

L'ILLUSTRATION


UNIVERSITY
OF MINNESOTA
OMNIBUS
ARTIBUS



L'ILLUSTRATION

TOME II

ORNÉ DE 800 VIGNETTES

Septembre, Octobre, Novembre, Décembre,

1843

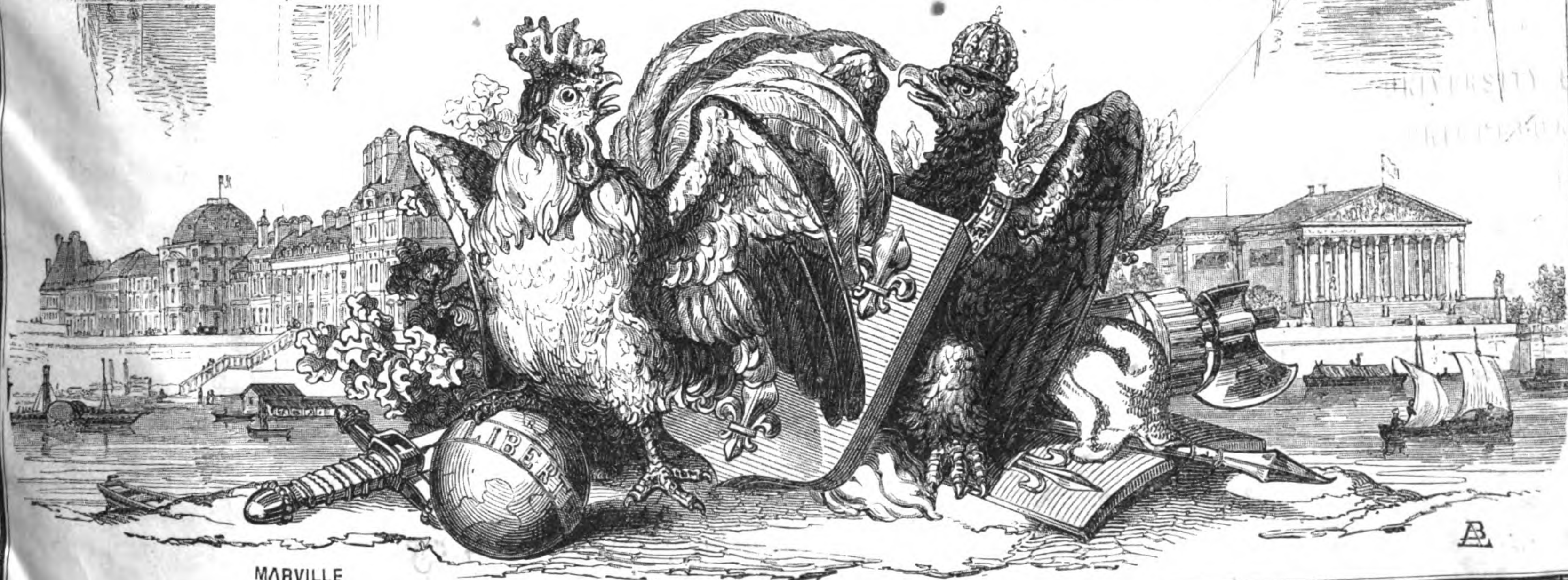
Janvier, Février.

1844

PARIS

J.-J. DUBOCHET, ÉDITEUR,

33, rue de Seine.



PARIS. — TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMP., RUE DAMIETTE, 2.



T. II.

Il y a un an, au début de cette publication, sans précédent et sans modèle dans notre pays, nous avions à faire comprendre et à justifier une innovation qui a, depuis, fourni la preuve de son charme et de son utilité; *l'Illustration* a si rapidement pris possession de la faveur publique, qu'elle n'a plus aujourd'hui personne à convaincre.

Écrire et peindre, montrer les objets qu'on décrit, parler à la fois aux yeux et à l'esprit, traduire les récits en images, aider l'intelligence en frappant la mémoire, tel est le problème déjà résolu dans les livres, posé et résolu par nous dans un ordre de publicité qui n'avait pas, jusqu'alors, songé à emprunter le secours de cette autre langue qui emploie, au lieu de la plume et d'accord avec elle, le crayon et le burin.

Ce n'est pas en France seulement que *l'Illustration* a rencontré une soudaine et précieuse approbation. Peu s'en faut que son titre de *Journal Universel*, qui ne devait s'entendre que de l'universalité de son domaine intellectuel, ne réponde aussi à sa publicité, déjà européenne, et qui commence à s'étendre dans les autres parties du monde avec une rapidité que les éditeurs n'avaient pu espérer, malgré leur confiance dans les chances d'une entreprise regardée par d'autres comme une opération périlleuse.

Outre les risques de fortune que des augures décourageants nous montraient au terme de cette tentative, nous avions affaire encore aux incrédules qui niaient la possibilité de traduire en gravures, presque aussi vite que par la parole, les sujets qui font la matière de notre journal. Quinze cents dessins, dont la plupart sont tirés des événements de la semaine, de la circonstance qui excitait l'attention ou la curiosité au moment de leur publication, du personnage qui occupait la scène à un jour donné de la période annuelle; quinze cents dessins, parmi lesquels il y en a un grand nombre qui sont des compositions considérables, des tableaux de genre, et souvent de grandes pages de l'histoire contemporaine, répondent pour *l'Illustration* et pour ses infatigables graveurs, MM. Best et Leloir, dont les ateliers ont trouvé le moyen de faire de chaque jour vingt-quatre heures. — Nous venons de dire le secret de *l'Illustration*.

Qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil rétrospectif sur une collection qui forme déjà deux volumes, pour nous rendre à nous-même ce bon témoignage que nous n'avons manqué à aucune des conditions de notre programme. Toutes les publications ne résistent pas à cette épreuve, qui consiste à rapprocher le prospectus de la table des matières pour juger l'œuvre par les engagements pris d'avance envers le public. Nous sommes heureux de n'avoir pas à redouter cette comparaison.

Nous croyons avoir, autant que l'occasion l'a exigé ou permis, accompli nos engagements. Nous avons montré du moins que nous n'en perdions aucun de vue, et que toutes les matières indiquées doivent venir à leur tour, et en leur temps, prendre place dans un recueil aussi varié et d'un fonds aussi inépuisable que la variété sans bornes des scènes dont le monde entier est le théâtre.

L'année 1844 nous offre une matière nouvelle et pleine d'intérêt dans cette grande solennité de l'industrie, dont l'ouverture est fixée au 1er mai : *l'Illustration* ne répondrait pas à son titre, et ne comprendrait pas toutes les ressources de sa double combinaison du texte et de la gravure, si elle ne devenait pas *le Moniteur* de cette exposition, dont la description, sans l'image, ne donnerait qu'une idée incomplète et insuffisante.

1er mars 1844.



TABLE DES GRAVURES.

PROBLÈMES D'ÉCHECS.

RÉBUS.

SCÈNES DE L'ALGÉRIE.

SCÈNES DRAMATIQUES.

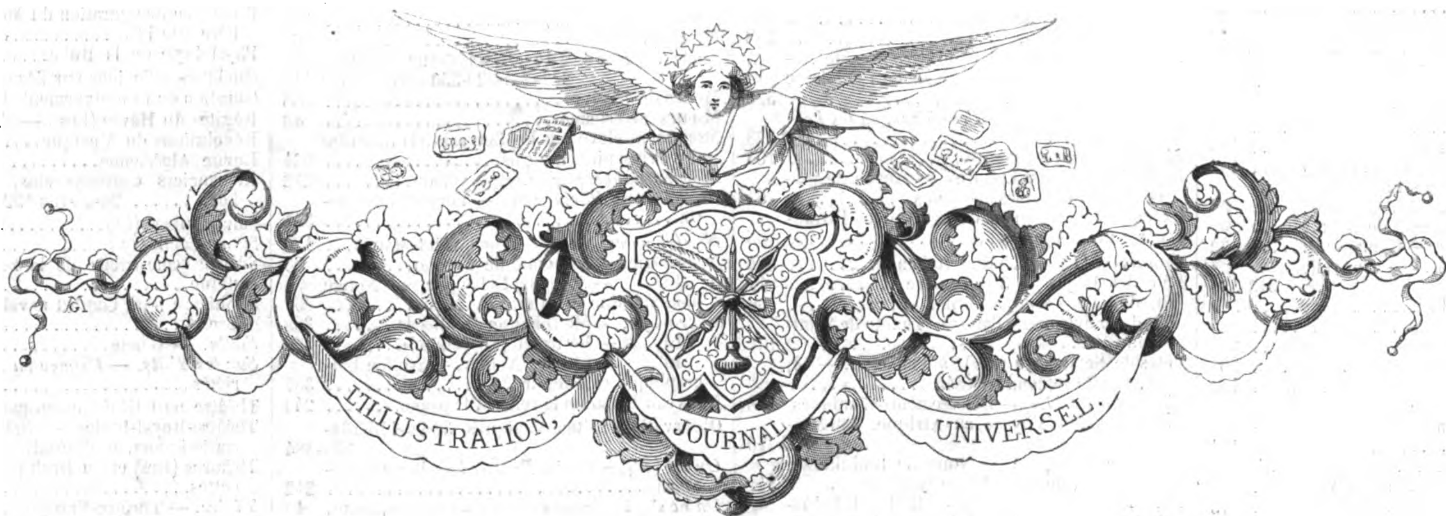
SCÈNES DES TRIBUNAUX.

TYPES ET SCÈNES POPULAIRES.

VARIÉTÉS.

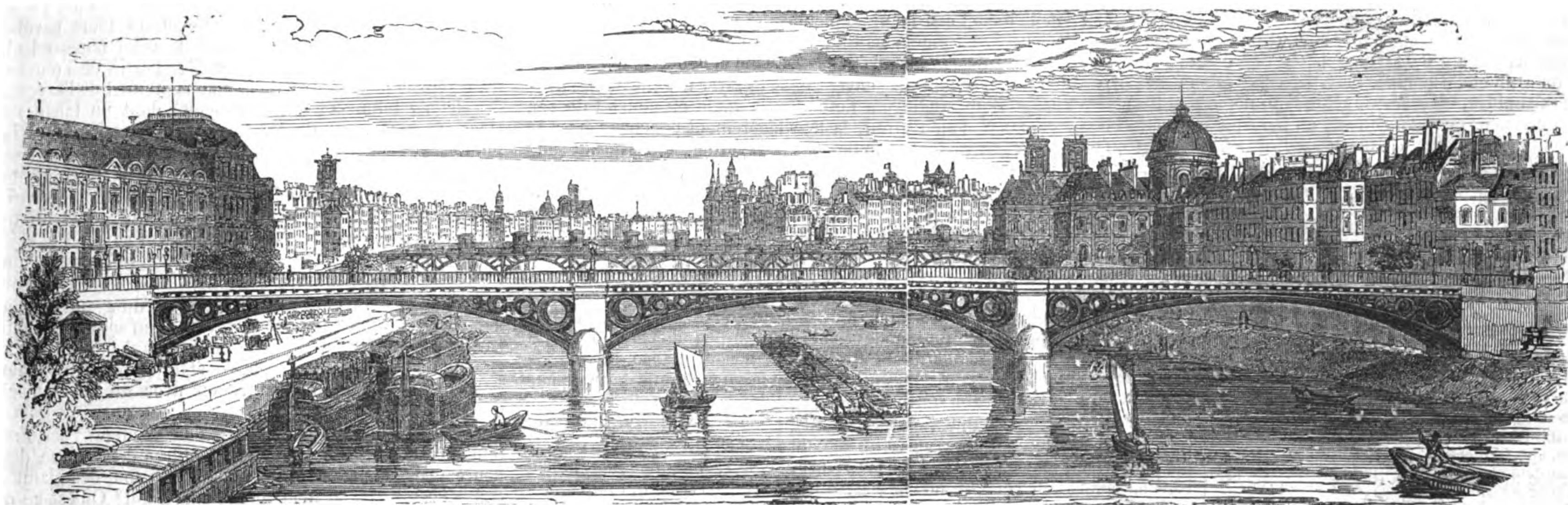
TABLE DES ARTICLES.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.



L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c.— La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 27. Vol. II. — SAMEDI 2 SEPTEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Incendie du théâtre de l'Opéra,

A BERLIN.

Un incendie vient de détruire le théâtre de l'Opéra de Berlin, c'était le soir du 18 août; l'élite des Berlinois avait assisté à une représentation *par ordre* dans laquelle madame Pauline Viardot avait excité le plus vif enthousiasme. Le bruit des applaudissements vibrait encore, quand, sur les dix heures et demie, les soldats du grand corps-de-garde situé en face du théâtre en virent jaillir des tourbillons de fumée. L'officier de garde, à la tête d'une escouade, pénétra intrépidement au milieu des flammes, et parvint à sauver une collection précieuse de partitions. A onze heures, une foule considérable s'empressait autour de l'édifice, tant pour porter des secours que pour obéir à cet aveugle instinct de curiosité qui trouve à se satisfaire même au milieu des plus grandes catastrophes. Le prince de Prusse, en uniforme de général, dirigeait le travail des pompes; autour de lui étaient accourus le prince Albert, le prince Woldmar, le prince Étienne d'Autriche, le prince Adelbert et le prince Auguste de Wurtemberg. Le roi luimême, Frédéric-Guillaume IV, les rejoignit à sept heures du matin. Grâce au zèle qu'on déploya, le feu ne consuma que les instruments de musique et une partie de la garde-robe. Le magasin des décorations se trouvant dans un autre bâtiment, on n'a perdu que celles qui avaient servi à la représentation de la veille. On a pu préserver les édifices voisins, le palais du prince de Prusse, celui du comte de Nassau (exroi de Hollande), et la Bibliothèque Royale; on avait fait toutefois des préparatifs pour enlever les livres en cas d'urgence.

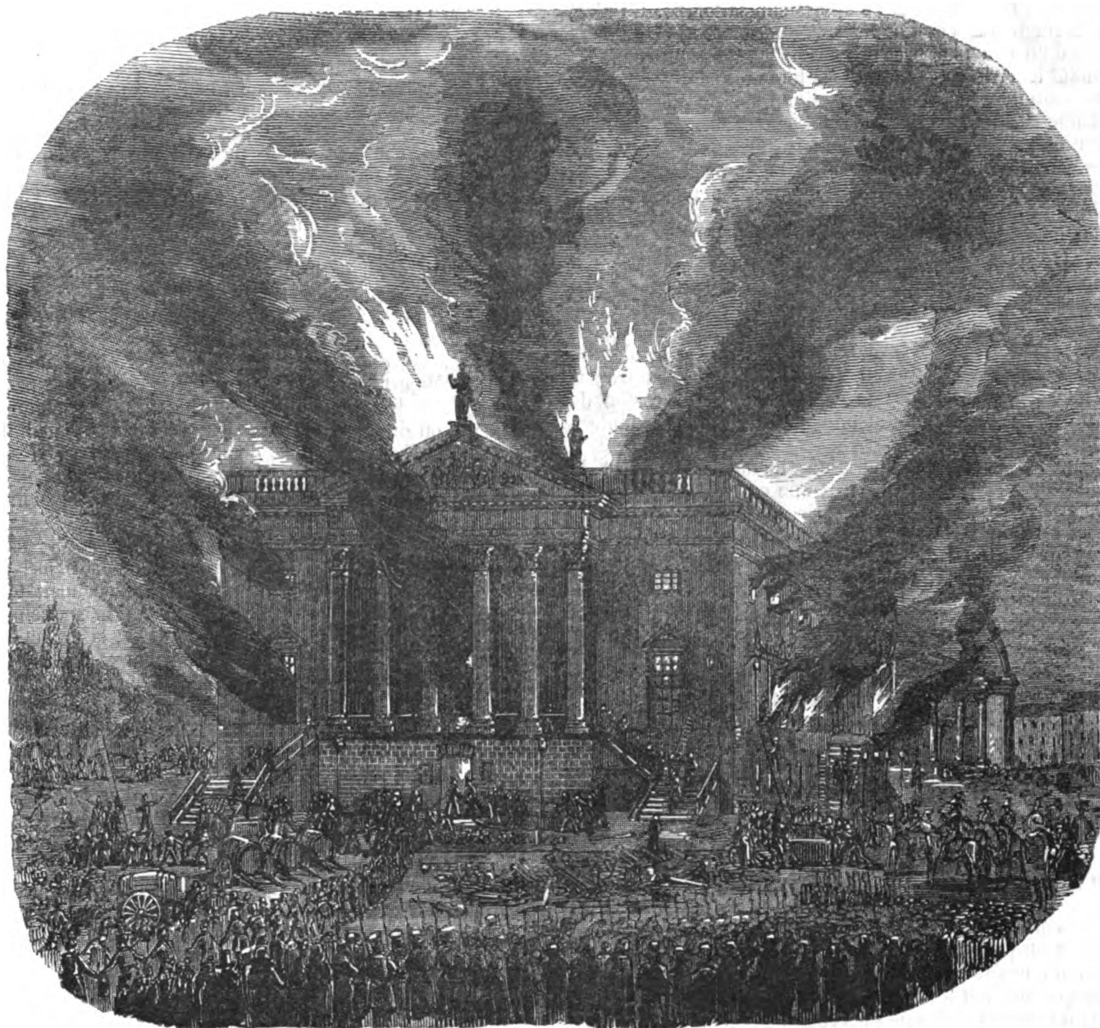
La toiture s'est écroulée à minuit et demi, et il ne reste plus aujourd'hui, de ce remarquable monument, que des pans de murs crevassés et noircis.

Ce théâtre, commencé en 1740, avait été inauguré, le 7 décembre 1742, par la représentation de *César et Alexandre*, opéra de Graun; il était situé à l'extrémité de l'avenue *Unter den Linden* (sous les tilleuls), à l'angle de *Fredericks-Strasse*. Six colonnes corinthiennes décoraient la façade, dont la plinthe portait cette inscription :

FREDERICUS REX APOLLINI ET MUSIS.

Les statues de quelques auteurs dramatiques allemands étaient placées dans des niches extérieures. La salle, longue de 54 mètres (161 pieds), large de 34 mètres (103 pieds), avait quatre rangs de loges, un parquet, un parterre, et pouvait contenir près de 2,500 spectateurs.

Plusieurs scènes du dernier roman de madame Sand, *la Comtesse de Rudolstadt*, se passent à l'Opéra de Berlin.



(Incendie du Théâtre de Berlin.)

Courrier de Paris.

Il y a quelques jours, des hommes de lettres, des écrivains politiques s'étaient réunis et suivaient un modeste cercueil : le mort qui s'en allait à sa dernière demeure avec cette escorte avait été un honnête homme et un homme de talent. Tous les journaux, en annonçant cette fin prématurée de Bert, ont rendu justice, sans distinction de bannière et sans ressentiment de parti, aux nobles qualités de son esprit et de son âme, que rehaussaient la simplicité et la modestie, deux

vertus rares de notre temps, et qui courent risque, pour peu que cela dure, d'être tout entières ensevelies, comme vient de l'être ce bon et modeste Bert.

On s'est acheminé vers le cimetière de Vanves, et là les restes mortels sont descendus dans la fosse; le prêtre a béni la terre funèbre, deux voix émues ont prononcé les paroles d'adieu, et les quelques amis qui s'étaient donné rendez-vous autour de ce cercueil se sont séparés. Un monument, ou plutôt une pierre sépulcrale sans prétention et sans faste, simple comme la vie de celui dont elle doit recouvrir les restes, a été votée par la piété de ces fidèles.

Deux simples discours, une simple tombe et une simple inscription! jamais Bert, de son vivant, n'aurait pu croire pour lui à une telle pompe. Bert, en effet, fut un de ces caractères timides, réservés, ingénus, qui dépensent beaucoup en intelligence, en dévouement, en honnêteté, et qui s'effarouchent et rougissent si, par hasard, ils soupçonnent qu'on s'aperçoit de leur mérite: esprits délicats et ornés, cœurs préparés à toute belle action et à tout sacrifice, qui se réfugient à chaque pas de leur existence, et disparaissent dans leur modestie. Il arrive que ces hommes, si craintifs et si défiants d'eux-mêmes, remplissent leur vie de nobles actions et de travaux distingués, sans en recueillir la moindre renommée; ils passent inaperçus avec une provision d'idées et de savoir dont la plus mince part suffirait à d'autres pour chercher l'éclat, faire du bruit et se dresser un piédestal. Quelques privilégiés seulement les connaissent et les apprécient à toute leur valeur; ce sont les hommes assez noblement et assez finement doués pour aller trouver, à travers toutes les grosses réputations effrontées que l'audace et le charlatanisme enfantent, ces talents recueillis en eux-mêmes et voilés, qui se tiennent à l'écart et semblent fuir le grand jour avec autant de soin que le recherchent tous ces audacieux coureurs de renommée.

Telle a été la singulière destinée de Bert: il a mis la moitié de sa vie à être un littérateur plein de goût, un écrivain politique fécond et habile, une âme haute et libre, un bon et courageux citoyen, et le premier barbouilleur de papier venu s'est fait souvent, en vingt-quatre heures, plus de réputation que lui en vingt-quatre ans. Demandez à votre voisin: « Connaissez-vous Hilarion et Andoche? — Parbleu! si je les connais? vous répondra-t-il, ce sont deux grands hommes, deux fameux auteurs: l'un a fait le *Coupe-Jarret*, feuilleton en trente-cinq parties, dont j'achève en ce moment de lire le dernier chapitre; et l'autre, le *Coupe-Tête*, roman magnifique que je lirai la semaine prochaine, en attendant le *Coupe-Gorge*, par le même. »

Mais vous demanderiez: « Connaissez-vous Bert? » que votre interlocuteur stupéfait vous regarderait de l'air ébahi d'un homme qui ne sait pas ce qu'on veut lui dire.

Ce qu'était Bert, on vous l'a appris sur sa tombe. Ce n'est qu'au moment où ces honnêtes hommes meurent qu'on y regarde d'un peu plus près et qu'on sent tout leur prix. En remontant leur vie pas à pas, on est tout étonné d'y retrouver la trace non interrompue d'une activité morale sans repos et sans faiblesse, qui puisait incessamment sa force à la source des sentiments généreux, pour la mettre au service des nobles causes. Ainsi Bert a été un des combattants résolus et infatigables de l'opinion libérale; il l'a servie, pendant tout le cours de la Restauration, avec la fermeté et la modération qui étaient à la fois le résultat de sa sincérité et de ses lumières. On ne cite pas un seul journal important, pendant cette période de lutte ardente, où Bert n'ait apporté chaque jour son contingent de talent, de savoir, de bon style et de conviction; il a été de toutes les batailles théoriques qui se livrèrent en ce temps-là avec tant de bonne foi et d'espérance, sur le terrain représentatif d'un côté, et de l'autre sur le vieux sol monarchique; et souvent il eut l'occasion de prouver que la résolution du citoyen ne faisait pas faute à la plume de l'écrivain.

Cependant, sous la Restauration, même au plus fort de cette grande querelle où il prenait une part si utile, si intelligente et si active, Bert n'était guère plus connu qu'en ces derniers temps où il avait cessé tout combat. C'est que Bert donnait son patriotisme et son talent, comme ces braves qui versent leur sang à toute rencontre, laissant aux fanfarons le soin de se pavaner après la bataille, et de faire sonner leurs éperons et leur sabre. Bert se taisait, lui! Bert, l'affaire terminée, se cachait derrière les autres, comme un simple soldat, quoique pendant la journée il eût été un des plus savants et des plus intrépides parmi les capitaines.

Deux fois cependant Bert se nomma: la première fois pour offrir sa poitrine à une épée ennemie et en faire un rempart à ses opinions; la seconde fois pour prendre sa place dans la résistance et se ranger du côté de la Constitution violée. Bert fut un des signataires de la protestation de la presse contre les ordonnances de juillet 1830. Il se nomma à deux reprises, ai-je dit, et ces deux jours-là il mit sa vie sur son nom.

Son penchant l'avait entraîné d'abord vers les lettres et le théâtre, mais sa modestie se découragea d'un revers: sa première comédie, bien qu'écrite en vers spirituels et piquants, rencontra un parterre rétif. Bert, inébranlable dans ses sentiments d'honnête homme et dans ses devoirs, avait, pour tout ce qui touchait à son mérite personnel, la timidité d'un enfant; il se crut condamné sans retour par ce premier échec, et se jeta dans la politique. Souvent, vers la fin de sa carrière, fatigué de cette politique si pleine de réalités désespérantes et de déceptions, je l'ai entendu parler avec regret de cet abandon qu'il avait fait de la poésie à son début, et donner à cette première passion de ses jeunes années un souvenir mélancolique.

Il lui en était resté un goût très-fin et très-sûr pour les bons et beaux écrits. Le littérateur se retrouvait souvent sous l'écrivain politique, et, dans les derniers temps, il avait fini par le remplacer tout à fait. Bert, depuis quatre ou cinq années, avait publié une série d'articles de critique littéraire et particulièrement de critique dramatique qui s'étaient fait remarquer par une sagacité d'analyse et une justesse de vues ingénieuses aujourd'hui à peu près passées de mode; on y remarquait, à chaque pas, un esprit délicat et sensé nourri aux sources pures.

Cette finesse et ce goût, Bert les avait dans la conversation; mais il fallait qu'il se résolût à parler; il était dans le monde — quand par hasard il y allait — d'une réserve extrême: c'était le silence même; on n'aurait jamais soupçonné l'homme d'esprit dans cette statue d'Harpocrate. Il lui arrivait de n'être guère plus causeur avec ses amis, quoique doux, affable et d'humeur bienveillante; mais une fois qu'il s'y mettait, il était charmant à entendre, et contait à ravir une foule d'anecdotes piquantes qu'il avait retenues ou qui étaient le résumé de son observation spirituelle et déliée.

Je le rencontrais souvent dans le foyer des théâtres, enveloppé d'une redingote flottante, la main au gousset de son pantalon, l'air distrait, la tête légèrement penchée vers l'épaule, traversant la foule sans la regarder, envisageant souvent ses amis intimes sans les reconnaître, et cherchant un petit coin solitaire, sur quelque banquette, pour s'y asseoir et y rêver. C'était là qu'il faisait bon aller le trouver; en vous voyant, mon Bert s'éveillait comme d'un songe; alors, s'il se décidait à causer, vous n'aviez qu'à le laisser faire; vous récoltiez les aperçus les plus justes et les plus fins sur la pièce nouvelle, sur les acteurs ou sur le vieux chef-d'œuvre qu'on venait de représenter, tout cela du ton le plus naturel et le plus simple du monde; tandis qu'un peu plus loin, tous les grands braillards du foyer se démenaient avec les grands éclats de leur ignorante vanité et faisaient grand tapage pour n'accoucher souvent que de paradoxes ou de sottises.

Après une vie si pure, si laborieuse et consacrée tout entière au pays, après un acte de dévouement public où il avait exposé sa tête pour la défense des lois, il ne manquait plus à Bert que de mourir pauvre et ignoré: c'est ce qui lui est arrivé; il est mort très pauvre en effet, et cet homme probe et désintéressé, qui s'était épuisé dans la lutte soutenue pour la cause de la France, n'a été accompagné au cimetière de Vanves que par un petit nombre d'amis! Ceci donne une idée des beaux sentiments et de la reconnaissance du temps où nous vivons.

— Passons à quelque chose de moins triste. Le héros de l'aventure n'est pas un simple mortel, un de ces hommes de rien, comme Bert, qui n'ont pour fortune que beaucoup de talent, de cœur et d'esprit; il s'agit d'un grand personnage, d'un très-grand personnage; on n'approche de lui qu'en s'inclinant; des peuples nombreux lui obéissent; il descend d'une race dont le blason remonte tout au moins au déluge, et se pare des titres les plus solennels et les plus magnifiques; c'est un puissant seigneur enfin qui s'assied sur un trône et porte une couronne au front; quant à son royaume, prenez la carte du monde, et tâchez de deviner sous quel degré de latitude il est situé et vers quel point de l'horizon, à l'orient ou à l'occident, au nord ou au midi. Il faut bien laisser quelque chose à votre sagacité.

Un beau matin, donc, ce noble prince était assis dans son cabinet, sur un vaste fauteuil de velours à crépines d'or et de soie; de ses deux mains il tenait un livre ouvert et magnifiquement relié, et fixait sur le vélin un œil sérieux et attentif. Le premier ministre entra en ce moment pour traiter, sans doute, des plus importantes affaires de l'État. Au bruit de ses pas, le prince, continuant à garder le livre immobile entre ses mains, et tournant la tête du côté de l'excellence: « Chut! » lui dit-il d'un air à la fois prudent et mystérieux; le ministre avançait toujours: « Chut! chut! » continua le prince, en reportant sans cesse ses regards sur le livre avec une attention inquiète et persistante.

« Qu'y a-t-il donc? rumina le ministre à part lui; sans doute Sa Majesté est occupée à méditer quelque passage profond de ce livre précieux: une pensée philosophique ou politique, ou diplomatique... » Et cependant il allait toujours: « Chut! chut! chut! » dit le prince pour la troisième fois; et au même instant il ferma le livre avec violence; le ministre en tressaillit, et crut voir, dans cette vivacité, un signe de colère et une disgrâce.

Mais le prince: « Enfin, je la tiens! » s'écria-t-il; et son visage annonçait la joie la plus vive: « Je la tiens! je la tiens! — Quoi donc? la grave solution qui occupait tout à l'heure l'esprit de Votre Majesté? — Non; la mouche! la mouche qui s'était posée là, sur cette page; la mouche que je cherchais à attraper depuis une demi-heure. »

Heureux peuple, dont le prince ne s'occupe qu'à prendre des mouches!

— Nous venons de parler d'un simple homme de talent et d'un prince bonhomme; parlons maintenant d'un grand homme. La diversité plaît.

On sait quelle émotion excita en France l'arrivée des glorieux restes de Napoléon; les villes et les campagnes par où passait le noir cortége s'inclinaient; tout dissentiment avait disparu; pour tout le monde, Napoléon n'était plus qu'une grande ombre poétique, qui glissait à travers les mers et sur les fleuves, pour venir retrouver la terre de la patrie, et s'y reposer éternellement dans son héroïque linceul; partout les imaginations étaient émues.

Rouen, la ville énergique, se distingua particulièrement par son enthousiasme; dans l'ardeur de son émotion, le peuple rouennais se porta à l'Hôtel-de-Ville, et demanda que le fait mémorable du passage dans ses murs des restes du héros fût consacré par un monument durable; la municipalité s'associa à ce vœu populaire, et les souscriptions arrivèrent de tous côtés.

Aujourd'hui la ville de Rouen est satisfaite: une médaille d'un travail précieux est achevée, et perpétuera la mémoire de l'élan patriotique des Rouennais. Cette médaille est un chef-d'œuvre d'exécution et de pensée; on devine que le graveur, M. Depaulis, un des habiles et des renommés de notre art numismatique, inspiré par la grandeur du sujet, s'est attaché à mettre dans son œuvre toute la force et toute la finesse de son pur talent.

Sur la face de la médaille, on voit la tête de Napoléon; cette noble tête est représentée de profil, ceinte du laurier impérial, et appuyée sur l'oreiller mortuaire; les traits sont d'une beauté exquise; bien que la mort vienne de les saisir, je ne sais quoi d'héroïque et de grand vit toujours en eux; le mouvement est absent, mais il semble que la pensée subsiste, et il y a une admirable expression dans cette immobilité. Le dessin, le modelé, les moindres détails sont achevés; c'est tout à fait du grand art, de cet art des maîtres, qui attire, captive et fait rêver.

Au revers s'élève l'arc-de-triomphe sous lequel l'illustre cercueil a passé; au loin, la ville et ses tours pavoisées, pendant que le vaisseau qui porte le mort immortel glisse sur les eaux du fleuve. Cette dernière partie de l'œuvre offrait, sous le point de vue de la composition et de l'exécution, des détails infinis et une difficulté dont un talent supérieur, comme celui de M. Depaulis, pouvait seul triompher.

Le nom de M. de Joinville se mêle naturellement à cet épisode du poëme napoléonien: c'est M. de Joinville qui est allé demander Napoléon à la terre de l'exil; c'est lui qui a suivi la grande ombre sur les mers. On se plaît à voir un jeune prince ardent, qui a l'avenir devant lui, accompagnant un cercueil plein de si grands souvenirs.

— Voulez-vous avoir un échantillon du grand zèle avec lequel certains bureaucrates se dévouent au soin des administrés, et savoir de quelles graves affaires ils s'occupent parfois? Quelqu'un que je connais bien, — c'était peut-être moi-même, — avait un rendez-vous l'autre jour avec un chef supérieur d'une grande direction.

L'antichambre était encombrée de solliciteurs: les uns attendaient depuis une heure, les autres depuis une demi-heure, mais tous attendaient. C'étaient partout des plaintes et des hélas! « Quand mon tour viendra-t-il? Qu'est-ce qu'il fait donc? Ça n'en finit pas! Ah! mon Dieu! »

Enfin la porte s'ouvre et l'on m'introduit. Que vis-je en entrant? Mon homme, le nez collé contre les vitres de la fenêtre. « C'est vous! me dit-il. Savez-vous ce que je faisais là? je regardais passer les *omnibus*, et j'en ai compté dix de suite qui étaient complétement vides. »

Est-ce que le cerveau de certains administrateurs serait aussi vide que ces dix *omnibus?*

— On annonce le prochain départ de Rossini; il y a près de trois mois que l'illustre maëstro est à Paris. Le monde musical a été chez lui en pèlerinage, depuis le plus obscur fabricant de notes jusqu'au plus illustre: on s'est agenouillé, on a supplié, mais personne n'y a fait; Rossini ne veut plus que soigner son estomac. Le plus grand ennui qu'on puisse lui causer, c'est de lui faire entendre seulement une note; il tressaille aussitôt comme un hydrophobe à la vue d'une rivière.

Dernièrement un de nos plus ingénieux compositeurs lui parlait d'un morceau de chant qu'il venait de composer. « Je serais bien aise d'avoir votre avis et vos conseils, dit-il au maître; voulez-vous que j'aille chez vous demain? — Oh! surtout point de musique chez moi! » s'écria Rossini avec effroi.

Qu'a donc fait la musique à Rossini? Quant à Rossini, on sait ce qu'il a fait de la musique: dix chefs-d'œuvre et une foule d'opéras charmants. Est-ce une raison pour tant lui en vouloir?

— Mademoiselle Rachel est revenue: elle a joué vendredi dernier le rôle de Pauline. La canicule est peu favorable à ces ovations dramatiques: tandis que le parterre est occupé à respirer et à s'essuyer le front, il oublie d'avoir de l'enthousiasme. Cependant mademoiselle Rachel a excité des bravos suffisants pour des bravos du mois d'août.

— L'affaire de MM. Alexandre Dumas et Jules Janin est complétement enterrée; on n'en parle plus. Qu'on me permette cependant d'ajouter encore quelques mots pour lui servir de *De profundis* définitif.

Un des témoins du feuilletoniste, voyant le trouble et l'inquiétude de madame Janin, lui dit spirituellement: « Eh! mon pauvre ami, tu te trompes; ton duel n'est pas avec Dumas, mais avec ta femme. »

M. Jules Janin répondit: « Que veux-tu? la pauvre petite n'est pas encore habituée à ces choses-là; c'est sa première affaire! »

— M. Alexandre Dumas, à peine remis de ce combat sanglant, vient de lire une comédie en trois ou quatre actes à MM. les comédiens français; l'ouvrage a été reçu, cela va sans dire. Vaut-il un peu mieux que *les Demoiselles de Saint-Cyr?* je n'en sais rien; toujours est-il que M. Alexandre Dumas a grand besoin d'un succès pour panser les blessures qu'il s'est faites à lui-même dans sa ridicule affaire contre M. Jules Janin.

Don Francisco Martinez de la Rosa.

Don Martinez de la Rosa naquit à Grenade en 1786. Il était l'aîné d'une famille qui tenait un rang honorable dans la noblesse espagnole. Le premier acte de sa volonté fut une protestation énergique et généreuse contre les priviléges de la naissance; il ne voulut pas pour lui du droit d'aînesse et partagea avec ses frères l'héritage paternel. Enfant encore, il entendait de loin le bruit de notre grande révolution, et le spectacle de nos luttes intestines lui apprit de bonne heure à distinguer la liberté, qui fait les nations grandes et fortes, de la licence, qui les énerve et les dégrade. Cette première impression de sa jeunesse, loin de s'effacer, l'a guidé au contraire dans toutes les phases de sa vie.

L'invasion de sa patrie par une armée française, cette irré-

parable faute de Napoléon, surprit don Martinez au milieu de ses travaux littéraires; il publiait à Salamanque un cours de littérature et de philosophie. L'indépendance nationale trouva en lui un éloquent défenseur; il ferma ses livres, renonça à ses douces et studieuses occupations, et mit sa plume au service de cette noble cause. Il se fit journaliste et contribua puissamment à développer les généreux instincts populaires, force mystérieuse contre laquelle se brisa la puissance gigantesque de l'Empire.

Après l'invasion de l'Andalousie, quand le droit dut un instant céder à la force, don Martinez se réfugia à Cadix et de là il passa en Angleterre, triste exil où il ne cessa de regretter la patrie absente et opprimée, sentiment plein d'amertume qui lui inspira quelques-unes de ses plus remarquables poésies. *El Recuerdo de la patria* (le Souvenir de la patrie), entre autres, est à lui seul un petit poëme aussi remarquable par la délicatesse du rhythme que par les sentiments tendres et élevés qu'il exprime. Qu'importent à l'exilé les splendeurs de cette cour opulente, les richesses industrielles de l'Angleterre, et ces femmes *blanches* et *roses*, aux yeux plus *bleus que l'azur du ciel*, aux cheveux qui *paraissent de l'or pur?* Les *gracieux yeux noirs*, le *pied léger*, le *teint brun* des femmes de la patrie n'effacent-ils pas ces froides *beautés du Nord?* Une triste et touchante invocation au fleuve paternel, *Padre Dauro*, termine cette plainte harmonieuse.



(Don Francisco Martinez de la Rosa.)

Le temps de l'exil ne fut pas seulement consacré à des regrets stériles, le littérateur reprit ses travaux interrompus et publia à Londres, en 1811, un poëme en six chants où furent réunies toutes les règles de l'art poétique espagnol. Cet ouvrage manquait à la littérature nationale. La compilation de préceptes rassemblés sans ordre et sans méthode par Juan de la Cueva était le seul code poétique de la poétique Espagne, et don Leandro Fernandez de Moratin avait signalé ce vide regrettable. Notre jeune poëte se proposa de le remplir, et son poëme, auquel il a joint des notes fort étendues, pleines d'érudition et d'idées justes, lui assigna dès lors une place élevée dans la littérature contemporaine. Il publia en même temps des appendices sur la poésie didactique, sur la tragédie et la comédie, études sérieuses qui complétèrent l'œuvre de Juan de la Cueva.

Mais la bouillante ardeur du patriotisme espagnol ne supporta pas longtemps l'oppression étrangère. L'insurrection, qui jusqu'ici avait marché sans ordre et sans but, sans chef pour diriger et coordonner tous ses efforts, s'organisa enfin. A la junte suprême avait succédé un gouvernement constitutionnel dirigé par les Cortès au nom du roi Ferdinand, alors prisonnier en France.

Don Martinez de la Rosa quitta l'Angleterre et vint aussitôt offrir ses services au gouvernement national. La prise de Saragosse et les malheurs qui avaient suivi l'héroïque résistance de cette énergique cité lui inspirèrent un poëme intitulé *Saragozza*, cri d'indignation et de douleur qui fut répété par toutes les bouches et commença la réputation du poëte.

Peu de temps après, il fit représenter à Cadix, pendant que l'armée française en faisait le siége, sa tragédie de *la Veuve de Padilla*, un des sujets les plus populaires de l'Espagne. Cette œuvre dramatique, que la lecture des tragédies d'Alfieri avait inspirée à don Martinez, eut un prodigieux succès; elle fut représentée, non au théâtre, que les bombes françaises menaçaient, mais dans une baraque où la foule se pressait pour voir cette grande figure historique, cette *tirana de Toledo*, comme dit un historien, *que todos le acataban no como á muger mas como a varon heroico.*

Ces succès désignèrent le jeune poëte à l'attention des Cortès, qui étaient alors alliées à toutes les cours européennes. Don Martinez fut chargé de diverses missions diplomatiques, et lorsque la catastrophe de 1814 eut entraîné avec elle le trône du faible Joseph, les électeurs envoyèrent à la première assemblée des Cortès constitutionnelles le jeune patriote qui avait chanté les gloires et les malheurs de la patrie en face de ses injustes oppresseurs.

On sait comment Ferdinand VII reconnut les services des patriotes constitutionnels qui lui avaient conservé son trône. Don Martinez fut enveloppé dans la proscription générale et exilé en Afrique. Là encore il s'inspira des souvenirs de la patrie et écrivit sa tragédie de *Morayma*, un des plus poétiques épisodes de ces longues guerres de Grenade si naïvement racontées par les romanceros et les historiens contemporains.

La révolution de l'île de Léon, en 1820, rendit don Martinez à la liberté et l'associa de nouveau au mouvement politique, dont il allait être bientôt un des chefs importants. Elu député par Grenade, sa ville natale, il ne tarda pas à recevoir de ses collègues un témoignage éclatant de l'estime qu'ils attachaient à son beau caractère et à ses talents : il fut appelé à la présidence des Cortès. En 1822, Ferdinand nomma don Martinez de la Rosa ministre des affaires étrangères, et le chargea de composer le cabinet. La ligne de conduite prudente et ferme, la politique modérée du nouveau ministère, suscitèrent contre lui les partis extrêmes, les *communeros* et les *descamisados*. Il fut renversé le 7 juillet 1822, et Ferdinand n'ayant plus le choix qu'entre un libéralisme outré et le pouvoir absolu, n'hésita pas un seul instant.

La contre-révolution obligea de nouveau don Martinez à la fuite; mais cette fois il put suivre l'inspiration de son cœur, et vint se fixer en France, où il demeura pendant sept ans. Il publia en 1826, à Paris, une édition de ses œuvres où se trouve, en outre de celles que nous avons citées déjà, la spirituelle comédie de *la Nina en casa y la madre en la Mascara*, une traduction en vers de l'épître d'Horace aux Pisons et la tragédie d'*Œdipe*.

Pendant son séjour en France, nos mœurs, notre esprit, notre langue, lui devinrent tellement familiers qu'il composa pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin un drame historique intitulé : *Aben-Humeya, ou les Maures sous Philippe II.*

Mais le contre-coup de la révolution de Juillet qui se fit sentir en Espagne rappela bientôt l'exilé dans sa patrie. La chute du ministère Zéa-Bermudez appela une fois encore aux affaires le parti modéré dont Martinez de la Rosa était devenu le chef. Le 15 janvier 1834, la reine-régente le choisit pour ministre des affaires étrangères et lui confia la présidence du conseil. Des actes empreints de grandeur et de sagesse signalèrent son administration. Les Mina, les Quiroga, les Isturitz, et tous ces proscrits illustres dont il avait partagé les efforts, les espérances, les dangers, furent rappelés par lui dans la mère patrie. Le 10 avril, il publia l'*Estatuto real*, œuvre pleine de sens et de modération, qui réglait la limite du pouvoir royal et celle du pouvoir populaire.

Mais l'Espagne n'était pas prête encore pour ce régime tempéré; les passions politiques étaient loin d'être amorties, et de longues et ardentes divisions devaient déchirer encore le sein de ce malheureux pays. La triste victoire d'Espartero sur la reine-régente éloigna une fois encore don Martinez de sa patrie. Il rentra en France, où il retrouva cette douce hospitalité qui seule pourrait consoler de l'exil, si quelque chose pouvait en consoler. Il reprit ses travaux littéraires, et publia en 1836 un nouveau volume où se trouvent de charmantes poésies légères, douce et riante mélodie au milieu de laquelle on entend de loin en loin une note sombre et douloureuse : c'est le cri de souffrance de l'exilé. Nous citerons entre autres la *Soledad*, la *Muerte*, un sonnet intitulé *Mis Penas*, et cette inscription pour le tombeau d'un émigré : « Que la terre te soit douce et légère... si la terre étrangère peut l'être jamais! »

Appelé, au mois de mai dernier, à présider le neuvième congrès historique réuni dans une des salles du Luxembourg, il y prononça un discours fort remarquable dont nous avons indiqué le sujet au commencement de cette notice. Il y déploya un luxe d'érudition, un esprit vif et pénétrant, une observation fine et profonde, qui excitèrent plus d'une fois les applaudissements de la savante assemblée.

Les événements qui se pressent en Espagne y rappellent don Martinez, dont l'avenir se lie désormais à celui de la prospérité, de la gloire et de la vraie liberté de sa patrie.

Inauguration de la statue de Bichat

SUR LA PLACE DE LA GRENETTE, A BOURG.

Dans les premiers mois de 1794, par une froide matinée d'hiver, une foule de jeunes gens se pressaient sur les bancs de l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, où professait l'illustre Desault. Bientôt celui-ci entra aux applaudissements de son nombreux auditoire, et appela l'élève qui devait, suivant l'usage, analyser la leçon de la veille. L'élève désigné ne se présentant pas, le professeur demanda si quelqu'un dans l'auditoire pouvait le remplacer.

On vit alors se lever un jeune homme d'un extérieur modeste; nouvellement arrivé à Paris, il n'était connu que de bien peu de ses condisciples, et ce fut avec quelque embarras qu'il prit la parole au milieu d'un profond silence. Mais bientôt un murmure d'approbation courut dans l'amphithéâtre; la pureté de son style, la netteté de ses idées, l'exactitude de son résumé, annonçaient un professeur plutôt qu'un étudiant. Quand il eut fini sa lecture, Desault, vivement impressionné, le fit approcher de lui, et lui adressant la parole avec ce ton brusque mais plein de bonté qui lui avait valu parmi ses élèves le surnom de bourru bienfaisant : « Mon ami, lui dit-il, quel âge avez-vous? — Vingt-deux ans, monsieur. — Où êtes-vous né? — A Thoirette, dans la Bresse, actuellement département du Jura. — Depuis combien de temps étudiez-vous la chirurgie? — Depuis trois ans. — A Paris? — Non, monsieur, je n'y suis que depuis quelques mois; c'est à Lyon que j'ai commencé mes études. — Vous y avez suivi les cours de Marc-Antoine Petit? — Oui, monsieur; et même ce professeur a bien voulu m'associer à quelques-uns de ses derniers travaux. — C'est un grand chirurgien, il vous a deviné, et moi aussi je vois ce que vous êtes et ce que vous deviendrez un jour. »

Puis entraînant le jeune homme vers une embrasure de fenêtre : « Écoutez, lui dit-il, vous êtes bien jeune pour vivre seul dans une grande ville; de bons conseils ne vous seront pas inutiles; les études à Paris sont coûteuses et demandent à être bien dirigées; venez chez moi, vous y serez traité comme mon fils, vous profiterez de mon expérience, et vous me succéderez un jour... bientôt peut-être. »

Et comme le jeune homme, tout surpris d'une offre pareille, semblait hésiter : « C'est entendu, lui dit-il; après la leçon je vous emmène avec moi. A propos, comment vous nommez-vous? — Xavier Bichat. »

Tel fut, en effet, le début à Paris de Marie-François-Xavier Bichat, l'un des génies les plus étonnants qui aient illustré la médecine. Après avoir passé sa première enfance près de son père, médecin et maire du petit bourg de Poncin-en-Bugey (Ain), il avait fait ses études classiques au collége de Nantua, puis au séminaire de Lyon, et s'était ensuite livré à son goût pour l'art de guérir. Interrompu dans ses travaux par les troubles politiques, il avait quitté Lyon après le siége de cette ville, non sans regretter les leçons et le savant patronage de son premier maître; heureusement le génie de Desault devina celui de Bichat, et loin de lui porter envie, loin de chercher à l'arrêter dans son essor, il l'adopta et ne négligea rien pour le développer, donnant ainsi un grand exemple.

Bichat se montra digne d'une pareille amitié; il se livra à l'étude avec plus d'ardeur que jamais, partagea tous les travaux de son illustre maître; et quand, dix-huit mois après, la mort vint le lui ravir inopinément, il devint à son tour l'appui de la veuve et du fils de celui qui l'avait traité en père.

De 1795 à 1798, il publia plusieurs ouvrages résumés des leçons de Desault, ou fruits de ses propres études. En 1797, il entra dans la carrière du professorat, et fit un cours d'anatomie et d'opérations chirurgicales. En 1798, il aborda la physiologie et la médecine proprement dite, et publia, en 1800, ses belles *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*. La même année il fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, quoique à peine âgé de vingt-huit ans.

Entièrement livré à son service d'hôpital et aux études de l'amphithéâtre pendant la journée, il passait les nuits à composer ses immortels ouvrages; et ce fut ainsi que, grâce à une immense capacité pour le travail et à une facilité prodigieuse, il publia en quelques années des chefs-d'œuvre qu'il devait, ce semble, avoir à peine le temps d'écrire, et parmi lesquels son *Anatomie générale* est un de ses beaux titres de gloire.

Cherchant sans cesse dans l'examen de l'homme mort les traces laissées par la maladie, il fit faire un grand pas à l'anatomie pathologique, dont on peut le regarder comme le créateur; enfin il méritait ce que Corvisart disait de lui : « Personne, en aussi peu de temps, n'a fait tant de choses et aussi bien. »

Epuisé par le travail et par les veilles, il refusait de suivre les conseils de ses amis, qui cherchaient en vain à lui faire prendre du repos. Depuis quelque temps il souffrait d'indispositions fréquentes, lorsque, vers la fin de juin 1802, il fit une chute en descendant un escalier de l'Hôtel-Dieu, et perdit connaissance. Le lendemain il voulut, néanmoins, faire encore son service à l'hôpital, mais il s'évanouit au milieu de sa visite. Ramené chez lui, il succomba quatorze jours après, dans la maison de Desault, et fut pleuré par la veuve de son père adoptif, qu'il n'avait pas quittée.

Sur la demande de Corvisart, et par les soins du premier Consul, une table de marbre, placée le 2 août 1802 dans le vestibule de l'Hôtel-Dieu, atteste la reconnaissance du pays envers Desault et Bichat; on lit avec plaisir dans la même inscription funéraire les noms de ces deux grands hommes si unis pendant leur vie.

Un monument a été élevé à Bichat dans la ville de Lons-le-Saulnier (Jura). La ville de Bourg vient à son tour d'inaugurer pompeusement, le 24 août, une statue de cet illustre savant sur la place de la Grenette. La cérémonie avait attiré un concours immense, et les médecins surtout y affluaient. Le vénérable Pariset représentait l'Académie royale de Médecine, dont il est le secrétaire; les Facultés de Paris et de Strasbourg avaient pour délégués M. Hippolyte Royer-Collard et M. Forget; Lyon, où Bichat commença ses travaux d'anatomie et de médecine opératoire, avait envoyé à cette fête médicale MM. Brachet, Berrier, Bonnet, Martin, Pravaz, Repiquet, Montain, Gommier, Bouchet, etc. Le cortége s'est mis en marche à dix heures, escorté par la compagnie des pompiers, et précédé de la musique de l'artillerie. En tête s'avançaient M. le préfet de l'Ain, M. le maire de Bourg, M. le général commandant le département, MM. d'Angeville, Perrier, Latournelle, Poizat, députés de l'Ain; les membres du conseil général, les médecins, les fonctionnaires publics, les maires de Poncin et de Thoirette, suivaient avec les souscripteurs du monument. La place de la Grenette était garnie d'estrades circulaires, où se tenaient des dames élégamment parées; « Jamais on n'en vit tant et de si jolies, » dit le galant journal de la localité. Une foule considérable occupait les abords de la place et les hauteurs du bastion.

La statue a été découverte au bruit de l'artillerie et d'une cantate chantée par des amateurs, qui se sont montrés en cette circonstance supérieurs à bien des artistes; des discours ont été prononcés par le préfet, le maire de Bourg,

M. Pariset, M. Royer-Collard, M. Bonnet de Lyon, M. Larey, chirurgien militaire; M. Brachet, président de la Société de Médecine de Lyon, et M. Martin, doyen des médecins de cette ville. A deux heures, le cortége s'est acheminé vers la salle du banquet; deux cent cinquante personnes y ont pris place; plusieurs toasts ont été portés aux acclamations unanimes de l'assemblée. Un feu d'artifice a terminé la soirée.

La statue, exécutée en bronze d'après le modèle de M. David (d'Angers), est placée sur un piédestal quadrangulaire, et entourée d'une grille. Bichat est représenté étudiant sur un enfant le mouvement de la vie, et ayant à ses pieds un cadavre à moitié disséqué; cette disposition rappelle les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort,* l'un des principaux travaux de l'illustre anatomiste. Cette œuvre nouvelle est digne de l'habile sculpteur auquel nous devons le fronton du Panthéon, les bustes d'Ambroise Paré, de Boulay de la Meurthe, de Cuvier, de Paganini, la tombe de Garnier-Pagès; les statues de sainte Cécile, du Grand Condé, de



(Statue de Bichat, par M. David d'Angers, inaugurée le 24 août, à Bourg.)

Bonchamps, de Talma, de Gutenberg, et tant d'autres monuments originalement conçus.

Bientôt chaque ville aura ses héros de bronze ou de marbre; dimanche encore, 25 août, on inaugurait à Versailles la statue de l'abbé de L'Épée, fondateur de l'Institution des Sourds-et-Muets.

M. A. Vattemare et son projet d'échange.

Depuis quelques jours on lit sur un placard oblong suspendu au balcon de la Maison-Dorée: «Exposition publique des dessins de M. Vattemare.» Nous vous introduirons plus tard dans cette vaste et curieuse collection; il importe préalablement de vous entretenir de celui qui l'a fondée. Nul, dit-on, n'est prophète en son pays, et M. A. Vattemare est beaucoup plus connu des Anglais et des Américains que de ses compatriotes.

M. Alexandre Vattemare nous apparaît sous un double aspect. Désigné par son prénom, c'est un artiste dramatique qui excelle dans les rôles à travestissements, et qu'on a vu au Gymnase dans *l'Auberge de Calais* et autres pièces dont il remplissait seul tous les personnages. Sous son nom propre, c'est l'auteur d'un projet d'échange entre les bibliothèques. Alexandre mime recueille des applaudissements sur les théâtres du monde entier; M. Vattemare entre au conseil des peuples pour en provoquer les délibérations. Alexandre s'adresse à la foule avide d'émotions; M. Vattemare confère avec les artistes, les bibliographes et les rois. Le public s'amuse des transformations protéiennes d'Alexandre; les chefs des Etats s'étonnent de l'honorable persistance de M. Vattemare. M. Vattemare prodigue les guinées de l'acteur Alexandre pour réaliser une idée utile.

M. Vattemare s'était dit en 1815: «Un nombre infini de doubles se trouvent toujours dans les musées, les collections, les galeries, les bibliothèques; ces doubles, relégués dans les magasins, sont enfouis et perdus à jamais; pourquoi ne pas leur rendre une valeur réelle? Qu'on organise entre les grands dépôts scientifiques un échange régulier de leurs doubles, et tous seront plus complets et plus riches, sans qu'il en ait coûté à l'Etat autre chose que le soin d'une intelligente organisation.» Ce projet conçu, M. Vattemare parcourt le monde pour le proposer aux souverains; il se fait le missionnaire de son idée, ne demandant à la profession d'acteur que des ressources pécuniaires. Partout l'échange des doubles trouve des approbateurs: les savants, les rois, les ministres, les gens de lettres, les artistes, encouragent M. Vattemare, correspondent avec lui, travaillent ou dessinent pour lui. Une médaille est fondue en son honneur à la monnaie de Berlin. De retour en



France, il soumet son plan à la Chambre des Députés, qui, le 16 mars 1836, renvoie la pétition au ministre de l'instruction publique; le 26, à la Chambre des Pairs, M. le duc de Fezensac, rapporteur, proclame la pétition utile et importante. «C'est, dit-il, une grande et noble pensee que d'unir ainsi les diverses nations de l'Europe par un commerce de richesses littéraires et scientifiques.» La Chambre des Pairs ordonne le renvoi de la pétition aux ministres de l'instruction publique et des affaires étrangères, et le projet d'échange s'en va sommeiller dans la nécropole des cartons ministériels.

M. Vattemare ne s'est pas découragé. De même que O'Connell répète: «Agitez!» le Pierre l'Ermite de l'union intellectuelle n'a cessé de crier par le monde: «Echangez vos doubles! échangez vos doubles!» Il a obtenu les suffrages autographes d'un grand nombre d'illustres personnages de tous les pays. Puis, après avoir récolté les adhésions européennes, M. Vattemare, le 20 septembre 1839, s'est embarqué pour New-York. Là, on l'a accueilli avec un fanatisme incroyable; il a voyagé d'Etats en Etats, provoquant des *meetings*, remuant les congrès et les populations; un bill a été voté à l'unanimité par les deux Chambres pour la fondation de bibliothèques et la mise à exécution du système d'échange. «Est-il une idée plus belle et plus heureuse?» écrivait M. White, représentant de la Louisiane. «La belle France, disait le général Keim, représentant de la Pensylvanie, la belle France nous offre toujours des bienfaits: jadis elle nous envoya un Lafayette pour aider à l'établissement de notre liberté politique; aujourd'hui nous en recevons Vattemare, qui mettra le comble à nos plaisirs intellectuels.» Fanny Elsler n'était pas encore arrivée, je crois, aux Etats-Unis, et n'avait pas augmenté cette dette de reconnaissance des représentants américains «en mettant le comble à leurs plaisirs moraux.»

Chose pénible à penser, tant de zèle, de démarches, de sacrifices, d'enthousiasme, de discours et de *meetings*, ont amené d'imperceptibles résultats; seulement l'Etat du Maine, les villes de Baltimore, Boston, New-York et Washington, ont transmis à la ville de Paris quelques documents administratifs, et notre conseil municipal y a répondu, le 21 décembre 1842, par l'expédition des *Comptes et Budgets de la Ville*, de *l'Histoire du choléra*, des *Ordonnances de la Préfecture de police*, et autres renseignements que les Américains auront probablement soin de ne lire jamais. Les échanges des doubles, s'ils ont lieu, se font à huis clos, de bibliothèque à bibliothèque, et non point par une grande disposition législative, comme l'aurait désiré M. A. Vattemare. Heureusement pour nous consoler, en attendant mieux, nous avons les douze cents dessins qu'il a rapportés de ses voyages. Nous parlerons de cette exposition.

Une Soirée orientale à Paris.

Les artistes voyageurs et les voyageurs artistes gardent religieusement les costumes des pays qu'ils ont visités. Ce ne sont pas seulement pour eux de précieux souvenirs; ce sont aussi des preuves incontestables de leurs lointaines pérégrinations. A leurs amis qui les interrogent ils disent: J'ai vu la Grèce; voici la fustanelle d'une palycare de Samos ou de Chio. — J'étais à Stamboul; voici le fez d'un bachalda (officier de police) et le chapeau d'un derviche. — J'ai hérité de ce bonnet kalmouk après la mort du brave qui le portait. Voici un sabre turc, un mousquet japonais, un châle in-



(Soirée orientale chez H.)

dien, un cric malais, des bottes chinoises. Voyez et croyez. »

Les voyageurs aiment aussi à se parer des costumes qu'ils ont portés dans leurs courses aventureuses; ils y joignent, s'ils le peuvent, les gestes et le langage des pays lointains; alors la métamorphose est presque complète. C'est sous l'empire de ces caprices que, par une belle soirée d'été, le mois dernier, des artistes et des voyageurs se sont réunis chez M. H....., architecte, sous une tente élégante ornée de fleurs, sans autres meubles que des divans. Nul n'était admis sous le frac; tous les invités portaient avec aisance des costumes orientaux d'une fidélité scrupuleuse. C'était une réunion vraiment curieuse, et les diverses langues qu'on y parlait en faisaient une sorte de petite Babel.

Les scheicks arabes des provinces de l'Yémen, avec leurs longues robes de soie, leurs ceintures de cachemire et les pieds chaussés de sandales, causaient, assis sur le tapis, avec l'habitant des montagnes de l'Assyr; le soldat régulier d'Abd-el-Kader, avec ses armes grossières et ses haillons pittoresques, fraternisait avec un agha allié de la France; le palycare grec, revêtu de son costume resplendissant de broderies, entretenait un arnaute, son voisin, dans la langue dégénérée d'Homère; un autre, sous le costume d'un fellah égyptien, faisait entendre le cri monotone du muezzim, tandis qu'un jeune orientaliste, portant le costume du hizam égyptien, chantait d'une voix dolente une chanson arabe; l'un fumait le gargouli indien, l'autre le narguilé persan, le chibouk turc ou le chiche arabe. Il y avait là des Tartares, des Persans, des Indiens, des Japonais, des Turcs, des Égyptiens, des Nubiens. Chaque peuple y était représenté.

Les passants attardés près de la place Vendôme ont dû croire un instant que l'Orient avait envahi la grande cité, ou que six mois de l'année venaient d'être tout à coup supprimés par ordonnance, et que l'on était en carnaval.

Le dessin que nous donnons est dû au crayon habile de M. Karl Girardet, qui a visité l'Égypte, et qui figurait à ce titre parmi les invités de M. H.....

Tous les personnages représentés sont des portraits, et nos lecteurs reconnaîtront aisément sous ces déguisements quelques-uns de nos artistes et des savants les plus célèbres.

Coots.

EXPÉRIENCE DU 27 AOUT.

Dans la durée d'une heure, ramasser avec la bouche, à genoux, et rapporter l'un après l'autre, au point de départ, cent œufs disposés à égale distance, sur une ligne droite de cent mètres, en sautant chaque fois une haie de steeple-chase d'un mètre de hauteur : tel est le programme d'un exercice qui a eu pour témoins, lundi dernier, sur les terrains du tir de M. Renette les membres du Jockey-Club et quelques amateurs profanes.

Coots, né à Londres, âgé de trente-neuf ans, est venu d'Angleterre, où sa renommée comme coureur et comme boxeur est depuis longtemps établie, pour donner à l'illustre club ces preuves de sa merveilleuse agilité.

Lundi dernier, à quatre heures douze minutes, vêtu de flanelle, il s'est mis en marche et a exécuté le programme; mais, hélas! le malheureux! il a dépassé d'une minute, d'une seule minute, les soixante minutes convenues. Toutefois, les spectateurs se sont montrés indulgents; le Jockey-Club a bien voulu être un peu moins sévère pour lui qu'il ne l'aurait été pour *miss Atalante* ou toute autre miss en retard « d'une tête: » on l'a consolé d'un échec qui véritablement n'en est pas un.



(Coots, célèbre boxeur anglais.)

Il est certain qu'en soixante minutes s'agenouiller cent fois, sauter cent fois une haie, et parcourir, en répétant ces fatigantes évolutions, une distance que l'on évalue à dix kilomètres (environ deux lieues et demie), c'est assurément une tâche difficile, et qui suppose autant de force de volonté que de vigueur musculaire.

Un des élégants Mécènes de Coots propose de parier que le meilleur piéton de Paris, marchant d'un pas direct et accéléré, ne traverserait pas le bois de Boulogne aussi vite que Coots marchant à reculons.

On assure que plusieurs élèves de nos gymnases ont offert d'entrer en lutte avec Coots. C'est bien : cette émulation n'a rien que de fort convenable; mais que le Jockey-Club n'outre-



(Exercices de Coots.)

passe point son but, et qu'il ne lui vienne pas en fantaisie, comme on le soupçonne sans doute trop légèrement, de nous attirer à Paris des boxeurs ou des tauréadous.

De l'autre côté de l'Eau.

SOUVENIRS D'UNE PROMENADE.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le voyageur le plus exact est justement celui qui le paraît le moins, et qui, sans s'occuper de l'ordre ou de l'exactitude des faits, raconte fidèlement, dans toute leur naïveté, non l'histoire de son voyage, mais celle de ses sensations.

Il est malheureux que cette idée soit venue à beaucoup de gens d'esprit avant de traverser mon cerveau. A compter de Sterne, je ne sais pas un de ces prétendus voyageurs sentimentaux qui ne se soient crus dans l'obligation d'orner singulièrement la vérité de leurs souvenirs, pas un qui n'y ait mêlé des incidents évidemment romanesques. Comme si la vérité ne suffisait pas toujours et partout.

Et, en parlant de Sterne, je veux bien croire à l'histoire du Sansonnet, mais j'attesterais devant toutes les cours de justice de ce monde ou de l'autre qu'il n'a jamais rencontré, à une demi-lieue de Moulins, sous un peuplier, Maria la folle tout de blanc vêtue, avec un ruban vert-pâle en sautoir, un chalumeau pendu à ce ruban, un cordon attaché à sa ceinture, et, au bout de ce cordon, un petit chien.

Un petit chien nommé Sylvio! — à une demi-lieue de Moulins.

UN LIEU CONSACRÉ.

Chambre de Sterne. — Ces mots étaient écrits sur une porte grise, dans le corridor où me conduisit le factotum de l'hôtel Dessein.

J'aurais pu faire le sceptique ou le dédaigneux, mais à quoi bon? Tandis qu'on montait mes malles, je poussai doucement la porte entr'ouverte et posai ma main sur mon cœur pour y surprendre les symptômes d'une émotion quelconque; mais, à l'aspect d'un lit défait, d'une table de nuit toute neuve et de deux serviettes mouillées qui séchaient paisiblement sur le rebord des fenêtres, je ne ressentis qu'un léger désappointement. Dans la cour je jetai un coup d'œil pour voir, sous quelque remise, une vieille *désobligeante*: il n'y avait que du gazon et quelques jeunes arbres frémissant au souffle du vent de mer.

J'entendis à ce moment craquer, sur l'escalier, les escarpins vernis du factotum, et, craignant de lire sur son visage sévère la désapprobation de mon indiscrète conduite, je rentrai en deux sauts dans mon domaine privé.

BIOGRAPHIE ÉPISODIQUE.

Toujours à propos de Sterne. Dans un choix d'anecdotes curieuses, j'ai trouvé la biographie de ce bon et joyeux La Fleur, que son maître nous a tant fait aimer. Il était Bourguignon de naissance et Bohémien de caractère. A huit ans, un instinct irrésistible lui fit quitter sa famille; il erra deux années durant sur les chemins de France, sans autre patron que son extérieur prévenant et doux. Il trouvait partout un peu de pain et de lait, un lit de paille pour la nuit et quelques vêtements de rebut. Sans trop savoir où il allait, et attiré par cet aimant mystérieux des capitales, dont tous les vagabonds ont ressenti l'influence, après deux années de hasards, il se trouva un matin sur le Pont-Neuf, regardant couler la Seine comme un vieux Parisien. Un tambour qui se rendait sans nul doute au quai de la Ferraille, le rendez-vous des enrôleurs, vit cette petite mine éveillée, et subodora l'enfant perdu. Comme les biens en déshérence, les enfants sans famille appartenaient au roi; celui-ci fut réclamé au nom de Sa Majesté qui ne s'en doutait guère; on lui pendit au cou une caisse dorée, on lui mit sur les épaules un habit blanc à revers bleus, qui lui fit connaître les premières joies de la toilette, et, pendant six ans, il fut tambour. Deux ans encore, et la loi le déclarait libre; mais La Fleur, ennuyé du service, n'était pas homme à faire son temps comme le premier manant venu. Il changea d'habit avec un paysan, et déserta galamment pour on ne sait quelle querelle avec ses supérieurs. C'est alors qu'il se retira dans *ses terres* pour y vivre *comme il plaisait à Dieu*, c'est-à-dire très-mal, jusqu'au moment où Varenne, l'aubergiste de Montreuil, l'offrit à Sterne qui passait et qui l'emmena courir le monde, ainsi que le sait de reste tout lecteur instruit.

On sait encore que La Fleur était amoureux, sérieusement amoureux d'une très-jolie fillette aussi pauvre, aussi gaie, aussi imprévoyante que lui. Il l'épousa à son retour d'Italie, sans réfléchir que son métier de couturière lui rapportait à peine six sous par jour. Elle ne tarda pas, une fois mariée, à le gratifier d'un enfant, et les profits diminuaient à mesure que croissaient les charges. La Fleur un jour cessa de rire : le pain manquait à la maison; il se remit derechef en quête d'un *milord anglais*, et reprit quelques années encore la livrée qu'il portait si bien; puis, dès qu'il eut des économies, il revint trouver sa femme; quelques mauvaises langues essayèrent de lui mettre martel en tête à propos de ce qui s'était passé durant son absence, mais il leur rit au nez en vrai philosophe, et ouvrit un cabaret à Calais, dans la rue Royale. Les marins anglais y venaient en foule, et d'abord tout prospéra; mais il plut à Louis XVI de prendre parti pour les républicains d'Amérique, et, entre autres résultats désastreux, la rupture de la France et de l'Angleterre entraîna la ruine des cabaretiers de Calais.

La Fleur vit bien que, sans une troisième campagne, il ne pourrait tenir tête à la mauvaise fortune, et, comme il partait, le souvenir des méchants propos tenus sur le compte de la femme lui donna quelque tintoin. Elle s'en douta sans doute, et lui fit une scène pathétique, prenant pour texte de son désespoir les infidélités probables dont elle allait être victime. Tout en se justifiant par avance, La Fleur oublia ses craintes. Il n'était pas homme à mener de front deux idées aussi différentes que celles d'être trompeur ou trompé.

Pauvre La Fleur! lorsqu'il revint trois ans après, toujours tendre et toujours constant, il trouva, derrière le comptoir de son cabaret, une figure étrangère. Des comédiens nomades passant à Calais lui avaient enlevé femme et enfant. Jamais il ne revit ni l'un ni l'autre.

Depuis ce temps, il vécut sans établissement fixe, tantôt en Angleterre, — il aimait les Anglais, — tantôt sur la côte de France, à demi messager, à demi agent d'affaires, toujours employé de manière ou d'autre, et recommandé par son activité, son dévouement, son intelligence.

Je n'en sais de La Fleur pas davantage, à mon grand regret. M'eût-on appris la date exacte de sa mort, je la donnerais ici avec autant de scrupule que s'il s'agissait d'Alisfragmouthosis ou de Misphrathouthmosis, monarques intéressants de la douzième ou vingt-deuxième dynastie égyptienne. Voyez les listes de Manéthon.

HISTOIRE PRÉSUMÉE D'UNE FEMME PALE.

Ce ressouvenir égyptien me fait songer qu'à l'entrée de l'établissement des bains de mer, à Boulogne, j'ai vu se promener une momie en chapeau rose. Elle descendait d'une calèche magnifique, et se mit à marcher avec une lenteur sépulcrale, appuyée au bras d'un gentleman frais et rougeaud, tandis que trois ou quatre jolis chiens blancs, traînant après eux de longues laisses vertes, gambadaient follement autour de ce couple respectable.

Cette momie était maigre; sa peau tannée avait la couleur des figues sèches, et ses yeux, fixes, soucieux, enfoncés dans de creuses orbites, exprimaient l'inexorable ennui dont on doit être dévoré après quelques siècles de séjour dans ces énormes fourreaux de pierre noire, en forme de boîte à violon, où les Egyptiens cachaient leurs morts.

J'eus beau soutenir à mon compagnon que cette exhumée sentait le camphre, le benjoin et toutes sortes de vieux aromates, il ne distinguait que l'odeur du patchouli, et une momie n'était pour lui que la veuve remariée de quelque riche nabab.

Dans tous les cas, il était impossible de ne pas remarquer cette apparition, qui nous donnait un avant-goût de la riche et triste Angleterre. Elle glissa lentement dans les allées sinueuses, sans retourner une seule fois la tête, et se perdit avec sa meute élégante entre les colonnes bariolées du pavillon composite qu'un décorateur d'Opéra est venu élever sur la grève de Boulogne.

Pour réconcilier avec l'humble poésie de sa misère la plus pauvre de ces jeunes filles pleines de vie et de santé, aux yeux desquelles une calèche et des domestiques à livrée sont l'indispensable apanage du bonheur, il ne faudrait, je pense, que leur montrer dans tout l'éclat de son luxe inutile et découragé quelque misérable créature comme celle-ci; un seul de ses regards pesants, un seul de ses pas allongés, leur en dirait plus long que bien des homélies sur le néant des richesses.

J'aime par-dessus tout à recomposer sur la donnée la plus fugitive toute l'existence d'une personne à peine entrevue; et tandis que nous gravissions l'espèce de promontoire sur lequel s'élève le monument napoléonien, je me racontai la vie de cette livide Anglaise.

Elle était, il y a quinze ans, jeune, belle et pauvre, dans un faubourg de Londres. Son mari, qu'elle avait épousé sans l'aimer, à condition qu'il l'aiderait à vivre elle et sa mère, non content de dissiper en orgies le peu d'argent qu'il pouvait extorquer à ces deux femmes, les battait et les humiliait à chaque instant du jour. Néanmoins, dans ce pays où le lien conjugal a conservé toute sa force, Elisa n'eût jamais songé à se séparer de cet homme cruel; mais un jour il la quitta de lui-même et disparut.

La mère et la fille, débarrassées de lui, songèrent à lutter de leur mieux contre la misère, et tout d'abord elles mirent à louer une partie de leur modeste habitation. Là vint s'établir, après quelque temps, un de ces jeunes gens aventureux, dont la volonté, de bonne heure exercée, se plaît à soumettre tout ce qui leur offre une résistance. Il n'eût peut-être pas aimé sa jeune hôtesse, s'il n'eût été attiré par la froideur même et le dédain qu'une première trahison avaient laissés dans le cœur de cette pauvre femme. Le jour où elle lui raconta, — sans y mettre de coquetterie, — qu'elle se croyait pour jamais à l'abri des séductions, ce jour-là, comme excité par un défi, le jeune homme voulut être aimé.

Il avait trop d'avantages et de persévérance pour ne pas réussir. Après bien des combats, et non sans de vifs remords, Elisa devint la maîtresse de celui qu'elle ne pouvait épouser.

Par bonheur il l'aima aussi fortement qu'il l'avait désirée; et, bien que ces nœuds illégitimes, dans un pays comme l'Angleterre, paralysent encore plus que chez nous les efforts qu'un homme doit faire pour s'élever, il résolut de n'abandonner jamais sa compagne; seulement, lorsqu'il se fut bien convaincu, par de dures et fréquentes épreuves, qu'en s'unissant publiquement à la femme d'un autre il avait jeté le gant à d'implacables préjugés, cet homme énergique ne vit qu'un moyen de dompter l'opinion, et devint ambitieux d'argent comme il l'avait été jusque-là d'amour et de renommée.

A Londres, la fortune l'aurait fait trop longtemps attendre; mais dans l'Inde, lorsqu'il veut mettre sa vie au jeu, l'homme de talent peut largement réaliser les bénéfices du quitte ou double. Les deux amants engagèrent sans hésiter cette partie redoutable, décidés, perte ou gain, morts ou millionnaires, à partager les résultats qu'elle aurait.

Dix ans après, elle était à moitié gagnée, à moitié perdue. La richesse était venue, la mort allait venir. Elisa semblait la plus menacée, car c'était sur sa frêle constitution que les ardeurs dévorantes du ciel indien avaient exercé le plus de ravages.

Le départ était résolu, le jour fixé, le navire choisi. Chaque soir, quand la brise de mer se levait, Elisa se faisait porter en palanquin sur le port pour contempler avec une joie d'enfant le magnifique *steam-boat* qui allait la ramener dans sa patrie. C'était l'heure des apprêts, et son amant voulait qu'elle présidât elle-même aux mille soins qu'il se donnait pour lui rendre la traversée moins pénible. Entre autres formalités nécessaires, il fallait un permis d'embarquement nominalement délivré à chaque passager. L'employé du gouvernement, chargé de cette portion du service, après avoir pris le nom et le signalement des autres voyageurs, vint, chapeau bas, demander celui de la dame au palanquin. Elisa lui répondit sans le regarder; mais, à peine avait-elle articulé son nom de famille, qu'une exclamation de surprise, échappée à cet homme, la tira brusquement de son indolente rêverie.

Et, lorsqu'elle leva les yeux sur lui, un tressaillement nerveux la fit frémir de la tête aux pieds : elle venait de reconnaître son mari.

. . . .

Mortellement blessé, son amant, avant d'expirer, lui légua l'énorme fortune qu'il avait conquise pour elle. Son mari la contraignit d'accepter, et ramassa hardiment cet héritage souillé pour lui de boue et de sang. Honte à la loi qui consacre et légitime de telles infamies! Honte à l'homme qui abuse de sa force et de sa volonté pour dominer une femme à demi brisée par le mal, anéantie par le désespoir!

Mon roman une fois bâti, selon toutes les règles de la poétique moderne, je me laissai aller à toute l'indignation que m'inspiraient les procédés de ce mari si gros et si rubicond.

Malheureuse femme! m'écriai-je; j'espère bien qu'elle l'empoisonnera tôt ou tard!

Mon compagnon, qui me précédait de quelques pas, tourna brusquement sur ses talons, et me demanda d'une voix émue à qui diable j'en avais.

Je compris que j'étais tout à coup devenu suspect, — moi, célibataire, — à cet homme éminemment marié.

PRÉVENANCES.

Environ une lieue avant Boulogne commence un insupportable régime d'obsessions et de véritables violences faites à la volonté des voyageurs. Les aubergistes dépêchent sur la route des émissaires à cheval qui viennent occuper les portières de la diligence et accabler ses malheureux habitants de renseignements intéressés. Les cartes lithographiées pleuvent de tous côtés; des recommandations contradictoires se croisent et se démentent avec une énergie effrayante. Le chevalier de *l'Etoile* jette un insultant défi au champion du *Lion-d'Or*; le tournoi va sans doute s'engager; mais tandis qu'ils s'écartent pour prendre champ, une petite paysanne à l'air éveillé saute lestement sur le marchepied, m'offre un bouquet frais cueilli, et me vante les charmes du *Bœuf-Couronné*. Cette manœuvre perfide attire les regards des deux paladins à *tweeds*-gris; ils se précipitent, la cravache haute; mais cette charge de cavalerie n'effraie pas l'héroïque pucelle; d'un seul bond, elle est à terre, ramasse deux gros cailloux, et fait hardiment face à l'ennemi étonné. Trois *groans* pour le *Lion* et *l'Etoile; huzzah* pour le *Bœuf*; le *Bœuf for ever*, sa couronne lui reste.

A Douvres (*Dover* ou *Dover*) ce fut bien pis. Quarante ou cinquante sacripants déguenillés nous attendaient sur le quai. Le prisme du mal de mer n'embellit rien, et je tiendrais pour un galant Amadis l'homme enthousiaste que la beauté soumettrait à son empire sur un paquebot aussi violemment secoué que l'avait été le nôtre. Si j'ai quelque raison de penser ainsi, jugez ce que durent être à mes yeux, encore mouillés des pleurs de la traversée, les physionomies atroces de ces truands en haillons qui nous entourèrent en hurlant dès que nous eûmes mis pied à terre.

Ils jargonnaient tous les idiomes de l'univers: *Gentleman! — Herren! — Signori! — Caballeros! — Messieurs! — the Star hotel! — die Kanone! — l'Osteria del Orso! — l'Albergue de la Ancla! — les Trois Maures!*

Les cris de cette canaille étourdissante que notre silence semblait encourager, les regards impudents dont elle nous assiégeait, l'inquiétante activité qu'elle déployait autour de nous, ajoutaient à la prostration générale de mes facultés, et au lieu de tomber à coups de canne sur ces facchini cosmopolites, je me laissais naturellement palper et entraîner par eux, hébété, stupide, vaincu d'avance et résigné à tout ce qui pouvait m'arriver de pis.

Déjà l'un de ces croquants avait passé son bras sous le mien avec un sourire de triomphe. Je vois encore d'ici sa figure de zingaro, ses cheveux gras, noirs et frisés, sa redingote d'un bleu sale boutonnée jusqu'au menton, ses lèvres ironiques et ses yeux noirs rayonnant d'un éclat fascinateur. Celui-là n'était ni Anglais, ni Français, ni Espagnol, ni Allemand, ni Romain, ni Russe, j'en répondrais sur mon âme. Juif ou Bohémien, je ne dis pas; voleur et peut-être assassin, j'en ferais serment au besoin.

Tels étaient cependant mon indifférence et mon apathique désespoir que je me laissais entraîner machinalement par ce monstre à figure humaine. Nous allions tourner ensemble dans une ruelle déserte, et je cherchais à deviner d'avance quel était, de toutes ces maisons rechignées et grimaçantes, le coupe-gorge où devait s'accomplir ma fatale destinée, quand un incident imprévu me tira d'affaire.

Mille cris s'élevant derrière moi me forcèrent à tourner la tête. Ils saluaient la chute de mon déplorable compagnon de voyage, qui avait butté sur les degrés de la *Custom-house*. Etendu par terre au milieu de ces sauvages, il courait autant de risques que le capitaine Cook dans la baie de Karakakooa.

Je dois le dire à mon éloge: ce spectacle me rendit aussitôt toute l'énergie que je n'avais pu trouver pour ma propre défense. Je me débarrassai par un mouvement soudain de mon assassin futur, et, brandissant d'un air martial un innocent parapluie, je courus à la rescousse de mon malheureux ami.

Cette scène incontestablement tragique se passait le 26 mai dernier, aux pieds des rochers de Shakspere.

O. N.

(La suite à un prochain numéro.)



Agriculture.

LABOUR ET MOISSON.

La moisson! Que de travaux pour l'amener à bien! que de sueurs versées sur les guérets pour fournir à trente-quatre millions de bouches le plus nécessaire des aliments, le pain! Dès la plus haute antiquité, le pain a été considéré comme le premier bienfait des cieux envers la pauvre humanité. Les Grecs avaient déifié le premier laboureur Triptolème, mais Triptolème évidemment trompa la Grèce en se donnant pour inventeur; il n'avait droit tout au plus qu'à un brevet d'importation.

Les charrues primitives étaient d'une extrême simplicité: on en peut juger par les deux charrues d'origine antique en usage dans le midi de la France, sans avoir subi pour ainsi dire aucune modification; l'*Aramon* phocéen et le *Fourca* romain ont conservé leur nom et leur forme. Ce sont des instruments très-imparfaits, dans la construction desquels il n'entre presque point de fer. Une autre charrue, peut-être plus antique et non moins imparfaite, est encore en usage dans tous les départements de l'ancienne Bretagne. L'extrémité qui représente le soc est armée d'une pointe de fer de forme conique, tout à fait semblable à l'instrument dont les bouchers se servent pour aiguiser leurs outils. Le travail que ces charrues exécutent ne peut pas, à proprement parler, se nommer labour. Pour que la terre soit labourée dans le vrai sens du mot, il ne suffit pas qu'elle soit déchirée à sa surface, il faut encore qu'elle soit retournée; il faut que la portion de la couche végétale qui se trouvait au-dessus soit rejetée en dedans, et réciproquement. C'est ce que font toutes les bonnes charrues au moyen du *versoir*, partie essentielle qui manquait à toutes les charrues de l'antiquité. Les charrues modernes les plus perfectionnées donnent à la terre un travail aussi profond et presque aussi parfait que le travail de la bêche ou de la pioche, avec beaucoup plus de promptitude et d'économie

Les amis de l'agriculture reconnaissent l'extrême importance de tous les perfectionnements que peut recevoir la charrue; les deux meilleures charrues des temps modernes, la charrue Bonnet et la charrue Fourche, portent toutes les deux les noms de leurs inventeurs; ces inventeurs, par parenthèse, sont deux paysans, l'un et l'autre complétement illettrés, étrangers aux mathématiques.

Les bœufs paraissent avoir été les premiers animaux attelés à la charrue; les anciens les attelaient par la tête, non pas que ce mode d'attelage offre aucun avantage réel quant à l'emploi de la force des animaux, mais uniquement parce que, dans l'origine, on attelait à la charrue des taureaux, très-peu dociles de leur nature, et que leurs cornes cessaient d'être à craindre lorsqu'ils avaient la tête prise dans le joug.

Le mode d'attelage usité en Provence semble être une transition assez bien ménagée entre l'attelage par la tête et l'attelage par le poitrail; les bœufs sont toujours maîtrisés par un joug qui les maintient l'un à l'autre en assurant leur docilité; mais la force du tirage porte sur la partie antérieure du poitrail. Néanmoins la meilleure manière de mettre les bœufs à la charrue consiste toujours à les atteler au collier, comme les chevaux.

Après les bœufs, on a successivement attelé à la charrue des chevaux, des mulets et même des ânes. Quoique l'âne, d'après la forme de son épine dorsale, semble plutôt destiné à *porter* qu'à *tirer*, cependant un attelage d'ânes bien dressés peut vaincre dans un concours de labourage les meilleurs mulets, et même les chevaux les plus vigoureux. Ces animaux sont rarement admis dans ces sortes de concours; plus rarement encore ils en sortent vainqueurs. Nous nous plaisons à signaler ici le triomphe récent d'un attelage de six ânes, triomphe d'autant plus glorieux qu'il fut plus vivement contesté. La Société d'Agriculture du département de l'Hérault a couronné, en 1842, dans un concours fort nombreux, un attelage de six ânes qui avait pour rivaux des attelages de six chevaux et de six mulets, conduisant des charrues parfaitement semblables à celles que manœuvraient les ânes. Leur maître eut d'abord quelque peine à se faire admettre au concours; cependant, comme sa charrue remplissait les conditions exigées et que le règlement du concours n'excluait pas les ânes, on lui donna, comme aux autres, sa portion de champ à labourer. C'était un labour d'été. Il est difficile pour ceux qui n'ont pas habité le Midi de se figurer à quel point la terre devient compacte à la suite des longues sécheresses auxquelles sont exposées nos terres dans les départements du Midi; ce n'est plus de la terre; c'est de la pierre; elle fait feu sous les pieds des chevaux. C'est dans cette pierre qu'il s'agissait d'ouvrir des sillons. Les ânes étaient attelés avec beaucoup de soin, quoique d'une manière assez grotesque. Dans le but de les rendre plus dignes de paraître devant une réunion d'agronomes et de personnages les plus distingués du département, leur maître n'avait rien imaginé de mieux que d'acheter à la friperie de vieux pantalons garance provenant des réformes des équipements militaires; en les remplissant de foin, il en avait fait des colliers improvisés pour ses ânes, dont chacun avait ainsi autour des épaules deux jambes de pantalons rouges qui se réunissaient sur le poitrail. Aux éclats de rire qui avaient d'abord accueilli l'arrivée des ânes sur le champ du concours, succéda l'étonnement, lorsqu'au bout de cinq à six tours seulement, les ânes eurent laissé tous leurs rivaux en arrière. La promptitude et la perfection du labour tenaient surtout à cette circonstance, que leur maître les conduisait uniquement de la voix, de sorte qu'arrivés au bout du sillon, ils tournaient d'eux-mêmes et reprenaient leur direction sans perdre de temps, quoique leur maître fût seul pour les conduire, tandis que tous les autres attelages du même nombre d'autres animaux étaient conduits par deux hommes ou même quelquefois trois, et ne tournaient cependant qu'avec beaucoup de lenteur et de difficulté. Parvenu à peu près à la moitié de sa tâche, le laboureur aux ânes cassa sa charrue; c'était un accident prévu en raison de la dureté du terrain. Le laboureur connaissait le côté faible de son instrument; il avait des pièces de rechange. Les ânes avaient tellement pris l'avance, qu'il eut tout le loisir d'aller à la forge voisine raccommoder lui-même sa charrue, car tous les laboureurs languedociens sont plus ou moins forgerons; puis il revint à son sillon, et bien que ses rivaux n'eussent pas manqué de se dépêcher pendant son absence, il eut encore terminé sa tâche longtemps avant tous les autres. Quant à la perfection du travail, qui fut examiné avec beaucoup de soin et jugé avec sévérité, elle était évidemment supérieure à celle de tous les autres labours exécutés par des mulets ou des chevaux. Les ânes, proclamés vainqueurs, furent promenés en triomphe, tout chargés de rubans et de banderoles. Ils semblaient comprendre les honneurs qu'on leur rendait, car ils en témoignaient hautement leur satisfaction par des accents qui, mêlés avec l'harmonie d'un nombreux orchestre d'instruments à vent, formaient un étrange charivari.

Pour bien comprendre l'importance du résultat de ce concours, il suffit de se rappeler que tous les concurrents des ânes étaient des animaux d'un prix très-élevé. Il n'y avait pas là un cheval qui eût coûté moins de 7 à 800 francs; on admirait de magnifiques attelages de mulets, valant de 12 à 1500 francs la pièce; le plus cher des six ânes qui venaient de battre tous ces animaux de prix avait coûté 60 francs. Que l'on compare les frais de toute espèce pour la nourriture, la ferrure et les harnais de ces animaux, avec les mêmes dépenses pour les ânes, et l'on sera convaincu, ainsi que l'ont été les juges du concours, que le labour des ânes présente sur celui de tous les autres attelages une économie de plus de moitié; or, on sait qu'il n'y a pas de petites économies en agriculture, parce que chacune d'elles, quelque petite qu'elle soit individuellement, se multiplie toujours par des nombres énormes, car les laboureurs forment les trois quarts de la population.

La destinée de certaines charrues est assez curieuse; quelques-unes ont traversé les siècles presque sans altération; le vieux fourca romain est un instrument tout à fait primitif, probablement fort peu différent de celui dont dut se servir Adam au sortir du paradis. D'autres ont eu le sort de ces hommes supérieurs qui ne parviennent jamais, comme dit le proverbe, à être prophètes dans leur pays. Ainsi, il n'existe pas dans le monde entier de charrue supérieure à la charrue belge, connue sous le nom de charrue du Brabant; elle l'emporte sur toutes les autres quant à l'économie de forces et à la perfection du travail; elle agit également bien sur toutes les natures de terrains. Eh bien! cette excellente charrue n'a jamais pu parvenir à franchir la frontière du département du Nord, et la Société d'Agriculture de Valenciennes s'épuise en vains efforts depuis nombre d'années, pour obtenir des laboureurs de la Flandre française qu'ils renoncent au lourd et informe *harna*, ou charrue du pays, pour adopter la charrue de Brabant. Cette même charrue, emporté au delà de l'Atlantique par les émigrés hollandais, qui, longtemps avant les Anglais, commencèrent à défricher le sol de l'Amérique du Nord, est revenue en Europe comme une grande nouveauté, et a été accueillie avec enthousiasme sous le nom de charrue américaine; c'est celle dont la plupart des agriculteurs éclairés se servent aujourd'hui sous le nom de charrue-Dombasle, ou charrue de Roville, à cause de quelques perfectionnements qu'elle a reçus à l'Institution agricole de Roville, où l'on en fabrique des milliers tous les ans, et d'où elle se répand dans toute la France. Sous le nom de charrue brabançonne, personne n'en avait voulu entendre parler.

Donnons maintenant une idée des diverses manières de moissonner. L'observateur attentif trouve des rapports frappants entre le caractère et les habitudes des peuples, et leur manière de faire la moisson. Sans sortir de la France, nous voyons les habitants de tous les départements, où le travail est peu en honneur, moissonner presque tous debout, et perdre, en coupant le blé à la moitié de sa longueur, la meilleure partie de la paille.

Qui ne connaît Cérès et sa faucille? Les trois quarts de la France et tout le midi de l'Europe n'ont pas progressé dans cette voie depuis trois ou quatre mille ans; ils en sont encore à la faucille de Cérès. Dans le Nord, on moissonne de temps immémorial par un procédé tellement supérieur à tous les autres, qu'il mérite d'être décrit en détail: le moissonneur se sert, au lieu de faucille, d'une petite faux exactement de la même forme que la grande faux ordinaire à faucher les foins, munie, au lieu de manche, d'une poignée très-courte, qui peut s'allonger à volonté, ce qui permet de la manier d'une main sûre, sans aucune fatigue. Les Belges, inventeurs de cette manière de moissonner, la nomment *sape*. Pour moissonner à la sape, on tient cette petite faux de la main droite; la gauche est armée d'un crochet assez analogue à celui des chiffonniers de Paris, mais plus long et recourbé par le bout. Le moissonneur frappe le blé très-près de terre, ce qui laisse à la paille toute sa longueur. Tandis qu'il frappe avec la faux, la main gauche, qui tient le crochet, maintient réunies les tiges abattues, et, par un mouvement facile à exécuter, elle en forme une petite javelle; une femme suit d'ordinaire les moissonneurs à la sape pour réunir ces javelles en gerbes, et les lier aussitôt, afin de pouvoir les disposer debout quatre par quatre, les épis en haut, position dans laquelle elles achèvent de sécher. On ne peut se figurer quels avantages résultent de ce simple arrangement des gerbes, comparé à l'usage de les laisser à plat, en tas sur le sol. S'il survient une petite pluie, l'eau glisse sur l'épi placé debout, et le moindre courant d'air la sèche en un instant; si la pluie augmente, on prend une des quatre gerbes, dont on couvre les trois autres, en l'ouvrant, comme le montre la figure ci-jointe; une récolte en cet état peut braver huit ou dix jours de pluies continues, comme il en survient souvent au mois d'août sous le climat humide de la Belgique.

En France, excepté dans le Nord, où les mœurs et les usages sont restés belges en grande partie, les gerbes, en tas sur le sol, ne manquent pas d'y pourrir à la suite des pluies prolongées, s'il en vient à cette époque, et une portion importante du grain germe dans l'épi.

Ce que le bon sens et l'esprit d'observation ont enseigné de temps immémorial aux bons paysans flamands, les meilleurs cultivateurs de l'Europe, sans excepter les Anglais, l'esprit de routine empêche nos paysans de la Beauce et de la Brie de l'adopter; il y a des années pluvieuses où cela seul cause, au seul rayon d'approvisionnement de Paris, une perte de plusieurs millions.

Dans tous les pays de grande culture, la population est trop clair-semée pour suffire aux travaux de la moisson; les plaines de la Beauce et celles de la Brie, ces deux greniers de Paris, ne pourraient être moissonnées sans le secours des émigrations périodiques de travailleurs qui s'y donnent rendez-vous, les uns du nord, les autres du midi. La concurrence que font aux ouvriers français les moissonneurs belges à la sape ne date pas de fort loin; il y a quelques années, les sapeurs ne passaient pas la Somme; ils passent aujourd'hui la Seine; on les rencontre déjà jusque dans la vallée de la Loire. Les autres moissonneurs viennent de la Bourgogne, particulièrement des montagnes du Morvan; dans la Beauce on les désigne sous le nom d'*auterons* ou *hauterons*, nom que nous avons entendu expliquer par la périphrase: gens du pays haut; nous ne garantissons pas cette étymologie. Les hauterons ne moissonnent qu'à la faucille; quelques-uns seulement savent faucher; ils fauchent les orges et les seigles médiocres; la faux est pour cet usage munie d'une espèce de grillage en osier qui rabat les chaumes coupés en les empêchant de se disperser, et fait de chaque trait de faux la base d'une gerbe toute préparée.

Après la moisson des plaines de la Beauce, de la Brie et de l'Ile-de-France, les sapeurs belges s'en retournent à temps pour faire leur propre moisson, retardée de près de quinze jours à cause de la différence de latitude. Les Bourguignons du Morvan sont moins pressés de s'en retourner; dans leurs pauvres vallées il n'y a pas de moisson qui les rappelle.

Les cérémonies pompeuses du culte de Cérès ont laissé des traces en Italie, même en Espagne; l'Allemagne célèbre périodiquement des fêtes agricoles avec beaucoup de solennité; en France, les contrées les plus riches en céréales n'ont rien conservé de ces cérémonies païennes; un simple violon de village, monté sur un tonneau placé debout, fait quelquefois danser les moissonneurs de l'un et l'autre sexe après la rentrée de la dernière gerbe; c'est un usage assez général, mais dont beaucoup de fermiers se dispensent quand la récolte n'est pas assez belle à leur gré, ou qu'ils ne sont pas en veine de générosité.

La conservation des grains, soit dans l'épi, soit hors de l'épi, donne lieu à des travaux et à des procédés très-divers dans les différentes régions de la France agricole. Considérons d'abord les procédés les plus simples. En Bretagne, terre fertile, mais mal cultivée, affamée comme ses habitants et produisant peu faute de nourriture, c'est-à-dire faute d'engrais, la conservation des grains ne regarde pas le paysan: aussitôt la moisson faite, chacun s'arme d'un fléau; tout est battu en quelques jours jusqu'à la dernière gerbe; on rentre à la maison, dans des sacs, la quantité de grains nécessaire à la consommation présumée de la famille; le reste va directement au marché. La conservation des grains regarde par conséquent, non le cultivateur, mais exclusivement le négociant qui fait le commerce des grains. Cette méthode, suivie de temps immémorial dans toute la partie sud de l'Armorique, depuis Nantes jusqu'à Brest, supprime les granges, les meules, les greniers et tout ce qui s'y rapporte dans les pays de grande culture. Sur une longueur de plus de trois cents kilomètres, on ne rencontre, dans toute cette partie de la Bretagne, ni grenier carrelé, ni grange, ni meule de grains; les meules de paille ou *paillers*, qu'on voit à la porte de chaque métairie, ne renferment réellement que de la paille pour la nourriture ou la litière du bétail.

Dans le Midi, le battage au fléau est inconnu; les grains ne sont comparativement au vin, à l'huile et à la soie, qu'une récolte accessoire dans une partie de nos départements méridionaux; chaque métairie, de même qu'en Bretagne, réalise

sa récolte aussitôt qu'elle est terminée; les gerbes vont directement du champ sur l'aire. L'emplacement de l'aire est choisi dans un lieu le plus souvent élevé, toujours le plus découvert et le mieux aéré possible, à portée de l'exploitation; c'est une espèce de plate-forme circulaire grossièrement pavée. Les gerbes transportées sur l'aire y sont foulées sous les pieds des chevaux, des bœufs ou des mulets, selon la méthode décrite dans la Sainte-Ecriture, méthode qui n'a pas changé depuis Moïse, et qui par conséquent ne saurait avoir



moins de trente-cinq à quarante siècles d'antiquité. Cette opération se nomme *dépiquage*.

A mesure que la paille se trouve suffisamment triturée sous la course circulaire des animaux employés au dépiquage, on l'enlève par brassées en la secouant; le grain tombe de lui-même, mêlé de beaucoup de menue paille; on ne l'en sépare que par des vannages réitérés, travail pénible et très-long quand on n'est pas favorisé d'un peu de vent; c'est la raison qui fait choisir pour l'aire une place très-aérée. Le tarare ou diable volant, aujourd'hui universellement adopté dans tout le reste de la France, commence à peine à s'introduire dans les exploitations du Midi; cette machine, des plus simples, vanne parfaitement le grain sans attendre qu'il plaise à Dieu de faire souffler le vent.

La paille, par l'opération du dépiquage, est réduite en fragments, dont le plus long n'a pas plus d'un décimètre; elle sert de nourriture principale aux bœufs pendant l'hiver. Les hache-paille sont inconnus dans tout le Midi; la paille



(Moissonneur à la sape.)



(Moissonneuse à la faucille.)

qui a subi le dépiquage est en effet comme hachée; elle occupe très-peu d'espace comparativement au volume des gerbes; on la conserve en tas dans les greniers.

Dans tous les pays où le dépiquage est usité, les granges sont aussi inutiles qu'en Bretagne; rentrer des gerbes dans une grange ou les conserver en meules à l'air libre sont deux opérations dont les cultivateurs du midi de la France n'ont aucune idée, parce qu'ils n'en ont aucun besoin.

Mais, dans les contrées tempérées du centre et du nord de la France, partout où la récolte du blé tient le premier rang, il est de toute impossibilité de battre toutes les gerbes au moment de la moisson, pour n'avoir à conserver que du grain et de la paille isolés l'un de l'autre; les granges, les meules, les machines à battre, les silos, les greniers à bascule, sont dans ces riches contrées des objets dignes de toute l'attention des agriculteurs. Le génie des mécaniciens et des architectes, associé à celui des agronomes, s'occupe incessamment de perfectionner tous ces moyens de ne laisser rien perdre de la plus précieuse des récoltes, et d'en conserver le plus longtemps possible les produits en bon état.

La conservation dans les granges des gerbes qui n'ont point été battues offre toujours un inconvénient grave; les rats et les souris pullulent dans les granges remplies; ces animaux y détruisent d'énormes quantités de céréales. La multiplication des rongeurs est beaucoup moindre dans les meules à l'air libre; les gerbes y sont, sous tous les rapports, mieux qu'en grange; une bonne couverture en chaume les préserve très-bien de l'humidité atmosphérique; un rang de fagots (bourrées), placés circulairement, les garantit également contre l'humidité du sol; les chats et les chiens de petite taille, dressés à la chasse des rats, peuvent aisément les poursuivre sous les meules par des passages ménagés à dessein; s'ils ne les détruisent pas complétement, ils les troublent assez pour qu'ils ne puissent multiplier à l'excès.

Rien ne surpasse pour ce mode de conservation la meule à toit mobile, ou grange portative, dont le toit s'abaisse à mesure que la meule entamée par le sommet diminue de hauteur. Tel est, en effet, le défaut des meules: tant qu'elles subsistent intégralement, rien de mieux, mais il ne faudrait jamais y toucher; dès qu'on les entame, ce qui n'est pas immédiatement battu est à la merci des éléments.

Les Anglais, dont le génie inventif a perfectionné tant d'industries, ont fait usage les premiers des machines à battre, aujourd'hui assez répandues en France dans les pays de grande culture. Elles ont toutes pour base la machine écossaise, formée essentiellement de deux cylindres cannelés, entre lesquels les épis sont engagés et les pailles froissées, ce qui ne permet pas à un seul grain de rester dans l'épi.

Ces machines ont le défaut de coûter fort cher ; on ne peut en avoir une passable à moins de 2,000 francs ; les meilleures coûtent le double ; elles ne conviennent par conséquent qu'aux grandes exploitations. L'usage commence à s'introduire, parmi les fermiers de Seine-et-Marne, d'Eure-et-Loir (Brie et Beauce), d'acquérir en commun une machine à



(Moissonneur à la faux.)

battre, dont toutes les fermes d'une commune se servent tour à tour.

Il reste beaucoup à faire dans cette voie pour doter la petite culture d'une bonne machine à battre, d'un prix modéré; les divers essais de fléaux mus par une manivelle adaptée à un cylindre n'ont pas jusqu'ici atteint ce double but; la moyenne et la petite culture en sont encore au fléau à bras pour toute ressource ; c'est la plus lente et la plus défectueuse manière de battre les céréales ; elle coûte fort cher, elle met le fermier à la merci des ouvriers au moment où il lui faut faire argent de ses grains; elle laisse toujours une portion considérable de grains dans l'épi : voilà, certes, bien des motifs pour que l'agriculture y renonce à jamais. On objecte la suppression de la main-d'œuvre ; cette objection, qu'on peut opposer d'ailleurs à toute espèce de mécanique perfectionnée, est ici sans aucune valeur : les bras manquent pour les travaux des champs; les villes et l'armée absorbent et dévorent la jeunesse des campagnes; l'emploi des machines à

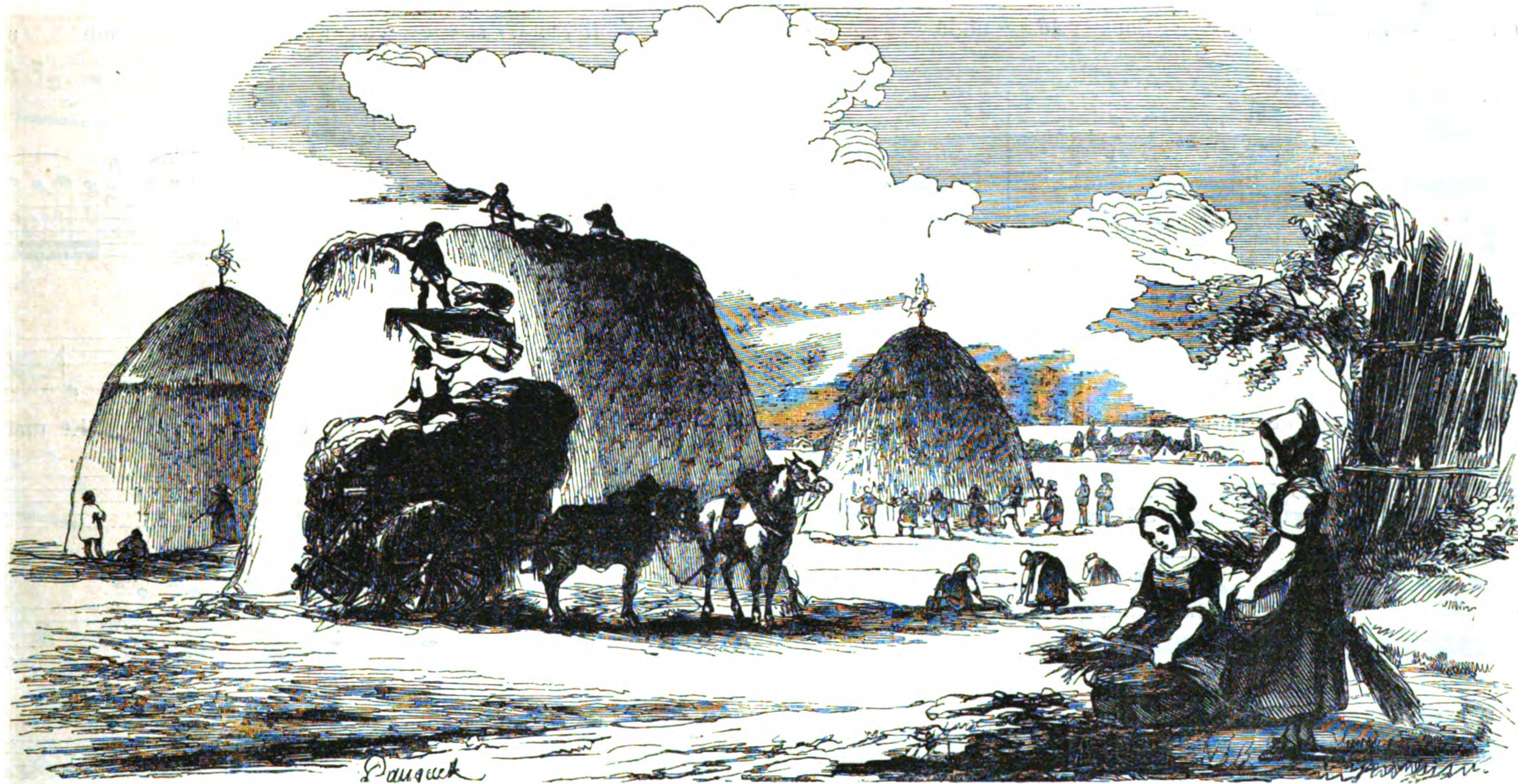


(Dépiquage des blés dans les départements méridionaux.)

battre ne retranche rien au salaire des travailleurs agricoles.

Le grain battu n'est pas encore sauvé des attaques de ses innombrables ennemis. Dans les greniers, outre les souris qu'il est facile de détruire, il est en proie à un insecte fort petit, mais très-destructeur, parce qu'il multiplie prodigieusement. Le charançon (*curculio*) est le fléau de nos greniers. De tous les moyens de détruire les charançons, le plus simple consiste à étendre le soir sur les tas de blé de peu d'épaisseur des toisons en suint, non lavées, provenant de moutons récemment abattus ; tous les charançons se rendent pendant la nuit dans la laine de la toison ; chaque matin on la secoue dans la basse-cour afin que les poules profitent des charançons, dont elles sont fort avides; au bout de quelques jours, il n'y a plus de charançons en apparence ; mais il suffit de deux ou trois de ces insectes échappés à la destruction pour repeupler très-rapidement; puis ceux qui étaient à l'état de larve n'ont pu être attirés par l'odeur des toisons, et recommencent bientôt une génération nouvelle.

Les procédés qui préviennent la multiplication des charançons sont donc de beaucoup préférables aux procédés de des-



(Moissonneurs faisant les meules.)

truction, qui n'atteignent jamais complétement leur but. Dans les greniers des fermes, on n'emploie pas d'autre moyen que de remuer fréquemment les grains à la pelle, moyen long, coûteux et peu efficace. Mais dans les vastes établissements de meunerie, dont un des plus beaux modèles qui soient en Europe est le moulin à vapeur de la Villette, à l'extrémité du faubourg Saint-Martin, on use d'un procédé fort ingénieux, qui exige un bâtiment construit exprès; le blé, au moyen d'un système de trappes, y est mis en circulation du haut en bas, d'étage en étage, et remonté à l'étage supérieur au moyen d'une bascule; il reçoit ainsi l'agitation et la ventilation nécessaires à sa bonne conservation, et les insectes ne peuvent s'y multiplier.

On sait que dès la plus haute antiquité, les Égyptiens conservaient leurs grains dans des cavités nommées silos, encore aujourd'hui fort en usage chez les Arabes de l'Algérie, comme dans tous les pays de l'Orient. Des essais auxquels se rattachent les noms de MM. Jacques Laffitte et Ternaux, ont été faits sous la Restauration pour introduire en France l'usage des silos; quoique les grains s'y conservent assez bien, l'usage ne s'en est pas généralement répandu. Il y a pour cela une raison qui l'emporte sur toutes les autres, une raison qu'il faudrait publier sur les toits pour forcer nos hommes d'État à en faire leur affaire principale, et nos agronomes à s'en occuper sans relâche : *la France n'a pas de réserve de céréales.* En temps de paix, elle se suffit tant bien que mal, grâce au secours des grains étrangers de la Baltique et de la Mer Noire, qui affluent à bas prix sur tout notre littoral ; mais, qu'on le sache bien, en France, une guerre malheureuse, une ou deux mauvaises récoltes seulement, c'est la famine.

(Nous donnons aux lecteurs et lectrices de L'ILLUSTRATION le vaudeville final de l'opéra *On ne s'avise jamais de tout*, charmant *pont-neuf* plein de cette bonhomie vive et franche qui distinguait la musique d'autrefois. MM. les vaudevillistes ne manqueront pas sans doute d'en tirer parti.)

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

PREMIER COUPLET.

Allegretto.

CHANT.

PIANO.

F p

Un tu - - teur pour sa pu - - pil - le Brû - le des plus ten - dres feux De son cœur la paix s'ex - - i - - le C'est un ar - gus aux cent yeux Il voit tout Est par - tout Du gre - nier jus-qu'à la ca - - ve Sans té - - moin A - - vec soin Il vi - si - te cha - que coin Son a - mour Nuit et jour Son a - mour le rend es - - cla - - ve De bons chiens Vieux gar - diens Et mal - gré tous ces moy - - - - ens Un en - - fant vient à bout de trom-per bar-be gri-se Ah! c'est qu'on ne s'a-

PP

LISE.

vi-se ja--mais ja--mais de tout Un en--fant vient à bout de trom-per bar-be gri-se Ah!

DAME SIMONNE.

Un en--fant vient à bout de trom-per bar-be gri-se Ah!

LE MARQUIS.

Un en--fant vient à bout de trom-per bar-be gri-se Ah!

LE DOCTEUR.

Un en--fant vient à bout de trom-per bar-be gri-se Ah!

F

C'est qu'on ne s'a---vi--se Ja---mais ja--mais de tout.

C'est qu'on ne s'a---vi--se Ja---mais ja--mais de tout.

C'est qu'on ne s'a---vi--se Ja---mais ja-mais de tout.

C'est qu'on ne s'a---vise Ja---mais ja--mais de tout.

F F F

Procédés d'E. Duverger.

DEUXIÈME COUPLET.

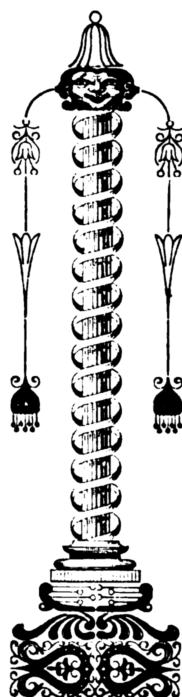
LE MARQUIS.

Cher docteur, voulez-vous suivre
Le conseil de la raison?
C'est de brûler votre livre
Et d'oublier sa leçon.

LE DOCTEUR.

Oui, ma foi!
Je vous croi;
De ce soin je me délivre;
Mais j'en voi
Comme moi
S'adonner à cet emploi :
Vieux jaloux,
Loups-garoux,
Il vous faut apprendre à vivre;
Comprenez,
Retenez
Qu'ici-bas vous vous damnez.
Un enfant vient à bout, etc.







TROISIÈME COUPLET.

LISE (AU PUBLIC).

Avec l'espoir de vous plaire,
Nous rajustons aujourd'hui
Un opéra centenaire
En son temps fort applaudi.
Les leçons
En chansons
Parfois plaisent davantage;
Les sermons
Froids et longs
Ici ne semblent pas bons.
Si l'auteur,
Par malheur,
N'obtient pas votre suffrage,
Il a tort;
Mais encor,
Ne le jugez pas à mort :
Pardonnez à son goût
Sa funeste méprise;
Songez qu'on ne s'avise
Jamais, jamais de tout !

MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non. — Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE V.

LA CONJURATION.



Bon Jésus, qui fûtes aussi un petit enfant, et qui dès votre enfance avez commencé à souffrir; vous qui croissiez en âge et en sagesse, soumis à vos parents, et acquérant de la grâce devant Dieu et devant les hommes, oh! veuillez garder mon enfance, et faire que je n'en souille pas la pureté, et que mes œuvres, conformes à votre volonté, me promettent un bel avenir aux yeux de mes parents et de mes concitoyens.

« Bon Jésus, qui avez tant aimé vos parents, je vous recommande les miens; bénissez-les, donnez-leur la patience dans la douleur, la force de se soumettre, et la consolation de me voir grandir tel qu'ils me désirent, dans la crainte du Seigneur.

« Bon Jésus, qui avez aimé votre patrie même ingrate, et qui pleuriez en prévoyant les maux dont elle allait être accablée, regardez mon pays d'un œil bienveillant, délivrez-le de ses maux, convertissez ceux qui le contristent par leurs fraudes ou par leurs violences; inspirez-leur la confiance du bien, et faites que je puisse devenir un jour un citoyen probe, honnête, dévoué. »



Marguerite faisait répéter cette prière à son Venturino, qui se tenait à genoux devant elle et les mains jointes. Une mère qui apprend à prier à son enfant est l'image à la fois la plus sublime et la plus tendre qu'on puisse se figurer. Alors la femme, élevée au-dessus des choses de ce monde, ressemble à ces anges qui, nos frères et nos gardiens dans cette vie, nous suggèrent nos vertus et corrigent nos vices. Dans l'âme de l'enfant se grave, avec le portrait de sa mère, la prière qu'elle lui a enseignée, l'invocation au Père qui est dans le ciel. Lorsque les séductions du monde voudront le conduire à l'iniquité, il trouvera la force de leur résister en invoquant ce Père qui est dans le ciel. Jeté au milieu des hommes, il rencontre la fraude sous le manteau de la loyauté, il voit la vertu dupée, la générosité raillée, la haine furieuse, et tiède l'amitié; frémissant, il va maudire ses semblables... mais il se souvient du Père qui est dans le ciel. A-t-il, au contraire, cédé au monde, l'égoïsme et ses bassesses ont-ils germé dans son âme? au fond de son cœur résonne une voix, une voix austèrement tendre, comme celle de sa mère lorsqu'elle lui enseignait à prier le Père qui est dans le ciel. Il traverse ainsi la vie; puis, au lit de mort, abandonné des hommes, entouré seulement du cortége de ses œuvres, il revient encore, en pensée, à ses jours enfantins, à sa mère, et il meurt plein d'une tranquille confiance dans le Père qui est au ciel.

Et Marguerite faisait répéter cette prière à son pieux enfant; puis le déshabillant elle-même, aimable travail qui n'est jamais une fatigue pour les mères, mais la plus suave des douceurs, elle le couchait, le baisait, et, avec l'effusion de la tendresse maternelle, elle s'écriait: « Tu seras vertueux! »

Bientôt Venturino abandonnait ses paupières à ce sommeil béni de l'enfance, qui s'endort sans une pensée entre les bras des anges, sans une pensée se réveille... Heureux jours! les plus beaux de la vie, et qu'on passe sans les goûter!

Marguerite contemplait la rapide respiration de l'enfant. Le brillant incarnat que le sommeil répandait sur les joues de Venturino l'invitait à les couvrir de ses baisers, et le visage de la mère resplendissait d'une ineffable béatitude pendant qu'elle demeurait absorbée dans la contemplation muette de ces yeux fermés, qui devaient lui sourire amoureusement au réveil.



Enfin, Marguerite s'arracha à ce berceau, et vint dans la salle où s'étaient réunis les plus intimes amis de la famille pour saluer le retour de Pusterla. La joie de le revoir avait effacé dans le cœur de Marguerite les déplaisirs que lui avait causés l'absence. Son âme, si bien faite pour sentir les jouissances domestiques, lui disait qu'après un éloignement si fécond en périls, rien ne sourirait davantage à son mari que de rester paisible entre sa femme et son fils, et de réunir trois vies en une seule. Mais d'autres pensées bouillonnaient dans l'esprit de Pusterla, et tout le jour il ne faisait que rêver et préparer la vengeance.

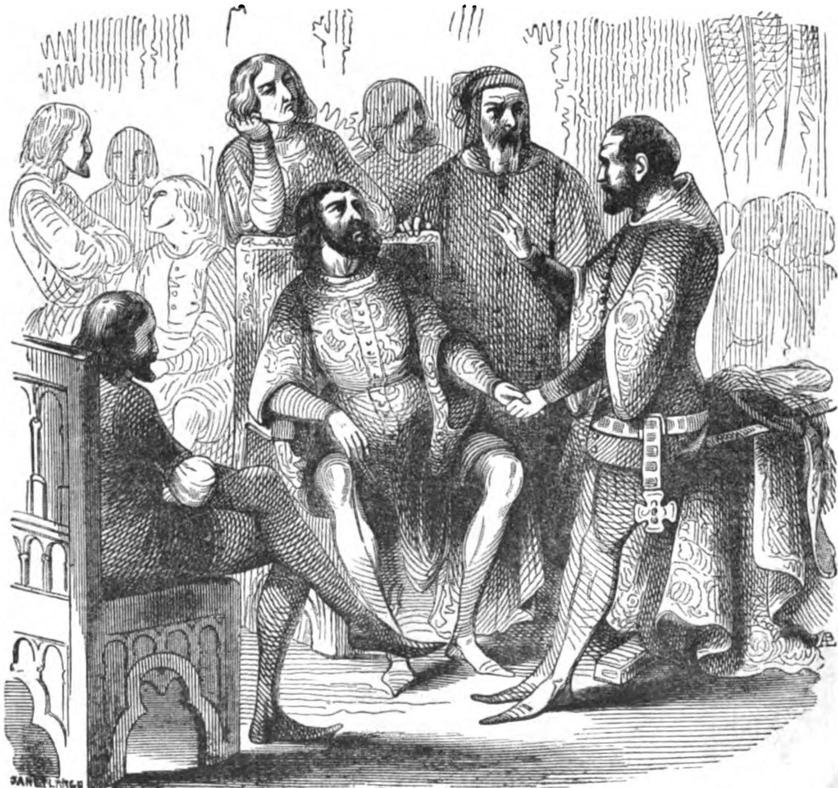
Pendant son séjour à Vérone, il n'avait point caché à Mastino ni le nouvel outrage qu'il venait de recevoir, ni sa vieille haine. Le Scaliger, voulant tourner ce ressentiment à son profit, l'enflamma autant qu'il put, et promit à Pusterla que, quelle que fût la résolution qu'il prît, il trouverait en lui assistance et protection. Matteo Visconti, que ses déportements rendirent fameux par la suite, ne devait pas être vivement touché des désordres de son oncle, mais il était bien aise de troubler l'étang pour y pêcher, et il attisa le mécontentement de Pusterla. Il lui donna des lettres pour ses frères Galéas et Barnabé, où il les exhortait à se souvenir de leur origine, et à profiter de l'occasion pour rompre le joug, comme il disait, d'un prêtre et d'un bourreau.

Pusterla étant revenu secrètement à Milan, aucune bannière sur les tours n'annonçait sa présence, et la garde accoutumée ne veillait point à la porte du palais; mais, à l'intérieur, Pusterla dévorait les orages de son âme, sans que sa femme parvînt à les adoucir. Habitué à la vie bruyante des cercles, aux discussions, toujours avide de nouvelles et fortes émotions, il n'aurait pu passer même cette première soirée paisible dans sa famille: par son ordre, Alpinolo avait porté l'avis de son retour à ses amis les plus sûrs, et ceux-ci, le soir, l'un après l'autre, par une porte secrète donnant sur la voie des seigneurs Piatti, étaient venus le trouver et le consoler.

Les dehors du palais étaient muets et sombres, comme s'il eût été désert; mais à peine Franzino Malcolzato, le fidèle portier, avait-il fait passer les amis du seigneur d'une première cour dans la seconde, ils étaient accueillis par des valets vêtus en livrée mi-partie jaune et noire, qui, portant des torches de cire, les introduisaient de plain-pied dans une



vaste salle sans communication avec le palais, et entourée par les jardins. Des tapisseries historiées couvraient les murailles; çà et là des étagères portant des vases et des plats en faïence avec des fruits en relief et coloriés; deux larges fenêtres, percées de chaque côté et tendues de rideaux d'éclatantes couleurs, donnaient passage à la brise du soir, qui tempérait agréablement la chaleur du mois de juin. Ils entraient, et les uns entourant Francesco, les autres assis sur de vastes chaises de velours, d'autres, près d'une table où l'on avait jeté en désordre des gants, des manteaux, des épées, des toques, discouraient, racontaient, interrogeaient, écoutaient. On remarquait le bouillant Zurione, frère de Pusterla; le modéré Maffino de Besozzo, Calzino Forniello de Novare, Borolo de Castelletto, et d'autres, exaltés Gibelins, qui, dégoûtés aujourd'hui d'un prince dont ils avaient autrefois établi le pouvoir, montraient par là qu'il n'avait point réalisé leurs espérances. Les frères Pinalla et Martino Aliprandi arrivèrent les derniers. Ils étaient nés à Monza; le premier, habile capitaine; le second, jurisconsulte renommé. Ils avaient gagné la faveur d'Azone en lui ouvrant, en 1329, les portes de Monza, que Martin, devenu podestat, fit ceindre de murailles. Pinalla la défendit contre l'empereur Louis de Bavière; puis, à la tête de l'armée de Visconti, il enleva Bergame au roi de Bohême. Ces prouesses lui valurent d'être, à la Pâque de 1338, armé chevalier dans l'église de Saint-Ambroise, en même temps que notre Pusterla. Mais Pinalla était descendu de cet apogée lorsque, à l'époque de l'invasion de Lodrisio, il se vit lâchement abandonné des troupes qu'on lui avait confiées pour défendre le passage de l'Adda à Rivolta. Une nouvelle guerre qui pourrait le venger du dédain de Luchino, ou du moins, par de belles emprises et de brillants succès, effacerait la honte de son armée, était le plus ardent de ses désirs.



Dans une telle assemblée et dans une semblable circonstance, on ne devait point s'attendre à de paisibles discussions : au ressentiment des malheurs publics, chacun ajoutait le ressentiment d'une injure particulière. Aussi s'échappèrent-ils en projets violents, furieux contre les tyrans de leur pays, et ils donnèrent d'autant plus carrière à leur haine qu'ils étaient plus sûrs de ceux qui les entouraient. « Hélas! oui, s'écriait Franciscolo, au moment où Marguerite, après avoir couché son fils, entrait dans la salle, ils vont, ces vieillards, chantant les maux qui nous accablaient au temps de notre liberté! Ce n'étaient que batailles : tous, jusqu'aux enfants, devaient s'exercer sans cesse au maniement des armes. Tout à coup sonnait la Martinella, on sortait le Caroccio, et chacun, de gré ou de force, était réduit à se vêtir de fer, à se priver du repos de sa maison, des gains de son métier, pour courir dans les sanglants dangers de la mêlée ou dans les obscurs périls de l'embuscade; d'autres fois, révoltes des bourgeois, exils, dénonciations, meurtres... Oh! que n'avons-nous un chef qui nous contienne avec une main de fer! C'est ainsi que parlaient les timides à qui la nature a refusé un sang généreux, ou qui s'est refroidi sous les glaces de l'âge. »

Zurione l'interrompant : « Et c'est là aimer la patrie! Ils récoltent aujourd'hui ce qu'ils avaient semé. La liberté est éteinte, la guerre ne l'est pas. Les meurtres, l'exil, ne sont pas moins fréquents et ils ne profitent plus à la patrie; ils ne servent qu'à consolider la puissance de notre maître et à river nos propres fers. Alors c'était nous qui voulions la guerre, nous qui la décrétions. Après l'effervescence d'une première ardeur, tout se calmait et mûrissait pour le bien de tous ou du plus grand nombre. Aujourd'hui le seigneur commande la bataille seul, à son gré, pour satisfaire à des intérêts isolés, et c'est nous qui devons le suivre. Notre travail est sa gloire.

— Vous dites vrai, s'écriait Alpinolo, sa gloire! A qui est revenu l'honneur de la victoire de Parabiago? qui a triomphé? qui en a tiré profit? On a dit : Luchino est un vaillant chevalier, donc élevons-le à la seigneurie. — Et pourtant, si nous n'avions pas été là!...

— Oh! pourquoi, reprenait Zurione, pourquoi l'as-tu détaché de l'arbre à Parabiago?

— Il eût certainement mieux valu l'y laisser, dit le docteur Aliprando; on ne verrait point aujourd'hui les priviléges des nobles foulés aux pieds, les Gibelins confondus avec les plus vils Guelfes, les grands seigneurs grevés de tributs comme la plèbe la plus infime; on ne verrait point dans l'oubli ceux qui autrefois.....

— Et nous nous taisons! disait Alpinolo, les yeux étincelants et frappant la table de sa main. Ne pouvons-nous nous venger? Quoi! n'avons-nous plus d'épées? Les bras lombards n'ont-ils plus de nerfs? Nous n'avons qu'à vouloir être libres, nous le serons. »

Et il levait les yeux sur Marguerite, comme pour chercher une approbation dans l'expression des traits de sa maîtresse. Dès sa première enfance, Marguerite avait été habituée à entendre discuter chez elle les affaires publiques, et elle s'était formé une manière de les voir et de les apprécier. Dans ces temps où la vie publique avait tant d'énergie, il n'était donc pas ridicule qu'une femme s'entretînt de politique, et elle ne laissait pas l'impression fâcheuse qu'on peut éprouver à d'autres époques en voyant une dame décider hardiment les questions qui embarrassent les plus sages, sans écouter autre chose que la sensation du moment ou l'opinion de son plus proche voisin. L'éducation qu'elle avait reçue de son père lui avait appris à discerner la raison des exagérations des exaltés, et les injures véritables des préjugés de la passion; mais, n'espérant pas calmer l'impétuosité de l'assemblée, ni lui faire goûter ses raisonnements, elle se tenait à l'écart, et commença à causer avec le docteur Aliprando.

Celui-ci, en véritable érudit qu'il était, se montrait tout fier d'avoir eu le premier, à Milan, le livre *des Remèdes de l'une et de l'autre Fortune*, publié vers ce temps par Pétrarque, et il s'était empressé de l'apporter dans cette soirée à Marguerite, qu'il savait amoureuse des belles nouveautés. Elle feuilletait le livre en lui demandant son avis et en jetant çà et là les yeux sur le parchemin. Bientôt, de sa belle main, elle demande un peu de silence, et, d'une voix suave qui commanda aussitôt l'attention des assistants, comme au milieu d'une taverne lorsqu'une flûte mélodieuse se fait entendre, elle parla ainsi : « Écoutez les sages pensées du livre que le docteur m'a donné : *Les citoyens crurent que ce qui était la ruine de tous n'était la ruine d'aucun d'eux. C'est pourquoi il convient de chercher avec piété et prudence à porter la paix dans les esprits; et si cela ne réussit pas auprès des hommes, il faut prier Dieu de ramener la lumière dans l'âme des citoyens.* »



Alpinolo comprit cette réponse indirecte. « Si l'énergie d'une volonté unanime, dit-il, manque aux citoyens, que ne peut accomplir un seul homme? que ne peut le poignard d'un homme résolu? »

Aliprando, prenant le livre dans ses mains, ajoutait : « Madonna est comme l'abeille; des fleurs, elle ne prend que le miel. Mais l'abeille elle-même a son aiguillon pour repousser les attaques, et je vous prie d'écouter ce que le divin poëte dit en un autre endroit; il lut : *On a un seigneur de la même façon qu'on a la gale et la pituite. Seigneurie et bonté sont choses contradictoires. Dire qu'un seigneur est bon n'est que mensonge et adulation manifeste; il est le pire de tous les hommes parce qu'il enlève à des concitoyens la liberté, le plus grand de tous les biens de ce monde, et que, pour satisfaire l'insatiable avidité d'un seul, il voit d'un œil sec des milliers de souffrances. Qu'il soit aimable, gracieux, libéral à donner au petit nombre de ses favoris les dépouilles de ses sujets, qu'importe? c'est l'art de ces tyrans que le peuple appelle seigneurs et qui sont ses bourreaux.*—Bien!—Bravo!—Bien pensé!—Heureusement dit! » Tels étaient les cris qui, de toutes parts, s'élevaient de l'assemblée. Le docteur, flatté de ces applaudissements comme s'ils se fussent adressés à lui-même, continua : « Prêtez l'oreille, voilà qui est plus fort : *Comment peux-tu déchirer tes frères, ceux qui ont passé avec toi les jours de l'enfance et de l'adolescence, ceux qui ont respiré le même air sous le même ciel, qui ont tout partagé avec toi, sacrifices, jeux, plaisirs, souffrances? De quel front peux-tu vivre là où tu sais que ta vie est détestée et que chacun te souhaite la mort?* — Qu'en dites-vous? Est-il besoin de vous expliquer ce portrait? n'est-il pas écrit précisément pour...

— Pour Luchino! qui en doute? c'est lui tout entier, » répliquèrent ensemble tous les conjurés. Puis l'un commentait, un second répétait, un autre voulait voir de ses yeux les paroles sacro-saintes du grand Italien, de l'Italien vraiment libre, comme ils appelaient Pétrarque, sans se souvenir qu'il courtisait alors les prélats dans Avignon, qu'il avait caressé Luchino de ses flatteries, et que, mesurant les vertus des princes à leur libéralité, il avait proclamé l'évêque Giovanni le plus grand homme de l'Italie. Ces adulations devaient même lui attirer le blâme d'un autre illustre de ce temps-là, Boccace, qui lui reprocha de vivre dans une étroite amitié avec le plus grand et le plus odieux des tyrans de l'Italie, dans une cour aussi pleine de bruit et de corruption que l'était celle des Visconti.

Marguerite, dont la douceur naturelle avait été entretenue par les conseils intelligents de son père, jetait çà et là quelques paroles pour désapprouver les mesures excessives. Elle montrait que de telles plaintes contre un gouvernement tyrannique ne pouvaient que l'empirer et envenimer les souffrances. Il fallait plutôt, s'il était possible, le réformer par les voies légitimes, et non allumer dans le sein des opprimés une fureur impuissante. Si ces moyens manquaient, il fallait souffrir en paix ou changer de patrie. « J'ai entendu, ajoutait-elle, dire souvent que la patience est la vertu des novateurs. Aucune réforme ne peut grandir si elle n'a ses racines dans le peuple. Ce peuple, malgré l'opinion des partis extrêmes, n'est ni tout or, ni tout fange. Sans cesse courbé sous le travail, il ne s'abandonne guère aux sentiments, et calcule de préférence les avantages immédiats. Ne dédaignez pas les avis d'une jeune femme; je vous les donne comme empreints de l'expérience de mon père, qui avait aussi ce proverbe dans la bouche : Le peuple est comme saint Thomas, il veut voir et toucher. Mais vous, quelle est votre conduite? Vous parlez de liberté, et vous n'interrogez point la volonté du peuple; de vertu, et vous vous préparez à l'assassinat!

— Non! non! c'est parler avec sagesse, » disait en l'appuyant Maffino Besozzo; « on ne doit point recourir à des moyens si désespérés. A quoi sert jamais le meurtre d'un tyran? Demain le peuple s'en donnera un autre. Nos pères suivaient une route plus sûre. La religion a établi sur la terre une puissance supérieure à celle des trônes, gardienne spirituelle de la justice et tutrice de la faiblesse contre la violence. L'innocence qui se confie en elle et lui demande secours est toujours accueillie, et l'épée des tyrans s'émousse contre le manteau des papes étendu sur l'humanité. Vous vous rappelez qu'un empereur demanda pardon, les pieds nus, à Grégoire VII, des injustices commises. Quand Barberousse voulait étouffer la liberté lombarde, qui marchait à la tête de notre ligue, qui empêcha l'Italie de tomber tout entière sous le joug des Allemands? Qui réprima la sauvage tyrannie d'Ezzelino? Aujourd'hui, nous nous défions de cette puissance pacifique pour ne nous en rapporter qu'à notre épée. Nous voyons les fruits de notre défiance.

— O le guelfe hypocrite! ô le papiste! ô le moine! » s'écrièrent à la fois les assistants. Ils n'avaient point de raisons à opposer aux faits rapportés par Maffino; aussi se jetaient-ils dans l'injure et dans le sophisme. « Le pape, reprenait Pusterla, que peut-on espérer de lui? Homme-lige de la France, il veut se créer un royaume terrestre comme ces princes que nous combattons. Il n'y a de salut que dans le peuple.

— Et le peuple, interrompit Martin Aliprando, le peuple, n'est-ce pas nous? La pesanteur du joug des Visconti n'est-elle pas sentie par tous? Le peuple qui l'a élu peut lui retirer l'autorité qu'il lui a donnée. Mais ce peuple qui gémit dans l'oppression a la bouche fermée par l'épouvante. Il n'est qu'un moyen pour qu'il manifeste ses vœux, et c'est la révolte.

— Et les armes, ajouta Pinalla.

— L'Etat, reprit Franciscolo, est entouré de seigneurs chagrins ou envieux de la grandeur de Luchino. Qu'y a-t-il de plus facile que de s'entendre avec eux? Je suis sûr de Vérone. Loin de désirer l'amitié de Visconti, le Scaliger n'attend que l'heure de se déclarer contre lui. La révolte de Lodrisio a montré que pour détruire la *Vipère*, il ne fallait qu'une bande soudoyée. Que sera-ce donc lorsqu'elle sera attaquée par un chef appuyé de la confiance du peuple!

— Ne pourrait-on pas tirer Lodrisio lui-même de sa prison de Saint-Colomban? demanda Zurione.

— N'est-il donc pas d'homme, dit avec mépris Pinalla, qui sache mieux que lui tenir l'épée?

— N'est-il pas de chefs, ajouta Borolo, d'une naissance plus relevée? Barnabé et Galéas sont maintenant mal vus de leur oncle; ils lèveraient bien vite leur bannière s'ils étaient certains d'avoir des partisans.

— Quel fond peut-on faire sur eux pour notre dessein? demandait Pusterla, à demi fâché de n'être point proposé lui-même. J'ai pour eux des lettres de leur frère Matteo, mais je ne sais jusqu'à quel point on doit compter sur eux.

— Ce sont des âmes libres, enflammées de l'amour du bien public et de la liberté, » criait Alpinolo, prompt à supposer dans les autres les sentiments qui l'animaient. Mais Besozzo, plus expérimenté et plus pénétrant, répliqua : « Amis de la liberté! Attendons pour leur donner ce nom qu'ils soient assis au pouvoir. Qu'un général assiége une cité, il met tous ses soins à en démolir les défenses; il ouvre la brèche, il abat les murailles. S'en est-il rendu maître, il va mettre tous ses soins à relever les remparts, à réparer, fortifier les murs de la ville. C'est l'image de ceux qui aspirent à gouverner.

— Et c'est pourquoi, ajouta Ottorino Borso, ils donnent de l'ombrage à Luchino. Barnabé joue un double rôle : il se montre avec nous amoureux de la liberté; avec son oncle, dégagé de tout désir de régner. Quant au beau Galéas, son ambition s'évapore au sein des magnificences où il figure, et il est trop occupé à partager le lit de Luchino pour pouvoir partager son trône. »

Cette saillie excita un rire général. Zurione l'interrompit. « Qu'avons-nous besoin, s'écria-t-il, de revenir sans cesse à cette famille maudite? Nous avons été maltraités par les pères, donc il nous faut mettre les fils à notre tête : beau raisonnement, en vérité! La cité est-elle donc si dépourvue de citoyens riches et puissants? Au dehors, manquons-nous d'alliés prêts à nous tendre la main? Quelque ennemi qui se présente contre Luchino, nous sommes prêts à le seconder...

—Et une foule d'innocents tomberont sous l'épée en courant à la recherche d'un bien qu'ils ne connaissent pas, que peut-être ils ne désirent pas. Et vous attirez sur la patrie la guerre, la ruine, les massacres, les violences, pour un résultat incertain ou pour une victoire dont l'unique fruit sera un changement de maître. »

Marguerite avait ainsi interrompu son parent, s'exprimant avec ce calme qui est l'attribut de la raison. Mais il faut d'autres accents pour frapper des esprits exaltés. On criait de tous côtés : « Avec une pareille doctrine, on n'entreprendrait jamais rien. — Le bien public doit être préféré au bien particulier. — Aucune entreprise n'est plus sainte que celle de délivrer la patrie. » Franciscolo, avec un mouvement de dédain, s'écria impérieusement : « Soit, restons là, les mains dans les mains; faisons-nous troupeau pour que le loup nous dévore; taisons-nous, et que le tyran foule aux pieds nos priviléges, qu'il déshonore nos femmes..... »

A peine cette parole fut-elle sortie de ses lèvres, que, songeant au coup qu'elle allait porter à Marguerite, il eût voulu la retenir. Il s'approcha d'elle, la combla de caresses, l'appela des noms de tendresse qu'elle affectionnait le plus. Mais sa parole avait été accueillie par un murmure d'approbation et avait tourné la conversation sur la tentative injurieuse de Luchino, sur les débauches de ce prince et sur d'autres faits de même nature. Celui-ci rappelait l'insolence de Lando de Plaisance; celui-là parlait d'Ubertino de Carrare, qui, ayant été outragé par Alberto della Scala, fit ajouter une corne d'or à la tête de More qu'il portait pour cimier, et qui, peu de temps après, par ses manœuvres, enleva Padoue aux Scaliger. « Ce n'est pas la première fois qu'on perd une belle ville pour avoir insulté une belle femme. — Gloire à Brutus et à ses imitateurs! vive la liberté! vive la république! vive saint Ambroise! » Ces cris faisaient résonner les échos de la salle. Comme une décharge électrique secoue tous ceux qui se trouvent dans l'air qu'elle a remué, ainsi la parole d'un seul homme avait animé toutes ces imaginations lombardes.

Au milieu de l'agitation de l'assemblée, apparut un petit esclave mauresque, vêtu de blanc à l'orientale, avec de grosses perles aux oreilles et au cou. Il portait sur sa tête, en levant les bras à la façon des amphores antiques, un vaisseau d'argent en forme de panier, dans lequel on avait disposé des rafraîchissements et des confitures. A côté de lui, un page portait, sur une soucoupe d'or ciselé, une large tasse de même métal et travaillée avec un art infini; un autre page la remplissait d'un vin exquis contenu dans une fiole d'argent. On l'offrit d'abord, à genoux, à Franciscolo, qui la porta à ses lèvres et la fit circuler parmi ses amis. On dut la remplir plusieurs fois, et la généreuse liqueur exalta encore dans les âmes l'amour de la patrie.

« A la liberté de Milan! s'écria Alpinolo.

— Oui, oui, répondirent-ils tous; et, vidant les coupes, ils criaient : Vive Milan! vive saint Ambroise!

— Et meurent les Visconti! » ajouta Zurione. Cette parole ne resta pas sans échos, mais personne ne se leva, comme de nos jours le Parini, pour corriger ce cri en disant : « Vive la liberté! et la mort à personne! »

Bientôt, après s'être serré la main en signe d'alliance et de fidélité, ils jetèrent leurs manteaux sur leurs épaules, enfoncèrent leurs bérets sur leurs têtes, et se séparèrent en se

promettant de garder le silence, de penser à leur projet commun et de se revoir.

Marguerite s'était retirée dès que la malencontreuse parole de Franciscolo lui avait rappelé le triste souvenir de l'outrage qu'elle avait reçu, et réveillé en elle le déplaisir de n'avoir pu le tenir secret. Lorsque les conjurés furent partis, Franciscolo alla la rejoindre, et ils décidèrent entre eux qu'ils iraient avec leur fils s'établir dans le Véronais, pour attendre en sécurité l'occasion favorable. Ils firent donc tout préparer pour leur départ, qu'ils avaient fixé à la nuit du lendemain. — Mais le lendemain repose dans la droite du Seigneur.



Bulletin bibliographique.

Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne; par M. X. Marmier, auteur des *Lettres sur le Nord et sur la Hollande*. 2 vol. in-18. — Paris, 1843. *Delloye*. 3 fr. 50 c. le vol.

M. X. Marmier s'est épris d'une véritable passion pour le nord de l'Europe. Depuis plusieurs années il a beaucoup écrit sur l'Islande, sur le Nord, sur la Hollande, et il continue encore ses études littéraires et historiques, « si douces à poursuivre, dit-il, qu'il oublie de les achever. » La Russie, la Finlande et la Pologne sont les trois contrées septentrionales qui lui ont, cette année, fourni l'occasion d'entretenir une active et intéressante correspondance avec des hommes d'Etat, des ministres, des poëtes, des littérateurs. Qu'on ne cherche pas dans ces nouvelles lettres des impressions de voyages imaginaires, des anecdotes vulgaires racontées avec un esprit commun, des catalogues d'objets matériels, une érudition factice et ridicule, des descriptions trop vivement colorées, des observations plus piquantes que vraies. M. X. Marmier a évité avec bon sens et avec goût les défauts que la critique reproche si justement à MM. A. Dumas, Victor Hugo, Th. Gautier, de Custine, etc. Son talent, calme et pur, est en harmonie avec le caractère des contrées vers lesquelles il se sent toujours attiré. Qui ne deviendrait dans certains moments un peu rêveur « sur ces plages mélancoliques, au bord de ces lacs limpides voilés par l'ombre des pâles bouleaux, au milieu de ces simples et honnêtes tribus, si fidèles encore à leur nature primitive et à leurs mœurs patriarcales? »

Parti de Stockholm au mois de mai 1842, M. X. Marmier relâcha d'abord aux îles d'Aland; puis, ayant débarqué à Abo, il se rendit par terre à Helsingfors. Quatre de ses lettres sont consacrées à la Finlande. Après avoir raconté longuement la fondation de l'université d'Abo, transportée depuis à Helsingfors, après être entré dans des détails minutieux sur l'organisation intérieure et les progrès de cette université, M. X. Marmier s'attache à faire connaître à ses lecteurs la littérature finlandaise ancienne et moderne. Il analyse ou traduit tour à tour les vieilles épopées nationales, le Kalevala et le Kanteletar, ou les chefs-d'œuvre des poëtes contemporains dont les noms étaient demeurés presque complétement inconnus en France, Choraeus, Franzen et Runeberg. — Le 3 juin il s'embarque à Helsingfors sur un navire à vapeur, longe les côtes du golfe de Finlande et va débarquer à Vibord, d'où il gagne Saint-Pétersbourg en poste.

M. X. Marmier ne fit qu'un court séjour à Saint-Pétersbourg et à Moscou; aussi deux lettres lui suffisent-elles pour décrire leur aspect général et leurs principales curiosités; mais il avait su mettre à profit le temps qu'il venait de passer dans les deux capitales de la Russie. Non content de décrire ce qu'il a vu, il raconte ce qu'il a lu, ce qu'il a entendu. Le couvent le Troitza et le clergé; noblesse, administration et servage; chants populaires, littérature moderne : tels sont les titres de quatre autres lettres consacrées à la Russie et adressées à M. de Lamartine, à M. Michelet, à M. Edilestand du Méril et à M. Amédée Pichot.

En quittant la Russie, M. X. Marmier se rendit en Pologne, dont il visita aussi les deux anciennes capitales, Varsovie et Cracovie. Il nous donne sur l'état actuel de ce malheureux pays de si tristes détails, que nous ne nous sentons pas même le courage d'en faire l'analyse. « Heureusement, s'écrie-t-il en terminant, au fond des souffrances humaines, le ciel, dans sa commisération, a laissé l'espérance. C'est là le dernier sentiment de consolation qui reste aux Polonais, à ceux qui gémissent sur les ruines de leur patrie, et à ceux qui la regrettent sur les rives étrangères. »

« Ce livre, avait dit M. X. Marmier dans sa préface, est le résumé de ce que j'ai pu apprendre, recueillir dans une contrée où il y a tant de choses à apprendre et à recueillir. L'impartialité que j'apportais dans mes observations, j'ai tâché de la conserver dans mon récit. Entre les flatteurs officiels de la Russie, qui, pour elle, épuisent les formules de la louange, et les hommes indépendants, mais parfois trompés, qui ne considèrent que ses vices grossiers, ses vestiges de barbarie et son outrecuidance, il reste encore une assez large place pour ceux qui ne cherchent qu'à voir cet empire tel qu'il est, dans son luxe désordonné et sa misère profonde, dans l'audacieux élan de sa pensée et les lourdes entraves de son état politique et social. C'est cette place que j'ambitionnais; car sur les plages du golfe de Finlande comme sur les rives de la Néva, à Moscou comme à Varsovie, je ne voulais obéir qu'à un sentiment de cœur et de conscience, je ne voulais faire qu'un livre loyal et sincère. »

Philosophie sociale de la Bible; par l'abbé F.-B. Clément. 2 vol. in-8. — Paris, 1843. *Paul Mellier*. 15 fr.

La *Philosophie sociale de la Bible*, que vient de publier l'abbé F.-B. Clement, se divise en deux grandes parties : la première, sous le titre de *Mosaïsme*, traite des principes de sociabilité avant le Christ, et plus spécialement de la législation juive; la seconde, sous le nom de *Christianisme*, comprend l'analyse et l'application raisonnée des principes sociaux dérivés de la pensée chrétienne. Cette division ainsi expliquée, M. l'abbé F.-B. Clément expose lui-même, dans les termes suivants, le but et les résultats de son ouvrage.

L'auteur, dit-il, s'est demandé d'abord s'il n'y aurait pas dans le monde moral, aussi bien que dans le monde physique, une loi universelle établie pour coordonner et diriger les êtres moraux, comme il y a dans le monde des corps une grande et unique loi qui préside à la reproduction et à l'arrangement harmonique des êtres matériels. Cette première idée est jetée en avant dans une courte introduction destinée surtout à rappeler le besoin des croyances en général.

Pour découvrir une loi, il faut étudier le phénomène ou l'être, car la loi ou relation suppose l'être préexistant. Puisqu'il s'agit de trouver la loi de l'homme, c'est lui d'abord qu'on doit examiner attentivement. Ici, l'auteur se sépare de tous les systèmes philosophiques et prend son point de départ dans la Bible. Il pense avec raison (c'est M. l'abbé Clement qui parle) que le livre qui donne de la nature divine les notions les plus saines et les plus pures, peut fournir aussi la meilleure définition de l'homme. Il interroge donc la Bible, et à la question : Qu'est-ce que l'homme? la Bible répond que c'est *une créature faite à l'image et à la ressemblance de Dieu*.

On voit par cette définition que la *raison* de l'homme, c'est-à-dire ce qui fait qu'il est tel et pas autre chose, consiste dans sa ressemblance avec la divinité; donc il y a *trois* dans l'homme comme en Dieu : la *puissance* ou force, correspondant au père; le *verbe* ou l'entendement, au fils, et le *sens*, à l'esprit. Le *moi* humain n'est pas l'unité simple, mais une *société* indivisible, car l'homme converse avec lui-même; il s'interroge et se répond. Deux de ces trois *termes* ou *éléments* du *moi*, la *puissance* et le *sens*, produisent la variété, tandis que le troisième, le *verbe*, donne l'unité, l'union, la fusion. En d'autres mots, deux termes fournissent la différence, et un seul la ressemblance. Or, la loi la plus générale des êtres ne peut consister dans leurs caractères différentiels, mais dans celui de ressemblance qu'ils ont entre eux. Le *verbe* sera donc appelé à donner la loi générale du genre humain.

Le désordre originel survenu dans le développement des éléments constitutifs du *moi* fournit l'explication de la société ancienne. La perturbation de la petite société individuelle grandissant avec l'humanité, amène les gouvernements par la force brutale et l'anarchie après leur chute. L'union est impossible, parce que l'élément de fusion n'a pas reçu son développement légitime.

Un seul peuple sort de la loi commune; il démêle parmi les ruines du monde moral quelques restes précieux des traditions primitives, se construit un symbole invariable, et parvient ainsi à traverser, sans se perdre, les temps obscurs de la sensualité et de l'ignorance. On reconnaît ici la race d'Abraham. L'auteur, mettant de côté pour le moment le merveilleux de l'histoire juive, s'attache à l'examen analytique de l'ancienne loi, montre la sagesse des principales dispositions du code mosaïque, et conclut que l'union seule donne et assure la vie nationale et la liberté.

Les derniers chapitres de cette première partie sont consacrés à traiter du *merveilleux* et de la *parole*. Afin de conserver au raisonnement l'unité et la suite nécessaires, l'auteur a renvoyé à la fin du volume ces deux questions importantes, qu'il envisage particulièrement sous le point de vue social. Le merveilleux ou miracle est destiné plutôt à l'homme multiple qu'à l'individu; il complète ce que l'homme ne peut faire par lui-même; c'est le moyen *extra-naturel* tenu en réserve pour les circonstances extraordinaires. La parole est avant tout le véhicule de la vérité; elle se développe avec la vérité; mais l'erreur se mêle aussi à ce développement. Fidèle au principe qu'il s'est posé lui-même en partant des croyances traditionnelles contenues dans la Bible, l'auteur ne pouvait faire du langage une institution purement humaine, comme il plaît à quelques-uns. C'est au ciel qu'il remonte pour trouver la première *parole* et en même temps la première vérité.

Le rétablissement de l'ordre, troublé au commencement, ne peut être la continuation des systèmes sociaux anciens. A l'exception du mosaïsme, tous se résumaient dans l'usage de la *force*. Quand la force fait la loi, il n'y a point de liberté. Or, le christianisme, c'est la *réparation*, la *rédemption*, la *délivrance*. Il est donc appelé à renouveler non-seulement l'homme individuel, mais encore l'homme social. C'est ici qu'il faut pénétrer dans la pensée chrétienne pour en extraire les vrais éléments de sociabilité, et montrer que le christianisme est éminemment l'union, la fusion de tous les êtres moraux; que c'est la variété au sein de l'unité, mais non l'unité dans la variété. L'union produit la véritable force; elle consacre la liberté, car un être vraiment fort est toujours libre. De là, il suit que la tyrannie n'est jamais au pouvoir d'un seul homme, que les peuples eux-mêmes fondent le despotisme en se divisant; il suffit, pour s'en convaincre, de voir l'autocratie levant la tête au-dessus des peuples hostiles à l'unité chrétienne, tandis que la liberté grandit et se développe au sein des nations assez heureuses pour avoir conservé cette unité.

La liberté n'est donc pas le résultat logique de telle ou telle forme de gouvernement; elle est fille de la *vérité* qui *réunit*; la tyrannie est enfantée par l'*erreur* qui *divise*. Cependant tous les esprits étant unis par la vérité, l'union une fois solidement établie, la meilleure forme gouvernementale sera toujours celle qui représentera le mieux l'unité. En somme, l'auteur s'attache à prouver non-seulement que le christianisme complet n'est pas contraire à la liberté des peuples, mais que cette liberté n'est possible qu'au sein du christianisme; que le règne de la liberté fut retardé en proportion des obstacles opposés au développement légitime et naturel du christianisme.

Enfin, après avoir puisé dans la doctrine du Christ les vraies notions de la loi et du droit, l'auteur conclut que Dieu et l'humanité ne fournissant que deux relations, celle de supériorité de Dieu sur les hommes, celle d'égalité entre les hommes, il n'y a point de forme gouvernementale meilleure que celle qui consacre cette double relation de supériorité et d'égalité. Or, le christianisme complet se résumant dans l'égalité des hommes sous la loi ou supériorité divine, dès que cette supériorité se pose comme base fondamentale d'un système législatif, il se dessine une double formé gouvernementale : la monarchie et l'aristocratie, également chrétiennes, parce qu'elles découlent l'une et l'autre de l'unité du principe.

Comme on le voit par cette analyse que nous lui avons fidèlement empruntée, M. l'abbé Clément croit que le dix-neuvième siècle doit chercher dans la Bible seule « un véritable système de philosophie, c'est-à-dire un corps de doctrines intimement liées, logiquement déduites, et toutes en rapport avec la nature de l'homme considéré sous le triple point de vue de l'être moral, politique et religieux. » Ce n'est point ici le lieu de combattre celles des assertions de M. l'abbé Clément qui nous paraissent contestables; nous devons nous borner, dans ce bulletin, à faire connaître à nos lecteurs le but principal que se propose l'auteur de la *Philosophie de la Bible*, et les moyens à l'aide desquels il espère l'atteindre. Quel que soit l'avenir réservé à ses théories, il n'en aura pas moins publié un ouvrage aussi remarquable par la forme que par le fond, et digne de l'attention et de l'estime particulières de tous les esprits sérieux.

Éléments de Géographie générale, ou Description abrégée de la terre, d'après ses divisions politiques, coordonnée avec ses grandes divisions naturelles, selon les dernières transactions et les découvertes les plus récentes; par Adrien Balbi. 1 vol. in-18 de 600 pages, avec 8 cartes. — Paris, 1843. *Jules Renouard*. 5 francs.

Un traité de *Géographie moderne*, quelque élémentaire qu'il soit, doit offrir, selon M. Balbi, trois divisions principales, correspondantes aux trois points de vue principaux sous lesquels la géographie considère la Terre; savoir : comme corps céleste, faisant partie du système solaire; dans sa structure, et comme séjour des êtres organisés et de l'homme en général; enfin, comme habitation des différents peuples formant les Etats qui se partagent sa surface.

Les *Eléments de Géographie générale* que vient de publier M. Balbi se divisent donc en deux parties distinctes : la partie des principes généraux, qui embrasse les deux premières divisions de la science, et la partie descriptive, qui comprend la troisième.

Dans la première, qui est de beaucoup la moins étendue, M. A. Balbi expose en dix chapitres toutes les notions les plus indispensables que la géographie emprunte à l'astronomie, aux mathématiques, à la physique, à l'histoire naturelle, à l'anthropologie et à la statistique. Un de ces chapitres est entièrement consacré aux définitions qui, en géographie, comme dans toutes les autres sciences, doivent toujours précéder l'exposition des théorèmes ou des faits.

La partie descriptive est partagée en cinq grandes sections, correspondant aux cinq parties du monde. Chaque section se subdivise en géographie générale et en géographie particulière La géographie générale offre, pour chaque partie du monde, la géographie physique et la géographie politique, en donnant leurs éléments principaux dans les articles : position astronomique, dimensions, confins, mers et golfes, détroits, caps, presqu'îles, fleuves, caspiennes, lacs et lagunes, îles, montagnes, plateaux et hautes vallées, volcans, plaines et vallées basses, déserts, steppes et landes, canaux, routes, chemins de fer, industrie, commerce, superficie, population absolue et relative, ethnographie, religions, gouvernements, divisions. La géographie particulière comprend autant de chapitres qu'il y a de grands États ou de grandes régions géographiques à décrire. Leur description se compose des articles suivants : position astronomique, confins, fleuves, topographie, et, pour les États qui ont des possessions hors d'Europe, possessions. Un tableau statistique complète la description de chaque partie du monde, en offrant dans ses colonnes le titre de chaque État, sa superficie, sa population absolue et sa population relative.

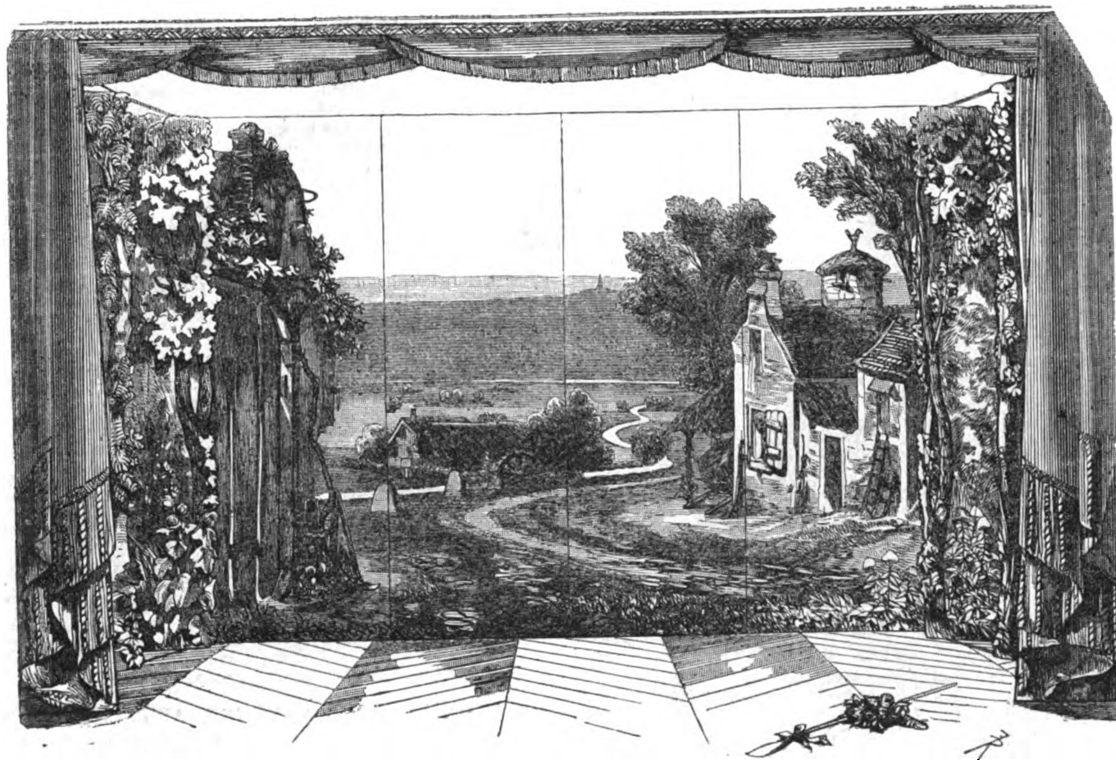
Cette courte analyse suffit pour prouver que les *Eléments de Géographie*, « miniature de son *Abrégé*, » comme les appelle M. A. Balbi, ne sont que *l'Abrégé* lui-même, considérablement diminué, corrigé et augmenté dans certaines parties, et mis à la portée de toutes les intelligences et de toutes les fortunes. M. A. Balbi n'a pas la prétention d'offrir au lecteur un ouvrage parfait; mais, par le soin qu'il lui a donné, il se flatte « que, malgré son cadre resserré, il a évité l'omission de tout point général d'une véritable importance, comme aussi il croit avoir renfermé dans le plus petit espace possible le plus grand nombre de faits géographiques dont l'ensemble constitue la science dans son état actuel. »

Mémoires de madame de Staël (Dix Années d'Exil), suivis d'autres ouvrages posthumes du même auteur. Nouvelle édition, précédée d'une Notice sur la vie et les ouvrages de madame de Staël; par madame Necker de Saussure. 1 vol. in-18 de 600 pages. — Paris, 1843. *Charpentier*. 3 fr. 50 c.

L'ouvrage posthume de madame de Staël, publié sous le titre de *Dix Années d'Exil*, se compose de fragments de mémoires que l'illustre auteur de *Corinne* se proposait d'achever dans ses loisirs, et n'embrasse qu'une période de sept années, séparées en deux parties par un intervalle de près de six années. En effet, le récit, commencé en 1800, s'arrête en 1804, recommence en 1810 et s'arrête brusquement en 1812. — Si incomplet, si passionné, si injuste qu'il soit, cet ouvrage excitera toujours un vif intérêt. La première partie est un pamphlet politique contre Napoléon, « destiné à accroître l'horreur des gouvernements arbitraires, » comme l'espère M. de Staël fils dans sa préface; la seconde, une relation détaillée des voyages de madame de Staël en Suisse, en Autriche, en Pologne, en Russie et en Finlande. Outre *Dix Années d'Exil*, le nouveau volume que vient de publier M. Charpentier renferme une Notice d'environ 200 pages sur la vie et les ouvrages de madame de Staël, par madame Necker de Saussure; l'éloge de M. Guibert; neuf pièces de vers et les essais dramatiques, comprenant *Agar dans le désert*, scène lyrique; *Geneviève de Brabant*, drame en 3 actes et en prose; *la Sunamite*, drame en trois actes et en prose; *le Capitaine Kernadec, ou Sept Années en un Jour*, comédie en deux actes; *la Signora Fantastici* et *le Mannequin*, proverbes dramatiques, et *Sapho*, drame en cinq actes et en prose.



Théâtre portatif de Campagne.

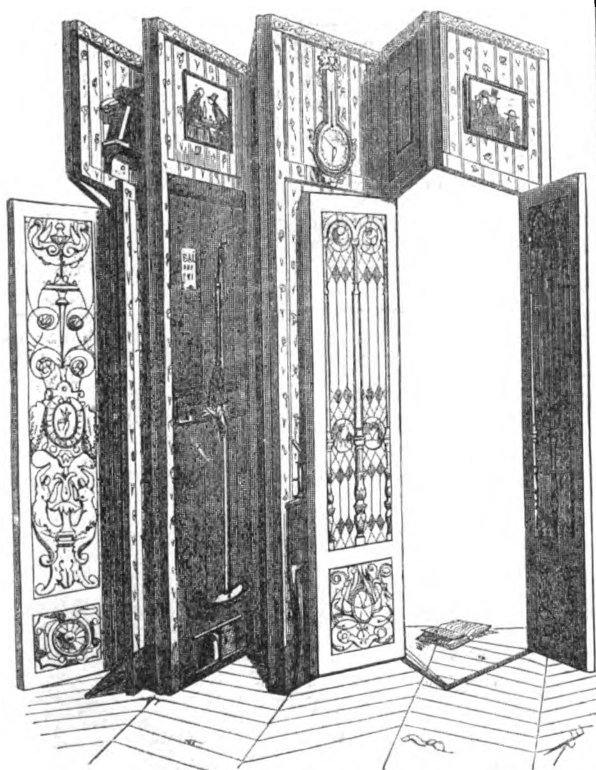


(Développement général.)

Un fabricant de papiers peints (1) a eu l'ingénieuse idée d'appliquer la forme simple et portative du paravent à la construction de petits théâtres de campagne.

Un seul de ces paravents suffit pour la représentation de la plupart des proverbes : avec deux, figurant un salon et un jardin, on peut représenter toutes les pièces d'un répertoire très-varié.

Il est d'ailleurs facile d'appliquer sur les feuilles de ces paravents quelques légers châssis garnis de toiles et recouverts de papier peint, ou plutôt badigeonné par quelque artiste amateur, pour modifier et varier, autant qu'il peut être nécessaire, les décorations principales.



(Développement partiel.)

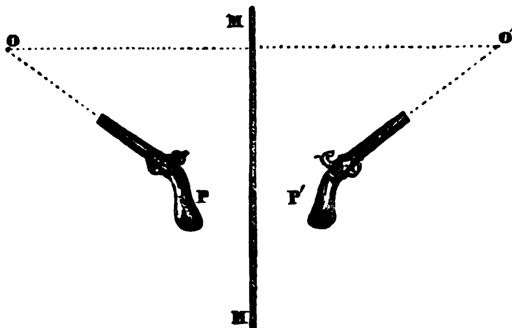
On place les paravents au fond d'un salon ou d'une galerie, en ayant soin de laisser à l'entour une enceinte de dégagement destinée à servir de coulisses et à faciliter l'entrée et la sortie des personnages par les portes pratiquées dans la décoration. On masque ce dégagement et l'ouverture de la scène au moyen de deux grands rideaux, qui, fixés par des anneaux à une tringle transversale, s'ouvrent au moyen d'un jeu de poulies ordinaire.

(1) Passage Choiseul.

AMUSEMENTS DES SCIENCES.

SOLUTIONS DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. Placez devant vous un miroir plan MM', dans lequel vous apercevrez l'objet O que vous voulez atteindre. Mettez le canon du pistolet P sur l'épaule ou au-dessus, et dirigez-le, en regardant dans le miroir, et en visant, avec l'image P' du pistolet, l'image réfléchie O' du but à frapper; puis lâchez le coup lorsque l'image sera bien dans l'alignement de la mire et du canon.



II. Il avait 7 napoléons et à la première emplette il en a dépensé 4, à la seconde 2, à la troisième 1; car 4 est la moitié de 7 augmentée de 1|2; 2 est la moitié du reste 3 augmentée de 1|2; 1 est la moitié du reste 1 augmentée de 1|2.

On parvient facilement à ce résultat en raisonnant sur le nombre cherché 7 comme s'il était connu, et en imaginant que l'on effectue les opérations indiquées par l'énoncé. On trouvera alors que lorsque du huitième du nombre inconnu on retranche les 7|8 de l'unité, il ne reste rien. Donc le nombre inconnu est 7.

III. En faisant le même raisonnement, on trouvera que si c'est à la quatrième emplette seulement que tout a été dépensé, le nombre des napoléons était de 15; de 31 à la cinquième emplette; de 63 à la sixième, et ainsi de suite. Voici un petit tableau qui montre la marche à suivre pour résoudre complétement la question, quel que soit le nombre des emplettes.

Nombre des emplettes.	Termes de la progression double.	Nombre des napoléons dépensés.
1	2	1
2	4	3
3	8	7
4	16	15
5	32	31
6	64	63
7	128	127
8	256	255
9	512	511
10	1024	1023

NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. Faire une boîte dans laquelle on verra des corps pesants que l'on y jette, une balle de plomb, par exemple, monter de bas en haut, au lieu de descendre de haut en bas.

II. Les trois Grâces portant des oranges, dont elles ont chacune un nombre égal, sont rencontrées par les neuf Muses, qui leur en demandent. Chacune des Grâces en donne le même nombre à chacune des Muses, après quoi elles se trouvent toutes également partagées. Combien les Grâces avaient-elles d'oranges?

Rébus.

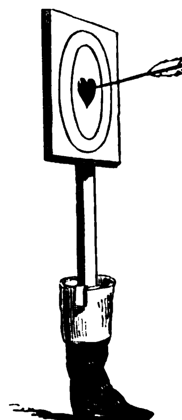
EXPLICATION DES DERNIERS RÉBUS.

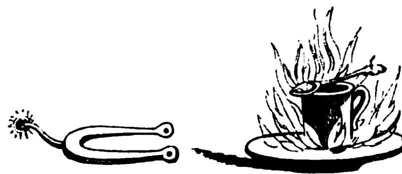
Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

UNE DEVISE DE CONFISEUR.





UNE ENSEIGNE.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie.*

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

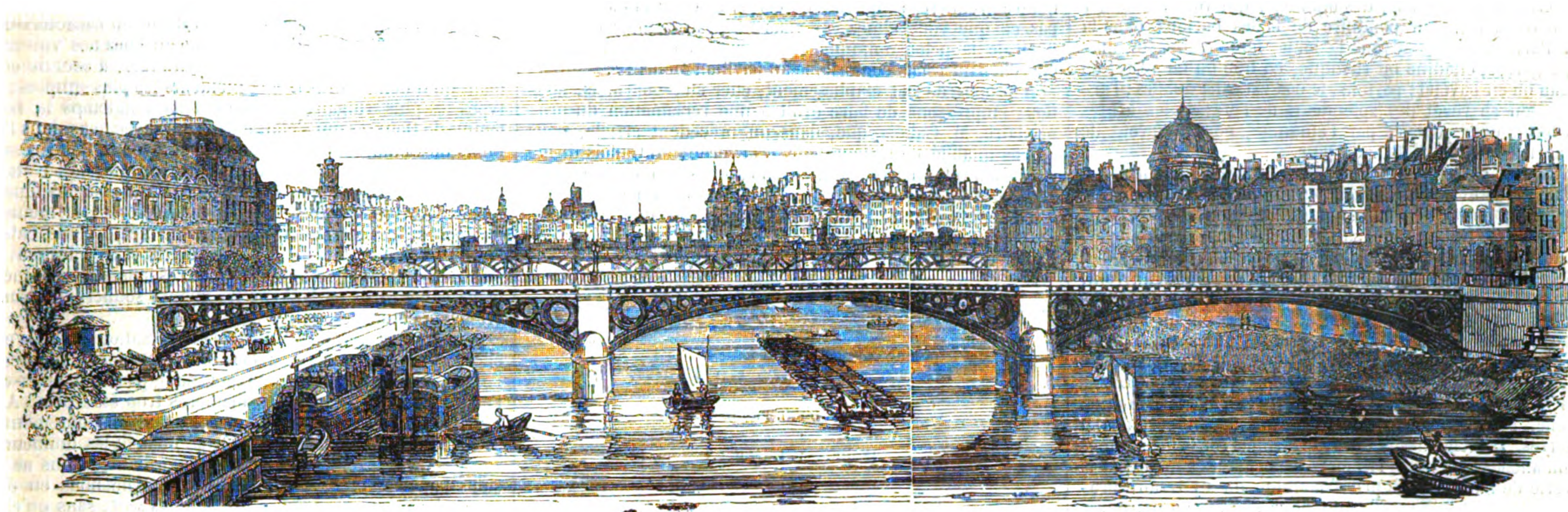
A Saint-Pétersbourg, chez J. Issakoff, Gostinoï dwore, 22.

Jacques DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et Cᵉ, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 28. Vol. II. — SAMEDI 9 SEPTEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Fête des Loges.

3 SEPTEMBRE.

Les fêtes de la Saint-Louis, à Saint-Germain-en-Laye, sont à peine terminées, les dernières fusées fument encore, les derniers groupes de danseurs regagnent la capitale, et déjà une autre fête, plus brillante, plus animée, plus pitto-

(Fête des Loges.)

resque, rappelle vers ces parages la population parisienne; des affiches, placardées à profusion dans Paris et dans la banlieue, au nom de M. Petit-Hardel, maire de Saint-Germain, annoncent que la fête des Loges s'ouvre le 3 septembre, pour durer jusqu'au 5 inclusivement. Les chemins de fer organisent des departs supplémentaires; de demi-heure en demi-heure, vingt wagons déversent au Pecq des milliers de voyageurs; et non-seulement des voyageurs, mais encore des fiacres, des cabriolets, des omnibus, qui vont stationner à l'embarcadère, pour conduire de là les curieux dans la forêt. Partons aussi, suivons la foule, foule compacte, diaprée, bigarrée, citadine ou rustique, en frac ou en veste, en chapeau ou en bavolet; partons, le ciel est sans nuages; l'arrière-saison se revêt des splendeurs de l'été; et les arbres de la forêt, déjà nuancés par l'automne, nous assurent de frais abris contre la chaleur du jour.

Il importe d'abord de savoir où nous allons, et quelle est l'origine de cette fête si joyeusement chômée. Les Loges, situées dans la forêt de Saint-Germain, à trois kilomètres de la ville, sont aujourd'hui une succursale de la Maison Royale de Saint-Denis. Au seizième siècle, les rois y avaient fait construire un rendez-vous de chasse, qu'ils abandonnèrent, et dont un cénobite prit possession. En 1644, la reine Anne d'Autriche transforma le modeste ermitage en un couvent d'augustins déchaussés, qu'on appela les pères des Loges; elle se réserva, au milieu du jardin du monastère, un petit pavillon, où elle aimait à se retirer; elle y conduisait parfois Louis XIII, et obtenait de lui des dotations pour la fondation nouvelle. Par degrés, le couvent acquit de l'importance et des terres. Les courtisans, pour plaire au roi, vinrent tous les dimanches entendre la messe à l'église des Loges, et la confrérie de Saint-Fiacre prit l'habitude de s'y rendre processionnellement le 30 août, jour de la fête de son patron.

Les curés de Saint-Germain consentirent, pendant plus de cinquante ans, à marcher à la tête du pieux cortége; mais l'un d'eux, nommé Benoît, eut des discussions avec le prieur des Loges, et suspendit la procession. Il en fut de ce pelerinage comme de celui de Longchamp: les motifs religieux disparurent, la promenade resta: on était venu aux Loges pour prier, on y vint pour se divertir. La Révolution expulsa les moines, et fit de leur résidence une fabrique de poudre à canon. Le Directoire vendit les bâtiments à un particulier qui y fonda un pensionnat. Napoléon les racheta en 1811, pour y installer de jeunes orphelines, filles de membres de la Légion-d'Honneur. Ces changements de destination n'interrompirent point la fête des Loges, qui commence annuellement le premier dimanche après la Saint-Fiacre.

Vers cette époque, la pelouse des Loges s'anime à l'improviste; une colonie passagère y débarque; d'innombrables charrettes sont remisées dans les bois, et les chevaux, errants sous les ombrages, paissent sans contrôle l'herbe et les feuilles. Bientôt marchands forains et saltimbanques, sous la direction d'un commissaire de police spécial, travaillent à dresser leurs tentes; cafés, restaurants, boutiques, salles de bal ou de spectacle, s'élèvent comme par magie. Le matin du 3 septembre, un village de planches et de toiles occupe l'espace, naguère solitaire et vide, qui s'arrondit devant la Maison Royale. En y arrivant par Saint-Germain, on aperçoit tout d'abord des charrettes, des fiacres et des omnibus; on avance encore, et l'on découvre des fiacres, des omnibus et des charrettes. C'est seulement après avoir franchi d'épaisses murailles de véhicules, qu'on parvient au théâtre des ébats populaires. Pénétrons dans la foule: que de tapage, de poussière, de cliquetis, de sons discordants! Quelle variété de saltimbanques! Ici l'Hercule du Nord s'acquiert le surnom de *Bras-de-Fer*; là, un *neveu* de M. Auriol s'efforce de justifier, en se disloquant, de la parenté qu'il assume; plus loin, une grande collection de serpents et de crocodiles vivants s'agite avec furie... sur une toile peinte. Vous voyez dans cette baraque le successeur de Bébé; dans cette autre, un phénomène qui porte sur le blanc de l'œil un cadran d'horloge. D'un côté est un manége desservi par la *troupe amériquaine*, de l'autre, un tir au pistolet et à la carabine. Vous pouvez opter entre les jeux d'adresse et les loteries foraines, entre la femme forte et l'albinos, entre la *çervante de Palézau* et le *grand jugement du roi Salomon*, mélodrames historiques. Le soir, tout cela s'illumine; les orchestres appellent à la danse; l'élégant et le maraicher, la bourgeoise et la paysanne figurent face à face dans des quadrilles. Le bruit, les rires, les gambades, les libations, se prolongent: il est une heure du matin, et l'on songe à peine à la retraite. D'ailleurs, une grande partie de cette population flottante campe dans la forêt, dans les tentes, sous les charrettes, comme une bande d'Arabes ou de Baskirs.

En ces journées de plaisir, les pensionnaires de la Maison Royale sont seules à plaindre, car elles doivent se contenter de regarder la fête par les fenêtres, à travers un réseau de barreaux solides. Comme elles briseraient volontiers les portes de leur prison! Qu'il leur serait doux de se perdre dans la foule, de s'arrêter aux étalages des boutiques, de se promener en bande joyeuse et babillarde, si la règle austère ne les retenait captives dans leur sombre cloître!

Les cuisines en plein vent sont au nombre des traits caractéristiques de la fête des Loges. On trouve en d'autres lieux des banquistes et des bimbelotiers, mais les cuisines des Loges n'ont point d'égales dans l'univers; elles sont établies par les aubergistes de Poissy, Maisons, Conflans, Andresy et autres lieux. Chaque foyer se compose d'un monticule en terre revêtu d'un mur en pierres sèches, et flanqué aux deux extrémités d'assises en pierres. Devant le feu tournent, à l'aide de contre-poids, deux ou trois broches chargées de viandes de toutes sortes, que, pour répondre à l'avidité des consommateurs, on transporte à moitié cuites à la salle du festin. Des draps et des rideaux de lit, décorés de guirlandes de fleurs et de gigots crus, festonnés de branchages et de longes de veau, couvrent d'un dais blanc la tête des convives. Sur des tables placées au premier plan sont exposés des quartiers de bœuf, des lapins de garenne, des pains de deux kilogrammes empilés, des melons et autres appétissants comestibles. Vous connaissez ces noces de Gamache, où Sancho Pança écumait de grosses poulardes: les restaurants des Loges présentent un spectacle analogue; seulement, loin que l'hospitalité s'y donne, on y dîne grossièrement et à grands frais; on a de plus l'inconvénient d'être assailli, pendant le repas, par des chanteurs, des guitaristes, des joueurs de vielle, des montreurs de souris blanches, des enfants qui exécutent les quatre premières souplesses du corps. Si donc la danse n'est pas ce que vous aimez, si vous ne désirez jouir du coup d'œil de la pelouse illuminée, remontez en voiture et allez chercher un repas confortable au pavillon Henri IV.

A propos de cet établissement, cher aux gourmets, nous nous empressons de faire droit à une réclamation du propriétaire, M. Gallois, que, dans un précédent article, nous avions qualifié de restaurateur. A la vérité, M. Gallois dirige le restaurant du pavillon Henri IV, mais il n'exerce point la profession de restaurateur: M. Gallois est un spéculateur qui a employé une partie de ses fonds dans une entreprise gastronomique, mais il nous assure que nous le verrons briller incessamment sur un plus vaste théâtre

---

De l'autre côté de l'Eau.

SOUVENIRS D'UNE PROMENADE.

(Suite.—V. t. II, p. 6.)

EXCURSION CRITIQUE.

Ce sont ces rochers de Douvres, en effet, que Shakspere a décrits dans le *Roi Lear*: ces rochers crayeux — ces *chalky bourns*: —

Whose high and bending head
Looks fearfully in the confined deep.

C'est là que Gloster, les yeux crevés par la farouche Régane, veut être conduit pour se précipiter dans les flots. Mais Edgar a deviné ce projet sinistre, et sa pieuse désobéissance recourt à la ruse pour sauver de sa propre fureur le père qui l'a maudit. Ils sont encore en rase campagne lorsqu'il s'écrie:

« Arrêtez, seigneur... n'allez pas plus loin: voici l'endroit. Spectacle terrible, étourdissant, en vérité, qu'on aperçoit en regardant à nos pieds. Les corbeaux, les choucas, qui volent entre nous et la terre paraissent à peine de la grosseur des escarbots... à mi-chemin, pend au bout de sa corde un chercheur de crête marine: moisson périlleuse!... on le dirait à peine aussi gros que sa tête; les pêcheurs qui se promènent sur le rivage semblent autant de souris; cette grosse barque à l'ancre est réduite aux proportions de son batelet; son batelet lui-même à celles d'une bouée presque impossible à distinguer; la lame sonore, qui brise en frémissant sa colère sur les cailloux paresseux de la grève, n'envoie pas à la hauteur où nous sommes son puissant murmure. »

Sans être un commentateur forcené, n'est-il pas naturel de suivre ici la trace du poëte et de se le représenter errant, par quelque belle journée d'été, sur la crête de ces noirs promontoires? Qui sait s'il n'y rencontra pas un pauvre mendiant aveugle guidé par un jeune *clown*, figures insignifiantes qui, s'amalgamant à son rêve poétique, y firent germer comme une fleur brillante l'épisode touchant de Gloster et de son fils méconnu?

Quant à la scène même, elle a, sous une apparence de puérilité, cette portée ironique des prétendues facéties shakspériennes. Le vieillard aveugle veut en finir avec la vie; dès qu'il se croit au bord de l'ardu précipice, il renvoie son guide, qui feint de s'éloigner; il adresse une dernière prière à Dieu, il s'élance... et tombe seulement de sa hauteur sur les bruyères de la plaine. Son fils le relève insensible, et craint un instant que l'imagination, la pensée du fait, n'aient, de concert avec la volonté, dérobé le trésor de vie.

And yet I know not how conceit may rob
The treasury of life, when life itself
Yields to the theft.

Remarquons en passant qu'Edgar se pose ici un des problèmes les plus insolubles de la physiologie. De même se montre-t-il ensuite grand philosophe, lorsqu'au lieu de heurter de front le désespoir suicide de son père, il le trompe pieusement et lui fait croire à ses jours conservés par un miracle. Le vieillard ne se fût pas résigné à être dupe; dès qu'il se croit protégé par un bienfait inouï de la Providence, enorgueilli, consolé, flatté de cette illusion, il voudra vivre, il souffrira sans se plaindre.

. . . . Henceforth I'll bear
Affliction, till it do cry out itself,
Enough, enough, and *die*.

DANS UN OMNIBUS.

Ils sont doux et riants les paysages du comté de Kent. Lorsque les haies vertes qui bordent la route étroite laissent un instant l'œil du voyageur s'égarer sur le vaste horizon, rien ne trouble la riche harmonie de ce tableau consolant. De tous côtés ondulent mollement les croupes vertes des collines indécises; de tous côtés les grands parcs groupent leurs massifs ombrages autour des demeures seigneuriales, et les hameaux proprets que nous traversions au galop semblaient s'être mis en frais de coquetterie pour nous arrêter un moment. Chaque maisonnette, tapissée au dehors de rosiers et de cobéas, nous laissait entrevoir au dedans, derrière le screen entr'ouvert, d'autres fleurs plus rares épanouies dans la porcelaine peinte. La porte des plus modestes habitations est d'un vert aussi vif et revêtue d'un vernis aussi frais que celle du château voisin. Leur fenêtre à cinq pans, qui s'avance en relief sur la route, comme ces logettes pratiquées naguère aux flancs des épais donjons, semble dire aux passants, en leur montrant ses vitres étincelantes et chaque jour lavées: « Vous voyez qu'on pense à vous. » Il n'est pas jusqu'aux grands capots noirs des petites filles jouant au bord du chemin qui ne donnent l'idée du décorum caractéristique et du respect d'autrui si fort en honneur chez nos voisins.

Le premier abord, dans un pays étranger, a ceci de charmant qu'il donne du prix aux incidents les plus simples, aux types les plus vulgaires. Je contemplai longtemps la bonne femme de Douvres qui s'était embarquée avec nous dans l'omnibus de Cantorbéry, avant de m'apercevoir qu'elle ressemblait de tout point à une bourgeoise du Marais: c'était le même chapeau de paille à passes de gros de Naples fané, la même robe d'indienne à rayures multicolores, le même col de mousseline brodée, rabattu sur le même châle café au lait, les mêmes gants de fil d'Écosse gris et trop larges, autour des mêmes mains, — trop larges aussi, — les mêmes pieds enflés et débordant sur les mêmes souliers de prunelle éraillée à cothurnes.

Je pus apprécier, en écoutant la conversation engagée entre elle et mon ami, cette disposition toute bienveillante que l'Anglais témoigne aux étrangers, pour peu que ceux-ci ne l'effarouchent point par des manières trop étourdies. Après s'être assurée que nous prendrions ses renseignements au sérieux, notre compagne de voyage nous fit les honneurs de son pays avec zèle, intelligence et cordialité. Nous ne passions jamais dans un village sans qu'elle ne nous en dît le nom, devant un parc ou un *gentleman's seat*, sans qu'elle ne nous en fît connaître le propriétaire. Elle poussa la préoccupation de nos intérêts jusqu'à s'informer de l'auberge où nous allions descendre, et parut apprendre avec satisfaction que nous avions le projet de nous arrêter au *Star-Hotel*, — établissement, selon elle, très-*respectable*.

MINE HOST RICHARDSON.

Nous longions au petit trot les premières maisons de Cantorbéry, lorsqu'un homme âgé, vêtu de noir, figure d'ecclésiastique, et dans lequel je voulais à toute force reconnaître le ministre de Wakefield, sortit d'un jardin et se mit à suivre l'omnibus. Il donnait la main à une petite fille qui pouvait à grand'peine, en courant, tenir tête aux rapides allures, aux longues enjambées de son vénérable guide. Tous deux cependant allaient aussi vite que nous, et je compris le motif de leur empressement, lorsque je vis le prétendu ministre, debout sur la porte du *Star-Hotel*, nous accueillir avec la déférence à demi souriante qui caractérise l'aubergiste anglais. Sa femme était à côté de lui, également vêtue de noir, et rappelant assez, par la dignité étudiée de son maintien, les charmantes veuves du Gymnase. Quant à la petite fille, elle avait disparu; mais, derrière un rideau de porte furtivement soulevé, j'entrevis deux yeux bleus pétillants de curiosité. Je fis honneur de ce sentiment, qu'on est toujours bien aise d'inspirer, au ruban rouge que mon compagnon portait à sa boutonnière; il le renvoya poliment à mes favoris et à mes moustaches, qui sont aussi, de l'autre côté du détroit, une décoration étrangère. Quoi qu'il en soit, cette importante question ne nous fit pas oublier de commander le dîner. Quand je dis nous, c'est uniquement par habitude; ce soin regardait exclusivement mon ami, qui, à titre de voyageur émérite, avait naturellement la direction absolue et la responsabilité complète de notre campagne.

Je l'entendis très-distinctement demander du *roast-beef*, du *stock-fisch* et un *New College pudding*. A chacune de ces indications, le grave hôtelier s'inclinait respectueusement et semblait loger nos ordres dans sa mémoire avec la plus exemplaire soumission. Cette précaution prise, et sans même nous donner le temps de secouer la poudre du voyage, nous courûmes à la cathédrale.

SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY.

Ceux qui voudront accepter docilement les inspirations du *Guide du voyageur* feront un grand détour pour aller rejoindre par George-street, Guidhall-street et Palace-street, ce qu'on appelle la Cour-Verte (Green-court); ils y trouveront une porte surbaissée, — l'ancienne *porta Prioratus*, — ornée de quelques sculptures grotesques et surchargée après coup de fortifications massives qui en ont fait disparaître le caractère originel. Ces arceaux romains à forme demi-circulaire se retrouvent encore encastrés dans les murs de quelques constructions récentes, et enfin, toujours au nord de cette cour, on découvre l'escalier normand, échantillon presque unique d'une architecture admirablement appropriée au climat. Cet escalier couvert, et dont le toit est soutenu par des piliers de hauteur décroissante, conduisait jadis à ce que les vieux plans appellent *Aula-Nova*, ou la Salle-du-Nord. Les antiquaires ne sont point d'accord sur l'usage primitif de ce bâtiment, démoli en partie vers 1730, et dont les derniers débris ont disparu récemment. L'hypothèse la plus vraisemblable en fait néanmoins la salle des séances de la Haute-Cour. Tout ceci est affaire aux Oldbuck contemporains.

Sans prendre tant de souci de la méthode et du savoir historique, nous vous mènerons par le chemin le plus court à l'extrémité S.-O. de la cathédrale, et nous entrerons dans le cimetière par la porte basse qui ouvre sur le Marché au Beurre, à l'extrémité de Burgate-street.

Une fois là, nous sommes sur une place étroite, irrégulière, pressés entre les maisons basses des prébandiers, çà et là séparées par quelques vieux arbres, et le vaste édifice qui lance hardiment vers le ciel ses trois tours carrées.

Il est impossible, à leur aspect, de ne pas comprendre la

vérité de cet axiome qui se popularise peu à peu parmi les architectes modernes, à savoir : que la ligne horizontale domine dans les constructions grecques, la ligne verticale dans celles du Moyen-Age (1). Peut-être faudrait-il ajouter que cette tendance eut pour cause la nécessité des contrastes ; l'idée-mère du temple grec semble éclose dans le cerveau d'un montagnard, qui veut opposer la ligne pure, harmonieuse et droite aux rudes contours, aux formes massives et irrégulières des rochers voisins. Il pose son édifice sur une base élevée qui le dispense de donner à l'édifice lui-même une hauteur considérable ; enfin, en l'isolant comme il le fait, il se crée la nécessité de le concevoir dès le principe dans un ensemble complet, et tel, qu'une fois réalisé, aucune addition après coup ne peut en altérer l'unité puissante.

La cathédrale gothique, tout au contraire, jaillit pour ainsi dire de terre, au centre d'une étroite enceinte ; elle doit dominer, pour l'œil qui va la chercher dans la plaine, et les murailles fortifiées qui la protégent, et le groupe sans cesse exhaussé des maisons qui se pressent autour d'elle. Bâtie sous un ciel inclément, elle a besoin d'offrir de tous côtés à la pluie des pentes glissantes où nulle humidité ne puisse séjourner longtemps; enfin, entourée à sa base ou de verdure ou de constructions bourgeoises, elle imite la fleur qui, pour épanouir son calice, le porte fièrement au-dessus du feuillage envieux. Les ornements recherchés, les sculptures délicates, les enroulements capricieux, les fines ciselures de la pierre, sont ou réservés à la façade, qui s'ouvre toujours sur quelque place, ou jetés à profusion au haut des tours, ou plaqués en arètes le long des flèches.

Puis, comme c'est une œuvre gigantesque qu'une génération qui la commence est certaine de léguer inachevée aux générations à venir ; — comme l'ambition ecclésiastique prévoit d'avance l'accroissement des richesses du clergé, l'agrandissement nécessaire des monuments qu'il élève, une sorte d'instinct avertit l'ouvrier qu'il emploie de ne pas donner à son premier plan un caractère définitif. C'est l'agrégation des détails toujours plus magnifiques à mesure que la cathédrale s'exhausse et se développe, c'est cette agrégation qui doit constituer sa beauté; or ces détails ne peuvent être préconçus; ils subiront la loi des temps et des événements humains. Une part doit être faite à l'influence agrandie du culte, une autre aux progrès de l'art, aux variations de la mode, aux caprices mêmes des individus.

(1) *Horizontalism*, if the expression may be used, is the characteristic of the Grecian. — *Verticalism* of the Gothic. — *Quarterly Review*, for December, 1841.

Quiconque voudrait étudier à fond le jeu de ces influences diverses trouverait amplement de quoi satifaire sa curiosité sous les voûtes de cette magnifique église, dont la fondation remonte au premier roi chrétien de la Bretagne (le Romain Lucius, en l'année 184 de l'ère chrétienne), et qui devint cathédrale quatre siècles plus tard, sous le Saxon Ethelbert. Consumée deux fois par l'incendie, en 1011, lors de l'invasion danoise, et en 1070, elle fut reconstruite sur le plan actuel par l'archevêque Lanfranc (1073-1080). Les orgueilleux successeurs de ce prélat renversèrent une partie de l'édifice qu'ils ne trouvaient pas digne d'eux. Le chœur tout entier disparut et fut réédifié à grands frais (1114) ; puis, soixante ans après, survint un troisième incendie qui dévora le nouveau chœur et toute la partie orientale de l'église.

Ici commence à se débrouiller l'histoire architecturale de Cantorbéry. On a la description de l'édifice bâti par Lanfranc (1). On sait, par des vers écrits en 1172, que la grande tour du centre, élevée entre la nef et le chœur, était surmontée d'un faite et d'un ange doré qui lui donnait son nom.

A bright and glorious cherub is advanced
On this high tower like angel guardian,
That from the neighbouring sky swiftly descends,
Over this sacred place strict watch to keep.

On sait encore que la voûte peinte du chœur de Conrad représentait le ciel ; qu'il était rempli de croix et d'images en or et en argent; que dans l'une de ces croix soixante pierres précieuses étaient incrustées. Les mêmes documents nous apprennent qu'en reconstruisant ce chœur incendié, si l'on en conserva les dispositions principales, on changea, pour les embellir, presque tous les détails : les piliers furent allongés de douze pieds ; leurs chapiteaux, simples autrefois, s'évidèrent sous le ciseau des sculpteurs ; les arceaux, qui semblaient coupés à la hache, s'adoucirent et s'ornèrent. On remplaça les colonnes de pierre par des colonnes de marbre ; les voûtes du chœur et de ses alettes étaient unies, on les broda de nervures délicates et de clefs adroitement sculptées. Un mur lourdement appuyé sur des piliers séparait les transepts du chœur, on détruisit ce mur; on maria le chœur et les transepts; l'œil circula librement de l'un aux autres, et monta sans obstacles vers l'énorme voûte qu'ils forment aujourd'hui. Cette voûte était revêtue de boiseries peintes, on y substitua la pierre taillée, le ciment, et cette espèce de stuc qu'on appelle toph, etc.

Nous n'insisterons pas sur toutes ces modifications, essentielles cependant aux yeux de quiconque étudie sérieusement l'histoire de l'art ; mais nous serions entraînés trop loin si nous descendions à ces questions de détails. Avertissons seulement le lecteur superficiel qu'en traversant la cathédrale de l'est à l'ouest, il peut prendre une idée sommaire des variations de l'architecture ecclésiastique en Angleterre pendant plus de cinq cents ans. A l'orient, où les formes primitives se sont conservées, il trouve en abondance les piliers courts, trapus, solides, les arceaux ronds et ramassés de l'ère saxonne ou normande : l'édifice n'a pas encore pris son vol hardi, le temple tient encore à la terre. Mais à mesure que vous avancez dans le chœur, vous voyez s'allonger peu à peu l'arceau *Romanesque*. La transition se fait sentir ; tout le chœur, ouvrage de Guillaume de Sens, et surtout la couronne de Becket, en portent la curieuse empreinte. Cette dernière partie de l'édifice, bâtie sous Henri II (1173-1175), est sans contredit une des plus remarquables comme échantillon des premières tentatives faites pour substituer les formes sveltes, les lancettes gothiques, l'ogive pointue, la flèche-fusée aux demi-cercles arrondis, aux supports circulaires, aux parastates romains. L'arceau aigu se marie, dans la couronne de Becket, à l'imitation normande des colonnes corinthiennes. Dans le transept du nord-est, vous trouvez l'ogive supportée par les mêmes piliers où posait naguère l'arceau *Romanesque*. Vous en trouvez, de ces piliers, dont le feuillage est conforme aux dessins que Palladio nous a conservés du temple au-dessous de Trévi ; l'astragale romaine, le rouleau selon Vitruve, le tortis, etc., se retrouvent encore à chaque pas ; mais à mesure que vous avancez vers l'admirable *screen* qui sépare le chœur de la nef, le vrai gothique, le gothique décoré, comme on l'appelle, semble ouvrir ses ailes et s'élancer. Guillaume l'Anglais, — le premier architecte national, — renchérit sur les leçons de Guillaume de Sens, son maître; la ligne se redresse, la colonne mincit et s'élève, l'ogive s'aiguise, les tours montent; rien n'arrête plus cet essor étrange qui ne compte pas avec les précédents, tient l'unité en mépris et semble n'avoir pour but que de résoudre, à force d'audace, les problèmes capricieux proposés par la fantaisie à la matière.

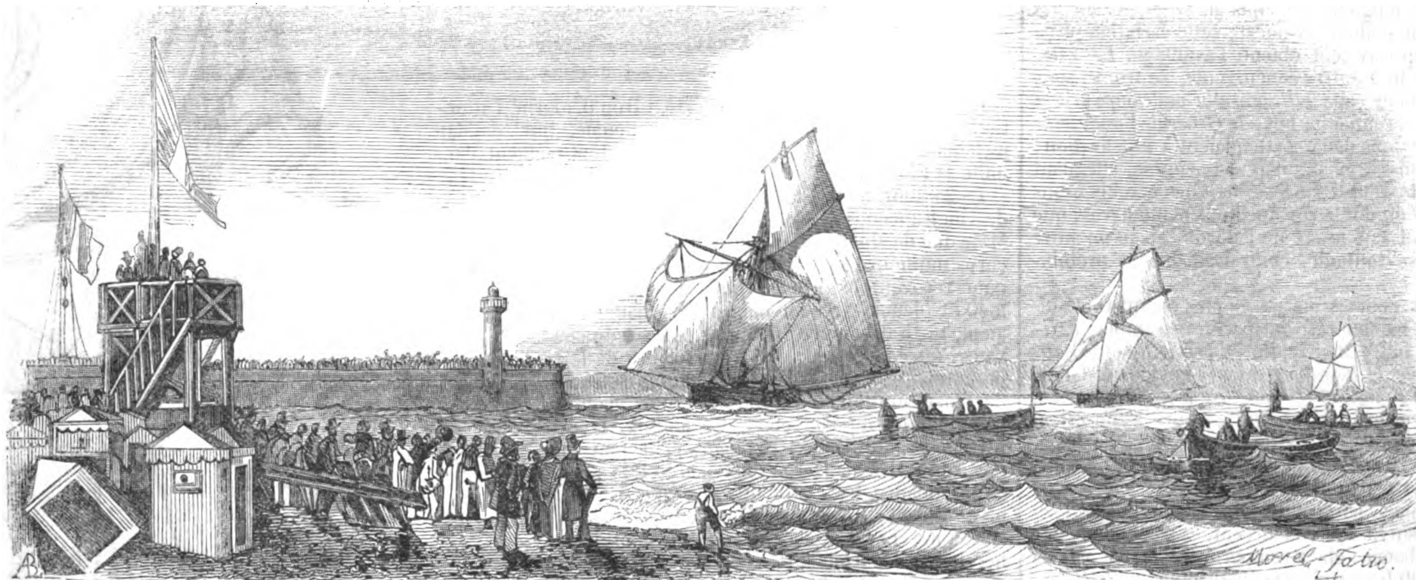
Le *screen* avait été construit par le prieur Henri de Estria, sous Édouard Ier, en 1304. Il fallut soixante-dix-neuf ans pour y ajouter les transepts occidentaux et la chapelle de saint Michel ; puis trente ou quarante ans encore pour élever la nef, longue de deux cent quatorze pieds, haute de quatre-vingts, large de quatre-vingt-quatorze. Elle fut finie sous Henri IV.

(*La suite à un prochain numéro.*) O. N.

(1) Par le moine Gervais. — *Decem scriptores*, col. 1295.

Les Régates du Havre.

27 AOUT.

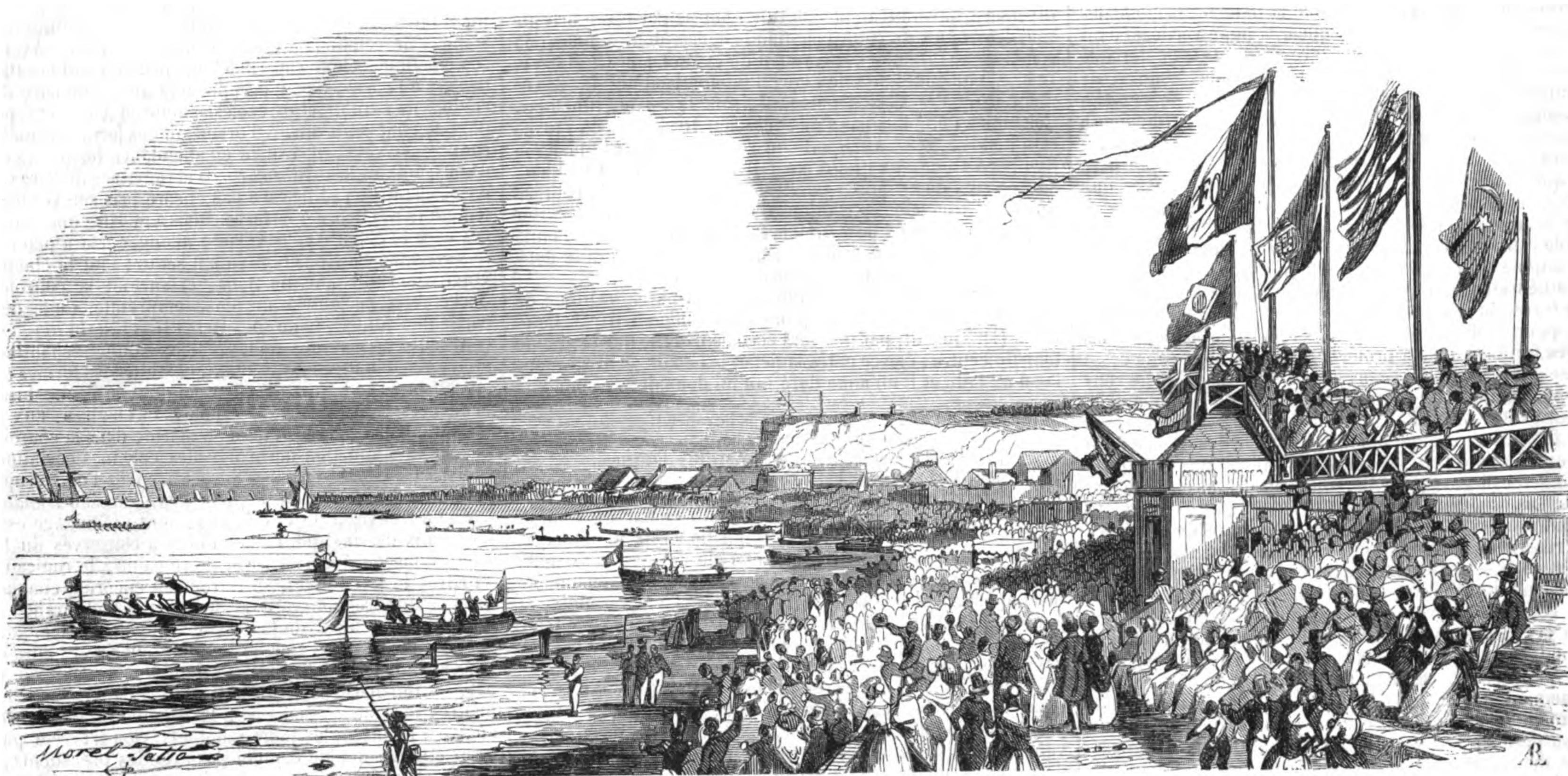


(Courses des grandes embarcations.)

Ce n'est que depuis peu d'années que les régates, courses d'embarcations à la voile ou à la rame, se sont introduites dans nos ports. Leur origine est vénitienne, car il est d'usage immémorial, dans la cité-reine de l'Adriatique, que les gondoles et les barques dites *peotte* se disputent des prix de vitesse appelés *regates*. Les gondoliers sont habiles à cette lutte décrite avec tant de poésie par Fenimore Cooper dans son roman du *Bravo*. De Venise, les régates ont passé en Angleterre, et récemment en France, à la vive satisfaction des habitants du littoral.

Les régates du Havre sont sans contredit les plus brillantes et les plus suivies, grâce à la position de ce port. La proximité de la Grande-Bretagne permet aux Anglais d'y prendre part ; la facilité des communications y attire bon nombre de riverains de la Seine, depuis Honfleur jusqu'à Paris. Une population flottante considérable, des étrangers de tous les coins du globe, des navires de toutes les nations, impriment à ces régates un caractère cosmopolite qu'on rencontrerait difficilement ailleurs, fût-ce à Venise où à Marseille. Nous doutons que l'une ou l'autre de ces villes offre aux chaloupes concurrentes une lice aussi spacieuse, aussi commode, aussi pittoresquement encadrée. La plage, qui forme un hémicycle depuis la jetée jusqu'au cap de la Hève, peut recevoir d'innombrables spectateurs; ils ont en face d'eux la mer sans limites; derrière eux, le Havre, flanqué au nord par les villas d'Ingouville; à droite, les collines de Sainte-Adresse et le phare de la Hève; à gauche, dans un vaporeux lointain, les blanches falaises qui s'étendent entre l'embouchure de la Seine et celle de l'Orne. Il n'y a dans aucun port de France un site comparable à celui-ci, surtout quand l'amphithéâtre du rivage est garni d'une foule tumultueuse, quand des navires franchissent le goulet pour entrer ou sortir, quand des flottilles de canots circulent sur les vagues, quand des navires en panne, mouillés çà et là comme les sentinelles avancées d'un camp maritime, dessinent au bout de l'horizon leurs quilles ventrues et leurs mâtures anguleuses.

Les régates du 27 août 1843 ont dû une solennité inaccoutumée au patronage du contre-amiral prince de Joinville et du duc d'Aumale. A sept heures, l'artillerie du port a salué l'entrée en rade des corvettes à vapeur *le Pluton*, *l'Archimède* et *le Napoléon*, dont la première portait les membres de la famille royale ; ils sont descendus à terre une heure après, et ont été conduits par les autorités à l'église de Notre-Dame-de-Grâce. Puis ils ont pris place sur le dôme de la galerie des bains Frascati, près le pavillon aux signaux. Déjà les bateaux à voiles qui devaient concourir étaient mouillés à leur place, les voiles appareillées ; déjà les canots des juges-commissaires couraient des bordées le long de la côte pour établir l'ordre entre les jouteurs. Aussitôt que les princes ont paru sur leur observatoire, *le Rôdeur* a tiré deux coups de canon, et six bateaux pontés à voile, chacun d'environ douze mètres de longueur à la flottaison, se sont élancés dans la liquide carrière; ils étaient montés par des pêcheurs du Havre et de Honfleur, et quelques-uns avaient encore à bord leurs chaluts parés à mouiller ; ils avaient à décrire un orbe à peu près régulier autour des bouées qui servaient de limites. Ils doublèrent facilement la première bouée, vent sous vergue, et la seconde grand largue ; mais la brise du sud-est qui les avait favorisés vint à mollir subitement. En vain ils poussèrent leur bordée au sud-est pour gagner le vent : un calme plat les laissa à la merci du courant, qu'il leur était impossible de refouler. Pendant que les autres courses commençaient, ils demeurèrent immobiles, et leurs voiles battirent inutilement les mâts : on ne songeait plus à eux, et le calme régnait encore à terre, lorsqu'une fraîcheur, s'élevant au nord-est, les ramena vers leur point de départ avec tant de vitesse qu'on eut à peine le temps d'apprécier leur marche et leur évolution. *La Victorine*, de Honfleur,



(Régates du Havre. — Courses des Baleiniers.)

patron Pollet, conservant l'avance qu'elle avait eue constamment, arriva au but la première, suivie de près par *les Deux-Cousins*, du Havre, patron Guilbert. Toutefois l'épreuve fut considérée comme nulle, parce que les vainqueurs n'avaient pas, disait-on, conformément aux règles prescrites, doublé la troisième bouée au vent.

Durant cette contestation, les canots à la rame, à six avirons, couraient parallèlement au rivage : cinq s'étaient inscrits, mais quatre seulement se présentèrent, et l'un d'eux, *l'Émulation*, cassa son gouvernail à la première bouée; la lutte s'engagea entre *l'Éclair*, *la Riposte* et *la Fine*, et, dès le début, les distances furent marquées. *L'Éclair*, patron Ricouard aîné, gagna le premier prix de 500 fr.; le second, de 100 fr., fut adjugé à *la Riposte*, patron Léopold Mazerat.

Les bateaux à voiles non pontés, courant d'abord vent arrière, doublèrent aisément la bouée du nord; mais comme leurs devanciers, ils furent longtemps retenus au large, et surpris inopinément par la brise du nord-ouest; cette variation plaça les derniers, ceux qui avaient obtenu l'avantage. *Le Vite*, qui avait dépassé les huit autres concurrents, se trouva sous le vent presque cap pour cap; *le Havre-et-Guadeloupe* prit la tête, et atteignit le premier le but; *le Général-Vandamme* marchait le second; tous deux s'attendaient à une ovation, mais les juges-commissaires annulèrent la course, alléguant que le changement du vent, en nécessitant des combinaisons imprévues, avait jeté du doute sur quelques manœuvres; que l'un des bateaux avait fait usage de l'aviron, et qu'un autre avait mouillé pour se soutenir, contrairement aux prohibitions établies.

Les trois dernières courses ont eu de plus complets résultats; quatre pirogues baleinières sont parties ensemble : *l'Hirondelle*, patron Alexandre Mauconduit, a pris la tête; *la Vaillante*, *le Petit-Eugène* et *la Blonde* suivaient à quelque distance. A une encâblure du but, *l'Hirondelle*, trop rapprochée, aborda *la Vaillante*, et pendant que les nageurs s'efforçaient de dégager leurs avirons, *le Petit-Eugène*, aux acclamations des spectateurs, franchit rapidement le lieu de la collision. *L'Hirondelle* ne perdit point courage; débarrassée de l'obstacle qui la retenait, laissant derrière elle *la Vaillante* et *la Blonde*, elle poursuivit son concurrent, et parvint à le dépasser à la première bouée : elle a remporté le premier prix de 500 fr.; le prix de 200 francs n'a pas été disputé au *Petit-Eugène*, patron Morin.

Dans la course de canots de fantaisie, deux gigs anglais, *le Sphinx* et *le Grand-Turc*, ont lutté contre *la Belle-Poule*, *la Sylphide* et *Lustucru*; *le Sphinx*, monté par Robert Coombs et quatre rameurs expérimentés, l'a emporté sur *la Belle-Poule*; l'autre gig anglais n'est arrivé que le dernier; *la Sylphide*, embarcation de forme nouvelle, et construite en fer, n'a pu soutenir l'épreuve jusqu'au bout.

La dernière course, celle des amateurs, n'avait pour acteurs que des membres de *la Société des Régates*; *la Rouge*, *Lustucru*, *Gipsy*, *le Clown*, ont fait assaut d'adresse et d'agilité; le prix unique, qu'a obtenu *Gipsy*, à M. Cor, était une paire de magnifiques vases en porcelaine de Saxe.

Ainsi se sont terminées les cinquièmes régates du Havre. Les princes sont descendus sur l'estrade du grand salon de Frascati, où le maire a successivement appelé les vainqueurs. Le prince de Joinville a annoncé qu'il accordait à la ville une somme annuelle de 2,000 fr., destinée à fonder de nouveaux prix. Le soir, un feu d'artifice a été tiré en mer, et quoique les pontons fussent trop rapprochés de terre, c'était un beau spectacle que les bombes, dont la courbe se reproduisait dans les eaux, les serpenteaux et les fusées qui tombaient en pluie sur les vagues illuminées, et les flammes du Bengale, dont les reflets multicolores faisaient resplendir la haute mer.

Les deux courses déclarées nulles ont été recommencées conformément à la décision des juges-commissaires. *Les Deux-Cousins*, patron Sabolle, ont gagné le prix de 1,000 fr.; *le Bon-Père*, patron Berney, celui de 250 fr.; *la Victorine*, triomphante la veille, s'est échouée en allant prendre son mouillage. Le premier prix des bateaux à voiles non pontés a été décerné au *Vite*, appartenant à M. Barbe; le second à *la Lionne*, appartenant à M. Cor. *La Louise*, *la Mosquita*, *le Général-Vandamme* et *l'Ariel* ont renoncé. *Le Havre-et-Guadeloupe* n'a pas couru.

Inauguration de la statue de Henri IV,

A PAU.

L'arrivée de la reine d'Angleterre a trop détourné l'attention publique de cette grande fête nationale, qui semblait justement destinée à avoir un grand retentissement dans toute la France.

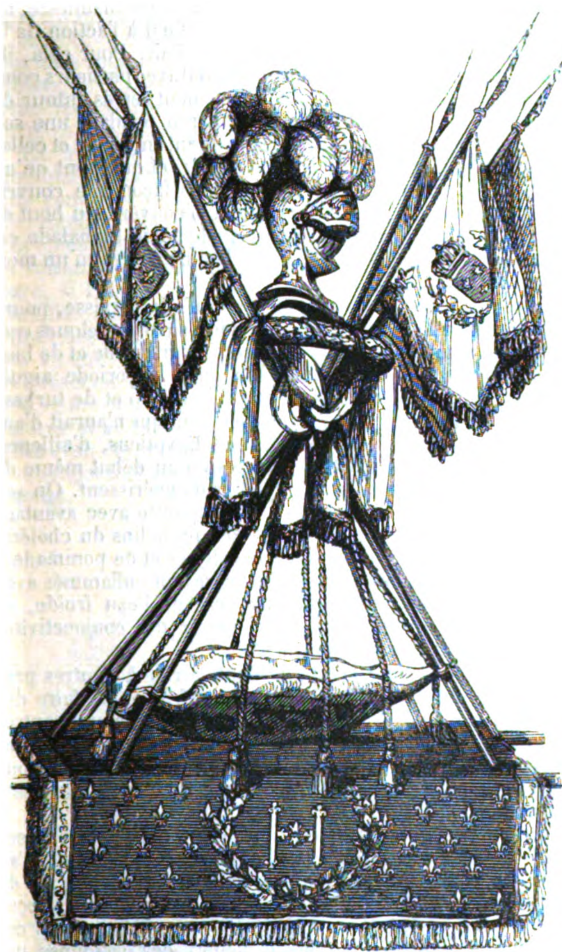
Le 25 août, à onze heures et demie, une salve de vingt-uncoups de canon a annoncé l'entrée de M. le duc de Montpensier dans la ville de Pau. Le corps municipal s'est rendu au pont de Jurançon pour recevoir le prince, qui, bientôt après, mettait pied à terre au château où naquit son aïeul, le 13 décembre 1553. Des courses de chevaux, un concert, un bal, deux jours de fêtes préliminaires, ont précédé la grande solennité de l'inauguration, célébrée avec une magnificence digne de son objet. Ce jour-là, le département des Basses-Pyrénées était tout entier concentré dans son chef-lieu, et la population quadruplée ondulait aux abords de la place Royale. Le duc de Montpensier y est arrivé à dix heures, accompagné du conseil-général du département, de l'état-major de la division, des membres de la cour royale et des tribunaux, de MM. le duc de Cazes, grand-référendaire de la Chambre des Pairs, du marquis de Lusignan, pair de France, et du lieutenant-général Harispe. A l'approche du cortége, un orchestre dirigé par M. Habeneck a exécuté la *Bataille d'Ivry*; des chœurs ont chanté d'une voix retentissante une ballade de circonstance dont M. Auber avait composé la musique, et M. Liadères les paroles. Après le dernier couplet, la statue de Henri IV était débarrassée des draperies blanches qui la dérobaient aux regards. Vingt-un coups de canon ont annoncé au loin que le Béarn possédait enfin ce monument tant désiré; les acclamations de vingt mille spectateurs se sont mêlées au bruit de l'artillerie; les chœurs ont fait entendre : *Vive Henri IV!* et l'orchestre, après avoir accompagné le vieux refrain français, a joué l'air béarnais *Là haut sus las mountagnes*. Alors ont commencé les formes sacramentelles de l'inauguration. Le duc et les principaux fonctionnaires en ont signé le procès-verbal, que l'on a déposé dans un caveau pratiqué sous le piédestal, en y joignant l'histoire de Henri IV, par Péréfixe (édition elzévirienne), le recueil de ses lettres, publié par la Société de l'Histoire de France (2 vol. in-4°), *la Henriade*, des médailles, et diverses monnaies frappées au seizième siècle. Le comte de Saint-Cricq, président du conseil-général du



(Statue de Henri IV, par M. Raggi.)

(Inauguration de la statue de Henri IV, à Pau.)

département, le préfet, le duc de Montpensier, prenant tour à tour la parole, ont rappelé à l'envi les qualités de Henri le Grand. L'impression produite par ces discours durait encore, quand le duc de Montpensier s'est approché du monument, a scellé la pierre du caveau, et a fait d'un pas lent le tour de la statue, pendant que la musique des régiments répétait : *Vive Henri IV!*



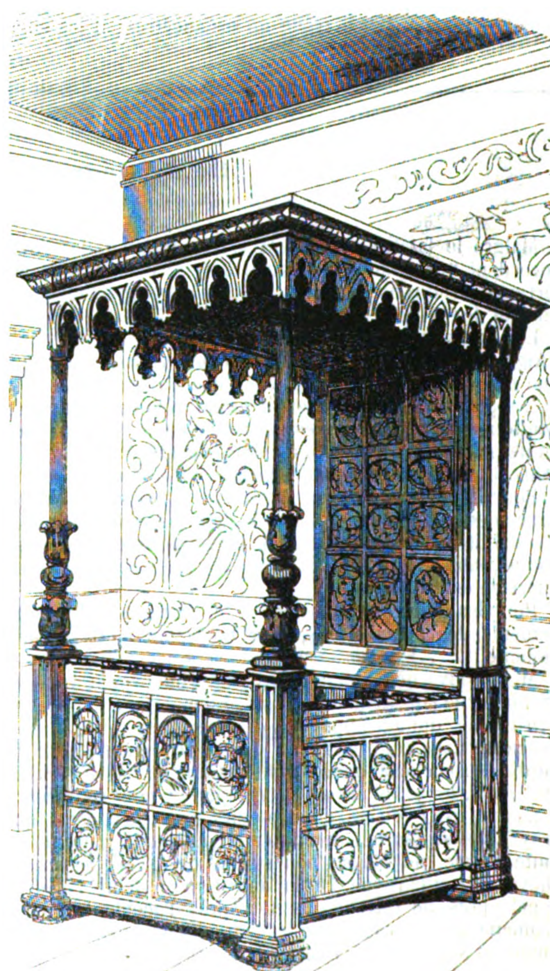
(Berceau de Henri IV, au château de Pau.)

Les journaux, en rendant compte de cette fête à la fois nationale et locale, ont parlé d'enthousiasme indéfinissable, de cris d'allégresse, de sentiment de bonheur débordant de toutes les âmes, si bien que le lecteur de sang-froid est naturellement tenté de les taxer d'exagération. Rien de plus réel cependant que les transports de joie des habitants de Pau, à la vue du marbre qui reproduit les traits de leur royal concitoyen. On a toujours aimé Henri IV dans toute la France; mais on lui a voué une espèce de culte dans l'ex-province du Béarn. Là régna longtemps sa famille. Ce fut sa mère, Jeanne d'Albret, qui donna le titre de ville à la bourgade de Pau, le 4 novembre 1502. Les devises d'Henri d'Albret et de son épouse Marguerite sont encore visibles dans les appartements du château qu'ils ont fait bâtir. L'enfance de leur petit-fils Henri IV s'écoula sur les rives du Gave; il fit à Pau l'apprentissage de la vie et du pouvoir; et lorsque les destinées l'eurent appelé au trône de France, il n'oublia point ses chers compatriotes. Aussi écrivait-il, le 20 décembre 1595, en donnant à son lieutenant commission de tenir les états de son royaume de Navarre et du pays souverain de Béarn : « Vous avez déjà assez séjourné dans le pays pour avoir reconnu et observé les mœurs de mes sujets, lesquels je désire que vous mainteniez en cette ferme créance, que, comme ils sont les premiers sur qui Dieu m'a donné autorité, je veux continuer envers eux ce soin et cette affection singulière que j'ai portés dès ma naissance. »

Les Béarnais ont répondu à ces protestations par un attachement inviolable, qui s'est perpétué d'âge en âge. Les paysans des environs montrent encore avec orgueil les lieux qu'il fréquentait de préférence, les rochers qu'il gravissait, les fontaines où il se désaltérait durant ses promenades. On voit, au château de Pau, pour les réparations duquel on a dépensé récemment plus de 500,000 francs, la chambre à coucher où Jeanne d'Albret enfanta en chantant le cantique national : *Nouste-Dame deü cap deü Pont, ajudat me à d'aqueste hore.* On conserve religieusement son lit de bois sculpté, et l'écaille de tortue qui lui servit de berceau. Cette dernière relique, menacée par la Révolution, fut sauvée par M. de Beauregard, qui lui substitua une écaille à peu près semblable dont il était possesseur. L'écaille authentique est placée sur une espèce d'estrade, et surmontée de trophées, qui ne contribuent pas à l'embellir.

Les souvenirs du *Béarnais* peuplent toute la contrée. Au village de Bilhères, situé à l'extrémité occidentale du parc du château, est la maison de Lassensaa, père nourricier de Henri IV. Par un arrêt du Grand Conseil, en l'an 1772, Louis XV accorda cent arpents, sur la plaine de Pont-Long, à la famille Lassensaa; le vieux bâtiment, qui tombait en ruines, fut réparé sous la Restauration. Quand la duchesse de Berri le visita, le 20 juillet 1828, les descendants du nourricier lui présentèrent le bâton sur lequel le jeune Henri s'appuyait dans ses excursions pédestres. Le duc de Montpensier n'a pas voulu quitter les Basses-Pyrénées sans aller en pèlerinage à Bilhères, et c'est le dernier rejeton de Lassensaa qui lui a fait les honneurs de l'habitation patrimoniale.

Voilà déjà un siècle que les habitants de Pau avaient eu



(Lit de Henri IV, au château de Pau.)

la pensée de consacrer un monument à Henri IV. Les états-provinciaux en votèrent le fonds, et demandèrent une autorisation au gouvernement, qui, pour répondre à leurs vœux, s'empressa de leur envoyer une statue en bronze de Louis XIV. Les malins Béarnais s'en vengèrent en inscrivant sur le piédestal des vers patois qui débutaient ainsi : « *A ciou qu'ey l'arrahil deü nouste gran Henri* (à celui-ci qui est l'arrière-fils de notre grand Henri). » En 1793, on fondit des canons avec l'image de *l'arrahil*, et comme on n'eût pas traité moins cavalièrement celle du trisaïeul, les Béarnais durent se féliciter de ne l'avoir pas obtenue. Le monument actuel a été érigé à la place du bronze détruit; il est l'œuvre de M. Raggi, et a été exposé au Salon de 1842. Le statuaire a consigné sur le livret de cette année les intentions qui ont présidé à sa composition : « Henri IV témoigne à ses nobles guerriers sa volonté de marcher avec son armée au secours de Henri III, et les engage à rassembler autour de lui tous ses vassaux armés pour accomplir ce projet. » En accordant des éloges à l'exécution sévère de la statue, nous croyons qu'il est un peu ambitieux d'avoir voulu exprimer tant de choses complexes par les gestes et l'attitude d'une seule figure.



(Maison à Bilhères, près de Pau, où Henri IV a été nourri.)

Il n'est pas sans intérêt de donner quelques détails biographiques sur un sculpteur que *Lapérouse* et *Henri IV* achèvent de mettre en évidence. M. Raggi (Nicolas-Bernard) est un Italien naturalisé Français depuis longues années. Né à Carrare, en 1791, il y remporta le second grand prix en 1809. Il étudia à Paris sous la direction de M. Bosio, et se fit remarquer, en 1817, par un *jeune discobole prêt à lancer son disque*; il obtint la médaille d'or au Salon de 1819, pour un groupe et deux statues, que le livret indique en ces termes : « L'Amour, s'approchant du lit de Psyché, entend soupirer cette nymphe, » groupe en marbre. — Montesquieu méditant sur l'*Esprit des Lois*. — Henri IV, statue commandée par le comte Dijon, pour en faire hommage au roi. Ce prince, n'étant encore que roi de Navarre, manifeste à ses sujets le projet de reconquérir le trône de ses ancêtres; il les engage à se réunir autour de lui. La main droite qu'il leur tend exprime sa clémence, et la main gauche, portée sur son sabre, est l'emblème de sa puissance.

L'Amour s'approchant du lit de Psyché est au Luxembourg, le *Henri IV* à Nérac, et le *Montesquieu* au Palais-de-Justice de Bordeaux. Nous connaissons de M. Raggi plusieurs travaux remarquables, répartis en divers édifices : à Saint-Etienne-du-Mont, *la Vierge tenant l'Enfant-Jésus*; à Grenoble, *Bayard mourant*, statue en bronze; dans la salle d'exposition des sculptures, au Louvre, *Hercule retirant de la mer le corps d'Icare*; à Versailles, *Hugues Capet*, statue en marbre; *Jean Boucicault* et *Jacques de Bourbon*, en plâtre; à la Madeleine, *saint Vincent de Paule* et *saint Michel*.

La fête de Pau a été une ovation pour cet honorable statuaire, que le préfet avait officiellement invité à y assister. Le duc de Montpensier s'est fait présenter M. Raggi, ainsi que M. Latapie, qui, en qualité d'architecte de la ville, a coopéré à l'érection du monument.

De la Médecine chez les Arabes (1).

Malgré le fatalisme inhérent à leur religion, les Arabes accordent une grande confiance à la médecine; et c'est à tort que certains auteurs ont avancé que les musulmans craignaient de tenter la divinité en croyant à l'art de guérir.

Les bains sont la panacée universelle des indigènes de l'Algérie; ils les emploient dans toutes les maladies, quels que soient l'âge et le tempérament des malades.

L'application du feu joue un grand rôle dans leur thérapeutique chirurgicale; c'est à l'aide de ce moyen violent qu'ils prétendent guérir les engorgements du foie et de la rate, et une grande partie des maladies d'estomac.

Pour les blessures d'armes à feu, ils rougissent à blanc un anneau ou bague de fer qu'on applique à l'orifice de la plaie. Il s'établit ainsi une suppuration et des bourgeonnements de bonne nature, l'introduction de l'air devient difficile, et la guérison est très-prompte.

Pour les foulures, les entorses, les tumeurs et les engorgements des articulations, leur médecine n'est pas moins violente.

M. le gouverneur-général Bugeaud a bien voulu nous communiquer le fait suivant : Un chef arabe nommé Ben-Kadour-Ben-Ismaël, qui accompagnait le général en qualité d'aide-de-camp dans une partie de chasse aux environs d'Oran, tomba de son cheval qui s'abattit sur lui; on releva le cavalier tout *foulé, broyé*, et on le fit transporter sans connaissance dans une tribu voisine. Quatre jours après, le général, qui le croyait blessé mortellement, ou tout au moins estropié pour toute sa vie, ne fut pas peu surpris de le voir reparaître à cheval dans une revue. On lui apprit qu'un tebib (médecin) appelé près de l'Arabe aussitôt après l'accident, lui avait promené un fer rouge sur les articulations principales des membres supérieurs et inférieurs, après quoi il avait fait bassiner les brûlures avec la teinture du *henné*, espèce de solution astringente du *Lawsonia inermis* dont les indigènes se servent pour donner une teinte jaunâtre aux ongles, aux mains et quelquefois aux bras et aux jambes. C'était à l'emploi de ces moyens énergiques qu'était due une guérison si prompte et si merveilleuse.

On comprend que de semblable cures, si rares qu'elles soient, suffisent pour perpétuer la foi des Arabes dans les traditions médicales de leurs ancêtres.

L'appareil que les Arabes emploient pour les fractures consiste en une peau de la largeur du membre fracturé; on pratique sur cette peau des trous suivant une ligne perpendiculaire, et dans ces trous on introduit une lame de roseau ou de bois flexible pour chaque colonne; on forme ainsi un appareil complet, pouvant servir à la fois d'attelle et de bandage, qu'on solidifie avec un amalgame d'étoupes et de mousse, quelquefois de terre glaise et de filasse.

L'entropium, ou renversement des paupières et des cils en dedans, est une maladie très-fréquente en Afrique. Les anciens chirurgiens avaient déjà compris que le seul moyen de guérir radicalement l'entropium était de détruire d'une manière quelconque l'excès de peau de la paupière qui, en se relâchant, se roulait dans l'œil; pour cela ils se servaient d'un morceau de potasse caustique qu'ils promenaient le long de la paupière; la plaie et la forte cicatrice qui résultaient de cette brûlure rapetissaient la paupière, qui se dégageait alors du globe de l'œil, et la guérison était plus ou moins complète.

Le procédé arabe, rempli d'une foule d'inconvénients, a été préconisé dans ces derniers temps par Helling et par le nommé Quadri; ce dernier se l'est approprié en substituant tout simplement l'acide sulfurique à la potasse caustique.

Quelques Arabes de l'ouest de l'Algérie guérissent l'entropium en faisant un pli à la peau des paupières et en la traversant avec plusieurs soies de cochon, qu'on noue sur le pli, et qu'on serre jusqu'à ce que le bord libre des paupières soit complètement en dehors.

Dans l'Algérie, les barbiers sont les chirurgiens des Maures, et les thalebs (savants) leurs médecins; quelques sécrétistes juifs font aussi de la médecine parmi les habitants des villes.

Les saignées se pratiquent avec des rasoirs, en faisant des mouchetures aux jambes, après les avoir serrées fortement au-dessous du genou avec la corde de leur turban; quant aux saignées du bras, ils les font comme nous, seulement la plupart, ne connaissant pas la position de l'artère brachiale et du tendon du biceps, blessent souvent l'un et l'autre, d'autant plus qu'ils ne se servent que d'une lancette très-longue, comme celle des abcès; nous avons été témoins de quelques accidents de ce genre pendant notre séjour en Algérie. Pour saigner à la tête, les tebibs maures serrent le cou à l'aide d'une corde en poil de chameau, de manière à former une turgescence de la face; cette turgescence obtenue, ils incisent la veine qui passe au-dessus de la racine du nez. Pour faciliter l'effusion du sang, les tebibs roulent un bâton sur les incisions; et, pour arrêter la saignée, ils se servent d'une espèce d'emplâtre fait avec de la terre argileuse par-dessus lequel on attache un mouchoir.

Pour les Arabes les plus superstitieux de quelques douairs, les défenses d'un sanglier réduites en poudre, et prises dans un breuvage, guérissent la fièvre.

Le cerveau du chacal donne à l'enfant qui en a mangé la méfiance et la ruse nécessaires à un guerrier maraudeur.

La tête de l'hyène rendrait fou l'homme qui en aurait mangé, et, lancée au milieu d'un troupeau, elle produirait le vertige chez les bœufs, les moutons et les chevaux, etc., etc. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les aberrations de cette singulière thérapeutique des indigènes des douers.

Les Arabes n'ont aucune notion d'une science toute moderne, l'orthopédie; il est vrai de dire qu'on ne rencontre pas parmi eux cette multitude de difformités qu'on observe en Europe; cela tient à la nature de leur organisation forte et vigoureuse, à leur vie très-sobre, exempte de ces travaux pénibles et assidus qui déforment la taille, et surtout à ce que les enfants rachitiques et scrofuleux, manquant presque toujours de soins, meurent de très-bonne heure; on prétend même que les enfants qui, d'après leur vice de conformation, ne paraissent pas destinés à vivre, n'ont pas à souffrir ou à végéter longuement... les Arabes de quelques tribus passent pour suivre, à l'égard de ces malheureux, la coutume des Spartiates... Nous ne garantissons pas le fait, mais il semble probable, d'autant plus que l'infanticide peut se commettre avec une grande impunité, par la raison qu'on n'a pas pu obtenir, même des indigènes des villes, la déclaration des morts et des naissances et un état civil en règle.

L'art des accouchements est la partie médicale la plus arriérée en Afrique. Dans un grand nombre de tribus, les femmes, pour accoucher, s'asseyent sur une espèce de chaise, se tenant par les deux mains à une corde fixée au plafond ou au sommet d'une tente, tandis qu'une matrone, placée derrière, comprime le ventre du haut en bas avec une serviette pliée en long.

Pour les maladies des yeux, malgré leur fréquence en Afrique, la médication arabe n'est guère plus progressive. De temps immémorial, même avant Averrhoës, Albucasis et les anciens médecins de ce pays, on avait cru remarquer que certaines chairs avaient la propriété de fortifier et d'éclaircir la vue, comme par exemple celles de pie, d'hirondelle, d'oie, de vipère, de loup, de bouc et d'oiseaux de proie. Aujourd'hui, les Arabes, aussitôt qu'une ophthalmie grave se manifeste, ne songent qu'à deux choses : 1° soustraire l'œil à l'action de la lumière; 2° le préserver du contact de l'air. Pour cela, ils couvrent, tamponnent et compriment l'œil avec plusieurs compresses et des mouchoirs de coton fortement serrés autour de la tête. Ils ne touchent pas à cet appareil pendant une semaine; les personnes qui le peuvent restent en repos, et celles qui sont obligées de sortir pour travailler, et qui n'ont qu'un œil malade, arrangent leur mouchoir de façon à le couvrir complètement, en laissant l'œil sain à découvert. Au bout de huit jours on ôte les compresses; quelquefois le malade est guéri, d'autres fois l'œil est fondu et l'on ne trouve qu'un moignon charnu.

Cette médication, quelque étrange qu'elle paraisse, pourrait néanmoins être employée avec succès dans quelques cas; il s'agirait alors de faire une compression graduelle et de bien choisir l'époque de la maladie; car, dans la période aiguë, lorsque l'œil se trouve dans un état d'irritation et de turgescence très-prononcées, ce moyen thérapeutique n'aurait d'autre résultat que la perte de l'œil. Les Egyptiens, d'ailleurs, se servent souvent de cette compression au début même de l'ophthalmie purulente, et quelquefois ils guérissent. On sait en outre que cette médication a été employée avec avantage à Paris, dans la maison de refuge des orphelins du choléra. Les Arabes font rarement usage de collyres et de pommades; le plus souvent ils lavent les yeux encore tout enflammés avec du jus de plantes astringentes ou avec de l'eau froide, ce qui contribue quelquefois à faire passer des conjonctivites simples à l'état catarrho-purulent.

Il m'est arrivé (et cela est sans doute arrivé à d'autres praticiens qui ont exercé la médecine en Afrique) de faire des prescriptions à des indigènes malades, et de les rencontrer une ou deux semaines après ayant l'ordonnance *pendue au cou* comme un scapulaire, ou bien religieusement cachée sous leurs vêtements, sans avoir fait aucun usage des médicaments prescrits.

Au mois de juillet dernier, j'ai été chargé par M. le directeur de l'intérieur de l'Algérie d'examiner et de classer, d'après la nature de leurs maladies, les musulmans affectés de maux d'yeux ou de cécité complète, qui pourraient être reçus dans l'établissement qu'on projette de fonder à Alger pour ces malheureux indigènes. Parmi le nombre des personnes qui nous ont été amenées au bureau de Mecque et Médine par les

(1) Extrait du Rapport officiel de M. le docteur Furnari, *sur les Causes, la Nature et le Traitement des Maladies des Yeux en Afrique.*

employés de la police maure, il y avait le nommé Mohammed-ben-Quassen, Arabe affecté de fonte de l'œil droit et de eucoma complet sur l'œil gauche; la vision était abolie. Ce malheureux portait sur le front, autour de la corde en poil de chameau, *quatorze* amulettes en peau de la forme d'un carré allongé, et sur lequel on remarque des carrés magiques, quelques lignes écrites en arabe et un grand nombre de signes cabalistiques et de chiffres rangés dans une espèce de table pythagoréenne; c'est par leurs différentes combinaisons que les thalebs croient découvrir les choses les plus mystérieuses et opérer les miracles de la sorcellerie.

Voici la traduction libre d'une de ces amulettes; nous devons cette traduction à l'obligeance de M. Reinaud, membre de l'Institut :

On lit en tête : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux; que Dieu soit propice à notre seigneur Mahomet, à sa famille et à ses compagnons. »

Vient ensuite le commencement de la sourate XXXVI[e] du Coran, où Dieu est supposé parler ainsi à Mahomet : « Y.-S., par le Coran sage, tu es du nombre des envoyés divins, et tu marches dans une voie droite. C'est une révélation que l'Etre glorieux et clément t'a faite, afin que tu avertisses ton peuple de ce dont leurs pères avaient été avertis, et à quoi ils ne songent guère. Notre parole a été prononcée contre la plupart d'entre eux, et ils ne croiront pas. Nous avons chargé leurs cous de chaînes qui leur serrent le menton, et ils ne peuvent plus lever la tête. Nous avons placé une barrière devant eux et une barrière derrière. Nous avons couvert leurs yeux d'un voile, et ils ne voient pas. »

Ces dernières paroles font évidemment allusion à l'état de la personne pour laquelle on les a mises en usage. La suite de l'écrit est destinée à procurer au malade la guérison. Elle commence ainsi : « Au nom de Dieu, par Dieu... Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu; il n'y a de force qu'en Dieu... » Malheureusement l'écriture est si mauvaise, qu'il serait bien difficile d'offrir un sens complet.

Les deux carrés placés au milieu de l'écrit et celui qui est au bas à droite, sont ce qu'on appelle du nom de *carrés magiques*. Il en est parlé dans nos livres de mathématiques, et ils appartiennent à la science des nombres, qui tenait une si grande place dans les doctrines de Pythagore. Seulement ici, au lieu de chiffres, on a employé les lettres de l'alphabet arabe, qui, à l'exemple des lettres des alphabets hébreu et grec, ont une valeur numérale.

Le carré du milieu, du côté gauche, renferme les lettres بطد ou 492, زهح ou 357 et واح ou 816. Ces neuf signes représentent les neuf unités, les seules qui, pendant longtemps, ont été exprimées dans le calcul, jusqu'au moment où l'on a marqué le zéro. Si, comme cela se rencontre souvent dans les traités arabes de magie, on se borne à marquer les lettres qui occupent les quatre angles, on a بدوح ou 8642; ce qui, en procédant comme font les Arabes, de droite à gauche, présente une progression arithmétique. Le groupe بدوح est précisément celui qui occupe le carré du bas, et ce groupe est répété quatre fois, chaque fois dans un ordre différent. Sur les divers usages de ces carrés chez les Orientaux, on peut consulter le deuxième volume de mon ouvrage intitulé : *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas.* »

Chacune de ces amulettes, vendue par les savants ou par les marabouts, coûte aux Arabes de dix à douze sous; quelquefois le papier mystérieux est simplement couvert de sparadrap, et dans ce cas l'*ordonnance* ne vaut que six sous.

A voir ce charlatanisme superstitieux, croirait-on que ces hommes sont les successeurs d'Aëtius, d'Avicenne, d'Haly-Abbas, de Rhazès, d'Albucasis, d'Averrhoës, et de tant d'autres praticiens arabes qui ont illustré la médecine et la chirurgie dans ce même pays?

La croyance religieuse des Arabes est tellement puissante, que quelquefois, malgré la désorganisation des yeux et la cécité complète, ils ont beaucoup de confiance dans ces sortes de remèdes, et ne désespèrent pas de leur guérison. Eh bien! ces idées absurdes, ces pratiques contraires au bon sens et à la raison, nous étonneraient beaucoup chez un peuple barbare, si l'histoire ne nous avait pas transmis des absurdités pareilles, qui furent longtemps en crédit chez des nations civilisées et parmi les plus hautes classes de la société. N'a-t-on pas vu une reine de France (Catherine de Médicis), qui, pour se préserver des malheurs physiques et moraux, portait sur son ventre une peau de vélin étrangement bariolée, semée de figures et de caractères grecs diversement enluminés? Cette peau avait été préparée par Nostradamus, et plusieurs auteurs contemporains prétendent que c'était la peau d'un enfant égorgé.





Viendra-t-elle ou ne viendra-t-elle pas? — Telle est la question qui circulait de proche en proche. — Oui, dit l'un. — Non, dit l'autre. — J'en suis sûr. — J'en ai la certitude. — Je le tiens d'une source authentique. — Une personne digne de foi vient de me l'assurer. — Elle sera demain de retour à Brighton. — Elle arrivera demain à Paris. — Son yacht l'attend pour partir. — Sa loge est toute prête à l'Opéra. — Elle visitera Versailles. — Elle ne le visitera pas. — Vous verrez! — Je ne verrai rien du tout.

Ainsi parlaient les curieux, les donneurs de nouvelles et les oisifs; mais, pour être véridique historien, je dois dire qu'au milieu de tout ce cliquetis de demandes et de réponses, Paris restait indifférent. Le grand éclat qui se faisait à Eu, le grand bruit qui arrivait des bords de l'Océan s'éteignait, pour ainsi dire, aux portes de la ville et n'y apportait qu'un écho affaibli et presque imperceptible.

Vous dites cependant qu'on se questionnait de tous côtés. Oui, sans doute; dans ce Paris immense et perpétuellement agité, il y a en tout temps, une foule qui se tient aux écoutes et saisit à la volée les nouvelles qui passent dans l'air, pour en causer et s'en distraire; cette population, toujours prête à se mettre à sa fenêtre ou sur sa porte, s'occupe souvent de la première bagatelle venue, d'une tuile qui se détache du toit d'une maison, ou d'un oiseau échappé de sa cage. Comment ne s'occuperait-elle pas de la visite problématique d'une reine étrangère? D'ailleurs, la reine Victoria est jeune, à coup sûr, et aimable, dit-on; c'est un hameçon suffisant pour amorcer cette bonne ville de Paris, qui n'aurait pas manqué de lorgner S. M. britannique avec une attention particulière, afin de savoir à quoi s'en tenir sur son compte.

Je ne prétends donc pas que l'arrivée à Paris de la reine d'Angleterre n'eût pas produit un certain effet, comme on doit s'y attendre de tout spectacle singulier et rare; ce que je veux dire, c'est que Paris ne s'est que médiocrement inquiété de cette arrivée, et que, ne la désirant pas, il n'a jamais eu l'air un seul instant d'y croire; la grande scène du Tréport ne lui faisait nulle envie : il en parlait comme d'une pièce dramatique toute locale et représentée sur un théâtre particulier; quant à prendre, à son tour, sa part de la représentation, encore un coup, c'était le moindre de ses soucis.

Quoi donc! est-ce que Paris aurait perdu la tradition de son antique galanterie et de son hospitalité si renommée? est-ce manque de chevalerie? est-ce rancune?

Pour la galanterie et pour l'hospitalité, je crois, quoi qu'on en dise, que le Paris d'aujourd'hui vaut bien le Paris d'autrefois; ce sont toujours les mêmes mœurs confiantes, affables et faciles; Paris offre volontiers la main à qui vient le visiter; il n'y a pas de ville qui sourie de plus loin à un étranger, et se livre à lui avec plus d'abandon. Ce n'est certes pas Londres qui lui disputera le prix de l'aménité et de la bienveillance. La reine Victoria aurait donc pu se rendre à Paris à coup sûr; comme femme et comme jeune femme, elle n'y eût rencontré qu'égards et que politesse; Paris, que l'Opéra-Comique a surnommé le *paradis des femmes*, ne se serait pas changé en enfer tout exprès pour notre royale voisine; et même il aurait loué de grand cœur ses *belles dents blanches* et jusqu'à sa *robe puce*, son *chapeau de paille*, ses *rubans jaunes* et sa *plume d'autruche*.

Mais être poli ou empressé, ce sont deux affaires différentes, et certainement Paris n'eût pas poussé les choses jusqu'à l'empressement. Or, pour une jolie femme et pour une reine qui vient à travers la mer vous rendre visite, la froide politesse est-elle une indemnité de voyage suffisante et suffisamment agréable?

Paris a donc de la rancune? — Non vraiment, dans la triste acception du mot; mais Paris a de la mémoire; on l'a souvent traité de ville légère et oublieuse; à la surface, soit! mais dans le fond, Paris est plus sérieux qu'on ne le dit, et se souvient longtemps. Pendant quinze ans, ne semblait-il pas avoir oublié la Restauration? Au 27 juillet 1830, on a vu si la mémoire lui était revenue! d'autres ressentiments, qui datent de la même époque, vivent toujours dans son souvenir, et le présent n'a pas contribué à effacer le passé; il vaut donc mieux que la reine d'Angleterre n'ait pas prolongé son voyage jusqu'à cette ville de mémoire tenace.

Là-bas, où elle est descendue, sur le rivage de la mer, le terrain est neutre en quelque sorte : ce n'est, pour ainsi dire, ni la France ni l'Angleterre; mais ne vous semble-t-il pas que si une reine anglaise, même pour quelques jours de courtoisie et de fête, se fût avancée au cœur du pays et dans la capitale, la terre de France eût éprouvé un douloureux saisissement?

Ah! je vois; vous êtes de ces gens à passions aveugles et inflexibles qui veulent que les peuples se regardent toujours d'un œil plein de soupçons et de haine. Ne devinez-vous donc pas que ces entrevues royales rapprochent les gouvernements, adoucissent les ressentiments de nation à nation, et travaillent à l'harmonie générale? Je n'en crois pas un mot :

Le flot les apporta, et le flot les remporte !

Quant à l'amitié des peuples, il est sans doute de leur intérêt de s'entendre le mieux possible, mais de ne pas trop s'aimer. L'amitié extrême est comme l'amour excessif : elle se donne tout entière, sans garantie et sans sûreté, et dans ces passions à deux, il y en a presque toujours un qui perd sa volonté, tandis que l'autre la garde, et celui-là finit par être la dupe de l'autre. Il est bon aussi que les peuples se souviennent.

Paris n'aura fait ainsi aucune avance à la reine d'Angleterre. Quant aux frais de sa solennelle réception, il y a contribué pour une portion bien petite; tandis que le vieux château des Guises étalait un grand luxe d'hospitalité, Paris, la ville souveraine, la capitale du monde civilisé, comme on l'appelle, se contentait d'envoyer à la reine Victoria, pour sa contribution de galanterie, l'Opéra-Comique et le théâtre du Vaudeville, mademoiselle Darcier et M. Moreau-Sainti, d'une part, de l'autre, madame Doche et M. Arnal. Il est difficile de faire moins d'étalage.

Je dois dire que si Paris n'a rien offert de plus, ce n'est pas la faute de messieurs les directeurs et de messieurs les comédiens; tous se sont proposés pour chanter, danser ou déclamer en l'honneur de Sa Majesté Britannique.

Le Théâtre-Français appuyait sa demande sur son vieux blason et son vieux titre de comédien ordinaire du roi; l'Académie royale de Musique parlait de sa couronne lyrique, et semblait vouloir faire des roulades de puissance à puissance; M. Delestre-Poirson s'écriait : « Prenez mon Gymnase! » M. Ancelot : « Mon Vaudeville, je vous en supplie! » tandis que M. Crosnier mettait son Opéra-Comique aux pieds de l'Angleterre; M. Crosnier et M. Ancelot l'ont emporté. Le Théâtre-Français, l'Académie royale de Musique, quittant la partie d'assez mauvaise humeur, se plaignent de leur grandeur méconnue; quant au Gymnase et à M. Poirson, ils déclarent vouloir en référer à madame la duchesse de Berri.

M. Crosnier a soutenu sa bonne fortune avec modestie; le jour où l'Opéra-Comique s'est transporté au château d'Eu, une affiche, placardée sur les grands murs de Paris, disait tout bonnement aux passants : « Théâtre de l'Opéra-Comique : aujourd'hui, relâche. »

M. Ancelot, ancien lecteur de Charles X, n'a pas su contenir sa joie et la garder à huis clos; il a fallu qu'il l'étalât au dehors et la fît déborder. On a pu lire pendant deux jours, sur l'affiche du Vaudeville, ces mots en lettres colossales : « Relâche, pour le service du roi. » Cette formule, *pour le service du roi*, n'est d'ordinaire employée que pour les ambassadeurs en mission et pour les officiers qui risquent de se faire tuer à la tête d'un régiment ou d'une armée. M. Ancelot, avec le tact et la convenance qui le caractérisent, en a fait emploi à propos d'Arnal et des *Cabinets particuliers*; c'est une déviation un peu forte de l'usage consacré, qui a d'abord surpris tout le monde; mais on s'est rappelé bien vite que M. Ancelot était fourré dans cette affaire-là, et aussitôt la surprise a cessé : on connaît M. Ancelot; on sait depuis longtemps, qu'il est naturellement porté à entrer en service.

Il s'est passé une singulière aventure au Tréport, le lendemain du débarquement de la reine : la foule avait disparu dès la veille avec le cortége royal; il ne restait plus que de simples mortels, venus là depuis quelques jours pour prendre des bains de mer, et parmi eux des jeunes femmes revêtues de la blouse de toile grise, que les garçons baigneurs plongeaient dans le flot mugissant. Les navires qui avaient accompagné S. M. Victoria se voyaient, du rivage, immobiles et à l'ancre; quelques matelots seulement étaient à terre. Un d'eux, apercevant cette foule charmante qui s'abandonnait au flot, et séduit sans doute par l'exemple, s'arrêta tout à coup, jeta bas son chapeau, puis sa veste, puis ses vêtements un à un, jusqu'au plus intime, si bien qu'en un clin d'œil il se montra dans un costume qui n'aurait causé aucune sensation aux îles Marquises ou chez les Hottentots, mais qui parut, au Tréport, d'une mode un peu hasardée. Des *holà!* partirent de tous côtés, et les naïades scandalisées se plongèrent de plus belle dans le sein d'Amphitrite. A ce bruit, un gendarme chargé de veiller au vestiaire s'avança vers le délinquant. Je ne dirai pas précisément qu'il le saisit par le collet, il n'y avait pas prise; mais il l'apostropha en ces termes :

LE GENDARME. — Que faites-vous-là, monsieur?

LE MATELOT. — Moâ vôloir promener moâ.

LE GENDARME. — Dans ce costume?

LE MATELOT. — Moâ vôloir baigner moâ.

LE GENDARME. — A la bonne heure! mais on ne se baigne pas ainsi. C'est un peu trop négligé, mon vieux!

LE MATELOT. — Moâ vôloir baigner.

LE GENDARME. — M. le maire le défend.

LE MATELOT. — Moâ vôloir baigner.

LE GENDARME. — Vous voyez bien que vous faites honte à ces pauvres petits anges.

LE MATELOT. — Moâ vôloir baigner.

LE GENDARME. — Allons! vous allez me suivre.

LE MATELOT. — Moâ vôloir...

LE GENDARME. — Finirez-vous?

LE MATELOT, *se débattant.* — Goddam! Moâ pas Français, no French!

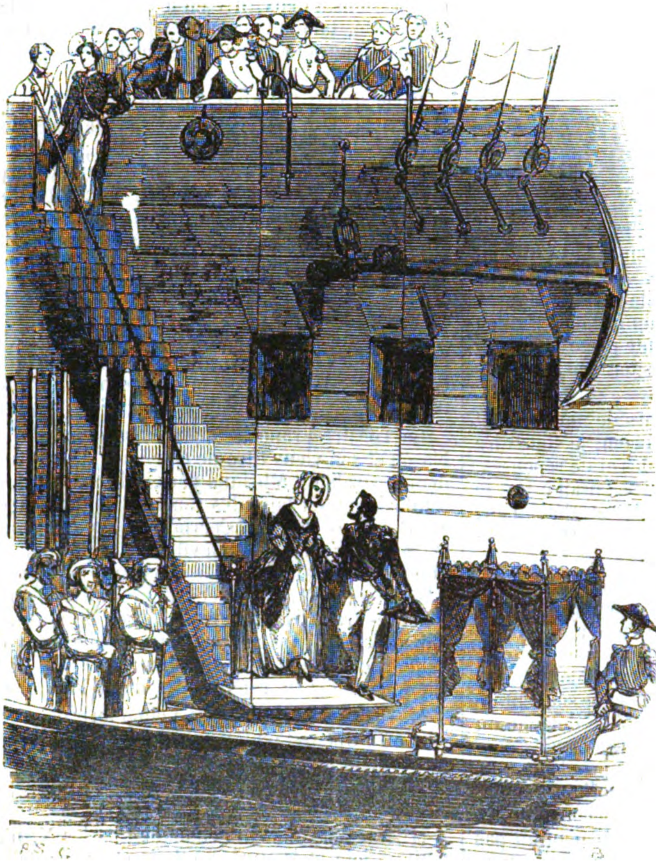
LE GENDARME. — Vous n'êtes pas Français, ça se devine; mais vous êtes encore moins vêtu, ça se voit. Et zeste! plus

vite que ça. Qu'on se mette en tenue, mon bonhomme, ou sinon...

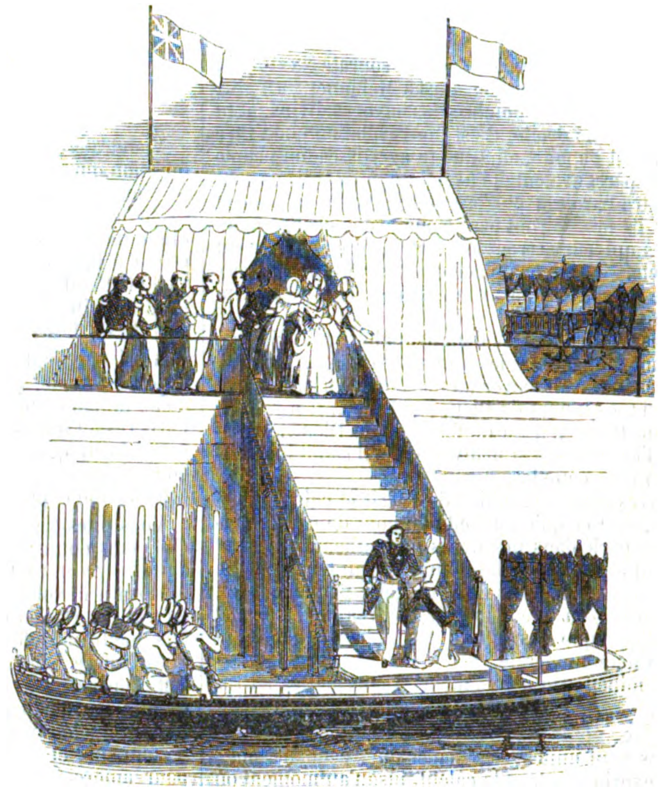
— By God! s'écria le matelot, moâ plus jamais venir en France pour baigner moâ, never, never!

Et il reprit sa veste et le reste en jurant, et le gendarme de sourire d'un air vainqueur, et naïades de revenir sur l'eau.

— Il existe depuis quelque temps une bande de malfaiteurs dont l'autorité suit les traces avec vigilance; déjà plusieurs affiliés sont tombés entre les mains des sergents de ville et des hommes de police. Ces misérables sont désignés sous le nom d'*endormeurs*: c'est ainsi, à ce qu'il paraît, qu'ils s'appellent eux-mêmes; ils exercent principalement leur industrie scélérate hors barrière, sur les boulevards extérieurs, dans les chemins de ronde ou dans les quartiers les plus déserts; l'heure qui leur convient est l'heure préférée des larrons, la nuit! Dès que les ténèbres enveloppent la ville, nos bandits se mettent à l'œuvre; pareils à des bêtes féroces alléchées par l'odeur d'une proie, ils rôdent çà et là; un pauvre ouvrier revenant du travail vient-il à passer, ou quelque soldat attardé, ils l'accostent, lui parlent avec douceur, et de propos en propos, de tendresses en tendresses, lui proposent de sceller leur nouvelle fraternité dans le premier bouchon venu. Notre crédule se laisse faire; on entre dans quelque horrible bouge isolé; puis arrivent les bouteilles et les verres; au moment où les fumées du vin commencent à troubler le cerveau du convive, l'endormeur lui glisse dans son



(La reine d'Angleterre, conduite par Louis-Philippe, entre dans le canot du brick Marie-Amélie.)



(Arrivée de la reine Vittoria au débarcadère.)

verre une poudre narcotique qui le plonge en quelques minutes dans un sommeil profond. Quand il s'éveille, il se trouve dépouillé des pieds à la tête; on lui a volé son petit pécule, son chapeau, son habit et sa montre d'argent. Puis, cours après, mon pauvre diable!



(Matelot du yacht *Victoria and Albert*.)

La police n'est, heureusement, pas aussi facile à endormir. Nous verrons bientôt une partie de ces endormeurs devant la justice, aux prises avec M. le procureur du roi.

Du reste, il ne faut pas s'y tromper: la race des endormeurs est excessivement étendue; ils ne ressemblent pas tous à ces endormeurs farouches dont nous venons de raconter les misérables exploits; beaucoup même sont de très-honnêtes gens; mais ils n'endorment pas moins. L'endormeur se glisse partout et se cache sous tous les visages et sous tous les habits: vous allez à la Chambre des Députés: un orateur monte à la tribune: vous comptez sur Barnave ou sur Mirabeau: c'est un endormeur. — Clésias vous invite à venir entendre la lecture de son poëme ou de sa tragédie; quelque grand poëte sans doute, pensez-vous chemin faisant. — Quel endormeur! dites-vous au retour.

Et tenez, dans ce procès qui va s'engager devant la Cour d'assises, Dieu sait comme les endormeurs vont être traités par le procureur du roi et par M. le président, qui ne sont peut-être eux-mêmes que des endormeurs en toge et en bonnet carré!

— Il y a beaucoup de galettes ici-bas et de faiseurs de galettes, — je ne compte pas le Salon annuel; — mais il n'y a vraiment qu'une galette au monde, c'est la galette du Gymnase. Sur le boulevard Bonne-Nouvelle, à l'angle du théâtre pour lequel M. Scribe a pétri tant de petits gateaux délicats, croustillants et parfumés, s'élève cette fabrique de galettes d'une réputation européenne. Qui n'a pas goûté de la galette du Gymnase, n'a pas vécu; c'est à s'en manger les doigts. Toute galette pâlit à côté de celle-là: supposez une galette cent fois meilleure, les gourmets la déclareront détestable: la vogue y est, cela suffit; la vogue est comme l'amour, elle fait trouver excellentes les plus plates galettes.

On a souvent dit qu'on avait vu des rois épouser des bergères; je n'en ai pas la preuve, mais je suis bien tenté de croire que des rois ont tâté de la galette du Gymnase: j'ai vu, de mes propres yeux vu, un prince héréditaire d'Allemagne qui en achetait un soir pour ses deux sous: M. le duc de Brunswick!

Il y a des gens qui viennent de la barrière de l'Etoile et de la barrière du Trône pour en manger; que de fois le gamin de Paris, la grisette, le clerc d'huissier, la marchande de modes, le commis marchand, se sont détournés de leur route pour arriver à cette adorable galette par un long circuit.

Voyez où deux sous de galette peuvent vous mener! L'inventeur de cette merveilleuse galette est devenu un riche propriétaire: il possède trois ou quatre maisons à Paris et un château en Normandie; il est électeur, éligible, et quelque arrondissement de bonne pâte en fera tôt ou tard son représentant.

Cette richesse commence à éclater sur le boulevard Bonne-Nouvelle même. Tout à côté de l'humble échoppe où il a fait fortune en débitant sa denrée sou à sou, notre homme vient d'ouvrir une élégante boutique de pâtisserie. Que dis-je, une boutique? c'est un vrai boudoir éclatant de lumière, mignon, coquet, paré; on le regarde, on s'extasie, mais personne n'y entre; la pâtisserie y sèche sur place. Heureusement que le marchand de galette, plus avisé que tant de parvenus et d'enrichis, n'a pas tué sa poule aux œufs d'or; son échoppe à galette est toujours là, et tout le monde y court. Que ceci vous serve de leçon, ô pâtissiers!

— La famille Félix est une mine à tirades: elle a produit mademoiselle Rachel, et, après un tel trésor, on aurait pu la croire épuisée; mais point du tout; on y découvre tous les jours, à ce qu'il paraît, quelques filous inattendus qui promettent d'autres richesses. Ici, mademoiselle Sarah, sœur puînée; là, mademoiselle Rébecca, sœur cadette; plus loin, M. Raphaël, frère imberbe, sans compter les Eliacin, les Joas et les Jéroboam qui sont peut-être encore au berceau.



(Lord Aberdeen.)

Mademoiselle Sarah annonce une cantatrice; M. Raphaël sera un don Rodrigue, et mademoiselle Rébecca une Chimène. Laissez pousser toute cette Judée, et dans deux ou trois ans, mademoiselle Rachel, assemblant sa tribu, lui don-

nera le Théâtre-Français pour empire, et pour arche sainte le trou du souffleur.

— Nous avons fait dernièrement au *Don Pasquale* de Donizetti un cadeau que nous sommes très-heureux de lui reprendre; le bruit que ce charmant ouvrage avait été froidement accueilli à Vienne, nous était arrivé je ne sais de quel coin de l'horizon, et nous avions annoncé le fait ingénument. Entre nous, loin d'en vouloir à *Don Pasquale*, c'était aux Allemands de Vienne, qui n'avaient pas eu le goût de l'applaudir, que nous en voulions; nouvelle erreur! Vienne ne méritait pas cette rancune; Vienne s'était conduite pour *Don Pasquale* en ville musicale qu'elle est, et *Don Pasquale* l'avait ravie; peut-être même, à l'heure où je vous parle, bat-elle encore des mains en l'honneur de ce spirituel ouvrage.

La France, il est vrai, avait donné le signal l'hiver dernier; et, depuis, *Don Pasquale* a fait son tour de France escorté de bravos.

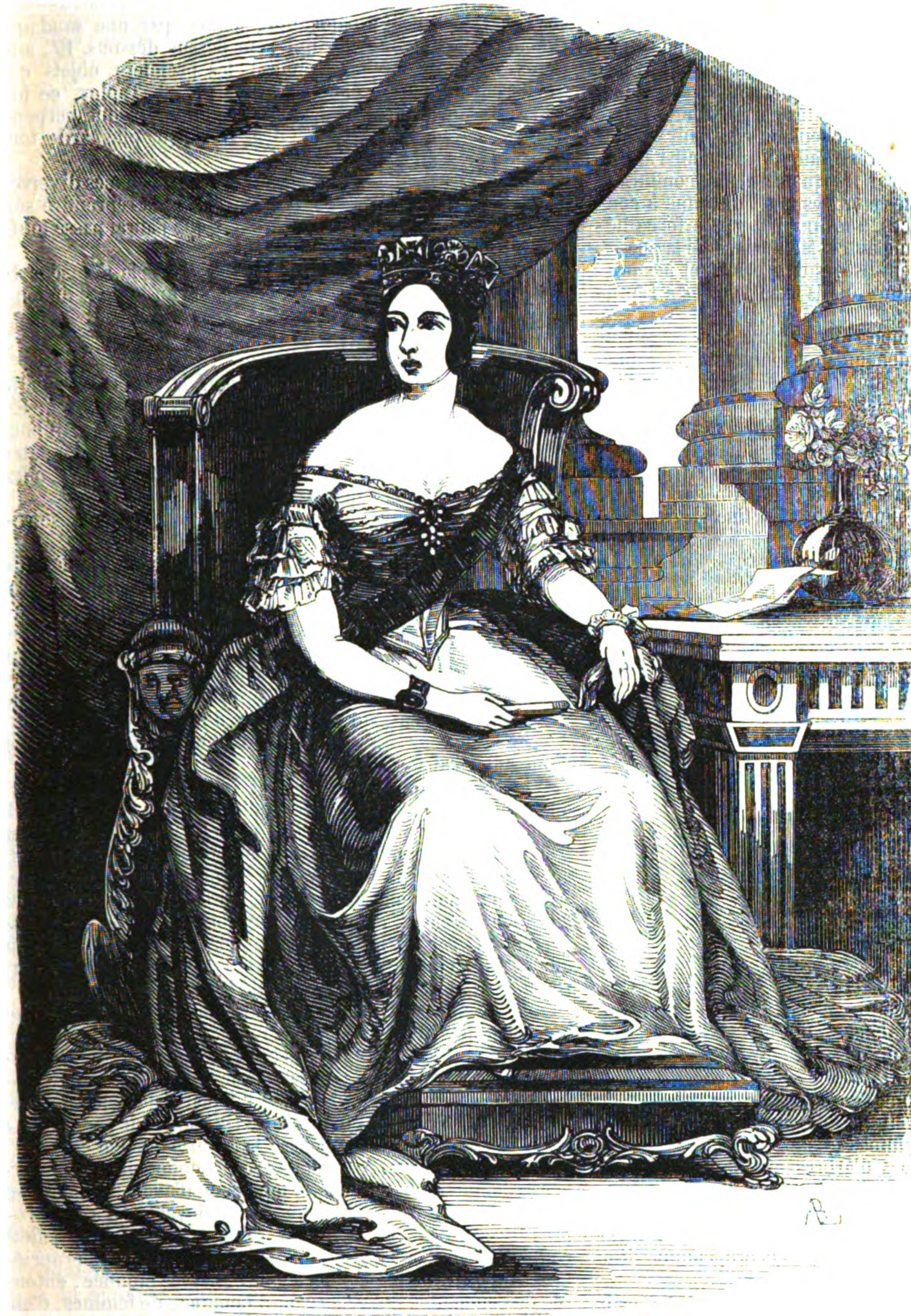
Bon augure pour le *Don Sébastien* que l'Opéra nous prépare à grands frais, et pour la *Maria di Rohan* qui charmera bientôt les dilettanti de notre Théâtre-Italien. Pour le coup, Vienne a eu la primeur du succès; Vienne, en saluant dernièrement *Maria* avec enthousiasme, a regagné l'avance que nous avions prise pour *Don Pasquale*: Paris et Vienne sont maintenant manche à manche. Voyons! à qui gagnera la belle!

— Revenons cependant à la reine Victoria: puisque Paris ne saurait en parler *de visu*, c'est-à-dire après l'avoir vue de sa propre personne, il faut bien que quelqu'un y supplée et fournisse au moins l'image, si l'original fait défaut. Ce quelqu'un-là, qui se charge aussi de procurer aux amateurs le profil des Majestés absentes, ce complaisant daguerréotype sera *l'Illustration*. Et ce n'est pas une vaine promesse que je fais : aussitôt promis, aussitôt exécuté. Voici, en effet, le portrait de Sa gracieuse Majesté britannique, que *l'Illustration* a l'honneur de te présenter, chéri lecteur. Examine, prends-en tout à ton aise, et tu seras presque aussi avancé que si tu avais entrepris le voyage d'Eu et bivouaqué au Tréport.

Le mot roi ou reine est un mot qui séduit les imaginations. Qui dit roi, pour beaucoup d'honnêtes gens, parle d'un être surnaturel, doué de la fierté de Mars, de la force d'Hercule, et du sourcil de Jupiter; une reine, de son côté, n'est pas reine à moins d'avoir le profil de Junon et la stature de mademoiselle Georges. Les rois et les reines de théâtre en sont cause.

Mais, en réalité, rois et reines se rapprochent singulièrement des simples mortels, et ils ont raison. On peut s'en convaincre de jour en jour davantage, maintenant qu'on les touche de si près.

La reine Victoria en donne une nouvelle preuve. Voyez ses traits! Malgré la triple couronne qui ceint son front, est-ce une Junon terrible? Non pas, vraiment, mais une aimable personne au visage enjoué et doux, ce qu'on appellerait



(La reine Victoria.)



(Le prince Albert.)

ici une agréable petite femme. A quoi bon autre chose?

A côté de Victoria nous vous offrons le prince Albert; la fonction du prince consistant spécialement à être le mari de la reine, Dieu nous garde de les séparer! — Le prince appartient à l'espèce des beaux hommes: il est grand, élancé, résolu, et possède toutes les qualités de son emploi. Le prince Albert sort de la famille des Saxe-Cobourg, qui peuple, depuis quelque temps, la plupart des trônes de l'Europe.

Après la reine et le mari de la reine, quoi de plus juste et de plus nécessaire que de montrer le ministre? Or, entre toutes les excellences qui composent le conseil de S. M. la reine des trois royaumes unis, lord Aberdeen était naturellement désigné par ses fonctions pour l'accompagner au château d'Eu; pour un voyage à l'étranger, rien ne vaut, ce me semble, un ministre des affaires étrangères.

Ce n'est pas la première fois que lord Aberdeen tient le portefeuille des relations extérieures, comme on disait du temps de Napoléon; il a eu deux fois cet honneur. En outre, milord a été ministre des colonies, sous la présidence de Wellington.

Sa noblesse n'est pas des plus anciennes : il n'est que le quatrième comte de sa race; quant à ses titres, lord Aberdeen en a plus d'un: conseiller privé, membre de la Société Royale, président de la Société des Antiquaires, chevalier du Chardon, etc., etc.

Il ne hait pas le mariage, puisqu'il a été marié deux fois; la première fois avec la fille du marquis d'Abercon, la seconde fois avec la fille de l'honorable J. Douglas.

Au physique, lord Aberdeen est de moyenne taille, sans grâce et peu recherché dans sa parure; on en ferait très-difficilement *un lion*. Son vêtement est toujours trop large et mal coupé; mais en revanche il est rarement neuf.

Bien que milord tienne habituellement ses mains croisées derrière le dos, il ne se donne pas pour Napoléon. A tout prendre, c'est un homme calme, prudent, patient, discret, laborieux, qui parle bas et se dandine sur ses talons; en France on dirait de lui : Cet homme-là entend les affaires.

Je finis en vous priant de jeter les yeux sur un simple matelot fait à l'image des matelots employés sur le yacht de la reine; peut-être est-ce le héros de l'aventure nautique que j'ai eu l'honneur de vous raconter là-haut; ici, du moins, notre homme est d'une tenue convenable, et le gendarme n'a point à intervenir.

Item deux petits dessins représentant : l'un le débarquement de la reine, l'autre son passage du yacht dans le navire français.

Mais ce n'est là, ô lecteur! mon ami, qu'une dragée pour te faire prendre patience : *l'Illustration* te réserve d'autres dessins pour la semaine prochaine. Au revoir!





Romanciers contemporains.

CHARLES DICKENS.



C'est en quelque sorte un devoir que de mettre en honneur le nom, que de répandre les œuvres d'un romancier dont les ouvrages laissent le lecteur plus sympathique, plus heureux, meilleur enfin à la dernière page qu'il ne l'était à l'ouverture du livre. C'est là le premier, le plus bel éloge dû à Charles Dickens. En quelque obscur séjour qu'il aperçoive un homme, quelque profondes que soient les rides qui le défigurent, il sait démêler en lui ce qui s'y trouve encore de l'empreinte divine, pour le faire éclater à nos yeux. Des grâces vraiment naïves et ignorées se décèlent à son regard observateur sous l'enveloppe de la laideur même; le battement de cœur du Samaritain vibre dans sa poitrine, et c'est pourquoi il nous intéresse à chaque passant, et partout nous fait voir et aimer notre prochain, notre frère.

Dickens n'est pas au nombre de ces flatteurs que l'aurore de la souveraineté du peuple a fait si rapidement éclore, et qui, traitant les masses comme les courtisans du temps jadis traitaient les monarques, louent la foule, afin de l'égarer, et, s'ils n'en peuvent tirer pied ou aile, cherchent du moins à s'en faire une échelle. Ami sincère et compatissant du pauvre et du délaissé, il plaint ses vices, stimule ses vertus, qu'il admire et qu'il peint avec une tendre complaisance. Son œil attendri plonge dans tous les réceptacles de la misère, et les haillons ne lui sauraient cacher la noblesse native, l'énergie, la pureté, le dévouement, la charité, qui, tels que des métaux précieux, d'inestimables pierreries, restent souvent enfouis dans l'ombre. C'est plaisir de le voir fouiller la mine, enlever le diamant et l'enchâsser dans son style à facettes brillantes, qui réfléchissent tant de nuances, qui concentrent et renvoient tant d'errantes lueurs. Dickens tient une haute place dans cette élite de hardis prosateurs qui ont su découvrir la poésie domestique assise au coin du foyer obscur, comme la Cendrillon du conte; mais il n'emprunte point les baguettes des fées pour la revêtir d'habits magnifiques et la douer d'un éclat étranger; il la drape dans sa souquenille de tous les jours, et vous rend amoureux de sa grâce modeste, de son charme ingénu.

Jamais palais somptueux ne me pourrait plaire autant que les humbles demeures que Dickens nous fait voir à l'aide de son bienveillant microscope. Il me souvient, entre autres, de la pauvre maison d'une blanchisseuse; demeure qui n'avait pour parure que l'ordre, le travail, la bonne humeur, et qu'il fait apparaître toute rayonnante de l'amour et du dévouement quotidien d'une mère, tout échauffée de la tendresse d'un fils, parée des grâces de l'enfance, résonnante de ses rires joyeux, et égayée encore par les gentillesses bouffonnes et les grimaces boudeuses du bambin, qui berce un frère nouveau-né. Il me semble, en vérité, voir dans Dickens un Homère du foyer domestique, guidé par Wordsworth et Crabbe, dans les cabanes éparses, au chevet du pauvre, et jusque dans l'asile, poétique encore, de l'idiot et du fou.

Les premiers essais de Dickens furent des scènes détachées lancées dans un journal mensuel. Elles annonçaient un esprit satirique et mordant, habile à saisir le ridicule, sollicitant le rire par des traits moqueurs fortement accentués; mais le cœur sympathique et tendre du romancier se fit jour bientôt dans les créations badines de sa verve moqueuse. Voyez, entre autres, Pickwick. D'abord Dickens s'amuse, impitoyable railleur, de la solennelle vanité du personnage, de ses prétentions de touriste, de ses tablettes, de ses futiles observations, de la niaiserie de ses amis; mais à mesure que ce type de l'importance puérile du bourgeois *clubiste* de Londres acquiert sous sa plume de l'individualité, à mesure qu'il vit avec lui, il se prend à l'aimer. A force de travailler sa statue, l'ancien statuaire la pénétra de son âme, et, voyant palpiter la vie, il aima. Il en est de même de Dickens: il découvre les qualités de Pickwick. Cette vanité ne couvre-t-elle pas de la bonhomie et du cœur? Cet entêtement n'est-il pas fondé sur la droiture? Cette puérilité même n'a-t-elle pas son charme enfantin? Car, si le vieillard se rapproche de l'enfance par la faiblesse, il emprunte parfois quelques-unes de ses touchantes grâces. Dickens le sait, il le sent, et voilà que les scènes détachées deviennent une histoire, et joignent au plaisant de la caricature l'intérêt de la vie du roman.

A mes yeux, ce mouvement, ce procédé du talent de Dickens se retrouve plus ou moins dans tout ce qu'il a fait. C'est constamment son cœur qui s'empare de ce qu'avaient préparé son esprit et son imagination. De là naît sans doute cette alternative de rires et de pleurs qui tient l'âme de son lecteur en balance. Et tandis qu'on éprouve un vif plaisir à le lire, rien ne vous pousse à chercher avec anxiété un dénouement, une catastrophe. Ses ouvrages (est-ce un défaut?) n'ont pas les conditions exigées par l'ancienne poétique, qui veut que tout tende à un même but, et que toutes les parties d'une œuvre se coordonnent pour y arriver. Dickens ne construit pas une pyramide dont toutes les pierres, faites l'une pour l'autre, ont leur place marquée, et, par les quatre côtés, conduisent au faîte. Il sculpte des statues animées que l'œil aime à considérer sous toutes leurs faces, sans qu'une partie force nécessairement à en désirer une autre. Mais pourquoi la poésie, la littérature, l'art, n'auraient-ils pas des formes et des procédés aussi variés que la nature qu'ils sont appelés à reproduire?

Il nous serait, du reste, impossible de reprocher à l'auteur anglais une disposition de talent qui nous permet d'isoler quelques parties de son dernier ouvrage sans en diminuer l'intérêt. Quoi qu'en puissent dire les critiques, le meilleur moyen de connaître un auteur, c'est de le lire. Nous suivrons donc l'orgueilleux et égoïste Martin et le bienveillant Mark dans leur voyage au Nouveau-Monde, curieux de voir avec Dickens les mœurs d'une terre nouvelle, et l'Amérique jugée par un Anglais doué d'une si perçante et si fine observation.

TRAVERSÉE

DE MARTIN ET DE SON SERVITEUR MARK TAPLEY,

SUR LE VAISSEAU DE TRANSPORT LE SCREW.

La nuit était lugubre, obscure; c'était l'heure où chacun s'enfonce plus profondément dans son lit, où le cercle attardé se resserre autour du foyer, où, plus froide même que la charité, la misère grelotte au coin des rues; les cloches vibraient encore du redoutable son d'une heure que venaient de frapper leurs battants; la terre, revêtue d'un linceul noir, portait le deuil du jour écoulé, et, plumes gigantesques de la pompe funèbre, de sombres groupes d'arbres agitaient tristement leurs cimes. Tout était repos, silence. Seuls, les nuages traversaient l'air devant la lune voilée, et le vent, rampant à leur suite, s'arrêtait pour écouter, repartait avec un léger bruit, s'arrêtait de nouveau et repartait encore, comme l'Indien qui poursuit une piste.

Vents, nuages, où fuyez-vous si vite? Semblables aux esprits du mal, les éléments volent-ils à quelque effrayant rendez-vous? Dans quelles régions sauvages tiennent-ils conseil? En quels lieux se livrent-ils à leurs terribles jeux?

Ici, affranchis de cette prison qu'on appelle terre, ils se ruent sur l'espace immense des eaux. C'est là qu'ils rugissent, crient, hurlent, tempêtent toute la longue nuit. Là, les cavernes qui bordent les flancs de cette île lointaine, si paisiblement endormie au sein des flots écumeux, lancent leurs voix retentissantes, au-devant desquelles accourent, du fond de déserts inconnus, les souffles dévastateurs. Là, dans l'emportement d'une licence effrénée, ils s'ébattent, luttent, guerroient, jusqu'à ce que la mer, émue à leur appel, bondisse plus furieuse qu'eux tous, et que l'air et l'eau se confondent en une tourbillonnante rage.

En avant! en avant! sur l'espace sans bornes où roulent les pesantes vagues. Là sont des monts, là des vallées; mais non, l'un devient l'autre, et bientôt tout n'est plus qu'un bouillonnant amas d'ondes fugitives. Chasse et fuite, et retour emporté de la vague sur la vague, lutte sauvage, terminée par de rejaillissantes écumes qui blanchissent la noire nuit. Formes, places, couleurs, tout incessamment varie: rien de stable, éternel combat. En avant! en avant!... Les flots roulent obscurcissant la nuit, les vents hurlent avec plus de furie, et les voix de l'abîme s'élèvent plus terribles, quand ce cri sauvage: « Un vaisseau! » vient dominer la tempête.

La nef s'avance, rapide; ses hauts mâts ont vibré, ses flancs tressaillent à l'unisson. Elle s'avance, tantôt montée sur les flots recourbés, tantôt plongeant dans les profondeurs de la mer, comme pour se soustraire un instant à sa rage, et chaque mugissement des eaux, chaque sifflement des vents, d'une voix plus tonnante encore, a crié: « un vaisseau! »

Il marche; il lutte. Pour voir sa course audacieuse, les vagues dressent l'une par-dessus l'autre leurs têtes blanchissantes. Aussi loin que l'œil du matelot perce l'ombre, il les voit accourir, se ruant, se poussant l'une l'autre dans leur formidable curiosité. Elles se dressent, mugissent, retombent, et la nef avance toujours. La nuit a contemplé ces houles grossissantes, l'aurore les retrouve assiégeant le vaisseau. N'importe, il marche encore, il marche toujours. En avant! il chevauche avec ses douteuses lueurs, avec la cargaison de passagers endormis dans ses flancs. Ils dorment comme s'ils n'avaient rien à craindre des éléments acharnés à leur perte, comme si l'abîme, tombe sans fond de tant de braves marins, ne se pouvait rouvrir!

Au nombre de ces voyageurs endormis se trouvaient Martin et son humble serviteur, Mark Tapley. Bercés, par ce roulis inaccoutumé, dans un sommeil léthargique, ils demeuraient tous deux aussi insensibles à l'atmosphère fétide du dedans qu'au fracas assourdissant du dehors. Il faisait grand jour quand Mark s'éveilla enfin, rêvant à demi qu'il s'était assoupi la veille dans un lit à baldaquin, lequel, par une soudaine culbute, s'était retourné la nuit sens dessus dessous. Et, admirez l'infaillibilité des songes! les premiers objets qui frappèrent les yeux à demi ouverts de Mark Tapley, ce furent ses propres talons qui, d'une élévation presque perpendiculaire, le toisaient, comme il le remarqua plus tard, tout à fait de haut en bas.

« Bon! dit Mark, lorsque, luttant avec des chances diverses contre le tangage du vaisseau, il fut parvenu à reprendre son aplomb; c'est pourtant la première fois que j'aurai passé toute la sainte nuit debout sur ma tête!

— Vous n'aviez qu'à ne pas vous coucher la tête sous le vent, en regard des *amures* (1), grommela un homme du fond de sa cabane (2).

— En regard de quoi? » demanda Mark.

L'homme répéta son observation.

« Soit, je m'en garderai bien, quand je saurai sur quelle partie de la carte se trouvent ces contrées, reprit Mark. En attendant, vous ne risquez rien d'accepter aussi mon petit bout d'avis, et, si vous voulez m'en croire, ni vous, ni aucun autre ami des miens, jouissant d'une tête sur ses deux épaules, n'ira s'exposer désormais à dormir dans un vaisseau. »

L'homme approuva avec un sourd grognement, et se retourna en ramenant la couverture sur sa tête.

« Car, poursuit à demi-voix Mark Tapley en manière de monologue, de toutes les choses stupides, la plus absurde, à mon gré, c'est la mer. Jamais elle ne sait que faire et que devenir; comme elle n'a pas d'emploi qui vaille, elle passe son temps à se tourmenter en vraie furieuse; elle ne sait pas plus se tenir tranquille que les ours du pôle, qui, dans une ménagerie, ne font que secouer leur crinière blanche de çi, de là; ce qui ne vient, voyez-vous, que d'une étrange stupidité!

— Est-ce vous, Mark? demanda une voix faible du fond d'une autre cabane.

— C'est du moins tout ce qui reste de moi, monsieur, après une quinzaine de cette rude besogne, répliqua Mark Tapley. Ajoutez que depuis que je suis à bord, je passe les trois quarts de mon temps la tête en bas, les jambes en haut, accroché, à la façon des mouches, à tout ce qui se rencontre. Avec cela, monsieur, que je ne fais presque plus rien entrer dans ma carcasse, et que tout en sort par toutes sortes de chemins. Certes, il ne reste pas assez du pauvre Mark pour que je puisse jurer de par lui! Mais, vous-même, monsieur, comment vous sentez-vous ce matin?

— Très-misérable, répondit Martin avec un gémissement humoriste. Ouf! la pitoyable vie!

— Oui-da! cela commence à compter, murmura Mark, appuyant sa main sur sa tête endolorie et regardant tout autour avec une bizarre grimace. Il y a plaisir ici à présent, et l'on peut au moins se savoir gré de s'y maintenir gaillard. La vertu est sa propre récompense; la joyeuse humeur idem. »

Mark avait raison. Assurément, quiconque pouvait conserver sa bonne humeur dans le logement d'avant du noble et rapide vaisseau le *Screw*, n'en était redevable qu'à ses propres ressources, et avait dû s'approvisionner de gaieté comme de vivres, sans la plus légère assistance des propriétaires du navire. Une cabine sombre, basse, étouffée, entourée de couchettes qui regorgent d'hommes, de femmes, d'enfants, en proie à tous les degrés de misère ou de maladie, n'est guère un lieu de joyeuse réunion. Mais lorsque la foule s'y entasse, comme il arrive dans l'avant du *Screw*, à chaque traversée de l'Ancien-Monde au Nouveau, lorsque, couchettes et matelas s'amoncellent sur le plancher, dans le plus complet oubli de tout bien-être, de toute propreté, de toute décence, le séjour d'un pareil antre n'est plus seulement un obstacle à toute gaieté, à toute aménité, c'est encore un encouragement à l'égoïsme et à la mauvaise humeur. Mark le sentait, tandis qu'assis sur son séant, il promenait ses regards autour de lui, et ses esprits s'exaltèrent à proportion.

Il y avait là des Anglais, des Irlandais, des Gallois, des Écossais, tous munis de leur petite provision de mauvais vivres et de méchants effets, la plupart avec toute une maisonnée d'enfants: il s'en trouvait là de tout âge, depuis le nourrisson à la mamelle jusqu'à la fille dégingandée presque aussi grande que sa mère; toutes les variétés de maux qu'engendrent la misère, la maladie, l'exil, les chagrins et une longue traversée par un gros temps, pullulaient dans

(1) *Amures*, cordages qui tendent la voile en la rattachant du côté d'où vient le vent.

(2) *Cabanes*, couchettes fixées l'une au-dessus de l'autre tout autour d'une cabine, et qui servent de lit aux matelots et aux passagers de seconde classe.

l'étroit espace. Et pourtant cette arche fétide renfermait moins de lamentations et de plaintes, et beaucoup plus d'assistance mutuelle et de bienveillance que nombre de salles de bal.

L'œil attendri de Mark parcourut la noire enceinte, et sa figure éclaircie rayonna. Ici, une bonne vieille grand'mère chantonnait sur l'enfant malade qu'elle dandinait et berçait entre des bras à peine moins décharnés que les membres rachitiques du jeune innocent. Là, une pauvre femme lavait les langes d'un tout petit nourrisson, tandis qu'elle en apaisait un autre échappé du lit étroit pour venir ramper autour d'elle sur le carreau, et qu'elle retenait en son giron un troisième marmot. Plus loin, c'étaient des vieillards gauchement occupés à remplir un millier de petits offices domestiques, dans lesquels ils eussent paru ridicules, si la tendresse et la bonté pouvaient l'être jamais. Ailleurs, des gaillards basanés, espèces de robustes géants, s'escrimaient à rendre d'affectueux et tendres services, tels qu'on aurait pu les espérer à peine des plus frêles, des plus délicates organisations. L'idiot même, assis tout le long du jour à marmotter dans son coin, éveillé à l'imitation par tout ce qui se passait autour de lui, s'essayait à faire claquer ses doigts pour amuser un petit pleureur.

« A mon tour, » dit Mark, hochant la tête, à une femme qui habillait ses trois enfants dans le voisinage. En parlant, il étendait gracieusement les deux coins de sa bouche d'une oreille à l'autre. « Allons! passez-moi vite une de mes jeunes pratiques.

— S'il vous plaisait songer à mon déjeuner, Mark, au lieu de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas? » dit Martin avec impatience.

« Juste! reprit Mark; *elle* va le faire. Voilà la vraie division du travail, monsieur : je débarbouille sa marmaille pendant qu'elle prépare notre thé. Jamais je n'ai su faire du thé potable, moi, et tout le monde sait laver le nez à un marmot. »

La femme, faible et malade, sentait, et à juste titre, toute la bonté de Mark, dont le large manteau l'enveloppait, elle et sa couvée, toutes les nuits, tandis qu'il se contentait pour lui-même d'une planche nue et d'une grossière couverture. Quant à Martin, qui se levait rarement et s'inquiétait peu de ce qui se passait autour de lui, poussé à bout par l'extravagante sympathie de son domestique, il exhala son humeur en un juron inarticulé.

« C'est cela même, » dit Mark continuant de brosser les cheveux de l'enfant qu'il avait sous la main avec tout le sang-froid d'un perruquier de profession.

« Comment? de quoi parlez-vous? demanda Martin.

— De ce que vous dites, monsieur, répliqua Mark. Assurément il y a de quoi jurer quand on y songe, et je sens tout juste comme vous, monsieur : c'est bien dur pour elle.

— Dur! quoi?

— Eh! oui, de faire ce voyage toute seule, avec ces petits embarras d'enfants que voilà. S'en aller si loin par des temps pareils et pour rejoindre son mari!... Allons donc, monsieur l'Éveillé, ajouta Mark Tapley s'adressant au second enfant dont il tenait la tête au-dessus d'une cuvette; si vous ne voulez pas que le savon vous fasse cuire les yeux à vous rendre fou, ayez la bonté de les fermer bien vite!

— Elle va rejoindre son mari? répéta Martin en bâillant; et où?

— C'est ce que j'ai peur qu'elle ne sache pas bien elle-même, répondit Mark en baissant la voix. Pourvu qu'elle ne le manque pas encore! car elle a envoyé sa dernière lettre par une occasion, et il ne paraît pas qu'auparavant ils fussent convenus de rien; de sorte que si, en débarquant, elle ne le voit pas, comme dans l'image du *Chansonnier des Dames, faisant flotter sur la rive son mouchoir, signal du bonheur*, elle est capable de tomber roide morte.

— Comment! De par tout ce qu'il y a de fous au monde! cette femme a-t-elle bien pu s'embarquer ainsi à tout hasard, comme une vraie oie sauvage? » s'écria Martin.

Mark Tapley jeta un coup d'œil à son maître, étendu tout de son long dans sa cabane, et reprit tranquillement :

« Ah! oui, au fait. Comment a-t-elle pu?... Je ne devine pas. Il y avait deux ans qu'il l'avait quittée; depuis lors, toujours seule et pauvre en son pays, elle ne rêvait qu'au moment où elle le rejoindrait. C'est étrange qu'elle se soit décidée à s'embarquer! — Bizarre tout à fait. Peut-être est-elle quelque peu timbrée. — Impossible de l'expliquer autrement. »

Martin s'était laissé trop affaisser par le mal de mer pour répliquer davantage, et même pour prêter la moindre attention au sentiment qui avait dicté ces paroles; et la femme, objet de leur conversation, apportant le thé, empêcha Mark de poursuivre. Le déjeuner fini, ce dernier ayant accommodé le lit de son maître, alla sur le pont laver le service de table, qui consistait en deux petites demi-pintes de fer-blanc et un pot à barbe de même métal.

Pour rendre justice à Mark Tapley, il souffrait du mal de mer au moins autant qu'homme, femme ou enfant à bord, et avait de plus une propension toute particulière à se heurter et à perdre l'équilibre à chaque embardée (1) du vaisseau; mais, résolu, selon son dicton ordinaire, à se montrer *fort* en dépit des circonstances, il était l'âme et la vie de la chambrée d'avant, et ne se gênait en nulle sorte pour s'interrompre au milieu de la conversation la plus enjouée, aller se trouver mal à son aise, et revenir reprendre un joyeux propos juste où il l'avait laissé, aussi alègre, aussi en train que si c'était le cours ordinaire des choses.

A mesure que Mark se faisait au mal de mer, on ne peut dire que sa gaieté et son bon naturel se montrassent avec plus d'avantage; la chose eût été difficile; mais l'activité de son service auprès des plus frêles individus de la troupe y gagnait prodigieusement. Marc Tapley, à toute heure, en tout temps, pour toute affaire et tout plaisir, était mis en réquisition. Un rayon de soleil venait-il à briller sur le ciel obscur, Mark dégringolait au plus vite dans la cabine, et reparaissait traînant, conduisant ou portant quelquefois une femme, une demi-douzaine d'enfants, parfois un homme, un lit, un matelas, un poêlon, un panier, n'importe, tout ce qui, animé ou inanimé, lui paraissait devoir se trouver bien du grand air. Si une heure ou deux de beau temps venait tenter, au milieu du jour, ceux qui, autrement, ne montaient que peu ou point sur le pont, et les décidait à grimper dans la chaloupe ou à s'établir sur les espars de rechange, afin de s'essayer à retrouver quelque appétit, Mark Tapley, au milieu du cercle, faisait circuler les tranches de bœuf salé, le biscuit, les petits verres de *grog*. C'était lui qui coupait par petits morceaux, avec son couteau de poche, la provende des marmots; lui qui régalait l'assemblée de nouvelles surannées, lues haut dans quelque vénérable gazette; ou bien encore, entouré d'un groupe choisi, il chantait à tue-tête une bonne vieille chanson. C'était Mark qui, pour ceux qui ne savaient pas écrire, traçait des commencements de lettres adressées aux chers amis laissés au pays; lui qui faisait assaut de quolibets et de bons mots avec les gens de l'équipage; lui qui, venant de risquer d'être enlevé par un coup de mer, ou sortant tout ruisselant d'une pluie d'écume salée, tendait à tous une main secourable, et toujours faisait une chose ou l'autre pour l'utilité commune. A la nuit, quand le feu du cuisinier brillait sur le pont, et que de pétillantes étincelles voltigeant à travers les agrès et les nuages de voiles, menaçaient le vaisseau du feu, au cas où l'air et l'eau n'eussent pas suffi à sa destruction, là encore on retrouvait Mark Tapley, habit bas, manches retroussées, plongé dans toutes sortes de travaux culinaires, composant les plus prodigieuses sauces, les plus fantastiques ragoûts, reconnu pour autorité légitime par tous, aidant chacun à faire ou à terminer quelque œuvre que personne n'eût rêvé d'entreprendre sans son aide universelle : bref, jamais on ne vit popularité semblable à celle que Mark avait su acquérir sur le noble et excellent voilier, *le Screw*. L'admiration générale finit même par monter à un point tel, qu'en son for intérieur le pauvre Mark commença à s'inquiéter et à douter qu'un homme pût, avec quelque raison, tirer vanité de se maintenir en belle et joviale humeur, avec de pareils encouragements.

« S'il en va ainsi jusqu'au bout, dit Mark Tapley, sa pensée le reportant vers une des plus heureuses situations de sa vie, je ne vois pas grande différence entre l'auberge du *Dragon* et la cabine du *Screw*. Jamais, à ce compte, je n'aurai le moindre mérite à conserver ma bonne humeur; c'est un sort, qu'il faille que tout me vienne constamment à souhait!

— Ah çà, Mark, demanda impatiemment Martin à son domestique, qui ruminait ainsi auprès de sa cabane, en avons-nous encore pour longtemps?

— Encore une semaine, et nous serons au port, à ce qu'on dit; le vaisseau marche aussi bien maintenant qu'un vaisseau peut marcher, ce qui n'est pas trop dire.

— Non, certes, et j'en réponds, soupira Martin avec amertume.

— Je vous assure que si vous alliez faire un tour là-haut, vous ne vous en trouveriez pas plus mal, monsieur, au contraire.

— Oui! aller passer en revue devant ces messieurs et dames qui se promènent sur le gaillard d'arrière, » reprit Martin, appuyant emphatiquement sur chaque mot; « pour qu'ils me voient mêlé à toute la tourbe de mendiants arrimée dans cet ignoble trou! oui, je m'en trouverais mieux, en vérité!

— Je ne puis connaître par moi-même la façon de sentir d'un homme comme il faut, reprit Mark humblement; mais pourtant, monsieur, il me semble qu'il n'y a pas de gentleman qui ne se trouvât beaucoup mieux à l'air frais là-haut qu'ici dedans; et quant aux messieurs et dames de l'arrière, ils n'en savent pas plus sur votre compte que vous n'en savez sur le leur, et s'en inquiètent à l'avenant. C'est là ce qui me semblerait.

— Et je vous dis, moi, qu'il vous semblerait et qu'il vous semble fort mal, répliqua Martin.

— Très-probable, monsieur, répondit Mark avec son inaltérable bonne humeur. C'est ce qui m'arrive souvent.

— Croyez-vous, s'il vous plaît, poursuivit Martin se soulevant appuyé sur son coude, croyez-vous que je trouve grand plaisir à demeurer couché ici?

— Il faudrait être archifou pour se le figurer, répondit Mark Tapley.

— A quoi donc en avez-vous alors? pourquoi m'aiguillonner, me persécuter sans cesse, afin que je me lève? demanda Martin. Je reste couché ici, parce que je ne veux pas courir risque d'être reconnu dans de meilleurs jours par quelqu'un de ces orgueilleux richards pour un misérable passager de seconde classe. Je reste couché ici, parce que je veux cacher ma position et moi-même, et ne pas arriver dans le Nouveau-Monde déjà flétri et stigmatisé du nom de pauvre. Si j'avais pu payer mon passage dans la première cabine, j'aurais levé la tête avec les autres; je ne le puis pas, je la cache. Commencez-vous à comprendre, maintenant?

— J'en suis désolé, monsieur, dit Mark; je n'imaginais pas que vous prissiez la chose si fort à cœur.

— Je le crois parbleu bien que vous ne l'imaginiez pas, reprit son maître. Qu'en sauriez-vous, si je ne vous le disais? Il ne vous en coûte rien, à vous, Mark. Aller, venir, mener joyeuse vie, vous est chose aussi naturelle qu'il l'est pour moi d'agir différemment. Vous ne présumez pas, sans doute, qu'il y ait à bord une créature vivante qui souffre ce que j'ai à souffrir, moi, dans ce vaisseau : dites un peu? » Et Martin, se soulevant droit sur son séant, attacha sur Mark Tapley un regard fixe et profond.

Le visage de Mark se contracta en toutes sortes de grimaces; il pencha sa tête de côté, absorbé en apparence dans l'insoluble problème. Ce fut son maître enfin qui le tira d'affaire en se rejetant sur le dos, reprenant son livre et disant :

« A quoi bon vous faire une question pareille, quand tout ce que je viens de dire prouve que vous n'êtes pas de taille à la comprendre? — Apprêtez-moi un verre d'eau et d'eau-de-vie, — très-faible et froid : — donnez aussi un biscuit, et dites à votre amie, qui est notre voisine de plus près que je ne voudrais, qu'elle ait à tenir ses enfants, si c'est possible, moins bruyants que la nuit dernière. Dépêchez, et vous serez un bon diable. »

Mark obéit avec la dernière promptitude; et tandis qu'il exécutait avec zèle les ordres de son maître, ses esprits abattus se ranimèrent. Plus d'une fois il murmura tout bas que décidément il y avait plus de mérite à conserver sa gaieté à bord du *Screw* qu'il ne l'avait supposé. Et, ce qui n'était pas une mince satisfaction, il était sûr de retrouver à terre la pierre de touche de sa bonne humeur pour ne plus s'en séparer partout où son destin l'allait conduire. Néanmoins, il ne jugea pas à propos d'expliquer à qui ou à quoi ces consolantes pensées faisaient allusion.

Maintenant l'agitation était devenue générale à bord; les prédictions sur le jour précis, l'heure même où l'on atteindrait New-York, circulaient parmi les passagers; la foule se portait sur le pont; un œil curieux était embusqué à chaque ouverture des flancs du navire, et la manie de faire des paquets le matin pour les défaire le soir gagnait comme une épidémie. Ceux qui avaient des missives à remettre, des amis à embrasser; ceux qui savaient où ils allaient et ce qu'ils comptaient faire, ne tarissaient pas sur leurs projets et sur leurs plans. Du reste, comme cette classe de passagers était de beaucoup la moins nombreuse, et que ceux qui n'avaient point de but fixe étaient en majorité, l'auditoire ne manquait point aux orateurs. Les voyageurs qui s'étaient mal portés durant toute la traversée commençaient à aller bien, et les bien portants allaient mieux.

Un Américain de la première chambrée, jusqu'alors enseveli dans ses fourrures et son chapeau ciré, apparut soudain coiffé d'un haut et brillant castor noir, et ne cessa plus d'inspecter la petite valise de cuir jaune qui contenait ses habits, son linge, ses brosses, son nécessaire, ses livres, ses breloques et autres bagatelles. On le vit aussi arpenter le pont, les mains profondément enfoncées dans ses poches, les narines dilatées, humant par avance l'air de la Liberté, « mortel aux tyrans, et que jamais esclave n'a respiré » (sauf dans des circonstances tout à fait insignifiantes). Un Anglais, véhémentement soupçonné de s'être enfui d'une banque, emportant avec lui mieux que la clef de la caisse, devenu éloquent sur le beau sujet des droits de l'homme, fredonnait perpétuellement *la Marseillaise*; bref, une même sensation faisait vibrer toutes les âmes; le continent américain était proche, si proche que, par une belle nuit étoilée, un pilote fut pris à bord. Peu d'heures après, le vaisseau jeta l'ancre, attendant l'arrivée du bateau à vapeur qui devait transporter les passagers à terre.

Quand il parut, le jour brillait à peine, et pendant une heure ou plus qu'il passa côte à côte avec le vaisseau (temps durant lequel le chauffeur et le machiniste excitèrent autant de curiosité que s'ils eussent été des anges bons ou mauvais), le bateau se chargea de tout ce qu'il y avait à bord de cargaison vivante, y compris Mark, toujours en souci de protéger sa pauvre amie avec ses trois enfants, et Martin qui avait enfin repris son costume habituel, recouvert seulement, jusqu'à ce qu'il eût pour jamais quitté ses compagnons de voyage, d'un sale et vieux manteau.

Le grand bateau, avec sa machine sur le pont et les avirons qui se mouvaient rapidement en remontant la magnifique baie de New-York, avait assez l'air d'un monstre antédiluvien ou de quelque insecte gigantesque vu à travers une loupe, et fuyant sur ses longues jambes. Bientôt des collines apparurent, puis des sites, enfin la ville longue et plate, avec ses maisons éparses sur la rive.

« La voilà donc! dit Mark Tapley debout à l'avant du bateau, voilà la terre de la Liberté! à la bonne heure; j'en suis charmé. Toute terre me sera bonne après tant d'eau! »

(1) *Embardée*, secousse donnée aux navires à chaque mouvement qu'on imprime au gouvernail.

MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non. — Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE VI.

UNE IMPRUDENCE.



QUAND ils tinrent cette assemblée, on était au 13 juin 1340. Le plus grand nombre de ceux qui s'y étaient rendus oublièrent, après une nuit, les discours qu'ils avaient prononcés; Pusterla lui-même les avait probablement mis en oubli; mais ils avaient laissé bien d'autres traces dans la brûlante imagination d'Alpinolo. A force de retourner dans son esprit les discours des conjurés, de les re-

prendre, de les interpréter, il leur donna un corps. Là où il n'y avait que des paroles, il imagina des faits; il changea les menaces en desseins arrêtés, en machinations de vagues espérances. Il obéissait ainsi à son impétuosité naturelle et à cette passion insensée qui tourmente ses pareils, de se grandir à leurs propres yeux lorsqu'ils sont enveloppés dans quelque périlleuse entreprise, lorsqu'ils se croient les dépositaires d'une conspiration mystérieuse qui peut, d'un moment à l'autre, amener la chute des tyrans : « Certes, disait-il en lui-même, Pusterla en a plus dit qu'il ne semblait dire. Un homme de cette valeur voudrait-il nourrir des espérances et en venir aux menaces, s'il ne se sentait solidement appuyé? On ne m'a pas tout découvert, et j'approuve cette réserve. Quels sont mes titres pour entrer dans ces grands desseins qui tiennent suspendus les destins de la Lombardie? Mais qu'on me laisse agir, je saurai montrer ce que je vaux, et je me rendrai digne de leur confiance, en gagnant un monde de prosélytes à la plus sainte des causes. »

Dans de tels sentiments, il se réunit à ses amis les plus affidés, à ceux qu'il connaissait hommes de cœur et d'énergie, et qui s'étaient montrés les plus ardents pour la liberté, affamés de changements, et avides d'en venir aux mains. Il échauffa leur zèle, s'efforça de les pénétrer du fanatisme de sa conviction, et leur donna à entendre que des nuages qui chargeaient le ciel la foudre allait bientôt sortir. Quelques-uns prêtèrent à ces discours une oreille complaisante : il y a toujours un grand nombre d'hommes, et ce nombre était alors plus grand que jamais, pour qui toute nouveauté, tout cataclysme, contient un rêve de fortune et de bonheur; d'autres haussaient les épaules, en disant : « S'il y a des roses, elles fleuriront. » Il y en eut qui le traitèrent d'insensé ou de vantard, comme s'il eût rêvé, ou qu'il eût voulu se donner de l'importance. Ces derniers étaient les plus dangereux. Piqué de l'incrédulité ou de l'insulte, il s'emportait en de nouvelles fureurs pour qu'on ajoutât foi à sa parole. Dans la chaleur de la discussion, il laissait échapper les noms des Pusterla, des Aliprandri, du seigneur Galéas et de Barnabé, et de quelques autres personnes qui étaient entrées, ou qui, selon sa manière de raisonner, entreraient certainement dans la conjuration. Aussi son secret, secret d'une entreprise qui n'existait que dans son imagination, devint le secret d'une foule de jeunes gens, langues indomptées, légères cervelles, qui le propagèrent parmi leurs amis. Passé de bouche en bouche, ce qui n'était que probable fut donné pour certain, et pour terminé ce qui était à peine entrepris, en même temps que chacun, par oubli, par vanité, ou par jactance, grossissait la nouvelle de quelque invention.

Il suffisait de jeter les yeux sur Alpinolo pour deviner les agitations de son âme. On sait qu'à force de répéter un mensonge, il n'est pas rare qu'on arrive à le prendre pour la vérité. En outre, si la conjuration était chimérique, Alpinolo l'avait rendue réelle pour sa part. Il avait péroré, il s'était concerté tout un jour avec ses amis; et, s'enflammant au feu de ses propres paroles, il s'était plus violemment épris et persuadé de la réalité de ses visions; il avait serré la main à



ses amis pour leur dire : « Nous nous reverrons, nous agirons, nous parlerons. » Avec quelques-uns d'entre eux, il avait juré haine aux Visconti et mort aux tyrans, sur le nom du Seigneur et sur sa part de paradis; il avait fourbi ses armes, et calculé combien il pouvait y en avoir chez ses amis, combien on pourrait en tirer des magasins d'armures. Galvano Fiamma, alors professeur de théologie aux Dominicains de saint Eustorge, depuis chapelain et chancelier de Giovanni Visconti, nous apprend dans son histoire de Milan que cette ville comptait bien cent fabriques d'armes, sans parler des moindres ateliers de fer, qui employaient dix mille ouvriers. On faisait, ajoute-t-il, des armures luisantes comme des miroirs, qu'on expédiait jusqu'en Tartarie et chez les Sarrasins. Pour faciliter la surveillance exercée par les syndics et les consuls, les divers arts étaient distribués dans des quartiers et des rues qui leur étaient propres : c'est ce qu'indiquent les noms, aujourd'hui conservés, des rues des Orfévres, des Marchands-d'Or, des Marchands-de-Futaine. Toutes les boutiques des fabricants d'armes s'ouvraient alors dans les rues que nous appelons aujourd'hui des Armuriers, des Espadonniers, des Eperonniers.

Je ne saurais dire combien de fois Alpinolo passait, ou, plus justement, se promenait par ces rues, fouillant de ses regards l'intérieur des boutiques, en comptant combien d'hommes elles pourraient armer. La cadence redoublée des marteaux, le cri strident des limes, la puissante respiration des forges, le tournoiement des meules d'émoulage, le frémissement du fer rouge plongé dans l'eau ou dans l'huile, au milieu de ce bruit, le commandement des patrons, les sifflets joyeux ou les chansons des ouvriers, tout ce vacarme était plus harmonieux à l'oreille d'Alpinolo que les accords d'un orchestre habile à l'oreille d'une jeune fille de quinze ans, qui assiste à une première fête. A voir au dedans et au dehors des magasins, ou suspendus en désordre, ou disposés en trophées, ces rondaches, ces pertuisanes, ces dagues, ces estocs, ces épieux, ces arbalètes, ces espadons à deux mains, javelots, cuirasses à lames, à mailles, à écailles, visières, morions, écus ronds, échancrés, de cuir, de frêne, de métal, un frisson de joie parcourait les membres du jeune homme; une émotion le saisissait, pareille à celle de l'avare contemplant des tas de sequins sur la table d'un brelan, ou, pour employer une comparaison plus innocente, il ressemblait à un savant qui, traversant une rue pleine de livres, les achète en pensée, les lit, les étudie, les emploie pour faire d'autres livres, qui le mèneront à l'immortalité.



Alpinolo entrait dans quelques-unes de ces fabriques; il demandait le prix d'une cuirasse, d'une cervelière, d'une armure complète en lames de fer et en mailles, depuis le cimier jusqu'aux éperons; il n'achetait rien, mais laissait entendre, à travers des nuages, que le temps de ces achats pourrait venir bien vite.

Dans le quartier des Espadonniers, près du lieu où était alors l'unique four au pain blanc, fameux sous le nom de *prestin della rosa*, on voyait la boutique d'un certain Malfiglioccio dalla Cochirola, dont le père s'était acquis dans son métier assez de crédit et une grande fortune. Lorsque ce Malfiglioccio lui succéda, pensant que, puisque son père avait réussi, il ne devait pas s'écarter d'un trait des traces qu'il avait suivies, il se garda bien d'ouvrir son atelier aux améliorations que le temps et l'expérience avaient introduites dans son métier : il les raillait comme des nouveautés, des bizarreries de la mode, qui deviendraient caduques dès le lendemain de leur apparition : « Cela s'est toujours fait ainsi, disait-il; nos pères en savaient plus long que nous, eux qui revenaient déjà de l'apprentissage lorsque ces gâte-métier ne l'avaient pas encore commencé. » Cette conduite eut ses effets ordinaires : les pratiques s'éloignèrent; et tandis que les autres étendaient leur fabrication, il ne lui arrivait plus que le raccommodage des anciennes armures de quelque Milanais de la vieille roche, observateur entêté des antiques coutumes.

Alpinolo le voyant seul dans la boutique, occupé à tirer paisiblement le soufflet de la forge, et à tourner, sans se presser davantage, un morceau de fer dans les charbons, ne craignit pas d'interrompre son travail; il commença donc à lui parler plus longuement, et après avoir déploré la misère des temps, il lui fit entrevoir qu'elle pourrait bientôt prendre fin.

« Plût au ciel! s'écria Malfiglioccio; on peut dire qu'on ne gagne pas l'eau qu'on boit; celui qui a une famille aujourd'hui, doit lésiner sou sur sou et ronger un pain bien sec! Ah! quelle différence dans le temps où ma bonne âme de père était syndic de notre maîtrise! Quel travail! quel pays de cocagne! les florins pleuvaient chez nous! Là, un bouclier; ici, un gantelet; un fronton pour un autre, et des cuissards. Trois contre-maîtres et cinquante garçons étaient à notre service, et ils auraient eu cent bras qu'il leur aurait fallu travailler tous de jour et de nuit, sans avoir à peine le temps de manger un morceau. Aujourd'hui la paix partout, partout l'eau stagnante. Il paraît que ces gens-là n'ont plus de sang dans les veines. Ces moines ne savent que prêcher la paix! Croient-ils donc que le Seigneur Dieu nous a fait des bras pour les tenir croisés? Si les choses vont de ce train, il n'y a qu'à fermer boutique, et à se faire marchand de vieille ferraille.

— Il vous plairait donc de voir revenir le passé? demandait Alpinolo.

— Si cela me plairait! Je donnerais la moitié du peu que j'ai pour voir une brave guerre; et il y en a beaucoup, sachez-le bien, dans Milan, à qui les mains démangent. Et, vive Dieu! qui n'aimerait la guerre? c'est là qu'on voit ce que vaut un homme; elle nous donne honneur et profit : on gagne un peu d'un côté, on vole un peu de l'autre, et il y en a pour tout le monde. »

Alpinolo, ravi d'avoir aussi pour lui le vœu des artisans : « Eh bien! ajoutait-il, prenez bon courage : le remède n'est pas loin; mettez en ordre les fers de votre magasin, vous aurez bientôt à travailler, je vous le promets.

— Quoi! vraiment! insistait l'armurier; tant mieux! Ma maison a toujours été en crédit, et il n'y a pas d'armes qui puissent se comparer aux miennes. Quant au prix, galanterie avec tous, et surtout avec vous, qui êtes de nos pratiques. »

Puis, saluant Alpinolo qui s'en allait, il lui disait, en ôtant son béret : « Je me recommande à vous; » puis il se mettait sur sa porte, les mains dans les mains, pour blâmer les innovations et ruminer ses espérances.

Je ne me serais point risqué à dégrader la dignité de l'histoire par de semblables trivialités, si elles eussent été envisagées par Alpinolo comme par le grand nombre; mais, à ses yeux, c'était interroger le vœu public, c'était la manifestation de la volonté populaire, c'étaient autant de nouveaux fils ajoutés à la trame de ses espérances, c'étaient autant de preuves de l'existence de la conspiration qui devait bouleverser le gouvernement de fond en comble.

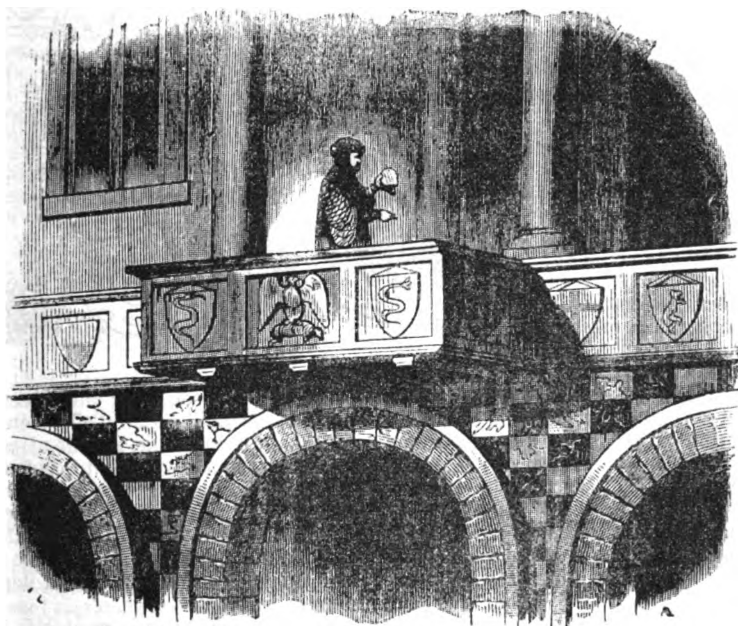
On imagine facilement quelle place ses affections particulières tenaient dans ces songes. Renverser ce juge et lui donner cet autre pour successeur, réserver à tout Visconti la fin de Beno des Gozzadini, c'est à dire le traîner par la ville, puis le jeter dans le canal; mettre en pièces Luchino, Luchino le maudit, et élever à sa place Pusterla et Marguerite. Alors tout serait justice : plus d'impôts, plus d'intrigues; alors les bons seraient élevés, et humiliés les méchants; alors... quelle belle époque! quel âge d'or! que de gloires nouvelles! quelle universelle félicité!

Echauffé, enivré par ces pensées qui déjà lui semblaient la réalité, Alpinolo entra dans le *Broletto Nuovo*, que nous appelons aujourd'hui la place des marchands. Je crois que beaucoup d'admirateurs se seront arrêtés, comme moi, des heures entières à contempler le mélange des styles dans ce monument grandiose, et à y lire l'histoire des arts et des révolutions de cette ville; mais ce mélange n'existait pas lorsque Alpinolo vint dans cet endroit de la cité.

L'esprit des dépenses généreuses et l'ardeur de bâtir ne sont pas nés d'hier chez les Milanais. Animés de la noble libé-

ralité d'un peuple libre, ils achetèrent les maisons et le terrain qui occupaient le centre de leur ville, pour y rassembler les principaux édifices. En 1228, ils bâtirent la place quadrangulaire, avec cinq portes s'ouvrant sur cinq rues pavées de cailloux, appartenant aux principaux quartiers. L'une s'appelait Porte du Dôme, l'autre la Porte Neuve, la troisième de Côme, la quatrième de Vercelli; la dernière s'ouvrait sur le quartier des orfèvres, et se nommait la Porte des Prisons, parce que la geôle dite Malastalla était voisine. On y renfermait les créanciers frauduleux et la jeunesse indisciplinée, remède extrême pour solder les dettes des uns et rendre le bon sens aux autres. Au milieu de cette place, sous le podestat Oldrado des Grassi de Trezzene, à qui son zèle à brûler les hérétiques mérita une statue équestre qu'on voit encore encadrée dans le mur, on érigea le palais de la Raison. Sa partie supérieure contenait une vaste salle destinée aux tribunaux; l'inférieure, un espace couvert où se jouait le triple enlacement de sept arcades, et tel qu'il convenait à la commodité du peuple dans le temps où le peuple gouvernait la cité.

Grâce à la sainte manie de restauration qui nous possède, il ne nous reste plus grand'chose de ces monuments de l'antiquité. Le palais de la Raison, converti en archives, est aujourd'hui fermé et tellement récrépi, que c'est à peine si on peut distinguer, sous la couche épaisse de chaux qui les recouvre, la forme de ses anciennes arcades; ainsi une mâle pensée se cache sous l'enveloppe d'un langage artificieux. Les loges sont aussi abattues; mais, par fortune, on n'a pu, en six cents ans, achever l'édifice des écoles palatines du côté de la rue des Orfèvres, et dont il reste encore en partie la galerie degli Osii, commencée en 1316 par Matteo le Grand. Ce monument était revêtu de carreaux de marbre blanc et noir, et divisé en deux galeries superposées, qui se composaient chacune de cinq arches. Au parapet supérieur on avait sculpté sur autant d'écus les armes des six principaux suzerains de la cité. Une tribune en saillie occupait le milieu de cette galerie; sur le balcon, on voyait un aigle tenant une truie dans ses serres, symbole du haut patronage de l'empire sur la ville, qui, ainsi que le savent tous les enfants de Milan, tire son nom d'une truie à longues soies. C'était à cette tribune, vulgairement nommée *Parlera*, qu'apparaissaient le podestat



ou les consuls pour proclamer devant le peuple convoqué les ordonnances et les lois, et pour écouter les avis des citoyens. Aujourd'hui on ne voit au-dessous que des marchands de fuseaux et de rouets, et une sentinelle allemande, qui passe et repasse lentement devant et derrière les canons.

A cette époque, on voyait donc là une multitude de gens, les uns marchandant sou par sou, les autres s'enquérant des nouvelles, les autres se promenant désœuvrés, ou louant et comparant des faucons de Norvége, de Danemark, d'Irlande; de cet autre côté on répétait des miracles qui, dans les deux dernières années, avaient commencé à mettre en réputation la madone de Saint-Celse, et aussi celle de Saint-Satire, de Saint-Simplicien et de Saint-Ambroise. Un pèlerin muni du bourdon et du *sanrochetto* attirait l'attention d'un groupe qui, se pressant autour de la table où l'orateur était monté, écoutait la merveilleuse histoire de Paolozzo de Rimini, qui vécut à Venise plusieurs carêmes sans rien prendre que de l'eau chaude. Les inquisiteurs le mirent en prison, et ne firent que confirmer la vérité du prodige. Plus loin un charlatan montrait un écriteau portant une foule de figures qu'il décorait de l'épithète d'humaines; il expliquait qu'elles représentaient les vingt-cinq mille personnes qui, le 25 mars passé, s'étaient rassemblées à Corrigisior dans le Crémonais, déchaussées et demi-nues, se fouettant jusqu'au sang et faisant des aumônes, sous la conduite d'une belle jeune fille qu'on regardait comme une sainte. Plus tard on découvrit qu'elle n'était inspirée que par le démon, et on la condamna au feu.

Qu'on s'imagine un bal : la foule y est immense; chacun, plein d'allégresse, ne pense qu'au plaisir, à la fête, au spectacle qu'il a sous les yeux. Qu'on s'imagine, au milieu de cette foule, un homme qui a creusé une mine sous le théâtre de la fête, qui, dans un moment, va y mettre le feu, et lancer en débris dans les airs la salle, les musiciens, les danseurs, les spectateurs, et on se fera une idée assez juste de ce qu'éprouvait Alpinolo au milieu de la multitude rassemblée sur la place dont nous avons parlé. Sous ces portiques, où se tiennent les libraires qui revendent d'occasion nos ouvrages, lorsqu'ils ont ennuyé ceux qui les avaient achetés neufs chez l'éditeur, ou qui les avaient reçus comme un hommage de l'amitié de l'auteur, Alpinolo se promenait d'un pas théâtral, mesurant de l'œil et regardant jusqu'au fond de l'âme tous ceux qu'il rencontrait, comme pour dire : « Es-tu des miens ou de mes ennemis? » Malheureusement pour lui, il vint se jeter sur le passage de ce Menclozzo Basabelletta, qui, s'il vous en souvient, pour avoir un jour plaisanté sur les visites de Luchino à Marguerite, avait reçu d'Alpinolo une si violente rebuffade. A cette vue, celui-ci sentit se réveiller dans son cœur tout le mépris qu'il avait alors éprouvé, avec quelque ressentiment de la honte dont il fut saisi un instant après, lorsque l'apparence sembla donner raison au mauvais plaisant. Il lui parut qu'un regard malicieux, qu'un sourire ironique de Basabelletta voulait lui dire : « N'avais-je pas raison alors? » Il l'accosta en répondant à haute voix au reproche qu'il croyait lire dans les yeux de Menelozzo. « Eh bien, lui dit-il, était-ce avec assez d'injustice que vous essayiez de ternir la réputation de madame Marguerite?

— Il me semble que tu dois le savoir mieux que moi, » répondit l'autre avec une froide ironie.

Alpinolo réprima à grand'peine sa fureur. « Prends garde, s'écria-t-il, je te ferais rentrer ces insultes dans la gorge, si le moment n'était pas proche qui te désillera les yeux mieux que toutes mes paroles.

— Brave jeune homme! répliquait Basabelletta, il faut faire ton profit de la science du monde. Crois-moi, promets toujours des choses générales; autrement, si tu venais à préciser des détails, tu t'exposerais à rencontrer de nouveaux démentis et à être dupe de tes vanteries.

— Eh! non, répondait Alpinolo s'échauffant de plus en plus; ce ne sont point des mensonges; je ne crains point la dérision. Je te dis, en vérité, que les choses branlent au manche, et que nos maîtres ne le seront pas longtemps. »

Et Basabelletta : « Ils le seront plus que tu ne penses, parce que le diable aide les siens, et qu'il y en a trop qui, comme toi, chantent bien haut, mais ne valent pas à l'œuvre la moitié de ce que montraient leurs paroles. »

On sent de quel coup ce langage frappa Alpinolo. Mais croyant, dans ses expressions, démêler un partisan de cette révolution idéale qu'il caressait, il lui serra convulsivement la main, et, l'attirant vers un coin solitaire, il lui dit à voix basse et en regardant s'ils n'étaient point écoutés : « Ce qui est fait est fait. Mais, puisque tu es pour la bonne cause, apprends que les paroles prendront un corps; les espérances ne seront pas vaines cette fois. Quand tout le peuple est mécontent, quand le tyran est exécré, il suffit d'une étincelle pour allumer un effroyable incendie. Et cette étincelle, crois-moi, il en est qui battent la pierre pour la faire jaillir.

— Bah! répliquait Menclozzo, il faudrait que les nobles eussent moins de souplesse dans les reins, moins de servilité et plus d'amour du peuple. Sois-en sûr, les hommes sont comme les nèfles, ils ne mûrissent que sur la paille. Sur la paille des chaumières, on trouve encore des cœurs généreux; mais pendant que l'âme du manant se trempe aux rudes travaux de la glèbe et de l'atelier, les riches s'énervent dans les jeux et dans les tournois, dans les chasses, dans les bals, à tenir table et à faire gloire de leur bassesse à la cour. Nos ancêtres mettaient leur orgueil à soutenir le peuple dans la croyance de saint Ambroise, à défendre ses droits contre ceux qui voulaient l'abuser; mais le monde empire en vieillissant, et de cette génération sainte, il ne reste plus rien. Qu'est-ce que ton Pusterla, par exemple? A peine Luchino lui a-t-il jeté un os, une ambassade, il plie son âme à la servitude, il se fait doux comme miel et s'en va à Vérone sans une pensée ni pour lui-même, ni pour la patrie, ni pour quelque autre chose qui devait pourtant lui faire démanger plus vivement la peau.

— Halte-là! ne le crois pas, s'écria Alpinolo tout enflammé. Sache, au contraire, mais garde-le pour toi, sache que mon seigneur n'est point à Vérone. S'il y a été, ce ne fut que pour nouer des intelligences avec Mastino. A l'heure qu'il est, il est ici, à Milan, ici, de sa personne. Cela te suffit-il? es-tu convaincu?

— Belles sornettes! disait en riant Menclozzo. Pauvre garçon! que tu es bon, et qu'on t'en fait avaler de cruelles! Quelque domestique t'aura donné à entendre cette fausse nouvelle. Quelqu'un aura chanté pour te faire chanter...

— A qui en faire accroire? interrompait Alpinolo, rouge comme le feu. Pour qui me prends-tu? Ne dois-je plus en croire mes yeux? Je te dis qu'hier soir, dans le palais, moi, moi tout le premier, j'ai parlé à Pusterla, à Zurione, dans une assemblée de personnes de haut rang. On y a traité de ce qu'il fallait faire, et déjà ils ont tout disposé. L'autre semaine ne passera pas sans que nos dettes ne soient payées... » Et il poursuivit, mêlant à la vérité les songes de son imagination. Mais l'autre, incrédule et seulement poussé par son humeur disputeuse :

« Tout beau! tout beau! disait-il, il se trouvera bien quelque chose qui les arrêtera. Et la signora Marguerite, cette eau dormante...

— Quoi! Marguerite? Quel badinage! continua l'imprudent. Elle pense que le temps n'est pas venu de laver le pays de ses souillures. Elle nous a raconté l'histoire de son aïeul Galvagno Visconti, qui, au temps de Barberousse, courait la ville en habit de bouffon, un porte-voix à la main, en fei-



gnant de s'occuper d'astrologie, pendant qu'il conspirait pour délivrer sa patrie. Alors, ajoutait-elle, les sages simulaient la folie; aujourd'hui les fous se croient trop sages. »

Il faut savoir que par un effet de l'habileté de l'architecte, ou plutôt par celui du hasard, les arceaux du portique sous lequel discouraient Alpinolo et Menclozzo, sont disposés de manière à produire le phénomène des salles *parlantes*. Quelques-uns de mes lecteurs ont pu l'observer à Saint-Paul de Londres, dans la galerie de Glocester, dans la cathédrale de Girgenti, ou, dans des lieux plus voisins de Milan, au palais ducal de Plaisance, et à Mantoue, dans la salle des géants. Il consiste en ce qu'un homme placé à l'un des quatre angles du portique ne peut prononcer une parole, si voilée qu'elle soit, qu'elle ne parvienne, en suivant une diagonale, à l'angle opposé. Les physiciens donnent facilement l'explication de ce phénomène. Notre récit se contente de dire que quelqu'un en tirait profit. Tranquille comme si l'objet de leur conversation lui eût été tout à fait indifférent, Ramengo de Casale écoutait de cette manière la discussion d'Alpinolo et de Basabelletta. Ce Ramengo, comme nous avons eu plus d'une fois occasion de le dire, était un des flatteurs de Luchino; mais il savait assez bien nager entre deux eaux pour ne point être l'ennemi des ennemis du prince. Ses paroles étaient mielleuses et ses actions ambiguës, mais il ne se déclarait ouvertement contre personne, cherchait à se faire admettre partout, et réussissait à faire un grand nombre d'aveugles. Parmi ceux qui ne pénétraient point la scélératesse de Ramengo, on comptait Alpinolo, qui, entièrement persuadé de la bonté de sa cause, croyait qu'il était impossible qu'on ne partageât point son opinion. Aussi l'ombre d'un soupçon n'entra-t-elle point dans son esprit lorsque, Menclozzo s'étant éloigné, il se vit accosté par Ramengo, qui en avait assez entendu pour deviner le reste. « Imprudent! dit ce dernier, tu parlais tout à l'heure



avec Menclozzo... lui aurais-tu dit?... » et il lui faisait un signe amical d'un air d'intelligence. « Es-tu bien certain qu'il soit des nôtres? Franciscolo ne t'a-t-il pas donné quelque mot de ralliement pour le reconnaître?

— Non, répondit Alpinolo.

Et l'autre continua : « Zurione me l'a donné, et je ne crois point avoir perdu ma journée, quoique j'espère m'être conduit avec plus de prudence que toi. A qui as-tu parlé? »

Alpinolo lui nomma plusieurs de ceux à qui il avait fait ses confidences et de ceux à qui il comptait les faire. Ramengo, qui ne perdait pas une parole, lui dit : « Mais ne t'es-tu pas entendu avec Galéas et Barnabé?

— Non, mais d'autres que moi l'auront fait parmi ceux de la dernière soirée.

— Eh! ne sais-tu pas, parmi ces derniers, les hommes qui auraient assez de liaison avec les princes pour se mettre en rapport avec eux, ou les jeunes gens déterminés à se jeter à corps perdu dans l'entreprise comme toi et moi?

— Comment? poursuivait l'imprudent; les deux Aliprandi ne sont-ils pas fort bien avec eux? Où trouver des cœurs plus généreux que Besorro et que le seigneur de Castelletto?

— Des Milanais! s'écriait l'autre en secouant la tête. Noble race! pleine de cœur! mais, pour donner le signal du mouvement, pour vouloir avec résolution, elle est sans force, il faut recourir à ceux de la province.

— C'est pourquoi, ajoutait le page, nous avons avec nous Torniello de Novare. Ce matin, je l'ai vu parler avec.... »

Il déroulait ainsi ce qu'il savait et ce qu'il imaginait, donnant pour des réalités ce qui n'était que les chimères de sa fantaisie. Puis, ravi d'avoir rencontré un nouvel apôtre, il embrassa Ramengo avec cordialité, et s'éloigna pour chercher d'autres prosélytes. Cependant Ramengo se dirigea vers le palais, et bientôt après il y était reçu par Luchino, à qui il avait fait dire qu'il avait à lui communiquer des choses de la plus haute importance. Mais il est temps de faire mieux connaître à nos lecteurs ce qu'était ce misérable.

Ramengo avait pris le nom de Casale de la ville où il était né, dans le Montferrat, et d'où il avait été emporté, enfant au berceau, lorsqu'en 1299 ce pays s'était révolté contre Matteo Visconti pour se donner aux Pisans et à Giovanni, marquis de Montferrat. Son père, soldat de fortune, sans autre richesse que son épée, était venu à Milan se mettre à la solde des Visconti. Lorsqu'il eut trouvé la mort sur le champ de bataille, Ramengo marcha dans la même voie que son père : c'était la seule qui pût le conduire à la renommée et à l'opulence qu'il convoitait dans ses rêves ambitieux.



Les Pusterla, dont la puissance était grande dans le Montferrat, avaient pris sous leur protection le père de Ramengo et Ramengo lui-même; par eux, il avait acquis de l'influence et un commandement dans la milice, mais il était de ces âmes mal nées pour qui la reconnaissance est un insupportable fardeau, et les bienfaits des Pusterla avaient amassé dans son cœur une effroyable haine.

Cependant la guerre éclata entre les Guelfes et les Gibelins, lorsque le pape, ayant excommunié Matteo Visconti, leva une armée pour soutenir son anathème. Matteo remit le pouvoir aux mains de son fils Galéas, qui pressa vivement les hostilités. Comme on craignait que l'ennemi ne franchît l'Adda pour pénétrer dans Milan, on disposa des corps d'observation sur les rives de ce fleuve, et on fortifia les forteresses qui l'avoisinaient. Le père de Franciscolo Pusterla tenait le château de Brivio, un fort élevé à Olginate, et la citadelle de Lecco. Il désirait vivement que son fils commençât le noviciat des armes, il lui remit le commandement de cette dernière place, en lui donnant pour lieutenant Ramengo. Cela se passait en 1322.

Lecco n'était guère, à cette époque, qu'un amas de ruines. Victime d'une de ces vengeances de parti, alors si fréquentes, cette ville avait été punie, par une destruction totale, du crime d'avoir embrassé la cause des Torriani. Parmi les habitants de Lecco les plus dévoués à cette famille, on remarquait surtout Gualdo della Maddalena. Les malheurs de ces temps avaient éteint sa maison : il fut tué en combattant. Son fils unique, Giroldello, pris comme otage, avait réussi à s'échapper, et venait récemment de prendre service dans les troupes guelfes. Il ne restait à Lecco, de cette famille, qu'une sœur de Giroldello, la jeune Rosalia, qu'il avait toujours tendrement aimée, et qu'il aimait encore plus vivement depuis que le malheur le tenait éloigné d'elle. Rosalia avait crû en beauté, et son



âme s'était éprise de ce violent besoin d'aimer que le malheur fait naître dans les cœurs délicats, et qui s'enflamme d'autant plus qu'il peut moins se satisfaire.

Franciscolo Pusterla, très-jeune alors, avait connu la jeune fille, qui était du même âge que lui. Sa beauté (la beauté d'une vierge a tant de part aux sentiments qu'elle éveille!) avait augmenté la pitié du jeune homme pour les malheurs de Rosalia. Il la regardait comme la victime innocente des discordes civiles, martyre d'une faction dont sa famille avait fait partie, ennoblie par l'infortune; il aimait à se trouver avec elle, la traitait avec une vive amitié, et l'artifice délicat de sa bienfaisance pourvoyait aux besoins de la malheureuse orpheline. Ces soins furent si empressés et si ardents, que le grand nombre, qui ne croit point à une générosité gratuite, publiait les amours de Franciscolo et de Rosalia.

Ramengo la vit aussi et l'aima... Mais c'est profaner le nom de l'amour, qui enfante tant d'actions généreuses, que de l'appliquer aux sentiments qu'éprouvait Ramengo pour la sœur de Giroldello. Des calculs, des moyens de fortune et des avantages pour l'avenir, voilà ce qu'il voyait là où les jeunes gens de son âge ne voient que passion, fantômes brillants et plaisirs. S'élever au-dessus de la bassesse de sa naissance, s'avancer, par toutes les voies criminelles ou licites, dans les emplois et à la cour, c'était l'unique but de ses actions. Il avait vu plusieurs fois la fortune, dans ses vicissitudes, se décider tantôt pour les Visconti, tantôt pour les Torriani. Bien que le pouvoir des premiers parût alors solidement assis, qui pouvait dire qu'un caprice du hasard ne le remettrait pas aux mains des seconds? S'allier aux Visconti dans le temps même de leur puissance, c'était un rêve que l'imagination pouvait caresser, mais la raison devait le rejeter comme une folle espérance. Il était beaucoup plus habile de rechercher l'alliance des Torriani : s'ils triomphaient, que ne devait point attendre de leur reconnaissance l'homme qui n'aurait pas dédaigné de s'unir à eux lorsqu'ils étaient dans l'infortune! Si leur sort ne devait point changer, Rosalia était trop obscure et trop délaissée pour qu'un mariage avec elle inspirât ni jalousie ni soupçon de la part d'un serviteur des Visconti; et si ceux-ci venaient à être renversés, non-seulement elle serait pour Ramengo la planche de salut qui l'arracherait au naufrage, mais pourrait le faire aborder aux rivages fleuris de la faveur des Torriani triomphants. Il s'était en outre aperçu de l'affection de Pusterla pour Rosalia, et il était de ceux qui ne croyaient point à l'innocence de cette tendresse. La haine qu'il nourrissait contre Franciscolo le confirma dans ses projets d'union par l'idée de supplanter son jeune capitaine auprès de sa maîtresse. Il demanda donc la main de Rosalia à des parents éloignés à qui la garde de la jeune fille était confiée. Pour se décharger d'un fardeau, pour trouver un appui, et dans l'espoir de faire cesser les persécutions dont Giroldello était l'objet, ils consentirent à ce mariage. Lorsqu'il se conclut, Franciscolo pourvut généreusement à toutes les dépenses; mais les soupçons de Ramengo ne firent qu'en prendre une nouvelle force, et son aversion s'en accrut.

Rosalia, comme il arrivait alors et comme il arrive encore à la plupart des jeunes filles, ne fut informée de ce projet que lorsqu'il fut arrêté. Elle ne connaissait point Ramengo; il n'avait rien fait pour gagner sa bienveillance; mais, lorsqu'elle se vit unie à lui par un lien que la mort seule pouvait rompre, elle fit ses délices de son devoir, et, heureuse de trouver un objet à cette flamme intérieure qui s'était jusqu'alors alimentée d'elle-même, elle aima son mari avec toute l'impétuosité d'une première passion.

Ramengo lui-même, quelque grossière que fût son âme, ne put s'empêcher d'abord d'aimer cette vierge ingénue dont il avait fait sa femme. Il goûta un moment les douceurs d'une affection partagée, et pensa même un moment à mettre tout son bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs.

Mais ses vertueux élans ne furent pas de longue durée. Bizarre, inégal, capricieux, ses caresses et sa courtoisie se mêlèrent bientôt de brutalité et de colère. Il sentait ses torts, et, loin de s'en repentir, il s'en excitait à les aggraver. Loin de faire un mérite à Rosalia de la divine patience qu'elle opposait aux mauvais traitements, cette patience lui fit croire qu'elle se vengeait en le trahissant. Ses premiers soupçons grandirent, et il les accueillit avec empressement comme la justification de sa haine. Pusterla se promenait volontiers avec

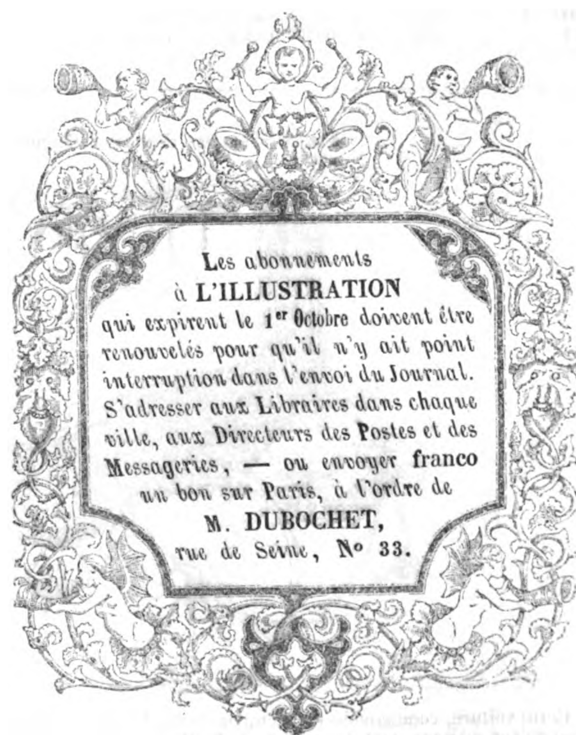


Rosalia sur les bords du fleuve; son cœur aimait cette âme ingénue et passionnée, et, lorsqu'il parlait d'elle, c'était avec ce chaleureux accent de la jeunesse qui ne sait ni craindre ni dissimuler. Ramengo ordonna sévèrement à sa femme de ne plus souffrir Pusterla dans sa maison sous aucun prétexte, et lui imposa en même temps de se garder de laisser croire qu'il lui donnait cet ordre. C'était la jeter dans cet abîme de duplicité et de détours où les âmes loyales trouvent le plus cruel supplice. Ses tortures n'échappaient point à Ramengo, qui en sentait croître sa barbare défiance.

Vers ce temps, la victoire de Vaprio, remportée par les Visconti, ruina de fond en comble les espérances des Torriani, et dispersa leurs partisans. Ramengo se montra un de leurs plus cruels persécuteurs. Rosalia, qui avait cru que les prières auraient quelque pouvoir sur son mari, osa intercéder en faveur de Giroldello; mais l'insolence de Ramengo n'avait plus de bornes : il repoussa brutalement la suppliante Rosalia. Comme elle était désormais inutile à sa fortune, il la prit en dégoût, et s'en serait volontiers défait par un crime, s'il eût pu espérer de le cacher à tous les yeux, et vaincre le reste de pitié dont les cœurs les plus barbares ne peuvent se défendre au moment d'immoler un innocent.

AVIS

AUX ABONNÉS DE L'ILLUSTRATION.



Modes.



A cette époque de morte-saison, constatons au moins les derniers caprices de la mode d'été qui déjà décline et dont le règne expirera dans quelques semaines. Les vacances sont l'occasion de nouvelles toilettes; on fait surtout provision de chapeaux; il faut avoir un chapeau de paille arrangé simplement, qui puisse résister au vent et à la rosée; un autre frais et gracieux comme le riant jardin dans lequel on se promène; il en faut encore pour le soir, qui aient toute la légèreté et la coquetterie des coiffures d'assemblées. Aussi madame A... envoie-t-elle aux élégantes qui ont l'habitude de se fier à son bon goût des chapeaux différents, depuis le plus simple jusqu'à la capote de gaze bouillonnée où s'entrelacent de légères branches de fleurs.

Ainsi que nous l'avons dit, les robes de soie se garnissent le plus souvent en tablier : le modèle que donne notre gravure a beaucoup de succès; les biais qui ornent la jupe et le corsage sont festonnés en soie de la couleur de la robe.

On fait encore des robes en barége; les corsages sont demi-décolletés, soit à revers avec un fichu plissé à jabot, soit froncés sur un poignet, à la Lucrèce; alors les fichus se mettent en dessus; ils sont pour la plupart brodés en semé à pois ou grains d'orge, et entourés d'une garniture festonnée. Les mantelets à gros pois, avec une garniture de mousseline plissée à la vieille, sont très en faveur : on passe un ruban dans les bouillons du milieu et quelquefois dans le petit ourlet qui borde la garniture tuyautée.

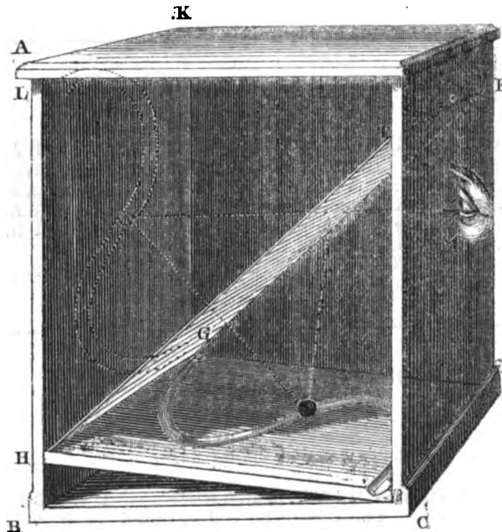
En fait de modes agréables et nouvelles à exécuter soi-même, nous citerons les canezous de batiste brodée en soutache de fil d'Écosse; fine et bien faite, son application produit l'effet d'une broderie en relief; puis, les mitaines longues au crochet en soie noire ou de couleur foncée, qui sont terminées en haut par un dessin or et soie nuancée faisant l'effet d'un bracelet; une frange en feston et des glands complètent cet ornement, qui se retrouve autour du pouce et autour de la main; ces mitaines, faciles et promptes à exécuter, s'appellent des mitaines algériennes.

Mais l'ouvrage toujours en grande vogue, c'est la tapisserie, surtout les bandes mêlées au velours pour composer fauteuils, rideaux et portières, ou entourer un tapis de table à fond de velours uni.

Amusements des Sciences.

SOLUTIONS DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. Prenez une boîte de forme à peu près cubique. Dans la figure, nous supposons que l'une des faces latérales soit enlevée pour laisser voir l'intérieur de la boîte A B C D. Placez dans l'intérieur et vers le bas de cette boîte un plan légèrement incliné H G D C, sur la surface duquel vous aurez tracé une rainure curviligne et en zigzag, assez large et assez profonde pour qu'une balle de plomb puisse rouler et descendre tout au long. H G F I est un miroir incliné. Enfin M est une ouverture pratiquée à la face opposée, de telle manière qu'en y mettant l'œil on ne puisse pas voir le plan incliné H D, mais seulement le miroir. D'après les positions respectives de l'œil, du plan incliné et du miroir, l'image de ce plan sera presque verticale, et un corps qui roulera de G en C le long de la rainure, paraîtra monter en suivant une route ondulée de G en L. L'illusion pourra être parfaite si le miroir est bien net et si le jour est bien ménagé à l'intérieur de la boîte.



II. L'énoncé du problème est tiré de l'anthologie grecque, dont nous avons déjà parlé, et a été traduit en vers latins par le savant Bachet de Méziriac, qui a inséré ces vers dans une note de son édition de Diophante :

> Aurea mala ferunt Charites, æqualia cuique
> Mala insunt calatho ; Musarum his obvia turba
> Mala petunt, Charites cunctis æqualia donant ;
> Tunc æqualia hæc contingit habere, novemque.
> Dic quantum dederint, numerus sit ut omnibus idem?

Le moindre nombre d'oranges qui satisfasse à la question est 12, car en supposant que chaque Grâce en eût donné une à chaque Muse, elles se trouveront en avoir chacune trois, et il en restera trois à chaque Grâce.

Tous les multiples de 12, tels que 24, 36, 48, etc., satisferont également à la question; et après la distribution faite, chacune des Grâces et des Muses en eût eu 6, ou 9, ou 18, etc.; en un mot, le multiple correspondant de 3.

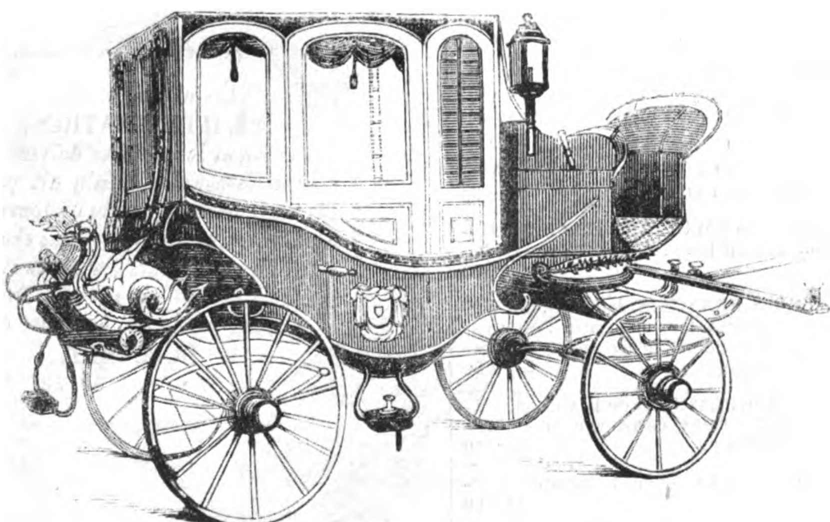
NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. Un lion de bronze, placé sur le bassin d'une fontaine, peut jeter l'eau par la gueule, par les yeux et par le pied droit. S'il jette l'eau par la gueule, il remplira le bassin en six heures; s'il la jette par l'œil droit, il le remplira en deux jours; la jetant par l'œil gauche, il le remplirait en trois; enfin, en la jetant par le pied, il le remplira en quatre jours. En combien de temps le bassin sera-t-il rempli, lorsque l'eau sortira à la fois par toutes ces ouvertures?

II. Sur le bord d'une rivière se trouvent un loup, une chèvre et un chou : il n'y a qu'un bateau si petit, que le batelier seul et l'un d'eux peuvent y tenir. Il est question de les passer de sorte que le loup ne fasse aucun mal à la chèvre, ni la chèvre au chou.

III. Mesurer une hauteur verticale inaccessible, même par le pied, au moyen de son ombre.

La voiture de mariage de l'empereur du Brésil.



Cette voiture, commandée par l'empereur du Brésil à l'occasion de son mariage, sort des ateliers de M. Palliser, de Londres. Elle est surtout remarquable par son extrême légèreté unie à une grande solidité. Elle est peinte en vert et en jaune, et orné de filets d'or et d'argent. Les encadrements des glaces sont en acajou. Le mécanisme des stores, nouveau et ingénieux, obéit aux moindres mouvements, et laisse pénétrer dans la proportion exacte que l'on désire, l'air et la lumière. L'intérieur est garni en satin blanc, et tout y est disposé de manière à ce que toutes les attitudes soient faciles, et que l'on y soit doucement et mollement porté. Sur le devant on a sculpté deux plantes, le café et le tabac, emblèmes de la richesse du Brésil ; derrière sont des figures dorées de serpents et de dragons. Quoique ce travail, dans son ensemble et ses détails, fasse assurément honneur au carrossier anglais, et qu'il puisse, sous le rapport surtout de la légèreté, servir de modèle aussi bien à l'industrie du Brésil qu'à celle de tout autre pays, il n'est pas douteux qu'une voiture impériale de mariage eût été exécutée en France avec plus de goût encore. Il est probable que la commande est venue de Naples. On peut espérer que la princesse de Joinville fera mieux apprécier à son frère l'industrie parisienne.

Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1843. — AOUT.

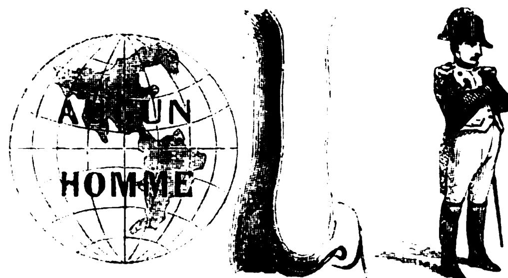
Jours du mois.	Hauteur du Baromètre réduite à la température de 0° à midi.	Températures extrêmes de la journée. Minimum.	Maximum.	Températures moyennes calculées.	État du ciel à midi.	Vents à midi.
1	737,39	11,0	22,5	16,2	Beau, nuages.	O. faible.
2	752,08	13,8	26,9	19,7	Couvert.	O.
3	752,14	14,5	22,8	18,2	Nuageux.	S. S. O.
4	750,75	12,9	21,8	16,9	Nuageux.	O.
5	754,93	10,8	22,0	15,9	Très-nuageux.	O.
6	758,82	12,2	22,6	16,9	Nuageux.	O.
7	764,07	10,0	24,2	16,4	Nuageux.	O.
8	763,55	17,0	28,0	22,0	Très-nuageux.	N. O.
9	758,52	17,0	29,0	22,4	Très-nuageux.	N. O.
10	755,32	16,8	29,0	22,3	Couvert.	N. N. O.
11	761,57	13,8	21,8	17,4	Très-nuageux.	N. N. O.
12	762,13	11,0	22,0	16,0	Nuageux.	N. N. O.
13	759,77	12,7	23,7	17,7	Très-nuageux.	N. E.
14	756,02	14,3	25,0	19,1	Très-nuageux.	E. N. E.
15	755,48	14,0	29,9	21,2	Nuageux.	E.
16	757,62	16,0	25,5	20,3	Très-nuageux.	S. O.
17	758,37	16,8	28,3	22,0	Beau, nuages.	E.
18	756,24	18,3	30,5	23,8	Beau.	E.
19	750,70	17,0	30,8	23,2	Beau, nuages.	S. S. E.
20	750,86	16,0	23,2	19,2	Très-nuageux.	O.
21	756,96	14,9	22,0	18,4	Nuageux.	O. N. O.
22	751,64	12,0	22,0	16,3	Couvert.	S. S. O.
23	749,69	14,0	21,8	17,5	Couvert.	S.
24	752,37	14,3	21,6	17,6	Couvert.	O. S. O. fort.
25	756,03	12,2	26,5	18,6	Très-nuageux.	O.
26	757,83	17,2	24,9	20,7	Pluie.	O. S. O.
27	760,48	15,3	23,0	18,8	Assez beau, nuages.	O. S. O.
28	759,67	12,2	24,8	17,9	Beau ciel.	O.
29	759,46	17,0	26,0	21,1	Couvert.	O. S. O.
30	759,40	16,0	29,0	21,9	Nuageux.	S. S. O.
31	761,28	18,3	30,0	23,0	Beau.	S. O.
Moyenne.	756,81	14,5	25,2	19,3	Pluie dans la cour, 4 cent. 846 Pluie sur la terrasse, 4 cent. 466.	

Rébus.

EXPLICATION DES DERNIERS REBUS.

La sensible beauté
Est prompte à s'enflammer.

Bon vin de Beaune et de Nuits à six sous la bouteille.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie.*

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

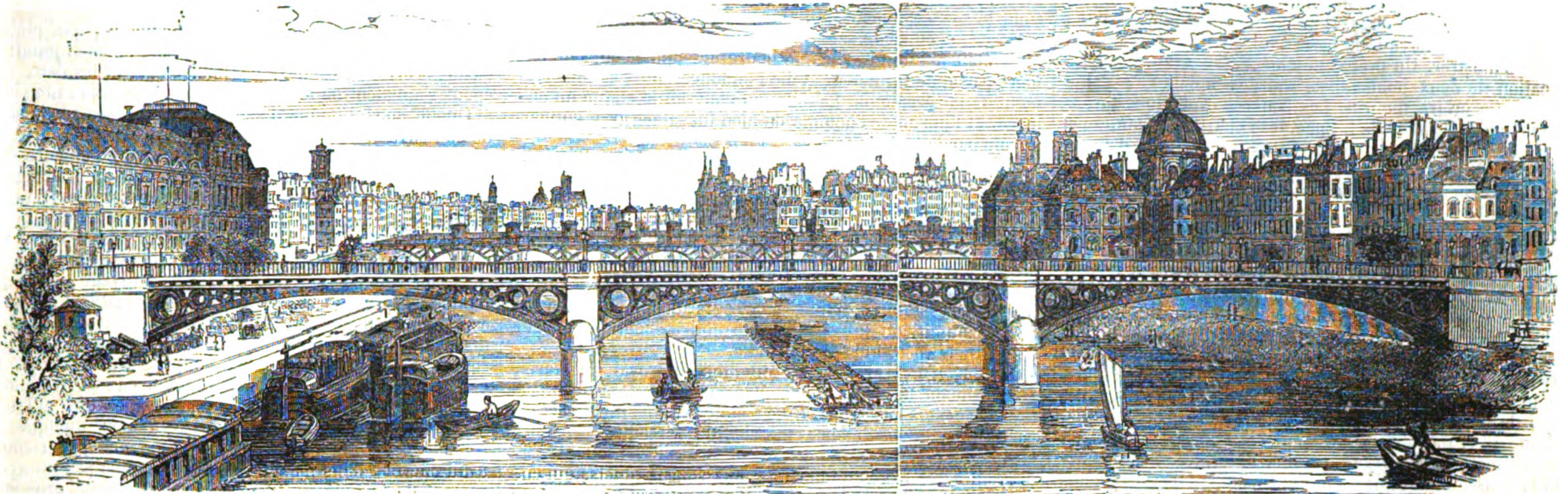
A Saint-Pétersbourg, chez J. Issakoff, Gostinoï dwore, 22.

Jacques DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et Ce, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

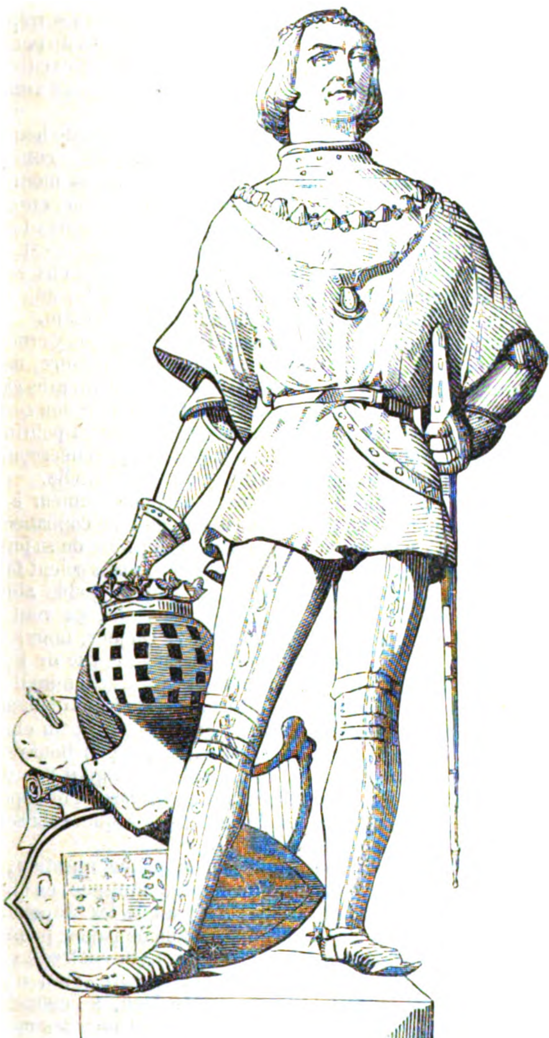
N° 29. Vol. II. — SAMEDI 16 SEPTEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Inauguration de la statue du roi René,

A ANGERS



(Statue du roi René, par M. David d'Angers.)

Il y a une douzaine d'années, plusieurs savants, qui n'avaient rien de mieux à faire, réalisant une pensée de M. de Humboldt, créèrent les congrès scientifiques. Ils invitèrent les érudits de toutes les nations à se réunir, à des époques déterminées, pour traiter simultanément des questions d'histoire, d'archéologie, de médecine, de physique, de mathématiques, de littérature et de beaux-arts. Afin de grouper et de disperser en même temps les lumières, ils convinrent que l'assemblée, annuellement nomade, se tiendrait à tour de rôle dans les principaux chefs-lieux. L'institution des congrès, accomplissant pour la onzième fois ses révolutions périodiques, s'est réunie en 1843 dans la ville d'Angers, sous la présidence de M. le comte de Las-Cases. Là, après avoir discuté bon nombre de questions importantes, les membres du congrès ont honoré de leur présence l'inauguration de la statue du roi René.

Le roi René, comte d'Anjou et de Provence, comte de Lorraine, roi de Naples et de Jérusalem *in partibus*, fut, par ses qualités aimables, le Henri IV du Moyen-Age. Né à Angers en 1408, il commença la vie en chevalier pour la finir en troubadour, et ses succès dans les arts purent le consoler de ses revers sur les champs de bataille. Les malheurs de la guerre l'obligèrent à renoncer successivement à la Lorraine, qu'il tenait de sa femme Isabelle, et au royaume de Naples, que la reine Jeanne II lui avait légué. De cet héritage, René ne garda que le comté de Provence, où il s'installa paisiblement pour rimer, chanter, peindre, courtiser les dames, instituer des processions, et oublier autant que possible qu'il avait des Etats à régir. On ne peut dire que ce fut un bon prince, car il s'occupait médiocrement d'administration; mais c'était à coup sûr un homme spirituel et généreux, qui faisait également bien des sirventes, de la peinture et des dettes; il avait le mérite plus rare encore de payer exactement, quoique les sommes fussent souvent considérables, et il disait à son trésorier: « Je ne voudrais, pour rien au monde, avoir déshonneur à la parole que j'ai donnée. » Insoucieux artiste, il peignait une perdrix quand on lui annonça la perte du royaume de Naples, et il ne quitta pas le pinceau. Toujours disposé à écouter des requêtes, à récompenser des services, à signer des grâces, « La plume des princes, disait-il, ne doit jamais être paresseuse. »

La ville d'Angers, qui doit élever une statue en bronze au bon roi René, en a préalablement inauguré le plâtre dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville. Cette solennité a eu lieu à huis clos, le 7 septembre, et l'on n'y a convié que les notabilités de Maine-et-Loire et les honorables membres du congrès. La séance a été ouverte à trois heures et demie, et presque entièrement remplie par la lecture des commentaires que M. Quatrebarbes prépare pour une édition nouvelle des *Œuvres complètes du roi René*; publication dont le produit sera consacré à l'érection de la statue en bronze.

Le monument nouveau est de M. David. Le sculpteur, songeant que le roi René n'appartenait à Angers que par sa naissance et ses premières années, l'a représenté jeune, vigoureux, le regard fier, une main sur la garde de son épée, l'autre prête à saisir un casque. Le bon prince est armé de pied en cap; sur sa poitrine pendent les insignes de l'ordre du Croissant, qu'il institua à Angers, en 1458, et dont la devise était *los en croissant*. A droite de la figure, sur un support, sont les pinceaux, la palette, et la plume qui écrivit le *Petit Traité de l'Abusé de Court*, imprimé à Vienne par Pierre Schenck, en 1484. L'écu armoirié du prince est à ses pieds, et derrière lui la lyre dont il s'accompagnait en chantant le soleil et les femmes d'Occitanie. Ce costume tout entier est d'une rigoureuse exactitude; l'artiste n'a rien omis de ce qui peut caractériser la vie, l'époque et les travaux du roi René. La tête, un peu grosse peut-être, est pleine de noblesse; une tunique, ajustée avec art, recouvre l'armure. Condamné à emprisonner les membres dans des plaques de fer, l'artiste s'en est consolé en modelant admirablement les méplats de la face, et en ajustant la tunique avec une élégante légèreté. On retrouve, dans la conception générale de la statue, le génie inventeur de M. David, qui, contrairement à la plupart de ses collègues, cherche avant toutes choses une pensée neuve et originale.

Inauguration de la statue de l'abbé de L'Épée,

A VERSAILLES.

L'inauguration de la statue de l'abbé de L'Epée, remise plusieurs fois, a eu lieu enfin le 3 septembre, à Versailles, dans la rue Royale, au centre du marché dit Neuf, bien qu'il y ait un autre marché bâti depuis.



(Statue de l'abbé de L'Épée, par Michaud.)

La vie de *Charles-Michel* DE L'ÉPÉE est trop connue pour

que nous ayons besoin de lui consacrer de longues pages. Né à Versailles, le 24 novembre 1712, il montra dès son jeune âge un grand amour de l'étude, beaucoup de piété et une conduite irréprochable. Sa vocation le portait vers l'Eglise; cependant, pour plaire à ses parents, il commença à dix-sept ans l'étude du droit. Mais la vie du palais, les discussions du barreau, n'allaient pas à sa douce et bienveillante nature; il reprit bientôt ses études théologiques et entra dans les ordres en 1736. Il fut d'abord nommé curé de Fenges; en 1738, il reçut le canonicat de Fougy. Il prêchait depuis quelques années avec succès, lorsque le hasard lui ouvrit la carrière où il devait s'illustrer. Un prêtre nommé Vanin avait entrepris l'éducation de deux jeunes filles sourdes-muettes, à l'aide d'images. Ce prêtre mourut. Les pauvres orphelines furent recommandées à l'abbé de L'Epée. Il se chargea de continuer l'œuvre de Vanin; il s'y attacha. Ce qu'il n'avait fait d'abord que par pitié, il le continua par goût; il chercha un meilleur moyen d'instruction; l'inspiration vint un jour. En 1760, il créa sa méthode, il la développa, et appela successivement un grand nombre de sourds-muets, qu'il initia à une vie nouvelle.

Quelques tentatives d'instruction des sourds-muets avaient été faites avant l'abbé de L'Epée, mais aucune n'avait atteint le but. L'une consistait à leur faire comprendre le sens des paroles par le mouvement des lèvres et à leur faire articuler des sons; une autre avait pour base l'alphabet manuel, appelé dactyologie ou dactylologie. Dans cette méthode, les doigts, par leurs mouvements, représentaient les lettres et les mots. L'abbé de L'Epée sentit l'insuffisance de ces deux moyens, ainsi que de la méthode par estampes; il chercha mieux, et trouva sa méthode des signes combinés. Ici, les gestes exprimment la pensée plutôt que les mots; cependant ils sont soumis à des règles grammaticales. Ce langage par gestes reçut le nom de *mimique*. Il put s'adapter également à l'instruction des sourds-muets de toutes les nations, car dans toutes les langues la même pensée s'exprime par le même geste; le geste est une langue universelle. Quelquefois l'abbé de L'Epée joignait à sa mimique l'enseignement de vive voix; il réussit même à faire parler quelques élèves.

Pendant seize ans, l'abbé de L'Epée prodigua à tous les sourds-muets qui se présentèrent à lui les soins les plus touchants; il n'était pas seulement leur instituteur, il était leur père et leur ami; il partageait avec eux tout ce qu'il possédait, et il n'avait que le strict nécessaire. Cette admirable conduite fut connue enfin, malgré la modestie de l'abbé de L'Epée. Ses amis le décidèrent à publier sa méthode et à ouvrir des cours publics. Son livre *de l'Institution des Sourds-Muets par la voie des signes méthodiques* parut en 1776, et fut accueilli avec enthousiasme dans toute l'Europe.

L'abbé de L'Epée occupait alors un appartement rue des Moulins, n° 14. Un jour, il se préparait à dire la messe à Saint-Roch, lorsqu'un inconnu demande à remplacer l'enfant qui la servait ordinairement. Après la messe, l'étranger suivit l'abbé à son école; après la leçon, le visiteur présenta un petit paquet à l'abbé de L'Epée, et le pria de l'accepter comme un souvenir de l'admiration qu'il lui avait inspirée. C'était une magnifique tabatière enrichie de pierreries et ornée du portrait de l'empereur d'Allemagne Joseph II; l'inconnu était l'empereur lui-même. Louis XVI et Marie-Antoinette visitèrent plusieurs fois les écoles de l'abbé de L'Epée et le comblèrent de bienfaits. Les souverains étrangers envoyèrent près de lui des hommes instruits pour étudier sa méthode et la propager dans leurs Etats.

L'abbé de L'Epée avait atteint l'apogée de sa gloire en 1789; il avait formé des disciples dignes de continuer son œuvre; il ne lui restait plus rien à faire sur la terre: sa tâche avait été dignement remplie. Le 23 décembre, il quitta donc cette vie et remonta au sein de Dieu. Il était âgé de soixante-dix-huit ans. Une foule immense le suivit jusqu'à la chapelle Saint-Nicolas, où son corps fut placé. L'Assemblée nationale envoya une députation à son convoi. Dix-huit mois après, le 21 juillet 1791, l'Assemblée constituante décréta que l'abbé de L'Epée serait mis au nombre des hommes qui ont bien mérité de l'humanité. La postérité, qui déchire si souvent ces brevets d'immortalité donnés par les contemporains, a ratifié celui-ci. L'abbé de L'Epée est un des saints du calendrier des peuples.

La statue inaugurée à Versailles est l'œuvre de M. Michaud, œuvre gratuite. Cet artiste a offert son talent à la commission chargée d'ériger un monument à l'abbé de L'Epée, en refusant toute indemnité. Ce monument se compose d'un piédestal simple, formé par deux rangs de degrés en marbre ciselé de Soignies (Hainaut belge); le dé et le socle sont formés de deux morceaux bouchardés du même marbre, ornés seulement d'arêtes ciselées. Sur la face nord est cette inscription :

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE,
PREMIER INSTITUTEUR DES SOURDS-MUETS,
NÉ A VERSAILLES,
LE XXIV NOV. MDCCXII.

Le piédestal est assis sur une plate-forme encastrée dans un parpaing de granit de Cherbourg, qui sert d'appui à une grille d'entourage en fer fondu. La statue a 2m 30 de hauteur; le piédestal, 2m 71. L'abbé de L'Epée est représenté debout; il vient de découvrir le langage des gestes intelligents. Ses yeux, dirigés vers le ciel, semblent remercier Dieu de l'inspiration qu'il vient de recevoir; son geste exprime ce nom : Dieu!

La cérémonie de l'inauguration a eu lieu à une heure. Elle n'a été digne ni de l'abbé de L'Epée ni de Versailles. Cette ville, si habituée aux fêtes royales, eût pu mieux faire pour un de ses grands hommes. Ce n'était pas une barrière de corde et de grossiers morceaux de bois qu'il fallait opposer à la foule; ce n'étaient pas quelques gardes nationaux trop largement espacés, quelques gendarmes: c'était le clergé tout entier avec l'évêque en tête, c'étaient les autorités militaires escortées de nombreux détachements de tous les corps de la garnison, c'étaient les administrations, les membres du parquet, les professeurs du collége; c'était enfin tout ce que Versailles renferme d'hommes éclairés, qui eussent dû former cercle autour de la statue de l'homme illustre, afin de faire voir au peuple qu'on sait, en France, honorer la vertu.

Le préfet, le maire, le conseil municipal, un assez grand nombre de sourds-muets, quelques membres de la commission, le sous-intendant militaire et deux officiers, venus par curiosité, occupaient seuls l'enceinte réservée; en dehors, la foule était nombreuse. A une heure, quelques coups de canon, partis de l'Hôtel-de-Ville, annoncèrent le commencement de la cérémonie. La toile qui couvrait la statue fut enlevée, et l'image de l'homme de bien fut saluée avec enthousiasme par la foule.

M. le préfet de Seine-et-Oise prononça alors un discours, comme président de la commission des souscripteurs, pour offrir à la ville la statue de l'abbé de L'Epée. M. le maire lut un discours pour accepter, au nom de la ville, l'offre des souscripteurs et pour les remercier. Les deux orateurs firent preuve d'une sorte de mérite, qui fut vivement senti sous des rayons solaires qu'on pouvait estimer à 40 degrés; ils furent très-courts: à défaut d'intérêt, c'est beaucoup. Un membre de la commission lut ensuite une notice biographique sur l'abbé de L'Epée, qui fut applaudie.

Le doyen des professeurs de l'Institut royal de Paris, M. Ferdinand Berthier, dont le *Mémoire sur les Sourds-Muets avant et depuis l'abbé de L'Epée* a été couronné il y a trois ans par la Société des Sciences morales de Versailles, prononça ensuite un *discours mimique* sur la solennité du jour. Il s'adressait à ses frères d'infortune, aux sourds-muets, qui entouraient la statue de leur père. Il y avait vraiment quelque chose de sublime, de touchant, dans ces gestes si animés, si expressifs, si bien compris par les sourds-muets. Les yeux de ces infortunés, comme ceux de leur maître, resplendissaient d'intelligence. On y lisait facilement ce qui se passait dans leur âme: ils suivaient avec une admirable attention la mimique de M. Ferdinand Berthier; leurs traits mobiles exprimaient tour à tour la joie, la douleur, l'enthousiasme: on leur parlait de leur père, de celui qui leur avait donné plus que la vie, de celui qui avait ouvert leur cœur aux nobles sentiments et leur esprit à la science.

Ce discours, généralement senti, sinon parfaitement compris, a causé une émotion profonde dans toute l'assemblée. M. Ferdinand Berthier a eu, après l'abbé de L'Epée, tous les honneurs de la journée.



On s'est beaucoup occupé du triste événement qui a jeté la désolation dans la famille d'un poëte célèbre, M. Victor Hugo. Le récit de cette catastrophe est douloureux et fatal: une jeune femme et son jeune époux, tous deux distingués par l'esprit et le cœur, tous deux pleins de bonheur et de tendresse, meurent et disparaissent dans les flots en un instant, ensemble, par un trépas rapide, sans qu'aucune main secourable ait eu le temps de les disputer à la mort; un parent d'un âge plus mûr, compagnon de cette funeste journée, et un jeune enfant, sont engloutis avec eux.

Sans doute, devant de tels malheurs, toutes les douleurs sont égales. La pauvre mère obscure, ignorée, qui perd sa fille, son amour, son avenir, pleure des larmes aussi désolées que les larmes versées par une mère riche et illustre sur la tombe de son enfant; souvent même les regrets sont d'autant plus profonds et immenses, que la condition de l'enfant qui meurt et de la mère qui survit est plus cachée et plus humble. « C'était tout mon bien! » dirait une simple femme du peuple en embrassant avec désespoir le cadavre glacé de sa fille.

Il faut reconnaître cependant que l'éclat du nom et la hauteur de la situation ajoutent quelque chose de particulièrement sinistre à ces funèbres aventures. Les pauvres et les obscurs semblent faits pour souffrir et pour porter leur peine; comme ils n'ont guère à prendre dans le bonheur d'ici-bas, quand le mal leur arrive, on ne s'en étonne que médiocrement: on dirait que cela leur est dû et vient de soi-même. Mais quand ils frappent les heureux de ce monde, ceux du moins qui semblent heureux parce qu'ils ont la richesse, le bruit, la renommée, ces coups inattendus ont un cruel retentissement, car c'est l'effet de ces rares fortunes de faire croire au bonheur inaltérable, jusqu'au moment où quelque catastrophe subite et sans remède vient prouver que nul n'est assuré d'échapper aux communes douleurs.

Le déplorable événement s'est accompli sur la Seine, de Villequier à Caudebec. Un canot gréé de deux voiles auriques avait été aperçu, vers midi trois quarts, par le capitaine d'un bâtiment à vapeur; une demi-heure à peine s'était écoulée, quand le bruit se répandit au rivage que le canot avait chaviré; on se porta en toute hâte du côté où le désastre était signalé. Peut-être sauvera-t-on ces malheureux? Mais il était trop tard: la mort, quand elle s'y met, n'est pas patiente et n'attend guère; or, la mort avait déjà pris ses victimes et ne rendit que quatre corps sans vie; on reconnut dans ces infortunés M. Vacquerie et son jeune fils, puis M. Charles Vacquerie et sa femme, madame Charles Vacquerie, fille de M. Victor Hugo.

Ils s'étaient confiés à cette onde homicide, tout pleins de sourires et de gaieté; le ciel était beau, le soleil jouait dans l'azur, la brise caressait le flot mollement, et les deux jeunes époux s'aimaient de toute la vivacité d'une union nouvelle.

Quelle joie! Comme il sera doux de glisser sur la surface de ce fleuve ami, et de réjouir sa vue des beautés de sa rive! Allons! que la voile se déploie! que le vent l'effleure de son souffle chargé des parfums de l'air et de la fraîcheur des eaux! Bons, beaux, aimants, aimés, laissez aller, ô heureux jeunes gens! laissez aller votre tendresse et votre bonheur au courant de ce flot si limpide. Que craindriez-vous? Est-ce qu'il y a des tempêtes pour tant de jeunesse et d'avenir? Et puis, au retour, vous conterez votre voyage, et la jeune femme parlera en riant de sa grande navigation; et ceux qui écouteront son naïf et gracieux récit souriront à leur tour, disant que Christophe Colomb et Vasco de Gama n'ont jamais rien fait de comparable..... Un coup de vent a changé toute cette joie en douleur, et fini le conte joyeux en tragédie.

Madame Charles Vacquerie était l'aînée des enfants de M. Victor Hugo; elle s'était mariée, depuis quelques mois seulement, à M. Vacquerie, jeune homme très-riche, qui avait cherché dans mademoiselle Hugo, non pas un accroissement de fortune, — les poëtes n'ont pas de grosses dots à donner, — mais d'autres trésors plus précieux, l'élégance de l'esprit, la bonté du cœur et la grâce du corps que mademoiselle Hugo possédait.

On raconte qu'un peu avant sa mort funeste, la pauvre jeune femme écrivait à peu près ceci à quelqu'un de Paris: « Ma chère amie, je suis ici depuis un mois, mais si heureuse et si doucement entourée de tout ce qui fait le bonheur, que de temps en temps je me surprends à avoir peur de mon bonheur même; il me semble que cela est trop doux pour durer longtemps; puis cependant je me rassure en songeant qu'à cette joie si grande il manque quelque chose: je n'ai pas ma bonne mère près de moi. »

M. Victor Hugo a dit, en jetant un regard mélancolique sur les trépas prématurés:

Ah! combien j'en ai vu mourir de jeunes filles!

Le poëte ne savait pas qu'il ajouterait un jour à la liste douloureuse le nom de sa propre fille, morte à la fleur de l'âge.

Le même jour, on lisait dans les journaux que le jeune comte de Maltzan, âgé de dix-neuf ans, fils d'un ministre du roi de Prusse, s'était noyé en se baignant dans la Sprée, tandis que mademoiselle de Lasalle, fille unique d'un officier d'ordonnance de Sa Majesté Louis-Philippe, venue à Pau pour assister aux fêtes de l'inauguration de la statue d'Henri IV, mourait en quelques heures, d'une fièvre rapide. Et que serait-ce donc si les journaux tenaient compte, un à un, de tous les trépas que chaque jour amène? Ils ne citent que les morts de bonne maison, ils n'inscrivent que les tombes qui peuvent exciter la curiosité et attirer les regards des passants; mais les autres arrivent par centaines, par milliers!

On meurt de toutes parts, en haut et en bas, à toute heure, à toute minute, à toute seconde. Il y a toujours, à côté de vous ou près de vous, quelqu'un qui meurt ou qui va mourir; et ceux qui vivent, c'est-à-dire nous tous qui avons encore le pied ferme et le teint frais, nous ne sommes, après tout, comme l'a dit Pope, que des convalescents: la mort est, en effet, une maladie que les plus dispos portent avec eux sans qu'ils y songent; cette maladie les prendra au collet aujourd'hui, demain peut-être, et, à coup sûr, après demain.

Je connais de très-honnêtes gens qui ne veulent pas y croire, et, entre autres, Hilaire-Charles-Auguste Bonaventure, mon ami intime; Bonaventure a trente-six ans: c'est un gros garçon insouciant, réjoui, annonçant la santé par tout son corps et la gaieté par tous ses yeux; sur ses épaules, sur sa poitrine, sur son allure robuste et résolue, le notaire le plus nécrophile délivrerait sans objection un certificat de vie éternelle.

On ne dira pas que Bonaventure ne fait pas honneur à sa personne et qu'il ne se témoigne pas une entière confiance à lui-même; il est tellement convaincu au contraire de sa force et de sa santé, qu'il n'imagine pas que les autres soient faits autrement que lui. S'il rencontre un pauvre diable alité: « Allons donc! s'écrie-t-il, le gaillard plaisante! ça veut se rendre intéressant! ça s'en fait accroire! » Un jour, nous descendions ensemble, bras dessus bras dessous, la rue du Faubourg-Montmartre; un convoi funèbre, qui s'acheminait au cimetière, vint à passer: « Qu'est-ce que cela? me demanda mon Bonaventure? — Eh! parbleu! lui dis-je, c'est un chrétien qu'on mène en terre. — Laisse donc, reprit Bonaventure, tu veux rire; est-ce qu'on meurt? est-ce qu'il y a des morts? » Un autre jour, passant devant un magasin d'un aspect sombre, — c'était un magasin de deuil: — « A quoi cela sert-il? » dit mon homme d'un air jovial.

Bonaventure aurait pu m'adresser la même question, à chaque coin de rue; le magasin de deuil se multiplie, en effet, avec prodigalité par toute la ville; il n'y a que les chapeliers, les cafés, les restaurateurs, les marchands de papier peint et les pâtissiers qui pullulent autant que lui. Ceci contredit singulièrement l'opinion de mon ami Bonaventure, qu'il n'y a pas de morts et qu'on ne meurt pas; ou bien, à l'entendre, si la chose arrive, ce n'est que par hasard et pour les maladroits.

Rendons toutefois justice au magasin de deuil; s'il encombre la ville de plus en plus, s'il étale aux regards ses voiles funèbres et ses étoffes mortuaires, il fait du moins de son

mieux pour adoucir le fond lugubre de ses fonctions : le magasin de deuil est élégant, coquet, paré; quelques-uns sont magnifiques; il est impossible de vous offrir d'une manière plus recherchée et plus galante les moyens de porter le vêtement de votre douleur et d'habiller votre désespoir.

Le comptoir ordinairement est occupé par des jeunes filles qui dissimulent, par toutes sortes de sourires et de prévenances, la tristesse de l'emploi : « Est-ce un grand deuil? est-ce un demi-deuil que madame désire? Ah! bon, madame a eu le malheur de perdre son mari; très-bien! j'ai justement là ce qu'il lui faut : une étoffe charmante qui lui ira à ravir; je conseillerais à madame de prendre cette nuance, cela fait bien, cela est bien porté! »

Les marchands de deuil sont comme les médecins, comme les employés aux pompes funèbres, comme le bourreau; ils s'oublient eux-mêmes et vivent agréablement et le sourire sur les lèvres au milieu des plus grandes tristesses de ce bas monde. Ce que c'est que l'habitude!

Avouons cependant qu'il y a de singulières industries. Supposez que le docteur Dumont, et cela pourrait bien arriver avec un alchimiste de sa force, découvre enfin l'élixir de longue vie; voilà tous les marchands de deuil ruinés du coup!

Le marchand de deuil se trouve ainsi placé dans une situation bizarre : comme homme et comme partie intéressée, il désire naturellement que l'humanité se porte bien et vive le plus longtemps possible; mais comme marchand, il est obligé de faire des vœux pour la fièvre, la pleurésie, l'apoplexie et les morts subites. — Le jour où on livre une grande et sanglante bataille, le marchand de deuil est à la hausse et se frotte les mains. — « Les affaires vont mal, » s'écrie en causant avec sa femme, dans son arrière-boutique, un marchand de deuil qui n'a pas eu de morts depuis huit jours parmi ses clients. — Annonce-t-on une peste : « Ça va bien, » dit-il.

N'avais-je pas raison de dire : Quel singulier commerce!

Sortons de cette nécropole et parlons un peu des vivants.

Le château d'Eu est silencieux maintenant, et le flot, en se refermant derrière le yacht qui reconduisait dans son île S. M. britannique, a effacé jusqu'à la dernière trace de l'événement et de l'entrevue. Shakspere a dit : « Beaucoup de bruit pour rien! » Un fait qui excitera sans contredit plus de sensation au faubourg Saint-Antoine, au Marais et au boulevard du Temple, que le débarquement de S. M. la reine Victoria au Tréport, c'est la nomination de M. Marty aux fonctions de maire de Charenton. Je n'ai pas besoin de rappeler ce que c'est que M. Marty; qui a oublié M. Marty? Son nom vit dans la mémoire de tous les cœurs sensibles; son souvenir est présent à tous les amis du malheur et de la vertu; pendant trente-cinq ans, M. Marty a rempli dans les mélodrames du théâtre de la Gaieté l'emploi d'honnête homme, et il faut dire que ce n'était pas une comédie qu'il jouait; M. Marty était naturellement, et il est encore le meilleur homme du monde.

M. Guilbert de Pixérécourt, l'Alexandre Dumas de ce temps-là, brillait alors de tout l'éclat de son succès; on ne frémissait, on ne pleurait que par M. de Pixérécourt : *Tékéli*, *la Citerne*, *les Ruines de Babylone*, *le Chien de Montargis*, et tant d'autres chefs-d'œuvre de la même trempe, faisaient l'admiration universelle. M. Marty ne manquait pas d'y remplir son rôle; il n'y avait de fête complète et de succès solide qu'autant que M. Marty s'en était mêlé.

Une fois cependant, Guilbert de Pixérécourt le pressa si fort qu'il se décida à jouer le personnage du *traître*. Le parterre était stupéfait et disait : « Est-il possible? Est-ce bien lui? » M. Marty lui-même semblait embarrassé de sa scélératesse de hasard; on voyait qu'il n'était pas fait pour cela; il n'en dormit pas de la nuit, et ne voulut plus recommencer le lendemain. — Quand il reparut avec son auréole d'homme vertueux, ce fut un tonnerre d'applaudissements; on lui jeta des couronnes comme à un saint que le démon aurait voulu tenter et qui aurait envoyé promener le tentateur.

Depuis ce moment, M. Marty ne dévia plus du chemin de la vertu et du malheur. Que de fois il fut persécuté! que de fois exilé! que de fois dépouillé par le crime de ses honneurs et de ses biens : que de fois injustement condamné! que de fois chargé de fers! que de fois sur le point de livrer sa vénérable tête à la hache! Mais que lui importait! M. Marty supportait l'erreur, la méchanceté et l'injustice des hommes avec une résolution inaltérable; il ne cessait pas de dormir un seul instant du sommeil du juste, tandis que le traître, qui lui jouait tous ces méchans tours, n'avait, pour tout repos, qu'un oreiller rembourré d'épines.

Qui ne se rappelle l'accent plein de résignation avec lequel M. Marty s'écriait quelque part : « Persécuté par mes concitoyens, victime d'un arrêt injuste, je me retirai à Lauzanne, où j'exercai, pendant vingt-cinq ans, le métier honnête, mais peu lucratif, de tisserand. »

Aussi M. Marty, pendant cette longue carrière de persécutions et d'honnêteté, ne trouva-t-il jamais que des geôliers sensibles, des bourreaux pleins d'humanité et des haches qui ne coupaient pas. Qui aurait pu se décider à faire seulement une égratignure à ce brave homme?

Le dénouement de la carrière de M. Marty a prouvé, en fait, la vérité de cette maxime prêchée par le mélodrame classique, à savoir que la vertu est tôt ou tard récompensée : M. Marty s'est retiré depuis quelques années avec une jolie fortune, fruit légitime d'une vie laborieuse et de succès mérités; il a une charmante maison des champs, il respire un air pur; il jouit de l'estime de ses concitoyens, qui ne le persécutent plus, Dieu merci! Les électeurs municipaux de Charenton le nomment leur maire à l'unanimité, et le ministre confirme l'élection; les électeurs ont raison, le ministre n'a pas tort, et vive cet excellent M. Marty!

— Les théâtres sont dans un état de stérilité déplorable : depuis un mois ils ont à peine mis au jour un embryon de vaudeville; pourquoi se donneraient-ils, en effet, la peine de créer et de mettre quelque chose au monde? A quoi bon? Le ciel est beau; l'automne nous invite à ses derniers jours de soleil et d'azur; bientôt novembre, le sombre novembre, au front humide et chargé de brouillards, attristera le ciel, et de son souffle mortel flétrira la prairie et enlèvera à l'arbre sa dernière feuille. Jouissons donc de ce suprême sourire de la douce saison. Allons aux champs si nous pouvons, si nous avons un coin de charmille, ou seulement si notre bon génie nous ouvre la barrière pour quelques jours, et nous dit : Va devant toi, à la grâce de Dieu!

Voilà pourquoi les théâtres sont stériles et déserts; c'est qu'en effet une moitié de Paris court sur la grande route ou se repose dans sa maison des champs, tandis que l'autre moitié se promène le soir au boulevard, aux Tuileries, aux Champs-Élysées, partout où ce pauvre prisonnier peut trouver une apparence d'air libre et de verdure.

Novembre venu, tous les déserteurs reviendront : le Paris fantasque, le Paris pittoresque, le Paris bucolique, le Paris errant, le Paris châtelain rentrera chez lui : alors il reprendra ses airs mondains et viendra perdre, à la pâle lueur des bougies et des lustres, le hâle de sa vie champêtre.

En attendant, mes chers amis, roulons-nous un peu sur l'herbe, tandis qu'il en est encore temps.



(Dessin de J.-J. Grandville.)

Pour un observateur, ami de la flânerie, il est évident qu'à cette époque de l'année une espèce de fièvre s'empare d'une certaine partie de la population parisienne. Cette fièvre est totalement inconnue à nos médecins; je l'appellerai fièvre cynégétique : c'est toujours bon de donner un nom grec à une fièvre quelconque. Vous ne vous en êtes peut-être pas aperçu, vous qui parcourez les boulevards pour regarder les belles dames qui passent; mais moi, qui ne m'occupe plus de ces drôleries, à mon grand regret, je vous assure; moi qui fréquente les armuriers, qui entretiens des relations suivies avec les marchands de carniers et autres ustensiles de chasse, je vois chez ces messieurs une recrudescence de visites égale à celle qu'éprouvent les confiseurs aux approches du Jour de l'An. Le 1er ou le 10 septembre arrive, et pour les chasseurs ce jour est le plus solennel de l'année : on va, on vient, on s'informe; chez un tel on trouve des bourres nouvelles qui font serrer le coup : « Il faut que je m'en procure, car mon fusil écarte; » ailleurs on vend des poudrières, des sacs à plomb, dont l'ingénieux mécanisme abrége le temps que l'on met à charger : « Vite, courons-y, car un jour d'ouverture on ne saurait trop économiser le temps. »

Vous ne pouvez pas vous faire une idée de la facilité qu'ont certains chasseurs à délier les cordons de leur bourse lorsque vient ce grand jour. Ils ont trois fusils, les voilà qui veulent en acheter un quatrième; le plus gros calibre est celui qu'ils choisissent, dans l'espoir qu'en le chargeant d'une livre de plomb toute la compagnie de perdreaux tombera sous leurs coups. Ils se souviennent que l'année dernière M. un tel fut roi de la chasse; son fusil, calibre de 12, lui décerna probablement cet honneur; ils veulent un calibre de 8, le succès sera plus certain. Oh! s'ils pouvaient traîner une pièce de canon à travers les luzernes et les taillis, quel ravage ils causeraient! en mettant seulement double charge de poudre et quatre kilogrammes de petit plomb, ils couvriraient de mitraille une demi-douzaine d'hectares, ils pourraient tuer à la fois plusieurs compagnies de perdreaux, sans compter les lièvres gîtés dans les intervalles. Ces pauvres lièvres seraient passés de vie à trépas, sans avoir prévu que le plomb les atteindrait de si loin! Les chasseurs dont je parle se tiennent au courant de tous les progrès que fait l'arquebuserie : si l'on invente un fusil nouveau, tirant cinquante coups par minute, cent coups sans amorcer, ils l'achètent; ils ont bien raison, ces dignes gobe-mouches : posséder une arme qui fonctionne aussi vite est un avantage inappréciable; il ne manque plus qu'une chose, c'est l'occasion de la faire fonctionner.

Le chasseur parisien est dans une surexcitation nerveuse, dont le remède ne peut se trouver qu'en rase campagne. Si vous le reteniez à la ville, une fièvre cérébrale s'emparerait de lui, sa tête éclaterait comme un melon trop mûr. Napoléon dormit la veille d'Austerlitz, les Russes et les Autrichiens le préoccupèrent bien moins que les perdreaux et les lièvres ne préoccupent nos fashionables et nos épiciers. Heureux ceux qui, semblables à Napoléon le Grand, ont pu dormir! Ils ont rêvé nuées de perdreaux, fleuves de lièvres et de lapins courant entre leurs jambes, coups doubles, triples, quadruples, carnassières pleines, montagnes de gibier mort. Qu'en feront-ils? direz-vous; belle question, ma foi! le fashionable enverra des voitures chargées de bourriches aux nombreuses belles dames qu'il courtise; l'épicier, essentiellement exact et calculateur, vendra tout : il a déjà conclu son traité avec le marchand de volailles voisin; et si, ce jour-là, il pousse la grandeur d'âme jusqu'à régaler sa tendre épouse d'un perdreau rôti, ce sera nécessairement un *pouillard* non vendable. Au mois d'août il a spéculé sur les pruneaux, en septembre il spécule sur le gibier; il compte sur l'ouverture de la chasse comme un marchand de vin compte sur la vendange.

Mais, direz-vous encore, demain la marchandise sera très-abondante, et par conséquent elle sera peu chère. Eh bien! vous êtes dans une erreur grave, où vous resteriez probablement jusqu'à la consommation des siècles, si je n'étais pas venu là tout exprès pour vous en tirer. L'objection que vous me faites est exacte pour toute espèce de chose, excepté pour le gibier lors de l'ouverture de la chasse. Les perdreaux afflueront à la halle; mais le nombre des acheteurs est augmenté de tous les chasseurs maladroits qui, s'étant pourvus de fusils neufs, de guêtres neuves, de carniers neufs, veulent prouver qu'ils n'ont pas fait une dépense inutile. Si, le jour de l'ouverture de la chasse, on amenait à Paris tous les perdreaux, lièvres, cailles, faisans et lapins qui volent ou courent sur les terres de France, ils ne suffiraient pas aux besoins des consommateurs. Des marchands vont se placer hors barrière, attendant les chasseurs malheureux; les braconniers les guettent sur la route, au coin des bois, et là ces beaux messieurs à gants beurre frais, à barbe de bouc, remplissent leur carnier et le coffre du tilbury. La veille de l'ouverture, le braconnier fait des tournées extraordinaires; il déploie tout son arsenal de filets, de collets; il force la recette, car il sait bien que le lendemain son profit sera double; que dis-je! il sera triplement double; car il gagnera d'abord ce que la cuisinière aurait gagné, et puis, le beau monsieur faisant un marché honteux, se dépêche de payer ce qu'on lui demande, et se sauve au grand trot pour ne pas être surpris en flagrant délit. Je pourrais citer un fashionable de ma connaissance qui, la nuit, près de Saint-Mandé, acheta trente pièces de gibier, parmi lesquelles se trouvaient une douzaine de peaux de lièvres ou de lapins rembourrées de foin. Il ne perdit pas tout, car le lendemain il eut de quoi faire bien déjeuner son cheval.

Le chasseur parisien se divise en quatre catégories : 1° le bon et vrai chasseur; 2° le chasseur fashionable; 3° le chasseur épicier; 4° le chasseur de conscience. Je vais vous donner la description exacte des quatre espèces.

Paris renferme dans son enceinte continue un grand nombre de bons chasseurs, et je professe pour eux la plus haute estime. On les reconnaît de loin à la manière calme, raisonnée, réfléchie, dont ils battent la plaine, à la sévérité de leur costume, à la propreté de leur fusil sans ornement, à la beauté, à la docilité de leur chien, manœuvrant au moindre geste, au moindre mot. Ils ne tirent jamais au hasard dans une compagnie de perdreaux, ils choisissent ceux qui sont séparés de la bande; s'ils font coup double, ce coup double est sans regret, c'est-à-dire qu'ils ne touchent que les perdreaux qu'ils tuent, se gardant bien d'en blesser d'autres qui mourraient au loin sans profit pour personne. Ils savent ménager leurs ressources en laissant de la graine pour l'année suivante. Un lièvre part à grande distance, ils ne tireront pas; à l'instant les chances sont calculées : « Il est possible que je le tue, mais il est probable que je le manquerai; si je le blesse légèrement, il mourra peut-être, et je ne l'aurai point; ne tirons pas, je le retrouverai plus tard. » Son fusil, du calibre de 20, met des bornes aux bouffées d'ambition qui pourraient traverser son cerveau; il méprise les plus gros calibres, car il ne veut pas tout tuer en un jour; il sait que la chasse dure six mois, et qu'elle recommence l'année suivante.

Le chasseur fashionable veut tout tuer et ne tue rien; il court les champs comme un écervelé; il voudrait être à la fois dans la luzerne et dans le guéret, dans le taillis et dans les pommes de terre; il ne marche pas, il vole pour arriver partout le premier. Il a de très-beaux fusils de tous les calibres, de tous les systèmes; sa chambre est un arsenal, il pourrait y soutenir un siége. En plaine, toutes ces armes sont inoffensives, c'est le trait du vieux Priam, *telum imbelle et sine ictu*. Je me trompe, ces armes causent bien des ravages; déchargées à tort et à travers au milieu des compagnies de perdreaux, elles en blessent la moitié. Les belettes, les hiboux, les éperviers, ses auxiliaires obligés, saisissent les pauvres éclopés, et ce malheureux chasseur, qui rentre chaque jour bredouille, archibredouille, lui seul a dépeuplé la plaine, et cependant il chasse toujours. Croyez-vous qu'il s'amuse à



(Le départ pour la chasse.)

chasser? pas du tout; il ressemble à ces gamins imberbes qui fument le cigare à contre-cœur pour se donner un air féroce et surtout pour faire croire qu'ils sont de fort mauvais sujets. Notre fashionable chasse pour avoir le droit de paraître au salon du château en veste élégante, en guêtres bien pincées, en cravate à la Colin négligemment flottante. Il compte beaucoup sur son costume, longtemps étudié, pour faire d'affreux ravages dans les cœurs tendres et très-sensibles de nos dames. Il a raison! un sot réussit mieux avec des bottes d'un vernis irréprochable qu'un homme d'esprit avec des souliers ferrés. Aussi notre fashionable est-il la terreur des maris; mais il est la providence du budget, qu'il grossit régulièrement de 15 fr. par année, et du marchand de perdreaux, qui lui remplit tous les jours son carnier au moment du départ, moyen certain pour avoir du gibier au retour.

Le chasseur fashionable connait le gibier rôti; chez Véry, au Café Anglais, il distingue fort bien un perdreau d'une bécasse, un lièvre d'un faisan; mais, une fois en plaine, le poil ou le plumage amenant d'autres combinaisons, toutes ses études ne sont plus assez fortes pour lui faire distinguer la chose. Un jour, je traversais la plaine Saint-Denis, j'allais à un rendez-vous de chasse à quelques lieues plus loin. Au milieu d'un champ de salsifis, je vois un beau monsieur, neuf des pieds jusqu'à la tête, luisant comme un calice, ficelé sur toutes les coutures. J'avais un chien, lui n'en avait pas. Tout à coup je l'entends tirer: pan, pan.... il court et ne ramasse rien.

« Monsieur! monsieur! me crie-t-il, ayez la bonté d'amener ici votre chien : je viens de tuer une caille et je ne la trouve pas. »

L'Evangile a dit : « Aidez-vous les uns les autres. » Je suis bon chrétien, et je m'approche du beau monsieur.

« Il y a donc des cailles par ici?

— Des cailles? il y en a par centaines : en voilà quatorze que je manque.

— Diable! mais c'est charmant; alors, je m'arrête ici : je n'irai pas plus loin.

— Oh! si vous savez tirer, vous en aurez bientôt rempli votre carnier. J'ai tué la dernière que j'ai tirée, mais je ne la trouve pas.

— Je vais faire chercher mon chien. Où est-elle tombée?

— De ce côté.

— Allons, Modus, cherche, apporte. »

Modus parcourt le champ de salsifis, trouve une alouette morte, la secoue et ne l'apporte pas. Je vous dirai que Modus dédaigne l'alouette. Vous savez que cet oiseau aime à voltiger près des objets brillants : le costume du fashionable l'avait probablement attirée, comme un miroir.

« Voilà ma caille! s'écrie mon chasseur, se jetant à corps perdu sur sa proie.

— Vous appelez cela une caille? lui dis-je.

— Certainement.

— Vous vous trompez.

— Et qu'est-ce donc?

— Un perdreau.

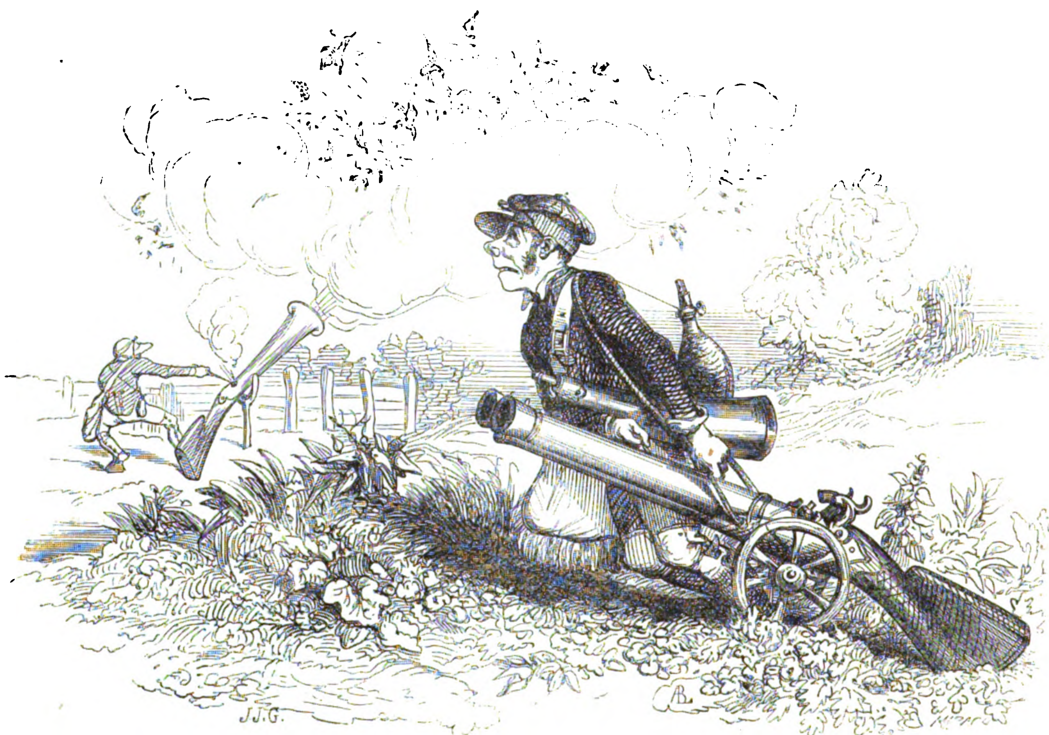
— Un perdreau! répondit-il tout enthousiasmé.

— Oui, monsieur. Il est jeune, c'est vrai, mais c'est un perdreau.

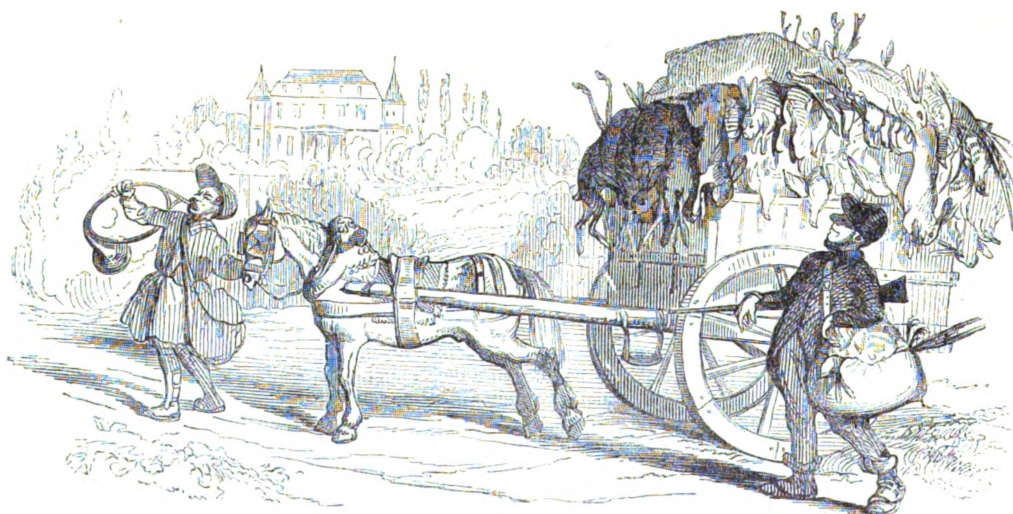
— Comment! j'aurais tué un perdreau!

— Et le mérite est d'autant plus grand que la pièce est plus petite. »

Le chasseur fashionable aime à suivre un bon chasseur en plaine. Si son compagnon tire, il tire aussi en même temps. Deux chances sont pour lui : si la pièce tombe, on la lui offrira peut-être, ou si on la joue à croix ou pile, comme cela se fait en pareil cas, il peut deviner juste, chose plus facile que de bien tirer. Dans cette circonstance, il soutient toujours que son coup a porté : il tenait la pièce au bout de son canon, il la laissait filer, il aurait pu la vendre, etc. — J'avais un jour semblable discussion avec un beau monsieur que j'avais rencontré au champ d'honneur, et qui s'obstinait à me suivre comme mon ombre. Nous tirons un perdreau ensemble : le perdreau tombe, et il jure qu'il l'a tué : son coup l'a complétement enveloppé, le mien s'est perdu dans l'air, à quatre pas au moins sur la gauche.



(Chasseur au canon, par J.-J. Grandville.)



(Le chasseur dévastateur, par J.-J. Grandville.)

Ce brave homme tenait beaucoup à mettre ce perdreau dans sa carnassière encore vierge: je le lui laissai. Tout en chargeant nos fusils, j'examinai par hasard sa baguette, et à la hauteur démesurée dont elle dépassait son canon, je lui fis observer qu'il mettait double charge. Il voulut enlever le surplus avec son tire-bourre, mais bientôt nous fûmes certains que son coup n'était point parti : l'amorce seule avait éclaté.

« Croyez-vous encore, lui dis-je, que mon coup a frappé sur la gauche?

— Oh! pardon, monsieur; je vais vous rendre le perdreau.

— Permettez-moi de vous l'offrir. »

J'eus le plaisir de faire un heureux ce jour-là. Il dissimulait au moins les trois quarts de son bonheur, mais à sa figure on pouvait voir la complète satisfaction que son cœur éprouvait.



(Le chasseur fashionable, par J.-J. Grandville.)

Un jour que, pendant l'entr'actes d'une belle journée de chasse, nous nous apprêtions à déjeuner sur l'herbe, chacun exhibait le contenu de son carnier; un beau monsieur de notre compagnie n'avait rien à montrer, ce qui lui donnait une contenance fort embarrassée. Tout à coup le garde nous dit qu'il connait un lièvre au gîte, et demande si quelqu'un veut le tirer : « J'y vais, s'écrie le fashionable ; et tout le monde fut d'avis de lui faire les honneurs de ce lièvre, puisque nous avions tous tué plus ou moins de gibier, et qu'il n'avait rien encore. Nous le suivons en lui donnant des conseils : « Ne vous pressez pas. — Visez bien. — Tirez aux pattes de devant. — Tirez à la tête. — Tirez en plein corps, etc. » On lui montre le lièvre blotti dans un sillon, et ayant l'air de songer, ainsi que doit faire au gîte tout lièvre bien appris. Le coup part : l'animal ne bouge pas. « Il est mort! il est mort! » dit notre chasseur apprenti. Aussitôt il court, le ramasse, et l'apporte triomphant : « Savez-vous qu'il sent bien bon, votre lièvre! » lui dis-je. Effectivement, il était tout rôti, artistement piqué : il figura fort bien à notre déjeuner, dont il fut le plus bel ornement.

Le chasseur épicier! Déjà plusieurs fois j'ai décrit des animaux oubliés par Buffon; c'est le véritable moment de compléter l'œuvre de notre grand naturaliste.

Le chasseur épicier est couvreur, plombier, maçon, marchand de vin, d'huile, de bas, de pruneaux, enfin c'est un marchand quelconque; il est riche, il aime la chasse; mais il veut chasser sans qu'il lui en coûte rien. Pour ce faire, il loue des terres, des bois, y place un garde ou plusieurs gardes, et puis il lance ses prospectus. Il prend dix actionnaires qui paient seuls tous les frais. C'est comme dans les mines de charbon, de fer, d'argent ou d'or, où les fondateurs se réservent tous les bénéfices lorsque bénéfices il y a. Ses bois sont garnis de lapins, à ce qu'il dit; si l'on tuait à discrétion, bientôt la chasse serait détruite; aussi a-t-il grand soin, dans son règlement, d'insérer un article conservateur par lequel il est sévèrement interdit de tuer plus de douze lapins par jour. Voyez-vous avec quelle adresse le hameçon est caché sous l'appât? « Diable, disent les gobe-mouches, douze lapins! sans compter les lièvres, les faisans, les perdrix et les cailles, dont le nombre n'est pas limité; ma foi, c'est un beau pis-aller. Notez bien que je puis tuer tout cela chaque jour : prenons une action... Et si j'en prenais deux! je pourrais tuer vingt-quatre lapins, toujours sans compter les lièvres, les



(Députation du gibier reconnaissant à la Chambre des Pairs, après la discussion de la loi sur la chasse. — Dessin de J.-J. Grandville.)

faisans, les perdrix et les cailles : prenons deux actions. » Vous allez croire peut-être que ceci est une mauvaise plaisanterie. Eh bien! faites-moi l'honneur de venir me voir rue Saint-Georges, 33, et je vous montrerai des preuves incontestables écrites et signées; je vous dirai même tout bas, dans le tuyau de l'oreille, le nom du gobe-mouches qui, ayant pris deux actions pour avoir le droit de tuer vingt-quatre lapins par jour, en a tué deux dans toute l'année.

Le chasseur épicier a tous ses actionnaires; il chasse pour rien; chacun lui donne six ou huit cents francs par année; le voilà couvert de tous ses frais, et même il lui reste un petit *boni* qui doit servir dans ses prévisions à payer les voitures,

diligences, coucous et autres véhicules. « C'est bien, dit-il ; à présent, si je faisais entrer deux actionnaires de plus, ce serait pour moi un bénéfice réel. Parbleu! voilà une heureuse idée. D'ailleurs, je me donne beaucoup de peine pour procurer du plaisir à ces messieurs ; je suis gérant de la chasse ; tous les gérants possibles ont des appointements, je n'en ai pas, et toute peine mérite salaire. » A la première réunion, il parle de dépenses imprévues, de lièvres et lapins achetés et lâchés pour peupler les bois, de perdreaux, de faisans élevés pour créer une chasse vraiment royale. Ses associés tremblent que ces précautions oratoires ne tendent à leur demander un crédit supplémentaire, ils se trouvent heureux d'en être quittes pour deux nouveaux venus, qui, d'ailleurs, sont fort maladroits, à ce que dit le chasseur-épicier.

Le voilà donc bien installé : il chasse en gagnant 1,600 fr. par année. Rien de plus juste ; car enfin, s'il ne chassait pas, il emploierait son temps à méditer sur les huiles, sur la cassonade ou sur les pruneaux, et ces méditations peu poétiques le conduiraient probablement à des bénéfices réels tout aussi forts. Mais l'appétit vient en mangeant : laissera-t-il tout *son* gibier à la merci de tous? « Oh! ce serait dommage; il existe dans la plaine au moins soixante compagnies de perdreaux; les actionnaires vont tout saccager le premier jour; si la veille de l'ouverture, j'en prenais d'abord ma bonne part, sans préjudice de ma chasse du lendemain, cela se vendrait bien. Les gardes sont à mes ordres, je les paie ; ils n'obéissent qu'à moi; j'ai des filets, utilisons-les ce soir. On ne le saura pas; ces messieurs trouveront du déficit, qu'importe? Je le mettrai sur le compte des braconniers : ce ne sera point un mensonge. » Tout se passe exactement comme je viens de vous le dire, et voilà pourquoi vous trouvez chez les marchands de gibier tant de perdreaux morts sans blessures apparentes. Un jour, je vais chez un entrepreneur de chasse la veille de l'ouverture ; j'entre dans la salle à manger, je vois sur la table une montagne de je ne sais quoi, recouverte par une nappe; je la soulève machinalement, comme fit autrefois le comte Almaviva de la robe qui cachait le petit page, et je vois... cent cinquante perdreaux morts! Mon intention était de prendre une action; vous êtes bien certain que je ne l'ai pas demandée. J'ai pris ma course, et j'ai fui aussitôt cette infâme caverne de brigand.

Le chasseur épicier dans la chasse ne voit que le gibier mort. Donnez-lui le choix d'un lièvre qui court ou d'une pièce de cinq francs qui roule, il se jettera sur la pièce de cinq francs. Certainement, il faut du gibier mort, mais ce n'est pas l'unique but d'un vrai disciple de Saint-Hubert. Avant tout, il cherche à se procurer des émotions; il jouit en voyant manœuvrer ses chiens; une belle quête, un arrêt franc et ferme, ou bien la manière dont ils lancent, dont ils suivent, dont ils relèvent un défaut, lui procurent des plaisirs qu'on ne saurait comparer à rien. A travers mille péripéties, il arrive au joyeux hallali. Demain, il recommencera; il recommencera les jours suivants, tous les jours de l'année, et ses jouissances seront les mêmes. Citez-moi, si vous le pouvez, un autre plaisir qui, six mois après, se présente à votre imagination toujours avec la même face riante. Un lièvre forcé suivant toutes les règles de la vénerie donne plus de véritable bonheur que cent lièvres tués à l'affût. Bien des gens prendront ceci pour un paradoxe; que m'importe? j'estime fort peu ces gens-là.

Heureusement, toutes les chasses par actions ne sont pas gérées par des chasseurs épiciers; mais elles ont toujours l'inconvénient des associations, où chacun ne voit que son intérêt personnel, et tue tout ce qu'il peut tuer. Je compare une chasse par actions à une table-d'hôte, où les commis-voyageurs mangent à se donner des indigestions dans le but de rattraper leur argent.

Dans ces chasses, on tue deux cents pièces le jour de l'ouverture; le lendemain on en tue trente; le surlendemain six, et puis plus rien ou presque rien. Pour avoir une belle chasse, il faut l'avoir tout seul ou bien avec un ami conservateur du gibier, chasseur loyal et galant homme.



(Dessin de J.-J. Grandville.)



(Un chasseur parisien (1), dessin de Cham.)

On croit généralement en province que les chasseurs de Paris ne tuent que des alouettes dans la plaine Saint-Denis. C'est une erreur. Les plus belles chasses de France sont dans les environs de Paris. En province, on pourrait les avoir plus belles, mais on ne fait rien pour cela. C'est à Paris seulement que les gens riches savent dépenser l'argent qu'ils ont et même celui qu'ils n'ont pas. Ceux qui en ont beaucoup affichent un grand luxe, ceux qui n'en possèdent guère veulent les imiter. On veut pouvoir dire : « Ma chasse, » comme on dit : « Ma voiture et mes chevaux. » Combien de gens qui, pour avoir le droit de prononcer ces mots sonores : « Ma voiture, » se condamnent à manger l'ignoble miroton avec accompagnement de pommes de terre bouillies; car, accommodées au naturel, cela ne coûte pas si cher que si on les rissolait dans le beurre!

Certes, si en province on voulait louer des terres, y mettre des gardes, élever les perdreaux dont les nids sont détruits en fauchant les prairies artificielles, il en coûterait trois fois moins cher que dans les environs de Paris, et on aurait trois fois plus de gibier, car le braconnage n'est nulle part organisé comme dans la capitale du monde civilisé. *La compagnie du poil et de la plume* est constituée régulièrement ; elle a ses commanditaires, ses gérants, son directeur, son caissier, ses livres tenus comme dans une maison de commerce ; elle entretient des agents qui lui font des rapports journaliers sur le gibier qui garnit telle plaine; elle sait que tel garde est vigilant, que tel autre est ivrogne; elle sait les fêtes de village aussi bien que l'almanach; elle envoie des agents provocateurs qui paient à boire aux surveillants pendant que d'autres vont traîner le drap mortuaire sur les perdrix. Le cabinet du directeur est un quartier-général d'où chaque jour partent les ordres de destruction pour le nord ou le midi. Aucun recoin n'est oublié; chaque terre a son tour. On a laissé votre gibier bien tranquille pendant trois mois; par une belle nuit, tout est raflé. On a su qu'un de vos gardes était allé voir son père malade, que l'autre avait un rendez-vous avec sa maîtresse, et voilà pourquoi vous n'avez plus de perdreaux.

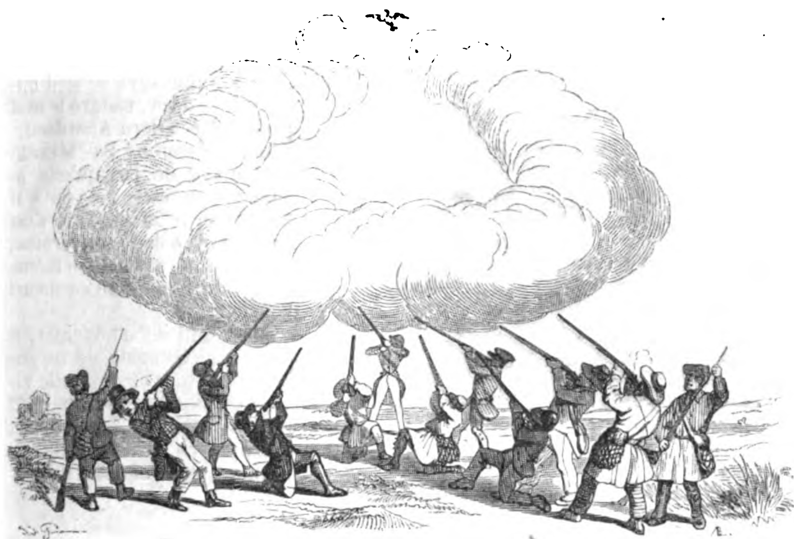
Je vous avais promis une quatrième espèce de chasseurs que je nomme chasseurs de conscience. Elle se compose de tous les boutiquiers possédant un fusil, de beaucoup d'étudiants, de clercs d'huissiers, d'avoués, de notaires, enfin de tous les clercs possibles, de plusieurs garçons perruquiers, restaurateurs ou pâtissiers, de beaucoup d'ouvriers en chambre, de quelques portiers, enfin d'individus de toutes les classes, de tous les âges, de tous les métiers. Ces braves gens, transplantés à Paris par des causes diverses, conservent tous le souvenir de l'ouverture de la chasse, qui, dans leur pays, était un jour de bonheur; ils espèrent le retrouver encore. C'est un besoin pour eux de se mettre en campagne, c'est un devoir qu'ils accomplissent, c'est enfin un acquit de conscience. Ils n'ont point de chien, mais ils en empruntent; tout ce que Paris renferme de roquets, de dogues, de caniches, est mis en réquisition ce jour-là; ils sont persuadés qu'un chasseur doit avoir un chien : c'est un accessoire obligé qui ne leur sera point utile; mais, escortés par cet animal, ils se croient à l'abri du ridicule. Ne possédant pas un mètre carré de terre, n'en pouvant pas louer, ils établissent de bonnes relations avec la blanchisseuse, la laitière du coin, la marchande d'asperges; dans tel village, ils connaissent une nourrice qui allaita leur enfant; dans tel autre, ils ont une parente de leur cousine. Toutes ces dames vivent à la campagne, elles possèdent un jardin, une pièce de luzerne grande comme un billard, où elles peuvent donner le droit de chasser. Le gibier n'y abonde pas, c'est vrai, mais leur demi-hectare est voisin des bois de M. un tel, de la superbe chasse de M. un tel; un jour d'ouverture, les perdreaux, les lièvres, attaqués en tous sens, fuient dans toutes les directions, et le plus petit tapis de verdure peut receler de quoi enfler une carnassière. D'ailleurs, ils ont entendu dire que l'année dernière, à pareil jour, un lapin fut tué près du village où ils comptent aller. Etait-il lapin de garenne ou lapin des champs? c'est un point que l'histoire laisse indécis.

Cette partie est méditée six mois à l'avance ; on en parlera six mois après; car le chasseur de conscience ne chasse jamais que le jour de l'ouverture. Au village, on trouvera du lait, des œufs, des fruits, du vin quelconque ; les chasseurs porteront le classique pâté; s'ils ne rencontrent point de gibier dans les champs, ils seront certains, du moins, d'en attraper avec leur fourchette.

Ce qui pousse tous ces braves gens dans la plaine, c'est le souvenir d'un plaisir passé qu'ils se flattent de retrouver encore, c'est le désir de se créer un droit à débiter des hâbleries, qui, sans cette excursion annuelle, manqueraient de base. Pour pouvoir dire : « J'ai vu! » il faut avoir voyagé; si l'on veut raconter qu'on a tué, il faut aller à la chasse, et surtout que le voisinage sache bien que vous n'êtes point resté chez vous. Et puis c'est une distraction, une diversion aux travaux habituels, toujours ennuyeux par leur monotonie périodique. C'est un ample déjeuner sur l'herbe, où chacun, racontant des hauts faits excentriques, fournit à son voisin une ample matière qui, le lendemain, servira de texte à sa faconde. J'ai entendu raconter la même anecdote par cent chasseurs différents, et toujours le narrateur du moment en était le héros.

Ils vont s'embusquer dans les haies qui séparent les héritages, et si quelque malheureux perdreau traverse les airs sur leur tête, cent coups de fusil partent à la fois; il n'en vole que plus vite, car vous avouerez qu'on aurait peur à moins; heureux si quelque chasseur n'a pas reçu les éclaboussures de cette mitraille lancée à tort et à travers. Rien n'est dangereux à la chasse comme la proximité de ces gens-là; leur fusil est toujours dans une position horizontale, les deux canons vous présentent sans cesse leur gueule béante prête à vomir la mort. Si vous vous permettez quelque observation sur leur imprudence, ils sont assez sots pour vous dire que vous avez peur. Eh! parbleu! oui, j'ai peur; mais si j'étais perdreau je ne craindrais rien. Et puis la vue seule de tous ces vieux fusils à silex, couverts d'une rouille séculaire, de ces carabines dignes de figurer dans un cabinet d'antiquailles, est faite pour effrayer. Un jour d'ouverture, il en est des fusils comme des chiens : tout est mis en réquisition; chacun fouille son grenier ou sa cave pour y trouver de vieilles armes cachées en 1814; les marchands de bric-à-brac louent toute leur ferraille; les arquebuses à mèche, à rouet, les fusils de rempart, prennent l'air et revoient le soleil. On rencontre en plaine des mousquets qui s'illustrèrent à Fontenoy; s'ils ne crèvent pas, c'est qu'ils ratent toujours. J'en ai cependant vu un dont le coup partait assez régulièrement, et s'il n'éclatait point entre les mains du chasseur, on ne peut l'attribuer qu'à l'habitude qu'il s'était faite de ne point éclater, car l'oxyde qui le rongeait jusqu'à la moelle lui aurait fourni d'excellentes raisons pour cela. J'ai vu des pistolets d'arçon montés sur une crosse façonnée par le charron du village. Vous pourriez servir de cible à une pareille arme sans qu'il en résultât le plus petit accident, à condition toutefois qu'on viserait sur

(1) « Le chasseur parisien, dit Cham, se trouve généralement dans la plaine Saint-Denis. Là, il poursuit à marches forcées un chat de gouttière qu'il a pris pour un faisan ; il se fait aider dans ses recherches par un boule-dogue, un caniche ou autre chien du même style, après l'avoir dressé à sa façon, c'est-à-dire en lui attachant un oiseau au col avec une ficelle pour lui donner la piste; lui-même tire le gibier au vol, en l'attachant au bout de son fusil, et, avec son bon cœur proverbial et l'horreur du sang, il détourne la tête au moment où il va lâcher la détente. Il tirera une quarantaine de coups de fusil sur un évadé de Montfaucon, qu'il aura pris pour un chevreuil à la mamelle. Malheur au passant qui se trouve sur son chemin, ou plutôt qui ne s'y trouve pas, vu qu'il n'attrape pas toujours devant lui. En tirant une carpe, il crève l'œil d'un monsieur qui va dîner en ville. Bref, le chasseur parisien est la seule chose véritablement à chasser pour la sûreté publique. »



(Feu de peloton sur une perdrix, par J.-J. Grandville.)

vous; car si l'on visait à côté, je ne répondrais de rien.

Tous ces chasseurs ou soi-disant tels, tapis derrière leur haie, guettent les chasseurs propriétaires de la chasse voisine; lorsque ceux-ci et leurs gardes s'éloignent, aussitôt ils avancent en plaine dans l'espoir d'y glaner. Si, dans le lointain, ils aperçoivent un homme portant bandoulière faisant mine de venir à eux, aussitôt, semblables à une volée de pigeons, ils fuient derrière leur haie, où, comme dans un fort inexpugnable, ils attendent l'ennemi de pied ferme, certains qu'ils sont de se trouver à l'abri du terrible procès-verbal.

Le chasseur de conscience ne chassant qu'un seul jour de l'année, ne prend jamais de port d'armes; ses quinze francs seront beaucoup mieux employés en munitions de bouche. D'ailleurs, à quoi bon? La laitière, la blanchisseuse, sont sœurs ou cousines des gardes champêtres; le laitier, le blanchisseur, sont maire ou adjoint : on n'a rien à craindre d'eux. Reste le gendarme, qui n'est point parent ou allié; mais il est à cheval, il a de grandes bottes, et à travers les fossés, les palissades qui bordent toutes les petites propriétés d'un village, on lui ferait voir du chemin. Un jour, deux gendarmes, après avoir vainement couru à travers champs à la suite d'un étudiant, trouvèrent un fossé qu'ils ne pouvaient pas franchir. Dans leur zèle pour l'exécution des lois, ils mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux à un arbre, et poursuivirent le chasseur. Mais la partie n'était pas égale : l'un avait des souliers, les autres avaient des bottes fortes. Le chasseur gagnait de l'avance, lorsque deux nouveaux gendarmes, arrivant du côté opposé, le prirent entre deux feux. La situation se compliquait d'une manière inquiétante. L'étudiant ne perdit pas la tête; il revint sur ses pas, sauta le fossé, prit le cheval d'un gendarme, et partit au galop; mais auparavant il eut soin de couper les sangles de l'autre cheval, pour rendre la poursuite impossible. Le lendemain, le pauvre gendarme retrouva son quadrupède à la préfecture de police, où l'étudiant le renvoya.

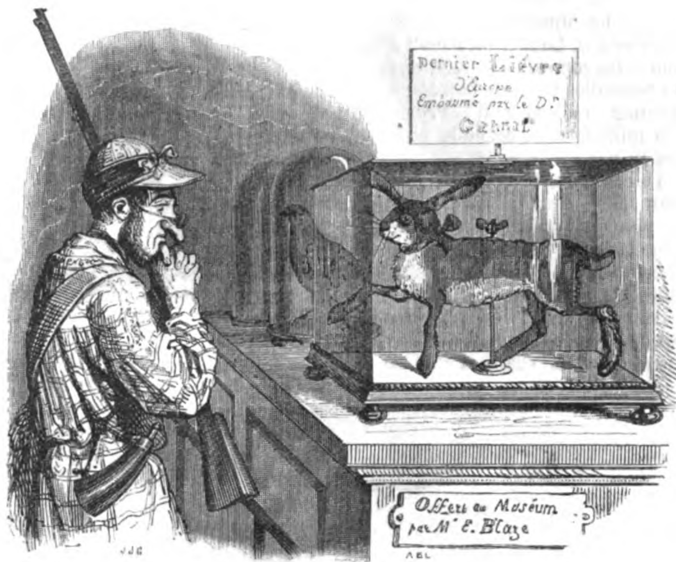
Nos députés sont sans cesse occupés de la manière de compléter le budget; en voici une que je leur conseille de mettre dans les *voies et moyens* : Trouvez une combinaison pour faire payer un port d'armes à tous ceux qui, dans l'année, tirent un coup de fusil, ou mieux encore, faites-leur payer l'amende, ce qui est un peu plus cher; au lieu de quinze francs, vous en aurez cent vingt, compris les frais et accessoires, toujours escortés du dixième de guerre qui pèse sur nous après une longue paix. Si vous parvenez à ce résultat, vous pourrez supprimer la contribution foncière, mobilière, les patentes, etc. Il est vrai qu'alors vous n'auriez plus d'électeurs; aussi je pense que vous ne ferez pas usage de ma méthode.

Mais vraiment vous auriez bien dû prolonger la session de quelques jours, et nous donner la loi sur la chasse, déjà votée par la Chambre des Pairs. Si vous aviez seulement voulu arriver à l'heure, vous auriez pu gagner ainsi trois séances par semaine. Mais vous promettez beaucoup avant l'élection, et puis vous tenez très-peu parole. J'ai connu des matelots qui, pendant l'orage, promettaient à Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille un cierge aussi gros que le grand mât de leur vaisseau, et qui, le beau temps arrivé, ne lui donnaient pas seulement une chandelle. Tous les vrais chasseurs s'apprêtaient à vous voter des remercîments, vous auriez été reçus dans vos départements au son de la trompe, au bruit des fanfares, aux acclamations des disciples de Saint-Hubert; mais vous avez préféré les poignées de main des braconniers. Oh! la popularité! c'est la plaie de notre époque.

Voyez la Chambre des Pairs; que de bénédictions elle a reçues pour avoir seulement rempli son devoir! Les chasseurs s'arrachaient les discours prononcés dans la noble enceinte, et, au lieu d'en faire des bourres de fusil, comme c'est leur habitude quand il leur tombe un journal sous la main, ils les ont précieusement conservés. Que dis-je! les lièvres et les lapins reconnaissants ont envoyé une ambassade à MM. les pairs pour leur témoigner leur gratitude. Hélas! ils se sont réjouis trop tôt. Ah! mes pauvres amis quadrupèdes, vous serez encore poursuivis à outrance pendant les années de grâce 1843 et 1844 : on vous fera rôtir, vous serez mis en civet et en gibelotte au printemps comme à l'automne. La Chambre des Pairs avait déclaré une amende et la prison contre ceux qui vous chercheraient querelle à l'époque de vos amours, contre ceux qui trafiqueraient de vos râbles dodus pendant les six mois de repos que vous donne le préfet de police. Eh bien! nos députés qui font tant de lois ne veulent pas qu'on vous accorde la plus petite trêve. Vous ne savez peut-être pas pourquoi ils s'acharnent contre vous? C'est que les marchands de gibier, qui font la traite de vous-mêmes, sont tous électeurs. Vous êtes victimes de la puissance électorale, et vous devez être immolés à l'espérance d'un vote à obtenir, pour être ensuite fricassés quand ce vote sera obtenu.

Vous êtes malheureux, c'est vrai; mais nous autres, vrais chasseurs, nous le sommes autant que vous : que ferons-nous lorsque vous nous manquerez? Croyez-vous que le cœur ne me saigne pas en songeant que votre race peut s'éteindre? Si la guerre qu'on vous a déclarée continue avec le même acharnement, il est possible qu'un jour le dernier de vous ait cessé d'exister; pour savoir la longueur de vos oreilles, la couleur de votre poil, il faudra courir au cabinet d'histoire naturelle et regarder vos frères empaillés. Mais éloignons un si triste présage, espérons en la justice des hommes. Croissez et multipliez en attendant, et si vous ne voyez point l'aurore d'un si beau jour, vos fils en jouiront peut-être. Cette espérance est bien propre à flatter votre cœur paternel.

E. BLAZE.



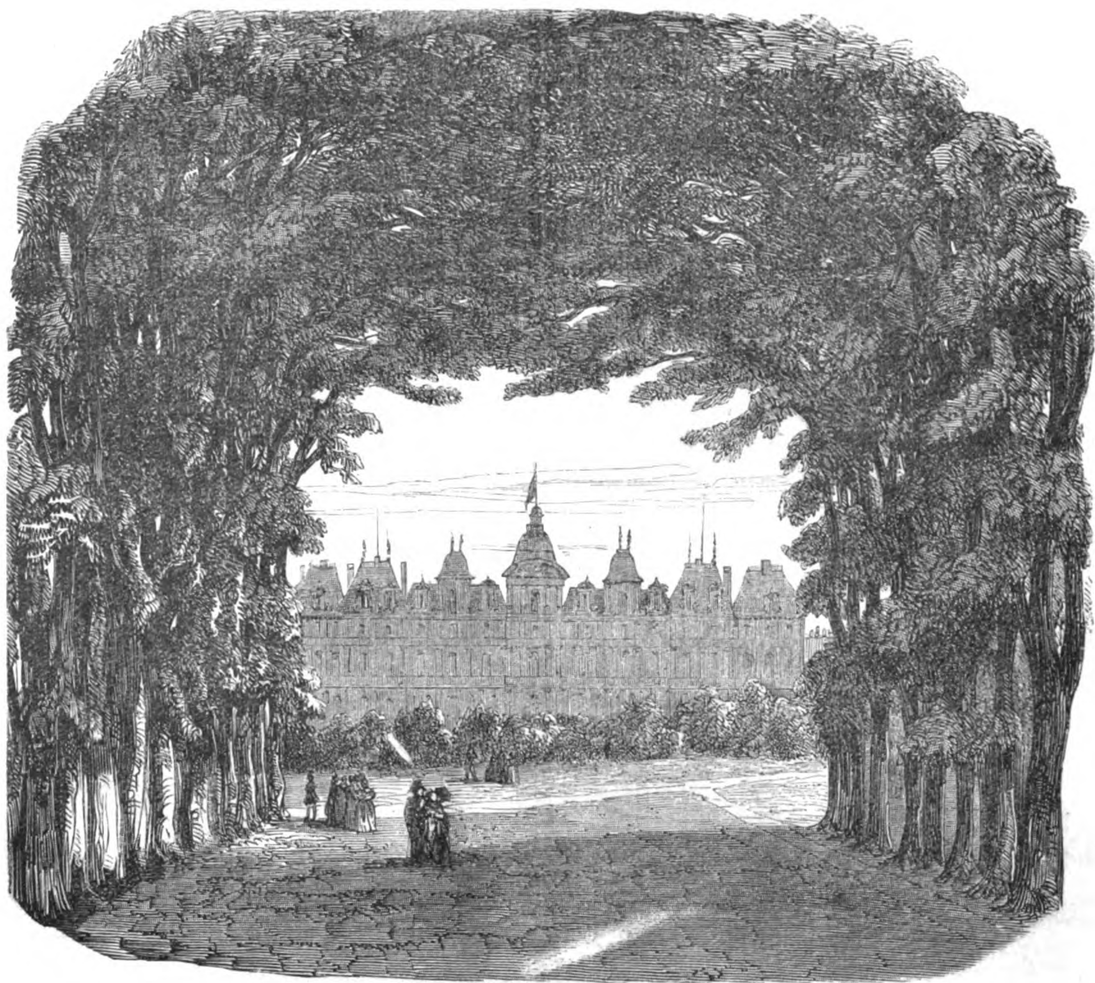
(Le dernier lièvre européen, par J.-J. Grandville.)

Visite de la Reine d'Angleterre au Roi Louis-Philippe,

(Voir pages 23 et 24.)

Une jeune femme à qui le hasard de la naissance (si toutefois la naissance est un hasard) a donné une des premières couronnes de l'Europe, a eu la fantaisie, par ce bienheureux temps de migrations aristocratiques, de venir mettre le pied sur la terre de France, terre bénie à laquelle nos pères ont fait une telle réputation de galanterie, de générosité, de bon goût, qu'il n'est pas de femme au monde qui, de loin, ne regarde avec envie notre capitale, nos modes, nos fêtes, nos plaisirs. Il n'est donc pas surprenant que la jeune reine d'Angleterre ait eu, comme toute femme, le désir de voir notre patrie, de voir de près ce peuple brave, ardent, original, enthousiaste. Heureusement pour elle, la constitution anglaise ne s'y opposait pas, et pourvu qu'elle fût escortée de deux ministres responsables, elle avait la liberté de sortir de son royaume et d'aller où l'appellerait son caprice.

« Allons en France! s'est-elle écriée; allons tendre la main à cette éternelle rivale; allons saluer cette royauté bourgeoise, voir cette cour citoyenne; allons montrer à ce peuple, qui tant de fois a rugi contre nous, ce que la renommée veut bien accorder de grâces à notre personne, de douceur à notre royal visage, de splendeurs à notre majesté! » Et, ce disant, elle est partie, suivie d'une escadrille de bateaux à vapeur, suivie, avant tout, de son mari le prince Albert, de lord Aberdeen, qui peut-être grommelait entre ses dents contre cette royale fantaisie, accompagnée de lady Canning, sa dame d'honneur, une des plus ravissantes figures que jamais le burin anglais ait idéalisées, et de quarante personnes environ.



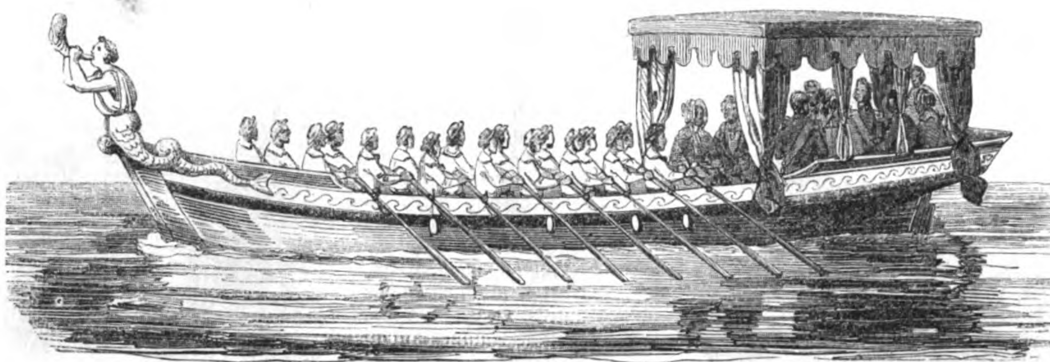
(Vue du château d'Eu.)

Le roi Louis-Philippe a fait aussitôt ses préparatifs de réception : il a fait construire des baraques, emménagé de nouveaux meubles, fait des provisions de bouche. Un journal fort

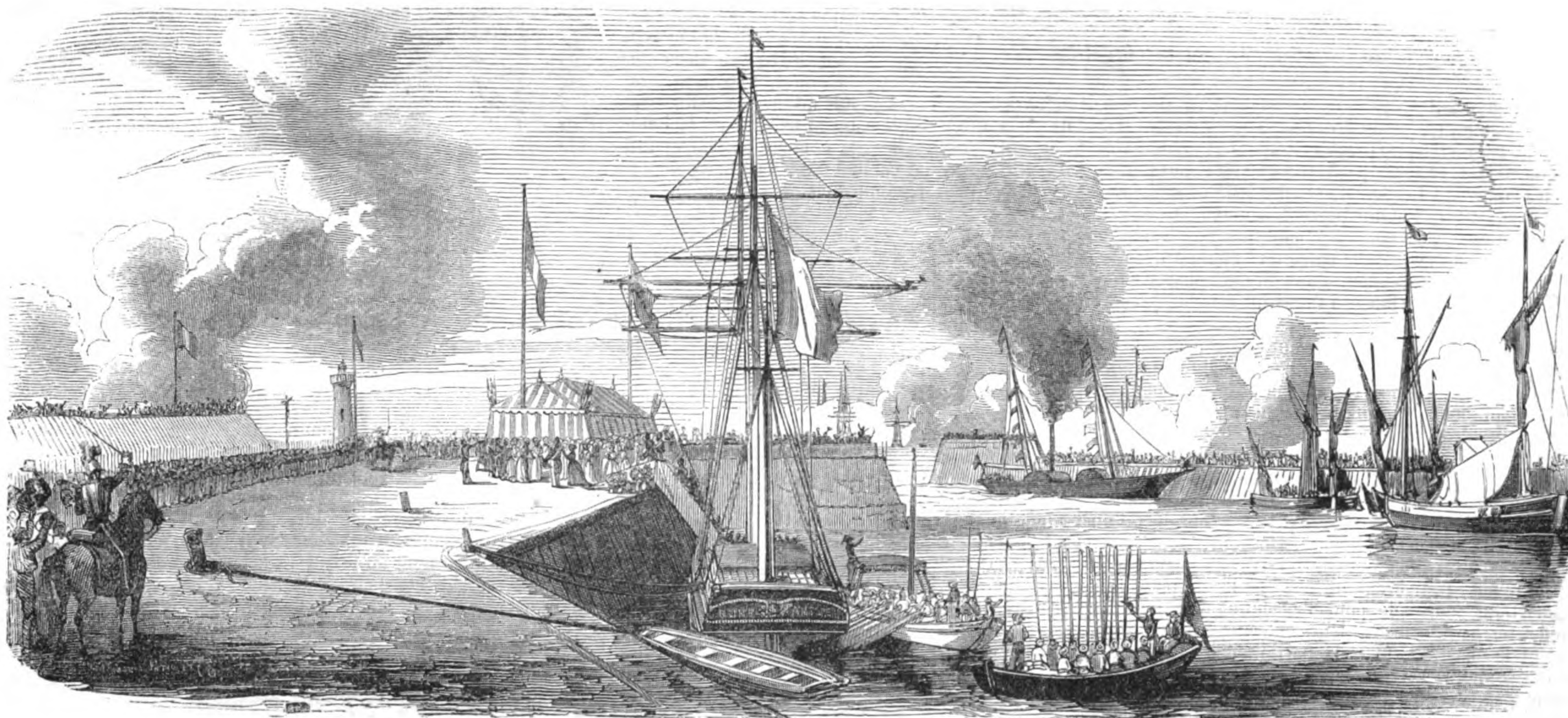
grave, assurément, a donné à ce sujet des détails qui ont vivement ému tous les cœurs. Le roi a voulu, au dire de la feuille enthousiaste, offrir à sa royale sœur six espèces de fromages, dont l'un égalait en dimension la roue d'un wagon. La maison Basset a fourni les comestibles; le porter en bouteilles vient de la maison Gilburg, etc. O puff! Protée aux mille formes, où ne te glisses-tu pas?

La reine est arrivée au château d'Eu; on a banqueté, fait un peu de musique, promené dans la forêt, on a goûté sous les arbres; puis, après quatre jours de cette vie enivrante, la reine Victoria s'en est allée comme elle était venue, désolée de ne pouvoir visiter Paris et Versailles, de ne pouvoir, en un mot, faire un voyage en France, car sa visite au château d'Eu ne mérite guère ce nom. Ses ministres se sont opposés à ce désir, malgré le mot qu'on prête à lord Aberdeen : « Nous laisserons Sa Majesté faire autant de pas qu'elle le voudra dans cette voie-là. » Il paraît que le noble lord s'est ravisé. Soyez donc souveraine, après cela! ne pas pouvoir même venir à Paris quand on en meurt d'envie!

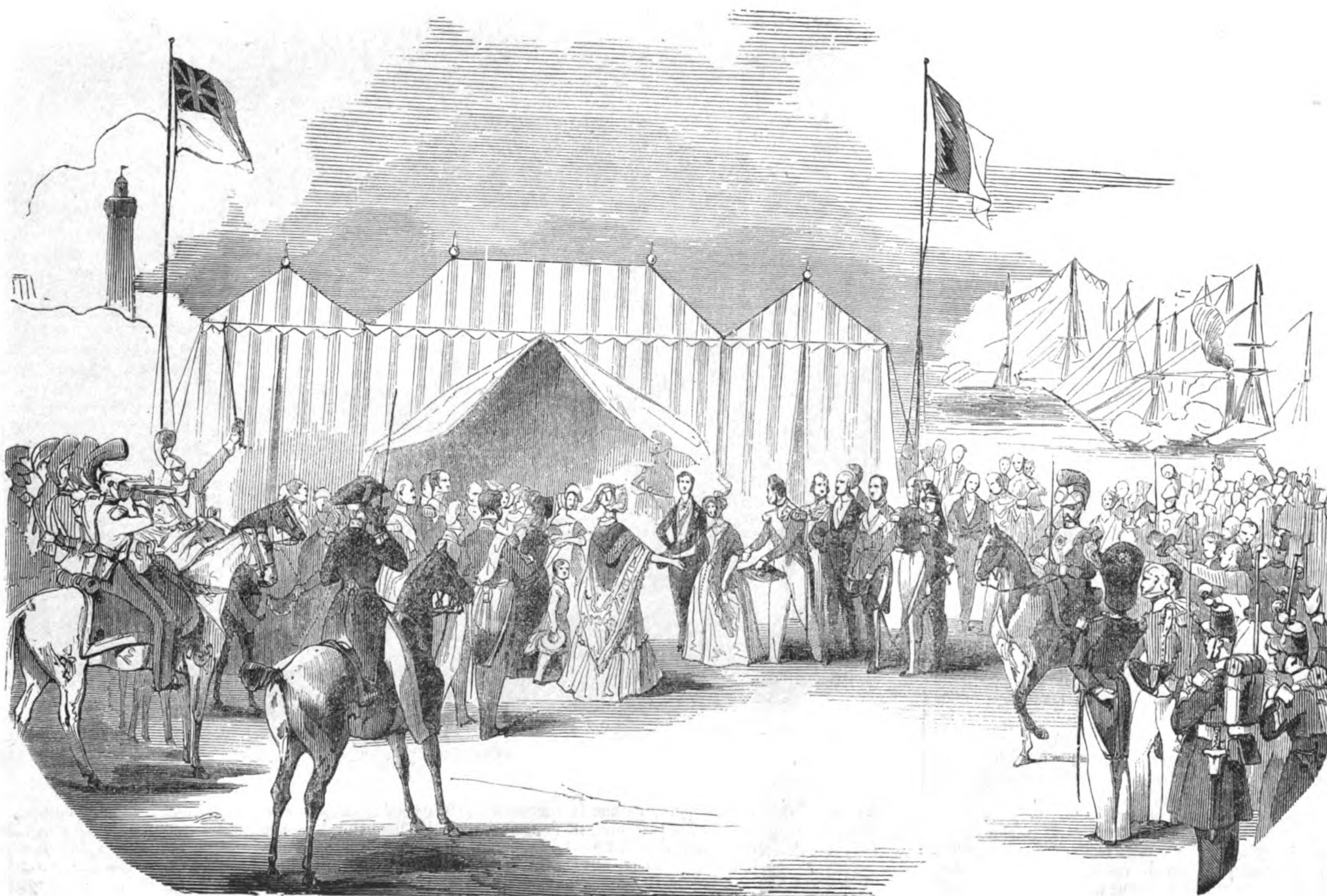
Il est difficile d'imaginer, si on a eu le bonheur de ne pas l'avoir lu, tout ce que cette visite a produit de premiers-Paris dythirambiques, de rêves, d'espérances, d'allusions, de craintes, de railleries, de pré-



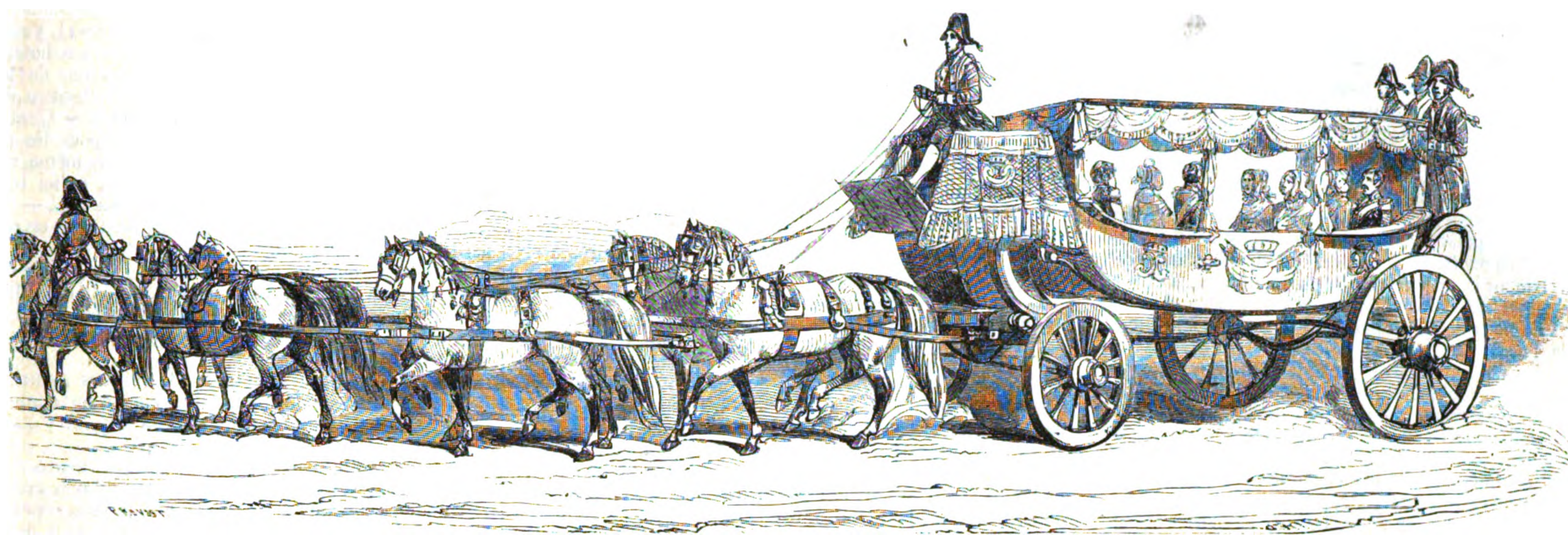
(Canot du roi.)



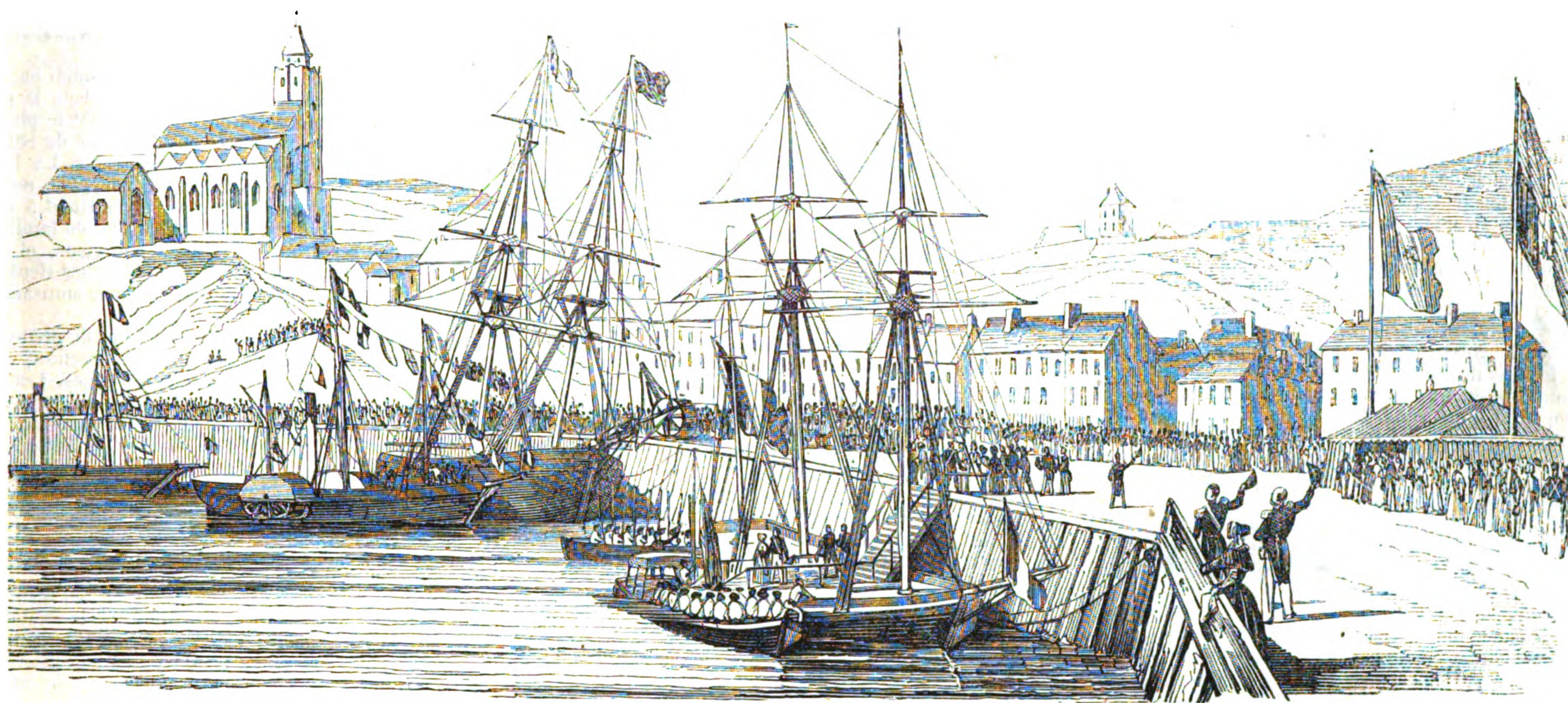
(Débarquement de la reine Victoria.)



(Présentation à la famille royale.)



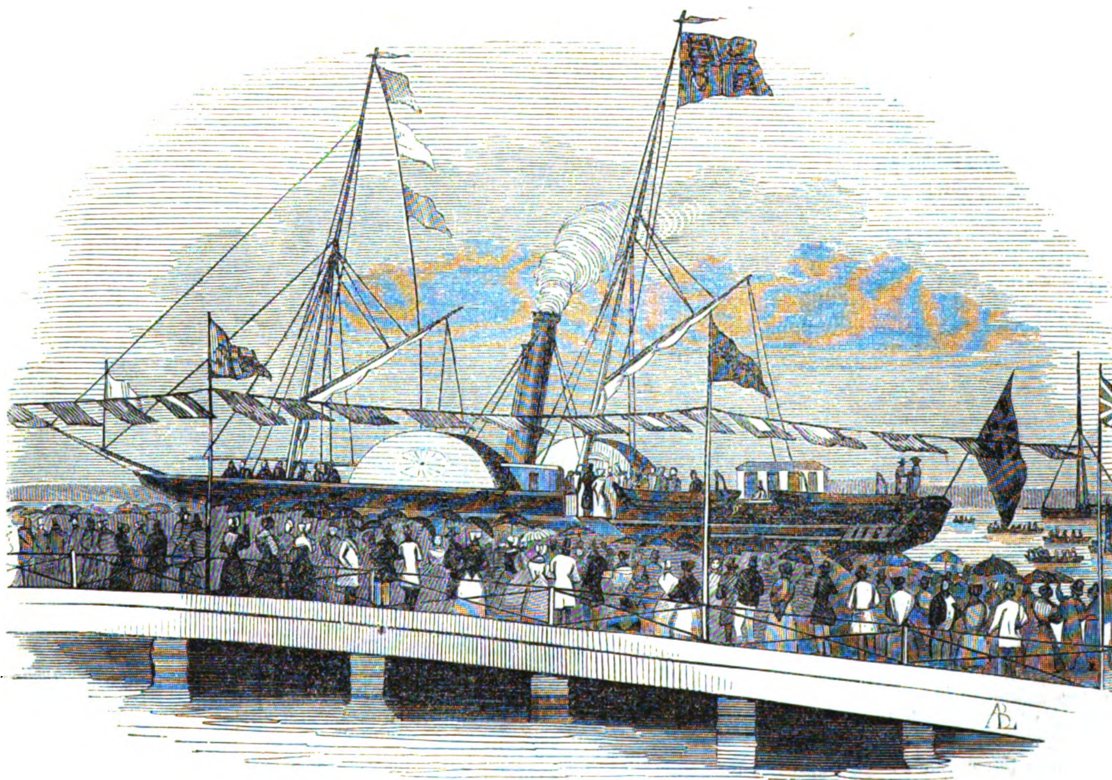
(Voiture du roi.)



(Le Tréport. — Départ de la reine d'Angleterre.)

visions, de vœux, que sais-je encore? Depuis le prince de Joinville, qui s'est écrié, en parlant de cette visite : « C'est tout un poëme! » jusqu'aux plus burlesques parodies du *Charivari* et de la *Mode*, toutes les exagérations possibles, hostiles ou amies, ont été épuisées; depuis le *Journal des Débats* jusqu'au *National*, il n'est pas un point de la question politique qui n'ait été soulevé, examiné, débattu dans tous les sens, et, comme il arrive toujours, le problème est beaucoup moins clair après qu'avant la discussion. *L'Illustration* elle-même, qui, Dieu merci! n'a rien à débrouiller avec la politique, a dit aussi son petit mot samedi dernier; elle a été sobre cependant; mais la curiosité bien naturelle de ses lecteurs de province et de campagne ne lui permettait pas d'en rester là, et elle s'apprêtait à raconter les fêtes d'Eu à sa manière, lorsqu'il lui est arrivé une lettre qui a rendu tout article inutile.

Un Anglais fort honorablement connu dans le monde artistique, mais dont nous tairons le nom pour nous conformer à son désir de modestie et d'incognito, adresse à l'un de



(Embarquement de la reine Victoria et du prince Albert.)

nos collaborateurs le récit de ce qu'il a vu et éprouvé pendant ces quatre jours de gala royal. Cette description froide et calme contraste assez avec tout ce qui a été écrit sur ce sujet pour que, nous l'espérons du moins, nos lecteurs la lisent avec intérêt. Nous sommes malheureusement obligés de supprimer les appréciations politiques, les observations piquantes où les deux gouvernements sont jugés avec esprit et impartialité. Voici cette lettre :

Monsieur et ami,

J'étais à Paris encore, attardé par quelques travaux assez importants, et me disposant à partir pour Bade avant la fin du mois d'août, quand tout à coup la presse parisienne retentit d'une grande nouvelle : la reine d'Angleterre va venir en France!

Ce fut d'abord, comme dit don Basilio, *rumeur légère*, successivement affirmée et démentie; puis l'ombre prit corps, et vos politiques discouraient encore à perte de vue sur les avantages et les inconvénients de cette manifestation, que le yacht royal mouillait devant Tréport, et notre reine bien-

aimée entrait, par un beau soleil couchant, dans la demeure de Louis-Philippe à Eu.

Moi, cependant, je n'avais pas perdu de temps. La rumeur n'était pas encore devenue bruit, et le bruit certitude, que déjà, pour une occasion aussi solennelle, j'avais laissé plume et pinceaux, toiles et livres, afin d'aller assister à ces fêtes, et saluer de loin, sur la terre de France, comme c'était mon devoir, cette jeune femme, ma souveraine, pour me servir d'une expression qui, plus d'une fois, dans nos bonnes réunions de cet hiver, vous a fait sourire presque de pitié.

Je partis le matin, et, grâce à votre tronçon de chemin de fer, j'étais le soir à Dieppe. J'y trouvai déjà les hôtels encombrés, les maisons particulières envahies par les curieux; des voitures, des pataches, des chaises de poste arrivaient de toutes parts. Les oisifs, les touristes, qui abondent dans cette saison, arrivaient là, attirés par le plaisir de voir, d'être asphyxiés dans la foule, écorchés par les aubergistes et les voituriers, et de pouvoir dire chez vous, dans quelques mois: « J'y étais, j'ai vu, etc.; » les Français adorent ça. Les nouvelles les plus contradictoires circulaient et étaient toujours accueillies par quelqu'un. J'ai rencontré un de mes malheureux compatriotes à qui on venait d'affirmer que la reine Victoria venait d'arriver à Paris, à bord de son yacht; tous mes efforts pour le dissuader ont été inutiles; il a pris la diligence en se moquant de ma crédulité, et ne redoutant qu'une chose : c'était d'arriver trop tard à Paris.

Le 2 septembre enfin, la petite escadre anglaise à vapeur, précédée par le beau yacht royal *Victoria-and-Albert*, longeait les côtes de France. Cherbourg saluait la reine, à son passage, de cent-un coups de canon, et un prince français, l'amiral Joinville, allait au-devant d'elle et l'escortait, comme pour lui faire les honneurs de vos rives amies.

Le soir du même jour, la flottille mouillait devant le Tréport. Le roi Louis-Philippe était allé au-devant de sa royale visiteuse dans un magnifique canot fort élégamment décoré. Le roi monta à bord du yacht, fut reçu au haut de l'échelle par la reine; ils s'embrassèrent tous deux, conformément au cérémonial; et, quant au prince Albert, on lui donna une simple poignée de main. Si c'est le cérémonial qui a prescrit cette différence, le cérémonial a tort; il me semble qu'il eut été plus décent que Louis-Philippe baisât la main de la reine et embrassât rondement son mari; qu'en dites-vous?

Ce fut à ce moment que la reine, apercevant M. Guizot, lui dit ces paroles, qu'un de vos grands journaux a si éloquemment paraphrasées : « Monsieur, je suis charmée de vous revoir ici. » J'ai parlé de cette apostrophe, devenue célèbre aujourd'hui, à l'un de mes bons amis, W. B., enseigne à bord du yacht, et il m'en a expliqué la haute portée. Après le premier embrassement et les premiers mots échangés, la conversation languissait furieusement, comme vous vous l'imaginez bien, et il n'appartenait à personne de la relever. La reine était visiblement embarrassée; déjà elle avait parlé du beau temps, du beau soleil, de la belle mer; une fois ces graves sujets épuisés, il fallait du génie pour en trouver d'autres, et elle creusait sa royale tête, quand elle aperçut M. Guizot, qu'elle se rappelait fort bien avoir vu ambassadeur de France à Londres, à une époque . . . . Et elle trouva fort à propos cette banalité, à laquelle on a prêté un sens si profond : « Monsieur, je suis charmée de vous revoir ici. » M. Guizot s'inclina et eut l'esprit de ne rien répliquer; sans cela, Dieu sait ce qui serait advenu.

Louis-Philippe offrit galamment son canot à la reine, qui l'accepta de bonne grâce; elle y était à peine descendue, que le yacht royal amenait notre pavillon, qu'il avait hissé au mât de misaine, et le pavillon anglais qui flottait à son grand mât; au même instant, le canot remplaçait le pavillon tricolore par le *royal standard*, et tout cela au bruit des salves d'artillerie, des *hourra* et des *vivat* des matelots.

Quelques minutes après, le canot abordait au rivage, où un débarcadère très-commode avait été installé; Louis-Philippe donnait la main à la reine Victoria, qui avait le pied beaucoup plus marin que le sien; et, arrivée sur la jetée du Sud, la reine y était accueillie par la reine Marie-Amélie, la sœur du roi, les princesses, etc. Une batterie, placée sur l'un des tertres qui dominent l'entrée du port, remplissait l'air de fumée et de bruit; la musique jouait notre air national, qui, pour la première fois, a retenti en France dans une circonstance officielle, notre *God save the queen*, aussi populaire encore à Londres que l'air de *Vive Henri IV!* le fut jadis chez vous. Cette scène présenta un coup d'œil fort animé; je vous en envoie un croquis.

La jeune reine présenta à la famille royale son époux, le prince Albert, jeune homme d'une fort belle venue, beau garçon que j'avais vu tout enfant dans un de mes voyages en Allemagne, mais que j'aurais eu de la peine à reconnaître aujourd'hui, nature bonne, courageuse et dévouée: le fait seul des fonctions ingrates et difficiles qu'il remplit auprès de la reine suffirait à le prouver.

Après cette première entrevue, le roi conduisit S. M. sous une tente que dominaient les deux pavillons nationaux mêlant leurs couleurs au souffle d'une légère brise. La tente était simplement mais élégamment décorée: sous les pieds un tapis, au-dessus des draperies de soie orange. Le choix de cette couleur m'a paru un galant calembour; la reine l'aura compris sans doute.

C'est là que des présentations ont eu lieu, et j'étais à quelque distance, mêlé parmi les curieux, que maintenait une haie de soldats, quand des paroles assez vives s'engagent derrière moi: « Je passerai! — Non, monsieur, vous ne passerez pas. — Il faut que je passe, la reine m'attend! » A ces mots, je retourne la tête, espérant voir quelqu'un de mes plus nobles compatriotes, ou l'un de vos ministres attardés. Je me trompais, c'était un petit homme gros, court, avec un uniforme de lieutenant de la garde nationale : « Ah! monsieur, me dit-il en me voyant et de son plus pur accent normand; ah! monsieur, vous me *laisserez* bien passer, vous qui me *cannaissez!* » Je regardai mieux alors l'individu qui venait de m'apostropher aussi directement, et je reconnus un aubergiste d'un village des environs, qui, la veille, m'avait fait payer dix francs un souper composé de trois œufs et d'une bouteille de cidre, et cinq francs le droit de m'envelopper dans une vieille couverture et de me rouler par terre, en compagnie de trente personnes, dans une chambre ouverte aux quatre vents. J'aurais eu quelque peine, en effet, à le *recannaître* sous ce travestissement, lui que j'avais vu la veille en sabots, en blouse, et exploitant parfaitement notre badauderie à tous. Je lui fis place, les soldats qui formaient la haie en firent autant, et il courut vers la tente, à peu près comme court un canard; mais, au moment où il y arrivait, la reine en sortait et montait dans une voiture attelée de huit chevaux caparaçonnés. Le roi, la reine d'Angleterre, la reine des Français et la reine des Belges étaient dans ce carrosse; les princes caracolaient aux portières, et huit voitures à six chevaux suivaient de près.

Le cortége, précédé et suivi d'un escadron de cavalerie, se rendit lentement au château en suivant la route du Tréport et parcourut les grandes allées du parc. Des troupes formaient le carré dans la cour d'honneur. Des acclamations, aussi régulières et aussi bien nourries qu'un feu de peloton, accueillirent le cortége à son arrivée dans la cour d'honneur. La reine parut un instant sur le balcon pour remercier vos bataillons du geste et du sourire; puis elle fut conduite dans son appartement, elle s'y reposa, se para, et, à huit heures du soir, la cour se mettait à table. Jamais la reine n'avait mis à sa parure tant d'élégance et de bon goût. Elle devait être bien heureuse en ce moment de se sentir en France, elle qui avait si souvent rêvé de votre pays et des merveilles exagérées que l'on en raconte; mais, j'en suis sûr, ce n'est pas là seulement, c'est dans vos grandes réunions, dans un bal à la cour, ou à l'Hôtel-de-Ville, dans une loge d'Opéra, au balcon des Tuileries, en présence de votre population si vive, si facile à enthousiasmer, qu'elle eût voulu briller de tout l'éclat dont l'environnent sa jeunesse et le prestige de son rang.

Vous savez combien me laissent froid les manifestations les plus bruyantes, les plus chaleureuses. J'ai été ému en voyant vos ouvriers combattant dans les rues de Paris le 28 juillet 1830; mais le lendemain, quand la victoire était assurée; quand, autour de moi, on chantait *la Marseillaise*, et quand on criait à tue-tête *vive la Charte!* tout cet enthousiasme m'attristait plutôt qu'il ne m'émouvait; et je disais à un des jeunes hommes qui depuis lors sont devenus vos hommes d'Etat: « La civilisation vient de faire un pas, on s'imagine qu'elle a atteint le but; à demain les désenchantements! » Et on raillait impitoyablement ce que vous appelez mon flegme britannique . . . .

Je ne vous ai pas dit avec quel acharnement on s'est disputé les places dans les voitures, dans les hôtelleries, dans les auberges. Ce que je vous ai dit de mon honnête aubergiste, transformé en officier de garde nationale, peut vous donner une idée de l'encombrement qui règne dans tous les environs du Tréport, et de la voracité des indigènes. Sans doute il n'y a pas foule par rapport à un jour de fête aux Champs-Elysées et aux boulevards, mais il y a foule, et foule immense par rapport à l'exiguïté des habitations.

Après que la reine eut quitté le Tréport, je me rendis à Eu, où j'avais trouvé la veille une mansarde que je partageais avec six de mes compatriotes. J'allais reprendre une petite valise qui, avec mon portefeuille de dessins, forme tout mon bagage, et me disposais à retourner au Tréport, bien sûr que W. B., le même qui m'a raconté la première entrevue, et l'embarras de la reine, et ses paroles à M. Guizot à bord du yacht royal, me donnerait l'hospitalité. Vous ne vous figurez pas quelle affreuse disette de logements et de vivres! J'ai vu des jeunes gens qui attendaient depuis trois heures leur tour de souper, et ce tour n'était pas près d'arriver; et ce souper, Dieu sait de quoi il devait se composer. Pendant que les uns maugréaient en attendant, d'autres sortaient de l'auberge en se plaignant d'avoir payé 15 fr. un poulet sur lequel on avait déjà dîné une fois. C'est dans ces circonstance que le Français est admirable de verve, d'esprit, de bonne humeur, de jovialité. Je voyais quelques-uns de mes compatriotes qui attendaient aussi; mais ils étaient sérieux, secs, muets, impassibles, tandis qu'autour d'eux brillaient, comme des étincelles, toutes ces milles facettes de l'esprit français. Que de plaisanteries plus ou moins mauvaises j'ai entendues ce soir-là! Vous savez que la maison du roi, cédant sa place à ses hôtes, avait retenu presque tous les logements habitables de la ville. « Pourquoi ne nous mettez-vous pas ici? disaient des étudiants en vacance au garçon de l'hôtellerie. — C'est retenu pour les gens du roi. — Et ici? — Retenu pour les gens du roi. » Et là, et partout, et toujours c'était la même réponse. « Ne vois-tu pas, dit l'un des jeunes gens, qu'ici tout est à eux, puisque tu y es toi-même. — A Eu, parfait! — Et heureusement que c'est à cause d'elle; si c'était pour un roi, Dieu garde! je sifflerais comme un sansonnet. »

Je ne puis vous dire combien de fois j'ai retrouvé ce sentiment dans la foule où je me suis trouvé. Il est difficile de prévoir quel accueil le peuple de Paris eût fait à un roi d'Angleterre; mais la reine y eût été reçue au moins avec convenance et urbanité.

J'arrivai à bord un peu tard; les officiers s'entretenaient de la réception faite à la reine, et en étaient fort contents. Là, du moins, je trouvai bon souper, bon gîte, et c'était beaucoup déjà.

Le lendemain, j'étais à terre de bonne heure avec mes crayons, et je vous envoie quelques-uns de mes croquis.

Vous ne vous attendez pas à ce que je vous répète les détails que les journaux ont reproduits sous tant de formes. Pendant ces quatre jours, ce furent des promenades, des concerts, quelques spectacles, mais point de fête officielle, point de divertissements populaires. La réception a été surtout intime plus que bruyante. Le dimanche, la reine entendit le service divin dans un oratoire disposé pour elle auprès de ses appartements. Un *Te Deum* fut chanté dans l'église cathédrale d'Eu avec accompagnement de vingt-un coups de canon; je n'ai pas bien compris le sens de cette cérémonie religieuse; c'était trop ou trop peu.

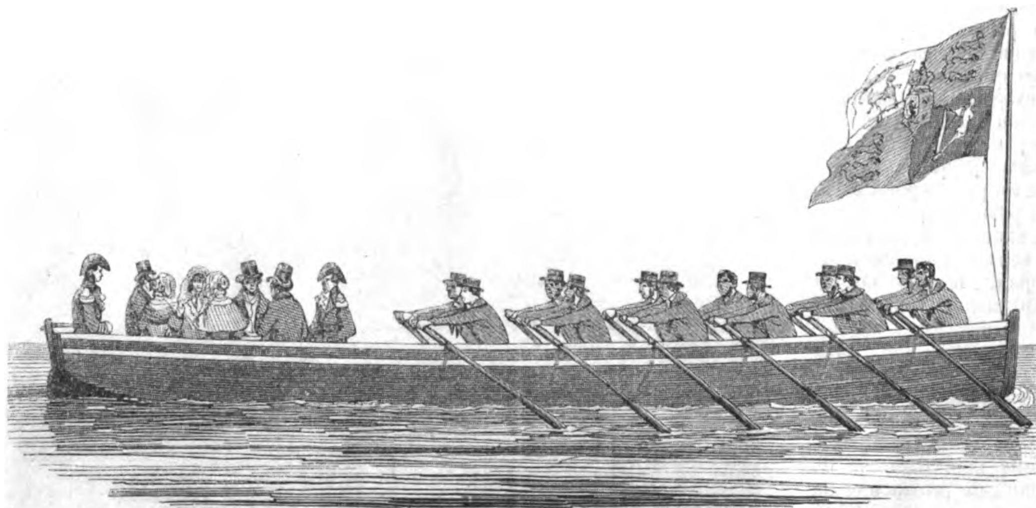
Les chaudes et longues heures de l'après-midi ont été généralement consacrées à des promenades dans le parc, et dont le but était tantôt la ferme du roi, tantôt le plateau du mont d'Orléans, ou le rendez-vous de chasse de Sainte-Catherine; toujours les sites les plus ravissants. La foule des curieux s'y portait, comme vous pensez bien, et les méchantes places des plus méchants coucous se vendaient à des prix déraisonnables. Dans ces fêtes, vraies fêtes de famille, l'étiquette perdait ses droits, on riait de bon cœur, et la reine surtout a plus d'une fois montré ses blanches dents quand Louis-Philippe lui racontait tout bas quelque amusante chronique.

Le lundi soir, il y eut dans une galerie du château, dite galerie des Guises, un concert dont la direction, confiée à Auber, et l'exécution ont été sans reproches. Les chœurs d'Armide surtout ont excité une émotion générale, et, n'y eût-il d'autre mérite que la composition du concert, le choix des parties, qu'il faudrait encore en féliciter Auber. Mais la reine, qui s'y connaît, a été très-satisfaite et a témoigné plusieurs fois le plaisir qu'elle éprouvait.

Le soir de ce jour, en rentrant à bord, je vis trois vaisseaux anglais en panne devant la rade. L'amiral sir Ch. Rowley était descendu à terre sur l'invitation du roi, et devait, le lendemain, rentrer à bord et repartir.

W. B. me raconta une fête qui avait eu lieu en rade. Les commandants des bateaux à vapeur français avaient réuni dans un grand banquet, à bord du *Pluton*, les officiers de la marine anglaise; ils avaient bu et bien bu à la gloire et à la prospérité des deux pays, à leur union, à tous ces beaux rêves enfin que les gouvernements semblent chacun de leur côté prendre à tâche de réaliser. . . . .

Le 6, pendant que le prince Albert et le duc d'Aumale se baignaient au Tréport, l'amiral de Joinville visitait *le Cyclopus* et quelques autres bateaux de l'escadre anglaise. J'ai fait un croquis du beau yacht *Victoria-and-Albert* et du canot de la reine, mais, sans la couleur, tout cela n'est qu'un squelette. Le soir, à quatre heures, sous les beaux arbres de la forêt, par un temps admirable, la cour faisait un repas champêtre, et, rentrée au château, elle riait aux larmes des bêtises d'Arnal dans *l'Humoriste*. Le choix du spectacle fait peu d'honneur au goût de mes compatriotes, je l'avoue; car je suppose que le roi a fait tout ce qu'il savait bien devoir leur être agréable. S'ils eussent goûté votre inimitable Molière, Louis-Philippe leur en aurait servi comme il leur a servi du *porter* et nos meilleurs fromages anglais. Tant pis pour eux, ma foi! J'estime fort Arnal, mais j'aime mieux *le Misanthrope* ou même *Sganarelle*.



(Canot de la reine d'Angleterre.)

Ce soir-là, je débarquai avec mon léger bagage, la reine devant partir le lendemain; mais, grâce à W. B., je trouvai place dans une des baraques de M. Packham.

Le 7, le cortége royal se rendit dès le matin du château à Tréport, dans le même ordre où il y était venu le samedi soir. L'artillerie, les fanfares, les musiques, les vivat, retentissaient de toutes parts.

Toute la famille royale conduisit la reine à bord du yacht, dont elle fit elle-même les honneurs. Je fus assez surpris de voir le prince Albert décoré du grand cordon de la Légion-d'Honneur. J'appris d'un aide-de-camp que le roi lui avait fait, la veille, cette gracieuseté; quant à la reine, Louis-Philippe l'avait priée d'agréer deux magnifiques tapisseries des Gobelins, merveilleuses peintures dont notre industrie est fière à juste titre.

Le prince de Joinville, celui de tous les membres de la famille royale avec qui la reine semble liée d'une amitié plus intime, l'accompagne à bord du yacht jusqu'à Brighton. Trois bateaux à vapeur français se sont joints à la flottille anglaise, et naviguent de conserve avec elle.

Aujourd'hui tous ces lieux si retentissants, si animés naguère, sont rendus à leur solitude habituelle. Les gens du château se partagent les 25,000 francs de gratification que la reine leur a laissés; les pauvres qui ont vécu je ne sais comment, pendant qu'un morceau de pain se vendait au poids de l'or, se réjouissent de la mince libéralité du prince Albert, qui leur a laissé 2,500 francs. Ceux qui, comme M. Vatout, par exemple, ont reçu, pour prix de quelque léger service, bagues, tabatières, bijoux en brillants, montrent à leurs amis ces marques de munificence. Hier il n'était bruit que de cette visite; aujourd'hui on en parle moins; demain on n'en parlera plus. Eh! Dieu veuille qu'un jour, d'un côté ou de l'autre du détroit, pessimistes anglais ou alarmistes français n'aient pas quelque occasion inattendue de s'écrier : « Ah! nous l'avions bien dit! » . . . .

(Nous donnerons dans le prochain numéro d'autres dessins et quelques détails qui n'ont pu trouver place dans celui-ci.)



Petits Poëmes du Nord.

LA PENSÉE.

Quelquefois la pensée dort tandis que la parole, dont elle est l'amie ou le guide inséparable, se hasarde imprudemment, et s'avance seule : sa démarche paraît d'abord assurée, parce que, habituée à se soutenir sur sa compagne, elle peut ainsi faire quelques pas sans elle; mais bientôt elle chancelle, et tombe étourdie; alors la pensée se réveille, elle court après la parole, la rejoint, la relève, la raffermit, la soutient, puis elle voltige autour d'elle, la devance, et lui dit avec un doux sourire : Ma sœur, me voici.

LE JOUR DE NAISSANCE.

Hélas! est-ce donc un jour de fête que celui qui voit finir une année, et le Temps ravir à l'homme une part de son avenir? Oh non, ne célébrez pas cette journée, elle est trop triste; ou bien il faudrait le faire avec des pleurs et des habits de deuil.

Hier, j'étais plus jeune, et je voyais avec douleur arriver ce moment, cette transition singulière qui me donne un autre âge, et me fait faire ce grand pas d'une année vers la mort, vers cet autre moment où l'on tombe du temps passé dans l'éternité.

Et je me croyais si jeune encore, il y a peu de jours; j'étais si insouciant de la vie, de mes pensées et de mon avenir; et, aujourd'hui, dans ce jour de fête, je vois qu'elle s'éloigne, la jeunesse, qu'elle emporte ce temps qui n'est plus, et ne me laisse que l'avenir incertain.

Dans ce jour de fête, j'appelle à moi ma pensée, et lui dis : Vole auprès des souvenirs de ma jeunesse, et ramène-les moi; mais je les revois sans plaisir, car ma pensée revient triste, et ses ailes ne sont chargées que de chagrins.

Comme l'abeille, lorsqu'elle sort de sa ruche avec le soleil, elle va au loin baiser les fleurs; mais l'ouragan terrible accourt, la pluie et le sable tombent et s'élèvent, tournent autour d'elle, enveloppent les sucs recueillis, et les empoisonnent d'un mélange impur; et la pauvrette revient attristée dans son palais de cire.

Hélas! ce jour de fête m'apporte une mélancolie qui me tue; je ne sais pourquoi je voudrais une horrible rencontre dans cette journée; il serait étrange que le jour de ma naissance fût celui de ma mort: cela accourcirait ma vie, mes pensées et aussi mon épitaphe.

On y lirait : Il est né et mort le 11 de mai : c'est un beau mois pour naître et pour mourir, diraient-ils en y jetant les yeux. Mais ce mois est souvent triste comme la pensée; et, aujourd'hui, il fête mon anniversaire avec un vent glacé, un ciel obscur et des nuages de plomb qui ne laissent pas voir le soleil.

UN SIÈCLE.

Dieu détache un siècle du trésor infini de l'éternité, et il le jette au monde pour que le monde ait le Temps.

Le siècle, ainsi échappé des mains de Jéhovah, marche pendant cent années dans l'univers, et quand il a terminé sa course, il va se réunir à ses frères qui ne sont plus.

Un autre le suit, qui le remplace, qui vit aussi de cette vie égale et mesurée, et il court aussi s'abîmer dans le passé.

Chacun emporte avec soi ou les trésors d'une grande gloire, ou le poids d'un oubli profond.

Celui-là est le siècle de Charlemagne, cet autre celui de Napoléon, d'autres sont des siècles d'ignorance et de misère.

Quand ils ont ainsi vécu, ils se réunissent tous dans un antique palais, et, se tenant par la main, ils forment une longue chaîne, et ils dansent.

Quelquefois ces fantômes centenaires s'assoient autour d'un foyer, comme de graves vieillards, et ils se racontent leur vie.

LA COMÈTE.

Regardez-la marcher dans ses écarts, cette comète insensée, qui ne vit pas dans les limites que mesure au monde le doigt de Dieu.

On dirait une folle qui traverse les champs loin des routes, qui, les cheveux épars, court sans but et sans pensée, pousse des cris, et laisse flotter derrière elle ses vêtements.

Ainsi cette planète vagabonde vole brûlante dans l'espace; sa chevelure enflammée se développe derrière elle... mais elle est terrible dans ses pas irréguliers.

Les autres globes la voient approcher avec effroi, et voudraient reculer devant elle, mais la règle les retient. Elle passe dédaigneuse auprès d'eux, et ne les touche point... Ils respirent quand elle n'est plus là.

Ou bien, aveugle et furieuse, elle court d'une ligne droite sur un monde; elle le brise en mille éclats, qui rejaillissent dans l'espace, et forment peut-être de nouveaux globes, qui se façonnent au milieu de leurs atmosphères nouvelles.

Ou bien, elle les brûle, elle les entraîne dans ses cheveux de feu; ils s'y mêlent et ne peuvent plus s'en dégager; et les êtres des différents mondes les cherchent dans les cieux et ne les y trouvent plus.

Et quelquefois encore, par un autre caprice, elle recommence avec une bizarre régularité cette immense ellipse qu'elle avait décrite; oubliée pendant des siècles, elle reparaît et sème de nouvelles terreurs.

Et cependant elle traîne peut-être avec elle des myriades d'êtres inconnus qui l'habitent et vivent sur elle, qui pleurent sans cesse ses écarts, volent éperdus avec elle, et sillonnent sans cesse l'étendue.

Enfin, Dieu parle! ce globe rebelle à ses volontés l'importune, il ne trouve plus grâce devant lui; Dieu lui assigne aussi une place dans ses desseins, et l'enchaîne dans le grand ordre; ou bien, pour la punir, il la brise, l'efface, et elle disparaît.

(La suite à un autre numéro.)

MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non. — Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE VII.

LA NOYÉE.



Un matin, la sentinelle avancée de la forteresse de Lecco rapporta à Ramengo que la veille au soir un inconnu s'était approché de la citadelle et avait lancé une flèche sur le balcon de Rosalia, qui l'avait ramassée.

Cette nouvelle enflamma la rage de Ramengo. Il fut persuadé que cet inconnu était Pusterla, qui continuait ainsi ses intrigues avec Rosalia. L'idée lui vint que cela pouvait l'aider à se défaire de ce jeune seigneur, et à causer une effroyable douleur à la maison des Pusterla par un assassinat que justifiaient suffisamment ses devoirs de gardien de la citadelle. Il ordonna donc aux soldats que, si pareille chose arrivait de nouveau, ils eussent à tirer sur le téméraire inconnu, à le tuer et à se taire.

Le soir du même jour, l'homme revint près de la forteresse. Rosalia, qui se tenait à son balcon, ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle jeta de toutes ses forces une pierre qui vint tomber aux pieds de l'inconnu. Il la releva, et comme il prenait la route du bois pour s'en retourner, un trait d'arbalète l'étendit roide mort sur le sol. Les gardes coururent aussitôt sur lui et trouvèrent que ce n'était qu'un valet inconnu. Aucun signe, aucune devise n'indiquaient ce qu'il pouvait être. Ils revinrent avec la pierre à laquelle un billet était lié. Ramengo attendait dans ce cruel tourment qu'éprouvent les trompeurs lorsqu'ils se voient trompés. Lorsqu'on lui apprit la nouvelle et qu'on lui remit la lettre, sa bouche se contracta d'un sourire semblable au grincement d'un loup qui avise sa proie. Il congédia les soldats et ouvrit le billet. Il ne portait point d'adresse, mais il était de la main de Rosalia, et, ses membres agités par un frémissement convulsif, il lut ces mots :

« Quelles douceurs depuis longtemps inconnues me fait éprouver ta lettre! Tu veux donc, par amour pour moi, t'exposer à de nouveaux périls? Te presser encore une fois sur mon cœur, était une consolation que j'osais à peine espérer; mais, s'il te voyait, il y va de ta vie. Cependant après-demain il sortira à la nuit tombante pour visiter les postes sur le lac; dès qu'il sera parti, j'étendrai une blanche toile sur le balcon, et tu viendras à la poterne que tu connais. Que de choses je te dirai! Le sais-tu? mon sein est fécond. Puisse te ressembler l'enfant qui naîtra! Adieu, adieu! Comme la joie me transporte à la seule pensée d'embrasser bientôt mon bien-aimé! »

Il fallut que Ramengo se fît violence pour continuer cette lecture jusqu'au bout. Il n'en pouvait plus douter, Rosalia le trahissait; il n'y avait de doutes qu'à l'égard de son complice. Ses vagues soupçons étaient désormais une certitude : il ne lui restait plus qu'un parti à prendre, celui de la vengeance.

La fureur lui conseilla un instant de se venger aussitôt sur l'infortunée. L'égorger, lui arracher le cœur, lui tirer des entrailles l'enfant à peine formé et le broyer sous ses pieds, étaient des pensées qui souriaient à son délire. Déjà il allait les réaliser, déjà il entrait chez Rosalia épouvantée, prêt à porter sur elle une main barbare, lorsqu'une réflexion subite lui cria que le châtiment serait trop doux pour un pareil outrage; puis il fallait que l'amant tombât aussi dans le même piége. Et il se repentait d'avoir déchiré le billet; il aurait pu



l'envoyer au complice, l'attirer dans ses filets. Mais l'envoyer à qui? pensait-il, en quel endroit? S'ils n'avaient pas égorgé le vil instrument, j'aurais bien su, à force de tourments, en le torturant membre par membre, j'aurais bien su lui arracher le nom de l'infâme. J'ai trop précipité ma vengeance; mais maintenant, maintenant je l'ai méditée : elle sera longue, impitoyable; tremblez, scélérats!

Il roulait ainsi de sombres pensées devant Rosalia, qui s'efforçait en vain de comprendre le sinistre silence de son mari. Il le rompit enfin pour lui dire que le lendemain il sortirait à la tombée de la nuit. Il espérait que l'amant, n'ayant pas reçu de réponse, n'en viendrait pas moins au rendez-vous. Rosalia lui dit adieu avec cette tendresse persévérante qu'elle opposait à ses mauvais traitements. Les baisers de sa femme brûlaient Ramengo, comme la pierre infernale brûle une plaie vive; mais, voulant opposer ruse à ruse, tromperie à tromperie, il essaya de lui parler tendrement : ses paroles expirèrent dans sa bouche; de la presser sur son cœur, mais au moment même où il l'attirait vers lui, il ne put s'empêcher de la repousser par un brusque mouvement de haine; elle soupira et fondit en larmes. Quelque habituée qu'elle fût aux duretés de Ramengo, elle n'avait encore pu y endurcir son âme. Le lendemain Ramengo sauta dans une barque, prit le large; puis revenant vers la rive, il débarqua. Il se plaça dans un lieu d'où il pouvait voir la citadelle sans être aperçu. Bientôt ses yeux sont frappés du voile blanc étendu sur le balcon. A cette vue, sa fureur se renouvelle et redouble : son cœur, gonflé de rage, semblait s'élancer hors de sa poitrine, et brisant autour de lui les branches d'arbre qui ombrageaient sa retraite, il blasphémait Dieu, les hommes, le ciel. La nuit s'épaissit, il s'approcha davantage, et s'appuya à deux arbres voisins entre lesquels il passait la tête, pareil à la hyène qui guette la gazelle, fixant ses regards tantôt sur la route, tantôt sur la poterne et le balcon.

Il vit bientôt apparaître Rosalia vêtue d'une blanche robe

de lin. Ses yeux se portèrent sur le penchant de la colline, et, à la lueur incertaine du crépuscule, cherchaient à discerner quelqu'un d'attendu. Trompée dans son espoir, elle rentrait pour sortir encore. Elle s'asseyait, appuyant son bras sur les balustres du balcon, en inclinant son beau visage sur sa main; elle demeurait dans une inquiète mais douce attente. Quelquefois elle soupirait en levant les yeux vers les étoiles; d'autres fois elle chantait quelques romances sur un air lent et mélancolique, dont le son s'éteignait avec un doux murmure au milieu du pathétique silence de la nuit, se mêlant au lointain clapotement de l'onde qui venait baiser les rivages du lac.

Mais l'attente de Ramengo et de Rosalia fut trompée. Ramengo ne s'en tint pas là. Six fois il revint subir les tortures de cet horrible espoir de joindre son rival, la rage et l'assassinat dans la pensée, mais toujours en vain. Il eut le temps de distiller les poisons de sa vengeance, et pendant les atroces veilles de ces nuits, il la médita, la créa au gré de ses rêves, la poussa à ses derniers raffinements autant qu'il le fallait pour saturer son âme altérée de sang et de supplices. L'enfant qui se formait dans les entrailles de Rosalia devait venir à la vie pour pouvoir la perdre; il fallait le laisser naître pour lui faire subir sa part du châtiment, et augmenter pour la mère les douleurs de la peine, d'autant plus cruelles qu'elle les prévoyait moins. Cependant il dissimula: il revint avec Rosalia aux douceurs des premiers jours de leur mariage, redoublant même de courtoisie pour cacher la trahison qu'il méditait. Toutefois, au milieu de ces caresses, il arrêtait sur elle un œil si glacé, d'une limpidité tellement sinistre, que Rosalia, épouvantée, lui jetait les bras autour du cou, et lui demandait: « Qu'as-tu, Ramengo? Pourquoi me regardes-tu ainsi? » Il ne répondait rien; mais, en recevant ses baisers, sa femme était prise d'un frisson involontaire. Elle le voyait, d'une main convulsive, porter la main sur son poignard, et, comme contraint par une force irrésistible, la repousser loin, de lui et sortir pour calmer son indocile rage. Rosalia comprenait qu'une grave tempête s'agitait dans l'âme de son mari. Elle souffrait, se taisait, et n'était pas plus avare de ses caresses. Elle puisait des consolations dans ces joies secrètes de la femme qui sent vivre en elle-même un autre être, uni à elle et cependant différent,





vivant de la même vie, ému par des sentiments communs, aimé comme soi-même, aimable comme autrui. Elle était saisie d'une vive allégresse en voyant approcher l'heure où elle donnerait le jour à un enfant, gage de leur amour, et qui l'accroîtrait encore par les soins que ses parents lui donneraient de concert, par ses charmes enfantins, par les espérances qui dansent autour du berceau du premier né.

Bientôt elle mit au monde un fils. A peine avait-elle, dans un premier baiser, oublié les douleurs de l'enfantement: « Qu'on porte, dit-elle, cet enfant à son père. »

On lui porta en effet cette créature, si frêle que, sous l'impression de l'air et des objets extérieurs, elle vagissait et agitait ses petits membres; spectacle touchant pour tous, d'ineffable joie pour un père. Mais les yeux de Ramengo s'enflammèrent d'une plus sombre fureur, un rire sinistre contracta ses lèvres. Il prit l'enfant sur un bras, et, de l'autre, tirant son poignard, il le dirigea contre la faible créature. La femme à qui l'enfant avait été confié se précipita au-devant du coup qui le menaçait; mais elle ne put faire que le tranchant de l'arme n'entamât sa poitrine et n'y laissât l'empreinte d'une main criminelle. A la vue du sang qui s'échappait, et aux cris de douleur poussés par le fils de Rosalia, l'assassin jeta son poignard en maudissant, et s'enfuit en proférant mille blasphèmes.

Quel coup cette nouvelle porta à la tendre Rosalia! Au sein de la fièvre de l'enfantement, et dans cet état où toute émotion peut devenir mortelle, elle fut près de succomber; mais la blessure de l'enfant était légère et se guérit facilement; des mercenaires lui prodiguèrent ces soins que son mari lui refusait; puis, celui-ci revint à la douceur et au repentir. Ce repentir n'était point excité par son crime; il se reprochait seulement d'avoir laissé échapper son secret dans le transport d'une imprudente fureur. Il rejeta sur des soucis violents, des chagrins profonds et concentrés, l'excès subit de sa furie et de son égarement; et, devenant assidu auprès du lit de sa femme, il eut pour elle des paroles d'affection.

Cette tendresse fut pour elle le meilleur remède et le réparateur le plus puissant; elle tendit sa main pâle et tremblante à son époux, qui la pressa entre les siennes; elle lui montrait leur fils suspendu à son sein: « Et vois, lui disait-elle, vois comme il est beau; tu l'aimeras. Quel visage d'albâtre! quelle douce respiration! Regarde: il ouvre les yeux; ce sont les tiens; comme il te ressemble! prends-le entre tes bras, et lui donne un baiser. » Et elle le lui présentait. Malgré ses agitations intérieures, Ramengo le prit, le regarda fixement, approcha ses lèvres du visage de l'enfant, et l'embrassa ou en fit le semblant. Sa mère lui prodiguait une furie de baisers; plongée dans une extase d'amour, de béatitude, jouissant du bonheur d'être épouse et mère, aimée et amante, elle ne pouvait se rassasier de contempler et de caresser son fils; elle l'enveloppait de ses langes, le mettait tout nu, le couvrait d'ornements avec une coquetterie toute maternelle, folâtrait avec lui, heureuse d'épancher sur ce fruit de son sein cette plénitude de tendresse qu'elle n'avait pu verser dans le cœur de son mari.

Mais ces scènes étaient chaque jour une torture nouvelle pour Ramengo; et chaque jour grandissaient dans son âme ses sinistres projets de vengeance.

Rosalia était guérie depuis peu de temps. C'était le soir d'un beau jour de mai: le temps était magnifique, le ciel paisible, et la naissante chaleur prêtait un grand charme au souffle de la brise nocturne. Ramengo dit à sa femme: « Vois quelle belle soirée! si nous sortions un peu aux environs de la citadelle, il me semble que ta santé s'en trouverait mieux?

— Volontiers, » s'écria Rosalia dans sa joie, heureuse de recevoir une preuve d'affection de son mari, parce qu'elle sentait qu'elle l'en aimerait davantage.

« Et l'enfant? ajoutait-elle; je vais le coucher, n'est-ce pas? Attends seulement que je l'aie endormi.

— Pourquoi ne l'emmènerions-nous pas? répondit Ramengo: est-ce que tu t'ennuies déjà de le porter?

— M'ennuyer! s'écria-t-elle avec un indéfinissable accent de tendresse; oh! tu ne sais pas combien est agréable à une mère le poids de son enfant! Ne l'ai-je pas porté plus longtemps dans mon sein? »

En parlant ainsi, elle enveloppait son fils dans ses langes, et s'avançait aux côtés de son mari. Ils sortirent de la citadelle, et, descendant le versant de la colline, ils arrivèrent au bord du lac. C'était la première fois, depuis ses souffrances, qu'elle revoyait la sérénité de l'air libre, le lac, les monts, et elle s'enivrait d'une douce joie. Comme le prisonnier qui sort du cachot, elle sentait sa poitrine se dilater en respirant le souffle pur et vital de la brise. Le lac, bien que la fonte des neiges et la saison pluvieuse l'eussent extraordinairement accru, jetait tranquillement ses flots sur le sable de ses rives. Ils s'assirent auprès, sur un parapet à hauteur d'appui, et laissèrent courir leurs regards sur cette plaine liquide, qu'aucune barque ne sillonnait, parce qu'une des premières mesures contre la guerre qu'on redoutait, avait été de les couler toutes à fond. Rosalia regardait tantôt la Resegone, dont les cimes crénelées laissaient s'échapper les derniers rayons du soleil, tantôt l'ouverture du vallon de Valmadrera, où la lumière semblait, avant de disparaître, rassembler toute sa force, comme le sang au cœur d'un mourant; et elle caressait son nourrisson, et lui parlait comme s'il eût pu l'entendre et lui répondre: « Ouvre les yeux, mon amour, ouvre-les à ce magnifique spectacle; vois ces monts: un jour tu les connaîtras; sur leurs flancs, jusque sur leurs sommets, tu poursuivras les jeunes chevreaux, aussi léger qu'eux, et jouissant de l'air pur, du riant soleil et de la liberté! Et ce lac, vois-le! il renferme dans ses ondes un autre enfant beau comme toi. Un jour viendra où il te portera véritablement dans ses flancs, lorsque tes bras le sillonneront à la nage, ou que ta barque ouvrira ses flots.



« Et pourquoi, interrompit Ramengo, pourquoi n'irions-nous pas nous-mêmes en bateau?

— Oh! oui, s'écria-t-elle, pourvu que tu ne redoutes pas la fatigue de ramer.

— Au contraire, c'est pour moi un délassement, un salutaire exercice. »

En deux sauts, il fut à un petit môle où on gardait sous clef deux petites barques pour le service de la forteresse, les seules qu'on eût laissées sur toute la rivière. Il mit les rames à l'eau, et prit Rosalia, qui s'assit à la poupe avec son enfant, pendant que Ramengo frappait l'eau de ses rames. Ils côtoyèrent ainsi le rivage sur lequel est situé le bourg de Lecco. Ils passèrent sous le pont qu'Azone avait fait élever il



y avait peu d'années; et, poursuivant leur route du côté de Pescate et de Pescanerico, ils arrivèrent à un endroit où l'eau s'étend en un vaste bassin. Cependant le jour avait disparu; les cimes environnantes se dessinaient nettes et sombres sur l'azur obscurci d'un ciel sans nuages, et, du milieu du lac où ils naviguaient, à peine pouvaient-ils apercevoir les rives; mais, des ouvertures des rares chaumières, ils voyaient s'exhaler la fumée du feu auquel les pauvres gens faisaient cuire le maigre souper que leur imposait l'interruption de la pêche. Tout respirait la paix autour de Rosalia et au dedans de son cœur. Inondée d'un pur ravissement, elle essuyait de ses lèvres la sueur qui couvrait le front de son enfant endormi. Tout à coup, Ramengo, d'un pied terrible, frappe le fond de la barque, l'ébranle, de manière à l'entr'ouvrir, à faire bondir la mère et à réveiller l'enfant en sursaut; puis il s'écrie: « Infâme! qui m'as trahi! tu as cru

me cacher tes intrigues criminelles! tu t'es trompée: je sais tout. L'heure du châtiment est venue. Scélérate! tu vas mourir! »

Épouvantée, les yeux et la bouche ouverts par la terreur, pâle, et d'une main serrant son enfant contre son sein, tandis qu'elle étend l'autre vers son bourreau, par un mouvement



d'instinctive défense, la malheureuse voulait répondre, interroger, supplier; mais le lâche Ramengo ne lui en laissa pas le temps; et, jetant les rames dans le lac, il s'élança lui-même à la nage. Rosalia poussa un cri, le cri du désespoir, et se couvrit les yeux en voyant son mari se précipiter hors de la barque; mais bientôt, à la faible lueur du crépuscule, elle put le voir nager et gagner le rivage.

Délivrée de la crainte qui l'avait saisie pour les jours de Ramengo, elle retomba dans un étonnement stupide, et qui lui faisait croire qu'elle était en proie à un songe affreux. Dès qu'elle revint un peu à elle-même, l'horreur de sa situation se présenta tout entière à sa pensée : seule, sur un lac gonflé par la fonte des neiges, dans une faible barque, et sans rames pour la faire marcher; seule, avec un enfant dont la vie lui était plus chère que sa propre vie! Elle éclata en cris d'angoisses, et la pluie de ses larmes retomba sur le visage de la petite créature ignorant son malheur. Ses pleurs, en se frayant un passage, tirèrent un peu Rosalia de sa léthargique douleur. Dans sa criminelle vengeance, Ramengo avait disjoint les planches du bateau, et l'eau pénétrait lentement par les fissures qui s'étaient ouvertes. L'infortunée fixa les regards sur le fond de la barque et parut se consoler : « Une heure, se dit-elle, deux heures au plus, et l'eau remplira cette nacelle; elle s'abîmera, je m'abîmerai avec elle... et je serai délivrée de cet enfer. — Mais mon enfant? »

A cette pensée, elle frissonna. Alors, aussi prompte à chercher des moyens de salut qu'elle avait d'abord été ardente dans son désespoir à désirer la mort, elle arrache avec furie de sa tête, de sa poitrine, les voiles qui les couvrent, et elle s'en sert pour étouper les fissures. Attentive, elle tend ses regards, elle prête l'oreille pour s'assurer si l'eau ne suinte pas encore par quelque passage. Lorsqu'il lui parut qu'elle ne pouvait plus pénétrer, elle se consola, reprit son enfant dans ses bras, et s'assit, regardant tout à tour son fils, le rivage et le ciel. L'enfant était endormi, la rive lointaine demeurait silencieuse comme l'égoïste devant les misères de ses frères; le ciel était limpide et beau, comme il est toujours à la fin de mai dans ces riantes contrées de la riante Lombardie. Le croissant pointait alors derrière les monts de l'Albenza, dont les cimes se dessinaient dans le profond azur, au milieu de mille scintillantes étoiles.

Combien de soirées aussi belles que celle-là Rosalia avait passées dans l'aimable et joyeuse société de ses compagnes, près de ses parents, insouciante jeune fille, pleine de joies paisibles et de rêves heureux! Et, depuis son mariage, combien de fois, à cette heure, elle s'était arrêtée, sur la plate-forme de la citadelle, à écouter les mélodies mélancoliques du rossignol, à embrasser de ses regards la rive du fleuve ou le versant de la colline pour y découvrir le retour de son époux! Et maintenant!... la pensée de son mari lui rappelait les plus minutieux souvenirs du passé : gestes, paroles, actions, qu'elle avait voulu ne pas voir ou interpréter dans un sens favorable, et qui aujourd'hui lui révélaient toute une misérable trame de haine contenue, de vengeance méditée; elle était condamnée pour un crime dont elle ne se reconnaissait pas coupable, dont elle aurait pu se justifier par un seul mot; condamnée à souffrir une nuit entière, sur cette onde déserte, le désespoir et la peur! « Personne ne viendra donc me secourir? personne! A cette heure, Ramengo est rentré dans la citadelle; il revoit les lieux qui sont pleins du souvenir de nos premiers jours de bonheur. Personne n'accourt à sa rencontre pour fêter son retour. Il revoit la couche nuptiale, il revoit le berceau, le berceau vide; il va se rappeler sa femme, son enfant qui n'est point coupable; il va se repentir de nous avoir infligé cette torture, et nous allons le voir accourir pour nous sauver. Oh! comme je saurai dissiper ses soupçons! comme, avec un redoublement d'amour, je saurai calmer sa haine! Mon Ramengo m'aimera encore, il m'embrassera encore, il embrassera son fils. Le voici : une lumière s'avance vers nous, ce ne peut être que sa barque.»

La lumière s'avançait lente, égale, mais pâle et bleuâtre; elle toucha la barque de Rosalia.... C'était un feu follet, qui, poursuivant sa route, s'évanouit. Quand il s'approchait, Rosalia avait poussé le cri désespéré du naufragé qui implore du secours, les battements de son cœur avaient mesuré l'éloignement de la flamme et sa marche lente; lorsque cette espérance lui échappa encore, elle fondit en pleurs.



Elle plaça son enfant sur le banc de la proue; elle s'agenouilla, et commença avec ses mains à imiter le mouvement des rames pour essayer de s'approcher du rivage. Elle parvenait ainsi à faire mouvoir la nacelle, mais elle ne lui donnait qu'un mouvement de rotation sur elle-même, sans le faire avancer d'un pas vers le bord; enfin, fatiguée, épuisée, désespérée, la malheureuse revint s'asseoir, reprendre son enfant sur ses genoux, et, se couvrant les yeux avec les mains, elle recommença à pleurer, à rêver encore. Aux approches du matin, une brise aiguë et roide engourdissait ses membres et lui faisait claquer les dents. D'épais nuages s'étaient condensés autour des crêtes de la Grigna et du Legnone, et, chassés çà et là par les vents, ils s'avançaient comme des troupes ennemies, et répandaient des ténèbres sur tout le ciel; les éclairs se succédaient rapidement, le tonnerre roulait sourdement dans l'espace; la pluie com-



mença à tomber avec une fureur inouïe, et bientôt une redoutable tempête s'abattit sur le lac. Rosalia se tourna du côté de Lecco, dont chaque instant l'éloignait davantage; en vain ses yeux, à la sinistre lueur des éclairs, s'efforçaient d'apercevoir quelque secours : elle n'en vit point paraître, et n'en espéra plus. Alors se présenta à son esprit consterné la possibilité, puis la certitude d'un malheur plus grand qu'elle ne l'avait imaginé. L'aube, son espérance, commença à ne plus lui paraître la fin, mais un accroissement de ses maux.

L'eau tombait comme si des mains prodigues l'eussent épanchée des réservoirs du ciel. Où se réfugier? comment parer à ce nouveau malheur? La barque n'avait ni pavillon ni tente; déjà les roulements du tonnerre et les éclats de la foudre avaient réveillé l'enfant, et les bras maternels ne suffisaient pas à le protéger; elle se fit d'abord un abri avec sa robe, qu'elle releva sur sa tête, et dont elle couvrit aussi son nourrisson; mais la pluie incessante eut bientôt pénétré les habits qui dégouttaient. Alors elle se frappait la poitrine et la tête, et s'arrachait les cheveux; privée de sentiment, elle ne voyait plus rien; elle coucha son fils sur une partie de la barque qui, plus élevée, restait plus à sec; puis, s'appuyant sur les genoux et sur les mains, elle lui fit un toit de son propre corps, et, dans une si fatigante attitude, elle lui tendit le sein, à la manière dont les bêtes sauvages allaitent leurs petits.

Situation terrible que celle où ils se trouvaient! A l'eau qui s'était introduite la veille par les fissures, s'ajoutait celle qui tombait à flots du ciel; ses genoux, ses jambes, en étaient trempés; mais elle prenait patience et tolérait ses souffrances; mais l'eau montait toujours par l'effet de son propre poids; elle atteignait le dernier refuge de l'enfant, et l'infortunée ne savait comment l'arracher au péril qui le menaçait; elle se découvrait la poitrine de ses vêtements, et elle s'en servait pour éponger l'humidité de la barque; de ses mains elle faisait une sorte de pelle, avec laquelle elle jetait l'eau au dehors; mais, pour se livrer à ce travail si pénible et d'un si mince résultat, il lui fallait laisser à découvert son fils, qui était en danger de se noyer. Découragée, Rosalia reprit sa première position, serra son enfant contre son sein, et recommença ses pleurs et ses prières; cependant la pluie ne diminuait point de violence, et le vent du nord chassait toujours la barque devant lui. De temps en temps elle levait la tête, et, à travers ce déluge, elle voyait passer sur la rive les chaumières et les plaines. Lorsqu'elle arriva au lieu où, à la Rabbia après Olginate, le lac prend un cours plus rapide, elle sentit la nacelle balancer et tourbillonner sur elle-même : elle se crut submergée, embrassa son fils, recommanda son âme à Dieu, l'âme et la vie de la faible créature qu'elle nourrissait.

Cependant le courant rapide reprit la barque avec force, et, bondissant sur la vague, elle descendit le fleuve de nouveau. Quelques cabanes de pêcheurs, quelques moulins s'offraient aux regards de distance en distance; çà et là un paysan, un bûcheron ou une lavandière, attentifs à leurs tra-



vaux sur la plage, voyaient cette barque de loin, la regardaient un moment, et quelqu'un d'entre eux s'écriait :

« Quel singulier plaisir d'aller ainsi sur le fleuve, grossi comme il est par l'orage ! »

Mais un autre ajoutait : « Ne voyez-vous pas qu'elle n'a ni rame ni timon? c'est une barque qui se perd.

— Une barque qui se perd ! courons la secourir ! Maudite soit la guerre qui nous a enlevé nos bateaux ! »

Ils couraient sans savoir où, et criaient vers la barque; d'autres se dirigeaient, en toute hâte, vers les postes occupés par les sentinelles et les vedettes; mais, avant qu'ils les eussent atteints, l'onde déchaînée avait emporté la nacelle; ils ne pouvaient plus que la regarder dans le lointain, et s'écrier : « Les pauvres gens qui sont dans cette barque ! Que les âmes du purgatoire leur soient en aide ! »

Toutefois, après diverses alternatives de périls qui eussent inspiré plus d'une fois à Rosalia désespérée la pensée d'en



finir d'un seul coup, en se jetant elle-même aux eaux du fleuve, si l'espoir de sauver son enfant ne l'eût retenue, l'Adda, s'étendant dans un lit plus large, emporta la nacelle avec moins de fureur. La tempête avait cessé, et, par un de ces changements subits, ordinaires dans la saison, le ciel, se dégageant de ses nuages, resplendissait maintenant des feux d'un brûlant soleil. Dans le voisinage de Vaprio, le flot portait même insensiblement la nacelle vers le rivage, et un rayon d'espérance brilla aux regards de Rosalia; elle fut entraînée tout près d'un rocher, qui, creusé à sa base par le battement de la vague, formait une sorte de grotte, d'où pendaient les racines et les tortueux rameaux d'un figuier sauvage. Rosalia parvint à saisir l'un de ces rameaux, et, l'étreignant avec tout ce qui lui restait de force : « Grâces soient rendues au Seigneur ! s'écria-t-elle ; mon fils est sauvé ! »

Elle respira. D'un œil consolé elle regarda son fils, et il se fit sur son visage un changement pareil à celui que la matinée avait vu dans l'atmosphère. Le flot tentait bien d'arracher la barque de son asile ; mais Rosalia, tenant l'arbre à deux mains, neutralisait l'effort du flot. Elle se prit alors à regarder autour d'elle : le rocher sous lequel elle était arrêtée était étroit et escarpé ; de quelque côté qu'on l'envisageât, on ne trouvait point d'endroit praticable. Sur la gauche de l'Adda, la plaine s'étendait verdoyante et fleurie ; de vigoureux paysans, d'actifs Bergamasques, s'y livraient joyeusement à leur travail champêtre ; mais l'éloignement était si grand, si tumultueux le bruit du fleuve, qu'elle ne pouvait espérer que ses cris arrivassent jusqu'à eux. Cependant le soleil, qui avait atteint le milieu de sa course, dardant ses rayons sur la tête de Rosalia, lui infligeait ainsi un nouveau supplice, comme si elle eût dû les éprouver tous dans cette journée. Et les heures passaient, et, dans leur fuite, elle s'aperçut que sa position avait changé, mais qu'elle ne s'était pas améliorée. Isolée en cet endroit, loin de tout secours, elle ne voyait aucun moyen de se tirer d'une position si affreuse. Peut-être le désespoir lui aurait-il encore prêté assez de force pour se hisser de branche en branche, de racine en racine, jusqu'au sommet du rocher; mais son fils? l'abandonner ne pouvait pas se présenter à sa pensée, et il ne fallait pas songer qu'elle pût, en le portant à son cou, tenter cette périlleuse voie de salut; et, pour son enfant seul, elle embrassait étroitement le rameau sauveur.

Bientôt il se réveilla; il se prit à crier, blessé dans ses membres délicats par le contact des planches, pressé par la faim, brûlé par le soleil jusque sous les voiles que Rosalia avait arrachés de sa poitrine pour l'en couvrir. Chaque cri de l'enfant enfonçait un poignard dans le cœur de la mère, et d'autant plus avant qu'elle s'était crue désormais délivrée de tout péril et en sûreté. Comment l'apaiser? Quitter la racine qui retenait le bateau, c'était courir de soi-même au devant des angoisses du premier danger. « Peut-être, se disait-elle, y a-t-il un village près d'ici : on me verra; on me portera secours. Mais, hélas ! si on n'arrivait pas à temps ! » Alors elle tremblait que le rameau ne se brisât, et le serrait avec toute la fureur dont celui qui se noie enserre sa dernière chance de salut. Des frissons et des sueurs parcouraient tout son corps, lorsque étourdie par l'influence du soleil, elle voyait la roche fuir et se balancer devant elle, ou sentait ses forces s'amoindrir, et s'énerver les jointures de ses doigts agités par des pulsations convulsives.

Enfin, elle restait dans la même position, et ne pouvait caresser son fils, ni le presser sur son sein, ni calmer ses cris par des baisers et en le berçant sur ses genoux, entre ses bras. Il ne lui restait donc que la voix, et elle s'en servait pour l'encourager, l'inviter à la patience, à se taire, à dormir : il ne fallait plus craindre ; le secours viendrait bientôt ; il reverrait son père, son toit natal ; enfin, elle entonnait l'air accoutumé pour l'endormir : elle chantait sur le bord de l'abîme, au sein de cette agonie ! !

Mais l'enfant n'écoutait point et ne cessait pas ses gémissements : ses cris mettaient en lambeaux le cœur de l'infortunée. En vain elle s'ingéniait pour l'approcher, pour le toucher au moins avec les pieds et les genoux, pendant que ses bras étaient suspendus aux racines du figuier. Plus d'une fois elle fut sur le point d'allonger les doigts et de se laisser encore emporter par le fleuve; mais elle n'osa pas, et éclata en une plainte désespérée qui formait, avec les cris plaintifs de son enfant, l'harmonie désolante de la douleur. De temps en temps, reprenant haleine, elle poussait un cri, le plus fort qu'elle pouvait : elle l'écoutait répéter par l'écho, l'écho, insensible comme l'âme de l'avare. Les oiseaux, abrités parmi les broussailles, en sortaient avec bruit et se dispersaient dans les airs; mais rien ne répondait : un moment après, tout rentrait dans un profond silence, à peine interrompu par le clapotement des flots, qui, se brisant contre les pierres, faisaient chanceler la nacelle.

Cependant le soleil descendait derrière l'horizon ; la brûlante chaleur qui s'était exhalée pendant les longues heures du jour faisait place à cette agréable brise qui rafraîchit les soirées sur la rive des fleuves. Déjà, sur la plage opposée, Rosalia voyait, oh ! avec quel sentiment d'envie ! les laboureurs, s'arrachant à leurs travaux, cheminer vers leurs paisibles chaumières; les bouviers ramener leurs troupeaux du pâturage ; la petite fille, la baguette à la main, chassant vers le



poulailler la troupe d'oisons. C'était l'heure du crépuscule, l'heure des souvenirs pour qui a joui, souffert, aimé. Mais pour Rosalia, elle n'était que le prélude de nouvelles souffrances. La nuit s'épaississait; si la fortune ne lui avait envoyé personne pour la secourir pendant le jour, que serait-ce quand les ténèbres seraient descendues sur la terre? Cependant il lui sembla entendre au-dessus de sa tête comme un bruit, une agitation vague : « Oh ! se dit-elle, si je pouvais réussir à me faire entendre ! » Elle poussa un cri, le répéta, crut avoir été entendue, parce qu'on fit silence; elle redoubla l'effort de sa voix, et quelqu'un, en effet, se pencha sur le bord du rocher :

« Qui est là-dessous? cria une voix.

— Moi !... une infortunée !... Secours ! secours ! répondit la triste Rosalia.

— Mais comment êtes-vous là? » reprit la voix.

Elle ne répondit rien que : « Secours ! secours ! Prenez mon enfant ! »

C'étaient des passants qui l'avaient entendue, et comme ils purent comprendre que c'était une femme en péril de la vie, ils avisèrent à la secourir ; mais il fallait en trouver les moyens. L'escarpement du rocher empêchait non-seulement d'approcher de Rosalia, mais même de voir si elle était dans l'eau, dans une nacelle, ou sur un écueil. Aller chercher un bateau jusqu'à Vaprio était un long voyage, d'autant plus long qu'il aurait fallu lutter contre le courant, et cependant elle aurait le temps d'être noyée.

« Voulez-vous une corde? lui cria-t-on.

— Oui ! oui !.... une corde !.... Secours ! secours !.... bien vite ! mon enfant se meurt ! »

Ils prirent donc en toute hâte une corde de chanvre qui, par un hasard, se trouvait là sur une charrette, et ils la lui des-



cendirent. Mais, tant parce qu'ils ne savaient point en quel endroit Rosalia était placée, que parce que les saillies du rocher éloignaient la corde de la barque, la malheureuse ne la voyait que trop loin d'elle pour qu'elle osât abandonner son rameau de figuier ; elle criait : « A droite !.... A main gauche !.... Je ne puis la prendre.... secours ! secours !.... »

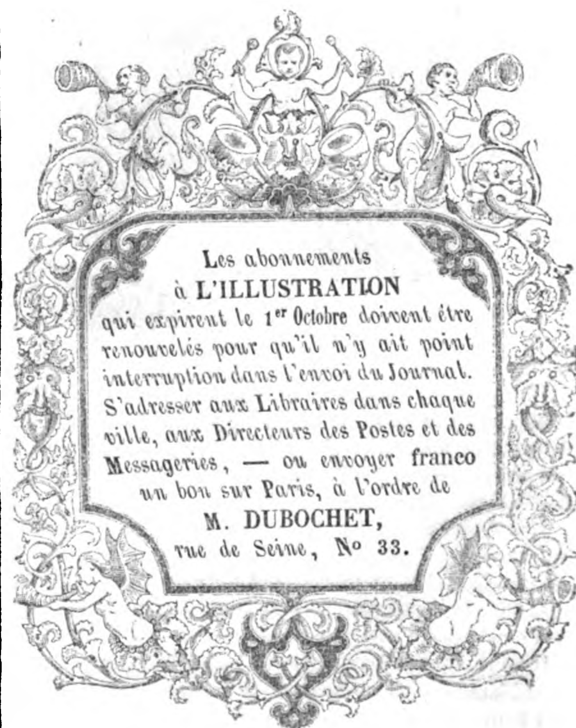
Enfin la corde vint raser les vêtements de Rosalia. Sûre désormais de pouvoir la tenir, elle lâcha le rameau pour la saisir... Hélas ! à peine eut-elle ouvert la main, que l'eau repoussa la barque, et la corde toute glissante s'échappa de ses doigts qui n'avaient plus la force de la retenir. Elle vit encore une fois fuir la rive, elle vit sur le haut du rocher les personnes qui avaient essayé de la sauver se la montrant entre eux, en remplissant l'air de leurs cris de compassion et appelant à l'aide. Elle s'écria : « Au secours ! » et souleva vers eux son enfant. Elle les émut de pitié, mais ils ne savaient plus comment la secourir. Le fleuve l'avait déjà entraînée loin d'eux et l'emportait avec impétuosité. Le dernier regard que Rosalia tourna vers le rivage lui montra un vénérable prêtre, qui lui parut crier à haute voix la formule de l'absolution des péchés pendant que sa main droite se levait pour la bénir. Tous les assistants avaient plié les genoux, et récitaient pour elle les prières des agonisants. Elle étendit son enfant sur l'escabeau de la proue, et se laissa tomber au fond de la barque perdue.

Au milieu de tant et de si diverses souffrances, le jeûne, la peine, la douleur, l'espérance tant de fois née, tant de fois disparue, l'amour maternel avait seul soutenu ses forces. Maintenant le désespoir prévalait. Sa vue s'obscurcit ; elle ne vit plus, elle n'entendit plus rien. Puisse, dans ce moment suprême, sa pensée s'être unie à celle des fidèles pieusement agenouillés sur le rivage, pour demander avec eux au ciel le remède que la terre ne pouvait plus lui donner !



AVIS

AUX ABONNÉS DE L'ILLUSTRATION.



Modes.



(Bracelets Victoria.)

L'industrie parisienne n'aurait point redouté la présence de la reine d'Angleterre à Paris; on peut même soupçonner qu'elle l'espérait. Déjà toute la ruche était en éveil : le génie de la mode inventait et exécutait en même temps. Les uns préparaient de coquettes parures, les autres des bijoux. Les coiffures Victoria se montraient aux étalages rivalisant de grâce et de fraîcheur. Parmi ces apprêts, nous avons remarqué des bracelets sur une imitation de l'ordre de la Jarretière. Le travail en est fin et la forme élégante. La reine Victoria, qui portait au concert du château d'Eu le grand-cordon de l'ordre, aurait sans doute approuvé la pensée qui a fait choisir ce modèle.

Quelques toilettes ont été envoyées de Paris au Tréport. Nous citerons une robe de moire rose, garnie de deux rangs de volants en point d'Angleterre; une autre, forme tunique brodée en dessins de guipures; puis des coiffures avec des barbes en dentelles mêlées de fleurs, de petits turbans sans fond composés aussi d'une écharpe en dentelles avec une seule rose (coiffures Péri), et un chapeau d'une forme Montpensier, orné d'une seule plume couchée de côté.

Mœurs algériennes.



On s'imagine assez généralement que le calme imperturbable, le flegme impassible, l'indifférence la plus profonde, forment le fond général du caractère des Orientaux. Ce que nous avons vu des Turcs, dans les relations très-superficielles que notre monde occidental a eues avec eux, nous a paru devoir naturellement être commun à toutes les races musulmanes. C'est une erreur d'autant plus grave qu'elle est très-répandue, et qu'elle tend à établir plus de différences, plus de contrastes, plus d'oppositions qu'il n'en existe réellement entre les Orientaux et nous.

Il est vrai que le Turc est d'une impassibilité majestueuse; c'est l'homme plus ou moins juste qu'Horace avait rêvé. Le ciel peut s'écrouler, il ne décroisera pas plus vite pour cela ses jambes entrelacées, et il ne rejettera pas avec moins d'indolence et de volupté la fumée de son *tchibouck*. Mais ce n'est pas seulement chez lui l'effet du fatalisme, comme on l'a cru exclusivement jusqu'ici; il y a aussi du parti pris, un genre, une mode nationale en quelque sorte dans cette pose solennelle, dans cet air grave et sérieux. Bien que la race turque soit parvenue à imprimer son cachet à toutes les populations qu'elle a subjuguées, il est facile de reconnaître cependant que ce fait n'est que le résultat d'une influence violente, mais momentanée : on n'est pas toujours très-tenté de rire avec des gens qui sont constamment sérieux, et qui ne connaissent pas d'autre moyen de répondre à une plaisanterie qu'en vous faisant étrangler ou en vous coupant la tête. Il n'est donc pas étonnant qu'avec de semblables conditions les Turcs soit parvenus à donner une apparence très-grave à tous les peuples qu'ils avaient conquis; mais il est curieux de remarquer avec quelle élasticité merveilleuse le caractère, le génie particulier à chaque race se redresse dans sa forme primitive à mesure que toute compression brutale disparaît.

Ainsi les Grecs n'ont pas perdu un iota de la verve, de la gaieté populaires qui en font une des nations les plus curieuses à observer de près.

Depuis que la France a pris possession de l'Algérie, les populations qui furent si longtemps soumises au sabre turc ont repris leurs allures naturelles; et, à part quelques vieux Maures qui croiraient se compromettre en se déridant, on peut remarquer combien de points de contact, combien de rapports mystérieux existent entre le génie, le caractère, les mœurs, l'esprit des deux races. Les Arabes sont généralement très-gais; ils aiment le chant, les exercices gymnastiques, les courses à cheval; ils sont impressionnables, ardents, passionnés, et c'est dans leurs fondoucks, dans les bazars ou sous leurs tentes, qu'on peut surtout juger de cette face presque française de leur caractère; leurs conversations sont animées, bruyantes, spirituelles, et il faut avoir assisté à ces réunions pour se faire une juste idée de ce que nous voulons bien appeler la gravité orientale. Ils adorent le luxe, mais c'est surtout pour leurs femmes et pour leurs chevaux qu'ils aiment à prodiguer l'argent.

Une femme européenne peut se mettre très-élégamment et très-proprement à peu de frais. Nos tissus de toute espèce, notre bijouterie, sont descendus à des prix si bas, que la toilette élégante et recherchée est accessible à presque toutes les femmes. Chez les Orientaux, il n'en est pas encore de même; les femmes n'y ont pas la prétention de se mettre avec élégance, ni même, il faut bien le dire, avec propreté; mais la richesse, les diamants, les broderies lourdes et sans goût, les paillettes, les tissus de fil d'or, les colliers, les bracelets massifs, voilà ce qui les séduit. Les Arabes enfouissent ainsi des sommes considérables dans les coffrets de leurs femmes, et on a peine à comprendre la passion des femmes arabes pour ces merveilles de leur toilette, quand on les voit enveloppées de leur haïck, ne laissant briller de tous ces mystérieux trésors que deux yeux noirs et ardents. C'est que les femmes orientales, si elles n'ont pas des spectacles, des promenades, des soirées où elles puissent faire parade de leur beauté et de leurs richesses, ont du moins un lieu de réunion qui vaut tous les nôtres, une fête qui les résume toutes : c'est le bain. Le bain maure, voilà leur Longchamp, à elles; c'est là qu'elles se rencontrent, c'est là que se font les causeries et les médisances, c'est là qu'elles viennent déployer tout leur luxe, toutes leurs plus belles étoffes; elles y arrivent, sinon parées, du moins chargées de tous leurs vêtements précieux; des négresses les suivent portant des tapis, toute leur garde-robe enfin, et c'est là qu'elles s'admirent, qu'elles se dénigrent, qu'elles se jalousent, ni plus ni moins que des Européennes. Voilà en quelque sorte les réunions publiques; mais elles se visitent entre elles aussi, et c'est invariablement et toujours la toilette qui fait le sujet des conversations. Dès qu'une femme musulmane reçoit une visite, elle n'a rien de plus empressé que d'ouvrir ses bahuts, ses coffres, ses tiroirs, et d'en tirer toutes ses parures. Elles ne sauraient parler d'autre chose que de toilette, étrangères comme elles le sont à toute vie extérieure, et ignorantes au delà de toute expression. Elles ne savent ni lire ni écrire, et beaucoup même ne connaissent aucun ouvrage d'aiguille. — Il est une cérémonie qui est pour elles une occasion de parure qu'elles saisissent très-avidement, c'est un mariage. On comprend, en effet, que ce doive être là une grande et solennelle affaire, un événement de la plus haute importance pour des femmes dont la vie est si monotone. Un mariage, dès qu'il est projeté, les met en émoi; c'est un horizon nouveau dans leur existence, il les absorbe, c'est le but vers lequel elles tendent de tous leurs désirs. Assister à un mariage est une joie ineffable qui n'est connue, qui n'est partagée peut-être avec le même enthousiasme que par les jeunes filles de nos classes ouvrières : sous ce rapport, toutes les femmes orientales sont des jeunes filles, ou peut-être encore est-ce trop dire, ce sont des enfants.

Mais il serait injuste de ne parler que de leur futilité ou de leur ignorance. Elles sont généralement bonnes femmes, pleines de cœur et de sensibilité. Les exemples d'adoption d'orphelins sont très-fréquents. Une Mauresque algérienne qui avait adopté un jeune garçon et une petite fille fut pour ces deux enfants pleine de soins, d'affection et de tendresse. La petite fille, nommée Aïscha, le plus commun des noms arabes, était d'une gentillesse, d'une vivacité adorables; leur mère adoptive avait formé le projet de les unir un jour. Le mari partit pour le pèlerinage de la Mecque, et le fils adoptif devint en quelque sorte le chef de la maison qui lui avait été si hospitalière. Ce jeune homme était d'un caractère jaloux, violent, emporté, et il tyrannisa sa mère et sa sœur adoptives, au point de les empêcher de recevoir toute visite; souvent même il leur défendit d'aller au bain : mieux eût valu sans doute les priver de manger. Cette pauvre femme se désolait; elle n'aurait eu qu'un mot à dire pour faire sortir de chez elle cet ingrat qui lui devait l'existence, mais elle préféra supporter ses caprices, ses injustes défiances. Le mari ne revint pas de son pèlerinage; il mourut en Égypte. La pauvre femme, réduite à la misère, n'eut qu'à souffrir de plus en plus de la brutalité de son fils d'adoption, qui lui-même tomba un jour dangereusement malade. Sa mère vendit ses bijoux, ses vêtements pour soigner cet enfant qu'elle aimait d'un amour de mère; elle alla jusqu'à mendier, et, brisée de fatigues et de douleurs, elle se coucha un jour pour ne plus se relever; sa dernière parole fut pour bénir ces deux enfants, qu'elle allait quitter pour toujours, et sa dernière prière fut pour le bonheur de sa pauvre Aïscha.

Ces exemples de résignation patiente et courageuse sont très-fréquents chez les femmes orientales.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

(Aucun homme dans le monde n'est grand comme Napoléon.)



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

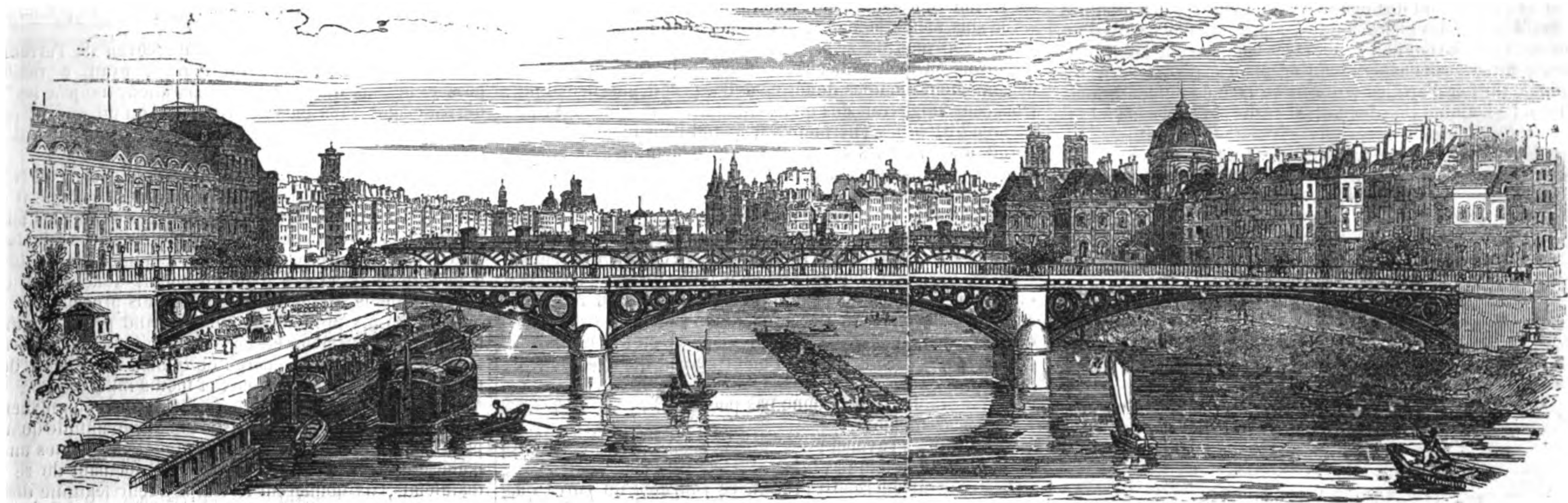
A Saint-Pétersbourg, chez J. Issakoff, Gostinoï dwore, 22.

Jacques DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et Cᵉ, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c.— La collection mensuelle br., 2 fr. 75

N° 30. Vol. II. — SAMEDI 23 SEPTEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Manœuvres et Fête militaire

A SAUMUR.

Les fêtes se succèdent, cette année, avec une telle rapidité, que le zèle le plus actif parvient à grand'peine à les suivre. Obligés de faire un choix parmi celles qui ont eu lieu dans les départements au passage des princes, il en est plusieurs que nous avons dû négliger d'*illustrer*, parce qu'elles n'avaient point un caractère d'intérêt ou d'utilité assez général. Il était, au contraire, dans notre plan et de notre devoir de chercher à conserver le souvenir de celles qui ont été des occasions de cérémonies vraiment nationales, soit qu'elles aient exprimé un sentiment de piété pour les grands hommes, par exemple les inaugurations de statues, soit qu'elles aient permis de déployer l'art, l'industrie, ou de faire ressortir la physionomie particulière de quelques-unes des principales villes du pays, par exemple les régates, les camps de manœuvres, etc.

C'est à ce dernier titre que le carrousel de Saumur devait trouver place dans nos colonnes, et l'abondance des matières en a seule retardé jusqu'ici la publication.

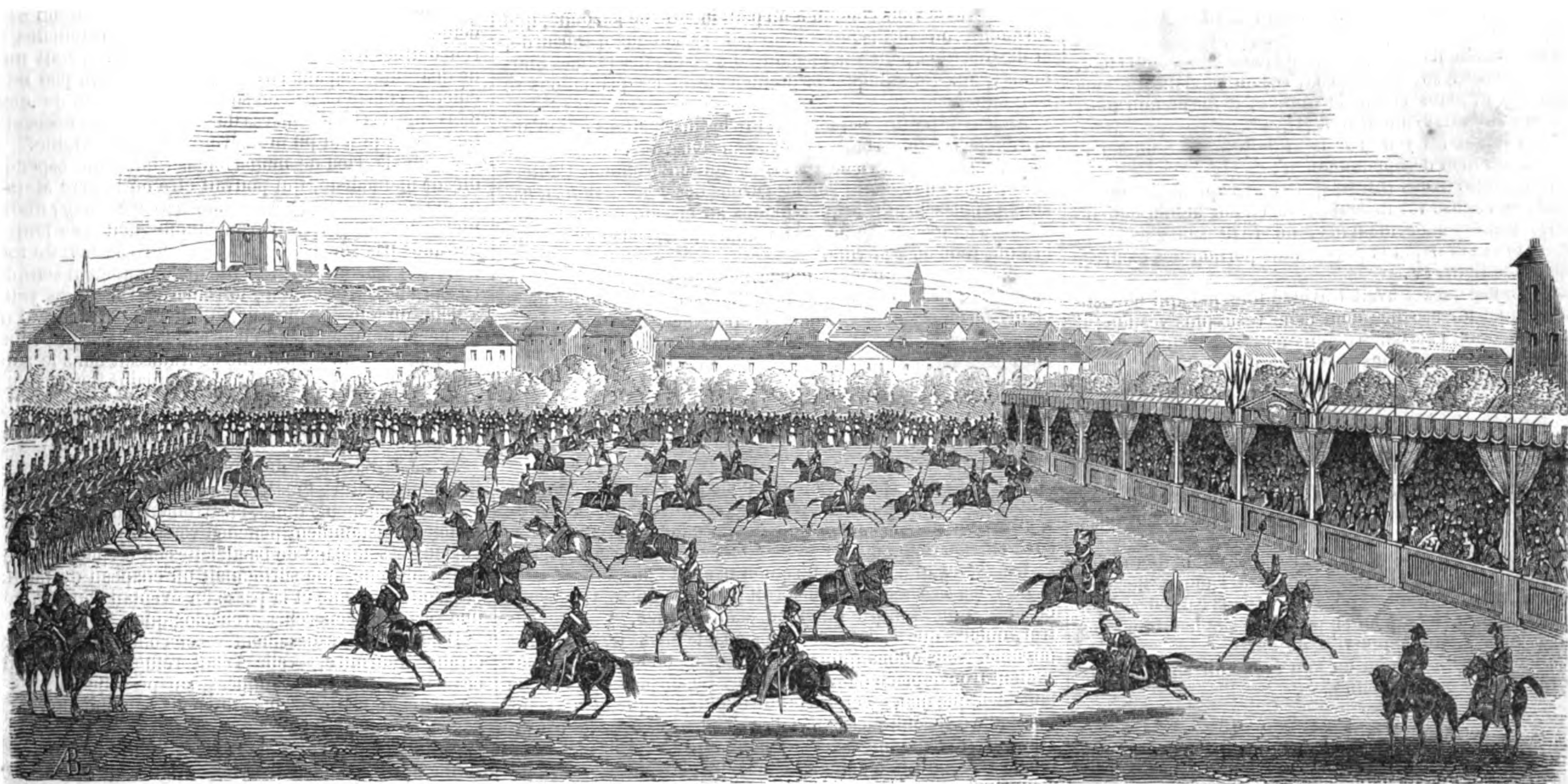
L'itinéraire du duc de Nemours, publié d'avance, avait appris à la ville de Saumur que le prince arriverait dans ses murs le 8 août, et qu'il y séjournerait jusqu'au 11.

Le 9, de sept à dix heures du matin, le prince visita les bâtiments de l'École, quartiers, écuries, manéges, haras, etc. A trois heures, le carrousel devait avoir lieu; depuis plusieurs heures déjà, les curieux remplissaient le Champ-de-Mars; les tentes préparées pour les spectateurs invités, les débouchés des rues qui donnent sur le Chardonneret, la levée qui borde la Loire, les fenêtres et jusqu'aux toits des maisons voisines, tout était rempli par la foule.

Les tambours et les trompettes annoncèrent enfin l'arrivée du duc et de la duchesse de Nemours, qui prirent place dans une loge réservée. Immédiatement après, on fit traverser la carrière par les plus belles juments du haras, puis par un cheval indompté, *le Caravant*, et par le bel et docile *Othon*.

Cinquante officiers, montés sur les magnifiques chevaux du manége, revêtus de riches et élégants uniformés, parurent ensuite. Ils passèrent d'abord devant la princesse, la saluèrent de leurs armes, et exécutèrent, aux trois allures, avec une grâce et une adresse remarquables, tous les exercices de l'équitation: voltes, courbettes, ballottades, cabrioles, etc., puis le saut de la barrière. En ce moment, deux trompettes parurent à chaque extrémité du Champ-de-Mars; à leur signal apparurent deux escadrons, l'un de lanciers et l'autre de chasseurs; ils se formèrent en bataille, puis exécutèrent diverses manœuvres et plusieurs charges avec une précision qui ne laissa rien à désirer. Ils se reformèrent aux extrémités du Champ-de-Mars, et les cinquante officiers, qui avaient fait repos, se mirent en mouvement et commencèrent le carrousel.

Le carrousel est une sorte de ballet où les chevaux remplacent les danseurs. Les figures qui le composent sont exécutées au son des instruments et avec une sorte de cadence. Les cavaliers qui l'exécutent sont divisés en deux troupes et par quadrilles. On commence par les exercices de la lance, au pas, au trot et au galop. On fait ensuite le maniement du dard. En exécutant ces mouvements d'armes, on décrit les diverses figures du carrousel, qui sont: les doublements dans la longueur et dans la largeur de la carrière, les changements de main, la serpentine, la demi-volte, les doublements par

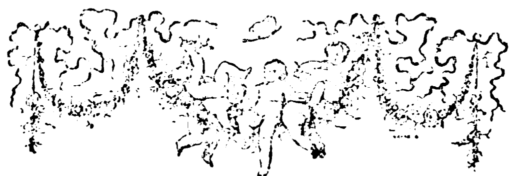


(Le Carrousel de l'Ecole de Saumur. — 9 août.)

quadrille, le cercle et la spirale; on fait ensuite la course de la bague, celle des têtes et celle du dard. Tous ces mouvements ont été exécutés par les officiers de Saumur avec un aplomb et une habileté qui ont dû satisfaire les princes et les spectateurs. Après le carrousel il y eut une mêlée autour de l'étendard. C'est une scène qui se représente souvent à la guerre après les charges de cavalerie.

Après quelques instants de repos, remplis par une distribution de croix d'honneur, le 63e régiment de ligne, une batterie d'artillerie et la cavalerie se mirent en mouvement et exécutèrent des manœuvres de guerre, des attaques de tirailleurs et des charges de cavalerie sur des carrés d'infanterie. Le défilé eut lieu enfin, et les troupes rentrèrent dans leurs quartiers sans avoir aucun accident à déplorer. Après le dîner, un feu d'artifice eut lieu en face de l'hôtel du Belvédère. Le bouquet représentait la brèche et l'explosion à l'assaut de Constantine.

La journée du 10 fut consacrée à des travaux plus paisibles, à des visites d'établissements publics. Le 11 au matin, le duc et la duchesse de Nemours quittèrent Saumur.



De l'autre côté de l'Eau.

SOUVENIRS D'UNE PROMENADE.

(Suite. — Voyez tome II, pages 6 et 18.)

LE MARTYR.

Rapprochez ces dates, et vous verrez qu'il faut détruire tout ce qui existe aujourd'hui pour recomposer le décor de la terrible scène qui se joua le 29 décembre 1170 dans l'enceinte de l'église de Cantorbery, à l'entrée du chœur, dans le transept du nord (*the Martyrdom*).

C'est là une grande déception pour le touriste. Aussi, quand la bonne vieille sacristine qui nous promenait dans le vaste édifice nous eut conduits sur le lieu même où périt, nous dit-elle, Thomas Becket, — je me mis en frais d'imagination, distribuant de mon mieux les entrées et les sorties d'après le souvenir de mes lectures récentes, les indications de la *Vie Quadripartite*, et l'habile narration du docteur Lingard, si dramatiquement reproduite par M. Amédée Thierry.

Les meurtriers, me disais-je, étaient sans doute cachés dans le cloître, ou dans un de ces couloirs étroits et sombres qui débouchent sur la chapelle de Saint-Bennet. Serrés l'un contre l'autre, la dague et l'épée au poing, ils attendaient leur vénérable victime.

« L'archevêque, ayant traversé la nef, était sur la troisième ou quatrième marche de l'escalier qui conduit à l'Aile du nord, se dirigeant vers le Chœur, lorsque les quatre hommes qui avaient résolu sa mort s'élancèrent par la porte du cloître dans la très-sainte église, tenant dans leurs mains des épées nues. Celui qui marchait en avant s'écria d'une voix forte : *Où est le traître? où est le traître? où est l'Archevêque?* — Sur ce dernier mot, il tourna la tête, et, descendant les degrés qu'il venait de monter, il dit : Aucun traître n'est par ici, mais si fait bien l'archevêque! Me voici. Que voulez-vous? — Et à l'instant même ils le frappèrent de leurs épées sur la tête, tandis qu'il tombait sur ses genoux, recommandant son âme au Seigneur; et, dans la même minute, il fut étendu mort au pied de l'autel de Saint-Benoit (1). »

Mais, en jetant les yeux sur le *Handbook* de Summerly, quel ne fut pas mon désappointement!

En 1174, nous l'avons dit, — quatre ans après le meurtre de Becket, — l'église fut incendiée. Le chœur actuel date de 1175; les transepts occidentaux, de 1379 seulement; le chœur, de 1184; la nef et la plus grande portion des cloîtres, de 1400, sous Henri IV.

Ainsi Thomas Becket avait traversé une nef qui n'existe plus, il montait un escalier dont il ne reste plus vestige; il était entre des murs écroulés depuis lors et rebâtis. Ses assassins s'embusquèrent dans un cloître impossible à retrouver; ils ouvrirent une porte qui n'est point la porte actuelle; leurs cris éveillèrent un autre écho, leurs épées froissèrent un autre granit. A quoi donc le souvenir peut-il se prendre?

Non pas même aux dalles sur lesquelles l'archevêque tomba et qu'il rougit de son sang.

« Ces dalles, dit l'impitoyable *Handbook*, ont été enlevées en 1177 par le prieur de Peterborough, qui en a fait deux autels consacrés. »

Ainsi, voilà qui est clair et net. Il n'y a pas plus de raison, — logiquement parlant, — pour songer à Thomas Becket, quand on traverse le transept nord-ouest de la cathédrale qui porte son nom, que lorsqu'on se promène sur le bitume des boulevards, dans notre bonne ville de Paris.

Est-ce bien la peine d'aller au loin recueillir sur les lieux des impressions et des souvenirs?

(1) Traduction littérale de la relation du meurtre, donnée par John Batteley, d'après John Grandisson, évêque d'Exeter. Elle diffère de la version commune, et, plus simple, nous paraît plus vraisemblable.

INTERRUPTION.

« Hé quoi! s'écrie mon cousin de Ch., singulièrement scandalisé par cette conclusion inattendue, vous ne seriez pas ému, en songeant à Léonidas, sur les rochers mêmes des Thermopyles?

— Permettez, interrogatif parent. Sans aucun doute je ne saurais penser au dévouement des trois cents Spartiates, qu'une fièvre patriotique ne circule aussitôt dans mes veines; — je me reproche alors volontiers mon apathie civique. — Je suis même honteux, je l'avoue, de ne pas monter ma garde avec plus de zèle. — Mais les Thermopyles, c'est-à-dire trois ou quatre méchants blocs de pierre jaune, très-certainement modifiés de forme et d'aspect depuis deux mille trois cent vingt-trois ans qu'ils entendirent le fameux *Viens-les prendre!* — les Thermopyles, quand bien même on trouverait moyen de les *restituer* complétement, n'ajouteraient rien à ces pathétiques dispositions. En un mot, le lieu où s'est consommé un grand événement, le meuble que le hasard en rendit témoin, le vestige même qu'il laisse après lui, — que ce soit une plume d'oie, comme celle qui servit à signer l'abdication de Fontainebleau; — un couteau de cuisine, comme celui de Jacques Clément; — une planche ou une pierre tachée de noir, comme celle qui reçut le sang du musicien David Rizzio ou celui de Monaldeschi; — toutes ces *incidences* purement *matérielles* n'augmentent en aucune façon, pour moi, la *valeur morale* d'une tragédie quelconque... et je crois...

— Misérable! tu n'es donc pas poëte?

— Apparemment.

— Et tu oses l'avouer?

— Pourquoi donc pas?

Mon cousin cherche encore à ce *pourquoi* un *parce que* raisonnable.

LE DINER.

J'espère, — et c'est fatuité pure de ma part, — que l'on n'a pas oublié le *menu* du dîner commandé à notre respectueux aubergiste par mon compagnon de voyage.

Premier service, *roastbeef*; deuxième service, *stockfish*; troisième service, *new cottage pudding*.

Master Robertson, quand nous entrâmes au *Star-Hotel*, nous précéda, de noir toujours plus habillé, dans la salle à manger du rez-de-chaussée.

Un subalterne, également en noir, également attentif, également obséquieux, marchant à l'arrière-garde, portait sous une cloche d'argent que nous enlevâmes en grande hâte...... un magnifique quartier de mouton! — qui fut suivi d'une tranche de saumon bouilli!! — puis d'un gâteau à la rhubarbe (*rhubarb pie*)!!!

Cette triple métamorphose s'était accomplie sans bruit, sans vaines excuses, sans tout le bavardage dont un hôtelier français ou italien n'aurait pas manqué de l'assaisonner. *Mine host* avait la figure sereine et calme d'un homme qui a rempli ponctuellement tous ses devoirs. Au fait, n'avait-il pas *écouté* nos ordres avec la plus irréprochable déférence?

Toute réclamation expira sur nos lèvres à l'aspect de cette placide impassibilité! Le temps donné aux plaintes eût été perdu pour l'appétit. D'ailleurs, à l'exception du pâté pharmaceutique dont tâta seul mon compagnon plus aguerri, le repas substitué n'avait rien que de très-tolérable.

DUNGEON, OU DANE JOHN HILL.

C'est le nom des promenades publiques de Cantorbery. Elles occupent l'emplacement des anciens remparts, et forment comme une longue chaussée bordée de jolies maisonnettes et dominant les fossés maintenant plantés en jardins. Cette terrasse vous conduit à un petit monticule gazonné, que surmonte un obélisque municipal parfaitement absurde, et destiné à perpétuer la mémoire d'un banquier (James Simmons), aux frais duquel la promenade et les plantations se sont faites.

Au lieu de perdre son temps à lire les inscriptions qui m'apprirent ce fait important, le voyageur avisé devra laisser aller son regard sur les riches paysages qui environnent Cantorbery; puis il descendra sur les gazons des *Public Walks*, gazons peignés brin à brin et tondus au ciseau. Enfin, la nuit venant à tomber, il s'enfoncera, comme nous, sous l'allée sombre qui ramène à la ville.

Cependant, — dût en rougir la morale Angleterre, — nous devons la prémunir contre les dangers de ce lieu charmant et mystérieux : on est choqué de trouver à ce parc de province, si paisible et si chaste au premier abord, les allures effrontées, le dévergondage attristant d'un trottoir de Londres ou de Paris.

LE STAGE COACH. — HERNE-BAY.

Le lendemain, après déjeuner, nous prîmes congé de notre hôte, dont l'habit noir et la politesse sérieuse ne se démentirent pas un seul instant, et je montai pour la première fois sur l'*outside* d'une de ces petites diligences proprettes, lestes et fringantes que mon compagnon m'avait fait admirer.

Le *stage coach* semble construit pour résoudre ce problème curieux : une voiture publique étant donnée, y faire entrer, quelles que soient ses dimensions, le moins de voyageurs possible. Nous étions quinze; quatre seulement d'entre nous avaient trouvé place dans l'intérieur. Le surplus s'était hissé tant bien que mal, — et, à vrai dire, plus mal que bien, — sur une foule de banquettes extérieures, ménagées avec un art infini. Figurez-vous une pelote roulante où l'on aurait piqué des bipèdes en guise d'épingles. Mes idées françaises étaient complétement bouleversées. Après avoir cru pendant vingt-neuf ans que les voitures faites pour abriter les voyageurs, il me fallait adopter la conviction, — fondée sur les usages d'un peuple renommé par ses *comforts*, — que les voyageurs sont, au contraire, destinés à servir d'enveloppe à la voiture, et à la protéger contre l'intempérie des saisons.

J'aurais certainement fait part de mes réflexions sur ce point délicat au *driver*, ou cocher, près duquel j'étais assis; mais j'avais cru m'apercevoir que pas un mot de son patois n'arrivait intelligible à mon oreille étonnée, et j'en concluais assez naturellement qu'il ne goûterait guère le sel de mes plaisanteries, rédigées dans l'idiome d'Addison et de Steele. Aussi gardai-je un profond silence, qui me fit prendre pour un Anglais pur sang.

Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir de l'erreur flatteuse dont j'étais l'objet. Le *driver*, ayant à descendre pour je ne sais quelle menue réparation, me jeta les rênes de l'attelage, sans plus me regarder qu'un duc et pair ne regarde son groom en sautant à bas du tilbury laissé à la garde de ce dernier.

Or, j'avouerai sans hésiter que, très-différent de Néron à beaucoup d'autres égards, je n'excelle pas, comme il excellait, à guider un char dans la carrière. J'irai plus loin, — bien que cette franchise puisse me fermer l'accès du Jockey-Club; — je ne me crois pas en état de guider convenablement la plus inoffensive rosse qu'on ait jamais attachée au char à bancs le moins susceptible d'un mauvais procédé.

Jugez de ma profonde stupeur, quand je me vis investir tout à coup, sans avoir été consulté, de fonctions superlativement responsables, et chargé de quinze existences, dont la mienne n'était pas à mes yeux la moins intéressante.

Peut-être les chevaux partagèrent-ils mon étonnement. En tout cas, ils se conduisirent avec une magnanimité dont je ne puis m'empêcher de leur tenir compte. Ces nobles animaux n'abusèrent pas de leurs avantages, et feignant de se croire maintenus, ils donnèrent le temps à leur légitime directeur de remonter sur sa banquette. Le cher homme m'arracha les rênes avec autant de grâce qu'il en avait mis à me les confier; mais j'étais trop satisfait, au fond, de ce dernier geste, pour lui chercher noise sur la brutalité de la forme.

Maintenant filez avec moi, cher lecteur, sur un joli chemin encaissé de haies vives, uni comme la main, sinueux comme un labyrinthe. La matinée était belle; le soleil, voilé de quelques nuages, ne nous envoyait de rayons que par moments et comme pour dorer çà et là quelque village fleuri, quelque pelouse enveloppée d'arbres, quelque ruisseau écumant sous les roues d'un moulin.

Seulement, sur ce chemin si bien entretenu, de trois en trois lieues, se hérissait le *turnpike*, la barrière fiscale, cette espèce de forteresse où l'impôt direct s'embusque pour détrousser les passants. Au bruit de nos roues, un homme ou un enfant sortait de sa tanière, et tendait la main pour recevoir le péage que le cocher y déposait sans s'arrêter, sans ralentir l'essor de la voiture, avec une dextérité que la grande habitude peut seule donner à l'homme qui paie.

Quand on a vu le *turnpike* et subi ses exigences tracassières, on comprend les exploits meurtriers de mistress Rébecca et de ses aimables filles.

Herne-Bay, où nous allions nous réembarquer pour arriver à Londres par la Tamise, est un petit bourg tout neuf composé d'une chapelle, d'un grand hôtel qui ferait honneur à une vieille capitale, et d'une longue jetée (*pier*) au bout de laquelle stationnent toujours deux ou trois bateaux à vapeur.

Là, pour la seconde fois depuis notre départ, je donnai carrière à mes facultés interprétatives en me racontant un nouveau roman.

HISTOIRE PROBABLE D'UN ENFANT CHÉTIF.

Le héros de cette histoire était au nombre des passagers qui s'embarquèrent avec nous à Herne-Bay.

Je ne l'aperçus pas tout d'abord, mon attention se trouvant détournée par une des figures les plus originales que j'aie rencontrées dans la patrie de Cruikshank. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, gras, frais, un peu chauve, en culotte courte et bas de soie; un ruban bleu de ciel passait dans une des boutonnières de son gilet noir : décoration mystique dont je n'ai pu me faire expliquer l'origine.

Jusque-là, rien de moins offensif que cette espèce de prédicant méthodiste, qui pouvait être ou le père Mathews lui-même, ou quelque agent de la *Biblical Society*; mais ses manières n'avaient rien d'évangélique, tant s'en faut. Il allait à grands pas sur le pont, furetant et regardant de tous côtés, incivil et gênant pour ses voisins, auxquels il semblait n'accorder aucune attention; je remarquai dans ses yeux ronds, à fleur de tête, l'expression d'un orgueil têtu, d'une âme fermée à toute pitié, un éclat rigide, intolérant, monacal.

L'habitude du despotisme se trahissait dans le soin minutieux avec lequel il était rasé. Ses mains, tenaces et actives, étaient celles d'un abbé du Moyen-Age; ses mollets eux-mêmes, charnus et musculeux, avaient une physionomie brutale et un peu féroce.

Je ne tardai pas à découvrir la femme de cet être singulier : une créature grasse et blafarde, emmitouflée dans toutes sortes de vêtements noirs, bizarrement surannés. Elle cachait sa tête, constamment penchée vers un *prayer book*, sous un curieux assemblage de bandelettes en crêpe noir et en mousseline blanche, que surmontait un chapeau de taffetas, dont la calotte en dôme et la passe en éventail comportaient toute une série de recherches archéologiques.

Dans ce travestissement, — et comme intimidée de son étrange tournure, — elle s'était réfugiée au fond d'une de ces petites guérites pratiquées, sur presque tous les bateaux à vapeur, aux deux côtés du pont, et qui ouvrent vers la poupe.

Auprès d'elle était assis l'enfant chétif.

Imaginez la douce et rêveuse figure de *Master Lambton*; — vous connaissez, au moins par la gravure, cet admirable portrait de Lawrence; — imaginez-la, dis-je, dépouillée de

sa fraîcheur et de sa transparente carnation; ôtez-lui ces boucles abondantes de cheveux bruns, pour y substituer des cheveux blonds, clair-semés, tombant en mèches plates sur un front flétri; au lieu de ce regard intelligent et profond avant l'âge, qui va demander aux clartés nocturnes des pensées précoces, un reflet poétique, — supposez deux pauvres yeux, rougis par les pleurs, — que fatigue l'éclat du jour, — et que la crainte, d'ailleurs, tient baissés vers la terre; ajoutez-y une prostration générale dans l'habitude du corps, — des membres grêles et faibles qu'une gêne constante semble avoir étiolés, — des lèvres livides, — des épaules déjà voûtées, — des genoux en dedans et comme noués.

Tel devait être Louis Capet, — le petit prisonnier du Temple, — l'enfant-martyr de 93.

J'étudiais avec intérêt la misère anticipée de cet être souffreteux et malingre, quand je le vis, levant obliquement les yeux, s'assurer à la dérobée que sa vieille et blême gardienne, absorbée dans sa dévotion, avait cessé de s'occuper de lui. Alors, par une série de mouvements réfléchis et furtifs, il se laissa glisser à bas de son banc, — passa, plié en deux, sous le *prayer book*, dont la reliure massive protégeait son escapade, — et s'en alla, vers l'avant du bateau, se cacher dans un groupe de braves matelots occupés à la manœuvre.

Cette fuite, — riez de moi tant qu'il vous plaira, — m'avait vivement intéressé. Casanova, s'échappant des Plombs vénitiens, ou l'enfant chétif, se dérobant pour quelques minutes au vieux tyran femelle, sous la surveillance duquel on l'avait mis, me paraissaient, en ce moment, deux héros du même ordre; — et même, tout bien considéré, l'évasion du dernier pouvait passer pour la plus dramatique des deux. L'innocence et la faiblesse méritent bien quelque préférence, quand on les compare au vice audacieux et fort.

D'ailleurs, le drame du bateau à vapeur allait avoir, sans aucun doute, un dénouement triste, dans l'attente duquel mon cœur battait avec force.

Hélas! — comme je l'avais prévu, — le méthodiste au ruban bleu vint jeter un coup d'œil inquisitif sur la dunette, où sa compagne marmottait encore des prières, sans s'être aperçue de rien. Lorsqu'il la vit seule, il haussa les épaules, en proférant à demi-voix je ne sais quelles imprécations, et je le vis, en quelques grandes enjambées, faire le tour du bateau.

Je ne sais où s'était tapi le fugitif; mais il ne pouvait échapper longtemps à la recherche obstinée, aux yeux de lynx de son robuste persécuteur. Ils revinrent tous deux, l'instant d'après; — l'enfant chétif se débattait sous l'étreinte de l'homme noir, qui le poussait devant lui. En passant devant nous, il me jeta une sorte d'appel plaintif, une protestation inarticulée contre l'oppression brutale dont il était victime, et je me levais à demi pour y faire droit....., lorsque la réflexion, toujours égoïste et froide, réprima chez moi ce premier élan du cœur.

Entre ces deux vieillards pieusement inflexibles, comme entre les deux branches dures et polies d'un étau d'acier, l'enfant pouvait périr, lentement consumé par l'ennui et la contrainte; — mais je n'avais pas le droit d'y trouver à dire: cela n'était pas mon affaire; — cette agonie, ce désespoir, ce meurtre, ne me regardaient en rien. Toute intervention de ma part eût été jugée inconvenante. Un mouvement d'humanité m'eût rendu ridicule.

Maintenant, voulez-vous savoir l'histoire de l'enfant chétif?...

AVIS AU LECTEUR.

— Sans doute, nous la voulons savoir.

— Eh bien, lecteur curieux, cherchez, s'il vous plaît, dans *Nicholas Nickleby*, les chapitres où Charles Dickens a raconté les horreurs de Dotheboys-Hall. Si vous n'êtes pas ému, après cela, je vous engage à vous méfier désormais de mes conseils.

O. N.

(Sera continué.)

Quelques réflexions sur l'Apprentissage.

Il y a quelques jours à peine, le tribunal de police correctionnelle de Paris était appelé à soulever un coin du rideau qui cache les misères et les hontes de notre civilisation, si fière parfois de ses triomphes, de ses progrès, qu'il est bon de mettre en évidence ses plaies secrètes, ne fût-ce que pour lui indiquer qu'il n'est pas temps de se féliciter encore, et que ce qui reste à faire est immense.

Un brocheur, nommé D., rue de l'Hirondelle, sa femme et sa fille, exerçant toutes deux la même profession, ont, pendant six ans et demi, exercé sur une fille placée chez eux en qualité d'apprentie, les traitements les plus barbares, la cruauté la plus inexplicable. Cette pauvre fille, entrée à l'âge de onze ans et demi chez ses maîtres, et le mot maître est exact cette fois, car jamais esclavage n'a été aussi odieux, est arrivée sans se plaindre jusqu'à dix-huit ans, et pendant ce long supplice la barbarie des deux malheureuses femmes et de l'ouvrier chargés de faire l'éducation industrielle de cette pauvre enfant ne s'est pas ralentie un seul jour. Ils faisaient travailler leur apprentie pendant seize et dix-sept heures de suite, et pour toute nourriture ils ne lui ont jamais donné autre chose que des croûtes de pain trempées dans de l'eau chaude, eau très-sale quelquefois; et un jour ne s'est jamais passé sans que la malheureuse fille ne fût meurtrie de coups donnés avec un bâton, une corde ou une tringle en fer.

Elle était à peine vêtue, et couchait sur des rognures de papier, grelottante l'hiver, sans couverture et sans feu; qu'elle fût malade ou non, elle devait faire sa tâche, et jamais le régime de sa nourriture n'a été amélioré. Pendant les quatre premiers mois de son séjour dans la maison D., l'apprentie est allée à l'école; mais on l'en a bientôt empêchée, et on ne lui a jamais permis de remplir ses devoirs religieux; ainsi, à dix-huit ans, elle n'a pas encore fait sa première communion.

Plusieurs fois elle a été blessée à la suite des mauvais traitements dont elle était l'objet: et on la bâillonnait de peur que ses cris n'éveillassent la sollicitude des voisins; son corps était noir et meurtri par les coups, et une femme de la maison a dit dans sa déposition que l'intention des D. était sans doute de faire mourir leur apprentie, car ils lui donnaient une nourriture « dont un animal n'aurait pas voulu. »

Nous n'insistons pas sur une foule de détails hideux; ce que nous venons de dire suffit pour faire comprendre la gravité du fait que nous rapportons, qui a sans doute un caractère exceptionnel, mais qui est l'indice d'un mal profond, d'un désordre général. L'apprentissage, cette éducation professionnelle de l'enfance, doit éveiller au plus haut degré la sollicitude des administrateurs et des hommes d'État, et il importe de mettre en évidence les maux qu'engendrent, d'une part, l'ignorance et la brutalité de quelques-unes des classes ouvrières; de l'autre, l'absence de direction industrielle et morale parmi les producteurs, afin que les chefs de la société, fatigués de voir le désordre se dresser sans cesse devant eux comme un sanglant reproche, se demandent enfin si leur devoir n'est pas d'y porter remède.

Déjà, pressé par des réclamations semblables, l'État a réglé le travail des enfants dans les manufactures, et une loi est intervenue, qui a prescrit le nombre d'heures que les manufacturiers pouvaient, à la rigueur, exiger de ces pauvres créatures abandonnées. Cette mesure, quoique insuffisante, avait cependant paru de bon augure, et on pouvait croire que l'administration allait étendre son bras protecteur sur nos classes ouvrières, et assurer, non le bien-être, non le travail, non l'éducation, on n'exige pas autant encore, mais du moins veiller sur ses enfants, les protéger contre les vices et la cupidité des maîtres auxquels on les confie.

Il n'en a pas été ainsi. La loi qui limite le travail des enfants dans les manufactures n'a pas été exécutée, et il n'est pas sûr qu'aujourd'hui encore les mesures qui doivent assurer son exécution aient été prises.

Et cependant le mal est grave, il est immense, et la loi dont nous venons de parler, fût-elle rigoureusement exécutée, serait impuissante à le prévenir. C'est surtout dans les grands centres industriels que les enfants de la classe ouvrière sont exploités d'une façon odieuse, soumis à un régime rigoureux, livrés sans contrôle au caprice et à la brutalité des maîtres, exténués de travail, étiolés, chétifs; et il faut s'étonner encore qu'après une enfance ainsi passée, nos ouvriers puissent retrouver parfois, au fond de leur cœur, ces généreux instincts, ces bonnes inspirations qui, se manifestant tout à coup dans des circonstances solennelles, placent notre peuple à la tête de tous les peuples du monde.

On évalue à plus de soixante mille, à Paris seulement, le nombre des enfants et jeunes gens des deux sexes qui font leur éducation professionnelle chez les maîtres exerçant les industries si nombreuses et si variées du commerce parisien. Dans ce nombre il en est beaucoup, sans doute, qui, placés dans des maisons honorables, chez des hommes bons, intelligents, humains, au sein de familles laborieuses et honnêtes, apprennent, sans de trop cruelles souffrances, la profession qu'ils devront exercer un jour; il est même quelques maîtres qui traitent leurs apprentis en pères de famille, qui comprennent les devoirs que leur impose cette paternité industrielle, et qui, sentant que devant la société et devant Dieu ils ont charge d'âmes, font de généreux efforts pour instruire et moraliser leurs apprentis, pour développer leur intelligence et élever leur cœur. Mais c'est là, il faut le dire, une rare exception; le plus grand nombre croupit dans l'ignorance, dans les privations, ou s'énerve dans l'excès d'un pénible travail.

Les enfants de la classe ouvrière sont généralement placés en apprentissage pour un temps fort long: quatre, six, huit et même dix ans quelquefois. Le maître, consentant à apprendre sans rétribution à son apprenti l'état qu'il exerce, se réserve ainsi, comme paiement, les bénéfices qu'il prélèvera sur son travail, lorsque après quelques années l'apprenti, devenu habile, pourra tenir lieu d'un ouvrier. Il y a déjà, dans ce fait seul, une exploitation du fort par le faible, dont une administration prévoyante et juste devrait déterminer la limite, et certains devoirs devraient être imposés aux maîtres qui se chargent de l'éducation professionnelle des enfants du peuple. Non-seulement le temps du travail de l'apprenti devrait être fixé, mais une heure par jour au moins devrait être consacrée à suivre un cours public, où l'enfant pût acquérir les connaissances théoriques les plus indispensables à la profession qu'il exerce; une heure et plus, s'il le fallait, pour que son intelligence et sa moralité pussent se développer et le préparer à entrer utilement dans la vie.

Mais telle est la conséquence de ce principe exagéré de l'économie politique: « laissez faire, laissez passer, chacun chez soi, chacun pour soi. » Il faut que de temps à autre les tribunaux soient appelés à réprimer quelqu'un des actes nombreux de cruauté exercés par certains maîtres sur des malheureux apprentis, pour que l'on porte les yeux sur un état de choses aussi grave, sur un abus aussi douloureux.

L'État exige de l'instituteur primaire des conditions de moralité et de capacité; il ne pense pas, avec raison, qu'on puisse confier au premier venu le droit d'instruire l'enfance; sa sollicitude se porte sur tous les établissements où elle est admise, écoles, salles d'asile, colléges, cours publics; et lorsque l'enfant arrive à l'âge où les passions, s'éveillant dans son cœur, peuvent le plus facilement l'entraîner et le perdre, l'administration, si jalouse de veiller sur son instruction primaire, l'abandonne sans protection et sans surveillance aux soins des hommes chargés de faire son éducation professionnelle. Il y a là une négligence contre laquelle les organes de l'opinion ont trop négligé jusqu'ici de protester.

Les faits qui se sont révélés dans l'enceinte du tribunal de police correctionnelle sont cependant de nature à provoquer les plus sérieuses réflexions et à éveiller la sollicitude des hommes qui, à quelque titre que ce soit, se préoccupent de l'avenir de notre société et de la place considérable que le travail et les travailleurs tendent à y occuper. S'il est vrai que l'amélioration du sort des classes ouvrières doive commencer par un système d'éducation générale; s'il est vrai que pour contribuer au progrès des masses et à la réalisation des destinées pacifiques de notre pays, l'État n'ait rien de mieux à faire qu'à développer dans les jeunes générations le goût du travail, l'amour de l'ordre, le respect des droits de chacun, n'est-ce pas par l'extension de sa sollicitude aux enfants du peuple qu'il doit commencer, et doit-il laisser sans contrôle, en dehors de toute surveillance, le fait immense de l'apprentissage?

L'apprentissage des jeunes filles est surtout la source de désordres très-graves qui réagissent profondément sur notre état social. Ce sont surtout les ateliers où les femmes et les jeunes filles sont admises qui fournissent le plus large tribut au fléau de la prostitution. La famille de l'ouvrier peut rarement exercer une surveillance active sur l'enfant placé en apprentissage, et il est peu d'ateliers qui ne soient, pour toutes les filles du peuple, un foyer d'ardente corruption. Loin de veiller sur leurs apprenties, loin de les protéger contre leur propre inexpérience, contre leurs mauvais penchants, contre les brutalités auxquelles elles sont exposées, la plupart des maîtres sont au contraire l'instrument le plus actif de leur perte; et quand l'État se plaint de la corruption des classes ouvrières, des excès de la prostitution, du nombre de plus en plus considérable des enfants abandonnés à la charité publique, n'est-ce pas à son indifférence qu'il devrait d'abord s'en prendre?

La question de l'apprentissage est une question immense. Nous y reviendrons avec des chiffres exacts, des documents officiels, des renseignements précieux; nous descendrons dans ces bas-fonds de notre civilisation, et en mettant à nu cette plaie vive et saignante, nous tâcherons, dans la mesure de nos forces, d'éclairer l'opinion publique; et l'opinion publique, à son tour, entraînera, il faut l'espérer, le gouvernement dans la voie des réformes salutaires, des améliorations utiles que l'état de nos classes ouvrières réclame impérieusement.

Nous nous bornerons pour aujourd'hui aux réflexions rapides qu'a éveillées en nous le crime odieux de la famille D. Mais, avant de terminer, qu'on nous permette un rapprochement qui nous a vivement frappés nous-mêmes le jour où la lecture des faits signalés au commencement de cet article avait soulevé en nous une si amère indignation.

Ce jour-là même, un bataillon de conscrits appartenant à l'un des régiments de la garnison de Paris faisait aussi, aux Champs-Élysées, son *apprentissage* du métier des armes, triste métier qui ne produit rien, ne crée rien, ne donne rien que la mort! Tous ces apprentis soldats s'exerçaient sous les yeux de leurs chefs, qui veillaient non-seulement à ce que l'instruction leur fût bien donnée, mais qui s'occupaient aussi de la tenue, de la propreté des apprentis, ordonnaient les heures de travail et les heures de repos, pendant lesquelles une excellente musique servait de noble et utile distraction.

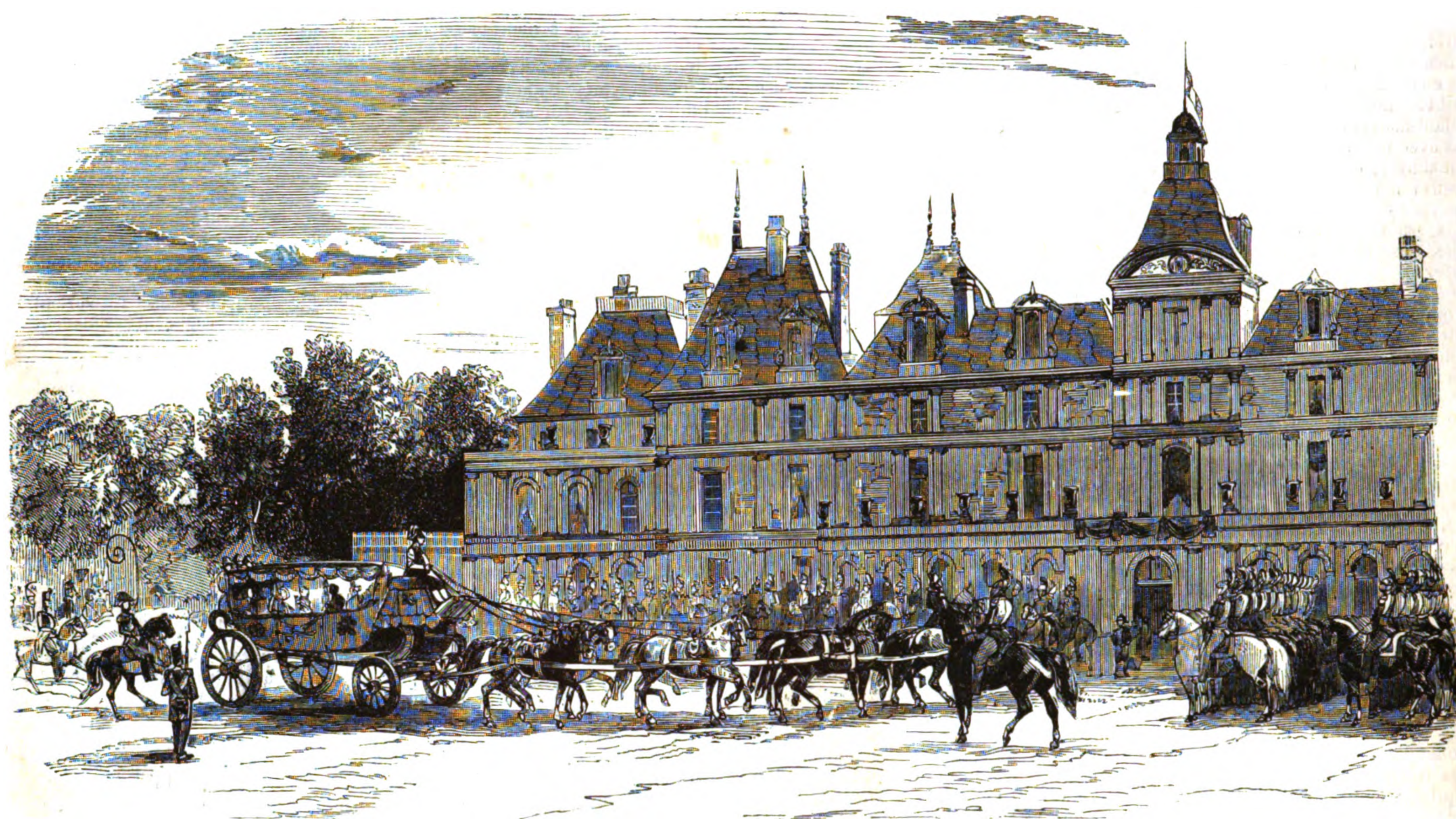
Pourquoi, disions-nous, pourquoi l'État, qui veille aussi paternellement à l'apprentissage militaire de ces jeunes hommes, qui sait les récompenser et les punir suivant leurs mérites, qui leur donne pour chefs, pour guides, des hommes instruits, honorables, distingués entre tous par leurs services, par leur bravoure, par leur loyauté; pourquoi l'État, qui témoigne une si active sollicitude pour les besoins, pour l'instruction de cette petite société guerrière et improductive qu'on appelle l'armée, laisse-t-il la grande société, la société qui produit les richesses, qui paie l'impôt, livrée au désordre, à la misère, à l'ignorance? Pourquoi les enfants de troupe sont-ils bien vêtus, nourris, logés, enseignés? et pourquoi les enfants de l'ouvrier sont-ils abandonnés à la misère et au vice? L'État n'a-t-il donc pas mission de gouverner toutes les classes? Pourquoi vois-je ici l'ordre, la discipline, et pourquoi là-bas, dans ces ateliers infects, dans ces maisons malsaines, les cadets de la famille humaine grouillent-ils dans l'opprobre et dans la corruption? Pourquoi le gouvernement protége-t-il l'ouvrier, l'agriculteur, qu'il enlève au travail pour en faire un soldat, et pourquoi laisse-t-il sans protection l'ouvrier qui travaille et qui crée? Pourquoi l'enfant du soldat est-il protégé, et pourquoi ne fait-on rien pour empêcher la fille du peuple de rouler dans l'abîme du vice?

De même que le gouvernement règle et surveille l'apprentissage militaire, il peut et doit évidemment surveiller l'apprentissage industriel. Il y aurait sans doute inconvénient à ce qu'un soldat ne sût pas bien faire la charge en douze temps et le feu de peloton, mais il y en a, ce me semble, beaucoup plus à ce que l'apprenti, devenu ouvrier, soit faible, chétif, ignorant, vicieux; à ce que la jeune fille, qui eût pu devenir une bonne et tendre mère de famille, aille grossir la liste des femmes dépravées, et donner en charge à l'État des enfants conçus dans la corruption.



Séjour de la reine d'Angleterre au château d'Eu.

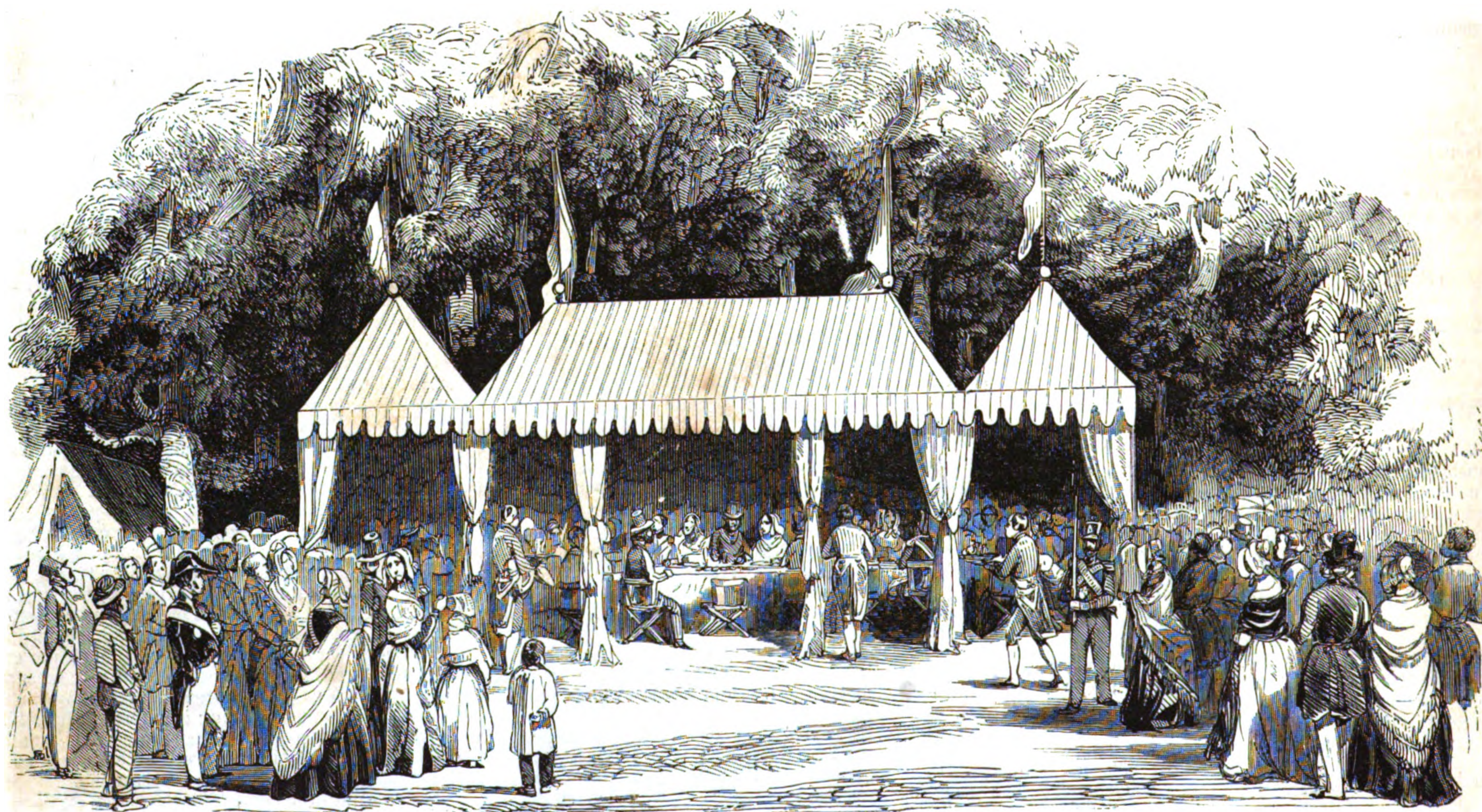
(Suite. — Voir t. II, p. 25 et 34.)



(Entrée de la reine Victoria dans la cour du château d'Eu.)

Madame de Staël a dit que toute femme, au moment d'entrer pour la première fois dans un salon, est préoccupée de l'effet qu'elle va produire, et songe, avant tout, à faire valoir ses avantages de corps et d'esprit. Après l'aveu de l'illustre écrivain, quelle femme oserait se défendre de cette légitime préoccupation? Moins qu'une autre, la reine qui, à ce titre, est doublement femme, pouvait y échapper, et elle s'en est peu cachée.

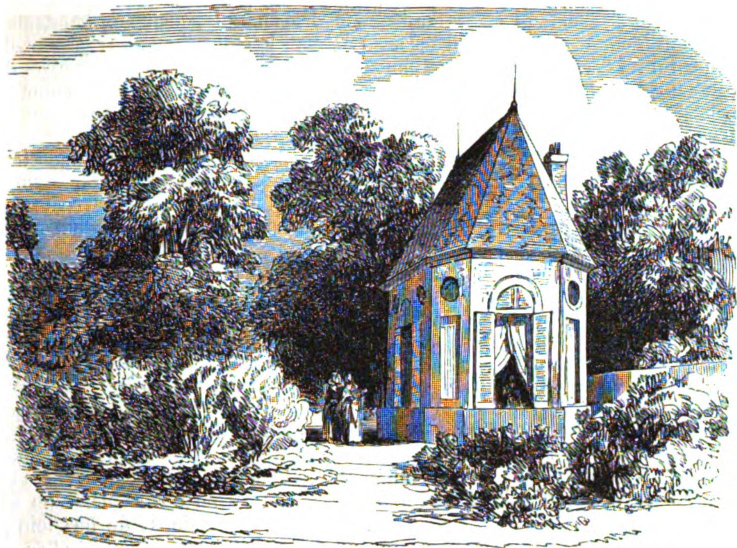
Un journal célèbre et qui eut jadis beaucoup d'abonnés, a décrit, en style de bulletin des modes, la toilette élégante et simple de la reine, le jour de son arrivée au Tréport; mais ce qu'on ne nous a pas dit, c'est la longue délibération qui précéda ce choix, ce sont les hésitations et les coiffures et les toilettes essayées, puis rejetées, puis reprises de nouveau. Il paraît que, sous ce rapport, la reine Victoria est femme, plus que femme au monde. Mais du moins si le choix fut difficile à faire, il fut convenable. Dans la foule de curieux et de curieuses qui se pressaient sur la jetée, nous avons entendu plus



(Repas royal dans la forêt.)

d'une dame louer le bon goût et la simplicité de la toilette de la reine. Il n'en fut pas de même pour tous les spectateurs qui s'attendaient généralement à la voir étincelante de diamants, le front ceint du diadème, et, qui sait? peut-être même le sceptre en main.

L'embarras d'une première entrevue, les vivat de la foule, le bruit, les fanfares, le canon, l'avaient un instant troublée, et elle ne dut se croire bien réellement en France que lorsqu'elle se sentit mollement emportée, sous les grands arbres du parc, dans cette riche voiture dont *l'Illustration* n'a pas manqué de vous donner le dessin. En entrant dans la cour du château, la reine était redevenue elle-même. Des troupes d'élite, disposées en carré, remplissaient la cour. Nos pelotons procédaient, il faut l'avouer, à leurs acclamations, avec une ponctualité, un ensemble, une régularité,



(Pavillon Montpensier.)

qui faisaient au moins honneur à leur esprit de discipline.

Le soir, au souper, la reine, placée entre le roi et le prince de Joinville, portait à son bras, outre le grand cordon de l'ordre en sautoir, les insignes de la Jarretière. Quand Edouard III fonda cet ordre, que des hommes seuls devaient porter, il n'avait pas prévu cette difficulté qu'un jour des femmes en seraient les maîtresses. Toutes les autres décorations se portent habituellement sur la poitrine; celle-là s'attache où s'attachent les jarretières, mais à cette place elle eût été invisible.

Trois cents valets, galonnés du haut en bas, faisaient le service du château d'Eu; tous les équipages avaient été brossés et mis en état; à chaque but de promenade s'élevaient des tentes richement décorées; une table somptueuse s'y dressait comme par enchantement, et on sait que ce genre de divertissement est assez du goût de nos voisins d'outre-Manche.

Le lundi, après une longue promenade à travers les plus beaux sites de la forêt, le cortége arriva et mit pied à terre au mont d'Orléans, où se pressait une foule considérable. La reine Victoria, sortit de la tente où elle s'était reposée un instant, et, ayant accepté le bras du prince de Joinville, s'avança vers les groupes de spectateurs, où se trouvaient beaucoup de jolies femmes. Causant et riant tous deux, ils passèrent, en s'inclinant, devant la haie de curieux qui les saluait. On raconte que la reine remarqua une jeune Savoyarde portant sa vielle en bandoulière; elle s'approcha et la questionna. La pauvre enfant était loin d'être jolie, mais elle portait sur son visage l'empreinte d'une mélancolie profonde. Elle était venue de Dieppe, suivant la foule; elle avait entendu dire qu'une reine allait venir, elle voyait tout le monde courir pour la voir, et elle était venue comme tout le monde. Le prince expliqua en quelques mots à la reine l'existence de ces pauvres enfants dépaysés et à demi mendiants, venant loin de leur famille chercher dans nos cités quelques ressources. La reine n'avait jamais peut-être vu de si près tant de misère, elle qui habite le pays du monde où la misère exerce le plus de ravages. Quelques instants après, un officier portait à la pauvre petite vielleuse deux napoléons que la pauvre enfant reçut d'un air presque hébété; mais sa figure s'anima quand elle sut que ces deux belles petites pièces de monnaie, qui ne ressemblaient pour elle à aucune monnaie connue, valaient quarante francs, et elle s'éloigna joyeuse, mais ne sachant qui elle devait remercier de cette singulière bonne fortune. Après le repas, la reine se promena sur le plateau, conduite par Louis-Philippe. Le soir, on fit de l'excellente musique. Mais dans les intermèdes, les causeries recommençaient: le souvenir de la petite Savoyarde poursuivait-il Victoria au milieu même des enivrements de cette soirée? Il est peu probable. Les rois et les reines devraient bien adopter un usage qui serait assurément moins bizarre et aussi philosophique que celui de placer, comme le faisaient les anciens, une statue de la Mort dans les salles de banquet. Cet usage, quelle qu'en fût la forme, aurait pour objet de faire apparaître la misère, ne fût-ce qu'un instant, au milieu de leurs fêtes, afin que jamais ils n'oublient ou ne paraissent oublier l'un des premiers devoirs de leur magistrature suprême.

Au Moyen-Age, au commencement de tout repas, la fille ou la femme du seigneur coupait un morceau de pain pour un convive absent de fait, mais toujours présent au souvenir: ce convive était le pauvre. On répondra que nous proposons là un usage peu divertissant: mais qui donc s'imagine encore que, de notre temps, on puisse songer à se divertir sincèrement sous le poids d'une couronne?

Théâtre de l'Opéra-Comique.

Lambert Simnel, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Scribe et Mélesville, musique posthume d'Hippolyte Monpou.

Il y a deux ans au moins que cet ouvrage aurait été représenté sans la cruelle maladie qui vint tout à coup arrêter l'auteur au milieu de son travail, et le tuer sur sa partition. Ce fut pour l'art musical une perte déplorable, et il n'est personne, sans doute, qui n'ait été touché du sort de ce jeune artiste qui avait déjà tant produit, et qui pourtant n'était encore, pour ainsi dire, qu'au début de sa carrière.

Monpou s'était d'abord fait connaître par un grand nombre de morceaux de salon, romances, chansons, nocturnes, etc., où l'on avait remarqué surtout un vif sentiment mélodique, des effets de rhythme très-variés et quelquefois très-nouveaux. Plusieurs de ces compositions eurent dans leur temps une grande vogue, et l'on ne peut encore avoir oublié *l'Andalouse*, *la Madonna col Bambino*, *Si j'étais Ange*, etc. Il débuta à l'Opéra-Comique par *les Deux Reines*, dont une romance, *Adieu mon beau navire!* décida le succès. Cependant il y avait dans sa partition des morceaux d'une bien plus grande valeur, un trio, par exemple, qui, pour le fond et pour la forme, était également original; un très-beau *quintetto*, et plusieurs chœurs écrits avec beaucoup de verve. Établi par ce premier succès au théâtre et dans l'opinion, il donna successivement *le Luthier de Vienne*, *Piquillo*, *le Planteur*, et au théâtre de la Renaissance *Perugina* et *la Chaste Suzanne*. Tous ces ouvrages sans doute ne réussirent pas également, et l'on sait du reste à quel point le mérite du poëme influe sur le sort d'une partition, quel que soit son mérite. Mais il n'y en eut point où l'on ne remarquât des mélodies franches, décidées, souvent très-expressives, et dont la physionomie avait quelquefois une piquante originalité. Chargé, en 1841, de mettre en musique *Lambert Simnel*, il avait fait, dit-on, avec l'administration de l'Opéra-Comique, un traité qui l'engageait à livrer sa partition à jour fixe. Cela se fait assez souvent de nos jours; on ne le sait que trop, la barrière qui jadis séparait l'art du métier n'existe plus, et il n'y a guère de travail intellectuel qui ne soit en même temps une opération commerciale. Malheureusement Monpou avait de la conscience, et n'était pas homme à se passer d'idées quand les idées ne venaient pas. Mal disposé quand il avait commencé son ouvrage, il s'était attardé peu à peu. Le terme approchait, impérieux et menaçant, et les efforts qu'il fit pour ne pas manquer à sa parole lui donnèrent une inflammation violente qui le mit rapidement au tombeau.

Il avait écrit presque entièrement les deux premiers actes. Son manuscrit fut depuis confié à M. Adam, qui se chargea de le mettre en ordre et de le terminer. M. Adam est donc pour un tiers, ou à peu près, dans le travail dont nous allons rendre compte, et a droit à une part des applaudissements qui ont salué *Lambert Simnel*, quoiqu'il ait eu le bon goût de ne la point réclamer.



(Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Lambert Simnel*. — Deuxième acte: L. Simnel, Masset; Norfolk, Grard; le père de Catherine, Henry; Catherine, madame Darcier; la princesse de Lancastre, mademoiselle Revilly.)

La pièce de M. Scribe est fort amusante, surtout dans les deux premiers actes. Son héros, qui ne ressemble guère au Lambert Simnel de l'histoire, est, au lever du rideau, premier garçon d'hôtellerie ou de taverne dans une ville de province dont nous ne vous dirons pas le nom, par la raison que M. Scribe n'a point jugé à propos de nous l'apprendre. Mais, quel que soit le lieu où maître John Bread exerce sa noble profession, il n'en a pas moins de droits à la considération et à l'estime de ses concitoyens. Ses *roast-beefs* sont toujours cuits à point, et ses *puddings* sont des chefs-d'œuvre, excepté pourtant lorsque Lambert les laisse brûler; car, nous devons l'avouer au risque de perdre notre héros dans l'esprit du lecteur, Lambert s'oublie quelquefois. Que voulez-vous? il est jeune, il a du cœur et de l'imagination; la broche et le fourneau ne suffisent point à l'activité de son âme. Or, maître John a une fille à la taille légère et svelte, au pied mignon, à l'œil vif, au piquant minois. Lambert l'a vue, et n'a pu se défendre de l'admiration qu'elle inspire à tout le monde. Et comme il n'y a qu'un pas de l'admiration à l'amour, et que l'amour est une maladie contagieuse, Lambert aime Catherine, et Catherine aime Lambert. Songez maintenant qu'il ne possède pas un *penny*, et que madame Simnel, sa mère, n'a jamais eu d'époux, et vous ne vous étonnerez plus que maître John n'ait pas toujours pour lui toute la bienveillance et tous les égards que méritent ses talents et son caractère.

Lambert a d'ailleurs un autre tort aux yeux de son patron; hélas! un tort bien plus grave! il s'occupe de politique; il a des opinions; il a embrassé le parti de la maison de Lancastre, et, dans les émeutes, — il y a des émeutes dans sa province, — il fait, en l'honneur de la Rose rouge, une dépense de coups de poing, de pied et de bâton qui va jusqu'à la prodigalité. Il se vante même d'avoir assez rudement traité le constable, et de l'avoir apostrophé d'un: vive Lancastre! *Lancaster for ever!* dont cet agent de la force publique a été singulièrement touché. De quoi, diable! aussi s'avise un constable, d'être pour York quand c'est Lancastre qui règne!



(Hippolyte Monpou.)

Quoi qu'il en soit, ces exploits et cette humeur guerrière ne plaisent point à maître John. Ce digne homme a pour principe qu'un restaurateur doit donner à manger à toutes les opinions, sans se mêler jamais d'en avoir aucune pour son propre compte. En conséquence, lorsque les partisans de Lancastre rapportent en triomphe le valeureux marmiton qui leur a assuré la victoire, John met le triomphateur à la porte, sans avoir le moindre égard pour son courage ni pour ses lauriers.

Mais madame Simnel n'entend pas que son fils soit traité avec si peu de cérémonie. S'il n'a pas de père, elle veut du moins qu'il ait une femme, et cette femme sera Catherine, ou elle y perdra son latin. Au surplus, elle n'a pas besoin de parler latin pour cela; elle n'a qu'à dire tout bas à l'oreille de maître John ce grand secret que Lambert ne doit pas savoir, le secret de sa naissance. Ainsi fait-elle; et quand le digne tavernier apprend que l'amant de sa fille est protégé par un noble personnage, et qu'il aura, le jour de son mariage, une belle dot, il déclare n'avoir plus rien à lui refuser.

Voilà Lambert Simnel bien heureux. Mais, hélas! qui peut compter sur la fortune?

— A boire, vassal! de l'ale, du porter, vilain! Deux tranches de *roast-beef*, manant! — Qui se présente d'un air si gracieux et s'exprime avec tant de politesse? C'est le comte de Lincoln, le plus aimable seigneur des Trois-Royaumes. Lambert, qui n'est pas endurant, s'arme d'un pot de grès, et casserait sans scrupule la tête chaperonnée du comte, s'il n'était arrêté à propos et un peu calmé par le langage plus insinuant du docteur Richard Simon.

Ces deux personnages, le comte et le docteur, voyagent de compagnie, et ont donné rendez-vous, dans l'auberge de John Bread, au major... Que vous importe le nom de ce major? Ne vous suffit-il pas de savoir qu'il a promis de faire évader le dernier rejeton de la maison d'York, le comte de Warwick, que le roi Henri VII tient prisonnier dans la Tour de Londres? Lincoln et Simon sont deux profonds politiques, deux fortes têtes, qui ont imaginé d'organiser une insurrection au profit du jeune prince, ou plutôt à leur profit, et de le substituer à Henri VII, lequel fait évidemment le malheur de l'Angleterre. — Car enfin, dit Lincoln, je devrais être premier ministre. — Et moi, ajoute Richard, archevêque de Cantorbéry.— On ne peut nier que ce ne soient là des raisons.

Mais, ô désappointement! le major arrive tout seul. Le comte de Warwick est mort de plaisir dès qu'il s'est vu libre. Que faire? Les trois conspirateurs sont trop avancés pour reculer; Lincoln le sent bien, et Richard aussi. Mais Lincoln est très-embarrassé, et Richard ne l'est pas du tout: un prêtre ambitieux ne connaît pas d'obstacles. Richard a remarqué que Lambert ressemble beaucoup au défunt: même âge, même taille, mêmes cheveux bruns et frisés, même voix de ténor, fraîche, timbrée et retentissante. — *By God!* voilà notre affaire. Quand on a besoin d'un prince et qu'on n'en a pas, il faut savoir en faire un.

Richard questionne adroitement Catherine, et apprend d'elle que Simnel n'a jamais connu son père, et que sa mère est absente. (Elle est allée chercher la dot promise au père John Bread.) Quel heureux hasard!—Ecoutez, jeune homme: vous vous appelez Lambert Simnel, mais ce n'est pas votre vrai nom. Les temps sont accomplis, et nous sommes venus, ces messieurs et moi, pour vous révéler enfin votre destinée. Elle est belle, elle est haute, cette destinée! Vous êtes fils du duc de Clarence, le frère d'Edouard IV et de Richard III; vous êtes notre roi légitime, et nous avons tiré l'épée pour vous rendre votre trône et en chasser le Richemont, qui n'est qu'un usurpateur effronté.

Faut-il le dire? Lambert n'est plus tenté de crier: vive Lancastre! et change de convictions politiques avant même d'avoir changé d'habit.

Voilà Simnel devenu roi, ou du moins prétendant, et chef d'une belle armée. Chose merveilleuse! sa nouvelle position ne l'embarrasse pas le moins du monde. Il ne sait pas lire; mais, cela excepté, il sait tout, la géographie, l'histoire, l'administration, et surtout l'art de la guerre, dont il donne au fils du roi Henri VII des leçons théoriques et pratiques. Il le bat d'abord, et ensuite il lui explique catégoriquement pourquoi il l'a battu. Il suit à la lettre le système de Napoléon: *Diviser les forces de son ennemi, et le ruiner en détail.* Ou plutôt, comme vous le voyez, c'est Napoléon qui n'a été qu'un plagiaire, et qui a volé Lambert Simnel. Enfin Lambert est le plus grand génie de l'histoire, et l'Opéra-Comique est le pays le plus merveilleux du monde.

Non-seulement Simnel sait tout sans avoir jamais rien appris, mais il a toutes les qualités d'un grand homme, toutes les vertus d'un héros. Aristide n'était pas plus juste, Cincinnatus plus désintéressé, Scipion plus chaste, et Bayard ne sera pas plus loyalement chevaleresque. Il faut voir avec quels égards il traite la duchesse de Durham, quand les hasards de la guerre le rendent maître du château de cette jeune, belle, riche et noble damoiselle! Tel est l'excès de sa galanterie, qu'il se ferait scrupule de la prier de le laisser seul, même lorsqu'il va s'occuper de ses intérêts les plus importants et de ses affaires les plus secrètes; et cela, de sa part, est d'autant plus méritoire, qu'il n'ignore pas que la duchesse est la fiancée du prince Edouard, son ennemi. — (Le prince Edouard est un fils dont l'Opéra-Comique a généreusement gratifié Henri VII et qui commande l'armée royale.)

Or, il est bon que vous sachiez que ce prince Edouard se trouvait au château de la duchesse au moment où Lambert en a pris possession. Ordre est donné de ne laisser sortir âme qui vive. Edouard, déguisé en fauconnier de la duchesse, tente de s'échapper, mais il n'est pas assez leste, il est pris, et on l'amène à Simnel.—Pourquoi voulais-tu fuir?... Ah! je devine, tu voulais sans doute aller retrouver ta maîtresse. Sois tranquille, je vais te délivrer, car tu m'intéresses, et notre situation est la même. Moi aussi, je voudrais bien n'être pas séparé de cette pauvre Catherine Bread, que j'aime toujours. Là-dessus, Catherine se présente avec son père. On voit que s'il est défendu de sortir du château, il est du moins permis d'y entrer. Que vient faire ici Catherine? Elle vient demander à son ancien amoureux s'il consent à ce qu'elle en épouse un autre, puisqu'il est vrai qu'un roi d'Angleterre ne peut épouser la fille d'un cabaretier. Simnel y consent bien à regret. — Et quel est-il, cet heureux mortel qui m'a succédé dans ton cœur? — Le voilà, dit la duchesse, en montrant le prince Edouard. — Ah!... Eh bien! mariez-vous, et surtout allez-vous-en bien vite, et que je n'aie plus le chagrin de voir votre bonheur.

Edouard ne demande qu'à obéir, et se croit déjà hors de danger, quand le comte de Lincoln, absent jusque-là, arrive enfin. Il connaît le prince et le fait arrêter. Mais Lambert n'est pas homme à profiter d'un pareil avantage. Il ne comprend la guerre que face à face et à armes égales; il ordonne à Lincoln de mettre Edouard en liberté. Le comte trouve toutes ces idées fort excentriques, et refuse d'obéir. Lambert insiste, Lincoln s'obstine; tous deux enfin se fâchent, et le comte exaspéré tire son épée pour tuer Lambert. On l'arrête, et Lambert, qui tient à faire respecter son autorité, exige qu'il se mette à genoux pour demander sa grâce. A ce prix, mais à ce prix seulement, il lui pardonnera. — Je n'y tiens pas, s'écrie Lincoln. — Obéissez, lui disent tout bas ses deux complices; il y va du succès de notre cause. — Jamais! jamais! crie Lincoln de toute sa force; on me tuera plutôt! — C'est ce que nous allons voir.

Richard Simon est à sa droite, et le major à sa gauche. Tous deux à la fois tirent leur poignard, et Lincoln devient doux comme un mouton. Vous pouvez tout à votre aise, lecteur, le contempler agenouillé et suppliant, dans la gravure qui accompagne cet article et nous dispense d'insister davantage sur cette scène originale et piquante.

Lambert, comme vous voyez, met à la fois en liberté tous ses ennemis. C'est héroïque, mais peu prudent. Edouard se dispose à lui livrer bataille, et Lincoln s'occupe de faire la paix à ses dépens. Il va même jusqu'à changer traîtreusement tout son plan de bataille pour le faire battre. Lambert s'en aperçoit et fait pendre Lincoln par son ami le major, qui ne se fait pas beaucoup prier pour cela. « Ma foi, dit-il, il ne l'a pas volé! » C'est là toute l'oraison funèbre de cet aimable personnage.

Cependant madame Simnel arrive avec la dot de son fils qu'elle était allée chercher. Quel changement! et que devient-elle quand Lambert lui apprend qu'on lui a révélé tout le mystère, qu'elle n'a jamais été que sa nourrice, et qu'il est le roi légitime de l'Angleterre et de l'Irlande! — « En voilà bien d'une autre! Comment! tu n'es pas mon fils! qui ose le dire? et qui peut savoir cela mieux que moi? Tu es si bien mon fils, que voici la dot que ton père t'envoie, et voici les papiers, ou parchemins, qui établissent ta naissance. Voyez plutôt, madame la duchesse. » Car la duchesse est présente, et, s'il faut tout dire, elle ne quitte guère la tente de Lambert Simnel.

Vous croyez celui-ci bien désappointé? Tant s'en faut! Il est au comble de ses vœux, et l'on dirait un avoué qui a fait sa fortune et qui peut enfin vendre sa charge. — Comment! je ne suis pas roi? Quel bonheur! Savez-vous que c'est un métier fort ennuyeux que celui de roi, et qu'il n'y a pas de couronne qui vaille ma petite Catherine, qu'on m'avait fait abandonner? D'ailleurs, je ne suis pas homme à voler le bien d'autrui, et puisque le trône appartient légitimement à Henri VII, vive Henri VII! vivent Lancastre, la Rose rouge et le prince Édouard!

Certes, il est impossible de trouver à redire à un dénouement aussi moral.

Indépendamment des scènes amusantes qui abondent dans cet ouvrage, — dans les deux premiers actes surtout, — il y a des morceaux fort agréables, l'introduction, par exemple, un duo entre Lambert et Catherine, un air chanté par Lambert, un trio entre Lincoln et ses deux complices, le finale du premier acte, un air chanté par la duchesse au commencement du second, d'autres encore; il faudrait les citer presque tous. Il y a de charmantes phrases dans le duo, la première surtout. Le trio est vif, léger, décidé; le trait de violon et la phrase vocale, qui en font tous les frais, ont une physionomie également originale, et quand le violon s'empare, à la fin, de cette phrase vocale, et la reproduit *pianissimo*, il en augmente encore l'effet. Le finale contient une marche exécutée par les instruments et répétée par les voix, qui a beaucoup de style et de caractère.

En général, cette dernière partition de Monpou est très-riche d'idées mélodiques, et l'on y remarque, indépendamment de ses qualités habituelles, une facilité et une ampleur de développements dont il avait jusque-là donné peu d'exemples. Sous ce rapport il y avait chez lui progrès véritable, et ce dernier ouvrage fera encore déplorer plus amèrement sa perte prématurée.

Explosion de Gaz à Londres.

MOYEN DE PRÉVENIR DE SEMBLABLES ACCIDENTS.

Il y a quelques jours, un fumeur, passant dans le quartier populeux de Clerkenwell, à Londres, jeta par mégarde, dans la grille de l'égout, au carrefour des rues de Rosamond, d'Exmouth et de Middelton, le petit morceau de papier avec lequel il avait allumé sa pipe.

Aussitôt une explosion terrible s'ensuivit. Le gaz, qui s'était accumulé dans l'égout, s'enflamma; quarante maisons furent ébranlées; d'énormes grilles de fer ont été arrachées et jetées à plus de cinquante mètres de distance; le pavé des rues, les dalles des trottoirs, ont été déracinés, brisés, bouleversés. On eût dit une éruption volcanique.

Les journaux qui rendent compte de cet accident ajoutent qu'on ne prévoyait pas jusqu'à présent ce nouveau danger que le gaz hydrogène fait courir aux habitants des villes qu'il éclaire. On était loin de s'imaginer, disent-ils, que les égouts pouvaient devenir le réceptacle et le foyer de si formidables explosions. — En sorte qu'à Paris comme à Londres, la population insouciante qui foule les dalles des trottoirs ou saute un ruisseau, *marche sur un volcan.*

Cette plaisanterie n'est malheureusement que trop vraie au fond. L'événement de Clerkenwell n'est pas un fait isolé, comme on le répète; il est déjà souvent arrivé que les fuites de gaz provenant des conduites voisines ont pénétré à travers les pieds-droits des égouts, et même à travers les fondations des caves; et si la bonne ville de Paris n'était pas si oublieuse, elle pourrait se souvenir d'explosions semblables dont elle a été elle-même le théâtre. Nous devons le répéter, non pour effrayer sans motifs, mais pour appeler de nouveau l'attention sur les moyens faciles d'éviter un danger qui, pour être éloigné, n'en existe pas moins.

La plupart des Parisiens, heureux mortels qui jouissent de tout sans s'inquiéter de rien, se promènent à la clarté des becs de gaz et regardent couler les bornes-fontaines, sans savoir comment le gaz arrive dans les candélabres où il brûle, et l'eau dans les fontaines où elle coule. L'un et l'autre y parviennent, la plupart du temps, de fort loin, à travers de longs tuyaux qui s'enfoncent, circulent et se croisent de mille manières sous le sol des rues, et dont le tissu ingénieux ne représente pas mal les veines et les artères circulant sous l'épiderme. Le nombre en est même peu croyable, et il est tel au point du faubourg Saint-Honoré où, sous le pavé de la chaussée, d'un trottoir à l'autre, on compte jusqu'à sept conduites cheminant côte à côte et se croisant par intervalles; mais ces conduites, sans cesse ébranlées par le tassement des terres, par le roulement des pesantes voitures, s'usent promptement, et se rompent souvent. Alors, gare l'inondation, si c'est une veine d'eau; et si c'est une veine de gaz, l'odorat du passant qui franchit ce pavé perfide l'avertit bien vite qu'il faut presser le pas, et que la présence de l'ouvrier est nécessaire.

La boue, inévitablement causée par la réparation, et quelquefois l'inondation des caves voisines, sont les seuls inconvénients qu'entraîne la rupture d'une conduite d'eau; mais celle d'un tuyau de gaz est beaucoup plus grave: il peut toujours en résulter des accidents semblables à celui de Clerkenwell.

Je me souviens que, rentrant chez moi par une belle nuit d'hiver, il y a trois ou quatre ans, et suivant le faubourg Saint-Honoré, je vis de loin une immense gerbe de feu qui s'élançait du pavé, précisément au milieu de la chaussée. Je m'arrêtai fort surpris de cette sorte de prodige, et je vis que cette flamme gigantesque sortait en bruissant d'un égout alors en construction dans la rue. Les gardiens des travaux ayant senti le gaz sortir du regard, avaient jugé plaisant de l'allumer. Moi, je jugeai prudent de presser le pas. Deux jours après, ils s'amusèrent à recommencer. Cette fois, le gaz fut moins patient: une effroyable détonation s'ensuivit; le tampon de l'égout placé un peu plus loin, vers l'Elysée-Bourbon, fut arraché et lancé à une vingtaine de pieds. Toutes les vitres des maisons voisines furent brisées.

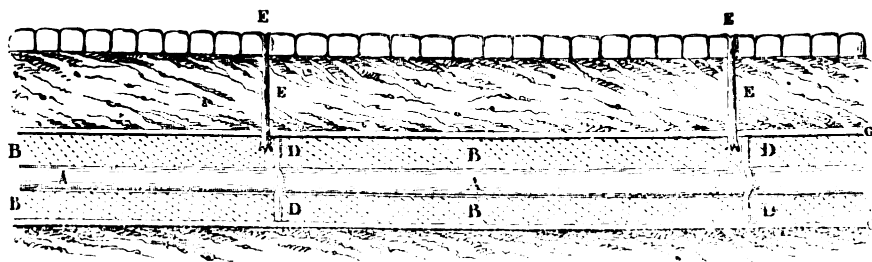
Un autre accident plus déplorable arriva dans un égout sur un autre point de Paris. Une des compagnies d'éclairage au gaz avait obtenu de l'administration municipale, à titre d'essai, l'autorisation de poser une conduite en cuivre dans l'égout-galerie des Martyrs. Cette conduite s'étant oxydée, il en résulta une fuite qui remplit l'égout, et asphyxia ou brûla quatre ou cinq malheureux ouvriers qui avaient eu le courage de descendre dans ce tombeau pour la réparer.

Un malheur semblable arriva rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice. Un tuyau s'étant rompu, le gaz s'introduisit, à travers les murs et les fondations, jusque dans un rez-de-chaussée dont le plancher était en contre-bas du sol de la rue. Deux malheureuses femmes qui s'y trouvaient furent asphyxiées et périrent sans qu'on pût leur porter secours. — Il y a quelques jours, on vient d'annoncer qu'un accident pareil était arrivé dans une des casernes de Paris. Plusieurs soldats asphyxiés n'ont pu être que difficilement rappelés à la vie.

Aussi, l'attention de l'administration et des hommes compétents s'est-elle depuis longtemps portée sur cet objet; c'est dans la crainte de ce danger, dont l'événement de l'égout des Martyrs avait déjà révélé toute la gravité, que l'administration municipale parisienne a résisté aux sollicitations peu réfléchies qui l'exhortaient à placer dans les égouts, ou dans des galeries voûtées, les conduites dont la présence sous le sol de la chaussée est une cause permanente de dépavage et de remaniements. C'est aussi ce qui proscrit à jamais l'emploi, sur de grandes surfaces, de tous les pavages adhérents imperméables, tels que les pavages bitumés ou en bois et fondés sur béton, dont on a tenté jusqu'ici des essais partiels, et qui, en empêchant les fuites de se révéler à la surface, rendraient inévitables les accidents souterrains.

Toutefois, nous devons indiquer ici un système qui a été proposé il y a quelques années, et dont l'emploi préviendrait entièrement les malheurs dont nous avons été témoins. Ce système, fort simple et d'une exécution peu dispendieuse, consisterait dans l'isolement complet de la conduite, dont les fuites seraient immédiatement transmises à la superficie du sol, même au travers d'un pavage adhérent imperméable. La figure ci-jointe, qui représente la coupe d'une chaussée sous laquelle passe une conduite posée selon ce système, en donnera facilement une idée.

La conduite A serait placée au milieu d'une couche de sable B, dont le diamètre serait au moins double du sien. Cette couche de sable serait revêtue d'une chape bitumée C, ou maçonnée en chaux hydraulique, qui l'envelopperait de toutes parts, et formerait ainsi comme une seconde conduite enfermant la première. De distance en distance, la couche de sable serait traversée dans tout son diamètre par des cloisons bitumées ou maçonnées D D, reposant sur la conduite;



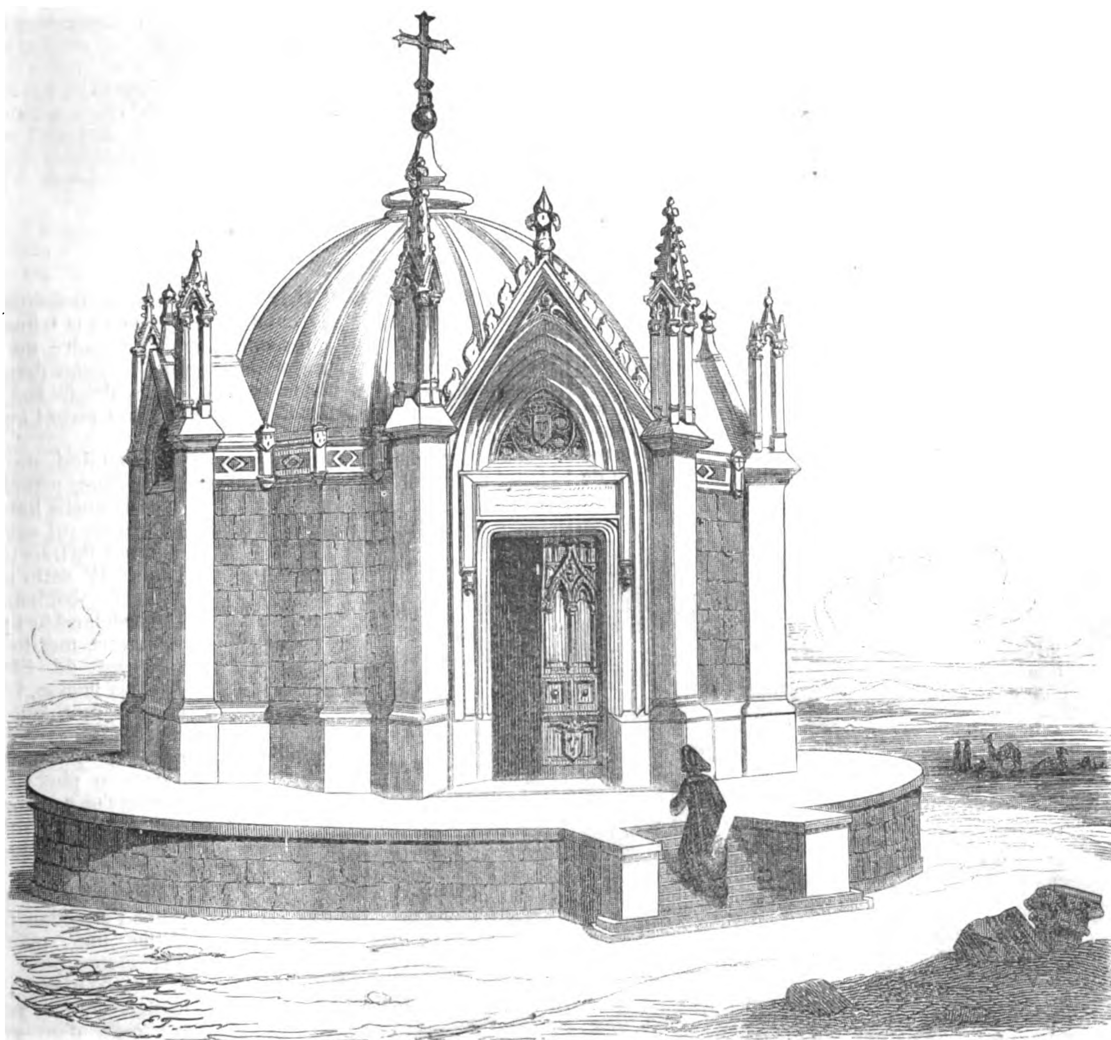
et au droit de chaque cloison un petit évent en fonte E viendrait affleurer le pavé.

Il est évident que, si une fuite se manifestait sur un point quelconque de la conduite munie de cet appareil, l'eau ou le gaz, au lieu de miner les terres et de remplir les caves et les égouts voisins, glisserait dans le sable entre les cloisons imperméables, et, sortant par l'évent à la superficie du pavé, avertirait immédiatement de la nécessité d'une prompte réparation.

Nous ne connaissons qu'un point de Paris où un moyen préservatif de cette nature ait été appliqué, et encore fort imparfaitement : c'est la rue Saint-Denis. La conduite de gaz qui passe en cet endroit devait forcément être posée le long du pied-droit de l'égout, et très-près des fondations des maisons riveraines. Il y avait donc double danger; pour y remédier, on enveloppa la conduite d'une couche de sable et d'une chape maçonnée en mortier hydraulique. Mais on négligea l'évent, qui cependant nous semble indispensable pour révéler au dehors l'existence des fuites.

Il n'est donc pas exact de dire que l'accident de Clerkenwell est un fait nouveau qui doit appeler l'attention sur un danger auquel on n'avait pas encore songé. Déjà le danger est connu, et on a songé à le prévenir; mais il faut espérer que ce nouvel accident qui frappe nos voisins, engagera notre administration municipale à s'occuper activement des moyens de s'en garantir, en adoptant, soit le système que nous avons décrit, soit tout autre qui lui paraîtrait atteindre encore mieux le but qu'elle doit se proposer.

Fête de saint Louis, à Tunis.



(Chapelle Saint-Louis, à Tunis.)

Le 25 août 1843, on a célébré à Tunis, au milieu d'une population immense, l'anniversaire de la fête de saint Louis. Dès le point du jour, les vaisseaux français *le Jemmapes*, *l'Alger*, et le brick *la Cigogne*, ont annoncé la solennité par des salves d'artillerie. A huit heures du matin a commencé le service divin; le chapelain français, M. l'abbé Bourgade, a officié, assisté du clergé romain et maltais de l'église de Tunis. Parmi les personnes présentes, on remarquait M. de Lagau, consul-général de France à Tunis; les commandants et les états-majors des trois bâtiments français; M. Charles Jourdain, directeur des travaux de la chapelle; les consuls de Naples, de Sardaigne, de Hollande et de Belgique; le chevalier Raffo, conseiller intime de S. A. le bey. Pendant tout le temps du service divin, la musique militaire du vaisseau *l'Alger* a fait entendre des airs graves et guerriers. Le *Te Deum* a été accompagné de salves d'artillerie.

Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute qu'en 1840 le bey de Tunis, Ahmed, a fait don au roi des Français, sur sa demande, d'un terrain à l'ouest de la Goulette, entre la mer au nord, et des ruines romaines et carthaginoises au midi, à l'endroit même où mourut Louis IX, le 25 août 1270.

Louis IX, débarquant non loin de la Goulette, sur la plage de Carthage, où s'étendent les ruines de l'ancien port et des quais, avait déployé ses tentes à peu de distance, sur une montagne isolée, en vue de Tunis et de la mer.

C'est sur cet emplacement même, à 16 kilomètres de Tunis, qu'est érigée aujourd'hui la chapelle Saint-Louis. Au milieu des ruines d'un ancien temple, peu éloignées d'un cirque de construction romaine et des restes d'un grand aqueduc, qui amenait les eaux des montagnes à l'ancienne cité de Carthage, l'on a aplani avec soin une assez large enceinte entourée d'un mur d'appui, et au milieu de laquelle s'élève une plate-forme ronde, élégamment dallée à compartiments symétriques. On monte à cette plate-forme par six marches établies circulairement sur tout le pourtour, et au centre est construite la chapelle, d'une forme octogone. L'intérieur offre un rond-point entièrement libre au-dessous du dôme; on aperçoit ainsi, dès l'entrée, au fond, en face de la porte, l'autel, et au-dessus, dans la niche principale, la statue de saint Louis, en beau marbre blanc des Pyrénées, due au ciseau de M. Emile Seurre, et tirée des galeries de Versailles. L'édifice est bâti en pierre appelée marbre de Soliman, avec des remplissages en pierre de tuf, du sol de Carthage, et voûté en briques de Gênes avec enduit de mortier de chaux, formant stuc à la manière du pays. Ses fondations s'appuient sur les dalles en marbre et sur les bases du temple d'Esculape. Les fouilles ont fait découvrir plusieurs morceaux de colonnes cannelées, en beau marbre jaune de Numidie, des chapiteaux corinthiens et des parties d'entablement richement sculptées. Là paraît avoir été primitivement le palais de Didon, dont l'immense escalier s'avançait vers la mer.

Le gouverneur de l'arsenal, Sidi-Mahmoud, a fait solennellement, le 25 août 1840, remise du terrain concédé, au nom du bey, à M. de Lagau, consul-général de France. La première pierre de l'édifice fut posée le même jour, après la célébration de la messe par le père-préfet de Tunis, et un an après, le 25 août 1841, la chapelle fut inaugurée.

Au commencement de l'année 1843, M. Charles Jourdain, jeune architecte, déjà chargé de la construction de la chapelle, l'a été également de l'exécution des dépendances nécessaires à sa garde, à son entretien, à sa desserte. Ces dépendances consistent en un mur d'enceinte, et trois corps de bâtiments, à rez-de-chaussée et à terrasses, comprenant le logement des gardiens, une sacristie et des salles d'attente pour les visiteurs. Ces bâtiments sont reliés entre eux par des portiques en style de cloître gothique. Le terrain de l'enceinte est compris dans un octogone de cent mètres de diamètre. Des plantations de cyprès entourent le monument, et la manufacture royale de Sèvres prépare, pour les croisées, des vitraux de couleur.

Fêtes des environs de Paris.

LA FÊTE DE SAINT-CLOUD.

Si les fêtes des environs de Paris se suivent et se ressemblent trop souvent, si leur physionomie générale porte une teinte de monotonie passablement soporifique, chacune a cependant un trait particulier qui la distingue de ses voisines. Corbeil a ses pèlerinages au tombeau du bon sire Aymon; Saint-Germain a son jeu du baquet et ses noces de Gamache en plein air, où l'on voyait, il y a quinze jours, le soleil torréfier les viandes à la broche, ainsi prises entre deux feux; Nanterre a son jeu des ciseaux et son couronnement de rosière; Clichy-la-Garenne, fier de son emplacement géographique à cent dix pieds au-dessus du niveau de la Seine, se donne un faux air suisse et forme des archers au moyen du tir à l'oiseau; Saint-Cloud, enfin, pour abréger cette énumération qu'il ne tiendrait qu'à nous d'élever à des proportions homériques, Saint-Cloud, dis-je, a ses mirlitons. La fête du bourg musical et le son de cet instrument naziliard ne se séparent point l'un de l'autre; qui dit Saint-Cloud, dit mirliton, et rien que d'entendre prononcer le nom de l'un, il nous semble avoir dans l'oreille les chevrotements enroués de l'autre.

Ce n'est pas, Dieu merci, que le mirliton manque à aucune fête populaire; il s'en faut de toute l'épaisseur d'un roseau creux chargé de galantes devises et d'une pellicule d'oignon. Mais ailleurs, le mirliton, cet emblème enroué de la vieille gaieté française, partage le sceptre avec la trompette d'un sou, la guimbarde et autres luths aimés de nos troubadours en casquettes. A Saint-Cloud, il règne sans partage, ou tout au moins sa voix altière étouffe les accents criards de ses rivaux humiliés. Il est le rossignol de ce bruyant bocage; il est, si l'on peut toutefois comparer une voix de bois à une voix d'homme, le premier ténor de cet immense et strident concert d'amateurs. C'est à Saint-Cloud qu'on le voit prendre les dimensions pyramidales d'une toise ou d'un tambour-major. Si ce mouvement ascensionnel continue, il atteindra bientôt à la hauteur d'un mât de cocagne. On le verra alors s'avancer dans la fête comme *le superbe géant* dont parle le poëte lyrique. Une myriade d'autres mirlitons moins favorisés de la nature et du bimbelotier formeront la suite triomphale et célébreront à l'envi ses louanges sur tous les tons. Mais lui, quelle poitrine humaine pourra contenir assez de souffle pour faire vibrer ses vastes flancs? Aucune, sans doute; son tube divinisé n'aura besoin, pour résonner, que de l'haleine du zéphyr. Ce sera le mirliton éolien.

En attendant le jour de cette apothéose prédite par Grandville, et qui dès lors est immanquable (c'est comme si Nostradamus et l'*Almanach prophétique* y avaient passé), parcourons la fête, et sachons nous contenter des voluptés qu'elle nous offre, mirliton à part; car si cet adorable instrument résume les plaisirs de la journée, il ne les constitue point encore, fort heureusement, à lui tout seul.

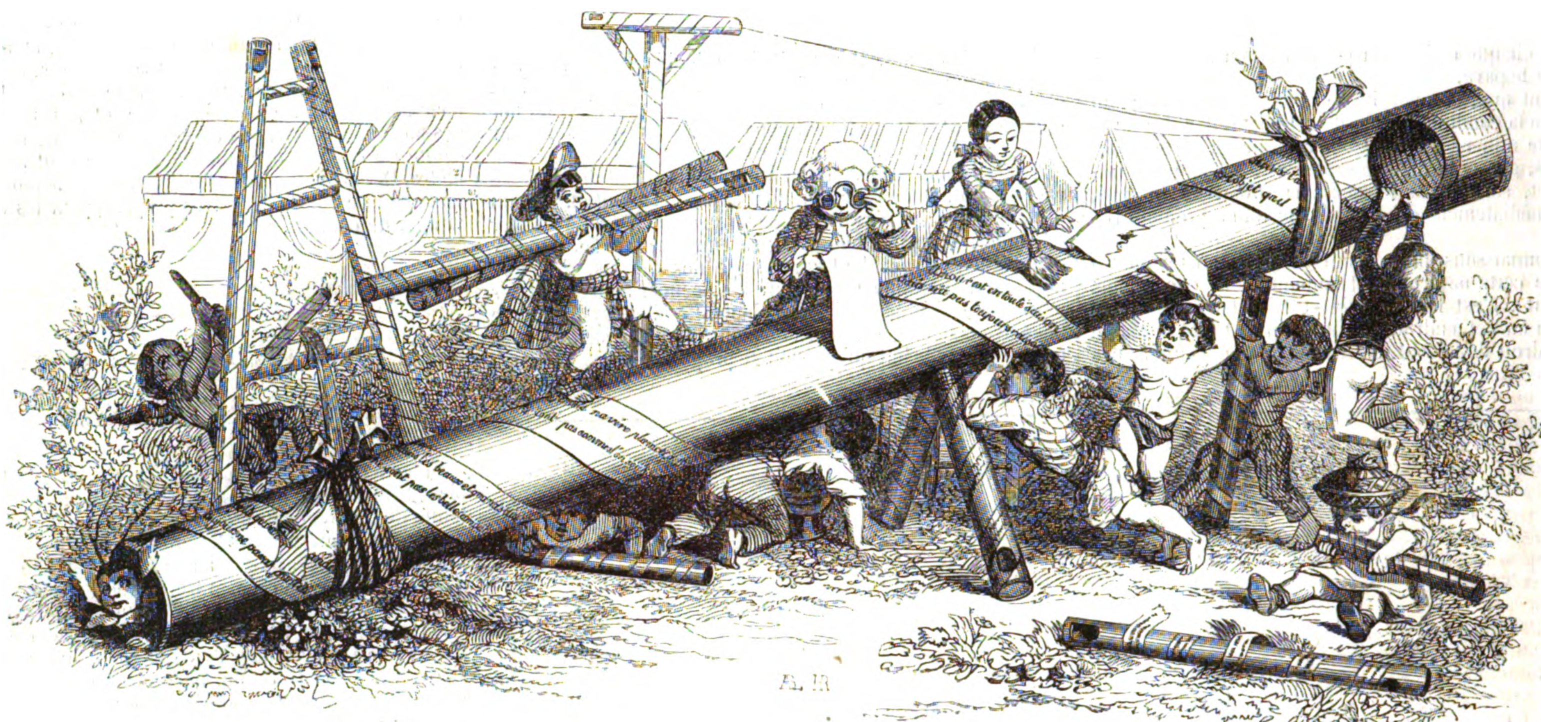
Mêlons-nous donc à cette foule de merveilleux, de provinciaux, de pimpantes femmes de loisir, de jeunes grisettes qui, pour manier l'aiguille de Minerve, n'en ont pas généralement toute la sagesse, de superbes commis-marchands, d'éblouissants clercs d'avoués, etc., etc., que vomissent à chaque demi-heure les convois-monstres du chemin de fer, et égarons-nous sous les ombrages du parc, l'un des chefs-d'œuvre du grand Le Nôtre.

Et d'abord, vous le savez, les journaux et le programme séduisant affiché aux quatre coins de Paris par l'ordre de M. le maire de Saint-Cloud, vous l'ont annoncé, les eaux jouent. Courons donc admirer ces deux belles cascades et ce fameux jet d'eau, l'orgueil de l'hydraulique, qui éteindrait trois incendies et n'a pas laissé d'allumer, dans les vers suivants, la faconde, intarissable comme lui, du chantre des jardins, de Delille, puisqu'il faut l'appeler par son nom :

J'aime ces jets où l'onde, en des canaux pressée,
Part, s'échappe et jaillit avec force élancée.
Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur;
L'œil, de son jet hardi mesure la hauteur.
Aux eaux qui sur les eaux retombent et bondissent,
Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent.
Le gazon est plus vert, l'air plus frais; des oiseaux
Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux;
Et les bois, inclinant leurs tiges arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.

Que voulez-vous que nous ajoutions à cette sublime poésie, à *cet applaudissement* flatteur *des bassins, des bosquets et des grottes*, à cet *œil* dont le compas *mesure la hauteur de ce jet gardi?* Rien, si ce n'est toutefois la tirade suivante, inspirée par lesdites cascades et le même jet d'eau, à un autre poëte, celui-ci contemporain de Louis XIV. Le lecteur pourra comparer :

Quelle tempête, quel tonnerre
Au temps le plus serein entends-je en ces beaux lieux?
Quel fracas redoublé? Est-ce donc que la terre
Insultant de nouveau les cieux,
Menaçant de noyer les astres et les dieux,
Aujourd'hui, par ses eaux, leur déclare la guerre?
J'en tremble, j'en frémis : agréable frayeur!
Doux effet d'un art enchanteur,
Qui te donne une folle et charmante torture,
Pour montrer qu'il peut sous ses lois,
Quand il veut s'égayer, asservir la nature.
. . . .
Les Naïades, sous mille images,
Commencent à jouer leurs divers personnages;
Fleuves et vents, centaures, demi-dieux,
Avec honneur prennent leurs places,
Mufles, grenouilles, lynx, animaux odieux,
Mais embellis par l'or dont ils brillent aux yeux,
Avec leurs hideuses grimaces,
Font l'aspect le plus gracieux,
Lorsqu'au milieu de cette scène,
A force de contorsions,



(Fête de Saint-Cloud. — Le Mirliton, Dessin allégorique par J.-J. Granville.)

Et de feintes convulsions,
Les Naïades, perdant haleine,
Se précipitent à grands flots,
Et courent partager leurs eaux
Au lit tranquille de la Seine.
Conduites avec elle au vaste sein des mers,
Elles vont, de leur roi célébrant la puissance,
Répandre dans tout l'univers
Les beautés de Saint-Cloud et sa magnificence.

Cette bruyante poésie fut composée à l'époque où MONSIEUR, frère du roi, propriétaire de Saint-Cloud, voulut satisfaire l'impatience qu'éprouvait la ville d'admirer les merveilles de cette résidence, décida que les eaux de Saint-Cloud joueraient tous les jours, ce qui lui valut d'être inondé de pièces de vers semblables à celles qu'on vient de lire. On a certes raison de dire que la bonté, sur la terre, est parfois bien mal recompensée.

Voulez-vous maintenant de la prose, des détails techniques? En voici :

La fameuse chute d'eau artificielle de Saint-Cloud forme deux cascades, la première du dessin de Lepautre, la seconde due à Mansard. La haute cascade (celle de Lepautre) a 108 pieds de face sur autant de pente jusqu'à l'allée du Tillet, qui la sépare de la basse. Elle est décorée au sommet de deux figures colossales représentant la Saône et la Marne; celles qu'on voit à demi couchées sur la balustrade sont la Seine et la Loire. Aux extrémités sont placés Hercule et différentes statues de Faunes.

La basse cascade, située à la suite de la haute, est plus vaste que celle-ci. Elle a 270 pieds de longueur sur 96 de large, et ne consomme pas moins de 3,700 muids d'eau à l'heure. Les eaux tombent dans un canal bordé de deux palissades de charmilles et de bois, et orné de statues jusqu'à l'allée *des Portiques*, où se tient la foire de Saint-Cloud.

Placé sur la droite de la cascade, au milieu du grand bassin carré, le jet d'eau, le plus extraordinaire qui existe au monde, s'élève à 80 pieds au-dessus du niveau du bassin; il soulève à son orifice un poids de 130 livres, et consomme ou plutôt expectore dix barriques d'eau à la minute.

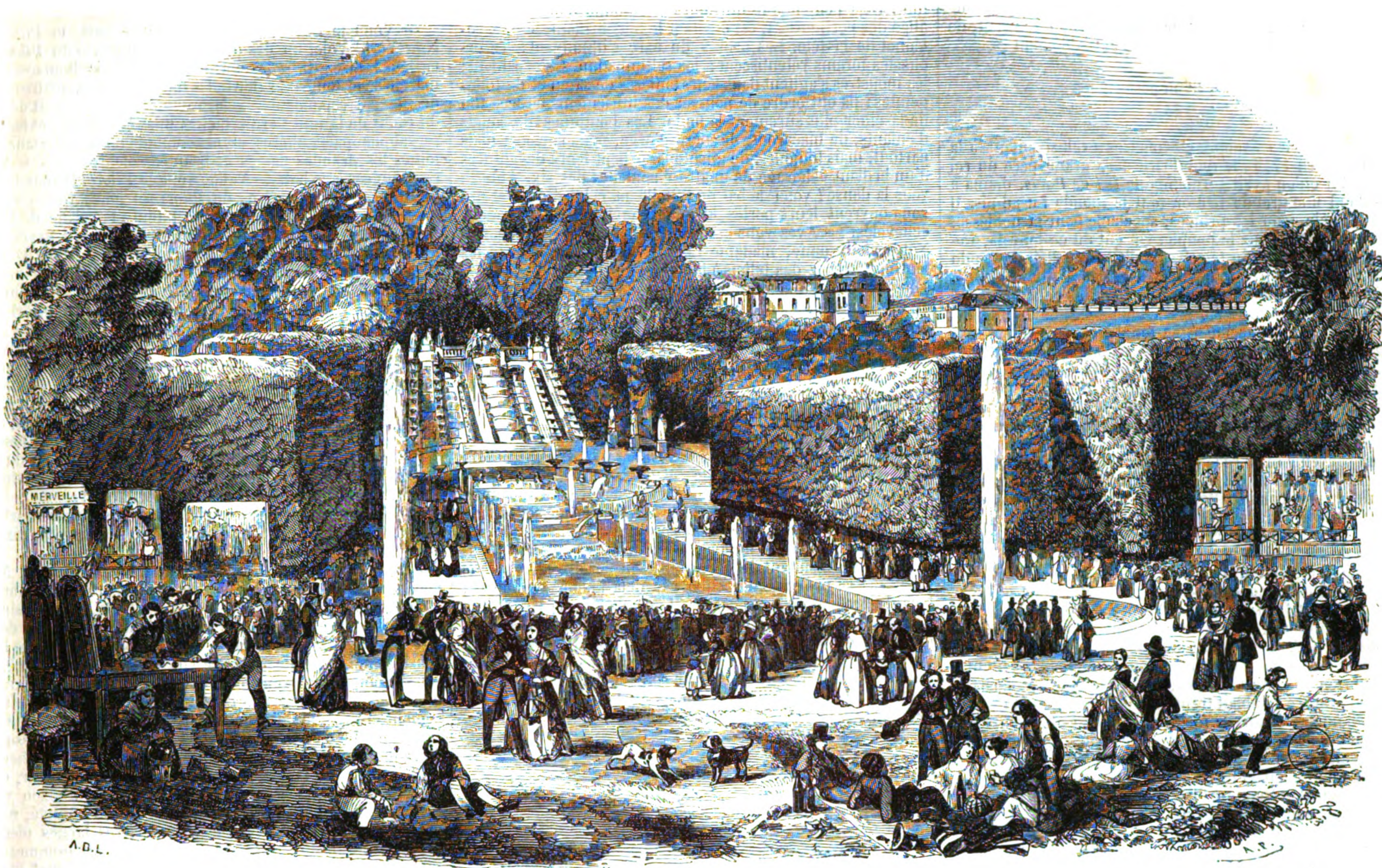
Telles sont les principales merveilles de ce parc, dont les ombrages rappellent tant de souvenirs. Les évoquerons-nous? Il y aurait là matière à plus d'une digression élégiaque et rétrospective. C'est à Saint-Cloud que le coup de poignard de Jacques Clément éteignit la race des Valois et mit les Bourbons sur le trône. C'est à Saint-Cloud que retentit ce cri funèbre immortalisé par l'oraison de Bossuet : « Madame se meurt! Madame est morte! » C'est à Saint-Cloud que le jeune vainqueur de l'Egypte et de l'Italie posa son pied victorieux sur la tribune législative, et que ce « fils de la liberté détrôna sa mère, » comme a dit M. Casimir Delavigne. C'est de Saint-Cloud, enfin, qu'une autre tentative de même nature, mais moins heureuse, vint soulever Paris et se briser contre les barricades de Juillet. Que de leçons et quel beau texte à moraliser d'importance! Mais ces graves enseignements ne sont point notre fait. Nous sommes à la fête, non à la tribune; nous serions mal venu à invoquer Clio et à prendre un ton solennel à propos de foire et de mirliton. Laissons donc là ces grands souvenirs historiques : quelques détails sur les principales fêtes que Saint-Cloud a vu célébrer seront beaucoup plus de saison.

Mais auparavant nous ne pouvons résister au désir de raconter comment Saint-Cloud fut érigé en résidence princière et avec quelle habileté Mazarin sut acquérir à peu de frais pour Louis XIV cette magnifique habitation. L'anecdote est fort peu connue et mérite assurément de l'être. Toute la finesse, tranchons le mot, toute la rouerie du cardinal-ministre y apparaît sous son plus beau jour, et l'on y retrouve trait pour trait le subtil Mazarin de la Fronde. Voici l'histoire.



(La Lanterne de Diogène.)

Le roi ayant exprimé l'intention d'acheter une maison de plaisance pour M. le duc d'Orléans, le cardinal jeta les yeux sur celle d'un gros partisan situé à Saint-Cloud, et qui était d'une étendue immense et d'une grande beauté : aussi revenait-elle à près d'un million à celui qui en était propriétaire. Mazarin alla un jour la visiter, et, tout en en louant la magnificence, il dit au financier : « Voilà une maison qui, sans mentir, doit vous coûter au moins douze cent mille livres? — Oh! monseigneur, que dites-vous là? répondit le Turcaret, qui ne se souciait point d'avouer le chiffre de ses richesses, je ne suis point assez opulent pour consacrer à mes plaisirs une somme aussi considérable. — Combien donc cela vous coûte-t-il? reprit le cardinal; je gagerais que vous n'en êtes pas quitte à moins de deux cent mille écus. — Non, monseigneur, dit le traitant; je ne suis certes point en état de faire une si grosse dépense. — Serait-ce par hasard, répondit Mazarin, que la maison ne vous coûte pas au delà de cent mille écus? — Vous l'avez dit, monseigneur; c'est là juste-



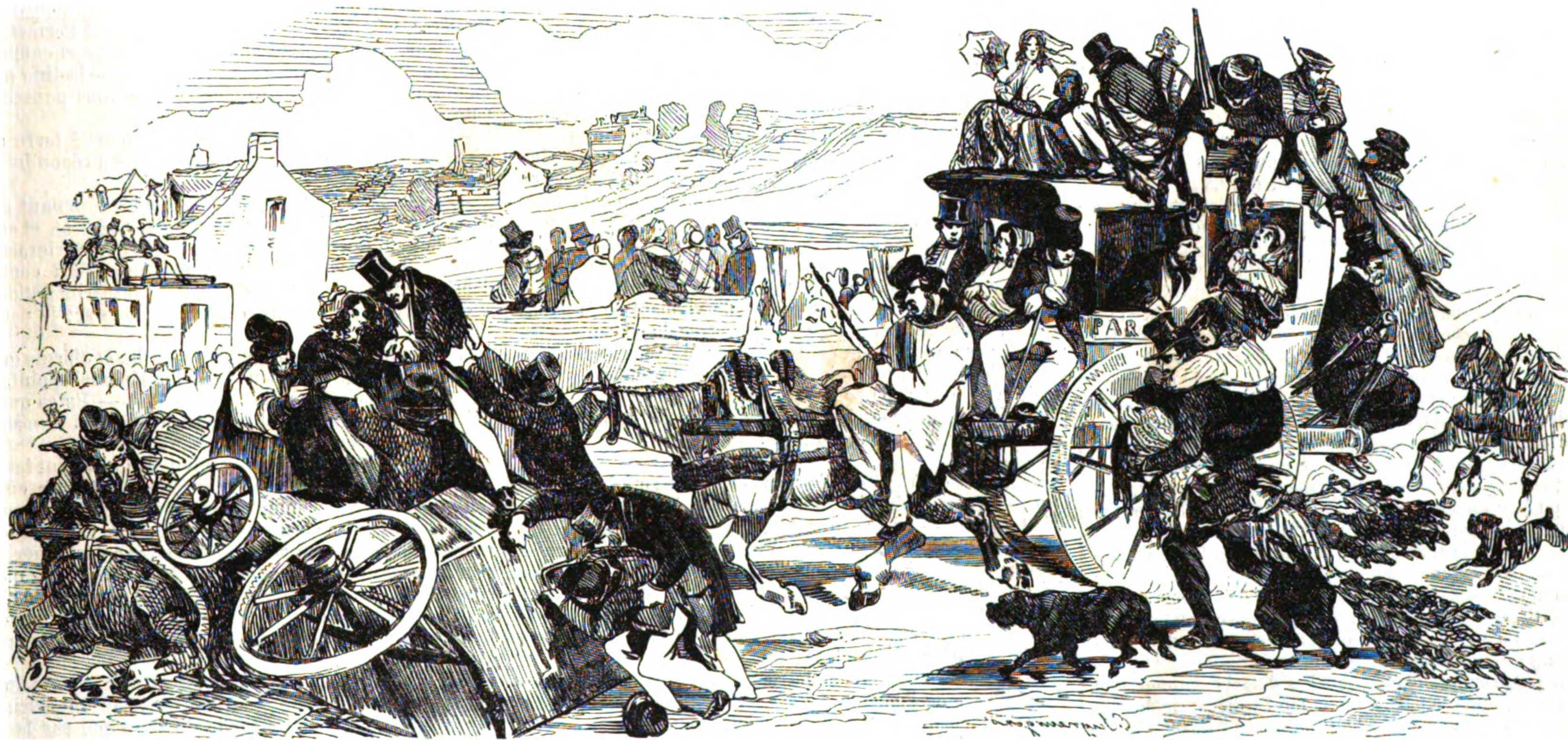
(Les Grandes Eaux de Saint-Cloud.)

ment le prix, » s'écrie le financier, croyant avoir dupé le ministre par ce gros mensonge. Mazarin sourit, ne dit mot, et le lendemain il envoya au partisan trois cent mille livres, en lui mandant que le roi désirait acquérir sa maison pour M. le duc d'Orléans. La somme fut remise au traitant par un notaire, qui apportait le contrat de vente tout dressé. Force fut bien au financier-châtelain de s'exécuter et de céder au roi sa magnifique maison pour le tiers au plus de sa valeur.

L'habitation et ses dépendances furent aussitôt livrées à Lepautre, à Mansard, à Girard, à Le Nôtre, qui en firent la majestueuse résidence que vous savez.

Les premières réjouissances qui suivirent cette métamorphose furent une fête, « où le roi, disent les journaux du temps, vint à Saint-Cloud, accompagné de Marie-Thérèse et d'Anne d'Autriche, sur une galiote très-galamment ornée. Monsieur le traita, ajoutent-ils, avec une magnificence extraordinaire; la bonne chère fut accompagnée de délicieux concerts et du divertissement d'une comédie française dans le jardin, éclairé par un grand nombre de lustres. Les bords de la rivière, couverts de batelets décorés, étaient occupés par des fanfares, des trompettes et des tambours. »

Le 12 août 1660, un grand bal donné à Saint-Cloud est le prélude de l'union de Monsieur et de madame Henriette d'Angleterre. Dès lors, cette résidence devient un lieu de délices;



(Le Retour de Saint-Cloud.)

ce ne sont plus dans ses jardins que fêtes, spectacles et concerts, jusqu'au moment où, dans les salles du château, retentit le cri de mort et de douleur que nous avons cité plus haut.

Mais aucun deuil n'est éternel. Le 11 août 1672, les jardins de Saint-Cloud s'illuminent de nouveau pour la fête splendide offerte par Monsieur au roi, à l'occasion de son second mariage avec la princesse de Bavière. Les fêtes recommencent pour la naissance du duc de Valois et pour le baptême du duc de Chartres, qui fut depuis régent de France.

En 1677, l'inauguration de la galerie d'Apollon, peinte par Mignard, donne lieu à une nouvelle fête, sur les bombances de laquelle un poëte de l'époque nous a légué, entre autres détails, les suivants :

Trois services rendaient cette table agréable.
Onze plats à chacun, avec profusion,
Furent servis par ordre et sans confusion.
De gibier et poisson on y vit l'abondance;
On servit les desserts avec magnificence.
. . . .

A chacun des repas que fit notre grand roi,
De tous ses ennemis la terreur et l'effroi,
La troupe de Monsieur chatouilla ses oreilles
Au son des violons, en jouant à merveilles.
On y donna trois bals où l'on dansa des mieux.
L'éclat des diamants éblouissait les yeux.
. . . .

On fit tous ces trois bals en neuf appartements;
Enfin tous les plaisirs furent doux et charmants;
Tout le monde admira la grâce sans égale
Et les puissants attraits de la maison royale.

En 1686, nouvelle fête à Saint-Cloud pour célébrer le succès de l'opération de la fistule pratiquée au roi par le chirurgien Félix. Cette fête (l'espace nous manque pour la décrire) a trouvé aussi un historien dans le sieur Laurent, de la Bibliothèque du Roi, lequel raconte agréablement

Que Félix, *trop* heureux, fit en perfection
La fatale opération.

Toutes ces fêtes avaient été offertes exclusivement à la cour; mais, en 1743, le duc d'Orléans, grand-père du roi actuel, celui qu'on avait surnommé le *Roi de Paris*, donna à Saint-Cloud une grande fête où tout le monde fut admis. Il y eut spectacle pour les princes, spectacle pour la noblesse, et enfin spectacle pour le peuple. On eût dit ce jour-là, racontent les mémoires du temps, que l'Olympe était descendu sur la terre. On ne rencontrait dans le parc que Faunes, Sylvains, Naïades, Hamadryades; partout des concerts, partout des tables gratuites servies en abondance; enfin, tous les Parisiens, qui étaient accourus en foule à ces merveilles mythologiques, trouvèrent, le soir, des tritons complaisants et désintéressés qui les reconduisirent dans la grande ville sur des bateaux préparés aux frais du duc d'Orléans.

Mais, sous aucun règne, Saint-Cloud ne fut le théâtre de si nombreuses et de si brillantes fêtes que sous l'Empire. Napoléon affectionnait, comme l'on sait, cette résidence, sans doute en souvenir et en reconnaissance de ce qu'au 18 brumaire elle avait été le berceau de sa puissance impériale. Il l'habitait presque continuellement, et la plupart des grandes fêtes de cette prestigieuse époque ont été données à Saint-Cloud. Nous citerons, entre autres, celles qui célébrèrent le baptême du fils aîné de la reine Hortense, dont l'Empereur avait d'abord le dessein de faire son héritier, la fête du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, et enfin celle qui suivit le 15 août 1811, la naissance du roi de Rome. Une pompe vraiment féerique présida particulièrement aux apprêts de cette dernière. A la chute du jour, le palais et le jardin s'illuminèrent tout à coup comme par enchantement. — Ce fut, dit l'historien de cette résidence, une véritable forêt enchantée; chaque arbre semblait transformé en un bouquet de diamants, en une girandole de pierreries; les cascades roulaient, au milieu des flammes, des eaux étincelantes de mille couleurs; le ciel était éclairé de feux qui se croisaient dans les airs avec une éblouissante rapidité; le canon de l'artillerie impériale se mêlait à cette artillerie artificielle; des orchestres animaient partout les danses et les plaisirs; une foule immense inondait les parcs et les bosquets..... Tout à coup éclate un orage épouvantable; le tonnerre gronde, la pluie tombe par torrents, et l'éclair qui sillonne la nue est la seule lueur qui survive aux splendeurs fantasmagoriques de cette fête impériale.

La superstition populaire vit dans cette brusque interruption de la fête un sinistre présage. Elle ne se trompait pas: car, à quatre ans de là, les alliés occupaient la résidence favorite de l'Empereur, et le prince de Schwarzemberg donnait dans le parc de Saint-Cloud une dernière fête qui est restée tristement célèbre entre toutes.

Détournons nos yeux de ce tableau, et revenons à la fête du jour. Nous avons vu la grande cascade et le jet d'eau qui en sont le principal ornement, comme ils l'avaient été de toutes celles dont l'énumération précède. Gravissons maintenant le parc et allons visiter, sur le plateau qui le domine, le fameux monument renouvelé des Grecs, que l'on désigne sous le nom de *Lanterne de Diogène*. Voici, en abrégé, l'historique de cette curiosité, à la fois locale et exotique. M. de Choiseul avait rapporté de ses voyages en Grèce le modèle en plâtre du monument athénien que les archéologues nomment *la Lanterne de Démosthène*, et qui figure à l'Acropole. Le plâtre fut imité en terre cuite par les deux frères Trabucchi, avec une grande perfection. Ce travail, qui fixa l'attention universelle à l'Exposition de l'an XI, valut à ses auteurs une médaille d'argent. Napoléon le fit transporter à Saint-Cloud et dresser sur un obélisque élevé par M. Fontaine, au lieu où figurait jadis le Belvédère, sur le point culminant du parc; seulement, lors de la mise en place de cette contrefaçon de l'antique, on substitua au nom primitif du monument celui de *Lanterne de Diogène*. Cette métonymie n'eut vraisemblablement d'autre but que de flatter l'Empereur: les courtisans, qui déjà pullulaient à Saint-Cloud, n'avaient garde de laisser échapper une si belle occasion d'insinuer finement que Diogène avait enfin trouvé dans cette résidence l'homme qu'armé de sa lanterne, il cherchait depuis si longtemps. Nous ne nous arrêterons point à discuter le mérite de cette ingénieuse allégorie; seulement, nous avons peine à croire que Napoléon eût pu être *l'homme* de celui pour qui Alexandre n'avait été qu'un importun et un *parasol* incommode.

Lorsqu'il passait la nuit à Saint-Cloud, la lanterne de Démostènes ou de Diogène allumée était un phare qui, vu de Paris, annonçait à ses habitants la présence de l'Empereur au palais de cette résidence. On arrive par un escalier tournant jusqu'à cette façon de kiosque ou d'observatoire, d'où l'œil embrasse un immense panorama que termine Paris à l'horizon, et sur les premiers plans duquel se détache, comme une ceinture verdoyante, ce parc où, comme l'a dit Marie-Joseph Chénier dans sa belle pièce de *la Promenade à Saint-Cloud*,

De ces bois toujours verts les masses imposantes,
Ces jardins prolongés qui bordent les coteaux,
Et qui semblent de loin suspendus sur les eaux.

A tout prendre, la magnificence de ce coup d'œil nous paraît être le grand mérite monumental de la lanterne en question. Elle montre mieux qu'un homme : elle montre la nature sous l'un de ses plus beaux, de ses plus riches aspects, et Diogène lui-même oublierait un instant sa recherche toujours déçue, s'il était appelé à jouir de cet admirable coup d'œil.

Mais pendant nos pérégrinations historiques dans le parc, les ombres sont lentement descendues des collines. Voici la nuit. Déjà j'entends le mirliton qui résonne dans la grande allée des portiques. C'est l'instant le plus brillant, le plus solennel de la fête. Les arbres du parc s'illuminent; les orchestes forains retentissent; les saltimbanques s'égosillent; les monstres s'agitent dans leurs tanières de sapin et de toiles peintes; ils ont ordre de pousser des hurlements féroces afin de fasciner plus sûrement la foule. Les boutiques de jouets d'enfants, de macarons, de sucre-d'orge, mais surtout, mais partout, mais toujours, de mirlitons, ornent leurs devantures d'un brillant éclairage de quatre chandelles des six. Aimez-vous la danse? voici le bal de l'Étoile et celui de Morel qui vous ouvrent leurs portes et vous convient à des rigodons échevelés. — Avez-vous besoin de remonter votre ménage? Notre vieille amie, madame Leroy, va vous en fournir les moyens. Prenez des billets à la loterie qu'elle fait tirer incessamment à son innombrable clientelle. Moyennant dix billets de dix centimes chacun, vous serez bien malheureux si vous ne gagnez pas au moins une petite tasse de cinq sous. Nous connaissons des gens qui ne s'approvisionnent de vaisselle que chez madame Leroy. Sa porcelaine n'est pas précisément de Sèvres; elle est de Saint-Cloud; mais qui ne sait que Saint-Cloud et Sèvres, c'est tout un?

Cependant le mirliton fait retentir les airs de toutes les mélopées imaginables, depuis *Malbrouck s'en va-t-en guerre, mirliton, ton-ton mirontaine*, *le Bon roi Dagobert*, *au Clair de la Lune*, *J'ai du bon Tabac*, et autres motifs populaires jusqu'au grand air des Puritains et à l'ouverture de Guillaume-Tell. C'est au son de ce formidable pot-pourri que se termine la fête. Il serait à désirer pour les oreilles quelque peu sensibles qu'il pût prendre fin avec elle, mais les accords très-peu parfaits résultant de la combinaison des divers *cantabile* ci-dessus se prolongent jusque par delà l'heure du départ, hélas! et même celle du retour. Les échos de la rue Saint-Lazare en frémissent; la Chaussée-d'Antin assourdie croit que Paris est appelé au triste sort de Jéricho, et plus d'un mirliton traîtreusement importé jusque dans le sein des familles justifie déplorablement par son ramage, les jours suivants, cet axiome qu'il n'y a jamais de bonne fête sans lendemain.

Romanciers contemporains

CHARLES DICKENS.

(Voir p. 26)

ARRIVÉE A NEW-YORK.

UNE NOUVELLE CONNAISSANCE.

Une légère agitation s'était fait sentir sur la plage même de la terre de l'indépendance. Un alderman avait été élu à New-York la veille; ce qui n'avait pas peu aiguillonné la sensibilité des partis, les amis du candidat vaincu, ayant jugé à propos d'appuyer les immortels principes de la Pureté d'Election et de la Liberté des votes en cassant un petit nombre de bras et de jambes, et en traquant de rue en rue un gentleman suspect, dans le bénévole dessein de lui fendre le nez. Ces gentillesses, folâtres écarts de l'imagination populaire, n'avaient cependant rien d'assez saillant pour qu'on s'en souvînt encore après le repos d'une nuit, si les étincelles ne s'en fussent rallumées pétillantes au souffle vivifiant de la publicité. La nouvelle était déjà proclamée, avec de perçantes clameurs, par une nuée de petits crieurs qui s'étaient abattus, non-seulement dans tous les carrefours, dans toutes les ruelles de la ville, sur son port, sur ses quais, mais qui, du tillac à la quille, avaient envahi, avant qu'il touchât terre, le bateau à vapeur, pris d'assaut par cette légion de hardis petits citoyens.

« Ici! ici! voilà le *Tranche-au-Vif* de New-York! vociférait l'un. — Voici le dernier numéro du *Sicaire* de New-York, criait l'autre. — Lisez, lisez le *Pilori* du jour! hurlait un troisième.—Voilà l'*Inquisiteur* du matin! — Voilà le dernier numéro du *Mouchard des Familles!* — Demandez, demandez l'*Espion domestique!* — Demandez le *Rowdy* de New-York! — Demandez le *Vautour!* — Voici le *Charivari* des Etats-Unis! — Tous les papiers de New-York, du premier au dernier! Demandez, demandez!

— Ici vous trouvez le compte-rendu de l'échaufourée patriotique d'hier, de l'émeute *Locofoco* (1), qui a remouché les whigs d'importance, et le récit véridique du procès des yeux pochés et enfoncés des boxeurs de l'Alabama, et l'histoire exacte du très-intéressant *douel* aux couteaux-poignards (2) de Bowie, de l'Etat d'Arkansas. — Voilà, voilà les nouvelles commerciales, les dernières modes et les derniers cours! Demandez, demandez!

— Voici le *Pilori!* hurlait-on d'autre part, le *Pilori* de New-York! Voici un des douze mille numéros du *Pilori* de ce jour! Lisez, lisez les derniers cours de la Bourse et des marchés, et toutes les nouvelles du port! Lisez quatre colonnes de correspondance de la province, avec le récit détaillé du *raout* de la nuit dernière chez mistress White, et les observations particulières et anecdotiques du rédacteur sur toutes les grandes dames et beautés célèbres de New-York rassemblées à ce bal. — Voilà, voilà le *Pilori!* Demandez un des douze mille numéros du *Pilori* du jour: vous y verrez toute la coterie de Wall-Street, et toute la cabale de Washington en plein pilori. — Lisez, lisez le récit exact d'un grave délit commis par le secrétaire d'Etat dans la huitième année de son âge, communication obtenue à grands frais de sa nourrice. Voilà, voilà le *Pilori!* Achetez un des douze mille numéros de ce jour du *Pilori* de New-York. On y voit une colonne entière des noms en toutes lettres des citadins de New-York, leur conduite en regard! — Voici, voici l'article du *Pilori* sur le juge qui l'avait fait assigner comme pamphlétaire, son hommage au jury indépendant qui ne l'a point condamné, et l'énumération de ce qui, au cas contraire, menaçait les jurés. — Voilà, voilà le *Pilori!* toujours prêt, toujours prompt, toujours à l'affût! Achetez le premier journal des Etats-Unis; achetez un des douze mille numéros du *Pilori* du jour, tout frais sortant de la presse et encore en tirage. Demandez, demandez le *Pilori* de New-York! »

— C'est à travers ces organes éclairés et progressifs que les bouillonnantes passions de ma patrie se font jour, dit une voix presque à l'oreille de Martin.

Celui-ci se retourna involontairement, et vit debout, à son coude, un quidam au teint pâle, aux joues creuses, ayant des cheveux noirs et de petits yeux clignotants, dont la singulière et douteuse expression tenant de l'humoriste et du dédaigneux, pouvait, sur plus ample examen, passer pour une heureuse combinaison de ruse, de vulgarité et de suffisance. La physionomie du personnage empruntait un surplus de gravité à son chapeau à larges bords, tandis que ses bras, majestueusement croisés, prêtaient à sa tournure quelque chose de plus imposant. Le costume néanmoins pouvait paraître mesquin; La redingote bleue du monsieur descendait jusqu'à la cheville, cachant de courts et larges pantalons de même couleur, et un jabot frippé s'échappait, non sans prétention, de son vieux justaucorps de buffle. Ainsi accoutré, moitié appuyé, moitié assis sur le rebord du bateau à vapeur, ses larges pieds se croisant devant lui, et sa grosse canne à fort pommeau de métal et ferrée du bout suspendue à son poignet par un cordon à glands, le gentleman cligna de l'œil droit, pinça le coin de la bouche, et répéta d'un air profond :

« C'est à travers ces organes éclairés et progressifs que les bouillonnantes passions de ma patrie se font jour! »

Le monsieur regardait Martin, qui, ne voyant personne auprès de lui pour répondre à l'allocution, s'inclina, et dit :

« C'est une allusion à...

— Au palladium de *nos* libertés; à ce qui fait la terreur de l'oppression étrangère, monsieur! » répliqua l'Américain, indiquant, du bout de son bâton, un des jeunes crieurs de journaux, garçon borgne et d'une rare malpropreté. « Je fais allusion, dis-je, à ce qui nous attire l'admiration et l'envie du monde entier, monsieur, à ces hardis propagateurs des lumières, hérauts de la civilisation humaine! Permettez-moi, monsieur, ajouta-t-il en appuyant le fer de sa canne sur le pont, de l'air d'un homme avec lequel on ne badine pas, permettez-moi de vous demander ce que vous pensez de ma patrie.

— N'avant pas, comme vous voyez, touché terre encore, répliqua Martin, je suis assez mal préparé à répondre à cette question.

— Fort bien, dit l'Américain; puis désignant du bout de sa canne les vaisseaux amarrés dans le port, et enveloppant l'air et l'eau dans son geste grandiose; je parierais même, ajouta-t-il, que vous étiez assez mal préparé à contempler d'aussi brillants symptômes de notre prospérité nationale!

— En vérité, je ne sais, dit Martin; mais si; je pense que si. »

L'Américain cligna de l'œil d'un air fin, et affirma que cette manière politique de répondre ne lui déplaisait point.

« C'était chose naturelle, » ajouta-t-il. — En sa qualité de philosophe, il aimait à observer les préjugés humains sous toutes leurs faces.

« Je vois, monsieur, » poursuivit-il, inspectant les passagers d'un regard qu'il ramena ensuite vers Martin en posant son menton sur la pomme de sa canne; « je vois; vous avez apporté la cargaison ordinaire de misère, de pauvreté, d'ignorance et de crimes, et vous venez vous en décharger dans le sein de la grande république. Fort bien, monsieur; qu'ils accourent, qu'ils viennent à toutes voiles de l'extrémité du vieux monde! Quand les vaisseaux sont sur le point de sombrer, les rats les quittent, dit-on. Il y a de la vérité dans cet axiome, à mon avis.

— Le vieux navire pourra tenir la mer encore un an ou deux, à ce que j'espère, » dit Martin, laissant échapper un sourire, provoqué moins par le discours que par la bizarre emphase de l'orateur, qui, glissant sur les mots d'une certaine étendue, insistait sur les autres, comme si, les premiers étant de taille à se tirer d'affaire eux-mêmes, il n'eût eu à s'inquiéter que des monosyllabes.

« L'espérance, du moins le poëte l'affirme, est la nourrice des jeunes désirs, monsieur, fit observer le gentleman; et cependant j'ai peine à croire qu'elle mène à bien les vôtres.

(1) Ce sobriquet, donné au parti ultra-démocratique, et qu'il a accepté en Amérique (comme en France les Jacobins se firent nommer du nom de sans-culotte, qui leur avait été donné par mépris), a une origine assez obscure. On prétend que dans une assemblée mémorable du parti, les fenêtres étant ouvertes, un coup de vent éteignit les lumières, qui furent rallumées à l'aide d'allumettes nommées *locofoco matches*. Ce nom fut alors appliqué par les whigs au parti ultra-populaire, qui s'en pare comme d'un titre.

(2) Le duel avec les couteaux de Bowie est quelque chose de terrible. Ce couteau, dont la lame recourbée et à double tranchant est large comme la main, donne la mort presque à coup sûr. L'inventeur de cette arme funeste, Bowie, est mort, tué par un de ses propres couteaux.

— C'est au temps à répondre, » répliqua Martin.

L'Américain hocha la tête, et reprit au bout d'un moment :

« Comment vous nommez-vous, monsieur? »

Martin dit son nom.

« Quel âge avez-vous, monsieur? »

Martin dit son âge.

« Votre profession, monsieur? »

Martin déclara qu'il était architecte.

« Et votre destination. quelle est-elle? poursuivit le gentleman.

— Réellement, répondit Martin en riant, je ne saurais vous satisfaire à cet égard, ne la connaissant pas moi-même.

— Oui-da! reprit-il.

— Vraiment, non, » dit Martin.

Le monsieur passa sa canne sous son bras gauche, et, après avoir examiné le jeune Anglais avec plus d'attention qu'il n'avait encore eu le loisir de le faire, il étendit sa main, secoua celle de Martin, et dit :

« Je me nomme le colonel Diver, monsieur, et je suis l'éditeur du *Rowdy* (1), journal de New-York.»

Martin reçut la communication avec le respect dû au ton de l'annonce.

« Le *Rowdy* de New-York, monsieur, reprit le colonel, comme vous ne l'ignorez pas, je présume, est l'organe de l'aristocratie en cette ville.

— Ah! ah! il y a une aristocratie dans ce pays? demanda Martin; et de quoi se compose-t-elle?

— D'intelligence, monsieur, répliqua le colonel, d'intelligence et de vertu, et de ce qui ne peut manquer d'en être la conséquence naturelle dans cette république, d'argent, monsieur. »

Ce renseignement enchanta Martin, qui se tenait pour assuré que si l'intelligence et la vertu menaient droit à la fortune, il ne pouvait manquer de devenir bientôt riche capitaliste. Il allait exprimer la joie que lui donnait cette nouvelle, lorsqu'il fut interrompu. Le capitaine du vaisseau venait saluer le colonel, et voyant sur le pont un étranger bien mis (le jeune homme avait rejeté en arrière son manteau), il lui donna aussi une poignée de main, à l'inexprimable soulagement de Martin, qui, en dépit de la suprématie reconnue de l'intelligence et de la vertu en cette heureuse contrée, aurait été blessé au cœur en paraissant devant le colonel Diver dans l'humble attitude d'un passager de l'avant.

« Eh bien ! *capitaine?* dit le colonel.

— Eh bien ! colonel ! cria le capitaine, vous avez une mine de prospérité; à peine si je pouvais vous remettre, en vérité.

— Une bonne traversée, *capitaine?* demanda le colonel prenant l'autre à part.

—Oui vraiment! une magnifique traversée, une vraie joute, dit ou plutôt chanta le capitaine avec l'accent du terroir, vu le temps!

— Vraiment? reprit le colonel.

— Vrai comme je vous le dis, répondit le capitaine; je viens justement d'envoyer un mousse porter à votre bureau, colonel, la liste des passagers.

— N'auriez-vous pas sous la main quelque autre de ces petits commissionnaires, capitaine? demanda le colonel d'un ton qui frisait le reproche.

— Je le crois certes bien, que j'en ai. Nous en trouverions une douzaine s'il vous les fallait, colonel.

— Il suffirait d'un, je présume, pour porter jusqu'à mon bureau une douzaine de bouteilles de champagne, fit observer le colonel d'un air distrait. Une traversée des plus rapides, disiez-vous?

— Des plus rapides, affirma le capitaine.

— Mon bureau n'est pas loin, comme vous savez, poursuivit le colonel. Je suis ravi que votre passage ait été si prompt, capitaine. Au cas où vous seriez à court de chopines, ne vous en inquiétez pas; votre mousse, en faisant le trajet deux fois au lieu d'une, portera tout aussi bien les vingt-quatre pintes. La traversée était de premier ordre, capitaine? Eh?

— De la plus in...imaginable rapidité, dit le marin.

— Nous boirons à votre bonne fortune, capitaine. Vous pourrez, chemin faisant, me prêter le tire-bouchon et une demi-douzaine de verres, si bon vous semble. Quelles que soient les tempêtes que les éléments soulèvent contre le noble et rapide paquebot de ma patrie, contre le bon voilier, *le Screw*, monsieur, dit le colonel se tournant vers Martin et dessinant un victorieux paraphe sur le pont avec le bout de sa canne, la traversée d'allée et de venue n'est pour lui qu'une course. »

Le capitaine, qui avait pour le moment le *Pilori*, attablé dans une de ses cabines, mangeant à bouche que veux-tu, et dans l'autre l'aimable *Tranche-au-Vif* buvant à se coucher sous la table, prit cordialement congé de son ami et patron le colonel, et se hâta d'aller expédier le champagne, bien convaincu (ainsi qu'on le vit peu après) que s'il hésitait à se concilier les bonnes grâces de l'éditeur du *Rowdy*, l'illustre potentat le dénoncerait en gigantesques capitales à la vindicte publique, lui et son navire, avant qu'il fût plus vieux d'un jour, et s'en prendrait au besoin à la mémoire de feu sa mère, enterrée depuis environ vingt ans.

Le colonel se trouvant seul alors avec Martin, l'arrêta au moment où celui-ci se disposait à s'éloigner, et lui offrit, comme à un Anglais étranger dans New-York, de lui faire connaître la ville, et de le présenter, au cas où la chose lui conviendrait, dans une pension bourgeoise du meilleur ton. Avant tout, il sollicita, comme il dit, l'honneur de la compagnie du voyageur au bureau du *Rowdy*, où il prétendait lui faire goûter une bouteille d'un champagne tout récemment importé d'Europe.

Le tout était si obligeant, si hospitalier, que, malgré sa répugnance à commencer la journée par une libation, Martin accepta. Enjoignant donc à Mark, encore tout absorbé par la pauvre femme et ses trois enfants, d'en finir au plus tôt, de se faire livrer les bagages, et d'aller attendre ses ordres au bureau du *Rowdy*, Martin accompagna son nouvel ami.

(1) Ce mot veut dire tapageur de bas étage.

Ils se frayèrent un chemin de leur mieux, à travers la triste foule d'émigrants qui encombraient le débarcadère : groupés autour de leurs lits, de leurs malles, ayant sous eux la terre nue, et au-dessus le ciel, les malheureux semblaient tombés d'une autre planète, tant ce Nouveau-Monde leur était étranger. Martin et son compagnon n'en poursuivirent pas moins leur route le long d'une rue bruyante, bordée, d'un côté, par les quais et le port; et, de l'autre, par une éternelle rangée de maisons et de magasins à couleur tranchante, d'un rouge brique, ornés de plus d'enseignes noires avec lettres blanches, et de plus d'enseignes blanches avec lettres noires, que Martin n'en avait vu de sa vie dans cinquante fois cet espace. Ils tournèrent le coin d'une rue étroite, puis d'une autre, d'une autre encore, jusqu'à ce qu'enfin ils atteignissent une maison sur laquelle se lisait en caractères gigantesques : *Rowdy journal.*

Le colonel, qui avait toujours marché une main sur son cœur, sa tête oscillant d'un côté à l'autre, son chapeau rejeté en arrière, comme un homme qu'oppresse le sentiment de sa propre grandeur, passa le premier; et, gravissant un escalier étroit et sale, il introduisit l'étranger dans une chambre à l'avenant. Des débris de journaux y faisaient litière; épreuves et manuscrits gisaient pêle-mêle. Derrière un vieux bureau vermoulu, sur une table à tréteaux, était assis un étrange personnage; un tronçon de plume passé en travers de la bouche, tenant de la main droite une paire d'énormes ciseaux, il coupait, rognait, taillait une file de feuilles du *Rowdy journal.* Il y avait quelque chose de si irrésistiblement comique dans le geste et dans l'expression, que, tout en se sentant sous le feu du regard du colonel Diver, Martin eut toutes les peines du monde à s'empêcher de rire.

L'individu qui siégeait sur la table, coupant et tranchant le *Rowdy* au vif, était un petit jeune homme imberbe, d'une pâleur maladive, qui pouvait venir de l'intensité de ses méditations, mais aussi, sans nul doute, de l'usage immodéré du tabac qu'il chiquait à ce moment-là même avec une vigueur martiale. Son col de chemise était rabattu sur un ruban noir faisant office de cravate, et ses cheveux plats,

Rare et frêle espérance,

étaient non-seulement lisses et séparés sur le front, afin de ne rien voiler de son aspect poétique, mais avaient été épilés çà et là : ce qui expliquait le prodigieux développement de cet organe de la pensée. Il avait ce genre de nez écrasé que le vulgaire se plaît à flétrir du nom de « nez de carlin, » mais dont le bout retroussé marque un superbe dédain des choses d'ici-bas; un duvet jaunâtre pointait sur sa lèvre supérieure, si clair-semé en dépit des soins les plus assidus, qu'on hésitait à y voir les prémices d'une moustache ou une trace récente de pain d'épice, l'âge tendre du jeune adolescent permettant cette dernière conjecture. Tout entier à sa besogne, chaque fois qu'il ouvrait et fermait ses gigantesques ciseaux, il faisait à l'unisson, avec ses mâchoires, un bruit des plus formidables.

Martin décida en lui-même que ce devait être le fils du colonel Diver, espoir de la famille, et future colonne du *Rowdy journal.* Il commençait même à complimenter le père sur la précocité de son jeune garçon, et sur le plaisir qu'il y avait à le voir jouer ainsi à l'éditeur dans toute la naïveté de son âge, lorsque le colonel l'interrompit au début de sa phrase, pour lui dire avec orgueil :

« Mon collaborateur pour le département de la guerre, M. Jefferson Brick, que j'ai l'honneur de vous présenter. »

Martin tressaillit à cette introduction inattendue, et à l'idée de l'irréparable bévue qu'il avait failli commettre.

Evidemment charmé de l'effet qu'il produisait, M. Brick tendit la main à l'étranger d'un air tout à fait protecteur et paterne, comme pour le rassurer et lui montrer qu'il s'effrayait à tort, lui (Brick) ne lui voulant aucun mal.

« Vous connaissez de réputation Jefferson Brick, à ce que je puis voir, monsieur? reprit le colonel avec un sourire. L'Angleterre a entendu parler de Jefferson Brick, l'Europe aussi Voyons un peu : combien y a-t-il que vous avez laissé l'Angleterre, monsieur?

— Cinq semaines environ, dit Martin.

— Cinq semaines, répéta le colonel d'un air pensif, comme il se hissait à son tour sur la table et balançait ses longues jambes; alors, je puis vous demander lequel des articles de M. Brick excitait à cette époque le plus de fureur dans le parlement britannique et à la cour de Saint-James?

— Sur ma parole, dit Martin, je...

— Je sais de bon lieu, monsieur, interrompit le colonel, que les cercles aristocratiques de votre pays tremblent au seul nom de Jefferson Brick; mais je désirerais apprendre de votre bouche, monsieur, lequel de ses articles a asséné le coup de massue...

— Aux cent têtes de l'Hydre de la Corruption rampant dans la poussière, monstre terrassé, transpercé par le glaive de la Raison, et lançant jusqu'à la voûte céleste son empourpré venin, » acheva M. Brick, se coiffant, d'un air farouche, d'une petite casquette de drap bleu, à visière vernissée, et citant son dernier article.

— Une libation à la liberté! hein, Brick? souffla le colonel.

— C'est de sang parfois qu'il la faut boire! s'écria le petit homme prompt à la réplique; oui, de sang! » et, à ce mot, il referma sa gigantesque paire de ciseaux avec un bruit aigre et discord, comme s'ils faisaient écho et se rangeaient à son opinion sanguinaire.

A ce moment critique, ces deux majestueux organes de la presse firent une pause et regardèrent Martin dans l'attente d'une réponse.

« Sur ma vie, dit ce dernier, qui avait repris sa froideur habituelle, je ne saurais vous donner là-dessus le moindre renseignement, car la vérité est que je...

— Arrêtez!» s'écria le colonel, jetant un regard sombre à son collaborateur chargé du département de la guerre, et hochant la tête à chaque phrase. Je sais ce que vous allez nous dire. « Vous n'avez jamais entendu parler de Jefferson Brick; vous n'avez jamais rien lu de lui; vous ignoriez jusqu'à l'existence du journal *le Rowdy*; vous ne saviez même pas quelle immense influence il exerce sur les cabinets de l'Europe! c'est bien cela, n'est-ce pas? dites oui.

— C'est certainement ce que j'allais répondre, reprit Martin.

— Contenez-vous, Jefferson! dit le colonel gravement, n'éclatez pas!... O Européens! quand ouvrirez-vous les yeux à la vérité? quand sortirez-vous des ténèbres de l'erreur?... Sur ce, prenons un verre de vin. » Tout en parlant, le colonel se laissa glisser au bas de la table, et tira d'un panier derrière la porte une bouteille de champagne et trois verres.

MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non. — Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE VIII.

LES DÉSASTRES.



L'ASSASSIN de Rosalia, après avoir gagné le rivage, traversa les ruines de Lecco, monument de la vindicte politique, et revit le bois où il avait conçu le plan de la vengeance qu'il venait d'accomplir. Il entra dans la citadelle, et, arrivé dans son appartement, il respira comme un homme qui atteint le terme d'une route difficile; et, se jetant sur son lit, il s'écria : « Enfin, je suis content. »

Mais le contentement ne suit point le crime, même chez ceux qui ont le plus endurci leur conscience. Les joies qu'il procure sont orageuses comme l'enfer qui les enfante. Ramengo sentait sous lui sa couche se hérisser d'aiguillons, et ses draps pesaient sur son corps comme un linceul; ses membres agités se tordaient sur le lit; il voulait feindre la tranquillité devant son propre cœur, et, fermant les yeux, il essayait de dormir; mais lorsqu'il revenait à lui, il les sentait tout grands ouverts, fixés sur des fantômes qui fascinaient sa vue. Ces fantômes n'étaient point évoqués par la peur, mais ils lui représentaient sa femme, son fils, au milieu de leurs angoisses. Immobile, il les retrouvait au pied de son lit, à son chevet, à la porte de sa chambre. Furieux de ne pouvoir les éviter, il s'efforçait de trouver dans cet épouvantable spectacle une source d'atroces jouissances. Il sauta à bas de son lit, courut au sommet de la tour; et là, arrêtant ses regards étin-



celants sur le lac, ses noirs cheveux épars sur ses tempes fiévreuses, d'une main tenant son épée, tandis que l'autre se crispait sur les créneaux, on l'aurait pris pour une statue placée en cet endroit pour orner l'édifice ou effrayer la vue. Il secoua enfin résolument la tête, et dit :

« Tu es là! là au milieu des eaux, femme maudite! Oh! pourquoi cette nuit n'est-elle pas éternelle! pourquoi ne peut-elle ressentir autant de tortures qu'elle m'en a fait souffrir depuis deux mois! »

Puis il vit les ténèbres s'épaissir vers le couchant, et une nuée aussi noire que la fumée d'une fournaise s'avancer en rasant le lac. Il prévit la bourrasque, et il s'en réjouit; il s'en réjouit quand elle redoubla de violence; chaque éclat du vent et de la foudre le transportait d'un infernal plaisir, parce que, dans la frénésie de sa rage, il pensait que sa femme en souffrirait. L'eau qui tombait du ciel le pénétrait tout entier; le vent sifflait au travers de ses cheveux en désordre, et il ne le sentait pas; il ne sentait que l'ardeur de la vengeance.

Il ne cessa de regarder le lac qu'aux premières lueurs de l'aube. Il sauta à cheval, et parcourut avec fureur le rivage pour s'assurer si, par hasard, Rosalia n'avait point abordé, ou plutôt si la tempête n'avait point rejeté là un cadavre. Il ne vit rien, n'entendit parler de rien. Au comble de son horrible joie, il espéra que son plan avait complétement réussi, et que le lac s'était refermé sur la victime et sur les traces de l'assassinat. Dans les premiers jours, il masqua ses remords sous une activité fébrile; il envoya aux environs s'informer si la tempête ou la crue des eaux n'avait mis personne en danger. Sous prétexte de surveiller les manœuvres de certaines bandes qui infestaient la vallée de Saint-Martin, il fit partir de divers côtés des batteurs d'estrade, qui devaient lui rapporter exactement ce qu'ils auraient entendu; mais personne ne lui parla d'une femme noyée. Il put donc s'écrier : « Enfin, tu as rendu le dernier soupir! Puisse ton agonie avoir été longue, aussi pleine d'angoisses que je le souhaite, et que tu l'as mérité! Puissé-je un jour, comme j'ai joui de ta mort, jouir de celle de ton infâme amant! »



Si on a une idée de la puissance sans frein des gouverneurs militaires en tout temps, et du désordre particulier de cette époque, où, pour débrouiller un dédale inextricable d'affaires, on rendit un statut qui défendait de rechercher les délits commis durant la guerre de Monza, depuis le 1er novembre 1322 jusqu'au 11 décembre 1329, on comprendra facilement comment personne ne demanda à Ramengo un compte juridique de la disparition de Rosalia. A ses subalternes il imposa silence; avec ses égaux il ne manqua ni de faux-fuyants ni de prétextes. Il répandit à Lecco le bruit que Rosalia avait été à Milan; à Milan, qu'elle s'était échappée pour rejoindre ses parents dans l'exil; puis, enfin, qu'elle était morte, ainsi que son enfant. Il feignit d'en être désespéré, et cacha ainsi son crime sous d'impénétrables apparences, et garda son secret aussi bien que le lac, son unique confident.

Les années coururent. Après les événements que nous avons racontés, Pusterla épousa Margherita Visconti. Ramengo, comme client de la famille, assista aux pompes de la bénédiction nuptiale. A cette heure sainte, où le cœur bat sur la frontière de deux vies, entre les désirs du passé et les promesses de l'avenir, le bourreau de Rosalia se retraça le moment où cette vierge pure avait juré de l'aimer. Il vit ensuite la tendresse et la félicité répandre leurs fleurs sur les pas de Margherita; une jalousie féroce s'empara de son âme lorsqu'il vit Pusterla, cet ennemi abhorré, devenir l'époux d'une gracieuse enfant. Le bonheur dont il fut témoin, et qui naissait au milieu de ces pures affections domestiques, rouvrit, si jamais elle avait été fermée, la blessure qu'il n'avait reçue, comme il le pensait, que des mains de Pusterla. « Moi! disait-il, il m'a ravi une femme, un fils; — il a jeté dans mon cœur les fureurs qui le dévorent... et il est au comble de la félicité! Et quels charmes dans l'enfant que le ciel lui a donné! Oh! un fils! si j'avais pu avoir un fils! quelles joies ineffables! quelles riantes espérances! pouvoir aussi l'aimer, pouvoir éveiller aussi l'envie! et je n'en aurai jamais, non, jamais! C'est lui qui en est cause, et lui il a un fils, un enfant accompli, une femme, un modèle de beauté et de vertu! Oh! puissé-je un jour troubler ces vives jouissances! puissé-je porter à ses lèvres l'amertume du fiel dont il m'a abreuvé! »

Il y a tant de souplesse dans la haine, qu'elle sait prendre jusqu'aux apparences de l'amour. Soit que Ramengo se fût véritablement laissé captiver par la vertu et les charmes de Margherita, démon épris d'un ange; soit qu'il ne crût sa vengeance complète qu'autant qu'il aurait rendu à Pusterla l'outrage qu'il prétendait en avoir reçu, il commença à entourer Margherita de ses hommages; ses actions et ses paroles respirèrent la flatterie, et n'eurent d'autre but que de lui faire comprendre toute l'ardeur de sa passion : il poussa l'effronterie jusqu'à la lui déclarer ouvertement. Margherita se sentait trop élevée au-dessus de Ramengo, dont un secret instinct lui révélait la bassesse, quoiqu'elle ne connût point les crimes qu'il avait commis, pour que les grossières poursuites de cet homme troublassent sa tranquillité. Elle garda un profond silence, et il lui parut que le mépris était le juste châtiment de sa faute. Mais Ramengo n'était pas homme à s'avouer vaincu après une première défaite; il s'animait de plus en plus, peut-être par dépit, peut-être parce que, confiant dans son mérite comme ceux qui en ont le moins, il espérait, avec de la persévérance, remporter une victoire d'autant plus glorieuse qu'elle était plus difficile. En outre, il avait fermement résolu de commencer ses vengeances contre Pusterla, en déshonorant son lit; s'il n'y pouvait parvenir, il lui suffisait que les apparences y fussent, et que la malignité du vulgaire, en condamnant Margherita, troublât le sommeil de Franciscolo. « Cette femme, se disait-il, n'est-elle donc point comme les autres femmes ? Quelle est celle qui n'agrée point l'hommage rendu à sa beauté? Oh! elle succombera, elle succombera ! que l'occasion se présente seulement. »

L'occasion lui parut se présenter dans la circonstance que je vais dire.

Bien qu'elle ne fût pas encore aussi commune qu'elle le devint depuis dans le seizième siècle et dans le siècle suivant, l'opinion courait alors qu'un homme pouvait pactiser avec les esprits infernaux, acquérir par là une puissance surnaturelle, quelquefois pour porter secours, le plus souvent pour nuire à ses semblables. On savait que les loups-garous et les sorciers pouvaient exciter et apaiser des orages. Il n'y avait pas une tempête qu'on ne leur attribuât. On en trouvait des preuves irréfragables dans les étranges apparences que prenaient les nuages en s'amoncelant, et dans lesquels l'imagination trouvait des figures de géants, de bêtes, de démons. Les astrologues, classe de savants qui touchaient de fort près aux choses de la magie, donnaient des lois aux princes, qui faisaient dépendre des oracles de ces prophètes leurs actions, leurs guerres, leurs voyages. Toute maladie un peu étrange était attribuée à un sort, à un mauvais œil; tous les maux qu'on ne pouvait expliquer ou dont l'homme n'avait pas le courage de s'accuser étaient considérés comme l'œuvre des sorciers. On croyait qu'ils s'assemblaient pendant certaines nuits, dans certains sites, pour tenir leurs conciliabules infernaux.

Toutes ces opinions ne germaient pas uniquement dans les têtes populaires; on pouvait même dire qu'elles ne s'étaient enracinées dans le peuple que grâce aux discussions et aux dispositions des chefs du peuple. Les républiques rendirent des décrets contre les enchanteurs; toutes les églises consacrèrent des formules pour les maudire et les conjurer. Les savants en faisaient l'objet d'une discussion sérieuse et en règle. Lorsque les tribunaux poursuivirent les délits de sorcellerie, la croyance aux sorciers prit le caractère de la certitude. Comment imaginer que la justice fût dans l'erreur? Ainsi réduite en système, cette opinion prit de la consistance parmi ceux qui prétendaient au titre de savant; d'un autre côté, propagée dans le vulgaire par des bavards de tout habit et de toute condition, elle acquit une telle autorité, que le renom de blasphémateur et d'hérétique eût aussitôt atteint ceux qui l'auraient révoquée en doute.

La puissance et le nombre des sorciers croissant en raison des persécutions dont ils étaient l'objet, les remèdes et les antidotes se multiplièrent. Pendant que la classe cultivée avait les conjurations et les bûchers, le peuple, sans recourir à de si grands et si atroces moyens, opposait superstitions à superstitions. Parmi les remèdes les plus efficaces, on comptait surtout la rosée de la nuit de Saint-Jean. Qui avait été baigné de cette rosée, était assuré toute l'année contre les ensorcellements. Certaines herbes fleuries ou cueillies pendant cette nuit étaient la pierre de touche et la guérison des incantations. Cette croyance s'unissait à d'autres croyances analogues qu'il est inutile de commenter ici, mais qui ont laissé des traces jusque dans le siècle des machines à vapeur, tant en Italie que dans les pays étrangers. Dans tout le Nord, de la Suède à la Saxe et sur le Rhin, on allume encore de grands feux de joie pour la Saint-Jean. Un Anglais se trouvant en Irlande la veille de ce jour, fut averti de ne point s'étonner s'il voyait au milieu de la nuit des feux s'allumer sur les hauteurs des environs. A Newcastle, les cuisinières font des feux de joie pendant cette soirée. A Londres, les ramoneurs mènent des danses et des processions, revêtus de costumes grotesques. Dans une vallée du comté d'Oxford, dite du Cheval-Blanc, ils se rassemblent pour étriller le cheval, comme ils disent; ils arrachent l'herbe d'un espace de terrain de manière à représenter un cheval gigantesque; puis, après cet exploit, ils passent la journée en fêtes champêtres. Je sais des districts de la Lombardie où, malgré les prohibitions, on sonne continuellement les cloches pendant toute la nuit de la Saint-Jean. Enfant, plus d'une fois j'ai été mené par quelque bonne femme pour recevoir la rosée de Saint-Jean, et en divers endroits on m'a montré d'énormes noyers qui, après être restés arides jusqu'à cette nuit, le matin se trouvent verdoyants comme de plus belle, et couverts d'un feuillage touffu.

Du temps de notre Marguerite, on célébrait avec plus de pompe, en raison de la foi ou de la crédulité, la veillée de la Saint-Jean. Depuis la tombée de la nuit jusqu'à l'aube, les cloches ne se reposaient pas dans les cent vingt campaniles de la cité, afin que les sorcières, qui, si vous l'ignoriez, ont une peur effroyable du bruit des cloches, ne pussent ni cueillir les herbes malfaisantes, ni empêcher, par leur malice, de cueillir les herbes salutaires. Cependant le peuple ne fermait pas les yeux et sortait en foule pour recevoir la rosée miraculeuse. C'était une espèce de fête, un carnaval nocturne.



Dans les villages, tout le monde se rassemblait dans quelque grange, et là, au son des chalumeaux et des cornemuses, les villageois chantaient, dansaient et priaient tout ensemble. Je dis les jeunes gens; quant aux vieillards, qui d'un pas paresseux s'étaient traînés eux aussi au clair de lune, ils répétaient une litanie d'histoires de sorcières. Une bonne dame assurait avoir vu de ses propres yeux tel ou tel événement; une autre avait connu deux, trois, vingt ensorcellements; celle-ci avait entendu, toutes les nuits, un chat miauler sur le toit de la voisine; celle-là avait une locataire qui, au milieu de la nuit, surtout lorsque son mari était absent, ouvrait sa porte et chuchotait certainement avec un esprit; les plus nombreuses et les plus sincères étaient celles qui affirmaient n'avoir jamais souffert d'aucune sorcellerie, mais parce qu'elles n'avaient jamais cessé de se baigner dans la rosée de la Saint-Jean.

L'Eglise, qui intervenait alors dans tous les actes de la vie publique et privée, ne se tenait point à l'écart en cette occasion; et comme la coutume s'en est conservée jusqu'à nos jours pour la fête de la Nativité, on célébrait alors à la Saint-Jean trois messes, l'une à minuit, l'autre au point du jour, la troisième à nones. Pendant et après la messe nocturne, on chantait un cantique aux strophes nombreuses et de mètre varié; il était entonné par les clercs et les prêtres, et le peuple, de toute sa voix, et avec les *spropositi* dont il a coutume d'orner les chants en latin, donnait le répons :

Quam beatus puer natus
Salvatoris angelus,
Incarnati nobis dati........

Je n'ai pas besoin de dire qu'à Milan la solennité était plus bruyante et plus raffinée. Nul ne restait chez soi, tous sortaient de tous côtés, et surtout vers un bois qui se trouvait au lieu qu'on appelle encore aujourd'hui Saint-Jean-de-la-Paille. Les dames mettaient leur orgueil à s'y rendre en beaux vêtements blancs relevés d'ornements de couleurs variées, qui tranchaient d'une façon merveilleuse sur le fond obscur de la nuit. Elles étaient décolletées autant que le comportait la saison et l'usage, et parées élégamment de fleurs qui couronnaient leur front, qu'elles tenaient à la main, qu'elles portaient en bouquets à leur ceinture, ou qui couraient en guirlandes au bas de leurs robes. Un grand nombre d'entre elles entonnaient des *canzones* d'une musique très-simple que les hommes accompagnaient en faux bourdon; les autres menaient des danses pleines de vivacité au son d'allègres symphonies. On ne pouvait entrer dans l'enceinte du bois ni en litière ni à cheval; tout le monde était donc obligé de s'y rendre à pied, nobles et plébéiens indistinctement, pêle-mêle, riches et pauvres; et comme ce mélange favorisait l'oubli des outrageuses différences de fortune, il en naissait une liberté vive et hardie, semblable à celle des bals masqués en carnaval. La nuit, la foule, la commune allégresse, occasionnaient, comme on le pense bien, beaucoup de désordres dans des temps comme ceux dont nous nous occupons.

Je ne pourrais affirmer ni nier que Marguerite crût aux sorciers et aux superstitions de ce genre, et qu'elle les redoutât. Il est pourtant probable qu'elle n'était point incrédule à cet égard, car lorsqu'une erreur est généralement accréditée, il n'y a qu'un bien petit nombre d'esprits que la sagacité d'observation et le mépris de l'autorité défendent de la déviation commune. Il est certain qu'elle aussi elle se mêlait à la foule dans cette solennité populaire, et qu'elle avait coutume de prendre un délassement honnête avec ses compagnes, se promenant avec elles toute la nuit. Le vil Ramengo crut que la présence de Marguerite en ce lieu était favorable à ses projets, et il se tint constamment auprès de la femme de Pusterla, étroitement attaché à ses pas comme un remords.

Les chroniqueurs, auxquels nous empruntons cette série de faits assez décousus, usent en général d'une licence de langage qui sonnerait mal aux oreilles modernes, habituées aux voiles et aux ménagements. Toutefois, en ce qui regarde la conduite de Ramengo dans cette soirée, ils ne disent rien autre chose sinon qu'il resta constamment auprès de Marguerite. Mais il est facile de comprendre à quel degré il poussa l'insolence, puisque Marguerite, malgré la modération de son esprit et la délicatesse de ses manières, s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet.

Je n'ai pas besoin de dire quelle injure cruelle, irremédiable, ce fut pour l'âme criminelle de Ramengo, qui, comme un vase fétide corrompt la rosée du ciel qu'il reçoit, trouvait dans les affections les plus tendres un stimulant à ses scélératesses. Il ne conçut point de remords de sa grossièreté; il ne vit que son orgueil outragé, son honneur compromis; l'ardeur de vengeance qu'il nourrissait déjà contre Pusterla s'alluma plus féroce contre la femme de son ennemi. « Oui, oui, se disait-il, d'un seul coup ils paieront tous leurs outrages. Orgueilleuse, je te ferai souvenir de la nuit de la Saint-Jean! »

Marguerite ne crut point devoir raconter à son mari cette insulte de Ramengo. A quoi bon, en effet? elle se sentait parfaitement à l'abri des tentatives d'un être si méprisable : les confier à son époux n'aurait eu d'autre résultat que d'exciter des débats et des malheurs réciproques. D'ailleurs, à partir de ce moment, Ramengo n'osa plus se présenter au palais des Pusterla. Les premières fois qu'il se trouva sur les pas de Franciscolo, il s'éloigna avec soin; mais comme les manières de son patron n'étaient point changées à son égard lorsqu'il le rencontrait dans les maisons étrangères, il comprit bientôt qu'il n'était point instruit de sa conduite, et se rassura sans s'adoucir; sa rage s'envenima même encore davantage lorsqu'il vit que, dans l'excès de son mépris pour lui, Marguerite l'avait regardé comme indigne de colère. La haine des méchants grandit en raison de la supériorité de leurs ennemis. Il crut qu'il ne serait satisfait qu'autant que le sang des Pusterla aurait racheté les injures qu'il en avait reçues. Il tenait ouverts des yeux investigateurs sur ce palais dont il n'osait plus franchir le seuil. Déjà nous avons vu avec quelles insinuations séduisantes il inspirait à Luchino le désir de déshonorer Marguerite. Lorsqu'il connut l'animosité de Pusterla contre les Visconti, il espéra que l'occasion de le perdre ne tarderait pas à se présenter: une accusation est si facile à inventer!

Une année presque entière venait de s'écouler depuis ce que je viens de vous raconter, et le prochain retour de la solennité de la Saint-Jean avait rouvert dans l'âme de Ramengo la plaie mal fermée. Les apprêts des citoyens pour fêter cette nuit, dont trois jours les séparaient à peine, les préparatifs des femmes, la joie des enfants, pour qui une fête est un événement, tout aigrissait sa fureur et sa haine. On devine quelle bonne fortune ce fut pour lui d'avoir surpris l'imprudente conversation d'Alpinolo; elle lui mettait dans la main l'arme empoisonnée avec laquelle il pouvait frapper non-seulement Marguerite et son époux, mais leurs amis, qu'il exécrait parce qu'ils étaient aimés d'eux. En même temps, il trouvait le moyen d'avancer dans la faveur du prince, en lui prouvant le zèle qui l'animait. L'ambition, son idole, lui montrait de loin le but de ses désirs, et, pour l'atteindre, il n'avait qu'à se faire un pont du corps de son ennemi. Il alla donc à la cour, et, ayant obtenu accès auprès de Luchino, il lui révéla toute la trame, et on imagine aisément s'il trouva dans son cœur des couleurs assez noires pour aggraver le crime et le danger dont le prince avait été menacé. Le secret retour de Pusterla à Milan, et l'abandon de son ambassade, donnaient déjà matière aux soupçons. Le souvenir était récent de Plaisance enlevée à Galéas, précisément par les manœuvres d'un mari outragé; Luchino savait, en outre, qu'il méritait la haine d'un grand nombre de ses sujets, et souhaitait un prétexte pour punir Marguerite de ses vertueux dédains. Quand le méchant trouve à cacher l'iniquité sous le masque de la justice, n'est-il pas au comble de ses vœux? Il ressortait du rapport de Ramengo que ceux qu'il fallait saisir les premiers étaient Basabelletta et Alpinolo, et, sur leurs aveux, se régler pour s'emparer des autres. Mais on connaissait assez Alpinolo pour savoir qu'il n'était point de torture qui pût lui arracher un aveu nuisible à la cause de ses bienfaiteurs. Pour les sauver, il aurait sacrifié sa vie, vie d'homme obscur et à laquelle le prince n'attachait aucune importance. Il parut donc plus habile de mettre la main sur Basabelletta. Il n'avait pas un grand intérêt à se taire, et la torture devait lui arracher autant d'aveux qu'il en fallait pour procéder, sinon avec équité, du moins légalement, contre ceux qu'on avait à cœur d'atteindre.

Avec l'emportement habituel de sa démarche, et jetant les yeux de tous côtés, Alpinolo traversait la place du Dôme, toujours plein d'enthousiasme pour les mêmes chimères, lorsqu'il s'entendit appeler à voix basse; il se retourna et



aperçut un des sergents du capitaine de justice, avec lequel il avait coutume de se rencontrer dans les assemblées populaires, au jeu, dans les spectacles, à la taverne, lieux que fréquentait Alpinolo pour multiplier, parmi le peuple et les jeunes gens, les amis et les soutiens de la bonne cause. Il se réjouit de cette rencontre; le sergent passa d'un air mystérieux à ses côtés et lui dit: « Suivez-moi. » Puis, comme s'il n'eût rien dit, il prit le chemin du Broletto Nuovo, se retira dans une des ruelles qui le traversent, et, regardant avec soin s'il n'était point aperçu : « Allez, dit-il à Alpinolo d'une voix altérée, allez et fuyez, et préparez à Pusterla les moyens d'une prompte fuite.

— Mais pourquoi?

— Le seigneur Luchino a donné l'ordre de l'incarcérer, lui, sa femme, et tous ses amis.

— Il a peut-être découvert?...

— Oui : il sait tout; on a appliqué Menclozzo à la torture, et il a parlé.

— Quel est le traître?

— Dieu le sait. Nul n'a parlé aujourd'hui au prince, si ce n'est Ramengo.

— Ramengo! » s'écria Alpinolo avec l'accent d'une terreur désespérée. C'était donc à un traître qu'il s'était si entièrement confié; c'était donc son imprudence qui avait creusé un tel précipice sous les pas de ses amis. Hurlant et blasphémant Dieu dans sa rage, il quitta le sergent sans le remercier de son avis bienveillant, courut à travers la rue des marchands d'or, passa par la *Balla*, se rendit à la poterne de derrière du palais des Pusterla, et y frappa violemment. « Oh! oh! voulez-vous donc enfoncer la porte? » s'écria une voix de l'intérieur; et on vit passer, par une lucarne latérale, une tête noire et barbue, avec deux yeux fendus à coups de hache et une balafre sur la joue. C'était notre connaissance Franzino Malcolzato; il s'était acquis dans le pays un mauvais renom d'homme querelleur et violent, en distribuant maintes fois de rudes coups de poing et de braves coups de couteau, tant pour son propre compte que pour le compte d'autrui, jusqu'à ce qu'il fût entré au service de Pusterla. Quelque honnête que fût un seigneur, il tenait néanmoins à ses gages quelqu'un de ces bas criminels, soit pour enlever un instrument de vengeance aux mains de ses ennemis, soit pour s'en servir au besoin contre eux-mêmes, dans ces temps où la justice ne s'obtenait guère qu'à la pointe de l'épée ou du poignard.

Lorsque le maraud eut vu et reconnu Alpinolo, il lui ouvrit aussitôt.

« Où est Franciscolo? lui demanda en toute hâte le jeune page.

— Il est dehors.

— Et Marguerite, notre maîtresse?

— Elle est également sortie.

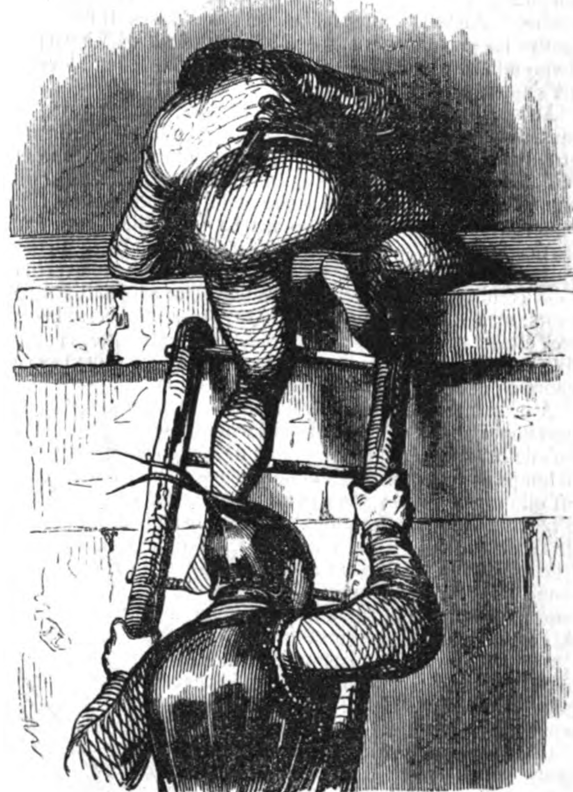
— Où sont-ils, au nom de Dieu? »

Malcolzato ne répondit que par un haussement d'épaules pour témoigner son ignorance. Alpinolo, au comble du désespoir, courut aux écuries, sauta sur le meilleur coursier, et se dirigea à toute bride vers les lieux où il supposait que les Pusterla s'étaient rendus. La dernière parole que Franzino entendit sortir de la bouche du page, fut celle-ci : « Maudits soient Luchino et les soutiens de sa cause! »

« Qu'il soit maudit! » répéta Franzino en suivant du regard Alpinolo, qui fuyait aussi rapide que le vent; puis, pour tromper l'ennui, il s'assit sur un banc de pierre à côté de la porte, et jetant un coup d'œil sur la vipère des Visconti, qui était peinte sur un pilier voisin, il se mit à siffler et à la regarder d'un air goguenard. Il était mal disposé pour les Visconti, dont la puissance réprimait les gens de son espèce; dans la maison où il était entré il n'entendait point parler de ces princes avec le miel sur les lèvres; encore excité par la bruyante imprécation d'Alpinolo, il ramassa un morceau de charbon, et, par plaisanterie, il dessina comme il put, autour des armes seigneuriales, deux poteaux surmontés d'une traverse, et qui figuraient une potence : une corde en descendait qui s'attachait au cou de la vipère. Il contempla son œuvre du même œil dont Hager put regarder sa Juliette et sa Marie Stuart; puis, éclatant de rire, il répétait d'un ton railleur : « Pendue la vipère! la vipère pendue! puisse-t-il en être de même de son patron! »

Pendant que le spadassin restait plongé dans une imbécile extase, l'orage s'amassait derrière lui. Sur l'ordre de Luchino, le connétable Sfolcada Melik s'avançait, avec une grosse troupe de mercenaires, ses compatriotes, que le prince de Milan achetait pour sa défense parce qu'ils ignoraient notre langue, se moquaient des excommunications du pape, et restaient insensibles aux séductions des novateurs. Sfolcada Melik se mit promptement en marche pour surprendre les nobles rebelles dans leur palais. Le piétinement des chevaux, le pas lourd des fantassins, attiraient les Milanais aux fenêtres et aux portes de leurs boutiques. « Qu'est-ce? que n'est-ce pas? — C'est Sfolcada Melik, que Dieu nous protége! — Où vont-ils? pour quoi sont-ils en marche? — Regardez, regardez! ils ont des épieux, des béliers, des échelles : ils vont donc à l'attaque d'une forteresse? » Les plus paisibles et les plus laborieux se contentaient de suivre les soldats du regard, restant sur le seuil de leurs ateliers ou sur leur balcon. Les autres, comme les portefaix, les charbonniers, les bouchers, se mettaient à la suite de la troupe, et se demandaient les uns aux autres où l'on allait, sans que personne pût satisfaire la commune curiosité. Melik se dirigea du côté du marché. « Est-ce qu'il veut fêter le seigneur Barbanabé? ou bien le beau Galéas? il lui porte ombrage! — Il en est jaloux. » Mais les archers font un détour. « Attendons à voir. — Ils s'arrêtent dans la rue des Pusterla. — Ils appuient les échelles aux murs. — Vois donc celui-là, comme il grimpe! on dirait d'un ours. — Comment? — A qui en veut-on? aux Pusterla? — Oh! madone de San-Celso! ce sont mes protecteurs! sauvons-nous, sauvons-nous, qu'on ne nous croie point de leur parti! »

Et le plus grand nombre se sauvait. Les autres restaient à regarder, mais ils étaient tenus à distance respectueuse par les hallebardes des soldats de Sfolcada Melik. Une partie de



la troupe assaillait la porte, les fenêtres, jusqu'au toit. Une autre, guidée par un personnage que sa visière baissée empêchait de reconnaître, prit la voie des seigneurs Piatti, et arriva derrière Franzino Malcolzato, tout entier au jeu que nous avons rapporté. « Une potence! la vipère pendue! les Visconti menacés de la potence! c'est cela! les serviteurs eux-mêmes sont dans l'intelligence du complot. » Ainsi disait un homme de la bande pendant qu'il liait Franzino et qu'il l'accablait de coups. Un bâillon comprimait les cris du portier, et les cordes l'empêchaient de répondre aux innombrables coups de poing dont les Allemands le chargeaient vaillamment.

Cette poterne, les fenêtres, les toits, avaient ouvert l'entrée du palais à la foule des assaillants; ils se saisirent du petit

nombre des serviteurs qui se trouvèrent sous leur main. Puis ils se répandirent dans les appartements comme s'ils avaient envahi une citadelle ennemie, cherchant les grands coupables, et sur leur route faisant changer de maître à tout ce qu'ils rencontraient de beau et de bon.

C'était surtout le personnage à la visière baissée qui se faisait remarquer par son ardeur à poursuivre les perquisitions. Il paraissait avoir une grande connaissance de la maison, et mettait une véritable passion à fouiller les chambres, de plus en plus mécontent à mesure qu'en entrant dans l'une d'elles il la trouvait déserte ou occupée par d'autres que ceux qu'il cherchait. Tout à coup dans une galerie, il vit Venturino, le bel enfant de Marguerite, qui jouait avec un épervier, sans



entendre ou sans s'effrayer du tumulte qui se faisait autour du palais. La lèvre crispée par le plus amer sourire, le bourreau s'approcha de Venturino, le saisit brusquement, le fixa comme s'il eût voulu le mettre en pièces avec ses seuls regards. Pendant que le pauvre petit criait de toute sa force, appelait son père et sa mère, l'inconnu le serrait avec férocité contre sa poitrine, et lui demandait avec force : « Où est ta mère? » Mais comme Venturino ne répondait que par ses cris et ses larmes, il le menaçait, le frappait, et, sans l'abandonner d'un instant, continuait ses recherches par toute la chambre, sans oublier les recoins les plus secrets. Ne pouvant trouver ni Pusterla ni Marguerite, il rassemblait du moins les armes, les malles préparées, tout ce qui pouvait attester la présence de Franciscolo à Milan ou les préparatifs d'une révolte. Il fut surtout ravi de trouver la lettre que Matteo Visconti avait confiée à Pusterla pour qu'il la remît à ses frères. Il fit ensuite mettre les serviteurs aux fers, et il s'apprêtait déjà à partir à demi-satisfait, lorsqu'en mettant le pied sur le pont-levis, il vit s'approcher Marguerite.

Au milieu de la disette qui régnait alors, beaucoup de femmes, cédant aux suggestions de la faim, vendaient leur beauté et leur honneur. Près de Sainte-Euphémie habitait une famille tellement nécessiteuse, que les parents prêtèrent l'oreille aux viles propositions d'un riche et lui promirent leur fille, pourvu qu'il satisfît à leurs besoins. La jeune fille, élevée dans les maximes de l'honneur et dans la crainte de Dieu, ne pouvait se soumettre à l'idée désolante d'un amour sans vertu et sans avenir. Elle suppliait le cavalier, elle suppliait ses parents; mais celui-ci n'écoutait que ses grossiers désirs, les autres étaient vaincus par la faim. Dans cette extrémité, la jeune fille recourut à Marguerite, et ce ne fut pas en vain. Les secours qu'elle prodigua épargnèrent un crime.

A ce moment survint pour Marguerite la nécessité d'un départ imprévu. Elle voulut d'abord accomplir son œuvre, et bien qu'elle fût fatiguée des préparatifs de son voyage, elle trouva le temps de courir à la maison de la jeune infortunée, à l'heure où elle savait y rencontrer le riche seigneur. Là, elle feignit d'ignorer l'indigne pacte qu'il avait voulu conclure, et le loua de la charité dont il avait usé à l'égard de ces malheureux. Elle lui expliqua comment elle avait trouvé un mari pour la jeune fille, un honnête ouvrier tisserand, et lui dit que les fiançailles se feraient le lendemain, en lui insinuant que c'était là l'occasion de déployer sa libéralité. On fit venir l'époux, l'anneau fut donné, et Marguerite s'en alla au milieu des mille bénédictions de ces pauvres gens, qui l'accablaient d'instances pour qu'elle assistât le lendemain aux réjouissances qu'elle leur avait préparées.

Oh! les bénédictions des pauvres portent toujours des fruits, mais ce n'est pas sur cette terre inféconde de l'exil!

Pendant qu'enveloppée dans sa mantille, Marguerite retournait à son palais, elle vit une multitude de passants : aux approches de sa maison, elle s'aperçut qu'elle était entourée d'une grande foule. Qu'est-ce que ce pouvait être? Quels frémissements au cœur de l'épouse et de la mère? A travers la foule, à travers la soldatesque, elle s'ouvre un passage. Plus d'un lui disait : « Fuyez, échappez-vous. » Elle-même, arrivée au front de la multitude, elle hésitait à pousser plus avant, en voyant cet envahissement de son palais. Tout à coup elle aperçoit sur le seuil de la porte l'inconnu qui portait Venturino dans ses bras. Dans de semblables circonstances, une femme connaît-elle des dangers? une mère en connaît-elle? Elle se jeta au-devant de l'inconnu, mais elle n'eut pas le temps de le joindre. A peine l'eut-il entrevue, qu'il laissa échapper un cri d'infernale joie, auquel répondit un cri de terreur de l'enfant, et que, montrant Marguerite à Sfolcada Melik, il lui dit : « La voilà; c'est elle. Qu'on l'enchaîne. »

Le connétable en donna l'ordre; mais comme les soldats, en la saisissant, firent tomber son voile, à la vue de ce front resplendissant d'une majestueuse beauté, de ces yeux animés par l'amour et par l'épouvante, de la blancheur de ce teint pâli, à l'aspect de cette physionomie qui exprimait avec tant d'éloquence le désespoir et le dévouement, qui lui faisaient oublier son propre danger pour ne songer qu'au péril des objets de sa tendresse, ces mercenaires restèrent comme frappés d'une sainte terreur. Mais Sfolcada, qui faisait peu de cas des prières touchantes que lui adressait Marguerite, et qui ne voulait point se relâcher dans cette mission de cruauté qu'il exerçait, avec de magnifiques honoraires, contre cette



canaille lombarde, lui fit mettre les menottes, et ordonna de l'emmener. Mais auparavant le scélérat, toujours caché par sa visière, s'approcha de l'infortunée, et, lui montrant son fils, lui dit d'une voix basse, mais où perçait la rage : « Marguerite, rappelez-vous la nuit de la Saint-Jean. »

Comme on faisait alors trop peu de cas du peuple pour se soucier de le tromper, les arrêts de la justice souveraine étaient proclamés à grands cris et au bruit des cloches sonnant à toute volée d'église en église; les cloches se mirent en mouvement les unes après les autres, pour continuer ensuite leur orageux concert. En peu d'instants Milan fut comme bouleversé : les citoyens se rendirent dans les rues, inquiets, troublés, craignant par l'exemple de Pusterla que le prince ne gardât plus aucune mesure, et qu'il fallût désormais que la liberté de chacun fût à la merci de son caprice. Par degrés les imaginations s'allumèrent : on blâma d'abord avec quelque modération; du blâme on passa aux injures, des injures aux menaces; des groupes se formèrent de tous côtés, dans lesquels on louait Pusterla. Les pauvres se rappelaient les bienfaits de Marguerite, et des orateurs populaires, rappelant les jours de liberté dont avaient joui leurs ancêtres, excitaient ouvertement les Milanais à prendre les armes. Cependant, lorsque sonna l'heure où, selon les ordonnances, on ne devait plus sortir qu'avec une lanterne, sous peine de 25 marcs d'amende, on vit tout cet amas de boutiquiers, pareil à un mur qui s'écroule sous la pioche du maçon, se fondre et se disperser en tous sens. Toujours belliqueux, du moins en paroles, ils ne rentrèrent dans leurs demeures que pour effrayer leurs femmes en détachant leurs armures de la muraille, en fourbissant leurs estocs, en essayant leurs lances, en faisant, en un mot, tous les préparatifs nécessaires pour pourfendre des géants. Pendant les premières heures de la nuit, de fenêtre en fenêtre, on les entendait se crier : « Eh bien! compère, rien de nouveau? — Rien. — Et vous, savez-vous quelque chose? — Non. » Puis, après un instant de silence, la même demande recommençait, suivie de la même réponse.

Peu à peu cette grande ébullition s'apaisa. Les femmes plaintives et les prudents vieillards parvinrent à mettre ces furieux dans leur lit. Les fenêtres se fermèrent, les lumières s'éteignirent, et tout rentra dans l'obscurité et dans le repos.

Le lendemain matin, à demi éveillés, au milieu de leur pacifique bâillement quotidien, ils se souvinrent du trouble, de l'emportement de la veille. Leur mémoire leur en retrace lentement les motifs et l'issue; ils tirent leur tête de dessous la couverture : « Comment, il est déjà jour! » Ils prêtent l'oreille : c'est le calme accoutumé, le tranquille murmure des autres matinées. Tout à fait refroidis, tout à fait paisibles, ils se détirent à loisir, à loisir se mettent sur leur séant, et se traînent enfin à la fenêtre. Tout est vraiment tranquille : les boutiques sont encore fermées; les cloches ne sonnent que la messe ou les matines; les laitières, les jardiniers, les maçons, les voyers, les manœuvres, s'en vont à leurs travaux ordinaires.

« Tant mieux! s'écrient-ils, grâces en soient rendues au Seigneur! »

Une lâche sécurité a succédé au courage de la peur; à cette grande impétuosité, à cet élan terrible, une langueur d'impotent. Une crainte très-peu virile leur fait même regretter ce qu'ils ont pu dire ou faire dans la précédente soirée. « Mais nous étions si nombreux, se disent-ils; naturellement on n'aura pas pris garde à moi; au besoin, je dirai que j'étais entre deux vins. »

Ils reprennent leurs haches, leurs scies, leurs truelles; ils recommandent à leurs femmes de remettre en place les armes si belliqueusement tirées, de faire dire leur prière aux enfants, et de tenir la soupe prête pour le premier coup de la *Zavatura* (c'était une cloche ainsi appelée du nom du podestat qui l'avait fait fondre, et elle annonçait l'heure de midi). Puis, en grignotant un pain de millet bien dur, ils retournaient à leurs travaux, dociles, libres de toute pensée, comme si rien ne fût arrivé. De tout ce débordement de paroles, de ce fracas d'imprécations et de fanfaronnades menaçantes, il n'était rien resté qu'une mystérieuse rumeur, une curiosité pleine de défiance, un prudent chuchotement des voisins entre eux, et qui n'avait lieu qu'entre les amis les plus particuliers et les plus sûrs.

« Eh bien! il y a du nouveau?

— Hem, je n'y comprends rien. Mais, lorsque viendra ici un de mes chalands, qui est intimement lié avec le cuisinier du lieutenant du capitaine de justice, je saurai la chose dans tous ses détails.

— Et des prisonniers, qu'en fera-t-il?

— Ils donneront de l'ouvrage à maître Impicca (c'était le nom du bourreau d'alors). Les statuts sont clairs : *Suspendatur eo modo ut moriatur. Qu'il soit pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive.*

— Qu'en dites-vous? Eh! nous irons voir cela. Ai-je bien parlé?

— Je ne sais que dire. Les honnêtes gens ne se mêlent point de remuer. Quelles intrigues entrent dans la tête de ces seigneurs! Vouloir se heurter contre les murs! C'est comme si le limaçon voulait opposer ses cornes à celles du bélier. Ai-je bien parlé?

— Comme un prédicateur.

— C'est l'histoire de l'âne qui, passant l'autre jour par ici, s'entêta à ne pas avancer plus loin. Qu'en arriva-t-il? Son maître le bâtonna tant qu'il en put porter, et la bête, ruant, brayant, récalcitrant, dut à la fin céder et marcher.

— Le proverbe ne ment point quand il dit : Il faut que l'âne en passe par ce que veut le patron.

— C'est cela même. Les hommes sont nés, une partie pour obéir, une partie pour commander. Est-ce bien parlé? Un peu au-dessus, un peu au-dessous, qu'un seul commande ou que plusieurs commandent, les choses vont toujours du même pied, et, de toute manière, il nous faut travailler tout le jour. Est-ce bien parlé?

— Très-bien. Quant à moi, je suis avec des moines et je cultive leur jardin. Si un jour j'entends crier vive saint Ambroise, je crie aussi vive saint Ambroise. Si demain ils hurlent vive Visconti, je hurle plus fort vive la vipère.

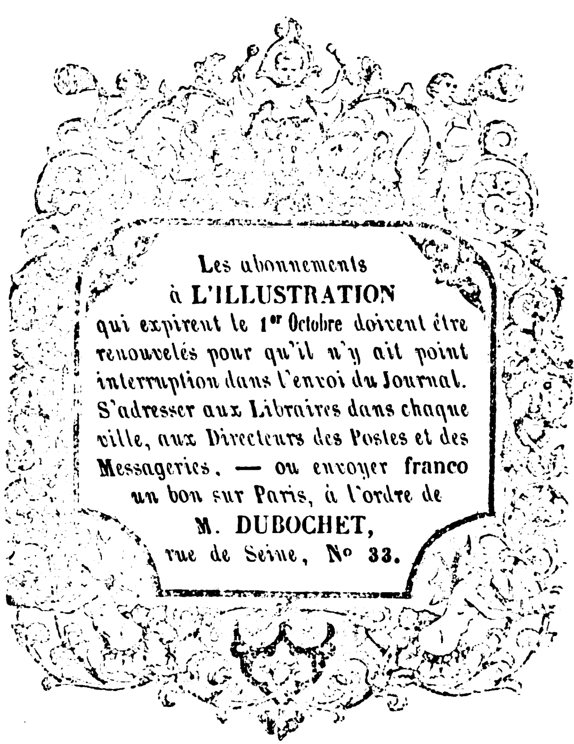
— Bravo! c'est ainsi qu'on a des amis partout.

— Et qu'on meurt dans son lit. »

Cependant ils sifflaient une cadence ou chantonnaient un air. Ceux-ci excitaient leurs ouvriers au travail ou corrigeaient quelque apprenti insolent; ici ils appuyaient davantage le rabot, là ils faisaient ronfler la roue du tour, pendant que les soufflets respiraient, les limes criaient, les marteaux retentissaient. Et la foule des curieux, des riches, des désœuvrés, des gens affairés, des dévots, remplissait à son ordinaire les rues, les maisons, les places, les églises; les uns tristes, les autres joyeux, chacun selon l'état de sa fortune et des événements de sa vie; mais personne ne s'affligeait en particulier de ce qui faisait le malheur général.

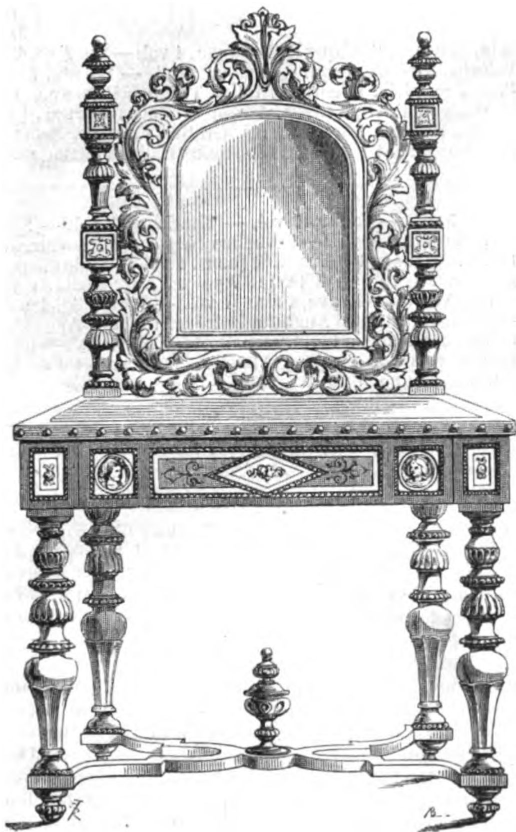
Le dimanche suivant, ce fut à Milan une solennité mémorable, à l'occasion du synode général des dominicains, tenu dans le couvent de Saint-Eustorge, sous la présidence d'Ugo Vantemann, sixième général de cet ordre récent et alors dans toute l'énergie de sa puissance. On y résolut le transfèrement du corps de Pierre martyr, de Vérone, tué à Barlassine par ceux qui ne pouvaient souffrir le zèle que déployait ce personnage pour établir et exercer en Italie l'inquisition contre l'hérésie. Giovanni Balducci, de Pise, un des premiers restaurateurs de la sculpture, avait composé pour l'église de Saint-Eustorge cette merveilleuse châsse que tout le monde connaît. Giovanni Visconti, frère de Luchino, y déposa les saintes reliques, revêtu de ses habits pontificaux, à la tête d'une somptueuse procession où figuraient tous les évêques de la province, la cour, la fleur de la noblesse, et soixante corporations d'artisans et de négociants, chacun avec sa devise et son étendard à l'image du saint son patron. Le peuple accourut en foule de toutes les cités, de toutes les campagnes voisines; ce fut tout le jour un religieux carillon, des courses de chevaux, des représentations de mystères, et des prières, de l'ivrognerie, une dévotion et une allégresse qu'on ne saurait décrire. Le soir, des chants, de la musique, des illuminations, des feux de joie, — que le vulgaire ne distingue jamais des feux d'artifices.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.



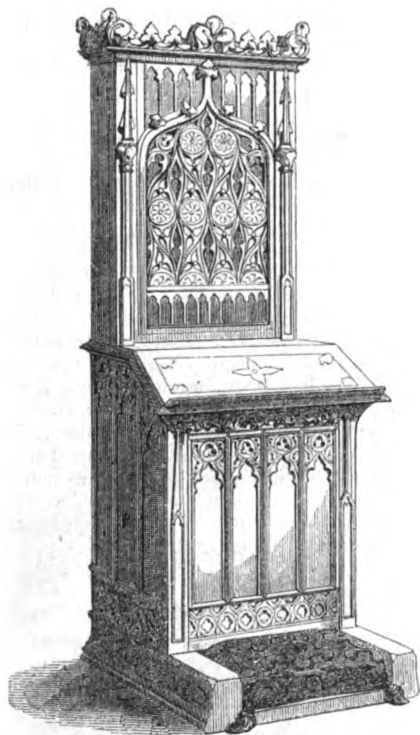
Ameublements en cuir.

Pendant de longues années les meubles en bois sculpté sont restés ensevelis dans la chaumière enfumée du paysan ou dans les coins obscurs de quelques châteaux inhabités. Des amateurs éclairés ont formé des collections en réunissant à petit bruit les débris épars du luxe des siècles passés. L'attention publique fut attirée par ces petits musées, et quelques années suffirent pour dépouiller les départements de toutes ces richesses du



(Cuir repoussé. — Toilette.)

Moyen-Age, ouvrage des moines, pour la plupart. Mais, à de rares exceptions près, les usages grossiers, aussi bien que le temps, avaient tellement défiguré ces meubles, que l'on renonça bientôt à en orner les appartements. Des sculpteurs sur bois voulurent donner des meubles neufs : le prix était trop élevé, ou l'imitation trop imparfaite.



(Prie-Dieu gothique.)

Voici qu'une heureuse invention permet à tout le monde de posséder le prie-Dieu d'Agnès Sorel, le fauteuil de Louis XI, le reliquaire de saint Louis, etc., de même que nous avons aujourd'hui les chefs-d'œuvre des Grecs pour ornements de nos habitations.—Des meubles en cuir estampé, et plus solides que ceux en bois, ont résolu ce problème. La reproduction est aussi fidèle que possible, les fibres du bois sont même indiquées, et la couleur peut être donnée au degré que l'on veut, sans pour cela altérer la forme. Nous figurons ici quelques-unes de ces produc-



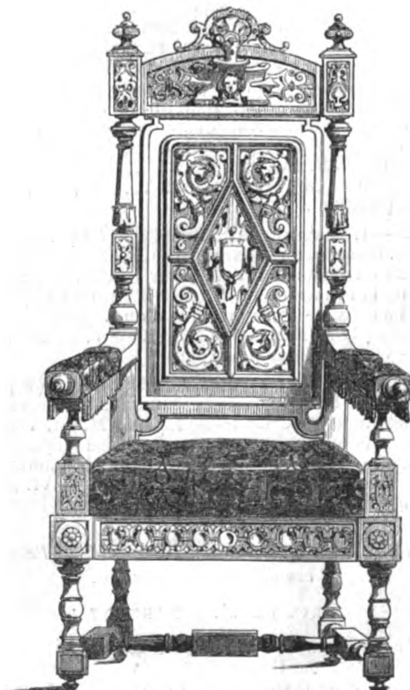
(Fauteuil gothique.)

tions remarquables dont nous devons les dessins aux soins éclairés de M. Félix Martin, architecte et directeur de la manufacture des



(Pupitre renaissance.)

cuirs et carton-toile en relief. — Nous avons vu à l'exposition, rue Basse-du-Rempart, des meubles de toutes formes et de



(Fauteuil renaissance.)

toutes époques, dont l'extrême délicatesse ne le cède en rien aux originaux eux-mêmes. — C'est une bonne fortune pour les amateurs de bois sculpté, dont les meubles sont désormais à l'abri des mutilations. Ces cuirs estampés sont remplis d'un mastic de bois qui les rend plus solides que le marbre ; cette nouvelle branche d'industrie paraît appelée à un succès durable. Quel propriétaire d'un vieux manoir ne voudra pas en faire décorer au moins une salle dans le style de ses anciens maîtres, quand il pourra, en quelques jours, transformer son salon, sa chambre à coucher et sa salle à manger en salon de Louis XI, en chambre à coucher de François I[er] et en salle à manger de Louis XIV ?

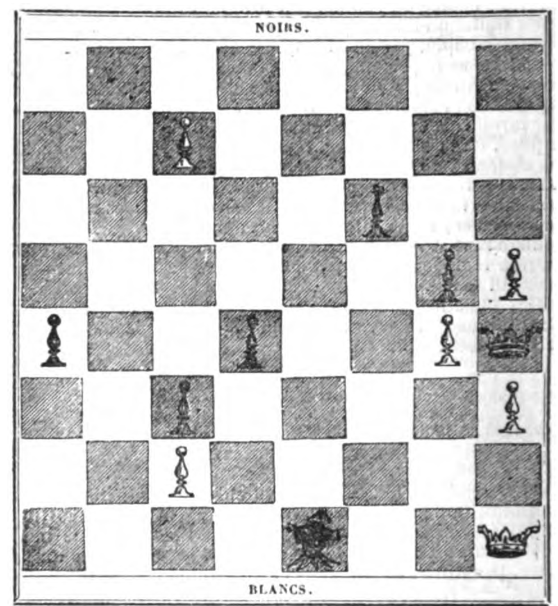
Échecs.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 5, CONTENU DANS LA VINGT-QUATRIÈME LIVRAISON.

BLANCS.	NOIRS.
1. Le F à sa septième case : échec.	1. Le R à la cinquième case du C de la D.
2. La D à sa deuxième case : échec.	2. La T prend la D.
3. La T à la troisième case du C de la D : échec et mat.	

N° 6.

LES BLANCS FONT MAT EN QUATRE COUPS.



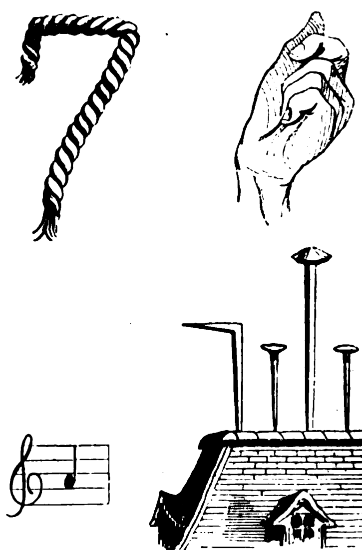
(*La solution à une prochaine livraison.*)

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La reine d'Angleterre est venue *manger* au château d'Eu, le 2 septembre 1843 (1008 *sans* 45.)

AVIS.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie.*

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

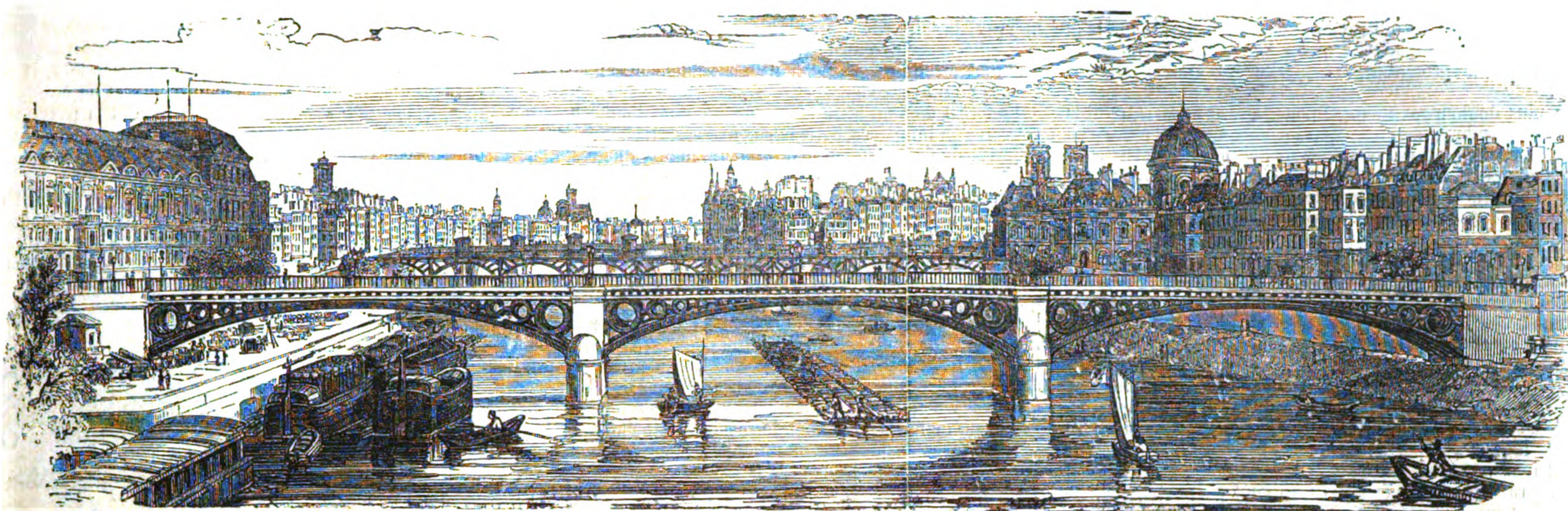
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et C[e], rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 31. Vol. II. — SAMEDI 30 SEPTEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

Exposition de Fleurs et de Fruits

DANS L'ORANGERIE DES TUILERIES.

Le cercle général d'horticulture est une réunion formée à peu près exclusivement de praticiens qui font de l'horticulture leur profession habituelle. L'exposition de fleurs et de fruits, à laquelle ils ont invité cette année le public, a attiré pendant plusieurs jours un grand nombre de visiteurs. On a surtout admiré les beaux daubantonia tripetiana de M. Tripet-Leblanc, charmants arbustes aux fleurs d'un beau rouge, disposées en grappes élégantes; — deux jeunes échantillons en pleine fleur du paulownia imperialis, ce bel arbre du Japon dont l'introduction récente a eu tant de retentissement en Europe; — une fort belle asclépias, chargée de huit ou dix grappes de fleurs qu'on aurait pu croire faites de sucre candi; — une stephanotis floribunda; — plusieurs beaux camélias; — une strelitzia reginæ; — une grande quantité de dahlias, de roses et de fruits.

M. Barbier, auquel le jury a décerné le premier prix, s'est montré digne, par la perfection de ses dahlias, de cette honorable distinction. Nous rappelons ici, pour la partie du public étrangère à l'horticulture, que le dahlia, si gracieux aujourd'hui, si varié dans ses nuances, si régulier dans sa forme, n'est arrivé à cette perfection qu'après un quart de siècle de travaux auxquel ont pris part des horticulteurs de tous les pays. C'est à l'horticulture parisienne toutefois que revient surtout l'honneur de cette glorieuse conquête.

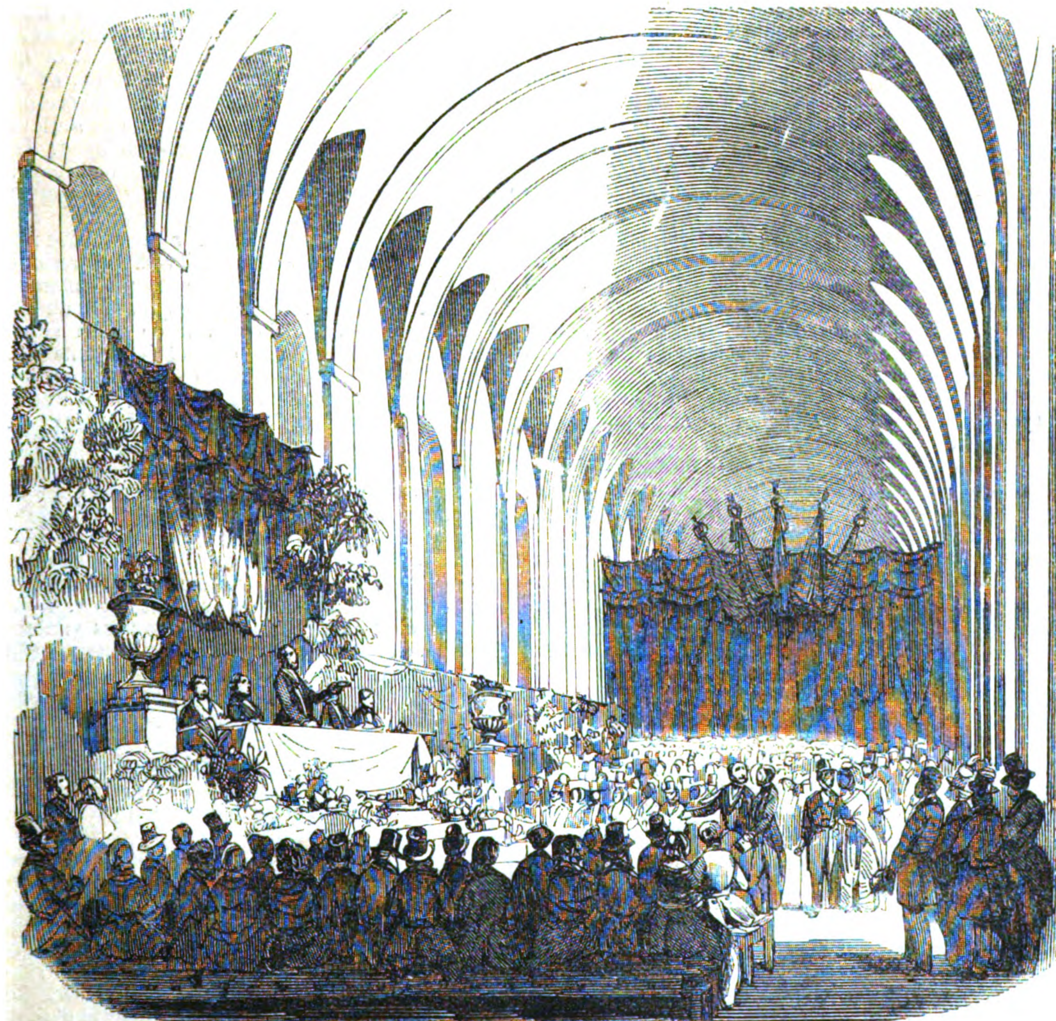
Les roses ont dépassé de bien loin l'attente des amateurs. Quant aux visiteurs, que nous pourrions nommer profanes, ils ne pouvaient revenir de leur étonnement à l'aspect de cette variété infinie de rosiers de toutes les nuances, couverts de boutons et de fleurs comme au mois de mai. La perfection des procédés de culture a doté nos collections de roses réellement et complétement *remontantes*. Le temps n'est pas encore bien éloigné où l'on attachait une grande valeur aux rosiers décorés du titre de *remontants*, parce qu'ils donnaient à l'arrière-saison quelques roses fort inférieures à celles de leur floraison printanière. Aujourd'hui, ceux qui ont eu le plaisir de contempler les collections exposées par MM. Paillet, René, Margottin et Laffay, ont pu apprécier combien notre horticulture est devenue riche en rosiers aussi abondamment fleuris à la fin de septembre qu'ils ont pu l'être à la fin de mai.

Les fruits, en raison de la saison, formaient la partie de l'exposition la plus riche et la plus variée. Ce n'était pas sans peine que l'on perçait le triple rang des gastronomes collés à la balustrade et dévorant des yeux des pêches, des poires, du raisin, des ananas, tels que Chevet et ses rivaux n'en ont jamais vendu de semblables. Un ananas d'un volume peu ordinaire, d'un vert lustré, exposé par M. Gontier, exhalait une odeur exquise et donnait, malgré sa couleur, tous les signes d'une maturité parfaite; c'était un premier fruit.

Les deux extrémités de la salle étaient occupées par des centaines de plantes tropicales étalant le luxe de leur brillante végétation : elles appartiennent à la belle collection de MM. Cels frères.

C'est au milieu de ces richesses horticulturales que se sont réunis les soutiens de l'horticulture parisienne, pour applaudir au triomphe de quelques-uns d'entre eux, proclamés, par la décision du jury, vainqueurs dans les divers concours. Après plusieurs discours écoutés avec le plus vif intérêt, les médailles ont été distribuées aux lauréats, aux applaudissements unanimes de leurs confrères, marques d'estime d'autant plus honorables qu'elles émanaient de ceux-là mêmes sur lesquels ils venaient de l'emporter.

Dans l'allocution chaleureuse de M. Chéreau, président du Cercle, le public a remarqué les vues sages et patriotiques de cet homme éclairé sur l'enseignement horticole. Au point où en sont de nos jours la science et le goût de l'horticulture, il est impossible que l'État ne songe pas incessamment à en répandre, à en organiser l'enseignement. Nous nous associons aussi au vœu exprimé par l'honorable président pour que les hommes les plus éminents de l'horticulture française reçoivent, au même titre que d'autres savants adonnés à d'autres applications des sciences naturelles, quelques-unes de ces distinctions qui les signaleraient de plus en plus à l'émulation des jeunes gens empressés de suivre leurs traces en profitant de leurs exemples.



(Cercle général d'Horticulture. — Distribution des prix dans l'Orangerie du Louvre. — 24 septembre.)



Dieu me garde de dire à l'honorable ville de Paris un mot désagréable; je l'aime trop pour cela : je lui dirai cependant

que je ne l'ai jamais quittée sans plaisir et que je n'y reviens jamais sans tristesse. Pour quelle raison? comment puis-je éprouver de tels sentiments pour un pays sans lequel, après tout, et loin duquel il me serait difficile de vivre? N'est-ce pas une bizarre contradiction? J'aime Paris à l'adoration, et je l'abandonne avec joie! Je ne saurais me passer de Paris, et mon âme est sombre quand je le retrouve! Serait-ce donc que cette ville redoutable et aimée, qu'on recherche et qu'on fuit, qu'on adore et qu'on déteste, ressemble à ces grandes et mystérieuses passions qui donnent des plaisirs si inquiets et des joies si pleines d'anxiété qu'on ne peut ni renoncer au bonheur qu'elles procurent, ni cependant y retomber sans terreur?

Le plus douloureux moment pour rentrer à Paris, c'est la fin de septembre; attendez que le mois de novembre soit venu. Heureux ceux qui ont assez de liberté et de loisir pour rester aux champs jusqu'à ce que la dernière feuille soit tombée de l'arbre et que l'oiseau ait chanté sa dernière chanson mélodieuse! Quoi! rentrer à la ville quand l'heure de la campagne est plus aimable et plus charmante! quitter ces derniers rayons de soleil pâle et doux, et cette dernière verdure des bois mélancoliques, et les cimes dorées des feuillages que le vent d'hiver va bientôt dépouiller! La beauté de la nature, comme toutes les rares beautés, n'est jamais plus belle qu'au moment où elle est près d'expirer et de finir.

Là-bas, le ciel est encore lumineux et riant; l'alouette, se mirant aux perles de la rosée, égaie la venue des frais matins, et le soir a un charme ineffable. Cependant le ciel parisien est déjà sombre et maussade; il s'est voilé prématurément de nuages lugubres et porte le deuil des beaux jours avant qu'ils soient morts.

On dirait en vérité que Paris a un goût particulier pour le mauvais temps; il bataille le plus qu'il peut contre le printemps et l'été, et ne leur donne que le plus tard possible accès dans ses murailles et dans ses rues; puis il les chasse avant l'heure, et les met à la porte. Est-ce hasard? est-ce caprice? non; c'est un savant calcul d'égoïste. Paris n'aime pas le printemps et ne peut pas l'aimer; le véritable printemps de Paris, c'est l'hiver; l'hiver, voilà sa belle saison! Le bal, le spectacle, le plaisir, les fêtes, tout cela fleurit en janvier; Paris ne connaît pas de plus fraîche et de plus adorable prairie que le tapis de ses boudoirs et le parquet de ses salons; le soleil qu'il préfère est le soleil du lustre et de la bougie. Pourquoi s'étonner après cela de le voir si peu hospitalier pour le printemps et l'été, qui éteignent son soleil, enlèvent ses tapis, barricadent ses salons, et lui prennent le plus fin, le plus charmant, le plus élégant de sa population, pour la disperser de tous côtés, dans les châteaux, sur les grandes routes et sous les charmilles. Donc, Paris est dans son droit en se mettant si fort en garde contre le beau temps, qui lui joue de ces mauvais tours-là; il faut être juste.

Mais puisque enfin vous voici, comme moi, forcés de revenir à Paris, tâchez surtout de ne pas y rentrer par la barrière de la Villette. Quoi! c'est ainsi que tu m'accueilles, superbe Babylone? voilà les beautés par où tu veux me rappeler à toi et me faire oublier les belles collines, et les beaux fleuves, et les bois aux senteurs vivifiantes! mais tout cela est horrible; mais c'est à vous donner l'envie de faire reculer les chevaux et la voiture, pour rebrousser chemin au galop.

Certes, Paris, vu du côté de la Villette, ne ressemble pas à ces adroites fiancées qui s'arment de leurs plus attrayants sourires pour le jour de la première entrevue. La Villette ne donne pas le moins du monde l'envie d'adorer Paris et de contracter mariage avec lui. Jetez les yeux sur cette corbeille de noces; quels bijoux! des rues mal pavées et malpropres, de noires murailles souillées d'affiches en lambeaux et d'images cyniques, des maisons lézardées et pantelantes, des cabarets, des bouges ignobles.

C'est ici le séjour des Grâces!

Les étrangers qui viennent pour la première fois à Paris, et que Paris reçoit par cette entrée fort peu sardanapalesque, gardent longtemps la désagréable impression que ce premier coup d'œil leur cause; ils ont peine à s'en remettre, et voient toujours Paris à travers ce très-laid kaléidoscope. Les quais, les boulevards, les Champs-Elysées, les Tuileries, ont fort affaire pour les distraire de cette optique et les obliger à voir par d'autres yeux.

La Villette a longtemps eu un concurrent qui lui disputait ce prix de la laideur: c'était la barrière de Charenton. La Grande-Pinte et la Petite-Pinte pouvaient jouter avec La Villette, non sans avantage; mais maintenant tout est dit: la Villette est seule maîtresse du champ de bataille; l'étranger que la poste ou la messagerie royale introduit à Paris de ce côté est exempt aujourd'hui des tristesses de la barrière de Charenton et des laideurs de la Grande et Petite-Pinte; une route élégante, ouverte sur la rive gauche de la Seine, lui procure l'honneur d'une avenue agréable et d'une entrée solennelle. Dès le premier pas, un vaste panorama se déroule devant lui, annonçant la grande ville. D'abord, c'est le fleuve encadré dans ses deux rives, dont l'œil suit le cours à travers les ponts qui le recouvrent, et les mille bâtiments légers qui voguent à sa surface; puis voici Bercy aux blanches façades et aux riches entrepôts. Peu à peu Paris se fait voir et montre ses monuments un à un au regard étonné: Sainte-Geneviève, le Panthéon, le Val-de-Grâce, et, au fond, la Cité avec sa vieille et sainte cathédrale, tandis qu'en passant vous avez jeté un coup d'œil d'admiration sur le Jardin-des-Plantes et le pont d'Austerlitz, qui se regardent face à face, et se donnent, en quelque sorte, la main sur votre route.

Tout en vous contant ceci, j'ai quitté La Villette, descendu la rue du Faubourg-Poissonnière, traversé le boulevard et gagné la rue Montmartre. Les chevaux humides s'arrêtent dans la cour des grandes messageries, et je saute tout poudreux sur le pavé de Paris. — C'est un spectacle à la fois plaisant et lamentable que le débarquement d'une diligence. D'où arrivent ces gens-là, bon Dieu? d'où sortent ces teints blafards, ces yeux bouffis, ces cravates en désordre, ces têtes mal peignées, ces chaussures maculées, cette friperie d'habits, ces bonnets de travers, ces chapeaux ébornés et ces mines livides? Avons-nous affaire à des vagabonds pris en flagrant délit, ou à des bandits qui viennent de commettre un mauvais coup? Pas le moins du monde: ce sont de très-honnêtes gens qui courent la grande route pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs. Voilà l'état où vous mettent les voyages d'agrément! Les uns dorment debout, les autres meurent de soif et de faim; ceux-ci se plaignent d'une affreuse migraine, ceux-là d'un torticolis ou d'un tour de reins. Dieu sait tout ce qu'on gagne à passer seulement vingt-quatre heures en diligence!

Le forçat dont on brise la chaîne, un chef d'opposition qui renverse un ministère, deux époux mal assortis qui obtiennent un arrêt de divorce, sont moins légers, moins allègres, moins heureux qu'un pauvre diable enfermé dans la diligence quand s'ouvre la portière, et qu'il entend ces mots trois fois bénis: Allons, messieurs, descendez, nous sommes arrivés; au bureau, messieurs, au bureau!

Félicitez-moi donc, moi surtout qui ai eu la chance inouïe de passer trente-six heures, nuit et jour, serré dans un étau qui se composait, d'une part, d'un énorme abbé tout barbouillé de tabac, lequel venait de prendre ses vacances en Flandre, et de l'autre, d'une dame de chœurs, à peu près de la légèreté de mademoiselle Georges. La péronelle retournait à Paris tout d'une masse, après avoir donné des représentations à Valenciennes, où elle s'était parée fièrement du titre de prima donna de l'Académie royale de Musique.

Vous savez ce que c'est qu'un abbé; peut-être connaissez-vous moins particulièrement la dame de chœurs, et je vais vous instruire.

La dame de chœurs appartient à cette espèce dramatique qui a pour domaine le fond du théâtre; elle se tient respectueusement derrière le ténor ou la basse, le contralto ou le soprano en crédit, et n'approche jamais du trou du souffleur. La dame de chœurs est de toutes les noces, de tous les enterrements, de toutes les insurrections, de toutes les fêtes, de toutes les batailles et de tous les triomphes.

On divise la dame de chœurs en deux classes: l'une chante, l'autre fait des quarts de pas et des cinquièmes d'entrechats. La première est spécialement chargée de célébrer le bonheur des époux qui vont à l'autel:

Ah! quel beau jour
Pour l'hymen et l'amour!

Elle détonne aussi sur le talon des princes dans les entrées solennelles, et des guerriers au retour du combat. — L'office de la seconde consiste à sourire à Mazaniello, à arrondir les bras au passage de Fernand Cortès, à semer des fleurs sur les pas de Mahomet second, et à lever la jambe en l'honneur de Robert-le-Diable.

De sept heures du matin à sept heures du soir, la dame de chœurs est d'ordinaire marchande à la toilette, brodeuse, fleuriste, blanchisseuse de fin, cordonnière, ravaudeuse ou portière; je ne parle que de ses occupations officielles. Elle habite plus habituellement le sixième que le premier, et son boudoir est mansardé.

A sept heures précises, elle change de domicile politique et se loge dans les coulisses de l'Opéra. La métamorphose est complète: le turban mauresque remplace le *bibi*, la robe de velours ou de soie se substitue au jupon de laine et au tartan, et le soulier de satin fané met les socques au rebut.

La dame de chœurs qui chante a de trente à cinquante-cinq ans; elle est où très-grosse ou très-maigre; il est presque impossible d'en rencontrer une qui tienne le juste milieu. La beauté et la jeunesse ne sont pas au nombre de ses vertus indispensables, — voir à l'Académie royale de Musique; — elle a peu de cheveux, et il lui manque toujours au moins quatre ou cinq dents.

La dame de chœurs qui danse est plus jeune, plus dégagée et moins laide; elle doit ces avantages à la nécessité où elle est d'être plus légère. — On est forcé de respecter la dame de chœurs qui chante: c'est une brebis rentrée au bercail, sans toison, et désormais à l'abri des loups d'opéra; elle a fait une fin et possède de nombreux enfants qu'elle envoie à l'école de danse ou de musique pour toute nourriture. Tous les matins, à son retour de Naples ou de Babylone, la dame de chœurs qui chante raccommode les bas de sa progéniture, et écume son pot, quand elle en a.

La dame de chœurs qui danse n'a pas encore passé l'âge des tentations. Elle essuie le feu du lorgnon et du binocle; elle entretient des correspondances directes avec l'avant-scène et fait des mines à l'orchestre poste restante. Quant au mariage, elle professe un souverain mépris pour le législateurs impériaux et le Code civil, et s'en tient à la loi naturelle. Ajoutez qu'elle soupire pour le cachemire, qu'elle regarde le marabout et le chapeau de paille d'Italie du coin de l'œil, et qu'elle a une passion aveugle pour l'omelette soufflée, le vin de Champagne, les huîtres et la salade de homard; tout au contraire, la dame de chœurs qui chante, ayant renoncé à Satan et à ses pompes, attendu ses cheveux rares et l'absence de ses dents, se consacre avec fureur à la pomme de terre à l'huile.

Il peut arriver cependant que la dame de chœurs qui danse passe, par hasard, à la mairie, et s'y nantisse légalement d'un mari. Figurez-vous quelle vie est réservée à ce bienheureux époux! La dame de chœurs appartient, en effet, à tous ceux qui ont une bonne lorgnette. Celui-ci prend sa jambe, celui-là son bras; à l'un ses cheveux, à l'autre sa joue ou ses sourcils. Le mari de la dame de chœurs n'a pas seulement pour ennemi capital le public qui lui emprunte ainsi sa femme pièce à pièce et débris par débris, il trouve des larrons jusque dans ses foyers domestiques, je veux dire dans les coulisses et sur les planches du théâtre.

Le mari de la dame de chœurs doit se défier de l'homme de chœurs qui danse avec sa femme, du violon, du trombonne, du basson, du cor, de la clarinette qui accompagnent ses pirouettes, et même du souffleur qui n'en pense pas moins, quoique dans son trou. Arnal nous a montré plaisamment, sur la scène du Vaudeville, ces tribulations et ces jalousies du mari de la dame de chœurs.

Quoi qu'il en soit, il est médiocrement agréable de faire quatre-vingts lieues entre un gros abbé qui prend du tabac et se mouche à chaque minute, et une énorme dame de chœurs qui ronfle perpétuellement et pèse à peu près deux cents kilos.

Maintenant, cher Paris, puisque je t'ai retrouvé, que m'apprendras-tu de nouveau? où en sont tes grands amours-propres et tes petits hommes, tes vertus et tes vices, ta laideur et ta beauté, tes charmantes médisances et tes noires calomnies, ta joie et tes souffrances, ton luxe et ta pauvreté? Que fait-on dans tes spectacles et dans tes rues, dans tes boutiques et dans tes Académies, dans ton salon et dans ton grenier, sous ta soie et sous tes haillons?

Tu te tais, tu ne me réponds pas. Ah! je devine! tu me vois encore fatigué de ma route, et tu attends, pour me faire tes confidences et recommencer ta conversation avec moi, que j'aie repris haleine, oublié ma dame de chœurs et mon abbé, essuyé mon front et rejeté la poudre du chemin.



Histoire de la Semaine.

Nos efforts tendront continuellement, sinon à élargir le cadre étendu que nous avons choisi, du moins à le remplir complétement. Aussi, reconnaissant aujourd'hui que *l'Illustration*, pour ne pas se borner à être un sujet de pure distraction, doit fournir à ses lecteurs, sur les faits curieux et les événements importants qui se succèdent dans tous les pays, comme aussi dans les sciences et dans les arts, toutes les informations qui méritent d'être conservées, nous entreprenons aujourd'hui une revue que nous continuerons dans chacune de nos livraisons, et que nous appellerons l'*Histoire de la Semaine*. Sans doute, plus d'une fois, des faits que nous signalerons auront déjà été signalés, des nouvelles que nous enregistrerons auront cessé d'être complétement nouvelles; mais plus d'une fois aussi il nous sera possible d'envisager ce passé de huit jours tout autrement qu'il n'aura été envisagé, et, précisément parce que nous n'arriverons que le samedi, d'apprendre à nos lecteurs que ce qui les a fait frémir depuis le commencement de la semaine n'était qu'une invention, qu'une fable.

Nous aurions, à coup sûr, mauvaise grâce, dans ce temps de disette de matière pour les feuilles politiques, à leur reprocher ces événements qu'elles inventent, et qui offrent à leurs lecteurs des émotions devenues rares, et à elles l'occasion d'un second article pour démentir le premier. Qui n'a lu, par exemple, il y a huit jours, qu'un soulèvement était venu mettre en question, à Saint-Domingue, l'autorité du gouvernement nouveau, et faire renaître tout l'espoir et toutes les chances des partisans du gouvernement renversé? Deux jours après on nous annonçait que la nouvelle avait été apportée sans doute par un bâtiment retardataire; car, au départ du dernier navire, tout était calme et tranquille dans la république noire. Qui ne s'est senti profondément ému en lisant les détails de ce cataclysme qui avait, au Brésil, enseveli la moitié basse de la ville de Bahia sous la moitié haute éboulée? On vous donnait l'effrayante liste des édifices, des églises, des couvents, des rues entières où toute une population était demeurée plongée dans une sieste éternelle. Déjà on parlait d'organiser des comités et d'ouvrir une souscription uniquement pour faire inhumer les victimes, personne n'ayant survécu; déjà *l'Illustration* allait expédier un dessinateur pour prendre une vue de ce vaste et effroyable cimetière. A deux jours de là, car du moins, dans ce temps de nouvelles, les navires ont le soin de se succéder rapidement, à deux jours de là on nous a annoncé qu'on tenait la ville de Bahia et notre sensibilité quittes pour une demi-douzaine de magasins écroulés et de morts. — Encore une fois, ce n'est point une critique que nous voulons faire ici, mais une preuve que nous voulons donner qu'il y a souvent profit pour un journal et pour ses lecteurs à ce qu'il arrive le dernier. Quand nous ferons les premiers connaître un fait, un événement, c'est que nous serons bien sûrs du navire qui nous l'aura apporté. Lessing disait du livre d'un auteur de son temps: « Il y a dans cet ouvrage des choses neuves et des choses vraies; mais les choses neuves ne sont pas vraies, et les choses vraies ne sont pas neuves. » Ce sera bien assez à nos yeux, et pour notre conscience, d'être forcés quelquefois, par les conditions de notre publicité, de donner lieu à l'application de la seconde partie de ce jugement épigrammatique. — Ceci dit, nous entrons en matière.

M. le duc et madame la duchesse de Nemours poursuivent dans le sud-est de la France la tournée qu'ils ont commencée en Bretagne. Les journaux publient les discours qu'on leur adresse et ceux qu'on comptait leur adresser. Ces derniers ne sont pas, à coup sûr, ceux qui causent le plus d'ennui aux illustres voyageurs. Toute cette éloquence officielle doit faire trouver assez monotone au futur régent l'apprentissage du

pouvoir. — Plus heureuse, la reine d'Angleterre, après le séjour à Eu, dont nous avons rendu compte et pendant lequel elle n'a eu à subir que des *mots* auxquels elle répondait par des bagues, a parcouru la Belgique sans être exposée aux débordements de l'éloquence flamande. Les journaux belges ont rendu un compte brillant de toutes les fêtes dont elle a été l'héroïne. Désintéressés dans la question d'amour-propre local, les journaux anglais en ont, de leur côté, publié des récits moins éclatants. Suivant eux, à Ostende, les préparatifs s'étaient bornés, sur l'invitation du crieur public, à balayer les rues, qui en avaient grand besoin, et à badigeonner quelques édifices : la devanture de l'Hôtel-de-Ville s'était revêtue d'une belle couche d'ocre. A Gand, à Bruges, à Bruxelles, à Anvers, l'aspect monumental de ces villes prêtait plus d'éclat à la réception. Enfin, débarqués le 13 à Ostende, la reine Victoria et le prince Albert se sont rembarqués le 20 à Anvers. — L'empereur Nicolas, qui, dans ce temps de voyages princiers, était venu rendre au roi de Prusse, à Berlin, une visite nouvelle qui n'a pas donné lieu à moins de conjectures et de commentaires que la précédente, est reparti le 20 pour Saint-Pétersbourg en passant par Varsovie. — Espartéro, de son côté, adoucit sa douleur et charme ses ennuis par la locomotion. Il visite les grands établissements militaires de l'Angleterre, et les réceptions qui lui sont faites, les honneurs qui lui sont rendus, témoignent assez que, pour le cabinet de Saint-James, la question d'Espagne n'est pas une question tranchée, et que le nouveau gouvernement de Madrid ne lui paraît guère plus durable que tous ceux qui se sont succédé dans ce malheureux pays. — Enfin O'Connell, ce roi populaire de l'Irlande, poursuit ses promenades, ses meetings et ses allocutions. — Il n'est pas jusqu'à Rébecca qui ne croie devoir prouver par des excursions nouvelles que l'échec éprouvé précédemment par quelques-unes de ses filles ne lui a rien fait perdre de sa détermination et de son audace.

Cette agitation parmi les princes, et parmi les chefs de parti, se manifeste également en ce moment parmi les nations. Nous avons tout à l'heure prononcé le nom de l'Espagne. C'est toujours par elle qu'il faut commencer quand on a à parler de désordre ou d'anarchie. A Barcelone, à Sarragosse, à Madrid, le gouvernement nouveau et ses adversaires sont en lutte acharnée. Dans les deux premières villes, c'est par les armes et la destruction qu'on procède, sans que d'une part ni de l'autre on paraisse avoir grande foi au principe au nom duquel l'on pille et l'on tue; à Madrid on n'en est encore qu'aux combats de scrutin; mais les résultats n'en sont pas favorables au ministère, et cet échec par les moyens légaux rendra inévitablement moins décisifs les avantages militaires qu'il aura pu remporter sur d'autres points. — Dans la Romagne, l'insurrection paraît n'avoir rien perdu de sa confiance et de son énergie; les diligences sont arrêtées et les escortes de dragons sont faites prisonnières par des partis de rebelles. — A Montevideo, l'armée de la Bande-Orientale, commandée par le général Rivera, a remporté sur les troupes buénos-ayriennes une victoire importante dont les détails n'ont point encore été transmis par la correspondance, mais dont les résultats paraissent devoir être de délivrer nos nombreux nationaux de la situation pénible où les tenaient Rosas et Oribe. — A Athènes, la tribune aux harangues a subitement repris sa puissance, et ce temps d'équinoxe politique y a tout à coup fait sentir son influence. Avant même que les lettres qui pouvaient faire pressentir la possibilité d'une commotion fussent parvenues sur le continent, le télégraphe nous apprenait laconiquement qu'une insurrection avait éclaté dans la capitale grecque dans


(Portrait du roi Othon.)

la nuit du 14 au 15. La cause du roi Othon n'a été compromise que par lui-même et par les puissances dont il a suivi les conseils plutôt que d'écouter les vœux d'une population qui demandait que son roi se fit Grec, bien résolue qu'elle était à ne pas se faire bavaroise. La promesse d'une constitution qu'il a été amené à faire, a, quant à présent, calmé les esprits.

Nos ambassadeurs sont, en ce moment, comme les princes et les peuples, en grand mouvement. L'envoi de M. Olozaga à Paris a dû déterminer l'expédition d'un ambassadeur à Madrid. L'auteur d'*Alonzo* n'y retournera pas, et l'ambassade de Turin paraît le consoler médiocrement. M. le marquis de Dalmatie quittera la cour de Piémont pour nous aller représenter auprès de celle de Prusse, M. le baron Billing ira à Copenhague, et M. Alexis de Saint-Priest à Munich. Quant à nos missions extraordinaires, l'arrivée en France du président Boyer paraît devoir faire retarder un peu celle de M. Adolphe Barrot à Saint-Domingue. Pour la mission de Chine, elle est ajournée à six semaines, ce qui donnera le temps à son historiographe déjà nommé de faire sa préface.

Septembre a vu se clore ou se tenir un grand nombre d'assemblées administratives, scientifiques ou industrielles. — Les conseils-généraux ont clos leur session le 4. Consultés par le ministère de l'intérieur et par celui de l'agriculture et du commerce sur un grand nombre de questions relatives aux libérés, à la mendicité, au paupérisme, aux irrigations des prairies, à la police du roulage, à l'organisation des gardes champêtres, au reboisement des forêts et des montagnes, les représentants des cantons ont répondu en hommes compétents et pratiques. Parmi les vœux que quelques-uns ont émis spontanément, nous trouvons celui de l'abolition de l'esclavage dans nos colonies. Nous sommes heureux d'apprendre en même temps par les journaux de Stockholm et par *le Cernéen* de l'île Maurice, que le roi de Suède se prépare à l'émancipation des esclaves dans l'île Saint-Barthélemy, et que le gouvernement anglais commence à comprendre que ses possessions de l'Inde réclament une mesure analogue.—Le Congrès scientifique a tenu sa onzième session à Angers. Les orateurs de table d'hôte et les savants forains ont perdu cette institution, qui, sérieusement dirigée dans l'intérêt de la science et non dans celui de l'amour-propre d'hommes qui ne vivent que de réclames, aurait pu entretenir partout le goût des hautes études et des recherches scientifiques. Le Congrès, après douze jours de pitoyables divagations, a clos, le 12 septembre, sa onzième session, et fait choix pour la douzième, fixée au 25 août de l'an prochain, de la ville de Montpellier. Le Congrès a eu raison, car il est bien malade. — Une institution autrement sérieuse, la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale, a tenu à Paris son assemblée générale le 6, sous la présidence de M. le baron Thénard. Tout le monde sait les services qu'elle a rendus et qu'elle rend chaque jour. L'exposition quinquennale des produits de l'industrie, dont nous n'entendons pas nier les bons effets, ressemble cependant trop à un immense bazar où un public curieux ou oisif se presse sans guide et examine sans critique. Le jury, composé d'hommes officiels, dont la réserve est par conséquent fort méticuleuse, ne se prononce guère sur le mérite d'une invention que quand elle a été sanctionnée par une longue expérience dans la pratique habituelle des ateliers, c'est-à-dire qu'il rédige le jugement lorsqu'il est déjà prononcé depuis longtemps. La Société d'Encouragement, qui compte à sa tête et dans son sein les hommes les plus éclairés, procède avec plus d'indépendance et montre plus d'esprit d'initiative. Elle n'a jamais vu ses jugements cassés par l'expérience, et l'on doit aux prix qu'elle a fondés pour tel ou tel perfectionnement provoqué par elle plus d'un progrès utile aux arts, plus d'une amélioration profitable à la classe ouvrière. Nous avons remarqué, parmi les prix qu'elle a décernés, une médaille d'or accordée au peintre Ziegler, pour l'établissement, auprès de Beauvais, d'une fabrique de vases en grès de formes très-variées, d'un goût pur, souvent décorés d'ornements très-délicats; et une médaille de platine à M. Mourey, qui, perfectionnant le procédé électro-chimique de MM. Ruolz et Elkinghton, est arrivé à donner aux pièces dorées et argentées plus de brillant et de solidité. — A Bordeaux s'est réunie, les 14, 15 et 16, l'Union vinicole, qui a plutôt pris des résolutions politiques qu'indiqué un moyen efficace et adoptable par le gouvernement pour mettre fin, ou tout au moins apporter un adoucissement notable aux souffrances trop réelles d'une industrie si précieuse pour la France agricole. — Enfin, pour le bouquet, ce qui constitue, contre notre intention, un odieux calembour, le Cercle général d'Horticulture vient, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, d'exposer ses fleurs à l'orangerie des Tuileries, et de décerner ses prix.

L'Académie des Beaux-Arts de l'Institut a également distribué une partie des siens, et s'est prononcée pour la plupart des nominations d'élèves pensionnaires à l'école de Rome, qu'elle est appelée à faire chaque année. Elle avait, pour le concours de gravure sur pierre fine, accordé le premier grand-prix au seul élève qui se fût présenté, sans doute parce qu'elle pense avec Plutarque que la plus difficile des victoires est celle qu'on remporte sur soi-même. — Elle a eu de beaucoup plus longs débats pour arrêter un jugement à l'occasion du concours de sculpture, auquel dix lutteurs avaient pris part. Enfin elle a décerné le premier grand-prix à M. Maréchal, élève de MM. Ramey et Dumont; le deuxième grand-prix à M. Lequesne, élève de M. Pradier; et le deuxième second grand-prix à M. Hubert-Lavigne, élève de MM. Ramey et Dumont. Le sujet du bas-relief était *Épaminondas mourant.* L'œuvre de M. Maréchal était sage, celle de M. Lequesne annonçait plus de verve et de feu, mais, en général, ce concours a été regardé comme faible. — Est venu ensuite celui d'architecture, qui a valu le premier grand prix à M. Tétaz, élève de MM. Huyot et Lebas; le premier second grand-prix à M. Dupont, élève de MM. Debret et Huvé; et le deuxième second grand-prix à M. André, élève de MM. Huyot et Lebas. — L'exposition du concours de peinture a commencé le mercredi 27; l'Académie ne prononcera que le 30. Le sujet est *Œdipe s'exilant d'Athènes, soutenu par sa fille Antigone.* Les concurrents sont au nombre de dix. — L'exposition des prix décernés et des travaux des pensionnaires de l'Académie de France à Rome commencera lundi 2 octobre.

Les feuilles quotidiennes, pour qui en ce moment il n'y a de nouveau, selon l'expression de Chaucer, que ce qui a vieilli, sont arrivées à découvrir, ces jours-ci, l'existence de la médaille frappée à l'occasion de la loi des chemins de fer, par les ordres de M. Teste. Il y a tantôt cinq mois que *l'Illustration* en a donné la gravure (1), qu'elle a accompagnée de détails qui viennent, pour la plupart, d'être reproduits. Nous pouvons ajouter ici que M. Teste, qui paraît se partager en ce moment entre la pose de premières pierres et la frappe de médailles, vient d'en faire graver une fort belle à l'occasion des constructions moins irréprochables de l'Ecole Normale.

De nombreux ouvriers viennent d'être mis à l'œuvre pour la construction de la fontaine qui doit s'élever au milieu de la place Saint-Sulpice. C'est M. Visconti, à qui nous devons déjà la jolie fontaine Gaillon, la belle fontaine de la place Richelieu, et à qui nous allons être redevables du monument-fontaine consacré à Molière, qui est également chargé de l'exécution de celle-ci. On dit le projet digne de cet artiste, qui a su y vaincre heureusement une immense difficulté, le peu d'élévation de l'eau. Ce monument, qui, pour être en rapport avec l'église devant laquelle il sera posé et la place spacieuse qu'il ornera, devra être d'une assez grande étendue, comprendra les statues de Bossuet, de Fénelon, de Massillon et de Bourdaloue, que pourront contempler de leurs fenêtres les élèves du séminaire Saint-Sulpice. M. Visconti est partagé en ce moment entre la mise en train de ce grand travail et les immenses et intelligentes restaurations qu'il a entreprises à l'ancienne et magnifique habitation du surintendant Fouquet. Le château de Vaux est aujourd'hui possédé par M. le duc de Praslin, gendre de M. le maréchal Sébastiani, qui le fait complétement remettre en état, comme M. le duc de Luynes, grâce au savoir et au bon goût de M. Duban, a pu le faire de son côté pour le château de Dampierre.

Les grands criminels paraissent être en vacances comme les magistrats, et les voûtes du palais ne retentissent que des débats de délits mesquins et de plaidoiries plus pitoyables encore. Comme fait judiciaire, nous n'avons donc à enregistrer que l'ordre que M. le préfet de police vient de signifier à Vidocq de quitter Paris, attendu qu'il a été condamné, le 9 nivôse an V, par le tribunal criminel de Douai, à huit ans de fers, pour faux en écriture, et qu'il ne justifie pas de lettres de réhabilitation qui lui auraient été accordées, a-t-il dit, depuis la grâce qu'il a obtenue en 1818. On dit que Vidocq, en recevant cet ordre, s'est écrié : « Quitter Paris ! le pays des beaux-arts et des belles manières ! oh! non, jamais ! » et qu'il a annoncé l'intention de ne point obéir, et d'attendre une citation en justice pour faire juger la légalité de la mesure administrative et pénale prise contre lui.

Si la justice se repose, la mort au contraire semble plus active que jamais. — L'Académie des Sciences a perdu un de ses membres de la section de mécanique, M. Coriolis, directeur des études à l'Ecole Polytechnique, enlevé à ses estimables travaux dans sa cinquante-unième année. — La gravure s'est vu enlever M. Tiolier, ancien graveur-général des monnaies, dont le nom figure sur bon nombre de nos pièces d'or et d'argent, et au burin duquel sont dus des coins fort remarquables. La sculpture a vu mourir, ou plutôt s'éteindre à quatre-vingt-quatre ans, un ancien pensionnaire du roi à Rome, M. Gérard, qui avait été appelé à prendre part à la décoration de nos principaux monuments. Les travaux exécutés par lui à la Colonne, aux Tuileries, au Louvre, au Palais-Royal, à la Chapelle expiatoire et à l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile lui avaient assigné un rang honorable parmi nos statuaires. — La marine a rendu les devoirs funèbres à M. le contre-amiral Fauré, commandant nos forces navales en Algérie. — La veuve de Couthon a également terminé une carrière qui s'était prolongée d'un demi-siècle au delà de celle de l'homme que ses actes et ses discours avaient fait appeler *la Panthère du triumvirat.* — Il faut au comte de Toréno, à sa vie politique et administrative, une appréciation plus développée que ne le comporte la course au clocher que nous faisons ici dans le champ de la mort. *L'Illustration* lui consacre sa dernière page. Bornons-nous, en cet endroit, à enregistrer son décès. — Enfin, il nous est mort un dieu. Coëssin vient de terminer sa carrière romanesque et accidentée dans sa soixante-cinquième année. D'abord élève du conventionnel Romme, il se fit remarquer par la chaleur de son civisme. Il avait pris le nom de *Mutius Scœvola*, et fit la route de Lyon à Paris à pied pour faire hommage à la patrie du résultat de cette rigoureuse économie. Plus tard, il accompagna Clouet, envoyé à Cayenne pour y fonder une république-modèle, de concert avec Billaud-Varennes, puis revint en France pour chercher des colons, et y reçut la nouvelle de la mort de Clouet, ce qui le fit demeurer. La mécanique vint bientôt occuper exclusivement pour un temps cette imagination mobile et ardente. Il chercha à construire des vaisseaux sous-marins et à appliquer la vapeur à la navigation. Ces essais furent sans résultats. Bientôt après, toutes ses idées se tournèrent vers la mysticité; il prétendait être revenu à la religion par les sciences; mais comme la modération était loin d'être le caractère distinctif de cette singulière organisation, il ne se borna pas à être chrétien, il devint ultramontain fougueux. Il institua d'abord à Chaillot, puis ensuite rue de l'Arcade, un établissement mystérieux, qu'on appela la *Maison Grise*, et sur le régime intérieur duquel tant de récits faux ou vrais, mais étranges, furent faits, que le préfet de police d'alors, M. Pasquier, crut devoir y faire opérer une descente. Illogique autant qu'ardent, il s'occupait avec une égale passion de recherches analogues à celles de Gall et de Spurzheim, avec qui il était en rapport, et de thèses spiritualistes : le point de conciliation était difficile à trouver. C'est alors qu'il fit paraître (1809) un ouvrage empreint de tous les signes de ce conflit d'idées contradictoires, et que dans son embarras de lui donner un nom, il intitula *les Neuf Livres*, parce que l'ouvrage est en effet divisé en neuf parties.

La Restauration semblait devoir ouvrir une nouvelle car-

(1) Voir le numéro du 6 mai, t. I., pag. 150.

rière à l'esprit de prosélytisme de Coëssin, et madame de Genlis, dans ses *Mémoires*, annonce qu'elle s'attendait à lui voir jouer quelque grand rôle. « Nous imaginâmes, dit-elle, « le chevalier d'Harmensen et moi, qu'il avait l'intention et « l'espérance de se faire élire pape à la mort de Pie VII. Il « est curieux de voir ce que deviendra cet homme extraor- « dinaire. » Cet homme, après avoir fait de fréquentes excursions et d'assez longs séjours à Rome; après y avoir fondé une sorte de congrégation qui était comme une émanation de la *Maison Grise* de Paris, dispersée par l'entrée des étrangers en 1814; après deux publications nouvelles aussi incohérentes que la première, mais dans lesquelles abondent des vues très-hautes et des aperçus très-fins, s'était retiré de l'apostolat, pour se livrer infructueusement à la mécanique et à l'industrie, et vient de mourir, depuis longtemps oublié.

Les Pèlerinages à la Sainte-Baume,

EN SEPTEMBRE.



(Pèlerinage à la Sainte-Baume.)

La tradition raconte qu'après la mort du Christ, Lazare, Marie, Madeleine et Marthe, montèrent sur une frêle barque pour fuir les lieux témoins de l'agonie du Rédempteur. Longtemps battue des flots, la nacelle miraculeuse se trouva enfin en présence d'une rive amie. Le Rhône, à son embouchure, décrit les méandres les plus capricieux; comme le Nil, il a voulu avoir son Delta; et agrandissant de ses alluvions un promontoire qui s'avançait au milieu des flots, il a créé la Camargue. Au temps dont nous parlons, cette langue de terre n'avait point reçu le nom qu'elle prit plus tard d'un campement de Marius (*Caii Marii Ager*); les géographes ne nous disent point comment on la désignait. C'est à l'extrémité de cette pointe qu'aborda la sainte caravane. Le village ou plutôt les huttes de pêcheurs qui s'élevaient à cet endroit s'appelent aujourd'hui les *Saintes-Maries*.

C'est là que les voyageurs se séparèrent. Marie quitta la terre pour les cieux; Lazare prit la route de Marseille, où il fit cesser une peste effroyable qui ravageait la ville; Marthe se dirigea vers Tarascon, qu'elle délivra de ce monstre appelé la *tarasque*, qui, chaque année, sortait des flots du Rhône pour décimer les plus belles filles du pays; Madeleine, trouvant les marais et les solitudes de la Camargue trop doux encore pour sa pénitence, parcourut les montagnes voisines, cherchant un site assez aride, une caverne assez profonde pour y ensevelir le secret de ses erreurs passées et de son expiation présente.



(Grotte de la Sainte-Baume.)

Une chaîne de montagnes couvertes de forêts sépare le département des Bouches-du-Rhône de celui du Var. Sur un des sommets les plus élevés, près d'un torrent, au milieu d'un bois de sapins, la sainte trouva une grotte obscure, profonde, retraite abandonnée des bêtes féroces; elle la choisit pour y finir ses jours dans les larmes et le désespoir. Aujourd'hui, cette caverne, sanctifiée par le repentir, est devenue, sous le nom de *Sainte-Baume*, un lieu de pèlerinage fréquenté par toute la Provence.

Voici l'époque où a lieu la grande fête de la Sainte-Baume. D'Arles, d'Aix, de Marseille, de Toulon et de tous les points intermédiaires partent des bandes nombreuses qui se dirigent vers le tombeau de Madeleine. La plus considérable de ces caravanes part du lieu même où la sainte aborda, c'est-à-dire de la Camargue.

Ce pays fertile et malsain peut donner une idée des Marais-Pontins : ce sont les mêmes pâtres fiévreux, les mêmes occupations sauvages, la même foi. La vie se passe à lutter contre des taureaux, à dompter des cavales et à prier la madone. La Camargue a pour madone sainte Madeleine.

L'homme ne construit qu'une demeure provisoire au milieu de cette dangereuse contrée; il ne fait qu'y camper. Lorsque le temps des moissons arrive, d'innombrables moissonneurs se répandent dans la campagne; les épis tombent, les gerbes s'entassent; tout le monde lutte d'activité : on veut avoir fini avant que le mauvais air, la *malaria*, ait lancé ses courants fiévreux dans l'atmosphère. Quand les moissonneurs sont partis, les glaneuses restent; elles dressent leurs tentes au milieu des sillons vides, où elles cherchent l'épi oublié. Souvent la maladie les emporte au milieu de cet ingrat labeur; alors leurs compagnes, les autres prolétaires des champs, jettent sur leur tombe des fleurs qui semblent comme elles minées par la fièvre. Chaque été, la mort fait sa moisson parmi ces pauvres glaneuses. Ne faut-il pas que la Provence paie aussi son tribut au Minotaure de la pauvreté.

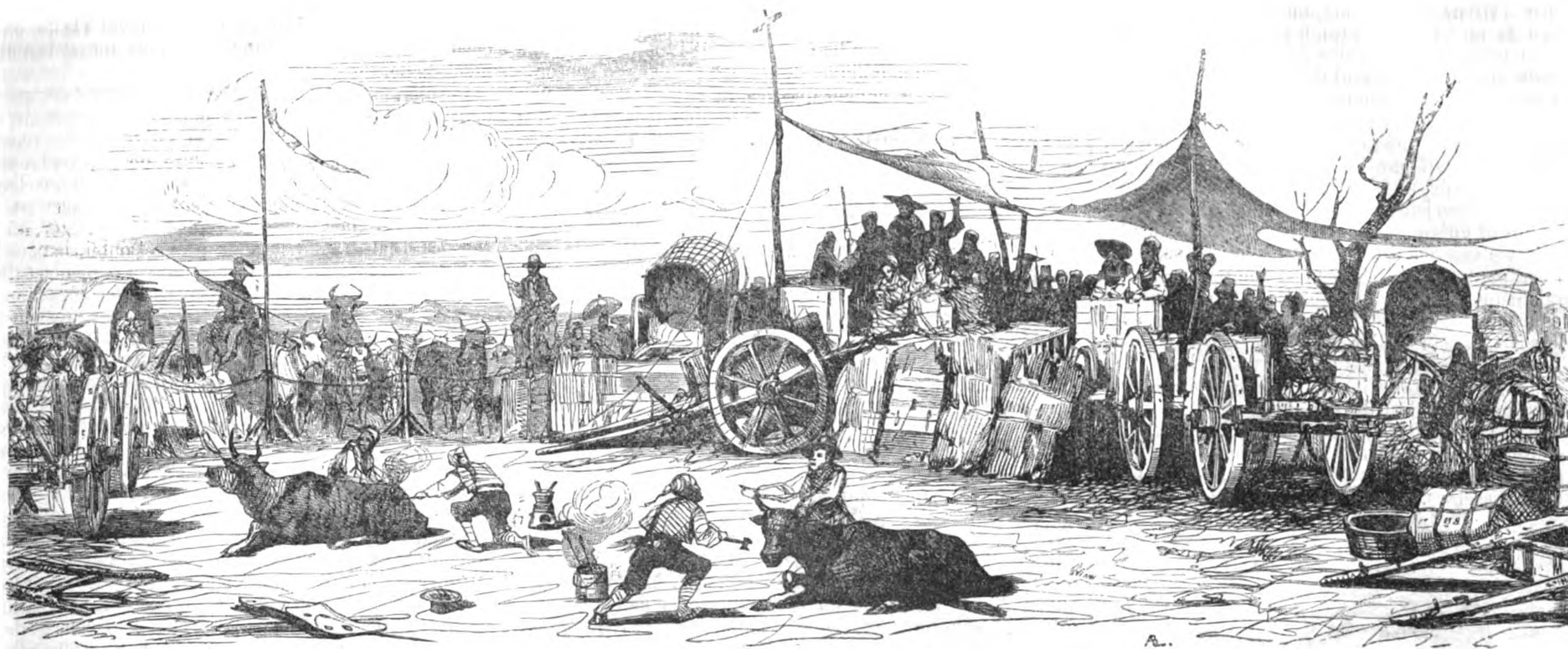
Après la coupe des blés ont lieu les grandes *ferrades*. Les marécages profonds, ces interminables plaines couvertes d'herbes, qui sont comme les Pampas de la France, servent d'asile à des troupeaux de bœufs et de chevaux sauvages. Il faut cependant leur donner la marque du propriétaire, ou s'en emparer pour les vendre. Alors les *Gauchos* du pays se réunissent, armés d'un lacet et d'une longue lance; montés sur des chevaux vigoureux, ils se mettent à la poursuite des animaux rebelles; ils lancent leur lacet dans les cornes du taureau et dans les jambes du cheval, ils le traînent ainsi jusque dans une enceinte où un homme, armé d'un fer rouge, grave sur leur peau l'empreinte de la servitude. Ces expéditions, qui ont leur danger et leur gloire, sont très-recherchées par la jeunesse du pays. Les plus importantes ont lieu en septembre, à l'époque du départ de la grande caravane pour la Sainte-Baume; après quoi, on laisse la fièvre et l'inondation régner paisiblement sur la Camargue.

Il y a quelques années, un couvent de trappistes, situé au pied même de la montagne, donnait asile à un grand nombre de pèlerins; maintenant ils sont tous obligés de camper dans la plaine. Les gens de divers pays n'ont garde de se mêler : voici le camp des Marseillais; plus loin celui des Arlésiens; à quelques pas celui des Aixois. Chaque nation fait bonne sentinelle; chacun veille à ce que la nuit se passe sans surprise. A l'aube, on se forme en procession; on gravit, bannières déployées, la rampe escarpée qui conduit à la grotte; les échos de la vieille forêt redisent de saints cantiques, et le soleil se glisse à travers les arbres pour étinceler au sommet de la croix; on arrive devant la caverne. Comme elle est trop petite pour contenir les fidèles, un prêtre dit la messe sur un autel dressé au centre d'une vaste pelouse; le bruit du torrent voisin, le murmure des brises, le froissement des feuilles, accompagnent l'office divin. Après la messe on se presse, on se mêle, on se heurte pour pénétrer dans la grotte et faire ses dévotions au pied de la statue de la pénitente. Le marin, le pâtre, le bourgeois, les mères, les malades, les veuves, les orphelins, tapissent d'ex-voto l'intérieur de la chapelle. Les plus dévots gravissent de station en station jusqu'au sommet de la montagne nommée le *Saint-Pilon*. Il y a là un oratoire à la sainte Vierge qui a la réputation de faire parvenir plus directement les prières au ciel.

Après la messe, le pèlerinage tourne à la fête. On danse, on chante, on boit à côté d'un homme à la longue barbe,

Portant bourdon, gourde et coquilles,

vendant des chapelets bénits par le pape et des recueils de prières; un ténor nomade entonne les chansonnettes de Levassor; saint Joseph est séparé par quatre planches de l'alcide du Nord; jamais le sacré et le profane ne furent plus



(Ferrade des bœufs dans la Camargue.)

irrévérencieusement ni plus audacieusement mélangés.

N'allez pas croire cependant que le moment serait bien choisi pour vous moquer des croyances de ce peuple ; si vous lui disiez que la Madeleine aux pieds de laquelle il vient de se prosterner n'est autre chose qu'une statue de mademoiselle Clairon, il serait capable de vous mettre en pièces. Le fait est vrai cependant. A la mort de cette célèbre tragédienne, un de ses anciens adorateurs fit faire cette statue, qui devait figurer couchée sur un riche mausolée. Comment mademoiselle Clairon a-t-elle gravi les quelques mille mètres qui la séparaient de la grotte de Madeleine, ce serait une histoire trop longue à raconter.

Au lieu d'une sainte, la Provence, de fait sinon d'intention, adore une Muse. Mademoiselle Clairon ne s'attendait pas à un si grand succè après sa mort.

Le Père Mathew, apôtre de la tempérance.

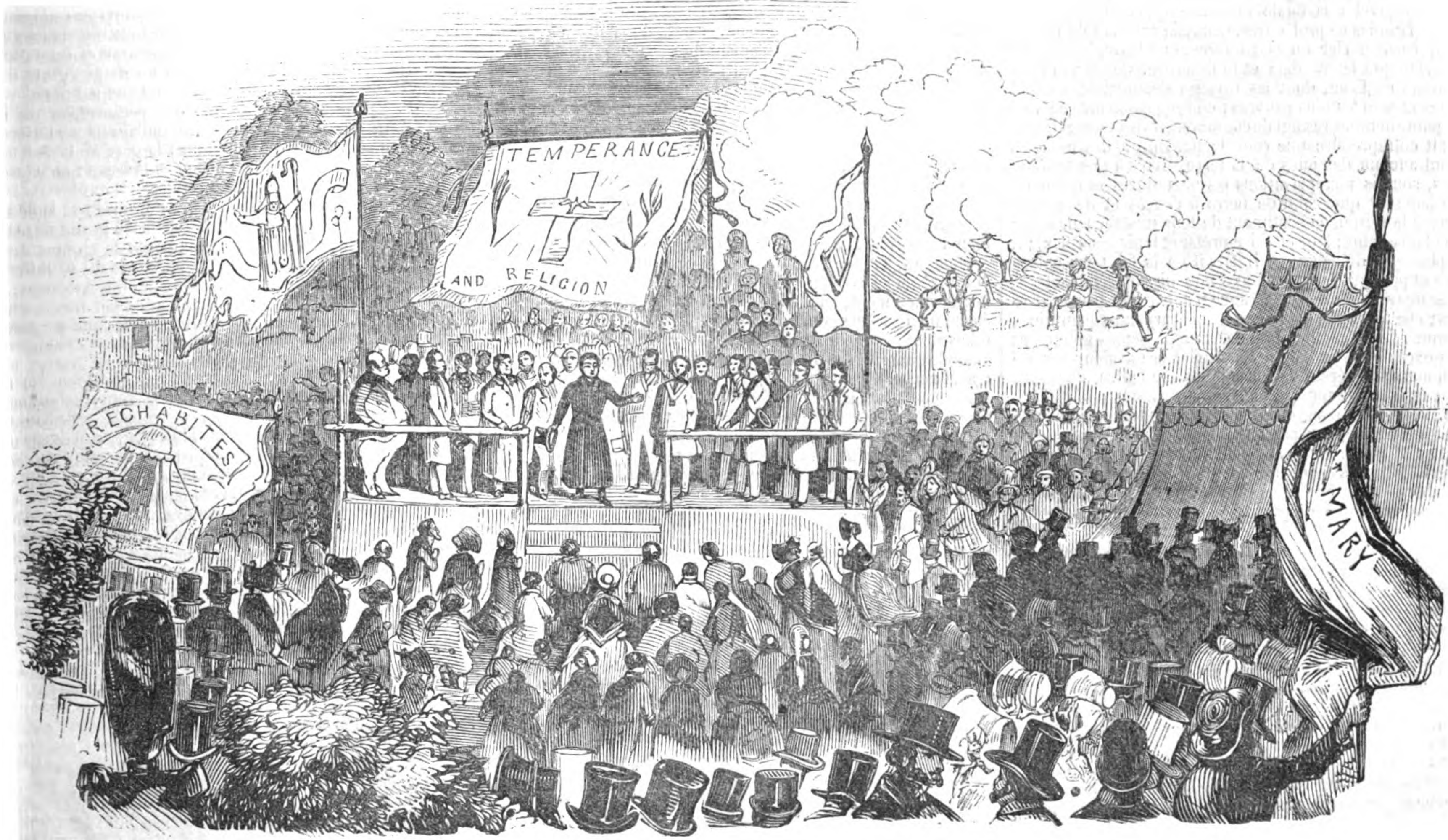
Dans un des plus nombreux meetings du *repeal*, le grand agitateur, O'Connell, prophétisant le rétablissement du parlement irlandais, s'écriait :

«.... L'esprit du peuple s'est amélioré, tout nous l'indique. Le père Mathew est avec nous, ce glorieux apôtre de la tempérance, ce modèle des vertus ; et jamais nous ne compterons parmi les *repealers* un homme qui aurait violé le serment prêté entre les mains du vénérable apôtre. Napoléon avait ses gardes-du-corps, sa garde impériale ; nous avons plus que la garde impériale : une garde composée d'hommes sobres et de bons chrétiens. Cinq millions d'hommes ont juré d'être tempérants, et c'est là un symptôme évident que la liberté de l'Irlande renaîtra.

«... Pourrais-je, si je ne comptais pas sur la sagesse du peuple converti à la bienfaisante doctrine du père Mathew, réunir et concentrer de pareilles masses? Les membres de la société de Tempérance sont les plus fermes soutiens de l'ordre et de la liberté en Irlande. Des hommes aussi raisonnables, aussi modérés, ne sont pas faits pour languir dans l'esclavage. Je sais, quant à moi, qu'un jour de bataille, j'aimerais mieux marcher en avant avec les fermes et vigoureux membres de la société de Tempérance que de n'avoir à m'appuyer que sur des hommes momentanément excités par l'usage des liqueurs fortes... »

Le plus bel éloge qu'on puisse faire du père Mathew et de l'œuvre à laquelle il s'est consacré, est tout entier dans ces paroles du libérateur de l'Irlande. Les résultats qu'a obtenus cet ardent apôtre de l'amélioration des classes pauvres tiennent en effet du prodige. Cinq millions d'hommes ayant prêté le serment solennel de s'abstenir de liqueurs enivrantes, cinq millions d'hommes ne s'abrutissant plus dans l'ivresse, employant à des travaux utiles le temps qu'ils auraient perdu au cabaret, à des besoins sérieux et réels l'argent qu'ils y auraient dépensé! Tant de familles, jusque-là dégradées, rendues à des habitudes saines et morales, à une vie pratique meilleure, n'est-ce pas là, en effet, une œuvre extraordinaire, un immense bienfait?

Le père Mathew est né à Cork, en Irlande. Un journal anglais faisait dernièrement remonter son origine aux temps les plus reculés de la monarchie anglaise, puisqu'au dire du *Standard*, les annales welches donnent pour chef, à la famille Mathew, Gwaithvoed, roi de Cardigan. Un des plus glorieux ancêtres du père Mathew, sir David, qui fut le porte-étendard d'Edouard IV, descendait en ligne directe du roi de Cardigan. Ses restes et ceux de ses deux fils, William et Christophe Mathew, reposent dans la cathédrale de Llandaff (pays de Galles). Le dernier membre de la famille qui, avant le père Mathew, ait illustré ce nom, est le célèbre



(Une prédication du père Mathew.)

amiral Thomas Mathew, fils de Christophe. Par une circonstance assez bizarre, la fortune originelle de cette famille était réunie, en 1833, dans les mains de lady Elisa Mathew, atteinte de folie, qui, au détriment de sa famille, donna tout ce qu'elle possédait à un gentilhomme français, le vicomte de Chabot.

Enfant encore, Mathew, que sa famille destinait aux ordres, témoigna un goût très-vif pour l'étude; mais quelque chose d'aventureux, de hasardé, se faisait remarquer en lui et semblait dominer toutes ses belles qualités. Cette mobilité d'humeur, qui ne devait guère être compatible avec les paisibles habitudes de la vie sacerdotale, alarmait quelquefois ses précepteurs et ses parents. Les pauvres, si nombreux dans sa patrie, attiraient toute son attention et étaient l'objet de ses plus secrètes sympathies; il demandait à Dieu la force et la puissance de soulager leur misère, de faire cesser leur ignorance. De toutes les dégradations qui pèsent sur les classes ouvrières, nulle ne lui paraissait plus honteuse, plus humiliante que l'ivrognerie, ce fléau qui non-seulement flétrit l'intelligence, use le corps, ruine les familles et livre aux horreurs de la misère les femmes et les enfants du peuple, mais aussi atteint les générations futures en viciant la constitution des générations présentes.



(Le père Mathew, apôtre de la tempérance.)

L'ivrognerie était alors le fait habituel du peuple dans les Trois-Royaumes, mais l'Irlande surtout semblait être la terre de prédilection de ce vice détestable. Un Irlandais aurait cru outrager saint Patrice si, le jour de la fête du patron de l'Irlande, il ne s'était pas enivré. Le jeune Mathew était à même de constater les déplorables effets de cette funeste habitude, d'apprécier la fatale influence qu'elle exerçait sur toutes les familles de prolétaires, et aussi sur le fait de la production, car l'ouvrier en état d'ivresse ne travaille pas, ne produit rien que le scandale et le désordre. Ce fut à la destruction de ce fléau, dont les ravages s'étendaient surtout parmi les classes les plus pauvres; ce fut à combattre ce vice que le jeune homme résolut de consacrer sa vie et son activité.

C'était entreprendre une rude tâche. Dire à des hommes qui n'ont aucune des joies de la terre, livrés à des travaux pénibles, soumis aux privations les plus dures et qui n'ont d'autre bonheur que celui de boire à l'excès et de perdre ainsi, avec la raison, le sentiment de leur misère, leur dire : Vous ne boirez plus; leur en faire prêter et tenir le serment; il fallait plus que du courage, il fallait de la foi pour entreprendre et poursuivre avec succès une mission semblable.

L'idée des sociétés de tempérance n'appartient pas au père Mathew; elle est vieille comme toutes les ardentes aspirations de l'homme vers l'amélioration de sa race. Depuis longtemps déjà les excès de l'ivrognerie en Angleterre avaient inspiré à des hommes généreux le désir de les combattre, de les réprimer; mais on ne put guère leur tenir compte que de l'intention. Pour obtenir ce résultat vraiment utile, il fallait une activité infatigable, un amour ardent, une foi profonde; il fallait un *glorieux apôtre*, suivant l'expression d'O'Connell; et le père Mathew s'est chargé de ce difficile apostolat.

Et d'abord, pour être libre de ses actions, il s'est fait affranchir par le souverain pontife de toute dépendance ecclésiastique. Aucun dignitaire du clergé catholique d'Irlande ne peut contrôler sa conduite. Il va partout où le pousse son inspiration, sous le titre de commissaire apostolique qu'une lettre spéciale du pape lui a déféré, lettre qui approuve et reconnaît l'utilité et la sainteté de sa mission. Il a parcouru les Trois-Royaumes dans tous les sens, il a visité tous les grands centres de population, tous les grands foyers d'industrie; et par la seule éloquence de sa parole, cet homme simple, sans ressources, a déjà plus fait en quelques années, pour l'amélioration des classes pauvres, que beaucoup de gouvernements ne font en un siècle. Au dire des voyageurs, et plusieurs de nos amis ont pu le constater, l'Irlande a changé d'aspect; la tempérance y porte des fruits éclatants, et si O'Connell fait mouvoir à son gré cette population irritée, si sa parole exerce sur elle une action toute-puissante, si des millions d'hommes obéissent comme un seul homme à sa volonté généreuse, c'est en partie au progrès de la tempérance, c'est aux efforts du père Mathew qu'il le doit. L'ivrognerie est aujourd'hui, en Irlande, un fait exceptionnel, et un chiffre peut suffire à faire apprécier l'importance de ce progrès. Le produit des impôts sur les boissons pour 1842 a présenté une diminution de cinq millions de gallons (1) dans la consommation du *whiskey*, liqueur distillée. Le lord chancelier, constatant en plein Parlement cette diminution dans les revenus de l'Etat, s'en est réjoui comme du signe certain d'une amélioration morale.

Les plus ardents adversaires des sociétés de tempérance sont les propriétaires de distilleries, qui, depuis quelques années, sont menacés de ruine par la sobriété populaire. Ils ont ri d'abord des efforts du père Mathew et des serments qu'il recueillait. Serments d'ivrogne! disaient-ils; mais les ivrognes irlandais ont donné un démenti au vieux proverbe; ils ont tenu leur serment. Les distillateurs ont tenté de porter le trouble dans les meetings: des hommes en état d'ivresse sont venus, en bien des endroits, et à Deptford surtout, protester contre les conseils et les sages exhortations de l'apôtre; on l'a accusé de concussion des deniers de la société, on a raillé ses partisans et attenté à leur vertu en leur offrant à boire; des rixes ont éclaté, et partout les *teatotallers* (buveurs de thé) sont restés maîtres du champ de bataille. Cette opposition des personnes qui trouvent leur bénéfice à exploiter ce vice honteux a pris dernièrement à Hambourg un caractère sérieux. Une association de *wein-trinkers* (buveurs de vin) s'est formée dans cette ville, et a provoqué des désordres que l'autorité a dû réprimer par la force. Mais les classes ouvrières, qu'on essaie en vain d'entraîner dans une voie funeste, résisteront sans doute à cet appel fait à leurs plus grossières passions; elles apprendront à distinguer leurs vrais amis, ceux qui les engagent à l'ordre, à la modération, au respect de leur propre dignité, de ceux qui flattent et exploitent leurs plus vicieuses habitudes, et vivent de leur abrutissement. Chose étrange! c'est au nom de la liberté que les adversaires des sociétés de tempérance s'adressent aux hommes du peuple. « Pourquoi veut-on vous empêcher de boire? leur dit-on, n'êtes-vous pas libres, n'avez-vous pas le droit de dépenser suivant vos goûts l'argent que vous gagnez si péniblement? » Mais dès qu'il s'agit des sociétés de tempérance, il n'est plus question de liberté, et c'est par la violence et l'injure que les apôtres de l'ivrognerie voudraient procéder entre elles. En Irlande, cette opposition a été bruyante, tumultueuse; mais grâce à la sagesse du père Mathew et de ses disciples, elle n'a jamais eu un caractère alarmant.

Le père Mathew donne aux meetings et à la cérémonie du serment toute la solennité possible. Partout sa réputation de sainteté le précède, et il est attendu en tous lieux avec une impatience très-grande. A Glascow, par exemple, comme dans presque toutes les villes d'Ecosse, le peuple entier sortit de la ville, et se porta au-devant de lui; il fût allé avec moins d'empressement au-devant d'un prince.

C'est ordinairement en plein champ ou sur le versant de quelque montagne que le père Mathew assemble les populations qui se pressent autour de lui et écoutent avidement sa parole, simple et imagée comme la parole du peuple. Le texte habituel de ses discours est le tableau animé des effets de l'intempérance, et sa parole sait trouver le chemin de tous les cœurs. Catholiques, protestants, quakers, juifs, anglicans, s'unissent dans une commune résolution, et comprennent qu'un sentiment religieux plus noble, plus élevé, celui de l'amélioration des classes populaires, doit dominer toutes les différences de dogmes et de culte. Le Père Mathew a grand soin du reste d'éviter ces questions irritantes. Chaque récipiendaire vient dévotement s'agenouiller devant l'apôtre, et entre ses mains « promet solennellement de s'abstenir, avec l'assi- « stance divine, de toutes liqueurs enivrantes et fermentées et « de s'efforcer, par son exemple et ses conseils, d'obtenir que « les autres en fassent autant. » Le père Mathew répond quelques mots et appelle sur le néophyte les grâces divines et surtout la force de tenir son serment. Deux lévites qui accompagnent le prêtre inscrivent sur le registre le nom et la demeure de chaque récipiendaire; c'est ce qu'on appelle prendre le *pledge*. Ces réceptions ont atteint un chiffre vraiment prodigieux : O'Connell parlait de cinq millions en Irlande; mais l'Ecosse et l'Angleterre ont fourni aussi leur contingent.

Hommes, femmes, enfants, tous ceux qui se présentent, voire même les ivrognes en état d'ivresse, ainsi que cela eut lieu dernièrement, sont admis à prendre le *pledge*. Des dames élégamment vêtues, qui probablement ont eu quelques peccadilles de ce genre à se reprocher, ne craignent pas de faire amende honorable et de venir prêter publiquement le serment d'abstinence. Quelques ladies, la marquise de Wellesley entre autres, figurent sur les registres du père Mathew, et ont prêté entre ses mains le serment de tempérance, qu'elles n'avaient peut-être jamais enfreint.

Une des plus belles fêtes qui aient marqué l'apostolat du révérend père eut lieu à Kennington. Cent mille personnes, bannières et musique en tête, se rendirent en bon ordre et processionnellement au lieu du rendez-vous. Un distillateur passant par là en cabriolet avec son domestique et s'étant permis quelque raillerie, n'échappa qu'à grand'peine à la fureur de ces pacifiques buveurs de thé. Lord Stanhope conduisit l'apôtre dans une magnifique calèche traînée par six chevaux. Le peuple anglais, qui, comme tous les peuples du monde, aime à entendre discourir, eut lieu d'être satisfait ce jour-là; lord Stanhope et cinq ou six révérends parlèrent, après le père Mathew, en faveur de la tempérance, et treize mille personnes environ, divisées par sections, prêtèrent serment et devinrent membres de la société.

Le père Mathew, en environnant d'une grande solennité religieuse l'acte par lequel l'ouvrier jure de ne plus se livrer au vice de l'ivrognerie, a eu surtout l'intention de lui imposer, de frapper son imagination. Mais ce saint homme a vu trop d'ivrognes dans sa vie pour ne pas savoir quel irrésistible attrait exerce sur ces pécheurs repentants le seul souvenir du *whiskey*, du *gin*, de *l'ale* et du *porter*. Une fois la solennité passée, quand sa voix n'encourage plus ces résolutions chancelantes, il sait que la séduction est pressante et l'oubli du serment facile.

Dernièrement encore, à Alger, trois Irlandais, qui avaient pourtant juré de ne plus boire, oublièrent ce serment, ils l'oublièrent même plus d'une fois, et, poussés par le repentir, ils allèrent avouer leur faute au curé de Saint-Philippe, et le prièrent de les absoudre et de leur faire renouveler le serment. Cette circonstance va peut-être donner lieu à l'établissement d'une société de tempérance à Alger, où elle aurait fort à faire. Pour lutter contre cet oubli, le père Mathew a donc fait graver des médailles qui ont pour objet de perpétuer le souvenir du serment. Il en a de plusieurs dimensions; mais la plus commune, celle que portent presque tous les *teatotallers*, est de la grandeur d'un franc. Il ne la donne pas, il la vend au prix de 25 sous; l'acquisition en est facultative. C'est le produit ou du moins le bénéfice de cette vente qui sert à défrayer le père Mathew de toutes ses dépenses, et le surplus est employé à couvrir les frais de construction d'une église fort belle qu'il fait bâtir à Cork, sa patrie, et qui sera un jour, pour les *teatotallers*, ce que la Mecque et Médine sont pour les fidèles musulmans.

La vie du père Mathew est un pèlerinage continuel : l'œuvre qu'il poursuit est sans terme, comme le sont toutes les améliorations sociales; c'est la toile de Pénélope: ce qu'il a fait hier, il faut l'agrandir aujourd'hui, le refaire demain, puis encore, puis toujours. Ce qu'il a fait à Kennington, à Glascow, à Deptford et dans les plus petits bourgs des Trois-Royaumes, il l'a refait déjà, il le refera encore; là où il a passé, il passera sans cesse, tant que ses forces le lui permettront, afin de lutter constamment contre les mauvais penchants, les vicieuses inclinations qui viennent atteindre le pauvre dans sa misère.

Cependant, il ne faudrait pas s'exagérer l'importance de l'œuvre du Père Mathew, si grande qu'elle soit. Empêcher les travailleurs pauvres de se livrer à l'ivrognerie, c'est beaucoup; mais quand le peuple manque de travail, et par conséquent de pain; quand rien n'est assuré pour lui ni dans sa vie présente ni dans son avenir; quand, après une vie remplie de souffrances, de privations et d'incertitudes, il n'a d'autre perspective que la misère, l'abandon et l'hôpital, est-il suffisant de l'empêcher de boire, et les gouvernements ne verront-ils pas dans les efforts du père Mathew, dans le succès qui les a couronnés, la mesure des efforts qu'ils doivent tenter eux-mêmes? Gardons-nous d'en désespérer; il n'est pas d'obstacle qui puisse s'opposer absolument à l'accomplissement de la loi éternelle du progrès. Mais là, comme en toute chose, il y a le plus ou le moins, il y a l'action et la résistance, il y a l'œuvre de la volonté humaine. Quand un peuple entier veut fermement une chose, quand toutes les volontés se réunissent pour réclamer une institution utile, les gouvernements, qu'ils soient convertis ou absorbés par cette unanimité de vœux, ne peuvent y résister longtemps. Mais pour cela, il faut vouloir, vouloir avec énergie, et surtout avec calme; sans crainte, mais aussi sans menace et sans violence.

Ce que le père Mathew a fait pour détruire l'ivrognerie, ce qu'O'Connell a fait, sur une plus vaste échelle et avec une pensée plus grande, pour rendre à son peuple le sentiment de sa dignité, de sa nationalité, il n'est pas d'homme intelligent qui, dans une certaine limite, ne puisse le faire, dût-il n'empêcher qu'un seul homme de s'enivrer ou de maltraiter sa femme et ses enfants, n'inspirer qu'à un seul ouvrier cette certitude, que les grandes améliorations populaires, telles que l'instruction générale, une meilleure organisation du travail, l'établissement de caisses de retraite pour les travailleurs, des invalides pour l'industrie, ne s'obtiendront que par la réunion et l'effort de toutes les volontés, par des manifestations intelligentes, pacifiques. C'est par le progrès individuel, en un mot, que s'accomplira le progrès général. Si le père Mathew n'eût pas dit à chaque Irlandais : Il ne faut plus boire; si O'Connell n'eût pas dit à ce peuple admirable : Domptez vos colères, votre indignation! soyez maîtres de vous! pas la moindre violence! l'Irlande, au lieu de toucher à la liberté, cuverait son ivresse sous un joug de fer aujourd'hui.

Un poëte aux rudes accents, Aug. Barbier, a dit dans un de ses poëmes, *Il Pianto*, je crois :

> ... J'entends de mon cœur la voix mâle et profonde
> Qui me dit que tout homme est apôtre en ce monde.

Chacun de nous, s'il veut écouter au fond de son âme, y entendra cette voix mystérieuse le pousser vers quelque modeste apostolat. Combien d'hommes aujourd'hui, pleins de généreux desseins, demeurent dans l'inaction, se plaignant de ce qu'il n'y a rien à faire de grand dans le monde, que tout est mesquin, étroit! Il n'y a pas de grande œuvre collective à poursuivre, c'est vrai, rien qui puisse être comparé aux croisades ou aux guerres de l'Empire, rien qui nous passionne et nous entraîne tous vers un but commun; mais en attendant que l'industrie, que les destinées pacifiques de la France aient aussi leur épopée, leur poëme en action, faut-il attendre et demeurer inactifs? Ne vaut-il pas mieux, au contraire, préparer le terrain, préparer les hommes, nous préparer nous-mêmes pour le jour où une œuvre glorieuse appellera et réunira en un même faisceau toutes les volontés, toutes les ardeurs? C'est ce que fait le père Mathew, c'est ce que font beaucoup d'autres, hommes et femmes inconnus, allant partout où une infirmité populaire les appelle, dans les cabarets, dans les prisons, dans les hôpitaux; c'est ce que chacun de nous doit faire, suivant les forces de son cœur, de son intelligence, de sa fortune. Et qu'on ne dise pas que le mal est immense et que les efforts individuels n'y peuvent rien. Dans le grand travail que font les sociétés pour se régénérer, rien ne se perd, tout concourt au but: les résultats ne sont pas apparents, visibles; mais vienne l'heure marquée par la Providence, vienne l'homme de génie qui coor-

(1) Le gallon vaut quatre pintes.

donne tous les efforts, toutes les volontés, tous les sentiments! et le travail des siècles, l'œuvre lente et isolée des générations se résume tout à coup dans quelque grand fait social, dans quelque grande époque, qu'un nom propre, qu'une date résument tout entière.

En France, l'ivrognerie ne présente pas généralement un spectacle hideux; mais il est incontestable que l'intempérance y exerce de funestes ravages. Boire du vin frelaté est, pour tous les hommes du peuple, en général, un plaisir auquel ils sacrifient presque toujours quelque devoir sacré. On n'a qu'à faire le tour des boulevards extérieurs de Paris, le dimanche et le lundi surtout, voir la quantité vraiment effrayante de marchands de vins qui, hors de Paris et dans Paris, vivent et s'enrichissent, pour la plupart, de ce que l'ouvrier prélève sur son nécessaire, sur l'aisance de sa famille afin de satisfaire ce goût dépravé. Il faut s'arrêter, dans les quartiers populeux, devant les boutiques d'épiciers, et voir tout ce qu'hommes et femmes du peuple y consomment de liqueurs spiritueuses, pour imaginer les désordres que doit produire ce vice dégradant.

Mais chez nous, des sociétés de tempérance sous la forme d'adhésion qu'a choisie le père Mathew auraient peu de succès. Il n'y a pas assez de gravité, et il ne reste plus assez de foi religieuse dans nos masses populaires pour tenter, par un pareil moyen, une réforme semblable. Ce qui réussit en Angleterre, et surtout en Irlande, serait sifflé à Paris, et le ridicule écraserait indubitablement apôtre et disciples. En France, l'homme qui possède par sa position, par sa fortune, par son éducation, une plus grande somme de joies, de plaisirs nobles et élevés, serait suspect s'il venait engager l'ouvrier, le travailleur, à se priver de l'usage du vin, où, suivant son expression énergique, il noie son chagrin et sa misère, double fléau qui, une fois le vin bu et cuvé, reparaît plus sombre et plus menaçant. Les ouvriers seuls, ceux qui par leur intelligence, par un effort de leur volonté, se sont placés au-dessus de leurs frères sans cesser de partager leur misère et leurs travaux, pourraient se concevoir une pareille mission avec chance de succès; eux seuls pourraient être les apôtres de la tempérance et en dire les avantages; eux seuls pourraient montrer à l'ouvrier les déplorables conséquences de l'ivrognerie. Mais est-ce aux pieds d'un prêtre, est-ce sur la croix de Jésus que nos prolétaires pourraient prêter le serment de sobriété? Suffirait-il d'une petite médaille à laquelle s'attacherait le souvenir d'une cérémonie religieuse, pour vaincre l'attraction irrésistible qu'exerce la vue du marchand de vins? Nous en doutons.

De tous les sentiments qui ont conservé parmi le peuple une mâle énergie, il en est un qui, habilement dirigé un jour, deviendra, sous la main de quelque homme de génie, un levier tout-puissant; ce sentiment est celui de l'honneur. Napoléon, à qui rien de ce qui est grand ne pouvait échapper, a exploité ce sentiment et s'en est servi pour accomplir la plus grande œuvre militaire qui ait jamais été tentée. Il a passionné le peuple pour le signe, pour l'étoile *de l'honneur*. Ce sentiment est loin d'être éteint, et l'on ne sait peut-être pas assez quelle transformation miraculeuse il peut exercer encore sur les natures les plus dégradées.

La barrière la plus puissante, l'obstacle le plus énergique que l'on pourrait opposer aux progrès de l'intempérance parmi nos classes ouvrières, ce qui les engagerait peut-être plus encore qu'un serment prêté devant la croix, serait donc, à notre sens, une parole D'HONNEUR solennelle dont la violation entraînerait le mépris de tous pour celui qui aurait méconnu la voix de l'honneur. C'est en intéressant l'honneur du prolétaire à sa propre amélioration qu'on donnera aux réformes sociales un caractère noble et élevé. Par la création des caisses d'épargne, on a remédié, sans doute, au mal que le père Mathew a si vigoureusement attaqué en Irlande, on a enlevé au vice de l'ivrognerie une part des ressources qui l'alimentent; mais on ne s'est pas adressé jusqu'ici aux plus nobles instincts de l'homme. Il appartient peut-être aux ouvriers intelligents, aux chefs moraux de la classe ouvrière, de faire appel à son HONNEUR, et d'intéresser ce sentiment si vivace aux progrès que le peuple doit accomplir par ses propres efforts.

Des Accidents sur les Chemins de Fer.

STATISTIQUE.

Les chemins de fer sont aujourd'hui un des besoins de notre civilisation; le goût de la locomotion rapide est entré maintenant dans nos mœurs; et, n'en déplaise à quelques esprits chagrins et jaloux de tout progrès, nous verrons, avant peu d'années, notre pays sillonné de ces merveilleuses voies de communication et un essor définitif donné à l'esprit industriel et commercial de la France. Mais en attendant cet heureux temps, que nous appelons de tous nos vœux, il nous semble utile de détruire certains préjugés que nous avons trouvés enracinés dans les esprits même les plus judicieux sur les inconvénients de cette extrême rapidité et sur les dangers auxquels elle peut donner naissance.

Les derniers accidents arrivés, tant en France qu'en Angleterre, sont venus donner un nouvel aliment à ces terreurs exagérées : l'affreuse catastrophe du 8 mai 1842 et les plaintes déchirantes dont un malheureux père de famille a fait retentir l'enceinte du tribunal de police correctionnelle, ont vivement agi sur des imaginations déjà préoccupées, et un *tolle* général s'est fait entendre contre les chemins de fer; et cependant, nous devons le dire, jamais craintes ne furent plus chimériques; et parmi tous les genres de locomotion connus et mis en pratique jusqu'à ce jour, nul ne présente moins de chances d'accidents que la circulation par les chemins de fer : nous allons prouver tout à l'heure par des chiffres la vérité de cette assertion.

Présentons d'abord quelques considérations préliminaires de nature, nous le pensons, à faire naître dans les esprits une conviction raisonnée, et disparaître des craintes irréfléchies.

Une machine, quand l'homme la crée pour un usage, pour un but déterminé, et qu'elle est arrivée à un degré de perfection convenable, remplit ce but admirablement, et beaucoup mieux que ne le pourrait faire l'homme lui-même. Qu'on se reporte, en effet, à la naissance de la machine à vapeur, à cette époque où la main d'un enfant était nécessaire pour ouvrir et fermer alternativement les robinets d'entrée et de sortie de la vapeur : n'est-il pas vrai que l'enfant pouvait être distrait, oublier son devoir, ouvrir ou fermer trop tard les robinets, et par là, augmenter et même faire naître les chances d'explosion de la chaudière? Eh bien! depuis que le piston lui-même, en s'élevant ou s'abaissant, met en jeu tout le mécanisme, qu'il est chargé d'introduire et d'expulser la vapeur, d'activer ou de modérer le feu, il agit avec la plus admirable régularité, et jamais une explosion n'est arrivée par son fait.

Il en est de même d'une machine locomotive : mettez-la sur la voie, les roues armées de bourrelets, et laissez-la marcher : ne craignez pas qu'elle se dérange; tant qu'elle aura de l'eau et du coke, la vapeur continuera à se former, les pistons à jouer, les roues à tourner, et elle suivra la route qui lui a été tracée; mais comme les circonstances du chemin varient, qu'il y a là une courbe à franchir, ici une station à desservir, cette machine doit être guidée, modérée ou poussée par une main habile, à laquelle, du reste, elle obéit toujours. C'est donc le conducteur de la locomotive qui est la providence des convois.

Mais en est-il de même, nous le demandons, pour les voitures de transport sur les routes ordinaires? Là, point de rails saillants qui retiennent forcément les roues sur la voie; mais, des deux côtés de la route, des fossés, des ravins où le moindre écart peut vous précipiter. Au lieu de la fidèle locomotive qui reste strictement dans la ligne de son devoir, un attelage de chevaux que la course excite, que le fouet aiguillonne, qui doivent se détourner pour livrer passage, et occuper tantôt le milieu, tantôt le bas côté de la route; puis des pentes rapides, des ornières, et au milieu de tout cela, l'instinct de l'animal, ses caprices, sa force, qu'il ne doit pas à l'homme, et que dans bien des cas l'homme ne peut maîtriser. Faut-il s'étonner, après cela, des accidents que fait naître la locomotion ordinaire? Aussi l'on ne s'en étonne pas, c'est chose reçue et passée dans les usages, et l'on se préoccupe très-peu, en montant en diligence, des chances de danger que l'on court. Quant à nous, nous l'avouons, sans prétendre faire le moindre tort à l'homme ou aux animaux, ni diminuer la confiance qu'on place en eux, le mode de locomotion mécanique, et, en général, tout mode de transmission de mouvement mécanique est ce qui nous a toujours paru le plus rassurant, parce que c'est ce qu'il y a de plus régulier.

Les chiffres que nous allons citer feront, nous l'espérons, partager notre conviction à nos lecteurs.

Les accidents de chemins de fer appartiennent tous à deux séries de causes : la première série est celle des accidents dus à une mauvaise administration, tels que collisions de convois, signaux mal transmis, morts aux passages à niveau; la seconde série comprend ce que nous pouvons appeler les causes inévitables : ce sont les bris d'essieux, les éboulements, les obstacles placés méchamment sur la voie, le déplacement des rails et des coussinets qui entraîne les déraillements.

Un relevé exact des accidents arrivés par ces diverses causes a été fait en Angleterre, qui, en 1840, comptait déjà *cinquante* chemins de fer en exploitation, et en avait plus de *soixante* en 1842. Ce relevé comprend environ trente mois, du 1er août 1840 au 1er janvier 1843, et il nous paraît d'autant plus concluant que la circulation a atteint un chiffre extraordinaire, et que la vitesse y est moyennement plus grande qu'en France et en Belgique.

Ces accidents sont divisés en trois catégories, savoir :

1re catégorie : sortie des rails, collisions de convois, faits provenant du chemin, tels qu'éboulement, bris d'essieu (rangés parmi les causes inévitables);

2e catégorie : accidents provenant du fait des personnes victimes, soit en montant, soit en descendant d'un convoi en marche, en traversant la voie au moment du passage d'un convoi;

3e catégorie : accidents dont les victimes sont les agents des compagnies de chemins de fer.

La première catégorie est, on le voit, la seule dont il y ait lieu de se préoccuper, puisque c'est la seule où l'on puisse accuser le mode de locomotion et les administrateurs des compagnies; cependant, pour ne rien dissimuler, nous donnerons les accidents des trois catégories.

Dans les dix-sept mois, depuis août 1840 jusqu'à la fin de décembre 1841, sur 50 chemins de fer, en Angleterre, les accidents ont été au nombre de 204, savoir : 79 en 1840 et 125 en 1841 :

1re catég.,	57	accid. ont tué	46	personnes,	et en ont blessé	203.
2e —	52	—	25	—	—	30.
3e —	95	—	46	—	—	62.

Pendant ces dix-sept mois, 15 millions de voyageurs ont été transportés par les chemins de fer : en comparant le nombre des morts à celui des voyageurs, on arrive à ce résultat remarquable et parfaitement rassurant, que dans la 1re catégorie seule, il y a eu un mort pour 326 086 voyageurs; dans la 2e seule, il y a eu un mort pour 652 172 voyageurs, ou en d'autres termes, qu'*un seul* voyageur sur 652 172 a été imprudent, et a payé son imprudence de sa vie.

Pour les deux catégories réunies, il y a eu une victime pour 217 356 voyageurs; enfin, en réunissant les trois catégories, on n'arrive encore qu'au chiffre d'*un mort* pour 130 435 voyageurs, et nous n'avons pas besoin de faire remarquer de nouveau que le seul chiffre significatif est celui de la première catégorie.

Si nous décomposions les chiffres que nous avons donnés plus haut, nous montrerions qu'il y a eu un huitième de moins d'accidents en 1841 qu'en 1840. En parcourant l'état de ces accidents pour 1841, on trouve comme indication, trois fois, *sauté hors du wagon pour rattraper son chapeau*; douze fois, *sauté hors du wagon*; six fois, *écrasé en traversant la ligne à l'arrivée d'un convoi*; plusieurs fois, tué en dormant sur les rails, ou tombé du haut de voitures où il était monté sans permission.

En 1842, sur 61 chemins de fer qui ont transporté 18 millions de voyageurs, et dont le parcours a été, chaque semaine, de 273,000 kilomètres, ou plus de sept fois le tour de la terre, les accidents sont devenus encore plus rares.

Ainsi,

1re catég.,	10	accidents ont tué	5	personnes,	et en ont blessé	14.
2e —	47	—	26	—	—	22.
3e —	77	—	42	—	—	35.
TOTAL :	134	accidents,	73	morts,	blessés,	71.

Comparons, comme nous l'avons fait tout à l'heure, le nombre des morts au nombre des voyageurs, et faisons remarquer d'abord que dans les cinq victimes de la première catégorie, une seule avait pris toutes les précautions convenables et n'avait aucune imprudence à se reprocher; ce serait donc, dans ce cas, *un mort* pour 18 millions de voyageurs.

Dans la première catégorie, il y a eu un mort pour 3 600 000 voyageurs, et environ un blessé pour 1 200 000 voyageurs.

Dans la seconde catégorie seule, il y a eu un mort pour 692 076 voyageurs, et pour les deux réunies, un mort pour 580,645 voyageurs.

Enfin, en réunissant les trois catégories, on trouve que, parmi tous ceux qui se sont servis des chemins de fer, ou qui étaient employés sur ces chemins, il y a eu un mort sur environ 250 000 personnes.

En Belgique, où les chemins de fer sont en activité depuis le milieu de l'année 1835, les résultats que nous avons recueillis ne sont pas moins remarquables. De 1835 à 1839, il n'y avait presque partout qu'une seule voie, et les seules gares d'évitement étaient les gares de stations. Il y avait donc des chances nombreuses de collisions. Eh bien! dans tout ce laps de temps, il n'y a eu que 15 personnes tuées et 16 blessées, et, parmi elles, trois voyageurs seulement ont été tués et deux blessés. Il a été transporté sur ces chemins 6 609 645 voyageurs; il y a donc eu un mort sur 2 203 215 voyageurs.

Croit-on que sur une route de terre, pour une circulation aussi énorme, on n'aurait pas eu plus d'accidents à déplorer? Qu'on songe que les 6 609 645 voyageurs de Belgique représentent le chargement complet de 330 482 diligences de vingt places, ou le travail d'une diligence partant tous les jours au complet pendant *neuf cents ans*, et qu'on reconnaisse alors que le mode de locomotion le plus sûr est celui des chemins de fer.

Nous avons commencé par donner les résultats obtenus sur les chemins de fer étrangers, parce que nous savons que le peuple français a l'esprit tellement fait qu'il s'en rapporte davantage à l'expérience de ses voisins qu'à la sienne propre. Cependant ce qui nous reste à dire des chemins de fer français n'est pas moins concluant que ce que nous avons dit des chemins de fer anglais et belges.

Nous n'avons pu recueillir encore de renseignements antérieurs à 1843 que pour le chemin de Paris à Saint-Germain, et pour celui de Paris à Corbeil.

Sur ce dernier chemin, ouvert le 10 septembre 1840, depuis l'époque de son ouverture jusqu'au 30 juin 1843, il a circulé 2 200 000 voyageurs, et il n'y a eu qu'un seul voyageur blessé; aucun n'a été tué.

Sur le chemin de Paris à Saint-Germain, depuis son ouverture, qui a eu lieu au mois d'août 1837, on a transporté plus de 6 millions de voyageurs, parmi lesquels un seul a été tué en 1842. Les blessures et contusions ont été dans la proportion d'un voyageur blessé pour cent mille voyageurs à peu près.

Enfin, un relevé exact fait par les soins de l'administration des travaux publics a donné, pour le premier semestre de 1843, un résultat que nous consignons ici avec plaisir : sur les six chemins de fer qui aboutissent à Paris, et dont le développement total est de plus de 340 kilomètres, du 1er janvier au 30 juin de cette année, il a circulé 18 446 convois chargés de 1 889 718 voyageurs; le parcours a été de 510 215 kilomètres, ou environ 127 554 lieues; et dans tout ce temps et ce parcours, pas un voyageur n'a été tué, pas un voyageur n'a été blessé; il y a eu seulement trois victimes, tous trois agents des compagnies.

On voit qu'en France, comme dans les autres pays, la vie des voyageurs n'est pas très-exposée par le nouveau mode de locomotion.

Un calcul analogue à ceux que nous avons présentés plus haut démontre qu'en comparant la locomotion par chemin de fer à la locomotion par route de terre, cette dernière est *soixante-douze* fois plus dangereuse, c'est-à-dire qu'au lieu de 46 morts causées en dix-sept mois par les chemins de fer anglais, on en aurait eu 3,312 à déplorer sur les routes de terre.

Tout ce que nous venons de dire a pour but de rassurer le public, qui s'habitue avec peine à comprendre qu'une machine aussi puissante soit si peu dangereuse; mais cela ne s'adresse qu'au public; quant aux compagnies, elles doivent toujours se rappeler que ce n'est que par les soins de tous les instants, la surveillance la plus minutieuse, l'observation la plus rigoureuse de toutes les prescriptions de leurs règlements, qu'on peut arriver aux résultats que nous nous sommes plu à constater, et qu'il dépend d'elles de populariser en France cet admirable instrument de civilisation.

Diorama. — Nouveaux Tableaux.



(Vue intérieure du Diorama, au moment de l'exposition du tableau représentant l'église de Saint-Paul-hors-les-Murs, après un incendie.)

Depuis que M. Daguerre, pensionnaire de l'État, jouit en paix du fruit de ses découvertes, le Diorama avait disparu. L'année dernière, M. Rascalon, tentant inutilement de le ressusciter, avait exposé une *Vue de Paris sous Charles IX*, et une *Vue du canal Saint-Martin*; mais ce spectacle, quoique qualifié par les journaux de *distraction très-agréable*, n'avait attiré qu'un petit nombre de curieux. Le Diorama allait être relégué parmi les inventions fossiles, quand M. Bouton a entrepris de le régénérer. Allez aujourd'hui rue de la Douane, et vous y retrouverez le Diorama perfectionné, avec toutes ses splendeurs, tous ses effets magiques, toutes ses admirables transformations.

Nous voici dans la salle, commodément assis. Un rideau s'ouvre, et nous sommes transportés à Rome, sur le chemin d'Ostie, dans la basilique de Saint-Paul-Hors-les-Murs. Elle se montre à nous telle qu'elle fut bâtie sous le règne de Constantin le Grand. Quatre rangs de colonnes corinthiennes séparent la nef des bas-côtés; une riche mosaïque, représentant Jésus-Christ et les apôtres, occupe le cul-de-four de la voûte. Les portraits de deux cent cinquante-huit papes ornent la partie supérieure de la nef. Une mystérieuse obscurité enveloppe le vaisseau; mais le maître-autel, entouré de fidèles agenouillés, resplendit d'une vive lumière. Tout à coup la scène change : le tableau se décompose graduellement, et l'on voit la basilique en ruines, après l'incendie qui la dévasta le 16 juillet 1823. La toiture de cèdre n'existe plus; le sol est jonché de débris; la flamme a fendu les colonnes de marbre, enterré les mosaïques, lézardé les parois. Un soleil éclatant, pénétrant dans l'enceinte découverte, dore les restes calcinés de la vieille construction byzantine.

A cet intérieur succède un paysage. Nous sommes en Suisse; nous avons devant les yeux la ville de Fribourg, avec ses maisons pittoresquement étagées, son pont de fil de fer, le torrent de la Sarine et la haute tour de Saint-Nicolas. Le printemps rit dans les cieux, les arbres et le gazon verdoient, les eaux scintillent; mais hélas! quel changement triste et imprévu! l'horizon s'obscurcit, la neige tombe, les toits et les terrains grisonnent; bientôt la ville et les maisons sont complétement recouverts d'une couche de neige, dont la blancheur contraste avec les teintes sinistres des nuages et le noir bleuâtre des flots.

Ces modifications, si merveilleuses pour la majorité des spectateurs, le sont plus encore peut-être pour ceux qui connaissent les procédés du Diorama. En effet, enseignez à un artiste la théorie de ce genre de peinture, initiez-le à tous les secrets de MM. Bouton et Daguerre, qu'il se mette courageusement à l'œuvre, et il est vraisemblable qu'il n'obtiendra aucun résultat satisfaisant; car si la théorie est simple, la pratique, hérissée de difficultés, exige autant de talent que d'expérience.

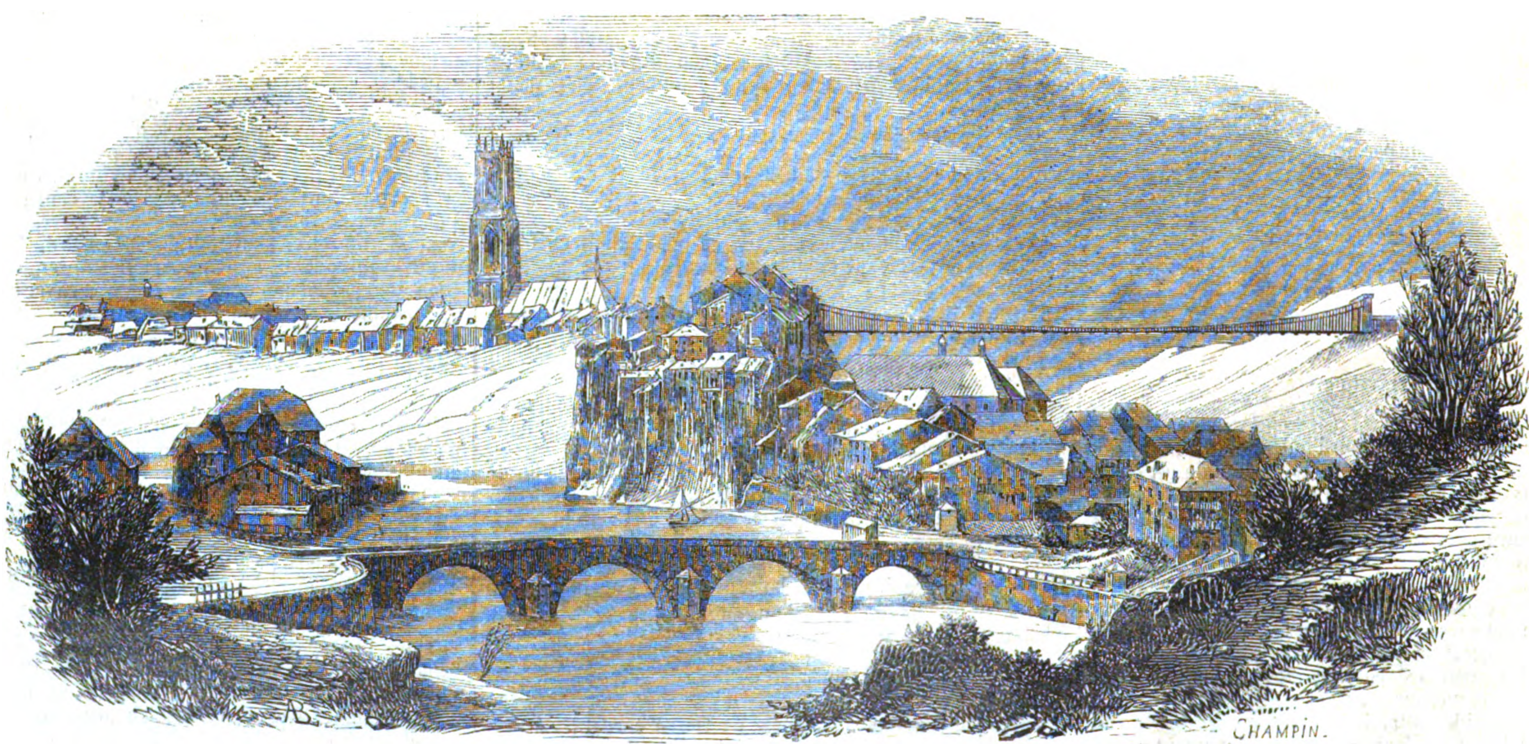
Les tableaux du Diorama sont peints des deux côtés sur une toile de percale ou de calicot, d'un tissu égal, et de la plus grande largeur possible, afin d'éviter les coutures. Après avoir enduit la toile de deux ou trois couches de colle de parchemin, on en peint le devant avec des couleurs broyées à l'huile, mais en se servant d'essence et d'un peu d'huile grasse pour les tons vigoureux. On n'emploie ni blanc, ni couleurs opaques, ni rien de ce qui pourrait détruire la transparence de la toile. Lorsque ce premier tableau, d'un effet clair, est achevé, on exécute le second par-derrière, en s'éclairant du jour qui passe à travers la toile. Elle reçoit d'abord une couche de blanc transparent, comme le blanc de Clichy; puis l'on trace les changements que l'on veut faire subir au premier tableau, dont les formes doivent être exactement suivies ou dissimulées avec habileté.

Supposons maintenant la toile en place. Si la lumière frappe le devant par réflexion pendant que la surface postérieure demeurera dans l'obscurité, l'effet clair sera seul visible. Si le jour descend par réfraction, de fenêtres verticales, sur le derrière de la toile, le tableau antérieur sera annulé, et les spectateurs n'apercevront plus que l'effet vigoureux.

Ce sont là les bases fondamentales du Diorama; mais M. Bouton les a développées, étendues, améliorées. Ainsi, par des moyens qui lui appartiennent, il est parvenu, au Diorama de Londres, à rendre la nature en mouvement, à représenter les nuages qui passent, à faire marcher dans une église une procession de pénitents. M. Bouton n'a pas encore initié ses compatriotes à ces merveilles; les deux remarquables peintures qu'il expose aujourd'hui ne sont en quelque sorte qu'un prélude; et cependant quelle perfection! quelle imitation heureuse des terrains et des édifices! quelle entente du clair-obscur! quelle habile distribution de la lumière!

En M. Bouton repose l'avenir du Diorama, car il est le seul artiste qui s'en occupe encore avec intelligence et avec succès. M. Bouton était le collaborateur de M. Daguerre lors de la création du Diorama; il n'a cessé depuis de s'y consacrer, et nous n'avons pas oublié les tableaux qu'il a produits durant l'espace de dix années : les intérieurs de *l'église de Cantorbéry*, de *la cathédrale de Reims*, du *Campo-Santo*, du *cloître Saint-Wandrille*, de *Saint-Pierre de Rome*, les vues de *Rouen après un orage*, de *Paris, prise du Bas-Meudon*, de *Venise, prise du grand canal des Esclavons*.

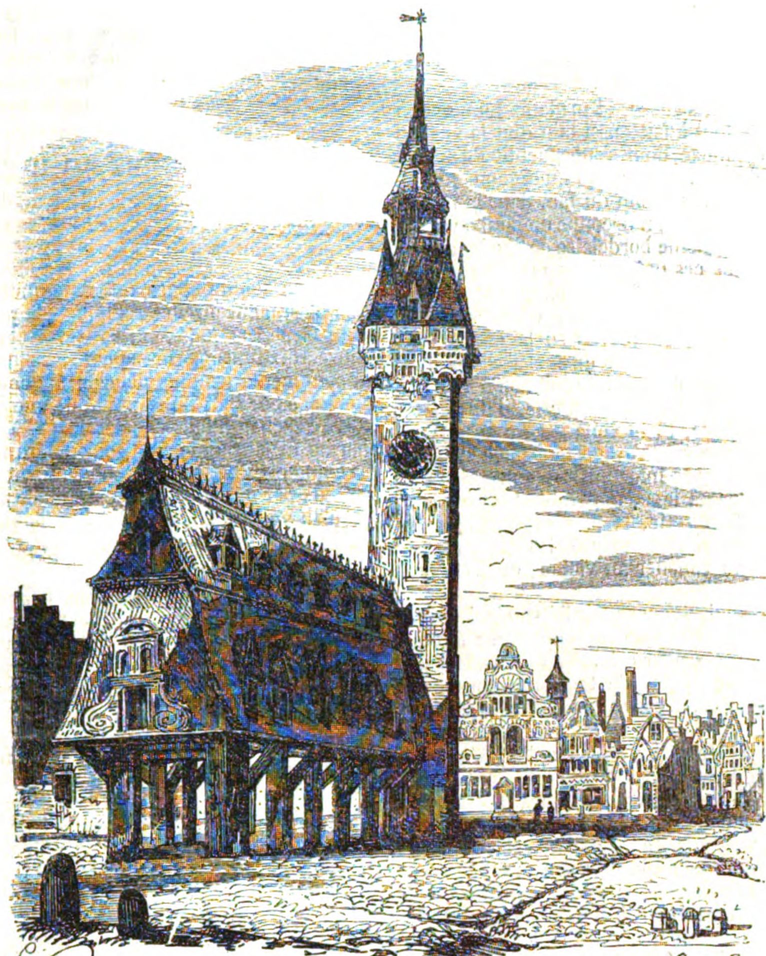
En 1832, M. Bouton alla importer le Diorama en Angleterre. Il y était encore, jouissant de la faveur de toute la *gentry*, quand, au mois de mars 1839, le lendemain de la mi-carême, un incendie consuma le Diorama parisien. Cinq mois plus tard, MM. Daguerre et Niepce cédaient à l'État, moyennant une rente annuelle, les procédés qu'ils avaient découverts pour fixer les images de la chambre obscure. Privé de M. Daguerre, le Diorama était désormais sans asile et sans secours. M. Bouton l'a appris, et il est revenu en France pour le remettre en honneur.



(Diorama. — Vue de Fribourg (Suisse.)

Collection de Dessins de M. A. Vattemare.

(Voir tome II, page 4)



(Belgique. — Vue du Beffroi de la ville de Lierre, prise d'Anvers : fac-simile d'un dessin à la plume fait par M. Victor Hugo.)

Notre biographie de M. A. Vattemare n'était qu'une introduction au présent article ; nous voulions faire connaître le possesseur de la collection avant de vous montrer les dessins qu'il a exposés dans les salons de la Maison-Dorée, au bénéfice des pauvres patronnés par la société de Saint-Vincent-de-Paul.

En relation, pendant ses voyages, avec les artistes du monde entier, M. Vattemare en a profité pour demander un souvenir aux hommes célèbres de différentes contrées. Nous trouvons dans son musée des échantillons de toutes les écoles contemporaines ; nous y pouvons puiser à la fois des renseignements sur l'état actuel des arts, et de précieux documents sur les mœurs et la vie privée des nations.

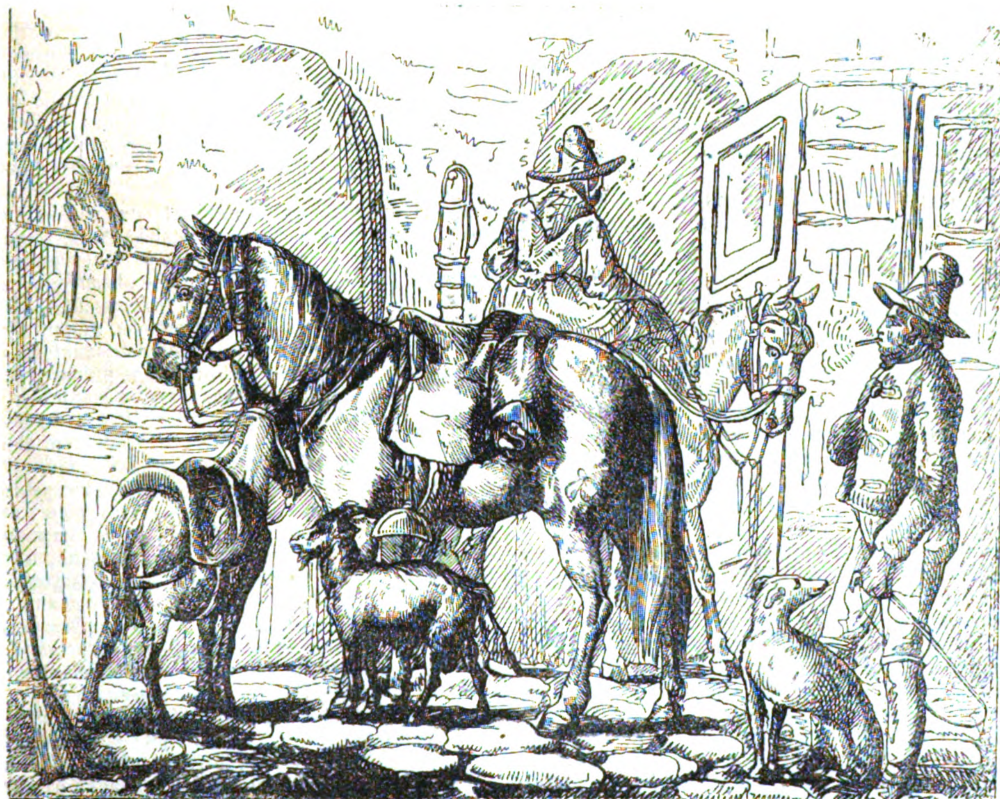
La France n'a fourni qu'un faible contingent. A Paris, centre intellectuel du globe, le système d'échange et les talents dramatiques de M. Vattemare ont eu peu de retentissement ; c'est surtout à l'étranger qu'il a récolté des suffrages et des dessins. Néanmoins, si la collection française n'a point d'importance sous le rapport artistique, elle contient des morceaux qui intéressent par le nom et la qualité de leurs auteurs. Tels sont un *portrait du duc de Bordeaux*, dessiné à la mine de plomb par lui-même ; deux études du duc de Reichstadt, d'après Carle Vernet, et une *Vue du beffroi de la ville de Lierre* (Belgique), par Victor Hugo, conçue d'une manière poétique et largement exécutée.

La collection de dessins allemands est plus complète. Nous y rencontrons les œuvres de ces artistes justement célèbres qui, s'inspirant du vieil Albert Durer, ont régénéré la peinture religieuse ; Schadow, directeur de l'Académie de Dusseldorf ; le professeur Rigas ; Bendemann ; Sunderland ; Retzsch ; Louis Schnorz ; Müller, directeur de l'Académie de Cassel, etc. Le roi de Prusse en personne a tracé pour M. Vattemare deux esquisses architecturales à la plume et au crayon. Un autre prince, don Fernando, roi de Portugal, a dessiné à la plume une *Ecurie portugaise*. Ce ne sont pas les seuls souverains dont le talent se soit exercé en faveur de M. Vattemare ; car, au nombre des dessins russes, figure un *Grenadier* de l'empereur Nicolas.

Parmi les dessins anglais, nous citerons une *Vue de l'île de Ceylan*, par le capitaine Marryat ; *le Cerf mourant*, d'Edwin Landseer ; une aquarelle de David Wilkie, et deux *Vues des Glaces australes*, par le capitaine Ross.

Les dessins américains sont doublement curieux en ce que, nous révélant des talents inconnus, ils reproduisent en même temps des sites d'un aspect étrange, et les détails d'une civilisation nouvelle sans cesse en lutte contre une nature vierge encore, ou forcée de combattre les peuplades indigènes.

Le Canada, Cuba, le Japon, les Indes, le royaume de Siam, la Chine, la terre de Van Diemen elle-même, ont apporté leur diamant ou leur strass à l'écrin artistique de M. Vattemare. On y admire un *Intérieur de Théâtre*, du Japonais Li-Lian-Tun ; des *Coquillages*, de Jedo ; une *Vue du Jardin impérial de Pékin*, par Piao-Ti-Kiang, et le *portrait d'un Sauvage*, par Cobbawn-Wogy, de Van Diemen.



(Une Ecurie portugaise, dessin à la plume fait par don Fernando, roi de Portugal.)



Un Jour d'orage (GYMNASE-DRAMATIQUE). — *L'Ecrin*. — *Patineau, ou l'Héritage de ma Femme* (VAUDEVIL). — *Sur les toits*. — *Voyage en Espagne* (VARIÉTÉS).



(Théâtre des Variétés. — Scène du Voyage en Espagne.)

Rien n'égale l'affliction, la mauvaise humeur, la colère de madame Lemonnier, si ce n'est peut-être la douceur, la patience, la résignation de monsieur son mari. Cela n'a rien d'étonnant ; monsieur vient tout récemment d'épouser madame sans lui en avoir demandé la permission... Que dis-je ? Quoique Hortense, — je crois qu'elle se nomme Hortense, et, dans tous les cas, rien ne vous empêche de le supposer, — quoique Hortense, dis-je, lui eût positivement déclaré qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle en aimait un autre. Comment ne pas s'intéresser à un homme aussi intrépide ?

Notez bien que cet acte de courage lui a été inspiré par l'amitié qu'il avait pour le père d'Hortense. Ce brave homme se trouvait dans la situation la plus critique qui puisse affliger un honnête négociant : il allait suspendre ses paiements quand Lemonnier vint à son aide. « Donnez-moi votre fille, et je vous donnerai les 300,000 fr. qui vous manquent. — Marché conclu, » répondit aussitôt le père.

On ne peut se dissimuler qu'en cette affaire M. Lemonnier n'ait dépensé beaucoup de courage en pure perte. Ne pouvait-il donner au père les 300,000 fr., et lui laisser sa fille ? Que si, d'ailleurs, il aimait Hortense, il aurait toujours pu le lui dire un peu plus tard, mériter son amour par les moyens ordinaires, et obtenir sa main de son propre consentement, et non par un abus d'autorité paternelle. S'il s'y était pris de

cette façon, Hortense n'aurait pas lieu de se dire qu'elle a été achetée et payée 300,000 fr. comptant, ce dont elle est profondément humiliée. Ne l'approuvez-vous pas, madame, et ne partagez-vous pas son indignation? Qu'est-ce que 300,000 fr., en échange d'un pareil trésor? Quant à moi, je le déclare, M. Lemonnier, qui croit avoir été généreux, n'est à mes yeux qu'un vil usurier.

Cet homme, après tout, est bien de son siècle, qui est notre siècle. L'argent lui sert à tout : c'est pour lui la panacée universelle. Veut-il avoir une femme, il l'achète; veut-il se débarrasser d'un rival, il paie le domestique de ce rival, qui lui livre les secrets de son maître, consignés méthodiquement, et en manière de journal, sur un agenda. Armé de cet étrange manuscrit, Lemonnier se présente à sa femme : « Vous croyez à l'amour de M. de Montgeron? j'aurais beaucoup à dire sur lui, et vous ne me croiriez pas : mais vous le croirez lui-même. Lisez. » Hortense n'a pas besoin de lire jusqu'au bout pour se jeter dans les longs bras de son mari. Il est certain que ce mari, comparé à M. de Montgeron, gagne cent pour cent; mais, à tout prendre, ce n'est encore qu'un pis-aller.

M. Fournier s'est déclaré l'auteur de cette comédie, mais je n'en ai rien cru, ni M. Poirson, sans doute, ni M. Fournier lui-même, probablement; ils ont l'un et l'autre beaucoup trop d'esprit pour cela. Ce qui appartient à tout le monde n'appartient réellement à personne.

— On n'en saurait dire autant d'un certain écrin couvert en maroquin rouge, et renfermant une parure en améthystes de la plus grande beauté. Cet objet précieux appartient bien certainement à madame de Coursol. Madame de Coursol n'a pas seulement un écrin : elle possède de plus un beau château, des terres magnifiques, un intendant honnête et désintéressé, soixante ans au moins et un neveu ; mais elle renoncerait très-volontiers à ces deux derniers articles. J'avoue qu'avec un neveu comme celui qu'elle a, on doit regretter amèrement d'être tante.

Ce M. de Coursol est un vieux jeune homme déjà courbé sous le poids de la fatigue, et dont le front est profondément sillonné par les traces nombreuses de ses exploits. Il a longtemps vécu dans les coulisses de l'Opéra, où les années comptent double, comme à l'armée en temps de guerre. Il manœuvre aujourd'hui sous les ordres de mademoiselle Fanny, habile tacticienne, dont le commandement est assez rude, et avec laquelle il ne faut pas plaisanter. Mademoiselle Fanny a signifié à son subordonné qu'elle voulait avoir, dans les vingt-quatre heures, la parure d'améthystes dont je vous ai parlé. Or, la vieille dame n'a pas voulu s'en dessaisir, et, pour mieux faire enrager son neveu, elle est morte subitement. Voilà l'écrin sous les scellés!

Cet écrin est plein de secrets et gros d'événements. Il renferme, avec la parure d'améthystes, un billet fort compromettant, adressé par M. le duc Armand de *** à madame de Coursol la jeune, femme de l'amant de mademoiselle Fanny. M. le duc est éperdument amoureux de madame de Coursol; et, dans un moment d'ardente passion, il a pris l'écrin pour une boîte aux lettres. Voilà donc aussi le billet doux sous les scellés.

Qui sera le plus adroit ou le plus agile? qui l'emportera, de l'amant qui veut reprendre son écrit, ou du mari qui veut s'emparer du bijou? C'est l'amant sans doute. En pareille affaire, l'amour est ordinairement le plus hardi, et remporte toujours la victoire. Mais que voulez-vous que devienne le respectable M. Boizard, ex-intendant de la défunte et gardien des scellés, sur lequel va peser une accusation de vol nocturne avec effraction? Et que direz-vous si j'ajoute que cet admirable Boizard connaît le vrai coupable, et ne veut pas le dénoncer parce que... ce coupable est son fils?

Oui, M. le duc est le propre fils de l'intendant Boizard! trouvez, si vous pouvez, le mot de cette énigme. Cherchez votre chemin à travers ce labyrinthe d'intérêts qui se contrarient, de passions qui se combattent, de filiations et de paternités qui se croisent. Quant à moi, je renonce à vous dessiner la carte topographyque d'un terrain si étrangement accidenté. J'aime mieux vous mener, d'un seul bond, au terme du voyage, c'est-à-dire au dénouement.

Mais ne l'avez-vous pas prévu d'avance, ce dénouement? croyez-vous que M. Paul Duport soit homme à conclure contre la morale, et à donner un démenti à la conscience des honnêtes gens? Au dénouement, la vertu triomphe et le vice est puni. — Comment cela s'arrange-t-il? — Je suis persuadé que le Vaudeville ne vous refusera pas une loge, si vous voulez absolument savoir le fin fond de l'affaire, et vous jouirez, par la même occasion, des tribulations conjugales de M. Patineau, et des désopilantes fureurs d'Arnal.

— Quoi! jouir du malheur d'autrui? — eh! sans doute, et l'on ne peut se dissimuler que le cœur humain est ainsi fait. On triomphe du désastre de son voisin, et l'on s'afflige de sa joie; du moins c'est ainsi que les choses se passent dans la rue Saint-Denis. Demandez plutôt à M. Raflé.

Raflé est le meilleur ami de Patineau, jusqu'au moment où madame Patineau hérite de 100,000 francs. Mais il n'y a pas d'amitié qui puisse survivre à un pareil coup. Raflé devient envieux, sournois et diplomate; il faut qu'à tout prix il se venge. De quoi? de ce que Patineau a 100,000 francs de plus que lui. Il pousse froidement son ami dans l'abîme, il tend sous ses pas les piéges les plus perfides; et, quand il le voit se débattre au milieu de la trame dont il l'a enveloppé, haletant, ivre de fureur et à moitié fou, il jouit délicieusement de sa peine. Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un marchand de faïence qui n'est pas dévot?

Patineau guérit pourtant de ce mal affreux que lui a inoculé Raflé. Il en guérit subitement, et trop facilement peut-être au gré du spectateur, toujours par suite du principe que j'établissais tout à l'heure : on aime à voir souffrir son prochain. Le mal de Patineau était complétement imaginaire; on en rit beaucoup : peut-être en rirait-on davantage s'il avait, ne fût-ce qu'un moment, un peu de réalité.

— Quel est donc ce mal, enfin? — Ah! monsieur, si vous êtes marié, pouvez-vous bien le demander, et ne l'avez-vous jamais craint pour votre propre compte?

— Il n'y a que M. Lumignon qui, sur ce terrain-là, soit imperturbable. Lumignon est sûr de son mérite; le cœur de sa femme est sa chose, sa propriété; il y règne en maître absolu, et y redoute si peu les révoltes, qu'il néglige rarement l'occasion de faire au dehors un voyage d'agrément. Ainsi la reine d'Angleterre quitte son royaume sans danger, et n'en est que mieux reçue lorsqu'elle y revient.

Mais Lumignon se flatte et s'abuse, et madame Lumignon ne pousse pas la *loyauté* tout à fait aussi loin que la vieille Angleterre. C'est que l'épithète dont s'enorgueillit l'Angleterre ne convient pas du tout à madame Lumignon. Aussi qu'arrive-t-il pendant qu'assis au coin du feu, dans la mansarde de mademoiselle Turlurette, il découpe un jambon succulent, et débarrasse une bouteille bordelaise de son bouchon gigantesque avec ce soin et ces précautions minutieuses où se reconnaît un véritable épicurien? que voit-il tout à coup par la fenêtre de sa propre mansarde? et qu'y verrions-nous, grand Dieu! si madame Lumignon n'avait eu la précaution judicieuse de tirer le rideau? Je n'ose le dire, et j'espère que vous ne chercherez pas à le deviner. Lumignon laisse là Turlurette, il accourt chez lui, il frappe, il crie, il tempête. Oscar s'échappe par la fenêtre, et le voilà *sur les toits*. Lumignon ne tarde pas à l'y suivre, voyage tout plein d'accidents ridicules et de grotesques infortunes. L'entreprise n'a pas pour les deux aventuriers le même résultat. Oscar arrive de plein saut chez Turlurette, la plus sentimentale et la plus vertueuse des couturières, malgré les apparences. Quant à Lumignon, il va coucher au violon, et c'est bien fait.

— A propos de violon, voulez-vous savoir l'étymologie de ce mot? M. Théophile Gauthier va vous l'apprendre; il a fait un *voyage en Espagne* tout exprès pour cela. C'est qu'au Moyen-Age, quand on se rendait coupable de tapage nocturne, on était saisi par les *archers*; or, l'*archet* conduisait tout naturellement au *violon*.

Telle est du moins, sur cette grave question d'archéologie, l'opinion consciencieuse de M. Désiré Reniflard, dont il me reste à vous conter la très-*pharamineuse* histoire. Il est Parisien, et fils d'un illustre épicier de la pointe Saint-Eustache; mais il a cultivé la littérature autant que le poivre et la cannelle, et un beau jour, se trouvant de loisir, il s'est dit : « Allons en Espagne chercher la couleur locale, la vraie couleur locale; car je soupçonne fort nos romanciers, à commencer par M. de Salvandy, de ne nous avoir donné, malgré toutes leurs prétentions, que du mauvais teint. » Il part. Il arrive. « Holà! digne aubergiste, estimable *posadero*, donnez-moi vite une chambre. — Votre seigneurie est dans la plus belle de toute la maison, et peut s'y établir tout à son aise. — Quoi! vous osez appeler chambre cet horrible galetas blanchi à la chaux et décoré de toiles d'araignées, où il n'y a ni une chaise, ni une table, ni un lit? — Comment donc! votre seigneurie plaisante. Il y a ici un plancher, un plafond et quatre murailles. N'est-ce pas là ce qui constitue une chambre? Voici d'ailleurs un lit excellent (c'est une natte étendue sur le plancher); votre seigneurie ne trouvera rien de plus nulle part. — En ce cas, autant vaut rester ici. Ne pourriez-vous me procurer un domestique? — Rien de plus aisé. »

L'aubergiste siffle, un homme paraît, un grand homme à l'œil noir, aux noirs sourcils, à la noire moustache, à la physionomie grave et rébarbative; un large *sombrero* cache à moitié sa tête; un vaste manteau brun l'enveloppe, non sans laisser apercevoir un long poignard et deux affreux pistolets qui brillent à sa ceinture. Reniflard est archéologue, mais il est poltron. « C'est là le domestique que vous m'avez promis? j'en aimerais mieux un autre. » L'Espagnol tire gravement son chapeau : « Je ferai observer à votre seigneurie que me renvoyer ainsi, sans motif, c'est m'insulter; or, je suis Biscayen, et les Biscayens sont très-délicats sur le point d'honneur. »

Cela est accompagné d'un regard menaçant qui suffit à réfuter toutes les objections du voyageur. Bon gré, mal gré, le domestique est accepté.

« Comment t'appelles-tu?

— Je ferai observer à votre seigneurie que je ne la tutoie pas. Je n'aime pas les familiarités.

— Ah!... Eh bien! comment vous appelez-vous?

— Don Benito-Domingo-Juan-de-Dios-Inigo-Jorge-Antonio-Isidro-Vicente Benavidès.

— Eh bien! don Benito-Domingo-Juan-de-Dios, etc., excusez-moi de ne pouvoir retenir du premier coup tous vos noms, et veuillez cirer mes bottes.

— Que dit votre seigneurie?

— Je vous dis de cirer mes bottes.

— A qui croyez-vous donc parler? Savez-vous bien que je suis noble, plus noble que le roi, et que je descends en ligne directe du grand Pélage? Oser proposer à un homme comme moi un travail aussi dégradant! Prétendez-vous m'insulter?»

Là-dessus grand débat entre le maître et le valet, débat qui se termine par une transaction, comme presque tous les débats de ce monde. Il est convenu que le maître cirera la botte gauche pendant que le valet cirera la droite. Le noble Biscayen ne tarde guère à débarrasser le naïf épicier de ses deux bottes et du reste de son bagage.

Toutes les aventures de Reniflard ressemblent, ou à peu près, à celle-là. Les brunes Castillanes lui font des avances, et ces avances sont des guet-apens; on le met en prison sans lui dire pourquoi; on le délivre sans qu'il sache comment; on lui prend sa bourse, on lui prend sa montre. Il échappe à un colonel carliste qui veut le faire fusiller, pour tomber entre les mains d'un général *christino* qui veut le faire pendre. Tiré de tous ces périls par le zèle d'une *manola* de la rue Vivienne, il reprend enfin le chemin de la France, rassasié de couleur locale, et jurant qu'on ne l'y attrappera plus.

Il y a dans cette parade de la gaieté et de l'esprit. Que peut-on demander de plus à une parade?



Un Amour en province.

NOUVELLE.

I.

Il y a un âge de charmante ignorance en amour, où l'objet aimé n'est point un être réel, mais la personnification trompeuse de l'idéal que l'âme a rêvé. A cet âge de candeur (de quinze à dix-huit ans), on suppose les plus séduisantes qualités, les sentiments les plus délicats à quelque esprit pédant, à quelque cœur sec; on s'éprend de quelque physionomie maladive (cachet d'une vie déréglée), à laquelle on prête un charme mélancolique; on se compose un *fantôme adoré*; on est ému, dominé, torturé, souverainement heureux ou malheureux par lui, et on reste esclave de ce personnage factice jusqu'au jour où la raison dessille tout à coup les yeux, et fait paraître ridicule et niais ce bel amour si sincèrement caressé par le cœur et l'imagination.

Ceci nous rappelle un délicieux passage des lettres de madame Roland aux demoiselles Cannet, où, jeune fille, elle avoue avec un touchant enthousiasme, à ces amies de pension, le trouble avant-coureur de l'amour que fait naître en elle un jeune homme beau, vertueux, spirituel et tendre comme Saint-Preux. Quand Lablancherie (c'est le nom du bien-aimé) paraît, Manon Phlipon pâlit, rougit, et ne peut contenir son émotion : Lablancherie fera le bonheur de Manon et la gloire de la France; c'est une âme désintéressée, un esprit profond et créateur en travail d'une foule d'utopies sociales et littéraires destinées à régénérer le monde. Mais l'engouement de la jeune fille a sa contre-partie dans les mémoires de la jeune femme; la raison et l'esprit juste de madame Roland font justice des illusions de Manon; elle nous montre alors Lablancherie tel qu'il était en effet, un homme médiocre, intrigant et positif.

Qui n'a eu son Lablancherie? qui n'a aimé dans sa jeunesse quelque lourdeau ou quelque fat désavoué plus tard? qui n'a rougi en se retrouvant en face du rustre ou du faux bel-esprit, cause autrefois innocente et indigne des émotions les plus vives et les plus vraies? Passons à notre récit.

C'était dans une ville du midi, que nous ne nommerons point, de peur que nos lecteurs ne cherchent à retrouver en chair et en os le héros de notre fiction. Ce héros se nommait Démosthène, nom fatal, qui, dès son enfance, le voua sans vocation à l'éloquence artificielle du barreau. Comment avait-il reçu ce grand nom de Démosthène?... Tout simplement parce qu'il était venu au monde dans ces glorieuses années de la République française où tout enfant mâle était destiné à s'appeler Brutus, Thémistocle, Aristide ou Numa.

Démosthène était fils d'un détestable avocat de province, beau diseur, infatigable discuteur, et qui, à force de faconde, avait usurpé une espèce de réputation dans son département. Ambitionnant de voir se continuer son éloquence dans sa race, il y prépara son fils, d'abord en le nommant Démosthène, puis, lorsqu'il eut fait assez vulgairement ses classes dans le collége de la ville, en l'envoyant à Paris étudier le droit. « Pars, mon fils, lui dit-il d'un air superbe en lui faisant ses adieux, et rends-toi digne un jour du grand nom que je t'ai donné. » Ces derniers mots renfermaient une double allusion ingénieuse, et le père souriait d'orgueil en les prononçant. Démosthène partit pour Paris. Son père lui faisait une pension de 2,000 fr., à laquelle sa mère ajoutait le fruit de ses économies : excellente et simple femme, elle croyait à *la gloire* à venir de son fils comme elle croyait à la gloire actuelle de son mari; elle était pleine de faiblesses pour son enfant, ainsi que toutes les mères de ces contrées, qui font de leurs fils de grands flâneurs, d'insupportables hâbleurs, paresseux, insolents, manquant de respect à leur mère et plus tard à toutes les femmes, qu'ils n'ont pas appris à respecter dans celle qui leur a donné la vie!

Muni d'une somme assez ronde et d'une pension suffisante et assurée, Démosthène, à peine installé à Paris, voulut connaître *les délices de la capitale*. Tout en suivant régulièrement les leçons de l'Ecole de Droit, il fréquenta beaucoup les théâtres; celui de la Porte-Saint-Martin, alors florissant, le charma surtout. Mais, même dans ces distractions, un but d'utilité l'attirait : puisqu'il était destiné à éclipser un jour tous les avocats de son département, ne devait-il pas se préparer par tous les efforts de son intelligence à ce glorieux avenir? Or, l'art dramatique lui semblait un puissant auxiliaire à l'art oratoire. Deux passions malheureuses se développèrent alors simultanément en lui, l'éloquence et la poésie, non qu'il fît des vers même des plus mauvais, il en était incapable; mais il aimait la poésie sans la sentir, comme les acteurs médiocres, pour qui les plus beaux vers ne sont qu'une harmonie sonore et creuse propre à faire admirer leur organe, leurs gestes, leur visage. Ceci nous rappelle que nous avons oublié de faire le portrait de Démosthène; il avait alors vingt ans; il était petit, d'une taille assez svelte, quoique gauche; ses mains étaient blanches et osseuses; sa tête, déprimée vers le crâne, était couverte de cheveux bruns coupés ras; son front était peu élevé, mais son œil noir très-vif (comme le sont en général les yeux des méridionaux les moins intelligents) et son nez aquilin donnaient à sa figure une apparence de distiction; on disait de lui : *Il a l'air comme il faut*. Au moral, c'était un être sec, envieux, d'une ambition mesquine, aimant à paraître, à faire de l'effet, et admirablement façonné en tous points pour être

plus tard un orateur bel-esprit de province. Malgré sa médiocrité, il était pourtant parvenu, à force d'entêtement (c'est la *qualité* qui, chez les hommes vulgaires, remplace la volonté intelligente qui fait le génie), parvenu à acquérir un vernis scientifique et littéraire qui, en province, devait le faire admirer un jour des ignorants et des candides. Il suivit les cours des plus habiles professeurs de l'époque, et sans en comprendre la portée philosophique ou politique, il en retint comme un écho d'expressions retentissantes qui devaient plus tard lui servir à formuler sa faconde.

Un défaut d'organisation désespérait Démosthène : comme son illustre *patron* de l'antiquité, il avait la voix faible et il bégayait; mais il se dit doctoralement que puisque l'exercice donnait des forces au corps le plus débile, la déclamation devait produire le même résultat sur une voix flûtée et saccadée. Dès lors sa passion déclamatoire ne connut plus de bornes. Il fut merveilleusement secondé dans ses études dramatiques par un de ces hasards si fréquents à Paris. Dans l'hôtel où il logeait, au même étage, demeurait une figurante de la Porte-Saint-Martin, grande et forte femme de cinq pieds et quelques pouces, brune, fraîche (quoique ayant passé trente ans), montrant fort négligemment d'assez belles épaules et de très-gros bras; en somme, pouvant singer sur quelque théâtre de province le type des *Méropes*, des *Athalies* et des *Sémiramis* tel que l'avait créé mademoiselle Georges, cette tragédienne souveraine avant que mademoiselle Rachel eût prouvé qu'une intelligence élevée servait mieux, pour interpréter l'art, que toute la puissance des poumons et de la force physique. Démosthène fit tout naturellement la connaissance de Léocadie. La belle veuve (ces femmes-là le sont toujours) avait eu pour mari un riche négociant du Havre qui, à la suite de mauvaises affaires, s'était brûlé la cervelle, ne laissant pour ressource à Léocadie qu'un esprit cultivé et des goûts littéraires qui la poussaient aujourd'hui instinctivement au théâtre.

Démosthène accepta ce roman comme une véridique histoire; il avait une de ces natures théâtrales qui, habituées à faire parade de sentiments factices, sont inhabiles à discerner dans autrui le faux du vrai. Léocadie prenait des leçons théoriques au Conservatoire, et pratiquait comme figurante l'art dramatique à la Porte-Saint-Martin, où elle n'avait consenti à accepter un rôle aussi infime, disait-elle à Démosthène, que pour surmonter par degrés l'effroi que les planches inspiraient à sa timidité naturelle.

La liaison de Démosthène et de Léocadie fut bientôt des plus intimes. *L'art les avait unis*, comme il disait pompeusement plus tard. Douée d'un organe retentissant, d'une prononciation nette, la figurante entreprit avec succès l'éducation dramatique du futur avocat; elle parvint à assouplir et à renforcer sa voix. Démosthène l'adorait par reconnaissance. Quel avantage de trouver dans sa maîtresse une institutrice! Amours, leçons ne lui coûtaient rien, et c'était un grand charme pour cet esprit positif, qui portait dès lors le germe d'une avarice instinctive, ignoble petit vice que les familles et la société de province nourrissent et caressent comme une vertueuse tendance d'ordre et de raison.

Démosthène s'oublia longtemps dans le double enivrement qu'il trouvait dans cette liaison. En vain son père le rappelait-il pour soutenir son éloquence chancelante; quelques années d'étude, objectait Démosthène, étaient encore nécessaires à son perfectionnement. Mais enfin, tout a un terme : Démosthène se sentait très-fort en déclamation; il avait fait ses preuves en jouant la tragédie bourgeoise, il s'était même essayé avec succès dans la petite salle du théâtre Chantereine; la figurante n'avait donc plus rien à lui apprendre, puis elle avait grossi démesurément et prenait un air de vieille femme; d'autre part, les années s'étaient succédées sans qu'elle eût pu obtenir un tour de début sur le théâtre même où elle était demeurée si constamment comparse; son double prestige s'était évanoui aux yeux de Démosthène. Mais comment rompre une liaison de dix années? comment abandonner au désespoir, au suicide (autre illusion théâtrale de ce faux esprit), cette femme passionnée? La mort du père de Démosthène vint couper ce nœud gordien. La fortune, l'éclat, le devoir de continuer l'éloquence paternelle, l'appelaient dans son pays. Ces voix puissantes devaient l'emporter. Il quitta furtivement Paris le jour même où Léocadie avait obtenu de débuter dans un mélodrame, non à la Porte-Saint-Martin, mais à la Gaieté. « Je te quitte avec moins de regret, lui écrivit-il (il aurait trouvé trop bourgeois de lui dire adieu de vive voix). Te voilà avec une position; tes débuts seront brillants; le Théâtre-Français s'ouvrira pour toi, ô ma Sémiramis! souviens-toi de moi dans ta gloire! »

Malheureusement Léocadie fut implacablement sifflée le soir même à la Gaieté; et, pour se consoler, elle ne trouva pas de meilleur expédient que de courir à la poursuite de son infidèle. Dès le lendemain elle monta en diligence, et suivit la route où il avait passé douze heures plus tôt.

Après dix ans d'absence, quand Démosthène arriva dans sa ville natale, il ne bégayait plus, il était superbe d'assurance, irrésistible de faconde, mais il avait maigri et pâli à la peine; ses cheveux grisonnaient, et, quoiqu'il n'eût que trente ans, il paraissait en avoir quarante.

LOUISE COLET.

(La suite à un prochain numéro.)

MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert?
— Non. — Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE IX.

LE COUVENT DE BRERA.

Au milieu du trouble général de cette funeste journée, que nous avons essayé en vain de peindre, et qui ne peut être bien comprise que par ceux qui se détachent des coutumes régulières de nos jours pour se transporter dans ces temps de spectacle, de tumulte et de désordre, Alpinolo, au désespoir, parcourait les rues de Milan, cherchant partout Pusterla. Il en demandait des nouvelles à toutes les personnes de sa connaissance qu'il rencontrait, il frappait même à quelques portes amies;



mais personne ne pouvait le satisfaire. Le plus grand nombre même le croyait en délire, et on lui répondait : « Pusterla? oh! il est à plus de quatre milles d'ici. » Il n'y avait, en effet, que peu de personnes qui fussent informées de son retour dans la cité.

En poursuivant ses recherches, sans se soucier de son propre péril, Alpinolo arriva sur la place des Marchands, et la vue de ce lieu et de ces portiques aigrit encore sa douleur. Il s'engagea ensuite dans l'étroite ruelle de Sainte-Marguerite de Gisone, et près de l'endroit nommé Case-Volte, il rencontra enfin Pusterla. La vérité historique nous a contraints d'avertir le lecteur que Pusterla, insensible aux joies pures, cherchait des émotions plus brûlantes dans de coupables affections. Le monde le savait et ne lui en faisait point un crime, soit à cause de la corruption de cette époque, soit que son opulence, sa jeunesse et sa beauté lui fissent pardonner ces sortes d'erreurs, et lui en permissent de pires encore. Ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que ces écarts étaient pour la malignité une occasion de railler Marguerite, comme si on pouvait être déshonoré par les fautes d'autrui, et comme si, au contraire, l'irréprochable conduite de Marguerite envers son mari ne lui méritait pas une gloire plus pure.

Ce jour-là précisément, Pusterla, qui ne pouvait rester un seul jour oisif dans son palais, était sorti pour rendre visite à quelqu'une de ses maîtresses, et aussi pour parcourir une dernière fois la ville, comme celui qui prend congé d'une personne aimée au moment de la quitter pour longtemps. Et ce fut un bonheur pour lui. Marguerite, sortie de chez elle pour répandre des bienfaits, y rentra pour tomber aux mains de ses bourreaux; sorti pour toute autre chose, son mari les évita : tant il se trompe celui qui croit trouver ici-bas la récompense de ses œuvres! Couvert d'un habit grossier, les yeux cachés par son capuche, Pusterla n'aurait point été reconnu par Alpinolo; mais mettant lui-même son cheval en travers sur le passage de son page, il lui cria : « Où cours-tu ainsi avec cette furie? »



Il n'y a pas de paroles pour décrire ce qu'éprouva Alpinolo en apercevant son maître; et, sans autrement lui répondre, il saisit le cheval de Pusterla par la bride, et lui dit : « Fuyons. »

Sans avoir le temps de le questionner, le seigneur obéit à l'élan de son page effrayé, et ils s'enfuirent tous deux à bride abattue. Mais comme ils arrivaient en vue de la porte, après avoir échappé à des bandes de soldats qu'ils trouvèrent sur leur chemin, ils s'aperçurent qu'elle était gardée par un poste sous les armes. Alors le page, désespéré, commença à s'arracher les cheveux, à blasphémer Dieu et les hommes, ne voyant plus aucun moyen d'échapper. En proie à un abattement affreux, il se retourna vers Franciscolo en lui disant : « Vous êtes perdu... ils vous cherchent... tout est découvert... ils veulent votre mort... »

Ces paroles entrecoupées expliquèrent à Pusterla le danger que la précipitation d'Alpinolo, les soldats répandus par la ville, et les sonneries des cloches, lui avaient déjà fait entrevoir. Mais si l'impétuosité naturelle du page, excitée par les angoisses d'un péril imminent et d'un remords atroce, ne lui laissaient imaginer aucune voie de salut, Francesco, plus rassis, sut en découvrir une. Il tourna aussitôt bride vers le couvent de Brera, et y trouva un refuge.

Les couvents, on le sait, étaient des asiles inviolables, ainsi que les croix, les sanctuaires, les églises et les palais de la commune. Franciscolo devait donc se croire en sûreté dans le couvent de Brera, lors même qu'on l'eût vu y entrer. Aussi, lorsque Alpinolo vit le cheval de son maître fouler cette terre protectrice, il sentit sa poitrine dégagée d'un grand poids; il sauta à bas de son cheval, baisa le seuil du couvent, puis, embrassant les genoux de son seigneur, et les baignant de ses larmes, il se préparait à lui raconter sa faute et la trahison de Ramengo, lorsque Pusterla l'interrompit pour lui dire : « Va, et sauve Marguerite. »



Alors l'effrayante idée que Marguerite pouvait, elle aussi, courir des dangers, se présenta à l'esprit d'Alpinolo et redoubla ses angoisses. Un pilote qui travaille à remettre à flot le navire que son inexpérience a engagé dans les sables, le domestique qui aide à éteindre l'incendie allumé par son imprudence, l'amant qui veut arracher sa bien-aimée à la déplorable situation que sa passion lui a faite, ne mettent pas plus d'anxiété dans leurs démarches que n'en mit Alpinolo dans les siennes. Son propre danger était ce qui l'inquiétait le moins: soit que les soldats ne prissent pas garde à ce jeune homme, qui n'était rien de plus à leurs yeux qu'un écuyer ordinaire; soit qu'il fût protégé par la confusion générale, soit enfin ce concours de circonstances qu'on appelle la fortune, il arriva, toujours en courant à tout rompre, près du palais des Pusterla. Quand il vit l'immense foule qui se pressait aux environs, un rayon d'espérance brilla à ses yeux; il espéra que les Milanais voulaient sauver leurs concitoyens et leurs bienfaiteurs, et il se prit à crier: « Vive la liberté! » La foule s'ouvrait devant ce cavalier en furie, et, en entendant le cri qu'il poussait, ils le regardaient les uns les autres en se demandant:

« Que veut celui-là?

— Que diable hurle-t-il?

— Vive la liberté!

— Ce doit être quelque fou. Au large, au large, donnez-lui passage. »

L'infortuné Alpinolo arriva précisément au moment où les soldats entraînaient Marguerite enchaînée. Au comble de la rage et de la douleur, ne trouvant pas d'épée à son côté, il voulait néanmoins commencer la lutte, persuadé que la foule, dont il se croyait suivi, seconderait ses efforts; mais, comme il se retournait pour l'encourager au combat, il se vit seul, sans un visage ami, sans un témoignage de sympathie: dans le plus grand nombre il n'y avait rien de plus qu'une basse et stupide curiosité, dans les autres une inerte compassion. Comme honteux de demeurer plus longtemps au milieu de gens si lâches, il allait déjà chercher la mort en se lançant contre les hallebardes mercenaires, lorsqu'il aperçut derrière les soldats ce personnage masqué, dans lequel les lecteurs ont déjà reconnu Ramengo. Il portait toujours sur ses bras le fils de Pusterla, et se réjouissait de posséder dans cet enfant un instrument de vengeance raffinée, quelque tournure que prissent les événements.



Alpinolo aperçut l'enfant, auquel nul ne faisait attention, et sentant trop bien qu'il ne pouvait être d'aucun secours à Marguerite, il s'approcha de l'inconnu, en criant: « L'enfant! donnez l'enfant! » Ramengo ne l'attendit pas, et éperonna vivement son cheval à travers les petites ruelles qu'on trouve en cet endroit; mais, serré de trop près par le page, il s'arrêta dans l'espoir de lui échapper à l'aide de ses ruses habituelles; il lui dit d'une voix altérée: « Au moins j'ai sauvé celui-là! » Ces mots suffirent pour suspendre la fureur d'Alpinolo; et, le prenant pour un ami, il lui répondit: « Donnez-le moi, donnez-le moi, que je le rende à son père. »

— Et où est son père? » demanda le personnage masqué. Déjà le jeune homme ouvrait la bouche pour livrer passage à une nouvelle imprudence, mais le souvenir de celle qui avait tout perdu lui revint à la pensée, et avec elle l'image plus vive de cet exécré Ramengo. Comparant alors la voix et les gestes de l'inconnu, il le reconnut bientôt pour Ramengo lui-même. Mugissant alors comme un taureau blessé, il le saisit à la gorge en s'écriant: « Ah! traître! espion infâme! » Alors commença une lutte qui obligea le perfide à laisser glisser à terre Venturino pour se défendre. Cependant Alpinolo, qui n'avait pas lâché son ennemi, lui meurtrissait le visage, et lui faisait perdre les étriers. Ramengo embrassa si fortement le page, qu'il l'entraîna dans sa chute, et qu'ils roulèrent tous les deux sur la terre. Alpinolo était sans armes et vêtu à la légère: Ramengo portait un morion et une armure complète; mais les coups dont le page l'accablait tombaient sur lui comme d'une masse d'armes, et ne lui laissaient pas le temps de respirer. Alpinolo réussit à le tenir sous lui, en lui appuyant un genou sur la poitrine, et de la main gauche lui serrant la gorge, de la droite il parvint à lui arracher sa *miséricorde* de la ceinture. On sait qu'on appelait miséricorde certains poignards



avec lesquels on achevait son ennemi, après l'avoir démonté à coups de lance ou de massue.

Ramengo, sur le point de payer en une seule fois toutes les iniquités de sa vie, demandait pardon, invoquait Dieu et les hommes à si grands cris, qu'il fut entendu par les soldats, qui ne s'étaient point aperçus de sa disparition. Le connétable Sfolcada Melik apparut avec les siens au bout de la rue, et voyant à travers les ombres cette mêlée, il se hâtait d'arriver. Alpinolo comprit qu'il n'avait pas de temps à perdre, et qu'il avait à remplir un devoir plus sacré que celui de la vengeance. Il abandonna donc le vaincu, prit dans ses bras Venturino, et en un instant il était en selle, et s'enfuyait d'un côté pendant que Melik venait de l'autre.

L'obscurité et le désordre de cette journée favorisèrent la fuite d'Alpinolo. Aussi prudent aujourd'hui qu'il avait été inconsidéré, il n'osait plus retourner à la maison des *Umiliati*, où Pusterla s'était réfugié de peur que ses pas ne fussent épiés et qu'ils ne missent sur les traces de son maître. Enveloppant donc Venturino, il le tenait caché dans son sein, comme l'unique bijou qu'il avait pu sauver des mains des voleurs, comme la seule relique avec laquelle il pût se racheter de la faute d'avoir involontairement précipité dans l'abîme son ami, son protecteur, le sauveur de la patrie. Il errait ainsi dans les rues les plus désertes, regardant s'il ne rencontrerait point quelque personne de confiance à laquelle il pût remettre Venturino; mais il n'osait plus compter sur personne; dans chaque citoyen il voyait un espion, un traître. Cependant, l'enfant, réprimant mal ses plaintes et ses pleurs, s'écriait par intervalle: « Ramenez-moi à la maison... Où est mon père?... Maman, où l'a-t-on emmenée? »

Pendant ce temps, le père, dans son asile de Brera, ignoré de tous, tremblait sur son sort, sur celui de ses amis, de sa femme et de son fils. Le lecteur a déjà compris que ce n'était point une âme d'une trempe robuste. Sur le champ de bataille ou dans la lice, il ne le cédait à personne pour manier la lance et conduire un destrier; on ne l'avait jamais vu, en face des ennemis, ni baisser les yeux, ni faiblir, ni se retirer, mais il avait besoin d'être excité par les regards de la foule et par ses applaudissements; il manquait absolument de courage civil, ce courage résigné qui, sous l'amas des infortunes, puise sa force dans le témoignage d'une conscience pure ou dans les joies passionnées des espérances d'un lointain avenir.

Après avoir prodigué à Pusterla, dans ces premières heures de vif désespoir, les consolations de la religion et de l'amitié, Buonvicino sortit pour prendre des renseignements, pour savoir si Marguerite avait besoin de secours ou ne pouvait plus recevoir que les témoignages d'une impuissante compassion. Avec quels battements de cœur il parcourait les rues de la ville! avec quelle crainte il abordait les groupes indignés ou craintifs des citoyens, pour recueillir quelques nouvelles. Il s'assurait de plus en plus de ce qu'il ne pressentait que trop, l'infortune de Marguerite; mais comme il n'avait pu rien apprendre de Venturino, il surmonta sa douleur et se traîna jusqu'au palais de Pusterla. Là, il trouva une vile populace toute joyeuse de le mettre à sac: Luchino avait voulu ainsi intéresser l'avidité populaire à ses injustices, afin d'obtenir son silence et ses applaudissements. Buonvicino entra, sortit, chercha de tous côtés, questionna tout le monde, mais ne put rien découvrir au sujet du jeune enfant. Il revit le salon, ce salon si mémorable dans l'histoire de son cœur: tout n'y était plus que ruine et désordre: près de la fenêtre, à la place où il avait vu Marguerite, aux jours de son erreur et de son repentir, il aperçut un canevas de broderie dont personne ne s'était soucié, comme d'une chose de trop peu de prix. Marguerite avait commencé à y dessiner la fleur qui porte son nom. Oh! quand elle la commença, qui lui aurait dit qu'elle ne devait pas la finir? Il se saisit de cette relique, la baisa, la pressa sur son cœur, se proposant de ne plus se détacher de ce précieux souvenir. Mais bientôt un sentiment plus généreux s'empara de son âme, qui condamnait ce dernier élan d'une affection mondaine. Il se rappela la voie d'abnégation absolue dans laquelle il était entré, et il résolut de donner à Pusterla sa chère trouvaille. Quel don plus agréable pour l'époux que le dernier travail sorti des mains d'une femme qu'il ne devait peut-être jamais revoir!

Le cœur navré, la tête basse et enveloppée dans son capuchon, Buonvicino retournait à son couvent à travers les rues obscures de Milan, qu'éclairait à peine, dans les endroits les plus larges, un pâle regard de la lune; mais, lorsqu'il arriva sur la route même de Brera, près de l'église de Saint-Sylvestre, il s'entendit appeler avec instance. Ainsi arraché à ses douloureuses méditations, il aperçut dans l'ombre quelqu'un qui, appuyé à un pilier, lui faisait signe avec précaution; il s'approcha et reconnut Alpinolo. Celui-ci, après s'être bien assuré, à cette heure avancée de la nuit, qu'il avait affaire à Buonvicino, lui remit entre les mains le petit Venturino. L'éclat éblouissant d'un rayon de soleil au milieu des profondes ténèbres d'une tempête peut à peine se comparer à la joie radieuse qui brilla sur le visage de Buonvicino: il embrassa l'enfant, serra contre son sein et baisa au front Alpinolo, qui s'écriait tristement: « O père! je ne mérite pas vos caresses... sauvez cet enfant... sauvez Pusterla... dites-lui la cause de tout le mal... »



Et ses sanglots l'interrompaient. Buonvicino, entendant des pas s'approcher, lui dit: « Sois béni! va, fuis, que le Seigneur t'accompagne et te rende ton père, comme tu as rendu cet enfant au sien! » Puis il cacha l'enfant dans les plis de sa robe, et, à la faveur de la nuit, rentra sans être observé dans le couvent de Brera, dont la règle était bien loin d'être aussi rigoureuse que celle des ordres plus récents.

Lorsque Buonvicino entra dans sa cellule, il était nuit noire, ce qui empêcha Francesco de voir la pâleur mortelle du front de son ami; mais il put comprendre toute l'étendue de sa disgrâce, lorsque ayant demandé au moine des nouvelles de Marguerite, celui-ci ne fit que lui tendre une main couverte d'une sueur glacée, pendant qu'un sanglot mal réprimé révélait ses angoisses; et ils pleurèrent l'un avec l'autre, et l'enfant avec eux: pauvre enfant, déjà assez intelligent pour comprendre l'affliction paternelle, trop peu raisonnable pour connaître l'art de ne point l'augmenter! Il embrassait son père, qui répondait à ses embrassements avec cette impétuosité qui fait qu'après la perte d'une personne chérie nous nous attachons plus fortement à ce qui nous en reste, possédés d'un plus vif besoin d'aimer et d'être aimés, de le dire et de nous l'entendre dire. Par intervalle, Venturino éclatait en sanglots plus déchirants, et s'écriait: « Mon père, où est maman? — Oh! si tu l'avais vue, ils l'ont liée comme un voleur! Pauvre mère! elle me regardait, elle t'appelait, mais elle ne pleurait pas... Où est-elle donc? allons la chercher; restons avec elle... avec elle aussi en prison! » Son père ne pouvait que lui recommander de se taire et d'étouffer ses plaintes parce que Buonvicino n'avait révélé à

aucune personne du couvent, le dangereux secret que renfermait sa cellule.



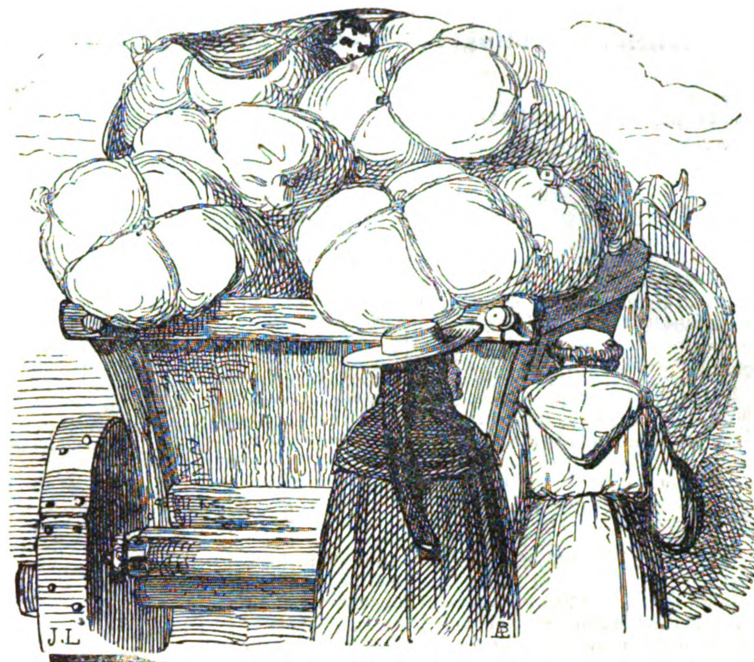
Dans la maison de Brera, c'était pendant tout le jour une activité et un mouvement de travail régulier, tel qu'on en voit à peine dans les plus florissantes fabriques des villes les plus commerçantes de nos jours. Par la porte entraient continuellement des chariots chargés de laine brute pendant qu'il en sortait d'autres remportant des tissus achevés. C'était un pesage, un mesurage, un battement de métiers à tisser, mêlés, de temps en temps, de pieuses psalmodies, d'autres fois de chansons populaires. Le silence imposé aux autres moines n'avait jamais pu être prescrit à ceux-ci, qui venaient depuis peu de gagner à ce sujet un procès devant le Saint-Père : de plus, ils n'étaient point astreints au jeûne. Ils ne trouvaient point en effet ces obligations conciliables avec le commerce et le travail, qu'ils regardaient comme leurs principaux devoirs.

Au milieu de cette incessante rumeur, silencieux, cachés, Franciscolo et son fils demeuraient tapis dans l'étroite cellule, plus en sûreté que dans une forteresse, mais avec un serrement de cœur bien naturel dans une situation si désolante. Le jour, Buonvicino les laissait presque toujours seuls, autant pour ne point donner d'ombrage en interrompant ses occupations accoutumées, que pour aller aux environs et s'informer de ce qu'il importait de savoir ; mais, les nuits, le bon moine les passait à causer avec son ami de leurs malheurs, à prévoir l'avenir et à le consoler.

Un jour que Buonvicino était avec ses hôtes infortunés, ils entendirent s'approcher le son d'une trompe. Il cessa, résonna peu après, s'interrompit de nouveau, jusqu'à ce qu'il retentît clairement au pied du couvent. L'enfant, qui était facilement distrait par une impression nouvelle et agréable, se mit à écouter avec complaisance, invitant les autres à en faire autant, en posant sa petite main sur ses lèvres pour les avertir de se taire et de lui laisser savourer tout entière cette distraction. C'était le crieur de la commune, qui venait criant par la ville d'une voix à briser les vitres. « Cent florins d'or de récompense à qui livrera Franciscolo Pusterla mort ou vif. » Puis, après une minute de silence, il donnait un nouveau son de trompe et reprenait : « Signori, une taille de cent florins d'or sur la tête de Franciscolo Pusterla, chef d'une criminelle conjuration pour renverser le seigneur Luchino, égorger les prêtres, détruire la sainte religion, et faire mourir de faim les pauvres gens. — Signori... »

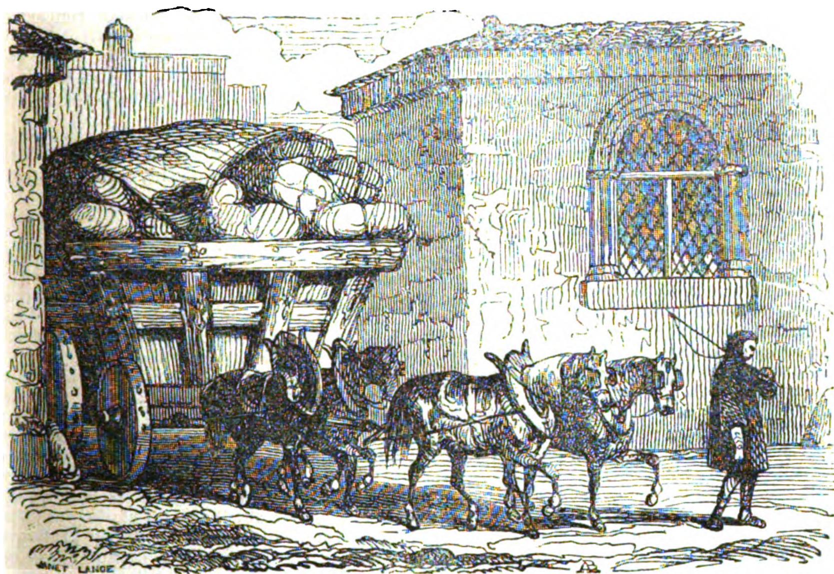
Et ainsi, alternant le son et les cris, il s'éloignait au milieu d'une foule de peuple qui le suivait, les uns stupéfaits de cette énormité, et ne comprenant pas comment des tyrans si exécrables pouvaient vivre sous le soleil; les autres songeant quelle belle fortune serait la leur s'ils réussissaient à saisir et à livrer le proscrit.

Buonvicino et Pusterla entendirent cette proclamation, et Franciscolo s'écriant : « Une taille, comme pour un loup ou pour un ours! » couvrit la tête de son Venturino pour qu'il n'entendît point un ordre si cruel. Tout espoir d'être utile à Marguerite, à soi-même et à ses amis étant enlevé à Francesco, il ne lui restait plus d'autre parti à prendre que celui de la fuite, et de chercher son salut dans la retraite jusqu'à des temps meilleurs. « Va, lui disait Buonvicino; s'il y a pour Marguerite quelque moyen de délivrance ou seulement de consolation, tu sais que tu laisses ici un ami qui fera tout ce que tu pourrais faire, sans être, comme toi, exposé au péril. Oh! épargne au moins à cette femme céleste la douleur d'apprendre que vous êtes perdus, toi et votre enfant. Vas, fuis, fuis le plus loin que tu pourras; ne donne pas une trop facile créance aux illusions dont les exilés se bercent et avec lesquels ils trompent les autres. Ne te fie pas aux menteuses promesses des étrangers; les méchants ont le bras long, et leurs tortueuses ressources sont plus nombreuses que le juste ne saurait l'imaginer. »



Un matin, ange Gabriel de Concoverzo, portier, comme on sait, de la maison de Brera, ouvrait la porte rustique et laissait sortir un charriot de draps, sans rien dire que ces mots : « La bénédiction du Seigneur soit avec vous! »

Sur le haut du chariot un enfant était couché à plat ventre et caché par la toile qui recouvrait le chargement, et derrière la voiture venaient deux *Umiliati*. L'enfant était Venturino, et les deux autres personnages, Franciscolo et Buonvicino. Ils lui avaient vivement recommandé de se taire et de ne pas bouger, et le pauvre petit, après avoir dit : « On me conduit peut-être près de ma mère, » se nourrit de cette espérance et garda un silence religieux. Celui qui, sur un radeau fragile, abandonne l'écueil où la tempête l'avait jeté, et, pour regagner le port, expose de nouveau sa vie à tous les hasards du perfide élément, peut seul imaginer les sentiments qui agitaient les deux amis lorsqu'ils quittèrent l'inviolable seuil du couvent pour traverser cette ville où chaque pas était un péril. Il est vrai que, quelques jours s'étant écoulés, on s'était déjà relâché de la vigilance première et des mesures de rigueur. Ils n'avaient point non plus à craindre les perquisitions du fisc, parce que les *Umiliati* jouissaient de l'exemption du droit de dix solditerzuoli que chaque pièce de drap payait à la sortie. Et comme l'élection populaire nommait un gardien à chaque porte de la ville pour veiller à ce qu'il n'y eût aucune fraude dans la perception des droits, quelques-unes de ces portes étaient confiées aux *Umiliati*, et entre autres celle d'Algiso, par laquelle les fuyards devaient passer.







Lorsque le chariot approcha, comme on reconnut qu'il appartenait aux moines, personne ne vint le visiter; les deux *Umiliati* de garde s'écrièrent : « La paix soit avec vous, frères. — La paix soit aussi avec vous! » répondit Buonvicino; et ils sortirent. Quand ils se trouvèrent au large dans la campagne, Franciscolo osa lever les yeux, regarder autour de lui, admirer encore le beau ciel lombard, empourpré par l'aurore, et qui lui semblait d'autant plus beau qu'il ne le voyait depuis quelques jours qu'à travers une fenêtre à demi fermée. Il appela son fils, qui jusqu'alors s'était tenu tranquille, les mains sur les yeux et osant à peine respirer. Il leva sa blonde tête et sourit à son père, qui, le portant dans ses bras, l'embrassait avec effusion en lui disant : « Maintenant, nous sommes sauvés! »

Venturino répondait à ces caresses, puis, fixant sur Pusterla des yeux remplis d'une inexprimable tendresse, il lui demanda : « Et ma mère? »

Que pouvaient lui répondre les deux amis? Ils laissèrent échapper un douloureux gémissement, et Pusterla, se rappelant toutes les phases de la vie qu'il avait partagée avec la malheureuse Marguerite, resta un moment tourné vers les remparts de Milan, qui s'abaissaient derrière l'horizon. Oh! que la patrie est chère à celui qui l'abandonne, surtout lorsqu'il y laisse la meilleure partie de son cœur!

A Varese, le chariot de draps devait s'arrêter à la Cavedra, maison que les *Umiliati* avaient dans cette ville. Là, Pusterla ayant changé d'habits, prit avec son fils congé de Buonvicino. « Adieu, s'écriait le moine attendri; vois les paroles gravées sur la porte de notre couvent : « *Spera in Deo*; — espère en Dieu! » grave-les dans ton cœur. Mets ton espérance dans ce Seigneur qui donne une patrie même à la chèvre sauvage, et guide dans leur passage les hirondelles voyageuses. Il est pour tout et pour tous; il répand sur l'âme qui l'invoque l'abondante rosée de ses consolations, que le monde ne peut ni donner ni arracher au malheureux. Invoquons-le ensemble : prions-le de permettre que nous puissions encore une fois nous revoir, — nous revoir dans l'amour et dans la paix, dans des jours plus heureux pour toi, pour elle, pour notre patrie. »

Bulletin bibliographique.

Ahasvérus, par M. Edgard QUINET. Edition nouvelle. *Comptoir des Imprimeurs-Unis*, quai Malaquais, 15.

Le livre d'*Ahasvérus* produisit, il y a quelques années, une vive impression, et eut un long retentissement dans le monde des philosophes et des poëtes. Aujourd'hui encore cette grande épopée symbolique demeure peut-être le plus beau titre littéraire de M. E. Quinet.

Ahasvérus, comme on sait, enferme en un cadre immense la création, la passion, la mort et le jugement dernier, tout le passé et tout l'avenir de l'homme. M. Quinet a divisé son livre, ou plutôt son drame en quatre journées, qu'il a coupées par trois intermèdes, et encadrées dans un prologue et un épilogue. — Le prologue d'*Ahasvérus* se passe dans le ciel : la terre a été détruite, « car elle était mauvaise. » Au moment d'en créer une autre plus parfaite, Dieu veut desceller le livre de sa pensée et retracer « en figures éternelles, » devant ses élus convoqués autour de lui, « le bien, le mal et tous les gestes, et le sort accompli de ces univers où ils ont vécu » passagèrement sans en comprendre le sens, sans en prévoir la destinée. C'est par les séraphins que va être représenté le terrible mystère.

La première journée, intitulée *la Création*, s'étend bien au delà de ce que le titre annonce : nous y trouvons la création et la jeunesse du monde, les Titans, le déluge, les empires, la Grèce et Rome. Ce n'est encore qu'un second prologue, qui nous mène jusqu'à la venue de Jésus-Christ. — La seconde journée, *la Passion*, s'ouvre à la dernière heure du Christ : Jésus gravit l'âpre sentier qui mène au Golgotha, et, chancelant sous sa croix, il implore l'assistance d'Ahasvérus, qui le repousse. Le Christ le maudit, le condamne à l'exil et au voyage éternel. « Partout où tu passeras, lui dit-il, on t'appellera le Juif-Errant. » Ahasvérus commence sa course sans fin au travers du monde romain, qui déjà s'écroule.

Avec la troisième journée, intitulée *la Mort*, nous entrons dans le Moyen-Age : la terre a vieilli. Mob (la Mort), l'implacable Mob, éternelle comme Ahasvérus, va commencer à se mesurer de plus près avec l'humanité. Mob ne peut rien sur la vie d'Ahasvérus ; elle conçoit pour lui une haine implacable, et veut torturer au moins celui qu'elle ne peut détruire. Rachel, un ange autrefois, et maintenant une femme, aime Ahasvérus et se dévoue pour lui : le ciel et l'enfer frappent Ahasvérus ; mais, quand tout l'accable, une femme le soutient, une femme le bénit. Rachel a fait monter jusqu'au ciel un cri de miséricorde. — Nous sommes arrivés à la dernière limite du temps présent.

La quatrième journée (*le jugement dernier*) est consacrée tout entière à l'avenir. Le monde est détruit, les peuples et les rois paraissent aux pieds du juge suprême. Ahasvérus est à genoux avec Rachel, dont l'amour le rachète enfin de l'anathème prononcé contre lui.

Le mystère est fini : le nouveau monde promis par l'Eternel est créé. Mais le livre ne se termine point là : il reste encore l'épilogue, l'épilogue où l'auteur a formulé plus nettement ses idées métaphysiques, et qui renferme le dernier mot de l'œuvre. — Au moment où le livre *des Jésuites* soulève contre M. Quinet et son illustre collègue tout un parti puissant qui accuse les deux auteurs d'irréligion et d'impiété, la nouvelle édition d'*Ahasvérus* semblera venir comme à l'appui de ces graves accusations, et les leçons du professeur seront présentées sans doute comme la conséquence positive et pratique des imaginations hétérodoxes du poëte. Peut-être donc n'est-il point hors de propos de revenir sur cette pensée philosophique contenue dans l'Epilogue d'*Ahasvérus*, et fort mal interprétée par plusieurs qui croient avoir tout dit quand ils ont prononcé le grand mot vide et sonore de panthéisme.

Le poëte avait fait dire à Ahasvérus « que ses pieds ne se reposeront croisés l'un sur l'autre que sur le banc de l'infini. » L'homme ne doit donc acquérir la claire et parfaite notion du bon, du vrai, du beau, de l'amour idéal, de Dieu enfin, qu'en atteignant, au terme de son développement, la plénitude de son être, c'est-à-dire en devenant lui-même infini. C'est donc proprement *lui-même* qu'il cherche : une fois en possession de l'infini, qui sera son *moi*, il se suffira bien à lui-même ; il s'aimera, il se connaîtra, il croira en lui, il se déifiera. L'épilogue du poëme arrive ainsi, par la nécessité des déductions logiques, à la négation de tous les dogmes de la Bible et de l'Evangile. Jéhova meurt de vieillesse; puis le Christ, seul au firmament, doute de sa divinité et l'Eternité s'ensevelit. Comme Jéhova, comme Brama, comme Jupiter, le Christ n'est donc, de son aveu, qu'une entité chimérique, un mythe, une forme inhérente à l'esprit humain : *c'est ce pleur qui toujours coule* des yeux d'Ahasvérus; c'est l'expression plus ou moins pure et de mieux en mieux comprise de l'inconnu divin. Que reste-t-il donc à la fin de l'épilogue? une seule inconnue, l'affirmation absolue de ce qui est, la synthèse infinie d'Ahasvérus, de la nature et de Dieu, *l'Eternité*.

La théologie, la cosmogonie, l'histoire, forment ainsi les trois anneaux d'une chaîne indissoluble : Dieu remplit le monde, et le monde tient intimement à l'homme; de telle sorte que le Créateur, la création et la créature se neutralisent enfin et se confondent dans l'être universel, l'infini.

Tels sont les principes que plusieurs ont qualifiés de subversifs en matière de religion. Ce reproche, néanmoins, peut-il de bonne foi être adressé à M. Quinet? Assurément certaines pages de son livre renferment de quoi désespérer les plus forts, de quoi faire peur à l'esprit le plus ferme dans ses croyances; c'est un effrayant conflit de la foi et du doute: ici une affirmation, puis aussitôt une négation brutale. On s'attendrit sur la naissance et la passion du Christ; on se pénètre d'une adoration chrétienne pour la vierge Marie; puis, en tournant la page, on trouve déjà l'idole brisée, l'autel renversé. Crédulité puérile! Vous adoriez un fantôme! — Est-ce donc à dessein que M. Quinet a rempli son livre de ces contrastes irritants? Doit-on voir dans son ardeur iconoclaste une intention préméditée de désorienter et de désespérer le lecteur? ou bien plutôt M. Quinet n'a-t-il pas usé simplement de la tradition comme d'un thème poétique sur lequel il a laissé courir sa libre et puissante fantaisie? Ne s'est-il pas fait plutôt, et en même temps, le traducteur implacable de l'histoire et de ses déceptions personnelles? Personne ne peut en douter. — C'est un fait consacré dans la vie des individus, que le dogme, accepté d'abord sans examen, nous rend tous, plus ou moins, martyrs de nos premières croyances; qu'un âge vient ensuite où d'abord l'on tourne en dérision, où bientôt l'on regarde d'un œil indifférent les mystères qui avaient notre foi et notre amour. Et, de même dans la vie de l'humanité : les premiers siècles du christianisme se sont dévoués, le Moyen-Age a cru fermement, le dix-huitième siècle a raillé, le dix-neuvième doute. — M. Quinet n'a donc fait que reproduire une éternelle vérité, et si cette vérité nous paraît dure, ce n'est pas la faute de celui qui s'en est fait l'interprète.

Quant à ce qui touche à la traduction libre du dogme, l'auteur s'est franchement expliqué là dessus dans sa préface de *Prométhée*. Il avoue qu'une fois l'inviolabilité du dogme entamée, il y a moins d'impiété que de ferveur à lui rendre encore un certain culte artistique, à le caresser de sa pensée, à l'embellir de son imagination, à le plier aux besoins particuliers de la plume et de la toile. Nous renvoyons donc à cette préface tous ceux dont les procédés poétiques de M. Quinet ont pu blesser l'orthodoxie.

Il nous resterait à louer, après tant d'autres, l'imagination opulente du poëte et les couleurs de son style, si vives et si éclatantes, qu'elles causent souvent au lecteur une sorte d'éblouissement. « Il y a tel passage, a dit un critique, qu'il faudrait pouvoir lire les yeux fermés. » M. Magnin a mieux apprécié que tout autre les mérites littéraires d'*Ahasvérus*, et nous renvoyons le lecteur à l'excellente Notice mise en tête de la nouvelle édition d'*Ahasvérus*. « La langue de M. Quinet, dit M. Magnin, à la fois savante et populaire, est riche, pure, originale. Ce qui lui nuira auprès d'un certain nombre de lecteurs, c'est que sa manière est trop pleine et trop *feuillue*, comme disait Diderot de *la Nouvelle Héloïse*; c'est qu'il y a dans son livre un luxe trop peu réprimé de pensées et d'images... Le fond et la forme, la pensée et la langue, le corps et le vêtement, tout, dans cet ouvrage, est empreint de force et éblouissant de nouveauté... »

La nouvelle édition contribuera sans doute à accroître encore le succès de ce beau livre, et lui assurer définitivement la légitime et durable popularité que M. Magnin, dès 1833, prophétisait *à la grande fresque épique* de M. Quinet.

Collection des Auteurs latins, avec la traduction en français; sous la direction de M. D. NISARD, maître de conférences à l'École Normale. — 25 vol. grand in-8. — *Œuvres complètes de Pétrone*, avec la traduction en français; par M. BAILLARD. — Paris. *J.-J. Dubochet et Comp.*, rue de Seine, 33.

Le *Satyricon* de Pétrone, bien que les neuf dixièmes en aient été perdus, est encore un des livres les plus curieux que nous ait légués l'antiquité. Pétrone, né à Marseille, chevalier romain, proconsul en Bithynie, ensuite consul à Rome et admis dans le petit nombre des familiers de Néron, aurait été un des littérateurs les plus remarquables de ce règne, s'il n'en eût été le plus voluptueux, le plus élégant et le plus consommé. Dans cette cour, livrée à tous les débordements de la débauche et à tous les raffinements du luxe, Pétrone acquit le titre d'*arbitre du bon goût* (*arbiter elegantiarum*); il en fut le Chaulieu, le Chapelle, et, à quelques égards, le Voltaire. Victime de la jalousie de Tigellin, son rival dans la science du plaisir, et comprenant que, sous un maître tel que Néron, une disgrâce était une sentence de mort, Pétrone voulut mourir aussi élégamment qu'il avait vécu. Le peintre le plus sombre et le plus énergique de Rome impériale, Tacite, a pris la peine de retracer ce beau suicide épicurien, si philosophiquement et finement gradué. « Pétrone, dit-il dans ses *Annales*, se fit ouvrir les veines, les refermant, puis les rouvrant à volonté, s'entretenant avec ses amis, sans ostentation de courage, non de l'immortalité de l'âme ou de doctrines spéculatives, mais de poésies badines. Il récompensa quelques esclaves, en fit châtier d'autres. Il se promena, il se livra au sommeil; si bien que sa mort, quoique forcée, parut naturelle. Dans son testament même, il ne mit point, comme tant d'autres victimes, des adulations pour Néron, pour Tigellin ni pour aucune des puissances du jour : il y retraça les débauches de l'empereur sous les noms de jeunes impudiques et de femmes perdues.... et il lui envoya l'écrit scellé de son anneau, qu'il brisa, pour qu'il ne pût servir à compromettre personne. » A ce tableau, Pline le Naturaliste ajoute « que Pétrone, condamné à mourir par la jalousie de Néron, brisa, pour en déshériter la table impériale, une coupe murrhine du prix de 300 grands sesterces, » environ 60,000 francs. Notre bel esprit marseillais-romain ne doit donc pas être confondu avec cette tourbe de patriciens, de philosophes, d'histrions et de gladiateurs, qui flattaient, même après leur mort, leur impérial bourreau. Indépendant par la pensée, mais ne pouvant se soustraire à cette domination qui écrasait le monde connu, il s'en vengea du moins avant de la subir en stoïcien couronné de roses.

Néron n'ayant pas jugé à propos de publier le testament peu flatteur de son maître en fait d'élégances, nul doute que le *Satyricon* ne soit un ouvrage antérieur et tout à fait différent. Un homme dont le sang coule n'est pas d'ailleurs en position d'écrire ou de dicter un si gros livre. M. Baillard, dans sa Notice très-intéressante sur Pétrone, n'a pas eu de peine à réfuter à ce sujet la sottise des commentateurs qui ont voulu absolument trouver, dans le fameux festin de Trimalchion et dans les aventures qui le précèdent, une description exacte des extravagances et des turpitudes de la cour impériale. Le *Satyricon* est un roman latin, je n'ose dire un roman de mœurs dans le genre des satires ménippées. La mère n'en permettra pas « la lecture à sa fille; » mais l'humaniste, le philosophe, l'artiste, le politique y trouveront mille sujets d'étude et de réflexions. Il plaira aux uns par la grâce et le piquant du style (*purissimæ impuritatis*); aux autres par les renseignements qu'il prodigue relativement aux mœurs, aux manières, aux costumes et aux arts; il attachera les esprits les plus graves par des révélations inattendues et profondes sur l'état social, économique et politique de l'empire romain. Un roman capable d'instruire ou d'inspirer Scaliger, Molière, La Fontaine, Voltaire, Montesquieu, Gibbon, Adam Smith, n'est pas un roman méprisable; il est même unique dans son genre. M. Augustin Thierry reconnaît que la pensée d'écrire son magnifique ouvrage sur l'histoire d'Angleterre lui vint à la lecture du 1er chapitre d'*Ivanhoë*; qui sait si de grands travaux sur l'histoire romaine n'ont pas dû ou ne devront pas leur origine à quelque improvisation d'Eumolpe, à quelque hâblerie de Trimalchion!

La partie narrative du *Satyricon* se compose des aventures de deux espèces d'étudiants ou d'escrocs, de leur jeune *frère* Giton, du méchant improvisateur Eumolpe et de quelques femmes perdues. Ces marauds ont commis et commettent toutes sortes d'infamies : le vol, l'assassinat, un effroyable pêle-mêle de prostitutions et d'adultères, le sacrilége,

« Et des crimes peut-être inconnus aux enfers ; »

mais ce sont des marauds pleins d'esprit, d'audace, de ressources et quelquefois de poésie. La scène se passe à Naples, au sein d'une population d'affranchis, de parvenus, d'esclaves, de soldats, de matelots, d'histrions, de proxénètes et de courtisanes. Dans cette ville gréco-romaine, l'esprit sophistique des rhéteurs, la subtilité, la grâce, la rouerie helléniques sont perpétuellement en contact avec le sens pratique, l'orgueil, l'avarice, la superstition, la luxure et la férocité de la race latine. Du mélange ou du choc des intérêts et des idées, de l'alliance de la prose et des vers résultent à chaque pas le vaudeville ou l'épopée, la comédie, la tragédie burlesque, des traits saillants d'histoire, de morale ou de philosophie. Sous ces portiques sonores retentissent, avec les strophes d'Horace, les hexamètres de l'*Iliade* et la danse guerrière des homéristes; sur ces places embrasées par le soleil napolitain, la foule s'écarte devant les faisceaux des licteurs, comme les vagues sous la proue d'un navire, et dans le carrefour voisin, il vous semble ouïr déjà le rire de Polichinelle et la clochette de saint Janvier. L'ancien édifice social craque déjà sur ses bases. Si les formes subsistent encore, quel changement dans le fond des choses! Les familles patriciennes, décimées par les proscriptions, achèvent de s'éteindre dans le luxe, la débauche et la stérilité. A leur place s'élèvent des fortunes, mais non des maisons nouvelles; fortunes d'affranchis, dévorées par la prodigalité aussitôt que créées par la spéculation et l'usure. Religion, institutions, mœurs, tout cède à l'action dissolvante du despotisme ou de la philosophie, tout s'effacera bientôt devant le christianisme et les Barbares. La Grèce captive, Horace a dit vrai, la Grèce a conquis de sauvages vainqueurs; elle s'apprête à installer le Bas-Empire sur la rive du Bosphore.

Le mérite de Pétrone est surtout, à mon sens, de nous faire assister à cette transformation des esprits et des choses. *Cicerone* intelligent, il instruit autant qu'il amuse, en nous promenant à travers ces ruines dont son rire nous indique le sens aussi profondément que la mélancolie de Tacite. A table, au lupanar, au temple, au cirque, où ces antiques lazzaroni s'enivrent du sang des condamnés et des gladiateurs, il nous montre, en se jouant, le monde romain que décompose le droit de cité accordé aux dieux et aux idées, au langage et aux corruptions de tant de nations étrangères.

A-t-il eu conscience de la portée de ses tableaux? Je suis tenté de le croire quand je réfléchis à la sagacité philosophique, à l'audace toute voltairienne de ses sarcasmes contre les superstitions ou les abus. A vrai dire, Pétrone est un philosophe du dix-huitième siècle. Son engouement, sa grâce, sa galanterie, aussi bien que sa hardie incrédulité, portent le cachet des marquis philosophes de cette époque célèbre; Romain et familier de Néron par le langage, par la pensée il est Français.

Des citations sont le meilleur moyen de faire connaître un esprit de la trempe de Pétrone et une traduction aussi habile que celle de M. Baillard. J'ouvre donc et parcours d'un regard complaisant ces pages sorties si élégantes et si correctes de la typographie de MM. Didot. Dès la première je trouve une leçon adressée par l'*Arbitre du goût* à tous les inventeurs ou rénovateurs de formes, qui ne manquent jamais de marquer les époques de décadence :

« La noblesse, et, si je puis dire, la pudeur du discours n'admettent ni fard ni boursouflure : sa beauté naturelle fait son élévation. C'est depuis peu que ce déluge de phrases ronflantes et hyperboliques de l'Asie (de l'Allemagne à présent) est débordé dans Athènes... Pour la poésie même, plus de coloris pur et frais... La peinture n'a pas fait meilleure fin, depuis que la présomptueuse Egypte imagina pour un si grand art ses méthodes expéditives. »

Il paraît néanmoins que cette littérature boursoufflée jouissait de peu de considération, même à Naples; car les improvisateurs y sont quelquefois lapidés, et un assassin, souillé de tous les vices, dit à un autre infâme :

« Tu es bien plus vil que moi, par Hercule! pour souper en ville, tu as flagorné un poëte. »

Gourmandise romaine et propos de table. — Aucun potentat, de nos jours, ne pourrait se flatter de traiter ses convives à la façon de Trimalchion. Ce vieux Turcaret gréco-romain, comme l'appelle M. Baillard, ignore l'étendue de ses propriétés, le nombre de ses esclaves; il a pour serviettes des chevelures parfumées, des meubles, une vaisselle, des costumes d'un luxe prodigieux; des cuisiniers d'une imagination et d'un raffinement à étonner nos plus célèbres gastronomes; des squelettes d'argent pour stimuler les bons vivants par l'image de la mort; des plafonds mobiles, qui apportent le dessert avec une pluie de parfums et de couronnes; mille inventions dignes de Sardanapale. Qu'un plat d'argent, tombe à terre, soit ramassé par un serviteur économe, Trimalchion *fait souffleter* le drôle et rejeter le plat, qu'on balaie avec les ordures. Rien de plus amusant et de plus étrangement instructif que le cynisme de cet Amphitryon grotesque au milieu de ses parasites et de ses affranchis, presque aussi riches que lui. Il fait tout haut l'éloge du dieu Crepitus, et en permet le culte le plus bruyant à ses convives. Enhardis par sa libéralité, les convives se noient dans un déluge de falerne, de coq-à-l'âne et de calembours. On parle des jeux du cirque :

« N'allons-nous pas avoir un combat de première qualité?..... Point de gladiateurs du commun; des affranchis en masse. Titus, mon maître, a le cœur grand et la tête chaude. Avec lui, point de quartier : le fer sera de bonne trempe; pas moyen de lâcher pied. Les viandes à distribuer au peuple seront au centre, pour que l'amphithéâtre voie. Le patron a de quoi : il vient de recueillir 30 millions de sesterces... Il a déjà quelques petits chevaux barbes, une conductrice de chars à la gauloise, et le trésorier de Glycon, qui fut surpris en fêtoyant la femme de son maître... Qu'il supplante donc tout à fait Norbanus dans la faveur publique! Au fond, qu'est-ce que ce Norbanus a fait de bien pour nous? Il nous a donné des gladiateurs à 1 sesterce pièce, tout décrépits, que d'un souffle on eût jetés bas. J'en ai vu de meilleurs mangés par les bêtes aux flambeaux. Enfin, on eût dit un combat de coqs. L'un était lourd à ne se pouvoir traîner; l'autre avait des jambes de basset; le troisième, qui était mort d'avance, eut les jarrets coupés... Tous, en fin de compte, furent passés aux lanières, tant ils s'étaient montrés de purs rebuts de pacotille...

« Nos tables, desservies au son des instruments, trois cochons blancs sont amenés dans la salle, ornés de jolies muselières et de grelots... Je pensais que c'étaient des porcs acrobates... Trimalchion mit fin à notre attente : « Lequel voulez-vous, nous dit-il, qu'on vous apprête à l'instant? Un malappris vous servira un coq, un faisan, quelques misères pareilles; mes cuisiniers, à moi, font cuire des veaux entiers dans leurs chaudières... Si vous n'êtes pas contents du vin, je le changerai... Grâce aux dieux, je ne l'achète pas, et tout ce qui vous fait venir l'eau à la bouche est le produit d'un bien que j'ai près de la ville et que je ne connais pas encore. On le dit limitrophe de Terracine et de Tarente. Je veux joindre la Sicile à mes petites possessions, pour que, si l'envie me prend de voir l'Afrique, la traversée se fasse par mes domaines. Mais contez-moi, Agamemnon, quelle controverse vous avez déclamée aujourd'hui... Ne croyez pas que j'aie dédaigné la littérature : j'ai trois bibliothèques, une grecque, les autres latines... Agamemnon ayant commencé : « Un pauvre et un riche étaient ennemis... — Trimalchion demande : Qu'est-ce qu'un pauvre? — Ah! charmant! » reprend l'orateur...

Survient l'archiviste de Trimalchion, « qui, du même ton que s'il s'agissait du journal des actes de Rome, fait la lecture suivante : Le 7 des calendes de sextilis, dans le domaine de Cumes, sont nés trente garçons et quarante filles. On a porté des granges dans les greniers cinq cent mille boisseaux de froment; on a accouplé cinq cents bœufs. Dudit jour : mise en croix de l'esclave Mithridate,

pour avoir maudit le génie de notre doux maître. Dudit jour : report dans la caisse de ce qui n'a pu être placé, 100,000 sesterces. Dudit jour : incendie dans les jardins de Pompée... — Comment! demande Timalchion, quand m'a-t-on acheté les jardins de Pompée? — L'an dernier, répond l'annaliste; c'est pourquoi ils ne sont pas encore portés en compte. » Trimalchion, bouillant de colère, s'écrie : « Quels que soient les biens que l'on m'achètera, si dans six mois je n'en ai pas avis, je défends qu'on me les porte en compte. » Ensuite on lut des ordonnances d'édiles, des testaments de maîtres des forêts qui s'excusent de ne pas faire Trimalchion leur héritier. « Le pauvre homme! »

Les danseurs de corde commencent leurs exercices. « Il n'y a que deux choses au monde, dit le satrape, qui me fassent grand plaisir à voir : les danseurs de corde et les corneilles. Les autres bêtes, chanteurs ou acteurs, sont vraiment des attrape-nigauds. Par exemple, j'avais aussi acheté des comédiens : eh bien ! j'ai préféré leur faire représenter des farces atellanes. »

Trimalchion est interrompu dans son panégyrique des funambules par l'un d'eux, qui lui tombe sur le bras. L'offense magnanime déclare l'offenseur libre, pour qu'il ne soit pas dit qu'un tel personnage a été *contusionné* par un esclave.

Un des coaffranchis de Trimalchion, mécontent d'un convive, lui crie : « Es-tu chevalier romain? moi *je suis fils de roi*. Tu veux savoir pourquoi j'ai été en service? Parce que j'ai bien voulu m'y mettre, et que j'ai mieux aimé être citoyen romain que *roi tributaire*. »

Ce mot cornélien rappelle celui de ce sergent français, qui disait à Berlin, en 1806 : « J'aime mieux être sergent au 4e de ligne que roi de Prusse. »

Les homéristes arrivent, frappant de leurs piques sur leurs boucliers. Ils discourent en vers grecs, et Trimalchion les accompagne en lisant, d'un ton musical, un livre latin. Pendant qu'il estropie Homère et la mythologie pour expliquer le sujet du récit à l'auditoire, « un veau sur un énorme plat est apporté bouilli et le casque en tête. Il est suivi d'Ajax, qui, brandissant son glaive en furieux, tranche sans pitié, joue d'estoc et de taille, et ramasse à la pointe du sabre les morceaux qu'il présente aux convives ébahis. »

Il faut lire dans Pétrone l'interminable menu de ce festin pour se faire une idée de la magnificence, de la sensualité et de la gloutonnerie latines. Tout est mesquin dans nos banquets modernes, comparé à ces orgies du peuple-roi. Le dessert n'est pas moins mémorable que les premiers services :

« Tout à coup le plafond vint à craquer, et la salle entière trembla. Tout alarmé, je me lève, et comme moi les autres convives... Or, voilà que du lambris entr'ouvert un cercle aussi vaste que la coupole dont il se détachait s'abaisse sur nos têtes, et offre dans tout son contour des couronnes d'or suspendues et des vases d'albâtre remplis de parfums. C'étaient les présents d'usage. Comme on nous invite à les prendre, nous reportons nos yeux sur la table : elle était déjà couverte d'un plateau chargé de quelques pièces du four. Au centre s'élevait Priape, en pâtisserie, qui, dans son ample giron, présentait des raisins et des fruits de toute espèce... Pas un gâteau, pas un fruit qui ne fît jaillir à la moindre pression une liqueur safranée dont l'incommode rosée arrivait jusqu'à nous. Persuadés qu'il y avait quelque chose de sacré dans cette aspersion traîtreusement solennelle, nous nous levâmes le plus droit que nous pûmes, et nous criâmes : *A Augustus-César, père de la patrie, longue prospérité!*... Sur ces entrefaites, trois esclaves, vêtus de tuniques blanches, entrent dans la salle. Deux d'entre eux posent sur la table les lares du logis avec leurs bulles d'or; le troisième, tenant une patère de vin, fait le tour de la table en criant : *Soyez nos dieux propices!* Or, disait-il, ces lares s'appelaient, le premier, *Industrie;* le second, *Bonheur;* le troisième, *Profit*. Puis vint le buste authentique de Trimalchion lui-même, et chacun le baise à la ronde...

« Trimalchion, attendri par le vin et devenu philanthrope : « Mes amis, s'écrie-t-il, les esclaves aussi sont des hommes, ils ont sucé le même lait que nous, quoiqu'un mauvais destin ait pesé sur eux; mais, de mon vivant, et bientôt, ils boiront l'eau des hommes libres. En un mot, je les affranchis tous dans mon testament. »

Ce passage est remarquable; il montre le progrès des idées correspondant à la corruption des mœurs. Il y a là un formidable problème.

Séance tenante, Trimalchion distribue des legs à ses amis et à ses serviteurs; puis il commande son tombeau et dicte lui-même son épitaphe, qui mérite l'attention de ce siècle *positif :*

C. POMPEIUS TRIMALCHION, NOUVEAU MÉCÈNE,
REPOSE ICI.
LE TITRE DE SÉVIR LUI FUT DÉCERNÉ
EN SON ABSENCE.
. . . .
PIEUX, BRAVE, LOYAL,
PARTI DE RIEN, IL PROSPÉRA,
LAISSA TRENTE MILLIONS DE SESTERCES,
ET N'ASSISTA JAMAIS AUX LEÇONS
DES PHILOSOPHES.
PASSANT, IL TE SOUHAITE PAREILLE CHANCE.

Laissons cet homme de bien pleurer sur son tombeau avec tous ses hôtes avinés; laissons-le changer d'humeur, crier qu'il crève de prospérité, proposer le bain, le souper, des libations nouvelles en l'honneur de la première barbe d'un esclave favori, injurier et battre l'aimable Fortunata, sa moitié, qui s'oppose à cette fantaisie conjugale; sauvons-nous à travers la pompe funèbre de ce Charles-Quint grotesque qui s'étend sur une pile d'oreillers, comme sur un lit de parade, et dit à des donneurs de cor : « Supposez que je suis mort : jouez-moi quelque chose de gentil. »

Eumolpe, poëte râpé, récueille le principal héros du Satyricon. Cet Eumolpe est bien le plus infortuné des improvisateurs; il ne peut hasarder un vers sans risquer d'être assommé ou lapidé. Ses mésaventures sont racontées avec infiniment de gaieté et de grâce. C'est dans la bouche de cet effronté parasite que Pétrone a placé les deux morceaux poétiques les plus étendus du *Satyricon*, à savoir la *Prise de Troie* et la *Guerre Civile*. Ces petits poëmes ne manquent ni d'élégance ni d'énergie, mais ils sont déparés par l'affectation, l'enflure et les puérilités descriptives, tristes indices du déclin littéraire. En général, la prose de Pétrone me paraît supérieure à ses vers, bien que son livre en offre de fort jolis. Après un naufrage raconté dans le goût de Sénèque, mais égayé toutefois des traits les plus comiques, Eumolpe débarque en mugissant des hexamètres aux environs de Crotone. Dans cette ville, et dans la plupart de celles de la Grande-Grèce, l'industrie principale est celle de la chasse aux héritages; la population « s'y divise en deux catégories : les courtisés et les coursans. A Crotone, personne n'élève de famille; car quiconque a des héritiers naturels se voit exclu et des soupers et des spectacles..... il reste perdu dans la canaille. Ceux au contraire qui n'ont jamais pris femme, ou qu'aucune proche parenté ne lie, parviennent aux plus hautes dignités : ils ont seuls des talents, ils sont seuls innocents devant la justice. »—Quels traits de lumière sur les causes de la disparution de la race romaine!

Eumolpe fit fortune dans cette ville, voueé au célibat, en se faisant passer pour un marchand naufragé, mais encore riche à millions de sesterces. Toutes les bourses furent aussitôt ouvertes à cette bande d'escrocs. Le texte de Pétrone, mutilé par le temps, les abandonne au milieu de cette aventure; mais les dernières lignes indiquent suffisamment qu'Eumolpe, convaincu de fraude, périt de mort violente, et que ses complices prirent la fuite.

Ce dénoûment moral fait quelque honneur à l'auteur du *Satyricon*, qui n'abuse pas généralement de la Providence. Les idées de Pétrone, en matière de religion positive, paraissent en effet se résumer dans les deux mots suivants, qui ont inspiré des vers très-connus à Voltaire et à Louis Racine :

« Notre pays est si plein de divinités, qu'un dieu peut s'y rencontrer plus facilement qu'un homme. »

Le héros du roman ayant commis un sacrilége en tuant une oie consacrée à Priape, se tire d'affaire on ne peut plus philosophiquement. Il dit à la prêtresse :

« Tenez : voici deux pièces d'or : avec cela vous pourrez acheter des oies et des dieux. »

La traduction de M. Baillard lui a coûté vingt ans d'études et de labeurs, c'est-à-dire deux ou trois épopées et une douzaine de tragédies, d'après les procédés de la fabrique contemporaine. Adoucir sans infidélité les crudités de la débauche latine, éclaircir les obscurités d'un texte incomplet, rendre avec précision, netteté et élégance une foule de détails si étrangers à nos habitudes et à nos mœurs, ce n'était pas une tâche facile. L'œuvre de M. Baillard est celle d'un humaniste consommé, d'un savant antiquaire et d'un littérateur aussi consciencieux qu'habile. De pareils travaux sont d'autant plus recommandables, que les suffrages de quelques hommes instruits doivent leur tenir lieu de vogue et de popularité. Dans un temps ou dans un pays plus favorable aux fortes études, il y aurait quelque gloire à avoir rendu ainsi accessible au public un des monuments les plus intéressants de l'antiquité. Mais n'exigeons pas trop de notre époque si affairée; souhaitons au nouveau, et très-probablement dernier traducteur de Pétrone, une portion du succès que des versions extrêmement inférieures à la sienne ont obtenu près des plus grands esprits du siècle de Louis XIV : jamais succès n'aura été plus juste ou plus agréable aux amis des lettres.

M. MAILLEFER.

Coffret donné par le roi

A LA REINE VICTORIA.

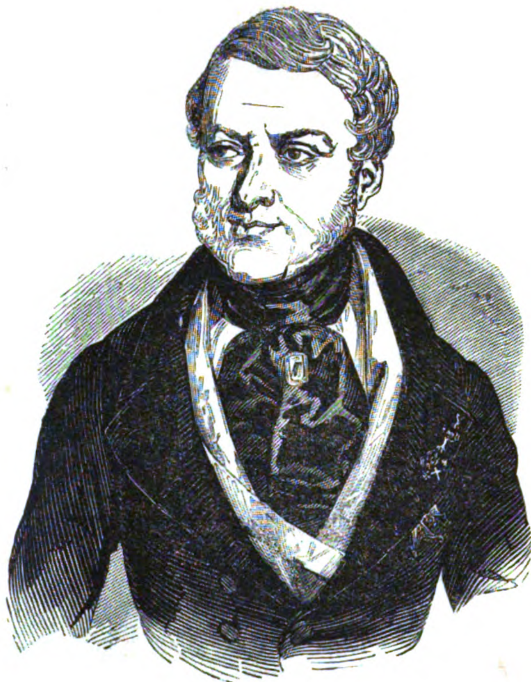
Ce coffret, offert en présent par le roi à la reine Victoria, pendant son séjour au château d'Eu, est l'une des œuvres les plus délicates sorties depuis longtemps de la manufacture de Sèvres; il a 40 centimètres de long sur 26 de large et 27 de hauteur; sur chacune des faces est une peinture de M. Devilly représentant des toilettes de femme dans les cinq



parties du monde. Sur le couvercle, c'est l'Europe avec de riches ornements et une parure de bal; la face antérieure représente la toilette d'une mariée dans l'Inde française; l'un des côtés rappelle la traite des objets de toilette en Sénégambie; le côté opposé donne une idée de la parure des femmes dans l'Océanie et de l'opération du tatouage à Noukahiva; sur la face postérieure enfin, l'artiste, dans une composition très-gracieuse, a groupé des femmes américaines, naturelles et métis, parées de leurs plus beaux vêtements; c'est en Bolivie, je crois, qu'il a placé le sujet de cette scène. Cette description très-incomplète, et notre dessin lui-même, ne peuvent donner qu'une idée imparfaite de ce petit meuble, dont les ornements et la composition générale, dessinés et exécutés par M. Huart, l'un de nos meilleurs artistes, sont d'un fini et d'un goût admirables.

Nécrologie.

LE COMTE DE TORÉNO.



Le comte de Toréno est né à Oviédo, dans la principauté des Asturies, le 26 novembre 1788, d'une famille noble et renommée par ses services. Jeune encore, il vint à Madrid pour y terminer son éducation. Il avait vingt ans à peine quand Napoléon commit en Espagne la faute irréparable qui fut le premier degré de sa perte et de nos malheurs. Entraîné par les événements, Toréno quitta Madrid, se rendit à Oviédo, rassembla autour de lui ses concitoyens, exalta leur patriotisme, organisa et dirigea leurs efforts avec une habileté qu'on n'eût pas attendue de son extrême jeunesse.

Ces premiers efforts attirèrent sur lui l'attention de ses compatriotes, qui n'hésitèrent pas à lui donner une haute preuve de confiance. Il fut envoyé à Londres chargé d'une mission diplomatique qui avait pour objet l'alliance des deux cabinets de Saint-James et de Madrid. Un pareil résultat, il est vrai, était peu difficile à obtenir : à cette époque, l'Angleterre se serait alliée avec l'empereur de la Chine lui-même, pourvu que c'eût été contre la France. Les négociations du jeune diplomate furent donc couronnées de succès, et il rapporta de ce voyage une telle réputation de talent, d'activité et de patriotisme, qu'il se trouva, à son retour, l'un des chefs de l'opinion populaire. En 1812, la province de Léon le nomma député à Cadix pour demander la convocation des cortès. Il s'y fit remarquer par l'énergie de sa parole et la hardiesse de ses résolutions. Les cortès s'assemblèrent; Toréno, député de la province des Asturies, n'avait pas encore atteint l'âge de rigueur, vingt-cinq ans. Une décision spéciale créa en sa faveur une exception fondée sur les services rendus par le jeune député à la cause de l'indépendance nationale.

Le comte de Toréno prit part à tous les travaux de cette assemblée fameuse.

La restauration de Ferdinand VII l'obligea à se réfugier en Angleterre, d'où il ne tarda pas à passer en France. Arrêté à Paris en 1816, la police attribua à l'effet d'une méprise cette arrestation, qui, en effet, ne fut pas de longue durée.

Bientôt la révolution de 1820 ouvrit aux exilés les portes de leur patrie; Toréno fut de nouveau envoyé aux cortès; mais, soit que la maturité de l'âge, soit que les leçons de l'exil eussent modifié les idées du comte, sa conduite aux cortès de 1820 fut loin de répondre aux espérances qu'avaient fait concevoir ses opinions de 1812. Débordé par le flot populaire, il abandonna les rangs de la démocratie, dont il avait été l'un des plus ardents apôtres, et essaya de lutter contre les principes dont il avait lui-même favorisé et provoqué le développement. Il fut l'un de ceux qui constituèrent en Espagne le parti moyen. Mais ces demi-concessions ne purent apaiser le ressentiment de ce roi que sa mère appelait Ferdinand cœur de tigre et tête de mulet.

Le flot qui avait porté le comte de Toréno aux cortès le ramena dans l'exil. Mieux éclairé sur ses intérêts, Ferdinand ne tarda pas à rappeler auprès de lui les hommes qui avaient quitté l'opinion démocratique pour se rapprocher de la royauté. Toréno rentra alors en Espagne, et l'ambassade de Berlin lui fut offerte; mais M. de Toréno était meilleur diplomate encore que Ferdinand ne le croyait : il refusa cette preuve de la confiance royale, prétextant la nécessité d'aller revoir ses domaines longtemps abandonnés, de s'occuper de ses intérêts personnels. Ce ne fut guère en effet qu'après la mort du roi, lorsque Marie-Christine prit, au nom de sa fille, les rênes de l'État, que le comte de Toréno revint aux affaires et se dévoua à la reine régente, dont il devint le ministre et l'ami. L'opinion dont il avait été l'un des plus fervents apôtres n'eut pas lieu de se louer de son administration, et sa probité même fut exposée à de graves imputations.

M. de Toréno partagea le sort de la reine Christine après le triomphe d'Espartéro, et vint de nouveau chercher en France l'hospitalité qu'il était habitué à y trouver. On assure qu'il était, hors des affaires, plein d'érudition, de science et de goût. Il laisse, dit-on, des mémoires qui promettent plus d'une révélation piquante sur les événements si nombreux dont l'Espagne a, depuis un quart de siècle, été le théâtre, et sur les hommes qui ont tour à tour dirigé les affaires de ce beau et malheureux pays.

Le comte de Toréno est mort à la suite d'une douloureuse maladie. Son corps, déposé provisoirement dans les caveaux de l'église Saint-Philippe-du-Roule, doit être transporté en Espagne, dans la sépulture de la famille Toréno.



Amusements des Sciences.

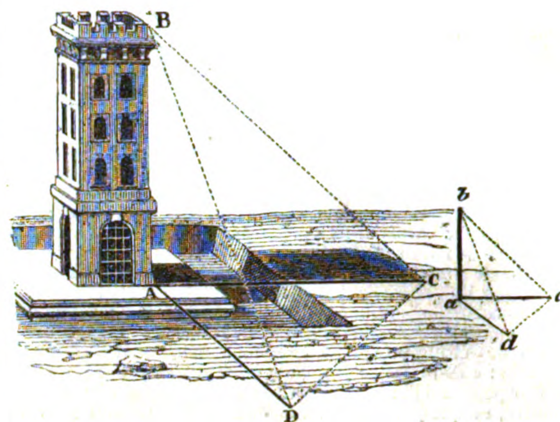
SOLUTIONS
DES QUESTIONS PROPOSÉES
DANS LE 28e No.

I. Pour résoudre ce problème, on observera que puisque le lion, jetant l'eau par la gueule, remplit le bassin dans six heures, il en remplira un sixième dans une heure; et puisque, la jetant par l'œil droit, il le remplit en deux jours, dans une heure il en remplira $\frac{1}{48}$. On trouvera de même qu'il en remplira $\frac{1}{72}$ dans une heure, en jetant l'eau par l'œil gauche, et $\frac{1}{96}$ en la jetant par le pied. Donc, la jetant par les quatre ouvertures à la fois, il en fournira dans une heure $\frac{1}{6}+\frac{1}{48}+\frac{1}{72}+\frac{1}{96}$, c'est-à-dire, en ajoutant toutes ces fractions, les $\frac{61}{288}$. Qu'on fasse donc cette proportion : Si les $\frac{61}{288}$ ont été fournis en une heure, ou soixante minutes, combien la totalité du bassin, ou les $\frac{288}{288}$, exigeront-ils de minutes? Et l'on trouvera quatre heures quarante-trois minutes seize secondes et $\frac{44}{61}$, ou environ quarante-deux tierces.

II. Ce problème est très-connu. Le batelier commencera par passer la chèvre, puis il retournera prendre le loup; après avoir passé le loup, il ramènera la chèvre, qu'il laissera sur l'autre bord pour passer le chou; enfin, il retournera à vide chercher la chèvre, qu'il passera

Ainsi le loup ne se trouvera jamais avec la chèvre, ni la chèvre avec le chou, qu'en présence du batelier.

III. Élevez perpendiculairement, sur un plan bien horizontal, un bâton dont vous mesurerez avec soin la hauteur au-dessus de ce plan : nous la supposerons de deux mètres exactement,



Prenez ensuite, lorsque le soleil commence à baisser après midi, sur le terrain qui vous est accessible, un point d'ombre C du sommet de la tour à mesurer, et en même temps un point d'ombre *c* du sommet du bâton implanté perpendiculairement sur le même plan; attendez une couple d'heures, plus ou moins, et prenez avec promptitude les deux points d'ombre D et *d* du sommet de la tour et du sommet du bâton; vous tirerez ensuite une ligne droite qui joindra les deux points d'ombre du sommet de la tour, et vous la mesurerez; vous mesurerez de même la ligne qui joint les deux points d'ombre *c* et *d* appartenant au bâton. Il ne restera plus qu'à faire cette proportion : La longueur de la ligne qui joint les deux points d'ombre du bâton est à la hauteur de ce bâton comme la longueur de la ligne qui joint les deux points d'ombre de la tour est à la hauteur de cette tour.

Il ne faut qu'avoir la connaissance des premiers éléments de la géométrie pour reconnaître, à la première inspection de la figure, que les pyramides BADC, *badc*, sont semblables, et conséquemment que *cd* est à *ab*, comme CD est à AB, qui est la hauteur cherchée.

NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. Trois Amours versent l'eau dans un bassin, mais inégalement : l'un le remplit en un sixième de jour, l'autre en quatre heures, et le troisième en une demi-journée. On demande combien de temps il faudra pour le remplir lorsqu'ils verseront tous trois de l'eau.

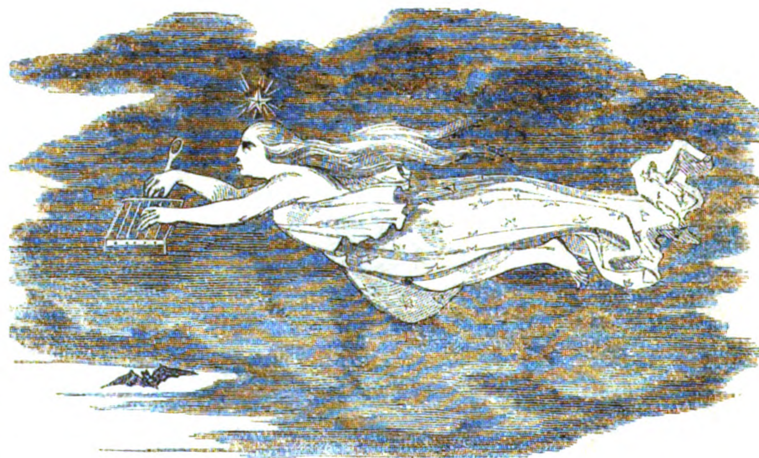
II. Trois maris jaloux se trouvent, avec leurs femmes, au passage d'une rivière. Ils rencontrent un bateau sans batelier. Ce bateau est si petit, qu'il ne peut porter que deux personnes à la fois. On demande comment ces six personnes passeront deux à deux, en sorte qu'aucune femme ne demeure en la compagnie d'un ou de deux hommes, si son mari n'est présent.

III. Construire une boîte où l'on voie des objets tout différent de ceux qu'on aurait vus par une autre ouverture, quoique les uns et les autres paraissent occuper toute la boîte.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

C'est encore demain la fête à Saint-Cloud.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

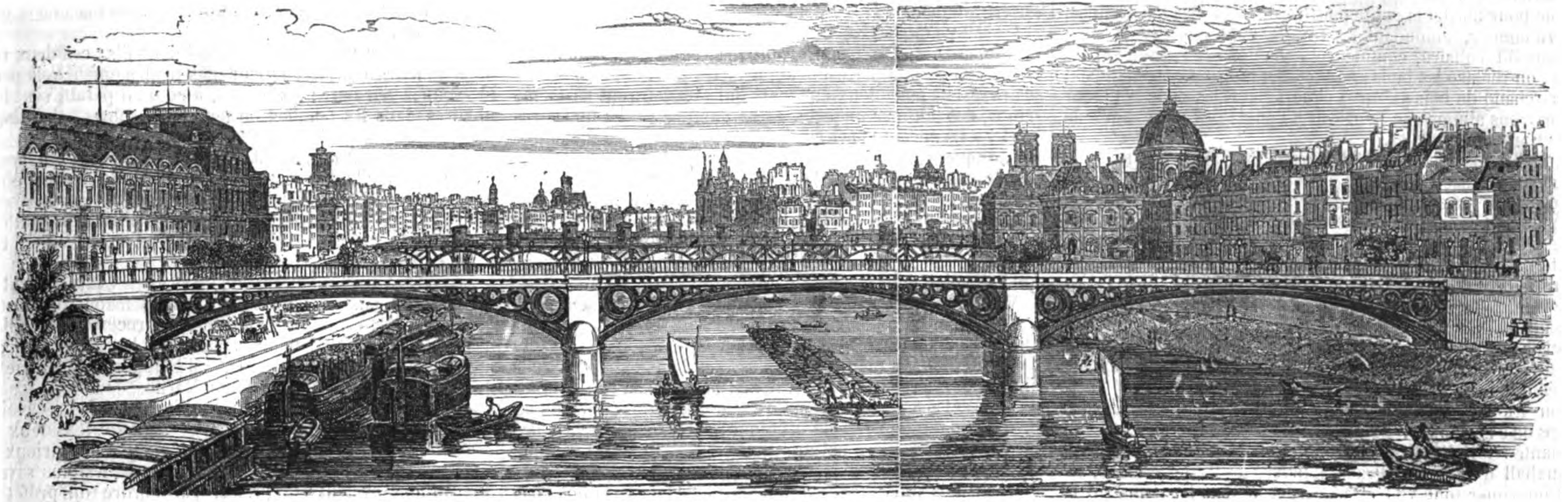
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoi dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et Ce, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 32. Vol. II. — SAMEDI 7 OCTOBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Révolutions du Mexique.

(Voir, sur Santa-Anna, tome Ier, pages 337 et 403.)

LE GÉNÉRAL BUSTAMANTE.

Parmi les étrangers qui fréquentaient la table de l'hôtel des Princes dans l'automne de l'année dernière, on en remarquait un d'une taille au-dessus de la moyenne et droite encore, quoiqu'il eût passé soixante ans. Un je ne sais quoi dans sa tournure, le ruban de quatre couleurs différentes qui ornait la boutonnière de sa redingote, et un certain air de commandement empreint dans toute sa personne, révélaient un officier supérieur. Ses traits irréguliers étaient assez fortement gravés de petite vérole, mais son front haut abritait des yeux noirs et perçants; ses cheveux, que l'âge faisait grisonner sans les éclaircir, frisant énergiquement sur une tête petite et ronde, indiquaient, ainsi que ses épaules larges et carrées, une constitution pleine de vigueur; enfin, un teint hâlé et un accent méridional très-prononcé décelaient son origine espagnole.

Ce personnage, vêtu avec une extrême simplicité, aux manières affables et gracieuses, qui prenait modestement ses repas à une table commune, avait cependant été, à deux reprises différentes et pendant huit ans, investi d'un pouvoir à peu près souverain; pendant huit ans, le tambour avait battu aux champs lorsqu'il sortait de son palais, honneur que Dieu seul partageait avec lui quand le Saint-Sacrement franchissait les portes de la cathédrale; il avait fait aux Chambres législatives, au commencement de chaque session, de solennels discours d'ouverture, il avait eu son conseil de ministres; en un mot, c'était presque un roi détrôné; c'était, en 1840, l'*excellentissime seigneur*, et en 1842, à l'hôtel de la rue de Richelieu, le général Bustamante tout simplement.

Une révolution dirigée par l'ambitieux Santa-Anna, son ennemi personnel et son antagoniste avoué, l'avait dépossédé de la présidence des Etats-Unis mexicains, et le général Bustamante, homme d'une grande probité politique, d'un patriotisme plus pur et plus désintéressé que celui de ses rivaux, cherchait à oublier dans l'étude, à Paris, non le pouvoir et les honneurs dont on l'avait privé et qu'il regrettait peu, mais les malheurs de son pays, déchiré par toutes les ambitions qui s'y croisent et s'y choquent incessamment. C'était ces idées qu'il essayait d'étouffer dans le silence studieux des bibliothèques publiques et des établissements consacrés à la science qu'il fréquentait avec assiduité.

Lorsqu'au mois de septembre 1810, *Hidalgo* et *Allende* poussèrent contre les Espagnols le premier cri d'indépendance, et que ce cri, partout répété, mit la Nouvelle-Espagne en conflagration, Bustamante, alors âgé de trente ans environ, exerçait dans la ville de *Guadalajara*, à cent cinquante lieues à l'ouest de Mexico, la profession de médecin. Il y jouissait déjà d'une certaine réputation de talent, quand il fut forcé d'abandonner cette carrière et l'avenir qu'elle lui promettait, pour se joindre, les armes à la main, aux efforts des Espagnols contre ses compatriotes insurgés. A peine quatre mois s'étaient-ils écoulés depuis l'insurrection, qu'il combattait sous les ordres du général *Calleja*, contre *Hidalgo, Allende, Aldama* et *Abasolo*, ces quatre grandes figures de la guerre de l'indépendance, à la fameuse bataille du pont *Calderon*.

Les voyageurs qui ont fait une fois seulement le trajet de *Mexico* à *Guadalajara*, se rappelleront un pont de pierre jeté, à quelques lieues de cette dernière ville, sur une rivière qui coule au milieu d'une vaste plaine dont le silence et l'aridité attristent l'âme. C'est le pont et la rivière Calderon. Dans la saison des sécheresses, à peine entend-on, au milieu de son lit escarpé, le murmure de ses eaux, tandis qu'à l'époque des pluies, elle les fait gronder, fangeuses et gonflées comme un



(Le général Bustamante.)

torrent. Mais, dans tous les temps, le vent qui souffle lugubrement dans les grandes herbes desséchées, les mornes pelés qui dominent le pont, font naître un sentiment de terreur involontaire, et le voyageur éperonne son cheval pour fuir ce lieu funeste et les croix de meurtre dont il est parsemé.

Le 17 janvier 1811, 100,000 insurgés avec 105 bouches à feu occupaient cette position. Un grand nombre de ces canons avaient été arrachés au port de San Blas sur *le Pacifique*, et transportés par-dessus la chaîne inaccessible de la Cordillière, ou quelques-uns à moitié enfouis aujourd'hui révèlent au voyageur qui gravit ces pics formidables l'irrésistible puissance des masses. Cette multitude sans discipline, presque sans frein, était composée des éléments les plus disparates, depuis la soutane des prêtres, les manteaux bariolés des *rancheros* (fermiers), jusqu'aux rares vêtements de cuir qui couvraient les corps bronzés de 7,000 guerriers indiens armés de leurs flèches et de leurs *macanas* (casse-tête).

Le général espagnol *Calleja*, avec un peu plus de 6,000 hommes, dont la moitié d'une excellente cavalerie et 10 pièces de campagne, n'hésita pas à attaquer cette foule innombrable; et telle fut la supériorité de la discipline sur le nombre, que les insurgés furent taillés en pièces et leurs chefs dispersés.

D. Anastasio Bustamante, alors simple officier, se distingua dans cette bataille de manière à attirer sur lui l'attention publique, et ce fut là le commencement de sa carrière militaire. Le résultat de cette affaire fut un coup presque mortel pour l'insurrection, et la capture des chefs qui l'avaient excitée. Selon la coutume des Espagnols, qui ont toujours aimé ces sanglants trophées, leurs têtes séparées du tronc furent exposées sur la place de *Guanajuato*, derrière un grillage de fer. Elles blanchirent là pendant dix ans, fouettées par la pluie, desséchées par le soleil, alternativement outragées par les ennemis de l'indépendance, ou honorées par la piété des patriotes, qui venaient brûler de petits cierges devant elles et prier pour les âmes qui les avaient animées.

Nous ne suivrons pas Bustamante dans les curieux et sanglants épisodes de cette guerre acharnée dont les détails sont si pleins d'un intérêt saisissant, et nous dirons seulement que, devenu général après s'être rangé parmi les indépendants, il fit enlever et ensevelir les têtes des chefs qu'il avait aidé à vaincre, après avoir fait célébrer en leur honneur un service funèbre dans l'année 1821.

Ce fut cette même année que le général *Iturbide*, qui devait, à l'issue de cette lutte, devenir empereur du Mexique, proclama à son tour dans *Iguala* l'indépendance de son pays. Bustamante se joignit à lui et lui fut fidèle jusqu'à sa déchéance, en opposition avec *Santa-Anna*, qui le premier se souleva contre ce prince, après avoir été comblé de ses faveurs. Forcé d'abdiquer en 1823, par suite de la défection successive de toutes les provinces de l'empire, sa déchéance fut proclamée le 8 avril de la même année, et la nouvelle république fut installée. Le général *Guadalupe Victoria* en fut le premier président.

Pendant ce laps de temps jusqu'en 1828, époque à laquelle la présidence temporaire cessait de droit, Bustamante prit une part active dans les affaires de l'Etat. Le 30 novembre, une insurrection éclata dans la capitale; elle avait pour but de faire annuler l'élection de *Pedraza*, qui venait de succéder à *Victoria*, et elle se termina par la fuite du premier, le pillage de Mexico et l'avénement du général *Guerrero*, qui, nommé vice-président, exerça pendant un an l'autorité du président lui-même. Une révolution semblable à celle qui l'avait élevé devait le renverser une année après, mois pour mois, et il était réservé au général Bustamante d'être l'instrument de sa chute, et plus tard de sa mort tragique.

(La fin à un prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Tout est dit, l'hiver approche et Paris s'y prépare. Paris change d'habitudes, en effet, et se transforme périodiquement; il varie de trimestre en trimestre et de saison en saison: il y a quinze jours encore, il était leste, dégagé, vêtu à

la légère, et voici qu'il commence à se boutonner, à mettre les mains dans ses poches, et à regarder du coin de l'œil sa *tween* et son paletot. Avant huit jours, il grelottera et se palissadera contre le rhume et les éternuments. On voit déjà des joues pâles et des nez transis circuler çà et là en plein vent, et annoncer les jours maussades.

Les tailleurs taillent le vêtement piqué et ouaté; les bottiers travaillent, à coups redoublés, la double semelle; la couturière et la marchande de modes façonnent le velours et la soie pour abriter la petite poitrine de nos frêles Parisiennes. Le ramoneur, émondant les tuyaux engorgés par la suie, comme dit Voltaire, commence à chanter sa chanson sur les toits; on replace les tapis; on met de l'huile dans les lampes; le marchand de bois mesure, équarrit et scie, et le rôtisseur de marrons allume son fourneau à l'angle des marchands de vin et au coin des rues.

Aux Tuileries, au Luxembourg, aux Champs-Élysées, la loueuse de chaises se dispose à prendre ses quartiers d'hiver, et regarde d'un œil morne son armée de bâtons empaillés, si peuplée tout à l'heure, maintenant déserte et tristement entassée. Passez-vous sur le boulevard Italien, la vive et élégante nation qui le peuplait dans les belles soirées, a battu en retraite. Les promeneurs acharnés, ceux que ni le froid, ni le vent, ni la pluie, ne peuvent retenir au logis, s'abritent au passage de l'Opéra; et les *lions* n'étalent plus leurs crinières, au clair de la lune, sur les dalles du *Café de Paris*, rongeant l'or de leur canne, ou lançant au nez des passants la blanche fumée du cigare.

Sur les murailles, les affiches disent qu'il sera bientôt temps de s'envelopper de son manteau, et de crier à sa gouvernante : « Holà! Françoise, faites-moi un bon feu! » Les Wauxhall d'hiver, les Prado d'hiver, les Tivoli d'hiver, se font imprimer tout vifs et placarder à tous les coins de la ville, sollicitant d'avance les grisettes, les étudiants en droit, les élèves en médecine et les commis marchands. Que vous dirai-je? M. Musard a sonné un premier coup de son cor à piston, cette trompette joyeuse qui promet la prochaine résurrection des folles danses et du débardeur.

On pourrait douter cependant de la réalité de tous ces signes précurseurs, si le Théâtre-Italien ne venait pas de rouvrir ses portes et de mettre en ligne son régiment de ténors et de soprani, de contralti et de barytons; mais puisque le Théâtre-Italien recommence ses chansons, l'été est bien mort, il n'y a plus à en douter. Grisi, Persiani, Lablache, Mario, tous les oiseaux mélodieux que l'Italie envoie à Paris, nous abandonnent en effet au premier soleil printannier, et nous reviennent invariablement quand la dernière feuille tombe et s'en va; contre l'habitude des rossignols, ils se montrent à nous et roucoulent dans la noire saison où les corbeaux s'assemblent par bandes et croassent. Cette année, la volière italienne a perdu deux de ses hôtes harmonieux et sans plumes; Tamburini nous manque, et madame Pauline Viardot avec lui. Regrettons madame Viardot: qui la remplacera? c'est encore le secret de M. Vatel, l'autocrate du Théâtre-Italien. Jetons aussi quelques fleurs à cet honnête Tamburini; sa voix, il est vrai, s'affaiblissait de jour en jour, à force d'avoir usé et abusé de la roulade; mais quel magnifique instrument, dans le temps de ses beaux succès et de sa fraîche jeunesse? Pleurons donc Tamburini pour le passé plutôt que pour le présent, et ne soyons pas ingrats. Rien n'est éternel, en ce bas monde, ni la beauté, ni la richesse, ni la puissance, ni les voix de basse.

L'empereur de Russie donnera l'hospitalité au jeune et poétique talent de madame Pauline Garcia-Viardot, et recueillera les restes encore vaillants de la voix de Tamburini. Tous deux vont partir, s'ils ne sont déjà partis; Rubini, cet autre déserteur, est là-bas, à Saint-Pétersbourg, qui leur fait signe et leur tend les bras. Ainsi, la Russie devient dilettante, et nous enlève une bonne partie de notre bien. Qui sait? peut-être est-ce une amélioration qui se prépare dans la gamme diplomatique, assez mal engagée, depuis la Révolution de juillet, entre Paris et Saint-Pétersbourg, et un acheminement à une plus tendre harmonie.

Quant à nous, notre fureur dilettante ne se ralentit point par l'usage; on a souvent reproché à Paris sa légèreté et son inconstance; mais, à coup sûr, pour ce qui est du Théâtre-Italien, le reproche n'est pas mérité; il y a longtemps que cette passion dure, et elle devient de plus en plus fidèle et tenace : ni la déportation, ni l'incendie, n'ont pu la décourager ni l'abattre; elle a bravé deux années d'exil à l'Odéon, et s'est tirée vivante de la flamme et des cendres de la salle Favart.

Le ciel, sans doute, est touché de cette persévérance, car il n'a jamais laissé le dilettante parisien sans pâture; il le nourrit depuis quinze ans, avec un soin tout particulier, faisant succéder Malibran à Pasta, Grisi à Malibran, et il continuera certainement de nourrir les petits du dilettante et les petits de ses petits. Voyez plutôt! L'empereur Nicolas nous ôte Tamburini, tout aussitôt le ciel nous envoie Ronconi, et le ténor Salvi par-dessus le marché. Les *i*, les *o* et les *a* ne nous manqueront jamais; l'Italie a de quoi renouveler l'alphabet.

Le monde riche et le monde élégant se sont disputé la location des stalles et des loges du Théâtre-Italien avec la même ardeur que par le passé. Dès le mois d'août, on s'en inquiétait, et à peine septembre eut-il sonné sa première heure, que la rage s'y est mise. — La jolie comtesse de S.... retenue dans son château du Berry, a eu de fréquentes insomnies pendant huit jours, et, s'éveillant en sursaut toutes les nuits, s'écriait : « Aurai-je ma loge? » Elle n'a recouvré le sommeil que le lendemain du jour où la nouvelle lui en a été positivement expédiée de Paris par estafette. — Un ami de la baronne de B... a reçu ces mots tracés de sa petite main fine et blanche : « Courez bien vite retenir ma loge de face pour la saison, et vous irez ensuite savoir des nouvelles de mon père, qui est à l'extrémité. Adieu, cher. » — Madame C... plaide en ce moment en séparation contre son mari. — Quoi! des époux si tendres et si bien assortis, qui promettaient de renouveler Philémon et Baucis! — Eh! mon Dieu oui. — Que leur est-il donc arrivé? Comment cela se fait-il? ils s'aimaient tant! ils vivaient dans une intimité si parfaite! — Le mari n'a pas voulu prendre une loge aux Italiens; la femme le voulait : on a plaidé d'abord le oui et le non avec douceur, puis avec vivacité, puis avec entêtement, puis avec emportement, puis avec fureur, comme cela arrive dans les meilleurs ménages; et hier la demande en séparation, pour cause d'incompatibilité d'humeur, a été déposée au greffe du tribunal : Deux époux vivaient en paix depuis dix ans; une loge survint, et voilà la guerre allumée.

On sait ce qui arriva autrefois à propos du fameux roman de Richardson, *Clarisse Harlowe*; la vogue était telle qu'on faisait queue à la porte du libraire. Un jour, un seul exemplaire restait pour deux amateurs qui s'en saisirent en même temps, chacun par un côté. — Je l'aurai! — Tu ne l'auras pas! — Ils mirent l'épée à la main, et l'exemplaire fut adjugé au vainqueur, le vaincu était légèrement blessé.

La même bataille vient de se renouveler entre deux forcenés dilettanti pour la dernière stalle d'orchestre à louer au Théâtre-Italien; mais l'issue du duel a été plus funeste: les deux adversaires, percés l'un par l'autre et de part en part, sont morts sur le coup; la stalle est revenue à un gros monsieur qui l'attendait dans son lit. Le procureur du roi informe.

Vous êtes prié d'assister au convoi et à l'enterrement.

On s'apprête, on s'inquiète, on se bat, on s'égorge pour avoir place au Théâtre-Italien; mais le temps n'est pas encore venu de s'y montrer; ça n'est pas bon genre. Se ruer ainsi dès le premier jour, fi donc! laissez cela aux femmes d'avoués et aux provinciales. En vérité, ne dirait-on pas qu'on meurt d'inanition et qu'on a besoin de se précipiter brutalement sur la première cavatine qu'on vous jette : il n'y a que les estomacs vulgaires qui montrent de ces gros appétits gloutons. Et puis vous croyez que nous allons laisser là nos châteaux pour entendre M. Salvi; pas si plébéiens! tout au plus commencerons-nous à y songer quand décembre viendra; nous prêterons nos loges, en attendant, à quelque ami ou à quelque petit cousin; pourvu qu'on ne nous y voie pas avant trois mois, notre honneur est sauf.

Oui, mesdames les duchesses et mesdames les marquises, et vous les lionnes du barreau et de la finance, préparez-vous à l'hiver : illuminez ses sombres nuits par l'éclat des fêtes; voilez sa tristesse par le bal et le plaisir; choisissez au théâtre la place la plus favorable au succès de votre élégance et de votre coquetterie; l'hiver vous plaît, vous aimez l'hiver, vous voyez venir l'hiver avec un sourire, car c'est la saison de vos triomphes les plus charmants et de vos joies les plus vives.

Hélas! Paris n'est pas compris tout entier dans une loge d'Opéra, et dans une valse à deux temps; vous êtes le Paris que l'hiver pare, amuse et fait rire; mais, à côté de vous, il y a le Paris que la venue de la saison rigide inquiète et épouvante : ce Paris là c'est le Paris de l'ouvrier et de l'indigent; l'hiver, à la main glacée, va bientôt devenir l'hôte sans pitié de la triste mansarde; il ébranlera de son souffle cruel les portes disjointes et les portes mal closes; et l'enfant nu, pâle, grelottant, souvent privé de nourriture, se réfugiera vainement dans le sein de sa mère en haillons, pour y chercher un peu de force et de chaleur. — Allons, mes belles, appelez les violons, et mettez-vous en danse! Qui est-ce qui n'est pas joyeux? qui est-ce qui ne danse pas? — Les cent mille malheureux que Paris cache dans ses rues sombres et dans ses noirs replis! La statistique l'a dit, et la statistique est d'une véracité terrible : chaque hiver fait une horrible guerre à près de cent mille infortunés, femmes, enfants, vieillards, sans feu, sans vêtements et sans pain. — Que ne travaillent-ils! dit nonchalamment un jeune blond, qui se fait les ongles et se parfume toute la journée; ce sont des fainéants, ajoute cet autre, qui passe sa vie étendu sur les coussins d'un divan, jetant à l'or et au velours de son appartement la fumée de sa cigarette, et frisant négligemment un coin de sa moustache.

Nous allons entrer dans la saison des circulaires, des quêtes à domicile et des comités de bienfaisance; mais, c'est une honte! on ne sait pas combien. Le Paris voluptueux et riche a l'âme dure et l'oreille fermée à la charité; le Paris pauvre et mourant de faim frappe incessamment à sa porte; la porte reste close, ou à peine une main distraite et dédaigneuse jette-t-elle une misérable aumône à l'insistance du maire ou du comité de l'arrondissement. J'ai eu entre les mains un relevé total de l'humanité officielle de mon quartier; c'était à faire rougir! les noms les plus riches ou étaient absents, ou figuraient pour les sommes les plus avares.

Un roi de l'antiquité avait chargé un de ses serviteurs de lui dire chaque jour, en l'éveillant : « Roi, souviens-toi que tu es homme! » ne serait-il pas bien de placer au chevet de tous ces heureux à la sourde oreille, un sergent de ville qui leur crierait tous les matins, à tue-tête : « Riche, souviens-toi qu'il y a des pauvres; la charité, s'il vous plaît! »

Passons à la pièce comique, après cette espèce de tragédie. Un de nos amis, tout frais arrivé de la Haute-Marne, nous a confié, sous le sceau du secret, une aventure plaisante dont Chaumont, honorable chef-lieu du département, commence à parler tout bas; Langres s'en mêlera bientôt, et peu à peu, de discrétion en discrétion, l'aventure aura parcouru la France et passera à l'étranger.

Le héros de l'affaire fut longtemps connu à Paris pour un homme de beaucoup d'esprit et un philosophe remarquable par l'excentricité de ses fantaisies et de ses bons mots. Son nom seul fait encore tressaillir d'effroi les épiciers, qu'il avait particulièrement choisis pour victimes, et les réverbères, dont il cassait volontiers les vitres, la nuit, après boire.

Ce charmant original est aujourd'hui préfet; la Révolution de Juillet l'a pris au milieu des débris des réverbères et des angoisses de l'épicerie, pour le hisser au pouvoir. Depuis deux ou trois mois, la haute Marne a l'honneur de couler sous son administration.

Ce n'est pas seulement aux épiciers et aux réverbères que l'illustre administrateur en voulait dans ses jours de jeunesse et de gaieté; les portiers aussi ont passé par ses mains; il n'y a pas une loge où l'on ne raconte en frissonnant l'histoire lamentable de cet infortuné portier que notre jeune homme poursuivit pendant un an, sans trêve ni relâche, de cette apostrophe diabolique : « Portier, je veux de tes cheveux. » Tous les soirs, à minuit, le marteau retentissait, l'honnête portier ouvrait avec confiance, et les terribles paroles : « Portier, je veux de tes cheveux! » arrivaient invariablement à l'oreille de l'infortuné; il en conçut, à la longue, un tel ennui et une telle terreur, qu'il en fit une affreuse maladie et mourut chauve.

La malheureuse victime a laissé deux fils; ces deux rejetons nourrissaient, depuis leur plus tendre enfance, la pensée de venger leur père : les haines, à ce qu'il paraît, sont héréditaires dans les familles de portiers, comme jadis dans la maison d'Atrée et de Thyeste.

Ils attendirent cependant que la barbe leur eût poussé, car il est difficile de venger son père tant qu'on tette encore sa nourrice. Enfin, l'heure fatale leur paraissant venue, l'autre jour, vers la fin de septembre dernier, ils quittèrent Paris, l'œil morne et la tête baissée, et se mirent en route pour le département en question.

Arrivés à Chaumont, nos deux Orestes s'inscrivirent à la préfecture, sous un nom supposé, et demandèrent instamment que M. le préfet voulût bien les recevoir en audience particulière : ils se donnaient pour deux hauts fonctionnaires en mission, chargés d'un secret d'État d'où dépendaient la prospérité et le salut de la Haute-Marne.

M. le préfet n'hésita pas un seul instant à les recevoir, et leur expédia la lettre d'audience. — Aussitôt tous deux arrivèrent et furent introduits par un corridor mystérieux jusqu'au cabinet du bourreau des portiers; là, les plus savantes précautions avaient été prises, par l'ordre du préfet lui-même, pour que rien ne transpirât au dehors de cette importante conférence; tout importun, tout valet était éloigné, et la porte close à double tour; de toutes parts, le silence et la solitude.

« Que me voulez-vous, messieurs? » dit le fonctionnaire de son plus charmant sourire. — Ceux-ci, sans faire de frais d'éloquence, allèrent droit à lui, et, chacun de son côté, le saisissant par un bras, de s'écrier d'une voix terrible : « Préfet, je veux de tes cheveux! » En même temps, l'aîné des frères tirait de sa poche une énorme paire de ciseaux. « Je veux de tes cheveux, préfet, je veux de tes cheveux! »

La lutte fut longue et mémorable : le préfet eut beau appeler son secrétaire-général et sa gendarmerie; personne ne l'entendit et il fallut céder; la chevelure tout entière tomba sous le ciseau fatal, comme autrefois celle des rois déposséd és par quelque maire du palais.

Le lendemain, il y eut une séance du conseil-général, où le préfet, la veille, frisé et luxuriant, parut complétement rasé.

Les deux fils satisfaits revinrent à Paris, et, à la manière des guerriers francs, suspendirent la chevelure de leur ennemi, la chevelure de M. le préfet, au tombeau de leur père, où elle est visible tous les jours, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir.

Les mânes du portier sont satisfaits.

Mais le département de la Haute-Marne ne sait que penser, voyant son préfet tondu de si près.

Histoire de la Semaine.

Notre gouvernement vient de voir se terminer à sa satisfaction une négociation dans laquelle notre chargé d'affaires intérimaire à Constantinople, M. de Bourqueney, a éprouvé de la résistance et rencontré des difficultés. Nous n'avons pas la fatuité de croire que nos lecteurs ne savaient rien des événements de ce monde avant que nous ne prissions à *l'Illustration*, il y a de cela huit jours, le portefeuille des affaires étrangères et de l'intérieur. Par conséquent nous les tenons pour précédemment instruits de l'insulte qu'avait reçue à Jérusalem le consul français. Il a fallu, pour que M. de Bourqueney arrivât à obtenir la satisfaction devenue indispensable, qu'il menaçât le divan de demander ses passe-ports. Enfin, le 30 au soir, nos journaux officiels ont pu publier la dépêche télégraphique suivante : « Le pacha de Jérusalem est destitué; son successeur fera au consul de France une visite officielle d'excuse. Le pavillon français sera solennellement arboré à Beyrouth, chef-lieu du gouvernement général de la province, et salué de vingt-un coups de canon. Tous les meneurs de l'émeute recevront un châtiment exemplaire. » Peut-être eussions-nous dû exiger que notre drapeau fût relevé également à Jérusalem, où l'outrage avait été commis; mais le canon n'est pas habitué à se faire entendre à Beyrouth en faveur de la France, et l'on aura vu là une nouveauté qui nous aura rendus moins exigeants. — Au Sénégal, notre gouverneur, le capitaine Bouet, a également eu à obtenir satisfaction d'une tribu voisine de nos possessions du midi de l'Afrique, et a su de son côté faire respecter le nom français par une énergie et une détermination ferme et mesurée que nos officiers de marine, il faut leur rendre cette justice, possèdent en général à un degré plus éminent que beaucoup de nos diplomates. — Cette énergie, notre gouverneur des îles Marquises, le capitaine Bruat, a été obligé de la déployer contre une partie de l'équipage de *l'Uranie*, qui le transportait de France dans notre nouvelle colonie de l'Océan-Pacifique. On manque encore de détails sur cette tentative de révolte, presque inouïe dans les annales de notre marine, et sur les moyens auxquels il a fallu recourir pour la comprimer et la punir.

La situation de l'Espagne est devenue bien plus compli-

quée encore depuis huit jours. Sans nul doute, le gouvernement nouveau peut nourrir l'espoir de venir prochainement à bout des insurrections de Barcelone et de Sarragosse; mais l'état des esprits à Madrid, la situation de cette capitale et les mesures extraconstitutionnelles qu'il y a prises, compromettent sa force morale et lui aliènent bien des sympathies. Voyant que le résultat des élections était la condamnation de la marche suivie par lui, ce gouvernement, qui n'a renversé le régent que parce que Espartero n'avait pas su respecter la constitution, la viole dès ses premiers pas, avec bien moins de façons que son prédécesseur, peu scrupuleux cependant, a toujours cru devoir en mettre pendant ses trois années de règne. Le général Narvaez s'est présenté devant le conseil des ministres et lui a dit : « On vient de crier à mes oreilles : Vive Espartero! Mort à Narvaez! J'attache peu d'importance à ce dernier cri : un militaire doit toujours être prêt à faire le sacrifice de sa vie. Mais, après moi, ce sera votre tour; et pour empêcher qu'un état de choses aussi menaçant se prolonge, il faut prendre une mesure indispensable aujourd'hui : il faut mettre Madrid en état de siége. » C'est, on le voit, le vieux moyen classique; il eût dû seulement, pour compléter l'effet, s'être fait donner quelques coups de poignard dans son manteau, dont il eût pu montrer les trous à Lopez et à ses collègues. Mais il paraissait être sûr que cela était surabondant; et en effet, on marchanda sur les termes, mais on lui accorda sans hésiter que le gouverneur de Madrid, le général Mazaredo, réunirait à ses attributions militaires tous les pouvoirs civils. La distinction de cette situation, de cette concentration, avec l'état de siége nous échappe. Ce qui n'est pas le moins affligeant dans tout ceci, c'est que le seul ministère dans lequel l'Espagne eût, depuis longtemps, cru pouvoir placer quelque confiance, n'a pas tardé à cesser de la justifier, et que ce malheureux pays semble de nouveau livré aux plus mauvaises chances de l'instabilité. — L'Angleterre paraît aussi vouloir recourir aux mesures exceptionnelles pour le pays de Galles. L'application de la loi martiale à ces contrées, où Rébecca et ses filles règnent par la destruction et l'effroi, passe pour résolue. Cette détermination et cet état de choses sont graves. Si le constable arrive en Angleterre à perdre son autorité, si son bâton blanc se voit destitué de sa vertu et de sa puissance, s'il faut, pour le gouvernement, recourir à l'armée de terre et l'élever au contingent qu'exigeront un pareil changement et les éventualités de l'Irlande, c'est une surcharge énorme, une dépense extraordinaire qui nécessitera de nouveaux impôts dont le vote, si on propose de l'asseoir sur la propriété, ou la perception, si on veut encore en surcharger les objets de consommation, peut amener une crise profonde. — Dans le Bolonais l'agitation continue. On a annoncé l'arrivée à Paris de deux des premiers instigateurs de ce mouvement. Il paraît que les combattants ne sont pas déterminés à imiter cette retraite. La cour de Rome presse l'instruction de l'affaire des trente-cinq prisonniers détenus au fort de Saint-Leo; mais l'Autriche, qui ne paraît pas croire qu'un exemple judiciaire puisse suffire pour faire cesser le soulèvement, a renforcé sa garnison de Ferrare, et se montre prête à donner un secours armé. On comprend les complications qu'une pareille démarche amènerait nécessairement; aussi notre ambassadeur, M. de La Tour-Maubourg, a-t-il repris précipitamment la route de la capitale du saint-siége.

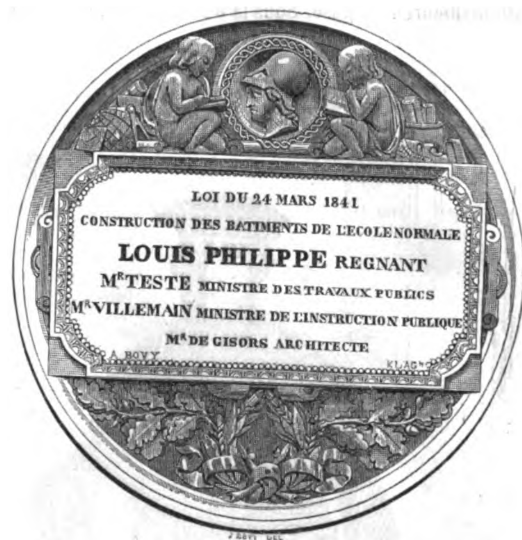
On avait tiré beaucoup de conjectures de la rencontre annoncée de l'empereur de Russie et de M. le duc de Bordeaux à Berlin. Ce prince n'est arrivé dans la capitale de Prusse qu'après le départ du czar. — Un autre prétendant au trône de France, le soi-disant Charles de Bourbon, duc de Normandie, arrêté pour dettes à Londres, a profité d'un secours de 9 l. st., à lui accordé par la cour des débiteurs insolvables, à l'effet de subvenir aux premiers frais de procédure, et a déposé au greffe sa requête pour obtenir le bénéfice de cession de biens. Voici la traduction littérale des trois principaux articles de sa requête, contenant l'actif qu'il abandonne à ses créanciers comme libération d'un passif de 125,000 fr. : « 1° tous mes droits et intérêts dans le château de Saint-Cloud et dans le château de Rambouillet, situés près de Paris, royaume de France; ensemble les divers domaines qui ont été achetés par feu ma mère, Marie-Antoinette, reine de France, à titre de propriété privée; 2° tous mes droits en répétition contre le gouvernement anglais pour obtenir le remboursement de la valeur de certains vaisseaux de guerre déposés en 1794, par les autorités de Toulon, entre les mains de l'amiral Hood, comme fidéi-commis, au profit de Louis XVII, dauphin de France; 3° enfin *tous mes droits et intérêts au trône de France*, comme fils légitime et héritier de Louis XVI, décédé roi de France. » Un délai légal a été intimé aux créanciers pour déclarer s'ils refusent ces propositions, et s'ils s'opposent à la cession de biens. On voit que si le bottier et le tailleur du prince ne sont pas assez mal conseillés pour refuser une semblable proposition, ils peuvent, un de ces beaux matins, devenir rois de la France, qui n'aura rien à dire si la cession est en règle, si l'acte a été dûment enregistré. — Un autre prince vient également de céder sa seigneurie. Le prince de Puckler-Muskau, qui a publié, il y a quelques années, des *Mémoires*, des *Voyages* et un livre intitulé *De tout un peu*, tous traduits en français, et d'un esprit fort peu allemand, vient de vendre à l'intendant-général de la musique du roi de Prusse, moyennant 2 millions de thalers (environ 7 millions et demi de francs), la seigneurie de Muskau, située dans le cercle de Rothembourg, contenant sept villages et une population d'environ 1,800 âmes. Le prince se prépare à s'aller installer en Italie, où il veut passer le reste de ses jours. Nous apprendrons aux nombreux lecteurs de ses amusants ouvrages que l'étourdi a cinquante-huit ans.

Des désastres affreux et malheureusement plus authentiques que celui de la ville de Bahia, dont nous donnons aujourd'hui une vue pour bien constater qu'il n'y a rien de changé en elle, des inondations épouvantables ont porté la ruine et la mort dans de riches contrées des départements de l'Aude, de l'Hérault et des Pyrénées-Orientales. Des vignobles entiers, des champs d'oliviers, des fermes, des habitations, des troupeaux nombreux, des routes, des ponts, des voitures publiques, ont été emportés et détruits. Des cimetières ont été labourés et retournés par les eaux; les tombeaux ont été ouverts, les ossements dispersés. Le nombre des victimes a été considérable; car dans un seul village, à la Cesse, quinze personnes ont péri et quinze maisons ont été renversées. Les moindres ruisseaux étaient devenus des torrents et roulaient des cadavres. Dans le nombre, on a remarqué celui d'une jeune femme serrant encore entre ses bras le corps inanimé de son enfant, étouffé sans doute dans une étreinte convulsive. De Cuxac à Coursan, la rivière s'est frayé un passage sur les deux bords par cinq brèches énormes et a changé en un lac immense la plaine de Coursan. Du haut du pont de ce village on voyait passer au milieu des flots des meubles, des charrettes, des bestiaux, et, chose épouvantable! des hommes, des femmes, des enfants, entraînés sans espoir vers la mer. Il est rare qu'au récit de ces terribles catastrophes on ne puisse ajouter celui de quelque noble dévouement, qui soulage un peu le cœur de l'aspect de tant de misères. A Peyriac, ce sont des gendarmes qui exposent courageusement leur vie, au milieu de la nuit, pour sauver celle des habitants. A Cuxac, c'est un digne curé qui, debout sur la digue, aux endroits les plus menacés, les plus périlleux, a eu la jambe cassée en donnant à ses paroissiens l'exemple du travail et du courage. Cette inondation, de beaucoup plus violente que celle de 1772, la seule dont ces populations eussent conservé un souvenir d'effroi, a également étendu ses désastres dans la Catalogne. A Girone, qui a été principalement maltraitée, cinquante-sept maisons ont croulé, dit l'*Emancipation*, et deux cent cinquante cadavres ont été ensevelis sous les décombres. Notre port le plus voisin, Port-Vendres, a également beaucoup souffert. Tout ce qui se trouvait sur les quais de l'ancien port a été entraîné dans la mer, et le nouveau bassin a été comblé par les ruines des murs renversés. Un beau trois-mâts américain s'est brisé contre le rocher sous le fanal : l'équipage a été sauvé. — Même sort est advenu dans la Mer Rouge au bâtiment à vapeur anglais qui apportait de l'Inde la malle attendue au commencement de septembre. Aucun des passagers n'a péri. On attend d'autant plus impatiemment la malle d'octobre.

Les habitants de Mézières viennent de célébrer, suivant l'usage, l'anniversaire de la levée du siége de cette ville, soutenu par le chevalier Bayard. Cette cérémonie a toujours quelque chose de touchant. Une petite ville conserve, après trois siècles, le souvenir d'un héros de la vieille France, d'une des plus nobles figures de notre histoire. Lors de notre invasion, ce souvenir, qu'elle se montra digne de perpétuer, lui traça sa conduite, et dans ce temps, attristé par de coupables faiblesses et de lâches trahisons, Mézières fit héroïquement son devoir, sans faste, avec simplicité. Une armée nombreuse entourait ses murs; il ne vint à l'idée de personne que Mézières pût se rendre sans résister jusqu'au bout : la garde nationale, aidée de quelques braves douaniers, était nuit et jour sur les remparts. Les bombes pleuvaient dans les rues étroites de cette cité; les habitants de Saint-Julien voyaient leurs maisons brûler par ordre du gouverneur, et personne ne songeait à capituler. Cette belle résistance donne droit aux habitants de Mézières de fêter chaque année, religieusement et avec un noble orgueil, le chevalier Bayard.

La société Cuviérienne, société zoologique et purement scientifique, compte plusieurs membres dans l'Italie autrichienne. Le gouvernement de Vienne, alarmé de voir des sociétés parisiennes étendre leurs ramifications jusque dans les États soumis à sa domination, fit prendre des renseignements par voie diplomatique. On s'adressa à notre ministre des affaires étrangères, et celui-ci fit passer les interrogations au ministre de l'intérieur, qui aussitôt envoya au siége de la société prendre copie de ses statuts et de son programme. Sans doute ces documents tout scientifiques transmis à Vienne auront rassuré le gouvernement autrichien, et il laissera désormais à ses sujets la liberté de faire partie d'une société zoologique de Paris. — Le ministre de l'intérieur, non pas par frayeur politique, mais par curiosité statistique, fait faire en ce moment des recherches analogues et complètes pour connaître le nombre des sociétés scientifiques et autres qui existent à Paris. Il y a déjà constaté l'existence de cent quarante-neuf; et il lui reste à classer un certain nombre d'autres sociétés qui, par leur nature, se placent entre les sociétés proprement dites et les réunions ou associations industrielles ou commerciales dont le but n'est pas précis, et qui ne se rassemblent pas à des époques fixes. — Un congrès agricole s'est réuni à Vannes. Il a émis, dans l'intérêt de l'agriculture, quelques vœux plus pratiques et ayant plus de chances de se voir accueillir que les vœux de l'union vinicole. Toutefois, comme le congrès scientifique d'Angers, il a demandé que l'agriculture constituât à elle seule un département ministériel. Sans doute il faut que les affaires et les intérêts de l'agriculture soient dirigés par des hommes qui en comprennent l'importance et qui sentent combien il y a à faire pour réparer le mal qu'a produit le peu de sollicitude qu'on y a apporté jusqu'ici. Mais qu'attend-on de bon de ces subdivisions infinies? Depuis 1830 on a distrait du ministère de l'intérieur quelques bureaux dont on a fait un ministère du commerce et de l'agriculture; puis quelques autres qui ont constitué un ministère des travaux publics; on voudrait aujourd'hui que le commerce formât un département, que l'agriculture en composât un autre. Nous voyons bien comment tous ces fractionnements surchargent le budget, multiplient la correspondance des préfets, et retardent par conséquent l'expédition des affaires; ce que nous concevons moins ce sont les bons résultats qu'ils pourraient produire et que s'en promettent ceux qui en provoquent de nouveaux. — L'Académie des Beaux-Arts a, le 30 septembre, proclamé les prix pour le concours de peinture. Le premier grand-prix a été décerné à M. Damery, de Paris, âgé de vingt ans, élève de M. Delaroche; le premier second grand-prix à M. Bénouville, de Paris, âgé de vingt-deux ans et demi, élève de M. Picot; et le deuxième second grand-prix à M. Gambard, de Sceaux, âgé de vingt-quatre ans, élève de M. Signol.

Nous avons dit un mot la semaine dernière des médailles frappées à l'occasion de la loi sur les chemins de fer et des travaux de l'Ecole Normale. Nous dirons aujourd'hui que leur auteur, M. Bovy, vient d'être nommé membre de la Légion-d'Honneur, distinction à laquelle tous les artistes applaudiront. Nous avons déjà donné la gravure du premier de ces beaux ouvrages (t. I, p. 150); nous avons également fait graver le second, et nous pouvons le mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs. — Par suite de souscriptions et des derniers votes des conseils-généraux, les statues de plusieurs hommes illustres vont s'élever sur la place principale de la ville qui a vu naître chacun d'eux : à Miramont (Lot-et-Garonne) sera érigée la statue de M. de Martignac, confiée au ciseau de M. Foyatier; à Aurillac, celle de Gerbert, archevêque de Reims, devenu pape sous le nom de Sylvestre II; à Montdidier (Somme), celle de Parmentier, propagateur zélé de la culture de la pomme de terre; à Avignon va être inaugurée celle du Persan auquel le département de Vaucluse a dû l'introduction de la garance et sa richesse; celle-ci, dont on fait particulièrement l'éloge, est l'œuvre de M. Brian aîné, qui vient de terminer également le modèle de la statue de Descartes pour la ville de La Haie (Indre-et-Loire), où l'immortel philosophe est né, et qui a pris son nom. La ville de Tours réclamait ce monument; mais cette jolie cité n'y avait aucun droit, et d'ailleurs elle est peu conservatrice, car elle a laissé démolir et enfouir, depuis longtemps, dans un caveau, un monument qu'elle avait élevé, au commencement de ce siècle, à une de ses illustrations, pour, disait l'inscription, porter son souvenir à la postérité la plus reculée. La ville de La Haie-Descartes fait donc sagement de ne rien lui donner à garder.



(Médaille de l'École Normale, par M. Bovy.)

La ville de Paris entreprend un assez grand nombre de travaux d'art et de voirie, et va prochainement se mettre à l'œuvre pour plusieurs autres. — On est sur le point de démolir l'ancienne bibliothèque Sainte-Geneviève, et d'en construire une nouvelle sur l'emplacement de la prison Montaigu. A cet effet, on doit élargir la place Saint-Etienne et niveler la rue des Grès. Cet édifice coûtera deux millions. L'Etat abandonne à la ville le terrain nécessaire, et celle-ci se charge d'acquérir un emplacement sur la place du Panthéon pour y faire construire, parallèlement à l'École de Droit, la mairie du douzième arrondissement. — Les immenses terrains qui sont à l'entour des Petits-Pères, et qui font partie du domaine de l'Etat, vont être vendus. On se propose de percer et de construire sur ces terrains une rue qui continuera la partie du passage des Petits-Pères donnant rue Neuve-des-Petits-Champs, et qui ira aboutir à la place de la Bourse. La rue Saint-Pierre-Montmartre sera élargie et continuée jusqu'à la rue Vivienne, en face de la rue de l'Arcade-Colbert. Le passage Vivienne viendra déboucher sur ces nouvelles rues. La mairie du troisième arrondissement sera transférée place des Victoires, dans l'ancien hôtel Ternaux. — On termine la sculpture des deux colonnes de la barrière du Trône, demeurées si longtemps inachevées. Au sommet de ces deux colonnes on a construit deux dômes qui seront couronnés des statues du Commerce et de l'Agriculture. — On vient de commencer dans les grandes contre-allées de l'avenue principale des Champs-Elysées, et au milieu de ces voies, l'établissement de trottoirs en asphalte qui règneront depuis la barrière de l'Etoile jusqu'à la *Place de la Concorde*. — Oui, cette place, qui a successivement porté les noms de Place Louis XV, Place de la Révolte, Place de la Concorde, Place de la Révolution, Place Louis XVI, vient de voir placer à ses angles des plaques de lave couleur azur, à lettres blanches, qui lui donnent définitivement ce nom de *Place de la Concorde*. Ce n'est sans doute pas pour l'harmonie monumentale qui y règne; car jamais emplacement n'a été le théâtre d'une plus éclatante discorde architecturale que cette place avec son Garde-Meuble et ses fossés Louis XV, ses lampes romaines, son obélisque égyptien, ayant pour terminer l'horizon, au nord et au sud, des monuments grecs, la Madelaine, la Chambre des Députés; à l'ouest, un arc romain, et à l'est un monument de la Renaissance, le pavillon de Philibert Delorme. Mais enfin, on a eu beau faire, l'ensemble est si vaste, et plus d'une des parties est si belle, que la *Place de la Concorde* pourra toujours être montrée avec orgueil aux étrangers. — La restauration de Saint-Germain-l'Auxerrois tire à sa fin. On vient de poser quatorze statues dans les niches du portail et du porche intérieur. Les chapelles de l'hémicycle du chœur, au nombre de

cinq, seront bientôt ouvertes; on vient d'ouvrir celles de Saint-Germain et des Morts. Nous reviendrons sur l'ensemble de ce travail. — On répare en ce moment la flèche de Saint-Germain-des-Prés, dont la charpente était vermoulue. C'est toujours en tremblant qu'on voit les ouvriers se mettre à cette malheureuse église. Sous la Restauration, des craintes

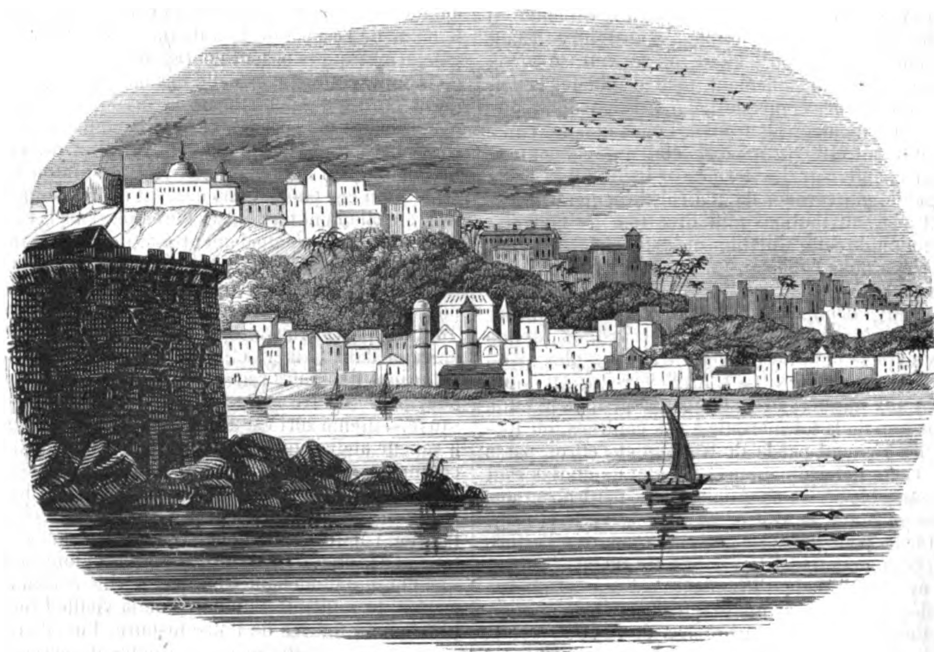


(Messager parisien.)

d'écroulement ou bien plutôt le vandalisme d'un architecte l'a fait mutiler en lui enlevant deux de ses tours. En 1838, le comité historique des arts et monuments déclara, dans un rapport: « qu'on cachait sous le stuc deux chapelles de Saint-Germain-des-Prés, en attendant qu'on eût assez d'argent pour habiller ainsi l'église entière. » Que va-t-on faire maintenant? Du reste, les antiquaires ont l'œil à ce travail.

Paris va voir s'opérer une révolution au coin de ses rues. Ces emplacements étaient occupés de temps immémorial par des commissionnaires, pour la plupart originaires de Savoie, auxquels la préfecture de police accordait des médailles. Une société vient de s'organiser pour les remplacer par des messagers offrant au public la garantie de l'administration qui les embrigade. Déjà le service est organisé depuis le 1er de ce mois dans le deuxième arrondissement, et l'on voit circuler ces nouveaux commissionnaires, revêtus d'un uniforme se composant d'une veste et d'un pantalon couleur *fumée de Londres*, avec passe-poils rouges, et d'une casquette ayant sur le devant un numéro d'ordre. Leurs brancards portent cette inscription : *Messagers parisiens*. Ils stationnent, comme leurs rivaux, aux coins des rues, aux portes des marchands de vins et sous les portes cochères : on les trouvera bientôt dans des bureaux désignés et rapprochés. Leur tarif est fixe et modéré.

La chronique criminelle et judiciaire est aussi pauvre cette semaine que la précédente. Les journaux spéciaux ne nous ont entretenus que des révélations d'un détenu qui a mis la justice à même d'arrêter une bande de criminels, ses complices, qui s'étaient, depuis plusieurs années, rendus coupables avec lui de meurtres commis à Paris, dont les auteurs étaient demeurés inconnus. Cet homme, nous apprend-on, a fait des aveux par affection pour sa mère, qui les a exigés de lui. Il y a quinze jours, on nous citait un domestique qui, ayant disparu depuis six mois de chez son maître, négociant de la rue du Sentier, avec une somme de 500 francs qu'il lui avait soustraite, était venu lui-même remettre l'argent dérobé et se dénoncer au commissaire de police, déclarant que depuis sa

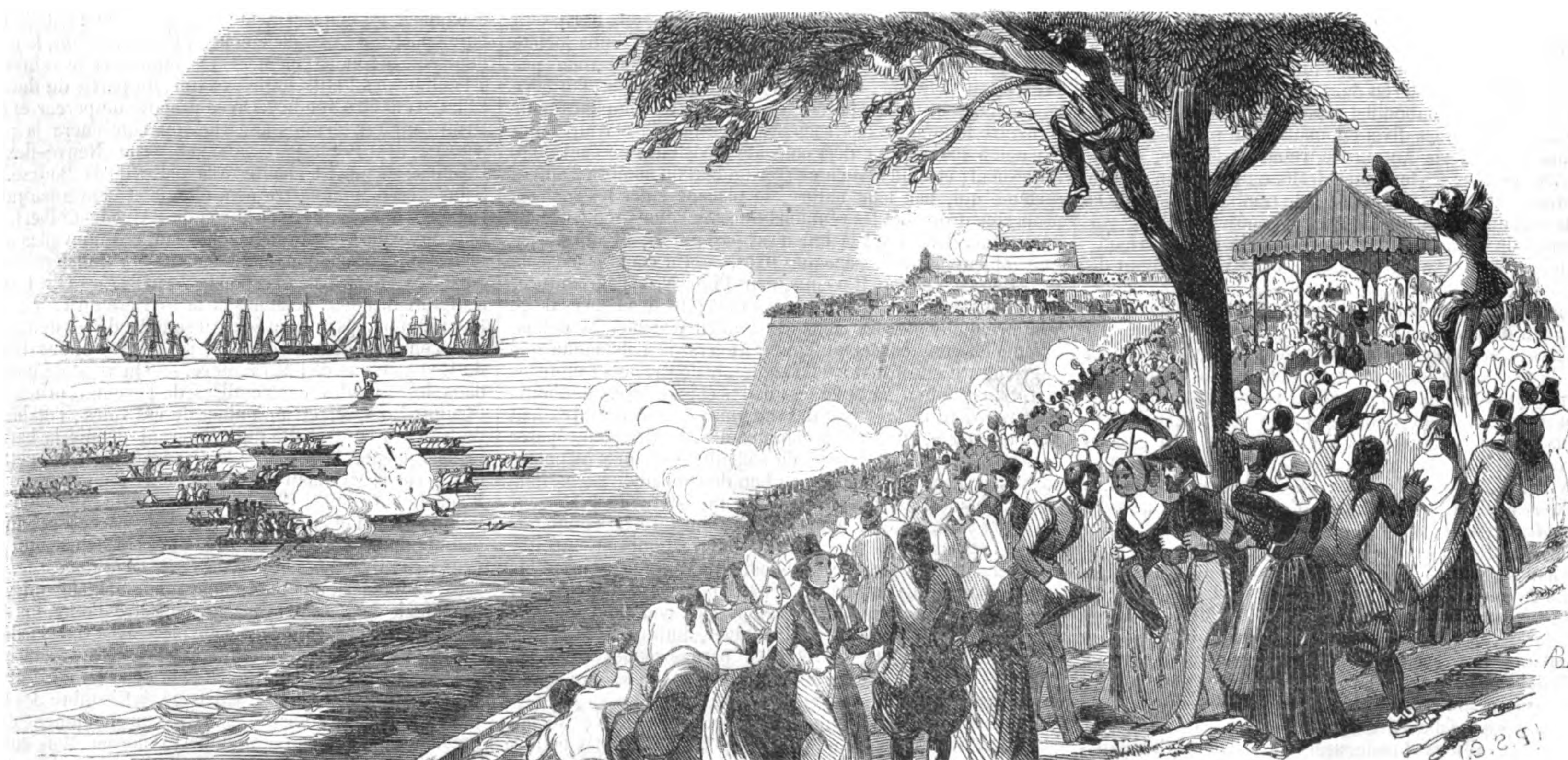


(Vue de Bahia.)

mauvaise action le sommeil l'avait fui et la vie lui était devenue insupportable. Pauvre nature humaine! inexplicable mélange! — Pendant que ceux-ci entraient en prison, un forçat trouvait moyen de sortir du bagne de Rochefort. Un monsieur et une dame, paraissant de bonne condition, avaient été admis à visiter l'arsenal. Ils ont été de nouveau, le lendemain, autorisés à y entrer; mais cette fois ils n'en sont pas sortis seuls: une troisième personne les accompagnait, en habit de ville, avec des lunettes et une décoration. Les gardiens conviennent bien aujourd'hui que la décoration ne leur inspirait pas grande confiance, mais les lunettes les auront complétement rassurés. Quoi qu'il en soit, c'était le forçat, qui est monté en chaise de poste avec ses libérateurs et qu'on n'a pas encore repris, que nous sachions. — La poste a également été prise par des antiquaires d'une nouvelle espèce, qui se sont rendus de divers côtés au Glandier pour y assister à la vente des meubles et effets ayant appartenu à madame Lafarge. Sa robe de noces a, dit-on, été adjugée moyennant 800 francs, et une jeune Anglaise, encore à marier, a payé 50 francs le verre dans lequel l'héroïne de ces lieux donnait à boire à son mari.

La mort, par qui tout doit finir, même l'*histoire de la semaine*, a enlevé madame Sirey, nièce de Mirabeau, femme du jurisconsulte, et mère de M. Aimé Sirey, dont *l'Illustration* a raconté la fin tragique à Bruxelles, et madame Guadet, veuve du conventionnel girondin, décédée à Saint-Emilion dans un âge très-avancé.

Simulacre d'un Combat Naval dans la Rade de Brest.



(Simulacre d'un combat naval dans la rade de Brest, en présence du duc et de la duchesse de Nemours, le 30 août 1843.)

La nature a créé à Brest une admirable position maritime, l'art en a fait un des premiers ports de la terre. Les anciens habitants de l'Armorique, Kimris ou Celtes, appelaient ce lieu *Occismor*; les Romains lui donnèrent le nom de *Brivatis-Portus*. Ce n'était alors qu'une pauvre bourgade de pêcheurs. Les ducs de Bretagne y construisirent un château-fort au neuvième siècle, et dès lors elle prit de l'importance. Le cardinal de Richelieu comprit toute la valeur militaire de ce point avancé et s'empressa d'y élever des magasins, des fortifica-

tions et d'y faire creuser un port. Louis XIV termina, en les développant encore, tous les plans de Richelieu. Depuis, de nombreux travaux sont venus s'ajouter aux travaux précédents, et ont fait de Brest la métropole de la marine française.

La magnifique rade de Brest a quinze lieues carrées; elle offre d'excellents mouillages et pourrait contenir tous les navires de guerre du globe; des collines granitiques l'entourent et l'abritent complétement; son entrée, nommée le Goulet, n'a que 1,650 mètres de largeur; le port est formé par une baie qui s'enfonce entre deux collines et qui a près de 4 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 60 mètres. C'est autour de ce port qu'ont été creusés les bassins, les cales de construction et de radoub, et que sont situés les magasins de la marine, l'arsenal et enfin la ville. De formidables batteries défendent la rade, le port et la ville.

Le 29 août, à quatre heures de l'après midi, le duc et la duchesse de Nemours arrivèrent à Brest. Depuis leur entrée en Bretagne ils avaient été escortés, de ville en ville et de village en village, par un grand nombre d'habitants, dans leurs costumes nationaux si caractéristiques, si bizarres, les uns à pied, d'autres montés sur les petits chevaux vifs et ardents du pays.

Le 30, à dix heures du matin, le duc de Nemours s'embarqua sur le bateau à vapeur *le Fulton* et sortit du port. Les batteries de terre saluèrent le prince, tous les navires de la rade se pavoisèrent aussitôt; les vergues et les haubans se chargèrent de matelots; *le Fulton* passa au milieu d'eux, recevant les saluts de l'artillerie, les *vivat* des équipages, et se dirigea vers le Goulet. Après une bordée de plusieurs heures en dehors de la rade, vers l'île d'Ouessant, *le Fulton* rentra et le prince monta sur *le Suffren*, où la duchesse de Nemours venait d'arriver. Le contre-amiral Casy avait son pavillon à bord de ce vaisseau; son escadre était composée du *Friedland*, vaisseau à trois ponts; du *Scipion*, de 80; du brick de guerre *le Voltigeur* et de plusieurs bateaux à vapeur; il y avait de plus, en rade, le vaisseau-école et plusieurs corvettes destinées à l'instruction des élèves de marine et des mousses.

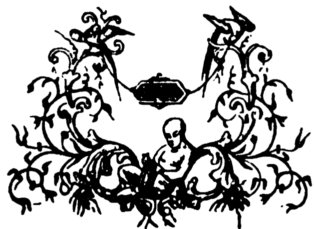
Peu après l'arrivée du prince, à un signal fait à bord du *Suffren*, les embarcations des trois vaisseaux de ligne se détachent et se dirigent sur le brick *le Voltigeur*, à l'ancre sur un autre point de la rade. Ces onze chaloupes se divisent en deux flottilles; l'une d'elles, conduite par la grande chaloupe du *Friedland*, armée d'une caronade et montée par quarante-cinq hommes, se porte sur l'arrière du brick pour éviter le feu de sa batterie; l'autre flottille, guidée par la chaloupe du *Scipion*, s'avance vers l'avant du *Voltigeur*. A l'approche de ces embarcations, le brick fait branle-bas de combat, hisse ses filets d'abordage et ouvre le feu avec ses pièces de l'avant et de l'arrière. Les chaloupes approchent toujours et répondent au feu du brick. A une portée de fusil, le feu de la mousqueterie se mêle à celui du canon; les gabiers des hunes lancent du brick des grenades sur les assaillants; le combat redouble de vivacité, la fumée cache *le Voltigeur* aux autres navires de la rade. On devait aller jusqu'à l'abordage, mais l'animation des hommes, qui commençaient à prendre ce jeu au sérieux, fit juger prudent de s'abstenir du combat corps à corps; les chaloupes reçurent l'ordre de virer de bord et de regagner leurs vaisseaux.

Après quelques instants de repos, la fumée s'étant dissipée et les chaloupes ayant rejoint leurs navires respectifs, l'équipage du *Suffren* exécuta rapidement le branle-bas de combat. Ce mouvement terminé, tous les officiers et marins étant à leur poste, dans les batteries et dans les hunes, le porte-voix du commandant fit entendre l'ordre du combat; le sifflet aigu du maître d'équipage répéta le signal, et les batteries de tribord et de babord commencèrent leur feu. Après plusieurs décharges, la cloche se fit entendre et l'équipage se prépara à repousser l'abordage d'un vaisseau ennemi; les marins s'élancèrent dans les haubans, sur les bastingages, sur la dunette, et exécutèrent un feu nourri de mousqueterie; la corvette des élèves de deuxième année passait alors sous toutes voiles à portée de pistolet du *Suffren*.

Après ces divers exercices, à trois heures de l'après-midi, le duc et la duchesse de Nemours débarquèrent, visitèrent le château et sa salle d'armes si riche et si belle; ils se rendirent ensuite au cours d'Ajot, d'où ils eurent la vue d'une joute entre les chaloupes des navires de guerre. La beauté du temps, le calme de la mer ajoutèrent encore à l'intérêt qu'offrait cette scène.

Le 31, le duc de Nemours visita le port et les établissements de la marine; il examina *le Valmy*, vaisseau à trois ponts en construction. Le soir, un bal de 3,000 personnes eut lieu dans une salle immense. Les villages voisins y avaient envoyé des danseurs et des danseuses en costumes du pays, avec leurs bannières et leurs musiciens; cette variété d'habillements et l'exécution de danses nationales donnèrent à cette réunion une physionomie particulière.

Le 1er septembre, après la visite des fortifications et la revue des troupes, le prince assista, du cours d'Ajot, à un simulacre de débarquement; le soir, il eut, du même lieu, le spectacle curieux d'un combat naval de nuit. Cette scène termina la série de ces exercices militaires, qui ont donné à tous les spectateurs une haute idée de ce que pourrait faire notre marine en cas de guerre.



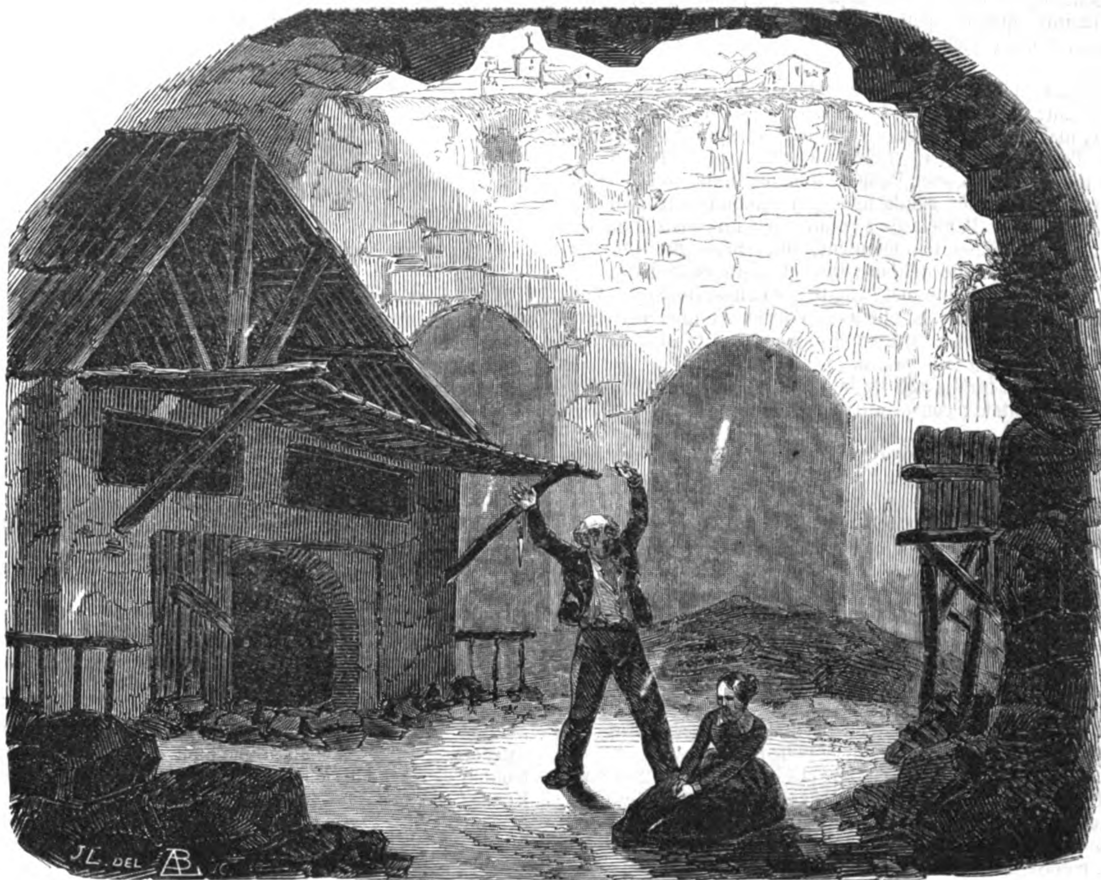
Théâtres.



(Théâtre de la Gaieté. — *Paméla Giraud*, 4e acte. — Le général Verby, Saint-Mar; Dupré, Joseph; Rousseau, Edouard; Binet, Francisque; Paméla, madame Saint-Albin; madame Rousseau, madame Stéphanie; madame du Brocard, Mélanie.

L'Ecole des Princes, comédie en cinq actes, et en vers de M. LOUIS LEFÈVRE (SECOND-THÉATRE-FRANÇAIS). — *Paméla Giraud*, drame de M. DE BALZAC (THÉATRE DE LA GAIETÉ). — *Les Bohémiens de Paris* (THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE).

Le Second-Théâtre-Français, fermé pendant trois mois, a rouvert ses portes jeudi dernier; M. Ponsard et *Lucrèce* ont eu les honneurs de cette première journée; rien de mieux; cette politesse leur était bien due: sans M. Ponsard, en effet, et sans *Lucrèce*, le Second-Théâtre-Français serait-il encore aujourd'hui le Second-Théâtre-Français? L'éclat de leur succès a fixé sa destinée chancelante, et appelé sur lui la manne de la subvention. Sans doute, l'œuvre a les mêmes beautés de style que par le passé, mais les acteurs sont moins heureux et moins habiles. Il est fâcheux que M. Lireux, le directeur, n'ait pas gardé



(Théâtre de l'Ambigu-Comique. — *les Bohémiens de Paris*, 4e acte. — Crèvecœur, Matis; Louise, madame Deslandes.)

Bocage, Bouchet et madame Halley, qui avaient fortifié de tout leur talent le premier succès de la tragédie de M. Ponsard; mademoiselle Maxime, M. Ballande et M. Godat les remplacent, mais ne les font point oublier; il ne reste de l'ancienne distribution que madame Dorval; encore a-t-elle abandonné le rôle de Lucrèce pour celui de Tullie, où elle réussit moins. *Lucrèce* est donc un peu compromise par ces changements et ces désertions; où sont d'ailleurs les succès éternels?

Le Second-Théâtre-Français ne semble pas vouloir écono-

miser la marchandise; dès le lendemain, il mettait au monde une comédie en cinq actes et en vers.

L'idée de cet ouvrage est honnête et philosophique, mais d'une honnêteté qui frise l'ennui, et d'une philosophie par trop banale; voici le sujet en quelques mots.

Un misanthrope, du nom de Feldmann, s'est retiré du monde, qu'il hait de toute son âme; sa philosophie mécontente et grondeuse a choisi, comme dit l'Alceste de Molière :

. . . . Un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Là Feldmann nourrit dans la solitude sa rancune contre le genre humain. Mais il n'est pas si fort enfoncé dans le désert qu'un prince d'Oldenbourg, qui chassait à travers bois, ne tombe chez lui. Le philosophe et le prince se mettent à causer ensemble; le prince traite gaiement le philosophe, et le philosophe gronde le prince et le prêche : « Que faites-vous, altesse? Vous opprimez votre peuple, et vous êtes la dupe des intrigants et des pervers! — Allons donc! s'écrie le prince. — Sur mon âme, c'est la vérité, réplique le philosophe. — Eh bien! philosophe mon ami, venez avec moi; vous me donnerez des leçons, vous me corrigerez, et nous ferons, de compagnie, le bonheur de mes honorables sujets. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : voilà Feldmann à la cour du duc d'Oldenbourg. Qu'y trouve-t-il? De méchants ministres qui sucent le meilleur de l'impôt et s'en engraissent, une comtesse ambitieuse qui veut s'emparer de l'esprit du prince et mener les affaires à sa fantaisie. Ce n'est pas tout : le prince a une passion dans le cœur, et convoite la fille de son premier ministre; la belle résiste, et en aime un autre; ce dédain jette monseigneur dans des emportements et des abus de pouvoir qui vont jusqu'à faire arrêter le père de cette beauté récalcitrante. Précisément Budner est le seul honnête homme du ministère; c'est avoir la main malheureuse.

Vous voyez d'ici la tâche de Feldmann : il combat l'intrigue, il fait face à l'ambition de la comtesse, il protége la jeune fille et son honnête homme de père contre l'amour et la rancune du prince, et morigène son altesse le mieux qu'il peut. Après un semblant de résistance, le philosophe triomphe, le prince reconnaît ses torts, chasse les intrigants, congédie la comtesse, réhabilite le vertueux ministre, et marie la fille persécutée à l'amant préféré. L'excellent prince! et que le philosophe est heureux d'avoir rencontré, pour achalander son école, un si docile écolier!

Le grand malheur de M. Louis Lefèvre est d'avoir fait une déclamation plutôt qu'une comédie; personne n'agit, dans cette thèse à l'usage des princes et des courtisans; et vraiment, Feldmann trouve, dans ses adversaires, si peu de présence d'esprit et de savoir-faire, qu'il n'y a pas grand mérite de sa part, à être le plus fort contre eux, et à les vaincre.

Le style ne manque pas d'énergie, mais il est souvent incorrect et rude, et ne sert, la plupart du temps, qu'à faire des enveloppes de rimes pour quelque gros lieu commun. — Le succès a été pareil à l'ouvrage, très-lent à venir et très-froid.

Paméla Giraud, à l'exemple de la fille du premier ministre du duc d'Oldenbourg, a grand besoin d'être protégée. Heureusement, elle trouve aussi un protecteur; celui-là est, comme Feldmann, quelque peu philosophe, mais particulièrement avocat. Voici à quelle occasion il vient en aide à Paméla Giraud.

Paméla est aimée par le fils d'un très-riche banquier nommé Rousseau; non-seulement le jeune Ernest Rousseau est amoureux, mais il conspire. Être carbonaro et épris de mademoiselle Paméla Giraud, c'est bien de l'occupation à la fois.

S'il est au mieux avec Paméla, le jeune homme est fort mal avec la police : les gendarmes et le commissaire sont à sa piste; il presse Paméla de s'enfuir avec lui; mais Paméla a de la vertu; aimer honnêtement, soit; mais une fuite, jamais. Tandis qu'elle délibère ainsi et hésite entre l'amour et le devoir, le gendarme met la main sur Ernest Rousseau. Voilà Paméla au désespoir. Si elle avait consenti à fuir, les sbires seraient arrivés trop tard, et Rousseau serait libre. Ce sont ses scrupules qui l'ont perdu.

Remarquez qu'il s'agit de la Cour d'assises et d'une accusation capitale : conspiration contre le prince et la sûreté de l'Etat!

La famille de Rousseau est au désespoir et fait venir un avocat; il faut sauver notre jeune homme à tout prix! Mais comment le sauvera-t-on? « Il n'y a qu'un moyen, dit l'avocat : que Paméla Giraud atteste que cette nuit où on l'accuse d'avoir conspiré, Ernest l'a passée tout entière près d'elle. De là un alibi, et de là le salut d'Ernest.

— Je ne dirai pas cela, s'écrie Paméla Giraud, car je mentirais, et puis je serais déshonorée. »

On offre de l'or, elle refuse.

On lui dépeint Ernest, qu'elle aime, condamné et montant sur l'échafaud; et Paméla consent enfin, sacrifiant ainsi sa réputation au salut d'Ernest. Dans un moment d'entraînement, la famille Rousseau lui promet de payer tant de dévouement, en lui donnant Ernest pour mari.

Le procès commence; Paméla fait la déposition convenue, et Ernest est acquitté. Mais le danger passé, la famille Rousseau devient ingrate. « Donner notre fils à cette petite fille, allons donc! » A cette nouvelle, la pauvre Paméla pâlit, rougit, pousse un cri et s'évanouit.

C'est ici que la protection de l'avocat est nécessaire et devient efficace : il se met sur la piste de ces Rousseau, il les attaque, il les pourchasse, il les effraie par toutes sortes de ruses, de piéges et de menaces, et les oblige enfin à tenir leur promesse et à faire le bonheur de Paméla.

Il y a des traits piquants et de l'observation dans ce drame, et l'on s'aperçoit que l'esprit de M. de Balzac n'a pas impunément passé par là; mais l'action en est un peu vague et confuse.

Parlez-moi des *Bohémiens de Paris*; quel drame singulier et curieux! des cabarets, des cavernes, des voleurs, des assassins, des noyés, des forçats; voilà de quoi vous donner des hauts de cœur et des crises de nerfs! On se hâterait de s'enfuir de ce monde repoussant, si, chemin faisant, la vertu persécutée, puis récompensée, ne vous faisait prendre le crime en patience.

Montorgueil est le chef de toute cette Bohème; c'est lui qui commande à ces bandits d'estaminet et de bagne; ce Montorgueil est d'ailleurs un homme de très-bonne compagnie et très-raffiné sur la mode : il a bottes vernies, gants glacés et canne à pomme d'or; mais regardez derrière ce beau linge, vous trouvez un infâme scélérat.

Tous les crimes de Montorgueil ont pour but de s'emparer d'un gros héritage, ou tout au moins d'une bonne part de cet héritage. Pour arriver à ce vol, Montorgueil persécute une pauvre jeune fille, trompe un honnête vieillard, entraîne un jeune homme à faire un faux contrat de mariage. — Que vous dirai-je? Montorgueil ne recule devant aucune entreprise et aucune mauvaise action. Rencontre-t-il un homme vertueux qui lui fasse obstacle, il l'attire dans un bouge infâme et le précipite dans une trappe souterraine; après quoi il fait démolir la maison. Il n'a peur de rien, il n'est arrêté par rien. Partout il a des espions, des compères, des exécuteurs de ses hautes œuvres; ce sont les Bohémiens de Paris, tout ce que le désœuvrement, la débauche et la rapine enfantent de consciences peu scrupuleuses et de mines équivoques. Montorgueil traîne le spectateur à la suite de cette gent effrontée, dans tous les lieux suspects et mystérieux qui leur servent d'abri, au cabaret, dans les jeux de billard souterrains, sous les arcades des ponts et dans les carrières Montmartre. C'est là précisément, à Montmartre, au fond de ces carrières, que Montorgueil est sur le point d'accomplir un de ses plus grands crimes : il arme le père contre la fille, contre cette malheureuse fille dont Montorgueil a besoin de se débarrasser à tout prix; mais, au moment de frapper, le pauvre homme, poussé au crime par Montorgueil, reconnaît son enfant dans la victime qu'il était près d'immoler.

Ici commence la ruine de Montorgueil, qui finira par le châtiment que le dieu du mélodrame tient toujours suspendu sur la tête du coupable. D'abord, c'est ce père qui l'attaque le premier, puis la fille, puis les victimes que le scélérat croyait avoir ensevelies sous les maisons en démolition, et qui sortent saines et sauves des décombres. Montorgueil a beau faire, il a beau opposer à tous les événements un front audacieux, son heure est arrivée, et le gendarme n'est pas loin, ou plutôt le voici qui prend mon gredin au collet avec toute son armée de Bohémiens. Que voulez-vous de plus? La morale ne'est-elle pas satisfaite?

On découvre que Montorgueil ne s'appelle pas Montorgueil, mais je ne sais plus comment, Jacques Ferrand, peut-être, et qu'il a commis une quantité de crimes dont le catalogue ne finirait pas.

Enfin on le tient, et Dieu soit loué!

Les décors sont curieux et pittoresques. La scélératesse de Montorgueil aurait seule suffi au succès : que sera-ce donc avec la carrière Montmartre et le pont des Arts, peints par MM. Séchin, Diéterle et Cambon?

De Paris à Spa.

1er octobre 1843.

Mon cher Directeur,

Il y a deux ans, jour pour jour, je cherchais à Anvers une voiture qui pût me conduire à Rotterdam, car le bateau à vapeur venait d'y emporter mon bagage, sans ma permission, lorsque, tout à coup, au détour d'une rue, je heurtai violemment un gros homme marchant d'un pas rapide, et si préoccupé qu'il ne m'avait pas aperçu. Le choc fut terrible. Nous chancelâmes d'abord tous les deux; puis, après avoir oscillé plusieurs fois sur nos talons, nous parvînmes à reprendre notre équilibre. Nous nous regardâmes alors; mais un cri de joie et de surprise s'échappa au même instant de la bouche de mon *adversaire*, qui était un des plus gros feuilletonistes de Paris (je ne parle ici que de la corpulence).

— Vous à Anvers, mon cher! s'écria-t-il en s'adressant à mon compagnon de voyage.

— Heureux de vous y rencontrer, répliqua celui-ci, avec une politesse calme et distinguée. Mais que vous est-il arrivé? ajouta-t-il aussitôt d'un ton plus amical, dès qu'il eut jeté un regard sur son confrère.

En effet, ce feuilleton parisien, que je ne nommerai pas, avait, au moment de notre rencontre, une physionomie si extraordinaire, qu'il était impossible de la contempler sans trouble et sans émotion. Une sueur abondante couvrait son front et ses joues, un tremblement convulsif agitait ses bras et ses jambes, et ses petits yeux perçants exprimaient tout à la fois le mépris, l'indignation et la colère.

— Jamais vous ne pourrez le croire, répondit-il avec un accent amer et railleur.

— Quoi? lui demanda mon ami.

— C'est une chose si étrange, que vous refuserez d'y ajouter foi.

— Encore faut-il savoir...

— Ne l'avez-vous pas remarqué aussi?

— Je ne vous comprends pas, vous dis-je....

— Les sots! les misérables! Et en prononçant ces mots il s'essuyait le front à coups de poing.

— De qui me parlez-vous?

— Voyez-les, continua-t-il en nous désignant du doigt trois ou quatre citoyens d'Anvers assez bien vêtus et bien nourris qui se rendaient d'un pas lent à leurs plaisirs où à leurs affaires. — Voyez-les. Ont-ils seulement l'air de s'en douter? Et il semblait prêt à s'élancer sur eux pour les punir de ses propres mains de cet exécrable forfait dont il les croyait coupables et dont ils paraissaient si peu repentants. Nous le retînmes chacun par un bras au moment où il se disposait à frapper une de ses victimes.

— Ah çà! mon cher, lui dit mon ami, si vous voulez me prouver que vous jouissez encore de l'usage complet de votre raison, répondez catégoriquement cette fois à ma dernière question. De quoi ces excellents pères de famille n'ont-ils pas l'air de se douter?

— Qu'ils possèdent une cathédrale et un musée admirables, répondit-il d'une voix indignée et avec un sérieux qui n'avait rien de joué.

A ces mots, nous ne pûmes retenir un sourire d'incrédulité, et nous abandonnâmes notre infortuné confrère à ses tristes pensées, sans lui laisser pour adieu une seule parole de consolation. Quinze jours après, un grand journal politique de la France apprenait à ses abonnés que M. P. S. O. M. venait de découvrir, dans une ville de la Belgique nommée Anvers et située sur l'Escaut, à huit lieues de Bruxelles, une magnifique cathédrale gothique que personne n'avait eu le bonheur de voir avant lui, et des tableaux fort remarquables, sous le rapport de la couleur, d'un peintre du dix-septième siècle, connu de certains artistes sous le nom de Rubens. Cette grande nouvelle produisit une vive sensation à Paris et en Europe; et depuis cette époque, des voyageurs de tous les pays se sont rendus en pèlerinage dans cette ville curieuse, qui devra probablement sa fortune et sa gloire à M. P. S. O. M.

Ainsi va le monde! on imite plus volontiers et plus facilement le mal que le bien. Depuis que M. Alexandre Dumas a eu l'esprit d'inventer la Méditerranée, tous les gens de lettres, adultes ou imberbes, inconnus ou célèbres, qui ont franchi le mur d'enceinte de Paris, se sont crus obligés de faire des découvertes géographiques du genre de celles de M. P. S. O. M. Celui-ci nous apprend que Boulogne est un port de mer; celui-là révèle à l'univers étonné l'existence des Alpes ou du Vésuve. Ce n'est pas tout encore : leur érudition leur semblant insuffisante, ces grands *découvreurs* éprouvent tous, dans leur voyage, des *impressions* plus ou moins bizarres; au besoin même ils en fabriquent ou plutôt ils se font complaisamment les héros de toutes les aventures qu'ils ont lues dans des recueils d'ana ou entendu raconter dans le monde. Que l'humanité compatissante apprête ses larmes, M. L. Z. U. a eu l'affreux malheur de coucher dans un lit trop dur et trop étroit! Que tous les lecteurs malheureux ou mélancoliques oublient leur tristesse pour partager la joie que la vue d'un passant ridicule a causée à M. E. R. V... Et comme ces livres si émouvants, si comiques, sont en outre instructifs! quel jour éclatant et nouveau ils jettent pour la plupart sur les points les plus obscurs de l'histoire! Pour peu qu'un homme de lettres ait de tact et de facilité, et alors même qu'il ne mettrait pas le public dans la confidence de ses émotions intimes, une simple course en diligence de Paris à Bruxelles lui fournira au moins la matière de deux volumes in-8o de 340 pages. Il racontera :

— A la barrière de la Villette, l'héroïque résistance d'une partie de la population de Paris contre les alliés;

— A Ermenonville, l'histoire de Jean-Jacques Rousseau;

— A Péronne, l'arrestation de Louis XI par Charles le Téméraire;

— A Cambrai, la vie de Fénelon et le long voyage de Télémaque à la recherche de son père Ulysse, sous la conduite de Minerve, déguisée en Mentor;

— A Valenciennes, l'éboulement du beffroi;

— A Bruxelles, la mort du comte d'Egmont, l'abdication de Charles-Quint, et la bataille de Waterloo;

Grands événements historiques dont l'humanité aurait infailliblement perdu le souvenir si MM. E. U. X. et mademoiselle A. C. K. ne s'étaient pas décidés à en intercaler le récit dans les annales immortelles de leur voyage en Belgique.

Ma rencontre avec le gros feuilletoniste, à Anvers, — m'est-il permis d'ajouter, une petite dose de bon sens dont m'a doué la Providence — et la lecture d'un livre que j'avais emporté avec moi dans la diligence, — me préserveront cette fois encore, Dieu merci, d'un pareil ridicule. Ce livre, c'était le cinquième volume du voyage au pôle-sud et dans l'Océanie, sous le commandement de J. Dumont-d'Urville. En allant de Paris à Bruxelles, je visitai successivement les îles Viti, Bancks, Nitendi, Salomon, Hogoleu, Gouaham, Umata, Ternate, etc.... Quel est le touriste européen qui oserait raconter ses impressions, après avoir lu celles de l'infortuné commandant de *l'Astrolabe* et de ses braves compagnons de péril et de gloire? Ses plus audacieuses inventions égaleraient-elles jamais en intérêt leurs récits si simples et si vrais? Le mérite réel est toujours modeste. Ces hommes courageux qui exposent leur vie pour enrichir la science de quelques faits nouveaux, ou pour étendre et consolider, dans des mers lointaines, l'influence de leur patrie, ne se vantent et ne mentent jamais. Ils ne cherchent même pas à donner à la réalité l'apparence séduisante du mensonge. Et pourtant, quel parti le moins inhabile de tous les feuilletonistes n'eût-il pas tiré d'une excursion semblable à celle que firent, le 21 novembre 1838, MM. Ducorps, Boyer, Gervaize et Desgras, sur l'île Isabelle, une des îles Salomon? — Ils étaient seuls, presque sans armes, loin de leur navire, au milieu d'une population nombreuse, perfide, cruelle, anthropophage. « Nos demandes réitérées, pour savoir s'ils mangent leurs ennemis, sont pleinement satisfaites par leurs gestes expressifs, dit M. Desgras; ils mordent leurs bras en faisant semblant de mâcher. Cette démonstration est trop claire pour qu'elle puisse laisser le moindre doute; il serait d'ailleurs extraordinaire qu'ils fissent exception, lorsque cette coutume est générale dans l'Océan Pacifique. Mafi, qui s'est familiarisé avec leur lan-

gage, leur exprime tant bien que mal son aversion pour cette action. Sau, auquel il a accordé le titre pompeux de Tayo, le regarde avec surprise et semble lui demander si, nous aussi, nous ne mangeons pas nos ennemis. Mafi, qui probablement n'a pris cette grande horreur du cannibalisme dont il fait parade que depuis son séjour à bord, profite de la circonstance pour faire un beau discours; ses auditeurs ont l'air de se dire : Comment un homme si grand, si robuste, peut-il ne pas manger ses ennemis? S'il le voulait, sa table serait toujours bien servie. Et comme s'ils ne comprenaient pas les motifs d'une pareille conduite, ils regardent attentivement les gestes de l'orateur un peu moins sauvage qu'eux. » — Que sont encore les biftecks d'ours, comparés à ces biftecks d'hommes?

Je ne vous aurais donc, mon cher directeur, adressé aucune lettre pendant mon voyage, si je n'avais à vous parler d'un merveilleux travail que j'ai eu le bonheur, je ne dirai pas de découvrir, mais d'admirer un des premiers, le chemin de fer de Liége à Verviers. Une fois achevé, ce chemin sera, sans contredit, une des principales curiosités de la Belgique. Jamais peut-être l'homme n'avait eu à soutenir une pareille lutte contre la nature, jamais il n'avait remporté sur sa redoutable adversaire un plus complet et plus éclatant triomphe. La route de terre qui reliait Verviers à Liége suivait modestement les nombreux détours que fait, entre des collines boisées, avant de se jeter dans la Meuse, la charmante rivière de la Vesdre. Plus hardi et plus fier, le chemin de fer a tracé sa courbe sans s'inquiéter des obstacles qui pouvaient l'arrêter. La rivière, il la franchit; la vallée, il la comble; les montagnes, il les perce. C'est une suite non interrompue de viaducs, de ponts et de tunnels. Vous sortez des ténèbres les plus profondes et vous entrez tout à coup, sans transition, dans un délicieux petit vallon. Des bouquets de bois couronnent ses coteaux couverts d'une douce verdure, une eau rapide et transparente l'arrose, un soleil éclatant l'éclaire. A peine avez-vous eu le temps de contempler ce ravissant tableau, déjà le convoi qui vous porte s'enfonce sous une autre voûte non moins sombre que la précédente. Est-ce un rêve que vous avez fait? Mais non, un château gothique, de construction moderne, s'offre à vos regards charmés. Quelle obscurité profonde! vous écriez-vous. Comme ces ruines sont pittoresques! vous répond votre voisin en vous montrant du doigt un vieux château du Moyen-Age, perché au sommet d'un rocher. Vous courez ainsi, à une vitesse de huit lieues à l'heure, de surprise en surprise, depuis Liége jusqu'à Verviers, ne sachant ce que vous devez admirer le plus, des gracieuses beautés de cette petite vallée de la Vesdre, ou des magnifiques et solides travaux qu'ont eu la gloire de faire exécuter les ingénieurs de la Belgique.

Ne louons pas trop les Belges cependant. Certains journaux français leur ont tant répété que leurs chemins de fer étaient, sous tous les rapports, supérieurs à ceux de la France, qu'ils ont fini par le croire et par s'en glorifier. — D'abord leur modestie égala leur mérite; aujourd'hui, la vanité les égare; elle les perdra entièrement s'ils n'y prennent garde. Autant ils se montraient, jadis, simples, obligeants, exacts, accommodants, etc., autant ils deviennent peu à peu arrogants, maussades, inexacts et chers. Un triste désordre règne maintenant où se faisait encore admirer, il y a deux ans, l'ordre le plus parfait. Avez-vous l'audace de vous plaindre ; — C'est encore moins cher et mieux administré que dans votre France, vous disent les employés supérieurs avec un ironique dédain. Telle est du moins la réponse qu'adressa à mes justes réclamations, le 10 septembre 1843, un des chefs principaux de l'incommode et petit embarcadère du chemin du nord à Bruxelles. — Je le répète donc, les chemins de fer français sont, à l'heure qu'il est, malgré leurs imperfections, beaucoup plus confortables, plus prompts et plus polis que les chemins de fer belges.

Messieurs des *railways* ont, en général, le grand tort de se croire dispensés d'avoir des attentions et des égards envers les voyageurs. Ils se regardent comme des potentats nécessaires, que leurs sujets obéissants doivent être trop heureux d'adorer. Dans les commencements, le public les a autorisés en quelque sorte, par sa sotte conduite, à concevoir d'aussi folles prétentions. Victime d'un engouement irréfléchi, il leur a prodigué des éloges ridicules; il s'est déclaré hautement leur esclave, il a même tiré vanité de son imprévoyance et de sa faiblesse. Instruit par de sévères leçons, il est actuellement plus raisonnable. S'il se détermine à leur confier sa vie, s'il consent à s'exposer à toutes leurs *petites misères*, il impose, en retour, aux chemins de fer, diverses obligations, il exige qu'ils aient certaines qualités dont ils avaient cru pouvoir impunément se priver.

Les *petites misères* des chemins de fer! Que n'ai-je l'esprit de mon ami Old-Nick pour vous les raconter! Je ne parle pas des *grandes* : elles sont tellement effroyables,

Che nel pensier rinnuova la paura.

Mais les *petites*, qu'elles sont nombreuses et cruelles! Si elles ne nous font jamais mourir, comme elles nous rendent l'existence pénible! Qu'il faut être pressé d'*arriver* pour se déterminer à les affronter et à les subir (1)!

Vous voulez partir par le convoi de midi; quatre ou cinq *petites misères* (voir Old-Nick et Grandville) vous ont arrêté en route; vous êtes en retard : vous hâtez le pas, vous courez même, au risque de vous faire écraser par les voitures qui encombrent les abords de l'embarcadère, vous arrivez inquiet, haletant, harassé; l'heure va sonner, le bureau est devant vous, un mètre à peine vous en sépare; mais il vous faut encore, avant de l'atteindre, décrire je ne sais quelle figure disgracieuse entre deux balustrades en bois qui le protégent contre l'empressement de la foule... Quand, votre billet à la main, vous franchissez le seuil de la dernière porte, vous apercevez, à cent pas de vous, le convoi s'éloigner, puis disparaître... Votre montre marque midi une minute. — « A quelle heure part le premier convoi? demandez-vous d'une voix émue à l'un des employés de la compagnie. — A quatre heures, vous répond cet homme d'un ton ironique et bourru! Vous avez quatre heures à dépenser...

Hélas! oui. Un écrivain fort spirituel, dont le nom m'est inconnu, a eu raison de le dire, « les hommes attendent, les chevaux attendent, quelquefois même, si vous êtes jeune et beau, vieux et riche, ou fort aimable, les femmes vous attendent; mais jamais une *steam-engine*, ou une machine à vapeur n'a attendu personne, et il est impossible de courir après elle et de la rejoindre. »

Quatre heures à dépenser! Amère dérision! Sais-tu bien, malheureux! ce qu'elles lui coûteront, à ce voyageur dont tu te moques si impitoyablement, ces quatre heures?.. quelle influence, à jamais déplorable, une telle perte de temps peut avoir sur son existence? Dans le pays où il se rendait vit une jeune fille qu'il aime et qui partage son affection. Pressée par ses parents de consentir à un mariage odieux, elle l'attend pour prendre, de concert avec lui, un parti décisif. Il lui a promis d'être auprès d'elle tel jour, à telle heure. Quelque argent qu'il dépensât maintenant, il ne saurait tenir sa parole. Si celle qui l'attend, ne le voyant pas arriver, le croit infidèle, si le dépit et la jalousie l'égarent, peut-être se déterminera-t-elle à céder aux prières de son rival. Sans cette fatale barrière, il fût parti, et au lieu d'être éternellement malheureux, ces deux êtres, créés tout exprès l'un pour l'autre, eussent, comme on disait au siècle dernier,

Filé jusqu'à la mort des jours d'or et de soie.

Vous n'êtes pas seul, vous n'entrepreniez pas un voyage à la recherche d'une *épouse;* vous alliez, avec quelques amis, passer une journée de repos à la campagne, vous êtes arrivé à l'embarcadère un quart d'heure avant l'heure fixée... Tout semble vous sourire : l'air est pur, le ciel sans nuages, la journée sera magnifique, la société seule de vos compagnons ou compagnes de plaisir suffirait pour vous rendre heureux. Tout à coup un sifflet a retenti : c'est le signal du départ. Le chemin de fer traite les hommes comme les hommes traitent les animaux : il ne leur fait pas l'honneur de leur adresser la parole; c'est par un coup de sifflet qu'il leur exprime ses suprêmes volontés. A ce signal, les portes s'ouvrent avec fracas, et la foule se précipite vers les voitures destinées à la contenir. Entraîné par des flots d'hommes, de femmes et d'enfants, vous êtes porté malgré vous dans l'intérieur d'une voiture où, à votre grand désespoir, vous vous trouvez seul en compagnie de sept manants aussi désagréables à voir qu'à entendre et à sentir. Vous appelez vos amis; deux ou trois voix, parties de deux ou trois côtés différents, répondent à vos cris... Vous voulez sortir : un conducteur vous le défend sous peine de la vie; vos voisins se plaignent avec amertume de votre insupportable agitation; l'un d'eux même jette sur vous des regards menaçants, et s'apprête à vous proposer un duel pour le lendemain. En vain vous protestez contre cette odieuse tyrannie. « Votre billet, monsieur? vous demande votre geôlier, furieux de vos plaintes. — Mon billet? — Oui, monsieur, faut-il vous le répéter? — Je l'ai donné à un homme qui l'a déchiré. — Et qui vous l'a rendu? — Oui. — Où est-il alors? — Je l'ignore. » Vous le cherchez vainement, vous ne le trouvez pas, vous l'avez perdu dans la bagarre. Au moment même où le conducteur vous annonce l'agréable nouvelle qu'à l'arrivée il vous contraindra à payer une seconde fois votre place, un autre coup de sifflet se fait entendre, et la machine vous emporte sur les rails, en vomissant des tourbillons de flamme et de fumée, et en poussant les plus atroces gémissements qui aient jamais déchiré une oreille humaine!

A ce bruit, vous avez frémi malgré vous; car il vous a semblé entendre la trompette fatale de l'Ange exterminateur annonçant aux hommes l'heure du jugement dernier. Malgré vous aussi, vous vous rappelez alors toutes les fautes que vous avez pu commettre pendant votre vie, comme si vous deviez bientôt comparaître devant votre Juge suprême, et votre mémoire évoque le funèbre souvenir de la catastrophe du 8 mai...

Mais chassons ces tristes pensées, et oublions un instant que tout voyageur qui se sent emporté par une machine à vapeur sur des rails de fer, doit nécessairement recommander son âme à Dieu; supposons même qu'aucune autre petite misère ne viendra vous assaillir. Où sont les petits bonheurs de la route de terre, les beaux chevaux qui obéissent avec tant d'intelligence à la voix de leur maître, les détours gracieux de la route qui serpente au travers d'une prairie ou d'une forêt, les jeunes filles qui vous offrent des fleurs ou des fruits, les promenades à pied dans les passages difficiles avec une aimable voisine, à laquelle on offre son bras, et tant d'autres qu'il est inutile d'énumérer? — Le chemin de fer suit une ligne droite ou légèrement courbée; s'il s'arrête, c'est pour ranimer ses forces abattues, pour prendre ou pour déposer des passagers; mais jamais il ne songerait à procurer aux voyageurs qu'il conduit à leur destination ni distractions ni repos; qu'il traverse une lande inculte et désolée, un frais vallon, une belle forêt, il court toujours avec la même vitesse, sans se préoccuper des beautés de la nature; il tourmente de ses horribles cris les nerfs les moins sensibles; il aveugle, avec sa poussière noire, toutes celles de ses malheureuses victimes qui se hasardent à ouvrir les yeux; il les étouffe avec les odeurs infernales qu'il exhale à chaque soupir. Qu'un malade soit tout à coup saisi par une de ces douleurs violentes auxquelles une courte halte est absolument nécessaire, en vain, ne voulant sacrifier ni sa réputation ni sa vie, il le supplie de ralentir sa marche; sourd à ses prières comme il serait sourd à ses menaces, son impitoyable bourreau ne lui répond que par un coup de sifflet tellement effroyable, que l'émotion qu'il éprouve redouble encore la violence de son mal.....

Cependant le chemin de fer traverse un pays peu peuplé; il a fait à la dernière station une ample provision d'eau et de charbon; depuis une heure déjà il vous entraîne sans reprendre haleine, avec une vitesse de plus en plus grande... Aveuglé, suffoqué, étourdi, malade peut-être, vous sentez le besoin de respirer, ne fût-ce qu'une minute. — Vain désir! Au lieu de diminuer, la vitesse redouble... Les arbres et les maisons passent si rapidement devant vous, qu'ils ne vous paraissent plus séparés par aucune solution de continuité... Vous fermez les yeux; mais si vous cessez de voir la vitesse, vous la sentez encore. D'abord la monotonie de ce mouvement vous donne le mal de mer; puis le sang vous monte à la tête, mille pensées confuses se pressent en désordre dans votre cerveau, vous éprouvez ce mal étrange qu'on appelle le vertige. Entraîné par une force irrésistible, vous allez ouvrir la portière et vous précipiter sur les talus du chemin pour vous soustraire à cette insupportable souffrance... Heureusement, au moment où vous tournez le bouton, le convoi commence à ralentir sa marche... Vos yeux se rouvrent, votre cœur se dilate, votre tête se débarrasse, vous respirez, vous vivez, vous êtes arrivé.

Arrivé! — J'ai bien souffert, vous dites-vous à vous-même; mais que de temps et d'argent j'ai économisé! — Et, jouet de cette illusion, vous vous félicitez d'avoir supporté courageusement des douleurs utiles. — Erreur grossière! Récapitulons, en effet, et, tout compte fait, il se trouve que vous avez dépensé trois heures et dix francs de plus par le chemin de fer que par la diligence ordinaire, sur un modeste trajet de quatre-vingts lieues, et que vous avez eu en outre l'inappréciable avantage de changer sept ou huit fois de voiture.



(Vue de la fontaine du Pouhon, à Spa.)

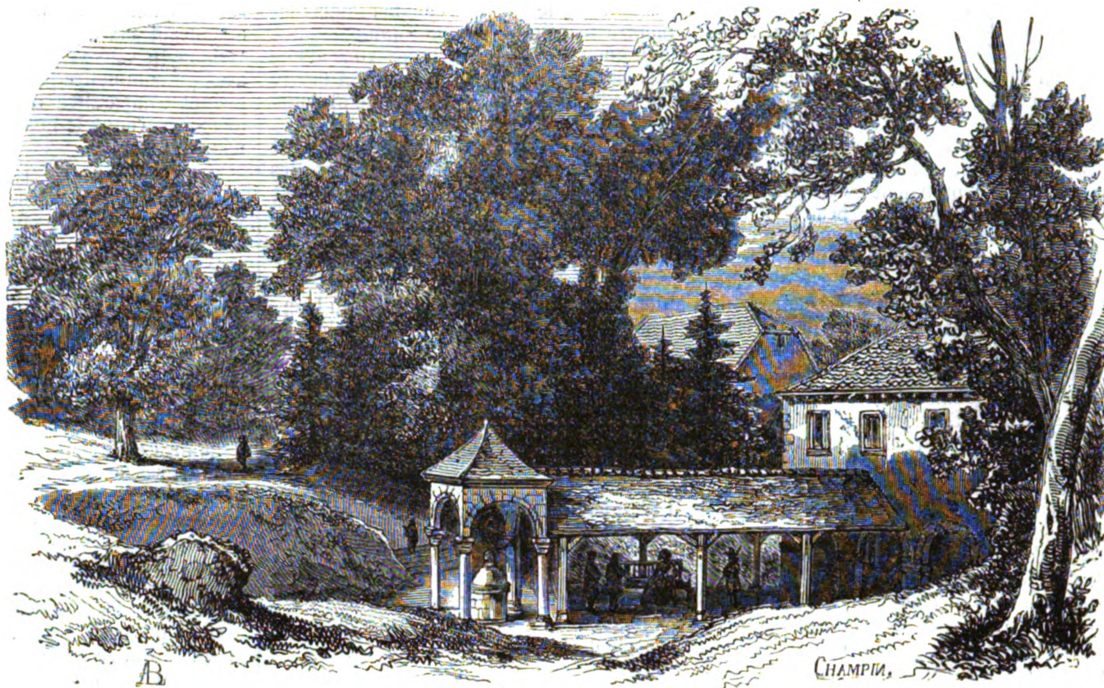
Arrivé! — Payez une seconde fois votre place et courez découvrir votre bagage au milieu d'une montagne de malles, de valises, de sacoches, d'étuis, etc. Une fouille intelligente vous a mis en possession de l'objet cherché; tout fier encore d'en être quitte à si bon marché, de n'avoir perdu aucun de vos membres, vous vous dirigez, votre bagage sous le bras, vers la porte de sortie. Une dernière misère vous était réservée. Vous avez perdu aussi le petit bulletin qui devait prouver à l'employé de service à cette porte que vous êtes le légitime propriétaire de vos effets... heureux si on ne vous arrête pas comme un voleur! Que de démarches vous devez faire avant de pouvoir obtenir la remise de tout ce qui vous appartient! — Bonne chance, ô mon infortuné compagnon de route! Quant à moi, le sort aujourd'hui

(1) Est-il besoin d'avertir les lecteurs de l'*Illustration* que cette boutade de notre correspondant contre les chemins de fer n'a rien de sérieux... (*Note du Directeur.*)

m'est favorable, et je profite de ma liberté pour m'échapper de la station et courir à Spa

Mais, j'y songe! que vous dirai-je de ce charmant pays que vous et vos lecteurs ne sachiez déjà? Qui n'a entendu parler de ces eaux minérales, si célèbres dans le monde entier? jamais un malade n'a demandé en vain au *Pouhon* et à la *Géronstère* la santé qu'il avait perdue. Mais sur les dix mille étrangers qui visitent Spa chaque année, huit mille environ se portent parfaitement bien, ou se guérissent, sinon avec les eaux, du moins avec les plaisirs de Spa. Tous les matins, de nombreuses et brillantes cavalcades partent dans toutes les directions. Celles-ci vont parcourir les vastes forêts qui couronnent, à 650 mètres au-dessus du niveau de la mer, les montagnes voisines; celles-là se rendent à la cascade de Coo, à la grotte de Remouchamps, à la belle propriété de Juslenville. Le soir ramène tous les promeneurs au rendez-vous commun. Souvent une même table d'hôte réunit trois cents convives. Après le dîner, un orchestre de musiciens exécute des ouvertures et des symphonies sous les magnifiques ombrages de la promenade de *Sept heures*, ou au sommet de la montagne d'*Annette et Lubin*. La nuit venue, chacun se rend à la Redoute, où des divertissements variés, le jeu, le spectacle, la lecture, la conversation, les concerts, le bal, terminent la journée des heureux oisifs auxquels les hôtels de Spa ont accordé une hospitalité aussi aimable que modérée. Il y a dix ans, Spa, abandonnée pour Baden-Baden et Wiessbaden, avait beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Une administration intelligente et les chemins de fer la rendront désormais ce qu'elle a déjà été cette année, la ville d'eaux la plus agréable et la plus fréquentée de l'Europe.

Adieu, mon cher directeur. Une autre fois, si vous me le permettez, je vous ferai part de la *découverte* de la Moselle par votre dévoué correspondant.



(Source de la Géronstère à Spa.)

Les Fêtes de Septembre, à Bruxelles.

23, 24, 25, 26 SEPTEMBRE 1843.

Avant 1830 la Belgique ne s'était jamais appartenue à elle-même: les Romains, les Francs, des seigneurs féodaux, les ducs de Bourgogne, la maison d'Autriche, l'Espagne, la France et la Hollande, l'avaient tour à tour conquise et gouvernée. La Révolution de Juillet lui inspira le désir et le courage de devenir libre et indépendante. Au mois de septembre 1830 elle prit les armes, chassa ses derniers maîtres, brisa, en ce qui la concernait, les traités de 1815, et, puissamment aidée par la France, elle conquit enfin sa nationalité. Aujourd'hui elle forme un des États secondaires de l'Europe.

Cependant, bien qu'unies entre elles par les mêmes lois, les neuf provinces dont se compose le royaume de Belgique offraient encore des divisions parfaitement distinctes. Chacune d'elles avait sa physionomie, son climat, sa langue, ses mœurs, ses coutumes, ses opinions. La révolution une fois accomplie, les hommes d'État appelés à la diriger durent donc s'occuper des moyens de fondre en un seul tout homogène ces éléments si

(Anniversaire de la Révolution belge. — Concert dans le Parc de Bruxelles.)

divers et si opposés. Les habitants de la Belgique étaient Français, Allemands, Hollandais, Espagnols même: il fallait les rendre tous Belges. Pour atteindre ce but, le gouvernement présenta la loi du 1er mai 1834, qui décrétait l'établissement d'un vaste ensemble de chemins de fer.

Cette grande mesure, si promptement exécutée, a déjà eu d'immenses résultats. Sans doute elle n'a pas encore produit tous les effets que l'avenir doit en attendre; mais en rapprochant à de courtes distances les provinces les plus éloignées, elle a affaibli, si ce n'est détruit, une foule de préjugés et de rivalités; elle a rendu, de plus, d'éminents services à l'agriculture, au commerce, à l'industrie; enfin elle a évidemment favorisé le développement intellectuel de la nation. Ainsi, depuis 1830, la Belgique, qui emprunte ses différents idiomes aux peuples qui l'avoisinent, et qui, par conséquent,

n'a point de littérature nationale proprement dite, a publié, pour la première fois, des ouvrages originaux d'un mérite incontestable. Les arts ont devancé les progrès de la littérature. La peinture, la sculpture, la musique, ont maintenant, chez nos voisins du Nord, de célèbres interprètes.

Le gouvernement belge n'a pas voulu que le peuple pût perdre le souvenir d'une révolution dont les bienfaits sont déjà si grands. Aussi fait-il chaque année célébrer des fêtes publiques en l'honneur de son anniversaire. Ces fêtes ne sont pas toujours aussi monotones et aussi ennuyeusement absurdes que celles qui ont lieu à Paris, soit au 1er mai, soit au 29 juillet; elles varient selon les circonstances et selon les opinions des ministres régnants. Tous les ans le programme est discuté et arrêté par les Chambres.

Ainsi, en 1834, la même année où furent votés les chemins de fer, les fêtes de septembre eurent un caractère qu'on ne leur a malheureusement plus donné depuis. M. Rogier, alors ministre de l'intérieur, avait conçu le plan d'un grand concours musical et littéraire, qui avait pour but d'aider au développement de l'intelligence. Ce but fut atteint. Le gouvernement décerna des médailles et des sommes d'argent à des littérateurs et à des compositeurs de musique. Ces récompenses avaient un grand attrait pour des artistes belges, dont les travaux sont si rarement rémunérés avec quelque munificence ou avec quelque dignité dans leur pays. Ce concours ne fut suivi d'aucun autre; mais l'impulsion était donnée, et, à dater de ce moment, une grande activité se déploya dans les travaux intellectuels. La littérature et la musique, qui ne peuvent aussi facilement se produire que la peinture et la sculpture, firent cependant de grands progrès. Ce fut en 1835, si nous ne nous trompons, qu'eut lieu dans le temple des Augustins, sous la direction de M. Fétis, le premier grand festival belge de musique. Un nombre considérable d'instrumentistes et de chanteurs, venus de tous les points de la Belgique, se rendirent dans cette ancienne église, transformée en salle de concert.



(Anniversaire de la Révolution belge. — Concert dans l'ancienne église des Augustins.)

En 1837, le déplorable état où se trouvait alors l'enseignement primaire inspira l'idée de créer à Bruxelles une société ayant pour but de répandre l'instruction parmi les classes ouvrières. Cette société ouvrit des cours gratuits qui comptèrent, en peu de temps, plus de huit cents élèves. On y enseignait surtout la musique.

Le gouvernement s'était méfié des tendances de cette société; rassuré, il conçut l'idée de faire servir cet enseignement à l'embellissement des fêtes de septembre de l'année 1838. Des chœurs devaient être chantés sur la place des Martyrs au moment de l'inauguration de la statue de la Liberté élevée à l'endroit où reposent les combattants qui succombèrent en 1830. Mais les ministres actuels, craignant sans doute de donner aux fêtes de septembre un caractère trop prononcé, renoncèrent à ce projet.

Cependant, l'enseignement musical continua de faire de rapides progrès parmi les masses; de nombreuses sociétés de chant se constituèrent de toutes parts, et, en 1841, le gouvernement songea de nouveau à les employer aux fêtes de septembre; un grand concours vocal ayant été institué cette année à Bruxelles, toutes les sociétés de chant du royaume et même de l'étranger furent invitées à y prendre part. Des médailles étaient destinées aux sociétés victorieuses. Une fête semblable eut également lieu en 1842; mais alors déjà on s'aperçut des nombreux inconvénients qu'elle offrait. Les villes où résidaient les sociétés qui n'obtenaient point de prix virent leur défaite avec dépit. L'union que l'on voulait faire régner entre toutes les provinces de la Belgique fut de nouveau compromise. On se rappela que, sous le gouvernement hollandais, une haine profonde entre Gand et Anvers n'avait eu d'autre motif que le prix remporté par la première de ces villes à un concours de musique. Les concours de chant durent donc être abandonnés de nouveau.

L'anniversaire de la Révolution de 1830, célébré cette année à Bruxelles, n'a pas encore été ce qu'il devrait être si le gouvernement comprenait son devoir. Les fêtes données étaient plus faites pour récréer les yeux que pour réjouir le cœur ou élever l'intelligence. Cependant, parmi ces fêtes, nous en avons remarqué qui sont susceptibles de développer de plus en plus, en Belgique, le goût et le sentiment de la musique; tels sont, par exemple, les concerts donnés aux Augustins et au Parc.

L'ancienne église des Augustins, où se donnent actuellement à Bruxelles les concerts qui exigent la réunion d'un grand nombre d'exécutants, est un édifice élevé en 1642 et réuni à cette époque à un couvent d'une construction beaucoup plus ancienne. L'extérieur, d'une remarquable simplicité, offre quelque intérêt; le portail de l'église est assez large: il est orné de six colonnes dont les chapiteaux supportent une corniche qui règne sur toute la façade. Trois portes donnent accès à l'intérieur. Les dessins de cette

église et de son portail sont dus à Wenceslaus Coeberghier.

L'intérieur des Augustins, disposé actuellement en salle de concert, peut contenir un grand nombre d'auditeurs; des bancs sont rangés dans la nef principale ainsi que dans les deux nefs latérales. Au-dessus des deux nefs latérales, on a élevé des espèces de tribunes qui contiennent encore un certain nombre de places. Au fond, dans l'ancien chœur, se trouve l'orchestre.

La partie musicale des fêtes de cette année a été confiée par le gouvernement à M. Ferdinand, ancien chef d'orchestre du théâtre de Liége. M. Ferdinand a fait preuve d'une grande activité, et surtout de beaucoup d'habileté dans l'organisation et dans la direction des grandes solennités musicales. Trois cents exécutants environ, tant instrumentistes que chanteurs, se trouvaient placés sous sa direction aux concerts des Augustins. Liége, Tongres, Verviers, Namur, Mons, Maestricht, Berg-op-Zoom, Leyde, Cambrai, Valenciennes, Courtrai, Bruges, Ostende, Gand, Termonde, Ham, Lille, Spa, Aix-la-Chapelle, Cologne et Mayence, avaient envoyé à Bruxelles, par les chemins de fer, l'élite de leurs dilettanti. Comme on le voit, la Hollande elle-même était représentée à ce festival. Telle est la puissance de la musique qu'elle force à fraterniser les ennemis les plus irréconciliables.

Cette masse imposante d'exécutants a rendu avec beaucoup d'ensemble quelques-uns des morceaux les plus célèbres de la musique classique, au nombre desquels on a surtout remarqué les magnifiques compositions de Beethoven, de Chérubini, de Méhul, de Haendel et de Haydn.

Outre les deux concerts donnés aux Augustins, le programme des fêtes de septembre portait qu'une troisième séance musicale, également dirigée par M. Ferdinand, aurait lieu dans l'enceinte du parc.

Le parc de Bruxelles, regardé avec raison comme l'une des plus belles promenades de l'Europe, est merveilleusement disposé pour que la musique, — la musique vocale surtout, — y produise de beaux effets. Vers le milieu de cette magnifique promenade se trouve un bassin rempli d'eau. C'est à quelques pas de ce bassin que l'on avait disposé une estrade où sont venus se placer, vers les sept heures du soir, tous les chanteurs appelés à prendre part à ce concert vocal. Notre dessin peut seul donner une idée de l'aspect féerique que présentait cette scène, brillamment éclairée par des milliers de lampions et de candélabres, qui se réfléchissaient dans l'eau du bassin, et dont un sombre rideau de verdure faisait encore ressortir l'éclat.

Si jamais de nouvelles modifications étaient apportées aux fêtes variables de l'anniversaire de la Révolution belge, *l'Illustration* préparerait de nouveau ses crayons et sa plume.



Un Amour en province.

NOUVELLE.

(Suite et fin. — Voir t. II, p. 74.)

II.

La mère de Démosthène passait les premiers mois de son deuil dans une jolie bastide que son mari avait achetée sur les bords de la mer pour aller se reposer des fatigues du barreau. C'est là qu'entourée de sa famille, elle attendait l'arrivée de son fils. Démosthène n'avait qu'une sœur, qui s'était mariée pendant son absence avec un assez riche négociant nommé M. Armand. Celui-ci était resté orphelin de bonne heure, et avait servi, pour ainsi dire, de tuteur à deux sœurs plus jeunes que lui. Madame Delvil, qui dépassait alors trente ans, dissimulant son âge, unie à un vieux mari qui lui laissait une grande liberté, élégante, coquette, et étrangement dépitée de voir toujours auprès d'elle une jeune sœur de dix-huit ans, à l'air noble et candide, vraiment belle, douée d'une intelligence supérieure et originale qui ne s'était encore éveillée qu'à demi dans ce contact étouffant du monde jaloux ou vulgaire qui l'entourait. Thérèse Armand était pour sa sœur un objet de menaçante rivalité: tandis que les grâces de la jeune fille se développaient chaque jour, les charmes un peu surannés de la femme déjà sur le retour tendaient à s'effacer pour jamais. C'est pour la plupart des femmes une époque pleine d'amertume et d'aigreur que cette phase du déclin. Madame Delvil la combattait résolument; mais, forcée de lui céder cependant, elle éprouvait des révoltes intérieures qui se trahissaient en mauvaise humeur contre Thérèse, calme, riante et chaque jour plus jolie. Aussi souvent et aussi longtemps que possible, madame Delvil s'était reposée du rôle de mentor de Thérèse, que lui imposait sa qualité de sœur aînée, d'abord sur son frère, plus tard sur sa belle-sœur, et, en dernier lieu, sur la mère de Démosthène, qui, depuis la mort de son mari, avait trouvé une douce distraction à sa douleur dans l'aimable compagnie de la jeune fille. De son côté, Thérèse s'était sentie véritablement heureuse de passer quelques mois avec la bonne veuve dans cette riante bastide, au bord de la mer, loin du ménage un peu bourgeois de son frère et des goûts mondains et vulgaires de sa sœur. Elle avait plus vécu par l'esprit et l'imagination, durant ces quelques semaines de solitude, que pendant les années lentement écoulées de sa jeunesse contenue et rêveuse. Le père de Démosthène, voulant en imposer comme érudit et comme bel-esprit, avait eu le luxe d'une double bibliothèque à la ville et à la campagne, et sa veuve, qui n'avait jamais ouvert de sa vie un autre livre que son livre d'heures, ne soupçonna pas qu'il y eût le moindre danger pour une jeune fille de lire tous les livres de littérature que son mari avait mêlés aux Digestes et aux Codes.

Thérèse lut ainsi les poëtes, les historiens, et même quelques romans. *Clarice Harlowe* la toucha; *Corinne* exalta son intelligence; la *Nouvelle-Héloïse* fut pour elle sans danger, *Julie* lui parut raisonneuse et pédante, et *Saint-Preux* un triste idéal. Enfermée dans le cabinet de l'avocat défunt, la jeune fille dévorait volume sur volume, tandis que la mère de Démosthène surveillait ses poules, ses lapins et ses fruits. Thérèse employait ainsi les heures brûlantes de la journée, alors que la promenade était impossible; mais lorsque, le soir, la brise de la mer fraîchissait, elle allait s'asseoir sous un petit bois de pins qui touchait au rivage, elle rêvait délicieusement, son cœur se dilatait, elle sentait, en face de la nature, le réveil d'une âme forte et d'une sensibilité exquise. Parfois la mère de Démosthène l'accompagnait; alors la jeune fille était distraite de ses rêveries accoutumées par la conversation de la bonne mère, qui ne tarissait pas en éloges sur son fils bien-aimé, gloire à venir de sa maison, noble héritier de l'éloquence paternelle.

Thérèse, dont l'esprit juste et un peu moqueur s'était permis de douter depuis quelques années du *génie* du père de Démosthène, fut d'abord disposée à la même incrédulité envers les mérites du fils; mais la mère les exaltait avec tant de conviction et de ferveur, qu'insensiblement sa foi fit quelque impression sur l'âme de la jeune fille; il y avait d'ailleurs, ajoutait la bonne veuve, des rapports frappants de goûts entre Démosthène et Thérèse: comme elle, il aimait l'étude, la littérature, la poésie.

Insensiblement l'esprit de la jeune fille fut attiré vers cette image du jeune *Parisien* instruit, élégant et spirituel, ainsi qu'on se plaisait à lui représenter Démosthène dans sa famille; et parfois, durant ses promenades au soleil couchant qui se baignait dans la mer, une figure idéale et chère peuplait la solitude qui se déroulait devant elle : c'était celle de Démosthène!!!... Elle était dans cette disposition d'âme, lorsqu'une lettre du héros de ses rêves annonça à l'heureuse veuve le jour fixé pour l'arrivée de son fils. Il devait, avant de se *montrer* à la ville, aller embrasser sa mère à la campagne, et s'y arrêter une semaine pour se reposer de la fatigue du voyage.

Le jour si vivement désiré par la mère de Démosthène et assez impatiemment attendu par Thérèse arriva enfin. Dès le matin, M. et madame Armand et madame Delvil, dans sa plus jeune et agaçante toilette, s'étaient rendus à la bastide. On ne savait pas à quelle heure précise devait arriver le voyageur, de sorte que toute la journée se passa dans une attente agitée. La bonne mère allait et venait, donnant des ordres, gourmandant et aidant sa cuisinière, afin que le premier repas qu'elle offrirait à son fils fût exquis en tous points. M. Armand se promenait avec sa femme dans l'allée du petit jardin, et, comme un bon négociant, causait affaires d'intérêt. « Votre frère se montrera, j'espère, équitable dans le partage, disait-il à sa femme; il hérite, grâce à l'injuste testament de votre père, du quart en sus de tous les biens; je pense du moins qu'il nous laissera notre part d'immeubles. — Oui, certes, il le faudra bien, » répondait la ménagère, qui, en femme positive, était résolue à plaider contre son frère plutôt que de se laisser dépouiller. Madame Delvil passait les heures d'attente dans sa chambre, allant de son miroir à la fenêtre, épiant le moindre bruit, revenant arranger une boucle rebelle, un nœud de ruban d'un effet incertain, et, tout en se mettant sous les armes, elle pensait que l'aimable avocat parisien ferait une heureuse diversion à la monotone compagnie des jeunes négociants de la ville, qui ne savaient parler que bonne chère et denrées coloniales. Quant à Thérèse, assise sous un berceau d'acacias en fleurs d'où l'on dominait la route et la mer, elle lisait une des plus belles élégies de M. de Lamartine, celle qui commence ainsi :

> D'ici je vois la vie à travers un nuage
> S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;
> L'amour seul est resté, comme une grande image
> Survit seule au néant dans un songe effacé.

Ces expressions brûlantes et poétiques d'un ravissement et d'une souffrance qu'elle comprenait, mais qu'elle n'avait pas encore ressentis, initiaient son âme à l'amour, à cet ineffable et divin sentiment qui, selon d'expression du poëte, survit seul au néant. L'image de Démosthène flottait dans son ardente rêverie. Un bruit se fit entendre; elle crut qu'il arrivait, elle resta immobile, son cœur battait avec force: une larme s'échappa de ses yeux et tomba sur le feuillet du livre entr'ouvert; mais tout à coup elle s'arracha elle-même à son émotion en poussant un petit éclat de rire enfantin; son esprit était en révolte contre son cœur: elle céda à cette opposition. Malgré les séductions qu'elle prêtait *au fantôme adoré*, le nom de Démosthène lui paraissait souverainement ridicule, et elle se disait qu'un homme d'esprit, dans notre siècle de sérieuse simplicité, aurait dû se débarrasser bien vite de ce nom écrasant. Tout en pensant ainsi, elle monta d'un pas leste et avec un air demi-railleur les marches du perron qui conduisait au salon. Démosthène n'était pas arrivé. Toute la famille attirée, ainsi que Thérèse, par une fausse alerte, était là réunie: M. et madame Armand, fort calmes; la mère, inquiète et troublée par la pensée des dangers imaginaires que son fils courait en route; madame Delvil, assise près de la porte vitrée qui s'ouvrait sur le perron, jouant avec un charmant éventail ou avec les barbes diaphanes d'un gracieux bonnet qui encadrait coquettement et rajeunissait son joli visage; parfois son attention se portait sur les plis réguliers de sa robe de taffetas noir, ornée de dentelles noires, et dessinant à merveille sa taille encore svelte. Vue *seule*, madame Delvil aurait encore pu faire illusion; mais, à côté de sa sœur, ce n'était plus qu'un *debris*; elle le sentait, et involontairement elle jetait des regards d'envie sur la jeune fille belle et sereine qui était là près d'elle, nonchalamment accoudée sur la table où reposait le livre qu'elle continuait à lire. Ses blonds cheveux, relevés en nattes au sommet de la tête, entouraient de grappes flottantes son frais visage, son cou pur, et venaient effleurer ses blanches épaules; une simple robe de mousseline bleue dessinait sa taille souple et fine; ses manches étaient courtes et laissaient à découvert des bras d'une pureté de forme qui rappelait la statuaire grecque. Elle était ainsi adorablement belle, et la pensée envieuse de sa sœur, tout en cherchant un défaut à ces charmes si purs, était vaincue. Elle disait alors tout bas : « C'est bien avec raison que nos lourdauds de province l'ont surnommée la perle des Bouches-du-Rhône! » Tandis que chacun s'abandonnait ainsi à ses préoccupations diverses, la nuit était tout à fait venue. Tout à coup un bruit de fouet se fit entendre : « Pour cette fois, c'est bien lui! » s'écria la mère, et retrouvant de jeunes jambes, elle courut sur la route par laquelle devait arriver son fils. M. et madame Armand la suivirent d'un pas plus modéré. Madame Delvil composa son sourire le plus séduisant, son regard le plus assassin, et descendit le perron. Thérèse seule resta debout sur le seuil de la porte, en apparence indifférente, mais en réalité fort troublée; car, au moment où la voiture s'arrêta et qu'elle vit un jeune homme dont elle ne distingua pas les traits s'en élancer, elle prêta à cette ombre, que la veuve de l'avocat pressait avec tendresse dans ses bras, toutes les séductions irrésistibles de l'idéal de ses rêves; et, s'abandonnant de nouveau à son cœur, elle s'écria mentalement : « Oh! mon Dieu, ne serai-je pas déçue? sera-t-il tel que je l'espère? et m'aimera-t-il? »

III.

Après avoir embrassé sa mère, sa sœur et son beau-frère, et baisé galamment la blanche main de madame Delvil, Démosthène entra dans le salon, très-faiblement éclairé; il aperçut Thérèse plutôt qu'il ne la vit, il la baisa au front d'un air distrait, comme une aimable enfant dont sa mère lui avait souvent parlé dans ses lettres. La jeune fille tressaillit sous ce premier baiser donné froidement, mais reçu par elle avec une émotion virginale et brûlante. Elle resta quelques instants recueillie, les paupières baissées, comme si elle eût craint qu'un regard fît évanouir l'ineffable bonheur qu'elle venait d'éprouver; enfin elle se décida à regarder Démosthène. Ce premier coup d'œil fut un désenchantement, elle le trouva vieux et laid; mais il parla, et le son de sa voix la charma, cet accent parisien si doux, si correct, en contraste avec le mauvais français criard et discordant qu'elle entendait chaque jour, lui parut une harmonieuse musique. Il parla de Paris, de ses monuments, de ses orateurs, de ses artistes, de ses littérateurs célèbres; il cita des vers des poëtes en vogue et qu'il connaissait tous, disait-il; il se vantait, il mentait, il produisait un grand effet. Thérèse l'écoutait avec ravissement; il s'exprimait d'une manière fort ordinaire, mais les choses qu'il racontait avaient un attrait de puissante curiosité pour la jeune fille; elle restait silencieuse et charmée, tandis que madame Delvil, sémillante et coquette, questionnait Démosthène, le complimentait, s'occupait sans cesse de lui et le forçait à s'occuper d'elle. Pour la première fois, Thérèse souffrait de l'irritante coquetterie de sa sœur, sa candeur en était révoltée. Que voulait madame Delvil? dans quel but exciter l'attention de Démosthène et provoquer sa galanterie? Elle, du moins, elle était libre, elle pouvait l'aimer... et, en pensant ainsi, elle sentit une sorte de mépris pour sa sœur. Durant toute la soirée, Démosthène avait à peine regardé une ou deux fois la jeune fille; elle lui avait paru fort belle, mais il la jugea très-sotte, car, plus occupée à l'écouter qu'à se montrer elle-même, elle avait gardé un strict silence. Retirée dans sa chambre, Thérèse pleura; il est noble, instruit, distingué, pensa-t-elle; je l'aime, mais il ne m'aime pas, il aime ma sœur; et elle se sentit jalouse.

IV.

Elle passa une nuit fort agitée, et le lendemain, quand le jour parut, elle descendit dans le cabinet du père de Démosthène, y prit un volume, et alla s'asseoir sur le bord de la mer. Elle lisait à haute voix cette admirable élégie du lac, dont le langage passionné a souvent servi d'interprète à des amours qui auraient craint de se trahir sous des expressions moins poétiques. Un bruit de pas vint l'interrompre, elle tourna la tête, aperçut Démosthène, et tressaillit visiblement. « Pardon, mademoiselle, je vous dérange, je suis indiscret... Mais que lisiez-vous là, vos prières du matin, sans doute? ajouta-t-il d'un ton demi-railleur. — Oui, comme une petite fille, répondit-elle en souriant malicieusement à son tour. — Mais non, s'écria Démosthène avec étonnement; Lamartine! *le Lac*! oh! *le Lac*, c'est mon morceau favori; que de fois je l'ai déclamé! » et, prenant le livre des mains de Thérèse, il se mit à réciter avec assez d'art ces belles strophes qui, accompagnées du bruissement des vagues, et, à cette heure matinale et recueillie, parurent plus belles encore à l'âme attendrie de Thérèse. C'est le poëte qui la captivait, mais, involontairement, elle attribua au charme de la voix de Démosthène une partie de son émotion. Bientôt elle s'imagina que ces beaux vers traduisaient des sentiments réels que Démosthène connaissait, et qu'il ne les disait si bien que parce qu'ils étaient un écho de son cœur. A la dernière strophe, des larmes jaillissaient sur les joues de Thérèse. Enchanté de l'effet qu'il pensait avoir produit : « N'est-ce pas que c'est beau, *dit ainsi*? poursuivit-il; et maintenant, voulez-vous du Racine? écoutez la déclaration de Néron à Junie, vous croirez entendre Talma. » Et il se mit à déclamer avec une certaine habileté d'imitation ces vers inaltérablement beaux.

Thérèse l'écoutait avec ravissement, car toute grande poésie l'émouvait. Il lui fit entendre ainsi plusieurs fragments de nos meilleurs poëtes; elle le loua fort de son goût et de son talent, et lui *découvrit* alors qu'elle avait beaucoup d'instruction et d'esprit, un esprit vif, original et profond, qui l'embarrassait parfois, lui qui n'avait qu'une intelligence de *placage*.

Ils se promenèrent fort longtemps sur le rivage et dans le petit bois de pins. A l'heure du déjeuner, la voix retentissante de M. Armand vint les avertir qu'on les attendait à la bastide. Thérèse, un peu troublée, passa devant son frère sans lui parler, et elle rejoignit ces dames déjà, réunies dans la salle à manger. « Mais savez-vous que votre sœur est charmante? dit d'un ton de connaisseur Démosthène à son beau-frère. — Je le crois bien, répondit simplement l'honnête négociant; c'est la plus belle personne du département, sans compter qu'elle a un esprit qui nous étonne : nous ne savons d'où il vient. — Oui, en vérité, son esprit est surprenant, répliqua Démosthène. — Plusieurs riches partis se sont déjà présentés pour elle, mais elle n'épousera jamais qu'un homme bien élevé et d'un vrai mérite. » Démosthène se rengorgea. En ce moment, ils entrèrent dans la salle à manger. — Quoi! monsieur le Parisien, vous faire attendre? dit madame Delvil en minaudant. — C'est la faute de votre aimable sœur, répondit Démosthène avec un sourire galant qui s'adressait à Thérèse. — En vérité? répliqua sèchement madame Delvil. — Oui, madame, je me suis oublié en lui récitant de beaux vers; elle les sentait si bien qu'elle encourageait mon faible talent. — Je l'avais prévu, dit naïvement la mère de Démosthène; vous avez les mêmes goûts, vous deviez vous entendre. — Ainsi, monsieur, poursuivit madame Delvil avec une sorte d'irritation, vous approuvez qu'une jeune fille se nourrisse l'esprit de romans et de poésie? — Eh! eh! ma sœur, l'amour qu'on trouve dans les livres ne mène pas si loin que d'autres amours, répliqua M. Armand avec un gros rire. » Madame Delvil jeta à son frère un regard de superbe dédain, et, continuant à s'adresser à Démosthène : « Est-ce qu'à Paris, monsieur, on aime les femmes bel-esprit? — On aime les femmes qui ont assez d'intelligence pour apprécier la nôtre, répondit Démosthène avec fatuité. — Seulement assez pour cela? lui dit Thérèse d'un ton un peu railleur. » Il fut déconcerté; et, pour sortir d'embarras, il s'efforça de nouveau d'être très-aimable auprès de la jeune fille. Son amour-propre était en jeu; c'était, disait-on, la plus belle personne du département, et, quoiqu'elle eût à peine dix-huit ans, on la citait déjà pour son esprit. De prime abord occuper ce jeune cœur, s'en faire aimer, n'était-ce pas pour lui une preuve de supériorité dont il devait être fier? Un instant, dans la soirée de la veille, la coquetterie de madame Delvil l'avait attiré; mais quand il revit au grand jour ces grâces de trente ans auprès de la fraîche beauté de Thérèse, il s'accusa de mauvais goût.

D'ailleurs, le souvenir des charmes surannés de Léocadie le rendait plus disposé encore à la séduction de la jeunesse; il sentait qu'être aimé de Thérèse, après l'avoir été de la figurante, serait une éclatante réhabilitation nécessaire à son amour-propre. Dans cette situation d'âme, il ne s'occupa que de la jeune fille; madame Delvil en vieillissait de dépit. Après le déjeuner, elle se retira dans son appartement pour essayer d'une nouvelle toilette, pensant que celle du matin avait manqué son effet. — Thérèse passa dans la petite bibliothèque, Démosthène l'y suivit; elle lui parla de nouveau de Paris. Ils causèrent longtemps avec bonheur. La conversation de Démosthène empruntait un vif intérêt aux souvenirs de tout ce qu'il avait vu; celle de la jeune fille était naturellement enjouée, spirituelle et supérieure. Ils furent interrompus par le bruit d'une voiture qui s'approchait de l'habitation; Démosthène regarda par la fenêtre, et laissa échapper un cri de surprise et presque d'effroi. Dans cette voiture qui touchait à la bastide, il venait de reconnaître Léocadie!

V.

Il ferma brusquement la fenêtre, et donnant un tour de clef à la porte du cabinet, il se précipita aux genoux de Thérèse. « Mademoiselle, lui dit-il avec emphase, au nom du ciel, donnez-moi une preuve d'affection! » Presque épouvantée de cet étrange mouvement et de ce ton solennel, Thérèse se dirigea vers la porte, qu'elle allait ouvrir lorsque Démosthène s'écria avec plus d'instance : « Oh! de grâce, mademoiselle, ne craignez rien, mais écoutez-moi! — Et que faut-il que j'écoute? dit Thérèse en tremblant et en rougissant beaucoup. — Vous m'inspirez une respectueuse admiration, une irrésistible sympathie; eh bien! en échange de ces purs et vifs sentiments, accordez-moi un peu de confiance, un peu d'amitié. — Comment? répondit Thérèse. — En croyant ce que je vous dirai sur ce qui va se passer ici, et en ne cherchant pas à le pénétrer. — Et que va-t-il se passer? dit Thérèse avec une sorte de terreur. — Vous le saurez, s'écria Démosthène; mais consentez à ne pas en être témoin; restez ici un quart d'heure à m'attendre. — C'est facile, répondit Thérèse en souriant; j'y suis restée souvent plusieurs heures volontairement enfermée. — Oh! merci, » s'écria Démosthène, qui reçut cette réponse comme un consentement. Et ouvrant la porte, il en ôta la clef et la referma à l'extérieur. » Quoi! prisonnière! s'écria Thérèse, mais je ne veux pas; ouvrez donc, monsieur. » Démosthène ne l'entendit point, la voix retentissante de Léocadie arrivait seule en ce moment jusqu'à lui; il se précipita pour conjurer l'orage. Cependant Thérèse s'était approchée de la fenêtre, et à travers des barres de fer qui la rendaient infranchissable, elle avait vu la voiture déboucher de l'avenue de la bastide et s'arrêter devant le perron. Une femme en descendit; Thérèse ne put distinguer qu'un mantelet noir et un voile vert. Cette femme était-elle jeune et belle, ou vieille et laide? l'esprit de la jeune fille se perdit en conjectures. Pour satisfaire sa curiosité, elle fut sur le point d'appeler. « Je veux la voir, » pensait-elle. Puis, après une réflexion, « Mais à quoi bon? ne m'a-t-il pas dit qu'il se sentait attiré vers moi par une irrésistible sympathie? c'est donc moi qu'il aime! Cette femme, quelle qu'elle soit, il ne l'aime pas! » Cette pensée lui fut douce et elle se résigna à l'attente. L'obéissance et le dévouement sont si faciles en amour! et en ce moment Thérèse croyait sincèrement aimer Démosthène. Elle s'assit sur le bord de la fenêtre, et se mit à rêver avec assez de calme.

VI.

« Démosthène! Démosthène! criait éperdument Léocadie en franchissant la porte du salon, où étaient alors réunis la veuve de l'avocat, sa fille et son gendre. — Que voulez-vous, madame? dit M. Armand en se levant ébahi. — Ce que je veux, répondit la figurante; l'ingrat n'est-il pas ici? » Et elle se mit à jouer au naturel une scène d'Ariane abandonnée. En ce moment Démosthène entra. L'indignation céda la place à l'amour dans le cœur de Léocadie, et s'élançant vers l'infidèle, elle l'étreignit à l'étouffer dans ses bras musculeux. Il se débattit quelques instants, et finit par se dégager. « Madame, dit-il d'un ton grave tout à fait plaisant, la plus grande preuve de tendresse que vous puissiez me donner, c'est de remonter dans votre voiture; je vous rejoindrai dans quelques minutes, je vous le jure, et je vous reconduirai à la ville; mais vous comprenez bien, ajouta-t-il, que j'ai quelques explications préalables à donner à ma mère, à ma sœur... » Et tout en parlant ainsi, il reconduisait la figurante vers la porte. « J'y consens, murmura-t-elle; mais si vous ne reparaissez pas dans dix minutes, je reviens. » A peine eut-elle disparu que la mère, la sœur et le beau-frère de Démosthène s'écrièrent à la fois : « Quelle est donc cette femme? que vient-elle faire ici? — Cette femme m'a beaucoup aimé, et elle ne peut vivre sans moi! — C'est en dehors de tout principe! s'écria l'excellente mère. — Mais cette femme est fort laide, objectèrent M. et madame Armand? — Elle a été fort belle, et c'est encore une de nos premières tragédiennes. — Jésus Marie! s'écria l'honnête veuve scandalisée, je savais bien que Paris te perdrait. — Soyez tranquille, ma mère, je n'épouserai jamais cette femme; mais je dois quelques égards à son dévouement à ses malheurs, à son talent : je vais la reconduire à la ville, lui faire entendre raison et je vous reviens. » A ces mots il sortit, et, se dirigeant du côté de la fenêtre de la petite bibliothèque, il aperçut Thérèse et s'approcha d'elle. « Je viens vous délivrer, lui dit-il en lui remettant la clef de la porte qu'il avait fermée sur lui. Oh! merci, ajouta-t-il, de votre condescendance, et maintenant donnez-moi encore une preuve de bonté : ne m'accusez pas pendant ma courte absence; à mon retour je vous dirai tout. Cette femme, qui m'a suivi jusqu'ici, a été bien belle, bien séduisante; puis elle m'a tant aimé. Pour moi, Thérèse, ajouta-t-il d'une voix émue, avant de vous connaître, sais-je si j'ai aimé? » Et, sans attendre de réponse, il disparut. Tout en rejoignant avec humeur Léocadie, il se félicitait d'avoir pu la dérober du moins aux regards de madame Delvil et surtout à ceux de Thérèse. Si par malheur Thérèse l'avait vue, pensait-il, c'en était fait de mon prestige. Une telle héroïne m'aurait rendu bien ridicule, tandis qu'*inconnue*, son image agitera le cœur de la jeune fille et le tournera infailliblement vers moi. Tout en pensant ainsi, il se réjouissait de son habileté. Dans cette aventure, il songeait à mettre à couvert, non sa moralité, mais son amour-propre.

VII.

« Madame, dit-il d'une voix très-rude à la figurante, je ne comprends rien à votre équipée; je vous avais laissée à Paris dans une position avantageuse, et..... — Bien avantageuse, en effet! interrompit Léocadie d'un ton naturellement aigri par les paroles de Démosthène; dès le premier soir, une cabale a interrompu mes débuts, et pour vous suivre, pour payer ma place à la diligence, j'ai été forcée de vendre mon mobilier. — Quelle folie! murmura Démosthène; et maintenant que voulez-vous? qu'espérez-vous faire ici? — Ne plus vous quitter, et si vous me repoussez, faire un esclandre, vous afficher, faire connaître votre ingratitude à tout le pays, et enfin, si vous me refusez votre appui, je débuterai, pour gagner de quoi vivre, sur le grand théâtre de la ville. » Cette dernière menace épouvanta Démosthène; il n'avait plus d'illusion sur le talent de la figurante, et il sentait que si elle paraissait sur la scène locale, elle serait indubitablement sifflée. Alors comment aspirer désormais à la réputation d'homme irrésistible, qu'il ambitionnait d'acquérir en arrivant en province. Vue et jugée par toute la ville, Léocadie devenait une héroïne impossible; ce n'était plus qu'une grotesque Dulcinée. Pour conjurer cette redoutable alternative, Démosthène se décida à filer doux. « Madame, lui dit-il, feignant d'être subitement attendri, je serais le plus ingrat des hommes si je n'étais profondément reconnaissant de la preuve d'amour que vous me donnez; mais cet amour me serait trop envié s'il venait à être connu. De grâce, Léocadie, consentez à mener ici une vie cachée; je vous verrai souvent, je ne serai occupé que de vous; mais je veux qu'on nous ignore. La province n'a pas les mœurs de Paris, et votre arrivée, qui m'a déjà fortement compromis dans ma famille, pourrait me perdre tout à fait en public. Soyons heureux, mais sans bruit. » Tout en parlant ainsi, il prenait un air suppliant qui vainquit tout à fait la figurante. Ils arrivèrent à la ville, et, après avoir installé Léocadie dans un fort modeste logement, Démosthène s'empressa de prendre congé d'elle.

VIII

Son prompt retour à la bastide interrompit toutes les conjectures auxquelles s'étaient livrés, pendant son absence, les quatre femmes et M. Armand. La crainte qui préoccupait en ce moment l'excellente veuve était que son fils, entraîné par l'étrangère, n'eût pris la fuite avec elle et ne reparût plus. « Mais elle est donc bien belle, cette Parisienne? » demanda aigrement madame Delvil, qui, ainsi que Thérèse, venait d'entendre avec une vive curiosité le récit de cette aventure. — Pas le moins du monde, répondirent d'un ton convaincu M. et madame Armand. — Je m'en doutais, répliqua madame Delvil. Ces messieurs, si difficiles en province, sont fort accommodants à Paris, où l'on ne prend pas garde à eux. — Mais cette femme peut avoir les séductions de l'esprit? objecta timidement Thérèse. » Et en se hasardant à prononcer ces paroles, elle rougit beaucoup. « Oui, sans doute, dit la bonne mère, des séductions diaboliques; c'est une femme de théâtre! » A ces mots, Thérèse baissa la tête et devint fort triste. Ainsi Démosthène n'était pas l'homme studieux et distingué qu'elle avait cru d'abord trouver; il n'aimait pas la littérature, et la poésie n'était pas l'élévation naturelle de son esprit; il ne devait l'apparence de ces nobles goûts qu'à sa liaison avec une femme de théâtre : cette réflexion fut un premier désenchantement.

En arrivant, Démosthène, qui avait étudié son rôle, embrassa cordialement sa mère, serra la main de sa sœur, fit un salut gracieux à madame Delvil, et sourit à Thérèse avec mélancolie. « Oublions ce qui vient de se passer, dit-il à sa mère d'un ton sérieux. Cette femme a commis une action extravagante en venant ici; c'est un sentiment irrésistible qui l'a poussée, le même sentiment la décide à présent à la résignation, à l'obéissance; dans peu de jours elle aura pour jamais quitté la France. — Pauvre victime! murmura d'un air railleur madame Delvil. — Pauvre femme! pensa tristement Thérèse; il l'a aimée, il ne l'aime plus et il la chasse. » Démosthène ne lui paraissait pas encore ridicule, mais elle commençait à pénétrer qu'il était fort personnel. Pour lui, impatient de se réhabiliter dans son esprit, il lui dit avec instance à voix basse : « Pardonnez-moi d'avoir pensé que j'avais aimé avant de vous avoir vue, ce n'était là qu'une illusion; d'hier seulement j'ai connu l'amour. »

A ces paroles, qui ressemblaient à l'aveu d'un sentiment réel, Thérèse se troubla, garda le silence; puis, après quelques instants de recueillement, elle se retira dans sa chambre. Elle aimait Démosthène! oui, en vérité, elle l'aimait!... et qu'on ne la juge pas trop sotte d'après ce ridicule sentiment, elle comprenait instinctivement ce que c'était qu'un homme vraiment supérieur, mais comme elle n'en avait jamais rencontré autour d'elle, elle crut un instant que Démosthène allait prendre la place de cet *idéal* dont il n'était qu'une bouffonne parodie.

Ainsi qu'il l'avait prévu, l'arrivée subite de Léocadie avait surexcité le sentiment naissant de la jeune fille. La curiosité, la jalousie, l'amour, le dédain, luttaient dans son cœur et lui présentaient Démosthène sous les traits d'un héros de roman.

Le jour suivant, dès le matin, madame Delvil quitta la bastide; elle avait hâte de se retrouver à la ville pour raconter à toutes ses connaissances l'aventure de la veille; elle espérait se venger de Démosthène en le ridiculisant; elle n'y réussit qu'à demi. Malgré ses attestations, très-peu voulurent croire à la laideur de la figurante. Pour le plus grand nombre, ce fut une mystérieuse beauté; on s'en préoccupa beaucoup. Les hommes envièrent Démosthène; les femmes rêvèrent à lui, et la pauvre Léocadie, retirée dans sa mansarde, ne se douta pas qu'elle avait agité pendant un mois les imaginations oisives d'une grande ville de province.

Démosthène, retenu à la bastide par ses affaires de famille, écrivit à la figurante des lettres fort tendres pour conjurer un nouvel éclat; il conquit ainsi quelques jours de liberté. Il les employa à exalter dans l'âme de Thérèse le penchant qu'elle éprouvait pour lui; la solitude et la poésie lui furent de puissants auxiliaires. Il s'occupait aussi à régler avec sa mère et sa sœur le partage de l'héritage de son père, et parfois il montrait alors involontairement à la pénétrante intelligence de Thérèse un cœur sec, intéressé et vulgaire. Souvent sa séduction fut prête à s'évanouir; mais il lui suffisait, pour remettre la jeune fille sous le charme, de quelques beaux vers lus ensemble. Cependant le moment approchait où Démosthène devait faire ses premières armes dans ce barreau, veuf encore de l'éloquence de son père. Il était attendu à la ville, il s'y rendit avec sa mère, tandis que sa sœur et Thérèse devaient finir à la bastide la saison d'automne. Cette décision convint à la jeune fille; elle désirait l'isolement pour s'y recueillir et mieux pénétrer le sentiment qu'elle éprouvait. Avant de la quitter, Démosthène, attendri, se déclara positivement; il lui promit un prompt retour, puis une éternelle réunion. Thérèse l'arrêta... « Avant de nous engager, dit-elle, il faut réciproquement nous bien connaître. »

Un mois suffit à Démosthène pour accaparer tous les plaideurs de sa province, enchanter par sa faconde tous les membres de la cour royale, être le point de mire de toutes les héritières à marier et de toutes les coquettes en renom de la ville; il devint l'homme à la mode de son département. Son amour-propre trônait sur des roses. Mais de toutes ses satisfactions, la plus douce, la plus complète, était d'avoir pu se faire aimer de cette jeune fille si belle, si intelligente, si admirée, lui en définitive déjà vieux, laid, médiocre. Thérèse était de plus un fort riche parti.

Pour *couronner* sa destinée par un tel mariage, Démosthène songea d'abord à se débarrasser à jamais de la figurante. Une occasion se présenta, il la saisit brusquement. Un directeur de spectacle recrutait dans la ville une troupe tragique pour les Etats-Unis; heureux d'obliger Démosthène, dont il était le débiteur, il y incorpora Léocadie. Elle pleura, s'indigna, résista d'abord, puis finit par signer son engagement, et bon gré mal gré elle fut embarquée sur un navire qui mettait à la voile.

Sur ce même élément qui l'entraînait au loin, glissait un autre vaisseau porteur d'une autre fortune. Pour en finir avec cette métaphore banale, disons simplement que M. Armand, frère de Thérèse, avait aventuré dans une opération commerciale d'outre-mer la fortune de sa sœur, qu'il gérait comme tuteur. Le vaisseau fit naufrage, et la dot entière de Thérèse fut perdue. Tandis que ce sinistre s'accomplissait dans la solitude de l'Océan, Thérèse, ignorante et insoucieuse de sa fortune, passait à la campagne ces beaux jours

d'une attente agitée, si pleins de tourments et de douceur, ces jours d'illusions naïves qui passent si vite et ne reviennent jamais. Elle voyait souvent Démosthène; il lui paraissait tendre, généreux, éloquent; elle le jugeait souvent ainsi quand il n'était plus là, car alors l'idéal reprenait la place de la réalité incomplète. Si parfois Démosthène manquait à la visite promise, Thérèse éprouvait une morne tristesse; cette femme inconnue, qui avait suivi Démosthène en province, le retenait sans doute! Ainsi la pauvre figurante exilée était devenue, sans s'en douter, l'objet de la pudique jalousie de la jeune fille.

Un jour Démosthène était attendu à la bastide, il n'arriva pas. M. Armand lui-même, qui venait chaque soir, ne parut point. L'inquiétude de Thérèse était extrême; elle n'osait pourtant en faire l'aveu à sa belle-sœur. Le lendemain, M. Armand arriva suivant son habitude, mais il était seul et fort agité. En voyant son trouble, Thérèse, qui ne pensait qu'à Démosthène, s'écria: « *Lui* serait-il arrivé quelque malheur? — C'est à *moi*, c'est à *nous*, ma sœur, répondit M. Armand, qu'il est arrivé un malheur irréparable; et tout en larmes il se jeta dans les bras de sa sœur. — Mais que se passe-t-il donc, dit-elle avec effroi? — Votre fortune et la mienne sont ruinées. J'ai aventuré votre dot, je l'ai perdue; je suis bien coupable, ma sœur. » Les traits de M. Armand exprimaient un profond désespoir. Thérèse prit la main de son frère, et lui dit avec un divin sourire: « Je craignais un malheur plus grand; je craignais la mort d'un parent, d'un ami, d'une personne qui nous est bien chère. Notre fortune est perdue; dites-vous? du moins cette campagne reste à votre femme: j'y passerai heureuse ma vie avec vous. — Et avec un autre, j'espère, dit madame Armand, attendrie de la résignation de la jeune fille. — Mais si cet autre ne venait pas? murmura M. Armand d'un air sombre. — Il viendra, s'écria joyeusement Thérèse en entourant son frère de ses bras; il viendra, il est trop fier, trop généreux. Il m'aime trop pour ne pas venir. » Et en répétant ces mots qui trahissaient son amour, elle était radieuse.

Cependant huit jours s'écoulèrent et Démosthène ne parut point. Il écrivit un court billet à sa sœur pour s'excuser: une affaire des plus importantes le retenait, disait-il, à la ville; il ajoutait un froid souvenir pour Thérèse. D'abord elle crut faire un rêve douloureux; mais quinze jours s'écoulèrent ainsi, il ne revenait pas, il n'écrivait plus; elle questionnait son frère. Sans doute, cette femme, cette actrice brillante était la cause de son oubli? M. Armand ne répondait point, il craignait d'accroître sa douleur en lui disant la vérité.

Un jour madame Armand reçut une lettre; Thérèse reconnut l'écriture de Démosthène: « Montrez-moi cette lettre, dit-elle vivement. Sa belle-sœur la lui remit sans l'avoir lue. Thérèse pâlit beaucoup en la parcourant; puis, sans proférer une parole, elle sortit du salon. Dans cette lettre, Démosthène annonçait son mariage à sa sœur; il épousait, lui disait-il, une riche héritière d'origine belge, point belle, mais *suffisamment agréable*; d'un esprit ordinaire, mais d'une *grande raison*, ce qui vaut bien mieux en mariage... Puis il ajoutait, comme faisant allusion à Thérèse: Une espérance plus brillante et plus chère m'avait un instant séduit... j'ai cru sagement devoir en faire le sacrifice, il m'en a coûté... « Misérable!... » s'écria M. Armand après avoir lu cette lettre. Quant à Thérèse, elle avait disparu; où était-elle? Il la chercha dans le jardin, et ne l'y trouvant point, il se dirigea sur les bords de la mer; il l'aperçut debout sur le rivage, pâle, immobile, le visage couvert de larmes. Une horrible pensée le frappa, et d'un bond il s'élança sur le sable mouvant et saisit Thérèse par ses vêtements. « Si je voulais mourir, dit-elle impérieusement et d'un air égaré, auriez-vous le droit de m'en empêcher? » Quoiqu'il fût profondément affligé, M. Armand, qui avait un esprit juste et une vive pénétration, affecta une grande hilarité, et laissa échapper un bruyant éclat de rire. « Oh! mon frère, vous m'insultez! dit la jeune fille avec une explosion de sanglots! — Non, ma sœur, c'est de lui que je ris, dit-il, et il y a bien de quoi, j'espère. En effet, concevez-vous une plus plaisante pasquinade? hier il vous adore! et aujourd'hui il en épouse une autre, parce que votre dot est perdue; cela mérite-t-il autre chose que la dérision et le mépris? — A ces mots, Thérèse parut sortir d'un songe; les paroles de son frère dépouillèrent de tout prestige celui qu'elle avait cru aimer, elle le vit tel qu'il était; elle eut honte de son amour: la guérison fut rapide et complète. « Pour vous prouver ma force d'âme, dit-elle à son frère, je veux assister à ce mariage, taquiner le futur de ma présence, l'insulter de ma gaieté franche et réelle, je vous assure, car elle ne sera point causée par le dépit, mais par la satisfaction vraie de ne m'être pas liée pour toujours à une âme aussi commune. »

Huit jours après, riante et parée, Thérèse assistait au mariage de Démosthène. La mariée était richement laide, comme le sont par une grâce d'état presque toutes les héritières. Thérèse, *sans dot* attirait tous les regards. Parmi les conviés se trouvait par hasard un homme supérieur qui passait dans le département; il vit Thérèse, l'aima, l'obtint en mariage et l'emmena à Paris. Avant de quitter sa ville natale, Thérèse, qui, par une clairvoyance soudaine, avait pénétré la pauvreté de cœur de Démosthène, voulut aussi se faire une idée réelle de la valeur de son esprit. Il devait plaider dans une grande affaire; ses partisans exaltaient à l'avance son éloquence. Thérèse assista à l'audience. Il s'agissait d'une cause fort tragique; Démosthène fut ampoulé, froidement chaleureux, faussement attendri, d'une sensibilité et d'une éloquence factices; Thérèse ne put s'empêcher de rire aux éclats. Elle croyait assister, non à l'exposition d'un drame sanglant, mais à sa parodie. Pauvre cœur! pauvre esprit, pensa Thérèse; et elle partit heureuse.

Plusieurs années s'étaient écoulées; Thérèse était devenue une des plus belles et des plus spirituelles jeunes femmes de Paris. Un soir, elle était à l'Opéra avec son mari; un de ses compatriotes entra dans sa loge: « Madame, lui dit-il, il y a ci une de nos anciennes connaissances. — Il fallait nous l'amener, répondit Thérèse avec un sourire aimable. — Je l'ai tenté, mais il n'a pas osé se présenter à vous. — Mais de qui parlez-vous donc? ajouta-t-elle. — De Démosthène! » Elle cacha son hilarité derrière son éventail. « Voyons, montrez-le-moi; où est-il placé? » L'interlocuteur de Thérèse lui indiqua du geste un petit homme assis dans une stalle de balcon: sa taille était voûtée, son front ridé, ses cheveux blancs; il portait des lunettes d'or. « Et quand je pense que ce fut là ma première passion, dit gaiement Thérèse. — Ceci demande une explication, répliqua son mari en riant. — Oh! vous l'aurez, mon ami, et dès ce soir; cette histoire vous amusera. — Il paraît que c'est le moment des reconnaissances et des désenchantements, ajouta son compatriote, qui comprenait à demi. Je juge que Démosthène vous semble vieilli et fort laid. Eh bien! à son tour, il vient de retrouver ici une personne qui lui avait jadis tourné la tête, et qui aujourd'hui... — J'espère que ce n'est pas moi, interrompit Thérèse avec un sourire d'honnête coquetterie. — Oh! non, madame, ce n'est pas vous, mais regardez; » et il désigna à Thérèse une grosse femme au teint couperosé, aux cheveux grisonnants couverts d'un simple bonnet, et qui, en ce moment, entr'ouvrait la porte de la loge voisine et offrait un petit banc à une dame qui venait d'entrer. « Que voulez-vous dire? Qui est cette femme? — C'est l'ancienne héroïne de Démosthène, celle qui a tenu en émoi durant un an notre ville de province, la grande tragédienne qui n'a jamais été qu'une figurante, et qui est aujourd'hui ouvreuse de loges. — Pauvre femme! murmura Thérèse presque avec tristesse; et lui si riche, il ne songe pas à lui faire un peu de bien? — Il ne songe qu'à être député, et il le sera infailliblement l'année prochaine. — Et dire que c'est à cette femme qu'il devra d'avoir été orateur, » ajouta Thérèse.

Depuis ce jour, chaque fois que Thérèse va à l'Opéra, elle cherche du regard la grosse Léocadie, et lorsque celle-ci lui offre un petit banc, elle glisse généreusement dans sa main une pièce d'argent; puis par fois en la considérant, elle se prend à sourire en pensant que cette pauvre femme lui a, sans s'en douter, fait connaître, dans ses plus belles années, ce sentiment âcre et profond: la jalousie! — O! destin!

LOUISE COLET.



MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non.
— Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE X.

LE PROCÈS.



A Milan, sur ces entrefaites, on instruisait le procès des personnes arrêtées comme ayant pris part à la conjuration. Luchino Visconti s'étudiait soigneusement à garder les apparences de la justice, et ses flatteurs rappelaient souvent avec de grands éloges le trait dont nous allons parler. Il avait remis le gouvernement de Lodi aux mains de Bruzio, son bâtard de prédilection, jeune homme ami des belles-lettres, mais plongé dans toutes sortes de corruptions. Sous son administration, il arriva qu'un gentilhomme de Lodi tua un autre gentilhomme; il fut pris et condamné à la peine capitale. Les parents du condamné se présentèrent devant Bruzio, et lui dirent: « Messire, si vous avez besoin d'argent, sauvez la tête de notre fils, et voici quinze mille beaux florins que nous vous donnons. »

A cette proposition, Bruzio, tenté par l'or, chevaucha vers Milan, alla trouver son père, se jeta à ses genoux, et, lui demandant la grâce du coupable, lui démontra comment cette grâce lui donnait les moyens de s'enrichir. Luchino fit signe à un page de lui apporter son casque, qui était tout reluisant, avec un beau cimier couvert de velours vermeil; et, le montrant à Bruzio, il lui dit: « Lis les paroles qui sont inscrites sur ce casque; » elles disaient: justice! « et la justice, ajouta-t-il, nous veillerons à ce qu'elle soit accomplie. Je ne permettrai pas que quinze mille florins pèsent plus que ma devise. Va, retourne à Lodi, et fais justice, ou je la ferai de toi. »

Le droit du sang, dans les républiques lombardes, après la paix de Constance, appartenait au podestat. Ce magistrat, qu'on choisissait ordinairement parmi les étrangers, et qui



siégeait pendant deux ou trois années, rendait les sentences de concert avec un lieutenant et quelques praticiens en droit romain et en droit coutumier. Dans les procès d'Etat, les républiques avaient déjà commis la faute de déroger au droit commun; les petits tyrans qui leur succédèrent dans la plus grande partie de l'Italie aggravèrent encore les dispositions des gouvernements populaires à cet égard. Quand on retrouva, ou, pour mieux dire, quand on se mit à étudier la raison écrite dans les Pandectes, les puissants ne se soucièrent pas des garanties qu'y avait inscrites la sagesse de Rome libre, mais firent leur profit des lois excessives que la craintive tyrannie des Césars avait mêlées à de meilleurs règlements. Ils se servirent de ces exemples pour en faire la base de leur illégitime autorité, et se crurent justifiés de transgresser le droit dans les cas de lèse-majesté.

Alors les jurisconsultes ne consultèrent plus ce qui était juste, mais ce qui était écrit. Inspirés par les exemples d'une société où le Christ n'était point encore venu opposer à l'épée un pouvoir tutélaire, ils tombèrent dans la servilité la plus abjecte, et devinrent de furieux champions du parti Gibelin, par cette manie d'imitation romaine qui a tant gâté de choses dans notre beau pays. Quand Barberousse rassembla à Roncaglia la diète italienne, de fameux légistes déclarèrent que l'empereur était seigneur du ciel et de la terre, maître de la vie et des biens. Dante ne s'avança guère moins dans son livre servile *de Monarchia*. Les jurisconsultes avaient toujours à leur disposition quelques raisonnements pour induire les villes à substituer au gouvernement de tous le gouvernement d'un seul. Les petits tyrans profitaient de pareilles doctrines, qui ne mettaient point la légalité dans la raison, mais dans les actes d'un gouvernement quel qu'il fût, qui soutenaient que toute loi est absolument obligatoire, et que ce qui plaît aux chefs est la loi. De cette manière, les tyrans pouvaient se vanter d'être les protecteurs de la liberté, puisqu'on définissait la liberté le pouvoir de faire tout ce qui n'était pas proscrit par les lois.

Les statuts criminels de Milan se sentent de cet esprit du siècle. Le paragraphe 168 établit: « Que seront rebelles dans « la commune de Milan tous ceux qui se déclareront contre « la tranquillité du seigneur et de la commune. » L'article précédent ordonne que, dans les cas de rébellion, considérés dans ce large sens, le podestat et les juges, tous et chacun, soient tenus par leur office d'informer et de procéder par indices, arguments et tortures, et tous autres moyens qu'il paraîtra, puis de condamner et de punir.

Ces règlements élastiques faisaient que dans tout pays, comme le dit Muratori: « Quand, par vengeance ou sur de simples soupçons, on voulait ôter la vie à un homme, on mettait en avant le nom et la procédure d'une conjuration. »

C'était aussi ce nom que Luchino avait répandu. Il s'agissait maintenant qu'un procès lui donnât de la consistance. Le 15 de juin, c'est-à-dire à peine six jours avant ces événements, la charge de podestat de Milan avait été conférée à Francesco de Oramara, marquis de Malaspina, habile jurisconsulte, et lui aussi adorateur de la lettre écrite. Il regardait comme le premier devoir d'un magistrat de conserver la paix publique. En entrant en charge, il avait juré de faire observer les statuts de la commune de Milan, et principalement ceux qui concernaient les rebelles, ou comme on les appelait, les *malesardi*. Il n'aurait donc mis aucun obstacle à la condamnation des conjurés; mais, d'un autre côté, il était honnête homme; il avait des vues courtes, mais des intentions droites; il pouvait être enveloppé par les ruses d'un homme pervers, mais il était absolument incapable de se salir les mains pour flatter le prince, ou dans de sordides espérances. Luchino avait en réserve l'homme qu'il lui fallait.

Cette troupe de Saint-Georges, dont nous avons parlé plus haut, et que Lodrisio avait rassemblée, se débanda après la



bataille de Parabiago. Ces mercenaires, habitués aux violences et aux sacs des villes, pillaient, attaquaient, incendiaient, terribles encore en petites troupes. On les connaissait sous le nom de *giorgi*. Pour les réprimer, on permit à chacun de se faire justice par ses propres mains. Les mémoires du temps rapportent qu'Antoine et Matteo Crivelli, dont les *giorgi* avaient détruit leurs villas, les rôtissaient au feu quand ils pouvaient les attraper, et les farcissant d'avoine ils les donnaient à manger à leurs chevaux; d'autres, dans le Crémonais, eurent la peau taillée sur le dos, en guise de rubans, puis le bourreau les fouettait en criant à chaque coup : « *Stringhe e bindelli*, bandes et aiguillettes. » Ainsi les citoyens et les nations s'instruisaient à l'humanité.

Luchino, à cause de son amour pour ce genre de justice, avait institué contre les *giorgi* un nouveau magistrat, le capitaine de justice, et il l'avait revêtu d'une autorité considérable. Il choisit, pour remplir cette charge, un certain Lucio, homme d'un caractère impitoyable, qui, ne se lassant point d'emprisonner et de pendre, débarrassa le pays des brigands.



Je dis des grands et des petits brigands, car les seigneurs mêmes, dans leurs citadelles et dans leurs palais de campagne, ne laissaient passer aucun homme s'il n'avait le sauf-conduit de la misère. Luchino mit aussi un frein à l'orgueil de ces nobles voleurs; il abolit les guerres de personnes à personnes, de familles à familles. Il déclara que tout le pays relevait immédiatement du siége de Milan au criminel. Les feudataires furent obligés de se restreindre à la juridiction simple, et ne purent plus compter que leur tyrannie serait sans appel. Aussi les courtisans du prince pouvaient le louer d'avoir établi l'égalité de tous devant la loi. « Mais cette égalité, cependant, dit un historien, ne plaçait point sous son niveau les puissants, les rusés, les flatteurs, le prince, ses favoris, ni les favoris de ses favoris.

Les améliorations sont un bienfait du ciel lorsqu'elles sont opérées par un bon prince; mais, entre les mains d'un mauvais souverain, elles deviennent des armes terribles, dont il se sert pour assouvir ses passions. Luchino, en effet, abattait ses ennemis de la même main dont il frappait les ennemis de la société! Il était merveilleusement servi dans cette œuvre par le caractère de Lucio. Nul n'était plus dur, nul ne savait mieux que lui fabriquer des traquenards judiciaires, et rien n'égalait son zèle à faire observer ce qu'il appelait le droit, c'est-à-dire la volonté du prince. Ce n'est pas que sa conscience l'égarât dans une voie trompeuse, mais c'est qu'il n'ambitionnait que de se délivrer d'une honte qui lui pesait plus qu'un crime, celle d'être né dans une classe pauvre et d'être pauvre lui-même.

Luchino l'avait acheté, et l'avait employé plusieurs fois à ses fins. Aussi n'hésita-t-il point à jeter les yeux sur lui dans cette occasion, et il commença à le flatter et à mettre en jeu la vanité de cet homme. Le jour de la translation solennelle des reliques de saint Pierre, martyr, la grande fête dont nous avons parlé se termina à la cour par un splendide festin. L'évêque Giovanni, tous les ambassadeurs des villes, des princes, des grands seigneurs, des lettrés milanais ou étrangers, assistaient à ce festin, et la profusion y était si grande, que Grillincervello, en admiration devant toutes ces choses, dit à l'oreille de Luchino : « Maître, tu as donc quelque poisson à prendre par la gueule? »

Chaque service était porté, à son de trompe et d'autres instruments, par des pages magnifiquement vêtus. Grillincervello courait au milieu d'eux, tenant tout le monde en joie par ses bons mots, ses vers et ses chansons. Il recevait de toutes mains des reliefs, qu'il avait entassés à l'écart sur un escabeau, disant qu'ils suffiraient à nourrir pendant quinze jours les nombreuses femmes et les nombreux enfants que, selon l'usage libertin de ses pareils, il entretenait dans sa maison.



Les discours étaient plus vifs entre les conviés qu'ils n'ont coutume de l'être aujourd'hui à la table des princes. C'était une nouvelle caresse pour l'amour-propre de Luchino, parce que jamais la gaieté du vin ne suscitait des paroles qui eussent pu déplaire au prince. La tranquille félicité des peuples, les actes de bienfaisance, les prouesses guerrières, la honte des ennemis, quelque joyeuse aventure d'un particulier, fournissaient une ample matière de plaisanteries et d'adulations. On pensera peut-être que les convives de Luchino devaient soigneusement éviter la moindre allusion aux troubles de la semaine et aux malheureux qui languissaient en prison pendant qu'on se réjouissait à la cour; mais n'était-ce pas un nouveau triomphe du prince? n'était-ce pas un péril évité, un acte de publique justice? Le podestat et le capitaine de justice, placés au milieu d'autres jurisconsultes, tardèrent donc peu à prendre ces événements pour thème de leurs discussions. Dès que Luchino s'en aperçut, il adressa la parole à Lucio, et lui dit : « Vous qui connaissez à fond les lois, vous qui avez interrogé tous les oracles de l'antique sagesse, que pensez-vous de ce qui vient d'arriver? Qu'en auraient dit les Romains, nos illustres aïeux? »

La bassesse calculée du capitaine s'accrut de la distinction dont il était l'objet au milieu de toute cette noblesse, et il répondit sans hésiter : « La condamnation des traîtres à la patrie peut-elle être un instant douteuse? Quant à moi, habitué à soutenir franchement la justice, à décider selon les lois, quoi qu'il m'en doive coûter, je dis et je maintiens que si votre sérénité épargne le sang des coupables, elle manquera à ses devoirs, et désertera l'autorité que le peuple lui a confiée. »

Comme ils sonnent bien à l'oreille des tyrans ces conseils qui leur font un devoir d'obéir à leur cruauté et de suivre tous leurs penchants! Les yeux de Luchino brillèrent de complaisance. Joyeux d'avoir été si bien compris, il continua, « Oui, mais comment s'y prendre avec les vieux renards, gens de robe, gens d'épée, tous retors dans l'art de nier les faits les plus évidents?

— Prince, enseignez-moi à vaincre l'ennemi; pour faire parler un rebelle obstiné, je n'ai pas besoin d'aller à l'école.

Ainsi, sous le masque d'une véracité rustique, Lucio cachait les plus viles adulations et déguisait son infamie. Puis il se vanta, comme d'un bel exploit, d'avoir conduit à bonne fin les procès les plus difficiles, où il était parvenu à convaincre à sa manière les plus obstinés à nier leur crime, et là où les témoignages manquaient le plus. Puis la discussion s'échauffa entre tous ces suppôts de chicane, et dura longtemps après qu'on fut sorti de table. Enfin Luchino, prenant à part le



capitaine, lui confia le soin de diriger le procès, et conclut en disant : « Les Pusterla sont d'opulents seigneurs : le trésor aura en abondance les moyens de récompenser magnifiquement ses fidèles ministres. »

C'était donner de l'éperon à un bon cheval, et, de ce moment, Lucio ne songea plus qu'à ourdir les fils de sa trame. Je ne sais quel écrivain moderne a dit : « Donnez-moi deux lignes d'un galant homme, et je vous promets de le trouver digne de la mort. » Pensez ce que ce devait être, dans ces temps où aucun frein ne retenait les mauvaises passions du prince et la vénalité des juges, et où d'ailleurs la torture pouvait toujours être employée pour arracher à l'accusé la vérité, ou ce qu'on voulait prendre pour elle.

Outre l'assemblée générale, en qui résidait la suprême autorité, il y avait à Milan un conseil particulier composé de vingt-quatre citoyens, douze plébéiens et douze nobles : les uns, *juris periti*, c'est-à-dire lettrés et maîtres dans la science des lois; les autres, *morum periti*, c'est-à-dire praticiens au fait du droit coutumier et des statuts. Ils gardaient leur office deux mois, s'appelaient société de justice; et c'est à eux que revenait la connaissance des délits de majesté. Ils étaient présidés par un juge, toujours choisi parmi les étrangers.

Le juge président ou capitaine était ce même Lucio. Il travailla à former son conseil de gens dociles à ses vues, plutôt par une disposition naturelle de leur esprit et par l'influence de leurs préjugés que par un pacte abject qui les eût vendus à prix d'argent à leur maître. Il savait d'ailleurs quels sont les avantages de l'accusation en de tels procès, et que celui-là est un prodige d'innocence qui en sort sain et sauf. En outre, n'avait-il pas son recours aux tortures, soit aux tortures éclatantes de la corde et du chevalet, soit aux hypocrites tortures qui se cachent dans l'obscurité des cachots et qu'on mesure au prisonnier goutte à goutte? Aussi, après avoir tout bien examiné, après avoir pesé toutes les circonstances d'un procès d'Etat, où les accusateurs, témoins, juges savent être agréables au prince en chargeant les accusations, il trouva que tout lui souriait, et se dit à lui-même : « Repose, mon cœur : un beau palais, un riche domaine et la confiance de mon maître, sont des biens qui ne peuvent me manquer. »

Mais, pour être plus sûr de l'accomplissement de ses projets, le capitaine mit d'abord en jugement Franzino Malcolzato, le serviteur de Pusterla, bravache renommé pour son humeur batailleuse et ses homicides. Dès que cet homme se vit placé entre la torture, la potence, ou au moins la prison perpétuelle d'un côté, et de l'autre la promesse de l'impunité s'il s'avouait coupable et découvrait les fautes qu'on imputait à son maître, il n'hésita pas dans son choix, et Lucio triompha de son invention. Obéissant donc aux suggestions du capitaine de justice, Malcolzato dit qu'il avait entendu former le plan d'une grande conjuration; qu'on parlait habituellement avec mépris du prince et de ses actes; qu'on s'entretenait d'espérances, de changements prochains, d'un meilleur avenir; que son maître avait eu à Vérone de fréquentes et secrètes conférences avec le seigneur Mastino della Scala et avec Matteo Visconti; qu'il avait reçu dans cette ville Alpinolo, expédié en grande diligence par les conjurés milanais, et qu'il était revenu en toute hâte à Milan avec ce page, souvent blasphémant pendant la route contre le seigneur Luchino; qu'il y avait des armes dans le palais des Pusterla; qu'un certain soir il avait introduit les plus fidèles amis de



son maître, et qu'on avait tout disposé en fait de serment, de meurtre, d'incendie, de pillage. — Il poursuivit ainsi, racontant des choses si absurdes et si contradictoires, qu'il eût fallu l'enfermer dans une maison de fous ou le condamner comme imposteur.

Dans le conseil de justice, il ne manqua pas de gens qui firent apercevoir l'inconséquence de semblables dépositions. Mais Lucio observa que, pour éteindre les séditions, il fallait poser le pied sur les premières étincelles, et que, si la paix commune demandait quelque victime, il valait mieux frapper ce ribaud que de mettre en péril tant de têtes illustres.

Il est vrai que la justice ne devrait point faire acception de personnes; mais combien d'autres choses ne devrait-elle pas faire? Le petit nombre des opposants, voyant l'opinion de la majorité prévaloir, entrait en défiance de son propre sentiment et craignait de se tromper. Le respect du pouvoir est si profondément enraciné dans le plus grand nombre, que, sans s'en apercevoir, ils mêlaient dans leurs jugements la pensée d'honneurs probables, de récompenses, de participation à l'autorité; enfin, on réfléchissait qu'après tout il ne s'agissait que d'un bandit dont la société ne pouvait attendre aucun service d'aucun genre.

Mais malheur à l'homme qui pactise un seul moment avec l'austérité de sa conscience! Si c'est un particulier, il deviendra un homme injuste; si c'est un magistrat, un séide; si c'est un prince, un tyran.

Bronzino Caimo ne put supporter une pareille procédure; et ce courageux jurisconsulte osa, en pleine assemblée, en démontrer l'énormité à ses collègues. Lucio (les méchants se trompent aussi quelquefois) n'avait pas hésité à le mettre sur la liste des juges. Bien qu'il ne dissimulât point l'aversion que lui inspiraient les violences de Luchino, les ennemis du prince n'avaient jamais montré qu'ils fissent grand cas de lui, parce qu'il se déclarait toujours contre les oppositions illégales et les améliorations obtenues par l'épée. Aussi avait-on coutume de dire qu'il prétendait redresser le monde avec l'eau bénite et le missel. Mais l'eau bénite et le missel lui inspiraient une répugnance profonde pour toute fraude, et le courage de soutenir le vrai. Il se déclara avec tant de force que la procédure échafaudée à si grands frais par Lucio ne pouvait arriver à son terme, si on ne punissait d'abord celui qui avait osé avoir raison.

Lucio, dans un secret interrogatoire, parvint à faire confesser par Malcolzato que Bronzino Caimo était au nombre des conjurés, et même le plus dangereux, parce qu'il était le plus raisonnable. Au moment où cet homme généreux se préparait à ne point permettre que la justice fût violée sans protestation, il se vit traîner lui-même dans les prisons, et appelé devant les mêmes juges à qui son exemple devait enseigner la servilité.

Personne n'osa plus élever la voix, et les aveux de Malcolzato furent tenus pour véridiques. Puis, sous prétexte qu'il n'avait pas voulu dire tout ce qu'il savait, on ne lui accorda point l'impunité promise. Condamné à mort, il fut bientôt pendu comme le criminel agent des manœuvres criminelles de Pusterla. Le peuple courait à ce spectacle, et on disait: « Tant mieux! c'était un méchant spadassin, et il devait finir ainsi. Vivent nos seigneurs, qui purgent le monde d'une telle canaille! »

Mais, comme les injustices s'enchaînent! Après ce supplice, il demeurait convenu parmi le peuple, bien plus, il était passé en chose jugée qu'une conspiration existait, que Pusterla en était le chef; qu'il était secondé par les personnages qu'on avait nommés, et par un plus grand nombre d'autres complices qu'on n'avait pu découvrir. On pouvait donc faire le procès des autres accusés sur un fait dont il n'était plus permis de douter, toujours en vertu de la chose jugée, et il ne restait plus à Lucio qu'à les montrer coupables des crimes qu'on leur imputait.



La conclusion de tout cela fut que, lorsque les débats de la société de justice furent clos, les crieurs de la commune parcoururent la ville, s'arrêtant à chaque carrefour, et, après un son de trompe, invitèrent les chefs de famille à se rassembler à midi, à un jour prescrit, pour y former l'assemblée générale.

Dans cette assemblée générale résidait, comme nous l'avons dit, l'autorité souveraine. J'entends qu'elle y résidait en droit; car, dans la pratique, on pensait qu'après avoir nommé le prince, les citoyens s'étaient spontanément déchargés sur les épaules de l'élu du fardeau de la souveraineté, qui, s'il faut l'avouer, paraissait rarement trop pesant à ce dernier.

La circonstance était une de ces rares occasions où le prince aimait à se décharger de sa responsabilité; il fallait, en effet, que l'ombre du vœu public sanctionnât un des actes de sa tyrannie. Visconti n'était nullement inquiet de la décision de l'assemblée: il savait par expérience que le vœu de la multitude ainsi rassemblée n'est que l'expression de la volonté de quelques intrigants trompant la foule, qui, pour la plupart, n'a ni la volonté, ni le temps, ni la capacité de peser les droits et la justice. D'un autre côté, comme il regardait d'un mauvais œil ces apparences républicaines qui survivaient au sein de la monarchie, Luchino aimait à discréditer ces assemblées en les associant à ses crimes.

Donc, lorsque les citoyens furent rassemblés, la société de justice comparut au milieu d'eux, et le capitaine, montant à la *parlera*, exposa la conjuration qu'on avait découverte, nomma les coupables, publia les projets de sentences, tant contre les prisonniers que contre les fuyards. Ces derniers n'étaient pas en petit nombre. Tous ceux qui savaient n'être point agréables à Visconti, bien qu'ils n'eussent pris aucune part à la prétendue conjuration et qu'elle leur eût été même complétement inconnue, se sauvèrent, dans la crainte que Luchino ne choisît cette occasion où la rigueur pouvait être justifiée.

Après lecture du procès, c'est-à-dire des extraits qu'il avait plu à Lucio de choisir, la faute de tous les accusés parut si énorme, si évidente, que les neuf cents pères de famille qui votaient secrètement avec des cailloux blancs et roux, se trouvèrent tous d'accord pour confirmer la condamnation, excepté une douzaine d'entre eux, qui, ou s'étaient trompés de cailloux, ou n'avaient pas compris la volonté sérénissime.

Les fuyards furent déchus de noblesse et leurs biens confisqués. Devant une madone qui surmontait la porte Romaine, on alluma deux torches, et il fut intimé au beau Galéas et à Barnabé de sortir de la ville avant que la cire fût consumée. Lorsqu'ils furent partis, on publia un rescrit qui les déclara bannis de l'Etat comme suspects dans leur foi, violateurs de la paix, parjures détestables; on déclarait en outre qu'ils ne pouvaient contracter mariage, ni, après leur mort, être enterrés en terre sainte.

On ne sait que trop comment ils revinrent, traitant ce malheureux pays le plus mal qu'ils purent. Ils furent ensevelis dans l'église, et laissèrent une postérité qui ne valait pas mieux que ses pères.

Le sort le plus affreux fut pour ceux des conjurés dont on avait pu se saisir. Martino et Pinalla Aliprandi, enfermés dans les prisons prétoriennes sur la place des Marchands, sous les escaliers du palais, purent entendre, par une lucarne de leur tanière, la sentence qui les condamnait à y mourir de faim. Le jour suivant, ils virent Borolo da Castelletto, Beltramolo d'Anico et l'incorruptible juge Bronzino Caimo décapités sur la place. Ils les virent, et combien ils durent envier leur prompte mort, eux qui étaient contraints à la voir s'avancer à pas lents, au milieu des atroces tortures du jeûne!

Chaque année on imposait une taille extraordinaire, dite du *florin d'or*, aussi onéreuse à la noblesse qu'au peuple. Le matin de l'exécution, Luchino fit publier qu'il remettait cette taille, et qu'il ne la percevrait plus, à moins d'invasion des ennemis.

Cela suffit, et ce fut même trop pour que le peuple milanais oubliât le sang versé, et même courût assister à l'exécution de la justice de son généreux seigneur. Tant le peuple ressemble aux enfants, pour qui tout est sujet de fête, qui contemplent en riant le drap étendu sur le cercueil de leur père, et qui admirent la beauté des cierges allumés aux funérailles de leur mère.

Les juges, en sortant de charge, eurent la satisfaction d'avoir bien travaillé pour le maintien de la sécurité publique, et d'avoir bien réussi à découvrir et à châtier les traîtres à la patrie. Le capitaine Lucio eut une satisfaction beaucoup plus grande; une lettre de Luchino lui assigna pour résidence le palais des Pusterla à la *Balla*, et lui concéda l'usufruit du délicieux domaine de Montebello, sauf à lui en accorder la propriété lorsqu'on aurait définitivement prononcé sur le sort de Pusterla et de sa famille.





Douzième année.

COLLECTION COMPLÈTE, Y COMPRIS L'ANNÉE COURANTE, 13 VOL. PRIS AU BUREAU, 38 FRANCS.

JOURNAL DES ENFANTS.

Bureaux, rue du Faubourg-Poissonnière, 14.

Éducation familière.

PRIX POUR PARIS, PAR AN, 6 FRANCS.
POUR LES DÉPARTEMENTS, 7 FRANCS 50 CENTIMES.



Au premier aspect, il semble qu'il n'y ait rien de plus facile ni de plus agréable que d'écrire pour la jeunesse. En effet, ce n'est pas un médiocre plaisir, à une époque où la majeure partie des lecteurs est blasée sur tous les genres d'émotions, de trouver un public naïf, impressionnable, également accessible à la joie et à la terreur qu'on veut lui inspirer.

Mais si l'on envisage la question au point de vue moral, on reconnaîtra sans peine que ce travail exige plus de circonspection et de discernement que tout autre, en raison même de la flexibilité des jeunes esprits sur lesquels l'écrivain exerce son influence; car l'abus de cette influence serait d'autant plus pernicieux qu'elle est plus réelle, plus absolue. On ne saurait donc apporter trop de prudence dans le choix des livres qu'on met entre les mains des enfants.





Deux des plus grands hommes dont s'honore le siècle de Louis XIV, Bossuet et Fénélon, n'ont pas dédaigné de consacrer leur plume à l'instruction de l'enfance. Le grand orateur a écrit pour le dauphin, *ad usum delphini*, comme on l'imprimait alors en tête des principaux ouvrages d'éducation, l'admirable *Discours sur l'Histoire universelle*. C'est aussi pour former le cœur et l'esprit de son élève le duc de Bourgogne, que Fénelon a composé *Télémaque*, l'un des plus précieux chefs-d'œuvre de notre langue.

Ces deux exemples ont trouvé peu d'imitateurs. A l'exception des charmantes féeries de Perrault, des innocentes fadaises de Berquin et des contes du cher bonhomme Bouilly, qui ne manquait pourtant ni d'esprit ni de sensibilité, nous ne voyons pas un seul des ouvrages destinés à la jeunesse auquel puisse s'appliquer l'épigraphe du vaudeville : *Castigat jocando mores.*

Enhardis par cette disette de livres puérils... et honnêtes, des littérateurs plus ou moins distingués se sont mis en tête de coopérer à l'instruction de l'enfance, tandis que tels d'entre eux eussent mieux fait de se conformer à l'adage : *Charité bien ordonnée commence par soi-même.*

Cependant parmi les recueils périodiques de ce genre, dont quelques-uns n'ont été que de basses œuvres de spéculation mercantile, dont quelques autres ne répondaient pas toujours par leur mérite au zèle ni aux bonnes intentions de leurs fondateurs, il en est un qui, depuis douze ans, a constamment éclipsé tous ses rivaux et triomphé de toutes les concurrences. Nous voulons parler du *Journal des Enfants.*



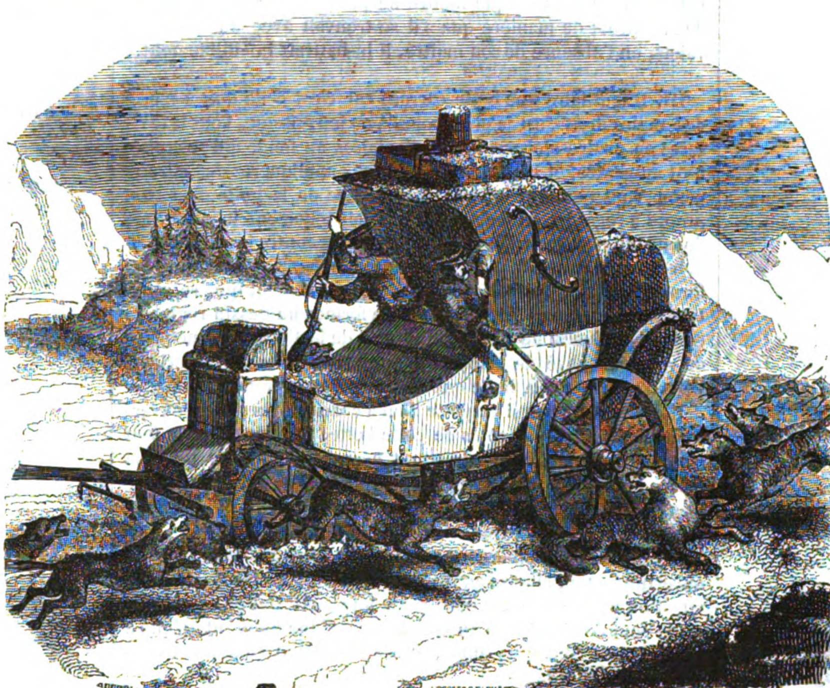
La vogue et la célébrité peuvent être quelquefois filles de la fantaisie et du hasard; mais, alors, elles ne sont jamais qu'éphémères. Les seules réputations durables sont les réputations légitimes. Telle est celle du *Journal des Enfants*. Pendant qu'autour de lui tant de journaux ou de revues, destinés pareillement à la jeunesse, tombaient à plat pour ne plus se relever, ou se relevaient pour retomber presque aussitôt, il est resté debout dans sa force, comme l'homme d'Horace, au milieu des ruines. Ne semble-t-il pas qu'une de ces bonnes fées qui sourient doucereusement aux plaisirs du jeune âge ait touché cet heureux journal de sa baguette magique et l'entoure d'une sollicitude incessante?



Mais n'allons pas chercher si loin la cause de cette prospérité qui nous charme sans nous surprendre. La bonne fée, c'est tout simplement une direction habile, honnête et consciencieuse. Quant à la baguette, elle n'est autre que la plume des publicistes les plus distingués, dont le concours n'a jamais fait défaut à cette œuvre privilégiée.

Feuilletez cette précieuse collection, l'un des rares monuments littéraires qui survivront à notre époque, vous serez émerveillé de trouver à chaque instant des pages pleines de grâce et de fraîcheur, signées des plus beaux noms de la littérature contemporaine.

Dans un siècle où tout marche à la vapeur et où l'on vieillit si vite que les enfants veulent être hommes, le journal spécialement destiné à cette fraction intéressante et mobile de la société n'a pas dû rester stationnaire. Après avoir complété, durant ses dix premières années, une sorte de cours d'éducation élémentaire qui forme dix volumes, tous plus variés, plus intéressants, plus instructifs et plus amusants les uns que les autres, le *Journal des Enfants*, qui avait à cœur de se séparer le plus tard possible de sa nombreuse et charmante clientèle, s'est débarrassé de ses langes, a jeté aux orties la blouse et la casquette de l'écolier, non moins étourdi qu'étourdissant, pour se coiffer du feutre et endosser le frac boutonné du lycéen, tour à tour gai comme pinson et sérieux comme un professeur de la Sorbonne; en un mot, il s'est fait jeune homme; il a haussé le ton, sans abdiquer toutefois son excellent caractère, sans cesser d'être pour l'enfance un camarade jovial et pas fier, un causeur plein de bon sens et de finesse, un conseiller sage et prudent.





Les premiers pas du *Journal des Enfants* dans cette voie nouvelle ont été marqués par de nouveaux succès. En même temps que la génération avec laquelle il avait grandi restait fidèle à son culte, les enfants qui s'étaient habitués, sur la foi de leurs aînés, à voir en lui un ami précieux, sont devenus à leur tour ses lecteurs assidus.

On a surtout remarqué dans cette série, où presque tout est remarquable, *le Duc de Bourgogne*, *la Pièce de cinq centimes*, *la Vie du duc d'Orléans*, *Rouen et Orléans*, par M. Jules Janin; *le Perruquier de Robespierre*, par M. Adolphe Jadin, curieux épisode de la Révolution, que plusieurs recueils périodiques se sont empressés de reproduire; *Paul Fidry*, *la Reine Mab*, et principalement l'*Histoire d'un Crime échappé à la Gazette des Tribunaux*, charmantes esquisses de mœurs dues à la plume d'un écrivain qui cache, sous le pseudonyme de *Lélio*, le plus illustre romancier de notre époque; *Racine et ses Enfants*, par M. Marie Aycard; *la Petite Fille vouée au blanc*, par M. Elie Berthet; *la Croisade des Enfants*, par M. Alfred Désessarts; *la Barrière royale*, par M. Eugène Nyon, le spirituel auteur des *Aventures de Claude Laramée et de son cousin Labiche*; *Deux Poëtes morts à l'hôpital*, par M. Arsène Houssaye; *l'Orgue d'Halberstadt*, conte fantastique, par M. Charles Rabou; *Alcindor de Montorgueil* et *le Petit Clerc*, par M. Eugène Briffault; *les Récréations de l'École Militaire*, par M. Antonin de Villars; *la Politesse*, par M. Casimir Bonjour; *Petite histoire des Proverbes*, par M. Chabot de Bouin; *un Aumônier de Régiment*, par M. Emile Marco-Saint-Hilaire; *un Péril dans les Karpathes*, souvenirs de voyages, par M. Stanislas Bellanger; enfin la petite revue mensuelle, causeries familières sur les événements qui intéressent plus particulièrement la jeunesse. Nous pouvons citer, en outre, parmi les séries en voie de publication, *les Souvenirs d'une Momie*, par M. Henri Nicolle; *Vingt ans de Jeunesse*, tableau de mœurs, par M. Jules Berny, et *Deux Amies*, par M. l'abbé Orsini.



Ces éléments de prospérité, déjà si nombreux, si puissants, ne sont pas les seuls que *le Journal des Enfants* ait à sa disposition. De belles gravures, dues au burin de MM. Lacoste père et fils aîné, des lettres ornées, des vignettes; en un mot, des *illustrations* de toute sorte parlent aux yeux comme le texte à l'esprit, et donnent un grand attrait de plus à ce délicieux recueil, qui en a déjà tant d'autres.



Le succès, Dieu merci, un succès toujours croissant, couronne les efforts de l'habile direction qui préside aux destinées du *Journal des Enfants.* Mais une chose nous étonne : c'est que le ministère de l'Instruction publique et le Conseil de l'Université se soient abstenus jusqu'à ce jour de toute manifestation sympathique, de toute protection matérielle ou morale à l'égard de cette honorable et utile entreprise qui exerce une influence si positive et si salutaire sur une grande partie de la jeunesse française. Le Conseil universitaire adopte chaque jour et l'Académie Française couronne chaque année des ouvrages bien moins dignes de leur puissant patronage, de leurs encouragements et de leurs récompenses.

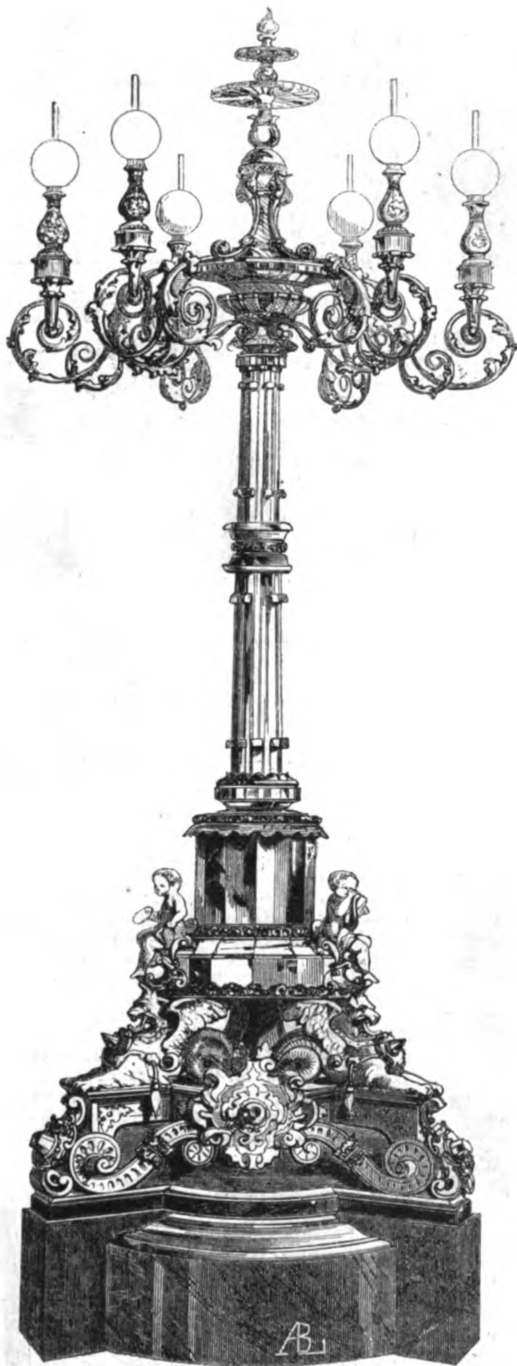


Candélabres offerts à Louis-Philippe

PAR LE ROI DE HOLLANDE.

On remarque depuis quelque temps au palais des Tuileries, dans la galerie de Diane, deux grands candélabres remplaçant, à chacune des extrémités de cette galerie, des vases ornés de peintures, qui ont été transportés au musée du Louvre, et placés près des idoles chinoises dont *l'Illustration* a donné la figure dans son 21e numéro.

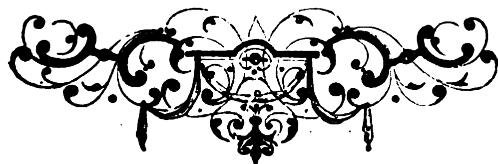
Ces candélabres, élevés sur un socle en marbre et d'une hauteur de 4 mètres environ, ont été envoyés par le roi de Hollande au roi des Français. Les matériaux employés par les artistes chargés de leur construction sont le cristal et le bronze doré.



(Candélabre en bronze et cristal, donné par le roi de Hollande au roi des Français.)

L'ornementation, d'un style renaissance généralement heureux, paraît avoir été composée sur des dessins français; l'exécution des bronzes est très-satisfaisante; mais les cristaux, quoique d'une belle eau, laissent à désirer sous le rapport de la taille, principalement dans les fûts des colonnes, dont les cannelures, s'enflant au lieu de se contrarier, ne produisent pas les feux et l'effet qu'on devrait en attendre.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble de ces candélabres fait honneur à la fabrication hollandaise; mais l'exposition prochaine de notre industrie démontrera que, pour le goût et la pureté de l'exécution de ses bronzes et cristaux, la France marche et marchera toujours à la tête des autres nations.



Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. Ce problème est de la même nature que celui du lion de bronze que nous avons donné dans un des numéros précédents; il est aussi tiré de l'anthologie grecque, d'où il a été traduit en mauvais vers latins que voici :

Qui jaculamur aquas tres hic adstamus Amores;
Sed varie liquidas Euripo immittimus undas.
Dexter ego; summis et quæ mihi manat ab alis.
Ipsum lympha replet solo sextante diei.
Quatuor ast horis lævus versa influit urna
Dimidiatque diem medius dum fundit ab arca.
Dic, age, quam paucis Euripum implebimus horis,
Ex arca simul atque alis urnaque fluentes.

En supposant le jour divisé en vingt-quatre heures, on trouvera que les trois Amours rempliront le bassin en $\frac{1}{14}$ ou près de deux heures.

II. La solution de ce problème est contenue dans ces deux distiques latins :

It duplex mulier, redit una, vehitque manentem,
Itque una; utuntur tunc duo puppe viri.
Par vadit et redeunt bini, mulierque sororem
Advehit; ad propriam fine maritus abit.

Ce qui signifie :

Deux femmes passeront d'abord; puis, l'une ayant ramené le bateau, repassera avec la troisième femme. Ensuite l'une des trois femmes ramènera le bateau, et, se mettant à terre, laissera passer les deux hommes dont les femmes sont de l'autre côté. Alors un des hommes ramènera sa femme, et, la mettant à terre, il prendra le troisième homme et repassera avec lui. Enfin, la femme qui se trouve passée entrera dans le bateau et ira en deux fois chercher les deux autres femmes.

On propose encore ce problème sous le titre des *trois maîtres et des trois valets*. Les maîtres s'accordent bien ensemble et les valets aussi; mais chaque maître ne peut souffrir les valets des deux autres; de manière que s'il se trouvait avec un des deux valets, en l'absence de son maître, il le battrait infailliblement.

III. Il faut faire une boîte carrée; car c'est celle qui, à cause des angles droits, est la plus propre à ce jeu optique. Vous la diviserez en quatre cloisons perpendiculaires au fond, qui se croiseront au centre, et contre lesquelles vous appliquerez des miroirs plans. Vous percerez ensuite chaque face de la boîte d'un trou propre à regarder au dedans, et qui soit tellement ménagé que l'on ne puisse voir que les miroirs appliqués contre les cloisons, et non la base. Dans chaque petit triangle rectangle, enfin, qui est formé par deux cloisons, vous disposerez un objet qui, se répétant dans les glaces latérales, puisse former un dessin régulier, comme un dessin de parterre, un plan de fortification, une place de ville, un pavé de compartiments. Pour éclairer l'intérieur, vous ne couvrirez la boîte que d'un parchemin transparent.

Il est évident que si on place l'œil à chacune des petites ouvertures pratiquées aux côtés de cette boîte, on apercevra autant d'objets différents, qui paraîtront néanmoins remplir toute la boîte. L'un sera un parterre très-régulier; l'autre, un plan de fortification; le troisième, un pavé de compartiments; le quatrième, une place décorée.

Si plusieurs personnes ont regardé à la fois par ces différentes ouvertures et qu'elles se questionnent ensuite sur ce qu'elles ont vu, il en pourra résulter entre elles une contestation assez plaisante pour celui qui sera au fait du tour : l'une assurant qu'elle a vu un objet, l'autre un autre, et chacune étant également persuadée qu'elle a raison.

Pour rendre plus transparent le parchemin dont on se sert dans les machines optiques telles que la précédente, il faut le laver plusieurs fois dans une lessive claire qu'on changera à chaque fois, et, à la dernière, dans de l'eau de fontaine; on le mettra ensuite sécher à l'air, en le tenant bien étendu.

Si l'on veut lui donner de la couleur, on se servira, pour le vert, de vert-de-gris délayé dans du vinaigre, avec un peu de vert foncé; pour le rouge, de l'infusion de bois de Brésil; pour le jaune, de l'infusion de baies de nerprun, cueillies au mois d'août; l'on passera enfin de temps en temps un vernis sur ce parchemin.

NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. Un père de famille ordonne, par son testament, que l'aîné de ses enfants prendra, sur tous ses biens, 10,000 francs et la septième partie de ce qui restera; le second 20,000 francs et la septième partie de ce qui restera; le troisième 30,000 francs et la septième partie du surplus; et ainsi jusqu'au dernier, en augmentant toujours de 10,000 francs. Ses enfants ayant suivi la disposition du testament, il se trouve qu'ils ont été également partagés. On demande combien il y avait d'enfants, quel était le bien de ce père, et quelle a été la part de chacun des enfants.

II. Un homme rencontre, en sortant de sa maison, un certain nombre de pauvres. Il veut leur distribuer l'argent qu'il a sur lui : il trouve qu'en donnant à chacun 9 sous, il en a 32 de moins qu'il ne lui faut; mais, qu'en en donnant à chacun 7, il lui en reste 24. Quels étaient le nombre de pauvres et la somme que cet homme avait dans sa bourse?

III. Faire une boule trompeuse au jeu de quilles.

Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1843. — SEPTEMBRE.

Jours du mois.	Hauteur du Baromètre réduite à la température de 0° à midi.	Températures extrêmes de la journée. Minimum.	Maximum.	Températures moyennes calculées.	État du ciel à midi.	Vents à midi.
1	761,20	19,0	28,7	23,2	Beau ciel.	N. E.
2	765,65	17,0	27,1	21,4	Beau.	E.
3	764,84	16,0	27,2	20,9	Beau.	N. E.
4	763,40	15,0	22,0	18,0	Couvert.	N.
5	766,01	11,2	20,0	15,0	Nuageux.	N. fort.
6	764,63	11,0	21,9	15,7	Beau ciel.	N. N. E.
7	763,94	12,2	25,0	17,8	Nuageux.	E. N. E.
8	762,67	15,0	23,0	19,3	Serein.	E.
9	760,28	13,2	27,9	19,6	Beau, vapeurs à l'horizon.	E.
10	758,80	18,8	26,5	22,1	Couvert.	S. S. E.
11	757,78	14,8	23,7	18,7	Couvert.	S.
12	758,81	13,8	26,5	19 3	Beau, nuages.	N. E.
13	756,33	14,2	22,0	17,6	Serein.	N. E.
14	753,62	17,2	22,5	19,5	Couvert.	Calme.
15	754,64	15,1	23,2	18,6	Beau, vapeurs.	S. E.
16	757,50	15,2	26,0	19,1	Beau.	S. E.
17	761,54	15,3	26,5	20,1	Beau.	S. E.
18	760,26	16,2	27,3	21,0	Beau ciel.	S.
19	760,43	17,2	26,0	21,0	Beau ciel.	S. S. E.
20	758,90	12,0	26,0	17,2	Beau.	O.
21	760,65	11,2	23,5	16,5	Serein.	S. E.
22	765,32	13,1	21,5	16,7	Nuageux.	N. E.
23	767,54	11,2	20,6	15,3	Serein.	N. E.
24	767,46	12,2	17.7	14,6	Couvert.	N. E.
25	762,31	14,3	18,5	16,1	Couvert.	N.
26	758,79	7,2	14,7	10,5	Couvert.	N. N. O.
27	751,34	6,6	14,8	10,2	Très-nuageux.	N. N. O.
28	749,59	5,3	13,7	8,9	Nuageux.	N. O.
29	756,35	6,0	13,3	9,2	Très-nuageux, pluie.	N. O.
30	736,82	5,0	13,0	8,5	Pluie.	S. O.
Moyenne.	757,69	13 1	22,3	17,1	Pluie dans la cour, 2 cent. 612 Pluie sur la terrasse, 2 cent. 156.	

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La nuit, tous chats sont gris.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie.*

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

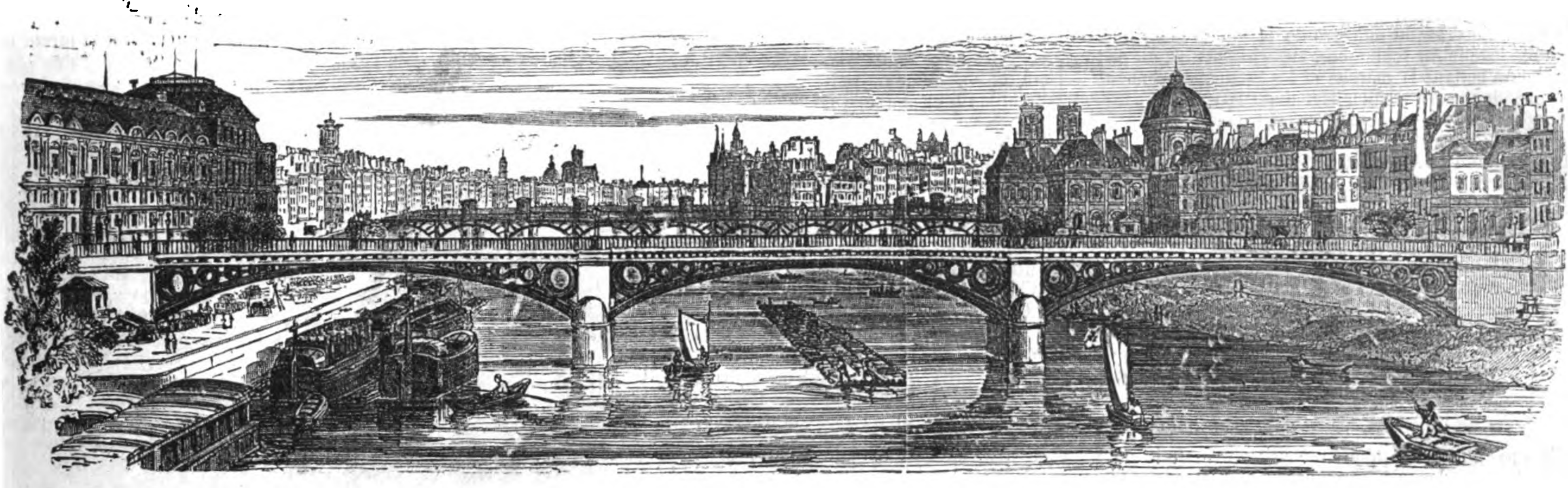
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et Ce, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 33. Vol. II. — SAMEDI 14 OCTOBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Camps d'instruction.

CAMP DE LYON.

L'Illustration a déjà expliqué à ses lecteurs (tome 1er, page 407) l'origine et le but des camps d'instruction formés chaque année dans la plupart des États européens; elle les a fait également assister en quelque sorte à la création et à la naissance des deux camps de Plélan, en Bretagne, et de Lyon : il lui reste maintenant à donner quelques détails sur les travaux de ce dernier, levé le 30 septembre, et dont le dessin ci-joint représente la vue générale.

Les premières grandes manœuvres du camp de Lyon eurent lieu le 2 septembre, dans une vaste plaine située sur les bords du Rhône, en face de Miribel. Les deux brigades d'infanterie et deux demi-batteries d'artillerie y ont pris part : la cavalerie était absente.

Le 9, toutes les armes réunies firent de grandes manœuvres à feu sur le champ d'exercice, près du Rhône, au-dessus de Vaulx. A dix heures, les divers corps occupaient les positions qui leur avaient été assignées, et, quelques instants après, ils repoussaient les attaques d'une armée ennemie qui était censée s'avancer sur Lyon par la rive gauche du fleuve. Les hommes du métier font le plus grand éloge de l'intelligence et de la promptitude avec lesquelles les ordres ont été compris et exécutés pendant ces exercices, qui ont duré toute la journée.

De grandes manœuvres furent exécutées les 13 et 15 septembre. Le 20, M. le duc de Nemours, arrivé le 19 à Lyon, fit sa première visite au camp.

Le 22 septembre, la division d'infanterie était réunie à sept heures et demie du matin sur les terrains de manœuvre, et formée sur une seule ligne. Diverses évolutions ont été commandées par M. le lieutenant-général de Lascours. Les troupes, disposées d'abord en échelons par régiment, l'aile gauche en avant, ont bientôt formé les carrés, qui ont été rompus, après un feu de deux rangs des faces extérieures.

On a formé ensuite deux lignes parallèles; la deuxième brigade, qui, après ce mouvement, se trouvait en avant, a exécuté un passage des lignes en retraite; puis on a changé de front sur la droite de la première ligne, l'aile gauche en avant; et, se trouvant ainsi dans une direction parallèle au ruisseau du Gua, les deux brigades ont passé successivement les ponts sur trois colonnes au pas de charge. La plupart de ces évolutions étaient couvertes par des tirailleurs, et simulaient des mouvements de guerre. Le même jour, les trois régiments de cavalerie du camp ont exécuté de grandes manœuvres, qui avaient attiré un immense concours de spectateurs, et qui ont duré trois heures.

Après une demi-heure de repos, les trois régiments, formés en colonne, ont défilé au trot devant M. le duc de Nemours, placé à la tête de son état-major. Dès que les escadrons ont été rompus pour regagner leurs cantonnements, le prince s'est dirigé sur le camp du Molar occupé par le 16e léger. Madame la duchesse de Nemours est arrivée en calèche découverte, en compagnie du général Boyer. Au moment où le duc et la duchesse ont pénétré dans l'intérieur du camp, en passant sur le front de bandière, les troupes étaient sur pied et en bon ordre, quoique sans armes, entre le premier et le second rang de tentes. Les tambours ont battu aux champs; une musique guerrière s'est fait entendre : une multitude immense, compacte, bordait les deux côtés de la route qui conduit au camp et sur laquelle un arc de triomphe avait été improvisé. Franchissant les quatre rangs de tentes, le cortége s'est rendu à la tente de M. le duc de Nemours, placée en arrière et au centre du camp. De là, il est revenu à Lyon, en passant par la Guillotière.

De nouvelles manœuvres ont eu lieu le 25 et le 27. Une foule immense s'était portée sur les hauteurs de la Croix-Rousse, de Montessuy et de la Pape, pour assister à cette dernière, qui devait consister dans le passage militaire du Rhône sur un pont de bateaux, avec un simulacre de combat, entre le corps d'armée destiné à cette opération et celui qui devait s'opposer à la marche du premier.

Enfin la revue d'honneur des troupes du camp de Lyon a été passée dans la plaine du Grand-Camp, le 28 septembre, par M. le duc de Nemours, qui a distribué les décorations de la Légion-d'Honneur accordées aux divers régiments, savoir :



(Vue du Camp de Lyon.)

quatre croix de commandeurs, six croix d'officiers, et trente-huit croix de chevaliers. Par un ordre du jour, le commandant en chef a « félicité les troupes du camp de Lyon sur leur bonne tenue, leur discipline et leur zèle. Dans l'infanterie, la marche est bonne et régulière; dans la cavalerie, les hommes conduisent bien leurs chevaux; l'artillerie a montré l'intelligence et la précision qui lui sont habituelles; les autres armes ne méritent pas moins d'éloges pour le zèle dont chacune d'elles a fait preuve dans les missions spéciales qui lui ont été confiées. »

D'après les ordres du ministre de la guerre, le camp de Lyon a été levé le 30 septembre. Dès cinq heures du matin, les tambours battant la marche et les trompettes sonnant le départ ont donné le premier signal de la retraite; aussitôt plusieurs colonnes se sont mises en route pour rejoindre leurs garnisons ou en aller occuper de nouvelles. Les autres régiments se sont mis en route le 2 octobre, et dès ce même jour, il n'est plus resté au camp un seul homme.

Courrier de Paris.

Il n'y a pas huit jours qu'on ne voyait, sur toute la surface de la France, que des mères occupées à embrasser des fils, et des fils se jetant dans les bras des mamans et des pères.

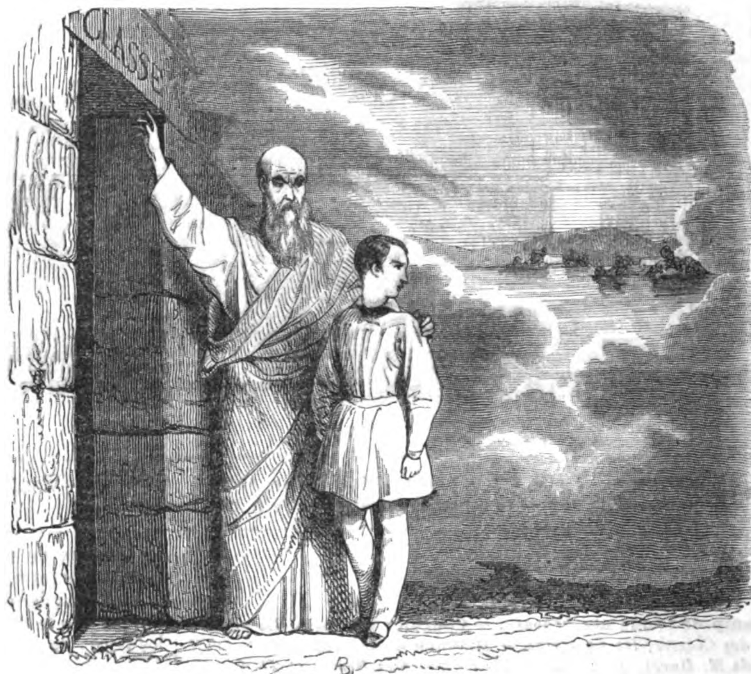
« Adieu, papa! adieu, maman! — Adieu, mon enfant! sois bien sage! travaille bien! écris-nous dès que tu seras arrivé. » Et ils recommençaient à s'embrasser, et ils essuyaient quelques larmes, tandis que la petite sœur ou la petite cousine se tenait dans un coin, la joue en feu, l'œil humide, le cœur gros, tout près d'éclater en sanglots.

« Monsieur Charles, dit la femme de chambre en descendant l'escalier quatre à quatre, vous oubliez votre casquette! — Monsieur Charles! s'écrie la cuisinière à l'autre extrémité, monsieur Charles, vos petits gâteaux! — Aie bien soin de n'avoir pas froid pendant la nuit, ajoute la mère. — Et surtout, dit le père, soigne ta santé et tes mathématiques... »

On attelle le cheval à la carriole si le père est un honnête fermier ou un simple cultivateur; on fait venir le cabriolet s'il s'agit d'un père bourgeois et riche rentier; on met la calèche en route si ledit père fait souche de gros monsieur, gentilhomme ou millionnaire; et puis tout est dit; on part, on est parti. — Les sœurs agitent leurs mouchoirs au balcon des fenêtres ou du haut de la terrasse, en dernier signe d'adieu; la mère et l'aïeule, au fond du jardin, suivent du regard le cher enfant qui s'en va, jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière les haies et les anfractuosités du chemin; lui cependant se retourne à chaque pas vers la maison paternelle; il ne peut déjà plus la voir, qu'il la regarde encore.

Maintenant, allez au bourg voisin ou à la ville voisine, et arrêtez-vous au bureau des diligences royales et des messageries Laffitte et Caillard; les Achille, les Léon, les Eugène, les Charles, les Victor, les Fernand, les Léopold, les Jules, les Gustave, les Arthur, les Louis, les Henri, les René, les Adolphe, les Alexis, les Auguste, les Hippolyte, les Armand y abondent; les uns se glissent dans le coupé, les autres s'engouffrent dans l'*intérieur*; ceux-là sont entassés dans la rotonde, ceux-ci perchés sur l'*impériale*. — Qu'est-ce donc? D'où sort cette multitude adolescente? — Eh! ne le devinez-vous pas à ces bras ballants, à ces airs éventés, à ces uniformes gros bleu, à ce sac de nuit pour tout bagage, à ces poches bouffantes et remplies de poires, de pommes, de biscuits, de dragées, de chocolat et de pâte-ferme? c'est la nation des écoliers qui retourne au collége; l'heure fatale est sonnée; le 1er octobre, cet ennemi capital des collégiens, est venu les éveiller en sursaut et les saisir au milieu de la liberté et du bonheur des vacances; l'un envoyait sa poudre aux moineaux; l'autre jetait sa ligne au poisson crédule; celui-ci se roulait sur l'herbe; celui-là glissait sur l'eau, et tous jouissaient des caresses du mois bienheureux, du mois longtemps attendu, si vite évanoui, du mois qui se nomme de ce beau et adorable nom : les vacances!

Cependant Laffitte et Caillard roulent sur la route au galop; l'écolier, tapi dans son coin, garde une attitude silencieuse et triste; il voit vers l'horizon, à travers les nuages de poussière que le pied des chevaux soulève, le thème et la version, monstres tout barbouillés d'encre, qui lui font signe de venir et grimacent au milieu d'un horrible mélange de barbarismes, de contresens et de solécismes. Tout près d'eux, le *pensum* se dresse sur des monceaux de vers éclopés et de noirs *trognons* de plumes; et le haricot, légume inamovible, annonce, par les nuages de vapeur qu'il exhale, que le temps des dîners de Lucullus et des soupers de Balthazar n'est pas encore venu pour les colléges.



On arrive enfin, les grilles s'ouvrent et se referment sur nos écoliers : la salle d'étude ressaisit sa proie; le maître reprend sa leçon, magistralement armé de la syntaxe et du *Gradus ad Parnassum*. Tout est dit; Virgile et Cicéron, le *De Viris* et la table de Pythagore vous ont reconquis, mes enfants! ils vous tiennent et ne vous lâcheront pas, chers petits amis, avant que septembre ait ramené les jours de liberté. Alors la porte de votre cage se rouvrira, et vous vous échapperez, par-ci et par-là, vers le nid maternel, en gazouillant et par joyeuses volées.

Nous avons tous passé par cette épreuve : qui ne se rappelle les gros soupirs qu'il poussait en voyant arriver le dernier jour de vacances et le terrible moment de rentrer au collége? — Regarde ce jeune garçon, ici présent, que *l'Illustration* a fait graver sur bois, pour tes menus plaisirs, ô mon lecteur! c'est l'image de tous les écoliers passés, présents et futurs; tout à l'heure, il était libre, et l'arbrisseau s'épanouissait en plein vent; voici que M. le proviseur ou M. le censeur l'enferme dans la serre, pour l'arroser de grec et de latin. Tout en obéissant à l'illustre pédagogue, l'écolier éprouve un serrement de cœur, et, malgré la présence respectable du personnage, il jette à la dérobée un regard plein de regret à l'azur du ciel qu'il aperçoit encore à travers la fenêtre entr'ouverte de sa prison. Ce regard veut dire que dans l'azur et dans les nuages qui voltigent, il n'y a ni maîtres d'études, ni dictionnaires, ni thèmes grecs, ni version latine, ni règle de trois, ni pain sec, ni *pensum*, ni haricots éternels. O azur!... Cependant, pauvres reclus, songez-y, et prenez votre parti en braves : le haricot et le thème grec et le maître d'études ne sont que médiocrement récréatifs et caressants, je l'avoue; on aurait pu inventer mieux; mais enfin, puisqu'on n'a pas encore trouvé autre chose, vous verrez plus tard qu'il était nécessaire de commencer par là, et que, pour vivre en ce bas monde et y faire son lit, l'azur tout cru est une viande bien creuse.

Ainsi les colléges de Paris, repeuplés depuis huit jours, ont ressaisi la férule, et le professeur rébarbatif reprend d'un air maussade son collier de misère; M. le professeur, au fond de l'âme, pleure ses vacances comme l'écolier, sauf toutefois qu'il se donne une contenance et se fait un visage stoïque. Que de soupirs se sont exhalés sur le seuil! que de larmes le collégien a furtivement essuyées en touchant le pavé de la cour emprisonnée de ses noires murailles! que de baisers et de caresses le concierge a entendus retentir, ardemment donnés par les lèvres maternelles! O grandes douleurs, en effet! ô terribles désespoirs! Enfants que vous êtes, priez Dieu qu'il ne vous envoie jamais d'autres peines et d'autres pleurs!

Les écoliers ne sont pas les seuls mortels à plaindre; la première quinzaine d'octobre a fait d'autres victimes, et, au premier rang, il faut placer le *canotier*.

Le canotier appartient à l'espèce amphibie; le ciel lui a donné deux pieds, deux jambes, deux mains, pour vivre sur terre comme vous et moi; et cependant il a la fureur d'aller sur l'eau; il ne manque à cet animal singulier que des nageoires et des écailles pour s'enrôler dans le bataillon des saumons et des brochets. Le canotier supplée à cet oubli de la nature en achetant ou en se construisant une barque, une nacelle ou un canot, comme son nom de canotier l'indique; et dès qu'il a son canot, notre homme est plus heureux et plus ami de l'onde que le plus forcené et le plus vagabond des goujons.

A peine les premiers souffles du printemps ont-ils amené les jours favorables, que le canotier quitte le rivage et livre sa voile au vent. Vous pensez peut-être, à voir cette ardeur nautique, que le canotier est le petit-fils de Christophe Colomb ou du capitaine Cook? Pas le moins du monde : il naquit sur les bords de la Seine, entre le pont Notre-Dame et le pont de Bercy, d'une part, et, de l'autre, le pont Neuf et le pont de Sèvres. Longtemps on le connut petit marchand dans quelque coin du faubourg Saint-Denis, ou petit employé au mont-de-piété et à la mairie; quelques-uns ont servi comme sergents ou sous-lieutenants tout au plus; quelques autres ont été concierges, ou valets de chambre de bonne maison; mais, au milieu de leurs honneurs et de leurs fonctions, la même soif les possédait, et nos amphibies s'échappaient souvent pour aller voir couler l'eau, se promener sur la rive et se mouiller le bout du pied au courant du fleuve.

Une fois libre, une fois retiré des affaires, le canotier ne se possède plus et se livre immodérément à sa passion hydraulique. C'est alors qu'il a un canot et qu'il se promène, de long en large, à travers la Seine, vêtu d'une camisole bleue



ou rouge, coiffé d'un chapeau de matelot, et ramant comme un forçat. Sa plus grande prétention est de ressembler à un capitaine de vaisseau; si vous l'appeliez Neptune, il vous ferait son héritier et vous donnerait sa fille.

Il va sans dire que le canotier, comme tous les mortels atteints de monomanie, impose aux autres son goût avec intolérance, avec tyrannie : un voisin, un ami, un parent ne lui rend pas visite sans que l'enragé, démarrant son canot, ne dise : « Ah çà! si nous faisions une promenade sur l'eau? » Il vous prend, il vous emmène de force, il vous livre en proie au soleil ou aux rafales, et par-ci, par-là, vous procure l'agrément d'un plongeon. Dans ses moments de dés-

astre, le canotier se transforme en chien de Terre-Neuve, vous saisit par la nuque et vous ramène triomphant au rivage, à moins que, par distraction, il ne vous laisse au fond de l'eau.

Le canotier est dilettante et possède tout le répertoire de musique maritime, fluviale et riveraine qui se chante depuis que l'eau coule et la romance avec elle : *O pastor dell' onda! — Eh! vogue ma nacelle! — Notre vaisseau sur une onde tranquille! — Chantons la barcarolle! — Au bord de la rive fleurie! — J'entends le ruisseau qui murmure!* et le reste.

De son côté, le Cirque-Olympique plie son drapeau et abandonne son palais d'été pour reprendre sa résidence d'hiver. — La réouverture s'est faite jeudi dernier, par un mimodrame à grand spectacle, dont nous vous dirons deux mots prochainement. Est-ce encore de Napoléon? est-ce de Murat ou du prince Eugène qu'il s'agit? Non pas; le Cirque a donné, cette fois, la préférence à don Quichotte. Il faut bien un peu varier ses héros!

Les journaux, à propos de ce mimodrame, ont raconté un fait que je me permets de déclarer invraisemblable et parfaitement impossible : c'est de Rossinante qu'il est question. Or, disent les conteurs, le Cirque, ayant choisi pour sa pièce d'ouverture le héros de la Manche, n'était embarrassé que d'une chose, à savoir, de trouver un coursier assez maigre, assez étique, assez dépourvu de chair, assez exclusivement composé d'os et de peau, pour représenter au naturel, et dans toute la vraisemblance historique, le fidèle compagnon du héros de la Triste-Figure, Rossinante, pour tout dire. Que faire? Faute d'un cheval maigre, le Cirque s'adressa à un cheval gras, qui accepta le rôle, sans se douter de ce qu'il lui en coûterait, le pauvre animal : les chevaux sont si bêtes!

Dès la première répétition, on lui retrancha son picotin d'avoine; à la seconde, on supprima la botte de foin; à la troisième, il ne déjeuna qu'avec un peu de paille et ne soupa point; à la cinquième, son palefrenier lui imposa un jeûne complet, et, pendant huit jours, continua avec acharnement ce dernier système de restauration. Tout alla bien d'abord : le cheval dodu disparut peu à peu, et fit place à tout ce qu'on peut imaginer de plus Rossinante; on comptait ses côtes une à une; le dos s'était dentelé comme une scie. Quel succès! le Cirque était ravi, et déjà il annonçait que don Quichotte lui-même n'avait pas possédé un Rossinante pareil; malheureusement, on trouva le lendemain la pauvre bête morte d'inanition : elle avait trop consciencieusement étudié son rôle.

Non, encore un coup, on ne nous fera pas croire que le Cirque ait eu besoin de recourir à cet assassinat pour faire un Rossinante, dans un pays comme celui-ci, qui a des chevaux de fiacre, le jockey-club et les haras de Viroflay.

Histoire de la Semaine.

On a dit que les peuples heureux étaient ceux dont l'histoire était ennuyeuse. Le monde entier, si cette maxime était vraie dans toutes ses acceptions et dans toutes ses conséquences, aurait été cette semaine au comble du bonheur, car nous croyons bien difficile d'intéresser le lecteur en racontant les événements qui l'ont marquée. — En Espagne, même situation : des partis armés, se tenant réciproquement en échec; des luttes électorales donnant sur certains points l'avantage aux mécontents; sur d'autres, peut-être en plus grand nombre, au ministère et au parti de Narvaez. Voilà la position qu'éclaircira peut-être un peu la réunion des cortès, fixée au 15 de ce mois. — C'est le même jour que se réunira à Athènes l'assemblée nationale, par suite du mouvement survenu dans la nuit du 14 au 15 septembre, pendant laquelle le peuple s'est rendu sous les fenêtres du roi Othon et lui a dit : « Sire, si vous ne dormez pas, donnez-nous donc une de ces constitutions que vous promettez si bien. » Le 15 on se mettra à l'œuvre. — Ajoutons, pour en finir avec cette date, que le 15 aussi commencera la session du conseil-général de la Seine, à laquelle la polémique récente au sujet de certaines parties de la fortification de Paris, peut faire prêter une attention que cette réunion annuelle n'obtient pas toujours. — Le ministère anglais vient de prendre le parti d'interdire les *meetings* d'Irlande. L'influence d'O'Connell a su prévenir toute résistance, toute rébellion contre la proclamation du cabinet de Saint-James, qui avait réuni de nombreuses forces militaires. La conduite habile du tribun irlandais, en évitant un conflit violent, semble avoir fait éprouver quelque mécompte aux auteurs de cette mesure, car les journaux ministériels de Londres lui prodiguent, à cette occasion, les reproches de couardise et de lâcheté. — Après l'Irlande et le pays de Galles, voici l'Écosse qui donne aussi des inquiétudes à l'Angleterre. Les membres de l'Église libre n'ayant point encore de temples ouverts pour leur communion, et fatigués d'attendre la décision de l'assemblée des chefs, se sont portés à des violences, dans plusieurs parties de l'Écosse, contre les personnes et les temples de l'ancienne Église. Un soulèvement a eu lieu à Roselio. Les perturbateurs, hommes et femmes, ont entouré l'église et sonné la cloche avec violence. Les autorités étant survenues, elles ont été reçues par des hurlements et par une grêle de pierres. L'agitation est arrivée à un tel point, que force a été d'envoyer chercher des troupes à Cromarty. Les soldats ont été contraints de se servir de leurs armes, et bientôt de se retirer avec les autorités, de peur de plus grands malheurs. Une femme seulement avait pu être arrêtée. Rosskeen, Kiltearn, avaient été le théâtre de scènes semblables. — La *Gazette Générale de Prusse* et la *Gazette d'Augsbourg* annoncent que, le 19 septembre, on a tiré sur la voiture de l'empereur Nicolas, à Posen, dans un des faubourgs. La *Gazette de Prusse* ne parle que d'un coup de feu, et paraît douter s'il y a eu intention ou inadvertance. La *Gazette d'Augsbourg*, plus formelle, dit qu'il y a eu plusieurs coups de feu, qu'ils ont été tirés dans la direction de la place occupée d'ordinaire par l'empereur, qui se trouvait avoir, à l'insu des conspirateurs, devancé sa suite de huit heures. L'aide-de-camp de Nicolas, qui était assis à sa place, aurait, suivant ce dernier journal, été atteint par les balles, et blessé. La *Gazette Universelle Allemande* réduit, au contraire, le fait aux plus minimes proportions. Le coup de feu, d'après sa version, serait parti par l'inadvertance d'un domestique assis derrière la voiture et ayant un fusil à côté de lui. La crainte d'être réprimandé l'aurait porté à dire qu'on avait fait feu sur la voiture, et qu'il avait aperçu de loin l'auteur de l'attentat prenant la fuite. Nous avons rapporté tous les dires : que d'autres prononcent.

Un traité de commerce et de navigation a été conclu entre la France et la Sardaigne. Cet État, qui avait déjà fait subir, il y a un an, des réductions considérables à presque tous les articles de son tarif des douanes, réduit encore, par ce traité, les droits sur les eaux-de-vie, les vins, les objets de mode et les porcelaines venant de France; en échange, nous supprimons pour le pavillon sarde, et à charge de réciprocité, les surtaxes de navigation qui sont, chez nous, de 4 fr. 12 cent. par tonneau, et en Sardaigne de 1 fr. 50 cent. seulement; et, de plus, nous diminuons les droits sur le riz, sur la céruse, sur les oranges de Nice et autres fruits de table, et aussi sur le bétail du Piémont. Un article, dont on a fait ressortir l'intérêt et l'importance, assure à nos auteurs, sur leurs ouvrages, les mêmes droits dans les États sardes qu'en France. De plus, les frontières du Piémont, au travers duquel transitaient toutes les contrefaçons belges qui étaient expédiées en Italie, demeureront fermées aux ballots de Bruxelles. — On ne dit pas que notre ministère ait amené le roi Léopold à reconnaître également les droits de nos auteurs. Mais ce à quoi le souverain n'a encore consenti pour aucun de nos producteurs littéraires, les évêques de ce pays viennent de le faire pour le plus grand nombre. Une récente instruction pastorale, publiée par ces prélats, défend, sous peine de péché mortel, d'imprimer, de vendre, de colporter, de distribuer ou de donner tous livres, journaux, revues, feuilles périodiques, contraires à la foi *ou aux mœurs*, sous quelque dénomination et format que ce soit; elle défend également d'acheter ces ouvrages, de les accepter, lire, conserver, prôner ou conseiller. Ces messieurs peuvent maintenant dormir bien tranquilles, ou tout au moins l'enfer les vengerait de leurs contrefacteurs, s'il s'en pouvait trouver encore. — La Chine vient de ratifier le traité de commerce avec l'Angleterre, en stipulant qu'il serait commun à toutes les autres puissances *barbares*. Le maximum des droits fixés par le tarif annexé au traité ne s'élève pas, dit-on, au-dessus de 10 pour 100 *ad valorem*, et il sera seulement de 5 pour 100 pour tous les objets non portés au tarif. Si, comme cela est probable, les Chinois ont stipulé la réciprocité, les chinoiseries pourront abonder sur le marché de Paris. C'est à notre mission de Chine à prendre les mesures nécessaires pour que nos articles trouvent de leur côté un large débouché dans le Céleste Empire. La question de l'opium a été ajournée. En attendant, notre consul-général à Manille, M. le comte de Ratti-Menton, qui avait déjà su, à Damas, se compromettre par la forme dans une circonstance où il pouvait avoir raison au fond, semble vouloir ruiner par avance l'influence que la France doit chercher à conquérir dans ces contrées nouvellement ouvertes. Il a engagé contre un agent français; fort capable, dit-on, M. Dubois de Jancigny, chargé d'une mission spéciale par le ministère des affaires étrangères et du commerce, une polémique que rien ne nécessitait, dont le ton est inqualifiable, et dont l'effet ne saura probablement être trop déploré.

M. le ministre de la marine a reçu et publié le rapport du capitaine Bouet, gouverneur du Sénégal, sur l'expédition vigoureuse que cet officier a dirigée contre le pays de Fouta, situé sur les bords du fleuve. Dans l'engagement qui a eu lieu, et à la suite duquel le village de Cascas a été pris par nous et livré aux flammes, les insurgés ont perdu quarante des leurs et ont compté un pareil nombre de blessés. Notre perte a été nulle; quelques sous-officiers et cavaliers d'un peloton de spahis sénégalais qui s'est particulièrement distingué, ont été blessés. Le gouverneur a la confiance que cette expédition garantira pour longtemps la paix sur les deux rives du fleuve et la sûreté de notre commerce, par l'opinion qu'elle a donnée à tous les peuples indigènes, noirs ou maures, des moyens d'action dont nous pouvons disposer. — M. le ministre de la guerre a, de son côté, publié des rapports nouveaux de notre armée d'Afrique. Ce sont encore des récits de rencontres avec Abd-el-Kader et ses lieutenants, dans lesquelles nos braves soldats font preuve d'une ardeur qui ne se ralentit pas, et qui amèneront prochainement, il faut l'espérer, la fin ou du moins une longue interruption des hostilités.

Les nouvelles de désastres ont abondé. Le navire qui a apporté le récit détaillé de la perte, sur les côtes d'Afrique, du bateau à vapeur anglais faisant le service de l'Inde, mentionnée la semaine dernière, a fait connaître qu'outre ce bateau-poste (*le Memnon*), on avait également à déplorer la perte d'un autre bâtiment anglais, *le Capitaine-Cook*, parti d'Angleterre avec 700 tonneaux de charbon qu'il portait aux stations de la mer Rouge. — A Constantinople, une tempête a plus ou moins maltraité tous les bâtiments en rade. On porte de 60 à 80 le nombre des personnes qui ont péri. — Des nouvelles de Java annoncent que, par suite d'un tremblement de terre dont les secousses ont duré neuf minutes, des maisons se sont écroulées et ont enseveli leurs habitants sous les décombres. Une partie du mont Horeffa s'est éboulée dans la vallée et a écrasé les bâtiments du gouvernement, à l'exception de la demeure du commandant; un grand établissement particulier, le Mego, a été emporté par une vague énorme, et beaucoup de monde y a perdu la vie. Le même flot a enlevé, près du mont Sie-Tolie, situé à une lieue plus au nord, des bateaux indiens avec tant de violence hors de la rivière, que ces bâtiments, parmi lesquels était une croisière du gouvernement, ont été lancés sur le rivage à cent et à cent soixante pas de leur mouillage. — Un effroyable incendie a éclaté le 26 août, à une heure de l'après-midi, à Kingstown (Jamaïque); force a été, pour circonscrire le ravage, de faire venir un détachement d'artillerie avec un obusier de 12 pour canonner les maisons qui allaient fournir un nouvel aliment aux flammes. Ce moyen réussit : le 27, on fut maître du feu. *Quatre cents* maisons ont été détruites. On évalue la perte à plus de douze millions de francs. Dans cet immense désastre, on n'a eu à déplorer que la mort d'un seul habitant, tué par un des boulets lancés pour arrêter l'incendie.

Une humanité bienfaisante viendra, espérons-le, en aide à tant de malheurs. La France, dans une circonstance où le mal était bien autrement irréparable, le désastre de la Guadeloupe, a noblement montré ce qu'elle savait faire pour ses enfants malheureux. Cette semaine encore le *Courrier de la Moselle* nous apprenait qu'un homme de bien, qui fait de sa fortune le plus louable, le plus digne usage, auquel les établissements de bienfaisance de Metz doivent leurs plus importantes fondations, et qui a donné 140,000 francs pour concourir à l'œuvre de la colonie agricole de Mettray, M. le comte Léon d'Ourches venait d'envoyer de nouveau 60,000 fr. pour les malheureux de la Pointe-à-Pitre. Le *Courrier de la Moselle* dit que c'est là un don *presque royal*. — La semaine est aux riches souscriptions : sir Robert Peel vient de remettre un mandat de 4,000 liv. sterling (100,000 fr.) aux commissions ecclésiastiques chargées de recueillir les offrandes pour la construction des églises. Dans la lettre qui accompagne ce don magnifique, sir Robert dit que c'est une dette qu'il acquitte envers celui qui a bien voulu que l'industrie lui valût une fortune considérable. — Enfin, l'empereur d'Autriche, de son côté, s'est associé à l'idée conçue par le roi de Bavière de fonder, parmi les membres de la confédération germanique, une association pour l'achèvement de l'admirable cathédrale de Cologne. Il s'est engagé à contribuer annuellement, pour la somme de 40,000 florins (100,000 fr.).

Jamais on n'a semblé plus tenir aux quartiers et aux ancêtres qu'aujourd'hui. Nous lisons dans les annonces de certaines feuilles un *Avis* par lequel les maisons ducales et les familles nobles sont invitées à transmettre, sans retard, les corrections et additions qu'elles jugeront convenables aux éditeurs d'un *Annuaire de la noblesse de France* pour 1844. Les journaux officiels annoncent, d'un autre côté, que M. le ministre du commerce et de l'agriculture vient de faire dresser le *Stud-Book* français, ou catalogue de tous les chevaux pur sang de la France, avec leur généalogie, et qu'il fait préparer également un *Herd-Book*, ou liste et généalogie des taureaux et des vaches pur sang.

L'Académie des beaux-arts a eu à procéder à la nomination au fauteuil, demeuré vacant par la mort du sculpteur Cortot. La section de sculpture avait désigné, comme candidats, MM. Duret, Lemaire, Raggi, Seurre aîné et Jouffroy; l'Académie avait complété la liste en y ajoutant les noms de MM. Jalley, Desprez et Dantan aîné. Le nombre des votants était de 34; M. Duret a obtenu 19 voix; M. Lemaire, 13; M. Raggi, 1, et M. Jouffroy, 1. M. Duret a donc été proclamé membre de l'Institut. Le public applaudira à ce choix, que sanctionnera également l'approbation des artistes. M. Duret,



(M. Duret.)

élève du baron Bosio, et à coup sûr un de ses meilleurs disciples, a produit, quoique jeune encore, un grand nombre d'ouvrages qui ont obtenu le succès le plus mérité. Il débuta par être musicien, puis voulut se livrer à la déclamation; mais ses hésitations ne furent pas de longue durée, et ne lui firent perdre que bien peu de temps, car à dix-huit ans il obtint le grand prix de Rome. Ses statues sont : *Mercure inventant la lyre; le Danseur Napolitain*, et *l'Improvisateur Italien*, qui sont au Luxembourg; le *Molière*, qui est dans la salle de l'Institut; le *Casimir Périer*, de la Chambre des Dé-

putés; le *Christ* et *l'Ange*, de la Madeleine; *la Malice*, des salons du Palais-Royal; le *Dunois*, le *Richelieu* et le *Régent*, de Versailles, et le *Chactas au tombeau d'Atala*, du musée de Lyon. — L'Académie des Sciences a à pourvoir à la vacance survenue dans sa section de mécanique par le décès de M. Coriolis. Nous ignorons encore quels seront les compétiteurs à cette succession. — Quant à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, appelée à nommer prochainement à la place d'académicien libre qu'a laissée en mourant l'excellent et respectable M. de Fortia d'Urban, elle n'a vu jusqu'ici frapper à sa porte qu'un candidat dont on vante les sentiments religieux, et un autre dont on loue les dîners. Mais comme il ne s'agit, en définitive, ni de l'élection d'un pape, ni de celle d'un membre du Caveau, elle attendra sans doute qu'un historien ou un archéologue se présente.

L'administration des Musées royaux, qui devrait bien faire enlever enfin l'ignoble et dangereuse galerie de bois accolée à la galerie du Musée du Louvre, laquelle menace incessamment d'incendie le dépôt de toutes nos richesses d'art, l'administration des Musées royaux s'est bornée à faire monter le Musée naval dans le local qu'occupait la galerie léguée par M. Standish, et à faire descendre celle-ci dans le local qu'occupait le Musée naval. C'est un double déménagement qu'elle était parfaitement dans son droit d'opérer, et auquel, pour notre part, nous ne trouvons rien à reprendre ni à louer. —Bientôt le public pourra visiter, dans une des salles du rez-de-chaussée du Louvre disposée à cet effet, les marbres sculptés provenant du temple de Diane qu'on avait provisoirement déposés sur l'esplanade, et dont nous avons donné des gravures, t. I, p. 289. Ces débris, rapportés de l'Asie-Mineure, ont occasionné une dépense d'un million. Cette somme nous eût paru infiniment mieux employée et eût épargné de trop justes reproches, si on l'eût consacrée à ne pas laisser sortir de France et à acquérir pour le Musée la statue en bronze trouvée à Lillebonne, la *Madeleine*, de Canova, la *Vierge au candélabre*, de Raphaël, le *Francia*, et plusieurs tableaux de la collection de madame la duchesse de Berri, dont la plupart ont été acquis à un prix peu élevé, et pour lesquels la direction des Musées n'a pu enchérir, a-t-elle dit, faute de fonds.—Un artiste distingué, ancien pensionnaire de Rome, M. Boulanger, vient d'être envoyé, aux frais du budget des arts, pour mesurer et dessiner les monuments d'Athènes. Il nous semble que c'est encore là une dépense assez mal entendue, car tous ces monuments se trouvent très-exactement reproduits dans une foule de voyages et de collections; et quant à leur mesure plus d'une fois prise, nous ne savons pas trop comment elle se serait modifiée. Les missions sont une excellente chose quand, en les arrêtant, on a en vue l'intérêt de l'art et non l'agrément de ceux à qui on les confie. On vient d'organiser au premier étage du palais de l'Ecole des Beaux-Arts, dans la salle dite de Louis XIV un petit musée d'architecture en miniature, composé de 104 monuments égyptiens, grecs et romains, disposés sur deux grandes tables au milieu de la salle. Les uns sont en liége, les autres en plâtre, tous modelés sur une petite échelle, avec une précision et un soin très-remarquables. Ce sont des colonnes, des temples, des cirques, des théâtres, des arcs de triomphe, des tours, des obélisques, des tombes; enfin, Thèbes, Athènes et Rome vus par le gros bout d'une lorgnette. Dans les embrasures des fenêtres de cette galerie, on a placé de fort jolies statuettes en plâtre et en marbre, de deux pieds environ de hauteur, représentant en assez grand nombre des artistes célèbres, et qui sont l'œuvre de sculpteurs de la dernière moitié du dernier siècle, dont les noms sont oubliés aujourd'hui mais qui n'étaient pas sans mérite. Enfin, dans la salle où se font les expositions, on remarque une cheminée sur laquelle on a en quelque sorte incrusté deux anges d'une admirable exécution, dont l'inscription suivante, placée au bas, fait connaître l'auteur et l'ancienne destination: « L'arrière-neveu d'un chancelier de France, qui fut le patron des beaux-arts, a fait don à l'école fondée pour leur gloire des fragments d'un tombeau de sa famille, par Germain Pilon, 1835. Le donateur est M. Séguier. » — Des caisses contenant des moulages de sculptures remarquables de la Grèce, exécutés sous la direction de M. Lebas, membre de l'Institut, chargé d'une mission scientifique et artistique par MM. les ministres de l'Instruction publique et de l'Intérieur, sont attendues prochainement à la même Ecole. — Les grands dignitaires qui président à la restauration du jardin du Luxembourg font dire et répéter qu'elle a été entreprise avec un zèle et un goût qui promettent prochainement l'une des plus remarquables décorations qui aient jamais été exécutées. Nous verrons bien. Ce qu'il y a de constant, c'est que nous ne tarderons pas à voir disparaître toutes ces malheureuses statues mutilées, dégradées, ruinées par le temps et l'humidité, qui ont affligé les regards de plusieurs générations d'étudiants. Outre l'*Hercule* de M. Ottin, qui est déjà en place, des statues de *Jeanne d'Albret*, de la *reine Clotilde*, *Blanche de Castille*, *Velléda*, *sainte Geneviève*, et autres personnages de toutes les époques et de toutes les légendes, sont confiées à MM. Brian. Dumont, Husson, Huguenin, Klagmann, Maindron, Mercier, et autres artistes. De nouvelles commandes doivent encore être faites.



(Gravure d'après le procédé Rémon.)

L'Illustration a déjà fait connaître (t. I, p. 235) le procédé de galvanographie de M. Rémon. Aujourd'hui, nous avons à mentionner, en attendant que nous y revenions, le procédé de gravure typographique sur pierre avec un relief obtenu à l'aide de moyens chimiques, par M. Tissier, appelé, du nom de son inventeur, *Tissiérographie*. Déjà l'auteur avait fait paraître, dès 1839, des épreuves de gravures obtenues par son système, mais elles accusaient une sécheresse et une dureté qui pouvaient faire craindre que ce mode de gravure ne fût guère applicable qu'à l'ornementation. Celles qu'il est arrivé à obtenir depuis dénotent des progrès très-remarquables et des améliorations complétement satisfaisantes. Nous donnons aujourd'hui un dessin de Lemud, gravé en relief sur métal par le procédé Rémon, et un dessin gravé sur pierre par le procédé Tissier. Ce dernier serait bien plus sûr de se voir accorder la préférence par les artistes si, comme le procédé Rémon, il admettait l'usage du crayon de mine de plomb. La plume lithographique présente des difficultés d'exécution, et la plupart des dessinateurs, faute de s'être exercés à l'employer, pourront faire longtemps obstacle au procédé de M. Tissier.



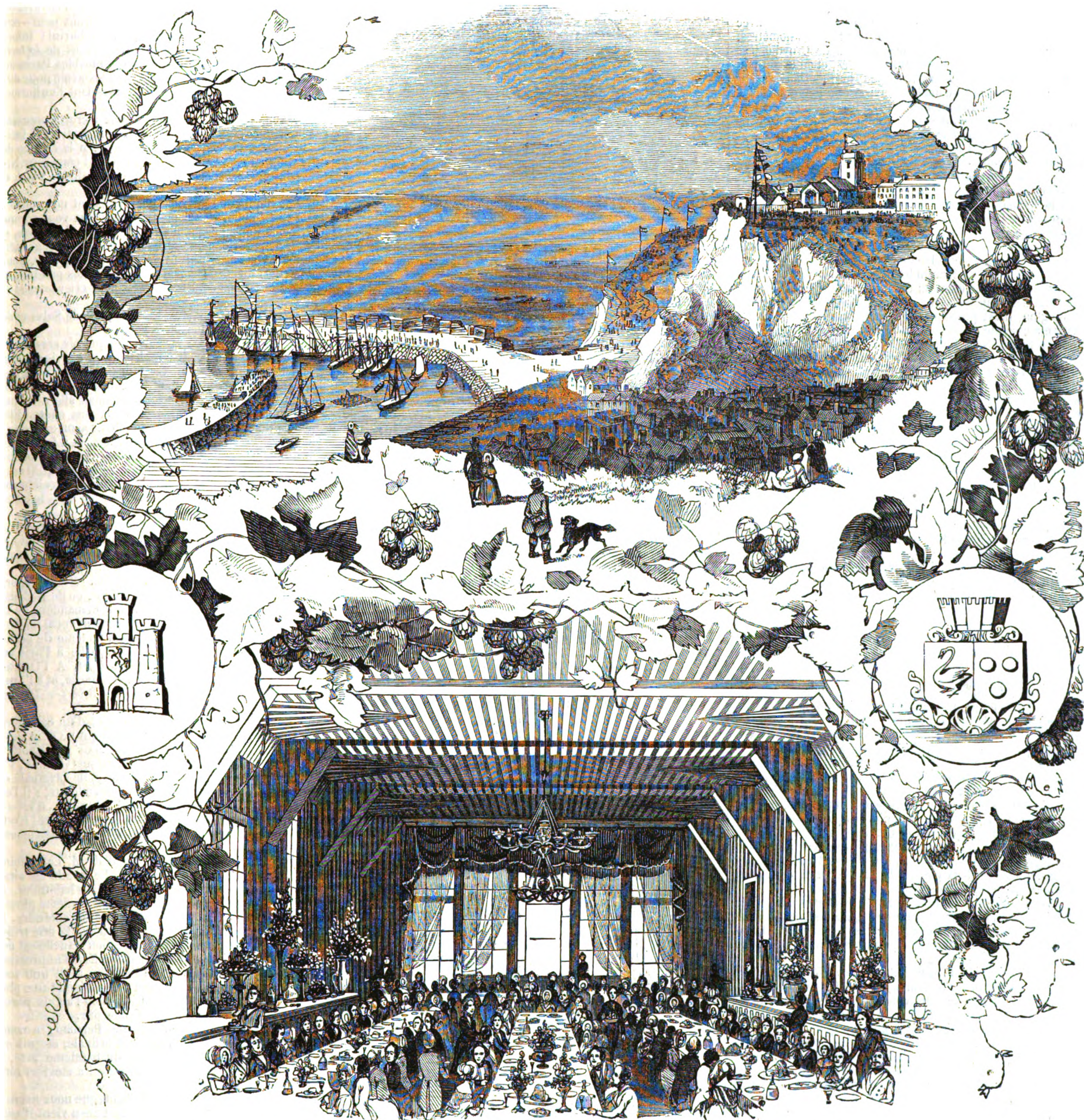
La ville de Rome a été mise en émoi par le récit des crimes et la condamnation d'un prêtre, nommé Abbo, qui, joignant à une instruction remarquable une adresse et une hypocrisie peu communes, avait su, jusqu'au jour de son arrestation, couvrir des apparences de la régularité et de la religion les désordres les plus infâmes, les crimes les plus horribles, gagner l'amitié du premier ministre, Génois comme lui, et se faire ouvrir toutes les maisons de Rome, sans excepter celles des ambassadeurs. Il devait être créé prélat le lendemain du jour qu'il choisit pour se débarrasser de sa dernière victime. C'était son neveu, jeune garçon de huit à neuf ans, que le frère d'Abbo, habitant Gênes, lui avait confié, et qui mourut après une série de traitements que nous ne pouvons retracer. La servante de ce monstre a déclaré que deux enfants nés de leur cohabitation avaient été également sacrifiés par lui, et qu'elle était enceinte d'un troisième auquel le même sort eût été à coup sûr réservé. La population, que de tels forfaits trouvent toujours implacable, attendait le jour de la justice, quand elle a appris que le pape venait de commuer la peine de mort prononcée contre le coupable. Le premier sentiment a été celui de l'indignation, mais elle s'est calmée par la pensée que cette mesure devait équivaloir à une abolition du dernier supplice dans les Etats pontificaux, et qu'il était bien impossible désormais d'exécuter les sentences capitales que pourrait prononcer la commission spéciale appelée à juger les accusés politiques détenus au fort de Saint-Léo. — Des crimes d'un tout autre genre viennent d'être commis à Berlin par une jeune et jolie danseuse espagnole, mademoiselle Lola-Montez, de Cordoue. Montée sur un beau cheval andalous, l'artiste-amazone était allée assister aux grandes manœuvres exécutées en présence du roi de Prusse et de l'empereur de Russie. La détonation de l'artillerie effraya sa monture, qui prit le mors aux dents et se précipita dans la suite des deux souverains, au milieu de laquelle la jeune Andalouse parvint à grand'peine à l'arrêter. Un gendarme (Berlin n'est pas sans gendarmes), un gendarme survint, qui menaça l'amazone et maltraita le cheval. Un coup de cravache vint lui cingler la figure: il en dressa procès-verbal. Le lendemain un huissier (Berlin a aussi ses huissiers), un huissier se présenta chez mademoiselle Montez pour lui remettre une assignation judiciaire. La mère de mademoiselle Montez (la mère d'actrice n'est pas inconnue en Prusse), la mère de mademoiselle Montez, qui survint, ne se doutait guère plus que Chicaneau des *Plaideurs* que ce fût *un exploit que sa fille lisoit*. Le papier timbré, mis en morceaux, fut lancé à la figure de l'huissier; l'huissier en dressa procès-verbal. Les journaux de Berlin disent, avec toute la gravité allemande, qu'il y a là un double chef d'accusation qui menace de priver pour longtemps la coupable de sa liberté.

Nous avons cette semaine à enregistrer le décès d'un certain nombre de personnes regrettables: — Un orateur auquel son talent à la seconde chambre des Etats de Bavière et au

barreau de Munich avaient valu un grand renom en Allemagne, et une fortune de 500,000 florins (1,300,000 fr.). M. Charles de Batz vient de mourir, léguant tout ce qu'il possédait aux veuves et orphelins d'avocats du barreau dont il avait fait partie. — La ville d'Arles a perdu M. le baron Laugier de Chartrouse, son ancien maire, son ancien conseiller-général, son ancien député, qui laisse, en outre, de précieux souvenirs comme savant et comme antiquaire. — L'armée d'Afrique a rendu les derniers devoirs à un des officiers les plus distingués du corps royal d'état-major, le chef d'escadron Delcambe, qui mettait fin, dit-on, à de nombreuses et importantes recherches sur la langue arabe et l'histoire géographique du nord de l'Afrique. — Les sciences archéologiques ont vu mourir M. Allou, qui fut successivement secrétaire, bibliothécaire, puis président de la Société Royale de Antiquaires de France. Il a publié, entre autres travaux d'archéologie, une *Description des Monuments du département de la Haute-Vienne*, et un *Essai sur les Armures du Moyen-Age*. — Enfin, M. Domeny de Rienzi, auteur de plusieurs ouvrages de géographie, et du volume intitulé *Océanie*, faisant partie de l'*Univers pittoresque*, vient de mourir à l'hôpital de Versailles. Atteint, il y a un certain temps, d'une fièvre cérébrale, il avait eu le malheur de perdre en partie ses facultés intellectuelles. Plus d'une fois depuis lors il tenta de se remettre à l'étude et de terminer des ouvrages inachevés. Ce fut vainement; le travail était devenu impossible à son cerveau affaibli. Cet affaiblissement et la conscience qu'il en avait ont fait naître chez lui le desespoir, et M. de Rienzi s'est tiré, au milieu du parc de Versailles, un coup de pistolet dans la tête. Il a succombé à la blessure qu'il s'était faite.

Chemin de Fer de Londres à Folkestone.

VOYAGE DE BOULOGNE A LONDRES EN SIX HEURES.



(Vue du Port de Folkestone et Banquet d'inauguration du Chemin de Fer.)

L'ouverture d'une nouvelle voie de communication a toujours été considérée comme un événement important pour le pays dont elle doit activer les relations, pour les populations dont elle développe et satisfait les besoins. Quand cette voie de communication est un chemin de fer, un intérêt plus vif encore s'attache à son inauguration; car on commence à comprendre partout, et en Angleterre on a déjà compris depuis longtemps, quel essor nouveau on doit en attendre pour l'industrie et le commerce. Mais lorsque ce chemin de fer relie non pas seulement une ville à une ville, mais un grand royaume à un autre grand royaume, alors ce ne sont plus seulement les intérêts particuliers qui s'agitent et se félicitent; alors les hommes d'Etat eux-mêmes qui voient loin dans l'avenir et qui sont ou doivent être toujours un peu prophètes, tressaillent et sentent qu'une nouvelle ère de civilisation va commencer. En effet, plus les hommes se voient et se connaissent, plus les préjugés disparaissent; plus leurs relations commerciales sont intimes et continues, plus la guerre devient

difficile à déclarer. Aussi est-ce avec bonheur que nous avons accueilli l'inauguration du chemin de fer de Londres à Folkestone, ou plutôt de Londres à Paris par Boulogne. Nous donnerons prochainement à nos lecteurs, avec la carte de la Grande-Bretagne, une notice sur les chemins de fer en exploitation dans ce pays; aujourd'hui, nous nous bornons à constater un fait qui nous a paru un des plus considérables par l'influence qu'il doit avoir en France sur le choix du tracé du chemin de Paris au littoral de la Manche.

Nous devons le dire, la question, qui hier encore était entière, ne l'est plus aujourd'hui; elle vient d'être résolue de l'autre côté du détroit : l'arrivée des convois à Folkestone, l'appropriation du port à la navigation à vapeur, le temps de la traversée entre Folkestone et Boulogne, tout semble se réunir pour imposer au gouvernement la construction de la ligne d'Amiens à Boulogne, sans préjudice toutefois de ce qu'il doit faire pour Calais, qu'il y aurait injustice et mauvaise politique à abandonner.

Le chemin de Londres à Douvres a été autorisé en 1836 : il emprunte, entre ces deux points extrêmes, une portion de leur parcours à trois autres chemins. Il part de Londres avec le chemin de Greenwich, qu'il suit pendant 3 kilomètres, passe pendant 12 kilomètres sur le chemin de Croydon, se lie au chemin de Brighton sur 9 kilomètres, et en le quittant prend le nom de *South Eastern Railway* jusqu'à Douvres, sur une longueur de 115 kilomètres environ. Sa longueur totale est donc d'environ 139 kilomètres. Les travaux de ce chemin n'ont pas été poussés avec une grande activité, puisque ce n'est qu'au mois d'août 1843, c'est-à-dire sept ans après sa concession, qu'on l'a inauguré sur la presque totalité de son parcours, de Londres à Folkestone. La portion comprise entre Folkestone et Douvres a environ 13 kilomètres et réunit toutes les difficultés possibles : c'est là que se trouvent les fameux rochers de Shakspere dont les ingénieurs anglais ont renversé des quartiers énormes au moyen de la poudre. Nous pouvons dire avec certitude que si le port de Folkestone eût été *découvert* au moment où l'autorisation de construire le South Eastern a été demandée, la compagnie aurait reculé devant les 13 kilomètres qui séparent les deux ports. D'un autre côté cependant, Douvres étant un des *cinq ports* d'Angleterre qui sont gratifiés d'un gouverneur, et ce gouverneur étant lord Wellington, il est probable que l'adoption du bill du South Eastern aurait été subordonnée à la promesse du prolongement de Folkestone à Douvres.

Le port de Folkestone était, il y a six mois, un des ports les moins fréquentés du Royaume-Uni; il était envasé, les jetées en partie détruites, et il pouvait à peine donner abri à quelques misérables bateaux pêcheurs. A cette époque, la compagnie du South Eastern l'achève : les jetées sont relevées, le port débarrassé des masses de pierres et de sable qui l'encombrent, des grues implantées sur les quais; et aujourd'hui, de ce port naguère abandonné, partent de gracieux steamers qui, en trois heures, traversent la Manche et lui assurent un rang parmi les plus importants de la Grande-Bretagne.

Le dessin que nous donnons à nos lecteurs représente la vue de ce port restauré : c'est derrière la hauteur qui domine la mer, et d'où l'on a la vue la plus admirable, qu'a été placée la station du chemin de fer; le seul inconvénient de cette station, c'est d'être à vingt-cinq minutes de chemin du port; mais on assure que quand l'exploitation sera complétement organisée, un embranchement conduisant jusqu'au port permettra de parcourir cette distance en moins de cinq minutes.

Le premier bateau à vapeur a quitté le port régénéré de Folkestone le 24 juin 1843. Les directeurs du South Eastern étaient partis de Londres ce jour-là même à six heures du matin; à huit heures quarante minutes, ils étaient à Folkestone, ayant franchi 82 milles en deux heures quarante minutes, à raison de 49 kilomètres et demi par heure; à neuf heures vingt minutes ils montaient sur le bateau à vapeur qui, à midi trente minutes, abordait les quais de Boulogne. Le voyage n'avait pas duré *six heures* en tout.

Qu'on suppose maintenant le chemin de fer de Paris à Boulogne par Amiens construit; ce chemin doit avoir 268 kilomètres environ, et il exigera, pour être parcouru à raison de 32 kilomètres à l'heure, huit heures vingt minutes à peu près. Il sera donc possible d'aller de Paris à Londres en moins de quinze heures. Ce chiffre seul indique suffisamment l'importance de ce tracé, et nous n'avons pas besoin de présenter aujourd'hui de calculs comparatifs. La solution de la question de la jonction des deux capitales découle de cet axiome (qui heureusement se trouve d'accord avec les intérêts généraux des deux pays) : *Le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite.*

La visite que les directeurs du South Eastern avaient faite à Boulogne devait leur être rendue à Folkestone, et eux-mêmes devaient reconnaître la généreuse hospitalité des Français par un banquet offert aux personnes considérables de Boulogne.

Le 1er août dernier, le paquebot *la Ville de Boulogne*, ayant à bord M. Adam, maire de Boulogne, le défenseur le plus infatigable des intérêts de cette ville, et d'autres notables habitants, quitta les côtes de France à neuf heures trente-cinq minutes, et arriva à Folkestone à midi un quart.

Un magnifique banquet de deux cents personnes, préparé sous un pavillon à la station du chemin de fer, fut présidé par le maire de Folkestone : c'était une fête vraiment nationale pour chacun des deux peuples qui y prenaient part. Dans les toste qui y furent portés, on dit beaucoup de bien de Boulogne et de Folkestone, ce qui se comprend parfaitement, et fort peu de mal de Douvres et de Calais, ce qui prouve la grande générosité des vainqueurs du jour.

Quoi qu'il en soit, la question, comme nous le disions plus haut, nous semble jugée, non pas que Calais doive être déshérité à tout jamais de tout moyen d'amélioration. A Calais, le transit de l'Angleterre vers la Belgique et l'Allemagne, mais à Boulogne les voyageurs de Paris à Londres.

Nous reviendrons sur toutes ces questions quand nous donnerons une nouvelle carte des chemins de fer en France.

Théâtre-Italien.

Lucia di Lammermoor. — Débuts de MM. RONCONI et SALVI.



(M. Ronconi.)

Il n'y a pas d'ouvrage peut-être, *Anna Bolena* exceptée, où M. Donizetti ait mis autant de génie que dans *Lucia di Lammermoor*. Le sujet de cet opéra, tiré du roman si connu de Walter Scott, convenait particulièrement à la nature de son talent. Sans aucun doute, M. Donizetti est un de ces artistes éminents qui ont le droit de tout tenter, et qui peuvent réussir à tout. Mais il y a des choses que le génie le plus puissant ne saurait produire qu'avec contrainte, et au prix de beaucoup d'efforts, tandis que d'autres semblent lui échapper d'elles-mêmes et pour ainsi dire malgré lui.

C'est donc dans cette charmante partition de *Lucia* que M. Donizetti a pu déployer dans de plus larges proportions les qualités qui lui sont propres, une mélodie naturelle, facile, abondante; un style dont l'élégance ne se dément jamais; une sensibilité passionnée qui s'élève quelquefois jusqu'aux effets les plus pathétiques. Le final du deuxième acte de *Lucia di Lammermoor* renferme en ce genre des passages très-remarquables, et il est impossible d'entendre l'air d'Edgar, au troisième acte, sans être ému jusqu'aux larmes. C'est là un beau triomphe sans doute; connaissez-vous beaucoup de compositeurs qui vous aient fait pleurer?

Le début de deux artistes nouveaux, dans les deux rôles



(M. Salvi.)

d'Ashton et d'Edgar, ajoutait, cette année, un intérêt tout particulier à la reprise de *Lucia di Lammermoor*.

Ce sont MM. Ronconi et Salvi, qui ont pris la place de MM. Tamburini et Mario.

Non que Mario nous ait quittés : à Dieu ne plaise! Où retrouverions-nous cette voix si pure et si fraîche, et dont le timbre est si flatteur que Mario, débutant après Rubini, et dans les rôles de Rubini, n'a pas vu son succès contesté un seul instant? Mario est aujourd'hui l'une des plus solides colonnes de ce temple élevé, sur la place Ventadour, à la muse de la mélodie et de l'harmonie vocales. Mais enfin, pour soutenir l'arceau d'une voûte, une seule colonne ne suffit pas: il en faut deux parallèles, et M. Salvi sera la seconde.

Quant à M. Ronconi, c'est en effet pour remplacer M. Tamburini qu'il est venu. En ce moment même, M. Tamburini doit être en Russie, avec Rubini et madame Viardot-Garcia. Souhaitons à ces artistes éminents tout le succès qu'ils méritent, mais n'ayons pas la fatuité de les plaindre. Autant vaudrait plaindre les hirondelles, lorsqu'elles entreprennent, au mois d'octobre, leur lointaine pérégrination. L'artiste est un oiseau voyageur : le nord, le midi, l'est et l'ouest lui appartiennent également et au même titre; les limites qui séparent les divers Etats de l'Europe n'opposent aucun obstacle à son vol; la marchandise qui fait la base de ses opérations commerciales brave toutes les douanes de l'univers, et n'est considérée nulle part comme marchandise prohibée. Partout où l'artiste peut se faire écouter, il est chez lui; partout où on l'applaudit, il est heureux.

Quelques feuilletons cependant ont paru méconnaître ces vérités. Ils se sont attendris sur le triste sort de ces artistes que nous avions l'an dernier, et que nous aurons peut-être de nouveau l'an prochain. — Malheureux Tamburini! Infortunée Pauline! quitter le peuple *le plus spirituel de la terre* pour les *barbares du Nord!* Au lieu de ces aimables Parisiens à larges paletots et à longues barbes, ne plus avoir pour auditeurs que de roides Moscovites, étranglés dans l'uniforme, et rasés selon l'ordonnance!

En effet, voilà un grand malheur. J'aime à croire pourtant que ces infortunés n'en eussent pas pris leur parti aussi facilement ni aussi vite, s'ils n'y avaient entrevu la chance de quelques consolations. Qui sait? La caisse de l'empereur Nicolas est peut-être aussi bien garnie que celle de M. Vatel, et s'ouvre plus facilement.

Allez sans inquiétude, artistes charmants, et ne craignez pas qu'on vous oublie. Nos pensées et nos vœux vous accompagnent. Nous applaudirons d'ici à vos succès de là-bas, et quand vous nous reviendrez, renouvelés et peut-être grandis par l'absence, vous nous retrouverez tout prêts à ôter, pour vous saluer, nos mains des poches de côté de nos paletots, et même à quitter un moment nos cigares pour crier *bravo!* et *brava!*

Et, en attendant ce beau jour, sachons jouir de Salvi et de Ronconi en toute sûreté de conscience.

Il ne faut pas attendre de M. Salvi des grands cris ni du bruit hors de saison, ni peut-être beaucoup de vigueur là même où elle serait à sa place. C'est une voix très-bien posée, qui s'émet facilement, et dont le timbre doux et un peu velouté a un grand charme dans le *piano;* mais elle n'est pas assez énergique, assez éclatante pour certains effets. Elle plaît, elle flatte, elle caresse, elle attendrit. Quant aux émotions violentes, elle y arrive, mais avec effort, et il faut toute l'adresse de l'artiste pour dissimuler la contrainte qu'il s'impose dans ces moments-là, et pour ôter à cette lutte qu'il soutient contre lui-même tout ce qu'elle devrait naturellement avoir de pénible pour le spectateur. C'est par son habileté surtout que ce chanteur est remarquable.

Son style est sage et d'une simplicité très-élégante. Il a beaucoup de goût, une expression toujours juste, ce qui est une grande qualité, et presque toujours suffisante. En un mot, il sera parfait dans son emploi.

Car il n'est pas venu chanter ici les grands rôles de ténor, tels que celui d'Otello, ou d'Osiris dans *Moïse*, ou de Rodrigo dans *la Dame du Lac*, mais bien ceux qui demandent de la ductilité et de la grâce, avec un développement vocal médiocre. C'est enfin ce que les Italiens appellent un ténor de *demi-caractère, di mezzo carattere*, ce qu'on appelle à Paris un ténor *gracieux*, et en province un ténor *léger*. A l'Opéra-Comique, il serait charmant dans *la Dame Blanche*, et à l'Académie royale de Musique, dans Raimbaud de *Robert-le-Diable*, et peut-être dans *le Comte Ory*.

La voix de M. Ronconi est très-bornée et d'un caractère douteux. On ne sait trop si c'est une basse qui ne peut descendre, ou un ténor qui ne peut monter. Mais qu'importe? S'il tire de cette voix, telle qu'elle, un parti merveilleux, s'il donne à tout ce qu'il chante une physionomie originale et saisissante, s'il intéresse constamment son auditeur, s'il échauffe en s'échauffant, s'il l'émeut, s'il l'entraîne, n'est-ce pas vraiment un grand artiste, et le résultat qu'il obtient n'est-il pas d'autant plus admirable qu'il se sert d'un instrument plus défectueux?

Ce résultat, il ne l'a pas obtenu tout d'abord. La victoire a été pour lui le prix d'un rude combat. Le public est ainsi fait chez nous; il tient prodigieusement à ses habitudes. A chaque phrase dite par Ronconi, il comparait la même phrase telle que Tamburini la lui avait longtemps fait entendre. Il regrettait ici une gamme rapide, ici un arpége, là une trille, que sais-je, moi? Mais peu à peu l'impression actuelle est devenue si puissante qu'elle a complétement effacé l'impression passée, et l'on s'est aperçu que si Tamburini avait une voix plus volumineuse, une qualité de son plus pleine et une plus grande agilité, Ronconi pousse bien plus loin l'art de phraser, la faculté d'exprimer et le don d'émouvoir.

Le duo du second acte, avec madame Persiani, a commencé son succès, qui a grandi pendant le finale, et qui s'est élevé au plus haut point après le duo du troisième acte. Il faut ajouter que dans ce dernier morceau il a été fort bien secondé par Salvi.

En résumé, ce sont deux succès brillants que nous avons à constater, et l'administration du Théâtre-Italien vient d'augmenter son armée mélodieuse de deux excellentes recrues. Grâce à leur concours, elle va monter successivement plusieurs ouvrages nouveaux, et tout nous présage que la saison qui vient de commencer sera l'une des plus intéressantes que nous ayons vues depuis plusieurs années.

Madame Persiani... mais à quoi bon répéter ce qu'on a dit cent fois, ce qui est connu de tout le monde? Madame Persiani est aujourd'hui ce qu'elle était l'année dernière. Cela suffit, et nous ne pouvons rien dire de plus.



Académie des Beaux-Arts.

EXPOSITION DES GRANDS PRIX ET DES ENVOIS DE ROME. — SÉANCE ANNUELLE.

Lorsque des lettres-patentes de Louis XIV eurent, en 1655, confirmé la naissante Académie de peinture, elle reçut presque immédiatement son complément par la création de l'École de Rome, dont Charles Errard, de Nantes, fut le premier directeur. Il y a eu constamment, depuis, un échange annuel entre l'ancienne et la nouvelle capitale du monde civilisé. Nous envoyons à Rome, pendant cinq années, aux appointements de trois mille francs, des peintres, des sculpteurs, des architectes, des graveurs, voire même des musiciens; et, pour répondre à la munificence de l'Etat, ils sont tenus de nous envoyer des travaux déterminés par les règlements. La Révolution française n'a modifié sur ce point les institutions monarchiques que pour les refondre en deux corps homogènes, l'Institut et l'Ecole Royale des Beaux-Arts. Chaque année, un certain nombre de jeunes gens, Français et vaccinés, obtiennent, par voie de concours, le droit d'assister gratuitement à des cours de dessin, de perspective, d'anatomie, de constructions, d'architecture, etc. Deux concours d'essai (un seul pour les architectes) déterminent ceux des élèves qui doivent se disputer le grand prix. Les élèves entrent en loge, c'est-à-dire qu'on les enferme dans une chambre pour y composer une esquisse dont ils doivent suivre les indications, et où ils passent leurs journées pendant un espace de temps fixé. Cette réclusion temporaire est propre à glacer les inspirations les plus chaleureuses. Jugez-en par les conditions imposées aux logistes peintres : ils ne peuvent introduire ni dessins ni draperies; on ne laisse passer que les bosses et les études qu'ils peuvent faire chez eux d'après des modèles de femme; car les modèles d'homme seuls posent en loge. Le gardien a le droit de fouiller chaque concurrent à l'entrée ou à la sortie; les toiles sont timbrées pour qu'on n'en puisse changer. Défense est faite aux logistes, sous peine d'exclusion, de se visiter avant le dernier jour de leur emprisonnement. Quand ce jour est arrivé, le secrétaire perpétuel, assisté d'un membre de l'Académie, vient apposer les scellés sur les tableaux, qui sèchent en paix jusqu'au moment où ils sont vernis et encadrés pour l'exposition publique.

Cette année, les peintres sont restés en loge du 1er juin au 26 août; les sculpteurs, du 15 juin au 11 septembre; les architectes, du 9 mai au 16 septembre; les graveurs, du 12 avril au 14 septembre. Cent cinquante peintres s'étaient présentés au concours d'esquisse, dont le sujet était *Ulysse reconnu par sa nourrice Eurydice*. Vingt d'entre eux ont été choisis pour peindre une figure d'après nature, en quatre jours, en travaillant sept heures par jour. Les dix concurrents sortis victorieux de cette dernière épreuve ont été MM. Damery, élève de Delaroche; Dehedencq, élève de Coignet; Picou, Jobbé-Duval, élèves de Delaroche; Bénouville, élève de Picot; Hillemaker, élève de Coignet; Villaine, Charles Jalabert, élèves de Delaroche; Duveau, élève de Coignet; et Gambard, élève de Signol. Leurs productions ont été soumises à l'appréciation du public les 27, 28 et 29 septembre, et l'Académie, dans sa séance du samedi 30, a décerné le premier grand prix à M. Eugène-Jean Damery, de Paris, âgé de vingt ans; le premier second grand prix à M. François-Léon Bénouville, de Paris, âgé de vingt-deux ans et demi; et le deuxième second grand prix à M. Henri-Augustin Gambard, de Sceaux (Seine), âgé de vingt-quatre ans.

Selon l'usage immémorial et presque sans exception, on avait extrait le sujet du concours de la mythologie païenne. La peste afflige la ville de Thèbes; l'oracle déclare que les Thébains sont punis de n'avoir pas vengé la mort de leur roi Laïus. Œdipe, apprenant qu'il est involontairement parricide et incestueux, s'arrache les yeux et se condamne à l'exil. Ses fils le chassent de son palais; il quitte Thèbes, maudit par les citoyens et soutenu par sa fille Antigone.

Ce programme était indiqué comme *tiré de la tragédie d'Œdipe roi*, de Sophocle. Nous avons sous les yeux une édition grecque avec le mot-à-mot latin (Cambridge, 1673, in-8), et nous pouvons affirmer que Οἰδίπους τύραννος ne renferme rien de semblable. Les Thébains, loin de maudire Œdipe, lui témoignent constamment la plus vive sympathie; Antigone et sa sœur Ismène sont représentées comme deux enfants dont *le bas âge excite l'intérêt*, et les fils d'Œdipe ne figurent même pas au nombre des personnages de la pièce. On doit donc considérer ce sujet comme imaginé par MM. les membres de la section de sculpture, et nous ne nous en plaindrions pas s'il n'avait l'inconvénient de nous étaler de hideux spectacles, un vieillard qui s'est crevé les yeux, des pestiférés, du sang et des plaies répugnantes.

Le tableau de M. Damery est sagement composé, sagement exécuté, mais sans hardiesse et sans vigueur. L'incorrection de la perspective rapproche trop les figures des monuments; la tête de l'Œdipe n'est pas assez grosse pour le corps; cette peinture a toutefois des parties bien traitées, comme la tête d'un Thébain placé derrière Œdipe, et le groupe qui occupe la gauche.

Il y a des tableaux qui, reproduits par la gravure, excitent une juste admiration, mais dont le coloris défigure l'original. Tel est l'Œdipe de M. Bénouville. L'ensemble a de l'harmonie, le dessin de la pureté, la perspective de la justesse; les têtes et les attitudes ont cette dignité calme dont Poussin fournit les modèles; mais pourquoi avoir donné aux chairs, aux draperies, aux monuments, des tons chocolat, bronze, vert-pomme, ou des teintes qui n'ont de nom dans aucune langue?

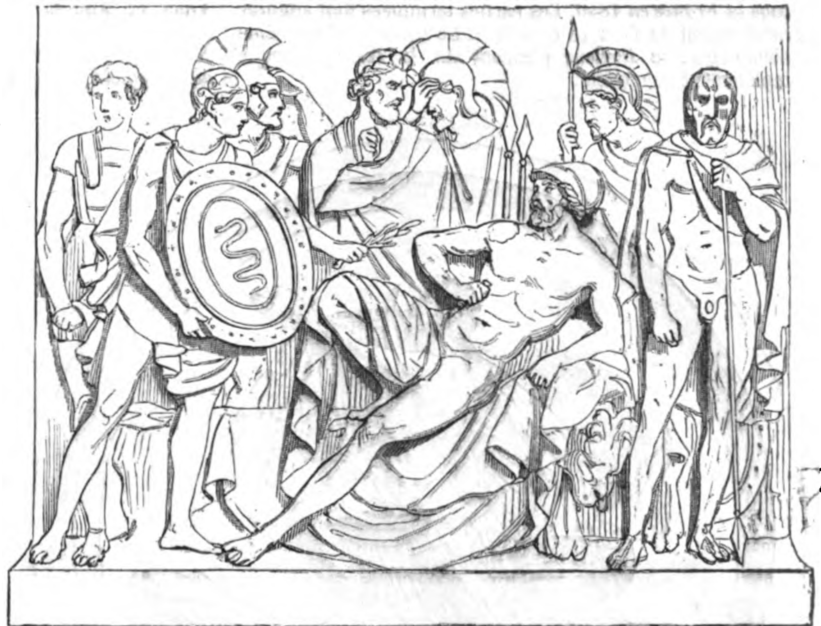
La manière de M. Gambard rappelle exactement celle de M. Signol, son maître du moins par le coloris. La composition, exécutée en hauteur, est simple et harmonieuse, mais déparée par un défaut essentiel. Antigone a les épaules carrées, les membres solides, la taille majestueuse; Œdipe, au contraire, rabougri, chétif, est péniblement remorqué par sa robuste compagne.

De même que les peintres, les sculpteurs ont eu à traiter un sujet grec pour le concours d'essai, *les Adieux d'Hector à Andromaque*; un second sujet grec pour le concours définitif, *la Mort d'Epaminondas*. Les huit élèves admis en loge ont été MM. Moreau, Thomas, Maréchal, élèves de MM. Ramey et Dumont; Lequesne, élève de M. Pradier; Lavigne, élève de MM. Ramey et Dumont; Maillet, élève de M. Feuchères; Leharivel, élève de MM. Ramey et Dumont; Guillaume, élève de M. Pradier. On a pu voir, les 13, 14 et 15 septembre, les huit bas-reliefs exposés au rez-de-chaussée du palais des Beaux-Arts; et, le 16, ont été proclamés les noms de MM. René-Ambroise Maréchal, de Paris, âgé de vingt-cinq ans et demi; Eugène Lequesne, de Paris, âgé de vingt-huit ans et demi; et Hubert Lavigne, de Cons-la-Grand-Ville (Moselle), âgé de vingt-cinq ans.

Le bas-relief de M. Maréchal est bien conçu. Un soldat présente à Epaminondas son bouclier; un autre, arrivant tout haletant du combat, lui tend une branche de laurier en signe de victoire. Les chairs sont étudiées avec soin, et les draperies, un peu *épinglées*, attestent dans l'artiste la science de l'ajustement. La figure du vieux guerrier, qu'on voit à l'extrémité droite appuyée sur son javelot, est une excellente académie. La tête de l'Epaminondas exprime à la fois les souffrances physiques et la joie morale; mais la position du trait fatal dans le corps du mourant présente une grave invraisemblance. D'après les détails que Xénophon, Pausanias, Diodore de Sicile, Plutarque et Cornélius Nepos nous ont transmis sur la mort d'Epaminondas, il fut rapporté dans sa tente et eut le temps, avant d'expirer, d'apprendre des nouvelles du combat. Le fer de lance, comme l'a placé M. Maréchal, traverse le grand dentelé, le diaphragme, et pénètre dans le poumon gauche; or, avec une pareille blessure, il nous paraît difficile de soutenir la moindre conversation.

Le travail de M. Lequesne n'a point paru à l'exposition générale des grand prix. Une affiche annonçait qu'en vertu d'une décision prise par l'Académie dans la séance du 27 septembre 1845, le bas-relief était exclu de l'exposition, « parce qu'il y avait été fait, après le jugement et avant le moulage, des retouches et des changements considérables. » Ces changements considérables se réduisent à la correction d'une tête de profil visible à peine sur le dernier plan, et d'un casque jeté à terre aux pieds du personnage principal. Il est fâcheux qu'on ait invoqué ce prétexte contre M. Lequesne, dont la composition se recommandait par le mouvement et la vigueur.

Dans le bas-relief de M. Lavigne, Epaminondas, levant la main gauche, remercie les dieux du triomphe de sa patrie; de l'autre main, il arrache le fer de sa plaie. Un soldat posant la main sur le cœur du mourant fait signe au médecin que la mort est prochaine. A l'extrémité droite est un autre soldat nu qui pleure la perte de son général. Les figures de M. Lavigne sont heureusement groupées, et les parties nues d'un modelé satisfaisant.



Les prix d'architecture ont été adjugés à MM. Jacques-Martin Tétaz, de Paris, âgé de vingt-cinq ans et demi, élève de MM. Huyot et Lebas; Pierre-Joseph Dupont, de Dijon, âgé de vingt-huit ans, élève de MM. Debret et Huvé; Louis-Jules André, de Paris, âgé de vingt-quatre ans, élève de MM. Huyot et Lebas. Le sujet était un *Palais de l'Institut destiné à recevoir les cinq grandes Académies* : le projet de M. Tétaz ne manquait pas d'élégance; le portique corinthien couronné de statues, le dôme coupé par une terrasse à la partie supérieure, les corps de logis doriques de l'enceinte offraient un ensemble imposant. Le plan de M. Dupont était surchargé d'ornements à l'extérieur, mais l'emportait sur celui du premier grand prix par les distributions intérieures. On remarquait dans le travail de M. André le dôme central et la colonnade dorique du mur d'enceinte. Les autres concurrents étaient MM. Delaage, Desbuissons, Lecœuvre, Dubois et Louvet. Tous leurs projets, exposés les 20, 21 et 22 septembre, avaient entre eux la plus grande analogie, et paraissent calqués sur le bâtiment actuel des Quatre-Nations.

Le prix de gravure en médaille et sur pierre fine n'a pas été disputé. La glyptique, illustrée chez les Grecs, et au treizième siècle par d'habiles artistes, est tombée aujourd'hui en discrédit, et n'est guère cultivée que comme métier par les fabricants de cachets. Seul reçu en loge, M. Louis Merley, de Saint-Etienne (Loire), âgé de vingt-huit ans et demi, élève de MM. David et Gallé, a obtenu sans contestation le premier grand prix. Il avait à exécuter en bas-relief *Arion précipité dans la mer, reçu par un dauphin et transporté au cap Ténare*; puis il devait réduire ce bas-relief en creux sur un coin d'acier, et copier sur pierre fine un camée antique. M. Merley s'est acquitté consciencieusement de ces différents travaux, et il était juste de l'encourager dans une carrière à laquelle bien peu de jeunes gens daignent se consacrer aujourd'hui.

Aux expositions partielles a succédé, du 1er au 8 octobre, l'exposition générale des grands prix et des envois de Rome. Cette année, différentes circonstances, les maladies, le mauvais vouloir, ou des obstacles imprévus, ont empêché plusieurs pensionnaires d'accomplir leurs obligations. Les travaux expédiés sont en petit nombre et peu saillants; l'œuvre capitale, celle qui prime tous les autres envois par les dimensions et l'importance du sujet, est le *Jérémie*, de M. Murat, pensionnaire de cinquième année. Le peintre, s'inspirant du chapitre 21 des *Lamentations* du prophète, l'a représenté au milieu des vieillards et des jeunes filles de Jérusalem, gémissant sur le sort de la Ville Sainte et des Hébreux captifs de l'étranger. La scène est éclairée par les rayons d'un soleil couchant dont l'effet est rendu avec une remarquable puissance de couleur. En louant, dans la composition de M. Murat, l'arrangement des groupes et la grâce de quelques figures de femmes, nous lui reprocherons l'absence de caractère. Rien n'indique que l'action soit en Judée, au temps de Nabuchodonosor; le prophète n'est pas assez distinct de ceux qui l'entourent; son attitude exprime moins l'inspiration que l'accablement. En lui donnant les rides et la barbe blanche d'un vieillard, M. Murat n'a point songé que Jérémie, qui, destiné à la prophétie dès le sein de sa mère, commença ses prédications sous le règne de Josias, l'an 629 avant Jésus-Christ, était jeune encore à l'époque de la prise de Jérusalem par les Babyloniens, l'an 606 avant notre ère.

M. Pils, pensionnaire de quatrième année, a envoyé la copie d'une fresque du cloître de l'Annunziata de Florence, *la Mort de saint Philippe Benizzi*, par Andrea del Sarto, et une petite esquisse, *les Prisonniers athéniens récitant les tragédies d'Euripide*. La copie reproduit fidèlement une de ces peintures religieuses d'un siècle où la forme était sacrifiée au sentiment. L'esquisse est peinte avec vigueur et témoigne d'une étude sérieuse des décorations grecques et étrusques.

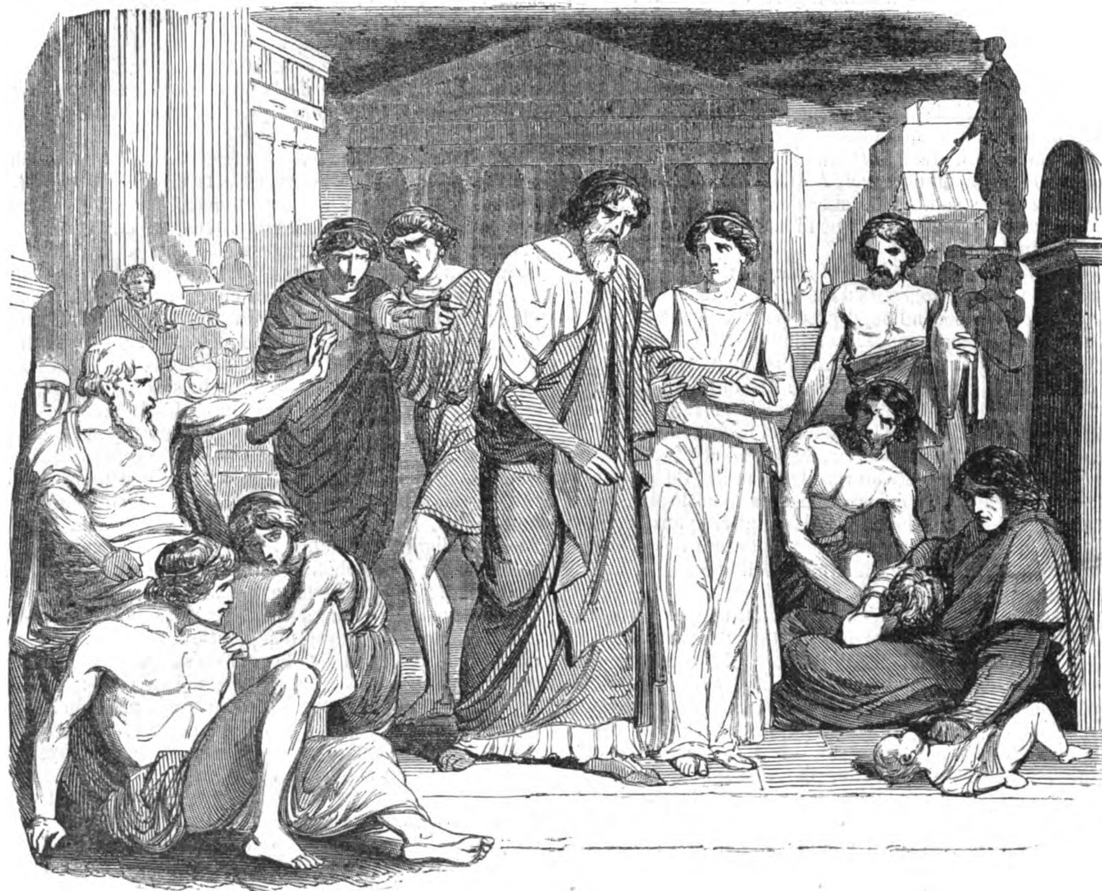
Nous avons de M. Hébert, pensionnaire de troisième année, un paysage d'un ton chaud, et *la Rêverie*. Deux femmes demi-nues sont assises sur une terrasse; l'une, vue de dos, tient un narguilhé; l'autre, vue de profil, laisse échapper de ses mains une mandoline. Sur le second plan, on aperçoit les dômes et les minarets de Constantinople, et dans le lointain l'azur limpide du Bosphore. M. Hébert, sans avoir jamais visité l'Orient, en a deviné l'éclatante lumière; ses tons ont une vigueur qui n'exclut point la transparence, mais ses figures sont dépourvues de modelé; et puis est-ce là un sujet assez sérieux? est-ce pour arriver à peindre des vignettes sur une grande échelle qu'on envoie les élèves évoquer les souvenirs de la Ville Eternelle, et ne doit-on pas laisser les odalisques à ceux qui fabriquent des lithographies à l'usage des boudoirs parisiens?

M. Brisset, pensionnaire de deuxième année, voulant peindre une académie, a pris pour prétexte *le Fils de Priam tué par Achille au siége de Troie*. M. Lebouy a représenté un jeune berger, un pasteur de Virgile courtisant une jeune bergère, et lui répétant ces vers d'André Chénier :

Ma belle Pammyrhis, il faut bien que tu m'aimes ;
Nous avons mêmes yeux ; nos âges sont les mêmes.

L'inexpérience d'un pensionnaire de première année est sensible dans cette peinture, qui a toutefois le charme d'une simplicité naive.

M. Lanoue, paysagiste de première année, a bizarrement implanté une scène du *Nouveau Testament* dans un site des Etats romains. Après avoir retracé une *Vue de la route d'Albano à Striccia*, il y a placé les *Saintes femmes au tombeau de Notre-Seigneur*, comme si de lourds massifs d'arbres européens, et une grotte creusée dans les flancs d'un verdoyant coteau, pouvaient représenter les âpres rochers et la végétation brûlée du Golgotha.



(Œdipe s'exilant de Thèbes, premier Grand Prix de Peinture, par M. Damery.)

L'envoi de sculpture ne se compose que de trois morceaux : *l'Empereur Commode aux jeux du Cirque*, ébauche sans conséquence de M. Vilain (pensionnaire de quatrième année); une copie en marbre du *Mars* de la villa Ludovisi, par M. Godde, élève de première année, et *Oreste poursuivi par les Furies*, statue en marbre par M. Chambard, élève de cinquième année. Cette grande figure en pied n'est pas plus un Oreste que n'importe quel autre personnage en garde contre un invisible ennemi, mais elle a des muscles bien exécutés.

M. Vauthier, élève de troisième année, graveur en médaille, n'a pas eu le temps d'achever sa *médaille commémorative des secours apportés aux victimes des inondations qui ont ravagé la France en* 1840. Les parties terminées font augurer favorablement de l'œuvre complète. Le bas-relief du même pensionnaire, *la Douleur pleurant sur la Terre*, manque complétement de modelé.

Les graveurs en médaille que le gouvernement français entretient à Rome nous envoient de la sculpture en guise de médailles; de même les graveurs ne nous donnent presque jamais de gravures; ils se bornent à copier à l'aquarelle des tableaux des différents maîtres. C'est ce qu'ont fait cette année, avec beaucoup de soin et de talent, MM. Saint-Eve et Pollet. M. Saint-Eve, élève de deuxième année, a reproduit *la Madone* d'Andréa del Sarto, et le portrait de ce maître par lui-même, tableaux tirés de la galerie *dei Uffizzi* de Florence. M. Pollet, pensionnaire de quatrième année, a exposé de charmantes copies d'après Raphaël, Titien, Léonard de Vinci et Andréa del Sarto. Nous signalerons surtout *le Joueur de Violon* et *la Madona alla seggiola*, d'après les originaux de Raphaël, qui sont, l'un dans la galerie Pitti de Florence, l'autre dans le palais Sciarra de Rome.

Deux architectes seulement ont satisfait à leurs engagements envers l'Académie des Beaux-Arts. M. Picard, élève de première année, a trouvé une excuse trop légitime dans une grave indisposition; M. Ballu, de deuxième année, n'a pu obtenir à temps l'autorisation de pénétrer dans un couvent de femmes où sont encloses les ruines qu'il se propose d'étudier. M. Lefuel, de troisième année, n'a terminé que quinze dessins sur vingt qu'il avait promis de livrer. Ces lavis, exécutés avec soin, représentent des portions de l'arc de Septime Sévère, des temples de la Concorde et de Jupiter Tonnant, du portique des douze grands dieux et du Tabularium, édifice antérieur aux empereurs, où se gardaient les actes publics et les sénatus consultes, gravés sur des tables de bronze. M. Guenepin, de cinquième année, a présenté, à titre de projet d'*Hôtel des Invalides de la marine*, un entassement confus de toitures, de dômes et de pavillons. L'Académie attendait du même artiste une *restauration des thermes de Titus;* mais ce travail, commencé depuis deux ans, nécessite des fouilles considérables qu'il a été impossible d'achever.

L'Académie des Beaux-Arts n'a pas cru devoir accorder cette année le premier grand prix de composition musicale.

Un second prix seulement a été décerné à M. Henri-Louis-Charles Duvernoy, élève de M. Halévy.

Sa cantate a été exécutée par mademoiselle Lavoye, MM. Alexis Dupont et Bouché, soutenus par un excellent orchestre, que dirigeait M. Battu, lieutenant en premier de M. Habeneck à l'Opéra. Ce morceau a paru généralement d'une longueur démesurée. Le jeune auteur n'avait pas sans doute répandu sur son œuvre assez de variété.

Son instrumentation est en général bien traitée; il est bon harmoniste. Comment un élève de M. Halévy ne le serait-il pas? Comme mélodiste, il est beaucoup plus faible, et ses études, selon nous, doivent tendre désormais à lui faire acquérir ce qui lui manque sous ce rapport.

La composition instrumentale de M. Gounod, pensionnaire de Rome, qui a servi d'ouverture à la séance, est assez bien faite; mais ne peut-on pas lui adresser le même reproche qu'à la cantate de M. Duvernoy?

La partie la plus longue et la plus intéressante de cette séance solennelle a été la lecture de la *Notice historique sur la Vie et les Ouvrages de Chérubini*. Ce travail assez long, mais fait avec soin, écrit d'un excellent style, plein d'aperçus ingénieux, et où brillent çà et là de spirituelles saillies, a constamment tenu l'auditoire en haleine, et des applaudissements unanimes ont plus d'une fois interrompu l'orateur.

Il serait superflu de suivre M. Raoul Rochette dans tous les détails de cette biographie. Tous les faits qu'il raconte sont connus depuis longtemps. Quant à l'appréciation à laquelle il se livre des travaux de Chérubini, nous ne saurions la prendre au sérieux. « Où la critique n'est pas permise, dit Figaro, il n'y a point d'éloge flatteur. » M. Raoul Rochette ne critiquant rien,—et l'on comprend que le lieu, la circonstance et sa position officielle le lui aient défendu,—ses éloges ne sont guère à discuter. Nous ne reprocherons donc pas à M. le secrétaire perpétuel d'avoir vanté la *grâce* et le *charme* des mélodies de Chérubini, et de lui avoir bravement



(Arion sauvé par un Dauphin, premier Grand Prix de gravure en médaille, par M. Merley.)



(Envois de Rome. — Le Joueur de Violon, *fac simile* du dessin de M. Pollet, d'après Raphaël.)



(Envois de Rome. — Les Lamentations de Jérémie, tableau de M. Murat.)

fait honneur de toutes les invention de Gluck, d'Haydn et de Mozart. Mais n'est-ce pas pousser un peu loin l'hyperbole académique que d'avoir représenté Napoléon et Chérubini comme deux adversaires, deux ennemis, dont l'un fut persécuteur et l'autre victime. Quel mal Napoléon a-t-il jamais fait à Chérubini? l'a-t-il jamais entravé dans sa marche? a-t-il empêché qu'on jouât ses opéras? Pas le moins du monde. Il ne lui a point accordé de faveurs; mais à quel titre lui en aurait-il dû? A ne consulter que son sentiment personnel, la musique de Chérubini l'ennuyait; à consulter le sentiment public, les opéras de Chérubini tombaient presque toujours. Pouvait-il deviner que l'auteur de *Démophon* et de *l'Hôtellerie portugaise* ferait sous la Restauration de magnifiques *motets* et des messes sublimes? Chérubini, malgré un talent immense, que nous ne songeons pas à contester, a joué pendant la moitié de sa vie le rôle de grand homme *incompris*, et il y avait pour cela d'excellentes raisons, que nous dirions à toute autre occasion qu'à celle de son oraison funèbre.



(Envois de Rome. — Oreste poursuivi par les Furies, statue en marbre par M. Chambard.)

ROMANCIERS CONTEMPORAINS. — CHARLES DICKENS.

Un Journal américain. — Intérieur d'une Pension bourgeoise.

(Suite. — Voir t. II, p. 26 et 58.)



(Intérieur du bureau du *Rowdy*, journal américain.)

« M. Jefferson Brick, ici présent, monsieur dit le colonel en remplissant son verre et celui de Martin, et passant la bouteille à son collaborateur, va nous donner, au lieu d'un *toast* de la vieille Europe, un *sentiment* de la jeune civilisation.

— Puisque vous en appelez à moi, s'écria le foudre de

guerre, je répondrai. Buvons au Rowdy et à tous ses frères de la Presse, puits de Vérité, dont l'onde noire (délicate allusion à l'encre d'imprimerie) est cependant assez transparente pour réfléchir brillantes les glorieuses destinées de mon immortelle patrie!

— Ecoutez! écoutez! s'écria le colonel. Vit-on jamais style plus riche en métaphores, plus fleuri?

— Non, en vérité, dit Martin.

— Voilà le *Rowdy* du jour, monsieur, reprit l'éditeur américain lui tendant le journal. Lisez-le! vous y verrez Jefferson Brick à son poste, à l'avant-garde de la civilisation humaine, de l'incorruptibilité morale. »

Le colonel s'était de nouveau hissé sur la table, et de ce poste avancé, lui et son collaborateur vidèrent à l'envi plusieurs verres de champagne, regardant Martin lire le journal, puis échangeant l'un avec l'autre des regards significatifs. Ils achevaient leur seconde bouteille, lorsque Martin termina la dernière colonne.

« Eh bien! qu'en pensez-vous? demanda l'éditeur.

— Mais c'est d'une personnalité qui passe les bornes, » répliqua Martin.

Le colonel parut singulièrement flatté de cette remarque, et dit qu'il espérait n'avoir jamais ménagé personne.

« Nous sommes indépendants ici, monsieur, ajouta M. Jefferson, libres de faire et de dire tout ce qu'il nous plaît.

— En revanche, à en juger par ce spécimen, reprit Martin, vous avez ici nombre de gens qui, loin d'être indépendants, font le contraire de tout ce qu'il leur plairait.

— Qu'importe! il faut bien qu'ils cèdent aux instigations de la toute-puissante Institutrice des Masses. Ils bronchent parfois; mais, tout compté, nous maintenons le grappin, et notre empire sur la vie publique et privée des citoyens est aussi absolu que celui...

— Du blanc sur le nègre, suggéra M. Brick.

— Po-si-tivement, ajouta le colonel.

— Oserais-je vous demander, dit Martin, non sans hésiter un peu (un passage de votre journal provoque ma question), oserais-je vous demander si l'Institutrice des Masses ne se permet pas quelquefois..... en vérité, je ne sais comment nommer poliment la chose..... bref, n'aurait-elle pas recours aux falsifications, aux faux? Par exemple, poursuivit-il, trouvant un encouragement dans l'aisance et le calme de ses auditeurs, ne lui arrive-il pas de publier de fausses lettres, avec l'attestation solennelle qu'elles ont été récemment écrites par des hommes vivants?

— Oui, monsieur, répliqua le colonel, cela se fait.

— Et ce public éclairé, les Masses, que font-elles? demanda Martin.

— Elles achètent, répliqua le colonel riant aux éclats, tandis qu'un sourire approbateur passait sur la figure de M. Jefferson.

— Oui, vraiment, elles achètent, lisent, et par centaine de mille exemplaires, continua l'éditeur; nous sommes de rusés gaillards, nous autres, et nous savons apprécier la finesse.

— Est-ce que, par hasard, en Amérique, fin serait le synonyme de fourbe? demanda Martin.

— Et quand cela serait? dit le colonel; les termes varient avec les points de vue. Vous ne pouvez mettre la main au plat dans votre vieille Europe; nous le pouvons, nous.

— Et vous le faites, pensa Martin, sans la moindre cérémonie.

— D'ailleurs, reprit le colonel en se penchant et en faisant rouler la troisième bouteille vide dans un coin près de ses sœurs, laissant de côté les vocabulaires, je présume que l'art de forger des lettres n'est pas de notre création.

— Je n'ai rien dit de pareil.

— Non plus que nous n'avons inventé toutes les autres espèces de ruses.

— Inventé! non, je ne dis pas.

— Eh bien! puisque tout cela nous vient de la vieille Europe, que la vieille Europe en réponde, et brisons là-dessus. Maintenant, si vous voulez bien prendre les devants avec M. Jefferson, je fermerai la porte. »

Martin suivit le collaborateur chargé du département de la guerre, qui le précédait majestueusement dans l'escalier tortueux. Le colonel vint ensuite, et tous trois cheminèrent ensemble, l'Anglais entretenant à part lui quelques doutes, et se demandant si sa propre dignité n'exigeait pas qu'il administrât quelques coups de pied au colonel, pour punir ce drôle d'avoir osé l'aborder, ou s'il entrait dans les choses possibles que cet homme et son journal fussent au nombre des appuis sérieux de cette terre régénérée.

Du reste, il était évident que le colonel, heureux et fier de la position qu'il s'était faite et de sa profonde intelligence des sympathies populaires, se souciait fort peu de ce que Martin ou tout autre penserait de lui. Ses denrées, fortement épicées pour la vente, se vendaient bien. Ses milliers de lecteurs ne pouvaient pas plus lui reprocher leur goût pour cette littérature fangeuse qu'un gourmand ne peut rendre son cuisinier responsable de ses appétits brutaux.

Apprendre qu'un homme de sa trempe n'aurait pu se pavaner ainsi en sûreté dans les rues d'aucune ville de l'Europe, eût été pour le colonel un triomphe. Il eût déduit de cette assurance la parfaite harmonie de ses travaux avec le goût du jour, s'admirant lui-même comme un des types nationaux de l'indépendance américaine.

Ils firent plus d'un mille dans une belle et large rue, appelée *Broadway*, et qui, au dire de M. Jefferson, « donnait les étrivières au monde entier. » Tournant enfin dans une des nombreuses rues de traverse, ils s'arrêtèrent devant une maison de mesquine apparence. Un petit perron conduisait à une petite porte verte, et de chaque côté la rampe était ornée de petits ornements blancs et lisses, pareils à une pomme de pin pétrifiée. Sur une petite plaque oblongue de même métal on lisait le nom de « Pawkins » gravé au-dessus du marteau. Quatre cochons errants contemplaient les passants du haut de l'estrade.

Le colonel frappa à la porte de l'air d'un homme qui rentre chez lui : une servante irlandaise mit le nez à la fenêtre la plus haute pour *reconnaître*, et pendant son voyage du premier au rez-de-chaussée, les cochons se recrutèrent de deux ou trois amis de la rue voisine, et se couchèrent de compagnie dans le ruisseau.

« Le major y est-il? demanda le colonel en entrant.

— Lequel, monsieur?... Le maître? répliqua la servante avec une hésitation qui prouvait que les majors étaient en *majorité* dans la maison.

— Le maître, dit le colonel Diver, s'arrêtant tout court et se retournant vers son collaborateur du département de la guerre.

— O flétrissantes institutions de l'empire britannique! dit Jefferson Brick. Maître!

— Qu'y a-t-il d'étonnant dans ce mot? demanda Martin.

— De l'entendre prononcer ici, monsieur, sur la terre de la liberté! dit Jefferson Brick. J'espère qu'il n'y sortira jamais que de la bouche de quelque créature avilie, quelque *aide-ménage*, aussi novice aux bienfaits de notre forme de gouvernement que l'aide que voilà. Il n'est point de maître ici.

— Tous sont propriétaires alors? » reprit Martin.

M. Jefferson Brick, s'abstenant de répondre, marcha sur les traces du *Rowdy* incarné. Ainsi fit Martin, se disant à part lui, tout le long de la route, que le citoyen libre et indépendant qui peut condescendre à reconnaître pour chefs de pareils hommes, se fait de la liberté une moins noble image que le serf russe qui, la nuit, rêve d'elle sur le four qui lui sert de lit.

Le colonel introduisit ses compagnons dans une arrière-salle du rez-de-chaussée, vaste, bien éclairée, mais des moins confortables. Entre les quatre murs blancs s'étendait un misérable tapis : une table à manger de dimensions démesurées régnait d'un bout à l'autre, et l'assortiment de chaises à fond de canne dispersées çà et là dissimulait mal la nudité du lieu. A l'extrémité de cette salle de festin se trouvait un poêle flanqué des deux côtés d'un immense crachoir en cuivre, et fait de trois petits tonneaux de fer superposés l'un à l'autre au-dessus d'un garde-cendre, et réunis d'après le principe d'union des jumeaux siamois. Devant le poêle un gros homme, étendu dans une *berceuse*, se balançait en avant et en arrière, s'amusant à cracher tour à tour dans le crachoir de droite et dans celui de gauche. Un jeune nègre, vêtu d'une sale veste blanche, se hâtait d'aligner sur la table deux longues files de couteaux et de fourchettes, dont l'uniformité n'était rompue de distance en distance que par des cruches pleines d'eau. Le négrillon voyageait péniblement de haut en bas, de long en large, tirant et unissant de ses mains sales la nappe plus sale encore, dont les plis et les taches rappelaient le déjeuner. L'atmosphère, que la chaleur du poêle rendait suffocante, épaissie encore par les vapeurs nauséabondes qui s'échappaient de la cuisine, et par les exhalaisons de tabac flottant dans l'air, était tout à fait intolérable pour un étranger.

Le gros homme dans la berceuse tournait le dos à la porte; tout absorbé par son passe-temps intellectuel, il ne s'aperçut de l'arrivée des nouveaux venus que lorsque le colonel marcha droit au poêle. Le major Pawkins, car c'était lui, leva la tête, et dit de l'air las et endormi d'un homme qui aurait veillé toute la nuit, air que Martin avait déjà remarqué dans le colonel et dans M. Jefferson Brick :

« Eh bien! colonel?

— Voilà un gentilhomme fraîchement débarqué d'Angleterre, major, qui est disposé à se caser ici si les *dédommagements* à offrir pour le logement et la table lui conviennent.

— Fort aise de vous voir, monsieur, répliqua le major, échangeant une poignée de main avec Martin, sans qu'un muscle de son visage remuât; vous vous trouvez bien, j'espère?

— On ne peut mieux, dit Martin.

— De votre vie vous n'avez chance de vous trouver aussi bien que dans notre pays, reprit le major. Vous y verrez du moins briller le soleil.

— Je crois me rappeler l'avoir vu briller parfois en Angleterre, dit Martin avec un sourire.

— Je ne le crois pas, » répliqua le major avec une indifférence stoïque, il est vrai, mais d'un ton péremptoire qui n'admettait pas le doute. Ayant ainsi tranché la question, il mit son chapeau un peu de côté pour se gratter plus commodément la tête, et salua M. Jefferson Brick d'un air assoupi.

Le major Pawkins, originaire de la Pensylvanie, se distinguait par la grosseur de son crâne et le vaste développement de son front jaune, avantages qui lui valaient dans les cabarets, cafés et autres lieux de rendez-vous le renom d'une immense sagacité. Il avait l'œil terne, s'exprimait avec lenteur et lourdeur, et était de ces gens qui, mentalement parlant, tiennent de la baleine et prennent autant de place et de temps pour se retourner. Mais en trafiquant de son mince capital de sagesse, il avait pour principe invariable de mettre en montre le tout et au delà, ce qui contribuait puissamment à lui valoir l'admiration de la foule, sans excepter même celle de M. Jefferson Brick, qui murmura à l'oreille de Martin :

« Un des hommes les plus remarquables de notre patrie, monsieur! »

L'exposition perpétuelle de tout ce qu'il avait de sagesse à vendre ou à louer, ne constituait pas le seul titre du major à la sympathie de ses compatriotes. C'était de plus un politique consommé. Le premier article de son crédo, en tout ce qui touchait à la bonne foi publique, à l'intégrité, à la probité nationale, pouvait se résumer ainsi : « Passez-moi un bon trait de plume sur tout cela, et recommençons de plus belle. » Cet axiome en avait fait un patriote. En affaires commerciales, c'était un hardi spéculateur. A parler net, il avait un génie de premier ordre pour duper son monde. Personne n'était plus habile à fonder une banque, à négocier un emprunt, à former une compagnie de défrichement, inoculant la ruine, la peste et la mort à des centaines de familles. Aussi passait-il pour entendre admirablement les affaires. Il pouvait discuter, douze heures durant, des intérêts de la nation avec la plus imperturbable monotonie, chiquant tout le temps plus de tabac, fumant plus de cigares, buvant plus de rhum, de julep à la menthe et de vin qu'aucun autre membre de son club : ce qui lui avait valu le renom d'orateur et d'homme populaire. En un mot, le major, devenu un personnage important, pouvait d'un moment à l'autre être porté par le flot populaire à la députation de l'Etat de New-York, et plus tard, peut-être, au congrès, à Washington même. Mais comme la prospérité particulière d'un homme n'est pas toujours au niveau de son dévouement patriotique, et comme les transactions frauduleuses ont des hauts et des bas, le major s'éclipsait parfois derrière un nuage. De là venait que madame Pawkins tenait pour l'instant une pension bourgeoise, tandis que son héroïque époux mangeait, dormait, se berçait et chiquait, par manière de passe-temps.

« Vous êtes venu visiter notre pays, monsieur, dans une saison où le commerce est aux abois, dit le major.

— A l'époque d'une crise tout à fait alarmante, reprit le colonel.

— Lors d'une stagnation sans précédent, ajouta M. Jefferson Brick.

— Je suis fâché d'apprendre que les choses aillent si mal, répliqua Martin. Cela ne durera pas, j'espère. »

Martin était encore assez peu au fait des usages de l'Amérique, sinon il aurait su qu'à en croire chaque citoyen, chaque individu, le pays est toujours dans un état de crise, toujours réduit aux abois, toujours défaillant, quoique les mêmes gens, en corps, soient prêts à jurer sur l'Evangile, à toute heure de jour ou de nuit, que sur la face du globe il n'est pas une contrée plus prospère, un pays plus florissant.

« J'espère que cela ne durera pas, répéta Martin.

— Il faudra bien marcher d'une façon ou de l'autre, reprit le major, et nous nous en tirerons, après tout.

— Le sol de notre patrie est élastique, dit l'éditeur du *Rowdy*.

— Nous sommes le jeune lion, ajouta M. Jefferson Brick.

— Nous avons en nous-mêmes des principes de vie et de force, fit observer le major. Si nous prenions un petit verre d'absinthe avant dîner, colonel: qu'en dites-vous? »

Le colonel ne demandait pas mieux, et le major proposa de se réunir au cabaret voisin. Il renvoya Martin à madame Pawkins pour qu'il eût à s'entendre avec elle des dédommagements à offrir pour la table et le logis, le prévenant qu'il aurait bientôt le plaisir de voir cette dame au dîner, car on le servait à deux heures, et les trois quarts étaient sonnés. Se rappelant alors qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour se réconforter par le petit verre d'amer, il sortit, laissant aux autres la liberté de le suivre.

Quand le major, se levant de sa berceuse, déplaça, par ce mouvement, une certaine masse d'air, toutes les odeurs qui se combattaient furent absorbées dans une immense exhalaison de tabac. Martin s'y déroba au plus vite, et regardant cheminer son hôte dans sa majestueuse corpulence et son apathique lenteur, il ne put s'empêcher de le comparer à quelque gigantesque plante parasite croissant sur le sol vierge de la république, pour s'engraisser à ses dépens.

Ils rencontrèrent d'autres végétaux de la même famille au cabaret voisin, entre autres un gentilhomme prêt à partir pour un voyage d'affaires, d'environ six mois, dans l'Ouest : il ne parlait que de millions, de défrichements, de villes à fonder, et avait pour tout bagage un chapeau de toile cirée et une petite valise de cuir jaune pâle, comme celle de certain voyageur qui avait fait la traversée de l'Atlantique dans le *Screw*.

Ils revenaient à pas comptés, Martin donnant le bras à M. Jefferson, et le colonel et le major marchant côte à côte, lorsqu'à cinquante pas de la maison ils entendirent le son bruyant d'une grosse cloche. Aussitôt le colonel et le major s'élancèrent en avant, franchirent les marches, enjambèrent le perron, et poussant la porte entrebâillée, se précipitèrent dans l'intérieur comme deux échappés de l'hôpital des fous. De son côté, M. Jefferson Brick, dégageant rapidement son bras de celui de Martin, prit son élan dans la même direction et disparut.

« Bon Dieu! pensa Martin, le feu est au logis!... c'est sûrement le tocsin! »

Mais il ne voyait ni feu ni flamme, rien qui annonçât un incendie. Comme il glissait sur le pavé boueux, trois autres personnages courant à toutes jambes débusquèrent d'une rue voisine, l'anxiété et l'agitation peintes sur le visage, se coudoyèrent le long des marches, luttèrent un moment à qui aurait le pas sur l'autre, puis se jetèrent dans la maison, ne formant plus qu'un amas confus de jambes et de bras. Dans l'anxiété du doute, Martin se mit à courir à son tour; mais il fut dépassé et presque renversé par deux survenants qui semblaient avoir perdu la tête, tant leur exaltation était grande.

« Qu'y a-t-il? — Où est-ce? s'écria Martin hors d'haleine, s'adressant au nègre qu'il trouva dans le vestibule.

— Par là! dans la salle à manger, monsieur; mais vous pas prend'peur; le colonel avait gardé une place à vous, tout contre lui.

— Une place! s'écria Martin.

— Oui, pour *la* dîner, monsieur. »

Martin le regarda d'un air effaré, puis partit d'un grand éclat de rire; sur quoi le nègre, autant par bonne humeur naturelle que dans le désir de lui être agréable, rit aussi jusqu'à ce que ses dents blanches brillassent, au milieu de sa face noire, comme un sillon lumineux.

« Sur ma foi, tu es de beaucoup le plus sociable camarade que j'aie rencontré ici, dit Martin, lui donnant une tape amicale sur le dos, et tu m'ouvres mieux l'appétit que tous les amers du monde! »

Il fit alors son entrée dans le salon et se glissa discrètement sur la chaise que le colonel (qui avait déjà plus d'à moitié dîné) gardait pour lui, ayant pris la sage précaution de la coucher le dos contre la table.

MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non.
— Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE XI.

LA PRISONNIÈRE.

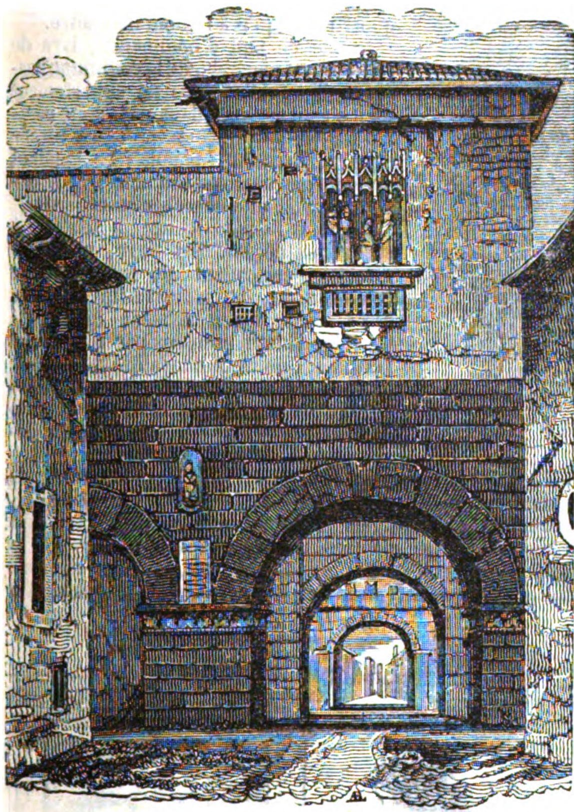
Et Marguerite?

Heureux de ce monde, si ce récit tout entier n'est pas fait pour vous, ce chapitre, qui ne roule que sur des souffrances solitaires, vous convient encore moins, et vous ne sauriez le comprendre. Mais celui qui souffre, celui qui a souffert, sauront m'entendre et compatiront aux malheurs de Marguerite.

Nul peut-être parmi mes lecteurs (car je ne puis espérer que ces pages dépassent de beaucoup l'enceinte de Milan), nul d'entre eux n'est passé sur le pont de la porte Romaine sans jeter un coup d'œil sur la maison qu'on voit à droite et qui porte des bas-reliefs représentant la réédification



de Milan par les alliés lombards. Ces sculptures, témoignage de la grossièreté d'exécution qu'on apportait dans les beaux-arts au douzième siècle, ornaient la porte de la muraille, bâtie et percée de deux arches, précisément au temps de la ligue



lombarde. A l'endroit où s'élève aujourd'hui la maison dont nous venons de parler, Luchino avait élevé une forteresse qui s'étendait fort au loin sur les bords de la rue del Terragio et du fossé des remparts. A l'époque où les événements de notre histoire se passent, cette forteresse n'était pas encore terminée, et il n'y avait d'achevé qu'une tour très-élevée.

Ce fut dans les étages supérieurs de cette tour qu'on enferma Marguerite. La chambre qu'on lui avait destinée n'avait rien de cette sordide saleté qui est un premier châtiment infligé par ce qu'on nomme la justice à l'homme qui n'a point encore été jugé coupable. Une petite fenêtre lui permettait de voir à travers les barreaux de fer le faîte des maisons de la ville. Elle s'apercevait encore de la vie qui s'agitait autour d'elle; elle entendait encore les cloches, les cavalcades, le



fracas des ateliers; elle voyait le ciel, le soleil, la verdure, faibles dédommagements pour un cœur qui avait tout perdu, dédommagements toutefois aux yeux de celui qui en connaît le prix immense, lorsque les raffinements de la cruauté lui ont prouvé tout ce qu'il y a d'intolérable à en être privé.

Elle était donc là solitaire, arrachée à toutes les habitudes de sa vie, à la liberté de ses occupations et de ses loisirs. Il lui fallait demeurer sous la puissance de gens inconnus, dont elle n'entendait jamais une parole de compassion, dont elle n'avait jamais reçu un regard pitoyable; là, chaque bruit est une main glaciale qui lui serre le cœur, chaque retentissement des verrous un coup de poignard!

Et pourquoi ce supplice? Une profonde obscurité lui voile toute chose. Et que sont devenus tous ceux qui lui sont chers? Ah! les larmes qui n'avaient point coulé lorsqu'elle ne contemplait que ses propres malheurs, dès qu'elle reportait sa pensée sur son fils et sur son époux, s'échappaient à torrents



de ses yeux désolés. Frémissante, elle cachait sa tête dans ses mains et se précipitait à genoux en poussant des cris de désespoir. Puis, c'était une alternative de calme et de délire, d'espérances et de douleurs, de réflexions courageuses et d'abattement profond, rêves heureux ou terribles, qui, au cliquetis des chaînes ou au grincement des clefs, s'évanouissaient, pour rappeler l'infortunée au sentiment de la sombre réalité.

Pendant que Marguerite était ainsi abandonnée à ses souffrances, Luchino dit un jour, en souriant, au bouffon, son compagnon inséparable :

« Eh! Grillincervello, te souvient-il de la belle dame que je te montrai naguère sur la terrasse à la *Balla*, et que tu me dis...

— Que ce n'était pas avoine pour tes dents, répondit le fâcheux.

— Sais-tu où elle est? reprit le prince.

— En cage, je le sais.

— Donc?

— Hum! prenez garde, répliqua le bouffon, que ce donc ne soit un peu prématuré. Combien de fois n'ai-je pas vu sur votre plat quelque friand morceau qui me faisait venir l'eau à la bouche, et pour cela pouvais-je y mettre la dent? C'était beaucoup pour moi d'en savourer l'odeur. »

Luchino sourit et ajouta : « Va, bouffon, et dis au geôlier que je le mande en ma présence. »

Alors l'étiquette était moins raffinée qu'elle ne l'a été depuis; aussi bien que l'astrologue et le fou, le geôlier et le bourreau faisaient partie de la cour. Aussi ne doit-on point s'étonner de voir s'établir des relations directes entre le souverain et le gardien de la prison de Milan.

Le geôlier de Marguerite — on le nommait Macaruffo Lasagnone — était un grand benêt, long, large, flasque, à la peau toute tachetée; ses yeux louches étaient comme enfouis sous l'arc de ses sourcils aux poils rudes; ses cheveux roux s'éparpillaient sur son front et formaient comme un cadre singulier à la petite partie de ses traits que ne cachait point une barbe sale et touffue. Toute sa physionomie était à donner des nausées et à faire peur. Il était né dans le Bergamasque, mais las de travailler comme ses bons compatriotes, il entra dans les rangs des *giorgi*, et prit part à leurs dévastations. Mais comme il n'était pas assez courageux pour bien réussir dans ce métier de bandit, il ne tarda pas à tomber entre les mains du capitaine de justice.



Un autre eût été pendu. Ce fut l'origine de sa fortune. Il dénonça si bien et donna de si bons renseignements contre ses anciens camarades, que Lucio le prit sous sa protection, et voyant ce museau rébarbatif et cette âme plus dure encore, il en fit d'abord un argousin, puis il le nomma gardien de la tour de la porte Romaine.

Lâche avec ses supérieurs, intraitable à l'égard de ses subordonnés, il ne fut point désarmé par la douceur inaltérable de Marguerite, et se plut à lui faire subir ces mille petits supplices, ces tortures journalières qui aggravent si lourdement les grandes infortunes.

Pour en donner un exemple, je raconterai, sans avoir égard à la dignité de l'histoire, cette minutieuse circonstance. Un jour (c'était dans les jours de mai), Lasagnone entra dans la prison avec une belle rose à l'oreille. Une fleur, ce frais coloris, ce rougissant éclat, éveillèrent mille tendres idées dans l'âme de Marguerite. Saisie d'un innocent désir et montrant la rose avec une douce émotion : « Donnez-la-moi, ditelle au geôlier.

— Ah! oui! elle vous plaît, » répondit le butor. Il prit la rose entre ses doigts, la respira lourdement, fit semblant de l'offrir à l'infortunée, puis la retirant tout à coup, et l'effeuillant, il la jeta par la fenêtre; puis, souriant comme d'une bonne plaisanterie, il s'en alla.

Ce n'est rien sans doute. Mais le coup porta cependant; Marguerite se souvint de cette grossièreté, et lorsqu'elle put s'épancher avec un confident, elle la rappela plutôt que cent autres injures.

Grillincervello introduisit Macaruffo dans l'appartement du prince, de préférence à tous ceux qui attendaient le bon plaisir de son audience, et faisant sonner ses sonnettes, il imitait malignement le bruit des clefs qui résonnaient à chaque pas de Macaruffo. Et comme celui-ci, le béret en main, se rapetissait dans un coin de la porte, faisait de grands saluts en tirant ses grandes jambes, le bouffon lui disait en lui donnant des coups: « Prends donc garde, grossier manant, de ne pas déchirer le tapis : il vient de Damas, et tu me le paierais avec un morceau aussi large de ta peau. »



Luchino lui demanda des nouvelles de Marguerite et ce qu'elle disait de lui. Le geôlier s'épuisa en révérences, en seigneuries, en sérénissimes, et ne sut que répondre, parce qu'il ne pouvait deviner sur l'impassible visage du prince s'il fallait que Marguerite eût dit du mal ou du bien ou n'eût rien dit de son seigneur. Enfin, Luchino dit au geôlier : « Dorénavant, que son sort soit adouci. Tu viendras chaque jour à midi chercher un plat de ma table pour le lui porter, et tu lui diras que le prince se souvient d'elle. »

Grillincervello montrant le geôlier à Luchino, lui dit :

« Lasagnone mériterait son nom de Lourdaud au superlatif, s'il ne se rendait la gorge plus onctueuse avec ce plat, et s'il ne vous donnait à entendre que la dame en devient plus grasse et qu'elle vous en rend grand merci.

— Il pourrait se faire, répondit Visconti avec un grand éclat de rire, il pourrait se faire que ce plat lui fît le même profit que le lièvre de l'autre jour à celui qui le mangea. »

Il faut savoir que la veille on avait pris un malheureux qui avait eu l'impardonnable audace de tuer un levraut. Le prince avait froidement décrété que le délinquant mangerait la bête toute crue, avec les os et la peau tout entière. La sentence fut exécutée, et il en mourut.

Grillincervello comprit l'allusion, et s'écriant : « Dieu garde les chiens de pareils morceaux ! » il congédia Macaruffo avec un coup de pied. Celui-ci souhaitait entre ses dents que le déjeuner de ce bouffon bavard fût empoisonné, parce qu'il avait éventé ses desseins sur les plats et la cuisine princière.



CHAPITRE XII.

LES MALHEURS S'AGGRAVENT.



Il arriva que le jour suivant, à l'heure où Lasagnone avait coutume d'apporter à Marguerite un pain, une écuelle de soupe et un broc d'eau fraîche, il parut devant elle avec un visage plus agréable et semblable à un ours faisant des cérémonies. C'était pour obéir à celui qui aurait également obtenu son obéissance s'il lui eût dit : « Laisse-la mourir de faim. » Lorsqu'il eut déposé par terre le vase d'eau et arrangé la portion congrue, comme quelqu'un qui veut mettre en goût d'une chose inattendue, il disait : « Qu'y a-t-il après? Qu'y a-t-il de friand pour votre seigneurie? » Puis tout doucement, j'allais dire avec dévotion, il allait relevant les plis d'une serviette, et on vit apparaître un ragoût fumant. Il aspira l'odeur avec ses narines, comme un limier qui flaire le gîte dans la forêt, et, mettant la main sur son cœur, il s'écria : « Oh! que c'est bon ! » Puis il mit le plat devant l'infortunée, qui, à ces grâces si insolites et si grotesques, à cette voix si étrangement adoucie, si disgracieusement courtoise, ne répondait que par un mélancolique sourire. « Ceci, ajouta-t-il, est envoyé à votre seigneurie par l'illustrissime seigneur Luchino, notre maître et le maître de tout Milan ; il dit qu'il lui en enverra tous les jours, qu'il veut qu'elle soit traitée à l'égal de lui-même, et il a dit qu'il se souvenait de votre seigneurie. »



Cette amélioration dans la conduite de son oppresseur fut loin d'apporter quelque consolation à Marguerite. Elle sentit que ces procédés cachaient un piége, et elle vit s'ouvrir devant son imagination toute une série de souffrances nouvelles et d'autres martyres. Elevant donc au ciel un regard plein de larmes, elle laissa involontairement échapper ces mots de sa poitrine : « Seigneur, je me recommande à vous ! »

Puis se retournant vers Macaruffo et repoussant doucement le plat qu'il lui présentait : « Non, dit-elle, non ; ces mets délicats ne s'accordent point avec ma position. Ce pain et cette soupe suffisent à soutenir ma vie. Trouvez, de grâce, un pauvre, quelque infirme que vous saurez le plus nécessiteux, donnez-lui ce plat, et recommandez-lui de prier pour moi.

— Comment, vous n'en voulez pas? s'écria Lasagnone stupéfait, et déjà transporté de l'espoir d'en faire son profit ; mais sentez, sentez donc! c'est un parfum ! c'est un pâté de becfigues engraissés, c'est tout lard. Ah! c'est bon! un morceau à faire revenir un mort.

— Tant mieux, répliquait Marguerite ; le pauvre le mangera avec plus de plaisir.

— Mai... ai... ais, reprit Lasagnone d'un air sérieux et contrit, le seigneur prince a ordonné de vous le donner à vous, à vous-même, ou qu'il m'arriverait des malheurs. Il m'a fait une menace... que le Seigneur veuille m'en garder!

— Le prince ne le saura pas. J'accepte ; c'est comme si je l'avais mangé. Et destinez le plat, je vous prie, à l'usage que je vous ai dit.

— Donc, il faut le donner à un pauvre? poursuivit le geôlier.

— Oui, et qu'il prie pour ceux qui souffrent, et aussi pour ceux qui font souffrir.



— Un bon dîner à votre seigneurie ! » s'écria Macaruffo, en tirant son béret avec une reconnaissance inusitée ; il tira la porte après lui, et s'en allait si content qu'il croyait rêver. Il n'était pas à la moitié de l'escalier qu'il s'assit en posant le plat sur ses genoux ; il se mit à l'engloutir avec avidité. Dans l'extase de sa gourmandise, il se lamentait de la petite quantité de becfigues contenue dans l'assiette; léchant ses doigts, ses lèvres, sa barbe, le plat, il enviait presque à l'air environnant les émanations qu'il lui avait ravies.

Le jour suivant, Luchino monta à cheval et vint à la prison. A son arrivée, le pont se baisse, les gardes crient, les gardes accourent, une obséquiosité universelle, tout le monde s'apprête à obéir à son moindre signe; et tout cela, pourquoi? parce qu'il a le nom de maître.

Gonflé de tant d'hommages, ivre de l'obéissance générale, de la commune bassesse, il se retire dans un appartement qu'il s'était préparé dans cette tour comme un refuge contre la première fureur d'un mouvement populaire. Pendant qu'un page détache son armure, il ordonne qu'on aille chercher Marguerite.

Luchino l'attendait sur un fauteuil à sculptures dorées. Ses yeux, pleins de vivacité, éclairaient un visage d'une beauté mâle, et la maturité de l'âge avait gravé d'une manière ineffaçable les rides d'abord creusées par la colère et l'orgueil. Une riche chevelure descendait en anneaux de sa tête nue sur ses larges épaules, et ses regards fixés sur la porte exprimaient un mélange de honteux désirs et de vengeance satisfaite.

Marguerite comparut devant lui dans un vêtement de couleur brune et modeste, mais qui, dans ses plis et son arrangement, révélait les habitudes élégantes de la femme gracieuse qui, en d'autres temps, arrachait à ceux qui la voyaient un cri d'admiration. Depuis lors, combien elle avait changé! Cependant, au milieu des ravages de la douleur, sa



beauté était encore plus attrayante que ne l'eût souhaité Marguerite, afin d'échapper aux criminels désirs de son oppresseur. Luchino salua courtoisement l'infortunée et lui dit :

« En quel état je vous revois, madame!

— Dans l'état, reprit Marguerite, où il a plu à votre sérénité de me réduire.

— Voilà! s'écria Luchino, voilà! Dès les premiers mots, une parole hautaine et superbe. Les malheurs n'ont donc point abaissé votre orgueil? Pourquoi ne pas reconnaître plutôt vos erreurs? Pourquoi ne pas dire : « Je suis dans l'état où m'ont entraînée mes fautes et celles d'autrui? » Elles sont bien fortes, madame, elles sont bien puissantes, les raisons qui m'ont réduit à renfermer dans ces murs une personne pour laquelle vous savez combien j'ai d'estime et... d'affection. »

Elle répondait : « S'il est vrai, ô prince, que vous m'aimez, pourquoi ne pas vous rendre à ma prière, la première et la dernière peut-être que je vous adresse? Sauvez mon époux! sauvez mon fils! » Et se jetant aux pieds de Luchino, elle lui embrassait les genoux et répétait avec toute l'éloquence d'une beauté innocente et malheureuse : « Sauvez-les!



— Oui, répondait-il, leur sort est entre vos mains. Vous savez le moyen de les sauver. Moins d'orgueil de votre part, et je les sauve, et je vous les rends. »

La crainte que les objets de son amour ne fussent déjà victimes de l'inimitié de Luchino avait toujours torturé Marguerite. Je ne saurais dire si c'était avec réflexion qu'elle avait adressé à Luchino cette prière, pour découvrir la vérité; mais quand la réponse lui donna l'assurance qu'ils étaient vivants, elle laissa éclater les transports de sa joie. « Quoi! s'écria-t-elle, ils vivent donc encore! O prince! ô monseigneur! rendez-les-moi; ils sont innocents; je suis seule coupable : punissez-moi; mais mon fils! mais Pusterla! Oh! monseigneur, je vous en prie avec autant d'ardeur que vous en mettrez à prier Dieu de vous pardonner au moment de votre mort... Oh! accordez-moi de les voir... les voir une seule fois, et puis infligez-moi le supplice que vous voudrez! »

Mais Luchino, honteux d'avoir laissé deviner son secret et d'avoir donné sur lui un avantage, commit de nouvelles fautes en voulant effacer la première, et il ne tarda pas à lui apprendre que Pusterla et Venturino n'étaient pas entre ses mains. Alors, la joie de Marguerite ne connut plus de bornes, et ne craignant plus rien pour les objets de sa tendresse, elle recouvra toute sa fierté et triompha des tentatives du tyran. « Tremble, lui dit-il en sortant, tu ne sais pas jusqu'où peut aller ma vengeance. » Mais Marguerite leva au ciel ses yeux pleins de cette pure sérénité qui brille comme un rayon du ciel sur le front de la vertu échappée au péril, et rendant grâce à Dieu, elle retourna dans sa prison.

Grillincervello se présenta sur les pas du prince, qui sortait de cette entrevue avec Marguerite, et, avec un impertinent sourire, voulut le railler sur sa déconvenue. Le moment était mal choisi, l'orage éclata sur le bouffon, qui, précipité du haut en bas de l'escalier de la prison, à la grande joie des courtisans, en demeura boiteux pour le reste de sa vie.

Pour faire diversion à sa sombre fureur, Luchino appela son chancelier et s'occupa avec lui des affaires de la principauté.

« Le châtelain de Robecco, dit le chancelier, donne avis qu'on a pris un berger dans les bois de votre sérénité, et qu'il y façonnait un épieu.

— Qu'on lui coupe les mains, » répondit Luchino.

Le secrétaire s'inclina et poursuivit : « Dans le bourg d'Abbiate-Grasso, où est la villa de votre magnificence, on a logé un pèlerin venant de Toscane, et quelques cas de peste se sont déclarés.

— Qu'on brûle l'auberge, le pèlerin, les hôtes et tout.

— Le connétable Sfolcada Melik écrit de Lecco qu'un de ses soldats a volé la bêche d'un laboureur.

— Qu'on le pende à côté de la bêche.

— C'est ce qu'on a fait, et on a payé la bêche au manant. Mais celui-ci est venu la nuit retirer son outil de la potence.

— Eh bien! qu'il soit aussi pendu à la même potence, et la bêche entre eux deux.

— Votre sérénité sera obéie. Voici une lettre de Ramengo de Casale. Il vous écrit de Pise qu'il est sur la piste de la proie que votre sérénité désire prendre, et qu'il vous la livrera bientôt.

— Ah! bien! très-bien! très à propos, vraiment! s'écria Luchino avec un sourire de sauvage consolation.

— Il implore en outre de votre sérénité l'impunité de tous les délits commis par lui ou par son fils.

— Son fils? Je ne lui en connais point.

— Il se réserve de le faire connaître à votre sérénité.

— Bien! bien! oui! expédiez-lui le bref d'impunité la plus entière, la plus absolue; mais qu'il soit prompt à me remettre entre les mains celui qu'il sait. Allez. » Et le chancelier se retira et laissa Luchino se repaître du féroce espoir de sa vengeance.

On pense bien qu'une bonne partie des ordres cruels de cette journée retomba sur Marguerite. Non-seulement on enleva à sa table le surcroît dont elle n'avait pas profité, mais on la jeta dans un cachot souterrain, bien différent de la cellule qu'elle occupait au sommet de la tour. Macaruffo devint plus intraitable que jamais, et comme il s'était un peu adouci depuis la pitance journalière dont il se gratifiait aux dépens de Marguerite, il lui fit un crime d'avoir été privée de ce qui n'était un bien que pour lui, et lui en fit sentir sa vengeance. Cependant, privée du spectacle de la nature, privée du soleil, du ciel, de la verdure, des mélancoliques splendeurs de la lune au sein d'une belle nuit; privée de toutes les distractions que la vue de l'air libre et de la vie qui s'agitait autour d'elle pouvait lui procurer, elle était plus tranquille. Plus d'une fois Lasagnone, approchant l'oreille de la porte du cachot, dans l'espoir barbare de se repaître des plaintes de l'infortunée, n'avait entendu que les litanies qu'elle chantait d'une voix douce, comme une flûte qui résonne dans le lointain, et des prières à la Mère des affligés. Elle savait que son fils et son mari jouissaient en liberté des délices de la lumière, et son imagination calmée se plaisait à les suivre partout où ils devaient être. Ces images, chèrement caressées pendant l'oisiveté de ses jours, se reproduisaient ensuite dans le sommeil de ses nuits, et la consolaient du moins en songe. Elle souffrait, hélas! elle souffrait encore; mais un rayon de paix avait illuminé son âme, et quelquefois elle eût paru joyeuse.



Son cachot n'avait jour que par en haut, et l'ouverture du soupirail était à fleur de terre dans une petite cour où passait une sentinelle. De temps en temps elle voyait amener quelque nouveau malheureux, et elle frissonnait; quelque autre prisonnier qu'on délivrait, et elle se réjouissait comme lui; quelque autre qui partait pour le gibet, et il lui échappait quelquefois de dire : « Au moins celui-là va mourir! » Et ses yeux s'emplissaient de larmes, elle descendait du soupirail et priait; puis, comme si l'idée de la mort, qui cause une si grande frayeur aux heureux du monde, la consolait en l'assurant que ses maux ne seraient pas éternels, elle s'asseyait plus tranquille sur son grossier tréteau, et là elle se rappelait les jours passés, les vertueuses joies, les bienfaisances fleuries; elle pensait à ceux qu'elle aimait, à ses espérances; quelquefois enfin elle répétait les chansons qu'elle avait entendues ou répétées elle-même, lorsque, jeune fille, elle était appliquée à son travail, ou lorsque, avec ses compagnes, elle errait au printemps, cueillant des bouquets de primevères et des branches de myrte. L'été lui revenait aussi en pensée, lorsque, dans une barque, le long des rives heureuses du Vergante, elle s'abandonnait aux souffles d'une paisible brise, saluait les beautés de la nature et offrait au Créateur l'hommage d'un cœur pur et joyeux. C'étaient des cantilènes d'amour, le plus souvent des airs mélancoliques, dont la triste harmonie s'accordait mieux avec l'état de son âme. Une romance surtout lui allait au cœur; Buonvicino l'avait faite dans d'autres temps, et il avait plusieurs fois accompagné Marguerite sur le luth pendant qu'elle la chantait sur l'air qu'il avait aussi composé lui-même. La voici :

AMÉLIE.

Tu t'endors joyeuse, Amélie;
Ton bien-aimé revient enfin.
Tu le verras dès l'aube amie
Du lendemain.

Le voici. Son casque splendide
A fait pâlir plus d'un guerrier.
Contre ton cœur son cœur avide
Bat sous l'acier.

O joie! ô transport! ô délire!
Comme pour fêter le retour,
Vous changez les pleurs en sourire,
Baisers d'amour.

Ah! c'est un songe, une chimère,
Que lui créait un doux sommeil,
Et qui s'enfuit, ombre éphémère,
A son réveil.

Sanglant, à l'aurore nouvelle,
Ils lui présentent le cimier
Dont elle orna, la jouvencelle,
Son chevalier.

Près des rives de la patrie,
Un traître a conjuré sa mort.
Il tombe et sa bouche flétrie
T'appelle encor.

Des beaux palais de l'autre vie,
Esprit, peux-tu franchir le seuil?
Entends-tu les pleurs d'Amélie?
Vois-tu son deuil?

O doux esprit, avance l'heure
Où, laissant le voile mortel,
Avec toi l'amante qui pleure,
Jouira du ciel.

Marguerite s'arrêtait un instant, puis répétait :

O joie! ô transport! ô délire!
Comme pour fêter le retour,
Vous changez les pleurs en sourire,
Baisers d'amour!

Après quelques moments d'un silence pensif, elle se reprenait à chanter :

Ah! c'est un songe, une chimère,
Que lui créait un doux sommeil,
Et qui s'enfuit, ombre éphémère,
A son réveil.

A qui pensait-elle? Quels étaient ses souvenirs!

Un jour, aux approches de la nuit, ses chants furent interrompus par un piétinement inusité dans la petite cour. C'était un mélange de rires ironiques, d'insultes et de plaintes plus douces qu'on n'a coutume d'en entendre parmi les prisonniers. Le cœur de l'infortuné est toujours ouvert à la crainte. Avec l'anxiété d'une colombe qui a vu le coucou contempler son nid fécond, Marguerite se hissa jusqu'au soupirail, de ses mains délicates elle se suspendit aux grosses barres de fer, et regarda la foule qui se pressait. Elle vit un enfant dont la chevelure blonde descendait sur les yeux, et qui, pleurant et se débattant entre les mains des soldats, criait : « Mon père! mon père! » vers un homme qui, tout chargé de chaînes, le suivait le désespoir sur le visage.

« Ah! » Marguerite poussa ce cri comme un homme frappé au cœur, et tomba évanouie sur le pavé. Ses yeux, ses oreilles,



bien que de loin et à la lumière incertaine du crépuscule, lui avaient fait reconnaître dans ces deux infortunés Pusterla et son Venturino. La malheureuse! au moins si elle avait conservé son erreur!



Bulletin bibliographique.

Fables de La Fontaine, nouvelle édition, précédée d'une notice biographique et littéraire, et accompagnée de notes; par E. GÉRUSEZ. — Chez *Hachette*, 12, rue Pierre-Sarrazin.

Il n'est point d'auteur sur lequel on ait autant et aussi bien écrit que sur La Fontaine; chaque critique a voulu mêler sa voix au concert unanime de louanges qui, depuis tantôt deux cents ans, s'élève en l'honneur du bonhomme; chaque Académie a proposé à son tour l'éloge officiel de notre grand fabuliste. Il semble qu'il y ait je ne sais quel charme secret qui excite tout écrivain à tenter, lui aussi, de louer La Fontaine, quoique tant d'autres l'aient déjà fait, quoique tant d'autres doivent le faire encore, et que personne ne puisse espérer de dire le dernier mot sur ce merveilleux génie. Aussi, qui le croirait? (En Allemagne, passe encore; mais en France!...) qui le croirait, dis-je, plus d'une métaphysique de la fable a été conçue et écrite dans le seul dessein d'apprécier La Fontaine, et l'on a édifié de lourds systèmes pour expliquer cette brillante bulle de savon, la fable. Que dirait le bonhomme en voyant la peine que ces gens-là ont prise à son intention? Et comme il éclaterait de rire au nez de ces pédants qui n'ont rien dit, malgré leur profondeur, d'aussi bon que ce simple mot : « Le fablier portait des fables, comme l'arbre porte des fruits. »

M. Gérusez, qui a fait précéder d'une notice historique et critique la nouvelle édition des fables de La Fontaine, a bien su se garder de l'écueil que nous signalions tout à l'heure. Sans doute il n'a pas fait abnégation de sa critique devant son auteur, il ne s'est pas borné pour toute raison au *quia facit dormire*; mais il a évité de se creuser le cerveau pour expliquer difficilement des qualités naturelles, et n'a point voulu raffiner à propos du bonhomme. Il adopte, comme le meilleur, le mot de La Fontaine sur la fable : « C'est proprement un charme, » et il a bien raison d'y voir plutôt une affaire de sentiment que d'esprit. Rappelez-vous ce que les gens d'esprit ont fait de la fable! Voyez Lamotte, qui met en scène don Jugement et demoiselle Perspicacité; voyez Florian, Grécourt et les autres! Ils voulaient faire des fables, le gâteau du bonhomme les tentait; mais la fable n'était point pour eux la chose du cœur, ils n'avaient point de tendresse pour l'apologue, ils versifiaient des fables, ils voyaient le genre, en étudiaient les conditions, puis se mettaient à l'œuvre, s'imaginant que pour faire une véritable fable, il suffit d'établir un colloque entre Jean Lapin et dame Belette. « Le charme suprême de ces compositions, dit justement M. Gérusez, c'est la vie. L'illusion est complète; elle va du poëte, qui a été le premier séduit, au spectateur, qu'elle entraîne. » Oui, c'est la vie, et si l'on se demande pourquoi toutes les fables de La Fontaine ont cet air de famille si frappant, c'est que toutes sont la représentation de la vie. Pourquoi cependant pas une ne ressemble à l'autre? c'est encore et toujours parce qu'elles reproduisent la vie, la vie, qui est la même, qui est une, en tous temps, en tous lieux, et qui cependant offre l'idée de la plus grande variété que l'esprit puisse concevoir. Et c'est par là que La Fontaine, si différent de tous ses contemporains, leur ressemble pourtant si fort. Racine, Molière, Boileau, que faisaient-ils, si ce n'est qu'ils puisaient dans la vie leur inspiration toujours une et toujours variée?

Enfin, comme l'a très-bien vu et très-bien dit M. Gérusez, la fable de La Fontaine est unique, inimitable, parce que « la fable, telle qu'il l'a faite, est une des plus heureuses créations de l'esprit humain », le cadre le plus charmant et le plus commode pour toutes les fantaisies de la pensée, pour tous les sentiments du cœur : « Libre en son cours, la fable tourne et dérive, tantôt à l'élégie et à l'idylle, tantôt à l'épître et au conte; c'est une anecdote, une conversation, une lecture élevées à la poésie, un mélange d'aveux charmants, de douce philosophie et de plainte rêveuse. Il se met volontiers dans ses vers, et nous entretient de lui, de son âme, de ses caprices et de ses faiblesses (1). » C'est une poésie de nonchalant, une poésie de distrait et de paresseux; elle s'épanche volontiers, mais demeure toujours sobre de paroles, et le bonhomme se mettait naïvement au-dessous de Phèdre, parce que Phèdre était plus elliptique et plus bref que lui. « On ne trouvera pas ici, dit-il en sa préface, l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait, en récompense, égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. »

Cependant, tout en reconnaissant la spontanéité naturelle, la veine de simplicité du bonhomme, M. Gérusez n'a point manqué de nous montrer qu'on l'a fait encore plus bonhomme qu'il n'était. L'auteur de la notice s'est bien gardé, il est vrai, de heurter la tradition aimable qui nous représente La Fontaine causant tout bas en lui-même avec sa petite république, et oubliant la belle société pour s'asseoir en idée vis-à-vis de Jean Lapin, qui siége avec gravité sur son derrière et se frotte le museau de sa patte. On aura beau dire, beau faire, La Fontaine devait être tel, ou à peu près, que nous le montrent ses fables, et nous rirons toujours au nez des gens qui s'en vont relevant les sots préjugés littéraires, et nous soutiennent, à notre confusion, que La Fontaine était « un génie sceptique et railleur, manichéen, fataliste, etc., etc., » car tout cela a été écrit. Si c'est là votre La Fontaine, ce n'est point le nôtre, et, à coup sûr, ce n'est point l'auteur des fables que nous savons. Mais, tout en respectant le caractère consacré, tout en admettant la distraction, la rêverie, la flânerie poétique à tel degré que vous voudrez, toujours est-il qu'on ne peut se dissimuler que le bonhomme était passé maître dans son métier, et qu'il aurait rendu des points au plus fin pour les finesses de son art. « On remarque, dit encore Vauvenargues, avec la même surprise la profonde intelligence de son art, et on admire qu'un esprit si fin ait été en même temps si naturel. » La préface mise en tête de ses fables et écrite par lui-même, est sans contredit le plus savant, je veux dire le plus profond traité qu'on ait jamais fait de l'apologue, et sa pratique est encore plus merveilleuse de finesse et d'artifice que sa théorie. M. Gérusez a donc voulu seulement expliquer cette habileté et concilier les deux qualités, inconciliables en apparence, la finesse et la naïveté, l'art et la nature. Pour cela, il n'avait qu'à ouvrir la biographie de La Fontaine, et il trouvait dans les études du bonhomme, dans les sociétés quelque peu raffinées qu'il fréquentait, l'explication que plusieurs ont cherchée bien loin et n'ont pas trouvée, qui pis est. Tous les grands poëtes du dix-septième siècle surent leur métier mieux qu'homme du monde, et La Fontaine avait beau être distrait et naïf, il ne devait pas être moins habile que ses amis, Molière, Boileau, Racine. Le métier est une misère pour le génie, il le sait de naissance.

Il nous reste à dire quelques mots des notes que M. Gérusez a mises au bas de chacune des pages de la nouvelle édition; là encore était un écueil, et il y avait à craindre que le commentateur de La Fontaine ne tombât dans le défaut de ces malheureux Saumaises, qui ont si lourdement lesté de notes et éclaircissements pédantesques les strophes légères d'Anacréon et d'Horace. M. Gérusez, en homme de goût et d'esprit, a eu garde de détruire le *charme*, et s'est efforcé d'être, dans la note, bref et simple, à faire envie à la fable elle-même : « Si je n'étais la fable, je voudrais être la note. » De discrètes observations philologiques sur les termes gaulois, qui abondent dans le style de La Fontaine, complètent cet excellent travail. — Nous ferons seulement une toute petite réserve aux louanges que nous donnons de grand cœur à ces notes spirituelles et souvent exquises. Il nous semble que l'auteur s'est un peu trop attaché parfois à éclaircir la moralité de la fable : il sait mieux que nous que La Fontaine s'en souciait assez peu, qu'il s'en passait même au besoin, surtout quand elle n'était pas possible :

> ... Et quæ
> Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Peut-être donc l'annotateur ne devait-il pas se piquer d'être plus moral que le fabuliste. Il est vrai de dire que M. Gérusez avait à faire une édition classique, et tout maître doit moraliser ses écoliers plutôt deux fois qu'une, quoique ceux-ci en prennent à leur aise.

Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, sur les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, exécuté par ordre du roi pendant les années 1837, 1838, 1839, 1840, sous le commandement de J. DUMONT-D'URVILLE, capitaine de vaisseau; publié par ordonnance de Sa Majesté, sous la direction supérieure de M. JACQUINOT, commandant de *la Zélée*. — Mise en vente du tome V^{e} de l'*Histoire du Voyage*. — Paris, 1843. *Gide*.

Le tome V de l'*Histoire du Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, sur les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, qui vient de paraître à la librairie Gide, n'embrasse qu'une période de quatre mois environ. Commencé le 29 octobre 1838, il se termine le 19 février 1839; mais ces quatre mois avaient été si utilement employés par le chef de l'expédition et ses compagnons de péril et de gloire, que ce volume offre l'intérêt de ses quatre aînés.

En quittant l'archipel des îles Viti, Dumont-d'Urville devait diriger ses corvettes vers le groupe des îles Salomon. Toutefois, il lui restait des recherches importantes à faire dans cette nouvelle route. D'abord il constata que l'île *Hunter* était mal placée; puis, après avoir doublé l'île *Aurore*, la plus septentrionale des Nouvelles-Hébrides, il commença la recherche des îles *Banks*, qui, découvertes en 1783 par le capitaine Bligh, n'avaient point été revues depuis cette époque. Dumont-d'Urville explora complétement ce groupe, sur lequel les hydrographes n'avaient que des données très-vagues. — *Vanikoro* reçut ensuite sa visite. Il espérait y retrouver encore quelques débris des vaisseaux de l'infortuné Lapérouse; mais toutes ses recherches furent inutiles.

De Vanikoro, *l'Astrolabe* et *la Zélée* se dirigèrent sur l'île *Nitendi*, où elles ne purent s'arrêter, et elles firent route pour les îles Salomon, que l'expédition explora pendant un mois environ. Un long chapitre intitulé *Séjour au port de l'Astrolabe*, se compose presque entièrement des récits rapportés à leur commandant par les divers membres de l'expédition qui eurent le courage d'entreprendre des excursions dans ces îles jusqu'alors si peu connues, dont les habitants sont anthropophages. — Les Salomoniens avaient été peints par tous les voyageurs sous les couleurs les plus défavorables. Dumont-d'Urville est le premier qui puisse, selon ses propres expressions, inscrire dans leur histoire une page en faveur de leur caractère.

Au *Séjour au port de l'Astrolabe* succède un curieux chapitre ayant pour titre *Considérations générales sur les îles Salomon*. — Dumont-d'Urville raconte l'histoire de ces îles depuis leur première découverte, en 1567, par Alvaro Mendana de Neira, jusqu'à sa dernière expédition, et résume tout ce qu'il a pu apprendre sur leur géographie, leurs productions et leurs habitants. Grâce aux pénibles reconnaissances qu'il a opérées, on connaît aujourd'hui la géographie complète des îles Salomon. « Cependant il reste encore pour nos successeurs, dit-il, après avoir constaté cet important résultat, de beaux travaux hydrographiques à faire; ils auront surtout beaucoup à nous apprendre sur les mœurs et les cérémonies des insulaires qui peuplent cet immense archipel. »

En quittant le port de l'Astrolabe, l'expédition gouverna directement sur les îles *Hogoleu*. Chemin faisant, elle aperçut les îles de *Sir-Charles-Hardy*, la *Nouvelle-Irlande*, l'île *Saint-Jean*, les îles *Abgarris*, *Monte-Verde*, *Dunkins* et *D'Urville*. Enfin, le 24 décembre, les deux corvettes laissaient tomber leur ancre tout près de l'île *Tsis*, au milieu du groupe intéressant que leur commandant désirait visiter. Les premiers voyages à terre furent d'abord heureux; mais bientôt les naturels, qui s'étaient montrés très-doux et très-bienveillants, manifestèrent des dispositions menaçantes; il fallut même repousser la force par la force. Plusieurs membres de l'expédition échappèrent comme par miracle aux plus graves dangers. Heureusement tous les travaux étaient terminés quand la guerre éclata, et les corvettes n'eurent à regretter la mort d'aucun homme. « La réputation des Carolins est à jamais ternie, s'écrie Dumont-d'Urville : nous n'avons trouvé ici que des hommes méchants et perfides avec une figure prévenante, des formes agréables et des manières posées. »

Suivons encore l'expédition sur la carte. Laissant derrière elle le groupe *Oulathy*, elle débarqua le 1er janvier 1839 à l'île *Gouaham* ou *Umata*, où elle devait faire un séjour de dix jours. Rien de plus agréable à lire que la narration d'une chasse au cerf à Umata, par M. Demas. Dumont-d'Urville ne voulant pas répéter ce qu'avait déjà dit M. Freycinet (*Voyage de l'Uranie*), a donné une preuve de tact et d'esprit en insérant dans son journal cet amusant récit. D'excellents vivres frais, de l'exercice et le bon air d'Umata rendirent en peu de temps aux équipages fatigués toute la force et l'énergie nécessaires pour les travaux pénibles qui restaient encore à faire. Le 10 janvier, on remit à la voile. Tant de voyageurs ont décrit cette terre féconde et les mœurs indolentes de ses habitants, que le commandant de *l'Astrolabe* ne crut pas devoir leur consacrer, comme aux îles Salomon, un chapitre entier. Toutefois, il publie de curieux détails sur les immenses changements opérés depuis dix années dans le gouvernement de Mariannes, où flotte depuis si longtemps le pavillon espagnol.

Le 13 janvier, on reconnut l'île *Gouap*; le 14, les principales îles *Pelew*; le 19, l'île *Palmas*; le 23, *Serangani*, *Mindanao*, *Belk*, *Limtan*; le 25, *Haycock* et *Broken-Island*; le 26, *Sanguir*. Ce jour-là faillit être fatal à l'expédition : les deux corvettes n'échappèrent que par un hasard providentiel au plus grand danger qu'un navire puisse courir. Après avoir chenalé entre les îles *Korakita* et *Rocky-Islets*, le 28, Dumont-d'Urville aperçut la pointe de *Siao* et les îles *Moudang*; puis il se dirigea directement sur *Ternate*, où il arriva le 29. — Une excursion au volcan de Ternate, par M. Hombron, les visites de Dumont-d'Urville et de M. Jacquinot au résident hollandais et au sultan détrôné, la description de la ville, l'histoire des anciens souverains de l'île et de la colonie hollandaise; enfin des réflexions importantes sur l'avenir de cet établissement, terminent le cinquième chapitre de ce volume.

Le chapitre sixième et dernier a pour titre : *Séjour à Amboine*. La traversée de Ternate à Amboine n'avait duré que deux jours. Le 3 février à midi, *l'Astrolabe* et *la Zélée*, partie le 1er de Ternate, laissaient tomber leurs ancres sous le fort *Victoria*, devant la capitale des Moluques. C'était la troisième fois que, commandant d'expédition scientifique, Dumont-d'Urville venait demander au port d'Amboine l'hospitalité et les moyens de continuer sa route aventureuse. En 1839, comme dans les deux précédents voyages, il reconnut que le peuple hollandais est le peuple le plus hospitalier du monde, pourvu cependant que la mission de l'étranger ne soit point commerciale. Le relâche fut de dix-huit jours, pendant lesquels des excursions intérieures, des dîners et des bals se succédèrent sans interruption... Dumont-d'Urville conclut cette longue partie de plaisir par des réflexions pleines d'intérêt sur cette colonie hollandaise, la plus importante des Moluques, empruntées au journal de M. Dubouzet.

Tel fut l'itinéraire suivi par les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, du 29 octobre 1839 au 19 février 1840; tels sont les résultats principaux de ces quatre mois de navigation et de relâche. Dès que le tome VI aura paru, nous continuerons cette analyse. Les abonnés de *l'Illustration* qui ne liront pas *l'Histoire du Voyage* pourront du moins suivre sur une mappemonde la dernière expédition commandée par Dumont-d'Urville, et se faire une idée approximative des services qu'elle a rendus à la science.

Contes du Bocage; par ÉDOUARD OURLIAC. 1 vol. in-18. — Paris, 1843. *Waille*. 3 fr. 50 c.

Les *Contes du Bocage* contiennent, nous devons l'avouer, une sorte d'apologie de l'insurrection vendéenne. Les blancs y jouent peut-être un trop beau rôle; mais M. Ed. Ourliac n'est pas un historien, c'est un conteur. Que ses récits soient écrits d'un style facile et pur et qu'ils offrent de l'intérêt, la critique n'a pas le droit de lui rien demander de plus. Or, sous ce double rapport, il satisfera, si nous ne nous trompons, les amateurs de nouvelles les plus blasés et les plus difficiles; les bleus eux-mêmes seront forcés de rendre un juste hommage à son talent.

Les *Contes du Bocage* sont au nombre de quatre : ils ont pour titre : *Mademoiselle de La Charnaye*, *Hector de Locmaria*, *la Commission militaire* et *la Statue de saint Georges*. Mademoiselle de La Charnaye occupe à elle seule plus de la moitié du volume. C'est l'histoire d'une jeune fille qui, pour ne pas affliger son vieux père aveugle, lui persuade que les chouans sont partout triomphants, et que son fils Gaston, mort sur le champ de bataille, est à la tête de ses soldats victorieux. Chaque jour des incidents imprévus déjouent ses calculs : d'abord, enfermée avec lui dans un vieux château, elle parvient sans peine à tromper complétement la crédulité de l'infortuné vieillard; mais bientôt il faut fuir, se déguiser, se cacher; de nouveaux mensonges, de nouvelles ruses, de plus en plus difficiles à inventer et à soutenir, deviennent nécessaires. Après de nombreuses péripéties habilement ménagées, M. de La Charnaye découvre enfin la triste vérité. Sa fille, qui le faisait passer pour fou, se sacrifie vainement pour le sauver; elle est blessée et arrêtée par les bleus. Abandonné, le vieillard aveugle allume de ses propres mains un feu qui doit le trahir. La fumée trahit le lieu de sa retraite et on s'empare de sa personne. Alors il apprend en même temps la ruine de la monarchie, la mort de son fils, la défaite des armées vendéennes, la blessure et la captivité de sa fille; il se dénonce hautement et donne un démenti solennel à ceux qui veulent le traiter comme un insensé. Le père et la fille ne devaient plus se retrouver ensemble qu'au pied de l'échafaud. A la vue de son père, l'Antigone vendéenne se mit à fondre en larmes. Après l'avoir embrassé une dernière fois, elle implora son pardon à genoux. Quant à lui, ses dernières paroles, adressées à l'exécuteur, furent une prière de tuer sa fille avant lui. « Moi, du moins, ajouta-t-il, je ne la verrai pas; » et cette grâce lui fut accordée.

Hector de Locmaria est un jeune émigré qui, pris à Quiberon et relâché sur parole pour vingt-quatre heures, revient à Vannes et meurt fusillé dans la prairie de Treauray. — Dans *la Commission militaire*, M. Edouard Ourliac nous fait assister à l'exécution d'un pauvre curé des environs de Lyon. Enfin, dans *la Statue de saint Georges*, il nous raconte comment un soldat marseillais, grand profanateur de chapelles, trouva miraculeusement la mort au moment où il allait faire sauter une statue colossale dans l'église de l'abbaye de Saint-Cyr entre Bourganeuf et Machecoul.

M. Edouard Ourliac possède toutes les qualités nécessaires à un bon romancier. Espérons que le succès mérité des *Contes du Bocage* le déterminera à entreprendre un ouvrage de plus longue haleine.



(1) Sainte-Beuve, Portraits littéraires.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

L'ILLUSTRATION

a terminé son premier volume ; mais la nécessité de faire réimprimer un assez grand nombre de numéros épuisés retarde la mise en vente de ce volume et de la *Table des Matières*. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. *Tout numéro gâté ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.*

GEORGE AND VULTURE-HOTEL, CORNHILL-LONDRES. — **Cet hôtel est situé près de la Douane, de la Banque, de la Bourse**, du palais du lord-maire, des chemins de fer de Douvres et de Brighton, des grandes stations d'omnibus allant et venant dans toutes les directions, soit à l'intérieur, soit aux environs de la ville, et enfin dans le voisinage de toutes les grandes maisons de banque et de commerce.

Cet hôtel, qui, depuis nombre d'années, jouit de la réputation la plus honorable, offre aux étrangers un avantage assez rare à Londres : on y parle toutes les langues. Les prix y sont modérés. L'abonnement pour le logement et la nourriture est de deux guinées par semaine, y compris les domestiques (53 fr. 75 c.). Le déjeuner consiste en thé ou café, viande ou volaille froide, œufs frais, etc. ; le dîner, en soupe, pain, viande, volaille, dessert, et demi-bouteille de bordeaux ou d'ale. — Dans la soirée, thé ou café. **Il y a un salon où l'on dîne à la carte. Le célèbre club des Echecs, de Londres, tient ses séances dans cet hôtel.**

SAINTE-HÉLÈNE. — TRANSLATION DU CERCUEIL DE L'EMPEREUR NAPOLÉON **à bord de la frégate *la Belle-Poule*. — Histoire et vues pittoresques de tous les sites de l'île, se rattachant au *Mémorial de Sainte-Hélène*** et à l'expédition de S. A. R. Mgr. le prince de Joinville; par M. HENRI DURAND-BRAGER, peintre de marine, embarqué sur le brick *l'Oreste*, faisant partie de la division de S. A. R. à Sainte-Hélène. — Dédié à M. le baron Gourgaud, grand-officier de la Légion-d'Honneur, lieutenant-général d'artillerie, aide-de-camp du roi. — In-folio sur grand colombier vélin.

En terminant la lecture du *Mémorial de Sainte-Hélène*, nul ne peut croire que là doit se terminer aussi l'histoire de cet homme extraordinaire, dont les douleurs ont égalé les hautes destinées.

L'acte de justice nationale qui a rendu à la France les restes mortels de Napoléon et accompli les vœux du mourant, est un des événements les plus remarquables de cette histoire. C'est le dernier épisode de ce poëme de trente années.

Toutes les scènes du voyage à Sainte-Hélène de S. A. R. le prince de Joinville nous sont connues par les relations de quelques témoins oculaires; elles attendaient encore d'être reproduites par des tableaux fidèles qui parlassent à la fois aux yeux et à l'esprit. Cette expédition n'a fait d'ailleurs que ranimer la vive curiosité qui avait si longtemps tourné vers cette île les yeux de l'Europe entière ; on veut connaître ces lieux consacrés par tant d'illustres souvenirs.

M. Durand-Brager, peintre de marine, attaché à l'expédition de la Plata, et embarqué à bord de *l'Oreste*, commandé par M. Doré, capitaine de corvette, a pu reproduire, par des dessins faits sur les lieux, les principales scènes de cette touchante cérémonie. Il est le seul artiste qui en ait été témoin, et il n'a rien négligé pour en rapporter les plus fidèles souvenirs. La satisfaction que lui ont témoignée les personnes dont la mémoire avait le droit d'être le plus sévère, est un sûr garant de l'exactitude de ses dessins.

Les planches, lithographiées par les plus habiles artistes, seront accompagnées d'un texte tiré du journal de M. Durand-Brager.

Des communications dues à la bienveillance de M. le général Gourgaud, dont la mémoire est restée si fidèle à tous les souvenirs de l'exil, y occuperont une place importante.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

L'ouvrage formera 6 livraisons. — Chaque livraison sera composée de 5 planches et de 1 ou 2 feuilles de texte.

Prix de la livraison : 20 fr.

Gide, éditeur, rue des Petits-Augustins, 5, près le quai Malaquais.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARICES. — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans coutures ni lacet, et ne formant aucun pli aux articulations. — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.

LES ÉGLISES DE PARIS. 1 volume grand in-8, illustré de 20 belles gravures sur acier, représentant *le Portail de Notre-Dame, la Tour Saint-Jacques-la-Boucherie, l'Intérieur de Notre-Dame-de-Lorette, le Jubé de Saint-Etienne-du-Mont, la Madeleine, Saint-Merry, Saint-Gervais-et-Saint-Protais, Saint-Eustache*, etc., etc.

Avec une introduction par M. l'abbé Pascal, membre correspondant du Comité historique des Arts et Monuments, et 20 notices sur les églises les plus curieuses et les plus anciennes de la capitale ; par MM. l'abbé Moreau, premier vicaire de Notre-Dame; l'abbé Faudet, curé de Saint-Etienne, et les principaux membres du clergé de Paris.

A Paris, chez l'éditeur, 15, rue Saint-Germain-des-Prés. 10 fr.

LES MALENTENDUS TRAGIQUES, ou les Maisons de fous; par l'auteur du *Pourvoyeur d'une maison d'aliénés*.

L'auteur de cet ouvrage n'a pas eu tant en vue de faire une pièce de théâtre régulière, que d'appeler l'attention publique sur les maisons d'aliénés, en cherchant à prouver par des considérations nombreuses que, dans beaucoup de lieux, le nombre des détenus accusés d'aliénation mentale est susceptible d'une réduction notable. Il a, en conséquence, passé en revue l'intérieur **de trois maisons de fous, qui lui ont fourni une foule d'observa**tions curieuses, de scènes piquantes, quelquefois comiques, parfois très-sombres et extraordinaires. Au point de vue de la philanthropie, l'ouvrage mérite d'être lu; sous celui de l'art dramatique, il prête sans doute à la critique, le but de l'auteur ayant été de se rendre utile plutôt que de créer une œuvre littéraire. Toutefois, l'ensemble offre incontestablement de l'intérêt, tant par la forme que par l'enchaînement des matières. Il y a bien des dures vérités sur le compte des médecins anglais, qui sont encore plus maltraités par l'auteur que leurs confrères ne le furent jadis par Molière. Ils se consoleront par la pensée que si Molière n'a pas réussi à tuer la médecine, il n'est pas donné à l'auteur des *Malentendus tragiques* d'être plus puissant que Molière.

On trouve les *Malentendus tragiques* chez PISSIN, libraire, place du Palais-de-Justice, 1, et chez LADRANGE, quai des Augustins, 19. Prix : 1 fr.

CHALLAMEL, ÉDITEUR, 4, RUE DE L'ABBAYE,

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS DU COMPTOIR CENTRAL DE LA LIBRAIRIE.

UN ÉTÉ EN ESPAGNE, par Augustin CHALLAMEL. — En ce moment, où les regards de toute l'Europe sont fixés sur l'Espagne, un nouveau livre sur ce pays offre un attrait puissant de curiosité. M. Augustin Challamel vient de publier un petit volume où l'on trouvera des détails intéressants sur les mœurs et l'aspect de la Péninsule. Les principales villes, Madrid, Séville, Grenade, Cordoue, Tolède, Burgos, etc., ont été visitées par M. Challamel, qui en a rapporté des impressions de poëte et d'historien. 1 vol., format Charpentier. Prix : 2 fr. 50 c. — Chez Challamel, éditeur, rue de l'Abbaye-Saint-Germain, 4.

LE SALON DE 1843, Collection des principaux ouvrages exposés au Louvre; publié par M. Challamel. — Le *Tintoret et sa fille*, admirable tableau de M. L. Cogniet, qui a obtenu un si grand succès à l'Exposition dernière, vient d'être publié dans l'*Album du Salon de* 1840, de M. Challamel. Cette belle publication fait le plus grand honneur à son savant et intelligent éditeur, et un succès réel et mérité doit l'accueillir. *Le Salon de* 1843 est le quatrième volume des *Albums sur les expositions de Peinture* (années 1840, 1841, 1842 et 1843), publiés par M. Challamel, éditeur, 4, rue de l'Abbaye. Il était impossible de mieux terminer un ouvrage si précieux aux amateurs, et dont chaque année augmente la valeur. 1 beau vol. in-4. Prix : 24 fr., papier blanc; 32 fr., papier de Chine. — Chez tous les libraires de la France et de l'étranger.

LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 33.

OUVRAGES DANS LE FORMAT GRAND IN-18.

COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE; par L.-F. KAEMTZ, professeur à l'université de Halle, traduit et annoté par CH. MARTINS, docteur ès-sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complété de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux numériques, par L. LALANNE, ingénieur des ponts-et-chaussées. 1 vol. in-32, format du *Million de faits*, avec 10 gravures sur acier, 115 tableaux numériques, etc. 8 fr.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES DE DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1841 ; par W. DESBOROUGH COOLEY; traduite de l'anglais par AD. JOANNE et OLD NICK, complétée pour les expéditions et voyages jusques et y compris la dernière expédition de M. DUMONT D'URVILLE ; par M. D'AVEZAC. 3 vol. in-18, format anglais. 3 fr. 50 c. le vol. L'ouvrage complet. 10 fr. 50

MANUEL DE POLITIQUE, ouvrage dédié à l'Académie des Sciences morales et politiques; par V. GUICHARD. 1 volume. 3 fr. 50

HISTOIRE DE 1840; par A. VILLEROY. 1 vol. 3 fr. 50

HISTOIRE DE 1841 ; par A. VILLEROY. 1 vol. 3 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE ANCIENNE, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ; par le docteur OTT. 1 volume. 3 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE MODERNE, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours; par le docteur OTT. 1 vol. 3 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE; par M. RENOUVIER. 1 vol. 3 fr. 50

MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au Moyen-Age, avec 200 gravures dans le texte. 2 vol. 10 fr. 50

LA MUSIQUE MISE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE, Exposé succinct de tout ce qui est nécessaire pour juger de cet art et pour en parler sans l'avoir étudié; par M. FETIS. 2e édition. 1 vol. 3 fr. 50

GEORGES CUVIER; Analyse raisonnée de ses travaux, précédée de son éloge historique; par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 3 fr. 50

DISCOURS SUR L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE, ou Exposé de l'histoire, des procédés et des progrès des sciences naturelles; par sir JOHN F.-W. HERSCHELL, traduit de l'anglais. 1 vol. 3 fr. 50

LES MUSÉES D'ITALIE, Guide et mémento de l'artiste et du voyageur; par LOUIS VIARDOT. 1 vol. 3 fr. 50

LES MUSÉES D'ESPAGNE, D'ANGLETERRE ET DE BELGIQUE ; par LOUIS VIARDOT, pour faire suite aux *Musées d'Italie*, par le même. 1 vol. 3 fr. 50

LE LIVRE DES PROVERBES FRANÇAIS, leur origine, leur acception, anecdotes relatives à leur application, etc.; par LEROUX DE LINCY; précédé d'un *Essai sur la philosophie de Sancho Pança*, par FERD. DENIS. 2 vol. 7 fr.

MŒURS, INSTINCTS ET SINGULARITÉS de la vie des animaux mammifères ; par P. LESSON, correspondant de l'Institut (Académie des Sciences). 1 vol. 3 fr. 50

FABLES ; par M. VIENNET, de l'Académie Française. 1 volume. 3 fr. 50

GÉNIE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, ou Esquisse des progrès de l'esprit humain depuis 1800 jusqu'à nos jours; par ÉDOUARD ALLETZ. 1 vol. 3 fr. 50

DES ÉLÉMENTS DE L'ÉTAT, ou Cinq questions concernant la religion, la philosophie, la morale, l'art et la politique; par E.-A. SEGRETAIN. 2 vol. 7 fr.

NAPOLÉON APOCRYPHE, 1812-1832, Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle; par LOUIS GEOFFROY. 1 vol. 3 fr. 50

CHEFS-D'ŒUVRE POÉTIQUES DES DAMES FRANÇAISES, depuis le treizième siècle jusqu'au dix-neuvième. 1 volume. 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA TOUR D'AUVERGNE, premier grenadier de France, rédigée d'après sa correspondance, ses papiers de famille et les documents les plus authentiques; par M. BUHOT DE KERSERS. 1 vol. 3 fr. 50

EXAMEN DE LA PHRÉNOLOGIE ; par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 2 fr.

RÉSUMÉ ANALYTIQUE des observations de Frédéric Cuvier sur l'instinct et l'intelligence des animaux ; par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 3 fr.

ITINÉRAIRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON pendant la campagne de 1812; par le baron DE DENNIÉE. 1 vol. 3 fr.

LES CONSTITUTIONS DES JÉSUITES, avec les Déclarations; texte latin d'après l'édition de Prague. Traduction nouvelle. 1 volume. 3 fr. 50

LE HACHYCH. 1 vol. in-18. 3 fr.

Ce volume, dont le titre ne saurait donner une idée, est une thèse politique, une utopie, si l'on veut, rêvée dans l'état d'exaltation produite par la liqueur que les Orientaux appellent *Hachych!* L'auteur est un des hommes les plus éminents de ce temps-ci, par la science, par l'esprit et par le cœur.

MÉMOIRES DE CASANOVA DE SEINGALT. 4 vol. in-18, chacun de 600 pages, contenant la matière de l'édition en 10 volumes in-8. Prix : 3 fr. 50 le vol. L'ouvrage complet. 14 fr.

SOUS PRESSE :

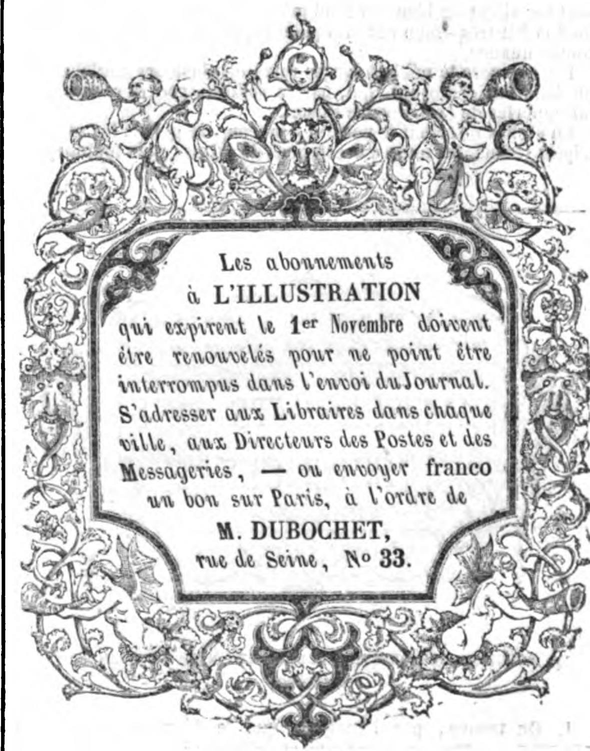
HOMÈRE, *l'Iliade et l'Odyssée*, traduction nouvelle; par P. GIGUET. 2 vol. in-18 jésus. 7 fr.

MANUEL DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE; par M. RENOUVIER. 1 vol.

MANUEL DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE AU MOYEN-AGE; par le même. 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SAINTE-BEUVE, avec 800 dessins de TONY JOHANNOT. 1 volume grand in-8 jésus vélin. (*J.-J. Dubochet et Comp.*, éd.) 20 fr.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE; par M. A.-C. THIBAUDEAU. 2 vol. in-8. (*Paulin*, éd.) 15 fr.



Modes.



L'ouverture du Théâtre-Italien est une solennité que la mode attend chaque année pour montrer toutes ses charmantes recherches; aussi la représentation de mardi a-t-elle été très-brillante. Nous y avons remarqué des robes de pékin glacé à larges raies satinées, de nuances pâles, dont quelques-unes avaient des revers décolletés, bordés d'effilés; — d'autres garnies de riches dentelles posées en tablier, — soit en échelle jusqu'à la ceinture, — soit à plat en montant. Nous avons vu également une robe lacée sur les côtés, au corsage, et sur le milieu de la petite manche; tous les lacets étaient terminés par des aiguillettes. Cette dernière a été trouvée très-jolie. Enfin, les coiffures en dentelles, en velours de satin, avec des ornements plus ou moins riches; la plume élégante, la fleur coquette ou le simple nœud de ruban, toutes fantaisies nouvelles, faisaient leur entrée dans la belle salle des dilettanti.

Mais on ne s'occupe pas seulement des élégances qui doivent se montrer à la clarté des lustres et dans les salons dorés; les toilettes de ville se préparent, et nous ne saurions rien conseiller de mieux que cette robe dont notre dessin donne le modèle. Les pattes qui garnissent la jupe et le corsage sont en étoffe pareille à la robe; elles sont attachées de chaque côté et au milieu par des boutons. Le chapeau sort des salons de madame Alexandrine, qui, à chaque saison, sait donner aux modes nouvelles des aspects aussi gracieux que variés.

Nous avons distingué dans les mêmes salons un chapeau en velours à lame, orné de plumes nuancées de deux couleurs.

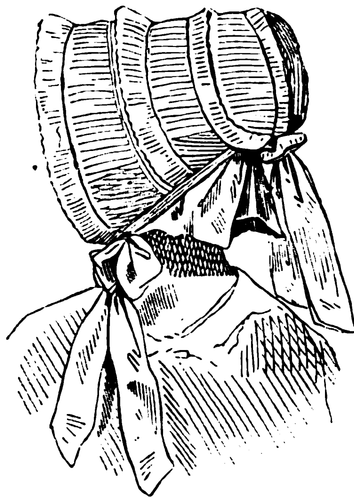
Une capote à grosse paille sur laquelle il est de la dernière élégance de faire poser des follettes.

Et enfin un chapeau sans bavolet, enrichi d'un oiseau-héron.

Les étoffes nouvelles destinées aux costumes d'automne et qui pourront se porter dans l'hiver, encombrent nos magasins; on y remarque les popelines diamantées en toutes nuances, la popeline à double reflet, les alpagas brochés et les pékins rayés: ceux-ci ont beaucoup de vogue. C'est une petite raie satinée nuancée en quatre tons différents sur un fond mat, par exemple,



(Chapeau de velours à lame, avec plume de deux couleurs.)



(Capote à grosses pailles, avec cinq follettes.)



(Chapeau sans bavolet, avec oiseau-héron.)

vert sur violet ou bleu sur fond gris; cette ligne de quatre bleus fondus fait très-bien sur gris pâle. Du reste, ce pékin existe en toutes nuances.

Il y a encore le pékin à larges raies de plusieurs couleurs sur un fond uni chatoyant, qui, par sa solidité, pourra résister aux intempéries de la mauvaise saison.

En étoffes de soie il se portera beaucoup de glacé: les satins à triples reflets, les moires à colonnes de satins; puis toujours les pékins de soie et les pékinés variés à l'infini, qui tiennent un rang fort important dans la hiérarchie des étoffes.

On s'occupe déjà des manteaux. La forme crispin sera mise de côté pour faire place aux pardessus à manches larges dans lesquelles on passe les bras à volonté. Une pèlerine très-grande cache ce que ces manches vides pourraient avoir de disgracieux. On parle aussi d'un paletot; mais il faudrait bien du talent pour en rendre la forme gracieuse.



SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. On trouve, par l'analyse, que le bien du père était 360 000 fr., qu'il avait six enfants, et qu'ils ont eu chacun 60 000 fr.

En effet, le premier prenant 10 000 fr., le restant du bien est de 350 000 fr., dont la septième partie est 50 000, qui, avec 10 000, sont 60 000 fr. Le premier enfant ayant pris sa portion, il reste 300 000 fr.; sur cette somme, le second prend 20 000 fr.; le reste est 280 000, dont la septième partie est 40 000, qui, avec les 20 000 ci-dessus, font encore 60 000 fr.; et ainsi de suite.

II. Il y avait 28 pauvres, et cet homme avait dans sa bourse 11 fr.; car, en multipliant 28 par 9, on trouve 252, dont ôtant 32, puisqu'il manquait 32 sous, le reste est 220 sous, qui valent 11 fr.: mais, en donnant à chacun des pauvres 7 sous, il n'en faudrait que 196; par conséquent il reste 24 sous.

III. Prenez une boule du jeu de quilles et faites-y un trou qui n'aille point jusqu'au centre, mettez-y du plomb et bouchez-le si bien qu'il ne soit pas aisé de le découvrir. Quoiqu'on roule cette boule en la jetant droit vers les quilles, elle ne manquera pas de se détourner, à moins qu'on ne la jette, par hasard ou par adresse, de telle sorte que le plomb se trouve dessus ou dessous, en faisant rouler la boule.

C'est là le principe du défaut qu'ont toutes les billes de billard; car, comme elles sont faites d'ivoire, et que dans une masse d'ivoire il y a toujours des parties plus solides les unes que les autres, il n'y a peut-être pas une bille dont le centre de gravité soit au centre de figure. Cela fait que toute bille se détourne plus ou moins de la ligne dans laquelle elle est poussée, lorsqu'on lui imprime un petit mouvement, comme pour donner son acquit vers le milieu de l'autre moitié du billard, à moins que l'endroit le plus lourd (qu'on appelle *le fort*) ne soit mis dessus et dessous. Un grand fabricant de billards disait qu'il donnerait 40 francs d'un bille qui n'eût ni fort ni faible, mais qu'il n'en avait jamais trouvé qui fût parfaitement exempte de ce défaut.

De là il suit que, lorsqu'on tire sur une bille fort doucement, on s'impute souvent de l'avoir mal prise et d'avoir mal joué, tandis que c'est par suite du défaut de la bille qu'on a poussée. Un bon joueur de billard doit conséquemment, avant de s'engager dans une forte partie, avoir adroitement éprouvé sa bille, pour connaître le fort et le faible. On tient cette règle d'un excellent joueur de billard.



NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. Un père, en mourant, laisse sa femme enceinte. Il ordonne, par son testament, que si elle accouche d'un mâle, il héritera des deux tiers de son bien, et sa femme de l'autre tiers; mais si elle accouche d'une fille, la mère héritera des deux tiers, et la fille d'un tiers. Cette femme accouche de deux enfants, un garçon et une fille. Quelle sera la part de chacun?

II. Un particulier a acheté, pour la somme de 110 fr., un lot de bouteilles de vin, composé de 100 bouteilles de vin de Bourgogne et 80 de vin de Champagne. Un autre a pareillement acheté au même prix, pour la somme de 95 fr., 85 bouteilles du premier et 70 du second. On demande combien leur a coûté l'une et l'autre espèce de vin?

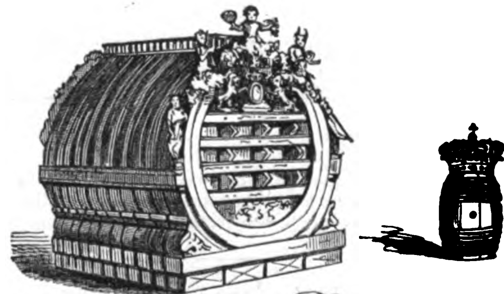
III. Un homme a perdu sa bourse et ne sait pas précisément le compte qu'il y avait; il se rappelle seulement qu'en comptant les pièces deux à deux, ou trois à trois, ou cinq à cinq, il en restait toujours une; mais, en les comptant sept à sept, il ne restait rien.

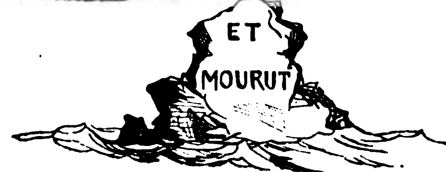
Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Espartero, régent d'Espagne s'est sauvé sur un vaisseau anglais.







ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie.*

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

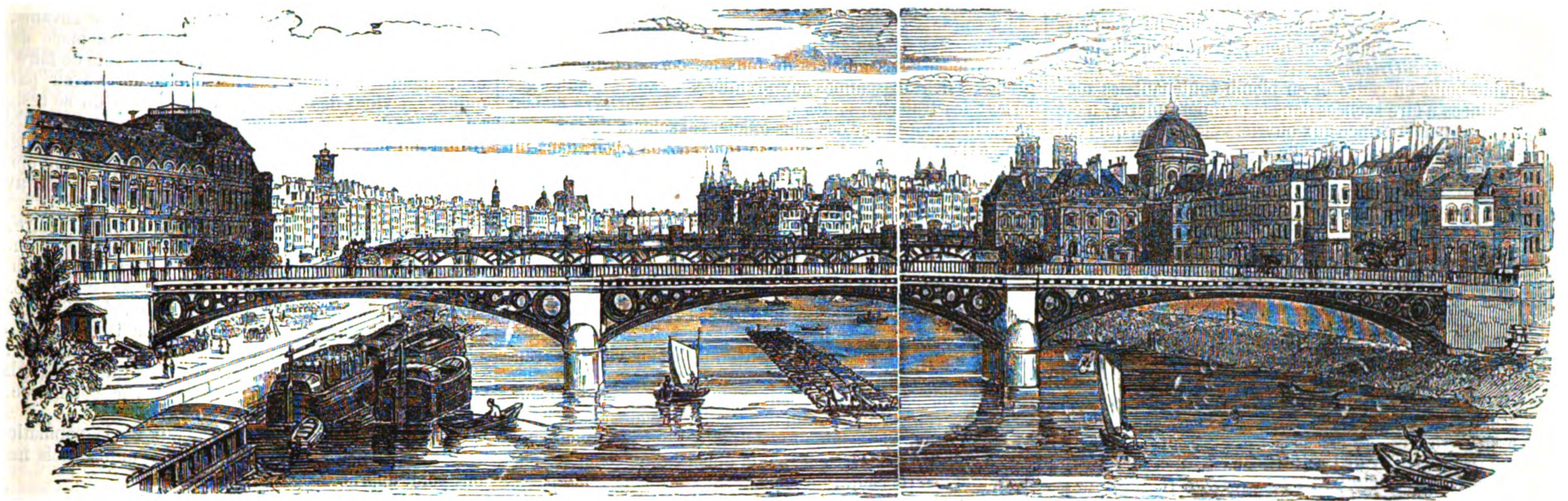
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE ET Cᵉ, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 34. Vol. II. — SAMEDI 21 OCTOBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Procession séculaire de Fourvières, et pose de la première pierre du pont du Change, à Lyon.

Pendant la durée du camp de Lyon (V. t. 1er, p. 407, et t. 2, p. 97), une cérémonie religieuse d'un haut intérêt a été célébrée dans cette ville le 8 septembre, jour de la Nativité de la Vierge. La procession séculaire, instituée en mémoire de la cessation de la peste, qui, il y a deux cents ans, ravagea cette seconde capitale de la France, s'est rendue en grande pompe à Fourvières, colline située sur la rive droite de la Saône. A la procession assistaient l'archevêque, deux évêques, le clergé de la cathédrale et de toutes les paroisses de la ville, de nombreux fidèles, et, parmi ces derniers, un vieillard de cent neuf ans, qui avait déjà figuré à la cérémonie cent ans auparavant, en 1743.

La présence du duc et de la duchesse de Nemours à Lyon a été marquée par des fêtes plus mondaines, à l'une desquelles cependant le clergé est venu aussi prendre part. Des huit jours que le prince et la princesse ont passés à Lyon, du 20 au 28 septembre, le dimanche 24 est celui dont le programme a été le plus chargé : pose de la première pierre du pont du Change, joutes sur la Saône, courses de chevaux, festin à la Préfecture, et soirée au Grand-Théâtre.

La cérémonie de la pose a été favorisée par un temps superbe. Des préparatifs bien entendus avaient été faits sous la direction des ingénieurs des ponts-et-chaussées. Une tente recouvrait la partie centrale du pont actuel, sur lequel la circulation avait été interdite depuis la veille au soir. Le petit bâtiment servant de vigie qui est assis sur la pile du milieu, avait été transformé, pour la duchesse, en un élégant boudoir, garni de tapis, de draperies, de causeuses, de fauteuils et de chaises. Une plate-forme en charpente, recouverte d'une tente, et élevée de quelques marches au-dessus du sol de la voie charretière, avait été établie sur l'éperon de cette pile, en amont du pont. De chaque côté une double rampe conduisait à une autre plate-forme située au-dessous, et dont le niveau était un peu inférieur à celui du massif de maçonnerie placé à son centre, et sur lequel devait être posée la première pierre.

Ce qui rendait le coup d'œil imposant, c'était l'immense multitude de spectateurs qui couvraient le pont et ses abords, les deux rives de la Saône, les fenêtres et les toits de toutes les maisons, d'où l'on avait la moindre échappée de vue sur ce point. En dedans de ce vaste amphithéâtre irrégulier et sur le lit même du fleuve, une double ceinture de bateaux de toute forme et de toute dimension, et chargés de spectateurs, entourait cette estrade. A peu de distance, et sur l'espace libre du bassin compris entre les quais et les deux ponts du Change et de la Feuillée, d'élégantes embarcations, pavoisées de mille couleurs et recouvertes de riches tentures, sillonnaient les eaux du fleuve.

A midi précis, M. l'archevêque est arrivé, suivi du clergé métropolitain, et il est immédiatement descendu sur la plate-forme inférieure, où il s'est mis en devoir d'officier. LL. AA. RR. sont arrivées à midi et demi. Madame la duchesse de Nemours a été conduite par le maire jusqu'à un fauteuil, au milieu et sur le bord de l'estrade supérieure, d'où elle pouvait embrasser l'ensemble de l'imposant spectacle qui se déroulait devant elle, et suivre les moindres détails du cérémonial. Le duc de Nemours, accompagné du préfet, du maire, des membres de l'administration municipale et des



(Procession séculaire de Fourvières.)

personnes de sa suite, est descendu vers la plate-forme inférieure, et s'est placé au centre d'un cercle formé par les nombreux assistants qui avaient pénétré jusque là, par le clergé, les fonctionnaires, les ingénieurs et les diverses notabilités.

Après la cérémonie religieuse, M. Cailloux, ingénieur en chef du département, a lu un discours dans lequel il a fait l'historique de la voie de communication que le nouveau pont est appelé à remplacer, et a demandé au duc de Nemours l'autorisation de lui donner son nom; le quai voisin porte déjà celui de *quai d'Orléans*.

La double boîte en cèdre et en plomb contenant les médailles destinées à être scellées dans la première pierre, a été ensuite remise par le prince aux ouvriers plombiers, qui l'ont fermée hermétiquement; puis elle a été placée dans la cavité rectangulaire pratiquée à la surface de la dalle qui occupe le sommet du massif en maçonnerie, et recouverte d'une plaque en tôle. Le préfet a alors présenté au duc une truelle en vermeil avec laquelle celui-ci a pris, dans une caisse tenue par M. Auguste Jordan, ingénieur, chargé de la construction du pont, deux pelletées de mortier qu'il a étendu sur les joints de la boîte. Cette opération terminée, des ouvriers maçons ont poussé à l'aide de rouleaux une seconde pierre de taille sur la première. Le duc de Nemours a frappé sur celle-ci trois coups avec le marteau en vermeil que lui a également présenté le préfet. Alors le maire a remis à S. A. R. un coffret contenant les doubles exemplaires des médailles commémoratives scellées dans la première pile du pont. Quant au marteau et à la truelle, ils ont été repris par le maire, pour être déposés au musée de la ville.

Immédiatement après, LL. AA. RR. se sont rendues sur la terrasse de l'archevêché, d'où elles ont assisté au spectacle animé des joutes qui ont eu lieu sur la Saône, dans le bassin compris entre le pont Tilsitt et le pont du Palais.

De là, le cortége s'est dirigé vers l'hippodrome de Perrache, où les courses de chevaux, préparées par le jockey-club de Lyon, avaient attiré une affluence de plus de soixante mille curieux. Les prix principaux ont été gagnés par *Tiger*, appartenant à M. de Pontalba.

La soirée a été consacrée à une représentation au Grand-Théâtre. Des dames en grande toilette occupaient les premières loges; des officiers de tous les corps et de tous les grades étaient disséminés aux premières et aux secondes galeries; les troisièmes, les quatrièmes et le parterre étaient en partie occupés par des sous-officiers et soldats de la garnison. « C'est dire assez, ajoute le *Courrier de Lyon*, dans un article reproduit par le *Moniteur Universel*, que le public n'avait été admis que dans une proportion fort restreinte à cette fête. C'est là, continuent les feuilles ministérielles (et l'observation nous semble curieuse à noter), c'est là, suivant nous, un tort; et, en cette circonstance, comme en quelques autres, il nous semble qu'on a trop isolé de la population nos illustres hôtes. »

Le prince et la princesse ont été reçus sous le péristyle du Grand-Théâtre et conduits à leur loge par M. Pougin, régisseur-général, avec le cérémonial en usage au Théâtre-Français, depuis Louis XIV, chaque fois qu'une représentation doit être honorée de la présence du roi. Ce cérémonial consiste à recevoir Sa Majesté un flambeau à la main, et à éclairer sa marche jusqu'à la loge royale : il a été exactement suivi en cette circonstance. Madame la duchesse de Nemours portait l'une des robes qui lui avaient été offertes la veille par la chambre de commerce. On a joué un petit intermède intitulé *l'Algérie conquise*, dont les paroles avaient été ajustées tant bien que mal sur des fragments de Paulus, oratorio de Mendelsohn. On y voyait figurer des Arabes, des soldats français, la Civilisation et la Religion. Une décoration de M. Savette, représentant Constantine, paraît n'avoir pas manqué de vérité.

Avant le spectacle, et au retour de la course, tous les hôtels et restaurants de la ville ont été littéralement envahis. Non-seulement il était impossible d'obtenir une place dans les salles, mais l'on se trouvait dans la nécessité de faire queue et d'attendre son tour. Des personnes, après avoir parcouru quinze ou vingt des principaux hôtels, ont dû se résigner à aller dîner dans les plus lointaines extrémités des faubourgs. A huit ou neuf heures du soir, les provisions considérables qui avaient été faites la veille étaient complétement épuisées, et plus d'un estomac affamé a été soumis à un jeûne involontaire.

Au bal donné par la ville, le 25, au Grand-Théâtre, et où figuraient environ quatre mille invités, madame la duchesse de Nemours a dansé d'abord avec M. Arnaud, l'un des adjoints du maire. Cette première contredanse, suivant l'expression des journaux officiels, avait été donnée à l'édilité; l'armée, dans la personne de M. le général Duchamp, a eu les honneurs de la seconde; M. Gilardin, procureur du roi, a représenté, dans la troisième, la magistrature; et, dans la quatrième, M. Paul Eymard, fabricant, le commerce lyonnais.

Mais quels étaient les représentants de la population des travailleurs? C'est ce que les organes ministériels ne nous ont point appris.



(Pose de la première pierre du pont du Change, à Lyon.)

Courrier de Paris.

Mais vraiment où allons-nous? on ne pourra bientôt plus ni boire, ni se vêtir, ni manger, et peu à peu nous mourrons tous, vous, moi, notre voisine et notre voisin; oui, nous mourrons de faim et de soif, comme je ne sais quel pauvre diable qui expira d'inanition à côté d'une table amplement servie, n'osant toucher ni aux mets ni aux vins, de peur qu'ils ne fussent empoisonnés.

Ceci vraiment passe la plaisanterie, et *le National*, qui a le premier révélé cette cuisine pendable, mérite qu'on porte un toast à sa santé et qu'on l'arrose du plus pur nectar qui mûrit au soleil de la Côte-d'Or.

Chacun son goût! *le National* n'aime pas plus les produits frelatés en boutique qu'en gouvernement; et en même temps qu'il s'attaque aux débitants de politique falsifiée, il déclare la guerre aux fabricants de marchandises suspectes et de denrées de mauvais aloi; le manifeste qu'il vient de lancer tout récemment contre ces industriels prévaricateurs contient les faits les plus curieux et les plus graves.

On fabrique de l'huile d'olives avec du saindoux; du papier avec du plâtre; du pain et de la brioche avec du sulfate de cuivre; du blé avec du sable; du son avec de la sciure de bois; du thé vert avec du jaune de chrôme ou de la mine de plomb; du sel avec de l'iode et du cuivre; du vin avec de la litharge et du bois de Campêche; du savon avec des pierres à fusil, et du lait avec des cervelles. Quant à l'eau, ce complice immémorial des marchands de vin, il s'en débite à Paris seulement cinq cent mille hectolitres par an, sous prétexte de bordeaux et de bourgogne; onde innocente du moins, qui n'en veut qu'aux gourmets et aux ivrognes! débit de consolation breveté par la société de tempérance! Mais, hélas! hélas! le sincère Bacchus, l'Iacchus généreux est mort et enterré sous le pont Neuf, dans le lit de la Seine.

Ainsi le Parisien peut dire comme Auguste :

Dieux! à qui désormais voulez-vous que je fie
Le soin de ma personne et celui de ma vie?

Est-ce vivre, en effet, que de soupçonner partout le sulfate, l'iode et la mine de plomb? — Comment manger maintenant un petit pâté sans cuivre? comment savourer sa tasse de thé sans rêver de jaune de chrôme? comment choquer les verres sans y voir flotter un bois de Campêche?

Pour moi, qui ai la prétention d'être un franc Bourguignon, et d'appeler les choses par leur nom, je suis bien résolu à ne pas m'associer à cette atroce comédie; qu'on m'empoisonne, soit, puisqu'il est impossible aujourd'hui de vivre sans cela, et que le siècle présent est un empoisonneur fieffé; mais il ne me convient pas d'être pris pour dupe; voici donc le moyen que j'ai adopté pour sauver mon amour-propre du ricanement sournois de tous ces mystificateurs de boutiques et d'entrepôts: ai-je affaire au pâtissier, « Envoyez-moi deux douzaines de sulfate de cuivre bien chauds, » lui dis-je.

Au cafetier et au restaurateur: « Garçon! une tasse de mine de plomb. Garçon! de l'iode, s'il vous plaît. Garçon! vous n'avez pas mis assez de saindoux dans cette salade. Garçon! du lait frit pour deux, et une bouteille de campêche première qualité! »

Au marchand de papier, je demande un cahier de plâtre à lettre, et je m'informe au marchand de farine de la dernière mercuriale de la halle au sable.

Au moins nous est-il permis de nous envelopper avec sécurité dans notre pantalon et dans notre manteau, pour nous mettre à l'abri et nous consoler de toutes ces impostures? S'ils sont mal abreuvés et mal nourris, nous pouvons, en revanche, tenir notre corps et notre estomac chauds et solidement vêtus? Non pas, vraiment; les tailleurs ont aussi leur litharge! les draps et les étoffes mentent aussi bien que le sel, le thé, le vin et la farine. On vous sert de la charpie pour de l'elbeuf pur, et le papier mâché se présente effrontément sous le titre et le nom de louviers superfin. — Votre habit bleu de la veille est jaune le lendemain; les coutures blanchissent au bout de trois jours, et à la fin de la semaine, vous montrez la corde. Tout habit sortant des mains d'un tailleur de Paris est moins un habit qu'un énorme morceau d'amadou; on n'a plus qu'à battre le briquet pour allumer son cigare. — S'adresser pour les renseignements à un très-honnête bourgeois de mes amis, candide habitant du Marais. — Mon homme s'en allait l'autre jour au Jardin-des-Plantes, se pavanant fièrement dans un pantalon de drap tout neuf; une ondée survint, mouilla l'étoffe, qui se rétrécit en un clin d'œil, de manière à découvrir la cheville, et à dessiner, d'une façon compromettante, les formes de mon malheureux ami, qui n'est ni un Apollon ni un Hercule. — Il était sorti avec un pantalon, il rentra avec une culotte!

Tel est le siècle : ce n'est ni par la bonne foi ni par la sincérité qu'il brille; un peu de drogue se mêle à tout ce qu'il fait. On lui a tant conseillé le mélange! On lui a si fort prêché qu'il ne se tirerait d'affaire qu'en mettant de l'eau dans son vin!

Les hommes vont comme les choses, et les âmes se ressentent de la falsification des denrées.

Cette excellence qui fait grand bruit de son désintéressement et de son indépendance : — litharge!

Ce tribun qui fulmine son anathème : — saindoux!

Cet utopiste qui sonne la réforme du monde : — sulfate de cuivre!

Cet éloquent apôtre du bonheur universel : — amadou!

Ces virginités politiques et ces candeurs administratives : — jaune de chrôme!

Ces conciliateurs qui veulent mêler le rouge au blanc : — eau claire!

Ces fiers sentiments, ces beaux discours, ces grandes fidélités, ces superbes serments : — plâtre !

—Tous les jours il nous arrive quelque bête célèbre. Je ne parle pas des renommées qui se font chaque matin dans la politique, dans les arts, dans le roman, dans le feuilleton, dans l'industrie, dans la philosophie, dans la philanthropie et dans le vaudeville. Cela me mènerait trop loin ; que les bipèdes s'illustrent tant qu'ils voudront ! Je ne m'occupe aujourd'hui que de la gloire toujours croissante des quadrupèdes. Nous songerons aux autres plus tard.

La dernière course du Champ-de-Mars a mis au jour le nouvel et déjà fameux animal dont je veux parler ; il s'appelle Ratapolis. C'est là un beau nom, et la capitale des rats doit s'en glorifier. Ratapolis avait pour adversaire Prospectus et Napoléon II, fils de Napoléon : il les a vaincus toux deux, l'un de quatre, l'autre de sept secondes. Certes, le triomphe est rare ! Quel ennemi plus redoutable à la course qu'un Napoléon du sang de ce Napoléon qui enjamba l'Europe en un clin d'œil ? Quel plus dangereux concurrent qu'un Prospectus ? Prospectus n'est-il pas, en effet, le plus hardi coureur de ce temps-ci ? N'est-ce pas Prospectus qui va par la ville avec la rapidité de l'éclair ? N'est-ce pas lui qui escalade les murailles, monte bride abattue à travers les plus rudes escaliers, passe par toutes les portes, et galope en même temps, ici et là, à Paris, à Londres, à Berlin, sur toutes les routes du monde ? Eh bien ! dans cette lutte du Champ-de-Mars, Prospectus a cédé le pas à Ratapolis. Aussi Ratapolis est-il inscrit maintenant au livre d'or du *sport*.

Mais si les uns montent, les autres descendent : tandis que Ratapolis, hier inconnu, se faisait un nom dès son premier galop, nous apprenions ailleurs combien sont périssables les grandeurs chevalines, et combien la gloire du *sport*, comme tant d'autres gloires, est une vaine fumée.

O misères de l'écurie ! ô fragilité ! ô néant ! vous avez entendu parler de miss Annette. Les échos du Champ-de-Mars et de Chantilly répètent encore ce glorieux nom avec amour ; les *sportmen* se signent en l'entendant ; les palefreniers s'agenouillent ; les grooms, en signe de joie, agitent leurs cravaches et leurs éperons. Que de purs-sangs elle a distancés ! que de couronnes se sont entrelacées à sa crinière bai-brun !

Elle a été l'admiration du gentilhomme *reader*, la terreur et l'amour de l'hippodrome, et tout étalon de grande race aurait donné le plus beau crin de sa personne, pour mériter un seul de ses regards.

Eh bien ! miss Annette, la charmante, l'invincible, la glorieuse miss Annette, remplit, au moment où je parle, l'emploi de Rossinante au Cirque-Olympique, dans le mélodrame nouveau ; c'est bien elle, je l'ai reconnue, malgré la maigreur de sa fortune et le délabrement de ses os. Heureuse encore, miss Annette, de porter dans sa ruine le héros de la Manche, coiffé de l'armet de Mambrin ! Que de miss Annettes se trouveraient ravies de pouvoir, comme elle, clore le dernier chapitre de leur histoire par un chevalier de la Triste-Figure ! demandez plutôt à nos miss Annettes de boudoir et d'Opéra.

— *Le Constitutionnel* annonce avec grand fracas que M. Schimper, professeur d'histoire naturelle à Strasbourg, est de retour d'un voyage en Carniole ; nous ferons remarquer au *Constitutionnel* qu'il n'est pas plus dangereux d'aller en Carniole et pas plus étonnant d'en revenir, que d'entreprendre le voyage de Pontoise avec retour. La Carniole ne peut épouvanter que *le Constitutionnel*, qui n'est jamais sorti de la rue Montmartre. Mais ce n'est pas tout : M. Schimper a fait un bien autre prodige que de visiter la Carniole : il en a rapporté un animal extraordinaire, un protée vivant, né dans les profondeurs des grottes terribles d'Adelsberg. Ce protée cause une grande admiration au *Constitutionnel*, qui n'admire pas moins M. Schimper d'avoir doté la France de ce miraculeux protée, comme si déjà elle n'avait pas assez de ceux qu'elle produit.

Que *le Constitutionnel* conserve son extase pour une meilleure occasion : le protée de Carniole n'est pas si rare qu'il le pense ; les petits mendiants qui rôdent pieds nus dans le village d'Adelsberg en ont plein les mains et plein les poches. Si *le Constitutionnel* allait faire un tour par là, il s'en convaincrait aisément ; à peine aurait-il mis le pied dans l'auberge pour se reposer de la route, que les protées et les mendiants lui tomberaient sur le dos ; et, pour un *petit sou* donné à ces vauriens, le vénérable voyageur deviendrait adjudicataire du plus formidable protée des grottes d'Adelsberg. Que dis-je ! on les lui adjugerait par douzaines. C'est ce qui nous est arrivé, à mon ami Adolphe J.... et à moi, un jour que, conduits par la fantaisie, nous allâmes fumer un cigare de pur havane au nez de ces formidables souterrains d'Adelsberg et de tous ses protées, aussi nombreux que les goujons et les ablettes du pont d'Austerlitz.

Mais *le Constitutionnel* n'entreprendra pas le voyage : il aurait trop peur de ne plus admirer M. Schimper ou d'être dévoré tout cru par le protée vivant.

— On avait annoncé à tort que M. Musard allait reprendre le commandement des concerts de la rue Vivienne ; c'est M. Elwart qui en devient le général. Napoléon-Musard lui a transmis son bâton impérial ; quant à lui, il s'est complétement retiré du galop et de la ronde infernale. Musard travaille exclusivement à rédiger ses mémoires ; mais, plus heureux que l'autre Napoléon, il n'a point de Sainte-Hélène. Musard s'est retiré dans toute sa force, dans toute sa puissance, dans toute sa liberté ; Hudson-Lowe n'a rien à démêler avec lui ; et si le grand homme a la fantaisie de se promener au bois de Boulogne, Albion, se mettant en travers du chemin, ne lui crie pas : Halte-là !

Il y a huit jours, j'allais à Neuilly ; chemin faisant, j'aperçus sur la route une maison d'une belle apparence : une grille élégante, un parterre charmant ; des rideaux de soie et de velours colorant les vitres de leurs nuances chatoyantes. « A qui cette délicieuse habitation ? demandai-je au cocher qui me conduisait ; à quelque grand seigneur, sans doute ? — Oh ! oui, monsieur, dit mon homme en soulevant son chapeau d'une main respectueuse ; c'est le Neuilly de M. Musard. » L'admirable chose que le cornet à pistons, pensais-je, et pourquoi mon père ne m'a-t-il pas appris à en jouer !

— Les théâtres font de grands préparatifs d'hiver ; apprêtons-nous à une inondation de drames, d'opéras et de comédies de toutes qualités et de toute espèce. Ici, M. Scribe, l'inépuisable ; là, M. Alexandre Dumas ; M. Léon Gozlan de ce côté ; de cet autre, M. Casimir Delavigne. On verrait surtout avec joie l'auteur des *Messéniennes* apporter au Théâtre-Français une de ces œuvres brillantes et sérieuses qui ont donné à son nom un si grand crédit de conscience littéraire et de loyauté ; ce serait un certificat de vie fourni par le poëte, dont la santé, profondément altérée depuis un an, donne de vives inquiétudes ; mais au milieu de son mal, M. Casimir Delavigne n'a rien perdu de son amour pour la poésie et le travail : l'ouvrage qu'on annonce est le fruit de ses veilles courageuses. Allons, noble poëte ! confiez au parterre ce cher et douloureux enfant de votre souffrance ; les bravos sont un remède souverain qui font refleurir le corps et l'âme !

— Les concerts et les soirées commencent à renaître ; on se retrouve, on se reconnait, on s'assemble. Nous voilà ! nous voici ! causons, chantons et mettons-nous en danse.

Un élégant salon de la cité d'Orléans a donné le premier signal de cette résurrection de la vie mondaine ; il avait réuni, l'autre soir, quelques jolies femmes et des hommes plus ou moins célèbres ; les heures se sont passées au bruit des voix mélodieuses ; Salvi en était ; Salvi va devenir indispensable ; puis, avec Salvi, Ricci et MM. Méquillet ; Donizetti, enfoncé dans les coussins d'un vaste fauteuil, parlait de ses opéras et du *don Sébastien* encore en état d'enfantement : mais le jour de sa naissance n'est pas loin ; puisse le public carillonner au baptême et crier *Vivat !* Ce Donizetti est un père infatigable ; il aura mis au jour, avant un mois, trois de ces enfants lyriques coup sur coup : *Maria di Rohan* et *Belisario* pour le Théâtre-Italien, *don Sébastien* pour l'Académie-Royale-de-Musique. Que de soins ! que de veilles pour soutenir les frais d'une telle production ! Eh bien ! Donizetti est aussi leste et aussi dispos que vous ou moi, qui dormons toute la nuit et la grasse matinée : c'est une de ces paternités intarissables et faciles qui ne se lassent jamais et pullulent. — Puisque les salons chantent, ils valseront bientôt. Ouvrez les pianos, et sortez de leurs étuis les violons, les hautbois et les flûtes !

— La tragédie classique ne veut pas en avoir le démenti : elle tient bon contre le drame et fait de jour en jour des recrues pour soutenir la campagne contre son farouche ennemi : un jeune prince tragique, M. Randoux, et une jeune princesse, mademoiselle Araldi, viennent de renforcer l'armée de la vieille Melpomène ; ni l'un ni l'autre ne sont excellents, mais ils peuvent le devenir : les conscrits ne passent jamais capitaines au premier coup de feu. — Le drame s'inquiète cependant de cette victorieuse révolte de la tragédie, sous le drapeau de mademoiselle Rachel, son généralissime... Dans un autre temps, j'aurais dit sa Jeanne d'Arc.

Histoire de la Semaine.

La France fournit un faible contingent à l'histoire politique de la semaine. A l'intérieur, la polémique sur l'extension de la fortification de Paris a encore presque seule défrayé nos journaux. L'un d'eux, dans sa préoccupation, a cru voir dans des trottoirs qu'on établit, dans des rangées d'arbres que l'on plante dans le faubourg Saint-Martin, dans l'élargissement, résolu par la ville de Paris, de la partie resserrée de la rue Saint-Martin, et dans celui des rues des Arcis et Planche-Mibray, un plan stratégique pour faciliter le passage des canons, des bataillons et des escadrons. En vérité, c'est une étrange sollicitude pour la population parisienne que de vouloir qu'on la laisse s'atrophier dans des rues étroites et malsaines, de peur qu'elle n'arrive à voir quelque jour sa liberté compromise par des rues spacieuses et aérées. Il nous semble qu'il est plus naturel et plus raisonnable de se réjouir, quant à présent, des sacrifices que l'on fait pour lui donner du bien-être, sauf à s'en remettre au courage dont elle a plus d'une fois fait preuve pour combattre, si jamais les craintes, que nous ne partageons pas, se réalisaient, des projets dont la connexité avec l'observation des règlements de voirie ne nous parait pas, pour notre part, bien clairement démontrée. — Des nouvelles reçues de Taïti ont appris que depuis le départ de l'amiral Du Petit-Thouars, la reine Pomaré avait été poussée par un missionnaire anglais à faire des semblants de protestation contre la prétendue violence morale qui aurait été exercée sur elle par les Français pour l'amener à reconnaître leur protection. Mais l'arrivée et la fermeté des démarches d'un de nos officiers de marine ont suffi pour confondre ces impostures, déjouer ces manœuvres et faire rentrer les choses dans la situation où l'amiral les avait laissées. — Une correspondance de Turin annonce qu'un navire corse, passant dans les eaux de Bizerte, aurait été, malgré le pavillon français qui flottait au haut de son mât, visité par un des bateaux gardes-côtes que le bey de Tunis a établis depuis peu. Aucune des représentations faites au capitaine de ce visiteur, par son propre pilote-interprète, ne serait arrivée à épargner cette humiliation à nos couleurs, ce capitaine ayant prétendu qu'il ne faisait qu'exécuter les ordres du bey, son maître. La source indirecte de cette nouvelle, l'étonnement que cette démarche aurait causé aux subordonnés mêmes du capitaine tunisien, enfin les bons termes dans lesquels la France se trouve avec le bey, tout nous porte à croire que le fait sera démenti, ou que, si l'outrage a été véritablement commis, réparation nous sera faite, sans que, pour l'obtenir, nos rapports avec la régence de Tunis puissent en être altérés. — Ce que nous avions prévu, quant à l'effet que nous paraissait devoir produire la façon sauvage de procéder de M. de Ratti-Menton envers un autre agent français, ne s'est que trop réalisé ; et, à en juger par la satisfaction qu'en éprouvent et que ne savent pas dissimuler les journaux anglais, on peut se faire une idée du parti que leur nation en saura tirer contre nous en Chine. Pour les Chinois, disent-ils, la distinction de *sérieux* et de *non sérieux* de M. de Ratti-Menton, ne sera pas suffisamment claire. Ils distingueront les barbares en nations qui disputent et nations qui négocient. — La part brillante que nos nationaux de Montevideo ont prise aux succès de l'armée de la bande orientale de la Plata contre l'armée d'Oribe, a attiré sur les Français établis à Buénos-Ayres les mauvais traitements et les persécutions de Rosas. Les dernières nouvelles reçues, en les dégageant de tout ce que peut avoir de passionné un récit fait par des Français qui voudraient entraîner leur gouvernement dans une guerre où ils ont pris parti comme individus, donneraient toutefois à penser que l'Angleterre, sans s'engager plus que notre gouvernement n'entend le faire, aurait du moins trouvé moyen de protéger plus efficacement les sujets qu'elle compte sur ces rives. L'armée de Montévidéo avait remporté de nouveaux avantages, et l'esprit de vengeance de Rosas en avait reçu une excitation nouvelle dont un cabaretier français établi à Buenos-Ayres aurait été la victime innocente. On annonce un rapport à ce sujet de l'envoyé de France, M. de Ludre.

L'Autriche, au dire de la *Gazette d'Augsbourg*, se trouverait en ce moment dans une position analogue à celle où nous a placés la ruse musulmane pour la réparation de l'outrage fait à notre drapeau et à notre consul à Jérusalem. Un sous-gouverneur de la province de Fazoglo s'était permis de faire donner des coups de bâton à un jeune chirurgien autrichien. Celui-ci s'était rendu à Alexandrie et avait porté plainte au consul d'Autriche, qui avait sur-le-champ demandé justice. Le sous-gouverneur a été destitué, mais l'ordonnance de destitution est motivée sur un déficit qui se serait trouvé dans la caisse de ce fonctionnaire. Conformément à sa politique, le gouvernement n'a pas voulu avoir l'air de condamner un musulman pour avoir maltraité un chrétien. — La lutte en Catalogne est plus engagée, plus sanglante, plus désastreuse que jamais. Prim bloque encore Girone, sur laquelle il vient déjà de faire une tentative qui lui a coûté un grand nombre des siens. D'un autre côté, la junte de Barcelone, qui n'a pas craint d'attaquer la citadelle de cette ville, prend, au milieu des bombes lancées par les forts, toutes les mesures qui indiquent la détermination d'une résistance opiniâtre. A Madrid, où les cortes viennent de se réunir, le temps se passe en baise-mains et en réceptions de la jeune reine, qui vient d'accomplir sa treizième année. — Le ministère anglais s'est montré d'abord assez incertain sur les suites à donner à la première mesure qu'il avait prise contre le meeting de Clontarf. Il est évident qu'il s'était flatté que sa proclamation rencontrerait de la résistance et qu'il se trouverait ainsi autorisé à recourir à l'emploi de la force qui eût pu, pour un certain temps, le tirer de ces difficultés. Mais la conduite si habile, si courageusement humaine d'O'Connell, l'empire qu'il a su exercer, contre l'attente de tout le monde, sur une population ameutée qu'il a déterminée à s'incliner devant la légalité, ont déjoué ces calculs et rendu plus grands encore les embarras de la situation. L'association du *repeal* n'ayant point été supprimée par la proclamation, O'Connell a tenu à Dublin des réunions nouvelles, où il a montré la même prudence, mais aussi la même fermeté. Comme la démarche qu'avait faite le cabinet anglais aurait été souverainement ridicule s'il s'y était engagé sans avoir de parti pris sur les suites à lui donner, les feuilles de Londres ont prêté au ministère divers projets. Mais le *Morning Chronicle* avait annoncé que les modèles des mandats d'arrêts qu'on devait décerner contre les principaux repealers avaient été envoyés de Dublin-Castle à Londres, le ministère ayant donné l'ordre formel à lord de Grey de ne rien faire sans la sanction du gouvernement, et c'est ce programme qui vient d'être suivi. Les mandats ont été lancés contre O'Connell, son fils John O'Connell et les principaux membres de l'association. On annonce même que la poursuite doit comprendre plusieurs prélats catholiques. Les chefs d'accusation sont nombreux et comprennent celle de conspiration. Les accusés ont été conduits devant un des juges de la cour du banc de la reine, et, ayant fourni caution, sont demeurés en liberté, suivant la loi anglaise. Un grand rassemblement de forces militaires avait eu lieu à cette occasion ; mais O'Connell, qui se sent invincible tant qu'il maintiendra le peuple d'Irlande dans la légalité, lui a adressé et a fait publier à Dublin une proclamation pleine de dignité et de mesure qui a empêché l'émotion populaire de se traduire en actes de résistance et de révolte. Il est donc probable que, quant à présent, le cabinet anglais n'aura pas besoin du secours des 20,000 Hanovriens que leur excellent monarque tient, suivant le dire de quelques journaux de Londres, à la disposition des ministres de sa nièce. Mais il a d'autres difficultés à vaincre, d'autres embarras à surmonter. Un acquittement des prévenus sera pour eux un triomphe menaçant, et pour les poursuivants une condamnation effrayante dans l'avenir. Or, peuvent-ils douter qu'un jury irlandais, c'est-à-dire les juges naturels, prononcera un verdict d'innocence ? Peuvent-ils douter, d'un autre côté, que si, par une mesure d'exception, la cause était portée devant un jury anglais, une condamnation serait regardée par le monde entier comme une monstruosité judiciaire ? Pour nous, qui n'avons jamais cru à la possibilité et à l'efficacité du repeal, nous sommes convaincus que le ministère anglais donne des chances à la séparation des deux royaumes en se lançant dans la voie de mesures judiciaires aussi mal entendues, au lieu de chercher un remède à des maux trop réels et d'accorder une satisfaction équitable aux plaintes de l'Irlande. *L'Illustration* ne peut donner une vue du meeting de Clontarf, puisqu'il a été interdit, mais elle met aujourd'hui sous les yeux de ses abonnés une réunion tenue à Dublin avant que

l'association eût fait hommage à O'Connell de la toque de velours qu'il a juré de porter jusqu'à sa mort, et un meeting en plein air postérieur à l'offrande nationale. Elle y joint les boutons que portent les innombrables membres de l'associa-



(Boutons du Repeal.)

tion, et que portaient les accusés quand ils se sont présentés devant le juge. — M. le duc de Bordeaux, voyageant sous le nom de comte de Chambord, qui s'était embarqué le 4 octobre à Hambourg sur un bateau à vapeur, est débarqué le 6 à Hull, dans le comté d'York. Il s'est rendu à York, qu'il a visité, et de là s'est dirigé vers l'Ecosse. Il est accompagné de M. le duc de Lévis, de M. le marquis de Chabannes et de M. de Villaret-Joyeuse. On annonce qu'il séjournera chez le duc de Northumberland, qui fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire à l'occasion du sacre de Charles X. — La Suisse, dont la diète a dernièrement sanctionné l'abolition d'un certain nombre de couvents dans le canton d'Argovie, est en ce moment agitée par des intrigues ayant pour but la dissolution de la Confédération, dans le cas où ces mêmes couvents ne seraient pas rétablis. Des meneurs nationaux et étrangers, dans le canton d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, ont tracé le plan d'organisation d'une Suisse catholique, qui ferait scission avec l'ancienne Confédération, aurait ses diètes particulières et se ferait reconnaître au dehors comme Etat indépendant. Les gouvernements de ces petits cantons semblent, dit-on, disposés à prêter leur appui à ces étranges prétentions. Si de tels projets recevaient un commencement d'exécution, il est probable que les gouvernements des cantons y mettraient bon ordre. — La *Gazette du Rhin et de la Moselle* annonce la mort de Kamram-Shah, roi de Hérat. Si cette nouvelle est vraie, il est probable que ni la Russie ni l'Angleterre ne resteront indifférentes au choix du successeur de ce gardien de l'une des principales portes de l'Inde.

Le même journal annonce aussi qu'un incendie vient de détruire deux mille maisons à Manille. — Une lettre de Breslau, du 9 octobre, porte : « Nous venons de recevoir la triste nouvelle que la foudre est tombée hier à Bernstadt, et a allumé un incendie qui a dévoré une grande partie de la ville. » A Paris, dans des maisons de la rue Saint-Nicolas, faubourg Saint-Antoine, habitée par un grand nombre de petits fabricants et de pauvres ouvriers à façon, le feu est également venu exercer ses ravages. Nous devons, quoique arrivant tard, ne pas hésiter à répéter à notre tour le beau trait de courage d'un jeune pompier qui est entré dans une chambre tout embrasée, où une famille de quatre personnes était cernée par le feu. Ce brave jeune homme s'est jeté à travers les flammes, et a sauvé deux malheureuses femmes, qu'il a déposées dans une cour. Ses vêtements brûlaient. On vient à lui pour le secourir : « Non, laissez-moi, dit-il ; je n'ai fait que la moitié de l'ouvrage ! » Et il disparaît de nouveau. Les spectateurs attendaient terrifiés. Cinq minutes se passent, et l'intrépide pompier reparaît portant deux enfants sains et saufs. Il les dépose à ses pieds, et, couvert de brûlures, épuisé de fatigue, il s'évanouit. On ne nous a pas dit le nom de ce brave homme, et nous le regrettons. On ne nous a pas appris qu'il ait reçu la décoration, et nous nous en affligeons pour l'institution de la Légion-d'Honneur. — A Raguse, en Dalmatie, plusieurs secousses très-violentes de tremblement de terre ont, les 14 et 15 septembre, déterminé toute la population à fuir la ville et à transporter dans la campagne les vieillards, les malades et les enfants au berceau.



(Meeting tenu à Dublin.)

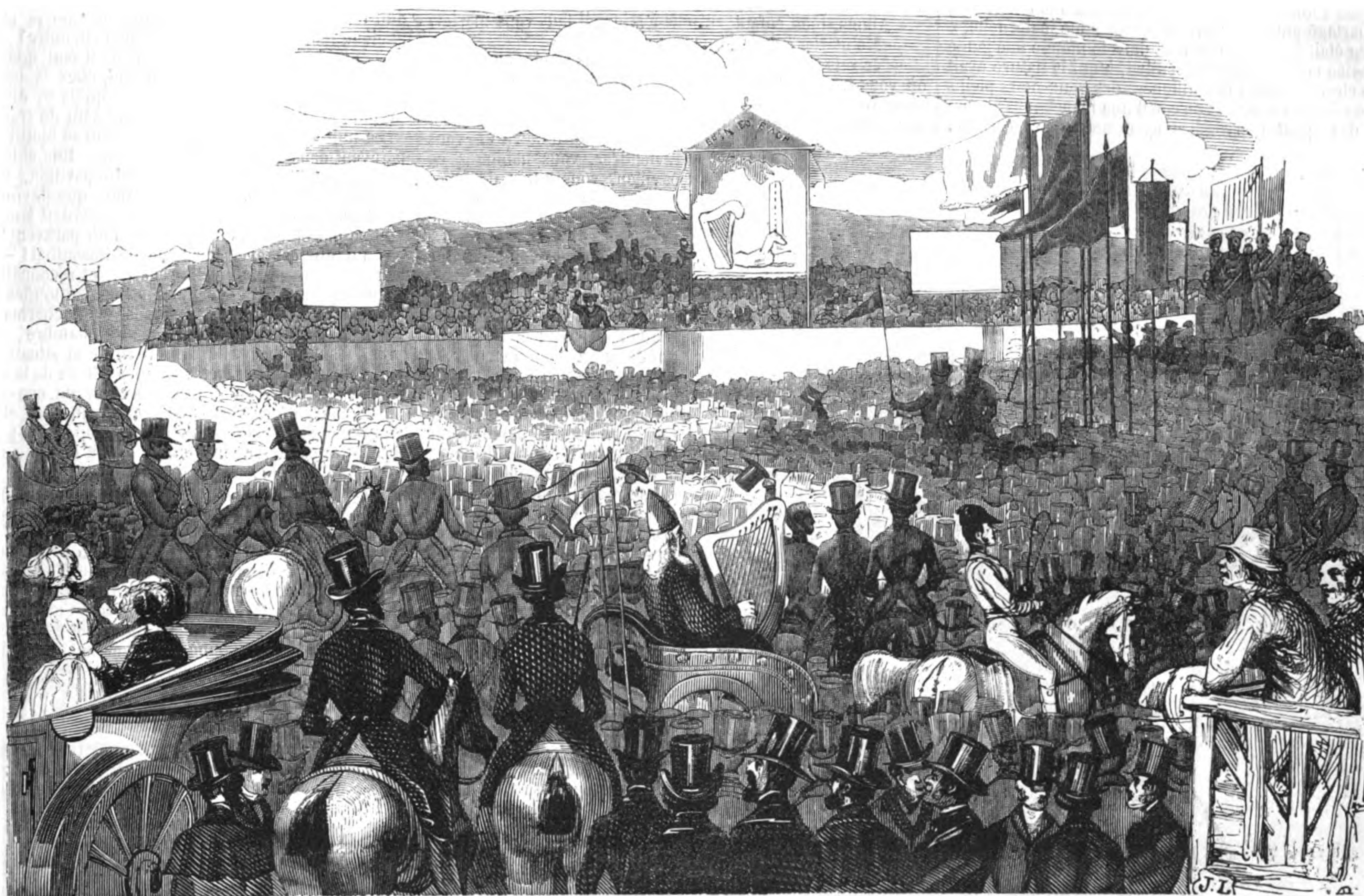
La terreur était au comble, parce qu'en même temps que les redoutables oscillations se faisaient sentir, on remarquait à l'horizon un nuage particulier qui, dans ces contrées, passe pour devoir accompagner chaque cataclysme, et qui se montra notamment pendant le tremblement de terre qui, en 1667, détruisit cette même ville. Toutefois aucun bâtiment n'a été renversé, et la population est rentrée dans ses habitations. Les mêmes secousses, quoique moins violentes, se sont fait sentir à une grande distance dans les contrées voisines, et même jusqu'à Trieste. Le 3 octobre, à trois semaines de là, une nouvelle secousse est venue effrayer ces mêmes villes. — A Felsberg, canton des Grisons, en Suisse, un roc immense qui se décompose a menacé d'ensevelir une population de trois à quatre cents personnes. Les pauvres habitants ont d'abord déserté leurs demeures ; mais, sans abri dans la campagne, ils se sont déterminés à y rentrer, malgré de continuels éboulements partiels qui semblent annoncer une prochaine et infaillible catastrophe.

La statistique a fourni quelques nouveaux documents. Le ministère des finances a publié un état comparatif des impôts indirects pendant les neuf premiers mois des années 1841-42-43. La recette totale du 1er janvier au 30 septembre 1843 a été de 557 millions ; elle avait été de 547 en 1842, et de 521 en 1841, dont les recettes ont servi de base aux évaluations de 1843. On peut donc calculer que la plus-value des impôts pour la présente année sera d'à peu près 48 millions. La loi de finances a été votée avec un déficit prévu de 38 millions environ. L'équilibre entre les recettes et les dépenses serait donc rétabli si les crédits extraordinaires, supplémentaires et complémentaires n'excédaient pas 10 millions. — Le recensement de la population qui a été fait en France en dernier lieu donne le chiffre de 34,494,875 individus ; en 1820, il n'en avait constaté que 30,461,875 ; en 1789, 25,065,883 ; en 1762, 21,769,163 ; enfin, en 1700, le chiffre n'était que de 19,699,320. Ainsi, dans l'espace de moins d'un siècle et demi, la population de la France a presque doublé. — Une publication récente, l'*Almanach populaire*, donne ainsi la moyenne du tirage des journaux politiques de Paris : *Siècle*, 42,000 ; *Presse*, 11,500 ; *Journal des Débats*, 9,559 ; *Commerce*, 5,711 ; *National*, 4,925 ; *Constitutionnel*, 4,792 ; *Gazette de France*, 4,611 ; *Courrier Français*, 2,941 ; *Quotidienne*, 2,615 ; *Moniteur Universel*, 2,250 ; *Moniteur Parisien*, 1,974 ; *France*, 1,448 ; *Globe*, 1,409 ; *Univers religieux*, 1,266 ; *Messager*, 878 ; *Législature*, 825.

La Société d'Encouragement, qui a déjà tant fait pour la prospérité de la France, vient de publier le programme des prix qu'elle se propose de décerner de 1844 à 1847 inclusivement. Ces prix sont au nombre de 48, et leur valeur totale ne se monte pas à moins de 224,400 francs. Ainsi, un prix de 6,000 francs est proposé pour la découverte d'un procédé salubre et convenable pouvant remplacer le rouissage du chanvre et du lin. Trois prix de 4,500 francs ensemble sont destinés aux introducteurs filateurs de soie dans les départements où il n'en existe pas encore. La multiplication des sangsues sur une large échelle sera récompensée par deux prix de 2,500 et 1,500 francs. L'introduction en grand de plantes étrangères à l'Europe donnera droit à une prime de 2,000 francs. La plantation des terrains en pente sera également l'objet de plusieurs récompenses. La fabrication des tuyaux de conduite des eaux en fonte, fer laminé, bois, pierre ou terre cuite, partagera six primes montant ensemble à 15,500 fr. ; les perfectionnements dans la fabrication des faïences fines dures auront également droit à des récompenses diverses montant à 13,000 francs. Enfin, un grand prix de 12,000 fr. est destiné à l'auteur de la découverte qui sera jugée par la Société le plus utile au perfectionnement de l'industrie nationale, et dont le succès aura été constaté par l'expérience.

L'inauguration du chemin de fer belge-rhénan a été célébrée par des fêtes à Anvers et à Liége ; il le sera à Cologne, c'est-à-dire sur l'Escaut, la Meuse et le Rhin. Les feuilles de Belgique sont remplies des détails des fêtes dont les deux premières villes ont été le théâtre, et des discours prononcés dans ces solennités. Le jour de la liberté du commerce et de l'abaissement définitif des douanes internationales y a été appelé par tous les vœux, et l'on s'est vivement félicité des communications qui confondent désormais la Prusse et la Belgique. Le nom de la France n'a pas été prononcé une seule fois, et M. le baron d'Arnim, ministre de Prusse, a exprimé, par une figure un peu tudesque, les sentiments de sa nation, en disant : « La Prusse tend sa *main de fer* à la Belgique pour serrer la sienne dans une étreinte amicale et sincère, et pour unir les deux pays par un indissoluble lien. » Y a-t-il encore quelqu'un à qui ne soit pas démontré le mal, peut-être irréparable, qu'ont fait aux intérêts commerciaux et politiques de la France les quelques égoïstes en faveur qui ont, l'an dernier, figuré une émeute pour faire avorter le projet d'union douanière avec la Belgique?

Une autre solennité, plus harmonieuse que l'éloquence de M. d'Arnim, a eu lieu dimanche dernier à la Halle-aux-Draps. On sait que M. le ministre de la guerre a autorisé, dans les régiments, l'introduction de l'enseignement du chant selon la méthode Wilhem. Depuis environ quatre mois, mille soldats des huit régiments d'infanterie composant la garnison de Paris reçoivent des leçons de M. Hubert, inspecteur du chant dans les écoles primaires de la capitale. Trois cent quatre-vingts de ces élèves réunis ont subi, pour la première fois, un examen public. Après le solfége sur les notes écrites et sur l'indication des doigts; après quelques exercices sur la mesure, pour démontrer leur connaissance des différents rhythmes, ces trois cent quatre-vingts voix ont chanté quatre morceaux de l'Orphéon avec un ensemble des plus remarquables. M. le préfet de la Seine, le général commandant la place et les officiers supérieurs de la garnison de Paris assistaient à cette réunion, où tous les yeux se portaient sur notre poëte national Béranger. L'on remarquait que tous les exécutants appartenaient à l'infanterie, et l'on se demandait si la cavalerie n'avait pas encore demandé ou obtenu l'autorisation de suivre ces cours. — Plusieurs conseils-généraux ont reconnu le bon effet de ces distractions artistiques mises à la portée du peuple et répandant du charme sur des existences laborieuses. Les conseils du Rhône et de l'Ain sont particulièrement entrés dans cette voie.—Le goût des arts se rencontre plus communément dans les classes ouvrières que beaucoup de personnes ne le pensent. Un jeune homme qui promet à la Belgique un bon artiste de plus, Bottemann, âgé de vingt-un ans, vient d'obtenir à Rome le premier prix de sculpture à l'Académie pontificale de Saint-Luc. Il n'avait que huit ans quand il perdit son père, tailleur de pierres à Hal, et il fut obligé de prendre le ciseau et le maillet dans le chantier paternel. Mais ses heureux instincts l'appelaient à autre chose qu'à équarrir humblement la pierre. Il vint à Bruxelles suivre les leçons de l'Académie de dessin, et fréquenta les ateliers de MM. Simon et Creefs. Muni des certificats les plus honorables, il partit pour Rome le 26 août 1842; et, en attendant des succès qui, comme on le voit, n'ont pas trahi ses espérances, le conseil communal de sa ville natale lui a voté annuellement des subsides. — C'est avec une vive satisfaction que nous avons vu également le conseil-général de la Meurthe se joindre, dans sa dernière session, au conseil municipal de Nancy pour contribuer aux frais de l'éducation artistique d'un jeune ouvrier potier nommé Jiorné Viard, né à Saint-Clément, arrondissement de Lunéville, « qui, depuis son enfance, dit la délibération du conseil, s'est fait remarquer dans la faïencerie, où il a été constamment employé, par son habileté, son amour pour le travail et ses dispositions extraordinaires pour la sculpture. »


(Meeting en plein air.)

Il y a dans un recueil publié il y a quelques années, *le Salmigondis*, une charmante nouvelle de M. G. Cavaignac, intitulée *Est-ce vous?* C'est le récit fait par un fataliste de toutes les contrariétés et de tous les malheurs qui lui sont successivement advenus toutes les fois qu'on lui a posé cette question en trois mots : Est-ce vous? Elle le força même un beau jour, adressée qu'elle lui fut par un aéronaute s'embarquant dans sa nacelle et cherchant dans la foule assemblée autour de lui un compagnon de voyage, elle le força d'entreprendre une course aérienne pour laquelle, par amour-propre, il ne voulut pas laisser voir son peu de propension. Un officier en garnison au Mans vient de faire le même voyage très-librement et sans provocation. Une ascension aérostatique avait été annoncée dans cette ville, pour un jour de la semaine dernière, par M. Kirsch, de qui nous avons déjà eu occasion d'entretenir les lecteurs de ce journal. Une foule considérable était assemblée; tout était disposé, et le ballon gigantesque se trouvait prêt à quitter le sol, lorsqu'un spectateur, abandonnant sa place, écarte M. Kirsch, s'élève dans la nacelle aérienne, salue le public ébahi et s'élance dans les airs. C'était un commandant de cuirassiers, M. Verdun, que le public suivit des yeux avec une vive anxiété dans son aventureuse excentricité. Le Mans tout entier était dans les rues et aux fenêtres. Une heure après, le commandant, débarqué heureusement, racontait à ses amis ses impressions de voyage.

La Cour d'assises de la Mayenne vient de mettre fin à une procédure politique engagée depuis longtemps. M. Ledru-Rollin, poursuivi à l'occasion du discours prononcé par lui devant les électeurs du Mans qui l'ont envoyé à la Chambre, après s'être vu condamner à quatre mois de prison par la Cour d'assises de Maine-et-Loire, dont le jugement avait été cassé, vient d'être acquitté par le jury de la Mayenne.

M. Lerebours, ancien secrétaire de la Commune au 9 thermidor et qui échappa à la réaction de cette journée, est mort aux environs du Mans, où il s'était retiré depuis une quarantaine d'années. Il avait été directeur de l'instruction publique et successeur, dans ces fonctions, du conventionnel Lakanal. Il était père du tragédien Victor, que nous avons vu dans l'emploi de Talma à la Comédie-Française et à l'Odéon, qui a fait représenter sur cette dernière scène une tragédie intitulée *Hérald ou les Scandinaves*, dans laquelle il remplissait le principal rôle, et qui, retiré du théâtre, est aujourd'hui lecteur du roi de Hollande. — M. Lehuërou, professeur suppléant à la Faculté de Rennes, déjà connu par d'importants travaux, et qui avait publié notamment un volume sur les *Institutions mérovingiennes* et un autre sur les *Institutions carlovingiennes*, vient, par suite d'un fatal découragement, de mettre fin à ses jours. — M. de Montrond, intime ami du Prince de Talleyrand, vient de mourir. Il avait été le confident de bien des secrets et l'intermédiaire de beaucoup d'intrigues. Il touchait depuis longtemps une pension de 40,000 francs par an sur les fonds secrets, qui lui a été servie jusqu'à sa mort.

Théâtres.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Mina, ou le Ménage à Trois, opéra-comique en trois actes, paroles de M. E. DE PLANARD, musique de M. AMBROISE THOMAS.

Un roi de Prusse, — je ne sais lequel, et le lecteur a trop de bon sens pour tenir à le savoir : tous les rois de Prusse d'opéra-comique se ressemblent; — un roi de Prusse avait un ministre qui passait assez généralement pour un grand ministre; du moins, sa sœur, madame la comtesse de ***, n'en doutait pas, et le proclamait à tout propos. Pourquoi n'en croirait-on pas madame la comtesse de ***?

J'y suis très-disposé pour ma part, et voici pourquoi :

Ce ministre avait un ami, brave militaire ainsi que lui; vous voyez que notre ministre était probablement chargé du département de la guerre. Dans une bataille, l'un des deux


(Opéra-Comique. — Scène de *Mina*, ou *le Ménage à Trois*, 3e acte : Morceau Sainti, madame Félix, Roger, mademoiselle Darcier.)

amis, voyant l'autre menacé d'un coup mortel, se jeta au-devant et reçut le coup. Il en mourut, comme de raison, en disant à l'autre : « Ma fille, monseigneur, ma fille unique, elle n'a plus que vous, je vous la recommande!... » Le survivant était le ministre; il n'oublia ni son ami défunt ni la jeune fille. A la vérité, il ne s'inquiéta guère de l'éducation que recevait cette intéressante enfant; il avait apparemment trop d'affaires pour cela. Mais au moment de sa mort, il voulut réparer le temps perdu. Son testament fut conçu en ces termes, ou à peu près :

« Je lègue tous mes biens à mon neveu le colonel de Romberg, à condition qu'il épousera la jeune Mina, fille de mon meilleur ami, etc. Si, le 30 juillet prochain, mon neveu Romberg n'a pas rempli la condition, il perdra mon héritage, qui sera partagé entre mes parents de la ligne maternelle. »

Romberg était jeune, et il y avait dans le monde une jeune veuve appelée la baronne de Rosenthal, à qui la nature avait donné des cheveux noirs magnifiques, des yeux noirs pleins d'éclat et de feu, un visage et un cou d'une blancheur éblouissante, et des épaules arrondies avec une grâce parfaite.



(Palais-Royal. — Levassor, dans ses trois rôles du *Brelan de Troupiers*.)

J'avoue que la baronne déparait un peu ces présents du ciel par la manière dont elle les portait. Elle marchait habituellement la tête basse, et, en parlant, elle regardait son interlocuteur *en dessous*. Mais qui peut tout avoir? comme dit La Fontaine. Romberg avait compris que la perfection n'est pas de ce monde, et s'était mis à aimer la baronne avec toute la fougue d'un colonel de trente ans. Qu'en résulta-t-il? que le 30 juillet, terme fatal assigné par le testament pour la célébration du mariage, Romberg avait pris les devants, et se trouva marié... marié secrètement avec la baronne, et fort inquiet des suites, car les charmes de la baronne n'avaient pu fermer tout à fait ses yeux sur les charmes de la succession.

Romberg eut recours aux grands moyens: il s'adressa au roi, et lui demanda l'annulation du testament. Pendant qu'il attendait, avec toute l'impatience d'un héritier et d'un colonel amoureux, la décision de Sa Majesté, la comtesse sa tante, cette sœur du défunt dont je vous ai déjà parlé, arriva tout à coup, tenant d'une main le testament, et présentant de l'autre la jeune Mina de Bensfeld.

« Allons, mon cher neveu, voici le grand jour; il faut que vous soyez marié ce soir. Êtes-vous décidé? avez-vous fait toutes vos dispositions? Le devoir qui vous est imposé ne sera pas d'ailleurs très-pénible à remplir.... du moins j'ai assez bonne opinion de vous pour le croire. Regardez votre fiancée : est-elle assez jeune et assez jolie? »

Elle était ravissante, en effet : taille légère et fine, minois piquant, avec un petit air ingénu et mille petits mots naïfs qui doublaient le charme de ce minois et de cette taille. Il faut savoir qu'elle avait été élevée par une vieille tante, qui s'était retirée dans un ermitage après avoir juré haine mortelle à tout le sexe masculin — apparemment elle avait eu à s'en plaindre — et qui n'avait jamais souffert qu'un homme adressât la parole à sa nièce, ni même qu'on prononçât devant elle le mot de mariage. Bref, en comparaison de Mina, Agnès aurait pu passer pour un prodige d'érudition.

« Il faut dissimuler et gagner du temps, se dirent tout bas Romberg et la baronne; » et Romberg ajouta tout haut : « Ma tante, me voilà prêt. »

Qu'en serait-il advenu? je l'ignore. La bigamie est un cas terrible et qui peut mener bien loin un colonel. Heureusement que M. de Limbourg, capitaine d'ordonnance, arriva tout à point pour le tirer d'embarras. Il venait chercher madame la comtesse, par ordre exprès de la reine, dont cette noble dame était dame d'atours. La reine l'attendait pour s'habiller: il n'y avait pas une minute à perdre.

« Je pars, mes enfants, dit la vieille dame; mais vous connaissez le testament: il faut absolument vous marier aujourd'hui, mariez-vous donc sans moi. Dès que mes importantes fonctions me le permettront, je reviendrai jouir du spectacle de votre bonheur. »

La Prusse n'est pas un pays comme un autre: on peut s'y marier sans témoins... Il faut du moins que vous ayez la complaisance de le supposer, si vous voulez que je continue cette très-vraisemblable histoire. La comtesse partie, il vint à la baronne une idée très-originale, qu'elle mit sur-le-champ à exécution.

« Allons, mon enfant, dit-elle à Mina, il faut vous marier.

— Me marier? mais je ne sais ce que c'est.

— Je vais vous le dire. Nous allons nous rendre au temple, où vous trouverez M. de Romberg; vous vous mettrez à genoux avec recueillement; vous élèverez votre cœur vers Dieu; vous lui promettrez d'être toujours bonne, modeste et sage, comme aujourd'hui. Puis vous reviendrez, vous habiterez ce pavillon, vous aurez de jolies robes et de belles parures, et vous vous appellerez madame de Romberg.

— Comment! voilà ce que c'est que le mariage?

— A très-peu de chose près. »

Tout s'exécuta comme la baronne l'avait dit; et au retour, Romberg et elle installèrent Mina dans l'appartement qu'elle devait occuper seule, lui souhaitèrent une bonne nuit, et se retirèrent dans le pavillon que madame de Rosenthal habitait, et où, chaque nuit, elle recevait en secret l'amoureux colonel, pendant que tout le monde le croyait à son poste, dans la forteresse voisine, dont il était commandant.

Quinze jours écoulés, Mina était reconnue partout femme légitime du commandant Romberg, et avait, à ce titre, reçu la visite de toutes les autorités constituées et de toute la noblesse du pays. Romberg était plein de bonté pour elle, il l'entourait de soins et d'attentions; seulement, comme il tenait à ses devoirs, et qu'il était intraitable sur la discipline, dès que le tambour de la citadelle sonnait l'heure de la retraite, il prenait en soupirant congé de Mina; c'est-à-dire qu'il quittait son ménage ostensible, et se rendait dans son ménage secret. Il n'avait pour cela qu'une allée de jardin à traverser et une porte mal fermée à ouvrir.

Mina passait donc aux yeux de tous et se croyait elle-même la plus heureuse femme de la Prusse. Que pouvait-elle désirer de plus? Elle avait seize ans, une charmante figure, une grande fortune, une habitation délicieuse, un mari très-aimable et un amant plus aimable encore que son mari.— Comment, un amant! Qu'était donc devenue cette innocence si vantée? — Eh! ne savez-vous pas ce que dit la sagesse des nations? *Aux innocents les mains pleines.*

Romberg s'accommodait à merveille de cet arrangement. Il épiait du coin de l'œil et en souriant les naïves coquetteries de Mina et la stratégie amoureuse de son ami Limbourg; et quand les billets doux de ce dernier étaient surpris par la comtesse, il s'en déclarait l'auteur. Mais la vieille dame avait lu dans le jeune cœur de Mina, et n'entendait pas raillerie sur le chapitre de l'honneur conjugal.

« Mon cher neveu, dit-elle à Romberg, les choses ne peuvent aller ainsi plus longtemps. Vous ne voyez rien de ce qui se passe : c'est le privilége des maris. Mais je vois tout, moi, et je sais ce qui se dit tout bas autour de vous. Limbourg est ici toute la journée, et je vais lui signifier...

— Ah! ma tante, gardez-vous-en bien! Je vais vous dire le mot de l'énigme, que vous ne soupçonnez pas. Apprenez que Limbourg est amoureux de madame de Rosenthal. C'est pour elle qu'il vient; il doit l'épouser dans huit jours.

— S'il est ainsi, je n'ai plus rien à dire. »

Elle se garda bien pourtant de se taire. Elle n'eut rien de plus pressé que de tout conter à Mina, et de la manière la plus propre à troubler la pauvre enfant, à éveiller son imagination, à déchirer son cœur : Limbourg doit épouser la baronne, il l'aime, il n'aime qu'elle, et lui jure toute la journée qu'il est indifférent à toute autre femme.

Mina, jalouse sans le savoir, ne pouvait rester plus longtemps dans sa charmante ignorance. Il y avait au château un jardinier qui avait été jadis le serviteur et, jusqu'à un certain point, l'ami de son enfance. Elle l'appela soudain.

« Jacquet, m'aimes-tu?

— Moi, madame? mon sang, ma vie vous appartiennent...

— Je n'en veux pas; je veux seulement que tu me répondes avec sincérité. Qu'est-ce que c'est que l'amour? »

Jacquet n'était guère en état d'improviser une réponse satisfaisante à une pareille question. Il passa plusieurs fois de suite son chapeau d'une main dans l'autre, et fit porter alternativement le poids de son corps sur son pied gauche et sur son pied droit : c'était sa manière de réfléchir. Quand il eut cherché quelque temps, il jugea qu'il devait avoir trouvé quelque chose.

« L'amour, madame... mais... c'est l'amour. »

Et comme Mina ne paraissait pas complétement éclairée par cette définition :

« Attendez, je m'en vais vous dire : l'amour, c'est un homme, ou une femme, qui aime de tout son cœur une femme ou un homme. Voilà.

—Eh bien! s'écria Mina, qui comprenait, à peu de chose près, tout ce que Jacquet ne lui avait pas dit, je vais t'apprendre une chose épouvantable : M. de Limbourg est amoureux de madame de Rosenthal.

— Ah! ah! dit finement Jacquet, c'est donc lui qui s'introduit chaque nuit chez la baronne, et que je guette depuis quelque temps sans avoir jamais pu l'atteindre?

— Eh bien! mon pauvre Jacquet, il faut que tu m'introduises, moi aussi, cette nuit même, chez la baronne, sans qu'elle le sache. Je veux savoir ce qu'ils se disent. Je veux prendre M. de Limbourg en flagrant délit de trahison! »

La nuit suivante, en effet, Mina vint se blottir derrière un paravent dans le salon de la baronne. Elle entendit bientôt entrer, par l'extrémité opposée du pavillon, celui qu'elle croyait être M. de Limbourg. Mais que devint-elle quand Limbourg, qui l'avait suivie (il ne la perdait jamais de vue), vint se placer auprès d'elle à l'abri du paravent? — Ce n'est pas lui qui est avec madame de Rosenthal! — Qui donc alors? — Elle écoute, elle regarde, et reconnaît son mari! Romberg en robe de chambre et en pantoufles, et buvant avec la baronne le thé conjugal! Quel charmant tableau! Limbourg n'avait ni thé ni robe de chambre, mais, à cela près, il sut à merveille tirer parti de la situation, et répéter, d'un côté du paravent, tous les détails de la scène qui se passait de l'autre (et je prie le lecteur de consulter la gravure annexée à ce véridique récit, laquelle a été faite pour empêcher son imagination d'aller trop loin); si bien que lorsque la comtesse vint tomber tout à coup au milieu de ce double tête-à-tête, apportant la déclaration du roi qui cassait enfin le testament du ministre défunt, tous la reçurent à bras ouverts, tous convinrent qu'elle était arrivée fort à propos, et elle fut, sur ce point, de l'avis de tout le monde.

Tels sont, en abrégé, les faits dont M. de Planard a fait une très-spirituelle comédie. M. Ambroise Thomas s'est piqué d'honneur, et n'a pas voulu être en reste avec lui. Sa musique est vive, légère, spirituelle et toute gracieuse. — Faut-il analyser sa partition? Non. La musique est comme l'amour : les plaisirs qu'elle donne sont d'autant plus vifs qu'on est moins en état de les expliquer.

Brelan de Troupiers **(Théatre du Palais-Royal).** — ***Jean Lenoir*** **(Théatre du Gymnase).** — ***Tôt ou Tard*** **(Odéon).** — ***Le Château de Valenza*** **(Théatre de la Gaieté).** — ***La Fille du Ciel*** **(Délassements-Comiques).**

Levassor vient de rentrer au théâtre du Palais-Royal, qu'il avait trahi, pendant deux ans, pour le théâtre des Variétés; et, pour racheter sa désertion, il débute par un succès et par un véritable tour de sorcier. Voyez-vous ce jeune Jean-Jean? c'est Levassor! voyez-vous ce troupier rompu à la bataille et relevant fièrement une moustache grise? encore Levassor! voyez-vous ce soldat sexagénaire, blanc, courbé, chevrotant? toujours Levassor! et, pour comble de surprise, c'est dans le même vaudeville et presqu'au même instant que Levassor représente ces trois âges de troupier. La métamorphose s'accomplit si lestement; au menton imberbe succède si vite la moustache grise, à la moustache grise le front chenu de l'invalide, qu'il semble qu'en effet ils sont trois à l'œuvre; mais, en réalité, il n'y a que Levassor, un Levassor en trois personnes!

Les trois sont du même sang et du même nom: l'aïeul, le père et le petit-fils, tous trois nommés Gargousse et tous trois soldats. Le Gargousse invalide conte ses batailles et ses victoires passées à qui veut l'entendre; le Gargousse fils, héros en pleine activité de service, vole de belle en belle et de triomphe en triomphe; les bastions tombent devant lui aussi bien que les cœurs; et Gargousse le petit-fils? celui-là a besoin d'être aguerri; jusqu'ici il semble dégénéré de ses pères; c'est lui qui baisse les yeux et rougit à la vue de mademoiselle Césarine; ah! si Gargousse I[er] et si Gargousse II étaient à sa place, comme mademoiselle Césarine y passerait! Or, non-seulement il se conduit comme un Jean-Jean en amour, mais encore le petit Gargousse a peur d'un sabre; à son premier duel, ne s'enfuit-il pas à toutes jambes?

« Diable! dit Gargousse le père; qu'est-ce que cela veut dire? ce n'est point un Gargousse!— Laissez faire, dit Gargousse l'invalide, plus sage et plus expérimenté; il a peur, soit! nous avons tous commencé par là; à son second coup de sabre et à son second amour, vous verrez comme le petit bonhomme ira: il sera digne des Gargousse. »

Le vieillard a dit vrai: Gargousse le petit-fils devient un démon qui sabre les gens à coups redoublés, assiége les cœurs, et réduit la fière Césarine à merci. Les deux Gargousse, le grand-père et le père, poussent des *vivat*, et se mirent dans leur digne petit-fils: Dieu merci, les valeureux Gargousse ne périront pas.— Cette histoire militaire des Gargousse est amusante et agréablement semée de mots plaisans; ajoutez à cet esprit des auteurs le talent de Levassor et sa triplicité phénoménale, et le vaudeville de MM. Etienne Arago et Dumanoir triomphera sur toute la ligne!

Ici on rit un peu moins; il est vrai que le Gymnase se plait dans le sentiment et le larmoyant; et puis ne faut-il pas travailler pour tous les goûts? S'il est amusant de rire, n'est-il pas, de temps en temps, agréable de pleurer? Pleurons donc!

Comment rire, en effet, des infortunes du comte de Boisménil et de sa fille Alix? Il faudrait avoir le cœur bien cannibale.

Le comte, vieil émigré retiré en Angleterre, se trouve sans ressources; l'hôte qui l'abrite et le nourrit, un horrible avare, va le chasser, faute de paiement. Que faire? que deviendra Alix, une si charmante fille? C'est là surtout la grande douleur du comte.

Un jeune homme, Armand de Courvil, s'est attaché au malheur de cette famille; il aime Alix, et pour tout au monde voudrait soulager l'infortune de la fille et du père. Il y a un moyen de le faire; mais ce moyen est plein de périls; il ne s'agit de rien moins que d'exposer sa vie, et voici comment : le comte, en quittant la France, a caché 400,000 livres dans un mur de son château; si on pouvait les reprendre! « Eh bien! je les aurai, » dit Courvil, bravant la loi qui prononce la peine de mort contre tout émigré surpris en France. « Que m'importe! » s'écrie le brave jeune homme. Voilà du dévouement et de l'amour.

Il part déguisé en matelot, aborde en Bretagne, et, au milieu des plus grands dangers, arrive enfin au château de Boisménil. C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout : il faut trouver le trésor, l'enlever, et surtout déjouer la surveillance de Jean Lenoir, ancien fermier du comte, et républicain clairvoyant. A cette qualité d'ennemi politique de M. de Boisménil, Jean Lenoir joint une vieille rancune : le comte l'a renvoyé injustement, et a injustement soupçonné sa probité.

La tentative réussit d'abord : Armand de Courvil découvre le trésor, s'en empare, et se dispose à regagner l'Angleterre, quand Jean Lenoir arrive. Il a flairé l'émigré et l'arrête. L'affaire devient sombre. Armand fait volontiers le sacrifice de sa vie; mais Alix, mais le comte, que deviendront-ils?



(Théâtre des Délassements Comiques. — *La Fille du Ciel*, 2e acte, 5e tableau : mademoiselle Bergeon, Phosphoriel; mademoiselle d'Harcourt, la Fille du ciel.)

Heureusement, Jean Lenoir n'a pas l'âme aussi noire que son nom. Il s'émeut en apprenant le dévouement d'Armand, et lui rend non-seulement la liberté, mais la précieuse cassette; puis Jean Lenoir imagine un moyen très-noble de se venger de l'injustice du comte : il remplit la cassette de pièces et de papiers qui prouvent clairement sa probité et son innocence. Or, Armand de Courvil arrivant avec la chère cassette, le comte n'a rien de plus pressé que de l'ouvrir. « Les quatre cent mille francs sont là, » dit-il. Point du tout : il ne trouve que ce compte-rendu de l'honnête gestion de son fermier. « Le traître m'aura volé! » Non pas : Jean Lenoir, craignant que l'or ne fût saisi en route, a substitué à la somme un bon de quatre cent mille livres sur un banquier de Londres, au nom de M. de Boisménil. Voilà comme Jean Lenoir se venge.

Grande joie parmi les Boisménil, et mariage d'Armand et d'Alix. Tout cela est bien joué par Tisserant, Julien et mademoiselle Rose Chéri. Le public a soupiré, le public a pleuré, le public a pris plus d'une fois son mouchoir. Quand le mouchoir s'en mêle, le succès est flagrant.

L'Odéon nous donne une comédie assez gaie, et qui porte le titre de *Tôt ou Tard*. Ce titre veut dire que tôt ou tard il faut que jeunesse se passe. Si vous avez payé votre dette au diable avant de vous marier, tant mieux : vous ferez un excellent mari; sinon vous serez un mari détestable, coureur, volage, ami du bal, des petits soupers, des débardeurs, et fort enclin aux nuits vagabondes et aux lettres de change. Des mots spirituels et des scènes plaisantes ont attiré la manne des bravos sur cette comédie de MM. Léonce et Moléri.

Nous tombons en plein mélodrame : le château de Valanza est bien le plus souterrain et le plus scélérat de tous les châteaux : des faux monnayeurs et des bandits y travaillent de compagnie, et pour surcroît de terreur, un affreux monstre, le comte de Monzzani, y joue toutes sortes de tours pendables à son cousin Lucio et à la belle Virginie Salviati. Quel est le but de toutes ces infamies de Monzzani? Oh! mon Dieu! le traître veut tout simplement, comme c'est l'habitude de ses pareils en mélodrame, escroquer à son cousin Lucio la belle Virginie, qu'il aime, et un héritage de plusieurs millions; ceci vaut la peine que Lucio y fasse attention. Mais Lucio est le meilleur des hommes et la plus docile des victimes; on l'empoisonne, on l'assassine, on le jette à trois cents pieds sous terre, on l'enterre avec une facilité digne d'étonnement. Lucio a cependant ceci de remarquable, que si, par imprévoyance, il se laisse tuer sept à huit fois et précipiter dans les abîmes du château de Valanza, il en revient toujours et ne meurt jamais : tel est son caractère; il met de l'entêtement à vivre autant de fois qu'on l'enterre. Mais on se lasse de tout, même de faire le mort. Un beau soir d'août, Lucio ressuscite définitivement au nez du féroce Monzzani, qui pâlit, chancelle, et tombe aux mains des gendarmes, vengeurs du crime. — Ce terrible mélodrame arrive en droite ligne du cerveau de MM. Alboise et Paul Foucher.

Le théâtre des Délassements Comiques a aussi son méchant génie : ce drôle s'appelle Rocaillon, il en est bien digne. Rocaillon poursuit de son furieux amour la Fille du Ciel, qui ne veut pas entendre parler de lui; Eloa, en effet, a bien d'autres choses à faire que d'écouter ce vilain Rocaillon. Elle a de tendres rendez-vous avec Phosphoriel, charmant esprit en chair et en os, qui lui conte fleurette à l'ombre des arbres et des charmilles. En vain Rocaillon fait jouer des ficelles abominables, Phosphoriel et la Fille du Ciel se marient à sa méchante barbe, et Rocaillon retombe au fond des plus épouvantables abîmes. Il faut bien que justice se fasse.

Le dialogue est plein de trappes et de feux de Bengale.

De la Traite et de l'Esclavage.

Les grandes questions, celles qui touchent aux plus chers intérêts de l'humanité, ont cela de particulier que de tout temps, et à propos de toute chose, elles attirent vivement l'attention et préoccupent les esprits. Le mouvement industriel qui semble dominer et absorber notre époque se lie intimement à ces vastes problèmes, et leur solution peut seule donner à l'activité prodigieuse qui, de toutes parts, se manifeste dans l'ordre des progrès matériels, un caractère de moralité et de grandeur.

Parmi ces problèmes, il en est trois que la prochaine session devra aborder; la loi sur l'abolition de l'esclavage d'abord, préparée avec tant de soin par les travaux et le rapport de la commission que présidait M. le duc de Broglie; la réforme de notre système pénitentiaire, question ardue dont le rapport de M. A. de Tocqueville à la Chambre des Députés doit faciliter la solution; enfin la liberté de l'enseignement, qui, dans ces derniers temps, a soulevé de solennels débats.

L'Illustration doit, non résoudre, elle n'en a pas la prétention, mais exposer du moins l'état de ces difficiles problèmes qui intéressent directement l'amélioration des masses et l'avenir des sociétés. Elle ne manquera pas à cette tâche.

Dernièrement encore, à la tribune du Parlement anglais(1), lord Palmerston interpellait le ministre pour savoir de lui si à l'avenir, lorsque par suite d'une tempête ou pour toute autre cause, un navire ayant des nègres à bord aura été jeté dans un port britannique, le gouvernement se proposait de déclarer ces hommes libres. M. T. Duncombe accusait le gouvernement de n'être pas animé d'un désir sincère de supprimer la traite. N'est-il pas déplorable qu'aujourd'hui encore on se livre à ce commerce honteux, et que la France, fût-ce au prix de lourds sacrifices, hésite à émanciper ses esclaves, elle qui aurait dû donner cet exemple au monde, elle qui a manifesté pour le droit de visite une si légitime et si unanime réprobation!

Récemment encore, la session des conseils-généraux a appelé l'attention publique sur la grande question de l'esclavage. Déjà, dans leur session de l'année dernière, répondant aux vœux de l'opinion publique, les conseils avaient réclamé avec une généreuse instance le projet de loi, depuis si longtemps attendu, qui doit prononcer l'émancipation des esclaves. Cette année encore ils ont protesté contre la lenteur du gouvernement, et c'est un devoir pour la presse de constater ces plaintes énergiques parties du sein même de la bourgeoisie, dont les conseils-généraux sont surtout l'organe.

La prochaine session des Chambres législatives verra enfin éclore, il faut l'espérer, ce projet de loi si longtemps couvé. Il ne sera donc pas sans intérêt de jeter sur l'état de cette grande question un coup d'œil rapide.

I.

ABOLITION DE LA TRAITE. — INITIATIVE DE L'ANGLETERRE. ABOLITIONS SUCCESSIVES. — IMPUISSANCE DE LA LÉGISLATION.

Il y a plus d'un demi-siècle déjà que, pour la première fois, au sein du Parlement britannique, une voix généreuse s'éleva pour flétrir la traite des nègres, et ce cri d'humanité, régulièrement jeté, d'année en année, au milieu des luttes des partis et des intérêts de la politique, a trouvé de l'écho dans l'Europe entière. Le commerce infâme des esclaves, réprouvé par la loi religieuse, a également été condamné par les lois civiles, et les souverains de l'Europe, réunis au congrès de Vienne, ont solennellement proclamé l'abolition de la traite et flétri ce fléau qui, suivant leur énergique parole, « avait trop longtemps désolé l'Afrique, dégradé l'Europe et affligé l'humanité. »

L'Angleterre a eu la gloire d'entrer la première dans cette voie nouvelle où l'entraînaient les véritables intérêts de sa politique, non moins que le sentiment de sa foi chrétienne; ce n'a été toutefois qu'après une longue résistance. Pendant près de vingt ans, la tribune a retenti de ces luttes mémorables où les intérêts maritimes et commerciaux de l'Angleterre résistaient avec acharnement à ce flot irrésistible de liberté que la civilisation pousse incessamment dans toutes les contrées et sur toutes les nations du globe. Dans ce débat solennel, les plus grands esprits, les voix les plus éloquentes, les intelligences les plus élevées apportèrent le tribut de leurs efforts; les Pitt, les Fox, les Burke, les Shéridan, les Windham, les Dundas, les Clarkson, les Grenville, ne craignirent pas d'aborder et de traiter, sous toutes ses faces, cette question immense qui a dominé les plus ardents débats du Parlement. Les esprits hardis que Wilberforce avait appelés sur ce terrain nouveau ne se contentaient pas de proscrire la traite; mais, envisageant dans ses plus extrêmes conséquences ce grand acte de justice et d'humanité, ils préparaient les éléments d'un acte plus solennel et plus grave encore, celui de l'émancipation des esclaves aux Indes-Occidentales.

Le plus ardent et le plus courageux apôtre de l'émancipation, alors qu'il poursuivait avec une si admirable persévérance la réalisation de l'idée qui remplissait sa vie, ne faisait pas mystère de ce vœu de son cœur. « Certes, je ne nierai pas, disait Wilberforce à ses adversaires, dans la séance du 2 avril 1792, que je désire assurer aux esclaves les bienfaits de la liberté, et je ne suis point alarmé de m'entendre attribuer le dessein de les émanciper. Quel homme se refuserait à s'associer à ce vœu? Mais la liberté que j'entends est celle dont, hélas! les noirs ne sont pas encore susceptibles. La vraie liberté est fille de la raison et de l'ordre; c'est une plante céleste, et le sol doit être préparé à la recevoir. Quiconque la veut voir fleurir et porter ses véritables fruits ne croira pas qu'il faille l'exposer à dégénérer dans la licence! »

C'est ainsi que, dès l'origine, la question de l'émancipation fut liée à celle de l'abolition de la traite; c'étaient les deux termes d'une même proposition; résoudre l'une, c'était s'imposer l'obligation d'aborder et de résoudre l'autre; et c'est la prévision de cet enchaînement nécessaire qui souleva contre les premiers abolitionnistes la foule ardente et passionnée des intérêts coloniaux de la Grande-Bretagne.

Ces intérêts furent vaincus enfin. Déjà réformée et contenue dans de certaines limites par un bill qui interdisait aux sujets anglais toute participation au commerce des noirs, lorsqu'il serait entrepris pour le compte et au profit d'une puissance étrangère, la traite fut entièrement abolie le 2 mars 1807. Presque en même temps, les Etats-Unis imitaient l'exemple de l'Angleterre.

Dès lors la Grande-Bretagne était directement intéressée à l'adoption universelle de cette mesure. Elle venait de rejeter un des éléments de sa fortune publique, une arme réprouvée, il est vrai, mais qui n'en était pas moins une arme puissante, et elle ne voulait la voir dans aucune main rivale. Au nom des intérêts les plus sacrés de la religion et de l'humanité, elle poursuivit ce but politique avec cette opiniâtreté qui est le caractère principal de sa diplomatie.

Le Portugal, alors seul allié maritime du cabinet de Londres, résista à ses instances; cependant un traité conclu le 19 février 1810 limita la traite, alors même qu'elle était poursuivie sous pavillon portugais. Il fut interdit aux Portugais de se procurer des nègres ailleurs que dans leurs propres établissements sur la côte d'Afrique, et de faire la traite sur d'autres navires que ceux construits dans des ports soumis à la nation portugaise.

Le gouvernement de la province de Carracas et le gouvernement républicain de Buénos-Ayres proclamèrent, en 1812, l'abolition complète de la traite.

Lorsqu'en 1813, pour récompenser la Suède de sa défection, l'Angleterre lui céda, par le traité du 3 mai, notre ancienne colonie de la Guadeloupe, ce fut à la condition que cette puissance s'engagerait à prohiber toute importation d'esclaves soit dans cette île, soit dans aucune autre de ses possessions aux Indes-Occidentales.

On le voit, au milieu même de la conflagration générale du continent, l'Angleterre ne perdait pas de vue la nécessité d'imposer à toutes les puissances maritimes l'obligation à laquelle la conscience publique et les progrès de sa propre civilisation l'avaient obligée de se soumettre; et quels que soient les motifs secrets de sa persistance, il ne faut pas moins se féliciter de voir ainsi les intérêts matériels des nations liés à l'existence même des grands principes sociaux.

La chute de Napoléon et la paix de 1814 ouvrirent un nouveau champ à l'activité anglaise. Le premier soin qui préoccupa les diplomates anglais fut la conservation des intérêts et de la puissance maritimes de la Grande-Bretagne. Une ère nouvelle s'ouvrait pour le monde; le commerce, longtemps interrompu, allait mettre en contact pacifique les peuples qui, depuis un quart de siècle, ne se rencontraient que les armes à la main; la mer allait devenir libre. L'Angleterre songea avant tout à utiliser à son profit l'abolition de la traite, dont elle a constamment essayé depuis lors de se faire un instrument de domination et de puissance.

Le Danemark et les Pays-Bas cédèrent facilement aux considérations élevées que les agents de la diplomatie anglaise firent valoir auprès d'eux. Un traité, conclu avec la première de ces puissances, interdit la traite à tous les sujets danois; un décret du roi des Pays-Bas porta semblable interdiction pour tous les sujets de ce royaume.

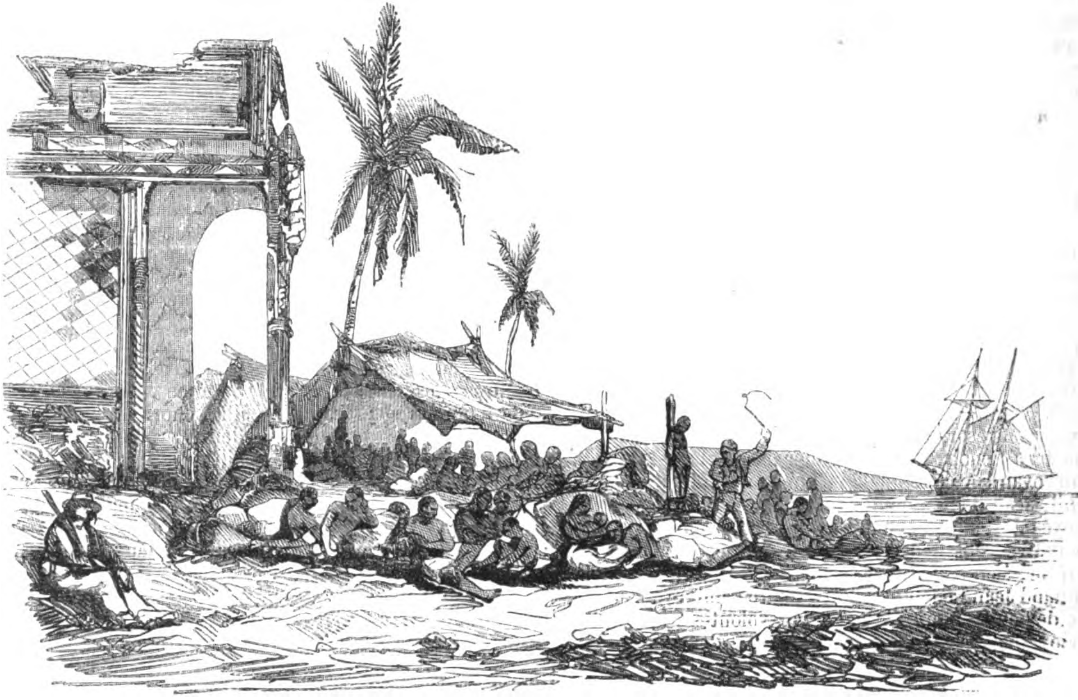
La France et l'Espagne, plus directement intéressées dans la question, résistèrent à une mesure aussi absolue, et consentirent seulement à restreindre le commerce des noirs aux nécessités d'entretien et de service de leurs colonies; elles prirent en outre l'engagement de prononcer l'abolition définitive du commerce des esclaves, la France au bout de cinq ans (1), et l'Espagne dans le délai de huit années (2).

(1) Séance du 11 août 1843.

(1) Article additionnel au traité du 30 mai 1814.
(2) Traité du 15 juillet 1814.



(Nègres conduits à la côte.)

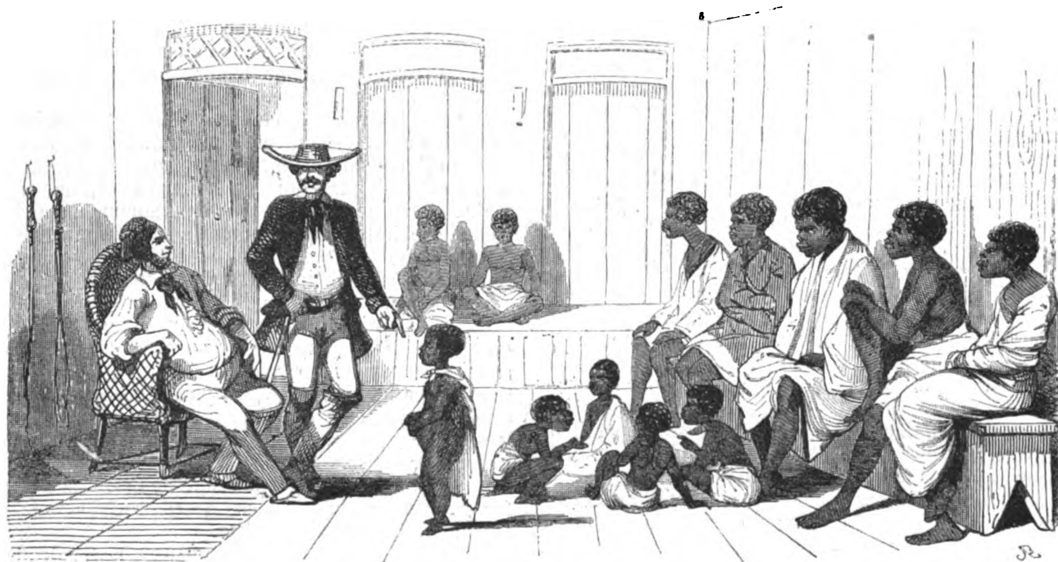


(Marché d'esclaves.)

Le congrès de Vienne (1) n'ajouta aux divers résultats déjà obtenus par le cabinet de Londres qu'une déclaration solennelle dont nous avons eu déjà occasion de parler, admirable et énergique protestation faite avec d'autant plus de bonne foi par la Prusse, l'Autriche et la Russie, que ses conséquences ne pouvaient porter aucune atteinte aux intérêts de leur commerce et de leur domination.

Pendant les Cent Jours, en 1815, Napoléon, mieux éclairé sur les véritables intérêts de la France et sur les exigences de l'opinion publique, fit plus de concessions qu'il n'en eût fallu en 1814 pour sauver son trône et sa dynastie. Un des premiers actes de son gouvernement (2) fut l'abolition complète de la traite. Louis XVIII confirma authentiquement cette résolution par le traité du 20 novembre 1815.

Le Portugal et l'Espagne consentirent à restreindre encore la faculté qu'ils s'étaient réservée, soit en se soumettant à



(Marchand d'esclaves.)

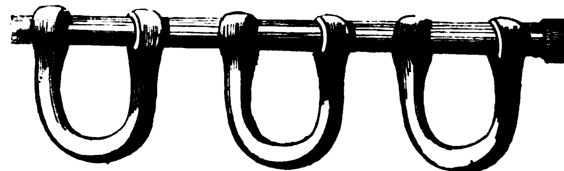
l'obligation d'interdire immédiatement la traite au nord de l'équateur, soit en rapprochant le terme où cette interdiction complète serait prononcée.

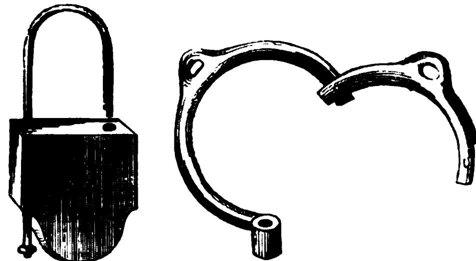
Jusqu'ici le premier terme de la proposition était résolu; le principe était consacré théoriquement. Le commerce des esclaves était déclaré infâme; mais l'insuffisance des mesures répressives, l'attrait de bénéfices considérables semblaient enhardir les misérables qui se livraient à ce trafic. Les précautions prises pour assurer l'impunité engendraient des crimes nouveaux; les esclaves étaient entassés dans de plus étroits espaces, les négriers poursuivis jetaient leurs victimes dans la mer; sur tous les points de nos colonies, ce commerce odieux s'accomplissait avec une audace et une activité devant lesquelles la surveillance légale était impuissante; les agents de l'autorité eux-mêmes, les juges qui devaient prononcer sur la culpabilité des négriers participaient à cet infâme trafic et en partageaient les bénéfices. Dans nos ports de mer, la construction, l'armement des navires négriers, leur destination, la fabrication des instruments de torture nécessaires pour contenir les nègres, n'étaient un mystère pour personne. A Nantes, au Havre, des prospectus d'armement et de cargaison, où étaient cotés les prix d'achat et les prix de vente du *bois d'ébène* (3), circulaient publiquement; le taux des assurances (4) pour ces sortes d'expéditions était plus élevé; on forgeait et on vendait, aux yeux de tous, les *menottes*, les *poucettes*, les *barres de justice*, les *carcans*, qui servaient à conduire les malheureux nègres de l'intérieur des terres au rivage où les attendait leur prison flottante, véritable *carcere duro*, auprès duquel l'esclavage et le travail étaient une sorte de bienfait. Une lettre adressée en 1816, par M. le baron de Staël au président du comité pour l'abolition de la traite, lui transmettait une copie exacte de ces fers, et les notes explicatives qu'un forgeron de Nantes lui avait très-naïvement fournies sur l'usage de ces instruments et la manière de les employer.

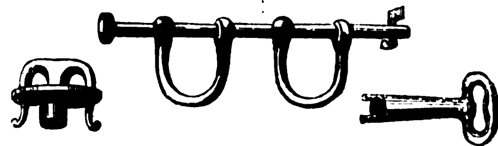


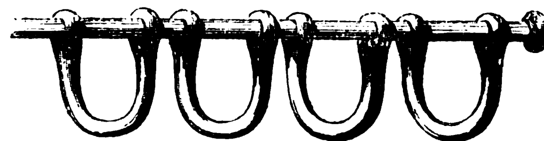
(Carcans servant à enchaîner les esclaves pour les conduire de l'intérieur des terres jusqu'au lieu de l'embarquement.)

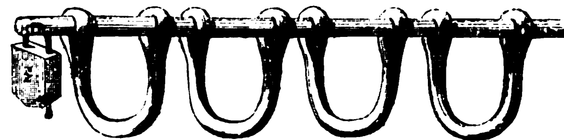
Evidemment la législation était impuissante, non pas seulement chez nous, mais en Espagne, mais en Portugal, en Angleterre même, et, au mépris de la loi, au mépris de la morale publique, la traite prenait de plus larges développe-



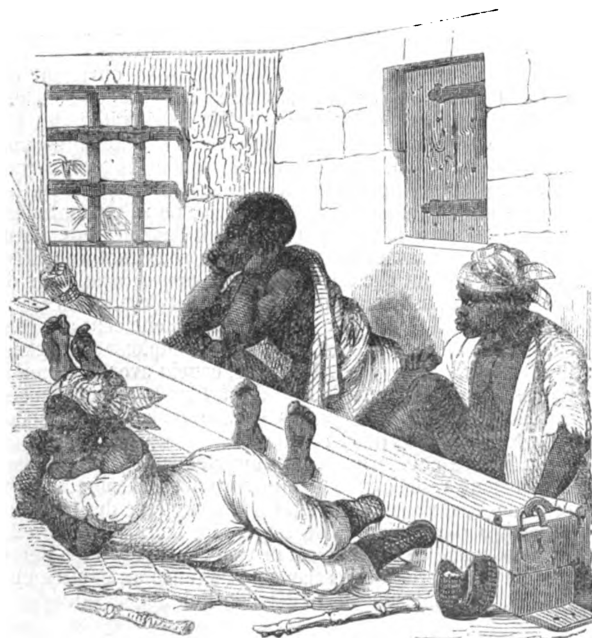








(Barres de justice, colliers, cadenas et dé servant à enchaîner les esclaves à bord du navire.)



(Nègres dans les entraves.)

(1) 8 février 1815.

(2) Décret du 29 mars 1815, prohibant la traite, sous peine de confiscation du navire et de sa cargaison. Une ordonnance royale du 8 novembre 1817, convertie en loi le 15 avril 1818, a confirmé les termes du décret impérial, et a en outre prononcé, contre tout capitaine de navire négrier, l'interdiction de son emploi.

(3) C'est le nom que les négriers donnent aux esclaves; on les désignait également sous le nom de *mulet*, *pièce d'Inde* ou *ballot*.

(4) Ces assurances étaient désignées sous le nom d'*assurances d'honneur*.

ments sous l'empire même des mesures qui devaient assurer sa répression.

M. de Broglie, à la tribune de la Chambre des Pairs, accusa plus d'une fois cette impuissance de notre législation. La France était en effet le seul Etat qui n'eût point sanctionné l'abolition de la traite par des peines corporelles, par des précautions menaçantes, et cette tolérance contribuait à faire de nos ports de mer le centre où se dirigeait la plus grande partie des capitaux destinés au commerce des esclaves. Le pavillon français couvrait non-seulement la traite faite par nos nationaux, mais il servait à mettre les négociants espagnols, anglais, hollandais et portugais à l'abri de la rigueur des lois de leur propre pays.

Et ce n'était pas seulement la douceur de notre législation qui enhardissait les coupables manœuvres des trafiquants d'esclaves; le défaut des plus simples mesures d'ordre et de police faisait de nos colonies un marché général où l'impunité était en quelque sorte assurée.

Ainsi l'Angleterre avait imposé aux gouverneurs et aux administrateurs de ses colonies l'obligation de procéder au dénombrement complet, au recensement exact de la population esclave existante à une époque déterminée dans chaque habitation, en désignant chaque individu par son sexe, son nom, son âge, son emploi. Un registre public, contenant toutes ces indications, devait également constater les naissances, les décès, les ventes, les échanges. Cette mesure si simple, d'une exécution si facile, pouvait à elle seule prévenir efficacement l'introduction de nouveaux esclaves dans les colonies anglaises.

Chez nous, au contraire, la fraude une fois consommée, et nous avons dit avec quelle facilité elle pouvait être faite, il devenait impossible de la constater, car tout esclave trouvé dans l'habitation ou la demeure d'un colon était présumé de plein droit lui appartenir.

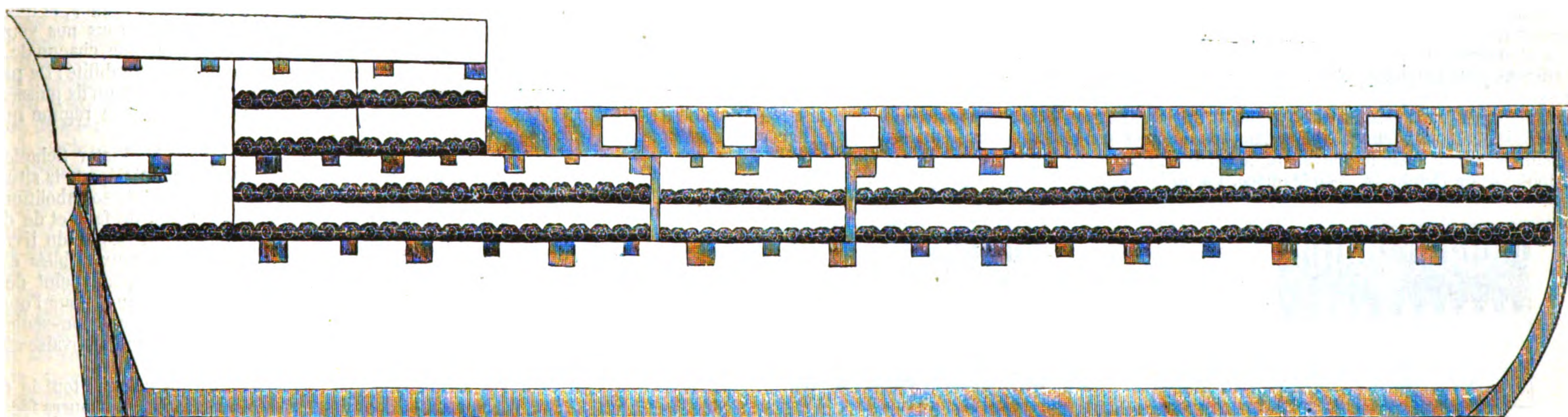
Cette imperfection, ou plutôt cette imprévoyance des mesures législatives et administratives destinées à la répression de ce trafic si solennellement condamné par toutes les puissances européennes, loin de contrarier les projets de la Grande-Bretagne, les a favorisés au contraire. Ce que l'Angleterre voulait sans doute, c'était l'association de tous les cabinets dans un même vœu pour l'abolition de la traite, mais elle espérait surtout parvenir à les réunir autour d'elle pour leur faire adopter le moyen d'atteindre ce but. C'est de la recherche de ce moyen, c'est du besoin de l'imposer à tous les cabinets, et notamment aux Etats-Unis et à la France, que sont nés dernièrement chez nous les débats relatifs au droit de visite, débats passionnés qui ont soulevé tous les vieux ferments des haines et des rivalités nationales.

Les fameux traités contre lesquels l'opinion publique a si énergiquement protesté naguère, opposent aujourd'hui au commerce des esclaves un obstacle salutaire sans doute, mais insuffisant. On continue à faire la traite, moins ostensiblement il est vrai; le prix des esclaves n'est plus coté publiquement comme celui du plus vil bétail, mais ce trafic dégradant n'a pas cessé; la chair humaine trouve encore, sur la côte d'Afrique, des vendeurs et des acheteurs barbares, et les vignettes que nous publions ont été copiées d'après nature sur un navire négrier capturé en 1842.

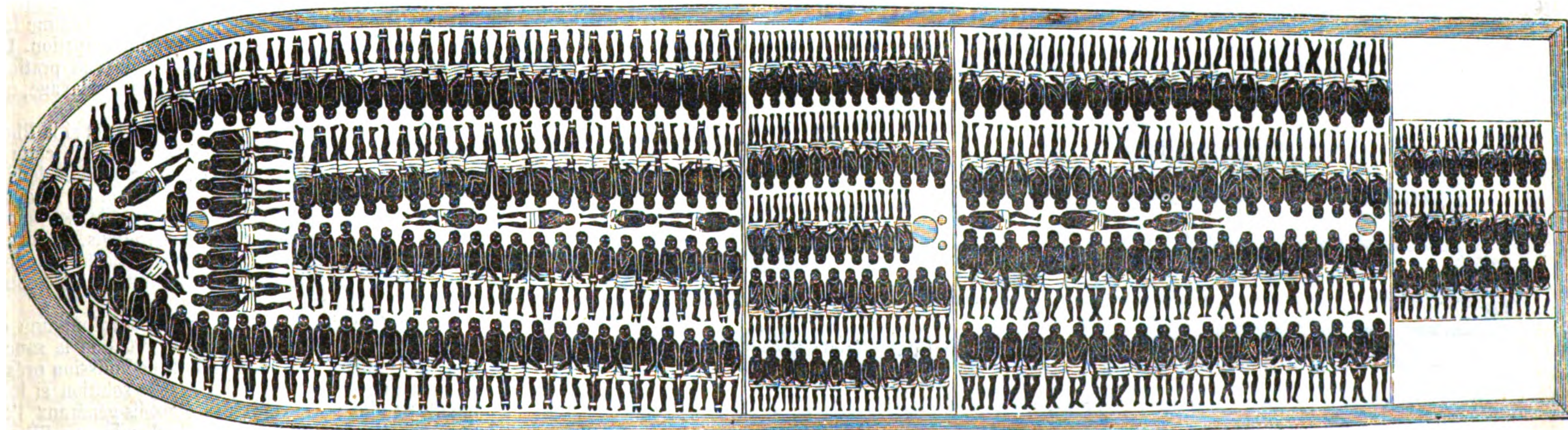
Nulles mesures, quelque énergiques qu'elles soient, pénalité, surveillance, droit de visite, et nous savons avec quelle rigueur intéressée ce droit est exercé par les navires anglais, rien ne sera donc efficace pour empêcher la traite tant que les colonies à esclaves lui offriront un débouché. Les justes susceptibilités de notre orgueil national ne sauraient d'ailleurs se plier longtemps aux exigences de pareilles mesures, fussent-elles seules capables de prévenir ce commerce odieux.

Mais il n'en est pas ainsi. Le droit de visite est un palliatif momentané dont l'application cessera avec le mal qu'il doit

(Négrier chargeant ses noirs.)



(Coupe de profil d'un navire négrier.)



(Vue de la batterie basse d'un navire négrier.)

révenir; c'est à attaquer le mal lui-même, c'est à effacer de nos Codes ce nom affreux d'esclavage, indigne des nations chrétiennes, que les hommes d'Etat doivent appliquer leur puissance et leur énergie. Alors seulement la traite et les crimes qu'elle enfante cesseront d'affliger le monde, et notre pavillon ne couvrira plus ces spéculations indignes dont la honte rejaillit sur toutes les nations civilisées.

L'Angleterre nous a devancés dans cette voie: elle a émancipé ses esclaves, et la France, dans l'intérêt de son honneur, de sa propre dignité, ne peut tarder à suivre ce généreux exemple. Déjà des travaux considérables, et surtout le rapport de la commission présidée par M. le duc de Broglie, ont préparé les éléments de cette œuvre nationale, qui doit être une des gloires de notre siècle.

Ce travail si remarquable jette un jour nouveau sur les nombreuses questions qui se rattachent à celle de l'émancipation. Mais avant d'examiner l'état actuel de l'esclavage dans nos colonies, il importe d'apprécier les conséquences de l'acte pour l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises.

II.

ABOLITION DE L'ESCLAVAGE DANS LES COLONIES ANGLAISES. — ÉTAT ACTUEL DE L'ESCLAVAGE DANS NOS COLONIES.

Il y a vingt ans aujourd'hui (15 mai 1823) que, sur la proposition de M. Buxton, le collègue et l'ami de l'honorable Wilberforce, et sur les observations de M. Canning, la Chambre des Communes adopta une motion qui servit de base et de point de départ à l'acte d'abolition. Elle proclama qu'il était expédient d'adopter des mesures décisives et efficaces pour améliorer la condition des esclaves dans les pays placés sous la domination anglaise. Prévoyant que de semblables mesures amèneraient progressivement l'amélioration des facultés morales de la population esclave, et la rendrait bientôt digne de la liberté et de la participation aux droits et priviléges civils, la Chambre émettait le vœu d'une prompte exécution dès qu'elle serait compatible avec le bien-être des esclaves et la sécurité des colonies.

Lord Bathurst, alors secrétaire d'Etat des colonies, soumit aussitôt à l'examen des diverses législatures coloniales les points principaux sur lesquels le gouvernement voulait être éclairé, et les objets sur lesquels devaient d'abord porter la réforme et les améliorations sollicitées par le Parlement. La nécessité de l'enseignement religieux, l'admission du témoignage des esclaves devant les cours de justice, l'institution du mariage; l'abolition définitive de toute taxe sur les affranchissements, la vente des esclaves pour dettes de leurs propriétaires, la réforme du système pénal et l'affranchissement, pour les femmes, de la punition du fouet, la nécessité d'assurer aux esclaves la jouissance des propriétés quelconques qu'ils étaient aptes à posséder, et la création de *banques d'épargne* instituées à cet effet, telles furent les questions soumises à l'examen et aux délibérations des législatures locales.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, les colons repoussèrent obstinément d'abord tout projet de réforme, et l'intervention du Parlement métropolitain dans la législation coloniale fut déclarée inconstitutionnelle. Sur plusieurs points, les esclaves, enhardis par des espérances de liberté et irrités des résistances de leurs maîtres, se soulevèrent; l'incendie, cette arme terrible dans les mains de l'esclave, l'incendie dévora de nombreuses habitations; le sang coula sur plusieurs points, surtout à Demérary et à la Jamaïque, et ces déplorables excès retardèrent pour longtemps le triomphe de la plus sainte des causes.

Des réformes partielles furent cependant introduites, par les pouvoirs coloniaux eux-mêmes, dans les colonies où la couronne possédait seule le pouvoir de législation, à l'exception toutefois de Honduras et de Maurice. Parmi les colonies ayant des chartes, les Bahamas, la Barbade, la Dominique, la Grenade, la Jamaïque, Saint-Vincent et Tabago adoptèrent seules quelques améliorations, dont la plupart portaient sur le système pénal et le droit de propriété des esclaves.

Notre révolution de Juillet, qui eut en Angleterre de si longs et de si généreux échos, hâta sans contredit le grand acte de délivrance. En 1831, la couronne donna elle-même l'exemple aux colonies, en prononçant l'affranchissement immédiat et général des esclaves qui lui appartenaient. Une circulaire fut adressée à cet effet, par le vicomte Goderich, à tous les gouverneurs de colonies à esclaves. Cette déclaration et les dispositions diverses qui en furent la conséquence (1), excitèrent d'unanimes et énergiques protestations à Sainte-Lucie, à la Trinité, à Demérary et à Maurice. La Chambre des Communes dut prendre en considération cet état de choses, et, pour éviter de nouvelles collisions, elle nomma un comité chargé de proposer les moyens de concilier la liberté à donner aux esclaves avec l'intérêt des maîtres.

Le rapport de ce comité ne fit que constater la gravité du mal, mais il ne formula aucun moyen de le faire cesser. La situation du gouvernement était dangereuse; placé entre la nécessité de sévir contre les colons pour assurer l'exécution des mesures qu'il avait prescrites, ou de céder devant leur attitude menaçante, et de s'exposer ainsi au soulèvement de la population esclave et au rejet indéfini de toute tentative d'émancipation, il prit une résolution hardie et décida l'émancipation générale.

Lord Stanley, secrétaire d'Etat des colonies, soumit au Parlement (mai 1833) le projet d'abolition. Le 12 juin 1833 ce grand acte fut voté, et la couronne le sanctionna le 28 août suivant.

Un système d'apprentissage sagement conçu ménagea la transition du travail forcé au travail libre. Les esclaves devenus apprentis travailleurs (*apprenticed labourers*) étaient divisés en trois classes, et le temps de leur apprentissage était fixé à quatre et à six ans; pendant ce temps leur travail, dont la durée était déterminée, appartenait aux personnes qui y auraient eu droit s'ils fussent demeurés esclaves. Une somme de 20 millions de livres sterling (500 millions) fut affectée aux indemnités que le gouvernement devait aux maîtres expropriés. L'affranchissement était en effet une expropriation forcée pour cause de *moralité* publique.

Des ordres généraux, transmis par le secrétaire d'Etat des colonies, assurèrent l'exécution de cet acte et prescrivirent les mesures d'ordre et les dispositions réglementaires nécessaires pour coordonner un mouvement aussi vaste. Le gouvernement anglais et les Chambres déployèrent dans ces circonstances une activité, une harmonie dont notre gouvernement parlementaire offre peu d'exemples, et qu'on ne saurait trop lui proposer pour modèle. Ainsi, le 16 novembre 1835, le ministre des colonies adressait au ministre des finances une lettre par laquelle il lui demandait de proposer une allocation de 20,000 livres sterling (500,000 francs) pour l'établissement d'écoles normales primaires consacrées à l'enseignement des noirs; plus, une somme de 5,000 livres sterling (125,000 francs) pour l'entretien de ces écoles. Neuf jours après, le 25 novembre, le ministre pouvait annoncer aux gouverneurs des colonies que le Parlement avait non-seulement voté, à l'unanimité, les sommes demandées, mais encore qu'il avait témoigné le vœu que les législatures coloniales concourussent à répandre dans la population affranchie le bienfait de l'éducation religieuse.

Rien, dans l'histoire des nations, ne ressemble à cette œuvre immense, accomplie sans secousses, sans convulsions violentes; et si nous avons le légitime orgueil de croire que nous sommes le premier peuple du monde, nous devons avouer hautement que le gouvernement anglais est le plus magnifique et le plus puissant instrument administratif dont l'histoire fasse mention. Ce que l'Angleterre a fait depuis dix ans dans ses colonies porte le cachet d'une gloire nouvelle, à laquelle nulle gloire ne peut être comparée. Alexandre, César, Charlemagne, Bonaparte, ont rempli la terre de leurs noms et de leurs triomphes, mais ils ont soumis et humilié les peuples; des champs de travail ils ont fait des champs de bataille; c'est dans le sang humain qu'ils ont assis la puissance de leur force et de leur génie; l'Angleterre a racheté en un jour toutes les infamies et toutes les horreurs de sa politique, elle a appelé 800,000 esclaves à la liberté. Grande et glorieuse conquête dont l'Inde et l'Irlande, ces deux plaies douloureuses de la Grande-Bretagne, ne ternissent pas l'éclat.

(1) Ordre en conseil du 2 novembre 1831.

Longtemps indécise, l'opinion est aujourd'hui fixée sur les résultats de l'émancipation anglaise. La liberté, qui d'abord, avait apporté quelques désordres dans le fait de la production et du travail, leur est aujourd'hui favorable. Mais il est évident que les perturbations dont tous les grands centres industriels sont le théâtre, et qui sont les fruits amers du système de concurrence et d'isolement, ces perturbations, disons-nous, devront surtout se manifester dans les colonies émancipées. La prévision de cette crise, qui ne saurait être éloignée, et qui sera plus grave encore pour les colonies que pour les industries continentales, doit éveiller toute la sollicitude des hommes d'État. Emanciper, ce n'est que la moitié de la tâche; pour la compléter il faut organiser le travail et y introduire l'ordre, non cet ordre public qui ne sait que réprimer et punir, mais l'ordre qui vivifie, double les forces de la production et l'aisance des travailleurs.

Mais la France est loin encore de ces difficiles problèmes. Depuis dix ans que l'Angleterre a émancipé tous les noirs de ses colonies, qu'avons-nous fait, nous, le peuple le plus hardi, le plus généreux, le plus chevaleresque, le plus aventureux entre tous les peuples? qu'avons-nous fait pour nos colonies? qu'avons-nous fait pour améliorer le sort des 250,000 esclaves qui y sont dispersés? qu'avons-nous, ou plutôt qu'a-t-elle produit cette merveilleuse machine parlementaire si féconde en vaines paroles? Rien, hélas! Les années s'écoulent, les sessions législatives passent, et nulle résolution généreuse, nulle grande idée n'éclot sous les stériles efforts de ces assemblées chétives. Ce n'est point ici le lieu de tirer les conséquences d'un fait déjà si triste à constater; mais dans le sujet qui nous occupe, en présence d'une population esclave qui attend de nous sa liberté; lorsque depuis dix ans l'Angleterre, qui, en fait d'honneur et de moralité, ne devrait marcher qu'à notre suite, nous a frayé la route où nous aurions dû entrer les premiers, et que nous n'osons aborder encore, ce n'est pas au peuple qu'il faut s'en prendre, c'est au gouvernement qu'il faut reprocher son indolence et son incapacité.

Qu'on nous pardonne ce cri d'impatience et de douleur; mais sans exposer ici tous les crimes, tout l'abaissement que produit l'esclavage; sans vouloir faire un horrible tableau des tortures et de la dégradation des esclaves, un fait récent peut suffire pour justifier nos plaintes. Dans une de nos colonies, à une journée de Cayenne, il y a quelques mois à peine, un misérable, maître d'une douzaine d'esclaves, a fait fouetter pendant six heures, sous les yeux de sa pauvre mère esclave aussi, un pauvre enfant de douze ans; et après avoir épuisé tous les raffinements de la cruauté, quand le corps saignant n'a plus laissé une seule place au fouet du bourreau, l'enfant, qui respirait encore, a été pendu; et sa mère n'a pas osé élever la voix; elle n'a pas même osé montrer ses larmes. La Cour d'assises qui a constaté ces faits, dont nous n'oserions pas transcrire les détails, a condamné le meurtrier à huit ans de travaux forcés.

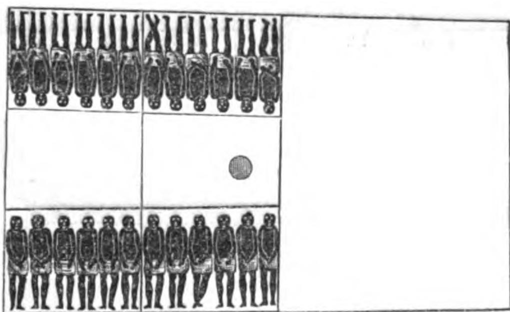
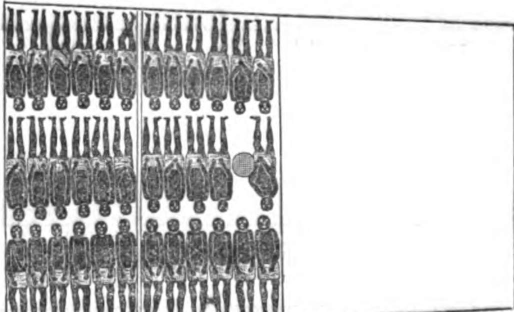
N'est-ce pas une honte publique que de pareilles horreurs s'accomplissent dans un pays soumis à la France, et que l'institution de l'esclavage puisse engendrer sous nos yeux de pareils excès? Si la France en est responsable, chacun de nous ne porte-t-il pas une part de cette responsabilité? De pareils faits sont rares, Dieu merci! mais il suffit qu'ils puissent se produire pour qu'on modifie sans retard le régime qui les fait naître.

Un homme de cœur et de talent, M. Victor Schœlcher, qui a récemment visité les Antilles, a publié, sur la situation actuelle de l'esclavage et sur la nécessité de son abolition immédiate, une œuvre remarquable pleine de faits et de documents précieux. Le fait dominant qui résulte du livre de M. Schœlcher, comme de tous les travaux publiés depuis dix ans sur cette haute question, c'est qu'au point de vue moral, comme au point de vue économique, pour l'oppresseur comme pour l'opprimé, l'esclavage est non-seulement une institution dégradante, mais encore une mauvaise affaire, une spéculation détestable.

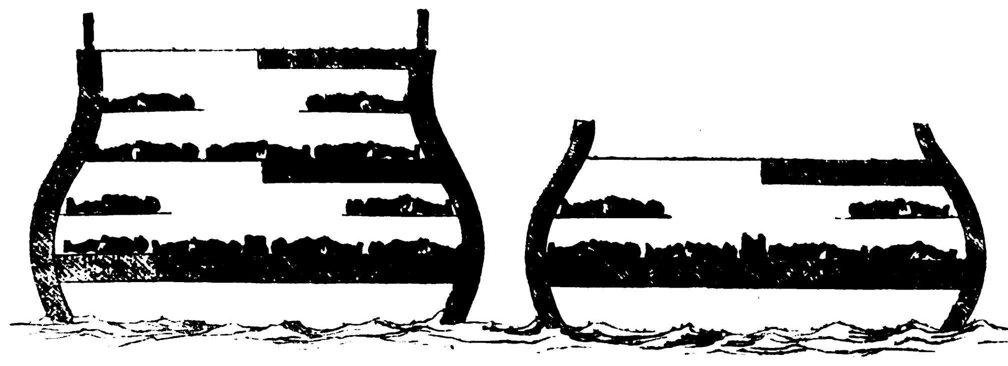
La liberté seule donnera au travail colonial tout le développement dont il est susceptible; seule, elle pourra féconder ces terres généreuses que la nature a si prodiguement douées; seule, elle pourra effacer ces préjugés de couleur, si puissants encore aujourd'hui, et qui, vus de la métropole, ne sont plus que ridicules et odieux. La liberté d'abord; l'organisation du travail viendra ensuite, elle se présentera comme la conséquence nécessaire, inévitable de l'émancipation. Déjà des esprits éminents ont étudié au point de vue pratique cette dernière question; mais avant tout, que l'esclavage, que cette plaie honteuse disparaisse!

Une grande idée domine notre époque, et si la liberté *doit faire le tour du monde*, elle le fera avec elle; cette idée est celle de l'association. Dans l'ordre religieux, dans l'ordre moral, politique et industriel, l'association est la loi suprême de l'avenir. Associer la royauté et le peuple, les bourgeois et les ouvriers, les musulmans et les chrétiens, les blancs et les noirs, telle est l'œuvre imposée à notre siècle. Que les efforts de chacun, dans quelque sphère qu'il soit placé, contribuent à ce grand résultat!

La question de l'esclavage est aujourd'hui une question plaidée et jugée; il ne lui manque plus que la sanction des pouvoirs publics. Les travaux de la commission présidée par M. le duc de Broglie ont préparé cette solution si impatiemment attendue; les vœux des conseils-généraux l'appellent avec impatience. Chacun a fait son devoir, que l'État fasse le sien!

(Vue des deux étages situés à l'arrière au dessus des deux batteries.)



(Coupes de face de navires négriers à une et à deux batteries.)

Révolutions du Mexique.

(Voir, sur Santa-Anna, t. Ier, pages 337 et 405; sur Bustamante, t. II, p. 81.)

LE GÉNÉRAL BUSTAMANTE.

En décembre 1829, il commandait la division campée à *Jalapa*. Comme il arrivait sous l'empire romain quand les légions proclamaient un de leurs généraux empereur, et marchaient sous ses ordres pour détrôner celui qui siégeait à Rome, les soldats de Bustamante le choisirent pour renverser *Guerrero*, alors dépositaire de l'autorité suprême.

Le 18, il se mit donc en marche à grandes journées; et avec ses soldats, infatigables à pied comme à cheval, il franchit rapidement les quatre-vingts lieues qui le séparaient de celui qu'il allait combattre; il n'avait fait encore que le quart de la route, quand Guerrero, effrayé de cette prochaine attaque, sans savoir que Santa-Anna accourait à son secours, abandonna Mexico pour se jeter dans le sud, laissant à un officier supérieur le soin de défendre le palais et la constitution attaqués.

On ne peut arriver de Jalapa à Mexico à moins de faire un très-grand détour, qu'en suivant une large et belle chaussée pratiquée au milieu des lacs qui entourent la ville de ce côté. Cette chaussée existait du temps de Montezuma, et servit de passage aux Espagnols quand ils assiégèrent la capitale de son vaste empire. Elle aboutit à la barrière de *Guadalupe*; des retranchements en terre y furent élevés à la hâte, ainsi qu'aux abords du palais national. De son côté, le commerce, qui n'avait pas oublié que dans le même mois de l'année précédente le pillage avait été la suite de préparatifs semblables de défense, se fortifiait également dans ses maisons. Aux portes épaisses et massives des magasins, garnies de tôle dans les temps ordinaires, et barricadées avec de fortes poutres, on ajoutait des poutres nouvelles, on chargeait toutes les armes, on faisait des provisions de poudre et de vivres, et chacun, ainsi prémuni, était dans la résolution de faire soutenir aux pillards autant de siéges qu'il y avait de maisons dans le quartier du commerce.

De nombreuses patrouilles de garde civique qui parcouraient les rues inspiraient encore plus d'effroi. Le but de cette institution est à peu près le même qu'en France, avec cette différence que ces gardiens des propriétés et de l'ordre public au Mexique n'ont, en fait de propriétés à défendre, que des haillons, quelques vases ébréchés, et une natte qui leur sert de lit; ceux-là sont les plus riches, et la plupart des autres n'ont pour foyer que la voûte d'un ciel toujours étoilé. Qui peut être plus intéressé au bouleversement de l'ordre qu'ils ont mission de protéger, que ces citoyens en guenilles?

Cependant Bustamante, parti de Jalapa le 18 décembre, n'était plus, le 22 au soir, qu'à quelques lieues de Mexico. La nuit du 22 au 23 était sombre. Une pluie fine formait une brume épaisse qui, jointe à celle qui s'élevait des lacs, cachait comme un rideau les deux pics neigeux des volcans qui semblent veiller sur la ville, et s'étendait sur la chaussée. Elle dérobait aux yeux des sentinelles placées à la barrière de *Guadalupe* une masse noire qui avançait rapidement vers cette entrée. C'était une troupe nombreuse de voyageurs: la pluie ruisselait sur leurs manteaux et tombait en gouttières de la toile cirée de leurs chapeaux.

« Qui vive? » cria une sentinelle en faisant résonner son fusil dans l'obscurité de la nuit. — « Amis! » répondit une voix forte.— « *Que gente?* » reprit la sentinelle.— « Mexico! » fut la réponse.

« Où avez-vous laissé l'ennemi? » demanda le soldat en forme de question amicale.

« A Cordova. » répondit la même voix.

La troupe continua son chemin, et entra dans la ville. Peu de temps après, une seconde troupe, puis une autre encore satisfirent à la même réponse de la même manière, et poursuivirent leur route.

Le jour commençait à poindre, les volcans s'éclairaient d'une faible lueur, ainsi que les coupoles recouvertes de faïence jaune et bleue des églises et des couvents, et divers autres groupes de voyageurs vinrent se joindre aux précédents, puis se formèrent en colonne. Ils traversèrent rapidement les rues *San-Francisco* et des *Plateros*, débouchèrent sur la place du palais, s'emparèrent de l'Hôtel-de-Ville et se portèrent sur les terrasses et les grands balcons de ce bâtiment. Il forme avec le palais national un vaste angle droit, et à la lumière naissante du jour, au moment où le bruit se répandait qu'un régiment d'insurgés déguisés en voyageurs était entré dans Mexico, les soldats du gouvernement cantonnés dans le palais, purent voir la vérité de ce rapport dans les uniformes qu'ils apercevaient sur les terrasses de l'Hôtel-de-Ville. Les deux partis se trouvèrent alors à une demi-portée de fusil l'un de l'autre. Une fusillade assez vive, mais peu meurtrière s'engagea; le bruit réveilla les habitants endormis, puis elle cessa pendant une heure.

A sept heures du matin, une partie de la population se porta sur la grande place. Tout le monde s'interrogeait sur les événements de la nuit, s'informait des nouvelles, quand la fusillade vint inopinément à recommencer. Les balles sifflaient au-dessus de la tête des curieux, et certes, ce ne fut pas le spectacle le moins divertissant que la vue de tout ce monde qui s'enfuyait avec une rapidité sans exemple. En un instant l'immense place fut déserte, chacun avait regagné sa maison pour la défendre, et du haut des terrasses, sur lesquelles les balles sifflaient parfois, on jetait des regards anxieux sur le palais et l'Ayuntamiento, couronnés chacun d'un dais de fumée blanche.

Les détonations de l'artillerie, le bruit des coups de fusil cessèrent graduellement; Bustamante était entré dans le palais, dont les défenseurs avaient mis bas les armes. Par ses ordres, des mesures énergiques furent prises pour contenir la populace hurlante et sifflante qui se rappelait la fête du mois de décembre précédent. Un gouvernement avait succédé à un autre dans l'espace de quelques heures; la loge d'Écosse l'emportait sur celle d'York, et à midi, Mexico, ébranlé le matin par le bruit du canon, avait repris son aspect accoutumé. Les excès ne laissent de traces que chez ceux qui n'ont pas l'habitude d'en commettre!

Bustamante gouverna donc à la place du vice-président Guerrero, ou pour mieux dire, ce fut un de ses ministres, D. Lucas Alaman, homme de vues supérieures, tour à tour agent d'affaires, avocat, ministre, prétendant à la présidence, industriel et banqueroutier, fertile en expédients machiavéliques, ne reculant devant aucune conséquence politique, et par-dessus tout subissant complétement l'influence de l'Angleterre. Il joua pendant trois années un rôle important dans l'histoire du Mexique.

Pendant son gouvernement, Bustamante, partageant tout à fait les idées de son ministre, voulut doter son pays des bienfaits de l'industrie. Il créa à cet effet le fameux *banco de avio*, pour établir des manufactures au Mexique, et engagea au service de la République des ouvriers et des fabricants français. Malheureusement pour le développement de ces vastes projets, les troubles politiques étaient loin d'être apaisés. Guerrero, qui, à l'arrivée de Bustamante, s'était réfugié à *Téhuacan*, n'avait cependant pas abandonné la partie, et pendant toute la durée de l'année 1830, il guerroya en compagnie des généraux *Alvarès* et *Armijo* dans le sud de la République. Bustamante résolut d'en finir avec lui pour le bien du pays, et Alaman lui prêta l'appui de sa politique tortueuse.

Il n'était rien moins que facile de s'emparer de lui dans les solitudes brûlantes du sud, où il pouvait braver encore longtemps avec impunité, à la tête de ses fidèles Pintos, les efforts de ses ennemis contre ses droits, qui, après tout, étaient légitimes. Les sables qui brûlent les pieds, le soleil qui fond la cervelle et décompose les entrailles, les maringouins qui couvrent le corps d'ulcères, la soif qui dessèche, les fièvres qui font frissonner sous un ciel de feu, étaient autant de remparts invincibles contre la force armée. La trahison devait mieux réussir, et il ne s'agissait que de trouver l'homme pour le commettre. Alaman le rencontra. Hâtons-nous de dire qu'il n'était pas Mexicain.

Un Italien, un Génois, le capitaine *Picaluga*, commandait un navire alors à l'ancre dans le port d'Acapulco, quartier général de Guerrero. Il avait su gagner ses bonnes grâces avec ce caractère insinuant particulier à sa nation, et se lier avec lui d'une espèce d'intimité; car le général était doué de toute la bonté que promettait sa physionomie si franche. Il accepta donc un jour, sans défiance aucune, une invitation de *Picaluga* à déjeuner à son bord. Un canot vint le prendre le matin sur le rivage, et il trouva dans la chambre du navire une table splendidement servie. Il était seul, sans suite, comme celui qui va s'asseoir au foyer hospitalier d'un ami, et l'Italien pressa ses mains avec une hypocrite cordialité; puis sans égard pour les lois de l'hospitalité, sans pitié pour une tête blanchie que les balles avaient respectée pendant trente ans, le Génois fit lever l'ancre pendant le repas, et conduisit sa victime pieds et poings liés jusqu'à *Puerto-Escondido*, petit port du golfe de *Tehuantepec*, et le livra à ses ennemis. Cette prise lui avait été payée cent mille francs.

Le procès fut bientôt instruit, et Guerrero condamné à être fusillé. Le 14 février 1831, près de la ville de *Oajaca*, on vit un matin le pauvre vieux général marcher d'un pas mal assuré vers le lieu de l'exécution, et soit l'effet des fatigues, soit la douloureuse pensée d'une si lâche trahison, à ce moment suprême, il pleurait.....

Le prix du sang ne profita pas à *Picaluga*. Son nom devint dans la langue espagnole un mot nouveau pour exprimer la trahison et les traîtres, et il a péri aux Etats-Unis d'une mort ignominieuse, au gibet.

Nous avons dit dans l'histoire de Santa-Anna comment, en 1832 la garnison de Véra-Cruz demandait à Bustamante le renvoi de son ministère, que ses actes avaient rendu odieux à la nation, et le résultat de la lutte entre ces deux généraux. Ce que nous n'avons pas dit, c'est qu'avant la capitulation de Puebla, Bustamante, qui cédait alors d'une manière incompréhensible à l'ascendant de Santa-Anna, l'avait déjà battu quelques jours auparavant; nouvelle preuve de ce que nous avancions en disant que ce dernier se trouvait souvent victorieux après une défaite, grâce à cette confiance en soi-même qui, soutenue par quelques grandes qualités, opère souvent des prodiges.

En 1833, Santa-Anna (devenu président, comme on l'a vu dans sa biographie) obtint du congrès, en date du 24 juin, un arrêt qui bannissait un grand nombre de ses adversaires. Bustamante, alors rentré dans la vie privée, fut compris dans ce nombre. Arrivé sous escorte à Vera-Cruz pour s'embarquer, le navire qui devait le transporter en France n'étant pas prêt à mettre à la voile, le président, par une rigueur condamnable et contre le droit des gens, le fit jeter à bord d'un ponton mouillé sous le fort *San-Juan-de-Ulua*. Ce ponton, qui avait jadis été un trois-ponts espagnol, sert de bagne à des malfaiteurs qu'on y envoie périr sous la double et mortelle influence du soleil et de la fièvre jaune. Bustamante fut jeté dans ce séjour immonde et confondu avec ces misérables, sans égard pour son grade et pour le rang qu'il avait tenu dans cette république dont on le bannissait.

Il vint alors en France pour la première fois, et pendant trois ans il parcourut l'Europe pour y admirer et y étudier les merveilles de notre vieille civilisation. L'étude qui avait eu ses premières affections les reconquit alors et charma ses loisirs jusqu'en 1836.

A cette époque l'Etat du Texas s'était de nouveau déclaré indépendant, et Bustamante, fatigué d'un exil de trois ans, repassa l'Atlantique pour aller demander du service contre cette province révoltée. Il obtint mieux qu'il ne souhaitait, et le 25 janvier 1837, il fut élu président de la République mexicaine, commença ses fonctions le 20 avril de la même année, jour où il prononça solennellement son discours d'installation. Il avait eu pour concurrent à la présidence le général Bravo, son ex-ministre D. Lucas Alaman et Santa-Anna. Celui-ci, de retour de sa captivité à Washington, pendant laquelle on l'accusa d'avoir trahi la République par des traités onéreux, trouva dans Bustamante un ennemi plus magnanime, et ne fut nullement troublé par lui dans la solitude de sa retraite.

Six jours après son avénement à la présidence, Bustamante, pour faire prendre patience aux troupes, dont la solde était arriérée et que les coffres vides de l'État ne pouvaient satisfaire, leur donna de sa cassette particulière une somme de cinquante mille francs, et le 8 mai suivant conclut un traité définitif de paix avec l'Espagne, qui, oubliant sa vieille rancune et renonçant au fol espoir de reconquérir son ancienne colonie, en reconnut enfin l'indépendance.

Nous ne répéterons pas ce que tout le monde sait du traité de l'amiral Baudin et de l'affaire de *San-Juan-de-Ulua*; nous rendrons seulement justice à la fermeté de Bustamante dans cette circonstance critique, fermeté d'autant plus louable chez lui, qui avait pu se rendre compte dans ses voyages du danger de braver la formidable colère d'une nation européenne, et de la France surtout, et qui ne partageait plus les préjugés de ses compatriotes, qui se croyaient invincibles pour avoir secoué le joug de l'Espagne. Dans la prise du fort de *San-Juan*, tenu jusque-là pour imprenable, et qui ne coûta que quelques heures d'efforts, il put reconnaître à l'œuvre les soldats dont il avait vu les exercices militaires, et qu'il avait pu compter par milliers comme on les compte dans son pays par centaines. Il dut aussi sourire à la vue de ces bandes de Français qui, expulsés du territoire mexicain, laissant derrière eux l'industrie qui les faisait vivre, traversaient les villes, violons en tête, et se rappeler ce caractère d'insouciance et de gaieté, ce caractère national qu'il avait étudié chez nous. Sa générosité sut faire respecter jusqu'à la fin les individus d'un peuple qui, dans son exil, avait été pour lui si hospitalier.

Ce ne fut pas la seule épreuve dangereuse qu'il eut à traverser dans le gouvernement d'un pays dénué de ressources financières, continuellement agité par des révolutions, et dont les seuls revenus sont les douanes maritimes et les droits perçus à l'entrée de chaque Etat. Deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis la prise de Vera-Cruz par les Français, que, poussé par le dénûment du trésor public, le congrès frappa les marchandises, à leur entrée dans Mexico, d'un droit additionnel de quinze pour cent. Le commerce souffrait déjà: cette mesure ne fit qu'augmenter la souffrance; le malaise général amena les murmures, qui furent exploités par les meneurs politiques et leur fournirent un prétexte de chercher à renverser un gouvernement qui, selon eux, opprimait la nation, et que la nation repoussait. L'occasion était trop séduisante pour que Santa-Anna n'en profitât pas. Il se réunit donc au général *Valencia*, autre ambitieux, mais de proportions moindres, et tous deux vinrent assiéger Mexico. Pendant que les troupes du gouvernement tenaient tête aux factieux, la garnison du palais, corrompue par eux, s'empara, au sein de ce même palais, de la personne du président. Depuis le 15 juin 1840 jusqu'au 27, le canon gronda dans les rues, mutila quelques-uns des plus beaux monuments de la capitale, et abattit en partie un des bastions qui défendent les angles du palais national. C'était l'appartement même de Bustamante. Le pan supérieur de la muraille s'était écroulé, son cabinet de travail était à jour, les balcons de fer pendaient comme des lambeaux, tordus et déchirés, et le président ne voulait pas capituler. En vain son aide-de-camp Joseph Arago, qui avait alors abandonné le parti de Santa-Anna, l'engageait à quitter ce dangereux endroit, Bustamante lui répondit que c'était le poste où il devait mourir, et que rien ne le lui ferait abandonner. Cependant le canon grondait toujours, les pierres détachées par la mitraille volaient en éclats, quand une troupe de forcenés entra violemment, l'épée à la main, dans le cabinet du président, en criant: « Mort à Bustamante! » Celui-ci s'avança vers eux avec dignité, et entr'ouvrant son uniforme, leur présenta sa poitrine découverte. Cette intrépidité lui sauva la vie: les factieux se retirèrent sans oser autrement attenter à la personne du magistrat suprême.

Le congrès finit par retirer la loi du quinze pour cent; une pleine et entière amnistie fut accordée aux révoltés, et l'on vit alors sortir du palais national, avec tous les honneurs de la guerre, une troupe de factieux dans lesquels on reconnaissait avec terreur plusieurs malfaiteurs insignes, célèbres dans les fastes des prisons.

Bustamante reprit ses fonctions jusqu'à l'année suivante, époque à laquelle expirait sa présidence; mais d'autres événements que l'espace ne nous permet pas de raconter en détail, le renversèrent avant le temps prescrit par la loi. Une nouvelle révolution dont Santa-Anna était encore le chef, et à la suite de laquelle ce général obtint les pouvoirs nécessaires pour refondre la constitution, vint changer la face des affaires. Alors Bustamante, fatigué de lutter contre les obstacles sans cesse renaissants, et désespérant de la chose publique, remit entre les mains d'une ombre de congrès une autorité désormais impuissante pour le bien de son pays, et s'en vint de nouveau chercher en Europe le calme et la tranquillité d'une vie retirée.

Arrivé à Paris au mois d'octobre 1842, il partit dans le mois de novembre suivant pour l'Italie. Maintenant il vit à Gênes, sans faste, sans bruit, sous un ciel peut-être moins beau que celui de sa patrie, mais consolé par la pensée d'avoir fait pour elle ce que peut faire un bras ferme, un cœur intrépide, un vif désir du bien public, et formant pour son bonheur des vœux qui ne seront pas exaucés. Le Mexique, qui se démembre petit à petit sous l'influence de l'anarchie et de l'esprit envahissant des Etats de l'Amérique du Nord, a perdu, par la retraite de Bustamante, un citoyen digne de ses regrets, et à qui il n'a pas tenu que le sombre avenir qui le menace ne fût efficacement conjuré.

MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non. — Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE XIII.

RECONNAISSANCE.

E monde serait parfait si on portait dans l'exécution des desseins louables l'ardeur que les méchants mettent à accomplir leurs méfaits. Mais, pour eux, le mal qu'ils n'ont pu faire est comme une dette qu'ils se croient obligés de solder. Luchino et Ramengo s'étaient saisis de Marguerite et des prétendus conjurés, mais ils avaient laissé échapper Franciscolo, et cela suffisait pour qu'ils crussent leur œuvre manquée. Ramengo surtout s'en consumait de rage. Son ennemi avait pu partir avec son fils, ce fils qui excitait dans son âme une si infernale envie, parce qu'il lui rappelait la seule joie innocente dont il avait pu jouir sur la terre, et dont il se plaisait à se persuader qu'il avait été privé par Pusterla. « Qu'importe, se disait-il, qu'il doive errer sans patrie par le monde? il a un fils. Je vis dans mon pays, mais seul, mais sans avoir jamais un fils dont la beauté et la gloire rejaillissent sur moi, qui aide à mon élévation et me rende à mon tour l'objet de l'envie que je porte à autrui. » Ivre de haine, il résolut de se mettre à la poursuite des fugitifs. Il fut convenu avec Luchino que, pour faciliter ses manœuvres, Ramengo serait mis sur la liste des proscrits, et il partit donc la bourse bien garnie, mais vêtu comme un pauvre banni, et il se mit à parcourir l'Italie.

Un jour, il pleuvait à torrents, il errait dans cette contrée qui avoisine l'embouchure de l'Adda, et, au milieu de ce marais, il ne savait où trouver un refuge. Sa fortune lui fit rencontrer un jeune meunier qui pressait le pas de son âne à force de coups, et semblait regagner sa demeure.

« Eh! mon garçon, pourrait-on trouver un abri de ce côté?

— Venez avec moi. A main gauche, où il y a un petit bois de peupliers, vous trouverez le fleuve et le moulin de mon père. »

Ainsi répondit le jeune garçon; mais comme l'âne allait avec plus de bonne volonté que de vitesse, Ramengo prit les devants et frappa à la porte de la cabane. Un chien accueillit ce bruit avec de vifs aboiements, et la maîtresse de la maison, abandonnant une friture dont on entendait de dehors le grésillement qui se mêlait avec la pluie, interrompit un *Ave-Maria*, et courut tirer le verrou en disant : « C'est lui! Entre, Omobono; tu dois être trempé comme... »

La comparaison demeura en suspens, lorsqu'elle vit au lieu de son âne un beau cheval, au lieu de son fils un inconnu. Mais plus mécontente qu'étonnée, elle l'invita à entrer avec une rustique politesse. Ramengo alla se placer auprès du feu, sur l'invitation du maître de la maison.

« Surtout, dit-il aux offres qu'on lui faisait, je vous prie de bien panser mon cheval.

— Oh! pour cela, répondit le vieux meunier, votre seigneurie n'a pas besoin de se mettre en peine. Nous avons là une étable pour notre âne, où les bateleurs de bateaux font quelquefois reposer leurs chevaux; le vôtre y trouvera aussi la compagnie d'un destrier, qui, je puis le dire, en vaut un autre. Eh! Donnino, va conduire le cheval de sa seigneurie à l'écurie.



— Un autre destrier? dit Ramengo. Et à qui est-il? à vous?

— Votre seigneurie veut railler! à nous un animal de cette espèce! Il appartient à un seigneur notre ami.

— Un seigneur votre ami? répéta Ramengo avec un sourire railleur. Et comment s'appelle-t-il?

— Il s'appelle..... oh! sûrement votre seigneurie le connaît, il est si renommé! il s'appelle le seigneur Alpinolo. »

Et il prononçait ce nom avec autant de complaisance qu'un médecin qui prononce le nom grec de la maladie qu'il traite. Mais Ramengo, à ce nom, releva la tête, prêta l'oreille comme son cheval lorsqu'il entendait le fouet, et il s'écria : « Alpinolo? qui venait de Milan? un beau jeune homme de belle venue? cheveux noirs frisés, œil de feu?....

— Mais oui, mais oui, dit le bon meunier en interrompant cette description de passe-port. Il n'y a pas plus deux Alpinolo en ce monde qu'il n'y a deux tours de Crémone. Oui, votre seigneurie, lui, lui-même en personne.

— Et comment est-il venu de ce côté? on n'y peut guères voir qu'un voyageur égaré. Et vous le dites votre ami? D'où le connaissez-vous?

— C'est toute une histoire, répondit le meunier avec un visage où rayonnait l'orgueil le plus excusable. Je suis son père, ou du moins il me doit la vie. Il y a dix-huit ans, sauf erreur, un matin avant l'aube, comme c'est la coutume de nous autres meuniers, je me levais pour conduire ma barque en pleine eau, quand voilà que là-bas, à l'endroit où le fleuve fait un détour sous les aulnes, je vois arrêter une barque d'une toute autre forme que les nôtres, et personne pour la mener. Quelque malheur! me dis-je en moi-même, les bateliers se seront noyés; mais courons l'amener au rivage, si jamais le patron venait la réclamer; sinon, ce sera du bois pour cet hiver. Mais devinez un peu?.... Il y avait dedans une femme et un enfant. »

A ces paroles, le bâillement qui errait sur les lèvres de Ramengo se convertit en une exclamation, et se sentant gagner par un trouble profond, il se dressa subitement sur ses pieds. Son attention avait changé de nature; il fixa ses yeux effrayés sur le vieillard, qui poursuivit :

« Une femme et un enfant, oui messire, mais une dame bien vêtue, n'est-ce pas vrai, Nena? (Le lecteur a sans doute reconnu que le vieillard et la femme n'étaient autres que le Maso et cette Nena qui avaient remis Apinolo à Ottovino Visconte.) Elle devait être de condition : jeune, belle comme on n'en voit guère, et l'enfant n'avait guère plus d'un mois; mais l'un et l'autre étaient entièrement trempés d'eau et morts.

— Morts! cria Ramengo.

— Morts, oui, messire. Je dis : Belle pêche que j'ai faite aujourd'hui! Je les tirai sur le rivage; j'appelai de l'aide. Nous les transportâmes de la barque dans la maison, et ma femme, qui est quelque peu *médecine*, se mit autour d'eux, en s'obstinant à les faire revenir; mais ils restaient pâles, froids, sans pouls, sans souffle. Que veux-tu? lui disions-nous, veux-tu renouveler la résurrection de Lazare? lui disions-nous. Mais elle, cette bonne femme, persuadée qu'ils étaient encore vivants, elle fit tant et tant qu'on les vit encore respirer.

— Ils étaient donc vivants? » interrompit Ramengo avec une vive impatience.

Et le meunier : « Oui, votre seigneurie, vivants; mais si ce ne fut pas un miracle, je ne crois plus à ceux des saints de Padoue. Le bambin, à peine revenu à lui, se jeta sur le sein de ma femme, et en peu de temps il redevint beau et vigoureux.

— Si vous l'aviez vu! dit la Nena, un enfant qui paraissait peint : blanc, ferme comme la cire, de certains yeux à croquer, droit comme un fuseau; seulement un doigt de moins à la main gauche.

— Et on voyait qu'il avait été coupé récemment. Mais pour continuer, votre seigneur... mais ces sornettes vous donnent peut-être de l'ennui?

— Non, non, continuez, mais hâtez-vous. Comment cela finit-il? » disait Ramengo. Et si la chambre n'eût pas été si obscure, ils l'auraient vu pâlir et rougir tour à tour; ils se seraient aperçus de la contraction de ses lèvres et de ses sourcils, et des secousses que des convulsions violentes imprimaient à son corps. Cependant Maso, avec ce mélange de bonhomie et de rusticité qui caractérise les mœurs campagnardes, et ensemble avec la générosité de ces sentiments dénués de toute ostentation qu'on trouve d'autant plus parfaite qu'on descend aux plus bas degrés de l'échelle sociale, Maso poursuivait paisiblement :

« Si bien que..... mais où en suis-je resté? Ah! oui, je me souviens maintenant. Si bien que le bambin reprit à vue d'œil une santé parfaite; mais avec la mère ce fut une autre chanson. Elle revint aussi à la vie; quand elle ouvrait les yeux, elle regardait autour d'elle et appelait..... un certain nom..... un nom bizarre..... Nena, peux-tu le repêcher ce nom-là?

— Elle disait : Ramengo, mon Ramengo, où es-tu?

— Elle appelait Ramengo, s'écria l'inconnu d'une voix de tonnerre.

— Bien sûr, continuait le pêcheur, proprement Ramengo; ce nom ne m'est jamais sorti de l'esprit. Elle ne savait pas dire autre chose; et même, quand elle délirait, elle ne faisait que répéter ce nom, et.....

— Et quel autre?.... demanda le traître.

— Et elle disait aussi : Pauvre enfant! et beaucoup d'autres fois : Cher, pourquoi ne viens-tu pas? je t'ai tant attendu! Mais tu as eu peur, n'est-ce pas? Il est brutal, mais bon; et d'autres choses dénuées de sens, parce qu'elle n'avait pas sa raison. Il ne fut jamais possible de la guérir. Ce que ma Nena fit pour elle ne se pourrait dire.

— Oh bien! reprit la femme avec une complaisance ingénue, j'ai fait mon devoir. Nous sommes nés pour nous aimer et nous secourir les uns les autres. Ai-je bien dit, seigneur étranger? Et qui n'aurait porté secours à cette pauvre créature? A la voir, on comprenait qu'elle était accouchée récemment; belle, qu'elle devait avoir été un ange; mais abbattue, exténuée, elle vous regardait avec deux yeux à faire pleurer un tigre. »

Ramengo s'éloigna du feu en s'éventant et respirant avec force; il arpenta la petite chambre.

« Est-ce qu'il a trop chaud? demandait Maso. Pourtant ses habits fument encore sur son dos.

— Oui, oui; cria celui-ci d'un ton de colère; mais finissez votre chanson avant qu'il ne vous vienne un cancer à la langue. Je ne vois pas quel rapport ont toutes ces niaiseries avec ce que je vous ai demandé.





— Quel rapport? niaiseries? reprenait le meunier, un peu étonné de l'agitation de son hôte. Vous allez maintenant le comprendre, le rapport. La dame alla donc de mal en pis. Dans cette barque, du soleil, de l'eau, de la faim, il n'y a que Dieu et elle qui sachent ce qu'elle a souffert. Enfin elle mourut.

— Et quand elle expira, reprit la Nena en s'essuyant les yeux avec son tablier, si vous l'aviez vue! elle me serrait les mains de toutes ses forces. Je comprenais bien ce qu'elle voulait me dire; elle voulait me dire : Gardez avec vous mon enfant, et.....

— Et vous, qu'en avez-vous fait?

— Que voulez-vous que j'en aie fait? Je le nourris de mon lait, il devint un grand garçon, bon comme le pain, mais vif comme un poisson et hardi comme un chevreau; et il nous aida dans notre métier, jusqu'à ce qu'un seigneur du nom de ceux qui règnent dans Milan l'ait emmené avec lui, et il est aujourd'hui le seigneur Alpinolo.

— Mais qui ils étaient, personne ne vous l'a dit? vous n'avez pu le savoir? demanda Ramengo avec une ombrageuse curiosité.

— Jamais, répondit la Nena. Que n'aurais-je pas donné pour le savoir! Une dame si belle, un enfant si innocent! quelle douleur pour leurs parents de les avoir perdus! Et si j'avais pu me présenter à eux, et leur dire : Je sais ce qui en est arrivé; leur joie m'aurait rendue la plus heureuse femme de l'univers.

— Et comptes-tu pour peu le plaisir d'en savoir l'histoire? disait Maso. Dieu bon! elle devait venir de loin. Les barques de cette génération, je les connais toutes sur le Pô, dans toute sa longueur, et celle-là ne leur ressemblait en rien. »

La femme reprenait : « L'histoire sera qu'un jour son mari l'aura menée à la promenade, il sera tombé dans l'eau, le fleuve était gros, et la malheureuse aura été entraînée.

— Peuth! répondait Maso en secouant la tête; mais souviens-toi donc comme elle criait: «Pourquoi le frappes-tu? ce couteau, que ne le plonges-tu dans mon cœur?» Il serait plutôt à croire que quelque ennemi l'aura réduite en cet état.

— Et pourquoi l'aurait-on laissée vivante? dit Omobono.

— Que tu es bête! pour la tourmenter davantage. Des méchants, il y en a beaucoup, crois-moi, moi qui connais le monde; et ils savent bien que mourir est peu de chose; mais boire la mort, goutte à goutte, comme l'a fait cette infortunée!...

— Oh! mon père, celui qui eut le cœur de faire cela, n'était pas un homme, mais un démon en chair et en os. »

Le lecteur imagine facilement combien ces paroles étaient terribles pour Ramengo. Aux reproches de sa conscience, il opposait le féroce plaisir de la vengeance. Il le savourait d'autant plus qu'il comprenait maintenant combien elle avait été atroce, maintenant qu'il voyait qu'elle n'était pas encore complète. Sans le savoir, il avait préparé, contre le fruit du crime de Rosalia, de nouvelles trames destinées à le perdre, et ce qui lui plaisait le plus, à perdre en même temps le père de cet enfant de l'adultère. Un seul coup allait donc anéantir tout ce qu'il exécrait en ce monde. Après un court silence que les bons paysans crurent suscité par la pitié, il demanda : « Alpinolo, où est-il?

— Qui le sait? répondit le meunier; il y a quatre ou cinq semaines, une nuit, l'heure était fort avancée, nous étions au lit. L'approche d'un cheval se fait entendre. Il s'arrête; on frappe : « Qui va-là? — C'est moi, mon père. » Il m'a toujours conservé ce nom de père! « Ouvre-moi. » Je courus, la Nena courut, Omobono et Donnino coururent. Son arrivée fut une fête pour tous. Il passa la nuit dans la plus grande agitation : il voulut nous faire coucher, mais nous demeurâmes autour de lui assis sur ces sacs de farine. Il était comme absorbé par ses pensées; puis tout à coup il s'écriait : « Infâme maudit! Et cette infortunée!... et moi qui l'ai écouté!... » A la venue du jour, il parut se calmer. Il nous fit des excuses, le pauvre jeune homme, de la tristesse qu'il nous avait occasionnée pendant la nuit. Il nous dit que de grands malheurs étaient arrivés à Milan, que ses plus chers amis avaient été jetés en prison. Il devait repartir tout de suite. Il nous laissa son cheval et son argent, en nous disant que s'il passait une semaine sans revenir, c'était bon signe, et qu'il aurait pris une autre route : l'argent et le cheval nous appartiendraient. Il nous laissa en outre un anneau de diamants, et une petite bourse qui contient deux lettres. Il ne s'en sépara qu'en pleurant, et nous les recommanda comme tout ce qu'il a de plus cher au monde. C'est tout l'héritage de sa mère.

— Donnez-moi ces deux lettres, s'écria Ramengo d'une voix tonnante. Ses yeux jetaient des éclairs. Deux lettres de Rosalia! où sont-elles? à moi, je les veux! je veux les voir. Donnez-les moi! »

Cependant les deux vieillards délibéraient s'il fallait accéder aux désirs de ce forcené, et, dans l'indécision, la Nena avait toutefois tiré les deux lettres du coffre, et elle finit par les lui présenter, en lui disant avec un regard soupçonneux : « Mais promettez-moi de me les rendre. »

Avant de répondre, Ramengo lui avait arraché les papiers de la main, et pressé l'anneau avec un tremblement fébrile : c'était l'anneau de ses fiançailles avec Rosalia. Il fit un mouvement pour le porter à ses lèvres; puis la colère l'emportant, il le jeta loin de lui. Pendant que la Nena le ramassait, il se mit à lire les deux morceaux de parchemin.

« *Puisque le destin de notre patrie est décidé, je t'abandonne et je vais combattre les infidèles. Ma seule douleur est de m'éloigner de toi, que j'aime par-dessus toute chose. Il me reste encore cinq jours avant mon départ; si tu peux tromper la vigilance de ton mari, fais que je puisse encore une fois te voir et t'embrasser. Le valet qui te porte ce billet reviendra demain soir chercher la réponse. Quelques risques que je doive courir, je m'y exposerai avec plaisir si je puis te dire combien tu es aimée de ton frère.* »

Ramengo voulait encore les preuves d'un crime; il ne trouvait que celles de l'innocence de Rosalia. Peut-être l'autre billet lui fournirait-il ce qu'il cherchait; mais il était de la même main, et voici ce qu'il contenait :

« *Tous ces jours j'ai attendu le valet avec la réponse : rien n'est venu. Qu'est-ce que cela veut dire? Je pars donc sans te voir, ma sœur chérie : mais dans quelque lieu que je sois, quel que soit le sort qui m'attend, je te porterai toujours dans mon cœur, toujours je prierai le ciel de t'accorder le bonheur que je ne dois plus connaître. Adieu* »

« Donc elle était innocente, » s'écria Ramengo d'une voix qui fit frémir la famille. Il marchait par la cuisine à pas précipités, tantôt blasphémant, tantôt poussant des cris inarticulés : puis tout à coup, d'un coup de pied, il enfonça la porte



de la cabane et sortit. La nuit était noire comme ses pensées, la pluie violente et accompagnée du tonnerre et des éclairs. Mais il ne voyait, il n'entendait ni la nuit, ni la pluie, ni le vent, ni les fureurs du ciel. Donnino, qui le suivit longtemps, quoique de loin, le vit traverser à grands pas la campagne; bientôt il le perdit de vue, et revenant à la cabane, il racontait avec stupéfaction les folies et les agitations de l'étranger, s'écriant : « Il doit avoir l'esprit bien de travers. »

C'est avec un démon dans le cœur que Ramengo continua sa course errante. Avoir tué une femme innocente, et de cette manière, justifierait suffisamment le trouble de ce désespoir dans une âme moins criminelle. Mais dans l'âme de Ramengo, ce n'étaient pas là les tortures du remords, mais la fougue de a colère, parce que ce cœur dépravé, ne pouvant se résoudre à se reconnaître des torts, tirait de ses propres fautes une excitation à de nouvelles haines. Vase corrompu où la rosée elle-même se corrompt; serpent dont le sein transforme jusqu'au miel en poison. Cette femme, il l'avait cependant aimée; elle lui avait fait connaître les douceurs d'un amour partagé. Et il l'avait tuée! il s'était privé du seul bonheur pur qu'il eût jamais goûté dans sa vie! Si elle avait vécu, oh! combien différente se serait écoulée mon existence tranquille dans le sein de ma maison! J'aurais été le père d'enfants adorés! Père! oh! être Père! Cette consolation, j'en ai joui, mais seulement assez pour me faire sentir plus vivement la malédiction d'en être à jamais privé. Si elle eût vécu, que m'importerait l'orgueil de Marguerite? Qu'aurais-je à envier aux joies de Pusterla? Et tous ces malheurs, qui les a causés, sinon Pusterla lui-même. Maudit, il a empoisonné la coupe de mes jours. Oh! si tu m'as ravi les douces joies de l'amour, tu me procureras du moins celles de la vengeance. O Rosalia, Rosalia! je te le jure, je te vengerai, je te vengerai! »

Ainsi le sentiment de son crime l'excitait à d'autres crimes. Semblable à celui qui, dans le trouble d'un incendie, jette à la flamme de nouveaux aliments en croyant ainsi les éteindre.

Il se tut, et poursuivit sa course comme un insensé à travers ces landes marécageuses, s'enfonçant dans les flaques d'eau et sautant les fossés. Puis il ouvrait la main et considérait les lambeaux des deux lettres qu'il avait déchirées et qu'il conservait. « Hélas! disait-il, elle les aura baisées bien des fois, bien des fois elle les aura couvertes de ses larmes; elle sera morte en les pressant sur son cœur, avec le nom de son frère sur les lèvres. Cependant elle se sera répandue en



imprécations contre son meurtrier... contre lui, et non contre celui qui le poussait à ce crime. Avec le lait, elle aura fait sucer à mon fils la haine de son père, elle lui aura enseigné à m'abhorrer... Mais non, oh non! il était d'un âge trop tendre : il ignore quel est son père, et il brûle de le savoir, pour pouvoir paraître dans la société avec un nom et obtenir la dignité de chevalier qui ne lui fut refusée qu'à cause de l'incertitude de sa naissance. Certes, il cherche son père, et il ne sait pas qu'il épiait ses traces pour le conduire à sa ruine. Mais maintenant je le trouverai bien, je me découvrirai à lui. Je lui dirai que je suis son père. Quelle joie pour lui d'avoir trouvé un père! comme il me chérira! et moi, je l'aimerai, ma tendresse pour lui compensera mes torts envers l'infortunée; je pourrai reparaître dans le monde en tenant à mes côtés un fils qui sera ma gloire, le soutien et la consolation de ma vieillesse!... Mais moi! non : peut-être cela ne me sera-t-il jamais donné; le voilà enveloppé dans la ruine de Pusterla! Enfer! il faudra que ce Pusterla traverse toutes mes joies, après avoir été la cause de tous mes tourments; malédiction sur sa tête! »

Et il retombait dans ses imprécations : puis il s'arrêtait à regarder la nuit, le frémissement de la pluie, unique voix de la campagne silencieuse. Cette campagne, cette nuit lui rappelaient cette autre campagne et cette autre nuit où il avait reçu de Marguerite un affront que le sang seul pouvait laver. Alors ce souvenir rallumait sa fureur, et il concevait les projets de la plus atroce vengeance.

Lorsque le jour vint, comme la pluie avait effacé jusqu'aux moindres traces des sentiers au milieu de cette lande, il se dirigea vers la cabane des meuniers, guidé par le bruit du fleuve, et il y arriva enfin en suivant ses rives. Il s'en approcha comme un homme qui va entendre sa sentence de mort. Il entra; et à la Nena, accroupie auprès du feu, il demanda : « Est-il revenu?

— Qui? reprit la femme.

— Lui, lui, Alpinolo!

— Oh! messire, non... j'ai peur... Dieu ne veuille, mais il doit lui être arrivé quelque accident. Une âme le murmure à mon oreille. Pauvre jeune homme! »

Et en parlant ainsi, elle jetait un regard soupçonneux sur cet inconnu, en pensant dans quelle furie elle l'avait vu le soir précédent. Il fit seller son cheval, et partit en leur disant que si Alpinolo arrivait, ils le retinssent à tout prix jusqu'à son retour, parce qu'il y allait de la vie qu'il lui parlât. Le jour, le lendemain et les suivants, il erra à l'aventure, suivant son caprice, l'occasion, la volonté de son cheval, quelque idée, quelque superstition; il s'arrêtait en une contrée sans savoir pourquoi, cheminait, revenait sur ses pas, enfin il revenait toujours chez le meunier. Sa venue troublait la vie ingénu-

ment insouciante de ces bonnes gens, qui, se souvenant toujours de ses transports, auraient vu avec moins de peine le débordement du fleuve. « Si celui-là était au moins la fièvre, disait la Nena, je m'en délivrerais avec une messe à Saint-Sigismond ; » et d'autres fois : « Jusqu'à Judas qui trouva un refuge le dimanche dans la maison du diable : mais pour celui-là, il n'y a pas de fête qui le tienne. »

Ainsi, la tête pleine de préjugés avec le meilleur cœur du monde, elle ne savait pas pourquoi, mais elle ne pouvait pas souffrir cet homme. « Ni notre chien non plus, ajoutait-elle ; il n'a jamais pu s'accoutumer à le voir sans crier comme si on l'écorchait. »

Ramengo retournait toujours, assidu comme un créancier. La première demande qu'il faisait était toujours si Alpinolo avait paru. Mais la réponse était toujours la même : « Non ! »

Bulletin bibliographique.

Le Nord de la Sibérie; par M. de Wrangell (1). — *Les Pyrénées*; par M. le baron Taylor (2). — *Les Rues de Paris*; 1er volume (3).

Il y a deux siècles, la Sibérie septentrionale était complétement inconnue des nations de l'Europe. Ce fut en 1640 environ qu'un chef cosaque nommé Bouza, chargé de soumettre quelques peuplades au *yasak* ou tribut en pelleteries, s'embarqua sur la Léna, cette grande artère qui partage la Sibérie, et la descendit jusqu'à la mer Glaciale. A dater de cette époque, de nombreuses découvertes eurent lieu d'année en année dans cette vaste contrée du globe; mais les marchands ou les navigateurs qui s'y aventurèrent manquaient, en général, de ressources et d'instruction, et n'ont laissé d'ailleurs aucune relation authentique de leurs voyages. La première expédition scientifique remonte au règne de l'impératrice Anne Ivanova. Formée de trois divisions, cette expédition partit en 1734; elle avait pour but principal de reconnaître toutes les côtes de la Sibérie de la mer Blanche jusqu'au détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique, et surtout d'examiner s'il serait possible de se rendre par mer d'Archangel au Kamtschatka. Il ne nous appartient pas d'énumérer ici les résultats et les désastres de cette expédition; qu'il nous suffise de rappeler que, malgré l'héroïque dévouement de ses chefs, et surtout de Lapteff, malgré les tentatives et les découvertes ultérieures de Chalaouroff, de Lyakoff, d'Andreyeff, de Cook (1778), de Billings (1785, 1794), et de M. Gedenthtrom (1808 à 1811), cet important problème géographique n'était pas encore complétement résolu, lorsqu'en 1820, Sa Majesté l'empereur Alexandre donna l'ordre d'expédier deux officiers de marine aux bouches de la Yana et de la Kolima. Ces deux expéditions devaient, d'une part, s'assurer si, comme le prétendaient certains navigateurs, il existait un grand continent arctique dans la mer Glaciale, et, d'autre part, relever les côtes de la mer Glaciale, de l'Olenek, vers l'est, jusqu'au delà du cap Nord.

M. le lieutenant de marine Anjou (actuellement capitaine de premier rang) fut placé à la tête de l'expédition chargée de se rendre à l'embouchure de la Yana, pour aller ensuite reconnaître les îles Kotelnoy et Fadéyevski, et la Nouvelle-Sibérie, et relever la côte entre les bouches de l'Indiguirka et de l'Olenek. La relation de son voyage n'a point été publiée. M. le lieutenant de Wrangell (actuellement contre-amiral) reçut le commandement de la seconde expédition; on lui adjoignit deux officiers de marine, MM. Matiouchkine et Kozmine; M. le docteur Kiber accompagna l'expédition en qualité de naturaliste. C'est de la relation russe de ce voyage que le prince Emmanuel Gallitzin vient de publier une traduction française, sous ce titre : *Le Nord de la Sibérie*.

Parti de Saint-Pétersbourg le 25 mars 1820, M. de Wrangell n'y rentra que le 15 août 1824. — Comment avait-il employé ces quatre années et demie d'absence? Le 3 avril il avait quitté Moscou; le 18 mai, il arrivait à Irkoutsk, capitale de la Sibérie, à 5,630 kilomètres de Moscou. S'étant embarqué sur la Léna, il la descendit jusqu'à Yakoutsk (à 2,630 kilomètres d'Irkoustk), puis il se rendit à cheval à Nidjé-Kolimsk, misérable village situé au delà du 60e degré de latitude, à 3,380 kilomètres de Yakoutsk, (11,660 kil. de Moscou), qui allait devenir pendant trois ans son séjour habituel et le centre de ses opérations. Le 2 novembre, jour de son arrivée, le thermomètre marquait 32 degrés de froid.

Durant les trois années qu'ils passèrent à Nidjé-Kolimsk, MM. de Wrangell, Matiouchkine et Kozmine firent, outre diverses excursions dans les environs, quatre grands voyages à la mer Glaciale et le long de ses côtes. Malheureusement des obstacles impossibles à surmonter ne leur permirent de résoudre qu'un des deux grands problèmes géographiques qui leur avaient été posés.—En relevant toutes les côtes de la mer Glaciale, depuis l'embouchure de l'Indiguirka jusqu'à l'île Kolioutchine (Burney's Island), c'est-à-dire sur une étendue de 35 degrés de longitude, dont une partie, celle comprise entre le cap Chelagsk et le cap Nord, n'avait été visitée par aucun Européen, ils prouvèrent que si la mer était jamais libre de ses glaces, un navire pourrait se rendre d'Archangel au Kamtschatka, d'Europe en Amérique par la mer Glaciale; mais il ne leur fut pas possible d'atteindre les terres arctiques, qu'ils espéraient découvrir en se dirigeant vers le pôle sur les glaces de la mer, dans des *nartas* traînés par des chiens. Leur dernière tentative, faite en 1823, ne réussit pas mieux que les précédentes. Pour donner une idée des dangers auxquels ils s'exposaient, nous citerons le passage suivant (tome II, p. 279) :

« Le 17 mars au soir, le vent tourna à l'ouest-nord-ouest; il continua à augmenter, finit par se transformer en tempête, et brisa la glace près de notre campement. Nous nous réfugiâmes sur un grand glaçon d'environ 100 mètres en largeur. Cependant la violence de l'ouragan ébranlait la glace; de nouvelles crevasses se formaient, les anciennes s'agrandissaient, et plusieurs étaient d'une largeur énorme. De quelque côté que l'on portât ses regards, on n'apercevait que glaces brisées et une mer furieuse. Tout à coup le glaçon sur lequel nous nous trouvions se détache, et, soulevé par la vague, part et flotte au gré des vents, emportant les voyageurs, qui s'attendent à être engloutis d'un moment à l'autre!... C'est dans cette situation lamentable que nous passâmes une partie de la nuit dans une obscurité complète et dans de mortelles angoisses! Mais le vent se calma, et le glaçon, qui, par bonheur, ne s'était point brisé, fut poussé avant le jour contre des glaces immobiles où il s'arrêta. Sur ces entrefaites, la gelée survint, et souda notre glaçon à ceux qui l'entouraient, en sorte que nous nous trouvâmes de nouveau, le 18 mars au soir, sur une plaine de glace immobile. »

M. de Wrangell continua donc son voyage; mais, le 25, il rencontra une large crevasse qui, dans les parties les plus étroites, avait 300 mètres de largeur; elle s'étendait d'une extrémité à l'autre de l'horizon. Le vent d'ouest, qui augmentait de violence, élargissait de plus en plus ce canal. M. de Wrangell gravit un grand rocher de glace pour examiner s'il n'existait pas un passage quelconque par où l'on pût avancer; mais il n'aperçut qu'une mer libre et sans limite... Sur les vagues écumantes flottaient d'énormes glaçons; ils allaient échouer contre la glace ramollie qui formait le bord opposé du canal. « Peut-être, dit M. de Wrangell, eussions-nous pu traverser le canal sur quelques glaçons; mais à quoi bon? la glace, de l'autre côté, n'avait plus de consistance! Déjà, près de nous, ébranlée par le vent et la rapidité du courant dans le canal, elle commençait à se lézarder, et l'eau, pénétrant avec bruit dans les fentes, en détachait des parties et démolissait la plaine glacée. Nous ne pouvions plus avancer! Ainsi tout espoir d'arriver à la découverte d'une terre dont *l'existence n'avait plus rien de problématique*, venait de disparaître; il fallait renoncer à atteindre au but de trois années de travaux incessants, accomplis au milieu d'obstacles sans nombre, de dangers et de privations de toute espèce. Nous avions fait du moins tout ce que l'honneur et le devoir exigeaient de nous. Je me décidai à rebrousser chemin. »

M. de Wrangell déclarait ainsi que l'existence de la terre qu'il cherchait n'avait rien de problématique, parce que quelques jours auparavant un vieux *kamakay*, ou chef tchouktcha, lui avait donné les renseignements suivants : « Entre les caps Yerri et Yrkaypi (cap Chelagsk et cap Nord), près de l'embouchure d'une petite rivière qui se jette dans la mer, à travers des rochers peu élevés, durant les beaux jours d'été, l'on aperçoit au nord de hautes montagnes couvertes de neige. Autrefois il nous arrivait de ce pays-là de grands troupeaux de rennes; mais les chasseurs et les loups les ont détruits. J'ai moi-même poursuivi un de ces troupeaux qui se dirigeait vers les montagnes; mais la glace, à une certaine distance du rivage, devint tellement inégale, que mon traîneau se trouva arrêté, ce qui m'obligea à m'en retourner. Ces montagnes se trouvent dans une contrée aussi étendue que le pays des Tchouktchas, et forment l'extrémité d'un cap très-allongé. La terre dont elles font partie doit être habitée; car une baleine, portant un dard armé d'une pointe en pierre, est venue échouer sur les bords de l'île Araoutane. »

Tels furent les grands résultats géographiques de l'importante expédition commandée par M. de Wrangell. Ces résultats étaient connus depuis longtemps, et, en 1840, la *Revue Britannique* avait consacré plusieurs articles à l'analyse de l'ouvrage que M. le prince Emmanuel Gallitzin a eu l'heureuse idée de traduire en français. Peu de relations de voyages offrent une lecture tout à la fois plus agréable et plus instructive. Ne connaissant pas la langue russe, il nous est impossible de juger de la fidélité de la traduction; mais nous n'avons que des éloges à donner au style facile et même élégant du traducteur. Quant à M. de Wrangell, il a su, tout en payant dans le compte-rendu de ses travaux le tribut qu'il devait à la science, écrire un livre aussi intéressant pour la masse de ses lecteurs que pour les géographes. Mieux qu'aucun autre voyageur, il a décrit les horreurs et les beautés de ces affreux déserts, où l'hiver règne en tyran absolu pendant dix mois de l'année, et raconté la vie monotone et pourtant animée de ses habitants, avec lesquels il a vécu pendant quatre ans; leurs luttes perpétuelles contre le froid et la famine, leurs chasses, leurs pêches, leurs coutumes, leurs mœurs, etc. ; enfin, il nous a fait connaître la nation des Tchouktchas, dont le nom seul était parvenu en Europe, et qui n'a point été soumise à l'époque de la conquête de la Sibérie par les Cosaques. Veut-on savoir ce qu'est le *nord de la Sibérie*? qu'on lise le passage suivant emprunté au tome II, page 343 :

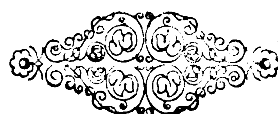
« Le 27 décembre, nous quittâmes Verkhoyansk. La température continuait à être rigoureuse; le mercure se tenait constamment à 40 degrés au-dessous de zéro. Par un froid pareil, toute course, même en traîneau, est sujette à difficulté; à cheval elle n'est point supportable. Il est impossible de se représenter les souffrances auxquelles on est exposé en un pareil voyage, sans les avoir éprouvées soi-même. On chemine le corps enveloppé dans des vêtements fourrés, pesant près de 20 kilog. Ce n'est qu'à la dérobée que l'on se hasarde à respirer de temps en temps un peu d'air frais; car on a la bouche cachée dans un vaste collet montant en fourrure d'ours, autour duquel s'étend une épaisse couche de givre. L'air est tellement âpre, que chaque aspiration occasionne une sensation douloureuse insupportable dans la gorge et dans la poitrine. Un énorme bonnet fourré recouvre le visage tout entier. Pendant l'espace d'environ dix heures (terme habituel d'une étape), le voyageur est pour ainsi dire cloué à la selle du cheval. Il va sans dire que, sous un accoutrement pareil, tout mouvement est à peu près impossible. Les chevaux se fraient un passage à grand'peine à travers une neige si profonde, qu'un homme s'y perdrait. Ces animaux souffrent beaucoup du froid; les bords de leurs naseaux se garnissent de glaçons qui augmentent de plus en plus et finissent par les empêcher de respirer; ils poussent, en pareil cas, une sorte de hennissement douloureux auquel se joint un tremblement de tête convulsif; il faut alors que le cavalier se hâte de secourir son cheval, qui, sans cela, ne tarderait point à étouffer. Lorsqu'on traverse des steppes glacés, dégarnis de neige, il arrive souvent que les sabots des chevaux se crevassent, ce qui les empêche de marcher. La caravane est toujours entourée d'un épais nuage bleuâtre qui provient des exhalaisons des hommes et des chevaux. La neige elle-même, en se contractant de plus en plus, dégage du calorique; les particules aqueuses des vapeurs se transforment immédiatement en une infinité de paillettes glacées; elles se répandent dans l'atmosphère en faisant entendre une espèce de craquement prolongé ressemblant à un bruit produit par le déchirement du velours ou d'une étoffe de soie épaisse. Le renne, cet habitant des régions septentrionales les plus éloignées, cherche un refuge dans les bois contre ce froid épouvantable. Dans les toundres, les rennes se rassemblent par masses serrées, pour tâcher de se réchauffer par la communication de la chaleur qui leur est propre. Le corbeau seul se hasarde à traverser l'air d'un vol faible et lent, en laissant après lui une traînée de vapeur déliée comme un fil. Non-seulement les objets animés, mais les objets inanimés eux-mêmes éprouvent la terrible influence du froid. Des arbres énormes éclatent avec un bruit retentissant qui résonne dans le steppe comme le bruit du canon dans la mer. Le sol des toundres et des vallées se crevasse, et il s'y forme de profondes fondrières; l'eau contenue dans les entrailles de la terre sort par ces ouvertures, se répand au dehors en fumant et se transforme immédiatement en glace. Dans les montagnes, d'énormes rochers se détachent et forment des avalanches qui roulent avec fracas dans le fond des vallées. Les fortes gelées étendent même leur influence sur l'atmosphère : la beauté si majestueuse et si justement vantée du ciel bleu foncé des régions polaires, disparaît dans un air épaissi par le froid; les étoiles n'ont plus leur éclat habituel, et ne brillent que faiblement. Le charme mystérieux d'une nuit que la lune éclaire se perd là où une nature morte est cachée sous un vaste tapis de neige. L'imagination, affaissée sous le poids de l'uniformité, cherche en vain un aliment à son activité dans une contrée où tout est immobile, et où les derniers efforts de l'organisme humain tendent uniquement à échapper à un froid qui souvent est mortel... »

Après avoir passé quatre années avec M. de Wrangell dans ces déserts glacés, on éprouve le besoin d'aller sous d'autres latitudes respirer un peu d'air tiède et revoir de la verdure. Des extrémités les plus reculées du Nord, transportons-nous donc à la frontière méridionale de la France. Du sommet du mont Panteley élançons-nous d'un seul bond au pied du Canigou; accompagnons M. le baron Taylor dans les *Pyrénées*. Quel meilleur cicerone pourrions-nous choisir? M. le baron Taylor nous réserve même jusqu'au plaisir de la surprise. Dans une trop courte préface, il nous avertit, il est vrai, que ce beau volume de 618 pages, publié par M. Casimir Gide, son éditeur, ne traite ni de physique, ni de géologie, ni de botanique, mais d'histoire. Sans doute il n'a pas pensé à écrire l'histoire générale et complète des Pyrénées; il a voulu seulement, selon ses propres expressions, « reproduire les notes qu'il avait prises en Espagne, dans ses chroniques si riches et si poétiques, et celles qu'il avait recueillies en France dans les débris de ses archives, que l'ignorance et le vandalisme ont trop souvent livrées à la destruction. » Cet aveu fait, M. le baron Taylor se renferme dans un silence que nous ne saurions approuver. Poussée à l'excès, la modestie devient un défaut. Que M. le baron Taylor n'énumère pas lui-même, en les exagérant à la façon de certains charlatans littéraires, toutes les merveilles que le public verra dans son livre, nous le concevons; le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur suffiront pour attirer une affluence considérable de curieux. Cependant, M. le baron Taylor aurait dû, avant de commencer son voyage, faire connaître d'avance à ses lecteurs l'itinéraire qu'il se propose de suivre, leur accorder, de distance en distance, quelques instants de repos, et enfin leur donner les moyens de rechercher les faits importants dont leur mémoire aurait perdu le souvenir. Parmi les touristes qui partiront avec lui, beaucoup l'abandonneront en route, et ceux qui, comme nous, l'accompagneront jusqu'au terme de son excursion, s'apercevront plus d'une fois qu'un ouvrage d'histoire de 618 pages, si intéressant qu'il soit d'ailleurs, ne peut pas se passer d'une table raisonnée des matières, d'une certaine division par chapitres et d'un index général.

« De la mer qui voit les rayons du soleil se lever, à l'Océan, dont les flots baignent le coucher du soleil, » M. le baron Taylor parcourt, dans ces 618 pages, « les deux rivages liés par les monts pyrénéens, et les contrées que ces montagnes séparent et défendent. » — Parti de Narbonne, il ne s'arrête qu'à Biaritz. Pas un monument, ancien ou moderne, qu'il n'étudie, dont il ne constate l'origine, dont il n'écrive l'histoire. Toutefois, ses visites aux châteaux et aux églises ne remplissent qu'une faible partie des *Pyrénées*. Les villes et les provinces y occupent la place qui leur est due.—Outre les histoires particulières de Perpignan, de Pamiers, de Foix, de Tarbes, de Pau, de Bayonne, les lecteurs y *découvriront* les histoires générales du Roussillon, du Languedoc, du comté de Comminges, du Béarn et du pays Basque. — Les *Pyrénées* sont le premier ouvrage écrit à ce point de vue sur ce pays si plein de la mémoire des grands faits historiques de la vieille France et de l'Ibérie.

Les documents authentiques lui manquent-ils, M. le baron Taylor sait toujours trouver une légende poétique qui les remplace parfois fort avantageusement. Ainsi la science n'est pas de son domaine; il l'avoue lui-même. En vain la géologie prétend que, comme toutes les grandes chaînes de montagnes du monde, le soulèvement des couches du globe a seul amoncelé ces masses terribles dont se composent les Pyrénées, M. le baron Taylor préfère croire à la tradition mythologique. « Alcide, nous apprend-t-il, après avoir terrassé le triple Géryon, après avoir élevé les murs d'Alexia, fut vaincu par les charmes de Pyrène, fille d'un roi des Celtes nommé Bebrix. Alcide oublia quelque temps, dans les bras d'une femme, sa gloire et ses travaux. Cependant sa vertu se réveilla bientôt : il s'éloigna et poursuivit au loin sa lutte avec les monstres de la terre. Pyrène, abandonnée, cacha dans le fond des forêts sa douleur et ses larmes; et quand Alcide, rappelé dans ces lieux par l'amour, y revint chargé des dépouilles de ses nouvelles victoires, son amante avait cessé de vivre. Il retrouva ses membres déchirés que des animaux sauvages venaient de disperser dans les cavernes de ces montagnes. Après avoir fait éclater ses regrets par des cris dont le monde fut ébranlé, ce héros rassembla les membres sanglants de la fille des rois, et, pour laisser un monument éternel de son désespoir, il souleva, il entassa les rochers qui forment aujourd'hui les Pyrénées, tombeau colossal qu'il éleva de ses mains puissantes aux cendres de sa bien-aimée. »

Il est temps de revenir à Paris, car avant de clore ce bulletin, nous aurions encore, grâce au beau volume illustré que vient de publier M. Kugelmann, plus d'une promenade amusante et instructive à faire dans ses *Rues*. La première partie de cet ouvrage a seule paru; mais la seconde et dernière sera mise en vente avant la fin de l'année.—Un nombre considérable d'exemplaires ont été retenus d'avance pour les étrennes.—Les auteurs des *Rues de Paris* n'ont pas cherché à esquisser les traits du caractère et de la figure des Parisiens de leur siècle; mais ils racontent, avec des formes variées, l'histoire de chaque rue et de ses habitants célèbres, depuis la fondation de la primitive Lutèce jusqu'à l'an de grâce 1843. Que de choses intéressantes et ignorées ils apprendront à leurs lecteurs!—Ce sont d'ailleurs, pour la plupart, des écrivains aimés du public. M. Louis Lurine, le directeur de l'ouvrage, a sous ses ordres plus d'un soldat qui serait digne du commandement.—M. Jules Janin a fait l'histoire de la Place-Royale; M. Eugène Guinot, celle de la rue Laffitte; M. Étienne Arago, celle de l'allée et de l'avenue de l'Observatoire; le bibliophile Jacob, celle de la Cité... M. Taxile Delort a révélé les mystères de la rue Pierre Lescot. Enfin, la rue de la Paix, le Palais-Royal, la rue de La Harpe, les quais, la place Louis XV, la rue Lepelletier, la rue Saint-Florentin, la rue Notre-Dame-de-Lorette, etc., etc., ont eu pour historiens : MM. Marco de Saint-Hilaire, É. Briffault, Roger de Beauvoir, Mary Lafon, Théod. Burette, Albert Cler, Louis Lurine, Albéric Second. Les 300 gravures sur bois qui *illustrent* cette première partie sont signées Nanteuil, Jules David, Français, Baron, Marckl, Godefroy, Daumier et Gavarni.



(1) Traduit du russe par le prince Emmanuel Gallitzin, 2 vol. in-8, avec une carte. Amyot. 15 fr.
(2) 1 vol. in-8 de 600 pages. Gide. 7 fr. 50.
(3) 1 vol. in-8, avec 300 dessins. Kugelmann. 12 fr.

Armée.

CHASSEURS A CHEVAL. — NOUVEL UNIFORME.

Ce serait une longue histoire que celle des variations qu'a subies incessamment l'uniforme de tous les corps de notre armée. Des volumes entiers ne suffiraient pas à les décrire; aucune arme d'ailleurs n'a été respectée par cette manie d'innovations, la cavalerie pas plus que l'infanterie. Ces perpétuels changements ont-ils été toujours des améliorations réelles? nous laissons à des juges plus habiles et plus compétents le soin de résoudre cette grave question. Les *chasseurs à cheval* ont eu leur bonne part dans ces fréquentes vicissitudes, dans ces mobiles caprices de la mode militaire, comme nous l'apprend la biographie de ce corps, dont l'origine ne remonte guère plus haut que l'année 1779.

Les chasseurs avaient été d'abord un corps de fantassins d'élite petits et robustes, attaché à chaque régiment de hussards, et combattant dans les rangs de la cavalerie. En 1776, chaque régiment de dragons, composé de 6 escadrons, en eut un de chasseurs à cheval. Réunis en 1779, ces 24 escadrons de chasseurs formèrent les 6 premiers régiments de chasseurs à cheval qui parurent dans les rangs de l'armée française. Le 8 mai 1784, un bataillon de chasseurs à pied fut attaché à chaque régiment; l'uniforme fut l'habit vert, la veste de drap chamois, et la culotte de tricot de la même couleur. En 1788, 6 régiments de dragons passèrent chasseurs, et portèrent à 12 le nombre de ces régiments: la même ordonnance supprima leur bataillon d'infanterie.



(Nouvel uniforme des Chasseurs à cheval.)

Le 6 septembre 1792, le corps des hussards américains forma le 13e régiment de chasseurs à cheval. Des compagnies des hussards de la Mort, des hussards de l'Égalité, formèrent l'année suivante le 14e régiment; les 15e et 16e furent organisés le 7 mars 1793, et, le 9 mai, les 17e et 18e, où furent incorporés les chasseurs belges; 6 nouveaux régiments vinrent la même année porter l'effectif des chasseurs à cheval à 24 régiments. En 1799, il y avait 25 régiments de chasseurs.

L'organisation de 1804 en conserva 24. De 1812 à 1813, 31 régiments se trouvent dans les états militaires; mais les 17e, 18e et 30e avaient été supprimés et ne figuraient que pour mémoire. Un régiment de chasseurs à cheval avait fait partie de la garde des consuls; la garde impériale en comptait aussi un dans ses rangs en 1805; ce régiment portait le dolman vert garni de galons, tresses et franges jaunes, collet vert, parements rouges, pantalon de peau jaune, bottes à la hongroise bordées d'un galon jaune avec un gland pareil; pelisse écarlate avec galons jaunes, fourrure de la pelisse noire, gilet rouge avec galons jaunes, ceinture verte et rouge, sabretache et colback à flamme rouge, plumet vert et rouge. Cet uniforme était, on le voit, plutôt celui des hussards que celui des chasseurs; mais, indépendamment de cette tenue, les chasseurs en avaient une autre : c'était un frac ouvert sur l'épigastre et un gilet tressé.

La première Restauration conserva 15 régiments de chasseurs à cheval. Comme les autres corps, les chasseurs prirent les dénominations : le 1er, de chasseurs du Roi; le 2e, de la Reine; le 3e, du Dauphin; le 4e, de Monsieur; le 5e, d'Angoulême; le 6e, de Berri; le 7e, d'Orléans; le 8e, de Bourbon.

Napoléon, le 25 avril 1815, rétablit les chasseurs sur l'ancien mode impérial, pendant que Louis XVIII, à Gand, formait, par une ordonnance du 14 juin, le régiment Royal-Chasseurs.

Après la seconde Restauration, l'armée fut réorganisée par une ordonnance du 30 août 1815. Les chasseurs, portés à 24 régiments, prirent des noms de départements; 1er, Allier; 2e, Alpes; 3e, Ardennes; 4e, Arriége; 5e, Cantal; 6e, Charente; 7e, Corrèze; 8e, Côte-d'Or; 9e, Dordogne; 10e, Gard; 11e, Isère; 12e, Marne; 13e, Meuse; 14e, Morbihan; 15e, Oise; 16e, Orne; 17e, Pyrénées; 18e, Sarthe; 19e, Somme; 20e, Var; 21e, Vaucluse; 22e, Vendée; 23e, Vienne; 24e, Vosges. Ils eurent pour uniforme : le schako noir, l'habit vert, les collets et passe-poils de couleurs variées. Les régiments furent de 4 escadrons à une seule compagnie; le dernier escadron fut armé de lances et composé des cavaliers les plus agiles et des meilleurs chevaux.

Un régiment de chasseurs à cheval fit partie de la garde royale; il eut successivement pour coiffure le casque, le schako et le colback; pour habillement, l'habit-veste vert, revers, parements et retroussis cramoisis, pantalon cramoisi, aiguillettes et boutons blancs, bottines.

En vertu d'une décision ministérielle du 2 août 1821, les changements suivants furent faits à l'uniforme des chasseurs à cheval de la ligne : les reverts verts, les ornements des retroussis, les passe-poils des retroussis et des poches simulées, de la couleur distinctive pour chaque régiment, savoir : de 1 à 6, garance; de 7 à 12, jonquille; de 13 à 18, bleu céleste; de 19 à 24, chamois.

De nouveaux changements furent introduits dans l'uniforme des chasseurs à cheval, par une autre décision ministérielle du 28 mai 1822; les couleurs distinctives furent pour les régiments, de 1 à 4, écarlate; de 5 à 8, jonquille; de 9 à 12, cramoisi; de 13 à 16, bleu de ciel; de 17 à 20, rose foncé; de 21 à 24, aurore; les pantalons, rouge-garance, ornés d'une tresse mélangée de la couleur du fond de l'habit et de la couleur tranchante.

Le 26 février 1825, les chasseurs furent portés à 6 escadrons. Par ordonnance du 27 février 1825, les 6 derniers régiments de chasseurs passèrent dragons, et réduisirent ainsi l'effectif des chasseurs à 18 régiments. Le 17 novembre 1826, le 1er chasseurs prit le nom de chasseurs de Nemours.

Depuis la Révolution de juillet, une ordonnance du 19 février 1831 diminua encore le nombre des régiments de chasseurs, et les fixa à 14, chacun à 6 escadrons, dont 2 de lanciers. Une ordonnance du 9 mars 1834 n'a conservé que 5 escadrons, dont un armé de lances. Réduit plus tard à 12, puis porté à 13 par ordonnance du 29 septembre 1840, le nombre des régiments de chasseurs a été, par l'ordonnance organique de l'armée du 8 septembre 1841, fixé à 13, chacun à 5 escadrons sur le pied de paix, et à 6 sur le pied de guerre. Dans le cas de guerre, il sera formé, pour le service des états-majors des armées, 2 régiments de chasseurs à cheval guides, chacun de 6 escadrons.

Par décision royale du 25 juillet 1843, l'uniforme des 13 régiments de chasseurs à cheval a été réglé ainsi qu'il suit : habit vert boutonnant droit sur la poitrine, au moyen de 13 gros boutons blancs à numéro, et demi-sphériques; collet, doublure de collet, corsage, manches, basques et patte de ceinturon, à fond vert pour tous, et passe-poils de couleurs distinctives pour chaque régiment : de 1 à 4 et 13, orange; de 5 à 8, jonquille; de 9 à 12, garance; parements de manches et doublures des basques formant retroussis des mêmes couleurs entremêlées fonds et passe-poils; épaulettes en fil blanc doublées de drap vert, pantalon garance, colback noir à poil sans flamme, au lieu du schako garance précédemment en usage, plumet droit et plumes de coq, ceinturon de sabre en buffle blanc, avec plaque à cor de chasse en cuivre estampé.

La nécessité d'opposer une cavalerie légère aux nuées de cavaliers arabes, aux rapides Bédouins, a fait créer 4 régiments de *chasseurs d'Afrique*, chacun de 6 escadrons, qui ont rendu les plus grands services dans la guerre poursuivie depuis plusieurs années en Algérie.
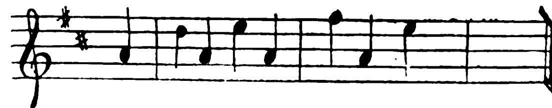
Caricature.



(Une sentinelle perdue.)

Logogriphe musical.

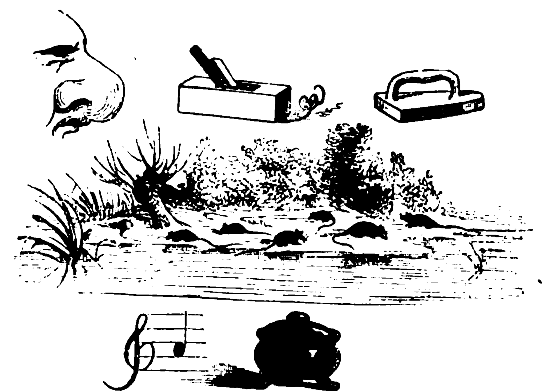
RÉCOMPENSE HONNÊTE A CELUI QUI LE DEVINERA.



Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Bonaparte fut grand sans couronne, fut moins grand couronné et mourut sur un rocher.



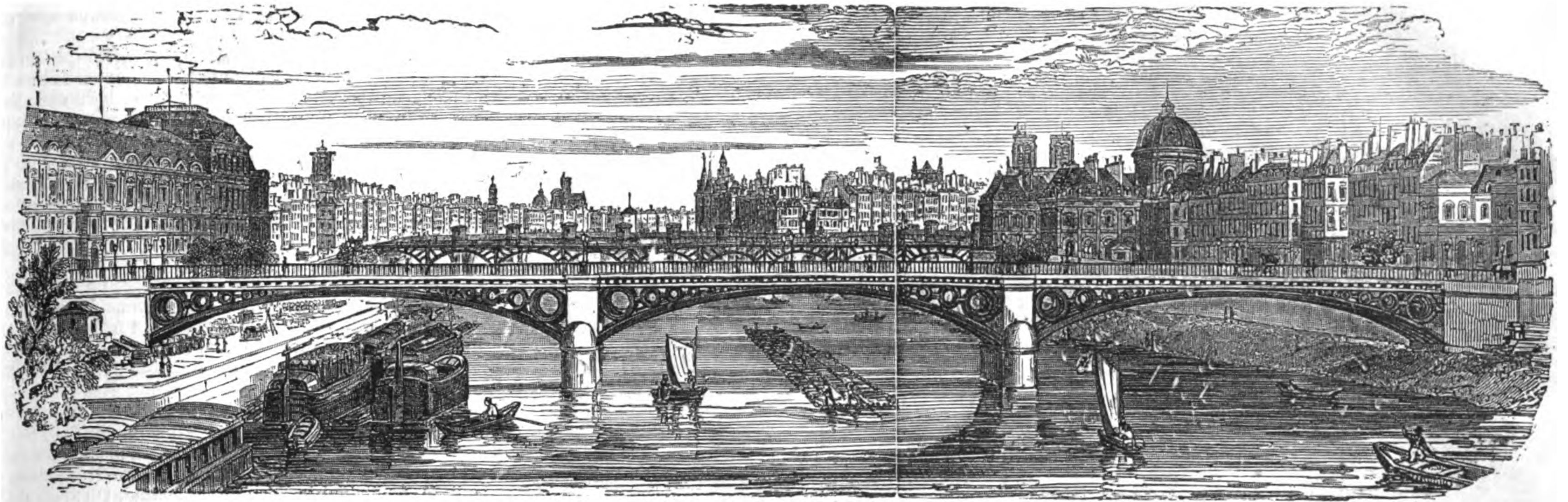
On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

A Saint-Pétersbourg, chez J. Issakoff, Gostinoi dwore, 22.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et Ce, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,
JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 35. Vol. II. — SAMEDI 28 OCTOBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Courses au Champ-de-Mars.

Les courses d'automne sont terminées à la satisfaction publique, et surtout à la satisfaction de deux éleveurs privilégiés, le prince Marc de Beauvau et le baron Antony de Rothschild, qui ont, seuls, remporté tous les prix. Le premier a gagné 27,000 fr., et le second 9,000 fr. Depuis les fameux triomphes de *Miss Annette*, qui, deux ans durant, fut invincible, aucun cheval de course n'avait eu sur ses rivaux la supériorité qui, cette année, a été le partage de *Nativa*, au prince de Beauvau. Au printemps, elle avait trompé bien des espérances: elle avait médiocrement couru; la faute n'en était pas à elle, mais à son état de santé. A Chantilly, *Nativa* a commencé à prendre sa revanche en gagnant le Saint-Léger; à Paris, elle a continué le cours de ses exploits; désormais elle a conquis la plus belle place au sommet de l'aristocratie chevaline. Tous les prix qu'elle a courus elle les a gagnés sans effort, sans coups d'éperon, avec une facilité désespérante pour les autres. Comme César, *Nativa* peut prendre pour devise: *veni, vidi, vici*.

Le dimanche 15, elle débute par un prix de 3,500 fr., qu'elle enlève lestement à des chevaux de haute réputation; le même jour, M. de Rothschild et son cheval *Drummer* battent *Ratopolis*, à M. Lupin, *Capharnaüm*, à M. de Cambis, et bien d'autres encore: 3,000 fr. sont la récompense de cette prouesse au galop.

Le jeudi 19, MM. de Beauvau et de Rothschild se partagent encore le gâteau des courses: le premier, toujours avec *Nativa*, gagne 5,000 fr.; le second, avec *Muse*, remporte le prix royal, qui se paie 6,000 fr.

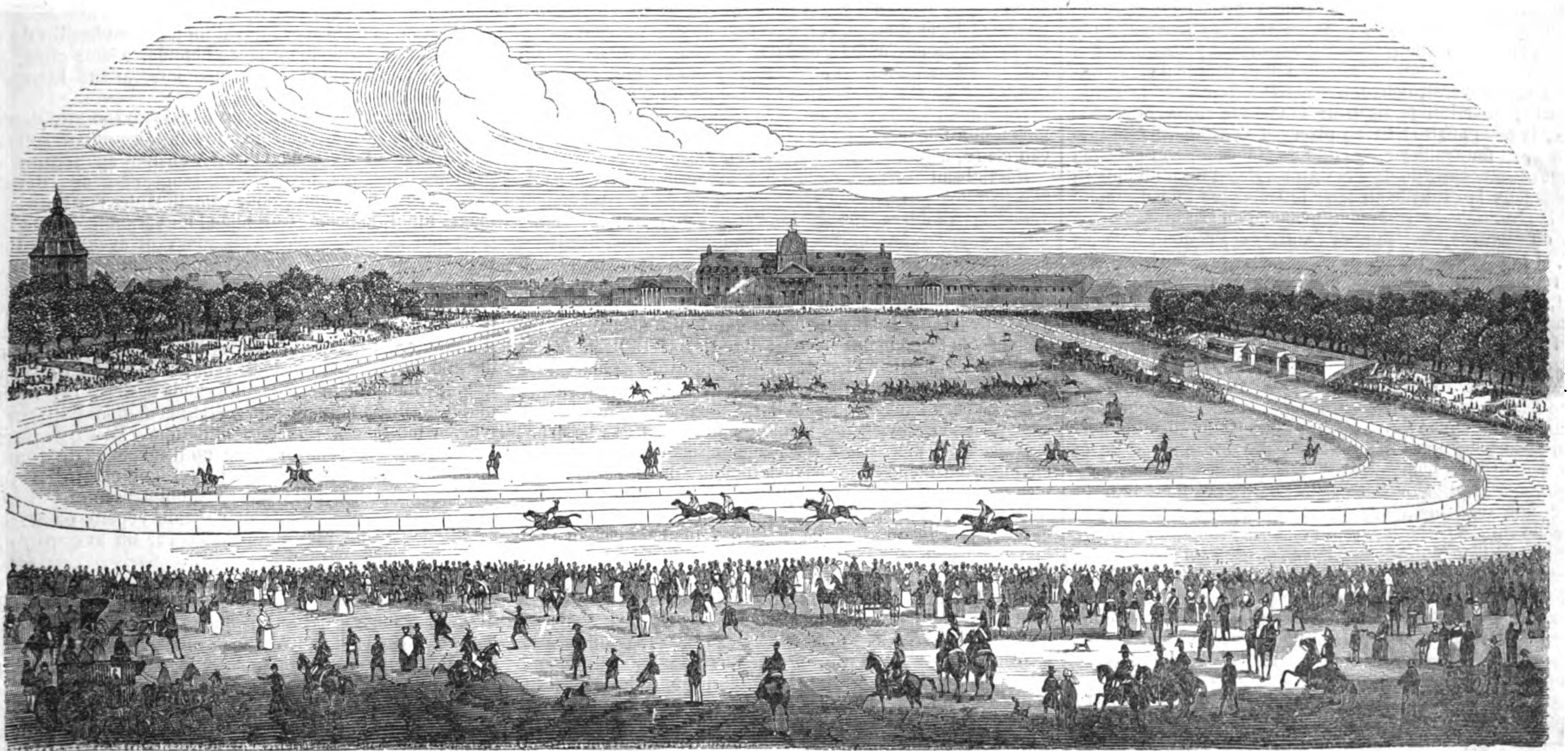
Jusqu'ici la lutte se soutient assez égale entre les deux éleveurs; mais le moment est arrivé où le prince français va l'emporter de deux chevaux et de deux prix sur le baron anglo-allemand. *Nativa* n'est pas au bout de ses succès; il reste un prix de 4,500 fr.: il est pour elle. *Amanda*, au comte de Cambis, *Prospero*, à M. de Rothschild, *Vespérine*, à M. Fasquel, n'ont pas la moindre prétention à lui disputer la victoire.

Le grand prix royal de 14,000 fr. peut et doit même rétablir la balance en faveur de M. de Rothschild; *Annetta*, la digne fille de *Miss Annette*, *Annetta*, qui a si bien couru l'année dernière, et plus récemment ce printemps, *Annetta* a été ménagée par le prudent *Carter*. De peur de la fatiguer, il ne l'a engagée dans aucune course; elle arrive fraîche, légère, au combat; sa condition est parfaite; l'entraîneur a droit à tous nos éloges; tout le monde parie pour *Annetta*, elle est favorite. Si quelques joueurs hardis osent aventurer quelques louis contre elle, ils s'adressent à *Adolphus*, magnifique cheval du comte de Cambis, et ils confient leur sort à la vitesse bien connue de ce bel animal. Mais en matière de course, les hommes proposent et les chevaux disposent. Personne ne songeait à *Jenny*, la modeste *Jenny*, qui n'a pour elle que des succès insignifiants de province, et le mérite négatif d'être une fois en sa vie arrivée seconde au Derby de Chantilly; mais depuis, *Jenny* est devenue la propriété du prince de Beauvau; le roi Midas changeait en or tout ce qu'il touchait; dans les heureuses écuries de la maison de Beauvau, les mauvais chevaux se changent en bons chevaux, les *Jenny* se changent en *Nativa*.

L'Illustration a saisi le moment où va être donné le signal du départ pour le grand prix royal. Tout le monde est à son poste; on aperçoit la tribune du jockey-club, les juges et les coureurs. *Jenny* est confondue dans la foule, mais bientôt elle en sortira; elle sera victorieuse.

Elle a gagné les deux épreuves avec une supériorité incontestable. Quoique pleine de sept mois, quoique restée en arrière de quelques longueurs, par la faute de son jockey, elle arrive première, au bruit des applaudissements et des bravos.

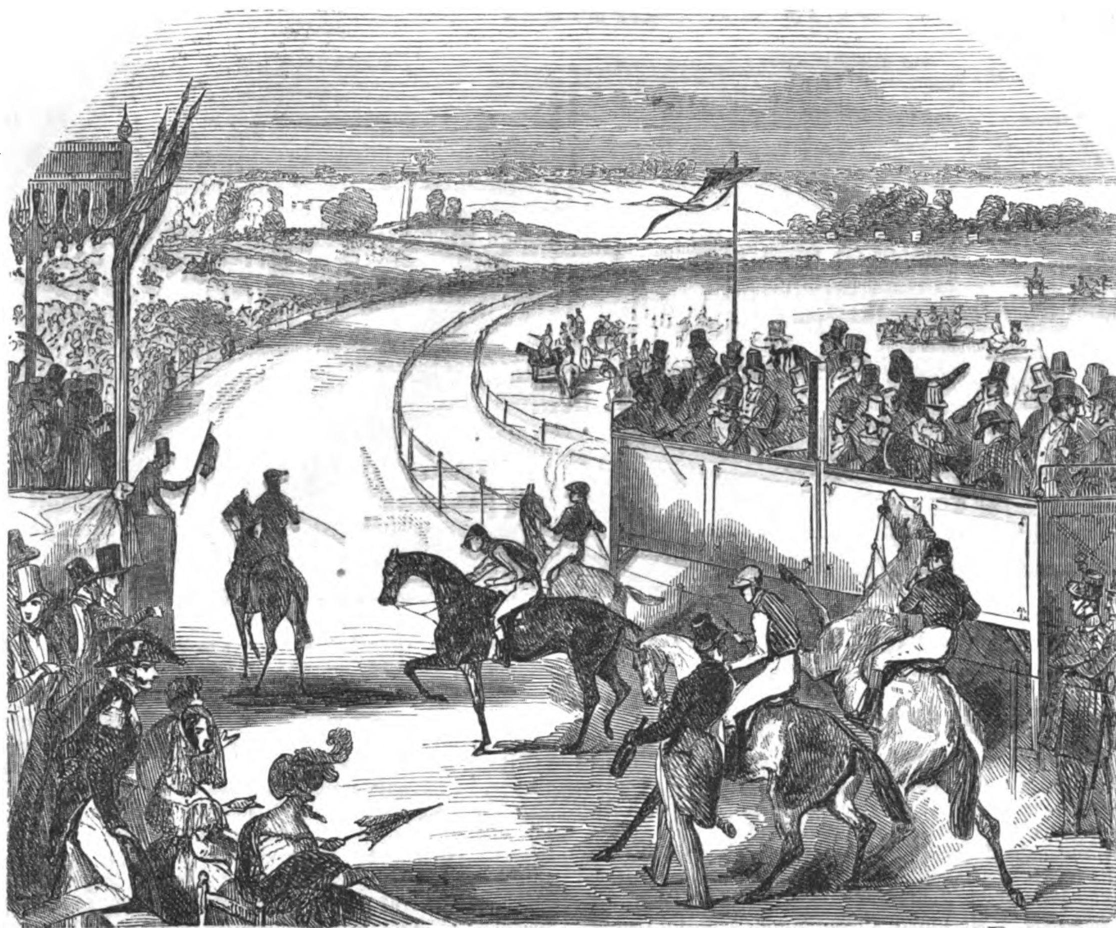
Jenny a autrefois appartenu à lord Seymour, dont l'hippodrome regrette aujourd'hui l'absence. Lord Seymour, cet Achille des courses, est en ce moment renfermé sous sa tente, laissant prendre sa place par de jeunes éleveurs. Il est à regretter, malgré les succès de ses héritiers, qu'un homme si intelligent, et à qui les courses doivent tant en France, se soit laissé dégoûter par des revers immérités. Il a été dignement remplacé et suppléé par MM. Lupin, A. Fould, Sabatier, de Beauvau et de Pontalba; mais lord Seymour est presque dans notre pays le créateur de cette industrie, qui peut devenir nationale; et, tout en rendant justice au



(Courses de septembre, au Champ-de-Mars.)

présent, pour être juste, il faut donner un regret au passé.

Une remarque assez curieuse à faire, c'est que depuis plusieurs années le nombre des bonnes juments l'a emporté sur celui des bons chevaux. Ainsi, en 1841, nous avons eu *Fiametta*; en 1842, *Annetta*; en 1843, *Nativa* et *Jenny*; puis, dans un ordre inférieur, *Tragédie*, *Amanda* et *Muse*. Les chevaux sont bien loin de valoir leurs rivaux du sexe féminin. Cette bizarrerie de la nature est un malheur pour nos races françaises; des étalons pourvus des qualités qui distinguent *Nativa*, *Annetta* et *Jenny* eussent été précieux; leur sang se fût répandu par tout le pays, et eût amélioré les espèces; bornées à la condition de mères, ces juments perdent presque toute leur valeur publique et nationale, et nous obligent à aller chercher en Angleterre les étalons que nous eussions trouvés chez nous.



(Les coureurs au départ.)

Courrier de Paris.

M. de Talleyrand n'était pas mort tout entier, tant que M. de Montrond a vécu; c'était la seconde moitié de lui-même; Talleyrand n'allait pas sans Montrond, et Montrond sans Talleyrand; l'un complétait l'autre; mais maintenant tout est dit; M. de Talleyrand est bien mort : M. de Montrond a été enterré la semaine dernière.

On ne trouvera plus son pareil; cette espèce d'hommes est finie, et M. de Montrond en aura été le dernier et, on peut le dire, le plus parfait représentant; il faut une corruption en grand et de très-grands seigneurs pour faire éclore une telle race et pour l'alimenter; faites naître un Montrond de notre temps, il végétera et s'étiolera bien vite; dans ce monde de petits vices et de petites intrigues vulgaires, il n'y a plus place pour une intrigue si savante et pour un vice si raffiné; quand il séduirait la femme d'un député d'arrondissement et enlèverait deux ou trois Pénélopes de la garde nationale; quand il ferait pour cinquante mille francs de dettes, la belle affaire! Et où placerait-il sa charmante impudence, sa fine raillerie, ses airs de Moncade, son cynisme élégant et son esprit de démon? Au service d'un millionnaire enrichi dans la cannelle ou dans le trois-six : le bel emploi pour le chevalier de Grammont mélangé de Casanova!

M. de Montrond fut l'un et l'autre, et, comme tous les deux, il se fit de sa hardiesse et de son esprit l'existence la plus romanesque et la plus singulière. Sans fortune, sans crédit, perpétuellement en butte à la rancune des protêts et des huissiers, il mena toute sa vie un train de grand seigneur, et fit face aux situations les plus périlleuses et les plus diverses par des bons mots.

M. de Montrond est mort à soixante-dix ans; pendant cinquante années de cette vie équivoque, la curiosité publique chercha le mot caché de ce luxe et de cette prodigalité, fondés en apparence sur les brouillards de la Tamise et de la Seine. Fallait-il en demander le secret au jeu, à l'amour ou à la politique? M. de Montrond était-il un de ces bons amis du hasard, qui se donnent un équipage d'un coup de carte, et d'un coup de dé se bâtissent un château? Comme les petits chevaliers de l'ancienne comédie, se faisait-il un gros revenu de l'estime des tendres baronnes et des douairières sentimentales? ou bien, araignée de la diplomatie, tendait-il secrètement ses toiles dans les coins ténébreux de la politique dont son ami Talleyrand tenait les fils? On a cru l'une et l'autre chose, et M. de Montrond était homme à justifier tout ce qu'on pouvait en croire.

La moralité de ces existences est d'ailleurs payée ce qu'elle vaut par ceux-là mêmes qui s'en servent ou qui s'en divertissent. — Un jour, M. de Montrond racontait en riant, à M. de Talleyrand, la grande colère d'un de ses créanciers, qui l'avait menacé la veille de le jeter par la fenêtre : « Le drôle oubliait, ajouta-t-il, que nous étions au troisième étage. — Montrond, dit Talleyrand, je vous ai toujours conseillé de vous loger au rez-de-chaussée ! »

Il nous est mort un autre comédien; mais du moins celui-ci ne dissimulait pas sa qualité et y allait de franc jeu. Son nom s'étalait bravement sur l'affiche, et dévoilait le rôle que mon homme allait jouer. Du reste, sa noblesse valait celle de M. de Montrond: il s'appelait M. de Rosambeau. M. Jules Janin a publié l'autre jour, en l'honneur du défunt, un article nécrologique dans le style de l'oraison funèbre du grand Condé et de Turenne. Entre nous, Rosambeau ne demandait pas une telle éloquence, et Bossuet est de trop pour un acteur de vaudeville et d'opéra-comique. Scarron aurait mieux fait l'affaire. Rosambeau, en effet, avait recueilli tout l'héritage des héros du *Roman comique* : la vie errante, l'insouciance, la pauvreté, l'habit en loques, et la résignation philosophique; plus d'une fois il trempa sa croûte de pain au courant d'une eau claire, comme son aïeul Melchior Zapata.

Rosambeau avait commencé par être beau, jeune, élégant, adoré; Elleviou le redoutait, et les succès de ce rival étaient venus le troubler dans sa *Maison à Vendre*. Mais, tandis qu'Elleviou, désertant l'Opéra-Comique, s'arrondissait en riche propriétaire et allait jusqu'à la croix d'honneur et à l'éligibilité, mon Rosambeau perdait ses cheveux, perdait ses dents, et tombait, de chute en chute, jusqu'au théâtre des *Folies-Dramatiques*. Il eut encore une heure d'éclat : ce fut le jour où l'Odéon lui donna asile. Hélas! l'Odéon ne se montra pas charitable longtemps; un an avant sa mort, Rosambeau, rendu tout entier à la vie philosophique, errait à la grâce de Dieu dans les rues de Paris, plus délabré que le Juif Ahasvérus, et n'ayant pas même cinq sous dans sa besace.

Il s'adressa plusieurs fois à mademoiselle Mars, qui l'accueillit avec bonté et le renvoya toujours moins pauvre qu'il n'était venu; mais l'argent ne tenait pas à Rosambeau, et Rosambeau tenait à l'argent moins encore. Ses poches étaient percées : la manne qui par hasard y tombait passait bien vite à travers.

Il revint si souvent à Araminte et à Célimène, qu'à la fin leur humanité se lassa; d'ailleurs, le Rosambeau était si peu vêtu et si peu parfumé que le boudoir de Célimène ne s'en arrangeait guère, et que le délicat odorat d'Araminte s'en effarouchait. — Un matin, arriva mon Rosambeau, encore moins musqué que de coutume; Célimène, qui venait sans doute de congédier Acaste et Clitandre, lui dit en prenant son flacon d'eau de mélisse, qu'elle aspira avec grâce : « Et que voulez-vous que je fasse, mon pauvre Rosambeau? je n'ai plus rien à vous donner! » Puis, se ravisant : « Tenez, prenez ceci; » et en même temps elle lui présenta une petite carte découpée en losange. Rosambeau la prit d'un air stupéfait, et y lut ces mots : *Bains Vigier* : bon pour une personne.

Le trait était sanglant et digne de Célimène; Araminte y eût mis plus d'humanité. — Rosambeau, qui avait des moments de fierté, sortit magnifiquement et sans mot dire.

Il n'avait pas déjeuné le matin ni dîné la veille, et son estomac criait miséricorde. La belle consolation à lui offrir qu'un bain d'eau douce!

Cependant Rosambeau suivait tout pensif le quai du Louvre; et, poussé peut-être par une secrète envie de faire faire un plongeon à sa faim, il descendit sur le bord de la Seine; et là, se trouvant face à face avec l'établissement aquatique de M. Vigier, il y entra machinalement : « Que voulez-vous? lui crie le garçon d'un ton rogue, avisant le pauvre hère. — Ce que je veux? vous le voyez bien. » Et Rosambeau donne la carte qu'il tient de Célimène. — A peine a-t-il dit, que son œil affamé entrevit ces mots affichés sur la muraille : Un bain, 1 fr.; un consommé, 1 fr.; un peignoir, 5 cent.; un petit pain, 5 cent.

« Holà! eh! garçon! s'écrie Rosambeau d'une voix formidable. — Voilà, monsieur! — J'ai demandé un bain! — Oui, monsieur. — Un consommé coûte 1 fr.? — Tout juste, monsieur. — Cette carte de bain que je vous ai donnée représente 1 fr.? — Certainement, monsieur. — Donnez-moi un consommé! »

Le lendemain, il entrait chez Célimène : « Eh bien! lui demanda-t-elle, Rosambeau, avez-vous pris un bain? — Non, madame, j'ai pris un potage : ça m'a paru plus nourrissant. »

Ce n'est pas un potage que doit prendre M. Eugène Briffault le feuilletoniste, mais une femme. Qu'ai-je dit? La femme n'est-elle pas un potage, suivant Molière? Heureux le mari, dit Alain, quand les voisins n'y viennent pas goûter l'un après l'autre!

Les bans sont affichés; dans trois ou quatre jours, M. Eugène Briffault donnera la seconde représentation du *Mariage d'un Critique* : M. Jules Janin tiendra le poêle.

Il paraît que la littérature se range et songe à finir sa vie de garçon; après M. Eugène Briffault, on annonce M. Roger de Beauvoir. Déjà les cloches carillonnent; soit! Que M. Eugène Briffault se marie, cela le regarde; mais M. Roger de Beauvoir, c'est autre chose! On s'étonne de voir ce léger papillon, qui a si longtemps voltigé de fleur en fleur, se fixer enfin et s'abattre sur la plate-bande du mariage. Les roses vont sécher sur pied, et le myrte en mourra. M. Roger de Beauvoir, dont les opinions politiques sont bien connues, reste fidèle à son drapeau jusque dans le choix d'une femme : il épouse une nièce de Cabrera, cousine de Gomez et filleule de Zumala-Carregui. M. Roger de Beauvoir en est devenu éperdument amoureux pendant son dernier voyage en Catalogne. Charles V a promis la grandesse à M. Roger de Beauvoir, aussitôt après son rétablissement sur le trône légitime. On croit que M. Roger de Beauvoir l'attendra longtemps.

Un autre écrivain beaucoup moins gros que M. Eugène Briffault et non moins léger que M. Roger de Beauvoir se trouvait, il y a un an, dans une situation financière peu rassurante. Sans le secours de la machine pneumatique, et par le seul effet d'une consommation trop fréquente de monnaie, le vide complet s'était fait dans sa bourse et dans sa caisse. Il avait beau en sonder toute la profondeur, sa main n'y rencontrait pas les deux mille livres dont il avait un besoin urgent. Enfin, il se souvint d'un banquier, son ancien camarade de collége, alla tout droit frapper à sa porte, et lui fit adroitement comprendre le charme qu'il trouverait à caresser deux billets de la banque de France. L'homme aux écus saisit l'affaire au premier mot, et comme la finance n'a pas un grand penchant naturel à hypothéquer son bien sur la littérature, il hésita d'abord; mais enfin il s'agissait d'un ancien condisciple; et puis, pour deux mille livres, on se donnait un certain reflet de Mécène et un air de François Ier et de Léon X; c'était vraiment pour rien!

Il tira donc les deux billets d'un joli portefeuille de maroquin brun, et les donna à notre homme. « Mon cher, lui dit celui-ci, sois tranquille, je te rembourserai sur le produit de mon *meilleur* ouvrage. »

Depuis, le créancier a mis au monde un roman, deux opéras-comiques, une comédie, une histoire universelle, cinq mélodrames et six vaudevilles. A chaque apparition de ces produits littéraires, le débiteur, songeant à ses deux mille livres, vient en personne pour complimenter l'auteur. « Charmant! dit-il, délicieux! un bijou! un véritable chef-d'œuvre! C'est ton *meilleur ouvrage*, » appuyant avec intention sur l'épithète. « Ah! laisse donc, réplique l'autre; tu te moques. J'espère faire cent fois mieux. »

M. Fornasari, qui a débuté mardi dernier au Théâtre-Italien, est ce qu'on appelle un bel homme, tradition populaire : il a de grands bras, de grandes jambes, de grandes mains, de grands pieds, de grands yeux, de grands cheveux, de grandes dents blanches et de grands gestes; on le croirait plutôt destiné à faire un superbe tambour-major qu'un chanteur. A toutes ces richesses athlétiques M. Fornasari joint une formidable voix de basse qu'il emploie de manière à briser les vitres. M. Fornasari s'est fait entendre dans le *Belizario* de Donizetti, œuvre prodigieusement bruyante. Quelqu'un disait, après avoir entendu l'opéra et M. Fornasari : « C'est une musique chantée par un aveugle et faite pour des sourds. »

Tout le monde ne sait peut-être pas que le goût de la publicité par la presse a gagné jusqu'au jeu d'échecs. Le jeu d'échecs a son journal tout comme s'il était le tiers-parti, la gauche, l'extrême gauche ou le ministère. Il y a sept ans qu'il imprime ainsi ses opinions sur la marche du Roi et de la Reine. Cette feuille d'échec et mat est intitulée *le Palamède*.

Pendant ces sept années d'existence paisible, *le Palamède*, se croyant abrité par la loi, a paru sans timbre et sans cautionnement. Mais l'autorité se ravise et lui en demande raison. Est-ce qu'il y a vraiment de la politique au fond d'une

partie d'échecs, et la Tour cacherait-elle des complots secrets contre la forme du gouvernement? O timbre, laisse donc vivre en paix ces pauvres fous et ces innocents cavaliers!

Voici quelque chose de plus grave : un grand trouble agite depuis huit jours le théâtre des Variétés. Qu'est-ce? qu'y a-t-il? Il s'agit d'un enlèvement. — Est-ce que mademoiselle Boisgontier aurait fait un faux pas? Mademoiselle Flore se serait-elle égarée dans les petits sentiers d'Amathonte et de Cythère, à la suite de quelque noir ravisseur? Non pas, Dieu merci! où en serait-on si des vertus si mûres, si expérimentées, et d'un tel poids, faisaient encore de ces légèretés-là? — La fugitive a dix-huit ans, des yeux noirs, un petit air innocent et candide et une jambe de biche; avec cela, elle ira loin avant qu'on la rattrape.

Deux diplomates ont quitté Paris tout récemment : l'un est M. de Salvandy, qui va montrer à la cour de Turin la chevelure d'Alonzo; l'autre, M. le marquis de Lavallette, nommé consul-général à Alexandrie. M. de Lavallette a longtemps étudié la diplomatie dans les coulisses de l'Opéra; il y a approfondi particulièrement la pirouette et l'entrechat. On blâme cette faveur rapide qui l'a pris entre deux coulisses et une danseuse, pour le transformer tout à coup en homme d'Etat. Pourquoi blâmer? Il est clair que M. de Lavalette a fait sa fortune politique pas à pas.

L'Académie royale de Musique donne le meilleur de son temps aux répétitions du *Don Sébastien* de M. Donizetti; les quatre premiers actes sont complétement achevés. M. Donizetti met la dernière main au cinquième; il a livré hier le morceau final et deux chœurs importants. Dans quinze jours au plus tard, *Don Sébastien* se montrera tout entier au soleil de la rampe, armé de pied en cap. On loue d'avance la partition; on parle de la magnificence des décors: jamais l'Opéra n'aura été plus prodigue et plus magnifique. Il est particulièrement question de la pompe funèbre du troisième acte. La situation est toute dramatique : don Sébastien, qui passe pour trépassé, assiste à son propre enterrement, comme on l'a raconté de Marion de Lorme. Il est peut-être dangereux pour un poëte et pour un musicien de jouer ainsi avec les morts : le parterre s'avise quelquefois de les mettre tous les deux sur la liste nécrologique. Mais ici, dit-on, ce genre de mortalité n'est pas à craindre : si l'on fait une pompe funèbre sur la scène, ce ne sera ni M. Scribe ni M. Donizetti qui y seront enterrés.

L'Odéon est dévoré par les tragédies sublimes; le succès de *Lucrèce* les fait pulluler; en voulez-vous, en voici! Rome et Athènes, l'Italie et la Grèce, ont envahi les cartons de M. Lireux; qu'allons-nous faire de tous ces trésors? Il est vrai que l'Odéon nous ménage et y met de la prudence; tous les jours on annonce que quelque nouveau chef-d'œuvre tragique a passé le Pont-Neuf et s'est glissé au comité de lecture du Second-Théâtre-Français, mais jusqu'ici on n'en a pas encore vu paraître un seul. On fait grand bruit cependant d'un certain *vieux Consul* en cinq actes, qui, dit-on, nous la garde bonne. Nous verrons bien; pourvu que ce vieux nous paraisse nouveau!

Une charmante femme, d'une vertu au-dessus de tout soupçon, madame B..., assistait hier à la représentation du nouvel opéra-comique de MM. Planard and Ambroise Thomas, *le Ménage à Trois*; madame de C..., la fausse prude, attaquait l'invraisemblance du sujet. « Allons donc! lui dit vivement Madame B...; vous ne voyez que ça toute la journée. »

Cependant les omnibus continuent à écraser les enfants et les vieillards, les voleurs à détrousser les passants, et partant Paris est toujours le plus charmant pays du monde.

Histoire de la Semaine.

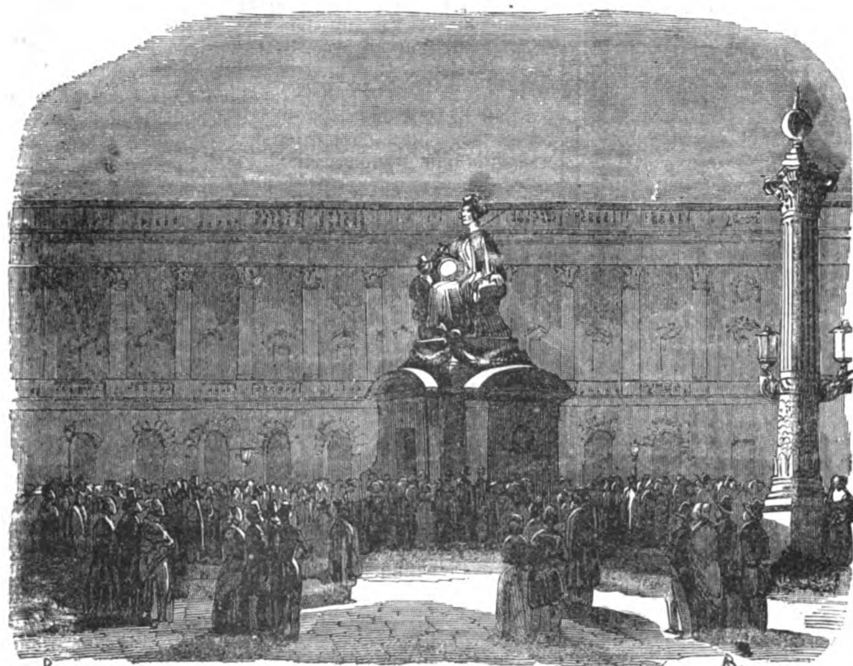
Aucun événement, aucun fait de politique intérieure de quelque importance n'est venu cette semaine occuper les esprits. La lutte du conseil municipal d'Angers contre le maire, auquel il refuse son concours, a presque seule remplacé dans la polémique des journaux les longues discussions sur les fortifications de Paris et sur le programme d'opposition mis en avant par M. de Lamartine. La politique prend ses vacances, et le ministère ne paraît pas encore d'accord sur la date précise où il doit les faire cesser. Ceux des ministres au bonheur desquels la présence des Chambres n'est pas absolument indispensable, voudraient que leur réunion fût différée jusqu'au 9 janvier; des scrupules constitutionnels font, dit-on, désirer à quelques autres membres du cabinet que la convocation ait lieu pour le 27 décembre, afin qu'on puisse appeler cette session la session de 1843, et demeurer dans la lettre de la Charte, qui en veut une par année. Nous sommes donc, quoi qu'il arrive, à peu près sûrs de pouvoir célébrer avec nos législateurs soit la nuit de Noël, soit la fête des Rois; nous voudrions être également certains que tous les travaux nécessaires à la session seront prêts au moment où la réunion aura lieu, que les séances pourront se succéder sans interruption, que les projets de loi auront été bien mûris, et que de nouveaux et fâcheux ajournements ne seront pas nécessaires. —A l'extérieur, l'attention de la France a également été peu absorbée par ses propres affaires. L'Autriche a-t-elle ou n'a-t-elle pas refusé au fils de M. le maréchal Soult, à notre ambassadeur à Turin, voyageant dans la partie de l'Italie qui se trouve sous la domination de Vienne, le titre de marquis de Dalmatie? Voilà la question qui a été débattue entre les feuilles du gouvernement et celles de l'opposition. Ce qui paraît être vrai, au milieu d'assertions contradictoires, c'est qu'on a dispensé notre ambassadeur de la formalité du passeport, pour ne pas lui en remettre un qui aurait porté ou une qualification qu'on n'aurait pas voulu lui donner, ou un nom qui n'aurait pas été celui qu'il voulait prendre. Du reste, cette guerre à l'histoire est bien pauvre.

L'Irlande est la scène politique vers laquelle tous les yeux sont tournés. O'Connell et ses amis y poursuivent leur œuvre avec calme et mesure. Le peuple irlandais a compris que ses destinées à venir dépendaient peut-être de l'esprit d'ordre et de modération qu'il montrerait dans cette circonstance critique et décisive. Son attitude prouve son intelligence et fait le procès à ceux qui n'ont pas su et qui ne savent pas encore le traiter en égal et en frère. Autant O'Connell et ses compatriotes remplissent bien leurs rôles, autant le ministère anglais paraît n'avoir pas étudié le sien. Une feuille d'un comté dit qu'il n'y a autre chose à faire qu'à pendre O'Connell. Il est évident que si ce journaliste voulait bien, dans son petit coin, se charger de cette mission, il tirerait sir Robert Peel d'un grand embarras. On a fait procéder à des enquêtes pour établir toute la série de crimes imputés aux chefs de l'association; les témoignages recueillis ont été ceux d'agents de la force constabulaire. On ne s'est pas encore arrêté dans le choix d'accusés qu'on se propose de faire parmi les prélats catholiques; quant aux rédacteurs du journal *the Nation*, et de quelques autres feuilles irlandaises, on ajoutera pour eux le chef d'accusation d'avoir cherché à séduire et corrompre les soldats de la marine et de l'armée anglaises. L'affaire sera appelée le 2 novembre devant le jury de Dublin, pour être remise, d'après les calculs les plus vraisemblables, aux derniers jours du même mois. — Les cortès espagnoles, depuis leur réunion, n'ont procédé encore qu'à des travaux préparatoires; la vérification des pouvoirs des députés n'a donné lieu à aucune discussion, à aucune lutte où l'on ait pu apprécier la force respective des partis. Outre ceux que les élections ont fait connaître, il s'en est, dit-on, formé un autre qui ne se propose sans doute que de jouer un rôle convenu pour faire regarder comme moins extrême le parti de Narvaez : c'est un parti qui fait semblant de vouloir que l'abdication de l'ex-régente soit déclarée nulle et de nul effet, parce qu'elle n'a pas été libre et volontaire. Nous ne croyons pas que personne le puisse prendre au sérieux. Rien de terminé, rien de plus avancé en Catalogne. Barcelone est encore dans la même et désastreuse situation. Quant à Girone, Prim a écrit à Madrid qu'il y entrerait ou se ferait tuer. On peut donc prédire que le sang coulera encore abondamment sur cette malheureuse terre d'Espagne. Au profit de quels principes et dans quel intérêt avouable? Nous serions bien embarrassés de le dire.—Du reste, au milieu de toutes ces crises sanglantes, le ministère espagnol trouve moyen d'organiser le service postal dans la Péninsule. L'empereur de Russie, de son côté, a opéré dans ses Etats la réforme du tarif des lettres, que la France réclame toujours vainement. Que faudra-t-il donc pour vaincre l'obstination de notre administration? — Il vient de paraître à Madrid un nouveau journal politique, *L'International*. Cette feuille, rédigée en français, se propose pour but de faire connaître l'Europe à l'Espagne, et surtout l'Espagne à l'Europe. Dans le premier numéro, que nous avons sous les yeux, ses rédacteurs font preuve de talent et de sentiments patriotiques qui n'ont pas ce caractère d'hostilité envers l'étranger qu'on rencontre trop souvent dans les journaux de Madrid. — Des bruits très-contradictoires ont couru sur les troubles de la Romagne et les mesures récentes dont ils auraient été l'occasion. La *Gazette du Rhin et de la Moselle* avait très-positivement annoncé que le feld-maréchal autrichien Radetzky était entré à Bologne, à la tête de quatre mille hommes tirés du royaume lombardo-vénitien, sur une réquisition du gouvernement papal. La *Gazette Universelle Allemande* se borne à dire que la demande de les tenir à disposition a effectivement été faite, mais qu'elles ne seront entrées dans le Bolonais que si le cardinal-légat l'a jugé nécessaire. Il faut espérer que le cabinet français ne s'en remettra, pour cette question, ni au jugement du cardinal-légat ni aux bonnes dispositions du feld-maréchal autrichien, et que le souvenir de la conduite de Casimir Périer ne sera pas plus perdu pour le ministère que ne le serait pour la marine et pour l'armée l'exemple de l'amiral Gallois et du colonel Combes. La *Gazette d'Augsbourg*, au contraire, renferme une correspondance d'après laquelle le Saint-Siége ne songerait à venir à bout des mécontents qu'en entrant dans la voie de réformes politiques qui lui auraient été conseillées par plusieurs cabinets. Il séculariserait d'abord une grande partie des hautes fonctions publiques qui sont dans ce moment dans les mains du clergé. Nous voudrions pouvoir croire à cette version. — Pour en finir avec les nouvelles des Etats pontificaux, nous dirons que le prêtre Abbo, dont nous avons annoncé la condamnation à mort en même temps que le bruit répandu de sa commutation de peine, aurait été exécuté le 4 octobre, si l'on en croyait les organes habituellement officiels. On a donc vu imprimer : « Hier matin, de bonne heure, le prêtre Abbo, originaire du Piémont, a été décapité dans le château Saint-Ange. Jusqu'à présent, on s'était imaginé qu'il obtiendrait une commutation de peine, parce qu'on pensait que le gouvernement ne se déciderait point à laisser un prêtre monter sur l'échafaud. Le pape a bientôt dissipé cette illusion. S. S. a voulu prouver qu'un criminel ne méritait aucune faveur à raison de son rang et de sa condition. Si l'exécution n'a pas eu lieu sur une place publique, mais dans l'intérieur du château, c'est uniquement que le gouvernement a voulu éviter la trop grande affluence de peuple sur le lieu de l'exécution. » Mais personne à Rome n'a cru à cette nouvelle, et tout le monde s'est estimé autorisé à penser que le gouvernement papal a voulu donner une sorte de satisfaction à l'opinion publique indignée à la nouvelle d'une commutation, et sauver ce misérable en considération de son caractère sacerdotal. On a pensé aussi qu'en faisant croire à la nouvelle de cette exécution, le gouvernement de Rome tenait à être considéré comme libre de ne pas reculer devant l'application de la peine de mort, si elle était prononcée contre des détenus du fort Saint-Léo.

Les mois de septembre et d'octobre auront été cette année cruellement féconds en désastres. Les journaux de nos ports de la Manche et de l'Océan sont pleins de détails sur les avaries et les échouements d'une foule de bâtiments du commerce. — Un tremblement de terre très-violent, accompagné de tonnerre souterrain, s'est fait sentir, le 3 octobre, à Jassy, en Moldavie, et a fait fuir dans les champs une grande partie de sa population effrayée. — Des nouvelles de Port-Léon (Florides) donnent les plus affligeants détails sur un ouragan et une inondation qui y ont exercé leurs ravages dans la nuit du 13 au 14 septembre. La ville fut soudainement inondée, tous les magasins situés sur les quais furent renversés par le torrent; la plus grande partie des maisons fut également détruite, et les malheureux habitants, à demi nus, durent aller chercher un refuge sur les hauteurs voisines. A Saint-Marcks, toutes les maisons ont été également détruites ou endommagées. Mais le désastre a été plus immense encore à Light-House; là, pas un seul édifice, excepté le phare, n'est resté debout, et l'on compte en outre quatorze victimes. Les habitations disséminées sur la côte ont aussi beaucoup souffert: dans l'une, tout le monde a été noyé. Aux dernières dates, on n'avait pu encore constater toute l'étendue du désastre, compter tous les noyés; mais on s'était assuré déjà de la disparition d'un très-grand nombre de personnes, qui ont sans doute été entraînées par les flots.

On a enfin le dernier mot sur *le Télémaque* et les richesses que ses flancs recélaient pour les actionnaires de cette opération, dont *l'Illustration* (t. I, p. 4) a entretenu ses lecteurs au point de vue du procédé de sauvetage. Le notaire de Quillebœuf devant lequel avait été passé l'acte d'association ou de mystification a fait publier, dans les colonnes de plusieurs journaux, l'avis suivant: « Les actionnaires de l'entreprise du sauvetage du *Télémaque* sont informés que les travaux viennent d'être entièrement terminés. La cargaison est déposée sur le quai de Quillebœuf; elle consiste en cinquante-deux pièces de bois de construction. On avait aussi embarqué à bord du *Télémaque* une quantité considérable de barriques, mais on n'en a retrouvé que des débris qui attestent qu'elles ont contenu du suif et de l'huile. Jusqu'au 23 septembre, il était resté beaucoup de sable dans le navire; mais des ouvertures pratiquées à dessein ont donné passage aux courants; les grandes marées de la fin de septembre ont suffi pour le déblayer entièrement. Alors on a pu faire les plus minutieuses recherches, et l'on a acquis la certitude que l'opinion de l'existence de valeurs dans *le Télémaque* était absolument chimérique. Il ne reste plus aujourd'hui de ce navire qu'une carcasse informe. Il sera bientôt procédé, par l'autorité maritime, à la vente, tant de la cargaison que des débris du navire. » — Les actionnaires du *Télémaque* auxquels il resterait encore quelque argent à placer, pourraient le porter à une compagnie commerciale dont le siége principal est, dit-on, à Londres, et qui a des succursales dans les principales villes de l'Europe. Cette société, qui a pris pour titre *The Iberian mercantile Company*, offre au public 3 pour 100 *de rente pour rien*. D'après les combinaisons de cette compagnie, qui paraît s'être formée pour enrichir l'humanité, certains marchands désignés par elle, ayant un dépôt de ses actions et coupons d'actions, les délivreront, *pour rien*, sur la demande de l'acheteur qui viendra faire chez eux des emplettes. Si l'achat s'élève à 125 francs, on aura droit à une action principale portant intérêt à 1 et demi pour 100 la première année, 2 et demi pour 100 la deuxième, et 3 pour 100 les années suivantes. Si l'achat ne se monte qu'à 25 francs, on recevra un coupon d'action. « Les achats d'un particulier, dit le journal *la Presse*, s'élevant, terme moyen, à 3,000 francs par an, il en résulte qu'en dix ans, et *sans débourser un sou*, on peut se faire 1,000 ou 900 francs de rente. » C'eût été véritablement voler les lecteurs de *l'Illustration*, que de ne pas leur faire connaître une aussi bonne occasion de faire fortune sans s'en apercevoir.—Quant aux actionnaires des fameuses mines de Saint-Bérain, les pauvres victimes des Cleemann, Blum et consorts, ils paraissent aujourd'hui complétement désillusionnés; car les annonces judiciaires fixent le jour de la prochaine vente sur licitation sur une mise à prix qui n'est pas du douzième du capital social.

Un marché où à coup sûr l'acquéreur n'a pas été dupe, c'est celui que vient de conclure le ministère de l'intérieur avec un jeune paysagiste de l'Ecole de Lyon, M. Amaranthe Roulliet, inventeur d'un procédé à l'aide duquel l'homme qui n'a jamais dessiné de sa vie peut trouver en quelques minutes la reproduction exacte d'un dessin ou la parfaite ressemblance d'un corps placé devant lui, soit dans des proportions identiques, soit avec diminution ou augmentation, et, dans ces derniers cas, avec une scrupuleuse observation de la perspective, sauf la beauté du trait, qu'une main exercée peut seule atteindre (Voir *l'Illustration*, t. I, p. 90.). Le procédé est, dit-on, des plus simples, sans machines, sans recours à la chimie, sans attirail incommode et coûteux. Il y a à peu près un an, M. le ministre de l'intérieur demanda un rapport à l'Académie des Beaux-Arts, qui, sur un examen superficiel et peu bienveillant, on ne sait trop pourquoi, refusa net de s'occuper de cette affaire, alléguant que de telles inventions nuisent à l'art en lui ôtant ses difficultés. Le ministre, peu touché d'une telle fin de non-recevoir, qui n'irait à rien moins qu'à proscrire la règle, le compas, la chambre noire ou claire, le daguerréotype, et bien d'autres instruments dont on use fort à l'Académie, et qui n'ont jamais nui à l'art, parce que l'art est très-distinct de l'exactitude matérielle, le ministre nomma une commission dans laquelle durent figurer MM. Cavé, Vitet, Mérimée, Lenormand, Lassus, Flandrin, Léon Coignet, Allaux. Après une étude longue et approfondie, à la suite d'épreuves multipliées dans lesquelles les difficultés de dessin les plus épineuses ont été vaincues avec une rapidité, une facilité, un bonheur incroyables, la commission a conclu à ce que la direction des Beaux-Arts achetât la découverte dans l'intérêt des beaux-arts et de l'industrie. On sait les lenteurs administratives; le secret fut enfin révélé à un membre de la commission, savant architecte, qui, dans un nouveau rapport au ministre, a déclaré la découverte plus étendue et plus féconde encore que ne le croyait l'inventeur; sur quoi, une pension de *douze cents francs* a été accordée à M. A. Roulliet. Il y a



(Eclairage au gaz sidéral. — Expérience faite le 20 octobre sur la place de la Concorde.)

de cela près de deux mois, et on ne comprend pas pourquoi la découverte n'a point encore été livrée à la légitime impatience de beaucoup d'artistes de premier ordre, moins dédaigneux de progrès qu'on ne l'est à l'Académie. Nous comprenons avec quelle prudence une telle affaire doit être officiellement traitée. Nous savons les ménagements qui sont dus à un corps respectable à tant de titres; mais enfin, si quelqu'un s'est endormi par hasard, une fois sans plus; si quelqu'un a manqué de goût et de pénétration, le public n'en est pas cause et ne saurait être puni. Le public, lui non plus, n'aime pas qu'on le fasse attendre. — Ce n'est point à ce procédé mécanique, mais au pinceau habile de Sigalon, que sont dus douze grands tableaux dont vont être décorés les plafonds de l'ancienne église des Petits-Augustins dépendant de l'Ecole des Beaux-Arts. Ces peintures, qui ont chacune une dimension de quatre mètres de large sur six de hauteur, représentent les douze apôtres de la chapelle Sixtine à Rome. Ces beaux tableaux feront suite à la magnifique copie du *Jugement dernier*, exécutée par le même artiste, qui décore déjà l'abside de ce musée.

De nombreuses tentatives sont faites en ce moment pour enlever au gaz le monopole de l'éclairage. Dans la séance de l'Académie des Sciences du 29 mai dernier, MM. Busson-Dumaurier et Rouen avaient lu un mémoire sur l'éclairage par la combustion des huiles essentielles provenant du schiste, de la houille et du goudron. Ce mémoire avait attiré l'attention de l'Académie; mais comme, tout en sachant bien que ces huiles étaient très-riches en carbone et en hydrogène, on n'ignorait pas non plus qu'elles donnaient une flamme tellement fuligineuse qu'il avait toujours fallu renoncer à les employer à l'éclairage, on avait besoin que l'expérience vînt constater si MM. Busson-Dumaurier et Rouen avaient vaincu la difficulté devant laquelle jusque-là chacun avait échoué; ils l'ont en effet heureusement surmontée. Nous ne savons pas bien par quels calculs on arrive à établir, comme quelques journaux l'ont avancé, que cet éclairage est au gaz comme 6 est à 1, et à l'éclairage à l'huile comme 8 est à 1. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que cet éclairage, qui, quant à présent, doit coûter peu puisqu'il est alimenté par un liquide dont les usines de gaz, qui en produisent beaucoup, ne tiraient jusqu'à ce jour qu'un parti insignifiant, après avoir fonctionné pendant trois mois à la gare du chemin de fer de Saint-Cloud, depuis l'avenue du Château jusqu'à la station de Montretout, vient d'être essayé avec un égal succès, par l'administration de la ville de Paris, dans la rue de la Huchette et sur la place du Musée du Louvre. Si la difficulté d'allumer, sensible aujourd'hui, ne devient pas presque insurmontable par le froid, cet éclairage, que son odeur rendra toujours inapplicable dans les intérieurs, pourra être extérieurement d'une certaine ressource là où le gaz ne peut être établi, et les petites villes, qui ne sauraient supporter les dépenses de pose de conduits, pourront, en se procurant les lampes fort simples qui constituent l'appareil de ce nouvel éclairage, profiter à peu de frais d'un perfectionnement incontestable. — Vendredi 20, à neuf heures du soir, un nombreux public était rassemblé sur la place de la Concorde pour assister à l'essai d'un autre éclairage, l'éclairage électrique. Deux cents éléments de pile Bunzen, réunis dans le pavillon qui sert de piédestal à la statue de la ville de Lille, étaient préparés pour illuminer un cylindre de charbon ouvert aux deux bouts, renfermé dans un bocal en verre plongeant dans de l'acide nitrique. Le cylindre de charbon renfermait lui-même un bocal de porcelaine poreuse contenant de l'eau acidulée à quinze degrés à l'aide d'acide sulfurique, et un cylindre d'amalgame de zinc plongeant dans l'eau acidulée. Deux conducteurs en cuivre partant des deux pôles de la pile, et terminés par du charbon aiguisé, se rendent dans un ballon vide d'air, où ils se rencontrent à une courte distance. Les deux fluides de nature opposée, en se réunissant, produisent une lumière douce et abondante. Les becs de gaz avaient été éteints sur presque toute la place, et ceux qui étaient demeurés ne servaient qu'à faire ressortir, par le rouge fauve de leur lumière, au milieu du brouillard qui régnait ce soir-là, la blancheur éclatante de la lumière nouvelle. Il a été démontré que cinq foyers de cet éclairage illumineraient la place mieux qu'elle ne l'est, et lui ôteraient cette apparence de surtout de table que l'architecte lui a donnée. Mais quel est le prix de revient de l'application de ce procédé? C'est ce que personne n'a pu nous dire, et ce dont les inventeurs, hommes de science, ne se sont pas, dit-on, rendu un compte très-exact. Toutefois, on annonce un nouvel essai, avec un foyer beaucoup plus puissant placé au haut de l'obélisque; et cette fois, on se propose d'asseoir des calculs qui puissent mettre à même de prononcer sur le côté pratique d'un procédé qui, s'il ne pouvait devenir usuel, serait toujours d'un bel effet dans les fêtes et illuminations.

Les journaux américains nous ont appris la mort d'un savant astronome et mathématicien français, M. J.-N. Nicollet, ancien professeur du Lycée Impérial à Paris, décédé à Washington. Les feuilles des États-Unis lui paient un juste tribut d'éloges et de regrets. — Le *Courrier d'Indre-et-Loire* nous apporte la nouvelle de la perte que vient de faire l'émigration polonaise, d'un des hommes qui l'honoraient le plus. M. Pietkiewicz, ancien professeur suppléant à l'Université de Wilna, ancien nonce à la diète de Pologne, vient de mourir à l'âge de trente-huit ans, à Tours, qui lui avait été fixé pour résidence. Cet homme, qui avait la passion du bien, s'était dévoué à seconder l'établissement primitif de la colonie agricole de Mettray. Il avait été nommé professeur d'allemand au collége royal de Tours, et ses vastes connaissances, son esprit fin et doux, son caractère bienveillant, ses hautes vertus, qui faisaient le charme et l'admiration de tous ceux qui l'ont connu, sont aujourd'hui l'inépuisable source des regrets de ses compatriotes, qui le respectaient, de ses amis, qui ne l'oublieront jamais, et d'une veuve qui pleure sur une union formée il y a quelques mois, et si prématurément, si cruellement rompue.

Théâtres.

Pierre Landais, drame en cinq acte de M. Emile SOUVESTRE (THÉATRE DE L'ODÉON). — *Don Quichotte et Sancho Pança* (CIRQUE-OLYMPIQUE). —*Les Naufrageurs* (PORTE-SAINT-MARTIN). — *Le Capitaine Lambert* (GYMNASE). — *Jacquot* (THÉATRE DES VARIÉTÉS).

La véridique histoire de Pierre Landais est assez singulière et assez intéressante pour qu'un homme de talent et d'imagination comme M. Emile Souvestre y ait vu les éléments d'un drame. Qu'y a-t-il de plus dramatique, en effet, que la vie de ce simple fils de tailleur d'habits qui, parti de l'échoppe de son père, s'élève peu à peu, par son habileté et son esprit, à la plus haute fortune, et devient le ministre tout-puissant de François II, duc de Bretagne? Gouvernant le duché sous ce prince faible et ami des plaisirs, Pierre Landais tient tête à Louis XI lui-même, et entreprend contre la noblesse bretonne une lutte acharnée, brisant ses priviléges et abattant son audace factieuse. Quelques historiens, il est vrai, parlent de Pierre Landais comme d'un parvenu ambitieux et violent qui n'aurait cherché dans cette lutte qu'à satisfaire sa cupidité et sa haine; mais d'autres, rehaussant le caractère de Pierre, lui donnent les vues profondes de l'homme d'Etat; s'il frappait sur la noblesse, ce n'était pas pour satisfaire de vaines rancunes et de coupables passions, mais pour affranchir le pouvoir du duc et délivrer la Bretagne du joug d'une aristocratie oppressive. Sous ce point de vue, Pierre Landais est non-seulement un politique, mais un philosophe.



(Théâtre de l'Odéon. — *Pierre Landais*. 4e acte. — Albert, Milon; Marie, mademoiselle E. Volet; Etienne Chauvin, Darcourt. — Etienne Chauvin remet à Albert l'écharpe ensanglantée de son frère.)



(Théâtre de l'Odéon. — *Pierre Landais*. 5e acte. — Pierre Landais, Bouchet; Marie, mademoiselle E. Volet; Albert, Milon; Etienne Chavin, Darcourt. — Etienne montre le bourreau à Landais.)

(Théâtre d'hiver du Cirque-Olympique. — *Don Quichotte.* — Le Tournoi.)

C'est ainsi du moins que M. Emile Souvestre nous le présente. Ce Pierre Landais, atteint de philosophie démocratique, devait plaire, en effet, à l'énergique auteur de *Riche et Pauvre*, lequel défend, dans tous ses écrits, avec une noble chaleur de talent, la cause de l'opprimé contre l'oppresseur.

M. Souvestre prend Landais à son humble origine; voici sa demeure indigente. Qui vient troubler le silence de ce réduit? Les agents du fisc : le pauvre tailleur n'a pas de quoi payer le loyer, et la main impitoyable des recors le dépouille de ses dernières ressources : tous ses meubles sont vendus; Landais ne sauve de cette rapine qu'un escabeau et le grabat où repose sa fille Marie.

Il faut voir son désespoir : c'est à la noblesse qu'il s'en prend, à ces insolents gentilshommes qui surchargent d'impôts les malheureux pour nourrir leur luxe et leurs débauches. Ah! si je pouvais me plaindre au duc! s'écrie Pierre Landais.

Cependant l'orage gronde au ciel et l'éclair sillonne la nue. Un homme enveloppé d'un manteau demande asile à Landais : c'est le duc en personne; Landais l'a reconnu. Séparé de ses gens par l'orage, le prince a faim et froid; et





Landais n'a rien pour le nourrir! Il ne lui reste que les débris de l'escabeau pour allumer un peu de feu et sécher les vêtements de monseigneur.

Frappé de tant de misère, le duc interroge Landais, qui expose ses griefs avec chaleur. « S'il était le maître de la Bretagne, il soulagerait le peuple! — Eh bien! lui dit le duc, dès aujourd'hui je t'attache à ma personne; suis-moi! »

Le tailleur est devenu le trésorier-général du duché de Bretagne; le pauvre habite un palais; l'opprimé est tout-puissant; Pierre Landais, en un mot, gouverne le duché, tandis que le duc s'abandonne au plaisir.

La prospérité et la justice renaissent; mais Pierre Landais n'est pas arrivé à ce grand résultat sans rencontrer des obstacles, sans soulever des inimitiés : plus d'une fois même, il a dû châtier ses ennemis; ainsi, le chancelier Chauvin, son adversaire le plus décidé, est mort en prison, dépouillé de toutes dignités et de tout pouvoir.

La noblesse, menacée, s'irrite et es met en garde; d'abord elle poursuit Landais de ses railleries : « Un vil artisan! » dit-elle; quelques-uns viennent hardiment jusqu'au palais du duc faire étalage de leur ressentiment. Après les paroles, les actions : les nobles complotent et s'arment en secret; ils ont pour chef Etienne, frère de Chauvin.

Le complot éclate : le duc, surpris par les gentilshommes en armes, signe l'ordre d'arrestation de Landais. Déjà ils s'applaudissent et savourent la vengeance; mais la victime leur échappe au moment où ils croient la tenir. Instruit par ses





agents, Landais s'est mystérieusement introduit dans le lieu occupé par les conjurés; là, maître de leurs secrets, il surprend les coupables en flagrant délit et dans leur propre repaire; des soldats apostés les obligent à rendre les armes.

Landais victorieux ressaisit le pouvoir; mais le gouvernement de la Bretagne et la défaite de la noblesse ne sont pas les seuls intérêts qui l'occupent: à côté de l'homme d'État, il y a le père; Landais songe au bonheur de sa fille Marie, qu'il idolâtre; il rêve la fortune pour elle et une brillante alliance. S'il retient le pouvoir, ce n'est que dans l'intérêt de Marie. On voit qu'ici le caractère de Landais dévie, et que, tout en frappant les grands, il songe aux grandeurs. M. Emile Souvestre explique cette faiblesse par l'amour paternel: Landais n'a d'ambition que pour sa fille; soit! mais le cœur humain n'explique-t-il pas l'affaire encore mieux?

Cependant Marie n'a pas cessé d'être une simple fille; les rêves de son père la touchent peu: elle a donné son amour à Albert, un simple gentilhomme. Ce qu'on sait d'Albert est tout mystère; on le tient pour homme de bonne maison, voilà tout: le nom de son père reste caché; Albert l'ignore lui-même.

Ce nom qu'Albert ne sait pas, je veux vous le révéler: Albert a pour père Chauvin, l'adversaire de Landais; Chauvin, que Landais a fait périr misérablement en prison: Marie aime donc le fils d'un ennemi, et Albert aime en Marie la fille du bourreau de son père.

Etienne connaît cette énigme fatale de la naissance d'Albert, et il en profite pour jeter le trouble dans la maison de Landais et déchirer le cœur de Marie. Le jour où, étendant la main vers Albert, il lui dit: « Venge ton père, » tout est fini. Les deux amants se désespèrent, et Marie s'évanouit.

Etienne a beau faire, Albert tient à Marie plus qu'à Chauvin: l'amour pur l'emporte sur l'amour filial. Vainement Etienne veut l'entraîner dans sa haine et dans ses intrigues, Albert résiste; il fait plus encore: il sauve la vie à Landais et arrache Marie aux ravisseurs soudoyés par Etienne.

Vous dites: « Comment Etienne peut-il ainsi aller et venir et comploter dans le palais après sa défaite? » Il faut s'en prendre à l'imprévoyance de Landais, qui a eu la maladresse de lui laisser la liberté.

Landais paie cher cette imprudence: Etienne et ses complices s'emparent de la ville; Landais, surpris, ne peut résister; tout est dit: son bonheur est passé et sa puissance s'écroule. Landais, prisonnier d'Etienne, n'a plus qu'à se préparer à la mort; un seul regret affaiblit son courage: que deviendra Marie? « Je veillerai sur elle, dit Albert, je serai son défenseur et son époux. » A ces mots, il anéantit l'écrit qui constate sa noble naissance, et se fait un homme sans titre et sans nom, afin de pouvoir aimer Marie, la fille du tailleur. Landais, consolé, va d'un pas ferme à la mort.

Ce n'est là qu'une esquisse incomplète du drame de M. Emile Souvestre: on y trouve bien d'autres événements et d'autres complications; peut-être même est-ce le défaut de l'ouvrage; les faits ne s'y produisent pas toujours nettement et jettent çà et là, par une certaine confusion, quelque obscurité sur les sentiments et sur les caractères; mais, à tout prendre, le drame intéresse; il a été constamment applaudi; c'est le succès le plus réel que le Second-Théâtre-Français ait obtenu depuis sa réouverture; d'ailleurs, et ceci n'est pas à dédaigner par le temps qui court, une pensée généreuse et un noble cœur se remuent partout au fond de ce drame; on n'aurait pas nommé M. Souvestre, qu'on l'aurait deviné.

—Don Quichotte et son Sancho Pança chevauchent, depuis quelque temps, au Cirque-Olympique, et y courent les hasards: le noble chevalier, toujours vaillant, généreux, étique, comme il convient à son caractère; le fidèle écuyer, gros, gras, rond, roulant, plein de bon sens, de bon appétit, et semant les proverbes sur sa route, ainsi qu'il lui appartient. Nous ne suivrons pas ces deux illustres amis dans toutes les sinuosités de leurs nombreuses aventures; nous ne marcherons pas pied à pied à la suite de la fortune vagabonde de Rossinante et du grison: cette entreprise nous mènerait trop avant, et nous ne sommes pas, pour courir si loin, suffisamment éperonnés et armés chevaliers errants.

Choisissons seulement quelques épisodes de ce poëme mémorable; et d'abord, voici ce bon Sancho: dans quelle situation, ô ciel! et comme il a besoin ici de toute sa philosophie! Les muletiers ont saisi et jeté notre homme sur une couverture de laine; les voyez-vous qui le lancent en l'air à tours de bras et le font rebondir comme une balle élastique; ô mon brave Sancho! jamais ballon joua-t-il son rôle aussi naturellement que toi!

Plus loin, don Quichotte devient la victime de sa philanthropie et de sa candeur; vous savez comme quoi, au détour d'un bois, le valeureux chevalier rencontra une bande de forçats escortée d'une escouade de la sainte hermandad. « Holà! oh! seigneurs cavaliers, rendez la liberté à ces malheureux, s'écria-t-il, ou je vous pourfends de ma redoutable épée! » Et aussitôt, piquant des deux et croisant la lance, don Quichotte mit les gendarmes en pleine déroute et délivra les bandits, qu'il prenait pour des esclaves opprimés. Ce qu'il en advint, vous le voyez; à peine les forçats ont-ils brisé leurs chaînes, qu'ils se tournent contre leur libérateur, le jettent bas et le rouent de coups, de compagnie avec Sancho.

Que devenir après une telle ingratitude? Se retirer du monde, se faire berger, chercher si la vertu et la reconnaissance, exilées des villes et des grandes routes, se sont abritées sous la houlette; ainsi font don Quichotte et Sancho.

Mais la vie champêtre convient-elle à un tel héros? Don Quichotte a bientôt repris le fer, la cuirasse et l'armet de Membrin. Qu'il fait beau le voir sur son Rossinante immobile, tandis que Sancho Pança enfourche le bât de son âne, en attendant le fidèle baudet qui broute quelque part l'herbe fleurie.

Hélas! don Quichotte a beau être le plus vaillant des héros de la Manche, il succombe enfin dans un terrible tournoi contre le redoutable chevalier du Miroir; quelque enchanteur, sans doute! Le clairon sonne, les casques retentissent, les cuirasses étincellent; quels rudes coups d'épée! cependant don Quichotte est vaincu.

Était-ce pour être partout trahi, berné et battu, qu'un beau jour, ô don Quichotte! ô innocent héroïque! tu as quitté ta maison, ta nièce, ton curé et tes livres de chevalerie, suivi de ton ami Sancho; le grison portant l'un, Rossinante portant l'autre?

—Le théâtre de la Porte-Saint-Martin ne s'amuse pas à de tels jeux d'enfants: il se plonge dans le crime le plus noir avec *les Naufrageurs*, titre barbare, mais moins barbare que la prose de M. Boulé, l'auteur de ce formidable drame. Ces naufrageurs sont d'affreux bandits qui dépouillent les malheureux que la tempête a jetés sur la rive, et les assassinent au besoin. Aussi, leur histoire est-elle surabondamment ornée de tempêtes, de naufrages, de meurtres, d'enlèvements, de morts subites, de résurrections, de cavernes, d'incendies, de fureurs, de repentirs, de reconnaissances et de grincements de dents. Au dénouement, le crime est châtié amplement, comme cela est de règle, et les naufrageurs s'abîment sous les ruines d'une immense caverne. Que Dieu leur pardonne, et à M. Boulé aussi!

— *Le Capitaine Lambert*, du Gymnase, recommence *le Joueur* de Regnard, et celui de Victor Ducange; mais il n'a ni l'esprit de l'un, ni la terrible passion de l'autre. A force de jouer, Lambert perd jusqu'à son dernier sou. Que deviendra sa fille? c'est là le grand désespoir de Lambert. Heureusement, un Arthur vertueux, le fils de l'homme qui a ruiné Lambert, répare tout le mal, et rend à Lambert la fortune qu'il regrette: c'est bien le moins qu'il devienne son gendre. Lambert jouera-t-il encore? je ne sais, mais je crains que le Gymnase ne le joue pas longtemps.

Les lauriers de Levassor empêchaient sans doute le théâtre des Variétés de dormir; il a voulu avoir aussi sa pièce à travestissements. *Jacquot* ne sert pas à autre chose; Jacquot est tout à la fois Vernet, Alcide Tousez, Odry, Numa, Lepeintre jeune, Ravel; tous les acteurs de Paris y passent: Neuville exécute ces métamorphoses et ces imitations avec une vérité et une ressemblance dignes d'étonnement. La pièce est d'ailleurs semée de mots plaisants. Les auteurs sont MM. Paul Vermont et Gabriel.

De l'autre côté de l'Eau.

SOUVENIRS D'UNE PROMENADE.

(Suite. — Voyez t. II, p. 6, 18 et 50.)

SUR LA TAMISE.

Tout ce qu'éprouvait de patriotique jalousie le vieux Caton pendant sa résidence à Carthage, un Français, — je parle du moins farouche citoyen de Paris, — doit le ressentir en arrivant à Londres par cette belle avenue marine qui commence à Gravesend.

Ce n'est pas que l'entrée des Champs-Élysées n'ait son mérite et l'Arc-de-Triomphe ses glorieux souvenirs; mais Vienne a son Prater; Berlin, son allée de tilleuls; Rome avait des arcs de triomphe sur toutes ses routes. Aucune ville de ce bas monde n'a eu et n'aura jamais, — il faut le croire, — ces huit lieues de rivière encombrées de quatre mille vaisseaux.

Voici les lourds charbonniers de Newcastle, voici les bricks de commerce qui reviennent de Calcutta et de Bombay, voici les pêcheurs de morue, voici les yachts de la *Royal Navy*, voici les stationnaires, sentinelles imposantes, voici le pavillon russe, le pavillon danois, — hélas! et Copenhague? — le pavillon américain, — et Boston? — le pavillon français, — diable, et Trafalgar?

Noble et glorieux pavillon, que n'étais-tu du moins sur quelque beau navire aux agrès bien ordonnés, brillant de la poupe à la proue, les sabords ouverts et montrant les dents! Mais non; à l'arrière de cinq ou six méchantes carènes, sales et mal tenues, pendait un chiffon tricolore dont à peine on distinguait les nuances éteintes. Sans le souvenir de la Colonne, il y avait de quoi se voiler la face et s'enfuir à fond de cale.

Encore des vaisseaux, des vaisseaux encore, des vaisseaux toujours. Quelquefois, nous ne voyons de loin, acculé à la

rive, que le profil d'un beau navire; mais ce profil nous en marquait dix, quinze, vingt, rangés côte à côte. Cette immense force ne s'étale pas, bien au contraire; chaque vaisseau se serre et se fait petit, dans une agglomération monstrueuse de voiles et de mâts et de tuyaux à vapeur.

Puis, derrière les toits du rivage, vous avisez d'autres cordages, d'autres vergues, d'autres pavillons: ce sont les *Docks*, ce sont des ports creusés par douzaines, où vont encore se cacher des flottes entières, se reposer les bâtiments avariés, se décharger les opulentes cargaisons... Bref, au bout d'une heure ou deux, la tête vous tourne, ce panorama mouvant vous enivre; vous vous croyez le jouet d'un rêve, — et d'un mauvais rêve, puisque vous n'êtes pas Anglais.

J'avais d'abord donné carrière à mon étonnement à mesure qu'un obligeant gentleman me signalait l'un après l'autre tous les points remarquables devant lesquels nous passions. Mais je crus voir briller dans ses yeux une orgueilleuse satisfaction qui me déplut, et ménageant de mon mieux la transition, je passai en peu de minutes à une indifférence fort bien jouée. Comme dernier symptôme de cet insouciant dédain, le *lillaburelo* de *my uncle Toby* me vint admirablement en aide. Le gentleman s'inquiète de mes airs blasés; et après avoir essayé deux ou trois fois encore ses triomphantes insinuations, il me quitte, presque offensé de les voir si tranquillement accueillies.

SOUTH MOLTON STREET.

On m'avait spécialement recommandé de loger dans *West-End*. En ce pays où tout est strictement classé, mieux vaut un grenier du quartier noble qu'un hôtel tout entier de la Cité. Nous prîmes donc notre essor, mon compagnon de voyage et moi, vers la région très-noble où Hyde-Park semble retenir la *crème* anglaise.

Et comme j'étais pressé d'en finir avec les ennuis du premier établissement, nous nous installâmes chez un estimable chapelier qui mit à notre disposition tout le superflu de sa petite maison : à savoir, un salon et deux chambres à coucher.

Sans me permettre une critique trop générale, voici mes observations sur l'intérieur hospitalier qu'il nous offrit en échange de guinées assez nombreuses.

Les cheminées avaient, en guise de devants de feu, des tabliers de soubrette excessivement ornés. Ces tabliers étaient en papier de couleur découpé, brodé, bariolé, rehaussé de paillettes.

L'unique canapé du salon était d'une maigreur attristante. La maîtresse du logis, — Dieu me garde de la nommer à présent! — ressemblait au canapé du salon.

Quelque chose de plus maigre encore, c'était Anne, l'unique soubrette de l'établissement. Bien que l'escalier criât volontiers sous le moindre poids, elle le montait et le descendait sans le plus léger bruit, à la manière des fantômes, dont elle avait la pâleur et l'œil hagard; je parle de son œil, — ou plutôt de ses yeux, — pour les avoir aperçus de temps à autre, à la dérobée. En général, ils étaient respectueusement baissés vers le parquet.

Le salon était pauvre, mais décent. La chambre à laquelle il donnait accès affichait un certain air de propreté menteuse. Je la cédai à mon compagnon de voyage.

Quant au *garret* où je fus relégué par cette déférence toute naturelle, il mériterait une description en vers à la manière de Gresset; mais je me bornerai à quelques détails prosaïques.

Mon lit, — un véritable *four-ported-bed*, — était d'une ampleur conjugale; mais les matelas, évidemment destinés à un célibataire, ne le garnissaient ni en largeur ni en longueur. Ils formaient au milieu du plancher qui les soutenait une espèce de monticule quadrangulaire très-élevé. Je les comptai par curiosité : ils étaient cinq, dont le mieux fourni n'avait certainement pas l'épaisseur d'une galette du Gymnase. En revanche, par la consistance, ils en auraient facilement remontré au biscuit de mer le plus solide.

Après de vains efforts pour dormir sur cette couche dure, je me résignai à demander, non pas un, mais cinq autres matelas supplémentaires, qui me furent octroyés avec une certaine stupéfaction, et un lit de plumes, par la vertueuse mistriss... — j'ai juré de ne pas la nommer.

Loin de m'enhardir, cette complaisance m'empêcha de lui faire remarquer que le couvre-pieds de coton qui devait me dérober aux yeux indiscrets, tandis que je me livrerais au sommeil, manquait évidemment des qualités indispensables à ce voile nocturne. Les souris ou le temps en avaient fait un véritable crible dont les trous multipliés, laissant passer mes jambes, ne pouvaient guère arrêter un regard curieux.

Les serviettes étaient contemporaines du couvre-pieds. Elles devaient de plus à une lessive particulière je ne sais quelle odeur nauséabonde qui remplissait la chambre quand j'y montai pour la première fois.

« Par bonheur, pensai-je, nous sommes au mois de juin. » Et je courus ouvrir la fenêtre.

La fenêtre, — infernale guillotine! — résista obstinément à tous mes efforts pour la relever; je la crus condamnée par quelque droit de servitude, et je m'assis sur ma malle, dans l'attitude de Marius sur les ruines de Carthage, mais beaucoup moins résigné que le vieux proconsul. Il était en plein air, lui. Quant à moi, j'aurais volontiers pleuré.

Pourtant l'excès même du malheur, dans une âme forte, amène une énergique réaction; puis le tablier de ma cheminée était si plaisant, il affectait de si étranges grâces, et ses grâces ressortaient si bien, éclairées par une affreuse chandelle de suif enfoncée dans un bougeoir énorme, que la résignation reprit sur mon cœur son heureux empire. Je doublai de mon manteau le couvre-pieds transparent; je m'isolai, autant que faire se put, du contact cotonneux de mes draps, et si le sommeil n'avait fui mes paupières, j'aurais pu me croire sur le plus délicieux édredon.

Mais je ne fermai pas l'œil, et mal en prit à certains petits animaux qui, dès cette nuit même, avec un empressement tout britannique, voulaient se repaître de sang français.

SIGNALEMENT D'UNE CAPITALE.

Rues — larges.
Passages — étroits.
Parcs — nombreux.
Maisons — noires.
Portes — petites.
Squares — ronds ou ovales.
Quais — hideux.
Cabriolets — faits en citadines.
Pavés — rares.
Edifices — bien portants.
Cafés — invisibles.
Boue — abondante.
Décrotteurs — ignorés.
Soleil — étonné (1).
Passants — tristes.
Dimanches — tristes.
Ponts — magnifiques.
Valets — bien mis.
Maîtres — mal habillés.
Mendiants — pieds nus.
Mendiantes — en chapeaux de satin.
Grisettes — nus-bras, nu-cou, épaules nues.
Omnibus — bruyants.
Marteaux de porte — plus bruyants.
Vieux habits — très-bruyants.
Watchmen — admirables.
Soldats — très-longs.
Pieds de femmes — très-longs.
Nez d'hommes — tout le contraire.
Bas de coton — bon marché.
Tout le reste — fort cher.

RÉFLEXIONS.

Pour ce signalement, j'ai choisi naturellement les traits caractéristiques, les côtés distinctifs de la ville que j'avais à dépeindre. Maintenant je suis de trop bonne foi, — et aussi trop prévoyant, — pour ne pas prédire que ces traits tendent à s'effacer chaque jour.

Mon compagnon de voyage, — qui visite l'Angleterre à peu près tous les cinq ou six ans, — m'a confirmé cette vérité par toutes sortes d'observations spirituelles.

Mais bien mieux encore par quelques-uns de ses étonnements.

Ainsi, quand un garçon de taverne, nous reconnaissant pour des Français, nous proposa du *bouilli-beef*, — l'expression que prit le visage de mon ami me révéla toute une révolution culinaire.

« *Bouilli-beef!* répétait-il confondu... venir à Londres pour manger du *bouilli-beef!*... dans une taverne, du *bouilli-b...!* »

Mais là je l'arrêtai court en lui montrant, sur les vitres de la fenêtre, ces mots, qui répondaient éloquemment à l'amertume de ses plaintes.

Nous n'étions pas dans une taverne, nous étions dans une Eating-House. L'*Eating-House* est à la taverne et au restaurant ce que l'aurélie est au ver et au papillon. De toutes parts la taverne se chrysalide.

Le vin français et le vaudeville français sont appelés à régénérer l'Angleterre. Dans cinquante ans, Londres aura des cafés, des décrotteurs, etc.; dans cinquante ans, il y sera tout à fait incongru de donner à manger au voyageur sans le gratifier d'un essuie-mains.

Qui sait — le *bouilli-beef* est d'un bon augure — si on n'y naturalisera pas ce qu'il y a de meilleur et de plus français au monde : la calme et sereine flânerie?

En l'an de grâce 1843, — je le dis pour l'instruction des âges futurs, — je n'ai vu de flâneurs à Londres que les watchmen et moi, ce dernier dans les glaces des magasins. Il me semblait vraiment ridicule, et j'avais honte pour lui de son inutilité souriante.

HUMILIATION.

Ce même personnage étant fort embarrassé, — pour peu qu'il eût osé s'aventurer à cinq ou six rues de son domicile, — ne se hasardait guère à de si lointaines excursions qu'avec un plan de Londres dans sa poche. Ce document topographique lui paraissait indispensable, mais lui devenait presque entièrement inutile, par suite d'une honorable timidité qui l'empêchait d'y chercher son chemin.

Un jour, cependant, après s'être longtemps consulté, il se retira dans une étroite ruelle dallée, — une *lane* quelconque; — et là, certain de n'être pas observé, il entr'ouvrait mystérieusement les plis sibyllins de son oracle...

Quand un honnête homme, fort déguenillé mais très-barbu, sortit tout à coup de quelque corridor obscur, et avec une obligeante grimace de protection :

« Où va monsieur? » lui demanda-t-il en bon français.

(1) Ceci demande un commentaire. Le soleil, à Londres, est étonné comme le doge de Gênes dans les galeries de Versailles.

O. N.

(La suite à un autre numéro.)



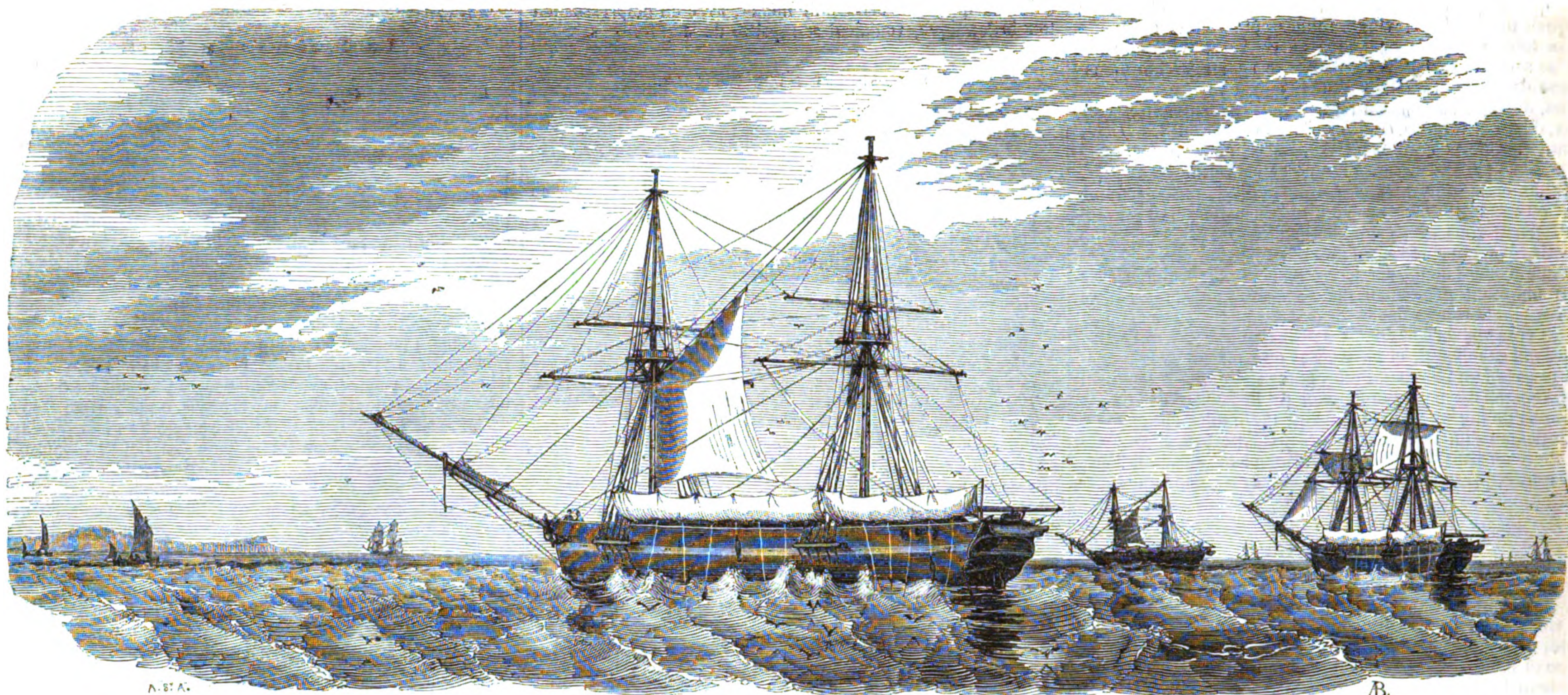
La Pêche de la Morue.

L'époque approche où les nombreux bâtiments partis pour la pêche de la morue au printemps dernier vont rentrer dans nos ports. Déjà plusieurs journaux du département du Nord ont annoncé l'arrivée à Dunkerque de deux ou trois navires pêcheurs venant de Terre-Neuve. En ce moment, tous les pêcheurs ont terminé leur récolte; qu'on nous permette cette expression, car la pêche a été appelée l'*agriculture des eaux*; ils font voile vers la France. Avant d'apprendre à ses nombreux abonnés si la pêche de la morue a été heureuse cette année, *l'Illustration* devait employer, pour la leur faire connaître dans ses plus curieux détails, la plume de ses écrivains et le crayon de ses dessinateurs.

Fidèles à leur rendez-vous habituel, les poissons des différents parages viennent périodiquement payer à l'homme leur tribut, et les pêcheurs vont attendre ou poursuivre, dans certaines parties de l'Océan, les espèces qui s'y réunissent de préférence. Tel est le motif qui attire vers les côtes d'Islande, à Terre-Neuve et sur le grand banc ces flottes nombreuses qui partent tous les ans de nos ports de l'Ouest. C'est au milieu des tempêtes de ces mers orageuses que le jeune matelot reçoit le baptême du métier; c'est à cette école de dangers et de privations que s'exercent les forces vives de notre marine. De tout temps, les puissances maritimes ont trouvé dans la grande pêche les éléments de leur prospérité. Venise et la Hollande, ces républiques qui ont pesé d'un si grand poids dans la balance des nations, partirent un filet sur l'épaule et commencèrent leur fortune dans une barque de pêcheur. Ces peuples de marins devinrent riches et forts, et leur prépondérance sur la mer leur assura le commerce du monde. La puissance maritime de la France s'est agrandie aussi par la pêche; ses escadres ne se formèrent qu'à l'époque où les pêcheurs purent se réunir en grandes flottes: ce fut au commencement du seizième siècle, lorsque le Portugais Corte Real, qui avait observé l'affluence extraordinaire des morues sur le grand banc de Terre-Neuve, signala cette mine inépuisable aux pêcheurs européens, et que François I[er] eut fait explorer ces parages par Jacques Cartier, de Saint-Malo, le meilleur marin de son temps. Toutefois on ne tira pas d'abord un bien grand parti des ressources que le hasard avait fait découvrir dans ces latitudes. Le Vénitien Jean Cabot, envoyé par Henri VII d'Angleterre à la recherche d'un passage qu'on présumait devoir conduire à la Chine par le nord-ouest, avait reconnu, en 1497, une île qu'il appela *Prima-Vista*, et dont les nations maritimes, qui ont envié tour à tour la possession de cette nouvelle contrée, ont traduit chacune le nom dans leur langue. En 1501, Juan Ayamonte, marin catalan, recevait licence de la reine d'Espagne pour aller faire des investigations sur *la Tierra-Nueva (para ir a saber el secreto de la Tierra-Nueva)*, et il lui était recommandé de prendre avec lui deux pilotes bretons. Les Anglais la nommèrent *New-Fundland*, et ils ne pensèrent guère à la coloniser que cent ans plus tard. Les chartres octroyées par Henri VII, pour y fonder des pêcheries, ne produisirent d'abord aucun résultat, et la marine anglaise n'acquit quelque prépondérance dans ces mers qu'après que le célèbre Drake en eut chassé les Espagnols. Leur prise de possession à Terre-Neuve ne date réellement que de 1583; l'île ne comptait encore que soixante-deux colons en 1612, et le nombre des navires pêcheurs s'élevait à peine à une cinquantaine. Nous ne commençâmes nous-mêmes à nous adonner à la pêche de la morue qu'en 1540. Les établissements sédentaires que nous fondâmes sur le littoral n'eurent pas, dans le principe, tout le succès qu'on s'était promis, et ce fut seulement sous le règne de Henri IV que le ministre Sully favorisa de tout son pouvoir la pêche de la morue, en la plaçant sous la protection du gouvernement.

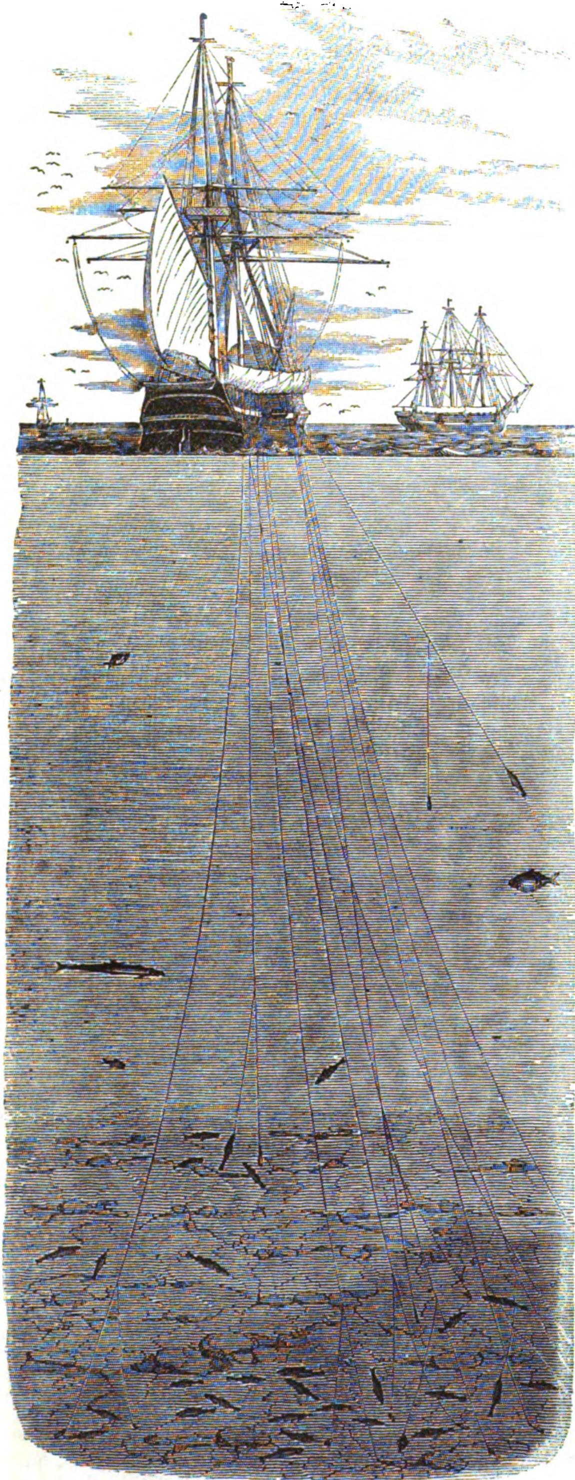
Ainsi cette industrie, qui s'exerce dans la haute mer à plus de six cents lieues de nos côtes, cette pêche qui, depuis plus de trois cents ans, a employé tant de bras et nourri tant de populations, ne marcha d'abord qu'avec lenteur. Il lui a fallu le secours des primes et l'appui soutenu de l'État pour s'élever au rang des grands commerces. Alors les stations poissonneuses des côtes et du banc de Terre-Neuve attirèrent les pêcheurs de diverses nations. La France et l'Angleterre, qui s'étaient disputé longtemps la possession de l'île et des mers adjacentes, finirent par fixer les divers parages où les pêcheurs pourraient dorénavant se livrer à leur art sous la garantie des traités. Avant 1713, les pêcheries que nous possédions fournissaient aux besoins de presque toute l'Europe, et suffisaient à l'armement de nos vaisseaux; mais le traité d'Utrecht, celui de Versailles (1783) et la cession du Canada vinrent changer notre situation. Nous perdîmes successivement tous les riches établissements que nous avions formés au loin, et qui avaient porté la grande pêche au plus haut degré de prospérité : les colonies de l'Acadie et du Canada, l'île Royale, l'île Saint-Jean, l'île de Terre-Neuve cessèrent de nous appartenir.

Réduits maintenant aux droits de pêche sur les côtes d'Islande, au grand banc et sur la bande orientale et occidentale de Terre-Neuve, *sans pouvoir y établir aucune habitation, si ce n'est des échafauds et cabanes pour sécher le poisson*; ne possédant plus pour s'abriter que les petites îles de Saint-Pierre et Miquelon, rochers nus et misérables qu'il faut approvisionner de toutes les choses nécessaires à la vie, nos navires sont obligés de partir chaque année des ports de France qui doivent servir aux opérations de la campagne. Et pourtant, malgré cet état de choses, et grâce aux encouragements de l'État, nos pêcheurs ont soutenu la concurrence avec ceux de l'Angleterre, établis et à demeure sur la partie sud de l'île de Terre-Neuve, et avec ceux des États-Unis, qui jouissent de tous les avantages de la proximité de leurs côtes. — La pêche de la morue occupe annuellement plus de 400 navires français; 200 bâtiments de transport et de cabo-



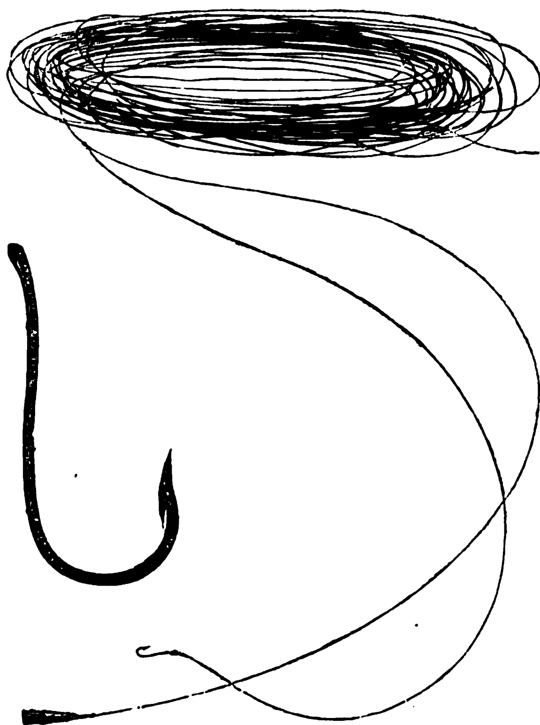
(Bâtiments faisant la pêche de la morue (verte) sur le banc de Terre-Neuve.)

tage sont destinés en outre aux opérations accessoires de la pêche. Ainsi, cette industrie entretient à la mer une flotte de 600 voiles et de 13,000 marins, qui forment près du quart du personnel valide de l'inscription maritime : réserve précieuse, toujours disponible et endurcie au métier le plus rude, sur une mer orageuse et sous un climat des plus rigoureux ; réserve utile pour la navigation commerciale en temps de paix, réserve indispensable, mais encore insuffisante pour l'armement de nos escadres en temps de guerre. — Les produits de la pêche de la morue sont estimés à 40 millions de kilogrammes de poisson, qui viennent alimenter nos marchés, et dont 15 à 16 millions sont réexportés aux colonies, en Italie et en Espagne. Notre consommation absorbe le reste.



(Coupe de mer sous un navire faisant la pêche de la morue (verte).)

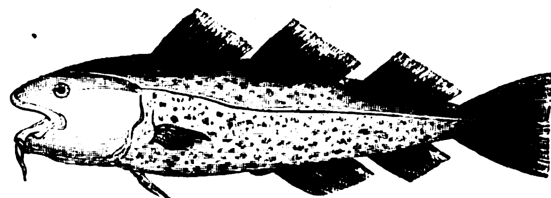
La pêche sur la côte de Terre-Neuve a toujours été placée au premier rang; c'est celle qui occupe le plus grand nombre de marins; on y emploie des bâtiments de toute grandeur, depuis 30 jusqu'à 330 tonneaux. Lorsque le navire est arrivé à la côte, vers les premiers jours de juin, on le désarme, et l'équipage vient s'établir à terre avec tout son matériel dans des cabanes de bois construites sur le littoral et qu'il faut remettre en état après l'hivernage. De là, les bateaux, montés de deux hommes et un novice, sont expédiés tous les matins à la pêche à la ligne pour ne rentrer que le soir. Indépendamment de ces embarcations, chaque navire arme un ou plusieurs *bateaux de Seine*, qui sont montés de dix hommes et



(Haim et ligne de pêche.)

qui pêchent lorsque les morues deviennent plus abondantes. Au retour des bateaux, le poisson est tranché, salé et mis en pile : après plusieurs jours de sel, les novices et les mousses le font sécher sur les bancs de galet jusqu'à ce qu'il soit parvenu à un degré de dessiccation suffisant pour le rentrer. Les pêcheurs quittent la côte à la fin de septembre, la plupart pour revenir en France, quelques-uns pour aller porter une cargaison de morues aux Antilles.

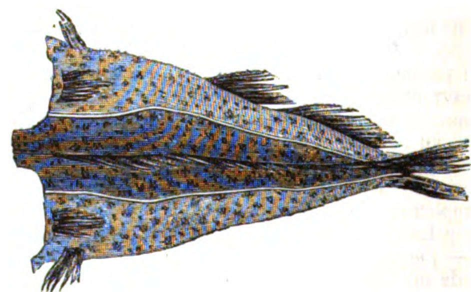
La pêche à Saint-Pierre et Miquelon a une grande analogie avec celle de la côte de Terre-Neuve : elle se fait avec des bateaux plats appelés *warys* ou avec des pirogues. Ces embarcations, au nombre de 2 à 300, vont à la voile et à l'aviron ; elles sont montées par deux hommes et sortent le matin pour rentrer le soir. On divise en trois catégories les différentes classes de gens qui se dévouent à la pêche ou à la préparation du poisson sur le littoral de ces deux petites îles : 1° les *pêcheurs sédentaires*, ou colons pêcheurs, au nombre de 1,000 à 1,100; 2° les *pêcheurs hivernants*, qui passent la mauvaise saison ou qui s'établissent à terre pendant plusieurs



(Morue.)

années; leur chiffre, sujet à des variations, n'excède guère 300 individus; 3° enfin, les *passagers pêcheurs*, venus de France et qui repartent à la fin de la campagne; on en compte environ 3 à 400 chaque année.

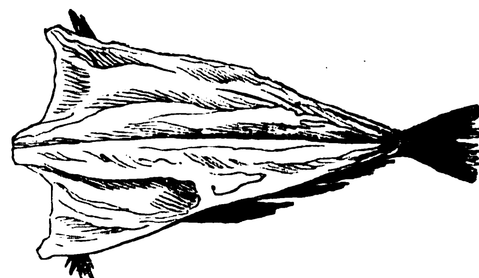
La pêche et la préparation de la morue étant la seule industrie des îles de Saint-Pierre et Miquelon, occupent la totalité des pêcheurs hivernants et presque tous les habitants sédentaires, hommes, femmes, vieillards et enfants, à partir



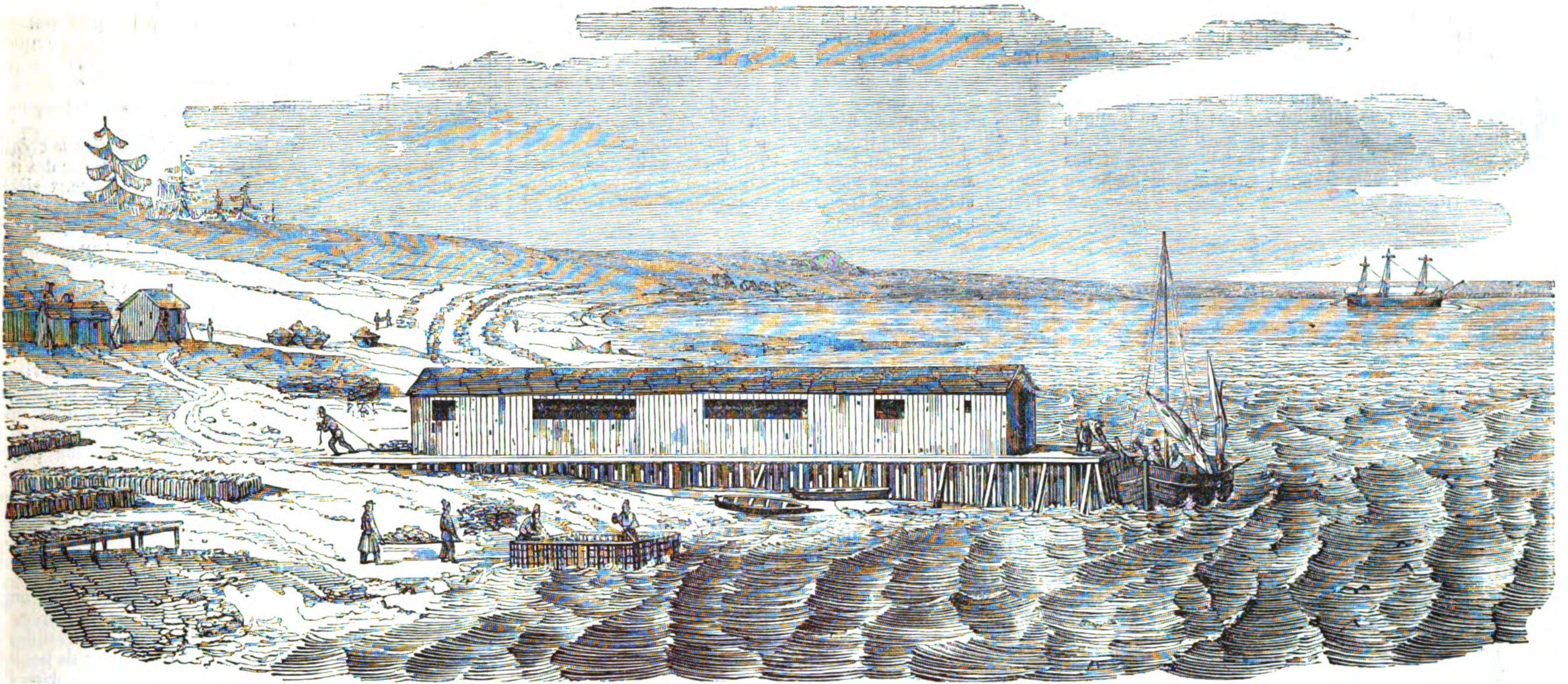
(Morue habillée, dite morue plate. — Dessus.)

de l'âge le plus tendre. La pêche commence au mois d'avril et se prolonge jusque vers le milieu d'octobre; elle est généralement assez abondante et donne du petit poisson, comme à la côte de Terre-Neuve.

La pêche sur le grand banc s'effectue avec des navires de 120 à 130 tonneaux, armés de deux fortes chaloupes; 16 à 20 hommes d'équipage sont nécessaires pour la manœuvre du bâtiment et de ses embarcations : les departs de France ont lieu du 1er au 15 mars. Les navires se rendent directement à Saint-Pierre et y débarquent les passagers pêcheurs, les



(Morue habillée, dite morue plate. — Dessous, intérieur.)



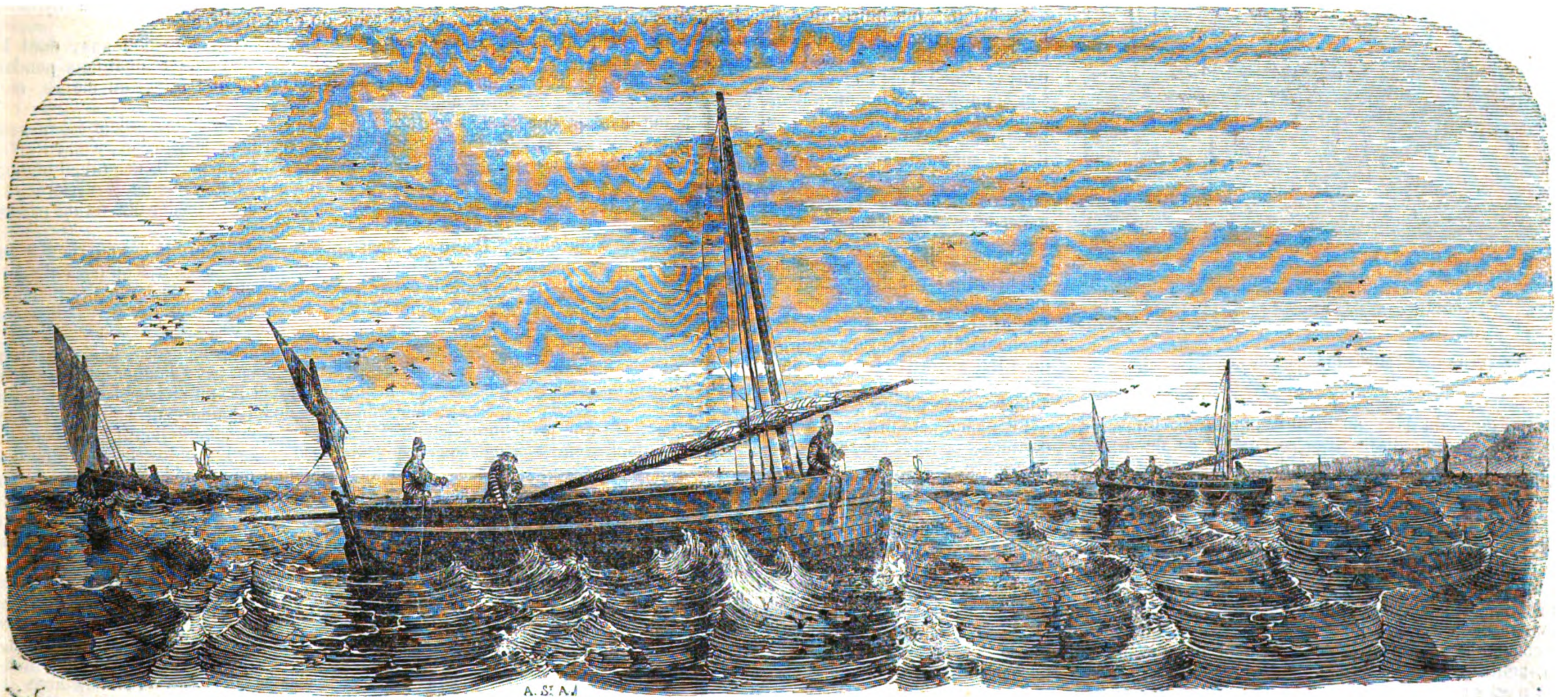
(Pêcherie à Terre-Neuve.)

mousses et les novices, qui forment le complément légal de leur équipage, et qui ont pour destination le travail de la sécherie à terre; de là, ils font voile pour le banc, sur lequel ils vont mouiller par 70 à 80 mètres de fond, afin de s'y livrer aux opérations de la pêche. Les deux chaloupes sont mises à la mer, et, chaque soir, montées de cinq hommes chacune,



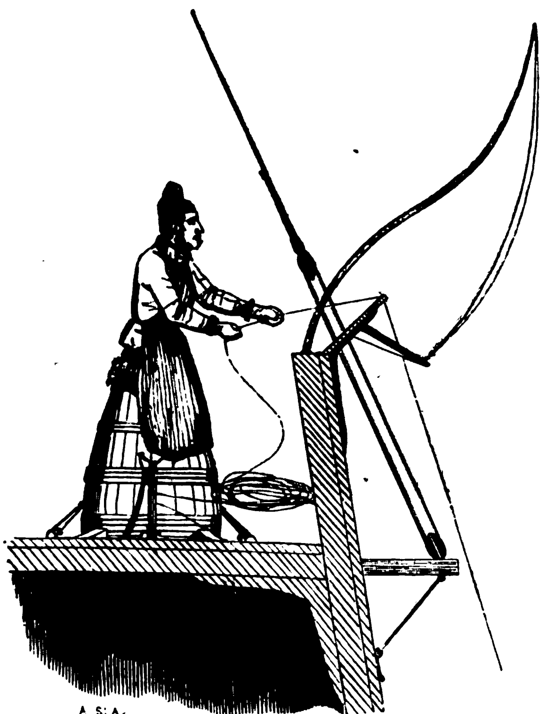
(Pêche du capelan pour servir d'appât.)

elles vont tendre les lignes, qui sont armées de 4 à 5,000 hameçons. Tous les matins, les lignes sont levées, et le poisson, tranché, lavé et salé, est transporté à bord et déposé dans la cale. La partie de l'équipage qui est restée sur le navire, s'occupe aussi à la pêche avec des lignes de fond. La première pêche terminée, ce qui a lieu du 15 au 30 juin, le



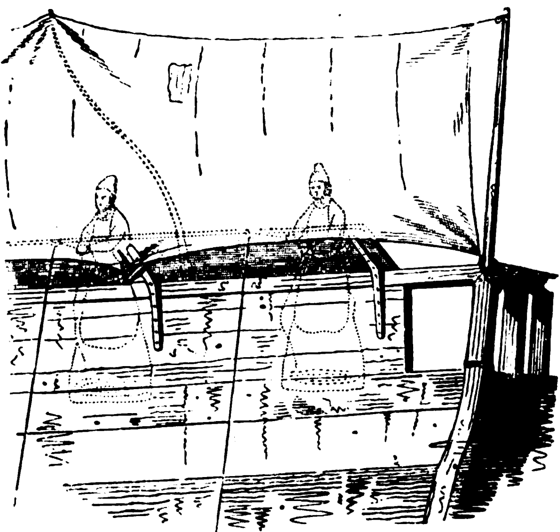
(Barque faisant la pêche de la morue (sèche), sur le banc de Terre-Neuve.)

produit en est porté à Saint-Pierre pour y être séché, tandis que le navire, muni de nouveau sel et d'appâts, retourne faire sur le banc une seconde pêche. Parfois même il en fait une troisième, dont les produits, seulement salés, sont rapportés directement en France à l'état vert. La pêche du grand banc est plus dure et plus périlleuse que celle de la côte; elle exige des marins faits et des hommes intrépides; elle se pratique sur une mer sans cesse agitée; les pertes d'hommes et de chaloupes y sont fréquentes à cause des bourrasques et des brumes: la pêche à la côte forme les marins, la pêche au banc les aguerrit.



(Portion de coupe d'un bâtiment pêcheur de morue (verte). — Profil.)

Quant à la pêche qui se pratique vers les atterrages de l'Islande, elle s'opère sous une latitude de 64 à 66 degrés nord, au milieu des glaces flottantes et sur une mer sans mouillage et toujours tourmentée. A la côte, le navire est désarmé; au grand banc, il est mouillé sur son ancre; dans les parages de l'Islande, il est forcé de rester sous voile. Ici, la pêche se fait avec des lignes volantes de 100 à 120 brasses de profondeur : le poisson pris, au lieu d'être salé *en vrac*, est préparé et salé dans des tonnes apportées de France. On emploie, pour cette pêche, des bâtiments de 60 à 80 tonneaux, montés de 12 à 15 hommes d'équipage. Les navires partent en avril et rentrent dans le courant de septembre; quelques-uns, cependant, favorisés par la pêche, reviennent au mois de juin et repartent immédiatement pour un second voyage. Ainsi, les équipages tiennent habituellement la mer pendant six mois. Aucune pêche n'est plus propre à former des marins intrépides, aucune n'est marquée par des pertes plus cruelles d'hommes et de bâtiments.


(Fragment d'un bâtiment pêcheur de morue (verte), vu par la hanche.)

« En présence du développement des forces maritimes des grandes puissances, disait naguère l'habile administrateur chargé de soutenir devant les chambres l'exposé des motifs sur le dernier projet relatif à la pêche de la morue, la France ne doit pas rester stationnaire, et le gouvernement doit chercher les moyens de mettre les ressources du pays à la hauteur des besoins sans cesse croissants de notre marine. La pêche est une industrie féconde; déjà elle est la branche la plus importante de notre navigation commerciale, et l'inscription maritime, à laquelle elle fournit plus du cinquième de sa force vive, lui doit ses meilleurs matelots; aucune ne forme plus économiquement et plus promptement des marins robustes, actifs et propres au service de l'État, et cependant aucune n'est susceptible encore d'un plus grand développement... Le doublement de l'exportation et de la consommation des produits de la pêche suffirait pour donner au service de notre flotte 12,000 marins de plus. »

A ces judicieuses paroles de M. Senac nous ajouterons que la France a dans ses mains toutes les ressources pour se maintenir au rang des premières puissances maritimes, pour protéger le commerce le plus étendu, pour appuyer au besoin par ses forces navales la prépondérance de sa politique; mais il faut pour cela qu'elle ne renonce pas à se faire craindre sur les eaux. Or, il n'est pas de marine militaire possible sans une marine marchande active et nombreuse, et c'est dans la pratique de la grande pêche qu'elle en trouvera tous les éléments.

Projet d'une Caisse de pensions de retraite

POUR LES CLASSES LABORIEUSES.

Les caisses d'épargne sont accessibles sans distinction à tous ceux qui, pauvres ou riches, veulent momentanément déposer des sommes plus ou moins fortes, qu'ils peuvent retirer à volonté. Or, nous voyons par les comptes rendus de leur administration que la moyenne des versements pour Paris varie entre 150 et 160 fr. par individu, ce qui suppose une économie d'au moins 60 fr. par an, économie que peuvent rarement faire ceux qui vivent au jour le jour de leurs salaires.

D'autre part, les *Sociétés particulières de secours mutuels* ont spécialement pour but d'assurer un secours journalier à ceux qu'un chômage, une maladie, privent momentanément de leurs ressources, quelquefois de rembourser les frais de maladie, les frais de sépulture en cas de décès, etc.; mais, ainsi que nous le dit un homme qui a voué à ces importantes questions une étude toute particulière, M. Maquet, dans un travail dont nous parlerons tout à l'heure, « les ouvriers peuvent d'autant moins s'y associer, qu'indépendamment des versements annuels plus ou moins forts, le souscripteur est encore obligé de payer d'avance 5 pour 100 pour frais d'administration *sur le montant des annuités capitalisées.* »

Aussi, beaucoup de ces sociétés n'ont pu se soutenir longtemps, et, après d'infructueux efforts, se sont vues dans la nécessité de se dissoudre. En nous confirmant ces tristes résultats, un philanthrope bien digne de regrets, M. de Gérando, nous les a expliqués dans les lignes suivantes empruntées à son ouvrage sur *la Bienfaisance publique* : « Ces sociétés, dit-il, dont le quart réunit à peine trente à cinquante membres, procèdent suivant des modes très-différents; aucune loi, aucun acte du gouvernement, ne sont venus leur assurer une protection, leur donner des règles ou des garanties. Il est impossible, ajoute-t-il dans un autre passage, que des associations si peu nombreuses puissent faire une application solide du calcul des probabilités, et qu'elles garantissent aucun secours avec une certitude quelconque. Trente-deux d'entre elles se sont dissoutes dans ces derniers temps, et cinq dans la seule année 1837; vingt-une n'ont plus fourni de renseignements à la caisse philanthropique de Paris depuis 1829, et ont peut-être subi le même sort. »

Il restait donc à trouver une combinaison qui, sans nuire aux caisses d'épargne, pût exister à côté d'elles ainsi qu'à côté des sociétés temporaires de secours mutuels, et réaliser ce que ni les unes ni les autres ne pouvaient faire, c'est-à-dire créer chaque jour pour le prolétaire des ressources qui s'accumuleraient sans cesse, et garantiraient d'une manière certaine l'avenir contre toutes les éventualités. C'est le plan qu'a voulu réaliser un honorable citoyen, M. Maquet, en fondant *des caisses de pensions de retraite pour les classes laborieuses de l'un et de l'autre sexe.*

M. Maquet, qui mûrissait depuis longtemps cette idée généreuse, avait consulté tous les précédents qui peuvent exister; car l'idée qu'il a émise et qu'il veut faire passer dans la réalité n'est nouvelle, à proprement parler, que dans son application. Sans mentionner la *caisse des invalides de la marine,* dont les résultats ont été si admirables, et qui fonctionne avec tant de succès depuis près de deux siècles, il nous suffira de dire qu'un plan analogue à celui proposé aujourd'hui par M. Maquet a été exposé pour la première fois en 1772 en Angleterre, adopté deux fois, à une grande majorité, par la Chambre des Communes en 1773 et 1796, deux fois repoussé par la Chambre des Lords, et enfin accueilli le 18 juin 1833 par les deux Chambres du Parlement. Cet acte législatif stipulait que tout individu âgé de quinze ans au moins pouvait, soit par un seul paiement, soit par une prime annuelle, acquérir de l'État une rente viagère annuelle ou différée au maximum de 20 liv. st., au minimum de 4 liv. st., à la charge de déposer cette prime dans une caisse d'épargne ou paroissiale, ou dans toute autre société autorisée à se former à cet effet.

Le même acte disposait en même temps (art. 19) que les certificats et registres relatifs à ce service seraient exempts de timbre.

Après avoir longtemps mûri son plan, et réfléchi à la possibilité d'organiser une caisse de pensions de retraite pour les classes laborieuses, M. Maquet songea à demander pour lui le patronage du public, de la presse et des hommes éclairés. A cet effet, une réunion solennelle fut convoquée; elle eut lieu le 11 mai 1842, dans la grande salle de la mairie du 5e arrondissement. C'est devant un nombreux auditoire que M. Maquet, fort de ses études et de ses convictions, exposa son plan d'organisation. Nous allons en donner brièvement un aperçu d'après ses propres travaux.

Étendre aux classes ouvrières, par une association appliquée à tous les degrés de l'échelle sociale, le principe suivi par le gouvernement, qui, au moyen des retenues opérées sur leurs traitements d'activité, même les plus minimes, alloue des pensions de retraite, non-seulement aux employés de ses administrations, mais encore aux officiers des armées de terre et de mer, ainsi qu'aux marins et aux ouvriers des ports; tel était le problème que M. Maquet s'était proposé de résoudre.

Pour y parvenir, rien ne lui semble préférable à la création d'un établissement fondé sur le modèle de la caisse des invalides de la marine. Cette caisse, qui, depuis deux siècles, fonctionne avec un succès toujours croissant, et que sa prospérité a mise à même de pouvoir payer plus de 7 millions de pensions pour services mixtes rendus à l'État et au commerce, s'écarte (comme doit du reste le faire, à son exemple, la caisse des pensions de retraite) autant de la règle commune des anciennes tontines que des établissements nouveaux d'un caractère analogue. Elle n'aliène aucune partie de son capital; elle n'en fait pas, comme certaines sociétés particulières, le privilége exclusif d'un partage entre les survivants lors des répartitions; son fonds est un trésor qui s'augmente sans cesse pour soulager dans l'avenir les infirmités ou la vieillesse de ses économes et prudents souscripteurs. « En effet, dit M. Richelot, cette caisse pourvoit à tout pour le marin; la marine n'abandonne point, comme l'industrie, ses vieux serviteurs; les bras employés par elle, et que l'âge a affaiblis, elle ne les réduit pas au pénible effort de demander l'aumône; elle établit une admirable solidarité de famille, et récompense dans la veuve et dans l'enfant en bas âge les services du mari et du père. »

Ce serait une position analogue que M. Maquet, en organisant la caisse des pensions de retraite, voudrait créer en faveur de ces ouvriers vieux et infirmes, de ces invalides de l'industrie qui, après une vie entière passée dans de pénibles travaux, n'ont d'autre perspective que le dénûment dans l'infirmité.

Jusqu'ici, en effet, qu'a-t-on fait pour l'ouvrier? Le gouvernement, ce tuteur-né des intérêts généraux, qui impose d'autorité une économie sur le traitement de l'officier ou du bureaucrate, qui les rend prévoyants par ordre, a-t-il songé à assurer à l'ouvrier un morceau de pain à la fin de sa carrière? Souvent même se croit-il bien généreux quand, l'arrachant à la mendicité, il l'envoie cacher ses infirmités derrière les murs d'un de ces hôpitaux qu'il entretient avec les sueurs du malheureux, avec le produit des charges publiques, surtout des octrois, qui pèsent bien plus sur le pauvre que sur le riche.

Différente des caisses d'épargne, la caisse des pensions de retraite ne rend les épargnes qu'elle a reçues par fractions que sous forme de pensions, ou tout au moins de secours qu'on pourrait appeler des pensions temporaires, et après un laps de temps qui ne peut être moindre de vingt-cinq ans. Ces pensions doivent être le résultat de versements ou de retenues volontaires de 6, 12 ou 24 francs par an, à percevoir par fractions de 12, 25 ou 50 centimes par semaine, suivant l'âge ou la progression du salaire.

Le minimum des versements pendant vingt-cinq ans est de 450 francs; le maximum, de 20 centimes par jour.

Toute personne de l'un ou de l'autre sexe, de dix ans et au-dessus, peut faire partie de la caisse, sur la présentation de son acte de naissance.

Les versements ne pourront être moindres
De 6 francs par an, de dix à quinze ans;
De 12 francs, de quinze à vingt ans;
De 24 francs par an, de vingt ans et au-dessus.

Les souscripteurs devront faire leurs versements par semaine ou par mois.

Toutes les sommes provenant de souscriptions, legs ou donations, seront employées en achats de rentes sur l'État.

Ces rentes seront inscrites au nom de la caisse des pensions de retraite, et les titres seront déposés à la caisse des dépôts et consignations.

Les arrérages de rentes seront perçus et convertis immédiatement en rentes sur l'État, ou en placements hypothécaires, par les soins du conseil-directeur.

Tout souscripteur âgé de cinquante-cinq ans, dont les versements annuels auront été régulièrement faits pendant vingt-cinq ans, et s'élèveront à 450 francs au moins, aura droit à une pension.

Les souscripteurs dont les versements auraient été suspendus ne perdront pas leurs droits à la pension, pourvu qu'en reprenant le cours de leurs versements, ils acquittent le montant et les intérêts composés des versements arriérés. Le maximum des pensions ne pourra excéder 600 francs par an, à moins de modifications ultérieures.

D'autres dispositions règlent les droits des ouvriers à une pension temporaire pour cause de blessures ou d'accidents.

Enfin la caisse sera aussi en mesure de servir des pensions aux veufs ou veuves, aux orphelins et aux pères et mères indigents des souscripteurs.

Tel est, dans ses dispositions principales, le plan proposé par M. Maquet; aussi ne doit-on pas s'étonner qu'aussitôt les hommes les plus honorables et les publicistes les plus distingués se soient empressés de lui donner leur adhésion. Il a été immédiatement renvoyé à une commission qui s'est constituée sous la présidence d'un de nos industriels les plus distingués, M. Denière, et dont on attend le travail avec impatience. Sans préjuger, dès aujourd'hui, quelles seront les conclusions de cette commission, nous croyons savoir qu'elle insisterait, de même que M. Maquet, pour que cette caisse fonctionnât sous la garantie du gouvernement.

Nous ne savons encore si le gouvernement donnera la garantie demandée. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons que nous féliciter de voir des hommes honorables et dévoués occupés de réaliser une idée aussi féconde, et qui, bien comprise et bien exécutée, peut avoir les résultats les plus heureux pour l'avenir des classes ouvrières. Prochainement, la commission va publier son travail et ses observations. Puisse-t-elle mettre dans l'œuvre qu'elle a entreprise assez de per-

sévérance et d'efforts pour réaliser bientôt le plan de M. Maquet! Ce sera à la fois un noble exemple donné par la France au monde civilisé, et un immense service rendu à l'industrie nationale. Ses agents les plus immédiats et les plus utiles, les ouvriers, trouveront dans la caisse des pensions de retraite un soulagement pour leur vieillesse, et un bien-être d'autant plus précieux qu'ils ne le devront qu'à leur prévoyance et à leur économie.

Romanciers contemporains.

CHARLES DICKENS.

LA TABLE D'HOTE.

(Voir t. II, p. 26, 58 et 105.)

L'assemblée était nombreuse; dix-huit à vingt convives environ, parmi lesquels cinq ou six dames, serrées l'une contre l'autre, formaient à elles seules une petite phalange défensive. Tous les couteaux, toutes les fourchettes étaient à l'œuvre et s'escrimaient d'une façon tout à fait édifiante. Peu de paroles s'échangeaient; chacun avalait comme s'il y allait de la vie; et une famine eût été prédite pour le lendemain avant déjeuner, qu'on n'eût pu mettre plus d'ardeur à satisfaire le premier des appétits brutaux. La volaille faisait le gros du festin; une dinde figurait au haut bout de la table, deux canards en occupaient l'autre extrémité, et deux volatiles inconnus siégeaient au centre. Le tout disparut comme si chaque oiseau, recouvrant l'usage de ses ailes, eût pris l'essor à travers chaque gosier, y plongeant comme en un gouffre. Les huîtres, cuites et marinées, ne faisaient qu'un saut de leurs spacieuses coquilles dans les bouches béantes, où elles glissaient par vingtaines. Les hors-d'œuvre du plus haut goût ne faisaient qu'apparaître. Les cornichons, les piments, les concombres au vinaigre, se croquaient comme dragées, sans qu'un œil sourcillât. D'immenses amas d'aliments indigestes fondaient comme la glace au soleil. C'était vraiment chose solennelle et stupéfiante à voir! Des gens qui se plaignaient d'une digestion laborieuse se gorgeaient d'énormes bouchées, nourrissant ainsi, non-seulement eux, mais une nuée de cauchemars, hôtes habituels de leur couche. D'autres individus maigres, à joues hâves et tirées, mal repus en dépit de ce carnage d es pièces de résistance, couvaient la pâtisserie avec des regards avides. Ce que madame Pawkins ressentait chaque jour pendant le dîner échappe à la pénétration humaine; elle avait cependant une consolation: c'est que son supplice était court.

Dès que le colonel eut fini de dîner, événement qui eut lieu juste au moment où Martin, envoyant son assiette, sollicitait un morceau de dinde pour commencer le sien, l'Américain demanda à l'Anglais son opinion sur les pensionnaires qui affluaient là de toutes les parties de l'Union, et s'informa si quelques renseignements sur eux lui seraient agréables.

« De grace, dit alors Martin, quelle est cette petite fille, à figure maladive, avec de gros yeux tout ronds, là, vis-à-vis de nous? je ne lui vois ni mère ni chaperon.

— Parlez-vous de cette matrone en robe bleue? demanda le colonel avec emphase; c'est mistriss Jefferson Brick, monsieur.

— Eh non! dit Martin; je parle de cette petite poupée: là, vous dis-je, juste en face.

— Eh bien, monsieur, répliqua le colonel, cette dame est madame Jefferson Brick en personne! »

Martin fit volte-face et regarda le colonel. Il parlait sérieusement.

« Sur mon âme; alors je ne désespère pas de voir quelqu'un de ces jours naître un héritier à M. Brick, dit Martin.

— Il en a déjà deux, monsieur, » répondit le colonel.

L'allure de la dame était si fort celle d'une enfant, que Martin n'avait pu retenir l'exclamation.

« Oui, monsieur, poursuivit M. Driver; s'il est des institutions qui compriment la nature humaine, il en est d'autres qui la développent! » Après un moment de silence: « Jefferson Brick, ajouta le colonel à l'éloge de son collaborateur, Jefferson est un des hommes les plus remarquables de notre pays, monsieur! »

Ces paroles furent murmurées à voix basse, car l'homme remarquable siégeait à la droite de Martin.

« Auriez-vous la bonté de me dire, monsieur Brick, reprit l'Anglais, s'adressant cette fois à son voisin de droite et le questionnant, moins par curiosité que pour l'amour de la conversation, me diriez-vous quel est ce... » Il allait dire petit garçon; mais, esquivant le mot, il reprit: « ce petit monsieur, là-bas, qui a le nez rouge?

— Professeur Mallet, monsieur, répondit Jefferson.

— Puis-je demander quelle science il professe? reprit Martin.

— L'éducation, monsieur, dit Jefferson Brick.

— Peut-être un maître de pension? demanda Martin en hésitant.

— Un homme de la plus haute moralité, monsieur, formé des éléments les plus purs, jouissant de facultés peu communes, répondit le correspondant chargé du département de la guerre. A la dernière élection pour la présidence, il a jugé de son devoir de répudier son père et de le dénoncer pour avoir voté du mauvais côté. Depuis, il a publié quelques pamphlets d'une immense portée, qu'il a signé *Suturb*, ou Brutus renversé. C'est un des grands hommes dont notre patrie s'honore, monsieur.

— A ce compte, il n'y aura pas disette de grands hommes, » pensa Martin.

Poursuivant son enquête, l'Anglais découvrit qu'il n'y avait pas moins de quatre majors présents, deux colonels, un général et un capitaine. Il ne put s'empêcher d'en conclure que l'état-major de la milice américaine était si nombreux qu'à moins de se commander mutuellement l'un l'autre, les officiers ne devaient savoir où et comment se pourvoir de soldats. Pas un des assistants qui fût dépourvu de titres. Ceux qui ne jouissaient pas des honneurs militaires étaient docteurs, professeurs ou révérends. Trois d'entre eux, grossiers et désagréables personnages, avaient été députés des Etats voisins; l'un pour affaires d'argent, le second comme envoyé politique, le troisième, comme missionnaire aux frais d'une secte religieuse. Parmi les dames on voyait mistriss Pawkins, droite, osseuse et silencieuse; de plus une vieille demoiselle, figure en lame de couteau, qui soutenait les droits des femmes envers et contre tous, et avait ouvert un cours pour la propagation de ses idées. Le reste, tout à fait dépourvu d'individualité et de caractère, ne valait pas la peine d'être nommé; plusieurs même auraient pu faire échange d'esprit ou d'âme l'un avec l'autre sans que personne s'en doutât. Ces derniers seuls ne paraissaient point enrôlés parmi les personnages les plus remarquables du pays.

Plusieurs hommes, en avalant leur dernier morceau, se levèrent et sortirent, s'arrêtant seulement une minute ou deux près du poêle, pour se rafraîchir aux crachoirs de cuivre. Un petit nombre, plus sédentaire, s'oublia environ un quart d'heure autour de la table, et ne se leva qu'avec les dames.

« Où vont-elles? demanda Martin à l'oreille de M. Jefferson Brick.

— Dans leur chambre à coucher, monsieur.

— N'y a-t-il donc point de dessert, pas un moment de loisir à donner à la conversation? demanda Martin, assez disposé à jouir de quelque relâche après son long et assommant voyage.

— De ce côté de l'Atlantique, nous ne sommes pas hommes de loisir, monsieur, mais d'affaires, et nous n'avons pas de temps à perdre, » fut la réplique.

Les dames filèrent donc sur une seule ligne; M. Jefferson Brick et les autres hommes mariés signalèrent le départ de leurs meilleures moitiés par un léger mouvement de tête, et ce fut chose terminée. Martin trouvait la coutume peu de son goût; cette fois il garda son opinion pour lui, ayant grand désir de profiter de la conversation de ces *gentlemen* si affairés, qui s'étiraient, à l'envi l'un de l'autre, autour du poêle, comme si le départ des personnes de l'autre sexe eût dégagé leur esprit d'un poids immense, ils faisaient maintenant le plus copieux usage, le plus actif emploi des crachoirs et des cure-dents.

A dire vrai, l'entretien était vide d'intérêt et pouvait se résumer en un seul mot: l'argent. Soucis, joies, espérances, affections, vertus, poésie, tout semblait se fondre et couler en dollars. Le hasard le plus favorable n'aurait pu apporter, au milieu de ces fastidieux caquets, chose légère ou gracieuse qui ne s'épaissît en métal. Les hommes étaient pesés au poids de leurs dollars, leurs actes jaugés en dollars, la vie, mise à l'encan, évaluée au taux le plus juste, portée aux nues ou traînée dans la fange, selon le nombre des dollars.

Après les dollars, ce qu'il y avait de plus respectable, c'était toute entreprise ayant pour but d'en acquérir. Plus un homme avait su jeter par dessus bord, de vertus, d'honneur, de générosité, allégeant sa barque de ce lest inutile, plus il avait de place à donner aux dollars. Pour l'argent on pouvait faire du commerce un vaste mensonge, un brigandage légal; pour l'argent on pouvait faire, du drapeau de la république, un haillon; on pouvait en souiller les étoiles une à une, le taillant, le dépeçant bande à bande, comme les chevrons d'un caporal dégradé. Tout pour les dollars! qu'est-ce qu'un pavillon, qu'est-ce qu'un drapeau devant *l'or?*

Celui qui hasarde sa vie à la chasse aux renards, aime à courir à toute bride; il en était ainsi de ces messieurs. Le plus grand patriote était celui qui braillait le plus haut, au mépris de toute décence. Leur digne champion, c'était l'homme qui, dans l'emportement brutal de sa course, ne pouvait prendre un instant haleine, et marquer d'un brûlant mépris la turpitude du voisin. En peu de minutes de cette causerie autour du poêle, Martin apprit que porter à l'assemblée législative des pistolets, des épées dans des cannes, et autres paisibles jouets; que saisir son adversaire à la gorge comme le pourrait faire un chien ou un rat; que tempêter, quereller, s'emporter, boxer et triompher par la force musculaire, étaient autant d'actes glorieux; et qu'au lieu de déshonorer la liberté et de la frapper au cœur plus que ne le pourrait faire le cimeterre d'un despote, ces actes forcenés flattaient l'orgueil patriotique des citoyens et réveillaient sur les rivages transatlantiques les mille échos de la renommée.

Une fois ou deux, quand il crut en trouver le joint, Martin hasarda les questions qui lui venaient en tête, en sa qualité d'étranger, tant sur les poëtes nationaux, sur le théâtre et la littérature, que sur les arts. Mais les renseignements que ses interlocuteurs étaient en mesure de lui donner, ne s'étendaient pas au delà des phrases redondantes des illustres de l'époque, tels que le colonel Driver, M. Jefferson Brick et autres célèbres, à ce qu'il paraissait, par la perfection et l'excellence du style boursouflé et tranchant, vulgairement nommé, style de matamore.

« Nous sommes un peuple occupé, monsieur, dit un des capitaines qui venaient de l'Ouest, et nous n'avons pas de temps à perdre en lectures de fantaisie. Nous nous en arrangeons encore quand elles nous viennent dans les journaux mêlées à des choses solides et substantielles, mais *pouah* de vos livres! »

Ici le général, qui semblait pris de mal de cœur à la seule pensée de lire quoi que ce soit qui n'appartînt pas au commerce ou à la politique, et qui fût en dehors des journaux, demanda si personne ne se sentait en goût de prendre un petit verre de liqueur. La plupart des assistants trouvant l'idée fort de saison, filèrent, un à un, vers le comptoir du cabaret voisin, d'où probablement ils gagnèrent leurs magasins et leurs banques, pour revenir de nouveau à la taverne rabâcher encore de dollars et d'argent, élargir leur esprit en parcourant et discutant quelques sentences ampoulées de patriotisme, et finir enfin par aller ronfler chacun au sein de sa famille.

« Leur principale jouissance, la seule qu'ils sachent savourer en commun, se dit Martin poursuivant le cours de ses pensées; et il continua à rêver aux dollars, aux démagogues de cabaret, ne sachant trop si ces gens étaient réellement aussi affairés qu'ils prétendaient l'être, ou si tout bonnement ils étaient incapables de goûter tout plaisir social, toute joie domestique.

Le problème était difficile à résoudre, et s'être trouvé contraint de le poser était déjà peu encourageant. Martin, assis devant la table déserte, de plus en plus abattu, et repassant en son âme les difficultés et l'incertitude de sa situation, poussa un profond soupir.

Un des convives, homme entre deux âges, à l'œil noir, à la face hâlée, avait attiré l'attention de Martin par l'expression cordiale et ouverte de ses traits. Mais impossible à l'Anglais de rien tirer de ses voisins au sujet d'un individu qu'ils paraissaient regarder avec le plus complet dédain. Ce personnage, qui ne s'était pas mêlé à la conversation autour du poêle, ne quitta point la salle avec les autres, et lorsqu'il entendit Martin soupirer pour la trois ou quatrième fois, il hasarda quelques paroles dans le desir, sans imposer sa connaissance, d'engager peu à peu l'entretien. Ses motifs étaient si palpables, et cependant si délicatement indiqués, que Martin en éprouva une velléité de reconnaissance, et la laissa percer dans sa réponse.

« Je ne vous demanderai pas, dit en souriant l'étranger, qui se leva alors et se rapprocha de Martin, je ne vous demanderai pas comment vous aimez mon pays; je crains trop de deviner; mais, en ma qualité d'Américain, forcé de commencer toujours par une question, *je vous demanderai* si le colonel vous agrée.

— Votre franchise m'encourage à avouer, sans la moindre réticence, qu'il ne m'agrée pas du tout; bien qu'il me faille ajouter que je lui dois des remerciements pour m'avoir amené ici, — et même pour avoir arrangé les choses sur un pied assez raisonnable, ajouta Martin, se souvenant de quelques mots, que le colonel avait murmurés à son oreille avant de le quitter.

— Trêve à la reconnaissance, reprit sèchement l'étranger; le colonel va raccrocher à bord des paquebots de temps à autre, à ce que j'ai ouï dire, quelques passagers d'Europe, afin de leur extorquer des renseignements de fraîche date dont il engraisse son journal; il présente aussi des étrangers ici comme pensionnaires, pour gagner sur eux, j'imagine, quelque petite remise, déduite ensuite par l'hôtesse sur son écot de la semaine. — J'espère ne vous avoir choqué en rien? ajouta-t-il, s'apercevant que Martin rougissait.

— Comment serait-ce possible, mon cher monsieur? dit Martin, serrant la main qui lui était offerte. A vous dire la vérité, je me demande.....

— Quoi?

— Je me demande, puisqu'il faut tout dire, comment fait le colonel pour esquiver les coups de bâton?

— Eh! il en a bien reçu quelques-uns, répondit tranquillement l'Américain; il fait partie de cette classe d'hommes de laquelle notre Franklin, dix ans déjà avant la fin du dernier-siècle, n'attendait que dangers et disgrâces. Peut-être ignorez-vous que Franklin a publié, en termes péremptoires, l'opinion que tout individu calomnié par un drôle de l'espèce du colonel, ne trouvant protection suffisante ni dans les lois du pays, ni dans les sentiments élevés et délicats de ses compatriotes, était en droit de récriminer sur le dos de cette vermine publique, à l'aide d'un bon gourdin.

— Je ne savais mot de cela, dit Martin; mais je suis ravi de l'apprendre, et trouve l'avis digne de mémoire, d'autant plus..... » Ici, il hésita de nouveau.

« Allons, poursuivez, dit l'autre, souriant comme s'il devinait les paroles qui prenaient Martin à la gorge.

—D'autant plus, poursuivit Martin, que je commence à penser qu'il fallait être doué d'une forte dose de courage, même au temps de Franklin, pour écrire librement, sur quelque sujet que ce fût, dans cette très-indépendante république, du moins, sans être soutenu par un parti.

— Du courage? sans doute, il en fallait. Et pensez-vous qu'il en faille aujourd'hui? reprit son nouvel ami.

— Oui, en vérité, et pas peu, dit Martin.

— Vous dites vrai, si vrai que je ne crois pas possible qu'un auteur satirique puisse respirer notre air. Un Juvénal, un Swift qui viendrait à naître parmi nous demain serait écrasé sur l'heure. Si vous connaissez un peu notre littérature, et que vous puissiez me citer le nom d'un Américain qui ait relevé et disséqué nos travers comme peuple, et non comme appartenant à tel ou tel parti, et qui ait pu échapper aux calomnies les plus dégoûtantes, aux plus sales injures, ce nom, croyez-moi, sera nouveau à mes oreilles. Je pourrais vous désigner plus d'une circonstance où un de nos écrivains ayant hasardé la plus innocente critique, l'exposition la moins amère, la mieux intentionnée de quelques-uns de nos ridicules ou de nos vices, a été obligé d'annoncer que, dans une nouvelle édition purgée et corrigée, le passage critique serait retranché, expliqué ou métamorphosé en éloge.

— Et comment les choses en sont-elles venues là? demanda Martin d'un ton abattu.

— Rappelez-vous ce que vous avez entendu et vu aujourd'hui, à commencer par le colonel, et vous ne demanderez plus comment, dit son ami. Mais *eux*, d'où sortent-ils? cela, c'est une autre question. Dieu nous préserve de voir en cette engeance un spécimen de l'intelligence et de la moralité en Amérique; seulement, comme l'écume, elle monte à la surface, hélas! et trop souvent c'est dans cette tourbe que la représentation du pays se recrute. — Mais ne feriez-vous pas un tour de promenade? »

Il y avait dans les manières de l'Américain une franchise

pleine de cordialité, jointe à la mâle confiance qu'on n'en abuserait pas, un mélange de droiture, de fermeté et de bienveillance, que Martin n'avait encore jamais rencontré. Il passa son bras sous celui de son nouvel ami, et ils sortirent ensemble.

(*La suite à un prochain numéro.*)



MARGHERITA PUSTERLA.

CHAPITRE XIV.

PISE.



Persuadé qu'Alpinolo ne reviendrait plus dans cette cabane, Ramengo marchait en cherchant à se mettre sur les traces du jeune page. Le désir de trouver son fils lui avait fait quitter la piste qu'il avait jusque-là suivie avec l'anxiété de la haine. Dans une de ses promenades à l'aventure, un jour qu'il côtoyait le Pô, il entendit sortir d'un buisson comme la voix d'un homme qui appelle. Il s'approche : un batelier lui demande humblement : « Le seigneur cavalier veut peut-être passer?

— Pourquoi cette demande?

— Je connais au drap de vos habits que votre seigneurie est de Milan. J'en ai beaucoup passé de Milanais pendant ces semaines. »

Ces paroles donnèrent l'impulsion à la volonté indécise de Ramengo, qui répondit affirmativement plutôt à ses propres pensées qu'à la question du batelier. On fit entrer le cheval dans la barque, et pendant que le rameur s'efforçait de couper obliquement le fil de l'eau, Ramengo le questionna sur les passagers, sur leurs habits, leurs discours, leur route. Il lui demanda, en outre, s'il n'avait pas vu un beau jeune homme, et il lui fit le portrait d'Alpinolo.

« Eh! eh! répondait le batelier, s'il fallait les avoir tous dans l'esprit. Mais... celui que vous me décrivez, je crois l'avoir vu; oui : un homme entre trente et trente-cinq ans, n'est-ce pas?...

— Non, non : beaucoup moins, pas même vingt : des cheveux noirs.

— Précisément; à présent, je me rappelle : des yeux gris, courtaud, trapu...

— Au contraire : des yeux noirs, plus grand que moi, bien taillé; impossible de le voir et de ne pas s'en souvenir.

— Ah! il y tant d'ânes qui se ressemblent! »

Ramengo arrivé à l'autre rive, paya maigrement le passeur, et partit à l'aventure. Il erra encore de lieu en lieu, questionna tout le monde sur son passage; on lui répondit partout qu'on avait, en effet, vu beaucoup de Milanais, mais qu'on ignorait qui ils étaient et où ils se dirigeaient. On savait généralement qu'ils quittaient leur patrie à cause de la tyrannie de Luchino.

Il vit d'autres tyrans régner sur les diverses cités de la Romagne; à Rumini, les Malatesta; les Ordelaffi, à Forli; à Faenza, Francesco di Manfredi; les Palenta, à Ravenne. Rome pleurait son veuvage depuis que les papes, se retirant à Avignon, l'avaient abandonnée à la tyrannie de ses barons, contre lesquels devait, peu d'années après, s'élever la généreuse mais impuissante voix de Cola de Rieuri. Bologne recevait la vie et la splendeur des quinze mille Italiens et Allemands qui étudiaient dans son Université, orgueilleuse de son titre de docte, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours, comme elle a conservé dans ses armoiries le mot de liberté, quoique déjà, dès cette époque, elle eût subi le joug des papes. Puis, passant l'Apennin, Ramengo entra dans la belle Toscane. Dans cette contrée, la liberté était d'autant plus en honneur, qu'on avait vu à quels excès s'étaient portés les petits seigneurs de la Romagne et de la Lombardie. Toutes les communes défendaient hardiment leurs franchises, et repoussaient avec haine le gouvernement d'un seul. Mais comment espérer qu'une vierge se conserve pure au milieu d'une troupe de courtisanes? Les voisins dépravés de ces républiques, s'ils n'osaient point encore attenter ouvertement à la liberté de la Toscane, préparaient son assujettissement par la corruption et en fomentaient les discordes. Sous cette dégradante influence, les inimitiés de cité à cité s'aigrissaient de plus en plus; les noms des Guelfes et des Gibelins, qui, dans les autres pays, avaient presque perdu leur signification, conservaient là une vitalité tenace : Pise et Avezzo étaient gibelines; guelfes étaient Pistoie, Prato, Volterra, Samminiato, Sienne, Perouse, et principalement Florence. Au lieu de laisser se mûrir dans les cœurs le sentiment d'une nationalité unique, qui seule pouvait porter des fruits dans l'avenir, ils se combattaient et se repoussaient les uns les autres. Il n'y avait de patrie que le coin où on était né. On appelait étrangers et ennemis tous ceux qui ne foulaient pas la même terre, et plus ils étaient voisins, plus on avait contre eux de dispositions hostiles; et au milieu de leurs querelles, ils invoquaient toujours ou les armes ou la médiation plus funeste encore de leurs véritables ennemis.

Cependant, au milieu de ces luttes, il y avait une activité puissante. Chacun éprouvait sa valeur et ce qu'il pourrait faire de concert avec ses concitoyens. Le commerce, l'agriculture, les arts étaient à leur plus haut point d'épanouissement; la peinture, la sculpture, l'architecture, offraient des modèles que notre siècle difficile n'a pas cessé d'admirer; et la langue sortie des mains de Dante Alighiéri, mort vingt années auparavant, perfectionnée par Pétrarque et par Boccace, encore jeunes, acquérait cette suprématie sur les autres dialectes de l'Italie, que rien ne pourra désormais lui enlever.

De même que dans cette Grèce, avec laquelle notre patrie a tant de rapports, on oubliait les mutuelles inimitiés pour se rassembler aux jeux d'Olympie, ainsi la vive humeur des Toscans les réunissait à de splendides fêtes, où les diverses cités venaient se réjouir dans les solennités consacrées à leurs patrons, dans la célébration d'anciens faits mémorables ou de hauts faits nouveaux. Pise avait, précisément vers cette époque, remporté des avantages contre les Maures, qui, s'élançant des côtes de l'Afrique, infestaient la Méditerranée et l'Italie. Pour célébrer ce triomphe et la prise de quelques galères, le carnaval devait finir par la fête du Pont. Ramengo n'entendait parler que de cette fête dans toute la Toscane. Tous ceux qui le pouvaient se préparaient à y assister; les autres s'en mouraient d'envie : « Pourquoi n'irais-je pas aussi, moi, se dit Ramengo? C'est parmi un tel concours qu'il est le plus probable de rencontrer celui que je cherche. »

Il se dirigea donc vers Pise; elle était alors dans toute la fleur de sa beauté. Son port était aussi fréquenté, toute proportion gardée, que le sont aujourd'hui les ports d'Amsterdam et de Londres. Unissant au génie des spéculations l'amour des beaux-arts, inné dans notre patrie, ils tiraient des contrées de l'Asie, redevenue barbare, des marbres, des colonnes, des sculptures, dont ils embellissaient la patrie. Aujourd'hui Pise est bien différente de ce qu'elle a été. Un bourg voisin de la mer, alors à peine remarqué, lui a enlevé le reste de commerce que les changements des relations européennes ont laissé à la Toscane. Ses 150,000 habitants sont réduits au moins des six septièmes. Sa cathédrale de marbre, l'admirable *loggia* des marchands, les autres monuments de son antique majesté, font un mélancolique contraste avec l'herbe qui croît dans les rues solitaires, avec le silence des ateliers muets, avec le vide désolé de son *lungarno*, et la merveilleuse tour semble se pencher avec compassion pour pleurer sur toutes ces grandeurs évanouies.

« Potenrinterra! votre seigneurie doit venir de l'autre bout du monde, si jamais elle n'a entendu parler de la fête du Pont. » C'est ce que disait à Ramengo l'hôte Aquevino, qui, venu jeune de Pontudera, sans le bec d'un quattrino, comme il disait, avait d'abord élevé sur la route de Pise une ramée où il donnait à boire aux muletiers, faisant ses frais avec quelques niaiseries de profit. Puis, avec des quattrini faisant d'autres quattrini, et donnant des noms illustres aux petits vins qu'il débitait, et que la soif faisait paraître superfins, il bâtit une petite hôtellerie. Si quelqu'un la trouvait exiguë, il répondait, sans avoir jamais lu Socrate, qu'il aurait voulu l'avoir toujours pleine de voyageurs. Il y avait, devant la maison, un terre-plein pour jouer au mail, et que devaient côtoyer ceux qui se rendaient à la ville. De là on dominait aussi la vaste plaine qui, d'un côté, descend à la mer, et de l'autre est fermée par des collines couvertes par la blanchissante verdure des oliviers, et est traversée par l'Arno, qui va partager Pise en forme de demi-cercle. Là Aquevino, parvenu à la maturité en ayant pris du ventre, mais frais, toujours jovial, grand bavard, grand admirateur des beautés de son pays, du beau ciel, du bon air, des bonnes gens, presque autant qu'un poëte de l'Académie des Arcades, logeait les étrangers, en leur faisant expier, au moment de payer l'écot, la faute de n'être pas Toscans. Il servait de joyeuses bourdes et du vin aux voituriers et aux piétons, et conservait, dans une intégrité religieuse, des jambons du Casentin, et des flacons d'alcatico et de montepulciano, qu'un



professeur de l'Université avait comparés à l'ambroisie et au nectar des dieux. Aquevino, depuis vingt ans, répétait cette comparaison, qu'il donnait toujours pour nouvelle à tous les seigneurs « qui, pisait-il, lui faisaient l'honneur de visiter son désert. »

En voyant arriver Ramengo vers le soir, seul et avec une maigre valise, Aquevino lui avait d'abord fait les gros yeux, et s'était tenu avec lui sur ses grands chevaux; mais quand il lui eut entendu commander la chambre la meilleure, les mets les plus choisis, les vins les plus exquis, et qu'il vit briller les luisants florins d'or dont la bourse du voyageur était remplie, il changea de ton, et, au milieu de ses occupations, vint avec empressement régaler de sa conversation l'hôte à la belle bourse.

Il lui apprit ce qu'était cette fête du Pont : elle était instituée en mémoire de la belle action de Cinrica de Sismondi qui, une nuit que la ville avait été envahie par les Sarrasins, sans bruit et à l'improviste, et qu'ils massacraient sans résistance les citoyens épouvantés, eut seule l'idée d'aller avertir la seigneurie. Les infidèles occupaient déjà le pont de l'Arno; mais les chefs de la ville ayant rassemblé les troupes en toute hâte, et rallié les fuyards, repoussèrent les Sarrasins, qui retournèrent à leurs vaisseaux avec une grande perte.

La cité et le territoire de Pise se divisaient en deux factions dites de Saint-Antoine et de Sainte-Marie. C'étaient ces deux factions qui fournissaient les combattants pour la fête du Pont; ils se réunissaient sur le pont de l'Arno, où les Sarrasins avaient été repoussés; et là chacune des deux troupes s'efforçait de rester maîtresse du terrain. Il y avait beaucoup de morts dans ce jeu militaire, et les plus heureux étaient encore ceux qui étaient précipités dans l'Arno, parce qu'il y avait là des barques toutes prêtes à leur porter secours. Les esprits étaient si passionnés pour cette fête, et on la prenait tellement au sérieux, que lorsqu'on annonçait aux mères, aux sœurs, aux amantes, les blessures ou même la mort d'un des combattants, elles demandaient quel parti avait remporté la victoire; et si la répons eétait conforme à leurs désirs, ces grotesques Spartiates oubliaient les plus tendres et les plus sacrées affections pour éclater en cris de triomphe.

Ce jeu, qui, du temps de la république, avait au moins le mérite d'entretenir et d'exercer l'esprit militaire, se prolongea, sans autre raison que celle de la coutume, jusque dans le dix-huitième siècle, où Léopold d'Autriche, trouvant que c'était trop pour un jeu, trop peu pour un combat, abolit la fête.

« Avez-vous jamais vu, seigneur étranger, dans toute votre vie et par tout le monde, un tel concours de chrétiens? » demandait l'hôte à Ramengo, qui, le matin du jour du combat, se tenait sur une petite terrasse ombragée par un laurier, observant Pise et la foule qui s'y portait; et décrivant un cercle avec la main étendue, il poursuivait : « Cela vous paraît-il peu de chose? quelle pompe! quelle beauté! quelle ardeur! on reconnaîtrait un Toscan au milieu même de la foule de la vallée de Josaphat. Ceux qu'on voit en robes majestueuses sont des Florentins; gens d'une richesse sans bornes, ils spéculeront encore sur la fête; ces autres, tout empanachés et recherchés dans leurs habits, sont des Pistolais; ceux-ci, de Sienne, la race la plus loyale et la plus sincère des trois parties du monde. Le désir de voir nos fêtes leur a fait oublier les vieilles querelles; ils seront tous bien accueillis à Pise, et personne ne craindra qu'ils y apportent la peste. Oh! voyez la belle cavalcade! ce sont les seigneurs de la Versilia et de la Lunigiana, non moins terribles dans leurs châteaux que sur la mer : les passants le savent bien. Observez les belles et robustes figures; ils ont tous en croupe des jeunes filles et des femmes qui, sans contredit, n'ont point d'égales

dans tout l'univers. Vive le beau soleil! vive les belles femmes de Toscane! »



Cependant on voyait sur l'Arno un grand nombre de barques glisser légèrement au milieu des gros navires à l'ancre. Une vive joie régnait parmi toute cette multitude, les railleries capricieuses, les saillies bizarres se croisaient de toutes parts dans un doux et agile langage. Un chœur de jeunes gens jouant de la flûte accompagnait les accords des autres, qui chantaient la ballade bien connue :

Vaghe le montanine pastorelle
Donde venite si leggiadre e belle?

Lorsqu'ils eurent fini, une jeune fille que ses grands yeux et ses joues roses faisaient remarquer parmi toutes ses compagnes, répondit d'une voix plus puissante que délicate, pendant qu'elle passait sous le balcon où se tenait Ramengo :

E s' is son bella, is son bella permene,
Ne' mi curo d'aver de' vagheggini;
E non mi curo niun mi voglia bene
Ne manco vo' ch' altri mi faccia inchini

Et si je suis belle, je suis belle pour moi seule,
Je ne me soucie point d'avoir des amants,
Je ne m'inquiète point qu'on m'aime,
Il ne manque pas d'autres gens que vous pour me faire des révérences.



« Regardez la belle fille! » s'écria un jeune homme en sortant de la taverne voisine et en s'avançant hardiment vers la jeune chanteuse. Au son de la voix et à l'accent étranger, Ramengo se retourna et reconnut un groupe de Lombards. Il les regarda d'un œil scrutateur, et, s'étant assuré que parmi tous les visages il n'y en avait pas un seul dont il fût connu, il descendit près d'eux et se fit reconnaître, à son langage, pour un de leurs compatriotes. On l'entoura aussitôt et tous lui serrèrent la main, quoiqu'il leur fût inconnu, parce que la communauté de la patrie est toujours un titre à l'amitié sur la terre étrangère.

Ramengo salua, répondit à leurs demandes, à leurs embrassements, et serra toutes les mains qui se présentèrent. Quoiqu'il eût pu espérer que parmi ces bannis, son nom serait reçu comme celui d'un compagnon d'infortune, il lui parut cependant plus prudent de le dissimuler, et il se donna pour un certain Hanterio de Bescapé, né à l'ombre du dôme de Milan, demeurant aux *Cinq Voies*, et fugitif comme eux.

Puis il leur donna des nouvelles de leurs amis. « Qu'a-t-on fait des Aliprandi? lui demanda-t-on.

— Morts de faim.

— Et Bronzin-Caüno, ce grandissime modéré, tient-il toujours pour le tyran?

— Il se tient en prison pour avoir osé défendre la vérité, si pourtant il ne lui est pas arrivé pis.

— Et Matteo Visconti?

— Confiné à Morano di Monferrato.

— Et Barnabé?

— A la cour du Scaliger.

— Et Galéas, toujours beau, toujours galant, toujours adorateur de madame Isabelle?

— Bon Dieu! le seigneur Luchino ne dort qu'autant qu'il le veut bien; le beau Galéas erre par pauvreté et pour faire perdre la trace à son oncle. On le dit pourtant en Flandre. »

Ainsi répondait Ramengo aux diverses demandes, joyeux



de se montrer bien informé, pour acquérir une plus grande confiance, et de raconter ce qu'il savait, afin d'apprendre ce qu'il voulait savoir. Comme le marin, lorsqu'il revoit les ondes tranquilles, comme le voleur en présence d'une occasion favorable, comme le buveur à la porte du cabaret, oublient toutes leurs belles résolutions, ainsi Ramengo oublia tous ses projets de vertu lorsqu'il se vit dans la possibilité de nuire. D'abord, il ne voulait que mentir, afin de découvrir, s'il le pouvait, la retraite d'Alpinolo; puis, à l'ordinaire, comme une faute en amène une autre, il se trouva entraîné à faire le mal pour le mal.

« Mais qu'est-ce donc, lui demandaient les exaltés, qu'est-ce que la vie à Milan, aujourd'hui?

— Ce qu'elle est, répondait-il, dans tous les pays asservis; Luchino s'enhardit de jour en jour, parce qu'il voit venir à lui les cités épouvantées, comme le bœuf qui vient de lui-même à la tuerie. Acouez avait déjà dix villes en son pouvoir, n'est-il pas vrai? eh bien! celui-ci en a sept autres de plus; mais il ne faudrait pas croire pour cela qu'il augmente sa puissance. Ses voisins le jalousent; guelfes et gibelins sont traités par lui de la même manière, mais ils lui en veulent également de ne point faire de différence. En somme, c'est le colosse de Nabuchodonosor, dont les pieds étaient d'argile.

« Mais où est le caillou qui suffit pour le renverser? ajouta Caccino Pouzone de Crémone.

— Oh! le caillou, nous l'aurons bien, répondait le traître; et si... mais taisons-nous... » et il se fermait les lèvres.

C'était le meilleur moyen de les mettre en goût; aussi le pressèrent-ils davantage : « Quoi? dites-nous, qu'y a-t-il de nouveau? Avons-nous des espérances? Nous voyons bien que vous allez au fond des choses. Pourquoi nous faire des mystères? la cause des Milanais n'est-elle pas la nôtre à tous? et nous sommes là pour l'épauler de toutes nos forces. Nous n'attendons que le moment du Seigneur, le *dies iræ*. Mais qui serait notre chef?

— Si Franciscolo Pusterla... dit Ramengo en s'interrompant pour observer l'effet produit par ce nom.

— Eh quoi! répondirent-ils, êtes-vous encore du parti de Pusterla?

—Comment, si je suis des siens! reprenait Ramengo; j'ai là pour lui des lettres du seigneur Martino della Scala... mais silence; la prudence n'est jamais de trop, ils ont des espions de tous les côtés. »

Ramengo prononçait ces paroles par saccades et en tournant ses regards de tous côtés. Ils croyaient que c'était par défiance; en réalité, c'était pour attendre qu'on lui donnât quelques renseignements. Mais quand il vit qu'on ne se disposait pas à lui en donner, il continua : « Mais qu'est-ce que les hommes? qui l'aurait cru? lui qui pouvait seul, qui voulait seul devenir le chef et le sauveur de la patrie, maintenant, il dort... il se fait petit... il s'échappe comme un faible mendiant...

—Il s'arrête à faire des *mea culpa* aux pieds d'un fournier,» répondit quelqu'un.

Le père du pape Benoît II, qui siégeait à Avignon, avait été boulanger, ou fournier, de son métier, et de là surnommé Fournier. La réponse du Milanais suffisait pour indiquer à Ramengo la retraite de Pusterla; aussi il continua : « Certainement, il s'est réfugié à Avignon comme un clerc qui aspire au chapeau vert ou au chapeau rouge; comme un coupable de bas étage, qui cherche la sécurité en lâchant son estoc homicide sous les robes et les capuchons. Mais nous le réveillerons de ce lâche sommeil, nous le réveillerons.

— Vous trouverez ici de ses amis, ajouta Pouzone, qui vous appuieront.

— Vous avez, je pense, reprit Ramengo, son frère Zurione, Maffino da Besorro, celui de Pietra Santa; et on lui répondait : — Oui, mais nous avons celui qui montre le plus d'amour et de dévouement, son écuyer Alpinolo.

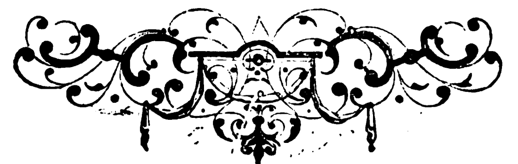
— Alpinolo! répéta Ramengo, se sentant frémir depuis la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds. Alpinolo, où est-il? que je le voie aussitôt. J'ai un besoin extrême de lui parler pour une chose qui le touche de près. Où est-il, où est-il?

— Quelle furie! reprenait un des seigneurs; finissons de boire, et puis venez avec nous; là-bas, nous vous les ferons trouver tous; quelle fête pour eux de vous revoir!

— Mais je veux d'abord parler à Alpinolo, en tête à tête avec lui; je sais comme il faut que les choses soient conduites. » Et pendant qu'il était dominé par l'anxiété de retrouver un fils, et par l'espérance que celui-ci en le découvrant pour son père, lui accorderait pardon et amour, les seigneurs continuaient à boire en faisant l'éloge d'Alpinolo, vantant sa conduite dans une affaire où il avait souffleté un de ses amis qui lu rappelait qu'il n'avait pas de père. Comme ce nom de père le gonflait d'orgueil! comme il voyait près de lui la réalisation de ses espérances! et ce fut le cœur agité par autant de pal-



pitations que, dans cette nuit où il épiait l'amant prétendu de Rosalie, qu'il se dirigea dans Pise au milieu des seigneurs lombards qui, les bras enlacés, entonnaient les chants de leur patrie, — ces chants que l'exilé tirit toujours par un soupir.



Bulletin bibliographique.

Histoire de Dix ans; par M. Louis Blanc. 1 vol. in-8. — Paris, 1843. *Pagnerre*. (Tome IVe.) 4 fr.

La librairie française prend ses vacances. Cette année comme les années précédentes, elle n'a mis au jour, pendant les mois de septembre et d'octobre, qu'un très-petit nombre d'ouvrages nouveaux; occupée à préparer sa campagne d'hiver, elle attend la rentrée des cours et tribunaux pour lancer en avant quelques sentinelles perdues, et se permettre de petites escarmouches. Dans un mois seulement la bataille sera sérieusement engagée sur toute la ligne. Si nous en croyons certaines indiscrétions, quelques-uns des combattants se signaleront par de brillants exploits. Ce qui paraît positif, c'est qu'avant la fin de la campagne prochaine M. Paulin aura commencé la publication de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers.

Parmi les rares ouvrages qui ont osé naître durant la saison des promenades en Suisse, de la chasse et des vendanges, nous mentionnerons en première ligne l'*Histoire de Dix ans*. Toutefois, nous devons l'avouer, l'audace de M. Louis Blanc et de son intelligent éditeur M. Pagnerre ne nous cause aucune surprise, et ne nous arrachera pas le plus faible cri d'admiration; s'ils se sont décidés, en effet, à lutter contre d'aussi redoutables adversaires, c'est qu'ils étaient sûrs d'avance d'en triompher. Quand, dans l'espace de quinze mois, les trois premiers volumes d'un ouvrage ont déjà eu trois éditions, le quatrième peut descendre dans l'arène au jour et à l'heure qui lui conviennent: toute saison lui est favorable; le passé de ses aînés lui répond de son avenir. Alors même qu'il ne leur ressemblerait en rien, sa parenté seule lui assurerait un accueil empressé et une victoire éclatante.

Le volume que vient de publier M. Louis Blanc n'a pas à craindre, d'ailleurs, une comparaison désavantageuse; il a toutes ces qualités solides et brillantes qui ont fait la fortune de ses trois frères. Impartial comme eux, à son point de vue, bien entendu, rempli comme eux de révélations piquantes et d'anecdotes inédites, illustré par un nombre égal de portraits littéraires, non moins soigné sous le rapport de la mise en scène, écrit avec un style aussi élégant et aussi *pittoresque*, il jouit déjà de la même popularité. « Ce n'est pas de l'histoire, ce sont des mémoires, » s'écrieront quelques esprits trop difficiles à satisfaire. Mais est-il donc possible de s'élever jusqu'à la hauteur de l'histoire, lorsqu'on entreprend de raconter des événements contemporains? est-il possible de porter dès aujourd'hui un jugement définitif sur des faits accomplis d'hier, dont toutes les conséquences ne sont pas encore réalisées, ou ne sauraient être prévues? sur des hommes politiques qui ont à peine, pour la plupart, achevé la moitié de leur rôle? Quant à nous, nous félicitons hautement M. Louis Blanc d'avoir refusé de céder aux avis d'un critique qui lui conseillait « d'ouvrir dans ce monument, » — nous citons ses propres paroles, — « quelques fenêtres sur le ciel, à travers lesquelles on aperçût trembler dans les incommensurables solitudes de l'infini les étoiles contemporaines de l'éternité, lampes silencieuses allumées autour du vaste atelier de la création. »

Il faut, en vérité, que M. Louis Blanc ait un bien grand talent dramatique, pour que ses lecteurs assistent avec un si vif intérêt à la représentation d'événements dont ils connaissent d'avance les péripéties et le dénouement, et qui leur rappellent à tous, quelles que soient leurs opinions politiques, de bien douloureux souvenirs. Le quatrième volume de l'*Histoire de Dix ans* commence avec l'année 1833 et finit en mars 1836; il comprend les plus tristes et les plus sanglants épisodes du règne actuel; et pourtant, — tel est le mérite de l'écrivain, — qu'on le lit tout entier aussi avidement peut-être qu'un roman. La réserve politique imposée à un journal qui s'adresse à toutes les classes de la société, ne nous permet pas d'apprécier dans une analyse rapide les faits que M. Louis Blanc a entrepris de raconter, et jusqu'à un certain point de juger; nous nous contenterons d'indiquer en quelques lignes les sujets principaux dont traitent les douze chapitres de ce quatrième et avant-dernier volume; ce sont: l'emprisonnement et l'accouchement de la duchesse de Berri à Blaye, le procès de *la Tribune* devant la Chambre des Députés, le manifeste de la Société des Droits de l'Homme et le procès des 27, la question d'Orient, l'expédition de Savoie, les lois contre les crieurs publics et les associations, les insurrections de Lyon et de Paris en 1834, la quadruple alliance, les révolutions ministérielles de la même année, le ministère du 11 octobre succédant au ministère des trois jours, l'affaire des 25 millions réclamés par l'Amérique, le procès d'Armand Carrel devant la Chambre des Pairs, le procès d'avril, l'horrible attentat de Fieschi, les lois de septembre, et la dissolution du ministère du 11 octobre.

De l'Influence du Christianisme sur le Droit civil des Romains; par M. Troplong. 1 vol. in-8°. — Paris, 1843. *Hingray*. 7 fr. 50 cent.

Le nouveau mémoire de M. Troplong, *De l'influence du Christianisme sur le droit civil des Romains*, est un de ces livres qui peuvent impunément braver les influences toujours redoutables de la saison des vacances. Il ne s'adresse qu'aux hommes sérieux dont l'esprit ne prend jamais de repos. Le nom et le mérite de son auteur, la nature même du sujet qu'il traite, lui garantissent d'avance qu'à toute époque de l'année il occupera vivement l'attention publique. D'ailleurs, lu à diverses reprises devant l'Académie des Sciences morales et politiques, il y avait déjà obtenu, avant d'être publié en volume, tout le succès qu'il mérite et qu'il nous reste seulement à constater.

M. Troplong n'a pas entrepris de montrer l'influence du christianisme sur l'ensemble des institutions et moins encore sur la civilisation romaine. Son sujet est plus restreint. Il s'est renfermé dans l'observation des influences par lesquelles le christianisme est venu modifier les rapports civils, le droit privé; il ne fait d'excursions ailleurs qu'autant qu'il y a nécessité pour éclairer son sujet et montrer le jeu des ressorts auxquels le christianisme est venu mêler son action.

M. Troplong divise le droit romain en trois grandes périodes: la période aristocratique, la période philosophique, la période chrétienne. Pour se faire des idées justes sur la dernière, il faut, dit-il, saisir exactement le sens des deux premières.

La civilisation romaine s'est développée sous l'influence de deux éléments contraires qui, après une longue alternative de luttes et de rapprochements, ont fini par se mêler et se confondre. Ce dualisme se fait remarquer dans le droit privé comme dans la religion et dans le droit politique. Sa formule la plus large et la plus haute, c'est le *jus civile* et l'*æquitas*, le droit strict et l'équité, sans cesse opposés l'un à l'autre comme deux principes distincts et inégaux. D'abord le *jus civile* triomphe du patriciat religieux, militaire et politique, qui gouverne Rome naissante, génie formaliste, jaloux, dominateur, nourri à l'école sombre et forte de la théocratie étrusque, et qui a gravé dans le droit civil ses souvenirs de conquêtes et ses instincts d'immobilité. Qu'on n'y cherche point l'action efficace de l'équité naturelle, et cette voix de l'humanité qui parle si haut dans les peuples civilisés. La notion simple du juste et de l'injuste y est défigurée par la farouche enveloppe d'institutions qui sacrifient la nature à la nécessité politique, la vérité innée aux artifices légaux, la liberté aux formules sacramentelles. Dans l'ordre civil comme dans l'Etat, Rome ne vise qu'à former des citoyens; et plus elle accorde de priviléges et de grandeur à ce titre éminent, plus elle exige de celui qui le porte des sacrifices à la patrie, voulant qu'il abdique pour l'intérêt public ses affections, ses volontés et jusqu'à sa raison intime. A l'appui de cette vérité, M. Troplong cite de nombreux et frappants exemples pris dans la famille, dans la propriété, dans les obligations.

Cependant la société romaine ne pouvait pas rester éternellement opprimée par ce droit si esclave de la lettre et si rebelle à l'esprit. Partout l'équité se posa à côté du droit civil, la philosophie brise le cercle inflexible tracé par ce patriciat. Du siècle de Cicéron date la période philosophique du droit romain. Le stoïcisme imprime ensuite une impulsion nouvelle à cette révolution qu'avaient en partie commencée la doctrine d'Epicure et la philosophie de Platon. Il donne aux jurisconsultes postérieurs à Cicéron des règles sévères et précises de conduite entre les hommes. S'élevant à des formes plus pures et plus belles, moins intolérant, moins âpre, dégagé des superstitions que la raison lui reprochait lors de ses premières conquêtes à Rome, il devient de plus en plus une philosophie spiritualiste qui proclame le gouvernement de la Providence divine la parenté de tous les hommes, la puissance de l'équité naturelle. Mais le droit civil se défend si énergiquement dans son inflexible formulaire, dans son originalité jalouse, que la philosophie n'osa pas procéder avec lui par voie de révolution, elle y aurait échoué. L'équité demanda donc sa part d'influence, non comme une souveraine qui veut déposséder un usurpateur, mais comme une compagne qui cache sous des dehors timides ses vues de domination. « Toutefois, il ne faut pas s'y tromper, dit M. Troplong, sous ces dehors de conciliation et de bon ménage se cachait une antithèse redoutable pour le droit civil; ce qu'on voulait au fond, c'était de le réduire à l'impuissance tout en lui prodiguant les témoignages de respect. Aussi le droit, depuis l'époque de Cicéron, est-il en lutte incessante; les deux éléments sont aux prises. Mais le droit civil se trouve tout d'abord réduit au plus mauvais rôle, à celui de la défensive; c'est chez lui, dans ses propres foyers, que la guerre est sourdement portée, et l'équité aspire à y réaliser l'apologue de la lice et ses petits. » Ces prémisses posées, M. Troplong montre par quels efforts ingénieux l'équité continue à agrandir son domaine tout en groupant ses innovations autour de l'ancien droit civil, si restreint dans ses conceptions, si matériel dans ses applications. « Le droit, ajoute-t-il, tend à se simplifier dans le fond, et il se complique; dans ses rouages; deux éléments hétérogènes sont juxtaposés; quelquefois ils se rapprochent et se confondent; le plus souvent ils se séparent et se jalousent. L'harmonie manque dans ce majestueux travail; on aperçoit à chaque pas qu'il est le prix de concessions pénibles, de combats opiniâtres. Le chef-d'œuvre eut été de pouvoir amener entre ces deux éléments une fusion complète; mais le plus ancien avait été trop fortement trempé pour se laisser effacer si vite, et le droit de l'époque impériale, qu'on a coutume s'appeler l'époque classique, porte la marque profonde de son passage; aussi laisse-t-il de grands, d'immenses progrès à désirer. On sent qu'il est loin d'être le dernier mot d'une science complète; il est plutôt l'expression d'une situation transitoire, d'un état transactionnel. »

Pendant la période philosophique, le christianisme avait déjà exercé une influence immense, quoique latente et indirecte, sur les mœurs, les idées, et par une conséquence nécessaire, sur les lois de la société romaine. Dès le règne de Néron, la vérité évangélique avait pris racine dans la capitale du monde; elle y était à côté de Sénèque, levant son front serein sur les calomnies par lesquelles on préludait aux persécutions, à ces supplices d'une persécution raffinée qui étaient aussi un moyen de faire connaître le christianisme et d'appeler sur lui l'intérêt et la sympathie. Depuis lors, elle avait germé, elle s'était développée, elle avait porté ses fruits, elle avait modifié, épuré, à son insu et peut-être malgré elle, l'esprit et le langage de la philosophie du Portique. « Epictète n'était pas chrétien, a dit M. Villemain; mais l'empreinte du christianisme était déjà sur le monde. » Marc Aurèle, qui persécutait les chrétiens, était plus chrétien qu'il ne croyait dans ses belles méditations. Le jurisconsulte Ulpien, qui les faisait crucifier, parlait leur langue en croyant parler celle du stoïcisme dans plusieurs de ses maximes philosophiques. Pour ne citer qu'un seul exemple, les idées avaient fait un si grand chemin sur la question de l'esclavage depuis Platon et Aristote, qu'Alpien lui-même écrivait: « En ce qui concerne le droit naturel, tous les hommes sont égaux. » (L. 32. D. *de reg. juris*.) Et ailleurs: « Par le droit naturel, tous les hommes naissent libres. » (L. 4. D. *de just. et jure*.) N'était-ce pas au christianisme que l'humanité devait cet immense progrès?

La période chrétienne date de Constantin. Avant ce prince, la mouvement marchait avec lenteur par la philosophie stoïcienne, indirectement influencée depuis Tibère par la religion chrétienne. L'avénement de Constantin plaça son point d'appui principal, ostensible, direct, dans le christianisme. Ce furent les évêques, les pères de l'Église et les conciles qui donnèrent l'impulsion réformatrice et accélérèrent sa marche. La jurisprudence dut moins ses perfectionnements à elle-même qu'à la théologie.

Toutefois, l'erreur serait grande de s'imaginer que la révolution religieuse qui porta sur le trône le premier empereur chrétien eut pour conséquence immédiate d'opérer une refonte radicale et absolue des institutions. Constantin réforma beaucoup, mais il ne nivela pas; il ne l'aurait pas pu. Si l'empereur était chrétien, l'empire était encore à demi païen. Avant de convertir les institutions, il fallait s'attacher surtout à convertir les cœurs. Il y avait en outre des intérêts positifs à ménager. Enfin l'Église, ayant été déchirée de bonne heure par les hérésies, s'occupa plus activement de formuler les dogmes fondamentaux sur lesquels reposait l'unité de la foi, que de réformer les mœurs à l'aide des lois civiles. — Cette dualité qui avait développé la philosophie, le christianisme, ne la transforma donc pas en unité. Ce fut toujours la lutte du droit strict et de l'équité, et le difficile arrangement de leurs prétentions contraires. — Il est vrai que l'équité, secondée immédiatement par le christianisme, gagna sur-le-champ un terrain considérable. Bien des choses que la philosophie païenne avait considérées comme étant de droit naturel, la philosophie chrétienne, partant d'un point plus large, les considéra comme de droit strict. Les éléments du combat se trouvèrent ainsi souvent déplacés. En cela consista le progrès. Mais le combat resta l'âme de son développement, et tout le poids du christianisme porté d'un seul côté ne put le faire cesser.

Les réformes, opérées et commencées par Constantin, furent maintenues et continuées par ses successeurs. Un moment la réaction polythéiste de Julien l'Apostat arrêta les progrès du droit. Cette tentative rétrograde ayant avorté, et les idées nouvelles ayant repris leur libre cours, le polythéisme, d'abord toléré, devint l'objet d'une proscription générale sous Théodose le Grand. Cependant tous les empereurs chrétiens acceptèrent le poids du passé et s'efforcèrent seulement de l'alléger. Le code Théodosien fut une œuvre précipitée, mal faite et pleine de lacunes. L'effroi d'une société tremblante à l'approche des Huns pouvait-il produire autre chose que le chaos? Du reste, il est intéressant d'étudier, dans cette défectueuse compilation, le dualisme de l'élément romain jetant ses dernières lueurs, et de l'équité associée désormais à la fortune du christianisme. La sagesse italique se débat encore pour conserver ce qui lui reste de ses antiques priviléges. L'équité, ne connaissant pas toutes ses forces, consent à transiger; elle fait des concessions; mais ses traités de paix ressemblent à ceux qu'Attila arrache au faible Théodose; tous enlèvent au vieux droit quelques-uns de ses lambeaux, et préparent la crise qui, renversant l'idole de son piédestal, ne laissera sur la terre que des débris.

Dans l'opinion de M. Troplong, Justinien fut un grand législateur. La mobilité de ses idées, les jactances orientales de ses conseillers, leur ignorance des antiquités historiques du droit, leur style ampoulé et diffus, ont été l'objet de vives censures. On a critiqué aussi la forme de leurs compilations, l'emploi malhabile des matériaux, l'impitoyable dissection des chefs-d'œuvre du troisième siècle, consommée par Tribonien avec l'orgueil d'un novateur et l'infidélité d'un faussaire. Tous ces reproches, M. Troplong les accorde, mais il l'avoue, le droit dont Justinien a été l'interprète lui paraît bien supérieur à celui qu'on admire dans les écrits des jurisconsultes classiques du siècle d'Alexandre Sévère. Qu'importe la forme, si le fond est excellent? Or, il surpasse le droit de l'époque classique autant que le génie du christianisme surpasse le génie du stoïcisme. Presque toujours Justinien a rapproché le droit du type simple et pur que lui offrait le christianisme: il a fait pour la philosophie chrétienne ce que les Labeon et les Caïus avaient fait pour la philosophie du Portique. Sans doute, il l'a fait avec moins d'art; mais il y a mis autant et plus de persévérance et de fermeté. C'est là son mérite immortel.

« Justinien fut un novateur résolu, continue M. Troplong; en lui le génie grec éclipsait le génie romain, et le théologien dominait le jurisconsulte; de là ses défauts et ses qualités. Il était subtil, verbeux, disputeur; mais un bon sens naturel, puisé aux sources de la philosophie chrétienne, prévenait les écarts du sophiste: la vieille originalité romaine et son matériel lourd et composé provoquèrent de sa part d'amères railleries. L'homme de Constantinople, le représentant du sixième siècle, ne comprenait rien à des systèmes usés et dépourvus de convenance avec les habitudes contemporaines. Constantin ne les avait respectés que parce que le christianisme n'en avait pas encore vu l'esprit; mais les mêmes motifs de ménagements n'existaient plus. Deux siècles écoulés depuis la fondation de Constantinople avaient décomposé l'élément de la cité romaine. Le monde n'appartenait plus à Rome; il était acquis à la foi catholique. Le temps était donc venu d'en finir avec le fétichisme du droit strict, si contraire à l'esprit chrétien, et qui n'avait que trop retardé le développement du droit naturel. Justinien l'attaqua corps à corps, le pourchassa dans tous les replis de la jurisprudence au profit de l'équité. Sa noble ambition de législateur fut de l'arracher de sa chaise curule, comme sa petite vanité d'homme avait fait descendre Théodose de sa colonne d'argent: c'est ce qui explique son travail de démolition des livres des Papinien, des Ulpien, et autres grands interprètes du troisième siècle. Il prit en eux tout ce qui lui parut de droit cosmopolite, et rejeta tout ce qui portait un caractère trop romain. Il les accommoda bon gré mal gré, et même par des altérations de texte, à des idées plus avancées que les leurs, à un droit plus simple, plus équitable, plus philosophique que celui qu'ils avaient expliqué. Peut-être méconnut-il en cela le respect dû à de grands génies; mais son but fut bon et louable. Il voulut affranchir la jurisprudence du sixième siècle d'une tutelle rétrograde. Chrétien et homme de son époque, il osa trancher dans le vif les racines d'un passé aristocratique et païen. Alors s'assoupit sur presque tous les points le long antagonisme qui avait partagé la jurisprudence... Quoi qu'on en puisse dire, Justinien a épuré, rationalisé le droit; il l'a élevé à un niveau que le Code civil a pu seul dépasser après treize siècles de préparations et d'épreuves. Or, tandis que, sous tant de rapports, la société convergeait vers la barbarie, il a fait marcher en avant l'une des branches les plus importantes du gouvernement des hommes. C'est que le christianisme était l'âme de ses travaux, et qu'avec cette grande lumière il n'y a pas d'éclipse centrale à redouter pour la civilisation... »

Le Mémoire *De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains*, a pour but la démonstration des idées fondamentales que nous venons d'analyser. Il se divise en deux parties. Dans la première, M. Troplong expose les vérités qu'il a découvertes, et il les appuie sur un certain nombre d'exemples. — Il suit, comme on l'a vu, le christianisme dans ses influences générales tantôt obliques, tantôt directes. La seconde comprend l'histoire des faits particuliers qui ont été plus spécialement soumis à son action. Ses onze chapitres sont consacrés à l'esclavage, au mariage, aux secondes noces, aux empêchements pour parenté, au divorce, à la célébration, au concubinage, à la puissance paternelle, à la condition des femmes et à la succession *ab intestat*. — Enfin, la conclusion de son travail est celle-ci: le droit romain a été meilleur sous l'époque chrétienne que dans les âges antérieurs les plus brillants; tout ce qu'on a dit de contraire n'est qu'un paradoxe ou un malentendu. Mais il a été inférieur aux législations modernes nées à l'ombre du christianisme et mieux pénétrées de son esprit.

M. Troplong s'arrêtera-t-il à Justinien? Ne complétera-t-il pas ce beau travail? Ne montrera-t-il pas, dans un second mémoire, quelle influence la Révolution française a eue sur le droit civil de la France, et quelle influence la Révolution française et le christianisme doivent exercer un jour, lorsqu'ils auront reçu tous leurs développements, sur la législation beaucoup trop romaine et féodale qui nous régit aujourd'hui? Ne nous fera-t-il pas assister aux dernières victoires de l'équité sur le droit strict, ou, en d'autres termes, de l'égalité future sur le privilége actuel?



L'ILLUSTRATION

a terminé son premier volume ; mais la nécessité de faire réimprimer un assez grand nombre de numéros épuisés retarde la mise en vente de ce volume et de la *Table des Matières*. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. *Tout numéro gâté ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.*

NAPOLÉON APOCRYPHE, 1812–1832, Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle; par LOUIS GEOFFROY. Nouvelle édition, revue et augmentée. 1 vol. in-12, format anglais. (*Paulin*, libraire-éditeur.) 3 fr. 50

Tout le monde s'est fait cette question : Si Napoléon n'avait pas succombé à Moscou et à Waterloo, *qu'aurait-il fait? Jusqu'où serait-il arrivé? Que serait devenue la terre sous sa toute-puissance?*

C'est cette pensée de *tout le monde* qui a fait ce livre.

C'est le *Napoléon tel qu'il aurait pu être*, pour faire suite au *Napoléon tel qu'il a été*.

Cette existence prodigieuse, demeurée inachevée, comme toutes les choses humaines, se continue dans cet ouvrage, à travers une foule d'événements, jusqu'au dernier degré de la grandeur, *jusqu'à la monarchie universelle*.

C'est le *Roman* de l'Empereur, dernier volume à placer à côté de toute son *histoire*.

C'est l'*épopée du possible*, écrivait un grand poëte sur cet ouvrage.

Ce qui manque à la grandeur de l'Empereur, c'est *le triomphe*. C'est ce triomphe qu'a imaginé ce livre, et cette illusion d'une gloire complète viendra adoucir l'amertume de la pensée qui souffre tant à méditer sur une chute si profonde.

Deux éditions successives, tirées à grand nombre, de cet ouvrage, constatent son succès (1), et les éditeurs pensent à en preparer plus tard une édition illustrée de gravures, qui viendrait réaliser aux yeux ces rêves de grandeur, où le sentiment de la gloire nationale resplendit à chaque page.

Nous ne dirons rien de plus de ce livre, dont l'épigraphe, tirée de Bossuet, exprime toute la pensée :

Poussons jusqu'au bout la gloire humaine
par cet exemple.

Le livre est là tout entier, et, pour en mieux faire entrevoir les développements et la multitude des événements qui s'y pressent, nous plaçons ici la table des chapitres, avec la courte introduction qui précède l'ouvrage :

« C'est une des lois fatales de l'humanité que rien n'y atteigne le but.

« Tout y reste incomplet et inachevé, les hommes, les choses, la gloire, la fortune et la vie.

« Loi terrible! qui tue Alexandre, Raphaël, Pascal, Mozard et Byron, avant l'âge de trente-neuf ans.

« Loi terrible! qui ne laisse s'écouler ni un peuple, ni un rêve, ni une existence, jusqu'à ce que la mesure soit pleine!

« Combien ont soupiré après ces songes interrompus, en suppliant le ciel de les finir!

« Combien, en face de ces histoires inachevées, ont cherché, non plus dans l'avenir ni dans le temps, mais dans leur pensée, un reste et une fin qui pussent les parfaire!

« Et que si Napoléon Bonaparte, écrasé par cette loi fatale, avait, par malheur, été brisé à Moscou, renversé avant quarante-cinq ans de son âge, pour aller mourir dans une île-prison, au haut de l'Océan, au lieu de conquérir le monde et de s'asseoir sur le trône de la monarchie universelle, ne serait-ce pas une chose à tirer des larmes des yeux de ceux qui liraient une pareille histoire?

« Et si cela, par malheur, avait existé, l'homme n'aurait-il pas le droit de se réfugier dans sa pensée, dans son cœur, dans son imagination, pour suppléer à l'histoire, pour conjurer ce passé, pour toucher le but espéré, pour atteindre la grandeur possible?

« Or, voici ce que j'ai fait :

« J'ai écrit l'histoire de Napoléon depuis 1812 jusqu'en 1832, depuis Moscou en flammes jusqu'à sa monarchie universelle et sa mort, vingt années d'une grandeur incessamment grandissante et qui l'éleva au faîte d'une toute-puissance au-dessus de laquelle il n'y a plus que Dieu.

« J'ai fini par croire à ce livre après l'avoir achevé.

« Ainsi, le sculpteur qui vient de terminer son marbre y voit un dieu, s'agenouille et adore. »

TABLE DES CHAPITRES.

(1) Quelques exemplaires de l'édition in-8 se trouvent à la même librairie, au prix de 6 fr.

J.-J. DUBOCHET ET COMP., rue de Seine, 33.

COLLECTION DES AUTEURS LATINS, avec la traduction en français; publiée sous la direction de M. NISARD, maître des conférences à l'École Normale. 25 vol. in-8 jésus, de 45 à 55 feuilles. — Les éditeurs s'engagent à ne pas dépasser ce nombre de 25 volumes.

La Collection comprendra les Auteurs suivants, ainsi réunis dans une classification définitive :

POËTES.

Plaute, Térence, Sénèque le Tragique. 1 vol. — Lucrèce, Virgile, Valérius Flaccus. 1 vol. — Ovide. 1 vol. — Horace, Juvénal, Perse, Sulpicia, Phèdre, Catulle, Tibulle, Properce, Gallus, Maximien, Publius Syrus. 1 vol. — Stace, Martial, Lucilius Junior, Rutilius Numantianus, Gratius Faliscus, Nemesianus et Calpurnius. 1 vol. — Lucain, Silius Italicus, Claudien. 1 vol.

PROSATEURS.

Cicéron. 5 vol. — Tacite. 1 vol. — Tite-Live. 2 vol. — Sénèque le Philosophe. 1 vol. — Cornélius Népos, Quinte-Curce, Justin, V. Maxime et Julius Obsequens. 1 vol. — Quintilien, Pline le Jeune. 1 vol. — Pétrone, Apulée, Aulu-Gelle. 1 vol. — Caton, Varron, Vitruve, Celse. 1 vol. — Pline l'Ancien. 2 vol. — Suétone, Historia Augusta, Eutrope. 1 vol. — Ammien Marcellin, Jornandès. 1 vol. — Salluste, J. César, V. Paterculus, Florus. 1 vol. — Choix de Prosateurs et de Poëtes de la latinité chrétienne. 1 vol.

VINGT-CINQ VOLUMES, *contenant la matière de* DEUX CENTS VOLUMES *des autres éditions.*

EN VENTE :

SALLUSTE, J. CÉSAR, VELLÉIUS PATERCULUS ET FLORUS, 1 volume.	12 fr. »
LUCAIN, SILIUS ITALICUS ET CLAUDIEN. 1 vol.	12 fr. 50
SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE. 1 vol.	15 fr. »
OVIDE. 1 vol.	15 fr. »
TITE-LIVE. 2 vol.	30 fr. »
HORACE, etc., etc. 1 vol.	15 fr. »
TACITE. 1 vol.	12 fr. »
CICÉRON. 5 vol.	60 fr. »
CORNÉLIUS NÉPOS, QUINTE-CURCE, JUSTIN, VALÈRE MAXIME, etc. 1 vol.	15 fr. »
STACE, MARTIAL, LUCILIUS JUNIOR, RUTILIUS NUMANTIANUS, etc. 1 vol.	15 fr. »
PÉTRONE, APULÉE, AULU-GELLE. 1 vol.	15 fr. »
QUINTILIEN, PLINE LE JEUNE. 1 vol.	15 fr. »
LUCRÈCE, VIRGILE, VALÉRIUS FLACCUS. 1 vol.	15 fr. »

Le prix de chaque volume varie de 12 à 15 francs, selon le nombre de feuilles.

Pour les personnes qui souscriront d'avance à la Collection complète, le prix de l'abonnement est de 300 francs, ou 12 francs le volume.

Les souscripteurs remarqueront que notre Collection renferme la matière de 200 volumes environ des autres éditions, et que le prix de 300 francs égale à peine ce que coûterait la reliure de ces autres éditions.

La souscription à la Collection complète s'effectue en adressant aux éditeurs la somme de 300 francs, soit en argent, soit en billets payables en 1843 et 1844, sauf convention particulière entre les éditeurs et les souscripteurs.

Tous les deux ou trois mois il est publié un volume.

SOUS PRESSE.

PATRIA. — LA FRANCE ANCIENNE ET MODERNE, ou Collection encyclopédique de tous les faits relatifs à l'histoire intellectuelle et physique de la France et de ses colonies; par les auteurs du *Million de Faits*. — Un très-fort volume format in-8 anglais d'environ 2600 colonnes, orné de figures sur bois et de cartes coloriées.

Géographie physique, physique du sol, météorologie, géologie; flore, faune; métrologie, agriculture, industrie, travaux publics et voies de communication, commerce extérieur et intérieur, finances, état militaire, état maritime; population; climatologie médicale; philologie, paléographie, numismatique et blason; histoire ancienne et moderne; histoire des beaux-arts; répertoires des collections scientifiques et artistiques; instruction publique et privée; législation et organisation sociale; religions.

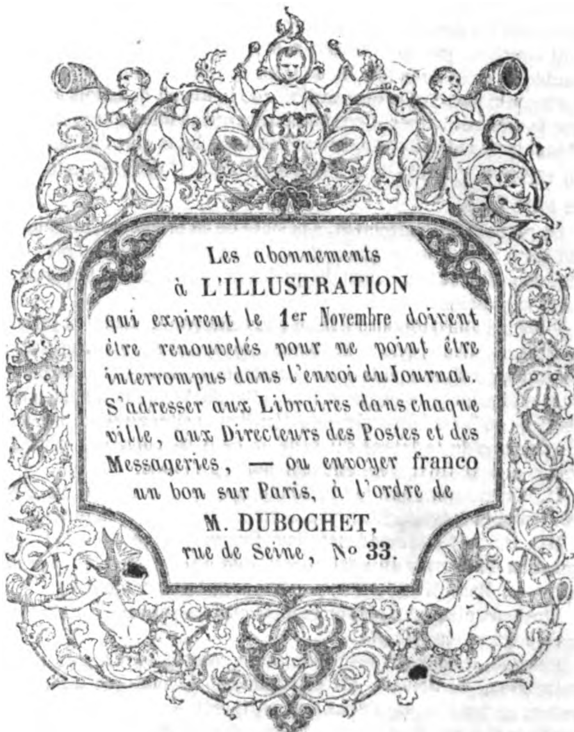
ŒUVRES COMPLÈTES de BERNARD DE PALISSY, avec des notes. 1 vol. in-18. 7 fr.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, contenant les éléments de toutes les connaissances humaines, à l'usage de la jeunesse. 1 vol. grand in-18 compacte, format du *Million de Faits*, imprimé en caractères très-lisibles.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE DE LA SUISSE, du Jura français, de Baden-Baden et de la Forêt-Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des eaux d'Aix, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouny, du Grand Saint-Bernard et du Mont-Rose; avec une Carte routière imprimée sur toile, les Armes de la Confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes Vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises; par ADOLPHE JOANNE. — 1 vol. in-18 contenant la matière de cinq volumes ordinaires. Prix, broché, 10 fr. 50 c.; relié, 12 fr.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARICES. — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans coutures ni lacet, et ne formant aucun pli aux articulations. — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.



Modes.



Dans un trousseau que nous avons eu occasion de voir ces jours derniers, il y avait un kakzavadeka pour la chambre, charmant vêtement en velours, garni de ganses d'or, qui ressemble assez à la veste turque; puis un plus grand en satin, destiné à la promenade, que l'on nomma kazaveka; ce dernier avait un collet de velours formant la pointe par derrière, et des bandes pareilles garnissant les devants. Mais ce qui nous paraît prendre chaque jour plus d'importance dans les modes, c'est la dentelle : il n'est pas aujourd'hui un coffret de mariage qui ne contienne de superbes points d'Alençon, des dentelles anciennes, des barbes, des écharpes, des voiles d'une grande finesse de travail. La robe de mariage est toujours garnie de deux volants d'angleterre, et quelquefois couverte en dentelle de manière à figurer une tunique; ainsi était celle du splendide trousseau dont nous parlions tout à l'heure et dont nous avons admiré la recherche.

Une toilette qui a paru l'autre jour un instant au Théâtre-Italien, et sans doute s'est montrée ensuite dans quelque brillante réunion, a été dessinée pour *l'Illustration*. La voici.

La robe est lacée sur les côtés, au corsage et sur le milieu de la petite manche. Quant à la coiffure, nous pouvons affirmer son origine, car nous l'avions vue la veille chez Lucy Hocquet, avec d'autres coiffures d'une grâce tout à fait remarquable.

Nous citerons d'abord la coiffure Elisabeth, velours et petite tête de plume; puis la coiffure Anne Boleyn, en velours épinglé bleu, orné de franges d'or et d'argent avec tête de plume posée très-coquettement; ensuite, un petit bonnet *douairière* en blonde tuyautée et chaperon de coque en ruban, dont les grands bouts retombent derrière la tête; et enfin le chapeau *comtesse* en lacet d'or orné de plumes et d'une torsade en velours grenat, coiffure de jeune châtelaine.

Le costume d'homme élégant sort toujours de chez Humann; pour l'habit habillé, les basques sont larges et le collet tombe assez sur l'épaule.

L'habit demi-habillé est peu échancré sur les devants, les basques sont larges, l'échancrure est carrée.

Les cravattes de satin noir reprennent la faveur qu'elles doivent à l'hiver; on les porte longues, et de petits bouquets ou de petites guirlandes viennent égayer un peu la sombre couleur.

Les gilets se font toujours à chasle et très-longs; les étoffes sont riches; c'est le satin broché, le velours brodé et souvent broché d'or et de soie.

Pour le matin, le twed est plus en faveur que jamais; on y met des collets et des parements en velours, afin de le rendre nouveau.

Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS L'AVANT-DERNIER NUMÉRO.

I. Ce problème n'a de difficulté que celle de reconnaître la volonté du testateur. Or, on a coutume de l'interpréter ainsi : puisque ce testateur a ordonné que, dans le cas où sa femme accoucherait d'un garçon, cet enfant aura les deux tiers de son bien et la mère un tiers, il s'ensuit que son dessein a été de faire à son fils un avantage double de celui de la mère; et puisque, dans le cas où celle-ci accouchera d'une fille, il a voulu que la mère eût les deux tiers de son bien et la fille l'autre tiers, on en doit conclure que son dessein a été que la part de la mère fût double de celle de la fille. Pour allier ces deux conditions, il faut partager la succession de manière que le fils ait deux fois autant que la mère et la mère deux fois autant que la fille. Ainsi, en supposant que le bien à partager de soit 30 000 fr., la part du fils serait de 17 142 fr. $\frac{6}{7}$, celle de la mère de 8 571 fr. $\frac{3}{7}$ et celle de la fille de 4 285 fr. $\frac{5}{7}$.

On propose ordinairement, à la suite de ce problème, une autre difficulté : on suppose que cette mère accouche de deux garçons et d'une fille, et l'on demande quel sera, dans ce cas, le partage de la succession?

Il n'y a d'autre réponse à faire que celle que feraient les jurisconsultes; savoir, que le testament serait nul dans ce cas; car, y ayant un enfant d'omis dans le testament, toutes les lois connues en prononceraient la nullité, attendu 1° que la loi est précise; 2° qu'il est impossible de démêler quelles auraient été les dispositions du testateur s'il avait eu deux garçons, ou s'il avait prévu que sa femme en eût mis deux au monde.

II. On trouvera que le vin de Bourgogne leur a coûté 50 c. la bouteille, et celui de Champagne 75 c. Il est aisé de le prouver.

III. On voit aisément que, pour résoudre ce problème, il est question de trouver un nombre qui, divisé par 7, ne laisse aucun reste, et, étant divisé par 2, par 3, par 5, laisse toujours 1.

Plusieurs méthodes plus ou moins savantes peuvent y conduire, mais voici la plus simple.

Puisque, le nombre des pièces étant compté sept à sept, il ne reste rien, ce nombre est évidemment un multiple de 7; et puisqu'en les comptant deux à deux, il reste 1, ce nombre est un multiple impair; il est donc compris dans la suite des nombres 7, 21, 35, 49, 63, 77, 91, 105, etc.

De plus ce nombre doit, étant divisé par 3, laisser l'unité pour reste. Or, dans la suite des nombres ci-dessus, on trouve que 7, 49, 91, qui croissent arithmétiquement, et dont la différence est 42, ont la propriété demandée. On trouve de plus que le nombre 91 étant divisé par 5, il reste 1; d'où on conclut que le premier nombre qui satisfait à la question est 91, car il est multiple de 7; et, étant divisé par 2, par 3 et par 5, il reste toujours 1.

Le nombre 91 est le premier qui satisfait à la question, car il y en a plusieurs autres qu'on trouvera par le moyen suivant : continuez la progression ci-dessus, 7, 49, 91, 133, 175, 217, 259, 301, jusqu'à ce que vous trouviez un autre terme divisible par 5, en laissant l'unité, ce terme sera 301, qui satisfera encore à la question. Or, la différence avec 91 est 210; d'où on conclut que, formant cette progression,

91, 301, 511, 721, 931, 1 141, etc.,

tous ces nombres remplissent également les conditions du problème.

Il serait donc incertain quelle somme était dans la bourse perdue, à moins que son maître ne sût à peu près quelle somme elle contenait. Ainsi, s'il disait savoir qu'il y avait environ 500 pièces, on lui répondrait que le nombre des pièces était de 511.

Supposons maintenant que l'homme à qui appartient la bourse eût dit que, comptant son argent deux à deux pièces, il en restait une; qu'en les comptant trois à trois, il en restait deux; que, comptées quatre à quatre, il en restait trois; que, comptées cinq à cinq, il en restait quatre; que, comptées six à six, il en restait cinq, et enfin, qu'en les comptant sept à sept, il n'en restait aucune. On demande ce nombre.

Il est évident que ce nombre est, comme ci-dessus, un multiple impair de 7 et conséquemment un de ceux de la suite

7, 21, 35, 49, 63, 77, 91, 105, etc.

Or, dans cette suite, les nombres 35 et 77 satisfont à la condition d'avoir 2 pour reste quand on les divise par 3; leur différence est 42. C'est pourquoi on forme une nouvelle progression arithmétique dont la différence est 42, savoir :

35, 77, 119, 161, 203, 245, 287, etc.

On y cherche deux nombres qui, divisés par 4, laissent 3 pour reste, et on trouve que ce sont les nombres 35, 119, 203, 287. C'est pourquoi on forme cette nouvelle progression, où la différence des termes est 84 :

35, 119, 203, 287, 371, 455, 539, 623, etc.

On cherche encore ici deux termes qui, divisés par 5, laissent un reste égal à 4, et on aperçoit bientôt que ces deux nombres sont 119 et 539, dont la différence est 420. Ainsi la suite des termes répondant à toutes les conditions du problème, hors une, est

119, 539, 959, 1379, 1 799, 2 219, 2 639, etc.

Or, la dernière condition du problème est que, le nombre trouvé étant divisé par 6, il reste 5. Cette propriété convient à 119, 959, 1 799, etc., en ajoutant toujours 840. Conséquemment le nombre cherché est un des termes de cette progression. C'est pourquoi, aussitôt qu'on saura dans quelles limites à peu près il est contenu, on sera en état de le déterminer.

Si donc le maître de la bourse perdue dit qu'il y avait environ 100 pièces, le nombre cherché sera 119; s'il disait qu'il y eu avait à peu près 1 000, ce serait 959, etc.

Ce problème serait résolu imparfaitement par la méthode que donne M. Ozanam; car, ayant trouvé le plus petit nombre 119, qui satisfait aux conditions du problème, il se borne à dire que, pour avoir les autres nombres qui y satisfont, il faut multiplier de suite les nombres 2, 3, 4, 5, 6, 7 et ajouter leur produit 5 040 au premier nombre trouvé, 119, et qu'on aura par là le nombre 5 159, qui remplit aussi les conditions proposées. Or, il est aisé de voir qu'il y a plusieurs autres nombres entre 119 et 5 159, qui remplissent ces conditions, savoir : 959, 1 799, 2 639, 3 479, 4 319.

NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. Diophante passa la sixième partie de sa vie dans la jeunesse et la douzième dans l'adolescence; après un septième de sa vie et cinq ans, il eut un fils qui mourut après avoir atteint la moitié de l'âge de son père, et ce dernier mourut quatre ans après. Combien Diophante a-t-il vécu de temps?

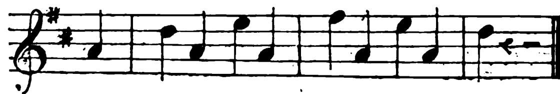
II. La somme de 500 francs ayant été partagée entre quatre personnes, il se trouve que les deux premières ensemble ont eu 285 fr., la seconde et la troisième, 220 fr.; enfin la troisième et la quatrième, 215; de plus, le rapport de la part de la première à celle de la dernière est de 4 à 3. On demande combien chacune a eu?

III. Faire qu'une boule rétrograde sans aucun obstacle apparent.

IV. Trouver les parties d'un poids que deux personnes soutiennent à l'aide d'un levier ou d'une barre qu'elles portent par les extrémités.

Logogriphe musical.

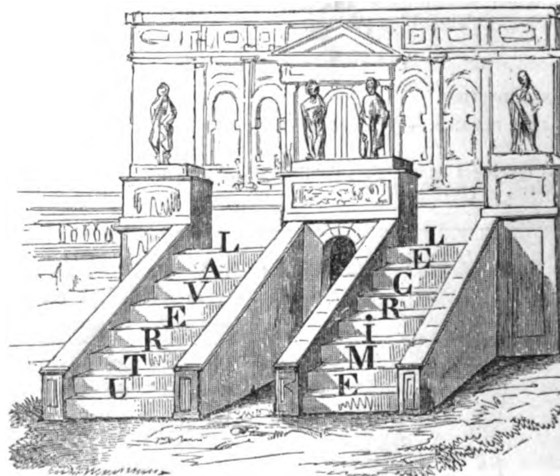
EXPLICATION DU LOGOGRIPHE MUSICAL. — M. B... nous écrit que le logogryphe musical de notre dernière livraison est « *la récompense* (LA RÉ *qu'on pense*). » M. B... ayant deviné, nous lui donnons la récompense honnête (LA RÉ qu'on pense au net).



Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un nègre aura beau faire, il aura la peau noire.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

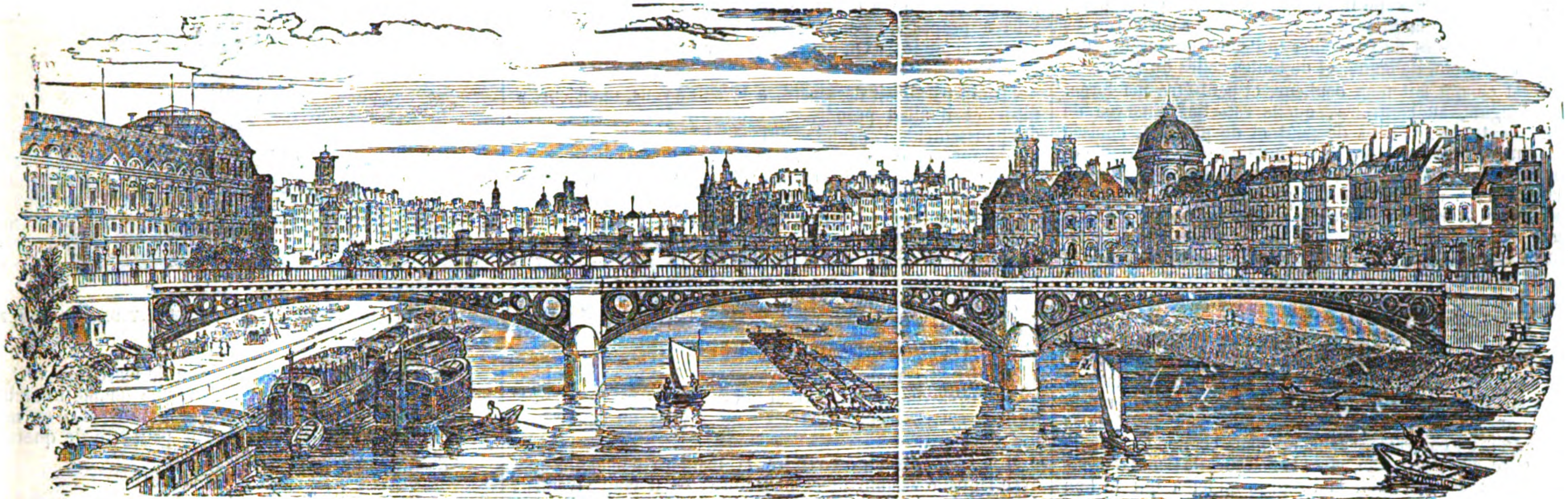
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoi dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et Cie, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 36. Vol. II. — SAMEDI 4 NOVEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Une visite au poëte Jasmin.

Agen, cette ville ancienne, située au cœur de la Gascogne, sur les rives admirables d'un fleuve qui a besoin d'être plus vanté; Agen, avec sa cathédrale byzantine, sa maison de Montluc, sa promenade superbe du *Gravier*, ses ponts si



(Jasmin.)

beaux sur la Garonne, où vient s'ajouter un dernier miracle de l'art, le pont-aqueduc; Agen cependant, aux yeux du voyageur, à la pensée même de l'Agenois et de l'habitant du Midi, n'a qu'une seule merveille, une au moins qui absorbe toutes les autres: c'est un coiffeur-poëte, un homme de génie tout bonnement, qui rase et coiffe; mais cet homme est l'homme du Midi.

Il y a bien aussi, dans cette France méridionale, un autre homme qui, par sa poésie et sa condition, a quelque similitude avec Jasmin: c'est Reboul, le boulanger de Nimes. Mais cette circonstance n'est qu'apparente; Reboul n'est homme du Midi et boulanger que par hasard; ce n'est pas là sa condition réelle. C'est un littérateur d'esprit et élégant, comme tant d'autres; c'est un des mieux placés dans cette légion d'astres qui gravitent, en le reflétant, autour de ce soleil qui se nomme Lamartine. Mais n'allez pas lui demander des vers en patois; sa langue est celle de Paris; il en connaît tous les secrets, toutes les formes mélancoliques et harmonieuses; il vous variera avec charme cet éternel thème de douleur, de religion et d'amour qui, depuis 1820, a fait germer deux mille volumes de vers. Ce qui le distingue cependant et le met hors ligne, c'est qu'il est boulanger; mais ceci est le secondaire et l'accident de sa vie. — Une dame du grand monde, entendant parler des succès diplomatiques et des tableaux de Rubens, disait nonchalamment: « Ce Rubens était donc un ambassadeur qui s'amusait à peindre? — Eh! non pas, madame, répondit Van-Dyck: c'était un peintre qui s'amusait à être ambassadeur. » Reboul est un homme de beaucoup d'esprit qui s'amuse à être boulanger.

Tel n'est pas Jasmin. Là, au contraire, est une nature supérieure, vierge, originale, un génie qui n'a d'autre source que dans lui-même, et qui s'est fait un lit et des rives pour y verser et y promener une poésie étrange et inconnue. C'est un homme qui, parlant une langue sœur de celle du Dante, mais aujourd'hui dédaignée et presque proscrite, s'en est hardiment emparé, l'a épurée, agrandie et fixée. Cette langue allait mourir, disaient-ils, et lui la ressuscite et la baptise au nom de la poésie et du génie; et ses poëmes, qui ne peuvent périr, entraînent avec eux l'idiome dans leur immortalité.

Quel est donc cet homme extraordinaire devenu ainsi la gloire et presque l'idole du midi de la France? Il nous serait facile de répondre à cette demande en analysant et pillant au besoin les excellents et charmants articles publiés déjà sur lui par MM. Nodier, Sainte-Beuve, Lavergne et tant d'autres; mais peut-être voudra-t-on bien préférer à ce transvasement des pensées et des phrases d'autrui des impressions personnelles et toutes récentes. Je vais donc raconter avec une vérité simple la visite que j'ai faite il y a peu de jours à Jasmin.

Sur le bateau à vapeur qui mène de Bordeaux à Agen, tous les hommes du Midi m'avaient d'avance répondu à la question que j'allais leur faire: « Jasmin! vous trouverez sa boutique sur la promenade, près du pont suspendu. Au-dessus est écrit: *Jasmin, coiffeur des jeunes gens.* Au reste, tout le monde vous l'indiquera. » M. de Talleyrand, à qui l'on demandait l'adresse de la princesse de Vaudemont, répondait: « Demandez-la au premier pauvre que vous rencontrerez dans la rue. » En Gascogne, tout le monde connaît la demeure du poëte, comme à Paris tous les pauvres savaient où vivait la bienfaisance.

Arrivé à Agen, et devant cette boutique célèbre, j'en examinai curieusement l'aspect extérieur. Les boutiques des coiffeurs de la rue Saint-Marcel ou du Gros-Caillou sont assurément plus splendides que celle du poëte. Les bustes traditionnels en cire ou en carton ne se voient même pas sur la devanture vitrée et étroite, qui se couronne par une planche avec ces mots: *Jasmin, coiffeur des jeunes gens*; au-dessus est un seul étage, avec une seule croisée, puis le toit. D'ailleurs dans la montre rien ne révèle l'auteur; pas un livre, pas une affiche; des objets de toilette parlent pour le seul coiffeur.

J'entrai dans la boutique. Elle est étroite et petite; trois chaises et un fauteuil en paille la meublent; tout autour, des armoires vitrées regorgent de perruques, de flacons, de peignes et de parfumerie; une de ces armoires, la plus obscure, contient quelques livres; à côté d'elle, dans le même coin, un petit guéridon est chargé de journaux, de lettres, de livres: c'est le coin du poëte.

La femme de Jasmin était alors seule. « Mon mari va descendre, » dit-elle. Quelques instants après entrait dans la boutique un homme de quarante-cinq ans, de taille moyenne, mais vigoureux et trapu, la tête forte, le teint animé, la lèvre épaisse, les cheveux crépus, les yeux pleins de feu, une physionomie que plus tard je vis bien être aussi mobile qu'énergique. Il était vêtu d'un paletot dont les soieries et la ganse étaient fort fanées. C'était Jasmin.

Il me fit asseoir sur le fauteuil de paille, et lui-même prit une chaise auprès de sa femme. Cette double condition de poëte et de coiffeur embarrassait ma démarche, et j'attaquai d'abord le coiffeur. « Monsieur, lui dis-je, je dîne au château de la Garde, à quatre lieues d'ici. Je ne sais si j'aurai le temps de faire ma barbe avant l'heure du dîner.... et je viens... » Jasmin me répondit qu'il ne lui paraissait pas qu'il y eût besoin de me raser... mais en étudiant un petit froncement presque imperceptible dans sa bouche et ses yeux, je lui dis de suite que ceci n'était qu'un prétexte, et que le véritable but de ma démarche était de venir trouver l'homme éminent et de connaître le poëte.

Alors la physionomie de Jasmin devint tout à coup brûlante



(Maison de Jasmin.)

et splendide d'animation, de froide et indifférente qu'elle était. « Savez-vous ma langue? s'écria-t-il en changeant de chaise et en se rapprochant de moi. — Non. — Ah! mon Dieu quel malheur! mais c'est égal, j'essaierai de vous la f sentir. » Et tout à coup, sans autre prologue, le poëte.

une chaleur d'esprit et un enthousiasme dont on ne peut rendre compte, dans un excellent langage français d'ailleurs, se livrait à une improvisation saisissante et à une théorie de son art de poëte et du génie de sa langue, dont je regrette bien de ne pouvoir donner ici une idée.

« Quel bonheur pour moi, disait-il, de m'être servi de la langue de mon pays! Quoique vieille, elle est vierge; aucun antécédent, pour ainsi dire, aucune règle, aucune de ces épurations énervantes ne lui commandent. Elle est libre, fière, neuve dans la littérature, et elle peut s'enrichir sans contrôle des paroles de ses sœurs qui nous entourent, des langues espagnole, italienne, et de toutes celles du Midi.

« C'est ce qui fait mon bonheur, et peut-être ma force. Votre langue, au contraire, quelle est-elle? Enervée de règles, d'entraves, de liens de goût et de purisme, épuisée par la multitude et la fécondité des auteurs, elle est vieille et caduque. C'est une langue admirable, sans doute, pour la vie de la nation; mais c'est une langue tuée pour la poésie. — Aussi on dit que la poésie meurt en France; c'est parce que la langue poétique meurt qu'on le dit; car la poésie elle-même peut-elle mourir? Et soyez attentif à ceci: examinons la manière de Victor Hugo? Qu'a-t-il cherché, ce grand poëte, si ce n'est la langue qui lui manque. Remarquez qu'il a voulu l'électriser et la ressusciter, pour ainsi dire, par la bizarre recherche des mots et des formes, par le grandiose quelquefois exagéré des idées. Le voyez-vous au milieu de cette tourmente de son génie? D'où vient cette agitation? C'est que l'instrument lui manque; sa langue usée et morte lui répugne; il veut se faire une langue nouvelle dans la sienne. Moi, au contraire, j'ai la mienne, comme je vous le disais, pure, vierge, hardie, vive, le bouquet de fleurs d'oranger au côté; et c'est moi, moi seul jusqu'ici à qui le bon Dieu a accordé de la mener à l'autel.

« Avec une pareille liberté et un tel bonheur, la poésie devient facile et naïve comme elle doit être; le vrai et le simple sont seuls touchants et poétiques. Aussi tous mes efforts tendent là. — Je ne dis pas *l'Eternel, le Dieu tout-puissant*, etc., mais le *boun Diou*, et l'idée de Dieu n'en arrive-t-elle pas au cœur plus vive et plus tendre? Où est la plus belle poésie, la vraie, si ce n'est dans ces vers de Béranger? »

Et Jasmin, se levant, me dit avec un art prodigieux et les inflexions d'un comédien consommé ces vers:

Mes enfants, dans ce village,
Suivi des rois, il passa;
Voilà bien longtemps de ça:
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où, pour voir, je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai.
Il me dit: Bonjour, ma chère!
Bonjour, ma chère!
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

« Vous allez entendre mes vers, continuait-il; vous verrez, vous verrez. C'est la nature, la douleur, la joie comme Dieu les fait. »

Alors il se leva, et avec une pantomime sublime, car il pleurait de vraies larmes, il fit la scène poétique qu'il voulait peindre. « Mon fils! mon fils! mon pauvre enfant! Il est mort. Le voilà, mon ami, le voilà! Ah! mon Dieu, ah! mon Dieu, mon pauvre *Dodo*, mort! Là, voilà sa chaise, ses habits, ses livres. Oh! mon Dieu! »

« Voilà la nature, monsieur, voilà ma poésie.

Cette scène était attendrissante au plus haut degré. « Maintenant je vais vous lire mes vers, » dit-il. J'attendais avec impatience cette offre, sachant l'admirable talent de lecture du poëte.

« Combien pouvez-vous me donner de temps? dit-il. — Jusqu'à trois heures et demie; la voiture de Caillat m'attend à cette heure. — Ah! mon Dieu! quel malheur! Ah! mon Dieu! je ne pourrai pas vous lire *Francounette*, — ni *l'Aveugle du Castel-Cuillé* non plus! Quel malheur!

En ce moment, entre un étranger. « Je suis de ce pays, monsieur, mais j'habite Genève, et dans cette ville tout le monde me parle de vous, on m'en veut de ne pas vous connaître. — Vous êtes d'Agen? dit Jasmin. — Non pas, mais de S.... » Alors Jasmin de lui serrer la main, de lui parler gascon, mais sans le faire asseoir et sans le retenir. — L'étranger partit bientôt.

« A nous donc! s'écria Jasmin; qu'est-ce que je vais vous lire? Ah! mon Dieu, quel dommage que vous ayez si peu de temps! — quel malheur de ne pas lire *l'Aveugle!* — Ah! monsieur, c'est si touchant, si beau! cette pauvre fille qui meurt frappée de Dieu au moment où elle allait se tuer elle-même! vous verrez, vous verrez! »

Et il feuilletait son livre, ravi à chaque pièce qu'il voyait; et il s'arrêta enfin à celle-ci:

A un riche Agriculteur qui sans cesse l'invitait à aller s'établir à Paris, où il ferait fortune.

« Suivez sur la traduction française qui est en regard, me dit-il, et vous me comprendrez; et arrêtez-moi là où vous ne sentirez pas le mot gascon.

Et il lut délicieusement cette pièce:

Et bous tabé, Moussu, sans cregne
De troubla mous jours et mas neys
M'escribes de pourta ma guittaro et moun pegne
Dins la grando bilo des Rèys!...

Et vous aussi, monsieur, sans craindre
De troubler mes jours et mes nuits,
Vous m'écrivez d'aller porter ma guitare et mon peigne
Dans la grande ville des Rois!...

Il terminait cette lecture entrecoupée de remarques, de commentaires et des élans de la plus naïve et de la plus charmante satisfaction, lorsqu'un second étranger entra.

C'était un jeune lion parisien égaré dans cette Lombardie de la Garonne; il tenait en laisse un chien d'arrêt magnifique, dont il était aussi fier qu'embarrassé; il venait évidemment pour voir Jasmin, dont le nom se trouvait sur son *agenda* dans le Lot-et-Garonne. — Ce mélange de poésie et de pommade parut l'ébranler. « Je voudrais, dit-il en balbutiant, faire faire ma barbe. » Et comme si un remords l'eût saisi à propos de cette barbe très-problématique sur son menton si jeune: « Ou me faire couper les cheveux, » ajouta-t-il.

Jasmin paraissait désespéré. « Je suis à vous, monsieur, » dit-il; et il allait prendre des ciseaux... Il me faisait, avec des haussements d'épaules et des yeux terribles, la pantomime du dérangé et de l'ennuyé... Quant au jeune lionceau, il ne tenait guère au reste de la chose; il avait vu Jasmin, son but était rempli, il pouvait désormais en parler dans le monde, ce qui lui suffisait. — Aussi bâillait-il déjà. Jasmin sentit la chose. « Mon Dieu, monsieur, je suis occupé; seriez-vous assez bon pour revenir dans une demi-heure? — Tout à fait, » dit le jeune homme. Et il sortit avec son chien.

« Quel bonheur! s'écria Jasmin. Vous avez encore du temps, n'est-ce pas? Ma femme, va donc prévenir Caillat, et voir si la voiture retardera son départ?

Maintenant, monsieur, je vais vous lire une pièce bien jolie; voyez-vous, c'est le cœur qui l'a faite: c'est *la Caritat*. Suivez, suivez bien, et arrêtez-moi si vous ne comprenez pas.

Il est impossible de rendre la manière enchanteresse avec laquelle Jasmin fit cette lecture; — il était vivement ému. — Son émotion passa bientôt à une sorte d'exaltation de lui-même qui avait sa grandeur. « Monsieur, disait-il, mes vers ont aussi leur puissance de charité; avec eux, avec mes lectures publiques, j'ai fait donner plus de 40,000 fr. aux pauvres ou à d'autres œuvres. Il y a un clocher qui s'élève, et il porte mon nom; c'est le *clocher Jasmin*, parce que c'est moi qui ai pu en procurer l'argent avec mes vers. Il vous aurait fallu voir quel accueil, quel enthousiasme à Bordeaux, à Auch, à Toulouse! et à Paris, monsieur, comme ils m'ont reçu! Vous disiez tout à l'heure que mon mérite était dans mon originalité; M. Villemain, le ministre, me l'a dit aussi dans sa lettre où il m'annonce cette *belle* pension qu'il m'a donnée (et il prononçait ces mots: *belle pension*, avec un accent aussi plein de fierté que de gratitude). Et le roi, il m'a appelé chez lui, et il m'a comblé de bontés; et les salons de Paris se disputaient mes lectures; l'étranger lui-même parle de moi; au milieu de ces journaux, voici un journal anglais qui me traduit et me nomme un des premiers poëtes de la France; combien d'autres de vos grands auteurs me le disent aussi! et Sainte-Beuve, et Charles Nodier, comme ils me protégent! comme ils m'aiment! »

Ainsi se développait cette autre face de l'esprit de Jasmin. C'était cette satisfaction exaltée de lui-même, ce que tout le Midi, en l'admirant, lui reproche, ce qu'on appelle sa vanité.

Sans doute Jasmin a quelque chose qui ressemble à la vanité, mais qui est bien plus pur et plus noble qu'elle; il me semble que son caractère s'en grandit. Cet orgueil est si naïf, et d'ailleurs si justifié. Eh quoi! voici un homme né dans la pauvreté, dont tous les parents sont morts à l'hôpital, comme il l'a dit, chanté et fait graver en tête de ses livres; c'est un obscur coiffeur, et soudain le poëte se révèle en lui, le Midi s'étonne et admire; sa nation l'exalte, les grands poëtes arrivent à lui, et le nomment leur égal; les pauvres l'implorent, et l'or pleut et tombe parce qu'il dit ses vers; la religion s'adresse à lui et lui demande un édifice, et ses vers le lui donnent; — Bordeaux la magnifique l'applaudit; — Auch lui vote une coupe admirable de vermeil avec les mots: A JASMIN, LA VILLE D'AUCH, ADMIRATION, GRATITUDE; — Toulouse, qui a son Capitole et ses fêtes antiques, lui fait un triomphe et lui décerne des lauriers en or; — le duc d'Orléans lui donnait une bague de diamants et lui avait réservé, dit-on, une faveur plus grande encore; — la duchesse d'Orléans, lui envoie une médaille d'or avec ces mots: LA DUCHESSE D'ORLÉANS AU POETE JASMIN; — Paris l'appelle et l'enivre de fêtes et de triomphes; — Le roi lui-même le reçoit aux Tuileries, l'entend, et lui fait un présent royal; — toute la haute littérature lui décerne des titres de gloire, et vous voulez qu'au milieu de ce délire cet homme simple, franc, poëte, prenne un semblant de fausse modestie et se déprime lui-même!

Enfin il y a un mot de Jasmin charmant de modestie et qui détruit ce reproche de vanité mauvaise: c'est lorsqu'à Paris, au milieu de ses triomphes et lorsqu'on voulait l'y retenir, il répondit: « Il faut partir, *les barbes poussent* à Agen! »

« Puis-je vous lire une troisième pièce de vers? nous avons le temps, Caillat attendra. » Il ajouta: « M. Durand était un ange de charité, un saint de bienfaisance. Hélas! les villes et les hommes oublient vite. Un monument manque à sa tombe; mais, si Dieu le permet, il s'y élèvera un jour. » Et il me lut la pièce délicieuse intitulée *le Médecin des Pauvres*.

Il avait fini, et j'étais encore sous le charme de sa poésie et de son débit. — Je le regardai, des larmes étaient dans ses yeux; je lui pressai la main avec attendrissement: — je ne pouvais louer autrement son œuvre.

Avant de le quitter, je le priai de me montrer ces présents de villes et de princes qui lui avaient été donnés.

Il m'emmena dans une pièce placée au fond de sa maison; et d'abord il ôta d'une cloche de verre la coupe de vermeil offerte par la ville d'Auch.

Cette coupe, d'un travail exquis et qui semblerait sortie des ateliers d'un Cellini, est d'une hauteur de vingt-cinq centimètres environ. Il me fit remarquer l'inscription si honorable:



A JASMIN, LA VILLE D'AUCH; ADMIRATION, GRATITUDE.

Puis il ouvrit un très-grand écrin de maroquin vert, et il en tira d'une couche de satin blanc une double branche de laurier à feuilles de grandeur de nature et d'or massif. La grandeur de cette branche d'or peut être de quarante à quarante-cinq centimètres.



Dans un autre écrin étaient trois médailles; sur l'une d'elles, en or, étaient écrits ces mots:

LA DUCHESSE D'ORLÉANS AU POETE JASMIN.

Puis une bague donnée par le duc d'Orléans à son passage à Agen. C'est un saphir entouré de deux gros brillants.

Enfin, il tira de son sein une belle montre en or, avec une chaîne de même métal; sur cette montre étaient gravés ces mots:

DONNÉE PAR LE ROI.

Le temps me pressait; — je lui demandai une dernière grâce, c'était d'avoir de sa main, sur l'un des volumes de ses poésies que j'emportais, ces deux vers de la pièce de *la Charité*:

Car ès amer de la recebre
Aoutan qu'ès dous de la donna!

Il prit le volume et s'apprêta avec une sorte de méditation à écrire quelques mots.

« Ce ne sont pas des vers, dit-il en me le rendant; lisez, ou plutôt je vais vous traduire cette phrase. » Je l'écoutai, et je fus profondément attendri en entendant ces mots, dont je n'aurai pas le courage de donner ici la traduction:

« *A Moussu G... C...*

« A beyre commo m'abès sentit quand legissioy, bezi « que mous libres n'an jamay estat debat un millou cò, et « dins de tan bouuos mas.

« JASMIN.

« Agen, 6 octobre 1843 »

Il ignorait encore qui j'étais après avoir écrit cette phrase, et il me le demanda pour l'ajouter aux mots: *à moussu*, suivis d'une demi-ligne blanche. Ce fut alors seulement qu'il sut et qu'il écrivit mon nom: — G... C...

Avant de nous quitter, il ouvrit un de ses volumes, et, me montrant une page de musique, il me chanta une mélodie qui est de lui, et qu'il a composée pour une de ses poésies. — Sa voix est touchante, et je savais d'ailleurs qu'il était bon musicien et jouait fort bien de la guitare.

Enfin, je lui fis mes adieux, avec l'espoir et sa promesse de le revoir à Paris.

Histoire de la Semaine.

Quand les événements politiques intérieurs font défaut à la presse, la polémique vient y suppléer, et parfois aussi elle amène ses événements. Toute la semaine dernière, une lutte très-vive s'était engagée dans les journaux entre des membres du haut clergé et des défenseurs de l'Université, qui ne paraît pas encore s'être arrêtée sur le meilleur moyen de se défendre elle-même. M. le cardinal-archevêque de Lyon, M. l'évêque de Langres, M. l'évêque de Châlons, y ont successivement pris part. Tous réclament la liberté de l'enseignement, et, pour en démontrer la nécessité, entreprennent de prouver que l'enseignement universitaire ne présente pas aux pères de famille de suffisantes garanties morales. Les défenseurs de l'enseignement par le gouvernement éprouvent de l'embarras pour repousser ces accusations, quelque peu fondées qu'elles soient, car M. le ministre de l'instruction publique leur a donné crédit en sacrifiant des professeurs approuvés par l'Université, mais mal vus et dénoncés par le parti ecclésiastique. Une nouvelle et récente mesure prise à l'occasion de M. le professeur Ferrari, immédiatement après un succès éclatant remporté par lui dans un concours d'agrégation, est venue donner confiance aux adversaires de l'Université et porter le découragement dans les rangs de ses soutiens. D'un autre côté, la promesse d'une loi faite par la Charte de 1830, promesse dont l'exécution a été ajournée d'année en année, semble mettre l'autorité dans une situation un peu fausse pour faire exécuter dans toute leur rigueur les dispositions encore en vigueur sur les petits séminaires. C'est dans ces circonstances que la lutte, qui, dans le silence, avait été incessante, s'est traduite en lettres pastorales et en lettres aux journaux. Le *Journal des Débats* avait annoncé que celle de M. l'évêque de Châlons, qui n'a peut-être pas toute la gravité du caractère religieux de son auteur, était déférée au Conseil d'Etat, non pas pour la question de goût, mais pour celle de légalité. C'était, à ce qu'il paraît, l'avis de M. le grand-maître, qui, pour se donner du courage, avait livré sa résolution à la publicité. Mais il a rencontré de l'opposition de la part de M. le garde-des-sceaux, et sa détermination n'a pas été la plus forte.

Le conseil-général de la Seine a clos le 30, à minuit, sa session annuelle, dont nous avions précédemment annoncé l'ouverture. Il lui a fallu, en treize séances, arrêter un budget de cinquante millions et donner son avis motivé sur une foule de questions importantes. Les sessions des conseils-généraux sont infiniment trop courtes; beaucoup de ces assemblées ont exprimé des plaintes à ce sujet; le conseil-général de la Seine l'a fait sentir de son côté, en déclarant n'avoir le temps de répondre à des questions que le ministère lui avait posées. Il a renouvelé ses vœux de l'an dernier relatifs à la publicité à donner à la liste du jury et à l'attribution du produit des droits d'enregistrement sur les brevets d'invention. Il a montré tout à la fois de la largesse dans les sacrifices qu'il a regardés comme utiles et bien entendus, et une sévère économie dans les dépenses, qu'il n'a pas considérées comme suffisamment justifiées. Les traitements de quelques fonctionnaires s'en sont mal trouvés.

A l'extérieur s'offre toujours, sur le premier plan, l'Irlande, ou bien plutôt l'Angleterre; car on est bien plus embarrassé à deviner comment sir Robert Peel sortira de l'impasse où il s'est engagé, qu'inquiet du sort d'O'Connell et de ses coaccusés. A Londres comme à Dublin, on a répandu, à la fin de la semaine dernière, le bruit que les poursuites étaient abandonnées. Cette nouvelle était absurde; mais elle n'a eu cours que parce qu'elle l'était infiniment moins que les poursuites elles-mêmes. Si on ne les abandonne pas, on songe du moins à les ajourner le plus possible. Au lieu des derniers jours de novembre, les premiers jours de janvier arriveront, dit-on, avant que les débats judiciaires s'ouvrent. On semble espérer que l'avenir et l'imprévu apporteront une solution à une difficulté qu'on commence à reconnaître inextricable aujourd'hui. On songe à recommencer l'enquête entreprise, qui, entachée d'irrégularité et d'évidente inexactitude, fournirait des armes redoutables à un légiste et à un procédurier de la force d'O'Connell. En un mot, on croit avoir tout à gagner à perdre du temps. En attendant, les témoignages de sympathie, les adhésions à l'association et les offrandes arrivent au chef du rappel de la part de prélats qui jusqu'ici étaient demeurés en dehors de l'agitation nationale; des prières sont faites dans toutes les paroisses de l'Irlande, et la formule de l'une d'elles nous paraît assez nouvelle dans la liturgie : « Puissent les amis de la liberté ne jamais avoir affaire à d'autres ennemis que Peel, Sugden, Wellington et compagnie! » — L'Espagne mérite de plus en plus l'épithète de malheureuse qu'on lui a tant de fois donnée depuis trente-cinq ans, quand on a eu à raconter les événements dont elle a été continuellement le théâtre. Barcelone et Girone, à l'heure où nous écrivons, sont peut-être en feu ou déjà en cendres. Les dernières nouvelles annonçaient que les bombes des assiégeants se succédaient sans interruption, nombreuses et terribles, que les murailles s'écroulaient, et que le carnage était imminent. —La France, qui a vu une première fois son consul conjurer les dernières rigueurs contre Barcelone de la part d'Espartero, avec le gouvernement duquel elle était dans des termes plus que froids, la France n'a-t-elle donc rien pu obtenir d'un gouvernement qui se dit son ami? Si elle n'y a pas réussi, il faut le déplorer; mais si elle ne l'avait pas même tenté, il faudrait le déplorer plus encore. A Madrid, en présence de pareils événements, les Cortès sont demeurées très-longtemps à se constituer, et un projet de loi pour déclarer la majorité de la reine est jusqu'ici la seule mesure qui leur ait été présentée. Peut-on raisonnablement attendre de son adoption la fin des malheurs de la Péninsule? Nous le désirons beaucoup, tout en l'espérant bien peu. — Athènes a perdu de sa confiance dans la franchise de l'adhésion du roi à la révolution de septembre. Un aide-de-camp d'Othon, qui avait vu ces changements politiques avec beaucoup de dépit, est arrivé à faire croire à ce monarque qu'une contre-révolution devait éclater une belle nuit; car, en Grèce, c'est toujours à la belle étoile que les mouvements s'opèrent. La crédulité du prince, les ordres qu'elle lui a suggérés, ont donné à penser qu'il avait une grande confiance dans les ennemis de la révolution et trop peu de foi dans son avenir pour en être un partisan bien sincère. Cette défiance ne facilitera rien, et tôt ou tard les puissances voudront venir en aide à des embarras qu'elles pourront bien accroître encore par l'intervention de leurs diplomates.—Les nouvelles de Chine n'ont guère apporté que des détails sur l'étrange cérémonial observé par les grands dignitaires du pays dans leurs rencontres avec les chefs anglais; mais ces programmes ont leur importance en ce qu'ils font voir que les Chinois ont renoncé à leur ancienne prétention d'humilier les Barbares, et qu'ils sont résignés aujourd'hui à les traiter d'égal à égal. Nous saurons plus tard si les présentations à l'empereur n'amèneront plus ces complications d'étiquette qui ont fait reculer toutes les précédentes ambassades. L'expédition anglaise a sans doute contribué pour beaucoup à ce résultat; mais on doit croire aussi que les progrès des missions catholiques n'y sont pas tout à fait étrangers. Dans un rapport officiel publié à Londres, nous voyons qu'on compte 52,000 catholiques dans le vicariat apostolique du Sut-Chuen, 40,000 dans celui de Fokien; Cheusi et Hon-Kouang, 60,000; Tche-Kiang et Kian-Li, 9,000; Pegu et Ava, 6,000; Siam, 8,000; Malaca, 6,000; Cochinchine, 80,000; Tong-King oriental, 160,000; dans le diocèse de Nang-King, 40,000; dans celui de Macao, 52,000, et dans le vicariat apostolique du Tong-King occidental, 180,000.

La nature a un peu fait relâche cette semaine, et n'a pas continué cette série de tremblements de terre et de tempêtes que nous avions eu précédemment à enregistrer. Mais l'industrie a fourni son sinistre. Le bateau à vapeur *le Clipper*, faisant la navigation entre Bayousara et la Nouvelle-Orléans, au moment où il quittait le port, a fait explosion par l'éclat de ses chaudières. Toute la machine, de grands débris de chaudières, d'énormes fragments de bois, une multitude d'autres objets, et, au milieu de tout cela, des êtres humains, tous plus ou moins mutilés, ont été lancés dans les airs. En atteignant sa plus grande hauteur, cette éruption a été projetée, comme les jets d'une fontaine, dans plusieurs directions, et est retombée sur la terre, sur les toits des maisons et jusqu'à 200 mètres de distance du lieu du sinistre. Les malheureuses victimes ont été brûlées, écrasées, déchirées, mutilées et dispersées de toutes parts, les unes dans la rivière, les autres dans les rues, d'autres sur l'autre rive du Bayou, à près de 250 mètres. Quelques corps ont été coupés en deux par des morceaux de bois, et d'autres lancés comme des boulets de canon contre les murailles des maisons. Toute la partie des édifices environnants semble avoir été ravagée par un tourbillon. Le lieu du désastre offrait un spectacle qu'il faut renoncer à peindre. Les planchers des deux chambres étaient jonchés de morts et de mourants. Ceux que l'on transportait proféraient des prières, des gémissements, des imprécations, et présentaient l'aspect des plus atroces souffrances. L'équipage consistait en quarante-trois hommes; il y avait de plus cinq passagers. Un très-petit nombre de personnes, dont fait partie le capitaine, a été sauvé; les pertes connues s'élevaient à vingt-neuf; mais il manquait encore plusieurs personnes, dont les traces n'avaient pas été retrouvées.

Les journaux anglais nous font aussi connaître les désastres financiers d'un prince noir et d'un prétendu prince blanc. Le premier est le frère de l'ancien roi d'Haïti, Christophe II, lequel, entrevoyant l'orage qui devait détruire bientôt tout à fait son pouvoir déjà ébranlé et sa fortune en ruines, avait envoyé à Londres environ 250,000 fr. pour les placer dans les fonds anglais, au profit de la reine, de ses deux filles, de ce frère et de sa sœur. Madame Christophe a trouvé moyen de s'approprier le tout et d'aller jouir en Sardaigne des moyens d'existence qu'elle eût dû partager avec son beau-frère. Ce pauvre prince, réduit, lui et les siens, à la plus profonde misère, s'est adressé à la Société des amis des étrangers en détresse, et celle-ci lui a envoyé... 5 guinées! Il s'est présenté pour demander des secours au lord-maire, qui lui a répondu, en lui donnant satisfaction sur ce point, qu'il n'avait pas qualité pour agir, mais qu'il espérait qu'on pourrait poursuivre la reine d'Haïti pour le remboursement de 5,000 livres sterling. — Le lord-maire, ou du moins en attendant l'installation de celui-ci, l'alderman qui le remplace, a également reçu la visite de l'autre prince dont nous parlions tout à l'heure : celui-ci était Louis XVII, dont nous avons déjà fait connaître la demande en cession de biens et de droits, même à la couronne de France. Ceci pouvait être assez gai; mais ce qui est triste, c'est que ce malheureux, sa femme et leurs huit enfants sont dans la plus affreuse misère. On a vu se présenter, pour appuyer sa demande, un Français, M. le comte de Labarre, dont l'extérieur annonce un homme respectable. « Je n'ai point, a-t-il dit, abandonné et je n'abandonnerai point mon ami, tout accablé qu'il est sous le poids de l'adversité. Je me suis ruiné moi-même pour le secourir, en me faisant ainsi, comme l'a dit un grand écrivain, M. de Chateaubriand, dans une autre circonstance, le courtisan du malheur. M. le duc de Normandie n'a pas droit seulement comme héritier du trône à la commisération des Anglais, il était venu aussi leur apporter le fruit de ses longs travaux sur l'art de perfectionner les projectiles de guerre. — *Une voix dans l'auditoire :* Afin de bombarder ses bons et féaux sujets. (*On rit.*) — M. de Labarre : Quelque opinion qu'on ait sur la légitimité des prétentions du duc, on conviendra, du moins, qu'il se trouve dans une position peu commune : il a huit enfants, dont le plus jeune est âgé de six mois. » L'alderman a fait remettre à l'avocat du duc de Normandie une somme tirée du tronc des pauvres et dont le chiffre n'a pas été révélé au public.

Ce ne sont pas seulement les demandes des princes indigents qui remplissent les journaux anglais, ce sont aussi les réclamations des capitalistes de cette nation qui s'étaient réunis pour entrer dans les compagnies de chemins de fer, sollicitant des concessions en France durant la session dernière. Le chemin de Lyon, qui avait trouvé des souscripteurs dans la Grande-Bretagne, à l'aide de prospectus répandus à profusion, mettant en avant un conseil d'administration composé de pairs et de députés français, auxquels on n'avait pas même demandé leur agrément; le chemin de Lyon, qui avait vu ses actions, placées par ce tour d'adresse, devenir, à la bourse de Londres, l'objet de spéculations considérables, et obtenir une prime très-élevée; le chemin de Lyon voit aujourd'hui ses ingénieux inventeurs retenir l'argent des actionnaires malgré eux, sans intérêts et sans garanties. Ceux-ci, finissant par trouver la plaisanterie un peu prolongée, confient leurs vives doléances aux feuilles de Londres. Nous ne croyons pas la triste spéculation dont ils sont victimes de nature à les encourager beaucoup à s'intéresser jamais de nouveau dans une grande entreprise en France, et nous le déplorons. — Du reste, on pense que le ministère est déterminé à demander l'autorisation de faire exécuter, aux frais de l'Etat, les chemins qui seront votés dans la session prochaine, soit qu'il les exploite lui-même, soit qu'il se détermine, après leur exécution, à en mettre les baux en adjudication.

Paris s'embellit chaque jour, il faut le reconnaître. Le conseil municipal, quels que soient les vices de son organisation, par cela seul qu'il est électif, a plus fait par ce résultat en quelques années que n'avaient fait plusieurs générations successives. Paris s'embellit; mais outre les projets qu'exécute l'administration de la ville de Paris, il y a aussi, et en bien plus grand nombre, les projets qu'on lui prête. Les journaux ont cette semaine rasé des quartiers entiers, ouvert des voies immenses et planté sur le parvis Notre-Dame une pyramide en granit pour servir de point de départ à toutes les bornes milliaires de nos routes. Tout cela est fort ingénieux et surcharge peu le budget, car il n'en a pas encore été le moins du monde question dans les délibérations et même dans les causeries du conseil municipal. — On songe toujours à restaurer Notre-Dame, qui en a grand besoin, mais dont on tremble de voir les travaux confiés à quelque architecte vandale. En attendant, des mutilations coupables y sont commises tous les jours. Tout récemment, au portail septentrional, quatre chapiteaux ont été ébréchés à coups de pierre ou de marteau; un petit animal fantastique a été enlevé très-nettement, à l'aide d'un ciseau, et volé par un amateur, qui aura voulu y joindre également la tête d'un ange. Le Comité historique des arts et monuments a déjà précédemment appelé, à l'occasion de délits de ce genre, toute l'attention de l'autorité sur les moyens d'en prévenir le retour. Combien faudra-t-il donc encore de mutilations pour que ces réclamations soient enfin écoutées?

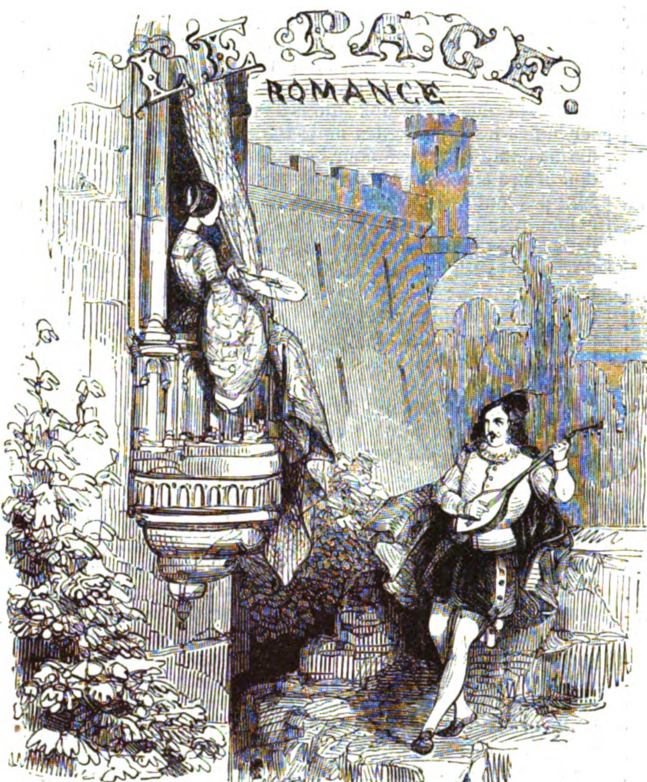
Ce que nous avions dit dans un précédent numéro de l'à-propos et de l'utilité pour l'art de la mission à Athènes confiée à M. Boulanger, nous a valu une lettre de cet architecte, au talent duquel nous avions, du reste, rendu hommage. Suivant lui, les fouilles et les déblais qui ont été exécutés récemment par le gouvernement actuel de la Grèce, ont, en les dégageant des fortifications turques dans lesquelles ils étaient presque tous ensevelis, donné aux anciens monuments un aspect tout nouveau, leur véritable aspect. M. Boulanger semble avoir la confiance de justifier la mission qui lui est donnée, et de prouver par ses résultats qu'elle a été bien entendue. Nous avouons que la détermination où il paraît être d'arriver à faire cette preuve nous donne à nous-mêmes la confiance qu'il y parviendra, et nous serons, il en peut être certain, le cas échéant, les premiers à le proclamer.

La Normandie voit, depuis quelque temps, des artistes et des poëtes sortir de la foule de ses artisans. Ses feuilles locales renferment de curieux détails sur les essais heureux d'un pauvre ouvrier qui paraît appelé à prendre un rang distingué dans l'art de la sculpture. L'ouvrier Lebreton a mérité tout dernièrement un encouragement du roi par ses poésies populaires.

La police, moins tolérante que l'administration des contributions indirectes, qui admet pour les vins l'extension de volume, à l'aide de l'eau, pourvu que le droit lui soit payé sur les deux liquides mariés, la police a fait saisir à Rouen et à Bercy une grande quantité de pièces de vin ainsi sophistiqués. La question va être portée devant les tribunaux. Déjà, dans une espèce qui ne manque pas d'analogie, la Cour de cassation vient de décider qu'on doit considérer comme boisson falsifiée, aux termes du Code pénal, le lait dans lequel un débitant a mêlé un tiers ou un quart d'eau. — Les tribunaux de Stockholm n'ont ni la même sévérité quand il s'agit de défendre leurs justiciables contre l'avidité de certains marchands, ni une grande bonne foi nationale quand il s'agit de faire respecter les intérêts étrangers. Un pharmacien de cette ville, le sieur Almquist, voyant qu'une maison de Reims, renommée pour la qualité de ses vins de Champagne, fournissait presque seule la Suède entière, a contrefait les étiquettes du négociant champenois, et a appliqué ses contrefaçons à des bouteilles contenant une liqueur d'apothicaire. Les Suédois n'y ont vu que du champagne, et des poursuites ayant été dirigées contre le contrefacteur, les tribunaux de première instance et d'appel ont tout naïvement déclaré que « s'il est vrai que d'un côté les lois sur le commerce répriment sévèrement toute usurpation de noms et de raisons commerciales, toute contrefaçon d'étiquettes, enseignes, etc., il y a d'un autre côté lieu de supposer que le législateur a dicté cette disposition dans le seul but de protéger l'industrie et le commerce des indigènes, et non pour favoriser les étrangers *au détriment des nationaux.* » S'il y a des juges à Berlin, il y en a de bien singuliers à Stockholm.

Les journaux ont tué M. l'amiral Roussin, qui aura pu entendre son oraison funèbre, car le lendemain les mêmes feuilles nous ont appris que cette nouvelle était sans fondement. Malheureusement beaucoup d'autres morts annoncées cette semaine n'ont pas été démenties de même. — L'émigration polonaise a encore perdu un de ses membres les plus

illustres, le général comte Soltyck, qui avait servi avec honneur comme colonel dans l'armée française sous l'Empire, comme général dans l'armée polonaise durant la guerre de l'Indépendance, et qui avait, comme nonce, fait preuve nouvelle, à la diète, du dévouement et de la fermeté qu'il avait montrés sur les champs de bataille. C'était, de plus, un écrivain distingué ; il a laissé une histoire fort estimée de la guerre de Pologne en 1809, et la mort l'a surpris se livrant à d'autres travaux historiques. — Le clergé a perdu M. de Cosnac, archevêque de Sens, et M. le cardinal de Retz, auditeur de rote auprès du Saint-Siége. — M. le baron Capelle, ancien ministre de Charles X, et un des signataires des ordonnances de juillet 1830, a terminé à Montpellier une carrière remplie tour à tour par la disgrâce et la faveur. Une liaison avec Elisa Bonaparte, duchesse de Lucques et de Piombino, vue de mauvais œil par Napoléon, attira sur lui des mesures sévères, et fit d'abord connaître un nom qui devait, si fatalement pour celui qui le portait, figurer plus tard au bas du manifeste politique qui a déterminé la plus rapide de toutes les révolutions. — Enfin, les arts ont eu à enregistrer sur leurs tables funèbres la mort du pianiste Pradher ; — celle d'un peintre paysagiste de Lyon, d'un remarquable talent, Guindrand, tombé depuis quelques années dans le plus funeste idiotisme, — et celle aussi d'un ancien professeur de l'école des Beaux-Arts de la même ville, Berjon, peintre de fleurs. — Un nom appartenant à un artiste célèbre s'est également éteint. La fille aînée et le dernier enfant survivant du fameux acteur Bertinazzi, appelé au théâtre Carlin, mademoiselle Barbe-Suzanne Bertinazzi, vient de mourir âgée de quatre-vingt-deux ans.



PAROLES

DE

M. EUGÈNE DE LONLAY.

MUSIQUE

DE

M. G. DONIZETTI.

A MADAME LOUIS AUVRAY.

CHANT.

PIANO.

Andante.

Som - bres al - - - lé - - - - - - - - es Où je rê - vais Ver - - tes val - - - lées Ruis - seaux si frais Fé - - - con - - de plai - - - - - - - ne Vas - - te do - - mai - - - ne Fleur de ces

lieux O no - - - ble da - - - me A vous mon â - - - - me

A vous mes yeux.

2e Couplet. Ri - che tou - - rel - le Au front bru - - ni Où l'hi-ron - del - le Sus-pend son nid Toit tu - - té - - lai - - - - re

Bon - té sin - - cè - re Seuil en-chan - - teur Et no - ble da - me A vous son â - - - - - me A vous son cœur.

3e Couplet. D'un pau-vre pa - - ge Qui vous doit tout Vous dont l'i - - ma - ge Le suit par - tout Dai - gnez en - - ten - - - dre

La voix si ten - - - dre Et les a - - mours O no - ble da - - me A vous son â - - - - - me A vous ses jours.

Procédés d'E. Duverger.

Théâtre-Italien.

Belisario, tragédie lyrique en trois parties, musique de M. Donizetti. — M. Fornasari.

C'est une lamentable histoire que celle du Bélisaire de l'opéra italien, et l'on peut dire que jamais le dévouement monarchique n'a été mis à une plus rude épreuve.

Cet honnête Bélisaire, se trouvant en pays étranger, *frà genti barbare*, a fait un rêve. Il a vu un guerrier terrible qui renversait l'empire de fond en comble. Le voilà dans une grande perplexité. — Quel est ce guerrier? où est-il? comment le découvrir? Dans son inquiétude, il eut recours à un *homme de Dieu*; il lui conta son rêve; et l'homme de Dieu lui répondit qu'il n'avait pas besoin de chercher bien loin l'ennemi public dont il était en peine, et que ce guerrier mystérieux était son propre fils.

Ce fils était un enfant dans toute l'innocence du premier âge, et qui ne pouvait pas encore, évidemment, songer à conquérir le monde et à renverser le trône de Justinien. Néanmoins, Bélisaire fut impitoyable; il condamna son fils à mort, et le fit exécuter.

A la vérité, il ne fut qu'à moitié obéi sur ce dernier point. Proclus, qu'il avait chargé de l'opération, n'eut pas le courage de l'achever. L'enfant, au lieu d'être tué, fut seulement perdu.

Vous dites, madame, que c'est un abominable homme que ce Bélisaire? Je ne saurais être de votre avis là-dessus. Que dit, en effet, La Fontaine, le grand moraliste :

> On ne peut trop aimer trois sortes de personnes :
> Les dieux, sa maîtresse et son roi.

Vous voyez donc bien que Bélisaire n'a fait que son devoir. Mais sa femme Antonine est comme vous, madame, et n'entend rien à cette morale-là.

Il faut vous dire que Proclus a jasé, et qu'Antonine sait tout. Jugez de sa colère! Elle jure de perdre son mari pour venger son fils, et je vais vous raconter comment elle s'y prend. Cela est toujours bon à connaître, et peut servir dans l'occasion.

Bélisaire, qui est en train de reconquérir l'Italie sur les Goths, écrit à sa femme de temps en temps, comme tout bon mari doit faire. Il paraît que dans une de ses lettres il a imprudemment laissé beaucoup d'espace entre le texte et la signature. Que fait Antonine? Elle livre la missive à Eutrope, le mortel ennemi de Bélisaire; et Eutrope, qui a d'habiles faussaires à sa disposition, fait ajouter à la lettre du héros une phrase qui doit suffire pour le faire pendre.



(Portrait de Fornasari.)

Bélisaire revient d'Italie et rentre à Constantinople sur une de ces petites voitures à deux roues et non suspendues que nous nommons charrettes, mais qu'en langage tragique on appelle chars. Il est impossible d'être plus glorieusement cahoté. Il jouit de tous les honneurs du triomphe; il a même le bonheur d'embrasser publiquement Justinien; mais, ô néant des grandeurs humaines! à peine a-t-il eu le temps de chanter avec son ami Alamir un *andante* et une *cabalette*, qu'Eutrope se présente, lui demande son épée de par l'empereur, et le somme de comparaître devant la Cour des Pairs du pays. Il est accusé de haute trahison au premier chef.

Il nie, comme de raison; mais on lui présente la lettre. Il reconnaît d'abord son écriture; puis, quand il a tout lu, il s'indigne, et déclare qu'il y a faux et interpolation. Il en appelle au témoignage d'Antonine. Mais Antonine confirme l'accusation, et déclare avoir reçu la lettre telle qu'elle est. Vous imaginez bien comment Bélisaire la traite. « Mauvaise épouse! mauvaise mère! (Ils ont une fille, nommée Irène, qui est présente.)—Ah! mauvaise mère!... Et vous donc, avez-vous la prétention d'être bon père, par hasard? rayez cela de vos papiers, car je sais tout. — Quoi? — Tout ce que Proclus savait. — Aïe! »

Bélisaire met sa tête dans ses deux mains, et ne tarde pas à faire sa confession générale devant sa femme et sa fille, devant le Sénat et l'empereur. Quand il a fini, Antonine se remet de plus belle à lui dire des injures, ce qui est tout simple. Mais on comprend plus difficilement que le Sénat s'en mêle, et que Justinien fasse crever les deux yeux à un homme à qui l'on ne peut guère reprocher qu'un excès de dévouement à la dynastie régnante. Justinien est-il donc si mauvais politique? et ne voit-il pas que cet exemple n'est pas encourageant?

Quoi qu'il en soit, voilà Bélisaire aveugle et qui part bientôt pour l'exil, guidé par sa fille Irène, qui joue près de lui le même rôle qu'Antigone auprès d'Œdipe. Ils arrivent au mont Hémus. Là, ils rencontrent des Alains.

Ces Alains sont au nombre de vingt, ou à peu près, et telle est la grandeur de leur courage, qu'ils ont entrepris d'attaquer Constantinople et de mettre cette grande capitale à feu et à sang. Il est vrai qu'ils ont un chef qui ne plaisante pas, et qui ne connaît point d'obstacles : c'est Alamir, cet ami de Bélisaire dont je vous ai déjà parlé. Il a juré de venger le grand homme opprimé, et de noyer Constantinople dans des flots de sang. Mais Bélisaire le fait bien vite revenir à résipiscence. Bélisaire est toujours citoyen dévoué, sujet fidèle, et le malheur ni l'injustice n'ont eu aucune prise sur sa grande âme. Enfin, comme le drame touche à son dénoû-

ment, Bélisaire reconnaît bientôt dans Alamir ce fils qu'il avait jadis condamné à mort, et qu'il croyait avoir perdu.

L'empereur, à la nouvelle de l'incursion des Alains, a fait marcher ses troupes à leur rencontre. Bélisaire se met, de son autorité privée, à la tête de l'armée grecque. Comment l'accepte-elle pour chef, et comment s'y prend-il pour la commander? C'est ce que je ne saurais dire, puisque l'auteur a négligé d'éclaircir ce point; mais il bat les Alains, et c'est ce qui importe le plus à l'empereur et aux habitants de Constantinople.

Hélas! tout a une fin sur cette terre, les plus grands héros comme les plus absurdes livrets. On apporte un brancard dans la tente de Justinien. Sur ce brancard est étendu le conquérant de l'Afrique et de l'Italie, et le vainqueur des Alains, qui a reçu le coup mortel à cette dernière bataille, et vous pouvez à votre choix, selon votre goût et vos dispositions particulières, pleurer le trépas du grand capitaine, ou rire tout à votre aise des incroyables inepties de l'auteur du *libretto*.

Vous ne rirez pas du moins de la partition, et c'est l'essentiel. Il y a, dans l'œuvre de M. Donizetti, des morceaux remarquables en assez grand nombre pour qu'on lui pardonne ceux où il s'est un peu négligé. Ne parlons pas de ceux-ci, mais indiquons au lecteur une jolie cavatine, pleine de sentiment et de distinction, et que mademoiselle Nissen exécute à merveille; — un duo pour basse et ténor, dont l'*andante*, tendre et pathétique, contraste de la manière la plus heureuse avec la *strette* brillante qui le termine; — un chœur de sénateurs, qu'il ne faut pas comparer au chœur des juges dans la *Pie Voleuse*, mais qui n'en a pas moins un mérite fort distingué; — un finale à six voix, où brillent des traits énergiques et de très-grands effets. Tout cela est dans le premier acte, ou, comme dit l'auteur du livret, dans la première partie.

Au second acte l'air d'Alamir: *Trema, Bisanzio*, est plein d'éclat et de force. Il fait beaucoup d'effet; il en ferait plus encore si M. Corelli le nazillait un peu moins. Hélas! qui n'a pas en ce monde un péché d'habitude, ou il tombe malgré lui, et le plus souvent sans s'en douter? Le péché mignon de M. Corelli est de prendre quelquefois son nez pour sa bouche, et de se servir indifféremment, pour chanter, de l'un et de l'autre. Mais que fais-je, moi? et pourquoi vais-je m'accrocher au nez de M. Corelli, pendant que mademoiselle Nissen et Fornasari sont là qui m'appellent?

Rien de mieux pensé ni de mieux écrit que le duo chanté par ces deux virtuoses; rien de plus gracieux, de plus tendre, de plus pathétique. La situation était de celles qui conviennent particulièrement au talent de M. Donizetti. Il l'a traitée de main de maître, et y a versé à pleine mesure les charmantes mélodies et la sensibilité douce et passionnée tout à la fois, qui font de *Lucie de Lammermoor* une œuvre si aimable et si séduisante. Ce duo est le morceau capital de la partition de *Belisario*; il n'y a que le trio de la reconnaissance, au troisième acte, qui puisse lui être comparé: les mêmes qualités s'y retrouvent, et les trois voix y sont agencées avec cette habileté magistrale dont les musiciens italiens ont seuls le secret.

Le chœur des Alains, qui précède ce duo, est aussi un morceau remarquable: le rhythme fougueux et désordonné que l'auteur a choisi peint à merveille le courage effréné et la soif de pillage qui animent ces Barbares. Mais je regrette que le public n'ait pas fait plus d'attention à la ritournelle qui sert d'introduction à ce troisième acte; elle est vraiment magnifique, et les gens de goût me sauront gré, je l'espère, de la leur avoir signalée.

La première représentation de *Belisario* était également intéressante par l'importance de l'ouvrage et par le début de M. Fornasari. Ce jeune chanteur a de très-grandes qualités; sa voix est fort belle: c'est une basse-taille très-grave, mais qui, — chose rare, — s'élève avec une extrême facilité. Il suit de là que M. Fornasari peut chanter à volonté les rôles de baryton et les rôles de basse. Il a beaucoup de force et de volume, avec beaucoup d'agilité. Tout cela, j'en conviens, n'est pas encore suffisamment réglé, et il y aurait bien quelque chose à dire sur la manière dont M. Fornasari emploie ce bel instrument; mais il l'a, et c'est le point important. Avec du travail et de bons conseils, il saura promptement, s'il le veut, la manière de s'en servir.

Comme acteur, il n'est pas non plus irréprochable; mais il ne pèche que par excès de zèle, précieux défaut, et dont il est bien facile de se corriger.

M. Fornasari a d'ailleurs un visage noble et expressif, et une taille dont les proportions sont magnifiques. Quand il saura modérer un peu ses mouvements; quand il ne perdra plus le fruit de ses bonnes intentions, en allant au-delà du but; quand il détaillera un peu moins son chant et son rôle, et qu'il ne cherchera plus à faire de l'effet à chaque note et à chaque mot, — entreprise folle, et dont le succès est impossible, — alors M. Fornasari réalisera toutes les espérances que son apparition a fait naître. Puisse-t-il ne pas se manquer à lui-même, et ne rien perdre de la riche moisson que l'avenir lui prépare!

Courrier de Paris.

Les gourmets de Cours d'assises ont eu de quoi se satisfaire cette semaine: le procès des vingt-trois voleurs est un de ces régals complets qui ne leur laissent rien à désirer. Aussi la foule a-t-elle suivi avec avidité devant la justice, les débats de la criminelle histoire, tandis que l'habitué des cabinets de lecture passait ses heures en tête à tête avec le *Droit* et la *Gazette des Tribunaux*.

Cette représentation tragi-comique est remarquable, en effet, par l'audace des entreprises, l'infernale habileté des acteurs, leur sang-froid cynique, leur longue impunité; elle met au jour des caractères, des mœurs, des personnages qui étonnent même après les révélations que les réquisitoires et les romanciers ont faites de la vie ténébreuse et scélérate de ces bohémiens. C'est un curieux supplément aux *Mystères de Paris*.

Les chefs sont Flachat et Courvoisier, les plus féconds et les plus résolus à l'escalade et au bris de serrures; tous deux trempent dans toutes les entreprises; on les retrouve partout, à l'assaut des caisses, des portefeuilles et des secrétaires. Flachat se contente d'être l'homme d'action; Courvoisier ajoute à la pratique du crime l'art de faire des criminels: il épie l'honnête ouvrier au seuil de sa vie laborieuse, le flatte, le caresse, fait briller à ses yeux l'appât de l'or, et peu à peu l'entraîne dans sa complicité; si le malheureux se débat encore sur le bord de l'abîme et recule devant le danger du crime, « Bah! laisse donc, lui dit Courvoisier; il n'y a rien à craindre, ça me connaît! » et, par cette audace, il le décide.

Une autre différence distingue Flachat de Courvoisier: Flachat avoue volontiers tous les vols qu'on lui impute, les plus grands comme les plus petits. — Courvoisier met de l'amour-propre dans sa honte: il tient à ne pas passer pour un petit voleur. C'est l'aristocrate de la bande; dites-lui qu'il a volé princes, ducs, comtes, marquis, barons, il le confessera avec le plus complet abandon; tout au plus osera-t-il contredire les dépositions d'un air d'extrême politesse: « M. le comte de Biencourt m'accuse de lui avoir pris 6,000 fr.; j'en demande bien pardon à monsieur le comte, mais je n'ai trouvé que 3,000 fr. dans sa caisse! » Il ne manque jamais de dire: *Monsieur le baron*, en parlant de M. de La doucette, auquel il a dérobé pour 60,000 livres d'or et de diamants. On ne vole pas les gens avec plus d'égards!

Mais que le président s'avise de vouloir comprendre Courvoisier dans un misérable vol de 30 fr., « Ah! pour celui-là, monsieur le président, je n'en suis pas; fi donc! » — Le président insiste-t-il? « Vous le voulez? eh bien! soit: j'en serai, puisque ça paraît vous faire plaisir; mais, parole d'honneur, c'est pour ne pas vous contrarier; et puis, un de plus ou de moins, ça ne vaut vraiment pas la peine de discuter! »

Courvoisier a toujours été maître de lui et s'est imposé une ligne d'attentats qu'il n'a jamais dépassée; acceptant le bagne pour pis-aller, il s'était dit: « Tu n'iras pas plus loin!... » — Un de ses complices lui propose de dévaliser, pendant la nuit, un marchand: « S'il s'éveille? dit Courvoisier. — Eh bien! nous lui *donnerons le tour*! — Merci! je ne fais pas ce commerce-là! »

Vous diriez, en effet, à les entendre, qu'ils sont tous d'honnêtes négociants: on ne tient pas un autre langage dans les magasins de la rue de la Verrerie ou de la rue Saint-Denis. « C'est Droin qui m'a proposé l'affaire, dit Flachat; je l'ai trouvée bonne, je l'ai acceptée. » — Plus loin, parlant du vol accompli dans l'hôtel de M. le prince de Beaufremont, « Je savais que la maison était bonne; que c'étaient des gens très-bien, des gens comme il faut! » Une autre fois, il s'exprime comme un général d'armée: « On est entré par le jardin malgré moi; mon avis était qu'on dirigeât l'attaque par le rez-de-chaussée. »

Entre Courvoisier et Flachat, voici Laire, leur digne associé; Laire, l'ancien légiste, l'ex-maître clerc, le voleur lettré, qui cachait des cachemires parmi les dossiers de son étude, et débite à l'occasion des centons de Delille et de Virgile. Profitant de sa qualité de poëte, Laire va visiter le tombeau de l'Empereur, en attendant l'heure de voler M. Brongniart, de l'Académie des Sciences. Du reste, il parle de ses complices d'un ton de supériorité, et appelle Labrue « Ce pauvre garçon! »

Labrue est l'honnête ouvrier que les conseils de Courvoisier ont perverti. « Un jour M. Courvoisier me dit: Viens déjeuner avec moi; j'acceptai, et ce fut là mon malheur. Tout en déjeunant, il m'a fait philosopher sur trente-six choses; ç'a été le commencement de tout. » Cependant Labrue avait évidemment un fond de dispositions très-grandes pour la philosophie de Courvoisier, car d'élève qu'il était tout à l'heure, il devint bientôt passé maître. C'est Labrue qui fabriquait les fausses clefs, forçait les coffres-forts et les serrures; sa science de serrurier lui avait naturellement valu ce terrible emploi. Plus d'une fois, et notamment chez M. Brongniart, Labrue, qui avait une bonne clientèle et jouissait d'une excellente réputation, fut mandé, comme serrurier, pour réparer les dégâts qu'il venait de faire comme voleur.

Gauthier fait le bon apôtre; à l'en croire, Courvoisier a été son mauvais génie, Courvoisier l'a tenté un jour qu'il se débattait entre un huissier et un protêt; Gauthier était marchand de vins. — Courvoisier prétend que le bonhomme Gauthier joue la modestie, et qu'avant de *travailler* avec lui, il était déjà dans *le bon chemin*. Courvoisier pourrait bien avoir raison, les premières *affaires* que fit Gauthier après leur association semblent le prouver: il vola son correspondant et dévalisa son propriétaire.

Engérer, le recéleur, nie tout d'une voix aigre et sardonique, tandis que la femme Roche, la maîtresse de Flachat, proteste avec fracas de sa vertu et de son innocence. Il y a ensuite les subalternes, qu'il me répugne de nommer; c'est déjà trop d'être demeuré si longtemps avec les chefs. — A l'un le président dit: « Vous avez été condamné à cinq ans de réclusion. — Qu'est-ce que cela prouve? » répond-il.

L'autre, à l'entendre, débuta par des niaiseries, par des *broutilles*; puis il ajoute: « Peu à peu l'ambition m'est venue; je me suis lancé dans les grandes affaires; mais je n'ai pas eu de bonheur, ça s'est *baclé* par vingt ans de galères! »

Le niais ne manque pas à la troupe; ainsi la pièce est complète; tandis que tous ces bandits s'adressent aux billets de banque et aux pierreries, Vavasseur escamote trente livres de beurre à une fruitière; aussi soutient-il qu'il n'a pas l'honneur d'être un voleur de profession: il s'est trouvé un jour très-affamé de beurre frais, voilà tout.

Nous avons réservé Flachat pour le dernier chapitre; c'est que Flachat, par sa hardiesse, son effronterie, la singularité de ses actions et le tour de son esprit, est certainement le personnage le plus curieux de cette odyssée de mécréants.

Flachat dit en voyant entrer chez lui le commissaire de police: « Bien! il paraît que c'est fini! » Après avoir escaladé, avec Courvoisier et Labrue, une fenêtre de l'hôtel de M. de Crillon, il entend le son d'un piano dans la pièce voisine: « Bon! bon! s'écrie-t-il; tant qu'on fera de la musique, ça ira bien. » Confronté avec M. Veyrat, dont il a forcé la caisse, « Cela ne valait pas la peine que je me suis donnée; M. Veyrat est propriétaire, M. Veyrat est riche, de quoi se plaint-il? il devrait plutôt me remercier de l'avoir tenu quitte à si bon marché. »

Dans son ardeur de déprédation, Flachat n'épargnait personne; il n'épargna pas même sa femme. C'était une honnête créature, séparée depuis longtemps de ce malheureux, et qui servait chez madame la princesse de La Tremoille en qualité de femme de chambre. Un jour, Flachat dit à Courvoisier: « Tiens, j'ai une drôle d'idée: il faut que je reprenne à mon épouse les cadeaux de noce que je lui ai faits... » Et, peu de jours après, il pénétrait dans l'hôtel de La Tremoille et enivrait le portier, tandis que Courvoisier accomplissait le crime. Courvoisier voulait pousser l'attentat, de la femme de chambre à la princesse, mais il rencontra dans une des galeries le tombeau du prince de La Tremoille: « J'eus peur, a-t-il dit depuis, en voyant cette tombe, et je me sauvai par la fenêtre. »

Après sa femme, Flachat vola deux de ses maîtresses. « Nous n'avons rien de mieux à faire aujourd'hui, dit un matin Flachat à deux de ses complices; allons à la campagne, ça nous promènera. » Et il les mène chez sa belle-mère, qu'ils dévalisent. Mais voici le fait le plus curieux: ces deux hommes, après le crime, s'installent dans la chambre à coucher de la pauvre femme, boivent son vin, s'enivrent et bientôt se roulent sur les fauteuils et sur le lit. « Ah çà! s'écrie Flachat; qu'est-ce que c'est qu'une conduite comme ça? voulez-vous bien finir? je suis chez moi; si cela continue, je vous mets à la porte! »

Flachat a tiré vanité à l'audience, d'un trait de singulière humanité; il s'agit de Labrue, qui vint un jour lui demander un prêt d'argent: « Tu as besoin d'argent, lui dis-je; eh bien! je vais t'en procurer. Précisément j'avais en vue, ce jour-là, une excellente affaire, *le vol Lallemand*; je le *donnai* à Labrue, qui me le *remboursa* plus tard. » Une autre fois, il promet 150 francs à Jossien sur le produit d'un vol auquel il le dispense de participer, et il les lui donne en effet. « Que voulez-vous, monsieur le président! Jossien n'était pas heureux, je venais à son secours. »

Le drame s'est dénoué comme on devait s'y attendre: Courvoisier, Gauthier, Labrue, Flachat, ont été condamnés l'un à trente, l'autre à vingt-cinq, celui-là à vingt, celui-ci à dix-huit ans de travaux forcés; le reste à une expiation moins longue et moins terrible.

Sortons de cette atmosphère de bagnes et cherchons un air pur: nous en avons besoin. En quittant ces hommes que le crime dégrade et qui se servent fatalement de leur intelligence, on est heureux de trouver une de ces natures courageuses et dévouées qui triomphent des difficultés d'une position subalterne pour s'élever et s'ennoblir par l'esprit. Ainsi a fait un jeune ouvrier de Rouen du nom de Beuzeville. Beuzeville était un simple tisserand; tandis qu'il poussait la navette; la muse venait le visiter; artisan pendant le jour, la nuit il était poëte; son instinct, ses veilles assidues lui révélaient les secrets de la rime et du style. Il finit par tisser une ode et une élégie comme une pièce de toile, avec la même habileté; nous citerons pour preuve de ce talent poétique de charmantes pièces de vers publiées par Beuzeville il y a quelque temps, sous ce titre naïf et doux: *les Petits Enfants*. De ces simples essais, le tisserand s'est élevé peu à peu jusqu'à l'art de Corneille; on parle d'une tragédie de *Spartacus* dont il est l'auteur. L'ouvrage, lu au comité du Théâtre-Français, a produit une certaine sensation. Sans doute la trame n'est pas encore très-savante, les fils s'enchevêtrent et se rompent plus d'une fois; mais l'artiste se montre sous les fautes de l'ouvrier. Allons, courage! poëte et tisserand, ourdissez à vous deux quelque tragédie solide et touchante.

Nous parlons de la tragédie, au moment où elle prend le deuil d'une de ses belles reines. Madame Paradol vient de mourir. Bien qu'elle eût quitté le théâtre depuis deux ou trois ans, on ne l'avait pas oubliée; mais c'était peut-être moins son talent que le public se rappelait, que sa personne. Les héritières qui se sont présentées pour recueillir sa succession, les Agrippine et les Athalie qui ont tenté de ceindre, après elle, la couronne tragique, ont toutes été complices de ces regrets donnés à madame Paradol. En les voyant si dépourvues de noblesse et de majesté, on pensait naturellement à cette Clytemnestre en retraite qui avait du moins la beauté, si le génie lui manquait.

Madame Paradol, en effet, aura été la dernière de la grande race des reines tragiques; — je me trompe: il nous reste mademoiselle Georges. — Elle avait la taille ample et haute, le profil noble et fier, le front propre à porter le diadème; les mains, les bras, les épaules étaient d'une impératrice. Le Théâtre-Français a eu beau chercher: du jour où elle n'a plus été là, il n'a trouvé que des blanchisseuses. Les reines aussi s'en vont.

Née à Paris le 4 janvier 1798, à dix-huit ans elle fit ses premières armes au théâtre; mais elle n'alla pas droit à Corneille et à Racine; ce ne fut que plus tard et par un détour qu'elle leur arriva; la tragédie lyrique eut ses premières amours, avant l'autre tragédie; madame Paradol chanta d'abord, en attendant qu'elle déclamât. En 1816, elle débutait à l'Académie royale de Musique; en 1818, à l'Opéra de Marseille, où elle resta un an en qualité de Didon et d'Alceste. Le 23 juillet 1819, elle dit adieu à Gluck et à Spontini,


(Madame Paradol, décédée le 29 octobre 1843.)

et fut admise au Théâtre-Français. A dater de cette époque, madame Paradol y tint l'emploi des reines, comme on dit en style du terroir, avec zèle, avec dévouement, et souvent avec succès. Les amateurs se rappellent particulièrement le caractère tout tragique qu'elle donna à la *Jane Shore* de Lemercier.

Elle est morte après des souffrances inouïes; il y a plus d'un an qu'on s'attendait, de jour en jour, à son dernier soupir. Cette longue agonie, la pauvre femme l'a supportée avec une constance véritablement héroïque, relevant le courage de ceux qui pleuraient autour d'elle, et gardant sa sérénité jusqu'au moment suprême.

C'était un cœur excellent, disent ses amis, un peu bruyante quelquefois et inconsidérée, mais aimée de tout le monde, et méritant cette affection par une rare bonté.

Les sylphides et les artistes finiront par devenir inaccessibles. Les journaux de Saint-Pétersbourg ou de Berlin ont rapporté, tout récemment, l'aventure à la dragonne de la charmante danseuse mademoiselle Montès, et le grand coup de cravache dont elle gratifia, tout au travers du visage, un soupirant indiscret; procédé un peu cavalier, qui étonnerait moins d'une écuyère de M. Franconi.

Une de nos jolies actrices de vaudeville fait mieux ou pis encore; ce n'est pas la cravache, mais le pistolet qu'elle manie à ravir. Elle ne manque pas une poupée, et fait la mouche à tout coup; heureusement qu'elle la prend rarement. On raconte cependant un fait qui peut donner de l'inquiétude: un vieux guerrier, qui a la prétention d'enlacer encore le myrte au laurier, adressa l'autre jour à notre jolie héroïne une déclaration sur papier satiné. Ce n'était pas une déclaration de guerre. Mademoiselle Page,—il est temps de l'appeler par son nom,—n'a qu'un penchant très-médiocre pour les gloires de l'Empire; elle les respecte trop pour les aimer. Sa petite main blanche répliqua donc au vieux brave par une fin de non-recevoir; l'autre, loin de se décourager, fit remettre sa carte à la cruelle, qui la lui renvoya percée de quatre balles, avec ces mots tracés au crayon: « Par mademoiselle Page, à quarante pas. »

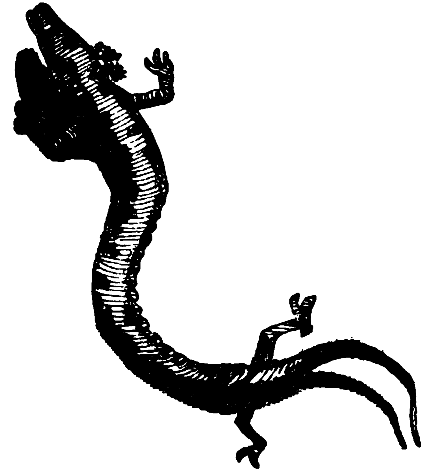
On assure que cette manie guerrière devient épidémique; la plupart de ces demoiselles se mettent sur le pied de guerre; mademoiselle D..., de l'Académie royale de Musique, parle de s'entourer de bastions et de forts détachés; mademoiselle M..., d'une enceinte continue; mesdemoiselles C., S., R. et N. prennent des leçons de Grisier et vont d'estoc et de taille; quant à mademoiselle Déja..., elle n'a rien à craindre: sa vertu a plus de trente ans de salle.

L'aventure du jeune Arthur de B... fait grand bruit dans les boudoirs de la Chaussée-d'Antin; Arthur de B... est un jeune homme naïf et tout récemment éclos au jour de ce monde tentateur; arrivé depuis six mois de sa Bretagne, il en a encore les mœurs pures et tant soit peu sauvages. Une certaine baronne de ***, sa parente, et un peu douairière, entreprit dernièrement, dit-on, de civiliser ce naturel farouche; mais notre jeune Breton se cabra et y laissa son manteau. « Comment va ton jeune neveu Arthur? demandait le lendemain à la baronne une de ses amies intimes. — Qui, ma chère? — Arthur! — Ah! laissons donc: il s'appelle Joseph!... »

Le Théâtre-Italien avait annoncé la reprise de *Semiramide* pour mardi dernier; tout était prêt, les musiciens et les gosiers; cependant on n'a pas joué *Semiramide*. Quoi donc! Assur aurait-il été pris d'un enrouement subit, et Ninias d'une migraine! La chose est bien plus grave; le matin, M. Fornasari avait déclaré qu'il lui était impossible de chanter le rôle d'Assur. — Faute de voix? — Non pas; mais faute de barbe: la barbe que le costumier lui fournissait étant, à son avis, trop courte d'un pouce. M. Vatel a dû céder à cette puissante raison; le bonhomme! — A sa place, j'aurais fait raser complétement M. Fornasari!

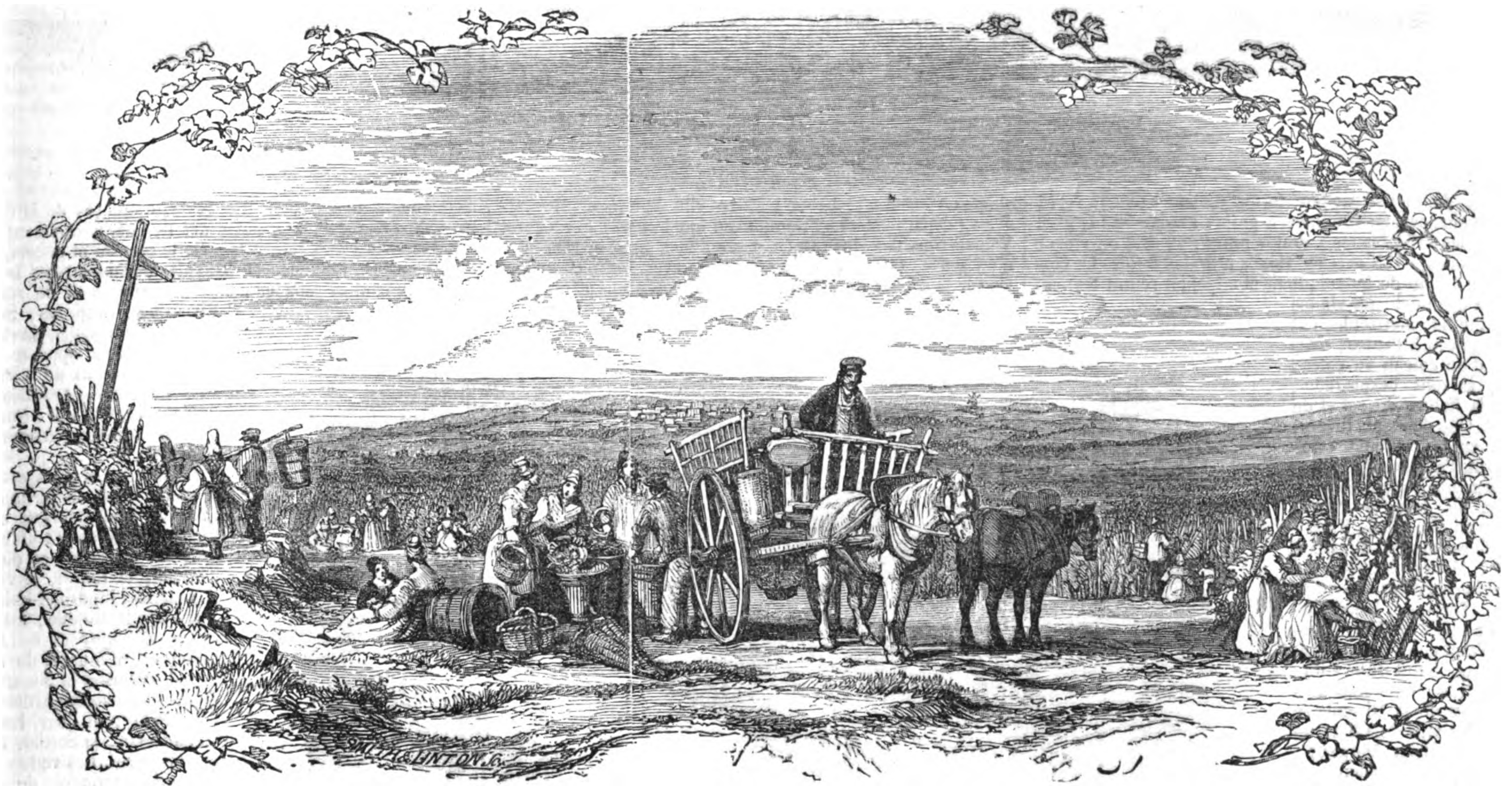
Notre siècle s'égaye de plus en plus; pour peu que cette belle humeur continue, nous arriverons à une gaieté folle. Voici une preuve incroyable de cette jovialité: le théâtre du Vaudeville joue depuis quelques jours un drame de madame Ancelot intitulé *Madame Roland*; savez-vous ce que ce gai Vaudeville, dit *l'Enfant né malin*, a fait mettre sur ses contremarques: *Madame Roland agenouillée devant la guillotine: gai! gai! la farira don daine!*

Je finis par le Protée anguillard (*Proteus anguinus*) que le



Jardin-des-Plantes vient d'enrégimenter dans son armée: *l'Illustration* se fait un plaisir de vous offrir, par mes mains, le portrait de cet intéressant animal; faites-lui bon accueil, et récompensez par là le soin qu'on a de vous donner, à l'instant même de leur naissance, de leur mort ou de leur apparition, le *fac simile* de tous les personnages dignes d'attention, Protées ou non.

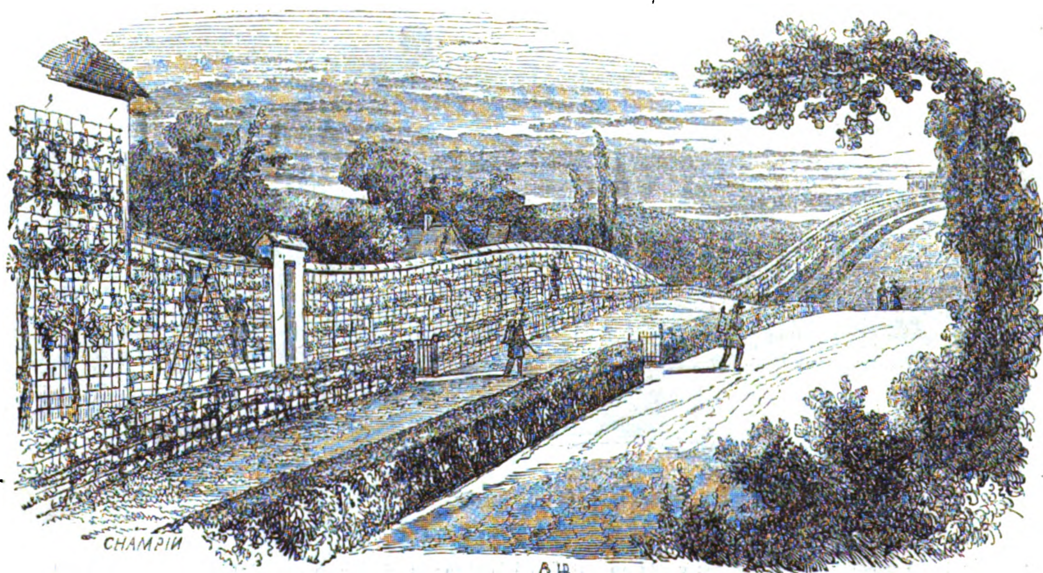
Les Vendanges.



Triste année! tristes vendanges! Après avoir taillé avec soin au-dessous du premier ou du second œil, labouré et biné deux fois, employé la houe et la pioche, dressé des échalas, renouvelé les ceps par le provignage, le vigneron espérait que de vivifiantes chaleurs achèveraient son œuvre, et les chaleurs ne sont pas venues. La vigne a besoin de soleil et redoute la pluie; or, elle a eu, cette année, beaucoup de pluie et peu de soleil; l'humidité en a énervé les racines; le froid et les vents en ont étiolé la tige; la *coulure* a gagné les ceps les plus robustes; et quand le mois de vendémiaire a ramené l'époque de la récolte, il n'y avait pas de récolte à faire. Force a été d'attendre, d'ajourner la proclamation du *ban de vendange*, qui se publie d'ordinaire du 8 au 20 septembre dans le Midi, du 20 au 30 septembre dans les autres départements. On a fini par recueillir tardivement quelques raisins étiques, dont les intempéries avaient arrêté le développement; et, dans plusieurs localités, on a pu dresser procès-verbal de carence. De là une hausse subite dans le prix des vins; ceux du Midi ont éprouvé cinquante pour cent d'augmentation; les pièces de bordeaux sont montées de 110 à 140 fr.; celles de bourgogne de 70 à 100 fr.; et celles des vins de la Loire de 26 à 75 fr.; les producteurs ont perdu; les débitants ont gagné; mais une mauvaise vendange est, en somme une calamité nationale, dans

un pays dont les vignobles occupent 2,134,822 hectares.

Quoique l'Allemagne s'enorgueillisse du johannisberg et du hocheim; la Hongrie, du tokai; l'Italie, du lacryma-christi; l'Espagne, du xérès et du malaga; le Portugal, du porto; le Cap, du constance; l'Asie-Mineure, du chypre, la France tient le premier rang dans la vigniculture du monde entier. Elle produit annuellement, en moyenne, 36,563,790 hectolitres de vin, et 7,088,802 hectolitres d'eau-de-vie. Sur quatre-vingt-six départements, neuf seulement sont dépourvus de vignes: le Calvados, les Côtes-du-Nord, la Creuse, le Finistère, la Manche, l'Orne, le Nord, le Pas-de-Calais et la Seine-Inférieure; les autres donnent des vins plus ou moins estimés. La pépinière nationale du Luxembourg, établie par le ministre de l'intérieur Chaptal, avec le concours du botaniste Bosc, a possédé jusqu'à 570 variétés de raisins cultivé en France, distingués par leur forme et leur couleur : 114 noirs à grains ovales; 190 noirs à grains ronds; 75 blancs à grains ovales; 134 blancs à grains ronds; 19 gris ou violets à grains ovales, et 38 gris ou violets à grains ronds. La collection du Jardin de Botanique de Montpellier réunit 560 espèces. La qualité de nos vignes varie à l'infini, non-seulement d'une contrée à l'autre, mais encore d'un coteau au coteau voisin, suivant l'exposition, suivant la nature du sol et du sous-sol. Que de plants divers! que de crus justement célèbres! Dans l'ancienne province de Bourgogne seulement vous comptez les vins de Nuits, Chambertin, Romanée, Richebourg, Clos-Vougeot, Musigny, Beaune, Meursault, Montrachet, Volney, Pomard, Corton, Mâcon, Thorins, Moulin-à-Vent, Pouilly, Chablis, Tonnerre, Trancy, Coulanges-la-Vineuse et Saint-Julien-du-Sault. Sur les collines siliceuses et les *graves* de la Gironde se récoltent les vins de Château-Laffitte, Château-Margaux, Haut-Brion, Saint-Emilion, Carbonieux, Saint-Bris, Bommes, Barsac et Sauterne. Voulez-vous égayer vos desserts, dérider les physionomies, provoquer les chansons, donner de l'enjouement aux plus tristes, de la vivacité aux plus lents, de l'esprit aux moins capables, servez le pétillant champagne; mais, pour éviter la contrefaçon, ayez soin de vous assurer qu'il a été recueilli sur les rives de la Marne, à Sillery, Epernay, Aï, Montbré, Bouzy, Hautvillers ou Verzenay. Aimez-vous les vins de liqueur, demandez au département de l'Hérault son lunel et son frontignan. Voulez-vous des vins exquis, susceptibles de se garder plus d'un siècle, et se bonifiant sans cesse avec l'âge, cherchez-les sur le coteau de l'Ermitage, où un cénobite planta jadis des ceps qu'il avait rapportés de Perse, et qu'on nomme encore dans la Drôme le *gros* et le *petit schirus*. Plus loin, sur les rives du Rhône, sont les vignobles de Millery, de Condrieux, de Côte-Rôtie, de Juliénas. A l'embouchure du fleuve, des navires se chargent des muscats ambrés de la Ciotat. Près de l'Espagne, aux pieds des Pyrénées, croissent trois excellentes variétés : le *grenache*, le *mataro* et le *carignan*. Port-Vendres, Collioure et Banynls fournissent ces nectars liquoreux connus sous les noms de *grenache* et de *rancio*; Rivesaltes, Cosprons, Salces, Terrats, Corneilla-de-la-Rivière, peuvent opposer leurs vignobles à ceux de la Péninsule Ibérienne. Les Béarnais vantent le vin de Jurançon, patroné par les souvenirs de Henri IV.



(La Treille du roi, à Fontainebleau.)

L'Aude a sa *blanquette* de Limoux; la Haute-Vienne, les vins de Saint-Georges et de Champigny-le-Sec; les Vosges, ceux de Mirecourt et de Rebeuville; le Loiret, le vin de Beaugency; l'Indre-et-Loire, le Vouvray; la Moselle, les vins rouges d'Augny et de Jouy; Vaucluse, le muscat de Beaumes-de-Venise; la Nièvre, le Pouilly-Nivernais; l'Ardèche, le Saint-Péray; le Cher, les vins de Sancerre; la Sarthe, le vin des Jasnières. Les vignes de la Charente-Inférieure, du Gers, de Lot-et-Garonne, alimentent de nombreuses distilleries.

Outre les vins dont la réputation est européenne, le voyageur qui parcourt la France trouve dans des hameaux obscurs, chez des propriétaires campagnards, des crus ignorés, d'une étendue médiocre, mais préférables souvent, par leur bouquet et leur verdeur, aux produits des vignes en renom

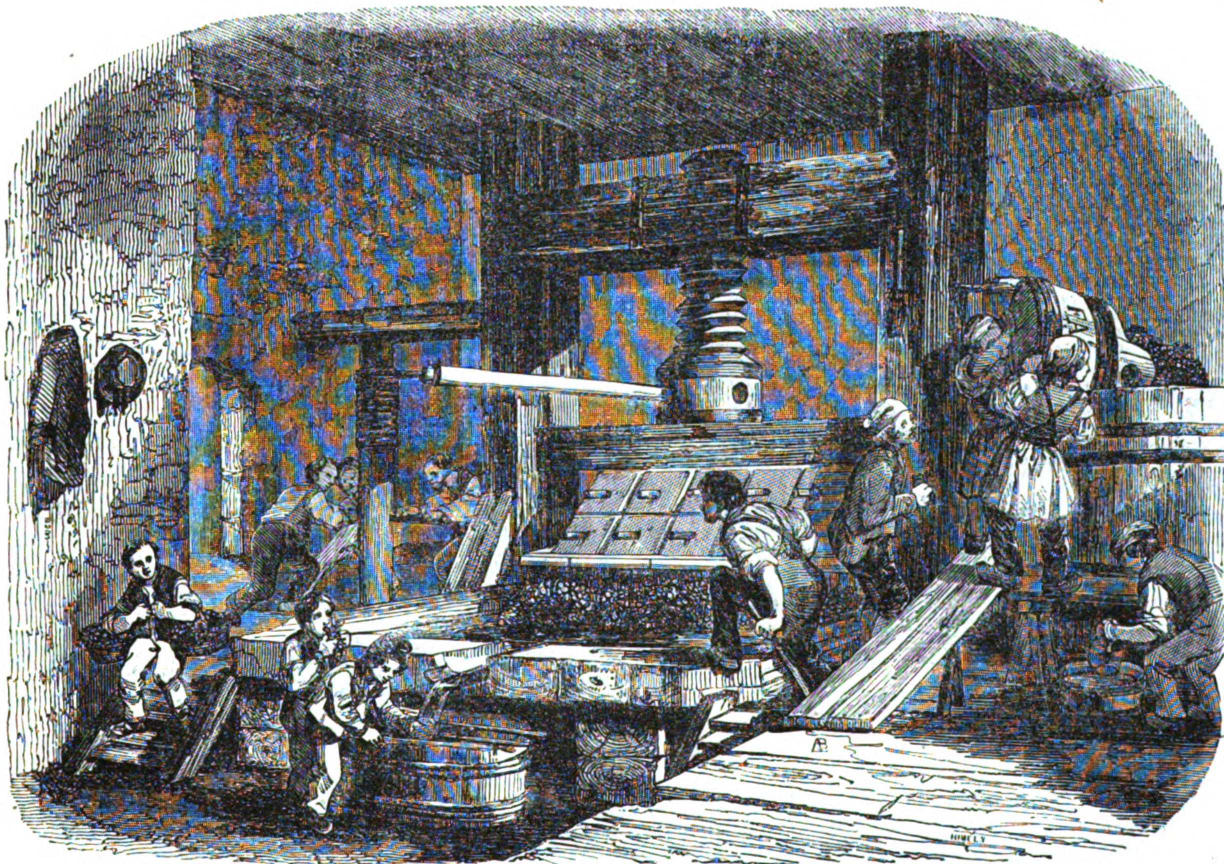
Tant de richesses font de la vendange la plus importan

des opérations agricoles de la France ; on s'y prépare plusieurs semaines à l'avance, en nettoyant et lavant à la chaux tous les instruments qu'on y doit employer : les *vendangereaux*, paniers d'osier où l'on dépose les raisins ; les *teilles*, petites boîtes coniques qui servent au même usage ; les *balonges*, charrettes destinées à transporter la vendange à la cuverie, etc. Dès que la queue des grappes brunit, qu'elles quittent aisément les ceps, que les grains s'amollissent et acquièrent de la transparence, les vendangeurs doivent se tenir prêts. Dans la plupart des pays vignobles, l'autorité municipale règle leur marche, du moins en ce qui concerne les vignes non closes, et les contrevenants peuvent être punis, conformément à l'article 475 du Code pénal, d'une amende de 5 à 10 fr. Le jour fixé se lève ; les premiers rayons du soleil dissipent la rosée ; les cueilleurs et les cueilleuses s'éparpillent sur les collines, ils se rangent en face de la vigne, entrent et suivent chacun son sillon jusqu'à l'extrémité opposée. Quoique M. Campenon, de l'Académie Française, ait dit dans son poëme de *la Maison des champs* :



Il en est temps ; que la jeune bacchante
Saisisse alors la serpe impatiente,

jamais les vignerons ne saisissent la serpe ; mais ils s'arment de sécateurs ou de ciseaux, qui tranchent la grappe sans secousses. Les raisins, placés au fur et à mesure dans les *vendangereaux*, sont versés dans les *tendelins* par les porteurs ou *vide-paniers*, qui les transfèrent à la cuverie. D'autres fois, des mulets sont mis en réquisition ; ou la récolte, jetée dans un cuvier de forme ovale, est voiturée sur une *balonge*. A la cuverie, les cultivateurs qui désirent un bon produit, s'occupent de trier les grappes, de les assortir, d'enlever les grains verts ou pourris. Dans trente-quatre départements on a l'habitude de séparer les grains de la rafle, et les œnologues n'ont pas encore décidé si cette méthode est avantageuse ou nuisible. Les raisins égrappés donnent un vin plus savoureux, disent les uns ; les rafles ajoutent à la cuvée un ferment nécessaire, prétendent les autres. *Certant, et adhuc sub judice lis est ;* mais tous s'accordent à reconnaître la nécessité du foulage. Deux poutres, appuyées sur les bords du cuvier, supportent une caisse dont les côtés sont des liteaux assez peu espacés pour ne pas livrer passage aux grains. Un vigneron, chaussé de gros sabots, monte dans cette caisse, pétrit les grappes sous ses pieds ; puis, soulevant l'un des liteaux, pousse le marc dans la cuve, où bout déjà le suc exprimé. Les vignerons arriérés se déshabillent et entrent pour fouler dans la cuve même, où ils prennent un bain tonique, mais qui répugne aux consommateurs délicats.



Les vignerons progressifs emploient les fouloirs mécaniques de MM. Lenoir, ou Thiébault de Berneaud, ou Guérin de Toulouse, machines composées de cylindres de bois tournant en sens opposés, au moyen de roues d'engrenage. Les cuves où le vin fermente sont, suivant les contrées, ouvertes ou fermées, en bois de chêne ou en maçonnerie. Au bout de quelques heures, la masse liquide frémit et bouillonne, l'acide carbonique se dégage en bulles pétillantes, l'alcool se produit, les rafles et les pellicules montent à la surface du *moût*, et le coiffent d'un amas de détritus qu'on nomme le *chapeau*. Quand la fermentation tumultueuse a cessé, les travailleurs distribuent le vin dans les fûts avec des baquets appelés *sapines*, à moins qu'on n'ait adapté à la partie inférieure du cuvier un robinet qui permet de décuver avec plus de vitesse et de facilité. Le marc est mis sur la *maie*, ou table du pressoir, et l'on en forme une masse cubique appelée *le sac*, que l'on recouvre de madriers.

La vis du pressoir est d'ordinaire mise en mouvement par une roue qui reçoit, dans sa périphérie creusée en gorge, le bout d'une corde dont l'autre extrémité s'enroule sur un cabestan. On distingue les pressoirs à *étiquet*, à *coffre simple* ou *double*, à *levier* ou à *tesson*, dont nous épargnerons à nos lecteurs la scientifique description, incompréhensible d'ailleurs pour quiconque n'a pas fait une étude spéciale de la mécanique.

La vis crie ; le *mouton* qu'elle pousse pèse sur le marc et achève d'en extraire le suc ; on reforme le *sac* à plusieurs reprises, jusqu'à ce que les raisins aient cédé toute leur par-

tie liquide. Le produit du pressurage est, *ad libitum*, mis à part ou mêlé au vin de la première cuvée. La fermentation s'achève dans les tonneaux, qu'on ne bondonne hermétiquement que lorsque la lie s'est précipitée. Là s'arrêtent les travaux des vendangeurs; au tonnelier reviennent le collage, le méchage des pièces, le soutirage et la conservation des vins.

La fabrication des vins blancs est moins compliquée; on ne les fait point cuver avec le marc, excepté dans les arrondissements de Wissembourg et de Schelestadt (Bas-Rhin), d'Agen et de Nérac (Lot-et-Garonne). Les grappes sont écrasées sur le marc du pressoir; le vin coule dans les tonneaux, où on le laisse fermenter sur la lie jusqu'au premier soutirage, qui a lieu au mois de mars ou d'avril suivant.

Avant de cueillir les raisins qu'on réserve pour faire du vin blanc, on attend d'ordinaire qu'ils aient atteint un excès de maturité. Ainsi l'on ne vendange à Agen qu'à la fin d'octobre; à Condrieux, à Saumur, qu'à la mi-novembre; à Jurançon, à Gan, à Moncin (Basses-Pyrénées), que dans les quinze premiers jours de décembre. Dans plusieurs vignobles on met un intervalle entre la cueillette et le foulage; le raisin muscat de Rivesaltes reste cinq ou six jours sur le sol avant d'être porté au pressoir. A Limoux, les raisins sont étalés sur un plancher pendant quatre ou cinq jours, puis liés, égrappés et foulés. Aux environs de Salins (Jura), on suspend les grappes avec du fil, dans une chambre exposée au vent du nord. Quand la dessiccation a réduit les grains de moitié, on les presse et on entonne immédiatement; ce vin, qui n'est soutiré qu'au bout de six mois, prend le nom de *vin de paille*, et n'est pas sans analogie avec le tokai.



Il y a certains vins de liqueur qu'on ne laisse pas fermenter. A Cosprons (Pyrénées-Orientales), aussitôt qu'on a foulé et pressuré les raisins, préalablement desséchés au soleil, on y mêle un tiers d'eau-de-vie qui empêche la fermentation et conserve au suc exprimé sa douceur et son parfum.

Les départements riches en vignobles sont obligés, à l'époque des vendanges, de demander des renforts à leurs voisins. Cette insuffisance de population paraît s'être fait sentir de tout temps, car Longus dit, dans un roman de *Daphnis et Chloé* : « Comme la coutume est en telle fête du dieu Bacchus, on avait appelé des villages voisins plusieurs femmes pour aider à faire les vendanges. » Les recrues enrôlées n'arrivent plus comme autrefois en chantant des hymnes en vers iambiques au fils de Sémélé; les vendanges sont devenues prosaïques, et les chants que leurs ouvriers répètent en chœur, sur l'air du *Clair de la lune*, n'ont rien de très-harmonieux :

Allons en vendange
Pour gagner cinq sous,
Coucher sur la paille,
Ramasser des... etc.

En Champagne, les cueilleurs et les cueilleuses viennent du département des Ardennes, amenant avec eux des mulets, animaux presque inconnus dans la contrée. Pendant toute la durée des vendanges, ils logent dans les auberges ou dans les granges, et passent la plus grande partie de la nuit à boire et à danser. On les paie de 40 centimes à un franc 50 cent., selon leur capacité; on ajoute à cette rétribution une miche et un verre d'eau-de-vie; et, moyennant un aussi faible salaire, ils travaillent depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à sept heures du soir. A la vérité, ils n'ont rien à débourser pour la nourriture de leurs mulets, qu'ils lâchent dans la première prairie venue, en dépit des gardes champêtres.

Les meilleurs se rassemblent sur la place, au son de la cloche, dès trois heures du matin, et se partagent en escouades, sous la direction des différents vignerons. Les *pareuses* restent au logis pour y attendre les raisins, qu'elles sont chargées de trier. Ceux de qualité supérieure sont immédiatement portés au pressoir; on les presse à plusieurs reprises, car, dans l'opinion de la majorité des vinologues, les qualités du vin tiennent à la fois au suc, aux pepins et à la grappe. On entonne sans laisser cuver, et l'on soutire quelques jours après. Durant l'hiver, le vin est transvasé dans de nouveaux fûts; et, au printemps, à l'époque où la sève bout, on le soutire encore pour le mettre en bouteille. On ajoute alors au vin du tannin pour le garantir de la *graisse*, et du sucre candi pour le faire mousser, et le précipité qui se forme est plus tard enlevé par le tonnelier.

Les vendanges de Champagne sont terminées par une fête qu'on nomme le *cochelet* : les pressureurs offrent au propriétaire un bouquet de pampres et de branches d'arbres, et reçoivent une gratification qu'ils consacrent à de longues réjouissances. Presque généralement les vendanges sont l'occasion de banquets prolongés, de danses, de concerts rustiques ; celles de cette année, malgré leur déplorable résultat, n'ont pas arrêté l'expansion de la joie populaire. Les violons n'ont pas été décommandés; les musettes ont retenti comme d'habitude; à défaut de vin doux, on a savouré celui des années précédentes, et le *peuple en liesse*, noyant ses *soucis dans les pots*, s'est consolé du présent par le passé.



(Récolte du houblon.)

L'année a été également funeste aux raisins de treille. Les succulents chasselas de Fontainebleau, le *chasselas doré à grains ronds*, le *chasselas musqué*, le *hennant blanc*, la *rochelle blanche*, sont loin d'égaler en grosseur et en saveur ceux qu'on avait récoltés en 1842. La *treille du roi* seule a dû quelques belles grappes aux avantages de son exposition. Elle est située en plein midi, sur le mur de clôture du parc, du côté de l'entrée de l'abreuvoir, et abritée de toutes parts contre l'influence des vents. Les bras des ceps s'étendent horizontalement, chargés d'un petit nombre de grappes isolées. Au-devant de la treille règne un long cordon de vignes, auxquelles est appliqué le même système de taille. A deux mètres plus loin s'allonge une charmille qui suit, comme la treille même, les ondulations du terrain.

N'oublions pas la récolte du houblon en Flandre et les vendanges de Normandie. L'indigène du Calvados ou de l'Orne n'attache pas moins de prix à ses pommiers, que le duc de Montebello à ses clos champenois. Or, l'année a été *pommeuse* ; il y a eu peu de *quétines* (pommes tombées avant leur maturité), et l'on débitera bientôt de *bon cidre doux à dépoteyer*.

On évalue la consommation annuelle du cidre en France à 10,011,956 hectolitres, et celle de la bière à 9,896,239. Ce n'est que sur les confins de la Belgique qu'on cultive en grand

le houblon nécessaire à la confection de la bière. On plante chaque pied sur une motte de terre, et l'on soutient les tiges grimpantes avec des perches de 8 à 10 mètres de hauteur. Ces longs filaments, qui se croisent, montent, retombent et s'entrelacent comme des lianes, donnent aux houblonnières l'aspect d'une forêt vierge. A la fin de septembre, on coupe les sarments avec la faucille, on arrache les perches, et les fruits récoltés sont amoncelés dans des sacs où ils se conservent, et forment une masse compacte que l'on peut couper par tranches pour la vendre en détail.

Souhaitons aux vignerons meilleure chance pour l'année prochaine; puissent-ils remplir leurs cuviers jusqu'aux bords; et, comme le recommande Rabelais, « en cette ou en meilleure pensée réconfortons notre entendement, et buvons frais, si faire se peut. »

ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

Martin fait de nouvelles connaissances et Mark un nouvel ami.

(Voir t. II, p. 26, 58, 105 et 139.)

Il était dans la nature de Martin d'oublier tout le temps son pauvre compagnon aussi complétement que s'il n'y eût jamais eu de Mark Tapley au monde; ou, si le souvenir du personnage s'offrit un moment à son imagination, il eut soin de le congédier au plus vite, comme chose de peu d'importance qui attendrait bien son entier loisir. Pourtant, lorsqu'il se retrouva dans la rue, l'idée que Mark pouvait s'ennuyer de faire le pied de grue sur le palier du *Rowdy-Journal* lui traversa de nouveau l'esprit, et il donna à entendre à son nouvel ami qu'il ne serait pas fâché de diriger la promenade de ce côté.

« A propos, continua Martin, et pour ne pas être en reste de questions, oserais-je vous demander si vous habitez cette ville, ou si, comme moi, vous n'y êtes qu'en passant?

— Tout à fait en oiseau de passage, reprit son ami. Natif de l'Etat de Massachusets, je suis fixé dans ma tranquille petite ville de province, et l'on ne me voit pas souvent au milieu de ces foules affairées qu'on aime d'autant moins qu'on les connaît davantage.

— Vous avez voyagé à l'étranger? demanda Martin.

— Beaucoup.

— Et à l'instar de la plupart des voyageurs, vous n'en êtes que plus attaché à vos foyers domestiques, à votre contrée natale? demanda de nouveau Martin, qui examinait son interlocuteur avec quelque curiosité.

— A mes foyers? oui, réplique son ami; à ma contrée? comme terre natale, oui aussi.

— Ce oui n'est pas sans restriction.

— Entendons-nous, repartit l'Américain. Demandez-vous si j'ai rapporté de l'étranger un goût plus exclusif pour les erreurs de ma patrie, un plus aveugle amour pour ceux qui, au taux de tant de dollars le jour, s'érigent en forcenés admirateurs de ma nation; si je rapporte plus d'insouciance pour les principes qui président ici aux affaires publiques et privées, principes que les plus éhontés de vos avocats rougiraient de défendre hors de l'atmosphère viciée de vos cours criminelles? Oh! si c'est là ce que vous demandez, non, dis-je, et mille fois non!

— Non! dit Martin, si juste sur le diapason de son interlocuteur que la réponse fit écho.

— Demandez-vous, poursuivit son compagnon, si je suis revenu plus content d'un ordre de choses qui divise la société en deux classes, dont l'une, la masse, fonde une indépendance effrénée sur l'oubli de toute bienveillance, de toutes formes, de toutes convenances sociales; d'où il résulte que plus un homme affiche de grossièreté et d'impudeur, plus il a de chances de succès; tandis que le petit nombre, dégoûté de voir apprécier toutes choses sur une si basse échelle, se réfugie dans la vie privée et s'entoure de tous les raffinements du luxe, laissant la république s'en tirer comme elle pourra au milieu des clameurs de la presse et du pillage universel? Me demandez-vous si tout cela m'arrange? Non, dis-je alors, et mille fois non!

— Non! repartit encore mécaniquement Martin, découragé, anxieux, moins à la vérité dans l'intérêt de la société que dans celui de ses plans d'architecture domestique, dont l'avenir lui semblait singulièrement hasardé au milieu du chaos et de la poussée générale que venait de dépeindre son nouvel ami.

— En un mot, poursuivit ce dernier, je ne crois pas, par conséquent, je n'accorde point (bien que vous puissiez l'entendre proclamer ici à toutes les heures du jour), je ne trouve pas, dis-je, que notre nation soit le type de la sagesse humaine, l'exemple du monde, le *nec plus ultra* de la perfectibilité; le tout, parce que nous entrons dans la carrière politique avec deux avantages inappréciables.

— Qui sont? demanda Martin.

— L'un, que notre histoire s'ouvre à une période assez avancée pour échapper aux âges de barbarie et de cruauté qui souillent les annales des autres peuples; qu'ainsi nous profitons des lumières acquises sans avoir traversé un obscur noviciat; l'autre, que notre territoire est vaste, et que nous ne souffrons pas, du moins pas encore, d'un trop plein d'habitants. A part ces avantages, nous avons peu à vanter, ce me semble.

— En éducation cependant... murmura Martin.

— Beau chapitre encore! interrompit l'autre haussant les épaules. Eh! dans l'ancien monde, même sous le régime despotique, on a fait autant et plus en le faisant sonner moins haut! Assurément, par comparaison avec l'Angleterre, nous pouvons briller, vu que, sous ce rapport, elle est dans le plus piteux état... Vous savez que vous m'avez complimenté sur ma franchise, poursuivit-il en riant.

— Oh! elle ne m'étonne nullement lorsqu'il s'agit de mon pays, reprit ingénument Martin; c'est quand il est question du vôtre que la liberté de vos paroles me surprend.

— Vous ne trouverez pas cette droiture rare parmi mes compatriotes, je vous en réponds, en en exceptant les gens de la trempe du colonel Drivers, de Jefferson Brick, du major Pawkint et consorts. A vous parler franc, néanmoins, les meilleurs d'entre nous rappellent un peu l'homme de la comédie de Goldsmith qui ne souffrait pas qu'autre que lui injuriât son maître. Mais allons, parlons d'autre chose. Vous êtes venu chez nous, si je ne me trompe, dans l'intention d'améliorer votre fortune, et je serais désolé de vous faire perdre courage. D'ailleurs, quelques années de plus me donneraient peut-être le droit de hasarder auprès de vous un ou deux avis sur des points de peu d'importance. »

Il n'y avait pas la moindre trace de curiosité ou de présomption dans cette offre, faite avec tant de bienveillance et de bon vouloir qu'elle attirait de force la confiance. Aussi Martin raconta-t-il sa chance, abordant l'aveu si difficile à faire de sa pauvreté. Il ne dit pas cependant, — comment s'y serait-il résigné? — à quel point il était pauvre; d'un air dégagé, il laissa deviner qu'il lui restait de l'argent pour six mois environ, tandis qu'il en avait tout au plus pour autant de semaines. N'importe, il avoua qu'il était pauvre et disposé à accepter avec reconnaissance tout conseil que son ami voudrait bien lui donner.

La façon dont la figure de l'étranger s'allongea à mesure que les plans et projets d'architecture domestique se déroulèrent devant lui, n'aurait pu échapper à personne, à plus forte raison à Martin, dont la sagacité était aiguisée par l'incertitude de sa position. Malgré d'héroïques efforts pour se montrer aussi encourageant que possible, l'Américain ne put s'empêcher de hocher une ou deux fois la tête; c'était comme s'il eût dit en langue vulgaire : Cela n'ira pas! Mais il le prit ensuite sur un ton enjoué et cordial, et s'engagea (puisque New-York n'offrait aucune des facilités que désirait Martin) à s'informer immédiatement s'il pourrait trouver mieux dans quelque autre ville. Déclinant ensuite son nom, Bevan, il apprit à Martin que, sans exercer activement la médecine, il était reçu docteur. La conversation roulant sur des circonstances relatives à la famille de l'Américain et à lui-même, conduisit les promeneurs jusqu'au bureau du *Rowdy*.

Ils étaient encore assez loin de la maison, lorsque l'air patriotique anglais *Rule Britannia*, énergiquement sifflé, vint, saluant leurs oreilles, annoncer que Mark Tapley prenait ses ébats sur le palier du premier étage. Suivant les sons, ils trouvèrent Mark retranché au milieu d'une fortification de bagages, s'évertuant à rendre justice à son hymne national, à l'évidente satisfaction d'un nègre au crâne grisonnant qui occupait un des forts avancés (une valise en cuir) et tenait ses gros yeux rivés sur le chanteur. Celui-ci, à demi couché, la tête appuyée sur sa main, rétorquait le compliment par des regards distraits et rêveurs, tout en continuant de siffler sans relâche. Mark venait de dîner, comme le témoignaient sa bouteille clissée et quelques débris de viande étalés dans un mouchoir près de lui; du reste, ses loisirs n'avaient pas été perdus, à en juger par ses initiales d'un demi-pied de long, qui, de concert avec le quantième du mois tracé en caractères moins gigantesques, le tout enjolivé d'une bordure du jet le plus hardi, ornaient la porte du bureau du journal.



« Je commençais presque à vous croire perdu, monsieur, s'écria Mark interrompant l'air à l'endroit où les fiers Bretons déclarent qu'ils ne seront jamais, jamais, *never, never*..... Rien ne va mal, j'espère, monsieur?

— Non, Mark. Et qu'avez-vous fait de votre bonne amie?

— La pauvre créature timbrée, monsieur? oh! tout va au mieux pour elle à présent.

— Quoi! a-t-elle retrouvé son mari?

— Oui, monsieur; — c'est-à-dire ses restes, — dit Mark Tapley se reprenant.

— L'homme n'est pas mort, j'espère?

— Pas complétement, monsieur, répondit Mark; mais il a tremblé les fièvres suffisamment pour être plus qu'à demi trépassé; en ne l'apercevant pas sur le rivage, j'ai cru qu'*elle* allait rendre l'âme; vrai, je l'ai cru.

— Comment donc? n'était-il pas là pour la recevoir?

— *Lui*, en chair et en os; non pas. Il n'y avait rien que sa faible vieille ombre, étirée, amincie, qui se traînait lentement en descendant vers la plage, et pouvait ressembler au fort et vigoureux camarade que la pauvre femme avait jadis connu, à peu près autant que votre ombre vous ressemble, monsieur, quand le soleil couchant la dessine longue et grêle sur le sol. Enfin, c'était tout ce qui restait de l'homme, et elle s'en est contentée, pauvre âme, aussi joyeuse, aussi ravie que si c'eût été lui tout de bon.

— A-t-il donc acheté des terres? demanda M. Bevan.

— Ah bien, oui, qu'il en a acheté, et qu'il les a fièrement payées aussi, je vous en réponds, répliqua Mark Tapley branlant la tête : c'est qu'au dire des agents elles réunissaient toutes sortes d'avantages naturels, ces terres; tout au moins y avait-il une richesse qui ne faisait pas faute, l'eau foisonnait.

— Je présume qu'il aurait pu difficilement s'en passer, dit Martin avec quelque impatience.

— Aussi, ne lui manquait-elle pas; il en avait de tous les côtés, dessus, dessous, autour et partout, sans avoir à payer ni taxe ni porteur d'eau. Indépendamment de trois ou quatre rivières bourbeuses à son coude, l'homme avait, sur tout le territoire de sa ferme, quatre à six pieds d'eau dans les mois de sécheresse; en temps pluvieux, il ne peut dire au juste combien, n'ayant jamais rien trouvé de longueur à sonder jusqu'au fond.

— Serait-ce vrai? demanda Martin à son compagnon.

— Fort probable, répliqua ce dernier; apparemment quelque lot du Missouri ou du Mississipi.

— Il n'en est pas moins descendu, de ce je ne sais quel endroit, poursuivit Mark, pour venir ici, à New-York, recevoir sa femme et ses enfants; et tous sont repartis en bateau à vapeur, cette même sainte après-midi, aussi contents de partir tous ensemble que s'ils allaient droit en paradis. Ma foi, on peut bien dire qu'ils en prennent le chemin, à en juger sur la mine du pauvre homme.

— Ah çà, pourrais-je vous demander, dit Martin, reportant, avec un froncement de sourcil, son regard de Mark au nègre, ce que c'est que ce monsieur? quelque nouvel ami de votre choix sans doute?

— Chut! murmura Mark Tapley, prenant son maître à part et lui parlant confidentiellement à l'oreille : C'est un homme de couleur, monsieur!

— Me croyez-vous aveugle? demanda Martin avec humeur, pour me venir faire cette confidence devant une des faces les plus noires que j'aie vues de ma vie!

— Un moment, monsieur, reprit Mark; par homme de couleur, j'entends qu'il a été un de ceux-là qu'on a placardés en estampes, dans les boutiques, sur les enseignes.... enfin, *homme et ton frère*, vous savez bien, monsieur, poursuivit Mark Tapley, favorisant son maître d'une pantomime indicative de la figure, si souvent représentée sur les médailles et en tête des brochures en faveur de l'émancipation des noirs.

— Un esclave! reprit Martin à demi-voix, en tressaillant.

(La suite à un autre numéro.)



MARGHERITA PUSTERLA.

CHAPITRE XV.

LE PÈRE ET LE FILS.



En entrant dans la ville, ils trouvèrent les rues tendues de draps blancs et vermeils, et de guirlandes de verdure de la saison, qu'on appelle à Pise les *fiorites*. Du haut des balcons et sur les murs se déployaient de riches tapis du Levant, des étoffes de soie, qui paraissaient encore un luxe inouï dans les cours des rois, et qui abondaient dans les maisons de ces actifs négociants. En quelques endroits des fontaines jetaient du vin; à l'entour, une populace avide se pressait pour recevoir la liqueur dans sa bouche ou dans le creux de ses mains. D'un



autre côté, on voyait des buffets et des crédences chargés de toutes les raretés venues de la mer Noire, du golfe Arabique, de la Baltique, et conservées en mémoire des navigations heureuses et hardies.

Au milieu du tumulte, de la joie, de la curiosité du peuple, qui ne se souvenait plus que la peste envahissait la contrée de toutes parts, et qui avait oublié sa faim d'hier et celle qu'il aurait demain, nos Lombards s'avançaient dans les divers endroits où ils espéraient rencontrer Alpinolo. Ramengo les suivait, se cachant le visage sous son capuce lorsqu'il lui arrivait de rencontrer quelqu'un qu'il voulait éviter.

Un Milanais parut au milieu de la foule, et Muralto, élevant la voix, lui demanda : « Eh! Ottorino Borro, pourquoi cette multitude? Pourriez-vous nous dire où est Alpinolo?

— Il est au premier rang pour combattre sur le pont; tous nos camarades sont là; je cours les rejoindre. » Et il disparut dans la foule.

« Mais que diable lui a-t-il pris, s'écriait Ramengo, de se fourrer dans cette inutile bagarre? Combattre avec des bâtons, comme un manant!

— Allez le lui dire, répondaient-ils. Il est ainsi fait. Quand il s'agit de donner une preuve de courage, vouloir l'en détourner, c'est combattre le vent. »



Pendant qu'ils parlaient ainsi, le beffroi de la commune sonna. « C'est le signal! c'est le signal! » cria-t-on de toutes parts. Mais il n'y avait point d'espérance d'arriver jusque auprès des combattants. S'étant donc arrêtés sous un portique, soutenu d'un côté par une colonne de porphyre égyptien, de l'autre par une colonne grecque cannelée, par les voies de douceur et par celles de la violence, ils parvinrent à se hisser sur une plate-forme portée par l'attique. De là ils purent dominer cette foule de têtes nues ou couvertes de la façon du monde la plus variée, depuis l'éclatant turban de l'Oriental jusqu'au sombre béret du Vénitien, depuis les plumes ondoyantes du chevalier provençal jusqu'à l'infâme réseau jaune de l'Hébreu infortuné, depuis la toque en velours et or des barons napolitains jusqu'au capuce renversé des Milanais, qui s'étaient placés au premier rang pour être témoins des prouesses de leurs compagnons.

Alors les trompettes sonnèrent, et on vit paraître le gonfalonier et les anciens dans une tribune décorée à la façon d'un pavillon turc. La foule des spectateurs se pressait de plus en plus, pendant que ceux qui se disposaient à combattre frémissaient d'impatience aux barrières qui commandaient les deux têtes du pont, comme un torrent frémit au pied de l'écluse; puis lorsque, à un nouveau signal, les barrières tombèrent, ce fut un cri universel, tous se précipitèrent contre tous. Quelque attention que mît Ramengo à discerner quelque chose, il ne vit d'abord qu'une orageuse mêlée de gens qui assaillaient, de gens qui les repoussaient, de bâtons noueux qui tombaient avec fureur sur de tristes épaules, et des têtes meurtries, les cris de ceux qui battaient, les gémissements de ceux qui étaient battus, le tout aux acclamations de « Vive sainte Marie! Vive saint Antoine! »

Peu à peu, la mêlée s'éclaircissant à cause des morts et des blessés, ou de ceux qui s'étaient retirés étourdis par le bâton ou accablés de fatigue, on pouvait déjà deviner de quel côté penchait la fortune. Cependant on voyait transporter dans les barques, grelottants et tout trempés d'eau, ceux qu'on avait retirés du fleuve. Tantôt les maltraités se traînaient ou étaient emportés à bras hors de la bagarre, pansant de leurs mains leurs membres blessés, leurs tempes sanglantes, et prenant à témoin le ciel et la terre de ne plus s'aventurer dans ces ridicules batailles; mais, croyez-moi, ceux qui guérissaient ne manquaient pas d'y retourner.

La fureur s'accroissait, ainsi que l'intérêt de l'escarmouche, de toutes les passions des factions et de toutes les haines politiques. Les deux partis des Raspanti et des Bergolini, qui, dans les conseils et dans de fréquentes luttes, divisaient la ville de Pise, favorisaient les uns sainte Marie, les autres saint Antoine : leur cri de guerre, les applaudissements, les insultes enflammaient la rage générale, et le tumulte était à son comble.

Bientôt, à la tête de ceux de sainte Marie et des Raspanti, on vit un jeune homme se distinguer entre tous par la force de ses coups, par le large cercle qui s'aggrandissait autour de lui, par le carnage qu'il faisait partout sur ses pas. Ramengo, à la beauté du jeune combattant et aux cris de ses compatriotes, ne tarda pas à reconnaître Alpinolo. Il ne détacha plus ses regards du hardi guerrier, tantôt inquiet de ses périls, tantôt plein d'étonnement et d'admiration pour une si merveilleuse vigueur.

Les Bergolini et saint Antoine ne purent longtemps rester à l'épreuve d'une telle furie, et pour garantir leurs têtes, ils tournèrent le dos. Alors ceux qui, cachés comme derrière une tour, s'étaient fait un rempart des épaules d'Alpinolo, se précipitèrent, avec un courage indicible, à la poursuite des fuyards, pour avoir la gloire moins belle, mais plus sûre, de les frapper au dos, hurlant de toute la force de leurs poumons : « Vive sainte Marie! — Vivent les Raspanti! — Honte aux Bergolini! — Vivent les Gambacurti! — Vivent les Aliati! — A bas Lino della Rocca! » C'étaient les noms des chefs des deux factions.

A un signal du gonfalonier, la barrière se baissa de nouveau. Les trompes et les clarinettes sonnèrent à l'intérieur des fanfares de triomphe; Sainte-Marie sonnait à tout rompre, et les Milanais, se frayant un chemin, s'approchèrent d'Alpinolo, l'embrassèrent triomphant, le prirent sur les bras, et le portèrent dans la direction de l'estrade où il devait recevoir la couronne des mains de la seigneurie. Ils criaient : « Vive Alpinolo! — Vive Milan! — Vive saint Ambroise! »

L'éclair de joie que la victoire faisait briller sur le visage d'Alpinolo se mêlait d'une façon indéfinissable avec la consternation qu'y avaient imprimée les malheurs passés, et avec les signes de la profonde douleur qui le dévorait, lorsque Aurigino Muralto réussit à l'accoster. « Bonne nouvelle! lui cria-t-il; réjouis-toi : il est arrivé un Milanais.

— Un Milanais?... et qui?

— Une de tes connaissances, Lanterio de Bescapé, le bras droit de Pusterla. Il a des choses à te dire de la plus haute importance, mais à toi seul. »

Ce fut un pêle-mêle d'idées dans l'esprit d'Alpinolo. Francesco, Marguerite, Fra Buonvicino, les Aliprandi, tous les amis qu'il avait laissés à Milan, se présentèrent à sa pensée, avec l'espoir de voir quelqu'un d'eux, d'en recevoir peut-être un message, au moins des nouvelles. Ainsi pressé de la plus vive impatience, sans plus attendre les prix et la couronne qui lui étaient dus, il se dégagea des bras de ses compatriotes, et se dirigea vers l'endroit où on lui avait dit qu'il trouverait cet ami, sous le portique de marbre; malheur aux poitrines et aux bras de ceux qui l'entravaient dans la rapidité de sa course! « Le voici! regarde-le, » dirent les Lombards en montrant le nouveau venu à Alpinolo, qui, fixant ses regards sur lui, se trouva vis-à-vis de Ramengo.

En vain celui-ci aurait voulu se soustraire à cette rencontre subite et voir Alpinolo en particulier, en vain il faisait signe au page de se taire, de venir, qu'il avait à lui parler; un père qui trouve un aspic enlacé au cou de son fils unique n'a pas les yeux plus épouvantés qu'Alpinolo lorsque ses regards rencontrèrent le visage exécré du traître.

« Ramengo! » hurla-t-il d'une voix semblable au mugissement d'un taureau blessé. Puis, sans faire attention aux signes de son adversaire, il saisit de nouveau le bâton, son arme triomphale, et courut sur le Milanais en criant : « Infâme espion! » Ce fut l'affaire d'un moment. Les Lombards, ne sachant comment expliquer cette colère, se retiraient et laissaient faire; mais Ramengo ne s'arrêta point à attendre le furieux, et se précipita derrière les marbres accumulés en cet



endroit; puis, sortant du côté opposé, il se jeta au milieu de la foule la plus épaisse, et petit à petit, au sein de cette fourmilière, il parvint à s'échapper. Alpinolo ne perdait point cependant les traces du fuyard, répétant à haute voix : « Espion, enfin je te tiens! Au large! prenez garde à vous! Laissez-moi l'atteindre! Un seul coup le punira de tous ses crimes. » Et pour se faire place, il frappait à droite et à gauche sur quiconque se trouvait sur ses pas pour ses péchés.

La plèbe de Pise, semblable à celle des autres pays et des autres temps, avait éprouvé un peu de dépit (que d'autres l'appellent national) de ce qu'un étranger avait remporté l'honneur de la journée; et, comme il arrive, les vainqueurs ne lui en voulaient pas moins que les vaincus. Lorsqu'ils virent Alpinolo, non content de dédaigner le prix, entrer en si furieuse colère, et, sans rien considérer, maltraiter tous ceux qui l'entouraient, ils se tournèrent contre lui : « A qui en veut donc cet enragé? — Par tous les saints du calendrier, disaient les autres, il faut qu'il ait bu du sang de dragon et mangé de la chair de crocodile! — Finissons-en une bonne fois avec cet Ambroisien endiablé! »

Et entre les Milanais et les Pisans commença la bataille des langues qui précède ordinairement la bataille des mains.

« Faites-nous place, Pisans, honte des nations! criaient les Lombards en regardant de travers.

— Passez votre chemin, Milanais, grands mangeurs de fèves! répondaient les Pisans en montrant le poing.

— Les fèves sont meilleures que les goujons, dont on achète trente-six pour un poil d'âne. »

Des paroles on en vint aux mains : « Ce sont des guelfes, ce sont des gibelins, ce sont des traîtres Raspanti. Alors une lutte s'engagea, qui donna fort affaire, pour la calmer, aux nobles et aux gonfalonieri. Plus d'un resta mort sur le champ, plus d'un en remporta de fâcheux souvenirs pour toute la vie; mais comme il arrive le plus souvent que les coupables profitent des querelles des innocents, au milieu de ce tumulte, Ramengo put prendre sa course, et par le chemin le plus court s'en aller à la grâce de Dieu.

Lorsque Alpinolo s'aperçut qu'il perdait son temps à le poursuivre, il se prit à se maudire, à maudire le jour qui l'avait vu naître, celui qui le lui avait donné, et la fantaisie qu'il avait eue de prendre part à ce combat. S'il ne s'y fût point mêlé, il aurait rencontré Ramengo; il se serait vengé sur lui en vengeant Franciscolo, la divine Marguerite, la

patrie perdue par sa faute, l'humanité déshonorée par le traître.

De son côté, Ramengo, échappé au péril d'être tué par son propre fils, commença à se plaindre et à chercher dans la colère le remède de ses remords : cette circonstance redoubla encore sa haine contre Pusterla.

« C'est parce qu'il m'a trompé par les apparences d'un faux amour, que j'ai tué ma femme. Un fils au moins me restait d'elle, un fils en qui je pouvais me complaire et me rendre l'envie de ceux qui peut-être me méprisent. Et cet infâme vient encore se jeter entre nous; et, pour ses folles fantaisies, le père et le fils sont divisés, sont ennemis; mais, non; je ne me reposerai point que je n'aie réussi à me réconcilier avec mon fils; j'exterminerai celui qui le fascine. Alors je me rapprocherai d'Alpinolo, je reparaîtrai avec lui dans la société, à Milan, à la cour. Lorsque je serai arrivé à un poste brillant, qui cherchera jamais quel fut mon premier pas? Mais toi, toi maudit, qui es la cause de notre séparation, je sais maintenant où tu t'abrites; et que je ne sois pas un homme, si je ne te fais expier ton crime par le sang. Alors seulement tu auras payé ta dette. »

Et il écrivit à Luchino Visconti la lettre que nous avons trouvée dans les mains du secrétaire, le jour de l'entretien du prince et de Marguerite, dans laquelle il demandait l'impunité pour son fils, et laissait entrevoir qu'il était sur le point



de partir pour rejoindre Pusterla. Il n'osa plus se montrer, de toute cette journée, dans les rues de Pise; il ne retourna plus dans l'auberge d'Aquevino, qui regardait sa maison comme souillée pour avoir abrité un homme de cette espèce. Une taverne, avec une branche d'arbre pour toute enseigne, où logeaient la nuit des portefaix, des mariniers et de mauvaises femmes, fut le refuge de Ramengo pendant les jours qui suivirent; mais, riche en ruses et en argent, il ne tarda pas à s'entendre avec un capitaine de navire qui, au premier bon vent, devait mettre à la voile pour Antibes; en effet, après peu de jours, il quitta sain et sauf l'Italie.

Alpinolo, qui, jour et nuit, l'épiait dans les coins les plus reculés, dans la foule la plus épaisse, eut beau temps à l'attendre. Il ne devait plus le rencontrer que dans un horrible lieu.

CHAPITRE XVI.

L'EXILÉ.



Sur de la fidélité de Pedrocco de Gallarate, Buonvicino lui confia Pusterla. Pedrocco était le chef d'une de ces espèces de caravanes qui, deux ou trois fois l'an, faisaient le voyage de France pour y porter les denrées du Levant et les draps de Milan. Il avait la tournure d'un portefaix, la face bronzée par le soleil et la gelée, les mains robustes et calleuses. Il était vêtu d'un justaucorps serré à la taille par une large ceinture de cuir noir qui soutenait un cimeterre; souvent son capuce, rabattu sur les yeux, lui donnait une physionomie si dure qu'elle avait quelque chose d'effrayant. Cependant c'était le meilleur homme du monde, un bon vivant aimable et tranquille qui n'eût pas voulu faire de mal à une mouche. Capitaine d'une bande de muletiers, expéditionnaire ambulant, on le trouvait toujours prêt à tout faire, habile et discret. Il eût porté de la même façon une indulgence plénière et une sentence de mort, une châsse pleine de reliques et le prix de l'infamie et de la trahison. Cette fois, il avait chargé son convoi de fraps sortis des fabriques des Umiliati de Brera et de la maison de Varez, pour les porter à Louvain, à Sedan et



dans d'autres villes qui nous fournissent aujourd'hui. Quand Buonvicino lui eut recommandé de conduire son ami et de se taire, il mit la main sur son cœur, en s'écriant : « Mon père, je ferai tout mon possible; » et il se chargea de cette mission de confiance avec d'autant plus de loyauté, qu'il voyait que Buonvicino jouissait d'une plus grande estime.

Ils s'avancèrent donc par la Valgane avec une file de mulets, et après quelques détours se trouvèrent enfin dans le val Travaglia. Mais au moment où ils étaient engagés le plus avant dans ces gorges, ils se virent attaqués par une bande d'hommes



avinés, qui d'abord firent craindre à Pusterla pour sa vie et celle de son fils; rassemblant les muletiers, il se préparait à se défendre. Mais ils s'aperçurent bientôt que ces gens-là n'en voulaient point à leur vie. Ils les laissaient libres de continuer leur chemin, pourvu qu'ils abandonnassent leur convoi ou qu'ils payassent une énorme taille, parce qu'ils venaient de Milan, et qu'ils étaient eux-mêmes les ennemis du seigneur de Milan.

Ils commençaient déjà à dépouiller la caravane, lorsque Pusterla apprit qu'ils étaient les hommes d'Aurigino-Muralto de Locarno. C'était, si on s'en souvient, un des amis de Pusterla; il avait assisté à la réunion de la fatale soirée; et, condamné à mort par les Visconti, au lieu de fuir avec les autres proscrits, il s'était retiré dans les montagnes patrimoniales et à Locarno, dont il était le seigneur. Là, ayant fait alliance avec les Rusconi, seigneurs de Bellinzona, il avait levé bannière contre Luchino.

Ce nom, cette nouvelle, suffirent pour chasser de l'esprit de Pusterla toutes les résolutions de repos, de fuite et de retraite. « Aurigino, dit-il aux hommes de la bande, c'est un de mes grands amis; malheur à celui qui touchera un fil de ces bagages! Nous sommes du même parti, et je viens pour faire cause commune avec lui. »

Il obtint en effet que ces *Masnadieri*, qui avaient une espèce de bonne foi à leur manière, et qui respectaient le droit des gens à la façon des modernes Bédouins, ne touchassent point les bagages; puis il s'embarqua sur le lac Majeur. Le petit Venturino paraissait jouir avec délices de la beauté d'un ciel si pur, de ces eaux, de ces rivages, de cette mer environnée de montagnes escarpées et de ces plages ornées de la plus luxuriante végétation. Il resta un instant les yeux comme fascinés par ces enchantements; puis, se retournant vers son père : « Oh! si ma mère était avec nous! » s'écriait-il. Et leurs pleurs se confondaient, et ils soupiraient ensemble.

Mais si le cœur et l'esprit de l'enfant ne se nourrissaient que d'amour, le père était occupé d'idées bien différentes. Il se voyait déjà le chef d'une armée de braves et résolus montagnards, et la terreur de Visconti. De victoire en victoire, sa pensée courait jusqu'au jour où il imposerait un pacte à Luchino, et où il regagnerait par les armes sa femme et sa patrie. Lorsqu'il arriva à Locarno, il y fut reçu avec enthousiasme. Fêtes, réjouissances, tout lui fut prodigué. On lui montra un grand appareil de puissance, on lui exagéra les forces dont on disposait. Mais Aurigino-Muralto était chef, lui, il y était chef de sa petite armée, et pour renoncer au commandement, il faut plus de vertu et moins d'impétuosité que n'en avait le jeune rebelle. On fit donc des politesses infinies à Pusterla; mais quant à de l'autorité, on ne lui en donna aucune. Aux courtes illusions succéda un prompt désenchantement, et avec son inquiétude habituelle, Pusterla souhaitait être bien loin d'un lieu où ses amis mêmes, disait-il, l'abandonnaient et le trahissaient.

Il reçut des lettres de Buonvicino. Celui-ci, avec toute la chaleur de l'amitié, le suppliait de fuir, de s'éloigner le plus qu'il pourrait, de ne point se laisser aliéner par les trop faciles espérances des bannis. Il le conjurait de se souvenir que la vie de Margherita pouvait dépendre d'un de ses mouvements; de penser à son fils, qu'il avait avec lui, et qu'il devait conserver à l'amour de cette infortunée. Il lui apprenait ensuite les préparatifs de Luchino contre Muralto, et qui certainement écraseraient une poignée de révoltés, quelque courage qu'ils dussent déployer.

Cédant en partie aux conseils de l'amitié et de la prudence, en partie au dépit de se voir dédaigné, Pusterla quitta Locarno, où il devint le sujet d'autant de railleries qu'il avait naguère obtenu d'applaudissements. Toujours accompagné de Pedrocco, il s'avançait à travers les Alpes, en suivant des routes marquées seulement par l'écoulement des eaux et par quelques croix qui marquaient les endroits où les voyageurs s'étaient engloutis dans le précipice. C'était un étrange spectacle pour nos bannis que cette suite de mulets qui, toujours suspendus sur le bord de l'abîme, gravissaient tortueusement, à pas lents et la tête basse, sans qu'au sein de cette vaste solitude on entendît d'autre bruit que le battement de leurs sabots, le tintement des grelots de leurs colliers, les sifflets et les jurons des muletiers. Au centre de la caravane, Pusterla s'avançait sur un mulet robuste, tenant Venturino en croupe. Pedrocco cheminait à pied à ses côtés; courant çà et là pour donner les ordres nécessaires, puis revenant toujours à son poste, pour alléger, par son entretien, l'ennui du seigneur lombard.

« Oh! d'ici en France, il n'y a qu'un saut. Beau et riche pays que celui-là. La Lombardie n'en vaut pas la moitié. — Quel en est le gouvernement? — Mais ce sont des choses que je n'entends point. — Les routes? — Attendez-vous à les voir toutes pareilles à celle que nous suivons, qui, comme chacun sait, a été faite par le diable. Abîmes, précipices, ruines, éboulements dans les montagnes, bois, marécages dans les plaines, des voleurs partout. Mais les mules savent où elles mettent le pied, et, le plus souvent, le voyage s'accomplit sans qu'une seule périsse. Et puis, à quoi sert d'avoir peur? S'il faut mourir, bonne nuit, c'est une corvée qu'il faut faire au moins une fois. Je dis bien : le pire, ce sont les malandrins. Vous avez vu comme nous l'avons échappé belle avec ceux de là-bas. En l'an treize cents et je ne sais plus combien, nous revenions d'Avignon avec soixante mille florins d'or tout neufs. Je suis hors de moi rien qu'à me rappeler ce beau magot. Le saint-père nous les avait confiés pour les porter au cardinal Poggetto, son neveu, pour payer les troupes chargées de tenir en bride certaines factions et d'autres choses auxquelles je ne m'entends point. Le saint-père, parce que ses florins lui tenaient au cœur, me donna cent cinquante cavaliers pour convoyer nes trente mulets; des cavaliers, je puis le dire, que l'air en tremblait. On va, nous passons fleuves et monts sans faire une rencontre, lorsque, engagés dans une vallée de la Savoie, je commençai à remarquer certaines figures qui ne promettaient rien de bien. « N'ayons pas peur, dirent les cavaliers français; nous ne faisons qu'une bouchée des Italiens. » Il faut dire qu'ils ne s'étaient pas bien recommandés à saint Christophe pour avoir un bon voyage, parce que les Français ont toutes les bonnes qualités, mais peu de dévotion. Pendant que nous vidions, non pas une bouteille, mais un tonneau, voici toute la bande, Dieu sait combien ils étaient! qui nous tombe sur le dos. Ferme, prends, frappe, laisse; ces Français paraissaient autant de paladins Roland. Mais il faut avouer qu'au jeu des mains, les Italiens n'ont pas leurs pareils au monde. En somme, ces gens, qui étaient de Pavie, démontèrent les Français, et après les avoir débarrassés du poids de leur armure et de leurs bagages de cavaliers, les renvoyèrent à Avignon à pied, comme des pèlerins; puis il m'enlevèrent juste la moitié de mon argent et de mes mules, chose qui n'était point encore arrivée de-



puis que les pedrocchi vont de Gallarate en France. Et je dus conduire au cardinal-légat ce qui me restait. »

Lorsque Pusterla arriva sur la cime des monts qui séparent les deux contrées, il s'arrêta, regarda de tous côtés le ciel et la terre. Les genoux semblaient lui manquer, et Pedrocco lui demanda s'il se trouvait mal. Il répondit en soupirant : « Ici finit l'Italie !

— L'Italie, s'écria Pedrocco, Votre Excellence pourra la trouver dans Avignon. Là, cardinaux, serfs, camériers, poëtes, bouffons, tout est Italien.

— Et connaissez-vous dans cette ville d'Avignon Guillaume Pusterla ?

— Qui? l'archiprêtre de Moura? Je l'ai accompagné moi-même.

— Et comment se trouve-t-il ?

— Très bien : gras, triomphant; il est d'une santé à passer cent ans.

— Je le sais ; mais je demande si le pape le favorise, s'il connaît les disgrâces de sa famille à Milan, s'il est bien vu à la cour.

— Ce sont des choses auxquelles je n'entends rien .»

Après un court séjour à Paris, Pusterla vint dans cette partie tout italienne de la France, comme le lui avait dit Pedrocco, c'est-à-dire dans le comtat Venaissin. A peine arrivé à Avignon, il s'informa de la demeure de l'archiprêtre de Moura, Guillaume Pusterla, son oncle, et il fut reçu par le digne prélat avec toute la joie imaginable. L'argent que Pusterla avait placé sur les principales maisons de commerce de la France, et qui s'élevait à des sommes très-considérables, lui permit de mener, malgré la confiscation de ses biens, un train convenable à son renom et à sa naissance. Son oncle le mit en rapport avec tous les dignitaires ecclésiastiques d'Avignon, et aussi avec les hommes qui se distinguaient le plus par leur science, entre autres avec Pétrarque.



Cependant Pusterla avait toujours espéré que le pape se prêterait tôt ou tard aux desseins qu'il avait formés contre Luchino, lorsqu'un événement inattendu détruisit tout à coup ses espérances. Des envoyés de Luchino vinrent à Avignon solliciter le pardon du saint-père; et le naturel bienveillant de Benoît XII, incapable de chicaner sur les conditions, rendit la réconciliation plus prompte et plus facile. L'interdit qui pesait sur les Milanais depuis vingt ans fut levé par le pape, et en retour Luchino reconnut la suprématie de la papauté sur l'empire, son droit de nommer au trône vacant, et son indépendance absolue de la puissance impériale. Il devait en outre payer au saint-siége un tribut annuel de soixante mille florins. Ce fut l'archiprêtre de Moura qui annonça cette nouvelle à Pusterla. « Et des exilés, des prisonniers, le traité n'en a-t-il pas fait mention? demanda celui-ci.

—Aucune, répondit l'archiprêtre. Le pape recommande aux seigneurs de Milan d'être pieux, généreux, plus prompts à récompenser qu'à punir, s'ils veulent que le Seigneur en fasse autant avec eux. Mais, mon neveu, à peine puis-je contenir ma joie en pensant aux contentements des Milanais et de mes bons habitants de Moura, lorsqu'ils vont apprendre l'heureuse nouvelle! Les églises ouvertes de nouveau, leurs morts ensevelis en terre bénite, les chants qui leur seront rendus, le bonheur de revoir les cérémonies solennelles qu'ils n'avaient pas vues depuis vingt ans. »

En parlant ainsi, les larmes venaient aux yeux du bon archiprêtre; mais l'heureuse nouvelle, comme il disait, causa bien de mauvaises nuits à Pusterla, par la perte de ses espérances.



Sur ces entrefaites, Ramengo arriva à Avignon et se présenta à Pusterla comme un ami. En effet, c'était un ancien client de sa famille, et qu'il s'était lui-même attaché par des bienfaits. Il avait été l'époux de cette Rosalie qui lui avait inspiré tant de compassion, s'il ne l'avait point aimée d'amour. Ses crimes énormes, ses tentatives contre l'honneur de Marguerite, lui étaient inconnus. Quant à sa dernière trahison, Alpinolo, dans le premier moment, s'était jeté aux pieds de Pusterla avec l'intention de lui confesser sa propre faiblesse et la criminelle perfidie de Ramengo. Mais pour courir à la recherche de Marguerite, il avait interrompu sa confession, et si on ne fait point de tels aveux dans le premier élan d'un généreux repentir, la réflexion nous en ôte ensuite le courage.

Aussitôt qu'il vit Ramengo, notre exilé l'aborda avec cordialité, en lui demandant : « Etes-vous venu de vous-même ou par contrainte?

— Moitié l'un, moitié l'autre, » répondit Ramengo; et il imagina autant de mensonges qu'il lui en fallait pour exciter la compassion et gagner la confiance de son seigneur. Voyant en lui un concitoyen exilé comme lui, comme lui persécuté et peut-être pour lui, Pusterla trouvait à Ramengo des titres suffisants pour qu'il l'accueillît à bras ouverts, le désirât pour son hôte, et se mît à entamer avec lui ces premiers sujets de la conversation du banni : la patrie et la famille.

Le traître avait trop beau jeu. Par un facile mélange du faux et du vrai, Ramengo sut non-seulement éloigner tout soupçon de l'âme du Lombard, mais encore acquérir entièrement sa confiance. Avec une fougue d'autant plus grande que depuis longtemps elle n'avait point trouvé à s'assouvir, Francesco exposa au nouveau venu ses déceptions à cause du nouveau traité conclu par le saint-père avec Luchino, et du soupçon qu'il avait conçu que les ambassadeurs de ce prince avaient machiné de le prendre par violence, et de le traîner à Milan; soupçon, à vrai dire, fondé sur un trop grand nombre d'exemples d'une semblable déloyauté.

Nos lecteurs doivent se souvenir que Ramengo avait montré aux réfugiés de Pise certaines lettres de Martino della Scala, qu'il se disait chargé de remettre à Pusterla. C'était encore une de ses trames. Sachant que Franciscolo était dans les bonnes grâces de Scaliger, et comment il avait été excité à la vengeance pendant qu'il était à Vérone, d'accord avec Luchino, il feignit une lettre dans laquelle Martino annonçait qu'une rupture définitive allait éclater, par ses soins, entre lui et Luchino. Il invitait Pusterla à se rendre à sa cour, lui promettant de larges honoraires et une autorité égale au mérite d'un homme si généralement cher et révéré, qui entraînerait sous ses drapeaux tous ceux qui désireraient rendre la liberté à leur patrie et la recouvrer pour eux-mêmes.

C'était frapper un coup de maître sur une âme ambitieuse et inquiète comme celle de Pusterla. Ramengo, battant le fer pendant qu'il était chaud, lui exposa l'état de toute l'Italie, ce qu'il avait pu pénétrer des desseins des bannis pendant son séjour à Pise. Il raconta comment il s'était abouché et entendu avec ces derniers, et même qu'il venait de leur part le solliciter de prendre pitié de la patrie, qui lui demandait merci; de sortir d'un repos apathique; de se souvenir comment Matteo Visconti, après neuf années, était revenu au pouvoir, parce que les fautes des Porrian dépassaient les siennes.

Flottant entre son imagination, qui souriait à un avenir de vengeance et de tendresse, et les conseils de son oncle et ceux de Buonvicino; quelquefois résolu de tenter toute chose pour sortir de ce calme homicide; quelquefois ayant soif de paix, de ce repos dont il se sentait plus désireux que capable, il était dans la pire des conditions : celle de l'homme qui ne sait pas prendre un parti.

« Pourquoi ne recourez-vous pas à Pommaso Pezzano? » lui dit Ramengo. Le Pezzano était un astrologue de ce temps fort renommé dans Avignon; et c'était alors, et non pas seulement alors, un expédient excellent pour les esprits faibles et indécis, que de substituer aux calculs de la prudence les prophéties d'un imposteur. Le conseil plut à Francesco. L'astrologue, après avoir fait montre d'études et de connaissances mystérieuses, lorsqu'il eut observé pendant plusieurs jours la main de Pusterla et les étoiles, formé l'horoscope et trouvé l'*ascendant*, lui annonça alors que sa vie était en grand danger, et que quelqu'un, sous de gracieuses apparences, cherchait à le livrer à ses pires ennemis.

Il n'en fallut pas davantage pour confirmer Pusterla dans le doute qu'il avait déjà conçu que la cour pontificale voulait le livrer, comme une victime, à Visconti réconcilié. Il fit donc les préparatifs de son départ. Quelques raisons que lui apportât son oncle, quelques exhortations qu'il lui fit, les larmes aux yeux, d'écouter la divine sagesse, qui taxe de folie ceux qui dépensent leur argent à tenter la ruine des puissants, quelques assurances qu'il lui donnât qu'il n'avait point à craindre de trahison si noire des prêtres d'un Dieu de justice, Pusterla se confirmait d'autant plus dans son projet de revenir en Italie. « Enfin, disait-il, quel mal peut-il m'arriver? Je ne me livre point aux mains de mon persécuteur; je ne me confie point aveuglément à une indulgence, à une générosité mensongères. Non : je reverrai l'Italie. — Italie! qui peut proférer ton nom sans ajouter belle et infortunée! Je m'approcherai de mes amis, de Marguerite. De là, je pourrai comprendre et apprécier la situation de ma patrie; et mieux que dans Avignon, terre de prêtres, je trouverai un sûr et honorable asile dans Pise : Pise libre, souveraine des mers et ennemie des Visconti! »



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

J.-J. DUBOCHET, rue de Seine, 33. — PAGNERRE, rue de Seine, 14 bis.

LE MESSAGER PARISIEN,

ALMANACH DE L'ILLUSTRATION.

PETIT IN-4° DE 52 PAGES ILLUSTRÉES DE 65 GRANDES GRAVURES.

PRIX : 60 CENTIMES.



JANVIER. — Le Verseau.

Celui qui naît sous ce signe
A l'humeur faible et bénigne;
Trop accessible aux douleurs,
Il répandra bien des pleurs.



FÉVRIER. — Les Poissons.

Celui qui naît sous ce signe
Aime la pêche à la ligne;
Mais souvent, comme un poisson,
Il est pris à l'hameçon.



MARS. — Le Bélier.

Celui qui naît sous ce signe
Aisément gronde et s'indigne;
Mais son fol emportement
Ne subsiste qu'un moment.



AVRIL. — Le Taureau.

Celui qui naît sous ce signe
Est d'une valeur insigne;
Des éloges lui sont dus
Pour ses travaux assidus.



MAI. — Les Gémeaux.

Celui qui naît sous ce signe
A tous les maux se résigne,
Est fidèle à ses amis,
Et tient ce qu'il a promis.



JUIN. — L'Écrevisse.

Celui qui naît sous ce signe,
Au lieu d'être rectiligne,
Marche au but qu'il s'est donné
Par un sentier détourné.



JUILLET. — Le Lion.

Celui qui naît sous ce signe
Pour rien se bat et s'aligne;
Mais sans peine il est dompté
Par une jeune beauté.



AOUT. — La Vierge.

Celle qui naît sous ce signe,
Douce et blanche comme un cygne,
Faute des dons de Plutus,
A pour trésors ses vertus.



SEPTEMBRE. — La Balance.

Celui qui naît sous ce signe
Des plus grands honneurs est digne;
Car il pèse en son bon sens
Les faibles et les puissants.



OCTOBRE. — Le Scorpion.

Celui qui naît sous ce signe
Chérit le jus de la vigne;
N'ayant point l'art d'amasser,
Il sait du moins dépenser.



NOVEMBRE. — Le Sagittaire.

Celui qui naît sous ce signe
Souffre peu qu'on l'égratigne,
Et toujours, vaillant archer,
A des traits à décocher.



DÉCEMBRE. — Le Capricorne.

Celui qui naît sous ce signe
Est fidèle à la consigne,
Et très-exact à payer
Ses impôts et son loyer.

L'ILLUSTRATION

a terminé son premier volume; mais la nécessité de faire réimprimer un assez grand nombre de numéros épuisés retarde la mise en vente de ce volume et de la *Table des Matières*. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. *Tout numéro gâté ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.*

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS, rue Montmartre, 174, près le boulevart.

Ce magnifique Établissement a réalisé la plus belle idée commerciale de notre époque : offrir un immense débouché aux nombreuses et grandes manufactures de la France, et présenter aux consommateurs l'union inconnue jusqu'ici d'un extrême bon marché et de qualités toujours satisfaisantes. Le bon sens public, que l'on ne trompe jamais, a compris de suite l'utilité de cette belle entreprise. La foule accourue d'abord, bien accueillie, toujours bien traitée, y a ramené d'autres foules. La première vogue a été grande; elle n'a cessé de grandir et s'accroît encore par l'appréciation, chaque jour mieux sentie, des avantages offerts aux acheteurs.

On trouve à la *Ville de Paris* tout ce que produit l'industrie des tissus; les soieries, les lainages, les toiles, tous les tisssus de coton, tous les objets usuels, comme ceux du plus grand luxe, les riches dentelles, les cachemires des Indes, les étoffes pour ameublement, tout ce qui constitue une riche corbeille, un riche trousseau. — Ce qui, après réflexion, ne convient plus, peut être rendu, échangé, remboursé même. Ces conditions nouvelles portent un cachet de grande loyauté.

L'Établissement que nous recommandons fait honneur à son titre; placé au point le plus central de cette ville, dont le nom se lit sur sa façade, il répond à la splendeur, à l'élégance, à l'activité industrielle de cette grande capitale. Agrandi et embelli plusieurs fois depuis sa création, il est un juste sujet d'admiration pour les étrangers, et continue à maintenir notre prépondérance commerciale en Europe.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARICES. — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans coutures ni lacet, et ne formant aucun pli aux articulations. — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.

OEUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SAINTE-BEUVE, avec 800 dessins de TONY JOHANNOT. 1 volume grand in-8 jésus vélin. (*J.-J. Dubochet et Comp.*, éd.) 20 fr.

Les abonnements
à L'ILLUSTRATION
qui expirent le 1er Décembre doivent
être renouvelés pour ne point être
interrompus dans l'envoi du Journal.
S'adresser aux Libraires dans chaque
ville, aux Directeurs des Postes et des
Messageries, — ou envoyer franco
un bon sur Paris, à l'ordre de
M. DUBOCHET,
rue de Seine, No 33.

Modes.



La fourrure et le velours commencent à dominer dans toutes les toilettes, et les plus merveilleux pardessus, paletots et même twines seront bordés de martre. La forme qui semble vouloir être adoptée par les femmes élégantes est celle du kazadaveka, dont nous donnons aujourd'hui le modèle. Pour la promenade, il doit être plus long. En velours garni de fourrure, il est charmant.

L'autre figurine porte un pardessus en satin avec collet et des manches qui s'ajustent à volonté; c'est presque l'ancien witchoura serrant la taille.

Pour les sorties de bal on fait de très-grands mantelets à capuchon bordés de cygne ou d'hermine.

Quant aux twines, puisque cette mode anglaise, déjà acceptée par les hommes, semble prendre aussi une place importante dans nos toilettes, et qu'ainsi elle devient française, disons que ces vêtements se font en drap-cachemire brodé en soutache et doublé en fourrures ou en satin; le collet, fait à peu près comme le collet des habits, est recouvert de fourrures, et peut se dresser pour garantir le cou du froid; les manches sont aussi comme celles des hommes, mais plus larges du haut, afin de laisser libre le passage de la robe; les parements en fourrures permettent aux mains de se cacher dessous en l'absence du manchon, qui souvent est gênant par un temps pluvieux.

Les jupes des robes conservent beaucoup d'ampleur, mais on a supprimé les tournures et les jupes crinolines. La taille gagne beaucoup de grâce à être entourée seulement des plis de la robe. Les manches des robes de sortie se font plus souvent justes; la variété est dans l'arrangement des ornements; c'est une affaire de goût et d'intelligence.

Pour le matin, nous recommandons une redingote en satin, avec des chevrons en velours posés sur le devant de la jupe, et au bout de chaque chevron, un nœud en passementerie terminé par des glands; — le corsage montant est orné de la même garniture répétée en s'élargissant vers le haut.

Un chapeau de velours avec un grand voile en dentelle est simple, mais distingué.

Bientôt nous aurons à raconter les élégances du soir, car voici qu'on a quitté la vie de château pour la vie de salon. On se retrouve, on s'assemble, et la première, la plus importante affaire, c'est la toilette; il faut donc s'en occuper; ainsi ferons-nous.

Amusements des sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

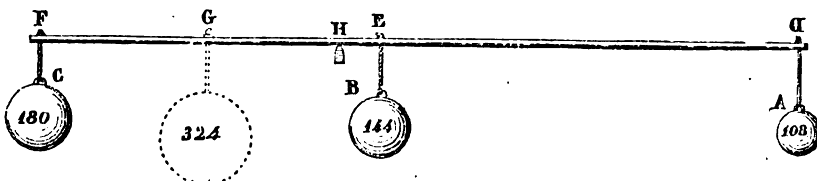
I. Cette épitaphe est celle du célèbre Diophante. La voici en vers latins, telle qu'elle a été donnée dans l'anthologie grecque :

Hic Diophantus habet tumulum, qui tempora vitæ
Illius mira denotat arte tibi.
Egit sextantem juvenis, lanugine mala
Vestire hinc cœpit parte duodecima
Septante uxori post hæc sociatur, et anno
Formosus quinto nascitur inde puer.
Semissem ætatis postquam attigit ille paternæ
Infelix subita morte peremptus obit.
Quatuor æstates genitor lugere superstes
Cogitur, hinc annos illius assequere.

Pour connaître l'âge de Diophante à sa mort, il faut trouver un nombre dont le sixième, le douzième, le septième et la moitié, en y ajoutant 5 et 4, fassent le nombre lui-même. Ce nombre est 84.

II. La solution de ce problème est des plus faciles. La première personne a eu 160 fr.; la seconde, 125 fr.; la troisième, 95 fr., et la quatrième, 120 fr.

Il faut remarquer que, sans la dernière condition, ou une quatrième quelconque, le problème serait indéterminé, c'est-à-dire qu'on pourrait y satisfaire d'une infinité de manières. C'est cette dernière condition qui limite la solution à une seule.



III. Placez sur le tapis d'un billard une bille, et frappez-la, sur le côté, d'un coup perpendiculaire au billard et avec le tranchant de la main; vous la verrez marcher quelques centimètres du côté où doit la porter ce coup; puis rétrograder en roulant, sans avoir rencontré aucun obstacle et comme d'elle-même.

Cet effet n'est pas contraire à ce principe de mécanique si connu qu'un corps mis une fois en mouvement dans une direction, continue de s'y mouvoir tant qu'aucune cause étrangère ne l'en détourne; car, dans le cas proposé, voici comment les choses se passent :

Le coup imprimé, comme on vient de dire, à la bille, lui donne deux mouvements, un de rotation autour de son centre, et un autre direct, par lequel son centre se meut parallèlement au tapis, dans la direction du coup. Ce dernier mouvement ne s'exécute qu'en frottant sur le tapis, ce qui l'anéantit bientôt. Mais le mouvement de rotation autour du centre subsiste, et, le premier une fois cessé, il fait rouler la bille comme pour revenir sur elle-même. Ainsi il n'y a dans cet effet rien que de très-conforme aux lois connues de la mécanique.

IV. Il est aisé de voir que si le poids C était précisément au milieu de la barre AB, les deux personnes en porteraient chacune la moitié; mais si le poids n'est pas au milieu, on démontre, et il est aisé de le démontrer, que les parties du poids soutenu par les deux personnes sont en raison inverse de leur distance au poids. Il est donc question de le diviser en raison des distances, et la plus grande portion sera celle que soutiendra la personne la plus voisine du poids, et la moindre sera celle que soutiendra la plus éloignée. Ce calcul se fera par la proportion suivante :

La longueur totale du levier AB est à la longueur AE comme le poids total est au poids soutenu par la puissance qui est à l'autre extrémité B; ou AB est à BE comme le poids total est à la partie soutenue par la puissance placée en A.

Soient, par exemple, AB de trois mètres, le poids C de 150 k., AE de 2 m., et BE de 1 m.; vous aurez cette proportion : 3 est à 2 comme 150 est à un quatrième terme, qui sera 100. Ainsi, le porteur placé à l'extrémité B portera 100 kilog.; conséquemment la puissance placée en A ne sera chargée que de 50 kilog.

La solution de ce problème donne le moyen de répartir un poids proportionnellement à la force des agents qu'on emploie à le soulever; car, si l'un des deux est, par exemple, de la moitié moins fort que l'autre, il n'y aura qu'à le placer à une distance du poids double de l'autre.

NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. Quinze chrétiens et quinze Turcs se trouvent sur mer dans un même vaisseau; il survient une furieuse tempête. Après avoir jeté dans l'eau toutes les marchandises, le pilote annonce qu'il n'y a de moyen de se sauver que de jeter encore à la mer la moitié des personnes. Il les fait ranger de suite, et, en comptant de 9 en 9, on jette le neuvième à la mer, en recommençant à compter le premier du rang quand il est fini. Il se trouve qu'après avoir jeté quinze personnes, les quinze chrétiens sont restés. Comment le pilote a-t-il disposé les trente personnes pour sauver les chrétiens?

II. Comment peut-on distribuer commodément 4, 8, 16, 32 hommes pour porter un fardeau considérable sans s'embarrasser?

Rébus.

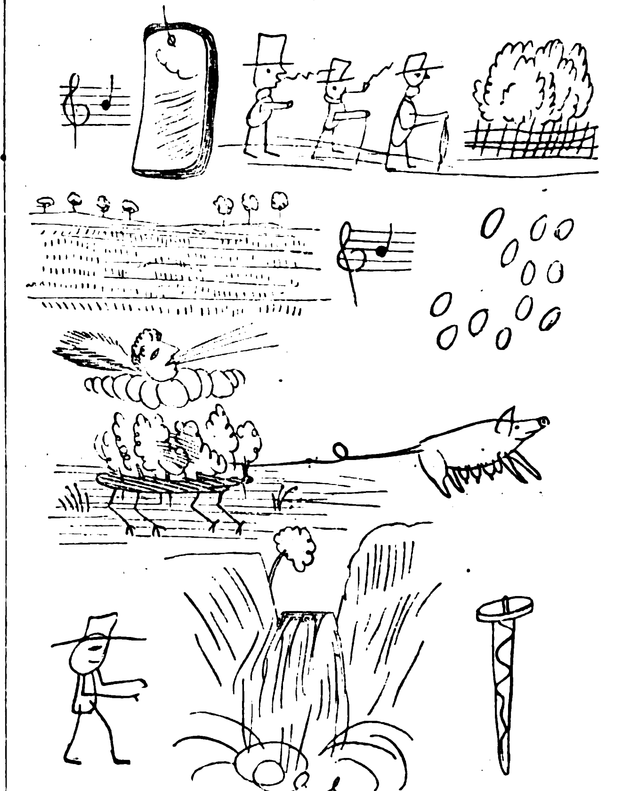
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

TYPES DE L'ANCIENNE COMÉDIE.



RÉBUS COMMUNIQUÉ PAR UN JEUNE ABONNÉ A L'ILLUSTRATION



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie.*

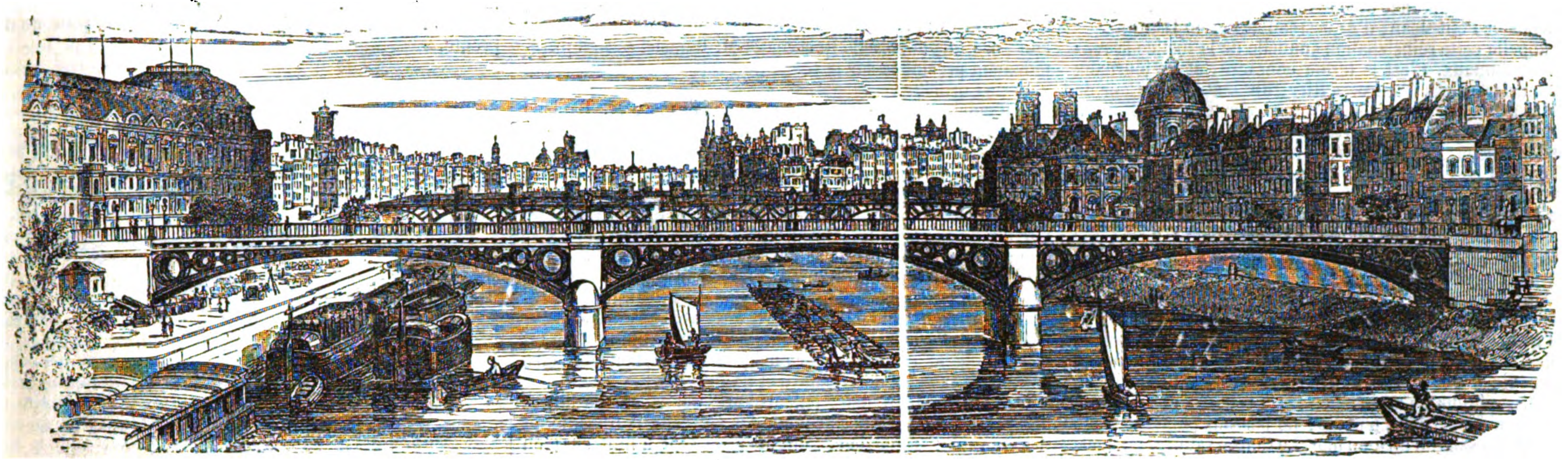
A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoi dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et Cᵉ rue Damiette, 2.

›
L'ILLUSTRATION,
JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 37. Vol. II. — SAMEDI 11 NOVEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

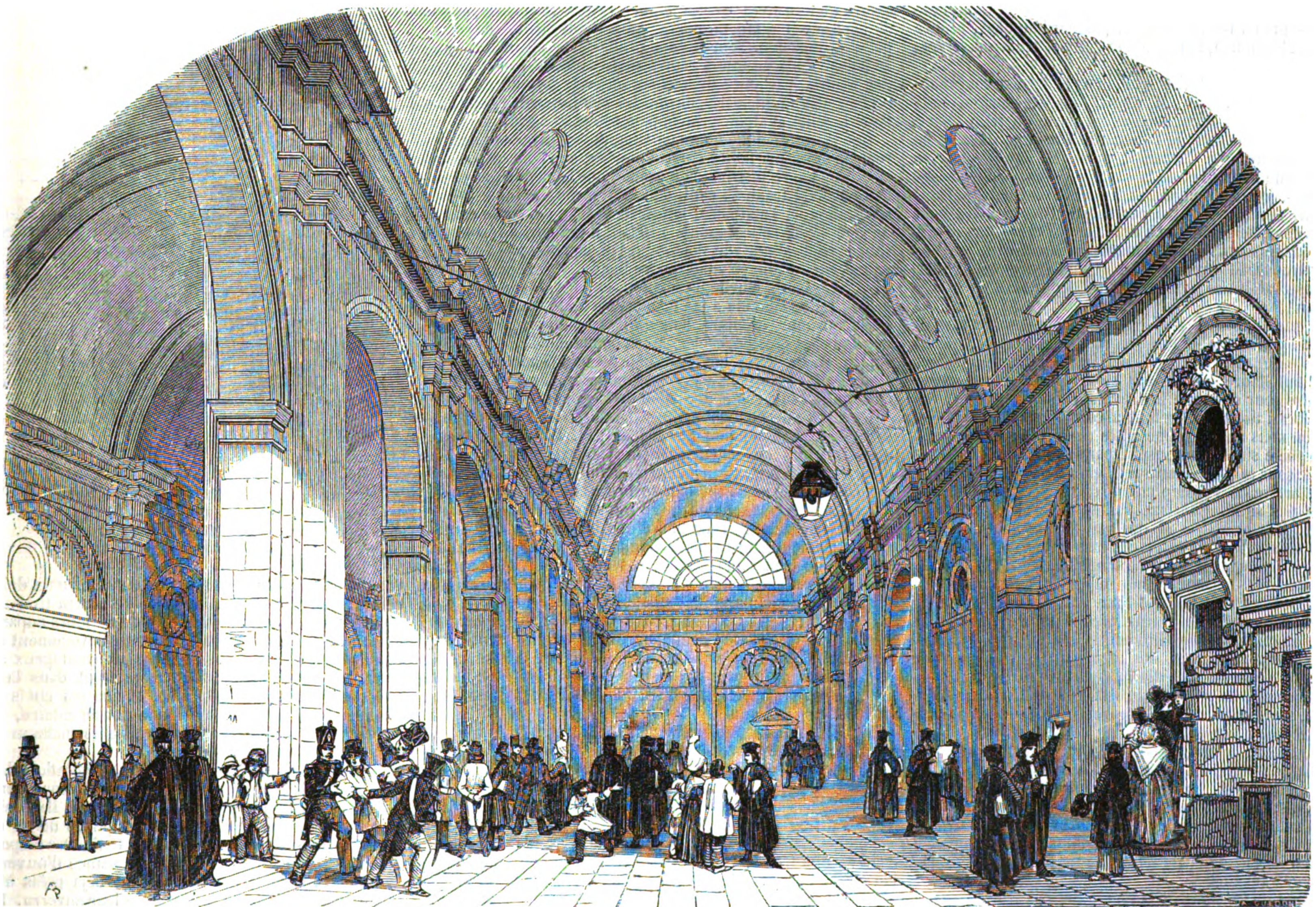
SOMMAIRE.

Courrier de Paris.

Il a bien fallu que MM. les présidents, MM. les juges, MM. les conseillers, MM. les procureurs et avocats-généraux en prissent leur parti comme les autres : le mois de novembre, les chassant de leurs maisons des champs, les a contraints de reprendre la toge et le bonnet carré. Heureux toutefois les desservants de Thémis, comme on disait en vieux style, cent fois heureux de pouvoir prolonger leurs loisirs jusqu'au jour de *la Toussaint*. C'est une douceur qui leur est particulière, une gratification extraordinaire de bon temps et d'heures fainéantes qu'ils prélèvent sur les vacances, et dont personne, parmi les gens de robe et d'affaires, ne jouit au même degré de licence, ni avocats, ni notaires, ni avoués, ni préfets, ni bureaucrates, ni ministres, ni vous surtout, ô joyeux écoliers, pour qui le mot *vacances* semble avoir été plus particulièrement inventé. Mais, comme dit Figaro, c'est une si belle chose que la justice.... quand elle est juste, qu'on ne saurait trop l'encourager.

Les tribunaux sont donc en train de rouvrir leurs portes depuis huit jours, et la salle des Pas-Perdus se repeuple : moment trois fois béni pour l'écrivain public accoté aux piliers du Palais-de-Justice, et pour la loueuse de journaux, qui voient leur clientèle revenir ! Jour impatiemment attendu par l'habitué des séances judiciaires, par l'amateur de procès, dont l'appétit quotidien et dévorant ne trouvait qu'une nourriture insuffisante dans l'entremets servi par les chambres de vacations. Maintenant il va se remettre à la ration complète, et se gorger de vols, de meurtres, d'adultères, de séparations de corps et de licitations entre mineurs.

Voyez comme la vie et le mouvement sont rentrés au Palais depuis que la Cour de cassation et la Cour royale en ro-



(La rentrée des tribunaux. — Salle des Pas-Perdus, au Palais-de-Justice.)

bes rouges ont inauguré la nouvelle année judiciaire en séance solennelle. La salle des Pas-Perdus était silencieuse et morne; maintenant tout s'y agite, tout y va, tout y vient, tout y gesticule, tout y parle; le client court après l'avocat, l'avocat après le juge, le clerc après l'avoué, le saute-ruisseau après le maître-clerc, l'huissier après le gendarme, le stagiaire après un bandit de Cour d'assises ou de police correctionnelle. O salle des Pas-Perdus, ô curieux pandœmonium où se rencontrent et se coudoient la vérité et le mensonge, la bonne foi et la ruse, l'ignorance et le savoir, la vertu et le vice, Démosthènes et Petit-Jean, d'Aguesseau et Perrin Dandin!

On appelle cette réinstallation annuelle de la justice la *rentrée* des tribunaux. C'est le terme consacré, et les journaux n'en connaissent pas d'autre. « Hier, disaient-ils, la Cour de cassation a fait *sa rentrée*, M. le procureur-général Dupin a prononcé le discours de *rentrée*, » comme on dit la rentrée de mademoiselle Carlotta Grisi, la rentrée de M. Baroilhet, la rentrée de M. Ligier, la rentrée de mademoiselle Plessis, la rentrée de *Partisan* et de *l'Aérienne*. Quoi donc! se servir du même terme pour deux choses si différentes! Parler de la même façon d'un acteur et d'un procureur-général, de la Cour de cassation et d'une danseuse, de la justice et d'un cheval savant! Annoncer que celle-ci a fait sa rentrée comme celui-là, n'est-ce pas là une grande irrévérence, et le dictionnaire n'aurait-il pas dû se montrer plus respectueux? A moins qu'aux yeux du dictionnaire, il n'y ait partout, dans la salle des Pas-Perdus comme au théâtre, que des danseurs et des comédiens qui cabriolent avec plus ou moins d'habileté, et remplissent plus ou moins bien leurs rôles!

Puisque nous parlons comédie, ne laissons point passer le Conservatoire sans lui dire un mot. Le Conservatoire, en effet, a tenu sa séance solennelle le même jour que la Cour de cassation; mais il ne s'agissait pas de prononcer une harangue éloquente contre les jésuites, comme l'a fait M. Dupin, ni de retracer les devoirs austères du magistrat; le Conservatoire n'entonne pas d'aussi graves trompettes: il chante, voilà tout, ou déclame des chansons et des vers plus ou moins mondains. Le Conservatoire enseigne la comédie, la fugue, la tragédie et l'opéra-comique, s'occupant non pas de rendre la justice aux hommes, mais de les divertir, soit en les charmant par des voix et des instruments mélodieux, soit en les faisant rire, soit en les faisant pleurer. Le Palais, pour encourager ses nourrissons, a le siége du juge et l'hermine du président; le Conservatoire n'offre aux siens qu'une simple couronne de laurier. L'autre jour donc, il a fait la distribution de ces couronnes et les a placées sur de jeunes fronts de quinze à vingt ans, émus et rougissant des joies du premier succès.

Si le Conservatoire ne produit pas tous les ans de grands compositeurs, de grands chanteurs, de grands acteurs et de grands musiciens, ce n'est pas faute du moins de distribuer des prix: prix de fugue, prix d'harmonie, prix de solfége, prix de chant, prix d'orgue, prix de piano, prix de harpe, prix de violon, de violoncelle, de contre-basse, de flûte, de hautbois, de clarinette, de basson, de cor, de trompette, de trombone, de comédie, de déclamation lyrique, d'opéra-comique et de tragédie. Ainsi tous les ans une armée de lauréats sort de la rue Bergère ceinte des palmes du Conservatoire, musique en tête, marotte et poignard au côté, prête à promener l'alexandrin, la roulade et l'archet *per totam terram impune*.

On a particulièrement distingué, dans le dernier couronnement, M. Got, M. Roger, M. Chotel, mademoiselle Grandhomme, et enfin un jeune homme qui porte un nom cher à l'Opéra-Comique, le nom de Ponchard. Tous ces conscrits en veulent à Molière ou à Corneille, même M. Ponchard, bien qu'il soit fils de l'ariette et de la cavatine; soit! mademoiselle et messieurs, jouez la comédie et maniez le poignard, puisque tel est votre bon plaisir; et si par hasard vous pouviez nous rendre mademoiselle Mars et Talma, ou quelques-uns de ces dieux de l'art disparus depuis longtemps, soyez sûrs que personne n'y trouverait à redire. Mais que de couronnes semées par le Conservatoire se sèchent tout à coup et ne donnent pas de moisson!

Tandis que les écoles s'efforcent de faire des hommes de talent et de génie et n'y réussissent guère, la nature, qui ne monte pas en chaire et ne s'affuble jamais de la robe magistrale, les fait éclore sans leçons et sans férule. Nous avons parlé l'autre jour du jeune Beuzeville, ce simple ouvrier qui s'était endormi tisserand, et tout à coup s'est éveillé poëte. Voici qu'on nous annonce une autre merveille: il s'agit encore d'un poëte subitement inspiré par la muse au fond de sa boutique et sous sa veste d'artisan. Celui-ci s'appelle Constant Hilbey; il arrive de Fécamp chargé de provisions poétiques. On ne dit pas si M. Constant Hilbey apporte sa tragédie, comme M. Beuzeville, et si quelque *Spartacus* ou quelque *Brutus* se trouve dans son bagage; mais cela se devine. Quel poëte n'a pas commencé par une tragédie? Il est donc très-probable que M. Constant Hilbey frappe en ce moment à la porte de l'Odéon ou du Théâtre-Français, et avant huit jours nous lirons dans quelque journal *bien informé*: « Un jeune tonnelier, ou miroitier, ou cordonnier, ou charron, ou carrossier de Fécamp a lu hier, devant messieurs les comédiens ordinaires du roi, une tragédie intitulée *Idoménée*, qui renferme des beautés du premier ordre: c'est du Corneille mêlé de Racine, assaisonné de Shakspeare; en conséquence, l'ouvrage a été reçu à corrections. »

Horace, de son temps, disait: « Les villes ne laisseront bientôt plus de terre au laboureur! » Ne pourrait-on pas craindre aujourd'hui, en retournant l'apostrophe d'Horace, que la plume ne laisse bientôt plus de bras à l'atelier? Qui tissera la toile? qui fondra le fer et le bronze? qui taillera la pierre et le marbre, si de chaque peloton de fil, de chaque kilogramme de fer, de chaque bloc de marbre, il sort un rimeur et une tragédie?

Parlez-moi de M. Félix, à la bonne heure! il n'y a rien à lui dire: la vocation de M. Félix est, non pas de jouer la tragédie lui-même, mais de la faire jouer aux autres. Il tient ce droit de mademoiselle Rachel, son illustre fille, qu'il a nourrie et dressée à la tragédie de ses propres mains, dès ses plus jeunes ans, comme dit la nourrice de Phèdre.

M. Félix a donc résolu de faire *une suite* à mademoiselle Rachel, et il s'est dit: « Si je pouvais avoir trois ou quatre Melpomènes de cette force là, mes affaires n'en iraient que mieux; et après tout, qu'est-ce que cela me coûte? Je possède mon brevet d'invention, et je sais la manière de s'en servir. En conséquence, M. Félix a fait mademoiselle Rébecca et M. Raphaël, et après les avoir faits, à peine avaient-ils eu le temps de croître, qu'il les a revêtus, l'un des éperons du Cid, l'autre du voile de Chimène. Ainsi façonnés de la main de leur père, mademoiselle Rébecca et M. Raphaël se sont intrépidement précipités sur la scène de l'Odéon, en débitant des vers de Corneille.

Mademoiselle Rébecca n'a que quatorze ans, M. Raphaël en a seize; on voit que M. Félix est si pressé de jouir et de mettre ses fruits en rapport, qu'il ne leur laisse pas même la permission de mûrir. — M. Raphaël a déjà de l'aplomb, du feu, de l'énergie, comme s'il avait suffisamment de barbe au menton. Quant à mademoiselle Rébecca, ce n'est qu'une enfant qui singe, avec une exactitude encore plus pénible à voir que surprenante, l'allure, le geste, le ton, la voix de sa sœur mademoiselle Rachel. Figurez-vous une Chimène en bas âge, tout juste bonne à figurer au Gymnase-Enfantin. Au premier mot le public a d'abord paru désagréablement surpris; puis il a fini par se conduire envers cette petite comme un père indulgent, et par lui jeter quelques bravos, faute de s'être pourvu de tartines de confiture et de dragées.

M. Félix a encore deux enfants après ceux-là, une fille et un garçon; il les a voués, comme les autres, à la tragédie, et il s'en vante. Tous deux sont âgés de sept à huit ans; on pense que M. Félix fera débuter avant quinze jours le petit garçon de sept ans dans le rôle de Mithridate, et la petite fille de huit ans dans celui d'Agrippine. Ne serait-il pas nécessaire cependant d'appliquer à M. Félix la loi concernant le travail des enfants dans les manufactures?

On annonce l'arrivée de M. de Ciebra. Qu'est-ce que M. de Ciebra? me demandez-vous. Je vous réponds, M. José-Maria de Ciebra est un Espagnol, comme son nom l'annonce surabondamment; en outre, à cette qualité d'Espagnol, M. de Ciebra ajoute celle d'habile guitariste. De ce morceau de bois blanc qu'on appelle une guitare M. de Ciebra sait tirer, dit-on, les sons les plus agréables et les plus doux. Nous entendrons cela dans nos concerts d'hiver. Mais pourquoi M. de Ciebra a-t-il quitté l'Espagne? La galante Espagne a-t-elle tout perdu, tout, jusqu'à la guitare et à la sérénade, et bientôt verrons-nous la castagnette elle-même et le bolero s'enfuir et déserter l'Andalousie? M. de Ciebra vient en France dans l'espoir de s'abriter, lui et sa guitare; ce sera pis encore: la France est moins que jamais le pays des Rosine et des Almaviva; la guitare de Figaro est depuis longtemps brisée, et le drame moderne a dressé Lindor, au lieu de roucouler la tendre romance, à fumer un cigare sous le balcon de Rosine.

Qui n'a lu l'admirable roman de *Consuelo* par George Sand? Eh bien! voici le bruit qui court, à propos de *Consuelo*. On assure que du livre George Sand a extrait un épisode, et que de l'épisode il a fait un opéra; Litz serait chargé de composer la musique. Pour le coup, l'affaire serait intéressante, et le jour de la première représentation, M. le préfet de police n'aurait pas assez de tous ses sergents de ville, de toutes ses brigades municipales, de tous ses commissaires, pour contenir la foule et aligner son impatience et sa curiosité.

Une pauvre femme nommée Clugny comparaissait dernièrement devant la police correctionnelle; elle était accusée de vagabondage. L'instruction a prouvé que la mendiante possédait encore 1 franc 25 cent. dans sa poche, la veille de son arrestation. A l'audience, le président lui a demandé compte de l'emploi de cette somme. « Hélas! monsieur, a répondu la pauvre vieille d'une voix dolente, je l'ai dépensée! — Quoi! du jour au lendemain, en vingt-quatre heures!» s'est écrié le juge d'un ton sévère. Quelle dissipation, en effet, et quelle prodigalité! La vagabonde a été condamnée à six mois de prison. Le même jour, on lisait dans un journal du matin: « Un de nos lions les plus échevelés, M. le comte de C..., avait parié contre M. de V..... une cravache de chez Thomassin, qu'il mangerait en six mois deux cent mille francs qu'il avait hérités de sa tante: le comte vient de gagner son pari. »

La guerre du Gymnase contre la société des auteurs dramatiques est de plus en plus ardente; M. Poirson tient bon, et les auteurs ne cèdent pas. On a essayé plus d'une fois d'arriver, soit à un armistice, soit à un traité de paix; mais au moment de conclure, tout se brisait de nouveau. Bouffé, dit-on, a pris la résolution de se retirer de ce champ de bataille où son talent a reçu plus d'une blessure; Bouffé aurait rompu dès longtemps avec le Gymnase, s'il n'était arrêté par un dédit de cent mille francs; ces cent mille francs sont le fil qui le retient, comme le cordon que Rominagrobis, le chat de La Fontaine, s'était attaché à la patte; il paraît qu'à force de chercher, Bouffé a trouvé une paire de ciseaux qui vont couper ce fil fatal: Bouffé, libre et joyeux, irait tenter fortune au théâtre des Variétés, laissant la société des auteurs et le Gymnase jouer entre eux le rôle de ces deux rats, qui se battirent et se mangèrent si bien, qu'il ne resta plus que deux queues sur le terrain.

M. Samson, le spirituel acteur du Théâtre-Français, est de plus un auteur très-spirituel; qu'il fasse d'aimables comédies comme *la Belle-Mère et le Gendre*, rien ne paraît plus naturel. Ce qui semblerait plus surprenant, ce serait que M. Samson s'armât de la coupe tragique. Or, est-ce un vain bruit? est-ce une réalité? on se dit depuis quelques jours à l'oreille, au foyer du Théâtre-Français, que M. Samson achève une tragédie, une véritable tragédie en cinq actes; on en donne même le titre: *les Deux Foscari*. Nous sommes dans le temps des miracles; mais M. Samson est homme à s'en tirer.

Les uns disent que M. de Montrond, sentant sa fin venir, a fait une sorte d'acte de contrition, et une mort à peu près chrétienne; d'autres affirment que sa philosophie païenne ne l'a pas abandonné un instant, et qu'il a raillé jusqu'au bout. Voici le trait qu'on rapporte à l'appui. Un ami de M. de Montrond s'étant approché de son lit de mort, lui demanda s'il n'avait pas certaines dispositions à faire. « Non, » dit-il; et alors son ami lui parla d'un jeune homme auquel des liens naturels semblaient devoir plus particulièrement l'attacher. « Ne ferez-vous rien pour lui, mon cher Montrond? — Que voulez-vous que je fasse de plus que je n'ai fait? dit le railleur en rappelant sur ses lèvres un dernier sourire: je lui ai donné assez de mauvais exemples pour qu'il en profite. »



Histoire de la Semaine.

Les hésitations du ministère sur la mesure proposée par M. le ministre de l'instruction publique contre M. l'évêque de Châlons ont eu un terme, et la lettre du prélat a été déférée au Conseil d'Etat, qui a déclaré qu'il y avait abus. Cette lutte entre le clergé et l'Université a trouvé de l'écho sous les voûtes du Palais. M. le procureur-général Dupin, à la rentrée de la Cour de cassation, a pu surprendre une partie de son auditoire en y faisant allusion, comme M. Villemain, à la rentrée de l'Ecole Normale, avait surpris tout le sien en n'en disant mot. M. Dupin a pris pour sujet de son discours l'éloge d'Estienne Pasquier. C'était un texte d'à-propos et d'allusions; il y avait là matière à exposer de nouveau les circonstances qui avaient postérieurement rendu nécessaire la déclaration des libertés de l'Eglise gallicane. L'orateur était



(M. Dupin aîné.)

sur son terrain, et son discours retentira bien au delà de l'enceinte où il l'a prononcé. Personne ne pourra trouver le moment et le lieu mal choisis, car peu de jours auparavant un autre avocat du roi, entraîné par son dévouement personnel ou inspiré par des colères qu'il croyait avantageux de flatter, avait, à la rentrée de la Cour royale, fait dans la politique une excursion moins justifiable, et que ses chefs n'ont pas blâmée, avait régenté la tribune parlementaire, et fait le procès à un homme politique qui a le malheur d'être en même temps un grand poëte.

Bien décidément l'ordonnance de convocation des Chambres ne tardera plus guère à paraître et leur réunion aura lieu dans les derniers jours de décembre. Il a été reconnu que, pour demeurer dans les prescriptions de la charte, il fallait ne pas sortir du calendrier de 1843. Des dispositions se font déjà au Palais-Bourbon pour la séance d'ouverture. Les appartements de la présidence sont déjà prêts à recevoir l'hôte que le scrutin de la Chambre leur enverra. Les décorateurs terminent en toute hâte les embellissements de la bibliothèque, et MM. Eugène Delacroix, Heim et Abel de Pujol, auront bientôt achevé leurs travaux. Quelques-uns des

chefs des partis parlementaires sont déjà de retour à Paris. M. de Lamartine fait encore entendre de Mâcon une voix qui retentit dans toute la presse, et jamais, du vivant même de M. de Fonfrède, feuille de province ne s'était vue attendre avec une impatience et reproduire avec un empressement pareils à ceux que fait naître *le Bien Public* parmi les adversaires et les partisans des idées de l'*agitateur*. M. Odilon-Barrot est encore loin de Paris et au milieu de sa famille, tout entier à une douleur que n'ont pas su respecter certains écrivains politiques qui lui ont prêté des actions et des paroles, et l'ont voulu rendre responsable de leurs rêves et de leurs inventions; mais M. Thiers est rentré, ramené à Paris par la santé des siens et par le besoin de se rapprocher, pour continuer à se livrer activement au grand travail historique qu'il termine, des dépôts précieux où il doit puiser; mais M. Molé est également revenu, non plus dans cet hôtel de la rue de la Ville-Lévêque à l'aspect tout parlementaire, hôtel de famille, qui allait si bien à son nom et que l'*Illustration* a fait graver parce qu'il va être démoli (v. p. 164), mais dans une demeure nouvelle que les efforts de son parti chercheront à ne pas laisser être définitive. Les attaques se préparent d'un côté, comme de l'autre les projets de loi : nous verrons ce qui sera le mieux concerté, combiné, entendu.

O'Connell et ses coïnculpés ont comparu, le 2 novembre, devant le jury d'accusation. La composition de celui-ci ne rend pas son verdict incertain. Aussi le résultat de cette première formalité ne fera-t-il cesser aucun des embarras du ministère. Sa situation difficile l'est rendue plus encore par les déchirements qui se manifestent dans son propre parti et qui en sont la conséquence. Le *Times*, qui jadis abandonna les whigs, et, par sa désertion, prépara leur chute, le *Times*, aujourd'hui, attaque sir Robert Peel, et est attaqué lui-même par le *Standard*. Cette guerre intestine est de mauvais augure. Les témoignages, les démonstrations d'intérêt n'ont pas manqué aux accusés irlandais, et cette procédure préliminaire a été une occasion de calculer quelle serait l'ardeur de la sympathie nationale au jour du jugement sérieux. — Le voyage de M. le duc de Bordeaux, dont la relation donne lieu en France à des saisies et à des poursuites de journaux, attire en Angleterre les chefs les plus considérables du parti légitimiste. Le ministère anglais a cru devoir, à cette occasion, ôter toute couleur politique à l'accueil hospitalier qui est fait dans la Grande-Bretagne au petit-fils de Charles X, et protester, par la plume de ses journalistes, de la sincérité de son alliance avec le gouvernement issu de la révolution de Juillet. — Les dernières nouvelles de New-York annonçaient que les élections qui vont renouveler le personnel du congrès fédéral touchaient à leur terme. Dans le Sénat, la majorité paraissait déjà assurée au parti whig; mais dans la Chambre des Représentants, l'avantage était au profit du parti démocratique, dans la proportion de deux contre un. Toutefois, le peu d'union de ce dernier, quand viendra plus tard la question de la présidence, lui fera probablement perdre l'avantage de commander au Capitole, que son nombre semblerait devoir lui assurer.—En Espagne on paraît plus d'accord; mais c'est pour ne tenir nul compte de la constitution. Aussi, au Sénat, le rapporteur du projet de loi sur la déclaration de la majorité de la reine croyait-il pouvoir répondre au reproche d'inconstitutionnalité adressé à cette mesure, en disant qu'on avait violé bien d'autres articles de la Charte, et qu'il ne voyait pas pourquoi on respecterait davantage celui-là. L'argument a paru excellent. Il est donc certain que la reine sera déclarée majeure, et comme à treize ans on est assez peu propre à se gouverner soi-même, ce sera un conseil de régence occulte qui conduira les affaires, au lieu d'un conseil de régence constitutionnellement constitué et légalement responsable. Cet état de choses, la direction que prennent les affaires à Madrid, ne commandent pas la confiance et la soumission aux provinces; et à peine les protestations armées sont-elles refoulées sur un point, qu'il s'en manifeste de nouvelles sur un autre. Quant à la Catalogne, sa situation est toujours aussi affligeante pour l'humanité. — Si l'on en croit les feuilles allemandes, qui nous ont annoncé les premières que l'Autriche se tenait prête à intervenir avec le Piémont dans les affaires des États pontificaux, le gouvernement français n'y mettrait aucune opposition; il demanderait seulement à être admis à prendre part à cette mesure. Il est probable que si cette version est vraie, ou si elle est fausse, le démenti ou la confirmation viendra d'ailleurs que d'Augsbourg ou de Francfort. — La velléité de contre-révolution à Athènes que nous avons mentionnée la semaine dernière, a amené une réaction, dont quelques ennemis du mouvement de septembre ont failli devenir victimes. Le ministre de France, M. Piscatory, qui, depuis le commencement de cette crise, a agi avec une détermination et une énergie qu'il a puisées dans son caractère beaucoup plus, dit-on, que dans ses instructions, M. Piscatory a, par sa présence d'esprit et sa résolution, sauvé l'ancien ministre de la justice et des finances Rhalli de la vindicte populaire, et épargné à la révolution grecque, jusqu'ici pure, une tache sanglante. Le roi Othon est passé de la confiance aux contre-révolutionnaires aux déclarations enthousiastes pour la révolution. On dit à Munich que le roi de Bavière se dispose à aller visiter son fils, et qu'il est très-déterminé à le ramener si les événements ne prenaient pas une tournure favorable à la dignité royale. Nous ne savons pas jusqu'à quel point on sera flatté à Athènes d'apprendre par les feuilles allemandes que le roi des Grecs n'est pas encore émancipé. — Un royaume de l'Inde que la *Correspondance de Victor Jacquemont* nous a appris à connaître, et auquel un soldat de notre armée avait fait adopter notre organisation militaire et nos couleurs nationales, Lahore, vient de voir son roi assassiné et son meurtrier tomber lui-même sous les coups d'un de ses complices. Beaucoup croiront que ces désordres ont été organisés; nous nous bornerons à penser que le gouverneur-général des possessions britanniques dans l'Inde les aura vus sans grande douleur. Jacquemont et le général Allard ne se dissimulaient point qu'après la mort de Rundget-Sing il serait difficile d'empêcher l'Angleterre d'arriver à ses fins, préparées de longue main, et d'occuper le Penjaub. Le successeur du général Aliard, un autre officier de l'armée française, le général Ventura, n'a pu parvenir à rétablir l'ordre, même momentanément. On s'entend beaucoup mieux dans le magnifique palais du gouvernement-général, à Calcutta, à faire des conquêtes par les intrigues diplomatiques, les sacrifices d'argent, et, au besoin, par d'autres moyens encore, qu'à soumettre par la force des armes les populations qu'on n'a pas préalablement et sourdement travaillées. L'Afghanistan et le Penjaub auront fourni cette double démonstration.

Nous avions bien eu tort, dans notre dernier numéro, de faire l'éloge de la nature; elle nous a donné un cruel démenti, et a furieusement rattrapé en désastres le temps que nous la louions d'avoir employé autrement. Les correspondances de Grenoble et de Gap sont déchirantes. Des neiges tombées prématurément dans les Alpes ont été bientôt fondues par la température adoucie, et des inondations indomptables sont venues porter la ruine et l'épouvante dans toutes les plaines qu'arrosent le Drac, le Rhône, l'Isère et la Durance. La garnison de Grenoble et la gendarmerie ont rendu de très-grands services là où elles ont pu, en se multipliant, porter leurs secours.—Il y a peu de jours que le *Moniteur* renfermait une liste de citoyens auxquels le roi, sur le rapport de M. le ministre de l'intérieur, accordait des médailles d'or ou d'argent pour de belles actions et de nobles dévouements dans des désastres pareils. On y remarquait avec bonheur des hommes du peuple, des fonctionnaires municipaux, des soldats, des ecclésiastiques, de grands propriétaires. Chaque classe s'y trouvait représentée, et venait prouver qu'en France la bienfaisance et le courage sont dans tous les rangs et y font battre bien des cœurs.

Le journal officiel a donné aussi successivement la liste des élèves admis à l'École royale polytechnique et à l'École royale militaire. L'armée a fourni sa large part de candidats distingués, et leur nombre, comme le rang avantageux que plusieurs d'entre eux ont obtenu, démontrera, nous l'espérons, à M. le ministre de la guerre et à M. le ministre de l'instruction publique, que la mesure annoncée, qui exigerait un diplôme de bachelier ès lettres pour prendre part à ces concours, serait aussi injuste envers le soldat que mal entendue dans l'intérêt du service. Elle serait de plus contraire à la loi d'avancement et à l'esprit de la Constitution de 1830. En vérité, s'il est une liberté d'instruction respectable avant toutes, c'est bien celle du militaire qui, en remplissant tous ses devoirs, sait encore trouver le temps d'acquérir ou de compléter des connaissances nombreuses qu'une instruction première, presque toujours au-dessus des ressources de sa famille, ne lui a pas permis d'acquérir. Quelques journaux nous ont appris qu'un des élèves admis avait dans les veines du sang de Henri IV, et que cette circonstance lui avait valu d'être élevé et instruit de manière à pouvoir se présenter avec succès. C'est fort bien; mais il ne faudrait pas dans l'avenir, à mérite égal ou même supérieur, déclarer indignes les pauvres diables dont les grand'mères ont eu le tort de n'avoir pas de faiblesses pour le Béarnais.

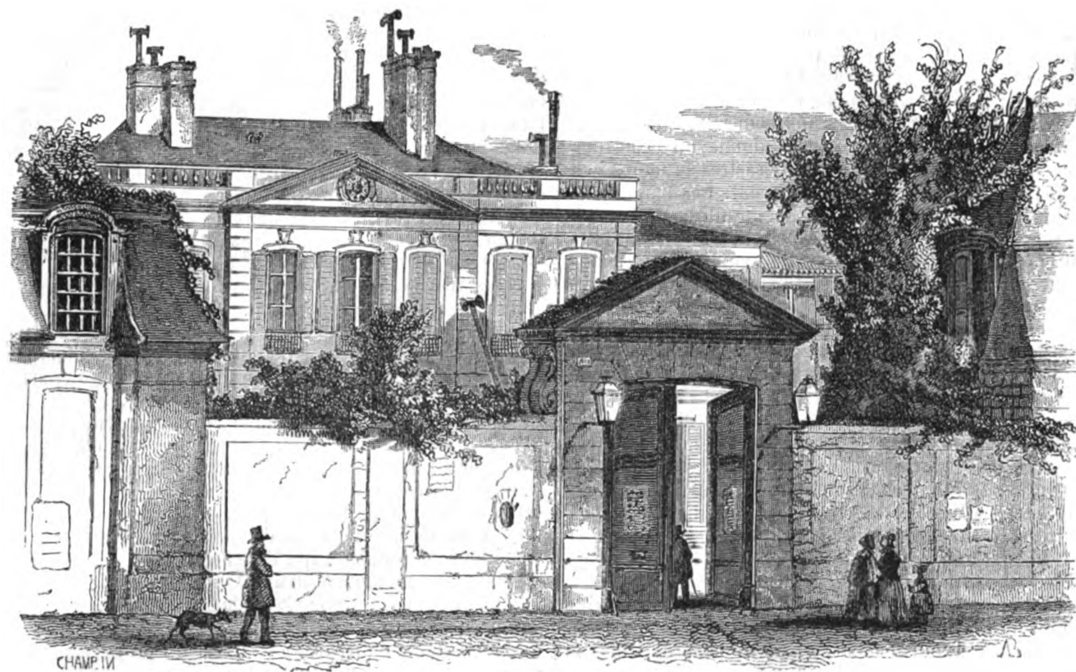
Le nombre total des conscrits dont l'état intellectuel a été constaté dans les quatorze années de 1827 à 1840, s'élève maintenant à 4,036,569, dont 2,093,141 savaient au moins lire, et 1,943,428 ne savaient ni lire ni écrire, ce qui, sur un total de 1,000, donne 519 instruits et 481 ignorants. Cette moyenne générale, qui n'avait pas été atteinte avant 1833, a été constamment dépassée depuis. — Quand on groupe les chiffres en périodes de deux ans, la moyenne proportionnelle des instruits varie de 439 en 1827-1828, à 572 en 1849-1840, et ce n'est qu'en 1833-1834 que la moyenne générale 519 est atteinte et un peu dépassée. De la première à la dernière période, l'augmentation totale est de 133, ou d'environ un quart. Ainsi, sur un total de 1,000, il y a 133 instruits de plus en 1839-1840 qu'en 1827-1828. C'est une augmentation biennale de 22. L'augmentation, qui avait été de 39 de 1027-1828 à 1829-1830, de 27 de 1829-1830 à 1831-1832, n'a plus été que de 21, 16, 19 et 11 pour les périodes suivantes. Ainsi il y a augmentation, mais augmentation ralentie; jusqu'à présent nous ne voyons pas trop quelle peut être la cause de ce ralentissement, à moins que ce ne soit la première influence de la révolution de 1830, avant les mesures prises par le nouveau gouvernement pour la propagation de l'instruction primaire. Dans la statistique des établissements secondaires, nous trouvons une assez forte diminution dans le nombre des élèves de 1831 et 1832, et ce n'est guère qu'en 1839 que ce nombre devient ce qu'il était en 1830. Quelque chose d'analogue se sera-t-il passé dans les écoles primaires jusqu'au moment de la mise à exécution de la loi de 1833? L'état intellectuel des conscrits de 1836 à 1840, qui ont dû fréquenter les écoles vers 1830-1834, semblerait l'indiquer. On sait seulement qu'en 1830 un assez grand nombre de conseils municipaux ont subitement supprimé l'allocation faite aux écoles tenues par les congrégations religieuses; et comme ces écoles étaient fréquentées, cette suppression aura pu entraîner une assez notable réduction dans le nombre des élèves. Tout ce qui a été fait depuis en faveur de l'instruction primaire ne peut manquer d'agir puissamment sur la propagation de cette instruction; mais les enfants qui ont fréquenté les écoles depuis 1836 ne seront guère conscrits que vers 1844-1845; ce ne sera donc que sur les comptes-rendus du recrutement à cette époque que l'on pourra commencer à contrôler la statistique des écoles primaires et, par conséquent, à juger d'une manière incontestable les effets de la loi de 1833, sous le rapport du nombre des élèves.

Le chemin de fer atmosphérique, dont l'*Illustration* a fait connaître le système à ses lecteurs (t. I, p. 404), s'est tiré très-heureusement des épreuves auxquelles il vient d'être soumis en Irlande. Le *Dublin-Monitor* annonce que le succès de l'entreprise est maintenant assuré. Dans la dernière quinzaine d'octobre des trains ont régulièrement fait le service entre Dublin et Kingstown. Une grande quantité de passagers ont parcouru la ligne sans qu'il soit arrivé le moindre accident. Les départs ont été suspendus à la fin d'octobre, pour terminer la ligne jusqu'à Dalkey. Les rails étaient posés, et déjà le chemin doit être ouvert. On pense qu'on poursuivra jusqu'à Bray. La voie est remarquable par ses courbes; les convois cependant les franchissent sans aucun danger, la force centrifuge étant contrebalancée par l'élévation du terrain du côté du cercle extérieur. Le danger ne pourrait donc venir que d'un excès de vitesse; aujourd'hui cet inconvénient est paré par des signaux échangés entre le machiniste et l'établissement où se trouve la machine à vapeur. Mais la compagnie a l'intention d'établir, le long de la ligne, un baromètre électrique qui signalera toujours exactement la vitesse. Dans quelques essais déjà faits, on a remarqué que la vitesse indiquée au départ par un baromètre attaché au premier wagon donnait d'abord 10 degrés, 11 à 12 dans les courbes et 16 à 17 dans la ligne directe. A ce dernier point du baromètre on a une vitesse de 50 milles à l'heure, 17 lieues environ.

Nous avons dit la frayeur trop fondée que causaient souvent aux archéologues les réparations entreprises dans nos vieux temples religieux. Un journal signalait l'autre jour une grave mutilation qui vient d'être commise dans l'église Saint-Séverin, à Paris, par les architectes mêmes chargés de restaurer ce monument. Il y a quelques jours encore, le soubassement de la porte latérale de Saint-Séverin portait une inscription en caractères du treizième siècle, énumérant les obligations imposées aux fossoyeurs de la paroisse. Un morceau de pierre neuve, inutilement repiqué, a déjà fait disparaître environ la moitié de cette inscription, unique d'abord, et importante ensuite à l'étude du Moyen-Age. «Si l'inscription, dit le journal religieux qui dénonce ce fait, eût été païenne, grecque, insignifiante et dans l'Attique, on aurait expédié un membre de l'Institut pour la déchiffrer et la commenter; elle est chrétienne, française, intéressante et à Paris, elle aura bientôt complétement disparu. » — Il est un projet qui ne ferait courir aucun danger à une autre église remarquable, et qui permettrait au contraire d'en mieux envisager la masse et d'en apercevoir les détails. On fait revivre le plan d'isoler complétement l'église Saint-Eustache. On démolirait le corps-de-garde qui est à la pointe et toutes les maisons qui, en masquant le monument et une ravissante porte qui est inaperçue de ce côté, rétrécissent la rue Montmartre au point d'y rendre la circulation presque impossible. Tout le côté gauche de la rue du Jour, qui obstrue l'église, serait abattu. On élargirait la rue Traînée, si fréquentée et si dangereuse, et on y construirait un nouveau presbytère. En outre, sur la place du Parvis-Saint-Eustache, serait ouverte une large rue qui irait déboucher rue Jean-Jacques-Rousseau, en face de l'hôtel des Postes, dont les abords recevraient ainsi d'utiles dégagements. Ce plan est bien entendu, et son exécution rendrait d'immenses services à la circulation et à la sûreté publique. Le conseil municipal, qui va se trouver en partie reconstitué, inaugurerait dignement son ère nouvelle en votant définitivement ces travaux, dont la percée prochaine de la rue de Rambuteau jusqu'à la pointe Saint-Eustache, et l'affluence qui arrivera encore de ce côté, vont rendre la nécessité plus urgente. — MM. les ministres des travaux publics et du commerce sont allés visiter le Conservatoire des Arts et Métiers, rue Saint-Martin, et s'entendre sur les plans de travaux et de réparations indispensables qui seront proposés aux Chambres à la session prochaine. Nul doute qu'on ne fasse déboucher directement sur la rue Saint-Martin ce grand établissement, qui n'y communique aujourd'hui que par des détours sinueux, et qu'on ne consacre l'ancien réfectoire des Bénédictins, ce délicieux monument gothique, connu de si peu de Parisiens, à une destination qui ne force pas à en masquer la hardiesse et la légèreté. — Nous renonçons à enregistrer toutes les statues d'hommes plus ou moins illustres qui vont s'élever sur les places publiques des villes de nos départements. Chaque jour en vient grossir la liste, et tel sculpteur se fait sa réclame en bronze dans chacune de nos anciennes provinces. Cette manie de compatriotes illustres est quelquefois poussée bien loin et même souvent au ridicule. La ville de Langres a donné le jour à Diderot : le marbre a reproduit pour sa ville natale cet homme célèbre; rien de mieux. Mais, par esprit de symétrie, on a pensé qu'il lui fallait un pendant, et, comme illustration langroise, on n'a rien trouvé de mieux que... feu M. Roger, secrétaire-général des postes, auteur de la petite comédie de l'*Avocat*, qui lui avait, moins encore que ses opinions, ouvert, sous la Restauration, les portes de l'Académie Française. Voilà donc M. Roger reproduit par le marbre, uniquement parce qu'il faut un pendant à Diderot. C'est du bonheur sans doute; mais comme toute médaille a son revers, et comme Diderot a été représenté sans vêtements, M. Roger, que la nature était loin d'avoir favorisé de ses dons extérieurs, M. Roger sera tout nu !!!

Nous avons dit la semaine dernière que les journaux de la Normandie renfermaient des détails sur un ouvrier chez lequel s'est révélé un véritable talent de sculpteur. Ces détails étaient contradictoires; nous en avons attendu de plus concordants pour les reproduire à nos lecteurs. Dans l'une des vieilles rues de Dieppe, à quelques pas de la gothique église de Saint-Jacques, habite un homme encore jeune, en qui le talent s'est révélé tout à coup. Il y a un an à peine, cet homme était cordonnier et travaillait tous les jours aux grosses bottes de pêcheurs dans la boutique noire et enfumée qu'il n'a pas quittée. Depuis, l'échoppe est devenue un atelier, le cordonnier est devenu un artiste. L'an dernier, cet homme, qui s'appelle Graillon, a imaginé de modeler en terre des sujets populaires, et son coup d'essai a été un coup de maître. Pose, vêtements, physionomie, tout est nature dans les figures de mendiants qu'il pétrit, et que Callot n'eût pas dessinées avec plus de vérité et de hardiesse. Ce sont de véritables études de mœurs. Il ne s'est pas borné à cela, et quelques statuettes historiques sont venues démontrer la flexibilité de son talent. Graillon n'ignore pas du tout, comme on l'avait dit, le mérite des productions qui naissent sous ses mains; il reçoit

les éloges en homme qui les apprécie et a la conscience de les mériter. Il a fixé lui-même le prix de ses compositions; il les vend un prix assez minime, tout en sachant fort bien que leur valeur sera bientôt triple ou sextuple. Graillon, que de grandes destinées attendent, dit-on, s'il pratique le genre pour lequel Dieu l'a créé, est affligé d'une infirmité : il veut être peintre! Quand il peut dérober quelques heures aux groupes miraculeux qu'il enfante avec une



(Hôtel de M. Molé, rue de la Ville-l'Evêque.)

si prodigieuse facilité, ces heures, il les consacre à la peinture. Or, ce que Graillon appelle peinture, c'est un certain mélange de jaune et de bleu étalé sur une grande toile. « Nous avons fait à Graillon, dit l'auteur d'un des récits auxquels nous empruntons le nôtre, de timides observations sur sa monomanie de peinture; il nous a répondu avec une certaine aigreur : « Voulez-vous donc que je me prive de mes *récréations?* » A cela nous n'avions rien à dire. Nous nous sommes retiré en faisant des vœux bien sincères pour que Graillon, qui peut nous compter au nombre des adorateurs les plus fanatiques de son talent de statuaire, se récrée le moins souvent possible.

En feuilletant les archives du greffe du tribunal civil de Château-Thierry, on vient de trouver quelques lignes échappées à la plume de Jean de Lafontaine. Malheureusement, l'autographe de notre immortel fabuliste est fort peu poétique et ne contient que la cession du banc qu'il possédait dans l'église de cette ville. Ce petit billet, annexé à des actes authentiques, nettement et très-lisiblement écrit tout entier de la main du signataire, ne manque pas d'un certain cachet d'originalité qui le rend digne de son auteur. Nous le reproduisons textuellement, sans ajouter un point ni un accent : « Je soussigné cède et transporte à M. Pintrel, gentilhomme de la venerie, demeurant à Chasteau Thierry le droit et propriété telle qu'il me scait appartenir au banc place et cabinet que j'ay dans l'église de Chasteau Thierry sous le jubé pour en jouir pour luy toutefois seulement après le deceds de demoiselle Marie Hericart ma femme et ce pour des raisons et considérations qui sont particulières entre nous fait à Chasteau Thierry ce deuxième janvier mil six cent soixante et seize. « DE LA FONTAINE. »

La mort ne nous a donné à enregistrer cette semaine aucun nom illustre dans la politique, dans la littérature ou dans les arts. C'est le cas de dire bien bas, avec la prudence de Fontenelle : *Chut!*

Théâtres.



(Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Le Déserteur.* — Montauciel, Mocker; Bertrand, Sainte-Foy.)

OPÉRA-COMIQUE. — Reprise du *Déserteur.*

Qui ne connaît l'histoire d'Alexis et de Louise, la fille à Jean-Louis, fermier de madame la duchesse, et celle du grand cousin Bertrand, qui joue à la corde et fait le doublé-tour avec tant de grâce et un talent si distingué?

Qui peut avoir oublié Montauciel, ce dragon si agréable, toujours entre deux vins, et qui trouve cette position si commode? — Brave soldat après tout, fidèle à son capitaine, intraitable sur le point d'honneur, qui s'est fait mettre en prison pour avoir le temps d'apprendre à lire, et qui a déjà fait tant de progrès dans cet art utile, qu'après avoir longtemps épelé ces mots : *Vous êtes un blanc-bec,* il en fait ceux-ci : *Trompette blessé!*

Et la petite Jeannette, qui a égaré son fuseau? et le gendarme Courchemin, qui chante si gaillardement : *Vive le roi?* Et surtout cette vieille musique de Monsigny, si naturelle, si simple et si expressive? Nos pères l'ont écoutée et répétée pendant cinquante ans, et la Révolution elle-même, la première, la grande Révolution, qui a détruit et changé tant de choses, n'avait pas arrêté le cours de ce prodigieux succès du *Déserteur.* On s'était contenté d'orner Alexis, les gendarmes qui l'arrêtent et les soldats qui doivent le fusiller de larges cocardes tricolores, et Courchemin chantait alors, de sa voix la plus formidable :

> La loi passait, et le tambour battait aux champs,
> Vive la loi! etc

Le livret du *Déserteur* est d'une simplicité qui doit faire sourire de pitié tous nos faiseurs d'aujourd'hui. — Alexis, le héros de Sedaine, est un jeune soldat qui doit, quand le terme de son service sera arrivé, se marier avec une jeune paysanne, fille de Jean-Louis, fermier. Le moment où Alexis obtiendra son congé est proche. En attendant, son régiment vient à passer dans les environs du village qu'habite Louise, et il obtient la permission de lui faire une courte visite. Malheureusement il annonce sa visite, et les paysans ses amis, le futur beau-père en tête, se disent : « Il faut lui jouer un bon tour. » Ce tour consiste à lui faire croire que Louise s'est mariée pendant son absence. On habille Louise en mariée, on simule une noce, on arrange un cortége villageois, et l'on vient défiler, musique en tête, sur la route par où Alexis doit arriver. Comment ne serait-il pas dupe de tout cet appareil? Il l'est, et si bien qu'un affreux désespoir s'empare de lui; il veut mourir; il arrache ses épaulettes et sa cocarde blanche, et s'enfuit dans la direction où il peut rencontrer l'ennemi. Notez bien qu'il a choisi pour faire cet exploit le moment où la maréchaussée était à portée de l'atteindre. On le poursuit, il se laisse prendre. On le met en prison, on le juge, on le condamne à mort, on le mène au lieu du supplice, il s'agenouille, et les fusils sont déjà braqués sur lui quand Louise arrive tout essoufflée, une feuille de papier à la main. C'est la grâce du déserteur, qu'elle a obtenue du roi.

Ce sujet est fort simple; mais on comprend qu'il donne lieu à des scènes intéressantes, et l'auteur en a su égayer la couleur un peu sombre par le rôle épisodique du soldat Montauciel.

Ce rôle est aujourd'hui fort bien rempli par M. Mocker, à qui doit revenir, pour une grande part, l'honneur du succès de la reprise du *Déserteur.* Il le joue avec beaucoup de goût et de distinction. Son éternelle ivresse est plaisante et point du tout désagréable, et il ne franchit jamais la limite qui sépare la mauvaise plaisanterie de la bonne, limite presque imperceptible et où il est si difficile de s'arrêter! En quelque position que l'auteur du poëme place Montauciel, qu'il épèle sa leçon de lecture, ou qu'il se fâche contre Alexis qui le renverse d'un seul coup de poing, ou qu'il abuse de la niaiserie du grand cousin Bertrand, et déroule son interminable cravate (incident burlesque dont la gravure, annexée à cet article, peut donner une idée à nos lecteurs), jamais M. Mocker n'est vulgaire.

Il chante son rôle comme il le joue, et il a de charmants morceaux à exécuter. Les deux airs *bouffes* que Monsigny a mis dans cet ouvrage sont deux chefs-d'œuvre. Le style bouffe était encore, à cette époque d'invention toute récente, et l'on est surpris qu'un musicien français qui n'avait pas, comme Grétry, habité l'Italie pendant plusieurs années, ait pu si vite et si complétement en surprendre les secrets et s'en approprier les ressources.

Dans les morceaux sérieux, qui sont en majorité dans cette partition, Monsigny est surtout remarquable par la variété et l'énergie de son expression. Les airs d'Alexis ont sous ce rapport un très-grand mérite, ainsi qu'un duo et un trio dans lesquels on a admiré des mélodies charmantes traitées avec une grande habileté de contre-pointiste. En somme, le suffrage de la génération actuelle vient de sanctionner les applaudissements que *le Déserteur* a constamment obtenus des générations précédentes, et c'est un beau et noble triomphe. Parmi les œuvres contemporaines y en a-t-il beaucoup qui soient destinées à une si longue vie, et auxquelles on puisse promettre, dans soixante-quatorze ans, un succès comparable à celui que *le Déserteur* vient d'obtenir?



Eve, drame en cinq actes de M. LÉON GOZLAN (THÉATRE-FRANÇAIS.) — *Madame Roland,* drame en trois actes de Madame ANCELOT (VAUDEVILLE).

Eve est une quakeresse; son père, le quaker Daniel, habite la Pensylvanie; c'est un homme bon, simple, vertueux comme sa croyance le lui enseigne, et adorant sa fille. Eve, cependant, inquiète cette tendresse paternelle; non pas qu'elle ait le moindre vice et commette la moindre faute : Eve est la vertu même; mais elle a des moments d'extase, comme Jeanne d'Arc, et rêve à l'affranchissement de son pays. Nous sommes aux premiers temps de l'insurrection de l'Amérique du Nord contre l'Angleterre. Dans ses heures d'enthousiasme patriotique, Eve s'échappe de la maison du vieux Daniel et se perd dans les bois et sur les monts, encourageant les insurgés par sa présence; l'armée américaine la prend pour son ange pro-

tecteur, l'armée anglaise pour son mauvais génie. Vous comprenez maintenant l'inquiétude de Daniel; il n'est pas rassurant d'avoir une fille qui court ainsi les champs.

Eve n'est pas seulement possédée par le désir de délivrer l'Amérique: elle veut détruire un ennemi mortel de sa religion et de ses frères, le marquis Acton de Kermar; Eve ente Judith sur Jeanne d'Arc.

Le marquis de Kermar a des vices terribles et des passions formidables; il bat et tue ses esclaves pour un mot, change de maîtresse tous les jours, déshonore les familles et poursuit particulièrement les quakers d'une haine féroce, sous prétexte qu'ils prêchent l'égalité et la fraternité. Kermar ne veut pas de cette philosophie, et de temps en temps il fait crever les yeux à un quaker ou deux, pour les en guérir.

Kermar demeure à Québec, dans le Canada; c'est donc à Québec qu'Eve va le trouver pour le tuer, comme Judith tua Holopherne; le vieux Daniel, qui devine le sanglant projet de sa fille, la suit à la piste.

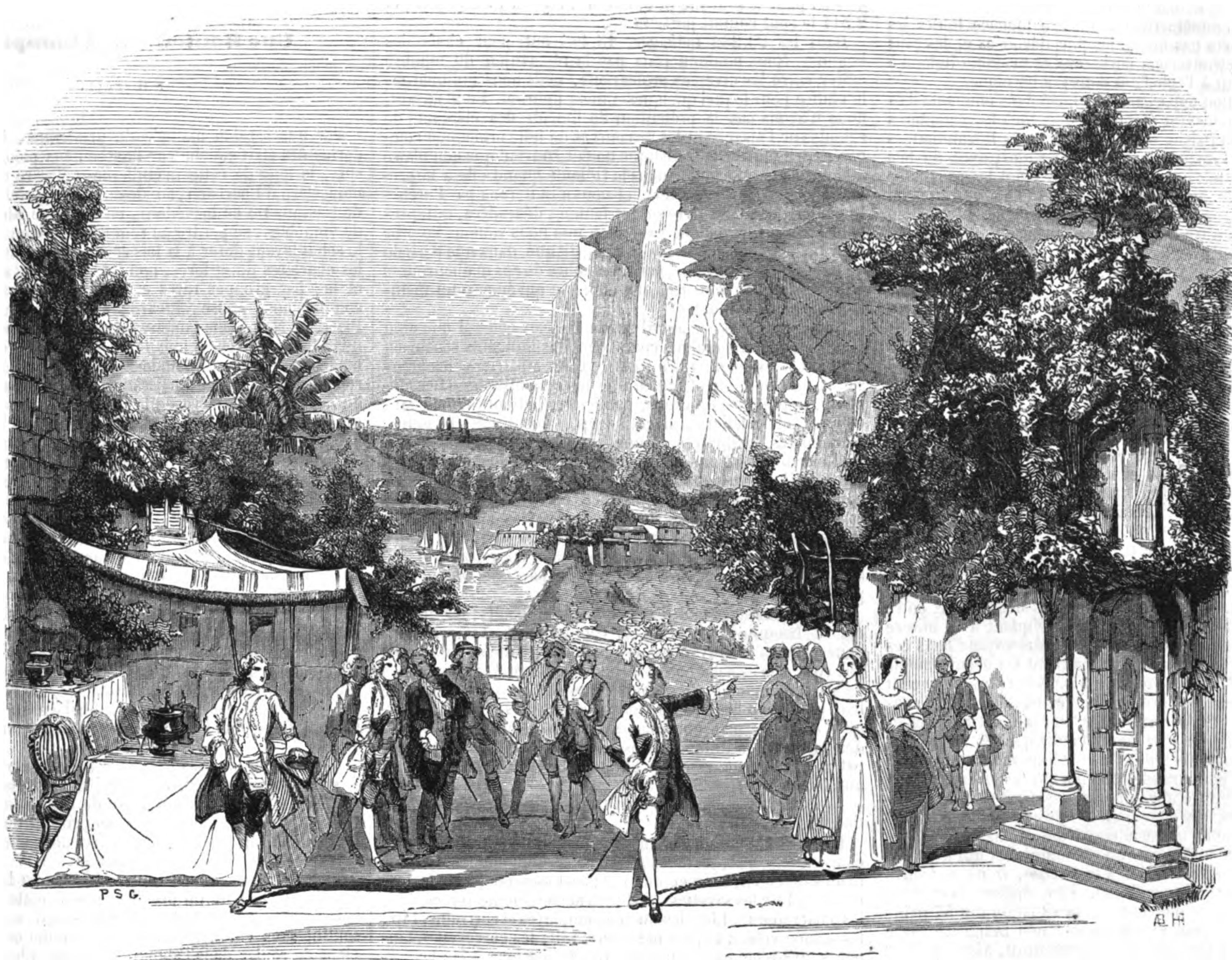
Judith avait gagné tout droit la tente d'Holopherne; Eve fait plus de façons: elle se promène dans les forêts qui avoisinent le château de Kermar, et au moindre bruit s'esquive comme une biche légère. Tout en errant à travers bois, Eve préserve Kermar, qu'elle ne connaît pas, de la piqûre d'un venimeux serpent, et sauve ainsi la vie à l'homme qu'elle veut tuer: la contradiction est flagrante.

Cette rencontre suffit pour rendre Kermar éperdument amoureux d'Eve; et comme c'est un homme qui n'a pas l'habitude d'attendre, il met ses esclaves à sa poursuite. Les esclaves font si bien, qu'ils s'emparent de la belle quakeresse et l'amènent au château. Ainsi Eve est chez Kermar. Que ne le frappe-t-elle? Elle n'en a plus le courage; sa haine est désarmée, ou plutôt l'amour lui a fait place: Eve aime Kermar, comme elle en est aimée. Ceci contrarie très-fort l'esclave Caprice, la bien-aimée et la favorite de Kermar avant l'arrivée d'Eve. Caprice n'a pas d'autre ressource que de chercher à se venger, et elle se vengera. Il y a, sur le lac voisin aux eaux dormantes, certaines fleurs jaunes qui composent un poison parfait pour en finir avec une rivale. Caprice en fera son affaire.

Kermar d'abord n'a pas d'autre idée que de s'amuser d'Eve comme il s'est amusé de tant d'autres; mais tout à coup, pour la première fois de sa vie criminelle, il hésite et se trouble; l'innocence, la pudeur, la sérénité d'Eve, l'émeuvent malgré lui; il faut cependant qu'il possède Eve! Un homme comme lui, qui n'a jamais mis de bornes à ses désirs, dont la passion s'est toujours satisfaite à l'instant même, de gré ou de force; un Kermar, qui joue, qui tue, qui se livre aveuglément aux caprices les plus monstrueux et crève les yeux aux quakers; un tel don Juan, un tel démon, un tel damné reculerait devant un enfant? non pas. Kermar se met donc à attaquer Eve par tous les moyens de séduction que son nom, son audace, son esprit, sa richesse, peuvent lui fournir: promesses, flatterie, le plaisir et l'or, il n'épargne rien, le serpent! Eve cependant résiste et ne mord point à cette pomme. Tandis que le combat s'engage, Caprice, obligée par Kermar de servir Eve à genoux, a tenté de l'empoisonner; mais le crime avorte; Caprice prendra plus tard sa revanche.

Ce n'est pas seulement la vertu d'Eve que Kermar a pour adversaire, mais encore le ressentiment de Daniel, arrivé à Québec et réclamant sa fille, mais les remontrances du vieux duc de Kermar, pauvre vieillard dont la raison est affaiblie par le chagrin et le malheur. La passion de Kermar se roidit contre cette double attaque de deux pères irrités; il traite Daniel comme un quaker, et lui ferait volontiers crever les yeux, suivant son habitude; quant au vieux duc, il le chasse de sa maison. Oui, le fils chasse son père!

Daniel aura recours au gouverneur de Québec, et lui demandera justice. Que m'importe? dit Kermar; et il arme ses



(Théâtre-Français. — Première représentation d'*Ève*, second acte. — Le marquis de Kermar, Firmin; Rosemberg, Brindeau; Dapremire, Mirecourt; Ève, mademoiselle Plessis; Caprice, madame Mélingue.)

esclaves pour défendre son château et repousser toute attaque de la force publique.

Vous le voyez, Kermar est arrivé au paroxisme de la passion et de la violence. Maintenant rien ne le retient plus; qu'Eve se prépare à subir enfin la défaite. Quoi donc? Kermar recule encore! l'ange intimide le démon! Pour étouffer cette hésitation de sa conscience, Kermar cherche à réveiller son audace à la flamme d'une liqueur brûlante, et tout chancelant, le voici qui frappe violemment à la porte d'Eve. En est-ce fait, ô douce brebis, et seras-tu dévorée par ce tigre furieux?

Tout à coup la scène change, le tigre apaise ses rugissements et devient doux comme un agneau sans tache. Qui produit cette conversion dans le cœur de Kermar? qui fait un saint d'un damné? la nouvelle subite de la mort de sa mère. Ce trépas inattendu, cette disparition rapide de sa mère, qu'il aimait, jette au cœur de Kermar la crainte et le doute; il interroge sa vie passée, il se juge et se condamne. Aussitôt commencent le repentir et la pénitence: Kermar appelle Daniel pour lui demander pardon et lui remettre sa fille; il se prosterne humblement aux genoux du vieux duc, son père, qu'il avait outragé et chassé; il rend la liberté à ses esclaves, qu'il traitait avec l'inhumanité d'un bourreau; Kermar fait plus encore, pousse le repentir jusqu'à l'humiliation, souffre l'injure sans se plaindre, et refuse un duel, au risque d'être traité de lâche, lui, l'intrépide, le terrible Kermar! Après quoi, ce persécuteur des quakers se fait quaker lui-même pour achever l'expiation.

Qu'est devenue Eve, cependant? Eve, pour se mettre à l'abri des poursuites de Kermar et se défendre contre son propre cœur, Eve s'est confiée à Caprice; alors la jalouse Caprice a si bien fait que, sous prétexte de sauver Kermar d'un grand danger, elle a entraîné Eve dans une démarche qui, laissant au fond sa vertu intacte, la déshonore par l'apparence. Caprice est vengée: Eve lutte vainement contre cette prévention de l'opinion publique. Elle s'enfuit pour se dérober à cette honte imméritée, tandis que Kermar se met à la tête des insurgés américains, pour rendre utile une vie jusque-là nuisible, pour laver son passé par un présent et un avenir glorieux.

Plus tard, Eve et Kermar se retrouvent: Eve, devant le tribunal des quakers ses frères, sous le poids d'une accusation d'impudicité; Kermar, au contraire, victorieux et triomphant. Les Américains le nomment leur sauveur, et les quakers le choisissent pour leur suprême juge. Triste mission! car c'est Eve que Kermar doit juger! Les faits attestés par Caprice entraîneront la condamnation de l'innocente Eve. Daniel se désespère; Kermar fait comme Daniel; mais, Dieu merci, Eve trouve enfin le moyen de se justifier. Ce moyen lui est fourni par l'étourdi même qui l'a compromise, par un certain marquis de Rosemberg, que nous n'avons pu placer dans notre récit, attendu qu'il joue, dans le drame de M. Gozlan, un rôle assez considérable, il est vrai, mais tout à fait en dehors de l'action principale.

Pour aller droit au fait, et c'est là un point difficile dans un drame tellement compliqué de hors-d'œuvre romanesques, il a donc fallu mettre de côté ce Rosemberg, venu tout exprès de France, sur la réputation de Kermar, pour lutter avec lui de folies, le provoquer en duel et lui enlever ses maîtresses; il a fallu passer sous silence les compagnons de débauche de Kermar, leurs insolences, leurs orgies, leurs duels, mille fantaisies cruelles et bizarres de Kermar lui-même, mille récits merveilleux, mille incroyables aventures, les surprises, les mystères et les reconnaissances dont le drame de M. Gozlan est surabondamment pourvu.

Ce luxe de détails infinis, qui se croisent et se débattent dans les ténèbres, est le grand vice de l'ouvrage; il est plein d'inventions, mais d'inventions pêle-mêle accumulées; l'esprit y abonde, mais il va jusqu'à l'excès, et déborde souvent en images prétentieuses, fausses et de mauvais goût. Que vous dirai-je? il y a là plus de richesses qu'il n'en faut pour faire une pièce; mais c'est l'ordre, le goût, la clarté, la logique, l'ensemble, qui manquent à ces éléments épars.

Le public n'a pas laissé M. Gozlan sans conseils et sans avertissements; toujours prêt à applaudir les scènes spirituelles et intéressantes, il s'est montré sévère et juste aux fautes de l'auteur. Les deux derniers actes se sont achevés au milieu de la tempête; mais c'est un de ces naufrages qui

n'engloutissent ni le vaisseau ni l'équipage : *Eve*, par ses bizarreries même, excitera la curiosité, et la curiosité est très-proche parente d'un succès.

Le théâtre a fait de grands frais de costumes et de décors. Tous les acteurs ont joué loyalement et bravement ; il faut citer entre les plus habiles mademoiselle Plessis, M. Firmin et M. Ligier.

Quelques jours avant, madame Ancelot faisait aussi son petit roman, bien que madame Ancelot ait certainement cru faire de l'histoire. C'est une des plus nobles et des plus touchantes figures de la Révolution française que madame Ancelot a choisie pour sujet à son élucubration romanesque : j'ai nommé madame Roland.

Nous voyons d'abord madame Roland, qui n'est encore que Manon Phlipon, chez le duc d'Olonne; déjà Manon est possédée de l'amour de la liberté ; à cet amour sérieux se mêle un autre amour, un tendre penchant pour Barbaroux. C'est au milieu de ces rêves que la Révolution les surprend tous deux ; et tous deux saluent du plus ardent de leur âme cette grande aurore d'une ère immense.

Plus tard, Manon Phlipon devient madame Roland, et Barbaroux met, comme membre de la Convention, son éloquence au service de la cause nationale. Femme du ministre de l'intérieur, madame Roland emploie son autorité, d'une part à défendre la patrie, de l'autre à adoucir le sort des proscrits que frappe le malheur des temps.

Peu à peu la tempête révolutionnaire menace toutes les têtes, et ne respecte pas même les plus dévouées et les plus patriotes ; nous retrouverons Barbaroux et madame Roland à l'Abbaye, marchant à l'échafaud d'un pas héroïque.

Ce sujet, simple en apparence, est noyé dans une foule d'épisodes qui l'allanguissent et lui donnent tous les caractères d'une œuvre de fantaisie, sous prétexte de la Révolution.— Peut-être serait-il mieux de ne pas jouer ainsi avec de tels événements et de tels hommes, et de ne point les rapetisser jusqu'au vaudeville. Il y a cependant des mots spirituels et quelque intérêt dans cette pièce, quoique l'effet en soit bien sombre pour un théâtre habitué aux chansons. (Le Vaudeville à tort de *toucher à la hache*.)

Misère Publique.

L'hiver approche : pour le riche c'est la saison du luxe et des plaisirs, pour le pauvre c'est celle du dénûment et des plus rudes souffrances. Mais comme c'est le temps aussi où, de toutes parts, les magistrats municipaux et les bureaux de bienfaisance font appel aux hommes heureux pour qu'ils viennent en aide aux indigents, nous croyons que c'est le moment de dresser une statistique de la misère.

D'après le recensement fait en 1841, le chiffre total des individus recueillis en France par les hospices et hôpitaux se montait à 95,555. Mais la division de ces malheureux entre les départements ne saurait rien prouver quant à la misère proportionnelle qui y règne. En effet, nous voyons dans ces tableaux qu'en général ce sont précisément les départements où il y a le plus d'aisance qui, ayant trouvé le plus facilement des ressources pour fonder de grands établissements de charité et pour secourir la misère sur une plus large échelle, fournissent le chiffre le plus élevé; tandis que les autres départements qui n'ont pu recourir aux mêmes moyens, quoique la misère y soit plus grande, fournissent nécessairement et malheureusement un chiffre moins considérable à la statistique ministérielle. Ce document ne prouve donc pas plus que ces autres calculs qui établissent que, dans le département du Nord, sur 6 habitants on en compte un qui a besoin d'être secouru, tandis que, dans la Creuse, il ne se trouve qu'un pauvre sur 58 personnes. Ces chiffres fussent-ils exacts, on aurait à se demander si la situation des 57 habitants de la Creuse, considérés comme non indigents parce qu'ils ne sont pas secourus, leur permettrait, alors qu'ils y seraient portés, de venir aussi efficacement en aide à l'indigent qui est à côté d'eux que la situation des 5 citoyens aisés du Nord leur permet d'adoucir la position de leur concitoyen pauvre. Il est évident que des associations de secours mutuels entre travailleurs, qu'une meilleure réglementation du travail modifierait bien promptement la proportion dans ce dernier département. Mais quelles nombreuses et quelles lentes améliorations ne faudra-t-il pas pour que la proportion donnée ne soit plus mensongère dans les départements pauvres du centre, et de quelques autres parties de la France?

A Paris la situation est mieux constatée, et les chiffres ont une signification plus réelle. Nous ne nous occuperons pas aujourd'hui de la partie de la population qui est traitée et recueillie dans les hôpitaux et les hospices. Il y a là tout un travail à part que nous nous proposons bien d'entreprendre, mais quant à présent nous ne supputerons que la population indigente secourue à domicile par les bureaux de bienfaisance.

En 1841, dernier exercice sur lequel l'administration ait publié son travail de compte-rendu, 29,282 ménages indigents ont été secourus. Ce chiffre se décompose ainsi :

Ménages ayant reçu des secours temporaires. . .				10,424
—	—	des secours annuels ordinaires.		14,383
—	—	Octogénaires.	1,223	4,475
—	—	Septuagénaires.	1,962	
—	—	Aveugles.	1,034	
—	—	Paralytiques.	236	
		Total égal. . .		29,282

Ce nombre était de 30,331 en 1829, de 31,723 en 1832, de 28,969 en 1835, et de 26,936 en 1838. Ainsi, malgré l'augmentation constante de la population, le nombre des indigents avait constamment décru depuis 1832, époque à laquelle le commerce et l'industrie commencèrent à prendre du développement, jusqu'en 1838, année de leur apogée. C'est à la fin de cette dernière année qu'on vit commencer la crise à l'influence de laquelle le commerce n'a pas échappé depuis, et dont l'un des effets a été d'augmenter le nombre des indigents de près d'un dixième.

Les 29,282 ménages secourus en 1841 comprenaient 66,487 individus. Ils étaient plus surchargés de famille que ceux de 1829, car à cette dernière date, quoique le chiffre des ménages fût plus élevé de 1,079, le nombre des individus secourus était moindre de 3,782.

Les chefs de ménages indigents se classaient de la manière suivante : mariés, 11,917; veufs, 10,408; femmes abandonnées, 1,898. On y ajoutait ensuite : célibataires adultes, 4,496; célibataires orphelins, 563.

Sur les 29,282 chefs de ménage secourus, 15,230 ont moins de soixante ans; 14,052 ont dépassé cet âge. On y compte un seul centenaire.

Le loyer des lieux qu'occupent ces ménages secourus est, pour 5,399 d'entre eux, de 50 fr. et au-dessous; il est de 51 à 100 fr. pour 12,680; de 101 à 200 fr. pour 5,681 ; de 201 à 300 fr. pour 187; de 301 à 400 fr. pour 13; au-dessus de 400 fr. pour 2 seulement. 3,003 sont logés à titre gratuit, et 2,317 le sont comme portiers.

Dans les 29,282 ménages, 15,493 ont pour chefs des hommes. Nous ne donnerons pas la répartition du nombre entier entre les diverses professions, mais nous indiquerons le chiffre pour lequel quelques-unes y figurent. En le faisant, nous n'avons pas la prétention de fournir des éléments de calculs sur l'aisance et les ressources de telle profession comparée à telle autre; la statistique ne fait souvent que complaire à la curiosité, elle tombe dans le ridicule quand elle a la prétention de l'éclairer toujours, et nous n'imiterons pas Parent-Duchâtelet dans son livre sur les femmes dégradées, qui, prenant à coup sûr quelque exception que nous voulons ignorer pour un des éléments de ses calculs, dit que, dans une période de temps qu'il détermine, sur tel nombre de ces malheureuses qui finissent par se marier, il y en a une qui épouse un membre du Conseil d'État.

Nous remarquons d'abord sur le tableau général que cinq états qui, précédemment, comptaient des indigents secourus, n'en ont point eu en 1841 : ce sont les albâtriers, les arroseurs, les ciriers, les lamineurs et les cimentiers. — Les affineurs, apprêteurs de draps, artificiers, batteurs d'or, charcutiers, chocolatiers, décatisseurs, égouttiers, facteurs, machinistes, pédicures, satineurs, n'en ont compté qu'*un* seul chacun. — Nous remarquons encore, dans les professions où il y a eu peu d'indigents à secourir ou du moins secourus, les bandagistes, les brodeurs en or, les dentistes, les estampeurs, les frangiers, les interprètes, les lapidaires, les mouleurs en plâtre, les parcheminiers, les parfumeurs, les sertisseurs, qui n'y figurent chacun que pour *deux*; — les artistes dramatiques, les chantres de paroisse, qui y sont portés chacun pour *trois*.

Les dessinateurs fournissent *quatre* indigents; les libraires et bouquinistes, *six*; les compositeurs d'imprimerie, pour lesquels le travail est cependant fort inégal, mais qui ont eu le bon esprit d'entrer largement dans la voie des caisses de secours mutuels, *dix*, chiffre bien peu élevé en raison de leur grand nombre; les graveurs, *quinze*; les relieurs, *vingt-quatre*. Quant aux imprimeurs en caractères, dont l'emploi des machines a diminué sensiblement les garanties d'occupation, *cent trente-neuf* ont été dans la nécessité de recourir aux secours.

Vingt-sept tambours se sont trouvés dans la même situation.

Dans les chiffres dépassant la centaine, nous trouvons : les charpentiers, 111; les tourneurs, 119; les chiffonniers, 122; les fileurs de coton, laine et soie, 124; les tisserands, 129; les terrassiers, 130; les savetiers, 131 ; les anciens domestiques, 132; les charretiers, 140; les anciens employés et écrivains, 140 ; les manœuvres, 140 ; les balayeurs, 149; les corroyeurs, tanneurs, mégissiers et peaussiers, 156; les cochers, 171 ; les porteurs d'eau, 189; les ébénistes, 192; les bonnetiers, 197; les peintres, vitriers et colleurs, 278; les maçons, 300; les serruriers, 333; les menuisiers, 406; les tailleurs d'habits, 477 ; les marchands revendeurs, 778; les cordonniers, 880; les commissionnaires et hommes de peine, 1,129; les portiers (hommes), 1,283; les journaliers, 1,803; les individus sans état, 1,982.

Le rapport de la population indigente à la population générale de Paris a été, en 1841 (prenant pour cette dernière le résultat du recensement de 1836), de 1 sur 13 habitants 307 millièmes. Voici le rapport dans les arrondissements :

Dans le	2e, 1	indigent sur	33	habitants	703	millièmes.
—	3e, 1	—	27	—	432	—
—	10e, 1	—	19	—	172	—
—	1er, 1	—	17	—	985	—
—	5e, 1	—	17	—	931	—
—	7e, 1	—	17	—	621	—
—	11e, 1	—	16	—	180	—
—	6e, 1	—	15	—	904	—
—	4e, 1	—	15	—	756	—
—	9e, 1	—	8	—	427	—
—	8e, 1	—	6	—	597	—
—	12e, 1	—	6	—	235	—

Les recettes faites par les bureaux de bienfaisance sont le produit d'une subvention de l'administration des hospices, de legs et donations, de dons, collectes et souscriptions (en 1841, 259,549 fr.); des troncs et quêtes dans les églises (27,692 fr.); de représentations théâtrales, bals et concerts (9,182 fr.), et d'autres fonds généraux et spéciaux.

Leur dépense a été, en 1841, de 1,361,638 fr. Le douzième arrondissement, le plus chargé d'indigents, est entré dans ce chiffre pour 241,323 fr. C'est presque toujours en objets d'habillement et de coucher, en pain, en viande, en bouillon et comestibles, en médicaments, en combustibles, que ce budget de bienfaisance est dépensé. Les secours en nature sont démontrés par l'expérience être bien préférables aux secours en argent. Cependant, ceux-ci étant parfois indispensables, 93,811 fr. ont été distribués en espèces.

Que les caisses de secours mutuels se multiplient, car il est plus digne de s'assurer contre le besoin que de demander aide à la bienfaisance publique; que l'ouvrier soit prévoyant quand il est occupé ; que les maîtres comprennent que si la société regarde leurs coalitions comme moins dangereuses que celles des travailleurs, la morale ne les considère pas comme moins coupables ; que le gouvernement, par des traités de commerce bien entendus, imprime à l'industrie une active impulsion; enfin, que la charité s'accroisse, car la misère n'a pas diminué, et les bureaux de bienfaisance, outre qu'ils ont eu à secourir, dans l'année qui vient de servir de base à nos calculs, 66,487 individus, auraient eu besoin d'autres ressource encore pour vaincre la réserve souvent suicide de pauvres honteux qu'on n'estime pas à moins de 15,000.

Une Bouteille de Champagne.

NOUVELLE.

Par une sereine matinée de printemps, le bandit Shinderhannes était couché sur l'herbe, aux pieds de Julie Blasius, le long de cette magnifique sapinière qui couronne le monastère d'Eberbach, au-dessus de Kiedrich, dans le duché de Nassau. De ce belvédère, on voyait le Rhingau, festonné de vignobles, se perdre au sein d'un horizon de châteaux, et le soleil levant dorer à la fois Johannisberg et Mayence. Dans les clairières de la forêt, non loin du chef, sommeillaient çà et là, par groupes rares et pittoresques, ses plus braves compagnons, Moïse, Picard, Jik-Jak, Crevelt, Zaghetto, Pierre le Noir, tous fameux dans la chronique du mont Taunus, tous redoutés depuis les bords de la Moselle jusqu'aux landes de Hanovre. Shinderhannes lisait *Werther*, dont la réputation était encore naissante, et Julie Blasius, jeune fille de Zerbst, prisonnière de la bande, dont le capitaine voulait faire sa maîtresse, écoutait la voix du bandit, tout en effeuillant avec distraction une branche de saule.

« Julie, dit le jeune homme en interrompant sa lecture, vous avez bien tort d'exiger que je vous lise ce roman jusqu'à la dernière page ; il ne peut se terminer que par une catastrophe. Je vous le conseille franchement, arrêtons-nous là. Ce sera comme un amour où le début est toujours si beau...

— Qu'on presse toujours le dénoûment, n'est-ce pas? Mon cher capitaine, lisez, je vous prie. Un roman ne m'épouvante guère.

— C'est un peu bien volontaire pour une captive, madame.

— Vous trouvez? »

Mais elle lâcha la branche de saule, se mit à boucler les blonds cheveux du bandit, et Shinderhannes, ému, reprit son livre en rougissant de plaisir.

« Du reste, peu m'importe, dit-il à voix basse; vos yeux ne seront que plus beaux s'ils viennent à pleurer. Où donc en étais-je?

— Vous me disiez qu'au plus beau moment du succès de *Werther*, ayant un jour rencontré sur le Hundsrück la jeune femme de Brunswick qui servit de modèle à la Charlotte de Goethe, un accès de fureur vous prit, et qu'en mémoire de tout ce que son amant avait souffert pour elle, vous eûtes un instant la singulière envie de la tuer.

— C'est vrai, reprit Shinderhannes en laissant rouler le livre jusqu'au fond du précipice ; mais cette envie, je me la suis passée, ajouta-t-il avec un regard sombre que Julie soutint sans émotion apparente. Comme ce livre immortel vient de rouler dans l'abîme, de même Charlotte y disparut elle-même. Je saisis la malheureuse femme par les cheveux, qu'elle avait longs et noirs comme vous, je lui ordonnai de recommander son âme à Dieu, et je la traînai sur le revers de la montagne ; là, je soulevai son corps frêle et délicat, je murmurai le nom de son amant, je balançai longtemps au-dessus du gouffre ses membres déjà glacés d'épouvante, puis tout m'échappa...

— Et Charlotte roula dans le précipice? dit Julie.

— Oui, ma belle; et si j'avais pu rendre en même temps la vie à Werther, j'eusse retiré sa maîtresse du gouffre ; car il était affreux de la voir déchirée par les ronces, tendant ses bras nus, criant et luttant contre la cascade qui l'emportait dans le Rhin.

— Et qu'ont-ils dit, vos hommes?

— Je les ai conduits au siége d'un monastère, nous avons battu la porte en brèche avec un crucifix, les nonnes leur ont versé à grands verres du beste-krog, et ils n'ont rien dit.

— Ce sont des lâches ! Moi, je vous eusse appelé homicide; moi, j'eusse arraché le poignard qui dort à votre ceinture, et il y aurait eu deux victimes pour le succès d'un roman. »

Le bandit Shinderhannes se mit à rire, et prenant la branche de saule, l'effeuilla tranquillement à son tour.

« Picard ! s'écria-t-il bientôt en voyant un de ses lieutenants grimper vers lui à travers les sapins, veillez aux Français et faites relever les sentinelles. Je vais fumer une pipe. »

Les gendarmes de Mayence, à cette époque, poursuivaient la horde du bandit jusque sur le territoire hanovrien ; Napoléon et la Prusse (c'était en 1802) s'entendaient parfaitement à cet égard. L'association des brigands de Hundsruck avait été en partie le résultat des guerres entreprises par les Français pour l'occupation de la Hollande, de la Belgique et des

États qui forment aujourd'hui le grand-duché du Bas-Rhin. Fondée d'abord par une famille israélite de Windschoot, près de Groningue en Hollande, elle profitait des guerres de la Révolution pour étendre dans le nord de l'Allemagne sa formidable et mystérieuse puissance. On n'entendait parler depuis Bruxelles jusqu'au Hartz que de Juifs étranglés, de châtelains rançonnés, même de villes emportées d'assaut; les paysannes du mont Joie ne descendaient plus sur la Roër pour vendre leurs œufs au marché d'Aix-la-Chapelle, sans péril de mort, et les amateurs qui voyagent à pied pour tâter le crâne de Charlemagne à Cologne ou croquer sur leurs albums le vaisseau de la cathédrale de Mayence, hésitaient longtemps à franchir les Ardennes, dont le *hibou* Shinderhannes gardait le défilé.

C'est en visitant le *Dos du Chien* (Hundsruck), chaîne où maintenant errait sa bande, que Shinderhannes rencontra Julie Blasius. Vertueuse et dévote, cette femme résolut de dompter le brigand, et, comme il en était fou, de convertir l'homme par l'amour. Elle résistait à sa passion, elle voulait un mariage, elle exigeait surtout que son amant renonçât à braver la potence, et en quelque sorte prît une retraite. Mais, en attendant, Julie ne partageait pas moins la dangereuse vie de Shinderhannes; elle s'habillait en homme, galopait dans les forêts, se battait même avec les gendarmes. Tantôt, sous les titres et avec les grâces d'une comtesse, elle donnait le ton aux habitués des eaux de Wiesbaden, jetait l'argent par la fenêtre, et présentait le bandit dans les salons sous l'incognito d'un baron suédois; tantôt, coiffée de la toque à la hussarde et la carabine sur l'épaule, elle remontait lestement à pied les sentiers du Taunus, et jonchait la route, avec sa blanche main, de ces branches d'arbre qui étaient le doigt indicateur et les pierres milliaires des brigands.

« ..... Et Charlotte roula dans le précipice! » répétait Julie en se promenant sous les sapins. Peu à peu elle devint pensive, ses regards se fixèrent sur l'herbe, son visage pâlit, et elle resta longtemps dans cette absorbante immobilité du corps si complète et si lourde qu'on dirait que l'âme a doucement quitté son étui et que la chair, au lieu d'un être vivant, n'est plus qu'une chose, que néant ou rien; seulement, par intervalles, de la bouche de marbre de Julie, tombaient encore ces paroles sinistres:

« Et Charlotte roula dans le précipice! »

Cette rêverie dura près d'une heure. En relevant la tête, Julie vit debout, en face d'elle et dans une attitude mélancolique, le lieutenant Picard, Français d'origine, ancien soldat de Frédéric, un de ces aventuriers cosmopolites qui n'ont ni fortune, ni famille, ni patrie, mais auxquels l'audace tient ordinairement lieu de tout. Picard aimait secrètement Blasius. Elle s'en était aperçue; elle lui dit:

« Picard, j'ai soif; je voudrais bien boire un verre de ces vins de France dont vous nous parlez si souvent.

— Du bordeaux, madame?

— Non, lieutenant Picard. Lorsque j'étais femme de chambre de la princesse d'Anhalt, je ne buvais que ce vin-là. Je voudrais un verre de champagne.

— Les dernières bouteilles, par malheur, ont été bues hier.

— Par malheur, dites-vous, lieutenant? rien n'est plus vrai, car j'échangerais tous mes cachemires contre un verre de vin de Champagne; cherchez, je vous prie. »

La belle Allemande accompagna cet ordre d'un regard si doux, que Picard disparut comme un chat sauvage entre les sapins; mais, au bout de dix minutes, il revint à pas lents et aussi morne que s'il eût manqué de tuer un riche abbé du Rhin.

« J'ai cherché, madame; il ne reste pas une seule bouteille de champagne. Madame veut-elle du tokai?

— Madame veut du vin de France, et elle veut du champagne, répondit la compatriote de Catherine II avec un geste impérieux et un regard étincelant; m'entendez-vous. »

Le lieutenant fut interdit. Au bruit de la querelle, Shinderhannes sortit de sa tente, la pipe à la bouche. C'était moins un brigand qu'un dandy. Du brigand, il avait l'œil dur et le visage mobile, la moustache démesurée, la veste de hulan, le poignard classique et la paire convenue de pistolets à la ceinture; mais du dandy, il avait les cheveux blonds et bouclés, les mains charmantes, des bottines rouges, un esprit séduisant, la plus jolie voix de ténor, et cette beauté mâle qui ameutait sur ses pas les jeunes filles de l'Eifel et du Lousberg comme au spectacle de quelque dieu terrestre du meurtre et de la volupté. C'était la plus poétique réalisation du héros de Schiller. D'ailleurs, l'amant de Julie n'avait pas vingt-deux ans. Né en 1779, à Nastatten, d'une famille obscure et misérable, Shinderhannes fut publiquement fouetté dans son enfance, et ce châtiment ignoble, qui fit de Jean-Jacques Rousseau un grand homme, exaspéra tellement le jeune Belge, qu'il résolut de se venger jusqu'à son dernier soupir, et par une guerre implacable, de l'affront qu'il avait reçu de la société. Les plus grands crimes, souvent, n'ont pas d'autre prétexte.

« Quel est ce bruit? demanda Shinderhannes en regardant Julie et Picard.

— C'est monsieur, dit Blasius, qui m'offre du tokai, quand je lui demande du champagne.

— Capitaine, s'écria Picard, ému de l'accusation, vous savez mieux que moi si j'ai tort. Vous avez bu vous-même hier la dernière bouteille d'épernai.

— Eh bien! reprit fièrement la jeune femme, qu'on aille en chercher dans la plaine!

— Où donc? fit le brigand avec un sourire.

— A Mayence, parbleu! Ne sommes-nous pas à deux lieues de Mayence?

— On me les enverrait déboucher à la potence, vos bouteilles de champagne. Belle Julie, est-ce votre désir?

— Mon désir est de boire du champagne; je n'en ai pas d'autre.

— Vos désirs, madame, reprit sévèrement le bandit, ne sont pas plus raisonnables que votre mémoire. Ne vous rappelez-vous déjà plus l'histoire de Charlotte? Je sais punir même les jolies femmes qui ont des caprices. Dans le *Dos du Chien*, je suis le seul maître après Dieu.

— Après Dieu et avant le crime, » dit hardiment Blasius.

Picard recula épouvanté: la lame du poignard brillait dans la main droite du capitaine. Shinderhannes, de la main gauche, saisissant Julie par les cheveux, la courba jusqu'au ras de l'herbe aussi facilement que si c'eût été une tige de coudrier.

« Demande grâce, fille du démon!

— Non, » répondit-elle.

Aussitôt le cachemire qui couvrait ses épaules vola dans l'air, et l'acier du stylet sillonna comme un éclair la peau satinée de son admirable poitrine.

« Capitaine! s'écria Picard en tombant à genoux.

— Monsieur, lui dit rudement le chef, pour un soldat blanchi sous le harnais du grand Frédéric, vous êtes bien délicat! Je n'aime pas les âmes sentimentales sur le Hundsruck; en littérature et dans les romans de Goethe, c'est différent. A la prochaine course en plaine, vous resterez à Mayence. Si Bonaparte vous fait pendre, tant pis pour vous. »

A ces mots, Shinderhannes remit la lame dans le fourreau, et tira un coup de pistolet en l'air. Les camarades de Picard, à ce signal, s'étant approchés du chef, reçurent l'ordre de désarmer le vieux Français, de ne plus lui parler, de ne rien lui offrir de sa part du butin de la veille, et, pour tout dire enfin, de le traiter aussi ridiculement que possible, en honnête homme. Alors le bandit tourna le dos à sa bien-aimée, reprit tranquillement sa pipe, et on n'entendit plus dans les sapins que le froissement de la fougère sous le talon des bottines des sentinelles.

Cependant la pointe de l'arme, en courant avec adresse sur le cou de Julie, y avait tracé comme le cercle d'un collier rouge qu'on aurait, à distance, juré de corail. Elle remit son cachemire en frissonnant de douleur et de rage. A ce moment il était midi. La masse irrégulière et confuse des édifices du couvent d'Eberbach, avec leurs flèches élancées, leurs voûtes légères, leurs aiguilles gothiques et leurs toits en étages, dont la plus grande partie remonte au douzième siècle, se dressait à l'ombre du feuillage dans le silence de la forêt et dans la chaleur du jour. Le dernier et le plus considérable des six monastères fondés en 1131 par saint Bernard (Tiefenthal, Gottersthal, Eberbach, Erbinges, Nothgottes et Marienhausen), cette sainte maison, composée d'un palais et d'une église liés par des colonnades du style byzantin, n'offre partout, dans ses bas-reliefs comme dans ses lignes d'architecture les plus saillantes, pour type unique du symbole de ses origines, que la figure multipliée du cochon, qui signala, dit la chronique, à saint Bernard lui-même les endroits de la plaine où le fondateur trouverait de la pierre. Cette image burlesque, toutefois, n'ajoutait rien à la gaieté sombre du cloître dont quelques moines grossiers, respectés encore même en 1803 par le duc de Nassau, ouvraient humblement la retraite aux condottieri de Shinderhannes. Transformé aujourd'hui en hospice pour les fous, Eberbach préludait à cette destinée bizarre en abritant pêle-mêle des religieux et des bandits. Ce qui achevait ce tableau digne de Salvator Rosa, c'était la pesanteur de l'atmosphère, où l'oiseau ne chantait plus, où l'air se parfumait d'aromes résineux, où la magnifique ardeur du soleil ne rappelait qu'avec plus d'effroi, vis-à-vis du monastère, le meurtre sacrilége de Charlotte. Les murmures de la cascade, rendus plus imposants par l'écho de la cloche des moines, semblaient lutter encore contre les plaintes de son agonie. Blasius laissa lentement glisser ses pieds sur la mousse et descendit ainsi près du torrent, comme pour mieux prêter l'oreille aux derniers cris de la jeune fille.

Tristement appuyé contre le mur du portail, au-dessous de la statue colossale de saint Bernard, et les regards tournés vers le Rhin, Picard attendait là, sous la surveillance d'un poste avancé, que l'heure la plus favorable de la nuit eût ramené pour la bande celle du combat et naturellement aussi l'heure de son départ. A la vue de Julie, ses yeux se mouillèrent de larmes.

« Picard, lui dit la prisonnière en se penchant au-dessus du précipice, n'entendez-vous pas comme moi gémir l'âme de Charlotte au fond de l'abîme?

— Hélas! madame, le crime était trop grand pour que cet étrange tombeau restât muet! La jeune fille tuée par le capitaine Shinderhannes n'était pas la Charlotte de *Werther*.

— Vous m'épouvantez!

— Il avait connu à l'université de Goettingen l'abbé J..., héros de l'aventure dont Goethe a raconté les principales circonstances dans son livre. L'abbé J... fut le seul ami de Shinderhannes. Quand il se brûla la cervelle, notre capitaine, exalté, jura que la première femme qui s'offrirait à sa rencontre dans le *Dos du Chien* paierait pour la mémoire de son ami. Par bonheur vous ne fûtes, madame, que la seconde; mais Shinderhannes avait déjà tenu son serment, et la première, une pauvre laitière de Kiedrich, y a passé...

— De quoi parlez-vous donc ensemble? » demanda à cet instant une voix rauque dont les intonations semblaient tomber du ciel.

Julie et Picard se retournèrent avec surprise... Le capitaine, sortant de la grande cour du monastère, s'était avancé doucement et il les regardait causer, du haut d'un tertre, avec cette tranquillité sinistre qui, dans une âme jalouse comme était la sienne, laissait pressentir de terribles orages.

« Nous parlons, dit Blasius avec son intrépidité ordinaire, des gémissements qui s'élèvent, comme des lamentations funèbres, comme des accusations solennelles, du fond du précipice.

— Il paraît, reprit Shinderhannes d'un ton ironique, que votre interlocuteur aime singulièrement les beautés de la nature. Voici deux fois que je le surprends aujourd'hui au péché d'admiration trop exclusive pour le paysage et pour la femme. Moi, j'ai peur des gens sensibles, et je les prie de rejoindre les camarades qui font des cartouches avec les moines dans la grotte; ce sera plus utile. »

Picard s'éloigna, Julie se coucha sur l'herbe, où elle reprit la branche de saule, et le bandit continua sa promenade avec une légèreté apparente; mais le remords grondait enfin dans sa poitrine; il avait même reconnu l'horreur de son action. Ses yeux s'étaient presque mouillés, comme ceux de Picard, en apercevant du sang à la pointe de son poignard. Julie Blasius n'était-elle pas sa prisonnière, et, à ce titre, comme femme, n'avait-elle pas droit, même dans ses plus grandes inconséquences, à la pitié, au respect du bandit? Peut-être d'ailleurs la belle Allemande, jusqu'alors insensible aux prières de Shinderhannes, allait-elle enfin l'accepter pour époux, et changer son repaire en lit nuptial, en temple secret de bonheur! Un mouvement de colère féroce avait tout détruit.

« Cette charmante Julie! » murmurait Shinderhannes.

Et en disant ces paroles, il embrassait d'un regard enflammé le corps de la jolie femme, mollement ramassé sur le gazon comme un cygne tapi dans un bouquet de fleurs. Le bandit vint tomber plutôt que s'asseoir aux genoux de la captive.

« Ma chère, lui dit-il, j'ai envie, comme Werther, de me tuer.

— Pour moi, sans doute? répondit Julie avec dédain.

— Peut-être, reprit le bandit les yeux baissés.

— Non, non, vous vous trompez, mon beau capitaine; il y a quelque chose de plus grossier dans vos passions. Si vous m'aimez, monsieur, c'est que le monastère d'Eberbach ne renferme qu'une femme, et cette femme, c'est moi.

— Tu as raison, dit Shinderhannes en lui baisant la main; je donnerais Mayence, et Cologne, et Francfort, et la légende du comte Kuno, et *Werther* même, pour que ta bouche me rendît ce baiser. Sans la femme, ô Julie!! le désert de l'homme est insupportable.

— Vous avez raison, monsieur, dit à son tour Blasius. Je donnerais aussi et Mayence, et Francfort, et Cologne, et la légende du comte Kuno, et *Werther*, et vous-même, capitaine, par-dessus le marché, pour une bouteille de vin de Champagne. L'amour de l'homme est un désert, et Dieu a fait le vin de Champagne pour qu'il fût supportable à la femme.

— Oh! ces filles d'Ève! s'écria le bandit, toujours semblables à leur mère! quand ce n'est pas la pomme, c'est la grappe.

— Et notre volonté, monsieur?

— Elle est accomplie. »

A ces mots, Shinderhannes sonna d'un cor qu'il portait suspendu à sa ceinture; la forêt répéta en longs échos cet appel sinistre, auquel on vit bientôt répondre les brigands et les moines, qui se montrèrent pêle-mêle aux croisées de l'édifice.

André Delrieu.

(*La fin à un prochain numéro.*)

La Saint-Hubert

Voici la fête du bienheureux patron des chasseurs; aucun saint du paradis n'est fêté chaque année avec plus d'exactitude. En son honneur, tout homme qui sait manier un fusil, ou sonner de la trompe, se met en campagne, ce jour solennel, sans s'informer s'il pleut ou s'il fait beau temps. Le chasseur millionnaire rassemble ses parasites habitués pour cette solennité; s'il existe dans ses bois un superbe cerf dix cors, un sanglier-monstre, on le réserve pour être chassé le jour de saint Hubert. Le petit propriétaire invite quelques amis à l'ouverture d'un bois taillis où viennent des faisans du voisinage; il n'a pas voulu le visiter encore, car il aurait pu les effaroucher, et le jour de la *Saint-Hubert* ne peut pas se passer comme les autres jours. Le garde, vivant seul dans sa maisonnette au milieu des bois, braconne un peu plus que de coutume sur les terres de son maître, car il lui faut un lièvre pour son dîner.

Ainsi, dans toutes les classes de chasseurs, on fait ce jour-là ce qu'on n'a pas fait la veille, ce qu'on ne fera pas le lendemain. La *Saint-Hubert* ne se sonne que le jour de saint Hubert; un chasseur se ferait siffler en la sonnant tout autre jour de l'année. La chasse finie, quels dîners! Le vin de Champagne coulant à flots, et les chansons, et les histoires, je n'en finirais pas si je voulais vous dire tout ce qu'on fait le jour de saint Hubert; j'en finirais encore moins si je racontais tout ce qu'on dit.

Le 3 novembre il arrive des coups fabuleusement extraordinaires: on tue des lièvres à deux cents pas, on roule des sangliers comme des lapins, on assomme des ours avec la crosse du fusil; au besoin, on égorgerait des rhinocéros, on rapporterait un éléphant dans le carnier. Si, parmi les convives, il se trouve un chasseur voyageur qui soit allé dans l'Inde, il aura fait coup double sur le tigre royal, et vous en entendrez de toutes les façons. Les voyageurs mentent, les chasseurs mentent; jugez à quelle sublimité de hâblerie doit se monter l'homme réunissant ces deux titres. Qu'importe! riez et ripostez, mais surtout ne vous montrez jamais incrédule; d'abord ce n'est pas poli, et puis vous refroidiriez la verve du conteur, et la causerie n'aurait plus d'entrain. Il vaut mieux renvoyer la balle du moment qu'elle est lancée, et tout le monde y gagne. Toutes les fois que je me trouve en face d'un chasseur à histoires excentriques, je lui réponds par des histoires plus excentriques encore; c'est le meilleur moyen de le faire taire. Depuis longtemps Corneille nous a donné cette recette:

> J'aime à braver ainsi ces conteurs de nouvelles;
> Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
> Que ce qu'il vient m'apprendre a de quoi m'étonner,
> Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
> Qui l'étonne lui-même et le force à se taire.
> Si tu pouvois savoir quel plaisir on a lors
> De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps!

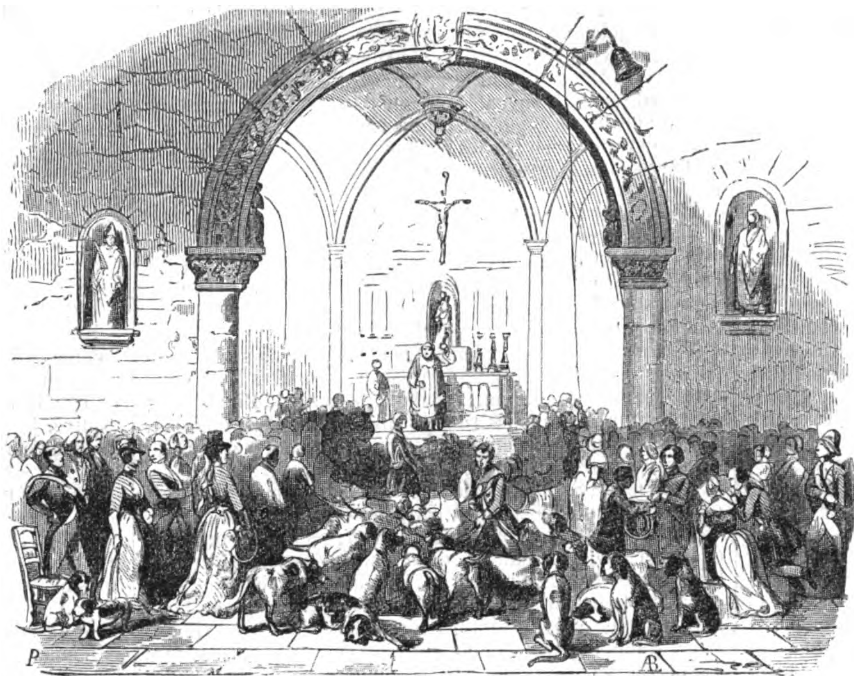
Quand arrive le 3 novembre, le gibier a déjà vu le feu de très-près, les perdrix surtout mettent à se laisser approcher une mauvaise volonté désespérante. Alors, au lieu d'aller les chercher, on les fait venir à soi au moyen de rabatteurs; c'est un moyen certain pour brûler de la poudre. Les chasses en battue commencent ordinairement le jour de saint Hubert. Ce jour-là, les endroits réservés ne le sont plus; on tire de tous les côtés, on fait un tapage infernal; et notre glorieux patron doit être content du massacre et surtout du tapage qui se fait en son honneur.

Bien des chasseurs célèbrent la Saint-Hubert sans savoir la vie de leur protecteur ici-bas et dans le ciel. Si vous leur disiez: Monsieur, qu'est-ce que saint Hubert? ils vous répondraient: C'est un saint dont la fête arrive le 3 novembre. — Mais à quelle époque vivait-il? pourquoi, comment a-t-il gagné le paradis? Ils resteraient bouche béante. Eh bien, je vais leur donner ici un petit abrégé de la vie de ce grand saint, pour qu'ils ne soient plus embarrassés quand on les interrogera.

Hubert était fils de Bertrand, duc d'Aquitaine; il naquit en l'an de grâce 656. Bertrand, fort brave homme, fatigué de la tyrannie d'Ebroïn, maire du palais sous Clotaire III, secoua le joug et proclama son indépendance. Ebroïn, fort sournois de sa nature, au lieu de combattre Bertrand en brave chevalier, aima mieux le vaincre par des sortiléges; il fit jeter un sort sur ce pauvre duc et le rendit imbécile. Il croyait ainsi envahir l'Aquitaine; mais Hubert était là pour parer le coup; ses prières au ciel rendirent la raison à Bertrand, qui livra bataille et fut vainqueur. Hubert vint à Paris à la cour de Thierri I[er], roi de Neustrie et de Bourgogne; celui-ci, charmé de sa bonne mine, le nomma comte du palais. Mais Ebroïn était plus maître que le roi; gardant rancune au jeune Hubert, qui avait désensorcelé son père, il lui chercha tant de noises qu'il fut obligé de quitter la cour. Il se retira chez Pepin d'Héristal, duc d'Austrasie, ennemi d'Ebroïn. Une guerre éclata entre eux; Hubert y rendit son nom illustre, et il fut proclamé le plus brave. Thierri fut vaincu; Ebroïn mourut assassiné; Pepin voulut garder Hubert, grand chasseur; il reconnaissait la même passion chez le fils de Bertrand, et vous savez le proverbe: « Qui se ressemble s'assemble. »

Hubert se fit à la chasse une aussi belle réputation qu'à la guerre. Pour démêler les ruses d'un cerf, il n'avait point son égal. Pepin le nomma grand-maître de sa maison, et lui fit épouser mademoiselle Floribane, fille de Dagobert, comte de Louvain. Les anciens chroniqueurs disent que la chasse lui faisait souvent oublier le service divin: il courait sans cesse à cheval dans les bois; dimanche ou fête, Pâques ou Noël, rien ne pouvait l'arrêter. Un sanglier lui faisait manquer la messe, un chevreuil l'empêchait d'aller à vêpres. Un jour, c'était le vendredi-saint, Hubert, dans la forêt des Ardennes, vit le cerf qu'il chassait venir droit à lui. O prodige! le cerf portait un crucifix entre ses deux bois. Effrayé, il tombe à genoux et entend ces paroles: « O Hubert! jusqu'à quand poursuivras-tu les bêtes des forêts? jusqu'à quand cette vaine passion te fera-t-elle négliger ton salut? Si tu ne te convertis pas promptement, tu seras précipité dans l'enfer. » Hubert répondit: « Seigneur, me voici prêt à faire votre volonté. » Le cerf lui dit: « Va chez mon serviteur Lambert à Maestricht, il te dira ce que tu dois faire. » Ainsi, dit la légende, Hubert, qui voulait chasser et prendre, fut lui-même chassé et pris. Saint Lambert, évêque de Maestricht, lui donna de bons conseils, et surtout de bons exemples pour gagner le ciel. Demeuré veuf, Hubert se retira dans la forêt des Ardennes, là où se trouve aujourd'hui le village de Saint-Hubert. Il y vécut longtemps de la vie contemplative, ne chassant plus que les loups, lorsqu'ils venaient l'attaquer.

Saint Lambert mourut assassiné, et Hubert le remplaça. Le jour de son sacre, un ange apporta du ciel une étole brodée


(La Messe de Saint-Hubert. — Bénédiction des chiens.)


(Vision de Saint-Hubert.)


(La Saint-Hubert du garde.)


(La Saint Hubert au château.)

par la vierge Marie; saint Pierre lui apparut et lui remit une des deux clefs avec lesquelles on le représente toujours. Cette



clef sert encore aujourd'hui à guérir les enragés, hommes et bêtes; on la fait rougir au feu et puis on l'applique légèrement sur le front du chien de manière à lui brûler seulement le poil. Autrefois on avait la coutume, en entreprenant un voyage, de clouer un fer de cheval à la porte d'une église ou d'une chapelle sous l'invocation de saint Martin. On faisait aussi rougir au feu la clef de cette église ou de cette chapelle et on en marquait le front de la bête qui devait porter le voyageur. Je ne raconterai pas tous les miracles opérés par Hubert; il me faudrait trois numéros de *l'Illustration*. Depuis que saint Hubert est mort, les miracles continuent : un morceau de la sainte étole guérit les individus atteints de la rage, et l'étole est toujours entière. Le 3 novembre, la chapelle de Saint-Hubert ne désemplit pas : dès trois heures du matin, les trompes sonnent le réveil; à l'instant, chasseurs et piqueurs, gardes et braconniers se mettent en route avec leurs chiens, après s'être lestés de la classique soupe à l'oignon. Tous arrivent à la chapelle de Saint-Hubert, aujourd'hui délabrée, mais conservant toujours son antique célébrité. Un prêtre dit la messe aux flambeaux, les trompes sonnent lors de la consécration et pendant la bénédiction toute spéciale pour les chiens. Le plus jeune chasseur fait la quête, et ordinairement un nid de grive placé dans le pavillon de sa trompe lui sert de plateau.

Les chasseurs scrupuleux ne se contentent pas, pour leurs chiens, de cette bénédiction générale, il leur en faut une autre plus directe. Ils retournent le lendemain chez un monsieur descendant de saint Hubert, à ce qu'il dit, et qui applique à leurs chiens la clef rougie que son aïeul reçut directement de saint Pierre. Lorsqu'il s'agit d'un homme, si l'on se servait de la clef rougie, le remède serait peut-être pire que le mal; alors ce monsieur guérit ou préserve de la rage en imposant les mains et en prononçant certaines paroles que lui seul connaît; mais en cela comme en beaucoup d'autres choses il faut avoir la foi. Ce qui est fort singulier, c'est que les protestants et les réformés vont en pèlerinage à Saint-Hubert aussi bien que les catholiques; on y voit même des juifs. Tous amènent leurs chiens et leurs bestiaux, soit pour les guérir de la rage, soit pour les empêcher de l'avoir.

Ceux qui chassaient dans les Ardennes devaient aux moines de Saint-Hubert la première pièce de gibier qu'ils tuaient, et la dîme de toutes les autres. Un comte Théodoric, après avoir fait vœu d'observer cette règle, tua un superbe sanglier. Il le trouva si beau, qu'il voulut le garder. N'ayant point de charrette pour transporter une bête si lourde, il le fit dépecer, afin que ses gens pussent se charger chacun d'un morceau; mais, ô prodige! les gigots, les filets, la hure, ne furent pas plutôt détachés, qu'ils partaient comme des fusées à travers les airs, et décrivant une parabole, ils tombèrent sur l'abbaye, où les moines les mangèrent. Un certain Josbert fut bien autrement puni : atteint de la rage, il promit aux moines le tiers de ses terres s'ils le guérissaient. Mais, comme dit le proverbe italien :

Passato il pericolo,
Gabbato il santo.

Une fois bien portant, il envoya les moines au diable, qui n'en voulut pas, et entra dans le corps de Josbert. Vous dire tout ce que fit notre possédé quand il eut le diable au corps, demanderait trop de temps et trop de place. Lié, garrotté, il fut porté devant l'abbé de Saint-Hubert. Celui-ci le fit mettre dans une cuve d'eau bénite, et lui couvrit la tête avec la sainte étole. Qui fut penaud? Je vous le demande. Le diable ne pouvait plus sortir par la bouche, car l'étole était là; d'un autre côté la chose paraissait peu commode, car on pouvait prendre un bain d'eau bénite, et pour un diable c'est fort dangereux. Cependant à tout prix il fallait fuir l'étole, et le diable partit par les voies inférieures, ce qui produisit une





(Une Chasse dans un hôtel de la rue Saint-Honoré.)

telle détonation que les douves de la cuve en furent brisées (1). La morale de tout cela, c'est qu'il faut toujours tenir les promesses que l'on fait aux moines.

Hubert mourut en 727. Seize ans plus tard, on ouvrit son cercueil en présence du roi Carloman, et on trouva son corps frais et vermeil, *Ses habits étaient plus entiers et plus beaux que de son vivant*. Dès lors on le nomma saint Hubert. Ce titre lui fut confirmé par Léon X en septembre 1515. Le roi fit mettre la dépouille mortelle du saint dans une belle châsse, devant le maître-autel. Cette première translation eut lieu le 3 novembre 743; et voilà pourquoi nous chassons tant et nous dînons si bien le jour de la Saint-Hubert.

Je connais des chasseurs qui, le 3 novembre, négligeraient les plus sérieuses affaires pour courir les champs; j'en connais qui, malades, au lit, se sont levés, ont fait un tour dans leur parc et se sont recouchés ensuite, après avoir accompli ce devoir, cet acquit de conscience; j'en ai vu qui, ne pouvant pas sortir, ont revêtu l'habit de chasse et sont restés ainsi équipés toute la journée dans leur fauteuil.

Lord Egerton, propriétaire d'un fort bel hôtel rue Saint-Honoré, avait été grand chasseur. Devenu vieux et goutteux, il ne pouvait plus monter à cheval ni courir à pied; l'inexorable maladie le clouait dans son large fauteuil. En temps ordinaire il prenait patience avec assez de philosophie; ses livres et ses amis lui faisaient quelquefois oublier l'âge heureux où il pouvait chasser depuis le matin jusqu'au soir; mais lorsque venait la Saint-Hubert, toute diversion était impossible. Alors il se sentait intérieurement travaillé par le démon cynégétique, démon cent fois plus tenace que ceux de l'amour, de l'ambition et autres passions à l'eau rose. La veille du jour où les chasseurs fêtent leur saint patron, l'imagination de milord, s'égarant en folle sur sa vie passée, lui retraçait avec les plus vives couleurs d'anciennes jouissances dont la privation augmentait encore son mal présent; les crises redoublaient alors d'intensité, les douleurs devenaient plus aiguës, plus poignantes : le pauvre homme faisait pitié. Lorsque le mois de novembre approchait, les domestiques du noble lord disaient entre eux : « La maladie de notre maître augmente, on voit bien que la Saint-Hubert n'est pas loin. »

Un jour, c'était le 3 novembre 183., lord Egerton, en s'éveillant, entendit les sons harmonieux de la trompe.

« Pourquoi ce bruit? demanda-t-il à son valet de chambre; cela me fait mal; ces fanfares me déchirent le cœur.

— Je pensais, au contraire, que cela vous ferait du bien.

— Allez dire à nos voisins que je les prie en grâce de me laisser dormir en paix. Dieu me pardonne, ils sonnent la Saint-Hubert, le réveil, le départ; j'entends les cris d'une meute, et je suis forcé de rester au lit! Les malheureux! ils ne se doutent pas des angoisses qu'ils me causent!

— Vos voisins ne sont pour rien dans tout cela, milord; cette musique joyeuse n'a d'autres exécutants que vos piqueurs; ces cris sont ceux de vos chiens; milord doit savoir que c'est aujourd'hui la Saint-Hubert.

— Tu veux donc augmenter mes regrets, tu veux me tuer! Ah! mon ami, au lieu de me déchirer l'âme, au lieu de me retourner le poignard dans le cœur, fais-moi plutôt oublier ce jour, qui me rappelle d'aussi délicieux souvenirs.

— Il ne s'agit pas de souvenirs, mais de réalités; nous chassons aujourd'hui.

— Bah!

— Vos piqueurs sont à cheval avec leurs habits de fête; vos valets de limier font le bois; je vais vous habiller, et bientôt vous entendrez leur rapport.

— Ah çà, mais on dirait que tu parles sérieusement?

— Milord sait bien que je suis incapable de me permettre une plaisanterie déplacée.

— Hélas! il m'est impossible de sortir de Paris; si tu m'emmenais vivant, tu me ramènerais mort.

— Dieu et votre grâce me sont témoins que je n'ai pas dit un mot de cela.

— Et où chasserons-nous?

— Ici.

— Ici!

— Le gibier du parc se multiplie beaucoup trop, il faut nécessairement le détruire.

— Le gibier!!

— Les chevreuils surtout font un dégât horrible en broutant les jeunes arbres.

— Les chevreuils!!!

— Vos massifs de dahlias, vos plates-bandes de géraniums, vos carrés de tulipes sont labourés, détruits, anéantis par les sangliers.

— Les sangliers!!!! »

Cette dernière exclamation fut poussée avec une force inaccoutumée; on aurait cru entendre Mithridate prononçant son fameux « les Romains! » Les yeux de milord brillèrent du feu de la jeunesse, les douleurs de la goutte cessèrent, une vie nouvelle circulait en lui; le valet de chambre continua :

« Entendez-vous ces fanfares, qui vous promettent une heureuse journée? allons, milord, habillez-vous, et à cheval.

— A cheval! est-ce que tu rêves?

— A cheval, vous dis-je, ou en voiture, si vous l'aimez mieux; vous chasserez aujourd'hui toutes les bêtes possibles, depuis le lapin jusqu'au sanglier, depuis le lièvre jusqu'au cerf.

— Allons, je me fie à toi, mon ami; ceci commence à m'intéresser. Fais en sorte que je ne me réveille pas; ce serait vraiment dommage. »

Aussitôt que milord fut inséré dans le molleton et la flanelle, quand une vaste robe de chambre fourrée l'eut hermétiquement enveloppé, deux domestiques l'emportèrent dans son fauteuil et le descendirent au vestibule, échauffé par un bon poêle. Comme il n'avait la goutte qu'à la jambe droite, il voulut que sa jambe gauche fût couverte par la guêtre classique. La porte du jardin s'ouvrit, et deux valets, tenant leur limier en main, se présentèrent pour rendre compte de leur tournée matinale.

« Eh bien, Dick, as-tu de belles choses à m'apprendre? Je ne m'attendais guère à me trouver aujourd'hui en face de toi; et, je te le dis sans compliment, ta figure et celle de ton camarade Tom me sont mille fois plus agréables à voir que celle de tous mes médecins.

— Milord, la chasse sera belle, mais nous aurons bien des difficultés à vaincre.

— Tant mieux, mon ami, tant mieux! Voyons, dis-moi quels obstacles notre courage devra surmonter.

— Milord, je crois avoir rencontré un sanglier tiers-an, qui se fait accompagner d'un écuyer plus jeune; et si mon chien ne me trompe, il est rembûché dans un fort de lilas et de chèvrefeuille, qui se trouve au bout du massif de géraniums.

— Par saint Hubert, voilà certainement le premier animal de cette espèce qui, de mémoire de chasseur, se soit avisé de choisir un pareil fort.

— Quant à moi, je n'en avais jamais vu en semblable lieu.

— Et toi, Tom, qu'as-tu détourné?

— Trois chevreuils.

— Où sont-ils?

— A la reposée, derrière le kiosque.

— J'avais cru entendre parler d'un cerf?

— Il y est.

— Tu n'en parlais pas.

— Impossible de le détourner, il court toujours; il ressemble aux chevaux de Franconi, faisant beaucoup de chemin dans un petit espace.

— Oui, milord, ajouta Dick; et quelque bête que nous chassions, nos chiens ne pourront pas suivre le droit. Nous aurons souvent du change, les voies se mêlent, se croisent en tous sens; derrière chaque arbuste il y a un lièvre au gîte; tous les dahlias courbés par la gelée cachent trois ou quatre lapins. J'ajouterai même que, malgré nos précautions pour détruire les animaux nuisibles, je soupçonne un renard d'être à l'affût dans la plate-bande de chrysentemums.

— Un renard, Dick?

— Un renard, milord.

— Et... il n'y a point de loup?

— Je ne le pense pas.

— C'est dommage.

— Si votre honneur veut nous dire quelle bête on doit chasser la première, nous lancerons.

— Il faut tout lancer.

— C'est l'avis que j'aurais donné à milord s'il m'avait consulté.

— Allons, partez, courez, criez, sonnez, je vous verrai d'ici; j'espère que cela fera diversion à mes douleurs.

— Comment, milord! mais vous suivrez la chasse, vous tirerez des coups de fusil; vous n'avez pas la goutte aux mains.

— Oui; mais je l'ai aux pieds.

— Fort bien; voici votre voiture. »

A l'instant on amena un char à trois roues, chef-d'œuvre de mécanique; il pouvait tourner en tous sens, à la moindre pression d'une manivelle; un domestique assis derrière le dirigeait comme un pilote. On porta lord Egerton dans ce véhicule rembourré de fourrures; un soleil superbe réchauffait les membres du noble goutteux. Armé d'un fusil double, suivi de ses valets portant d'autres fusils chargés, il donna le signal, et la chasse commença. Je ne vous en ferai pas la description : ce serait aussi difficile que de raconter tous les coups de sabre donnés ou reçus à la bataille de Wagram. Vous saurez seulement que ce brave Anglais fit à lui seul un carnage horrible; il tirait sur un fleuve de gibier qui coulait toujours; s'il manquait un chevreuil, il tuait six lapins; tout y passa; le sanglier ne fit point le méchant, car une bouteille de cirage n'a jamais aigri le caractère du cochon.

Cette chasse fut un curieux spectacle pour les locataires des maisons voisines; placés à leurs fenêtres, perchés sur les toits, ils regardaient le massacre avec des yeux stupéfiés; il semblait qu'ils assistassent à une représentation du Cirque-Olympique; la scène était dans un jardin; les fenêtres et les mansardes servaient de loges.

Le soir il y eut curée pour la meute et grand dîner pour les chasseurs, avec accompagnement de fanfares. En se couchant, le noble lord disait à son valet de chambre : « Mon ami, c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie; le plaisir que j'ai éprouvé était d'autant plus grand, que je l'espérais moins. Ce matin j'aurais pu croire tout possible, excepté de chasser aujourd'hui. » Mais si l'homme peut résister à la souffrance, il succombe quelquefois à l'excès du bonheur; on dirait vraiment que, créé pour souffrir, il n'a point la force nécessaire pour supporter la joie. Le lendemain lord Egerton n'existait plus. Avouez qu'il était difficile de mieux finir; sa mort peut se comparer au boulet de Turenne, à la balle de Charles XII. Son cercueil fut entouré des trophées de sa victoire; tel Louis XV, après la bataille de Fontenoi, dormit sur un matelas fait avec des drapeaux ennemis.

Pour transmettre son effigie et son nom à la postérité, lord Egerton a fait frapper une médaille. J'en conserve un exemplaire qu'il m'a donné. Elle porte en exergue : *Francis-Henry Egerton, Earl of Bridgewater.* S'il avait vécu plus longtemps, il en aurait sans doute fait fabriquer une autre avec cette légende : *Il chassa le jour de saint Hubert à courre, rue Saint-Honoré, n° 335, à Paris.* Le fait est assez extraordinaire pour mériter d'être transmis à tous les chasseurs à venir.

ELZÉAR BLAZE.

(1) Sensit inimicus pondus virtutis divinæ et coactus per posteriora egredi, talem dedit crepitum, ut omne dolium a compage sua resolveretur. Sic Deus superbissimum spiritum ludibrio exponebat. (*Historia sancti Huberti principis Aquitani ultimi Tungrensis primi Leodiensis episcopi.* Luxemburgi, 1621. In-4°, pag. 102.)

MARGHERITA PUSTERLA.

CHAPITRE XVII.

TRAHISON.



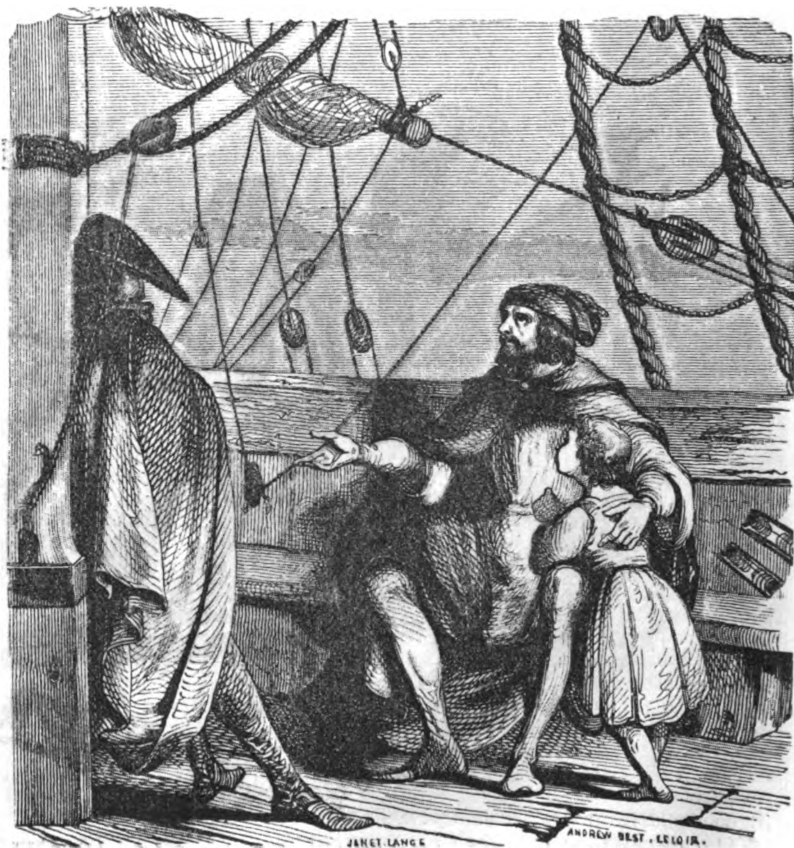
P[edrocco], dans les premiers jours du mois de juillet de 1381, remit à Luchino un billet de Ramengo ainsi conçu :

« Magnifique seigneur Luchino,

« Je suis arrivé, suivant votre ordre, dans la ville d'Avignon, et j'ai réussi à trouver le rebelle Franciscolo Pusterla avec son fils. Ne désirant rien plus vivement que de servir notre prince, que le seigneur Dieu tienne en joie, je me suis conduit de telle sorte que je l'ai déterminé à se diriger vers le port de Pise. Nous partirons par Niza de Provence la semaine suivante; avec l'aide de Dieu, nous nous embarquerons sur le navire appelé *le Caspio*. C'est pourquoi je supplie votre magnificence de prendre les mesures nécessaires pour s'emparer dudit Pusterla et de son fils. Alors je mettrai de plus longs renseignements aux pieds de votre altesse, qu'aujourd'hui je baise en toute humilité.

« RAMENGO DE CASALE. »

Ainsi qu'il l'annonçait, dès que la mer fut favorable, Ramengo sortit du port de Nice, conduisant son ennemi sans défiance. La fortune le servit au delà de ses espérances, elle



lui offrit immédiatement l'occasion qu'il pensait devoir attendre: les Pisans consentirent, pour des causes qu'il est inutile d'énumérer ici, à livrer Pusterla à Luchino.

Dans les premiers jours, le vaisseau qui portait Pusterla eut à lutter contre les éléments : des pluies violentes, des coups de vent, des bourrasques, paraissaient vouloir repousser les exilés de la terre qu'ils désiraient revoir et où ils devaient trouver la mort. Venturino disait : « O mon père! pourquoi avons-nous quitté ce pays? Là nous étions au moins sur la *terre* et solides sur nos pieds. » Et Pusterla répondait :

« Nous l'avons quitté parce qu'il n'était pas notre patrie.

— Et où allons-nous maintenant?

— Ne le sais-tu pas? en Italie.

— En Italie! oh! dans notre cher pays, n'est-ce pas? Là nous entendrons encore parler notre langue, n'est-il pas vrai? Là nous verrons des gens que nous connaîtrons tous. Et ma mère, la trouverons-nous aussi bientôt?

— Pauvre mère! répliquait Francesco en soupirant et en caressant les blonds cheveux de son enfant. Oui, nous la reverrons, si Dieu le permet. Maintenant prie pour elle.

— Prier? oh! il ne se passe pas de jour que je ne prie, pas de moment où je ne me la rappelle. Encore cette nuit, j'ai rêvé d'elle. Nous étions là-bas, dans notre villa de Montebello; elle et moi nous nous tenions dans la salle, et tu entrais à cheval avec une armée... Je ne me souviens plus. Je sais bien que je ne l'avais jamais vue plus belle ni plus tendre. Oh! si j'étais grand, si j'avais le bras fort, fort comme le tien, comme celui d'Alpinolo, je courrais bien la délivrer. »

Pusterla l'embrassa attendri, et levant les yeux vers Ramengo, qui tenait les siens fixés sur eux comme la vipère sur le rossignol fasciné, « O mon ami, lui dit-il, quelle consolation dans l'isolement, dans l'infortune, de trouver un fils à ses côtés! »

C'était jeter de l'huile sur le feu. Ramengo éclata au fond de son âme, en entendant ces paroles qui lui rappelaient qu'il aurait pu jouir de la même consolation, et qu'elle ne lui avait été ravie que par ce même Franciscolo qui lui vantait son propre bonheur. « Mais ce sera pour peu de temps! » s'écria-t-il en levant le poing vers le ciel; et il se précipita dans le navire pour y epancher sa fureur, au grand étonnement de ses compagnonsde voyage.

Un matin, Venturino tenant le bras de son père, de sa petite main lui indiquait les montagnes de la terre ferme couronnées de nuages fantastiques. Tout à coup il s'écria : « Vois, vois ce vaisseau qui s'approche. Il porte sur sa voile la vipère de Milan. »

A cette vue son père ne put s'empêcher de frissonner. Lorsque le vaisseau s'approcha, chacun reconnut qu'il portait les armes de Pise écartelées de celles des Visconti. On sut bientôt à bord que Pise s'était alliée aux Visconti de Milan.

Chacun commenta cette nouvelle à sa manière; mais Francesco en fut vivement épouvanté, son fils et lui étaient perdus s'ils abordaient un port de Pise. Pâle comme les voiles de son bâtiment, il commença à supplier le capitaine de retourner en France, s'offrant à lui payer non-seulement les frais de la traversée, mais tout le dommage qui pourrait en résulter pour lui et pour les passagers, et à lui donner en outre une forte récompense. Il lui avoua tout; mais cet homme levant les épaules, lui répondit : « Je dois être aux ordres de ce seigneur. »





Et il indiqua Ramengo, qui lui dit brusquement :

« Votre devoir est de continuer votre route. »

Quel voile ces paroles firent tomber des yeux de Pusterla! Raisons, supplications, larmes, que ne tenta-t-il pas pour attendrir ce misérable! Il se jeta même à ses pieds avec son fils; il lui embrassa les genoux, lui rappelant les antiques bienfaits de sa famille, le nom de Rosalia : « Vous aussi, lui dit-il, vous devez comprendre l'amour paternel, car un instant au moins vous avez été père. »

Le rire satanique qui errait sur les lèvres de Ramengo en contemplant l'humiliation, en entendant les prières de son ennemi, se changea en un rugissement féroce à ces dernières paroles. « Et je serais encore père et époux si tu n'avais pas existé, maudit! » s'écria-t-il en repoussant le père suppliant, avec un geste brutal. Puis il ajoutait : « Mais rends grâces à Dieu, qui m'a donné la consolation de te voir torturer dans ces affections dont tu m'as privé. »

Pusterla ne pouvait comprendre tout le sens de ces paroles; mais il avait reconquis le sentiment de sa dignité. Se relevant vivement, il s'éloigna de Ramengo avec indignation, sans ajouter un seul mot; puis il embrassa son enfant, assis sur ses genoux, avec le calme du désespoir.

Cependant le navire avait été signalé, et de derrière la Capraja débouchèrent deux galères faisant force de rames, qui vinrent à sa rencontre. La vipère des Visconti, peinte sur le pavillon, ne laissait point de doute sur leur maître. Pusterla les regarda s'approcher et ferma les yeux dans l'attente d'un malheur inévitable.

A peine les deux vaisseaux furent-ils proches du *Caspio*, qu'ils le sommèrent d'amener les voiles et de laisser aborder. Le capitaine Samminiato requit les noms des passagers, et Ramengo se présenta devant lui, et, montrant le triste groupe du père et de son enfant, il s'écria : « Celui-ci est Francesco Pusterla. » On le chargea de chaînes et on le traîna à fond de cale, où il eut du moins la consolation de n'avoir plus sous les yeux l'infâme Ramengo.

Celui-ci le fit conduire à Gênes, et de là, après une quarantaine qu'on lui imposa à cause de la peste qui régnait alors en Toscane, il entra dans Milan par cette même porte du Tesin qui s'était ouverte pour lui lorsqu'il faisait partie de la marche triomphale, et il se présenta à la cour de Luchino.

Le bouffon Grillincervello se tenait dans l'antichambre, au milieu des camériers et des pages. Il courut aussitôt trouver Luchino. « Combien voulez-vous me payer, si moi, avec ma poudre de perlinpinpin, je vous fais comparaître en personne Ramengo de Casale? »

Luchino ne montra ni étonnement ni plaisir. Il l'attendait, et répondit sèchement : « Qu'il entre.

— Qu'il entre ici ou dans la geôle? demanda Grillincervello surpris.

— Ici, ici, répliqua Luchino.

— Et faut-il que j'aille avertir maître Picci d'apprêter les instruments de son métier?

— Moins de folies, » interrompit Luchino, sombre comme un *dies iræ*; et Grillincervello, qui se sentait encore des coups qu'il avait attrapés dans la citadelle de la porte Romaine, ne se le fit pas dire deux fois. Il introduisit Ramengo, et dit aux désœuvrés de l'antichambre : « Je n'avais jamais vu les grives souper avec le chasseur. »

Lorsque le vil courtisan fut en présence du prince, il lui raconta toutes les trames qu'il avait ourdies, lui rappela et lui fit contre-signer de sa main le bref d'impunité qu'il lui avait demandé pour lui et pour son fils, et faisant sonner bien haut ses services, il lui demanda des honneurs pour réparer les brèches que son dévouement n'aurait pas manqué de faire à sa réputation. Luchino ne le laissa pas finir, et le toisant d'un air ironique, d'un geste furieux et méprisant il jeta à ses pieds une bourse pleine d'argent. « Tiens, lui dit-il, tes pareils se paient avec de l'argent et non avec des honneurs! » et il ne voulut plus en entendre parler.



Quant au malheureux Pusterla, il ne tarda pas non plus à arriver, et le peuple courut voir ce fameux chef de rebelles qui voulait bouleverser Milan, défaire la Seigneurie, en renouveler la religion. Il fut renfermé dans la tour de la porte Romaine, où la triste Marguerite l'aperçut précisément entrer, et nous l'avons laissée évanouie à cette vue. L'infortunée s'efforçait de ne pas en croire ses propres yeux. Mais toute son incertitude cessa un jour que le geôlier Macaruffo entra dans son cachot avec des manières affectées et un visage rechigné, s'écriant : « Quelle puanteur en cet endroit! quelle odeur de renfermé! Pourquoi ne donnez-vous pas de l'air à cet appartement? » Et il s'éventait avec un morceau de soie. Marguerite reconnut promptement le tissu où elle avait commencé à broder une marguerite qu'elle n'avait pas finie. Ce tissu avait été pris par Buonvicino dans le salon, le dernier jour qu'il y entra, et on se rappelle qu'il avait remis ce précieux don à Pusterla, qui le porta toujours depuis sur lui. En le revoyant, Marguerite fut vivement émue :

« Qui vous a donné cette broderie? demanda-t-elle avec anxiété au geôlier.

— Quoi? plaît-il? répondit le rustre en la déployant malicieusement devant ses yeux. Un autre camarade me l'a donnée, logé là auprès, et que vous connaissez.

— Franciscolo?

— Bien deviné. Le seigneur seigneurissime Pusterla.

— C'est vraiment lui! s'écria-t-elle, plutôt en se parlant à elle-même qu'en interrogeant le geôlier, qui continuait :

— Lui-même; en doutez-vous? Croyez-vous donc qu'il ne nous arrive ici que des habits de futaine? Regardez, il est sous la clef que voici.

— Et son fils?

— Oh! il y est aussi, bien entendu. Ce serait une barbarie de séparer le fils de son père. »

Bien qu'elle s'efforçât de se tromper elle-même, Marguerite était convaincue que son mari et son fils étaient ses voisins de captivité; et son cachot désolé le savait bien, qui retentissait nuit et jour de gémissements sans consolation. Mais se l'entendre assurer à cette heure, mais se voir, par les ironiques discours de ce bandit, arracher le dernier fil de ses espérances, faisait sur elle l'effet que produit sur le condamné la lecture de la sentence de mort, lors même qu'il en connaît d'avance la teneur.

« Et, continuait Macaruffo, il m'a donné cette fleur, voyez comme elle est belle, pour que je vous salue et que je vous la fasse voir.

— Il sait donc aussi que je suis ici? demanda Marguerite.

— Oui, il m'a dit que je vous salue et que...

— Et quelle autre chose me fait-il dire?

— Oh! il vous fait dire beaucoup d'autres niaiseries, mais je ne m'en souviens plus.

— Hélas! cherchez à vous les rappeler, disait Marguerite; » mais ce misérable, incapable d'aucun noble sentiment, répondait :

« Me les rappeler? N'aurait-elle point, votre seigneurie, quelque chose dans sa poche pour me rafraîchir la mémoire?

— Rien. Bon Dieu! vous le savez. Tout le peu qui m'était resté, je vous l'ai donné tout entier. Quelle chose me reste-t-il que ce vêtement usé? Hélas! veuillez me faire cette grâce par charité. Qui sait si un jour je ne redeviendrai pas en état de vous récompenser? sinon, Dieu vous en récompensera. »

Et douce, suppliante, appuyant ses belles mains sur les épaules du geôlier, elle tentait de fléchir son impassible cupidité. Mais ses prières ne faisaient pas plus sur lui que le souffle d'un vent d'avril sur une montagne de marbre. Et :

« Que Dieu! que diable! quelle charité? quelle récompense? disait-il. La charité, je suis homme à la recevoir et non pas à la faire. Hé! *qui sait*, les promesses pour l'avenir,



l'ivrogne ne les écrit point. Parlons bref : ou vous avez quelque chose à me donner, et je parle ; ou vous n'avez rien, et alors renfermez votre curiosité en vous-même, parce que je me tais. »

Et comme elle n'avait rien pu soustraire à la rapacité de Macaruffo, elle ne pouvait lui donner que ses larmes, ses supplications amères, et se jeter à genoux et prier le Seigneur. Mais le geôlier s'en alla, toujours impitoyable, faisant sonner ses clefs plus rudement en fermant les portes, et s'éloigna en chantant. Bientôt Marguerite n'entendit plus que les pas de la sentinelle qui passait nuit et jour devant la prison, et dont les pieds, retombant alternativement, ressemblaient à deux poids métalliques frappant en mesure le pavé.



CHAPITRE XVIII.

LE SOLDAT.



Sur le pavé de la prison, dans le corridor, Macaruffo, étendu tout de son long, dévorait avec appétit un morceau de pain bis et une tranche de lard. De temps en temps il avalait quelques gorgées d'un broc de vin qu'avec une affectueuse dévotion il tenait entre ses jambes. Il faisait nuit. Un profond silence régnait partout. Pour toute lumière, un lampion vacillant suspendu à la voûte, et à droite de Macaruffo une lanterne sourde dont les rayons, l'éclairant à demi, se réfléchissaient sur le paquet de clefs qui pendaient à sa ceinture. Une sentinelle silencieuse se promenait de long en large, faisant résonner du bruit monotone de ses pas les voûtes du corridor. Ce soldat s'arrêta enfin à côté du geôlier, et s'appuyant sur le bois de sa lance, il se courba un peu vers le Bergamasque et lui adressa la parole :

« Compère, ton souper est frugal.

— Pain d'un jour et vin d'un an, répondit l'autre.— C'est toujours ainsi.» Et avalant une gorgée de vin, puis s'essuyant la bouche avec le dos de la main gauche, il ajoutait en branlant la tête :

« Si ce n'eût été, si ce n'eût été...

— Mais si ce métier maudit te pèse si fort, pourquoi ne pas le quitter?

— Le quitter ! bon Dieu, tu me fais rire, quoique je n'en aie guère envie. Tu as beau jeu à parler, toi qui portes toute ta maison dans ta valise. Mais, dis-moi : comment faire alors pour nourrir une femme et une nichée d'enfants?

— Cependant, si tu trouvais à vivre autrement, le ferais-tu, hein?

— Si je le ferais ? et de bon cœur ! Je ne sais pas quelle vie je n'accepterais pas pour échapper aux clefs, aux nerfs de bœuf, aux menottes et aux chaînes ; pourvu pourtant qu'il ne fallût pas travailler de mes mains. Il me conviendrait de me promener tout le jour à faire la ronde comme toi.

— Mais, dis-moi, si ton métier t'offrait l'occasion de gagner?

— De gagner? demanda Macaruffo avec anxiété, de gagner de l'argent?

— Par exemple, une cinquantaine de florins d'or.

— Oui, oui, la chatte les couve. Prends, prends-moi ce broc, mon camarade. Je vois que ton cerveau commence à battre la chamade, et je veux lui porter le dernier coup.

— Je ne perds nullement la tête, et je parle très-sérieusement... »

Et il tira de sa poche une bourse dont les mailles laissaient voir une belle somme d'or.

« Toi ! s'écriait Macaruffo, toi, pauvre soldat, tu as reçu une si belle grâce de Dieu ! Oh ! le gras métier que la guerre ! qui vole le plus est le plus brave !

— Ces florins, répliqua le soldat avec une colère mal réprimée, ne sont pas volés, mais bien acquis. Et... et s'ils étaient à toi ?

— S'ils étaient à moi, répondait l'autre d'un ton de stupeur, s'ils étaient à moi, je demanderais si Bergame est à vendre.

— Eh bien ! ils peuvent être à toi avant demain matin, et sans qu'il t'en coûte la moindre peine.

— Est-ce que tu plaisantes ? Mais pour les gagner, dis vite, que faudrait-il faire ?

— Rien autre chose, répondit le soldat en baissant la voix, que de tirer un verrou et de laisser sortir deux oiseaux de la cage.

— Pst ! fit le geôlier en mettant la main sur la bouche de la sentinelle. Puis, d'un ton sérieux et profond :

« Quoi ! comment, deux prisonniers? Bon Dieu ! mon camarade, je sais que tu te moques de moi. »

Il se tut, puis reprit quelques instants après d'une voix qui indiquait plus de regret que de colère :

« Cela te paraît peu de chose, laisser fuir deux prisonniers... Demain on les cherche, ils n'y sont plus. « Eh ! Lasagnone, qu'est-ce que cela veut dire? — Illustrissime seigneur, je n'en sais rien, moi, proprement rien, en conscience. » Et lui : « Hors la camisole. Qu'on lui mette la corde au cou, et de la corde à la potence... » J'aurai fait la panade au diable. L'argent me va bien, mais la potence !

— Certainement, certainement. Mais il me semblait qu'avec cinquante de ces petits frères dans ta sacoche, il y avait mieux à faire que ce métier. Réfléchis ! en quatre heures tu es aux frontières. Tu passes l'Adda et te voilà dans ta maison, sur tes montagnes, où j'appellerai braves ceux qui viendront t'y chercher. Tu revois ta femme, tes enfants ; tu relèves ta maison, tu deviens riche.

— Mais quels sont ces prisonniers? dit Macaruffo en faisant un effort visible.

— Bon, pour que tu ailles les nommer.

— Quoi, moi un espion ? non, pas pour le double de l'or que tu m'as offert. Parle donc, qui sont-ils?

— Ce seigneur et cette dame, dit le soldat en montrant les cachots qui renfermaient Pusterla et Marguerite.

— Capperi ! de gros oiseaux.

— Gros ou non, qu'est-ce que cela te fait?

— Cela me convient, dit Macaruffo ; mais, d'honneur ! ce n'est pas l'argent qui me décide. A propos, le seigneur n'a-t-il pas un enfant avec lui ?



— Oui, son fils, leur enfant à tous deux.

— Mais, je veux dire, ils vont donc le laisser ici?

— Non, non, il s'en ira avec eux.

— Mais tu n'as parlé que de deux personnes.

— Oh ! l'autre, c'est sous-entendu. C'est la bonne mesure par-dessus le marché.

— Que parles-tu de bonne mesure, de par-dessus le marché ? Trois personnes pour cinquante florins d'or ! Tu n'es pas raisonnable, et nous n'en parlerons plus, si tu ne le deviens pas davantage. »

Le soldat lui montra un diamant qu'il avait au doigt, et lui remettant les florins d'or, lui promit ce diamant aussitôt que les trois prisonniers seraient sortis de leur cachot. Le marché fut conclu, et Macaruffo, joyeux, se mit à compter ses florins d'or.

Ce soldat était Alpinolo, que nous avons laissé, dans cette funeste soirée du 20 juin 1340, sur la route de Brera, où il remit à Buonvicino le jeune fils de Pusterla. Certain d'être inscrit sur les listes de proscription, désespéré surtout de l'imprudence qui, en livrant à Ramengo le secret d'une conspiration imaginaire, avait fait prendre et traiter des mécontents comme des révoltés, il se mit d'abord à fuir au gré de son cheval, plutôt par un mystérieux instinct de conservation



que par un acte bien réfléchi de sa volonté. Puis lorsque sa pensée parvint à se dégager des ténèbres qui l'obscurcissaient, et qu'il put voir clairement sa situation, dégoûté de la vie, résolu d'en finir avec les angoisses de ses remords, il tourna brusquement son cheval et reprit au galop la route de Milan. Il en était à peu de distance, lorsqu'il rencontra une troupe de proscrits dont il connaissait les principaux membres, qui lui firent rebrousser chemin, combattirent sa résolution et l'emmenèrent avec eux. Il demeura quelque temps avec ses frères d'infortune ; mais les malédictions dont ils accablaient l'auteur inconnu de la persécution qui était venue les atteindre, la pensée poignante qui torturait Alpinolo, que c'était lui, lui-même qui en était le véritable auteur, lui rendirent leur compagnie insupportable, et un jour, n'écoutant que son désespoir, il les quitta brusquement.

Il se rendit à la cabane des bons meuniers qui avaient pris soin de son enfance On a vu, par le récit de Maso à Ramengo, comment il y arriva, et comment il avait laissé en partant son cheval, son argent et les lettres de sa mère ; mais ces braves gens, lorsqu'il partit, n'avaient point pénétré les funèbres pensées qui l'agitaient. Las de cette vie et des hommes, il résolut de mettre fin à ses jours. Après avoir jeté un dernier regard sur la maison des meuniers, qu'il apercevait encore dans le lointain, il se précipita dans le fleuve, et les flots se refermèrent sur lui ; mais porté au fond de l'eau par l'effet de son propre poids, augmenté par la vitesse de sa chute, un mouvement de réaction le ramena bientôt à la surface, pendant que le courant l'emportait toujours en avant. A ce moment, l'instinct animal se réveilla en lui ; presque à son insu, et sans qu'il eût aucune conscience raisonnée de ce qu'il faisait, ses mains s'étendirent pour fendre les flots, et comme il était excellent nageur, il réussit promptement à gagner la rive, où, épuisé de fatigue, il tomba dans une torpeur semblable au sommeil. Revenu à lui, il se repentit de sa tentative de suicide. « Je dois vivre, dit-il ; je vivrai pour mon tourment et pour punir ce traître infâme. »

Lorsqu'il eut séché au soleil ses habits, désormais sa seule fortune, il se mit au service des paysans pour gagner sa vie. Parvenu en travaillant jusqu'à Pise, il y retrouva tous ses anciens amis de Milan, et reprit avec eux cette vie des bannis si pleine d'espérances, de projets, d'exagérations, qui, pour la plupart, se résolvent en fumée.

Un jour qu'ils cherchaient de concert les moyens les plus prompts de recouvrer leur patrie, un des plus passionnés émit l'idée d'attenter aux jours de Luchino. Exalté par les discours qu'il avait entendus, entraîné d'ailleurs par sa propre haine, Alpinolo proposa de se charger de l'exécution de ce crime.

Une acclamation unanime le confirma dans sa résolution. Milan est une grande et populeuse cité ; la barbe qui ornait son jeune visage et qui était taillée à la mode des soldats, ses cheveux arrangés d'une façon nouvelle, un costume différent, lui donnaient l'assurance de n'être point reconnu. On par-





— Point d'idées tristes, ajoutait Maso. Nous nous reverrons, n'est-il pas vrai, seigneur Alpinolo?

— Oui, répondait-il, peut-être plus tôt que vous ne le pensez.

— Et d'une humeur plus gaie, reprenait la Nena.

— Et chargé d'honneurs et de richesses, » ajoutait Maso, qui, ayant vu le monde, savait en quoi consistent les félicités.

Alpinolo partit; il joignit une troupe de ces recrues, et

en avant, mais il reculait épouvanté devant l'impérieuse voix de sa conscience.

Il était un jour, à midi, appuyé dans ce coin du Broletto



Normand où il s'était laissé trahir par Ramengo. Pendant des heures et des heures il tenait les yeux fixés sur la porte des Pusterla, par où il avait vu entrer Marguerite. Il alla à la Madone de San-Celso, qui, précisément à cette époque, avait commencé à devenir célèbre par ses miracles, et avec une ferveur brûlante, mais inquiète et tourmentée, bien différente de celle de l'homme qui demande la justice et obtient la paix, il supplia Notre-Dame. « Donnez-moi la force nécessaire pour tuer votre ennemi, l'ennemi du bien public, l'ennemi de cette sainte qui savait si bien vous imiter. Si vous me faites cette grâce, je fais vœu d'aller à Nazareth, comme un pèlerin armé, et de n'en pas revenir que je n'aie mis à mort mille de ces infidèles qui refusent d'adorer votre saint nom. »

Dans cette prière insensée, dans ce vœu de vengeance fait à la Mère des miséricordes, il crut avoir puisé une nouvelle fermeté, et peu de jours après il lui parut se présenter une occasion favorable. Il était de garde près d'un pavillon de plaisance situé au milieu d'un bois artificiel, dans le parc de Belgiojoso, délices des Visconti. En regardant à travers les barreaux de la jalousie, qui laissait librement circuler l'air, il vit Luchino qui, enveloppé dans un manteau, s'était endormi seul avec ses deux mâtins à ses pieds et qui dormaient aussi. Alpinolo renouvela son vœu, s'approcha, brandit le poignard, le leva sur la tête du tyran, et s'écria au dedans de son cœur: « Chien! tu ne te réveilleras plus qu'au jour du jugement! »



lait précisément, à cette époque, des recrutements que faisait Luchino parmi les brigands qui, après avoir désolé la contrée, las des profits incertains et irréguliers de leur vie errante, s'enrôlaient avec plaisir sous un drapeau mercenaire, et sous le commandement de Sfolcada Melik, et devenaient les gardiens des lieux qu'ils avaient d'abord infestés.

Alpinolo se détermina à s'enrôler dans ces bandes. Il partit donc, encouragé par tous ses compagnons.

Il se rendit d'abord chez Maso, à qui il demanda le cher dépôt qu'il lui avait confié, l'anneau et les lettres de sa mère. Quelles imprécations il lança contre le ravisseur de ces gages sacrés, lorsqu'il apprit que la faiblesse de Nena avait livré à un étranger les lettres de Rosalie. Mais quand on lui apporta le diamant, comme un père qui retrouve un fils longtemps perdu, il s'apaisa, le pressa contre ses lèvres, et plus d'une grosse larme tomba de ses yeux sur cet unique souvenir de ses parents. Il alla se prosterner sur le monticule qui recouvrait la dépouille mortelle de sa mère, raviva les fleurs qui poussaient à l'entour, et prit congé des bons meuniers.

« Maintenant, tu seras de retour Dieu sait quand, lui disait la Nena. Je suis vieille, une autre fois tu ne me trouveras plus; souviens-toi toujours de moi dans tes prières.



entra avec elles dans la Lombardie. Tristes compagnons! ils étaient tous couverts de haillons, la plupart étaient en outre borgnes ou manchots, parce qu'ils avaient subi, comme voleurs, la peine imposée par les statuts de Milan, qui infligeaient la perte d'un œil pour le premier vol, et celle d'une main pour la récidive; pour la troisième, la potence.

Il est facile d'imaginer ce que souffrait Alpinolo lorsqu'il vit la tranquillité publique tromper les rêves qu'il avait formés dans l'exil, et lorsque tout dans Milan lui rappelait les joies de sa jeunesse, les maîtres bienfaisants qui les lui avaient procurées, et qu'il devait s'accuser de les avoir plongés dans un abîme de malheurs. Il souffrait d'autant plus qu'il ne pouvait s'abandonner à ses chagrins que dans la solitude où il se réfugiait souvent pour songer à l'engagement qu'il avait pris. — L'occasion favorable de tuer Luchino s'était plus d'une fois offerte à lui, mais au moment de frapper il sentait son courage l'abandonner. Il s'excitait à marcher



Le jour du jugement! Cette idée arrêta son bras. « Le jour du jugement! lui et moi nous nous trouverons un jour

en présence d'un commun juge! à ce tribunal, Luchino paraîtra avec le cortége de ses crimes. — Et moi! devrai-je me montrer la main chargée d'un assassinat?» Il résolut de renoncer à son projet et s'efforça de sortir sans bruit; mais il n'en put faire si peu qu'il ne réveillât les chiens. Ils se levèrent en aboyant. Luchino se réveilla et se leva en portant la main à son épée. Le hasard voulut qu'à l'instant même le capitaine Lucio entrait d'un air de triomphe rapporter comment on avait conduit dans la citadelle de la porte Romaine Francesco Pusterla et son fils.

La présence du soldat fut interprétée comme un acte de zèle et pour avertir le prince de l'approche du nouvel arrivant, et Alpinolo fut sauvé. Mais le plus horrible des supplices, mais être déchiré lambeau par lambeau eût à peine égalé pour lui la torture qu'il éprouva en entendant l'atroce nouvelle, en voyant l'impitoyable joie de Luchino et du capitaine de justice, qui se disaient entre eux : « Maintenant, nous allons les faire marcher rapidement. Demain à Milan, et la chose sera bientôt faite. »

Son imprudence lui avait donc encore réservé ce supplice. Aussi qui dépeindra ses épouvantables fureurs? A partir de cette heure, toute autre pensée fit place dans son esprit à celle de délivrer ces infortunés.

Il lui fut facile de se faire charger de la garde des prisons de la porte Romaine. Nos lecteurs savent déjà comment il gagna le geôlier, et à quel prix Macaruffo lui promit de laisser échapper ses trois prisonniers.

Bulletin bibliographique.

La Recherche de l'Inconnue; par A. DE LAVERGNE (1). — *Voyage où il vous plaira*; par TONY JOHANNOT, ALFRED DE MUSSET et P.-J. STAHL (2). — *Les Fastes de Versailles*; par H. FORTOUL (3).

Le nouveau roman que vient de publier le fécond auteur de *la Duchesse de Mazarin* devrait s'appeler *la Blonde et la Brune*, ou *Laquelle des Deux*, ou *les Deux Maîtresses*. Au lieu d'une inconnue qu'il nous promet, M. A. de Lavergne nous en donne deux, et encore ses deux héroïnes ne restent-elles pas longtemps ce qu'elles devraient être. Dès les premiers chapitres son héros les connaît; il les trouve même sans les chercher, et il ne les reperd plus sérieusement. La première qualité d'un titre, ce n'est pas seulement de piquer la curiosité, c'est d'être vrai. — Quels que soient d'ailleurs l'intérêt et le mérite d'un livre, le lecteur garde toujours une certaine rancune secrète contre lui s'il n'a pas réalisé les rêves de son imagination. — La *recherche de l'inconnue*... à l'annonce d'une semblable expédition, qui ne se représente... Mais à quoi bon, en vérité, inventer ici le roman que M. A. de Lavergne aurait dû faire? racontons plutôt en quelques mots celui qu'il a fait.

M. Arthur d'Escorailles, le héros de ladite histoire, est « un véritable maître Jacques littéraire, courtisant toutes les Muses, couronné par toutes les gloires, tour à tour, et, suivant l'occasion, romancier, feuilletonniste, auteur dramatique, critique au besoin, poëte même... beau d'ailleurs et blond, et fils de l'Auvergne. » Il a eu de grands succès littéraires, tous ses amis envient son sort et les étrangers sont fiers de le connaître, etc. Inutile d'ajouter qu'il habite Paris. Un jour, en revenant de ses montagnes, où il était allé retremper son imagination fatiguée, il fit, dans le coupé de la diligence, la rencontre d'une jeune fille de dix-sept ans, « la plus ravissante créature qu'il fût possible d'imaginer : de grands yeux bleus, un visage plein de candeur et d'ingénuité, harmonieusement encadré dans de beaux cheveux d'un blond cendré retombant en grappes, le long de ses joues, jusqu'à la naissance du cou le plus souple et le plus élégant qui se puisse voir. » A cet aspect, le jeune lion littéraire « tressaillit et demeura la bouche béante, en proie à une telle stupéfaction, que celle qui en avait été l'objet ne put réprimer un sourire, sourire plein de charmes et qui laissa entrevoir à demi cachée dans des lèvres de corail une double rangée de dents blanches et fines comme des perles. » Ce premier regard avait, — cela se voit ailleurs que dans les livres, — transpercé deux cœurs des flèches de Cupidon. — Mais quelle était cette jeune fille inconnue? Bien qu'il eût fait des romans, Arthur d'Escorailles ne sut ni le deviner ni l'apprendre. Il ne put même pas lui parler, car il en était séparé par un obstacle insurmontable, un gros père bourru qu'il avait offensé en le priant poliment de ne pas dormir sur son épaule. — Mais « tant que la lune brilla au ciel, il resta les yeux amoureusement fixés sur cette jeune fille, et elle ne ferma pas les siens. »

A peine de retour à Paris, Arthur d'Escorailles raconta cette aventure à quelques-uns de ses amis avec lesquels il avait dîné. Le soir même, en rentrant chez lui, *dans sa chartreuse*, pour faire une toilette de bal, son nègre lui remit un petit paquet d'une forme toute particulière et soigneusement cacheté. C'était un charmant bouquet de marguerites avec le billet suivant : « Voici mon nom, et je vous aime. »

Ici donc, c'est-à-dire dès les premières pages du roman, commence la recherche des inconnues. Arthur d'Escorailles aime une jeune fille qu'il a vue, mais dont il ignore même le nom; il est aimé d'une femme qu'il n'a jamais vue peut-être, mais dont il connaît le nom. Comment les retrouver? Il nous paraît, quant à nous, avoir une trop grande confiance dans son bon génie, et ne pas s'inquiéter assez du résultat de cette aventure. Il s'habille tout simplement, et bien qu'il soit invité à la soirée du duc d'Orléans, il accompagne à un bal bourgeois un de ses amis qui veut à toute force le présenter à sa future.

Arthur d'Escorailles est, en vérité, plus heureux qu'il ne mérite de l'être. Ce soir-là même un hasard providentiel lui fait retrouver ses deux inconnues, qu'il ne cherche pas : il revoit celle qu'il aime dans le bal de la rue des Lombards. Elle se nomme Laure; elle est la fille d'un négociant et la future de son malheureux ami. Celle dont il est aimé lui apparaît une heure après aux Tuileries dans les salons du duc d'Orléans. « C'était une jeune mariée, d'environ vingt-deux ans, grande, brune, élancée, belle de cette beauté toute plastique et toute sensuelle que la statuaire antique a prêtée à *Diane Chasseresse*. Elle avait les cheveux coiffés en bandeaux avec une couronne de marguerites entremêlées de diamants; sa robe de satin blanc était recouverte d'une robe de dentelle en forme de tunique, attachée sur les épaules par des agrafes de diamants, et relevée par des bouquets de marguerites; enfin, elle tenait à la main un bouquet exactement semblable à celui qu'Arthur d'Escorailles avait reçu le soir même. En passant devant lui, elle se retourna avec beaucoup de vivacité et lui lança un tendre regard, un de ces regards dont l'un des maîtres de la lyre, Ronsard, disait si poétiquement au seizième siècle :

> J'ai vu ses yeux, j'en ai bu le poison;

puis elle disparut, et Arthur, arrêté par le duc d'Orléans, ne put ni la suivre ni la retrouver.

Comme on le voit par cette rapide analyse, le sujet du roman se dessine nettement. Il ne s'agit plus de savoir désormais si le héros retrouvera les deux héroïnes, mais laquelle des deux il préférera, ou plutôt s'il ne les aimera pas toutes les deux en même temps. Arthur d'Escorailles est longtemps indécis : pendant plusieurs mois il lutte entre son cœur et ses sens, entre un bonheur légitime et une passion coupable; se décide-t-il un jour à épouser Laure, le lendemain il renonce au mariage pour l'amour adultère; bien qu'elle lui ait avoué qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle ne l'avait jamais aimé, que sa déclaration était une mystification, il poursuit Marguerite et se bat en duel avec son mari, le marquis de Saint-Fare. Grièvement blessé, il est soigné et sauvé par Laure, mais il ne pense qu'à Marguerite, qu'il a aperçue un instant au chevet de son lit. Une seconde fois il se résout à se marier avec la jeune fille dévouée. La femme passionnée devient veuve... Que fera-t-il alors? C'est là le secret de M. A. de Lavergne, et nous sommes incapable de le trahir.

Ce nouveau roman n'ajoutera rien, nous le craignons, à la réputation si bien établie de l'auteur de *la Duchesse de Mazarin*. Il est tout à la fois trop long et trop court. Certains tableaux sont surchargés de détails inutiles, et les caractères des personnages principaux ne nous semblent pas toujours ni suffisamment originaux, ni assez développés. Mais le sujet, fort intéressant d'ailleurs, est traité avec une grande habileté de mise en scène. On sent, en lisant *la Recherche de l'Inconnue*, que M. A. de Lavergne a déjà fait beaucoup de drames et de romans. Nous avons une trop haute opinion de son talent pour ne pas lui donner le conseil de songer un peu plus à l'avenir qu'au présent, et de préférer des succès vraiment littéraires à des triomphes de feuilletons.

Abandonnons donc *la Recherche de l'Inconnue*, et tentons pour un moment une autre entreprise : c'est un *Voyage où il vous plaira*, écrit à la plume et au crayon. Qui de vous, ô lecteurs de *l'Illustration*, ne se laisserait séduire par les trop irrésistibles attraits d'un si beau titre? Comme tous vos semblables en général, vous aimez, j'en suis convaincu, à faire ce qui vous plaît; mais mieux que beaucoup d'entre eux qui sont privés du bonheur dont vous jouissez, vous savez apprécier ce genre d'ouvrages, où la plume et le crayon prennent plaisir, tantôt à expliquer les curieux mystères de leurs plus ravissants caprices; tantôt à vous représenter simplement, tels qu'ils ont eu lieu ou tels qu'ils sont, les objets et les événements que vous pouvez regretter de n'avoir pas vus. D'ailleurs, admirez-vous beaucoup de dessinateurs plus gracieux, plus originaux et plus habiles que Tony Johannot? Existe-t-il, à votre connaissance, un grand nombre d'écrivains qui aient autant d'imagination, d'esprit et de finesse, et qui sachent profiter avec autant de bonheur de toutes les ressources de notre langue, que MM. Alfred de Musset et P. J. Stahl? Pourriez-vous résister aux séductions réunies de ce titre piquant et de ces noms si justement aimés? Ouvrez ce magnifique volume, l'Avant-Propos mettra fin à votre irrésolution. Que ne vous promet-il pas, en effet? — et je me rendrais, au besoin, son garant, — il tiendra toutes ses promesses.

Ce n'est pas qu'il vous dise pourquoi vous partez ni où vous allez. Une pareille confidence pourrait avoir ses dangers. Pourquoi voyage-t-on? N'est-ce pas, en outre de l'avantage incontestable que chacun ne peut manquer de trouver à changer de lieu ici-bas? n'est-ce pas surtout pour courir après l'imprévu, par exemple, et faire (en tout bien tout honneur) les yeux doux au hasard?...

Mais si les auteurs du *Voyage où il vous plaira* ne vous confient pas leur projet, pour ne pas gâter par avance ce qu'il y a de meilleur dans tout voyage, le petit bonheur des surprises, le bénéfice des rencontres, etc., ils s'engagent « à vous conduire sans encombres, sans accidents, sans culbutes, sans trop de paroles et sans trop de frais, à l'abri du froid lui-même — pour peu que vos portes soient bien closes et vos cheminées bien garnies — tout au bout de ce monde d'abord et même un peu dans l'autre, pour peu que vous y soyez disposé; tout cela, songez-y bien, sans qu'il vous soit besoin de rien quitter, ni vos enfants, qui sont les plus aimables enfants du monde et qui ne sont de trop nulle part; — ni vos amis qui vous aiment, ni le coin de votre feu que vous aimez; rien, enfin, de ce qui vous plaît ou de ce qui vous retient... »

A ce compte-là, qui ne partirait pas? Partons-nous?... Quant à moi, dussiez-vous rester ou m'abandonner en route, je pars; je suis parti.

Il était une fois un brave et bon jeune homme qui ne pouvait rester en place; c'était son seul défaut (j'ai un ami intime qui lui ressemble). « On n'est bien, disait-il, que là où l'on n'est pas, » et là dessus il partait. Bref, il avait la passion des voyages et il la satisfaisait constamment. Cependant, après avoir fait quatre ou cinq fois le tour du monde, il revint un jour dans son pays natal, bien décidé à ne plus jamais repartir. Ce brave et bon jeune homme était amoureux; plus en outre résolu que M. d'Escorailles, il allait épouser la belle Marguerite, qu'il aimait. La veille du jour fixé pour la célébration de son mariage, il rentra chez lui un peu tard, tourmenté par certains regards trop sévères que lui avait jetés durant la soirée son futur beau-père. Il alluma sa pipe et brûla tous ses livres de voyages, qu'il ne regardait plus que comme d'absurdes mensonges. Mais cet effort l'avait anéanti : il retomba sans forces dans son fauteuil, s'endormit et rêva. Tout à coup on frappa à la porte. « Entrez! » s'écria-t-il. C'était Jean, son bon, son cher Jean, son meilleur ami, son fidèle compagnon de voyage. « Viens avec moi, » lui dit Jean. Il hésita un instant à la pensée de sa Marguerite, puis il partit. Est-il besoin de vous rappeler qu'il avait la passion des voyages?

Quant à moi, bien que j'aime beaucoup à voyager, je ne les suivrai point. Qu'il me suffise de vous apprendre que Franz (c'est le nom du fiancé) a laissé une relation manuscrite de ce voyage, à laquelle MM. A. de Musset et Stahl ont emprunté les épisodes suivants :

Les fleurs des bois;
L'histoire d'un berger;
Les amours du petit Job et de la belle Blandine;
La vie et la mort;
Les étoiles;
L'histoire de l'homme au grand chapeau;
Un jour à Londres.

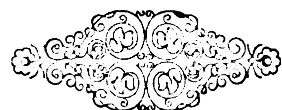
En quittant l'Angleterre, nos deux voyageurs firent le tour de l'Europe (ils avaient déjà fait celui des quatre autres parties du monde); bref, en revenant dans je ne sais quels pays, le navire qui les portait fut assailli d'une violente tempête et sombra. Franz perdit un instant connaissance. Quand il rouvrit les yeux, il lui sembla entendre trois petits coups frappés à sa porte. « Entrez, » s'écria-t-il. C'était M. Kolb, son tailleur, qui lui apportait son habit de noces. A sa grande surprise, il se trouvait dans sa chambre, — sa chère petite chambre bleue, — pareille en tout à celle de sa fiancée; — c'était dans son fauteuil qu'il s'était endormi, qu'il avait couru les aventures, qu'il était parti enfin et revenu; mais de coursiers ailés et de navires, de voyages et de naufrages et de morts, il n'était pas question; il n'avait fait qu'un rêve. Le lendemain il épousa sa fiancée. Sa noce fut superbe : elle dura trois longs jours; on y dansa, on y valsa, on y tira un grand nombre de coups de fusil, on y fit tout le bruit qu'à tort ou à raison on a coutume de faire autour des gens qui se marient; mais enfin, Dieu merci, chacun rentra chez soi.

Tel est le cadre ingénieux qui a fourni à MM. Alfred de Musset et P.-J. Stahl l'occasion d'écrire 170 pages fort agréables à lire, et à M. Tony Johannot celle de composer 63 de ses plus charmants dessins gravés sur bois. Comme livre d'étrennes et de salon, le *Voyage où il vous plaira* sera un des plus grands et des plus légitimes succès de l'année 1843.

Les *Fastes de Versailles* ont déjà plusieurs années d'existence; mais l'édition que nous annonçons (la troisième ou la quatrième) est à peine terminée. D'ailleurs, qui n'éprouverait toujours un nouveau plaisir à revoir les splendides merveilles de ce magnifique palais, surtout lorsqu'on a pour guide et pour cicerone un écrivain aussi aimable et aussi intelligent que M. H. Fortoul? Autant Versailles est supérieur aux autres résidences royales, autant le livre de M. H. Fortoul s'élève au-dessus des autres ouvrages dont Versailles a fourni le sujet. Personne ne l'avait jamais mieux compris et mieux expliqué que l'auteur de ses *Fastes* : il ne se contente pas de nous décrire, dans un style tout à la fois grave et animé, les magnificences inouïes que représentent d'admirables gravures sur acier, il sait en découvrir, il en révèle le véritable sens. Il raconte entièrement cette belle *épopée de pierre*, il nous donne l'analyse la plus complète et la plus exacte qui se puisse désirer de ce vaste poëme royal que tant de gens avaient vu, avant la publication de cet ouvrage, sans le comprendre.

« Versailles, dit M. H. Fortoul, est l'expression de la monarchie, telle que Louis XIV l'a conçue. C'est le résumé fidèle de l'œuvre du grand roi. On s'étonne quelquefois que son règne, si fertile en beaux génies, n'ait pas produit de poëme épique. En effet, la poésie revêtit alors toutes les formes, hormis celle-là; mais l'épopée du dix-septième siècle, c'est Versailles. Et quel livre raconta jamais la destinée d'une époque d'une manière plus brillante et plus complète? quelle gloire n'est pas écrite dans ce palais? quel mystère n'y est pas révélé? La vie héroïque et la vie familière s'y mêlent à chaque pas; derrière ces grandes murailles, au bout de ces grandes galeries, au coin de ces grands appartements, qui sont pleins de la majesté royale, il y a des petits réduits et des passages ignorés qui vous apprennent mille histoires secrètes. Ce palais a deux voix : il parle des choses les plus graves et des choses les plus frivoles; il est à la fois profond comme Tacite et indiscret comme Suétone. Il a des contes de toute espèce à vous faire, et des vérités de toute nature à vous dire. Il possède l'art de vous émouvoir et de vous égayer tour à tour; et comme s'il joignait le génie de Molière à celui de Corneille, il fait succéder les scènes comiques aux tragédies avec une rapidité merveilleuse. Il a tout vu passer sur ses dalles de marbre : les rois, les poëtes, les ministres, les courtisans, les confesseurs, les maîtresses en titre ou autrement, les reines sans pouvoir et celles qui en avaient trop, les ambassadeurs, les généraux vainqueurs ou vaincus, les petits abbés, les grandes dames, l'épée et la robe, la noblesse, le clergé, même le tiers, même le peuple... Et maintenant que tout cela n'est plus, il en fait d'admirables récits à qui veut l'interroger. »

Mais de tous les écrivains qui ont interrogé Versailles, aucun n'a reçu des confidences aussi curieuses que M. H. Fortoul, aucun surtout ne les avait révélées avec plus de réserve, d'esprit et de bonheur. Ce remarquable ouvrage de l'auteur de *l'Art en Allemagne* est un véritable monument littéraire qui vivra aussi longtemps — nous l'espérons — que le palais de Louis XIV.



(1) Deux vol. in-8, Dumont. 15 fr.
(2) Un vol. in-8, Hetzel. 12 fr.
(3) Un vol. in-8, Houdaille. 16 fr.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

L'ILLUSTRATION

a terminé son premier volume ; mais la nécessité de faire réimprimer un assez grand nombre de numéros épuisés retarde la mise en vente de ce volume et de la *Table des Matières*. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. *Tout numéro gâté ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.*

LIBRAIRIE DE PAGNERRE, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, N. 14.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

DICTIONNAIRE POLITIQUE, Encyclopédie du langage et de la science politique, rédigé par une réunion de députés, de publicistes et de journalistes, avec une introduction par GARNIER-PAGÈS. 1 vol. in-8 grand-jésus vélin de près de 1,000 pages à deux colonnes, contenant la matière de 12 vol. in-8 ordinaires. 20 fr.

LIVRE DES ORATEURS, par TIMON. 13e édition, illustrée par 27 magnifiques portraits. 1 vol. in-8 sur grand-jésus vélin. 15 fr.

DROIT ADMINISTRATIF; par M. DE CORMENIN. 6e édition. 2 vol. in-8 grand-raisin. (Cette édition est sous presse; la 5e est épuisée.) 16 fr. 50

ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION; par F. LAMENNAIS. 10e édition augmentée d'une Table alphabétique et analytique des matières. 4 vol. in-18 sur grand-jésus vélin, format anglais. 14 fr.
Chaque volume se vend séparément 3 fr. 50.

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE; par le même. 3 vol. in-8. 22 fr. 50

DISCUSSIONS CRITIQUES SUR LA RELIGION ET LA PHILOSOPHIE; par le même. 1 vol. in-8. 5 fr.

AMSCHASPANDS ET DARVANDS; par le même. 3e édition. 1 vol. in-8. 6 fr.

LE LIVRE DU PEUPLE; par le même. In-8. 2 fr. 50

HISTOIRE DE DIX ANS (1830–1840), précédée d'un *Coup d'œil sur la Restauration*; par M. Louis BLANC. 5 vol. in-8, publiés en 80 livraisons; une tous les samedis. 25 c. la livr. — 4 fr. le vol.
Les quatre premiers volumes sont en vente.

HISTOIRE PITTORESQUE DE LA FRANC-MAÇONNERIE ET DES SOCIÉTÉS SECRÈTES ANCIENNES ET MODERNES; par F.-T.-B. CLAVEL, maître à tous grades. 2e édition. 1 beau vol. in-8, illustré par 25 jolies gravures sur acier, et publié en 25 livraisons à 50 cent. 12 fr. 50

HISTOIRE POPULAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, de 1789 à 1830; par M. CABET. 4 beaux vol. in-8 de plus de 500 pages. 18 fr.

RÉVOLUTION DE 1830; par le même. 2 vol. in-12. 1 fr. 75

HISTOIRE CRIMINELLE DU GOUVERNEMENT ANGLAIS, depuis les premiers massacres de l'Irlande jusqu'à l'empoisonnement des Chinois; par M. Elias REGNAULT. 1 vol. in-8 de 500 pages. 4 fr.

HISTOIRE DE L'ESPRIT PUBLIC EN FRANCE; par M. Alexis DUMESNIL. 2e édition. 1 vol. in-8. 5 fr.

LE SIÈCLE MAUDIT; par le même. 1 vol. in-8. 4 fr.

LA POLOGNE, Précis historique, politique et militaire de sa révolution; par Roman SOLTIK. 2 vol. in-8. 16 fr.

COLONIES FRANÇAISES, abolition immédiate de l'esclavage; par M. V. SCHOELCHER. 1 beau vol. in-8. 6 fr.

COLONIES ÉTRANGÈRES ET HAITI, résultats de l'émancipation anglaise; par le même. 2 vol. in-8, avec une carte de Haïti. 12 fr.

LE BARREAU; par M. OS. PINARD, avocat à la cour royale de Paris. 1 beau vol. in-8. 6 fr.

DES MONTS-DE-PIÉTÉ, *et des banques de prêt sur nantissement;* par A. BLAIZE. 1 vol. in-8. 6 fr.

PÉRÉGRINATIONS EN ORIENT; par EUS. DE SALLE. 2 forts vol. in-8. 15 fr.

MÉMOIRE SUR L'EMPOISONNEMENT; par M. DE CORMENIN. In-8. 1 fr.

VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS, ou Tableau de la société américaine; par miss MARTINEAU. 2 vol. in-8. 5 fr.

ORATEURS DE LA GRANDE-BRETAGNE, depuis Charles Ier jusqu'à nos jours; par H. LALOUEL, avec une lettre de M. Cormenin. 2 vol. in-8. 15 fr.

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE; par M. CORDIER, député. In-8. 6 fr.

SOPHISMES PARLEMENTAIRES; par Jérémie BENTHAM; traduit par M. Elias REGNAULT. 1 vol. in-8. 5 fr.

SENTENCES DE SEXTIUS, philosophe pythagoricien, traduites en français par M. C.-P. DE LASTEYRIE. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

LIVRE DU COMPAGNONAGE; par Agricole PERDIGUIER, dit *Avignonais-la-Vertu*. 2 vol. in-32. 2 fr. 50

COLLECTION DES PROCÈS POLITIQUES DEPUIS 1830. 13 vol. in-8. 30 fr.
Les procès suivants se vendent séparément : *Procès d'avril*, 3 vol., 10 fr.; — *de Fieschi*, 3 vol., 6 fr.; — *de Neuilly*, 1 fr. 50; — *des 12 et 13 mai*, 3 fr. 25; — *de M. F. Lamennais*. 1 fr.; — *de Louis-Napoléon*, 2 fr. 25; — *de Laity*, 1 fr.; — *de Darmès*, 75 c.; — *de M. Gisquet*, 1 fr. 25; *de Huber*, 1 fr.; etc., etc.

PROCÈS DE MADAME LAFARGE. 1 vol. in-8. 4 fr. 25

CLASSIQUES FRANÇAIS de Lefèvre. Nouvelle collection. 28 vol. petit in-8 de 700 à 800 pages, à 3 fr. 50.

Chaque ouvrage se vend séparément :

BOILEAU complet. 1 vol. — MOLIÈRE complet. 2 vol. — MONTESQUIEU complet. 2 vol. — J. RACINE complet. 2 vol. — PASCAL (*Pensées*). — LA BRUYÈRE (*Caractères*). 1 vol. — J.-J. ROUSSEAU complet. 8 vol. — MADAME DE STAEL complet. 3 vol. — J. LA FONTAINE complet. 2 vol. — FÉNELON, chefs-d'œuvre littéraires. 1 vol. — P. CORNEILLE complet. 4 vol. — BOSSUET, chefs-d'œuvre. 1 vol.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, traduction nouvelle, avec des réflexions à la fin de chaque chapitre; par M. l'abbé DE LAMENNAIS. 1 fort vol. in-18. 2 fr. 60 c.
La même, 1 vol. in-18, papier vélin, 3 grav. 3 fr. 75 c.
La même, 1 vol. in-32, jolie édition, 2 fr. 60 c.
La même, 1 vol. in-32, papier vélin, 3 grav. 3 fr. 60 c.

Almanachs pour 1844.

ALMANACH POPULAIRE; par des députés, des magistrats, des journalistes, etc. 1 vol. in-12 de 144 pages, orné de jolies vignettes. 50 c.

ALMANACHS LIÉGEOIS, à 10, 15, 20, 25, 30, 40 et 50 c.

LE NOUVEL ASTROLOGUE DE LA NORMANDIE, in-32. 20 c.

ALMANACH DU CULTIVATEUR ET DU VIGNERON; par les auteurs de la MAISON RUSTIQUE, sous la direction de M. Bixio. 1 vol. in-16 avec planches et gravures. 75 c.

ALMANACH DU JARDINIER; par les mêmes. 1 vol. in-16. 75 c.

ANNUAIRE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE; par les auteurs du JOURNAL DES ÉCONOMISTES; gros in-18. 1 fr. 25 c.

ALMANACH PITTORESQUE DE LA FRANC-MAÇONNERIE; par F.-T.-B. CLAVEL, maître à tous grades. 1 vol. in-16, orné de gravures. 75 c.

Bibliothèque politique et philosophique.

Collection de jolis volumes in-32, imprimés avec luxe sur papier grand-jésus vélin. Cette bibliothèque se compose des volumes suivants. Chaque ouvrage se vend séparément :

LAMENNAIS. Paroles d'un Croyant. 1 vol. 75 c. — Livre du Peuple. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Affaires de Rome. 2 vol. 2 fr. 50 c. — Politique à l'usage du Peuple. 2 vol. 2 fr. 50 c. — De l'Esclavage moderne. 1 vol. 75 c. — Questions politiques et philosophiques. 2 vol. 2 fr. 50 c. — De la Religion. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Du Passé et de l'Avenir du Peuple. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Ensemble, 11 volumes. 12 fr. 75 c.

CORMENIN. État de la Question (1839). 50 c.

TIMON. Questions scandaleuses d'un Jacobin. 50 c. — Très-humbles remontrances de Timon. 2 fr. — De la Centralisation. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Avis aux Contribuables (1er et 2e). 2 vol. 75 c.

BÉRANGER (P.-J.). Œuvres complètes. 3 vol. 3 fr. 50 c.

LAMARTINE (A. DE). 1er Discours (Adresse). 25 c. — 2e Discours (fonctionnaires publics). 25 c. — 3e Discours (fonds secrets). 25 c. — 4e Discours (Banquet de Mâcon). 25 c.

ALTAROCHE. Contes démocratiques. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Chansons politiques. 1 vol. 1 fr. 25 c. — La Réforme et la Révolution. 1 vol. 1 fr. 25 c.

CHAPUIS-MONTLAVILLE. Étude sur Timon. 25 c. — Mazagran. 1 vol. 50 c. — Réforme électorale. 1 vol. 1 fr. 25 c.

SCHOELCHER (V.). Abolition de l'esclavage. 1 fr. 25 c.

DUCLERC (E.). De la Régence. 1 vol. 1 fr. 25 c.

BENTHAM (J.). Catéchisme de la Réforme électorale. 1 vol. 1 fr. 25 c.

SIEYÈS. Qu'est-ce que le Tiers-État? 1 vol. 1 fr. 25 c.

COURIER (P.-L.). Pamphlets politiques et littéraires, avec une Notice d'ARMAND CARREL. 2 vol. 2 fr. 50 c.

LUCHET (A.). Récit de l'inauguration de la statue de Gutenberg. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Fortifications de Paris. 50 c.

PÉPÉ (Général). L'Italie politique. 1 vol. 2 fr.

DIDIER (CHARLES). Nationalité française. 1 vol. 75 c.

BOERNE (LUDWIG). Fragments politiques et littéraires. 1 vol. 1 fr. 50 c.

SEGRETAIN (E.-A.). Exposition raisonnée de la doctrine philosophique de M. Lamennais. 1 vol. 1 fr. 25 c.

BIOGRAPHIE DES DÉPUTÉS (Chambre dissoute). 2 vol. 2 fr. 50 c.

Sous presse :

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, traduction nouvelle, avec des réflexions à la fin de chaque chapitre, par M. l'abbé F. DE LAMENNAIS. 1 vol. in-8, imprimé par Lacrampe, sur grand papier jésus vélin. Magnifique édition illustrée de belles gravures sur acier. 25 livraisons à 50 cent. Prix du volume : 12 fr. 50 c.

HISTOIRE PITTORESQUE DE TOUTES LES RELIGIONS, doctrines, cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde anciens et modernes, par F.-T.-B. CLAVEL. 2 beaux vol. in-8 grand-jésus vélin, illustrés de 50 gravures sur acier. Prix : 12 fr. 50 c. le volume. — L'ouvrage paraîtra en 50 livraisons. — Une tous les samedis — Chaque livraison se composera de 16 pages et d'une gravure. — Prix : 50 c.

PROCÈS DE DANIEL O'CONNELL et de ses coaccusés, précédé d'un aperçu historique sur l'Union, le Rappel, O'Connell, les Meetings, etc.; par M. ELIAS REGNAULT. Edition illustrée de belles gravures sur bois tirées à part du texte. — Publié par livraisons à 25 c.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARICES. — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans coutures ni lacet, et ne formant aucun pli aux articulations. — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.

DEMANDES ET RÉPONSES. — PROGRAMME DE 1840.

COURS D'ÉTUDES PRÉPARATOIRES AU BACCALAURÉAT ES-LETTRES; par J.-E. BOULET, directeur du pensionnat de jeunes gens de la rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

(1) PHILOSOPHIE (Psychologie, Logique, Morale, Théodicée, Histoire de la Philosophie), précédée du Programme, d'une Introduction, etc. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

(2) LITTÉRATURE (Prose et Vers, les différents genres, etc.; Rhétorique, Histoire de la littérature grecque, latine, française). 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

(3) HISTOIRE ANCIENNE ET ROMAINE. 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. — HISTOIRE DU MOYEN-AGE ET HISTOIRE MODERNE. 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. Prix, les 2 vol.: 4 fr.

(4) GÉOGRAPHIE ancienne, du Moyen-Age et moderne. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

(5) MATHÉMATIQUES (Arithmétique, Géométrie, Algèbre, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.

(6) SCIENCES PHYSIQUES (Physique, Chimie et Notions astronomiques, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

(7) COURS PRATIQUE DE LANGUE LATINE. 2 vol. grand in-16 sur 2 colonnes, 3e édition, contenant un Exposé de la nouvelle Méthode et les Exercices nécessaires à son application; une Grammaire latine déduite des Textes par l'observation; un choix de Morceaux pris dans tous les classiques et traduits littéralement; une Notice sur chaque auteur; un Dictionnaire des verbes irréguliers, des équivalents, idiotismes, locutions difficiles; Guide de la Conversation latine, Dialogues familiers, etc. Cet ouvrage seul suffit pour faire en quelques mois un cours de latinité. Prix : 5 fr.

(8) MANUEL PRATIQUE DE LANGUE GRECQUE. 1 vol. grand in-16, 3 francs.

3e édition. (Même méthode que le *Cours de Langue latine.*) Prix : 3 francs.

(9) GUIDE DE L'ASPIRANT AU BACCALAURÉAT. 1 vol. in-16. Prix: 2 francs.

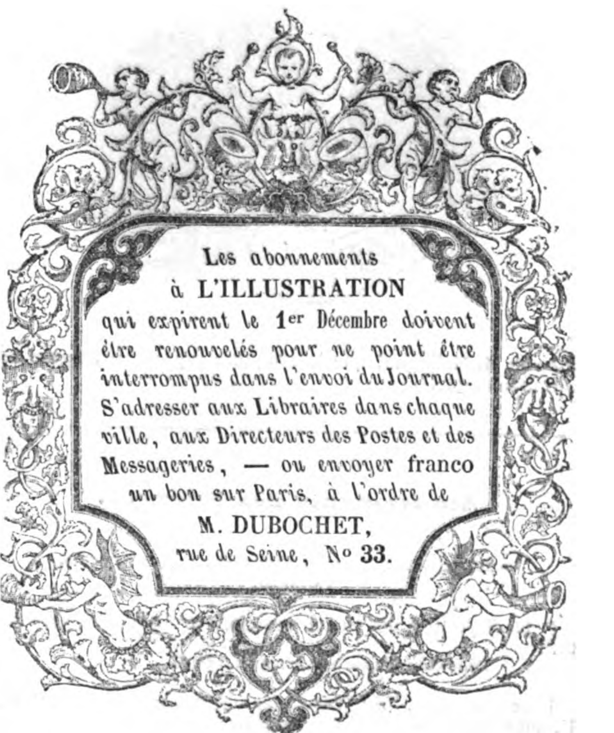
NOTA. Les neuf ouvrages ci-dessus, formant 11 volumes, sont adressés FRANCO, par la diligence, à toute personne qui en fait la demande à M. BOULET, par lettre affranchie et accompagnée d'un mandat sur la poste de la somme de VINGT FRANCS. Le mandat ne devra être que de QUINZE FRANCS, si on ne demande que les six premiers numéros.

J.-J. DUBOCHET ET COMP., rue de Seine, 33.

SOUS PRESSE.

ŒUVRES COMPLÈTES de BERNARD DE PALISSY, avec des notes. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, contenant les éléments de toutes les connaissances humaines à l'usage de la jeunesse. 1 vol. grand in-18 compacte, format du *Million de Faits*, imprimé en caractères très-lisibles.



Modes.

Quelques objets d'art sont offerts cette année aux chasseurs du grand monde, à l'occasion de la Saint-Hubert, par deux de ces établissements de luxe que l'élégance a depuis longtemps pris sous son patronage.

Voici d'abord un couteau et un fouet de chasse dont Verdier a confié l'exécution à l'un de nos plus habiles sculpteurs d'animaux : ils sont sortis si parfaits des mains de l'artiste, qu'ils peuvent soutenir la comparaison avec les plus délicates orfévreries de la Renaissance. Ces précieuses armes de chasse tiendront la place la plus distinguée dans les panoplies groupées à grands frais sur les panneaux du cabinet ou armeria, qui, chez nos jeunes amateurs de sport, a remplacé l'ancien et classique boudoir.



Comme complément de ce trophée, les frères Susse ont dédié aux chasseurs une statuette de saint Hubert, due à l'élégant ciseau de M. Mélingue, que la sculpture repose des fatigues de l'art dramatique.



Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. La disposition des trente personnes se tirera de ce vers latin :

Populeam virgam mater regina ferebat.

Pour s'en servir, il faut faire attention aux voyelles A, E, I, O, U, qui se trouvent dans les syllabes de ce vers, en observant que A vaut 1, E vaut 2, I vaut 3, O vaut 4 et U vaut 5. On commencera donc par mettre 4 chrétiens, à cause de l'O de la première syllabe; puis 5 Turcs, à cause de l'U de la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la fin; on trouvera que, prenant toujours le neuvième circulairement, c'est-à-dire en recommençant par le premier, après avoir achevé le rang, le sort ne tombera absolument que sur des Turcs.

On peut aisément étendre davantage la solution de ce problème. Qu'il faille, par exemple, faire tomber le sort sur 10 personnes de 40, en comptant de 12 en 12, on rangera à part 40 zéros, et, en commençant par le premier, on marquera le douzième d'une croix; l'on continuera en comptant jusqu'à 12, et l'on marquera pareillement d'une croix le zéro sur lequel on tombera en comptant 12, et ainsi de suite en tournant et en faisant attention de passer les places déjà croisées, attendu que ceux qui les occupaient sont censés retranchés du nombre. On continuera ainsi jusqu'à ce qu'on ait le nombre requis de places marquées; et alors, en comptant le rang qu'elles occupent, en commençant par la première, on connaîtra facilement celles sur lesquelles doit nécessairement tomber le sort de 12 en 12. On trouve, dans l'exemple proposé, que ce sont la septième, la huitième, la onzième, la douzième, la vingt-unième, la vingt-deuxième, la vingt-quatrième, la trente-quatrième, la trente-sixième et la trente-septième.

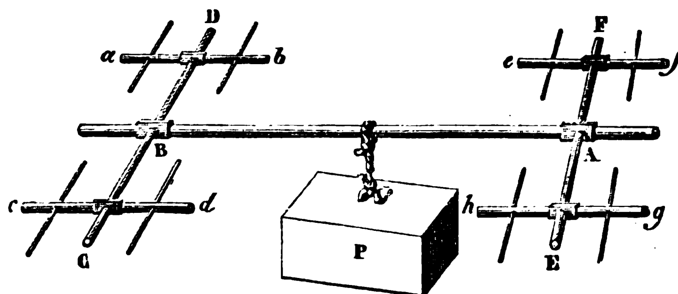
Un capitaine, obligé de faire décimer sa compagnie, a pu user de cet expédient pour faire tomber le sort sur les sujets les plus coupables, en les plaçant sans affectation dans les places où le sort tombait immanquablement.

On raconte que ce fut par ce moyen que l'historien Josèphe sauva sa vie. Il s'était réfugié avec quarante autres Juifs dans une caverne, après la prise de Jotapat par les Romains. Ses compagnons résolurent de s'entre-tuer plutôt que de se rendre. Josèphe essaya en vain de les dissuader de cette horrible résolution. Enfin, n'en pouvant venir à bout, il feignit d'adhérer à leur volonté, et, se conservant l'autorité qu'il avait sur eux comme leur chef, il leur persuada, pour éviter le désordre qui suivrait cette cruelle exécution s'ils s'entre-tuaient à la foule, de se ranger par ordre, et, en commençant à compter par un bout jusqu'à un certain nombre, de massacrer celui sur qui tomberait ce nombre, jusqu'à ce qu'il n'en demeurât qu'un seul, qui se tuerait lui-même.

Tous en étant demeurés d'accord, Josèphe les disposa de telle sorte, et choisit pour lui-même une telle place, que, la tuerie étant continuée jusqu'à la fin, il demeura seul avec un autre, auquel il persuada de vivre, ou qu'il tua s'il ne voulut pas y consentir.

Telle est l'histoire qu'Hégésippe raconte de Josèphe, et que nous sommes bien éloignés de garantir. Quoi qu'il en soit, en appliquant à ce cas le moyen enseigné ci-dessus et en supposant que chaque troisième dût être tué, on trouve que les deux dernières places sur lesquelles le sort devait tomber étaient les treizième et vingt-huitième; en sorte que Josèphe dut se mettre à l'une des deux, et placer à l'autre celui qu'il voulait sauver, s'il eût eu un complice de son artifice.

II. Si le fardeau peut être porté par quatre hommes, après l'avoir attaché au milieu d'un grand levier A B, faites porter les extrémités de ce levier sur deux autres plus courts, C D, E F, et à chacun des points C, D, E, F, appliquez un homme : il est évident que le poids sera distribué également entre les quatre hommes

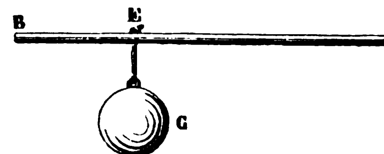


S'il faut huit hommes, faites à l'égard de chacun des leviers C D, E F ce que vous avez fait à l'égard du premier, c'est-à-dire que les extrémités du levier C D soient portées par les leviers plus courts *a b*, *c d*, et celles du levier E F par les leviers *e f*, *g h*; enfin, mettez un homme à chacun des points *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, *h*, vous aurez huit hommes également chargés.

On peut de même porter les extrémités des leviers ou barres *a b*, *c d*, *e*, *f*, *g h*, par de nouvelles barres disposées à angles droits avec celles-là, et au moyen de cet artifice le poids sera distribué entre seize hommes, et ainsi de suite.

On prétend qu'à Constantinople on emploie cet artifice pour enlever les plus grands fardeaux, comme des canons, des mortiers, des pierres énormes, etc. On ajoute que la vitesse avec laquelle les porte-faix transportent ces fardeaux d'un lieu à un autre est une chose vraiment remarquable.

NOTA. C'est par erreur que l'on a donné, dans le dernier numéro de *l'Illustration*, à la page 160, une figure qui ne convient pas au problème IV. Voici la figure qu'il fallait mettre :



NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. Trouver le centre de gravité de plusieurs poids fixés à une barre rigide.

II. On demandait à Pythagore combien d'élèves fréquentaient son école; le philosophe répondit : « Une moitié étudie les mathématiques, un quart la physique, un septième garde le silence, et il y a de plus trois femmes. » Combien Pythagore avait-il d'élèves?

III. On demande quelle heure il est; l'on répond que ce qui reste du jour est les quatre tiers des heures déjà écoulées. Trouver cette heure.

Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1843. — OCTOBRE.

JOURS DU MOIS.	HAUTEUR DU BAROMÈTRE réduite à la température de 0 à midi.	TEMPÉRATURES extrêmes de la journée. Minimum.	Maximum.	TEMPÉRATURES moyennes calculées.	ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.
1	760,07	14,2	19,4	16,5	Couvert.	O. N. O.
2	761,61	11,2	19,0	14,7	Couvert.	O. N. O.
3	762,82	12,1	20,0	15,6	Couvert.	O.
4	762,83	12,4	17,9	14,9	Couvert.	O. N. O.
5	759,22	15,1	20,8	17,6	Nuageux.	S. S. E.
6	754,88	12,1	24,5	17,6	Beau, nuages.	S. S. O.
7	752,53	16,5	21,8	18,9	Couvert.	S. O.
8	750,02	17,0	20,9	18,7	Très-nuageux.	O. fort.
9	746,64	11,0	20,0	15,0	Couvert.	O. S. O. fort.
10	757,05	8,0	15,0	11,1	Nuageux.	N. O.
11	745,40	10,0	20,1	14,5	Couvert.	O. S. O. fort.
12	743,57	9,4	14,0	11,6	Couvert.	O. fort.
13	751,80	6,4	13,0	9,4	Très-nuageux.	N. O.
14	751,97	5,0	12,0	8,1	Très-nuageux.	N. O.
15	748,55	4,8	13,7	8,8	Beau, nuages.	O. N. O.
16	748,01	5,1	10,0	7,3	Beau ciel.	N. N. E.
17	746,42	1,5	8,9	4,8	Grande pluie.	S.
18	755,70	3,7	9,9	6,5	Nuageux.	O. N. O. fort.
19	765,36	0,9	10,0	5,0	Beau ciel.	N. O.
20	767,12	1,0	8,5	4,4	Brouillard.	N. O.
21	759,58	— 1,8	9,0	5,0	Couvert.	S. E.
22	763,68	2,0	9,4	5,3	Couvert.	S.
23	762,72	4,3	14,9	9 0	Couvert, pluie.	O.
24	758,69	7,2	13,8	10,2	Eclaircies, soleil.	O. S. O.
25	748,45	6,0	15,2	10,1	Nuageux.	O.
26	745,70	5,0	10,0	7,2	Couvert.	S. O.
27	753,18	2,3	11,2	6,5	Nuageux.	O. N. O.
28	743,63	6,0	13,0	9,1	Très-nuageux.	S. O.
29	749,01	1,0	12,0	5,9	Nuageux.	S.
30	744,04	7,9	19,7	13,2	Couvert, éclaircies.	S. S. O.
31	742,93	14,2	19,9	16,7	Couvert, pluie.	S. faible.
Moyenne	753,57	7,7	15,1	10,9	Pluie dans la cour, 5 cent. 400. Pluie sur la terrasse, 4 cent. 511.	

Rébus.

EXPLICATION DES DERNIERS RÉBUS.

Une Soubrette.

Si l'argent est précieux, il entraîne souvent les hommes au vice.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et Cᵉ, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 38. Vol. II. — SAMEDI 18 NOVEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Les Torrents des Hautes-Alpes, le Rhône et les Inondations.

Il y a quelques années, les esprits sérieux se sont vivement préoccupés d'une immense question qui intéresse au plus haut point l'avenir agricole et manufacturier de la France. L'inopportunité, le danger même du défrichement des forêts, sous le rapport climatérique et industriel, a servi longtemps de texte à des discussions animées. Ces débats, s'ils n'ont pas dégagé la vérité des nuages qui l'enveloppent encore, ont au moins appelé l'attention de l'autorité sur cet important sujet, et mis un frein à ce vandalisme besogneux entre les mains duquel le sol n'aurait bientôt plus présenté qu'aridité et désolation.

Le dépérissement des forêts en France date déjà de loin. Parmi les appétits désordonnés qui ont eu tour à tour leur règne dans notre pays, les uns n'ont affecté que les capitaux particuliers et n'ont laissé de traces que dans les familles victimes des jeux de bourse effrénés. D'autres, au contraire, ont écrit leurs ravages en caractères lisibles pour tous, sur le sol même, et ont exercé une influence incontestable sur la richesse nationale, sur les produits de la nature et de l'art, et même sur les phénomènes météorologiques. De ce nombre et au premier rang nous pouvons placer le défrichement des vieilles forêts qui jadis couvraient la Gaule. Ce défrichement, impérieusement commandé d'abord par l'accroissement de la population, par l'extension des lieux habités, avait trouvé une limite dans les besoins mêmes des habitants. De plus, ces vastes propriétés, ces héritages de famille, qui se perpétuaient de race en race, étaient considérés par les anciens seigneurs comme un dépôt sacré qu'ils n'avaient reçu de leurs ancêtres que pour le transmettre intact à leurs descendants; et c'était une pensée toute providentielle qui avait ainsi placé sous la sauvegarde d'un sentiment religieux, quoique égoïste, cette source immense de richesses et de prospérité. Mais ce qui était né de la féodalité disparut avec la féodalité. Après la révolution de 89, tous ces grands fiefs disloqués, déclarés biens nationaux et vendus à vil prix, devinrent la proie de spéculateurs avides, et bientôt la hache abattit brutalement des forêts séculaires, providence de toute une contrée. Enfin, après les longues luttes de l'Empire, luttes pendant lesquelles les bras manquèrent à la terre, une réaction s'opéra en faveur de l'agriculture. Alors on eût dit que la terre manquait aux bras. Toute une armée d'agriculteurs se rua sur ce qui nous restait de forêts, et s'attaqua sans discernement à tout ce que la spéculation pouvait encore atteindre, et l'on vit des moissons et des prairies là où naguère croissaient le chêne et le pin, et des montagnes se montrant pour la première fois, depuis la création, avec un front chauve et découronné.

Mais qu'advint-il de toutes ces dévastations barbares? On s'aperçut bientôt que le climat changeait sensiblement, que les orages étaient plus fréquents et plus dangereux. Le régime des cours d'eau qui servent de moteur à la plupart des forges françaises devint de plus en plus variable. On passa sans transition de la sécheresse à des crues subites, et, d'un autre côté, la rareté du combustible végétal empêcha les fabricants d'avoir recours aux moteurs à vapeur. Enfin ces crues causées, soit par la fonte des neiges, soit par les orages, exercèrent de terribles ravages, et des contrées jadis fertiles et florissantes virent naître des torrents dévastateurs, menace constamment suspendue sur leur tête.

Au moment même où nous écrivons, de nouvelles inondations viennent donner une trop éclatante sanction à nos paroles. Le Rhône, qui pourrait n'être qu'un fleuve bienfaisant pour la contrée qu'il traverse, est le plus terrible fléau de la vallée qu'il arrose. La Durance, cette rivière torrentielle, se précipite comme une avalanche, et enlève en un instant ponts, maisons et troupeaux.

Le mal est fait, et, comme on le voit, il est immense. On a cherché à y remédier, mais peut-être trop tard; toutefois, ce n'est pas sans intention que nous nous sommes arrêté sur ce tableau historique du dépérissement des forêts en France et de la fatale influence du déboisement sur la fortune publique. C'est que là où gît le mal gît aussi le remède; c'est qu'il fallait bien faire comprendre la nature du mal, pour que la pensée saisît ensuite aisément toute la portée du remède qu'on propose d'y appliquer.

Nulle part peut-être les résultats désastreux de cette sauvage destruction n'ont été plus visibles et plus irréparables en apparence que dans les Hautes-Alpes. Là, ce ne sont pas quelques usines que l'instabilité des cours d'eau force à chômer de temps en temps, c'est un pays entier, jadis riche et populeux, sillonné maintenant par une multitude de torrents, et qui marche rapidement vers une ruine complète. Ce ne sont pas quelques manufacturiers dont les cris de détresse sont toujours entendus et souvent apaisés, c'est une population patiente et résignée dont jamais les plaintes n'ont eu de retentissement, et qui pourtant peut calculer les heures qui lui restent encore à vivre, qui voit le fléau gagner sur elle, et dont le courage se résume à abandonner chaque année quelque cabane, quelque champ, quelque victime au torrent.

Un chiffre fera mieux comprendre toute l'horreur de cette cruelle expectative et l'impuissance absolue où se trouvent les habitants de la conjurer par leurs propres ressources.

La superficie du département des Hautes-Alpes est de 553 569 hectares, dont 166 800, ou à peine le tiers, en terres productives, 296 801 en rochers et terres incultes, et le reste, ou 89 969 hectares, en pâturages, bois, rivières et torrents. Le département n'a que 131 162 habitants ou un peu plus de vingt habitants par kilomètre carré, tandis que la moyenne pour toute la France est de soixante habitants, et que pour quelques départements dont la superficie est égale ou même inférieure à celle des Hautes-Alpes, tels que l'Ain, l'Ardèche, le Bas-Rhin, le Nord, elle s'élève jusqu'à soixante, soixante-douze, cent neuf et même cent soixante-onze habitants par kilomètre carré.

Faut-il s'étonner, quand on connaît ce chiffre, si le mal s'accroît tous les jours? et doit-on accuser d'incurie des hommes dont l'excuse, malheureusement trop réelle, est dans leur affreuse misère et dans l'insuffisance matérielle la mieux prouvée? Pourtant tous les fonctionnaires qui se sont succédé dans ce département ont entendu ce cri de détresse, ont vu de leurs yeux la dévastation s'avancer à pas rapides, plusieurs même ont fait parvenir l'expression de leurs déchirantes prévisions jusqu'aux oreilles de l'autorité, et rien ne s'est encore fait dans l'intérêt de ces malheureux abandonnés. Une incurie en apparence systématique préside à leurs destinées.

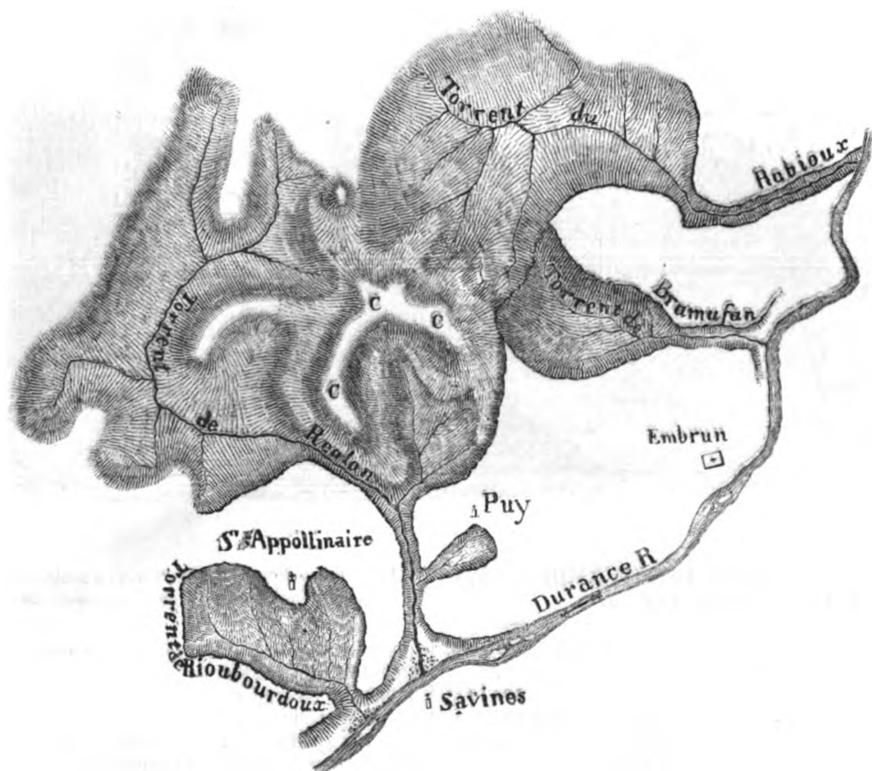


(Inondations. — Le pont de Corp enlevé par le courant du Drac.)

Comment supposer cependant que les gouvernements qui se sont succédé depuis cinquante ans en France, mis en demeure d'appliquer au salut de toute une contrée des mesures conservatrices, aient reculé devant cette tache et marqué des milliers de Français du sceau de parias? Ne serait-ce pas plutôt que jamais on n'a présenté une théorie du mal assez complète pour qu'on pût préjuger l'effet du remède? Cette supposition nous paraît la plus probable; car si nous consultons les ouvrages écrits en faveur de ce malheureux dépar-

tement ou sur le fléau qui le ravage, depuis celui de Fabre, en 1797, jusqu'à ceux plus récents de MM. Héricart de Thury, Ladoucette et Dugied, nous reconnaissons qu'il manquait une théorie des torrents, qui, en faisant connaître leurs propriétés, édifiât complétement l'esprit sur les moyens que l'on proposait pour atténuer, prévenir et faire disparaître cette effroyable calamité.

Cette lacune a été comblée, il y a près de deux ans, avec beaucoup de talent, par un jeune ingénieur qui, dans le travail que nous avons sous les yeux, s'est placé du premier coup au rang des hommes les plus judicieux et les plus utiles des ponts-et-chaussées (1). Cet ouvrage, fruit de cinq années d'observations, embrasse toutes les faces de la question et permet de suivre, dans ce labyrinthe d'effets souvent en apparence contradictoires, la marche toujours uniforme du torrent, depuis la goutte d'eau ou le flocon de neige que reçoit le sommet de la montagne, jusqu'à la trombe chargée de rochers et d'eau, qui court avec fracas se précipiter dans la plaine.

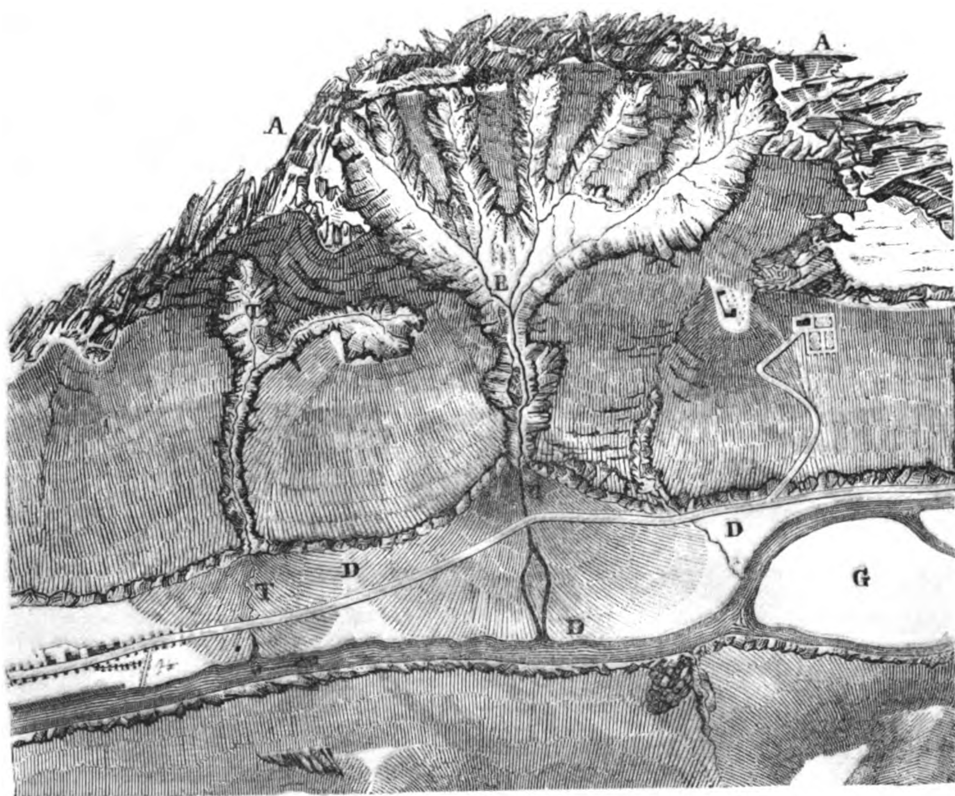


(Torrents. — Plan de la vallée de la Durance.)

Si l'*Illustration* ouvre aujourd'hui ses colonnes au résumé de ce remarquable ouvrage, c'est que des malheurs récents lui donnent une triste actualité ; c'est qu'il est bon de rappeler aux hommes chargés de la fortune publique que si, pour un mal sans remède, on peut se borner à des témoignages de sympathie, quand le remède est indiqué, il y a déni de justice à ne pas l'appliquer.

M. Surell a divisé son ouvrage en cinq parties. Dans les trois premières, il fait connaître les propriétés principales des torrents, les moyens de défense employés contre eux jusqu'à présent, et les difficultés qu'ils opposent à la construction des routes et des ponts ; dans la quatrième, il décrit les causes qui font naître et alimentent les torrents ; dans la cinquième, il expose le système à suivre pour remédier à ce fléau envahissant qui menace de changer en vastes solitudes un département jadis si peuplé et si florissant.

Une observation bien remarquable et tout à fait particulière à ce département, c'est que toutes les rivières qui le sillonnent sont d'une nature torrentielle, depuis les rivières à fond mobile et à *délaissés*, telle que la Durance et ses affluents, et les rivières torrentielles proprement dites, dont le lit a une pente énorme, jusqu'aux cours d'eau connus sous le nom générique de torrents, et qui forment une classe à part. C'est à ceux-là que nous allons nous arrêter.



(Plan d'un torrent.)

« Les torrents, dit M. Surell, coulent dans des vallées très-courtes qui morcellent les montagnes en contre-forts, quelquefois même dans de simples dépressions. Leur pente excède 6 centimètres par mètre sur la plus grande longueur de leur cours ; elle varie très-vite, et ne s'abaisse pas au-dessous de 2 centimètres par mètre. Ils ont une propriété tout à fait spécifique. Ils *affouillent* dans une partie déterminée de leur cours, ils *déposent* dans une autre partie, et *divaguent* ensuite par suite de ces dépôts...

« De cette définition même des torrents, il ressort que si l'on observe leur cours depuis sa source la plus élevée jusqu'à leur débouché dans les grandes vallées, on y doit distinguer trois régions qui sont d'ailleurs nettement caractérisées par leur forme, leur position, et par les effets constants que les eaux exercent dans chacune d'elles... »

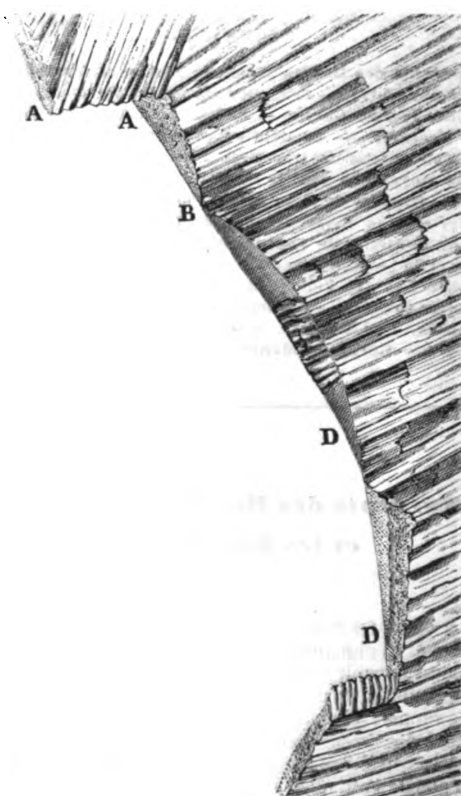
D'abord une région dans laquelle les eaux s'amassent et affouillent le terrain à la naissance du torrent : c'est le *bassin de réception* : puis une région dans laquelle les eaux déposent les matières provenant de l'affouillement : c'est le *lit de déjection* ; enfin, entre ces deux régions, une troisième où se fait le passage de l'affouillement à l'exhaussement : c'est le *canal d'écoulement*.

Maintenant que nous avons pour ainsi dire sous les yeux le squelette du torrent, examinons rapidement la topographie de son cours, la nature de ses déjections, les causes de sa violence, et tout concourra à faire ressortir l'insuffisance des défenses employées jusqu'à ce jour et l'efficacité des nouvelles méthodes proposées par M. Surell.

« Le bassin de réception a la forme d'un vaste entonnoir diversement accidenté et aboutissant à un goulot placé dans le fond. L'effet d'une pareille configuration est de porter rapidement sur un même point la masse d'eau qui tombe sur une grande surface de terrain. » Les berges en sont abruptes, minées par le pied, déchirées par un grand nombre de ravins, et s'élèvent fréquemment jusqu'à 100 mètres de hauteur.

Le canal d'écoulement, qui fait suite au goulot, varie de longueur suivant le genre de torrents qu'il renferme. Il est toujours compris entre des berges solides et bien dessinées. C'est la partie inoffensive, mais malheureusement aussi la plus courte, des torrents ; c'est là qu'on cherche à établir les ponts.

Le lit de déjection, où vient s'amonceler tout ce que la violence des eaux a arraché aux flancs de la montagne, forme un monticule conique à sa sortie de la gorge.



(Coupe en long d'un torrent.)

Les dessins que nous donnons représentent : l'un le plan d'une partie de la vallée de la Durance et quatre des torrents les plus terribles de cette vallée : *le Rioubourdoux*, *le Réalon*, *le Bramafan* et *le Rabioux*, dont les noms sont aussi significatifs que les torrents sont énergiques ; les autres, le plan d'un torrent où l'on distingue : AABD, le bassin de réception, dans lequel ABA figure l'entonnoir du bassin, et BD la gorge ou le goulot ; DDDD figure le lit de déjection ; quant au canal d'écoulement en D, il n'a pas une longueur appréciable. T est un torrent moindre. La coupe est celle du torrent AABD.

C'est en examinant attentivement la nature géologique des déjections qu'on peut se rendre compte de l'origine même des torrents, des causes qui les alimentent, et par suite, des moyens de défense à leur opposer. En effet, s'il est prouvé que toutes les matières que dépose un torrent proviennent de son bassin de réception, on pourra avec assurance poser ce principe, que « le champ des défenses doit être transporté dans les bassins de réception. » Or, les déjections varient de forme et de nature, depuis le limon le plus fin et le plus fertilisant jusqu'aux blocs de rochers cubant 20, 40 et même 50 mètres cubes. Mais toutes, boues, graviers, galets et blocs, accusent la nature du terrain que le torrent a traversé.

On pourrait s'étonner de la masse énorme des blocs dont nous venons de parler ; mais on s'expliquera la prodigieuse puissance du torrent, quand on connaîtra la manière dont souvent se forment les crues. Laissons parler l'auteur.

« Souvent le torrent tombe comme la foudre ; il s'annonce par un mugissement sourd dans l'intérieur de la montagne. En même temps un vent furieux s'échappe de la gorge : ce sont les signes précurseurs. Peu d'instants après paraît le torrent, sous la forme d'une avalanche d'eau roulant devant elle un amas de blocs entassés. Cette masse énorme forme comme

(1) *Les torrents des Hautes-Alpes et le Rhône* ; par A. Surell, ingénieur des ponts-et-chaussées.

un barrage mobile, et telle est la violence de l'impulsion, que l'on aperçoit bondir les blocs avant que les eaux deviennent visibles. L'ouragan qui précède le torrent est accompagné d'effets plus surprenants encore. Il fait voler des pierres au milieu d'un tourbillon de poussière, et l'on a vu quelquefois, sur la surface d'un lit à sec, des blocs se mettre en mouvement comme poussés par une force surnaturelle. »

L'affouillement du bassin de réception étant la cause unique de l'action destructive des torrents, voyons quelles sont les *causes* qui le provoquent. Il y en a trois :

1° La nature d'un sol affouillable : c'est la cause géologique; 2° la forme en entonnoir du bassin, qui concentre instantanément les eaux et fournit l'élément de vitesse : c'est la cause topographique; 3° la fonte des neiges et les pluies d'orage qui apportent la masse des eaux : c'est la cause météorologique.

La seconde de ces causes n'est qu'un corollaire des deux autres, puisque l'entonnoir, comme l'apprend l'observation, ne se forme que peu à peu et sous l'action combinée des eaux et de la nature du terrain, c'est-à-dire du SOL et du CLIMAT des Hautes-Alpes ; et voilà ce qui donne aux torrents de ce département un caractère distinctif dont les traits ne se retrouvent à la fois nulle autre part.

Mais il y a plus : la première de ces causes ne serait plus à craindre si l'on s'attaquait directement au climat, si on le forçait à changer en une influence salutaire et productive sa sauvage et cruelle puissance; car si les eaux, au lieu de se concentrer rapidement en un point, filtraient peu à peu en fertilisant les croupes des montagnes qu'elles traversent, les affouillements disparaîtraient, et avec eux les affreux ravages des torrents.

Nous voici donc arrivés à lutter corps à corps avec le géant; nous avons même découvert le défaut de la cuirasse. Il ne reste plus qu'à pousser en avant pour voir bientôt une contrée entière rendue à la vie et à l'industrie, et un pays riche et productif là où l'œil affligé n'aperçoit que montagnes pelées, que steppes arides et déserts.

L'immense défaut des défenses employées jusqu'à ce jour contre les torrents, c'est qu'en général ce n'est pas à la source même du mal qu'on s'est attaqué, mais à l'endroit où le mal était déjà irréparable, c'est-à-dire aux lits de déjection. Les efforts isolés de quelques propriétaires, un système plus ou moins bien compris de barrages et d'endiguements, voilà à quoi se sont bornées les défenses. La lutte a été longue et désespérée, et à l'heure où nous parlons, la lassitude causée par des défaites inévitables a amené avec elle l'engourdissement et l'apathie. Mais nous l'avons vu, c'est plus haut qu'il faut viser; il faut prévenir le mal en en détruisant la cause; en un mot, c'est sur la montagne qu'il faut lutter avec le ciel.

Nous savons déjà que, rationnellement, c'est dans les bassins de réception qu'il faut porter le champ des défenses. Une autre observation va nous donner la clef du genre de défenses à employer.

Partout où il y a des torrents récents il n'y a plus de forêts.

Partout où on a déboisé le sol, des torrents récents se sont formés.

Partout où la végétation a reparu par une cause quelconque, les torrents ont été éteints.

N'hésitons donc pas à conclure avec M. Surell que, pour prévenir la formation des torrents nouveaux et éteindre les anciens, il faut reboiser les parties élevées des montagnes.

Mais comment, dira-t-on, aborder avec la végétation ces croupes dénudées, ces abîmes toujours béants, où l'œuvre de destruction se propage avec tant de persévérance? Comment retenir ces eaux sans cesse suspendues sur la plaine; ces avalanches où la glace, la neige, le roc, roulent confondus avec une impétuosité qui brise tous les obstacles?

Voici les mesures que propose M. Surell; elles sont de quatre espèces :

1° Tracer des zones de défense;
2° Boiser ces zones;
3° Planter les berges vives;
4° Construire des barrages en fascines.

Les zones de défense seraient tracées sur les bords du torrent, qu'elles envelopperaient depuis son embouchure, où elles auraient 30 à 40 mètres de large, jusqu'à l'entonnoir, où elles auraient une largeur de 5 à 600 mètres; elles embrasseraient les plus petites ramifications de ses affluents et les plus minces filets d'eau, qui, dans les temps d'orage, deviennent eux-mêmes de désastreux torrents. Ces zones seraient plantées et semées, et bientôt le torrent, ne recevant plus l'eau que goutte à goutte, perdrait sa force d'érosion, et par suite ses alluvions, et serait placé dans les mêmes conditions que s'il sortait du sein même d'une forêt profonde. Pour les berges vives, on les couperait de petits canaux d'arrosage, tirés du torrent même, et alors une végétation luxuriante, dont on a déjà sur les lieux mêmes quelques exemples, remplacerait l'aspect affligeant de ces cols décharnés et stériles, dont la vue seule indique qu'un grand agent de destruction a passé par là. Enfin, on empêcherait les affouillements au moyen de barrages en fascines, dont l'effet salutaire a déjà été reconnu, et qui, par leur action de retenue, permettraient aux berges de s'asseoir, à la végétation de prospérer.

Nous n'insistons pas sur l'efficacité de ces moyens, dont l'énonciation seule nous semble devoir amener avec elle la conviction.

Maintenant, se demandera-t-on, qui, des particuliers ou de l'État, doit supporter les frais de ces immenses travaux? M. Dugied, qui évaluait à 200,000 hectares la superficie susceptible d'être reboisée, voulait que l'État fît seul les frais de cette opération, qui devait durer soixante ans et coûter 75,000 francs par an. M. Surell partage cette opinion, aux chiffres et à quelques détails d'exécution près. Outre l'intérêt général que l'État doit sauvegarder, il prouve que le gouvernement, dans l'intérêt de ses routes et de ses ponts, doit encore se charger de ces travaux. Dans deux chapitres écrits avec la verve et le talent d'un homme de cœur et de conviction, il démontre que ne pas venir au secours de ce département serait, de la part de l'État, « une *mauvaise action*, parce qu'en sacrifiant le sol, on sacrifie aussi les hommes qui y sont attachés, et un *mauvais calcul*, parce que la société ne fait pas impunément des mendiants, et que les misères qu'elle n'a pas su prévenir se retournent tôt ou tard contre elle. »

Et cependant, il y a deux ans que cet ouvrage a été écrit, qu'il a valu à son auteur les suffrages des hommes les plus éclairés, et les encouragements du gouvernement, et rien ne s'est fait encore!

N'est-il pas déplorable qu'en France il se trouve une contrée entière qui, si on lui demande pourquoi elle n'a ni chemins, ni routes, ni canaux, ni pour ainsi dire d'habitants, n'ait qu'un mot et un mot profondément vrai à répondre : LA PAUVRETÉ? Oui, il y a là une plaie affreuse, mais elle n'est pas incurable, nous l'avons vu dans le remarquable travail de M. Surell; seulement il faut se hâter, et puisqu'on a proclamé si haut le règne des intérêts matériels, il ne faut pas qu'une population entière soit déshéritée des bénéfices qu'elle a le droit d'en attendre.

Si l'on a bien compris ce que nous venons de dire des torrents, des causes de leur formation, de leur impétuosité et des ravages qu'ils exercent, on concevra facilement quelle influence désastreuse ils ont sur les crues et les inondations du Rhône. En effet, tous ces torrents se jettent dans des rivières torrentielles elles-mêmes, qui arrivent instantanément et précipitent dans le Rhône un volume d'eau extraordinaire. De là ces débordements, ces courants impétueux qui ravinent les terres et font au fleuve un nouveau lit que souvent il n'abandonne plus. Si donc l'on détruit les torrents, on enlève une des grandes causes des inondations du Rhône. Il resterait cependant à combattre encore les crues qui ont pour cause soit les pluies d'orage, soit la fonte des neiges, et qui d'ailleurs sont inévitables, même en supposant les torrents éteints.

M. Surell a porté, dans l'étude des améliorations du Rhône, la même sagacité, le même esprit d'analyse que dans ses études sur les torrents des Hautes-Alpes. Il a rédigé l'année dernière, de concert avec M. Bouvier, ingénieur-directeur du Rhône, un mémoire remarquable sur cet objet. Nous allons en donner une idée succincte à nos lecteurs.

Les *vices* du Rhône consistent dans la *corrosion des rives* et la *division du fleuve en différents bras*. Les perfectionnements à apporter se réduisent donc aux deux opérations suivantes : 1° fixer les rives; 2° barrer les bras secondaires.

Mais comment, dira-t-on, fixer les rives sur un développement de 284 kilomètres? Quelle somme énorme ne faudra-t-il pas affecter à ces travaux? L'observation du régime du fleuve a conduit à la découverte d'un principe qui réduit considérablement la dépense à faire. Ce principe est celui de la *réciprocité des anses*, c'est-à-dire que le cours du fleuve étant sinueux, si le courant vient frapper, par exemple, la rive droite et s'y creuse une *anse*, il y est réfléchi et va à une distance plus ou moins éloignée frapper la rive gauche et s'y creuser également une anse, pour de là être réfléchi de nouveau sur la rive droite, et ainsi de suite. Tout l'intervalle compris entre deux anses successives n'est exposé à aucune corrosion et n'a, par conséquent, pas besoin d'être défendu. Le développement des rives à défendre se réduit ainsi de plus de moitié.

Quant aux barrages des bras secondaires, au lieu de les opposer directement au courant, qui les aurait promptement affouillés et emportés, on suit également la loi de la réciprocité des anses, et on les construit suivant des courbes qui, sans heurter le cours du fleuve, l'infléchissent doucement et le dirigent vers l'anse suivante.

Telles sont les améliorations proposées dans l'intérêt de la navigation : l'agriculture réclame d'autres travaux.

Les maux que le Rhône cause aux terres riveraines consistent dans la *corrosion des rives*, comme pour la navigation et dans *l'inondation des plaines*.

Il importe, dans le fait de l'inondation, de séparer deux effets fort distincts, savoir : la *submersion*, proprement dite, et la *formation des courants*.

La submersion n'a jamais été considérée comme un fléau par les propriétaires des terrains qui avoisinent le fleuve; c'est au contraire un bienfait, car elle dépose sur le sol une couche de limon, qui augmente l'épaisseur de la terre végétale, comble les creux et tend à niveler le terrain. C'est l'inondation *fécondante*; mais les eaux peuvent, en raison de la forte pente de la vallée, et des accidents divers du lit, se mettre en mouvement sur le sol inondé; de là les courants : c'est ce second effet seul qui est nuisible.

La science doit donc s'appliquer à empêcher la formation des courants, tout en protégeant la submersion tranquille. Pour y parvenir, les auteurs du mémoire que nous analysons proposent un système de levées *insubmersibles*, enracinées au pied des montagnes qui limitent la zone que les eaux doivent couvrir, barrant transversalement la vallée, et se recourbant ensuite pour suivre une direction parallèle au fleuve. Dans ce système, les courants sont rompus, sans que les terrains soient enlevés à la submersion. La vallée se trouverait ainsi divisée en un certain nombre de bassins, fermés en tête, mais ouverts à l'aval. Cette disposition a déjà été appliquée par quelques riverains et avec le succès le plus complet.

Ainsi, en résumé, les ouvrages à exécuter pour améliorer le cours du Rhône sont de trois espèces :

1° Le revêtement des berges dans les anses;
2° Le barrage des bras secondaires;
3° La division de la vallée en bassins, au moyen de digues insubmersibles transversales.

Le devis présenté par les ingénieurs s'élève à 25 millions qu'ils demandent à dépenser en *dix ans*, c'est-à-dire *deux millions cinq cent mille francs* par an. On concevrait difficilement les hésitations du gouvernement à mettre la main à une œuvre si urgente, en présence des désastres épouvantables qui viennent périodiquement affliger la vallée du Rhône. Quant à nous, nous faisons les vœux les plus ardents pour qu'on ne retarde pas plus longtemps la présentation aux Chambres d'un projet de loi qui donne garantie et sécurité à l'avenir. Jamais dépense ne fut mieux justifiée, et jamais peut-être on n'aura obtenu de si admirables résultats pour une somme aussi minime.

Courrier de Paris.

Doublez vos verrous, triplez vos serrures, mettez des cadenas à vos poches : Paris est en proie aux larrons; jamais l'amour du bien d'autrui ne fit de tels ravages. La police correctionnelle et la Cour d'assises n'ont pas le temps de respirer; le Mandrin et le Cartouche y abondent. Il ne fait pas bon lire la *Gazette des Tribunaux*, sous peine de soupçonner un voleur dans tous les gens qu'on rencontre, et de voir un fripon dans chacun de ses serviteurs ou de ses amis intimes. Si quelqu'un vous donne la main, méfiez-vous-en! il n'a peut-être de tendresse que pour la bague que vous portez au doigt; s'il demande des nouvelles de votre santé, c'est sans doute un chemin détourné pour arriver à tâter le pouls à votre caisse ou à votre bourse. Frappe-t-il à votre porte, d'un air doux et poli, sollicitant l'honneur d'être reçu chez vous, il veut certainement prendre l'empreinte de vos serrures. Que vous dirai-je? il n'y a pas moyen de vivre une minute tranquille, pour peu qu'on tienne à sa bourse ou à sa montre; et le préfet de police sera bientôt contraint, dans l'intérêt de tout candide Parisien, d'attacher spécialement un sergent de ville à chaque gousset et un garde municipal à chaque porte.

Remarquez que le voleur s'est singulièrement perfectionné; il est arrivé à ressembler à un honnête homme; c'est là le comble de l'art. On vole, comme Laire, ce complice de Courvoisier, en étudiant Virgile; on escalade en bottes vernies; on brise les serrures en gants glacés. Les voleurs d'autrefois se sentaient d'une lieue à la ronde; ils avaient d'affreuses barbes, des yeux hagards, un sourire féroce et les mains rouges; on disait tout aussitôt : « Voilà un gaillard que je ne voudrais pas rencontrer au coin d'un bois! » Aujourd'hui, vous trouvez, en montant dans le coupé Laffitte et Caillard, un charmant inconnu qui vous comble de soins : « Monsieur veut-il que je lui cède la place du coin? offrirai-je à monsieur une de ces pastilles aromatiques? Si l'air gêne monsieur, je baisserai le store! » et mille autres politesses. Quel aimable homme! dites-vous; et l'ennui de la route disparaît à causer agréablement avec ce délicieux compagnon de voyage; car il sait tout, en homme bien élevé qu'il est : la politique, les affaires, l'industrie, la petite chronique du monde. — On se quitte avec le plus vif regret. — Six mois après, vous êtes cité comme témoin devant une Cour d'assises quelconque, et vous retrouvez sur le banc des accusés votre adorable voisin du coupé, qui vous sourit d'un air d'ancienne connaissance. Il avait escamoté trois ou quatre portefeuilles, chemin faisant, tout en vous offrant des pastilles à la rose.

Telle est à peu près l'histoire de Souques, qui va être mis en jugement dans quelques jours : jeune bandit de vingt-six ans, blond, élégant, plein de galanterie et fort tendre pour les jolies femmes qu'il rencontrait sur sa route; on aurait pris Souques pour un *lion* qui allait se mettre au vert et se reposer en plein champ des fatigues du boudoir et de l'Opéra. Souques cependant dépassera Courvoisier; Courvoisier s'arrêtait au vol, Souques allait jusqu'à l'assassinat.

Voici un fait tout récent qui prouve avec quels procédés et quel raffinement de délicatesse les voleurs vous dévalisent aujourd'hui. Il n'y a pas huit jours qu'un des restaurateurs renommés de Paris a été victime d'un vol considérable; toute son argenterie a disparu en un clin d'œil et d'un coup de main; il s'agit d'une perte de six à huit mille francs. La police est en vedette; mais jusqu'ici elle a fait de vaines recherches, et rien encore n'a dénoncé les traces du coupable. La seule pièce qui soit tombée entre les mains de la justice est la lettre suivante, que le pauvre diable de restaurateur a reçue sous enveloppe le lendemain du vol : « Monsieur, ne soyez pas inquiet de votre argenterie; elle est entre mes mains, et je la garde. Je viens de m'apercevoir qu'hier, après avoir dîné chez vous, je suis sorti sans payer ma carte; c'est une distraction que je ne me pardonnerai jamais. Je serais désolé, monsieur, que vous pussiez me croire capable d'une telle petitesse. J'ai, en conséquence, l'honneur de vous adresser, sous ce pli, un napoléon pour solde de ma dépense, montant à 10 francs 60 cent; le reste est pour le garçon. Agréez, monsieur, mes sentiments bien distingués. »

Madame la comtesse de *** a rouvert ses salons; mais ils sont loin d'avoir l'éclat et l'attrait qui en a fait, pendant dix ans, le rendez-vous des hommes les plus aimables et des plus jolies femmes de Paris. D'où vient cette décadence? On lui donne plusieurs causes. Les uns prétendent que le désastre du banquier M....., dont les qualités financières étaient fort appréciées dans la maison, a tourné l'esprit de la comtesse à la philosophie. Les autres affirment que le jeune de C..... étant parti brusquement pour l'Italie, la comtesse joue à la Lavallière, et parle de se faire carmélite. On ajoute qu'elle ne peut se consoler de la mort récente de M. de Saint-A.....; c'était un ami de toute sa vie, l'âme de ses réunions, qu'il animait par son esprit, le dépositaire de ses secrets les plus intimes. Madame la comtesse était veuve à vingt ans; elle en a trente-huit à l'heure qu'il est, disent les gens qui ont du savoir-vivre; de vingt à quarante ans, il y a de quoi être veuve; aussi dit-on que l'emploi de confident était loin de constituer une sinécure pour M. de Saint-A..... Vers la fin de sa vie, il réclamait un secrétaire adjoint, déclarant qu'il succomberait à la peine s'il était obligé de recueillir

plus longtemps à lui seul tous les souvenirs de la comtesse.

Un autre homme de beaucoup d'esprit manque à l'agrément de ce salon; je veux parler du baron de N...., que tout Paris connaît. N..... s'est retiré définitivement en Auvergne; il dit que le temps de faire pénitence et de racheter son âme est venu. N....., en effet, a longtemps vécu avec le diable, mais en assez bon diable. Sa fortune et sa santé ont payé les frais de cette association satanique. N..... est fort goutteux, fort délabré et fort ruiné. C'est de lui que ce charmant petit minois de madame Dave... disait l'autre jour : « Cet homme est un cours de morale ambulant! »

Une lettre, qu'un de nos amis intimes nous écrit de Bologne, annonce le retour en cette ville de l'illustre maestro Rossini. Le peuple bolonais a reçu ce paresseux grand homme avec un enthousiasme qui devrait le décider à sortir de son silence et de son inaction. Il y a quinze ans que Rossini se tait, et au milieu de la musique infernale qui se fabrique de tous côtés, on peut dire que le silence de cette grande voix mélodieuse est une vraie calamité publique.

Le matin de son arrivée, la société philarmonique de Bologne a exécuté sous ses fenêtres une sérénade composée des airs préférés de ses opéras les plus fameux; la foule était immense autour de sa maison, et de tous côtés, dans l'intervalle des instruments et des voix, retentissait ce cri : « Viva Rossini! » Criez plutôt : « Vive le macaroni! » dit l'auteur de *Guillaume Tell*, en mettant le nez à la fenêtre.

Le soir, il alla au théâtre; on jouait *Nabuchodonosor*; à peine l'eut-on reconnu que tout le monde se leva et battit des mains; lui, cependant, se tenait retiré au fond de sa loge. « A qui en veut-on? » dit-il. A la fin, les applaudissements prirent un tel caractère de provocation directe, qu'il n'y eut plus moyen de s'y tromper. Rossini fut obligé de paraître sur le devant de sa loge et de saluer la foule, qui répondit par trois vivat. « Ils me feront mourir, » avait dit Voltaire, dans une occasion à peu près semblable. Rossini a dit : « Qu'ils me laissent donc vivre, si cela est possible! » Quelqu'un de Bologne lui demandait des nouvelles de son dernier voyage à Paris, et de ce qu'il y avait fait: « J'y ai fait la musique d'une pièce dont le docteur Civiale est l'auteur; nous l'avons intitulée : *la Lithotritie!* » Voilà le cas que Rossini fait du génie et de la gloire. Est-ce conviction? est-ce raillerie amère d'une âme blessée? Mais pourquoi blessée? Le monde ne rend-il pas au génie de Rossini un hommage incontesté? Les grands hommes ne sont souvent que de grands ingrats.

On commence à s'apercevoir que la session des Chambres approche de jour en jour. L'ordonnance de convocation n'est pas encore publiée; le *Moniteur* ne donnera guère le signal que dans un mois; jusque-là, le gouvernement représentatif peut continuer à se promener de long en large dans les allées de sa maison des champs, comme un honnête désœuvré. Cependant un grand nombre d'honorables ont déjà quitté l'arrondissement pour revenir à Paris. On rencontre çà et là des fragments du tiers-parti, de la gauche dynastique et radicale. A la première représentation du *dom Sébastien* de M. Donizetti, dont nos artistes préparent les illustrations, le foyer de l'Opéra offrait de quoi composer une Chambre des Députés au petit pied : M. Duchâtel, M. Cunin-Gridaine et M. Teste représentaient le ministère; M. le marquis de Larochejacquelin et M. le duc de Valmy la droite légitimiste, et ainsi de suite, depuis le Fulchiron jusqu'au Ledru-Rollin, de nuance en nuance et de drapeau en drapeau. Le parti conservateur se trouvait en majorité, cela va sans dire. La loge de M. le ministre de l'intérieur était visitée à chaque entr'acte par vingt des plus ardents capitaines de l'armée ministérielle. Le conservateur est, en effet, de toutes les espèces représentatives, celle qui s'éloigne le plus difficilement de Paris; elle tient à Paris par la racine; c'est à Paris qu'elle fleurit et qu'elle prospère; Paris a un engrais qui lui convient. L'opposition, au contraire, doit voyager; parcourir l'espace est le besoin des opinions qui attendent, espèrent, et n'ont encore que les vagues jouissances de l'utopie. L'un suit l'image de la république de fleuves en ruisseaux, de vallées en montagnes; l'autre cherche son rêve social au détour d'une allée, comme autrefois Boileau cherchait la rime; celui-ci fait une ascension sur quelque cime des Pyrénées ou des Alpes, pour regarder à l'horizon s'il ne voit pas un ministère tomber et un portefeuille venir. Toute idée ou toute ambition qui en appellent à l'avenir ont leur fuyante Ithaque, et l'opposition est une continuelle Odyssée; mais le parti qui tient le pouvoir et les places ressemble aux avares qui craignent qu'à la moindre absence un voisin ne leur enlève leur trésor et ne les chasse de la maison. Aussi le vrai conservateur stationne-t-il à Paris, en plein terrain ministériel; il pense que c'est le meilleur moyen de se conserver.

Sceptique Rossini, tu te moques des autres et de toi-même, et voici que ton mélodieux génie charme la Russie et la capitale des czars! — Le Théâtre-Italien a été inauguré à Saint-Pétersbourg, le 3 novembre dernier, par une représentation d'*il Barbiere*; nous en recevons la nouvelle directe. Toute la ville moscovite s'est émue de cette grande solennité; un opéra italien est, en effet, du fruit nouveau pour elle. Saint-Pétersbourg avait déjà été visité, çà et là, par quelques rossignols ultramontains, mais jamais par une troupe organisée et complète. C'est au bon goût de l'empereur que la Russie doit ce Théâtre-Italien. On se rappelle que ce fut, il y a trois ou quatre mois, pendant le séjour de Rubini à Saint-Pétersbourg, que l'empereur résolut de faire cette fondation mélodieuse : « Vous m'aiderez, » dit-il à Rubini. Rubini hésita d'abord; mais comment refuser un czar? Une fois vaincu par cette gracieuse provocation impériale, Rubini, s'exécutant loyalement, n'a rien négligé pour justifier la haute confiance dont il était l'objet. Il a donc appelé à lui, pour l'aider glorieusement dans son entreprise, Tamburini et madame Pauline Viardot-Garcia; puis il s'est donné lui-même, ce qui n'est pas le moindre de ses présents. Nous n'avons pas le nom des autres chanteurs qui servent sous ces illustres chefs; le premier bulletin que nous recevons de la première bataille ne les fait pas connaître; peut-être la liste nous arrivera-t-elle un autre jour. Nous la publierons si elle en vaut la peine.

Tout le Saint-Pétersbourg élégant assistait à cette prise de possession de la musique italienne. Figurez-vous une vaste salle à six rangs de loges, peuplée du haut en bas de jolies femmes et d'un public curieux et attentif. Le galant Almaviva, le spirituel et pétulant Figaro, la fine et tendre Rosine, ont conquis, ce soir-là, Saint-Pétersbourg tout entier; et nos Italiens ont dû se croire à Naples ou à Florence, tant la Russie a battu des mains pour Tamburini et pour Rubini! Quant à madame Pauline-Viardot, elle a été rappelée



(Théâtre-Italien de Saint-Pétersbourg.—Madame Pauline-Viardot.)

sept à huit fois. Notre correspondant ne mentionne pas la pluie de fleurs et de couronnes, mais cela va sans dire; il n'y a point de bonne fête sans cette douce ondée; et avec des artistes tels que madame Viardot, Tamburini et Rubini, les fleurs pousseraient partout, même en Sibérie, et les couronnes font le tour du monde.

Le public du théâtre des Variétés a eu, cette semaine, une véritable bonne fortune : il a revu Vernet, cet excellent acteur si regrettable et si regretté; mais il ne l'a revu qu'en passant et pour une seule fois. Vernet, retiré du théâtre depuis trois ou quatre ans, avait quitté sa retraite pour cette soirée seulement et à son propre bénéfice. Le lendemain, Vernet rentrait aux Invalides, et maintenant tout est dit; Vernet est perdu pour le théâtre; il faut en faire son deuil.

Quel dommage cependant que ce cher Vernet nous laisse ainsi! c'était un si bon et si charmant comédien : par où vous le ferais-je connaître? Faut-il remonter jusqu'à M. Pinson, le César des farceurs turbulents et malencontreux? Irons-nous chercher le petit bossu de *la Marchande de Goujons*, ce représentant de la médisance difforme, bavarde et sensuelle? Est-ce le Jean-Jean des *Bonnes d'Enfants* qu'il vous plaît d'accoster, l'innocent Jean-Jean au nez en l'air, aux bras ballants, au regard ahuri, aux galanteries burlesques et aux gauches amours? Mais, non; voici venir l'amant naïf de Madelon Friquet : quelle bonne grosse figure épanouie! quelle simplicité de cœur! quelle tendresse candide! comme il trotte! comme il va! comme il roule! comme il aime sincèrement sa Madelon, ce cher petit bonhomme! et Prosper? et Vincent? Nul comédien n'a surpassé Vernet dans la représentation de ces types de crédulité ingénue et de candeur ahurie.

Cette vieille, coiffée d'un bonnet en loques, barbouillée de tabac, se traînant sur les débris de ses souliers éculés, et remuant, dans sa marche oblique, les restes bigarrés d'un cotillon en ruine, ne la reconnaissez-vous pas? ne l'avez-vous pas vue, par hasard, au coin de la borne, à la porte d'une noire allée ou dans la loge d'un portier? Eh! mon Dieu! oui, c'est madame Pochet! Plus loin, voyez ce vieux brave qui chante, trinque, boit, parle d'Austerlitz et de Wagram, et marche cahin-caha sur une jambe dépareillée..... Bonjour, vieux soldat! je sais ton nom; je t'ai vu au soleil dans l'allée de la Petite-Provence, ou jouant à la boule dans le carré Marigny : tu t'appelles Mathias l'invalide!

Ainsi Vernet allait partout, saisissant sur sa route les types populaires, et s'incarnant en eux de telle sorte que les plus clairvoyants n'apercevaient plus l'auteur dans le personnage.

Vernet était comme les véritables artistes : il imitait la nature et la prenait sur le fait, mais en l'idéalisant. Ce n'était point un calque matériel et grossier, c'était un portrait intelligent fait par la main d'un maître. Le talent de Vernet se distinguait en effet par le tact et le goût, même dans ses créations les plus vulgaires et les plus grotesques; il s'arrêtait toujours à temps, et n'allait jamais au delà ni en deçà; il lui répugnait d'acheter le rire aux dépens de l'art.

Vernet est jeune encore, malgré ses longs services et ses longs succès; il aurait pu combattre quelques années de plus sur le champ de bataille du théâtre des Variétés, où il a remporté, pendant trente années, tant de riantes victoires; mais la goutte s'en est mêlée, et l'excellent comédien a été contraint de battre en retraite. Vernet a la maladie des vieux et vaillants généraux; cela peut-il le consoler? j'en doute; il y a peu de comédiens retirés qui ne regrettent le lustre, les coulisses et les bravos; mais enfin il faut être philosophe, et, Dieu merci, Vernet a quelque raison de pratiquer la philosophie : il a un revenu de chanoine, l'humeur joviale, dit-on, et une jolie maison de campagne où il peut tranquillement se reposer sur ses lauriers, quand toutefois son altesse sérénissime la goutte le lui permet.

Ce n'est jamais volontairement que nous commettons une erreur, et si nous trompons les autres, c'est qu'on nous a trompés nous-mêmes; d'ailleurs ne sommes-nous pas obligés d'accueillir ces mille bruits, ces mille riens qui courent la ville, fragiles fantômes, périssables enfants du désœuvrement, de la fantaisie et de la médisance, nés dans la journée pour s'évanouir et disparaître le lendemain au lever de la première aurore. Ainsi, nous avons raconté qu'une charmante danseuse espagnole, mademoiselle Lola Montès, avait caressé du bout de sa cravache un galant irrespectueux; mademoiselle Lola Montès écrit de Berlin que le fait est inexact, et qu'il ne s'agissait que d'un gendarme brutal : va donc pour le gendarme; c'est toujours quelque chose.

Nous n'avons pas même la compensation d'un gendarme avec M. Roger de Beauvoir; la nouvelle de son mariage, que le bruit courant nous avait transmise et que nous avions répétée sans criminelle préméditation, n'a aucune espèce de fondement. Nous démentons volontiers, pour l'innocente part que nous y avons prise, le fait de ce mariage prétendu, non pas pour M. Roger de Beauvoir, qui a trop de goût pour s'être beaucoup préoccupé d'un pareil enfantillage, mais pour ceux qui ont cru devoir s'en inquiéter à sa place. Que M. Roger de Beauvoir reste donc garçon le plus longtemps possible, un des plus aimables et des plus spirituels garçons que nous connaissions.



THEATRE ROYAL ITALIEN.

Belisario, opera seriasississima,

PAR BERTAL (1).

PERSONNAGES :

JUSTINIEN, empereur d'Orient,	MM. MORELLI.
BÉLISAIRE, chef suprême de l'armée,	FORNASARI.
ANTONINE, femme de Bélisaire,	Mlle GRISI.
IRENE, fille de Bélisaire et d'Antonine,	Mlle NISSEN.
ALAMIR, prisonnier de Bélisaire,	MM. CORELLI.
EUTROPE, chef de la garde impériale,	DAIFIORI.
OTTARIO, chef des Alains et des Bulgares,	BONCONSIGLIO.

CHŒURS. — Sénateurs, peuple, vétérans, Alains, Bulgares, suivantes d'Irène, paysans de l'Hémus.

COMPARSES. — Garde impériale, prisonniers goths, guerriers grecs, pasteurs de l'Hémus.

(*La scène se passe partie à Byzance et partie dans le voisinage de l'Hémus. L'époque remonte à l'année 580 de l'ère chrétienne.* (Extrait du libretto.)

Acte Ier. — Le Triomphe.

Les sénateurs et le peuple célèbrent par leurs chants et leurs vœux la glorieuse bienvenue de Bélisaire, qui, par son talent et sa bravoure, a su rendre Byzance rivale de Rome. Irène, sa fille, et Eudore, son amie, *vont aller* sur la rive pour le combler de caresses et de l'amour filial. Joie du peuple. (Extrait de l'argument.)



(1) Voir, pour plus amples renseignements, l'article que *l'Illustration* a déjà publié sur cet opéra, à la page 149 du volume II, n. 56.

La scène ne reste pas longtemps vide. Mademoiselle Grisi, c'est-à-dire madame Bélisaire, ayant pour petit nom Antonine, vient la remplir. Un lion, qui remonte à l'an 580 de l'ère chrétienne, s'avance à sa rencontre; son groom le suit. Ce lion, si élégamment vêtu et décoré, c'est Eutrope. « Ecoute et frémis! lui crie Antonine d'une voix proportionnée à l'ampleur de sa taille et à la circonférence de sa bouche.



« Mon époux Bélisaire est un parricide, lui dit-elle; je ne puis aimer un père qui a abandonné son premier né aux monstres des forêts ou des eaux, et qui a refusé ses cendres à sa mère. Je t'aime, tu m'aimes, aimons-nous, et vengeons la mort de mon enfant. Bélisaire mort, je t'épouse. — Tout est prêt, répond Eutrope; j'ai ajouté un paragraphe un peu *chouette* à sa dernière lettre. Mais dissimulons. »

En effet des clairons retentissent, et l'empereur Justinien, ayant fait son entrée,



va s'asseoir sur son trône pour voir défiler devant lui le *trionfo di Belisario*. — Aussitôt Bélisaire paraît sur un char magnifique traîné par le peuple.



Il a le front ceint d'une couronne de lauriers; et sous le manteau de pourpre on entrevoit son armure dorée. Autour du vainqueur se tiennent les prisonniers goths, parmi lesquels se trouve Alamir; les vétérans ferment la marche, portant la couronne et le manteau de Vitigas, roi des Goths. Le chœur chante. Quand il a suffisamment faussé, Bélisaire demande à Justinien la liberté des prisonniers. L'empereur n'a rien à refuser à son général. Il l'embrasse, et tous les assistants se retirent, sauf Bélisaire et Alamir, « qui, dit l'argument, se sentent des sympathies l'un pour l'autre qu'ils ne peuvent



s'expliquer. » Ils s'adoptent mutuellement pour père et pour fils.

Cependant Irène accourt vers son père, qui la prend dans ses bras; mais Antonine-Grisi lui tourne le dos avec dégoût, en lui donnant pour excuse qu'il vient de fumer une pipe, et qu'elle déteste l'odeur du tabac.



Bélisaire ne sait d'abord que penser d'une pareille conduite; il commence à y réfléchir sérieusement, quand Eutrope vient l'arrêter avec quatre hommes et un caporal, et lui ordonne de le suivre devant... l'empereur. Bélisaire paraît surpris de ce manque d'égards; Eutrope le lorgne avec l'aisance superbe d'un *impresario*; mademoiselle Grisi-Antonine se moque de lui par derrière : sa vengeance commence.



Aussitôt pris, aussitôt jugé. Accusé de trahison par Eutrope et d'infanticide par son épouse, Bélisaire semble frappé de la foudre. Tous les assistants font un mouvement de surprise et d'horreur. Le sénat condamne le prévenu. Douleur d'Alamir; douleur d'Irène; joie de mademoiselle Grisi-Antonine, qui rit à s'en tenir les côtes.



Bélisaire est emmené par les gardes, dit le libretto; Irène et Alamir les suivent désolés. Justinien et les sénateurs paraissent bouleversés par la douleur.

Acte II. — L'Exil.



Le peuple et les vétérans gémissent sur le malheureux sort de Bélisaire.



Quand ils ont suffisamment faussé, ils se retirent, et Alamir s'avance vers le trou du souffleur. On vient de lui apprendre que Justinien, imitant l'exemple du prince Rodolphe, a fait crever les yeux à son prisonnier. Indigné de la comparaison qu'on pourra faire entre son père adoptif et cette infâme *canaille*, connue sous le nom de Maître d'école, il jure d'exterminer Byzance.

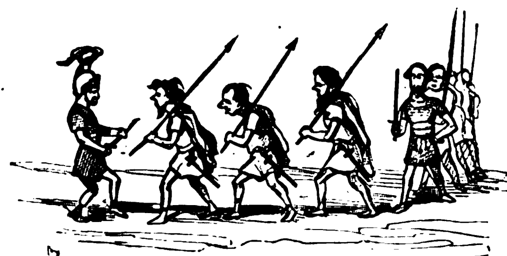


Pendant ce temps l'empereur, qui ne se rappelle pas parfaitement bien *les Mystères de Paris*, fait mettre l'aveugle à la porte de sa maison, sans lui donner même un Chourineur pour le conduire dans un domicile quelconque. Il ne lui laisse pour toute fortune qu'une vieille tunique, une canne sans pomme d'or et une guitare. Mais Bélisaire est plus heureux que le Maître d'école; il possède un chien, et il retrouve sa fille, qui se charge de doubler son caniche. Joie mutuelle du père, de la fille et du chien, qui chantent un trio.



Acte III. — La Mort.

Bélisaire, toujours aveugle, se promène avec sa fille et son chien sur les hauteurs de l'Hémus. — Fatigués, ils se reposent; puis, entendant du bruit, ils se cachent dans une anfractuosité du rocher. — Du sommet de la montagne descend une horde d'Alains et de Bulgares conduits par Alamir et Ottario, et dessinés d'après le procédé Rouillet.



Alamir veut que Bélisaire se mette à la tête des troupes qu'il conduit contre Justinien; Bélisaire refuse. Ils se fâchent d'abord, puis ils s'expliquent : Alamir est le fils que Bélisaire a jadis abandonné aux monstres des forêts et des eaux.

Che io/ei fosse i/e oh quai momenti!

Ils chantent en se tenant embrassés :

Se il { figlio / fratel / padre } stringere
Mi e dato al seno
Piu non desiro
Son liet a/o appieno.
Tanto del giubilo
E in me l'eccesso
Che parmi d'essere
Rapit a/o in cielo!



Il y a, dit l'argument, un mouvement sympathique jusque parmi les Barbares. Nous renonçons à représenter les effets de leur émotion.

Retournons maintenant chez Justinien, où va se dénouer ce drame intéressant. — « Justinien, dit l'argument, donne des ordres pour la bataille du lendemain, lorsque, pâle et échevelée, mademoiselle Grisi-Antonine paraît, et vient se reconnaître coupable du mal que l'on a fait injustement à Bélisaire. » Elle étend les bras, lève les yeux au ciel, crie, pleure, et ne s'arrache pas un seul cheveu. Mais, hélas! à ce moment Bélisaire, « accompagné d'une lugubre musique, » est apporté sur une civière par deux messagers parisiens : une flèche ennemie l'a tué.





Le pauvre homme rend le dernier soupir sans pouvoir

chanter la plus petite cavatine. Il recommande ses deux enfants à Justinien, qui lui a dit « ami » d'une voix étouffée et en lui serrant la main.

Silence universel. Mademoiselle Grisi-Antonine reste immobile en regardant le corps de Bélisaire; Justinien et le chœur chantent :

Abborrita dei mortali
Condamnata dall' eterno,
Viva, iniqua, e tutti i mali
Prova in terra dell' Averno...
Frema il cielo a te d'intorno...
Nieghi e te la luce il giorno...
Ogni instante di tua vita
Cruda morte sia per te.

A ces paroles, mademoiselle Grisi veut s'enfuir comme une insensée; mais se trouvant auprès du cadavre de Bélisaire, elle pousse un grand cri et tombe sur le sol.



Mouvement universel d'horreur !!!!!

Académie des Sciences.

COMPTE-RENDU DES SÉANCES DES DEUXIÈME ET TROISIÈME TRIMESTRES.

I. Sciences médicales.

Anatomie et physiologie. — M. Serres a lu à l'Académie une note sur un fait très-curieux d'anatomie pathologique observé deux fois seulement, en 1829 et en 1843. C'est une modification des nerfs de la vie organique et de la vie animale. Tous les rameaux nerveux de l'économie présentent dans leur trajet des renflements ganglionnaires ayant la forme et les caractères physiques du ganglion cervical supérieur et, chose remarquable, les cordons postérieurs des nerfs rachidiens n'en offrent pas moins que les cordons antérieurs; là où n'existent pas de ganglions, la branche nerveuse paraît tout à fait à l'état normal.

Le nombre de ces ganglions est moins grand sur les filets nerveux du grand sympathique que sur les nerfs de la vie de relation, mais il est encore assez considérable pour que l'aspect général du réseau nerveux de la vie organique soit tout à fait changé. Les nerfs du plexus lombo-sacré, le grand sciatique et le pneumo-gastrique sont ceux qui présentent cette transformation ganglionnaire au plus haut degré. Les sciatiques, au sortir du bassin et dans tout leur trajet, ont le volume de l'humérus; les pneumo-gastriques, au sortir du crâne, le long du cou et dans le thorax, ont deux fois le volume du grand sciatique à l'état normal; tous ces nerfs sont parsemés de bosselures formées par les ganglions.

Sur le sujet de la première observation faite en 1829, on a compté environ cinq cents de ces ganglions. Celui de 1843 en offrait plus encore. Dans les deux cas la structure de l'axe cérébro-spinal n'offrait aucune trace d'altération.

Cet état pathologique si remarquable, et qui n'a pas encore été décrit, a été observé sur deux jeunes gens de vingt-deux à vingt-trois ans, morts tous deux de fièvre typhoïde. Le premier, vitrier ambulant, courait encore les rues quelques jours avant son entrée à l'Hôtel-Dieu; le second n'a offert aucun symptôme nerveux pendant les quelques jours qu'a duré sa maladie.

M. Serres a promis de communiquer le résultat des recherches anatomiques et microscopiques qu'il se propose de faire sur la structure de ces ganglions. Il désigne cette modification des nerfs par le nom de *névroplastie*, dénomination qui nous semble laisser quelque chose à désirer comme exactitude; peut-être, quand on saura bien ce que c'est que ces ganglions, pourra-t-on trouver un terme plus précis.

« De l'Allantoïde de l'homme, » tel est le sujet d'un autre mémoire que M. Serres a communiqué à l'Académie dans la séance du 12 juin. Des recherches commencées en 1828 sur des embryons humains de quinze à vingt-cinq jours ont amené M. Serres à conclure que l'allantoïde existe dans les enveloppes de l'œuf humain comme dans celui des autres vertébrés, qu'elle est pyriforme chez l'homme comme chez les rongeurs, que d'abord indépendante des autres membranes, elle s'unit ensuite avec le chorion et fait communiquer par anastomose ses vaisseaux avec ceux des villosites pour donner naissance au placenta; qu'enfin son existence comme membrane distincte paraît cesser chez l'embryon humain du quinzième au vingt-cinquième jour de la conception.

Ces propositions ont été très-longtemps un sujet de discussion pour les anatomistes; mais le fait principal qu'elles expriment n'avait jamais été avancé d'une manière aussi positive; aussi faudrait-il reconnaître avec M. Dutrochet que la découverte de ce point fondamental en anatomie est due à M. Serres, si les pièces présentées à l'appui pouvaient faire passer dans l'esprit de tout le monde la conviction qu'elles ont amené chez ces deux habiles anatomistes.

M. Velpeau, à qui d'excellents travaux sur l'embryogénie donnent une grande autorité en pareille matière, a émis des doutes sur la valeur des pièces anatomiques examinées par lui dans le laboratoire du Muséum. Ses objections ont fait naître une discussion qui, portant sur des points très-délicats et sur des faits observés rarement, ne pouvait avoir un résultat bien positif. L'un et l'autre académicien parlait *de visu*, et cependant tous deux restaient fermes dans des opinions diamétralement opposées. Toutefois M. Velpeau, dans sa réplique, a posé les faits d'une manière si lucide et si logique, que les affirmations contraires de son collègue n'ont pu faire cesser le doute.

En discutant ainsi franchement cette question importante, M. Velpeau nous semble avoir rendu un grand service à la science. Il est dangereux pour les meilleurs esprits de ne rencontrer jamais d'opposition; on s'habitue alors à ne pas se discuter soi-même, et l'on se laisse quelquefois entraîner à prendre l'analogie pour l'identité.

M. Flourens, dans une note fort intéressante, développe les recherches anatomiques qu'il a faites sur la structure de la peau chez des peuples diversement colorés. Il a trouvé chez le Maure, l'Arabe, le Kabyle, le Nègre, sur un insulaire de l'Océanie et chez les Indiens rouges de l'Amérique, la membrane pigmentaire rendue bien évidente par sa coloration; il l'a vue également, mais décolorée, dans la race blanche, sauf sur quelques points du corps, comme, par exemple, l'auréole du mamelon. Ces faits, depuis longtemps acquis à la science, et que confirment les observations nouvelles de M. Flourens, ont amené ce physiologiste à conclure que la race humaine était primitivement une. M. Flourens considère cette proposition comme prouvée par l'étude de la peau et s'engage à le prouver dans un autre mémoire, par l'étude du squelette, et surtout par celle du crâne.

La première preuve ne nous semble pas tout à fait concluante. Le pigmentum existe chez toutes les races d'hommes, comme certains caractères sont communs à plusieurs races d'animaux distinctes, quoique faisant partie d'un même ordre; mais jamais on n'a vu le développement, ou, si l'on veut, la coloration du pigmentum dépasser certaines limites pour chaque race. Il est douteux que l'étude anatomique et microscopique démontrât l'identité de coloration pigmentaire entre les métis, quelque blancs qu'ils soient, et les anciennes familles créoles dont le sang est resté pur; et pour parler de peuples en expérience depuis longtemps, l'Arabe et le Portugais, le fellah d'Alexandrie et le Turc sont basanés à des degrés divers; enfin, à latitude égale, l'Indou du cap Comorin, l'Américain de la Colombie ne sont pas colorés comme le nègre de Guinée.

La persistance de la forme dans les os de la face chez les différentes races après un certain degré de modification dû au mélange du sang, nous paraît devoir rendre plus difficile encore la preuve, par le squelette, de l'unité essentielle des races humaines. Au reste, cette grande question des races est douteuse, même pour les meilleurs esprits, et ne sera probablement jamais résolue. Chez l'homme comme chez quelques autres mammifères, il est difficile, sinon impossible, de diviser anatomiquement le genre ou la race proprement dite, bien que l'on n'y puisse méconnaître des variétés incontestables et sur l'origine desquelles on reste sans aucune indication positive.

Des expériences très-curieuses et faites avec un soin remarquable sur les fonctions de la moelle épinière et de ses racines sont l'objet d'un mémoire de M. Dupré. Ce physiologiste, en amenant à guérison des animaux sur lesquels il avait coupé les racines antérieures ou postérieures des nerfs, a pu observer le mouvement conservé dans un membre où la sensibilité était abolie, et *vice versa*. M. Dupré n'a pu obtenir la guérison des plaies graves nécessitées par ses expériences, que sur des grenouilles; il a vu constamment les animaux d'un ordre supérieur, comme lapins, chats, etc., succomber aux accidents traumatiques. Aux observations purement physiologiques sont jointes, dans son travail, des remarques intéressantes sur les effets pathologiques des vivisections.

M. Dumas, l'un des adversaires de M. Liebig dans la question de la formation des graisses, a fait avec M. Milne-Edwards des recherches sur la production de la cire des abeilles. Swammerdam, Maraldi, Réaumur, pensaient que l'abeille, recueillant la cire toute faite dans les plantes, n'avait plus qu'à l'élaborer et la pétrir pour en former ses alvéoles. Hunter, et plus tard Huber, avaient dit que la cire suintait des parois d'un certain nombre de poches glandulaires situées dans l'abdomen de l'insecte, et s'y amassait sous forme de lamelles. Huber avait renfermé des abeilles dans une ruche sans issue, et ne leur fournissant pour toute nourriture que du miel et du sucre, avait vu les ouvrières captives continuer à construire des gâteaux. Un homme que le corps médical s'honore de compter dans ses rangs, M. Bretonneau, avait vu à Chenonceaux, en 1817, des abeilles mises en expérience avec toute la précision que ce savant apporte à ses travaux, et nourries avec une solution aqueuse de sucre blanc, construire des gâteaux d'une cire très-blanche. Enfin l'expérience d'Huber, répétée dernièrement par M. Grundlach de Cassel, lui avait donné les mêmes résultats qu'à l'entomologiste de Genève, et il en avait conclu, comme son illustre devancier, que l'abeille a la faculté de transformer le sucre en cire.

M. Liebig trouvait dans ces observations un des arguments les plus forts en faveur de la production des substances graisseuses par les animaux.

MM. Dumas et Milne-Edwards ont repris l'expérience d'Huber, et pour la rendre tout à fait précise, ils ont constaté la quantité de graisse préexistante dans le corps des abeilles soumises au régime saccharin, l'ont comparée à celle de la cire produite, et ont examiné ensuite si, durant le cours de l'expérience, les animaux n'avaient pas maigri.

Une première expérience, pendant laquelle les abeilles furent nourries avec de la cassonnade de sucre, donna des résultats douteux. On mit alors en expérience quatre essaims auxquels on donna pour nourriture du miel, après s'être assuré de la quantité de cire contenue dans cette substance alimentaire. Trois de ces essaims ne produisirent point de cire; mais le quatrième donna les résultats suivants :

Le total des matières grasses préexistantes dans le corps de chaque abeille, oulfournies à ces insectes pendant l'expérience, est, en moyenne, d'environ 0gr.,0022

Pendant le cours de l'expérience, chaque ouvrière a produit de la cire dans la proportion de 0gr.,0064 et après cette production, en contenait encore, dans ses divers organes, 0gr.,0042

Total de la cire produite par chaque abeille sous l'influence d'une alimentation de miel pur : 0gr.,0106

MM. Dumas et Milne-Edwards se proposent de répéter cette expérience sur une plus grande échelle, quand la saison le permettra.

Ce mémoire a provoqué de la part de M. Payen quelques objections qui ne semblent pas toutes également solides. MM. Dumas et Boussingault n'étaient pas présents. M. Milne-Edwards, après avoir répondu aux objections de M. Payen, est tombé d'accord avec lui sur ce que la transformation du miel en cire par les abeilles ne détruit pas le fait de la nécessité d'une alimentation grasse pour l'engraissement des animaux et notamment des mammifères. M. Thénard a présenté des observations conciliatrices. M. Flourens a bien cité le fait de certains ours du Jardin-des-Plantes qui, depuis deux ans, ne mangent que du pain, et engraissent beaucoup sous l'influence de ce régime; mais ce n'était pas entre les physiologistes qu'il devait y avoir discussion ce jour-là; d'ailleurs les parties belligérantes n'étaient pas au complet, et elles sont rentrées pacifiquement dans leurs camps, laissant la noble arène à d'autres adversaires dont il ne nous appartient pas d'apprécier ni de reproduire les arguments.

Nous ajouterons, pour compléter l'état actuel de la question, que M. Léon Dufour, dans la séance du 16 octobre, a rendu compte de recherches anatomiques faites par lui pour reconnaître les poches glandulaires indiquées par Hunter comme laissant suinter ou sécrétant la cire chez l'abeille. M. Léon Dufour a scrupuleusement disséqué trente abeilles sans rien rencontrer qui ressemble à cet organe admis par Hunter et Huber. Ce fait négatif d'anatomie est tout à fait digne d'attirer l'attention des naturalistes; au reste, fût-il confirmé, il en résulterait seulement que l'organe sécréteur de la cire est encore à trouver, mais cela ne prouverait rien contre le fait positif de la sécrétion de la cire. Enfin MM. Bouchardat et Sandras ont présenté et lu à l'Académie, dans les séances du 26 juin et du 14 août, un travail qui a pour titre : *Recherches sur la digestion et l'assimilation des corps gras...* Suivant ces deux habiles observateurs, les huiles et les graisses seraient absorbées par les vaisseaux chylifères, et fourniraient un chyle abondant, tandis que la cire, absorbée en très-petite quantité, se retrouverait presque en totalité dans les excréments.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Accident du 10 novembre sur le chemin de fer de Versailles (rive droite). — Différents systèmes proposés pour prévenir les accidents.

Il y a peu de temps, *l'Illustration* mettait sous les yeux de ses lecteurs des relevés statistiques d'accidents arrivés sur les chemins de fer, tant en France qu'à l'étranger (p. 71, t. II); son but était de rassurer les esprits timorés, en leur prouvant que les sinistres étaient moins fréquents dans le nouveau mode de locomotion que dans l'ancien, et elle signalait notamment que plusieurs morts n'étaient dues qu'à l'imprudence même des victimes. L'accident arrivé le 10 novembre sur le chemin de fer de la rive droite a ajouté un nouvel exemple à ceux que nous avions donnés des funestes effets que peut encore produire la crainte sur les hommes mêmes les plus exercés à la vie et aux allures des chemins de fer.

Le 10 novembre, le convoi parti de Paris pour Versailles à huit heures du matin se trouvait sur un remblai de huit à dix mètres d'élévation entre Sèvres et Chaville, et à l'entrée d'une courbe, lorsque la locomotive, animée d'une vitesse ordinaire, sortit des rails, entraînant après elle son tender, le wagon à bagages, qui, d'après les prescriptions de l'administration, doit toujours séparer l'appareil moteur des voitures de voyageurs et le premier wagon de voyageurs.

La locomotive arrivée au bord du remblai se renversa, et sa cheminée pénétra même de quelques centimètres dans le talus; dans ce moment le feu se renversa et l'incendie du 8 mai aurait pu avoir un triste pendant, si en même temps l'eau contenue dans la locomotive n'était venue l'éteindre. Le tender fut également renversé sur le remblai, et le wagon à bagages, brisé en mille pièces, vint couvrir de ses débris la locomotive et le tender.

Le lendemain de l'événement, l'appareil moteur était encore couché sur le talus, et des ouvriers travaillaient à faire une tranchée pour le dégager. Tel est le sujet du dessin qui a été pris sur les lieux par un des dessinateurs de *l'Illustration*, et que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs.

Le premier wagon de voyageurs qui suivait le wagon à bagages, entraîné, sortit également des rails; mais heureusement la chaîne d'attache fut brisée, et le wagon, au lieu de se précipiter en bas du remblai, se renversa en travers de la voie. Le second wagon fut également déraillé, mais il resta

debout sur le chemin. Quant à la berline et aux trois wagons qui la suivaient, tous restèrent sur les rails.

Les premières victimes de cet accident devaient être le mécanicien et le chauffeur : le mécanicien eut, en effet, l'épaule démise; mais, par un hasard providentiel, le chauffeur n'eut que quelques contusions insignifiantes.

Les employés de l'administration du chemin de fer qui étaient dans le wagon à bagages eurent également quelques contusions. Quant au conducteur qui se trouvait sur l'impériale du wagon de voyageurs, en voyant le convoi dérailler, il se précipita sur la voie, et se fit à la tête une profonde blessure, à laquelle il succomba le lendemain.

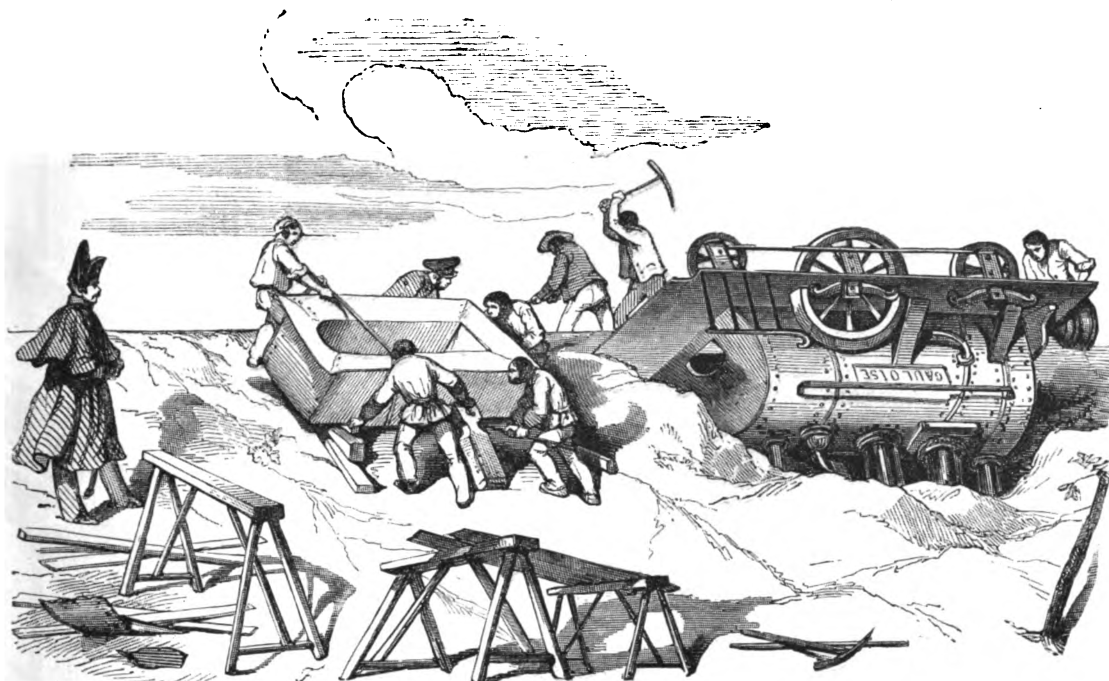
Le seul voyageur qui ait été blessé se trouvait dans le wagon renversé en travers des rails; il eut le genou broyé et la cuisse grièvement endommagée. Tous les autres voyageurs sortirent des wagons sains et saufs.

Maintenant, à quoi attribuer ce déraillement? Les recherches et les investigations des ingénieurs ont fait découvrir, à 40 mètres environ du lieu du sinistre, des coussinets brisés et un frottement considérable sur les rails. Une des roues de devant de la locomotive a une partie de son bourrelet déchirée et enlevée en quelques endroits. On présume que ce bourrelet ayant été brisé, la locomotive s'est maintenue sur la voie tant qu'elle a été en ligne droite, mais qu'au commencement de la courbe, suivant toujours l'impulsion en ligne droite, la roue aura marché quelque temps sur le rail, puis sur la terre, jusqu'au bord du remblai où la machine a été culbutée.

Quant aux causes qui ont pu amener les lésions du bourrelet, elles ne peuvent provenir, à notre sens, que d'un défaut de fabrication ou d'incurie dans la surveillance du matériel.

Pour ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas la construction d'une roue de locomotive, nous pouvons leur en donner une idée succincte.

Une roue se compose de quatre parties distinctes : le moyeu, les rais, la jante et la frette : le moyeu et la jante sont en fonte, les rais et la frette en fer forgé. On fabrique d'abord les rais, qu'on place, enduits à chacune de leurs extrémités d'une couche de borax, dans le moule où l'on doit couler les deux pièces qu'ils relient; on coule alors le moyeu



et la jante à des intervalles différents, pour éviter les effets d'un refroidissement inégal, et quand la roue sort du moule, les trois parties font corps ensemble. Quant à la frette, elle est, comme nous l'avons dit, en fer battu et armée d'un bourrelet conique sur une de ses faces et vertical sur l'autre; on l'applique à chaud sur la jante; elle se contracte en refroidissant de manière à serrer fortement l'ensemble de la roue; on la fixe alors à la jante par des boulons à têtes noyées.

D'après ce qui précède, on voit que la rupture du bourrelet ne peut être attribuée qu'à un défaut de fabrication, si la roue était neuve ou si le défaut était caché; ou, dans le cas contraire, et en supposant le défaut visible, au manque de surveillance. C'est ce que l'enquête à laquelle se livrent en ce moment les hommes de l'art fera connaître avant peu.

Chaque fois qu'un événement comme celui dont nous entretenons nos lecteurs arrive, on se demande avec effroi quelles sont les précautions à prendre pour combattre la puissance aveugle qui entraîne après elle ces masses énormes; on veut savoir si tout a été fait pour prévenir les accidents, s'il ne serait pas possible de dominer la matière au point de la rendre, pour ainsi dire, intelligente, et d'éloigner pour toujours les chances de mort auxquelles s'exposent les voyageurs en empruntant ce nouveau genre de locomotion. Eh bien ! nous devons le dire, dans cette science née d'hier, beaucoup d'améliorations sont encore à désirer, beaucoup de problèmes sont encore à résoudre. D'un autre côté, il existe, sur certains chemins de fer, des appareils de sûreté qui ne se retrouvent pas sur d'autres, et dont l'usage devrait cependant être conseillé et imposé, au besoin, à ces compagnies.

Les causes d'accidents sont de plusieurs espèces : les principales sont les déraillements, les collisions et les ruptures d'essieu; quant aux explosions de machines locomotives, elles sont excessivement rares, et n'arrivent, pour ainsi dire, que par la négligence du mécanicien. En effet, les tôles de la chaudière, qui n'ont guère que 4 à 5 atmosphères à supporter, sont de force à résister à 8 ou 10 atmosphères; la production de vapeur suit la vitesse de marche, puisque c'est le jet de vapeur dans la cheminée de la locomotive qui active la combustion, et, par suite, la vaporisation de l'eau; quand la machine est au repos, le foyer est très-peu actif, et la vapeur formée se rend dans le tender pour échauffer l'eau d'alimentation.

Les collisions entre deux convois ne peuvent être prévenues que par une bonne administration; le choc est pour ainsi dire inévitable, surtout quand les deux trains qui s'avancent l'un sur l'autre sont séparés par des courbes en tranchée, qui les empêchent de se voir. Il faut, en effet, un temps plus ou moins long pour arrêter un convoi, et ce temps dépend de la vitesse et de la masse du convoi, et de la puissance de la locomotive. Ainsi, le calcul démontre que pour un convoi composé de vingt-une voitures, dont trois armées de freins et de deux locomotives, comme était le convoi du 8 mai 1842, sur le chemin de fer de Versailles (rive gauche), l'espace nécessaire pour arrêter le convoi, en serrant instantanément tous les freins et en renversant la vapeur, était de 160 mètres; mais entre le moment où les convois s'aperçoivent et celui où tous les moyens d'arrêt sont employés, il y a un certain temps pendant lequel les convois continuent à se rapprocher. On voit donc que pour éviter une collision, il faut que les convois s'aperçoivent de très-loin.

La rupture des essieux est un des accidents les plus graves qui puissent avoir lieu sur les chemins de fer. La commission créée par le ministre des travaux publics, après le fatal événement du 8 mai, pour rechercher les moyens de sûreté applicables aux chemins de fer, s'est entourée de tous les documents relatifs à cet objet, a entendu une foule d'industriels et d'inventeurs; mais rien n'a encore transpiré du résultat de ses délibérations. Toutefois, nous devons dire que prétendre arriver à fabriquer un essieu qui ne se rompe jamais, nous paraît une utopie. Ce qu'il faut chercher, ce sont les moyens de sauvetage à appliquer quand la rupture de l'essieu se manifeste. Ces moyens de sûreté eux-mêmes ont été l'objet d'une foule de communications à la commission dont nous venons de parler; nous ne croyons pas exagérer en portant à *trois cents* le nombre des inventeurs qui, tous animés, nous le reconnaissons, d'excellentes intentions, mais montrant une tendresse bien naturelle pour le fruit de leurs veilles et de leur imagination, se sont présentés à cette commission avec des moyens *infaillibles* de sauvetage reconnus, après examen, impraticables ou dangereux. Le nombre seul de ces inventions, qui ont trait au même objet, et qui tournent dans un même cercle assez restreint, est un indice certain de la difficulté de la matière, et doit rendre extrêmement circonspects les hommes de l'art dont l'industrie attend le jugement. La commission n'a donné encore publiquement son approbation qu'à deux systèmes de sûreté : l'un, de M. Locart, ingénieur du chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon; l'autre, de M. Chaussenot, ingénieur mécanicien à Paris; elle a demandé l'insertion de leurs mémoires dans les *Annales des ponts-et-chaussées*.

Nous espérons être, avant peu, à même d'offrir à nos lecteurs les dessins détaillés de ces divers systèmes; disons seulement aujourd'hui que celui de M. Locart est en usage depuis longtemps déjà sur le chemin de fer auquel il est attaché comme ingénieur. Il consiste en un appareil de décrochage qui sépare instantanément la locomotive et son tender du reste du convoi. On conçoit qu'avec cet appareil le danger du déraillement est de beaucoup diminué, et l'expérience a prouvé en effet l'efficacité de ce système, qui maintes fois a prévenu de grands malheurs sur le chemin de Saint-Etienne. Nous reviendrons avec détail sur cet ingénieux appareil.

Qu'il nous soit permis, en finissant, de renouveler la recommandation que nous avons déjà faite de ne jamais essayer, quel que soit l'accident qui arrive, de sortir des wagons tant qu'ils sont en marche. Le corps du voyageur est animé de la même vitesse que le convoi; ainsi, tout immobile qu'il est sur sa banquette, libre de ses mouvements et ne ressentant ni élan ni fatigue, il n'en a pas moins une vitesse de 8, 10 ou 12 lieues à l'heure. Il renferme donc une grande puissance accumulée, ou une grande *force d'inertie*. (La *force d'inertie* est le travail qu'il faut dépenser pour animer un corps d'une certaine vitesse, ou bien le travail qu'il faut enlever à ce corps pour amortir sa vitesse.) Ainsi un voyageur pesant 80 kilogrammes, dans un convoi qui fait 36 kilomètres à l'heure ou 10 mètres par seconde, a une force d'inertie représentée par 407 kilogrammètres. On entend par kilogrammètre un poids d'un kilogramme élevé à un mètre. Le *cheval vapeur*, considéré comme unité dynamique, équivaut à 75 kilogrammètres, ou à 75 kilogrammes élevés à 1 mètre en une seconde. D'où il suit que les 407 kilogrammètres qui constituent la force d'inertie accumulée dans le corps d'un homme placé dans les conditions énoncées plus haut, équivalent à une force de 5 chevaux et un tiers. Qu'on juge, d'après cela, du choc épouvantable qu'occasionne le brusque amortissement de cette force vive, et en effet, presque aucun de ceux qui se sont ainsi précipités hors des wagons n'ont échappé à la mort.

Histoire de la Semaine.

La France, cette semaine, nous fera peu parler d'elle. Dans les régions du pouvoir et de la politique on se repose, pour ne pas dépenser une activité et une force dont on prévoit qu'on aura besoin quand les Chambres seront réunies. Les seuls actes que les journaux aient enregistrés sont des mutations dans nos ambassades depuis longtemps annoncées. Les ordonnances qui envoient M. le comte Bresson à Madrid, M. le comte de Salvandy à Turin, M. le marquis de Dalmatie à Berlin, ont enfin paru. Le ministère a également pris le parti de donner un successeur à M. le comte de Ratti-Menton, auquel sa sortie sauvage contre un autre agent français a donné récemment une fâcheuse célébrité. C'est M. Lefèvre-Debecourt, dont les services antérieurs à la Plata ont été fort diversement appréciés, qui va aller occuper notre consulat général, aujourd'hui si important, de l'Indo-Chine. Enfin, si l'on en croit la *Gazette d'Augsbourg*, qui sait assez souvent d'avance ce qui se prépare à l'hôtel de la rue Neuve-des-Capucines, M. Mortier, notre ministre en Suisse, serait, sur sa demande, mis en disponibilité, et remplacé par M. de Bourqueney, qui remettrait à un autre chargé d'affaires l'intérim de M. de Pontois. — Il nous est pénible d'avoir à mentionner une autre mesure sur laquelle, espérons le, le ministère, mieux inspiré, reviendra. De pauvres Italiens, fuyant les sévices que le gouvernement papal, mal conseillé, avait résolu d'exercer contre eux, étaient venus chercher un refuge dans la Corse, qui leur rendait le soleil et la langue de leur patrie. Au moment où les feuilles anglaises et les feuilles allemandes annoncent que si les forces autrichiennes et piémontaises interviennent dans les légations, ce ne sera qu'à la condition que le pape prendra l'engagement de réformer bon nombre des abus administratifs dont ses sujets se plaignent, les réfugiés romains viennent de recevoir du ministre de l'intérieur l'ordre de quitter la Corse et d'interner à Châteauroux. Nous n'avons nullement l'intention de médire du chef-lieu du département de l'Indre; mais, en vérité, pour des Italiens, y être conduits à l'entrée de l'hiver, c'est être exilés en Sibérie. — M. le duc et madame la duchesse de Nemours, sur l'invitation pressante de la reine d'Angleterre, sont allés rendre à cette princesse la visite qu'elle est venue faire au château d'Eu pendant qu'ils étaient au camp de Bretagne. La coïncidence du voyage du futur régent avec celui du prétendant a donné lieu, dans quelques journaux, à beaucoup de gloses et de commentaires. Tout ce qu'il en faut conclure, c'est qu'en même temps que l'un voyage pour se distraire, l'autre voyage pour se consoler; et que l'Angleterre croit, avec raison, faire preuve de bon goût en se montrant bienveillante et empressée aussi bien envers le malheur qu'envers la fortune.

Il vient de se former à Birmingham une *Union nationale*, ou confédération générale de toutes les classes, pour rendre les ministres de la couronne légalement responsables de la misère du peuple. Son manifeste, rédigé par un ancien membre de la Chambre des Communes, M. Thomas Atwood, a été immédiatement couvert de milliers de signatures. Chaque jour semble amener un embarras nouveau au ministère de sir Robert Peel. Les échecs et les ennuis se succèdent pour lui sans interruption. Il voyait, il y a peu de jours, la Cité envoyer au parlement un candidat autre que le sien; une nouvelle législation sur les céréales lui est demandée avec une insistance fort incommode, par les journaux mêmes qui, hier encore, lui semblaient tout dévoués; enfin, aujourd'hui, 16,000 unionistes, rassemblés en quelques heures, disent dans une proclamation adressée au peuple : « Nous appelons à nous toutes les classes laborieuses du royaume. Amis, compatriotes et frères, notre plan est placé devant vous. Les difficultés, les dangers s'accumulent autour de nous... Vous, électeurs ou non électeurs, qui souffrez de l'oppression commune; vous, marchands, manufacturiers et commerçants, qui travaillez malgré tant de difficultés; vous, propriétaires et fermiers, qui possédez encore quelque chose, mais qui voyez votre ruine inévitable; vous, capitalistes et rentiers, dont les revenus diminuent chaque jour, et dont les propriétés, mises dans la balance, sont plus légères que la misère et le mécontentement publics; et vous, honnêtes mais malheu-

reux ouvriers et laboureurs, l'orgueil, la gloire et la force de notre pays, nous vous appelons de toutes nos forces, venez à nous et aidez-nous dans la grande œuvre de sauver notre pays de la destruction. » — Ce n'est pas en portant ses yeux sur l'Irlande que le ministère anglais peut les reposer agréablement. La déclaration de *true bill* par le premier jury, devant lequel ont comparu O'Connell et les autres chefs du repeal, n'a pas produit plus d'effet que nous ne l'avions prévu; et quelque soin qu'on eût apporté à la composition du jury, on a su que les poursuites avaient trouvé des contradicteurs dans son sein. Il est évident qu'elles en trouveront bien davantage dans le jury définitif, dont la liste ne sera pas dressée sans un examen sévère et une intervention active de la part des inculpés et de leurs conseils. En ce moment même, on se débat pour l'accomplissement de ces formalités préliminaires. — Demain dimanche, 19 novembre, aura lieu une épreuve étrangère au procès, mais qui donnera la mesure de l'intérêt qu'y porte la population irlandaise. Une quête générale sera faite dans tout ce malheureux royaume pour le tribut annuel et volontaire payé à O'Connell. Cette souscription lui est entièrement destinée, et est indépendante de celle qu'on appelle la *rente du rappel*, et qui se perçoit hebdomadairement. La souscription destinée à former la liste civile d'O'Connell date de 1831, et n'est ouverte qu'une fois l'an :

En 1831,	elle a été de	26,000	liv. st.	(environ 660,000 fr.)
— 1832,	—	12,535	—	(— 315,000 —)
— 1833,	—	13,903	—	(— 350,000 —)
— 1835,	—	20,189	—	(— 515,000 —)

L'année dernière, elle n'a été que de 10,500 liv. st. (265,000 fr. environ). En général, le chiffre a suivi le mouvement de l'agitation; élevé quand elle a été vive, il est redescendu quand la lutte a été moins engagée, mais jamais le tribut n'a manqué. Tous les ans, après que les souscriptions ont été recueillies dans les diverses paroisses, le chiffre en est livré à la publicité. — Les nouvelles d'Espagne sont de



(Le général Narvaez.)

jour en jour plus déplorables : ce n'est plus assez de la guerre civile et des expédients anticonstitutionnels, les partis y procèdent maintenant par l'assassinat. L'attention a été détournée de la soumission de Saragosse, de la sortie d'Ametler de Girone, de la mise en état de siége de Saint-Jacques-de-Compostelle, de conspirations découvertes à Cordoue et à Algésiras, de la situation de Barcelone, autour de laquelle les forces des assiégeants s'accumulent, et où les insurgés songent, dit-on, à capituler, tout cela a été oublié pour ne songer qu'à la tentative d'assassinat commise à Madrid sur le général Narvaez. Le 6, la reine assistait à la représentation que donnait le théâtre du Cirque; le général s'y rendait. Au moment où sa voiture longeait le portail de l'église Porta-Celi, rue de la Lune, de nombreux coups de fusil ont été tirés par des hommes embusqués et qui attendaient son passage. Les assassins, tous en manteaux et chapeaux ronds, à l'andalouse, prirent la fuite dans diverses directions. Le général n'a point été atteint, mais il a été couvert du sang de son aide-de-camp, mortellement blessé, et d'un jeune homme qui l'accompagnait également, et qui a été atteint à la tête d'une légère blessure. Les troupes furent, par les ordres de Narvaez, immédiatement mises sous les armes, et le général se rendit ensuite au Cirque dans la loge de la reine, pour tranquilliser Sa Majesté et se montrer au public. Cet attentat ne pouvait qu'attirer sur lui de l'intérêt et rendre plus difficile le rôle de l'opposition. Le lendemain, le général s'est promené par la ville dans sa voiture criblée de balles, et le 8, les deux Chambres réunies, ce qu'il est assez difficile d'expliquer constitutionnellement, ont déclaré la majorité de la reine à une majorité de 193 voix contre une minorité que cet événement avait réduite à 16 membres. Avant la tentative criminelle et l'effet de réaction produit sur les esprits, M. Cortina, candidat des progressistes, avait obtenu,

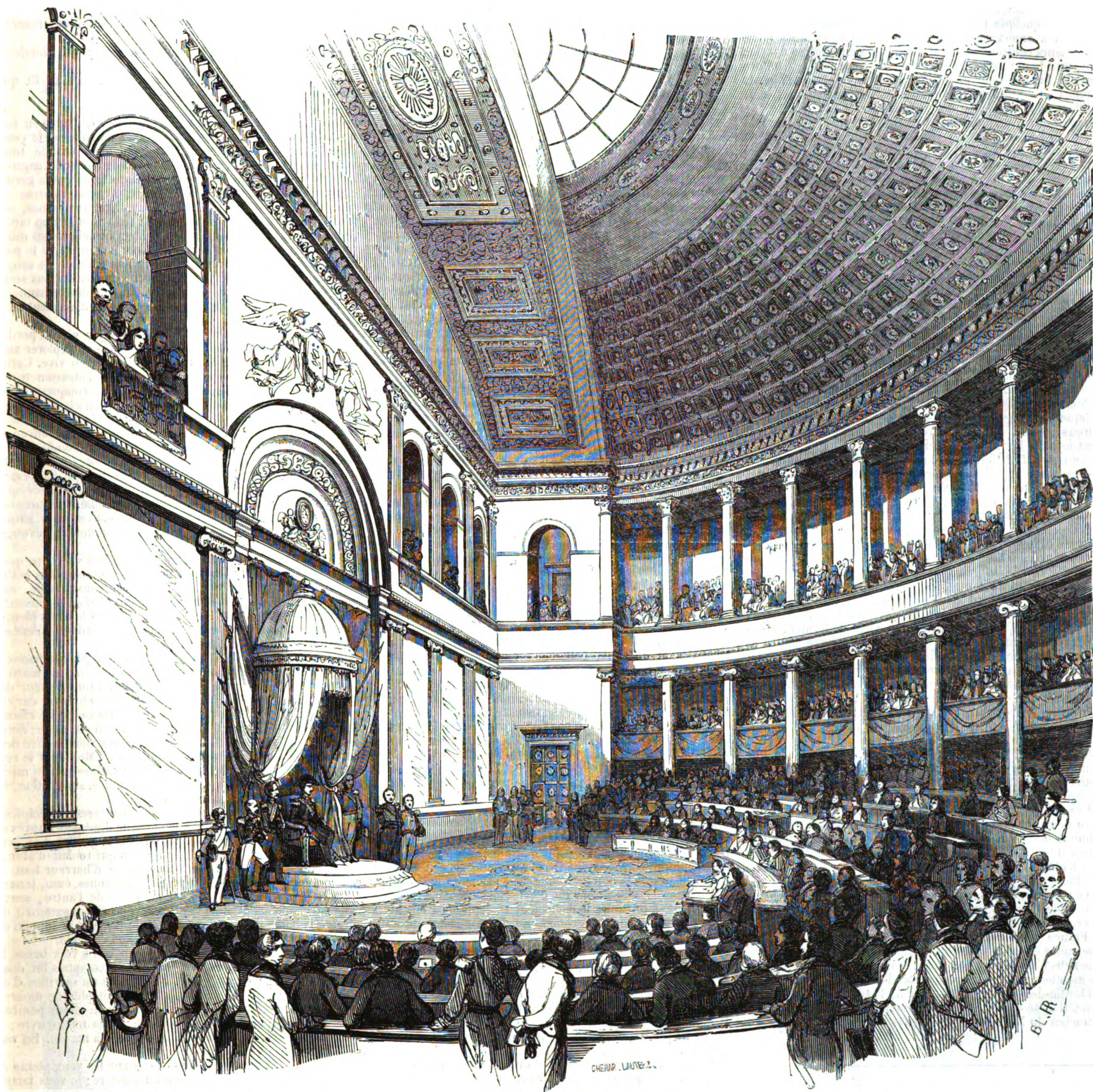


(Le Roi des Belges.)



(La Reine des Belges et le Prince royal.)

pour la présidence de la Chambre des Députés, 49 voix; M. Olozaga en avait réuni 66, mais après avoir déclaré qu'il ne comprendrait pas un cabinet qui ne réunirait pas les chefs des deux opinions. En proclamant le résultat du scrutin sur la majorité de la reine, M. Olozaga a dit: « A dater de ce jour, le régime constitutionnel doit commencer à être une vérité en Espagne. » Ce mot est un aveu contre le passé; nous voudrions qu'il fût une garantie pour l'avenir. La reine a prêté son serment le surlendemain, devant les deux corps législatifs rassemblés dans la salle du Sénat. Toutefois, ces événements n'ont point conjuré la crise ministérielle, et M. Lopez persiste dans sa détermination d'abandonner son portefeuille. — Le général Coletti, ancien ambassadeur de Grèce à Paris, dont les sentiments patriotiques inspirent une grande confiance à ses compatriotes, est débarqué le 30 octobre au Pirée; son arrivée a excité l'enthousiasme des Athéniens, et a donné lieu à une ovation. Le général n'a pu se rendre qu'avec difficulté, au travers d'une foule compacte et dans la joie, du port à sa demeure. Les élections sont favorables aux constitutionnels. Sur 225 dont se doit composer l'assemblée, les nappistes ne comptent que 90 voix, les partisans du mouvement de septembre en ont réuni 135. — On a reçu, par la voie de l'Angleterre, des nouvelles de Montevideo jusqu'à la date du 24 août. Oribe et le consul de France ont eu une conférence dans laquelle ils ont arrêté qu'aucun Français ne serait inquiété pour le passé; qu'on ne pourrait pénétrer dans le domicile d'un Français qu'en vertu d'un ordre écrit de



(Ouverture des Chambres belges, le 14 novembre.)

l'autorité supérieure; qu'enfin, si Montevideo était pris d'assaut, notre pavillon serait un signe de protection, et qu'on donnerait des passeports à ceux de nos nationaux qui en demanderaient; on n'en compte pas moins de 24,000 dans ces parages. Les mouvements des deux armées ennemies n'avaient encore abouti à aucun résultat.

Le roi Léopold a ouvert, le mardi 14, la session des Chambres belges pour 1843-44. Le roi s'est rendu au palais accompagné d'un nombreux état-major; il était revêtu de l'uniforme d'officier-général de la garde civique. Le corps diplomatique assistait au complet à cette solennité, qui avait attiré une foule nombreuse et brillante. Dans son discours, le roi n'avait à traiter aucune des questions de politique extérieure qui ont si longtemps tenu incertaines les destinées de ce royaume. Ces questions sont toutes tranchées aujourd'hui, et une ère toute d'industrie et de progrès semble s'ouvrir pour la Belgique. Après avoir exprimé la satisfaction qu'il avait personnellement ressentie, et qu'avait partagée la reine d'Angleterre, de l'accueil qui avait été fait par les populations à cette princesse durant son voyage en Belgique, il est entré dans l'énumération des projets que son ministère se propose de présenter aux délibérations des Chambres dans la session ouverte. Il a fait ressortir l'immense avantage que devait nécessairement retirer cet Etat de l'achèvement complet de son réseau de chemins de fer; mais il a annoncé en même temps que ces voies nouvelles ne détourneraient point l'attention du gouvernement des travaux d'amélioration à effectuer sur les voies navigables: les canaux vont être réparés et complétés. Tout en se félicitant des progrès de l'industrie agricole, le roi a annoncé également que l'administration regarderait son œuvre comme inachevée tant qu'il resterait sur le sol belge des bruyères à défricher. Nous serions tenté de proposer à notre ministère français d'adopter pour le discours de la couronne, qui sera prononcé décidément chez nous le 26 décembre, une seconde édition du discours belge en ce qui concerne ces intérêts si graves. Le roi Léopold a annoncé également que tous les efforts de son gouvernement tendraient à favoriser les relations et les entreprises lointaines, et il a engagé l'esprit d'association à seconder de son côté ces efforts, dont le succès viendrait mettre à l'aise la population belge, trop nombreuse pour son territoire resserré, et son industrie, trop productive pour sa consommation intérieure. Il y a là, nous le répétons, de bien bons conseils et de bien bons exemples pour nos ministres; et en vérité les Belges se sont montrés assez souvent contrefacteurs à l'égard

de la France, pour que nos gouvernants ne se fassent aucun scrupule de les contrefaire à leur tour dans cette circonstance et dans cette direction.

Des nouvelles de Dalmatie, allant jusqu'au 21 octobre, apprennent que depuis plus d'un mois toutes les villes de cette province sont tenues dans l'effroi par des détonations souterraines et de continuelles secousses de tremblement de terre qui ont fait fuir une grande partie des populations dans la campagne. Le 20, beaucoup de familles se disposaient à rentrer à Raguse, d'où elles avaient fui précipitamment un mois auparavant, quand une nouvelle secousse est venue faire renaître toutes les alarmes. A Slano, à Meleda, les phénomènes et l'épouvante sont les mêmes.

Depuis quelque temps, nos journaux de départements ont souvent à annoncer des découvertes archéologiques faites dans leurs contrées par suite de fouilles entreprises dans ce but, ou, le plus souvent, par suite de travaux d'agriculture que le hasard rend doublement fructueux. Des tombeaux gaulois, des armures, des bracelets, des anneaux, des médailles nombreuses et des monnaies d'or, d'argent et de bronze ont été de plusieurs côtés déterrés ainsi tout récemment. Si l'on en croit les feuilles allemandes, on vient de faire, à Aix-la-Chapelle, une autre découverte, c'est celle des reliques de Charlemagne. On savait qu'en l'an 1000, Othon III s'était fait ouvrir le caveau de l'empereur, et que Frédéric Ier (Barberousse) avait, le 29 décembre 1165, levé les ossements de ce grand prince, après que le pape Pascal III l'avait mis au nombre des saints. Frédéric fit garder ses dépouilles mortelles dans un coffret; les vêtements et insignes de l'empereur devinrent les insignes du couronnement de l'empereur franco-romain; et après qu'en 1792, François II s'en fut revêtu comme roi et empereur élu, ils furent transportés à Vienne, où ils sont encore conservés. Mais les reliques de Charlemagne étaient perdues, sauf un bras enchâssé dans un reliquaire; et quelque peine qu'on se donnât, avec quelque soin qu'on cherchât dessus et dessous terre, on ne pouvait les découvrir. Il y a quelques semaines, on aurait, dit-on, retrouvé le précieux coffre dans une pièce attenante à la sacristie, où il était placé sur une armoire dans le plus complet abandon.

Nous donnions dans notre avant-dernier numéro une statistique des missions en Chine et de leurs résultats. Nous aurons bientôt, à ce qu'il paraît, à ajouter à ce travail. Il s'est formé à Berlin et à Kœnigsberg des réunions de dames ayant pour but de former et d'envoyer aux Indes des femmes missionnaires appelées à faire connaître l'Évangile aux femmes de l'Orient. La *Gazette ecclésiastique* de cette dernière ville, qui donne cette nouvelle, l'accompagne de quelques réflexions qui nous paraissent assez justes, et qui ont pour but de rappeler que la sphère sainte, mais retirée de la femme, se prête difficilement à des entreprises extérieures qui appellent son activité hors du domaine que la nature lui indique et que l'Évangile approuve et sanctifie. — L'édification n'est pas le caractère de toutes les nouvelles qui nous viennent d'Allemagne. On écrit de Vienne que le prince Gustave Wasa, fils du feu roi de Suède, Gustave-Adolphe IV, détrôné en 1809 et remplacé par Bernadotte, vient de former, après treize ans de mariage, une demande en divorce contre sa femme, la princesse Stéphanie de Bade. On ne peut attribuer d'autre cause, dans la haute société de Vienne, à cette démarche, qui paraîtrait autrement inexplicable que la maladie mentale héréditaire dans la famille du prince. Le consistoire de la confession d'Augsbourg, à laquelle appartiennent les deux époux, aura néanmoins à prononcer sur la demande comme si elle avait été formée raisonnablement.

Le bel hôtel Lambert, situé à la pointe orientale de l'île Saint-Louis, et qui a fourni à *l'Illustration* le sujet d'une notice et de gravures (t. I, p. 195), avait été adjugé, il y a quelques mois, à madame la princesse Czartoriska. Il vient d'être restauré avec un soin remarquable. Si l'illustre étrangère ne se fût présentée aux enchères, les amis des arts, les admirateurs de Lesueur et de Lebrun auraient probablement aujourd'hui à demander compte au ministère de l'intérieur et à l'administration de la ville de Paris de la démolition de cet hôtel et de la destruction de ses richesses artistiques.

Quand tel médecin embaume un défunt, quand tel journal voit mourir un de ses abonnés, les réclames de l'un ou les nécrologies de l'autre tendent à nous faire croire aussitôt que la France a fait une grande perte. Il y en a pu avoir quelques-unes de ce genre cette semaine; mais l'on comprendra que nous n'en fassions pas porter le deuil à nos lecteurs. Nous ne mentionnerons donc que la mort d'un naturaliste-voyageur du Jardin-des-Plantes, le docteur A. Petit, envoyé en Abyssinie. Il a été emporté par un crocodile en traversant une des branches du Nil Bleu, dans les environs de Gondar.

Une Bouteille de Champagne.

NOUVELLE.

(Suite et fin. — Voir t. II, p. 166.)

Le son du cor de Shinderhannes ne retentissait jamais que pour le combat.

« Aux armes! cria le bandit. Moïse, barricadez le monastère! Zaghetto, distribuez les carabines! Qu'on déploie la bannière de Windschoot, le crâne rouge sur champ d'azur! Il faut emporter toute la poudre, toutes les balles et un confesseur; car j'ignore vraiment ce que va coûter d'hommes une bouteille de vin de Champagne. »

La jeune femme devint pâle. C'est seulement alors qu'elle comprenait son pouvoir. Arracher le bandit à l'existence réprouvée du crime ne lui semblait plus au-dessus des forces humaines, puisque, pour une fantaisie puérile, Shinderhannes précipitait sa bande entière à une ruine presque certaine. Elle fut même tentée un moment de revenir sur un ordre dont la satisfaction, aussi prompte que terrible, l'effrayait maintenant: l'amour-propre lui ferma la bouche, et la mémoire de la pauvre laitière de Kiedrich fit le reste. Le meurtre de cette victime exigeait du sang.

« Ma chère, dit à Julie le capitaine en se tournant vers la belle Allemande, quoique la frontière soit pacifiée, Mayence renferme une forte garnison. Je n'ai pas cent braves dans ma troupe. A défaut de garnison, d'ailleurs, les gendarmes français, que nous avons tant de fois détruits, brûlent de nous rendre la pareille. On peut aisément refermer les portes de la ville derrière moi. Si je suis pris, c'est la mort.

— Il n'y a que les sots, disait Catherine II, qui soient indécis, lui répondit froidement Julie Blasius.

— En marche! » cria Shinderhannes.

Et l'on partit.

Qu'une femme est séduisante, qu'elle paraît bien la créature favorisée de Dieu, lorsque, sans autre force que sa grâce et sans autre appui que son sexe, on la voit dompter l'homme le plus puissant et le plus altier, comme s'il s'agissait d'un enfant mutin! Alors tout grandit autour du triomphe, et celle qui le remporte avec de si faibles moyens s'élève d'autant plus aux regards de la foule qu'elle semblait à la veille d'une défaite. Le bruit circula bientôt parmi les bandits que la captive elle-même conduisait l'attaque. On ne s'expliqua pas les causes de ce singulier caprice, on n'en vit que le résultat chevaleresque. L'influence d'une femme est quelque chose de si doux au milieu des dangers, et surtout dans la vie d'exception, que les camarades de Shinderhannes se sentirent ennoblis à leurs propres yeux. On eût dit que la volonté de Julie Blasius relevait ces hommes flétris de leur déconsidération sociale et que le crime solidaire à tant d'imaginations perverses devenait une vertu par l'unique magie de l'emploi qu'en faisait une jeune et innocente fille.

Julie, en habit d'amazone, précédait à cheval l'arrière-garde, où marchait Picard, qui, par une sorte de vanité militaire, avait demandé de combattre encore; mais il ne devait pas, mort ou vif, remonter au monastère. Le vieux soldat suivait d'un œil morne le cortége triomphal de Blasius; il devinait toute la passion de Shinderhannes en mesurant la victoire de la jeune femme, et, si la bouteille de champagne était prise, rien effectivement ne pouvait être désormais impossible à la faiblesse du capitaine aussi bien qu'à l'énergie de la prisonnière. Les compagnons du Belge Shinderhannes n'étaient pas d'ailleurs libertins comme la plupart de nos brigands de mélodrame et d'opéra-comique. Presque tous mariés, pères de famille et dévots, ils faisaient de la vie d'exception un peu par haine de la république française, beaucoup par misère, double originalité malheureusement inséparable d'une époque de guerres continuelles et de révolutions générales.

Tout le monde souhaitait donc que le capitaine épousât la jeune femme. Ce n'était pas, assurément, le caractère le moins curieux de l'expédition que le contraste de mœurs patriarcales et de goûts belliqueux entraînés à la conquête ridicule d'un flacon de vin, autant par la soif du meurtre et du vol que par dévotion pieuse à l'ascendant du génie de la femme, au lien providentiel du mariage. Quand l'inspiration morale descend au milieu des existences les plus dépravées, peu importe l'origine du bienfait, pourvu que le but soit atteint. Le prestige de la beauté et de la vertu réunies dans Blasius avait ému Shinderhannes; de l'amour de leur chef était né l'enthousiasme des bandits du Rhin, et le succès du devoir sur le vice ne dépendait plus que d'une circonstance assez forte pour que Julie, en couronnant la passion du proscrit belge, fût certaine de l'arracher en même temps au crime.

On s'arrêta en route entre Georgenborn et Frauenstein, à cette pierre tombée du ciel qui marque à peu près la moitié du chemin du couvent d'Eberbach aux remparts de Mayence; on attendait que la nuit fût venue. Une partie de la troupe se glissa dans la ville, sous un déguisement, pour s'emparer d'une porte; un autre détachement se rapprocha des murs pour prêter la main aux camarades qui s'engageaient dans Mayence; enfin l'arrière-garde se tint cachée, avec Julie et le confesseur, autour de Frauenstein, disposant des renforts, apprêtant des munitions, observant la plaine, couvrant la route du monastère et se préparant à recevoir les blessés, les morts et la bouteille de vin de Champagne. Picard commandait les hommes postés en surveillance le long des remparts. Il demanda à Julie, en partant, la faveur de lui baiser la main. Le prêtre, chapelain d'Eberbach, vieux et cassé, parut attendri.

« Comment envoyez-vous tant de braves gens à la mort, madame, lorsque le capitaine Shinderhannes est votre esclave? dit-il à Julie en tremblant à la fois de crainte et de pitié.

— Mon père, lui répondit la jeune femme en s'agenouillant, pardonnez-moi! On n'est l'esclave d'un homme qu'à la condition de n'être plus maîtresse de sa personne, et Julie Blasius n'a jamais dépendu que du ciel et de sa mère. Cette entreprise coupable cache de saintes représailles. La fin justifiera les moyens. Si d'ailleurs une seule vie est sacrifiée, la mienne aussitôt expiera ce forfait. Pardonnez-moi, mon père!

— Que Dieu soit avec vous, » murmura le chapelain surpris, mais avec un sentiment de confiance absolue.

Cependant les plus déterminés de la troupe, conduits par Shinderhannes lui-même, avaient pénétré jusqu'au Thiermarckt, grand marché de la ville. Il y avait là un dépôt de vins français que le bandit connaissait de longue date, mais sur lequel jamais il n'avait tiré à si courte échéance. Le marché était désert, tous les habitants se promenaient sur les remparts; c'était l'heure où, dans les places de guerre, chacun soupe ou fume à l'écart, en famille, avec une sorte de rêverie, à l'approche de la nuit qui se ferme et du pont-levis qu'on relève. Les jeunes filles causent d'amour avec les soldats sur le glacis, les enfants jouent dans les squarres, et le guetteur, endormi dans le beffroi, oublie de carillonner la nouvelle sinistre d'un incendie lointain.

Shinderhannes acheta dans le magasin un panier de vin de Champagne. Quand il fallut payer, le bandit fit d'abord emporter la marchandise par deux de ses hommes, puis discuta du prix avec le vendeur. Après d'insignifiantes paroles, il refusa tout d'un coup de payer, sous prétexte qu'il n'avait pas d'argent et qu'il avait laissé sa bourse à l'hôtel des Trois-Couronnes. Le vendeur eut des soupçons: il appela un officier de police.

« Pourquoi ne voulez-vous pas payer? dit-il sévèrement au bandit.

— Parce que ce n'est pas notre usage, répliqua Shinderhannes irrité.

— Votre usage?... singulière réponse, mon ami. Et qui êtes-vous donc?

— Nous sommes des voleurs. »

Immense fut la rumeur dans le marché. On sortit en tumulte des maisons, on entoura l'officier de police et le vendeur, stupéfaits. Le bandit avait habilement calculé tout l'effet de cette première surprise; il eut le temps de gagner la porte de la ville, où ses hommes réunis forcèrent la garde et franchirent violemment le rempart. Aussitôt l'alarme se répandit, le tocsin sonna, la garnison courut aux armes, on ferma les autres portes de Mayence: mais il était trop tard. Appuyés sur le détachement qui veillait au dehors des murailles, les bandits firent leur retraite en bon ordre, et le panier de vin de Champagne, conquis sans effusion de sang, tout au plus au prix de quelques bourrades données aux sentinelles, fut lestement porté à Frauenstein, où Shinderhannes, aussi respectueux que brave, le déposa solennellement aux pieds de Julie Blasius.

Quand la jeune fille apprit que l'expédition n'avait perdu aucun homme et que la garnison même n'avait à déplorer aucune perte, elle fut soulagée d'une angoisse bien vive. Cette faveur du hasard donnait plus de mérite à l'obéissance du capitaine; on pouvait croire qu'il avait voulu conquérir sans frapper. Mais l'assassinat de la laitière de Kiedrich n'était pas vengé, et, en revenant à Eberbach, la vue du précipice allait rappeler à Julie les circonstances impunies de son affreuse mort. Après la preuve d'amour que lui avait donnée Shinderhannes, comment Blasius devait-elle réveiller encore cruellement de pareils souvenirs? Le confesseur, qui ne savait rien, attendait avec anxiété le résultat de ce mystérieux voyage, et Picard, plus jaloux, plus passionné que jamais, suivait mélancoliquement la trace du capitaine et de la jeune fille, comme un chien fidèle qu'on néglige et dont le dévouement n'est pas moins profond.

Au monastère, Shinderhannes fit connaître à sa troupe que le voyage n'avait eu pour prétexte que la fantaisie de la belle Allemande, et que, si le butin n'était pas considérable, en revanche Julie Blasius récompenserait leur chef en l'épousant. Les bandits répondirent à ce discours par des hourras pleins d'ivresse. La jeune fille seule, pâle et agitée, gardait le silence. Picard la prit à part et lui dit:

« Je comprends votre embarras. Le rôle de Shinderhannes vient de changer: de maître impérieux qu'il était ce matin, le voici maintenant esclave docile; il attend son bonheur de votre main, et vous ne pouvez refuser de le satisfaire, car ce serait perdre le fruit de votre captivité et l'occasion de changer sa vie comme son rôle. Je suis vieux et il est jeune; nous vous aimons tous deux: que Shinderhannes vous prouve désormais son amour en renonçant au crime! Moi, dont le repentir ne ferait pas le bonheur, je vais vous prouver le mien à ma façon. Que le sang de la laitière retombe sur ma tête, et que ma mort expie la sienne! »

A ces mots, Picard se dirigea rapidement vers le précipice, et, avant qu'on se fût opposé à son acte de désespoir imprévu, le malheureux aventurier s'était jeté dans le gouffre. Les brigands entendirent le bruit de son corps qui roulait d'abîme en abîme. Cette scène étrange avait glacé d'horreur tout le monde, même les plus endurcis. Shinderhannes, ému, tenant déjà la bouteille d'une main et un verre de l'autre, sentit que le dénouement d'un semblable épisode appartenait de droit à la jeune fille. Des regards et du geste, il la supplia de parler. Les bandits avaient mis un genou en terre.

« Mon père, dit d'abord Julie au chapelain à voix basse, le meurtre d'une femme exigeait du sang; je comptais lui donner le mien: on m'a prévenue. Maintenant un sacrifice d'un autre genre m'est réservé, et, s'il ne s'agit plus de mourir, mon dévouement ne sera ni moins entier ni moins pénible. Je sauverai ces hommes de la potence: voilà mon œuvre; je corrigerai Shinderhannes par l'amour: voilà ma vie. En aurai-je la force?

— Oui, ma fille, répondit le confesseur les yeux pleins de larmes et en repassant la porte du monastère; je vous laisse, comme Daniel, dans la fosse aux lions; mais vous rognerez leurs ongles, et, au lieu d'être la proie de leur colère, vous les livrerez eux-mêmes à la paix du Seigneur. »

Et il disparut. A ce moment, Shinderhannes, qui avait respecté le secret de la conversation du prêtre, se rapprocha lentement de Julie. Il tenait toujours le verre à la main; il venait de le remplir; le vin de Champagne y pétillait en mousse fine au bord du cristal.

« Belle Julie, s'écria le bandit, ne voulez-vous pas boire ce vin à nos fiançailles prochaines?

— Volontiers, dit Blasius en prenant le verre; mais quand ne serai-je plus la femme d'un brigand?

— A notre premier enfant, répondit le jeune homme sincère. Il m'est impossible d'abandonner sur-le-champ mes camarades. »

Il y avait sur la physionomie de Shinderhannes comme l'auréole d'une abnégation complète. Transfiguré par le bonheur, l'amant de Julie n'était plus le chef redouté du Hundsrück. Avec cet instinct providentiel, cette pénétration divine qui

ne trompe jamais les femmes, Blasius devina son succès, et elle but le vin, comme elle aurait communié à l'autel, pleine de foi et de charité.

Mais le sort fut plus barbare que n'avait été sublime son dévouement. Julie était déjà mère, que Shinderhannes n'avait pas eu encore le temps de dissoudre l'association des bandits du Rhin. Sur le point de disparaître de la scène du crime, il fut arrêté à Francfort et guillotiné à Mayence en novembre 1803. Montez aux tours de Bornhoffen, le soir, au clair de *lune*, vous écouterez un chant plaintif qui s'élève des vigno-*bles* et se perd dans la nuit. C'est la voix de Julie; elle vient apaiser les mânes de Picard et de la laitière.

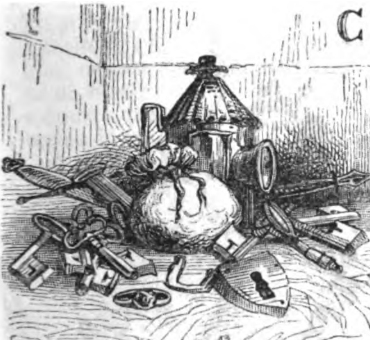
ANDRÉ DELRIEU.



MARGHERITA PUSTERLA.

CHAPITRE XIX.

FUITE.



Ces mesures prises, Alpinolo se décida à se confier à Buonvicino, et il se rendit au couvent. Le saint homme se tenait dans sa petite cellule, garnie, suivant la règle, d'une paillasse avec un oreiller, de deux couvertures de laine et d'un escabeau de bois. Il était assis, la tête inclinée, les mains croisées sur ses genoux. Aux rides précoces de son front, à ses joues pâles et amaigries, à ses yeux enfoncés dans leur orbite, chacun aurait pu dire : « Pour cet homme, penser c'est souffrir; » mais sa douleur n'était point du découragement, on pouvait y entrevoir une espérance ou peut-être un souvenir.

Buonvicino ne reconnut point d'abord le jeune page. Sa livrée, sa barbe et l'altération de ses traits le déguisaient même aux yeux d'un ami de son enfance. Dès qu'Alpinolo se nomma, le moine n'hésita point à le reconnaître. Il l'embrassa à plusieurs reprises, avec toute l'effusion d'un père qui revoit son fils après de longues années d'absence, et il lui demanda comment il se trouvait à Milan, malgré la proscription dont il était frappé.

Alpinolo aussitôt, avec l'accent de la haine la plus vive, et sans se ménager lui-même, lui raconta la suite de ses infortunes, la part qu'il avait eue au désastre de Pusterla, la trahison de Ramengo. Enfin, il lui révéla toute une série d'iniquités qu'il n'aurait jamais crues possibles. Mais ce récit n'expliquait point au bon frère la présence d'Alpinolo à Milan. Il le questionna à ce sujet; le jeune page lui répondit que c'était un secret qu'il avait juré de ne point trahir. Toutefois il ne fut pas difficile à Buonvicino de pénétrer ses desseins. Il lui conseilla, il lui ordonna même de ne pas se laisser entraîner par ses passions jusqu'à commettre un crime. Alpinolo lui répondit : « Mon père, vos reproches sont inutiles; je n'ai pas eu le courage d'accomplir mon serment. Votre image, gravée dans mon âme, m'a répété, plus éloquemment encore que vous ne pourriez le faire, ces sages avis que votre bouche autrefois prodiguait à mon enfance attentive. Ce n'est donc point de cela qu'il s'agit aujourd'hui; il faut sauver les Pusterla. Voulez-vous m'aider dans ce projet? »

Et il lui révéla ses plans, comment il avait, à prix d'or, corrompu le geôlier de la porte Romaine, et comment, à la faveur de son rôle de soldat, il espérait mener à bien une tentative d'évasion. Mais ce n'était pas assez de sortir de la prison, il fallait encore, pour la sécurité de ces infortunés, qu'ils eussent des moyens de quitter immédiatement un pays où tout était pour eux un péril. Il expliqua au moine combien il lui répugnait de mettre un nouvel étranger, un second mercenaire dans la confidence de son dessein, et tout ce qu'il avait à redouter d'une pareille confidence pour le succès de son entreprise. Il lui proposa enfin de se charger lui-même de tout ce qui pourrait favoriser la fuite des Pusterla, une fois qu'ils auraient franchi le seuil de la porte Romaine.

Partagé entre la raison, qui lui montrait les faibles chances d'une pareille tentative, et le désir qu'il avait de la voir réussir, hésitant entre les conseils de la prudence et les élans d'une amitié aussi vive que dévouée, Buonvicino fit d'abord quelques objections. Il redoutait d'aggraver le sort des Pusterla si leur projet ne réussissait pas, de précipiter vers leur ruine des êtres qu'il eût voulu sauver au péril de sa vie, et de décider, par une imprudente démarche, leur mort, qui n'était peut-être point encore arrêtée dans l'esprit de Luchino. Mais le page lui montra quelle folie il y avait à croire un moment à l'indulgence de l'amant tout-puissant et dédaigné de Marguerite; qu'ils n'avaient que la mort à attendre, et que, pour les arracher au dernier supplice, rien n'était trop téméraire ni trop dangereux. A moitié persuadé par ces raisons, entraîné surtout par le désir de sauver ses amis les plus chers, Buonvicino déclara qu'il se prêtait aux vues du jeune page, et il fut convenu entre eux que, toutes les nuits, près d'un noyer appelé le noyer de Quadrouno, hors du couvent de Breza, le moine tiendrait trois chevaux tout prêts, afin que Marguerite, Francesco, leur fils, et le courageux écuyer pussent immédiatement s'éloigner de la ville, gagner les frontières et braver dans d'autres contrées la fureur désormais impuissante du tyran.





Puis, après avoir demandé à Buonvicino de le bénir, Alpinolo se précipita hors de la cellule.

Cependant le jour fixé pour l'exécution était arrivé, et tandis qu'Alpinolo, tourmenté par la terreur ou enivré par l'espérance, se livrait à toutes les émotions de l'incertitude, Macaruffo de son côté, assis contre le mur de la prison, dans le corridor où il se tenait habituellement, comptait, en se cachant, les sequins que lui avait donnés Alpinolo. « Un, deux, trois... vingt... quarante-neuf, cinquante! Et ils sont à moi! pensait-il; une nuit m'envoie plus que je n'avais jamais espéré de toute ma vie!... Et moi, lourdaud, qui hésitais encore avant d'accepter! Oui, oui, on m'a bien nommé Lasagnone, le lourdaud. Demain, à cette heure, si mes jambes me disent la vérité, j'arrive à la maison. Quelle surprise pour ma femme! » Et il se frottait les mains, et il riait si haut que le soldat de faction s'arrêta pour le regarder. Ce regard produisit sur lui l'effet que produit sur l'écolier, surpris en faute, le sourcillement d'un pédagogue en colère. Alors lui apparut le revers de la médaille; il se voyait surpris, arrêté, pendu. Un moment il se résolut à trahir le soldat qui l'avait payé et à tout révéler à Luchino. Mais la poltronnerie l'empêchait autant que la cupidité de réaliser cette perfidie, parce qu'il ne pouvait sortir de la prison sans être aperçu d'Alpinolo, et qu'il savait que la main du jeune homme ne serait pas lente à le percer d'un coup de poignard.

D'ailleurs, il n'était plus temps de reculer, l'heure était arrivée. Alpinolo vint relever la sentinelle, qui dormait debout.

« Bravo, Quattradita! lui disait le soldat, tu arrives à temps; c'est à peine si je peux tenir les yeux ouverts.

— Va, va, Pagamorta, et dors d'un cœur tranquille; quand le temps de ma faction devrait se prolonger, je ne te gâterai point ton beau petit sommeil d'or.

— Vive Quattradita! répliquait l'autre en lui serrant rudement la main. Touche là! Un peu sombre, un peu querelleur, mais un bon cœur, brave garçon! Laisse faire, à peine serai-je prince, que je te ferai caporal. »



Et avec un sourire qui se termina en un bâillement sourd, il s'en alla. Ses pas retentirent le long du corridor, s'éloignant de plus en plus. Alpinolo les comptait, regardant en arrière avec anxiété. Le soldat se retira dans le corps-de-garde, laissa la porte retomber derrière lui, et tout rentra dans le silence. Alpinolo fit un tour dans le corridor, l'oreille et les regards au guet, et, n'entendant plus aucun bruit, il s'approcha du geôlier, en lui disant : « Eh bien? »

Macaruffo répondit : « Eh bien? » en levant la tête comme s'il eût perdu tout souvenir de ce qu'il était convenu de faire, et en fixant sur Alpinolo deux yeux pleins d'une stupidité malicieuse.

Mais une menace d'Alpinolo et un serrement de main qui semblait celui d'une tenaille, rafraîchirent la mémoire au geôlier, et lui firent comprendre qu'il n'y avait plus à balancer. Donc, pour tâcher que la tentative d'évasion réussît le plus complétement possible, il ôta ses sandales, s'agenouilla, récita une prière, que la seule terreur amenait sur ses lèvres, et qui n'avait d'autre but que de demander la complicité du ciel. Alors, s'avançant à pas sourds, il éteignit le lampion qui éclairait faiblement le corridor, détacha les clefs de sa ceinture, et, rasant la muraille, il s'avança à tâtons vers la prison de Pusterla.





Macaruffo et du jeune page. La lune, fendant les nuages, jeta comme une gerbe de rayons sur le front pâle de Marguerite, que Francesco et Alpinolo regardèrent avec amour, respect et compassion. L'enfant, lui-même, souleva sa tête d'ange, et de sa petite main écartant les cheveux qui lui cachaient le visage de celle qui le portait avec tant de tendresse, il reconnut sa mère. Quelle joie! pauvre petit! « O ma mère! ma mère! » s'écria-t-il avec un cri aigu; et il lui jeta les bras autour du cou.

Un froid mortel les saisit tous à ce cri. Marguerite ferma la bouche de son fils avec sa main; ce fut en vain, il était trop tard. La sentinelle, éveillée, leva la tête, vit plusieurs personnes réunies et cria: « A l'aide! aux armes! » Elle n'avait pas fini de hurler ces paroles, qu'Alpinolo lui avait tranché la tête; puis, de son sabre ensanglanté, il invitait ses compagnons à courir, à fuir, à s'échapper, pendant qu'il resterait à la porte, pour leur donner le temps de s'éloigner avant qu'on

CHAPITRE XX.

UN MOINE ET UN PRINCE.



Frère Buonvicino veilla plusieurs nuits, attendant avec des chevaux les fugitifs près du noyer, comme il en était convenu avec Alpinolo. La nuit même où le jeune page tenta, comme nous venons de le voir, d'arracher les Pusterla aux horreurs de leur prison et au sort qui les menaçait, le moine l'avait passée en prières, partagé entre l'espérance et le désespoir, et lorsqu'il entendit chanter le coq du côté des chaumières voisines, « Ce n'est pas encore pour aujourd'hui, » se dit-il en renvoyant les chevaux avec leur guide; il revint au couvent de Brera.

Le jour n'était pas pas encore parfaitement levé, et les paysans des bourgs voisins s'acheminaient vers Milan pour y vendre du lait, du raisin, des légumes. Ceux-ci portaient

En proie à ces terreurs que cause la captivité, lorsqu'il entendit crier la clef dans la serrure de son cachot à une heure si inaccoutumée, Pusterla crut d'abord à un assassinat nocturne; il recommanda son âme à Dieu, et par cet instinct paternel qui survit dans les moments les plus terribles et se montre admirable jusque dans ses puérilités, il porta Venturino dans un coin de la cellule, le couvrit de son manteau, et lui fit un rempart de tout ce qu'il put trouver dans le cachot; faible rempart, s'il eût dû protéger l'enfant contre la fureur des assassins, mais qui servait au moins, dans l'imagination désespérée d'un père, à calmer un moment les craintes qu'il concevait pour la vie de son fils. Quelle fut la joie de Pusterla lorsqu'au lieu du bourreau, ce fut un ami, un ami dévoué qu'il pressa sur son sein, et qui venait lui procurer les moyens de fuir! Il reprit brusquement Venturino, lui recommanda de se taire, et ils sortirent tous du cachot de Francesco pour s'acheminer vers celui de Marguerite.

Bientôt après, les deux époux étaient dans les bras l'un de l'autre. Minute de ravissement qui vaut des siècles de vie, félicité, extase, surprise, tout le cœur humain dans le baiser que ces lèvres, depuis si longtemps séparées, se donnèrent en se réunissant. Mais il fallait abréger ce moment d'ineffable ivresse; ce n'était pas le lieu de perdre le temps, même à être heureux. On remit entre les bras de Marguerite le jeune Venturino, fardeau sacré, précieuse charge, dont elle était privée depuis si longtemps, et qu'elle ne pouvait se lasser de couvrir de caresses. Quoiqu'il ne pût voir qu'il était dans les bras de sa mère, et qu'on ne l'en eût point averti, l'enfant répondait aux baisers de l'inconnue par ces doux baisers de l'enfance, si pleins de charmante affection; puis, tous se tenant par la main dans l'ombre, reprirent leur marche silencieuse, guidés par Macaruffo.

Déjà ils ont passé le premier corridor; ils ont franchi la porte derrière laquelle dorment les gardes. Après avoir traversé un couloir obscur, ils entrent dans la cuisine du geôlier qui ferme derrière lui la porte et respire, comme ayant accompli le plus difficile de l'entreprise. Une autre porte donnait sur une cour: ils l'ouvrent; là, en face, une poterne: cinq pas, sortir, sauter le petit fossé, et ils sont sauvés du péril; ils tendent l'oreille... tout est silencieux. Mais une sentinelle dormait, étendue sur un petit mur latéral à hauteur d'appui; Macaruffo, plein d'anxiété, l'indiqua à Alpinolo; mais celui-ci, le poussant en avant, lui fit entendre par signes que ce n'était rien, et que le sommeil du soldat était profond. Tous étaient sur le seuil, précédés de



se mît à leur poursuite. Tout fut inutile; l'alerte était donnée: de tous côtés les soldats accoururent. Alpinolo fit des prodiges de valeur; mais il tomba renversé d'un coup de sabre que Sfolcada Melik lui donna par derrière, et le combat fut bientôt terminé. On arrêta Macaruffo, malgré ses protestations, et bien qu'il eût espéré, dans la mêlée, dissimuler le rôle qu'il avait joué en se joignant aux soldats contre ses complices, il acquit bientôt la certitude que la vérité était connue à Sfolcada, et il se borna à des supplications qui se perdirent dans les airs.

Cependant Marguerite était dans les bras de son mari, et ils confondaient leurs larmes. Les cris de l'enfant éclataient sous la voûte. Ils ne se dirent rien dans ce moment terrible; Francesco s'écria seulement: « Ma bonne Marguerite! » et ces paroles, qui lui étaient chères dans les jours de la prospérité, résonnèrent si doucement aux oreilles de l'infortunée, qu'elle y puisa toute la force nécessaire pour supporter les insultes et les brutales railleries des soldats, qui, les séparant de vive force, les reconduisirent chacun dans sa prison.



deux grandes corbeilles suspendues à leurs bras; ceux-là, deux jarres en équilibre sur leurs épaules; d'autres, des hottes pleines sur leur dos; quelques-uns chassaient devant eux leurs ânes, ou traînaient des chariots; quelques villageoises, les bras et le col nus, portaient des seaux de lait sur leur tête, en parlant entre elles de la tempête de la nuit passée, qui séparait l'été de l'hiver, de la prospérité ou des ravages de leurs champs et de leurs jardins, de la famille régnante, de la peste qui les menaçait, de leurs commères, de leurs amis; et elles comptaient d'avance les deniers que leur rapporterait la vente de la journée.

Arrivés à l'esplanade, située entre San-Calmero et la tour de la porte Romaine, ils voient je ne sais quoi attaché à une branche; ils s'approchent: c'est un homme pendu. « Eh! compère, regardez donc: quel gros fruit cet arbre a produit!

— Oh! oh! qui sera-ce jamais?

— Et que diable a-t-il au cou?

— Une bourse.

— Une bourse? Voulez-vous dire qu'elle est pleine de sequins? »

Et ils montraient le pendu à ceux qui venaient par derrière, et ils désiraient apprendre la vérité, pour être les premiers à la raconter dans les maisons où ils allaient porter la crème, du lait et les légumes, ou aux servantes, leurs pratiques, qui arrivaient avec leurs paniers sur le marché.

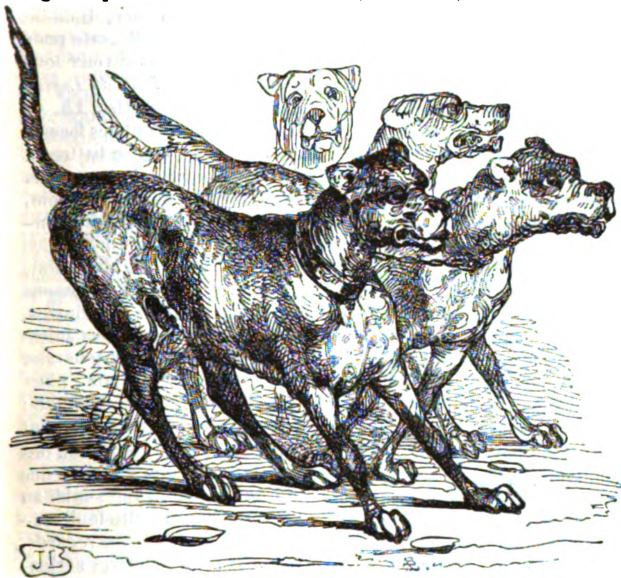
En passant devant la tour, les soldats qui guettaient le passage des belles laitières leur apprirent que c'était le geôlier de la porte Romaine qu'on avait ainsi pendu. Bientôt le bruit s'en répandit par la ville, et lorsque Buonvicino rentra au couvent, le frère portier, Angiolgariel de Concorazzo, en était déjà instruit. Son premier soin fut d'apprendre cette nouvelle au moine, qui, le cœur navré, s'informa aussitôt si quelque soldat n'avait point été tué dans la mêlée. La renommée avait exagéré les choses, comme à son ordinaire, et on lui répondit que plusieurs gardes étaient morts.

Les Pusterla avaient donc vu s'enfoncer leur dernière planche de salut. Buonvicino n'avait jamais cru fermement à la réussite du projet d'Alpinolo; mais la triste issue de cette entreprise ne le surprit et ne le frappa pas moins que s'il en eût véritablement attendu le succès; tout homme, nonobstant les remontrances et la raison, est porté à croire ce qu'il espère.



En présence d'un pareil malheur, il résolut d'aller lui-même solliciter Luchino, de lui faire entendre le langage de conciliation, de clémence, de miséricorde que son ministère l'autorisait à tenir, et de tâcher de sauver, par la persuasion, les victimes que la ruse ni la violence n'avaient pu tirer des mains du tyran.

Aux approches de la tour qu'habitait Luchino, quatre féroces mâtins se levèrent à l'encontre du moine, avec des aboiements et des grognements que les gardes réprimèrent à grand'peine. Grillincervello ôtant, lui aussi, son beireu burlesque, sans se permettre contre le moine les railleries qu'il n'épargnait à personne, courut l'annoncer à Visconti, en se bornant à dire aux autres serviteurs à voix basse : « Aujourd'hui, le prince aura le sermon dans sa chambre. »



Visconti était enfermé en ce moment dans un cabinet reculé de la tour avec un homme à grande barbe, enveloppé dans une robe noire qui lui descendait jusqu'aux talons. Celui-ci, avec un air d'importance ou d'imposture (l'un ressemble si souvent à l'autre), tenait le doigt tendu sur une figure géométrique qu'il avait tracée, et dont il faisait la démonstration au prince. Un astrolabe et une sphère armillaire placés à côté de lui indiquaient qu'il était astrologue. C'était, en effet, cet Andalone di Nero dont nous avons déjà parlé, et qui n'était pas moins célèbre à Milan que Thomas Pisan dans Avignon, où Pusterla l'avait si malheureusement consulté.

Luchino, comme on le faisait alors dans toutes les occasions douteuses, avait interrogé Andalone sur un problème qui, depuis des siècles, attire l'attention d'un millier de personnes, c'est-à-dire sur la question de savoir s'il était possible de réunir l'Italie sous un seul maître, et s'il serait ce maître fortuné.

Lorsqu'on lui annonça Buonvicino, le prince ne fut pas satisfait de cette visite, mais il n'osa point lui refuser audience, parce que sa récente réconciliation avec le pape lui commandait de grands égards envers les religieux. Il ordonna donc qu'on fit attendre le moine dans la salle de la *Vaine gloire*, afin que les magnificences du lieu lui fissent mieux sentir toute la différence qu'il y avait entre le prince redouté et l'humble frère, entre le souverain environné de tout l'appareil de la force et l'homme qui n'a d'autre cortége que les modestes vertus de la bienfaisance.

En entrant, Luchino, quoiqu'il eût déjà cuirassé son cœur de cette froideur calculée du puissant qui vient écouter celui qu'il n'exaucera jamais, s'avança courtoisement vers le moine et lui dit :

« Soyez le bienvenu, mon père. Qui vous amène ici ? »

Buonvicino, s'inclinant : « Quand le ministre du Dieu de la miséricorde passe le seuil d'un puissant, peut-il y apporter autre chose que des conseils de mansuétude et de clémence?

— Et ils seront toujours bien reçus, » ajoutait Luchino avec une soumission affectée, sous laquelle il cachait cette humeur altière que prennent si promptement ceux qui ne trouvent jamais autour d'eux que l'obéissance.

Et le moine : « Soyez-en béni. Mais il ne suffit pas que l'oreille soit ouverte à la vérité, si le cœur en repousse les préceptes. O prince! il court par la cité d'étranges rumeurs de nouvelles vengeances...



— Vengeances! vengeances! répondit Luchino en élevant la voix, vengeances! nom ordinaire que la malignité donne aux châtiments. Donc, si un traître se soulève contre moi dans mes Etats, s'il tente de m'enlever ce que je possède en vertu de mon droit, et si, en le punissant, je me protége moi-même en défendant la société, dont je suis le tuteur, on appellera cet acte une vengeance! Dieu ne m'a-t-il pas remis le glaive pour frapper?

— Et Dieu, reprit le moine d'une voix d'autant plus humble que celle du prince avait été plus emportée, et Dieu vous accorde les lumières nécessaires pour bien vous en servir. Mais n'avez-vous jamais examiné vous-même si vos affections personnelles n'exerçaient pas sur vous des influences fâcheuses? Etes-vous certain de n'être jamais trompé par ceux dont il a été écrit qu'*ils préparent continuellement des flèches pour en frapper les bons dans les ténèbres?* Avez-vous considéré que le sang de l'innocent crie incessamment en présence de l'Agneau? »

Les mouvements de Visconti montraient avec quelle impatience il souffrait un langage si vrai, mais si inusité. Et le moine continua : « O prince, vous tenez dans les fers Francesco Pusterla et Marguerite...

— Eh quoi! tout ce sermon aboutit à cette péroraison. Dès qu'il s'agit d'une belle femme, c'est ainsi, mon révérend, que vous prenez les choses à cœur? »

Ces paroles allèrent jusqu'au fond de l'âme de Buonvicino. Il examina rapidement en lui-même si ses anciennes amours n'avaient pas trop de part dans sa conduite présente. Il lui parut que non, mais il se dit dans son cœur : « Que ce reproche soit en expiation de mes erreurs passées. » Luchino, à qui cette raillerie était échappée dans un de ces moments où le naturel prévaut sur la réflexion, continua plus sérieusement :

« Vous n'ignorez pas comment les conjurés ont été mis en jugement, et que de leurs aveux spontanés il ne résulte que trop que la famille Pusterla, malgré tous mes bienfaits, était à la tête d'une conspiration tramée contre ma sûreté et contre celle de l'Etat. Oseriez-vous mettre en doute une chose jugée?

— Christ aussi fut jugé. Les martyrs furent jugés. Et le chrétien qui se le rappelle sait que parfois le glaive de la justice rivalise avec le couteau de l'assassin. Il sait voir parfois l'innocent dans celui qui monte à l'échafaud, et le réprouvé de Dieu dans celui qui l'y condamna.

— Eh bien! que Dieu les sauve, s'ils sont justes, répondit Luchino. Quant à moi, pour ne point sembler mû par des passions personnelles, je les ai soumis à des juges indépendants, et il sera fait selon ce qui paraîtra à leur justice.

— Celui-là seul est grand, reprit Buonvicino en s'animant, qui sous le manteau de la justice ne masque point l'iniquité. Les juges seront-ils incorruptibles? auront-ils le courage de prononcer contre ce qu'on leur montrera comme le désir du maître?... »

Luchino fut bien aise de trouver un prétexte pour s'irriter et se soustraire aux arguments du moine, qui lui étaient d'autant plus insupportables qu'il les exposait avec plus de calme et de soumission. « Eh quoi! cria-t-il, vous oseriez douter de l'intégrité de mes juges? Mon père, tant qu'il ne s'est agi que de moi, tant que vous vous êtes borné à me recommander mes devoirs, à tort ou à raison, je vous ai prêté l'oreille avec la soumission d'un fidèle chrétien. Maintenant, je ne puis plus me taire; vous vous attaquez aux plus honorables de mes sujets. Silence donc, il suffit. Pour l'intérêt que vous prenez à mon âme et à ma renommée, grand merci; je vous en récompenserai mieux que par des paroles: mais là finit votre rôle. Vos protégés comparaîtront devant leurs juges, ils y verront dévoiler leur scélératesse, et....... et ils mourront. »

Il parla d'une voix résolue, qui n'admettait point de réplique. Ce dernier mot : ils mourront, qui venait de s'échapper de sa bouche, résonna terrible sous les voûtes de la salle, et frappa comme d'un coup de foudre le moine, qui baissa la tête et se tut. Quand il la releva, il vit Luchino qui franchissait le seuil à pas précipités, et le laissait seul. Ainsi, le petit nombre de fois que la vérité peut se faire entendre à l'oreille des tyrans, leur funeste habitude de voir leur volonté convertie en loi étouffe les réclamations et met encore à la place du droit l'arbitraire et la violence.



Luchino retourna rêver la conquête de toute l'Italie avec Andalone di Nero. L'*umiliato* descendit comme aveugle les escaliers du palais, traversa la cité, plein de compassion pour les peuples à qui Dieu envoie le pire des fléaux contenus dans les trésors de sa colère, un mauvais souverain. Il arriva au couvent de Brera en méditant sur les misères du juste, qui lui crient que sa patrie n'est point ici-bas.

(*La fin au prochain numéro.*)





Bulletin bibliographique.

Les Diplomates européens; par M. CAPEFIGUE (1). — *Galerie des Contemporains illustres*; par un HOMME DE RIEN (2). — *L'autre Monde*; par GRANDVILLE (3).

M. Capefigue est le fondateur-gérant d'une fabrique de livres historiques. Cet établissement prospère, à ce qu'il paraît, car il inonde le marché de ses produits. Du reste, il a tant fait parler de lui dans la quatrième colonne des grands journaux, qu'il jouit actuellement d'une réputation au moins égale à celle des pharmacies de MM. Regnault et Lamouroux. Alléché par des annonces payées, le public a d'abord acheté de confiance quelques-uns des livres qui portaient sur leur couverture l'étiquette Capefigue et comp., et qu'on lui vendait cependant sans aucune garantie de vérité et de talent. Aussi, examen fait de sa marchandise, l'infortuné reconnut une fois encore qu'il avait été outrageusement trompé, et

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Toutefois, la spéculation était si bonne, qu'en dépit de la découverte de la vérité, malgré les avertissements et les sévères reproches de la critique, elle se continue avec un certain succès. Chaque année, la fabrique Capefigue invente, confectionne et met en vente un ouvrage nouveau qui n'a pas moins de six à huit volumes, — la matière première n'est ni rare ni précieuse, — le plus souvent un épisode ou un règne de l'histoire de France. Quand je dis invente, je me trompe : M. Capefigue n'a jamais inventé que son procédé, qui consiste à faire un volume avec cent pages de mauvaises phrases et deux cents pages de notes copiées partout. Le sujet de ses publications, il l'emprunte à d'autres écrivains plus riches que lui. Les journaux annoncent-ils l'apparition prochaine d'un ouvrage en 4 volumes, qui a coûté à son consciencieux auteur dix années de recherches et de travail, le lendemain même M. Capefigue, qui n'y avait jamais songé, en promet un en 8 volumes, et il s'engage à le livrer avant celui de son concurrent, et il tient parole. Ainsi, il a improvisé en quelques mois une histoire de la Réforme et une histoire de l'Empire, lorsqu'il a su que M. Mignet et M. Thiers travaillaient à ces deux ouvrages, et consultaient, pour les rendre dignes d'eux-mêmes et de leur sujet, toutes les archives de l'Europe. On raconte à ce sujet un mot piquant de l'éditeur futur de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* par M. Thiers : « Eh bien! Monsieur, je vais vous faire concurrence, lui dit M. Capefigue en l'abordant d'un air triomphant. — Comment cela? lui répondit avec le plus grand sang-froid son interlocuteur. Est-ce que vous allez publier l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* par M. Thiers? »

Cette année, outre la portion ordinaire de l'*Histoire de France*, M. Capefigue a régalé les dernières de ses anciennes pratiques d'un petit volume supplémentaire. Ce volume, qui a son mérite particulier, est intitulé *les Diplomates européens*. Il y a plusieurs années, M. Capefigue avait publié quelques notices biographiques dans les recueils ou grandes revues. *On* lui a conseillé de les réunir en un corps d'ouvrage, afin d'en mieux faire connaître la tendance et l'esprit, et il se charge de nous apprendre lui-même pourquoi il a cru devoir suivre cet avis. L'aveu est digne d'être cité en entier.

« Le but *que* je m'étais proposé alors avait été d'effacer les préjugés *que* les écoles décrépites de la Révolution et de l'Empire avaient jetés sur les vastes intelligences *qui* ont dirigé les cabinets ou *qui* les conduisent encore. Ce but, je le crois, fut en partie atteint par les quatre notices sur le prince de Metternich, les comtes Pozzo di Borgo, Nesselrode et le duc de Wellington. Il m'a paru d'autant plus essentiel aujourd'hui de compléter cette publication, qu'on semble prendre plaisir, depuis quelques années, de ne grandir que les démolisseurs. Les corps illustres se donnent le bonheur d'écouter les éloges de tous ceux qui ont ravagé notre vieille société, et l'on n'est pas un homme capable, savant, vertueux, si l'on n'a pas été au moins demi-régicide. Quant à moi, je demande une petite place pour les hommes politiques qui créent, conservent ou grandissent les Etats, pour ceux dont les œuvres durent encore et survivent à tous les déclamateurs. Je donnerais toutes les renommées des constitutionnels de 1791, de l'an III et de l'an VIII pour la moindre parcelle de l'intelligence du grand cardinal de Richelieu! »

M. Capefigue est, comme on le voit, assez difficile à contenter. Qu'il n'aime pas les constitutionnels de 1791, de l'an III et de l'an VIII, nous le concevons sans peine ; l'Académie des Sciences morales et politiques s'est donné le bonheur d'écouter plusieurs notices biographiques fort remarquables que lui a lues son secrétaire-perpétuel, et dans lesquelles un juste hommage était rendu à leurs mérites. Or, M. Capefigue ne pardonnera jamais à ces démolisseurs, comme il les appelle, d'avoir été loués par M. Mignet, auquel il a emprunté le titre d'un de ses innombrables ouvrages. Mais pourquoi Napoléon lui semble-t-il si petit? Serait-ce parce que M. Thiers va bientôt publier son histoire? Dans son éloge de lord Castlereagh, M. Capefigue, après avoir approuvé, admiré et loué la conduite du ministre anglais, s'exprime en ces termes en parlant de l'Empereur déchu :

« Au reste, tout fut fait avec égard et convenance ; nul ne fut plus *boudeur*, plus *maussade*, et je dirai même plus *petit*, que Bonaparte dans le malheur. Comment avait-il traité le duc d'Enghien? N'avait-il pas poursuivi et traqué Louis XVIII partout en Europe? Était-ce *trop*, le lendemain de son *aventure des Cent-Jours*, qui nous avait tant coûté, *que de le placer dans un lieu sûr, d'où il ne pourrait* plus tourmenter l'Europe? Bonaparte s'offense de ce qu'on ne lui donne pas le titre de majesté, de ce qu'on ne lui laisse pas la liberté de vivre bourgeoisement en Angleterre ou aux États-Unis (ce qu'il demandait aussi sincèrement que d'être juge de paix de son canton avant le 18 brumaire). *Voyez-vous* Bonaparte citoyen de Westminster ou de Charlestown! *Après un si long drame, quand on n'a pas su mourir, il faut savoir s'effacer*. A Sainte-Hélène, Bonaparte n'eut pas la grandeur de ses souvenirs et de sa gloire, et *j'aime à croire* que ses flatteurs ont tronqué ses paroles dans les récits sur son exil. »

Des sentiments si nobles et si vrais, exprimés avec tant d'élégance et de distinction, ont-ils besoin de commentaires? Nous ne ferons pas, quant à nous, un si grand honneur à M. Capefigue. Nous aimons mieux compléter cette citation par un autre passage emprunté à l'éloge de lord Wellington, « ce vieux et noble chef des armées britanniques, » qui, à en croire son panégyriste, « n'est pas seulement une haute intelligence dans les combinaisons de la guerre, mais encore une *tête politique* sérieuse. — En France, ajoute M. Capefigue, les idées marchent moins vite ; on y est encore plein de préjugés sur l'esprit et le caractère du duc de Wellington. *La vieille queue du parti bonapartiste pèse sur nous et défigure l'histoire.* »

Désire-t-on encore quelques échantillons de ce style véritablement unique dans son genre? Ouvrons au hasard ce volume incomparable :

« La vie publique, quand on a des *entrailles*, s'use vite. (P. 260.)

« L'Assemblée Constituante fut un grand chaos où des hommes de talent se heurtèrent *la tête*. (Page 70.)

« M. Pozzo di Borgo était un homme si plein de faits, qu'ils sortaient par tous les *pores*... Je le vis à son retour à Paris; quelle différence! et que nous sommes petits devant cette main de Dieu qui brise et froisse le *crâne*!... (Page 189.)

« Les émotions, on s'en souvient toujours... elles s'infiltrent dans la vie entière, elles s'imprègnent au *crâne* des hommes pour dominer toute leur pensée... (Page 120.)

« En Angleterre, ce pays des grandes opinions, la *chute* d'une noble espérance *dévore les entrailles* des hommes d'Etat. (P. 222.)

« La Prusse, ce long *boyau* qui a la *tête* sur le Niémen et les *pieds* sur la Meuse. » (Page 306.)

M. Capefigue, qui s'avoue si souvent et si hautement conservateur, se permet pourtant çà et là quelques attaques que nous ne savons comment qualifier, contre certaines institutions civiles. Ainsi on lit à la page 84 : « A peine rendu à la vie séculière, M. de Talleyrand eut à subir les exigences impérieuses du premier Consul. Bonaparte, qui se piquait de haute moralité, lui imposa l'obligation du mariage, *grande plaie pour l'homme spirituel et de bon goût...* »

Ces citations sont suffisantes. Nos lecteurs savent maintenant dans quel esprit et avec quel style M. Capefigue a écrit les biographies du prince de Metternich, du comte Pozzo di Borgo, du prince de Talleyrand, du baron Pasquier, du duc de Wellington, du duc de Richelieu, du prince de Hardenberg, du comte de Nesselrode et de lord Castlereagh. Il nous resterait maintenant à prouver que cet ouvrage, si noblement pensé et si purement écrit, contient presque autant d'erreurs que de faits; mais un pareil travail ne saurait trouver place dans *l'Illustration*. Seulement, pour donner une idée de la *conscience historique*, qu'on nous permette cette expression, de l'auteur des *Diplomates européens*, nous emprunterons encore un court passage à la Notice du prince de Talleyrand.

« Dès 1812, tout *prestige était effacé sur* l'Empereur : l'incendie de Moscou, les glaces qui avaient enveloppé d'un linceul la grande-armée, la conspiration de Mallet, avaient ébranlé la force impériale. Les négociations de M. de Talleyrand prenaient une indicible hardiesse; les plénipotentiaires des puissances avaient fixé un congrès à Chatillon, plutôt pour la forme que pour discuter des questions véritablement diplomatiques. M. de Caulincourt devait y présenter un traité sur les limites de la France en conservant Napoléon sur le trône ou la régence de Marie-Louise. Le dévouement de M. de Caulincourt à l'Empire ne pouvait pas être mis en doute : ce fut à ce moment que M. de Talleyrand envoya un agent mystérieux au quartier-général de l'empereur Alexandre. Cet agent, M. de Vitrolles, JE CROIS, dut exposer l'état de la capitale, le besoin qu'on avait d'en finir avec l'empereur Napoléon, la nécessité surtout d'une restauration de l'ancienne dynastie, seule solution positive à l'état de choses. M. de Vitrolles s'acquitta avec beaucoup de zèle et d'esprit de cette mission intime qui le plaçait en face d'immenses dangers ; il parvint à remettre à l'empereur Alexandre des lettres chiffrées de M. de Talleyrand, et un mémoire fort détaillé sur l'état des esprits... »

Eh bien! M. de Vitrolles nous a autorisé à le déclarer en son nom, il n'y a pas un seul mot de vrai dans toute cette histoire. M. de Vitrolles ne reçut pas, comme le croit M. Capefigue, une pareille mission de Talleyrand ; il ne lui avait même jamais parlé.

Du reste, M. Capefigue paraît, sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, s'attendre à un démenti. Il n'ose pas affirmer, il se contente de croire. Cette manière d'écrire l'histoire n'est-elle pas réellement originale? J'allègue un fait, je ne suis pas sûr qu'il ait eu lieu, mais je le crois, ou plutôt je le pense, cela me suffit. Ne me demandez pas de le vérifier, je suis un trop grand historien pour m'abaisser à de pareilles recherches. Ce « Je crois! » c'est M. Capefigue peint par lui-même. Que pourrions-nous ajouter à un portrait si ressemblant?

L'auteur de la *Galerie des Contemporains illustres*, qui s'appelle un HOMME DE RIEN, possède toutes les qualités dont M. Capefigue est privé. Nous n'avons que des éloges à donner à cette publication. L'étendue et la variété de ses connaissances, l'élégante simplicité de son style, son impartialité, son indépendance, sa raison et son bon goût, assureront à l'HOMME DE RIEN, dont nous respecterons l'anonyme, une place éminente parmi les écrivains les plus distingués de notre époque. On sent, en parcourant la *Galerie des Contemporains illustres*, que M. de L...... n'a pas voulu faire une spéculation éphémère, comme d'autres biographes contemporains, mais un livre sérieux et vrai, qui sera toujours lu et consulté avec autant de profit que de plaisir. Ses erreurs, quand il en commet, sont toujours involontaires. Mais aussi qui pourrait se vanter de n'avoir jamais recueilli un seul renseignement inexact dans cent et quelques biographies d'hommes pour la plupart encore vivants?

L'HOMME DE RIEN, répondant à certains critiques dans la préface de son cinquième volume, a donc pu affirmer, sans craindre d'être démenti, qu'il était « un être un et réel, parfaitement inoffensif et indépendant, disant poliment ce qui lui semble la vérité, sans intention de plaire ou de déplaire à qui que ce soit, et ne recevant jamais d'autre inspiration que celle de sa conscience. »

Mais si divertissants que nous semblent *les Diplomates européens*, si intéressants que soient les *Contemporains illustres*, il est temps de faire, sous la conduite de Grandville, une petite excursion dans un autre monde que le nôtre. Ce n'est pas l'autre monde, celui des démons et des anges, dont tous les grands poëtes de l'antiquité et des temps modernes nous ont laissé des descriptions plus ou moins exactes et agréables; c'est *un autre Monde*, un monde qui n'a jamais existé que dans l'imagination de son inventeur et créateur, un monde qui nous promet, comme son titre l'annonce, une foule de transformations, visions, incarnations, ascensions, locomotions, explorations, pérégrinations, excursions, stations, cosmogonies, fantasmagories, rêveries, folâtreries, facéties, lubies, métamorphoses, zoomorphoses, lithomorphoses, métempsycoses, apothéoses, et autres choses.

Si nous ouvrons ce volume *merveilleux*, qu'y voyons-nous, en effet? D'abord, après un spirituel menuet dansé par la plume et le crayon, l'apothéose du docteur Puff, qui crée deux néo-dieux à son image : le capitaine Krackq, professeur de natation, et le compositeur Habblle. Ces trois co-dieux se partagent immédiatement l'univers à pile ou face. Krackq choisit la mer, Habblle prend le ciel, la terre reste à Puff. Ingénieuse allégorie pour nous avertir que l'auteur de *l'Autre monde* va nous révéler tous les mystères des plus bizarres fantaisies de *la Folle du Logis*; aussi marchons-nous dès lors de surprise en surprise. Là, ce ce sont des *instruments* ou des *végétaux* qui prennent des formes et des figures humaines pour donner un concert ou se battre en duel; ici, des animaux déguisés se livrent, au fond des eaux, aux divertissements les plus excentriques d'un bal masqué. Plus loin, *aux déguisements physiologiques* succède un curieux chapitre intitulé le *Royaume des Marionnettes*; on y remarque même des maillots qui dansent un pas de caractère avec des crabes. Mais bientôt les plaisirs de l'hiver font place à ceux de l'été : poissons d'avril, Longchamps, exposition de tableaux, ateliers de peintres, Louvre des marionnettes, que d'esprit et de talent vous faites dépenser à votre fécond créateur... De la terre, remontons aux cieux, nous pourrons être témoins d'une éclipse conjugale ; nous y verrons le soleil et la lune s'embrasser, les signes du zodiaque danser la sarabande, une comète se promener sentimentalement dans l'espace, etc., etc.; nous assisterons à la représentation des amours d'un pantin et d'une étoile; puis, pour nous remettre des fatigues de cet étrange voyage, nous irons passer un après-midi au Jardin-des-Plantes. Jetons un regard rapide sur cette foule variée des monstrueux *doublivores* qui attire d'abord nos regards, et courons à la fête des fleurs; car bientôt des locomotives aériennes viendront nous enlever pour nous ravir au quatre-vingt-dix-septième ciel, où nous connaîtrons enfin quelques-uns des mystères de l'infini. Que vous dirai-je encore? Vous parlerai-je des îles Marquises, des grands et des petits, de la jeune Chine, d'une journée à Herculanum, d'une macédoine céleste, d'une course au clocher conjugal, des plaisirs des Champs-Élysées, de l'enfer de Krackq, des noces du Puff et de la réclame, des métamorphoses du sommeil, de la meilleure forme de gouvernement, de la fin de l'un et de l'autre monde?... J'aime mieux employer le peu de place qui me reste à vous apprendre, si vous l'ignorez, ô mes bien-aimés lecteurs et lectrices, que Grandville n'avait peut-être jamais été, sinon plus heureux, du moins plus original, plus habile, plus spirituel que dans ce beau volume qui a pour titre *un Autre Monde*. 20,000 souscripteurs et acheteurs partageront, je n'en doute pas, avant la fin de cette année, ma surprise et mon admiration.

AD. J.

(1) 1 vol. in-8. *Imprimeurs-Unis*. 7 fr. 50 c.
(2) 5 vol. in-18. (L'ouvrage en aura 10.) Chaque volume contient 12 biographies et 12 portraits. *A. René*. 4 fr. le volume.
(3) 1 vol. grand in-8, avec 36 grands dessins coloriés et de nombreuses gravures sur bois. *Fournier*. 18 fr.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

L'ILLUSTRATION

a terminé son premier volume ; mais la nécessité de faire réimprimer un assez grand nombre de numéros épuisés retarde la mise en vente de ce volume et de la *Table des Matières*. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. *Tout numéro gâté ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.*

A LA LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 33.

EN VENTE

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1836 à 1843 ; par M. Mignet, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. Prix : 15 fr.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE; par M. A.-C. Thibaudeau. 2 vol. in-8. 15 fr.

JÉROME PATUROT A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE ET POLITIQUE. 3 vol. in-8. 22 fr. 50

ENCYCLOPÉDIANA, Recueil d'anecdotes anciennes, modernes et contemporaines. 1 vol. grand in-8. (Complet.) 10 fr.

J.-J. DUBOCHET ET Ce,
ÉDITEURS,
RUE DE SEINE, 33.

—

VOYAGES EN ZIGZAG, ou Excursions d'un Pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes, par R. Topffer, illustrés d'après les dessins de l'auteur, et ornés de 12 grands dessins par M. Calame.

—

Ces intéressantes relations de voyages sont dues, texte et dessins, à la plume de l'auteur des *Nouvelles genevoises*, M. Topffer de Genève, et l'on y retrouvera, outre les agréments du style et le talent de description pittoresque qui distinguent ce recueil, l'idée prise sur nature de la plupart des sujets ou des personnages qui y figurent. C'est, en effet, en pratiquant la Suisse, c'est en y dessinant et en y croquant chaque année sites et gens, que l'auteur des *Nouvelles genevoises* s'y est approprié ce coloris dont la fraîcheur et la vérité ont trouvé un si bon accueil auprès de notre public, un peu las d'impressions travaillées et de souvenirs inventés. Ici, les impressions sont simples, mais sincères ; les souvenirs peu éclatants, mais tout vivants de réalité ; et là où le texte se prête moins heureusement à les reproduire, un croquis lui vient en aide et les fixe.

Un célèbre paysagiste, compatriote et ami de M. Topffer, a bien voulu prêter à cette publication le concours d'un talent que le public français a su depuis longtemps apprécier : M. Calame a composé, pour les *Voyages en Zigzag*, douze grands paysages, qui sont une richesse de plus dans un livre déjà si riche.

—

Un très-beau volume grand in-8 jésus de 400 pages, orné de gravures dans le texte et de 30 grands sujets de paysages tirés hors du texte. — 30 livraisons à 30 centimes chacune. — La livraison se compose d'une feuille avec dessins dans le texte, et une grande gravure à part du texte. — 15 fr. l'ouvrage complet.

—

On souscrit chez les Éditeurs, chez tous les Libraires de Paris, des Départements et de l'Etranger, particulièrement chez les Libraires de la Suisse et du Piémont.





LES MYSTÈRES DE PARIS, par Eugène Sue, nouvelle édition illustrée.

La 16e et la 17e livraison ont paru le 11 novembre; — la 18e paraîtra le 18; — la 19e et la 20e, qui complètent le 1er volume, paraîtront le 25.

Ce volume contiendra 21 grandes Vignettes ou Types en pied, dont 9 gravés sur acier et 12 sur bois ; — 70 Gravures dans le texte.

PRIX DU VOLUME :
10 FR.

—

L'Édition illustrée formera 4 vol. pour 40 fr.

—

Les grandes Gravures du tome Ier sont :

Le Tapis-Franc.
Le Chourineur.
Le Maître-d'Ecole.
La Goualeuse.
La Chouette.
Le baron de Graün.
Bradamanti.
Walter Murph.
Louise Morel.
Bras-Rouge.
Tortillard.
Rodolphe en ouvrier.
Rodolphe au bal.
Marquise d'Harville.
Le Docteur nègre.
Scène de la Punition.
Sarah Mac-Grégor.
Le Jardin d'hiver.
Bouqueval, paysage.
Fleur de Marie en paysanne.
Cabrion.

—

La Souscription est ouverte chez tous les Libraires de Paris et des départements.




(Rodolphe.)

UN FORT VOLUME IN-12 DE 1,600 COLONNES, ORNÉ DE 300 GRAVURES SUR BOIS. — 12 FRANCS L'OUVRAGE COMPLET.

Publié par J.-J. Dubochet et Comp., rue de Seine, 33.

UN MILLION DE FAITS, AIDE-MÉMOIRE UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES, par MM. J. Aicard, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie nouvelle;* Desportes, avocat; Paul Gervais, aide d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomatique ; Jung, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie nouvelle;* Léon Lalanne, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, ingénieur des Ponts-et-Chaussées; Ludovic Lalanne, ancien élève de l'Ecole des Chartes; A. Lepileur, docteur en médecine de la Faculté de Paris; Ch. Martins, docteur ès-sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; Ch. Vergé, docteur en droit. — Arithmétique, Algèbre, Géométrie élémentaire, analytique et descriptive, Calcul infinitésimal, Calcul des probabilités, Mécanique, Astronomie, Météorologie et Physique du Globe, Physique générale, Chimie, Minéralogie et Géologie, Botanique, Anatomie et Physiologie de l'Homme, Hygiène, Zoologie, Arithmétique sociale et statistique, Agriculture, Technologie (arts et métiers), Commerce, Art militaire, Sciences philosophiques, Littérature, Beaux-Arts, Paléographie et Blason, Numismatique, Chronologie et Histoire, Philologie, Géographie, Biographie, Mythologie, Education, Législation.

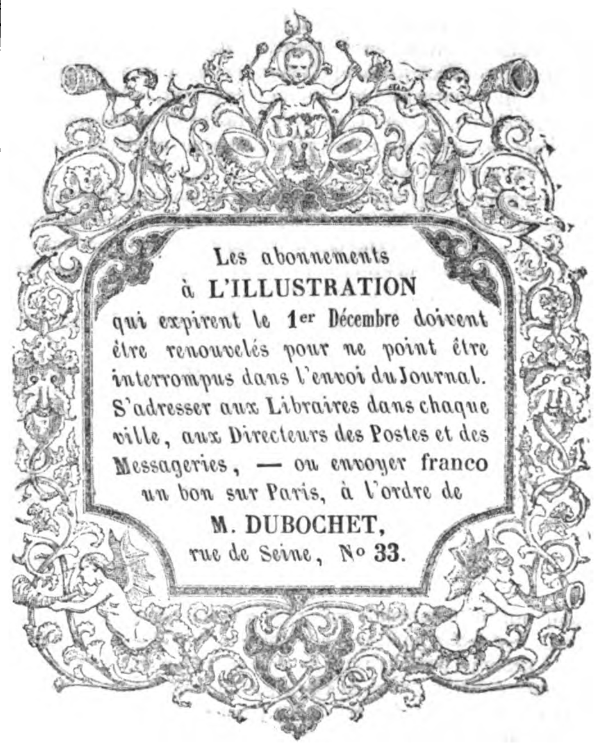
Le Comité central de l'Instruction primaire de la ville de Paris, sur le rapport de la Commission des livres et méthodes, a arrêté Que l'ouvrage intitulé *Un Million de Faits* est adopté pour être donné en prix dans les classes communales d'adultes de la ville de Paris. Ledit ouvrage, ajoute l'arrêté, est signalé aux instituteurs et institutrices communaux, comme pouvant être utilement consulté par eux dans l'exercice de leurs fonctions.

Le Million de Faits, qui avait déjà l'approbation des plus hautes autorités de la science et la sanction d'un succès immense, reçoit de cette nouvelle approbation un titre nouveau à la confiance du public, titre plus positif et plus pratique en quelque sorte que celui même qu'il a reçu de la recommandation des savants les plus illustres.

Les auteurs du *Million de Faits* préparent un ouvrage analogue, qui, sous le titre de *Patria*, répondra à toutes les questions auxquelles peut donner lieu la France sous le rapport de son histoire et des conditions physiques et politiques de son existence dans le passé et dans l'avenir. Cette publication, annoncée comme devant paraître assez prochainement, résumera, comme l'indique le titre, *Patria*, toutes les connaissances dont notre pays est le sujet, la source et l'objet.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARICES. — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans coutures ni lacet, et ne formant aucun pli aux articulations. — Flamet jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.



Modes.

Cet hiver on emploie beaucoup de velours pour ornement de robes : nous donnons une robe garnie, au bas, de deux biais de cette étoffe ; le corsage et les manches ont la même garniture. Le costume d'enfant, dont le modèle nous a été fourni par madame Marnedaz, est en étoffe de laine, et les ornements sont également en velours.

A la première et à la seconde représentation de *Dom Sébastien*, à l'Opéra, les toilettes étaient très-brillantes : nous avons remarqué, entre autres, une robe de satin blanc avec un rang de dentelle posé sur chaque côté de la jupe, de manière à produire l'effet de deux barbes ; au milieu était un petit plissé en ruban de satin, autour duquel tournait la dentelle. Deux rangs de dentelle pareille, surmontée d'un petit plissé de ruban, ornaient le corsage et les manches. Une fort belle épingle en coque de perles, entourée de marcassite, descendait jusqu'à la moitié du corsage ; les coques étaient séparées par un nœud formé de marcassite. Un bracelet de même genre complétait cette parure riche et du goût le plus nouveau, puisque les vieux bijoux sont la plus nouvelle mode.

Une autre toilette, dont l'ensemble était encore très-gracieux, se composait d'une robe de velours d'Afrique rose à plissé de rubans descendant de chaque côté de la jupe, toujours en tablier, avec torsade en passementerie lacée en carreau au milieu et diminuant de largeur vers la ceinture (la même garniture se répétait au corsage) ; puis d'un petit bonnet en dentelle avec barbes relevées sur le derrière de la tête, et dont toute la grâce consistait dans l'arrangement et la pose d'une fleur, d'un nœud, d'un rien.



On peut affirmer que le blanc, le rose et le gris argenté dominaient dans ces premières réunions de la saison.

Mais, comme une femme en négligé est encore plus intéressante que sous tous les costumes de grande parure, la recherche des robes de chambre est devenue un luxe, une mode, un usage général. Les vastes et longs plis de soie ou de cachemire conviennent à presque toutes les tailles. Pour ces robes, le satin imitant le piqué fait de charmantes doublures ; il fait fort bien encore pour leurs revers, mais là doit se borner son emploi. Pour les robes de ville et les manteaux, il ne doit servir qu'à doubler ; l'utiliser comme ornement extérieur serait un manque de goût. Toutefois, on peut faire une exception en faveur des pelisses de cachemire ou de soie pour sorties de bal et de théâtre.

Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. La solution de divers problèmes de mécanique dépend de la connaissance de la nature du *centre de gravité*.

On appelle ainsi dans un corps, le point autour duquel toutes ses parties se balancent, de manière que s'il était suspendu par là, il resterait indifféremment dans toutes les situations où on le mettrait autour de ce point.

Il est aisé de voir que, dans les corps réguliers et homogènes, ce point ne peut être autre que le centre de figure. C'est ce qui a lieu dans un globe, dans un sphéroïde, dans un cylindre.

On trouve le centre de gravité entre deux poids ou corps de différente pesanteur, en divisant la distance de leurs points de suspension en deux parties qui soient comme leurs poids, en sorte que la plus courte soit du côté du plus pesant, et la plus longue du côté du plus léger. C'est là le principe des balances à bras inégaux, où, avec un même poids, on pèse plusieurs corps de différentes pesanteurs.

Lorsqu'il y a plusieurs poids, on cherche par la règle précédente le centre de pesanteur de deux ; on les suppose ensuite réunis dans ce point, et l'on cherche le centre de gravité commun avec le troisième poids et les deux premiers réunis dans le point premièrement trouvé, et ainsi de suite.

Soient, par exemple, les poids A, B, C, suspendus aux trois points D, E, F de la ligne ou balance DF, que nous supposons sans pesanteur. Que le poids A soit de 108 kilog., B de 144 et C de 180 ; la distance DE de 11 mètres et EF de 9 mètres.

Cherchez d'abord entre les poids B et C le centre commun de gravité ; ce que vous ferez en divisant la distance EF, ou 9 mètres, en deux parties qui soient comme 144 et 180, ou 4 et 5. Ces deux parties sont 4 et 5 mètres, dont la plus grande doit être placée du côté du plus faible poids. Ainsi le poids B étant le moindre, on aura E G de 5 mètres et F G de 4 mètres ; conséquemment D G sera de 16.

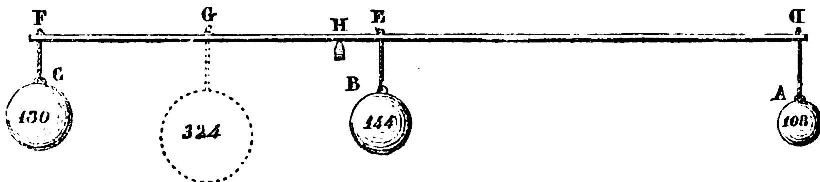
Supposez à présent au point G les deux poids B et C réunis en un seul, qui sera par conséquent de 324 kilog. ; divisez la distance D G, ou 16 mètres, dans le rapport de 108 à 324, ou de 1 à 3 : l'une de ces parties sera 12 et l'autre 4. Ainsi le poids A étant moindre, il faut prendre D H égal à 12 mètres, et le point H sera le centre de gravité commun des trois poids.

On eût trouvé la même chose si l'on eût commencé à réunir les poids A et B.

La règle est enfin la même, quel que soit le nombre des poids et quelle que soit leur position dans une même ligne droite ou dans un même plan ou non.

La considération du centre de gravité donne lieu à diverses propositions curieuses. Nous nous bornerons à énoncer ici un beau principe de mécanique qui en découle. Le voici :

Si plusieurs corps ou poids sont tellement disposés entre eux, qu'en se communiquant leur mouvement, leur centre de gravité



(C'est cette figure qui a été placée par erreur dans l'avant-dernier numéro.)

commun reste immobile ou ne s'écarte point de la ligne horizontale, c'est-à-dire ne hausse ni ne baisse, alors il y aura équilibre.

Ce principe porte presque sa démonstration avec son énoncé, et nous pourrions nous en servir pour démontrer toutes les propriétés des machines ; mais nous laissons au lecteur le soin de faire cette application.

II. Voici l'énoncé du problème tel qu'il a été donné dans l'Anthologie grecque :

> Dic, Heliconiadum decus, ô sublime sororum
> Pythagora ! tua quot tyrones tecta frequentent,
> Qui, sub te, Sophiæ sudant in agone magistro ?
> Dicam ; tuque animo mea dicta, Polycrates, hauri.
> Dimidia horum pars præclæra mathematica discit,
> Quarta immortalem naturam nôsse laborat,
> Septima, sed tacitè, sedet atque audita revolvit ;
> Tres sunt fæminæi sexus.

Ainsi il s'agit de trouver un nombre dont une moitié, un quart et un septième, en y ajoutant 3, fassent ce nombre lui-même. Il est aisé de répondre que ce nombre est 28.

III. Ce problème est tiré de l'Anthologie grecque. Voici l'énoncé en vers latins :

> Dic quota nunc hora est ? Superest tantum ecce diei
> Quantum bis gemini exacta de luce trientes.

En divisant la durée du jour, comme faisaient les anciens, en douze parties, il est question de partager ce nombre en deux parties telles que les $\frac{4}{3}$ de la première soient ensemble égaux à la seconde ; ce qui donne, pour le nombre des heures écoulées, $5\frac{1}{7}$, et conséquemment, pour le reste du jour, 6 heures $\frac{6}{7}$.

NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. Faire tenir un seau plein d'eau par un bâton dont une moitié ou moins repose sur le bord d'une table.

II. Une femme a vendu 10 perdrix au marché, une seconde en a vendu 25, et une troisième en a vendu 30, et toutes au même prix, à chacune de leurs ventes. En sortant du marché, il se trouve qu'elles emportent toutes trois la même somme. On demande à quel prix et comment elles ont vendu.

Correspondance.

A un abonné de Paris. — Est bien fou du cerveau qui prétend contenter tout le monde et son père ; cependant toute plainte est respectable.

A M. I. à Saint-Pétersbourg. — Vos observations sont justes. Il sera tenu compte de votre bon avis : nous vous remercions.

M. B. z., de Nantes craint que nos sujets ne s'épuisent. Les mêmes fêtes, les mêmes cérémonies, dit-il, se reproduisent tous les ans. Que ferez-vous lorsque vous les aurez toutes représentées ? *MM. V. G. et L.* s'étonnent, au contraire, que nous laissions passer, sans les illustrer, un nombre considérable de sujets nouveaux, qu'offrent chaque jour à notre cadre, Paris, la France, l'Europe, l'univers entier.

A M. Gl. S., de Rouen. — Proposition malheureusement tardive. L'exposition des produits de l'industrie pour 1844 est un sujet trop important pour que nous ne nous soyons point depuis longtemps mis en mesure de le traiter avec tous les développements qu'il comporte : nos dessinateurs sont déjà à l'œuvre ; nos rédacteurs sont prêts.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Maintenant la science a beau démontrer ses beautés, les arts l'emportent sur elle.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie.*

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

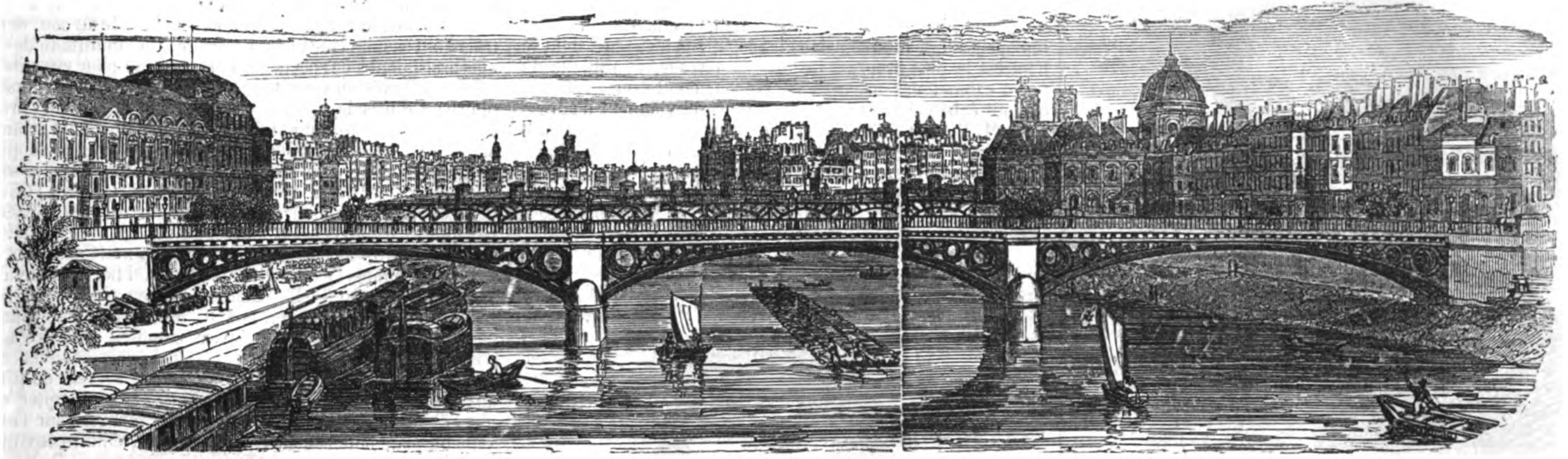
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et Ce, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 39. Vol. II. — SAMEDI 25 NOVEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine.

A Paris, la politique en ce moment est toute parisienne. Dans trois jours, le 27, les électeurs des neuvième, dixième, onzième et douzième arrondissements, procéderont à l'élection de douze membres du conseil-général du département, chargés en même temps des fonctions de conseillers municipaux de la ville. Cette double mission est si importante, le budget de Paris, dont le vote et l'emploi sont remis à ces élus, est un si puissant moyen d'assainir et d'embellir la ville, d'améliorer la situation matérielle et morale de son énorme population toujours croissante, il serait si déplorable de ne pas voir faire de ces 50 millions annuels l'emploi le mieux entendu, qu'on s'explique facilement et l'empressement des candidats à venir solliciter les suffrages des électeurs et la sérieuse attention que ceux-ci semblent vouloir apporter à leurs choix. L'organisation du conseil municipal de Paris telle que la loi l'a constituée n'est pas bonne. Le fractionnement de l'élection par arrondissements n'est guère propre qu'à faire naître dans les délibérations des luttes de rues et des rivalités de quartiers. Les questions n'y sont pas toujours, par suite de ce morcellement électoral, vues d'assez haut et envisagées dans un intérêt assez général; plus d'un membre du conseil ne se regarde pas assez comme le représentant de la ville entière, et, pour mieux assurer sa réélection, se montre trop disposé à soutenir les prétentions souvent insoutenables du quartier qui l'a élu. Si l'on voulait absolument que chaque arrondissement nommât isolément et directement un ou plusieurs mandataires, il fallait du moins, pour combattre et détruire, s'il était possible, le fâcheux et étroit antagonisme qui en devait inévitablement résulter, faire entrer complémentairement dans le conseil un certain nombre de membres qui auraient été choisis par la liste générale des électeurs parisiens, et qui, par conséquent, en entrant à l'Hôtel-de-Ville, n'auraient pas cru avoir pour unique mandat l'établissement d'une borne-fontaine sollicitée par un électeur influent de leur quartier, ou le déplacement d'une station de fiacres demandé par un autre. Le législateur ne l'a pas fait: c'est aux électeurs parisiens d'y remédier en n'écoutant point l'esprit de coterie et les influences étroites, et en ayant en vue, avant tout, les grands intérêts de la population tout entière de la capitale. — Les dépêches extérieures nous apportent bien souvent, depuis quelque temps, la nouvelle d'insultes faites à nos agents ou à notre pavillon sur des points différents. Naguère c'était à Jérusalem, peu après c'était à Taïti, hier au Sénégal, aujourd'hui c'est à Tunis. Nous ne doutons pas que le ministère français n'en exige et n'en obtienne la réparation. Mais nous avouons que, malgré toutes les satisfactions, plus ou moins satisfaisantes, qui ont pu ou qui pourront nous être accordées, nous regarderions comme bien préférable une attitude qui préviendrait de pareils jeux de la part des nations grandes ou petites qui se les permettent. La France doit être vengée, est sans doute un principe qu'on est quelquefois forcé d'appliquer; mais aussi exigeant que César à l'égard de sa femme, nous voudrions que la France ne fût pas même dans la nécessité de le faire, et nous croyons qu'il n'y a qu'à le vouloir fermement. — Les nouvelles d'Algérie ont été cette semaine peu concordantes. On a répandu encore le bruit, périodiquement répété, de la prise d'Abd-el-Kader, que des tribus nous auraient livré. Cette nouvelle ne s'est pas confirmée; mais ce qui est certain, c'est la défaite et la mort de son principal lieutenant, Sidi-Embarak-ben-Allah, dont la bande, atteinte, au sud-ouest de Tlemcen, par le général Tempoure, a eu 400 hommes tués et 300 faits prisonniers. Trois drapeaux ont été apportés à Alger. — En Espagne, après le premier effet produit par la tentative criminelle dirigée contre le général Narvaez, la lutte entre les progressistes et le parti qui se dit modéré, et que ses adversaires nomment contre-révolutionnaire, est redevenue plus vive et plus animée que jamais. Le ministère Lopez, qui s'était montré longtemps si complaisant pour ce dernier, lui est devenu suspect. Il avait bien consenti, sur la demande de Narvaez, à faire arrêter les rédacteurs des feuilles opposantes, *comme devant ne pas être étrangers* à l'attentat de la rue de la Lune; mais il s'est re-



(Isabelle II, reine d'Espagne.)

fusé à faire emprisonner aussi un certain nombre de députés, comme soupçonnés également d'une pareille complicité morale et indirecte: de là grande colère du général, qui a répondu à la démission de MM. Lopez, Caballero, Serrano et de leurs collègues, par la remise de sa propre démission de capitaine-général à la reine, dans cette même main qu'il lui

avait fait la veille donner à baiser à 1,700 officiers de la garnison de Madrid, après des banquets dans les casernes. Cette enfant est donc censée avoir à se prononcer entre les scrupules un peu tardifs de ses ministres et l'ambition toujours croissante du général. Le but de celui-ci est, dit-on, d'être appelé à composer lui-même un cabinet dans lequel il prendrait le portefeuille de la guerre, et de dissoudre les cortès, où la reine Christine ne compte pas assez d'adhérents. Voilà les complications nouvelles de la situation espagnole, plus incertaine par les intrigues dont Madrid est le théâtre, que par les luttes sanglantes qui, malgré la capitulation de Barcelone, affligent encore les provinces.—Beaucoup de bruits vagues ont couru sur des événements qui seraient venus troubler le calme de la Sicile. On a dit dans quelques journaux que les troupes faisant l'exercice à feu sur la place de Palerme (le lieu était assez singulièrement choisi), un certain nombre de soldats se trouvaient, par mégarde, avoir des cartouches à balle, et que cette distraction, que d'autres expliqueront, aurait causé la mort d'un certain nombre d'hommes du peuple. On ne sait à ce sujet rien de bien précis, rien de bien officiel; toujours est-il que la Sicile paraît s'agiter, et que ces troubles, rapprochés de la prétention menaçante que l'Angleterre met en avant contre le roi de Naples à raison de la prise de possession de l'île de Lampeduse, font naître dans la position de ce monarque des complications dont la coïncidence peut être due au hasard, mais donnera, à coup sûr, lieu à bien des conjectures. L'une d'elles est que l'Angleterre veut et qu'elle obtiendra des concessions commerciales. — Dans les États romains, le calme n'est pas rétabli, et le gouvernement papal ne paraît pas disposé à le ramener par des concessions que les gouvernements les moins libéraux regardent néanmoins comme légitimes et indispensables. Il envoie dans les légations les agents dont le nom est le plus propre à inspirer la terreur, et sollicite de notre cabinet des mesures de rigueur contre onze réfugiés qui ont échappé à ses poursuites. Ceux-ci viennent d'adresser à M. Duchâtel une noble et respectueuse supplique, et il est difficile de croire que, pour complaire à ces exigences, on ne les laissera pas poursuivre en Corse une exploitation agricole qu'ils ont entreprise pour n'avoir à demander à la France que son hospitalité.



(Espagne. — M. Lopez, président du conseil des ministres.)



(Espagne. — M. Serrano, ministre de la guerre.)



(Espagne. — M. Caballero, ministre de l'intérieur.)

La cour d'Angleterre continue à rendre à M. le duc et à madame la duchesse de Nemours les gracieusetés qui avaient été faites au château d'Eu à la reine Victoria, et dont on vient de consacrer le souvenir en faisant frapper une médaille dont nous donnons aujourd'hui la gravure. — En Irlande, comme nous l'avions bien prévu et annoncé, le temps se passe en débats de procédure. La légalité de celle qui a été suivie est aujourd'hui en question, et avec elle le procès lui-même. Au point où en sont arrivés les embarras du ministère anglais, nous croyons qu'il se trouverait fort heureux de voir O'Connell mis hors de cause pour un vice de forme. Cela le délivrerait de la crainte de le voir plus tard acquitté par une déclaration de jury, qui rendrait bien difficile et bien peu probable le maintien du cabinet.



Dans notre dernier numéro, nous avions eu à rapporter les affreux désastres que la fonte de neiges prématurée avait occasionnés dans les départements des Alpes et du Dauphiné. Aujourd'hui les journaux de Toulouse renferment les détails des épouvantables ravages qu'une trombe d'eau, qui a tout à coup rempli les torrents et qui en a créé de nouveaux, est venue exercer dans plusieurs communes des Hautes-Pyrénées. Nous ne les décrirons pas, parce que tous ces sinistres cruels se ressemblent, et que tous se résument en deux mots : la ruine et la mort. — Des avis du Cap-de-Bonne-Espérance, reçus à Londres, apprennent que ces parages ont éprouvé une violente tempête dans la nuit du 26 août et que l'on avait déjà constaté la perte, dans la baie d'Algoa, de quatre navires anglais d'une valeur de 8 à 10 millions de francs. Plusieurs personnes avaient péri dans ces sinistres, et l'on craignait bien d'apprendre que la violence de la bourrasque avait encore jeté d'autres navires à la côte.

En attendant que notre mission en Chine se détermine enfin à s'embarquer, les journaux anglais nous apprennent que les importations de la Grande-Bretagne dans le Céleste-Empire progressent tous les jours. Une des plus récentes, c'est celle de la pendaison. Un soldat cipaye, faisant partie du corps de l'armée anglaise qui occupe l'île de Chusan, avait été condamné à mort par une cour martiale, pour avoir tiré un coup de fusil sur un sous-officier. Le jour fixé pour l'exécution, un gibet a été dressé, les troupes ont été réunies en carré; trois Chinois faisaient les fonctions d'exécuteurs. Un d'eux a décoiffé de son turban le soldat, qui professait la religion musulmane; un autre lui a couvert le front et les yeux avec un bonnet blanc, le troisième lui a passé la corde au cou, et tous trois l'ont ensuite lancé dans l'éternité. Une multitude de Chinois assistaient à ce spectacle, tout nouveau pour eux; ils ont été fort effrayés en voyant le patient suspendu et inanimé; la plupart ont pris la fuite. Nous ne savons si l'amour-propre anglais aura la satisfaction de les voir abandonner la strangulation et la décapitation pour ce nouveau mode de supplice. — Quant à nous, nous serions plus fiers de voir une association, qui compte déjà de nombreux souscripteurs, l'*Œuvre de la sainte Enfance*, arriver à y détruire un usage exécrable que sa barbarie a fait longtemps révoquer en doute. Investis par leurs lois du droit de vie et de mort sur leurs enfants, les Chinois l'exercent dans toute son horrible étendue. Des rapports trop fidèles établissent qu'en trois ans la seule ville de Pékin a jeté 9,702 enfants à la voirie, sans compter ceux que des sages-femmes payées étouffent dans des bains d'eau chaude au sortir du sein maternel; sans compter ceux qui, exposés la nuit sur le pavé des rues, servent de pâture aux chiens et aux animaux immondes; sans compter ceux que l'avidité des marchands ramasse ou nourrit pour l'esclavage ou pour la débauche; sans compter, enfin, ceux qu'on jette dans les eaux : masse d'infanticides évaluée chaque année à 10,000 au moins par quelques voyageurs, à 30,000, au dire de Dumont-d'Urville. Une association vient, comme nous l'avons dit, de se former pour arracher à la mort cette coupe réglée de victimes. Elle s'est assurée de la faiblesse des moyens qui suffiraient pour conduire à un résultat si grand; tel est en Chine l'excès de la misère, qu'un enfant se vend 50 à 60 centimes. L'œuvre ne demande à chaque associé que 5 centimes par mois, et, moyennant cette faible offrande faite par un nombre d'associés tel qu'en peut fournir la France, elle se charge de recueillir les milliers d'orphelins abandonnés sur ces tristes plages. Plusieurs prélats viennent de publier en sa faveur des lettres pastorales.

Un usage que les Anglais auront encore à introduire en Chine, c'est celui des clubs. Les feuilles de Londres viennent de nous donner le catalogue des établissements de ce genre qui prospèrent dans cette ville. On n'en compte pas moins de vingt-cinq, non compris le fameux club du Beef-Steak, fondé en 1736, présidé par un des plus illustres ducs du royaume, où l'on ne mange d'autre viande que des tranches de bœuf grillé, arrosées seulement de punch et de vin de Porto. Cette énumération des richesses clubistiques de Londres a suggéré à un journal anglais les réflexions suivantes : « Les clubs ne sont pas aussi dangereux qu'on le craint ou qu'on se plaît à le répandre : 1° parce que ceux qui les fréquentent ont déjà fait leur fortune ou sont en voie de la faire; 2° parce qu'au lieu de vider, comme chez soi ou à la taverne, deux ou trois bouteilles d'un vin douteux, on est forcé par le décorum de n'en boire, au club, qu'un simple carafon qui est excellent; 3° parce que, si l'on y laisse parfois un peu de son argent, on n'y court pas du moins le risque d'être impitoyablement rançonné par des fripons; 4° parce qu'on n'y trouve que des gens d'un âge mûr, dont toute la journée s'écoule au club, et que pour un jeune mari, si gourmand que vous le supposiez, un humble repas près de sa jeune femme est bien préférable à l'étiquette inséparable d'un dîner d'apparat; 5° parce qu'en Angleterre, l'esprit de *division* marche de pair avec l'esprit d'*association*; que les partis y sont tranchés, les opinions arrêtées d'avance, et qu'on n'y souffrirait qu'assez impatiemment, dans un salon, qu'un interlocuteur, si éloquent qu'il pût être, se permît de vouloir vous inculquer la sienne. »—La bonne intelligence paraît moins facile à maintenir dans une autre espèce de réunion que possède également en ce moment l'Angleterre: c'est la ménagerie de M. Wombwell, à Leeds. Dans une des cages se trouvaient deux beaux lions et deux léopards très-dociles. Ces quatre animaux avaient été habitués à vivre ensemble, et le propriétaire de la ménagerie se montrait au milieu d'eux à la manière de Van Amburgh ou de Carter. Pendant les repas, les lions et les léopards étaient séparés; la semaine dernière, on a voulu essayer de leur faire prendre leur repas en commun. On jeta quatre lambeaux de viande dans la cage. A peine un léopard avait-il mis la patte sur un de ces lambeaux, qu'un des lions se rua sur lui et l'étendit mort d'un coup de griffe. Sans l'intervention du gardien, l'autre léopard eût été tué.

Il est aujourd'hui une question administrative dont chacun presse la solution et l'application à Paris : c'est l'organisation pour cette ville, devenue notre plus grand centre manufacturier, d'un conseil de prud'hommes. On n'est pas d'accord sur les éléments qui devront concourir à la formation de ce conseil; mais la nécessité de sa création est trop généralement reconnue pour qu'on ne finisse pas par trouver un terme moyen qui donne dans une certaine mesure satisfaction à tous les droits. Paris ne peut pas demeurer plus longtemps privé d'une institution dont les bons effets sont ressentis de tous les côtés. Nous avons en France soixante-quatre villes de fabrique qui possèdent des conseils de prud'hommes, ayant, comme on sait, pour mission de régler les contestations qui s'élèvent entre les fabricants, les chefs d'atelier, les ouvriers, compagnons et apprentis. Ces conseils ont, comme les juges de paix, le double caractère de conciliateurs et de juges. Ils sont institués en vertu du décret du 18 mars 1806, et régis par le même décret et par la loi du 3 août 1810. On trouve, dans le compte général de l'administration de la justice civile et commerciale pendant l'année 1841, que les conseils de prud'hommes de quarante-six villes manufacturières ont été saisis comme conciliateurs en bureau particulier, de 11,635 affaires; ils en ont

concilié près des quatre cinquièmes. 2,020 ont été arrangées avant que le bureau particulier eût statué, et les autres renvoyées devant le bureau général pour être jugées. 238 de ces dernières ont été retirées avant le jugement, et 504 seulement ont été jugées. 250 des décisions intervenues étaient en dernier ressort, et 74 en premier ressort. Il a été interjeté sept appels. On sait que toutes ces affaires se traitent sommairement, sans frais et sans retard. Dans les chiffres que nous avons donnés ne sont point comprises les affaires jugées dans plusieurs grandes villes manufacturières, telles que Marseille, Amiens, Alençon, Strasbourg, Lyon, Tarare, Nîmes, Tours, etc. Il n'a pas été possible d'obtenir le relevé officiel pour ces différentes cités; mais il est probable que les dix-huit villes qui ne figurent pas dans le compte de l'administration offrent une masse d'affaires presque aussi considérable que celle des quarante-six villes dont on connaît les chiffres. Les quatre cinquièmes des conflits soumis aux prud'hommes se terminent par conciliation. Sur près de douze mille affaires, il n'y a eu que sept appels aux tribunaux de commerce. L'utilité de cette juridiction ressort de ces deux seuls faits. Aussi l'institution tend-elle à pénétrer partout où l'industrie manufacturière prend quelque développement. C'est sans doute une des premières questions dont le conseil municipal s'occupera après les réélections auxquelles il va être procédé.

Chaque ministère a, depuis peu de temps, publié ou communiqué ses documents statistiques. M. Villemain nous a dit que le nombre des candidats qui se sont présentés à l'examen du baccalauréat ès-lettres, à la fin de la dernière année classique, s'était élevé à 3,282; à 3,151 en 1842, et à 2,892 en 1841. Le *Moniteur* a fait observer que la difficulté des épreuves et la juste sévérité des examinateurs n'avaient pas, comme on le voit, écarté les aspirants, ainsi qu'on semblait le craindre d'abord. Le diplôme a été conféré à 1,568 aspirants; 1,714 ont été ajournés. La proportion des réceptions est donc de 48 sur 100 candidats examinés; l'année dernière elle n'était que de 46, ce qui constate une amélioration dans l'état des études. — M. le ministre du commerce nous a fait connaître les progrès de notre commerce extérieur. Il y a, dans les tableaux qu'il a publiés et dans les conclusions qu'il en faut tirer, matière à un examen développé qui ne pourrait trouver place dans ce Bulletin de la Semaine. — Enfin, nous avons été frappés de voir dans le tableau publié par M. le ministre des finances sur le produit des recettes pendant les trois premiers trimestres de 1843, qu'alors que tous les impôts avaient été plus productifs qu'en 1842, il y avait eu une dinution de 1,800,000 francs environ sur les droits du sel acquittés pendant le même laps de temps. La consommation n'a pu cependant diminuer, car elle avait été constamment progressive d'année en année depuis un long temps. A quoi donc attribuer ce déficit considérable? Les journaux de l'Est, qui ont à annoncer presque tous les mois l'adjudication d'une des salines de l'Etat à un même acquéreur, agent, dit-on, de la reine Marie-Christine, et qui a déjà pris envers le trésor pour dix millions environ d'engagements, les journaux de l'Est veulent voir dans ce déficit, dans toutes ces ventes où il ne se présente qu'un acquéreur, dans ces cahiers de charges dont ils prétendent que les conditions ne sont pas remplies, dans toute cette mutation, qui ne fait du reste que substituer le monopole d'un particulier au monopole de l'Etat, au détriment de celui-ci et sans aucun allégement pour le consommateur pauvre, un ensemble de faits et d'actes administratifs qui doit appeler la très-attentive investigation des Chambres.

Les établissements de bienfaisance prospèrent et se multiplient, la colonie agricole de Mettray vient d'inaugurer une chapelle qui complète l'ensemble de constructions que les fondateurs ont eu à faire élever pour l'œuvre qu'ils ont si noblement entreprise, et dans laquelle l'humanité et la générosité publiques les ont si efficacement soutenues. Au Petit-Quevilly, près de Rouen, un philanthrope éclairé, M. Guillaume Lecointe, a fondé, il y a peu de temps, un établissement du même genre. Il a eu également le bon esprit d'y annexer une société de patronage pour le placement de ces malheureux enfants à l'expiration de leur temps de détention. Ces excellents exemples trouveront des imitateurs, et l'on ne peut tarder davantage à faire pour les orphelins et les enfants indigents, ce qu'il est fort bien sans doute de faire pour les jeunes détenus, mais ce qu'il serait dangereux et en quelque sorte immoral de ne faire que pour eux.

L'École de Droit a vu son doyen, M. Blondeau, donner sa démission; et M. Rossi, dans les habitudes duquel un pareil coup de tête n'entrera jamais, a été nommé à sa place. Cette élévation au décanat d'un homme qui compte déjà un très-grand nombre d'autres places, et qui doit la qualité de Français et le titre de professeur, non pas à sa naissance et à un concours, mais à une double ordonnance, a causé quelque émoi dans les chaires et sur les bancs de l'École de Droit. —A l'École de Médecine, à la séance de rentrée de la Faculté, a été prononcé un des plus remarquables discours qui aient jamais été entendus dans cette enceinte. Le professeur désigné pour cette tâche était M. Hippolyte Royer-Collard, qui, dans un langage vif et noble, pur et élevé, a parfaitement déterminé quels étaient les liens qui devaient unir les sciences physiques et chimiques à la science médicale. C'est un travail qui demeurera. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a procédé à l'élection du successeur de M. le marquis de Fortia d'Urban. Nous avions précédemment émis le vœu que la liste des candidats vit s'inscrire quelque nom fait pour attirer à lui une majorité. Notre désir a été satisfait. M. Mérimée, qui a publié plusieurs bons ouvrages d'archéologie, et qui, comme inspecteur-général des monuments historiques, a conjuré tant d'actes de vandalisme, s'est présenté et a été élu dès le premier tour de scrutin par 25 voix sur 38 votants. Les 13 autres suffrages ont été partagés entre MM. Ternaux-Compans, le marquis de La Grange et Onésime Leroy. Le résultat de cette élection sera sanctionné par le suffrage public.—L'Académie des Sciences a procédé le 20 à la nomination d'un membre de la section d'astronomie en remplacement de M. Bouvard. M. Mauvais a été élu.

Les arts et l'industrie se préparent déjà à satisfaire la curiosité publique qui trouvera largement à se repaître dans l'année 1844. Les constructions pour l'exposition de l'industrie sont déjà commencées aux Champs-Élysées, et sont menées avec activité. D'un autre côté, un avis du directeur des musées royaux vient de rappeler aux artistes que les tableaux qu'ils destinent à l'exposition du 15 mars prochain devront être envoyés au Louvre du 1er au 20 février. Le Musée royal sera fermé, sans aucune exception, le 1er février 1844, pour les travaux préparatoires. Ne serait-il donc pas possible de faire élever, aux Champs-Élysées ou ailleurs, une construction définitive qui servirait successivement aux expositions de nos manufacturiers et de nos artistes, et qui permettrait aux nombreux étrangers que ces solennités attirent à Paris, d'aller en même temps admirer les chefs-d'œuvre des anciennes écoles? Est-ce pour ménager l'amour-propre de Raphaël et du Poussin, de Rubens et de Lesueur, qu'on s'arrange pour ne pas laisser voir leurs tableaux en même temps que l'exposition annuelle?

Un jeune Hanovrien, avocat et écrivain fort distingué, M. Gans, vient de mourir à Celle, à l'âge de trente-deux ans. Quelques journaux ont annoncé qu'il était mort en prison. C'est un anachronisme. M. Gans avait eu, en effet, à se ressentir des bontés de S. M. le roi de Hanovre, mais il n'était plus logé par les soins de ce monarque quand la mort est venue le frapper. Il avait publié plusieurs ouvrages fort estimés, entre autres : *de l'Infanticide*, *Projet d'un nouveau Code Pénal*, *Histoire du Droit d'Hérédité*, etc. — Un de nos lieutenants-généraux, qui avait marqué dès nos premières guerres d'Italie, le comte Ricard, vient de terminer une carrière bien remplie. — Enfin, l'ingénieur auquel Bordeaux doit son admirable pont, M. Deschamps, inspecteur-général des Ponts-et-Chaussées, est mort dans cette ville.

Courrier de Paris.

On s'est beaucoup occupé, cette semaine, de comédies et de comédiens; il est vrai que c'est là un texte de conversation toujours en vogue. Parler de la pièce nouvelle, du chanteur, de l'acteur ou de la danseuse en crédit, est un exorde commode et tout trouvé; il n'y a pas de genre d'éloquence plus facile, si ce n'est l'éloquence sur la pluie et le beau temps. — Vous rendez une visite de digestion ou de politesse; à peine êtes-vous arrivé au boudoir ou au salon, qu'il faut dire votre mot, auquel on riposte aussitôt. Voici à peu près l'ordre et la marche de cette entrée en campagne : « Comment vous portez-vous? — Quel temps fait-il? — Ah! quel froid! — Oh! quelle chaleur! — Monsieur votre père va-t-il mieux? — Avez-vous des nouvelles de madame votre tante? » Telle est l'espèce de munitions qu'on épuise à la première escarmouche; après quoi on s'arme de ce qu'on trouve, des flèches qu'on a le plus vite sous la main. Les théâtres sont toujours là pour cette seconde fourniture. Cette question : Avez-vous vu le dernier opéra ou la dernière comédie? succède immédiatement à l'interrogation touchant l'état de votre santé ou l'état de l'atmosphère. Il serait curieux de savoir, par exemple, combien de fois par heure, par quart d'heure, par minute, Paris a prononcé, depuis huit jours, les mots que voici : « Que pensez-vous de *Dom Sébastien?* Quand irez-vous entendre *Maria di Rohan?* »

Arrivés à ce point de l'oraison, il y a une foule de très-honnêtes gens qui sont à bout du génie et ne savent plus quelle contenance tenir : ils se frottent les mains ou respirent le flacon d'eau de Cologne placé sur la cheminée, ou font pirouetter leur lorgnon autour de l'index, ou tournent le dos au feu pour se donner l'importance d'un homme qui se chauffe les talons, ou caressent la chaîne de leur montre et regardent l'heure vingt fois. — Cela vous explique la grande importance que les spectacles occupent dans les préoccupations de cette ville. Outre le plaisir et la distraction que Paris trouve et achète à prix fixe dans ces magasins de prose, de vers, de chants, d'entrechats et de tirades, il est clair que les théâtres fournissent la nourriture aux muets et aux bègues. La moitié de Paris ressemblerait à une succursale de l'abbé Sicard, si mademoiselle Grisi, M. Scribe, M. Donizetti, M. Duprez ne déliaient pas les langues; et sans Carlotta, — et mademoiselle Rachel, une foule de proches parents et de soi-disants amis intimes n'auraient rien à se dire.

Bouffé a eu le haut bout des propos interrompus pendant ces derniers jours; on ne s'est occupé que de Bouffé, on n'a parlé que de Bouffé. « Eh bien! savez-vous ce qui en est? Part-il? reste-t-il? Cent mille francs! cela est-il croyable? »

Il faut bien le croire, car cela est; tout le monde n'est pas le docteur Morphorius de Molière, qui doute de tout, de l'évidence la plus palpable, des coups de bâton qu'il reçoit. — Il n'est pas question de coups de bâton dans l'affaire de Bouffé, mais de cent mille francs en bons billets de banque ou en beaux écus comptant, que M. Nestor Roqueplan, directeur des Variétés, a donnés à M. Delestre-Poirson, directeur du Gymnase, pour paiement dudit Bouffé. M. Delestre-Poirson ayant fourni à M. Roqueplan bonne et due quittance, Bouffé a quitté le Gymnase et appartient depuis huit jours au théâtre des Variétés. Il y débutera le 1er décembre prochain.

Le merveilleux n'est pas que Bouffé passe d'un théâtre à un autre, mais qu'on achète un comédien si cher; dans dix-huit mois l'engagement de ce spirituel acteur avec le Gymnase expirait de plein droit; ce sont ces dix-huit mois que M. Roqueplan a estimés 100,000 livres; c'est beaucoup d'estime. En outre, M. Bouffé jouira d'un appointement annuel de 25,000 francs, assaisonnés de trois mois de congé. Je ne sais si le théâtre des Variétés a fait un bon marché, mais le théâtre du Gymnase a la prétention de n'en avoir pas fait un mauvais. « Eh bien! disait quelqu'un à M. Delestre-Poirson, croyez-vous que ce soit pour vous une bonne affaire?—Mais oui, assez bonne, répliqua M. Poirson : j'ai cédé hier pour 100,000 francs un acteur qu'avant-hier j'aurais donné pour rien. »

C'est quelque chose cependant que de perdre Bouffé; le Gymnase ajoute à cette perte celle de madame Volnys; il paraît que la désertion va devenir à peu près générale, et que M. Delestre-Poirson est abandonné par ses plus anciens serviteurs.

Madame Volnys a maintenant trente-quatre ans; Léontine Fay est déjà loin, comme on voit; qui ne se rappelle les succès précoces de cette charmante petite fille, actuellement la très-sérieuse madame Volnys?

On raconte de certains héros qu'ils jouèrent avec une épée sur le sein de leur nourrice; Léontine Fay dut jouer la comédie et fredonner le vaudeville dans le ventre de sa mère; en ouvrant les yeux, elle vit le soleil du lustre et de la rampe; le chef d'orchestre lui mit le bourrelet, le décorateur la mena à la lisière, le machiniste la berça, le souffleur lui donna la bouillie.—Léontine était célèbre, qu'elle bégayait encore; le laurier poussa dans ses langes, la gloire lui arriva au biberon.

A huit ans, elle avait parcouru les Pays-Bas et la France; à onze ans, elle débutait au Gymnase : c'était en 1821. Quel succès! la ville géante s'occupa d'une enfant.—Qu'y a-t-il de nouveau, Athéniens? Avons-nous vaincu à Chéronée, ou Philippe est-il à nos portes?—Eh! quoi de plus nouveau que Léontine mangeant des tartelettes, dans le *Mariage Enfantin*, avec des couplets de M. Scribe, et des confitures dessus. C'est alors que M. Fay s'écria, dans un transport d'admiration paternelle : « Et madame Fay qui ne voulait pas faire cette enfant-là! »

Peu à peu, la petite Léontine devint mademoiselle Léontine, et M. Scribe lui dit : « Siége à ma droite! » Puis M. Volnys passa par là un beau jour, et en fit sa femme. Enfant, demoiselle et femme, elle est née, elle a grandi au Gymnase; le Gymnase est son véritable père; il la berce, l'élève et la marie; il assiste à son baptême et à ses noces. Cette longue intimité va finir : madame Volnys entre au Théâtre-Français avec le titre de sociétaire; l'union de madame Volnys et du Théâtre-Français avait déjà été tentée, il y a trois ou quatre ans, et rompue au bout de quelque temps; ce second essai sera-t-il plus solide et plus durable? Il faut l'espérer. La première fois, madame Volnys quitta le Théâtre-Français par dévouement conjugal : elle demandait que M. Volnys fût inscrit, comme elle, sur la liste de MM. les comédiens ordinaires du roi; le Théâtre-Français refusa, et comme il donnait pour raison que le talent de M. Volnys n'était pas encore arrivé au point de perfection nécessaire pour mériter un tel honneur, « C'est vrai, dit madame Volnys avec cette naïveté qui la caractérise, mon mari n'est pas bon; il est même mauvais, très-mauvais, détestable; mais que voulez-vous, c'est M. Volnys! » Et elle brisa net les pourparlers. Le temps, à ce qu'il paraît, modifie l'héroïsme conjugal le plus entêté; madame Volnys a sacrifié cette fois son mari sur l'autel du Théâtre-Français; il n'est pas plus question de M. Volnys dans cette affaire que s'il n'existait plus; cependant il existe bien réellement, et se consacre quelque part à l'emploi des pères-nobles. — Il n'y a pas longtemps que M. Volnys était un jeune-premier; mais les jeunes-premiers et les jeunes-coquettes deviennent si vite grands-papas et grand'mères! Et puis, un beau matin, vous lisez dans votre journal l'annonce de leur mort et de leur enterrement.

Ainsi vient de mourir mademoiselle Emilie Leverd, une des plus piquantes et des plus célèbres actrices de la Comédie-Française. Emilie Leverd avait eu le talent, la jeunesse, la grâce, la beauté; peu à peu tout cela disparut; quand la jeune et charmante Emilie est morte, elle avait cinquante-cinq ans, et ressemblait à une bonne grosse bourgeoise de l'île Saint-Louis ou du Marais. Acaste, Clitandre, Oronte et Alceste n'auraient jamais pu reconnaître, dans cette excellente et respectable créature, la belle Célimène aux traîtres yeux. Voilà pourtant ce qui en est tôt ou tard des Célimènes légères et des divines Aramintes!

Mademoiselle Emilie Leverd était née à Paris vers 1790 : comme madame Paradol, qui l'a précédée de quelques jours dans la tombe, elle entra d'abord par l'opéra dans la vie dramatique; madame Paradol avait commencé par chanter Gluck et Spontini avant d'arriver à Corneille et à Racine. Avant de faire connaissance avec Molière, Regnard, Marivaux, Destouches et Beaumarchais, Emilie Leverd dansa : son premier pas sur la scène fut un entrechat, mais ce n'était point l'entrechat qui devait lui créer un nom; elle réussit fort peu dans la pirouette, et n'aurait fait qu'une jolie et médiocre danseuse; Picard se trouva là, heureusement, pour interrompre le bal et convertir la bayadère en comédienne; il enrôla Emilie Leverd dans la troupe du théâtre Louvois, autrement dit théâtre de l'Impératrice, dont il était alors le général en chef. Le joli visage, la fine taille, les dix-huit ans d'Emilie Leverd firent de grands ravages dans le quartier Latin : on se battit aux portes du théâtre en l'honneur de ses beaux yeux. L'Empereur lui-même, le Napoléon de Marengo et d'Austerlitz, s'en émut, et, entre deux victoires, mademoiselle Leverd vint jouer Roxelane et Célimène sur le théâtre de Saint-Cloud; le conquérant fut conquis; Emilie Leverd reçut, peu de temps après, un ordre de début au Théâtre-Français. On était en 1808; mademoiselle Contat avait pris récemment congé de Satan et de ses pompes, il fallait une grande coquette pour la remplacer; Emilie Leverd se présenta hardiment, et le plus charmant succès justifia son audace. Voici ce que Geoffroy, le grand juge de ce temps-là, dit des premiers essais d'Emilie Leverd : « On avait répandu le bruit que la débutante ne faisait autre chose que copier mademoiselle Contat. Dès qu'on a vu mademoiselle Leverd, cette prévention s'est dissipée : on a trouvé qu'elle avait une physionomie et un caractère à elle. C'est surtout dans la Cé-

liante du *Philosophe Marié*, que la comparaison entre ces deux actrices est facile ; car il n'y a pas longtemps que mademoiselle Contat a cessé de jouer ce rôle ; les souvenirs qu'elle y a laissés sont encore récents. Or, rien ne se ressemble moins que la manière dont elles ont joué l'une et l'autre : mademoiselle Contat y mettait une méchanceté, une brusquerie, une pétulance quelquefois outrée ; elle ne visait qu'à l'effet théâtral, sans considérer l'âge, le sexe de Céliante, la bienséance qu'exige la scène ; mademoiselle Leverd, au contraire, a donné à Céliante une douceur, une grâce, une aménité dont l'effet n'est pas assez piquant, et qui affaiblissent le caractère. Quoique mademoiselle Leverd ne nous ait pas représenté au naturel la véritable Céliante de Destouches, elle nous a fait voir un enjouement si aimable, tant de finesse et tant de grâce, qu'elle s'en fait aisément pardonner. » Et plus loin, Geoffroi ajoute : « Quand mademoiselle Leverd doit paraître, la salle est toujours pleine ; voilà des débuts précieux pour le théâtre. C'est dans ces occasions que l'intérêt des comédiens est souvent opposé à leurs passions : ils craignent les débuts brillants, et ils les aiment. De la beauté et du talent, c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour que mademoiselle Emilie Leverd excite l'envie et produise de secrètes rivalités ; mais la comédie ne peut que gagner à ces débats : c'est la source de l'émulation. »

Plus tard, ce que Geoffroi appelle la source de l'émulation dégénéra en querelles furieuses. De 1808 à 1812, Céliante se contenta de recevoir et de rendre de simples escarmouches ; mais en 1812, à l'époque même de la campagne de Russie, mademoiselle Leverd entra en campagne contre un redoutable ennemi : mademoiselle Mars, depuis longtemps sans rivale dans l'emploi des ingénues, mit le pied sur le terrain des grandes coquettes, et aussitôt la guerre fut déclarée, et de vives batailles se livrèrent des deux côtés. Le public, partagé en deux camps, en vint plus d'une fois aux mains, sous les drapeaux



(Emilie Leverd, décédée le 18 novembre.)

de Leverd et de Mars. Un ordre signé de Moscou essaya de régler cette mémorable querelle ; mais le vainqueur de l'Europe, qui venait de saisir l'empire des czars et le tenait encore palpitant en ses puissantes mains, ne put parvenir à mettre d'accord deux comédiennes. Mademoiselle Mars ne voulut accepter aucun traité de partage ; et mademoiselle Leverd, vaincue, malgré une courageuse résistance, se retira fièrement. C'était un rude parti pour une actrice charmante et adorée ; aussi mademoiselle Leverd ne put-elle longtemps bouder contre elle-même : elle sortit de sa tente après un an de rancune, vint frapper à la porte du Théâtre-Français, et rentra en grâce. Ce fut par une comédie de M. Etienne, *l'Intrigante*, que l'exilée reparut, après cette apparence de retraite. La pièce excita de telles tempêtes, que la censure impériale intervint et mit son *voto*.

Cependant les années marchèrent, tandis que l'Empire s'écroulait, et mademoiselle Leverd fut attaquée d'un mal qui est la ruine des jolies femmes : du mal de l'embonpoint ; il fallut bien s'y résigner, et de Célimène qu'on était, se résoudre à devenir la femme jalouse, la mère coupable, madame Evrard, et même madame Patin ; c'en était fait de la douceur, de la grâce et de l'aménité dont Geoffroi parlait douze ou quinze ans auparavant. Madame Patin n'avait besoin que de la verve ronde et de la grosse gaieté qui sont dans ses domaines... Et enfin arriva le temps où madame Patin elle-même se décida à prendre définitivement sa retraite, non pas par un caprice d'amour-propre et de rivalité, comme avait fait Céliante, mais par lassitude, par raison, par nécessité... Et c'est ainsi qu'Émilie Leverd disparut et finit.

Tout ce monde impérial, auquel elle avait appartenu, va mourir ou est mort comme elle : les héros de cour, de champs de batailles et de coulisse ; les plus puissants, les plus habiles, les plus glorieux, comme les plus riantes, les plus adorées et les plus belles !

Algérie.

PÈLERINAGE DE LA MECQUE. — TRANSPORT DES PÈLERINS DE L'ALGÉRIE, DE MAROC ET DE TUNIS, A BORD DE BATIMENTS FRANÇAIS.

(Embarquement dans le port d'Alger des Pèlerins de la Mecque.)

Le pèlerinage est pour les fidèles musulmans de l'un et l'autre sexe un acte religieux qui consiste à visiter, une fois dans sa vie, le *Kaabah* (maison carrée, tabernacle de Dieu), à la *Mecque*, au jour prescrit par la loi, et avec différentes pratiques ordonnées par la religion. Cette loi n'oblige que ceux à qui leur position ou des circonstances particulières ne permettent pas de s'en dispenser, comme par exemple la condition libre, le bon sens, l'âge de majorité, l'état de santé, l'état d'aisance, la sûreté du voyage, la compagnie du mari ou d'un proche parent, sous la garde duquel doit être la femme qui se destine au pèlerinage ; enfin, l'absence de tout empêchement légitime, de quelque genre qu'il soit.

Le fidèle est tenu en son particulier à différents exercices, pour s'acquitter convenablement de ce devoir important de l'islamisme ; ces exercices consistent à s'arrêter aux premières

stations, autour de la Mecque, à une certaine distance de la cité sainte, et sur la route même des pèlerins qui y viennent de toutes les parties du monde, à y faire les purifications, à prendre l'*ihram*, espèce de voile ou manteau pénitentier formé de deux pièces de laine blanches et neuves, sans coutures, l'une pour se couvrir la partie inférieure, et l'autre la partie supérieure du corps; à se parfumer avec du musc ou d'autres aromates, à réciter des prières et à psalmodier des cantiques à haute voix. Le pèlerin ne peut être vêtu que de son *ihram*; il peut cependant avoir sur lui des espèces en or ou en argent, mais dans une bourse ou dans une ceinture, être armé d'un sabre, porter son cachet au doigt, et le saint livre du Koran dans un sac pendu à son côté. A son arrivée à la Mecque, il doit aussitôt se rendre directement au *Kaabah*, entrer dans le temple par la porte Schéibé, les pieds nus, et en récitant une prière consacrée, s'approcher de la Pierre-Noire (1), la baiser respectueusement ou bien la toucher des deux mains et les porter ensuite à la bouche, faire, immédiatement après, les tournées autour du sanctuaire, en partant de l'angle de la Pierre-Noire, et avançant toujours du côté droit, pour avoir le sanctuaire à gauche, et par là plus près de son cœur. Cette tournée autour du Kéabé se renouvelle sept fois de suite: le pèlerin est tenu de faire les trois premières en se balançant alternativement sur chaque pied, et secouant les épaules; les quatre autres, au contraire, d'un pas lent et grave. Les tournées, qui forment un des actes les plus importants du pèlerinage, doivent se faire en trois différents temps: la première, le jour même de l'arrivée du pèlerin à la Mecque; la seconde, appelée tournée de visite, pendant un des quatre jours de la fête de Baïram; et la troisième, tournée de congé, le jour même de son départ de la Mecque.

Le pèlerin doit aussi, ce dernier jour, boire de l'eau du puits de Zemzem, dont l'origine miraculeuse est attribuée à l'ange Gabriel, et même emporter de cette eau sainte pour en avoir chez lui et pour en donner à ses proches et à ses amis. Enfin, au moment où il sort du temple, il doit encore, 1° porter la main sur le voile du Kaabah; 2° faire les prières les plus ferventes, en les accompagnant de larmes et de soupirs; 3° toucher le mur *Multezem*, qui est entre la Pierre-Noire et la porte du sanctuaire, en y posant d'abord la poitrine, ensuite le ventre et la joue droite, à l'exemple de ce qu'a pratiqué le prophète lui-même; 4° se retirer le visage constamment tourné vers le sanctuaire; et 5° sortir par la porte El-Ouada (porte de la promesse), après en avoir respectueusement baisé le seuil.

Ces principales pratiques du pèlerinage sont entremêlées d'une foule d'autres, d'excursions ou de processions hors de la ville, de visites à l'Œumré, petite chapelle située au milieu d'une plaine à deux heures au nord de la Mecque, du jet des Sept-Pierres, de la célébration de la fête des Sacrifices (Aïd-Adha ou Kourban-Baïram), l'une des deux grandes fêtes religieuses de l'islamisme, etc.



(Traversée des Pèlerins de La Mecque.)

C'est Mohammed (Mahomet) qui établit d'une manière invariable et permanente le jour où tous les ans seraient célébrées la fête du Pèlerinage et celle des Sacrifices. — Il la fixa au commencement de mars, à l'approche du printemps, dans le double but de rendre le voyage moins pénible aux pèlerins, et de faciliter en même temps le transport et la vente de leurs denrées. On voit par là que le pèlerinage fut dans l'origine une institution non moins politique que religieuse, favorisant le commerce par la création dans le désert d'un immense marché, source de richesses et de prospérité pour les villes pauvres où l'habile législateur vécut longtemps obscur chamelier.

Rien n'égale le zèle et l'empressement de tous les peuples qui professent l'islamisme à remplir ce devoir important de leur culte. Les anciennes traditions relatives à l'origine du Kaabah, la profonde et constant evénération des Arabes païens pour ce tabernacle, la politique qu'eut Mohammed de consacrer ces mêmes opinions, et de présenter la visite du sanctuaire comme un précepte divin, et l'un des principaux articles de sa doctrine; la dévotion avec laquelle il s'en acquittait lui-même; enfin, l'exemple de ses disciples, de ses successeurs et des musulmans de tous les siècles, concourent à faire regarder encore aujourd'hui comme absolue et indispensable l'obligation de visiter au moins une fois dans sa vie le temple de la Mecque. Pour entreprendre ce pèlerinage, les musulmans surmontent avec une constance étonnante les hasards et les difficultés d'un voyage long et pénible. Aussi en voit-on chaque année plus de cent mille de tout sexe, de tout âge, de toute condition, s'acheminer des diverses contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, vers le Kaabah de la Mecque. Il est des années où le nombre des pèlerins va jusqu'à cent cinquante mille. Selon une opinion populaire, il ne peut jamais y en avoir moins de soixante-dix mille, parce que c'est le nombre arrêté dans les décrets du ciel, et que toutes les fois qu'il reste inférieur les anges y suppléent d'une manière invisible et miraculeuse.

Le grand corps des pèlerins réunis à Damas marche sous l'escorte d'une véritable armée, qui est chargée de les protéger contre les attaques des Arabes nomades, surtout dans les déserts de la Syrie et de l'Arabie, et qui les conduit jusqu'à la distance de trois journées de Médine. Là, ces pèlerins se réunissent à ceux d'Afrique, qui marchent également sous la garde d'un des premiers beys d'Egypte. La sortie de la grande caravane, qui part du Caire dans les derniers jours du mois de décembre, et qui met quarante jours pour arriver à la Mecque, se fait en grande pompe. Au jour fixé, toute la foule des pèlerins, logée sous des tentes en dehors de la porte des Victoires, se met en chemin, ayant à sa tête le



(Caravane de la Mecque.)

chameau (mahmel) portant le tapis offert chaque année à la ville du prophète. Tous les deux ou trois ans, les sujets de l'empereur de Maroc font aussi ce voyage en corps, sous la conduite particulière d'un officier de ce monarque. Les mahométans de la Perse, du Japon, des Indes et du reste de l'Orient, marchent d'ordinaire par bandes vers l'Arabie, et pourvoient par eux-mêmes à ce qui leur est nécessaire, tant pour la sûreté que pour la commodité du voyage. Arrivés sur les terres de l'Arabie, tous, en général, se reposent sur la vigilance et sur les soins du chérif de la Mecque, qui est censé répondre d'eux.

Le chérif de la Mecque reçoit le corps des pèlerins à la tête de troupes nombreuses chargées de veiller à leur salut pendant les stations hors de la cité, soit avant, soit après la célébration de la fête des Sacrifices, comme aussi de maintenir l'ordre parmi les pèlerins eux-mêmes.

Toutes les pratiques, aussi austères que minutieuses, qui constituent le pèlerinage, se terminent par des fêtes et des réjouissances qui durent trois nuits du Baïram, et pendant lesquelles le chérif de la Mecque, les pachas de Damas et d'Egypte font tirer des milliers de fusées, tandis qu'une bonne partie des pèlerins, surtout les Egyptiens et les Arabes, s'égaient par toutes sortes de jeux et de bouffonneries.

Tout musulman qui se destine au pèlerinage se nomme *hallal* (débutant), jusqu'au moment où il prend l'ihram dans l'une des stations aux environs de la Mecque. Couvert de ce manteau, il porte le nom de *mohrim*, auquel succède celui de *hadj*, qui signifie pèlerin. Aussitôt qu'il a satisfait à toutes les pratiques requises pour cet acte religieux, cette dénomination de *hadj*, que la religion accorde à tous ceux qui ont visité le sanctuaire, devient une espèce de surnom que les pèlerins de tout état, de tout rang et de toute condition

(1) L'hommage que l'on rend à cette pierre est pour rappeler au fidèle l'aveu et la confirmation de l'acte de foi que toute la légion des êtres spirituels fit à la création du monde. L'Etre-Suprême les ayant interrogés de la sorte : « Ne suis-je pas votre Dieu? » Tous répondirent : « Oui, vous l'êtes. » Ces paroles furent déposées dans le sein de cette pierre par l'Eternel lui-même. « Aussi la Pierre-Noire, d'après les expressions du Koran, est un des rubis du paradis : elle sera envoyée au dernier jour; elle verra, elle parlera, et elle rendra témoignage de tous ceux qui l'auront touchée en vérité et dans la sincerité de leur cœur. »

conservent le reste de leurs jours. A cette prérogative qui leur concilie une espèce de vénération publique, se joint encore celle de se laisser croître la barbe, comme étant une pratique consacrée par la loi et par l'exemple même du prophète.

Sous la domination turque, l'époque ordinaire du départ d'Alger pour le pèlerinage de la Mecque était à peu près fixé au mois de novembre, afin que les pèlerins pussent arriver assez à temps au Caire pour se joindre à la grande caravane qui part de cette ville. Le pèlerinage était autorisé par le dey dans une réunion du Medjlis (tribunal des ulémas) qu'il convoquait à cet effet et où était appelé l'oukil (administrateur) de la corporation de la Mecque et Médine. Celui-ci remettait au muphtiles sommes destinées aux pauvres de ces villes, et qui étaient fixées invariablement pour chaque année à environ 10,800 fr. Cet argent était ensuite confié par portions égales à chacun des pèlerins, qu en devenait le gardien et en faisait la remise, à la Mecque, à un beït-el-mal (trésorier), qui était regardé comme le chef de la caravane d'Alger. Cette caravane se composait de trois à quatre cents pèlerins, qui se réunissaient à Alger de tous les points de la régence. Les Arabes habitant les contrées les plus voisines du désert s'adjoignaient à la caravane de Maroc, qui traversait une partie du Sahara pour se rendre à Alexandrie. Ces voyages se faisaient ordinairement sur un ou plusieurs bâtiments de transports frétés par des négociants d'Alger. Chaque pèlerin payait son passage : celui du beït-el-mal et des gens à son service était seul gratuit.

Au moment du départ d'Alger, l'oukil de la Mecque et Médine remettait au beït-el-mal l'oukfia, ou état nominatif des personnes de la ville sainte qui avaient droit aux secours annuels envoyés d'Alger. La somme de 10,800 fr. versés par la corporation s'accroissait parfois des dons faits par les hauts fonctionnaires de la régence. La caravane arrivée à sa destination, les fonds étaient distribués par le beït-el-mal aux personnes désignées, dans la proportion d'un tiers pour les pauvres de la Mecque et de deux tiers pour ceux de Médine.

En cas de décès d'une de ces personnes, les héritiers avaient droit à sa portion. Si, dans la traversée, un pèlerin venait à mourir, le beït-el-mal s'emparait de ses effets, en faisait la vente, prélevait un droit de dix pour cent, et rendait compte à son retour des successions qu'il avait recueillies.

Aucun envoi de marchandises n'était expédié de la régence, dont le commerce d'exportation était presque nul; mais les denrées produites par l'Hedjaz (nom de la province où est située la Mecque) étaient importées en assez grande quantité et donnaient un bénéfice important au commerce algérien, tels que l'ambre, la perle, les cachemires, le café moka, le musc, les bois d'aloès et de sandal, l'écaille, les chapelets et les étoffes brochées de Damas.

Après la conquête d'Alger par la France, les pèlerinages ont été interrompus, et les indigènes ont pu voir dans cette omission d'une pratique qui leur est chère, une preuve de notre mépris ou tout au moins de notre indifférence pour leurs mœurs et leur religion. Dès le commencement de 1836, cependant, l'attention de l'administration algérienne s'était portée sur l'utilité de faire revivre en Algérie les pèlerinages, sous les auspices et avec la protection de l'autorité française. Les circonstances difficiles dans lesquelles le pays s'est trouvé, l'état de guerre sans cesse renaissant et de permanentes hostilités ont, pendant plusieurs années, encore retardé la réalisation de ce projet. Mais en 1842, la situation favorable de notre colonie a permis enfin de mettre à exécution une mesure dont l'importance politique et commerciale même ne saurait être l'objet d'aucun doute; car en même temps que les indigènes trouveront naturellement dans l'assistance accordée par le gouvernement à l'accomplissement de l'une des prescriptions de l'islamisme une preuve de l'égale sollicitude avec laquelle l'administration s'attache à protéger toutes les croyances religieuses, sans distinction de culte et de nation, il est présumable que nous retirerons de grands avantages pour l'influence morale de notre domination et pour l'extension de nos relations commerciales d'une disposition dont l'effet doit être, tôt ou tard, d'attirer dans nos ports les caravanes qui aujourd'hui font le commerce du désert par le Maroc.

Parti de Toulon le 13 septembre 1842, un bâtiment à vapeur de l'Etat, *le Caméléon*, de 220 chevaux, commandé par M. le capitaine de corvette Poutier, a été expédié en Algérie pour être mis à la disposition des pèlerins. Cent vingt-quatre indigènes, appartenant aux classes riches et lettrées, et recueillis dans les provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine, ainsi que dans la régence de Tunis, ont pris place à bord de ce navire, et ont été transportés aux frais de l'Etat à Alexandrie, où ils sont arrivés le 3 octobre suivant. A leur débarquement, les dispositions prises par les soins de notre consul-général leur ont assuré l'aide et l'assistance qui leur étaient acquis en leur qualité de sujets de la France, et dont ils avaient besoin pour accomplir leur pèlerinage. Comme la plupart étaient venus sans provisions, le gouvernement a pourvu à leur nourriture pendant la traversée, et avait fait mettre à bord des approvisionnements consistant en moutons, volailles, œufs, fruits secs (raisins et figues), riz, biscuit, sucre et café. Le pèlerinage terminé, un autre bâtiment de l'Etat, *le Tancrede*, est allé rechercher les pèlerins, et les a ramenés, au mois de juillet 1843, dans les divers ports où ils avaient été embarqués.

Dès le mois d'août 1842, l'agha El-Mezari (V. *l'Illustration*, t. 1er, p. 349), deux de ses fils et Abd-el-Aziz, chef des Douairs de la province d'Oran, avec une douzaine de personnes de suite avaient été admis comme pèlerins, aux frais de l'Etat, sur les paquebots partant de Marseille pour Alexandrie, d'où ils ont également été ramenés de la même manière.

Les heureux résultats produits par ce premier essai ont déterminé le gouvernement à le renouveler cette année Le 4 octobre 1843, le bâtiment à vapeur *le Cerbère*, affecté à cette mission spéciale, est arrivé à Alger; il en est parti le 6 pour aller prendre d'abord à Tanger quelques personnages importants qui ont sollicité cette faveur et auxquels elle a été accordée. Il a touché ensuite successivement à Mers-el-Kebir, Cherchell, Alger, Philippeville et Bone, pour recueillir dans chacun de ces ports les pèlerins algériens, et a continué sa marche vers Alexandrie en touchant à Tunis, où il avait également l'ordre de recevoir à son bord les pèlerins de cette régence. Outre les provisions nécessaires à leur nourriture, *le Cerbère* a embarqué à Toulon deux cents couvertures de campement, destinées à les garantir des rigueurs de la saison pendant la traversée.

C'est par de semblables mesures, sagement combinées avec les résultats des expéditions militaires et surtout avec le développement de la colonisation, qu'il deviendra chaque jour moins difficile, il faut l'espérer, d'assurer le succès de l'œuvre importante que la France a entreprise et poursuit depuis plus de treize années en Algérie.

Académie des Sciences.

COMPTE-RENDU DES SÉANCES DES DEUXIÈME ET TROISIÈME TRIMESTRES.

(Voir t. II, p. 182.)

I. Sciences médicales. (Suite.)

Pathologie médicale.—M. Guyon a adressé d'Alger à M. Breschet une note sur un cas de morve précédée de farcin qui s'est développée par contagion du cheval à l'homme, et a pu être inoculée de l'homme au cheval. Cette observation, recueillie avec le plus grand soin et très-détaillée, suffirait à détruire tous les doutes, s'il pouvait en exister encore sur la propriété contagieuse pour l'homme de cette affection terrible, et jusqu'à présent incurable dans l'espèce humaine.

M. Moreau de Jonnès a communiqué à l'Académie, dans les séances du 10 juillet et du 7 août, des données statistiques nouvelles sur le nombre d'aliénés existant en France, et sur les causes de l'aliénation mentale. Ce sujet avait déjà été abordé par plusieurs auteurs, mais aucun n'avait pu réunir les éléments de calcul que M. Moreau de Jonnès a trouvés dans une investigation officielle. Les recherches de ce savant consciencieux portent à 18,350, ou 1 sur environ 2,000 habitants, le nombre des aliénés existant en France. Ce calcul est basé sur huit recensements annuels et généraux.

3,400 à 3,800 aliénés, 1 sur 6,000 habitants, sont annuellement admis dans les hospices; les sorties montent à 3,000, les morts sont de 1,600 à 1,969, 9 à 10 sur 100.

Selon M. Moreau de Jonnès, sur 10 aliénés, 7 doivent la perte de leur raison à des causes physiques, 3 seulement à des causes morales. Parmi les causes physiques, l'*idiotisme* et l'*épilepsie* figurent en première ligne et presque pour la moitié des cas; l'ivrognerie, l'*irritation excessive*, etc., viennent ensuite. Le chagrin et l'amour sont les causes morales qui ont le plus d'action; puis viennent les idées religieuses, etc.

M. Parchappe, médecin de l'asile des aliénés de Rouen, a lu à l'Académie un mémoire dans lequel il rappelle que, dès 1839, il a évalué approximativement le nombre des aliénés en France à 1 sur 2,000, chiffre conforme à celui qu'un calcul rigoureux a donné à M. Moreau de Jonnès; cette évaluation était fondée sur les documents publiés par M. Ferrus, dans son important ouvrage intitulé *des Aliénés*. M. Parchappe pense aussi, comme M. Moreau de Jonnès, que la civilisation ne peut avoir qu'une heureuse influence sur l'aliénation mentale; mais il s'attache à démontrer que M. Moreau de Jonnès réunit à tort dans un même cadre l'idiotisme, l'épilepsie et la folie. « On ne saurait mettre sur la même ligne ni confondre, au point de vue de leur cause et de leur origine, dit M. Parchappe, l'idiotisme, ou idiotie, et la folie : réunir ces deux affections sous le nom commun d'aliénation mentale, c'est donner à cette expression un sens trop étendu et détourné de celui que l'on s'accorde généralement à lui reconnaître en pathologie.

« L'idiotie n'a de commun avec la folie que le trouble des facultés intellectuelles; elle en diffère essentiellement sous beaucoup de points de vue, mais surtout sous le rapport de l'étiologie, c'est-à-dire de l'étude de leurs causes. L'idiotie est une maladie congéniale, ou au moins contemporaine de la première enfance; sa cause est une défectuosité d'organisation, mais l'idiotie elle-même n'est pas une cause, c'est une maladie; la faire figurer parmi les causes de l'aliénation mentale, c'est agir comme si l'on signalait parmi ces causes la folie.

« On peut en dire autant de l'épilepsie, avec cette restriction pourtant que l'épilepsie est quelquefois une véritable cause d'aliénation mentale; mais habituellement, dans les cadres étiologiques, l'épilepsie ne représente autre chose que la maladie elle-même, compliquée ou non de folie.

« L'irritation excessive, ajoute M. Parchappe, est-elle vraiment une cause de folie, et que signifient, à proprement parler, ces mots? Leur sens est bien vague : irritation ne peut guère être ici synonyme que de susceptibilité; la susceptibilité n'est pas une cause, c'est une prédisposition, et si on la considérait comme cause, ce serait une cause morale.

« Défalquant du total des causes l'idiotie, l'épilepsie et l'irritation excessive, il reste : causes physiques, 2,958; causes morales, 3,147; différence en plus pour ces dernières, 209. »

M. Moreau de Jonnès, sans profiter de plusieurs arguments qu'il pouvait, ce nous semble, faire valoir en sa faveur, a borné sa réponse à dire qu'il avait adopté une classification des maladies mentales différente de celle de M. Parchappe, parce que son travail était antérieur aux publications du médecin de Rouen, et parce que, d'ailleurs, les opinions sur ce chapitre varient à l'infini. Après avoir attaqué la doctrine de M. Parchappe, et avoir dit qu'il persisterait à considérer comme une même chose l'idiotie et l'aliénation mentale, jusqu'à ce que le scalpel lui eût démontré quelque différence entre le cerveau d'un idiot et celui d'un fou, il a décliné toute prétention à traiter la question au point de vue médical, et a déclaré que l'auteur de la classification adoptée par lui était l'illustre Pinel.

M. Parchappe aurait bien des choses à répondre; car, pour s'en référer à l'autorité qu'invoque le savant académicien, qu'aurait dit Pinel si on lui eût interdit de classer les différents délires avant que le scalpel démontrât leurs caractères distinctifs? Si, jusque-là, on lui eût contesté le droit de distinguer une de ces malheureuses créatures, ébauches grossières de l'intelligence humaine, et ce fou de génie, à qui une hallucination faisait voir sans cesse un précipice à côté de lui.

Est-il bien certain, d'ailleurs, que l'impossibilité de distinguer anatomiquement le crâne et le cerveau d'un idiot de ceux d'un fou soit de règle générale; ne serait-ce pas l'exception? Et puisqu'on cite Esquirol comme ayant partagé l'opinion de Pinel, ne pourrait-on pas faire observer qu'Esquirol a le premier modifié la classification de son maître, et fait le premier pas dans la doctrine qui sépare l'idiotie de l'aliénation, en séparant l'idiotie de la démence, celle de toutes les formes de l'aliénation avec laquelle on s'accorde à lui trouver le plus d'analogie. M. Parchappe pourrait dire aussi que Georget, contemporain d'Esquirol, et dont le nom a bien quelque poids, a considéré l'idiotie comme devant être étudiée et classée en dehors de l'aliénation mentale, proprement dite.

Mais en admettant, avec de très-bons esprits, la question de l'idiotie comme non résolue, que dire de l'épilepsie? Faut-il considérer tous les épileptiques comme aliénés? Non, sans doute, et M. Moreau de Jonnès le dira comme nous. Cependant, un bon nombre d'épileptiques non aliénés partagent l'asile de ceux chez qui l'aliénation se joint à l'épilepsie. Dans beaucoup d'asiles même, et c'est un malheur, les épileptiques, sains d'esprit ou fous, sont confondus avec les aliénés non épileptiques. Est-ce une raison pour enregistrer tous les épileptiques comme fous? tous les cas d'épilepsie comme cause de folie? Parce qu'un hôpital renferme des galeux et des scrofuleux, faut-il confondre dans un même cadre la gale et les scrofules?

« Qu'est-ce que l'irritation excessive? » demande M. Parchappe; mais ici on l'arrête en lui opposant encore le nom de Pinel, et lui disant qu'il est fatal de s'élever contre la parole du maître. Nous avions toujours vécu dans la conviction que rien n'est plus fatal que de jurer sur la parole du maître, et qu'on nous permette de l'avouer, la contre-partie de cet aphorisme nous rappelle les proverbes que Beaumarchais s'amusait à retourner.

M. Négrier présente une note sur un moyen d'arrêter les hémorrhagies nasales, qui consiste à élever un bras ou les deux à la fois, après avoir bouché préalablement la narine ou les narines si l'écoulement a eu lieu des deux côtés. Il s'appuie sur un assez grand nombre d'observations qui lui sont propres, et que M. Dumas déclare avoir vu ce moyen réussir plusieurs fois. On sait que certaines attitudes, comme la station à genoux et l'extension des bras en croix, sans autre soutien que la force musculaire, amènent chez quelques individus un état voisin de la syncope ou même la syncope complète quand ces attitudes sont maintenues un certain temps. Cela expliquerait assez bien, sous le rapport physiologique, l'effet produit par l'élévation des bras dans l'hémorrhagie nasale. L'expérience aura bientôt décidé de l'importance réelle de ce moyen, que nous n'avions encore vu indiqué dans aucun auteur, et dont il faudra savoir gré à M. Négrier, si la pratique générale vient confirmer les observations qu'il a pu faire.

Chirurgie. — M. Jobert de Lamballe a présenté un mémoire sur la cure radicale de la grenouillette par un procédé autoplastique dont il est l'inventeur; ce procédé, fort ingénieux, a réussi déjà plusieurs fois à M. Jobert, et on peut le considérer comme une véritable conquête chirurgicale, puisqu'il permet de guérir sans retour un mal dont les moyens employés jusqu'à ce jour amenaient rarement la guérison momentanée, et n'empêchaient presque jamais la récidive.

Plusieurs mémoires ont été présentés, notamment par MM. Malgaigne et Desmarres, sur des opérations pratiquées pour rendre à la cornée sa transparence en enlevant les couches devenues opaques, et pour remédier par l'autoplastie aux pertes de substance ou à l'enlèvement de cette importante partie de l'œil. Les essais n'ont encore été tentés que sur des animaux, et demandent à être confirmés par de nouvelles et nombreuses expériences, et sanctionnés par le temps avant que ces différents procédés soient appliqués à l'homme. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette question dans le compte-rendu du prochain trimestre.



Des Théâtres et du Droit perçu sur leurs recettes.

On trouve dans les registres manuscrits du Parlement, à la date du 27 janvier 1541, des lettres patentes de François Ier accordées aux Confrères de la Passion et enregistrées par le Parlement, à la condition de l'accomplissement de certaines formalités. Nous y lisons :

« Sur lettres patentes portant permission à Charles le Royers et consorts, maistres et entrepreneurs du *Jeu et Mystère de l'Ancien Testament*, faire jouer et représenter en l'année prochaine ledit jeu et mystère, suivant lesdites lettres, leur a esté permis par la cour, à la charge d'en user bien et duement sans y user d'aulcunes frauldes, ny interposer choses prophanes, lascives ou ridicules ; que pour l'entrée du théâtre, ils ne prendront que deux solz de chascune personne ; pour le louage de chascune loge durant ledict mystère, que trente escus ; n'y sera procédé qu'à jours de festes non solennelles ; commenceront à (une) heure après midy, finiront à cinq ; feront en sorte qu'il n'en suive scandalle ou tumulte ; et à cause que le peuple sera distraict du service divin, et que cela diminuera les aulmônes, ils bailleront aux pauvres la somme de mil livres, sauf à ordonner de plus grandes sommes. »

Cette stipulation d'une somme une fois payée est la plus ancienne redevance connue imposée à un théâtre au profit des pauvres. Nous avons le premier, dans un autre ouvrage, fait connaître cet édit. Nous n'en avons trouvé aucun autre qui ait, sous les règnes suivants, prescrit un prélèvement du même genre ; mais si la mesure ne continua pas à être obligatoire, les comédiens furent toujours volontairement charitables. Sur les plus anciens registres que possède la Comédie-Française, sur les registres de la troupe de Molière, on voit souvent figurer à la dépense du jour des articles analogues à ceux que nous y trouvons à la date du 25 mai 1663. On avait donné *Don Japhet d'Arménie*, de Scarron ; la recette avait été de 265 livres ; voici la dépense :

Frais ordinaires,	55 liv.	13 s.
A Craunier, pour des menus frais,	1	10
A M. Ducroisy, pour une charité,	11	»
Pour les Capucins,	1	»

On trouve souvent, sur les registres de cette troupe, de ces mentions de *charités*. On y voit même figurer le prix de *deux messes* ; mais c'est quelques jours après la mort de Molière, et sans aucun doute à l'occasion de cet événement. Quant aux aumônes aux *Capucins*, elles reviennent sans cesse pour des sommes de *dix sous* à *deux* et *trois livres*. Jusqu'en 1696, ces dons demeurèrent variables ; mais, à partir de cette époque, les Comédiens Français consentirent à ce qu'il fût prélevé chaque mois, sur leurs recettes, une somme à répartir entre les plus pauvres couvents de Paris. Les Cordeliers, non compris dans le partage, adressèrent aux Comédiens la requête suivante :

« Chers frères, les Pères Cordeliers vous supplient très-humblement d'avoir la bonté de les mettre au nombre des pauvres religieux à qui vous faites la charité. Il n'y a point de communauté à Paris qui en ait un plus grand besoin, eu égard à leur nombre et à l'extrême pauvreté de leur maison. L'honneur qu'ils ont d'être vos voisins leur fait espérer que vous leur accorderez l'effet de leurs prières, qu'ils redoubleront pour la prospérité de votre chère compagnie. »

Le 25 février 1699, cet abandon, jusque-là facultatif de la part des directeurs, devint obligatoire, et une ordonnance de cette date porte que « le roi, voulant contribuer au soulagement des pauvres, dont l'Hôpital général est surchargé, a cru devoir leur donner quelque part aux profits considérables qui reviennent des opéras de musique et comédies qui se jouent à Paris par sa permission. »

C'est de cette dernière époque que date ce qu'on appelle *le droit des pauvres* ; mais avant la Révolution, cette redevance n'était pas la seule que les théâtres eussent à acquitter. Ils payaient également tribut, la Comédie-Française exceptée, à l'Académie royale de Musique. Des registres que possèdent les archives de l'Opéra nous font connaître les noms et les chiffres des redevanciers pour l'année 1784-85 :

	liv.	s.	d.
Le Vauxhall d'Hiver, le sieur de La Salle, forfait pour l'année.	600	»	»
Les grands danseurs de corde, le sieur Nicolet, à 48 livres par représentation. . .	18,048	»	»
Ambigu-Comique, le sieur Audinot, à 36 livres par représentation.	16,048	»	»
Variétés-Amusantes, les sieurs Maltère, à 36 livres par représentation.	20,868	»	»
Redoute chinoise, le sieur Plainchêne, à 24 livres par représentation.	2,391	»	»
Les Associés, du 1er octobre, 600 livres par an.	300	»	»
Figures en cire du sieur Curtius. . . .	150	»	»
Spectacle du théâtre des Beaujolais. . .	833	6	8
Le sieur Préjean.	25	»	»
Ombres Chinoises.	120	»	»
Optique du sieur Zaller.	180	»	»
Les *Fantoccini* italiens.	345	»	»
Les feux du sieur Ruggieri.	936	»	»
Joute de la Rapée.	324	»	»
Joute du Gros-Caillou.	384	»	»
Courses de chevaux du sieur Ashley jusqu'au 16 février 1785.	2,016	»	»
L'homme ventriloque.	24	»	»
A REPORTER. . . .	63,670	6	8

REPORT. . . .	63,670	6	8
Machine hydraulique, à 3 livres par mois.	3	»	»
Le sieur Nicoud, pour avoir le droit de faire voir son singe.	6	»	»
Le sieur Marigny, pour avoir le droit de faire voir des nains.	36	»	»
Le sieur Second, pour avoir le droit de faire voir des marionnettes.	48	»	»
Le sieur Devains, pour un cabinet de figures en cire.	36	»	»
Le sieur Du Mesuyb, géants, pour la foire Saint-Germain.	30	»	»
Le sieur Bertin, mécanicien.	12	»	»
TOTAL.	63,841	6	8

L'année suivante, les abonnements annuels furent plus nombreux ; mais cet arrangement fut tout dans l'intérêt de l'Opéra, qui exigea, à forfait : de la Comédie-Italienne, 40,000 liv. ; des Variétés, 40,000 liv. ; des grands danseurs de corde, 24,000 liv. ; et de l'Ambigu-Comique, 30,000 liv.

La Révolution vint abolir ce vasselage comme tous les autres ; mais bientôt, le droit fixe et général du dixième de la recette brute au profit de l'administration des hospices fut établi à Paris, sur tous les théâtres sans exception. Cette mesure détermina la plupart d'entr'eux à augmenter du dixième le prix de leurs places, par ce calcul que le public ne serait point éloigné ou diminué par cette augmentation, qu'ils regardaient comme insignifiante, et qu'ainsi ce serait uniquement lui qui supporterait cet impôt. C'est ce qui explique le prix actuel de 44 sous pour une place de parterre à la Comédie-Française. Il n'était antérieurement que de 40 sous.

Un document administratif, récemment publié, fait connaître les sommes que les différents théâtres ont payées pour ce droit depuis trente-cinq années, que l'on divise en périodes quinquennales. L'Opéra a versé, pour sa part, 2 millions 573,000 fr. ; le Théâtre-Français, 2 millions 215,000 fr. ; l'Opéra-Comique, 2 millions 60,000 fr. En voici le détail :

	Opéra.	Français.	Opéra-Comique.
De 1807 à 1811,	293,000	351,000	334,000 fr.
De 1812 à 1816,	305,000	383,000	337,000
De 1817 à 1821,	282,000	344,000	323,000
De 1822 à 1826,	314,000	348,000	306,000
De 1827 à 1831,	309,000	234,000	243,000
De 1832 à 1836,	498,000	251,000	213,000
De 1837 à 1841,	572,000	303,000	302,000

Nous bornant à ces cinq dernières années pour les autres théâtres, nous voyons que de 1837 à 1841, en prenant, non pas le rang que leur assigne le plus ou le moins de dignité de leurs genres respectifs, mais l'ordre que nous indique l'importance de leur tribut, ils ont payé :

Cirque-Olympique,	386,000 fr.
Italiens,	315,000
Palais-Royal,	277,000
Variétés,	238,000
Gymnase-Dramatique,	216,000
Gaieté,	201,000
Vaudeville,	193,000
Porte-Saint-Martin,	180,000
Ambigu-Comique,	162,000
Folies-Dramatiques,	124,000

Nous avons souvent entendu et lu des réclamations contre ce prélèvement sur les recettes des entreprises théâtrales ; mais nous n'avons pas été frappés de la force des arguments qu'on a mis en avant pour les justifier. Pour notre part, nous ne croyons pas que l'art y gagnât plus que l'ordre public et la morale, si la libre concurrence était permise en spéculations de ce genre. Le législateur a donné à l'autorité le droit de limiter le nombre des théâtres et d'accorder les priviléges nécessaires pour les exploiter. C'est une faveur, par conséquent, qu'elle accorde ; son droit d'y imposer des conditions est donc incontestable, et, pour notre part, nous ne trouvons celle de remettre un dixième des recettes aux pauvres ni injuste ni excessive.

Nous savons bien qu'on a argué contre ce droit des déconfitures nombreuses qui se sont succédé dans les directions ; nous ne pensons pas qu'il en ait été le moins du monde la cause véritable ; nous n'ignorons pas davantage qu'en additionnant les chiffres des déficits des faillites pendant une période dont on avait fait choix, on a trouvé que leur total était aussi celui des paiements faits aux hospices. On en a conclu que si les pauvres n'eussent rien reçu, les directeurs qui avaient fait de mauvaises affaires auraient au contraire pu payer intégralement leurs créanciers. Nous regardons ce calcul comme purement spécieux, et la conséquence comme fort peu logique. La plus forte partie de ce total des versements faits aux hospices a été fournie par les entreprises qui prospéraient, et par conséquent celles qui sont tombées pour n'avoir pas fait de recettes, à moins de se substituer aux pauvres, n'auraient profité en rien de ce tribut des théâtres heureux. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher la cause des malheurs financiers d'un grand nombre de directeurs, et le tort de l'administration, qui, à nos yeux, n'y est pas étrangère, mais par un tout autre fait que celui qui lui est reproché par les adversaires du droit des hospices.

Les théâtres concourent à la prospérité de Paris en y attirant les étrangers, et le gouvernement est le premier à reconnaître l'influence politique qu'ils peuvent ainsi indirectement exercer : chaque année des subventions importantes sont demandées aux Chambres et votées par elles pour soutenir ceux des grands théâtres qui ont à faire face aux frais les plus considérables. Ils encouragent l'art, ils activent l'industrie, et l'on a calculé qu'en fournisseurs qu'ils alimentent et en individus qu'ils emploient, depuis le premier ténor de l'Opéra jusqu'à l'ouvreuse de loges des Funambules, vingt mille familles (plus d'un trentième de la population) sont intéressées plus ou moins directement à l'existence des théâtres. Enfin, le total annuel de leurs recettes ne s'élève pas à moins de 10 à 12 millions. On comprend facilement dès lors la portée désastreuse qu'ont nécessairement les malheurs financiers de ces sortes d'entreprises.

Depuis 1830, dans une période de douze années, *vingt et un* priviléges ou autorisation équivalant à des priviléges (non compris les cinq théâtres royaux subventionnés) ont été exploités à Paris : la Renaissance, le Théâtre-Nautique, le Vaudeville, le Gymnase, les Variétés, le Palais-Royal, la Porte-Saint-Martin, la Gaieté, l'Ambigu, le Cirque, les Folies-Dramatiques, les Délassements-Comiques, le Panthéon, Beaumarchais, le Luxembourg, Saint-Marcel, Molière, Saint-Laurent, les Jeunes-Élèves, le Gymnase-Enfantin et les Funambules. Eh bien ! dans cette même période, la *Gazette Municipale*, qui s'est livrée, dans un article très-bien pensé, à cette triste supputation, compte *dix-huit* déconfitures !

La cause est-elle dans l'abandon du goût public ? non, car aujourd'hui, autant que jamais, la population se porte nombreuse aux théâtres qui savent l'attirer, et le chiffre total des recettes générales est là pour en fournir la preuve. Il a doublé depuis 1814.

Dans le nombre des théâtres ? Mais leur nombre n'a pas doublé comme les recettes, et d'ailleurs, telle entreprise qui a succombé sous une administration réussit immédiatement après sous une autre.

Il faut donc le reconnaître, la prospérité des théâtres est tout entière dans les entrepreneurs qui les dirigent ; et, puisque la limitation du nombre de ces entreprises, la durée et la concession des priviléges, constituent un droit purement administratif, c'est l'administration qui devient responsable quand elle n'a pas apporté dans ses choix toute la sollicitude nécessaire, quand elle les a fait porter sur des hommes sans aptitude, sans garanties. Or, nous le demandons, à côté de choix sérieux qui semblent avoir été faits pour être la critique et la condamnation des autres, à côté de choix d'hommes qui ont su faire la fortune de leur théâtre, la leur et celle de leurs coïntéressés, combien n'a-t-on pas vu de nominations dont le bon sens public est encore à se rendre compte ? Trop souvent, pour se délivrer d'une obsession ou faire cesser une attaque, on a remis à un homme un droit qui lui fournit l'infaillible moyen de se ruiner et de ruiner les autres. Il faut des qualités nombreuses pour faire un bon directeur de théâtre. On a vu, la plupart du temps, prendre les hommes qui en étaient le plus dépourvus.

Nous ne craignons pas de le dire, la Banque de France, si prospère, si opulente, si féconde pour ses actionnaires, la Banque de France elle-même n'eût pas résisté à la direction de certains privilégiés. Qu'on veuille donc bien voir le mal là où il est, et ne pas en aller chercher la cause dans le droit des hospices, impôt respectable et bien assis.



La Sainte-Cécile.

Les vieux usages s'effacent graduellement, et bientôt il ne restera plus rien des institutions dont l'origine était antérieure à la Révolution. Autrefois, le 22 novembre de chaque année, les musiciens de Paris fêtaient leur patronne, sainte Cécile, par une messe du rite solennel. Les plus habiles chanteurs et instrumentistes de nos théâtres contribuaient en cette circonstance à l'éclat des cérémonies liturgiques. Heureuse la paroisse qu'ils choisissaient pour s'y faire entendre ! Ce fut tour à tour Saint-Sulpice, Saint-Eustache et Saint-Roch, et toujours une affluence considérable se groupa autour d'eux, dans l'église qu'ils emplissaient de pieuses harmonies. Cette affluence même a effrayé l'autorité ecclésiastique ; elle a pensé que l'office de sainte Cécile dégénérait en spectacle, et qu'une curiosité profane était le principal motif de ce concours. Une défense expresse de l'archevêque de Paris a interdit la célébration de la Sainte-Cécile. L'association des artistes musiciens ne pourra plus consacrer ses talents à son antique patronne, et devra se borner désormais à des *festivals* donnés dans la salle de l'Opéra.

Ainsi, quoique Paris soit le véritable chef-lieu du monde musical, la Sainte-Cécile n'y a pas été chômée ; quelques ménétriers des guinguettes ont fraternisé, le soir du 22 novembre, dans les cabarets des barrières, mais le *propre* de

la sainte n'a pas été tiré des armoires des sacristies. Il n'en a pas été de même dans les départements; les musiciens de presque toutes nos villes ont rendu à leur patronne leur hommage accoutumé, avec le concours du clergé. Les sociétés philharmoniques, les corps de musique de la garde nationale et des régiments se sont réunis dans les églises, et le plaisir causé par leurs accords n'a nui en aucune façon à l'édification des fidèles. En F andre surtout le culte de sainte Cécile est plus que jamais en vigueur. Les nombreuses confréries musicales des villes du Nord, différenciées par leurs costumes ou par des ornements particuliers, rivalisent de zèle pour honorer la vierge chrétienne sous la protection de laquelle elles se sont placées.

C'est sur la foi des anciens actes de sainte Cécile que les musiciens l'ont adoptée pour patronne. Ses biographes racontent qu'élevée dans le christianisme, au sein d'une famille païenne, elle s'exerçait à chanter les louanges du Seigneur en s'accompagnant sur la harpe. Elle fut martyrisée, selon Fortunat de Poitiers, entre l'an 176 et 180, sous les empereurs Commode et Marc-Aurèle. Sa fête est solennisée, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe. Deux auteurs anglais, Pope et Congrève, ont composé des odes à sa louange. « Que les poëtes, s'écrie Pope, cessent de nous vanter Orphée; Cécile a reçu le don d'une puissance irrésistible. Les chants d'Orphée ramenèrent une ombre des enfers; ceux de Cécile transportent nos âmes au ciel. »

Théâtres.



(Théâtre-Italien. — Une Scène de *Maria di Rohan*.)

THÉATRE-ITALIEN.

Maria di Rohan, mélodrame tragique en trois parties, musique de M. Donizetti.



(M. Donizetti.)

M. Donizetti est assurément le plus fécond des compositeurs modernes. Il lui faut moins de temps pour jeter sur le papier un *mélodrame* tragique ou comique, qu'à M. tel ou tel pour composer une romance. A-t-il quarante ans? je ne sais; mais, ce que je sais bien, c'est qu'il a déjà produit soixante-quinze opéras. *Dom Sébastien* est le dernier; *Maria di Rohan* est le soixante-quatorzième.

Qui n'a vu au Vaudeville, il y a quelque dix ou onze ans, un drame en trois actes intitulé *Un Duel sous le cardinal de Richelieu?* Qui peut avoir oublié combien Volnys y était terrible, combien madame Albert s'y montrait pathétique et passionnée? C'est ce drame que M. Cammarano, poëte ordinaire de Sa Majesté Donizetti I[er], a traduit en vers italiens et intitulé *Maria di Rohan*. Maria, c'est la duchesse de Chevreuse, infidèle à son mari et éprise du prince de Chalais, par un de ces bizarres caprices du cœur qu'on ne peut s'expliquer; car il n'y a pas un spectateur ni une spectatrice qui ne donnât volontiers dix princes de Chalais pour le duc de Chevreuse.

M. Cammarano, qui a plus de sens qu'on ne le supposerait quand on voit jouer son *Belisario*, a suivi, scène par scène, le drame de M. Lockroy. Il est donc inutile que je raconte ce que tout le monde sait. La surprise, la douleur, l'indignation du duc, quand il se voit trahi par son meilleur ami et par la femme pour laquelle il aurait donné mille fois sa vie, sa joie cruelle quand il est sûr de se venger, l'abattement du prince, la terreur de l'épouse coupable, tous ces éléments de terreur et de pitié font du dénouement de *Maria di Rohan* l'une des scènes les mieux conçues et les plus vigoureusement exécutées du théâtre contemporain. Cette scène a inspiré à M. Donizetti un trio d'un effet puissant, et qui aurait suffi au succès de son soixante-quatorzième ouvrage. Il s'y trouve cependant bien d'autres morceaux remarquables, un air plein d'éclat et de passion chanté par le duc de Chevreuse, quand le terrible secret lui est révélé, deux charmantes cavatines, un duo fort agréable, et des couplets où pétille toute la gracieuse malice et toute la verve satirique du jeune abbé de Gondy. A tout ce mérite dramatique du poëme, à toute cette richesse mélodique de la partition, ajoutez la supériorité de l'exécution, la finesse et la grâce de madame Brambilla, l'habileté vocale et la mélancolie de Salvi, l'énergie dramatique de mademoiselle Grisi, la profonde et brûlante passion de Ronconi, ce grand acteur, et vous ne vous étonnerez plus que la salle Ventadour soit pleine jusqu'aux combles à chaque représentation de *Maria di Rohan*, depuis tantôt quinze jours.



ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Dom Sébastien, roi de Portugal, opéra en cinq actes, paroles de M. Scribe, de l'Académie Française, musique de M. Gaetano Donizetti, divertissements de M. Albert, décorations de MM. Philastre et Cambon, Séchan, Diéterle et Desplèchin.

Le roi dom Sébastien, — celui de l'histoire, — eut un jour, comme on sait, la fantaisie de conquérir le Maroc. Il leva une armée de quatorze mille hommes, ou à peu près, et s'embarqua. A son arrivée en Afrique, il trouva devant lui soixante mille hommes au moins sous les armes, lesquels étaient commandés par l'empereur de Maroc en personne. Cet empereur de Maroc était un homme d'un caractère et d'un talent remarquables. Il recula d'abord devant les Portugais, qui se mirent à sa poursuite et s'éloignèrent ainsi de la côte. Tout à coup il fit volte-face, étendit autour de la petite troupe de dom Sébastien les immenses ailes de sa cavalerie, le sépara de sa flotte, l'investit complétement, et ne livra la bataille qu'après s'être assuré de la victoire. Dom Sébastien périt dans la mêlée, et les Portugais furent exterminés.

Dom Sébastien fut un grand fou, on ne peut le nier; mais il fut puni par où il avait péché, et son malheur fut assez grand pour que l'on dût considérer sa faute comme expiée. M. Scribe n'en a pas jugé ainsi, et ne l'en a pas tenu quitte à si bon marché.

C'est donc l'histoire du roi dom Sébastien, revue, corrigée et considérablement augmentée par le très-spirituel auteur de *Bertrand et Raton* et de *la Camaraderie*, qu'il faut que je vous raconte.

— *Bélier, mon ami, commence par le commencement.* — Je ne connais guère de précepte plus sage, et auquel il soit plus utile de se conformer. Au premier acte, donc, le roi est au moment de s'embarquer. Son oncle, dom Antonio, qui doit être, en son absence, régent du royaume, l'attend sur le port. C'est le même que l'histoire appelle dom Henri.

Dom Antonio est en compagnie de dom Juan de Sylva, grand-inquisiteur. Ils causent en attendant l'arrivée du roi, et dès les premiers mots, l'on voit ce qu'ils sont et à qui l'on a affaire. Il serait difficile de trouver un oncle et un inquisiteur moins délicats. Jugez-en :

DOM ANTONIO.

Ainsi nous l'emportons, et le destin entraîne
L'imprudent Sébastien sur la rive africaine.

JUAN DE SYLVA.

Mais, prêt à s'éloigner, votre royal parent,
O dom Antonio, vous remet la régence...

ANTONIO.

Que je dois à vos soins, vous, ministre prudent,
Vous, grand-inquisiteur... et, pendant son absence,
Je prétends avec vous partager la puissance...

JUAN, *à part*.

Que ta débile main ne gardera qu'un jour.

Cet hypocrite maraud de dom Juan s'est, en effet, vendu et a vendu sa patrie au roi d'Espagne, qui n'attend que le moment favorable pour s'emparer du Portugal.



(*Dom Sébastien*. — Levasseur, dom Juan.)

Ces deux honnêtes personnages sont interrompus,—quand ils n'ont plus rien à se dire, — par un soldat armé d'un placet. Vous jugez comme on le reçoit : « Arrière, vilain! hors d'ici, manant! » Mais le roi n'entend pas qu'on traite ses soldats d'une façon si cavalière, et il arrive tout à pro-

(Académie royale de Musique. — *Dom Sébastien.* — Scène du troisième acte. Une place publique — Dom Sébastien se présente au peuple pour se faire reconnaître : le grand-inquisiteur le fait arrêter comme imposteur.)

pos pour prouver au soldat maltraité *qu'il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints.* « Qui es-tu? » dit-il au pauvre diable. — Celui-ci lui raconte qu'il a été matelot, soldat et



(*Dom Sébastien.* — Duprez, dom Sébastien.)

poëte ; mais il ajoute, et à mon sens il a grand tort, qu'il a été de l'expédition de Vasco de Gama. Il ne faut jamais se vanter d'exploits qu'on n'a pas faits.

Or, la découverte des Indes-Orientales, a eu lieu longtemps avant sa naissance; mais quand il se vante d'être poëte, on peut s'en rapporter à lui : il s'appelle Camoens. Que demande Camoens? Deux choses : que le roi lui donne du service dans l'armée d'Afrique ; — accordé; — qu'il ne



(*Dom Sébastien.* — Madame Stoltz, Zaïda.)

laisse pas brûler vive une pauvre jeune fille qui est tombée dans les griffes de l'Inquisition.

Ce second point est plus difficile, car le cas est grave. D'abord, la condamnée s'appelle Zaïda, nom fort compromettant à Lisbonne, car il ne ressemble guère à un nom chrétien. De fait, elle est fille d'un grand personnage du Maroc, bien qu'elle ne s'en vante pas. On l'a prise à Tunis — que diable aussi était-elle allée faire à Tunis? — on l'a convertie



(*Dom Sébastien.* — Barroilhet, Camoens.)

de force, puis on l'a mise au couvent. Elle s'est ennuyée au couvent, et a jeté un beau jour le froc aux orties. On l'a reprise, et on la mène au bûcher. « Pourquoi fuyais-tu? dit le roi. — Pour revoir l'Afrique et mon vieux père. — Tu ne mourras pas. »

Le grand-inquisiteur réclame et défend, comme de raison, les droits de la justice. (Cela s'appelait *justice*, en ce pays-là.) « Sire, vous êtes tout-puissant, mais vous ne pouvez annuler les arrêts de notre saint tribunal.—Eh bien! je puis du moins commuer la peine, et je condamne cette jeune fille à l'exil. — En quels lieux? — *En Afrique, et près de son vieux père.* »

Comme on le voit, le roi dom Sébastien est d'humeur plaisante; mais il a affaire à forte partie, et dom Juan de Sylva grommèle entre ses dents: « Rira bien qui rira le dernier. »

Au second acte, la scène est en Afrique, Zaïda est de retour de ses longs voyages et réinstallée dans le palais de son père. Le général en chef des Marocains, — qui d'ailleurs porte un nom peu commun en Arabie, car il s'appelle Abayaldos,—le farouche Abayaldos est amoureux de Zaïda, et n'a pris aucune inquiétude de ses voyages et de ses aventures. C'est sans doute l'usage dans le Maroc que les jeunes filles fassent toutes seules leur tour d'Europe, pour perfectionner leur éducation. Abayaldos en est plus épris que jamais, et cette confiance héroïque ne lui sert de rien. Zaïda est revenue d'Europe amoureuse de dom Sébastien, ce qui est assez naturel puisqu'elle lui doit la vie. Elle l'aime avec tant d'ardeur que, lorsqu'elle en parle, elle ne sait plus ce qu'elle dit.

Hélas! le doux ciel de mes pères
N'a pu consoler mon ennui:
Mon âme *aux rives étrangères*
Est demeurée auprès de lui.

Elle ne peut ignorer pourtant qu'il est en Afrique, puisque c'est lui qui l'a ramenée, et puisque le cri de guerre des Africains retentit de tous les côtés autour d'elle. D'ailleurs, aussitôt qu'elle apprend l'issue du combat, que fait-elle? elle vole sur le champ de bataille. Ce qui prouve, par parenthèse, avec quelle impudence on a calomnié ces pauvres Orientaux quand on a prétendu qu'ils enfermaient leurs femmes et leurs filles.

Après tout, Zaïda ne pouvait mieux faire que de tenter cette incursion à travers champs, comme vous allez voir.

Le terrible Abayaldos a taillé les chrétiens en pièces. Dom Sébastien est blessé, et dom Henrique aussi. Dom Sébastien s'évanouit au moment même où le sanguinaire Abayaldos arrive auprès de lui, le yatagan au poing, et suivi de ses Marocains. « Où est le roi? dit Abayaldos.—C'est moi, » dit dom Henrique en se montrant. Quand il a dit cela, il tombe et meurt. « Puisqu'il est mort, dit Abayaldos, vous ferez bien de profiter de l'occasion pour l'enterrer. » Après tout, cet Abayaldos n'est pas aussi méchant que son terrible nom le ferait croire.

Cependant le roi dom Sébastien est resté tout seul, évanoui, et couché sur une pierre. Abayaldos ne l'a pas vu, ou l'a cru mort. Zaïda paraît tout à coup. Zaïda, qui ne va jamais sans son flacon, lui fait respirer *des sels* (textuel). Il se ranime, il se relève, il chante, et, sans désemparer, se prend pour Zaïda de la passion la plus vive, ce qui convient merveilleusement à sa situation et à sa fortune. Aussitôt Abayaldos revient; il ne s'étonne pas le moins du monde de trouver là Zaïda, et ne songe pas même à lui demander ce qu'elle y fait; il est trop habitué à la voir courir. Mais, apercevant un chrétien debout, il veut l'abattre. Zaïda le défend. « Ne le tuez pas, dit-elle;



(*Dom Sébastien.* — Massol, Abayaldos.)

laissez-le libre, et je vous épouserai. » Marché conclu. L'amoureux dom Sébastien ne trouve pas le plus petit mot à dire à cet arrangement; et, demeuré seul, il chante une romance:

Seul sur la terre,
Dans ma misère,
Je n'ai plus rien.
Amour céleste,
Qui seul me reste,
Est mon soutien, etc.

On ne s'explique pas trop peut-être cet *amour céleste* pour une femme qu'il vient de voir marier au superbe Abayaldos sans hasarder même une observation. Mais le grand talent de M. Scribe est justement de promener ses spectateurs dans un monde merveilleux, où rien ne se passe comme dans le monde réel.

Vous voudriez bien savoir quel parti prend dom Sébastien après qu'il a chanté sa romance, et s'il fait quelques tentatives pour entretenir Zaïda de cet *amour céleste, qui seul lui reste*. Mais je ne puis vous le dire, par la raison très-plausible que je n'en sais rien.

Quoi qu'il en soit, au troisième acte, nous retrouvons dom Sébastien à Lisbonne. Il y est arrivé tout juste pour assister à son enterrement. En effet, le roi de Maroc a rendu aux Portugais le cadavre de dom Henrique. Non content de ce procédé courtois, il leur offre la paix, *une paix éternelle*, et, pour que ses propositions soient mieux accueillies, il a choisi pour son ambassadeur l'irrésistible Abayaldos. Toute la ville est en l'air; les cloches sonnent à toute volée; la cathédrale drapée et pavoisée de noir est prête pour le service funèbre; bientôt le cortége s'avance. Vous n'exigez pas sans doute que je vous fasse le compte de tous les moines gris, blancs ou noirs du cortége: ils sont innombrables; chacun d'eux tient un cierge allumé dans la main. Après eux viennent les députations des villes, précédées de leurs bannières; puis les autorités constituées du royaume, religieuses, civiles et militaires; puis les chevaux de bataille du roi, empanachés, caparaçonnés de noir et d'argent. Il y en a six, quoique l'usage ne fût pas d'en exhiber plus d'un; mais l'Opéra a jugé qu'un seul cheval serait maigre et de peu d'effet; l'Opéra est mathématicien, il a calculé que si un cheval faisait plaisir à voir, six chevaux feraient naturellement six fois plus de plaisir, et il n'a pas coutume de lésiner avec le public. Après les chevaux vient le corbillard, qui est superbe. Ce spectacle n'est pas très-réjouissant, peut-être, mais il est certainement magnifique, et l'on n'a jamais rien vu de plus beau, même sur le boulevard du Temple, même au Cirque-Olympique. Il nous est doux d'avoir à constater sur ce point la supériorité de l'Opéra.

Dom Sébastien, confondu dans la foule, assiste froidement à cette cérémonie, avec son ami Camoëns, qu'il vient de retrouver là, et il est vrai de dire qu'il prend assez philosophiquement la chose. Mais quand un roi veut garder l'incognito, il ne doit pas prendre un poëte pour confident. Les inquisiteurs, — vous savez qu'ils ont un vieux sujet de rancune contre dom Sébastien, — s'avisent de faire son oraison funèbre, et Dieu sait tout ce qu'ils se permettraient si Camoëns les laissait dire; mais il se montre, et réclame: « Je ne souffrirai pas qu'on outrage mon roi, » s'écrie-t-il. Dom Juan, l'inquisiteur en chef, survient avec dom Antonio, le régent, qui, sur la nouvelle de la mort de son neveu, est devenu roi. Il ordonne qu'on arrête Camoëns, et dom Sébastien est obligé de se montrer à son tour. Mais, les deux coquins n'ont garde de le reconnaître. Il a beau se nommer et faire valoir son bon droit, les familiers du saint-office l'entourent, le garrottent et l'entraînent dans les cachots de l'inquisition.

Une fois arrêté, il faut bien qu'on s'en débarrasse. Le sacré tribunal s'assemble; on l'interroge; il répond fièrement qu'il ne répondra pas. C'est ce qu'il peut faire de mieux puisque sa perte est résolue; mais Zaïda a demandé à comparaître comme témoin. (Elle est venue à Lisbonne avec son mari.) Elle proclame l'identité du roi. Infortunée! le farouche Abayaldos est derrière elle, sous le costume et le sinistre voile d'un familier de l'inquisition. Il la dément, elle insiste, et laisse percer le secret de sa passion; il se découvre alors, et la livre aux inquisiteurs. Les inquisiteurs, enchantés d'une pareille aubaine, condamnent le roi et l'Africaine à périr sur le même bûcher. — Entre nous, je suis loin de blâmer la sentence, pourvu toutefois qu'on se hâte de l'exécuter.

On ne tarde guère. Dom Juan est aussi pressé que moi d'arriver au dénoûment. Mais le dénoûment pour lui c'est l'avénement des Espagnols. — Ils s'approchent.

Dès ce soir,
Le duc d'Albe sera sous les murs de Lisbonne!

et aucun Portugais ne s'en doute! Voilà une marche merveilleuse!

On amène Zaïda devant l'inquisiteur: « Tes jours et ceux de ton complice sont entre mes mains.

— Prends-les.

— Et si je te faisais grâce?

— Je refuserais.

— Et si je sauvais la vie de celui que tu nommes le roi?

— Le sauver! lui? Que faut-il faire?

— Presque rien. Qu'il signe cet écrit, et je vous sauverai tous les deux. Sinon, la mort. »

Zaïda fait la commission. Qu'est-ce donc que cet écrit si important? C'est une déclaration par laquelle dom Sébastien cède au roi d'Espagne tous ses droits sur la couronne de Portugal. Dom Sébastien refuse: « Plutôt mourir dix fois! » — Mais voir mourir celle qu'il adore! cet effort est au-dessus de son courage, et il signe. A peine il a signé, qu'on entend une barcarolle.

C'est Camoëns qui chante sous les fenêtres du palais de l'inquisition. Ces fenêtres sont tout ouvertes. On se doute bien que l'Inquisition n'aurait jamais imaginé de mettre des barreaux à ses fenêtres. Griller les fenêtres d'une prison! allons donc! pour qui la prenez-vous? Elle n'était pas capable de procédés aussi peu délicats! Camoens entre donc par cette fenêtre sans le moindre obstacle, et dit au prince et à Zaïda: « Suivez moi. »

A ce balcon une échelle attachée,
Et du pied de la tour une barque approchée
Vont nous conduire à l'autre bord.

C'est fort bien; mais pour qui s'est-il amusé à chanter deux couplets de barcarolle, au lieu de monter tout de suite? On l'a entendu, comme de raison. Vraiment, les poëtes et les barytons ne devraient jamais se mêler des affaires politiques.

Qu'arrive-t-il? Que pendant qu'ils font sur les toits un voyage fort périlleux, dom Juan et l'implacable Abayaldos se promènent au bas de l'édifice. « Il y a, dit l'un, complot pour les sauver. — Je le sais, dit l'autre. — Ils vont fuir. — Tant mieux! — Pourquoi? — Regardez. »

Les trois fugitifs sont sur l'extrémité d'un toit suspendu au-dessus du Tage. Une échelle de cordes pend à ce toit. Dom Sébastien s'y place, et commence à descendre; Zaïda le suit. Alors, un coup de fusil part du coin de l'édifice et blesse à mort Camoens; des soldats coupent l'échelle, et Zaïda ainsi que dom Sébastien disparaissent dans les flots.

Il y a peu de livrets qui renferment autant de faits et d'incidents que celui de *Dom Sébastien*; les événements s'y succèdent avec une telle rapidité que l'auteur a rarement le temps de les préparer, de les expliquer, ou de les développer convenablement. Les situations y abondent, mais les sentiments, les passions que ces situations devraient faire naître, ne sont peut-être pas assez indiquées.

On connaît les qualités habituelles de M. Donizetti, son habileté à manier l'orchestre et à tirer parti de la voix des chanteurs, la facilité de ses mélodies et l'élégante clarté de son style. Ces dons précieux que lui a prodigués la nature, et que l'étude a développés en lui, brillent d'un vif éclat dans une partie des morceaux de *Dom Sébastien*. Il y en a bien quelques-uns où son imagination paraît en défaut, où il semble que l'inspiration lui manque. Dans ces morceaux même il chante toujours; seulement sa mélodie est vulgaire et roule sur des données trop connues pour intéresser. Le chœur d'introduction, l'air de Camoens, les couplets où il prédit l'avenir — (de quoi se mêle-t-il?), l'air du roi: *Entendez-vous la trompette?* sont de ce nombre, ainsi qu'une bonne moitié des morceaux du second acte; mais la marche des inquisiteurs, où les timballes sont si heureusement employées; l'air où Zaïda remercie le roi, qui vient de la délivrer; au second acte, le duo entre Zaïda et Sébastien, dont l'accompagnement est si habilement détaillé et si expressif, sont des inspirations remarquables. L'air de Sébastien, qui termine cet acte, est plein de grâce et de mélancolie, et je ne verrais rien à lui reprocher, si M. Duprez le chantait juste. Mais, hélas! M. Duprez ne ressemble-t-il pas un peu trop aujourd'hui à un excellent cavalier dont le cheval est fourbu?

Au troisième acte, il y a deux duos. Le premier, chanté par Massol et madame Stoltz, brille par l'énergie; le second a beaucoup de charme, au moins dans la première partie, et M. Barroilhet y montre une grâce et une facilité d'exécution vocale bien rares aujourd'hui. La seconde partie serait mieux placée à l'Opéra-Comique qu'au grand Opéra. Mais tout cela, et même la charmante romance de Camoens, est oublié quand on entend la marche qui accompagne le cortége funèbre. Les trompettes, les tambours amortis par le crêpe, les chants de l'église et ceux du peuple et des guerriers, combinés avec une habileté souveraine, y produisent un effet qu'on chercherait vainement à analyser et à décrire. Cela serre le cœur, et remplit l'imagination d'idées funèbres et, comme dit Bossuet, de tous les *épouvantements* de la mort.

Le final du quatrième acte, qui termine la scène de l'inquisition, est encore un morceau du premier ordre, et auquel il n'y a rien à comparer dans le répertoire de l'Académie-Royale de Musique, si l'on en excepte les morceaux d'ensemble de Rossini, et la conjuration des catholiques, dans *les Huguenots*.

On trouve, au cinquième acte, un duo remarquable, une barcarolle charmante et délicieusement chantée par Barroilhet, et un petit trio plein de grâce et d'esprit, et qui serait irréprochable s'il n'était, par malheur, un peu trop léger pour la situation. Ce défaut se retrouve plus d'une fois dans la partition de M Donizetti, comme dans ses autres ouvrages. Mais où donc n'y a-t-il pas de défauts? La perfection n'est pas de ce monde. On peut du moins avoir assez de qualités pour faire oublier ses défauts, et c'est à quoi M. Donizetti réussit à merveille.

Les décorations de *Dom Sébastien* sont magnifiques. On y a surtout remarqué trois vues de Lisbonne, et une admirable toile de fond, qui représente la plaine d'Alcazar-Kébir, après la défaite des Portugais. C'est un tableau qui, s'il était peint à l'huile, suffirait pour rendre un paysagiste immortel. L'auteur n'a pas signé, mais je suis bavard, et j'aime à trahir les incognito. C'est à M. Despléchin que l'on doit ce bel ouvrage.



MARGHERITA PUSTERLA.

CHAPITRE XXI.

SENTENCE.

Cependant on disposait tout pour le nouveau jugement. Le procès secret intenté devant la société de justice une fois terminé, son arrêt devait, comme la première fois, être soumis à l'assemblée générale qui représentait ou était censée représenter le peuple milanais. La cloche du *Broletto nuovo*, qui invitait les chefs de famille à se rassembler pour entendre la lecture du jugement et pour donner leur avis, retentit dans le cœur de Buonvicino comme un prélude de mort, comme le râle de l'agonie. Abandonnant sa cellule, il entra dans l'église pour y prier. Il alla se prosterner devant ce même tombeau près duquel il s'était agenouillé pendant ce mémorable vendredi-saint où Dieu avait parlé à son cœur, et, lui inspirant un pieux repentir, l'avait appelé à une vie nouvelle. Que d'événements avaient eu lieu depuis ce jour! Marguerite était encore le principal objet de ses pensées, mais, hélas! dans quelle affreuse situation elle se trouvait alors!

Pendant qu'il priait pour les opprimés et pour les oppresseurs, absorbé depuis quelques heures dans ses méditations et dans ses prières, il se sentit toucher légèrement l'épaule. Il leva les yeux et aperçut un jeune page, élégamment vêtu, qui se tenait à une respectueuse distance. Une grosse vipère brodée en argent sur son justaucorps apprit à Buonvicino que ce page était de la maison de Visconti. Le cœur palpitant de crainte et d'espérance, il marcha à sa rencontre, et, avec un regard qui exprimait toute l'anxiété de son âme, il lui dit:



« Quels sont les ordres du seigneur vicaire? »

Le page répondit en s'inclinant:

« L'excellentissime seigneur vicaire présente ses respects à votre révérence. Il a envoyé de fortes aumônes pour qu'on dise des messes à votre couvent, et il se recommande spécialement à vos prières. Puis il lui fait savoir que ceux qui ont été jugés ce matin....

— Ils ont donc été jugés? interrompit Buonvicino, pâlissant et rougissant tour à tour.

— Ils ont été condamnés à la mort, » répondit le page avec indifférence.

Buonvicino eut à peine la force de demander:

« Tous?

— Tous, reprit le page, et le prince, en témoignage de son estime particulière, accorde à votre révérence la faveur de les assister dans leurs derniers moments. »

Était-ce pitié véritable? était-ce une injure raffinée de Luchino? Le moine ne chercha point à le deviner; mais en un instant il comprit tout ce que devait avoir de pénible pour lui le devoir nouveau qu'il lui restait à remplir. Il leva ses regards vers le ciel, et s'écria:

« Que le sacrifice s'accomplisse! »

Puis se tournant vers l'envoyé de Luchino:

« Rendez grâce au seigneur vicaire de ce que je reçois de lui comme une faveur, et du ciel comme une dernière épreuve, — et la plus redoutable. »

Le lendemain, quand midi sonna, Marguerite entendit ouvrir la porte de son cachot. Oh! cette fois, ce n'était point pour un brutal geôlier qu'elle s'ouvrait; cette fois, Marguerite ne rencontre pas, comme à l'ordinaire, un regard injurieux ou indifférent. Non, elle voit, oh! elle voit, elle reconnaît un ami, elle reconnaît Buonvicino.

« O mon père! s'écria-t-elle, quelle consolation est la mienne! je n'eusse jamais osé la demander au Seigneur. Le ciel ne m'a donc point oubliée, et, au milieu de ce purgatoire, il m'envoie un de ses anges pour me relever.



— Dieu, ma fille, n'oublie rien sur la terre, pas même le vermisseau que nous foulons en passant; comment oublierait-il les créatures qu'il a faites à son image? »

Qui pourrait raconter ce que se dirent, dans une pareille circonstance, ces deux cœurs animés du plus pur amour et vivifiés par la piété la plus ardente? Lorsque Marguerite, accablée par le poids de ses souvenirs, cachait sa tête dans ses mains et se taisait, Buonvicino respectait ce douloureux silence. Avait-elle besoin, au contraire, de laisser s'exhaler en paroles un désespoir si longtemps comprimé, il lui ouvrait son âme. Ils parlaient ensemble de tout ce qu'ils avaient aimé, de tout ce qu'ils aimaient encore et que l'échafaud allait leur ravir; et les récompenses qu'un Dieu consolateur leur promettait dans l'autre vie, leur apparaissant au delà de ce sombre avenir, adoucissaient leurs affreuses tortures. Mais lorsque le moine fut obligé de se retirer et de laisser Marguerite à elle-même, les horreurs de la mort l'effrayèrent; elle tomba, abattue par la douleur, sur le pavé de son cachot, et donna des larmes amères à cette vie qu'on allait lui enlever dans sa fleur.



Plusieurs jours de suite, Buonvicino revint dans la cellule de Marguerite l'assister de ces consolations si précieuses qui sont le trésor des cœurs dévoués. Un jour, lorsqu'il eut salué sa pénitente d'une voix étouffée et bien différente de la voix d'un homme qui annonce une faveur:

« Madame, lui dit-il, on veut que je vous apprenne que les coutumes vous concèdent la faculté de demander la grâce qui vous plaira le plus. »

Le regard éteint de Marguerite brilla d'une joyeuse espérance; son pâle visage s'anima d'une couleur gracieuse semblable à celle que rêve l'imagination du montagnard exilé, lorsqu'il pense à un coucher de soleil du printemps sur les cimes neigeuses de la patrie absente; et sans hésiter elle s'écria:

« Qu'on me laisse voir mon mari. »

Le moine avait prévu ce vœu, et réprimant avec effort ses larmes, il répondit:

« Dieu seul peut désormais satisfaire ce désir.

— Il est mort? » demanda-t-elle en reculant épouvantée, et en tendant ses mains roidies.

Le silence du moine, ses soupirs, sa tête baissée, lui confirmèrent la terrible nouvelle.

« Et mon fils? reprit-elle avec une croissante angoisse.

— Il vous attend dans le paradis. »

Comme frappée de la foudre, elle demeura sans mouvement. Elle ne pleura point, elle ne parla point. De telles douleurs n'ont ni sanglots ni paroles. Puis, lorsqu'elle fut revenue à elle, elle s'écria:

« Ainsi tous les liens sont rompus qui m'attachaient à cette terre. » Et levant les yeux dans l'attitude d'une sublime offrande, elle ajouta:

« Préparons-nous à suivre tous ceux que j'aimais. »

Elle tomba à genoux devant son escabeau. Elle répéta avec des sanglots les prières pour les morts, alternant avec le moine, qui s'était agenouillé à côté d'elle. Elle entendit avec la résignation du désespoir les dernières paroles d'affection et les tendres excuses que lui adressait son Francesco. Elle entendit avec quel courage il avait, une heure auparavant, marché au supplice, en paix avec lui-même et avec les hommes, conduisant par la main son jeune enfant, qu'il avait espéré guider sur le chemin d'une vie brillante et glorieuse, et qu'il avait aidé à gravir l'échelle infâme de l'échafaud.



Les pensées de Marguerite ne pouvaient donc plus s'arrêter sur la terre. Pour elle, le ciel n'était pas seulement le port après tant de tempêtes, mais encore le seul lieu où elle pût désormais avoir la confiance de se réunir aux objets de sa tendresse, unique espérance, unique vœu de son cœur depuis tant de jours. La confession effaça les taches qui avaient pu ternir la pureté de son âme, et avec la sécurité de celui qui a bien vécu, elle se disposa à se présenter au tribunal d'un Dieu dont la justice est si différente de celle des hommes.

Cependant la ville de Milan continuait à se livrer à ses travaux et à ses plaisirs. La sécheresse de la saison, la mauvaise récolte de l'année, la guerre qu'on avait craint, la peste qu'on craignait, le dernier impôt établi, les soins domestiques, les divertissements publics, étaient les thèmes usuels des conversations communes. Quelques-uns parlaient de l'exécution qui avait eu lieu dans la matinée; d'autres annonçaient que le jour suivant il y en aurait encore une autre. Mais les malheurs particuliers ne troublaient point les affaires ni les intérêts généraux. C'est là une habitude antique, et en observant une pareille apathie, Buonvicino se souvenait que déjà, de son temps, Isaïe disait, dans ses Lamentations, que « le juste périt et que personne n'y pense dans son cœur. » Les membres de la société de justice, au sein de leurs chères familles, de leurs amis assemblés, dans leurs maisons, sous les péristyles, racontaient la marche du procès, le grand mal qu'ils avaient eu à convaincre de leur crime des accusés qui s'obstinaient toujours à se proclamer innocents. Ils se sentaient, disaient-ils, délivrés d'un grand poids depuis qu'ils avaient, après un si long temps, mené à bien une affaire si importante



et si embrouillée. Demandait-on si la sentence avait été juste, ils démontraient qu'elle était légale.

Le seigneur Luchino, pendant cette matinée, abandonna Milan pour aller passer quelques jours à Belgiojoso, villa si favorable à la chasse dans cette saison. Il emmenait avec lui madame Isabelle, qui savait prendre son parti de l'absence du beau Galéas et s'en consoler. L'archevêque Giovanni chevauchait de conserve avec elle, et, au soin avec lequel ses cheveux étaient peignés, à la manière dont il portait sa grande tunique rouge, doublée de zibeline, à manches larges, on voyait qu'il désirait se montrer à tous les yeux supérieur par sa beauté à tous les prélats du monde. Derrière lui marchait une grande foule d'amis de cour, et de serviteurs, de chasseurs, de palfreniers. Le vulgaire courait admirer les beaux chevaux, les meutes merveilleuses de limiers de Tartarie, les faucons de Norwége. Il vantait le luxe de l'archevêque, la dissimulation de la signora Isabelle, et la grande habileté de Luchino à tirer de l'arc, à atteindre avec le javelot un lièvre, un cerf, un sanglier...

Ce peuple, en donnant à Luchino le droit de condamner à mort les coupables, ne lui avait-il pas donné aussi le droit de leur faire grâce? Un mot de lui pouvait donc les sauver, même en admettant qu'ils fussent coupables. Or, n'est-il pas comparable à l'assassin, celui qui, pouvant empêcher un meurtre, ne l'empêche pas? Mais ces considérations ne venaient point à l'esprit du bon peuple milanais de cette époque. Il se serait désolé si la grêle avait ravagé ses champs, mais il aurait regardé comme une folie de prendre souci d'une injustice commise aux dépens de quelques citoyens.



CHAPITRE XXII.

LA CATASTROPHE.

La veille du jour fatal, Marguerite fut tirée du cachot où elle languissait depuis plusieurs mois, et placée dans une chambre moins humide, moins sombre et mieux aérée, qui servait de chapelle. Une fenêtre garnie d'un grillage de fer s'ouvrait sur la campagne; un matelas, une petite table, un prie-Dieu et deux chaises composaient tout le mobilier; un autel mobile, avec deux chandeliers de bois, rappelait ceux sur lesquels les premiers chrétiens persécutés immolaient l'hostie sans tache dans les catacombes.

Ce fut là que Marguerite passa la nuit, sa dernière nuit, dans la méditation et la prière; elle pensait à ceux qu'elle avait aimés, et elle se consolait en songeant qu'elle les reverrait bientôt dans le paradis; elle se rappelait son passé, non les pompes et les magnificences de son palais, non sa beauté vantée ni ses richesses, mais les larmes qu'elle avait essuyées, ses conseils opportuns, sa pitié prodiguée, des injures pardonnées, des dégoûts épargnés; elle savait que c'était là un trésor mis en réserve, dont elle jouirait bientôt.



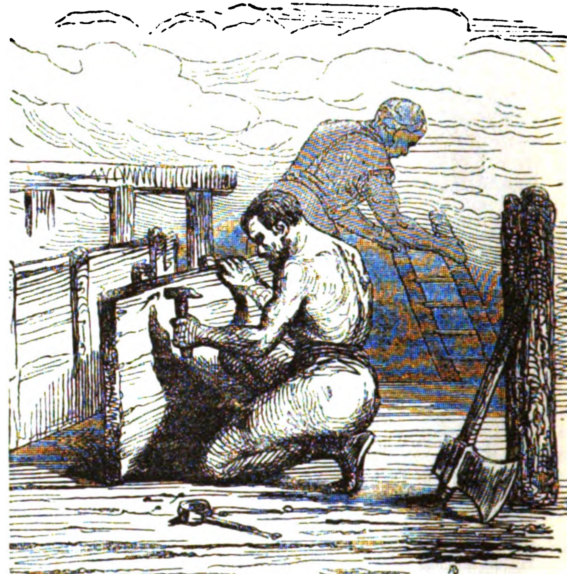
Buonvicino ne tarda pas à entrer. « O mon père! dit Marguerite, en se retournant au bruit de ses pas, est-il quelque espérance? » Ainsi ce baume que la nature prépare aux malheureux, comme le lait de la nourrice à l'enfant malade, ne manque jamais jusqu'à la dernière heure de la vie. Le moine soupira, leva la main droite et les yeux aux ciel, et dit : « Là-haut sont les espérances qui ne trompent point. »

Buonvicino offrit en présence de Marguerite le sacrifice de l'autel, cette commémoration quotidienne de l'immolation du juste pour la vérité, pour la rédemption des hommes, avec qui il avait partagé le pain et les misères. Et comme le sentiment de ses propres souffrances n'empêchait point Marguerite de s'apercevoir de celles d'autrui, elle reconnut à des signes trop nombreux les mortelles angoisses de Buonvicino, et elle pria Dieu de lui donner la force nécessaire lorsqu'il l'accompagnerait au supplice. Après que le moine lui eut donné le pain des anges, l'infortunée se rasséréna, et, munie de ce précieux viatique, elle demeura avec lui raisonnant du néant des choses de ce monde, de sa réunion avec les objets de sa tendresse dans le giron du véritable amour.

Puis, dans ce moment solennel, elle s'agenouilla aux pieds du moine pour recevoir sa bénédiction. Lorsqu'il eut appelé sur elle, de toutes les forces de sa prière, toutes les grâces que le ciel peut donner à l'âme qui va quitter la terre, pensant qu'aux approches de la mort la vertu confère aussi une sorte de sacerdoce, il tomba aux pieds de la malheureuse Marguerite, implorant à son tour la bénédiction de l'innocence et du malheur. Elle étendit ses blanches mains sur la tête inclinée du moine, et conjura le Seigneur de se charger de la dette de reconnaissance qu'elle avait contractée envers lui, et qu'elle ne pouvait lui payer.



Cependant une grande foule était rassemblée sur la place des Marchands. Peuple, seigneurs, femmes, vieillards, enfants, attentifs, regardaient les valets du bourreau qui assuraient l'échelle et qui achevaient d'établir le funèbre échafaud.



Le bourreau se tenait lui-même à côté du billot, la hache à la main, presque nu, vêtu seulement d'un caleçon de peau collant. Il raillait grossièrement avec ses suppôts; et les mères montrant à leurs enfants l'appareil de mort, leur disaient : « Vois cet homme là-haut, avec sa grande barbe si noire et sa peau si rouge : c'est celui qui mange les petits enfants méchants en deux bouchées, c'est Croquemitaine, c'est Satan; et si tu pleures, il t'emportera avec lui. »



L'enfant épouvanté jetait ses petits bras autour du cou de sa mère, et se cachait le visage dans son sein.

En attendant l'arrivée de la nouvelle victime, on racontait dans la foule le supplice dont les Milanais avaient été témoins la veille. On parlait de la fierté courageuse du seigneur *Pusterla*, et surtout du pauvre enfant à qui on avait fait payer la haine qu'on portait à son père. On racontait ses cris, ses pleurs, ses sanglots; comment il appelait son père et sa mère, et comment on avait eu peine, malgré sa faiblesse, à le contenir et à l'amener près du fatal billot. Mais le moine, frère Buonvicino, qui se tenait à ses côté, lui dit que son père irait avec lui dans le paradis. Alors, l'enfant le regarda avec des yeux consolés, et lui dit : « Et ma mère? — Ta mère vous rejoindra aussi dans peu de temps. — Alors, dit l'enfant, si je restais ici, je demeurerais sans eux? » et comme le moine lui répondit affirmativement, il se mit à genoux, leva au ciel deux petites mains blanches comme la cire, pendant que le bourreau lui coupait les cheveux.

Cependant sur la panlera, qui était tendue de noir et garnie de coussins de velours, on vit arriver les principaux magistrats, le podestat, son lieutenant, et le capitaine Lucio. J'ai déjà dit qu'à cette époque la justice était atroce, mais non pas hypocrite; les juges venaient admirer les fruits de leur travail.

Bientôt il se fit un grand bruit dans la foule. « La voici! la voici! » cria-t-on de toutes parts. On vit paraître, rangés sur deux files, les confrères de la *Consolation*, principalement institués pour assister les condamnés et les ensevelir. Ils étaient vêtus d'une longue robe blanche, avec un capuce qui n'avait d'autre ouverture que deux trous pour laisser passage à la lumière, et une croix rouge couvrait la place du visage. Ils chantaient la messe des trépassés, et portaient le cercueil et la civière pour un être encore plein de vie et de santé! On élevait en tête du cortége un étendard noir, bordé de jaune, sur lequel étaient peints un squelette tenant une faux et un sablier; à ses côtés, un homme la corde au cou et un autre homme portant sa propre tête dans ses mains.





Ils arrivèrent au pied de l'échafaud, en fendant la foule, et ils y déposèrent le lit funèbre et la civière. Il se fit un grand silence, et on vit apparaître, sur un char traîné par deux bœufs de grande taille, Marguerite, qui, les mains jointes sur son chapelet, semblait couver du regard le crucifix que Buonvicino tenait sous ses yeux et portait de temps en temps à ses lèvres.

A la suite du char, les bras liés derrière le dos, si étroitement que les cordes lui entraient dans la chair, les cheveux en désordre, la tête bandée avec un haillon blanc, environné de soldats et dans un misérable costume, Alpinolo suivait à pied, en boitant et le visage désespéré. Les blessures qu'il avait reçues la nuit de la fuite n'avaient point été mortelles; il s'était seulement évanoui, et lorsqu'il fut revenu à lui, les médecins travaillèrent d'un côté à lui rendre la santé, pendant que de l'autre les juges travaillaient à lui ôter la vie.

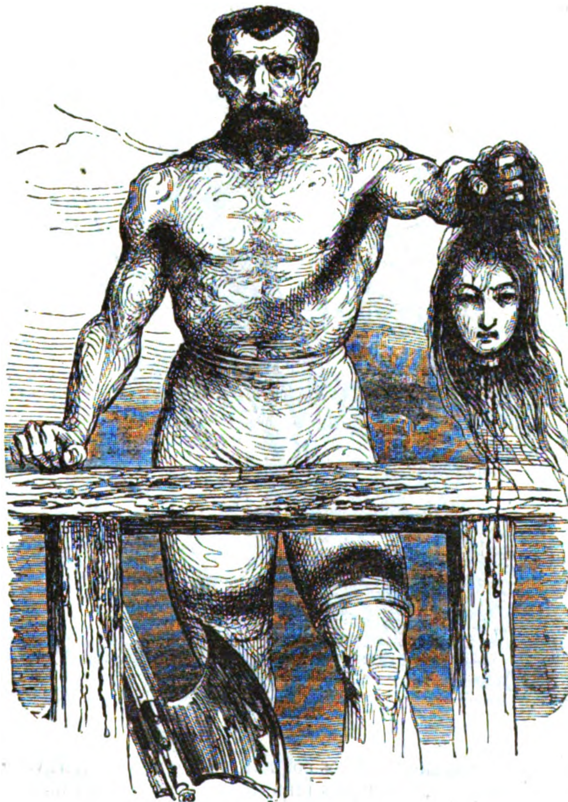
En effet, il fut mis en jugement. Mais le procès cette fois n'atteignant pas un homme, mais un soldat, il fut confié à l'expéditif examen de ses chefs. On ne put réussir à le faire parler. Les tourments les plus raffinés furent employés. Ce fut peu de lui disloquer les bras, on lui appliqua le feu à la plante des pieds, jusqu'à ce qu'ils fussent dépouillés de l'épiderme; on lui mit des clous sous les ongles; on lui apposa la poitrine sous un poids énorme; il souffrit tout sans une contorsion, sans pousser un cri, sans proférer une syllabe. Seulement une fois, transporté hors de lui par les souffrances, on l'entendit prononcer ces deux mots : « Pauvre femme! et, mon père! »

Comme Marguerite passait au milieu des frères de la Consolation pour monter sur l'échafaud, l'un d'eux, d'une voix basse, mais terrible, lui dit : « Marguerite, rappelez-vous la nuit de la Saint-Jean. »

Marguerite, qui semblait déjà planer au-dessus des choses de la terre, tressaillit au son de ces paroles, tourna un regard d'une noble indignation et d'un profond effroi sur le misérable qui avait parlé, et à travers les trous du capuce, elle vit darder sur elle un regard aigu comme celui d'un serpent.

Elle fût tombée infailliblement, si Buonvicino ne lui eût donné la main. Elle la saisit avec cette vigueur que la crainte nous inspire dans ces moments où, sur le point d'être déchirés par la haine, nous sentons le besoin de nous appuyer sur l'amitié. Et l'Umiliato, lui mettant le crucifix sous les yeux, lui disait : « Il mourut en pardonnant à ses ennemis. » Marguerite fixa ses regards sur la sainte image. Elle parut plus résolue, et, rayonnante du pressentiment de l'immortalité, elle s'approcha du billot funèbre. Un instant après, le bourreau, la saisissant par sa noire chevelure, présenta au peuple une tête coupée et sanglante.

Un frémissement universel rompit le silence. Ce furent des cris, des exclamations, les prières des morts. Les plus voisins de l'échafaud crièrent à ceux qui n'avaient pu voir : « Elle est morte! » Alors, avec l'empressement furieux d'une meute altérée qui court à la fontaine, on en vit quelques-uns monter sur l'échafaud, recueillir dans une écuelle le sang qui dégouttait du tronc et pleurait de la tête, et le boire tout fumant. C'étaient des malheureux atteints d'épilepsie; ils croyaient, avec ce remède épouvantable, se guérir de la plus horrible des infirmités.



Lorsque Marguerite posa le cou sur le billot, Buonvicino se mit à genoux à côté d'elle, et tant que l'infortunée put encore l'entendre, il murmura à ses oreilles des paroles de consolation. Puis on le vit presser avec force le crucifix sur la poitrine, et lorsque la hache retentit, brisant cette tête charmante qu'il avait tant aimée, il tomba le front contre terre, comme frappé du même coup. On voulut le relever; il était mort.

Cependant une autre scène était encore réservée à l'avidité populaire. La foule ne s'écoulait point, parce que le drame n'était pas encore terminé et qu'on lui devait encore une autre victime. Pendant que le bourreau balayait la sciure de bois trempée de sang, Ramengo suivait du regard les dernières vibrations du corps mutilé qu'on clouait dans la bière,



et s'écriait : « Maintenant je suis content. » Tout à coup Alpinolo se trouve devant ses yeux; cette vue le frappe comme d'un pressentiment confus. Le jeune page ôte un diamant de son doigt, le baise à plusieurs reprises, et, s'en séparant avec une larme dans les yeux, le remet au valet du bourreau, en lui disant : « Tiens, quand je serai mort, tu m'enseveliras à côté de cette sainte. »

Ce diamant rappelle à Ramengo celui de Rosalie, il se précipite sur le valet, le lui arrache des mains, en s'écriant : « Donne, donne! » Puis s'élançant vers Alpinolo : « Alpinolo, dit-il, Alpinolo, je te reconnais. » Et il le prend dans ses bras, le presse contre son sein. Lorsque le bourreau, revenu de l'étonnement que lui cause cette scène, veut écarter cet importun qui l'empêche d'exercer les devoirs de sa charge, Ramengo le repousse avec force, et élevant la voix vers l'assemblée : « Non, s'écrie-t-il, non, il ne doit point mourir. Non, il n'est pas ce qu'on croit; il n'est point un soldat mercenaire... il s'est déguisé; c'est le brave écuyer Alpinolo, le même qui sauva notre seigneur à Parabiago. Non, cela ne peut pas être; il ne doit pas être tué ainsi comme un assassin.

— Quelles sottises me contez-vous là? reprenait maître Impicca; qu'il soit ce qu'il voudra, mon métier est de le tuer. Croyez-vous que je ne saurais pas aussi bien faire sauter la tête à un écuyer qu'à tout autre homme? Il fallait dire vos raisons au seigneur vicaire.

— Oui, reprenait Ramengo avec anxiété, le seigneur vicaire le sait; il ne l'a pas condamné, c'est une pure erreur. Il m'a donné l'impunité pour lui. Attendez un moment, par charité, suspendez. Il ne doit pas mourir. Qui commande à Milan, du prince ou du bourreau? Il ne doit pas mourir, non, non. »

Et comme les soldats, las de ce conflit qui ne paraissait point devoir se terminer, s'approchaient pour prêter mainforte à maître Impicca : « Seigneurs soldats, s'écriait-il, seigneur capitaine! vous qui êtes une race généreuse, voudriez-vous bien venir en aide au bourreau, vous faire bourreaux vous-mêmes? ô honte! Je puis vous faire du bien; j'ai de l'argent, beaucoup d'argent, j'en ai trop; je vous en donnerai; je vous donnerai tout ce que vous voudrez; mais, pour Dieu, aidez-moi, secourez-moi pour que je le délivre. Il est... Il est mon fils! »

Jusque-là le condamné était resté stupéfait en présence de cette pitié inattendue, et il laissa l'inconnu plaider sa cause avec cette indifférence qu'on apporte au bord de la tombe. Mais, à ce nom de fils, toute son âme se réveilla. « Comment! s'écria-t-il, moi votre fils? vous mon père? » et son cœur se fondit, et toute sa haine pour la vie et tout son amour de la mort s'effacèrent en un instant. Il se prit à songer pour la première fois à sa jeunesse, aux longs jours, au bonheur qu'elle pouvait encore lui promettre, et il voulut vivre, il fut pris d'un désir effréné de connaître ce que peut être l'amour d'un père. « Mon père, sauvez-moi, criait-il; oui, je suis Alpinolo, je suis votre fils, sauvez-moi! » Ces paroles redoublaient la rage et la vigueur du malheureux père, qui faisait à son fils un rempart de son corps. Enfin Sfolcada-Melik, ennuyé de ces scènes, dit aux soldats: « En avant, il ne sera pas dit que le cours de la justice aura été interrompu par un manant! »

— Un manant, s'écria Ramengo en réponse au connétable; que parles-tu de manant, Allemand mercenaire? Sais-tu qui je suis? » Et tirant son capuce et se découvrant le visage: « Je suis Ramengo de Casale; apprends à me respecter. »

Dans le trouble de cette scène, et sous le masque qui le couvrait, Alpinolo n'avait pu reconnaître à la voix celui qui se faisait son protecteur. Mais dès qu'il eut entendu cet horrible nom, dès qu'il eut vu ces traits exécrés, dès qu'il apprit quel père il allait retrouver, il jeta aussitôt la masse dont il s'était saisi pour aider les efforts de son sauveur inconnu; et courant placer sa tête sur le billot, la hache de maître Impicca l'eut bientôt délivré de l'horrible malheur d'être le fils d'un traître.

Bientôt après, le frère de la Consolation embrassait un cadavre, et continuait à se répandre en cris, en gémissements, en imprécations. Mais, qui l'aurait plaint? c'était un espion.

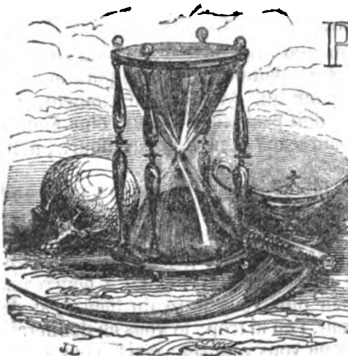
Les mères, les bonnes mères lombardes, dans la suite, en racontant cet événement à leurs enfants rassemblés, les faisaient prier pour les pauvres condamnés, et leur répétaient: « Préférez un jour d'être Marguerite sur l'échafaud, que Luchino sur son trône. »



A la cour, le bouffon fit beaucoup rire les seigneurs en imitant les gestes de Ramengo disputant son fils à la mort. Luchino rit plus que les autres; mais un historien ajoute qu'il ne dormit pas cette nuit-là. Qui peut l'avoir dit à cet historien?

A la cour comme à la ville, tout fut bientôt mis en oubli. En effet, qu'était-il arrivé de si mémorable? Quelques innocents, déclarés coupables, avaient été injustement condamnés et exécutés; cela n'arrivait-il pas tous les jours? Et moi-même, je le sens bien, j'ai eu tort de penser que le récit de souffrances si monotones, si ordinaires pourrait intéresser longtemps le lecteur. Mais je l'ai dit et je le répète, je n'ai écrit que pour ceux qui souffrent véritablement ou qui ont souffert.

CONCLUSION.



Peu de mots suffiront, maintenant, pour raconter ce qu'il advint des divers personnages qui ont figuré dans ce récit à côté de Marguerite.

Le bouffon eut une mort moins gaie que sa vie, quoiqu'on puisse dire, en un certain sens, qu'elle ait encore été une plaisanterie. Voici comment elle arriva :

Le seigneur Luchino, dans sa délicieuse villa de Belgiojoso, entretenait une intrigue avec une beauté champêtre. Soit qu'il désirât réellement que cette intrigue fût inconnue, soit qu'il voulût seulement donner à ses amours le piquant du mystère, il ne voyait jamais cette facile beauté que lorsque la nuit avait répandu ses ombres sur les arbres de la villa; alors il l'emmenait dans le pavillon retiré où Alpinolo l'avait un



jour surpris endormi, et où il l'eût assassiné si des scrupules n'eussent arrêté son bras.

Quoique le seigneur Luchino fût très-brave à la guerre, il avait peur du diable, des revenants et du moindre soldat de l'armée des esprits. Grillincervello connaissait cette disposition secrète de son noble maître, et n'ayant pas eu de peine à découvrir les relations de Luchino avec la jolie villageoise, il résolut de troubler leurs amoureuses entrevues. Un jour donc, en pénétrant, à l'heure convenue, dans le pavillon, leur asile ordinaire, ils virent se dessiner sur la muraille, à la faveur d'une lumière livide, des formes étranges, moitié hommes, moitié bêtes, avec des queues interminables, des cornes menaçantes, et tout l'appareil de ce qui fait un démon. L'air autour d'eux était rempli de sifflements et de bruits de chaînes. La jeune femme effrayée se suspendit au bras de son amant, qui, plus effrayé qu'elle, sortit en appelant au secours.

Les rires de Grillincervello lui firent bientôt comprendre à quelle espèce de diable il avait eu affaire; et de cette heure le bouffon était guéri de la faim pour toujours, si l'agilité de ses jambes ne l'eût sauvé de la *miséricorde* de son maître.

Mais le maître, un peu revenu de sa colère, résolut, pourtant de rendre au moins au bouffon peur pour peur. S'étant donc entendu avec ses courtisans, un jour que Grillincervello, revêtu d'une robe de la signora Isabella, leur prêtait à



rire par ses grimaces et ses coquetteries féminines, il fit venir Maître Impicca, et du plus imperturbable sérieux du monde, lui ordonna de pendre le fou à un arbre, pour le plus grand divertissement de la cour. La corde ne devait point être attachée à la branche, et laisserait retomber le bouffon aussitôt qu'on aurait fait le simulacre de sa pendaison. Il retomba en effet, mais sans mouvement: la peur l'avait suffoqué.



Pour voir plus commodément un ou plusieurs de ses amants, la signora Isabella prétexta un vœu à Saint-Marc de Venise. Dans son voyage, elle se livra avec toute sa suite à de tels débordements que le bruit en vint aux oreilles du seigneur Luchino, qui, pour la première fois de sa vie, s'avisa de s'en fâcher. Il eut l'imprudence de laisser entendre qu'il en tirerait une éclatante justice.

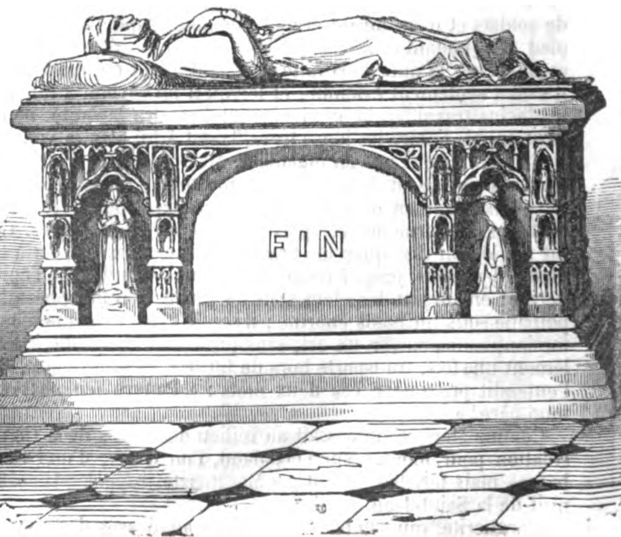
La signora Isabella, de retour de son pèlerinage, versa à boire à son mari, un jour qu'il revenait fort échauffé de la



chasse. Il mourut quelques heures après dans d'affreuses convulsions, pleuré, disent les gazettes d'alors, par sa femme inconsolable, et aussi par ses sujets, qui versèrent d'incroyables larmes. Le capitaine de justice, Lucio, mourut vieux et honoré, après avoir joui paisiblement de l'énorme fortune des Pusterla, qu'il transmit à ses héritiers.

Dans un oratoire entre Bevisio et Mombello, on voit encore un grand tombeau de granit avec une épitaphe qui loue la vie et pleure la mort de celui qui y fut renfermé.

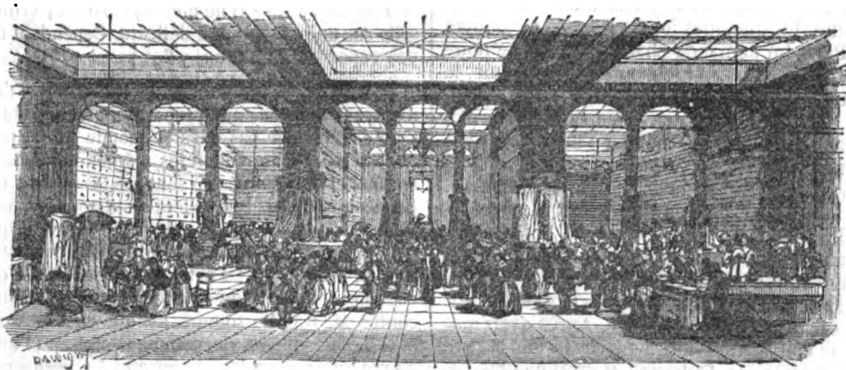
C'est là qu'on ensevelit Lucio : c'est là qu'il attend le jugement de Dieu.



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS,

174, RUE MONTMARTRE, PRÈS LE BOULEVARD.



Ce magnifique Etablissement a réalisé la plus belle idée commerciale de notre époque : offrir un immense débouché aux nombreuses et grandes manufactures de la France, et présenter aux consommateurs l'union inconnue jusqu'ici d'un extrême bon marché et de qualités toujours satisfaisantes. Le bon sens public, que l'on ne trompe jamais, a compris de suite l'utilité de cette belle entreprise. La foule accourue d'abord, bien accueillie, toujours bien traitée, y a ramené d'autres foules. La première vogue a été grande ; elle n'a cessé de grandir et s'accroît encore par l'appréciation, chaque jour mieux sentie, des avantages offerts aux acheteurs.

On trouve à la *Ville de Paris* tout ce que produit l'industrie des tissus ; les soieries, les lainages, les toiles, tous les tissus de coton, tous les objets usuels, comme ceux du plus grand luxe, les riches dentelles, les cachemires des Indes, les étoffes pour ameublement, tout ce qui constitue une riche corbeille, un riche trousseau. — Ce qui, après réflexion, ne convient plus, peut être rendu, échangé, remboursé même. Ces conditions nouvelles portent un cachet de grande loyauté.

L'Etablissement que nous recommandons fait honneur à son titre ; placé au point le plus central de cette ville, dont le nom se lit sur sa façade, il répond à la splendeur, à l'élégance, à l'activité industrielle de cette grande capitale. Agrandi et embelli plusieurs fois depuis sa création, il est un juste sujet d'admiration pour les étrangers, et continue à maintenir notre prépondérance commerciale en Europe.

EN VENTE AU BUREAU CENTRAL DE MUSIQUE, 29, PLACE DE LA BOURSE.

MARIA DI ROHAN, grand opéra italien-français en 3 actes, musique de G. DONIZETTI. Tous les Morceaux de chant détachés de cette admirable partition, exécutée avec un immense succès au Théâtre-Italien par mesdames Grisi et Brambilla, MM. Salvi et Ronconi, sont en vente.

Il vient de paraître, sur *Maria di Rohan*, de très-beaux ouvrages pour le piano : 1° une Fantaisie brillante, par BERTINI ; 2° une grande Valse, par BURGMULLER ; 3° un Bolero et un Divertissement à 4 mains, par ED. WOLFF ; 4° deux Fantaisies faites pour piano, par Ad. LECARPENTIER ; 5° trois Mosaïques en trois cahiers, par G. DONIZETTI ; 6° Ouverture à 2 et 4 mains, par CZERNY ; 7° un Quadrille, par MUSARD ; un Quadrille, par L. CRAMER.

MINA, opéra-comique en 3 actes, de M. DE PLANARD, musique de AMB. THOMAS. Ce délicieux opéra, qui attire trois fois par semaine une foule immense, est destiné à faire le tour de tous les théâtres de la France et de l'étranger.

Tous les morceaux de chant de cette belle partition sont en vente aujourd'hui, et ils auront dans les salons la même vogue qu'au théâtre.

En attendant les diverses fantaisies ou arrangements de nos meilleurs compositeurs, il vient de paraître :

1° Deux Quadrilles sur *Mina*, par J.-B. TOLBECQUE, chef d'orchestre des bals de la cour.

2° Une grande Valse de *Mina*, arrangée pour le piano par A. THOMAS.

LA MAISON ALPHONSE GIROUX vient d'ouvrir au public ses beaux Salons d'Etrennes, qui présentent cette année encore plus d'attraits que les précédentes par la variété infinie d'objets nouveaux qu'ils renferment.

On distingue, entre autres merveilles, *l'Exposition des Automates*, formée de trois pièces fort curieuses représentant :

1° *Un Ecrivain dessinateur ;*
2° *Un Oiseau chantant ;*
3° *Un Schénobate.*



Ces chefs-d'œuvre de l'art mécanique, exécutés par M. ROBERT-HOUDIN, sont visibles pour les enfants tous les jours, même le dimanche, à compter d'aujourd'hui.

MM. ALP. GIROUX ont avancé de beaucoup cette année l'ouverture de leurs magasins, dans le but d'être agréables aux personnes qui craignent la foule et qui désirent faire aisément leur choix, en profitant de la fraîcheur et de la nouveauté des objets présentement exposés rue du Coq-Saint-Honoré, n° 7.

EAU DENTIFRICE DU DOCTEUR PIERRE. — Cette Eau, composée par un docteur-médecin de la Faculté de Paris, exempte d'acide, ne renfermant que l'extrait de plantes aromatiques aussi salubres qu'agréables, n'a besoin, pour être adoptée, que d'être une fois essayée. — 1° Elle blanchit les dents sans en altérer l'émail, enlève le tartre et prévient la carie ; — 2° elle calme la névralgie dentaire, dissipe ce gonflement des gencives si souvent pris pour le mal de dents lui-même, assainit la bouche, guérit les aphthes et combat les effets de toutes les cachexies qui se fixent dans la cavité buccale ; — 3° elle enlève toutes les odeurs désagréables, notamment celle du cigare.

Seul Dépôt dans Paris, 14, boulevard Montmartre. — Prix du flacon : 3 fr., et 3 fr. le double flacon.

VINAIGRES DE TOILETTE DU DOCTEUR PIERRE. — 1° Vinaigre spécial pour la Toilette des Dames ; — 2° Vinaigre balsamique et rafraîchissant. — Seul Dépôt dans Paris, 14, boulevard Montmartre. — Prix des flacons : 3 fr.

BAZAR DES MENAGES, 17, BOULEVART BONNE-NOUVELLE.

Magasin spécial pour le travail des Dames.



FILOIR

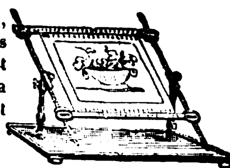
Avec le Filoir plus de bobine, l'écheveau se fait de suite dans la grande roue, il file sans bruit le chanvre, le lin, la laine, la soie de toute grosseur, il est solide, élégant et portatif.

BREVETÉ POUR REMPLACER LE ROUET.

Prix : 12, 15, 20, 25, 30, 40, et 50 francs

ROUETS A FILER ET DE MERCIER, FUSEAUX, QUENOUILLES, DÉVIDOIRS, métiers à broder et à tapisserie, écrans, lin, chanvre, etc. ; à tous prix.

COQUETIER CALORIFÈRE,



Breveté pour cuire les œufs à la coque en trois minutes, avec un demi-centime d'esprit-de-vin ; ou faire une tasse de Chocolat, Crème, Bavaroise ;

Prix : 2, 3, 4, 5, 6, 8, et 10 francs.

Adresser les demandes à M. DUVELLEROY, au Dépôt général, 17, boul. Bonne-Nouvelle

A toutes les Maisons de Commission de Paris, et aux principaux Quincailliers et Merciers des départements.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARICES. — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans coutures ni lacet, et ne formant aucun pli aux articulations. — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.

POITEVIN, BREVETÉ, RUE DE BONDI, 86, A PARIS.

PLUS DE PIQURES NI DE DÉCHIRURES. — *Boucles sans ardillons.* — Nouveau modèle pour ceintures de Dames ; articles confectionnés avec des boucles sans ardillons : bretelles, jarretières, pattes de pantalons et de gilets, cols de satin et d'uniforme.

POUDRE-ENCRE INCORRUPTIBLE pour en faire à l'instant, sans aucune préparation. — 25 c. la boîte.

ÉTRENNES. — Boutons à vis, en Or ou Argent : Garnitures pour Habits et Gilets. — Système P. V., rue Notre-Dame-Nazareth, 25.

BREVET D'INVENTION, EXPOSITION 1839. — MÉDAILLE D'ARGENT, 1840.

SURDITÉ. — GATEAU et DÉON, inventeurs des conques acoustiques, dont la supériorité sur tous les autres instruments leur a valu l'approbation de l'Académie royale de Médecine et de diverses sociétés savantes. Leur forme, qui est celle de l'oreille, rend leur application aussi facile que des lunettes, et augmente considérablement l'audition.

52, rue de Grenelle-Saint-Germain. — Affranchir.

A LA LIBRAIRIE DUBOCHET, rue de Seine, 33.

EN SOUSCRIPTION :

COLLECTION DES TYPES DE TOUS LES CORPS ET DES UNIFORMES militaires de la République et de l'Empire, 50 planches coloriées, comprenant les portraits de Napoléon, premier consul ; de Napoléon, empereur ; du prince Eugène, de Murat et de Poniatowski ; d'après les dessins de M. Hippolyte Bellangé.

30 livraisons, composées chacune d'une ou de deux planches coloriées et d'un texte explicatif. — Prix de la livraison : 50 centimes.

La Collection se compose de 50 sujets coloriés à l'aquarelle, qui formeront, avec le texte, un magnifique *Album*.

On souscrit, à Paris, chez J.-J. DUBOCHET et Comp., éditeurs, et chez tous les dépositaires de publications illustrées ; — dans les départements, chez tous les correspondants du Comptoir central de la Librairie, et chez tous les libraires.

SOUS PRESSE :

PATRIA. — LA FRANCE ANCIENNE ET MODERNE, ou Collection encyclopédique de tous les faits relatifs à l'histoire intellectuelle et physique de la France et de ses colonies ; par les auteurs du *Million de Faits*. — Un très-fort volume format in-8 anglais d'environ 2600 colonnes, orné de figures sur bois et de cartes coloriées.

A LA LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 33.

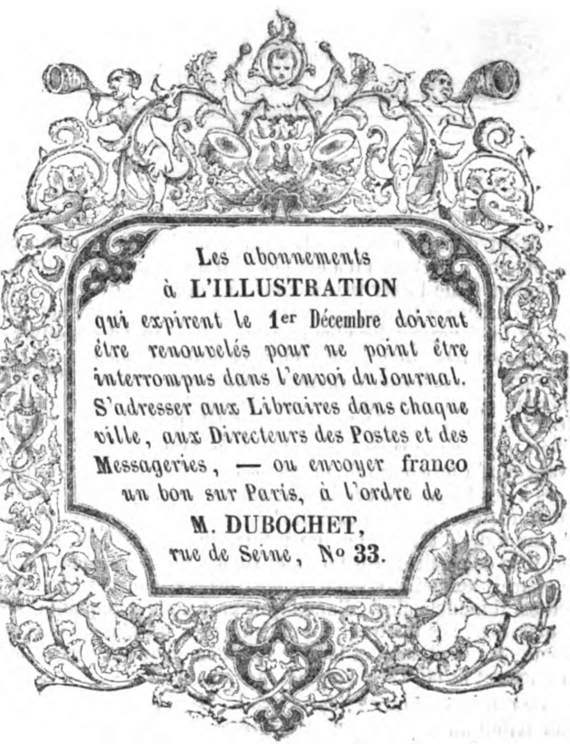
EN VENTE

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1836 à 1843 ; par M. MIGNET, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. Prix : 15 fr.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE ; par M. A.-C. THIBAUDEAU. 2 vol. in-8. 15 fr.

JÉROME PATUROT A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE ET POLITIQUE. 3 vol. in-8. 22 fr. 50

ENCYCLOPÉDIANA, Recueil d'anecdotes anciennes, modernes et contemporaines. 1 vol. grand in-8. (Complet.) 10 fr.



Une nouvelle charge de Dantan.

Tout entier aux œuvres sérieuses de son art, Dantan jeune semblait avoir complétement abandonné la caricature, et renoncé pour toujours à ces charges spirituelles qui ont signalé son début dans la carrière. Dantan a parfaitement compris son époque; la charge n'a été pour lui qu'un moyen d'attirer l'attention et de forcer la renommée à s'occuper de son nom. Il avait affaire à un public difficile, qui passe sans s'arrêter devant les ouvrages les plus remarquables, quand ces ouvrages ne sont pas signés d'un nom accrédité; public insouciant et distrait, dont il faut longtemps solliciter la justice indolente et capricieuse. Cette justice, que le talent est obligé d'attendre, l'esprit pouvait l'obtenir sans délai. Il s'agissait de captiver par une surprise ingénieuse la foule, qui demande avant tout à être amusée, et qui se laisse prendre très-volontiers à des bagatelles originales. Dantan s'était fait une réputation d'atelier par ses caricatures, qu'il dessina d'abord sur les murs de la Madeleine, où il travaillait; plus tard, en Italie, il se délassait de ses fortes et solides études en pétrissant le plâtre, auquel il donnait toutes sortes de formes divertissantes. Il modela ainsi, d'une façon grotesque et piquante, ses camarades, ses maîtres, les personnages les plus connus de Rome, les cardinaux et le pape lui-même, qui prit très-bien la chose et fit faire ses compliments à l'auteur.

De retour en France, après avoir essayé le terrain et payé son tribut au découragement, qui est la préface obligée de toute carrière d'artiste, Dantan pensa judicieusement que le côté futile de son talent, dont il s'était fait un jeu jusque-là, pouvait lui ouvrir les avenues de la fortune et de la célébrité. Un soir, il apporta ses deux premières charges parisiennes dans le salon de Cicéri, qui recevait toutes les notabilités artistiques et littéraires. Le succès de ces spirituelles pochades fut prodigieux; on les exposa aux regards du public, et la foule battit des mains. En quelques jours, le nom de Dantan devint populaire; Paris lui demanda chaque matin une nouvelle caricature, et chacun voulut avoir la sienne. Hommes de lettres, musiciens, peintres, savants, avocats, médecins, acteurs, demandèrent à poser devant l'habile maître; nul ne croyait sa réputation complète, s'il ne pouvait montrer sa charge faite par Dantan. La charge était devenue le cachet de la célébrité.

Dantan avait atteint son but: l'attention publique était éveillée autour de lui, et il s'empressa d'aborder les régions sérieuses de l'art. Il passa du plaisant au sévère. Après avoir modelé le plâtre, il se mit à pétrir le marbre; il avait fait rire, on l'admira; il avait meublé l'étalage de nos marchands à la mode, il orna nos musées, il éleva des monuments.

Aujourd'hui les bustes de Dantan sont dans toutes les galeries, ses statues décorent les places publiques de nos grandes villes; il achève dans ce moment la tête de Thalberg et la statue de miss Kemble, la célèbre tragédienne anglaise. Mais au milieu de ces grands ouvrages qui occupent sa pensée et son ciseau, l'artiste ne doit pas se montrer ingrat envers les frivoles et charmants ouvrages qui ont commencé sa réputation. Ses charges, comme ses œuvres graves, portent l'empreinte d'un talent exceptionnel; pourquoi les abandonnerait-il tout à fait? Après lui, on a vainement essayé de continuer la vogue des caricatures de plâtre; beaucoup de tentatives ont été faites, toutes ont échoué. Il est bon que, de temps en temps, le maître donne une leçon aux imitateurs impuissants, et leur montre ce qu'il faut de verve, d'esprit et d'adresse pour réussir dans ce genre de travail.

C'est là sans doute ce que Dantan a pensé, et après un long intervalle, voici une nouvelle caricature: la charge de Neuville, — un acteur qui commence sa réputation, et qui fait courir tout Paris au théâtre des Variétés. Dans un vaudeville intitulé *Jacquot*, Neuville imite tous les acteurs comiques de nos divers théâtres; il reproduit avec un art incroyable Odry, Vernet, Lepeintre, Alcide Tousez, Klein, Ravel, et bien d'autres encore. Séduit par le talent et par le succès de Neuville, Dantan a voulu donner à cette célébrité naissante le baptême de la charge. Rien de plus fin, de plus ingénieux, que cette nouvelle composition. La tête de Neuville est posée sur le juchoir d'un perroquet. C'est une tête pleine de vérité et d'expression. Dans les deux petites mangeoires placées sur le premier bâton transversal, Dantan a mis Ravel et Alcide Tousez, tous deux d'une ressemblance frappante; ce sont de ravissantes miniatures. Le perroquet Neuville fait sa pâture de ces deux excellents comiques. Sur les bâtons inférieurs, se trouvent le nez de quelques acteurs, qui *en parlent* toujours; le chapeau d'Odry, le fameux castor de Bilboquet, vénérable couvre-chef tout rempli de pensées philosophiques, de maximes profondes et d'aphorismes ébouriffants; puis ce sont des bouches béantes, toutes les mâchoires, toutes les langues dramatiques dont Neuville reproduit les sons et les accents divers.

Le juchoir est planté dans la tête énorme de Lepeintre jeune, coiffée d'une de ces petites casquettes que portent les jockeis de course. Lepeintre est ainsi costumé dans *Jacquot*. Les honorables joues du gros comique, enflées par des torrents d'embonpoint, débordent sur le piédestal de la statuette et menacent d'engloutir le rébus inséparable de toutes les charges de Dantan.

Nous livrons ce rébus à la sagacité de nos lecteurs, qui sont habitués à en deviner de plus difficiles.

Correspondance.

A M. Dz. de D. — Messager boiteux! Eh! monsieur, n'en riez pas et ne croyez pas nous faire honte. Nous avions précisément songé à emprunter à ce bon vieux messager son titre en y ajoutant seulement l'épithète indispensable *illustré*. Pourquoi pas? Longtemps la plus grande partie de la France n'a pas eu d'autre journal, d'autre livre. Le messager boiteux (je crois le voir encore, une lettre à la main) était le bien venu non pas seulement dans la ferme et dans la chaumière: on l'accueillait dans les châteaux. Vos aïeux, monsieur le comte, ne dédaignaient pas, je suis sûr, de le feuilleter en janvier, pendant les longues veillées. En auriez-vous conservé par hasard la collection sur quelque rayon poudreux de votre bibliothèque? veuillez le parcourir, et vous serez étonné d'y trouver des faits utiles et curieux qui, aujourd'hui même, auraient (pour d'autres que pour vous) l'attrait de la nouveauté.

A M. Noug... — Il ne nous appartient pas de donner des conseils sur une affaire aussi délicate. Cependant nous croyons pouvoir répondre: « Ne vous y fiez pas. »

A M. B. r. — Les fêtes et les cérémonies, dont parle **M. B. r.** n'entrent que pour une proportion assez faible dans notre fonds. Ce qui ne change pas dans ce monde est en petite minorité; ce ne sont pas apparemment les mêmes hommes qui meurent tous les ans, et les hommes ne sont pas les seuls à mourir et à naître. Beaucoup de gens reprochent à l'histoire de notre temps d'avoir toute l'inconstance de la mode: ils trouvent qu'il n'y a que trop d'agitation, d'innovations, d'inventions de toute sorte dans la politique, l'industrie, les arts, les lettres, etc. A certains égards, ils ont sans doute tort de s'effrayer; mais ils nous donnent raison contre M. B.r. En somme, lorsque rien n'est plus changeant et plus mobile que la vie, comment craindre l'uniformité pour une œuvre qui en veut être le miroir! La vérité est que chaque semaine nous avons à regretter une foule d'omissions: notre étude la plus importante est de les éviter, et nous espérons que les encouragements publics nous aideront à suffire un jour complétement à notre tâche.

A M. Bourd... — Un jeune artiste qui ne fume pas et qui ne reste jamais plus d'une heure étendu sur son canapé! Votre fils est un jeune homme précieux, monsieur. Donnez-nous son adresse.

A M. Louis Tol... — Paix à sa mémoire. Le lendemain de son dernier jour, nous avons hésité; aujourd'hui nous n'hésitons plus: il avait des amis.

A M. Jal, de Lyon. — Votre plainte peut être légitime. Nous ne refuserons pas de donner à votre invention, en temps utile, la publicité que vous désirez. Provisoirement des deux partis devant lesquels vous restez indécis, il en est un que nous ne pouvons approuver. Vous connaissez ces vers de Delille:

> Malheur au citoyen ingrat à sa patrie
> Qui vend à l'étranger son avare industrie.

A M. Ern. Milb... — Trop long. Les allusions politiques nous en interdiraient, d'ailleurs, l'insertion.

A un anonyme (timbre de Corbeil). — Oseriez-vous exprimer ce désir publiquement? Signez ou ne vous étonnez pas de notre silence.

A un autre anonyme (écriture ronde et évidemment contrefaite: beaucoup trop d'y et de ç). — Nous aimons mieux un succès plus lent sans aucun scandale. Nous savons très-bien le parti qu'un esprit satirique et virulent pourrait tirer de ce mélange de texte et de gravures; mais nous resterons dans notre voie: l'exemple que vous citez ne nous séduit pas. Excusez-nous donc d'être obligés de nous priver de votre collaboration, mais ne nous plaignez pas trop; nous avons plus de sujet de nous féliciter que vous ne le supposez.

A M. M......., de Toul. — Il n'est pas possible qu'il soit aussi laid. Veuillez nous envoyer un autre portrait.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les Troubadours célébraient par leurs chants les combats et la beauté.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et Cᵉ, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 40. Vol. II. — SAMEDI 2 DÉCEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

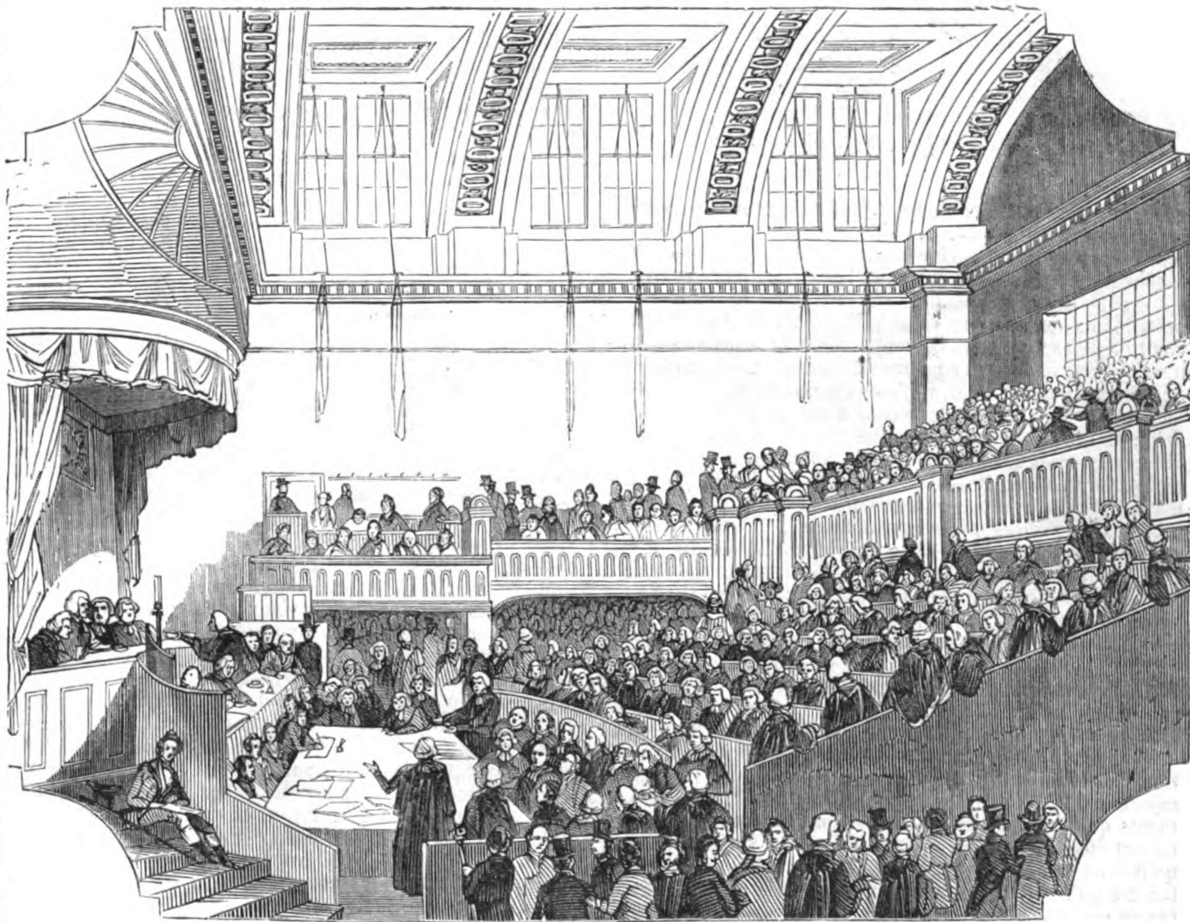
SOMMAIRE.

Nota. Le portrait de la reine d'Espagne donné dans notre dernière livraison était tiré du *Semenario pintoresco español.*

Histoire de la Semaine.

Que les gens avides de politique prennent patience: l'ordonnance de convocation des Chambres a paru au *Moniteur*: elles se réuniront le 27 décembre, et bientôt les cris: *aux voix!* et *la clôture!* retentiront aux oreilles qui ne connaissent pas de sons plus harmonieux. — En attendant, Paris a eu à se débattre sur des candidatures, et à se passionner sur des noms propres. Quatre de ses arrondissements ont élu de nouveau leurs mandataires au conseil municipal; opération sérieuse, car le bail est de neuf ans et non résiliable, et neuf ans du budget de Paris, c'est environ un demi-milliard, au bon emploi et à la meilleure distribution duquel chaque élu est chargé de veiller. Les électeurs ont, dès le premier tour de scrutin, réélu à de fortes majorités tous les hommes qui avaient précédemment rendu des services notables dans les fonctions qu'ils sollicitaient de nouveau. Il y a eu et il devait y avoir, en effet, moins d'ensemble pour les désignations nouvelles. Elles ont porté sur des hommes estimés par leurs concitoyens, mais généralement peu connus en dehors de l'arrondissement qui les a choisis. Un seul nom devait à des idées de régénération sociale qui ne sont pas encore précisément celles de tout le monde, à une publication quotidienne qui a une politique à part, et à une polémique qui la sert mal, une notoriété qui a trouvé d'abord les électeurs indécis. Mais la réunion préparatoire a fait cesser l'éloignement de beaucoup d'entre eux, et au second tour de scrutin, ce nom, déjà avantageusement placé le premier jour, est sorti vainqueur de l'urne. C'est celui de M. Victor Considérant, rédacteur en chef de la *Démocratie Pacifique*. Auprès de beaucoup d'électeurs, l'adjectif aura demandé et obtenu pardon pour le substantif.

En Espagne, avant de se trouver un mari, la jeune reine, aujourd'hui majeure, a dû commencer par se chercher des ministres. M. Lopez a persisté dans son refus de rester aux affaires; M. Serrano seul a gardé le portefeuille du département de la guerre. Le président du cabinet, qui se retire après la majorité déclarée de la reine, et aussi après la cessation de ce que la lutte armée avait de plus ardent, ne s'est point dissimulé que pour arriver à quelques-uns de ces résultats, qui n'étaient peut-être pas tous également utiles et qui auraient pu, on le pense assez généralement aussi, être obtenus par d'autres moyens, il s'était cru forcé trop de fois de méconnaître la constitution pour pouvoir administrer sous elle et par elle, alors qu'il n'y avait plus de prétexte pour se soustraire à son empire. M. Olozaga, qui a proclamé qu'il fallait rentrer dans la Charte, a été chargé de composer un cabinet et a rempli cette mission. Nous verrons si les progressistes lui prêteront l'appui qu'il a témoigné la confiance d'obtenir d'eux. En Catalogne, le désarmement de Barcelone s'est opéré; les émigrés de cette ville y sont rentrés, et les travaux des fabriques ont commencé à reprendre. Le capitaine-général de la province, après avoir présidé aux mesures qui ont suivi la capitulation et la reddition de la ville, a dû aller lui-même, suivi de six bataillons, prendre le commandement des troupes qui bloquent encore le château de Figuières. — En Irlande, O'Connell et ses coaccusés ont fait plaider la nullité de la procédure suivie jusqu'ici contre eux. Leurs moyens, longuement débattus, n'ont pas été admis par les magistrats. Ayant demandé un délai de quatre jours, qui leur a été refusé, ils ont comparu en personne devant la cour du banc de la reine et ont déclaré, selon la formule anglaise, vouloir plaider *non coupable*. La réflexion est alors venue que la liste du jury n'était pas dressée en stricte conformité avec les statuts; que ce serait à coup sûr là un nouveau moyen de nullité que les accusés ne manqueraient pas d'invoquer: on s'est donc résolu à leur accorder, au lieu des quatre jours demandés et refusés d'abord, jusqu'au 15 janvier, jour définitivement fixé pour le procès. La liste des jurés sera renouvelée le 1er janvier et soigneusement surveillée par la défense. — Une ligue, qui ne préoccupe pas le cabinet anglais moins vivement que ne le fait l'association irlandaise, c'est celle qui s'est formée sous le titre d'*anti-corn-law-league*, pour la réforme radicale de la législation sur les céréales. Il est difficile d'essayer même d'en finir avec celle-ci par une proclamation contre des meetings. Déjà elle est parvenue à faire triompher dans deux élections récentes deux candidats qui adoptaient son programme; à l'élection qui vient d'avoir lieu à Salisbury, elle n'a pas obtenu la majorité, mais elle en a approché, et a atteint un chiffre dont l'opposition s'était tenue bien loin jusque-là. Le ministère croit pouvoir se tirer de tous ces embarras en présentant, à l'ouverture du Parlement, une loi pour déclarer illégale toute association qui recueillera des fonds pour obtenir le rappel ou tout autre acte de législature. Comme l'association contre les céréales est surtout une organisation recevant des fonds, elle succomberait, comme les autres, au moyen de l'acte qu'on espère ne pas se voir refuser par le Parlement. — La Turquie a aussi ses crises ministérielles. Le président du conseil de justice, Hafiz-Pacha, a été destitué le 8 novembre, et a été remplacé par le beau-frère du sultan Achmed-Fehti-Pacha. Ce nouveau ministre a été, pendant les années 1838 et 1839, ambassadeur de la Porte en France. C'est un homme éclairé, qui passe pour humain, probe, et dévoué aux intérêts de la civilisation. La *Gazette d'Augsbourg* nous fait l'honneur de dire que les griefs de la France et ses réclamations contre les actes d'inhumanité du ministre disgracié ont amené la chute de Hafiz-Pacha. Toujours est-il que notre chargé d'affaires à Constantinople, M. de Bourqueney, a mis à faire parvenir cette nouvelle une diligence qui prouve



(Procès d'O'Connell. — Cour du banc de la reine, à Dublin.)

qu'il la considère comme un triomphe presque personnel.

M. le duc d'Aumale s'est rendu à Rome, puis à Naples, s'est embarqué ensuite pour Malte, et doit maintenant être descendu sur la côte d'Afrique, où il va prendre le gouvernement de Constantine, qui ne doit être, dit-on, que le prélude pour lui du gouvernement général de l'Algérie. S'il a pris le plus long pour se rendre à son poste, ce n'est pas, à ce qu'il paraît, uniquement par curiosité. On a pensé que, dans la situation où notre gouvernement se trouvait vis-à-vis de quelques prélats, un hommage rendu, une visite faite au souverain pontife par un de nos princes, serait un témoignage de respect qui pourrait nous rendre Sa Sainteté favorable, et la déterminer à exercer son influence pour faire cesser un conflit embarrassant. Voilà pour la politique; mais elle n'aura joué qu'un rôle secondaire dans l'itinéraire du prince, qu'une négociation plus séduisante et plus tendre a conduit à Naples.



(Thérèse-Christine-Marie, impératrice du Brésil.)

Le 4 septembre dernier, une des sœurs du roi des Deux-Siciles, la princesse Thérèse-Christine-Marie, a épousé l'empereur du Brésil; le duc d'Aquila, leur frère, dont le nom a été écarté par des influences diplomatiques de la liste des prétendants de la jeune reine d'Espagne, le duc d'Aquila vient de demander officiellement la main de la princesse Jannuaria, sœur aînée de l'empereur du Brésil et de la princesse de Joinville; aujourd'hui, il n'est plus secret qu'un projet de mariage a conduit dans cette cour d'amour M. le duc d'Aumale; mais les correspondances ne sont pas d'accord, et tandis que les unes lui font épouser la sœur du roi de Naples, de l'impératrice du Brésil et du duc d'Aquila, les autres le marient à la fille du prince de Salerne, leur cousine.

Après les princes qui prennent femme, il y a les princes qui sont fort embarrassés d'en avoir une. Le soi-disant duc de Normandie, Louis XVII, plongé, ainsi que sa nombreuse famille, dans la misère, voit se continuer les débats dont nous avons déjà parlé avec ses créanciers anglais. Il s'est présenté devant la cour des débiteurs insolvables, et a requis sa libération. Il a dit avoir reçu de France, de ses partisans, depuis 1836, diverses sommes s'élevant à 250,000 francs. Ceci aura pu paraître invraisemblable; mais dans toute la romanesque histoire de cet homme, la vérité l'est par-dessus tout. Nous surprendrions étrangement nos lecteurs, si nous leur racontions tous les détails qui nous ont été communiqués sur le séjour en France de ce singulier prétendant, sur les dévouements qu'il y a fait naître, sur les sommes considérables qui lui ont été très-spontanément remises, sur l'espèce de cour qu'il avait instituée autour de lui, sur les aides-de-camp appointés qu'il s'était attachés, et qu'il avait pris dans la garde royale même. Nous ne renonçons pas à en faire quelque jour le sujet d'un récit très-exact, nous résignant bien néanmoins à ce qu'il rencontre des incrédules. En attendant que Louis XVII trouve un historiographe, il a trouvé un créancier impitoyable, qui est venu s'opposer à sa mise en liberté. La cour a remis à prononcer.

Il s'est formé à Paris, au mois d'octobre 1839, grâce aux efforts de femmes pleines de vertus charitables, et avec l'appui d'un homme qui a consacré une large part de sa vie à des actes utiles, un établissement appelé l'*Asile-Ouvroir de Gérando*, et destiné à recueillir les jeunes filles séduites et abandonnées qu'une faute a conduites soit à la Maternité, soit à la maison de Lourcine. La débauche, le crime peut-être attendraient la jeune mère à la porte de ces établissements, que le malheureux enfant, auquel elle vient de donner le jour, ne quitterait que pour les Enfants-Trouvés. L'Asile-Ouvroir recueille ces infortunées immédiatement après leurs couches. Elles y sont admises quand elles n'ont pas atteint vingt-cinq ans, âge à partir duquel la faute ne peut plus guère être mise sur le compte de l'irréflexion; parfois il en est qui ne comptent pas encore quinze années. Elles y sont admises, à la condition toutefois de prendre l'engagement de garder leur enfant et d'en prendre soin. C'est la pensée fondamentale de la maison, pensée morale et élevée. Cet Asile ne compte encore que vingt-cinq lits. La moyenne des lits occupés est de dix-huit. Voici le mouvement de cet établissement en trois ans: 385 filles y sont entrées venant de la Maternité, des Cliniques et de Lourcine; sur ce nombre, 291 ont été placées par l'établissement, 7 sont rentrées chez leurs anciens maîtres, 35 ont été réconciliées avec leurs parents, 3 se sont mariées, 33 ont été renvoyées pour différentes causes, 2 sont décédées, 12 se trouvaient encore dans la maison au moment où ce relevé était fait. Toutes avaient mis leur enfant, soit en nourrice, soit en sevrage. Le produit du travail de ces pauvres filles sert à les vêtir. Il est pourvu aux autres dépenses de la maison par le produit de fondations et de collectes. — Au Brésil, on sait tirer un tout autre parti des pauvres mères et des enfants. Voici des annonces que renfermaient les derniers journaux parvenus en Europe: « A vendre, une mulâtresse, nourrice, âgée de vingt ans; elle a de très-bon lait. Son premier enfant est âgé de quatre mois. S'adresser rue de San-Pèdre, 180. A vendre, une femme noire, qui est accouchée il y a six mois; elle est bonne pour tout faire. S'adresser largo do Poco, 5. A vendre, une domestique; elle a du lait et un enfant âgé de huit mois. On peut la prendre avec ou sans son enfant; elle est sans défaut. S'adresser rue da Roseria. A vendre, un petit mulâtre âgé de deux ans, très-gentil, et qui ferait un joli cadeau de Noël. S'adresser rue San-Lawis. »

Tout se prépare déjà pour que rien ne vienne faire ajourner la cérémonie d'inauguration du monument de Molière, fixée au 15 janvier prochain, anniversaire de sa naissance. Les sculpteurs ont terminé leurs œuvres; le fondeur achève la sienne. L'habile architecte, M. Visconti, aura tout mis en place et tout encadré dans son monument pour l'époque déterminée. Reste maintenant à arrêter le cérémonial, le programme de la solennité. On dit que l'Institut, le conseil municipal, la commission des auteurs dramatiques, la Comédie-Française, seront convoqués. La place de M. le ministre de l'intérieur, qui a puissamment contribué à l'érection de ce monument, en proposant aux Chambres et en obtenant d'elles un vote de 100,000 francs, y sera également marquée; mais, si nous sommes bien informés, on se demanderait déjà, au ministère, si une semblable démarche, à l'occasion d'un hommage éclatant rendu à l'auteur du *Tartufe*, ne prendrait pas dans ce moment un certain caractère politique, et n'attirerait pas au pouvoir des attaques qu'il veut avant tout conjurer:

La volonté de Dieu soit faite en toutes choses!

Une église se bâtit à Bon-Secours, près de Rouen, en style gothique du treizième siècle. M. Barthélemy, l'architecte, correspondant du Comité historique des arts et monuments, en a déjà terminé le sanctuaire, le chœur et une grande partie de la nef. On élève en ce moment-ci le portail. Ce portail est percé de trois entrées qui seront décorées de sculptures aux tympans et à la voussure principale. Au tympan de la porte centrale, en bas, on verra une foule de malheureux accablés d'infirmités corporelles et morales venant implorer une statue de la sainte Vierge, qui sera placée sur un petit autel. C'est une digne inscription pour une église dédiée à Marie, et qui porte le nom de Bon-Secours. Le haut de ce tympan est réservé à Marie tenant l'enfant Jésus, qu'encenseront deux anges agenouillés. Les cordons de la voussure seront peuplés de neuf chœurs des anges, des douze apôtres et des quatorze principaux prophètes. Au tympan de la porte gauche sera placée sainte Anne enseignant à lire à la jeune Vierge Marie; au tympan de la porte droite, Marie honorée par l'enfant Jésus et saint Joseph. Toutes ces sculptures ont été confiées à M. Duseigneur, qui a fait ses preuves en statuaire chrétienne, et qui se propose de les traiter en style du treizième siècle, comme est traitée l'église entière. — Tout le chœur de la vieille église Saint-Germain-des-Prés est en ce moment encombré d'échafaudages et de tentures en toile. Les peintres sont occupés à peindre et à dorer entièrement les voûtes et les murs de cette partie du vieux monument. On sait qu'à son origine, cette église fut comblée des faveurs royales, et qu'elle était entièrement dorée. De là le nom de Saint-Germain-le-Doré qu'elle porta très-longtemps. — M. Debret, architecte, membre de l'Institut, vient de faire enlever la barbe et les moustaches en pierre dont on avait affublé la figure d'une vierge Marie qui occupe le portail occidental de la grande église de Saint-Denis. Depuis 1810, M. Debret est chargé d'exécuter dans cette abbatiale des travaux immenses, mais qui touchent à leur fin en ce moment. C'est en 1840 qu'on avait ôté à la sainte Vierge le caractère qui vient enfin de lui être rendu. — A l'étranger, les beaux-arts continuent à exercer et à étendre leur empire. A Copenhague, le célèbre sculpteur danois, Thorwaldsen, membre correspondant de notre Institut, vient d'achever la statue colossale d'*Hercule*, destinée à orner la façade du château de Christianborg, résidence du roi Christian VIII. Les statues d'*Esculape*, de *Minerve* et de *Némésis*, que doit exécuter ce grand artiste, dans les mêmes proportions, viendront successivement prendre place devant le même monument. A Constantinople, le sultan prend le goût de la musique. Un pianiste a été appelé par lui, et la première chanteuse de la cour de Prusse a été reçue et entendue par Sa Hautesse au palais de Topcapou.

Plusieurs journaux ont annoncé avec de grands éloges une mesure administrative qui, suivant eux, s'élaborerait dans les bureaux de l'Hôtel-de-Ville et aurait pour but de donner une seule et même dénomination aux rues qui se font suite les unes aux autres; par exemple, la rue Caumartin se continuerait du boulevard à la rue Saint-Lazare en absorbant les rues Thiroux et Sainte-Croix-d'Autin; la rue de la Monnaie irait du pont Neuf à Saint-Eustache. On dit cette opération réclamée par l'administration des postes: nous n'en croyons rien. Ce que la poste peut demander, c'est la suppression des dénominations multiples, qui doivent donner lieu à des erreurs fréquentes d'adresses et à des courses inutiles de la part des facteurs. Mais il est possible à ceux-ci, quand une rue n'est pas par trop longue, de trouver un destinataire dont le numéro n'est pas indiqué; cela deviendra inexécutable quand, par suite du système qu'on voudrait voir adopter, tous les noms des quais et des boulevards seront supprimés et qu'il n'y aura plus qu'un *quai de la Rive-Droite* et qu'un *quai de la Rive-Gauche*. Se retrouvera qui pourra dans une série sans fin de numéros commençant à Bercy et finissant à Passy, et malheur à qui, ayant affaire aux premiers ou aux derniers numéros de cette série, ignorera dans quel sens elle se déroule! En supprimant ainsi une foule de noms de rues, on ferait disparaître des souvenirs historiques souvent curieux, qu'il est bon de conserver, et l'on jetterait dans les désignations de propriétés une confusion qui, plus tard, engendrerait des milliers de procès.

Les bandes de voleurs défilent devant la cour d'assises. Malheureusement pour les amateurs de ces sortes de débats, ces messieurs se suivent et se ressemblent. Il se passe aussi chez eux ce qui afflige les partis politiques: les défections y sont nombreuses. Les partis ont leurs transfuges, les bandes leurs révélateurs. — Les tribunaux sont aussi saisis continuellement depuis quelque temps de plaintes en diffamation portées par des actrices, qui accusent des journalistes d'avoir attaqué leur vie privée. Personne ne sera tenté de prendre la défense des écrivains qui se permettraient de lâches attaques contre des femmes. Mais les artistes qui recourent à la justice doivent, avant de prendre ce parti, faire leur examen de conscience. Il y a peu de jours que le rédacteur d'un petit journal était poursuivi par une de ces dames, comme lui ayant contesté les qualités requises pour représenter exactement Jeanne d'Arc. L'artiste avait fait citer un témoin. Celui-ci est appelé. Le président, M. Turbat, lui pose les questions d'usage: « Etes-vous parent ou allié de la plaignante? — Non, monsieur le président. — La connaissez-vous? — Oui, monsieur le président: j'ai été son amant pendant cinq ans. » La sincérité inattendue du témoin a produit dans l'assemblée un effet difficile à décrire.

L'armée a perdu le lieutenant-général d'artillerie baron de Corda; l'administration, M. Dupin, ancien sous-préfet, conseiller d'Etat honoraire, père des trois hommes qui ont, chacun de leur côté, travaillé à l'illustration de ce nom; l'Académie Française a vu mourir l'auteur des poëmes de *l'Enfant Prodigue* et de *la Maison des Champs*, M. Campenon. Le fauteuil qu'il occupait avait été successivement rempli par Colletet, Boileau (Gilles), Montigny, Perrault, Rohan, Vauréal, la Condamine et Delille. Nous saurons bientôt quels sont les aspirants à cette succession. On cite dès à présent MM. Sainte-Beuve et Saint-Marc-Girardin.

Courrier de Paris.

Les ambitions littéraires sont éveillées; le poëte, l'orateur, l'historien, le critique, l'auteur de drames ou de comédies, sautent à bas de leur lit, s'habillent précipitamment, prennent un cabriolet à l'heure et se mettent en course, de l'est à l'ouest et du midi au nord. Un académicien vient de mourir! un fauteuil est vacant! qui succédera à l'immortel défunt? C'est moi, dit la comédie; moi, s'écrient l'ode, le roman, la tragédie, le cours de littérature, le feuilleton, et jusqu'à l'opéra-comique: Je suis le plus spirituel, le plus profond, le plus éloquent, le plus sublime.

Mes vers ont des beautés que n'ont pas tous les autres!
Les Grâces et Vénus règnent dans tous les nôtres!
Mon style a le tour libre et le beau choix des mots!
On voit régner chez moi l'ithos et le pathos!

Les trente-neuf immortels survivants n'ont qu'à bien se tenir; le mois de décembre sera rude pour leur immortalité. Dès le matin, au chant du coq, le candidat académique viendra heurter à leur porte: « Qui frappe ainsi? — Ayez pitié d'un pauvre homme sans fauteuil; un fauteuil, s'il vous plaît! Votre voix, pour l'amour de Dieu! La charité, mon bon immortel! » L'académicien s'échappe par une porte secrète et gagne la rue, se croyant libre de toute atteinte. Trois candidats l'attendent sur le seuil de sa maison; trois autres, embusqués au coin d'une borne, se jettent sur lui et lui déchargent leur candidature en pleine poitrine et à bout portant. Le malheureux académicien, à peine remis de cette brusque attaque, tombe, vingt pas plus loin, dans une escouade de parents, d'amis et de clients du candidat, qui l'égorgent de plus belle. C'est l'aïeul, c'est le fils, c'est l'oncle, c'est la femme, la cousine, le propriétaire, le locataire, le portier. « Vous lui donnerez votre voix, n'est-ce pas, mon cher monsieur? » Car ce n'est pas assez du candidat en personne, ô infortunés académiciens! vous avez sur le dos les petits-fils de leurs pères, les parents de leurs parents, les amis de leurs amis, les voisins de leurs voisins et ce qui s'ensuit; si bien qu'après toute élection académique, il y a presque toujours un ou deux immortels d'enterrés dans l'année. On attribue leur mort, les uns à la vieillesse, les autres à une fièvre, ceux-ci à la goutte, ceux-là à la pleurésie. Quelle erreur! Ils sont morts la plupart d'un mal que je nommerai, en ma qualité de docteur

illustre, indigestion de candidats. Vert-Vert rendit le dernier soupir étouffé sous les dragées; plus d'un académien a succombé sous les salutations, les sourires, les caresses, les prières, les visites empressées, les coups de sonnette sans relâche et les supplications du candidat à l'Académie.

Le fauteuil aujourd'hui vacant est celui de M. Campenon, mort cette semaine. L'héritier littéraire qui viendra s'y asseoir après lui n'aura pas du moins la crainte, comme cela arrive, *d'être* écrasé par le souvenir et la gloire de son prédécesseur. Il y a vingt ans qu'on ne parlait plus de M. Campenon, et du temps qu'on en parlait, son nom a toujours marché à petit *bruit*. Un seul jour M. Campenon se trouva mis en lumière et causa quelque rumeur; mais ce fut moins par son talent doux et modeste et par son caractère pareil à son talent, que par le fait d'une circonstance particulière que nous dirons tout à l'heure.

Il était né à Grenoble en 1775; aussi le premier voyage qu'entreprit sa muse fut-il un voyage de Grenoble à Chambéry, dans le goût de Chapelle et de Bachaumont. Campenon n'avait pas besoin d'aller chercher si loin pour apprendre à rimer; on s'en mêlait dans sa famille, et le poëte Léonard était son oncle.

Rimant ainsi, à son loisir, quelques pièces légères, selon la mode du temps, il finit par venir à Paris, dans ce Paris convoité par tous les poëtes de province; la poésie descriptive était alors en pleine floraison, et Delille y dominait en roi. Campenon, s'abritant sous cette couronne de Delille, peu à peu glana quelques fleurs et quelques épis dans les domaines du maître. De ce penchant de Campenon pour le genre descriptif et bucolique résulta une grande intimité entre les deux poëtes; toutefois, Delille ne communiqua point à son ami l'éclat de sa veine et de sa fécondité. Tandis que le chantre des *Jardins* semait l'hémistiche à pleines mains, Campenon ourdissait lentement et modestement ses vers. Aussi son bagage poétique est-il des plus légers; on le porterait aisément sous le bras, sans fatigue, de Paris à Grenoble et de Grenoble à Chambéry. Deux petits poëmes composent le plus fort de ce bagage. L'un a pour titre : *L'Enfant Prodigue*, l'autre : *La Maison des Champs;* ajoutez un projet de vers sur *Le Tasse*, que Campenon n'a point achevés, et une vingtaine de pièces fugitives dans le style de ce quatrain adressé à une femme :

Un auteur doit, sur toutes choses,
Placer chaque sujet dans son lieu, dans son temps;
Ainsi pour vous ma muse attendra le printemps,
Et je vous chanterai dans la saison des roses.

Et avec cela vous connaissez tout mon Campenon.

Il n'en fallut souvent pas davantage pour entrer à l'Académie; mais rarement on y entra à moins, il faut l'avouer. Le sobre Campenon se présenta cependant pour succéder au plus prodigue des poëtes, à Delille, et emporta la nomination. L'Académie, en le choisissant, se laissa gagner par l'attrait de donner à Delille pour successeur un homme qu'il avait aimé de son vivant par l'espèce d'analogie qu'il y avait dans les goûts poétiques de l'un et de l'autre, quoique à une immense distance de la part de Campenon, et enfin par l'esprit aimable de celui-ci, son caractère doux et poli et son commerce plein d'aménité. L'agrément de l'homme servit de passe-port au poëte.

L'honnête Campenon avait eu beau chanter l'innocence des champs et enseigner, comme le dit la préface de son poëme, « à l'homme sensible possesseur d'une petite maison de campagne, l'art de se délasser des fatigues de la ville en poussant la bêche et en portant l'arrosoir, et d'entremêler les légumes aux fleurs et les arbres qui fournissent du fruit à ceux qui donnent de l'ombrage, » la malignité parisienne, insensible à ces souvenirs d'éducation champêtre, railla la candidature de l'auteur de *La Maison des Champs;* on répétait de salon en salon ce plaisant distique :

Au fauteuil de Delille aspire Campenon :
Son talent suffit-il pour qu'il s'y campe? — Non.

Il s'y campa cependant, malgré les épigrammes. Elu en 1813, sa réception en séance publique n'eut lieu que dix-huit mois plus tard, en février 1814. De grands événements venaient d'étonner le monde et de changer la face de l'Europe. Tout s'en ressentit, tout, jusqu'à la réception de Campenon. — Les circonstances en firent une affaire importante; les passions politiques s'en mêlèrent; les partis y trouvèrent un aliment; dans cette séance académique, Campenon, ardent royaliste, représenta la Restauration, récemment victorieuse, et Regnault de Saint-Jean-d'Angely, chargé de lui répondre, le drapeau de l'Empire vaincu. L'affluence fut immense, et les journaux du temps racontent que jamais, de mémoire académique, on n'avait si bruyamment assiégé les portes et si tumultueusement envahi les banquettes. Dans le compte-rendu inséré au *Journal des Débats*, Féletz félicite le récipiendaire de cette foule curieuse. « On y remarquait un grand nombre d'étrangers, dit-il, et particulièrement *beaucoup d'Anglais* et *beaucoup d'Anglaises.* » Triste éloge et douloureux cortége, derrière lequel l'œil du citoyen devait toujours voir les infortunes de la patrie!

Le rôle de Campenon était facile à remplir: il ne s'agissait que de louer les Bourbons avec adoration, et de maltraiter l'Empereur abattu; c'est ce qu'il fit. Regnault de Saint-Jean-d'Angely, au contraire, avait la tâche périlleuse. Placé entre son passé, ses affections bien connues et les nécessités du moment, il fallait qu'il ménageât le pouvoir présent sans compromettre son caractère, et tout en laissant percer le fond de sa pensée, il se tira du danger, non sans talent et sans courage. Plus d'un mot détourné, plus d'une phrase habile maintinrent la dignité de l'orateur et les sentiments de l'homme politique. Regnault hasarda surtout une certaine distinction entre le *prince* et la *patrie*, qui lui attirèrent le lendemain les vives attaques des feuilles royalistes.

Après cette chaude escarmouche, la gloire littéraire de Campenon rentra dans la modestie et le silence; quant à Campenon lui-même, il tint de l'amitié de la Restauration plusieurs fonctions importantes, l'une au ministère de l'instruction publique, l'autre à l'intendance des menus-plaisirs. A propos de cette dernière faveur, il courut sur son compte une épigramme qui se terminait par ces deux vers :

Pour le placer dans les menus,
On a consulté ses ouvrages.

Une santé délabrée et les événements de 1830 éloignèrent Campenon des fonctions publiques. Il y avait près de quinze ans qu'il vivait à la campagne entouré d'amitiés et d'affections. C'était un homme d'un esprit agréable après tout, et d'un aimable caractère.

— On nous annonce de tous côtés des hommes de génie et des prodiges à foison. Ici un drame merveilleux intitulé *Diegorias*; là une admirable comédie en cinq actes et en vers dont la réputation court la ville depuis huit jours sous le titre des *Bâtons flottants*. Ces deux chefs-d'œuvre en espérance ont excité, dit-on, l'enthousiasme de MM. les comédiens ordinaires du roi, qui viennent de les accueillir à bras ouverts. L'auteur du drame étonnant est un jeune homme jusqu'ici parfaitement inconnu, et qui se nomme M. Séjour. Quant au père de l'admirable comédie, c'est bien un autre mystère : personne ne sait ni d'où il vient, ni qui il est, ni comment il se nomme. Nous proposons le mot de cette énigme aux esprits patients et sagaces qui devinent avec tant de succès les rébus de *l'Illustration*.

Ce n'est pas assez du Théâtre-Français; l'Académie royale de Musique va bientôt avoir aussi son prodige: M. le marquis de Louvois en aura été le père et le tuteur. Dimanche dernier, le spirituel marquis a prêté ses salons à la mise au jour de la merveille; c'était une exhibition à huis-clos en attendant le grand éclat public. Or, la merveille est un opéra en deux actes nommé *l'Egyptienne;* on ne parle pas de l'auteur des paroles; il n'est question que du compositeur qui a écrit la musique; il s'appelle Wilbach et échappe à peine à l'adolescence : Wilbach n'a que dix-sept ans; une circonstance ajoute une douloureuse émotion à l'intérêt qu'il inspire par son talent précoce : Wilback est aveugle.

Plusieurs artistes, et des meilleurs, parmi eux Barroilhet, s'étaient mis à la disposition de M. le marquis de Louvois pour ce curieux essai. Ce n'est donc pas l'exécution habile qui devait manquer à l'œuvre du jeune maestro. Mais, hâtons-nous de le dire, l'œuvre ne s'est pas manqué à lui-même; il a charmé et surpris l'assemblée; on peut croire aux promesses d'un succès qui avait Meyerbeer et Halevy pour témoins et pour approbateurs. L'Académie royale de Musique était représentée par M. Léon Pillet, et l'Académie royale de Musique a battu des mains.— Le nom de Wilbach a un air allemand qui pourrait faire croire que l'intéressant artiste arrive de Munich ou de Vienne. Qu'on ne s'y trompe pas; Wilbach est de Montpellier; cela est toujours bon à constater d'avance, afin qu'un jour l'Allemagne ne le dispute pas à la France, pour peu que le simple aveugle d'aujourd'hui devienne un aveugle grand homme. On ne sait ce qui peut arriver.

— Il y a longtemps qu'on a dit de Paris qu'il conquérait le monde par ses idées; on pourrait ajouter par ses vaudevilles et par ses contredanses. Le vaudeville parisien envahit l'univers; je ne sais plus quel touriste raconte avoir assisté, au fond de l'Asie, à la représentation du *Nouveau Pourceaugnac*, de M. Scribe; il est clair qu'avant peu le répertoire du Gymnase et du Palais-Royal envahira la Chine, et fera son entrée à la cour du sublime empereur. Quant à la propagande de la contredanse, voici un fait qui en donne une preuve particulièrement remarquable : on assure, et cela *très-sérieusement*, que S. M. Pomaré, reine des îles Marquises, voulant organiser pour cet hiver un bal à grand orchestre, a fait faire des propositions à M. Bosisio, un des Musards de la contredanse; M. Bosisio se serait chargé de faire danser aux îles Marquises, et, en tête, à la reine Pomaré: *la Lionne*, *la Saltimbanque* et *les Hussards de la garde;* mais M. Bosisio est l'Hippocrate du *Galop* : il a refusé les présents d'Artaxerce-Pomaré. M. Bosisio tient à ne faire galoper que sa patrie.

— Saint-Pétersbourg est de plus en plus conquis par les chanteurs italiens : au moment où nous écrivons, leur succès tient du délire; *Otello* a dépassé la fortune d'*il Barbiere;* l'empereur se distingue par son dilettantisme ardent, c'est de lui aussi qu'émanent les gracieux sourires et les récompenses. Après cette représentation d'*Otello*, outre ses compliments de satisfaction, il a envoyé à Rubini une bague d'émeraude; à Tamburini, une bague de saphir; à Pauline-Viardot-Desdemona, des boucles d'oreilles en diamant. On aura une idée de l'aristocratie de ce succès, quand on saura que telle place de balcon ou d'avant-scène coûte 200 francs.

— Après six semaines de grave indisposition, mademoiselle Rachel se prépare à rentrer au Théâtre-Français; elle jouera le rôle de Monime. Salut, chaste Monime! soyez la bien ressuscitée, et surtout ne recommencez pas!

De la Destruction des Monuments historiques.

On entend souvent des voix s'élever contre la centralisation et prétendre que l'administration supérieure s'est réservé tous les pouvoirs, et que les autorités locales et communales sont sans liberté de mouvement et d'action. Nous ne nous proposons pas d'examiner ici jusqu'à quel point ces plaintes sont fondées; mais ce que nous nous trouverons dans la nécessité de constater, c'est que ces autorités usent souvent bien mal du pouvoir, trop restreint selon elles, qui leur est laissé, et que cette administration centrale, qu'on représente comme maîtresse de tout, est la plupart du temps impuissante à empêcher des actes qu'elle déplore.

Depuis dix ans, les ministères qui se sont succédé ont montré, pour la conservation des monuments historiques, une sollicitude qu'il serait injuste de ne pas reconnaître. Des fonds ont été demandés dans ce but par les ministres de l'intérieur et accordés par les Chambres; et il y a deux ans, sur la proposition de l'honorable M. le comte de Sade, le crédit précédemment voté a été tout à coup doublé. Une commission des monuments historiques près du département de l'intérieur a été formée; un comité des arts et monuments a été adjoint au département de l'instruction publique; des restaurations intelligentes et nombreuses ont été entreprises sous la surveillance d'un inspecteur-général; des circulaires pressantes ont éveillé le zèle des préfets, ont provoqué le concours des maires; plusieurs prélats ont, par des lettres pastorales, associé leurs efforts à ceux de l'administration; en un mot, rien n'a été négligé pour que la France monumentale, successivement ravagée par les scrupules outrés d'un sentiment religieux peu éclairé, par la fureur révolutionnaire, et par un vandalisme récrépisseur, fût enfin respectée comme elle doit l'être par une génération dont la principale gloire semble devoir être de n'en méconnaître aucune. Ces intentions louables et bien arrêtées, les cabinets qui se sont succédé ne s'en sont pas départis un seul instant. Que voyons-nous cependant tous les jours? Dans un rapport à M. le ministre de l'instruction publique, le comité historique des arts et monuments s'est chargé de répondre à cette question :

« A quoi bon tout ce zèle, y est-il dit, si, pendant que le comité cherche à entourer de respect nos monuments, à les faire étudier et disséquer, en quelque sorte, on mutile ces monuments, on les dégrade, on les détruit? Le dédain, qui regarde en pitié les monuments appelés gothiques; la cupidité, qui spécule sur des matériaux abondants et de bonne qualité; l'ignorance et le mauvais goût, qui sont hors d'état d'apprécier une œuvre d'art; la mode, qui ne trouve beau que ce qui est blanc et uni; le temps, qui achève de miner des monuments âgés ou fragiles, sont autant de causes qui rasent du sol ou altèrent dans leur qualité une foule de monuments importants. Paris, la ville la plus éclairée et la plus intelligente, a fait démolir ou laissé ruiner, depuis six ans, quatre églises intéressantes à plus d'un titre : Saint-Pierre-aux-Bœufs, Saint-Côme, Saint-Benoit et l'église du collége de Cluny. Or, Paris donne le ton à toute la France; aussi ne se passe-t-il pas un mois, on pourrait dire une semaine, sans que l'on entende tomber, sans que l'on ne voie mutiler quelque vieux monument (*Bulletin du Comité*, I, 28). » Et dans un second rapport (I, 59) : « Prenez un monument d'une certaine importance historique, on n'a rien fait, malgré des réclamations motivées, malgré des espérances qu'on avait fait concevoir. On l'abat, tandis qu'il était facile de le conserver ou de le relever ailleurs; on rase le petit édifice sans qu'on l'ait dessiné, et sans qu'une inscription rappelle qu'il était l'unique et dernier débris d'un monument fameux. Ce débris, c'est la tourelle Saint-Victor; ce monument fameux, c'est l'abbaye elle-même. » Le comité (I, 316) enregistre la démolition de l'église des Célestins, près de l'Arsenal.

Chacune des pages du même recueil renferme de vives réclamations contre le projet de destruction de l'hôtel de La Trémouille, qui était situé rue des Bourdonnais, puis de trop justes doléances contre cet acte barbare une fois qu'il a été consommé. On y répond par la promesse de faire réédifier ailleurs la tourelle Saint-Victor et celle qui ornait la cour de l'hôtel de La Trémouille; mais les débris de celle-ci pourrissent à l'Ecole des Beaux-Arts, en plein air et sur une terre humide, tandis qu'avec les matériaux de la tourelle Saint-Victor on a bâti un hôtel garni. Nous ne suffirions pas à citer tous les projets vandales qui ont été conçus, et dont un trop grand nombre ont été exécutés, malgré les réclamations les plus pressantes, à Sens, à Bayonne, au Mans, à Besançon et dans presque toutes les villes de France grandes et petites. Mais il n'en était peut-être pas une sur laquelle plus de sollicitude se fût portée de la part des comités que la ville de Saintes. Ses monuments romains, ses monuments gothiques offrent un égal intérêt et le plus curieux assemblage, et, parmi tous, son arc de triomphe qui couronnait son vieux pont, avait été recommandé. Plus d'une fois nous voyons la preuve dans le *Bulletin* officiel, auquel nous venons de faire des emprunts, que l'on se regardait comme fondé à croire au ministère que cet arc serait réparé et conservé. Hélas! tous les plans de conservation se trouvent déjoués, toutes les espérances sont à jamais déçues. On dormait en paix rue de Grenelle-Saint-Germain, quand on écrivait de la Rochelle le bulletin funèbre que voici :

« Saintes est une des plus anciennes villes de France, et les monuments qu'elle renferme attestent la puissance du peuple qui l'avait soumise. Un arc de triomphe, placé au confluent de la Seugue et de la Charente, laissait encore lire sur ses frises qu'il avait été élevé en l'honneur de Germanicus. Lorsque, sous les coups du temps et du fer dévastateur, tout croulait autour de cet édifice romain, seul il resta debout dans un état de conservation presque complet, et les Huns, les Vandales, les Goths et les autres barbares qui tour à tour se ruèrent sur la Saintonge, le respectèrent. Aux ingénieurs du dix-neuvième siècle était réservé l'honneur de le faire démolir.

« Depuis un mois on procède à cet acte inqualifiable. Un architecte envoyé de Paris, et qui n'avait pas le temps de rester à Saintes, confia la surveillance des travaux à un salarié du gouvernement; celui-ci, qui avait des occupations personnelles, recommanda à l'entrepreneur d'y faire attention. Cet entrepreneur, qui a plusieurs chantiers, en laissa le soin à son contre-maître, qui, ayant lui-même des travaux à surveiller sur différents points de la ville, s'en rapporta à un Limousin. Les pierres ont donc été mises sans soin, sans précaution, sur un chariot, et transportées dans un pré voisin. Là on les faisait

basculer, et, en roulant, elles allaient se heurter, se briser les unes contre les autres. Pas une n'est restée intacte, et le peu de sculptures qui subsistaient sont mutilées, méconnaissables. La base de l'édifice, qui oppose trop de résistance, est ouverte à l'aide de la poudre à canon : qu'on juge maintenant de l'état dans lequel se trouvent ces blocs après l'explosion !

« Ce n'est pas tout : le conseil municipal a décidé que cet arc de triomphe serait réédifié sur la route de Rochefort, à plus de cinq cents mètres du lieu où il demeura planté pendant dix-sept siècles. Une députation a été, dit-on, envoyée à cet effet à Mirambeau, près de M. le ministre de l'intérieur, pour le prier d'appuyer ce projet. En attendant, les blocs de granit sont là gisants dans un pré et dans les rues voisines.

« M. l'architecte de Paris, de retour à Saintes, a paru peu satisfait de la manière dont ces pierres ont été transportées. Il a l'intention de les faire empiler et recouvrir d'un hangar, pour les protéger contre les injures de l'air et surtout des passants. Qu'il se hâte donc, car dans un mois, probablement, deux mètres d'eau les couvriront.

« Si des pierres étaient susceptibles de pourrir, nos descendants pourraient les voir tomber en décomposition avant qu'on eût songé à les remettre à leur ancienne place. Le bruit court encore qu'on vient d'acheter, à raison de 5 fr. pièce, des tronçons de colonnes romaines provenant de la reconstruction d'un mur de l'hôpital, pour remplacer les morceaux cassés ou détruits dans la démolition. »

N'est-il donc nul moyen de faire que les efforts du ministère ne soient pas complétement inutiles, que ses vœux formels ne soient pas constamment méconnus?



(Saintes. — Arc de triomphe de Germanicus, récemment démoli.)

Théâtres.



(Palais-Royal. — *La Marquise de Carabas.* — Mademoiselle Déjazet.)

La Marquise de Carabas (Palais-Royal). — *L'Ombre; Louise Bernard* (Porte-Saint-Martin). — *Les Moyens Dangereux* (Odéon). — *L'Italien et le Bas-Breton; Manon* (Gymnase). — *L'Homme Blasé* (Vaudeville). — *Stella* (théâtre de la Gaieté).— *Piocheurs et Flâneurs* (Variétés). — Reprise de *La Péri* (Opéra).

La liste est longue, Dieu merci, et les théâtres n'ont pas fai les Harpagons cette semaine; ils sèment la prose et les vers à pleines mains, en vrais dissipateurs. Commençons par madame la marquise de Carabas : à toute marquise tout honneur.

La marquise, d'abord, n'est pas du tout marquise; elle finit par là, il est vrai, mais elle débute par être tout simplement Fanchette la meunière. Fanchette, par son air vif et mutin, a fixé un instant les regards de M. le marquis de Carabas; après quoi M. le marquis a délaissé Fanchette, se trouvant trop Carabas pour épouser une si petite fille.—Il ne faut pas mépriser un plus petit que soi; M. le marquis va nous le prouver tout à l'heure. Fanchette, en effet, cette Fanchette dédaignée, le tire d'un très-mauvais pas, c'est-à-dire qu'elle le soustrait aux poursuites d'un terrible vicomte de Merluchet, qui veut l'obliger à épouser sa sœur, la très-laide et très-revêche vicomtesse.

« C'est moi qui suis la marquise de Carabas, » dit Fanchette, arrivant vêtue comme une marquise; et la voilà qui tranche de la maîtresse, parle, ordonne, se livre au plaisir, et fait si bien qu'elle met en déroute les Merluchet; la bigamie étant un cas pendable, la vicomtesse renonce au marquis, puisque voici la marquise.

Carabas, reconnaissant de ce bon tour, prend décidément Fanchette pour sa femme, dût l'ombre des Carabas en tressaillir dans leur tombe.—Mettez la vive et piquante Déjazet aux prises avec les Merluchet, et vous aurez le secret du succès de ce vaudeville, dont les auteurs sont MM. Bayard et Dumanoir.

Nous parlions d'ombre tout à l'heure, et nous ne savions en avoir une si près de nous; cette ombre est celle de la tendre Marie. Quoi donc! Marie est morte? Oui, vraiment; elle s'est précipitée dans les flots par désespoir amoureux. Max, qui l'aimait, la pleure, et, à force de pleurer, devient fou.—Ce blanc fantôme qui glisse légèrement à travers les sentiers et les arbres, cette apparition légère que le pauvre Max poursuit, vous avez dit : c'est l'ombre de Marie! Eh bien! c'est Marie elle-même; Marie a été sauvée des flots, et, après mille aventures, elle est revenue auprès de son cher Max, qui retrouve enfin Marie elle-même dans son ombre. Si Max n'était pas fou, il y aurait de quoi le devenir; mais attendu qu'il l'est bien réellement, il n'a rien de mieux à faire que de recouvrer la raison et d'épouser Marie. Ainsi fait-il; puis on se réjouit et l'on danse.—C'est là un très-joli ballet-pantomime : l'Opéra n'aurait pas mieux fait. MM. Cogniard frères en sont les heureux coupables.—Quelques jours avant, M. Dumas entrait en lice par *Louise Bernard*.

Louise Bernard est une pauvre fille convoitée par le roi Louis XV; Louise a de l'honnêteté, et aime honnêtement un jeune officier; bien entendu qu'au dénouement, les deux amants se réunissent et se marient; mais après combien de traverses, de dangers et de larmes!

Ce drame est des plus vulgaires; on a cependant nommé M. Alexandre Dumas. M. Dumas ne craint plus de se compromettre.

Le Second-Théâtre-Français fait une grande consommation de vers et de prose; c'est, sans contredit, le plus actif et le plus insatiable des théâtres de Paris; deux ou trois pièces nouvelles suffisent à peine à son appétit hebdomadaire. Il va sans dire que dans une production aussi copieuse, il se trouve plus d'un mets vulgaire et mal assaisonné, que le parterre, cet autre convive, rejette dédaigneusement. Témoin *le Despote*, petite comédie en deux actes, qui est morte au premier, et *l'Hôtel d'Alban*, proverbe d'une conception si faible que le moindre souffle l'a renversé. La petite comédie, qui a pour auteur M. Dumersan, avait la prétention de fronder ces prétendus philosophes, grands ennemis de la tyrannie, auxquels il ne faut qu'une occasion pour être les plus intraitables tyrans du monde; l'intention était bonne; mais que faire d'une intention, quand le goût, l'invention et l'esprit font défaut? J'aime mieux, à la rigueur, *l'Hôtel d'Alban*, de M. Deslandes; cela du moins a quelque malice et le trait n'y manque pas absolument; mais la thèse en est tant soit peu surannée, malheureusement pour l'honneur du génie de M. Deslandes. Il s'agit, en effet, de railler le ridicule des femmes auteurs; Molière a rendu l'entreprise bien difficile depuis *les Femmes savantes*; Araminte et Bélise ont pris la place et ne la quitteront pas aisément.

Ces deux bluettes ne comptent guère. Un jeune homme, M. Léon Guillard, petit-neveu de l'auteur d'*Œdipe à Colonne*, arrive après M. Deslandes et Dumersan, annonçant des prétentions beaucoup plus hautes; c'est d'une comédie en cinq actes et en vers que M. Léon Guillard est le père, ni plus ni moins : le sujet est d'un honnête homme. M. Léon Guillard s'attaque au vice, à l'intrigue, au trafic des opinions et des sentiments. Il ne serait pas juste de dire que sa comédie manque d'à-propos, et nous ne vivons pas précisément dans un siècle de Curtius et de Catons.

Fiervil est l'homme en qui sont incarnés tous les vices et toutes les cupidités que la verve de M. Guillard poursuit : l'or, les titres, le pouvoir, voilà les biens que ce Fiervil envie; et croyez-vous que Fiervil veuille les mériter honnêtement, par les voies permises? Non. Fiervil est persuadé qu'on ne devient riche, titré et puissant que par la corruption, le mensonge, la mauvaise foi, l'intrigue, ce que M. Léon Guillard appelle les moyens dangereux. Qui a raison de Fiervil ou de M. Léon Guillard? L'histoire de notre temps nous dispense de le dire. — Aussi le dénoûment de la comédie de M. Guillard a-t-il paru invraisemblable à beaucoup de gens. Fiervil, en effet, finit par être dupe et victime de ses ténébreuses manœuvres; la fortune, la femme, la puissance qu'il convoitait, lui échappent coup sur coup, au moment où il se croyait le plus sûr de les tenir; son infamie est dévoilée; il en reste pour sa courte honte, et c'est un honnête homme qui recueille les biens que le malhonnête homme espérait. La leçon est saine, nous ne saurions trop l'approuver. Des vers pleins de nobles sentiments, exprimés avec vigueur, annoncent que M. Léon Guillard est un cœur sincère, ennemi de la lâcheté morale et qui la flétrit de conviction; c'est beaucoup pour un poëte; il n'a manqué à M. Léon Guillard qu'un peu moins de jeunesse et plus d'expérience de la scène, pour faire une œuvre tout à fait complète. Telle qu'elle est, le parterre a bien fait de la distinguer et de l'applaudir.

D'où vient cet immense éclat de rire? C'est Arnal qui paraît; le rire inextinguible, le rire olympien sert de cortége ordinaire à cet original. — Cette fois, Arnal, qui a si souvent joué la passion, joue l'ennui; Arnal n'est plus l'homme amou-

reux que vous avez vu se jeter, tête baissée, aux pieds de la brune et de la blonde; Arnal est un homme blasé; le cœur d'Arnal est mort, Arnal n'aime plus rien : que ferons-nous *d'Arnal?*

Il s'appelle Nantouillet. Or, Nantouillet est venu au monde *affligé* de deux cent mille livres de rentes; de là vient qu'à trente-deux ans, Nantouillet s'ennuie, Nantouillet est blasé : ni le bon vin, ni la bonne chère, ni les beaux yeux, ni les *beaux* chevaux, ni les beaux châteaux, ne sauraient divertir Nantouillet; voyage-t-il, il bâille; demeure-t-il, il bâille encore; il bâille toujours.

« *Si* tu te mariais? lui dit-on. — Soit! » Et Nantouillet arrête la première femme qui passe pour en faire sa femme. Celle-ci ou celle-là, qu'importe à l'homme blasé? Malheureu*sement ou* heureusement, mademoiselle de Canaries est en puissance d'amant, et quel amant! un butor, un manant, un athlète; il saisit mon Nantouillet au collet, et voici nos deux *gaillards* qui se battent et se précipitent l'un et l'autre dans la rivière. Quel homme blasé, fût-il le plus blasé du monde, ne se sentirait pas ému d'un pareil plongeon?

Je vous assure que Nantouillet maintenant n'a plus le temps d'être blasé; croyant avoir noyé son rival, il passe son temps à se cacher, à fuir les gendarmes, à se donner pour mort, à manger du pain sec, à boire de l'eau claire, à vivre enfin dans l'abstinence et les transes mortelles; après quoi, s'apercevant que ce terrible rival n'est pas mort, il se montre,



(Arnal.)

reprend son nom et son bien, laisse là mademoiselle de Canaries, épouse une naïve petite fille qui l'aime, et se déclare radicalement guéri de sa maladie d'homme blasé.

Il y a beaucoup d'esprit comique, de traits burlesques et d'entrain dans ce vaudeville de MM. Duvert et Lauzanne, et Arnal y joue de verve.

« Ah! vous ne savez pas le latin, dit Sganarelle; eh bien! je vais vous parler latin : *Hic, hæc, hoc; cabricias, catalanus, musa, la muse.* » M. de Kerkadeck sait l'italien à peu près comme Sganarelle le latin; le fond de sa langue est le bas-breton; cela n'empêche pas Kerkadeck de triompher d'un Italien, son rival en amour, de le faire prendre par son excellent beau-père pour un Bas-Breton renforcé, et d'épouser mademoiselle Anna Bompart à sa place. Des quiproquo plaisants roulant sur le bas-breton et l'italien, ont fait réussir cet agréable petit acte, dont l'auteur est M. Armand Durantin.

Tout à l'heure la marquise de Carabas cachait Fanchette la meunière; Manon, au contraire, cache une duchesse, la tendre et hardie duchesse de Longueville, l'héroïne de la Fronde.

Poursuivie par les gens de Mazarin, madame de Longueville non-seulement a pris ce nom grossier de Manon, mais elle en porte la simple jupe et l'humble bavolet; le prince de Marsillac l'accompagne sous le titre et le costume du sergent Bouton-d'Or. Recueillis chez un apothicaire de Harfleur, Manon fait la cuisine, et Bouton-d'Or plaisante avec le garçon de boutique; et ainsi ils parviennent à s'échapper.

Nous les retrouvons à Paris : là, madame de Longueville continue ses intrigues, et Marsillac est jaloux; un simple avocat de Harfleur est cause de cette jalousie; tout dévoué à madame de Longueville dans sa fuite, il est devenu son secrétaire intime. Cependant il avait un amour dans le cœur pour la fille d'un apothicaire; en la retrouvant à Paris, notre honnête avocat revient à ses premières amours, et renonce à la tendresse et à la faveur de la duchesse. Ce beau trait comble Marsillac d'admiration : il promet au jeune avocat un siége de conseiller au Parlement. Le Gymnase n'a pas même pensé à demander à M. le garde-des-sceaux son avis sur cette promotion.

M. Jules de Premaray est le père de cette duchesse de Longueville mêlée de pharmacie. La pharmacie, la duchesse et M. de Premaray ont réussi tous les trois.

Parlez-moi de Stella, c'est là une excellente fille : un beau jour, elle prend des vêtements masculins, s'aventure à pied à travers les pays les plus sauvages, supporte le froid, la fatigue, la faim, s'expose à la férocité des bandits, et pour quoi? pour aller délivrer son père qui gémit depuis seize ans au fond d'un noir cachot; elle le délivre, en effet, mais au prix de quels dangers, de quelles souffrances et de quelles terreurs! Le traître Osborne, qui tenait aux fers ce père infortuné, est exemplairement puni.

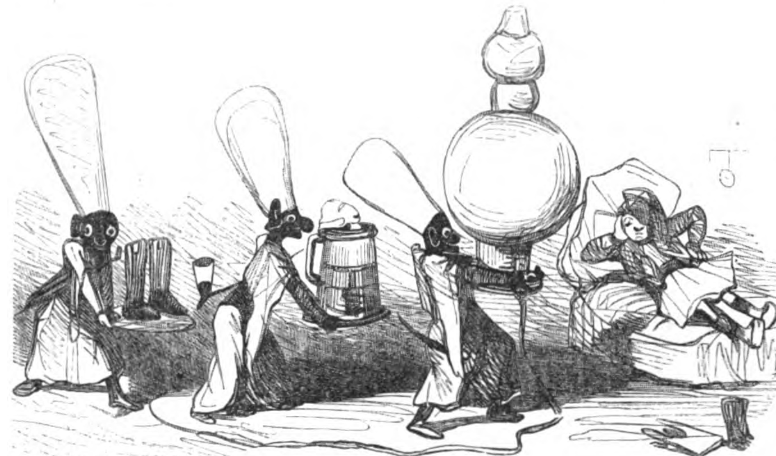
Stella fait couler des ruisseaux de larmes au boulevard du Temple.



Martial était un piocheur, il devient flâneur; de flâneur à mauvais sujet, il n'y a que la main; donc, Martial se grise, casse les vitres et bat les gens; mais le fond est bon : Martial se repent et redevient bon ouvrier comme ci-devant; mademoiselle Antoinette opère cette métamorphose et en est la récompense.

Si on réussissait par les honnêtes intentions, ce vaudeville aurait réussi; mais il faut un peu d'esprit sur une bonne intention, comme il faut des confitures et du beurre frais sur une tartine. MM. Duvert et Lauzanne ont oublié la confiture.

Carlotta Grisi est revenue de son voyage de Londres, et avec Carlotta revient *la Péri.* Ce charmant ballet a charmé la perfide Albion. Mademoiselle Grisi rapporte avec elle la preuve suivante de cet enthousiasme britannique pour l'œuvre de M. Théophile Gautier; prêtez l'attention à ces tableaux ravissants :



Ceci vous représente d'abord le seigneur Achmet, couché sur son ottomane dans l'attitude d'un Ottoman qui s'amuse excessivement peu; selon l'expression turque, le seigneur Achmet *s'embête* : la belle langue que la langue turque! — Trois eunuques noirs cherchant à le distraire, lui apportant, l'un une énorme brioche, du moins je le suppose, surmontée de trois petits pâtés; l'autre, une pipe et un fourneau pour allumer un cigare de cinq sous; le troisième, une paire de bottes sur un plateau. Mais Son Altesse est insensible à tous ces agréments, et a parfaitement l'air de dire, toujours en langue turque : Je m'*embête* et vous m'*embêtez!*

Puisque le cigare *regalia* ne peut rien sur monseigneur, dit le grand-vizir, offrons-lui des femmes ravissantes. En effet,



voici venir des bayadères et des almées un peu soignées; mais Achmet se conduit comme un drôle devant ce sexe charmant, et lui bâille au nez, à se décrocher la mâchoire.

Enfin la Péri paraît; vous voyez ses grâces, sa taille cambrée, sa jambe et son pied mignon, son cou de cygne et sa coiffure dans le dernier goût. Achmet est ravi : il risque un œil.

Ici l'horizon s'assombrit; le farouche sultan Mahomet tire à bout portant un coup de son pistolet de poche sur une esclave récalcitrante qui s'enfuit du sérail; l'esclave ne reçoit pas la balle dans le visage, au contraire.



La Péri se glisse dans le corps de cette infortunée, comme on entre dans un appartement vacant pour cause de mort subite; on appelle cette espèce de location, métempsycose.

Cela fait, la Péri se livre avec Achmet à toutes sortes d'exercices plus ou moins permis par le sergent de ville.



D'abord, elle se sauve dans la lune, croyant jouer un bon tour à Achmet; mais Achmet, qui n'est pas borgne, la découvre à l'instant à cet étage supérieur, et la montrant du doigt, lui crie : « Coucou! » Son jarret tendu, sa mâchoire entr'ouverte, sa main posée sur son cœur, expriment agréablement sa satisfaction.

Plus loin, la Péri se permet les écarts d'un pas de châle, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à l'air du *Ballet des Pendus.*



Achmet, sur-

pris par le terrible Mahomet en flagrant délit de Péri, s'esquive adroitement par la fenêtre ; Mahomet tend les mains pour le saisir par les pieds, seule partie d'Achmet



qui lui offre encore prise ; cette situation donne à l'honorable sultan la mine d'un cordonnier occupé à prendre mesure à sa pratique.

Achmet, libre et apercevant la pointe des pieds de la Péri,



suspendue en l'air, s'abandonne à des démonstrations de joie qui le déforment beaucoup ; mais l'amour excuse tout.

Que ne ferait-on pas, en effet, pour cet adorable minois de Péri que voici, et pour cette taille de guêpe ?



Achmet, au comble du bonheur, ne se contient plus, et danse un pas de clôture, panache au vent, et toutes jambes dehors.



Vivent à jamais Achmet et la Péri !

ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

(Voir t. II, p. 26, 58, 105, 139 et 155.)

Martin fait de nouvelles connaissances et Mark un nouvel ami.

(SUITE.)

— Ah ! dit Mark sur le même ton, vous y voilà ! rien autre, un esclave. Si bien que lorsque cet homme était jeune — n'ayez donc pas l'air de le regarder pendant que je vous parle — lorsqu'il était jeune, il a reçu une balle dans la jambe, une balafre sur l'avant-bras ; il a été marqué et tailladé au vif, sur tous ses membres, ni plus ni moins qu'un véritable porc. Son corps a été déformé à coups de fouet, son col écorché par un collier de fer ; ses chevilles et ses poignets excoriés gardent la marque des lourds anneaux qu'ils ont longtemps portés. Comme je venais d'aveindre mon dîner, il s'est dépouillé de son habit, et m'a débarrassé de mon appétit par la même occasion (1).

— Tout *cela* serait-il vrai ? demanda Martin à son nouvel ami, resté debout à côté de lui.

— Je n'ai nulle raison d'en douter, répondit ce dernier, baissant les yeux et secouant la tête. La chose se voit assez fréquemment.

— Dieu vous bénisse ! reprit Mark, je ne le sais que trop, moi, pour avoir entendu l'histoire tout au long. Ce premier maître mourut ; ainsi fit le second, la tête ouverte d'un coup de hache par un autre esclave qui, l'affaire faite, alla se noyer au plus vite. Puis, le pauvre noir, celui qui est là, gagna un meilleur maître, et, en mettant sou sur sou, au bout de nombre d'années, il parvint à racheter sa liberté, qui lui fut cédée au rabais, vu que ses forces déclinaient rapidement et qu'il était fort malade. Ce fut alors qu'il vint ici, où il travaille tant qu'il peut, et économise de son mieux, afin de se passer une légère fantaisie avant de mourir, de se régaler d'une petite emplette, un rien, une bagatelle : sa fille seulement, sa propre fille qu'il voudrait racheter... Voilà tout ! hurla Mark Tapley, qui s'exaltait de plus en plus ; et vive la liberté ! hourah ! pour jamais !

— Paix donc, cria Martin lui mettant la main sur la bouche, trêve à vos folies. Ne pourriez-vous me dire ce qu'il fait là ?

— Qui ? l'homme ? Il attend nos bagages, pour les charrier sur sa brouette, dit Mark ; il serait venu un peu plus tard, mais j'ai voulu le louer à l'avance, à prix raisonnable et de mon argent, afin qu'il me tînt compagnie, qu'il me mît en gaîté : aussi me voilà joyeux comme pinçon. Ah ! si j'étais assez riche pour passer contrat avec lui, et que je pusse compter sur sa visite quotidienne, pour le regarder, là, tous les jours, à mon aise ; je deviendrais par trop jovial ! »

Il est fâcheux d'élever des doutes sur la véracité de Mark, mais l'expression de ses traits, il le faut avouer, donnait dans ce moment même un démenti formel à sa déclaration de joie.

« Le Seigneur vous vienne en aide, monsieur ! poursuivit-il ; mais ils sont si passionnés pour la liberté, de ce côté-ci du globe, qu'ils l'achètent, la vendent, la portent avec eux, l'étalent en plein marché ! Bref, ils en sont si amoureux, qu'ils ne peuvent s'empêcher de prendre avec elle toutes sortes de libertés, et c'est là la raison du pourquoi.

— Fort bien, dit Martin, qui désirait changer de sujet. Et maintenant que vous en êtes venu à conclusion, Mark, peut-être me ferez-vous l'honneur de m'écouter. Vous trouverez sur cette carte l'adresse du lieu où il faut porter nos effets : Pension bourgeoise de mistriss Pawkins.

(1) Pour sauver Mark du reproche d'exagération, nous copions au hasard quelques-uns des avertissements prodigués sans pudeur dans les journaux américains, et précédés habituellement d'une grossière gravure sur bois représentant un nègre marron, les mains enclavées dans des menottes, courbé sous l'étreinte d'un blanc qui le tient serré à la gorge.

« ∴ En fuite, un enfant nègre d'environ douze ans ; il porte autour du cou un fort collier de chien, sur lequel est gravé le nom de *De Lampert*. »

« ∴ Vingt-cinq dollars de récompense pour qui me ramènera mon nègre Isaac ; il a au-dessus de l'œil droit la cicatrice d'une blessure faite par un coup de bâton, et sur le dos, celle d'un coup de feu. »

« ∴ En fuite, un nègre du nom d'Arthur ; il a une large cicatrice traversant la poitrine et les deux bras, restes d'une estafilade faite au couteau. Il aime fort à parler de la bonté de Dieu. »

« ∴ En fuite, une jeune fille noire du nom de Marie ; elle a une petite cicatrice sur l'œil gauche, plusieurs dents de la mâchoire supérieure arrachées, et la lettre *A* marquée au fer rouge sur sa joue et sur son front. »

« ∴ En fuite, une femme nègre et ses deux enfants. Peu de jours avant son évasion je l'avais brûlée à la joue gauche avec un fer rouge, en essayant de tracer la lettre *M*. »

Pour expliquer les dents arrachées, les oreilles, les doigts des mains et des pieds coupés, signalements habituels des malheureux fugitifs, nous dirons que c'est un traitement qui se reproduit en cas de mécontentement, de crainte d'évasion, ou lorsqu'une négresse trop belle inspire de la jalousie. Quant aux lettres marquées au fer rouge, c'est une simple mesure d'ordre. Du reste, les maîtres qui font couper une main à leur esclave choisissent de préférence la gauche, comme moins agissante ; de même ils ménagent l'orteil en faisant couper les doigts de pieds. Le nez et les oreilles paient aussi leur tribut de chair et de sang aux propriétaires d'esclaves. Nous pourrions en rapporter de nombreux exemples en continuant à reproduire ces annonces, aussi communes dans les journaux américains, que celles des maisons à vendre dans nos petites affiches ; mais cette dégoûtante et barbare récapitulation fatiguerait nos lecteurs autant qu'elle nous a fatigués nous-mêmes

— Pension bourgeoise de mistriss Pawkins ? répéta Mark ; allons, Cicéron, en avant !

— Est-ce là son nom ? demanda Martin.

— C'est son nom, monsieur, » répliqua Mark ; et, de dessous le porte-manteau de cuir dont les reflets de sa noire figure obscurcissaient les ombres, le nègre acquiesca par une grimace et descendit, clopin clopant, chargé d'une portion des bagages, Mark Tapley ayant pris les devants avec le reste.

Martin et son ami les suivirent jusqu'à la porte d'en bas ; et ils allaient continuer leur promenade, quand l'Américain arrêta son compagnon et lui demanda, en hésitant un peu, si l'on pouvait se fier au jeune homme.

« A Mark ? oh ! certainement on peut tout remettre à sa garde.

— Vous ne me comprenez pas. — Je crois plus prudent pour lui de venir avec nous. C'est un brave garçon qui dit son avis trop ouvertement.

— Au fait, répliqua Martin en souriant, n'ayant jamais habité de république libre, il a pris l'habitude d'avoir son franc parler.

— Décidément, il vaut mieux qu'il ne nous quitte pas, reprit l'Américain, il pourrait lui arriver malheur. Nous ne sommes pas ici dans un Etat à esclaves, à la vérité ; mais, je l'avoue, non sans honte, l'esprit de tolérance est chez nous beaucoup moins commun que ses formes ; à la moindre dissidence, notre modération les uns envers les autres fait défaut, et pour peu qu'il s'agisse d'étrangers... Non, réellement il est plus prudent qu'il nous suive. »

En conséquence, Mark fut rappelé ; Cicéron et sa brouette s'acheminèrent d'un côté, et Martin et ses compagnons de l'autre.

Ils mirent deux ou trois heures à parcourir la ville, la considérant des points de vue les plus avantageux, s'arrêtant dans les principales rues et devant les édifices publics que M. Bevan leur faisait remarquer. Enfin, comme la nuit s'approchait, Martin proposa de retourner prendre le café chez mistriss Pawkins. Mais sa nouvelle connaissance, qui paraissait avoir à cœur de le conduire, ne fût-ce que pour une visite d'une heure, chez un de ses amis logé dans le voisinage, finit par l'emporter. Las et fort disposé à décliner la politesse, Martin n'osa persister à mettre en avant qu'il n'était pas connu de ceux auprès desquels son compagnon désirait si fort l'introduire. Une fois donc, en sa vie, à tout hasard et sans que la chose tirât à conséquence, Martin se résigna à faire céder sa volonté à celle d'autrui ; le consentement même fut donné de bonne grâce, tant le voyage lui avait déjà profité.

S'arrêtant devant une maison fort propre, de médiocre étendue, dont les fenêtres, vivement éclairées, illuminaient la rue obscure, M. Bevan frappa. La porte fut immédiatement ouverte par un Irlandais, tellement Irlandais d'accent, de geste et de visage, qu'il semblait ne pouvoir être revêtu que de haillons, et manquait aux précédents, à son devoir, à toute idée reçue, en se présentant, avec sa figure riante, bien couvert d'un habit complet.

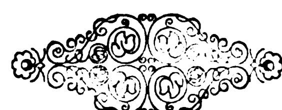
Mark fut laissé aux soins de cette espèce de phénomène (ce n'était rien moins aux yeux de Martin), et M. Bevan, montrant le chemin à ce dernier, l'introduisit dans le salon, dont les fenêtres égayaient et éclairaient la rue. Là, il présenta à ses amis : « M. Chuzzlewit, gentilhomme tout frais débarqué d'Angleterre, dont il avait eu le plaisir de faire la connaissance depuis peu. » Accueilli avec la plus parfaite urbanité, Martin, en moins de cinq minutes, se trouva établi fort à l'aise au coin du feu, et presque sur un pied d'intimité avec toute la famille.

Elle se composait de deux jeunes demoiselles — l'une âgée de dix-huit ans, l'autre de vingt, — toutes deux à tailles déliées, toutes deux fort jolies ; de leur mère, plus âgée, plus flétrie, qu'à l'avis de Martin elle n'aurait dû l'être ; de leur grand'mère, petite vieille à l'air vif et éveillé, qui semblait s'être fait enterrer une première fois pour reparaître ensuite toute guillerette sur l'horizon ; en outre, il y avait le père et le frère des deux jeunes miss : le premier, négociant, le second, encore étudiant au collége. Tous deux, par une certaine cordialité de manières, rappelaient l'introducteur de Martin, auquel ils ressemblaient un peu de visage, chose assez naturelle puisqu'ils étaient proches parents.

Martin n'avait pu s'empêcher d'établir la généalogie à partir des jeunes filles, vu qu'elles tenaient le premier rang dans ses pensées, non-seulement parce qu'elles étaient, comme nous l'avons dit, fort jolies, mais parce qu'elles portaient les plus attrayants petits souliers du monde, et les bas de soie les plus fins et les mieux tirés ; avantages que leurs chaises berceuses déployaient de façon à tourner la tête aux assistants.

Rien de plus agréable, sans doute, que d'être commodément assis dans une chambre bien close, meublée avec élégance, chauffée par un brillant foyer, remplie de charmantes bagatelles, de décorations ravissantes, y compris quatre ensorcelants petits souliers, le même nombre de bas blancs et soyeux, et, enfin, — pourquoi non ? — les petits pieds, les fines jambes dignes d'être aussi gracieusement enchâssés ! Un rude passage dans le Screw, une maussade station dans la pension bourgeoise de mistriss Pawkins, avaient merveilleusement préparé Martin à contempler sa nouvelle situation sous ce point de vue flatteur ; en conséquence, il devint charmant, irrésistible, et, lorsque le thé et le café arrivèrent, escortés de confitures, de fruits confits et des plus miraculeux petits gâteaux du monde, l'Anglais, livré à toute sa vivacité d'esprit, avait fait la conquête de la famille entière.

(*La suite à un prochain numéro.*)





L'Ame errante.

ILLUSTRATIONS PAR TONY JOHANNOT.

L'AME.

Quarè tristis es, anima mea?
(*Ps.* 42.)

En ce temps-là, une âme fut créée en même temps que des milliers d'autres âmes, et jaillit de la pensée incessamment féconde du Seigneur.

Mais tandis que les autres âmes ses sœurs se répandaient dans les mondes, allant se mêler et se fondre dans les êtres auxquels elles étaient destinées;

Que quelques-unes allaient animer des planètes et des soleils, que d'autres restaient auprès de Dieu, divinement conservées dans les anges qui chantent autour de son trône;

Que toutes enfin avaient leur mission, leur être à qui elles pouvaient s'unir, pour vivre leur vie d'union selon le décret du Seigneur,

Elle seule n'avait point eue de destination, aucun être ne l'attendait dans son sein, aucune planète, aucun soleil ne l'appelaient à eux.

Elle était solitaire, errante dans l'espace, et elle gémissait, la pauvre âme, ne sachant où se poser, où vivre.

Elle s'abattait inquiète sur le calice des fleurs, croyant y trouver un asile; mais les fleurs ne recueillaient que la rosée, et n'avaient pas de place pour elle.

Elle volait suppliante avec les oiseaux rapides, qui ne se souciaient pas de son approche, car ils ne savaient ce que c'était qu'une âme.

Puis elle se répandait autour des planètes, sur les soleils, sur les hommes et les autres habitants du globe, et partout elle sentait la place occupée, le vase rempli.

Et dans son désespoir elle remonta jusqu'à Dieu, et lui dit:

O Seigneur! pourquoi m'as-tu créée, pourquoi m'as-tu faite immortelle, puisque je serai toujours misérable, ne sachant à qui m'unir jusqu'à la fin des temps?

Pourquoi m'as-tu oubliée lorsque tu dispensais à mes sœurs des existences avec lesquelles elles peuvent s'allier?

Et moi, voilà que je suis toujours errante et triste, implorant toute la nature, et repoussée par tous.

C'est en vain que j'offre en hommage mon immatérialité immortelle; tous la rejettent; les plantes, qui ne pensent pas; les oiseaux insensés, qui la dédaignent.

Et tous les hommes ont leurs âmes, et je n'ai pu trouver place avec eux.

J'allais aux enfants, croyant qu'ils n'avaient pas encore d'âme; et elle était chez eux, et encore plus sublime.

J'allais aux insensés, et les insensés avaient leur âme divine; —j'allais aux méchants, tant j'étais malheureuse! et eux encore avaient l'âme que tu leur as donnée.

Mais que devenir, ô Seigneur! et pourquoi as-tu oublié ma destination dans le monde?

Dieu, qui n'oublie rien, et qui a ses desseins impénétrables dans tout, sourit à la pauvre âme, et exauça ses prières.

Il lui fut accordé d'habiter tour à tour, et à son choix, dans les grands hommes, dans les grandes intelligences; d'y remplacer pendant quelques instants leur âme, qui sommeillait et s'effaçait à la venue et pendant le séjour de celle-ci.

Il lui fut donné de vivre ainsi avec eux, d'en retenir et d'en raconter les souvenirs.

Et cette âme ayant vécu quelques instants dans ces hommes, voici comme elle redisait ses souvenirs.

. . . .

PAGANINI.

O I have suffered with...
(*Tempest.*)

Il était minuit quand j'arrivai; le grand artiste était couché et serrait un foulard rouge autour de sa tête; il venait de cacher avec un grand soin, après les avoir divisés bien également sur son crâne, ses longs cheveux noirs, qui ne parurent plus.

Puis il prit un miroir pour se contempler; je me vis avec lui, et je le trouvai horriblement laid; car ses cheveux ayant disparu sous le mouchoir de nuit, il ne sortait plus de cette sphère livide et rouge qu'un nez énorme et recourbé comme le bec d'un chat-huant.

Quand il se fut ainsi regardé avec complaisance, il étendit ses longs doigts sur sa tête, et dit: « Très-bien! »

J'aurais éclaté de rire si j'avais eu des poumons, un larynx et un palais autres que les siens; mais comme j'étais devenue l'âme de Paganini, je répétai sérieusement dans son cerveau: TRÈS-BIEN!

Et, je dois le dire, la prodigieuse longueur des doigts de cet homme, et la largeur de cette main qui avait pressé sa tête et sa marmotte de soie, m'avaient remplie de stupeur, moi, âme inaccoutumée à de pareilles monstruosités, et qui n'avais vu encore que de jolis doigts de rose et des mains gracieusement dessinées et sculptées par la nature.

Mais, horreur! savez-vous ce qui arriva?

L'abominable homme, il prit sur un guéridon un vase, et l'ayant regardé avec des yeux hagards et enflammés, il but d'un trait une liqueur coagulée, sombre, pesante et comme morte.

Etait-ce du sang?

Non, monsieur; non, madame; c'était pis encore... *de l'opium!*

De l'opium, cela vous fait sourire; ce n'est que de l'opium, n'est-ce pas? Oh! ce n'est rien que de l'opium! une liqueur qui calme, dites-vous, une liqueur qui endort doucement, n'est-il pas vrai, corps égoïstes! mortels sans pitié! qui ne songez qu'à votre matière, et qui ne gardez pas une pensée pour votre âme!

Et savez-vous ce qui lui advient à cette âme misérable, lorsque pour vous assurer quelque doux songe, pour sentir une délicieuse torpeur s'insinuer dans vos veines, les alourdir agréablement, et oppresser comme sous du plomb vos deux yeux affaiblis, vous buvez l'infernal opium?

Savez-vous qu'alors l'âme, qui ne sait pas dormir, s'agite au contraire horriblement, qu'elle devient tempêtueuse comme la mer quand toutes les puissances des vents la fouillent et la soulèvent; qu'elle se roule et se replie sur elle-même comme une corde au feu; qu'alors l'enveloppe étroite de votre cerveau ne lui suffit plus; qu'elle en sort et en jaillit de toutes parts; qu'elle se mêle au monde entier, et qu'elle met le monde en elle; qu'alors la sphère du soleil, ce cerveau de notre univers, lui devient une prison qu'elle déchire également; qu'elle va au delà, qu'elle s'élance jusqu'aux extrémités du monde, qui n'a pas d'extrémités; qu'elle pense de Dieu, et qu'elle le voit en face; qu'elle saisit l'esprit de Satan; qu'elle broie le paradis et l'enfer, l'espace et la pensée, les choses passées et l'avenir, et qu'elle jette tous ces débris dans elle, qui est comme une fournaise ardente, pour qu'ayant fait de toutes ces choses une lave liquide et enflammée, elle la répande et la fasse jaillir dans vos rêves?

Voilà ce que vous faites pour vos âmes, buveurs d'opium!

Paganini, après avoir vidé la tasse, posa sa tête sur l'oreiller et ferma les yeux; puis, avant de s'endormir tout à fait, il eut une douce crise de somnolence, qui, dans le vague de ses pensées, contenait mélangés un peu de mépris pour le jour qui venait de finir, quelques souvenirs affaiblis d'amour, de l'orgueil, et comme une nuance insaisissable de retour vers Dieu, car il ne fit pas d'autre prière.

Il dormit.

Et moi, ô martyre! je veillais dans l'effroi, car je sentais que les rêves fantastiques de l'opium allaient arriver et m'envahir.

A peine Paganini avait-il fermé les yeux du corps, que se déploya dans son âme une série de spectacles étranges.

Ce fut d'abord la vie de l'immensité, de l'infini, l'espace sans fin et compris cependant par l'âme en ce moment. Cet espace n'était rempli que d'éther et d'une lumière auprès de laquelle les rayons du soleil n'eussent été que des ténèbres; sans foyer, elle était répandue partout également et semblait comme en repos; mais ce repos était une harmonie sublime, divine, perceptible par je ne sais quel sens nouveau et divin qui naît du sommeil; et Paganini, ravi dans ces illusions, aspirait ces sons, nageait dans cette harmonie, s'épanouissait, sans se réveiller, sous cette suavité indicible, car cette harmonie était Dieu lui-même.

Bientôt l'éther devint moins éclatant de lumière, parce que les étoiles et les planètes s'y précipitèrent à la fois; elles se suivaient en cadence, elles s'élevaient ou s'abaissaient avec des sons délicieux; d'autres fois elles tombaient ensemble et jaillissaient en foule, et c'était alors comme une musique immense et retentissante qui ravissait le cœur.

Ou bien une comète traversait d'un jet cet ordre d'harmonie, comme une céleste dissonnance.

Et les nuages qui montèrent s'épaissirent de plus en plus sur ce magnifique spectacle; les étoiles plus pâles se voilèrent et disparurent, et l'espace rétréci fut rempli de vapeurs blanches et dorées; des formes légères se dessinaient dans ces vapeurs, et firent bientôt apparaître en se condensant douze femmes belles et pures comme des anges; elles étaient nues jusqu'à la ceinture, et les nuages sur lesquels elles se reposaient se soulevaient comme une mousseline vaporeuse, et les enveloppaient dans leurs plis.

Toutes les douze avaient des cheveux blonds et flottants, et une étoile de diamant ou de feu étincelait sur la ligne d'ivoire qui séparait leur belle chevelure. On ne voyait pas leurs yeux, car leurs longues paupières étaient abaissées sur l'instrument que chacune soutenait.

C'était un violon, un violon comme celui de Paganini; mais ce violon semblait animé et vivre, pressé qu'il était entre ce qu'il y a de plus beau dans la femme: il était soutenu sur le sein qui le soulevait, appuyé sur le cou, dont il remplissait le contour, et une joue rose et brûlante s'appliquait tendrement sur la table d'harmonie. Ainsi étreint avec la femme, l'instrument paraissait respirer et palpiter avec elle; un bras moelleux comme un cou de cygne s'arrondissait sous le manche et ramenait des doigts délicats sur les cordes, tandis que l'autre bras, aussi nu, promenait avec une grâce inexprimable l'archet sur l'instrument.

Toutes les douze jouèrent ensemble et à l'unisson un *adagio* comme les séraphins en soupirent devant le Seigneur.

C'était un unisson, et cependant ce son unique engendrait une multitude d'accords qui venaient bercer et enivrer les sens. Ces accords étaient saisissables et compréhensibles comme le son unique, tandis qu'ici-bas il a fallu que cinquante siècles passassent avant qu'un homme apprît aux oreilles, fermées jusqu'à lui, à discerner le frêle et presque insaisissable accord que renferme le son dans une cloche retentissante.

Paganini, au milieu de ce rêve, s'agitait dans son admiration.

Les femmes disparurent, et les nuages s'étant dissipés, il n'y eut plus de visible que l'Océan immense.

Du milieu de la mer un géant se dressa: c'était Paganini; et Paganini, qui dormait, s'écria, dans son sommeil: « C'est moi! »

C'était lui! il tenait dans son bras et appuyé contre sa poitrine un immense violon où se trouvaient tendues vingt-trois cordes d'or et une vingt-quatrième qui n'était pas de métal, mais qui paraissait être un rayon de lumière.

Sa main gauche, sa large main était comme divisée en vingt-quatre doigts qui s'épanouissaient merveilleusement à son extrémité et se posaient avec grâce sur les vingt-quatre cordes; et sa main droite, grande comme celle d'un géant, tenait cinq archets d'argent qui étaient attachés à chacun de ses doigts.

Il se fit un silence, et Paganini lançant à la fois ses cinq archets sur les vingt-quatre cordes, un concert sublime fut entendu. Il semblait que toutes les harmonies de la terre se fussent réunies dans cet espace et dans cet instant.

L'Océan, comme une pédale obéissante, aidait de ses tempêtes la fureur du musicien, ou, se calmant à son gré, n'avait plus qu'un léger bruissement d'amour.

L'Océan parut se glacer et devenir solide, le violon aux vingt-quatre cordes s'évanouit avec un doux son dans les airs, et sur cet espace monta, monta une construction circulaire qui étendait de plus en plus ses cercles en les élevant jusqu'au ciel.

Ce fut le Colysée de Rome; cent mille spectateurs étaient présents; tous avaient payé mille francs pour s'asseoir sur ces bancs de porphyre, pour écouter le violon de Paganini.

Le grand artiste parut, il joua merveilleusement, et quand il eut fini, il compta dans ses coffres cent millions pour cette soirée.

Le Colysée, avec ses cercles de marbre, disparut à son tour. L'espace se rétrécissait de plus en plus; dans une chambre où se trouvait un bureau avec une grille et un rideau de taffetas vert, entra Paganini, qui remit un paquet de billets de banque à un agent d'affaires afin d'en effectuer le placement.

Ainsi avaient décru les songes à mesure que s'affaiblissaient les effets du breuvage fantastique. Les illusions s'imprégnaient de plus en plus de l'humanité et de la matière, et, descendues si bas, elles cessèrent; et moi, pauvre âme, épuisée de ces émotions qu'il m'avait fallu subir, je me reposai enfin, car le charme de l'opium n'agissait plus.

Je veillai donc sans pensées et dans le calme jusqu'au jour. Quatre heures s'écoulèrent ainsi sans songes et sans trouble, et lorsque Paganini se réveilla au matin, il ne se souvint plus qu'il avait rêvé.

« Sotte nuit! s'écria-t-il en jetant loin de lui son foulard rouge et soulevant les boucles tombantes de sa chevelure noire; à quoi me sert donc cet opium, s'il ne me fait plus rêver?

« J'en doublerai la dose ce soir. »

Ces mots me firent frémir.

Puis, après les avoir prononcés, le grand homme, le grand violon, dis-je, entra dans la vie éveillée, dans la vie terrestre.

C'est à dégoûter des grands hommes et des supériorités intellectuelles, musicales, poétiques, politiques et autres, que de les voir dans le terrestre et au milieu des habitudes humaines.

C'est qu'en effet rien ne ressemble plus alors à un débitant de tabac qu'un empereur, et qu'on ne peut trouver de différence, en cet instant, entre un artiste sublime et un marchand d'aiguilles.

« Antonio, cria Paganini à son domestique qui entra, pourquoi mon feu n'est-il point allumé? »

Je cherchais Paganini dans ces paroles.

« Antonio, avez-vous été chez Staub pour lui parler de mon habit? Il doit savoir que je ne veux pas qu'il le double en soie; que diable! la soie crie et a aussi sa musique, ajouta-t-il en riant, et je ne me soucie pas d'avoir un semblable ténor pour faire une partie dans mes concerts. »

Paganini paraissait se montrer; je l'attendais avec respect; mais il retomba.

« Antonio, avez-vous fait réparer ma lampe, la lampe de mon cabinet?... »

Hélas! ce n'était pas encore Paganini.

Et cependant c'était Paganini; car, dans cet homme comme dans tous, il y a à côté du fantastique le réel, l'humanité auprès du Dieu, le corps auprès de l'âme.

Paganini déjeuna. Jusque-là j'avais cherché le grand et le sublime artiste, et je ne l'avais trouvé que dans cet éclair que vous savez, à propos de la manche de soie qu'il ne voulait pas entendre gémir et chanter pendant que lui-même chantait et gémissait.

Mais cet éclair était assez obscur, comme les lumières ténébreuses de Milton.

Les heures s'écoulaient; midi sonna, cette longue sonnerie de midi, sans qu'aucun autre événement eût éclaté dans cet homme, si ce n'est sa toilette, son déjeuner, et une certaine flânerie paresseuse et voluptueuse qui me plaisait assez, à moi, bonne âme, toute fatiguée du délire opiacé de la nuit.

A une heure moins un quart, tandis que Paganini chauffait ses deux pieds écartés sur les chenets, et, je vous jure, sans

penser à grand'chose (je le sais bien, moi qui pensais avec lui), on frappa à la porte, et Antonio introduisit le signor Caldi.

A ce nom de Caldi, Paganini se levant avec vivacité, je sentis un soubresaut terrible, et je fus refoulée, comme dans un tremblement d: terre, dans les dernières cavités de son cerveau.

« Vous voici enfin, Caldi, » s'écria-t-il d'une voix émue.



Je cherchais à part moi ce que pouvait être cet homme. Etait-ce le génie diabolique qui, disait-on, inspirait mon hôte? ou bien le frère de la femme qu'il avait assassinée? ou son créancier impitoyable et acharné? car son émotion avait été si vive, qu'il fallait bien que ce fût quelque chose d'extraordinaire.

Mais ce n'était rien de cela, car Paganini n'avait point de génie diabolique à sa suite, n'avait jamais assassiné personne, et était un homme réglé dans ses affaires, ayant un livre de compte avec les deux colonnes *avoir* et *dépenses*, et si éloigné d'être tourmenté par ses créanciers, qu'il avait en Italie des propriétés à être trente fois électeur en France, depuis l'abaissement du cens électoral.

Qui donc était cet homme dont la présence excitait la tempête dans le cœur du grand artiste?

C'était un marchand de cordes de violon, ce qui me fut révélé par ces paroles de Paganini :

« Caldi, voyons vos cordes. »

M. Caldi ouvrit gravement un long cylindre de fer-blanc, et développant un papier transparent et huilé, il en tira une assez grande quantité de cordes roulées en cercles et attachées avec de petits nœuds roses, il les parsema sur une table de marbre qui en fut jonchée, et les remuant avec un air de satisfaction marquée : « Voici, monsieur, dit-il, ce que nous pouvons faire de plus parfait; vous ne trouverez ni à Naples ni à Bergame de pareilles cordes. Elles sont dignes de votre talent, » ajouta-t-il avec une révérence où se trouvait autant du marchand que du dilettante.

« Hum! » dit Paganini en lui lançant un sombre et ironique regard. Puis il examina avec une attention scrupuleuse ce qui lui était présenté, et ayant mis de côté une vingtaine de ces cordes, il les jeta à terre avec mépris en disant à Caldi :

« C'est apparemment pour ficeler mes cahiers de musique, seigneur Caldi, que vous m'avez si précieusement choisi de semblables cordons.

— Oh! monsieur, » dit Caldi en les ramassant avec soin. Et il les replaça dans le papier huilé de la boîte de fer-blanc.

Cependant Paganini avait fait choix d'une douzaine de cordes qui lui parurent bonnes; deux surtout étaient sans défaut, il les regarda avec une sorte d'extase : « Voilà qui est parfait! voilà qui est merveilleux! dit-il; jamais cordes plus fines, plus vierges, plus pures, n'auront été couchées sur un chevalet; ce sont deux chefs-d'œuvre.

— Et les dix autres, » dit Caldi, qui, transporté de plaisir à ces compliments, espérait encore en obtenir pour le reste de sa marchandise.

« Elles peuvent être excellentes, mais j'ai besoin de les essayer. »

Alors Paganini prit un violon suspendu près de son secrétaire...

C'était ce célèbre *amati* sur lequel il a fait tant de merveilles.

Je frémis de joie et d'inquiétude en ce moment, car je touchais au but que j'avais désiré en faisant invasion dans cet homme; il n'y avait plus entre moi et la connaissance de son génie qu'un instant de séparation.

Il contempla son violon avec le regard humide et caressant d'une mère qui baise de ses yeux l'enfant qui presse sa mamelle; il semblait que ce regard dît : « Mon bon violon, mon cher, mon tendre *amati!* » Et il le fit tourner voluptueusement dans ses mains immenses.

Puis, ayant détaché la première cheville, il y noua une des dix cordes du seigneur Caldi.

Il accorda son instrument, et après avoir pincé fortement et avec sécheresse la corde, il prit son archet et tira un son...

Oh! alors je sentis le dieu autour de moi, et j'éprouvai comme une extase, ce que les dames auraient nommé un spasme.

« O signor! bravissimo! bravissimo! » s'écria Caldi dans le ravissement.

Et mon admiration intérieure et silencieuse était à l'unisson de celle du marchand de cordes.

Paganini tira un second son, et, hochant la tête, il dit : « Elle n'est point parfaite.

— Quoi! » dit Caldi, dans le plus grand étonnement.

Quoi! pensai-je dans le plus grand étonnement.

Lorsqu'une jeune fille que la pulmonie dévore, chante avec l'énergie brûlante que lui donne cette maladie, la foule admire la pureté délicieuse de sa voix; mais Rossini ou Corvisart disent : « Hélas! sous cette voix pure la mort est là qui se cache; » car le son leur a révélé à eux seuls l'ardente fièvre qui couve dans la poitrine de la pauvre enfant.

Il en était de même du grand artiste; à son oreille si délicate, si susceptible, la douleur cachée sous ce son en apparence si pur se manifestait.

Il rejeta la corde.

Il essaya un *la*, qu'il trouva trop éclatant malgré l'enthousiasme de Caldi.

Il le condamna encore.

Il essaya et repoussa également cinq autres cordes que son incompréhensible discernement trouvait ou trop faibles, ou trop sonores, ou trop vibrantes, ou trop flexibles, ou trop mornes.

Les trois cordes qui restaient lui parurent bonnes.

Mais quand il eut repris les deux premières qu'il avait d'abord jugées parfaites, et qu'il les eut accordées sur son violon,

Oh! alors il les fit résonner avec amour et fureur, il les fouettait avec énergie, il les caressait et les berçait en sons harmoniques, il en tirait de ces sons violents qu'on eût pris pour le tonnerre, ou de ces vibrations éoliennes qu'on croirait être de la lumière à cause de leur excessive et légère ténuité.



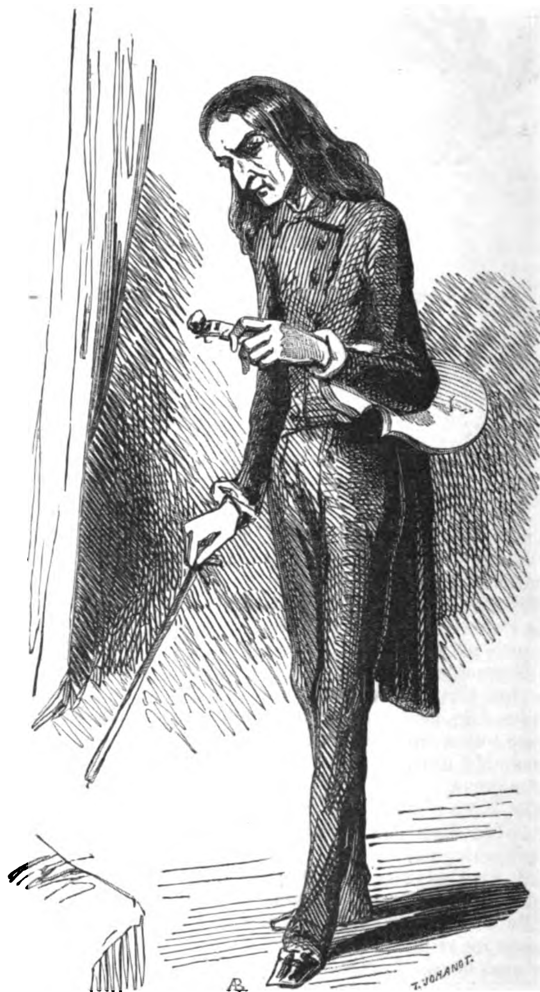
Ces cordes étaient parfaites comme il les avait pressenties, et les ayant conservées avec les trois autres, il congédia M. Caldi.

Près de la porte, M. Caldi se retourna vers lui :

« Mais vous n'avez pas choisi de *sol*, signor?

— De *sol*, dit Paganini en souriant, en voici un que j'ai depuis quatre années et qui n'a pas son égal à Naples, dans toute l'Europe, et dans votre boutique de fer-blanc, entendez-vous, M. Caldi? Tant que cette bonne corde vivra, aucune autre ne viendra se coucher à sa place sur le chevet d'ivoire de mon violon. »

En parlant ainsi il caressait cette quatrième corde d'argent qui résonnait mollement sous ses doigts, comme un chien qui hurle tendrement quand son maître lui presse la tête avec amitié.



« Adieu donc, seigneur, mille respects et hommages d'admiration, dit Caldi en fermant la porte.

— Bonjour, » répondit Paganini.

Et le sublime artiste demeura seul.

Je me félicitais de cet isolement, car je pensais bien qu'il allait enfin essayer de sublimes préludes.

Mais il reprit son violon pour le suspendre près de son secrétaire, et s'enfonçant dans une bergère, il saisit nonchalamment un livre; il l'ouvrit, et lut.

C'était le roman de Manzoni, *les Fiancés*. Il lut avec ravissement quelques pages où tout ce qu'il y a de plus grand en idées religieuses et de plus tendrement pur en amour était merveilleusement développé; son cœur était plein; son âme, moi, son âme, était enivrée et ardente; il quitta le livre et songea.

Alors lui revinrent dans la pensée son amour pour Dieu étant enfant, et à la fois ses amours pour une femme adorée, mélange de souvenirs qui n'est point profane, mais vrai, mais permis, mais ordonné par le Seigneur, qui a dit à l'homme : « Je suis Dieu, aime-moi; voici la femme, aime-la. » Et il faisait apparaître dans sa pensée cette femme céleste et tant aimée qu'il avait perdue, elle qui avait semé, développé et agrandi son génie; elle pour qui il avait voulu être sublime, pour qui il avait voulu être plus grand que les autres hommes; nous la contemplions ensemble, moi son âme avec lui, cette femme aux cheveux et aux yeux noirs, au regard de feu et humide, au sein blanc et palpitant, à la taille grande et svelte, à l'âme noble et tendre, délicieuse apparition devant laquelle Paganini laissa tomber une larme, et je crois que je pleurais aussi comme une âme pleure.

Deux heures s'étaient écoulées dans ces rêveries délicieuses. Je ne sais quoi l'en fit sortir brusquement.

Paganini prit alors son registre de compte, et il additionna un total. Barbare! indigne! quitter ton violon, ton Dieu, ton amour, ton amante, pour aligner des chiffres!

Oh! croyez que je n'étais pour rien dans cette détestable idée; il y avait sans doute dans son cerveau un coin inconnu dans lequel je n'avais pu pénétrer, et où demeurait retranchée une pensée d'avarice.

Il fit ses comptes, et comme s'il devait trouver dans ce travail une inspiration, il saisit son violon et joua.

Mais ne croyez pas que ce qu'il joua alors fut admirable, non; car ce n'était ni la gloire, ni le génie, ni moi, qui l'inspirions en cet instant. L'argent seul avait ce privilége, il jouait sans but d'artiste, sans émotion, sans chercher à plaire, sans désir de se plaire à lui-même. Ce n'était plus de l'art, mais du métier; il jouait pour faire des tours de force, pour essayer des sauteries merveilleuses, des hiatus inouïs d'instrument, pour dégourdir ses doigts, pour s'entretenir les

nerfs, pour s'assouplir les poignets, en un mot, afin qu'il fût *en état*.

Si vous alliez un matin chez cette sylphide qu'on nomme *Taglioni*, et que vous la vissiez la main gauche appuyée sur un dossier de fauteuil, faisant de nombreux et rapides *battements* avec ses jambes qu'elle exerce, cherchant à peine de la grâce, mais sollicitant ainsi une souplesse mécanique et surprenante,

Vous vous demanderiez : « Est-ce donc elle que nous avons vue sur la scène, si moelleuse, si voluptueuse et si pure, s'affaissant sur elle-même avec une grâce si délicieuse, se redressant comme le roseau quand il se relève après avoir été courbé par le vent, étendant mollement ses bras arrondis qu'on prendrait pour des ailes, dansant avec cette taille si légère, ce cou si joliment balancé, ces yeux si tendres, ces jambes si déliées, ces pieds qui effleurent le parquet à peine, enfin avec cet ensemble si harmonieux, si enivrant, où tout respire la volupté, l'amour, la grâce et la pureté? »

Vous vous demanderiez : « Est ce elle? »

Non, ce n'est pas elle en ce moment, lorsqu'elle est seule et s'applique avec une peine infinie à redoubler les tressaillements nerveux de ses pieds, qu'elle fait aussi du travail pour faire de l'art le soir. Il en était de même de Paganini : un long temps s'écoula sans qu'il n'y eût rien entre son violon et lui que ses doigts agiles et ses nerfs rapides; mais pas une pensée de génie ou de cœur, rien que du métier.

Il s'était exercé, car c'est le mot, et c'était son but. Aussi je commençais à le prendre en mépris, cet homme de génie, ce Paganini d'enthousiasme et d'inspiration que j'avais vu jusque-là si vide de génie, d'inspiration et d'enthousiasme. Cela en vint à ce point que je fus plus calme lorsque, après ces deux longues heures de sons sans pensées, il laissa le violon et alla dîner.

Il mangea, je vous assure, d'assez grand appétit.

Sept heures sonnèrent, et soudain je sentis dans tout son corps et dans son cœur comme une irruption de génie, de feu, d'enthousiasme, d'entraînement, de délire. Il se leva précipitamment; il y avait dans lui un tumulte de pensées, d'émotion et d'orgueil, et tout cela avait une voix intérieure que j'entendis seule, et qui disait ces mots : « Maintenant, la gloire! »

Il était retrouvé, je le retrouvais, le Paganini de génie, le Paganini d'âme, le Paganini de Dieu; c'était lui, le feu l'animait et l'embrasait; c'était lui! et moi je nageais dans la joie et le délire, car l'âme n'est heureuse que dans le feu du génie; elle se meurt dans les êtres tièdes, dans les intelligences molles et plates, dans les cœurs de glace. Il lui faut des flammes comme à la salamandre pour y vivre; comme l'or et l'amiante, elle se réjouit et s'épure dans le feu.

Et lui s'était aussi retrouvé. Il marchait à pas précipités et fermes, le pavé retentissait de sa démarche assurée. A voir cette taille majestueuse, cette tournure bizarre et inspirée, ceux qui ne le connaissaient pas s'arrêtaient en silence dans la ville, et se demandaient : « Quel est cet homme? »

Moi qui les voyais penser, je m'écriais, fière et sans pouvoir être entendue : « C'est Paganini! » Et ils poursuivaient leur chemin, étonnés et se demandant encore : « Quel est cet homme? »

Cet homme s'approchait de l'Opéra : les barrières tombaient avec respect. Tout ce peuple du palais des arts se courbait devant le roi des arts. Ils s'agenouillaient presque devant ce demi-dieu, et lui, comme accoutumé à ce culte, passait et montait jusque sur la scène. Là, caché derrière la toile du fond, il contemplait cette mosaïque de têtes et d'intelligences qui étaient jetées comme un tapis noir au parterre, comme des guirlandes parallèles de fleurs aux loges et aux galeries. Il entendait ces mille voix dont le murmure confus n'a ni son ni voix, ce tressaillement de la multitude qui se place et s'agite dans l'attente d'un sublime plaisir.

Pour lui, avant de s'élancer dans cette arène, lui, ce lion de la fête, retenu dans sa loge, il soulevait sa crinière d'ébène, il flamboyait des regards de feu sur ce monde, il écumait de génie et de fureur, et se cachait haletant et superbe.

Cependant l'orchestre, cet esclave à la seule tête et aux trois cents bras, s'asseyait sur ses bancs, et criait toutes ses discordances aiguës qui s'abaissent et s'élèvent sous l'archet et le souffle pour parvenir à un même accord.

Un autre accord, aussi pur, aussi solennel, s'établissait en même temps dans ce peuple de spectateurs : le silence, le silence profond qui circulait de toutes parts et frappait toutes les bouches et les cœurs de respect et d'attente.

Puis, sur l'orchestre, sur le parterre et sur les loges, un calme saint s'étant abattu, une porte du fond s'ouvrit, un homme parut :

Paganini!

Il se glissa pour ainsi dire de derrière la porte et développa bientôt son corps long et souple, surmonté de cette figure pâle aux cheveux noirs et flottants, qui ressemblerait à celle du Christ, s'il ne s'y trouvait pas quelque chose de celle de Satan.

Il quitta le fond du théâtre, et s'avança, en se balançant mollement, jusqu'à la rampe allumée.

A son aspect il y eut un mélange d'extase silencieuse et d'applaudissement frénétique dont on aurait pu distinguer le contraste.

Lui ne s'occupa d'abord que de faire lentement et profondément plusieurs saluts qui s'adressaient si bien à tout le monde, que chacun crut les avoir reçus pour soi et avoir été particulièrement regardé.

Moi qui étais derrière ce regard et qui en ressentais la portée, je vous dirai ce que Paganini y mit de pensée et d'âme.

Il y avait dans ce regard, asséné ainsi en masse sur tout ce peuple, une fusion flamboyante d'orgueil, de dédain, de génie, de honte, de mépris et de grandeur. Ce regard disait à cette assemblée qu'elle était son esclave, puisqu'elle venait se traîner haletante pour entendre un de ses soupirs; qu'elle était son tyran, puisqu'elle s'était arrogé, avec une pièce d'argent, le droit de le juger et de l'écouter; qu'elle était profane, puisqu'elle n'avait pas un seul génie capable de comprendre Paganini tout entier; qu'elle était fantasque, ignorante et indigne, pleine de fats venus là pour y avoir été; de jeunes filles arrivées pour être vues, de rivaux de bas étage placés pour faire fermenter leur jalousie et leur haine. Et ce regard disait encore : Nous sommes deux dans cette enceinte : moi et toi, peuple; un homme de génie et une foule sans génie; un Paganini qui se sent à lui seul plus grand que ta masse.

Ce regard, rempli de ces pensées, avait pourtant été si rapide qu'il n'avait duré qu'un instant, et l'artiste ayant donné le signal à l'orchestre, il leva très-haut son archet et le fit retomber violemment sur son violon, comme s'il y eût porté un coup de hache.

Alors tout fut commencé, non pas sa mélodie admirable, mais son jeu, mais le concert, mais la grande lutte; car, dans



ces premiers moments, il sciait rudement ses cordes avec le crin aigre de l'archet, et l'instrument rendait des sons furieux, lugubres, aigus comme ceux du lion qui se réveille irrité et rugit.

Et aussitôt après ce réveil du génie, je sentis quelque chose de mystérieux et d'étrange; je ne sais ce qui s'opéra, mais il me sembla que je me matérialisais dans le violon, ou que le violon lui-même devenait immatériel comme mon essence; je me sentais palpiter, vibrer et parler avec lui; nous nous étions fondus l'un dans l'autre, ou plutôt nous ne formions plus qu'une chose, un violon-âme.

Paganini jouait alors un morceau de musique qu'il avait composé.

Je ne sais véritablement, moi qui dois le savoir, si c'était sa mémoire ou son inspiration qui lui faisait reproduire ou inventer cette musique sublime; cependant les artistes de l'orchestre avaient devant eux la partition écrite, la partition de Paganini, et lui, quoiqu'il n'eût point de pupitre ou de



papier devant les yeux, il jouait sans aucun doute ce qu'il avait composé, ce qui répondait à la partition de l'orchestre, et cependant il y avait quelque chose de si spontané, de si brûlant dans son jeu, que je ne puis comprendre encore comment ce pouvait être la froide mémoire qui lui fournissait alors de telles inspirations.

L'orchestre était aussi ému et tremblant que l'esclave devant un maître.

Le public était dans l'extase; il ressentait sympathiquement le génie de Paganini qui s'incarnait pour ainsi dire dans chacun; tous sentaient leurs cœurs se dilater et se fondre en délicieuses émotions, lorsque l'archet, se balançant moelleusement sur les cordes, les faisait tressaillir d'amour, les faisait palpiter de volupté; ou, au contraire, lorsqu'il exprimait la guerre, la tempête, la fureur, la rage, alors on eût vu leurs figures se contracter, les sourcils se froncer, les dents

grincer et rugir, et de lourds soupirs s'échapper douloureusement de toutes les poitrines, comme s'il n'y eût eu dans toute cette salle qu'une seule âme, qu'une seule chose, le violon.

Quant à Paganini, comme s'il se renfermait dans lui-même, dans un monde intérieur, intime à lui, il ne regardait plus la foule, mais son violon, mais son violon d'amour. Il l'enveloppait de ses yeux et de ses bras, il le pressait sur sa joue creuse et sur sa poitrine d'airain, il l'enfonçait dans son sein, il aspirait ses sons et respirait avec lui; il voyait sans doute les sons s'en échapper comme des éclairs, car ses yeux ardents les suivaient fixés sur les cordes, qu'ils semblaient opprimer de leurs regards. Jamais étreintes d'amour n'ont été plus vives, jamais regards plus profonds ne se sont enfoncés dans des yeux adorés.

Et son archet, comme l'épée de l'ange, dardait des flammes et des rayons sur cet instrument prodigieux; il en jaillissait des harmonies enflammées, il s'en échappait des mélodies suaves comme des parfums de l'Orient, il en partait des éclairs retentissants comme ceux de Dieu. Et d'autres fois, quand, après l'avoir fustigé violemment, le grand artiste écartait l'archet, il y avait encore après ces chants un son nouveau et frêle que sa main gauche excitait en pinçant les cordes, et qui s'enfuyait rapide, pareil à ces étincelles que darde l'électricité.

Après ce premier morceau, Paganini, reprenant son sourire gracieux, se retira au milieu d'un tonnerre d'applaudissements et de cris, en faisant la même et profonde révérence.

Puis vint je ne sais quel chanteur ou chanteuse qu'on entendit sans l'écouter, par galanterie si c'était un femme, par pitié si c'était un homme.

Quand, à midi, pour fermer une lettre avec de la cire, vous allumez une bougie, vous cherchez sa lumière, qui se noie dans le rayon du soleil:

Il en était ainsi de l'artiste qui suivit Paganini.

Je crois même qu'on l'applaudit, témoignages qui se trompaient eux-mêmes, derniers restes des tressaillements qu'avait excités la musique du grand violon.

Il revint, et les acclamations se ruèrent encore sur sa venue pour le remercier de ce qu'il avait fait, pour lui rendre grâce de ce qu'il allait faire, pour lui rendre gloire de ce qu'il était Paganini.

Cette fois sa pensée paralysa trois cordes, n'ayant conservé que cette bonne corde d'argent que vous savez; il ne dit pas, mais on sut qu'il allait jouer sur elle seule des variations sur la marche de Moïse.

Musicien sublime, pourquoi retrancher ces cordes? pourquoi t'interdire ces effets célestes que tu jetais à ce monde lorsque, les faisant résonner toutes à la fois, tu produisais à toi seul un concert d'harmonie auquel chaque corde était en même temps appelée? — Qui te force à t'imposer ce martyre, à t'étreindre dans cette gêne? Pourquoi ce caprice, homme de génie?

Non, ce n'est pas un caprice, ni seulement un surprenant prodige: c'est un enseignement; c'est pour révéler aux hommes ce qui est enfoui dans une seule corde, et comment en la frappant de l'archet il peut s'en écouler le trésor le plus incompréhensible de la musique. Ainsi Moïse frappait le rocher, et le rocher ouvrait ses sources; Paganini touche la corde d'argent, et il en sourde des suites infinies de sons et de mélodies.

C'est qu'il a appris à son violon et au monde ce que c'est que le *son harmonique*.

Quand Paganini a sur cette seule corde parcouru le clavier des sons, et que parvenu à l'approche du chevalet on s'écrie comme Dieu à la mer: Il n'ira pas plus loin; Paganini revient sur ses pas, recommence, et déjà il est plus loin, car le son harmonique l'enlève dans d'autres espaces, lui donne d'autres vibrations où il puise en abondance et sans fin.

Et ce son qu'il trouve dans une autre nature ne pouvait en effet tenir de la nôtre; il a je ne sais quelle fluidité limpide, quelle ténuité insaisissable, quelle suavité exquise, quel éclat mystérieux, qui fait qu'on hésite à le nommer un son, une lumière ou un parfum.

Tel est le son harmonique de Paganini; avec lui il ravit dans le ciel les cœurs des hommes, qui n'avaient pas jusqu'à lui soupçonné de pareils plaisirs. Il enlève sur un char de lumière toutes ces intelligences écoutantes pour les bercer dans des nuages d'or, qui les approchent du Seigneur; et quand il a fini avec ces célestes prestiges, tous le regardent stupéfaits de volupté et d'admiration, et se demandent: Où donc est le séraphin des cieux qui nous a versé comme une rosée délicieuse quelques parcelles des concerts de Dieu?

Il cessa encore, et vint un autre artiste qui laissa la foule se reposer, tandis qu'il chantait librement je ne sais quoi.

Paganini reparut une troisième fois; il avait repris toutes ses cordes et sa fureur. Plus de délices, plus de suavités, plus de ravissements célestes; à présent c'est l'Océan qui va mugir et se soulever tempêtueux; c'est la création de la terre ou ses bouleversements affreux; c'est le volcan qui s'allume et rejette les entrailles enflammées de la terre; ce sont les dernières convulsions de l'univers lorsque le Seigneur l'arrêtera dans sa marche, et lui dira: « Meurs! » — Paganini ne veut rien peindre de cela; mais il faut rappeler ces choses pour comprendre sa furie merveilleuse, lorsqu'il brandit son archet pour arriver au grandiose, au terrible.

Alors toutes les cordes à la fois frémissaient, hurlaient sous les coups redoublés de ses doigts, qui tombaient pressés comme la grêle avec la foudre. L'archet, de son côté, les déchirait, les irritait, les entr'ouvrait, les écorchait toutes vivantes, et se roulait sur elles avec barbarie; elles s'écriaient dans leur douleur... et tous ces cris étaient sublimes.

Lui, Paganini! dans son génie et sa fureur, savourait ces blessures, rugissait et se débattait dans ce martyre du violon; il le pressait de plus en plus, le frappait, le brisait, l'excitait dans ses angoisses... et cette barbarie était sublime.

Lui, l'orchestre, était haletant, effrayé, suivant avec horreur, et comme un seul corps, l'archet du maître... et cette horreur était sublime.

Lui, le peuple, la foule, pendait à cet archet, exalté, ravi dans son effroi, brisé d'émotion, accablé d'enthousiasme, ne respirant point... et cet effet était sublime.

Et le concert se termina.

Paganini salua une dernière fois avec le sourire du génie et de l'orgueil satisfait; son triomphe illuminait de joie sa figure extraordinaire, et tout le monde qui le voyait quitter la scène lui jetait un dernier et unanime cri d'admiration, et se penchait tout d'une masse vers lui comme pour se précipiter à la fois à ses pieds, pour toucher ses mains et son archet sacrés.

Il disparut...

La foule s'écoula; et bientôt dans cette grande salle d'harmonie, devenue déserte et silencieuse, tout fut éteint et vide.

Lui regagna sa chambre, épuisé de cette soirée de gloire et de plaisir; il se laissa tomber sur un canapé, presque évanoui et soupirant.

O mon grand! ô mon beau! ô mon sublime Paganini! m'écriai-je au milieu de ses pensées; car j'étais si fière, si joyeuse, si grande avec lui!

La porte s'ouvrit; entra Antonio, tenant un vase et une lettre; Paganini sortit brusquement de cet affaiblissement qui l'oppressait, saisit le papier et le lut rapidement: 22,532 fr. de recette.

Il fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisai les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayée et le maudissant, du cerveau de Paganini.

Amélioration et Ouverture de Voies publiques à Paris.

Quand on jette un coup d'œil inattentif et rapide sur un plan de Paris, on n'y distingue d'abord qu'un réseau de lignes confuses, dirigées dans tous les sens, se coupant sous tous les angles, dédale inextricable où les rues, longues ou courtes, droites ou courbes, semblent éparpillées comme au hasard. Mais après un moment d'attention, ce chaos apparent se régularise peu à peu; l'œil saisit sans peine et suit dans leur développement les grandes lignes qui divisent, comme autant d'artères principales, ce tissu de rues et de carrefours. On voit alors rayonner presque symétriquement autour des différents centres de circulation, les routes, qui répandent du cœur aux extrémités la vie et le mouvement de la grande capitale.

Distribuer avec intelligence les principales voies de circulation, les couper commodément et les relier entre elles de distance en distance par des voies secondaires, les diriger de manière à rendre le chemin d'un point à un autre aussi court que possible, calculer leur largeur suivant leur importance relative, tel est le travail difficile qui constitue ce qu'on appelle la voirie urbaine, et qui forme l'une des plus considérables attributions de l'administration municipale parisienne.

Si l'on mettait toutes les rues de Paris au bout les unes des autres, elles franchiraient la frontière et conduiraient presque jusqu'à Turin, puisqu'elles ont plus de soixante-douze myriamètres de développement (1). Il faut penser ensuite que ces cent quatre-vingt-dix lieues de rues sont bordées de hautes maisons, et que pour élargir seulement un mauvais passage, redresser un coude incommode, régulariser un carrefour dangereux, il faut blesser les intérêts de vingt propriétaires, risquer vingt procès, et dépenser en dernier résultat beaucoup de cet argent que les contribuables ne donnent qu'avec peine et avec la condition qu'on l'économisera le plus possible. Si l'on veut remplir cette condition, quatre ou cinq grandes entreprises de voirie à la fois sont déjà beaucoup. Mais sur cette vaste étendue où tout le monde appelle des améliorations presque sur tous les points à la fois, qu'est-ce que quatre ou cinq améliorations à quarante lieues de distance l'une de l'autre? Ajoutez à cela l'indifférence ordinaire du Parisien pour tout ce qui ne se trouve pas dans l'horizon du quartier qu'il habite, dans le cercle de ses relations intimes, et sur le chemin de sa promenade ou de ses affaires. Parlez à un habitant du Luxembourg de l'importance du percement Laperche et du prolongement de la Ferme, il ouvrira de grands yeux et vous demandera ce que c'est. Parlez de la rue Constantine à un élégant de la Chaussée-d'Antin, il vous répondra que ce n'est certainement pas dans le quartier de l'Europe, et qu'il s'en soucie fort peu; qui sait même s'il ne se trouverait pas d'honnêtes bourgeois ignorant l'utilité de la rue Rambuteau? — Paris est tout un monde dans lequel l'hémisphère de la rive droite ne s'inquiète nullement de l'hémisphère de la rive gauche; et l'un peut être bouleversé par une comète de voirie administrative sans que l'autre s'en doute ou s'en émeuve.

Sans exposer nos lecteurs à des courses transatlantiques de l'un ou l'autre côté des ponts, nous les tiendrons désormais au courant; et dans ce but, nous mettons sous leurs yeux un petit plan de l'univers parisien, sur lequel nous avons tracé en lignes apparentes les principales améliorations de la voie publique qui sont aujourd'hui, soit en cours d'exécution, soit en projet à l'étude. — Rue *Rambuteau*, rue *de Seze*, prolongement de la rue *de la Ferme*, élargissement immédiat des rues *Saint-Nicolas* et *Saint-Lazare*, projet des *Halles*, rue *Laperche* ou *Moncey*, rue *des Petits-Pères*, rue *Constantine*, rue *Clotilde*, rue *Mayet*, rue *d'Amsterdam*, rue *Neuve-Saint-Jean*, etc. La liste en est longue, comme on le voit, et le travail est grand; mais Paris est plus grand encore: ces fragments disséminés dans tous les quartiers sont comme perdus sur le plan général. Cependant quelques-unes de ces entreprises sont considérables. Souvent encore ce ne sont pas les plus longues qui sont les plus coûteuses ou les plus difficiles. Aussi, pour faire comprendre l'importance ou l'utilité de ces divers percements ou élargissements, quelques mots d'explication sont nécessaires. Ensuite ces ouvertures de rues entièrement nouvelles ne sont qu'une petite partie des modifications apportées journellement à la voie publique par suite du système adopté par l'administration municipale.

Lorsque le vieux Paris a été construit, la largeur des rues répondait aux besoins de l'époque: la population était assez restreinte, les voitures étaient presque inconnues. Aussi le centre de Paris est-il formé de rues sinueuses, étroites, sales, legs fâcheux que la vénérable antiquité a laissé à notre circulation moderne, cloaque dangereux qu'il faut assainir et déblayer.

Aujourd'hui les rues sont classées en trois catégories, suivant l'activité de la circulation qu'elles semblent appelées à recevoir. Les unes doivent avoir 10 mètres de large, les autres 12 mètres, les dernières 15 mètres. Toutes les rues qui rentrent dans l'une de ces classes, et qui n'ont pas la largeur assignée, sont impitoyablement frappées de reculement. On conçoit tout ce que ce système entraîne de vexations pour les propriétaires forcés de démolir leurs maisons, et de dépenses pour l'administration, forcée de payer fort cher ce qu'elle ajoute à la voie publique. En outre, cette classification n'est et ne peut être jamais que provisoire. Telle rue qui semblait de troisième ordre peut devenir tout à coup du premier par un événement inattendu. C'est ce qui arrive aujourd'hui pour la rue Saint-Nicolas. Il faut donc recommencer sans cesse, démolir et aligner une seconde fois les propriétés qu'on a fait démolir et aligner une première: nouvelles vexations, nouvelles dépenses. — Une autre conséquence de ce système de démolitions et de reconstructions partielles, c'est que dans le louable motif d'élargir et d'aligner les rues sur une ligne parfaitement droite, on les rend aussi irrégulières que possible. On en voit un grand nombre dont les maisons, avançant et reculant tour à tour, ne figurent pas mal le contour extérieur d'une enceinte bastionnée ou crenelée, réceptacles anguleux plus nuisibles qu'utiles peut-être à la sûreté de la circulation.

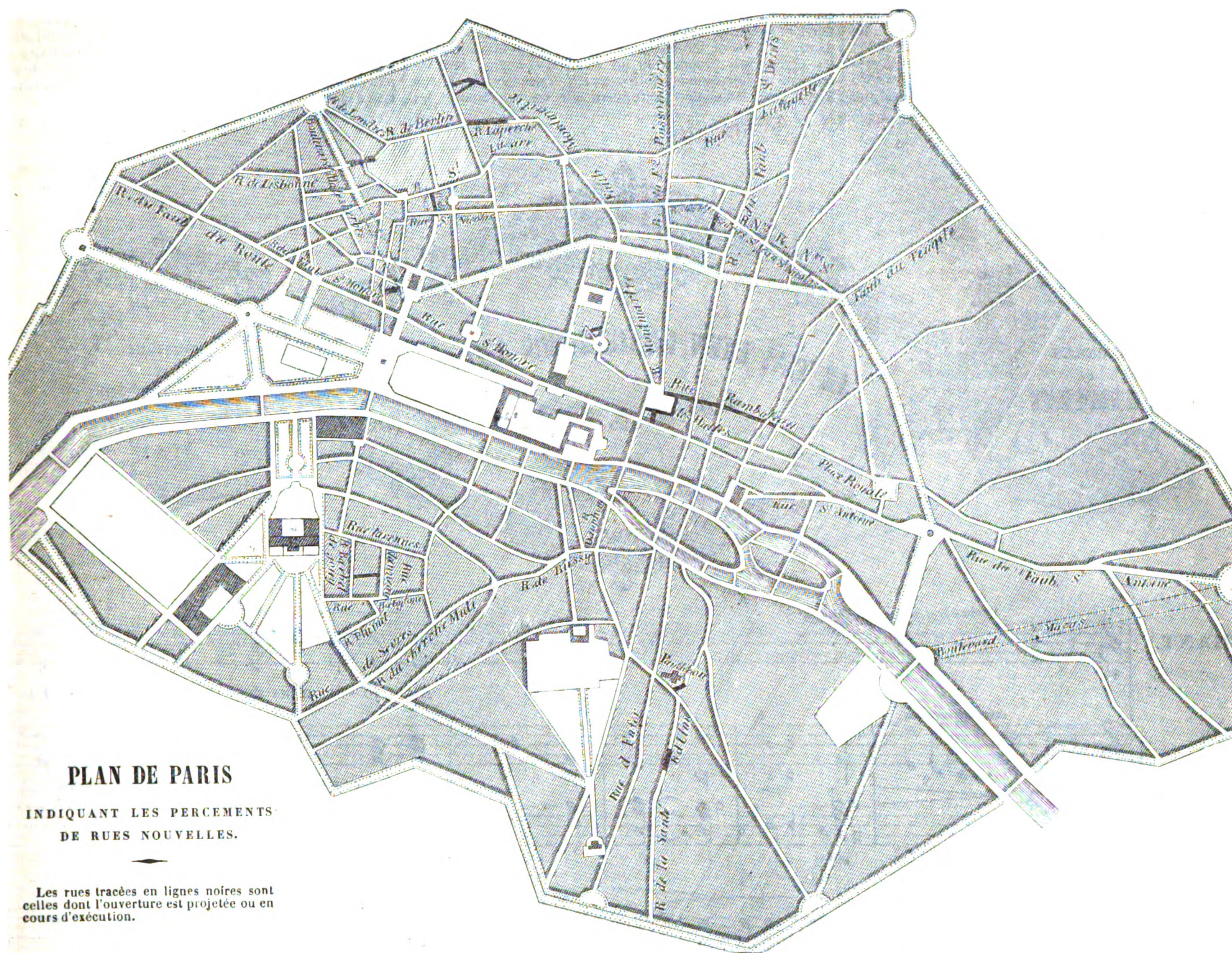
L'exécution journalière de ces alignements partiels est en réalité la partie la plus considérable des travaux administratifs de la voirie; mais il est impossible de l'indiquer sur ce plan, à moins de mettre un point sur chaque rue et sur chaque maison sujette à reculement. — Au reste, quant aux grands travaux d'ensemble, l'administration actuelle, nous le voyons par le tracé de ses entreprises personnelles, n'a point de système spécial. Elle n'a fait, en grande partie, que rectifier, suivre, ou compléter les projets de ses devancières, qui toutes avaient un système bien tranché, et nettement marqué par leurs œuvres.

Avant la Révolution, dans les grands travaux, l'État faisait tout: tracés, percements, constructions; il concevait l'idée et l'exécutait. C'était ainsi qu'il imprimait à ses œuvres un cachet uniforme, répréhensible quelquefois aux yeux de l'art, mais grandiose et monumental, dont, il faut l'avouer, nous sommes loin d'approcher aujourd'hui. C'est ainsi que la rue Royale-Saint-Honoré, que la place Vendôme, la place des Victoires, la place Royale, etc., furent construites sur un plan architectural symétrique, entreprises que l'industrie particulière eût morcelées et gaspillées. On peut en juger par la continuation vraiment désespérante de casernes disparates et de grandes masures biscornues que nos propriétaires contemporains ont donnée à cette majestueuse rue Royale-Saint-Honoré, et par les ignobles baraques édifiées en guise de vis-à-vis au nouvel Hôtel-de-Ville.

L'Empire, qui succéda à ces traditions monumentales, sut en recueillir une partie, et l'on reconnut le génie et la main du grand homme dans ces lignes hardies qui découpèrent Paris, larges comme la pensée créatrice, rectilignes comme l'esprit géométrique qui atteint le but par le plus court chemin. La rue de Rivoli s'ouvrit d'un jet pour isoler les Tuileries et réunir le Louvre à la place de la Révolution; le Carrousel déblayé aurait pu contenir les manœuvres d'une armée; et des colonnades du Louvre, isolé de toutes parts et réuni en même temps à la demeure impériale par de gigantesques galeries, s'élançait une immense voie jusqu'aux colonnes de la barrière du Trône, qu'elle réunissait ainsi à l'arc triomphal de l'Étoile. En même temps, les boulevards prolongeaient leur ceinture de feuillage; le temple de la Gloire voyait le boulevard Malesherbes se dérouler jusqu'au jardin de Mousseaux, tandis que le Trône envoyait le boulevard Mazas faire face au Jardin-des-Plantes et au boulevard de l'Hôpital. Les quais rectifiés, élargis, garnis de solides parapets, supportant les ponts débarrassés désormais des ignobles constructions qui les avaient obstrués jusque-là, ouvraient au centre de la ville une ligne directe de circulation facile d'une extrémité à l'autre.

L'Empire n'eut pas le temps de réaliser entièrement ces grandes pensées. La rue de la Paix, plusieurs parties des quais, les ponts, le Châtelet, les Tuileries, étaient terminés; mais le quartier Rivoli, à peine ébauché, s'arrêta au milieu des planches. Le Carrousel, à demi déblayé, demeura inachevé, encombré des masures qui le déshonorent encore aujourd'hui. La grande rue impériale resta comme un rêve d'une époque fabuleuse; le boulevard Mazas fut oublié; le boulevard Malesherbes, pris, abandonné et repris, est encore aujourd'hui à se débattre dans cet état douteux d'une existence contestée. La Restauration tâtonna partout et n'acheva rien.

(1) La largeur moyenne des rues de Paris est de 25 pieds (8 m. 08 c.) dans les quartiers de la rive gauche, et de 26 pieds (8 m. 71 c.) dans les quartiers de la rive droite



PLAN DE PARIS

INDIQUANT LES PERCEMENTS DE RUES NOUVELLES.

Les rues tracées en lignes noires sont celles dont l'ouverture est projetée ou en cours d'exécution.

Alors l'industrie privée, en l'absence d'initiative gouvernementale, prit l'essor, et un nouveau système parut. Ce fut le système des percements combinés, exécutés d'ensemble, des *quartiers neufs*. En quelques années, on en vit surgir une foule : quartier de François Ier, quartier Beaujon, quartier de l'Europe ou de Tivoli, quartier de la Nouvelle-Athènes, quartier Saint-Georges ou Lorette, quartier Poissonnière ou Charles X, etc., etc. Ce ne furent partout que spéculations de terrains, morcellements, lotissements et percements. Sans doute ce système présentait de grands avantages : d'abord celui de combiner la direction des voies nouvelles dans un ensemble qui facilitait la circulation ; ensuite d'épargner l'argent des contribuables, en laissant les dépenses d'exécution à la charge des compagnies concessionnaires et à l'industrie privée. Mais qu'arriva-t-il? C'est que tout dégénéra en spéculations, en véritables agiotages, où les premiers et les plus avisés gagnèrent, où les derniers et les petits perdirent ; c'est que les grosses compagnies, après avoir réalisé les bénéfices, refusèrent de remplir les charges ; c'est que ces plans si beaux, après avoir reçu un commencement d'exécution, après avoir enseveli sous la boue, sous les planches et les démolitions, des jardins verdoyants et d'agréables résidences, restèrent en grande partie sur le papier ;—c'est que les terrains accumulés ainsi entre un petit nombre de mains, et trop considérables pour être couverts de constructions par un seul propriétaire qui spéculait sur le capital sans bâtir lui-même, restèrent en savanes, et paralysèrent ces quartiers que l'on avait espéré créer d'un seul jet. — En sorte que l'on attend encore aujourd'hui la réalisation complète des plans ordonnancés en 1825.

L'administration nouvelle a donc hérité à la fois des idées monumentales de l'Empire et des spéculations industrielles de la Restauration. Il fallait terminer autant que possible les unes et les autres ; et si elle n'a pas fait encore tout ce qu'elle aurait pu et dû faire, elle a rempli activement une partie de sa tâche. La ligne des quais, qui touche à son terme, est une œuvre colossale ; la rue Rambuteau est également une création utile et vaste ; mais l'administration a manqué d'adresse et de prévoyance pour le boulevard Malesherbes. Elle a laissé la spéculation particulière la devancer dans les terrains vagues où elle pouvait ouvrir le boulevard à peu de frais, et où les rues Lavoisier et Rumfort lui créent aujourd'hui de nouvelles difficultés pour une ligne indispensable qui s'exécutera tôt ou tard, et pour laquelle elle a pris des engagements sérieux.

Au reste, on ne se fait pas une idée suffisante des études qu'exigent de pareils travaux, et combien d'intérêts bien éloignés en apparence se trouvent réunis sur un seul point qu'il faut savoir découvrir. Prenons pour exemple un des percements dont on s'occupe aujourd'hui, dont l'étendue est très-restreinte, et dont on ne soupçonnerait peut-être pas au premier abord toute l'importance : le percement de la rue Moncey. Plaçons-nous un moment au Pont-Neuf. Toute la circulation que la rive gauche y verse par son artère principale, la rue Dauphine, se dirige sur la pointe Saint-Eustache, suit la rue Montmartre et le faubourg de ce nom. Mais à Notre-Dame-de-Lorette deux voies se présentent : l'une très-fréquentée encore, la rue Saint-Lazare, s'infléchit vers le sud, et ramène la circulation par une courbe désavantageuse au point où l'aurait directement conduite la rue Saint-Honoré ; l'autre, c'est la rue Notre-Dame-de-Lorette, lui donne une nouvelle issue vers le nord. On connaît aussi quelle a été la fortune rapide de cette rue, aussitôt après son ouverture. Au delà, la place Saint-Georges, la rue de La Bruyère, continuent cette ligne élégante et populeuse ; mais là se trouve un point d'arrêt, et la rue Boursault n'a point de débouché. La rue Moncey doit le lui donner, en l'unissant à la rue de Berlin et à la rue de Londres, qui la conduit à la barrière Mousseaux, et aux rues de Madrid et de Lisbonne qui la dirigent vers les barrières de Courcelles et du Roule. Cette ligne devient donc une artère principale de circulation, et le percement seul de la rue Moncey mettra en communication immédiate les barrières de Sèvres, de Vaugirard, d'Enfer, etc., avec les barrières de Clichy, de Mousseaux et du Roule, en passant par les halles, la Bourse et la place Saint-Georges.

Tous les projets actuels sont loin d'avoir cette utilité générale. Beaucoup n'ont pour but que la mise en valeur des terrains enclavés, et pour résultat, souvent un mécompte du spéculateur. Y avait-il un intérêt de circulation à l'ouverture de la rue Barbet-de-Jouy, sur les jardins des hôtels de la rue de Varennes? Et lorsque aujourd'hui on ouvre une nouvelle rue qui coupe la rue Vanneau, en bonne foi, comment songe-t-on à faire concurrence à la circulation des rues Babylone et Plumet, où il passe peut-être cent piétons par jour? C'est percer des rues pour que l'herbe y pousse. Il valait mieux les laisser en jardins. Nous en dirions presque autant de la nouvelle voie que l'on trace entre la rue de l'Université et celle Saint-Dominique.

On ne pourra certes pas faire ce reproche à la rue Rambuteau, qui, coupant les plus populeux quartiers de Paris, va mettre en rapport direct les halles et Saint-Eustache avec la place Royale. C'est sans contredit un des percements les plus utiles qui aient été exécutés depuis longtemps, et il fait honneur à l'administration.

Ce percement aura pour complément la régularisation des halles, projet dont on s'occupe activement dans les bureaux. Rien n'est encore arrêté à ce sujet. Cette entreprise soulève les plus importantes considérations d'économie et d'ordre public. La question des halles centrales est une des plus graves qu'il soit donné à l'administration municipale de traiter.

Un autre percement que la circulation appelle vivement, c'est le prolongement de la rue de la Ferme en face du débarcadère Saint-Lazare. L'immense affluence que les chemins de fer de Saint-Germain, de Versailles et de Rouen amènent sur ce point, déjà très-fréquenté, rend indispensable que des mesures soient prises d'urgence pour lui donner une issue. Le projet tracé sur notre plan est celui qui avait été adopté primitivement par le conseil municipal ; mais il a soulevé des critiques qui paraissent en partie fondées. La largeur de la voie publique paraît insuffisante au mouvement de la circulation : on se livre donc en ce moment à une nouvelle étude.

C'est à cette occasion que l'on voit combien il est indispensable que des vues d'ensemble président à ces travaux administratifs. Il est évident aujourd'hui que la rue Saint-Lazare et ses aboutissants actuels ne peuvent suffire à l'affluence qui s'y étouffe ; il faut donc à tout prix lui ouvrir de nouveaux débouchés. Eh bien ! le percement Moncey la dégagera d'une grande partie de la circulation Montmartre et Saint-Georges, en lui donnant une ligne succursale parallèle au nord. En même temps, si l'on donne une issue directe aux tronçons séparés du boulevard Malesherbes, toute la circulation de l'ouest, que la rue du Rocher amène aujourd'hui rue Saint-Lazare et rue de l'Arcade, juste à l'endroit où les débarcadères écrasent la population, trouvera un débouché direct et facile sur la Madeleine et les boulevards.

Dans ces environs de la Madeleine, la rue projetée sur les terrains de M. Grandmaison n'est qu'une spéculation analogue à celle de la rue Greffulhe, et à laquelle la circulation générale gagnera peu de chose. La régularisation de la rue de Sèze n'est qu'un simple travail d'agrément, et une satisfaction artistique donnée à la ligne droite.

Nous ne prolongerons pas inutilement cette revue en détaillant tous les projets élaborés par les spéculateurs, et dont la plupart ne verront probablement pas le jour ; tels que ceux d'une rue sur l'impasse Briare, entre la rue Rochechouart et celle Neuve-Coquenard ; de la rue projetée sur le passage Sandrié ; de la rue en prolongement de celle Chantereine, sur le terrain des hospices ; des rues Mansart et Rabelais, sur le passage Saint-Pierre, huitième arrondissement, etc.— Les percements opérés sur les terrains de la Boule-Rouge ont été une spéculation de constructeurs, mais au moins ils ont assaini ce mauvais pâté de masures. Quant à ceux qui

sont projetés sur le nouveau Tivoli, nous ne leur voyons aucune utilité, et le résultat le plus clair est la destruction du jardin, que nous regrettons, car les jardins s'en vont de Paris tous les jours.— La rue Mazagran, que l'on termine en ce moment, eût pu devenir une œuvre utile si le projet primitif eût été exécuté dans son ensemble, et si la traversée du passage des Petites-Ecuries, en l'unissant à la rue Martel, lui eût donné une importance réelle.— Le projet de rue débattu entre la ville de Paris, les Messageries royales et le Domaine, derrière les Petits-Pères, n'aurait encore qu'une utilité secondaire. — Nous ne ferons qu'indiquer, pour le même motif, les percements projetés ou en cours d'exécution dans les onzième et douzième arrondissements, la rue Clotilde, la rue Mayet, etc. Ils n'intéressent guère que les riverains et les propriétaires des rues plus ou moins abandonnées qui en sont voisines, sauf la continuation de la rue d'Ulm, qui, se réunissant à celle de la Santé, aurait une voie principale de circulation et prendrait sous ce point de vue un caractère d'utilité générale.—Quant au reste, on nous pardonnera de ne pas nous arrêter sur ces projets d'*intérêt local*, qui ne fournissent rien à la discussion des intérêts généraux.



Andante quasi adagio.

CHANT.

PIANO.

Au jo - li mois de re - nou - veau Et
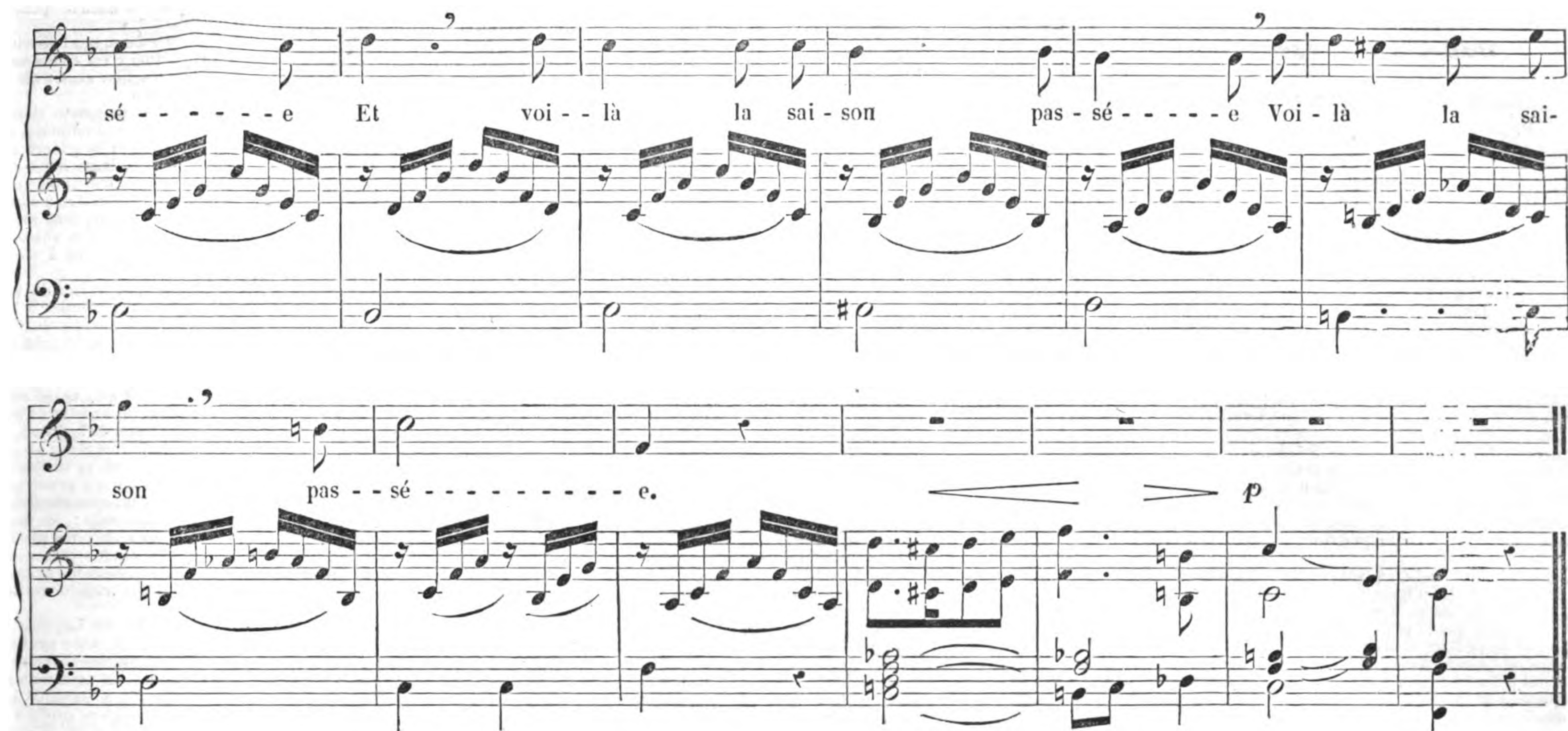
des pâ - que - ret - tes mi - gnon - nes Tous deux ensemble au bord de l'eau Nous de - vions tres - ser des cou - - ron - - nes

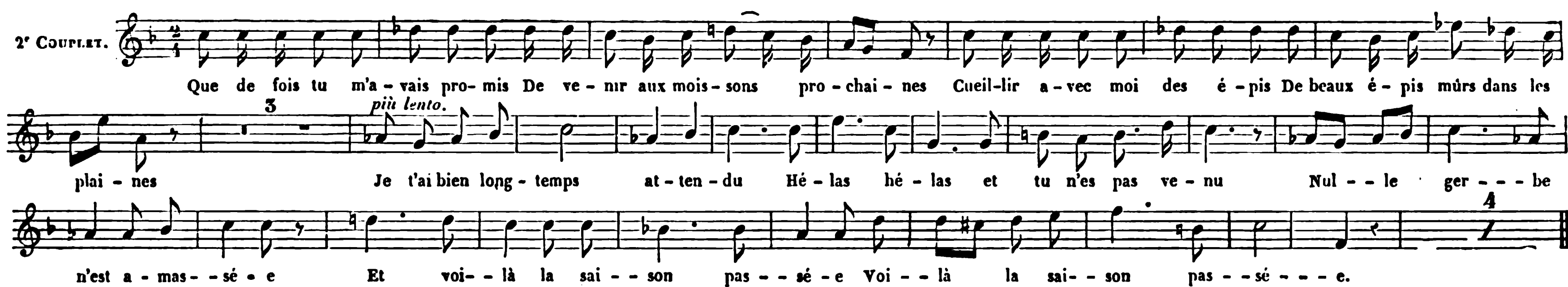
ritenuto.

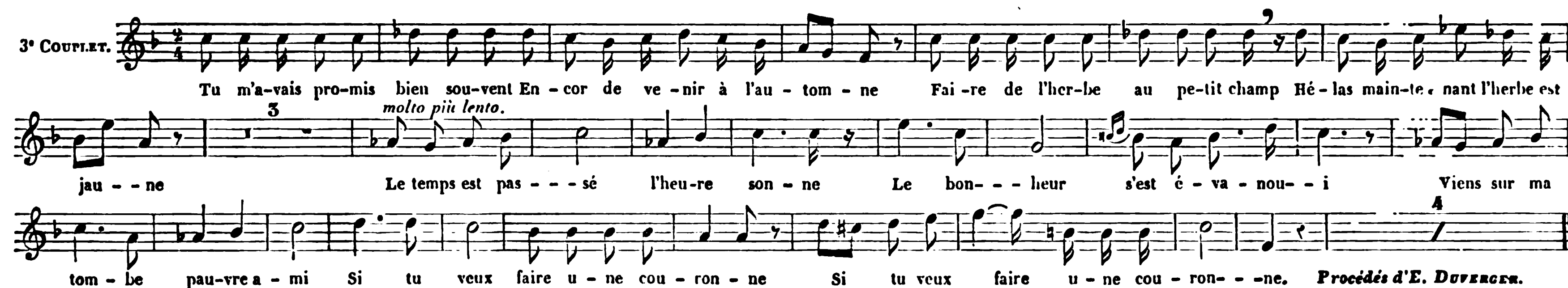
più lento.

Je t'ai bien long-temps at - - - ten - - - du Hé - - las hé -

las Et tu n'es pas ve - nu Nul - - - - le cou - ron - - - - - - ne n'est tres-







Monument élevé par les Écossais à la mémoire des Prisonniers Français.

Il y a trente ans environ, quatre ou cinq mille prisonniers français furent *parqués* au fond d'une petite vallée des environs d'Edimbourg, nommée Valleyfield. Ils y restèrent du 2 mars 1811 au 2 juin 1814, et trois cents y moururent. Le bassin de Valleyfield, entouré de collines boisées, et arrosé par la rivière Esk, avait été transformé en une prison provisoire. Une forte grille en bois en faisait le tour ; à l'extérieur s'élevaient, en face l'un de l'autre, deux vastes et solides corps de garde défendus par une nombreuse garnison ; et des sentinelles, les armes chargées, veillaient nuit et jour de distance en distance. L'intérieur se divisait en trois parties, comprenant deux casernes et un hôpital. Ce fut dans cet étroit espace que nos malheureux compatriotes passèrent trois ans et trois mois, sans pouvoir en sortir, n'ayant d'autres délassements que le jeu ; aussi quelques-uns d'entre eux s'abandonnèrent à leur passion pour le jeu avec une sorte de frénésie, et vendirent pour la satisfaire tout ce qu'ils possédaient, même leur dernière chemise. Leur ration se composait, quatre jours par semaine, de poisson et de pommes de terre, les trois autres jours on leur donnait du bœuf et du mouton. L'uniforme de la prison était jaune, mais la plupart des prisonniers conservaient leurs uniformes avec le plus grand soin, et ils s'en paraient les jours de fêtes. Deux fois par semaine on leur permettait de tenir une sorte de marché dans l'intérieur de la prison ; les plus industrieux fabriquaient des tabatières avec des os sculptés, ou des boites avec des brins de paille tressés, et ils réalisaient souvent avec le produit de cette vente des bénéfices considérables. Lorsqu'ils obtinrent leur mise en liberté, trois cents manquèrent à l'appel, qui étaient morts de privations et de chagrin sur la terre d'exil. Les habitants de Valleyfield et des environs ont elevé dernièrement, à mémoire de ces prisonniers de guerre français, le petit monument que représente la gravure ci-jointe. La noble et touchante inscription gravée sur ce monument, et dont nous donnons la traduction littérale, nous dispense de tout commentaire :



THE MORTAL REMAINS
OF 300 PRISONERS OF WAR
WHO DIED
IN THIS NEIGHBOURHOOD
BETWEEN THE 2D OF MARCH 1811 AND THE 20TH JUNE 1814
ARE INTERRED NEAR THIS SPOT.

CERTAINS INHABITANTS OF THIS PARISH
DESIRING TO REMEMBER
THAT ALL MEN ARE BRETHERN
CAUSED
THIS MONUMENT TO BE ERECTED
AT VALLEYFIELD NEAR EDINBURG.

« Les restes mortels de 300 prisonniers de guerre, qui sont morts dans ce voisinage, entre le 2 mars 1811 et le 2 juin 1814, sont ensevelis près de ce lieu.

« Quelques habitants de cette paroisse, désirant rappeler que tous les hommes sont frères, ont fait élever ce monument à Valleyfield, près d'Edimbourg.»

Bulletin bibliographique.

Bibliothèque dramatique de M. de Soleinne; Catalogue rédigé par P.-L. JACOB, bibliophile. Tome I. — Paris, 1843. In-8°.

Dans le dernier des excellents rapports qu'en sa qualité d'inspecteur-général des monuments historiques, M Mérimée adresse chaque année à M. le ministre de l'intérieur, il déplore l'impuissance où le gouvernement se trouve, faute de fonds suffisants votés par les Chambres, d'acquérir les objets d'art d'un certain prix ou les précieuses collections qui sont mis en vente, et qu'on a ainsi le regret, la douleur de voir passer à l'étranger ou être disséminés. Jamais pareille douleur ne put être plus légitime, regrets plus amers, qu'en voyant annoncer la vente, article par article, d'une bibliothèque toute spéciale et admirablement complète, qu'un homme éclairé, infatigable et prêt à tous les sacrifices, a passé sa vie entière à former dans un temps dont les conditions ne se reproduiront jamais, pour qui aurait la résolution de consacrer sa vie et sa fortune à entreprendre la même œuvre. Encore un peu, et il ne restera plus rien de l'espèce de monument qu'avait élevé M. de Soleinne; il ne restera qu'une volonté méconnue, celle qu'il a maintes fois manifestée à ses amis, la volonté que sa collection ne fût pas dispersée après sa mort; il ne restera enfin que le Catalogue que nous allons examiner tout à l'heure, et qui, nous le craignons bien, lui eût paru aussi étrange que la vente qu'il annonce lui aurait semblé sacrilége.

Comment procède-t-on à cette vente et comment la famille de M. de Soleinne, qui n'ignore pas sa volonté constante et tant de fois par lui exprimée, a-t-elle pu se déterminer à prendre ce parti? C'est ce que le rédacteur du Catalogue s'est chargé d'expliquer et de justifier dans une préface. Nous ne savons si c'est la faute de l'avocat ou celle de la cause, mais les explications nous ont paru bien peu satisfaisantes et la justification bien incomplète. « M. de Soleinne, y est-il dit, n'avait point d'enfants, en eût-il eu d'ailleurs, il ne leur eût pas laissé la libre disposition de sa bibliothèque. » En vérité, après cette déclaration ou cet aveu, il fallait renoncer à espérer nous persuader que des collatéraux pussent consciencieusement se croire un droit que la confiance d'un père n'eût point délégué à un fils.

« Il avait eu, reprend le rédacteur, le projet de léguer cette bibliothèque au Théâtre-Français et d'y attacher une rente perpétuelle pour son entretien et pour sa continuation. C'était là un projet favori dont il fit part plus d'une fois à ses amis et à plusieurs sociétaires du Théâtre-Français. » Voilà un dessein connu de la famille et un dessein favori. Savez-vous pourquoi elle ne le respecte pas, et pourquoi, au dire de la préface, M. de Soleinne, qui fut, comme chacun sait, surpris par une mort foudroyante, ne l'a pas réalisé? C'est que M. le baron Taylor, *cet ardent régénérateur de notre scène française*, remit ses pouvoirs de commissaire-royal auprès du Théâtre-Français, et qu'alors il ne pouvait plus y avoir, il n'y avait plus, sous la surveillance d'un autre, de suffisantes garanties de bonne administration. Que M. le rédacteur et que la famille au besoin se rassurent! Celui qui écrit ces lignes a beaucoup connu M. de Soleinne et l'a vu beaucoup plus habituellement qu'eux. M. de Soleinne, qui appréciait parfaitement les hommes, n'a jamais pris au sérieux l'administration de M. le baron Taylor, et, mieux renseigné que l'auteur de cette préface, qui, pour le besoin de sa cause, lance des accusations que rien ne justifie, il savait parfaitement, au contraire, que ce n'est que depuis que M. le baron Taylor est passé à quelque autre régénération, que les archives de la Comédie ont été classées; que la rentrée du registre de La Grange, prêté depuis quinze ans, a été poursuivie et obtenue; que les registres de La Thorillière, qui n'en sont jamais sortis, ont été soigneusement inventoriés, et qu'enfin l'ordre a commencé à succéder au chaos. Voilà ce que savait M. de Soleinne, homme sérieux et réfléchi, qui ne se formait jamais une opinion sans voir, et ne se prononçait que sur ce qu'il savait.

Mais enfin, suivons la préface. « M. de Soleinne, dit-elle, avait tourné les yeux vers la Bibliothèque du Roi. Il hésita un instant, en songeant qu'elle reçoit mauvaise compagnie; mais toutefois il persévéra dans cette intention, à condition que sa collection serait séparée des autres de local, d'administration et de destinée. Il attendait encore pour formuler ses dispositions testamentaires: il voulait savoir d'abord si la Bibliothèque du Roi ne serait pas bouleversée dans un déménagement général, et si on la mettrait du moins à l'abri des chances d'incendie; il hésitait toujours à prendre une décision définitive et irrévocable... lorsqu'il fut frappé d'apoplexie le 5 octobre 1842. »

Croirait-on qu'après les aveux que nous avons transcrits, après les incroyables excuses que nous venons de rapporter, la préface a le courage d'ajouter : « Les héritiers de M. de Soleinne ont bien vivement regretté qu'il n'eût pas, dans un testament, disposé de cette précieuse collection; ils eussent voulu pouvoir se conformer au vœu de M. Soleinne? » En vérité, c'est là le langage d'une comédie de Molière dont M. de Soleinne possédait plus d'un exemplaire. Nous comprenons l'avocat d'un héritier venant dire : « Notre parent est mort, sa fortune est à nous. Il en voulait disposer, il ne l'a pas fait : nous entendons la garder. » C'est un langage franc et net; c'est le droit dans toute sa force et dans toute sa sincérité, personne n'y trouverait rien à reprendre. Mais vouloir nous faire croire à une douleur ainsi jouée et qu'il serait trop facile, à celui qui prétend la ressentir, de faire cesser pour qu'on puisse la croire un seul instant sincère, en vérité c'est faire bon marché de son respect pour l'homme dont on hérite, et du bon sens des lecteurs. Ouvrez-donc vos enchères sans fausse honte; nous allons, nous, ouvrir le Catalogue.

Les premières lignes nous apprennent qu'il devait d'abord être dressé par M. Merlin: mais ce libraire instruit et consciencieux a demandé deux années pour faire ce travail, comme il fait tous ceux dont il se charge, avec soin. Dans l'impatience d'entendre retentir la voix du crieur public et de voir s'allumer les chandelles du commissaire-priseur, on s'est alors adressé au Bibliophile Jacob, qui, lui, n'a demandé que six mois pour fournir un catalogue et un plaidoyer de sa façon. L'œuvre lui a été adjugée. Le premier volume a déjà paru, enrichi de notes qui, suivant la modeste déclaration de leur auteur, « ont été rédigées pour servir de complément au *Nouveau Manuel du Libraire*, de M. BRUNET. »

Nous n'avons jamais lu les romans de M. le Bibliophile Jacob. C'est un tort que nous confessons et qui est d'autant moins pardonnable qu'ils portent sur leur faux titre : *Collection des chefs-d'œuvre de l'Esprit humain;* nous ne les avons jamais lus, mais nous sommes portés à croire que l'auteur sera difficilement arrivé à y faire preuve de plus d'imagination qu'il en a montré dans ce Catalogue, qui peut laisser à reprendre sous le rapport de l'exactitude et de la réserve bibliographiques, mais qui doit être considéré comme un livre à part sous celui de l'invention.

Il y a quinze ans qu'un bibliophile académicien, procédant à la vente de sa bibliothèque, eut l'idée, pour donner du prix aux articles qui la composaient, de les faire suivre presque tous de petites notes où il déclarait chacun de ses volumes *unique*. Cela était bien pardonnable; il en coûte de se séparer de ses livres, et, par ce moyen, on espère qu'il en coûtera plus encore à ceux qui les achèteront. On eut la cruauté dans un recueil, la *Revue française*, de signaler cet innocent charlatanisme et d'indiquer les bibliothèques diverses dans lesquelles se trouvaient des frères de ces enfants *uniques*. Avec une collection aussi réellement précieuse que celle de M. de Soleinne, ce procédé n'était pas rigoureusement nécessaire. On n'y a pas cependant complétement renoncé; mais un relevé du genre de celui de la *Revue* aurait peu d'attraits pour nos lecteurs.

Aiment-ils mieux la logique? Voici un exemple de celle du Bibliophile Jacob. Page 119, n. 618, se trouve enregistrée la réimpression d'une *Moralité* dont le seul exemplaire connu de l'édition primitive, acheté six sous sur un quai de Rouen par un curé normand, a été acquis avec empressement, moyennant 800 fr., par la Bibliothèque du Roi. « *Le savant M. Van Praet vivait alors!* » s'écrie le rédacteur du Catalogue; ce qui veut dire, vous le comprenez, que les conservateurs actuels sont des ignorants qui ne sauraient pas apprécier un pareil trésor et se résoudre à un sacrifice pour le posséder. Et puis, sans transition, le rédacteur ajoute : « Nous sommes le premier qui ayons émis des doutes sur l'authenticité de cette édition; nous déduirons ailleurs les motifs de ces doutes, pour démontrer que l'exemplaire unique a été fabriqué de nos jours avec de vieux caractères, d'après un manuscrit. » Mais, en vérité, que devient donc dans ce cas la réflexion : « Le savant M. Van Praet vivait alors! » si vous ne lui faites jouer que le rôle d'un niais qui s'est laissé prendre l'argent de la Bibliothèque, et que la science n'a pas su, à votre avis, mettre en garde contre une mystification?

Le Bibliophile Jacob nous disait tout à l'heure qu'il avait rédigé ses notes pour servir de complément au nouveau *Manuel du Libraire* de M. Brunet. Sa manière n'est cependant pas le moins du monde celle de ce bibliographe. Ainsi il dit, lui, habituellement, comme à la page 254, n. 1150: *Nous croyons avoir ouï dire...* ou, page 19, n. 124 : *Je crois avoir lu...* ou, page 121, n. 652 : *N'avons nous pas lu quelque part?...* Nous n'en savons rien du tout. Mais M. Brunet a l'habitude de dire : « On lit à telle page de tel ouvrage, etc. » Cela est peut-être un peu positif, mais il faut convenir aussi que c'est bien commode.

Le Bibliophile Jacob se borne à dire qu'il est le continuateur de M. Brunet, qu'il enterre par là; c'est infiniment trop de modestie. Il aurait pu ajouter : et de M. Barbier, car il est impossible de dépister plus adroitement les anonymes qu'il ne le fait. Avec lui, il n'est pas de voile qui ne se déchire, pas de paternité qui ne soit recherchée et trouvée. Quelquefois il attend l'avis de son lecteur auquel il demande (p. 290, n. 1281) : « Ne faut-il pas attribuer cette tragédie à mademoiselle F. Paschal? » Quelquefois il est plus sûr de son fait et il vous dit (p. 154, n. 680): « Si Villon n'a pas fait ces vers, il n'y a que Clément Marot qui ait pu les faire. » Vous avez le choix, mais ne sortez pas de là. Comme encore (p. 54, n. 216) : « La traduction est CERTAINEMENT ou de Jean Crespin, ou d'Antoine Chaudieu, ou de Théodore de Bèze. » Ici vous avez un peu plus de quoi vous retourner. Là où il vous donne latitude complète, c'est quand il vous dit, comme page 19, n. 124 : « Cette traduction doit être de Nicolas Oresme (pourquoi pas?) ou de Christine de Pisan (cela est possible), ou d'un autre. » Cela est encore plus vraisemblable. De même page 151, n. 671 : « On peut croire que l'éditeur était Barbazan ou quelque autre. » Y a-t-il quelqu'un d'assez hardi, s'appelât-il La Palisse, pour soutenir le contraire?

Personne n'échappe aux distributions d'enfants trouvés par le bibliophile Jacob. Molière lui-même reçoit le sien; page 262, n. 1180 : « Nous croyons donc que cette pièce est de Molière, » et il s'agit de cinq actes, par ma foi! Avis donc aux gens qui n'ont pas encore fait relier leur exemplaire de Molière.

Vous savez qu'on n'avait jamais pu trouver que des signatures de Molière; M. de Soleinne le croyait comme nous. Eh bien! pas du tout; le Bibliophile Jacob n'a eu qu'à mettre le nez dans cette bibliothèque, où M. de Soleinne n'avait rien su voir, pour découvrir aussitôt une foule d'autographes de notre premier comique : page 295, n. 1296, il en trouve trois; page 254, n. 1147, il imprime en grandes majuscules : « VOICI DONC ENFIN UN AUTOGRAPHE DE MOLIÈRE. » En vérité le Bibliophile Jacob nous paraît avoir entrepris de régénérer la bibliographie comme l'a fait, pour la Comédie Française, cet autre régénérateur, M. Taylor.

Mais nous avons dépassé l'espace qui nous était accordé. Nous n'avons plus qu'un avis à donner à M. le Bibliophile Jacob. Dans le cas où la famille de M. de Soleinne, pour charmer sa douleur, se déterminerait à donner cette collection à la bibliothèque de l'Arsenal, qui possède déjà la collection théâtrale de M. de Paulmy, nous prévenons le rédacteur de ce Catalogue qu'il doit éviter une erreur dans l'adresse. La bibliothèque de l'Arsenal n'est pas, comme il le dit page XII de la préface, l'ancienne bibliothèque du comte de Provence, mais celle du comte d'Artois. Si ce n'est lui, c'est donc son frère.

T.

Le Livre des Mères de famille et des Institutrices sur l'éducation pratique des Femmes; par mademoiselle Nathalie DE LAJOLAIS; deuxième édition. Ouvrage couronné par l'Académie française. — Paris, 1843. *Didier*. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50 c.

Le Livre des Mères de famille et des Institutrices sur l'éducation pratique des Femmes, dont la deuxième édition forme un joli volume in-18, renferme cinq parties distinctes :

La *première* (qui comprend vingt-trois chapitres) traite des caractères de certains penchants à peu près communs à l'enfance, et de la manière dont il faut redresser ou diriger ces penchants défectueux.

La *seconde*, sous le titre d'*Éducation physique*, tend à faire ressortir la nécessité et les moyens de perfectionner les sens. Par ces moyens, l'auteur entend : les soins de propreté, l'observation des règles d'hygiène, selon la nature du tempérament, divers exercices corporels, l'étude de la musique et du dessin, l'application de l'intelligence aux divers jeux usités dans les récréations.

La *troisième* entre dans tous les détails de l'éducation intellectuelle; elle indique le mode de culture le plus convenable, c'est-à-dire le plus approprié à la nature et au degré d'intensité de chaque faculté. L'intelligence comprend : l'esprit, la mémoire, l'imagination, le jugement, la volonté.

La *quatrième* embrasse l'éducation de l'âme. Après avoir présenté l'analyse des facultés innées, elle marque la direction qu'il faut donner nécessairement à ces facultés, qui sont : le sens moral, l'amour du beau, le sentiment de l'infini, la raison ou l'amour du vrai, la conscience ou le sentiment de la justice. — La religion, intimement liée à l'éducation de l'âme, fait la matière spéciale d'un chapitre dans cette quatrième partie.

La *cinquième* et *dernière* résume tout ce qui a rapport directement à l'instruction des femmes. L'instruction y est considérée sous un double point de vue : celui de l'instruction *essentielle* et celui de l'instruction *complète* ou perfectionnée.

Le chapitre de l'enseignement des sciences présente chaque branche de connaissances divisée en deux parties distinctes, savoir : la science *positive*, matérielle ou sensible, et la science *spéculative* ou morale Pour l'une, sont indiqués les bons livres élémentaires à mettre entre les mains des enfants, les livres utiles aux mères et aux institutrices, et la marche progressive à suivre dans l'enseignement; pour l'autre est indiqué l'esprit dans lequel chaque connaissance doit être acquise, afin que toutes réunies, les sciences convergent vers un point d'unité propre à élever puissamment l'esprit et le cœur.

Dans le dernier chapitre du livre, les arts sont traités de manière à ce que l'artiste et l'amateur puissent appliquer à leur travail ou à leur étude spéculative une méthode raisonnée.

Le rapport lu par M. Jay à l'Académie française, le 17 juin dernier, sur les ouvrages les plus utiles aux mœurs, contenait le passage suivant :

« Il me reste à vous faire connaître l'ouvrage que votre commission a jugé digne de partager le prix. C'est un livre sur l'éducation des jeunes filles, par mademoiselle Nathalie de Lajolais. De grands esprits se sont exercés sur ce sujet, qui intéresse au plus haut point la société et ceux qui sont chargés de sa direction; Fénelon lui-même est descendu des hauteurs de son génie pour traiter ce même sujet avec la sagesse et l'onction pénétrante qui le caractérisent. Mais la société n'est pas immobile : le temps amène dans les mœurs, dans les habitudes sociales, des modifications inévitables qui exigent de nouvelles études et de nouvelles appréciations. Les principes généraux restent les mêmes; mais l'application, les méthodes, subissent des transformations qu'il est utile de suivre et de déterminer.

« Tel a été le but de mademoiselle Nathalie de Lajolais. Ce n'est point de la théorie, c'est de la pratique, et cette pratique est le fruit de sa propre expérience; elle indique les moyens les plus propres à guider les jeunes personnes dès les premiers pas dans la vie intellectuelle, à éclairer leur esprit, à fortifier leur raison, à leur faire aimer les devoirs de la religion, enfin à les rendre capables de surveiller un jour elles-mêmes un ménage, une jeune famille et de fixer le bonheur au foyer domestique.

« Je regrette que l'étendue du rapport dont votre commission m'a chargé ne me permette pas d'entrer dans plus de détails sur l'ouvrage de mademoiselle Nathalie de Lajolais. Le style est ce qu'il doit être, correct, naturel, et souvent gracieux. La récompense que je vous propose de lui décerner ne sera de votre part qu'un acte de justice. »

X.

Histoire de la Confédération suisse; par JEAN DE MULLER, ROBERT GLOUTZ-BLOZHEIM et J.-J. HOTTINGER, traduite de l'allemand, avec des notes nouvelles, et continuée jusqu'à nos jours, par MM. CHARLES MONNARD et LOUIS VULLIEMIN. Jusqu'ici 13 vol. in-8; l'ouvrage en aura 16. — Paris, *Th. Ballincore*, éditeur.

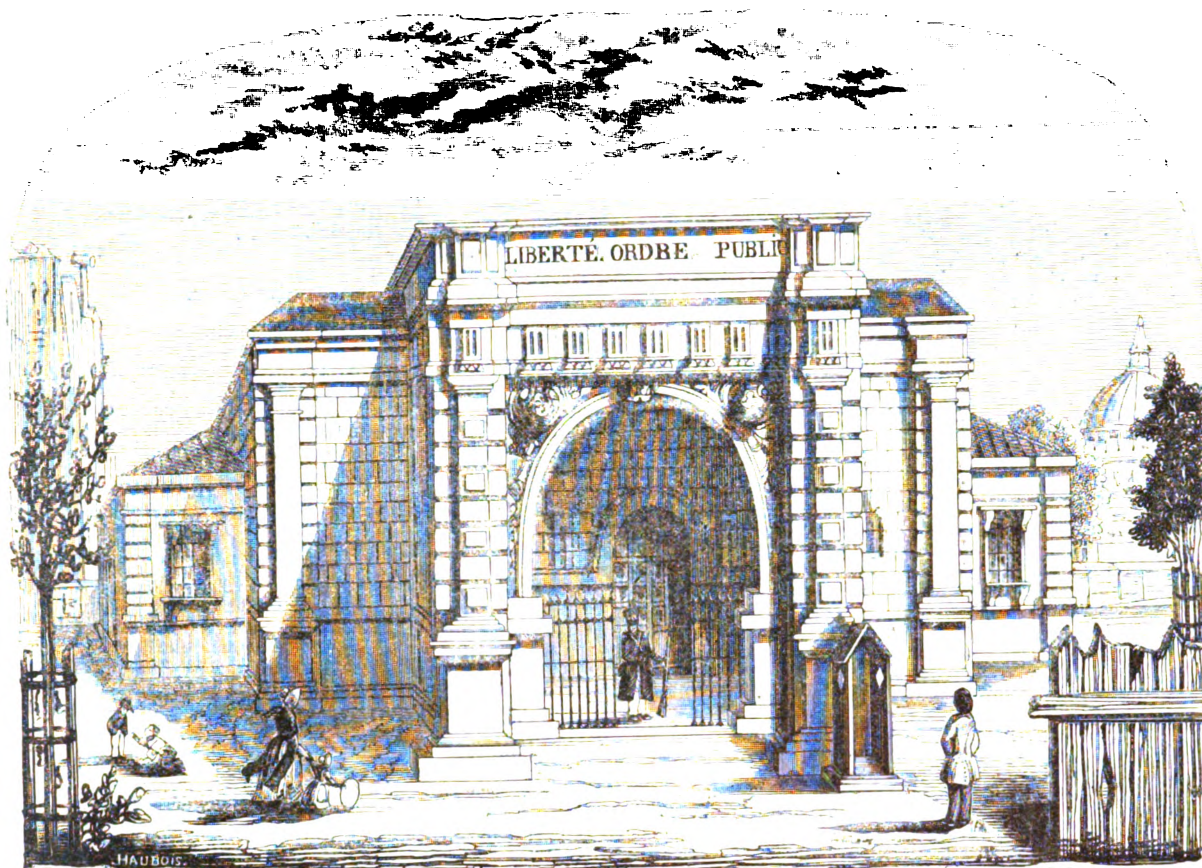
Le Français est devenu touriste, et la Suisse est une des contrées qu'il préfère. Il visite et parcourt les profondes vallées, il gravit les monts escarpés, il franchit les cols sauvages, il s'arrête à Lausanne; Lausanne, la ville des oisifs et des lettrés, la ville des heureux qui savent l'être par la contemplation rêveuse ou le recueillement studieux. J'étais donc Lausannois depuis quelques jours, et je me promenais, avec l'obligeante permission du maître, sous les ombrages magnifiques de Mon-Repos, cette villa pour moi si bien nommée. J'achevais, dans ces paisibles allées, la lecture du treizième volume de l'*Histoire suisse*, qui en aura seize quand M. Monnard aura terminé la part dont il est chargé. Le volume que j'avais en main était le dernier des trois que nous devait son collaborateur M. Vulliemin. J'admirais que d'un centre littéraire si modeste fût sortie une œuvre aussi considérable que celle à laquelle ces deux savants ont consacré tant d'années. « Mais quel appui, me disais-je, soutient cette vaste publication? Seize volumes in-8 très-compacts sur l'histoire d'un petit peuple! Muller, Gloutz-Blozheim, Hottinger traduits tout entiers, puis trois volumes de M. Vulliemin sur l'époque de la Réformation et des guerres de religion, jusqu'en 1712, et trois volumes de M. Monnard dès cette époque jusqu'à nos jours! Et ces ouvrages sont trop sérieux pour obtenir un succès de fantaisie; ils ne peuvent s'adresser qu'aux lecteurs graves... » Eh bien! ces lecteurs se sont trouvés, et cette patriotique entreprise sera conduite à bonne fin, et il viendra prochainement un jour où les conservateurs de bibliothèques découvriront avec peine un exemplaire de l'œuvre monumentale qui fait honneur à la ville qui la voit s'accomplir. » Comme je me livrais à ces réflexions, je rencontrai au détour d'une allée un vieillard à la figure expressive; il y avait une rare finesse dans sa bouche et dans son regard. Je le saluai, et, encouragé par un sourire bienveillant et quelques paroles pleines de courtoisie, j'entrai en conversation. Nous fûmes bientôt sur le sujet dont j'étais plein; le volume que je portais en fut l'occasion naturelle. Après m'être répandu en éloges sur la consciencieuse fidélité des traducteurs, sur la science, le charme et l'originalité des trois derniers volumes dont M. Vulliemin est l'auteur, je revins aux réflexions que m'avait suggérées l'importance même de l'ouvrage. Que d'avances nécessaires! quels généreux sacrifices pour rendre possible une telle publication! « A qui, monsieur, les Suisses en sont-ils redevables? » Le vieillard ne répondit rien à ma question et me dit en souriant : « Venez dîner demain chez moi avec les auteurs. — Chez qui, monsieur, aurai-je l'honneur de dîner? — Chez M. Perdonnet; ici, à Mon-Repos, à cinq heures, et soyez exact, s'il vous plaît. » Le lendemain, à cinq heures précises, nous étions à table, et je passai une des plus agréables soirées dont il me souvienne. Savoir, politesse, nobles sentiments, admiration sincère pour les hommes que la France admire; avec cela une profonde connaissance de la Suisse, un ton d'indépendance républicaine sans jactance : voilà ce que je trouvai dans la société de quelques hommes d'élite que la France littéraire fera bien de réclamer comme siens. Il y a plaisir d'être juste envers des hôtes si polis et si bienveillants. Je reconnus bientôt que le patron du grand ouvrage publié par MM. Monnard et Vulliemin était M. Perdonnet lui-même. Il me pardonnera de signaler ici un acte de munificence éclairée, digne de servir d'exemple. Sans doute le succès de l'entreprise limitera le service du riche à une avance de fonds; mais sont-ils nombreux les riches qui veulent bien aller jusque-là? Ce trait est une page pour le livre. L'histoire de la Suisse a été souvent celle des généreux sacrifices; et à celui que font les auteurs de leur temps, de leurs forces, de leur vie, sans attendre d'autre prix que la reconnaissance de leurs concitoyens, il convient de joindre celui de leur ami, qui les aide à mettre en lumière des travaux si dignes de l'attention de l'Europe.

***

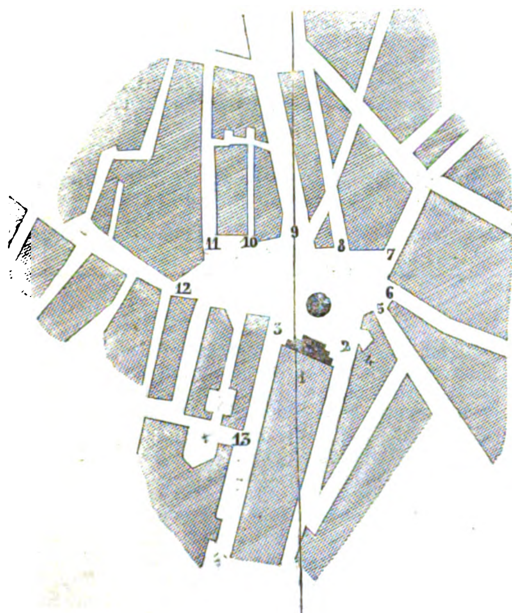


Henri VIII, d'après le tableau conservé au Collége de la Trinité, à Cambridge.





(Corps de garde de la Bastille.)

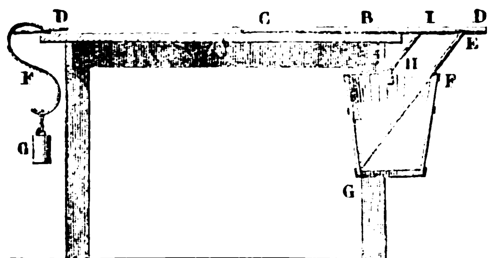


(Plan de la place de la Bastille.)

Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS L'AVANT-DERNIER NUMÉRO.

I. La figure que nous donnons ici est la coupe longitudinale de la table et de l'appareil employés pour maintenir le seau à l'état d'équilibre.



A est la tablette qui forme le dessus de la table; C B D est le bâton auquel on suspend le seau par son anse H I, de telle sorte que cette anse soit inclinée et que le milieu du seau soit en dedans du rebord de la table. G F E est un autre bâton que l'on a coupé d'une longueur telle qu'en l'appuyant contre l'angle intérieur G du seau, contre son bord supérieur F et contre une entaille pratiquée en E au-dessous du premier bâton C D, il maintienne l'axe du seau vertical. Il est facile de voir que ces dispositions donneront lieu à un équilibre parfait.

Car d'abord, en supposant l'anse I H maintenue dans la position inclinée qu'on lui a donnée, le seau, ayant son axe vertical, serait en équilibre, et pour donner une fixité complète à cette position de l'anse par rapport au seau, le bâton G F E suffit évidemment. Il ne reste donc plus qu'une condition à remplir : c'est que le bâton C D ne tende pas à basculer ni à glisser le long de la table A. Or, on y a satisfait évidemment en ayant eu soin d'incliner assez le seau pour que son axe, qui est vertical, ne tombe pas en dehors du bord de la table.

On peut exécuter, d'après le même principe, quelques autres tours du même genre.

Soit, par exemple, un crochet recourbé DFG, comme on le voit sur la gauche de notre figure, portant un poids G. Ce crochet ainsi chargé sera tenu en équilibre, si on pose au-dessous de son extrémité supérieure un petit bâton ou un bout de planche de telle sorte que la verticale, passant par le point de suspension du poids G, tombe en dehors du rebord de la table par rapport au point où pose le crochet. Ainsi, le petit bâton, qui, sans cela, aurait pu tomber, est maintenu par le poids même dont on le charge à l'aide du crochet.

On voit, dans ce qui précède, la solution d'un problème de mécanique appliquée, paradoxal en quelque sorte : « Un corps tendant à tomber par son propre poids, l'empêcher de tomber, en y ajoutant un poids précisément du côté où il tend à tomber. » Tout l'artifice consiste à faire réellement agir le poids que l'on ajoute en sens contraire de celui où il est ajouté.

II. Il est évident que pour que la chose soit possible, il faut que ces femmes vendent au moins à deux différentes fois et à différents prix, quoiqu'à chaque fois elles vendent toutes ensemble au même prix; car, si celle qui avait le moins de perdrix en a vendu un très-petit nombre au prix le plus bas et qu'elle ait vendu le surplus au plus haut prix, tandis que celle qui en avait le plus grand nombre en avait vendu la plus grande partie au plus bas prix et n'a pu en vendre qu'un petit nombre au plus haut, il est clair qu'elles auront pu faire des sommes égales. Il s'agit donc de diviser chacun des nombres 10, 25, 30, en deux parties telles que, multipliant la première partie de chacun par le premier prix, et la seconde par le second, la somme des deux produits soit partout la même.

Ce problème est indéterminé et susceptible de dix solutions différentes. Il est d'abord nécessaire que la différence des prix de la première et de la seconde vente soit un diviseur exact des différences 15, 20, 5, des trois nombres de perdrix donnés. Or, le moindre diviseur de ces trois nombres est 5; c'est pourquoi les prix doivent être 6 et 1 décimes, ou 7 et 2 décimes, ou 8 et 3 décimes, etc.

En supposant que les deux prix soient 6 et 1, on trouve sept solutions différentes, comme on le voit dans le tableau suivant :

	Première vente.	Deuxième vente.	Prod. tot.
1re femme,	4 perdrix à 6 déc.	6 perdrix à 1 déc.	30 déc.
2e —	1 — —	24 — —	30
3e —	0 — —	30 — —	30

Ou bien :

1re femme,	5 — —	5 — —	35
2e —	2 — —	25 — —	35
3e —	1 — —	29 — —	35

Ou bien :

1re femme,	6 — —	4 — —	40
2e —	3 — —	22 — —	40
3e —	2 — —	28 — —	40

Ou bien :

1re femme,	7 — —	3 — —	45
2e —	4 — —	21 — —	45
3e —	3 — —	27 — —	45

Ou bien :

1re femme,	8 — —	2 — —	50
2e —	5 — —	20 — —	50
3e —	4 — —	26 — —	50

Ou bien :

1re femme,	9 — —	1 — —	55
2e —	6 — —	19 — —	55
3e —	5 — —	25 — —	55

Ou bien :

1re femme,	10 — —	0 — —	60
2e —	7 — —	18 — —	60
3e —	6 — —	24 — —	60

Si l'on suppose que les deux prix soient 7 et 2, on aura encore les trois solutions suivantes :

	Première vente.	Deuxième vente.	Prod. tot.
1re femme,	8 perdrix à 7 déc.	2 perdrix à 2 déc.	60 déc.
2e —	2 — —	25 — —	60
3e —	0 — —	30 — —	60

Ou bien :

1re femme,	9 — —	1 — —	65
2e —	3 — —	22 — —	65
3e —	1 — —	29 — —	65

Ou bien :

1re femme,	10 — —	0 — —	70
2e —	4 — —	21 — —	70
3e —	2 — —	28 — —	70

Il serait inutile d'essayer 8 et 3 et tout autre nombre; on n'en pourrait tirer aucune solution.

NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. On demande combien de combinaisons comporte l'opération qu'on appelle *donner* au jeu de piquet.

II. On demande le nombre de manières dont il est possible que le sort répartisse les membres de notre Chambre des Députés dans les bureaux dont se compose cette Chambre.

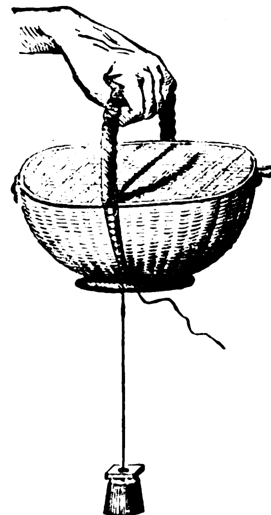
III. On demande : 1° un moyen certain de reconnaître les balances frauduleuses, qui paraissent justes vides aussi bien que chargées de poids inégaux; 2° le principe sur lequel ces balances sont fondées; 3° une méthode certaine pour se faire donner un poids exact, quel que soit l'état de la balance employée.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Après l'Hymen, l'Amour s'enfuit.





PRENANT

On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

A Saint-Pétersbourg, chez J. Issakoff, Gostinoï dwore, 22.

Jacques Dubochet.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et Cᵉ, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 41. Vol. II. — SAMEDI 9 DÉCEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr
pour l'étranger — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Revue algérienne.

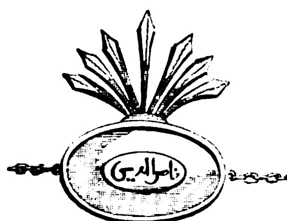
SITUATION D'ABD-EL-KADER. — SON CAMP PLUSIEURS FOIS SURPRIS. — DÉVOUEMENT DU TROMPETTE ESCOFFIER. — LE COLONEL EYNARD. — SOUMISSION DE MOHAMMED-BEL-KHAROUBI, PREMIER SECRÉTAIRE DE L'ÉMIR. — MORT DE SIDI-MOHAMMED-BEN-ALLAL-OULD-SIDI-EMBAREK, LE PLUS PUISSANT DE SES KHALIFAHS.

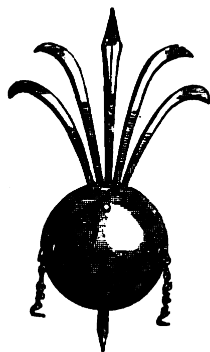


(Portrait du colonel Eynard.)

Depuis la prise de sa zmalah (Voir *l'Illustration*, t. Ier, p. 309), Abd-el-Kader a vu de jour en jour décroître sa puissance. De tout le vaste territoire qui lui obéissait naguère, il ne lui reste maintenant qu'une zone fort étroite, à plus de quatre-vingts kilomètres au sud de Mascara et de Tlemcen, seule contrée qui soit le théâtre de la guerre, et dans laquelle vivent quelques tribus ruinées.

Les forces dont l'émir dispose paraissent réduites à 6 ou 700 fantassins et environ 4 à 500 cavaliers réguliers; il n'a plus de magasins; il ne lève plus d'impôts; ses ressources militaires et financières s'épuisent, et néanmoins il continue avec une opiniâtre persévérance sa lutte désespérée.





(Décorations de Sidi-Embarck.)

Grâce aux opérations militaires, conduites avec autant d'ensemble que d'habileté; grâce surtout aux mouvements rapides de nos colonnes sillonnant l'Algérie dans tous les sens, la province d'Alger est aujourd'hui parfaitement réunie à celle d'Oran, dans toute l'épaisseur du pays entre le désert et la mer, et les communications directes avec celle de Constantine ont été ouvertes par la jonction au pied du Djebel-Diza des deux corps de Titteri et de Sétif, sous les ordres des généraux Marey et Syllègue.

Au commencement d'août, les efforts combinés des colonels Pélissier, Korte et Jusuf ont amené la soumission des tribus nomades occupant la partie du désert qui s'étend depuis le sud de la province de Titteri jusqu'au sud de Tagdemt. L'apparition de troupes françaises au milieu des populations arabes les plus éloignées, a frappé celles-ci d'étonnement et d'épouvante; elles ne se croient plus nulle part à l'abri de nos coups.

Autrefois, les Arabes considéraient comme un miracle la présence d'un corps de 3 à 400 Turcs, qui, après une razhia, se retiraient bien vite. Aujourd'hui, quelle n'est pas leur terreur en voyant arriver, comme avec le colonel Jusuf, 1,000 fantassins, qui non-seulement tombent sur eux à l'improviste, mais qui les poursuivent pendant plusieurs jours jusque dans les lieux qu'ils croyaient inaccessibles?

Les retours offensifs d'Abd-el-Kader, qui usent rapidement les restes de ses forces, ne lui ont pas trop réussi dans ces derniers mois. C'est ainsi qu'ayant attaqué, en juillet, sur l'Oued-el-Hammam, un détachement de 200 hommes occupés aux travaux de la route entre Mascara et Oran, la défense héroïque de nos soldats, retranchés derrière un mur en pierres sèches, a fait échouer cette entreprise. Dans une marche de nuit, du 29 au 30 août, Abd-el-Kader s'est trouvé aux prises avec les avant-postes de la colonne du colonel Géry. Cette rencontre fortuite a mis le plus grand désordre dans ses rangs, et, à la suite d'un court engagement, de nombreux déserteurs l'ont abandonné. Vers la fin de septembre encore, Abd-el-Kader a pénétré jusqu'au cœur de la grande tribu des Beni-Amer, mais il n'a pu les entraîner à la révolte; ils lui ont même opposé une vigoureuse résistance, et peu s'en est fallu qu'il ne payât de sa vie cette audacieuse tentative. Le 3 octobre, un des cavaliers des Beni-Amer, Abd-el-Kader-Bou-Hamedi, est arrivé devant l'émir lui-même, sur lequel son fusil a raté de fort près, et qui, ripostant d'un coup de pistolet, l'a renversé mort.

Après la capture des débris de la zmalah, le général de La Moricière, avec sa cavalerie, commandée par le colonel de Bourgon, a enlevé une première fois, le 24 août, le camp de l'émir. Le colonel Géry l'a surpris une seconde fois, le 12 septembre; le général de La Moricière, une troisième, le lendemain 13; enfin, une quatrième, le 22 septembre, vers l'est de Saïda. Cette dernière affaire a été très-chaude et très-meurtrière. Au moment où quelques escadrons, sous les ordres du colonel Morris, attaquaient aux marabouts de Sidi-Jousef, l'infanterie arabe sortie précipitamment du camp, 400 cavaliers, conduits par l'émir en personne, se jetèrent avec beaucoup de résolution sur notre flanc gauche, et y mirent un instant le désordre. La mêlée fut sanglante; Abd-el-Kader perdit un grand nombre de ses meilleurs cavaliers, entre autres un de ses khalifahs, Abd-el-Baki, mort de ses blessures peu de jours après.

Ce combat, où 350 chevaux n'ont pas hésité à attaquer une force triple en infanterie et cavalerie, maîtresse de tous les avantages du terrain, a été signalé par un acte de dévouement aussi honorable pour l'officier qui l'a inspiré que pour le soldat qui l'a accompli. M. de Cotte, capitaine adjudant-major au 5e escadron du 2e régiment de chasseurs d'Afrique, venait d'avoir son cheval tué en abordant l'infanterie arabe. Retardé dans sa marche par une ancienne blessure à la hanche, blessure qui ne lui permet pas de courir, sa perte était



(Tête de Sidi-Embarek exposée à Alger. — D'après un dessin envoyé d'Alger.)

certaine, lorsque le trompette Escoffier saute à terre : « Mon capitaine, dit-il, prenez mon cheval; c'est vous, et non pas moi, qui rallierez l'escadron, » donnant ainsi, dans un rapide commentaire, le motif de son dévouement et la raison qui défendait de le refuser.

Le capitaine, en effet, remonte à cheval; l'escadron est rallié, le combat se rétablit, et la belle action du trompette Escoffier, si simplement et si spontanément accomplie, contribue pour une bonne part au succès de la journée. Mais à l'appel, Escoffier manquait; il était, avec quatre autres chasseurs, prisonnier des Arabes.

En transmettant au ministre de la guerre le rapport du gé-

néral de La Moricière, le gouverneur-général s'est exprimé ainsi : « Je regrette beaucoup les cinq cavaliers qui ont été pris, et surtout le trompette Escoffier; il a fait un bel acte de dévouement. S'il nous est jamais rendu, j'aurai l'honneur de le proposer pour la croix de la Légion-d'Honneur. » Sur la demande du maréchal ministre de la guerre, cette récompense a été immédiatement accordée au brave trompette. Une ordonnance du 12 novembre a nommé Escoffier chevalier de la Légion-d'Honneur, et un ordre du jour annoncera sa nomination à l'armée d'Afrique. Puisse le généreux prisonnier de Sidi-Jousef être rendu à ses compagnons d'armes! Aux premiers postes français, il apprendra que sa vertu militaire a été reconnue; avant de reprendre son rang dans l'escadron, il verra attacher sur sa poitrine le signe des braves, qu'il a noblement mérité.

Des quatre principaux khalifahs d'Abd-el-Kader, son beau-frère Ben-Thami, et El-Berkani, se sont tous deux retirés sur les frontières du Maroc; le troisième, son ancien envoyé à Paris, Miloud-ben-Arach, fatigué de la guerre, se tient dans une complète inaction; le quatrième, Sidi-Allal-ben-Embarek, vient d'être tué. dans un engagement dont nous donnons plus bas le récit Dès le 6 octobre, les derniers auxiliaires un peu importants de la cause de l'émir, les chefs des différentes tribus du versant nord-ouest de l'Ouarensenis, sont venus faire leur soumission au gouverneur-général à son camp, sur l'Oued-Keschab.

Pendant le même temps, M. le colonel Eynard, aide-de-camp du gouverneur-général, recevait les soumissions de toutes les tribus du versant sud du Grand-Pic de l'Ouarensenis, et procédait à l'organisation de ce pays, tandis que M. le colonel Cavaignac châtiait quelques tribus insoumises des environs d'Orléansville.

Mais de toutes les soumissions, celle qui a dû faire le plus grand vide dans les rangs des partisans de l'émir et lui être la plus sensible à lui-même, si par quelque combinaison secrète de sa politique il ne l'a pas autorisée ou conseillée, est la soumission de Sid-el-Hadj-Mohammed-bel-Kharoubi, son ex-premier secrétaire et son khalifah des Bibans. Bel-Kharoubi est venu, au mois d'août, se rendre à discrétion à Tiaret, demandant seulement la grâce d'être réuni à sa famille, tombée entre nos mains avec la zmalah, et retenue prisonnière à l'île Sainte-Marguerite. Cette faveur lui a été accordée : sa famille a été renvoyée à Alger, et Bel-Kharoubi a marché à la suite du gouverneur-général dans les dernières expéditions.

La mort récente de Sidi-Mohammed-ben-Allal-Ould-Sidi-Embarek, le plus puissant de ses khalifahs, est le dernier et le plus rude coup porté à la fortune d'Abd-el-Kader, depuis l'enlèvement de sa zmalah à Taguin. Sorti le 6 novembre de Mascara, le général Tempoure, avec 800 hommes d'infanterie, 3 pièces d'artillerie, 500 chevaux réguliers des 2e et 4e régiments de chasseurs d'Afrique et des spahis d'Oran, plus une trentaine de cavaliers indigènes, s'était mis à la poursuite des restes de l'infanterie de l'émir, commandés par Ben-Allal. Arrivé le 9 au soir à Assi-el-Kerma, à trois jours de marche de Ben-Allal, il résolut de le gagner de vitesse, quelles que fussent les difficultés d'une pareille entreprise. Se mettre en route à minuit, par une pluie qui tombait à torrents et qui continua avec la même violence toute la journée du 10; s'attacher pas à pas aux traces de la colonne ennemie, la suivre de bivouac en bivouac sur un terrain détrempé et presque impraticable, telle fut, pendant près de trente-six heures, la tâche laborieuse de nos infatigables soldats. D'horribles obstacles avaient épuisé les forces de notre troupe, mais surtout de notre vaillante infanterie; ce qu'elle a éprouvé de peines dans cette marche jusqu'à son arrivée à Malah, à quarante lieues au sud-ouest de Mascara, est impossible à décrire. A la pointe du jour, le 11 novembre, on arrive sur l'Oued-Kacheba, d'où l'on ne tarde pas à reconnaître le bivouac de l'ennemi : cette fois ses feux n'étaient pas encore complétement éteints. Cette vue fait oublier à nos soldats toutes leurs souffrances; la presque certitude de joindre l'infanterie régulière de l'émir les remplit d'enthousiasme, et, après un repos de quelques instants, ils se remettent en route. Ni les torrents grossis par les pluies, ni les ravins inextricables, ni les forêts presque infranchissables de ces contrées, ne peuvent ralentir leur ardeur; ils traversent courageusement tous ces obstacles. Une forte fumée sortant d'un bois, à l'origine de la vallée de l'Oued-Malah, leur apparaît enfin et fait tressaillir tous les cœurs. L'ennemi était là : tant de persévérance et de résolution allait enfin recevoir sa récompense.

Averti par une vedette, Ben-Allal avait fait prendre les armes, et sa troupe, rangée en deux colonnes serrées, ses drapeaux en tête, se dirigeait tambours battants vers une colline boisée et rocheuse, lorsque, à l'aspect de la cavalerie française, elle s'arrêta au milieu d'une plaine et attendit l'attaque de pied ferme. La charge de notre cavalerie se fit dans un ordre admirable et irrésistible. Tout fut culbuté; les drapeaux furent pris et leurs défenseurs sabrés : l'arrivée de l'infanterie mit seule fin au carnage. 404 hommes sont restés sur le terrain, et 364 ont été faits prisonniers.

Le khalifah Ben-Allal, accompagné de quelques cavaliers, cherchait à fuir, et avait gagné les pentes rocheuses des collines appelées Kefs; mais le capitaine Cassaignoles, des spahis, qui l'avait distingué dans la mêlée à la richesse de ses vêtements, s'était acharné à le poursuivre, avec deux brigadiers du 2e chasseurs et un maréchal-des-logis de spahis. Ben-Allal, entouré par ses quatre ennemis, semblait ne devoir plus songer à se défendre, et déjà le brigadier Labossaye se préparait à recevoir de ses mains le fusil que ce chef lui présentait la crosse en avant, lorsque, par un mouvement rapide comme l'éclair, il en dirige le canon sur la poitrine du brigadier, qu'il étend roide mort. Un coup de pistolet de Ben-Allal renverse le cheval du capitaine Cassaignoles; un second coup de pistolet blesse légèrement le maréchal-des-logis de spahis Siquot. Ben-Allal, n'ayant plus de feu contre ses assaillants, se défend encore le yataghan à la main, lorsque le brigadier Gérard met fin à cette lutte acharnée en lui tirant un coup de pistolet dans la poitrine. Un œil manquait à la figure de ce terrible adversaire : ce signe le fit reconnaître; c'était Mohammed-Ben-Allal-Ould-Sidi-Embarek, le borgne, comme l'avaient surnommé les Arabes. Sa tête fut apportée aux pieds du général Tempoure, qui l'a envoyée, avec trois drapeaux, au gouverneur-général à Alger.

En traversant la tribu des Beni-Amer pour venir s'embarquer à Oran, la députation chargée de ces trophées a été assaillie par les populations venues en foule pour voir la tête du khalifah. Quelque répugnance que nous inspire cet usage barbare, l'incrédulité des Arabes est si grande, quand on leur annonce quelque nouvelle favorable à notre cause, qu'il était indispensable de leur montrer cette preuve irrécusable de la mort du guerrier marabout qui exerçait sur eux un si grand prestige.

Ben-Allal était le conseiller le plus intime d'Abd-el-Kader, son véritable homme de guerre, et, après lui, le personnage le plus important et notre ennemi le plus acharné. Une partie de sa famille avait été prise avec la zmalah et venait d'être renvoyée de l'île Sainte-Marguerite à Alger, dans l'espoir de l'amener lui-même, comme Bel-Kharoubi, à la soumission.

Les chefs des contrées du sud de l'Ouarensenis, réunis à Alger pour la cérémonie solennelle de l'investiture, ont pu s'assurer de leurs propres yeux que ce chef redoutable, dont le nom seul les faisait trembler, n'existe plus.

D'après les ordres du gouverneur-général, la dépouille de l'ex-khalifah de Milianah sera portée dans cette ville, pour y être exposée pendant trois jours aux regards de ses anciens sujets, ensuite elle sera remise à notre khalifah Sid-Ali-Ould-Sidi-Embarek, son plus proche parent, qui la fera déposer à Koléah, dans le lieu de la sépulture de sa famille. Cette cérémonie doit avoir lieu avec toute la solennité due à la grandeur du nom de Ben-Allal, et pour rendre hommage au courage d'un ennemi vaincu, les honneurs militaires décernés à un officier supérieur français lui seront rendus.

M. le capitaine Cassaignoles, chargé d'apporter en France les drapeaux pris à l'affaire de Malah, est arrivé à Paris, accompagné dans son voyage du frère de Ben-Allal, jeune homme de vingt ans, qui doit être placé, aux frais du gouvernement, dans une institution de la capitale. Les derniers drapeaux enlevés aux troupes d'Abd-el-Kader ont été déposés le 5 décembre à l'hôtel des Invalides.

Révolutions du Mexique.

(Voir, sur Santa-Anna, t. Ier, pages 337 et 403; sur Bustamente, t. II, pages 81 et 123.)

D. LUCAS ALAMAN.

Dans les derniers mois de l'année 1830, il arriva au Mexique deux événements mystérieux, qui tinrent pendant longtemps la curiosité publique en éveil. Un matin, aux premières lueurs du jour, on trouva le cadavre du corrégidor Quesada adossé contre un des angles de la cathédrale de Mexico. Il nageait dans une mare de sang qui s'était échappé d'une large ouverture faite par un coup de poignard appliqué entre les côtes avec une force telle, que l'une d'elles était brisée, et que la garde avait dû entrer profondément dans le corps après la lame. Parmi les spectateurs qui considéraient cette effroyable blessure, il y avait certes des experts en semblable matière, qui assuraient que le coup avait été donné de main de maître, et qui ne semblaient pas le voir sans quelque jalousie. On ne connaissait pas d'ennemis au corrégidor, seulement on savait qu'il était un des ennemis déclarés du gouvernement d'alors. Pendant plusieurs jours le corps, revêtu de son plus bel uniforme, resta exposé sur un lit de parade aux visites du public; ensuite les plus actives recherches furent faites pour découvrir l'assassin, mais ces recherches furent inutiles.

Peu de temps après, un événement non moins étrange avait lieu à Jalapa. Un sénateur, également réputé comme hostile au gouvernement de Bustamente, était victime d'un empoisonnement plus mystérieux encore que l'assassinat du corrégidor Quesada. Ce sénateur prit un jour, en se réveillant, un des cigares qui se trouvaient sur une table près de son lit; il sonna son valet de chambre, qui lui apporta du feu dans un *brasero* en argent. A peine avait-il commencé à fumer, qu'un éternument violent le saisit; puis, à une seconde bouffée, son œil gauche sortit, violemment arraché de son orbite, et il expira. Le résultat de l'examen fut que la fumée de ce cigare empoisonné, en passant par les fosses nasales, avait déterminé dans le cerveau un ébranlement assez fort pour donner instantanément la mort, en y produisant le phénomène qu'on vient de lire. Quelle main avait déposé pendant le sommeil du sénateur le poison qui l'avait tué? Son domestique avait raconté ce terrible événement d'une façon si pleine d'innocence, qu'on n'osa pas le mettre en jugement. Qui donc pouvait être le coupable? On se perdait en conjectures sur ces deux inexplicables meurtres dans un pays où ils sont loin d'être rares, et les partisans des deux victimes disaient entre eux que la main qui avait payé le poignard dont Quesada avait été frappé était la même qui avait fait glisser un cigare empoisonné parmi ceux du sénateur de Jalapa; que cette main, enfin, était celle du ministre des relations extérieures, D. Lucas Alaman.

Cette double calomnie, que nous ne rapportons ici que pour montrer jusqu'à quel point l'esprit de parti dénature les intentions les plus louables, était cependant dirigée contre l'homme qui voulait le plus sincèrement le bien de son pays; mais il la foulait aux pieds pour atteindre ce noble but, avec ce courage moral, ce courage de cabinet d'autant plus héroïque, qu'il n'a pour soutenir ses élans ni le clairon des batailles, ni l'enivrement des combats.

Comme on l'a vu dans la biographie de Bustamente, c'était vers la fin de l'année 1829 que celui-ci gouvernait le Mexique à la place de Guerrero. A l'époque dont nous parlons, Alaman n'avait pu donner que quelques preuves de cette énergie qu'il déploya plus tard. Cependant les Mexicains avaient pu déjà pressentir qu'une main plus ferme ne tarderait pas à tenir en bride toutes les passions ambitieuses qui fermentaient dans leur pays, et que jusqu'alors l'impunité avait encouragées. S'il est vrai qu'on puisse arriver à juger les hommes en prenant le contre-pied de leur apparence, ce qui peut paraître un peu paradoxal, on n'aurait su d'après son extérieur prêter au ministre mexicain ni trop de vigueur morale, ni trop de duplicité. Une petite taille, un front haut et large, pur et poli comme celui d'une jeune fille, des cheveux noirs épais et soyeux, des yeux vifs et perçants, cachés par des lunettes en or, des traits enfantins, un teint blanc et rose qui aurait fait honneur à un fils du Nord, un embonpoint qui paraissait être celui de l'adolescence, et l'absence d'une barbe toujours soigneusement rasée, donnaient de prime abord à supposer tout ce qu'Alaman n'est certainement pas, c'est-à-dire à le supposer faible, timide, irrésolu, lymphatique, indolent. D'une complexion forte sans être robuste, d'une résolution vigoureuse, d'une énergie morale à toute épreuve, il est en outre travailleur infatigable; son activité veut et peut tout embrasser, même les occupations les plus opposées; nul ne connaît mieux le prix du temps, nul ne sait mieux l'utiliser. Au plus fort de ses occupations, lorsqu'il était à la fois industriel, chargé d'affaires du duc de Monteleone et ministre d'État, il trouvait encore le loisir de s'occuper de l'éducation de ses enfants, à qui il donnait des leçons dans les quelques minutes employées à se raser. C'est ainsi qu'il est arrivé à connaître à fond la littérature anglaise, française, italienne et latine, et, chose plus rare qu'on ne le penserait parmi ses compatriotes, à écrire aussi purement sa langue maternelle qu'il la parle.

Toutefois, malgré la justesse de son jugement, comme Alaman est essentiellement un homme de cabinet, il n'a jamais su faire la part de la difficulté matérielle de l'exécution d'une mesure qu'il avait dictée. Quant à lui, son histoire prouvera que la vigueur de ces mesures, quelles qu'elles fussent, ne l'épouvantait pas, et que sa devise était que : qui veut la fin, veut les moyens. Voilà pourquoi ses adversaires politiques, qui connaissaient cette particularité de son caractère, n'hésitaient pas à l'accuser du double assassinat que nous avons raconté; mais, en conséquence de ce même caractère, Alaman n'était pas homme à se laisser décourager par ces accusations odieuses, ni à sortir de la voie qu'il s'était tracée.

D. Lucas Alaman doit avoir aujourd'hui quarante-huit ou cinquante ans. Il est né à Guanajuato, d'une famille aisée, qui l'envoya à Mexico faire son éducation au collége des Mines, où il se distingua par son aptitude au travail. Né sur un sol qui *sue* l'argent, près d'exploitations minières colossales, il était tout naturel qu'il s'adonnât, soit par sa propre inclination, soit par la volonté de sa famille, à l'étude des mines. La guerre de l'indépendance l'arracha, comme tant d'autres, à la carrière qu'il avait embrassée, quoique ce ne fût pas pour suivre celle des armes, ainsi qu'on pourrait le croire. La nature ne l'avait pas fait pour être soldat; il se livra donc à l'étude des lois, pour pouvoir prendre part aux affaires politiques.

Nous ne raconterons pas ici ses débuts politiques, notre intention n'étant que de donner un précis de l'histoire des quatorze dernières années qui viennent de s'écouler, et dans lesquelles il a joué un rôle important. Nous dirons seulement que peu après la chute de l'empereur Iturbide, il accepta le portefeuille des relations extérieures, et qu'il remplissait encore ce poste quand ce prince, mal conseillé, remit le pied sur le sol mexicain à Ioto-la-Marina, en 1824. On sait que son exécution eut lieu aussitôt après son arrestation, en vertu d'un décret (rendu le 8 avril 1822) qui l'avait mis hors la loi, et qui prononçait contre lui la peine de mort dans le cas où il reviendrait au Mexique. Il y a cela de remarquable, que dans ce pays où les délits politiques sont toujours pardonnés, toutes les fois qu'Alaman a été au pouvoir, ils ont constamment été suivis de châtiments terribles, et qu'il a été le seul qui ait élevé le métier de perturbateur à une certaine noblesse, en forçant d'engager sa tête pour enjeu.

A sa sortie du ministère, il vint en Europe et y fit un assez long séjour. A cette époque, l'horizon politique de la république n'étant plus aussi menaçant, les Anglais avaient commencé à exploiter les mines du Mexique, et formaient alors la compagnie la plus considérable à cet effet, sous le nom de *Compagnie unie Mexicaine*. Les premières études d'Alaman, ainsi que ses connaissances du pays et le rôle qu'il y avait joué, lui en firent donner l'administration comme directeur, avec des conditions magnifiques. Son ambition ne fut pas encore satisfaite de ce poste lucratif, et il se fit donner par le duc de Monteleone la gestion de ses propriétés au Mexique. Le prince de Monteleone, qui est Italien, est le dernier héritier et descendant de Fernand Cortez, et possède à ce titre, sur le sol mexicain, d'immenses biens fonds.

Ce fut pendant son séjour en Angleterre qu'il s'imbut des idées anglaises, et qu'il prit pour le nom français l'aversion qu'il n'a jamais su ou voulu déguiser, tandis qu'il montrait en toute occasion pour les Anglais la partialité et la préférence la plus manifeste. Cependant cette préférence ne fut ni exclusive ni au détriment des intérêts de son pays, comme on le verra dans les efforts qu'il fit pour le doter de l'industrie manufacturière, lors de la fondation de la banque de secours (*banco de avio*).

De retour dans sa patrie après les pérégrinations qui lui avaient été si fructueuses, il fut tranquillement occupé pendant quelques années de la gestion des deux emplois qui lui avaient été confiés, et ce fut là le temps le plus heureux de sa vie. La chute de Guerrero arriva en décembre 1829, comme on l'a déjà vu, et Bustamante le sollicita de rentrer encore au ministère des affaires étrangères. Alaman voulut décliner cet honneur en alléguant ses occupations multipliées,

car il ne se dissimulait pas la difficulté de la tâche qu'il allait entreprendre; mais à la fin il accepta, et se rendit aux instances du président.

Lors de son avénement, ou pour mieux dire de sa rentrée aux affaires, voici quelle était la situation du Mexique. Un an s'était à peine écoulé depuis que Mexico avait été livré comme une proie à ses partisans par le général Guerrero. La confiance n'était pas encore rétablie, et ce dernier soutenait encore dans le sud une lutte obstinée contre le nouveau gouvernement. Santa-Anna, retiré dans son *hacienda de Manga de Clavo*, n'attendait que le retour d'un semblant de tranquillité pour avoir le bonheur de la troubler par quelque apparition soudaine dans l'endroit où il fût le moins redouté. Les finances étaient épuisées, les troupes et les officiers réclamaient leur paye à grands cris, le chemin de Vera-Cruz à Mexico était infesté de voleurs; les places, sollicitées par tout ce qu'il y avait d'immoral dans la république, étaient vendues au plus offrant, et une contrebande effrénée, tolérée par les employés supérieurs de la douane de Vera-Cruz, empêchait cet important revenu de remédier à la pénurie du gouvernement.

Voici sur quelle vaste échelle s'exerçait cette contrebande : un navire arrivait de France, par exemple, avec un riche chargement. Des colis composés des plus fastueuses soieries de Lyon, des draps les plus fins d'Elbeuf et de Louviers, des articles de Paris les plus coûteux, des marchandises, en un mot, les plus luxueuses, et toutes taxées de droits énormes, étaient accouplés à des colis composés des marchandises les plus ordinaires, assujetties à des droits insignifiants. Une même toile d'emballage les enveloppait, et de deux ballots, n'en présentait qu'un seul à la vue. Le navire jetait l'ancre, envoyait à la douane ses manifestes; un douanier mis à bord en était constitué le gardien. Dans la nuit suivante, soit qu'elle fût obscure, soit que la lune brillât le plus glorieusement au haut du ciel, quand on n'entendait plus dans la rade que le sourd clapotement de la mer contre le flanc des navires mouillés, quand tous les feux de la ville mouraient l'un après l'autre, une *lanche*, partie du Môle, accostait mystérieusement le bâtiment contrebandier. La toile d'emballage des caisses était coupée; il ne restait plus dans la cale à moitié vide que le nombre des colis accusé, mais diminué chacun de sa plus précieuse moitié, que la lanche transportait à terre, et que de vigoureux matelots jetaient par-dessus la muraille d'enceinte, à moitié comblée par le sable, aux gardiens de la douane qui les recevaient. Pendant ce temps, le douanier préposé à la surveillance à bord feignait de dormir profondément dans son manteau, ou fumait obstinément son cigare de la Havane dans un coin où il ne pouvait rien voir, ou encore prêtait effrontément la main aux opérateurs, bien sûr, dans tous les cas, que son salaire ne pouvait pas lui échapper. On conçoit aisément que ce mode de perception des droits ne devait pas prodigieusement remplir les coffres de l'État.

Par une conséquence immédiate, le trésor, privé de ses ressources, ne pouvait payer les soldats, qui ne se faisaient aucun scrupule de mendier dans les rues, même pendant leurs factions, et de s'associer aux voleurs de grandes routes pour compenser l'absence de paye. Ceux-ci n'étaient pas alors, et ne sont pas encore aujourd'hui, organisés comme tous les coureurs de chemins en bandes permanentes qui lèvent un tribut sur tout voyageur qui passe. Ce sont des pères de famille fort estimables, ornés chez eux de toutes les vertus domestiques, en relations avec tous les hôteliers de la route, protégés par l'alcade de leur village, et bénis par leur curé, qui prélevait et prélève encore une dîme sur le produit de leurs courses. Tous, ayant un chez-soi plus ou moins confortable, dédaignent de se mettre en campagne sans qu'un de leurs espions leur ait signalé une riche proie. Alors leurs chevaux fougueux, arrachés à leur succulente provende de *maïs*, sont sellés et bridés, leurs armes mises en état, et la *cuadrilla* commence la croisière sur le passage des victimes qui lui ont été désignées. La petite ville de Tepeaca, le village de Muamantla sont les endroits, sur le chemin de Vera-Cruz à Mexico, qui mettent sur pied les bandes les plus redoutables.

Il arrive alors qu'on rencontre dans les plaines poudreuses de Tepeyahualco, dans les steppes arides si bien nommées *Mal Païs*, dans les gorges terrifiantes du Pinal ou dans les forêts glaciales de Rio Frio, une horde de ces routiers, tous admirablement montés. Leurs chevaux frémissants font jaillir sous leurs pieds impatients le sable de la route, et témoignent, par des bonds prodigieux, leur fougueuse ardeur et l'inébranlable solidité de leurs cavaliers. Ceux-ci, la figure ombragée par de larges chapeaux, masqués par des mouchoirs qui ne laissent apercevoir que des yeux étincelants, tenant en main leur inévitable lacet, les excitent et les modèrent tour à tour, pour qu'au moment décisif leur ardeur se change en frénésie, et qu'ils puissent au besoin franchir un précipice pour fuir, ou se jeter pour attaquer à corps perdu au milieu du danger. Le voyageur isolé, qui n'a pour bagage sur son cheval que son sarape et sa lance, peut tranquillement passer au milieu d'eux en échangeant un salut amical s'il ne les connaît pas, mais se bien garder, sous peine de la vie, de témoigner qu'il puisse reconnaître l'un d'eux; il est en sûreté, une proie plus riche leur est promise, et ce n'est pas pour pareille aubaine qu'ils ont quitté leurs foyers et leur famille. Puis, une fois leur coup exécuté, après avoir impitoyablement massacré ceux qui ont tenté de la résistance, ou avoir traité avec assez d'urbanité ceux qui se sont pacifiquement laissés dépouiller, ils regagnent leur village, en n'oubliant pas, dans le partage du butin, l'alcade qui leur a signé leur port d'armes, et le curé qui leur donne l'absolution.

Alaman sentait qu'il n'était pas homme à tolérer de semblables désordres quand il aurait en main l'autorité nécessaire pour les faire cesser; d'un autre côté, il ne se dissimulait pas les obstacles formidables qu'il rencontrerait pour couper dans le vif un mal qui serait devenu chronique, et cette alternative l'avait fait hésiter à accepter le poste qu'on lui offrait. Toutefois, la partie une fois engagée, il n'était plus homme à reculer.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés sans que de notables changements n'eussent été opérés par l'énergie de son vouloir.

(*La suite et le portrait à un prochain numéro.*)

De l'autre côté de l'Eau.

SOUVENIRS D'UNE PROMENADE.

(Suite. — Voir vol. II, pages 6, 18, 50 et 134.)

LA VITA NUOVA.

J'avais connu Fred pendant un voyage qu'il fit à Paris, où il venait prendre brevet pour une brosse merveilleuse, dure aux habits, molle aux chapeaux, demi-dure ou demi-molle à volonté.

Fred avait d'autant plus le droit d'inventer une brosse qu'il avait fait ses preuves, auparavant, comme doctor-medicus: témoin son beau traité d'*ostéologie* que je n'ai jamais lu.

Je déterrai cet excellent ami le surlendemain de notre arrivée. Il me reconnut, — probablement au squelette, car mon visage était bien changé depuis notre dernière entrevue, — et je le trouvai tout disposé à me faire les honneurs de son pays.

Quand les premières protestations de bon souvenir furent épuisées: « Eh bien, Fred, lui dis-je, comment avons-nous vécu?

— Mais, pas mal; vous voyez. »

En effet, la maison était comfortable, le parloir bien meublé. J'étais assis sur une causeuse élastique, à côté d'un piano splendide. Un domestique noir m'avait ouvert la porte; une cuisinière proprette était venue prendre les ordres de mon ami pour le dîner qu'il voulait m'offrir le jour même. Or, j'avais déjà quelques notions suffisantes pour juger de ce que coûte, à Londres, un pet t ménage de célibataire monté sur ce pied.

« Oui-dà, repris-je; vous avez abordé le côté pratique et lucratif de votre profession?

— Pas le moins du monde.

— Alors ce sont les libraires qui...

— Fi donc!

— Vous n'avez pas hérité?

— Non, Dieu merci.

— Comment... la brosse aurait-elle?...

— Ah bien, oui!... Depuis la brosse, *my dear friend*, j'ai mangé successivement des queues de boutons, des marche-pieds d'omnibus, des bobines à rouler la soie, deux ou trois espèces différentes de théières économiques, un pavage en cuir bouilli, pas mal de procédés pour l'épuration des huiles, mais surtout un savon de toilette... ah! quel savon! sans le savon j'étais perdu... Grâces à lui, je puis attendre mon grand *improvement* pour la fonte des suifs.

— Vraiment? J'en suis bien aise. Ce savon m'intéresse au dernier point; j'en userai. Comment le fabriquez-vous?

— Je ne le fabrique pas; et Dieu me préserve d'en user. On le fait d'après mes idées, en substituant à la graisse, qui se vend assez cher, les entrailles d'animaux, qui ne coûtent rien. Cette base économique permet une réduction de prix dont vous pouvez apprécier le mérite.

— Je l'apprécie... théoriquement; mais, si cela ne vous contrarie pas trop, j'en resterai, pour mon usage personnel, à ce cosmétique suranné qu'on appelle la pâte d'amandes. Vertu Dieu! du savon de toilette fait avec les rebuts de la boucherie!... vous n'y songez pas, cher ami?

— J'y ai au contraire beaucoup songé. C'est tout un ordre d'idées à exploiter que celui-là. Et l'homme dont la science utilise les substances regardées avant lui comme inertes, mérite aussi bien de l'humanité que le créateur d'une force nouvelle... Mais, à part toute considération philosophique, pesez celle-ci... j'ai vécu jusqu'à présent. Je serai riche l'année prochaine. »

(Par parenthèse, Fred a tenu parole, et plus tôt qu'il ne le croyait lui-même. L'*improvement* dans la fabrication des suifs vient de lui assurer une jolie fortune.)

Je n'avais rien à répliquer; mais je songeais à part moi que nous vivons dans un temps fertile en miracles, où les queues de boutons soutiennent très-bien leur homme, tandis que ses plus belles inspirations n'empêcheraient pas un nouveau Lamartine de mourir de faim.

Fred devina mes réflexions et y répondit indirectement.

« C'est la vie nouvelle, » me dit-il en me conduisant à la salle à manger.

J'eus le bonheur de lui répliquer par un jeu de mots anglais; et, pour la rareté du fait, je demande à le consigner ici textuellement:

« *Yes!* m'écriai-je... *live on patents, is a new patent life!* »

Il faut croire que, sans m'en douter, j'étais heureusement tombé; car mon ami parut tout étonné de me trouver tant d'esprit.

Aucune sorte d'entrailles ne fut servie sur la table, qui pliait sous le poids de l'argenterie et des cristaux.

LES AMIS DE NOS AMIS.

Au dessert arrivèrent deux gentlemen que Fred avait fait prévenir. Il me les offrit plutôt qu'il ne nous présenta les uns aux autres: « Ce sont mes amis, je vous les donne, » me dit-il.

Et ce qu'il y a de beau, c'est qu'il disait vrai. Savant professeur du *King's College*, et vous illustre architecte, je ne violerai point les convenances en vous nommant ici; mais rien ne saurait m'empêcher de proclamer hautement cette vérité désolante:

Que si, — généralement parlant, — l'accueil français a plus de grâce et de cordialité apparentes, l'hospitalité de nos ennemis naturels est bien autrement effective, bien autrement zélée, bien autrement sérieuse que la nôtre.

La différence la voici, je pense: l'hospitalité pour nous est affaire d'élégance et de bon goût; pour eux, de devoir réciproque et d'échange bien entendu. De là vient qu'ils ont le fond et nous la forme.

Un de mes compatriotes, à qui l'on soumettait cette observation, leva les yeux au ciel comme pour y chercher une inspiration.

« La chose est simple... dit-il ensuite; ces gens-là sont des insulaires... ils doivent une certaine reconnaissance à l'homme du continent qui traverse la mer pour les aller voir...

— Ceci pourrait être concluant, lui fut-il répondu, si l'insulaire ne traversait pas la mer pour aller voir l'homme du continent.

— C'est bien différent!... » reprit le Français d'un air convaincu.

Sur dix personnes qui assistaient à cette discussion, huit s'écrièrent d'une seule voix: « En effet, c'est bien différent. »

La neuvième parut se disposer à réfléchir avant de prendre parti.

La dixième dormait profondément.

Quoi qu'il en soit, — j'en atteste les terribles promenades auxquelles le professeur et l'architecte se résignèrent par égard pour moi, — j'en atteste aussi les sentiments que je leur garde, — nulle part mieux qu'en Angleterre, on ne peut vérifier la justesse du vieil adage: *les amis de nos amis*, etc.

LES THÉÂTRES.

Les affiches étaient misérables, et le marasme dramatique s'y révélait énergiquement. Pas un drame national, pas une comédie nationale, pas un opéra, pas un vaudeville anglais! A l'Opéra, Lablache et Rubini; à Princess-Théâtre, madame Eugénie Garcia; ailleurs, mademoiselle Déjazet, Levassor et Bouffé; je ne sais où, des équilibristes arabes, de petits enfants napolitains dansant des ballets obscènes; partout des traductions de *la Part du Diable*; enfin, un beau jour, à Drury-Lane, *Julius César*, et, le lendemain, *Macbeth*.

Personne n'a jamais rendu suffisamment, à mon gré, l'impression de surprise dont on ne peut se défendre quand on entend pour la première fois l'étrange mélopée de la déclamation britannique. Sur une oreille qui n'en a pas l'habitude, cette singulière série d'aboiements entrecoupés d'allitérations furibondes, ces cris, ces gargarismes étranglés, ces intonations presque toujours à faux produisent un effet consternant. Les noms propres surtout vous font sursauter. Qui diable s'aviserait de reconnaître Brutus dans *Brouteuss*, Cassius dans *Quécheuss*, et César, le grand César, dans un personnage intitulé *Six-Heures*? Cependant de Julius César je ne saurais dire aucun mal. Macready (*Mecridé*), malgré ses rides déjà prononcées, sa démarche méthodique et le hochement régulier de sa tête, rendait avec énergie et vérité les nobles inquiétudes, l'héroïque indécision de son personnage. Il y avait là, d'ailleurs, un jeune comédien, son élève, qui déclama la harangue d'Antoine de manière à rendre jaloux O'Connel lui-même. Il se nomme Anderson; sa figure est mâle et fière, d'un beau galbe égyptien, et animée par des yeux noirs pétillants d'intelligence. Il avait une damnée manière d'articuler ses perfides insinuations contre les meurtriers de César, qui dès l'abord faisait présager sa victoire. Jamais on n'a mieux dit le

. . . All honourable men! . . .

ni avec un *crescendo* d'amertume mieux calculé pour faire effet sur la foule.

La foule, soit dit en passant, est beaucoup mieux représentée par les figurants anglais que par les nôtres. Il est vrai que les nôtres, — indépendamment de leur stupidité naturelle, — n'ont presque jamais sous les yeux le tableau d'une émotion populaire. Nous n'avons pas de *hustings*, nous; nos élections se font à petit bruit, au fond de trois urnes de bois, sur un tapis vert, dans une salle de mairie où deux valets de ville entretiennent le bon ordre. Il y a bien loin de là au *poll* anglais, au vote à ciel ouvert, aux *hurrahs* poussés par des milliers d'électeurs enrubannés, enrégimentés, gorgés de bière et stimulés par des suffrages à coups de poing. Le figurant anglais a vu tout cela; il a pris part à ces accès de fièvre politique; il est chartiste peut-être ou *repealer*; le nôtre n'est pas même garde national. De là l'immense supériorité du premier. Dans *Julius César*, d'ailleurs, se trouve une des plus magnifiques conceptions de la tragédie ancienne ou moderne. Je veux parler de cet entretien sous la tente où la colère impétueuse de Cassius se brise d'abord contre la résolution calme, la droiture inflexible de son compagnon d'armes, et dont plus tard cette résolution, cette droiture fléchissent à l'appel d'une ancienne amitié. Dans cette scène, chaque mot est vivant, le dialogue palpite. Comme la voix frémissante des acteurs, le vers tantôt s'élève et tantôt faiblit. Pâles imitateurs de Shakspere, partisans ampoulés du naturel dramatique, charlatans énervés qui parodiez l'athlète, montrez-nous dans la vide exubérance de vos prétendues fantaisies un seul éclair de génie qu'on puisse égaler à celui-ci, et nous nous déclarons prêts à vous pardonner tout le reste.

Drury-Lane allait fermer; Macready, las de tenir tête à l'indifférence du public pour le drame classique (*legitimate drama*), — c'est-à-dire, — tant les mots changent de sens! — pour Shakspere, Massenger, Otway, etc., etc., — Macready donnait ce jour-là sa démission de directeur. Ce fut le

rôle de Macbeth qu'il choisit pour faire ses adieux à Londres.

Or, savez-vous ce qu'on a fait de *Macbeth?*... Je rougis en y songeant: on en a fait un libretto d'opéra; on y a intercalé de force une évocation infernale qui rappelle la forêt du *Freischütz* et le monastère de *Robert le Diable*. On a fait descendre sur la bruyère désolée où les sœurs barbues préparent leur thé diabolique, — un peu à la manière de m'ame Gibou, — on y a fait descendre un *basso cantante*, des choristes graves, des choristes aigus, des choristes circonflexes; et tous ces gens-là braillent, avec des voix qui n'appartiennent, disait Odry qu'à cette estimable population :

Cuisez ensemble au fond de ce chaudron,
Aile d'orfraie, aiguillon de vipère,
Sel de lézard, pince de scorpion,
Langue de chien à la dent meurtrière,
Chauve-souris, noire hôtesse de l'air,
Aveugle ver qui rampe dans la fange;
Cuisez ensemble, et formez un mélange
Aussi brûlant que le brouet d'enfer (1).

Ce que, dans le désespoir de mon âme et de mon tympan, je parodiais ainsi :

Chantez ensemble au doux bruit d'un chaudron,
Chuts de hibou, sifflements de vipère,
Cris de crapaud, bêlements de mouton,
Coassements de grenouille en colère,
Unissez-vous pour entonner un air,
Pourceaux, canards, corbeaux, rauque phalange,
Chantez ensemble, et formez un mélange
Bon tout au plus pour *London*... ou l'enfer.

Macready n'en fut pas moins, — entre deux chansons, — un très-habile tragédien. J'ai dit habile, et non pas autre

(Acteurs anglais. — Bartley.)

chose. L'inspiration manque à ce dire noté d'avance, à ces attitudes constamment nobles, et qui veulent toujours être dignes des bas-reliefs antiques. — Le rôle de Mac-Duff étant mal joué, la fameuse scène du cinquieme acte :

— My chelsen, too? . . . .
. . . .
He has no children!... — All my pretty ones?

manqua complétement son effet, au moins sur moi.

Il est vrai que je commençais à être inquiet pour mon propre compte. Derrière les loges il régne une espèce de pourtour abandonné à des gens assez mal vêtus, qui, m'ayant entendu rire en français de l'abominable musique à laquelle on a mis *Macbeth*, paraissaient m'en vouloir sérieusement. Le mot stupide, — qui m'était échappé, j'en conviens, — répond assez au *stioupid* anglais pour qu'ils en eussent à peu près deviné le sens, et je l'entendais circuler avec des commentaires sans doute peu obligeants pour moi. — Heureusement le rideau, en tombant sur *Macbeth*, bien et dument immolé par Mac Duff, opéra une favorable diversion.

Je n'ouïs jamais vociférations, trépignements et applaudissements pareils à ceux qui partirent alors de tous les coins de la salle. Il s'éleva une poussière noire, une espèce de vapeur qui rougit les lumières des lustres. L'édifice semblait prêt à éclater, et vacillait à l'œil comme si le vertige des spectateurs eût gagné les murailles. Je compris alors dans toute son énergie l'expression poétique de *tremendous cheer*, mot à mot *effroyable encouragement*, que j'avais lu tant de fois entre parenthèses — au bas des tirades parlementaires ou des toasts politiques.

On redemandait Macready. A sa place, je n'aurais pas osé retarder d'une seule minute le plaisir que cette masse humaine paraissait désirer si passionnément. La toile cependant ne se relevait pas, et les cris, les bravos, tout le sabbat continuait. On ne voyait plus, on n'entendait plus, on ne respirait plus que du bruit. Nous dûmes, mon compagnon et moi, sans attendre l'issue de cette bacchanale, passer au foyer pour y prendre une glace...



(Acteurs anglais. — Webster.)

N. B. Le foyer de Drury-Lane est le plus chaste de tous les foyers; Macready l'a nettoyé de toutes les impuretés pareilles à celles de notre ancien Palais-Royal. Ceci lui a valu, avec l'estime des honnêtes gens, un procès du propriétaire de la salle.

2e *N. B.* Les glaces sont détestables en Angleterre.

... Au bout d'une demi-heure,— seuls dans le foyer désert, et découragés par la consistance phénoménale de l'espèce de pâte ferme qu'on nous avait servie en guise de sorbets, — nous nous décidâmes à rentrer dans notre loge.

Macready n'avait point encore paru... Les applaudissements continuaient plus furieux que jamais, et devenaient dangereux pour les banquettes. Le lustre ne jetait plus dans l'atmosphère embrasée qu'une lueur indécise et vague, celle du soleil au centre d'un épais nuage. Un de nos voisins avait brisé sa canne en frappant contre les colonnes, et se servait des deux tronçons comme un tambour de ses baguettes. Mais personne ne songeait à s'irriter contre l'idole récalcitrante. — O France! ô ma patrie, pensais-je, que de pommes cuites ne fournirais-tu pas à un parterre ainsi bravé dans son enthousiasme! Et j'admirai longtemps encore la patience d'Al-



(Acteurs anglais. — Strickland.)

bion, ses poumons, ses pieds et ses poings, — le tout également infatigable.

Macbeth reparut enfin. Ce thane farouche avait déposé le plaid, la claimore et la toque à plume d'aigle, pour revêtir l'habit noir, l'escarpin verni, la cravate blanche, tout l'attirail enfin d'un gentleman bien élevé qui prémédite une contredanse ou un mariage. Il n'était question cependant que d'un discours d'adieu.

Ce mémorable *speech*, que je pourrais vous répéter textuellement, à l'instar du *Times* et du *Chronicle*, racontait les efforts de Macready, constatait leur réussite, malheureusement incomplète, et donnait les raisons qui le décidaient à quitter la partie. Un ministre apportant sa démission aux Chambres n'aurait pu mettre dans son exposé de motifs plus de dignité, de mesure, de franchise apparente et de courtoisie réelle que ce directeur-acteur avouant sa défaite. Il faut reconnaître, à l'honneur anglais, — lorsque toutefois il la possède, — une éloquence particulière dont le mérite est de commander le respect des auditeurs par le respect que l'orateur semble avoir pour lui-même. Macready nous en donna ce soir-là un échantillon remarquable.

A dire vrai, je trouvais un peu longues les soirées passées à étudier l'Angleterre dramatique. Pièces et acteurs, tout a cinquante ans de progrès à faire pour atteindre à l'état actuel du vaudeville, de l'opéra-comique et même du mélodrame français. Le mélodrame, par exemple, tel qu'il se joue sur la rive droite de la Tamise, à Surrey et Victoria-Theatre, ferait sourire de pitié l'ombre terrible des Caigniez et des Pixérécourt. *Le Sonneur de Saint-Paul* me paraissait prodigieux de conception quand je le comparais au *Guy Mannering* et au *Pilote*, — tant bien que mal découpés dans le roman de Walter Scott et dans celui de Cooper, — que je vis à ces deux théâtres. Les autres se disputaient, comme je l'ai dit, *la Part du Diable*, — ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, — mutilée, démontée, ennaisée, attristée à faire pleurer M. Scribe lui-même; plus, un petit vaudeville du Gymnase, passablement dédaigné chez nous, mais qui, chez nos voisins, faisait fureur. Cela s'appelle *Un Ange au cinquième Etage*.



(Acteurs anglais. — Buckstone.)

Vous devinez sans peine à quels bâillements immodérés j'étais souvent réduit. Un artiste de mes amis, en compagnie duquel j'assistais à toutes ces rapsodies, imagina, pour me distraire, de croquer sous mes yeux les acteurs qui me semblaient dignes de cette reproduction. Grâce à lui, je puis vous présenter aujourd'hui un des plus célèbres acteurs du théâtre anglais, gros garçon, criard et bruyant, la joue enluminée, l'œil vif et la voix éclatante, c'est Bartley qu'il faut voir surtout, comme dans la comédie du *Turf*, représenter au naturel les grossiers jockeys, les chasseurs de renard, les Osbaldestone de la vieille et joyeuse Angleterre.

Il me resterait à vous peindre la seule comédienne digne de ce nom que j'aie découverte à Londres, perdue dans l'obscurité d'un petit théâtre, le Strand, — une femme gracieuse et belle, qui joint à la joyeuseté de mademoiselle Déjazet, tempérée par une nuance de pruderie britannique, toute l'élégance de mademoiselle Plessy, et quelque peu de la finesse de mademoiselle Anaïs. Mais le portrait de cette ravissante personne m'a été dérobé, — j'ai honte de le dire, — par mon grave compagnon de voyage, qui en était devenu amoureux. Il parlait déjà, — cet homme marié, — de solliciter à Paris un engagement pour mistress Sterling. Ainsi se nomme notre merveille. Il fallut toute ma prudence de célibataire pour l'empêcher, à cette occasion, de se compromettre. *O hymen! ô hyménée!*

Farren y rendait à merveille la sensibilité nerveuse, la faiblesse touchante, la gaieté puérile et presque douloureuse du centenaire-enfant, victime des jeux de son petit-fils. Dans la même pièce, Webster jouait avec une rare vivacité, une gaieté communicative, le rôle de Bob Lincoln, clerc d'avoué, ou, comme il le dit lui-même, « un gentleman à une guinée par semaine. »

Webster pourrait justement être comparé à Bardou, du Vaudeville; Strickland le serait plutôt à Lepeintre jeune, quoiqu'il ne jouisse pas d'une conformation tout à fait aussi exceptionnelle. Vous le voyez tel qu'il nous apparut sous le costume du lord grand chambellan, dans le rôle du *baron Stout*,

(1) *Fillet of a fenny snake*, etc. (*Macbeth*, act. IV, sc. 1.)

espèce de parvenu politique, essayant, à force de grands airs, de se faire une place dans les rangs dédaigneux de l'aristocratie.

Strickland est, après Farren, le meilleur *père noble* du théâtre anglais contemporain.

M. Buckstone a de doubles droits à l'illustration. Ce n'est pas seulement un acteur leste et dégagé, — grimacier quelquefois, mais amusant toujours; — c'est aussi l'auteur des plus jolies petites *farces* qu'on ait jouées, dans ces derniers temps, au théâtre de Hay-Market. Il excelle dans les rôles de maris justement jaloux, d'amoureux mystifiés, de dandys évaporés et *joués* sous jambe, dans tous les personnages enfin qui demandent de l'entrain, de la gaieté, du mouvement. Il revenait d'Amérique lorsque je le vis jouer dans deux pièces composées pour lui par lui-même : *A Kiss In the Dark* (*Un Baiser dans l'Ombre*) et *la Vie des Maris* (*Maried Life*). C'est dans ce dernier personnage que je vous le présente, véritable type de *mirliflore* anglais, avec sa redingote à pattes, ses bas chinés et ses escarpins à rosettes.

Mistress Fitz-Williams, — comme qui dirait, à Paris, mademoiselle Julienne, si mademoiselle Julienne vivait encore, —



(Acteurs anglais. — Mistress Fitz-Williams.)

revenait, elle aussi, des Etats-Unis, qu'elle avait charmés par sa bonne humeur, sa malice narquoise et l'originalité de son jeu. La voici costumée à la russe et avec la coiffure dont M. de Custine s'est tant émerveillé, dans le rôle de *la Vieille* (*the old Woman*), qui n'est point à confondre, malgré le titre et la couleur locale, avec *la Vieille* de M. Scribe.

O. N.

Embellissements et Constructions nouvelles, à Paris.

PONT DE LA CITÉ.

Vers l'année 1630 ou 1614, suivant Piganiol de la Force, on construisit un pont léger communiquant de la Cité à l'île Saint-Louis. Ce pont, bâti en bois, comme l'ancien pont de la Tournelle, l'ancien pont Royal et le pont au Change, brûlé en 1621, etc., fut appelé cependant, par exception, le *pont de Bois*; c'était une simple passerelle.

Pendant le désastreux hiver de 1709, les glaces qui s'accumulèrent sur la Seine, et la débâcle qui s'ensuivit, démolirent en grande partie cette passerelle. Il fallut l'abattre entièrement en 1710; elle avait duré près d'un siècle. On mit sept ans à la reconstruire; elle ne fut terminée qu'en 1717.

Ce fut encore en bois qu'on l'édifia. Pour lui donner plus d'élégance, ou peut-être plus de durée, on peignit le nouveau pont d'un bel écarlate. Cet affreux barbouillage lui fit donner le nom caractéristique du *petit pont Rouge*; mais en admettant que cette enluminure l'embellit, elle ne le rendit pas plus solide, car il dura moins que son devancier. La Seine l'emporta au commencement de la Révolution.

Ce dernier désastre parut refroidir beaucoup les constructeurs. On resta une douzaine d'années sans songer à rétablir le pont Rouge. Enfin, en 1804, il se forma une compagnie qui entreprit la construction de trois ponts en fer sur la Seine : ce furent les ponts des Arts, d'Austerlitz, et de la Cité; elle les édifia tous trois dans un différent système de construction. Le pont d'Austerlitz seul fut établi pour recevoir des voitures. Quant au pont de la Cité, le ceintre était en fer, mais revêtu de bois; on le dispensa cette fois du barbouillage rouge appliqué en 1717. Cependant cette couleur



(Pont de la Cité, nouvellement construit entre la Cité et l'île Saint-Louis.)

brillante avait tellement frappé les yeux des Parisiens que, croyant sans doute la voir sans cesse, ils continuèrent par habitude à nommer le pont de la Cité le *petit pont Rouge*. Les étrangers cherchaient en vain la cause de cette dénomination populaire, que rien dans l'aspect du pont ne semblait justifier.

L'œuvre de 1804 dura bien moins encore que celle de 1717; on s'aperçut dernièrement qu'une pile était entièrement ruinée. Il a fallu reconstruire le pont. Cette fois on ne l'a ni édifié en bois, ni peint en rouge : on a fait une passerelle suspendue, et on a cherché à harmoniser cette invention moderne avec le style de la vieille cathédrale et avec celui de la fontaine gothique qui a été élevée pour compléter les embellissements de cette partie de la Cité.

C'est à M. Homberg, ingénieur des ponts et chaussées, qu'est due cette nouvelle passerelle. Elle a été construite aux frais de la Compagnie des Trois-Ponts, et le tarif du péage est la conséquence du privilége accordé à cette compagnie en 1804. Nous ne savons si les Parisiens, toujours frappés de la magnifique couleur rouge qu'ils ont vu briller là, il y a plus d'un siècle, continueront à baptiser l'œuvre de M. Homberg du même nom; mais nous lui souhaitons une plus longue durée que celle de l'œuvre édifiée en 1804, et même en 1717.

Courrier de Paris.



(Bouffé.)

Voici le mois de décembre venu, le mois sombre, le mois lugubre, le mois ruisselant de brouillards et de pluie : il est né le front dans un linceul de nuages gris, et les pieds dans la boue; il mourra comme il est né; pas un faible rayon, pas un pâle sourire du ciel ne se glissera dans les plis de son manteau, et ne viendra égayer sa tristesse. — On se plaint

de la mauvaise humeur et de l'air maussade de ce mois lamentable; écoutez toutes les rudes apostrophes dont on salue son arrivée; entendez les reproches sans pitié qui l'accompagnent partout, à toute heure, à toute minute, depuis le jour de sa naissance jusqu'à son dernier jour; c'est une kyrielle d'insultes et de malédictions : mon Dieu, quel mois! quel vilain mois! quel triste mois! quel horrible, quel épouvantable, quel détestable, quel exécrable mois! — Voilà ce qu'on en dit, et décembre se laisse dire; on voit, au fond, qu'il sent son faible, et que lui-même ne se trouve véritablement ni gai, ni gracieux, ni aimable, ni souriant. Il n'y a rien de pis que d'avoir le sentiment de sa tristesse et de sa difformité : on n'a plus la force de répliquer un mot ni de se défendre; on baisse les yeux, on se blottit dans un coin, le corps droit, les bras pendants, le regard timide, la lèvre pâle; et volontiers vous cacheriez-vous dans les entrailles de l'enfer si quelque démon phosphorescent vous offrait le refuge d'une trappe tout à coup entr'ouverte, avec accompagnement de *tam-tam* et de poix résine, comme à l'Opéra.

Décembre aurait cependant d'excellentes raisons à donner pour justifier sa tristesse et faire absoudre son vêtement de deuil. Cette hypocondrie qui le caractérise, cette escorte de nuages sombres et de pluie lugubre où il vit et meurt sans rémission, vous lui en faites un crime; eh bien! toute cette pompe funèbre tourne au contraire à l'éloge de ce pauvre infortuné décembre. Vous êtes bien noir, lui dites-vous, bien humide, bien lamentable. — Que voulez-vous donc qu'il fasse? n'est-il pas dans son rôle? n'est-ce pas lui qui conduit le deuil de l'année? n'a-t-il pas vu mourir successivement, et un à un, onze de ses frères bien-aimés : janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre? Ne reste-t-il pas le douzième et le dernier de tous, pour leur rendre les honneurs suprêmes, les bénir, faire creuser leur tombe, les ensevelir, et s'enterrer lui-même après eux? — Il est sombre? — Parbleu, je le crois bien, on le serait à moins. — Lamentable? — Au milieu du trépas de tous les siens, et si voisin de sa propre mort. — Humide? — Ne voyez-vous pas que ce sont ses larmes, et n'est-il pas juste qu'il pleure le désastre et la fin de toute sa maison? Vaudrait-il mieux que cet honnête mois de décembre fit comme les veuves de ce pays-ci qui se parent, sourient à tout venant, et passent du *De profundis* au petit souper, à l'Opéra et au bal, avec une aisance et une grâce qui font l'éloge de leur philosophie, mais doivent causer quelque tressaillement à l'ombre du défunt. Décembre a plus de cœur que cela : il fait les choses en conscience, s'attriste, se voile, pleure des torrents de pluie, et enveloppe le ciel et la terre de jours semblables à des nuits.

Toutefois, il a l'âme bonne et ne ressemble pas à ces moribonds, enragés de mourir, qui voudraient que le monde entier finit avec eux. Décembre comprend que d'autres vont naître après lui; il voit poindre une année nouvelle, des jours nouveaux, et emploie les dernières heures qui lui restent à leur préparer une gracieuse réception, à fleurir et sucrer leur naissance, à orner leur berceau de présents, de galanteries et de douceurs. Si décembre est mélancolique, il n'est pas avare. Voyez comme au milieu de sa tristesse, au milieu de ses préoccupations funèbres, il songe déjà à l'année 1844 qui le pousse en terre de minute en minute, et bientôt aura pris sa place. Le peu de temps qu'il a encore devant lui, décembre s'en sert pour donner l'éveil à la marchande de modes, au bijoutier, au confiseur, au luxe, au caprice, à la fantaisie : « Allons sus! leur dit-il; je touche à mon dernier soupir, cela est vrai; mais regardez à l'horizon, cette jeune année qui s'avance au bruit du bal et de la musique! Faites-lui bon accueil; apprêtez, pour la recevoir, ces mille riens ruineux dont Paris tient fabrique; qu'en ouvrant les yeux, qu'à son premier pas, elle soit accablée de présents, de dragées et de baisers! »

Déjà, en effet, la ville se pare, le magasin étale ses trésors les plus riches et les plus tentants; Susse et Giroux commencent à lutter de recherche et de magnificence; et les jeunes femmes au pied furtif, les jeunes gens à la botte vernie et au poil retroussé jettent en passant un regard d'interrogation dans les profondeurs de la boutique, et sur la glace transparente où l'or et le diamant étincellent. — Sonnez les cloches, 1843 finit! 1844 va commencer! Jetez à l'un une pelletée de terre et une oraison funèbre; en l'honneur de l'autre, distribuez les bonbons du baptême!

1843 trépassera sans grand éclat, comme il a vécu : près de nous quitter, il n'a inventé ni plaisirs bien neufs ni nouvelles bien piquantes pour assaisonner ses adieux. Ce qu'on faisait hier à Paris, on le fait aujourd'hui, on le fera demain, et j'ai grand'peur qu'en cela 1844 ne ressemble à 1843, et ne passe par les vieux sentiers où celui-ci a marché. Paris est un vieillard qui rabâche, un homme blasé qui, ayant goûté de tous les mets, savouré tous les vins, essayé de toutes les idées et de tous les plaisirs, ne prend plus même la peine de changer : il fait toujours le même geste, il dit tous les jours la même chose, il traverse les mêmes rues, joue les mêmes jeux, prend les mêmes distractions, mange à la même fourchette et met le pied sur les mêmes pavés. Où est le Paris capricieux, entreprenant, mobile, vif et prompt comme l'éclair? — Que voulez-vous? on n'est pas toujours jeune, et les forts détachés poussent à la mélancolie.

Ne me demandez donc pas : Qu'y a-t-il de nouveau? que peut-il y avoir de nouveau? Les maisons sont à six étages; l'asphalte dalle les boulevards, le fiacre se paie à l'heure ou à la course; les boutiques s'ouvrent le matin et se ferment le soir; les tuyaux de gaz sont clos à minuit; le garde national fait faction à la mairie; on naît, on meurt, on est malade, on se guérit; il y a des voisins qui médisent du voisin; des époux bien assortis qui s'arrachent les yeux, et des gens qui jouent aux dominos.

Vous voulez du nouveau? — Nous avons eu vingt concerts cette semaine. — Hélas! rien de moins neuf qu'un concert. — Comment? la salle Vivienne! la salle Herz! la salle Pleyel! l'Athénée! l'hôtel de M. Jules de Castellane! le violon, le piano, le cor, la flûte, le violoncelle, le hautbois, le duo, le chœur, le quatuor, la romance! — Eh! mon ami, tout cela est vieux comme les rues.

De grâce, que faut-il faire pour vous donner du nouveau? Voulez-vous jouer à la bouillotte! — O ciel! — Au whist? — Ah! Dieu! — Dînons. — Je ne fais que cela. — Causons. — Quoi de plus vieux que la parole? — Dormons. — La belle nouveauté! — Regardons couler l'eau. — La rare invention!

Eh bien! vous allez me suivre au Théâtre-Français. — Corneille et Molière ne sont pas nés d'hier, et leurs successeurs d'aujourd'hui sentent déjà le rance. — Vous écouterez bien un vaudeville? — On jouait le vaudeville avant le déluge, et Noé en avait dans l'arche. — Voyez cependant comme la foule s'agite et se hâte; certes elle n'est pas ennuyée et blasée comme vous! — Où court-elle ainsi? — Au théâtre des Variétés. — Suivons-la, soit! Ici ou là, là ou ailleurs, que m'importe!

Cette multitude curieuse qui se presse depuis huit jours au théâtre des Variétés, c'est Bouffé qui l'occupe et l'attire. Le grand acte est accompli : Bouffé a rompu publiquement avec le Gymnase, son fidèle compagnon de quinze ans. Qu'on parle maintenant des vieux amis et des vieilles amitiés! On se prend par hasard, on se garde par habitude, et puis l'on se quitte un beau jour pour un intérêt, pour un caprice, pour un hochement de tête. — Connaissez-vous cet homme qui passe là-bas? vous dit quelqu'un, en vous montrant du doigt votre ancien et longtemps votre meilleur ami. — Moi? je n'ai jamais vu ce monsieur. — De même Bouffé passera devant le Gymnase et sur le boulevard Bonne-Nouvelle sans tourner seulement la tête de ce côté, sans se souvenir que c'est là qu'il est né en quelque sorte, qu'il a grandi et que la gloire lui est venue.

Ce n'est pas que nous voulions accuser Bouffé d'ingratitude; le Gymnase et Bouffé étaient las l'un de l'autre; c'est un traité de rupture au bas duquel les deux intéressés, le théâtre et le comédien, ont apposé leur signature de tout leur cœur. Mais comment en étaient-ils venus à ce point d'antipathie réciproque, après une liaison si ancienne, si éclatante et si utile pour tous deux? Que vous dirai-je? Une longue cohabitation amenant la lassitude, et, ce qui détruit les associations les plus solides en apparence, certains embarras d'affaires, la prospérité décroissante et la mauvaise humeur, conséquence de la mauvaise fortune, Bouffé et le Gymnase, au milieu de la grande bataille du théâtre et des auteurs, déclinaient en effet de compagnie, et voyaient leur lustre s'éclipser.

Je ne sais ce que deviendra le Gymnase sans Bouffé, mais il est clair que Bouffé se passera parfaitement du Gymnase. Bien plus: cette séparation semble le ranimer et le rajeunir; on dirait d'un prisonnier qui a brisé sa chaîne et qui chante à travers champs et cabriole. Il fallait le voir à son début aux Variétés: ce n'était plus le Bouffé triste et maladif de ces derniers temps, mais le Bouffé alerte, éveillé, ingambe, joyeux; jamais le gamin de Paris n'avait eu plus d'entrain, plus de jeunesse, plus de verve, plus de cœur, plus de malice; jamais il n'avait mis plus de légèreté dans son étourderie, plus de sensibilité dans son dévouement et dans ses larmes; aussi le succès a-t-il dépassé toutes les espérances; Bouffé a pris possession du théâtre de Potier et de Vernet au milieu des bravos et des couronnes. Sans doute il en coûte un peu cher au directeur M. Nestor Roqueplan; cent mille francs de dédit, c'est bien quelque chose; mais là où la vogue arrive, cent mille francs ne pèsent pas un denier.

Faute de pouvoir vous envoyer Bouffé en personne, timbré et sous bande, *l'Illustration* vous gratifie de son portrait; c'est toujours quelque chose. Cherchez dans notre esquisse le comédien spirituel, ingénieux, délié, fin, mélancolique, et souriant d'un sourire si voisin des larmes.

On a beaucoup parlé de Janus, et même on en a fait un dieu; le beau dieu que voilà! A quoi bon faire tant d'embarras pour un personnage à double face, et cela valait-il la peine de le canoniser? Que direz-vous donc de Bouffé, qui se multiplie, et se métamorphose, et prend tant de figures différentes: tantôt gamin de Paris, tantôt enfant de troupe, tantôt le bonhomme Baptiste, tantôt le pauvre Jacques; ici pleurant, là souriant, le ridicule et la passion, le drame et la comédie?

Bouffé a été le grand succès et l'intérêt capital de la semaine; on s'est plus occupé de Bouffé que de M. de Polignac lui-même qui vient de paraître ici et de disparaître aussitôt devant les susceptibilités et les soupçons de la police. M. Berryer, de retour de Londres depuis trois jours, n'a pas fait une plus heureuse concurrence que le ministre de 1830 à la vogue du *Gamin de Paris*; quelques vieux hôtels du faubourg Saint-Germain ont pu s'émouvoir de son arrivée, comme d'un souvenir et d'une espérance; mais on ne dit pas que le peuple et la foule, se soient assemblés pour aller à sa rencontre, comme ils se précipitent aux représentations de Bouffé. Or, c'est le peuple, c'est la foule qui constatent le succès des comédies politiques ou non politiques; il n'y a pas de bonne chance s'ils ne font queue d'abord et ne battent ensuite des mains au dénoûment.

A Rouen, ils ont battu des mains pour M. Beuzeville, qui n'est pas le duc de Bordeaux, bien s'en faut. M. Beuzeville est ce potier d'étain dont nous avons déjà parlé, et qui tout à coup s'est éveillé poëte, non pas poëte pour rire, poëte de petits vers, comme l'Oronte du *Misanthrope*; une tragédie en cinq actes, munie de tous ses alexandrins, est le fruit des veilles poétiques de M. Beuzeville. Or, une tragédie ne badine pas. Celle-ci a pour sujet *Spartacus*. Le Théâtre-Français, on se le rappelle, avait accueilli avec bienveillance l'œuvre du jeune ouvrier, mais cet accueil était plutôt un encouragement qu'une approbation complète. Il fallait remanier la pièce, corriger les vers, changer des scènes, donner enfin à Spartacus tout ce qui lui manquait encore. Ce n'est pas le courage, la résignation et la modestie qui ont fait faute à M. Beuzeville; il aurait bien volontiers suivi les avis de messieurs les comédiens ordinaires du roi; mais le jeune poëte avait hâte de savoir si, tout imparfaite qu'elle était, sa tragédie donnait vraiment des espérances; il a donc conduit *Spartacus* à Rouen, et *Spartacus* n'a pas eu à s'en plaindre : Rouen a vivement applaudi des scènes intéressantes, de beaux vers, de nobles sentiments, du moins le journal normand le dit. — M. Beuzeville est né en Normandie, et l'on pourrait croire que la mère a eu quelque indulgence pour son fils: même un peu de faiblesse et d'aveuglement ne surprendraient pas; mais, dans cette occasion, l'amour maternel ne semble pas avoir empêché l'équité du juge. Le critique rouennais mêle des observations à ses louanges, et Rouen sans doute en aura fait autant. C'est une excellente méthode pour bien élever les enfants et les poëtes. Le talent naissant de M. Beuzeville méritait en effet de ne pas commencer par être aveuglément accablé de caresses, pour finir et avorter ensuite comme un enfant gâté. Avec un régime fortifiant, il deviendra homme, nous l'espérons.

Nous l'avions deviné, les ambitions littéraires s'agitent autour de l'Académie, c'est à qui prendra d'assaut le fauteuil de M. Campenon. Les assaillants les plus intrépides et qui portent le plus haut leur bannière sont M. le comte Alfred de Vigny, M. Sainte-Beuve et M. Saint-Marc-Girardin; vient ensuite M. Vatout, bibliothécaire du roi, qui frappe à la porte de l'Académie depuis longtemps, comme ces locataires nocturnes à qui le concierge refuse d'ouvrir, bien qu'ils carillonnent sans relâche et à coups redoublés. La bataille s'engagera vivement entre ces quatre candidats; le reste n'est pas sérieux, pas même M. Édouard d'Anglemont.

M. Liadières aurait bien aussi quelques velléités de se mettre sur les rangs; mais, pour se décider, il attend le succès de la fameuse comédie dont on s'occupe si fort depuis quinze jours : *les Bâtons flottants*. La semaine dernière, cette comédie était encore à l'état de logogriphe, et nous en cherchions le mot: ce mot est trouvé, et ce mot est Liadières; on avait cependant compté sur le mystère le plus profond jusqu'au jour de la première représentation; mais un secret à Paris est comme une bouteille de fine liqueur livrée à l'air et qui s'évente; on a beau chercher, personne ne peut dire qui a ôté le premier le bouchon. Quoi qu'il en soit, M. Liadières est éventé; tout Paris désigne l'officier d'ordonnance et le député comme l'auteur de la comédie en question; il n'y a donc plus aucune espèce de mérite à le dire, on ne se donne pas même par là le petit plaisir d'une indiscrétion; aussi les femmes n'en parlent-elles plus.

Croiriez-vous une chose? madame Cinti-Damoreau a quitté Boston et va à la Havane. Doux rossignol, pour traverser ainsi les mers, es-tu devenu alcyon?



Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1843. — NOVEMBRE.

JOURS DU MOIS.	HAUTEUR DU BAROMÈTRE réduite à la température de 0 à midi.	TEMPÉRATURES extrêmes de la journée. Minimum.	Maximum.	TEMPÉRATURES moyennes calculées.	ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.
1	730,97	10,0	14,0	11,8	Très-nuageux.	S. S. O.
2	748,46	10,3	16,8	13,3	Couvert, brouillard.	N. E.
3	753,51	11,4	14,3	12,7	Couvert.	S.
4	751,28	10,2	14,0	12,0	Couvert, pluie.	S.
5	754,31	11,0	14,8	12,8	Couvert, éclaircies.	S. S. O.
6	764,75	7,0	13,2	9,9	Nuageux.	S.
7	756,26	10,0	14,2	11,9	Couvert.	S. S. O.
8	745,62	5,0	10,1	7,4	Pluie abondante.	S.
9	755,99	0,0	6,5	3,0	Nuageux.	N. O.
10	748,03	— 1,9	4,0	0,8	Couvert.	S. S. E.
11	754,17	— 0,5	4,5	1,8	Beau, vapeurs.	N. E.
12	758,33	+ 0,8	5,0	2,7	Nuageux.	N. E.
13	759,90	+ 0,2	4,8	2,3	Beau, nuages.	N. E.
14	761,40	— 2,1	5,5	0,4	Beau ciel, vapeurs à l'horizon	N.
15	761,47	— 2,9	2,4	— 0,5	Ciel voilé, brouillard.	N. N. E.
16	757,17	— 0,2	2,4	1,0	Couvert, neige.	S. O.
17	757,53	+ 0,8	4,0	2,3	Couvert.	S. O.
18	750,80	1,1	7,7	4,1	Couvert.	S. O.
19	755,31	4,0	9,7	6,6	Beau, nuages.	O. N. O.
20	752,97	4,0	9,7	6,6	Couvert.	S.
21	754,32	5,7	13,1	8,0	Couvert.	O.
22	753,84	11,8	14,4	13,0	Couvert.	S. O.
23	748,97	7,7	13,8	10,5	Assez beau, nuages.	S. fort.
24	745,89	4,5	6,0	5,2	Couvert, pluie.	N. N. O.
25	755,84	2,0	10,9	6,1	Couvert.	S.
26	757,07	10,8	13,8	12,2	Très nuageux.	S. S. O.
27	756,14	6,2	12,0	8,9	Beau, nuages.	S.
28	765,90	8,4	12,5	10,3	Beau, nuages.	N. O.
29	765,83	6,2	12,2	9,0	Nuageux.	N. O.
30	766,82	4,3	8,9	6,1	Nuageux.	N. O. faible.
Moyenne	755,39	4,8	9,8	7,1	Pluie dans la cour,	7 cent. 250.
					Pluie sur la terrasse,	7 cent. 956.



La Tutrice ou *l'Emploi des Richesses*, comédie en trois actes de MM. SCRIBE et DUPORT (THÉATRE-FRANÇAIS). — *Daniel le Tambour* (GYMNASE).

Le mot tuteur et tutrice a un air rébarbatif; dans un tuteur, la comédie a coutume de ne voir qu'un vieux barbon, goutteux, quinteux, maussade et avare, quelque Cassandre ou quelque Bartholo, fort à charge aux vives Rosines et aux galantes Isabelles; la tutrice a dû en souffrir logiquement; et il semble difficile qu'une tutrice, à son tour, ne soit pas quelque peu respectable et douairière. Mais on connaît M. Scribe; M. Scribe n'aime pas à se traîner dans la tradition; c'est l'homme aux surprises. Il lui est arrivé plus d'une fois, dans ses charmantes esquisses du Gymnase, de montrer de jeunes et aimables tuteurs, des tuteurs très-galants, très-tendres, faits tout exprès pour être adorés des pupilles. Voici maintenant qu'il nous donne une tutrice de l'âge d'une jeune-première, et point du tout maussade.

Elle s'appelle Amélie de Moldaw. Quant à son titre de tutrice, il est plutôt de pure bienveillance que strictement légal. Voici le fait.

Un vieux feld-maréchal, le comte de Wurtzbourg, est oncle d'un vaurien de neveu, son héritier naturel. Laisser sa fortune, c'est-à-dire trois ou quatre millions, à un tel drôle, c'est jeter une brebis dans la gueule du loup: en un tour de dent les millions seront absorbés. Pour éviter cet appétit vorace, le feld-maréchal nomme Amélie de Moldaw, la fille d'un de ses compagnons de guerre, sa légataire universelle; ceci veut dire qu'il déshérite son neveu. Après quoi, le bonhomme meurt; que la terre lui soit légère!

Amélie accepte le legs; mais ne croyez pas que ce soit par cupidité; tout au contraire. Ces biens immenses, elle les conservera avec honnêteté, avec soin, comme un vertueux tuteur veille à la fortune d'un mineur étourdi, pour la lui rendre intacte quand la sagesse lui sera venue.

Or, comment corriger ce fou de Léopold de Wurtzbourg? comment le convaincre que ses richesses sont faites, non pas pour les perdre sottement en dissipations et en extravagances, mais pour les faire fructifier honorablement pour soi, utilement pour les autres? Telle est cependant la tâche qu'entreprend Amélie, et vous avouerez qu'on ne s'attendait guère à ce cours de morale de la part d'une jeune fille de vingt ans.

Elle trouve naturellement dans Léopold un disciple peu docile. Léopold a beaucoup plus de penchant pour ces demoiselles de l'Opéra que pour autre chose, et l'ordre lui semble bien maussade, en comparaison du désordre. D'ailleurs, pourquoi Léopold écouterait-il les remontrances d'Amélie? N'est-ce pas elle qui vient de lui enlever l'héritage qu'il croyait déjà tenir, et sur lequel il avait fondé tant de charmants rêves de plaisir? Donc, non-seulement il décline la compétence d'Amélie en fait d'éducation, mais il se croit en droit de la haïr, aussi bien que feu son oncle. Et pour témoigner aux vivants et aux morts cette haine profonde et le cas qu'il fait de leurs leçons, Léopold se promet d'être plus mauvais sujet, plus dissipateur que jamais; il fera des dettes, il passera sa vie follement; il épousera la Fredoline, illustre danseuse de l'Opéra! En un mot, il compromettra de son mieux le nom des Wurtzbourg.

Léopold le ferait comme il le dit, si Amélie n'était pas là pour l'arrêter dans cette voie de perdition. Que fait-elle? Elle achète tout simplement des créanciers de Léopold de bonnes lettres de change, et en vertu de ce titre en règle, fait arrêter notre étourdi, qui va tout droit en prison méditer sur la fragilité des héritages et sur les danseuses de l'Opéra. Il est d'abord furieux, et maudit Amélie de plus belle; si bien qu'il en fait une grosse maladie. Mais être toujours furieux ou malade, c'est une triste position à vingt-cinq ans. La méditation arrive donc après la rage, et après la méditation viennent la santé et le sens commun. Léopold se décide à être raisonnable, mais c'est encore par vengeance: il veut qu'Amélie ait la preuve qu'elle ne lui a rien pris en lui prenant les millions de l'oncle, et qu'il sait fort bien s'en passer.

Il étudie le droit et devient un avocat distingué; cela s'appelle se venger noblement, et vous conviendrez que cette vengeance vaut un peu mieux que la première, qui consistait à se ruiner et à se déshonorer.

On sait le procédé de Marivaux, et de M. Scribe après lui; M. Scribe et Marivaux ne mettent les gens aux prises, et ne les font se haïr d'abord, que pour les faire s'adorer ensuite; telle est la conclusion de la guerre de Léopold de Wurtzbourg contre Amélie de Moldaw.

En retrouvant Amélie, Léopold est tout inquiet d'éprouver je ne sais quelle espèce d'émotion qui n'est plus tout à fait son antipathie d'autrefois. Cependant il résiste, et veut lutter encore; mais, à force de résister, les plus braves souvent succombent: c'est ce qui arrive à Léopold, surtout lorsque Amélie, convaincue de sa conversion, se dévoile à lui, et explique tout le secret de sa conduite; alors, en effet, dans cette femme qu'il a longtemps soupçonnée d'avidité, de mauvaise foi, et de pis encore, Léopold trouve une bonne et charmante fille, dévouée, désintéressée, vertueuse, qui a voulu le sauver de ses propres folies, et, le voyant complétement corrigé, lui restitue toute cette fortune dont il saura faire désormais un bon emploi. A quoi bon vous dire que Léopold, émerveillé, attendri, vaincu, tombe aux pieds d'Amélie, et que bientôt nous célébrerons les noces dans le château du vieux maréchal de Wurtzbourg? cela va de soi-même.

Quelques hors-d'œuvre d'un goût équivoque, des développements excessifs au début de la comédie, certains mots et certains détails manquant d'une suffisante délicatesse, avaient causé, le premier jour, certains petits désagréments à *la Tutrice*; mais MM. Scribe et Duport ont, dès le lendemain, remédié au mal, et l'ouvrage, sans être un des plus heureux et des plus spirituels du fécond et habile auteur, se fait écouter maintenant sans obstacle et même avec plaisir. Il est agréablement joué par mademoiselle Plessis, Provost, et mademoiselle Brohan.

— Le Gymnase, veuf de Bouffé, a songé tout aussitôt à le remplacer. Le jour même où Bouffé faisait, au théâtre des Variétés, une triomphante entrée, M. Delmas s'essayait au Gymnase dans un rôle destiné primitivement au célèbre comédien. M. Delmas a réussi; c'est un acteur exercé, à qui il manque un peu de distinction, mais qui a du métier, de la verve, de l'intelligence, de la chaleur. C'est déjà beaucoup, et, avec cette première mise de fonds, on peut faire son chemin.

D'ailleurs, M. Delmas n'avait pas précisément besoin, cette fois, des belles manières d'un homme comme il faut: il a débuté par le rôle d'un tambour. Or, ce tambour s'appelle Daniel; il est brave, il est sensible: figurez-vous le tambour modèle. Sa bravoure, Daniel l'a montrée souvent, sur les champs de bataille, et dernièrement en Afrique, au col de Mouzaïa; quant à sa sensibilité, voici à quoi il l'emploie:

Tout tambour qu'il est, Daniel est le père d'une charmante fille. — Et la mère, une vivandière? — Non pas, morbleu! la mère est une marquise. — Comment cela se peut-il? — Pardon; mais l'histoire serait trop longue à vous conter.

Or, cette fille charmante, Daniel veille sur elle et revient tout exprès d'Afrique pour faire son bonheur. Vous comprenez bien qu'il n'ose pas lui dire qu'il est son père, un simple tambour! mais il fait mieux: il l'arrache à l'inimitié d'une méchante famille qui en veut à son bien, et lui donne pour mari, à la place d'un homme qu'elle hait, un joli petit comte qu'elle aime; après quoi il reprend son tambour, fait un roulement et retourne en Afrique, la larme à l'œil, mais sans avoir dit son secret.

La pièce, l'auteur M. Auvray, Delmas le débutant, et mademoiselle Rose-Chéri, ont réussi avec accompagnement de bravos et de larmes.

Histoire de la Semaine.

L'attention s'est, cette semaine moins que jamais, portée sur ce qui peut se passer en France. La province n'est occupée qu'à rédiger les pétitions qu'elle veut remettre à ses députés avant que ceux-ci montent dans la voiture particulière dans la malle-poste, dans la diligence, dans le wagon ou dans le bateau à vapeur qui doit les amener à Paris. Quant à la capitale, elle se creuse la tête à chercher douze noms à inscrire sur chacune des listes des douze arrondissements pour l'élection des maires et adjoints, fonctionnaires sans fonctions, archivistes purs et simples des actes de l'état civil, qui n'ont pas assez d'attributions pour pouvoir faire le bien, mais qui, par force d'inertie, arrivent quelquefois à l'empêcher. Les circulaires des candidats se croisent et font ployer l'électeur sous leur poids. Mais, en vérité, pour l'homme qui ne fait partie d'aucune coterie de quartier, il est bien difficile, au milieu de tous ces prétendants à l'écharpe municipale, à l'habit brodé, et, pour tout dire, à la décoration qui fait partie obligée du costume, il est bien difficile de dégager l'inconnu. Et cependant la loi nous condamne à recommencer douze fois cette pénible opération auprès de laquelle les rébus que *l'Illustration* donne à deviner ne sont qu'un jeu! — Les nouvelles d'Afrique sont venues remplir un peu le vide que le manque d'événements intérieurs ont laissé dans nos feuilles politiques. La brillante et heureuse expédition du général Tempoure demande un récit spécial qu'on trouve dans ce même numéro; quant à la défection d'un chef indigène, dont nous avons déjà parlé, et à la trahison dont une tribu des environs de Constantine aurait eu à se plaindre de la part du gouverneur de cette province, les feuilles officielles n'ont jusqu'ici donné aucun renseignement à ce sujet, sans doute pour être plus à même de répondre avec exactitude aux faits précisés qui ont été mis en circulation.—Notre mission de Chine s'est enfin déterminée à s'embarquer sur l'escadre qui doit la conduire dans le Céleste Empire. Elle attendait probablement pour prendre ce parti qu'Old-Nick eût fait paraître ses premières livraisons de *la Chine ouverte*, qui vont lui servir de *Guide de l'étranger*, et qui vont permettre en même temps aux souscripteurs casaniers de faire, sans se déranger et sans redouter, eux, aucun mécompte, le même voyage que M. de Lagrenée. L'empereur chinois nous ayant fait la gracieuseté de nous adresser son portrait, nous avons cru devoir, en échange lui envoyer celui de notre ministre plénipotentiaire: nous les donnons tous deux aujourd'hui à nos lecteurs. — La nouvelle s'étant répandue que deux Français de la légion que nos nombreux compatriotes ont formée à Montevideo pour défendre leurs personnes et leurs biens, avaient été pris par le général Oribe, torturés et mutilés, que leurs têtes avaient été exposées, le ministère fit annoncer que des explications seraient demandées à ce sujet. En effet, un des bâtiments de notre escadre de la Plata fut dépêché dans ce but à Buenos-Ayres. Qu'en est-il advenu? C'est encore une incertitude que les feuilles du gouvernement ont à faire cesser. D'après *le Patriote Français*, journal qui se publie à Montevideo, M. Arana, ministre de Rosas, aurait, en substance, répondu à M. de Ludre, notre ministre près de la république argentine: « Les deux individus sur le sort desquels vous réclamez étaient du nombre de ceux que MM. Pichon, consul français à Montevideo, et l'amiral Massieu de Clerval, commandant de l'escadre française, ont déclarés officiellement *n'être plus Français*, pour avoir, sans l'autorisation du roi, pris du service militaire à l'étranger. Que signifie dès lors votre réclamation? » Nous ne savons jusqu'à quel point la déclaration de MM. Pichon et Massieu de Clerval serait regardée comme nous engageant, alors même, ce que nous ne croyons pas, qu'elle aurait été faite; car il est bien constant que des hommes placés dans la nécessité de la légitime et de l'immédiate défense personnelle, à Montevideo, où ils sont bloqués, ont quelque chose de mieux et de plus pressant à faire que d'attendre de Paris l'autorisation de prendre les armes. D'après le *Times*, au contraire, les deux Français seraient morts des blessures qu'ils auraient reçues en combattant, et leurs cadavres auraient été mutilés par les Montevidéens eux-mêmes, pour augmenter l'ardeur de leurs auxiliaires et leur rendre l'ennemi plus odieux. De ces deux versions, quelle est la vraie?

Bien des yeux sont en ce moment tournés vers l'Angleterre. L'attention qu'on a prêtée à l'accueil qu'y ont reçu M. le duc et madame la duchesse de Nemours, aux hommages que sont venus leur rendre les ministres des puissances étrangères et, parmi eux, le ministre de Russie, qui a donné son nom à la fameuse convention de juillet 1840, M. de Brunow, cette attention a fait son temps. La visite que la reine Vittoria vient de rendre à sir Robert Peel serait elle-même oubliée si les journaux anglais n'avaient fait graver et ne reproduisaient pour leurs lecteurs le wagon-salon qui a transporté leur souveraine et le prince Albert. Mais le fait qui éveille le plus la curiosité anglaise en ce moment et qui, de ce côté du détroit, est de nature à faire naître également la nôtre à des titres divers, ce sont les réceptions, les petits levers de M. le duc de Bordeaux, ses entrevues avec les pèlerins de la légitimité qui ont entrepris tout exprès ce voyage, et les harangues plus ou moins mesurées qu'on lui adresse. Plusieurs journaux français s'en émeuvent et annoncent qu'on ne peut manquer, à la tribune de la Chambre, de demander compte de leur démarche aux députés qui ont été grossir la cour du petit-fils de Charles X. Ce qui nous paraît devoir résulter le plus certainement de tout cela, c'est tout simplement une discussion d'adresse fort animée. Du reste, on est fort curieux de savoir quelle réponse sera faite au prince voyageur quand il demandera à faire sa cour à la reine. Un ministre étranger lui a porté les félicitations de son souverain; c'est le ministre du roi de Hanovre. — Le ministère anglais et les accusés irlandais se trouvent avoir un répit de six semaines, par l'ajournement au 15 janvier qu'ont prononcé les quatre juges de la Cour du banc de la reine (1). En attendant, le cabinet fait imprimer dans ses journaux qu'en définitive, s'il n'obtient pas une condamnation, cela ne fera que démontrer plus évidemment au Parlement la nécessité de lui accorder des mesures coercitives. On voit qu'il s'arrange d'avance pour ne pas paraître trop désappointé dans le cas d'un acquittement. Il croit aussi devoir découvrir de temps en temps des conspirations et des dépôts d'armes, pensant que cela ne saurait faire de mal sur l'esprit des jurés. — Les élections américaines ont définitivement pris couleur, et l'opinion démocratique est sûre aujourd'hui d'une grande majorité. Nous désirons, sans nous en flatter beaucoup, que quand le parti vainqueur aura installé,

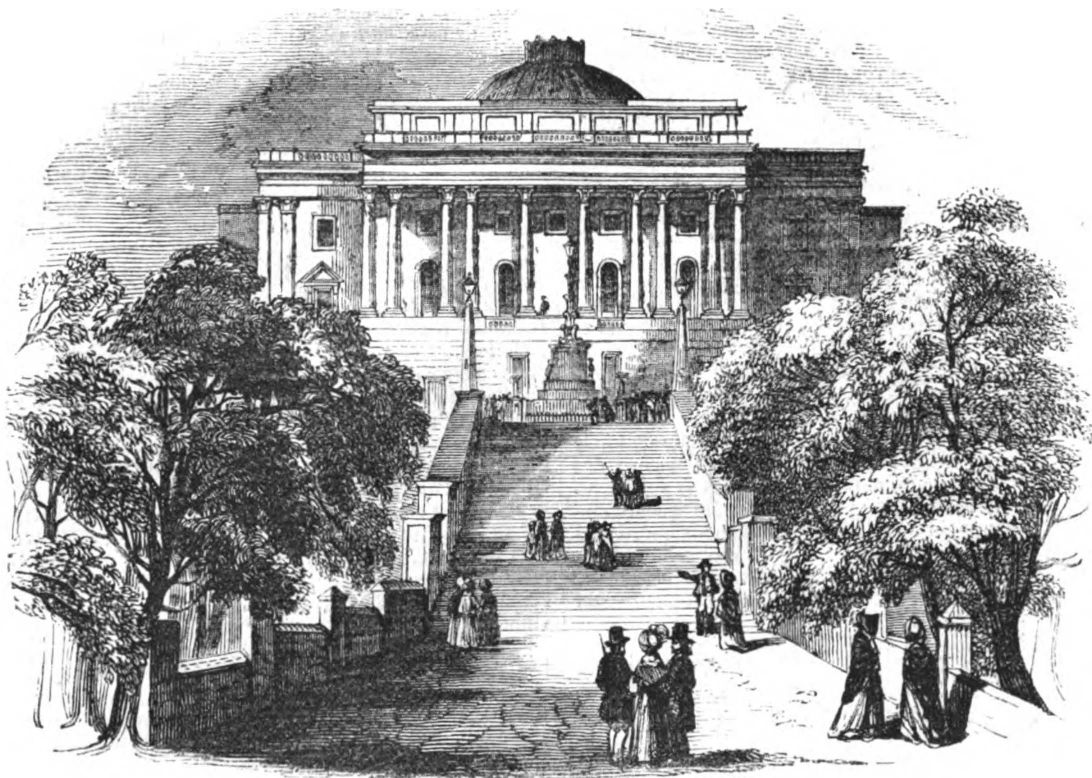
(1) L'honorable Edouard Pennefather, président de la Cour du banc de la reine, en Irlande, est dans sa soixante-dixième année. Il a débuté au barreau vers 1796, et a été longtemps l'un des premiers avocats de son pays. Quoique né en Irlande, on assure qu'il ne dissimule point sa prédilection pour l'Angleterre. Un fait qui semblerait venir à l'appui de cette opinion, c'est que, depuis plusieurs années, toutes les propriétés qu'il a achetées sont situées sur le territoire anglais. Il est inutile de dire qu'il est conservateur.

L'honorable Charles Burton, second juge, n'est pas Irlandais. C'est John Philippot Curran, qui, ayant conçu les plus grandes espérances de son jeune talent, l'enleva à l'Angleterre et le protégea dans ses débuts au barreau irlandais. Il appartient au parti whig. On lui reproche toutefois d'avoir aidé de son crédit et de son argent la candidature de son gendre, M. West, qui est conservateur.

L'honorable Philippe Cecil Crampton, troisième juge du banc de la reine, a soixante ans. Il s'était fait de bonne heure une haute réputation de talent dans l'Université irlandaise. Il a été professeur de droit au collége de la Trinité. Il a siégé, comme membre de l'opposition, à la Chambre des communes, et, sous l'administration whig, il a exercé les fonctions de solliciteur-général. Il a de tout temps professé à l'égard d'O'Connell une vive antipathie, et O'Connell, comme on doit le penser, la lui rend bien. C'est un des champions les plus actifs de la grande cause du la tempérance. On rapporte que, voulant donner au père Matthews un gage éclatant de sa foi, il fit un jour vider tous les vins que contenait sa cave (et elle était célèbre parmi les amateurs) dans un ruisseau qui traverse sa villa près Bray, dans le comté de Wicklow.

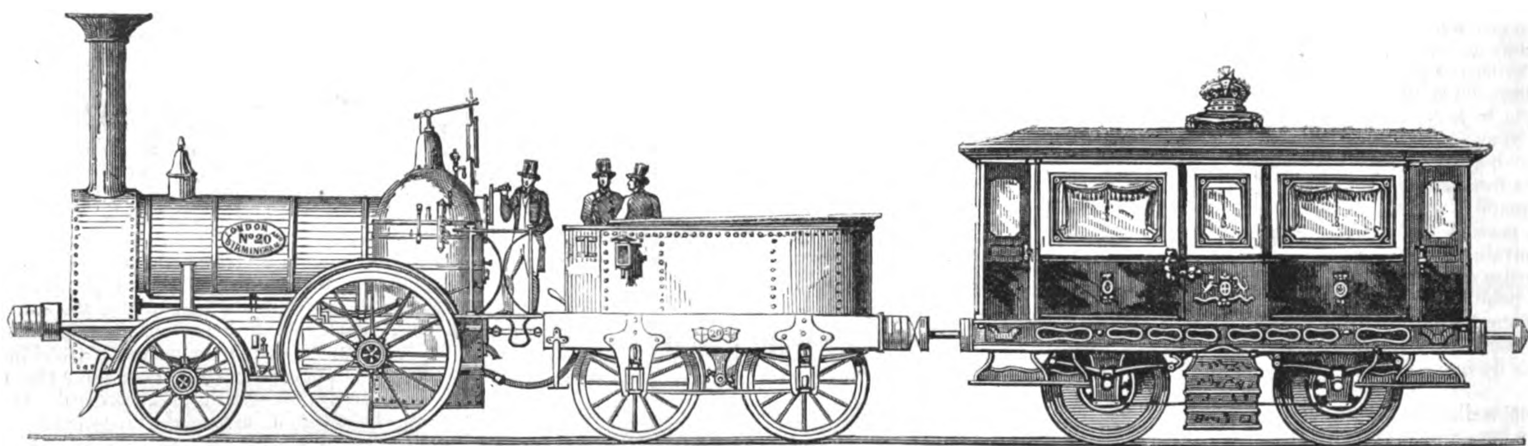
L'honorable Louis Perrin, quatrième juge, est d'origine française. C'est la revocation de l'edit de Nantes qui a forcé sa famille à se naturaliser en Irlande. En 1831, il a été élu, à Dublin, membre du Parlement. Il est whig. Sa probité, son savoir et son bon sens le font respecter de tous les partis. Il a plus de soixante-dix ans.

au Capitole de Washington, son influence à la place de celle des whigs, il entende mieux que ceux-ci les véritables intérêts des États-Unis, et abroge cette législation de douanes qui équivaut en quelque sorte à une prohibition générale. —



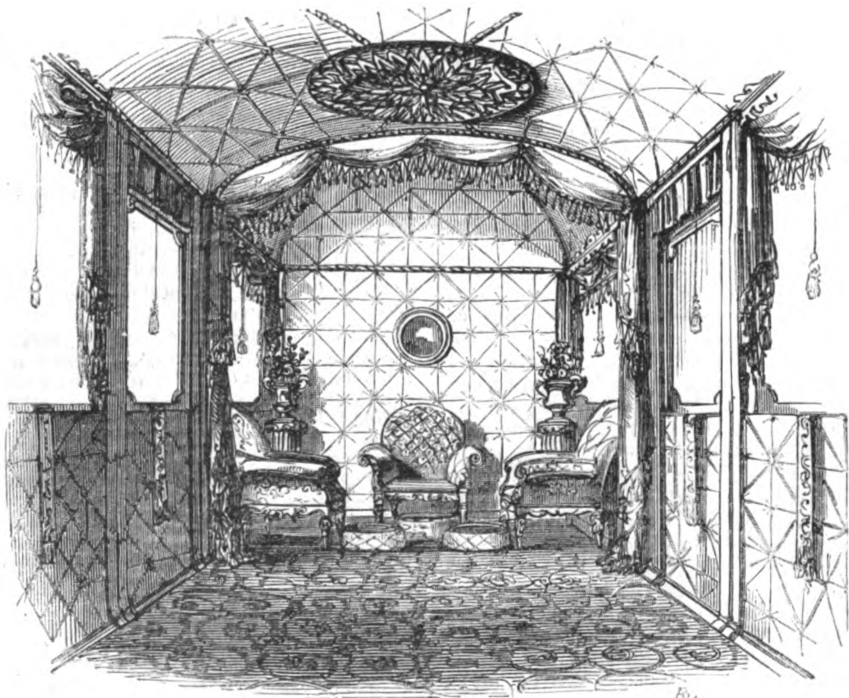
(États-Unis. — Le Capitole de Washington.)

Le roi Othon a ouvert, le 20 novembre, l'Assemblée nationale par un discours qui eût été plus convenablement prononcé le premier jour de l'an. L'allocution royale est toute en souhaits et en vœux que les députés ont dû croire sincères. Tous les membres du corps diplomatique assistaient à cette séance, à l'exception du ministre de Russie. — Les nouvelles anglaises de Chine sont peu favorables. Le comptoir nouveau ne fonctionne guère, et les ports sont encombrés de marchandises anglaises qui ne trouvent pas d'écoulement. D'un autre côté, des fièvres très-dangereuses exercent leurs ravages sur les Européens, et l'île de Hong-Kong est infestée de vagabonds, de voleurs, de rats et de plusieurs espèces de vermine qui s'entendent parfaitement pour en rendre le séjour insupportable aux *Barbares*. — Si nous voulions parler du Penjab, il nous faudrait enregistrer des assassinats nouveaux à la suite de ceux que nous avons déjà annoncés, tracer des noms aussi peu commodes à écrire qu'à prononcer, et avec lesquels nos lecteurs n'ont nul intérêt à faire connaissance. Le général Ventura n'est point, comme on l'avait dit, prisonnier dans une forteresse. Le général Avitabile est également parvenu à se mettre en sûreté. Lord Ellembornugh n'a pas encore annoncé l'intention d'intervenir, mais il fait réunir une armée considérable sur le Sutledge, et cette mesure le mettra à même de menacer ou d'agir selon que les intérêts anglais le demanderont. — Nous avons gardé pour la fin, comme on fait des énigmes, les incroyables intrigues qui se croisent en ce moment en Espagne. On a vu précédemment M. Lopez résigner le pouvoir dont, malgré ses concessions ou peut-être plutôt par suite de ses concessions mêmes, le général Narvaez et le personnel qui entoure l'innocente Isabelle étaient arrivés à lui rendre l'exercice impossible. M. Olozaga lui a succédé et a débuté par une déclaration constitutionnelle, par un discours plein de béatitude, et par un ajournement de la réorganisation des gardes nationales et des municipalités, provoquée par le ministère qu'il venait de remplacer. Il pensait qu'il y en aurait là pour tous les goûts; et, en effet, ses paroles pouvaient plaire aux constitutionnels, son premier acte semblait devoir lui gagner les cœurs des camarillistes. Il n'en a rien été. Le nouveau premier ministre a bientôt été amené à penser que la pauvre enfant, qu'on a déclarée majeure, était bien loin d'être émancipée de l'influence dominatrice du général Narvaez, qui règne véritablement sous son nom; et que pour lutter contre cette usurpation de fait, pour trouver quelque part un appui régulier et de quelque puissance, il fallait une assemblée moins également partagée que la Chambre actuelle des Députés, et qui offrît aux constitutionnels sincères une majorité compacte et prononcée. Dans cette conviction, M. Olozaga a soumis à la reine un projet d'ordonnance de dissolution. La reine, bien entendu, était parfaitement incapable d'apprécier si l'acte auquel elle acquiesçait était en soi bon ou mauvais;



(Vue extérieure du Wagon de la reine d'Angleterre.)

mais son instinct d'enfant lui donnait, peut-être à craindre que le général Narvaez en fût mécontent. Aussi le lendemain, quand celui-ci, informé de la mesure adoptée, vint au palais trouver la reine Isabelle, la pauvre petite, voyant bien qu'elle allait être grondée, se mit à rapporter. On lui fit grâce de la pénitence, à la condition qu'elle rapporterait comme on voudrait, et qu'elle déclarerait que M. Olozaga, pour lui arracher sa signature, lui avait donné des chiquenaudes, tiré l'oreille et tenu la main. La leçon apprise a été répétée sans trop de fautes. Voilà ce qui se laisse entrevoir dans les correspondances et les journaux d'Espagne. Ce qui est certain, c'est que M. Olozaga a été destitué par une ordonnance du 29 novembre, contre-signée de son collègue M. de Frias, qui, le lendemain, a été amené, ainsi que M. Serrano et les autres ministres, à donner lui-même sa démission. Un jeune député, M. Gonzalès Bravo, avocat, a été nommé ministre des affaires étrangères. Il compose jusqu'ici à lui seul tout le cabinet. En qualité de chancelier, il est venu, dans la séance des cortès du 1er décembre, présenter sérieusement la déclaration de la reine portant le récit des violences imputées à M. Olozaga. Une proposition a été faite, ayant pour objet d'éloigner momentanément cet ancien ministre du Congrès. Le renvoi de cette motion à l'examen des bureaux a été prononcé à la majorité de 79 voix contre 75. Madrid, nous dit-on, est dans l'inquiétude la plus vive. Nous nous l'expliquons sans peine. Quand on voit une aussi étrange parade se jouer en face d'une grande nation, quand on voit ses députés y accepter des rôles, est-il bien surprenant que le peuple se demande s'il suffit de siffler les acteurs?

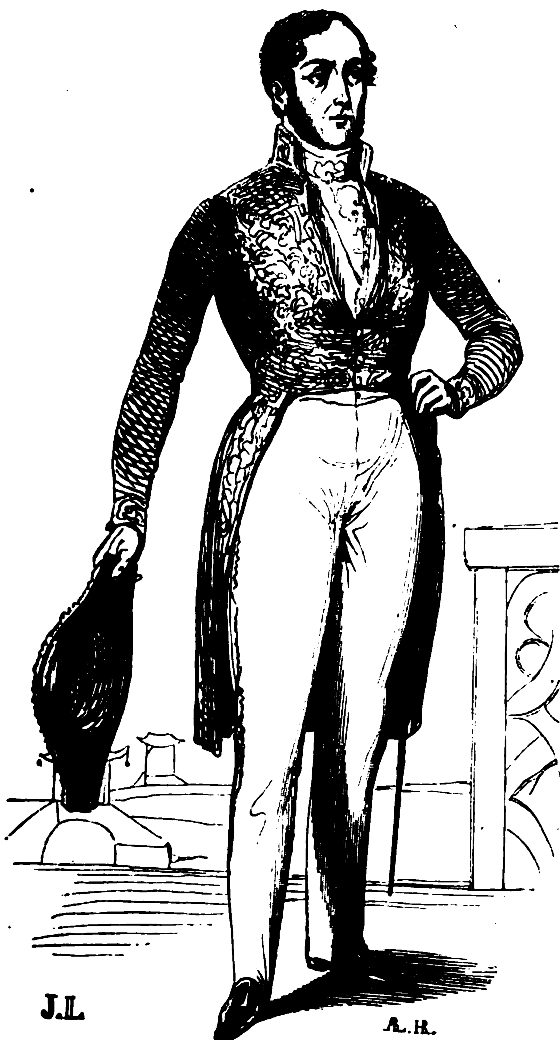


(Intérieur du Wagon de la reine d'Angleterre.)

Une violente tempête, qui a causé de nombreux sinistres, a éclaté, pendant les journées du 31 septembre au 2 octobre, dans les parages du sud de la Floride et des Bahamas. Outre plusieurs navires grands et petits, sur lesquels personne n'a péri, on cite un brick que l'on croit être *le Virginia*, qui allait de Boston à la Nouvelle-Orléans, avec environ soixante passagers, et qui a été englouti en vue de l'île Berry, l'une des Bahamas. La catastrophe a eu lieu tout près du rivage, aux yeux d'une foule nombreuse qui était accourue pour porter secours, mais qui en a été empêchée par la fureur de la mer. Personne n'a pu être sauvé. Une goëlette s'est aussi perdue non loin de là, sur la côte d'Abaço, avec son équipage composé de cinq hommes. Une autre goëlette du port d'Abaço a sombré dans les mêmes parages; il y avait à bord huit hommes, onze femmes et deux enfants. Tous ont péri.

« A ces naufrages, ajoute le *Courrier des Etats-Unis*, journal français de New-York, nous aurons sans doute à ajouter plus tard ceux de plusieurs bâtiments dont la longue disparition ne laisse guère d'espoir sur leur sort. De ce nombre est le brick *Francis-Ashby*, qui est parti de New-York pour Matanzas le 23 septembre, avec plusieurs passagers parmi lesquels nous signalons à regret un de nos compatriotes, M. le comte d'Adhémar, qui compte de nombreux amis à New-York et à la Havane. » Un des plus beaux paquebots à vapeur naviguant entre Liverpool et les Etats-Unis, le *Sheffield*, s'est également perdu, mais toutes les personnes qui étaient à bord ont été sauvées.

Pendant que les compagnies se préparent et s'organisent pour solliciter des Chambres, quand elles seront réunies, la concession des lignes de fer qui sont encore à accorder, le chemin atmosphérique de Dublin, par les épreuves dont il sort vainqueur, confirme la pensée où étaient les premiers commissaires que notre ministère des travaux publics a envoyés pour l'examiner, qu'une révolution est au moment de s'opérer dans les voies de fer. M. Mallet, du corps royal des Ponts et Chaussées et ancien député, nommé, en dernier lieu, pour faire sur ce système un rapport détaillé et en quelque sorte définitif, est de retour d'Irlande, et sa conclusion, comme celle de M. Brunel et des autres hommes de l'art qui se sont réunis à lui sur les lieux, est que ce système nouveau doit être regardé comme parfaitement pratique et sûr. Il est indispensable que, sans plus tarder, il soit essayé en France ; car on sait qu'il est applicable sur un des bas-côtés des voies de terre, qu'il n'exige ni terrassements, ni nivellements, ni travaux d'art, et que par conséquent il épargnerait des capitaux énormes qui seraient dépensés en pure



(M. de Lagrénée, ambassadeur de France en Chine.)

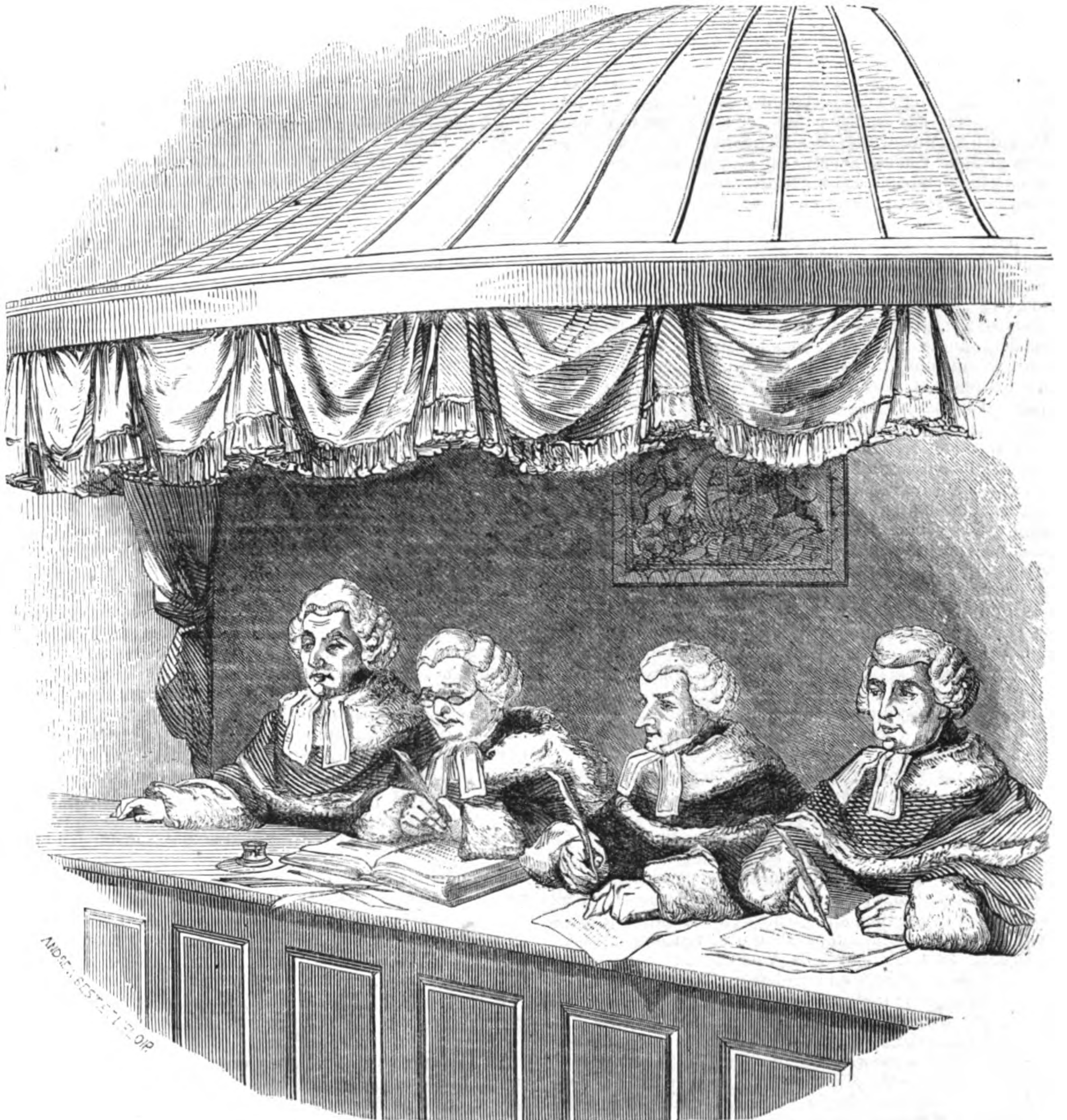
perte si on devait un peu plus tard adopter l'air atmosphérique comme force motrice. D'un autre côté, la *Gazette générale de Prusse* annonce que M. Shuttleworth, ingénieur anglais, propose un autre système, qu'il appelle chemin de fer *hydraulique*. La description qu'elle en donne est exactement conforme à celle d'un chemin atmosphérique, à cette différence près que la pression de l'eau remplace celle de l'air, et qu'il faut établir au-dessus du niveau du chemin des réservoirs toujours remplis d'eau et ne la laissant jamais perdre. Ce système n'est encore qu'à l'état de pure théorie.

En attendant que l'eau trouve son utilisation dans les chemins de fer, le tribunal de commerce de Rouen n'entend pas qu'elle serve à faire du vin. Il vient de rendre un jugement fort bien motivé sur l'opération appelée le *mouillage*, dans lequel il apprécie comme elle mérite de l'être la conduite de la régie, qui tolère cette fraude commise aux dépens du consommateur, pourvu que le droit lui soit payé sur le produit des puits comme sur celui de la vigne. C'est étrangement comprendre sa mission, pour une administration publique, que de croire qu'elle n'a point à défendre les citoyens contre l'avidité et la mauvaise foi, et que son rôle doit se borner uniquement à faire que le trésor partage du moins avec les fraudeurs. — En vérité, nous serions tentés d'envoyer M. le directeur-général des contributions indirectes prendre quelques leçons de scrupules d'un nouveau gouverneur d'Abys-



(L'Empereur de la Chine.)

PROCES D'O'CONNELL. — COUR DU BANC DE LA REINE.



Le juge Burton. — Le président Pennefather. — Le juge Crampton. — Le juge Perrin.
(Voir la note de la page 231.)

sinie, sur lequel les journaux allemands nous donnent des détails. Le naturaliste Schimper, après avoir séjourné pendant six années dans ces contrées, s'est fait, disent-ils, une position très-avantageuse auprès du roi Ubie, qui l'a nommé gouverneur d'un district très-étendu. Il rend lui-même compte de ces circonstances dans une lettre écrite d'Ambassa, en date du 30 juin, et ainsi conçue : « Je suis maintenant propriétaire d'un vaste pays qui compte une population de plusieurs millions d'habitants, et dans lequel je suis souverain comme un comte d'empire au Moyen-Age ; mais je suis pauvre, car il n'y a ici que du blé, des armes et des bestiaux ; l'argent y est rare, et je ne veux point m'en procurer en employant des moyens violents, à l'exemple des grands de l'Abyssinie. » Nous faisons des vœux bien sincères pour que M. Schimper ne meure pas de privations *dans sa position très-avantageuse*. Tous les peuples sont intéressés à ce qu'il soit établi, par un exemple prospère, qu'un souverain peut être parfaitement heureux et ne pas mourir de faim sans liste civile. C'est une expérience qui doit être suivie avec curiosité.

Les artistes dramatiques, à qui il arrive aussi souvent le soir d'être rois et reines, n'en sentent pas moins quelquefois le matin les cris du besoin. Ils ont donc formé entre eux une association de secours qui sert des pensions à quelques vétérans de l'art. Voici les noms de ces pensionnés par ordre d'ancienneté dans la carrière. C'est un curieux tableau, en même temps, de longévité chez les comédiens. M. Fragueau, doyen de tous les comédiens en exercice, 81 ans ; M. Mériel, 73 ans ; madame Mériel, 72 ans ; madame Brunet, 72 ans ; M. Bergeronneau, 68 ans ; M. Bignon, 76 ans ; M. Pougin père, 70 ans ; M. Pie-Darnissel, 70 ans ; madame Berger, 60 ans ; M. Dugy, 70 ans ; M. Bougnol, 82 ans ; madame Clairençon, 91 ans ; mademoiselle Zoé Duquesnois, 72 ans ; M. Masson, 73 ans. Ces quatorze vétérans de l'art dramatique réunissent entre eux *mille trente ans*, dix siècles passés ! ! !

L'administration de la ville de Paris continue avec zèle ses travaux d'embellissement et d'amélioration. Les appareils pour la conduite des eaux du puits artésien de Grenelle aux réservoirs de l'Estrapade se poursuivent activement. Jusqu'au succès de cette belle et heureuse entreprise, dix-huit à vingt barrières de Paris se trouvaient à un niveau trop élevé pour recevoir l'eau d'aucun des établissements hydrauliques de la ville. Grâce au puits de Grenelle, voilà qu'on est parvenu à remédier à cette triste disette. Mais on ne s'est pas contenté de cette puissante source pour alimenter Paris ; le projet conçu par M. Arago d'élever les eaux de la Seine au moyen de turbines qui doivent remplacer le chétif établissement hydraulique du pont Notre-Dame est définitivement adopté pour recevoir son commencement d'exécution au printemps prochain. Entre autres emplois qu'on se propose de faire des masses d'eau que ces puissants appareils élèveront, se trouve le curage de la rivière de Bièvre. On sait quels germes de mort traîne après lui, dans son cours à peine sensible, ce ruisseau fangeux et cependant si utile aux établissements qui l'avoisinent. Quel immense service que celui de faire contribuer les eaux de la Seine au nettoyage à fond de cette rivière, une fois chaque année, alors qu'elle est presque tarie, et que de son lit sortent des miasmes pestilentiels. Ces projets sont des bienfaits réels, et qui honorent l'administration d'autant plus qu'ils s'adressent aux classes laborieuses presque exclusivement, car ce sont elles qui peuplent en très-grande partie les quartiers que ces mesures vont assainir. — Tout se prépare pour la restauration de Notre-Dame. Un concours a été ouvert par M. le ministre des cultes, et un projet de MM. Lassus et Viollet-Leduc, auxquels on doit déjà des travaux de ce genre, bien conçus et bien exécutés, a été placé en première ligne par le conseil des bâtiments civils. Les réparations si malheureusement faites antérieurement à la partie septentrionale de cette cathédrale commandaient que le plus grand soin fût apporté au choix des artistes à qui seront confiés la restauration générale de la sainte basilique et la construction d'une sacristie au flanc méridional du monument.—Un débat s'est engagé sur un cœur trouvé récemment à la place de l'autel de la Sainte-Chapelle. Suivant quelques archéologues, ce doit être le cœur de saint Louis, son fondateur ; auquel cas, on aurait à le transporter sans retard dans les caveaux de Saint-Denis. Mais, suivant le savant M. Letronne, c'est bien plus probablement le cœur du maçon qui a construit cet édifice, et auquel les honneurs royaux ne sont pas dus. Dès qu'il aura été prononcé en dernier ressort, nous enregistrerons le jugement. — On vient de faire placer, sur la maison de la rue Richelieu numérotée 34, en face du monument élevé à Molière, et qui sera, comme nous l'avons annoncé, inauguré le 15 du mois prochain, un très-beau cadre en marbre blanc, au milieu duquel on lit, sur un fond noir, écrit en lettres d'or : « Molière est mort dans cette maison, le 17 février 1673, à l'âge de cinquante-un ans. » Cette inscription est surmontée du millésime 1844, encadré dans une couronne de laurier. Elle ne sera découverte que le jour de la cérémonie.

Nous avions raconté, d'après des journaux de Berlin, qu'une action judiciaire était intentée contre une danseuse espagnole, mademoiselle Lola Montez, qu'on accusait d'avoir malmené un gendarme à coups de cravache. Nous avons dit depuis que cette demoiselle avait écrit au *Journal des Débats* que la justice de Berlin avait renoncé à ses poursuites contre ce qu'elle appelait une vivacité et que le gendarme qui l'avait essuyée était même venu lui en demander pardon. Cela prouvait qu'Odry n'est pas le seul artiste qui ait rencontré de bons gendarmes. Mais des lettres de Varsovie du 25 novembre viennent nous apprendre que mademoiselle Montez ayant été mal accueillie par le parterre de cette ville, s'est permis envers lui, sur le théâtre, des gestes qui n'avaient rien de gracieux et qui laissaient à désirer sous le rapport de la décence. Un gendarme lui a encore été envoyé, et ce n'est qu'après lui avoir opposé une rude résistance, qu'elle a quitté Varsovie comme elle avait quitté Berlin. Elle a annoncé, par sa lettre au *Journal des Débats*, qu'elle comptait se rendre prochainement à Paris. Gendarmes ! garde à vous !

ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

(Voir t. II, p. 26, 58, 105, 139 et 214.)

Martin fait de nouvelles connaissances et Mark un nouvel ami.

(SUITE.)

Une autre circonstance, des plus délectables, se révéla avant que la première tasse de thé eût été bue. Le croira-t-on ? tous avaient visité l'Angleterre ! se pouvait-il rien imaginer de plus heureux ? Cependant Martin n'en fut qu'à demi content, lorsqu'il eut découvert quel prodigieux monde de ducs, lords, vicomtes, marquis, duchesses, chevaliers, baronnets, étaient intimement connus de ses nouveaux amis, et quel vif intérêt inspiraient à ceux-ci les moindres particularités relatives à tant d'illustres personnages. Aux questions qui pleuvaient pour s'informer de telle ou telle de ces précieuses santés, l'imperturbable Martin répondait : « Oui ! oh ! oui ; à merveille ! — Jamais il ne s'est mieux porté. » S'agissait-il de savoir si la mère de *sa Grâce* la duchesse n'était pas fort changée : « En vérité, pas le moins du monde, affirmait Martin ; vous la verriez demain que vous croiriez l'avoir quittée hier ! » Tout glissait donc comme sur des roulettes. Même lorsque les jeunes miss, inquiètes de la destinée des poissons dorés qui frétillaient dans la fontaine grecque de telle ou telle noble serre, voulurent savoir s'ils étaient toujours aussi nombreux ; après mûre considération, l'Anglais affirma qu'ils devaient avoir doublé ; et, quant à ce qui concernait les plantes exotiques, pas moyen d'en parler, foi d'amateur ! il fallait le voir pour y croire.

Cet état si complétement prospère rappela au souvenir des membres de la famille les splendeurs sans pareilles d'une fête qui avait réuni la pairie entière, la fleur de la noblesse de la Grande-Bretagne, et tout l'almanach de la cour ; fête à laquelle ils avaient été nominativement invités : on pouvait presque dire qu'elle se donnait pour eux. Puis vinrent les délicieuses réminiscences de ce que M. Norris le père avait dit au marquis, et de ce que madame Norris la mère avait dit à la marquise, et de ce que le marquis et la marquise avaient répondu, et des affectueuses et solennelles assurances qu'avaient prodiguées Leurs Grâces, en jurant sur l'honneur qu'il n'était rien qu'elles n'eussent donné pour voir M. Norris, madame Norris et les deux demoiselles Norris, et leur frère M. Norris junior, se fixer en Angleterre, afin de pouvoir cultiver assidûment leur précieuse amitié. Ces agréables récits se prolongèrent longtemps.

L'Anglais, néanmoins, trouvait quelque chose d'étrange, de contradictoire, à voir MM. Norris fils et père (si glorieux de correspondre, courrier par courrier, avec quatre pairs de la Grande-Bretagne) assaisonner de déclamations républicaines le brillant récit de leurs succès aristocratiques. Ils ne pouvaient tarir sur l'inappréciable avantage de vivre, à l'abri de toutes ces distinctions arbitraires, dans la terre classique des lumières et de l'indépendance, où l'on ne connaît de noblesse que celle qu'imprime la nature, où l'ordre social tout entier repose sur une large base d'égalité et d'amour fraternel. Ce thème entraînant inspira au père un discours qui menaçait de devenir interminable, lorsque M. Bevan s'avisa, pour faire diversion, d'adresser à ses hôtes quelques questions insignifiantes sur le propriétaire de la maison voisine. M. Norris déclara, en réponse, que ledit personnage professant des opinions religieuses qu'il lui était impossible d'approuver, il n'avait pas l'honneur de le connaître. Madame Norris avait aussi son motif, qui, bien qu'exprimé en d'autres termes, aboutissait à la même conclusion : « Ces gens-là pouvaient être assez bien dans leur genre, mais la bonne compagnie ne les recevait pas. »

Un autre trait fit sur Martin une vive impression. M. Bevan raconta ce qui s'était passé entre Mark et le nègre ; il devint évident que tous les Norris étaient *abolitionnistes* (1), à la grande satisfaction de Martin, qui n'hésita plus à exprimer sa sympathie pour cette pauvre race noire, vouée à tant de souffrances et d'oppression. Mais, au plus bel endroit de son discours, une des jeunes miss Norris, — la plus délicate et la plus jolie, — fut prise d'un fou rire, qui lui ôta la parole pendant quelques minutes ; enfin, quand elle put modérer ses bruyants éclats, elle répondit aux instances polies de l'Anglais, qui la suppliait de lui dire en quoi il était si plaisant ? « Que les nègres étaient de si *drôles* d'êtres, d'un si irrésistible comique, qu'il n'y avait vraiment pas moyen d'en parler sans rire, ni de prendre au sérieux une partie de la création si ridiculement absurde et si grotesquement bouffonne ! » M. et madame Norris père et mère, mademoiselle Norris sœur, M. Norris le jeune, et jusqu'à la vieille grand'mère, se rangèrent à cet avis ; il n'y avait qu'une voix sur un fait aussi incontestable.

Eh quoi ! les tortures, les angoisses convulsives de l'esclavage et leurs horribles traces n'imposent-elles pas un caractère sacré à l'être humain qui les subit, fût-il au physique aussi grotesque qu'un singe, aussi absurde au moral que le plus bénin des Nemrods qui donnent la chasse aux peaux rouges ou noires !...

« Bref, dit M. Norris père, tranchant amiablement la question, il y a une antipathie naturelle entre les deux races. »

M. Norris fils s'abstint de parler, mais il fit une laide grimace, et secoua délicatement ses doigts comme eût pu le faire Hamlet après avoir manié le crâne de Yorick ; on eût dit que le sensitif Américain venait de toucher un nègre, et que la peau du noir avait déteint sur lui.

Averti qu'il s'était fourvoyé, et se trouvait sur un terrain peu sûr, Martin battit en retraite ; pour rendre à la conversation son premier essor agréable et facile, il s'adressa aux jeunes personnes, dont la riche et brillante toilette, à l'unisson des petits souliers et des fins bas de soie, annonçait qu'elles étaient passées maîtres dans l'étude des modes françaises. De fait, si leur instruction sur ce point était tant soit peu arriérée, en revanche elle était des plus étendue. La sœur aînée surtout, que distinguait sa science en métaphysique, en hydraulique, ses connaissances approfondies des lois de la pression et des droits de l'homme, avait l'art de combiner ces divers talents de société de manière à les faire briller dans le discours, soit qu'on parlât chiffons, soit qu'on devisât de la perfectibilité humaine. L'heureux résultat de ce procédé, aussi instructif qu'ingénieux, était de plonger les auditeurs, en moins de cinq minutes, dans une sorte d'aliénation mentale.

Martin se sentit pris de vertige, et apercevant un piano, il en fit une planche de salut, et supplia l'autre sœur de chanter. Elle y consentit de bonne grâce. Alors commença un concert dont les demoiselles Norris firent tous les frais ; les ariettes succédèrent aux airs de bravoure, puis vinrent les romances. Elles chantèrent de l'allemand, du français, de l'italien, de l'espagnol, du portugais, du suisse, de tout, hors de l'anglais. Leur langue natale, fi donc ! c'était par trop vulgaire. Il en est des langues comme de bon nombre de voyageurs, gens d'assez mince étoffe, dédaignés au logis, mais distingués et choyés au dehors.

Il est probable qu'avec le temps les demoiselles Norris en seraient venues à l'hébreu, si elles n'eussent été subitement interrompues par l'Irlandais, qui, ouvrant la porte à deux battants, annonça d'une voix de Stentor :

« Le *giniral* Fladdock !

— Se peut-il ! s'écrièrent simultanément les deux sœurs, suspendant aussitôt leur mélodie. Le général de retour ! »

A cette exclamation, le général, en grand uniforme, paré comme pour un bal, s'élança dans le salon avec une telle impétuosité, qu'ayant, d'une de ses bottes, accroché le tapis et rencontré son épée en travers de ses jambes, il alla donner du nez sur le parquet, la tête la première, présentant aux regards consternés des spectateurs un petit point rond, chauve et luisant sur la sommité de son crâne. Ce n'était rien encore : assez replet de sa nature et fort serré dans ses habits, une fois que l'infortuné général fut à terre, il lui devint impossible de se relever ; il resta donc gisant sur le ventre, se tortillant, et faisant faire à ses bottes toutes sortes d'évolutions dont on ne trouve point d'exemples dans les fastes militaires.

Il y eut un élan universel pour lui venir en aide ; mais l'uniforme était si terriblement et si merveilleusement juste, que le héros fut relevé tout d'une pièce, comme un clown qui fait le mort. Roide et sans pli, il ne reprit possession de son individu qu'en se retrouvant d'aplomb sur les deux plantes de ses pieds ; alors, ranimé comme par miracle, et s'avançant de biais pour tenir moins de place et sauver de tout contact l'or de ses épaulettes, il parvint jusqu'à la maîtresse de la maison et la salua le sourire sur les lèvres.

Il est vrai que la famille Norris n'aurait pu manifester plus de joie à cette apparition inattendue, si New-York eût été en état de siége, et qu'il n'y eût pas eu moyen, pour or ou pour argent, de se procurer un général quelconque.

Par trois fois, à la ronde, et à tour de rôle, il serra et secoua la main de tous les Norris ; puis, s'éloignant de quelques pas, il les passa en revue à distance, son ample manteau rejeté sur l'épaule droite, laissant à découvert sa poitrine martiale.

« Est-ce bien vous ? s'écria le général ; est-ce vous que je revois, esprits d'élite de ma noble patrie !

— Oui, répliqua M. Norris ; nous voilà en personne ; c'est nous-mêmes, général. »

Ce fut alors à qui entourerait le nouvel arrivé, à qui s'informerait de ce qu'il avait vu, fait, pensé, depuis la date de sa dernière lettre : tous voulaient savoir s'il s'était fort amusé à l'étranger, et surtout, avant tout, sur quel pied d'intimité il était avec les nobles ducs, lords, vicomtes, marquises, duchesses, chevaliers et barons, qui faisaient les délices de ces populations abâtardies, perdues dans la nuit de l'ignorance.

« Ne m'en parlez pas ! répliqua le général ; à vrai dire, je n'ai vécu que dans ce monde-là ; j'ai même rapporté dans ma malle des journaux où mon nom est imprimé (ici il baissa la voix et prit un ton solennel), imprimé en toutes lettres parmi les nouvelles *fashionables* du jour. O les préjugés, les conventions de cette étourdissante Europe !

— Ah ! fit M. Norris père, secouant la tête d'un air mélancolique, et jetant à Martin un regard de côté, comme pour lui dire : Je ne puis pas le nier ; je le ferais s'il y avait moyen.

— Et le sentiment moral, combien peu développé ! se récria encore le général ; quelle absence de dignité chez l'homme !

— Ah ! soupirèrent tous les Norris, dans l'abomination de la désolation.

— Non ; impossible d'atteindre à la réalité, à moins d'être sur les lieux. Vous, Norris, qui êtes un homme fort, doué d'une imagination vigoureuse, je suis sûr que vous n'auriez jamais pu vous faire une idée de ce qu'il en est avant d'avoir vu, de vos yeux vu !

— Jamais ! dit M. Norris.

— Que d'entraves ! l'orgueil exclusif du rang, les formes sans fin, l'étiquette, le cérémonial ! poursuivit le général, augmentant d'emphase à mesure. Oh ! que de barrières artificielles dressées entre l'homme et l'homme ! quelle séparation de la race humaine, en cartes hautes et basses, en trèfle, en carreau, en pique... On y trouve de tout, hors des cœurs !

— Ah ! s'écria la famille entière, ravie de cette pointe ; mais l'indignation reprit le dessus.

(1) Partisans de l'affranchissement des noirs.

— *Il n'est* que trop vrai, général!

— Un moment, s'écria tout à coup M. Norris père, saisissant le bras du général Fladdock; n'avez-vous pas fait la *traversée dans* le Screw?

— Oui, en effet.

— Est-il possible? s'écrièrent les jeunes miss; quel heureux hasard!»

Le général ne paraissait pas comprendre pourquoi son passage à bord du Screw causait une si vive sensation; et il ne fut pas beaucoup plus au fait quand M. Norris lui présenta Martin en disant:

« Un de vos compagnons de voyage, je crois?

— Un de mes compagnons! répéta le général; non pas, que je sache! »

Il n'avait jamais vu Martin; mais celui-ci l'avait vu, et le reconnut, dès qu'ils se trouvèrent face à face, pour le passager qui, les mains enfoncées dans ses poches, humait sur le pont l'air de la liberté.

Tous les yeux étaient fixés sur Martin; il n'y avait pas d'évasion possible; il fallait que la vérité se fît jour.

« Je suis venu dans le même vaisseau que le général, dit Martin, mais non dans la même cabine. Forcé à une stricte économie, j'avais pris une des places de l'avant. »

Si le général se fût vu transporté en personne près d'un canon chargé, avec ordre d'y mettre le feu sur-le-champ, il n'eût pu tomber dans une consternation plus grande qu'en entendant ces paroles : « Quoi! lui, Fladdock! — Fladdock en grand uniforme de la milice nationale! — Fladdock, le général! — Fladdock, le benjamin des grands seigneurs d'outre-mer! — lui, soupçonné de connaître un quidam juché sur l'avant d'un paquebot, payant pour son passage la modique somme de quatre louis dix schellings! et trouver un pareil drôle établi dans le sanctuaire de la mode, dans le giron de l'aristocratie de New-York!» Il en porta la main à la garde de son épée.

Un silence de mort planait sur les Norris. Si cette histoire venait à transpirer, ils étaient à jamais compromis, perdus, grace à l'imprudence d'un parent campagnard, eux dont l'étoile brillait d'un éclat à part dans les hautes sphères de New-York! Ils voyaient bien graviter d'autres soleils au-dessus et au-dessous, mais pas un ne se compromettait jusqu'à sortir de son orbite, ou jusqu'à échanger un mot ou un rayon avec les soleils voisins; et, cependant, à travers ces sphères infinies circulerait l'effroyable nouvelle que les Norris, déchus de leur antique splendeur, trompés par des dehors distingués, avaient *reçu* un homme sans le sou, un inconnu! O aigle tutélaire de l'immaculée république! n'avais-tu tant vécu que pour cette infamie!

« Permettez-moi, dit Martin, rompant enfin ce terrible silence, permettez-moi de prendre congé de vous; je sens que je cause ici autant d'embarras au moins que je m'en suis attiré à moi-même; mais, avant de sortir, je dois disculper mon introducteur, qui, en me présentant dans cette société, ignorait à quel point j'étais indigne d'un tel honneur. »

Il salua et sortit, de glace à l'extérieur, tout de feu au dedans.

« Allons, allons, dit M. Norris père, encore pale et parcourant des yeux l'assemblée; il y a cela de bon que ce jeune homme a été initié ce soir à une élégance de manières, à un raffinement de mœurs, à une hospitalité de bon goût, auxquels il était étranger dans le lieu de sa naissance. Espérons que cette circonstance éveillera en lui le sentiment moral. »

Si le sentiment moral (cette denrée tout à fait transatlantique, car, à en croire les hommes d'État, les orateurs et les pamphlétaires indigènes, l'Amérique en a le monopole) implique un bienveillant amour pour tout le genre humain, jamais Martin n'en avait été plus dépourvu. Tandis qu'il arpentait les rues, suivi de Mark, ses dispositions immorales étaient au contraire en pleine activité, lui soufflant d'énergiques et sanguinaires exclamations, que, fort heureusement pour son honneur, personne n'entendait. Il avait cependant retrouvé assez de sang-froid pour rire des ridicules incidents de la soirée, lorsqu'il entendit derrière lui un pas pressé, et se retournant, il aperçut son nouvel ami tout hors d'haleine.

M. Bevan passa son bras sous celui de Martin, le supplia de marcher moins vite, et après un silence de quelques minutes, lui dit enfin :

« J'espère bien que vous me disculpez, mais dans un autre sens.

— Quoi? que voulez-vous dire? demanda Martin.

— J'espère que vous ne me soupçonnez pas d'avoir en rien prévu la fin de notre visite?

— Non, certes, répliqua Martin. Et je vous suis d'autant plus obligé de votre intérêt, que je vois de quelle étoffe sont faits ici vos honorables citoyens.

— De la même étoffe que la plupart des honorables citoyens des autres pays, je pense. Seulement, mes compatriotes ont de plus le tort de farder la marchandise par de belles paroles.

— Cela se peut, dit Martin.

— Je gagerais, poursuivit son ami, que si vous assistiez à une scène du même genre dans une comédie anglaise, vous ne la trouveriez ni improbable, ni chargée.

— Je le crois aussi.

— Sans doute parmi nous la chose est plus ridicule que partout ailleurs, poursuivit son compagnon, mais la faute en est à nos éternelles professions de foi. Quant à ce qui me concerne, j'ajouterai que je savais parfaitement que vous n'étiez pas au nombre des passagers riches, des passagers de l'*arrière* : j'avais vu la liste, et vous n'y figuriez pas.

— Je vous sais d'autant plus de gré de votre accueil, dit Martin.

— Norris n'en est pas moins, dans son genre, un très-bon homme, je vous assure.

— Vous trouvez? dit sèchement Martin.

— Oui; il a d'excellentes qualités. Si vous ou tout autre vous fussiez adressé à lui comme à un être supérieur, réclamant ses bons offices, *in forma pauperis*, il eût été toute bonté, toute considération.

— Je ne me suis pas expatrié et n'ai pas fait trois mille lieues pour prendre un pareil rôle, » répliqua Martin.

Lui et son ami continuèrent à marcher sans se rien dire, absorbés chacun dans ses propres pensées.

C'en était fait chez le major du thé ou du souper, bref, du repas du soir, de quelque nom qu'on le nomme en Amérique, lorsque Martin et son compagnon arrivèrent. Cependant la nappe, surchargée d'un renfort de taches, couvrait encore la table. A l'un des bouts siégeait madame Jefferson Brick, flanquée de deux autres dames. Toutes trois, évidemment en retard, enveloppées de châles et de chapeaux, venaient de rentrer, et dégustaient leur thé à la terne clarté de trois chandelles inégales plantées dans trois chandeliers dépareillés.

Les trois dames causaient entre elles à haute voix; mais, à l'aspect des survenants, elles se turent et affichèrent une réserve excessive. Pendant qu'elles échangeaient tout bas quelques remarques, la température de l'eau bouillante qui emplissait la théière descendit de vingt degrés sous l'influence de leur souffle glacial.

« Êtes-vous allée à l'assemblée, madame Brick? demanda l'ami de Martin avec un clignement d'yeux moqueur.

— Non, j'étais au cours, monsieur.

— Ah! pardon, j'oubliais. Vous n'assistez jamais, je crois, à l'assemblée? »

Ici la dame qui occupait la droite de madame Brick toussa pieusement comme pour dire : *Moi*, j'y assiste. Elle y était, en effet, fort assidue, et ne manquait pas un seul des sermons de la semaine.

« Le prêche était remarquable sans doute? » demanda M. Bevan s'adressant à cette dernière.

Elle leva les yeux d'un air béat, en répondant : « Oui. » Elle avait été on ne peut plus édifiée des points de doctrine acerbes et mordants qui s'appliquaient à tous ses amis et connaissances, et qui leur disaient leur fait sans appel et de la façon la plus énergique. De plus, son chapeau ayant éclipsé tous les autres chapeaux de la congrégation, elle avait lieu d'être complétement satisfaite.

« Quel cours suivez-vous en ce moment, madame? dit l'ami de Martin revenant à madame Brick.

— Un cours sur la philosophie de l'âme, tous les mercredis.

— Et les lundis?

— Celui sur la philosophie du crime.

— Et les vendredis?

— La philosophie des végétaux.

— Vous oubliez les jeudis, ma chère, le cours de philosophie gouvernementale, fit observer la troisième dame.

— Non, c'est tous les mardis.

— C'est juste, s'écria l'autre, les jeudis sont réservés à la philosophie de la matière.

— Vous voyez, monsieur Chuzzlewit, que nos dames ne manquent pas d'occupation, reprit M. Bevan.

— Oui, certes, entre d'aussi graves études au dehors, et les soins du ménage au dedans, leur temps doit être bien employé. »

Martin demeura court; évidemment l'éloge ne prenait pas, quoiqu'il lui fût impossible de deviner ce qui lui attirait l'expression dédaigneuse qui se peignit sur les trois visages. Aussitôt que les dames eurent quitté la chambre, ce qui ne tarda pas, M. Bevan lui apprit que ces philosophes femelles avaient en grand mépris les tracas domestiques; il y avait cent à parier contre un que pas une de ces érudites n'était en état de faire le plus simple ouvrage de femme, encore moins de façonner une robe ou un bonnet pour ses enfants.

« Décider si, en fait d'instruments tranchants, les aiguilles ne leur siéraient pas mieux que la controverse, est une autre question; mais ce dont je puis répondre, c'est que tout en s'exerçant sur autrui, elles ont soin de ne se pas blesser elles-mêmes. Les assemblées dévotes et les Cours instructifs sont nos bals et nos concerts. Elles y vont pour échapper à la monotonie, pour passer en revue les toilettes, puis reviennent au logis.

— Par logis, entendez-vous une pension, une maison comme celle-ci?

— Oui, souvent. Mais je vois que vous n'en pouvez plus. Bonsoir; demain matin, nous causerons de vos projets. Vous devez déjà voir qu'un plus long séjour ici vous serait inutile; il faut pousser plus avant.

— Peut-être pour trouver pire, dit Martin.

— J'espère que non; mais à chaque jour suffit sa peine, comme vous savez. Bonsoir. »

Ils échangèrent une cordiale poignée de main et se quittèrent.

Dès que Martin fut seul, l'excitation causée par le changement de lieux et par la nouveauté des objets tomba soudainement. Il se sentit si abattu, si épuisé, que l'énergie nécessaire pour monter l'escalier et se traîner jusqu'à son lit lui manqua. Quel changement douze à quinze heures n'avaient-elles pas opéré dans ses espérances, dans ses projets les plus chers! étranger à ce sol, à cet air, il n'avait pas foulé l'un, respiré l'autre un jour entier, que déjà son entreprise lui semblait avortée; toute téméraire, toute hasardeuse qu'elle lui fût apparue à bord, elle avait pris à terre un aspect bien autrement sombre. Les pensées qu'il appelait à son aide, loin de le soulager, prenaient les formes les plus tristes, les plus décourageantes; l'éclat même du diamant qu'il portait au doigt se noyait dans les larmes, et n'avait plus pour lui un seul rayon d'espoir.

Il demeurait assis auprès du poêle, absorbé dans sa rêverie, sans prendre garde aux pensionnaires qui rentraient un à un, avalaient quelques gorgées d'eau à même d'une grande cruche blanche placée sur le buffet, et tournoyant un moment, comme fascinés, autour des crachoirs de cuivre, gagnaient pesamment leur lit; enfin, Mark Tapley arriva et secoua Martin par le bras, le croyant endormi.

« Mark! s'écria Martin en tressaillant.

— Moi-même, monsieur, dit le joyeux serviteur mouchant la chandelle avec ses doigts; tout va bien. Votre lit n'est pas des plus larges, monsieur, et il ne faudrait pas avoir grand'soif pour *boire* avant déjeuner toute l'eau destinée à votre toilette, *et avaler* l'essuie-main par dessus le marché. Mais vous dormirez cette nuit sans qu'on vous berce.

— Il me semble être encore en mer; la maison tourne, dit Martin chancelant, je suis écrasé.

— Pour moi, je me sens aussi gai que jamais, et ce n'est pas sans cause, Dieu merci! je devais naître ici. Oui, sur ma foi! Prenez donc garde où vous mettez le pied, monsieur. »

Ils montaient l'escalier qui les conduisit au faîte de la maison, dans la chambre préparée pour Martin. Elle était aussi exiguë que possible, éclairée par une demi-fenêtre, meublée d'un lit pareil à un coffre sans couvercle, de deux chaises, d'un morceau de tapis de la grandeur de ceux qui servent à essayer les souliers dans un magasin de chaussures, d'un petit miroir cloué au mur, d'une table étroite, soi-disant de toilette, avec un pot à eau et une cuvette que l'on aurait pu prendre pour une tasse et un pot au lait.

« J'imagine qu'ils se polissent la figure avec un torchon sec, en ce pays, dit Mark. Pour ma part, je les crois atteints de *drophobie*, monsieur.

— Tâchez de me tirer mes bottes, dit Martin se jetant sur une chaise. Je suis brisé!... je suis mort, Mark!

— Vous chanterez sur un autre ton demain matin, reprit Mark, et même ce soir; goûtez-moi seulement un peu de cela! »

Il lui présenta un immense gobelet, rempli jusqu'aux bords de glaçons transparents, au travers desquels une ou deux minces tranches de citron nageants dans un liquide doré, d'un aspect délectable, se montraient à l'œil ravi.

« Qu'est cela? » demanda Martin.

Mark, sans répondre, plongea un roseau dans ce mélange, produisant un agréable tumulte dans tous ces fragments de glace, et il indiqua, par un geste expressif, que le tout devait être aspiré à travers ce canal par le buveur enchanté.

Martin prit le verre, appliqua ses lèvres au roseau, leva ses yeux en extase, et ne s'arrêta plus que le liquide ne fût absorbé jusqu'à la dernière goutte.

Colonie d'Enfants pauvres.

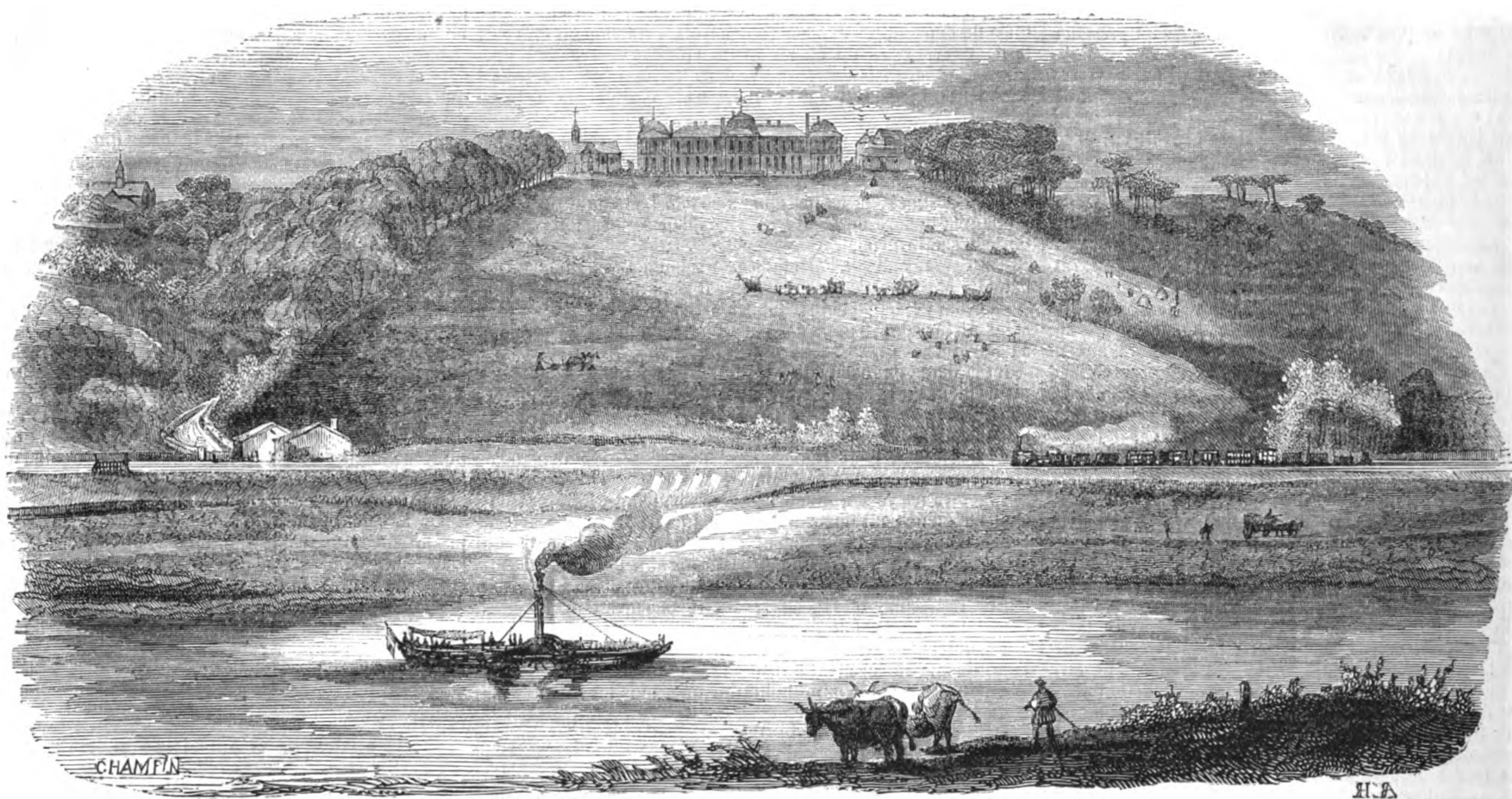
PETIT-BOURG (SEINE-ET-OISE).

Il y a peu de temps, tout en rendant hommage, dans ce même journal, aux généreux efforts, à la rare persévérance, et, nous sommes heureux de pouvoir l'ajouter, tout en constatant les succès manifestes des hommes courageux et dévoués qui ont fondé des colonies agricoles pour les jeunes détenus, nous exprimions le regret que rien d'analogue n'eût été fait encore pour les enfants pauvres, qui n'avaient point, eux, encouru les sévérités de la justice; nous ne dissimulions pas la crainte que la nécessité d'un baptême en police correctionnelle, pour être admis dans les seuls établissements fondés jusque-là, ne fût envisagée par le pauvre comme une injustice, et ne devînt même une bien involontaire provocation au crime. Nous savions bien que l'on faisait valoir que le nombre des jeunes détenus, dans la France entière, est assez limité, tandis que le nombre des enfants pauvres est considérable, puisque dans la seule ville de Paris, d'après le relevé du dernier exercice dont les comptes aient été publiés par l'administration des hospices, l'exercice 1841, 12,628 garçons et 12,660 filles, au-dessous de douze ans, avaient été secourus par les bureaux de bienfaisance, et que ce chiffre total de 25,288 indigents déclarés pourrait facilement être doublé, si l'on y ajoutait les enfants indigents qui ne sont pas secourus, parce qu'ils ont dépassé cet âge, et ceux dont les parents n'ont pu se résigner à afficher leur misère et celle des leurs. Nous savions bien que l'on croyait trouver dans ces chiffres effrayants, et dans celui de 1,850,000, qui représente à peu près le nombre total des indigents en France, une excuse pour ne pas oser aborder une lutte corps à corps avec la misère, tandis que la réformation de la situation morale et matérielle des jeunes condamnés, dont le nombre est beaucoup plus restreint, n'avait rien qui décourageât une généreuse et philanthropique ardeur. Nous connaissions tous ces motifs allégués; mais (le dirons-nous) ils étaient bien loin de nous paraître plausibles. Ne pas tenter, parce qu'il est difficile de faire, est un déplorable parti; et ne secourir que le vice, parce qu'il est beaucoup plus long de venir en aide à l'infortune honnête, est le plus mal entendu de tous les calculs.

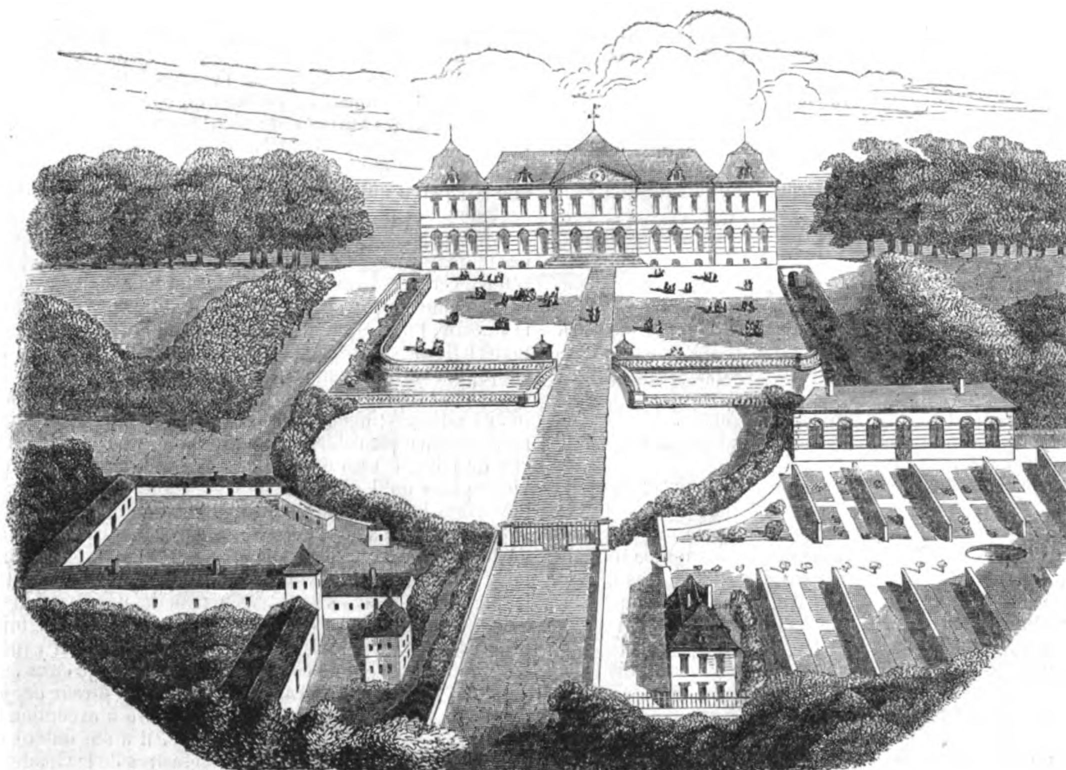
Ce sentiment a été heureusement partagé par des hommes dévoués et pratiques. Sous la présidence de M. le comte Portalis, et par les soins d'un homme actif et entreprenant pour le bien, M. Allier, s'est formée pour le département de la Seine, qui renferme tout à la fois les misères qui lui sont propres et celles que les autres départements lui expédient en grand nombre, une *Société pour le patronage dans les ateliers, et la fondation de colonies agricoles en faveur des jeunes garçons pauvres.* Ce projet est d'une mise à exécution toute récente. Conçu il y a quelque temps, il a été différé parce qu'on a estimé, en apprenant les désastres de la Guadeloupe, qu'il fallait laisser la bienfaisance publique s'exercer d'abord en faveur d'infortunes auxquelles toutes les autres devaient momentanément céder le pas. Aujourd'hui que les listes de souscription en faveur des malheureux de la Pointe-à-Pitre ont dépassé toutes les espérances, et qu'elles paraissent avoir à peu près atteint leur chiffre définitif, les auteurs de ce projet ont pensé qu'il n'y avait plus, pour eux, de scrupule à avoir de faire à leur tour appel à l'humanité et à la générosité publiques pour venir en aide aux misères de la mère-patrie. Toutefois ils ont voulu que la bienfaisance fût mise à même, par un commencement d'exécution, d'apprécier l'œuvre pour laquelle elle allait être sollicitée. Le 8 juillet dernier, à l'aide de dons recueillis en silence, ils sont entrés

dans la voie où le succès et la reconnaissance nationale les attendent; le 26 août suivant, ils installaient le cadre d'un établissement qui deviendra immense; et, au moment où nous écrivons, *vingt-deux* orphelins pauvres ou enfants d'indigents ont été réunis par leurs soins, et sont élevés sous leurs yeux.

A huit lieues de Paris, sur la rive gauche de la Haute-Seine et à mi-côte, se déroule une propriété magnifique qui, créée par Louis XIV pour une de ses favorites, madame de Montespan, était de nos jours, et après avoir passé par bien des mains, devenue le lot d'un fermier de la roulette, M. Perrin, puis d'un spéculateur de bourse, M. Aguado. Le château de Petit-Bourg, après avoir été, comme on le voit, dans le principe et à la fin, le théâtre des jeux de l'amour et du hasard, est appelé aujourd'hui à être le berceau d'une grande et noble entreprise. Par suite du travail qui s'opère dans les existences et dans notre société, cette résidence princière, séjour successif de la volupté vénale et de la fortune tristement acquise, eût bien certainement été morcelée et détruite, si l'association et l'œuvre de charité, ces deux puissances qui grandissent, ne fussent venues la sauver, en en prenant possession au nom des pauvres. Son air salubre, les terres labourables qui l'entourent, les potagers précieux qu'elle renferme, les immenses emménagements auxquels peuvent se prêter le château et ses communs, tout l'a fait considérer par les fondateurs de la *Société* nouvelle comme une terre promise, pour eux qui vont avoir à refaire bon nombre de jeunes constitutions compromises depuis leur enfance par un air malsain; qui vont avoir des agriculteurs, des jardiniers à former et des ateliers de toute sorte à ouvrir. Douze cents à quinze cents enfants pourront, sans qu'il soit besoin de constructions nouvelles, trouver place dans ce généreux asile; et pour qu'il soit mis à même de les accueillir, pour qu'il devienne un établissement-modèle auquel, espérons-le, les imitateurs ne manqueront pas, il ne lui faut plus aujourd'hui qu'un peu de cet intérêt et de ce concours publics qui n'ont pas manqué jusqu'ici à des fondations intéressantes sans doute, mais, nous ne craignons pas de le dire, moins utiles et moins vastes par les résultats qui en doivent suivre.



(Vue générale de la colonie agricole de Petit-Bourg, du côté du parc, département de Seine-et-Oise.)



(Colonie agricole de Petit-Bourg. — Vue générale du côté du préau, au moment de la récréation des colons.)

Nous venons de visiter cet établissement, et nous voudrions que les hommes riches ou aisés de la France entière qui peuvent lui venir en aide, puissent, comme nous l'avons fait, l'admirer dans son ensemble et l'examiner dans ses intelligents détails. Là où l'ordre est si bien établi, où il est si exactement suivi et maintenu, une journée et son emploi vous font connaître l'emploi de l'année tout entière. Il faut voir ces enfants recueillis dans leurs prières, silencieux et actifs dans leurs travaux, heureux et animés dans leurs récréations, passant d'un exercice à un autre par des marches et des évolutions symétriques qui maintiennent l'ordre, et que les colons exécutent avec une discipline militaire, en faisant entendre à l'unisson des chants qui renferment toujours quelque pensée morale. Quand l'heure du travail a sonné, les jeunes agriculteurs se rendent aux champs, les jeunes jardiniers au potager, les jeunes menuisiers et les jeunes tailleurs à l'établi. D'autres ateliers s'ouvriront bientôt, et dans deux ans peut-être, si dès aujourd'hui et sans retard Petit-Bourg est mis à même, par le concours que le gouvernement ne saurait lui refuser, et par celui que les personnes bienfaisantes lui accorderont à coup sûr, de recevoir un nombre d'enfants en rapport avec le personnel d'instituteurs, de comptables, de surveillants qu'exige la présence de *vingt-deux* enfants comme celle de *mille;* dans deux ans peut-être le produit du travail de ces artisans improvisés mettra l'établissement dans la position de se suffire à lui-même, et de former une masse de réserve au profit de chaque colon, assez forte pour permettre de lui donner, à sa sortie de l'établissement, un trousseau, les outils de la profession qu'il aura apprise et un pécule.

Bien qu'aujourd'hui l'espace soit surabondant, il est, dans une prévision qui ne peut manquer de se bien prochainement réaliser, ménagé comme il devra l'être quand l'établissement sera porté au complet. Les *vingt-deux colons* occupent une salle de 30 mètres carrés à peu près, qui leur sert à la fois de classe, de réfectoire et de dortoir. Là, des poteaux et des traverses, qui se placent et s'enlèvent avec une facilité et une rapidité égales, reçoivent et supportent les hamacs qui servent de lits aux enfants. Un hamac plus élevé que les autres est celui du surveillant, qui, d'un coup d'œil, peut observer tout le dortoir. Tous ces détails sont parfaitement bien combinés; quelques-uns sont empruntés à Mettray, d'autres ont été très-ingénieusement et très-heureusement modifiés par M. Allier. — La nourriture est saine et abondante. Le pain est fait avec le plus grand soin, et dans le service, comme partout dans cet établissement, il règne un luxe, le seul qui soit demeuré dans ce château naguère aux lambris dorés, le luxe de la propreté.

Nous avons visité l'infirmerie, qui, installée dans un bâtiment à part, et merveilleusement distribuée pour l'isolement des maladies contagieuses, est placée sous la surveillance de sœurs de charité. Tout nous a paru là, comme ailleurs, entendu avec beaucoup d'intelligence. Mais, le jour de notre visite, il manquait à l'infirmerie une chose, fort rare à ce qu'il paraît à Petit-Bourg, des malades.

Les enfants peuvent être reçus dans la colonie dès l'âge de huit ans; à seize ils ne sont plus admis. Un contrat d'apprentissage est passé entre la famille et l'administration pour assurer à celle-ci la direction du jeune colon pendant un nombre d'années fixé. Un des nombreux états qui vont avoir chacun leur atelier dans l'établissement commence à lui être immédiatement appris, après le choix qu'en ont fait la famille et l'enfant. Les instructions religieuses de l'aumônier et l'enseignement de l'instituteur marchent de concert avec l'apprentissage.

Les jeunes colons sont convenablement vêtus. Le costume quotidien de l'hiver se compose d'un pantalon gris en étoffe de laine, d'une blouse écossaise rouge et blanche en fil, d'une ceinture de cuir, de chaussons de laine foncée et de sabots; l'été, le pantalon de laine fait place au pantalon de toile grise; les jours de fête, un habillement complet en drap bleu de roi, avec boutons de cuivre, et un chapeau de cuir, métamorphosent les jeunes travailleurs en marins.

Voici donc une institution dont le but est généreux, dont le plan semble merveilleusement conçu, dont les effets peuvent être incalculables pour l'amélioration de la situation des classes pauvres. Que lui faut-il pour se consolider, prospérer, grandir, et voir s'ouvrir devant elle tout l'avenir qui lui semble réservé? Rien autre chose qu'une sympathie qui

(Colonie agricole de Petit-Bourg. — Salle servant à la fois de dortoir, de réfectoire et de salle d'étude.)

ne saurait lui manquer, la sympathie et l'appui du gouvernement et de toutes les personnes que leur bienfaisance et leur humanité ont portées comme lui à ne pas les refuser à une classe infiniment moins intéressante que celle des enfants pauvres et honnêtes : les jeunes détenus. Toutes comprendront, et l'Etat avec elles, que se mettre dans la nécessité de répondre au père d'une nombreuse famille indigente : « Nous ne pouvons vous aider; nous ne pouvons nous charger d'un de vos enfants tant qu'il ne se trouvera pas parmi eux un petit voleur, » est une imprudence bien grave, et, comme nous le disions en commençant, une dangereuse provocation. Quand, pour voir accueillir une pétition où un père demande du pain pour ses enfants, il ne faut que l'apostille de la police correctionnelle, il est à craindre qu'elle ne se fasse pas attendre. Chacun le sentira; et à Paris, qui compte tant de pauvres nés dans ses murs, dans les départements qui lui en envoient en outre un si grand nombre, toutes les fortunes grandes, moyennes et médiocres apporteront leur large offrande, leur tribut mesuré, et leur sympathique obole à la colonie naissante. Petit-Bourg est sûr de trouver tous les appuis que Mettray a rencontrés, et bien d'autres encore. Comme Mettray, Petit-Bourg aura à faire graver en lettres d'or sur son fronton le nom du comte d'Ourches ou de quelque autre opulent bienfaiteur. Il aura aussi à inscrire sur ses tables les noms de milliers de souscripteurs ; et c'est dans ce livre de la reconnaissance qu'on apprendra aux colons à épeler.

Ministres, et vous législateurs, si vous avez laissé à la bienfaisance et au dévouement privés le soin et la gloire de fonder une telle œuvre, vous voudrez avoir du moins le mérite qui vous peut maintenant revenir : celui de l'avoir fait prospérer. C'est une sage dépense à inscrire au budget, qu'une large allocation pour un établissement dont les fondateurs se sont dit : « Il y a mieux à faire que de réformer : il faut prévenir (1). »



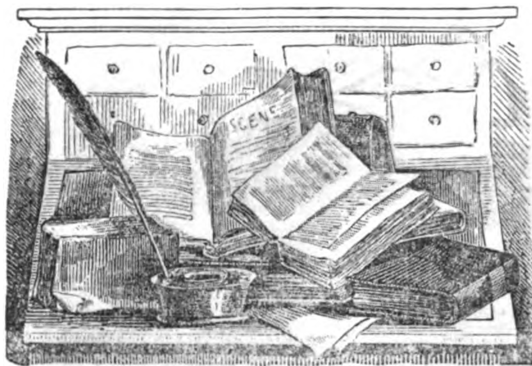
(Colonie agricole de Petit-Bourg. — Costume de travail, hiver et été, des jeunes colons.)

(1) Nous sommes heureux d'apprendre que déjà près de mille souscripteurs se sont fait inscrire, les uns pour des sommes une fois versées, d'autres pour des dons qui se renouvelleront annuellement pendant quatre ans. Les conseils généraux des départements ne peuvent oublier cette institution dans la répartition du prochain budget qu'ils auront à fixer, et le conseil municipal de Paris, qui vient par un vote tout récent d'augmenter le fonds qu'il allouait déjà précédemment pour encouragement à l'amélioration des races de chevaux, ne fera pas moins, nous l'espérons, pour l'amélioration morale de la race humaine.

Outre les souscriptions en argent, des dons en nature ont été également adressés à la colonie naissante. M. Dailly, maître de poste à Paris, lui a envoyé, indépendamment de son offrande pécuniaire, un fort bon cheval de ses écuries ; M. Lemarchand, négociant, un lit complet ; M. Mugnier, trois chèvres ; M. Poinsot, propriétaire de la ferme Chabrol, une ânesse ; M. Gandillot, manufacturier, un Christ en bronze et deux beaux lits en fer creux ; M. Ottin, curé de Montmartre, un tableau représentant Jésus sur la Croix ; d'autres envois sont également parvenus, d'autres enfin sont annoncés.



(Colonie agricole de Petit-Bourg.—Costumes de dimanche, hiver et été, des jeunes colons.)



Bulletin bibliographique.

Cours complet de Météorologie, de L.-F. KAEMTZ, professeur de physique à l'Université de Halle, traduit et annoté par Ch. MARTINS, professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de Médecine de Paris; avec un appendice contenant la représentation graphique des tableaux numériques; par L. LALANNE, ingénieur des ponts et chaussées. 1 vol. in-18 (avec de nombreuses planches), de 600 pages. — Paris, 1843. *Paulin*. 8 fr.

La météorologie est peut-être de toutes les sciences celle qui offre l'intérêt le plus vif et le plus général. En effet, les phénomènes dont elle donne et dont elle cherche l'explication, frappent incessamment nos sens. Que d'hommes, même lettrés, n'ont aucune idée, par exemple, des principales métamorphoses ou combinaisons des agents chimiques! car ce curieux travail de la nature se fait sans éclat, sans bruit, sans odeur, souvent même il échappe à l'examen le plus attentif. Mais les révolutions de l'atmosphère, petites ou grandes, à chaque heure du jour et de la nuit, malgré nous, il nous faut les voir, les toucher, les sentir et les entendre; de plus, elles nous causent des sensations douces ou fortes, agréables ou pénibles; elles exercent sur tout notre être une irrésistible influence. Partout et toujours elles attirent aussi vivement l'attention de l'ignorant le moins curieux d'en connaître les causes et les effets, que celle du savant observateur qui s'efforce sans cesse d'en pénétrer les intéressants mystères

La météorologie remonte donc comme science à la plus haute antiquité; elle précède même la physique proprement dite. Toutefois, bien qu'étudiée depuis des milliers d'années, bien que née la première peut-être, elle n'est pas aussi avancée que les autres sciences, ses sœurs cadettes. M. Kaemtz en explique ainsi la cause principale dans son introduction : Le nombre des observations sur les modifications de l'atmosphère est sans doute considérable, mais ce sont des observations dans le sens le plus restreint de ce mot. Nous observons le phénomène qui s'offre à nous, mais nous ne pouvons le modifier et le varier à notre gré; nous ne saurions même le reproduire à volonté; en un mot, nous ne pouvons recourir à l'expérience. Nos moyens et nos forces sont beaucoup trop limités pour qu'il nous soit possible de produire les moindres modifications dans l'atmosphère. Nous en sommes réduits à enregistrer des faits; et, comme l'a très-bien dit W. Herschel, nous ressemblons à un homme qui entendrait çà et là quelques fragments d'une longue histoire racontée à des intervalles éloignés par un narrateur diffus et peu méthodique. Réduite à l'observation, la météorologie ne pouvait donc pas marcher d'un pas égal à celui des autres branches de la physique. »

Cependant, malgré les obstacles contre lesquels elle s'est vue obligée de lutter, la météorologie a fait des progrès notables depuis la fin du siècle dernier; aujourd'hui, elle commence à s'asseoir sur des bases solides; l'ouvrage que M. le professeur Kaemtz a publié à Halle en 1840, sous ce titre : *Vorlesungen über Meteorologie* (*Lectures sur la Météorologie*), et que M. Charles Martins a eu l'heureuse idée de traduire en français, outre qu'il en propagera et qu'il en facilitera l'étude, contribuera, nous n'en doutons pas, à en hâter le développement.

Avant la publication de cet ouvrage, il n'existait point dans notre langue de cours complet de météorologie qui résumât l'état de nos connaissances actuelles sur cette branche si importante des sciences physiques. C'est pour combler cette lacune que M. Charles Martins, professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de Médecine de Paris, s'est décidé à traduire les *Vorlesungen über Meteorologie* de M. Kaemtz, professeur de physique à l'Université de Halle. « Ce livre, dit-il dans sa préface, m'a semblé le meilleur de tous ceux qui ont paru à l'étranger. L'auteur se trouvait, en effet, dans les conditions les plus favorables pour faire un bon cours de météorologie. Observateur habile et infatigable, il a entrepris et continue à Halle, presque sans aide, une série barométrique, thermométrique et psychrométrique, qui comprend près de dix années consécutives. Non content d'étudier les changements de l'atmosphère dans les plaines de l'Allemagne, il a séjourné sur le Rigi, en Suisse, à 1810 mètres au-dessus de la mer, du 27 mai au 24 juin 1832, et sur le Faulhorn, à 2671 mètres, du 11 septembre au 5 octobre de la même année. En 1833, il observa de nouveau sur le Rigi pendant le mois de juin, et du 11 août au 17 septembre, sur le Frulhorn. Dans l'été de 1837, il fixa sa résidence à Deep, près Treptow, sur les bords de la Baltique, pour apprécier l'influence de la mer et contrôler la série météorologique comprenant une année d'observations faites à Apenrade, en Danemark, par M. Neuber. »

Ces détails prouvent que l'auteur avait étudié par lui-même et dans les circonstances les plus variées le cours régulier des phénomènes atmosphériques. Il ne lui restait plus qu'à connaître les travaux des autres et à consulter des documents immenses, mais épars, dispersés dans des livres écrits sur les sujets les plus divers et souvent les plus étrangers à la météorologie. Ici encore, l'auteur était armé de toutes pièces; car, avant d'écrire son cours, il avait publié un grand *Traité de Météorologie*, plein d'érudition et de recherches originales (*Lehr buch der Meteorologie*, 3 vol. in-8, 1831 à 1836). Cet ouvrage, pour lequel toutes les sources ont été consultées et mises à profit, est certainement le traité le plus complet qui existe; mais le nombre considérable de faits qui y sont accumulés, l'usage fréquent des notations algébriques, le manque de divisions et de subdivisions, en font peut-être un livre plutôt utile à consulter que facile à lire. Toutefois, on comprend combien un pareil travail a dû contribuer à la perfection de celui qui l'a suivi. Non content de pratiquer la météorologie et de l'étudier dans les livres, M. Kaemtz a professé cette science pendant plusieurs années à l'Université de Halle, et l'expérience du professeur s'est ajoutée à celle du savant et de l'observateur. C'est ainsi préparé que M. Kaemtz a écrit son *Cours de Météorologie*, qui offre un résumé élémentaire, mais complet de cette science. Nommé professeur à l'Université de Dorpat depuis quelques années, il a pu se livrer à l'étude des basses températures, des aurores boréales, et de tous les phénomènes optiques de l'atmosphère qui sont si caractérisés dans les régions du Nord.

Le traducteur des *Vorlesungen über Meteorologie* n'était pas moins capable de bien remplir la tâche difficile qu'il s'imposait volontairement dans le double intérêt de la science et de ses compatriotes. M. Charles Martins est un des plus savants professeurs de la Faculté de Médecine de Paris. Dans les deux voyages de la *Recherche* en Norwége et au Spitzberg pendant les années 1838 et 1839, il a eu l'avantage de prendre part à tous les travaux météorologiques de la commission scientifique dont il faisait partie. Il a manié les instruments, observé les aurores boréales, les halos, les anthélies, les phénomènes crépusculaires dans toute leur beauté; il a pu apprécier l'influence du climat sur la limite des neiges perpétuelles, les glaciers qui en descendent et la végétation qui les entoure. Durant l'hiver qui a séparé les deux expéditions, il a fait à Paris, avec le commandant Delcros, une série météorologique d'heure en heure, jour et nuit, correspondant à une partie de la série hivernale de MM. Lottin, Lilliehook, Bravais et Silsestroem, à Bosekop, en Finmark, sous le 70° de latitudde. Enfin, dans le but de comparer les phénomènes des contrées boréales avec ceux d'un climat analogue des latitudes moyennes résultant d'une grande élévation au-dessus du niveau de la mer, il a habité avec M. Bravais, du 16 juillet au 8 août 1841, cette même auberge du Faulhorn où M. Kaemtz avait déjà passé deux étés. Aussi M. Ch. Martins ne s'est-il pas contenté de traduire avec un style toujours clair et facile le cours de météorologie de M. Kaemtz, il l'a enrichi presque à chaque page de notes curieuses qui en font pour ainsi dire un ouvrage original. D'une part, il y a ajouté les extraits des travaux français et étrangers les plus remarquables qui ont paru depuis la publication de son livre ou qui lui avaient échappé; d'autre part, il l'a complété en révélant au monde savant un nombre considérable de faits nouveaux ou inédits qu'il a observés le premier ou que lui a communiqués l'amitié désintéressée de M. A. Bravais.

Le *Cours complet de Météorologie* est divisé en neuf chapitres. Le PREMIER, intitulé *Considérations sur la marche de la Température en général*, traite du thermomètre, de la propagation de la chaleur, des saisons, de l'influence de la latitude sur la température, de la température des couches supérieures de l'atmosphère; le SECOND et le TROISIÈME sont consacrés aux *vents* et aux *météores aqueux*. Dans l'un, nous apprenons à connaître la direction des vents, leur vitesse, leurs causes, leurs différences dans les diverses régions du globe, leur variabilité, leur mode de propagation et leurs propriétés physiques. L'autre s'occupe des gaz et des vapeurs qui composent l'atmosphère, de la rosée et de la gelée blanche, du brouillard, des nuages, de la pluie, de la neige et des bizarres figures de ses flocons, etc.; le QUATRIÈME a pour titre : *Distribution de la Température à la surface du Globe;* le CINQUIÈME : *Poids de l'Atmosphère;* dans le SIXIÈME, l'auteur passe en revue les *Phénomènes électriques de l'Atmosphère*, la lumière électrique, la formation des orages, les éclairs, le tonnerre, la gelée, les trombes, les causes des orages; le SEPTIÈME contient l'analyse des *Phénomènes optiques de l'atmosphère* autres que les *Aurores boréales*, qui remplissent le HUITIÈME tout entier; enfin le NEUVIÈME renferme de curieux détails sur les *Phénomènes problématiques*, tels que les pluies de sang, de soufre, de blé, d'animaux; le brouillard sec, les étoiles filantes, les aérolithes, etc.

Ce remarquable ouvrage est terminé par un APPENDICE sur la *Représentation graphique des tableaux météorologiques et des lois naturelles en général*. M. LÉON LALANNE, ingénieur des ponts et chaussées, a représenté d'une manière graphique, dans cet appendice, 42 tableaux numériques, sur 115, d'après le système de deux coordonnées rectangulaires et d'après un autre système à trois coordonnées dont il a le premier généralisé l'usage et dont il expose les principes. « Ces représentations graphiques, dit M Ch. Martins, sont un service immense rendu à la météorologie, car elles ont le triple avantage de peindre aux yeux les résultats numériques, de représenter les lois dont ils sont l'expression, et de faire voir, par l'irrégularité de certaines courbes, quelles sont celles qui ne représentent pas les lois naturelles et réclament un nombre d'observations plus considérables. »

Catalogue général des livres composant les bibliothèques du département de la Marine et des Colonies; par M. BAJOT, conservateur-général, inspecteur des bibliothèques. — Paris, de l'Imprimerie royale. 1838-43. 5 vol. grand in-8.

L'utilité des bibliothèques spéciales n'est pas douteuse. Un ouvrage rare sur une matière spéciale, possédé par un établissement qui n'a que peu de livres sur la même matière acquerrait un bien plus grand prix encore et serait appelé à rendre de plus fréquents services, s'il se trouvait transporté dans un dépôt qu'il viendrait souvent compléter. Mais ce déplacement, qui serait si utile, serait bien difficile à exécuter, car il faudrait, pour la réalisation de ce projet, obtenir le concours et la bonne intelligence d'administrations diverses, et l'entreprise est, nous le croyons bien, au-dessus des forces humaines. Les conservateurs des dépôts spéciaux font donc sagement de ne point attendre ces fusions qu'on leur a fait entrevoir comme des mirages, et de poursuivre, autant que les ressources de leurs établissements le leur permettent, le complément de leurs collections, sans compter sur les trésors qu'ils voient demeurer inutiles dans les mains de leurs confrères. En vain les rapports aux ministres, les rapports aux Chambres viendront longtemps encore réclamer les mesures nécessaires pour mettre en valeur les richesses enfouies. Que les bibliothécaires ne comptent que sur leur zèle propre pour donner à leurs dépôts l'ensemble qui leur peut manquer.

M. Bajot, conservateur-général des bibliothèques de la Marine, a entrepris un immense et remarquable travail dont les frais ont été portés au budget pendant plusieurs années successives et dont les commissions de la Chambre des Députés ont pressenti l'importance. Ce travail a été conçu avec beaucoup d'intelligence; il s'exécute avec un zèle, une persévérance et un savoir également rares. Cette publication se divisera en deux parties : le Catalogue et la Bibliographie. — Le Catalogue, aujourd'hui terminé, est l'inventaire, dans un ordre systématique, de tous les ouvrages renfermés dans les bibliothèques du département de la Marine, que ces ouvrages aient ou n'aient pas la marine pour objet. Il sert d'inventaire à chacune des bibliothèques des ports ou de Paris que possède le ministère de la Marine, et indique, par des initiales différentes, toutes les bibliothèques de ce département où se trouve l'ouvrage que l'on veut consulter, et le numéro d'ordre qu'il porte dans chacun de ces dépôts. Cette ingénieuse combinaison a, on le comprend, épargné l'impression de neuf catalogues, puisqu'un seul et même peut ainsi servir aux dix dépôts. — La Bibliographie se composera exclusivement, et dans l'ordre chronologique, de tous les livres de marine, qu'ils existent ou n'existent pas dans ces bibliothèques. — Par le Catalogue, le département de la Marine connaît ses richesses en général; par la Bibliographie, il est averti des articles spéciaux qui lui manquent. Cette indication excitera et dirigera le zèle et les recherches des bibliothécaires et des hommes dévoués, en même temps qu'elle sera utile aux hommes de travail, auxquels il est bon de faire connaître non-seulement tout ce que l'on possède, mais aussi tout ce que l'on devrait posséder, afin qu'ils cherchent par eux-mêmes à trouver ce qu'on est dans l'impossibilité de leur offrir.

L'œuvre de M. Bajot doit lui mériter la reconnaissance de tous les bibliographes. — Puisse-t-elle aussi lui donner des imitateurs!

Delille, les Jardins, nouvelle édition illustrée par THÉNOT. 1 beau volume grand in-8. 33 gravures dont 15 sur acier. 15 livraisons à 1 fr. — Paris, 1843. *Chapsal.*

« Au moment où l'attention publique se porte plus que jamais vers tout ce qui a rapport à l'horticulture, nous avons cru, dit l'éditeur du volume que nous annonçons, devoir donner une nouvelle édition illustrée du poëme qui a le plus contribué à ce mouvement, en réunissant sous une forme attrayante et ingénieuse les divers préceptes de l'art de composer les jardins, et en frappant du sceau du ridicule ce que le mauvais goût de quelques artistes du dernier siècle y avait fait introduire.

Les illustrations des *Jardins*, que rien en apparence ne rattache au poëme, s'y trouvent cependant liées par un double but.

D'abord, en reproduisant d'après nature et avec la plus grande exactitude possible les parcs et jardins les plus remarquables des environs et même de l'intérieur de Paris, M. Thénot a essayé de prouver par des exemples que, contrairement à l'opinion de presque tous les écrivains qui se sont occupés des *Jardins*, les préceptes donnés par Delille pouvaient être et ont été en effet souvent mis en pratique, quelle que fût d'ailleurs l'étendue du terrain. D'un autre côté, il a voulu faciliter leur application aux artistes à venir en leur montrant les résultats des travaux exécutés par leurs devanciers. C'est également dans ce but qu'il a ajouté à la suite des notes un appendice sur l'art de corriger les défauts d'un terrain de peu d'étendue, et de simuler des perspectives lorsque l'emplacement n'en offre pas de véritables. Cet appendice résume avec clarté tout ce que les progrès de l'horticulture, depuis la mort de Delille, et les patientes recherches des botanistes voyageurs modernes ont ajouté dans ces derniers temps aux moyens déjà connus du vivant du poëte.

Histoire maritime de France; par LÉON GUÉRIN, avec 31 belles gravures sur acier, d'après les dessins de GUDIN, ISABEY, TONY JOHANNOT, MARCKL, RAFFET, 2 gros vol. in-8 de 600 pages. Paris, 1843. *Abel Ledoux*. Prix : 7 fr.

« Ce que nous avons eu l'ambition, peut-être téméraire, d'offrir au public, dit M. Léon Guérin au début de son avant-propos, ce n'est pas seulement une histoire navale où ne se trouveraient que les combats livrés sur mer par les Français; c'est, comme l'indique notre titre, une *Histoire maritime de France*, renfermant, quoique en abrégé, celle de nos provinces, de nos villes de la côte; celle de la fondation, du progrès ou de la décadence de nos ports sur l'une ou l'autre mer; celle de nos navigations lointaines, de nos découvertes, de nos colonies tant perdues que conservées, et aussi, bien entendu, avec autant d'ampleur que les bornes de cet ouvrage le permettaient; celle de nos guerres, de nos combats, de nos diverses expéditions où la marine a joué un rôle, rattachant le tout à l'histoire générale du pays, comme au tronc auquel il n'est rien qui ne doive tendre et venir se ramifier, pour acquérir un intérêt quelque peu philosophique. Une histoire de France par la marine en même temps que par les provinces et les villes maritimes n'avait aucun précédent, et c'est à sa nouveauté, sans doute, plus qu'au mérite de nos travaux, que nous devons l'heureux succès qui a accueilli notre ouvrage. »

Si flatté qu'il soit du succès avec lequel son histoire a été accueillie du public, M. Léon Guérin n'a pas, c'est encore lui qui le déclare, « l'outrecuidante vanité de la croire parfaite, et comment pourrions-nous l'avoir, ajoute-t-il, *quand* l'étude *que* nous avons été dans la nécessité de faire *pour* nous-même, nous a amené à trouver plus d'une grave erreur chez des auteurs non moins consciencieux *que* nous, et beaucoup plus savants *que* nous n'avons la prétention de l'être. »

M. Léon Guérin est trop modeste, en vérité, pour que nous ayons le courage de lui adresser des reproches, soit sur son style, peut-être un peu trop négligé, soit sur les erreurs historiques qui auraient pu lui échapper. Nous nous bornerons donc à constater que l'*Histoire maritime de France* est aussi intéressante que consciencieuse; on y trouve réunis une masse énorme de faits disséminés auparavant dans une multitude d'ouvrages. Le premier volume commence par des détails curieux sur les premiers établissements maritimes des côtes de France et se termine à la paix de Nimègue. Le second comprend la fin du règne de Louis XIV, les règnes de Louis XV et de Louis XVI. M. Léon Guérin s'arrête aux dernières années du dix-huitième siècle. « Il a craint, dit-il, d'enlever à son ouvrage de l'autorité qu'il désire acquérir, en y rattachant d'une manière indissoluble le détail des événements contemporains; peut-être que le récit de faits encore si diversement appréciés et les biographies d'hommes qui, fort heureusement, ne sont pas encore tous descendus dans la tombe, feraient dégénérer l'*histoire* en *mémoires*. N'y en eût-il pas d'autres, ce serait là, après mûres réflexions, une raison déterminante pour l'auteur de ne pas plus confondre que n'ont fait tous ceux qui ont écrit sur l'histoire de France en général, une époque non encore entièrement accomplie, avec celles qui l'ont précédée. »

Monsieur le rédacteur,

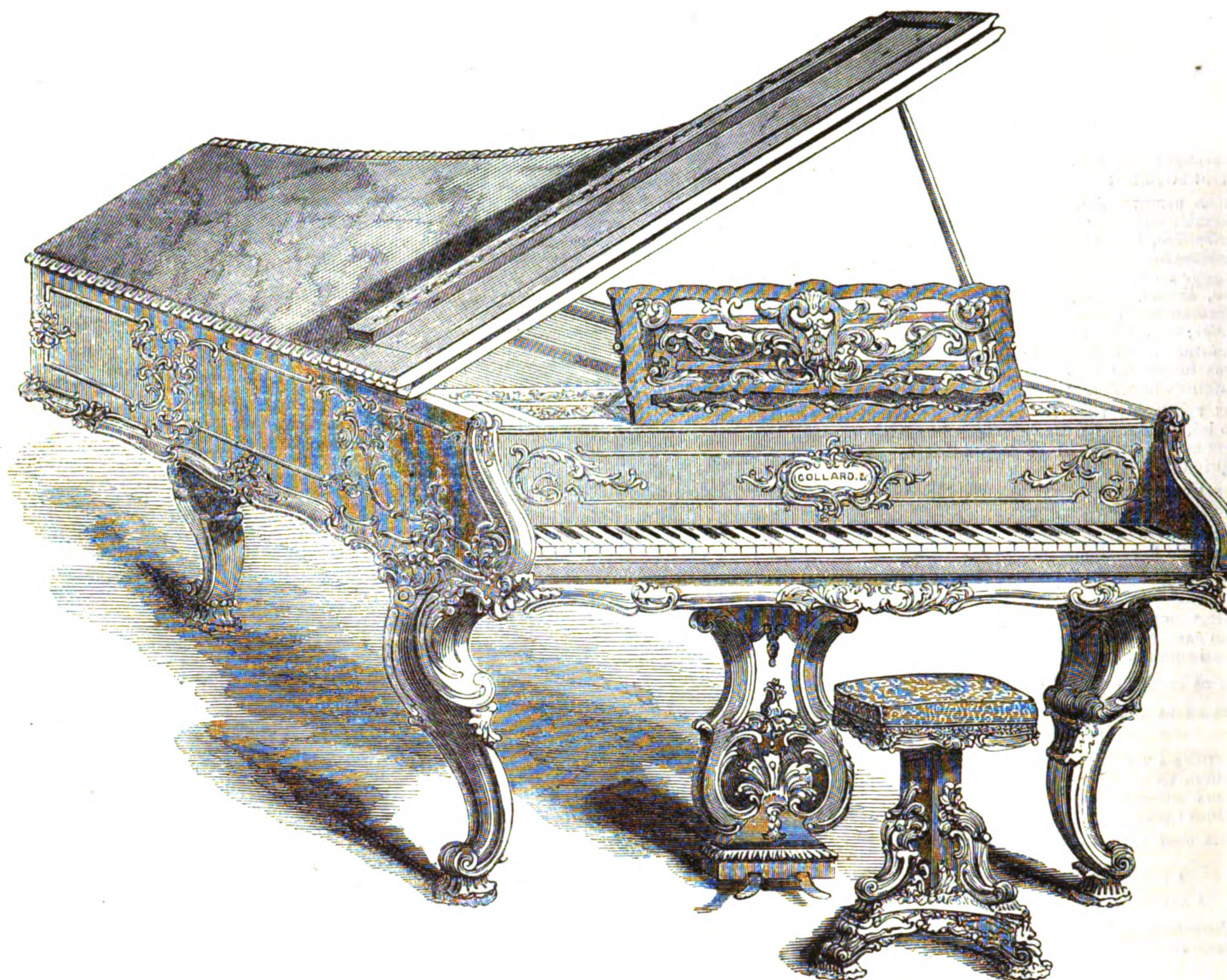
Quelques personnes ayant pensé que M. Horace Vernet était pour quelque chose dans la rédaction de l'ouvrage annoncé jusqu'à ce jour sous le titre de *Voyage d'Horace Vernet en Orient, rédigé par Goupil-Fesquet*, je m'empresse de déclarer que cette supposition est sans aucune espèce de fondement. La lecture de l'ouvrage, tout rempli d'ailleurs d'expressions d'admiration et de respect pour M. Horace Vernet, attesterait suffisamment qu'il n'a pu y prendre la moindre part. Au surplus, je suis le seul auteur du livre en question, je dois seul porter la responsabilité de son contenu, et pour qu'à l'avenir aucun ne s'y méprenne, d'accord avec mon éditeur, je viens d'en modifier ainsi le titre : *Voyage en Orient fait avec Horace Vernet*, texte et dessins par GOUPIL-FESQUET.

Agréez, monsieur, etc.

FR. GOUPIL-FESQUET.

Nouveau Piano de la Reine d'Espagne.

La gravure ci-jointe représente un des nouveaux pianos que MM. Collard et Collard viennent de terminer pour la reine d'Espagne et pour sa sœur l'infante. Le registre de ces instruments embrasse sept octaves, car il s'étend de A à A. Les sons en sont riches et puissants; le clavier est doux et facile.—Leur beauté rivalise avec leur qualité. Rien de plus magnifique que les ornements extérieurs qui les embellissent. Les cases sont en beau chêne anglais de premier choix. Les côtés se composent de panneaux décorés de sculptures dorées; trois pieds élégants et massifs, également sculptés et dorés, leur servent de support. Mais la lyre qui cache les cordes des pédales, le pupitre et les bougeoirs attirent surtout les regards par leur richesse.—En un mot, ces instruments font le plus grand honneur à leurs facteurs. Ils ont reçu avant leur départ pour l'Espagne de nombreuses visites. Nous ne craignons pas d'affirmer, avec les juges les plus compétents en pareille matière, que MM. Collard et Collard n'ont plus de rivaux à craindre dans la fabrication des pianos, ni en Angleterre, ni sur le continent.



Modes.

Le cachemire, la fourrure et le velours sont les plus belles parures de la saison d'hiver; le cachemire surtout, que les Parisiennes ont une manière particulière de draper. Une femme de Paris ne drape pas un châle long aujourd'hui comme elle le drapait il y a cinq ans; à cette époque, la pointe était posée droit; maintenant la richesse des bordures a fait une obligation de porter le châle presque carrément, afin d'en laisser voir le dessin. Au reste, il est assez difficile d'expliquer ces différences-là, elles ne se décrivent et ne s'apprennent pas, et l'on peut dire, à l'imitation de Brillat-Savarin : Toutes les femmes s'habillent, mais peu savent s'habiller.



Les garnitures de rubans sont fort en vogue; le matin on porte une robe ornée de rubans sur les devants et au bord des manches demi-larges, dans le genre de celle que représente l'*Illustration*. Le soir, en petite toilette, encore une robe de soie en pékin satiné ou une robe de satin glacé, toute garnie de rubans aux manches, au corsage en forme de V, et à la jupe en tablier.

La passementerie, le velours et le ruban résument toutes les garnitures de robes de la saison.

Les parures du soir sont toutes en étoffes lourdes; l'heure des toilettes de bal n'a pas encore sonné.

Les petits bonnets marquises, les coiffures coquettes sorties des magasins de Lucy Hocquet parent chaque soir la foule élégante des Italiens ou de l'Opéra.

A l'une des dernières représentations de *Maria di Rohan*, on a principalement remarqué un charmant petit chapeau en velours, appelé Montpensier, avec une seule plume couchée. Mais le grand luxe de l'hiver, ce sont les fleurs naturelles en guirlandes, bouquets à la main et bouquets de corsage; quelquefois même, on remplace les fleurs artificielles d'un bonnet par des fleurs naturelles.

Le costume de petite fille que nous donnons aujourd'hui est destiné à la parure du salon; la robe est en organdi avec deux petites broderies en laine de couleur; le corsage a un revers bordé de la même broderie; un rang de valencienne le garnit; une écharpe en soie de couleur remplace la ceinture.

PLAN DE LA PLACE DE LA BASTILLE.

EXPLICATION DES SIGNES ET CHIFFRES DU PLAN DONNÉ PAGE 22 DU DERNIER NUMÉRO.

▬	Corps de garde.	7	Rue de la Roquette.
●	Colonne de Juillet.	8	Rue Amelot.
1	Canal Saint-Martin.	9	Boulevard Saint-Antoine.
2	Rue de la Contrescarpe.	10	Rue Beausire.
3	Boulevard Bourdon.	11	Rue des Tournelles.
4	Cour de la Juiverie.	12	Rue Saint-Antoine.
5	Rue de Charenton.	13	Rue de la Cerisaie.
6	Rue du Faub.-S.-Antoine.		

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les bonnes font danser maintenant l'anse du panier avec un aplomb surprenant.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

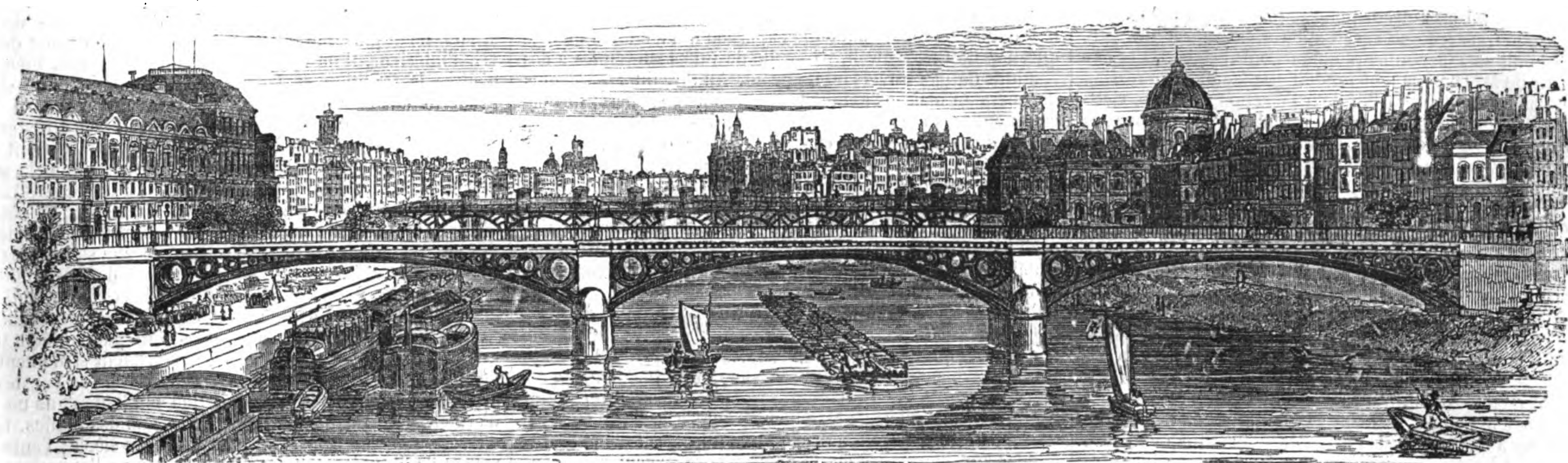
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à 1 presse mécanique de LACRAMPE et Cᵉ, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr. Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 42. Vol. II. — SAMEDI 16 DÉCEMBRE 1843. Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr. pour l'étranger — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

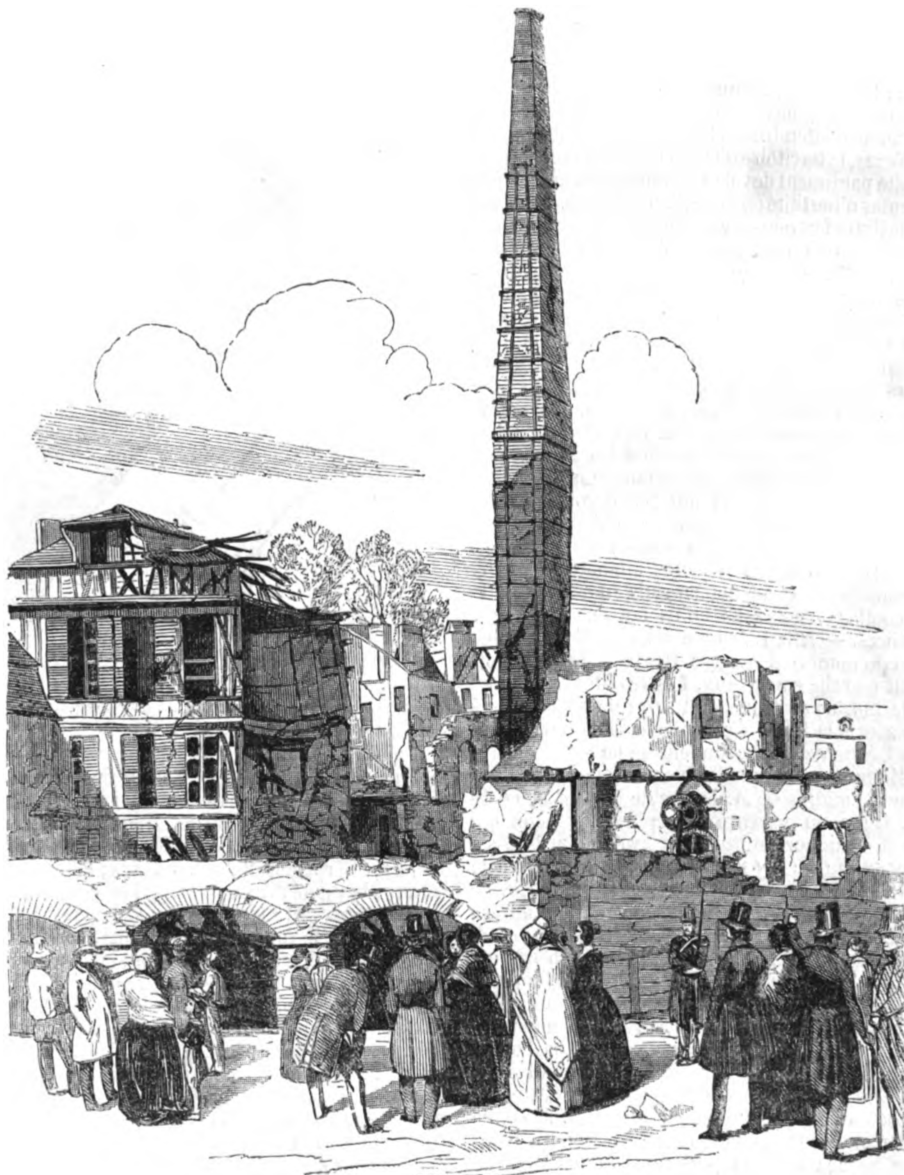
Histoire de la Semaine.

L'histoire de la semaine ne découvre à l'intérieur aucun fait de quelque importance. Dans les départements, les nouvellistes vivent sur les événements locaux; à Rouen, on va visiter les ruines qu'a faites un incendie considérable, qui, comme tous ceux qui éclatent dans cette ville aux rues étroites et aux maisons vermoulues, a menacé de réduire tout un quartier en cendres; à Saint-Etienne, on suit avec sollicitude l'enquête commencée sur un accident arrivé sur le chemin de fer et causé par une malveillance qui pouvait faire de nombreuses victimes. A Paris, on regarde le télégraphe se mouvoir et on lit avec curiosité les comptes-rendus des séances législatives de Madrid, d'Athènes et de Bruxelles, en attendant qu'on puisse assister à celles du palais Bourbon.

A Bruxelles donc, dans la Chambre des Députés, la question des rapports commerciaux entre la France et la Belgique a été soulevée par M. Castiau, un des nouveaux députés du Hainaut. Il a fait ressortir ce qu'il y avait eu d'impolitique et d'injuste à gratifier l'Allemagne d'avantages dont la France avait payé assez chèrement la jouissance par les concessions qu'elle avait faites, pour qu'on ne les transportât pas à une autre nation sans compensation aucune, sans espoir même d'en obtenir, à titre purement gratuit et uniquement, en quelque sorte, pour donner à la France le droit d'accuser la diplomatie belge de déloyauté et de duplicité. Nous n'aggravons ni n'affaiblissons le reproche : nous reproduisons les termes mêmes dans lesquels il a été formulé. Le ministre de l'intérieur, M. Nothomb, a cherché à y répondre; mais ce ministre, dont nous ne contestons pas l'habileté, cet orateur dont nous reconnaissons le talent, n'est pas arrivé à justifier la mesure incriminée. Le dialogue qui s'est engagé entre M. Castiau et lui à la tribune a même prouvé que ce n'était pas la justesse du reproche que M. Nothomb espérait combattre avec succès, mais plutôt son opportunité. « Vos paroles sont imprudentes, a dit M. le ministre de l'intérieur. — Il n'y a jamais d'imprudence à dire la vérité. — Si fait, » a répliqué M. Nothomb, dont l'aveu est bon à enregistrer.



(M. Nothomb, ministre de l'intérieur, en Belgique.)



(État actuel des bâtiments de la fabrique incendiée à Rouen, le mardi 28 novembre.)

A Madrid, l'intrigue se complique de plus en plus, et il est toujours difficile de bien comprendre les dépêches télégraphiques avant que les correspondances et les journaux en soient venus donner le commentaire. M. Gonzalès Bravo a rempli la

mission que la reine lui avait confiée de composer un cabinet. Le général Mazarredo, le marquis de Pena-Florida, M. Mayans et M. Portillo ont été nommés ministres de la guerre, de l'intérieur, de la justice et de la marine. Tous sont à la dévotion du général Narvaez. Il n'a pas encore été disposé du portefeuille des finances. Le jury a fort bien senti que la lutte ne pouvait être entre un journal et M. Olozaga, et le *Heraldo*, contre lequel l'ex-ministre avait porté plainte le premier jour où la fable des violences qu'il avait exercées contre la reine fut mise en circulation, le *Heraldo* n'a pas été mis en accusation, parce que l'accusation a été reproduite partout, et doit se juger ailleurs qu'en Cour d'assises. Les explications de M. Olozaga ont produit beaucoup d'impression sur la Chambre; aussi a-t-elle, pour l'élection des deux vice-présidents du congrès appelés à remplacer MM. Gonzalès Bravo et Mazarredo, devenus ministres, donné la majorité aux amis du ministre révoqué : MM. Madoz et Garnica ont été nommés, le premier par 70 voix contre 65, le second par 77 voix contre 73. C'est après ces résultats de scrutin que le télégraphe nous a appris qu'une proposition de mise en accusation de M. Olozaga, présentée par sept députés, avait été prise en considération par 81 voix contre 66. Il y a dans ce déplacement apparent et brusque de la majorité quelque chose d'inexplicable avant que les termes de la proposition nous soient connus, et qu'on nous ait dit si nul progressiste n'a voulu, en votant pour sa prise en considération, amener l'intrigue à l'épreuve d'un débat public. L'émotion populaire a été vive à Madrid, et des coups de feu ont été tirés par la troupe sur le peuple. Il nous paraît difficile de croire au bruit qu'on a fait courir à Paris des préparatifs de départ de la reine Christine pour l'Espagne. Personne ne doit être tenté d'y aller en ce moment. Puisse la crise actuelle ne pas nécessiter au contraire dans la Péninsule des émigrations nouvelles!

— A Athènes, l'assemblée nationale se livre à la vérification des pouvoirs. Après cette opération, elle s'occupera de la Constitution. On entrevoit un germe de division. Une fraction extrême, mais en faible minorité, demande le système d'une Chambre unique. La majorité, à la vérité, est bien prononcée pour le système de deux Chambres; mais elle se subdivise elle-même en une fraction qui veut abandonner au roi la nomination des sénateurs, et c'est la plus faible; une autre qui voudrait la réserver à la nation ou à la Chambre des Députés, et une troisième qui veut y faire participer tout à la fois, et pour moitié, le roi et la nation. Les ambassadeurs étrangers ont déclaré ne vouloir se mêler en rien des affaires intérieures.

— Le congrès des Etats-Unis a dû ouvrir sa session le 4 décembre. On dit que le président Tyler, voulant répondre par un coup d'Etat à certaines intrigues de l'Angleterre, aura proposé dans son message d'admettre le Texas dans l'Union américaine. Ce bruit a acquis une assez grande consistance. Toutefois, il règne depuis quelque temps une si grande incertitude dans toutes les nouvelles qui nous viennent d'Amérique, qu'il est prudent d'attendre des faits positifs. Il est constant du reste que le Texas, le territoire d'Orégon, l'esclavage, le tarif et le droit de visite paraissent devoir être longtemps encore des causes permanentes d'hostilité entre les deux nations. — La *Gazette des Postes* de Francfort nous a appris par sa correspondance de Saint-Pétersbourg que, dans les premiers jours de septembre, un combat sanglant a eu lieu entre les Avares et les troupes russes. Les Avares habitent la partie septentrionale du Lesgnistan. Ils avaient attaqué un village ami. Le colonel Weselowski se rendit immédiatement sur les lieux; mais l'ennemi comptait de huit à dix mille hommes. Les Russes étaient inférieurs en nombre; cependant ils se battirent avec courage. Ils ont perdu mille hommes; on croit même que le colonel est resté sur le champ de bataille. La *Gazette d'Augsbourg* parle également d'un rude échec que les Russes auraient éprouvé dans le Daghestan, où une division russe aurait été attaquée à l'improviste et mise en déroute par les montagnards circassiens. — A la Nouvelle-Zélande des collisions sanglantes ont eu lieu entre les Anglais et les naturels de Cloudy-Bay. Des nouvelles récentes annoncent que la plupart des principaux résidents anglais ont trouvé la mort dans les combats successifs qu'ils ont eus à soutenir contre les insulaires. — A la Havane a éclaté également une révolte d'un certain nombre de nègres. Des lanciers espagnols et des colons ont marché contre eux. Les révoltés ont eu une cinquantaine de morts; on leur a fait soixante-sept prisonniers; le reste a pris la fuite. Ces soulèvements deviennent de plus en plus fréquents, et demandent qu'on y réfléchisse.

Beaucoup de lettres ont été publiées cette semaine à l'occasion du séjour à Londres de M. le duc de Bordeaux et de ses réceptions. On a vu paraître les épîtres de ceux qui croyaient avoir à expliquer pourquoi ils avaient tardé à s'y rendre, et de ceux qui ne s'y rendent pas du tout. On a lu aussi une lettre du prince, portant pour suscription *à M. de Chateaubriand*, mais qui, bien plus probablement, était adressée à la France. C'est toutefois M. de Chateaubriand qui y a répondu, et, comme toujours, il a parlé de son pays en homme qui a concouru à sa gloire, et de la liberté en écrivain qui a su parfois la servir. Cette correspondance demeurera comme document historique. On annonce du reste que le ministère anglais aurait fait signifier à M. le duc de Bordeaux l'ordre de quitter l'Angleterre. N'oublions pas une lettre adressée par l'organe du *Sun* aux partisans du duc de Bordeaux, et renfermant un défi en forme que leur adresse M. le comte Grignan de Labarre. « Vous croyez, leur dit-il, rendre hommage au roi de France dans la personne du petit-fils de Charles X; eh bien! vous êtes dans l'erreur. Le fils de l'infortuné Louis XVI est vivant, il est maintenant en prison pour dettes : c'est M. le duc de Normandie, expulsé de France au moment où il allait démontrer ses droits, reconnus par le duc de Berri lui-même au moment de sa mort. » En conséquence M. le comte Grignan de Labarre propose aux *chefs de la noblesse française* réunis en ce moment à Londres de se former en cour d'enquête sous la présidence de M. le duc de Bordeaux; afin de résoudre la question depuis si longtemps pendante de l'existence du dauphin de France. « S'il ne s'agit, dit-il, que d'une imposture grossière, comme on a osé le soutenir, elle sera solennellement confondue. Si le duc de Normandie est réellement ce qu'il prétend être, le duc de Bordeaux est trop loyal pour ne pas rendre lui-même hommage à son souverain légitime. » Le défi, comme on le voit, est nettement posé; mais nous n'avons pas appris encore qu'il ait été accepté. Un certain nombre de lecteurs anglais paraissent cependant l'avoir pris au sérieux. — Cela a fait presque autant de bruit à Londres qu'une explosion qui a eu lieu dans le quartier de Clerkenwell, par suite de fuites survenues à des conduits de gaz traversant un égout. Au dire du *Times*, plus de quarante maisons auraient sérieusement souffert; des façades entières auraient été ébranlées, des marchandises, des meubles déplacés, brisés et jetés çà et là; d'énormes grilles de fer lancées à plus de trente mètres; des pavés, des dalles en quelque sorte déracinés et projetés au loin à des distances considérables; mais, par un bonheur providentiel, personne n'a péri au milieu de ce désastre, qui un instant a pu faire croire à une secousse volcanique. L'enquête faite à ce sujet établit que l'explosion a eu lieu dans un grand égout commun, et qu'elle a été déterminée par un morceau de papier allumé qu'un fumeur avait laissé tomber par la grille de l'égout.

O'Connell a obtenu, ce qui était si important pour lui, de n'être jugé que par le jury de 1844, dont la liste est dressée sous l'active surveillance des repealers. En attendant le jour de sa comparution, il est allé présider à Limerick un grand banquet en l'honneur de M. O'Brien, qui s'est rallié à la cause du rappel. Le libérateur a déclaré qu'on lui avait offert de renoncer aux poursuites ou de ne pas faire exécuter la condamnation qui pourrait être prononcée, s'il voulait abandonner le rappel. « Ai-je besoin de dire, s'est-il écrié, que j'ai repoussé cette proposition? Non, non, tant qu'il me restera un souffle de vie, je ne transigerai pas sur la cause du repeal. Tant que je vivrai, je soutiendrai que l'Irlande a le droit d'avoir son Parlement; et si l'on me jette en prison, eh bien! j'aurai encore ma plume pour communiquer mes pensées à mes concitoyens..... Malgré l'intervention et les préventions officielles, la paix subsiste; la paix donc, voilà mon ordre! la paix, voilà ma prière! la paix toujours, et l'Irlande sera libre. » — La mort vient de frapper un des coïnculpés du grand agitateur. Le révérend M. Tyrrell, prêtre de l'Eglise catholique d'Irlande, renvoyé, ainsi qu'O'Connell, devant le jury, a été enlevé à ses paroissiens et à ses juges. C'était un homme qu'entourait l'estime publique, et dont la présence dans l'association avait dû attirer bon nombre d'adhésions. Son portrait est donné par plusieurs feuilles anglaises d'après lesquelles nous le reproduisons.



(M. Tyrrell, coaccusé d'O'Connell, décédé.)

On a dressé l'état civil des souverains de l'Europe et fixé l'âge qu'ils auront au 1er janvier prochain. Le roi de Suède aura 80 ans; le pape, 78 ans, le roi des Français, 70 ans; le roi de Wurtemberg, 62 ans; le roi de Bavière, 57 ans; le roi de Danemark, 57 ans; le roi des Belges, 54 ans; l'empereur d'Autriche, 50 ans; le roi de Prusse, 50 ans; l'empereur de Russie, 47 ans; le roi de Saxe, 46 ans; le roi de Sardaigne, 45 ans; le roi de Naples, 34 ans; le roi des Grecs, 26 ans; la reine de Portugal, 25 ans; la reine d'Angleterre, 24 ans; le sultan, 20 ans; enfin Isabelle d'Espagne, 13 ans. — Les reliques de Charlemagne, qui comptent à peu près autant de siècles que l'innocente Isabelle a d'années, et que nous avions dit avoir été égarées et retrouvées dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, donnent lieu aujourd'hui à une réclamation rectificative qui n'est pas sans intérêt. Suivant cette version nouvelle, ces reliques n'ont jamais été égarées dans la basilique, qui les honore comme celles d'un fondateur et d'un saint. On a toujours su qu'elles étaient conservées dans la grande châsse d'argent doré qui a été évidemment faite pour les recevoir, et que la tradition attribue, sans que l'archéologie s'y oppose, à Frédéric Barberousse, le grand admirateur de Charlemagne et le grand bienfaiteur de sa basilique. Il ne s'agissait donc nullement de trouver l'auguste dépouille, mais de constater son état et d'étudier sur toutes ses faces le monument qui la protégeait, admirable morceau d'orfévrerie romane couvert de bas-reliefs, de gravures, d'émaux et d'inscriptions dont une partie reste habituellement cachée contre la muraille. M. Arthur Martin, l'auteur, avec M. Cahier, de la *Monographie de Bourges*, se proposant de faire connaître par une nouvelle publication le trésor d'Aix-la-Chapelle, obtint sans peine de la bienveillance du chapitre la faveur insigne de faire descendre la pesante châsse du lieu élevé où elle était placée, et le privilége plus grand encore de la faire ouvrir. Il fallut quelques heures de recherches pour découvrir, pour trouver le système de sa construction : on reconnut enfin les joints des portes sous les plaques de métal qui couvrent les versants du toit, et l'on n'eut plus que quelques clous à enlever pour découvrir l'intérieur. Il ne renfermait qu'un seul corps, bien que, d'après la tradition et les historiens du quinzième siècle, Frédéric eût enseveli les reliques de saint Léopard avec celles de Charlemagne. Le squelette était à peu près entier, et les ossements qui manquaient étaient précisément ceux que l'on vénère à part depuis plusieurs siècles dans la même église. On sait en effet que le chapitre et la ville d'Aix-la-Chapelle ont toujours été tellement jaloux de leur possession, qu'ils en ont refusé des parcelles et à des rois de France et à des empereurs. Ces ossements supposent une stature élevée : le fémur est de 52 centimètres.—Auprès des ossements se trouvaient une feuille de parchemin et deux riches étoffes. A la vue du parchemin, l'on avait espéré rencontrer quelque précieux document historique; mais cette pièce n'était datée que de la fin du quinzième siècle, et constatait seulement que l'os de l'avant-bras avait été extrait de la châsse par le chapitre pour être offert à la vénération publique dans un bras d'argent doré donné par Louis XI. L'une des étoffes, tissue en soie, semblait appartenir au quinzième siècle; l'autre, de soie et de fil, présentait dans toute sa pompe l'ornementation du douzième. Une circonstance de grand intérêt pour l'archéologie fut la découverte, sur cette dernière étoffe, d'une inscription grecque faisant partie du tissu. On a su par là que ce magnifique travail, que l'on eût pu croire un produit de la fusion du byzantin, du latin et de l'arabe, qui s'opérait en Sicile et dans la grande Grèce à la fin du douzième siècle, provenait directement des manufactures impériales de Constantinople. Les deux étoffes, après avoir été calquées, ont de nouveau recouvert la dépouille du grand homme; un nouveau procès-verbal a été déposé à côté de celui du quinzième siècle, et la châsse, refermée, a repris sa place accoutumée sur le haut rayon où les innombrables visiteurs du trésor devront, comme auparavant, se contenter d'entrevoir une partie de ses merveilles.—Nous avions promis de faire connaître le jugement qui serait définitivement porté sur le cœur trouvé à la Sainte-Chapelle. Mais la discussion s'est, cette semaine, continuée entre M. Taylor et M. Letronne, l'un plaidant pour saint Louis, l'autre contre, et elle ne paraît pas toucher encore à sa conclusion. — On a placé au Louvre, au milieu de la salle dite de Henri IV, contenant les agates, les émaux, les vases précieux, etc., sur un piédestal en marbre vert, un grand bassin entièrement couvert de ciselures représentant une multitude de sujets et timbré aux armes fleurdelisées. C'est le bassin qui était à la Sainte-Chapelle de Vincennes, et qui a servi aux baptêmes de Philippe-Auguste et du comte de Paris. — De glorieux restes encore plus dignes de nos respects, ce sont les vieux soldats qui forment l'effectif de l'hôtel royal des Invalides. On vient de publier un état de ces braves dans lequel on trouve 14 chevaliers de Saint-Louis, 208 membres de la Légion-d'Honneur, 10 militaires privés des deux jambes, 5 des deux bras, 180 aveugles, 365 privés d'une jambe, 255 d'un bras, 154 affligés de blessures diverses. Il y a dans le nombre 667 vieillards âgés de plus de soixante-dix ans.

Les journaux allemands ont eu cette semaine une annonce qui a obtenu un grand succès et une large publicité. Ils nous ont appris qu'un souper à la viande de cheval, qui a eu lieu le 17 novembre à Kœnigbade, près de Stuttgard, avait réuni plus de cent cinquante personnes de toutes les conditions de la ville et des environs. Le service consistait en potage au riz, en viande salée et en cheval à la mode. Tous les convives ont été d'accord sur ce point, que la viande était non seulement tendre et d'un goût agréable, mais qu'on ne pouvait la distinguer du bœuf, et que la soupe au bouillon de cheval était agréable et sans aucun goût particulier. Ce qui prouve que le préjugé contre ces mets était très-faible et qu'il a disparu promptement, c'est que tous les plats n'ont pas tardé à être consommés, et qu'il a fallu en préparer d'autres pour les convives retardataires. On a aussi exprimé le désir de se réunir prochainement pour un autre repas du même genre. — De leur côté, tous les journaux de Paris ont reçu, avec invitation de l'insérer, la note suivante : « Un ancien officier, qui a été sept fois maire d'une grande commune, se trouvant, à défaut de fortune, dans l'impossibilité de tirer parti d'un immeuble qui, dans d'autres mains, pourrait être l'origine d'une fortune colossale, désirerait aliéner les belles ruines de l'antique château de la Perrière, situé sur la rive gauche de la rivière de Bram, dans la commune d'Oradour-Saint-Genest, à dix kilomètres de la ville du Dorat, arrondissement de Bellac. Au seizième siècle, sous le règne de François Ier, et du temps du chevalier Bayard, ce château, d'après la tradition, appartenait au connétable de Bourbon, comte de la Marche, qui y faisait battre monnaie. Il y a, assure-t-on, à la suite des caves, de vastes souterrains dans lesquels le prince avait déposé d'immenses trésors : on porte, sans y comprendre les objets d'art et d'antiquité, à plus de quatre-vingts millions les valeurs contenues dans des tonnes qui furent aperçues, par un effet du hasard, il y a environ cent vingt-cinq ans, à travers une énorme grille de fer, laquelle ne put être enlevée, parce que la mauvaise qualité de l'air empêcha de conserver la lumière; ce qui fit dire aux crédules villageois qui se trouvaient là : « que le diable s'était emparé du trésor, et qu'il fallait y re- « noncer. » Tout cela est raconté journellement par les vieux habitants du voisinage, qui l'avaient entendu dire à leurs pères. — Actuellement les fouilles et les recherches pourraient être faites avantageusement par une société ou un

homme riche. — Le propriétaire, n'étant pas en position d'en faire les frais, offre de vendre le fonds moyennant cinquante mille francs et la centième partie de ce qui aura été trouvé. S'adresser, franco, à Mᵉ Lesterpt, notaire à Darnac (Haute-Vienne). MM. les directeurs des journaux, de toutes les opinions, sont priés de vouloir bien reproduire, *gratuitement*, l'article ci-dessus, et lui donner la plus grande publicité. Ceux qui auront cette obligeance feront une bonne œuvre, car il est de l'intérêt public que des capitaux considérables ne demeurent pas plus longtemps enfouis. » C'est donc une bonne œuvre que nous venons de faire, et qui nous donne au prix Monthyon des droits sans partage, les journalistes quotidiens ayant probablement voulu faire leur profit particulier d'un avis aussi important.

M. Feuillet, membre libre de l'Académie des Sciences morales et politiques, et conservateur de la Bibliothèque de l'Institut, vient de mourir à l'âge de soixante-quinze ans. C'était un homme d'une instruction étendue, qui s'était concilié l'affection et l'estime de tous les savants, avec lesquels il était depuis si longtemps en rapports quotidiens. — Nous avons lu dans plusieurs feuilles qu'un neveu de Lavoisier, une des gloires de la France, venait de mourir à Bicêtre. On ne nous a pas dit s'il fallait le reprocher au pays, et si c'était un injuste abandon qui avait fait franchir à ce malheureux la porte de ce triste séjour.



L'*album* et le *keepsake* triomphent; le renouvellement de l'année est la saison de leurs victoires et conquêtes. Dans quinze jours, le boudoir et le salon étaleront leur récolte de *keepsakes* et d'*albums* pour 1844, négligemment abandonnés sur le marbre de la cheminée, sur la table de palissandre, sur l'acajou, sur le velours : agréables refuges pour le désœuvrement de la soirée, jouets brillants qui empêchent la satiété et l'ennui; les charmantes fantaisies de Grandville et de Tony Johannot, les douces romances de Loïsa Puget et de Labarre sont d'un merveilleux secours pour rompre la monotonie d'un long tête-à-tête, ou ranimer une conversation qui se meurt d'inanition. — Vous êtes à bout de paroles, vous vous sentez la bouche sèche et le cerveau malade; cette crise de nerfs qui s'appelle un bâillement vous saisit à la mâchoire et à la gorge; que devenir et que faire? Si vous restez court, vous passez pour un sot, et pour un manant si vous cédez à la crise nerveuse : l'*album* et le *keepsake* viennent heureusement à votre aide et vous sauvent de ce double affront. Oh! quel charmant livre! dites-vous en vous levant; quel délicieux recueil de romances! Et vous allez droit au bienheureux spécifique; tandis que vous en parcourez les pages une à une, vous reprenez haleine, la salive vous revient, et, si peu que vous soyez un bâilleur exercé, vous glissez adroitement votre bâillement entre deux feuillets. — Il ne faut donc pas s'étonner du grand nombre de *keepsakes* et d'*albums* que le 1ᵉʳ de l'an consomme; l'étrenne, comme on voit, en est utile et agréable. — A tout commencement d'année, on doit s'attendre à être visité, pendant douze mois, par une quantité d'ennuyés, d'ennuyeux et de niais; il est sage de se précautionner et de faire ses provisions : l'*album* distrait ces gens-là, et le *keepsake* leur donne une contenance.

L'occasion est bonne : je pourrais vous recommander des *albums* et des *keepsakes* par douzaines; il en pleut de toutes les couleurs, tous plus ou moins satinés, veloutés, illustrés et dorés sur tranche; mais dans cette multitude, j'ai une préférence que je vais vous confier ingénument; de tous ces *albums*, c'est l'*album* de Frédéric Bérat que j'aime le mieux; ma première raison, c'est que Frédéric Bérat est mon ami; vous me pourriez dispenser d'en donner une autre, mais je suis homme de conscience : si Frédéric Bérat n'était qu'un bon compagnon, je le garderais pour moi seul; mais vraiment il a du goût, de l'esprit, du cœur, et je suis assez généreux pour vous en faire part. Prenez donc le nouvel *album* de Bérat, prenez-le, croyez-moi; vous y trouverez tout ce que je vous annonce là, de tendres mélodies, des chants naïfs et spirituels. Frédéric Bérat n'est pas de ces gens qui font grand étalage d'une science souvent stérile; il chante avec ses émotions, et aussi émeut-il souvent ou fait-il sourire. Poëte et compositeur tout à la fois, Bérat écrit la rime et la note de la même plume; de tous ses gracieux enfants, lui seul est le père, musique et paroles. — Mais quelle simplicité de vous parler ainsi de Frédéric Bérat! comme si vous ne connaissiez pas mieux que moi l'auteur de la douce romance : *Je vais revoir ma Normandie!* qu'on a tant chantée et que vous chantez peut-être encore au moment où je vous parle. Heureux Bérat! qui se recommande si bien lui-même!

Nous représentons, page 244, des demoiselles qui ne se contenteraient certainement pas d'une romance de Bérat pour leurs épaves du jour de l'an : ce sont ces demoiselles de l'Opéra, surtout ces demoiselles de la danse, espèce médiocrement bucolique de sa nature, et fort peu disposée à regretter le lait pur, le simple galoubet et les pâturages de sa Normandie. Le cachemire, entre nous, le divan aux moelleux coussins, et le champagne glacé, leur semblent d'une qualité préférable. Amaryllis et Tityre n'ont pas élu domicile dans les coulisses de l'Académie royale de Musique, et ne font pas encore partie du corps des ballets.

Que viendraient-ils chercher, je vous le demande, l'un avec sa blanche brebis, l'autre avec sa flûte champêtre, au milieu de ces jambes légères et de ces cœurs fragiles? Figurez-vous Mélibée entrant au foyer de la danse, dans ce foyer tout plein de sourires faciles, de regards indulgents, de pieds mutins et de mains étourdies, dans ce damné foyer que vous avez là sous les yeux.

La toile vient de se baisser; nous sommes au moment de l'entr'acte. C'est l'heure où le *lion* se met en chasse; s'élançant de l'orchestre et de l'avant-scène dans les coulisses, il y rôde un instant, flaire à droite et à gauche, et gagne le foyer de la danse; le foyer de la danse est son antre préféré. Là, le lion secoue fièrement sa crinière, aiguise ses griffes, se met en arrêt et attend sa proie.

En ce moment le lion, ainsi que vous le pouvez voir, est dans son quart d'heure de repos et d'humanité; il ne mord pas, il roucoule comme s'il était une modeste colombe. — Sur le premier plan, vous voyez un lion d'un âge mûr, dans l'attitude mélancolique du bipède qui se sent devenir vieux; plus loin, trois lionceaux debout, se confondant en douceurs et en politesses pour une des gazelles de l'endroit; ce sont des lions à peine émancipés, des lions à leur premier coup de dent, si j'en crois leur mine respectueuse et guindée; la gazelle s'en aperçoit et les écoute d'un air légèrement maussade; la gazelle n'aime pas les lions conscrits. Parlez-moi du lion qui est là-bas, assis négligemment sur un canapé, les pattes croisées; celui-là est un beau jeune lion rompu aux armes; j'en atteste cet air penché, ce sourire satisfait et victorieux. Cependant, au fond de l'antre, lion et gazelles se cherchent et se confondent; c'est un bruit mêlé de rugissements et de soupirs. Les propos y sont lestes comme cette péri, cette sylphide ou cette wili au jupon court qui s'élance, bondit, et provoque le parquet de son pied agaçant... mais, hélas! le foyer des danseuses a beaucoup dégénéré depuis que le prince russe y est devenu rare, et que l'ambassadeur a fait place au commis banquier et au maître clerc!

Passons de l'entrechat au poignard, de Terpsychore à Melpomène (vieux style). Or, Melpomène est un peu consolée; après six semaines d'abandon, elle a retrouvé sa chère Rachel, son trésor, son orgueil. Qu'étiez-vous devenue, ô Roxane? Pourquoi nous délaisser, Hermione? Sans vous, Camille, que faire? Chimène, si vous nous quittez ainsi, que dira Rodrigue?

N'accusez ni Roxane, ni Hermione, ni Camille, ni Chimène de désertion et d'infidélité; le mal les avait vaincues. Au lieu du diadème d'or et du manteau de pourpre, ces belles reines, ces princesses passionnées avaient pris la camisole et le bonnet de malade; Curiace et Bajazet, Rodrigue et Pyrrhus ne les visitaient plus que sous un habit de médecin. Adieu, jalousies et tendres fureurs! adieu, rimes brûlantes! Phèdre, voyons votre pouls! Eryphile, suivez cette ordonnance! qu'on apprête cette tisane pour Esther!

Mais enfin voici mademoiselle Rachel debout, grâce au ciel! Après cette longue maladie, il était prudent de ne pas se jeter, pour premier essai, dans l'emportement des ardeurs tragiques; ainsi mademoiselle Rachel a commencé par la douce et simple Monime : Phèdre, Roxane, Hermione, exigent toute la vigueur d'un talent plein de santé; Monime convient à une convalescente : c'est la continuation d'un régime adoucissant.

Elle s'est donc montrée un peu pâle encore, un peu chancelante; on a pu entrevoir les traces de la souffrance au milieu même des plus heureux élans de son inspiration; le parterre s'est ému de cette pâleur et de cette faiblesse de Monime; que pouvait-il faire? Lui administrer le seul spécifique qu'il possède, les *vivat* et les applaudissements, et il ne s'en est point montré avare. Mademoiselle Rachel aura bientôt recouvré la force et la santé, si toutefois les bravos sont un remède souverain.

A peine est-elle revenue, que les poëtes se tournent vers elle comme vers leur unique espoir et leur refuge; plus d'un frappe à sa porte, une tragédie à la main : mademoiselle Rachel leur sourit et les accueille, mais elle n'a encore choisi personne; les tragédies infortunées attendent sur le seuil qu'elle dise à l'une ou l'autre : « C'est toi que je préfère! » Cependant, le bruit court que la jeune souveraine commence à ressentir une curiosité et un penchant secret pour une certaine *Catherine II*, que le comité du Théâtre-Français vient de recevoir avec tous les honneurs dus à une impératrice de toutes les Russies, et à une telle impératrice. L'auteur est M. Romand, à qui la scène française doit déjà un drame plein d'imagination et d'intérêt, *le Bourgeois de Gand*; le talent du poëte et le nom de l'héroïne expliquent aisément le désir qu'éprouve, dit-on, mademoiselle Rachel de se mesurer avec Catherine et l'empire russe. Aux grands talents, les hautes entreprises!

On avait annoncé que *les Bâtons Flottants* ne se hasarderaient pas sur l'océan du parterre. L'auteur, blessé de l'indiscrétion qui avait prématurément livré son nom au vent et à l'orage, avait fièrement retiré ses *Bâtons*; voilà du moins ce qu'on racontait; mais M. Liadières a démenti ce bruit par une lettre catégorique. *Les Bâtons* ne sont pas retirés, ils ne sont qu'ajournés; M. Liadières attend que la grande rumeur qui s'est faite à propos de... bâtons soit un peu apaisée; il désire que sa comédie fasse son entrée en public avec modestie et en temps calme. Ces éloges prématurés, cette admiration imprudemment proclamée, ont inquiété M. Liadières; il veut donner à sa comédie le temps de faire oublier, par quelques mois d'abstinence et de retraite, cette ovation de prôneurs, qui pourraient bien, à l'heure qu'il est, compromettre le succès réel, celui que M. Liadières compte demander définitivement au public, son juge naturel. Jusque-là *les Bâtons* de M. Liadières continueront à flotter entre l'arrêt admiratif du comité de lecture et l'arrêt que tôt ou tard le parterre doit rendre.

A défaut de M. Liadières, on nous donnera M. Bayard et son *Ménage parisien*; M. Bayard n'était connu jusqu'ici que par une veine féconde de vaudevilliste; le théâtre du Palais-Royal et le Gymnase attestent, depuis vingt ans, que si M. Scribe pouvait avoir un rival, c'est dans M. Bayard qu'il le trouverait; mais on se lasse de tout : l'auteur du *Gamin de Paris* s'est donc lassé de moduler depuis si longtemps le même air sur ses légers pipeaux. *Paulo majora canamus*, s'est-il écrié un matin en s'éveillant; et quelques mois après, il offrait à MM. les comédiens du roi une comédie en cinq actes et en vers, ni plus ni moins, *le Ménage parisien!* Avant un mois, nous saurons si M. Bayard a fait sagement de quitter pour la comédie le vaudeville, ses premières et longues amours, et si ce divorce a produit un bon ménage.

Les pèlerins de Belgrave-square sont définitivement revenus au bercail; les dernières nouvelles d'Angleterre annoncent que M. le duc de Bordeaux lui-même ne tardera pas à quitter Londres; M. Berryer a donné le signal de la rentrée en France, puis, après M. Berryer, M. de Chateaubriand; les autres devaient naturellement suivre ces deux noms fameux, pour le retour comme au départ. Parmi les *revenants* on cite M. le marquis de P....., qui passe pour un des fidèles de la petite cour de Belgrave-square; cependant il ne faudrait pas trop s'y fier. M. le marquis, si l'on en croit les langues indiscrètes, ressemble à la chauve-souris de la fable, oiseau ou souris, suivant les circonstances, tenant pour le roi ou la ligue. Voici un trait à l'appui de cette ressemblance.

On raconte qu'en effet M. le marquis s'est rendu à Londres il y a quelque temps; à peine arrivé, il sollicita la faveur d'être présenté à M. le duc de Bordeaux; son désir fut bientôt satisfait : dès le lendemain, M. le marquis eut l'honneur de saluer le prince et de lui offrir son dévouement et sa fidélité. Jusque-là, rien de mieux; mais nous n'avons vu que la souris; voici l'oiseau qui déploie ses ailes.

En sortant de Belgrave-square, M. le marquis s'inscrivit à l'hôtel de M. le comte de Saint-Aulaire, ambassadeur de S. M. Louis-Philippe. Le lendemain, il rendit visite à Son Excellence, et la pria de vouloir bien le présenter à M. le duc de Nemours, alors en Angleterre. M. de Saint-Aulaire, assure-t-on, exprima au marquis son étonnement de le voir aller ainsi le même jour de la branche aînée à la branche cadette. Le marquis répondit ingénument qu'il croyait prudent de se préparer à tout événement; M. le marquis de P..., est de l'espèce de ces oiseaux sauteurs qui voltigent de branche en branche.

Au besoin il remplirait l'emploi d'*acropédestre* au profit de M. de Bordeaux ou de M. de Nemours, selon la couleur du ciel blanc ou tricolore; mais je doute, tout souple et tout agile qu'il est, que notre marquis pût en remontrer à l'*acropédestre* dont je vous offre ici l'image dessinée d'après nature; le modèle fait ses merveilleux exercices au Cirque-Olympique.



(L'Acropédestre.)

Jusqu'ici on a cru que les pieds étaient faits pour marcher, et pas pour autre chose; erreur! Les pieds sont destinés à jouer à la balle, au bilboquet et autres fantaisies. M. Ducornet avait déjà attaqué les mains dans leur amour-propre et dans leur position sociale, en peignant avec son pied. Chaque salon nous offre un tableau du pied de M. Ducornet. M. Richard, l'*acropédestre*, ne fera pas moins de tort à la réputation des mains que M. Ducornet. Quand on a vu M. Richard, on prend ses mains et ses bras en pitié, et l'on se dit : « A quoi cela sert-il ? »

M. Richard se couche sur un canapé, les jambes en l'air; après quoi, il prend dans ses pieds un long balancier d'une pesanteur de quarante livres. Vous avez vu des jongleurs indiens faisant pirouetter avec leurs mains de petits bâtons blancs autour de leur tête; avec leurs mains? la belle affaire! c'est avec ses pieds que M. Richard fait aller et venir son pesant balancier, comme une plume légère; il tourne, il glisse, il s'envole, il retombe; il voltige dans tous les sens, il exécute mille évolutions capricieuses; puis, tout à coup,

(Foyer de la danse, à l'Opéra.)

l'*acropedestre*, le retenant dans la paume de son talon, lui imprime un mouvement de rotation prodigieux; le plus habile bâtoniste n'en ferait pas autant avec ses mains; cela n'empêche pas M. Richard de marcher sur ses pieds une minute après, comme vous et moi; d'où il est tout simple de conclure que les mains sont une superfluité, et qu'on ferait bien de les supprimer à l'avenir. Quelle économie de paires de gants.

Madame de B... est revenue de son voyage d'Italie; elle a passé six mois à Florence; la fashion parisienne est ravie du retour de madame de B..., et la fashion a raison: madame de B... est une des plus jolies et des plus spirituelles femmes de Paris. Aussi son salon est-il des plus recherchés; on se dispute le plaisir d'y être admis; c'est à qui pourra y entrer; et une fois entré, on a de la peine à sortir: madame de B... est si aimable! Elle aime tout le monde, y compris elle-même; il est si naturel de commencer par soi! Un jour, madame de B... se mirait dans sa psyché avec une complaisance toute affectueuse; quelqu'un qui s'était glissé là, sans en être vu, l'entendit s'écrier: « Ma foi, je m'épouserais volontiers! »

Il y a eu, l'autre jour, un magnifique dîner chez M. Salvi, ténor du Théâtre-Italien; la littérature et les arts s'y sont mesurés la fourchette à la main; le dîner a eu la durée d'un opéra en cinq actes; les duos de champagne, les quatuors de truffes, les chœurs de romanée et de johannisberg se sont succédé dans un accord parfait; Meyer-Beer et Donizetti, placés face à face, conduisaient l'orchestre.

Ouverture des Cours de l'École Polytechnique.

L'école Polytechnique a été fondée en frimaire an III (décembre 1794), sur le modèle, en plusieurs points, de l'ancienne école de Mézières, d'après le plan et les idées de l'ingénieur Lamblardie et du savant Monge, qui furent appuyés vivement, dans le Comité de salut public, par Carnot et Prieur (de la Côte-d'Or), tous deux élèves de Monge, à Mézières.



(Costumes des Élèves de l'École Polytechnique.)

L'illustre Fourcroy fut chargé du rapport : son travail est digne de sa science et de sa réputation. On vota la fondation de l'Ecole, et Lamblardie en fut le premier directeur.

On confia le soin de former le cabinet de physique à Barruel; celui de recueillir les modèles pour le dessin d'imitation à Neveu; celui de rassembler les dessins et modèles d'architecture à Lesage, assisté de Lomet et Baltard; celui de fonder le laboratoire de chimie à Carny, etc.

La commission des travaux publics désigna, pour y établir l'Ecole, quelques dépendances du palais Bourbon, telles que les écuries, les remises, la salle de spectacle et l'orangerie. Lamblardie et Gasser eurent la direction des travaux jugés indispensables pour approprier ces localités à leur nouvelle destination. Chacun s'acquitta avec zèle, promptitude et succès des travaux qu'on lui avait confiés. Il est à regretter que le désir d'arriver vite au but ait rendu le gouvernement d'alors peu scrupuleux sur les moyens de se procurer les objets nécessaires. On mit bien à contribution les propriétés de l'Etat, mais on ne respecta pas toujours les propriétés des particuliers. « Le sentiment pénible excité par de pareils souvenirs, dit M. Fourcy, auteur d'une bonne histoire de l'Ecole, est à peine adouci par la pensée qu'en cette occasion ce fut la science, la patrie, et non la cupidité, qui profita de ces tristes dépouilles. »

On ne tarda pas à régler par des lois les conditions d'entrée et de sortie, les cours, l'administration, les examens, les avantages réservés aux élèves, etc. Des améliorations partielles ont été successivement introduites, mais le plan général est resté le même.

La première ouverture des cours ordinaires eut lieu le 24 mai 1795, et Lagrange ajouta beaucoup à cette solennité en y faisant sa première leçon en présence de la totalité des élèves et des instituteurs eux-mêmes, qui s'empressèrent de se ranger parmi ses auditeurs.

La translation de l'Ecole Polytechnique dans les bâtiments du collége de Navarre, où elle est encore, s'effectua le 11 novembre 1805. Il a fallu d'assez grands frais pour approprier ces anciens bâtiments à leur nouvelle destination. L'hôtel du général-gouverneur de l'Ecole, où sont aussi les appartements du colonel-sous-gouverneur, ceux du directeur des études, les bureaux de l'administration, etc., est d'une construction récente; la porte d'entrée des élèves, dont nous donnons le dessin, a été bâtie, il y a seulement quelques années, par

M. Baltard, architecte de l'Ecole. De nombreuses critiques, à notre avis fort justes, ont été faites de ce travail. La statue de *Minerve*, appliquée à la clef de voûte, est du plus mauvais effet; les médaillons de Bertholet, de Lagrange, de Monge, de Laplace, de Fourcroy, ont été confiés à des mains inhabiles.

La rentrée a eu lieu, cette année, le mercredi 15 novembre; et la nouvelle promotion, composée de 166 élèves, est l'une des plus nombreuses qu'on ait vues depuis longtemps. C'est un grand jour pour tous ces jeunes gens studieux, qui ont eu besoin de tant de courage et de tant de persévérance pour arriver à ce point qui doit leur procurer une position honorable dans le monde, et qui leur donne le titre d'élève de l'Ecole Polytechnique dont ils s'honoreront toute leur vie.

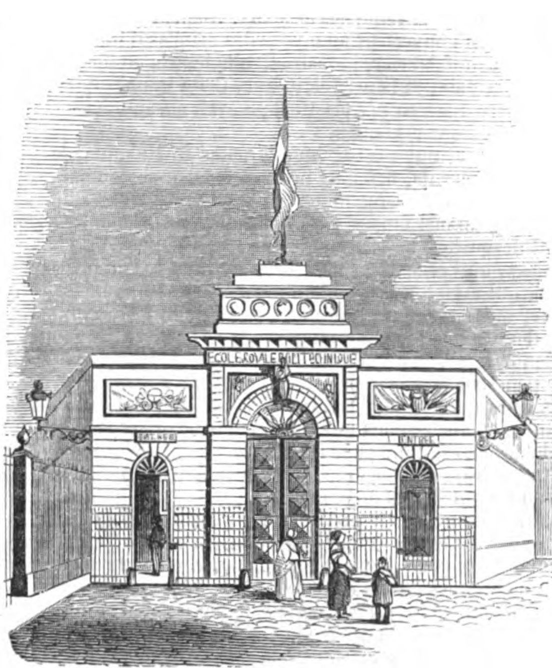
Parmi ces 166, il en est 24 au moins qui sont sans doute animés d'une joie plus vive. La fortune ne les a pas fait naître dans des familles en état de leur ouvrir une carrière; ils ont su, par leur intelligence et leurs travaux, se conquérir les faveurs du gouvernement, qui leur a concédé des bourses ou des demi-bourses dont il dispose. De ces concessions gratuites, huit sont distribuées par le ministre de l'intérieur, quatre par le ministre de la marine, et douze par le ministre de la guerre. Honneur au grand peuple qui sait ainsi encourager le mérite dès la jeunesse! honneur surtout à ces enfants studieux qui attirent sur eux la faveur publique! Nul ne peut obtenir une place gratuite ou demi-gratuite s'il ne fait partie des deux premiers tiers de la liste générale d'admission. Tous les gouvernements, depuis la fondation de l'Ecole, l'ont couverte d'une protection plus ou moins éclairée, mais toujours puissante. Le peuple la protége à sa manière, en témoignant aux élèves son admiration et ses sympathies. L'infortuné duc d'Orléans, qui avait suivi les cours en qualité de *stante* (externe), aimait l'Ecole et payait même chaque année la pension de quelques élèves pauvres.

Les élèves ne manquent jamais de placer leur carrière sous la protection d'une charité mutuelle; des fonds sont faits par les élèves pour acquitter la pension de quelques camarades pauvres que leur mérite a fait admettre, mais que le peu de fortune de leurs familles empêcherait de rester à l'Ecole. Les élèves ne connaissent pas leurs pensionnaires; c'est un secret entre ceux-ci et deux caissiers choisis parmi eux dans la masse. Le secret est toujours fidèlement gardé. Il est arrivé dans ces derniers temps qu'un officier, adopté ainsi par ses camarades, a économisé sur ses très-faibles appointements pendant douze ou quinze années, la somme qu'on avait dépensée pour lui, et l'a remise aux deux caissiers sans se faire connaître, pour qu'elle servît à la pension d'un élève comme lui sans fortune. C'est une imitation de la fameuse pièce d'or de Franklin, qui mérite de trouver à son tour des imitateurs.

Avec quel saisissement et quel noble orgueil les élèves se présentent pour la première fois à l'Ecole! C'est le but qu'ils ont sous les yeux depuis leur enfance; c'est là ce qui leur a donné le courage nécessaire pour vaincre les énormes difficultés d'études longues et sérieuses. En parcourant le programme d'admission, on s'étonne que des jeunes gens puissent se livrer à des travaux si graves et si divers; et ce qui rehausse l'honneur du succès, c'est qu'on voit, par la liste des concurrents, que deux sur trois succombent dans des examens de jour en jour plus difficiles.

Il n'est pas besoin de dire que la direction des études et les cours de l'Ecole Polytechnique ont toujours été confiés à l'élite des savants. Il suffira de nommer, parmi ceux qui ne sont plus, les Monge, les Lagrange, les Fourcroy, les Laplace, les Malus, les Prony, les Poisson, les Ampère, les Bertholet, les Petit, les Dulong, les Regnaud, les Andrieux, etc.

Les professeurs actuels sont dignes de leurs devanciers, dont ils ont été les plus brillants élèves.

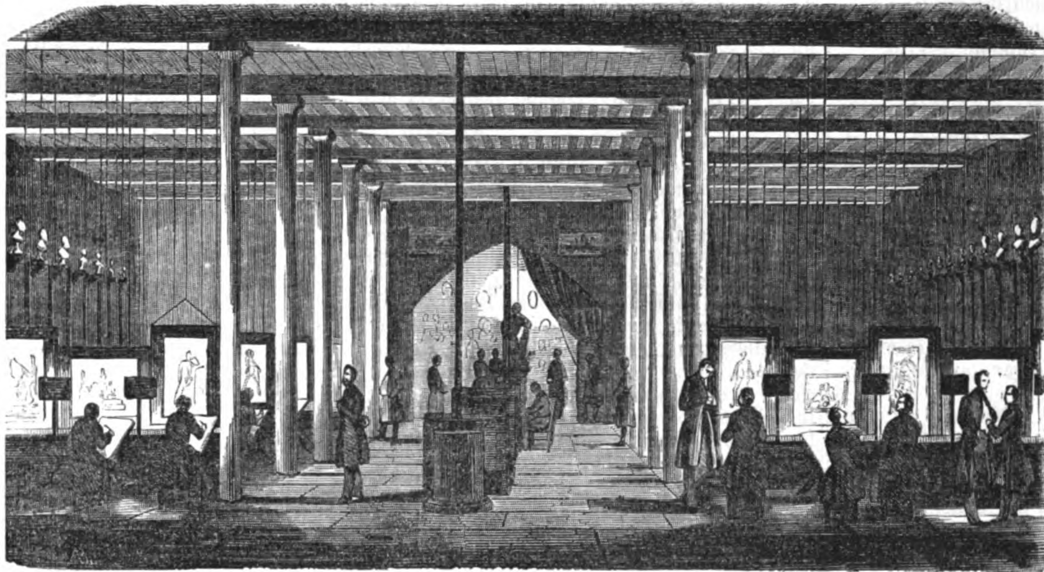


(Porte de l'Ecole Polytechnique.)

De vastes amphithéâtres, de beaux laboratoires, des cabinets curieux, une riche bibliothèque, fournissent aux jeunes gens tous les moyens de s'instruire, et d'habiles répétiteurs servent d'utiles intermédiaires entre les laborieux élèves et leurs savants professeurs.



(Cour intérieure de l'Ecole Polytechnique.)



(Salle de Dessin, à l'Ecole Polytechnique.)

On ne dessine à l'Ecole que le soir. La salle, qui faisait partie d'une ancienne chapelle, et dont nous donnons un croquis, est parfaitement disposée pour dessiner à la lumière.

Une des préoccupations des élèves qui entrent est celle du triple uniforme, si élégant et si populaire. On ne se sent véritablement élève que quand on a ceint l'épée et porté le petit chapeau historique. C'est comme la consécration extérieure, et il semble bien naturel que la brillante jeunesse de l'Ecole s'y montre sensible et soit fière d'un costume qu'ont revêtu tant d'hommes illustres, et qui s'est fait honorablement remarquer dans plusieurs circonstances glorieuses, notamment en 1814, à l'affaire de la barrière du Trône, et en 1830, aux journées de Juillet.

Aussitôt que l'uniforme est prêt, et cela n'arrive jamais assez vite au gré des nouveaux, une revue solennelle dans la grande cour de l'Ecole est passée par le général, accompagné de son état-major. La même revue se renouvelle de temps en temps dans le cours de l'année. C'est, avec l'uniforme, et, en quelques cas fort rares, les honneurs de l'Abbaye, à peu près tout ce qui reste de militaire dans cette Ecole, qui a eu longtemps des exercices, des fusils et même des pièces de canon.

Il existe néanmoins encore des grades parmi les élèves. Ces grades s'obtiennent selon le rang de chacun: les deux premiers de chaque promotion sont sergents-majors, les douze qui suivent, sergents. Il peut y en avoir un nombre plus considérable quand les salles sont plus nombreuses. Les sergents-majors et sergents portent des signes distinctifs analogues à ceux du même grade dans l'armée. Ces sous-officiers sont les intermédiaires naturels entre l'autorité et les élèves. Ils perdent leur grade s'ils perdent leur rang dans la promotion. Cette mesure entretient l'émulation, et tourne au profit des études.

Il en est de même de ce qui se passe à la sortie: les premiers choisissent dans toutes les places mises à la disposition de l'Ecole. Les carrières préférées changent et varient selon les temps. Sous l'Empire, les élèves choisissaient les carrières militaires préférablement aux carrières civiles; aujourd'hui c'est le contraire. Voici, en général, l'ordre des choix qu'on remarque actuellement: mines, Ponts et Chaussées, constructions maritimes, état-major, génie militaire, artillerie, marine, artillerie de marine, tabacs. Cet ordre est parfois interverti; mais c'est une exception à la règle, qu'il faut attribuer à des convenances personnelles ou à des goûts particuliers.

Il est deux catégories d'élèves malheureux dont nous devons dire quelques mots: 1° ceux qui, sortis dans les derniers rangs et trouvant toutes les positions prises, n'emportent de l'Ecole que le titre honorable d'élève et un utile brevet de capacité; 2° ceux qui, sans une excuse suffisante, comme maladies, etc., n'ayant pas satisfait aux exigences des examens de fin de première année et de sortie, ne sont jugés dignes ni du titre d'élève, ni du brevet de capacité. Le nom pittoresque que l'Ecole donne à ces derniers, et qui leur reste, est celui de *fruits secs*.

Il y aurait peut-être un curieux chapitre à faire sur la vie intime des élèves, sur leur esprit, leurs jeux caractéristiques, les *absorptions* fréquentes, les rares *bascules*, la fête du jour de l'an, où les *nouveaux* cessent d'être conscrits et ne sont pas encore *anciens*, la position de *problèmes insolubles*, le *bal des fruits secs* avant les derniers examens, etc., etc. Mais ce n'est point par ce petit côté de la vie des élèves de l'Ecole qu'il faut les juger, pas plus qu'on ne juge les artistes par les plaisanteries de l'atelier. L'étude constante, la discipline sévère, le travail assidu, la dignité personnelle, la conduite régulière, voilà le bon, le grand côté de la vie des élèves. C'est par là qu'ils arrivent, en cultivant leur intelligence, en se formant aux solides vertus sociales, à soutenir dignement la réputation de cette brillante et féconde Ecole Polytechnique que l'Empereur, dans son style énergique, nommait *sa Poule aux œufs d'or*.

Révolutions du Mexique.

(Voir, sur Santa-Anna, t. Ier, pages 337 et 405; sur Bustamante, t. II, pages 81 et 125; suite et fin.—V. page 296.)

D. LUCAS ALAMAN.

Alaman entra au ministère des relations extérieures avec l'idée fortement arrêtée de faire marcher de pair la réforme politique et financière; l'exécution de la seconde devait lui fournir les moyens d'opérer la première, et, pour y parvenir, il ne s'agissait que d'appeler aux emplois les hommes les plus probes. Telle était la corruption apparente, qu'il semblait impossible de pouvoir les trouver. S'il n'en trouva pas en effet un nombre suffisant en qui la capacité se joignît à la probité, il sut du moins, en utilisant ceux qu'il rencontra, réprimer les concussions des employés qu'il maintint. Par ce moyen, la contrebande fut comprimée, le trésor vit ses coffres se remplir du produit des droits qui, avant lui, ne servaient qu'à enrichir les administrateurs des douanes; et les troupes, bien payées, bien habillées, purent devenir un appui pour le gouvernement. Les dépenses ne dépassant plus les recettes, l'économie présida aux dépenses du trésor, confié au ministre Maugino; en un mot, sous l'administration d'Alaman, le Mexique se vit organisé en véritable gouvernement, et ce fut la première fois depuis l'Indépendance.



(Dom Lucas Alaman.)

Le brigandage des grandes routes, du moins entre Vera-Cruz et Mexico, subit le même sort que la contrebande. Des détachements de cavalerie vinrent occuper les principaux repaires; quelques voleurs signalés par leurs exploits furent étranglés (*garrotados*) ou fusillés; les autres suspendirent aux murs de leur maison leur carabine et leur lacet jusqu'à des temps plus prospères, tandis que la contrebande, traquée à Vera-Cruz, s'allait réfugier à Tuxpam. Les voyageurs purent circuler sans crainte que quelque rencontre fâcheuse ajoutât une croix de plus aux croix de meurtres des chemins, et les douaniers préposés au déchargement des navires s'armèrent, bien à contre-cœur, d'une incorruptible sévérité.

Des perturbateurs politiques restaient encore à châtier, et, dans leur état permanent de récidive, leur châtiment ne devait être rien moins que la mort. Malheureusement pour la tranquillité future du Mexique, un homme de cabinet avait à lutter contre des généraux; il est vrai que cet homme avait pour lui l'argent nécessaire pour les atteindre partout où leur cri de guerre retentissait. Santa-Anna était en tête; mais, à cette époque, sa vie inactive dans son *hacienda de Manga de Clavo* fut son salut, car l'œil d'Alaman était ouvert sur lui, prêt à faire un signe pour le faire arrêter. Les plages brûlantes de l'océan Pacifique furent, comme on l'a vu, d'un faible secours pour Guerrero, qu'on fusillait à *Puerto-Escondido* en 1831; Codallos et Victoria partagèrent le même sort sans que le premier pût être sauvé par son frère, alors gouverneur de Mexico, et sans que la qualité de frère de l'ancien président de la république, D. Guadalupe Victoria, pût servir de sauvegarde au second. A propos de Guerrero et de Picaluga, qui le vendit, nous devons rectifier ici une inexactitude dont nous avons été involontairement coupables. Des renseignements authentiques nous apprennent d'abord que la somme qui lui fut comptée, inscrite de la main même d'Alaman sur les registres de la trésorerie, fut de deux cent mille francs, et en second lieu que Picaluga n'est point mort. On le raya de la liste des citoyens génois, et après s'être fait renégat de sa religion, comme il l'avait été de son honneur, il alla porter son infamie au service de Mahomet. Tels étaient les importants changements qui avaient eu lieu au Mexique dans le cours des années 1830 et 1831.

De ce moment commença pour ce pays une ère nouvelle. Jusqu'alors il n'était arrivé qu'au second degré de civilisation, c'est-à-dire que ses ressources ne consistaient que dans l'agriculture et la vente des bestiaux. Alaman voulut mettre le peuple qu'il gouvernait au niveau des peuples d'Europe, en le faisant manufacturier, industriel. L'industrie ne fleurit qu'au sein de la paix, et la paix était faite. Cette grande question si nécessaire à la prospérité nationale avait été appréciée et mûrement pesée par Alaman.

La nature, qui s'est complu à doter le Mexique de trois climats différents, brûlant, tiède et froid (par comparaison), qui a donné aux terres de ces trois latitudes une fertilité inépuisable, un ciel toujours pur, des chaînes de montagnes du haut desquelles les eaux pluviales font rouler l'or dans les plaines, où l'argent est plus commun que la houille; la nature, qui a circonscrit entre deux océans son immense territoire, qui l'a rendu propre à toutes les cultures, a oublié de lui donner des fleuves navigables. Elle a aussi tellement accidenté le sol qu'on ne peut prévoir comment les chemins de fer pourront le traverser; en un mot, le Mexique est privé des voies de communications naturelles qui ont été données comme compensations aux pays moins favorisés. La question industrielle est donc pour lui plus vitale encore que pour tout autre, puisqu'il ne peut exporter ses matières premières jusqu'au littoral de ses deux mers.

Sur la demande du président du conseil Alaman, pour encourager les essais d'industrie, une partie des fonds provenant des droits de douanes fut appliquée sous le nom de banque de secours (*banco de avio*) à des prêts aux diverses industries du coton, du fer, de la soie, de la laine et du papier. Une autre partie de ces fonds était destinée également à l'achat en Europe des machines nécessaires qu'il livrait gratis aux manufacturiers. Ce fut à cette époque qu'il en vint quelques-uns de France, qu'Alaman accueillit comme les autres, et mieux que n'auraient pu le faire supposer son antipathie pour nous et la froideur avec laquelle il accueillit notre révolution de Juillet, son parti représentant l'aristocratie au Mexique. Cependant, comme il n'avait en vue que le bien de son pays, il ne fut pas exclusif, ainsi que nous l'avons déjà dit. L'industrie allait donc prendre son essor, la paix était rétablie, les arsenaux étaient garnis de munitions, les droits de douanes régulièrement perçus, les chemins réparés, entretenus, purgés des bandes qui les infestaient; un seul homme encore debout menaçait de jeter au milieu de ce calme général une épée toujours au service de ses caprices, et au moment même où les mesures allaient être prises pour faire expier à Santa-Anna ses perturbations passées, la révolution de Vera-Cruz (V. Santa-Anna) éclata; celui-ci s'empara des fonds que la sage prévoyance d'Alaman avait amassés à Vera-Cruz (2,500,000 f.) et qui malheureusement servirent à renverser l'homme le plus nécessaire à la prospérité du Mexique, en élevant celui qui fut toujours le plus acharné à sa ruine.

Dans la lutte qui s'engagea entre le général Santa-Anna et le gouvernement, et dont on a vu le résultat, en janvier 1832, ce fut en vain qu'Alaman donna aux généraux qu'il employa les instructions les plus précises, de l'argent, des troupes aguerries, leur impéritie fit échouer tous les plans qu'il avait tracés dans la méditation du cabinet. Le ministre de la guerre, le général Facio, ne fut pas plus heureux; Alaman ne put monter à cheval pour réparer leurs fautes, et après la capitulation faite par Bustamante, il disparut subitement de la scène politique, sans que personne pût savoir où il s'était réfugié, ni quel mystérieux asile le mettait à l'abri de l'animadversion du parti victorieux. . . . .

. . . .

Quinze mois après, pendant la présidence de Santa-Anna, qui n'ignorait cependant pas les projets avortés d'Alaman à son égard, celui-ci reparut dans Mexico aussi inopinément qu'il l'avait quitté. Tout ce qu'on put savoir, c'est que, craignant pour sa vie, à tort ou à raison, il avait été s'enfermer dans un couvent qui lui avait prêté l'ombre et le silence de son cloître. Ce fut dans cette retraite inaccessible qu'il laissa s'amortir le ressentiment des passions politiques, et le secret fut si bien gardé qu'on ignore encore aujourd'hui le couvent qui lui servit d'asile. Isolé complètement des affaires publiques jusqu'en 1837, il recommença à y prendre part quand Bustamante devint président pour la seconde fois. Nous devons dire ici que Alaman obtint dans cette élection le plus de voix après Bustamante, et qu'il ne s'en fallut que de peu qu'il ne fût nommé président lui-même. Son habileté ordinaire sut du reste, dans le partage de l'autorité, lui réserver la plus large part, et l'on peut citer comme modèle du genre la position suprême qu'il eut le talent de se créer.

La constitution centrale, dite constitution de Tagle, du nom du sénateur qui en avait proposé le plan, avait créé, comme troisième pouvoir, un conseil du gouvernement (*consejo de gobierno*), et lui avait assigné de singulières attributions. Ce conseil avait, entre autres droits, celui de donner son opinion sur toutes les lois proposées par les Chambres avant que le président n'y donnât sa sanction pour les décréter. Il avait encore la faculté d'examiner les lois, soit qu'elles fussent discutées et adoptées par les Chambres, soit qu'elles fussent présentées aux Chambres par le président ou ses ministres, et de prendre comme eux l'initiative en cas de besoin. Ses discussions, en outre, étaient secrètes, et rien ne transpirait au dehors de ce qui s'y était passé. La présidence de ce Conseil d'État fut offerte à Alaman, qui trouva ce poste trop en évidence encore, et qui fit nommer le général Moran à sa place, en se réservant pour lui la vice-présidence. Il fut président de fait, et par l'influence qu'il avait sur le général, et par la mauvaise santé de ce dernier, qui lui permettait rarement d'assister aux délibérations. Il résulta donc de tout ceci qu'Alaman, qui se rappelait encore avec effroi l'insomnie de ses nuits et l'agitation de ses jours quand il était ministre responsable, se trouvait sans responsabilité aucune par le secret des discussions, libre de prendre telle mesure qui lui plairait, et investi d'une autorité plus influente dans le gouvernement que les ministres eux-mêmes, qui avaient tout le dégoût, toute la responsabilité des affaires. Ce coup d'éclat fut la fin de la carrière politique d'Alaman, qui se vit encore, en 1840, arraché par les turbulences de Santa-Anna à la position élevée qu'il occupait, la constitution ayant été anéantie, et le *consejo de gobierno* naturellement dissous lors de l'abdication du président Bustamante.

Lorsque Santa-Anna reconquit pour la seconde fois l'autorité suprême dans Mexico, encore encombré des débris de quelques-uns de ses plus beaux monuments, les bons citoyens durent se voiler le visage; Bustamante s'en vint demander à l'Italie déchue des consolations au malheur de son pays, Alaman ne put se dissimuler que de bien longtemps il ne devait plus y jouer de rôle public, et il résolut de réaliser par lui-même l'idée de la grande création industrielle qu'il avait cherché à encourager par le *banco de avio*. Il établit donc à Orizava, ville de l'État de Vera-Cruz, un immense atelier de filature et de tissage de coton. Cet établissement, situé dans un pays délicieux et fertile, le plus avancé dans la culture de la matière première qu'on voulait utiliser, put, au bout de quelque temps, par l'élégance de sa construction, par le luxe de ses machines, par l'importance de ses produits, rivaliser avec les fabriques les plus remarquables d'Europe. Cette nouvelle industrie, créée à grands frais, avait malheureusement pour rivale, presque vis-à-vis de son berceau, à une distance qu'une goëlette bonne voilière peut franchir en deux jours, à la Nouvelle-Orléans en un mot, une industrie semblable, mais forte, mais puissante, et qui, par le travail des esclaves, l'ancienneté de ses ateliers, pouvait livrer ses produits à un prix infiniment plus bas. Le petit port de Tuxpam, alternativement fermé et réouvert, dans lequel la contrebande, expulsée de Vera-Cruz par Alaman, s'était à diverses reprises réfugiée, offrait, par sa position, un excitant irrésistible au désir d'importer au Mexique ces produits des États-Unis, les toiles de coton, unique vêtement du peuple mexicain. Ce n'était pas assez pour protéger les premiers pas de l'industrie cotonnière à Orizava d'avoir prohibé l'importation de ses produits, le gouvernement devait encore établir sur toute la côte du golfe une ligne formidable de douaniers. Il n'en fut rien. Le gouvernement de Santa-Anna, semblable au prodigue et au dissipateur qui a dilapidé un riche héritage, ou semblable encore au riche malaisé qui contracte des emprunts onéreux, fruits de son désordre, tolérait encore parfois le commerce interlope, selon les offres qui lui étaient faites. Tuxpam alors, comme un volcan mal éteint, vomissait sur le littoral des milliers de ballots de *mantas*, que des muletiers apostés enlevaient pendant la nuit, tandis que les goëlettes qui les avaient apportées ne paraissaient déjà plus à l'horizon que comme une bande d'oiseaux qui s'envolent.

Le résultat de cette tolérance coupable fut de placer, tant à Mexico qu'à Orizava et partout, les industriels découragés dans une situation désastreuse; la filature d'Orizava fut la première à ressentir les cruels effets de cette concurrence des États-Unis, et cette société, dont Alaman était le chef, fut obligée de suspendre le paiement de nombreux effets mis en circulation pour effectuer les capitaux nécessaires à son exploitation. Cette somme s'élevait à 1,200,000 piastres, soit 7,000,000 de francs. La faillite d'Alaman jeta la consternation dans le commerce mexicain, et les journaux d'Europe s'en préoccupèrent en lui donnant le nom du Cockerill américain. Il supporta cette position fâcheuse avec un sang-froid et une indifférence qui furent loin de lui faire honneur dans l'esprit public. Les arrangements furent désastreux pour les créanciers, et la cession de ses biens une fois faite, Alaman ne s'occupa plus de cette affaire.

Il n'est plus aujourd'hui que simple administrateur des biens du duc de Monteleone. Santa-Anna, qui, comme nous l'avons dit, n'ignore pas qu'Alaman l'eût fait fusiller sans pitié s'il avait pu mettre la main sur lui aux jours de sa puissance, n'a gardé, avec sa bénignité accoutumée, aucun ressentiment de ses terribles intentions; il le consulte même souvent, et il n'y aurait rien de bien étonnant à ce que, par ses conseils, il ait procédé aux incroyables mesures fiscales qu'il vient de prendre, et qui sont le prélude d'une expulsion générale des étrangers, des Français surtout.

En terminant, disons qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'homme dont nous avons esquissé la vie à grands traits, des talents politiques de premier ordre, une capacité d'homme d'Etat peu ordinaire, une incroyable activité au travail. On doit regretter pour lui que la nature ne l'ait pas jeté dans un moule plus héroïque, ou qu'elle ne l'ait pas fait naître au moins dans une société plus civilisée, où la force du corps ne fasse pas pour ainsi dire tout le mérite; il aurait pu, au besoin, exécuter, les armes à la main, ses savantes combinaisons de cabinet, et le Mexique n'en serait pas aujourd'hui réduit à l'état de caducité précoce où il est tombé. Au reste, le principal défaut du parti qu'Alaman représentait a été de n'avoir pu trouver un général capable de commander avec fruit les forces militaires mises à sa disposition, et cette pénurie d'hommes de guerre a été bien fatale au pays. La politique d'Alaman ne s'est jamais distinguée par sa droiture, et l'on ne peut manquer, en comparant avec sa conduite dans les affaires commerciales, de faire la réflexion que l'improbité politique marche plus souvent qu'on ne pense de front avec l'improbité privée.

L'Horloge qui chante.

NOUVELLE AMÉRICAINE.

Le pauvre Daniel s'en revenait d'un pied leste et le cœur content; un mois auparavant on l'avait vu partir du logis tout habillé de ses horloges en bois, qu'il portait, par-devant et par-derrière, sur la poitrine et sur les épaules. Ainsi chargé, Daniel avait parcouru l'État de l'Ohio tout entier, et il n'était

si mince bourgade qui n'eût entendu sa petite chanson accoutumée, qu'il chantait d'une voix claire et joyeuse :

« Cuckoo! cuckoo! Voici les horloges, les bonnes horloges, qui ne s'arrêtent ni le jour ni la nuit, et qui chantent mieux que le coucou dans les bois! Cuckoo! cuckoo! »

La tournée de Daniel avait été heureuse: il s'était défait à bon compte de toutes ses horloges, et un riche presbytérien lui avait acheté le grand cadran à rayons d'or que, depuis trois ans, il portait tout resplendissant au milieu de sa poitrine, sans avoir pu trouver encore à qui le vendre.

Au détour de la route parurent, entre les arbres, les premières maisons de la ville de Cléveland; Daniel fit une halte, secoua la poussière de ses souliers, rajusta sa pauvre toilette, et reprit ensuite son chemin d'un pas moins pressé qu'auparavant. A mesure qu'il avançait dans la ville, sa marche se ralentissait encore, et au lieu d'aller le front haut, comme tout à l'heure, il tenait le nez baissé vers la terre; enfin, il arriva sur la grande place, toute bordée de chênes verts. La nuit commençait à tomber; déjà les boutiques étaient éclairées, et, entre toutes ces lumières, brillaient par excellence les quinquets de maître Saunders, l'horloger, qui tenait boutique *au char d'Apollon*. Daniel, retenant son haleine, étouffant le bruit de ses pas, s'avança vers ce beau magasin, le plus riche sans contredit de tout Cléveland, et vint coller sa figure aux carreaux de l'une des fenêtres.

Maître Saunders était vastement assis dans son grand fauteuil de cuir noir, les mains croisées sur son large abdomen; doucement absorbé dans la tranquille affaire de sa digestion, il tenait ses regards fixés, tout droit devant lui, sur une grande pendule de bois, qui ornait le fond de sa boutique, et servait de régulatrice à toutes les montres de Cléveland. Saunders vénérait sa vieille pendule comme la plus belle pièce d'horlogerie qui fût sortie de ses savantes mains; c'était pour lui une occupation toute paternelle que de suivre de l'œil l'admirable marche des deux aiguilles dorées, et vous l'auriez vu alors imprimer machinalement à sa tête grise un petit battement régulier, correspondant à celui du balancier de la pendule. — Assise à côté de l'horloger, sa fille Louise filait au rouet; elle courbait la tête d'un air pensif, et les boucles de ses cheveux blonds couvraient presque entièrement ses joues vermeilles.

Daniel demeurait toujours immobile aux carreaux. Enfin la jeune fille leva la tête, et, ses yeux rencontrant ceux de Daniel, qui étaient fixés sur elle, Louise fit un petit cri étouffé: « Daniel! » En même temps une vive rougeur vint colorer son visage. « Déjà, s'écria maître Saunders, en se levant; déja de retour, *le nez bleu!* » (Il n'appelait jamais autrement son apprenti, à cause qu'il était originaire de la Nouvelle-Ecosse; et, comme on sait, les habitants de ce pays ont été surnommés *les nez bleus* par leurs voisins de l'Union). Daniel avait ouvert la porte de la boutique et était entré. « Quoi! toutes vendues? fit maître Saunders avec un gros rire, en retournant brusquement Daniel par devant et par derrière; toutes... jusqu'au *soleil!* (c'était le cadran à rayons d'or). — Dieu a béni mon voyage, » répondit Daniel, qui était pieux; en même temps il tira de sa blouse une grosse sacoche toute ronde d'écus, et la déposa sur le comptoir. Les yeux de l'horloger pétillèrent, et prenant la sacoche d'une main, il tendit l'autre à Daniel, lui disant: « Touche là, mon garçon; tu es un brave *nez bleu!* » Cependant Louise, qui avait vu de grosses gouttes de sueur rouler sur le front hâlé de Daniel, courait dans l'arrière-boutique, et déjà revenait avec un grand verre tout plein de *mint-julip* (eau de menthe), la boisson favorite des Américains. Elle posa sans rien dire le verre sur le comptoir, tout près de Daniel, dont les yeux ne perdaient pas un seul de ses mouvements. L'horloger avait déjà saisi la plume; il dressait ses comptes; Louise s'était remise à son rouet, et, avec un doux sourire, elle faisait signe à Daniel de prendre le verre qu'elle avait placé près de lui; mais Daniel, tout en répondant aux questions multipliées de son maître, ne songeait qu'à regarder Louise qui lui souriait.

En cet instant entra avec fracas dans la boutique Samuel Saunders, le fils du maître; il venait du club, où il s'était si chaudement disputé que la sueur ruisselait encore sur son front. Il entra sans saluer ni son père ni sa sœur, sans dire un mot à Daniel, saisit le verre que Louise avait posé sur le comptoir, l'avala d'un trait, et monta en sifflant à sa chambre. Samuel était un mauvais garçon, qui méprisait son père et l'horlogerie; il n'avait jamais voulu rien apprendre, si ce n'est quelques lambeaux de discours des orateurs nationaux, qu'à peine âgé de dix ans, il déclamait avec fureur dans son école. Une partie de ses journées se passait à parler, ou plutôt à crier dans les clubs et les *remuements de piété* (assemblées religieuses); le reste de son temps était employé à fumer, à boire ou à jouer. Son père l'avait plusieurs fois menacé de le chasser de chez lui et de le déshériter; mais Samuel n'en continuait pas moins son train de vie accoutumé; et naguère encore il venait de combler la mesure, en abandonnant publiquement la communion de son père, qui était universitaire, pour entrer dans la secte remuante des korkornaïtes. Le seul sentiment noble qui fût dans son cœur, c'était le patriotisme, mais le patriotisme tel qu'on l'inspire aux enfants des écoles américaines, c'est-à-dire une jalousie nationale, plus amère et plus hautaine encore que celle des Anglais; et sans cesse, dans ses discours, Samuel avait à la bouche les phrases vaniteuses qui remplissent les romans et les poëmes de son pays; par exemple : « Les Etats-Unis sont le plus beau pays du monde... Nous perfectionnons, nous! nous avons perfectionné la nature humaine... L'Américain des Etats-Unis a du fond, de la vitesse, de l'apparence; vif comme le renard, souple comme l'anguille, fin comme la belette, il éclipse la création, *il vaut l'argent monnayé;* » et mille autres glorioles semblables. — Samuel détestait l'apprenti de son père, parce qu'il était un *nez bleu*, et que les *nez bleus* n'étaient pas des hommes à ses yeux; il frémissait de rage en voyant s'asseoir à la table de citoyens libres cet esclave échappé des fers de la Nouvelle-Ecosse, et il ne lui épargnait ni les mauvais traitements ni les injures. Daniel supportait tout cela avec douceur, et, rendant le bien pour le mal, il joignait toujours ses prières à celles de Louise, pour apaiser la colère de maître Saunders, sans cesse excitée par l'ivrognerie, la paresse et le libertinage de son mauvais fils.

Quand les comptes eurent été réglés, maître Saunders renferma son argent d'un air satisfait; et, témoignant à Daniel un intérêt inaccoutumé, il l'engagea à aller prendre le repos dont il devait avoir grand besoin, et lui souhaita le bonsoir d'une façon presque affectueuse.

Daniel éprouva un vif sentiment de bonheur en revoyant sa petite chambre à rideaux blancs. Pendant son absence, une main amie avait arrosé soir et matin les rosiers qui fleurissaient sur sa fenêtre, et soigneusement garni de mouron frais et de massepain la cage du petit chardonneret rouge et noir. Daniel courut ouvrir la croisée, qui donnait sur le beau lac Erié, et, comme déjà la lune s'élevait, il entendit, sur un des peupliers de la rive, chanter le rossignol. Son émotion fut si vive qu'il chancela et fut obligé de s'asseoir.

Daniel et Louise s'aimaient depuis longtemps; mais Daniel ne possédait rien au monde, et il n'osait découvrir au maître l'amour qu'il avait pour sa fille. Tout le jour, les deux amants pouvaient à peine se voir et se parler; mais dès que le soir était venu, Daniel ouvrait sa croisée, et toujours, à la même heure, Louise ouvrait aussi la sienne, pour respirer la fraîcheur du lac. Les deux fenêtres se touchaient presque. Longtemps Daniel n'avait osé adresser la parole à sa voisine; mais enfin un rossignol vint, l'été, s'établir sur l'un des peupliers de la rive, et comme il chantait le soir, à l'heure même où les deux amants se mettaient à leurs fenêtres, la conversation s'engagea en écoutant et en louant le merveilleux chanteur. Peu à peu étaient ensuite venues les confidences, les demi-aveux, puis les projets d'avenir, et Louise avait en cachette brodé pour Daniel une jolie bourse verte où tous deux ils mettaient leurs petites économies, destinées, dans leur pensée, aux premiers frais de leur ménage futur.

Cependant les jours et les mois s'étaient écoulés sans que Daniel osât faire à son maître la solennelle demande. La haine que Samuel lui portait, et plus encore l'abord dur et sévère du maître, intimidaient ses meilleures résolutions. Louise devenait triste et pensive, et souvent ses yeux étaient pleins de larmes qu'elle essuyait à la dérobée, mais que Daniel voyait bien. Par bonheur vint à passer dans la ville un horloger ambulant, qui portait sur son dos des horloges à musique. Des horloges à musique! Avait-on ouï jamais parler à Cléveland d'un pareil prodige? Quel soufflet sur la joue des pauvres coucous de bois, qui n'avaient dans le gosier que deux tristes notes, toujours les mêmes! M. Saunders se piquait d'avoir plus qu'aucun homme vivant reculé les limites de l'horlogerie; aussi refusa-t-il d'abord de croire à ces nouvelles merveilles de l'art; mais il entendit de ses oreilles chanter les heures de l'étranger; et alors, animé d'un beau zèle, il prit ses outils, s'enferma dans sa chambre, tailla, coupa, fabriqua rouages et mécaniques; mais il eut beau faire, ses horloges à musique chantaient tout au plus comme un tournebroche. Il en fut malade de dépit, et déclara à qui voulut l'entendre que l'étranger qu'on avait vu était tout au moins un sorcier.

Daniel eut une idée audacieuse, et le soir, à la fenêtre, il confia son projet à Louise, qui l'approuva de tout son cœur. Le rossignol leur avait si souvent et si bien chanté sa chanson, que tous les deux la savaient par cœur d'un bout à l'autre. Daniel disait même à Louise que, pendant son travail ou ses voyages, dès qu'il venait à penser à elle, aussitôt la chanson du rossignol retentissait doucement au fond de son cœur. Daniel, bon ouvrier en horlogerie, entreprit donc de mettre cette bonne petite chanson dans une horloge. « Maître Saunders, disait-il, est trop bon horloger pour me rien refuser, si je puis réaliser le chef-d'œuvre. » Aussitôt Daniel se mit à l'ouvrage; mais il s'aperçut bientôt qu'une connaissance précieuse lui manquait: il ne savait pas la musique; Louise ne la savait pas davantage. Que faire? Après maintes délibérations, il fut résolu entre les deux amants que Daniel, lors de sa prochaine tournée, pousserait jusqu'à Louisville, et irait s'adresser à M. Clarke, le plus fameux organiste de tout l'Ohio, grand musicien, s'il fallait en croire la renommée, et passé maître dans son art.

Le soir donc de son retour, le pauvre Daniel était accoudé sur sa fenêtre, à peine remis de la vive émotion que lui avait fait éprouver la chanson du rossignol ami; il attendait Louise, et, cependant, s'attendrissait à regarder le beau lac enveloppé dans les sombres clartés de la nuit. — Enfin la fenêtre voisine s'ouvrit. « Eh bien? » demanda Louise avec anxiété. — Elle tendait à Daniel sa petite main blanche; et lui, pour la baiser, avançait tout son corps en dehors de la fenêtre, au risque de se précipiter. « Eh bien! Daniel..... reprit Louise, M. Clarke?... — Je l'ai vu, je l'ai vu! Louise, que Dieu m'assiste, et l'horloge chantera. » Louise fit un cri de joie, et voulut que Daniel lui racontât en détail sa fameuse entrevue avec l'organiste. « Figurez-vous, Louise, un grand homme sec et jaune, enveloppé dans une robe de chambre à ramages rouges, avec de grandes mains blanches et des manchettes de dentelle. J'avançais ou plutôt je demeurais sur le seuil, tournant mon bonnet entre mes mains et me confondant en saluts. « Que voulez-vous de moi, mon garçon? » me dit M. Clarke avec bonté. Je m'enhardis, et j'entrai tout à fait. Il me fit asseoir et me renouvela sa question obligeante. Alors je pensai à vous, Louise, et je pris mon courage à deux mains. « Monsieur, lui dis-je effrontément, je voudrais faire une horloge qui chantât le même air que le rossignol. « Il sourit, et je baissai le nez en rougissant. Mais M. Clarke est un très-brave homme qui ne voudrait faire de peine à personne, et, me voyant ainsi confus, il me demanda doucement qui m'avait mis en tête cette idée. Je n'hésitai pas, et lui contai toute notre histoire. Il paraît que mon récit l'intéressa, car il me serra la main à plusieurs reprises, me disant : « Continuez, mon ami, continuez; je n'aime rien tant au « monde que les bons cœurs. » Ah! Louise, s'il vous connaissait! — Après? dit Louise. — Quand j'eus achevé de conter, M. Clarke secoua la tête : « Mon pauvre Daniel, me « dit-il, sais-tu bien ce que tu as entrepris? Tu ne te doutes « vraiment pas de ce que c'est que le chant du rossignol; les « plus grands musiciens ont pu à peine le noter. Crois-moi, « choisis plutôt tel autre oiseau que tu voudras, la fauvette, « le pinson. » Mais moi, je ne voulus pas démordre du rossignol, parce que c'est celui-là que vous aimez le mieux. « J'y mettrai dix ans s'il le faut, répondis-je à M. Clarke; Louise m'attendra bien... Dites-moi seulement de quelle manière il faut que je m'y prenne. » Alors M. Clarke me conduisit dans son cabinet de travail, ouvrit ses gros livres, et me lut tout ce que les savants ont écrit sur le chant du rossignol. L'un d'eux a compté dans ce chant vingt-quatre couplets différents, sans parler des variations (1). — Ah mon Dieu! s'écria Louise. — Ce n'est rien encore, reprit Daniel : un autre savant a remarqué que le rossignol se servait de seize entrées et conclusions différentes, pendant que les notes intermédiaires étaient variées à l'infini (2). — Daniel, dit Louise, il faut choisir un autre oiseau. — Oh! non, répondit Daniel, maintenant je suis sûr de celui-là. Ecoutez encore. M. Clarke se mit à me chanter lui-même le chant du rossignol, et vraiment, Louise, en toute autre occasion, il m'eût donné grande envie de rire. Voici comme il chantait... N'allez pas vous moquer au moins de ce bon M. Clarke.

Tioû, tioû, tioû, tioû.
Zo zo zo zo zo zo zo zo zo zo zo zirrhading.
He ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze hodgehoi.
Hi gai gai gai gai gai gai gai gai gai gai gai couior dzio dzio pi (3).

« Voyez si j'ai bonne mémoire. Oh! jamais ces notes-là ne me sortiront de la tête. — Après m'avoir lu toutes ces belles choses et bien d'autres encore, M. Clarke me mena chez un ouvrier habile à faire des instruments de musique, et tous les deux employèrent la journée à me montrer comment on s'y prenait pour tendre les cordes, faire les soufflets, accorder les notes, etc., etc. Je demeurai ainsi trois jours en apprentissage à Louisville, et comme, grâce à Dieu, je ne suis pas maladroit de mes mains, j'eus bientôt réussi, avec l'aide de M. Clarke et de son ouvrier, à faire une sorte de petite serinette qui chantait tant bien que mal : tioû, tioû, tioû, et le reste. Maintenant il faut que je transporte le mécanisme dans une horloge. M. Clarke m'a embrassé en partant, et m'a remis un papier tout plein de notes de musique et de recommandations mécaniques; de plus, il veut bien que je lui écrive quand je serai embarrassé. — Je commence demain la machine. »

Louise fit un grand soupir. « Daniel! si vous n'alliez pas réussir! — Bon, je recommencerai; j'écrirai à M. Clarke; et puis n'ai-je pas sur le peuplier le meilleur de tous les modèles, un plus grand musicien que M. Clarke lui-même? C'est à lui que je m'adresserai de préférence quand je serai embarrassé... Ah! par exemple, je dois vous prévenir, Louise, que cela nous ruinera. Il y a des cordes d'argent, des roues d'argent, que sais-je! J'avais grand'peur que M. Clarke ne voulût des roues en or. — Ah! dit Louise, que le bon Dieu est donc riche, lui qui a fait tant de rossignols! » Puis elle courut à son tiroir, y prit la petite bourse verte et la donna à Daniel en lui disant : « Bonsoir, Daniel; je vais prier Dieu pour que le rossignol ne quitte pas notre peuplier. »

Dès le lendemain, comme il l'avait dit, Daniel entreprit son chef-d'œuvre; il était tout plein d'ardeur et sentait croître son courage à mesure que l'exécution de l'horloge lui révélait de plus grandes difficultés. Plus d'une fois il défit ce qu'il avait fait, plus d'une fois il détruisit en un instant le travail de plusieurs jours ou plutôt de plusieurs nuits; car, durant la journée, Daniel avait peu de moments à lui. Le vieux Saunders, comme il arrive souvent aux horlogers, était atteint d'une maladie d'yeux qui l'empêchait de travailler, et il se reposait sur son apprenti de tous les fins ouvrages d'horlogerie. Pendant le jour, Daniel travaillait donc pour son maître, et il ne s'épargnait guère, suivant sa coutume. La vue de Louise, silencieusement assise au fond de la boutique, enchantait d'ailleurs son travail, quoiqu'elle lui rappelât aussi l'œuvre inachevée d'où dépendait le bonheur de toute leur vie, et lui fit regretter peut-être chaque moment perdu à une besogne étrangère. Daniel n'osait guère regarder Louise, car le vieux Saunders, inoccupé et plus chagrin chaque jour, demeurait là et lui reprochait tous les instants où il prenait haleine. Par bonheur Louise trouvait toujours moyen, en allant et venant de côté et d'autre, de s'approcher de l'établi de Daniel, et alors elle fredonnait le plus bas qu'elle pouvait :

Tioû, tioû, tioû, tioû,

ou bien :

Hi gai gai gai gai gai gai gai gai gai gai couior dzio dzio pi,

et Daniel oubliait toutes ses peines. — Un jour le maître entendit le refrain de sa fille, et il lui dit d'un ton dur et presque colère : « Quelle diable de chanson chantes-tu donc là? » Louise pâlit, se déconcerta et ne sut que répondre; ce qui la fit traiter de sotte par son père.

Le soir, sitôt la boutique fermée, Daniel montait bien vite à sa petite chambre, et, tout en écoutant le rossignol, il poussait l'œuvre de toutes ses forces. Quand il était embarrassé

(1) Cette observation est de Bechstein.

(2) C'est l'honorable Daines Barrington qui a fait ce calcul; il avait étudié pendant trois ans le chant d'un rossignol. — Barrington a établi une table pour comparer le mérite respectif des oiseaux chanteurs, en prenant 20 pour le point de perfection. Voici comment il a évalué le chant du rossignol : *moelleux*, 19; *allegro-presto*, 14; *notes plaintives*, 19; *étendue*, 19; *exécution*, 19.

(3) Ce chant appartient aussi à l'honorable Daines Barrington.

pour une note ou pour un accord, il allait à sa fenêtre consulter Louise, qui depuis quelque temps avait beaucoup réfléchi sur la musique du rossignol, et en aurait remontré à M. Clarke lui-même. — Le Ciel semblait d'ailleurs bénir et favoriser les deux amants : l'été se prolongeait au delà de toute espérance; le rossignol chantait toujours, et si bien, que ses chansons avaient fini par attirer sur son peuplier un autre petit musicien de son espèce, en sorte que, jusqu'au matin, c'étaient des roulades à n'en plus finir, des cadences continuelles, un assaut de notes perlées et de gammes brillantes. L'un n'avait pas fini que l'autre reprenait déjà de plus belle, comme si tous les deux eussent voulu chanter à en mourir!

Enfin, après une dernière nuit passée tout entière à l'ouvrage, l'horloge fut finie; elle chantait! Quand Louise descendit, le matin, à la boutique, Daniel tourna vers elle un visage rayonnant, et se mit à chanter tout doucement :

Tioû, tioû, tioû, etc.,

sans se lasser, jusqu'à ce que son maître, impatienté, se fût écrié : « Auras-tu bientôt fini ta chanson de *nez bleu?* » Mais bien certainement Daniel chanta encore, derrière ses lèvres, toute la journée :

Tioû, tioû, tioû...

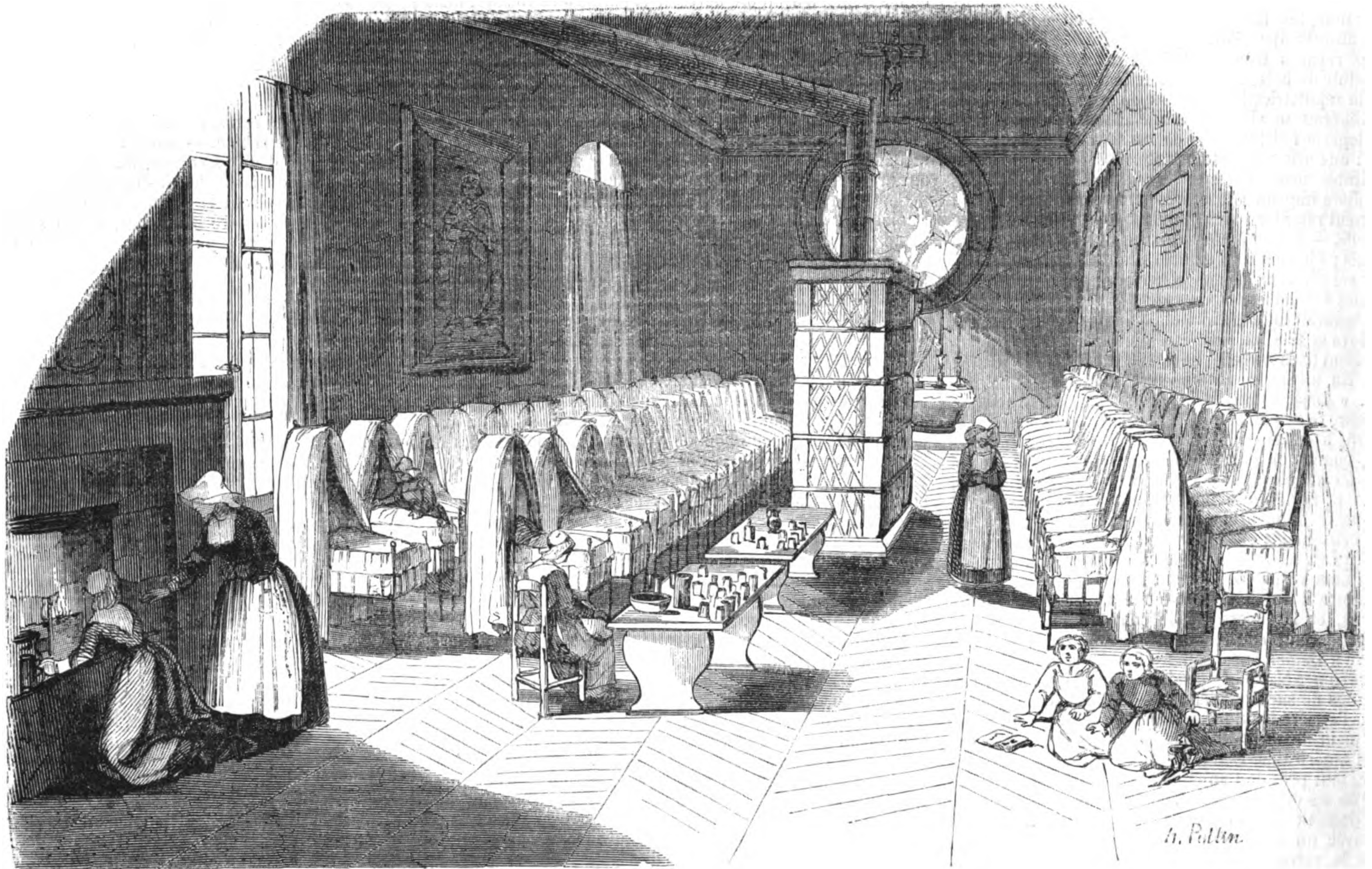
Jamais soirée ne fut si longue à venir au gré des deux amants. Pour surcroît d'impatience, ce jour-là, Samuel Saunders ne rentra point à son heure accoutumée, et son père, qui l'attendait, ne voulut fermer sa boutique que bien avant dans la soirée. Enfin, comme Samuel ne rentrait pas, le maître donna en grondant le signal de la retraite. Aussitôt Daniel escalada les escaliers, et apporta sur sa fenêtre la précieuse horloge. Elle devait chanter à minuit, et minuit approchait. Penchée à sa fenêtre, Louise attendait toute tremblante l'heure fatale. Sûr de son œuvre, Daniel riait, triomphait, parlait à Louise de leur prochaine union; il repassait toutes les peines qu'il avait prises pour construire son horloge, et s'enorgueillissait en pensant qu'il n'avait pas eu besoin d'écrire une seule fois à M. Clarke, si ce n'est pour le remercier de ses bons avis, et lui annoncer les excellents fruits qu'ils avaient portés.

Tout à coup le carillon de minuit sonna au clocher de l'église. Louise fit un cri d'effroi, et le cœur de Daniel se serra malgré lui; mais aussitôt l'horloge se mit à chanter, et elle n'avait pas encore fini que les deux rossignols du peuplier continuaient avec elle la chanson commencée. Louise pleurait de joie, et Daniel embrassait son horloge. — Le reste de la nuit fut employé à délibérer sur ce qui restait à faire. Il ne fallait pas perdre de temps; l'on décida à l'unanimité que le lendemain, à midi, Daniel porterait l'horloge à maître Saunders, et lui demanderait la main de sa fille, sans autre formalité. Puisque l'horloge chantait, Daniel pouvait bien traiter d'égal à égal avec son patron.

ALBERT AUBERT.

(*La fin à un prochain numéro.*)

Les Enfants Trouvés.



(Dortoir à l'hospice des Enfants Trouvés de Paris.)

Vers le milieu du seizième siècle, la population de Paris toujours croissante, le nombre considérable de pauvres, et aussi d'individus engagés dans les ordres religieux, avaient multiplié les cas d'abandon d'enfants nouveaux-nés dans une si effrayante progression qu'on regarda comme indispensable de consacrer exclusivement un établissement à recevoir ces pauvres créatures. En 1552, l'hôpital de la Trinité, jusque-là occupé par les comédiens appelés Confrères de la Passion, fut affecté à cette destination. Il fut ordonné que les seigneurs hauts-justiciers, qui, à Paris, étaient tous ecclésiastiques, pourvoiraient aux frais de cette maison, et le Parlement, par un arrêt de cette même année, détermina de la manière suivante le contingent de chacun d'eux :

L'évêque de Paris, 120 livres; — le chapitre de Notre-Dame, 360; — l'abbé de Saint-Denis, 24; — l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, 120; — l'abbé de Saint-Victor, 84; — l'abbé de Saint-Magloire, 20; — l'abbé de Sainte-Geneviève, 32; — l'abbé de Tiron, 4; — l'abbesse de Montmartre, 4; — le grand-prieur de France (ordre de Malte), 80; — le prieur de Saint-Martin-des-Champs, 60; — le prieur de Notre-Dame-des-Champs, 8; — le chapitre de Saint-Marcel, 8; — le prieur de Saint-Denis-de-la-Chartre, 8; — le chapitre de Saint-Méri, 16; — et celui de Saint-Benoît-le-Bien-Tourné, 12; — total : 960 livres.

La somme, même pour le temps, n'était ni suffisante pour sa destination, ni bien lourde pour les imposés. Toutefois, ils réclamèrent contre cet arrêt; et, par un faux exposé, obtinrent que la cause fût évoquée au grand-conseil du roi. L'avocat-général qui, à l'audience du 4 juin 1554, défendit la décision, dit, en parlant de ces seigneurs ecclésiastiques : « Ils ont si grande aisance que, quand ils contribueraient de leurs deniers en telle affaire, ils en rapporteraient fruit au double, ou l'écriture est fausse... Il y céans des chanoines de l'Eglise de Paris *dont les enfants sont chanoines*, et se défient de la justice pour les faveurs. » Ces chanoines, qui prenaient soin de leurs enfants, puisqu'ils en faisaient des chanoines, trouvaient injuste qu'on leur fit supporter la charge des enfants des autres; toujours est-il qu'ils finirent par succomber, et que l'entretien des enfants trouvés demeura à leur compte.

En 1570, l'établissement fut transféré de l'hôpital de la Trinité dans une maison située dans la Cité, sur le port de Saint-Landry, et affectée à cette destination nouvelle par le chapitre de Notre-Dame. Elle reçut le nom de *la Maison de la Couche*. Voulant se faire aider dans son entretien, le chapitre et l'évêque firent placer dans l'intérieur de Notre-Dame un vaste berceau pour y mettre quelques-uns de ces enfants, et provoquer ainsi la libéralité publique. Mais soit qu'elle ne répondit pas à leur appel, soit que ses dons reçussent une autre destination, les pauvres enfants étaient fort mal soignés. Postérieurement, en 1636, une dame veuve, touchée de leur malheureux état, se chargea d'en recevoir autant que pourrait en contenir sa demeure, voisine de la maison de la Couche. Ce zèle très-louable ne fut pas secondé par une égale persévérance. La mère adoptive de ces orphelins s'en remit aux soins de servantes, qui, lassées de la peine qu'il leur fallait prendre, firent trafic de ces êtres malheureux, et en vendirent à bureau ouvert à des mendiants qui leur torturaient les membres pour émouvoir la sensibilité publique, à des nourrices qui voulaient se débarrasser d'un lait souvent corrompu ou substituer, pour tromper les parents, un enfant étranger à un nourrisson mort; elles en vendaient enfin à des magiciens pour des opérations absurdes et souvent homicides. Le prix de ces enfants ne dépassait jamais vingt sous, et quand cette denrée humaine devenait plus abondante que les demandes, la Seine et les égouts recevaient le trop-plein de la maison. En 1638, un homme, dont la bienfaisance a sanctifié et immortalisé le nom, Vincent de Paule, qui était allé la visiter, revint peindre à des femmes riches et charitables, qui le secondaient dans ses bonnes œuvres, l'affreux spectacle qui s'était offert à ses yeux. Elles s'occupèrent aussitôt du sort de ces petits malheureux; mais, ne pouvant les sauver tous, elles en tirèrent douze au sort, pour lesquels elles louèrent une petite maison à la porte Saint-Victor. Le commerce des servantes put se continuer à l'aide des autres avec d'autant plus de liberté que leur maîtresse était morte.

Il ne suffisait pas à Vincent de Paule d'avoir attaché son nom à une idée généreuse, il tenait à lui faire porter tous ses fruits. Le tirage au sort n'avait que bien incomplétement répondu à ses vues; les secours étaient insuffisants pour faire plus, et la charité de ces femmes reculait devant l'énormité des sacrifices que leur imposerait l'éducation de tous les enfants abandonnés. L'heure critique était donc venue pour eux. Le saint homme convoqua expressément les dames de l'œuvre à une dernière assemblée générale, en 1640, les prévenant qu'elle avait pour but de décider si l'on abandonnerait ou non le projet d'institution des Enfants Trouvés. « Or sus, mesdames, leur dit-il, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner; cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un soin charitable, et au contraire, ils mourront et périront infailliblement si vous les abandonnez. »

Ces éloquentes paroles atteignirent leur but : les larmes coulèrent, de formels engagements se prirent, et le salut des pauvres enfants fut résolu. On décida qu'il ne serait plus fait de choix parmi les enfants à élever. Vincent de Paule voulut assurer davantage encore son succès, en éveillant la sollicitude du roi. Il obtint plusieurs secours successifs de

Louis XIII, qui accompagna l'ordonnancement de ce qu'il lui donna en 1642, de lettres patentes où on lisait : « Ayant été *informé* par des personnes de grande piété que le peu de soin qui a été apporté jusqu'à présent à la nourriture et entretènement des enfants trouvés exposés dans notre bonne ville et faubourgs de Paris, a été nonseulement cause que, depuis plusieurs années, il serait presque impossible d'en trouver un bien petit nombre qui ait été garanti de la mort, mais encore que l'on a su qu'il en avait été vendu pour être supposés et servir à d'autres mauvais effets, ce qui aurait porté plusieurs dames officières de l'hôpital de la Charité, de l'Hôtel-Dieu, de prendre soin de ces enfants, et y auraient travaillé avec tant de zèle et de charitable affection, qu'il s'en élève à présent un grand nombre ; et voulant les assister autant qu'il nous est possible en l'état présent de nos affaires, nous avons délaissé auxdits enfants trouvés, etc. » Les dons de Louis XIII s'étaient montés à 4,000 livres de rente. En 1644, la reine sa veuve, régente de Louis XIV, déclara, au nom de celui-ci, « qu'imitant la piété et la charité du feu roi, qui sont vertus vraiment royales, le roi ajoute à ce premier don un autre don annuel de 8,000 livres de rente. » Elle se



(Voitures servant au transport des nourrices des enfants trouvés.)

réjouit en même temps de ce que, grâces aux secours donnés jusqu'alors et aux aumônes des particuliers, la plus grande partie des enfants trouvés ont été depuis élevés, et que PLUS DE QUATRE CENTS sont vivants.

L'œuvre s'était également vu accorder les bâtiments de Bicêtre ; mais l'air de cette maison fut regardé comme d'une vivacité mortelle pour de nouveaux-nés, et elle obtint de transférer ses enfants dans une maison vis-à-vis Saint-Lazare, où les sœurs de la Charité furent chargées de les soigner. Le Parlement, par arrêt du 3 mai 1667, confirmé par le Conseil d'Etat le 10 novembre 1668, ordonna que les seigneurs



(Collier des enfants trouvés.)

hauts-justiciers de Paris seraient tenus de payer annuellement à cette maison une somme de 15,000 livres. Cette ressource nouvelle mit les administrateurs à même de se procurer un emplacement plus commode. Ils firent l'acquisition d'un grand terrain avec maisons situé dans le faubourg Saint-Antoine, et y construisirent un vaste bâtiment. Plus tard, pour avoir en même temps un lieu plus central pour les dépôts, ils louèrent dans la Cité trois petites maisons qui appartenaient à l'Hôtel-Dieu. En 1670, des lettres patentes de Louis XIV déclarèrent la maison des Enfants Trouvés l'un des hôpitaux de Paris, et ce qui n'avait jusque-là été qu'une œuvre privée devint ainsi une institution publique. Depuis lors l'établissement a reçu de notables améliorations et pris des développements progressifs. Les maisons louées près le parvis Notre-Dame firent place, en 1747, au bâtiment qui sert aujourd'hui de bureau central à l'administration des hôpitaux, et qui fut consacré aux enfants trouvés, jusqu'à ce que, postérieurement, leur établissement fût transporté rues d'Enfer et de la Bourbe, où il est aujourd'hui.

L'administration des hospices possède et elle a publié le tableau du nombre annuel d'enfants déposés dans l'établissement depuis 1640 jusqu'à nos jours. Nous ne le reproduirons point en entier, mais nous en ferons connaître la progression et nous en signalerons quelques époques. En 1640, année de la détermination généreuse que fit enfin adopter Vincent de Paule, on en retira de la maison de la Couche et des mains des servantes dont nous avons parlé un certain nombre, qui, joint aux dépôts de l'année, forma un chiffre de 372. En 1641, les entrées furent de 229 ; en 1650, 393 ; en 1660, 491 ; en 1671 (année qui suivit l'érection de l'œuvre en institution publique), 738 ; en 1678, 1,006 ; en 1694, 3,788. Le chiffre décrut considérablement ensuite, et ne se releva de nouveau jusqu'à cette hauteur qu'à cinquante-six ans de là, en 1750, où les réceptions se montèrent à 3,789. Le règne de Louis XV leur fit, vers la fin, atteindre des nombres dont elles n'avaient jamais approché, et dont elles se sont toujours tenues assez loin depuis. En 1770, on reçut 6,918 enfants, 7,156 en 1771, 7,679 en 1772. Le nombre décrut ensuite, ne fut jamais plus bas que sous la République, où il varia de 3,122 à 4,589, et s'éleva, sous l'Empire, par suite de l'établissement d'un tour par arrondissement décrété en 1811. En 1810, il avait été de 4,502 ; il fut de 5,152 l'année suivante. Sous la Restauration, le chiffre le plus élevé fut 5,497, en 1828. En 1837, année dans les derniers mois de laquelle commencèrent à être prises les mesures qui rendent aujourd'hui le secret des dépôts presque impossible, il descendit à 4,644. En 1839, il décrut jusqu'à 3,182 ; en 1841, dernière année dont nous ayons l'état, il ne s'est pas élevé au delà de 3,698.

Ces mesures nouvelles, nous aurons à les apprécier dans un article où il nous sera possible également d'examiner la question des enfants trouvés au point de vue moral et administratif. Aujourd'hui c'est l'historique de l'établissement de Paris que nous avons voulu tracer, et nous venons de le faire ; ce sont quelques détails sur les réceptions et l'administration des enfants que nous voulions donner, et il nous reste à les consigner ici.

L'hospice des Enfants Trouvés reçoit tous les enfants exposés ou abandonnés âgés de moins de deux ans ; au-dessus de cet âge, ils sont dirigés sur l'hospice des Orphelins. Du reste, en 1841, sur 3,698 enfants reçus, 227 seulement n'étaient pas nouvellement nés.

Dès qu'un enfant est apporté à l'hospice, qu'il y vienne par la voie du tour, qui, à proprement parler, n'existe plus aujourd'hui, ou qu'il y soit transporté par les soins d'un commissaire de police, comme ayant été présenté à son bureau, ou relevé sur la voie publique, on dresse, sur un registre spécial, un acte détaillé de son admission, où se trouve consigné son acte de naissance, s'il en a un, ou, à défaut, les renseignements qu'on a recueillis sur lui, sur le lieu et l'heure où on l'a trouvé, et les signes qui peuvent servir à le faire reconnaître par ses père et mère, si jamais plus tard ils se présentent pour le réclamer, en remplissant d'ailleurs les formalités voulues. Ce procès-verbal dressé, on lave ces enfants, on les pèse, et l'expérience a démontré que bien peu de ceux qui n'atteignent pas le poids de six livres peuvent être élevés. Des salles, qu'on nomme *crèches*, sont garnies de berceaux séparés les uns des autres. Là, jour et nuit, des berceuses et des nourrices, sous les ordres de surveillantes, attendent les pauvres créatures délaissées par leurs mères. Plus tard, le plus grand nombre d'entre eux sont envoyés en nourrice à la campagne. Ceux dont la santé exige des soins médicaux sont élevés dans l'établissement. — La mortalité des enfants trouvés jusqu'à l'âge de douze ans est effrayante. En 1704, sur ceux qui avaient été reçus dans l'année même, elle fut de 60 sur 100 ; en 1775, elle s'éleva à 85 sur 100 ;



(Costumes des enfants trouvés.)

en 1821, elle fut de 74 ; et de 1816 à 1837, c'est-à-dire pendant vingt-deux ans, la moyenne, sur tous les enfants reçus et suivis jusqu'à l'âge de douze ans, a été de plus des trois quarts, 76 sur 100. Or, les tables de la mortalité en France font connaître que sur 100 enfants 46 succombent avant cet âge de douze ans ; la mortalité des enfants trouvés à Paris a donc dépassé la moyenne de mortalité de tous les enfants en France, de 30 pour 100. Ce qui a pu servir à bien fixer son chiffre réel et à n'être point abusé par les nourrices de campagne qui, pour continuer à recevoir leur salaire de l'administration, substituaient antérieurement d'autres nourrissons

à ceux qu'elles avaient reçus d'elle, quand ces pauvres créatures étaient venues à mourir, c'est un collier qui est scellé au cou des enfants par une plaque de plomb, et attaché par des cordons, rouges pour les filles, bleus pour les garçons. Aucun enfant ne monte dans la voiture des nourrices sans que ce signe de reconnaissance, qui n'est pas sans inconvénients, nous le dirons, mais qui n'offre pas celui de pouvoir être enlevé sans que l'administration s'en aperçoive, soit suspendu au cou de son nouveau pensionnaire. On substitue aujourd'hui au collier des boucles d'oreille également scellées : c'est une amélioration.

Les orphelins, qui ne sont qu'une division des enfants trouvés, portent un costume uniforme, qui se compose, pour les garçons, d'un pantalon en drap marron et d'une veste semblable, avec collet en drap bleu; pour les filles, d'une robe d'étoffe bleue, d'un tablier, et d'un bonnet noir avec une petite dentelle pareille.

C'est sous cette livrée de l'abandon, ou souvent dans un département éloigné, où l'enfant a été mis en nourrice et confié à un agriculteur, qu'il faut l'aller chercher, quand sa famille indigente a ramassé la somme nécessaire pour le retirer, et a justifié de la possibilité de lui procurer du travail et des moyens d'existence. Oh! dans ce cas, quand c'est vraiment la misère, la misère seule, qui a porté une pauvre mère à éloigner d'elle son enfant, il a beau n'avoir jamais entendu sa voix, il nous semble néanmoins qu'au bonheur de cette femme, en le retrouvant, il doit la deviner et en quelque sorte la reconnaître. Mais quand c'est le vice qui a conseillé cet éloignement, et quand un calcul d'intérêt ou un caprice vient le faire cesser, quelle émotion attendez-vous de cet enfant que vous avez sans pitié voué au malheur?

Le 16 novembre 1717, un commissaire de police du Châtelet, Jean Lebas, passait devant l'église de Saint-Jean-le-Rond, tout près de Notre-Dame; il n'était que six heures du matin : l'air était froid et humide, et un brouillard épais laissait à peine percer les premiers rayons du jour. Quelques femmes et des ouvriers attroupés paraissaient considérer attentivement quelque chose, et parlaient entre eux avec vivacité. Le commissaire de police approcha, et bientôt entendit les vagissements d'un nouveau-né, qui avait été exposé sur la seconde marche de Saint-Jean-le-Rond. L'enfant avait été soigneusement enveloppé, et la recherche des vêtements qui l'entouraient annonçait l'opulence de ses parents; aussi une vive indignation se faisait-elle remarquer dans le groupe. « La mauvaise mère! disait une marchande à la halle; elle est riche et elle abandonne son enfant! — On devrait bien la mettre en prison pour sa vie, si la justice venait à la découvrir, » disait une laitière. Le commissaire fit l'office de sa charge, prit l'enfant dans ses bras et se disposa à le transporter aux Enfants Trouvés. « Ne l'emportez pas, s'écria la femme d'un vitrier du voisinage; la pauvre créature mourra dans votre hôpital; je n'ai pas d'enfants, il m'en servira. » Ce nouveau-né paraissait, en effet, n'avoir que quelques heures à vivre, tant il était pâle, froid et chétif; aussi le commissaire laissa-t-il faire la femme du vitrier; il lui abandonna l'enfant, après avoir pris note exacte des signes de reconnaissance qui avaient été déposés auprès de lui. Cette femme était pauvre, bien pauvre, mais elle avait un cœur excellent, et se prit de la tendresse la plus vive pour le petit infortuné qu'elle avait sauvé, et qui bientôt l'aima comme il eût aimé sa mère. Quelques jours à peine s'étaient écoulés, lorsqu'un inconnu entra chez elle, et lui remit le titre d'une pension de 1,200 livres de rente destinée à l'éducation de l'enfant, et constituée sur sa tête. Toutes les recherches tentées pour découvrir les parents furent sans résultat, et ce mystère demeura impénétrable. Mais plus tard, quand les bons soins de sa mère adoptive eurent rendu la vie à cet infortuné; quand ses jeunes dispositions l'eurent fait distinguer par ses maîtres; quand, développées par l'étude, elles l'eurent mis à même de n'avoir plus rien à apprendre au collége, l'enfant trouvé rentra chez sa bienfaitrice, dans la modeste demeure de laquelle il continua à habiter, alors même que le nombre et le mérite de ses écrits l'eurent élevé au comble des honneurs auxquels un homme de lettres puisse arriver, et lui eurent conquis une célébrité européenne. — Il y avait, en ce temps-là, une sœur du cardinal-archevêque de Lyon, femme d'esprit et jolie femme, menant de front la galanterie et les affaires, et à laquelle ses liaisons avec le régent et le cardinal Dubois avaient assuré une puissante influence et une éclatante renommée : c'était la mère de l'enfant trouvé. Lorsque celui-ci fut devenu un homme illustre, la tendresse de sa mère, si longtemps endormie, commença à se réveiller. Elle témoigna le désir de voir son fils; mais on eut grande peine à l'amener à une entrevue avec elle, et il ne céda aux plus pressantes instances qu'en mettant pour condition expresse qu'il serait accompagné par sa mère d'adoption. Le jour de la visite est convenu; la grande dame attend, son fils arrive; mais lorsque madame de Tencin (c'était elle) s'avance en ouvrant les bras, d'Alembert (c'était lui) s'écrie, les yeux en pleurs : « *Vous n'êtes pas ma mère! Je n'en connais qu'une : c'est la vitrière!* »

(*La fin à un prochain numéro.*)





Correspondance.

Nous recevons de M. le bibliophile Jacob la lettre suivante en réponse à un article du numéro 41 de *l'Illustration*, sur le Catalogue de M. de Soleine. Nous faisons suivre cette réponse de quelques observations de M. T., auteur de cet article.

A M. le Rédacteur en chef de L'ILLUSTRATION.

Monsieur,

L'Illustration a publié, dans son avant-dernier numéro, un article au moins étrange sur le Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne, Catalogue dont j'ai fait paraître le premier volume, en gémissant comme un vrai bibliophile d'être en quelque sorte complice de la vente de cette admirable bibliothèque.

Les personnes qui voudront bien recourir au Catalogue si rudement attaqué y trouveront, je l'espère, de quoi le défendre contre de pareilles attaques. Ce Catalogue, que nous étions loin de croire irréprochable avant que M. T. l'eût examiné sans y signaler aucune erreur réelle, renferme deux ou trois mille notes littéraires et bibliographiques que les juges les plus compétents, M. Brunet, l'auteur du *Manuel du Libraire*, M. Walckenaer, le savant éditeur de La Fontaine, M. de Monmerqué, M. Brunet de Bordeaux, etc., ont daigné honorer de leur suffrage.

Ordinairement, un catalogue de livres ne présente que des titres plus ou moins complets, plus ou moins logiquement classés; j'ai voulu faire plus : à la description fidèle et minutieuse des ouvrages, j'ai ajouté des jugements, des observations, des dissertations, tout ce qui est du ressort de la bibliographie raisonnée. Voilà sans doute mon crime aux yeux de M. T. Ce n'était pas une raison suffisante pour tronquer mes phrases, pour en dénaturer le sens, pour me faire jouer tour à tour, dans ce Catalogue, le rôle de Tartufe et celui de La Palisse.

J'ai découvert un autographe de Molière, — cela est incontestable; mais je me suis donné la peine de le démontrer dans une note de cent cinquante lignes, où j'ai accumulé toutes les preuves historiques qui viennent à l'appui de l'authenticité de cette découverte. Après quoi, j'ai pu m'écrier avec une sorte de triomphe : « VOICI DONC ENFIN UN AUTOGRAPHE DE MOLIÈRE! » C'est là un événement littéraire qui méritait bien d'être imprimé en grandes majuscules.

J'ai cru reconnaître le style de Molière dans une pastorale, *Mélisse*, dont l'auteur est ignoré et qui ne paraît pas même avoir été mise au jour; — mais j'ai cité quelques passages de cette pastorale à l'appui d'une opinion qui n'a pas d'autre base que l'identité du style avec celui de Molière. L'homme se révèle par ses actions, l'écrivain par son style. J'en prends à témoin M. T.

'ai souvent hésité entre deux ou trois auteurs contemporains qui se sont offerts à mon esprit, lorsqu'il s'agissait de trouver le véritable père d'un ouvrage anonyme. — Cette hésitation entre plusieurs auteurs se reproduit sans cesse dans la recherche des anonymes. Certains ouvrages n'ont-ils pas été attribués à dix auteurs différents? Pourquoi vouloir me forcer à opter entre eux? Que sais-je? Qu'en savez-vous?

Je m'en réfère quelquefois à l'avis de mon lecteur, et j'ai l'air de l'inviter à prononcer pour moi. — En effet, je n'ai dû compter que sur des lecteurs éclairés, instruits et surtout impartiaux.

Je ne cite pas toujours le livre et la page du livre où je puise un fait, un renseignement. De là ces formules vagues : *Je crois avoir lu... N'avons-nous pas lu quelque part?...* — Je confesse que je ne me rappelle pas, à point nommé, tous les livres que j'ai lus, et d'ailleurs, en rédigeant un catalogue, même avec soin, j'aurais été quelquefois dans l'impossibilité de courir après le volume qui fournissait une citation ou une autorité à ma mémoire. J'oublie souvent, Dieu merci! mes propres ouvrages; ne puis-je parfois oublier ceux des autres?

Je n'ai pas dit, page 19 : « Cette traduction doit être de Nicolas Oresme ou de Christine de Pisan ou d'un autre, » ce qui serait une niaiserie, j'en conviens; mais j'ai dit moins naïvement : « La traduction en prose (du *Thérence françois*) doit être de Nicolas Oresme, ou de Christine de Pisan, ou d'un autre *contemporain du roi Charles V, qui avait fait faire cette traduction comme celle de Tite-Live.* » Je n'ai pas dit davantage : « On peut croire que l'éditeur était Barbazan, ou quelque autre, » mais j'ai dit ce que je dirais encore, ne vous déplaise : « On peut croire que cet éditeur était Barbazan ou quelque autre *qui avait eu communication de texte revu par de Beauchamps ou par La Monnoye.* » Je devrais peut-être me résigner à prendre les ridicules que l'on me prête : on a bien fait du brave et héroïque La Palisse, mort à Pavie, chevalier sans peur et sans reproche, le naïf et burlesque La Palisse de la chanson.

Quant à l'erreur qui existe dans la préface, où j'ai confondu le *Monsieur*, comte de Provence, du règne de Louis XVI, avec le *Monsieur*, comte d'Artois, du règne de Louis XVIII, je passe condamnation sur ce point; mais je n'avais pas attendu l'article de M. T. pour corriger cette erreur, à l'aide d'un carton. J'eusse été plus reconnaissant, si M. T. m'avait procuré les éléments d'un bon errata, qui est encore à imprimer.

M. T. m'a seulement appris que, depuis l'avénement d'un nouveau commissaire royal auprès de la Comédie-Française à la place de M. le baron Taylor, les archives du théâtre avaient été classées. C'est une heureuse nouvelle, et nous félicitons M. l'archiviste, fût-ce le signataire de l'article auquel je réponds. Mais ce classement des archives n'infirme pas le paragraphe de la préface qui a surtout ému la bile de M. T. : « Lorsque M. le baron Taylor, cet ardent régénérateur de notre scène française, eut remis ses pouvoirs de commissaire royal auprès du Théâtre-Français, il y eut, DIT-ON (ET NOUS AIMONS A CROIRE QUE CES BRUITS SONT FAUX OU EXAGÉRÉS), une sorte de pillage dans les papiers et la bibliothèque de ce théâtre, qu'on avait respectés depuis cent cinquante ans, et M. de Soleinne APPRIT que des registres de La Thorillière, des lettres de Lekain et de mademoiselle Clairon, etc., avaient été vendus par un brocanteur à la porte de la Comédie-Française. » Tant que dura l'administration de M. le baron Taylor, qui a rendu les plus grands services à la scène française, où il fit monter la jeune école, en offrant à ses études la tragédie de Talma et la comédie de mademoiselle Mars, tant que dura cette administration noble, généreuse et intelligente, les archives du théâtre furent intactes : il est vrai qu'elles n'étaient pas encore classées. Je n'ai accusé personne en disant que des lettres de Lekain et de mademoiselle Clairon tombèrent alors dans les mains des amateurs d'autographes. Est-ce que des spoliations du même genre n'ont pas eu lieu à différentes époques dans les archives du royaume, dans celles du dépôt de la guerre? Les archives du Théâtre-Français sont-elles plus sacrées pour les voleurs d'autographes? L'auteur de l'article veut-il se faire caution que rien n'a été détourné dans ces archives?

Enfin M. T., semble me rendre responsable de ce que M. de Soleinne n'a pas laissé de testament; il s'étonne fort que les héritiers ne suppléent pas à l'absence de ce testament et ne fassent point à l'Etat l'abandon d'une bibliothèque qui a coûté 500,000 fr., et dont l'Etat, insouciant, a refusé de s'assurer la propriété à un prix bien inférieur. M. de Soleinne serait mort de chagrin plutôt que d'apoplexie, s'il avait prévu que sa bibliothèque dût être vendue aux enchères et dispersée. Est-ce là un motif suffisant pour que des héritiers renoncent de gaieté de cœur à la meilleure part de leur héritage? Je regrette, en vérité, que l'auteur de l'article ne soit pas le légataire universel de M. de Soleinne : il eût probablement donné la bibliothèque au Théâtre-Français. Le Théâtre-Français lui saura gré de l'intention.

Pour moi, qui ne suis malheureusement point assez riche pour faire un tel don, moi qui ai vendu ma chère bibliothèque historique à l'encan, laquelle aurait fait si belle figure dans les galeries de Versailles, je ne puis que m'affliger du sort probable des livres recueillis avec tant de persévérance par M. de Soleinne : c'est moi qui organise leur dispersion et leur perte. Le médecin, croyez-le, pleure quelquefois son malade qu'il voit mourir; le fossoyeur même peut aussi pleurer en creusant la fosse de son ami. Que n'ai-je pas fait pour sauver la bibliothèque de M. de Soleinne, pour obtenir que la munificence nationale lui ouvrît un asile dans un établissement public! J'ai prié, j'ai supplié, j'ai crié au sacrilége; j'ai même essayé d'intéresser les souverains étrangers à la conservation de ce vaste dépôt dramatique. Hélas! jusqu'à présent, je n'ai pas mieux réussi que les héritiers, qui s'étaient émus avant moi de la destruction de ce monument unique élevé par M. de Soleinne à la gloire du Théâtre. Cependant j'espère encore, puisque la vente n'est pas commencée.

J'ai fait, du moins, ce qu'il m'était permis de faire : un Catalogue détaillé, en 5 volumes in-8, qui complétera la *Bibliothèque du Théâtre-Français*, du duc de La Vallière, et qui sera certainement plus utile que le catalogue de Pont-de-Vesle. Le mauvais vouloir de M. T. n'empêchera pas que mon Catalogue ne soit désormais la seule Bibliographie du Théâtre. M. T. aurait mieux fait de tourner ses malédictions contre les gouvernements qui ont en mains le salut de la bibliothèque de M. de Soleinne et qui la condamnent à périr. S'il se préoccupe de la destinée de cette bibliothèque, s'il aime les livres, il l'eût prouvé en faisant cause commune avec nous, qui souhaitons ardemment de pouvoir réaliser le vœu de M. de Soleinne.

Vous penserez maintenant, monsieur, que je ne suis pas habile dans l'art de *dépister* les anonymes, puisque je n'ai point deviné celui de l'article que je déclare injuste, léger et mal fondé sous tous les rapports. Certes, je ne reconnaîtrai jamais dans cet article le commentateur d'une fort bonne édition des œuvres de Molière, l'éditeur de la *Revue rétrospective*, cet excellent recueil dont les curieux de l'histoire et de la littérature réclament la continuation, l'auteur d'une *Vie de Molière* pleine de recherches, de saine critique et de bonne foi littéraire.

Agréez, monsieur, etc.

PAUL L. JACOB,
bibliophile.

M. T. aurait bien mauvaise grâce, après le paragraphe qui termine cette lettre, et dans lequel la bienveillance devient dithy-

rambique, à renouveler ses critiques et à venir dire aux bibliographes qui ont répondu à l'envoi du *Catalogue*, en écrivant à son auteur que

La chute en est jolie, amoureuse, admirable,

à venir leur dire :

Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau !

M. T. tient donc le mérite du *Catalogue* pour constant, et il garderait le silence s'il n'avait à se défendre à son tour, non pas d'avoir porté un jugement *au moins étrange* (c'est l'épithète qu'il avait lui-même donnée au livre, et qu'on lui retourne ; les lecteurs jugeront qui la mérite), mais d'avoir fait un article *injuste, léger et mal fondé sous tous les rapports*.

M. T. ne se croit pas *injuste* pour avoir préféré au système de suppositions vagues et de désignations indéterminées du bibliophile Jacob la précision de M. Brunet et celle de M. Barbier. Il croit qu'en bibliographie, dans le cas où l'on se dit à soi-même : *Que sais-je?* le mieux est de ne rien dire; il croit que dire que l'auteur d'une traduction doit être *ou* Oresme, *ou* Christine de Pisan, *ou quelque autre contemporain du roi Charles V*, qui a eu des millions de contemporains, c'est parler pour ne rien nous apprendre. Il croit enfin qu'il n'y a nulle raison pour substituer ce nouveau mode de bibliographie, que l'auteur du *Catalogue* appelle raisonnée, à l'ancien, qu'il appellera, lui, raisonnable.

M. T. ne se croit pas *léger* pour avoir dit que les archives du Théâtre-Français sont aujourd'hui plus complètes que sous l'administration précédente, puisqu'on a pris le soin d'y faire rentrer ce qui en était sorti depuis quinze ans. La légèreté est à porter une accusation grave sans prendre le moins du monde la peine de vérifier si elle est fondée, et de croire qu'il suffit de l'admettre et de l'émettre comme un *on dit*. M. T. n'a point à se porter caution que rien n'a été pris ; c'est à celui qui publie une accusation à prouver qu'il est en droit de le faire. M. T. n'est point et il n'a jamais demandé à être archiviste du Théâtre-Français ni d'aucun autre établissement public ; mais il dit ce qu'il sait et ne dit que cela.

M. T. ne croit pas avoir été *mal fondé sous tous les rapports* à se rire du désespoir de comédie prêté aux héritiers de M. de Soleinne. Ils vendent sa bibliothèque : ils sont dans leur droit; mais, au nom du ciel ! pas de grimaces ! On demande à M. T. ce qu'il eût fait à leur place. — Il eût mis, quelque parti qu'il eût pris, ses paroles d'accord avec ses actions.

Oui, sans doute, ce *Catalogue* sera désormais la seule bibliographie du théâtre. Honneur en soit rendu à M. de Soleinne ! La transcription pure et simple des titres de tous les volumes, de toutes les brochures que ce bibliophile persévérant et consciencieux a réunis, constituera le plus complet et le plus utile indicateur de tous les ouvrages de la littérature dramatique.

A son tour, et en terminant, M. T. dira au Bibliophile Jacob : « Vous aimez les livres. La bibliographie, qui semble aride à tant de travailleurs, a de l'attrait pour vous. Vous êtes actif, laborieux, persévérant ; entreprenez quelque grand labeur. La *Bibliothèque Historique* de Lelong et de Fontenette est à refaire. Mettez-vous à l'œuvre, mais mettez-vous-y en renonçant à faire de vos notes un questionnaire pour votre lecteur; ne faites de notes que quand vous aurez quelque chose à y dire. Et vous aurez fait une œuvre sérieuse, une œuvre utile, et nous serons le premier à y applaudir. »

T.

A M. le Directeur de L'ILLUSTRATION.

Mon cher monsieur,

Je n'aime pas les *errata*. Ils prouvent que l'auteur d'un article a eu la faiblesse de le relire, et, en second lieu, qu'il y attache une certaine importance; le public trouve cela d'assez mauvais goût.

Néanmoins je ne puis rester sous le coup des absurdités qu'une transposition de *paquets* m'a fait commettre, et dont mes initiales me rendent responsable.

(On appelle *paquets*, en style d'imprimeur, chaque fragment de l'*épreuve* qui passe sous les yeux de l'écrivain.)

Pour que mon chapitre sur les théâtres de Londres soit à peu près intelligible, il faudrait :

1° Rétablir une phrase placée à la colonne 3 de la page 228, immédiatement après la ligne 38. Il y était question d'un vaudeville imité de *Grand-Papa Guérin*, et qui a pour titre anglais : *Grand-Father Whitehead ;*

2° Suivre tout naturellement l'alinéa parfaitement inintelligible sans cela, qui commence par ces mots : *Farren y rendait à merveille*, et le reste (même page, même colonne, ligne 59);

3° Lire ensuite jusqu'à la fin. Mais alors, on reviendra page 228, colonne 3, ligne 40; et il faudra commencer ainsi le portrait de Bartley : *Ce gros garçon ;*

4° Par suite de ces changements, l'article finit à ces mots : *O hymen ! o hymenæe !* lesquels étant en latin ne doivent point s'orthographier : *O hymen ! ô hyménée !*

Moyennant ce petit travail, qui ne demande pas plus de vingt minutes, — avec beaucoup de bonne volonté, — le lecteur aura la satisfaction de savoir ce que j'ai prétendu lui dire. Puisse-t-il se trouver payé de sa peine!

Son serviteur et le vôtre,

O. N.



Voyages en Zigzag,

PAR M. TOPFFER (1).

Il y a cinq mois à peine (2), lors de l'apparition des premières livraisons des *Voyages en Zigzag*, nous avons dit, en prédisant son succès futur, où, comment et pourquoi ce beau livre avait pris naissance. Un professeur de Genève, déjà célèbre comme écrivain et comme dessinateur, l'auteur des *Nouvelles genevoises*, et des *Albums Vieux-Bois*, *Crépin* et *Jabot*, faisait chaque année, avec quinze ou vingt de ses élèves, une excursion pédestre dans les Alpes de la Savoie et de la Suisse. Chemin faisant, il notait à la *plume* et au *crayon* ; en d'autres termes, il racontait et il esquissait, *currente calamo*, avec autant de simplicité que d'esprit, toutes les impressions de la journée. Au retour, le journal commun, rédigé par le chef de l'expédition, était autographié tel qu'il avait été écrit et dessiné, sans correction aucune, et distribué entre tous les membres de la petite caravane. Mais bien qu'ils n'eussent été dans l'origine destinés qu'à vingt ou trente lecteurs, les *Voyages en Zigzag* méritaient, sous tous les rapports, d'exciter la juste admiration d'un public beaucoup plus nombreux. A peine imprimés, les nouveaux albums étaient avidement recherchés par tous les amateurs qui avaient eu le bonheur de lire et de vérifier sur les lieux la spirituelle fidélité de leurs récits et de leurs peintures. De Genève, leur réputation se répandit bientôt en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie et même dans l'autre monde, où quelques jeunes disciples du *maître* l'avaient importée. — Enfin une heureuse nouvelle accompagna les récits des triomphes de M. Topffer dans les deux hémisphères. M. Dubochet se décidait à réunir tous ces albums en un volume et à les éditer avec tout le luxe et tout le soin qu'il apporte d'habitude dans les publications illustrées.

Aujourd'hui, d'ailleurs, nous voulons seulement vous faire admirer l'*artiste*; l'écrivain aura son tour une autre fois. Nous lui demanderons, pour vous seul, une de ces nouvelles qu'il raconte si bien, et qu'il ne nous refusera pas, nous en sommes sûr d'avance. Maintenant, jetez seulement un coup d'œil sur les dessins que nous allons vous montrer, et dites-nous si l'ingénieux créateur de MM. Vieux-Bois, Jabot et Crépin ne fait pas avec la même supériorité les paysages et les portraits que les caricatures.

Voyez d'abord la *bourse commune* (cette bourse qui fournit aux dépenses de la caravane). Après avoir eu une triste fin au mois de septembre 1839, elle s'est refaite dans une retraite économique; puis, un matin, elle vient rendre une visite à M. Topffer. Ayant persévéré dans son régime pen-



dant plusieurs mois, elle se trouve avoir grossi au point d'en être étranglée dans son corsage et à l'étroit dans sa robe, dont quelques mailles faisaient mine de vouloir sauter prochainement. Effrayée de son état et honteuse de son obésité, la bonne dame venait implorer l'assistance de M. Topffer. Celui-ci lui promit aussitôt de la guérir au moyen de beaucoup d'exercice et de quelques saignées.



Si grandes qu'elles aient été, nos espérances ne seront point trompées. Nous avions toujours cru à un grand succès, et la réalité a dépassé encore toutes nos prévisions. Nous l'avouons hautement, nous admirons avec un vif et sincère enthousiasme le double talent de M. Topffer. Son langage, comme il le dit lui-même, n'est pas toujours selon l'Académie, il adopte avec une trop grande facilité certaines expressions qu'on peut trouver trop familières ; ce que ses éditeurs appellent « des termes improvisés, des dénominations locales et les traces d'un argot de voyage issu tout naturellement du retour annuel des mêmes impressions, des mêmes besoins, des mêmes habitudes. » D'ailleurs, qu'on ne l'oublie pas, ces relations écrites en courant heure par heure, telles que chacun les faisait peut-être en plaisantant, ne devaient être lues d'abord que des voyageurs auxquels leurs excentricités elles-mêmes rappelant de joyeux souvenirs, offraient des charmes tout particuliers. Cette forme un peu étrange n'a-t-elle pas d'ailleurs son mérite? Trouve-t-on beaucoup de livres aussi simples ? aussi vrais? Et puis, que d'observations fines et piquantes on y rencontre à chaque page ! que de réflexions profondes parfois ! que de mots charmants ! que de sensibilité ! que de gaieté !

Nous voudrions pouvoir justifier ces éloges par quelques citations; mais les bornes qui nous sont imposées nous interdisent cette jouissance. Vous méfiez-vous de notre goût passionné, cher lecteur, achetez les *Voyages en Zigzag*, lisez-les, et si vous ne partagez pas notre opinion, si vous n'êtes pas tour à tour égayé ou attendri, c'est à vous seul, et non à M. Topffer, que vous devrez-vous en prendre.

(1) 1 vol. grand in-8, orné de plus de 400 gravures. Paris, 1843. Dubochet. 16 francs.

(2) Voir *l'Illustration* du 1er juillet 1843, n° 18, t. I.

C'est ce qui donne lieu à un nouveau voyage. En effet, si d'une part les montagnes sont favorables à qui veut prendre de l'exercice, d'autre part, pour une bourse qui veut être saignée, il n'est rien tel qu'un pèlerinage en Suisse.

A peine parti, on rencontre des originaux bons à dessiner.

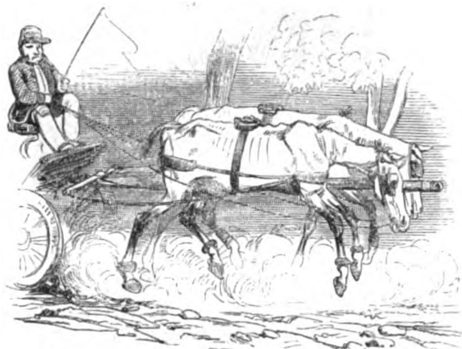
Voici d'abord un jeune crétin qui porte sa canne en tambour-major.



Des musiciens ambulants.



Un attelage de voiturin italien : cochers, voiturins, haridelles, sont dignes les uns des autres : usés, efflanqués, malpropres; emplâtre sur l'œil, jambes entortillées, boulons, mécaniques et ficelles. Ce n'est que dans les pays de plaines que l'on rencontre ces restes de chevaux, trop débiles pour tirer, trop cassants pour retenir, mais suffisants encore pour trottiller des deux côtés d'un timon. Du reste, diaphanes, incolores, sans yeux, sans jambes, sans poil ni queue, la maladie ne sait par quel bout les prendre... et ils font sans mal ni douleurs des douze heures par jour pendant douze jours de suite...



Un touriste qui a acheté trois chiens de Terre-Neuve.



Un jésuite promenant un tout petit collége de cinq Aliborons : on dirait un grand pâtre qui mène cinq agnelets le long du fossé.



Enfin, un ballet italien — « de toute magnificence, dit M. Topffer : nous voyons là des Romains et des Romaines de quoi en être saturés pour longtemps. Virginius a des convulsions, et Appius des piquées d'entrailles. L'un et l'autre se démènent comme des possédés, et les Romains et les Romaines aussi, ce qui se trouve vouloir dire le trait d'histoire qu'on sait. »



Mais M. Topffer n'est pas un *caricaturiste quand même*, qu'on nous permette cette expression. Il ne recherche pas le grotesque et le laid; il ne se plaît point à l'exagérer; il les montre tels qu'il les a vus; en outre il ne se moque,—et c'est là selon nous un grand mérite,—que de ce qui est réellement ridicule; jamais il n'abuse ni de sa plume ni de son crayon pour nous faire rire aux dépens de ses semblables, qui lui ont semblé dignes d'estime et de pitié; parfois, au contraire, il nous représente avec une vérité pleine de charmes la simplicité naïve des honnêtes habitants des Alpes. Rencontre-t-il un beau type caractéristique, il s'empresse de le dessiner. Voit-il, comme acteur et comme spectateur, un de ces délicieux tableaux que sa petite caravane compose à chaque instant du jour dans ses courses ou dans ses haltes, immédiatement il nous en offre une représentation exacte.

« Rien de plus frais, de plus paisible, de plus helvétique, que tout ce vallon d'Underwald, surtout dans un moment où un beau soleil succédant à la pluie dore les rochers et fait resplendir les pelouses. A peine rencontrons-nous quelques naturels, même dans les villages, même dans la capitale, où nous ne trouvons à acheter que du pain et des prunes; ce sont les seules friandises mises en vente dans les deux seules boutiques de l'unique rue.

« Comme nous passons devant une chaumière, les sons d'une guitare frappent notre oreille. C'est un gros homme en blouse qui accorde son instrument. M. Topffer le prie de nous chanter quelque air. « Pas moi, dit-il, mais ma servante, si vous ne lui faites pas trop peur. » Toute la caravane s'étend sur le gazon, et bientôt paraît une jeune fille extrêmement timide, qui s'assied devant le seuil, et qui chante



pour obéir à son maître bien plus que pour complaire à l'illustre société. — Sa voix est agréable et d'une justesse parfaite; la scène est pittoresque, le plaisir inattendu; en sorte que nous passons là une de ces douces heures qu'on ne peut pas plus faire naître qu'on ne peut les oublier. Toutefois, la chose déplaît à un gros barbichon de chien qui grogne dans sa toison, et s'obstine dans des accompagnements bilieux. »

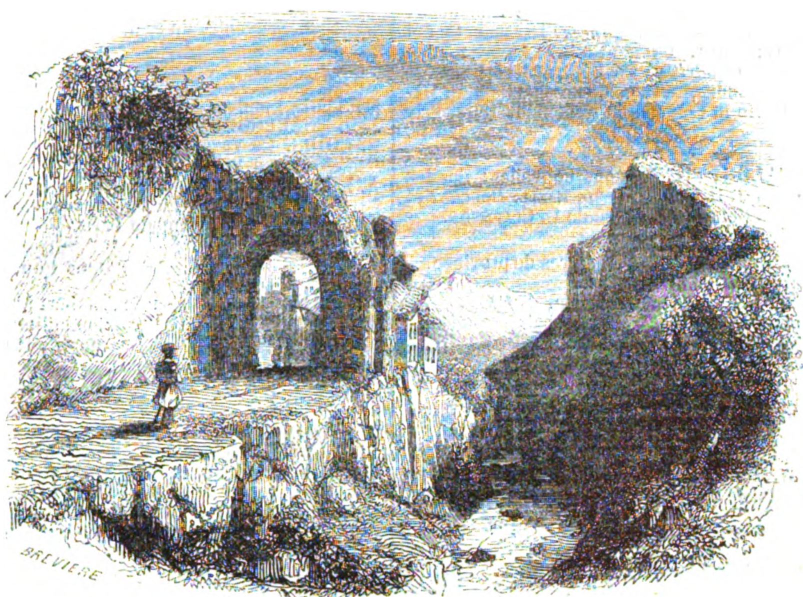
De l'Underwald passons dans le Valais.



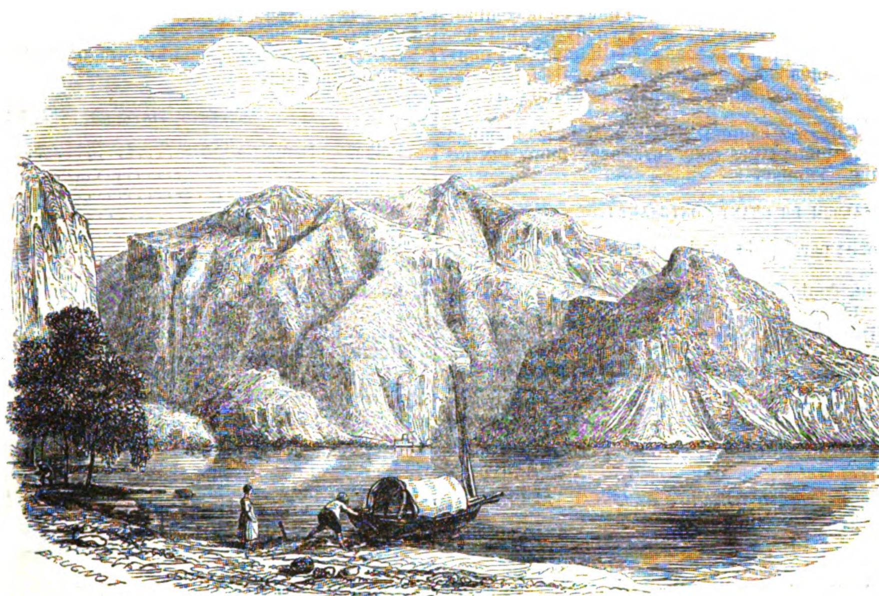
C'est encore une halte; mais les acteurs qui y jouent le rôle principal, plus nombreux d'ailleurs, ne ressemblent en rien à ceux que nous venons de voir.—Il s'agit cette fois de la jeune population d'un village valaisan que M. Topffer vient d'ensucrer, et dont la joie enfantine égale l'étonnement.

Comme paysagiste, M. Topffer ne reconnaît peut-être au-

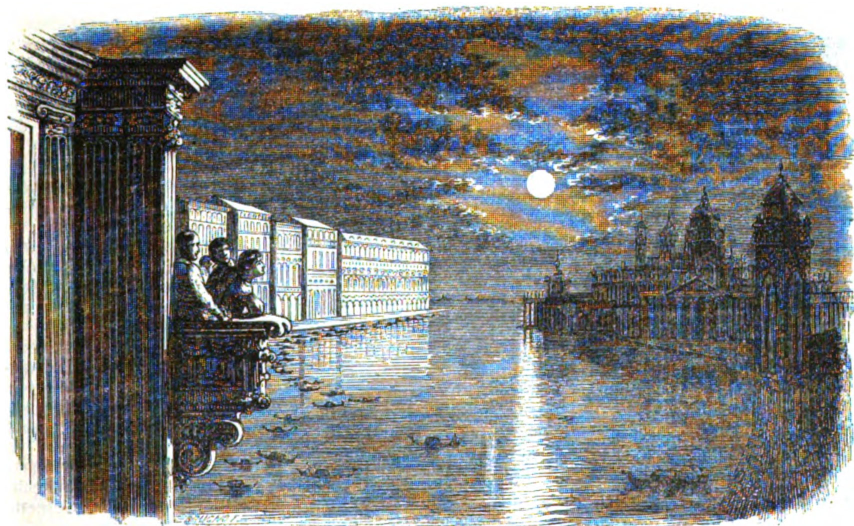
con maître. Ses croquis, qu'un de nos plus habiles dessinateurs français, M. Karl Girardet, *a mis sur bois* avec tant de goût et de bonheur, ont surtout le mérite d'être aussi *vrais* que possible. De grands tableaux ne représenteraient pas mieux les belles scènes de la nature dans les Alpes. Voici d'abord les *roches et la porte d'Annibal* à Donas, dans le val d'Aoste.



Puis une vue du lac Majeur prise à Fariolo, car M. Topffer passe souvent les Alpes, il descend dans les plaines de la Lombardie, il visite Milan ; une fois même il s'est aventuré jusqu'à Venise. « Un tel voyage à pied avec de si petites jambes, s'écriera quelque lecteur épouvanté, c'était une entreprise colossale. » Rassurez-vous, âme timorée, tout alla pour le

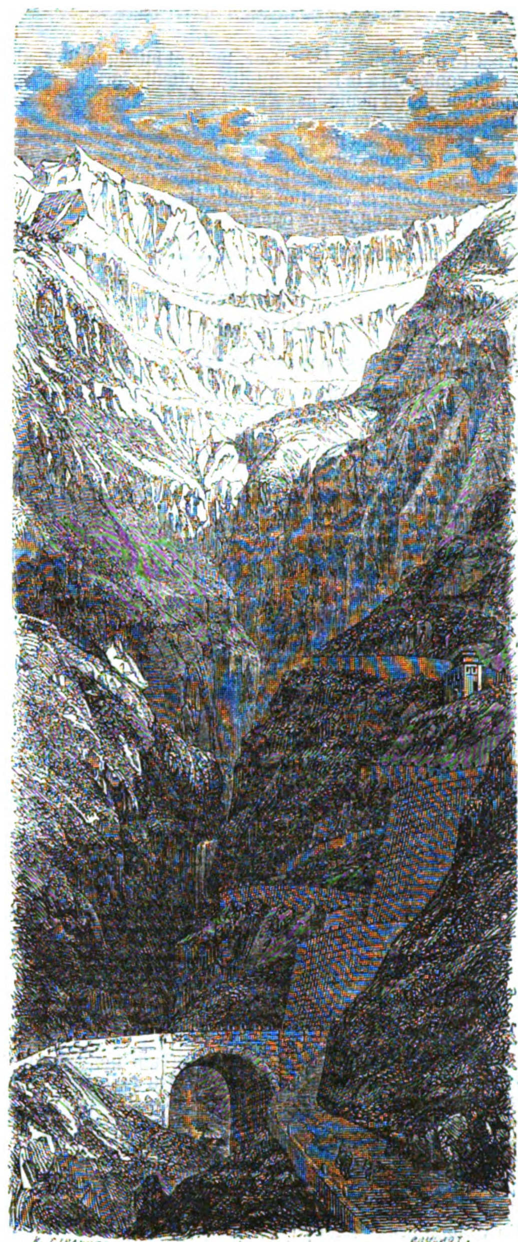


mieux dans la meilleure des caravanes possibles, et ici comme dans les autres circonstances de la vie, cette pensée, « A la garde de Dieu, fait, dit M. Topffer, la sécurité et le courage du cœur ; elle nous inspira je ne sais quelle pacifique confiance qui fut un tempérament contre l'inquiétude qui rend gauche, ou contre la présomption qui rend téméraire. » Le voyage à Venise se termina donc aussi heureusement que les précédents, et M. Topffer en rapporta de charmants dessins ; nous en donnerons pour preuve l'effet de lune suivant sur le grand Canal.



Quand on a passé les Alpes, il faut les repasser. Quant à nous, nous choisirons de préférence la route du Saint-Gothard, car elle est aussi sûre et commode qu'elle est belle.

« Au sortir du défilé qui termine la première montée, on découvre tout à coup de là l'effet d'un spectacle des plus curieux : c'est la route, dont les contours infinis se développent en serpentant jusqu'au sommet de la montagne. Les zigzags



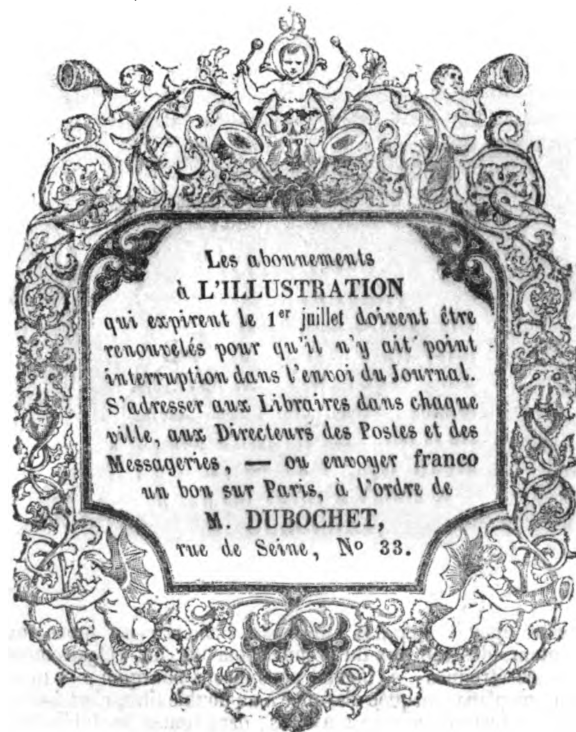
sont brisés et épars ; ils s'échafaudent les uns sur les autres ; et, jusqu'à la dernière sommité, on aperçoit des fragments du collier des bouteroues. Nous demeurons là en admiration devant l'industrieuse audace des hommes en général, mais surtout des hommes libres, des hommes d'Uri, de ce petit canton qui a su faire avec ses minces ressources un ouvrage aussi beau que celui du Simplon, ce chef-d'œuvre si vanté, si admiré, si célébré et si lithographié. La renommée n'est souvent qu'une vieille folle sans équité. »

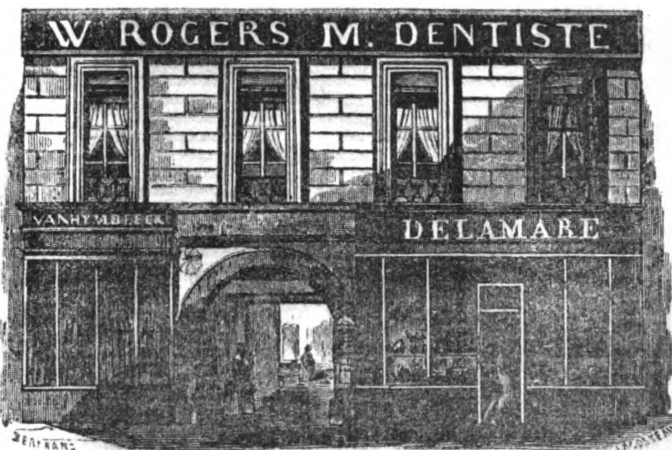


Mais on ne trouve pas partout de telles routes de voiture ; et souvent la caravane se voit obligée de traverser un pas difficile « et un bout de sentier en corniche large de quatre semelles, incliné sur un précipice à pic, et appuyé contre un rocher qui surplombe. » Grâce à Dieu et à M. Topffer, le danger est heureusement évité, et tous les touristes arrivent sains et saufs à Genève ; la bourse commune seule est malade. Nous espérons, quant à nous, qu'elle se refera plusieurs fois encore, et qu'un jour ou l'autre, M. Topffer ajoutera un second volume à celui dont nous sommes aujourd'hui l'heureux possesseur.

Somme toute, les *Voyages en Zigzag* forment le livre le plus agréable à lire et à regarder, le plus moral, le plus richement illustré que la librairie française ait offert cette année aux amateurs des cadeaux du premier jour de l'an, vulgairement appelés étrennes, — bientôt nous dirons pourquoi ; — mais il a une place marquée d'avance à un double titre, c'est-à-dire comme texte et comme gravures, dans toutes les bibliothèques d'élite.

Nous demandons à nos abonnés la permission de doubler aujourd'hui nos annonces. L'approche du jour de l'an nous en fait une nécessité pour ce numéro et pour le suivant. D'ailleurs les annonces ont leur utilité.





Modes.

Ce n'est plus seulement à l'Opéra et aux Italiens que nous pouvons aller chercher les élégantes toilettes; les salons sont enfin ouverts. De tous côtés et partout nous ne voyons que velours, satin, gaze, fleurs et bijoux, tout le charmant cortége des fêtes et de la mode.

La température printanière, qui a duré quelques jours, avait fait éloigner les fourrures; mais voilà ce beau luxe de l'hiver qui reparaît: les petits manteaux cazavecka se garnissent tous de martre ou d'hermine, et, en attendant les grands froids, on cache ses mains dans ses manches, qui sont aussi bordées de fourrures. On fait beaucoup de cazavecka en satin garni d'un piqué pour sortie de bals et spectacles.

Les capuchons dont on se couvre la tête en attendant sa voiture se font assez coquettement; ce n'est plus une enveloppe disgracieuse qui faisait d'une jolie femme une laide sibylle; c'est un capuchon garni de dentelle encadrant le visage, voilant, sans les cacher cependant, de beaux yeux qui brillent à travers les fins réseaux de sa garniture. On fait aussi pour la ville des manteaux ornés de velours: en voici un modèle très-distingué. Au reste, le velours est toujours beaucoup employé: nous le voyons dans les garnitures de robes et de manteaux; dans les costumes d'hommes nous le retrouvons en gilet et en revers aux collets et aux manches de paletots.

On fait pour toilettes du matin de très-jolies robes de drap brodé en soutache, et, avec ces robes, on porte un mantelet également en drap brodé, lequel peut ensuite se mettre avec tous les costumes négligés.

On portera encore les robes de bal faites en tunique. L'année dernière on avait fait infructueusement l'essai de deux jupes de différentes couleurs, car de semblables modes tiennent plus du bal costumé que de la vraie toilette des salons. Ce qui est fort bien porté, ce sont les tuniques blanches rattachées par des fleurs naturelles; des tuniques en tulle ou en crêpe rose, avec des bouquets de fines roses à feuillages de velours placés aux manches, au corsage et sur les jupes.

Une jolie toilette de ville se compose d'une robe en satin péquiné rayé gros bleu et noir, ornée de deux volants en dentelle noire posés à plat; d'un chapeau de velours épinglé blanc, décoré d'une plume, et d'un cazavecka en velours noir, bordé de martre zibeline; — ou bien encore, d'une robe en moire glacée, ornée de velours posé en tablier, le corsage juste, avec un revers en velours pareil; un chapeau en velours violet, garni de dentelle noire, et un pardessus en levantine, avec un grand collet piqué à l'aiguille.





SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS L'AVANT-DERNIER NUMÉRO.

I. L'opération qu'on appelle *donner*, au jeu de piquet, revient à distribuer 32 cartes en quatre groupes, deux de chacun 12 cartes, qui sont pris respectivement par chaque joueur, et deux autres groupes, l'un de 5, l'autre de 3 cartes, qui forment ensemble *le talon*. Le nombre des combinaisons auxquelles peut donner lieu cette distribution en quatre groupes partiels est le quotient de la division de deux nombres très-grands qui sont égaux, savoir : le dividende, au produit de tous les nombres entiers consécutifs, depuis 1 jusqu'à 32; le diviseur, au produit des carrés des nombres entiers consécutifs, depuis 1 jusqu'à 12, par le produit des nombres 1, 2, 3, 4, 5 et 1, 2, 3.

Tout calcul fait, le quotient se trouve égal à

1 592 814 947 068 800.

A cause de l'énormité de ce nombre, et vu la date assignée à l'invention des cartes à jouer, on s'assure par des calculs bien simples qu'il s'en faut de beaucoup que les cartes aient pu être données au jeu de piquet de toutes les manières possibles. D'ailleurs, comme les mêmes séries de cartes, qui ne diffèrent que par un changement de *couleur*, ont la même valeur au jeu de piquet, on peut regarder comme identiques les distributions qui ne diffèrent que par une permutation entre les couleurs; ce qui réduit considérablement le nombre des combinaisons distinctes.

II. On sait que notre Chambre des Députés est composée de 459 membres que le sort répartit en 9 bureaux, chacun de 51 membres. Le nombre des distributions possibles a pour expression le quotient de deux nombres qui sont égaux, savoir : le dividende au produit de tous les nombres entiers consécutifs, depuis 1 jusqu'à 459; le diviseur au produit des carrés de tous les nombres entiers consécutifs, depuis 1 jusqu'à 51.

Le calcul de ce quotient, par les procédés de l'arithmétique ordinaire serait une opération impraticable ou d'une excessive longueur. Avec certaines tables calculées spécialement pour cet objet, on trouve que les premiers chiffres sur la gauche, qui expriment les plus hautes unités, sont 288 672..., et que le nombre cherché doit avoir 429 chiffres à la partie entière. Il tombe donc entre

278 692 suivi de 423 zéros.
et 278 693 suivi aussi de 423 zéros.

Nota. Les problèmes I et II, ainsi que leurs solutions, ont été extraits de l'excellent ouvrage intitulé : *Exposition de la Théorie des chances et des probabilités*, par M. Cournot.

III. Le problème proposé se décompose en trois questions partielles, savoir :

1° Reconnaître la fraude. Pour cela, il suffit de transposer les poids. Si les balances sont fausses et préparées de telle sorte qu'elles paraissent justes étant chargées de poids inégaux, tout aussi bien que vides, leur fausseté sera manifestée par la simple transposition du poids et de la marchandise qui se font équilibre dans les deux bassins. On verra la marchandise enlevée alors par le poids qu'on croyait être le sien.

2° Le principe sur lequel ces balances sont fondées est connu sous le nom de *principe du levier*, et consiste en ce que les forces parallèles appliquées aux deux bras d'un levier mobile autour d'un point d'appui, doivent être en raison inverse des distances de leur point d'application au point d'appui, pour se faire équilibre.

Cela posé, pour fabriquer des balances fausses, on a dû prendre d'abord des bras de fléau inégaux en longueur, mais on les a pris aussi inégalement pesants, de telle sorte qu'ils se fassent équilibre autour de l'axe de suspension. Ou bien encore, s'ils sont également pesants, on leur donne une forme différente, de sorte que le centre de gravité du bras le plus long soit à la même distance de l'axe du fléau que le centre de gravité du fléau le plus court.

Ensuite on a muni les extrémités de ces deux bras du fléau de bassins dont les poids sont aussi en raison inverse des longueurs des deux bras. Ainsi, ces deux bras étant supposés, l'un de 30, l'autre de 32 centimètres de longueur, il faudrait que si le bassin adapté au bras de 30 centimètres pèse 80 grammes, le bassin du bras de 32 seulement pesât 75.

A chaque pesée qu'on ferait avec cette balance, en mettant le poids dans le bassin le plus pesant et la marchandise dans l'autre, l'acheteur serait trompé d'un seizième. Mais nous avons indiqué le moyen de découvrir la fraude.

3° Pour se faire donner un poids exact, il y a un procédé très-simple qui réussit infailliblement, quel que soit l'état de la balance.

Équilibrez d'abord la marchandise placée dans un des bassins avec de la grenaille de plomb ou de fer, avec une matière quelconque que vous mettrez dans l'autre bassin. Enlevez ensuite la marchandise, et remplacez-la par un poids qui fasse équilibre à la grenaille que vous avez laissée à la place où vous l'aviez mise. Ce poids sera exactement celui que l'on cherche. On connaîtra donc le poids de sa marchandise avec une exactitude qui ne dépendra plus aucunement de celle de la balance, mais seulement de celle des poids.

Cette méthode, si simple à concevoir, qui paraît se présenter si naturellement à l'esprit, n'a été imaginée que vers la fin du siècle dernier, par notre illustre navigateur et physicien Borda. Elle est connue sous le nom de *Méthode des doubles pesées*. Pour apprécier ce qu'une découverte, en apparence si modeste, peut avoir d'importance, il suffira de dire qu'elle a rendu les plus grands services pour la détermination du système métrique des poids et mesures, et qu'elle en rend encore tous les jours dans les laboratoires des physiciens et des chimistes.

Avant de la connaître, on procédait ainsi : on plaçait alternativement la substance à peser dans l'un et l'autre bassin; on cherchait les poids qui y faisaient équilibre et on prenait la racine carrée de leur produit. — Ainsi, l'un des deux poids étant de 80 grammes, l'autre de 90, et la racine du produit de 80 par 90 étant de 84, 85, on en concluait que le véritable poids était de 84 grammes 85 centigrammes.

NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. Les mêmes choses étant posées que dans le premier problème ci-dessus, on demande le nombre des combinaisons où les quatre as se trouvent à la fois dans l'un des paquets de douze cartes.

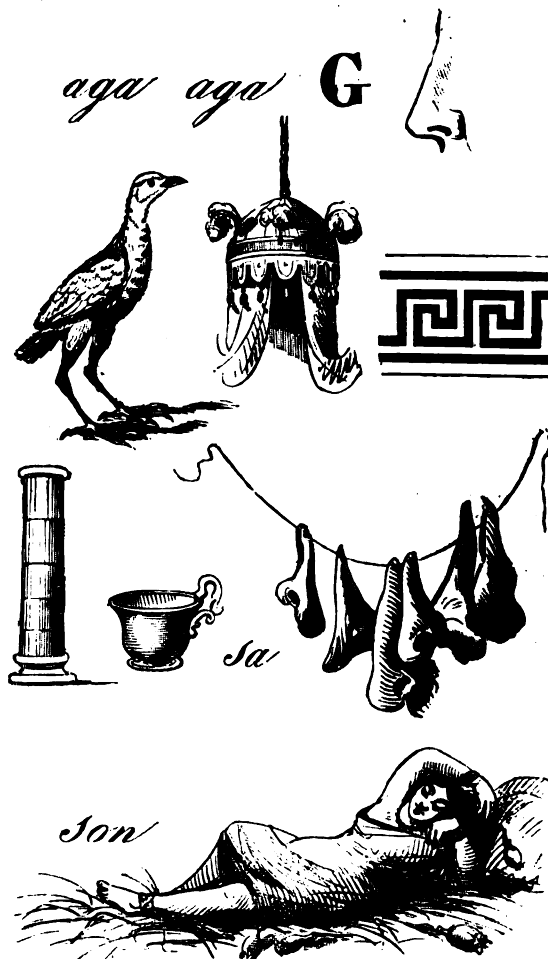
II. On demande de régler la mise des joueurs au jeu du *franc-carreau*.

III. Adapter à un puits un appareil propre à monter l'eau, disposé de telle sorte que l'on n'ait jamais à vaincre que le poids de l'eau que l'on monte, et la résistance des frottements.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Une récompense honnête au rapporteur du chien.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie.*

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

A Saint-Pétersbourg, chez J. Issakoff, Gostinoi-dwore, 22.

Jacques DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et Ce, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 43. Vol. II. — SAMEDI 23 DÉCEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'étranger — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Casimir Delavigne.

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

« Notre armée au cercueil eut mon premier hommage...
... Poëte et Français, j'aime à vanter la France;
Qu'elle accepte en tribut de périssables fleurs.
Malheureux de ses maux et fier de ses victoires,
Je dépose à ses pieds ma joie et mes douleurs;
J'ai des chants pour toutes ses gloires,
Et des larmes pour ses douleurs. »

Ainsi chantait, aux premiers jours de la Restauration, le jeune auteur des *Messéniennes;* ainsi, en ces heures de deuil national, le poëte, à peine âgé de vingt-trois ans, prenait le pieux engagement de consacrer sa lyre à la patrie, que tant d'autres avaient reniée publiquement; à la France, que l'étranger occupait encore! Noble serment, que le poëte ne trahit jamais! foi patriotique qui fut par lui religieusement gardée! Après avoir pleuré les malheurs de l'invasion, après avoir réchauffé de ses vers généreux l'amour de la patrie, qui semblait se mourir dans tous les cœurs; après avoir chanté les vieilles gloires nationales, c'est encore au nom de la France, au nom de la liberté, que M. Delavigne célèbre et *Parthénope* révoltée contre *l'Étrangère*, et l'héroïque soulèvement des Hellènes. Napoléon meurt sur son rocher, le poëte chante Napoléon; lord Byron va chercher une tombe glorieuse à Missolonghi, le poëte chante lord Byron. Plus tard paraîtront encore sept autres Messéniennes, et toujours reviendront ces mots sacrés de liberté et de patrie; toujours le poëte s'inspirera des généreux sentiments, des nobles indignations qui avaient arraché de son cœur la première et la plus belle de ses hymnes, le Chant funèbre de Waterloo! Enfin, c'est à lui encore qu'appartiendra la gloire de fournir une autre Marseillaise aux vainqueurs de Juillet Ainsi fut noblement remplie la tâche que le poëte s'était imposée aux premiers jours de sa jeunesse, et l'auteur des *Messéniennes* put dire avec un modeste orgueil :

« . . . . Cette liberté
Qui séduit ma raison a sa mâle beauté,
Que ma muse poursuit de son ardent hommage,
Et dont mes fleurs d'un jour ont couronné l'image. » (1).

Que d'autres, venus plus tard, aient donc par des strophes plus éclatantes, par des accents plus poétiques, enlevé à M. Delavigne le prix de la lyre, nul ne pourra se vanter d'avoir mieux fait battre les cœurs, nul ne pourra se parer d'une gloire plus pure, nul ne pourra dire mieux que lui : *Exegi monumentum!* Et la France n'oubliera point ces chants qu'elle seule inspira; et, quand l'illustre poëte vient de descendre dans la tombe, sa plus belle, sa plus glorieuse épitaphe demeure encore : « Ci-gît l'auteur des *Messéniennes!* »

Oui, la France a perdu un noble cœur, une âme sincère, un esprit honnête et généreux. Sont-ce là aujourd'hui des pertes aisément réparables? et sommes-nous assez riches en pareilles vertus pour ne point regretter amèrement ceux qui les possédaient et qui viennent à mourir? Rendons au moins cette justice à notre pays, que la mort de M. Delavigne a été marquée par la douleur publique, et que si quelques-uns, de son vivant, furent sévères pour le poëte, le regret universel atteste aujourd'hui l'estime sincère que tous avaient pour son beau talent et son noble caractère!

Rappelons en quelques mots l'histoire de cette vie glorieuse, que prématurément la mort vient de trancher, en la maturité du talent et la force du génie. — Jean-François-Casimir Delavigne naquit au Havre, en avril 1793; son père, honorable négociant, avait acquis quelque fortune dans le commerce de la porcelaine. L'enfance du poëte, comme celle de Boileau, n'offre rien de remarquable; le jeune Casimir, non plus qu'autrefois le jeune Nicolas, n'était rien moins qu'un *enfant sublime!* et comme le père de Despréaux assurait d'avance que son fils Nicolas ne dirait jamais de mal de personne, ainsi le père de M. Delavigne disait un jour à l'auteur futur de *Louis XI* : « Toi, mon pauvre Casimir, tu continueras mon commerce de faïence. » — « Que deviennent donc tous ces génies de douze ans? » demandait Johnson; et d'Alembert ne félicitait-il pas Boileau d'avoir été le contraire de ces *petits prodiges*, qui souvent sont à peine des hommes ordinaires, esprits avortés, que la nature abandonne comme si elle ne se sentait pas la force de les achever.

Cependant, le jeune Delavigne, éclipsé par ses frères, ne tarda pas à les surpasser à son tour. Élève brillant du Lycée Napoléon, il faisait sa rhétorique en 1811, lorsque naquit le roi de Rome : l'enthousiasme public échauffa sa verve poétique, et il composa un dithyrambe dont l'empereur se montra satisfait. Plusieurs autres essais poétiques signalèrent, dès le collége, la veine naissante du jeune Delavigne, et à dix-huit ans il avait déjà tenté l'épopée et la tragédie de rigueur. Ces ébauches ne se recommandaient guère que par une pureté de versification, assez commune d'ailleurs dans l'école de Delille, alors florissante. — Des revers de fortune avaient frappé le père de M. Delavigne, et, au sortir du collége, le jeune poëte se vit contraint d'accepter un emploi administratif. — 1815 arrive : la France est vaincue, asservie; le cœur du poëte se gonfle amèrement : « *facit indignatio versus!* » et les trois premières messéniennes rendent aussitôt le nom de Delavigne cher à tous les Français. En même temps sont écrites *les Vêpres siciliennes*, où semble vibrer encore la généreuse colère, l'indignation patriotique qui avaient déjà retenti dans les chants lyriques de l'auteur. Deux ans une lecture est sollicitée au Théâtre-Français, et enfin obtenue. Le comité reçoit la pièce, « à cette petite condition seulement, dit un biographe, que l'auteur n'exigerait jamais qu'elle fût jouée; une actrice, qui faisait partie du comité, la rejeta même *sans condition*, en déclarant *qu'il y aurait inconvenance à mettre le mot* vêpres *sur une affiche de théâtre, et que, pour sa part, elle ne souffrirait jamais ce scandale.* »

M. Delavigne rentre chez lui indigné, et, en trois mois, il écrit sa pièce des *Comédiens*, dont les malicieuses épigrammes devaient le venger un jour de messieurs les sociétaires. — A quelque temps de là, l'Odéon renaissait de ses cendres (1819), et Picard, le nouveau directeur de ce théâtre, demanda *les Vêpres siciliennes* à l'auteur refusé. Le succès fut prodigieux, et le poëte, redemandé à grands cris, se vit traîné de vive force sur la scène, où il fut salué par des applaudissements incroyables; la pièce eut trois cents représentations consécutives, dont les cent premières versèrent 400,000 fr. dans la caisse du théâtre.—L'année suivante *les Comédiens* furent joués sur la même scène, et le succès de cette nouvelle pièce vengea suffisamment l'auteur des injustes dédains de la Comédie-Française. — Déjà *le Paria* était achevé, et au mois de décembre 1821, cette tragédie fut représentée à l'Odéon : le poëte, pour écrire sa nouvelle pièce, avait consulté tous les livres qui traitaient de l'Orient; il avait longtemps étudié Bernardin de Saint-Pierre, Tavernier et Raynal. On reconnaît là l'écrivain sincère qui prit plus tard pour texte de son discours de réception à l'Académie : « *De l'influence de la conscience en littérature.* » Et certainement, jusqu'à la fin de sa vie, M. Delavigne s'est montré fidèle à ce principe d'honnêteté littéraire, si méconnu de nos jours.

« Cette tragédie du *Paria*, qui venait confirmer et couronner d'une manière brillante des succès déjà si nombreux, semblait devoir ouvrir à l'auteur les portes de l'Académie. Il se mit deux fois sur les rangs; la première fois on lui préféra M. l'évêque d'Hermopolis; la seconde fois, M. l'archevêque de Paris; ses amis l'engageaient à se présenter encore une fois, il s'y refusa, « craignant, disait-il en riant, qu'on ne lui opposât le pape (2). »

A cette époque M. C. Delavigne, bibliothécaire à la Chancellerie, se vit frappé d'une brutale destitution par le ministère Villèle. La presse prit hautement le parti du poëte, et le duc d'Orléans écrivit à M. Delavigne, pour lui proposer une place de bibliothécaire au Palais-Royal. La lettre se terminait par ces mots, également honorables pour le prince et pour le poëte : « Le tonnerre est tombé sur votre maison; je vous offre un appartement dans la mienne. » M. Delavigne accepta cette place, si gracieusement offerte, et conçut dès lors un sincère attachement pour son protecteur. Plus tard, à l'occasion du sacre de Charles X, la maison du roi offrit au poëte une pension de 1,200 livres, qu'il refusa.

Cependant le Théâtre-Français, auquel M. Delavigne n'avait point tenu rancune, représentait avec un grand succès la comédie de *l'École des Vieillards* (1823); Talma, pour la première fois, avait consenti à jouer un rôle de comédie : il créa le rôle de Danville auprès de mademoiselle Mars, qui remplissait celui d'Hortense.—Le triomphe fut tel que l'Académie se vit bien forcée d'ouvrir ses portes au poëte; il obtint vingt-neuf suffrages sur trente (1825). Son discours de réception, prononcé au mois de juillet de la même année, présente une sorte de profession de foi littéraire. L'auteur, déjà préoccupé par les nouveautés qui se faisaient jour, et songeant dès lors à fondre en un seul les deux systèmes poétiques, se déclare pour « *l'audace réglée par la raison;* » mots remarquables, qui doivent éclairer la critique dans l'appréciation qu'elle fera du théâtre et des odes de M. Delavigne.

La tragédie de *Louis XI* était commencée; les laborieuses recherches auxquelles l'auteur se livra pour composer cette nouvelle pièce altérèrent sa santé : il s'embarqua pour l'Italie à bord de *la Madone*, et à son retour (1827), il publia les sept nouvelles *Messéniennes*, qui n'eurent point le succès des premières. — L'année suivante, *la princesse Aurélie* n'obtint au Théâtre-Français qu'un succès d'estime; la presse se montra généralement hostile à cette nouvelle comédie, qui ne demeure pas moins, comme *la Popularité*, un des meilleurs ouvrages de M. Delavigne.—Enfin, l'auteur des *Vêpres siciliennes*, abandonnant la voie purement classique qu'il avait jusqu'alors suivie, sembla obéir au mouvement littéraire de l'époque en composant ces pièces mixtes, qui ne sont proprement ni des drames ni des tragédies. *Marino Faliero*, joué à la Porte-Saint-Martin en 1829; *Louis XI*, au Théâtre-Français en 1832; *les Enfants d'Édouard*, au même théâtre, l'année suivante, puis *Don Juan d'Autriche* (1835); *une Famille sous Luther* (même date); *la Popularité* (1838) et *la Fille du Cid*, marquèrent les différents pas que fit M. Delavigne dans cette nouvelle route dramatique. Le succès couronna presque toujours les tentatives du poëte, et celles d'entre ces pièces qui ne restèrent point à la scène obtinrent du moins un succès de lecture incontestable.

Nous aurons achevé cette biographie, monotone peut-être parce qu'elle n'offre qu'un enchaînement de triomphes, si nous ajoutons que M. Delavigne, depuis longtemps malade et presque condamné par les médecins, poursuivait sans relâche l'accomplissement de ses nouveaux projets littéraires. Le travail était devenu toute sa vie, et, sur son lit de mort, le poëte travaillait encore, composant sans doute un nouveau chef-d'œuvre, dont malheureusement rien ne nous restera; car M. Delavigne avait, dit-on, l'habitude de faire ses pièces tout entières en son cerveau avant d'en écrire le premier vers. Singulière puissance d'esprit, qui ne pouvait être ébranlée par les souffrances les plus aiguës! *Don Juan d'Autriche*, cette comédie si vive et si gaie, fut composée au plus fort d'une maladie nerveuse, qui inspirait à la famille du poëte de mortelles inquiétudes.

M. Casimir Delavigne est mort à Lyon, dans la nuit du 11 au 12 décembre; il se rendait à Montpellier, espérant trouver, sous le ciel du Midi, un adoucissement à ses continuelles souffrances. Sa femme et son fils ont reçu son dernier soupir. — Les restes mortels du grand poëte ont été ramenés à Paris pour y recevoir les derniers honneurs.

Et maintenant, puisque déjà la postérité est commencée pour M. Delavigne, nous sera-t-il permis de joindre à cet éloge funèbre quelques mots de critique littéraire, pour essayer de marquer précisément la place qu'a occupée l'auteur des *Messéniennes* et de *Louis XI* parmi les poëtes contemporains, et de distinguer le rôle particulier qu'il fut appelé à remplir dans cette grande tourmente poétique, dans ce conflit violent des systèmes ennemis, dans cet antagonisme acharné de la vieille et de la *jeune* poésie? Un homme seul, de nos jours, fut assez heureux ou assez grand pour demeurer tout à fait neutre entre les deux partis rivaux, et se voir honoré à la fois par les romantiques et par les classiques. Ce poëte, c'est Béranger.

M. Delavigne ambitionnait aussi cette neutralité glorieuse; mais, pour y arriver, il prit une mauvaise route : il se fit conciliateur. Or, Molière nous a appris que l'on ne gagne rien de bon à empêcher les gens de se battre. Les tentatives conciliatrices de M. Delavigne n'eurent donc d'autre effet que de lui rendre hostiles et l'un et l'autre camp.

Un homme s'est rencontré en Allemagne assez fort, assez audacieux pour tenter cette synthèse littéraire et la réaliser en apparence. L'étonnant génie de Goethe, en des œuvres immortelles, enferma la pensée poétique des anciens et celle des modernes, et, à force d'art, il parvint à se créer cette langue prodigieuse qui s'inspire à la fois de Sophocle et de Shakspere, de Virgile et de Dante. Mais, dans ce merveilleux travail, le poëte s'effaça sous l'artiste. L'Allemagne elle-même appela tous ses chefs-d'œuvre des *statues*, et condamna son plus beau génie par le surnom qu'elle lui donna de *grand païen*. Ce que Goethe n'avait pu faire, était-il réservé à M. Delavigne de l'accomplir? L'auteur de *Louis XI* devait-il espérer cette gloire suprême, réservée sans doute aux poëtes à venir, de fondre en une poésie souveraine les deux génies jusqu'alors opposés des classiques et des romantiques? — La première qualité qui fût nécessaire pour opérer une semblable fusion, c'était évidemment un don presque divin d'invention, une double imagination de fond et de forme. Or, — ses admirateurs eux-mêmes en conviennent, — M. Delavigne ne fut rien moins qu'un inventeur. Au lieu d'imaginer de son propre chef, il se reposait volontiers de ce soin sur Shakspere ou Byron, et se contentait de « se tailler un pourpoint dans ces manteaux de rois. » Quant au style, l'auteur des *Messéniennes* était essentiellement conservateur; ses propres paroles en font foi : « Plein de respect pour les maîtres qui ont illustré notre scène par tant de chefs-d'œuvre, je regarde comme *un dépôt sacré* cette langue belle et flexible qu'ils nous ont léguée. » (*Préface de Marino Faliero.*)

M. Delavigne avait été élevé et nourri dans le classicisme le plus pur, le plus absolu, je veux dire le classicisme impérial. Il avait grandi dans l'admiration *passionnée* de Delille et de Ducis; et à les regarder de près, les *Messéniennes* ne sont-elles pas écrites dans la langue du *poëme des Jardins*, comme les *Vêpres Siciliennes* dans celle d'*Othello* et du *Roi Léar?* M. Delavigne, comme toute l'école impériale, fut d'abord et avant tout un homme d'esprit, un littérateur *bien élevé*, un versificateur *attique*, de ceux-là que chérissait de préférence le bonhomme Andrieux. — Que ces mots d'ailleurs n'aillent pas être pris en mauvaise part. Pour peu que l'on soit familier avec l'esprit de notre littérature classique, on accordera que l'inspiration du bon ton et de la convenance a régné presque uniquement dans les vers et la prose de nos deux grands siècles. De là cette fleur d'urbanité, ce parfum d'exquise politesse qui rendirent les lettres françaises chères à toutes les cours européennes. Tous nos écrivains classiques furent gens de bonne compagnie, et leur plus digne représentant, c'est le comte de Buffon, mettant, pour écrire, ses manchettes de dentelle. — Or, ce fut là le mérite singulier de M. Delavigne, de demeurer le fidèle et dernier représentant de la convenance polie et discrète, en ces temps d'anomalies souvent monstrueuses et de licences, pour la plupart, impertinentes. Homme d'esprit à côté d'hommes passionnés, il conserva, dans son style comme dans ses créations, le respect constant de ces limites chaque jour violées. Peut-être pécha-t-il par défaut, mais non par excès; et, en somme, le monument qu'il a élevé garde une rare dignité, qui ne sera pas son moindre titre aux yeux de l'avenir.

Cependant, on ne peut le nier, malgré cette éducation, cette seconde nature classique, qui désormais ne pouvait point se refaire, M. Delavigne, âme avidement ouverte à toutes les émotions du jour, à tous les sentiments généreux qui remuaient la France, ne demeura pas insensible à ce souffle poétique qui s'élevait tout à coup, et gonflait les voiles des jeunes poëtes. Assis dans son esquif classique (Voyez l'épître à M. de Lamartine : « Sous nos deux pavillons nous voguons separés. »), l'auteur des *Messéniennes* osa livrer, aussi lui, sa voile au vent inconnu; mais il ne se hasarda pas sur cette mer nouvelle assez loin pour perdre de vue les rivages accoutumés.

Il semble que M. Delavigne, au lieu d'adopter par sympathie les nouveautés littéraires, les ait comme subies à son corps défendant. Il y a dans ses innovations une telle timidité, une telle réserve, que le poëte paraît faire un sacrifice à la mode du temps, prenant la cocarde romantique, mais restant au fond du cœur fidèle à ses premières muses. Regardez *Louis XI*, *les Enfants d'Edouard*, *Marino Faliero;* l'enveloppe est à demi romantique, mais le fond demeure classique; le style s'enrichit de quelques couleurs nouvelles, mais il est toujours tissu sur la trame élégante et quelque peu lâche de Delille et de Ducis. M. Planche disait, trop sévèrement sans doute, mais avec quelque justice : « On prétend que M. Delavigne a travaillé à son *Louis XI* quatorze ans. Je ne m'étonne pas que sa tragédie réfléchisse toutes les révolutions qui se sont accomplies au sein de la poésie dramatique, qu'il y ait dans son poëme un peu de tout, une imitation de toutes les manières..... M. Delavigne n'est ni de ce siècle, ni du siècle passé, ni du siècle précédent. Je défie le plus habile de surprendre une parenté, si lointaine qu'elle soit, entre M. Delavigne et les choses ou les hommes de ce temps-ci. *Les Enfants d'Edouard* m'ont semblé une gageure d'emprunter à toutes les querelles, à tous les systèmes, ce qu'ils ont d'inoffensif et de superficiel. »

Il faut bien, en effet, le reconnaître : n'ayant pas le don d'initiative, qui eût été nécessaire pour jouer ce grand rôle de médiateur entre les deux écoles, et subissant, par conscience peut-être, les innovations poétiques, M. Delavigne ne put atteindre le but sublime qu'il se proposait, c'est-à-dire de fonder, par la réunion et la fusion pacifique des principes ennemis, cette grande école littéraire qui semble être promise aux destinées futures de notre pays. Et il arriva, chose étrange, qu'au lieu de prendre les devants, l'auteur de *Louis XI* rétrogradait plutôt. Sa poésie mixte, son inspiration mêlée et confuse, pour ainsi dire, semblent en effet former comme une sorte de transition entre l'école impériale, qui se mourait, et l'école romantique, qui naissait pour lui succéder. Si donc M. Delavigne était apparu aux derniers jours du dix-huitième siècle, avant *les Natchez* et *les Martyrs*, il eût tenu à cette époque une place éminente, joué un rôle salutaire, rempli une mission féconde. Mais, poëte transitoire, alors que MM. Lamartine et Hugo avaient décidé déjà le grand mouvement poétique, il lui fut seulement réservé d'initier la masse, toujours retardataire, aux nouvelles idées qui triomphaient déjà dans les régions plus hautes. De là, sans doute, les grands succès populaires de M. Delavigne; et c'est en ce sens qu'il faut entendre ces dures paroles de M. Planche : « L'esprit, l'imagination et le style de M. Delavigne sont à la taille du plus grand nombre. »

Jusqu'ici nous n'avons apprécié que la valeur *relative*, pour ainsi dire, de M. Delavigne; il nous fallait bien juger le poëte au vis-à-vis de ses contemporains, puisqu'il avait prétendu lui-même servir de lien entre les partis opposés de son temps. — Si, maintenant, nous considérons absolument les œuvres de M. Delavigne, nous n'aurons qu'à répéter les louanges légitimes que chacun a déjà données au talent ingénieux, à l'esprit élégant, au style toujours pur et choisi de l'auteur des *Messéniennes*. Mais nous vanterons surtout cette conscience poétique, cette honnêteté littéraire, qui ne se rencontrent plus de nos jours, et qui respirent dans toutes les œuvres de M. Delavigne. Jamais il ne fit trafic de sa muse, jamais il ne

(1) Épître à M. de Lamartine.

(2) Biographie de M. Casimir Delavigne, par un HOMME DE RIEN, page 21.

trempa dans ces basses pratiques, familières à nos écrivains les plus en renom; jamais enfin le poëte ne cessa d'être un honnête homme. Aussi son nom conservait-il auprès du public tout son premier crédit, et ses plus minces productions étaient accueillies avec l'estime respectueuse que l'on devait à l'auteur. M. Delavigne, d'ailleurs, trouva en sa probité littéraire la récompense qu'elle méritait; il fut presque le seul de nos auteurs fameux qui ne vit point décroître, avant l'âge, son talent et son génie; jusqu'au dernier moment, il se préserva de la honte des œuvres indignes, et jamais peut-être ne s'est-il élevé plus haut, comme écrivain, que dans sa comédie de *la Popularité*, composée si longtemps après ses premiers chefs-d'œuvre.

Donnons donc un nouveau regret à cet homme éminent, si tôt enlevé aux lettres et à la patrie. Personne, hélas! parmi la génération nouvelle, ne se levant pour remplacer ceux qui s'éteignent, la mort de chaque grand poëte doit sembler deux fois douloureuse, et par la perte d'un beau génie, et par le vide qu'elle laisse après elle, et qui ne sera point comblé.

Les obsèques de M. Casimir Delavigne ont eu lieu mercredi, 21 décembre. Toutes les classes de la société avaient des représentants à cette triste solennité; on évaluait à plus de six mille le nombre des assistants. Les notabilités littéraires, artistiques et politiques s'étaient particulièrement empressées de venir rendre ce dernier devoir à l'illustre poëte.

Le deuil était conduit par le fils du défunt, et par MM. Germain et Fortuné Delavigne.

L'Académie Française, la commission des auteurs dramatiques et la Comédie-Française, assistaient en corps aux obsèques.—Le roi et le duc de Nemours avaient envoyé leurs voitures.

Des discours ont été prononcés sur la tombe de M. Delavigne par MM. Montalivet, Victor Hugo, Frédéric Soulié, Tissot, ancien professeur de M. Delavigne, Samson et Léonard Chodsko : celui-ci parlait au nom de la nation polonaise.

Une souscription va, dit-on, être ouverte pour élever un monument au grand poëte que la France a perdu. Les théâtres, et d'abord la Comédie-Française, contribueraient par des représentations à cette œuvre nationale.



Ces derniers jours ont été attristés par plus d'une mort; je ne parle pas des morts vulgaires : celles-là suivent leurs cours habituel et s'accomplissent sans bruit. Je veux parler des morts qui emportent un homme d'esprit ou de talent, interrompent tout à coup celui-ci au milieu d'un bon mot, celui-là dans la méditation d'une œuvre importante, et obtiennent dans le journal du lendemain les honneurs de l'article nécrologique. Ainsi nous avons à regretter Casimir Delavigne, mort illustre! Presqu'en même temps que le noble poëte, un autre homme mourait, qui n'était qu'un homme intelligent, d'humeur originale et plaisante; mais il avait poussé si loin la singularité et la verve folle, qu'il était arrivé par là à une véritable célébrité, du moins dans le monde où il vivait et dans le cercle de ses nombreux amis. — Casimir Delavigne a droit à une place à part, à un hommage sérieux, complet, à l'abri de tout voisinage et tout mélange; cette place particulière, *l'Illustration* l'a réservée au poëte. — Quant à Wollis, l'autre mort, ce n'est pas un de ces fiers enfants de la Muse, un de ces bardes inspirés dont on n'approche qu'avec respect et qui demandent un sanctuaire; on peut donc placer ici Wollis sans façon, et lui faire un simple signe d'adieu. Certes, l'ombre de ce gros, intéressant et joyeux philosophe ne se fâchera point d'être ainsi traitée sans plus de cérémonie; il n'est pas possible que Wollis soit plus exigeant sur le *décorum* après sa mort que de son vivant: Wollis était certainement l'adversaire le plus déclaré de toute pompe et de toute étiquette.

Tant qu'il vécut, il fut avocat. Dieu seul aujourd'hui sait ce que Wollis est maintenant! Mais ce n'était pas un de ces avocats jaunes, roides, étiques, amaigris par les vieux rêves et le Digeste: il avait la panse ronde, les joues dodues et fleuries, la lèvre pleine d'appétit, l'œil au champagne. Comme, après tout, les dieux et les rois sont soumis à de rudes épreuves dans la succession des révolutions et des métamorphoses religieuses et politiques, on aurait pu croire, à voir notre Wollis, que c'était le dieu Bacchus ou le roi de Cocagne que la charte du paganisme ou l'établissement du système représentatif avaient obligé de se réfugier sous la toge, et de se faire inscrire au tableau des avocats près la Cour royale de Paris.

Il était de la philosophie épicurienne de feu Etienne Béquet, le prédécesseur de M. Jules Janin au *Journal des Débats*, et pratiquait la religion de maître Adam :

> Aussitôt que la lumière
> Vient redorer nos coteaux,
> Je commence ma carrière
> Par visiter mes tonneaux.

Wollis plaidait souvent. On écoutait avec plaisir sa parole vive, spirituelle, fine... et fréquemment trempée de chambertin et d'aï, *generoso plena Baccho*, suivant l'expression d'Horace. Comme orateur, Wollis se couronna de pampres encore plus que de lauriers.

Tous ses confrères l'aimaient, — la tendresse est rare entre avocats, — ils l'aimaient pour sa rondeur, la facilité de ses mœurs, sa gaieté, ses saillies, pour les mots piquants et comiques qu'il semait à pleines mains avec une verve intarissable. Les graves présidents eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de tempérer leur rigidité d'un sourire, en voyant Wollis prendre place à la barre. — Wollis fut un des fondateurs de la *Gazette des Tribunaux*; il excellait dans le compte-rendu pathétique ou burlesque; le drame, la comédie, la parade judiciaires avaient en lui un historiographe pittoresque qu'on remplacera difficilement.

Il a fini par une attaque d'apoplexie, — comme il devait finir. — La veille, il s'arrosait encore amplement et plaidait pour une pauvre femme dont il obtenait l'acquittement. C'était mourir à peu près comme il avait vécu, entre un verre et une Cour d'assises. Du reste, Wollis ne regrette pas la vie, on peut en être sur. Il était d'avance trop bien préparé à toutes les fortunes; et puis, le siècle commençait à lui sembler assez maussade.

> Aimant la vie et les couplets,
> Nos pères étaient gais et frais.
> On change de coutume :
> Nos jeunes gens au teint blafard
> Sont joyeux comme un corbillard.
> Amis, voilà, oui c'est bien là,
> C'est cela qui m'enrhume!

«Tous ces gens-là sont insipides, disait-il deux jours avant sa fin; il est temps que j'aille un peu m'égayer chez les morts!» — O Wollis! peux-tu nous dire si en effet l'autre monde est plus gai que celui-ci?

Paris n'est pas encore remis de la surprise mêlée d'effroi que lui a causée l'assassinat de la malheureuse veuve Senépart. Jamais l'Ambigu-Comique, dont le mari de cette pauvre vieille femme a été longtemps directeur, n'a offert, dans ses plus noirs mélodrames, un crime plus singulièrement horrible que ce crime commis en plein jour, avec une audace et un sang-froid épouvantables. On sait que l'assassin se nomme Ducros; il est âgé de vingt et un ans, et appartient à une honorable famille de Toulouse. Ducros était venu perfectionner à Paris ses études de pharmacie, disent les journaux. Quel perfectionnement! Trois jours après son arrivée il étranglait madame veuve Senépart et la volait. Ducros a la voix douce, les manières douces, le regard doux. On peut dire, — qu'on me pardonne cet horrible assemblage de mots, — qu'il assassinait son monde avec politesse. Au moment où il sortait d'étrangler sa victime, tandis qu'elle était palpitante et râlant encore, quelqu'un le vit, le chapeau à la main, s'inclinant sur le seuil de la porte, dans l'attitude d'un homme qui se défend contre un excès de prévenance : « Non, madame, disait-il, ne vous dérangez pas; rentrez chez vous, je vous en supplie; je ne souffrirai pas que vous me reconduisiez plus loin. » Il parlait ainsi pour donner le change et faire attester au besoin, si on l'accusait, qu'à l'instant où il avait quitté la veuve Senépart, elle vivait encore, puisqu'elle voulait à toute force le reconduire jusque sur le palier.

On a raconté comment, après le meurtre, il était allé chez M. Senépart fils, auquel il était particulièrement recommandé par d'honorables habitants de Toulouse, et comment il se rendait chez une nièce de sa victime au moment où il fut reconnu et arrêté; mais voici un fait qui n'a pas été publié. Deux jours avant le crime, M. Senépart fils, voulant faire honneur à ces lettres de recommandations, invita Ducros à dîner. Ducros vint: on dîna bien et gaiement; l'homme qui devait bientôt étrangler la mère reçut de la main confiante du fils le vin et le pain de l'hospitalité. Le dîner fini, M. Senépart s'excusa, pour raison d'affaires, d'être obligé de sortir : « Eh bien, dit Ducros, je finirai la soirée avec madame.» — M. Senépart, récemment marié, n'habitait pas avec sa mère. — D'abord il fut sur le point de céder à la proposition de Ducros; puis, toute réflexion faite, il fit comprendre à son hôte qu'il ne serait pas convenable de sa part de rester toute une soirée seul avec une jeune femme qui le voyait et le recevait pour la première fois. Cette insinuation parut vivement contrarier Ducros. Il se retira cependant en disant : « J'irai au spectacle! » Il alla en effet au théâtre des Variétés, où il se divertit beaucoup à voir Bouffé et le *Gamin de Paris*.

La jeune dame Senépart raconte avec terreur ce dîner, et l'insistance que mit Ducros à vouloir rester près d'elle pendant l'absence de M. Senépart. L'horrible catastrophe qui suivit cette soirée, certaines marques d'impatience, certains regards rapides et inquiets, qui n'avaient alors aucun sens pour madame Senépart, et qu'elle explique aujourd'hui, peuvent faire soupçonner que Ducros aurait tenté ce soir-là contre la bru le crime qu'il accomplit le surlendemain sur la belle-mère.

On annonce l'arrivée à Paris de l'ex-régent Espartero. L'ordre est arrivé de lui préparer un appartement à l'hôtel Meurice. Espartero s'ennuie à Londres : le spleen le gagne; ses médecins lui ont conseillé Paris. Il faut donc compter sur Espartero, et le mettre au nombre des curiosités de cet hiver. Mais qu'il s'y attende : quand on l'aura vu une fois manger un bifteck au Café de Paris, prendre sa demi-tasse chez Tortoni, et jouer sa partie de whist au Cercle des étrangers, tout sera dit, personne ne le regardera plus. Zurbano durerait un peu plus longtemps; mais Zurbano ne viendra pas; il s'est fait définitivement ermite, et habite, suivant les correspondances de Madrid, un petit village des environs de Valence, où il a ouvert un débit de cigarettes. *O vanitas vanitatum!*

Quelque chose fait plus de bruit que la prochaine arrivée d'Espartero. Ce quelque chose vaut bien la peine en effet qu'on s'en occupe. — Ah! de grâce, dites-nous ce quelque chose? — M. Berryer va convoler en secondes noces. Si nous nous marions, vous, moi ou mon voisin, l'affaire ne ferait pas le moindre bruit; à peine si le bedeau de la paroisse s'en douterait. Mais M. Berryer, diable! prenons garde; toutes les cloches de la vieille monarchie vont carillonner. M. Berryer était veuf depuis à peu près un an. Veuf, il épouse une veuve, madame de Sommariva. Feu M. de Sommariva était, comme on sait, un grand amateur des beaux-arts; sa galerie de tableaux et de sculpture passait pour une des plus riches qu'un simple particulier eût jamais possédées. Elle a été vendue publiquement après sa mort. Quoi qu'il en soit, M. Berryer, en prenant possession de l'hôtel de Sommariva, y trouvera bien encore quelque statue de Démosthènes ou de Cicéron pour lui tenir compagnie.

Puisque nous voici à parler de statues, parlons de la statue qu'il est question d'élever à Rossini dans le foyer de l'Opéra. Nous ne sommes pas pour les statues qu'on dresse aux gens de leur vivant; c'est leur donner de l'encensoir dans le nez; cela fait mal. Ce n'est pas que nous contestions la gloire de Rossini ni son génie; si quelqu'un a droit à la statue lyrique, c'est lui assurément : il y a droit au même titre que Gluck et Mozart. Mais si nous rendons cet honneur à l'auteur de *Guillaume-Tell* et du *Barbier*, gare! nous sommes perdus! Les statues vont nous écraser; chaque croque-note voudra avoir sa statue. Vous savez de quels effrayants amours-propres sont doués les petits hommes de ce temps-ci : il n'y en a pas un qui ne se croie l'égal d'un colosse. Allons! vite, sculpteur, taille-moi en marbre, coule-moi en bronze, je veux avoir ma statue! Rossini a bien la sienne! Et en effet, les voici déjà qui s'ameutent; depuis que le bruit est répandu qu'un comité d'artistes s'est formé pour aviser au moyen de mettre Rossini en statue, ils se récrient et réclament; le dernier numéro de la *Gazette musicale* leur sert d'interprète. Une statue à Rossini, fi donc! vous vous trompez! Il n'y a dans le monde que moi qui mérite une statue. «Oubliez-vous donc mes barcarolles, dit celui-ci; et mes nocturnes, ajoute cet autre; et mes chansonnettes, s'écrie l'un, et mes petites opéras-comiques,» fulmine l'autre. Si bien, au train dont vont les choses, que Rossini court risque de ne pas avoir sa statue; mais, en revanche, nous pourrions bien voir sur le piédestal M. de Flotow ou M. Pilati.

Mademoiselle Plessis vient de se hasarder avec succès dans le rôle d'Elmire de *Tartufe*. Ce rôle était un de ceux que mademoiselle Mars aimait et qu'elle jouait souvent; ce n'est pas qu'il soit brillant, mais il est correct, sage, modéré, d'un grand goût; il faut un art exquis pour y réussir et lui conserver sa décence spirituelle et son aimable honnêteté. Mademoiselle Mars y excellait; mademoiselle Plessis n'a pas été mademoiselle Mars, mais elle s'est mise en route pour y arriver. Quelle charmante Elmire, d'ailleurs! quels yeux! quelle jeunesse épanouie! et que monsieur Tartufe est bien là! en pleine tentation! On remarque cependant, non sans quelque regret, que mademoiselle Plessis, depuis quelque temps, tombe dans le sérieux. L'autre jour, elle était quakeresse dans l'*Ève*, de M. Gozlan; le lendemain, chanoinesse dans la *Tutrice*, de M. Scribe; et la voici la sage et prudente Elmire. C'est un bien grave office pour votre belle jeunesse, mademoiselle, et vous commencez de bonne heure à entrer en sagesse. Quel grand mal, si vous étiez Célimène un peu plus longtemps; Elmire vient toujours assez tôt, et vraiment vous n'êtes pas faite pour être chanoinesse, et quakeresse encore moins! Dans vingt ans, soit, on vous le passerait!

Nous avons quitté tout à l'heure Rossini un peu brusquement; voici une anecdote qui nous ramène à lui : il en est le héros. La scène se passe à Paris, pendant la dernière visite que l'illustre maestro a bien voulu faire à la moderne Babylone. Rossini vient de recevoir chez lui un de nos pianistes les plus excentriques et les plus échevelés : « Voulez-vous que je vous joue quelque chose de ma façon? » dit notre homme. Rossini de s'en défendre; il a divorcé avec la musique, et ne veut plus entendre une note. Mais le pianiste insiste; le pianiste est tenace de sa nature, le pianiste échevelé surtout; il s'installe donc, et fait courir ses doigts sur les touches sonores, çà et là, avec une fureur à tous crins. Après une demi-heure d'ouragan, il se lève pâle et inondé de sueur : « Eh bien! dit-il à Rossini, comment trouvez-vous cela? » Le maestro garde le silence. « Comment trouvez-vous cela? mio carissimo? répète le pianiste avec insistance et d'un air triomphant. — Je trouve, répond Rossini avec sa raillerie bonhomie, je trouve cela étonnant; vous êtes plus fort que Dieu : Dieu avait fait le monde, vous venez de faire le chaos! »

Il est question de mettre un impôt sur les voitures de luxe et sur les chiens, à l'imitation de l'Angleterre; cela fera aboyer beaucoup de gens, les portières surtout et les vieilles filles.

M. Alexandre Dumas continue son commerce; il vient de présenter au Théâtre-Français une nouvelle comédie en cinq actes et en prose, *Une Conspiration sous Louis XV*, le tout sans préjudice d'une autre comédie en cinq actes reçue au même théâtre, et d'un drame non moins en cinq actes, *Lord Dunbiki*, que l'Odéon annonce pour la semaine prochaine. M. Dumas a des drames et des comédies plein ses poches; il ne tire pas son mouchoir ou sa tabatière sans en faire tomber deux ou trois à chaque pas : les passants marchent dessus.

Le sultan a fait mander en France un professeur de langue française et de géographie. Un des élèves les plus distingués de l'École Normale vient de partir pour donner des leçons à Sa Majesté turque. O ombres de Soliman et de Selim, qu'allez-vous dire? Avant un an peut-être votre héritier lira couramment Voltaire, *le Contrat social* et les *Lettres persanes*. Par Mahomet! où allons-nous?

Théâtres.

Tibère, tragédie de Marie-Joseph Chénier (Théâtre-Français). — *le Vengeur* (Cirque-Olympique).

Proscrit par la censure impériale, le *Tibère* de Chénier était depuis vingt ans réfugié dans les œuvres du poëte. L'interdit enfin vient d'être levé, et *Tibère* a pris possession de la scène. Toutes ces énergiques beautés que la tragédie recèle, beautés jusqu'ici réservées seulement à la curiosité du lecteur, le parterre vient de les reconnaître à la lueur de la rampe, et de les saluer de ses bravos. Le succès public a confirmé le succès de la lecture solitaire.



(Portrait de Marie-Joseph Chénier.)

Comme le titre l'indique, le sujet de l'ouvrage de Chénier est la peinture du caractère de Tibère. Le poëte prend le terrible et tortueux empereur au moment de la mort de Germanicus, son fils adoptif; toute cette héroïque et fatale histoire de Germanicus a été tracée, on le sait, par la main de Tacite en traits impérissables. L'étude de Chénier n'est pas indigne de cette vigoureuse peinture de l'historien.

Tibère a empoisonné Germanicus par la main de Pison, ou du moins, suivant Chénier, Pison a connu les préparatifs du crime et ne l'a point empêché. Maintenant tout est dit: Germanicus est mort; il ne reste plus que la fière douleur d'Agrippine, sa veuve, et le remords tardif de Pison. Tous deux viennent à Rome, et arrivent en même temps, Agrippine portant dans son sein les cendres de son époux, comme dit Tacite. Agrippine vient poursuivre Pison; de son côté, Pison est déterminé à se défendre; il compte d'ailleurs sur l'appui de Tibère, son secret complice.

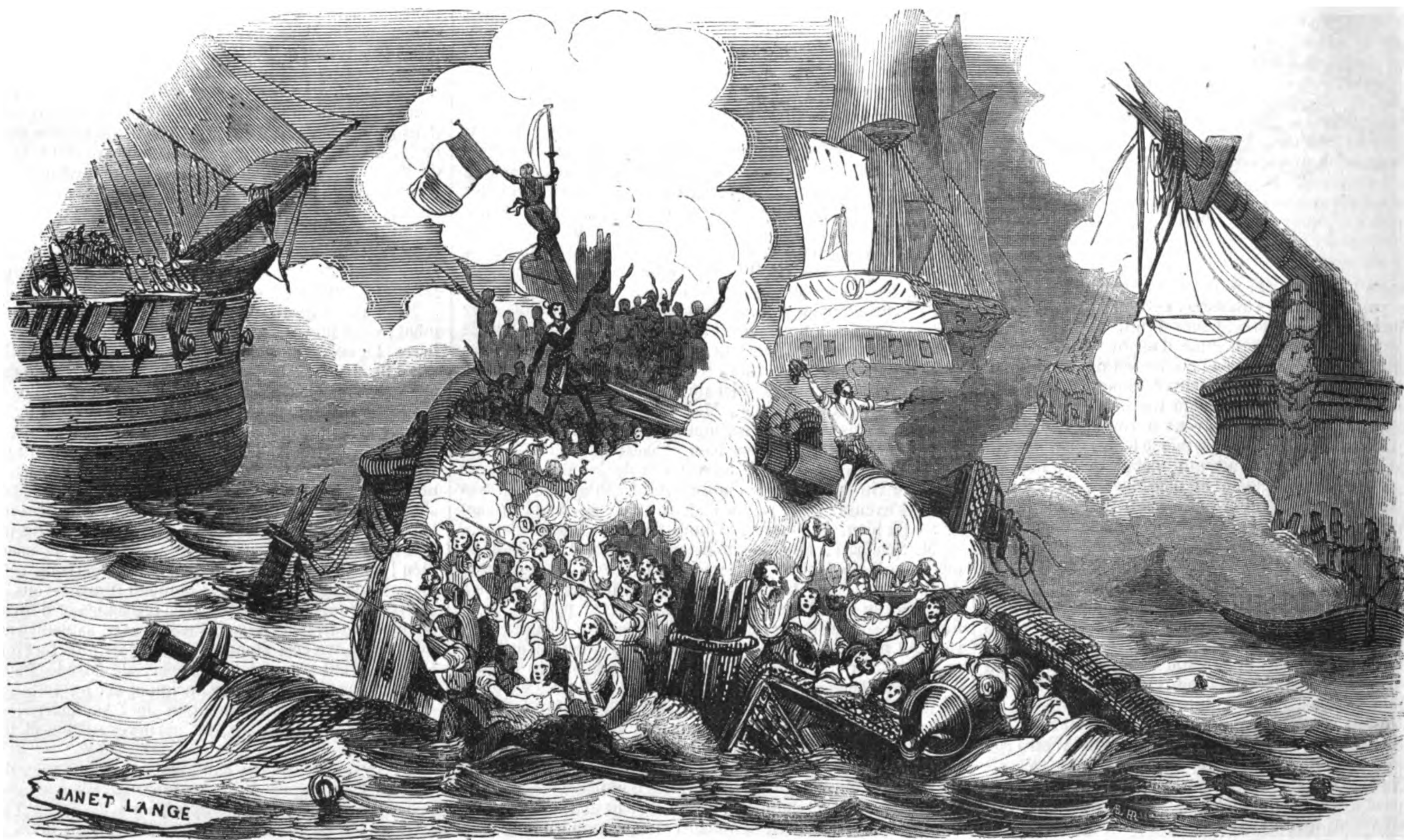
Telle est donc la position de Tibère : il faut qu'il feigne de pleurer Germanicus avec Agrippine, et de s'associer à sa vengeance, cependant qu'il ménage Pison, dont il craint les révélations et le désespoir. La tragédie s'engage sur cette situation à double face. C'est un jeu de bascule perpétuelle que joue Tibère; de l'exposition au dénoûment, s'efforçant de pleurer Germanicus d'un œil, si on peut se servir d'une expression si bourgeoise en un sujet si terrible, et de l'autre œil désignant à Séjan Agrippine et Pison, qui le gênent tous deux, et dont il veut se défaire en même temps.

Le mensonge, la ruse, l'hypocrisie, toute l'habileté tortueuse et souterraine de l'âme de Tibère est mise en œuvre dans cette lutte difficile: tantôt il flatte la douleur d'Agrippine, tantôt il ménage Pison; une autre fois il cherche à corrompre, par la séduction du pouvoir, Cnéius, le fils de Pison, le jeune Cnéius, qui a conservé la vertu des vieux Romains dans ce temps de bassesses et de vices.



(Théâtre-Français. — *Tibère*, acte II, scène II. Agrippine, accompagnée de ses enfants, accuse Pison dans le sénat en présence de Tibère.)

Mais Tibère a beau faire, Agrippine et Pison finissent par lire dans la nuit de son âme: l'une y découvre la fausseté de sa pitié menteuse; l'autre, le secret de l'abandon que le tyran fait de lui et de la ruine qu'il lui prépare. Le ressentiment et le remords élèvent alors le coupable Pison jusqu'au courage d'une expiation publique: il déclarera son crime en plein sénat, à la face de Rome, et il nommera son complice, c'est-à-dire Tibère lui-même, voilà ce qu'il annonce au tyran, voilà ce qu'il promet à son fils Cnéius; mais Tibère a dit un mot à Séjan, et ce mot suffit. Tandis que le sénat et Tibère, et Cnéius, et Agrippine sont en présence, attendant Pison, Séjan vient dire que Pison s'est donné une mort volontaire; une mort volontaire annoncée par Séjan! vous sentez ce que cela veut dire; on devine que Tibère a passé par là. Il ne reste à Cnéius que le poignard de son père, et il s'en sert pour échapper à la tyrannie :



(Cirque-Olympique. — Dernière scène du *Vengeur* : le navire disparaît sous les flots.)

Il est temps de placer Tibère au rang des dieux.

Cette tragédie est d'un ton constamment énergique et grave; la pensée a de la force, le style une concision et une fermeté peu communes. On a remarqué surtout quatre belles scènes : l'arrivée d'Agrippine, suivie de ses deux fils et présentant au sénat l'urne de Germanicus en demandant vengeance, l'entrevue de Tibère et de Pison, où Pison déclare qu'il est résolu à dévoiler le terrible secret qui les lie; l'aveu qu'il fait de son crime à son fils Cnéius, et enfin le dénoûment de la tragédie, où Cnéius, frappant Tibère d'anathème, se poignarde.

Ligier s'est fait remarquer dans le rôle de Tibère par des études habiles et tout à fait dans le caractère du personnage; mademoiselle Araldi, malgré son inexpérience, Guyon, malgré ses cris, et Geffroy méritent bien aussi quelques éloges.

— Le nom de Marie-Joseph Chénier est sorti honoré et glorieux de l'épreuve.

Tout le monde connaît le dévouement héroïque du *Vengeur;* c'est un des plus beaux faits de nos annales maritimes. Le glorieux événement s'accomplit le 28 mai 1794. *Le Vengeur*, séparé de la flotte commandée par Villaret-Joyeuse, qui soutenait contre les Anglais un combat terrible; *le Vengeur*, environné de forces supérieures, désemparé, criblé de boulets, faisant eau de toutes parts, après avoir repoussé deux fois l'abordage; *le Vengeur* refuse de se rendre; et quand l'heure est venue, quand les canons, arrivés à fleur d'eau, sont près de disparaître, *le Vengeur* lance aux Anglais une dernière et terrible bordée; puis, tandis que l'équipage crie: *Vive la France! vive la République!* le vaisseau disparaît lentement dans les flots avec ses combattants héroïques.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève en périssant leur courage indompté.
Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri : *Vive la Liberté!*

Telle est la sublime action que le Cirque-Olympique vient de mettre en scène avec la conscience patriotique et l'étonnante vérité qui caractérisent les représentations de ce théâtre militaire.

La mer vue par un clair de lune, la lutte acharnée et la disparition du *Vengeur* sont deux tableaux d'une grande beauté. Cela émeut, cela donne le frisson, et l'imitation est si heureuse que, les nuages de poudre et les bordées de canon aidant, on pourrait croire qu'on a vraiment affaire à un Océan furieux.

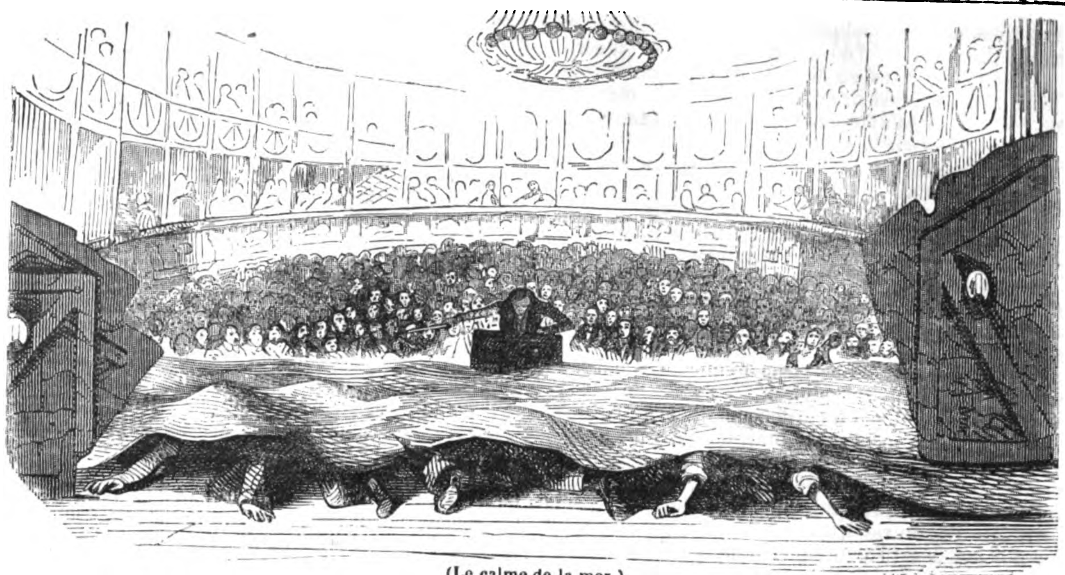
Il ne faudrait pas trop s'y fier cependant; cet Océan est un Océan pour rire, et puisque le jour de l'an approche, nous allons livrer à nos lecteurs, en guise d'étrennes, le secret de cette mer ou tranquille ou furieuse.

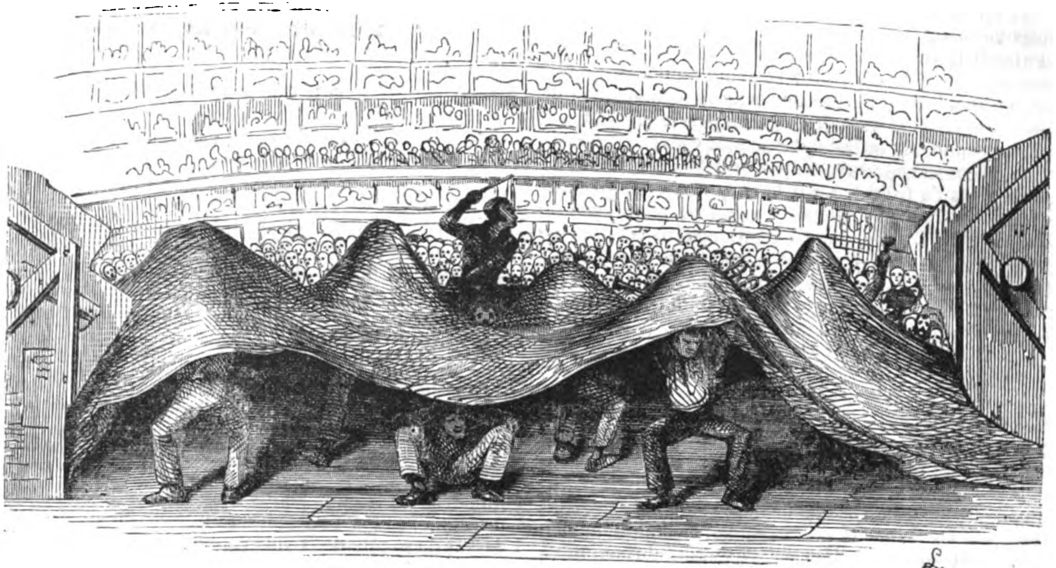
Pour avoir une mer, au Cirque-Olympique, à l'Opéra ou ailleurs, vous prenez d'abord une vaste toile; sous cette toile vous jetez une douzaine de figurants mâles ou femelles, le sexe n'y fait rien, la mer n'y regarde pas de si près. Cela fait, vous avez votre Océan au grand complet. Désirez-vous une mer orageuse? Le chef d'orchestre se démène comme un diable et agite son archet en guise de trident; la musique aussitôt imite le mugissement des flots. A ce signal, nos figurants se mettent à l'œuvre : l'un se lève, l'autre se baisse; la toile suit le mouvement onduleux, et figure ainsi, par cette oscillation de haut en bas, un roulis parfait et une tempête de première qualité.

Etes-vous las des orages ?vous plaît-il de glisser tranquillement sur une onde tranquille? Le chef d'orchestre s'incline, baisse la tête comme un Neptune vaincu, les violons jouent en *decrescendo* et les flots obéissants se jettent à plat ventre...

Eh! vogue ma nacelle!
Doux zéphyr, sois-moi fidèle!
Nous toucherons au port!

Le métier de flot est rude; aussi les traite-t-on en conséquence: dans les temps calmes, chaque flot reçoit cinquante centimes par tête; si on leur demande une tempête, ils obtiennent une haute paie d'un franc. Je ne parle pas des petites vagues qui sont des enfants de coulisses... Ceux là ont pour appointements des coups de pied où vous savez bien; dans la canicule, l'état de flot est particulièrement insupportable, ils sont en nage. Un jour, M. Franconi surprit, au milieu de la tempête, trois des plus gros flots qui buvaient une bouteille de bière. Il leur en fit un reproche : «Que voulez-vous, monsieur, lui répondit le premier flot, nous mourions de soif! »

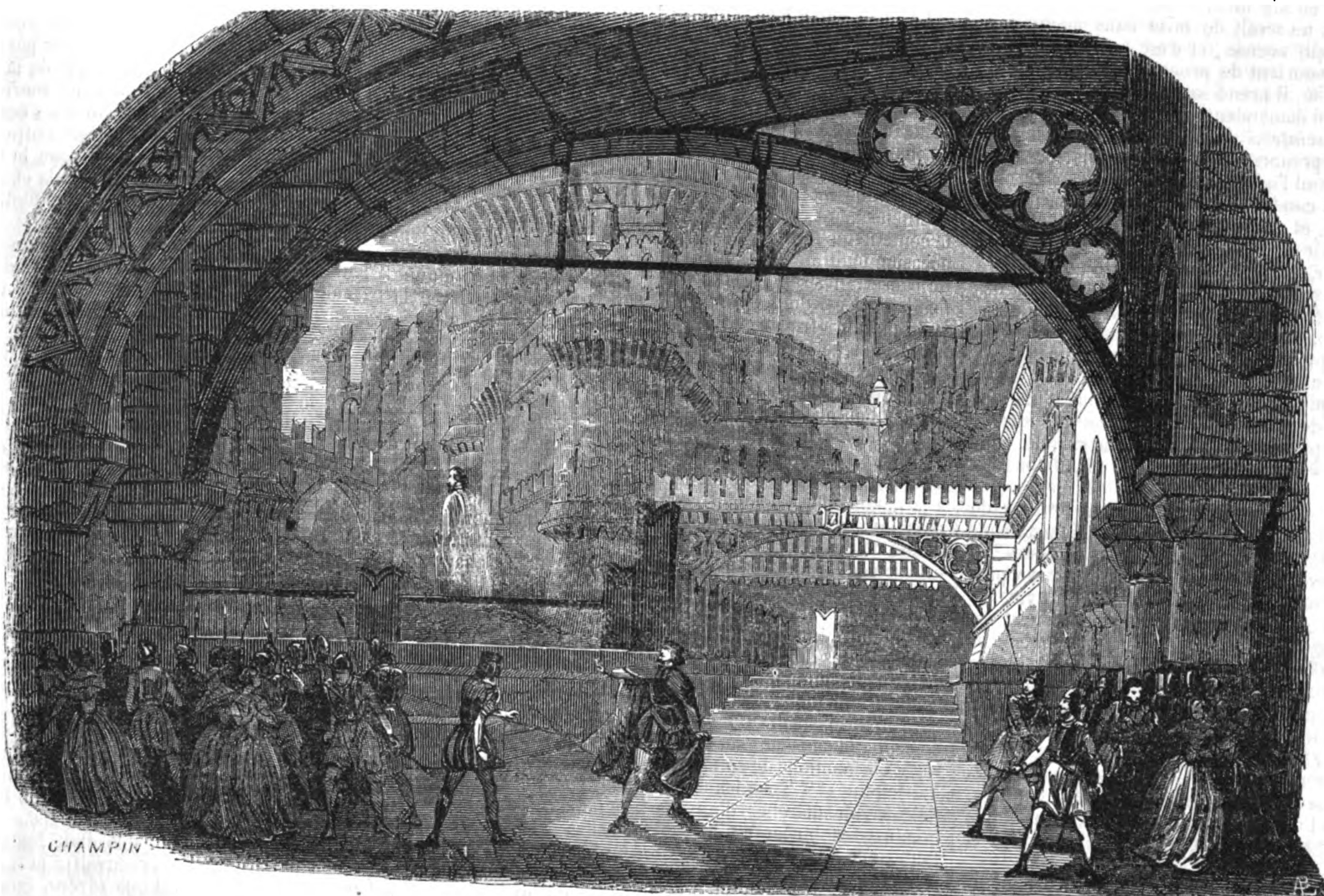

(Le calme de la mer.)


(La mer agitée.)

THÉATRE ITALIEN.

Il Fantasma (le Fantôme), opéra en trois actes, musique de M. Persiani.

Cet ouvrage est la traduction, ou plutôt l'imitation d'un mélodrame de M. Mélesville qui eut jadis un grand succès à la Gaieté. Il était orné, à cette époque, de décorations fort belles, dont M. Daguerre, si je ne me trompe, était l'auteur. Il eut, pendant quelques mois, un grand retentissement; puis il quitta Paris, et fit son tour de France; puis il passa les monts. Une fois en Italie, il adopta, en mélodrame avisé qu'il était, le costume et les usages du pays : il se fit *libretto*, et les compositeurs lui firent fête; M. Carafa le revêtit, à Mi-



(Théâtre Italien. — *Il Fantasma*

lan, d'une belle partition pleine de charmants motifs et de nobles harmonies. Qu'était-il devenu depuis lors? Je l'ignore. Il s'était apparemment retiré du monde. M. Persiani l'a rencontré je ne sais où, et vient de le rhabiller à la dernière mode. M. Persiani et son fantôme, l'un portant l'autre, ont été fort bien accueillis par le public.

Ce fantôme habite le château de Scylla. Le lecteur sait trop bien sa géographie et sa mythologie pour que je lui dise où est Scylla. Mais Scylla a subi d'étonnantes transformations avec les années. Après n'avoir été bien longtemps qu'un aride rocher, une affreuse caverne, hantée par ce monstre bruyant et vorace dont les anciens nous ont laissé de si épouvantables descriptions, Scylla est devenu un château magnifique, ceint de hautes murailles et de fossés profonds, et défendu par des donjons menaçants. A l'abri de ces remparts inexpugnables s'élèvent des bâtiments de la plus riche architecture, qui renferment des appartements splendides.

C'est là que notre fantôme a élu domicile. Pendant le jour, personne ne l'aperçoit; pendant la nuit, il erre à pas lents à travers les longs corridors et les vastes cours du château, et sa promenade nocturne aboutit toujours au même point : à la porte de la chapelle. C'est là que le duc Ansaldo a été récemment assassiné. Les autres habitants du château ont conclu de là que le fantôme est l'ombre du défunt qui vient demander vengeance.

De qui demande-t-il vengeance? quel est son assassin? Là est la difficulté.

Le duc Ernest, frère du mort, prétend que c'est Adolphe; et Roger, l'écuyer du duc Ernest, assure qu'il en a la preuve, et qu'il est en mesure de l'attester. Je ne puis nier que les apparences ne soient, jusqu'à un certain point, de leur côté. Adolphe aimait Herminie, la fille du duc Ansaldo. Il l'a demandée en mariage; Ansaldo lui a répondu qu'il était un impertinent, et lui a intimé l'ordre de sortir immédiatement de sa présence; en langage vulgaire, il l'a mis à la porte. Est-il donc si invraisemblable qu'Adolphe se soit vengé de cet affront? Une circonstance grave dépose d'ailleurs contre lui : le duc, quand on l'a trouvé, avait le corps traversé par une grande épée, que tout le monde a reconnu pour celle du jeune chevalier. On l'a cherché : il avait disparu. D'une commune voix, il a été déclaré coupable, et l'on a mis sa tête à prix. Malheur à lui s'il reparait! On a affiché, dans toute l'étendue du domaine de Scylla, cette inscription menaçante, qui fait d'ailleurs beaucoup d'honneur au talent poétique des huissiers de la Calabre.

L'empio Adolfo, uccisor del duca Ansaldo
Se in Calabria si cela,
Morte avrà chi occultar osa il ribaldo,
Premio chi lo rivela.

En attendant, le duc Ernest ne néglige rien pour faire tourner à son profit les malheurs de sa famille. Herminie ne peut plus décemment songer à épouser l'assassin de son père. Pourquoi n'épouserait-elle pas son cousin Hermann? Par ce mariage, le fief passerait de la branche aînée à la branche cadette, ce qui serait pour lui, Ernest, une grande consolation. Herminie, après quelques façons, s'y résigne. C'est une fille bien élevée, pleine de courage et de bons sentiments. Mais, ô fortune ennemie! comme elle se dispose à marcher à l'autel, Adolphe paraît tout à coup, et lui rappelle sa promesse, en jurant ses grands dieux qu'il n'est point coupable, et que, si l'on s'obstine à l'accuser, il est prêt à purger sa contumace. On le saisit, on l'enchaîne, et il paraît bientôt devant le tribunal.

Ce tribunal est assez étrangement composé, et d'ailleurs il suit une procédure qui ne serait de mise dans aucun pays civilisé. C'est le duc qui accuse, et c'est le duc qui condamne. Il lui en coûte pourtant de prononcer la sentence de mort. Il s'arrête, il hésite, il prend sa tête à deux mains, et, comme ses assesseurs lui demandent s'il a la migraine, il leur répond naïvement : *Lasciatemi in preda al mio terror*. Là-dessus, tous ensemble prennent la parole à la fois, et chantent un bel *adagio*. Quand l'*adagio* est fini, la terreur du duc se trouve dissipée, et il condamne Adolphe sans miséricorde. Voilà un beau procédé, et d'invention toute neuve! Ne devrait-on pas s'en servir de temps en temps à l'endroit de messieurs les jurés, qui, lorsqu'on leur présente un fils qui a coupé son père en dix-sept morceaux, déclarent qu'il y a des *circonstances atténuantes*? Que ne leur fait-on chanter préalablement un *adagio* pour calmer leurs appréhensions?

Voilà Adolphe bien près de sa fin, et c'est dommage, car Adolphe est un beau jeune homme, fort élégamment tourné, porteur d'une magnifique chevelure noire, et doué d'une des plus charmantes voix de ténor que l'on puisse entendre... Rassurez-vous, lecteur pitoyable; n'ayez aucune crainte, sensible lectrice; le ciel veille sur l'innocence, et Adolphe est innocent.

La nuit vient, et le fantôme recommence sa promenade habituelle. Le voyez-vous, enveloppé d'un vaste manteau, qui glisse à pas silencieux derrière ces sveltes colonnes? Il s'approche : le voilà devant vous; le reconnaissez-vous à présent? O surprise! ce n'est point un mort, mais un vivant! ce n'est point Ansaldo, c'est Ernest lui-même! Ernest est somnambule, et le mystère est pénétré. Il n'est pas seulement somnambule, il est somniloque. Il ouvre la bouche, et que dit-il? Il exprime éloquemment le remords qui le tourmente, et l'horreur que ses crimes lui inspirent. C'est lui qui a tué son frère, et il décrit toutes les circonstances de l'attentat. Or, il n'est pas seul : sa nièce, son fils, Adolphe, et vingt autres témoins l'entourent et pèsent ses paroles. Que deviendra-t-il à son réveil? Il veut se poignarder, mais on retient son bras. « Arrête! tes remords t'ont assez puni. Prions tous ensemble le Dieu tout-puissant; puisse-t-il te pardonner, et rendre la paix à ton âme! »

Voilà ce qu'on lui chante en chœur, et le plus harmonieusement du monde. Après quoi chacun va se coucher, et les spectateurs en font autant.

Si cette histoire n'est pas très-amusante, elle est du moins très-morale, et c'est beaucoup. Et puis, comptez-vous pour rien la musique de M. Persiani et le chant de madame Persiani?

Il y a dans la partition des morceaux fort agréables : — une tarentelle, chantée en chœur par les paysans calabrais, qui a paru très-piquante; — un air à trois temps, où le compositeur a réuni comme à plaisir des difficultés de vocalisation qui eussent fait reculer tout autre cantatrice que madame Persiani; — un morceau d'ensemble dialogué, dont la forme a paru assez originale; — plusieurs ducs qui renferment des phrases charmantes. On y trouve aussi quelques morceaux assez mal bâtis, je dois en convenir, et dont l'instrumentation pourrait être plus pleine et plus riche; on y trouve des cris, du bruit, et assez d'éclats de trombonnes et de coups de grosse caisse et de cymbales pour ébranler les tympans les plus durs et les plus racornis. L'auteur enfin a voulu satisfaire tous les goûts, et il paraît avoir complétement réussi dans cette difficile entreprise. On l'a appelé deux fois sur la scène à la première représentation, et deux fois encore à la seconde. Il s'est prêté le plus complaisamment du monde à cette fantaisie du parterre. Il a vaincu, il a triomphé... Je ne jouerai pas le rôle de ces soldats romains qui suivaient le char du triomphateur en parodiant ses exploits et en chansonnant sa gloire. J'applaudis de mes deux mains à son succès, et je m'associe à son bonheur.

L'Horloge qui chante.

NOUVELLE AMÉRICAINE.

(Suite et fin. — Voir page 246.)

Tout allait bien jusque-là; les deux amants se croyaient au comble de leurs vœux; mais le Ciel, qui se plaît à éprouver les bons cœurs, leur réservait un chagrin bien amer. Ce lendemain, si beau dans leur espoir, devait être le plus triste jour de leur vie. — On se rappelle que le méchant Samuel n'était point rentré le soir dans la maison paternelle; tout le jour il avait fait la débauche, et, à la tombée de la nuit, il était allé errer dans la campagne, pour dissiper son ivresse. Il marcha ainsi à l'aventure, dans les ténèbres, jusqu'à ce que, ne pouvant plus se soutenir, il se laissa tomber sous le premier arbre venu, pour y cuver son vin. — Le sort voulut que cet arbre fût précisément le peuplier des deux rossignols. — Peu à peu Samuel, engourdi sur la terre, sentit la fraîcheur de la nuit dissiper les fumées de son ivresse. Déjà il commençait à reprendre sa raison, lorsqu'il entendit au-dessus de sa tête deux voix connues qui achevèrent de l'éveiller : c'était la voix de Daniel et celle de sa sœur. Samuel dressa l'oreille, surprit le secret des deux amants, entendit chanter l'horloge, et ne perdit pas un mot du plan qui avait été concerté pour le lendemain. Sa colère était au comble de voir sa sœur aimer ce *nez-bleu*, cet esclave, comme il l'appelait; mais la violence ne lui aurait servi de rien; il dissimula et conçut dans son cœur un noir projet, qui devait déjouer les heureuses espérances de Louise et de Daniel. Il rentra de bonne heure en compagnie d'un homme de mauvaise mine, et alla se renfermer avec lui dans sa chambre. Tous ses amis avaient cet air-là, et personne ne prit garde à sa nouvelle connaissance.

Le soleil s'était levé radieux; Daniel en conçut un heureux présage; il donna un dernier coup d'œil à son horloge, en graissa les principaux ressorts, la monta avec soin, et la renferma précieusement dans son armoire; puis il descendit à la boutique. Son maître était déjà levé, debout sur le seuil de la porte, les deux mains dans ses goussets, il prenait le soleil du matin, et avait un air de bonne humeur qu'on ne lui avait pas vu depuis longtemps. Daniel se sentit tout heureux de cette bonne disposition du maître, et il lui demanda respectueusement des nouvelles de ses yeux. — Ce qui redoubla le contentement intérieur de l'horloger, en lui fournissant une occasion légitime de se plaindre; et, comme il était en train de causer, il se mit à s'attendrir sur la condition commune des horlogers, dont la vue finit toujours par s'affaiblir, à la suite de leurs travaux imperceptibles : « Ménage ta vue, nez bleu! ménage ta vue! Tu es bon ouvrier, tu pourras faire quelque chose, mais souviens-toi que les yeux ne sont pas de fer. » Ce disant, le maître tenait familièrement l'apprenti par un des boutons de sa veste. Faveur inouïe! Louise remerciait Dieu d'avoir amolli le cœur de son père.

Quand onze heures furent sonnées, le maître monta dans sa chambre, comme il était accoutumé de faire tous les jours à la même heure. La plus grande joie du vieil horloger, depuis qu'il ne pouvait plus travailler, était de monter lui-même toutes les horloges de sa maison, et d'en régler le mouvement à une seconde près; il avait dans sa chambre à coucher une collection d'horloges de France, qu'il soignait particulièrement et chérissait plus que ses propres coucous. A l'entendre, lorsque ces horloges arrivèrent de France, elles étaient toutes détraquées, et il n'eût voulu les vendre en cet état qu'aux ennemis de l'Union; mais, depuis qu'il les surveillait, leur mouvement était devenu régulier et constant, à faire envie au soleil. « Or, disait-il, quel est le véritable artiste, de celui qui construit sottement une machine, ou de celui qui règle les fonctions de cette machine et en corrige les rouages indisciplinés? » Tous les jours donc il passait une heure entière à voir marcher d'un pas harmonieux et cadencé ces nombreuses horloges; et, quand elles sonnaient l'heure toutes à la fois, il les comparait à un régiment de soldats qui portent arme tous du même coup, et comme un seul homme. Il ne manquait jamais l'heure de midi, qui lui faisait savourer douze fois son triomphe.

Dès qu'il fut monté, Daniel, plein de confiance, alla en toute hâte chercher son horloge; il eut quelque peine à ouvrir l'armoire où il l'avait renfermée; la clef tournait difficilement dans la serrure; mais il n'avait pas le temps d'y prendre garde. Il saisit sa précieuse machine et descendit les escaliers quatre à quatre. Arrivé devant la porte du maître, il leva le loquet sans hésitation et entra. — Onze heures et demie allaient sonner aux horloges françaises. Saunders, qui tendait déjà l'oreille, fit signe brusquement à l'apprenti de s'arrêter et de se tenir coi. Daniel demeura sur le seuil; les horloges sonnèrent la demie ensemble et d'un seul son. Un sourire superbe éclairait la physionomie du vieux Saunders. Tout à coup, plus de trois secondes après les autres, se fit honteusement entendre une demi-heure retardataire. L'horloger pâlit, et tout furieux : « C'est le Turc! s'écriait-il; encore le Turc, toujours le Turc! L'imbécile! le butor! je le reconnais bien! » Et il montrait le poing à une belle horloge de jaspe, surmontée d'un magnifique Turc en or. La colère de Saunders était effroyable, et se répandait en injures : « Dire que je le rarrange tous les jours, ce gredin de Turc! oui, tous les jours, ce chien d'infidèle! Quel est donc l'âne de Français qui a pu fabriquer une aussi ignoble patraque?... Ils appellent cela de l'horlogerie, de l'autre côté de l'eau!... Va, bélître, je te vendrai au rabais, si tu continues... toujours en retard! » Et se tournant vers Daniel, qui l'écoutait la bouche béante : « Que me veux-tu, imbécile? que tiens-tu là sottement entre tes mains? » Daniel tremblait de tout son corps, comme s'il eût été lui-même le coupable Turc pris en flagrant retard; et il eût bien voulu se sauver, voyant le beau temps et la bonne humeur du matin ainsi tournés en orage et en fureur; mais il n'était plus temps de songer à la retraite. « Voyons, parleras-tu, benêt? » s'écria le patron d'une voix de tonnerre. Daniel jugea que l'heure des résolutions extrêmes était arrivé; et, appelant Dieu à son aide, il dit d'une voix à peu près assurée : « Maître, j'ai à vous parler de choses graves! » Saunders ouvrit de grands yeux, et regarda Daniel de la tête aux pieds. « Je suis bon ouvrier, reprit Daniel, sans se déconcerter de ce terrible regard; c'est vous qui me l'avez dit ce matin; et me voici en âge de m'établir. — Tu n'as pas le sou, interrompit le maître. — C'est vrai; mais je sais travailler, et je travaillerai. — Eh bien! va-t'en aux diables! établis-toi où tu voudras, le monde est grand; mais je te préviens que je ne t'avancerai pas un demi-schelling. — Maître, je n'ai point envie de vous quitter. — Ouais! que veux-tu dire? — Maître... j'aime votre fille, et votre fille m'aime. » Saunders, pâle de colère, saisit une chaise; mais déjà Daniel, déposant son horloge sur la table, avait saisi le bras du vieillard d'une façon énergique, qui ne souffrait point la résistance. « Ecoutez-moi, M. Saunders; vous êtes le maître, et moi l'ouvrier; mais je suis un honnête homme, et vous n'avez pas le droit de me maltraiter. Je ne viens point, comme un vagabond sans sou ni maille, vous demander la main de votre fille; j'apporte ma dot : la voici; et il montrait son horloge. — Ce coucou? fit ironiquement l'horloger. — Ce n'est point un coucou, mais un rossignol, une horloge qui chante, et mieux encore que celle de l'étranger que vous appeliez un sorcier. Midi va sonner, vous entendrez ma musique; après cela, vous déciderez. » Daniel lâcha le bras de son patron, et vint tout pâle s'asseoir auprès de son horloge. Saunders croyait rêver.

Cependant, Samuel Saunders descendait à la boutique, et reconduisait jusqu'à la porte son vilain compagnon; une mauvaise joie était peinte sur sa figure, et son rire saccadé n'annonçait rien de bon. Louise se trouvait seule alors dans la boutique, et baissait les yeux pour ne point rencontrer les regards méchants de son frère. Samuel ricana quelque temps, debout devant elle, puis il la prit rudement par la main : « Viens là-haut, lui dit-il; midi va sonner; » et il la traîna de force jusqu'à la chambre de leur père.

A la vue de Samuel qui riait, et de la pauvre Louise toute tremblante, Daniel sentit un froid mortel pénétrer dans son cœur. « Ah! te voilà, bonne fille! » s'écria le vieux Saunders d'un air menaçant. Daniel se mit entre Louise et son père, et sa figure était si déterminée que le vieillard recula. Samuel s'était assis dans un coin de la chambre, riait méchamment dans sa barbe rousse, et sifflottait suivant sa coutume.

« Midi! » s'écria Daniel. Les horloges de France frappèrent leur premier coup. « Elle est en retard ta machine, » dit froidement le vieil horloger. Il n'avait pas fini ces mots, qu'un bruit rauque se fit entendre, comme si l'on eût tourné une vieille crecelle, ou fait crier une corde sur une poulie rouillée. Le pauvre Daniel poussa un cri d'angoisse, et Louise vint tomber sur une chaise, à demi morte. Samuel éclatait de rire; le vieux Saunders s'élança sur l'horloge de Daniel, la jeta à terre, la brisa en mille pièces d'un coup de pied, et poussa rudement Daniel par les épaules, en le chargeant d'injures grossières. Le pauvre garçon était tellement stupéfait, qu'il se trouva dans la rue sans savoir comment. Samuel se frottait les mains pendant cette belle exécution; il donna aussi, lui, un coup de pied dans les débris de la machine, et sortit.

Louise se trouva seule alors dans la chambre de son père; et telle était la douleur qui l'oppressait, qu'elle ne pouvait pleurer; enfin, elle s'agenouilla sur le carreau, et se mit pieusement en devoir de recueillir les morceaux de l'horloge brisée. La première pièce qui tomba sous sa main fut une petite roue d'argent, que Daniel avait mis deux grandes nuits à faire, et qui devait faire mouvoir les principales cordes du clavier de l'horloge. — Toutes les dents de cette roue avaient été coupées; et la trace de la méchanceté était si visible, qu'on ne pouvait conserver aucun doute sur la mutilation de l'horloge. Le premier mouvement de Louise fut pour courir montrer à son père cette pièce accusatrice, et dénoncer le coupable. Mais le coupable était certainement Samuel (son méchant rire seul le prouvait), et Louise connaissait son père pour juste autant que sévère. Pour une action si noire, il eût maudit son mauvais fils, il l'eût chassé, frappé peut-

être de sa main; et Samuel, dans sa fureur, aurait-il respecté l'auteur de ses jours? Non! ce n'étaient point là les auspices sous lesquels Louise devait s'unir à celui qu'elle aimait.

Louise enveloppa soigneusement la roue mutilée et la fit tenir au pauvre Daniel, avec ces simples mots : « Mon frère est le coupable! Je n'ai rien dit à mon père. Adieu! je ne vous oublierai pas. » Le lendemain, les pluies arrivèrent et les deux rossignols du peuplier s'envolèrent. Samuel fit entrer chez son père, à la place de Daniel, le vilain homme qu'il avait amené déjà. C'était un ivrogne et un brutal de son espèce, ancien ouvrier horloger, chassé pour vol de chez son premier maître; il avait fait la connaissance de Samuel à la taverne, et le jeune Saunders le paya pour venir détruire l'horloge de Daniel. Une mauvaise action était une bonne aubaine pour ce méchant homme, et il avait mis toute son adresse à couper les dents de la petite roue d'argent sans déranger les rouages ordinaires, afin que la confusion du pauvre apprenti fût plus complète. Samuel présenta son nouvel ami à Louise, en lui disant que c'était là le beau-frère de son choix et celui qu'il souhaitait.

Cependant Daniel l'exilé s'était retiré à Louisville. Il avait, en pleurant, conté son infortune au bon M. Clarke, qui mit tout en œuvre pour le consoler, et lui trouva un emploi honorable. Daniel sécha ses larmes, mais son cœur était toujours malade; il refit peu à peu, de ses nouvelles économies, son horloge à musique, et, comme il était guidé par les avis de l'organiste, il réussit bien mieux encore que la première fois; l'ancienne machine n'était qu'un chardonneret auprès de la nouvelle. Daniel n'avait d'autre bonheur que d'entendre la chanson de son horloge, qui le faisait toujours fondre en larmes; tous ses loisirs, tout son argent, étaient employés par lui à embellir ce monument de son amour et de ses regrets. Ainsi, il voulut que le cadran fût surmonté d'une branche d'argent sur laquelle était perché un rossignol d'or, le bec ouvert, la gorge gonflée et les ailes frémissantes.

Toute une année se passa de la sorte. « Elle m'oublie! » se disait Daniel. Un jour enfin il reçut une lettre portant le timbre de Cléveland. Il n'y avait que deux lignes dans cette lettre :

« Mon père a perdu la vue à la suite d'une longue maladie. Mon frère et le nouvel apprenti se sont enfuis avec tout l'argent de la maison. Revenez. « LOUISE. »

Daniel prit aussitôt congé de ses bons amis de Louisville, et partit, emportant dans son sac sa nouvelle horloge. Lorsqu'il fut à l'entrée de Cléveland, une femme, qui était assise sur un banc de pierre et avait la tête enveloppée dans une mante brune, s'approcha de lui : « Je suis venue au-devant de vous, lui dit-elle; je savais que vous arriveriez aujourd'hui. » Louise était bien changée; ses joues avaient été creusées par les larmes, et son regard était si triste, que Daniel sentit son cœur prêt à se fendre. « Ecoutez, dit Louise d'une voix brève, en prenant le bras de Daniel, vous rentrez à la maison sous le nom de Patrick; vous venez de New-York, souvenez-vous-en. Ne parlez pas ou changez votre voix; mon père ne doit pas vous reconnaître. » Puis, après un moment de silence, elle ajouta : « Vous n'aurez pas grand'peine à vous taire; notre maison est silencieuse comme la tombe; mon père passe des semaines entières sans ouvrir la bouche. » Ils arrivèrent à la maison; Louise présenta le nouvel apprenti, « envoyé, disait-elle, par un de leurs amis de New-York. — C'est bien, » répondit le vieil aveugle. Daniel ne souffla pas un mot et se mit à travailler.

La pauvre maison ressemblait à la demeure d'un mort; les outils étaient déjà rouillés et toutes les horloges arrêtées. Depuis que Saunders avait perdu la vue, il avait défendu à sa fille de remonter les pendules, que personne ne réglait plus, et qui passaient toute la journée à sonner l'une après l'autre. Privé de ses horloges, le vieillard n'avait plus deux mois à vivre.

Daniel, au bout de quelques jours, eut remis tout en ordre; il visita les horloges de France l'une après l'autre, répara leur sonnerie sans que l'aveugle s'en doutât, et les tint toutes prêtes à marcher au premier jour. Louise le secondait de son mieux, mais elle était toujours triste, et Daniel n'osait lui parler de sa nouvelle machine, de peur de réveiller en elle de douloureux souvenirs. Enfin, un jour, le vieillard étant sorti de sa chambre, où étaient les pendules de France, Daniel se hâta de les remonter, pour qu'elles pussent sonner midi, dont l'heure approchait; puis il courut chercher son horloge et la plaça sur la cheminée, où elle brillait de tout son éclat, avec sa branche d'argent et son rossignol d'or.

Le vieillard rentra appuyé sur l'épaule de sa fille. Toutes les horloges frappèrent à l'unisson le premier coup de midi, puis le second, puis le troisième. Le vieillard poussa un grand cri. Les douze coups sonnèrent ensemble. « Toutes! s'écria l'aveugle; toutes!... jusqu'à ce gredin de Turc!... » Il était prêt à s'évanouir de joie.

Mais voici que l'horloge à musique, mise au retard de quelques secondes par Daniel, se prend à chanter comme une perdue : Tioû, tioû, tioû, zo, zo, zo, etc. Ce fut au tour de Louise de pousser un cri. « Qu'est-ce cela? dit Saunders émerveillé. — C'est l'horloge du rossignol, répondit Daniel sans contrefaire sa voix. — Daniel! » s'écria le vieillard. Daniel était à ses genoux, et Louise avec lui. Le pauvre aveugle les embrassait tous les deux à les étouffer, et pleurait sur leur tête...

« Mais comment avais-tu donc fait ton compte pour manquer ta première horloge? » demanda le vieillard. Louise mit son doigt sur sa bouche en regardant Daniel. « Bah! répondit gaiement celui-ci; j'avais oublié de mettre des dents à ma roue principale... Rien que cela, s'il vous plaît! Si je vous avais consulté, maître, je n'aurais pas commis cette bévue. — Tais-toi donc, flatteur! dit en soupirant le vieil horloger, tu es plus habile que ton maître! Je n'avais jamais pu mâter ce gredin de Turc! »

ALBERT AUBERT.

Histoire de la Semaine.

La France, cette fois, n'a rien à envier aux pays étrangers. Partout le même calme plat, la même absence d'événements; et les journaux du dehors ne nous ont apporté sur la Grèce, l'Amérique, l'Angleterre et l'Irlande, que des nouvelles insignifiantes et la paraphrase des faits que nous avons déjà enregistrés.

Chez nous, on s'est à peine occupé du passage du portefeuille de M. Teste aux mains de M. Dumon. Ce changement n'a ému que les compagnies qui s'organisent pour obtenir des concessions de chemins de fer; mais à la Chambre, dans les causeries qui, en attendant l'ouverture, se tiennent à la Bibliothèque, on n'y a vu aucune modification probable dans l'esprit du cabinet, et ce changement a été envisagé comme la substitution pure et simple d'un orateur un peu froid, mais élégant, clair et abondant, à un avocat qui n'avait pas l'oreille de la Chambre, et pour lequel la tribune et le scrutin avaient souvent des rigueurs. M. Teste pourra être mieux placé à la Cour de cassation, où il entre comme président de chambre. Nommé en même temps à la Chambre des Pairs, il trouvera au Luxembourg une tribune qui voit rarement des flots agités couvrir de leur bruit la voix qui cherche à s'y faire entendre. C'est une double retraite. La dernière a suffi seule à l'ambition timide de M. Hippolyte Passy.

Une reine d'Espagne, la seconde femme de Philippe V, voulut, à son arrivée dans la Péninsule, se défaire de la princesse des Ursins qui remplissait, à la cour de Madrid, les fonctions de *camerera-mayor*. Au moment même où, pour la première fois, la princesse se présentait devant elle; au moment où elle ouvrait la bouche pour saluer et complimenter la reine, Élisabeth Farnèse l'accueillit par ces foudroyantes paroles : « Vous m'avez manqué de respect! » Vainement la princesse voulut-elle se justifier : la reine la chassa de sa présence, et donna l'ordre de la conduire immédiatement hors du royaume. C'était au mois de décembre et par un froid rigoureux. Madame des Ursins, en habit de cour, sans femmes, sans suite, sans vêtements, sans provisions, fut jetée dans un carrosse escorté de gardes, et conduite ainsi, sans repos, jusqu'à la frontière. Voilà ce qu'on lit dans Saint-Simon et dans Duclos, et ce qui prouve qu'il n'y a de nouveau en Espagne comme ailleurs que ce qui a vieilli.—Quoi qu'il en soit, les interminables débats de la Chambre des Députés se continuent, et les orateurs des deux partis font des discours qui enjambent souvent d'une séance sur l'autre. La commission chargée de faire un rapport sur la proposition de mise en accusation du ministre destitué, est composée, en grande majorité, de députés favorables à celui-ci. Le parti contraire en est aux démentis et aux provocations de duel entre les siens. L'ancien ministre Serrano, qui avait d'abord abandonné M. Olozaga, vient d'accuser, en présence de la Chambre, M. Gonzalès Bravo de mensonge. Les chefs du parti qui se dit modéré se sont mis en mouvement pour empêcher cette scène d'avoir des suites sanglantes et pour étouffer l'affaire. — Les cortès ont expédié à Paris MM. Donozo et Ros de Olano, pour prier la reine Christine de rentrer à Madrid, et pour lui rendre la tutelle de la princesse Louise Ferdinande, sa seconde fille, dont elle a été dépouillée en 1841. C'est une double réparation que son parti triomphant offre à l'ex-régente. — Il en est une qui a été résolue également, et qui ne peut manquer de produire beaucoup d'effet en Catalogne. Le trop célèbre baron de Meer, que ses actes de cruauté avaient fait regarder comme mis au ban de tous les partis, vient d'être nommé de nouveau capitaine-général de la Catalogne. Il est peu probable que cette nouvelle détermine Ameller à rendre à discrétion la forteresse de Figuières, devant laquelle la lutte est plus acharnée que jamais. Prim lui-même trouvera le choix au moins singulier; quant à la population de Barcelone, il n'est pas de nature à la rallier par l'affection quand elle vient d'être soumise par les armes.

Le Parlement anglais s'assemblera le 1er février prochain pour l'expédition des affaires. Le ministère pourra entrevoir à cette époque la tournure que devra prendre définitivement le procès d'O'Connel et de ses coaccusés, qui commencera toujours le 15 janvier et durera un fort long temps. — M. le duc de Lévis, attaché à la personne de M. le duc de Bordeaux, a écrit de Londres, à la *Gazette de France*, pour démentir le bruit mis par elle en circulation, que le cabinet de Saint-James avait fait signifier au prince voyageur une invitation de départ.

Des nouvelles de Mossoul, transmises par des lettres de Constantinople, du 22 novembre, annoncent un nouveau massacre des Nestoriens chrétiens par les Turcs. Plus de deux cents de ces malheureux ont été tués. — Les feuilles allemandes annoncent que la fameuse affaire du coup de feu, réel ou prétendu, de Posen, qui aurait été tiré sur une voiture de l'empereur de Russie ou plutôt de la suite de ce monarque, peut être considérée comme entièrement abandonnée. Le directeur de la police, M. Duncker, qui s'était rendu sur les lieux pour diriger l'enquête et l'instruction s'il y avait lieu, est rentré à Berlin.—Quant aux journaux belges, ils nous apprennent que le prince royal, duc de Brabant, qui aura neuf ans accomplis le 9 avril prochain, fera, dans le courant de cette année, sa première communion et sera promu au grade de colonel. C'est, comme on le voit, un enfant précoce. Puisse-t-il néanmoins vivre longtemps!

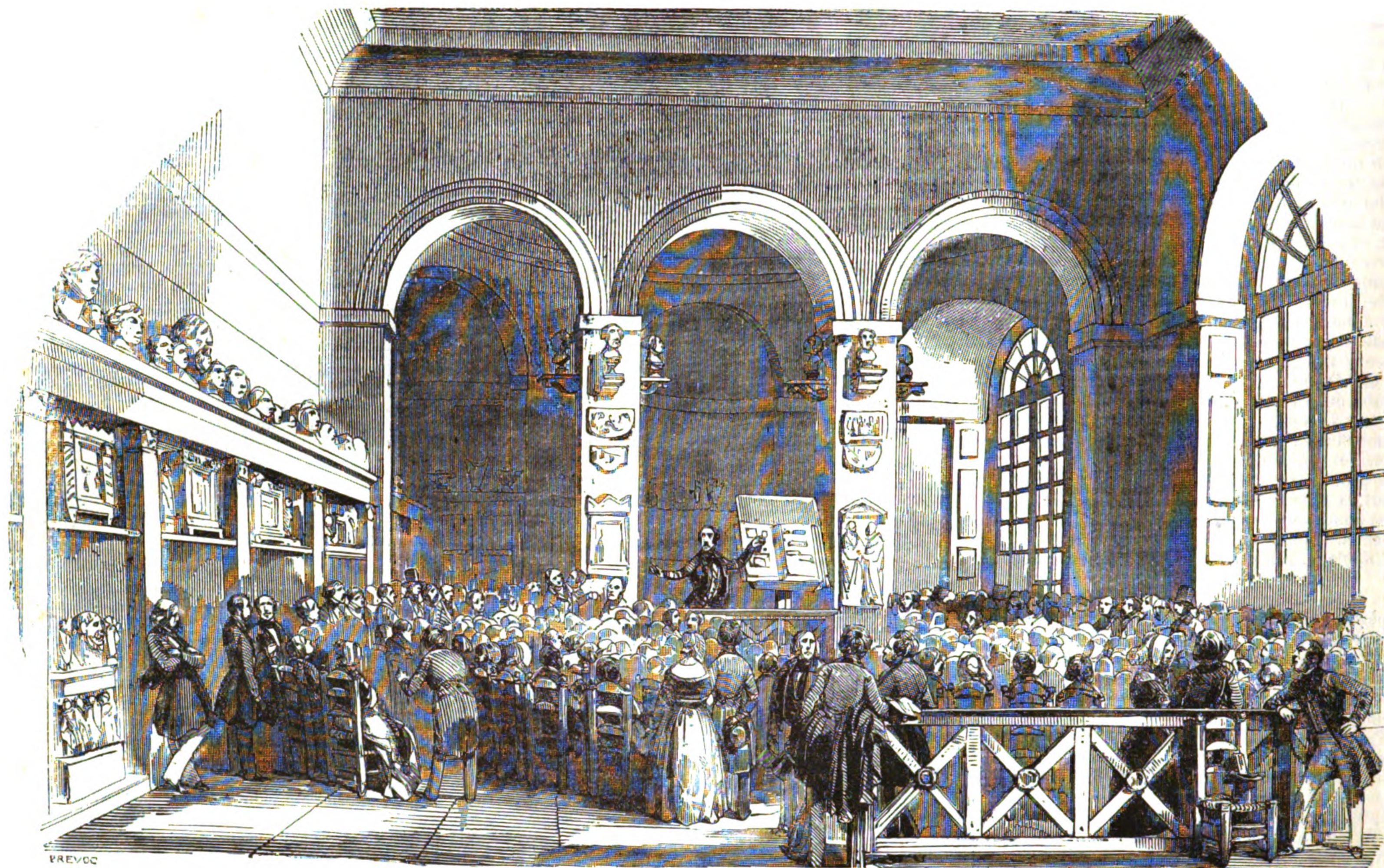
Une vie accidentée et remplie est celle du comte de Nassau, ex-roi de Hollande, qui vient de mourir à Berlin d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Guillaume-Frédéric, qui régna sous le titre de Guillaume Ier, était né à La Haye le 24 août 1772, et avait ainsi atteint sa soixante-onzième année. Il était fils de Guillaume V, prince d'Orange-Nassau, stathouder héréditaire, et d'une princesse de Prusse. A l'époque de la Révolution de France, des patriotes hollandais, mécontents des empiétements successifs du stathouder sur les anciennes libertés bataves, qui s'étaient réfugiés à Paris, firent entendre leurs doléances, et fournirent à la Convention nationale une occasion de déclarer la guerre au stathouder. Bientôt après Dumouriez avait établi son quartier général dans le Brabant. Dans la lutte de résistance, Guillaume déploya un courage personnel, un talent militaire, une aptitude stratégique, qui furent remarqués. Après des chances diverses, il fut obligé de fuir devant Pichegru et de s'embarquer avec son père à Scheveningue, le 18 janvier 1795, poursuivi par la population que le drapeau tricolore et les mots *liberté* et *égalité* avaient électrisée. Il fit, pour rentrer en Hollande, plusieurs vaines tentatives, promena son exil en Angleterre, puis en Prusse, où il perdit son père en 1806. Napoléon lui fit offrir d'entrer dans la confédération du Rhin; il refusa, et vit confisquer sa souveraineté. Il prit du service dans les armées alliées, se vit confier le commandement d'une division, fut fait prisonnier après la bataille d'Iéna, puis, remis en liberté, alla modestement vivre à Berlin. Les grandes guerres qui suivirent réveillèrent son ardeur; il assistait comme volontaire à la bataille de Wagram. Plus tard, après celle de Leipsick, des symptômes de mécontentement s'étant manifestés en Hollande contre l'ordre nouveau et ayant fini par amener une insurrection, le 29 novembre 1813, Guillaume vint aborder dans ce même port de Scheveningue, témoin de sa fuite dix-neuf années auparavant. Les huées s'étaient changées en cris d'allégresse que rendait plus vive encore la promesse d'une constitution. Enfin le congrès de Vienne décréta l'adjonction de la Belgique à la Hollande, et, le 16 mars 1815, Guillaume fut proclamé roi des Pays-Bas. Pendant les quinze premières années de son règne il ne sut rien faire pour rendre intime l'union officielle des deux Etats. La commotion de 1830 amena leur déchirement, et de cette époque à 1838, Guillaume s'obstina et épuisa les finances de la Hollande à vouloir reconquérir les provinces qui s'étaient formées en royaume de Belgique. Pour qui a observé ce caractère opiniâtre jusqu'à un entêtement presque invincible, il est aisé de comprendre tout ce qu'il dut souffrir quand il lui fallut se soumettre enfin à la décision de la majorité de la conférence de Londres. Cette nécessité, la perte qu'il avait faite en 1837 de la reine, à laquelle il était fort attaché, les désagréments que lui attira un second mariage qu'il contracta avec une comtesse belge et catholique, madame d'Oultremont, alliance qui blessait toutes les susceptibilités néerlandaises; le désordre financier; l'irritation des Etats-Généraux, la demande d'une révision, dans le sens libéral, de la loi fondamentale, tout l'amena à prendre une détermination qui causa néanmoins une grande surprise : il abdiqua. L'irritation des Hollandais survécut à son règne, et força lui fut de renoncer au séjour de sa patrie pour celui de Berlin. Mais la Hollande lui était néanmoins toujours chère. Il s'efforça de reconquérir la popularité qu'il avait perdue par la fondation de nombreux établissements de bienfaisance dotés par lui, d'églises et d'écoles destinées au culte protestant; et en dernier lieu, huit jours avant sa mort, il avait offert de venir au secours du trésor néerlandais obéré, en abandonnant des créances jusqu'à concurrence de 4 à 5 millions de florins, et en s'intéressant pour 10 millions dans un emprunt à conclure. Une des conditions principales qu'il y mettait, c'était son exemption d'impôts pendant sa vie. L'événement est venu prouver, mais un peu trop tôt, que le marché aurait été bon à conclure. Financier fort habile, Guillaume avait su rétablir sa fortune particulière, fortement entamée par les événements politiques; il avait la passion des grandes conceptions industrielles et commerciales. Il laisse, dit-on, 157 millions de florins (le florin vaut 2 fr. 16 centimes). Cinq à six millions formeront, avec une grande propriété foncière, le douaire de sa veuve; le surplus sera partagé en deux moitiés, dont l'une revient au roi actuel de Hollande, et dont l'autre échoit au prince Frédéric et à la princesse Marianne, femme du prince Albert de Prusse, fille de Guillaume, dont les malheurs domestiques n'ont pas été un des chagrins les moins cuisants qui aient attristé les dernières années de la vie du comte de Nassau.

Des lettres de Mayence et la *Gazette de Cologne* annoncent que M. de Haber, à l'occasion duquel eut lieu un duel qui a eu tant de retentissement, entre M. le baron de Gœler et M. de Verefkin, qui y succombèrent, vient d'être amené lui-même à se battre avec un ami du baron de Gœler, M. Sarachaga. La seconde rencontre a eu une fin sanglante comme la première. Après quatre coups de pistolet tirés de part et d'autre, M. Sarachaga est tombé mort, frappé d'une balle dans la poitrine. Un préjugé religieux a donné naissance à toute cette affaire, à laquelle un double duel est venu prêter un épouvantable éclat. Y a-t-il donc en Allemagne des gens qui veuillent faire revivre les temps barbares?

C'est toujours en Suède qu'il faut revenir quand on veut trouver des juges ingénieux et une justice originale. Nous parlions il y a quelque temps d'un apothicaire de Stockholm, judiciairement autorisé à fabriquer du vin de Champagne. Aujourd'hui voici un marchand d'eau-de-vie que le tribunal de la même ville déclare le père Mathews de la Suède, parce qu'il a le soin de mettre de l'eau dans la liqueur qu'il débite. Le parquet s'était avisé de le poursuivre; mais le prévenu a plaidé, et les juges ont proclamé que, « dans l'état actuel des mœurs du peuple, c'est lui faire un grand bien que de le priver des occasions de s'enivrer. » Combien, à ce prix, Bercy renferme de bienfaiteurs de l'humanité, sans s'en douter! — Toutefois nous trouvons infiniment plus innocente la manière dont un honnête Américain vient de faire fortune. Nous laissons parler les journaux des Etats-Unis : « Un nommé Dominique Von Malden, d'Halifax (Nouvelle-Ecosse), reçut dernièrement l'avis qu'il héritait de 17,000 livres sterl. de revenu par an, d'un de ses parents mort en Europe. M. Von Malden est ouvrier; lorsqu'il reçut cette heureuse nouvelle, il était occupé à jeter, avec une pelle, une voiture de houille dans sa cave. » C'est un exercice que nous ne saurions trop recommander à ceux de nos lecteurs qui peuvent tenir à faire une grande fortune.

En faisant quelques réparations dans une des caves de l'Hôtel-de-Ville de Bourg, on a trouvé quatre pierres qui ont bien leur valeur *historique*. Ces pierres viennent d'un petit monument élevé après la mort de Marat, et en son honneur, sur la place d'armes et en face de la porte principale de l'église Notre-Dame. L'une de ces pierres porte ces mots gravés en lettres d'or : *Ici les sans-culottes ont rendu justice aux vertus de Marat*. Les autres pierres portent les inscriptions suivantes : *A Marat, l'ami du peuple. Les vertus chéries des républicains sont la probité, la justice et l'humanité. — Marat, l'ami du peuple, assassiné par les ennemis du peuple.* Quand arrivèrent les jours de réaction, cette pyramide fut démolie et transportée sur la place de la Grenette ; plus tard on se servit de ses débris pour élever, mais sur de plus grandes proportions, la pyramide consacrée à Joubert, que l'on voit encore sur la place de ce nom.

— Au-dessus de l'entablement de l'hôtel de Cluny, du côté de la cour, est une balustrade en pierre, ciselée avec une délicatesse et un fini d'exécution admirables. Cette balustrade était plâtrée. Les ouvriers sont occupés à détruire cet horrible empâtement, et à mettre à jour cette espèce de bande de dentelle en pierre. Lorsque l'hôtel Cluny aura été restauré, ce sera un bel édifice historique. Il ne nous reste plus du Moyen-Age à Paris que trois hôtels : l'hôtel de Sens, l'hôtel Soubise et



(Cours de M. Raoul-Rochette, ouvert le 19 décembre, à la Bibliothèque Royale.)

l'hôtel Cluny. — Tous les journaux ont annoncé que M. Fontaine, architecte de la Liste civile, traversant, un de ces derniers jours, la cour du Louvre pour se rendre de l'hôtel d'Angevilliers aux Tuileries, a mis le pied dans un des nombreux trous que présente le pavé de cette cour, et est tombé sur le côté. Ce qu'ils n'ont pas ajouté, c'est que M. Fontaine, qui avait su précédemment éviter les trous du pavé de M. de Rambuteau, a dit en se relevant : « On n'est jamais trahi que par les siens. »

M. Raoul Rochette a ouvert à la Bibliothèque du roi, mardi dernier, son cours d'archéologie. Les rangs de l'auditoire étaient serrés, et de nombreux applaudissements se sont fait entendre à la fin de cette première leçon ; nous disons à la fin, car les usages des auditeurs des cours de la Bibliothèque sont aussi différents des usages du Collége de France ou de la Faculté, que les lieux qui les reçoivent les uns et les autres sont dissemblables. Que M. Saint-Marc Girardin ou que M. Quinet traverse la salle pour monter à sa chaire, l'auditoire rangé dans l'amphithéâtre salue son entrée par des bravos. A la Bibliothèque, pas d'amphithéâtre pour l'auditoire, une porte secrète, et pas de bravos pour le professeur. Mais si cette disposition ne porte pas tout d'abord à un enthousiasme de parterre, elle n'interdit nullement une approbation sentie, et M. Raoul Rochette l'a éprouvé mardi, à la fin de sa leçon. Dans son cours, il doit faire connaître les phases diverses de l'archéologie grecque. Il a très-nettement posé, dans cette première leçon, les divisions qu'il croit devoir établir et qu'il se propose de suivre. Par l'archéologie grecque, on est convenu d'entendre toutes les œuvres que l'art grec a enfantées, non-seulement dans la Grèce elle-même, qui n'en est pas le berceau, mais dans l'Asie-Mineure, dans l'Italie méridionale et dans la Sicile. Des œuvres d'architecture, il ne nous reste que des édifices publics, et surtout des édifices sacrés, dont la masse a résisté plus ou moins aux ravages du temps. En sculpture, le bois, le marbre, la pierre, les métaux, nous ont conservé quelques travaux. La numismatique est, de toutes les branches de la même division, celle qui nous a légué les plus nombreux et les plus précieux souvenirs. La peinture, qui n'arriva que la dernière, n'a jamais joué dans l'antiquité le rôle important qu'elle remplit chez nous ; elle a laissé peu de traces, et il serait difficile d'en trouver ailleurs que sur quelques vases antiques. M. Raoul Rochette a annoncé qu'il montrerait la gradation et la décadence de ces trois branches de l'art. — L'Académie des Sciences avait à pourvoir au remplacement, dans la section de mécanique, de M. Coriolis, dont nous avons annoncé la mort. Les concurrents étaient nombreux, et chacun d'eux avait des patrons dévoués. Il a fallu trois tours de scrutin pour obtenir un résultat, et M. Morin est sorti vainqueur de cette dernière épreuve.

La France a perdu Casimir Delavigne. Elle lui doit de longs regrets, et *l'Illustration* une notice spéciale qu'elle lui consacre aujourd'hui même. — M. Julien Gué, qui s'était fait un



(Portrait du comte de Nassau, ex-roi de Hollande.)

nom comme peintre de décorations, et qui avait su le conserver comme peintre de genre, vient de mourir à l'âge de cinquante-quatre ans. Il exposa aux derniers Salons *le Calvaire* et *le Jugement dernier*, ouvrages d'un bel effet et largement composés. Il était né à Bordeaux. — Le barreau de Paris vient de rendre les derniers devoirs à M. Wollis, dont l'oraison funèbre revenait naturellement au *Courrier de Paris*.

Algérie.

ARRIVÉE A CONSTANTINE DE M. LE DUC D'AUMALE, COMMANDANT SUPÉRIEUR DE LA PROVINCE.

Parti de Paris le 14 octobre pour aller prendre le commandement supérieur de la province de Constantine, en passant d'abord par l'Italie, M. le duc d'Aumale a successivement visité Turin, Gênes, Livourne, Florence, Rome, Naples et Malte, et est arrivé dans la nuit du 20 au 21 novembre à Alger sur la frégate à vapeur *l'Asmodée*. Le prince a été reçu avec les honneurs prescrits par le titre 5 du décret du 24 messidor an XII. Il y a eu, immédiatement après, réception au palais du gouvernement. Son séjour dans la capitale de nos possessions africaines a été marqué par un banquet que lui a offert, le 24, la population civile d'Alger dans les salons de l'hôtel de la Régence. A ce banquet assistaient les principales autorités civiles et militaires de la cité. Parmi les nombreux toasts portés dans cette réunion, nous croyons devoir citer quelques paroles d'un discours de M. le gouverneur-général, comme l'expression de ses vues personnelles sur la colonisation de l'Algérie :

« L'armée ne peut être réduite, sans qu'au préalable on ait créé une force attachée au sol, qui puisse remplacer les troupes permanentes qu'on supprimera. Cette force, à mon avis, vous ne pouvez la trouver suffisante que dans l'établissement de colonies militaires, en avant de la colonisation civile. Voilà, messieurs, suivant moi, où est la base de votre avenir. Songez-y bien, vous êtes en face d'un peuple belliqueux et fortement constitué pour la guerre. Pour jouer vis-à-vis d'une telle nation le rôle de peuple dominateur, il faut qu'au moins une partie de votre population soit constituée militairement, mieux encore que les indigènes. »

M. le duc d'Aumale, reparti d'Alger le 28 novembre, est arrivé à Philippeville dans la nuit du 30. Le 2 décembre, il s'est mis en route pour Constantine, escorté par la gendarmerie et les spahis jusqu'au camp d'El-Arrouch, où la cavalerie de Constantine, et les principaux kaïds de la province, à la tête de leurs goums, étaient venus le recevoir. S. A. R. a fait son entrée à Constantine le 4 décembre à une heure de


(Arrivée du duc d'Aumale à Constantine.)

l'après-midi. Dès neuf heures du matin, le lieutenant-général Baraguey-d'Hilliers était sorti de la ville, accompagné des autorités civiles et d'un brillant état-major pour aller au-devant du prince. Le cheikh el-Arab, Bou-Azis-ben-Ganah, le khalifah Ali, et les kaïds des plus importantes tribus du Sahel, s'étaient joints au général, avec une multitude innombrable de cavaliers, et formaient un magnifique cortége. L'allégresse la plus vive régnait au milieu de la population indigène : malgré l'incertitude du temps, elle était accourue presque tout entière à la rencontre du *fils du sultan*, et elle s'était répandue sur les bords de la route en spirale qui conduit du gué du Rhummel au sommet du rocher.

Au moment où le prince franchissait la porte de la brèche, un ballon aux couleurs nationales fut lancé dans les airs; les cris de joie retentirent et se mêlèrent pendant longtemps aux fanfares militaires et au bruit du canon.

M. le duc d'Amale a reçu, aussitôt son arrivée, les visites de corps et les députations du commerce européen et de la population indigène. Le soir, toutes les maisons européennes et les boutiques des marchands indigènes étaient illuminées. Un feu d'artifice a été tiré sur le Koudiat-Aty.

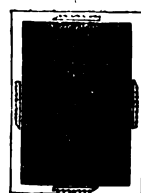
Le Procédé Rouillet.

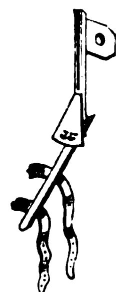
L'Illustration avait déjà signalé à ses lecteurs le procédé de M. Rouillet: dans son numéro du 8 avril 1843, elle avait



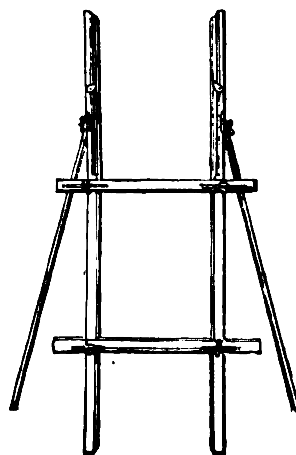
(Dessin exécuté d'après nature par M. Rouillet, au moyen du procédé par lui inventé.)

donné un dessin exécuté suivant cette méthode. A cette époque, ce procédé était un secret, maintenant il est connu du public, et l'auteur de cet article, ayant eu l'avantage d'en faire usage plusieurs fois, peut, avec connaissance de cause, en exposer au public les principaux avantages. Ils ont d'ailleurs été résumés d'une manière fort claire par M. Lassus, rapporteur de la commission chargée par le ministre de l'intérieur d'examiner les principaux résultats obtenus à l'aide de ce procédé. Ils sont tels que, grâce à lui, la plupart des difficultés matérielles du dessin linéaire sont vaincues entièrement ou considérablement diminuées. La femme portant un enfant, qui est en tête de cet article, a été esquissée à l'aide de ce procédé, et la vérité naïve de la pose est une nouvelle preuve de l'exactitude des contours obtenus par ce moyen.





DESCRIPTION DE L'APPAREIL.—Il consiste en un cadre ou châssis de bois sur lequel on a tendu une étoffe transparente. Le tissu de fil et de coton connu sous le nom de *tarlatane* est celui que l'auteur préfère. Il faut que l'étoffe soit également tendue et collée sur les bords du cadre avec de la colle-forte.



Ce châssis sera fixé sur un chevalet ou sur un montant vertical bien solides et bien fixes.

On attache ensuite au dossier d'une chaise une règle en bois ou une forte latte portant une carte ou un morceau de bois percé d'un trou circulaire de cinq millimètres de diamètre environ et appelé oculaire. Si l'on place cette chaise à une certaine distance du cadre et de manière à ce que le centre de figure du cadre et celui de l'oculaire soient sensiblement sur une même ligne horizontale, on


(Un homme dessinant d'après le procédé Rouillet.)

verra à travers la gaze les contours des objets placés au delà du cadre. Alors, armé d'un fusain taillé très-fin, on pourra suivre leurs contours et calquer ainsi la nature.

CONSEILS UTILES.

Pour réussir, plusieurs précautions sont indispensables.

1° Le dessinateur fermera un œil et regardera avec l'autre à travers l'oculaire, en appuyant son front contre la latte.

2° Il faut que pendant tout le cours de l'opération, l'oculaire et par conséquent la chaise qui le porte, le chevalet et la personne ou l'objet que l'on dessine, restent parfaitement immobiles.

3° Avant de commencer le dessin, on s'assurera que l'objet que l'on veut reproduire est en pleine lumière, de manière à ce que ses contours parfaitement nets et tranchés soient vus *distinctement* à travers la gaze. Pour obtenir cette netteté de contours, on aura recours à une foule de petits artifices que l'usage enseigne; ainsi les objets blancs seront placés devant un fond noir. Pour que les contours du collet d'un habit ou d'un mantelet puissent être nettement aperçus à travers le tissu, on placera dessous des feuilles de papier blanc; en

un mot, on fera en sorte que tous les contours soient parfaitement distincts. Avec de l'habitude, on arrive aussi à reconnaître ces contours avec l'œil qui ne regarde pas à travers l'oculaire, et lorsque cet œil en a saisi la configuration, celui qui regarde à travers l'oculaire les comprend aussitôt.

4° Quand on dessine une personne, on doit s'assurer constamment que les contours de l'esquisse coïncident avec ceux de la personne. Ainsi je suppose que l'on ait déjà tracé un profil, savoir : le front, le nez, la bouche et le menton, on ne commencera pas l'œil avant de s'être assuré que le front et le nez du modèle coïncident avec le contour de l'esquisse. De même, avant de commencer l'oreille, on examinera si l'œil dessiné recouvre exactement celui du modèle. Dès que ces contours ne coïncident plus par suite d'un léger déplacement de la personne qui pose, on l'invite à avancer ou reculer de manière à s'encadrer de nouveau exactement dans l'esquisse ; alors on continue le dessin. Pour obtenir l'immobilité, il est bon que la personne soit assise et la tête appuyée contre le dossier d'un fauteuil.

5° Le fusain sera taillé très-fin ; on appuiera très-peu, en ayant soin de le tenir de façon à ce qu'il ne soit pas perpendiculaire au plan de l'étoffe, mais incliné à ce plan. En tournant le fusain entre ses doigts à mesure que l'on dessine, on aiguisera sans cesse sa pointe, et on obtiendra un trait fin et délié.

6° Il est essentiel de finir toujours complétement la partie du modèle que l'on dessine afin de n'avoir plus à y revenir, sans cela on oublie certains détails qu'il serait plus difficile d'intercaler ensuite.

7° Le dessin terminé, on constatera une dernière fois que les contours de l'esquisse coïncident tous avec ceux de l'objet réel ; puis l'œil quittera l'oculaire, et, sans rien déplacer, on regardera le dessin que l'on vient de finir, pour s'assurer qu'aucun détail n'a été oublié.

Si tout a été fidèlement reproduit, peintre et modèle peuvent changer de place et de position ; sinon, le modèle restant toujours immobile, le dessinateur replace son œil à l'ouverture de l'oculaire et dessine le contour oublié. Pour réussir, il faut suivre scrupuleusement, naïvement, les contours que l'on voit, quelque bizarres qu'ils paraissent. Ceux qui savent dessiner doivent oublier leur savoir s'ils veulent reproduire ce qui est, et non pas ce qu'ils croient voir.

MANIÈRE DE REPORTER LE DESSIN SUR LE PAPIER.

Il s'agit maintenant de reporter sur le papier l'esquisse qui se trouve sur la tarlatane. Rien de plus aisé : on place le châssis sur une feuille de papier blanc ou sur une toile ; puis, appuyant avec les doigts de la main gauche sur l'étoffe, on l'applique exactement sur le papier, et avec une épingle tenue de la main droite, on soulève le tissu de quelques millimètres sur un certain nombre de points uniformément répandus sur l'esquisse, et distants environ de quatre centimètres l'un de l'autre. On retire le châssis, et l'on reconnaît que ces chocs légers ont projeté la poussière du fusain qui avait traversé la gaze sur le papier sous-jacent. On peut ainsi avoir deux ou trois épreuves, et avoir, en retournant le cadre, des figures où la gauche se trouve à droite et *vice versa*. L'empreinte de l'esquisse peut encore s'obtenir en frottant l'étoffe avec un linge fin pendant qu'on la tient appliquée sur le papier, ou bien en repassant avec le fusain sur tous les traits de l'esquisse.

Pour conserver le dessin au fusain sur le papier, il y a plusieurs procédés : ou bien l'on enduit le papier d'une couche d'huile à sa partie postérieure, ou bien on le passe dans du lait ; on peut aussi repasser sur le trait au fusain avec un crayon noir ou de mine de plomb.

Le même châssis et la même étoffe peuvent servir pendant très-longtemps ; car il suffit, pour effacer complétement le fusain sur la tarlatane, de la frotter légèrement avec une peau de gant.

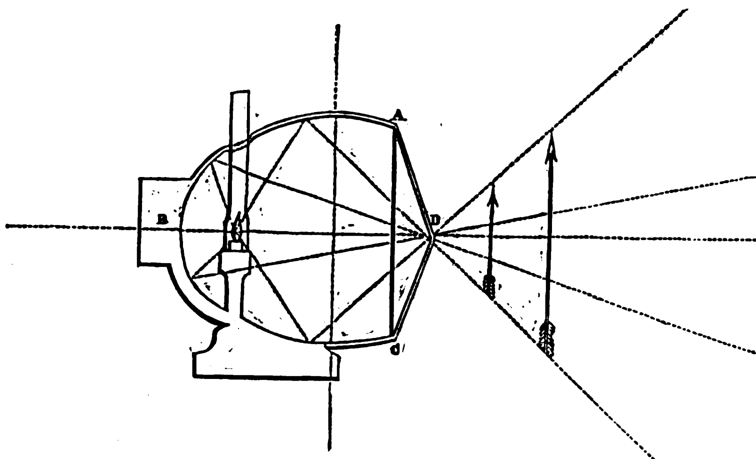
RÉDUCTION DES OBJETS.

L'appareil que nous venons de décrire nous donne le moyen de réduire les objets dans toutes les proportions voulues ; ainsi tout le monde comprend que le dessin sera d'autant plus petit relativement à l'objet, que celui-ci ou l'œil du dessinateur seront plus éloignés du cadre, et *vice versa*. Pour faire un portrait d'une grandeur déterminée, il suffit de marquer sur l'étoffe, au moyen de deux points, la hauteur que l'on veut donner au portrait ; puis, en rapprochant ou éloignant le cadre du modèle ou de l'œil, on finira par les placer à une distance telle l'un de l'autre, que le sommet de la tête et le dessous du menton coïncideront avec les deux traits marqués sur la toile. Ces réductions ont une limite qu'il est difficile de dépasser, parce que si le modèle est trop éloigné les contours deviennent indistincts, et le trait du fusain n'est pas assez délié pour exprimer nettement les contours d'objets trop petits. Toutefois, on peut réduire les objets dont les contours deviennent indistincts à de grandes distances par un artifice très-simple. Il consiste à dessiner d'abord l'objet à la distance où ses contours sont parfaitement accusés, puis à reporter ce dessin sur une feuille de papier, et copier ensuite ce dessin avec l'appareil en le réduisant dans les proportions demandées. Néanmoins il est évident que le procédé de M. Rouillet se prête peu à la reproduction des petits objets, mais beaucoup mieux à ceux de grandes ou de moyennes dimensions.

GRANDISSEMENT DES OBJETS.

Pour simplifier l'exposition du procédé, je suppose que l'on veuille faire le dessin d'une statuette double de sa grandeur. On dessinera d'abord cette statuette sur le châssis d'après le procédé ordinaire et dans une proportion quelconque, préférant celle où le dessin présentera la plus grande netteté ; puis on marquera sur une grande toile, ou sur un plan vertical quelconque, deux points de repère dont la distance verticale soit double de la hauteur de la statue. Cela fait, on placera le châssis devant la grande toile, et derrière le châssis on mettra une lampe à mèche plate de façon à ce que le plan de la mèche soit perpendiculaire à celui du châssis. On baissera cette lampe jusqu'à ce que la flamme se réduise à un point lumineux. Alors les rayons de lumière traversant le châssis éclaireront la grande toile ; mais partout où le fusain aura marqué sur la tarlatane, la lumière ne la traversera point, et par conséquent l'ombre des traits se projettera sur la toile sous forme de lignes noires qu'il suffira de suivre avec un crayon quelconque, en s'effaçant de manière à ne pas intercepter la lumière. Pour que la grandeur du dessin soit le double de celle de la statue, il suffira de faire varier la distance du châssis à la toile et de la lampe au châssis, jusqu'à ce que l'ombre du sommet de la tête et celle des pieds de la figure, coïncident avec les deux points de repère. La distance verticale de ces deux points étant double de la hauteur de la statue, il est évident que le dessin sur la toile sera une fois plus grand que la statue que l'on avait prise pour modèle.

M. Lassus, rapporteur de la commission qui a examiné le procédé de M. Rouillet, a perfectionné la lampe employée pour le grossissement des objets. Pour que l'ombre portée sur la toile soit nette, pour qu'il n'y ait point de penombre, il faut que la flamme soit réduite à un point lumineux. Il place donc la flamme de la lampe au foyer d'un miroir métallique concave en forme d'ellipsoïde de révolution A B C, qui fait converger tous les rayons vers un orifice très-étroit D, à travers lequel ils s'échappent, et qui peut être considéré comme un point lumineux ; on voit, en comparant les deux flèches placées devant ce point, comment le grandissement a lieu. La plus petite représente un objet dessiné sur la tarlatane ; la plus grande est l'ombre amplifiée de l'objet.



Le grandissement jusqu'au quintuple s'obtient sans que les ombres des traits s'élargissent. Au delà, les contours deviennent vagues et les ombres s'affaiblissent. On aura toujours soin de suivre avec le crayon l'axe du trait et non le bord extérieur ou intérieur des ombres. Le grandissement des objets est un grand service rendu aux peintres en général et aux peintres d'histoire en particulier. Ils pourront ainsi grandir leurs esquisses dans une proportion quelconque, et ne perdront plus des heures précieuses à mesurer la grandeur relative des parties ainsi amplifiées.

Pour obtenir un grandissement médiocre, M. Rouillet conseille un procédé fort simple : il consiste à placer à une petite distance du châssis sur lequel se trouve le dessin un papier transparent bien tendu. La flamme étant derrière le châssis, l'ombre de l'esquisse se projette sur le papier et on en suit les contours que l'on aperçoit en se mettant derrière le papier tendu. Ainsi, dans la première méthode, le dessinateur se place entre le châssis et le papier ou la toile ; dans la seconde, il se place derrière le papier.

DESSIN OMBRÉ.

Le procédé de M. Rouillet permet non-seulement de calquer le contour des objets, mais encore d'obtenir des effets d'ombre et de lumière. Les ombres ayant souvent des contours parfaitement tranchés, on conçoit qu'on puisse suivre facilement les contours de ces ombres. Mais en se servant de crayon noir et blanc ou de pastels, on peut aussi reproduire ces ombres sur l'étoffe transparente, leur donner l'intensité qu'elles ont dans la nature et marquer leurs décroissements successifs. Si on reporte ce dessin sur un papier de couleur, alors il ressemble singulièrement à une gravure au pointillé. La trame de l'étoffe fait un petit travail en carreaux très-délicat, fort agréable à l'œil, et dont on essaierait vainement d'imiter le fini et la régularité. Les dessins ombrés exigent de l'habitude, et ne sauraient être faits du premier coup par des personnes étrangères aux arts du dessin. Sous ce point de vue, il y a évidemment des essais à faire et des améliorations à espérer.

Les applications du procédé de M. Rouillet, que nous venons d'exposer, sont les plus usuelles ; les peintres et les amateurs de dessin en feront un fréquent usage. Celles dont nous allons parler, et qui sont peut-être plus ingénieuses encore, profiteront surtout aux architectes et aux mécaniciens. Elles ont un mérite scientifique et sont une curieuse application des principes de la géométrie : elles prouvent combien la science est féconde en résultats lorsque l'on sait déduire toutes les conséquences des principes qu'elle a posés. Toutefois, dans cet exposé, nous n'oublierons pas que nous parlons à des gens du monde et non pas à des géomètres ; nous tâcherons d'être clairs, dussions-nous sacrifier quelquefois la rigueur mathématique à cette nécessité.

MANIÈRE DE COPIER EN PERSPECTIVE DES PEINTURES PEINTES SUR DES SURFACES BRISÉES OU COURBES.

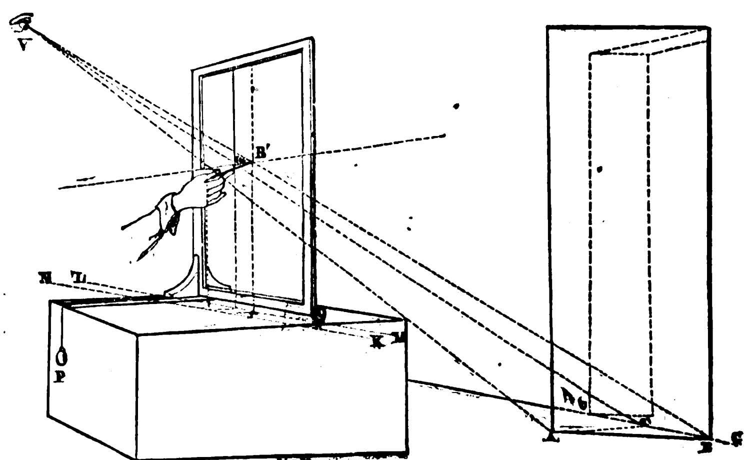
Le châssis sur lequel on tend la tarlatane peut avoir toutes les formes imaginables ; par conséquent le dessinateur est en état de copier non-seulement des objets réels ou des figures peintes sur un plan tel que la toile d'un tableau ordinaire, mais aussi des figures dessinées sur deux plans qui se coupent sous un angle quelconque. Imaginons qu'on veuille copier les peintures à fresque qui occupent l'angle d'un cloître d'Italie, vues à une certaine distance et d'un point déterminé. Le dessinateur prend deux châssis qui font entre eux un angle *égal* à celui des deux murs, et il donne à ses deux châssis une longueur *proportionnelle* à celle des deux murs. Si l'un des deux murs a 5 mètres de long, l'autre 3 mètres, le châssis correspondant aura par exemple 5 décimètres et l'autre 3 décimètres. Il en sera de même pour la hauteur. On voit que le problème se réduit à ceci : que le châssis soit une figure *semblable* à celle du mur. L'appareil ainsi disposé, le dessinateur calque les contours qu'il voit, et, comme il les voit en perspective, son dessin sera en perspective lui-même, et il fera un tableau semblable à celui de l'angle du cloître vu du point où il s'est placé.

Imaginons maintenant que les fresques aient été peintes sur une surface courbe quelconque, une portion de cylindre, de sphère, ou bien une surface ellipsoïde ou parabolique ; il suffira de même de donner au châssis une courbure semblable, en le construisant avec des baguettes flexibles, puis on dessinera comme à l'ordinaire. On évite ainsi une difficulté immense qui existait autrefois : c'est celle de transporter sur un plan une peinture existant sur une surface courbe.

Mais cet avantage n'est pas le seul, car l'étoffe transparente, étant séparée du châssis courbe qui la portait, redevient un plan, et l'on obtient ainsi le redressement des images. On peut aussi appliquer sur l'appareil tout monté le papier ou la toile destinés à recevoir la contre-épreuve ; puis on les enlève, on efface leur courbure, et l'on a ainsi sur un plan la copie d'une peinture qui se trouvait sur une surface courbe. Un dessin fait sur un châssis ayant la forme d'une portion de cylindre peut être décalqué en le faisant rouler sur une feuille de papier qui reçoit l'empreinte. C'est le procédé employé pour imprimer les toiles peintes.

PROJECTION DES OBJETS SUR UN PLAN VERTICAL.

La projection d'un corps sur un plan vertical, c'est la figure formée par les pieds des perpendiculaires abaissées de chacun des points du corps sur ce plan. Ainsi, la projection d'un cube est un carré si l'une de ses faces est parallèle au plan ; celle d'un cône ou d'une pyramide dont l'axe est vertical est un triangle. Dans l'architecture, on représente souvent des façades ou des portions d'édifice projetées ainsi sur un plan vertical. Ce travail était excessivement long, car il fallait mesurer l'une après l'autre les lignes principales de l'édifice, et reporter ensuite sur le papier des lignes d'une longueur proportionnelle. L'effet de cette projection est de placer le point de vue à l'infini, et de détruire ainsi les illusions de la perspective linéaire.



Imaginons une muraille CG et le bas AB d'une porte entr'ouverte ; l'œil du dessinateur est en V. Si l'on dessine le

bas de la porte AB sur le châssis placé verticalement et parallèlement au mur CG, la ligne AB dessinée sur l'étoffe ne sera pas horizontale comme elle l'est dans la nature; elle fera un angle avec les traverses du châssis qui sont horizontales; c'est un effet de la perspective résultant de ce que le point B est plus éloigné de l'œil V que le point A; ou, en d'autres termes, parce que le rapport entre la distance de l'œil au châssis et les distances de l'œil au point A et au point B n'est point le même. Supposons, par exemple, que la distance V a'' de l'œil au châssis soit le tiers de la distance VA de l'œil au point A, la distance VB' sera *plus petite* que le tiers de la distance VB, puisque B est plus éloigné que A. Mais si nous pouvions faire en sorte que le rapport entre la distance V a'' de l'œil au châssis et celle de l'œil à *chacun* des points de la ligne AB restât constant, alors la ligne AB horizontale dans la nature, serait représentée par une ligne *horizontale* sur le châssis. Cette condition est facile à réaliser; il suffit pour cela de faire mouvoir le châssis vertical parallèlement à lui-même dans deux coulisses ou sur des galets à mesure que l'on tracera la ligne AB, en laissant la main suivre son mouvement initial, qui se fait instinctivement dans une direction horizontale; alors l'on aura sur le châssis la ligne a'' B' qui sera parallèle à la ligne AB et horizontale comme elle.

Cette ligne a''B' n'est autre chose que la ligne homologue de la ligne a'B, projection de AB sur le plan vertical du mur CG. Le rapporteur a perfectionné ce procédé en ceci, qu'un contre-poids P ramène le châssis de sa seconde position L M, qu'il occupe quand le crayon calque le point B, à la position N K qu'il occupait au commencement de l'opération quand il calquait le point A. On peut se faire une idée du procédé en faisant tenir le châssis verticalement sur une table, de manière à ce qu'il soit parallèle au plan d'un mur CG dont se détache une porte entr'ouverte dont le bas est AB. Une autre personne tient légèrement le cadre, et en le poussant devant soi avec le fusain, à mesure que l'on suit la ligne AB, on s'assure que l'on a tracé une ligne horizontale. Il est essentiel que le châssis reste toujours vertical tout en se mouvant.

On peut aussi matérialiser ce procédé par une image sensible; imaginons que la ligne AB soit représentée par un fil dont l'extrémité A soit tenue en contact avec la face postérieure de l'étoffe, et dont l'extrémité B soit aussi fixe. Il est essentiel que la longueur de ce fil soit proportionnelle à la distance relative du châssis et de la porte à l'œil du dessinateur; en même temps ce fil devra être parallèle à la ligne AB, et par conséquent *oblique* au plan de l'étoffe. Les choses étant ainsi disposées, si l'on pousse le châssis devant soi, le fil déchirera l'étoffe, mais cette déchirure sera une ligne horizontale, et de plus parallèle aux traverses du châssis. Pour résumer tout en une seule phrase qui sera comprise des personnes initiées à la géométrie, on dessine sur le plan du châssis une image *semblable* à celle de l'objet réel projeté sur un plan parallèle à celui du châssis, ou d'une manière plus abrégée, on *projette* sur le plan du châssis une image semblable à celle de l'objet réel.

Nous n'insisterons pas plus longtemps sur cette ingénieuse application du procédé de M. Rouillet. Les architectes, les géomètres et les ingénieurs comprendront tout ce qu'elle renferme d'applications utiles. Nous terminerons en énumérant les conditions nécessaires à la solution du problème, telles que M. Lassus les a énoncées dans son rapport.

1° Le parallélisme du châssis avec le plan sur lequel on projette l'objet, et l'existence d'un plan horizontal sur lequel les objets seraient posés.

2° Il est nécessaire que les objets situés sur les différents plans dont on cherche la projection puissent être réunis par des lignes droites et perceptibles du point de vue donné. Il serait impossible, en effet, d'obtenir exactement la projection d'une colonne ou de toute autre surface courbe dont la forme réelle n'est point appréciable d'un seul point de vue.

3° Il est enfin indispensable que le mouvement du châssis en avant et en arrière et le mouvement de la main qui dessine se combinent exactement. Quant à cette dernière condition du problème, nous pensons qu'elle peut être remplie par la bonne exécution de l'appareil.

Le tracé en projection obtenu au moyen de l'appareil de M. Rouillet offrirait encore un avantage qu'il importe de signaler. Les figures dessinées sur le châssis étant *semblables* aux figures réelles des objets, il suffirait de placer une mesure entre le châssis et l'objet, parallèlement à ce châssis, pour connaître les dimensions de l'objet et établir en même temps l'échelle des dessins obtenus.

HISTORIQUE.

Ce n'est point le hasard qui a conduit M. Rouillet à imaginer son procédé. Professeur de dessin, il songeait sans cesse aux moyens de faciliter cette étude à ses élèves. Il gémissait, comme tous les vrais artistes, de cette cruelle nécessité de faire copier pendant des années entières des yeux, des bouches et des oreilles pour arriver, en dernière analyse, à reproduire mécaniquement, d'abord un dessin, puis une tête, enfin une académie. Il comprit bientôt que toute la difficulté était dans l'ensemble et les proportions, et que l'homme le mieux doué pour les arts plastiques était souvent arrêté pendant de longues années par des difficultés matérielles, vaincues souvent avec plus de facilité par un individu sans intelligence et sans poésie. Il pensa qu'en imaginant un procédé mécanique pour vaincre les difficultés mécaniques du dessin, il rendrait service à l'art véritable, qui n'est point la reproduction servile de ce qui est, mais la représentation de ce qui devrait être. Son premier mouvement fut de soumettre son procédé à l'Académie des Beaux-Arts. Une commission fut nommée pour examiner ses résultats. On soumit l'inventeur aux épreuves les plus variées; il tint toutes ses promesses. Les commissaires étaient émerveillés de l'exactitude du dessin et de la perspective; chacun le félicitait. Mais quand on sut que son intention formelle était de faire jouir le public de sa découverte, le secrétaire de la commission, obéissant à cet esprit rétrograde qui est le mauvais génie des Académies, écrivit au ministre de ne pas encourager une invention qui *enlevait à l'art une partie de ses difficultés*. Le parti des *bornes* raisonne toujours de même en fait de peinture comme en fait de politique; il confond les procédés matériels de l'art avec l'art véritable, de même qu'il confond la prospérité matérielle d'une nation avec sa grandeur réelle. M. Rouillet ne fut pas découragé; il en appela au ministre *mieux informé*. M. Duchatel ne considéra pas l'opinion de messieurs de l'Académie comme devant lui tracer irrévocablement sa ligne de conduite et nomma une seconde commission composée de MM. Allaux, Cavé, Léon Coignet, Flandrin, Lassus, Lenormand, Lesueur, Mérimée et Vitet. Ce choix était heureux: en joignant des peintres à des archéologues et à des architectes, on réunissait les représentants de toutes les branches de l'art auxquelles le procédé pouvait s'appliquer utilement. Cette commission se livra à un long et minutieux examen. Le procédé fut soumis à toutes les épreuves imaginables; on reconnut ses avantages, on signala les perfectionnements dont il était susceptible, et la conclusion du rapport de cette nouvelle commission fut que le ministre devait encourager une invention destinée à rendre des services réels à l'art et à la science. Le ministre jugea comme la commission et accorda à M. Rouillet une pension viagère de 1200 fr. par an, afin que le public entrât en possession de ses procédés.



L'on a dit qu'à l'aide de l'étoffe transparente tendue sur un châssis, tout le monde saurait également bien dessiner. C'est une erreur. L'individu qui n'a jamais appris le dessin pourra reproduire le contour d'un objet et obtenir un calque fidèle; mais on reconnaîtra toujours une main inexpérimentée à l'incertitude du trait et au peu de fermeté des contours. Toutefois, à l'aide de cette esquisse, un peintre pourra peindre le portrait d'une personne qu'il n'aura jamais vue, ou dessiner un édifice dont un voyageur lui rapportera le croquis fidèle. Mais le dessinateur seul sera en état de faire les ombres, ou d'indiquer, par l'accentuation des traits, les parties saillantes ou rentrantes. Pour l'artiste, le procédé Rouillet est un gain de temps immense; en un instant il fixe sur la toile des attitudes difficiles, des raccourcis, des effets de lumière passagers; il grandit sûrement ses figures dans une proportion déterminée; en un mot, les difficultés matérielles étant écartées, il consacre tout son temps, toutes ses forces, à la composition, l'expression et la couleur; il se livre avec sécurité à l'inspiration, sûr de n'être pas arrêté par des calculs arides de proportions. Les dessinateurs peuvent voir avec déplaisir la vulgarisation de ce procédé; les peintres s'applaudiront de ce nouveau moyen de multiplier leurs œuvres et de leur donner un plus haut degré de perfection. Croit-on que les artistes si expressifs de l'école florentine ou les grands coloristes vénitiens se fussent préoccupés de l'apparition d'un semblable moyen? Le procédé Rouillet apprendra-t-il à donner à la Vierge les expressions sublimes et variées que Fra Angelico, le Pérugin et Raphaël, ont su créer tour à tour? Est-ce avec un fusain et sur une tarlatane que vous rendrez la couleur du Titien ou de Rembrandt? Saurez-vous à l'aide de cette machine composer un tableau comme Paul Véronèse, André del Sarto ou Fra Bartolomeo? Selon nous, le procédé dont nous parlons fera rentrer l'art dans sa véritable voie, parce que la pensée de l'artiste dominera dans son œuvre. L'imitation servile étant sans difficultés, elle deviendra sans objet. Les formes de convention ne seront plus acceptées, parce que les yeux de tous se seront accoutumés à l'imitation des formes réelles. On se rapprochera de la nature tout en l'idéalisant; on sera vrai tout en reproduisant le beau; et la peinture retrouvera peut-être ces grandes traditions du seizième siècle où l'art s'est élevé si haut, qu'il semble se reposer encore de cet effort gigantesque.

CH. M.

Publications illustrées.

Faits mémorables de l'Histoire de France, par M. MICHELANT, précédés d'une introduction de M. A. SÉGUR, et illustrés de 120 tableaux de M. Victor ADAM (1).

M. Victor Adam conçut un jour l'heureuse pensée de composer 120 tableaux sur les faits les plus mémorables de l'histoire de France, depuis la lutte de sainte Geneviève et d'Attila jusqu'aux adieux de Fontainebleau. Pour donner une idée à nos lecteurs de la manière dont il a exécuté ce travail, nous mettrons sous leurs yeux un de ses dessins représentant *l'entrevue de François Ier et de Henri VIII au camp du Drap-d'Or*. Les 120 tableaux achevés et gravés sur bois par nos meilleurs artistes, un jeune écrivain de talent se chargea de les expliquer avec un texte élégant et concis. Telle est l'histoire de ce beau volume, qui pouvait avoir et qui a une véritable importance artistique et littéraire, et qui, aussi intéressant à lire qu'à regarder, prendra rang cependant parmi les plus utiles ouvrages illustrés que l'année 1845 aura vus naître tout exprès pour les jeunes pensionnaires des deux sexes.

(1) Un vol. grand in-8. Paris, 1844. Didier. 15 fr.

Nouvelles et seules véritables aventures de Tom Pouce, imitées de l'anglais, par P. J. STAHL, 150 vignettes par BERTAL (1).

La typographie et la gravure ont fait, depuis vingt années, de merveilleux progrès. Quand nous étions enfants, on nous donnait comme étrennes quelques gros volumes in-12 en papier gris, mal imprimés, et *ornés* — les éditeurs avaient l'audace de l'annoncer — de rares images dont la gravure était aussi grossière que le dessin en était incorrect et ridicule; du style, je n'en parle pas, et pour cause. Si ces deux arts, qui semblent destinés désormais à se prêter un secours mutuel, continuent à se perfectionner, l'imagination la plus vive et la plus ingénieuse essaierait vainement de se représenter dès aujourd'hui les étonnantes publications illustrées que nos petits-enfants auront le bonheur d'offrir à leur jeune postérité, le premier jour de l'an de grâce 1900.

Concevez-vous, en effet, un petit volume mieux écrit, mieux imprimé et mieux illustré que les *Nouvelles et seules véritables aventures de Tom Pouce?* Tom Pouce, ou *Tom Thumb* en anglais, est, personne ne l'ignore, le Petit Poucet de l'Angleterre. Il jouit, chez nos voisins d'outre-mer, d'une réputation digne de ses infortunes, de ses talents et de ses vertus.



La France entière éprouvait depuis longtemps le besoin de connaître l'histoire véritable de ce grand petit homme britannique dont elle avait tant de fois entendu prononcer le nom. Grâces en soient rendues à MM. Stahl et Bertal, ses désirs vont être satisfaits. Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, elle n'a plus rien à envier à sa riche et fière rivale. Maintenant, Tom Thumb a deux patries.

Je ne vous révélerai pas, quant à moi, les secrets de sa naissance; sachez seulement que sa mère avait souhaité un enfant, ne fût-il pas plus grand que le doigt. Je vous le montrerai tout d'abord dans son berceau, un sabot neuf, au fond duquel on avait mis un peu de ouate bien douce et bien chaude, pour qu'il pût y dormir tout à son aise. Ce fut dans ce sabot qu'il grandit, ou plutôt qu'il ne grandit pas. Mais si sa taille resta la même, son intelligence fut



(1) Un vol. in-18. Hetzel. 3 fr.

si précoce que ses parents ne souhaitèrent jamais qu'il fût plus grand.

Dès son bas âge, il se montra fort sage; sa mère le grondait rarement, et encore était-ce bien doucement.

Il apprit de bonne heure à lire et à écrire. On eut quelque peine, il est vrai,



à lui trouver une plume assez petite pour qu'il pût s'en servir; enfin on en vint à bout. Un jour, pendant qu'il écrivait un compliment à sa maman, une puce vint l'attaquer. Il se vit obligé de dégainer, car il avait une épée, et de tenir son ennemi en respect jusqu'à ce que





sa bonne mère accourût à son secours.

Pendant ses récréations, il s'amusait souvent à contempler un papillon sur une rose. — Mais, hélas! il devint, comme beaucoup d'enfants, curieux et gourmand, et il paya cher ces défauts. — On verra dans son histoire comment il tomba au milieu d'un pudding, puis au fond du gosier d'un meunier, puis dans le ventre d'un poisson, et par quelle série d'aventures il arriva enfin à la cour du roi Arthur, où il vécut longtemps, tantôt favori, tantôt prisonnier. La fortune ne corrompit point son cœur. — Il vint mourir aux lieux où il était né. Protégé par une fée puissante, il obtint sa liberté, et un jour il apporta à ses bons parents, qui le croyaient mort,









un louis d'or dont il avait eu le courage de se charger. Quand M. et madame Pouce furent revenus de leur étonnement, leur bon et illustre fils leur raconta ses aventures, que je ne saurais trop vous engager à lire et à donner en cadeau à tous les petits enfants de votre connaissance.



La Chine ouverte, aventures d'un Fan Kouei dans le pays de Tsin, texte par OLD NICK, gravures par AUGUSTE BORGET (1).

Ce titre a quelque chose d'effrayant... pour la Chine. Le grand empereur dont *l'Illustration* a récemment publié un portrait si ressemblant ne pourra plus désormais empêcher les Barbares de dépasser la ligne de ses frontières. De quelle utilité lui sont maintenant sa grande muraille et ses 100,000 sentinelles tartares? MM. Old Nick et Auguste Borget nous ouvrent à deux battants toutes les portes de son vaste royaume. Une grande invasion se prépare. A cette heureuse et incroyable nouvelle, une partie de la population de Paris s'est précipitée.... rue Saint-Benoît, 7, chez M. Fournier, où se distribuent, au faible prix de 15 fr., les billets d'admission au Céleste-Empire. Déjà les faubourgs s'agitent et la province se met en marche. Avant la fin de l'année qui n'est pas encore commencée, dix millions de Français auront pénétré dans le Céleste-Empire, sous la conduite de MM. Old Nick et Auguste Borget.



Où trouverait-on d'ailleurs deux guides plus aimables, plus sûrs et plus instruits? Le spirituel critique du *National*, l'habile rédacteur de la *Revue Britannique*, l'ingénieux auteur des *Petites Misères de la vie humaine*, a fait ses preuves; vous le connaissez tous. Quant à son collaborateur, M. Auguste Borget, jeté par une tempête sur les rivages de la Chine, il a passé six mois à Macao et en divers villages du littoral; il a rapporté de ce voyage des collections, des dessins qui ont fait à Paris l'admiration de tous les amateurs, et dont MM. Rittner et Goupil ont publié une partie sous le titre de: *la Chine et les Chinois*, enfin, il a exposé, aux Salons de 1842 et 1843, des tableaux que sa majesté le roi Louis-Philippe s'est empressée d'acheter, pour en orner les plus belles salles de son palais de Neuilly. — Ne sont-ce pas là des garanties suffisantes? N'avons-nous pas le droit de vous recommander, avant même qu'il ait paru, le livre illustré que publieront par livraisons hebdomadaires, en 1844, MM. Old Nick et A. Borget. En outre, leur intelligent éditeur ne mérite-t-il pas pleine et entière confiance, et ne devons-nous pas croire ce que dit son prospectus: « Ni les livres, ni les manuscrits, ni les renseignements personnels n'auront manqué, par conséquent, à la composition d'un volume qui, sous une forme légère, résumera une masse énorme de documents sérieux. Marco Polo, Mendoça, le père Alexandre, Spizelius, Kircher, les Missionnaires, de Guignes, Barrow, Staunton, Clarke Abel, Timkowski, Abel Rémusat, Davis, Stanislas Julien, Ad. Barrot, Downing, Kidd, Gutzlaff, lord Jocelyn, et les rédacteurs du *Chinese Repository*, en auront fourni chacun quelques pages; l'auteur les leur restitue comme il le doit. L'éditeur, à son tour, promet que de tous ces livres, dont quelques-uns sont bien vieux, sortira un livre vraiment nouveau.



« Peut-être jugera-t-on que la Chine ouverte, la Chine renouvelée, ajoute à un travail de ce genre tout l'attrait d'une publication de circonstance; mais, avant comme après la paix de Nan-King, l'*Anacharsis Chinois* était à faire. C'est ce qui va être tenté. »

Comme spécimen des gravures de ce curieux ouvrage, nous donnons le portrait d'un *haniste*, et la *vue intérieure d'un magasin de curiosités*. — Que nos abonnés ne nous demandent aucun renseignement sur les *hanistes* et les *chinoiseries* que nous leur représentons, nous leur répondrions: « La Chine est ouverte, allez vous embarquer rue Saint-Benoît, nº 7. Le voyage sera long (il durera cinquante semaines), mais peu coûteux (trente centimes par semaine),

(1) Cinquante livraisons à 30 centimes — Paris, 1844. *Fournier*. — Trois livraisons sont en vente.

aussi agréable qu'instructif (MM. Old Nick et A. Borget tiendront toutes leurs promesses), sûr (M. Fournier a-t-il jamais laissé un ouvrage inachevé?), et, chose étrange, vous le ferez entièrement sans quitter votre fauteuil, votre maison, votre femme et vos enfants. A de telles conditions, qui ne partirait.... pour la Chine *ouverte?*



Impressions de voyage de M. Boniface, par CHAM (1).

Qu'est-ce donc que M. Boniface, qu'il s'imagine avoir le droit de nous faire raconter par M. Cham, au crayon et à la plume, *ses excursions sur terre et sur mer, sur la tête et sur le nez*, etc., le *tout mêlé de bosses et coloré de bleus et de noirs?* M. Boniface, puisqu'il faut l'avouer, est un proche parent de MM. Vieuxbois, Jabot et Crepin, d'heureuse mémoire. Comme eux, il ne saurait prétendre à la réputation d'un Adonis persécuté par la mauvaise fortune qui les a tourmentés; il joue constamment un rôle moitié triste, moitié plaisant dans une longue série d'incroyables aventures; enfin, à l'instar de M. Vieuxbois, il traîne toujours après lui un chien *fabuleux*. Pour le moment, M. Boniface ne se présente à nous qu'en qualité de réfractaire de la 4ᵉ compagnie du 3ᵉ bataillon de la 10ᵉ légion. Comme moi et comme vous peut-être, cher lecteur, il a une horreur instinctive pour le service de la garde nationale; il fait plus: non content d'avoir tressailli dans son lit en recevant un billet de garde, ainsi que vous pouvez en



juger, il a résolu de s'affranchir de ce joug odieux, il s'exile temporairement, il part pour la *perfide Albion*, avec son chien. — Je ne vous raconterai pas toutes les petites misères qui l'accablent pendant son voyage de Paris à Boulogne, il s'en console en admirant, par les fenêtres du coupé,

les belles campagnes de la Picardie.

Pendant qu'il se livre à ce doux plaisir, une jeune villageoise lui offre galamment, au bout d'un bâton, un bouquet âgé de deux mois à peine.



La crainte d'être asphyxié par les parfums enivrants de ces fleurs des bois, et de perdre son meilleur œil, lui fait retirer sa tête. Mais, ô fatalité! la jeune et jolie villageoise, en retirant son bâton retire le chien de M. Boniface qu'elle a accroché par l'oreille.



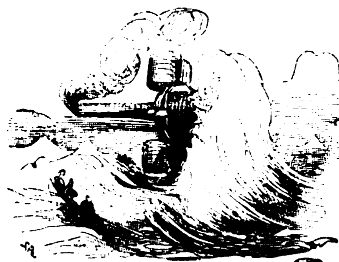
A peine débarqué à Boulogne, M. Boniface et son chien reçoivent deux malles sur le dos, et se trouvent sollicités en



sens divers par plusieurs hôteliers d'aller habiter leurs hôtels.



Ils se hâtent de fuir cette terre trop hospitalière, et s'embarquent pour Douvres à bord du bateau à vapeur *le Sauteur*. Mais, hélas! jamais la mer n'a puni avec une cruauté plus atroce un



garde national réfractaire et son malheureux chien. Plus de trente dessins sont consacrés à la représentation de l'affreux supplice infligé aux deux coupables par l'élément vengeur. Le bâtiment s'avance vers Douvres d'*un air si penché*, qu'à sa vue seule on comprendra les horribles douleurs éprouvées pendant la traversée par M. Boniface, son chien et ses compagnons d'infortune;



M. Boniface surtout s'abandonne à des contorsions dont son historien retrace les accidents variés avec une fidélité à vous donner le mal de mer. Il perdit même la présence d'esprit dont la nature l'avait doué, et s'étant assis imprudemment sur une voile, il se trouve un moment hissé par le fond de son pantalon au sommet le plus élevé du mat le plus haut du navire.



Heureusement *le Sauteur* avançait toujours, et il jeta l'ancre dans le port de Douvres, à la grande curiosité des naturels

Ici s'arrêtent nos révélations.—Gardes nationaux accomplis, qui êtes toujours aussi fidèles à votre compagnie qu'à votre compagne, désirez-vous savoir à quelles épouvantables tortures M. Boniface fut condamné à Londres pour avoir refusé de monter sa garde à Paris, achetez le petit album que vient de publier M. Cham, et vous passerez, je vous le jure, un joyeux quart d'heure. Le gouvernement devrait, en vérité, souscrire à 80,000 exemplaires, et faire distribuer les *Impressions de voyage* de l'infortuné réfractaire de la 4ᵉ du 3ᵉ de la 10ᵉ à tous ses camarades. Il pourrait ensuite fermer l'*hôtel des Haricots*, supprimer les conseils de discipline, et abroger les dispositions pénales de la loi sur la milice citoyenne. Tous les récalcitrants iraient se jeter, comme le timide et repentant M. Boniface (voir ci-dessus même colonne), aux pieds de leur sergent-major; et si, comme M. Boniface, ils ne méritaient pas d'être élevés au rang de caporal, ils deviendraient au moins des gardes nationaux modèles.



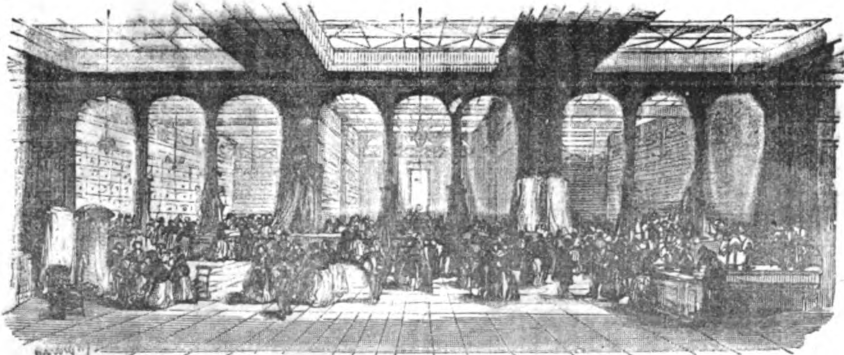
(1) Album. — Paris, Paulin. 5 fr.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.



Un beau volume grand in-8, avec 80 gravures sur acier, gravures sur bois, fleurons, culs-de-lampe, etc. 12 fr.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS,
174, RUE MONTMARTRE, PRÈS LE BOULEVARD.



Cé magnifique Etablissement a réalisé la plus belle idée commerciale de notre époque : offrir un immense débouché aux nombreuses et grandes manufactures de la France, et présenter aux consommateurs l'union inconnue jusqu'ici d'un extrême bon marché et de qualités toujours satisfaisantes. Le bon sens public, que l'on ne trompe jamais, a compris de suite l'utilité de cette belle entreprise. La foule accourue d'abord, bien accueillie, toujours bien traitée, y a ramené d'autres foules. La première vogue a été grande; elle n'a cessé de grandir et s'accroît encore par l'appréciation, chaque jour mieux sentie, des avantages offerts aux acheteurs.

On trouve à la *Ville de Paris* tout ce que produit l'industrie des tissus : les soieries, les lainages, les toiles, tous les tissus de coton, tous les objets usuels, comme ceux du plus grand luxe, les riches dentelles, les cachemires des Indes, les étoffes pour ameublement, tout ce qui constitue une riche corbeille, un riche trousseau. — Ce qui, après réflexion, ne convient plus, peut être rendu, échangé, remboursé même. Ces conditions nouvelles portent un cachet de grande loyauté.

L'Établissement que nous recommandons fait honneur à son titre; placé au point le plus central de cette ville, dont le nom se lit sur sa façade, il répond à la splendeur, à l'élégance, à l'activité industrielle de cette grande capitale. Agrandi et embelli plusieurs fois depuis sa création, il est un juste sujet d'admiration pour les étrangers, et continue à maintenir notre prépondérance commerciale en Europe.

A LA LIBRAIRIE DUBOCHET, rue de Seine, 33.

VOYAGES EN ZIGZAG, ou Excursions d'un Pensionnat en vacances dans les Cantons suisses et sur le revers italien des Alpes; par R. TOPFFER; 400 gravures d'après les dessins de l'auteur et 12 grands dessins, par M. CALAME.

Un très-beau volume grand in-8 jésus de 500 pages. Prix : 16 fr. broché.

CARTONNAGES ANGLAIS avec ornements en or appropropriés aux divers ouvrages illustrés de la librairie Dubochet et Comp., tels que *Molière, Gil-Blas, Don Quichotte, Histoire de Napoléon, Jardin des Plantes, Evangiles, Fables de Florian,* etc., etc.

AIGUILLES, EPINGLES ET HAMEÇONS ANGLAIS.

HALL ET GUTCH, 50 King-William street, Cité de Londres (près du Pont-de-Londres), ont l'honneur d'annoncer qu'ils continuent à fabriquer pour LL. MM. la reine Victoria, la reine Adélaïde, la famille royale, la noblesse, etc., etc., des aiguilles, des épingles et des hameçons supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

LES ANGES DE LA TERRE PERSONNIFIÉS PAR LEURS VERTUS ET LEURS BELLES ACTIONS; publiés et illustrés, avec le concours de plusieurs gens de lettres et artistes distingués; par A.-E. DE SAINTES. Un beau volume grand in-8, sur jésus vélin, glacé et satiné, orné de 33 magnifiques gravures à deux teintes; d'un grand nombre de fleurons, portraits, vignettes, etc., sur bois, imprimés dans le texte. Prix, broché : figures noires, avec une belle couverture, 12 fr. — Cartonné, 14 fr. — Avec couverture dorée et coloriée, 16 fr. — Relié en toile anglaise, 18 fr. — Doré sur tranche, étui, 20 fr., et colorié avec le plus grand soin, 8 fr. de plus.

C'est le plus bel ouvrage que l'on puisse offrir en *étrennes* à la jeunesse.

A Paris, chez mademoiselle *D. Emery*, éditeur des *Douze Nations* de M. E. DE SAINTES, 15, quai Voltaire.

CHOIX DE MORCEAUX FAC-SIMILE en prose et en vers d'écrivains et de personnages célèbres, publié par M. EUGÈNE CASSIN. Ce joli volume in-8, orné de vignettes, reproduit exactement l'écriture et la signature de chaque auteur. — C'est un beau cadeau pour les amateurs d'autographes et pour les jeunes gens que l'on veut familiariser avec tous les caractères d'écriture. — Prix, broché, 5 fr. Chez l'auteur, rue Taranne, 12.

ÉTRENNES.

23, RUE NOTRE-DAME-NAZARETH.

BOUTONS A VIS, EN OR OU ARGENT : Garnitures pour Habits et Gilets. — Système P. V.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

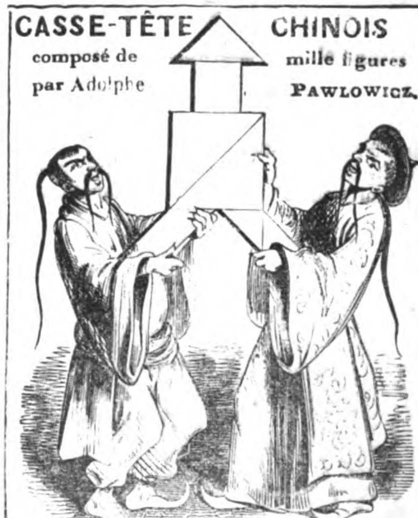
EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété *exclusive* de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le *mal de mer*. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Ecrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, répété 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs ses voisins

---

CE jeu, composé de petits morceaux de bois triangulaires difficiles à agencer pour former certaines figures, sera très en faveur chez les personnes qui s'occupent d'amusements sérieux. Nous avons vu plusieurs des cartons placés dans un magnifique nécessaire et nous avons essayé nous-mêmes de résoudre ces problèmes. Ces petites figures sont très-difficiles à remplir; cependant les morceaux de bois, d'après les dispositions des cartons, doivent tous se placer les uns après les autres dans les différentes positions que l'inventeur leur assigne. Au moment des étrennes, nous recommandons à nos lecteurs cet intéressant divertissement.



Ce nouveau jeu Géométrique, est le seul jusqu'à ce jour, digne d'être remarqué par le nombre de figures, ainsi que par son élégante édition. On ne saurait trop le recommander aux personnes qui désirent donner en cadeau un divertissement aussi ingénieux qu'intéressant.

Se vend à PARIS, chez MM. GIROUX et Cie, r. du Coq St-Honoré, 7. — SUSSE, place de la Bourse. — TEMPIER, boulevard des Italiens, 23, — GUILLARD, passage Vivienne, 2; et r. Nve des Petits-Champs, 4. — MARION, Cité Bergère, 14. — NOIRETAT, rue Dauphine, 31.

Nous croyons leur rendre service en leur indiquant ce nouveau cadeau, qui fera cette année les honneurs des salons de l'aristocratie, de la banque et du commerce; toutes les personnes raisonnables, posées, ainsi que les enfants, feront emplette de ce jeu si ingénieux de M. Pawlowicz.

ÉTRENNES

LITTÉRAIRES

POUR 1844.

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

A TRÈS-BON MARCHÉ.

Cartonnages français et anglais; demi-reliures et reliures en tous genres.

La Normandie,

PAR M. JULES JANIN.

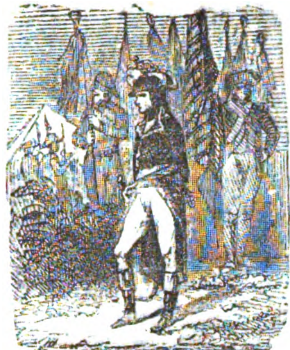
ILLUSTRÉE PAR MM. MOREL-FATIO, TELLIER, DAUBIGNY.



1 vol. grand in-8 jésus, 8 fr. br.

Napoléon en Égypte,

ILLUSTRÉ DE 140 DESSINS PAR MM. H. VERNET ET H. BELLANGÉ.



1 beau vol. gr. in-8 jésus, 12 fr. br.

Mémorial DE SAINTE-HÉLÈNE,

ILLUSTRÉ DE 500 VIGNETTES PAR CHARLET.



2 beaux vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Les Aventures DE TÉLÉMAQUE,

ILLUSTRÉES PAR MM. TONY JOHANNOT, E. SIGNOL, G. SÉGUIN, E. WATTIER, MARCKL, ETC., ETC.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

LIBRAIRIE

D'ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE,

51.

Chez tous les libraires de Paris et des Départements.

Les Mille et Une Nuits,

ILLUSTRÉES DE 1001 GRAVURES PAR LES PREMIERS ARTISTES DE FRANCE.



3 vol. gr. in-8 jésus, 30 fr. br.





Ces deux médailles sont délivrées gratis avec chaque exemplaire du *Napoléon en Égypte* et du *Mémorial de Sainte-Hélène.*

Le Diable boiteux,

PAR LE SAGE.

ILLUSTRÉ DE 175 GRAVURES PAR TONY JOHANNOT.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Histoire de Manon Lescaut,

ILLUSTRÉE DE 100 GRAVURES PAR TONY JOHANNOT.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Voyage en Italie,

PAR M. JULES JANIN.

ORNÉ DE 15 GRAVURES ANGLAISES.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Voyage Sentimental de Sterne,

TRADUCTION NOUVELLE DE M. J. JANIN, ILLUSTRÉ PAR T. JOHANNOT ET JACQUES.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

L'Ane mort,

PAR M. JULES JANIN.

ILLUSTRÉ DE 140 VIGNETTES PAR TONY JOHANNOT.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Contes et Nouvelles DE LA FONTAINE

ILLUSTRÉS, FAISANT SUITE AUX FABLES ILLUSTRÉES PAR MM. GRANDVILLE ET J. DAVID.

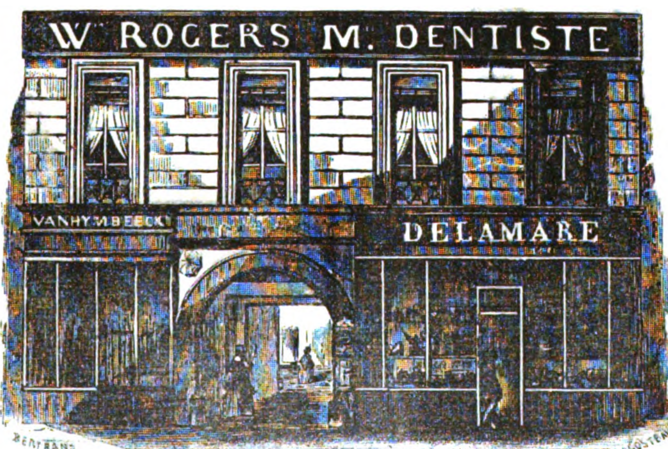


1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

LE DOCTEUR *WILLIAM ROGERS,* CHIRURGIEN-DENTISTE DE LONDRES,

ACTUELLEMENT A PARIS, RUE SAINT-HONORÉ, 270.

INVENTEUR DES DENTS OSANORES, POSÉES SANS CROCHETS NI LIGATURES, S'AJUSTANT PAR LA PRESSION ATMOSPHÉRIQUE.



A une époque où le progrès est général, lorsque le succès couronne partout les efforts de l'art et de la science, on peut regretter de voir l'art si utile et si important du dentiste rester stationnaire et immobile au milieu du mouvement. La faute n'en est pas tout entière aux hommes; il est des difficultés au-dessus de leurs forces : ils ne peuvent réparer du temps l'*irréparable outrage*. Les dentistes de notre temps n'ont rien changé aux vieux moyens : les pivots, les ligatures, les crochets, ces liens qui, sans consolider les dents artificielles, ébranlent et détruisent les dents saines et véritables, toutes ces tortures pénibles et dangereuses sont encore en usage parmi eux; nul ne veut se rappeler le précepte du maître; Hippocrate a dit : « Aidez la nature, ne la forcez pas. »

Les places sur lesquelles on pose des dents artificielles tiennent en irritation permanente la gencive, sans parler des douleurs continuelles que cause la mastication par la mauvaise application de ces plaques, et de la mauvaise odeur qu'elles donnent par la difficulté qu'on a de les ôter pour les nettoyer.

Tous ces inconvénients sont levés par l'heureuse et ingénieuse invention du docteur Rogers, qui place des dents sans crochets, ni pivots, ni plaques, ni aucun lien quelconque; sa méthode consiste simplement dans l'application exacte des dents sur la gencive, de manière à exclure l'air. La physique constate que deux corps hermétiquement superposés l'un sur l'autre se tiennent par la pression de l'air; c'est ainsi que les Dents Osanores de M. Rogers, une fois placées, ne peuvent être dérangées d'aucune manière; que si l'air pénétrait entre les dents et la gencive, ce qui ne peut s'effectuer qu'à un endroit des dents indiqué, qui n'est exposé ni à la mastication ni à l'articulation; dans ce cas, la personne peut néanmoins ôter et remettre ses dents à volonté par un secret donné par M. Rogers.

La beauté des Dents Osanores est incontestable; elles ressemblent aux dents naturelles à s'y méprendre, et sont cependant d'un prix très-modéré.

M. Rogers, connu déjà depuis longtemps pour ses perfectionnements dans différentes branches de son art, tels que le Plombage à froid et sans douleur, et sa Méthode hygiénique pour le redressement des Dents des enfants, fait exécuter toute pièce artificielle commandée chez lui, dans 24 heures, et la garantit pour pouvoir manger de suite avec, et sans aucune gêne.

Étrennes 1844.

CHARLES WARÉE, ÉDITEUR, 45 BIS, RUE RICHELIEU (PLACE MOLIÈRE).

LIBRAIRIE SPÉCIALE POUR LA JEUNESSE,

GRAND ASSORTIMENT DE RELIURES DU MEILLEUR GOUT A DES PRIX TRÈS-MODÉRÉS.

Publications récentes :

MAGASIN DES ENFANTS; par madame Leprince de Beaumont; édition revue et augmentée de Contes nouveaux, dédiée à monseigneur le comte de Paris, prince royal. Un magnifique volume grand in-8 de 500 pages, illustré de 300 vignettes et lithographies, par Th. Guerin. 10 fr.

LE LIVRE DES ENFANTS BIEN SAGES; par Ortaire Fournier. 1 vol. in-12. 3 fr.

GALERIE DES PRIX MONTYON; par Gustave Desessards. 1 vol in-12. 3 fr.

LE LIVRE AMUSANT; par L. Couailhac 1 vol. in-12. 3 fr.

AVENTURES MERVEILLEUSES DE MUNCHHAUSEN. 1 vol. in-12. 3 fr.

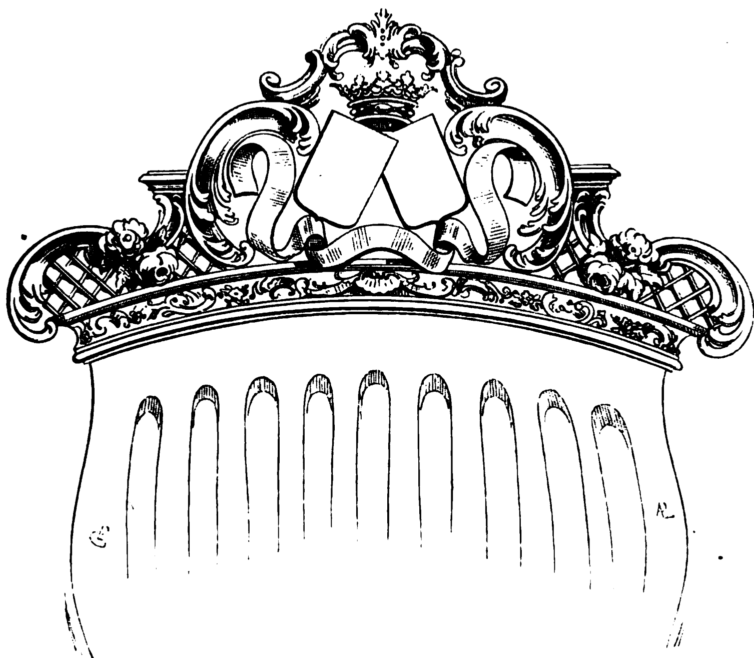
Ces quatre derniers ouvrages font partie de la bibliothèque du pensionnat, et sont enrichis de belles gravures tirées à part sur papier teinté.

M. Charles Warée s'est posé, par la variété et l'excellent choix de ses publications, comme l'un des plus intelligents et des plus féconds éditeurs. A l'approche du premier de l'an, nous ferons remarquer que ses magasins le disputent en élégance et en richesse littéraire aux plus splendides de la capitale. On y trouve un assortiment complet de reliures qui réunissent, chose rare! la magnificence et le bon marché. Elles sont cotées presque au prix de fabrique.

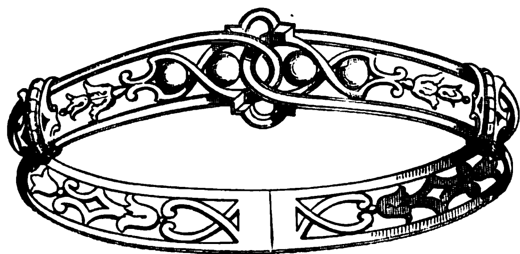
Modes. — Bijouterie.

Les armoiries ont reparu depuis quelque temps sur les panneaux de voiture et sur les cartes de visite. On aime les titres, tout en ayant l'air de les dédaigner, et le peuple le plus frivole de la terre partage cette faiblesse avec d'autres nations et même avec la plus sérieuse du monde, les Américains! Ces derniers n'ont pas de titres, mais, entendez-les, ils pourraient tous en avoir : leur grand-père, aïeul, était comte, baron, etc.

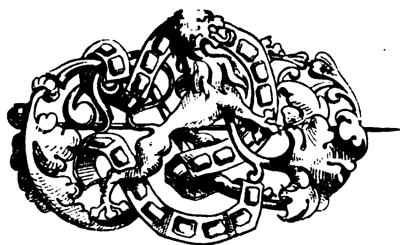
On aime les titres, on s'en fait gloire, et maintenant on s'en pare plus que jamais. Les femmes de l'aristocratie ne pouvant avoir des robes de velours, de gaze ou de satin, faites d'une manière qui établisse une ligne de démarcation entre elles et les bourgeoises, se font faire des bijoux, que nous nommerons armoriés.



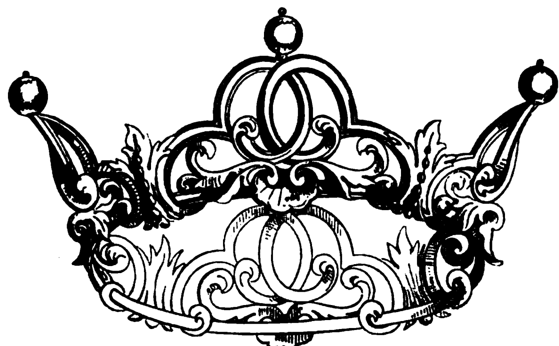
Ainsi ce peigne, d'un travail élégant, est armorié de deux écussons accolés; il réunit deux noblesses : c'est un peigne de mariage.



Dans un bal, lorsqu'on verra ce bracelet au bras d'une dame, on saura de suite quel titre donner à la femme qui le porte, car la couronne de baron s'y montre, malgré toutes les coquetteries dont l'orfévre a brodé le thème.



Ici, c'est un lion passant; il est entouré de petits détails d'un joli travail. Nous supposons, par la grande simplicité de cette épingle, que la pensée de la maison Morel, de laquelle sortent tous ces charmants bijoux, a été d'y attacher à volonté des ornements qui garnissent le devant du corsage.

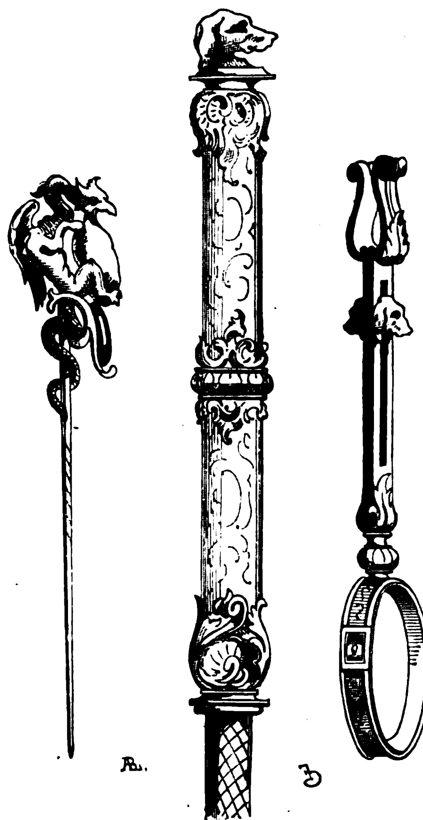


La couronne de marquis, plus élégante de forme que celle de baron, offrait un champ plus vaste aux ornements; aussi nous n'hésiterons pas à proclamer ce bracelet supérieur en tous points.

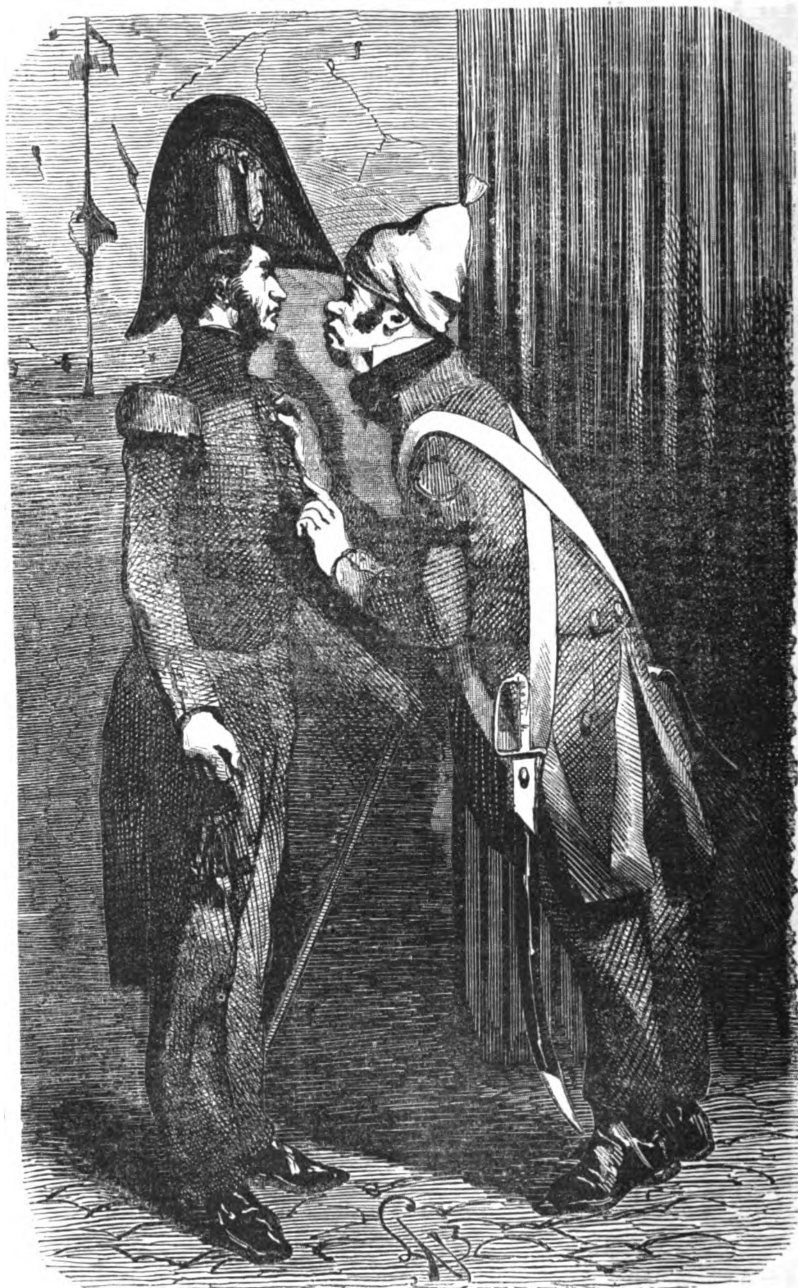
Le porte-cigare est devenu indispensable; il remplace la bonbonnière de nos grands-pères. Est-ce un tort? Je dirai oui, car la bonbonnière prouvait des habitudes de société et des mœurs élégantes, et le cigare prouve le contraire.

Nous serons plus indulgents pour la tête de cravache, parce que nous n'avons pas à ce sujet de comparaison fâcheuse à faire. En tous temps, il y a eu des Nemrods de bonne compagnie et de brillants cavaliers. Cette tête de cravache nous montre qu'aujourd'hui le luxe des détails n'est point négligé; la tête de chien qui la termine est la vraie armoirie du chasseur.

Nous finirons en faisant remarquer la grande simplicité de l'épingle, ce qui nous semble de fort bon goût et en parfaite harmonie avec les costumes de notre époque.



(Bijouterie. — Epingles, Porte-Cigarettes et Cravache.)



(Caricature. — Un garde national contrarié.)

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Agamemnon, général des Grecs, fut assassiné pendant son sommeil.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

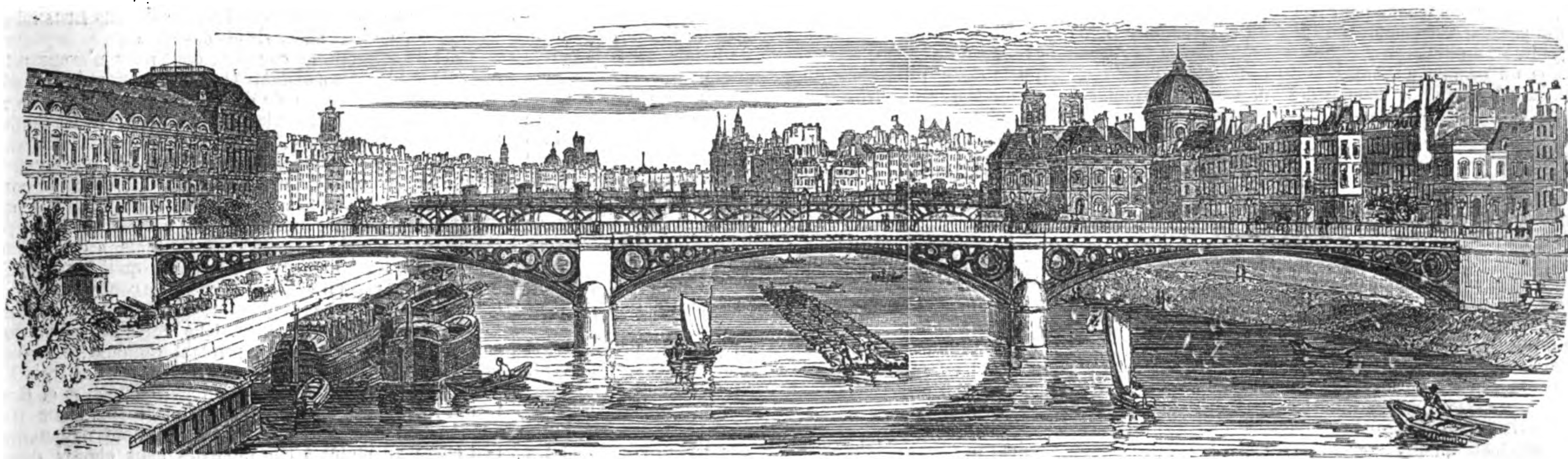
A Saint-Pétersbourg, chez J. Issakoff, Gostinoi-dwore, 22.

Jacques DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et Cᵉ, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 44. Vol. II. — SAMEDI 30 DECEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'étranger — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

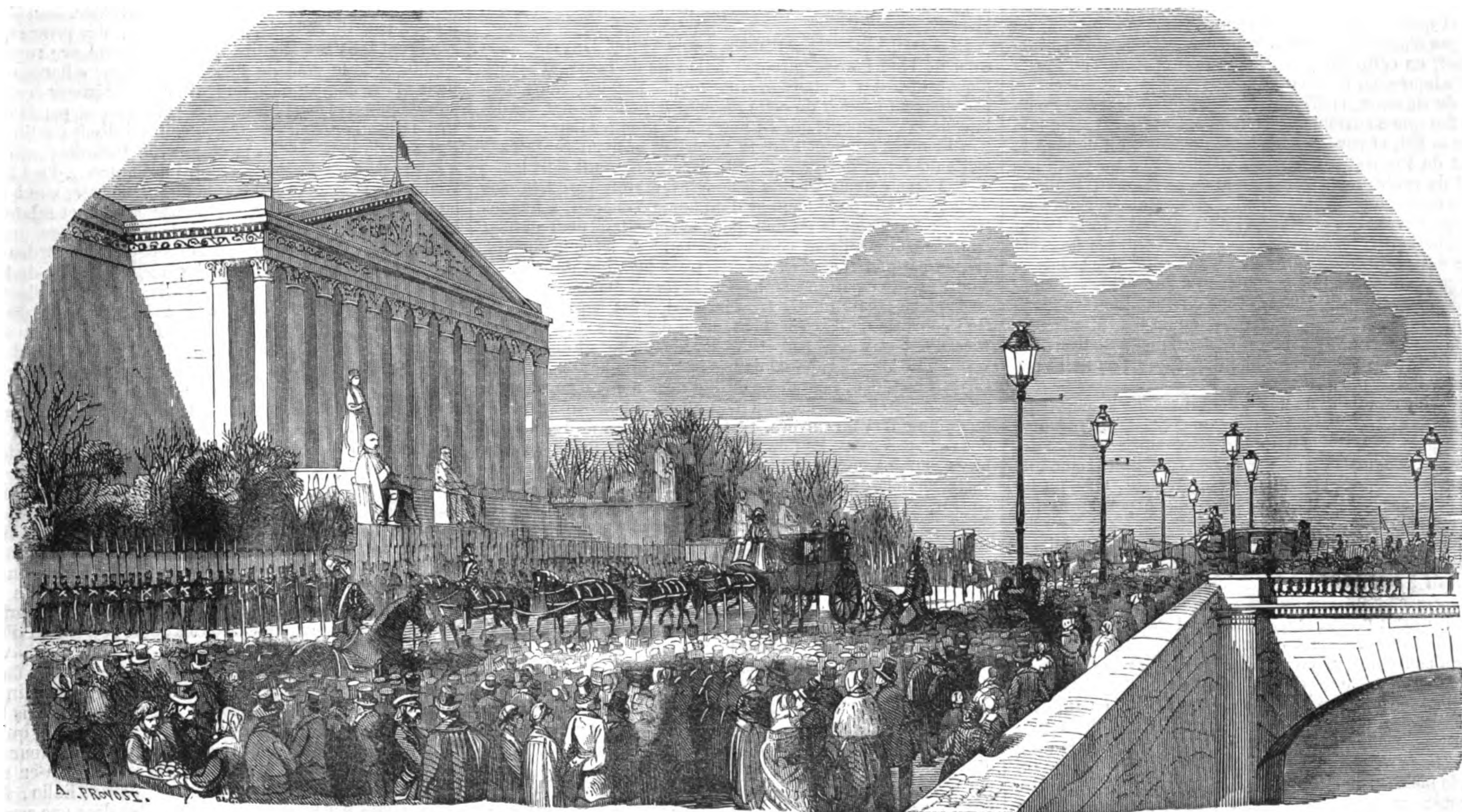
Ouverture de la Session de 1843.

CÉRÉMONIES DES ASSEMBLÉES NATIONALES EN FRANCE.

La session de 1843 vient de s'ouvrir. Le roi, entouré des princes ses fils, s'est rendu des Tuileries au palais Bourbon, et a été reçu dans cette enceinte avec le cérémonial habituel, que les artistes qui nous secondent se sont chargés de rendre à nos abonnés. Pour *l'Illustration*, dans cette semaine où l'attention et la pensée de chacun ont été absorbées par l'ouverture des Chambres et par l'approche du premier jour du nouvel an, elle commettrait une sorte d'anachronisme en entretenant ses lecteurs d'autre chose que de ces deux solennités.

Maintenant tous les discours de la couronne diffèrent peu entre eux. Nous aurons, à l'occasion de la discussion de l'adresse, à parler de celui qui a été prononcé mercredi dernier. Mais si les harangues sont depuis longtemps à peu près les mêmes, le programme de ces cérémonies a subi de telles révolutions depuis qu'il y a des assemblées en France, que nous avons cru qu'il ne serait pas sans intérêt de tracer un tableau rapide des séances d'ouverture de ces assemblées successives. C'est le côté pittoresque de notre vieille histoire parlementaire.

Sous les deux premières races de nos rois, il y eut des assemblées assez fréquentes. On y appela d'abord des seigneurs francs et des évêques gaulois. L'histoire ne nous montre pas que ces réunions, ces *placita*, ces conciles eussent une influence légale sur les rois; elle ne nous fait pas savoir davantage les usages qui y étaient suivis. Une des plus célèbres de ces assemblées est celle que provoqua Pepin le Bref pour partager son royaume entre ses fils. Eginard, dans ses Annales, dit que les Français ayant formé une assemblée générale composée des *optimates* (c'est-à-dire des ducs et des comtes français), des évêques et des prêtres, Charles et Carloman furent créés rois par le consentement de tous; mais ce qu'il ne nous dit pas, c'est le cérémonial de cette solennité. Sous Charlemagne particulièrement, et sous ses descendants, les assemblées se multiplièrent. Ce prince avait du goût pour ces solennités : il aimait à représenter; il savait se montrer au milieu des peuples comme au milieu des soldats; il connaissait son ascendant, et se sentait né pour dominer partout. Il ne négligea donc aucune occasion de réunir la foule autour de lui. Il ordonna que les assemblées se tinssent régulièrement deux fois par an : une fois au printemps, une autre fois en automne, et il exigea que chacun s'y rendît exactement. Montesquieu est porté à penser que sous Charlemagne elles n'étaient encore composées que des *optimates* et des évêques. L'abbé de Mably, d'après un capitulaire qui ordonne aux comtes d'amener chacun douze scabins, croit que le tiers-état y assistait aussi, et il ne doute pas que ces scabins ne fussent des députés choisis par les hommes libres de toutes les provinces. Cette conjecture manque de vraisemblance; elle est peu conforme aux mœurs, aux événements, aux préjugés du huitième siècle; mais les détails manquent pour servir à prononcer positivement entre l'assertion de Mably et



(Ouverture des Chambres. — Cortége du roi.)

celle de Montesquieu, et pour donner une idée de la véritable physionomie de ces assemblées.

C'est sous Louis le Gros que les assemblées, composées des évêques, des abbés et des hauts barons, commencèrent à prendre le nom de *Parlement*, *parliamentum*, lieu où l'on parle. Saint Louis commença à donner quelque considération aux bourgeois nouvellement affranchis, et quelques députés des villes parurent dans un Parlement que ce prince assembla en 1241. Philippe le Bel, dont l'esprit était novateur, fit de plus grands changements : il forma les Etats-Généraux. Une lutte curieuse en amena la convocation. Le pape Boniface VIII, jaloux d'être reconnu maître du temporel, comme il l'était du

spirituel, avait envoyé à Paris Jacques des Normands, archidiacre de Narbonne, sommer le roi de reconnaître qu'il tenait du pape la souveraineté de la France. Il avait même écrit à ce roi ces paroles mémorables : «Sachez que vous nous êtes soumis dans le temporel comme dans le spirituel, et que nous tenons pour hérétiques tous ceux qui pensent différemment.» Le roi lui avait répondu : « Que votre très-grande fatuité sache que, pour le temporel, nous ne sommes soumis à personne, et que nous tenons pour des faquins et pour des fous ceux qui pensent autrement. » Et il avait fait conduire hors du royaume l'archidiacre Jacques des Normands. Le pape convoqua un concile à Rome; le roi convoqua à Paris son clergé, sa noblesse et les députés des villes de son royaume. Il prit le parti ferme et résolu de faire condamner le pape par la nation même.

Ces trois ordres s'assemblèrent dans la cathédrale de Paris. Le roi y présida, siégeant sur son trône. Son frère, le comte d'Evreux, était auprès de lui; son cousin, le comte d'Artois; les ducs de Bourgogne, de Bretagne, de Lorraine; les comtes de Hainaut, de Hollande, de Luxembourg, de Saint-Pol, de Dreux, de la Manche, de Bologne, de Nevers, y assistèrent avec quelques évêques dont on ignore les noms. Les députés des villes y occupaient un des côtés de l'église.

Le discours d'ouverture fut prononcé, pour le roi, par le garde des sceaux ou chancelier Pierre Flotte. Il se plaignit, dans un discours véhément, des vexations du pape, qui prétendait que « le roi devait tenir sa couronne à fief et hommage de la majesté papale. » Ce discours fit jeter par l'assemblée des cris d'indignation contre Boniface VIII. On protesta tumultueusement qu'on ne reconnaissait que le roi pour seigneur du temporel. — Le comte d'Artois porta la parole pour la noblesse, et assura le roi que tous les gentilhommes sacrifieraient leur vie et leur fortune pour la liberté du royaume; qu'aucun d'eux ne reconnaissait que le roi pour seigneur du temporel. — Le clergé n'était pas de cet avis. Il essaya d'excuser le pape. Il demanda la permission d'aller au concile convoqué à Rome. Le roi et les barons lui refusèrent cette permission, et le pressèrent de s'expliquer. Il répondit enfin que plusieurs évêques et abbés, possédant des duchés, des comtés et des baronnies, ne pouvaient se dispenser de servir le roi, et qu'ils le serviraient tous, même ceux qu'aucun titre semblable n'y obligeait. — Les députés des villes, gardant moins de ménagements, prièrent Philippe, par une requête que nous avons encore en langage du temps, de garder la souveraine franchise de son royaume, dans lequel il ne devait reconnaître, pour le temporel, aucun autre souverain que Dieu. « C'est grande abomination, disaient-ils, d'ouïr que ce Boniface entende mallement cette parole d'espiritualité : *Ce que tu lieras en terre sera lié au ciel;* comme si cela signifiait que Dieu emprisonne dans le ciel ceux que le pape met en prison sur la terre. »

C'était la première fois que les députés du peuple se trouvaient admis dans une telle assemblée, avec ceux de la noblesse et du clergé. On suivit l'ancienne forme. Les assemblées jusqu'alors avaient été composées de deux ordres; on ne fit qu'en ajouter un troisième. Chaque ordre parla par l'organe d'un seul de ses membres. Chaque ordre eut sa volonté particulière. Le moins nombreux eut autant de poids que l'ordre qui l'était davantage. On ne prit aucune précaution pour connaître la volonté générale. Dans cette circonstance il était impossible qu'elle ne s'accordât pas avec celle du roi, et que tous les Français, hors les ecclésiastiques, ne fussent pas d'accord pour soutenir l'indépendance du royaume. Ainsi, en cette occasion, la forme importait peu; mais une fois adoptée, on la suivit toujours.

L'année suivante, le 13 juin 1303, la querelle avec Rome n'ayant fait que s'envenimer, et Boniface ayant excommunié Philippe le Bel, et par la même bulle déclaré qu'il donnait le royaume de France à Albert d'Autriche, qui ne jugea pas prudent de venir prendre possession de ce présent, Philippe réunit de nouveau les Etats-Généraux. L'assemblée, cette fois, se tint au Louvre. Les trois ordres s'y rendirent; mais le ton de la discussion et la nature des allégations contre la moralité du pape devinrent tels que le clergé se retira, déclarant ne pouvoir prendre part à une assemblée où l'on délibérait contre le souverain pontife. Nous devons dire que la grave question agitée fut traitée en invectives et en facéties ordurières, et que la liberté naturelle, le droit politique et le droit des nations, furent les seules considérations que l'on ne fit pas valoir pour la résoudre.

Après avoir eu affaire au pape, dont il secoua le joug temporel, après avoir eu affaire aux juifs, qu'il chassa du royaume et dont il pilla les biens, Philippe le Bel voulut se défaire des templiers, et convoqua à Tours, en 1309, des Etats-Généraux sur lesquels les détails manquent complétement, mais où fut résolue l'extinction de cet ordre, consommée peu après par d'affreux supplices.

Le même monarque ayant compromis le crédit public et les finances de l'Etat par l'altération des monnaies, fut amené de nouveau à assembler les Etats-Généraux pour réparer le désordre causé et obtenir, du consentement du peuple, un argent dont il avait besoin et qui lui coûtait trop à arracher par la force des armes. Ce fut à Paris, dans la grand' salle du Palais, qu'ils se tinrent en octobre 1314. Le roi y présida, monté sur une espèce de théâtre avec les députés des nobles et du clergé; ceux des villes étaient au pied de ce théâtre. Le célèbre et malheureux Enguerrand de Marigny leur représenta les besoins de l'Etat; on fit plusieurs règlements pour avoir de bonne monnaie, on accorda des impôts; mais le roi mourut le mois suivant, et rien de ce qui avait été arrêté ne fut exécuté; car, sous aucune des trois races, nulle assemblée ne prit la moindre précaution pour faire observer ce qu'elle avait résolu.

Philippe V, dit *le Long*, convoqua des Etats-Généraux à Paris, en 1317, par lesquels il fit prononcer l'exclusion des femmes du trône de France.

Philippe VI, dit de Valois, les réunit à son tour en 1328, à Paris, pour faire déclarer que les enfants des filles des rois de France n'étaient pas aptes à porter la couronne.

Les Etats-Généraux tenus à Paris par le roi Jean, le 16 février 1350, n'amenèrent qu'une confusion et des divisions qui déterminèrent les provinces à tenir uniquement dans les quatre années suivantes des assemblées d'Etats particuliers.

Le 2 décembre 1355, le même prince fit l'ouverture, dans la grand'salle du Palais, des Etats-Généraux de la Langue-d'Oïl. Pierre La Forêt, archevêque de Rouen et chancelier de France, demanda, au nom du roi, des secours qui pussent le mettre en état de se défendre contre Edouard III d'Angleterre. Jean de Craon, archevêque de Reims, porta la parole pour le clergé; Gauthier de Brienne pour la noblesse, et Etienne Marcel, prévôt des marchands de Paris, pour le tiers-état. Ils demandèrent la permission de délibérer entre eux pour trouver les moyens les plus prompts d'obtenir l'argent dont ils avaient besoin. Le lendemain ils commencèrent leurs délibérations, et ils firent ce règlement qu'on peut regarder comme le premier par lequel on ait jamais tenté de donner une constitution aux Etats. Ils décidèrent que rien de ce qu'on proposerait n'aurait de validité que quand les trois ordres l'accepteraient, et que la voix de deux ordres n'entraînerait et n'obligerait pas celle du troisième. Ils votèrent des impôts, notamment sur le sel, et ne les accordèrent que pour un an.

Mais ces impôts furent refusés par plusieurs provinces; et quand, au 1er mars 1356, de nouveaux Etats se réunirent, comme on en était convenu, à Paris, plusieurs députations manquèrent, et celles qui étaient venues eurent la conscience que leurs votes ne trancheraient point les difficultés, et ne seraient pas regardés comme lois par les provinces et les villes non représentées.

Jean ayant été fait prisonnier et emmené à Londres, après la bataille de Poitiers, son fils (depuis Charles V), comme lieutenant-général du royaume, se rendit à Paris, et y réunit les Etats-Généraux de la Langue-d'Oïl, le 15 octobre 1356, dans la grand'salle du Palais.

Disons, pour abréger, que, pendant la captivité du roi Jean, les Etats furent encore convoqués à Toulouse en 1356; à Paris, le 5 février de la même année (l'année ne commençait qu'à Pâques), en décembre et en février 1357; à Compiègne, en mai 1358; à Paris, en juin 1359; enfin, à Amiens, par le roi Jean lui-même après son retour d'Angleterre, en 1363. Le cérémonial de ces assemblées n'est pas bien connu. Nous devons dire, toutefois, qu'elles étaient toutes précédées par une messe adressée au Saint-Esprit.

Charles V, qui mérita le surnom de *Sage*, parvenu au trône, ne se hâta point d'assembler des Etats-Généraux. Ce ne fut qu'après plusieurs années d'un règne heureux et lorsqu'une bonne administration avait déjà réparé en partie les pertes de l'Etat, qu'il en convoqua de nouveaux à Paris en 1369. Ce fut un triomphe pour lui : ses succès avaient disposé tous les cœurs à le servir et à suivre ses volontés. Malgré tout, ce roi ne convoqua pas de nouveau les Etats-Généraux pendant son règne.

Celui de Charles VI vit les Etats réunis à Paris en 1380, en 1382. Deux assemblées, qui eurent lieu à Paris, furent également décorées de ce titre. Elles furent présidées, l'une par Jean sans peur, en 1412; l'autre par Henri V, roi d'Angleterre, qui, ayant épousé la fille du roi de France, se prétendait successeur de ce monarque.

En 1439, Charles VII convoqua les Etats-Généraux à Orléans.

Le 6 avril 1467, avant Pâques, Louis XI tint dans la grande salle de l'hôtel archiépiscopal de la ville de Tours, la séance d'ouverture des Etats-Généraux réunis par lui. Nous empruntons au greffier de cette assemblée quelques-uns des détails de la cérémonie qui en marqua le premier jour :

« Et premièrement s'ensuit l'ordre et la manière de l'assiette du roi et des gens desdits trois Etats, qui était telle : c'est à savoir que en ladite salle y avait trois parquets clos de bois, d'environ la hauteur d'un homme chacun, à huisserie; c'est à savoir le premier pour le roi, lequel était au haut bout de ladite salle et comprenait toute la largeur d'icelle, auquel parquet convenait monter trois marches de degré... Audit premier parquet était assis le roi en une haute chaire en laquelle fallait monter trois hauts degrés; laquelle chaire était couverte d'un *veloux* bleu, semé de fleurs de lys, enlevées d'or; et y avait ciel et dossier de même. Et était le roi vêtu d'une longue robe de damas blanc, brochée de fin or de Chypre bien dru, boutonnée devant de boutons d'or, et fourrée de martres *subelines;* un petit chapeau noir sur sa tête et une plume d'or de Chypre. Et aux deux côtés du roi y avait deux chaises à dos, loin de la sienne, chacune de sept à huit pieds, l'une à dextre et l'autre à senestre; toutes deux couvertes de riche drap d'or sur *velaux* cramoisi. Esquelles chaises étaient, c'est à savoir en celle de main dextre, le cardinal de Sainte-Susanne, évêque d'Angers, paré d'une grande écharpe cardinale; et en celle de main senestre, le roi de Jérusalem et de Sicile, duc d'Anjou, vêtu d'une robe de *velaux* cendré, fourrée de martres. Et était gardé l'huis dudit parquet répondant en la salle par les sires de Blot et du Bellay; et l'autre huis répondant en l'hôtel d'un des chanoines de l'église, qui avait été fait pour la venue du roi, était gardé par le capitaine et archers de la garde dudit seigneur et Guérin le Groin...

« Le roi assis en sadite chaise, et lesdits roi de Sicile et cardinal, ensemble mesdits seigneurs du sang, messieurs les pairs ecclésiastiques, prélats, nobles, gens des bonnes villes et autres des susdits, assis en leurs chaises et siéges, chacun par ordre, comme dit est, se leva M. le chancelier (Juvénal des Ursins) de son siége, et alla devers le roi notredit seigneur, et s'agenouilla à son côté dextre. Et quand icelui seigneur lui eut dit aucune parole, s'en revint seoir en son dit lieu et siége. Et fit une très-belle proposition, en remontrant aux gens desdits Etats *illec* présents plusieurs choses, et, entre les autres, les grands, nobles et louables faits des rois de France ses prédécesseurs, les dons de grâce, les victoires qu'ils ont eues, les loyautés que les trois Etats de ce royaume ont eues envers eux et les services qu'il leur ont faits, au moyen desquels les ennemis et adversaires de cedit royaume ont été par plusieurs fois reboutés et expulsés; la grande volonté que le roi, dès son jeune âge, a toujours eue et a encore d'augmenter et de croître le royaume et la couronne; les divisions qui ont été en ce royaume depuis trois ans en çà; le grand danger qui serait si la duché de Normandie était séparée de la couronne, et plusieurs autres points longs à réciter, tendant et concluant que les gens desdits Etats lui donnassent sur ce leur bon avis et conseil. »

Voilà un programme complet, dont nous n'avons retranché que la liste des assistants et la désignation de leur place; voilà un compte-rendu de discours d'ouverture, à la suite duquel le greffier met également ce qui, après les délibérations des jours suivants, y fut répondu par les Etats. Les adresses, on le voit, ne sont pas d'invention moderne. Mais ce qui n'existait pas du temps de Louis XI, c'était le cortége royal, car on voit que ce prudent monarque avait fait percer un mur pour arriver par une porte secrète. — Philippe de Comines dit que le roi convoqua ces Etats, « ce que jamais n'avait fait ni ne fit depuis. » Il ajoute qu'il n'y appela que gens nommés et qu'il « pensait bien qui ne contrediraient point à son vouloir; il y avait plusieurs gens de justice, tant du Parlement que d'ailleurs. » Une telle assemblée n'était qu'une convocation de notables; cependant Comines, l'homme le plus éclairé de son temps, l'appelle assemblée des trois Etats, parce qu'il y avait des ecclésiastiques, des nobles et des roturiers; c'est une preuve qu'alors encore personne n'avait aucune idée de ce qui constitue une assemblée nationale; que l'on cherchait plutôt à consulter des gens choisis dans les trois Etats, qu'à consulter la nation et qu'à connaître la volonté générale. Il s'agissait de fixer la portée du droit d'apanage, et de savoir si la Normandie serait détachée du royaume de France pour en constituer un particulier au frère du roi. Les Etats furent pris pour juges entre Louis XI et Charles, son frère, et se prononcèrent, bien entendu, pour le premier, qui les avait convoqués et composés. Il s'agissait aussi, dit un auteur contemporain, *de soulager le pauvre peuple;* mais les Etats de 1467 ne paraissent pas avoir trouvé la recette, du moins ils ne l'ont pas laissée.

Après la mort de Louis XI, sa fille, la dame de Beaujeu, et le duc d'Orléans, se disputant la régence pendant la minorité de Charles VIII, tombèrent d'accord de s'en remettre aux Etats-Généraux pour trancher leur différend. Jusque-là on n'avait convoqué que les députés des villes murées; la dame de Beaujeu, au nom du jeune roi, appela les députés des bailliages et des sénéchaussées, et admit pour la première fois, dans ces assemblées, les députés des campagnes. Sous ce rapport, ces Etats sont les premiers qui eurent le caractère d'Etats-Généraux. Cependant, d'un autre côté, ils furent si peu nombreux que l'on doit croire qu'en plus d'un lieu on ne répondit pas à l'appel; car précédemment, lorsque les Anglais possédaient la Guienne et la Normandie, lorsque la Bourgogne et la Provence ne faisaient point partie du royaume, les députés de la seule Langue-d'Oïl se rendirent à Paris, au nombre de huit cents, dont quatre cents du tiers-état; et, en cette dernière occasion, les provinces étant réunies, les deux langues étant convoquées, les députés des campagnes étant mandés, les trois ordres réunis n'en fournirent que trois cents. Les Etats s'ouvrirent à Tours en janvier 1483. Un des députés qui nous a laissé un journal de cette assemblée, Jean Masselin, dit que le 7 de ce mois, sur l'invitation des princes, ils se rendirent tous aux Montils, qui était la résidence royale, plus connue sous le nom de Plessis-les-Tours. « Rangés par nations et par compagnies, nous vîmes le roi passer devant chacun de nous; et nous lui faisions la révérence, pendant que le sire de Beaujeu, qui l'accompagnait, lui disait : « Voici messieurs de Paris; voici messieurs de Picardie; voici messieurs de Normandie; » et ainsi des autres... Le 14, le roi, voulant assister au premier acte de l'assemblée, vint à la ville, où il fit son entrée avec une pompe grande et solennelle. » La description de la disposition de la salle diffère peu de la précédente. « Le greffier appela les députés par ordre, et en ces termes : « Messieurs, dit-il, les délégués de l'Ile-de-France, « de la prévôté et de la ville de Paris, qui est la ville capitale « du royaume. — Deuxièmement : Messieurs du duché de « Bourgogne, qui est la première pairie de la couronne et le « doyenné des pairs. — Troisièmement : Messieurs du duché « de Normandie; » et il ajoutait chaque fois un titre à la louange des provinces qui étaient nommées. Lorsque tous furent assis et que le héraut eut crié *Silence!* le chancelier, tourné vers le roi, obtint la permission de parler, et bientôt commença. » — Deux jours après cette séance, les députés s'assemblèrent; ils se nommèrent un président, Jean de Villiers de Groslaye, évêque de Lombez, premier abbé de Saint-Denis, député de Paris.

« L'événement nous prouva que nous nous étions trompés dans ce choix, dit Masselin, et ce fut d'autant plus fâcheux, que cette nomination était la première. » Ils élurent aussi deux secrétaires, Jacques de Croismare et Jean de Rains. Mais, se trouvant trop nombreux pour travailler ensemble, ils se divisèrent en six bureaux ou sections, et n'eurent d'assemblées générales que pour arrêter en commun ce qui avait été ainsi préparé isolément. C'est déjà, on le voit, la façon de procéder de nos assemblées actuelles. Puis, Masselin ajoute que dans les réunions générales « une infinité d'avis étaient exprimés de part et d'autre, et avec tant de variété, qu'il y en eut autant que de députés, soit pour se contredire tour à tour, soit pour montrer de l'esprit. » De nos jours on en montre peu, mais on se contredit encore beaucoup. Enfin, les cahiers arrêtés par les députés ayant été lus dans une assemblée générale, ceux-ci mirent un genou en terre, et attendirent dans cette attitude la réponse du roi. C'étaient les usages de l'ancienne féodalité, que l'on retrouve plus tard encore.

Louis XII, qui fut, comme Titus, un excellent roi après avoir été un assez mauvais prince, avait, étant duc d'Orléans, demandé les Etats-Généraux pour déposséder la dame de Beaujeu. Parvenu au trône, il les assembla pour leur deman-

der de l'argent, ce qui montre que ce motif n'est pas moderne; mais il ne les assembla qu'une fois, ce qui prouve une discrétion bien peu commune. Ils se réunirent à Tours, le 10 mai 1506. « Ledit jour advenant, fut icelui seigneur assis en son siége royal, et lui assistaient lesdits princes et seigneurs de son sang et autres prélats et grands personnages. Autour de lui étaient plusieurs grands barons et nobles hommes; de tous côtés, grande multitude de peuple. Et au-devant de lui furent lesdits ambassadeurs des villes, lesquels, après qu'il fut commandé faire silence, et qu'ils se furent mis nue tête et à genoux, l'un d'entre eux, envoyé de par la cité capitale de Paris (maître Thomas Bricot, docteur), au nom de tous les autres, ramentut très-élégamment et comméméra plusieurs grands biens et louables choses que ledit seigneur avait faites au profit et à la gloire d'icelui royaume, pour lesquelles il avait acquis le nom de *Père du Peuple*... Et davantage avait fait les deux choses qui plus sont agréables au peuple, c'est à savoir grandement diminué les tailles et les subsides, et refrené les insolences des gendarmes. »

Charles IX ouvrit, le 13 décembre 1560, à Orléans, les États-Généraux qui y avaient été convoqués par François II, peu avant sa mort. La mère du roi, lequel n'avait pas dix ans, prit place dans l'assemblée, quoiqu'elle n'eût pas le titre de régente. Elle se mit à la gauche du roi son fils, sur un siége aussi élevé que le sien. A côté d'elle, un degré plus bas, se plaça Marguerite de Valois, sœur du roi et depuis femme d'Henri IV; à droite et à gauche, mais toujours sur des degrés inférieurs, prirent place Monsieur, frère du roi, depuis Henri III, la duchesse de Ferrare, fille de Louis XII, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père de Henri IV. Aux pieds du roi, sur les degrés, était assis M. de Guise, ayant en sa main le bâton de grand-maître. A droite en avant, le connétable Anne Montmorency était assis sur une escabelle, l'épée nue au poing, et de l'autre côté, à gauche, le chancelier Michel de l'Hospital. Un peu en arrière étaient à genoux deux huissiers du roi avec leurs masses. « Du côté dextre du roi, derrière les cardinaux, y avait un petit appentis hors la salle, où étaient les dames, ambassadeurs et grands seigneurs étrangers. En tel ordre que dessus, M. le chancelier, après avoir été par plusieurs fois parler au roi et la dernière ayant fait signe que chacun fit silence et qu'un huissier du roi eut crié que le roi voulait que chacun se couvrît et s'assît, *car ils étaient tous à genoux* et nues têtes, commença son exorde par l'union et amitié des princes; parla de cette assemblée des Etats, pourquoi on les faisait, et s'ils étaient nécessaires; dit les occasions de sédition en un royaume; traita la manière de mettre ordre et réglement à la religion, et conclut des moyens qu'il fallait tenir pour l'entretien de la maison du roi, avec exemples, histoires et autorités tant des saintes que profanes écritures. » Michel de l'Hospital dit en cette occasion des vérités à tout le monde; il dit à la royauté comme Platon : « Il n'y a ni roi ni prince qui ne descende d'un esclave, et beaucoup d'esclaves ont eu des rois pour aïeux. » Il dit à la noblesse, en un langage assez étrange à tenir devant les princesses: « L'Etat est comme notre corps, où il y a des membres plus honnêtes les uns que les autres, et les moins honnêtes sont les plus nécessaires. Ainsi les hommes qui ne sont point nobles sont plus utiles que les nobles. » Enfin il dit au tiers-état que ces assemblées auxquelles il prenait part n'étaient autre chose qu'une audience que le roi accordait à sa nation.

Les mêmes Etats furent continués en 1561 à Saint-Germain-en-Laye, en la grande salle sur l'entrée et portail du château. Le *Cérémonial françois* nous apprend que « le duc de Guise, comme grand-chambellan, n'ayant siége, ains était bas assis sur le marche-pied du roi, avec le bâton de grand-maître entre ses jambes; ce qu'aucuns trouvèrent des Orléans malséant, de voir bâton accoutumé d'être porté haut en signe de commandement sur la maison du roi, être mis entrelacé sous ses cuisses; disant, si le lieu des Etats n'était le lieu où le bâton pût être signe de commandement, que mieux donc eût été de ne l'y voir du tout. Il y eut quelque différend en la séance, parce que les princes du sang ne voulurent permettre que les cardinaux fussent assis au-dessus d'eux, excepté le cardinal de Bourbon, qui se mit au-dessus du prince de Condé, son frère, avec déclaration par lui faite que c'était en qualité de prince aîné et non de cardinal. »

En 1576, Henri III convoqua à Blois des Etats-Généraux contre la réunion desquels protestèrent Henri de Navarre, depuis Henri IV, et le prince de Condé, parce que les protestants ne devaient point y être admis. La cour était alors un théâtre de débauches et de scandales. Henri III, pour se faire bien venir des députés, fit quelques réformes dans sa maison et ses finances; car presque toutes les assemblées des Etats-Généraux ont été précédées de réformes apparentes ou réelles. Dès que les députés furent arrivés, le roi ordonna des jeûnes et des prières pendant trois jours; il fit une procession solennelle le 20 novembre, où se trouvèrent les trois ordres. Le roi, entouré de ses mignons, fléchissait les genoux aux autels. Le jeudi 6 décembre, ils entendirent la messe et implorèrent les lumières du Saint-Esprit. On fit ensuite l'ouverture des Etats, et l'on sait quel esprit les inspira. L'assemblée se tint au château de Blois; un héraut appela successivement, par une des fenêtres donnant sur la cour, les députés de chaque province; un autre les reçut à la porte du château, et deux autres les conduisirent dans la salle. A l'arrivée du roi, toute l'assemblée se leva et le reçut tête nue; les députés du tiers-état mirent un genou en terre et y restèrent jusqu'à ce que le roi et les reines ayant pris place, le roi ordonnât de s'asseoir. Ce prince prononça le discours d'ouverture.

En 1588, le même monarque convoqua de nouveau, dans la même ville, les Etats que le double assassinat des Guises devait rendre si fameux à jamais. Malgré la pensée bien arrêtée de ces meurtres, ces Etats commencèrent, comme les précédents, par une procession solennelle, suivie de trois jours de jeûne. Le roi communia en grande cérémonie, ainsi que les princes et les seigneurs de sa cour; ces pieuses démonstrations avaient pour but de dissimuler et de sanctifier les projets qui allaient être mis à exécution. Les députés des trois ordres, dupes ou complices de cette comédie, communièrent, dans l'église des Jacobins de Blois, des mains du cardinal de Bourbon. Ils étaient au nombre de cinq cent cinq. La première séance se tint le 16 octobre; le roi la présida, entre sa mère et sa femme. Deux cents gentilshommes armés de haches à bec de corbin se rangèrent derrière eux; l'introduction des députés eut lieu dans le cérémonial observé en 1576. « Les députés étant entrés, et la porte fermée, le duc de Guise assis en sa chaire, habillé d'un habit de satin blanc, la cape retroussée à la Bijarre, perçant de ses yeux toute l'épaisseur de l'assemblée pour reconnaître et distinguer ses serviteurs, et, d'un seul élancement de sa vue, les fortifier en l'espérance de l'avancement de ses desseins, de sa fortune et de sa grandeur, et leur dire sans parler: Je vous vois, se leva; et, après avoir fait une grande révérence, suivi des deux cents gentilshommes et capitaines des gardes, alla quérir le roi, lequel entra, plein de majesté, portant son grand ordre au col. Comme l'assemblée s'aperçut qu'il descendait l'escalier qui le conduisait droit sur le grand marche-pied, tous les députés se levèrent la tête nue. Le roi prit place; les princes demeurèrent debout jusqu'à ce qu'il leur commandât, et à ceux de son conseil, de s'asseoir. » On voit que les députés du tiers-état, qui étaient d'abord tenus de mettre les deux genoux en terre, et auxquels on avait fait ensuite grâce pour un des deux, obtinrent cette fois la faveur tout entière, et purent ouïr debout, avec les deux autres ordres, la harangue royale. Qui ne serait fier, en vérité, de voir les libertés nationales prendre ainsi successivement un aussi notable développement?

A peine la main d'un fanatique eut-elle enlevé Henri IV à la France, que les troubles renaquirent de toutes parts. Les fautes de la cour dissipèrent les trésors qu'il avait amassés; elles jetèrent la confusion partout où sa prudence avait rétabli le bon ordre; et, quand on ne sut plus quel parti prendre, on convoqua encore les Etats-Généraux. Louis XIII, déclaré majeur par la loi, n'était qu'un enfant condamné par la nature à le demeurer toujours. Le prince de Condé, qui avait pris les armes contre la cour, fit un traité avec elle, et il spécifia, par le premier article, qu'on tiendrait les Etats-Généraux dans la ville de Sens. Ils furent convoqués par des lettres écrites au nom du roi, et *de l'avis de la reine régente*, adressées « à toutes les provinces, sénéchaussées, bailliages, pays et jugeries du royaume. » Elles ordonnaient aux magistrats de chacun de ces lieux « d'assembler, dans la principale ville de leur ressort et juridiction, les trois Etats d'icelui, pour conférer ensemble sur les plaintes et doléances, et remontrances, qu'ils auraient à proposer dans l'assemblée générale, et pour élire ensuite un d'entr'eux, de chacun ordre, qu'ils enverraient dans ladite ville de Sens au 10 du mois de septembre 1614. » Marie de Médicis transféra ces Etats à Paris. Des hérauts d'armes le publièrent dans tous les carrefours; la cérémonie religieuse fut fixée au dimanche 26 octobre, et l'ouverture au lendemain; le programme publié et affiché porte en titre: « ORDRE : que le roi veut être gardé et observé en la PROCESSION GÉNÉRALE que Sa Majesté entend faire dimanche prochain XXVIe de ce mois d'octobre, en laquelle elle sera en personne, assistée de la reine sa mère; M. le duc d'Anjou, son frère; Madame, sa sœur; des princes de son sang, et autres princes et seigneurs qui l'accompagneront et partiront de l'église des Augustins pour aller à Notre-Dame, où sera porté le saint-sacrement de l'Eucharistie, la messe célébrée par l'évêque de Paris, et le sermon dit par le cardinal de Sourdis. » Ce programme fut observé. Le roi dîna à huit heures du matin, et tout le monde fut exact. Chaque député parut en son rang, à la procession, avec un cierge blanc, qui lui avait été remis de la part du roi. Tous les députés du tiers-état portaient une robe et un bonnet carré noirs. Le costume du roi était composé d'un pourpoint de toile d'or façonné, d'un haut-de-chausses et d'un manteau de velours incarnat, le tout parsemé de diamants. Quant à Marie de Médicis, que suivait l'autre veuve de Henri IV, Marguerite de Valois, les chroniqueurs nous font une brillante description de sa toilette, et l'un d'eux ajoute: « Elle marcha démasquée; il ne lui était jamais arrivé de marcher à pied par la ville de Paris. » — De nombreuses discussions de préséance entravèrent continuellement la marche du cortége: l'Université prétendit vainement passer avant le clergé. La cérémonie ne fut terminée qu'à quatre heures.

Le lendemain 27, le roi fit l'ouverture des Etats dans la salle dite de Bourbon. Les députés n'étaient qu'au nombre de quatre cent cinquante-quatre. Ils furent placés comme aux précédents Etats. Louis XIII prononça un discours en quelques phrases, et annonça que le chancelier instruirait l'assemblée des motifs qu'il avait eus pour la convoquer. L'exposé du chancelier terminé, l'archevêque de Lyon, comme orateur du clergé, traversa la salle, alla s'appuyer sur un *accoudoir* préparé exprès, et remercia le roi pour son ordre. — Le baron du Pont de Saint-Pierre, orateur de la noblesse, prit ensuite cette même place, et dit au roi, comme un courtisan persan l'avait dit à Cambyse, que « les rois peuvent faire tout ce qu'ils désirent, sans craindre de faire jamais une injustice. » Il ajouta : « Cette noblesse, autrefois si relevée, est maintenant abaissée par quelques-uns de l'ordre inférieur, sous prétexte de quelques charges. Qu'ils apprennent, dit-il en regardant les députés du tiers, que, bien que nous soyons tous sujets d'un même roi, nous ne sommes pas tous également traités. Ils verront tantôt la différence qu'il y a d'eux à nous; ils la verront, et s'en souviendront s'il leur plaît. » Ce ton ne respirait ni le calme, ni l'humilité, ni la modération que le clergé avait sans doute voulu inspirer à chacun des membres de l'assemblée, en leur imposant trois jours de jeûne avant l'ouverture des Etats. — Robert de Miron, député de Paris et prévôt des marchands, vint lui succéder, et prononça, à genoux, une espèce d'homélie, où il demandait à Dieu d'inspirer à leurs âmes des désirs éloignés de toutes passions. Ces divers discours remplirent toute la séance d'ouverture. Le 1er novembre, les députés communièrent tous; le 4, ils prêtèrent serment sur les saints Evangiles; mais, malheureusement, ces prières et ces saintes pratiques eurent peu d'influence sur les passions, car deux députés du Périgord prirent querelle sur l'antériorité de leurs maisons, et mirent l'épée à la main en pleine assemblée. On les sépara; et, pour parler la langue d'aujourd'hui, ils furent rappelés à l'ordre. Mais le clergé, la noblesse et le tiers-état, sans toutefois tirer l'épée, n'imitèrent que trop par leurs discordes les deux députés périgourdins, et les Etats, qui ne produisirent aucun résultat sérieux, furent clos par le roi en personne le 23 février 1615.

De 1615 à 1789, aucune assemblée nationale ne fut réunie. Louis XIV écrivit en 1649 une lettre circulaire pour convoquer les Etats; mais ils ne furent pas tenus, et un mémoire de Dubois sur les dangers pour la royauté d'un tel moyen détourna le régent, au commencement du siècle suivant, de la pensée qu'il eut un moment d'y recourir. Le 29 décembre 1786, Louis XVI convoqua pour le 22 février 1787 une assemblée de notables choisis par lui dans les trois ordres pour leur communiquer, dit l'ordonnance, les vues qu'il se proposait. Ce n'était point une assemblée nationale, mais dans la séance d'ouverture on en observa le cérémonial. Le garde des sceaux, après le discours de ce monarque, prit, à genoux, les ordres du roi, et dans le procès-verbal on croit devoir justifier par la note suivante une dérogation aux précédents usages qu'on s'était permise : « Les huissiers, massiers, le roi d'armes et les hérauts d'armes auraient dû être à genoux pendant toute la séance, mais Sa Majesté a trouvé bon qu'ils se levassent quand elle a eu fini de parler. » Cette réunion ressembla encore aux assemblées nationales qui avaient précédé par les différends qui s'y élevèrent également sur des questions de préséance. L'orage qui se formait à l'horizon ne parvint à distraire de ces puériles questions d'étiquette ni la royauté, ni les sujets appelés par elle.

La réunion des États-Généraux étant devenue inévitable, ils furent convoqués par Louis XVI et réunis à Versailles. Le 2 mai, tous les députés furent présentés au roi par ordre, et non par bailliages, ce qui indisposa le tiers-état contre le maître des cérémonies, M. de Brézé. Le 4, on se réunit dans l'église Notre-Dame de Versailles; et, après y avoir fait une prière, la cour et tous les députés se rendirent processionnellement à l'église Saint-Louis pour entendre la messe du Saint-Esprit. Tant que défila le tiers, vêtu uniformément d'un habit et d'un petit manteau de soie noire, les acclamations se firent entendre. La noblesse, en costume brillant, n'en recueillit aucune; on cria seulement: Vive le duc d'Orléans! Le clergé ne trouva pas le peuple moins silencieux; et, quand la cour défila, le roi seul fut salué par des *vivat!* La différence des costumes et la simplicité comme la sévérité du sien, en regard du brillant et chevaleresque accoutrement de la noblesse, furent, avec la non-confusion des ordres et la préséance accordée aux uns sur un autre, les seuls griefs que le cérémonial observé put fournir à la susceptibilité ordinairement moins ménagée du tiers-état. — Le lendemain 5, la première séance eut lieu dans la salle dite des Menus. Le clergé fut assis à la droite du roi, la noblesse à gauche, et le tiers en face. A une heure, les hérauts d'armes annoncèrent l'arrivée du prince: tous les députés se levèrent. Le programme n'offre rien de saillant; on avait senti qu'il était indispensable de le simplifier, et des applaudissements que l'assemblée s'était permis la veille au sermon prononcé par M. de La Fare, à la messe du St-Esprit, dans un lieu consacré et en présence du roi, avaient paru à M. de Brézé une preuve doublement éclatante d'une révolution complète qui ne devait pas respecter l'étiquette elle-même, puisqu'elle semblait commencer par elle.

L'assemblée législative se réunit le 4 octobre 1791. Aucune autre cérémonie ne marqua son ouverture, qu'une prestation individuelle de serment à la constitution, faite avec une solennité un peu théâtrale; puis, quand elle se fut complétement constituée, elle envoya à Louis XVI une députation pour lui en donner avis. Le roi annonça alors qu'il se rendrait le 7 dans le sein de l'assemblée. Celle-ci délibéra immédiatement sur la manière dont il serait reçu. Il fut arrêté qu'une députation de douze membres recevrait et reconduirait le roi; que le roi étant arrivé au bureau, chacun des membres pourrait s'asseoir *et se couvrir*, et que deux fauteuils absolument pareils seraient préparés sur l'estrade pour le roi et le président de l'assemblée. Mais le lendemain ce décret fut rapporté comme un peu trop sans façon, et un fauteuil *doré* fut accordé au roi, ce qu'ensuite on a reproché à l'assemblée législative comme une impardonnable faiblesse. Le 7, jour où le roi se rendit à la séance, on l'avait ouverte avant son arrivée, et l'on avait entamé la discussion relative aux prêtres non assermentés. Elle fut interrompue par l'arrivée du roi, le prononcé de son discours, et reprise tranquillement après son départ.

Le 21 septembre 1792, la Convention se constitua sous la présidence de Pétion, sans cérémonial, sans aucune solennité.

Le 27 octobre 1795 (5 brumaire an IV) le Corps Législatif se réunit pour la première fois à neuf heures du soir sous la présidence de son doyen d'âge. Pour toute cérémonie, chaque député eut, à l'appel de son nom, à déclarer s'il était marié ou veuf, et quel était son âge. Ceux qui n'étaient plus garçons et qui comptaient quarante ans, vinrent mettre leurs noms dans une urne, d'où on tira le nombre voulu pour former le Conseil des Anciens; les autres formèrent le Conseil des Cinq-Cents.

Le 20 décembre 1803, le premier consul fit déterminer par un sénatus-consulte organique un cérémonial qui n'est autre à peu près que celui d'aujourd'hui.

Le 4 juin 1814, Louis XVIII se rendit au Corps Législatif. La distinction entre les pairs et les députés fut que deux des pairs ecclésiastiques et six des pairs laïques furent placés sur des banquettes au-dessous et de chaque côté du trône. Le reste de la Chambre des Pairs et la Chambre des Députés tout entière prirent place en face du trône circulairement à l'as-



(Arrivée du roi au Palais-Bourbon.)

semblée, à l'arrivée du roi, était debout et découverte. Le roi s'assit et se couvrit, et invita d'un signe l'assemblée à suivre le premier de ces exemples.

Le 7 juin 1815, Napoléon vint procéder, avant de partir pour l'armée, à l'ouverture des Chambres. Nulle distinction ne fut établie entre les pairs et les députés, et le grand-maître des cérémonies, sur l'ordre de l'Empereur, invita dans les mêmes termes les uns et les autres à s'asseoir.

En octobre de la même année, Louis XVIII, rentré pour la seconde fois, ouvrit les Chambres de nouveau à son tour. Cette fois, bon nombre des anciens usages furent rétablis, et ils continuèrent à être observés pendant toute la Restauration. La veille du jour fixé pour l'ouverture, le 6 octobre, une messe du Saint-Esprit fut célébrée à Notre-Dame, à laquelle assistèrent les deux Chambres. Le lendemain, 7, un cortége nombreux et brillant suivit le roi au palais Bourbon. M. le chancelier eut un siége à bras et sans dossier; le grand-chambellan eut un carreau placé au pied du trône. En face étaient les pairs, et derrière eux les députés. Le roi ordonna aux pairs de s'asseoir, et M. le chancelier en donna, dit *le Moniteur*, au nom de Sa Majesté, la permission aux députés. — Un membre de la Chambre des Députés, appelé à prêter le serment, demanda à prendre la parole. M. le duc de Richelieu, président du conseil des ministres, s'approcha aussitôt du roi, prit

(Ouverture des Chambres. — Discours du roi.)

ses ordres, et dit : « L'usage immémorial de la monarchie ne permet pas, dans de semblables circonstances, de prendre la parole en présence du roi sans la permission de Sa Majesté : Sa Majesté ordonne que l'appel nominal soit continué. » — Lorsque les infirmités de Louis XVIII lui eurent, en quelque sorte, rendu la locomotion impossible, la séance d'ouverture des Chambres ne se tint plus au Palais-Bourbon, mais dans une grande salle du Louvre, côté de l'horloge. Le roi, placé dans un fauteuil, était ainsi poussé tout le long de la grande galerie du Musée et de la galerie d'Apollon, et arrivait sur roulettes jusque sur l'estrade destinée à porter son fauteuil. Du reste, si le cortége et les formalités de réception se trouvaient ainsi supprimés, les autres lois de l'étiquette n'en étaient pas moins rigoureusement observées.

Sous le règne de Charles X, elle demeura la même, et les députés continuèrent à porter un habit bleu, boutonné droit, à collet et parements brodés en argent, tandis que les pairs étincelaient dans un costume et sous un chapeau à la Henri IV que l'on admire encore dans les jours gras.

La révolution de 1830 a supprimé la messe du Saint-Esprit, et a valu aux députés les mêmes égards qu'aux pairs. Les uns comme les autres sont aujourd'hui invités par le roi lui-même à écouter son discours assis.

Si nous avions pu prévoir, en le commençant, que notre récit dût être aussi long, certes nous aurions eu, envers nos lecteurs de toute taille et de tout âge, cette même et royale attention.





Oraison funèbre de 1843.

C'en est fait, mes chers enfants, elle est morte! — Qui donc? — Morte et enterrée! — Le nom de la défunte, que nous la pleurions? — Elle s'est appelée quelque temps l'année 1843; depuis hier, on ne la nomme plus que l'année dernière; elle a vécu douze mois, c'est-à-dire trois cent soixante-cinq jours, ni plus ni moins; vous trouverez que c'est mourir bien jeune; hélas! je suis de votre avis; mais que voulez-vous y faire? Les années ne vivent pas davantage, leur compte est réglé sans rémission et arrêté à ce total, par l'impitoyable agent comptable vulgairement connu sous le nom d'Almanach. Quelquefois, par-ci, par-là, il accorde à certaines années vingt-quatre heures de gratification, ce qui leur procure l'agrément d'une existence de trois cent soixante six jours; mais voilà tout ce qu'il peut faire; aussi les années ne réclament-elles pas, bien convaincues par expérience qu'il n'y a pas moyen d'éviter la chose; elles sont plus philosophes et plus résignées que nous autres, pauvres humains, qui nous débattons comme de beaux diables, et crions à la mort, pareils au bûcheron de La Fontaine: « Encore un jour! une heure! » On n'a pas d'exemple d'une année qui en ait crié autant: toutes ont trépassé, l'une après l'autre, sans mot dire. — L'année 1843 a fait comme ses devancières; elle a rendu le dernier soupir avec une résignation exemplaire.

Ce qui peut fortifier la philosophie de l'année mourante et lui faire prendre si bravement son parti, c'est qu'elle est sûre d'avoir un héritier direct, c'est-à-dire une héritière; les années sont toutes du sexe féminin; l'une engendre l'autre; et ainsi de mère en fille, jusqu'à la fin des siècles; par exemple, l'année 1844 vient d'arriver au monde immédiatement après le trépas de l'année 1843. Vous remarquerez, s'il vous plaît, ce phénomène unique en son espèce, à savoir qu'en fait d'années, l'enfant naît le lendemain de la mort de la mère. Et pour surcroît d'originalité, toutes les années sont baptisées et enterrées le même jour, sans exception, d'une part au 1er janvier, de l'autre au 31 décembre.

SAINT SYLVESTRE.

A tout mort, à toute pompe funèbre il faut un fossoyeur qui jette la pelletée de terre; saint Sylvestre est chargé de cet office, d'année en année, depuis un temps que j'appellerais immémorial, si je ne trouvais pas qu'on a par trop abusé du mot. Saint Sylvestre a été choisi pour clore la paupière à l'année, parmi tous les saints; et Dieu sait cependant si la légende est longue! D'où vient cette préférence donnée à saint Sylvestre? Aurait-il fait valoir un goût naturel et particulier pour les enterrements? La place s'est-elle donnée au concours? a-t-elle été obtenue par la protection de quelques députés ou hauts fonctionnaires du martyrologe? C'est un point qui n'a pas été éclairci; j'aime à croire cependant que saint Sylvestre doit ses fonctions de fossoyeur-général de toutes les années passées, présentes et futures, à son mérite et non point à la faveur: il me répugne de prendre saint Sylvestre pour un intrigant!

Quoi qu'il en soit, saint Sylvestre justifie complétement la confiance que l'Almanach a mise en lui; il se tient toute l'année, pendant douze grands mois, en vedette sur la frontière qui sépare le 31 décembre du 1er janvier, prêt à rendre les derniers devoirs à l'année qui expire et à dire à l'année qui commence: « Alerte, ma fille, c'est à ton tour! »

Avez-vous vu quelquefois un gros chat tapi dans la verdure? Il passe là des heures entières sans mouvement, dans une complète immobilité, la patte tendue, le corps allongé, l'œil fixe, dans l'attitude d'un braconnier qui attend sa proie. Que veut monseigneur Rominagrobis? Il guette une souris ou un oiseau au passage, et ne quittera pas la place sans l'avoir happé. De même saint Sylvestre épie l'année et attend patiemment l'heure de lui mettre la main dessus; or, comme à une année passée succède invariablement une année présente, saint Sylvestre est toujours en sentinelle et sur le qui-vive; saint Sylvestre reste éternellement à cheval sur le 31 décembre!

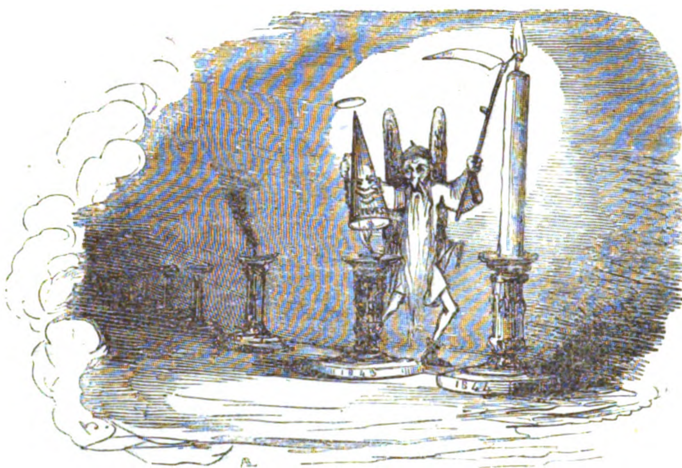
SATURNE.

Saint Sylvestre a pour compère *le Temps*, que les anciens appelaient Saturne, respectable vétéran qui avait la singulière prétention d'être le père de Jupiter. Le Temps et saint Sylvestre s'entendent à merveille. Dès que l'année sent sa fin venir, Saturne et le saint entrent dans la chambre de l'agonisante et se placent à son chevet, de compagnie, bien décidés à souffler dessus la pauvrette et à éteindre les dernières lueurs de vie qui lui restent, sauf à en allumer une autre.

Cette scène d'extrême-onction et de résurrection est représentée ici-même, par un ingénieux crayon, mieux que je ne pourrais le faire du bout de ma plume. Je te renvoie donc au dessin de Bertal, cher lecteur, avec la modestie et l'abnégation qui me caractérisent.

Dans ce tableau mémorable, *le Temps* attire d'abord l'attention et occupe la plus grosse place. A tout seigneur tout honneur. On peut, au premier coup d'œil, trouver que son costume n'est pas taillé sur le patron de la dernière mode, mais il faut convenir du moins qu'il est irréprochable sous le point de vue classique. Hésiode, Homère, Virgile, Ovide, n'y trouveraient pas le plus petit mot à redire, et les Staübs du vieil Olympe lui donneraient à coup sûr leur approbation. Rien n'y manque, ni les ailes, ni la faux. Vous remarquerez d'ailleurs que Saturne pactise du côté de la barbe avec les merveilleux du jour. C'est un *lion* par la moustache. Le *Café de Paris* n'a pas son égal. — Son visage ne rappelle pas le velouté de la pêche ni la fraîcheur de la rose, je le confesse; c'est que *le Temps* n'est pas né d'hier; il existait déjà que rien n'était encore; *le Temps* est le vieux des vieux, et vraiment il y aurait de l'injustice à lui demander des airs d'adolescent. — Que ses jambes sont grêles! — Eh! mes amis, il n'en marche pas moins vite. Vous ne le savez que trop, ô vous qu'il emporte sans cesse et sans repos, d'heure en heure, de minute en minute, de seconde en seconde, plaisir, jeunesse, gloire, amour, génie, beauté.

Le temps plaisante quelquefois; aussi vient-il de convertir en éteignoir son ami saint Sylvestre, et de cet éteignoir il coiffe l'année 1843, qui jetait encore, dans son bougeoir, une flamme mourante. Saint Sylvestre, malgré sa métamorphose, est parfaitement reconnaissable à son visage incrusté sur l'éteignoir en question: front chauve, yeux creux, nez épaté, bouche fendue jusqu'aux oreilles. C'est toujours ainsi que je m'étais figuré saint Sylvestre; l'auréole qui couronne l'extrémité de l'éteignoir ne permet pas d'ailleurs de s'y tromper.



Au même moment où *le Temps* éteint l'année 1843, il allume du bout de la faux l'année 1844, bougie toute neuve qui s'élance fièrement de son chandelier, mèche au vent, en attendant qu'elle brûle à petit feu, comme tant d'autres, et se fonde. Superbe allégorie qui fait voir que le temps reconstruit d'une main ce qu'il détruit de l'autre!

ORAISON FUNÈBRE.

Puisque, hélas! il est surabondamment constaté par tout ce qui précède, que l'année 1843 n'est plus, jetons quelques fleurs sur sa tombe!

La meilleure manière de savoir à quoi s'en tenir sur le compte des morts, c'est de rappeler leurs faits et gestes: Bossuet n'en faisait pas d'autre, et Massillon non plus. Je n'ai pas la prétention d'atteindre à la hauteur de ces grandes éloquences, mais je ferai de mon mieux; et comme, après tout, c'est là mon début dans l'oraison funèbre, je compte sur l'indulgence de mes auditeurs, sans vouloir cependant, comme maître renard, vivre aux dépens de celui qui m'écoute.

Par où commencerai-je? quel fait mémorable aura ma préférence? quelle action digne de souvenir attirera d'abord mon attention? à quoi et à qui dédierai-je l'exorde de mon oraison? O Mnémosyne! ô muse! toi, qui gardes la mémoire des grands événements du passé et qui les transmets à Clio, ta sœur, pour qu'elle les inscrive sur son airain éternel, viens à mon secours; Mnémosyne, aide-moi à rappeler les plus importants chapitres de la vie de très-haute et très-défunte dame l'Année 1843!... Mais déjà ta divinité m'anime et m'inspire; les morts ressuscitent, et je vois se dérouler derrière moi les faits merveilleux qui donnent à l'année qui n'est plus une place à part dans l'immensité des siècles.

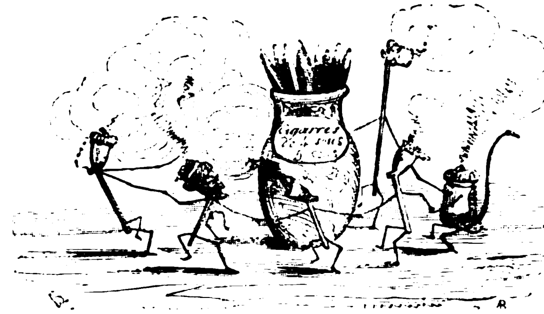
REGALIA.

Je croirais manquer à la hiérarchie et aux égards que méritent les entrepôts de tabacs, les fumeurs, les divans et les tabagies, si je ne donnais point les honneurs du pas à la grande affaire des cigares à cinq sous, immense question, question palpitante d'actualité, question brûlante, qui a empoisonné les derniers moments de l'année 1843. On nous accordera, en effet, que dans ce siècle de tabac et de blagues, le cigare mérite de passer le premier: qu'y a-t-il aujourd'hui de plus important que le cigare? N'abandonne-t-on pas femme, enfant, père et mère, le monde entier, pour avoir le plaisir d'aller fumer un cigare en plein air?

Le *regalia*, cigare du grand monde, a cru pouvoir profiter de cet immense succès pour se faire valoir; l'orgueil l'a gagné; il a prétendu se vendre autant qu'il s'estimait lui-même, et de vingt centimes se hausser à vingt-cinq; vous avez encore présents à la mémoire les détails de cette entreprise téméraire; les consommateurs jetèrent feu et flamme; une lutte s'engagea entre eux et le *regalia*, parmi des tourbillons de fumée; lutte terrible qui finit par la complète déconfiture du *regalia*; il avait fait le renchéri, on le quitta pour le punir de son avarice; à vingt centimes, il prospérait; tout le monde lui tendait la main, tout le monde le humait avec tendresse; à vingt-cinq centimes, il est tombé dans l'abandon et se dessèche, attendant, mais en vain, qu'une bouche complaisante s'intéresse à lui par hasard. Il y a là une profonde moralité; je la recommande aux maisons d'éducation, et si j'étais Esope, La Fontaine ou M. de Florian, je la rimerais en apologue.

Voyez cependant quelle pauvre figure fait le cigare dans son bocal! Nul ne vient à lui, nul ne bat le briquet en son honneur. Si le cigare veut avoir du débit, il faudra bientôt qu'il se fume lui-même. Ce n'est pas tout: ses ennemis se réjouissent de sa disgrâce, et l'insultent par leur gaieté; et quel est le grand ennemi du cigare, si ce n'est la pipe? Or, la pipe est dans le délire, elle ne se contient plus; elle lance, en signe de victoire, des tourbillons de fumée; quels feux de joie! On dédaignait la pipe; la pipe était abandonnée aux portiers, aux sergents en retraite et aux cochers de fiacre; la pipe maintenant trône sur les ruines du cigare; elle envahit la Chaussée-d'Antin, et se promènera bientôt au boulevard Italien, dans les mains du dandy.

Le jour de la déchéance du cigare, le gouvernement des pipes a donné un grand bal national; nous en offrons ici un *fac simile*: toutes les pipes y étaient, sans distinction de rang,



d'âge ni de sexe, depuis la pipe de terre jusqu'à la pipe d'écume de mer incrustée d'or et de diamants, pipes culottées et déculottées. La fête a fini par une ronde furieuse que les pipes ont dansée autour d'un malheureux paquet de cigares, délaissé de la nature entière.

Mais c'est assez nous occuper des hautes questions de politique intérieure; passons à la politique étrangère.

IRLANDE.

La situation de l'Irlande, en 1843, a continuée d'être ce que vous savez: l'Angleterre a joui d'une parfaite santé; du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, elle s'est tous les jours assise à une table amplement fournie, arrosant son teint vermeil de porter, de chypre et de bordeaux; nourrissant son ventre énorme et ses grosses joues de succulents rosbifs, sauf, après boire, à rouler sous la table. Quant à l'Irlande, sa collation est claire; en deux mots, vous en connaissez le



menu: l'Irlande dîne peu: son plus grand repas consiste depuis longtemps à se ronger les ongles; il en a été de même en 1843: la carte n'a pas changé pour elle. En revanche, si cette malheureuse Irlande est affamée, l'Angleterre s'engraisse à vue d'œil à ses dépens: l'Irlande met la poularde à la broche, et l'Angleterre la dévore. Dans ce pauvre diable de valet au ventre creux, à la mine piteuse, qui se tient debout, une assiette et une serviette sous le bras, jetant un regard suppliant sur un bifteck saignant, que son gros butor de maître engloutit à son nez, ne reconnaissez-vous pas l'Irlande? Et cet ogre sans pitié, qui sue l'abondance par tous les pores, n'est-ce pas l'Angleterre? Quand donc cette dévorante Angleterre donnera-t-elle à cette famélique Irlande un petit morceau de son bifteck?

LITTÉRATURE.

Après la politique, il est bon de faire une excursion dans la république des lettres, comme on disait du temps de la monarchie; cela repose. La politique est un verre de vitriol qui brûle les entrailles; la littérature une tasse de lait pur qui les rafraîchit; je parle surtout de la littérature mère de *Han d'Islande* et de *Lucrèce Borgia*; c'est, comme chacun sait, tout sucre et tout miel.

Le plus grand succès de la littérature de 1843, le succès colossal, le succès pyramidal, le succès monstre, c'est M. Eugène Sue qui l'a obtenu; à lui la palme! Ses *Mystères* ont conquis la France et l'Europe: ce n'est plus un mystère; l'univers y passera! L'Asie et l'Amérique viennent de s'abonner au cabinet de lecture, et l'Afrique tout entière en a écrit deux mots à M. Charles Gosselin.

Nous voudrions de grand cœur donner ici le texte même

de l'ouvrage, à ceux de nos charmants abonnés qui ne le connaissent point encore ; malheureusement, on n'a pas jusqu'ici découvert le moyen de faire tenir dix volumes in-8 dans un alinéa ; cela viendra plus tard ; en attendant, offrons aux impatients le portrait des principaux personnages qui figurent dans le roman de M. Eugène Sue. Le visage étant le miroir de l'âme, en voyant les héros, c'est comme si on lisait le livre ; nous garantissons la ressemblance, jusqu'à la fin de la



semaine prochaine. Le premier portrait, placé à gauche, vous représente le Maître d'école ; on devine aisément à sa mine peu avenante, à ses doigts crochus, au manche de poignard qui s'allonge sur sa poitrine, que le drôle est un scélérat fieffé. — A côté de lui, voici la Goualeuse, ou plutôt Fleur de Marie, comme l'indiquent son attitude naïve et repentante, et ce bouquet de coquelicots et de bluets qui fleurit dans un pot, derrière elle.

Cette femme d'un embonpoint mélancolique rappelle, à s'y méprendre, la tendre et délicate marquise d'Harville.

Rodolphe, la providence, le grand justicier des *Mystères*, se fait facilement reconnaître par sa pose, qui annonce un homme droit, et par son cordon en sautoir, qui atteste le prince.

Au couteau qu'il tient à la main, on est d'abord tenté de prendre le Chourineur pour un vaurien ; mais son nez indique qu'il y a du bon dans cet homme, et que ce n'est qu'un Chourineur égaré, non perdu, qui finira par se retrouver.

Murph a bien le *muffle* de l'honnête homme par excellence. Quant au petit tableau qui lui fait pendant, il est purement et simplement allégorique, et figure le duel du Crime et de l'Innocence : le Crime est le grand maigre, cela va sans dire ; l'Innocence pousse à l'embonpoint.

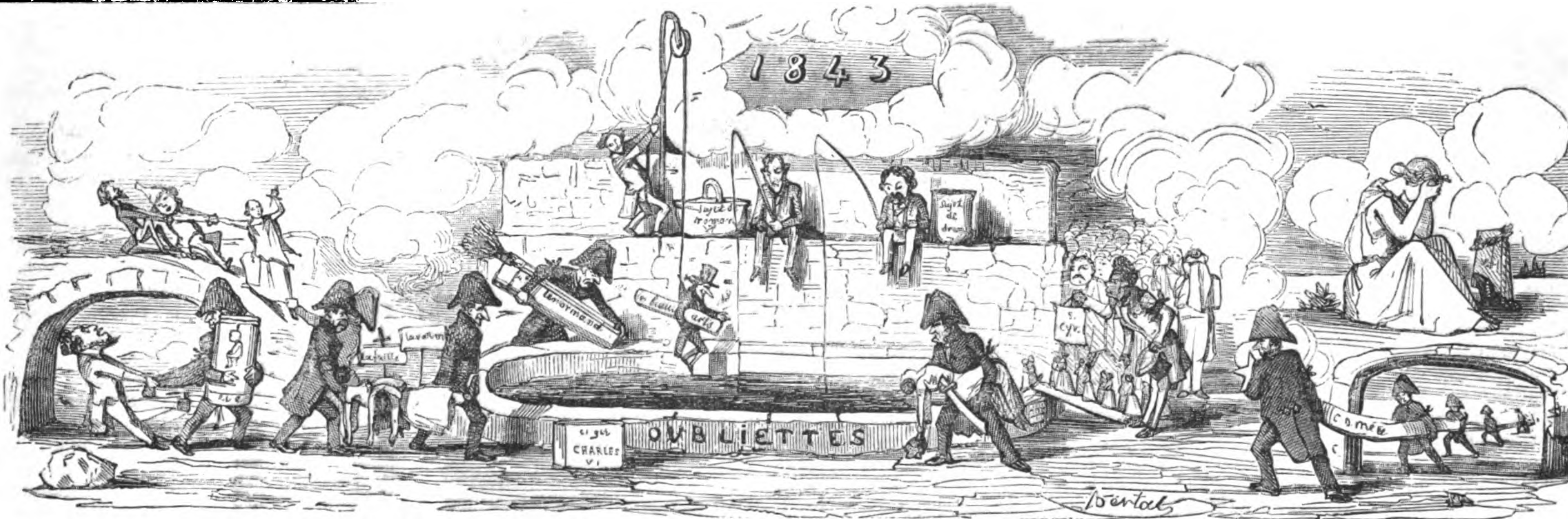
Heureuse année 1843, qui a produit un si rare chef-d'œuvre !

OUBLIETTES.

Tout le monde n'a pas eu le bonheur de M. Eugène Sue ; en conséquence, vous êtes prié d'assister aux convoi et enterrement de ses confrères ; l'année 1843 les a précipités la plupart au plus profond de ses oubliettes : là, *les Demoiselles de Cyr*, pauvres filles qui ont fait beaucoup de scandale pour tâcher de vivre, et n'en sont que plus mortes ; ici, *Mademoiselle La Vallière*, *Mademoiselle Lafaille*, *Charles VI*, drames et opéras plus ou moins dignes d'oubli ; — la comète va retrouver mademoiselle Lenormand, qui n'avait pas deviné celui-là ; — des mains envieuses voudraient faire partager leur sort à *Lucrèce*, mais M. Ponsard et un charitable critique interviennent, et arrêtent la chaste Romaine sur le bord de la fosse ; M. Léon Gozlan a beau défendre *Eve* comme sa propre fille, il est prouvé que cette Eve-là n'est pas la première femme du monde ; M. Léon Gozlan en est réduit à la mettre dans un bocal pour la confire. — La foule éplorée des poëtes et des dramaturges pleure et se lamente : l'un pleure son recueil d'élégies, l'autre sa comédie, celui-ci son drame, celui-là son vaudeville, cet autre ses feuilletons tombés feuille à feuille, et ensevelis le soir même de leur naissance. — *Les Burgraves* ne sont pas loin ; — mais respect à cette douleur de mère, à ce deuil profond qui environne une tombe récente !

Tous ces gens-là, pour se consoler, pêchent à la ligne dans le puits sans fond où les sujets nouveaux nagent pêle-mêle ; un professeur de l'Université prend à l'hameçon la question des jésuites qui semblait bien et dûment enterrée.

Que d'autres choses sont tombées dans les oubliettes de



1843, et dont notre dessinateur ne parle pas : innocence, fidélité, honneur, amitié, amour, et les saintes promesses, et l'espérance, et les serments !

ESPAGNE.

1843 s'est fort occupé des affaires d'Espagne ; il y avait de quoi : le jeu de casse-tête exige moins d'efforts de patience et moins d'attention. La situation politique de l'Espagne est parfaitement exposée par l'image que nous en donnons ; c'est



un buisson d'épines, un gribouillage sans pareil, une épingle à chercher dans une meule de foin ; l'esprit de M. tel, la vertu de madame une telle ; tout ce qu'on peut y imaginer de plus embrouillé, de plus entortillé, de plus sombre : un peloton de fil, un discours politique, une bouteille à l'encre, la discussion d'un amendement, un drame de M. Bouchardy !

Cherche bien et tâche, cher lecteur, de retrouver dans ce gâchis, Narvaez, Espartero, la reine-mère, Olozaga, l'innocente Isabelle, l'Espagne elle-même ; et que Dieu te donne le moyen de te dépêtrer dans ces *pronunciamientos !*

O'CONNELL.

On a beaucoup parlé, en 1843, d'O'Connell et de ses victorieuses harangues ; on en causera probablement beaucoup moins en 1844 ; aussi, verra-t-on ici avec plaisir la représentation d'un de ces formidables meetings qui ont tant de fois fait trembler les Saxons. Le meeting ci-contre a été pris sur le fait et copié d'après nature, par un de nos amis intimes qui a entrepris tout exprès le voyage de la verte Erinn. On sait que tout



meeting se compose de beaucoup de pots de porter, d'ale et de genièvre, et de pas mal de cruches pour les déguster ; les pauvres Irlandais arrivent par volées et à travers les monts ; le libérateur, monté sur un tonneau, leur tend les bras et les nourrit, en attendant le pain et la liberté, de discours accommodés au *repeal*. C'est toujours quelque chose.

VICTORIA.

L'événement particulièrement célèbre, l'événement par excellence, qui classe 1843 parmi les années mémorables ! — Eh bien ! vous ne devinez pas ? — Non, vraiment. — c'est le voyage de la reine d'Angleterre en France ; *l'Illustration* a donné, dans le temps, une histoire complète de cette pérégrination royale au château d'Eu ; elle n'a donc plus rien à en dire ; *l'Illustration* ne rabâche pas ; mais ce qu'elle n'avait pas fait voir, c'est le moment où la jeune Victoria sentit le besoin de visiter la Normandie. *L'Illustration* se félicite de pouvoir aujourd'hui remplir cette lacune.

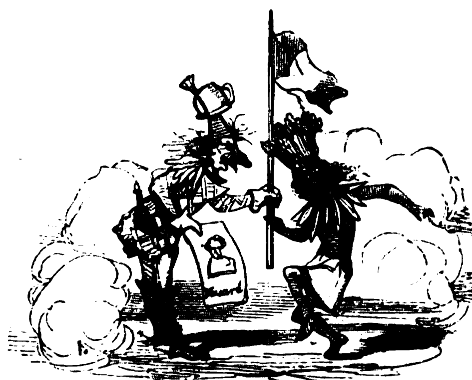
La reine, on en conviendra, a tout à fait l'air d'une personne qui désire aller quelque part ; elle dévore la France de son binocle ; le monsieur qui la suit, et qu'elle tient en laisse,



se nomme le mari de la reine ; cette laisse est l'emblème du devoir conjugal. Le mari de la reine étant spécialement choisi pour s'occuper des enfants, on trouvera tout simple qu'il les porte ; ces petits, pleins d'attentions délicates pour le porteur, lui paient sa course en lui tirant les moustaches.

LES ILES MARQUISES.

Les îles Marquises ont également occupé l'attention publique. Pouvait-il en être autrement ? Un pays vierge, cela est si rare ! Beaucoup d'autres ont abordé ce sujet avant nous, et particulièrement M. l'amiral Dupetit-Thouars, qui y est entré avec plusieurs frégates. Nous n'en avons pas autant à notre service ; mais du moins pouvons-nous faire ce que M. Dupetit-Thouars n'a pas fait ; chacun son art. M. Dupetit-Thouars est marin ; nous sommes peintres de portraits ; M. Dupetit-Thouars s'embosse dans la question des îles Marquises, nous la peignons d'après nature. Ceci représente la reine des îles Marquises arborant le drapeau de la civilisation. La civilisation l'offre avec politesse ; la reine sauvage le reçoit avec une mine dont je me défierais : elle a vraiment l'air de dire à la civilisation : « Tu m'embêtes ! »



Ici finissent les admirables annales de l'année 1843. Heureux qui a vécu dans cette illustre année ! Heureux qui a pu mourir avec elle ! il ne se fera jamais rien d'aussi grand !

Le jour de l'an en Europe.

Tous les peuples un peu civilisés de notre globe ont cru devoir, à une certaine époque de leur histoire, et pour des causes faciles à comprendre, mesurer le temps, c'est-à-dire inventer ce qu'on appelle en français des années, des mois, des jours, des heures, des minutes et des secondes. Mais ce besoin commun, les divers membres de la grande famille humaine ne l'ont pas satisfait de la même manière. Il y a eu, depuis le commencement du monde jusqu'au 31 décembre 1843, un nombre beaucoup trop considérable de *calendriers*, *d'ères*, de *cycles*, *etc.*, qui font le bonheur des savants et le désespoir des ignorants. L'Europe moderne a, — la Russie et la Grèce exceptées, toujours fidèles au vieux style, — adopté pour son usage particulier un calendrier appelé grégorien, du nom du pape Grégoire XIII, son inventeur. Cet estimable successeur de saint Pierre, corrigeant une grave erreur du calendrier romain, retrancha, comme chacun sait, à l'année 1582, dix jours qu'elle avait de trop, et il décida qu'à l'avenir on supprimerait trois bissextiles en l'espace de quatre cents ans. Aujourd'hui, grâce à cette réforme, l'année européenne se compose de 365 jours, et tous les quatre ans elle est bissextile, c'est-à-dire qu'elle a 366 jours.

Non-seulement l'année n'a pas toujours été aussi longue

ou aussi courte qu'elle l'est actuellement, mais en outre elle a commencé à des époques différentes. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple :

En France, du temps de Charlemagne, Noël était le premier jour de l'an. A dater de la fin du onzième siècle jusqu'en 1565, Pâques, ou plutôt le samedi-saint, l'emporta sur Noël. Le 25 mars (le jour de la Conception) triompha à son tour de ses deux rivaux. Enfin un édit de Charles IX, daté du 4 août 1565, décréta que dorénavant l'année commencerait en France le 1er janvier.

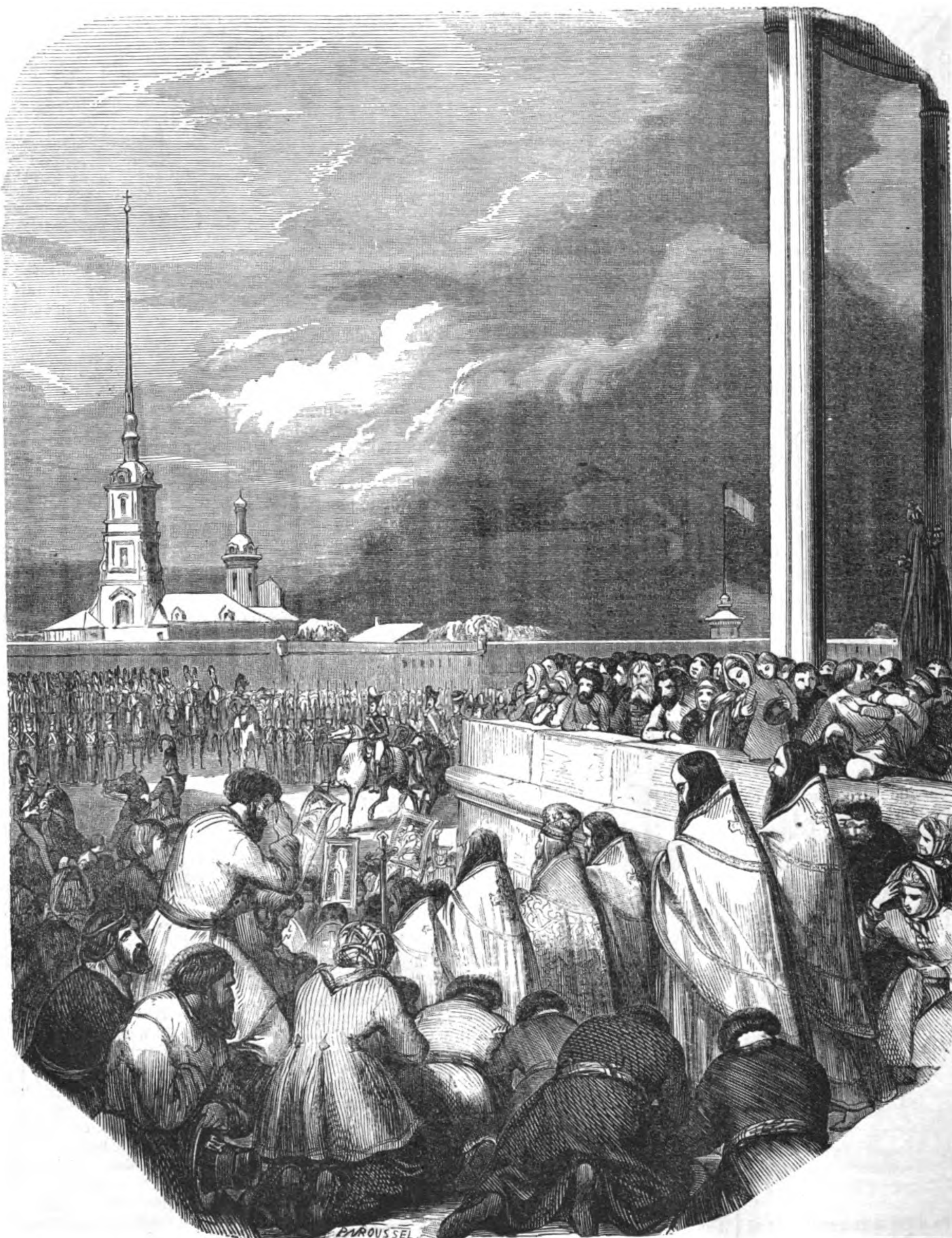
Une semblable confusion exista durant plusieurs siècles dans les autres contrées de l'Europe. Peu à peu, cependant, l'ordre se rétablit, et l'unité remplaçant le chaos, le 1er janvier, vainqueur de ses trois adversaires, fut proclamé sans opposition le souverain absolu de l'année. Il règne seul maintenant sur ses 364 sujets, si bien façonnés au joug, qu'ils n'essaient plus de s'y soustraire. Noël, Pâques et la Conception, ou le 25 mars, se contentant des honneurs qu'on leur rend encore, ont cessé de réclamer le glorieux privilége de briller sur tous les almanachs en général, et sur celui de *l'Illustration* en particulier, à la tête de l'année nouvelle.

Toutefois, bien qu'elles reconnaissent son autorité, plusieurs grandes nations de l'Europe persistent à refuser au 1er janvier les hommages dont certains autres peuples se plaisent à l'accabler. Qu'a-t-il donc fait pour mériter un pareil honneur? Le 25 mars, Noël et Pâques n'étaient-ils pas plus dignes de commencer l'année? Le 25 mars, la vierge Marie avait conçu le fils de Dieu; le jour de Noël, Jésus-Christ avait reçu la vie dans une étable de Bethléem; le jour de Pâques, il était ressuscité. Aussi en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Allemagne, ce n'est point le 1er janvier que l'on fête, c'est la Noël, c'est le jour de la naissance du Christ. Christmas, Pascua, Natale, Weihnachten, en 1844, *l'Illustration* racontera et représentera les curieuses cérémonies publiques et privées que ramène chaque année votre glorieux anniversaire!

L'Allemagne seule a, depuis quelque temps, sans négliger la *Weihnachten*, fait quelques avances au *Neu yahr*; tandis que l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie assistent dans un morne recueillement au renouvellement de l'année, l'Allemagne s'est décidée à se divertir le 1er janvier; elle célèbre même le 31 décembre presque avec autant de pompe et de joie. Pourquoi tout ce bruit? quelle heureuse nouvelle nous annoncent ces cloches, ces pétards, ces fusées? C'est la mort d'une année que l'on célèbre. Il paraît qu'elle inspire peu de regrets. Mais nous sommes dans une ville universitaire. La nuit est sombre; onze heures viennent de sonner. Où vont ces jeunes étudiants avec leurs torches et leurs fusils? Suivons-les. Ils s'arrêtent devant une maison de belle apparence; c'est celle du prorector. Des acclamations retentissent : « L'année va finir; que celle qui lui succédera soit heureuse pour notre prorector ! » Cependant cette foule si agitée et si bruyante reste immobile et garde un silence religieux. Une fenêtre de la maison du prorector s'est ouverte, et ce digne personnage apparaît aux regards charmés des étudiants. Il tient un verre à la main, et quand il a suffisamment remercié ses élèves de leur visite et de leurs souhaits, il vide son verre en leur souhaitant à tous une bonne année, et il le jette à terre, car ce serait commettre une profanation que de boire une autre fois dans un verre qui a servi à un si noble usage. A peine le sacrifice est-il accompli, que de nouveaux vivat retentissent; le prorector ferme sa fenêtre, et les étudiants vont rendre les mêmes hommages aux plus populaires de leurs professeurs.



(Un Grand Lever de la reine d'Angleterre.)



(La Bénédiction de la Néva, à Saint-Pétersbourg.)

A l'intérieur des maisons, chaque famille se divertit à sa manière : les uns boivent, les autres mangent; ceux-ci dansent, valsent ou chantent; ceux-là jouent des charades; partout on s'amuse. Cependant minuit approche; l'aiguille de la pendule se dirige avec la même vitesse dans le palais et dans la chaumière, vers l'heure fatale. Nobles, bourgeois et paysans, muets et immobiles, tiennent leurs regards fixés sur l'horloge ou sur la montre qui leur marque la marche rapide du temps..... Au même instant un seul cri s'échappe de plusieurs millions de bouches : *Prosst neu jahr* (vienne le nouvel an). Heureux celui qui, dans sa famille, a prononcé le premier ces paroles sacramentelles... que tout le monde répétera le lendemain matin en s'abordant.

Dès que le dernier écho du *prosst neu jahr* a cessé de se faire entendre, « un domestique apporte du vin ou du punch, nous apprend le respectable M. Howitt, dans sa *Domestic and rural life in Germany*, avec les souhaits que les parents et les amis se sont faits pour le nouvel an. En général, ces souhaits sont écrits en vers sur une belle feuille de papier surchargée d'ornements dorés. Tous les assistants, choquant leurs verres, se souhaitent mutuellement une bonne année; puis le maître de la maison ouvre et lit les souhaits écrits; la plupart ne sont pas signés, et causent des explosions d'hilarité; car les auteurs de ces épîtres anonymes reprochent souvent leurs ridicules à leurs parents et à leurs amis, en leur donnant le conseil de s'en corriger.

« Quand le dernier souhait a été lu, on joue, dans la plupart des familles, à un jeu très-ancien, qu'on appelle le jeu de la farine, de l'eau et des clefs : trois assiettes sont rangées sur une table ronde placée au milieu d'une chambre : dans la première, on met de la farine; dans la seconde, de l'eau; dans la troisième, un trousseau de clefs; alors tous les célibataires des deux sexes vont tour à tour, les yeux recouverts d'un épais bandeau, prendre sur la table une de ces trois assiettes que les assistants changent sans cesse de place. Heureux celui dont la main se pose sur le trousseau de clefs! il épousera la personne qu'il aime; celui ou celle qui blanchit ses doigts dans la farine se mariera avec une veuve ou avec un veuf; mais malheur à l'infortuné qu'un sort jaloux conduit tout droit sur l'assiette pleine d'eau! il est sûr de



(La Polonaise à la cour de Russie.)

mourir célibataire. Cette espèce de loterie terminée, les danses et les jeux recommencent.

Du salon de la petite bourgeoisie de l'Allemagne, passons sans transition à la cour du plus puissant souverain de l'Europe, de l'empereur de Russie; car nous y assisterons à une cérémonie caractéristique dont un témoin oculaire nous a rapporté un charmant dessin. Deux fois chaque année, le 1er-13 janvier et le jour de la fête de l'impératrice, l'empereur de Russie ouvre son palais à ceux de ses sujets qui ont



(Les baisers du jour de l'an, dessin de Grandville.)

obtenu d'avance des billets d'admission. Des soldats, des marchands, des laboureurs, s'y montrent dans leur costume national aux côtés des courtisans. Les invités qui portent le frac sont tenus d'avoir un petit manteau de soie noire appelé *vénitien*.

« Les salles du palais, a dit un voyageur moderne, remplies de monde, sont un océan de têtes à cheveux gras, toutes dominées par la noble tête de l'empereur, de qui la taille, la voix et la volonté planent sur son peuple. Ce prince paraît di-

gne et capable de subjuguer les esprits comme il surpasse les corps; une sorte de prestige me semble attaché à sa personne; au palais de Saint-Pétersbourg comme à la parade, comme à la guerre, comme dans tout l'empire, comme toujours on voit en lui l'homme qui règne.

« Les personnes de la cour, le corps diplomatique, les étrangers invités et les gens du peuple admis à la fête, sont introduits pêle-mêle dans les grands appartements; vous attendez là pendant assez longtemps, pressé par la foule, l'apparition de l'empereur et de la famille impériale. Dès que le maître, ce soleil du palais, commence à poindre, l'espace s'ouvre devant lui; suivi de son noble cortége, il traverse librement et sans même être effleuré par la foule, des salles où l'instant d'auparavant on n'aurait pas cru pouvoir laisser pénétrer une seule personne de plus. Aussitôt que Sa Majesté a disparu, le flot des paysans se referme derrière elle; c'est l'effet du sillage après le passage d'un vaisseau.

« La noble figure de Nicolas, dont la tête domine toutes les têtes, imprime le respect à cette mer agitée; c'est le Neptune de Virgile; on ne saurait être plus empereur qu'il ne l'est. Il danse pendant deux ou trois heures de suite des polonaises avec des dames de sa famille et de sa cour. Cette danse était autrefois une marche cadencée et cérémonieuse; aujourd'hui c'est tout bonnement une promenade au son des instruments. L'empereur et son cortége serpentent d'une manière surprenante au milieu de la foule, qui, sans prévoir la direction qu'il va prendre, se sépare cependant toujours à temps pour ne pas gêner la marche du souverain. »

Singulier contraste! le souverain le plus absolu de l'Europe, le czar de toutes les Russies, reçoit le peuple dans son palais le 1er jour de l'année; et le souverain le moins puissant, politiquement parlant, la reine d'Angleterre, n'admet que la plus haute et la plus fière aristocratie de ses trois royaumes à lui présenter ses respectueux hommages le jour de Noël. Nos deux dessins, placés en regard l'un de l'autre, feront faire encore un autre rapprochement non moins bizarre. A Saint-Pétersbourg, l'empereur présente l'impératrice comme son égale, ils marchent sur le même rang, en se tenant par la main; à Londres, la reine a seule le droit de s'asseoir; son *mari* est obligé de se tenir debout comme spectateur derrière son trône.

Le 1er janvier, a lieu, à Saint-Pétersbourg, une cérémonie dont nous donnons aussi la représentation fidèle: nous voulons parler de la bénédiction des eaux de la Newa. Une chapelle en bois est construite tout exprès chaque année près du palais impérial, sur le bord du fleuve; en face, de l'autre côté, s'élèvent les remparts de granit de la forteresse, dominés par l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul. A l'heure fixée, l'empereur, suivi de son état-major, se rend à cheval à cette chapelle; puis, mettant pied à terre, il monte à la place qu'il doit occuper, près des étendards de la garde. Aussitôt arrivent en procession l'archimandrite et le clergé métropolitain; on bénit en même temps les eaux de la Newa, les armes et les drapeaux de la garnison de Saint-Pétersbourg, qui assiste tout entière à cette cérémonie. Au moment de la bénédiction, des saluts sont échangés entre la forteresse et l'artillerie de la garde, rangée sur les glaces.

Pourquoi bénit-on la Newa? est-ce pour qu'à la fonte des glaces prochaines, elle ne cause pas trop de dégâts dans cette ville artificielle, que ses débordements menacent sans cesse d'une ruine complète? Nous l'ignorons. Ce qui est positif, c'est que la débâcle passée, le fleuve libre, des coups de canon annoncent cet heureux événement à tous les habitants de la ville. « Aussitôt, raconte M. Kohl, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, le commandant de la forteresse, en grand uniforme, et accompagné par tout son état-major, se rend au palais dans une gondole richement décorée, porteur d'un magnifique verre de cristal rempli de l'eau de la Newa, qu'il va offrir au czar au nom du printemps et du dieu du fleuve: admis en la présence de son souverain, il lui annonce que l'hiver vient de finir, et que la Newa est rendue à la navigation; désignant ensuite de la main la gondole amarrée au quai, — le premier cygne flottant sur les eaux, — il présente à l'empereur le verre de cristal rempli d'eau de la Newa, et Sa Majesté le vide immédiatement à la santé et à la prospérité de sa capitale. C'est le verre d'eau le plus cher qui se boive sur toute la surface du globe; car, selon un ancien usage, l'empereur le rend plein d'or à celui qui le lui a offert plein d'eau. Autrefois, on le remplissait jusqu'aux bords de pièces de ce précieux métal; mais chaque année les verres augmentaient de volume; l'empereur, voyant qu'il avait toujours une plus grande quantité d'eau à avaler et une plus forte somme à payer, déclara qu'à l'avenir il ne donnerait que 200 ducats,—prix impérial, après tout, pour un verre d'eau.

Que pourrai-je vous apprendre, ô mes très-chers lecteurs et lectrices, des us, coutumes et cérémonies du premier jour de l'an en France? Ne les connaissez-vous pas tous et toutes aussi bien que moi?... Lundi encore vous jouerez un rôle plus ou moins agréable dans leur dix-huit cent quarante-quatrième représentation depuis l'ère chrétienne; mais mon confrère le *Courrier de Paris* s'est chargé de vous raconter un peu plus loin les *petits bonheurs* et les *petites misères* du jour de l'an. Je m'arrête donc... Permettez-moi, toutefois, de vous donner un conseil utile: méfiez-vous des baisers du Jour de l'An, en particulier, comme de tous les baisers en général. Ce langage universel que les muets parlent et que les sourds entendent, personne, — hélas! — ne peut se vanter d'en comprendre le véritable sens. — Il dit toujours plus ou moins qu'il ne semble dire. — Ne le jugez pas surtout d'après l'apparence. — Essayer de distinguer ici ses nombreuses espèces ou variétés, ce serait vouloir faire l'histoire du cœur humain depuis la naissance du premier homme jusqu'à la Saint-Sylvestre de l'année qui va mourir. Quelle touchante, mais quelle triste, quelle lamentable, quelle longue histoire! Nous n'entreprendrons pas une pareille tâche; à peine même si nous tenterons de vous révéler pourquoi les douze baisers de Judas que notre grand artiste, Grandville, a dessinés tout exprès pour l'*Illustration*, sont indignes de votre confiance.

Commençons par la droite. Ce baiser qu'une jeune fille et son frère laissent prendre ou donnent à leur grand-père sur leur front, ce sont, en réalité, Polichinelle ou la poupée qui le reçoivent. — Pourquoi cette femme embrasse-t-elle son mari avec tant d'effusion? Pourquoi serre-t-elle sa tête contre sa poitrine? Mais ne voyez-vous pas ses regards avides qui cherchent dans l'espace le cachemire ou les bijoux que son trop joyeux époux lui apporte? — Et ce grand barbu, qui approche ses lèvres des joues paternelles, est-ce par affection? — Non, certes; c'est un à-compte qu'il paye à ses créanciers. — Si ce neveu consent à becqueter, non-seulement sa vieille tante, mais son perroquet, un jour à venir, soyez-en sûr, il héritera d'une fortune considérable. — Croyez-vous que ces trois baisers superposés soient plus sincères? Pour moi, j'en doute: cette chatte et ce chien se battront demain comme hier; ce jeune collégien donne à sa maman un œuf pour avoir un bœuf; ces deux amies continueront à se détester et à médire l'une de l'autre. Mais que vois-je? Jean-Jean, mon ami, vous avez attendu longtemps cette occasion désirée? Si vous le pouviez, petit scélérat, vous seriez capable d'en abuser; nous avons les yeux sur vous, et vous vous modérerez. Au-dessous de ces deux vieux amis qui songent au temps passé et aux baisers d'autrefois, et qui regrettent

> Leurs bras si dodus,
> Leurs jambes bien faites
> Et leurs jours perdus...

deux jeunes femmes — sexe perfide — accordent une légère faveur à deux hommes vieux et laids, mais qui sont riches...

Heureusement, mes chers lecteurs et vous mes chères lectrices, il y a encore sur cette terre des âmes pures, des cœurs tendres et des baisers sincères: c'est ce que je vous souhaite, quant à moi, pour l'année 1844.

Le Jour de l'An en Chine.

Hors de l'Europe, nous ne ferons qu'une excursion, mais elle sera assez curieuse pour tenir lieu de plusieurs autres. Nous irons tout simplement en Chine. N'ayant pas eu le bonheur de visiter en personne le Céleste-Empire, nous nous voyons forcé d'emprunter les renseignements suivants à Davis (1) et à Dobel (2).

« C'est sur la lune que s'évalue l'année chinoise, dit Dobel; aussi en résulte-t-il que, bien que cette année soit de douze mois, le compte des jours ne donne jamais un résultat exact; ce qui oblige les Chinois à combler le déficit en ajoutant à la fin de l'année un certain nombre de fêtes, et en comptant un treizième mois dans les années qui suivent chaque période de dix-neuf ans.

« A peine approche-t-on de la fin de l'année, que tous, pauvres comme riches, abandonnent leurs affaires pour ne plus songer qu'à fréquenter les temples, les spectacles et à faire bonne chère. Il est censé que toutes les affaires pendantes doivent êtres réglées de concert, et à la satisfaction des parties, la veille du nouvel an. A cette époque, le pouvoir des mandarins reste suspendu durant quelques jours, ce qui produit parfois des désordres, à cause de la faculté qu'ont alors les particuliers de régler leurs comptes et leurs affaires conformément à d'anciennes coutumes.

« Il n'y a peut-être pas de peuple au monde qui ait moins de fêtes que les Chinois, nous apprend à son tour M. Davis; la principale et presque la seule époque de réjouissance universelle est le nouvel an. C'est alors, on peut le dire, que tout l'empire est *hors de lui* ou peu s'en faut. A l'approche de la nouvelle lune, lorsque le soleil atteint le quinzième degré du Verseau (le commencement de l'année civile des Chinois), toutes les administrations sont fermées dix jours à l'avance, et les mandarins serrent leurs sceaux jusqu'au vingtième jour de la première lune. Le soir du dernier jour de l'année qui s'achève, tout le monde veille jusqu'à minuit. A cette heure commence un interminable vacarme de pétards, de fusées et de feux de joie; la consommation des pièces d'artifices est si prodigieuse, que l'air devient chargé de nitre. Depuis minuit jusqu'à l'aurore, chaque habitant exécute les rites sacrés ou prépare sa maison pour la solennité du premier jour du nouvel an. Dès le matin, une foule immense assiége les temples.



« Soon Nin, ajoute M. Dobel, est le nom des solennités du Jour de l'An: on les fête aux quatre coins de la ville, dans quatre temples. A l'approche du jour de fête de chacun de ces temples, on construit dans leur voisinage de grands théâtres en bambous, sur lesquels sont ensuite représentées des pièces en l'honneur de la divinité du temple. — Chaque maison se fournit alors de lanternes neuves; on colle du papier rouge à sa porte ou à celui de ses angles où sont placés les pénates; l'ameublement est renouvelé, et la famille se pare de ses plus beaux habits.

« Cette dernière coutume est obligatoire; car un Chinois se croirait voué à la pauvreté pour toute l'année s'il n'avait été bien vêtu le Jour de l'An; aussi emploie-t-il tous les moyens en son pouvoir pour observer cette coutume, au point de dérober parfois les habits qu'il ne serait pas en état de s'acheter.

« Les fêtes du nouvel an doivent durer dix jours d'après la loi, mais souvent on les prolonge du double.

« La première journée se nomme Kay-Yat (*le jour des oiseaux*). Cette fête est destinée à rappeler que les volatiles sont une des nourritures de l'homme; on s'abstient de viande durant ce jour, et les rigoristes observent même un jeûne sévère.

« La deuxième journée se nomme Kou-Yat (*le jour des chiens*). Les Chinois vénèrent tellement les chiens, qu'ils ont des ouvriers spécialement chargés de leur fabriquer des cercueils; ils croient qu'un de leurs sages fut préservé de la mort par un de ces animaux, qui dévora son assassin; et pourtant, par une singulière inconséquence, les Chinois mangent la chair de cet animal.

« Le troisième jour est Chen-Yat, ou *le jour des porcs*. Il en est de cette solennité comme de la précédente; les Chinois vénèrent la mémoire d'un de ces animaux qui sauva, suivant eux, un manuscrit précieux de l'incendie; aussi s'abstient-on de la chair du porc durant ce jour.

« Le quatrième jour s'appelle Yaong-Yat (*le jour des brebis*). Ce jour est consacré à Pun-Kvon-Venga, berger, qui vécut pauvre, ne se nourrissant que de légumes et n'ayant pour vêtement que l'écorce des arbres, mais qui enseigna tout le parti que l'on pouvait tirer de la toison des brebis.

« Le cinquième jour se nomme New-Yat (*le jour des vaches*). Un de ces animaux allaita un jeune enfant dont les parents

(1) *La Chine*, par Davis; traduit de l'anglais par Pichard. Paris, Paulin. 2 vol. in-8, 7 fr.

(2) *Sept années en Chine*, nouvelles observations sur cet empire, par Pierre Dobel; traduit du russe par le prince Emmanuel Galitzin. Amyot. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

avaient péri, et qui, étant devenu mandarin par la suite, lui éleva un temple. Telle fut la cause première de l'institution de cette fête; aussi beaucoup de Chinois s'abstiennent-ils tout à fait de la chair de bœuf; d'autres y renoncent à l'âge de 40 ans, sans quoi ils croiraient leur salut compromis.

« La sixième journée est Ma-Yat, ou le *jour des chevaux*. Cette fête a été instituée afin d'inspirer au peuple de la considération pour cet utile quadrupède.

« C'est à *l'homme* qu'est consacré le septième jour; il se nomme Yen-Yat. Pon-Tso, qui apprit aux Chinois à se nourrir de riz, de blé et de viande, est la divinité de ce jour.

« C'est encore à Pon-Tso qu'est dédié le huitième jour, nommé Ko-Yat (*le jour des grains*). Pon-Tso enseigna le premier que l'on pouvait utiliser les grains et s'en nourrir.

« Pon-Tso est aussi la divinité du neuvième jour, et quiconque veut obtenir du bonheur doit s'empresser de lui porter des offrandes le jour du Mo-Yat (*jour du lin*). »

Empruntons un dernier renseignement à M. Davis. « Comme les Européens, les Chinois se font des visites et des présents le premier jour de l'an, et ils s'envoient de grandes cartes de félicitation ornées d'une gravure sur bois représentant les trois principales félicités dont les hommes puissent, selon eux, jouir sur la terre, savoir : un héritier, un emploi public (ou de l'avancement) et une longue vie. Ces trois souhaits sont indiqués par les figures d'un enfant, d'un mandarin et d'un vieillard accompagné d'une cigogne, emblème de la longévité. Grâce à la complaisance de M. Fournier, éditeur de *la Chine ouverte* (1), *l'Illustration* peut offrir à ses abonnés un *fac-simile* de l'une de ces cartes, imprimées en général en Chine, comme dans *la Chine ouverte*, sur papier rouge. Les caractères chinois placés en tête signifient : « Que votre bonheur soit florissant ; » ceux qui sont imprimés sur le côté se traduisent ainsi : « Moi Ma-Tso-Lang (nom honorifique de Soaqua), je vous salue humblement. »

De l'Origine des Étrennes.

« Les Romains, dit M. Charles Dezobry dans son bel ouvrage : *Rome au siècle d'Auguste*, font un jour de fête du renouvellement de l'année. Ils croient que des présages certains sont attachés au commencement de chaque chose et aux kalendes, ou premier jour du mois de janvier, qu'ils regardent comme l'auspice de l'année ; ils cherchent à multiplier les bons présages ce jour-là : ils se visitent les uns les autres, et s'accueillent mutuellement par les vœux les plus prospères et les paroles les plus agréables, évitant avec soin toutes celles qui seraient profanes.

« Ils accompagnent ces souhaits de présents réciproques que l'on nomme *strena*, étrennes, autre signe de bon présage, ce nom signifiant un bonheur qui doit se répéter trois fois, comme si l'on disait *trena* en supprimant l'*s*, ainsi que faisaient les anciens. L'usage des étrennes remonte au temps du roi Tatius. Tout le monde en donne et en reçoit, à quelque classe que l'on appartienne, dans quelque condition que l'on se trouve. Ces présents sont en général de peu de valeur, mais le choix n'en est pas tout à fait arbitraire. Afin qu'ils portent vraiment le caractère d'heureux présages, on choisit des dattes, des figues sèches et du miel blanc renfermé dans son rayon, pour que les dieux veuillent attacher aux événements futurs les heureux succès dont leur saveur est le symbole, et que rien n'altère la douceur des auspices sous lesquels l'année a commencé son cours.

« On joint encore à ces dons de petites pièces de monnaies de bronze appelées *stips*, afin que les présages soient complets pour tous les vœux que l'on peut former, cette dernière offrande servant symboliquement à flatter la passion des richesses.

« Comme personne ne peut se dispenser de donner des étrennes, les clients en portent aussi à leurs patrons, mais uniquement pour se conformer à l'usage : leur présent se compose simplement d'un as de cuivre et d'une datte recouverte d'une très-légère feuille d'or.

« Les riches ne se bornent point à ces étrennes sacramentelles ; ils y joignent de beaux présents de tout ce que produit la terre ou la mer.

Le jour des kalendes de janvier, tous les Romains allaient offrir des étrennes à Auguste. — L'*imperator* les recevait comme à une *salutation*; il était assis dans l'*atrium* de sa maison; on défilait devant lui, et chaque citoyen, tenant son offrande à la main, la déposait en passant aux pieds de ce dieu terrestre. Ces étrennes étaient de la monnaie d'argent; car la générosité des citoyens se trouvait stimulée par l'intérêt personnel, attendu que le prince rendait à tous une somme égale et même supérieure à la valeur de leurs présents.

Si nous en croyons certains écrivains, M. Dezobry ne nous aurait pas donné la véritable explication de l'origine des étrennes, ou plutôt de l'étymologie de ce mot.

Selon l'*Anacharsis* romain que nous venons de citer, *strena* est un bonheur qui doit se répéter trois fois. Or, M. Spon et le père Tournemine, auteurs de deux petits traités spéciaux sur l'origine des étrennes, ne sont pas du tout de cet avis. Dans leur opinion, lorsque Tatius, roi des Sabins, partagea avec Romulus le gouvernement de Rome, il reçut un présent qu'il regarda comme de l'augure le plus heureux : c'étaient quelques branches de verveine coupées dans un bois consacré à la déesse *Strenua*, c'est-à-dire à la *déesse de la force*. « Aussi, dit Spon, ce mot *strena*, qui signifie *étrenne*, se trouve quelques fois écrit *strenua* chez les anciens, pour témoigner que c'était proprement aux personnes de valeur et de mérite qu'était destiné ce présent. Tournemine, d'accord avec son collègue sur l'étymologie du mot, nous donne cependant une explication différente. « Le peuple, simple et superstitieux, croyait que ces branches et cette verveine donnaient de la force et conservaient la santé. On sait que les druides gaulois pratiquaient la même cérémonie, qu'ils allaient, au commencement de l'année, prendre dans des bois sacrés le gui, qu'ils distribuaient au peuple comme un présent des dieux, dont la vertu était admirable. — D'où pouvait venir une semblable persuasion? N'y reconnaissez-vous pas un souvenir confus de l'arbre de vie planté dans le paradis terrestre, souvenir dont les prêtres païens, habiles charlatans, se servirent pour mettre en vogue leurs bois sacrés, auxquels ils attribuaient la même vertu? Le nom de la déesse *Strenua* confirme mes soupçons sur l'origine de cette superstition : il a bien du rapport au mot hébreu *eloim*, qui peut signifier le *dieu fort*, le *dieu de la force*. C'est de ce mot que Moïse s'est servi dans les premiers chapitres de la *Genese*, où il parle de l'arbre *de vie* que Dieu avait mis dans le paradis terrestre. »

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs les pièces du procès; qu'ils jugent s'ils l'osent. Quant à nous, nous leur demandons la permission de ne pas nous prononcer encore sur cette grave question, car nous venons de lire vingt pages d'un gros in-folio intitulé *Novus thesaurus antiquitatum romanarum congestus ab Alberto Henrico de Sallengre.* — Ces vingt pages sont entièrement remplies par un traité de *Strena* en douze chapitres, d'un sieur *Hieronymi Bossii Ticinensis, civis nobilis et patricii romani atque in palatina academia regii eloquentiæ professoris.* — Or, cette délicieuse monographie nous a révélé deux ou trois étymologies que nous réservons à nos abonnés pour leurs étrennes de l'année prochaine.

« Tibère, avec son humeur triste et sauvage, dit encore M. Dezobry, s'accommodait peu des réceptions populaires, et surtout des échanges d'étrennes avec les citoyens. Il s'y prêta néanmoins dans les premières années de son avénement à l'empire, et il avait même coutume de rendre quatre fois la valeur de ce qu'on lui offrait; mais, fatigué d'être dérangé pendant tous le mois par ceux qui n'avaient pu le voir le jour des kalendes, il prit d'abord le parti de ne plus rien rendre passé ce jour ; puis il finit par s'absenter de Rome à l'époque des kalendes, pour éviter de recevoir des étrennes. Il blâmait Auguste de s'être soumis à cet usage, qui causait beaucoup de fatigue et surtout de dépense; il ne faisait cependant pas comme son prédécesseur, qui, avec les étrennes qu'il recevait, achetait de belles statues des dieux, qu'il dédiait dans divers quartiers de la ville. »

Caligula imita Auguste, et Claude suivit l'exemple de Tibère. A partir du règne de Claude, le peuple romain cessa donc de présenter des étrennes à ses empereurs; mais la coutume d'offrir des présents le premier jour de l'année n'en subsista pas moins; seulement ce furent désormais les supérieurs qui en donnèrent au lieu d'en recevoir.

« Voilà donc, s'écrie Spon, tout le fondement que nous avons de notre coutume; et ce fondement étant aussi léger que de la paille et du chaume, nous ne saurions être solidement fondés à conserver une superstition païenne à laquelle nous ne pouvons trouver *aucun appui par l'autorité de l'Ecriture Sainte ou des saints peres.* » Les saints pères, en effet, protestèrent en vain contre cet usage qui avait passé du paganisme dans le christianisme; plusieurs conciles essayèrent même inutilement de le détruire.

Cependant quand les peuples chrétiens cessèrent, par la suite, de pratiquer les cérémonies païennes, c'est-à-dire d'offrir de la verveine et de certaines branches d'arbre, de chanter et de danser dans les rues, l'Eglise leur permit de s'embrasser et de se donner des cadeaux le premier jour de l'an. A dater de cette heureuse époque, l'espèce humaine a fait, sans scrupule et sans remords au renouvellement de chaque année, une effrayante consommation de baisers, de bonbons et de présents de toutes sortes et de toutes qualités.

(1) Cinquante livraisons à 30 centimes; par Old Nick et A. Borget. 5 livraisons ont paru.

Les Petits Bonheurs du Jour de l'An.

L'année finit, l'année renaît; tandis que la pauvre décrépite disparaît, comme dirait *le Constitutionnel*, dans l'abîme du passé, la jeune année se montre souriante et parée; elle n'a pas vingt-quatre heures qu'elle est déjà grande demoiselle; il n'est pas besoin de songer à lui nommer un tuteur; un régent ne lui est pas nécessaire, et, dès sa première heure, elle est en pleine majorité : personne n'est obligé de l'appeler l'innocente Isabelle.

Au point du jour, le règne de la nouvelle année commence; son royaume est immense ; il est si grand, si grand, et s'étend si loin, si loin, qu'il faudrait je ne sais combien de mètres de ruban rose pour en faire le tour : c'est, à proprement parler, l'empire universel que de très-grands conquérants ont tenté sans pouvoir y parvenir. La nouvelle année n'a pas besoin de faire autant de bruit que ces terribles fiers à bras pour établir sa domination : cela lui vient de soi-même.

Les nouveaux règnes et les avénements sont tout sucre et tout miel; le souverain est toujours charmant, le peuple (le bonhomme!) toujours content; on se passe et l'on se repasse des douceurs et des promesses; il n'est pas jusqu'au féroce Néron, il n'est pas jusqu'au méchant Christiern, qui n'aient eu plusieurs quarts d'heure d'amabilité au début de leur souveraineté. — Je ne suis pas fâché de vous glisser ce petit trait d'érudition en passant.

Mais la nouvelle année se distingue, entre toutes les reines et tous les rois frais éclos, par une grâce, une munificence, une affabilité qui n'ont pas d'égales. D'abord, elle n'est pas fière du tout; elle a des caresses, et des baisers, et des poignées de main pour tout le monde, du plus petit au plus grand; et puis, voyez là! contemplez en face cette excellente et très-aimable majesté. Son sourcil, tant s'en faut, n'est point capable de faire trembler le monde comme celui de feu Jupiter; elle ne marche pas escortée de gardes farouches, et ne déguise pas sa personne sous un tas de crachats, de rubans et de croix. Oh! qu'elle est meilleure fille et bien plus philosophe que cela!

La bonne reine s'habille à la légère, taille souple et fin corsage; à gauche, du côté du cœur, elle porte un cornet de bonbons : c'est son cordon de la Légion-d'Honneur; Marquis, son grand-chancelier, l'en a décoré de sa propre main. Les deux bras étendus sur son peuple, elle laisse tomber une pluie de soieries et de douceurs. Cela fait venir l'eau à la bouche! Sa robe ample et flottante est brodée de boîtes pleines de chatteries. Le premier ministre de la nouvelle année, son président du conseil a toujours été un confiseur.

Au fronton de son palais, elle a fait inscrire ces mots pleins de sagesse : *Aux petits bonheurs*; et sur son caisson elle porte cette devise inscrite : *Sinite parvulos venire ad me*; laissez venir à moi les petits garçons et les petites filles.

Vous voyez que les petits ne se font pas prier, ils accourent en foule : à la bonne heure! voilà une nation agréable; jamais reine, jamais roi, jamais empereur eût-il de plus charmants sujets; tresses blondes, petites tailles mignonnes, fin sourire, voilà pour le féminin; le sexe masculin est rond, dodu, de belle humeur; je vous recommande particulièrement ce jeune homme en robe, chaussé de brodequins écossais et coiffé d'un chapeau à la Henri IV, un panache flottant. Certainement, ce monsieur doit être un des citoyens les plus distingués du royaume de la nouvelle année.

Comme la joie éclate de tous côtés! Ce que c'est que de nourrir son peuple de dragées! Soyez sûr, ô roi, que le moyen est bon pour obtenir des enthousiasmes difficiles à décrire, et prenez exemple, croyez-moi, sur le tableau touchant que vous offre cette reine assiégée par l'amour de ses sujets, qu'elle bourre de pastilles et de confitures. Les uns joignent les mains pour l'adorer, les autres grimpent, dans leur joie, jusque sur les marches du trône; celui-ci, ne pouvant se contenir, bat du tambour; celui-là croque un bonbon! et là-haut, — ô spectacle digne de mémoire! — un citoyen de six mois reconnaissant qu'il était trop en bas âge pour marcher, s'est fait porter des bras de la nourrice aux pieds de sa souveraine, pour tâcher d'attraper un sucre d'orge. Il n'y a de pareils exemples de patriotisme qu'à Rome ou à Sparte!

La nouvelle année les reçoit pêle-mêle dans son palais royal. Ce palais, d'une architecture remarquable, n'a certes pas son pareil. Vous connaissez le château de Joux, en Franche-Comté; celui-ci s'appelle le château de Joujoux, ce qui ferait soupçonner que les deux châteaux ne sont pas éloignés d'être proches parents. Mais il n'en est rien : Joux est armé de forts et de bastions ; Joujoux n'est pas le moins du monde partisan des fortifications. « Au petit bonheur, » dit-il, sans s'inquiéter davantage.

On songe à jouer, en effet, dans le palais de la nouvelle année, et non point à se battre; on songe à être heureux, et heureux comme des enfants, ce qui est le *nec plus ultra* du bonheur. — Allons, mes chers petits, quel petit bonheur choisirez-vous? — Moi, je veux cette poupée, dit la petite fille à la voix flûtée. — Et moi ce polichinelle, répond mon gros citoyen coiffé à la Henri IV. — Moi, ce soldat; moi, ce paillasse; moi, ce caniche; moi, ce tambour; moi, ce sabre; moi, tout! s'écrie le plus gourmand. — Celui-là ira loin et conquerra le monde quand il aura trente ans, s'il ne meurt pas à l'hôpital.

La nouvelle année ne s'épouvante pas de ces ambitions en bourrelets : on les contente avec si peu! et les petits bonheurs sont si faciles! Ce jeu de quilles va faire cent heureux; ces sabres de bois et ces pistolets de paille en feront deux cents; que de petits bonheurs il y a dans ces ménages de fer-blanc, dans ce poupard, dans ces moutons de carton, dans ces cerceaux! Les petits bonheurs que donneront ces soldats de plomb ne sauraient se décrire, et cette lanterne magique lâchera l'écluse des petits bonheurs!

Ils sortiront de ce beau petit palais de fées, le cœur joyeux, la joue rose, l'œil étincelant, chacun emportant son petit bonheur dans sa poche ou sous son bras! et puis, quelle joie au logis! comme on aimera sa poupée; comme on l'embrassera, comme on la dorlotera! comme on lui fera de jolies petites robes et de charmants petits bonnets! De quel cœur on sonnera de cette trompette et l'on battra de ce tambour! Quel roulement! Ah! Polichinelle, mon ami, que nous allons rire de ta double bosse et de ton nez! Quelles bonnes petites *dînettes* nous ferons avec ce ménage! Et ce sabre, quelles estafilades! Et cette armée de bois, quelles batailles d'Austerlitz! Et cette lanterne magique, quelle Académie Royale de Musique! Et ce ballon, quelles courses et quels rires éclatants sur la pelouse!

Allez, mes enfants, soyez heureux! jouissez des biens que la nouvelle année vous envoie; roulez-vous sur ses présents, faites claquer son fouet, et caracolez sur ses chevaux. Vous êtes dans la bonne veine; jamais vous n'aurez tant de bonheur.

Un jour, mes petits amis; toi, mon garçon, quand la barbe te sera venue; toi, ma fille, quand tu auras tes vingt ans, vous courrez après d'autres polichinelles et d'autres poupées; toi, tu voudras avoir un véritable ménage; toi, commander des soldats en chair et en os; il vous faudra peut-être des chevaux pur sang et de brillants équipages; et au lieu de vos *dînettes* un souper fin au *Café de Paris!* et au lieu de votre lanterne magique, une loge d'avant-scène à l'Opéra! et au lieu de vos jeux sur le gazon, des tapis de Sallandrouze! et au lieu de ce bon rire épanoui, des places et des croix! en un mot, ô mes enfants! vous courrez après ce qu'on appelle les grands bonheurs. Mais, hélas! vous deviendrez jaunes de vermeils que vous êtes, de joyeux vous serez maussades, et la crampe d'estomac, les maux de foie, l'hypochondrie, remplaceront votre humeur folâtre. — Vous reconnaîtrez alors que les plus grands bonheurs sont en effet les petits.



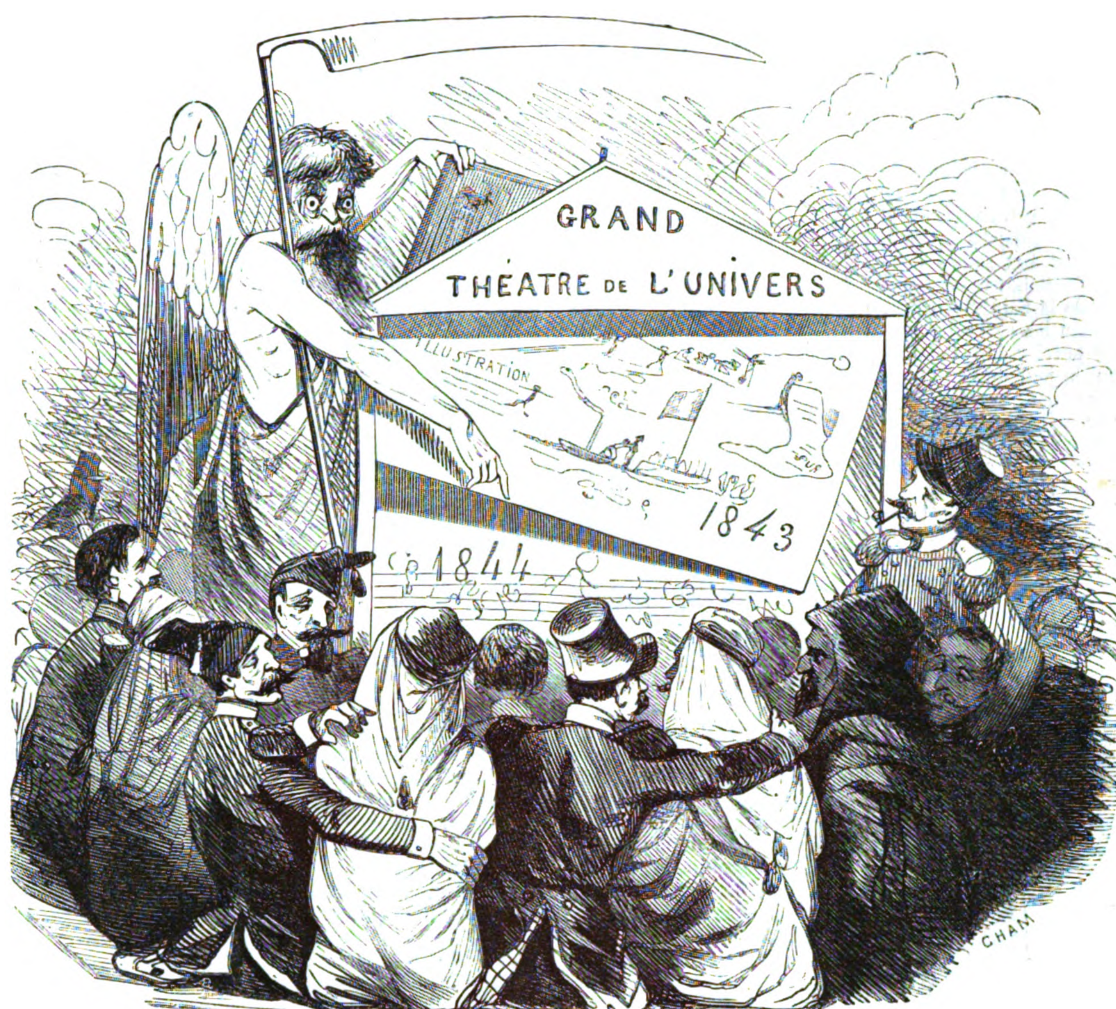
(Palais de la Nouvelle Année.)

Les Petites Misères du Jour de l'An

Accourez tous, messieurs et mesdames, le spectacle va commencer; prenez vos places! prenez vos billets! Hop! hop! hop!

Il y en a à cinq, il y en a à trois, il y en a à deux, il y en a à un sou, selon le goût et la fortune des personnes; ce spectacle intéressant est fait pour toutes les bourses et pour toutes les conditions; académiciens et cuisinières, fiacres et ambassadeurs, pairs de France et marchands de peaux de lapin, tous les sexes, tous les âges, toutes les tailles, le nain et l'Hercule du Nord, le borgne et le citoyen propriétaire de deux prunelles irréprochables, le bossu et le bel homme, ont parfaitement le droit d'entrer. Nous ne sommes pas fiers; nous ouvrons la porte à tout le monde, pourvu qu'il ait de la monnaie dans sa poche. Qu'on soit blanc de Nogent-sur-Marne, ou nègre de Californie, on s'en soucie comme des drames de M. un tel ou des romans de mademoiselle une telle! *L'Illustration* ne connaît pas ces distances-là, comme dit la Fanchon de feu M. Bouilly.

Vivat! hozanna! alleluia! évohé! la foule nous entend; Dieu! quelle queue! et vraiment, un public parfaitement couvert! La mise décente est de rigueur. Il nous en vient de toutes les latitudes, de tous les coins de l'univers, et de mille autres lieux.



Voici d'abord d'aimables militaires, d'agréables chasseurs d'Afrique (où ces braves ne se fourrent-ils pas?) — deux Arabes de la tribu d'Ouleïd-Chott-Mocktar; — un capitaine russe des bords du Volga; — un Indien du Visapour; — cette tête ronde à la Titus représente l'Amérique, — et ce terrible visage coiffé de son caftan, cet homme à l'œil noir, au nez busqué, à la barbe féroce, n'est ni plus ni moins qu'un cousin du kalifah Ben-Sha-Djazzar-Ria-Engad-Sidi-Embarek, qui a été dernièrement envoyé *ad patres* par le général Tempoure. Il est impossible d'avoir un public plus varié et mieux choisi; le beau sexe y brille par son absence.

C'est le Temps, cet éternel Saturne, ce vieux dur à cuire, qui est le metteur en scène, le directeur-général du spectacle que nous avons l'honneur de vous offrir. Vous remarquerez qu'il ne ressemble à aucun directeur connu, ni à M. Jouslin-Delasalle, ni à M. Crosnier, ni à M. Delestre-Poirson; il est beaucoup plus joli, bien qu'il ne se soit pas rasé ce matin.

Au moment où vous le voyez, le Temps fait disparaître de sa lanterne magique le tableau des faits et gestes de l'année 1843, et par dessous laisse voir un pan de l'histoire de l'année 1844 qui commence : c'est ce dernier tableau (1844) que *l'Illustration* compte dérouler peu à peu, de semaine en semaine, pour vos menus plaisirs, et avec l'aide du Temps, vous donnant une grande représentation hebdomadaire de tout ce qui se passera dans l'univers d'ici à 1845. — En attendant, et pour aller au plus pressé, *l'Illustration* en personne, envieuse de vous faire sourire, va représenter devant vous une pièce à tiroirs, un drame-vaudeville comico-tragique, tiré du grand drame des petites misères du jour de l'an. Vous avouerez qu'il est difficile de trouver un sujet plus véritablement de circonstance.





PREMIER ACTE.

Une nuée de tambours se précipitent à travers la ville, au pas de charge, exécutant sur la peau d'âne une symphonie à triple bacchanal, à quadruple carillon, qui n'a vraiment de douceur que pour les sourds complétement privés du plaisir de l'entendre; les citoyens pourvus des trésors de l'ouïe ont le tympan parfaitement déchiré et se bouchent les oreilles, pantomime qui n'a rien d'héroïque. C'est au bruit de ce *concerto* assommant qu'on enterre le 31 décembre et que le 1er janvier vient au monde. Le but du tintamarre en question est d'avertir Paris et la banlieue que le jour est venu de complimenter MM. les colonels, MM. les généraux, MM. les maréchaux, et de leur donner un roulement d'étrennes.



Le tambour-major se livre alors à toutes les grâces d'une délirante pantomime, à toutes les beautés d'attitudes triomphantes qui caractérisent ce magnifique guerrier, doué d'une si belle canne.

La canne du tambour-major est un meuble agréable, j'en conviens; mais si elle a ses douceurs, elle a bien ses désagréments : demandez plutôt à ce particulier qui s'est mis en course ce matin pour aller souhaiter la bonne année à sa tante; demandez-lui ce qu'il en pense. Demandez-le à cet estimable industriel qui vient d'ouvrir sa boutique pour affriander le jour de l'an. Il est clair que si l'amabilité du tambour-major et ses superbes moustaches donnent dans l'œil, sa canne y donne aussi.

Eveillé par le *ra* et le *fla* des tambours de la légion, le lieutenant a revêtu les insignes de son grade; il se dispose à rejoindre ses chers camarades, et à faire sa visite au château pour y déposer sa fidélité, en forme de carte de visite; le guerrier est parfaitement chaussé, culotté, coiffé et ficelé; il a le nez rouge, ce qui est d'uniforme; cependant on s'a-



perçoit, à son col de chemise s'élançant vers l'oreille, qu'il aurait autant aimé finir son somme que de déposer son hommage.

Au jour de l'an, tout n'est pas rose dans le militaire... et dans le civil donc! Ici la toile se baisse... et se relève sur le second acte.

DEUXIÈME ACTE.

Le théâtre représente la chambre à coucher d'un gentleman parisien; le coup d'œil en est magnifique. Les décors sont de MM. Sechan, Dieterle, Desplechins, Cambon et Cicéri. — Le gentilhomme est étendu dans son lit, sauf votre respect, et coiffé du casque à mèche classique que le foulard a détrôné, le révolutionnaire! Mais notre héros tient aux saines doctrines: il a fait récemment le voyage de Belgrave-Square. Hier il s'était endormi, c'était le soir de la Saint-Sylvestre, le teint frais et les joues rondes, humant les rêves les plus parfumés. L'infortuné se réveille le 1er janvier dans l'état où vous le voyez: il n'est certes pas beau; le jour de l'an en est cause, le jour de l'an qui vient d'enfoncer sa porte sous la forme de sa couturière, de sa femme de ménage, de son tambour, du bedeau de sa paroisse, du clerc de son huissier, du porteur de son journal, du garçon de son tailleur et de tous les moustiques dévorants que le 1er janvier fait naître.

Il en fera une maladie, c'est sûr! mais sa bourse est encore plus malade que lui. Dans l'intention de ménager la santé de cette pauvre bourse, qui n'a pas les reins forts, il regarde par sa fenêtre, guettant l'heure où le portier, homme



illustre, est occupé à balayer sa cour; paré, dressé, ciré, cravaté, orné de pied en cap et prêt à courir la visite; l'ingénieux Parisien saisit adroitement l'ocasion et s'esquive au moment où la loge est vide. Quel fin diplomate! Il s'épargne, par ce tour adroit, la douleur de tirer de sa poche 3 francs 50 centimes d'étrennes au portier. C'est autant de gagné pour la caisse d'épargne.

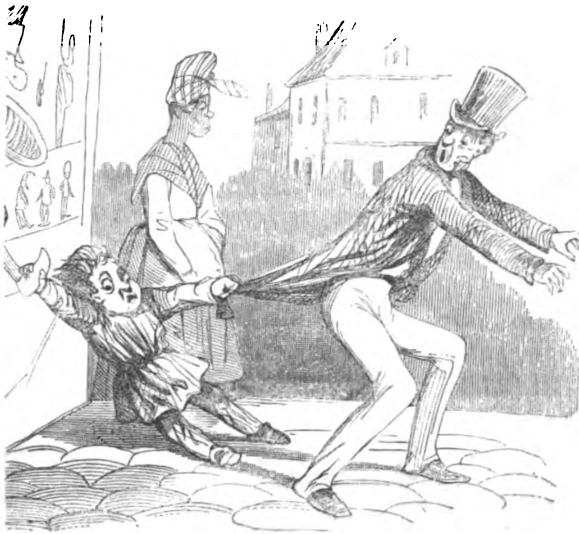
Mais il lui en cuira! Si la vengeance était exilée de la terre, elle se réfugierait dans le cœur du concierge qui n'a pas reçu d'étrennes; vous en avez sous les yeux une preuve mémorable. En rentrant le soir, l'homme à la caisse d'épargne a beau frapper et sonner à tour de bras, le portier n'ouvre pas; il a ses 3 francs 50 centimes sur le cœur, ou plutôt il ne les a pas! et le malheureux locataire est obligé de passer la nuit sur la borne, oreiller rembourré de pierres de taille. Du fond de son antre, l'affreux concierge murmure ces mots atroces: « Enfoncé, vilain ladre! »



Il avait cependant grand besoin de consommer sa nuit dans son lit bien chaud, car il vient de passer une journée remplie de tribulations; pour lui, le jour de l'an n'a été que plaies et bosses, comme l'acte suivant vous l'apprendra.

TROISIÈME ACTE.

A peine était-il sorti, à la suite de ce malin tour que vous savez; à peine avait-il le pied dans la rue, qu'il fut accosté par le fils puiné d'un de ses amis intimes. Ce détestable moutard, vulgairement appelé *To-tor*, se précipita à sa rencontre: « Bonjour, papa Chose, s'écria-t-il avec cette grâce qui ca-



ractérise l'enfance; ohé! z'veux mes étrennes, z'veux un porichinelle! » En vain cherche-t-il à se soustraire à cet impôt indirect; le terrible *To-tor* n'en démord pas, et, le saisissant par la basque de l'habit (son habit neuf!!), il le tire affreusement du côté de la boutique de joujoux. Lui de s'enfuir; *To-tor* de tirer de plus belle, d'une part l'habit, de l'autre le seigneur Polichinelle; si bien que l'habit reste et que *To-tor* s'évanouit. La bonne, une ancienne d'Abd-el-Kader, contemple ce spectacle déchirant avec l'immobilité qui caractérise la nation hottentote.

Dans sa chute, le déplorable *To-tor* s'est enfoncé une côte, et s'est considérablement endommagé l'occiput; tout porte à croire que la famille des Gougibus est menacée de s'éteindre, avant la fin de la semaine, avec ce dernier de ses descendants.

Et, en effet, M. et madame Gougibus ne sont plus capables de se transmettre davantage: ils sont hors d'âge, comme le témoigne le portrait que nous vous donnons de ces deux illustres conjoints; portrait authentique, pris au moment où



cette excellente mère et ce père excellent revenaient au logis chargés de pantins et de polichinelles pour leur *To-tor*. Notre héros, qui les a reconnus, les suit de loin d'un œil hagard, d'un œil de sergent de ville; il sent que le cas est grave.

Au lieu donc d'entrer chez les Gougibus, il fait un détour, et se dit: « Eh bien! allons souhaiter la bonne année à ce cher Babylas. » Il entre en effet chez Babylas, qui n'est pas très-bien portant, et le reçoit assis sur une chaise que je ne qualifierai pas. Babylas est marié et père de nombreux enfants: il ne sait pas trop comment cela lui est venu; mais n'importe! il s'en rapporte à madame Babylas. Ces enfants sont nés excessivement caressants: c'est là leur moindre



défaut. A peine ont-ils aperçu l'ami de leur père, qu'ils se précipitent dans ses bras pour lui souhaiter la bonne année: c'est une véritable scène d'abordage et de mât de cocagne; jamais le jour de l'an ne manifesta une tendresse plus étouffante; l'un grimpe sur le dos du malheureux, l'autre le prend par le cou; celui-ci se suspend à ses reins, celui-là à sa barbe; et quels baisers! Le célèbre Hercule du Nord n'avait pas plus d'agrément quand il déjeunait avec un fer rouge et quatre poids de cinq cents livres sur l'estomac. — Le père Babylas jouit avec attendrissement de ce spectacle domestique: ça le soulage.

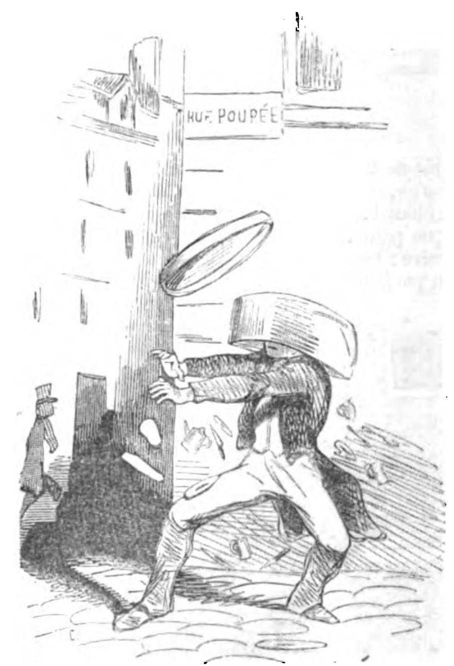
Après une rencontre si brûlante, on éprouve naturellement le besoin de prendre la moindre chose pour se rafraîchir, un verre d'eau sucrée, un échaudé, un petit verre de rhum. Ainsi fait notre homme. C'est lui-même en personne qui vient de s'asseoir dans ce café, sur ce fauteuil, autour de cette table ronde. « Au moins là, pense-t-il, le jour de l'an ne viendra pas me prendre ma bourse ou m'étrangler! » L'homme propose, mais le garçon dispose. Au moment où la victime de cette Iliade digne de mémoire a pris son chapeau et sa canne pour se retirer tranquillement, le garçon arrive armé du cornet d'amandes grillées qu'il présente, sous prétexte de bonne



année, au bourgeois effaré; il a pris, pour réussir, son air le plus penché, son geste le plus élégant, son plus anacréontique sourire. Mais qui a su échapper à un portier ne donnera pas dans le cornet d'un garçon. « Merci, dit l'autre, je ne peux pas souffrir les pralines; ça m'incommode. » Et il part sans délier sa bourse, emportant après ses talons cette apostrophe du garçon: « Vieille bête, va! » — Ici il y a un entr'acte; l'orchestre et le souffleur déclarent qu'il leur serait agréable de se reposer; vous pouvez en faire autant, ô mes très-vénérés spectateurs, et aller vous promener.... Pan! pan! pan! à vos places.

QUATRIÈME ACTE.

Contemplez ce mortel coiffé d'une énorme boîte de sapin, étendant les bras, écartant les jambes, et cherchant sa route à tâtons, comme un simple quinze-vingts: c'est la continuation de notre martyrologe. — Il traversait la rue des Enfants-Rouges, songeant encore avec effroi au cornet de pralines, et cependant reprenant peu à peu ses esprits et commençant à mettre la main dans ses poches, comme un bon bourgeois qui rêve à ses quartiers de rentes, et se promet de vivre dans sa maison, le dos au feu, le ventre à table. Tout à coup, — ô fortune infidèle! — une fenêtre s'ouvre, et du haut d'un cinquième étage au-dessus de l'entresol, une énorme boîte s'échappe et va le coiffer comme vous le voyez là:

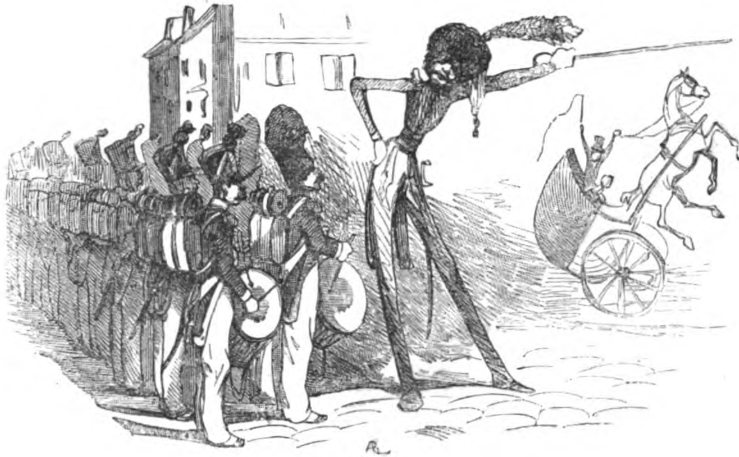


bonnet imperméable, mais peu commode!

C'était tout simplement une petite fille qui, s'étant mise au balcon avec une boîte à ménage que son parrain venait de lui apporter, a laissé choir l'objet, qui n'a rien de plus pressé

que de tomber en plein sur le crâne de notre illustre ami, et, de s'y plonger jusqu'aux oreilles. O jour de l'an, voilà de tes chapeaux!

Il fit cette réflexion profonde, que c'était là une dragée difficile à digérer; après quoi, s'étant recoiffé et remis de son mieux sur ses jambes, il reprit sa route et gagna la rue Saint-Honoré sans trop d'accident. Un proche parent du grand-duc Hiltchikenkoff passait précisément par là au galop, traîné dans une voiture attelée de deux quadrupèdes et de quatre valets; monseigneur s'en allait présenter ses souhaits de bonne année à n'importe quel potentat de l'Europe alors de passage à Paris. « Diable! rumina notre ami en voyant ce magnifique équipage, voilà un noble étranger qui n'est pas trop mal mené; excusez! que ça d'*omnibus!* » et il s'apprêtait à ôter respectueusement son chapeau, comme fait tout piéton qui sent où le bât le blesse. Le proche parent du grand-duc, ému de cette politesse, sans seulement mettre le nez à la portière, envoya, par le ministère de ses roues et de ses deux alezans, une énorme gratification de boue et de crotte au visage de l'estimable particulier; son pantalon en fut zébré et son visage moucheté. Remarquez bien que si le jour de l'an n'avait pas lui, notre homme ne serait pas venu dans la rue Saint-Honoré, il n'aurait pas rencontré le proche parent du grand-duc allant porter au potentat susnommé son bonjour et son bon an, et nous n'aurions pas sous les yeux le tableau humiliant d'un citoyen français crotté comme ne le fut jamais Colletet, qui cependant, au dire de Boileau, le fut jusqu'à l'échine!





Le décrotteur a été inventé pour cette situation; sans l'homme crotté, certainement le décrotteur n'existerait pas; il est donc logique que le crotté, dans sa détresse, se réfugie chez le décrotteur, lui demande aide et protection avec un coup de brosse. La victime du proche parent du grand-duc n'en fait pas d'autre; il entre dans la boutique de l'artiste et se hisse sur la banquette dans l'attitude peu gracieuse d'un mortel qui n'a pas à se louer du destin.

L'artiste fait son office en conscience, frotte, brosse, émonde, prodigue le cirage, et remet le malheureux dans un état moins affligeant. Le crotté est décrotté, et entrevoit un horizon plus serein. Mais où le jour de l'an ne va-t-il pas se nicher? il s'était, là-haut, glissé dans un cornet de pralines; il se présente ici sous la forme d'une tirelire : l'artiste décrotteur l'a déposée, cette tirelire maudite, aux pieds de son client, comme pour placer la récompense à côté du bienfait; et comme tout décrotteur a de la littérature pour avoir ciré les bottes de M. Ligier, de M. Bocage ou de M. Victor Hugo, le nôtre, à l'appui de sa pétition pour étrennes, entonne et détonne une harangue en vers, et de vrais alexandrins! — Le décrotté, hors de lui, se soulève sur ses deux poings, et attend le moment de prendre la fuite, en brûlant la politesse à la tirelire; le grossier!

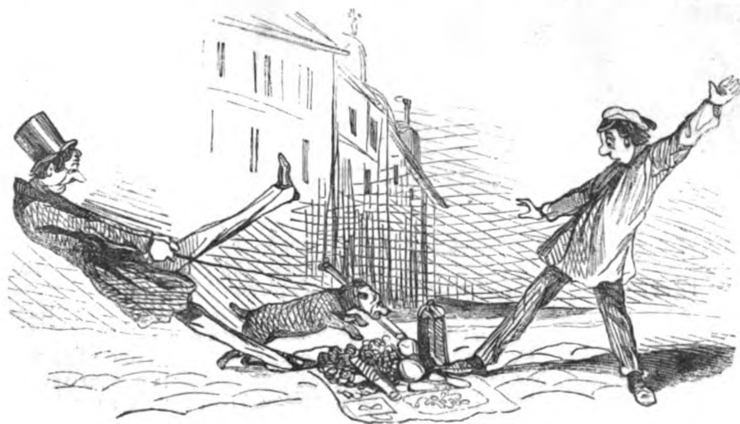
Le malheur instruit les hommes. « Puisqu'on est éclaboussé quand on va à pied comme un ignoble barbet, dit-il, en prenant un cabriolet, j'éclabousserai les autres! » Sublime réflexion! assaisonnée d'une légère dose de fiel; car le cœur humain n'est pas bon quand il s'y met. Il s'élance donc, d'un air de prince héréditaire, dans un cabriolet régie. Arrive le tambour-major et ce qui s'ensuit, donnant l'aubade au colonel; le cheval se dresse, le cabriolet roule, et notre homme va mesurer le pavé; là, il prononce ces mots d'une moralité profonde : « A pied, du moins, on ne risque pas de tomber de voiture! » Tandis que le chirurgien du coin est occupé de le panser, reprenons haleine.

CINQUIÈME ACTE.

Le cocher, à la rigueur, aurait bien pu relever le pauvre diable après sa chute; dans un autre temps, il se serait fait un vrai plaisir de commettre cette bonne action et de prodiguer les consolations à l'affligé : le cocher est naturellement sensible dans tout le courant de l'année; mais, au jour de l'an, il est plus dur que le cuir de ses chevaux. Vous vous étalez de vos quatre membres, dans ce bienheureux jour, le cocher vous laisse faire, et s'inclinant, la casquette à la main, vous souhaite une bonne année. Quel affreux calembour!



Enfin, le voilà encore debout : il s'en trouve quitte pour la peur. Redevenu piéton, le pauvre hère chemine : un mitron se trouve à sa rencontre; le mitron porte un souper fin à un *lion* et à une *biche* de l'Opéra qui se préparent à célébrer le premier de l'an à la façon de Lucullus. Il est nuit, nuit profonde comme dans les mélodrames de M. Anicet Bourgeois; le mitron heurte l'homme, l'homme heurte le mitron, se renvoyant l'un l'autre comme une balle bondissant sur une raquette, et le souper tombe à plat ventre : un chien qui passait par là, et cherchait un dîner en ville, profite de l'occasion pour se mettre à table sans serviette.



ÉPILOGUE.

Il est quatre heures du matin... Notre héros malencontreux s'est décidé à se lever de la borne qui lui sert de lit de plume depuis minuit, et à frapper un dernier coup de marteau : ce coup est si désespéré et si lamentable, qu'enfin le portier n'y résiste plus, et tire le cordon; le malheureux entre tout joyeux; mais, ô ruse de portier diabolique! ô trame infernale! les 3 francs 50 cent. ne sont pas suffisamment expiés par toutes ces couleuvres que le récalcitrant locataire avale depuis ce matin : il faut que ce concierge sans âme, sous prétexte de zèle, lui plonge, à bout portant, un bougeoir allumé dans la poitrine; le jabot prend feu : appelez les pompiers!



On éteint l'incendie, et l'incendie monte l'escalier quatre à quatre. Dieu soit loué! le voici à sa porte; il tire sa clef, l'insinue dans la serrure. O Jupiter! il va enfin se dorloter sur sa couche! — Mais pourquoi cette mine atroce et désespérée? Pourquoi ce furieux chapeau jeté sur l'oreille? La serrure a refusé passage, et vainement la clef a tenté de se faire jour à travers un épais bataillon de cartes de visites que des mains forcenées ont entassées dans le trou. Jour de l'an! jour de l'an! finiras-tu?



Sa seule ressource est d'entrer chez lui par bris de serrure et par une sorte d'attaque nocturne. Il y est enfin, et déjà il a ôté son habit et mis ses pantoufles; mais, ô rage! un élève de Courvoisier a profité de l'occasion du jour de l'an pour lui faire sa visite par la fenêtre, et dévaliser mon homme. Après avoir examiné sa commode et sa cheminée, il dresse inventaire d'une montre, d'un tire-botte, d'un paletot, d'un bâton de cire à cacheter, d'une pendule, d'un morceau de savon

à barbe, d'une édition des œuvres de M. Casimir Bonjour, et de cinq paires de chaussettes dont le bandit a fait sa proie.

Il se couche néanmoins après s'être arraché une poignée de cheveux; et sa nuit est pleine de portes, de portiers, de décrotteurs, de princes allemands, de petits garçons, de tambours et de polichinelles..... et il murmure ces mots dans un affreux cauchemar : « Jour de l'an!... étrennes!... visites!... ah! ah! oh! eh! ouf! »



Ici la toile se baisse pour ne plus se relever. Excusez les fautes de l'auteur.



Ephémérides.

Parmi les personnages célèbres à des titres divers, et dont l'histoire doit garder les noms, le 1er janvier a vu mourir :

En 379, saint Basile, évêque de Césarée;
En 1380, Charles le Mauvais, roi de Navarre;
En 1515, Louis XII, roi de France;
En 1560, le poëte français Joachim du Bellay;
En 1715, le poëte anglais Wycherley;
En 1763, l'abbé Dangeau, grammairien si passionné qu'il rompit avec toutes ses maîtresses qui ne mettaient pas l'orthographe; et qu'un jour, entendant parler d'une révolution prochaine, il s'écria : « Arrive ce qui pourra, j'ai dans mon portefeuille 2,000 verbes français bien conjugués ; »
En 1800, le naturaliste Daubenton;
En 1817, le chimiste Klaproth.

Le 1er janvier s'est toujours montré favorable à la liberté. — Le 1er janvier 1308, éclata la révolution qui assura l'indépendance de la Suisse. — Le 1er janvier 1804, Saint-Domingue se déclara indépendante et reprit son nom de Haïti. — Le 1er janvier 1815, le Chili proclama son indépendance. — Le 1er janvier 1820, l'infortuné Riégo proclama, à Cadix, la constitution des Cortès, et deux ans plus tard la Colombie promulgua sa constitution.

Parmi les autres événements historiques, scientifiques ou littéraires, qui eurent lieu le 1er janvier, nous mentionnerons la prise d'Harfleur sur les Anglais (1450); le voyage de Charles-Quint en France (1540); la levée du siége de Metz (1554); la création du ministère de la police (1796); l'entrée en fonctions du Corps-Législatif et du Tribunat (1800); la reddition de Dantzick (1814); la première représentation de *Phèdre* (1677); la découverte de Cérès par Piazzi (1801), etc., etc.

Que se passera-t-il le 1er janvier 1844? Nous n'osons pas le prédire; mais... qui vivra verra.

Modes de 1844, par Grandville. — Rébus.

Comment s'habillera l'année 1844? C'est là une grave question, une question qu'il serait bon de soumettre à un conclave de couturières et de marchandes de modes; ces demoiselles (j'aime à le croire) sont compétentes en cette matière, et peuvent seules annoncer l'avenir réservé au cotillon; car elles sont naturellement les Lenormand et les Cassandre de la mode. Pourquoi, en effet, ne la prédiraient-elles pas, puisqu'elles l'inventent? Nous dirons la même chose de MM. les tailleurs, qui ont inventé, entre autres découvertes commodes, les habits qui se déchirent comme de l'amadou, et les pantalons qu'on ne peut pas mettre : mode excessivement agréable pour les personnes qui ont besoin d'allumer un cigare, et pour celles qui tiennent à ne pas être trop vêtues.

Quoi qu'il en soit, nous devons à l'indiscrétion d'un tailleur de la place de la Bourse, et d'une marchande de modes de la rue Vivienne, le bonheur de pouvoir vous offrir ce *fac simile* du costume masculin et féminin qui aura cours en 1844, et sera ce qu'on appelle *bien porté*.



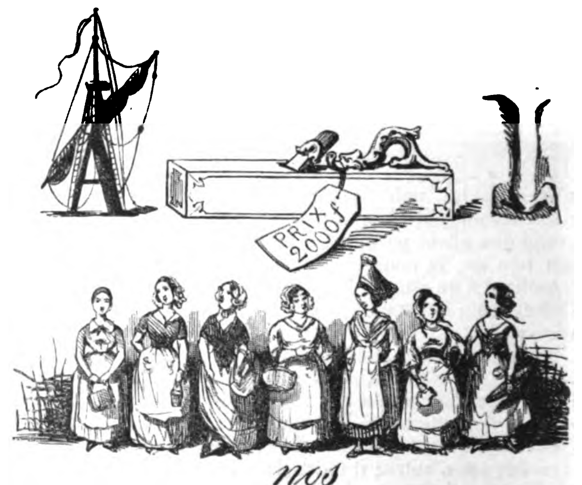
Costume de femme : bonnet à la vieille; paletot; manchettes de fourrures; robe à volant, en lambrequin ; cigare à trois sous.

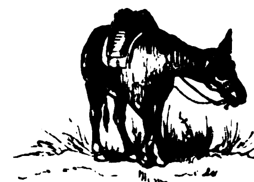
Costume d'homme : paletot-sac, canne et parapluie; lunettes ; on continuera à porter beaucoup de barbe, mais très-peu de cheveux.

Costume d'enfant : Scotto-Jean-Jacques.

Ces modes ne sont pas neuves; on ne peut pas dire non plus qu'elles soient très-consolantes; mais, que voulez-vous? le monde se fait vieux, et l'humanité n'est pas gaie : il est logique qu'elle prenne un habit uniforme.

Maintenant, chers lecteurs, en attendant que vous passiez chez votre tailleur ou chez votre couturière pour vous faire habiller à la 1844, permettez-moi de vous offrir vos étrennes, au nom de ma très-chère mère *l'Illustration* : j'ai cherché ce qui pourrait vous convenir le mieux, car j'ai le désir sincère de vous plaire. Ma première idée était de vous envoyer à chacun, dans une papillote, un contrat de 50,000 livres de rentes, 5 pour 100; mais il m'a semblé plus délicat de vous offrir le présent *rébus*. Le rébus fait votre bonheur, je le sais : veuillez donc accepter celui-ci avec mes salutations bien cordiales.





TI KK [notes] N [notes] TIÉ

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Moïse sauvé des eaux.

On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie.*

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

A Saint-Pétersbourg, chez J. Issakoff, Gostinoï-dwore, 22.

Jacques Dubochet.

Tiré à la Presse mécanique de Lacrampe et Ce, rue Damiette, 2.

(Papier de la fabrique d'Essonne.)

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 45. Vol. II. — SAMEDI 6 JANVIER 1844.
Bureaux, rue de Seine, 33.

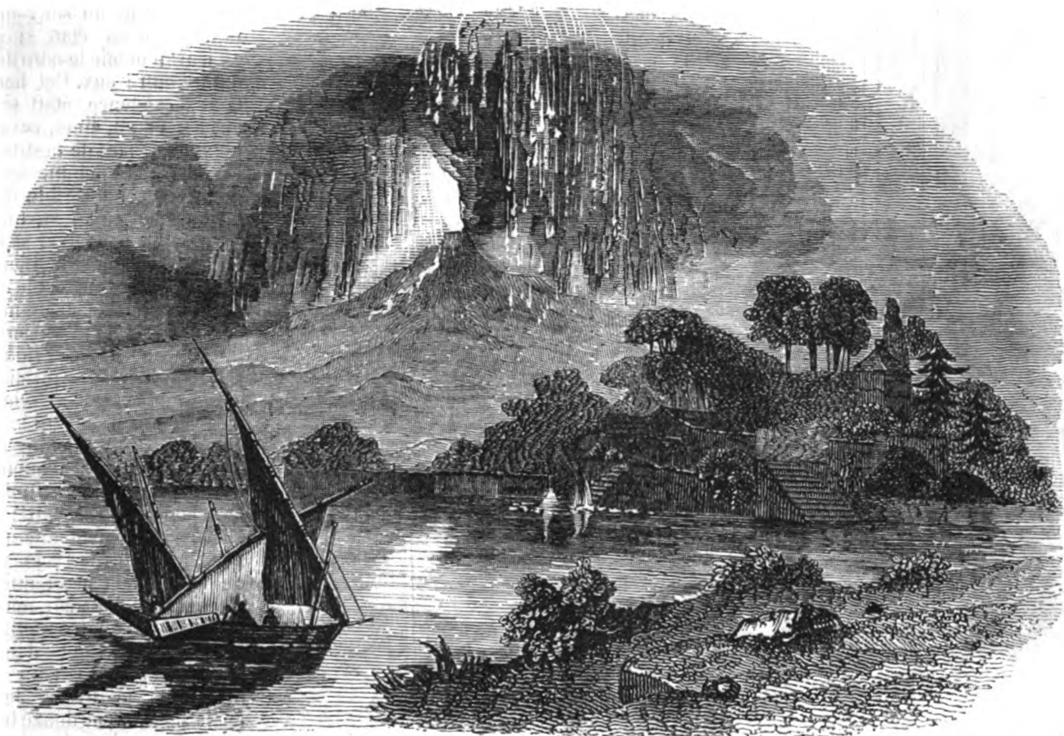
Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine.

Le discours d'ouverture de la session a le privilége d'occuper longtemps l'attention publique. Pendant un mois on le discute, on le paraphrase, on le commente. La Chambre s'est réunie dans ses bureaux cette semaine pour nommer la commission qui devra préparer sa réponse, et jusqu'à ce que ce projet d'adresse lui ait été apporté, jusqu'à ce qu'une discussion, qui s'annonce devoir être animée, ait été mise à l'ordre du jour, les travaux législatifs seront en quelque sorte suspendus, les grands acteurs politiques demeureront dans la coulisse. M. Sauzet pourra, près de sa sonnette immobile, se remettre des émotions que lui a causées sa réélection trop longtemps incertaine.

Un autre discours vient d'avoir du retentissement dans les deux mondes. Le message du président des Etats-Unis, M. Tyler, lu par lui à l'ouverture du congrès américain le 5 décembre, traite avec netteté et résolution des questions délicates qui touchent aux intérêts et à l'honneur de l'Union, que l'Angleterre envisage d'un point de vue à elle, et dont la solution commande l'attention de la France. Nous devons remarquer avant tout dans le travail de M. Tyler le passage qui concerne le droit de visite et la traite des noirs. On sait que les Etats-Unis se sont formellement refusés vis-à-vis de l'Angleterre à la reconnaissance du droit qu'elle voulait généralement établir, et qu'il a été stipulé dans le traité Ashburton un autre mode de répression pour le trafic des nègres. Le président s'est félicité des mesures qui ont été prises, et a exprimé hautement l'opinion qu'elles suffiraient pour amener l'abolition de la traite. La résistance de l'Union et les résul-



(Eruption de l'Etna, les 17 et 18 décembre 1843.)

tats du parti qu'elle a fait adopter sont pour nous un bon exemple et une utile expérience. Nous voudrions avoir à annoncer que ce document permet de compter sur une réduction du tarif américain. Malheureusement l'amélioration de la situation financière des Etats, due à de tout autres causes, fait illusion à leurs hommes politiques, et les porte à penser que la surcharge des droits à l'importation n'y est point étrangère. Le président Tyler parle du Texas et repousse les prétentions mexicaines de façon à ne pas permettre de douter que l'entrée dans l'Union du territoire texien ne soit prochaine. Quant au territoire d'Orégon et à sa délimitation définitive il annonce la ferme détermination de soutenir dans leur juste rigueur les droits de l'Amérique et de ne céder à aucune prétention non justifiée de l'Angleterre. Cette déclaration, comme aussi l'annexation probable du Texas, ont causé à Londres une vive émotion. Les feuilles ministérielles n'ont pas craint de dire que si l'opinion du président n'était pas désavouée par la majorité du congrès, c'était la guerre. Du reste, l'influence anglaise lutte et se débat péniblement dans l'Amérique du Nord. Au Canada, où l'ancien parti français



(M. Tyler, président actuel des Etats-Unis.)

avait conquis le pouvoir, une crise nouvelle vient de se manifester, mais rien n'annonce qu'elle doive donner plus d'action sur la marche des affaires au gouverneur anglais.



(Brune, décédé à Rouen, le 25 décembre 1843.)

Pour l'Amérique du Sud, une correspondance de Buenos-Ayres, publiée par le *Sun*, assure que la rupture du gouvernement de Rosas avec celui du Brésil était complète au 25

octobre. On attribue ce conflit à des notes assez vives qui se seraient échangées entre le cabinet buénos-ayrien et l'ambassadeur brésilien, M. Duarte, à propos de l'attitude qu'aurait prise dans les affaires de Montevideo M. Sinimber, consul de l'empereur dans cette dernière ville. La même correspondance parle de l'expulsion de M. Leitte, consul-général de Portugal à Montevideo, expulsion qu'aurait provoquée le général Riveira. La position des nombreux nationaux que nous comptons sur cette rive est toujours aussi menacée.

La session législative du grand-duché de Bade est ouverte, et déjà la Chambre des Députés s'est occupée de diverses questions importantes qui montrent l'esprit dont elle est animée. On a demandé la présentation d'un projet de loi pour l'établissement du jury, et le rétablissement de la liberté de la presse dégagée de la censure et de toute procédure secrète. — A Athènes, l'assemblée nationale poursuit ses travaux sous la présidence de son doyen d'âge, qu'elle a maintenu au fauteuil à la presque unanimité. M. Notaras, auprès duquel tous les doyens de nos assemblées françaises ne sont que de jeunes étourdis, est âgé de *cent sept ans*. On discutait au départ des derniers navires la loi électorale et les conditions d'éligibilité. — En Espagne, les Chambres n'auront de longtemps sans doute rien à discuter. Narvaez leur a fait ces loisirs. Le parti qui se dit modéré était embarrassé de savoir comment il se tirerait, en présence des Chambres, de l'accusation qu'il avait voulu intenter à M. Olozaga et dont le projet a été renvoyé à une majorité favorable à l'ancien ministre, et des mesures réclamées par l'opinion publique contre l'état-major qui a été briser les presses et détruire le matériel des journaux de Madrid suspects d'opinions hostiles. Il a trouvé un moyen de répondre à tout, ou plutôt de n'avoir à répondre à rien. Le 25, on est venu lire aux deux Chambres un décret qui ne dissout pas les cortès, qui ne proroge pas leur session, qui la suspend sans ajournement fixe. On s'était d'abord proposé de demander aux Chambres, avant de les congédier, l'autorisation de percevoir les impôts; mais on a réfléchi que cela amènerait inévitablement une discussion, et c'est ce qu'on avait à cœur d'éviter à tout prix. On va donc gouverner par ordonnances, l'armée aidant et jusqu'à ce qu'elle en aide un autre, sauf à venir plus tard demander un bill d'indemnité. C'est du moins quelque chose d'assez net et d'infiniment préférable à nos yeux, sous le rapport de la dignité, à la comédie jouée à l'occasion de la déclaration royale. La reine-mère Marie-Christine se dispose à retourner à Madrid au commencement du mois de février. On paraît ne pas douter que sa présence, ses conseils et surtout ses millions pourront être d'un grand secours pour vaincre les difficultés qu'on est destiné à rencontrer. Pendant ce temps-là la lutte engagée à Figuières entre Ametler et Prim se poursuit avec acharnement, et bientôt il n'y aura plus autour d'eux que des ruines et la mort.

Les lettres de Tunis annoncent que, par suite des démêlés survenus avec la Sardaigne, le bey s'attend à voir arriver une flotte sarde, et qu'il a donné des ordres pour que le port fût immédiatement mis en état de défense. Les juifs eux-mêmes sont forcés de travailler aux fortifications; 15,000 hommes sont échelonnés sur divers points de la côte. On fait venir de Leghorn de la poudre, des armes; tout dans le pays a pris l'aspect de la guerre. — Si le bey de Tunis enrégimente les juifs de ses Etats, le roi de Danemark annonce également la louable intention d'enrégimenter tout le monde. Par les lois de ce royaume sur le recrutement de l'armée de terre et de mer, qui datent du commencement du seizième siècle, époque où le servage existait encore en Danemark, les paysans seuls sont tenus de faire le service militaire; et les autres citoyens, c'est-à-dire tous ceux qui sont fils de bourgeois, s'en trouvent exemptés par droit de naissance. Cet état de choses qui déjà, depuis longues années, a fait naître les plus vives plaintes, va être aboli. Le roi Christian vient d'ordonner qu'il sera soumis aux états provinciaux un projet de loi qui imposera à tous les Danois, sans aucune distinction de naissance, de rang ou de position sociale, l'obligation de servir dans l'armée de terre ou dans la marine. Le texte de ce projet a été publié dans le journal officiel de Copenhague.

En attendant l'ouverture des débats de son procès, toujours fixée au 15 de ce mois, en attendant aussi la révocation du vice-roi d'Irlande, lord de Grey, mesure prochaine, à ce qu'on parait croire, O'Connell porte la terreur dans d'autres rangs encore que ceux des orangistes. Voici ce qu'il écrit de l'abbaye de Derryane à un de ses amis : « Quel homme sans goût que cet avocat-général, de ne pas avoir voulu me laisser quinze jours encore dans mes montagnes! Hier nous avons eu une chasse superbe, nous avons tué cinq lièvres, et je l'ai suivie jusqu'au bout. Elle a duré cinq heures trois quarts. Les lièvres ont été tués à trois minutes d'intervalle l'un de l'autre. Tout retentissait de cris de joie que les échos répétaient. Jamais, depuis cinq années, je ne me suis trouvé plus dispos, et vous rirez quand vous saurez que j'ai été moins fatigué que plusieurs jeunes gens. Il nous a fallu faire trois milles pour rentrer. Je ne comptais pas sur une aussi belle chasse, car plusieurs de mes chiens étaient morts de maladie; je les ai presque pleurés, mais les autres m'ont indemnisé. Si le temps est sec demain, je compte faire une nouvelle partie de chasse. » L'infatigable agitateur!!!

Une longue et désastreuse éruption de l'Etna vient d'affliger la Sicile. Pendant dix jours le volcan a lancé des cendres brûlantes et vomi des flots de lave qui se sont répandus comme une mer dévorante et ont menacé de détruire la ville de Bronte. Les versants d'un mont ont heureusement fait dévier le courant. Mais dans son parcours, qui a été de deux lieues en ligne directe et de trois environ en tenant compte des déviations, la lave, qui présentait une largeur de soixante à soixante-dix pieds et une épaisseur de huit à dix, a tout détruit et fait des victimes nombreuses. De nouveaux cratères se sont manifestés et ouverts; une scène affreuse, entre autres, s'est passée près de la Cartiera, sur la route de Bronte à Catane. La lave s'était amoncelée dans un bas-fond où il se trouvait de l'eau, et elle y avait formé un monticule fort élevé auprès duquel s'étaient rassemblés un grand nombre de curieux et beaucoup d'ouvriers qui travaillaient à couper du bois, quand tout à coup la vapeur produite par l'ébullition de l'eau et les gaz comprimés dans l'intérieur de cette masse ont fait explosion. Plus de soixante personnes ont été brûlées ou tuées sur ce seul point par les vapeurs corrosives ainsi que par les éclats de la lave encore rouges, lancés à la distance de plus de cent cinquante mètres. Des voitures, des chevaux, des mulets, qui avaient été amenés par des voyageurs, se sont trouvés sans maîtres, et il a été impossible ni de compter les morts ni de savoir quels ils étaient, la plupart étant restés ensevelis sous les sables brûlants, les laves et les débris lancés par l'explosion.

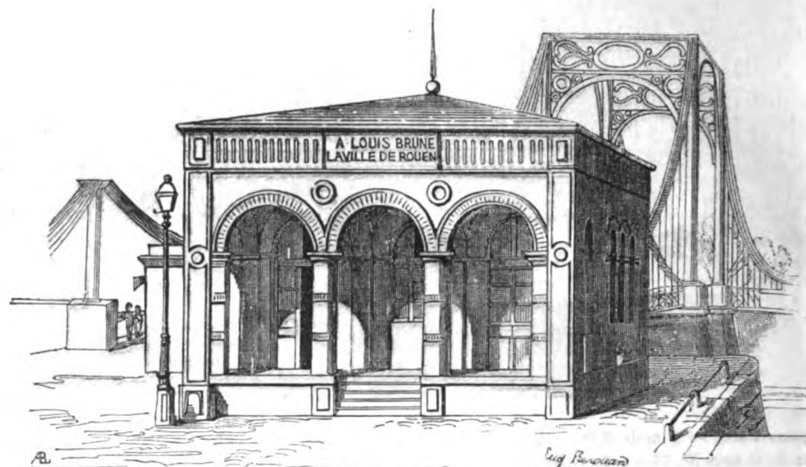
Le 3 décembre dernier, à Malte, le consul de France, les officiers de la marine française et M. le baron Taylor, chargé d'une mission à cet effet, ont procédé avec pompe à l'inauguration du nouveau mausolée que le roi des Français vient de faire élever sur la tombe de son frère le duc de Beaujolais. La sculpture de ce monument est due au ciseau de M. Pradier. Les autorités civiles, maritimes et militaires, ainsi que le gouverneur, les amiraux Owen et Curtis, les consuls des diverses puissances, les commandants des bâtiments de guerre mouillés dans le port, ont assisté à la cérémonie. La chapelle ardente avait été placée sous la grande voûte de l'église; elle était surmontée des armes de la famille d'Orléans. L'église était entièrement tendue de noir. Le principal fort tirait un coup de canon de minute en minute, et lorsqu'on a découvert le cercueil du duc de Beaujolais, le steamer français *le Véloce* a fait un salut de vingt et un coups. Tous les bâtiments de guerre avaient leurs pavillons à mi-mât, et leurs vergues en croix.



(Mausolée du duc de Beaujolais, à Malte.)

Casimir Delavigne a laissé une place à l'Académie et une autre à la bibliothèque de Fontainebleau. Cette double succession donne lieu à beaucoup de courses, de visites, de placets et de lettres de toute sorte. M. Alexandre Dumas a fait imprimer celle qui suit dans *le Siècle*, c'est-à-dire à 40 mille exemplaires : « Monsieur le rédacteur, plusieurs journaux ont annoncé que j'avais sollicité et obtenu la place de bibliothécaire à Fontainebleau. Veuillez, je vous prie, démentir cette nouvelle, qui n'a aucun fondement. Si j'avais ambitionné un des fauteuils que l'illustre auteur des *Messéniennes* et de *l'Ecole des Vieillards* a laissés vacants, c'eût été SEULEMENT son fauteuil d'académicien. Veuillez agréer, etc. » — Seulement! — Un autre trait épistolaire a été lancé contre l'Académie par l'intendance de la liste civile. Le chef du cabinet, répondant à un solliciteur qui faisait valoir nous ne savons quels titres pour obtenir la place de bibliothécaire à Fontainebleau, lui a écrit officiellement que « *cette position ne sera donnée qu'à un académicien* OU *à un homme de lettres*. » C'est bien différent.

La Normandie vient encore d'avoir à pleurer un de ses plus utiles et, disons-le, un de ses plus nobles enfants. Tous les Parisiens qui ont fait le voyage de Rouen ont remarqué à l'entrée du pont suspendu un petit édifice d'un goût simple et sévère, portant au front une table de marbre avec cette inscription : « A LOUIS BRUNE, LA VILLE DE ROUEN. » Cette maison avait été élevée aux frais de la ville, comme témoignage de reconnaissance publique, pour une longue série d'actes de courage et de dévouement. Louis Brune avait sauvé la vie à quarante-quatre personnes, qu'il avait, en exposant la sienne, retirées des flots. Malgré les récompenses dont il avait été l'objet (il était lauréat du prix Montyon, chevalier de la Légion-d'Honneur, décoré de sept ou huit médailles, pensionné), malgré le retentissement justement donné à ses belles actions, Louis Brune était resté simple, bon et dévoué. Le jour, la nuit, à toute heure, il veillait, cherchant l'occasion d'exposer sa vie! A ceux qu'il avait sauvés il ne demandait qu'un souvenir, et le nombre en était si grand qu'il avait oublié le nom de plus d'un d'entre eux. Cet homme, dont l'existence était si précieuse, et qui, aimé, révéré de tous, avait tant de motifs pour la chérir; cet homme au cœur duquel il est impossible de prêter une pensée faible, une détermination coupable, s'est jeté du haut du pont de pierre de Rouen, et s'est ouvert le crâne. Cet inexplicable événement a consterné la ville entière. La mort de ce héros d'humanité a donné lieu à la publication d'une note sur sa vie que lui-même avait racontée et en quelque sorte dictée à un des journalistes rouennais, auxquels nous empruntons tous les détails de ce récit : « En 1816, j'avais neuf ans (il est mort à trente-six); je venais de perdre mon père, qui était chargeur au roulage; ma mère restait avec quatre petits enfants. On me mit dans les manufactures. Le pain valait neuf sous la livre. Je gagnais six sous par douze heures de travail... Et quoique tout petit, je voyais bien la misère de notre maison; eux étaient presque toujours malades au lit; je laisse à deviner pourquoi... Moi, je les soignais : c'était mon affaire, puisque j'étais le plus fort. Mais les six sous des mécaniques ne me suffisaient pas; pourtant, j'y suis resté sept ans. On me prêta deux seaux, un cercle, des bricoles : me voilà porteur d'eau. C'était un peu mieux, surtout quand je pus ajouter à cette profession celle de porteur de poisson à la halle. Je ne boudais pas au travail, et j'apportais toujours quelque chose à la maison. Enfin, on me fit concurrence, et je quittai le métier pour un troisième. Ah! celui-là ne m'allait guère. Faut-il le dire? Je servis pendant quatre ans comme domestique. Ecoutez donc! mon maître, qui était un brave homme, avait promis de nourrir, de soigner ma mère et mes



(Maison de Brune, à Rouen.)

frères; *ça m'avait touché en dedans!* et j'avais accepté. Du reste, il a tenu parole. Mais je n'étais pas heureux, et plus d'une fois je voulais en finir, comme autrefois dans les mécaniques, en plaçant ma main dans un engrenage; c'était une bêtise, parce que le bon Dieu est bon, et qu'il y a toujours de la ressource quand on est honnête homme. Mais je vous dis tout. Apprenti carrossier pendant trois semaines à 50 centimes par jour, je quittai encore l'atelier. Cette fois, c'était faute de tablier de cuir. Puis je travaillai successivement aux pilotis, au déblai de la Seine, comme plongeur. Alors, j'étais un homme : on me payait bien, et on ne manquait plus de rien chez nous. A présent, grâce à tout le monde, j'ai la croix, une belle maison près de la rivière, et gare à ceux qui se jettent à l'eau, je les repêche sans miséricorde! » — Le convoi de Brune a été suivi par le deuil public, par la population tout entière.

La fin de 1843 et le commencement de 1844 ont été féconds en morts illustres. Rouen encore a vu mourir son archevêque, M. le prince de Croï, grand-aumônier sous la Restauration. — La Suède a perdu un de ses plus savants médecins, le seul élève de l'illustre Linné qui vécût encore, M. d'Afzélius, professeur à l'Université d'Upsal, qui est mort à quatre-vingt-treize ans. — Un homme qui avait, de son vivant, distribué une partie de sa fortune aux malheureux, M. le comte Léon d'Ourches, qui a donné 200,000 francs à la colonie agricole de Mettray, 60,000 francs aux victimes du désastre de la Pointe-à-Pitre, et une foule d'autres riches offrandes à des œuvres et à des établissements de charité, vient de mourir en son château, près de Metz. — Enfin, un homme qui laissera un des noms les plus honorables parmi les citoyens utiles, Mathieu de Dombasle, qui, lui, a tant fait pour l'agriculture, si négligée chez nous, Mathieu de Dombasle a terminé trop tôt une carrière dont les travaux et les services réclament plus de lignes qu'il ne nous est permis d'en accorder aujourd'hui à chaque mort illustre.

Courrier de Paris.

Dieu soit loué! Paris commence à prendre du repos et à rentrer dans son lit. Pendant huit jours, il avait brisé les écluses et débordait par les rues. Le 1er janvier fait de Paris une véritable mer agitée : tout y va, tout y vient; le flux et le reflux ne vous laissent ni repos ni relâche : partout, à droite, à gauche, ici et là, ce sont des flots qui se déroulent, des vagues qui se rencontrent et qui se heurtent.

Où va cette multitude tumultueuse? qui la pousse ainsi? que veut-elle? sans doute quelque joie immense la précipite par toutes les voies ouvertes dans la ville? elle court après un grand plaisir ou un bonheur inouï? Pas le moins du monde : consultez chacun de ces bipèdes effarés, femmes, hommes, jeunes gens, vieillards, priez-les de vous donner le fin mot de toute cette agitation, et surtout faites-leur compliment du plaisir qu'ils y trouvent : « Maudit jour! s'écrieront-ils, peste soit du 1er janvier! au diable les étrennes! » et cependant nos gens continuent de se démener à perdre haleine; les uns barbottent de pavé en pavé, les autres se disputent les *omnibus* et les fiacres; ceux-là galopent dans leur calèche, ceux-ci trottent comme des facteurs de la petite poste. Quel tapage sur les places publiques et dans les moindres rues? Et notez, pour ajouter au charme du tableau, que le 1er janvier est invariablement inondé de pluie. Le ciel ne veut pas qu'on l'accuse de lésiner sur la question des étrennes, et, pour s'épargner l'ennui des menus détails, il gratifie tous les ans Paris d'une ondée générale; charmant cadeau dont chacun reçoit les éclaboussures.

Cette année le ciel s'est montré d'une générosité sans pareille : il a humecté le jour de l'an des pieds à la tête. Il fallait le voir, ce jour infortuné, trempé jusqu'aux os, crotté jusqu'à l'échine, mettant le pied dans le ruisseau, se glissant le long des gouttières, et engageant de tous côtés une horrible mêlée de parapluies. Singulier spectacle qui montre pendant vingt-quatre heures tout un peuple pataugeant avec un sac de bonbons dans une poche, une poupée dans l'autre; dans la main un polichinelle et un cheval sous le bras!

Mais enfin Paris en est quitte; il a douze mois de répit : jusqu'au 1er janvier 1845, on lui permettra de ne pas vivre exclusivement avec les marchands de joujoux et les confiseurs. Depuis quelques heures, Paris est rentré dans sa vie ordinaire, usant son mouchoir à essuyer tous les baisers et toutes les embrassades qu'il a donnés et reçus aux frais de la nouvelle année, et pansant les saignées faites à sa bourse. — Une moitié de la ville est mélancolique; c'est la moitié qui a acheté les bonbons; l'autre, qui les a vendus ou mangés, se montre d'une humeur charmante.

Mais il est bien question de pastilles et de joujoux! Le 1er janvier a produit des choses autrement graves : il nous a ramené MM. les députés; diable! gardons-nous d'en rire. Il ne s'agit ici, comme on sait, ni de pantins ni de marionnettes; et si nos honorables nous font avaler plus d'une dragée, les dragées représentatives ne ressemblent guère à celles de Boisselier ou de Marquis; le budget, entre autres, le budget, bonbon monstre, n'est pas d'un goût aussi fin ni d'une digestion aussi facile. Le député est donc, en ce moment, l'objet le plus en vogue : il y a six mois qu'on n'en voyait plus, et le besoin commençait à s'en faire généralement sentir; six mois! c'est plus qu'il n'en faut pour vous remettre en crédit dans ce pays adorable. Vous semblez maussade, vous êtes devenu banal et insupportable, on ne veut plus de vous; dès que vous paraissez, on bâille et l'on tourne le dos : « Qui nous délivrera de cet ennuyeux, » dit-on; c'est tout au plus si l'on vous croit bon à divertir la bonne d'enfants et la portière; faites un voyage de six mois; disparaissez pendant six mois; que pendant six mois on n'entende plus parler de vous, et vous reviendrez un homme charmant; il n'y a rien de tel que l'absence pour rajeunir les choses et les hommes, et assaisonner d'un certain sel de nouveauté les plus décrépits et les plus insipides.

Dieu nous garde de penser et surtout de dire que MM. les députés ont besoin de s'absenter pour être exquis; ils le sont toujours, la France le sait; mais enfin, ils subissent la loi commune : un semestre de silence les rend plus piquants au retour et remet le public en appétit.

Le foyer de l'Opéra gagne beaucoup à l'ouverture des chambres; la chronique y languissait; on avait épuisé la question Carlotta Grisi; on était à bout de notes diplomatiques sur madame Stoltz et Duprez; et le *memorandum* Maria, Forster et Adèle Dumilatre, n'offrait plus qu'un médiocre intérêt; la Chambre est venue se jeter fort à propos à travers ces questions languissantes et les ranimer en variant leur monotonie; le foyer de l'Opéra, depuis le discours de la couronne, a repris une physionomie curieuse et affairée : on y glisse agréablement l'affaire de l'adresse entre une discussion sur telle roulade ou sur tel rond de jambe, et la querelle de la présidence a singulièrement servi à donner de l'importance à la nouvelle du voyage entrepris par M. Léon Pillet à la recherche d'un ténor.

La découverte du précieux ténor n'est pas encore faite, bien que M. le directeur de l'Opéra coure après ce phénix, bride abattue, tout à travers les Alpes; mais le président de la Chambre est déjà trouvé ou plutôt retrouvé; un ténor serait-il un oiseau plus rare qu'un président?

On sait que c'est M. Sauzet, l'élu constitutionnel des trois dernières années, qui est remonté au fauteuil, en passant sur le corps à M. Dupin, qu'on avait essayé de mettre en travers, pour lui barrer le passage. Or, il paraît que M. Sauzet, le meilleur homme du monde et de l'éloquence la plus fleurie, n'est pas encore aguerri contre les émotions de cette lutte annuelle. Je tiens de son médecin que plus d'un mois avant la session, l'honorable député du Rhône éprouve invariablement des inquiétudes abdominales qui ne font qu'augmenter de jour en jour, jusqu'à l'heure fatale où la grande bataille de la présidence doit se décider; alors le malaise redouble, et M. Sauzet a grand'peine à se posséder. La dernière candidature de M. Dupin avait rendu la victoire de M. Sauzet plus incertaine que de coutume. Un spirituel député du centre gauche, qui connaît le faible de M. Sauzet, demanda à un ministre, la veille du combat définitif : « Monsieur, avez-vous vu Sauzet ce matin? Comment vont ses entrailles? » On peut affirmer qu'aujourd'hui les entrailles de M. Sauzet se portent à ravir; mais, en revanche, les entrailles de M. Dupin sont peut-être un peu souffrantes.

En même temps que l'ouverture de la session, on nous annonce l'ouverture des bals masqués. Faut-il voir là une allégorie? La salle de l'Opéra-Comique a donné le signal; le débardeur y a fait ses premières armes dimanche dernier; l'Académie Royale de Musique, ne voulant pas encourir les reproches de reculer devant ce *galop* prématuré, annonce ses fameux bals du samedi, bals à grand orchestre, toutes bougies et tous lustres flambants. On voit que l'année 1844 n'est pas d'humeur à engendrer la mélancolie et à se donner des airs de cénobite. A peine née depuis huit jours, elle embouche le cornet à piston, et se met en branle. Elle aura de quoi s'amuser, la luronne! Le carnaval est long et lui promet des nuits infinies de cachucha. On ne dira pas du carnaval de cette année ce que la chanson de Béranger a dit d'un de ses aïeux :

Ah! qu'il est court! Ah! qu'il est court!

Le mercredi des cendres lui donne pleine licence jusqu'au 28 février inclusivement. Janvier et février seront voués tout entiers à l'archet de Musard et à la politique : on se querellera dans les Chambres, et le soir, on fera un tour de valse. Charmante vie!

M. le préfet de la Seine pourra faire des heureux : ce n'est pas le temps qui lui manquera. Ces bals de M. de Rambuteau sont des plus magnifiques et des plus enviés; ceux qui y dansent ne se sentent pas de joie; ceux qui n'ont point leur part dans la fête, en meurent d'envie ou en sèchent de dépit. Que de journées employées à faire de la diplomatie pour arriver à cette conquête! Que de nuits sont troublées par l'ennui d'être exclu de ce paradis municipal! Si M. de Rambuteau était tenu de répondre à toutes les ambitions de contredanse, il faudrait qu'il demandât à son collègue le préfet de police l'autorisation d'ouvrir son bal sur la place Louis XV; peut-être même y serait-on à l'étroit, et faudrait-il y ajouter les Champs-Élysées pour succursale.

Madame de Pontalba menace de faire pâlir l'éclat des bals de l'Hôtel-de-Ville; ce n'est pas que madame de Pontalba et l'Hôtel-de-Ville aient précisément la même clientèle; l'Hôtel-de-Ville, en bon prince qu'il est, donne la main à ses douze arrondissements, les fait danser et leur sert des sorbets et des glaces avec une affabilité presque roturière; c'est Paris qui saute et se rafraîchit au bal de la préfecture, et, en définitive, Paris c'est un peu tout le monde. Madame de Pontalba n'imite pas ces habitudes bénévoles et démocratiques; elle ne prend ses danseurs que dans la fine fleur du grand monde, et toutes ses valseuses habitent les hauts sommets du faubourg Saint-Germain; il faut avoir eu au moins un aïeul ou deux tués à la bataille de Nicopolis, pour être admis à faire un avant-deux chez madame de Pontalba; et s'il n'est pas prouvé qu'un de vos ancêtres était intime ami de Beaudoin de Jérusalem, on vous refuse le balancez-à-vos-dames et l'on vous destitue du tour-de-main. Ainsi les bals Pontalba et les bals de l'Hôtel-de-Ville ont un mérite très-distinct, ce qui n'empêche pas que l'un puisse porter ombrage à l'autre. Cette année, par exemple, l'Hôtel-de-Ville pourrait bien avoir le dessous et s'éclipser devant Pontalba. « Allez-vous chez madame de Pontalba? » sera évidemment le grand mot de ralliement qui courra cet hiver du salon au boudoir. Longtemps on n'avait fait que cette question : « Allez-vous au bal de l'Hôtel-de-Ville? » D'où vient ce changement? Est-ce que les pèlerinages d'outre-Manche et l'air de Belgrave-Square tourneraient les têtes de l'aristocratie?

Le monde raffiné se prépare à faire son plus gracieux accueil à M. le prince Poniatowski, qu'on attend tous les jours d'Italie; le prince vient passer l'hiver à Paris, non pas pour dresser un plan de campagne avec Napoléon, comme aurait pu le faire naguère son illustre père, mort glorieusement dans la retraite de Russie; M. le prince Poniatowski actuel, fils du héros infortuné, est un parfait musicien qui arrive tout exprès pour chanter, de sa belle voix, des airs qu'il compose lui-même, et pour faire le bonheur de nos charmantes petites Parisiennes : « Un prince qui chante si bien! un Poniatowski auteur de si jolies romances! mais c'est délicieux! ravissant! ne trouvez-vous pas cela divin, ma chère? » — M. de Poniatowski ne va pas seulement sur les brisées de mademoiselle Loïsa Puget, de Bérat et de Labarre, il court après la gloire de Mozart et de Rossini; l'Italie a eu en ce genre des échantillons de son savoir-faire : M. Poniatowski l'a gratifiée d'un ou de deux opéras de son crû. On cite entre autre un ouvrage intitulé : *Bonifacio di Geremei*; peut-être M. le prince Poniatowski nous fera-t-il aussi le plaisir de nous faire entendre ses opéras; pourquoi Paris serait-il plus malheureux que ne l'a été Florence? Quoi qu'il en soit, il est évident que M. le prince Poniatowski va succéder, dans le monde parisien, à M. le prince Belgioso, longtemps célèbre ici par les charmes de sa voix et ses autres talents d'agrément. M. Belgioso a quitté Paris depuis un an, le volage! Il a bien fallu lui donner un remplaçant : prince pour prince, ces dames n'y perdront rien.

On marie et on tue les gens, dans ce pays-ci, avec un aplomb remarquable. Remontez-vous au fait, vous trouvez que l'homme marié est toujours un parfait célibataire, et que la défunte et le défunt sont plus vivants que jamais. Ainsi, l'autre jour le bruit de la ville m'avait conduit à dresser l'autel nuptial pour M. Berryer et madame la marquise de Sommariva; eh bien! j'en suis pour ma corbeille de mariage! M. Berryer n'a nulle intention de s'afficher à la mairie, et madame de Sommariva continue à vivre en paix dans le veuvage. Et moi, qui avais déjà commandé mon habit de noces! je vais intenter une action en dommages et intérêts, — contre qui? — contre l'air, contre le vent qui vous apportent tous ces contes inventés par on ne sait qui, et venus on ne sait d'où?

Tandis qu'on mariait M. Berryer malgré lui, on tuait madame Catalani sans plus la consulter; il est vrai qu'on la ressuscitait le lendemain. L'illustre cantatrice a été morte et vivante trois ou quatre fois dans la même semaine. Tout compte fait, il paraît malheureusement que madame Catalani est positivement morte : un journal musical donnait hier la triste nouvelle d'une façon si affirmative et d'un air si candide qu'il est difficile d'en douter, à moins qu'il n'y ait plus aucune espèce de bonne foi sur la terre. Suivant cette version nécrologique, madame Catalani aurait rendu le dernier soupir dans sa villa, près de Sinigaglia; elle était âgée de soixante ans, étant née en 1784. — Mais de quoi m'avisé-je de le prendre sur ce ton lugubre et de mettre un crêpe à mon bras? Peut-être demain faudra-t-il vous annoncer que madame Catalani n'a jamais joui d'une santé plus parfaite, et qu'au lieu d'un enterrement, elle a donné dans sa villa romana un dîner magnifique où les convives joyeux ont vidé le vin de Chypre et de Champagne, en l'honneur de son teint vermeil et de son embonpoint. On a vu des résurrections moins extraordinaires, témoin celle de M. Duponchel, ancien directeur de l'Opéra, dont le trépas avait été, il y a trois ou quatre ans, annoncé dans toute la ville par billets de faire part : « Vous êtes invité à assister au convoi et enterrement de M. Duponchel, directeur de l'Académie royale de Musique, mort à huit heures du matin hier, 11 novembre. » La famille, les amis éplorés arrivent au domicile mortuaire pour mener le défunt en terre, et le trouvent dans sa salle à manger, dévorant d'un rude appétit un certain pâté de foie gras. — C'était une plaisanterie de quelques mystificateurs; mais une plaisanterie un peu noire, on l'avouera.

On a calculé la quantité de citoyens français qui ne portent pas de souliers; le chiffre, suivant ce dénombrement, s'élève à vingt millions. Vingt millions sur trente-quatre millions d'habitants! On voit que notre patrie n'est pas très-bien chaussée. Il est juste, cependant, de tenir compte de ceux qui portent des sabots; nous en donnerons le total une autre fois, toujours est-il qu'il y a plus de va-nu-pieds en France que de semelles. Un journal annonce, à ce propos, qu'un cordonnier vient d'inventer une mécanique merveilleuse qui peut fabriquer quarante paires de souliers par jour. Mettez cette mécanique dans les mains de tous les cordonniers et de tous les savetiers de France, et vous aurez en peu de temps un incroyable approvisionnement de souliers : de quoi satisfaire tous les pieds qui n'en ont pas. Le journal en question se réjouit fort de cette découverte, et semble croire que toute la France va marcher avec des doubles semelles et des bottes vernies. Nous nous en réjouirions volontiers avec la feuille philanthropique, si une petite réflexion n'ajournait notre joie : fabriquer des millions de souliers à la minute, c'est quelque chose; mais la grande question est de pouvoir payer les mémoires du cordonnier. Quand notre ami le journal aura inventé une mécanique pour donner six francs à tous ceux qui n'ont pas le sou et veulent des souliers, et vingt francs pour une paire de bottes, la question commencera à s'éclaircir. Voilà la vraie mécanique difficile à trouver, et qu'on ne trouvera jamais, j'en ai peur.

La dynastie des Vestris n'est pas morte : un Vestris vient de débuter à l'Opéra, entre mademoiselle Maria et M. Albert. Il a le jarret ferme et digne de ses pères, les grands Vestris. Ombre de Vestris Ier, tu as dû, en voyant ton petit-fils pirouetter si agréablement, battre dans ta tombe un entrechat à huit!



Agitato.

PIANO.

cres - - cen - - do. ped. dim.

con anima. m. gauche. dolce.

De quel mot i - ne - xo - - ra - - - ble Viens-tu de frap - per un cœur Qui mit en toi

liez. con forza. coulez. con forza. mf p dolce. rall. un poco.

son bon - heur? M'é - - loi - gner?.. or - dre cou - pa - - - - ble, Un serment fait de - vant Dieu N'est-il donc qu'un

a tempo. f p f p pressez. rallentissez. ritenuto.

jeu? Cet ar - rêt ne fut pas ren - du; Non, non, je t'ai mal en - ten - du; Un signe, un geste, u - ne ca - res - se, Dis-moi que je n'ai rien per-

du De ta ten - dres - - se; Quoi! je suis à ses ge-noux Et sans flé-chir son courroux? La fier-

m. gauche. dolce. a tempo.

té renaît dans mon â - - - me, Je ne suis qu'une fai- ble fem - - - me, Ban - nis-

f p f dol. p cres - p

moi, sois par- ju- re, mais De tes re-mords souffre à ja - mais. A tempo.

cen - - - - - - - - - - - - - - - do. rall.

2e Couplet. Bien long - - temps je fus re - - bel - - le Aux vœux que tu m'a-dres-sais, Aux serments que tu fai - sais; Tu di - - sais: «Ê-tre si belle? Ins - pi - rer l'a-mour si bien Et n'é-prouver rien! Quel jeu cru - el et sans pi - tié?» Je t'ac-cor - dai mon a - mi - tié, Cha-que jour o-sant plus pré-ten-dre, Tu sus m'ar - ra-cher à moi - - tié Un mot bien ten - - dre; L'a-ban - don et le mé - pris, Voi-là quel en est le prix! La fier-té re-naît dans mon â - - me, Je ne suis qu'une fai-ble fem - - - me, Ban - nis- moi, sois par - ju - re, mais De tes remords souffre à ja- mais.

liez.

3e Couplet. Sais - tu bien que j'é - tais né - - - - e Pour un sort meil-leur, Pour a - voir plus de part au bon-heur? Tu bri - sas ma des - ti-né - e, Sans toi peut-être au-jour-d'hui J'au-rais un ap- pui; Et pour ce cou-pable a - ban - don Je t'ac-cor - de-rais ton par-don? Non, non, l'a-mour se change en hai-ne, Ma hai - ne voi-là mon seul don, Su-bis ta pei - - ne: En vain tu veux me fuir, Pour-sui- vi par mon sou - ve- nir; Pour tes yeux je puis être ab - - sen - - te, Dans ton cœur u - ne voix puis - san - - - te Te cri - ra ces mots dé-sormais: «De tes remords souffre à ja-mais!»

liez.

Procédés d'E. Duverger

Théâtres.

Le Laird de Dumbicky, drame en cinq actes, de M. ALEXANDRE DUMAS. — *André Chénier*, de M. DAILLIÈRE. — *Le Médecin de son Honneur*, de M. HIPPOLYTE LUCAS. — *Paris dans la Comète*. — *Gérolstein*. — *Une idée de Médecin*, de M. DARTOIS.

Le Second-Théâtre-Français a donné trois drames coup sur coup, les trois drames dont les noms précèdent; M. Dumas, M. Lucas, M. Daillière, sont les pères avoués et reconnus de ces trois enfants; deux sont ornés de rimes et d'alexandrins; le troisième est en simple prose; quand je dis simple, je me trompe: M. Alexandre Dumas ne fait rien simplement.

Par où commencerai-je? Evidemment par les gros bataillons, c'est-à-dire par M. Dumas et sa prose en cinq actes; MM. Lucas et Daillière, plus légèrement armés, viendront à leur tour. C'est donc *le Laird de Dumbicky* à qui reviennent les honneurs du pas; ne lui enviez pas cette consolation! Le pauvre *Laird* vient d'éprouver tant de malheurs! le parterre s'est montré pour lui si rude et si implacable!

Son nom est Mac-Allan; vous devinez tout de suite que nous avons affaire à un Ecossais, et vous devinez juste. Mac-Allan a un oncle, sir David, grand partisan des Stuarts; après la bataille de Worcester, qui ruina complétement la cause

royale, le fidèle sir David recueillit le jeune prince, depuis Charles II, et l'aida à se mettre en sûreté; ceci valut à sir David la haine de Cromwell et la confiscation de ses biens.

La Restauration venue, et Charles II ayant repris possession du trône paternel, sir David songe à obtenir sa réintégration dans sa fortune et dans son autorité; pour réveiller la mémoire du roi Charles, qui l'oublie, il envoie à Londres son neveu Mac-Allan, laird de Dumbicky. A son arrivée, Mac-Allan trouve qu'au lieu de s'occuper de récompenser la fidélité de ses vieux serviteurs et de songer aux affaires de l'État, Charles II n'a d'autre soin que celui d'une vie dissipée et frivole. Ceci blesse un peu l'honnêteté du noble Ecossais. Patience, il en verra bien d'autres. Savez-vous en effet le rôle qu'on va faire jouer à ce brave laird, et quelle récompense on prépare, dans sa personne, au dévouement de son oncle? — Non pas vraiment. — Eh bien! je vais vous le dire. Le laird de Dumbicky, sans le savoir, devient le pivot d'une intrigue honteuse qui se débat entre Nelly, la maîtresse en titre du roi Charles II, et le duc de Buckingham, son favori. Voici le mot de ce tripotage : Buckingham veut renverser la favorite Nelly, en lui substituant, dans l'amour du maître, une jeune et honnête fille nommée Sarah, que le roi désire; de son côté, Nelly prétend défendre son crédit et avoir raison de Sarah et de Buckingham.

Mac-Allan est choisi par le duc et par Nelly pour l'éditeur responsable de cette double combinaison; d'une part Buckingham lui fait épouser Sarah légitimement, afin de sauver les apparences et d'éviter au roi l'odieux d'une séduction exercée sur une innocente jeune fille. Le mariage couvre tout. D'autre part, Nelly avertit Mac-Allan de ce guet-apens infâme; ce n'est point par intérêt pour lui, mais par un sentiment de jalousie et pour empêcher Buckingham de réussir.

Le laird de Dumbicky, en sa qualité d'honnête homme et de mari sérieux, n'a évidemment qu'une chose à faire : défendre l'honneur de sa femme et le sien contre les entreprises combinées de Buckingham et du roi! Or, il se met en garde avec d'autant plus de résolution qu'il est sûr de la vertu de Sarah et qu'il l'aime sincèrement. Je ne suivrai pas Mac-Allan, Nelly, Buckingham, le roi et Sarah dans cette bataille; j'ai fait connaître le sujet du drame; on a pu voir que c'était une de ces intrigues passablement équivoques, vingt fois exploitées au théâtre, et tout récemment encore par M. Alexandre Dumas lui-même, à la Porte-Saint-Martin, sous le titre de *Louise Bernard*. Nos dramaturges ne font plus que ruminer. — Les détails ne sauvent pas la banalité du sujet; ce sont toujours les mêmes effets peu scrupuleux, les mêmes moyens effrontés : rendez-vous suspects, portes ouvertes, chambres à coucher, escalades, substitutions de personnes, toutes les vieilles brutalités du drame d'alcôve. Oui, vieilles est le terme, car elles ont fait leur temps et lassé l'honnêteté du public, qui n'en veut plus. — Il va sans dire que le roi et Buckingham sont vaincus par Mac-Allan, que Sarah leur échappe, et que Nelly reste souveraine maîtresse.

La soirée a été orageuse. Les sifflets, les sanglantes apostrophes du parterre ont servi d'escorte au drame malencontreux, pendant les deux derniers actes surtout. Au dénoûment, la tempête mugissait avec un effroyable courroux. Cette sévérité n'était que de la justice. Non-seulement le drame méritait peu d'indulgence du côté de l'invention, mais le ton de mauvais lieu qui s'y trahit, mais un dialogue plein de crudités et d'indécence ne pouvaient qu'aggraver les torts de l'auteur. Qu'on n'ait pas du génie et de l'originalité tous les jours, cela se conçoit aisément, les idées nouvelles sont rares, et n'en a pas qui veut; du moins devrait-on toujours respecter certaines convenances et ne pas dépasser les limites permises. On n'a pas besoin pour cela d'être un grand homme, mais tout simplement un homme honnête et suffisamment élevé. Voilà bien des chutes, monsieur Dumas; prenez garde!

L'auteur d'*André Chénier*, M. Daillière, est un jeune soldat dramatique; il fait là sa première campagne; le drame en question est son coup d'essai, ce qui ne veut pas dire précisément que ce soit un coup de maître. Il y a cependant d'honnêtes intentions et quelque mérite dans l'ébauche de M. Daillière. Ebauche est le mot qui convient ici. M. Daillière, en effet, a su, à propos d'André Chénier, assembler quelques scènes d'un effet touchant; mais c'est là tout; l'action, les oppositions, les nuances, la lutte des passions, le contraste des caractères, tout ce qui constitue un drame proprement dit, manque à peu près à l'ouvrage; en deux mots, voici l'affaire :

André Chénier gémit sous les verrous. Pour tromper les douleurs de la captivité, le poëte fait des vers. A la poésie se joint une tendre passion, une passion respectueuse et idéale. Une jeune prisonnière, mademoiselle de Coigny, est l'objet de cet amour mélancolique et le partage; c'est pour elle, on le sait, qu'André écrivit cette ode de *la jeune Captive*, qu'il est difficile de lire encore aujourd'hui sans un profond attendrissement.

Cependant l'heure fatale approche; déjà le bourreau a frappé plus d'un compagnon de l'infortuné poëte; son tour va venir; il vient en effet, et le mélodieux André sort de ce cachot sans espoir, pour aller à l'échafaud, au milieu des larmes de mademoiselle de Coigny, de Marie-Joseph Chénier et du désespoir de son père.

Il n'y a rien de plus dans l'ouvrage de M. Daillière, si ce n'est des rimes et des tirades qui, sans être toujours irréprochables, annoncent une certaine verve qui pourra plus tard donner des résultats plus complets. Quoi qu'il en soit, les bravos n'ont pas manqué à M. Daillière, et c'est déjà beaucoup que de commencer par là.

Dans cette course au drame, M. Lucas est le véritable vainqueur. Aux prises avec MM. Dumas et Daillière, M. Hippolyte Lucas a jusqu'au bout gardé la corde; les deux autres couraient encore, qu'il était déjà arrivé. Calderon y est bien pour quelque chose; dans cette lutte, Calderon a été le partenaire de M. Hippolyte Lucas. *Le Médecin de son Honneur* a servi d'enjeu à l'illustre poëte; M. Lucas n'a fait qu'y entrer pour une certaine part d'esprit et d'étude ingénieuse; Calderon a fourni le capital.

Don Guttière est le héros de l'aventure; c'est un noble castillan, fort épris de sa femme, dona Mencia, et des plus chatouilleux sur le point d'honneur; un jour qu'il rentre subitement au logis conjugal, il a des soupçons; bientôt ses soupçons se changent en douloureuse certitude : dona Mencia le trahit! Dona Mencia donne de secrets rendez-vous au prince Henri de Transtamare! O douleur! que faire? Don Guttière a bientôt pris son parti : qu'a-t-il besoin de recourir à d'autres qu'à lui-même? N'est-il pas le gardien ou plutôt le médecin de son honneur? il guérira donc cet honneur blessé; et voici l'horrible remède qu'il lui applique. — Une nuit, tandis que dona Mencia sommeille, le sombre don Guttière entre au domicile conjugal mystérieusement enveloppé dans son manteau; il vient suivi d'un chirurgien qu'il a fait saisir et amener de force par deux esclaves maures : « Tu vas entrer là, lui dit-il en lui désignant la chambre de dona Mencia; tu y trouveras une femme endormie: tu t'approcheras d'elle et tu lui ouvriras les veines! — Horreur! s'écrie le chirurgien, pâle et tremblant, vous pouvez me tuer, non faire de moi un assassin. — Eh bien! je te tuerai... » Et les deux esclaves s'approchent du misérable, le poignard levé. « J'irai donc, » dit-il, et il entre en chancelant; un instant après, on le voit revenir tout livide, et s'appuyant sur la porte où sa main sanglante laisse une trace de sang. Ce sang en dit assez : don Guttière est vengé. — Survient le roi de Castille : « Qu'as-tu fait? demande-t-il à don Guttière. — Sire, j'ai eu soin de mon honneur, réplique don Guttière; n'étais-je pas son meilleur médecin? » Et cependant don Guttière ne survivra point à cette terrible exécution; il suivra le roi à la guerre et s'y fera tuer.

Cette dernière scène donne le frisson; si l'on objecte que c'est là un drame bien effroyable pour des nerfs français, nous répliquerons que le drame est espagnol; M. Hippolyte Lucas n'a fait que l'accommoder pour l'Odéon avec beaucoup d'intelligence, en vers très-élégants et très-français.

Toute année qui meurt est sûre de trois ou quatre oraisons funèbres mêlées de vaudeville. L'année 1843 a eu le même sort que les autres : ici, c'est le théâtre du Palais-Royal qui l'enterre dans une revue intitulée : *la Cour de Gérolstein*; là, le théâtre des Variétés paie sa dette à la défunte année par une plaisanterie appelée : *Paris dans la Comète*. Ces deux pièces à couplets ne font que répéter à peu près ce que *l'Illustration* a dit de l'année 1843 dans son dernier numéro : les modes, les théâtres, les pièces sifflées, M. Eugène Sue et les *Mystères de Paris*, les pipes et les cigares, que vous dirai-je? tous les faits mémorables de notre éloge nécrologique de l'an 1843. — Cela n'est pas toujours très spirituel; mais cela fait rire, et le rire est si bon!

C'est une assez pauvre idée que l'*Idée du Médecin*: ce médecin a une sœur; pour attendrir un infidèle qu'elle aime, il fait courir le bruit de la mort de cette sœur abandonnée; l'infidèle, en effet, est au désespoir; au fond c'était une bonne âme; puis, il s'aperçoit qu'on s'est moqué de lui, et s'amuse à prendre sa revanche contre le médecin et sa sœur, en feignant de vouloir convoler en secondes noces. Le tout finit, on s'y attend, par une explication et un raccommodement général; l'idée n'est pas neuve.

Projet de perfectionnement de la Navigation à la Vapeur, et suppression de la Cheminée dans les bateaux, par M. Lefebvre.

Il a paru, il y a quelques semaines seulement, une brochure fort intéressante de M. P. Lefebvre, ancien élève de l'École Polytechnique. Cette brochure est consacrée aux développements d'une idée fort bizarre, relative à la navigation à vapeur. Bien que des expériences convenables n'aient pas encore déterminé la valeur de cette invention, comme les bases sur lesquelles elle repose n'offrent rien de contraire aux théories, que peut-être un jour, appliquée de l'autre côté du détroit, sommes-nous destinés à la voir revenir triomphalement en France et donnée comme la millième preuve de la supériorité de l'esprit ingénieux des Anglais, les lecteurs de *l'Illustration* n'en liront pas sans intérêt la description.

C'est du reste un de nos engagements vis-à-vis du public de ne laisser rien paraître de nouveau, dans quelque genre que ce soit, sans être les premiers à les mettre de suite au courant.

Dans les questions de mécanique, où il s'agit de surmonter des résistances, comme, par exemple, dans la locomotion sur terre, on ne s'occupe pas seulement du système qui doit se mouvoir, on n'améliore pas seulement la voiture, le mode d'attelage : on s'occupe aussi, avec grand avantage, du moyen de diminuer la résistance qui s'oppose au mouvement; c'est pour cela que l'on construit les routes ferrées, pavées, les chemins de fer.

Or jusqu'ici, dans le problème de la navigation, on n'a pensé qu'à agir sur le corps flottant; il reste à résoudre la deuxième partie du problème, à opérer sur le fluide en vue de diminuer la résistance.

C'est dans cette voie toute nouvelle que M. Lefebvre s'est efforcé d'entrer. De même que sur les routes ordinaires, l'introduction du fer disposé en rail, permettant l'emploi des machines en diminuant les chocs et les frottements, a donné à la locomotion cette rapidité qui n'est pas une des moindres merveilles de notre époque; de même sur les fleuves, les canaux, M. Lefebvre pense que l'air est appelé à jouer un rôle analogue et à augmenter d'une manière considérable la vitesse de la navigation à vapeur.

Ainsi, dans le système de l'auteur, le corps flottant, le vaisseau, ne doit plus avoir à vaincre la résistance d'un liquide, de l'eau, mais d'un mélange infiniment moins dense de gaz et de liquide, de l'eau et de l'air.

Certes il serait difficile de disputer à M. Lefebvre la priorité de son ingénieuse idée, et si nous rapportons le fait suivant, c'est bien moins pour lui enlever le mérite de son invention que pour faire comprendre tout ce qu'elle peut avoir de pratique.

Un mécanicien de Séville avait fait une pompe au moyen de laquelle il espérait élever l'eau à une grande hauteur; mais, arrivée à trente-deux pieds, l'eau s'arrêtait, et tous les efforts du mécanicien étaient superflus; dans un moment d'emportement il jette avec violence son marteau : le tuyau de la pompe est atteint, et l'eau s'élance au niveau désiré. On chercha la cause du phénomène : c'était un petit trou ouvert dans la paroi du tuyau; et c'est ainsi que fut trouvée la pompe de Séville, dont on voit quelques modèles dans de vieux cabinets de physique. Un livre, déjà ancien, donne de cette manière la description d'une de ces pompes exécutée en grand :

« On a vu il y a quelques années, place Dauphine, une « pompe aspirante qui jetait l'eau sans interruption à une « hauteur de cinquante-cinq pieds. Son canal d'aspiration « était percé d'un trou très-petit qui restait constamment « ouvert. L'air, entrant impétueusement par cet orifice, en« trecoupait l'eau à mesure qu'elle montait dans le canal « aspirant; de sorte qu'il se formait dans ce canal une co« lonne mixte d'eau et d'air, et par conséquent assez légère « pour pouvoir être portée à la hauteur de cinquante-cinq « pieds par l'air extérieur qui pressait sur l'eau du réser« voir. »

Voici donc un cas dans lequel, par l'introduction de l'air dans l'eau, on parvient à constituer un liquide d'une densité moindre qui se comporte alors comme un nouveau corps.

Or, telle est précisément la donnée du problème que s'est posé M. Lefebvre.

L'auteur propose de faire mouvoir par la machine à vapeur d'un bateau une machine soufflante, ce qui est d'une exécution facile. Cette machine soufflante sert à chasser de l'air par un tuyau placé au point le plus bas de l'avant du bateau; et ce tuyau est lui-même percé d'une infinité de petits trous tout le long de sa partie supérieure. L'air arrivant dans l'eau en petits filets rendus discontinus par la marche du bateau forme une multitude de globules. Voilà donc un bateau ne rencontrant plus dans sa progression qu'un mélange composé partie de liquide, partie de globules d'air, mélange dont la densité est bien moindre que celle de l'eau, Fig. 1 et 2. Deux questions se présentent de suite à l'esprit pour apprécier la valeur de cette proposition.

1° La résistance sera-t-elle réellement diminuée?

2° Y aura-t-il avantage à utiliser la force motrice, à vaincre de cette manière la résistance?

La théorie permet de répondre affirmativement à la première. En effet, la résistance considérée comme proportionnelle à la densité du fluide, doit nécessairement diminuer.

De plus, si l'on cherche à se rendre compte des effets obtenus par ce bouillonnement d'air à l'avant du bateau, on trouve :

1° Que le volume déplacé par le bateau en mouvement aura une moins grande masse;

2° Que pressé en tout sens par le liquide, le bateau le sera moins à l'avant qu'à l'arrière, et par ce seul fait sera sollicité dans le sens de sa marche.

En effet, la pression de l'eau, d'après des expériences admises, ne s'exercera pas sur les globules d'air en mouvement comme si elles étaient en repos.

3° La succession de chocs produits par la rencontre du fluide en repos et du bateau en mouvement consommera une moins grande quantité de travail, vu qu'au moyen de l'espèce de coussin formé par le mélange d'air et d'eau, ils n'auront plus lieu qu'entre corps élastiques.

Pour se former une idée juste de l'importance de cette dernière considération, il suffit de savoir que M. Piobert, chef d'escadron d'artillerie et membre de l'Institut, chargé par le gouvernement d'expériences fort curieuses sur la pénétration des corps, ayant tiré des boulets de canon dans l'eau, vit leur mouvement s'amortir avec une extrême rapidité; ce qui prouve l'énorme résistance opposée. Le choc à l'entrée était tel que des obus (boulets creux) qui pénètrent sans se rompre dans des terres rassises étaient constamment brisés.

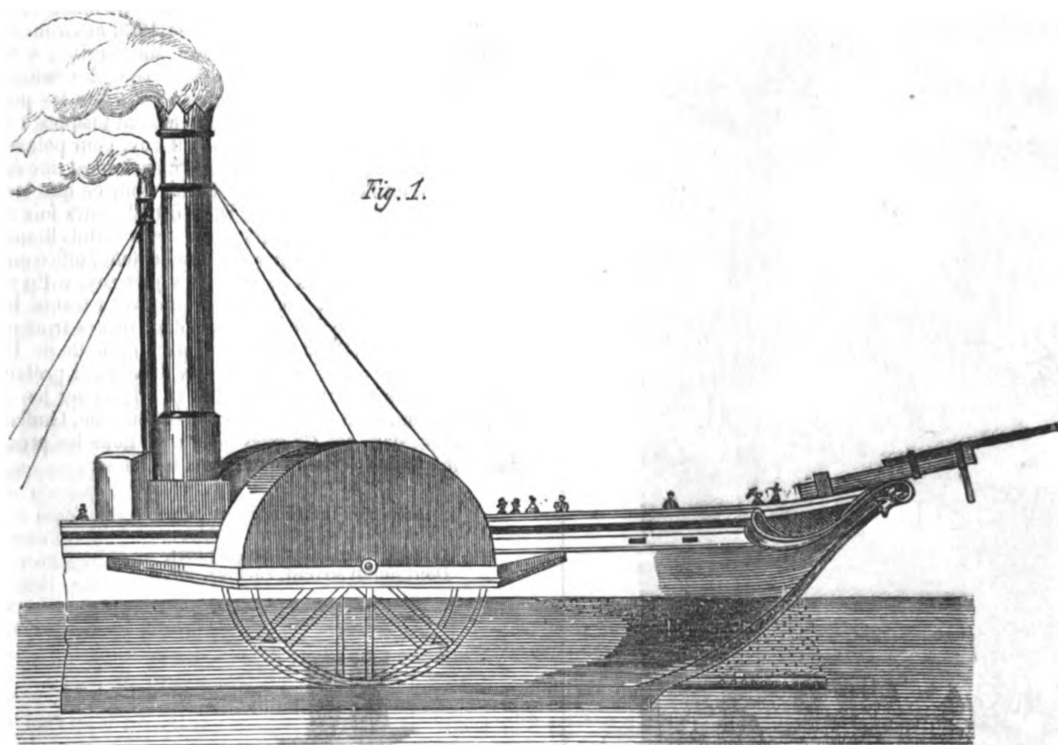
Rien dans l'état actuel de la science ne peut nous mettre à même de résoudre la deuxième question : sera-t-il plus avantageux d'employer une partie de la force motrice à vaincre la résistance de la manière proposée? M. Lefebvre établit par un calcul dont les données sont tirées de l'ouvrage de M. Poncelet, qu'une pompe qui chasserait à l'avant d'un bateau un mètre cube d'air par seconde, devrait être mue par une force équivalente à seize chevaux-vapeur. Reste donc à savoir, et l'expérience seule peut nous l'apprendre, si un bateau dont les roues seraient mises en mouvement par une force de cinquante chevaux, par exemple, n'irait pas tout aussi vite que si trente-quatre chevaux seulement étaient employés à faire mouvoir les roues, et seize à faire jouer la pompe proposée. Une pareille expérience nous semble devoir être nécessairement faite un jour ou l'autre.

Au reste, pour que ce système fût réellement avantageux, il ne suffirait pas qu'il pût servir à diminuer la résistance qui s'oppose au mouvement du bateau, il faudrait encore que, par son emploi, on parvînt à dépasser le maximum de vitesse obtenu jusqu'à ce jour. Or cette limite, dit M. Lefebvre, résultant bien plus de la diminution rapide de la proportion d'effet utile de l'appareil moteur, quand on augmente sa vitesse, que de la difficulté d'accroître la force motrice, il est évident que le système proposé l'emportera sur l'ancien pour obtenir les derniers accroissements de vitesse.

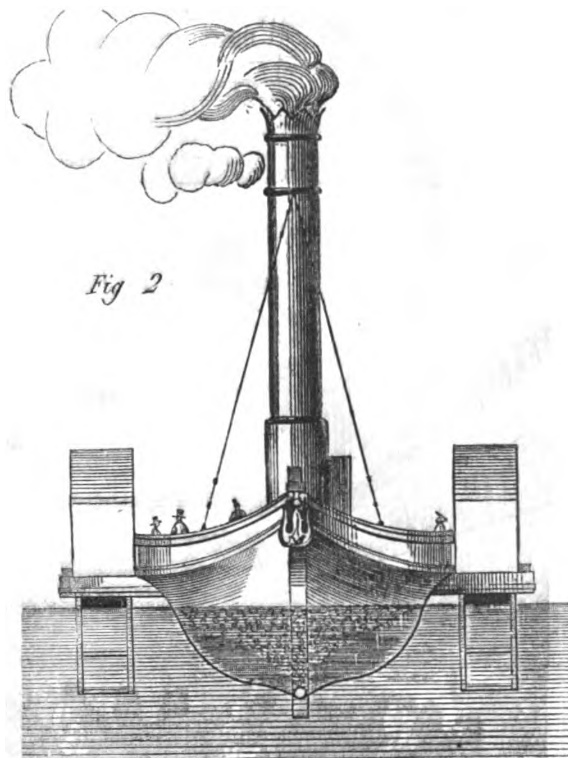
Il paraît ainsi que son succès commercial est probable, surtout dans les cas où il importe d'obtenir avant tout de grandes vitesses, condition souvent la plus importante de toutes.

L'auteur a relégué dans une de ses notes, et nous sommes fâchés qu'il ne lui ait pas donné plus de développement, une proposition que nous regardons comme le complément de son système : c'est la suppression de la cheminée.

Il est bien démontré aujourd'hui que le tirage nécessaire à la combustion, obtenu au moyen d'une cheminée, ou, en d'autres termes, la vitesse imprimée à l'air au moyen d'un combustible, coûte beaucoup plus cher que la même vitesse imprimée par des agents mécaniques. M. Clément et M. Peclet l'ont positivement établi, tellement que, sans la complication de la machine et le danger des coups de feu pour les



(Perfectionnement de la navigation à la vapeur. — Fig. 1. Avant d'un bâtiment à roues avec courant d'air, vu de côté.)

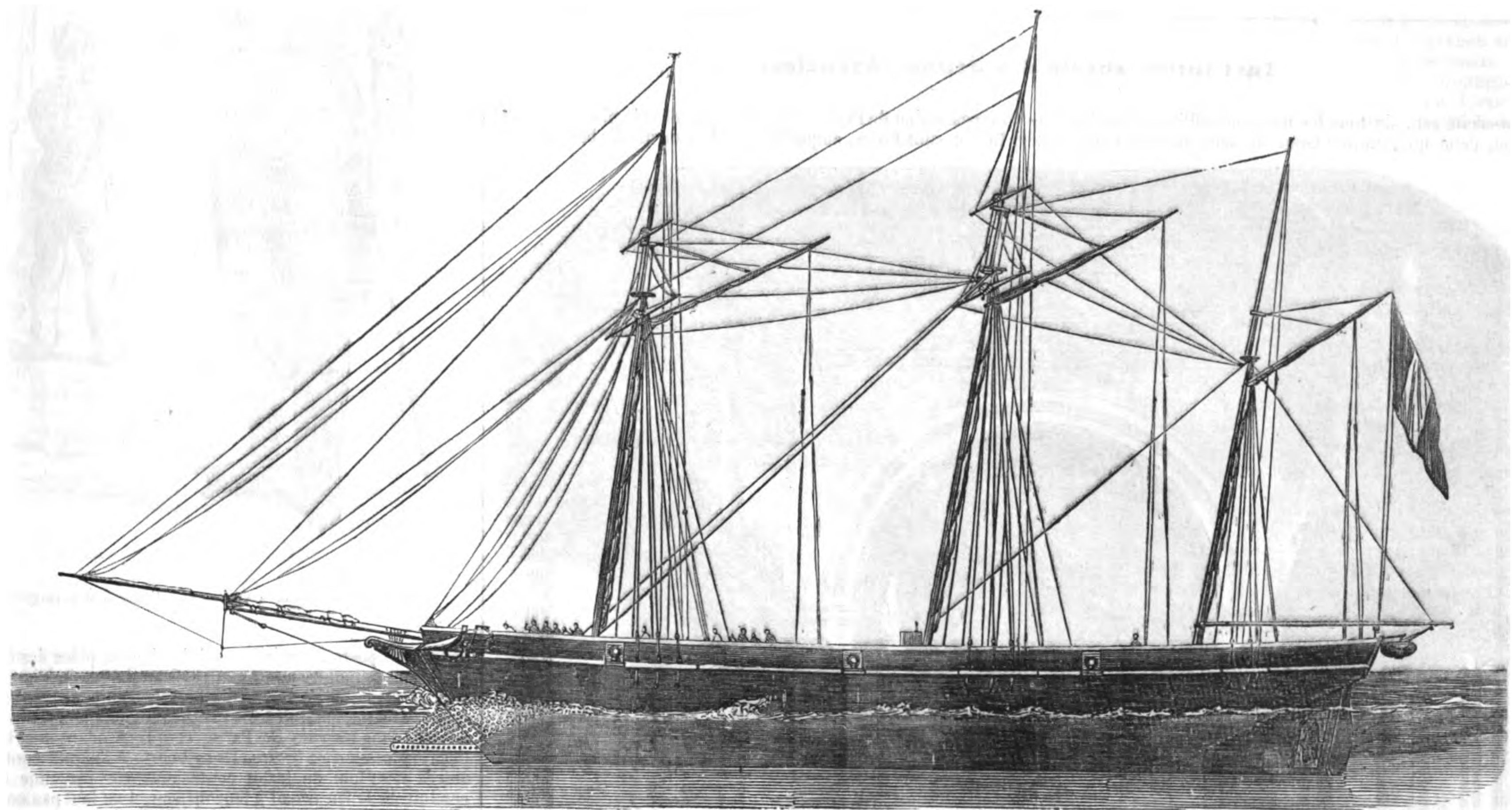


(Fig. 2. Avant du bâtiment vu de face.)

chaudières, il n'est pas un ingénieur qui n'admît qu'il n'y eût économie de combustible à faire précéder le foyer d'un ventilateur qui chasserait l'air, et qu'une combustion mieux utilisée compenserait au moins l'excès de force qu'il faudrait faire développer à la machine.

L'impossibilité de donner beaucoup de hauteur aux cheminées de bateaux est la cause principale du peu d'effet utile du combustible. Or, si l'on fait aspirer à la machine soufflante proposée, au lieu d'air, les produits mêmes de la combustion, n'en résultera-t-il pas qu'une partie du travail qu'elle consommera correspondra à la partie du combustible précédemment employée au tirage?

Dans le cas où il faudrait lancer 1 mètre cube par seconde, soit 360 mètres cubes par heure, chaque kilogramme de houille correspondant en général au passage dans la cheminée de 18 mètres cubes d'air, on voit que l'aspiration d'un mètre cube par seconde suffirait pour la combustion de 200 kilogrammes de charbon par heure, ou pour une machine de quarante à cinquante chevaux.

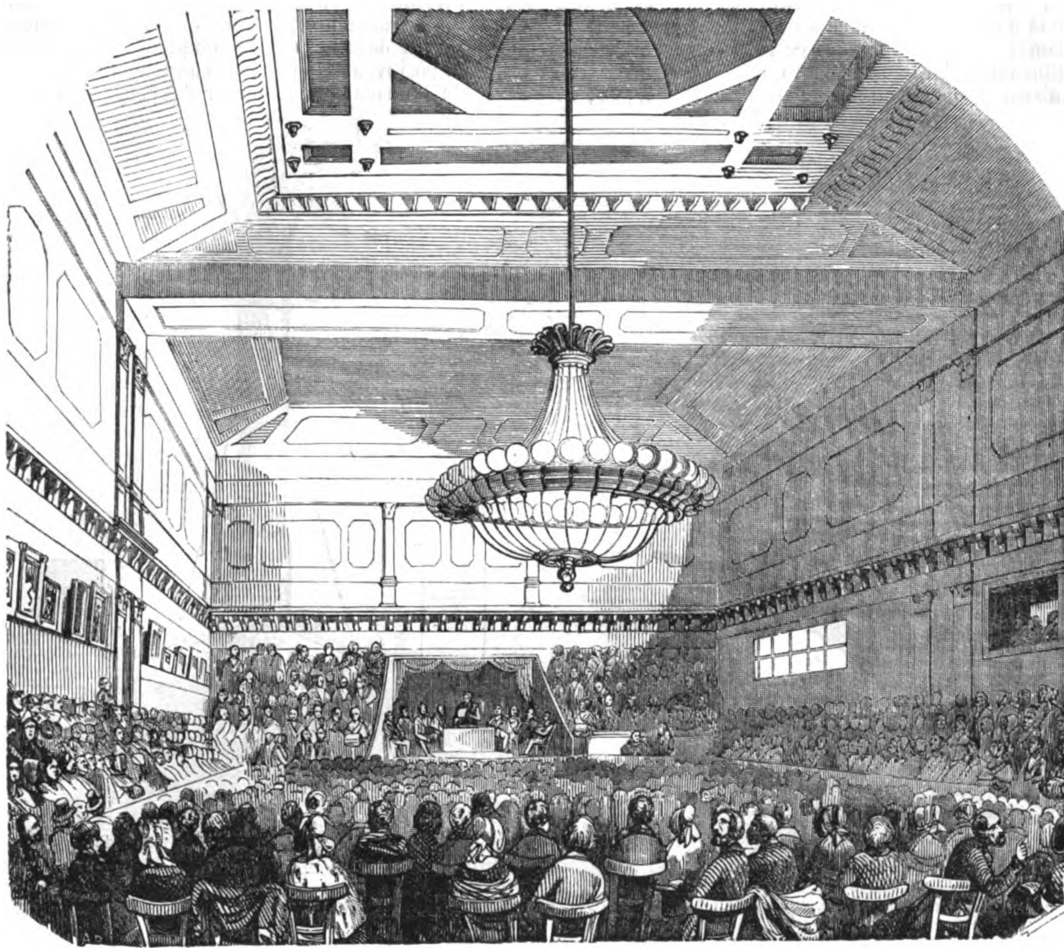

(Bâtiment à hélices avec courant d'air, sans cheminée.)

Les lecteurs de *l'Illustration* n'ont pas oublié la description de la goëlette à hélice *le Napoléon*. Au lieu de ces deux lourdes roues à palette qui flanquent les deux côtés des bateaux à vapeur, la goëlette *le Napoléon* a pour propulseur une hélice placée à son arrière et au-dessous de la ligne de flottaison ; en sorte que le bâtiment semble marcher comme par enchantement; mais il reste encore sur le pont cette énorme cheminée qui obstrue le passage, empêche toute voilure un peu complète, et vomit sur la tête des passagers des torrents de noire fumée. Adoptez le système de M. Lefebvre, et cette cheminée disparaîtra comme dans le système de M. Sauvage les roues ont disparu. N'aurons-nous pas alors atteint l'idéal de la navigation à vapeur?

Séance semestrielle de la Société Philotechnique.

La Société philotechnique, la plus ancienne des sociétés littéraires après l'Académie française, a tenu dimanche, 17 décembre, dans la jolie salle de la rue Neuve-Vivienne, l'une de ses deux séances publiques. L'assemblée était fort brillante et très-nombreuse. Lorsque M. le baron Ladoucette, secrétaire perpétuel, en énumérant les pertes et les acquisitions que la Société a faites depuis six mois, a annoncé la mort d'un de ses plus illustres confrères, Casimir Delavigne, l'auditoire entier s'est montré vivement ému.

Plusieurs lectures en prose ou en vers ont été faites par les membres de la Société. Celles qui nous ont paru produire le plus d'impression sont *les Deux Vieillards*, de M. Villenave fils ; *les Deux Ouvriers*, de M. Desaint; une fable de M. Lavalette ; *En public*, de M. Berville; une épître sur *l'Ingratitude*, de M. Viennet; et surtout une *Épître aux faiseurs de contes*, de M. Roux de Rochelle. — Ces lectures terminées, un concert vocal et instrumental, dans lequel on a entendu Levassor, a eu lieu comme les années précédentes.



(Séance de la Société philotechnique dans la salle des Concerts Vivienne.)

En résumé cette fête artistique et littéraire a été digne d'une Société qui compte parmi ses membres plusieurs de nos artistes les plus célèbres et de nos littérateurs les plus recommandables.

Institution royale des Jeunes Aveugles.

La cécité est, de tous les maux qui affligent l'espèce humaine, celui qui, en tout temps et dans tous les pays, a été en possession de l'intérêt le plus constant et le plus universel. Le roi saint Louis, auquel les établissements de bienfaisance doivent tant chez nous, acquit de l'évêque de Paris une pièce de terre voisine du cloître Saint Honoré, appelée *Champouri* sur laquelle il fit construire une maison, qui plus tard forma l'encoignure de la rue Saint-Nicaise, et qui était destinée à loger et entretenir des aveugles pauvres au nombre de *quinze-vingts*, comme on comptait alors, et qui prit son nom du nombre de ses hôtes. On ignore la date précise de cette fondation; on sait seulement qu'elle remonte à l'année 1260 environ. Voici ce qu'en dit le confesseur de la reine Marguerite : « Aussi li benoyst roy fist acheter une pièce de terre de lez Saint-Ennouré, où il fist fère une grant mansion porceque les poures avugles demorassent ilecques perpetuelement jusques à trois cens; et ont touz les anz de la borse du roy, pour potages et pour autres choses, rentes. En laquelle mansion est une église que il fist fère en l'eneur de saint Remi, pour ce que lesditz avugles oient ilecques le service Dieu. Et pluseurs fois avint que li benoyst roy vint as jours de la feste Saint-Remi, où lesditz avugles faisoient chanter solemnellement l'office en l'église, les avugles présens entour le sainct roy. » En effet, Louis IX avait, en 1270, constitué de nouveau trente livres de rentes destinées spécialement au potage de ces trois cents aveugles. Clément XIV, de son côté, par une bulle de 1265, avait recommandé cette institution aux évêques et prélats de France, et les avait invités à accueillir et à favoriser les quêteurs qui allaient recueillant des aumônes pour elle. Guillaume de Villeneuve, dans ses *Crieries de Paris*, nous les présente demandant à grands cris du pain dans les rues :

A pain crier mettent grant peine,
Et si l'avugle, à haute alaine,
Du pain à cels de Champs porri,
Dont moult sovent, sachiez, me ri.

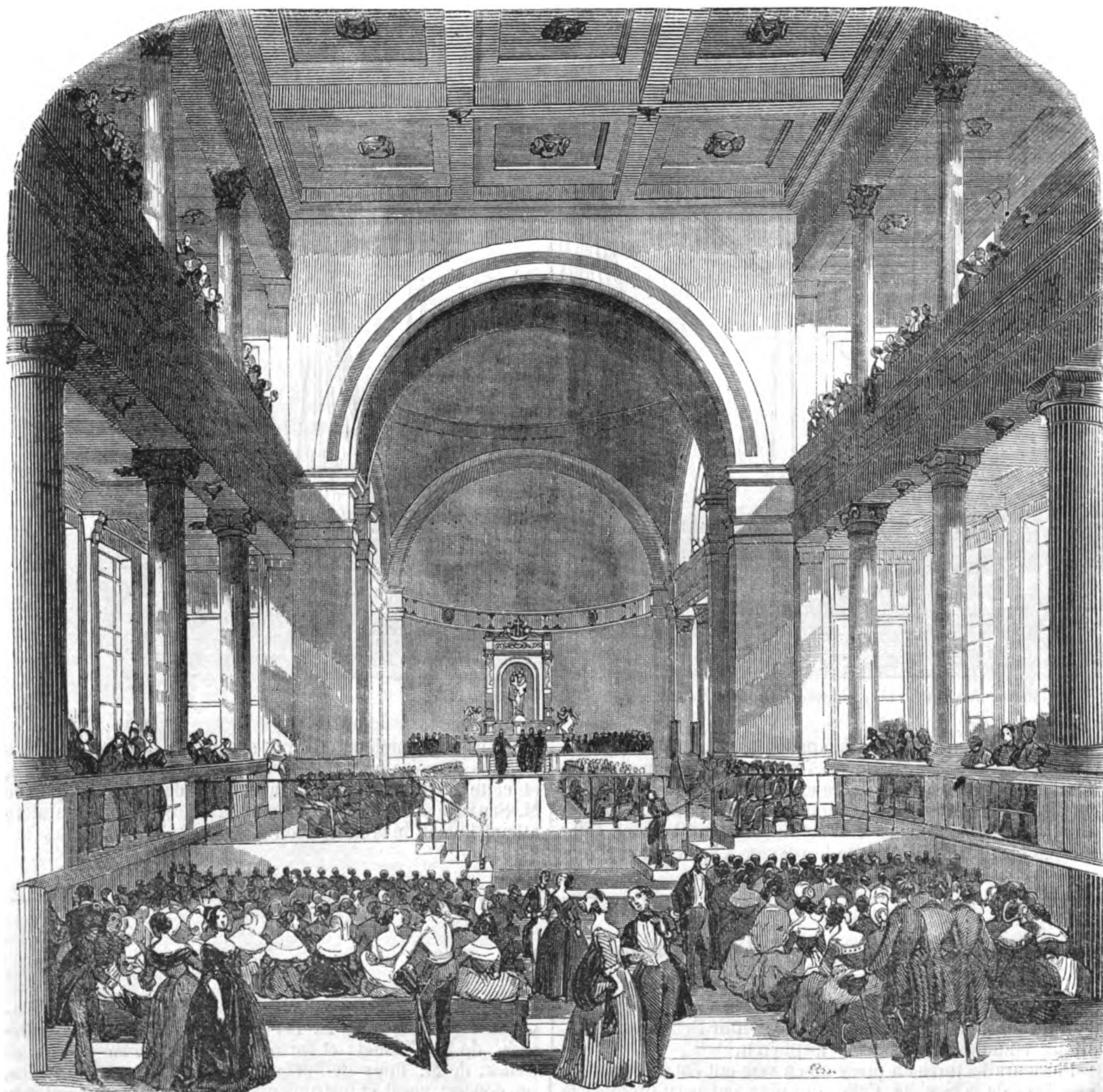


(Institution des Jeunes Aveugles. — Costume des garçons.)

Rutebœuf, poëte du treizième siècle, dans sa pièce des *Ordres de Paris*, se montre assez peu partisan de cet établissement, dont il dit en substance. « Je ne sais trop pourquoi le roi a réuni dans une maison trois cents aveugles qui s'en vont par troupes dans les rues de Paris, et qui, pendant que le jour dure, ne cessent de *braire*. Ils se heurtent les uns contre les autres et se font de fortes contusions, car personne ne les conduit. Si le feu prend à leur maison, il ne faut pas en douter, la communauté sera entièrement brûlée, et le roi obligé de la reconstruire sur de nouveaux frais. »

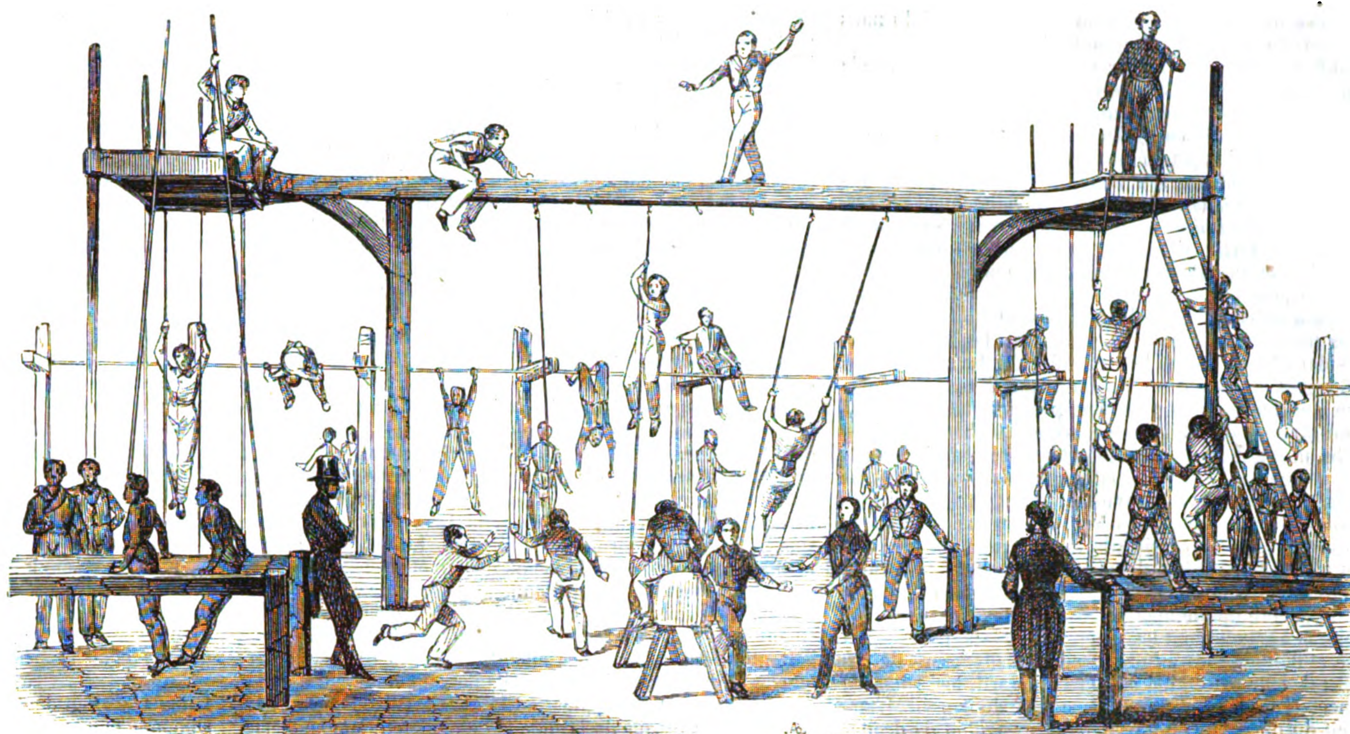
Les Quinze-Vingts demeurèrent dans leur habitation primitive jusqu'en 1779. A cette époque, le cardinal de Rohan, grand-aumônier de France, fameux par son luxe, sa crédulité et le rôle qu'elle lui fit jouer dans l'intrigue du collier, le cardinal de Rohan les transféra au faubourg Saint-Antoine, rue de Charenton, dans l'ancien hôtel des mousquetaires noirs, et le nombre des infirmes secourus fut augmenté; mesure bienfaisante à laquelle on ne put reprocher que de faire mentir le titre de l'établissement.

Pendant plus de cinq siècles on avait cru avoir tout fait en venant en aide à un petit nombre de malheureux que leur état de cécité absolue et d'indigence constatée condamnait à mourir de faim; mais personne n'avait songé encore à chercher le moyen de mettre les aveugles de naissance dans la position de suppléer en quelque sorte par une éducation spéciale au sens qui leur manquait. En 1784, un homme de bien, un pauvre professeur d'écriture qui était frère d'un savant minéralogiste, Valentin Haüy, auquel pesait la position de frère d'un homme de mérite, eut occasion de voir et d'enten-



(Institution des Jeunes Aveugles. — Inauguration du nouvel établissement.)

dre à Paris, au concert spirituel de mars 1784, une jeune aveugle, célèbre pianiste de Vienne, mademoiselle Paradis, qui, au moyen d'épingles placées en forme de notes et de lettres sur de grandes pelotes, lisait rapidement la musique et l'exécutait de manière à enlever tous les applaudissements. Elle n'expliquait pas moins bien la géographie sur des cartes en relief, dont l'invention était due à un autre aveugle, Weissembourg, de la ville de Manheim. Valentin Haüy comprit tout le parti qu'on pourrait tirer pour l'éducation des aveugles-nés, jusque-là totalement négligée en France, de ces procédés ingénieux développés et complétés. Il raconte lui-même, dans une brochure qu'il publia plus tard, que préoccupé de cette pensée, un jour qu'il passait sur le boulevard du Temple, il aperçut des aveugles jouant de plusieurs instruments avec des lunettes sur le nez et feignant de lire la musique placée devant eux. Cette triste parade l'émut péniblement; il s'approcha de ces infortunés, et leur demanda s'ils ne préféreraient pas lire réellement la musique, à se rendre ainsi la risée des passants. Ses observations furent peu goûtées, et il vit bien qu'il n'avait pas encore rencontré les sujets qu'il lui



(Institution des Jeunes Aveugles. — Gymnase.)

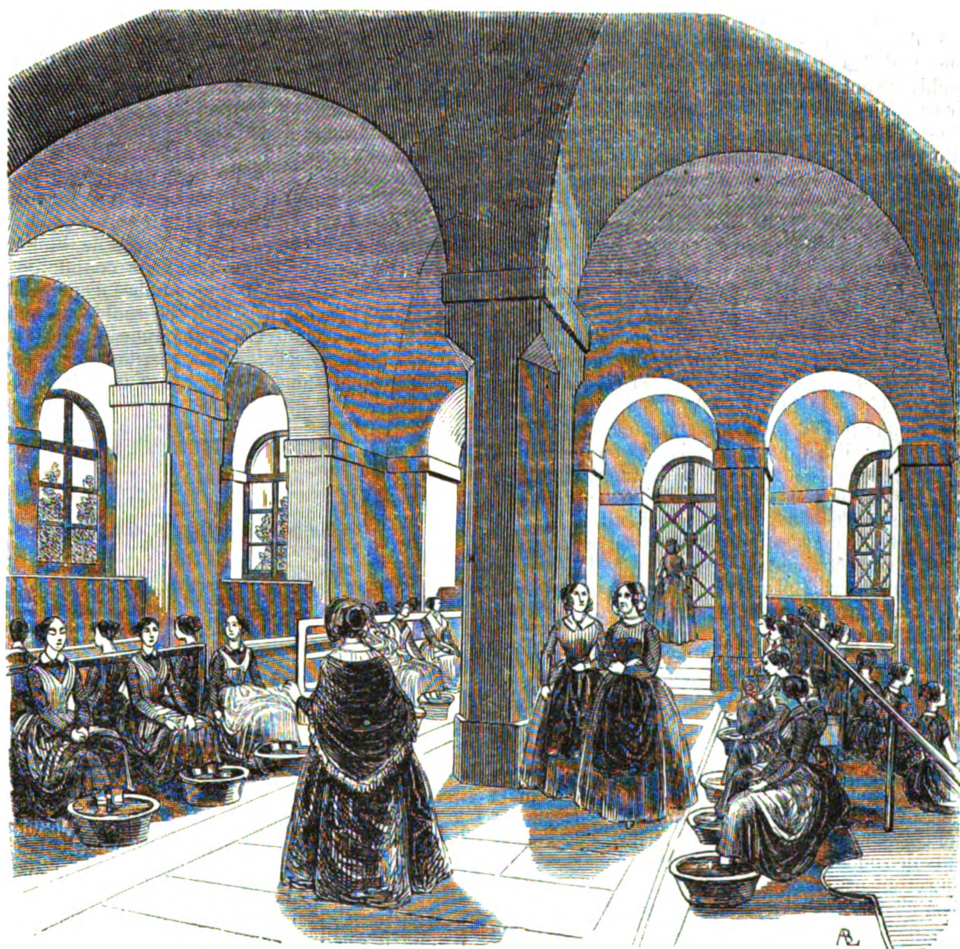


(Institution des Jeunes Aveugles. — Costume des filles.)

fallait. Cherchant un aveugle intelligent pour appliquer la méthode qu'il avait conçue, il le trouva enfin près de l'église de Saint-Germain-des-Prés. C'était un aveugle né à Lyon, qui mendiait pour soutenir sa mère; il se nommait Lesueur, et de même que Valentin Haüy allait devenir pour les jeunes aveugles ce que l'abbé de l'Épée était déjà pour les sourds-muets, Lesueur était destiné de son côté à en être le Massieu. Valentin Haüy ayant interrogé cet enfant, fut frappé de son intelligence; il l'emmena chez lui, le réunit à d'autres infortunés, et, après les avoir instruits, il présenta Lesueur à la Société Philanthropique, qui, satisfaite de cet essai, accorda à l'instituteur une maison située rue Notre-Dame-des-Victoires, nº 18, et des fonds pour l'entretien de douze élèves. Le succès justifia cette libéralité. En 1786, Haüy fut appelé à faire exécuter aux élèves formés par lui leurs exercices devant le roi et toute la cour. Ils devinrent l'objet de l'attention générale, du plus vif intérêt, et le maître reçut des encouragements qui lui permirent d'augmenter leur nombre. Dans cette même année Valentin Haüy dédia au roi et publia un ouvrage de lui, composé et imprimé par ses élèves aveugles, avec des caractères dont la saillie et des presses dont le foulage donnaient un relief tel à l'impression que les aveugles peuvent le lire en promenant le bout de leurs doigts sur les lignes. Le titre de ce livre énumère tout ce que Haüy avait déjà à peu près obtenu : *Essai sur l'éducation des Aveugles, ou Exposé de différents moyens vérifiés par l'expérience, pour les mettre en état de lire à l'aide du tact, d'imprimer des livres dans lesquels ils puissent prendre des connaissances de langue, d'histoire, de géographie, de musique, etc., d'exécuter différents travaux relatifs aux métiers.* Ces jeunes aveugles furent aussi utilisés en apprenant à lire à des enfants clairvoyants.

En 1790, le duc de Larochefoucauld-Liancourt obtint du Directoire du département de Paris que les jeunes aveugles et les sourds-muets seraient placés au couvent des Célestins, près de l'Arsenal. Cette réunion, sollicitée par un homme de bien, pensa être fatale aux deux œuvres. L'Assemblée nationale, par un décret du 2 juillet 1791, décida bien que les deux écoles seraient entretenues aux frais de l'État; mais la mésintelligence qui avait éclaté entre les chefs de l'un et de l'autre établissement contrariait toutes les dispositions généreuses prises à leur égard, et pensa amener la ruine de ces institutions. La discorde s'étendit jusqu'aux élèves, qu'on était arrivé à mettre en communication, mais non à faire vivre en bonne intelligence. Les sourds-muets composaient, en caractères en relief, des phrases que les aveugles lisaient par le toucher, et auxquelles ils répondaient par la langue des signes qu'on leur avait apprise. Enfin, en 1795, un décret de la Convention vint sagement opérer la séparation et transféra les jeunes aveugles dans la maison Sainte-Catherine, rue des Lombards. Une bourse gratuite fut en même temps créée pour chacun des quatre-vingt-trois départements que formait alors la France.

Malheureusement Valentin Haüy, à la philanthropie ingénieuse, patiente et dévouée duquel l'institution devait son existence, n'était pas né administrateur. Le regret qu'il avait de se séparer d'un de ses élèves le portait à envisager la maison qu'il dirigeait plutôt comme un hospice qu'ils devaient habiter toujours que comme une maison d'éducation spéciale où ils ne devaient demeurer que le temps nécessaire à leur instruction. Il maria donc des aveugles et introduisit, sans l'avoir prévu, dans l'établissement, les abus qui devaient résulter inévitablement de ce mélange de ménages et de célibataires. Le mal était grand, mais un arrêté ministériel du 4 nivôse an IX (1801) y apporta le pire de tous les remèdes. Il fut ordonné que les jeunes aveugles seraient réunis à l'hospice des Quinze-Vingts, c'est-à-dire que des jeunes gens, auxquels on avait donné de l'éducation, seraient incorporés et confondus avec des aveugles mendiants qui n'en avaient reçu aucune, et avec lesquels, par conséquent, ils n'avaient pas de point de contact.



(Institution des Jeunes Aveugles. — Salle de bains.)

Ce déplorable état de choses subsista jusqu'en 1815, année où une ordonnance royale prononça enfin la séparation des Jeunes-Aveugles des Quinze-Vingts, et la translation des premiers, opérée peu après, à l'ancien séminaire Saint-Firmin, rue Saint-Victor.

C'est là que l'institution, classée parmi les établissements généraux de bienfaisance, est demeurée jusqu'à sa récente translation dans les bâtiments dont l'érection a été votée en

1838, dont la première pierre a été posée en 1839, et dont elle a achevé de prendre possession le dimanche 24 du mois dernier, jour de la consécration de la chapelle.

Cet édifice a été construit sur un terrain compris entre le boulevard des Invalides, la rue de Sèvres, la rue Masseran et la petite rue des Acacias. L'entrée principale, fermée par une grille en fer placée entre deux pavillons, est située sur le boulevard, d'où l'on peut admirer le fronton de l'édifice dû au ciseau de M. Jouffroy, sculpteur. Le sujet choisi par l'artiste est en parfaite harmonie avec l'établissement; c'est, d'un côté, Valentin Haüy enseignant le travail à ses élèves; de l'autre, une institutrice donnant des leçons aux jeunes filles aveugles, et au milieu, la Religion les encourageant tous deux. Les dispositions intérieures du local ont été combinées de manière à isoler les filles des garçons, et les uns comme les autres trouvent les mêmes commodités, les mêmes dispositions dans la partie qui leur est affectée. Le bâtiment du milieu formant la séparation des deux quartiers n'a de commun que la chapelle qui se trouve au premier étage. Les garçons sont placés dans l'aile de droite, et les filles dans l'aile de gauche au rez-de-chaussée; à l'entrée, sont, des deux côtés, des réfectoires garnis de tables de marbre posées sur des trépieds en fonte fort élégamment ouvragés; les cuisines se trouvent derrière, et, dans le fond, les salles de bains disposées de manière à servir à la fois trente-deux bains de corps et trente-deux bains de pieds. Le puits de Grenelle fournit à tous les besoins de l'établissement, et son eau y arrive conservant encore une température assez élevée.

A droite et à gauche sont les salles de récréation. Les salles de classe et d'étude sont au premier étage au-dessus de ces dernières; à leur extrémité, sur le boulevard, les salles de conférence, entre lesquelles se trouve celle du conseil. L'appartement du directeur est à côté, dans le pavillon de droite, et celui de la première institutrice dans le pavillon de gauche. La chapelle se trouve, ainsi que nous l'avons dit, dans le bâtiment du milieu; elle est des ordres ionique et corinthien combinés ensemble; la nef est soutenue par vingt-quatre colonnes, dont quatre en marbre plein et les autres en stuc; le plafond des bas côtés est coupé par des caissons, décoré uniformément par des peintures de fantaisie. Le grand plafond est orné de rosaces dorées qui produisent un très-bel effet. Des inscriptions, renfermées dans des médaillons régnant au pourtour, relatent les phases successives de l'institution. Le monument est de forme demi-circulaire, terminé en calotte; l'autel est placé au fond contre le mur, dans lequel est ménagée une niche pour le tabernacle. Des tribunes sont élevées de chaque côté et se prolongent d'un bout à l'autre de la nef; les dispositions intérieures ont été prises de manière à pouvoir couper le vaisseau en deux parties par une cloison mobile placée à l'origine de l'hémicycle et ménageant en avant une grande salle d'exercice pour les élèves. L'appartement de l'aumônier est contigu à la chapelle. Le deuxième étage est composé, dans les deux quartiers, de vastes salles servant de dortoirs, de logements pour le médecin, l'agent comptable, etc.; le logement des sœurs est au troisième étage, entre l'infirmerie des garçons et celle des filles, à côté desquelles se trouvent d'autres salles de bains pour les malades et un promenoir pour les convalescents. Les archives sont placées sur la chapelle au bout d'un grand dortoir supplémentaire. Viennent ensuite les logements des professeurs, des divers employés de l'établissement, et les ateliers. En résumé, rien n'a été négligé dans le nouvel édifice pour conserver la santé et assurer le bien-être des hôtes infortunés qu'il a reçus: ils y ont trouvé un air pur, des logements vastes et sains, de beaux jardins où ils pourront se livrer à des exercices gymnastiques, et enfin une distribution commode et parfaitement entendue.

La foule que la cérémonie religieuse avait appelée dans cet établissement rendait, en sortant, hommage à l'habile et consciencieux architecte qui a dressé les plans et dirigé les travaux de cette construction. En trois années il est parvenu à la mener à fin, parce qu'il a su en même temps se renfermer dans ses devis et ne pas dépasser le chiffre de dépense qu'il avait annoncé. Il n'a donc pas eu de crédit supplémentaire à demander et à attendre; il n'a donc pas laissé le temps à l'administration supérieure de changer successivement vingt fois d'avis; enfin il a su éviter tous les inconvénients et tous les scandales qu'on a signalés dans une foule d'autres travaux publics. Cet artiste éminent et honnête homme est M. Philippon, auquel vient d'être accordée la croix de la Légion-d'Honneur, et qu'un journal proposait de nommer ministre, pour la recette, bien rare de nos jours, qu'il possède d'aligner les dépenses avec les crédits.

On a demandé à M. Philippon un édifice qui pût recevoir non-seulement les élèves gratuits, dont le nombre vient d'être porté à cent-vingt, mais au besoin, et pour faire face aux éventualités d'augmentation nouvelle du chiffre des boursiers comme au service des élèves payants, un total de trois cents jeunes gens. M. Philippon a fait ce qu'on lui a demandé. Il ne s'est pas borné à construire un établissement salubre pour remplacer celui de la rue Saint-Victor, qui ne l'était guère; on a voulu un collége, non pas un de ces tristes, humides et froids couvents défroqués où nous avons tous été élevés, où nos enfants le seront probablement encore, mais un collége bien ciré, bien chauffé, bien illuminé, qui fît enfin dans les établissements d'éducation et de bienfaisance une véritable révolution. Ce qu'on voulait, M. Philippon l'a admirablement exécuté.

Mais maintenant que nous avons rendu pleine justice à l'artiste, nous sera-t-il permis de penser et de dire que le parti qu'on a pris et qu'on va suivre ne nous paraît pas le meilleur de tous? D'après les calculs de M. Dufau il y a en France trente-six ou quarante mille aveugles. Vous construisez un hôtel où vous pourrez en recevoir trois cents de l'âge de dix à quatorze ans qui pourront y demeurer huit années. C'est une population qui se renouvellera bien lentement et qui est dans une proportion bien minime avec le chiffre de tous les êtres qui naissent affligés de cette même infirmité. Nous voudrions, et nous croyons ce vœu tout à fait exécutable, nous voudrions que tout enfant aveugle né de parents pauvres fût admis de droit et gratuitement dans cet établissement, y reçût une instruction sommaire, et y apprît un métier; que, cela fait, il fût immédiatement rendu à sa famille et fît place à un autre infortuné. Nous ne croyons pas que cela entraînât l'Etat à des dépenses bien lourdes pour le budget, dépenses que nous regarderions comme l'acquit d'une dette sacrée envers le malheur. Il ne faut pas le dissimuler, ce n'est pas plus le travail manuel qui domine dans l'éducation donnée à ces enfants que ce ne sont les ateliers qui tiennent la plus grande part de l'édifice de M. Philippon. L'enseignement y est triple: l'enseignement intellectuel, musical et industriel. Tous les élèves reçoivent l'instruction primaire, c'est fort bien; mais on donne l'instruction supérieure à tous ceux qui ne sont pas d'une intelligence absolument rebelle, et nous pensons que les élèves payants et les boursiers annonçant des facultés exceptionnelles devraient être seuls admis à ces cours. Nous avons lu dans un des médaillons qui règnent au pourtour de la chapelle l'inscription suivante: « Paingeon, ancien élève de l'Institution et lauréat du concours général, est nommé professeur de mathématiques au Lycée d'Angers. » C'est sans aucun doute un fort honorable souvenir pour l'établissement; mais nous avons vainement cherché la mention de quelque succès du même genre dans l'industrie. La musique instrumentale ne nous paraît de même devoir être enseignée qu'à ceux des élèves gratuits qui annoncent pouvoir y trouver par leurs dispositions toutes particulières un moyen d'existence. Quant aux professions, concentrez-y presque entièrement l'attention et les efforts des enfants. Déjà vous avez reconnu que les garçons pouvaient être utilement appliqués au tressage des chaussons et des nattes, au tour et à l'ébénisterie, à la brosserie, au tissage de la toile et du molleton, à la vannerie, et les filles au filet, aux dessous de lampes, au rempaillage; déjà aussi la maison et les hospices sont fournis d'un certain nombre d'objets dus à leur travail. Faites qu'ils s'y donnent presque tous et presque uniquement; élargissez encore le cercle des professions auxquelles ils ont été jusqu'ici reconnus applicables: la construction que vous venez d'édifier demeurera le collége de l'Institution, et M. Philippon vous construira une école d'arts et métiers qui la complétera bien utilement.

Déjà s'est formée une société de patronage pour les aveugles travailleurs qui a ouvert des ateliers où elle les reçoit et les fait travailler pour son compte. Elle les loge et les nourrit, et en échange leur demande des produits dont la valeur atteigne 1 franc 25 centimes. Lorsque la journée a été plus productive, l'excédant est acquis à l'aveugle. Nous n'hésitons pas à croire que mettre ainsi tous les aveugles-nés en position d'aborder ces ateliers et d'y assurer leur existence, est une tâche plus vaste sans doute, mais aussi plus utile dans ses résultats que celle de fournir quelques bacheliers de plus aux examens de l'Université.

Dieu nous garde de laisser peser sur l'homme éclairé et dévoué qui dirige cet établissement la critique que cet article renferme. Comme l'architecte, il est forcé de suivre le plan qui lui a été tracé. La révolution que nous demandons ne dépend pas d'un directeur. Elle dépendrait d'un ministre qui voudrait bien prêter à cette question l'attention qu'elle nous semble réclamer et qui aurait auprès des Chambres une réputation de conscience et d'études assez bien faite pour qu'elles n'hésitassent pas à lui fournir les moyens de l'opérer. Ce que nous disons des Jeunes Aveugles, nous pourrions le dire des Sourds-Muets. Par les mesures prises et la marche suivie jusqu'à ce jour, l'Etat ne vient pas en aide à plus de 1000 aveugles indigents et aveugles-nés (1) et à plus de huit cents sourds-muets. Nous avons déjà dit que l'on compte 36 à 40,000 des premiers; les seconds sont au nombre d'environ 30,000. Dans plusieurs Etats d'Allemagne, ils sont tous secourus. Nous croyons que le gouvernement français pourrait faire mieux encore, ce serait, à l'aide d'un sacrifice mieux entendu, de les mettre presque tous à même de n'avoir besoin de personne.

Les Caprices du Cœur.

NOUVELLE.

> Le cœur d'une femme est une partie des cieux; mais aussi, comme le firmament, il change nuit et jour.
>
> (Byron.)

I.

Ceci se passait cette année, dans un petit château des environs de Paris, une habitation délicieuse bâtie au milieu d'un site pittoresque, le seul paysage un peu montagneux qui soit à dix lieues à la ronde.

Ce jour-là, qui avait été l'un des plus beaux du mois d'août, le soleil se coucha dans un océan de flammes, et les longues traînées de pourpre qui suivaient son char demeurèrent sur l'horizon plus d'une heure après qu'eut disparu le dernier de ses rayons. La nuit commença, mais une de ces nuits si lumineuses et si tièdes qu'elles ne sont plutôt qu'une hâtive aurore du jour impatient de reparaître. L'âme et le corps, tous deux accablés par les haleines caniculaires, ne se sentent réellement la force de vivre qu'à cette heure du crépuscule où les premières brises du soir trempent leurs ailes dans la rosée, et soulèvent en passant les parfums réveillés des plantes.

Madame la comtesse Clarisse de R***, qui était propriétaire de ce petit domaine, se mit à son balcon, dont elle fit ouvrir les grandes portes vitrées, et s'appuyant sur la balustrade de pierre, elle s'oublia dans une profonde rêverie.

Ce balcon plongeait à pic sur un précipice façonné par la main des hommes autant que par celle de la nature. On y arrivait par le rez-de-chaussée, composé d'un petit salon de travail que venait de traverser la comtesse, et d'un boudoir attenant aux appartements particuliers de cette dame. De cette plate-forme appuyée dans le roc au moyen de cariatides, l'œil plongeait à trente pieds plus bas, dans les flots obscurs d'un feuillage épais, du sein desquels perçait çà et là quelque pointe de silex dont la teinte blanchâtre tranchait heureusement avec cette sombre verdure. Le creux, qui se prolongeait assez loin dans la plaine, servait de lit à un filet d'eau amené là pour entretenir la fraîcheur parmi les bouleaux, les saules, les coudriers, les acacias et les buissons épineux, tous plantés sur ses bords ou hardiment crispés aux parois de la ravine.

Le silence était descendu dans cette gorge touffue en même temps que les ténèbres. Les oiseaux venaient de s'endormir, et pour qu'un bruit montât encore du taillis, il fallait qu'un frisson courût sous ses ombrages et fît soupirer la naïade qui s'y tenait cachée.

La comtesse Clarisse soupirait aussi. C'était une petite femme de vingt-deux ans, d'un léger embonpoint, d'une physionomie piquante, et fort blanche, malgré ses cheveux noirs. Ce qu'elle avait certainement de plus beau, c'étaient ses yeux. Dans la gracieuse posture où elle se tenait, le visage appuyé sur sa main et le coude sur la balustrade, elle abaissait ou élevait tour à tour ses regards, qui passaient ainsi des sombres réduits de la ravine sur la sereine étendue où la nuit allumait déjà toutes ses lampes d'or. Le mouvement langoureux qu'elle donnait alors à ses prunelles augmentait leur éclat, à peu près comme il arrive d'une escarboucle dont on fait jouer les étincelles. Parfois le feu d'une étoile tombait dans ce beau regard et l'embrasait de mille flammes soudaines dont les reflets se répandaient sur les traits de la rêveuse. C'était un délicieux spectacle assurément; mais ce qui en vint compléter le charme, ce furent deux larmes qui tremblèrent un instant au bord de deux franges d'ébène, et roulèrent le long des joues de Clarisse, calmes et belles dans leur cours comme la nuit qui descendait.

L'art qu'une femme devrait le moins ambitionner est celui des pleurs. C'est un art dangereux pour elle. Je le demande à vous, mesdames, comment s'empêcher de faire pleurer une maîtresse qui paraît mille fois plus enivrante dans l'éclat des larmes? Les belles larmes sèment d'autres larmes en tombant. Après cela, il faut bien le dire, les femmes qui savent pleurer ont à leurs douleurs une compensation pleine d'attrait. Que la tristesse est douce lorsqu'on en peut faire une si charmante parure!

Le bruit qui tira la comtesse de son attendrissement rêveur fut celui d'un vaste fauteuil en point d'Aubusson qu'un domestique vint rouler jusqu'auprès de la porte vitrée.

Bientôt après parut une fille suivante donnant le bras à une vieille dame, qui s'aidait en outre pour marcher d'une canne à corbin d'ivoire. On appelait cette vénérable personne madame la chanoinesse Aurélie. C'était une tante maternelle de la comtesse. Elle avait été attachée, avant la Révolution, au chapitre des Dames d'Auteuil, et pouvait avoir de soixante-dix à soixante-quinze hivers; mais elle se portait à merveille, et montrait encore un enjouement et une activité d'esprit fort remarquables. Le cordon de chanoinesse, insigne que madame Aurélie ne voulut jamais quitter, était passé en sautoir par-dessus son ample douillette en soie puce, ce qui ne laissait pas que de lui donner un fort grand air, en dépit de sa taille déjetée et de sa tête tremblante.

Quand elle fut assise, et que la femme de chambre eut avancé un tabouret pour qu'elle pût reposer ses pieds, des petits pieds mignonnement chaussés de mules à talons rouges, elle congédia la fille d'un geste amical et regarda sa nièce. Allongeant alors le bout recourbé de sa béquille vers le bras de la comtesse, elle le tira doucement à elle, ce qui eut pour effet d'arracher une seconde fois Clarisse aux pensées dont le triste charme semblait incessamment l'attirer.

« Ma fille, dit-elle alors d'une voix dont le timbre agréable n'était pas tout à fait brisé, je voudrais bien savoir ce que vous pouvez dire aux étoiles? Est-ce que vous leur récitez une héroïde de M. Colardeau?

— Oh! ma tante, je n'y mets pas tant de cérémonie, répondit Clarisse en affectant un air d'indifférence qui réussit assez bien; je ne fais absolument que leur bâiller au nez.

— Vous bâillez alors à cœur-joie, comtesse, si bien que les larmes, si je ne me trompe, vous en viennent aux yeux. »

Clarisse rougit, et la chanoinesse sourit.

« A votre place, petite, continua celle-ci, j'irais bel et bien me coucher. Voilà deux nuits que vous ne dormez non plus qu'un voleur. Vous verrez que vous tuerez les nerfs à ce jeu-là. »

Clarisse ne put retenir une petite convulsion d'impatience, à quoi madame Aurélie sourit encore.

« Allons, soit, se hâta-t-elle d'ajouter, ne dormons pas, puisque vous le voulez. Aussi bien je me rappelle que nous autres femmes, lorsque nous sommes en proie à de certains malaises, nous ne gagnons absolument rien à dormir, attendu qu'on les retrouve en rêve... »

La chanoinesse avait une expression favorite: elle disait toujours « nous autres femmes » depuis qu'elle ne l'était plus. Mais il faut bien passer quelque chose aux vieillards.

(1) La progression de bienfaisance de la part de l'État à l'égard des aveugles a été peu rapide depuis saint Louis. La bienfaisance privée est pour une part dans le chiffre des bourses de l'Institution royale. On lit l'inscription suivante au pourtour de la chapelle: « 1829. — Une donation testamentaire de madame Champion, veuve Vignette, crée huit bourses gratuites à l'Institution. »

Clarisse se tourna vers sa tante, lui prit la main d'un air distrait, et la porta néanmoins contre ses lèvres; ensuite, elle s'assit sur le tabouret où la chanoinesse, sans tenir beaucoup de place, appuyait le bout de ses petites mules, et reposa sa tête sur les genoux de la dame. Mais elle ne répondit à la réflexion de celle-ci que par un soupir.

« Quoi! reprit vivement madame Aurélie, il serait donc vrai, mon enfant, vos chagrins sont de ceux qui ne dorment pas!

— Oh! je vous en supplie, ma tante, ne me pressez pas de questions.

— Ah! mon Dieu, mais c'est inquiétant! Tu crains donc de répondre?

— Non, ma tante, fit Clarisse en hochant la tête d'un air fort grave; mais je crains de mentir en répondant. »

La chanoinesse éclata de rire. Elle trouvait le mot comique.

« Je n'insiste pas, Clarisse, continua-t-elle d'un ton enjoué. Je sais que les femmes ne se disent jamais entre elles que ce qu'elles veulent bien se dire, et que finasser pour obtenir une confidence, c'est du temps perdu; le plus court est d'attendre. Mais voilà de ma part une discrétion qui mérite sa récompense: tout ce que j'exige, c'est que tu répondes sans mentir à une question que je vais te faire. »

Clarisse leva sur sa tante des yeux inquiets.

« Je la roule depuis deux jours sur mes lèvres, en la retenant comme je peux, et sérieusement je crains qu'elle ne m'étouffe. Voilà près d'une semaine que nous n'avons vu lord Rutland. Est-ce qu'il te boude? »

La chanoinesse regardait sa nièce en dessous, en attendant la réponse.

« On ne boude que ceux qu'on aime, fit Clarisse, comme se parlant à elle-même, et après un moment de réflexion.

— Oh! bien! tranquillise-toi, il te boude!

— Je ne crois pas, ma tante.

— Bah! Est-ce qu'il ne t'aime plus?

— Je crains davantage.

— Allons, ne vas-tu pas me faire accroire qu'il te hait?

— Oh! si ce n'était que cela!

— C'est juste, il y aurait de la ressource; mais, alors, tu me fais une peur horrible. Quoi! il ne te hait même pas!

— Pourquoi me plaindrais-je, hélas! n'ai-je pas mérité son mépris? »

Cela fut dit avec un baissement d'yeux des plus hypocrites, à quoi madame Aurélie leva les siens, qui pétillaient de malice.

« Ta, ta, ta, fit-elle d'un ton où perçait une ironie si fine et si légère qu'elle dut échapper à Clarisse; vous êtes un peu bien trop sévère pour vous-même, jolie nièce. Nous autres femmes, voyez-vous, nous sommes les servantes très-humbles de nos cœurs. Pour ceux que nous aimons, tant mieux; pour ceux que nous n'aimons pas, tant pis. Eh bien! parce que vous ne réussissez pas à devenir amoureuse de Rutland, faut-il vous enlaidir à force de pleurer. Qu'il se fasse aimer. Ce sont ses affaires, et non les nôtres. »

Clarisse, un peu surprise d'entendre la chanoinesse parler aussi légèrement d'un homme que la dame avait toujours paru tenir en fort grande estime, la regarda quelques instants avant de répondre; mais le visage de la vieille personne demeura dans un état d'impassibilité parfaite.

« Hélas! dit alors Clarisse avec un long soupir, je n'espère plus, ma tante. Je sens là que je ne l'aimerai jamais.

— Ah! dame, fit la chanoinesse, le cœur a comme cela des mots irrévocables! Mais cela ne vaut pas la peine d'en mourir, » ajouta-t-elle presque aussitôt de cette voix claire et sèche qui rappelle si bien les grandes coquettes du siècle dernier. Elles étaient presque toutes de l'école de Fontenelle, cet admirable égoïste qui avait le cœur plein de cervelle, comme on aurait dit alors.

« Ce que j'ai fait d'efforts pour l'aimer, Dieu seul et moi nous le savons.

— Eh bien! ma fille, le bon Dieu t'en récompensera. »

Décidément Clarisse était deroutée. Elle n'avait jamais vu sa tante abonder si bien dans ses idées à l'endroit de Rutland.

« D'abord, s'il faut te parler vrai, continua la vieille madame Aurélie, je lui trouve un défaut terrible à ton Rutland: c'est celui de n'en pas avoir. Est-ce qu'on aime ces bellâtres accomplis où l'œil ne sait à quoi s'accrocher, non plus que le cœur? C'est bien assez déjà de les admirer. Milord est un ange, un dieu, un héros, tout ce que tu voudras; mais, nous autres femmes, nous aimons mieux les hommes. »

Ayant ainsi parlé, la chanoinesse tira de sa poche une boîte d'or, et se fourra plusieurs pastilles dans la bouche. Clarisse commençait à bouder. Elle ne savait que faire de sa victoire, et cela lui déplaisait beaucoup. Aussi tâcha-t-elle de relever la bataille, pour avoir l'agrément de combattre.

« L'essence de Rutland, dit-elle, c'est l'abnégation de lui-même. Vraiment, ma tante, vous devriez me donner d'autres conseils. Lorsque des raisons puissantes firent de mon mariage avec le comte de R*** une affaire de devoir et de nécessité, lord Rutland, fixé en France depuis quelques années, m'aimait déjà profondément; eh bien! vous le savez, ce fut lui qui eut le courage héroïque de lever tous les obstacles et de favoriser cette union. Ah! voyez-vous, Aurélie, il y a des cœurs qui renaissent de leurs débris comme le phénix de ses cendres. Celui de Rutland, brisé par la douleur, n'en devint que plus vaillant et plus beau. Je n'aimais pas le comte, il me le fit aimer; oui, ma tante, il me le fit aimer... Ah! je dois tout à Rutland, tout, jusqu'à mes vertus!

— Ah bah! dit madame Amélie, qui avait fini de mâchonner son cachou, ne vous inquiétez pas de ce que vous lui devez. C'est un homme à faire crédit toute sa vie. »

Cette réponse acheva d'irriter Clarisse, qui perdit l'espoir de plaider contradictoirement contre Rutland.

« Je crois en vérité, dit-elle en se levant, que vous mêlez un peu de raillerie dans tout ceci, Mais moi, madame, je parle on ne peut plus sérieusement: Rutland m'est antipathique!

— Et à moi donc! Voilà tout à l'heure cinq ans que j'entends chanter ses louanges. Ecoute: je suis d'avis de le vouer à l'ostracisme, et qu'on n'en parle plus.

— Mais vous ne songez donc pas, s'écria Clarisse en frappant du pied d'un air de mutinerie charmante, que si je n'épouse pas Rutland, je suis condamnée à un célibat éternel. Oubliez-vous que le comte me fit promettre en mourant de ne donner ma main qu'à Rutland, si je me remariais un jour? Je vous demande un peu, ma tante, si l'amour est de ces choses qu'on règle comme une donation après décès! Non, non, je n'aimerai jamais Rutland. Après cela, qu'il accepte ma main, s'il l'ose!

— On ne m'ôtera pas de l'idée que le comte, en t'arrachant cette promesse, a eu l'intention de jouer un méchant tour à son ami Rutland.

— Mais avec tout cela, moi, je suis liée, et c'est indigne!

— Ah! ah! ah! tu es d'une simplicité pastorale, fit la chanoinesse en éclatant de rire; as-tu peur que le défunt ne vienne te tirer par les pieds?

— J'ai peur que lord Rutland n'invoque un jour cette promesse...

— Ah! ce n'est que cela. Eh bien! rassure-toi, ma chère fille, je vais t'apprendre une nouvelle qui te fera plaisir. Je sais pourquoi nous ne voyons plus lord Rutland.

— Comment cela, demanda vivement Clarisse; ne vous informiez-vous pas tout à l'heure?...

— Une ruse, ma chère, une ruse. Je voulais savoir si le vent t'en était venu aux oreilles. Rutland se marie... »

Une exclamation bien sèche, suivie d'un long silence, fut toute la réponse de Clarisse. La chanoinesse s'étira sur son fauteuil, renversa sa tête en arrière, et se mit à compter les étoiles de la Grande Ourse. La comtesse, pendant ce temps, fit quelques tours sur le balcon.

« Et toi, Clarisse, demanda enfin madame Aurélie, quand te maries-tu?

— Moi, ma tante, où avez-vous deviné...

— Tiens! c'est apparemment dans les astres. Félicie, ta femme de chambre, l'a bien deviné dans les cartes; pourquoi veux-tu que je sois plus bête que Félicie? »

Clarisse rougit prodigieusement, et la chanoinesse, malgré les ombres qui croissaient, put distinguer sur le front de la comtesse les traces de cette émotion nouvelle.

« Oh mon Dieu! continua-t-elle, je ne vois pas de mal à ce que Félicie te fasse les cartes. Autrefois, quand il me prenait fantaisie d'aller au couvent songer pendant quelques jours à mon salut, c'était mon seul passe-temps un peu supportable. J'y étais devenue fort amoureuse d'un valet de trèfle. Le tien est un valet de cœur, je sais cela. Un beau blond, comme dirait Félicie, jeune, roué, mauvais sujet, joueur, audacieux comme un diable, et dissipé comme une fille d'Opéra, les antipodes de Rutland, quoi! Veux-tu que je te dise son nom?

— En vérité, ma tante... je ne sais... je vous assure...

— Allons, tu n'exigeras pas, je pense, que je sois plus discrète que tes soupirs?

— Quoi! vous oseriez prétendre...

— Que tu es amoureuse? Oh mon Dieu! oui.

— Mais de qui, juste ciel! de qui?...

— Eh! de *lui*, donc.

— De *lui!* jamais! »

La chanoinesse, qui venait de provoquer cette naïveté charmante, partit d'un bruyant éclat de rire, et fut obligée, pour se calmer, de puiser une seconde pincée de cachou dans sa boîte d'or. Clarisse se mordait les lèvres jusqu'au sang.

En ce moment, une domestique ayant doucement entr'ouvert la porte du salon, annonça que M. Robert de Castillon venait d'arriver, et demandait en grâce qu'on voulût bien lui permettre de présenter ses hommages à madame la comtesse.

« Je n'y suis pas! s'écria vivement Clarisse. Je suis souffrante, je vais me coucher, je ne puis recevoir! Faites mes excuses à M. de Castillon. »

Quand la porte fut refermée, la comtesse se laissa tomber sur une chaise au fond du salon, et attendit, pour retourner près du balcon, d'avoir surmonté le trouble qui l'agitait.

« Allons, Clarisse, dit tout à coup la chanoinesse après un moment de silence, prenez-en votre parti, ma fille; je vois que vous l'aimez plus encore que je ne pensais.

— Vraiment, madame, vous êtes ce soir d'une perspicacité... qui m'effraie, s'écria la comtesse en relevant la tête, tandis qu'un léger frémissement d'impatience crispait ses jolis doigts roses et effilés.

— Mais c'est l'*a*, *b*, *c* de l'amour. Refuse-t-on de recevoir les gens qu'on ne craint pas? »

La comtesse se leva et vint respirer l'air sur le balcon. Tout à coup elle se tourna vers sa tante, et d'un ton décidé:

« Eh bien! oui, madame, j'aime M. de Castillon. Maintenant, ce me semble, je suis libre d'aimer...

— Comment donc, comtesse! dit madame Aurélie en croisant ses jambes de façon que l'une de ses petites mules se mit à danser assez gracieusement, mais vous auriez le plus grand tort de prendre *ce garçon-là* en grippe. Il a bien quelques défauts, j'en conviens, mais l'amour raccommode tout, et j'ai l'idée qu'il vous aime. D'ailleurs, il est ruiné, complétement ruiné, et je vous assure que c'est à considérer. Vous avez assez de fortune pour deux, et en faisant la sienne, vous vous assurez d'avance les rênes de l'empire conjugal. Il est évident pour moi que M. de Castillon cherche à faire une fin; c'est un homme fatigué de plaisirs, qui ne court plus qu'après les tranquilles joies du mariage. Ma chère, un mari comme cela, c'est un trésor; on n'a pas à craindre ses infidélités, puisqu'il n'a plus ni l'envie ni le privilége d'en commettre. Ah! si M. de Castillon possédait encore une fortune intacte, une jeunesse... sans hypothèques; si c'était une de ces fraîches primeurs comme les petites filles ont la sottise d'en rêver, je serais la première à vous dire: Ne l'épousez pas! Mais lui, j'ai entendu dire que ses maîtresses n'en voulaient déjà plus; ainsi ce serait jouer de malheur. »

En achevant ces mots, la chanoinesse agita une petite sonnette qu'elle portait dans les vastes poches de ses jupes, et sa suivante accourut à ce bruit. Clarisse était suffoquée d'indignation; mais trop fière pour en rien marquer à sa tante, dont elle craignait d'ailleurs l'infatigable ironie, elle se baissa pour présenter son front au baiser que la vieille dame y déposait chaque soir, tandis qu'elle lui disait d'un air parfaitement étudié:

« Je suis bien joyeuse, ma tante, d'avoir votre approbation dans cette affaire. Je craignais que votre ancienne amitié pour lord Rutland...

— Mon amitié pour Rutland n'a jamais été jusqu'à me faire oublier celle que j'ai pour toi. Je t'ai parlé ce soir avec franchise, et c'est de bon cœur que je te fais mon compliment d'être débarrassée de cet amoureux. Avoue qu'il te pesait furieusement sur la conscience.

— C'est vrai, un peu, balbutia Clarisse, qui voulait tenir bon jusqu'au bout.

— Cela t'apprend, mon bel ange, que c'est toujours une bêtise de promettre quoi que ce soit. On ne doit rien jurer... ni jurer de rien. »

En disant ces mots, la vieille chanoinesse s'éloigna de son pas lent et mesuré, et regagna ses appartements, frappant à temps égaux le parquet de sa canne à corbin d'ivoire.

Madame Aurélie, rentrée chez elle, fit fermer exactement toutes les portes, et se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur un vaste sopha, d'une mode un peu Pompadour, qui décorait sa chambre. Là, elle se mit à rire avec un air de satisfaction très-prononcé; car, malgré ses soixante-dix ans, c'était une personne très-rieuse et très-gaie que la chanoinesse Aurélie.

« Dis donc, Jenny, fit-elle en se tournant vers sa femme de chambre qui se tenait debout auprès d'elle, j'ai mis ce soir le Castillon dans un bel état. D'abord, je lui ai fait refuser la porte, c'était essentiel à nos projets; et ensuite, j'ai donné à la comtesse une indigestion de ce maraud dont elle n'est pas près de guérir. Mais à propos, c'est donc vrai ce que Félicie vient de te confier tout à l'heure?

— Très-vrai, madame. Il paraît que M. de Castillon part demain pour l'Angleterre au point du jour, et que n'ayant pu être reçu ce soir, il a eu l'audace de proposer à Félicie...

— Qui a eu l'audace d'accepter. Eh bien! cela va m'amuser. Mais admire donc comme cela se trouve. Moi qui ai écrit ce matin à lord Rutland. J'avais un pressentiment. Dès que Rutland arrivera, tu l'introduiras ici. En attendant, je vais dormir un peu sur ce sopha. »

Et la chanoinesse s'endormit.

MARC FOURNIER.

(*La suite à un prochain numéro.*)



Publications illustrées.

La Belgique monumentale, artistique et pittoresque (1).

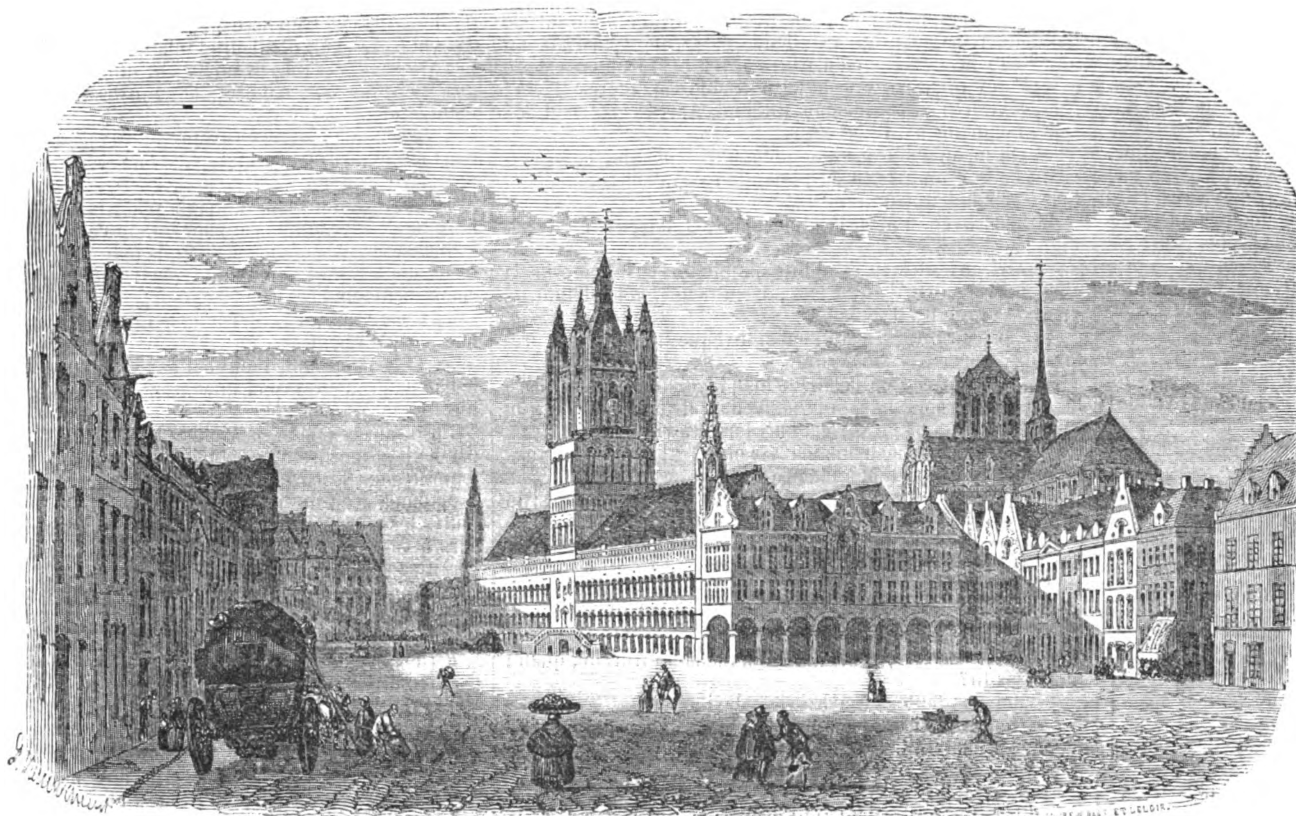
Tous les libraires belges ne sont pas des.... contrefacteurs, j'allais employer un mot moins parlementaire. Le plus grand nombre continuera, il est vrai, à s'enrichir aux dépens des écrivains et des éditeurs étrangers jusqu'à ce qu'un traité trop longtemps désiré interdise enfin leur honteux commerce; mais d'autres, — c'est un progrès que la presse parisienne doit être heureuse de constater, — ont déjà renoncé volontairement à des bénéfices illicites; quelques-uns enfin essaient depuis quelques années de fonder une littérature nationale; ils éditent des ouvrages originaux, ils font une concurrence honnête et loyale à leurs confrères de Paris et

(1) 80 livraisons à 35 centimes la livraison, formant 2 magnifiques volumes in-8, par MM. A. Baron, H. G. Moke, André Van Hasselt, Juste, V. Joly, Gaussoin, Eugène Robin, avec des costumes coloriés, des grandes planches séparées, gravées sur bois, et un nombre considérable de vignettes. Bruxelles, A. Jamar et Ch. Hen, à Paris, Chlendouski, 15, rue du Cimetière-St-André.

de Londres. Quand je dis *essayent*, je me trompe, je devrais dire ils ont réussi; un grand et légitime succès a en effet couronné jusqu'à ce jour leurs tentatives. La Belgique entière s'est associée en quelque sorte à cette protestation patriotique contre la *contrefaçon*. Elle a acheté, malgré leur prix fort élevé pour un pays où les livres se vendent d'ordinaire à si bon marché, cinq ou six mille exemplaires des meilleurs ouvrages écrits ou illustrés par des Belges; le gouvernement seul n'a pas fait son devoir, car il persiste à consacrer à l'achat des livres contrefaits les sommes votées par les chambres pour l'encouragement de la littérature nationale.

Parmi les libraires belges qui ont publié des ouvrages originaux, MM. Hen et Jamar méritent sans contredit d'être placés au premier rang. Ces jeunes et intelligents éditeurs achèvent en ce moment leur quatrième livre illustré. Leur début a été des plus heureux. Ils ont d'abord commencé par une *Histoire de la Belgique*, ornée d'un nombre considérable de gravures sur bois. — A l'histoire de la nation a succédé ensuite celle de ses grands hommes : les *Belges illustres* (3 volumes in-8). — Deux nouveaux ouvrages, qui ne sont pas encore terminés, compléteront bientôt ce panthéon national. L'un a pour titre le *grand Catéchisme de Malines*, il doit renfermer, outre un texte explicatif, des dessins des plus belles productions de l'art religieux belge en architecture, en peinture, en sculpture, en ciselure, en orfèvrerie, en *forgeronnerie*, etc. L'autre est la *Belgique monumentale, artistique et pittoresque*, qui formera deux magnifiques volumes in-8.

Les quatre gravures que publie aujourd'hui *l'Illustration* ont paru pour la première fois dans ce dernier ouvrage.

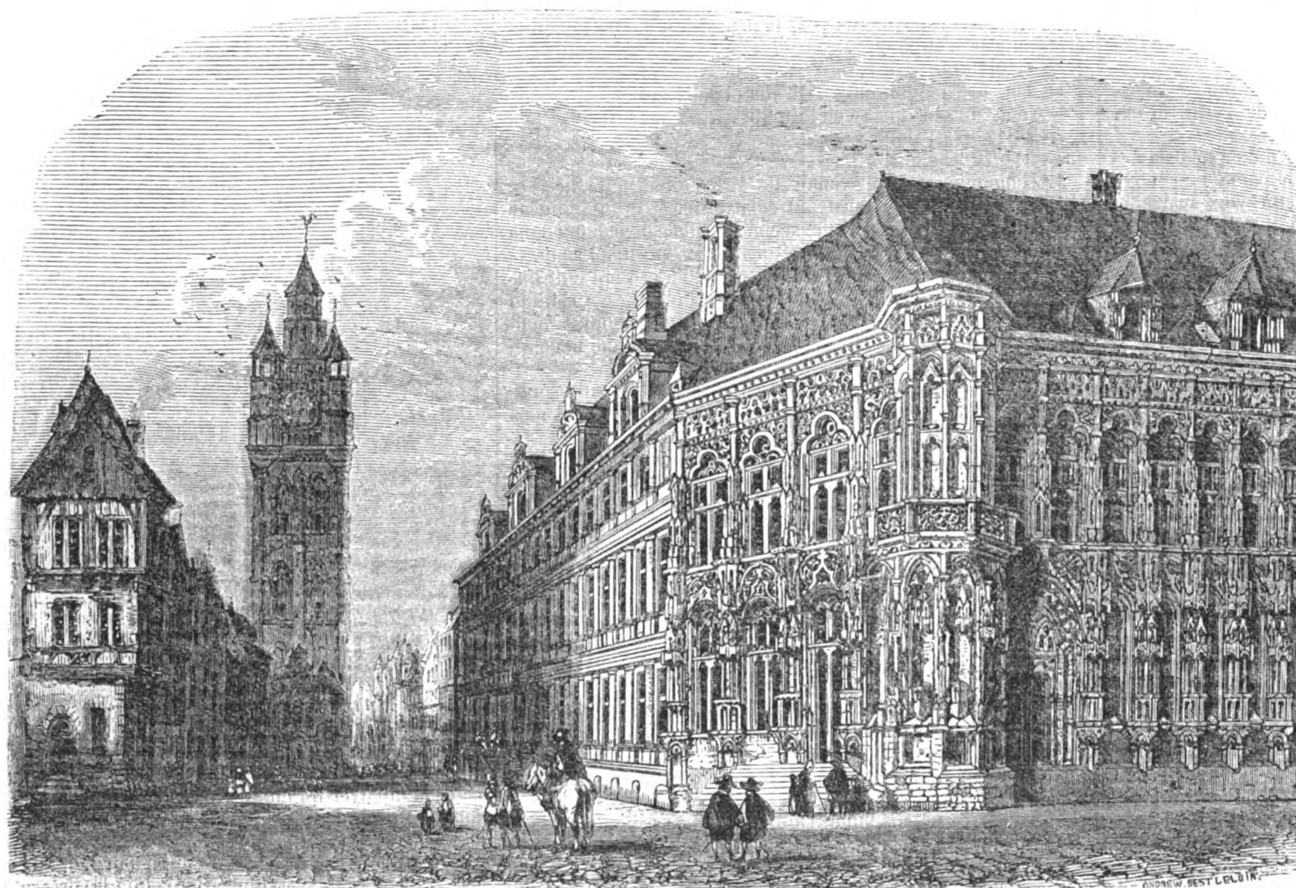


(Halle d'Ypres.)

La Belgique, comme tous nos abonnés en pourront juger, possède d'habiles dessinateurs; seulement elle manque encore de graveurs. MM. Ch. Hen et A. Jamar ont été obligés de faire graver quelques-uns de leurs dessins par des artistes anglais, mais les plus beaux et les plus importants ont dû être confiés au talent éprouvé de MM. Andrew, Best et Leloir. Jamais peut-être les graveurs habituels de *l'Illustration* n'avaient mieux justifié la réputation européenne qu'ils se sont acquise dans leur art.

Le premier de ces dessins représente la *halle* d'Ypres, — cette ville jadis si célèbre pour ses draps. — Ce monument gigantesque est dominé par le beffroi dont la fondation remonte à l'an 1200. Commencé presque à la même époque, il n'a pris ses dimensions actuelles que vers la fin du treizième siècle. Jamais, à aucune époque, aucun peuple n'éleva à l'industrie un palais aussi colossal. « Qu'on se figure, disent les auteurs de la *Belgique monumentale*, quatre ailes inégales, formant un immense trapèze dont le principal côté offre une longueur de 133 mètres sur une largeur de 13. La façade présente trois étages : d'abord une galerie voûtée, soutenue par de fortes colonnes, et qui embrasse tout le pourtour de l'édifice; puis une sorte d'entresol, éclairé par des demi-fenêtres gothiques au nombre de plus de quarante; enfin les salles supérieures, dont les belles et hautes fenêtres forment une ligne parfaitement régulière et de l'effet le plus majestueux. Le sommet de la muraille, crénelé comme le rempart d'une forteresse, est décoré de riches ornements qu'a mutilés par malheur une prétendue restauration entreprise en 1822. L'étendue du monument, l'harmonie de ses proportions, son architecture antique et imposante, tout concourt à produire sur le spectateur une impression profonde d'étonnement, d'admiration et quelquefois aussi de tristesse, quand il reporte ses regards sur la place vide et sur la cité déchue. »

L'*Hôtel-de-Ville de Gand* serait un des plus glorieux chefs-d'œuvre de l'art gothique s'il eût été terminé selon le plan de maître Eustache Polleyt, son architecte primitif. Malheureusement les guerres civiles ont ralenti et fait abandonner la construction de ce monument qui devait réunir à une grandeur imposante une variété et une délicatesse d'ornements presque incomparable. L'édifice, resté incomplet, n'a qu'une seule façade au lieu de trois, et l'étage supérieur se trouve inachevé. En 1600, les échevins en reprirent la construction interrompue depuis vingt années; mais le goût italien et espagnol, qui s'était introduit en Belgique, condamnait comme barbare la magnificence du genre gothique; on renonça au plan suivi jusqu'alors, et on bâtit à l'italienne les parties inachevées. En conséquence, on garnit la nouvelle façade de trois rangs de colonnes superposées, les unes doriques, les autres ioniques, et les dernières corinthiennes, ce qui était conforme aux règles et rappelait le palais Farnèse. Aussi les architectes prétendirent-ils que rien n'était plus beau, « pourvu qu'on regardât l'édifice obliquement, de manière à saisir le jeu des ombres et l'effet des grandes lignes et des corniches. »



(Hôtel-de-Ville de Gand.)

Les *stalles du chœur de l'église de Sainte-Gertrude*, à Louvain, sont une des nombreuses merveilles de la Belgique. « Tout ce que le style de la Renaissance a de plus riche et de plus touffu à la fois, dit M. Joly, est jeté à profusion dans l'ornementation de ces vingt-huit stalles, dont le fond représente des phases de la vie et de la Passion du Christ. Le bois de chêne semble s'être assoupli sous le ciseau de l'artiste, tant la sculpture y est hardie, facile et délicate. Chaque sujet est entouré d'un cadre formé d'ornements entremêlés de feuilles de chêne. Chose rare et heureuse, ces stalles ne portent aucune trace de détérioration et semblent sortir de l'atelier du maître. Mais, si nous en croyons des hommes compétents, l'église menace ruine, et peut-être aurons-nous bientôt à regretter la perte de ces merveilles, dues au ciseau de quelque modeste ouvrier du dix-septième siècle. »

Admirez maintenant la *grande place du marché* de Bruxelles. C'est dans l'*hôtel-de-ville* que Charles-Quint a abdiqué. C'est dans la *maison du roi*, située en face, que les comtes d'Egmont et Horn ont passé la nuit qui a précédé leur exécution. Aujourd'hui des étalages de fruitières occupent l'emplacement où s'éleva jadis l'échafaud de ces grands patriotes.

L'*Hôtel-de-Ville* de Bruxelles a été commencé en 1402. A cette époque, la vieille maison des échevins, située sur le terrain qu'occupe aujourd'hui la maison du roi, n'était ni assez vaste, ni assez magnifique pour servir de palais à la cité agrandie. On avait résolu d'en construire une autre en face, et dès l'an 1380, on avait commencé les achats de terrain et

la démolition. En 1401 seulement furent creusés les premiers fondements de l'Hôtel-de-Ville actuel, dont la partie la plus ancienne fut achevée cinq ou six ans après. Ce n'était encore qu'un bâtiment de grandeur moyenne, construit en équerre, et donnant d'un côté sur la place, et de l'autre sur la rue de l'Étoile. Il forme aujourd'hui l'aile orientale de l'édifice (celle qui se trouve à gauche du spectateur), et n'a subi d'autres changements que de légères mutilations. En 1444, on voulut l'orner d'une tour, et cette tâche fut confiée à l'architecte Jean Van Ruysbroeck, qui prêta solennellement le serment ordinaire de n'employer que de bons matériaux, afin que l'ouvrage fût solide et durable. Jamais sans doute serment ne fut mieux tenu. En dix ans, Ruysbroeck éleva jusqu'à la hauteur de 106 mètres cette flèche hardie et colossale qui surpasse en élégance comme en légèreté tout ce que l'art avait produit jusque-là de plus merveilleux : c'est une pyramide à jour dont le faîte aérien a pour couronnement un groupe gigantesque de cuivre doré, représentant saint Michel vainqueur du dragon.

L'aile occidentale de l'Hôtel-de-Ville n'existant point à cette époque, cette admirable tour se trouvait à l'extrémité du bâtiment. Elle était destinée à en former l'angle, comme on le voit encore à l'épaisseur inégale des murs qui le soutiennent; il fallait donc, pour régulariser la façade, ériger encore une seconde flèche à l'extrémité opposée, et tel était, selon toute apparence, le projet de Jean Van Ruysbroeck.

C'eût été, sans contredit, un prodigieux spectacle que celui de ces deux pyramides pareilles s'élançant l'une à côté de l'autre et rattachées entre elles par les trois nobles étages de l'aile déjà construite. Mais ce plan ne fut pas suivi.

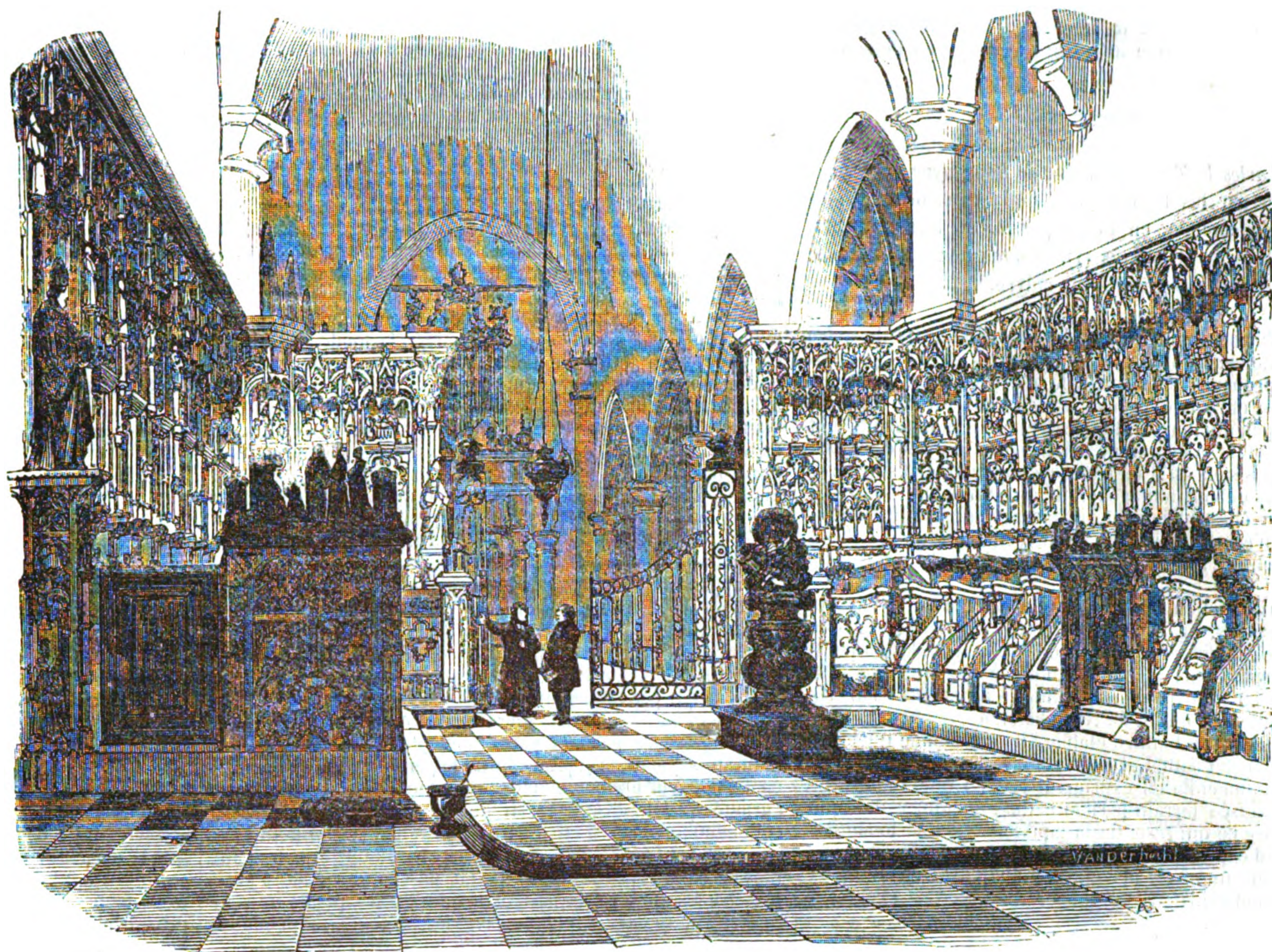
On ne sait pas à quelle main fut confiée, plus tard et vers la fin du siècle, la reprise des travaux. Le plan adopté alors consistait à construire une seconde aile au lieu d'une deuxième tour; de cette manière, la flèche, qui existait à l'angle, se trouva pour ainsi dire reportée au milieu. Mais le nouveau bâtiment n'atteignit pas tout à fait les dimensions calculées par l'artiste, soit que les magistrats eussent reculé devant les inconvénients qu'aurait entraînés l'élargissement de la place, soit que le terrain offrît des obstacles imprévus; de là l'irrégularité que présente aujourd'hui l'ensemble de l'édifice, une des ailes étant plus courte que l'autre.

On avait mis à peu près un siècle à compléter l'Hôtel-de-Ville; mais il était digne de sa destination et pouvait satisfaire l'orgueil de la cité. A peine fut-il achevé, il fallut songer à reconstruire l'ancienne maison échevinale, qui menaçait ruine (1514). En même temps s'écroula un édifice voisin affecté à la police des princes, et que pour ce motif on appelait la Maison du Pain, et plus tard la maison du roi. Ces deux bâtiments furent bientôt remplacés par un petit palais trop splendide pour quelques-unes des administrations inférieures qui l'occupèrent. Malheureusement des modifications successives lui ont enlevé en partie l'élégance des proportions et la pureté de style qui en faisaient un modèle d'architecture gothique.

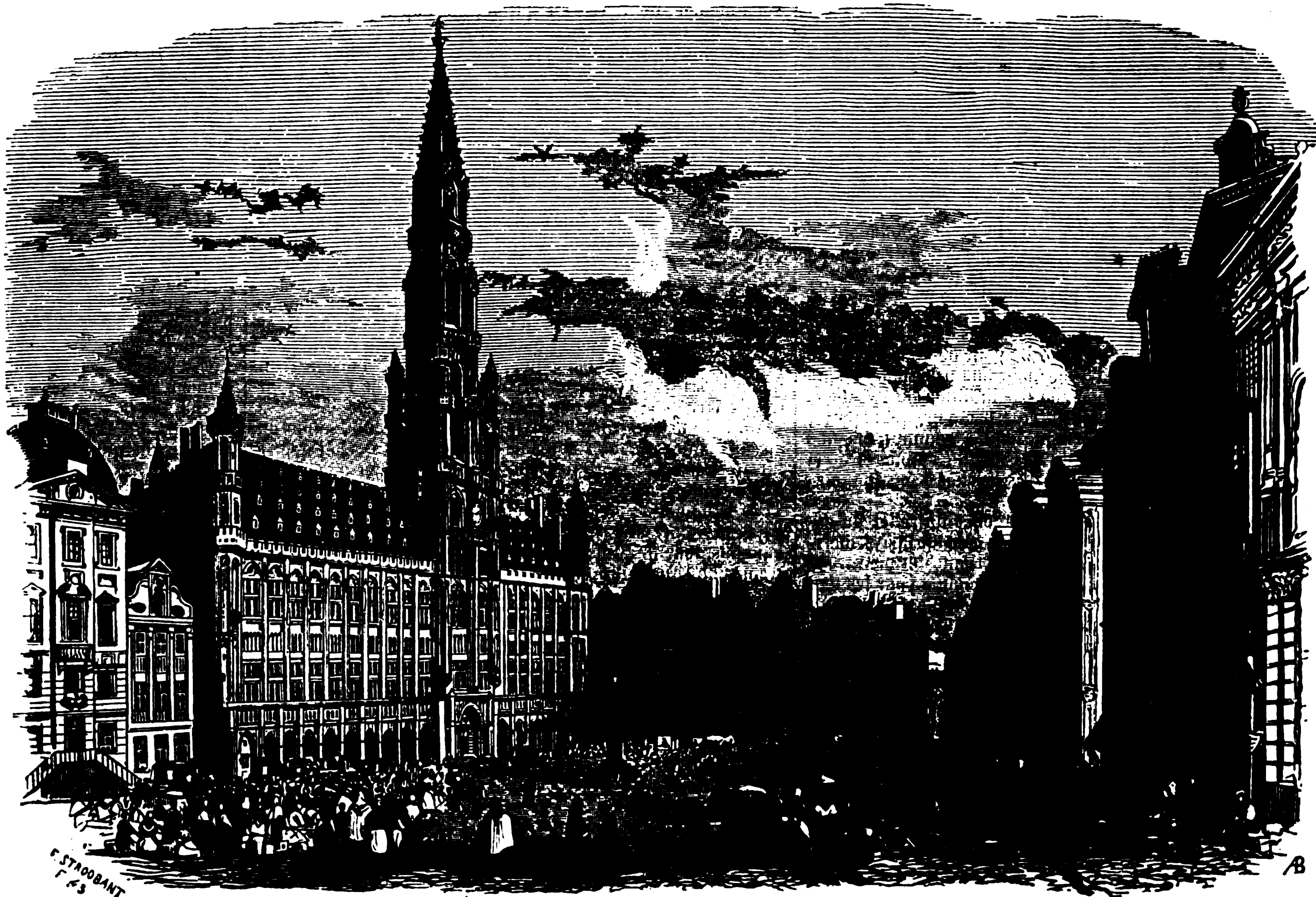
Le bombardement de Bruxelles, du 13 août 1695, par Villeroi, maltraita surtout les quartiers du centre et les environs de l'Hôtel-de-Ville. Il fallut même abattre et rebâtir une partie de ce dernier édifice (le côté méridional), ainsi que plusieurs des maisons donnant sur le Grand-Marché. — Ce fut alors que les principaux corps de métiers élevèrent une foule de brillants édifices, qui complétèrent la place principale de Bruxelles telle que les étrangers l'admirent aujourd'hui, et telle que la représente notre dessin.

La Belgique monumentale, artistique et pittoresque, renferme, outre un certain nombre de grandes planches tirées à part, une foule de vignettes intercalées dans le texte. Avons-nous besoin de vanter la perfection de ces gravures? Leur mérite n'a-t-il pas frappé tous les yeux? Comme on l'a vu, sans qu'il soit nécessaire de le faire remarquer, la librairie belge, que nous appellerons *nationale*, lutte glorieusement avec les librairies française et anglaise. Bruxelles ne se contente plus d'imiter Paris et Londres, elle a honte de les voler; elle *crée* à son tour des ouvrages originaux, elle les illustre avec le luxe, l'intelligence et le goût qui distinguent ses deux rivales.

Quand *la Belgique monumentale* sera terminée, nous accorderons au texte l'attention dont nous espérons le trouver digne. Nous dirons seulement, dès aujourd'hui, que c'est un livre sérieux plein de faits intéressants, qui mérite un examen approfondi, et qui compte parmi ses auteurs les écrivains les plus estimés de la Belgique. Le premier volume commence par une introduction de M. Moke; il se divise en trois parties : les *Flandres*, le *Brabant* et la *province de Namur*. Il contient l'histoire et la description générales de ces trois provinces, l'histoire et la description particulières de



(Les Stalles de Sainte-Gertrude, à Louvain.)



(Hôtel-de-Ville de Bruxelles.)

Gand, de Bruges, d'Ostende, d'Audenarde, d'Ypres, de Bruxelles, de Louvain et de Namur. Les premières livraisons du second volume sont consacrées au Hainaut. — La France se doit à elle-même d'encourager des entreprises consciencieuses qui auront pour résultat de mettre un terme, avant les traités de commerce, aux terribles ravages du fléau de la contrefaçon étrangère, et de jeter dans un intérêt général les premières bases d'une littérature nationale en Belgique.

Tente de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, ou Tapisserie prise par les Lorrains lors de la mort de ce prince devant leur capitale, en 1477; par M. DE SANSONNETTI, ancien élève de M. Ingres (1). In-folio de 20 pages, avec 6 grandes planches gravées sur cuivre.

Depuis plusieurs années, l'étude des monuments de notre histoire et de ceux qui témoignent des arts cultivés par nos aïeux s'est propagée de la capitale aux provinces. « La ville de Nancy en offre une preuve irrécusable, dit M. Sansonnetti. Si le peu qui nous reste de ses anciens monuments doit tôt ou tard subir la commune destinée des choses d'ici-bas, ce ne sera pas sans qu'il en reste des souvenirs; et s'ils ne se montrent pas debout aux générations futures, au moins les retrouveront-elles fidèlement dessinés et soigneusement décrits. — Je n'épargnerai rien, ajoute-t-il, pour qu'il en soit ainsi de la tenture qui décore deux salles de la Cour royale de Nancy. »

Dans l'introduction explicative qui accompagne ses six planches gravées, M. Sansonnetti essaie de démontrer que cette tenture est bien réellement « une des dépouilles du petit-fils de Jean sans Peur, et que l'étang glacé de Saint-Jean-du-Vieil-Atre a eu sa part dans l'immense butin semé sur les bords des lacs de Morat et de Neufchâtel. »

L'origine de cette tenture établie, il nous donne quelques détails sur son état actuel, il explique les scènes qu'elle représente; il termine enfin en exprimant le vœu que l'établissement d'un musée lorrain permette de rassembler dans un meilleur ordre ce qui reste de la tapisserie de Charles le Téméraire, et d'exposer plus convenablement qu'au Palais-de-Justice et dans une salle inaccessible au public ces glorieux trophées de notre histoire nationale.



Physiologie de la Robe.

La femme de goût se met toujours bien, et la femme qui se met bien porte nécessairement son attention sur les trois points saillants de sa personne, savoir : la tête, les mains et les pieds. Elle sait que sa coiffure, sa chaussure et ses gants ne doivent rien laisser à désirer sous le rapport de la grâce et de la fraîcheur, soit parce que les parties extrêmes du corps attirent naturellement le regard, soit parce que ces extrémités ont en propre une physionomie qu'on est curieux d'interroger.

Toutefois, les soins indispensables dans les détails de la toilette n'empêchent pas la femme de goût de choisir avec le plus grand discernement la robe dont elle a besoin ou fantaisie. Instruite par expérience ou par intuition de l'analogie qui peut exister entre le vêtement et la personne qui le porte, elle emploie son tact et sa perspicacité à réunir dans une robe le mérite de la couleur, du dessin, de l'étoffe et de la forme, comme à approprier ces divers mérites à son âge, à sa taille, à ses habitudes et à sa position.

La couleur préférée semble être en effet un reflet du caractère. Voyez la femme vive, alerte et gaie des pays méridionaux, elle penche pour les couleurs riantes et bien tranchées. Celle du Nord, froide et sérieuse, incline pour les tons sévères ou pour les nuances habilement fondues. La femme douée de force et d'énergie, celle qui aime l'éclat et le bruit, celle que l'on peut taxer de méchanceté (si toutefois il y a des femmes méchantes), montre d'ordinaire un goût décidé pour la bigarrure de l'ajustement, pour les couleurs saillantes que l'on aperçoit de loin. La femme modeste, au contraire, et que domine la raison, recherche par instinct les couleurs foncées. Et remarquez, pour preuve de cette analogie, que les professions graves, les sentiments tristes, la pauvreté, la vieillesse, ont communément adopté pour livrée, le noir, le brun, le violet; tandis que la joie, l'espérance, la jeunesse, la fortune, se parent de blanc, de vert, de bleu et de rose. Ajoutons encore qu'il est des couleurs qui semblent rapetisser, amincir le corps, d'autres qui le rendent en apparence plus volumineux de tous points; que quelques-unes, s'harmoniant avec le teint, donnent un nouvel attrait à la figure; que certaines autres l'assombrissent et lui prêtent un air maladif, parce qu'elles projettent des demi-teintes qui en détachent les plans. Le choix des couleurs convenables dans le vêtement nécessite donc un vif sentiment de l'art, ou bien une coquetterie très-entendue.

Or, la même science est applicable au dessin d'une robe. Le goût, placé ici dans des conditions tout à fait semblables à celles que nous venons d'analyser; le goût, disons-nous, doit opter, suivant les mêmes règles, pour les grands ramages ou les semis délicats, pour les carreaux ou les rayures.

En principe, les carreaux ne produisent un bon effet que sur les femmes qui présentent une grande surface, tandis que les rayures conviennent à toutes. L'œil suit volontiers ces lignes qui, s'étendant de la base au sommet du corps, convergent autour de la ceinture et s'épanouissent ensuite avec grâce sur la poitrine et sur les épaules. Depuis le perfectionnement de toutes les choses usuelles, les dessins des étoffes sont très-corrects et marqués par de brillantes couleurs. Il ne s'agit que de distinguer dans le nombre ceux dont les nuances bien combinées forment un tout harmonieux doux et velouté qui charme le regard et fait que chacun s'écrie : Oh! la jolie robe!

Au lieu de se draper indifféremment dans la première étoffe venue parmi celles que fait surgir la mode, la femme de goût, pour qui cette mode n'est qu'un thème varié, a grand soin de ne prendre que ce qui lui sied le mieux. Est-elle chargée d'embonpoint, elle ne se risque pas à grossir son volume par des tissus épais tels que le pékin, le velours, le damas; mais elle tâche de réduire ses formes sous le cachemire, le barége, la gaze et le crêpe bien soutenus. Est-elle maigre, difforme, petite, elle évite prudemment de porter une robe molle et collante; jalouse, au contraire, de suppléer à son grêle physique, elle emprunte à des étoffes fermes l'ampleur du contour.

L'apparence des étoffes mauvaises est un abus de l'industrie dont les résultats nous ont souvent frappé. A moins d'être dans une de ces situations malheureuses où l'on songe plus à se vêtir qu'à se vêtir bien, le *bon marché* n'est qu'un leurre ou plutôt un piége dont il faut se préserver. Suivant les inductions qui peuvent se tirer de toutes choses, il nous a toujours semblé reconnaître que les femmes amateurs de ces sortes de robes pèchent par l'intelligence ou le sens commun, puisque deux, quatre, dix expériences ne les empêchent pas d'être dupes de leur prétendue économie, qui n'est au fond que du gaspillage. Il nous a semblé encore que cet engouement pour les étoffes trompeuses dénote un goût vulgaire, parce que la femme qui se met bien aime à jouir avant tout de son propre suffrage, qu'elle ne cherche point à surprendre les yeux par le faux et le clinquant, qu'elle ne veut être que ce qu'elle paraît (une femme de goût), et qu'elle ne veut paraître que ce qu'elle est (en fait de costume bien entendu).

Dirons-nous maintenant l'effet que produit une robe trop courte ou une robe trop longue? Nous avons peur d'abuser de la complaisance des lecteurs, et cependant que de choses à étudier dans la coupe d'une robe! Voyez comme cette queue traînante donne un faux air de grandeur à cette femme qui traverse le péristyle du château! C'était jadis une fille assez enjouée qui nous arriva un beau jour de l'autre monde (l'Amérique) pour vendre à nos enfants son savoir musical, et la voilà montée, de tierce en quinte, au diapason de la cour citoyenne. Grâce à la queue majestueuse de sa robe, elle n'a besoin aujourd'hui ni d'esprit, ni de bonté, ni d'aucune valeur personnelle, car il ne s'agit de rien moins que d'une queue *diplomatique*. Place! place! c'est une quasi-ambassadrice qui passe. — Considérez ailleurs cette petite femme dont la jupe écourtée laisse apercevoir une jambe presque andalouse! Ne trouvez-vous pas qu'avec un air aussi dégagé, elle promet d'aller loin? — On raconte qu'une duchesse de création nouvelle étant sur le point de prêter serment devant l'Empereur, toute la gent courtisane fut en émoi pour une affaire grave. Il s'agissait de savoir si la grande dame pouvait se présenter en *robe courte*, après qu'il avait été décrété que la *robe à queue* serait de rigueur pour ces sortes de représentations. M. de Talleyrand, qu'on alla consulter comme l'arbitre suprême, répondit d'un ton malin : « Je conviens que la robe de madame la duchesse est un peu courte pour prêter un serment de fidélité. » Néanmoins, l'histoire dit qu'on passa outre en cette circonstance, et que l'Empereur daigna fermer les yeux sur la faute d'étiquette.

Un fait incontestable, c'est qu'à l'aspect d'une femme on éprouve une sensation agréable ou déplaisante selon que sa mise est propre, élégante, convenable, ou bien qu'elle est dépourvue de ces qualités. La robe peint en partie le moral. Telle femme qui, malgré son état d'aisance, porte des robes fripées, malpropres, trahit son désordre, sa paresse, sa parcimonie; telle qui, alternativement, donne dans les deux extrêmes de la toilette, montre le peu de liaison qui existe dans ses idées. D'où il faut conclure, sauf quelques réserves, que cet axiome physiologique : « L'habit c'est l'homme, » peut être retourné ainsi : « La robe, c'est la femme. »

Terminons ces remarques par le récit d'une aventure appropriée au sujet.

Mademoiselle Clémence Norveins avait atteint sa vingt-quatrième année sans pouvoir capter un mari. Sa dot était cependant honnête, sa figure agréable et son caractère fort doux; mais il lui manquait tout ce qui constitue une taille bien faite, et les graves défauts de son corps n'ayant été ni réformés ni dissimulés, il ne s'était trouvé aucun jeune homme dans le département qui voulût s'en accommoder. Pour mettre fin à une situation si critique, mademoiselle Clémence supplia son père de la conduire à Paris, auprès d'une tante qu'elle désirait connaître, et que, dans sa politique, elle jugeait un moyen excellent pour arriver à l'état de mariage.

Madame de Ternon était précisément une de ces bonnes tantes, qui, tout à fait maîtresses d'elles-mêmes, ouvrent à la fois leurs bras, leur maison et leur bourse à la progéniture fraternelle.

A peine la jeune provinciale fut-elle installée en si bon lieu que déjà une influence puissante avait agi sur tout son être. A force de s'entendre dire que l'art peut suppléer à la nature, que le goût transforme toute chose, mademoiselle Clémence avait emprunté aux modes, habilement façonnées, tous les charmes qu'elles possèdent. Sa couturière lui avait enseigné *tant de secrets*, la tante était si généreuse, qu'en très-peu de temps, grâce au *cachet parisien*, la transformation fut complète, du moins en apparence. Tous ceux qui voyaient mademoiselle Norveins pour la première fois (madame de Ternon l'avait tenue prudemment en charte-privée pendant trois semaines), vantaient de confiance l'élégance de sa taille, la fine cambrure de ses reins, la forme avantageuse de son buste, la grâce parfaite de son maintien. Des louanges si nouvelles pour la provinciale épanouirent, comme bien on le pense, son visage, qui, dès lors, acquit une physionomie animée, radieuse, et par conséquent fort piquante.

Un veuf de trente-cinq ans, très-riche, nommé M. Saint-Martin, occupait une loge à l'Opéra, tout à côté de celle de madame de Ternon. Il vit mademoiselle Norveins, la considéra de la tête aux pieds avec la plus minutieuse attention; et, satisfait de son examen (car il tenait par-dessus tout à ce qu'une femme fût bien faite), il se fit présenter chez la tante avec l'arrière-pensée de convoler en secondes noces. En effet, lorsqu'il se fut bien persuadé, dans toute la partialité de l'amour, que la demoiselle joignait une foule d'agréments à ceux qui, d'abord, l'avaient séduit, il la demanda en mariage, et l'obtint.

Peut-être croyez-vous, comme nous, bénévole lecteur, que, par probité ou par délicatesse, on aurait dû, arrivé à ce point, ménager doucement la vérité au bon jeune homme, qui se trouvait pris comme dans un rets! Mais il n'en fut rien. Il fallait un mari. — Celui-ci était charmant. — Quoi de plus heureux, et surtout quel triomphe! — Oui, triomphe d'un jour; mais quel lendemain que celui de pareilles noces! — Le soir donc que vous savez, la mère de M. Saint-Martin procéda, suivant les convenances, à l'installation de sa bru dans la chambre nuptiale. La mariée avait pris tout à coup un air si sérieux et si contraint, que la digne matrone, pénétrée de sa tâche, crut devoir employer, pour la remplir, les câlineries les plus affectueuses. — Voyant enfin l'inutilité d'une plus longue résistance, la jeune femme s'abandonna en soupirant, et les yeux baissés, aux soins de sa caméristе, et le déshabillé commença.

Qu'on juge de la stupéfaction de la belle-mère, pendant que la mariée se dépouillait peu à peu de ses charmes postiches! — Ce fut d'abord une robe qui recélait de toutes parts des couches mystérieuses de ouate, et sans laquelle il ne paraissait plus de formes à l'endroit du corsage, ni de parité entre les épaules. — Puis un objet ignoble qui, se détachant des reins, laissa voir dans toute sa platitude ce corps anguleux et mal bâti. — Ensuite vint le tour du corset baleiné, rembourré devant et derrière, corset-monstre, chef-d'œuvre de l'art, dont le faux témoignage avait soutenu avec effronterie celui de la robe.

A l'aspect de cette femme si contrefaite, la belle-mère, saisie de dégoût et charmée en un sens de justifier le mécontentement que lui avait causé ce mariage, n'eut d'autre pensée que d'instruire aussitôt son fils de la déception qui l'attendait.

Bouillant de colère, M. Saint-Martin se fait annoncer auprès de sa femme; et, d'un air qui fit enfuir la caméristе, il dit en entrant dans la chambre ce peu de mots : « Madame, vous m'avez indignement trompé. Apprenez qu'en me mariant je ne comptais pas épouser *une robe*. Vous m'entendez?... cela suffit. Dès demain, sans bruit, sans éclat, nous nous séparerons pour toujours. Vous partirez pour la campagne. J'entreprendrai, de mon côté, un long voyage pour me distraire de la perte de mes illusions. »

Ce ne fut qu'après un certain espace temps, lorsque l'isolement lui devint insupportable et que les douleurs d'un rhumatisme aigu l'importunèrent sans relâche, que M. Saint-Martin se prit à regretter profondément son union rompue. Il se dit avec raison que la femme la plus mal partagée au physique ne laisse pas que d'être souvent une compagne utile et bonne, et, qu'après tout, il avait été dur envers la sienne.

Ces réflexions portèrent bientôt leur fruit : un raccommodement parfait s'opéra entre les deux époux; seulement, quand, par hasard, madame Saint-Martin faisait remarquer à son mari une femme de tournure gracieuse, celui-ci répondait d'un air distrait : « Hum! je ne m'y fierais pas. »

Correspondance.

Ceux de nos abonnés qui nous adressent leurs réclamations sous forme de *rébus* sont priés de vouloir bien mettre la traduction à côté.

A MM. L. et S. — Nous n'avons pas envoyé la *Table des Matières* du tome Ier à nos abonnés. Nous l'avons fait imprimer seulement pour ceux qui font collection du journal; on la trouve, ainsi que la couverture du volume, chez tous les libraires au prix de 35 centimes.

A M. A. D. F., à Mayence. — Il y a des choses qu'on ne peut pas faire et que nous ne ferions pas si elles étaient possibles. Vos compliments sont acceptés comme ils sont offerts.

A M. K., à Concarneau. — Nous insérons votre lettre. La leçon ne nous a pas fait rougir. Continuez, monsieur, à cultiver une science si agréable; nous applaudirons à vos succès et ferons des vœux pour l'avancement de vos collègues.

A M. — Il est prié de vouloir bien faire reprendre sa musique, que l'on trouve originale ainsi que les paroles.

(1) Nancy, Grimblot; Paris, Leleux. En noir, 6 fr.; colorié, 25 fr.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.



(Figure allégorique de Janvier.)

Modes.

Les jours d'hiver tout le monde est enveloppé sous les manteaux et les fourrures. Mais, le soir venu, on quitte les chauds vêtements pour les robes décolletées, la gaze, le satin, le velours; on se pare de bijoux et de fleurs naturelles.

Les lustres s'illuminent, la foule encombre les salons, les éventails s'agitent : c'est le moment de faire nos observations.

Nous voyons d'abord une jeune femme portant une couronne de fleurs; sa robe est en satin, garnie de chaque côté par deux rangs en dentelle séparés par un plissé de rubans; elle a une berthe qui entoure sa taille très-gracieusement.



Puis des robes à deux ou trois jupes forment des nuages légers qui passent dans les quadrilles.

Les robes en satin uni ou en damas à fleurs sont toutes ouvertes devant en tablier; par exemple, une robe de velours épinglé est ouverte sur un tablier de satin blanc; des rubans sont disposés en carreaux qui sont attachés de chaque côté par des nœuds de rubans; ou bien encore une robe de satin à fleurs sera ouverte de chaque côté sur une bande de satin uni, où bouillonne un tulle retenu de distance en distance par des coques en rubans, ou quelquefois un bouquet de fleurs. Une robe de satin blanc est relevée d'un côté par une suite de camées qui se terminent à la ceinture; le dessous, qui est aussi en satin, laisse voir un haut volant en dentelles. Les petites manches ont une draperie bordée de deux rangs de dentelle; des camées la retiennent au milieu. Partout de gracieuses et riches parures, et puis enfin les tuniques légères disparaissent; les robes de satin, les bijoux, les fleurs aussi; les derniers accords résonnent, la soirée est terminée. A demain d'autres fêtes et de nouvelles parures.



A M. le Directeur de L'ILLUSTRATION.

Monsieur,

Je suis rentier, j'habite Concarneau, et je m'y ennuyais un peu, car j'ai longtemps vécu à Paris et mes souvenirs m'y reportaient sans cesse. Depuis que *l'Illustration* paraît, je ne m'ennuie plus; je revois tout ce qui m'a charmé dans la capitale et j'assiste aux événements qui s'y succèdent journellement. Mais je dois le dire, ce qui me plaît le plus dans votre journal, ce sont les *Rébus*. Dès que le numéro arrive au café de la place, je déchire l'enveloppe et je vais droit à l'énigme; je la contemple longtemps pour la graver dans ma mémoire; souvent je la copie et je l'emporte avec moi. Dans mes promenades, le rébus m'accompagne; il occupe agréablement mon esprit, il exerce mon intelligence sans la fatiguer. Quand j'ai deviné, je reviens au café dans la journée, et je jouis en voyant les habitués qui tendent sans succès leurs fibres cérébrales. Après de longs efforts, ils finissent toujours par s'avouer vaincus par le Sphinx; alors je prends la parole et je dégage lentement la phrase de ses enveloppes hiéroglyphiques.

Mais je ne devine pas toujours; le brigadier de la gendarmerie et un professeur du collége sont quelquefois plus heureux que moi. Cependant je vous ferai remarquer que le professeur n'a jamais pu deviner *Agamemnon, général des Grecs*, etc. Moi, j'avais trouvé, et je lui disais pour le mettre sur la voie : « C'est de votre ressort, professeur, le rébus est dans Sophocle. »

Je triomphais trop tôt : comme de coutume, j'avais lu le premier le rébus du 25 décembre, et voyant qu'il y avait de l'eau et un rocher, j'étais allé me promener sur le bord de la mer pour y chercher des inspirations. Vers midi, je revins au café sans avoir rien trouvé. Les autres habitués n'avaient pas été plus heureux. Ce soir-là, on fit une incroyable dépense de sagacité jusqu'à neuf heures, heure à laquelle on se couche à Concarneau.

Le lendemain, le professeur était au café plus tôt que de coutume. C'était de mauvais augure. N'étant pas marié, il avait profondément réfléchi toute la nuit, et au point du jour, le problème était résolu. Époux et père, je me consolais en songeant qu'il avait abusé des avantages de sa position antisociale. Mais quand le numéro suivant vint avec le mot de l'énigme, je restai confondu; car non-seulement le professeur avait deviné, mais il avait deviné mieux que l'auteur du rébus, homme de génie cependant, mais qui n'a pas vu tout ce qu'il y avait dans son œuvre. De même Homère (autre homme de génie) n'a pas aperçu l'Énéide dans l'Odyssée; de même Papin (autre homme de génie, mais dans un genre différent) n'a pas trouvé des locomotives et des bateaux à vapeur au fond de sa marmite. Le créateur n'a vu dans son rébus que *Moïse sauvé des eaux*. Il y a bien mieux; il y a : *Moïse sauvé des eaux par une princesse et sa suivante, au bord du Nil* (*d'une île*). Que dites-vous de la leçon du professeur? comme cela est complet! comme dans cette savante hermeneutique toutes les parties du dessin sont judicieusement interprétées et clairement exprimées! Rien n'est omis, rien n'est ajouté; c'est fidèle comme un thème, précis comme une version. Aussi, vous le voyez, je proclame moi-même la victoire de mon rival, et je suis fier d'avoir été vaincu par un savant qui traduit les rébus mieux que ceux qui les font.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le Directeur, votre très-humble serviteur, JÉHAN KERMACADEK.

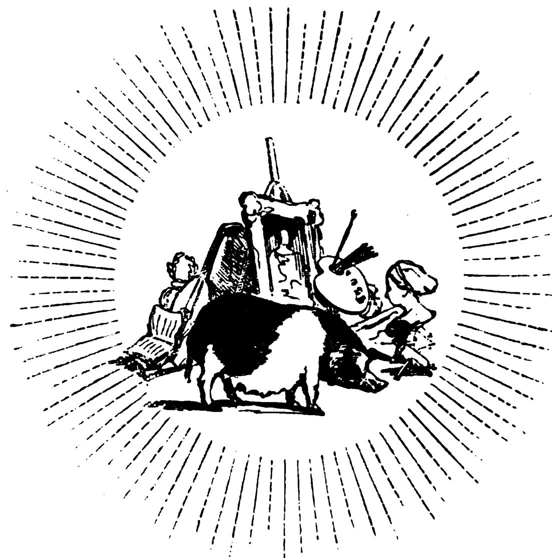
P. S. Le professeur a vu ma lettre; il en est enchanté, car il voudrait être placé à Paris et sollicite auprès de M. Villemain, qui lui accordera certainement sa demande s'il est abonné à *l'Illustration*. Alors je serai le Champollion de Concarneau. Le brigadier ne compte réellement pas; il n'a encore pu trouver que celui de *la nuit tous chats sont gris* (30 septembre). Cela tient à ce qu'il s'en aperçoit souvent dans ses expéditions contre les réfractaires.



Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Agréez, cher abonné, nos souhaits de bonne année : les petits cadeaux entretiennent l'amitié.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

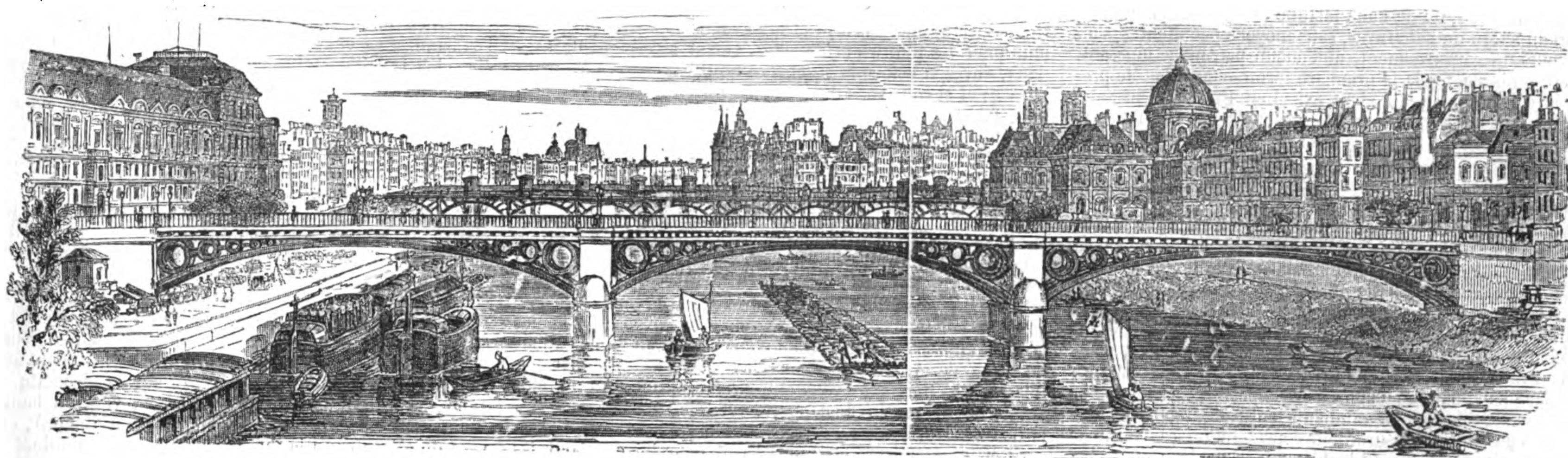
A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE ET Cᵉ, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,
JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 46. Vol. II. — SAMEDI 13 JANVIER 1844.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.



Mathieu de Dombasle.

Christophe-Joseph-Alexandre Mathieu de Dombasle, né à Nanci, le 26 février 1777, vient d'y mourir le 27 décembre 1843. C'est l'homme auquel l'agriculture française est redevable de ses plus grands progrès. La richesse agricole de la Flandre et de quelques autres contrées, comparée au triste état de notre culture dans presque tous nos départements du centre, de l'ouest et du midi, avait inspiré à M. de Dombasle la profonde conviction que, de toutes les industries, l'agriculture est celle où il y a le plus à faire en France pour la prospérité du pays et pour le bien des particuliers qui s'y livreront. M. de Dombasle n'a pas seulement consacré à cette pensée des talents supérieurs, un mérite d'écrivain qui, dans toutes les carrières, l'auraient placé au premier rang; il s'est fait l'homme du progrès agricole, il s'est dévoué à cette œuvre avec une foi ardente et une complète abnégation. Le résultat personnel fut, pour M. de Dombasle, une lutte contre des obstacles sans cesse renaissants, des revers de fortune, et de cruelles blessures dans ses plus chères affections; mais M. de Dombasle a réussi dans les autres : le succès des cultivateurs que ses leçons et son exemple ont formés, l'impulsion donnée à l'industrie agricole de la France, voilà le succès et la récompense de M. de Dombasle, car c'est le résultat qu'il ambitionnait par-dessus tout.

Avant M. Mathieu de Dombasle, nous avions de savants agronomes, d'habiles fermiers, des propriétaires éclairés, marchant dans la voie du progrès; toutefois, leurs efforts étaient isolés, sans imitateurs; les entreprises agricoles restaient l'objet de la méfiance et du discrédit; et tandis que la jeunesse assiégeait en foule l'entrée de toutes les autres professions, personne ne venait à songer que la culture du sol offrait la carrière la plus indépendante et la plus assurée. Les écrits de M. de Dombasle ouvrirent les yeux du public sur



(Portrait de M. Mathieu de Dombasle, décédé le 27 décembre 1843.)

cette fâcheuse erreur; cependant il ne suffisait pas de répandre des idées plus saines, il fallait mettre l'instruction agricole à la portée des jeunes gens chez lesquels il avait fait naître le désir de se livrer à l'agriculture. En France, où les quatre cinquièmes de la population se composent de cultivateurs, il n'existait aucun établissement destiné à l'enseignement théorique ou pratique de l'agriculture. Cette lacune, M. de Dombasle entreprit de la combler. Privé, par les événements de 1814, d'une belle fortune acquise dans la fabrication du sucre de betteraves, sans moyens pécuniaires, sans le secours du gouvernement, ni d'aucun patronage puissant, M. de Dombasle fonda la première ferme-modèle et le premier institut agricole qui aient existé en France. Plusieurs propriétaires de Nanci, en tête desquels figurait l'illustre général Drouot, lui fournirent le capital nécessaire, à des conditions désintéressées, et s'associèrent ainsi à l'honneur d'une entreprise qu'ils savaient ne devoir tourner qu'au profit du pays. C'est avec le modique capital de 60.000 fr., confié à ses talents et à sa réputation de probité, que M. de Dombasle loua la ferme de Roville, pour s'y livrer à l'enseignement et à l'application de méthodes perfectionnées.

Bientôt M. de Dombasle fut entouré d'un petit nombre d'élèves attirés par le charme d'une profession dont l'étude se faisait au grand soleil. Ces jeunes gens, qui n'étaient venus chercher à Roville qu'une instruction professionnelle, y subissaient, par la force des choses, une modification importante dans leur manière d'apprécier les positions sociales. Par cela même qu'ils étaient étudiants cultivateurs, il ne leur était plus possible de mesurer leur considération à l'habit, car eux-mêmes avaient revêtu la blouse; il ne leur était plus possible de croire que le travail manuel dérogeait, car, témoins continuels des travaux agricoles, ils arrivaient bientôt à y mettre la main. Ainsi, le courant qui avait poussé la jeunesse à fuir ou à quitter la profession agricole pour embrasser les professions dites libérales, ou les fonctions publiques, fut changé : pour la première fois une influence contraire se manifesta, et des jeunes gens quittèrent l'Ecole de Droit et les habitudes de la ville pour se livrer aux travaux des champs.

Tandis que M. de Dombasle modifiait aussi heureusement la tendance de l'esprit public, il introduisait une réforme matérielle d'un haut intérêt. Dans un grand nombre de départements, les labours s'exécutaient et s'exécutent encore avec une charrue défectueuse, qui n'opère qu'un labour imparfait, au moyen de six ou huit bêtes de trait conduites par plusieurs hommes; il est évident qu'aucune culture ne peut être profitable avec un mode aussi dispendieux de labourer la terre. M. de Dombasle, par ses écrits et son exemple, propagea l'adoption de la charrue flamande, modifiée dans quelques-unes de ses parties; et désormais l'abandon de la charrue ruineuse dont nous venons de parler n'est plus qu'une question de temps, car il n'est pas de canton où, grâce à M. de Dombasle, une charrue perfectionnée n'ait été introduite, et il est impossible que la comparaison des deux instruments ne détermine pas l'adoption de ce qui fait évidemment mieux et à meilleur marché.

Si M. de Dombasle, en fondant l'établissement de Roville, n'avait eu en vue que son avantage personnel, il n'aurait pas été plus loin. Ses écrits lui avaient mérité une réputation européenne (1); son Institut agricole et sa fabrique d'instruments aratoires offraient des bénéfices, et la ferme de Roville, conduite avec l'intelligence et l'ordre d'un homme comme M. de Dombasle, ne pouvait être onéreuse en la cultivant du point de vue industriel. Mais le but de M. de Dombasle était moins de faire de l'industrie personnelle que de faire de la science pour ouvrir des voies plus larges à l'industrie et à la prospérité publiques. Sous cette inspiration, M. de Dombasle devait s'attacher à résoudre le problème de la suppression de la jachère, question qui intéresse à un si haut degré l'avenir de notre agriculture. Les plantes sarclées, qui remplacent la jachère en préparant le sol à recevoir des céréales, et qui, pour la plupart, contribuent à l'augmentation des engrais par l'abondante nourriture qu'elles fournissent aux bestiaux, sont une condition nécessaire pour arriver à la suppression ou du moins à la notable réduction de la jachère. Toutefois, les plantes sarclées, comme toutes les autres récoltes, ne peuvent être cultivées qu'autant que le cultivateur trouve à vendre leurs produits. Placé dans une localité où aucune industrie étrangère n'offrait un débouché à ses récoltes sarclées, M. de Dombasle créa sur la ferme de Roville une industrie accessoire pour tirer parti de ses récoltes. Il établit une distillerie, puis une féculerie de pommes de terre; entreprises qui toutes deux entraînèrent des pertes très-sensibles à raison du faible capital sur lequel reposait l'établissement de Roville. Ces pertes sont à déplorer, puisqu'elles furent sans doute pénibles à M. de Dombasle; mais elles ont contribué à rendre son enseignement plus complet et à faire ressortir son dévouement à la mission qu'il s'était imposée.

Quoi de plus propre à pénétrer les cultivateurs du principe qui doit leur servir de guide, que l'ensemble de la carrière agricole fournie par M. de Dombasle? Un homme d'un mérite hors ligne, après avoir consacré des années à étudier la culture des pays les mieux cultivés de l'Europe, s'applique à introduire dans la ferme qu'il exploite les méthodes perfectionnées qu'il a observées; il pèse toutes les circonstances dans lesquelles les améliorations qu'il médite doivent être introduites; il entre dans la voie nouvelle, guidé par une grande expérience et un jugement sûr; cependant il échoue. Au lieu de se décourager, il se livre à de nouvelles recherches, reconnaît la cause de son échec, recommence avec certitude et cette fois il échoue encore. Quelle démonstration plus complète de cette vérité, qu'en agriculture le raisonnement, l'induction et la démonstration même, que la science, en un mot, ne doit autoriser que des essais, et que les faits positifs, constants, répétés ont seuls une autorité suffisante pour déterminer l'application sur une grande échelle.

(1) Tous les ouvrages de M. de Dombasle se trouvent à la librairie de madame Bouchard-Huzard, à Paris, rue de l'Eperon, 7, notamment : le *Calendrier du bon Cultivateur*, les *Annales de Roville*, etc.

Du reste, personne n'était plus convaincu de cette vérité que M. de Dombasle; c'était celle qu'il s'appliquait surtout à faire entrer dans l'esprit de ses élèves au moment où ils venaient prendre congé de lui et recevoir ses derniers conseils. « Gardez-vous, leur disait-il, de changer brusquement sur votre ferme la méthode de culture suivie dans le canton où vous allez vous fixer. Si la charrue est défectueuse, d'un usage ruineux, n'hésitez pas à la changer; n'hésitez pas non plus à multiplier les prairies artificielles. Quant aux races de bestiaux, voyez si celles de la localité ne peuvent pas être améliorées; et si vous vous décidez à en introduire de nouvelles, ne le faites pas avant d'avoir obtenu largement sur votre exploitation les moyens de nourriture qu'elles réclament. Quant aux cultures nouvelles à introduire, prenez en considération le sol, le climat, la main d'œuvre, la facilité de vendre les produits. Quant à la jachère, ne vous pressez pas de la supprimer : dans les pays où une portion du sol est laissée en jachère, le prix est en raison de cette circonstance; louez ou achetez en conséquence, et en appliquant à ce sol une meilleure charrue, en y semant des prairies artificielles, vous êtes certains de faire mieux que les autres; mais si vous tentiez de suite de supprimer la jachère, vous vous exposeriez à des risques qu'il n'est pas sage de courir au début d'une exploitation rurale. Attendez d'avoir réussi dans votre premier établissement, puis alors vous entreprendrez une réforme plus large avec bien moins de dangers, avec bien plus d'expérience et de ressources. »

Si M. de Dombasle était plus hardi pour lui que pour les autres, c'est que pour lui la France était le domaine et sa ferme-modèle le champ d'essai; c'est que le poste qu'il avait choisi était une position d'avant-garde. Pour lui, le danger n'était pas dans son préjudice personnel, mais dans le préjudice public.

Un si grand zèle pour la science à laquelle il ne se dévouait avec tant d'abnégation que parce qu'il la savait intimement liée à la prospérité de la France, touche au sentiment qui animait d'Assas et Beaurepaire se sacrifiant au salut ou à l'honneur de tous; il faut reconnaître là une véritable grandeur, qui fait de l'existence de M. de Dombasle une des vies les plus recommandables de notre époque, et qui lui assure d'être compté au nombre des plus utiles réformateurs et des plus sincères bienfaiteurs de son pays.



La bataille de l'adresse est commencée : c'est la Chambre des Pairs qui a lancé la première mitraille; mais on sait que les luttes ne sont ni longues ni ardentes sur ce terrain aristocratique : on provoque avec courtoisie; on riposte avec précaution, et les différentes opinions rengaînent promptement, après un semblant d'estoc et de taille. Trois ou quatre discours suffisent pour donner aux adversaires l'envie de plier les tentes et de clore la campagne. Ainsi l'adresse a été votée en une séance. Nous sommes loin de blâmer leurs seigneuries de cette concision : bien au contraire, les économies de paroles, à notre avis, sont autant de gagné pour les affaires.

Le voyage de Belgrave-Square a un peu échauffé la matière. M. le ministre des affaires étrangères s'est fort enflammé; il n'a trouvé, au reste, de contradicteur un peu vif que M. le marquis de Boissy, dont c'est la coutume. M. Guizot a particulièrement appuyé sur ce fait, que le gouvernement anglais avait vu avec déplaisir les scènes de Belgrave-Square, mais qu'il n'avait pu les empêcher; il s'est félicité d'ailleurs de l'indifférence que S. M. Victoria a montrée pour M. le duc de Bordeaux, qu'elle n'a ni reçu ni voulu voir. « Je le crois bien, a dit à son voisin un noble pair, M. le duc de ***, qui mène de front la politique et le calembour, la reine d'Angleterre était allée à Eu, elle ne pouvait venir à lui. »

La Chambre des Députés a aussi son adresse, mais elle est moins expéditive que la Chambre des Pairs, sa sœur aînée. Le morceau d'éloquence s'élabore lentement; il ne lui faut pas ordinairement moins de huit ou dix jours pour se mettre d'aplomb sur ses adjectifs et ses périodes; après quoi il s'aventure entre le côté gauche, la droite et le centre, qui le saisissent au passage, l'examinent, le dissèquent et lui coupent quelquefois le nez, le bras ou la jambe, si bien qu'il sort rarement de la discussion comme il y est entré. Cette espèce d'opération chirurgicale exige à son tour une semaine; ainsi la Chambre dépense à peu près un mois à ce laborieux accouchement. En un mois, Napoléon allait à Vienne, et nos honorables préparent à grand'peine un discours : ce n'est pas le cas de dire, comme Alceste, que le temps ne fait rien à l'affaire.

On s'aperçoit de la présence des deux Chambres au bruit qui se fait dans la partie de la rive droite et de la rive gauche voisine des ministères et du palais des Tuileries : le nombre des piétons et des voitures y est visiblement augmenté; ce sont MM. les députés qui vont et viennent, traînant après eux la clientèle d'intérêts et de solliciteurs que la session attire; les chemins de fer, les croix d'honneur, les recettes particulières, les bureaux de tabac, les pensions, les bourses, la question des vins, la question des sucres, la question des bestiaux, tout cela court de droite et de gauche, d'un air affairé ou affamé. Cependant les ministres et les hommes politiques ont ouvert leurs salons comme autant de maisons de refuge. Le reliquat des réceptions du matin et des séances de la Chambre se vide dans les réceptions du soir; une affaire ébauchée la veille, on l'achève entre un bol de punch radical, une tasse de thé ministérielle et un verre d'eau sucrée tiers-parti. Les soirées les plus nombreuses se tiennent chez M. Guizot, le ministre influent, le grand ministre de France, comme l'appelle le mandarin Ky-Yong, qui vient d'entrer avec notre gouvernement en commerce d'amitié et de lettres, sur papier de Chine.

M. Molé se distingue, en même temps que M. Guizot, par l'éclat et le nombre de ses réceptions politiques; son hôtel du faubourg Saint-Honoré n'est pas moins fréquenté que l'hôtel du boulevard des Capucines. De cette façon, les deux rivaux continuent la lutte : M. Guizot occupe les affaires étrangères, et M. Molé tient à montrer à son successeur et à son adversaire qu'il ne reste pas étranger aux affaires. Aussi les hommes prévoyants, ceux qui, tout en s'attachant au présent, ont l'œil continuellement fixé sur la girouette de l'avenir, les grands politiques, en un mot, vont du boulevard des Capucines à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, et boivent du même coup le thé de M. Guizot et le thé de M. Molé. On ne saurait trop prendre de précautions pour sa soif.

Il y a quinze jours, les Tuileries étaient ensevelies dans une profonde nuit; si vous passiez par là le soir, le vaste et noir palais vous apparaissait de loin comme un immense et sombre fantôme; aujourd'hui, tout y brille; les vitres resplendissent et jettent de toutes parts des feux qui scintillent dans les ténèbres. C'est encore la Chambre des Députés qui cause cette illumination : on lui fait accueil; on lui prépare des gracieusetés et des fêtes. Le bon moyen d'attirer les papillons n'est-il pas d'allumer les bougies?

Un autre salon a repris ses fêtes, mais ce n'est point l'ambition au regard enflammé, ni la sombre politique qui en sont les hôtes; le concierge a reçu l'ordre de ne pas leur tirer le cordon et de les arrêter sur le seuil : les arts aimables, au doux sourire, au regard limpide, aux mélodieux concerts, y entrent au contraire toutes portes ouvertes et en se donnant la main. Ce paradis des salons est celui de Mme la comtesse Merlin. Il y aurait de quoi cependant s'y mesurer en champ clos sur toutes les questions qui agitent le monde politique. Le monde politique, en effet, envoie ses plus célèbres champions dans ces réunions magnifiques et charmantes. L'Espagne, l'Italie, Vienne, Londres, Saint-Pétersbourg y comptent des ambassadeurs tout bardés de titres et de croix, et les hauts barons de la finance et de l'aristocratie parisienne s'y rencontrent avec les gentilshommes de la littérature; on pourrait y établir un congrès, une académie, une commission du budget. Mais si, par hasard, quelque budgétaire ou quelque diplomate forcené est tenté de prendre son voisin à partie et de le plonger dans les tristesses de la réalité, une note mélodieuse se faisant tout à coup entendre, le rappelle à l'ordre : c'est Grisi, ou Persiani, ou Mme la comtesse Merlin elle-même qui font taire de leur plus doux chant cette voix discordante de la politique et réduisent le monstre au silence; on n'a plus qu'à se laisser aller à ce courant d'harmonie, et à jouir des plaisirs et de la splendide variété de ces nuits spirituelles et brillantes de la rue de Bondi, qui n'ont pas d'égal pour l'éclat des noms et la grâce de l'hospitalité. Les vendredis de Mme la comtesse Merlin sont de vrais bijoux dans un magnifique écrin.

Tandis que les riches et les heureux s'amusent, il est bon de songer aux pauvres : Paris y songe de temps en temps; de temps en temps n'est pas assez. Paris, cependant, n'est ni égoïste ni insensible, quoique souvent il en ait l'air. Le fond du cœur est bon, meilleur qu'il ne semble; mais voulez-vous que je vous le dise? Paris est comme ces hommes mondains entraînés de tous côtés dans le tourbillon des plaisirs : ils n'ont pas le temps de s'y reconnaître ni de penser à autrui, pour qu'ils fassent une bonne action, il faut, pour ainsi dire, qu'on les prenne au collet et qu'on les avertisse. Encore réussirez-vous difficilement à les convaincre, si sur cette action charitable, vous ne mettez un plaisir, comme on met du miel sur du pain sec pour obliger les petits enfants à y mordre. Ainsi fait Paris : il vient volontiers au secours des pauvres et des exilés, pourvu qu'on donne à son humanité une prime d'amusement. Proposez-lui un avant-deux pour la Pologne, une valse pour les indigents, il tirera sa bourse de la meilleure grâce du monde; autrement, vous le trouverez froid et cadenassé. On dirait, à le voir ainsi, qu'il n'y a pas de vrais malheurs là où on ne danse pas. Les maires et les bureaux de charité, qui connaissent bien le fort et le faible de cette sensibilité parisienne, sont décidés, dit-on, à s'adresser, pendant l'hiver, à l'archet de Tolbecque et de Musard, pour arriver à émouvoir la bonne ville de Paris. On annonce douze bals au profit des pauvres des douze arrondissements. Paris ne peut manquer de s'attendrir.... et de valser de tout son cœur.

Puisque nous voici au chapitre de la danse, annonçons une nouvelle, mais annonçons-la avec ménagement, de peur de causer des émotions trop vives à l'orchestre et aux avant-scènes de l'Opéra : on dit, et avec plaisir je me plais à le redire, on dit que nous allons enfin posséder la divine Cerito, au pied léger; M. Léon Pillet aurait contracté avec elle un engagement pour quinze représentations; M. Léon Pillet était parti pour l'Italie, en quête d'un ténor : il reviendra avec une danseuse; la vie est pleine de ces surprises. Vous faites la chasse au renard, et vous tuez une biche; vous aimez une blonde, c'est une brune qui vous tombe entre les mains; vous courez après la gloire, et vous attrapez... rien.

Les chances pour les ambitions académiques augmentent d'une manière effrayante : deux académiciens viennent de mourir, Casimir Delavigne et Campenon ; deux ou trois autres sont mourants ; avant un mois il y aura cinq ou six fauteuils vacants, l'embarras sera de les remplir ; les candidats littéraires de quelque valeur finiront par manquer, et vous verrez que l'Académie Française sera obligée de se recruter dans le respectable corps des épiciers ou des marchands de porcelaine. — Un des académiciens alités recevait dernièrement la visite d'un écrivain fameux, M. de Balzac, qui venait réclamer son vote pour la succession de Delavigne : « Mon cher ami, lui dit l'immortel en se soulevant avec peine sur son chevet, je ferai mieux que de vous donner ma voix, je vous donnerai ma place ! »

Mademoiselle Rachel, fidèle à la tragédie classique, a fait cette semaine un nouvel emprunt à Racine : c'est la tendre et vertueuse *Bérénice* que mademoiselle Rachel a tirée, je ne dirai pas de l'oubli, — on n'oublie rien de ce qu'a fait Racine, — mais du long silence où cette touchante reine de Palestine était depuis longtemps abandonnée. Bérénice, qui avait arraché au siècle de Louis XIV autant de pleurs qu'Iphigénie en Aulide immolée, la sentimentale et chaste Bérénice n'a pas obtenu, en 1844, le même succès de larmes et d'attendrissement ; on a plutôt sommeillé que pleuré, — que la grande ombre de Racine me pardonne ! — Est-ce la faute de Racine ? est-ce la faute de notre temps ? est-ce la faute de Bérénice ? Il faut en accuser un peu tout le monde : Racine d'abord, qui a écrit une délicieuse héroïde en vers charmants, et non une tragédie ; puis l'époque actuelle, qui n'a plus le goût ni l'intelligence de ses délicatesses de style et de ses finesses du cœur ; et enfin Bérénice, dont la passion est trop exquise et retenue pour un public habitué aux Marie Tudor, aux Marguerite de Bourgogne et aux Lucrèce Borgia. Auprès de telles gaillardes, la belle reine semble pédante et prude. Que vous dirai-je ? *Bérénice* est une sorte de thèse sentimentale qui a besoin d'être écoutée par des jurés experts en galanterie ; Versailles et Louis XIV étaient passés maîtres en cette matière, et s'attendrissaient naturellement à ce spectacle amoureux ; aujourd'hui qu'on ne navigue plus sur le fleuve du Tendre, et que l'entrepôt de cigares a fait place aux cours d'amour, que peut faire Bérénice, même avec le talent de mademoiselle Rachel pour garant ?

Cette représentation classique ne donnera donc pas au Théâtre-Français de très-gros bénéfices ; elle prouve seulement le zèle de MM. les comédiens ordinaires du roi et honore leur persévérante fidélité à la mémoire des vieux maîtres ; mais la fidélité, on le sait, n'est pas toujours la spéculation la plus lucrative ; le Théâtre-Français comprend très-bien le péril de ce dévouement pour le passé, dont le présent ne s'accommode pas toujours, n'y trouvant pas une suffisante pâture ; aussi s'est-il muni de provisions toutes fraîches pour soutenir la campagne d'hiver et ne pas mourir d'inanition. nous allons assister successivement à la naissance de quatre ou cinq ouvrages en cinq actes ; *le Ménage parisien*, de M. Bayard ouvrira la marche dans quelques jours.

Les autres théâtres imitent cette prévision et cette activité de leur seigneur et maître : on fabrique des vaudevilles à force ; les Variétés, le Gymnase, le Palais-Royal, font tourner les roues et les cylindres, et inonderont le mois de janvier et de février de marchandises ; l'Académie Royale de Musique manipule un ballet en trois actes, *le Caprice*, et un opéra, *la Fortune vient en dormant* ; à l'Opéra-Comique on tient le *Cagliostro* de M. Adam tout prêt, en attendant *la Syrène*, de MM. Auber et Scribe. On voit que la denrée dramatique ne manquera pas en 1844, et que le public n'est pas menacé de famine ; maintenant quelle sera la valeur de toutes ces productions ? quel goût auront-elles ? seront-elles agréables ou maussades, spirituelles ou sottes, exquises ou insipides ? C'est le secret de l'avenir ; mais, de peur d'être pris au dépourvu, le parterre fera sagement de prendre ses précautions d'avance, et, tout en préparant ses mains aux bravos, de mettre son sifflet dans sa poche.

On vient d'arrêter en flagrant délit une fausse dame de charité : c'était une fine mouche qui descendait de voiture d'un pied leste, montait l'escalier des riches hôtels enveloppée dans le velours et la soie, et de l'air le plus honnête et le plus sentimental sollicitait la pitié des âmes chrétiennes pour *ses pauvres* ; vous devinez ce que devenait l'aumône ? Les pauvres n'en touchaient rien, bien entendu, et la dame l'encaissait à son profit ; examen fait de la délinquante, la justice a reconnu une ex-figurante d'un théâtre de la banlieue qui avait eu déjà plusieurs duels avec la justice. — « Que voulez-vous, a-t-elle répondu au commissaire de police, charité bien ordonnée commence par soi... »

Le vénérable commissaire, peu convaincu de la vérité de cette maxime, en a référé au procureur du roi ; et ce système philosophique sur la charité aboutira probablement aux Madelonnettes ou à Saint-Lazare.



Histoire de la Semaine.

Arlequin, dictant une lettre à son secrétaire, commençait sa dictée par : *Virgule*. La Chambre des Députés fait comme Arlequin : ses travaux commencent par un long repos. Elle en est encore à cette première phase ; mais le jour de la discussion de son adresse approche, et le calme fera place aux orages.

Parmi les nouvelles extérieures, du reste assez peu abondantes, quelques-unes intéressent directement la France. Notre consul à Canton, M. le comte de Ratti-Menton, auquel un ordre de retour a été expédié dernièrement, par suite de son démêlé avec M. Dubois de Jancigny, a été reçu, le 6 septembre dernier, par le haut commissaire impérial de l'empereur de la Chine, décoré de sa ceinture jaune, signe distinctif de la parenté de ce fonctionnaire avec la famille impériale. La réception a été à la fois solennelle et affectueuse, et le haut commissaire impérial, ainsi que le vice-roi, ont adressé au consul de France et au commandant de *l'Alcmène* de nombreuses questions sur le roi des Français, sur la famille royale, et sur les relations actuelles de la France avec les autres puissances de l'Europe. Ils ont répondu à la demande pour la France des avantages accordés à l'Angleterre, que puisque le gouvernement chinois en avait agi avec la Grande-Bretagne, malgré les anciens et récents démêlés, d'une manière aussi généreuse, le gouvernement impérial ne croyait pas devoir se montrer moins amical à l'égard de la France, « cet Etat illustre et puissant de l'O- « céan occidental, dit la réponse écrite, qui a entretenu pai- « siblement et amicalement des rapports avec la Chine pen- « dant plus de trois siècles, sans la plus légère contestation et « sans effusion de sang. » La lettre officielle du gouvernement chinois à notre ministre des relations extérieures porte pour suscription : « A Son Excellence M. Guizot, grand ministre « de France, chargé du département des affaires étrangères. » Elle se termine par la recommandation suivante : « Telle est « la réponse que nous avons l'honneur d'adresser à l'illustre « ministre de France, le priant, pour éviter toute confusion, « d'employer les mêmes termes dont nous nous sommes servis « pour exprimer ses titres et ses pouvoirs. » Il résulte de là que M. Guizot sera obligé de signer *grand ministre*, sans quoi sa réponse ne sera pas reçue. — Ce n'est pas toutefois sur cette singularité chinoise, et sur l'épreuve à laquelle elle met la modestie de nos hommes d'Etat, que s'exerce la raillerie assez peu gaie, quoi qu'elle fasse, de la presse anglaise. Elle se rit de la peine que prennent M. de Ratti-Menton et M. de Lagrénée de se déranger pour demander ce que l'Angleterre avait obtenu pour eux. Elle trouve tout aussi ridicule le déplacement de M. Cusing, envoyé dans le céleste empire par le gouvernement américain ; enfin, suivant le *Times*, tous ces diplomates retourneront dans leur pays pour se faire moquer d'eux de ne s'en être pas apparemment remis exclusivement de leurs intérêts au désintéressement britannique. Le roi de Danemarck va à son tour s'attirer les mêmes moqueries ; car il vient d'envoyer également à Canton le conseiller d'Etat Maglebye Hansen, gouverneur des possessions danoises aux Indes-Occidentales, pour donner une extension nouvelle aux relations commerciales qui existent entre le Danemarck et la Chine. Nous sommes portés à croire que si l'empereur recevait moins bien nos ambassadeurs et ceux des autres puissances maritimes, si même il les faisait maltraiter, l'Angleterre en rirait moins haut peut-être, mais à coup sûr d'un rire plus franc. — On annonce, sans que les faits soient encore bien connus ni même bien constants, que l'Angleterre s'est emparée de la position de Diego-Suarez, la plus saine et la meilleure de l'île de Madagascar, sur laquelle la France a des droits dont le ministère de la marine et les Chambres ont plus d'une fois soutenu l'incontestabilité. En revanche, nous aurions pris possession de Mayotte, une des quatre îles qui composent le groupe des Comores, et cela par une concession volontaire de la part des indigènes, qui veulent échapper ainsi aux perpétuelles attaques des Malgaches. Le journal ministériel qui a annoncé cette nouvelle a ajouté que la rade et l'îlot de Ndraouzi assurent à Mayotte, déjà toute garnie de récifs par la nature, une des plus belles positions militaires et maritimes que la France puisse ambitionner sur la route de l'Inde et de la Chine. Fort bien, sans doute ; mais pourquoi pas plutôt l'île de Madagascar ? — Dans le courant de juillet dernier, *l'Uranie*, allant aux îles Marquises, a rencontré, dans la rade de Valparaiso, *la Boussole*, qui en revenait. Toute collision entre les Français et les naturels était apaisée ; mais, à O'Taïti, les difficultés qui s'étaient élevées entre les Français et le commodore anglais duraient encore.

C'est après demain, 15 janvier, que s'ouvriront à Dublin les débats du procès fait à O'Connell et aux autres chefs de l'association du rappel. La liste du jury arrêtée dans les premiers jours de ce mois présente fort peu de chances de salut aux accusés. On y compte, dit-on, douze radicaux et rappeleurs et trente-six wighs et tories. O'Connell paraissait avoir prévu ce résultat des manœuvres, quand il disait, ces jours derniers, à Cork : « Supposez le jury de Dublin composé d'hommes loyaux et impartiaux, et l'affaire ne durera pas plus de quarante-huit heures ; si, au contraire, il se compose de bigots et d'hommes de parti, et cela est très-probable, parce que la partie se joue avec des dés pipés, le résultat est clair, je descendrai au cachot ; mais ce ne seront ni les barreaux, ni les verrous d'une prison, qui diminueront ma sollicitude pour la patrie et mon amour pour l'Irlande. Au contraire, ces sentiments affectueux ne feront que s'accroître, car il est dans la nature de l'homme d'aimer précisément les objets pour lesquels il endure la persécution. » — Le 5 de ce mois, la voiture de la reine d'Angleterre a versé près du village de Horton. Cet accident n'a pas eu de suites fâcheuses.

Nous ne garantirions pas le même bonheur au char de l'Etat espagnol, que la reine Isabelle, ou plutôt le général Narvaez nous paraissent engager chaque jour dans une voie plus périlleuse. On fait revivre la loi de 1840 sur les municipalités, loi qui a achevé de dépopulariser la reine Christine, et dont la promulgation a amené la crise qui l'a fait sortir d'Espagne. On espère sans doute que ce qui a si fatalement porté malheur à la mère consolidera la fille. — Pour le royaume de toutes les Espagnes, où les choses et les hommes vont et se conduisent si inexplicablement, cela peut être au fait un raisonnement comme un autre. — Une capitulation provisoire a été arrêtée le 30 décembre entre le baron de Meer et Ametller pour la reddition du fort de Figuières. Un aide-de-camp du capitaine-général est parti pour aller la faire approuver à Madrid. La suspension provisoire d'hostilités était de dix jours.

Il y a peu d'entente en ce moment en Allemagne entre les sujets et leurs gouvernements. Une émeute vient d'éclater à Furth en Bavière. En Prusse les dispositions ne sont pas plus favorables. Jusqu'à présent on avait laissé aux journaux allemands assez de liberté sur les événements arrivés dans les pays étrangers, mais le cabinet prussien a pris à cet égard une résolution inattendue. Il vient d'être ordonné de ne plus donner de louanges à O'Connell. Plusieurs directeurs de journaux allemands avaient fait des arrangements pour être bien renseignés sur le procès qui va s'ouvrir à Dublin. Le gouvernement prussien se déclare contre les catholiques irlandais, par crainte de l'exemple qu'ils pourraient donner aux catholiques des provinces rhénanes. — Le roi de Hanovre poursuit sa tâche jusqu'aux conséquences les plus excessives. Par une ordonnance publiée il y a quelques jours, il défend aux bibliothèques publiques et aux cabinets de lecture de tenir aucun livre s'il n'a été préalablement et de nouveau présenté à un censeur créé dans ce but. Les journaux littéraires de toute l'Allemagne seront également soumis à un censeur spécial. Il est défendu aux libraires de recueillir des souscriptions pour des livres populaires, bien que ces livres ne puissent paraître sans l'*imprimatur* des censeurs. Le roi anglais n'aime guère la littérature allemande, et il est plus que probable que ses censeurs feront éloigner des bibliothèques toutes les œuvres de Schiller, Goethe, Jean Paul, Lessing, Herder, Schubart, Ulric von Hutten, enfin tous les écrits qui porteront la moindre teinte de liberté et de nationalité.

Il règne à Athènes une grande agitation dans les esprits, et cette disposition a d'abord donné lieu à penser que le feu qui, le 19 décembre, a consumé en quelques heures l'hôtel des affaires étrangères, y avait été mis par la malveillance. Il est constant aujourd'hui qu'il a pris par hasard et que ce désastre ne se rattache pas par conséquent à la tentative criminelle d'incendie dont le palais de l'Assemblée nationale avait été lui-même l'objet dans la nuit du 11.

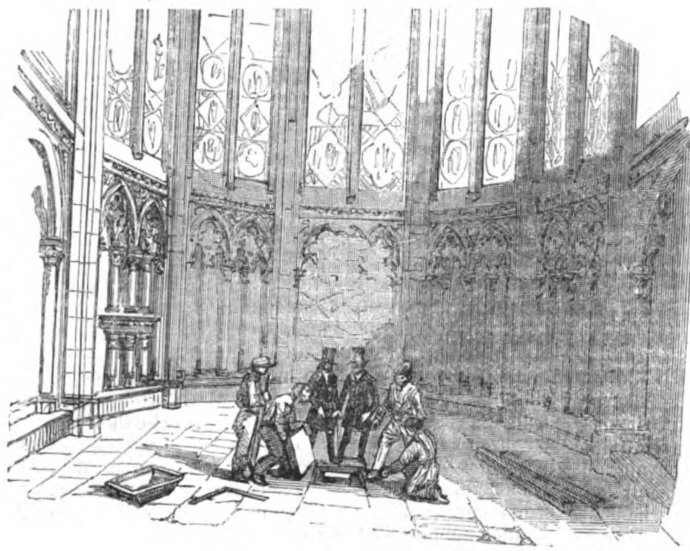
Les temps maudits paraissent être arrivés pour la gent animale. Nous avons parlé, il y a peu de temps, de ces repas de viande de cheval auxquels se livrent en grand nombre et avec grand appétit des gastronomes allemands pour lesquels nos pauvres coursiers vont devenir de la chair à pâté. Aujourd'hui, voilà les rats qu'un acte de société menace d'une destruction beaucoup plus complète que celle qu'ont jamais entreprise

La nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats.

Une commandite vient de s'organiser pour cette grande œuvre. Voici un extrait de l'acte passé devant Me Baget, notaire à Nauphle-le-Château (Seine-et-Oise), le 17 décembre 1843, enregistré : « M. Charles-Adrien Paris, destructeur de rats, demeurant à Nauphle-le-Château, et M. Edme Frégé, aussi destructeur de rats, demeurant à Paris, ont établi entre eux une société en nom collectif pour la destruction des rats et des souris, s'étendant à toute la France. La raison sociale est : *Paris et Frégé*, la durée est fixée à vingt ans, à compter du 17 décembre 1843. L'apport social est de 500,000 francs. » Ce n'est pas tout, et si M. le ministre des finances a pu récemment faire annoncer, par le discours de la couronne, que l'équilibre si désiré allait être rétabli dans nos finances, c'est, dit-on, aux dépens des chiens que ce problème, qui semblait et qui semble encore insoluble aux incrédules, aurait été trouvé. M. le ministre va, assure-t-on, au budget de 1844, proposer un impôt sur la race canine. Déjà, depuis longues années, plusieurs conseils généraux réclament à chaque session pour l'établissement de cette taxe. On se rendrait enfin à leurs instances, et le chien de l'aveugle, celui du berger et du garde-champêtre seraient seuls exempts. Les conseils de départements qui se sont occupés de cette question y ont vu non-seulement une source nouvelle de produits, mais aussi un moyen de rendre moins fréquents les cas d'hydrophobie ; car cette maladie se manifeste le plus ordinairement chez les animaux errants et sans maître, ne trouvant et ne prenant qu'une nourriture insuffisante et insalubre. Or, comme il n'y aura plus que des chiens domiciliés et patentés, et que tous ceux qui ne seront pas en mesure de pouvoir représenter à la première réquisition leur quittance du percepteur, pourront et devront même être abattus, les chances de rage se trouveront concentrées entre les contribuables, classe de chiens qui présentera des garanties. Une ordonnance du conseil provincial du Brabant, du 26 juillet 1837, a établi cet impôt dans une partie de la Belgique. Il est progressif d'après la race des quadrupèdes. Le lévrier paie 35 fr., ou, plus exactement, coûte 35 fr. par an à son maître ; le chien de chasse, 5 fr. ; le vulgaire de la race canine n'est imposé qu'à 2 fr.

Les statisticiens n'ont pas perdu leur temps : ils viennent de s'exercer sur les bagnes. Ils y ont trouvé, au 1er janvier 1843, 7,309 forçats, ce qui donne sur le 1er janvier 1842 un progrès croissant de 401 galériens. C'est fort consolant. Ces messieurs se trouvent classés par professions, et nous y voyons 5 ecclésiastiques, 7 fonctionnaires publics, 6 notaires ; ils sont partagés en célibataires, en hommes mariés et en veufs, et le *væ soli* de l'Évangile se trouve justifié : le garçon y domine ; ils sont rangés par nature de crimes, et c'est avec

douleur qu'on en voit 5 figurer avec l'annotation suivante : *crime politique*; ils sont répartis par départements, et celui de la Seine y figure pour le plus fort de tous les contingents


(Découverte du cœur de saint Louis, à la Sainte-Chapelle.)

(499), comme celui des Basses-Alpes pour le plus faible (25). Enfin, ils sont divisés par religions, et MM. les statisticiens, après avoir attribué au catholicisme, au luthérianisme, au calvinisme, au judaïsme, au culte anglican, à celui de Mahomet et à la secte anabaptiste, ce qui revient à chacun dans cet honorable troupeau, déclarent qu'ils ont trouvé *neuf* forçats sans religion. Nous aurions cru, en vérité, qu'il y en avait un bien plus grand nombre.

La mémoire de Casimir Delavigne reçoit de tous côtés l'hommage qui est dû au talent élevé et à l'honorable caractère de ce poëte national. Son jeune fils sera élevé, aux frais de l'État, au collége de Henri IV, et sa veuve vient d'être inscrite pour une somme annuelle de 3,000 francs sur les fonds de pensions et d'encouragements littéraires des ministères de l'intérieur et de l'instruction publique. Toutes les fois qu'on accorde une de ces pensions qui honorent en même temps et celui qui l'a méritée et le ministre qui a la justice de récompenser le mérite, on donne à ces mesures la plus large publicité. N'est-ce pas, comme on l'a déjà dit, faire le procès aux pensions que l'on tient secrètes, et reconnaître qu'il serait mieux de supprimer ce qu'on trouve bon de cacher? — Le conseil municipal du Havre, ville natale de Casimir Delavigne, a décidé qu'une souscription y serait ouverte pour lui élever une statue. Il a été arrêté en même temps que le nom du poëte serait donné à un des quais de ce port. — Enfin les comédiens français, réunis en assemblée générale, ont décidé que son buste, exécuté par un de nos premiers artistes, serait placé dans le foyer public de la comédie.

Les travaux de l'église de Saint-Denis seraient terminés depuis longtemps si l'on n'avait successivement à refaire toutes la partie artistique de cette inintelligente restauration. Nous avons déjà eu à annoncer que le Comité Historique des Arts et Monuments avait obtenu tout récemment, par ses instances, que l'on enlevât les moustaches et la barbe en pierre que l'architecte restaurateur avait mise à une statue de Marie, qui occupe le tympan du grand portail. Aujourd'hui *l'Univers* réclame la rectification d'une erreur absolument différente, commise sur une autre statue de la même église. Dans la chapelle Saint-Eugène, sur le retable du quatorzième siècle qui domine l'autel, on voit Jésus crucifié entre sa mère et saint Jean l'évangéliste. On a fait de saint Jean sainte Madeleine. Puisqu'on vient de faire droit à la réclamation relative à la vierge Marie convertie en homme, on écoutera, il faut l'espérer, celle qui concerne un apôtre métamorphosé en femme. — Les archives et la bibliothèque de la ville de Cambrai ont déjà fourni aux Sulpiciens chargés de publier la dernière édition des œuvres de Fénelon des lettres et des documents inédits très-précieux; mais une communication récemment faite à la Commission historique du département du Nord annonce une correspondance volumineuse et inédite de cet auteur avec une princesse Albertine de Salm.

La boîte trouvée dans le chœur et sous l'ancien autel de la Sainte-Chapelle a cette semaine donné naissance à une polémique nouvelle à laquelle sont venus prendre part des combattants nouveaux. De tout cela la seule chose incontestable et la seule que *l'Illustration* puisse constater, c'est la découverte de la boîte. A qui a appartenu le cœur qu'elle renfermait? Là s'ouvre le champ des conjectures, et chacun de faire la sienne. Pour M. Letronne, il n'en veut pas faire, mais en revanche il ne veut pas admettre sans preuves celles que les autres font, et adorer sur parole, comme relique d'un saint, ce qui n'est peut-être que la cendre d'un mécréant. Ainsi M. le baron Taylor a beau dire : « Mais j'arrive de Montereale, où l'on m'a envoyé, et je n'y ai pas trouvé le cœur de saint Louis: donc il était à la Sainte-Chapelle. » M. Letronne, un peu plus logicien, n'admet pas cette conclusion comme très-rigoureuse, et répond : « Monsieur le baron, si vous ne l'avez pas trouvé à Montereale, cela prouverait tout au plus qu'il n'y est pas, et rien de plus. » «Mais, dit M. le comte Horace de Vieilcastel, si l'on nommait une commission pour aller chercher le cœur de saint Louis dans les anciens inventaires de l'abbaye de Poissy? Poissy n'est pas si loin que Montereale, et une commission raisonnera mieux que M. Taylor. » « M. le comte, répond M. Letronne, ne dérangez personne; l'abbaye de Poissy n'a jamais possédé que le cœur de Philippe le Bel, avec cette inscription : *C'y deden* (dedans) *est le cueur du roi Philippe, qui fonda cette église, qui trépassa à Fontainebleau, la veille de saint André*, 1314. » M. Letronne rapporte à cette occasion l'embarras où se trouvèrent des archéologues, dignes ancêtres de plus d'un de nos prétendus antiquaires, qui découvrirent dans l'église d'Avon, près de Fontainebleau, une autre inscription qu'ils lurent ainsi : *Ici gist le kœur de notre sire le roi de France et de Navarre, et le kœur de Jehanne, reine de France et de Navarre, qui trépassa*, etc. Voyez-vous ces messieurs avec deux cœurs [de Philippe le Bel sur les bras? Mais ils ne s'étaient pas aperçus qu'au lieu de *kœur* il fallait lire *keux* (queux); en sorte que la tombe était celle du *cuisinier* de Philippe le Bel et de la reine Jeanne, sa femme.

Presque tous les journaux viennent d'annoncer que le conseil municipal a décidé que tous les anciens ouvrages, mémoires, manuscrits, registres, collections, et surtout le *Livre des Métiers, de Boyleau*, relatifs à l'histoire, aux mœurs, aux usages, aux coutumes de la ville de Paris, seraient réimprimés aux frais du budget municipal. Nous croyons que cette annonce est plutôt une proposition faite au conseil, qu'une décision enregistrée. S'il agrée la proposition, qui est bonne en elle-même, et qui est peut-être, sous ce rapport, préférable au proposant, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, il fera bien de ne confier le travail qu'à un paléographe sérieux. Celui-ci se fera un devoir de lui épargner les frais des réimpressions qui pourraient être inutiles et de le prévenir notamment que le livre d'Etienne Boyleau a été réimprimé en 1837 dans la *Collection des documents inédits sur l'Histoire de France*. Il est vrai qu'il y porte le titre de *Règlements sur les arts et métiers de Paris au treizième siècle*, et si M. l'aspirant paléographe de la ville ne lit pas plus loin que le titre d'un volume, l'erreur s'explique d'elle-même.

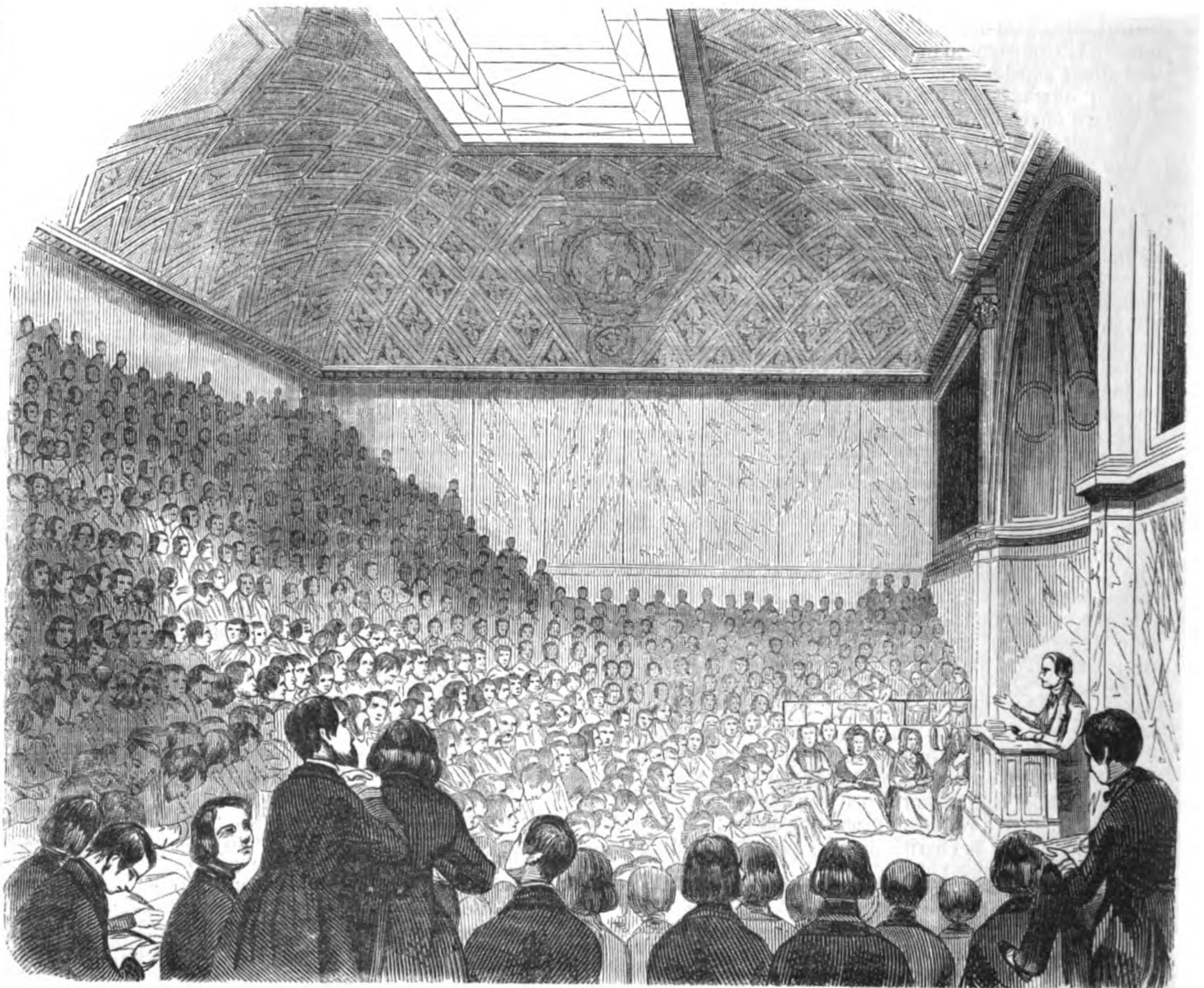
Le *Patriote jurassien* a rapporté l'anecdote suivante : « Louis-Denis-Catherin Grosset, né à Dole, le 25 décembre 1750, ancien administrateur, ancien président du tribunal de Lure (Haute-Saône), mort à Crisey, le 22 août 1817, avait eu dans sa jeunesse un goût très-vif pour faire des armes; aussi avait-il la réputation d'un bretteur. Un jour qu'il était à Auxonne, il se prit de querelle avec Bonaparte, et se battit en duel avec lui. Lorsque Bonaparte fut arrivé au pouvoir, Grosset lui demanda un emploi. Sa requête contenait un singulier passage : « Si tu ne me connais pas, tu te rappelleras « du jeune Dolois qui t'a donné un coup d'épée sur le rem- « part d'Auxonne. » Bonaparte, au lieu de se fâcher, fit droit à la requête de Grosset, et le nomma procureur impérial à Béfort. »

Les deux fauteuils vacants de l'Académie Française sont toujours le point de mire d'une foule d'ambitions littéraires et autres. Casimir Delavigne avait eu pour prédécesseurs dans le sien Serizay, Pellisson, Fénelon, de Boze, Clermont, Du Belloy, Duras, Cambacérès et Ferrand. Quel sera son successeur? M. Vatout a, dit-on, ses raisons pour croire que ce ne sera ni M. Alfred de Vigny, ni M. Sainte-Beuve, ni aucun des concurrents de M. Saint-Marc-Girardin au fauteuil de M. Campenon.

Nous n'avons qu'une mort à enregistrer, c'est celle de Maria Stella, cette femme qui se disait la véritable fille du duc d'Orléans, père du roi, et prétendait avoir été changée, au moment de sa naissance, contre celui-ci, qui avait reçu le jour d'un geôlier d'une ville d'Italie. Maria Stella publiait de fréquents mémoires pour revendiquer la succession qu'elle disait lui appartenir. Il est probable qu'elle eût volontiers transigé sur ses droits; mais elle sera peut-être morte sans que l'idée lui en soit venue.

Ouverture des Cours du Collége de France et de la Sorbonne.

L'ouverture des cours du Collége de France et de la Sorbonne est, chaque année, un événement pour la population studieuse du quartier latin et pour tous les lettrés de Paris, et la rentrée des professeurs aimés du public est impatiemment attendue par la foule de leurs auditeurs. Cette année surtout cette impatience se faisait encore plus vivement sentir que d'ordinaire: d'une part, les débats de l'Université et d'une partie du Clergé ont donné aux noms de MM. Michelet et Quinet une popularité qui leur assure un nombreux auditoire; d'autre part, le livre remarquable récemment publié par M. Saint-Marc-Girardin devait inspirer à chacun de ceux qui l'avaient lu le désir d'entendre le spirituel professeur


(Collége de France. — Salle des Cours.)

continuer, dans sa chaire, ce brillant volume, qui n'est encore, pour ainsi dire, que la première pierre de l'édifice.

M. Michelet rentrait dans sa chaire avec un nouveau titre de plus : il venait de publier le septième volume de son *Histoire de France*, monument encore inachevé, mais qui compte déjà parmi les plus beaux et les plus considérables de notre époque. Une triple salve d'applaudissements a accueilli l'illustre historien. M. Michelet continuera à traiter cette année le magnifique sujet qu'il a choisi, c'est-à-dire qu'il « appliquera les principes de la philosophie de l'histoire, exposés dans les deux années précédentes, à l'histoire des trois derniers siècles. » Sa première leçon a été une charmante conversation sur la conversation elle-même, une histoire ingénieuse et fine de la causerie française.

M. Quinet, retenu en Espagne par une mission officielle, est attendu vers la fin de janvier. Son intention, s'il faut en croire l'affiche des cours, est de suivre encore cette année une marche parallèle à celle de son illustre collègue, M. Michelet: « il fera l'histoire de la littérature et des institutions de l'Europe méridionale au dix-septième et au dix-huitième siècle. » Le titre seul de ces futures leçons en garantit d'avance le succès.

M. Philarète Chasle, laissant cette fois de côté la littérature anglaise, fera l'histoire intellectuelle de l'Allemagne au dix-


(M. Michelet.)

huitième siècle.—M. Labitte expliquera d'abord le quatrième livre de l'*Enéide*, puis il fera l'histoire de la poésie comique et satirique chez les Latins, comparée avec la comédie et la satire modernes. — M. Michel Chevalier traitera du crédit.— M. Ampère fera l'histoire de la poésie française au dix-septième siècle.

A la Sorbonne, M. Saint-Marc-Girardin continue en ses leçons, comme nous l'avons dit, le volume qu'il vient de publier sur l'usage des passions au théâtre. Le spirituel professeur, après avoir passé en revue les pères, les mères et les fils du théâtre, en examine maintenant les amants. Les leçons de M. Girardin ont, d'ailleurs, un attrait de plus que ses livres, ce sont les piquantes digressions dont il se plaît à interrompre ou plutôt à enrichir le cours de sa leçon, et qui servent de commentaire ingénieux à son enseignement. — Le grand amphithéâtre de la Sorbonne peut à peine contenir la foule pressée des auditeurs de M. Saint-Marc-Girardin.

M. Ozanam, faisant l'histoire littéraire de l'Italie, gagne davantage chaque année les sympathies du public; la parole vive et chaleureuse, l'imagination riche et brillante du professeur, touchent en même temps le cœur et l'esprit des auditeurs; nul doute qu'avant peu M. Ozanam ne soit compté parmi les plus brillants professeurs qui ont paru dans les chaires de la Sorbonne.

Nommons encore M. Egger, qui fait l'histoire de l'éloquence politique et judiciaire en Grèce; M. Patin, qui traite de la poésie lyrique chez les Romains et particulièrement des odes d'Horace; M. Gérusez, qui se fait, comme M. Ampère au collége de France, l'historien de la littérature française au dix-septième siècle; enfin M. Simon, qui continue l'étude sérieuse qu'il a commencée de la philosophie alexandrine.

Toutefois, on peut prévoir que la vogue sera encore, comme l'an dernier, au Collége de France; jadis la Sorbonne, au temps des Villemain, des Cousin et des Guizot, effaçait les leçons de MM. les *lecteurs royaux*; mais, aujourd'hui, soit par défaut de liberté, soit pour toute autre cause, son enseignement n'a plus ni la même autorité, ni le même éclat que celui du Collége de France; et son public se compose presque uniquement de la jeunesse studieuse, qui ne vient point chercher dans les cours publics d'émotions étrangères à l'objet de ses études.


(M. Edgar Quinet.)

Les Enfants Trouvés.

(Suite et fin. — Voir t. II, p. 248.)

Nous avons montré l'origine de l'œuvre des Enfants Trouvés et les développements successifs de la maison de Paris. Il nous reste à faire connaître, non pas la législation qui régit l'institution générale, car cette législation est souvent contradictoire et demeure par conséquent inobservée, mais le mode ou quelques-uns des modes d'administration qu'on y a substitués, et qui ont le défaut, comme la loi elle-même, de manquer d'ensemble et d'unité.

Un décret organique du 19 janvier 1811 s'est proposé de refondre toute la législation relative aux enfants trouvés. Ce but, il ne l'a point atteint, car il a laissé la jurisprudence incertaine et n'a pas vu consacrer par nos mœurs et par l'usage les principes qu'il a voulu établir. Par ses dispositions les enfants trouvés sont mis hors du droit commun et déclarés la propriété de l'Etat. Dès qu'ils ont atteint leur douzième année, les enfants mâles, en état de servir, doivent être mis à la disposition du ministre de la marine. Ceci ne s'exécute point, ceci n'a jamais pu être exécuté. Les commandants de bâtiments ont manifesté un tel éloignement pour ces mousses de par la loi, ils ont fait valoir de si bonnes et de si naturelles raisons pour démontrer que les enfants du littoral, les fils des marins, sont pour la marine une pépinière tellement préférable aux hospices des Enfants Trouvés, que cette prescription de la loi n'a jamais reçu même un commencement d'exécution. C'est par les désavantages de son côté pratique qu'elle s'est trouvée abrogée; elle ne méritait pas moins de l'être par l'indignité de son principe. C'était en effet la restauration de l'esclavage ancien. A Rome, l'enfant trouvé appartenait à qui l'avait recueilli et élevé. En France, c'eût été l'Etat qui, prenant ces soins, se fût attribué cette propriété. La différence n'eût été que dans la qualité du maître: l'enfant eût toujours été esclave; et cela, sans doute pour le punir d'un abandon dont il est trop puni lui-



(Abandon de l'Enfant dans le tour.) (Réception de l'Enfant.)

même, et pour être indemnisé d'une charge que ses père et mère seuls ont imposée à l'Etat, et qui ne saurait légitimement donner de recours que contre eux. Les enfants trouvés ne sont donc pas marins, malgré la loi. Ils sont placés chez des cultivateurs ou dans des ateliers, par les soins des commissions administratives des hospices, à qui leur tutelle est déférée, et demeurent sous cette dépendance jusqu'à leur majorité, à moins que les cas trop rares d'émancipation, de mariage ou de réclamation de la part des parents ne soient venus abréger ce terme. Ces exceptions, nous le répétons, sont très-peu communes; la règle est que l'enfant trouvé travaille sans salaire qui lui profite jusqu'à vingt et un ans, et que, quand cet âge a sonné pour lui, il devienne libre, ce qui, peut malheureusement dans la réalité se traduire par être sans appui, sans guide et exposé à tous les mauvais conseils de la misère.

Nous avons dit que la jurisprudence était incertaine. L'exposition d'un enfant est condamnée par nos lois, et nous reconnaissons que les circonstances qui l'accompagnent peuvent être si diverses et sont quelquefois si difficiles apprécier, qu'une peine uniforme serait, pour la plupart des cas, injuste. Mais ce n'est pas l'appréciation de ces circonstances qui a amené les inégalités les plus disparates dans l'application des peines. Des cours n'ont vu dans une exposition de part qu'une exposition de part; d'autres ont voulu y voir la suppression de l'état civil d'un individu. De là trois mois de prison infligés d'un côté, tandis qu'une peine de quinze ans de travaux forcés était prononcée d'un autre.

Le décret de 1811 n'avait donc ni résolu la difficulté administrative, ni servi à fixer clairement la pénalité; mais du moins il devait avoir pour effet d'en rendre l'application rare et d'ôter tout prétexte atténuant à l'exposition d'un nouveau-né. Il avait ordonné qu'un hospice d'enfants trouvés pourrait être établi dans chaque arrondissement, et qu'un tour devrait être pratiqué dans chacun de ces hospices. Le dépôt d'un enfant dans un tour garantissant à la mère un secret complet et étant un acte déclaré innocent, celle qui, au lieu de le porter à cette crèche hospitalière, où il passe immédiatement du sein de celle qui l'abandonne aux soins d'une infirmière toujours dans l'attente, compromettait la vie du petit malheureux en l'exposant dans un lieu plus ou moins fréquenté, celle-là n'était digne d'aucune pitié, et les tribunaux savaient qu'ils devaient sévir. Voilà, sous le point de vue pénal, le service qu'avait rendu le décret.

Mais bientôt l'institution du tour s'est trouvée attaquée de plus d'un côté. Nos lecteurs savaient sans doute se rendre compte du tour avant que le dessin qui accompagne cet article l'eût mis sous leurs yeux; nous l'avons cependant regardé comme nécessaire, et nous croyons devoir ajouter que le tour est un cylindre en bois convexe d'un côté et concave de l'autre, tournant sur lui-même. Le côté convexe fait face à une rue, l'autre s'ouvre dans l'intérieur d'une salle de l'hospice: une sonnette est placée auprès à l'extérieur. Une femme veut-elle exposer un nouveau-né, elle avertit la personne de garde par un coup de sonnette. Aussitôt le cylindre, décrivant un demi-cercle, présente au dehors, sur la rue, son côté vide, reçoit le nouveau-né, et l'apporte dans l'intérieur de l'hospice en achevant son évolution. Ainsi la personne qui dépose l'enfant n'a été vue par aucun des servants de la maison, et elle aura pris ses mesures pour n'être pas aperçue des passants. Son secret sera donc bien gardé, en même temps que le petit abandonné ne sera point exposé aux intempéries de l'air.

Mais la population croissant et le nombre des enfants trouvés croissant avec elle, le chiffre total de leur dépense surtout devenant plus considérable parce que les bons soins et la suppression de l'exposition loin de l'hospice avaient rendu les proportions de mortalité moins grandes, quoique bien élevées encore, les conseils généraux ont pensé que le tour, son mystère, les facilités qu'il présentait, étaient comme une provocation à l'abandon des enfants et qu'en le supprimant, sans trop se préoccuper des conséquences, on arriverait à réduire le nombre des enfants admis aux établissements publics, et par conséquent la dépense de ceux-ci. Les défenseurs du tour ont dit, et vainement, que c'était une erreur de croire qu'il encourageait la corruption de la morale publique; qu'il y avait d'autant plus d'enfants trouvés, proportionnellement aux naissances illégitimes, que les mœurs étaient plus pures, en d'autres termes, que moins il y a de naissances illégitimes dans un département, plus le nombre des enfants trouvés est considérable. Ainsi ils ont fait observer que le département d'Ille-et-Vilaine, celui de France où les naissances naturelles sont le moins nombreuses, est en même temps celui où les enfants trouvés sont le plus nombreux par rapport au nombre des enfants illégitimes; que, d'un autre côté, le département de Saône-et-Loire, qui est le troisième dans l'ordre des naissances naturelles, c'est-à-dire le plus corrompu de tous les départements après ceux de la Seine et du Rhône, est celui qui compte le moins d'enfants trouvés relativement au nombre des enfants illégitimes; que cette règle ne souffre de remarquables exceptions qu'à Paris, à Lyon et dans les grandes villes, et qu'ainsi on est forcé de reconnaître que le sentiment de la honte fait abandonner beaucoup plus d'enfants que la démoralisation.

Ces raisons, et beaucoup d'autres, ne l'ont pas emporté partout, et dans plusieurs départements, comme dans le Haut-Rhin et le Bas-Rhin, les tours ont été supprimés, sans que pour cela le nombre des naissances illégitimes ait été moins élevé, bien entendu. Le Bas-Rhin compte soixante-dix-neuf de ces naissances sur mille enfants, tandis que le département d'Ille-et-Vilaine, qui a sept tours ouverts, ne donne que vingt te une naissances illégitimes sur le même total. De plus, les chiffres font foi que dans plusieurs grandes villes, avant comme après l'établissement du tour, le chiffre des entrées a été à peu près le même. On n'a donc rien gagné sous le rapport moral. On n'est pas arrivé à un résultat plus significatif sous celui de l'économie, et, de plus, on a substitué un arbitraire local, souvent appliqué à contre-sens, à une règle une, à une mesure uniforme. Ici les tours sont fermés, mais dans le département voisin ils sont ouverts, et l'on y envoie des enfants de loin, ce qui expose leur vie, et ce qui met à la charge du département qui a maintenu les tours une partie des enfants abandonnés de celui qui les a fermés. C'est un état de choses intolérable, contre lequel les conseils généraux réclament avant tout, et que ceux qui sont le plus entiers dans leur opinion regardent comme plus fâcheux même que l'adoption d'un système qui n'est pas le leur, mais qui aurait du moins le mérite d'être général.

A Paris, où le nombre des enfants abandonnés n'avait pas suivi une marche ascendante, malgré l'augmentation du nombre des habitants, et où l'accroissement dans la population des enfants trouvés ne venait que du bienfait de la vaccine, des soins hygiéniques, de la surveillance exercée sur les nourrices, et de l'inspection fréquente des enfants, toutes mesures qui ont diminué les cas de mort; à Paris, dans les derniers mois de 1837, il a été pris un parti pour arriver, non pas à arrêter une augmentation qui ne se manifestait pas, mais à faire décroître le nombre des abandons, et par conséquent le chiffre des dépenses. On n'y avait pas songé tant que la mort s'était chargée d'éclaircir les rangs; mais quand elle n'a plus rendu ce triste service, on a été effrayé de l'importance du budget. Là, on n'a adopté ni la clôture du tour, comme dans certains départements, ni son ouverture mystérieuse, comme dans ceux qui sont demeurés fidèles à l'esprit de cet article du décret de 1811; on a fait du tour une espèce de piége où viennent se faire prendre les pauvres mères auxquelles la honte surtout fait le plus souvent adopter le parti extrême de déposer leur enfant. C'est pour que leur faute ne soit pas connue, c'est pour que le déshonneur et le déchirement ne soient pas portés dans leurs familles, qu'elles se rendent en secret au tour de l'hospice de la rue de la Bourbe. Elles sonnent, mais au lieu de voir le tour s'offrir à leurs enfants, elles sont entourées par des surveillants mis aux aguets, et apprennent qu'on n'en reçoit aucun sans déclaration.

Dans un rapport que nous avons sous les yeux, adressé, à la suite de l'adoption de ces mesures nouvelles, par M. le préfet de police à M. le ministre de l'intérieur, cet administrateur est amené à reconnaître que deux de leurs conséquences ont été, que plusieurs infanticides ont été commis (1), et que les expositions d'enfants nouveau-nés ont été plus nombreuses. Il est grave d'avoir ce double aveu à faire; et, quant aux intérêts de la morale, nous ne croyons pas qu'ils aient été bien servis par la mesure qu'on a substituée à la libre réception des enfants. On propose à la mère qui fait mine de vouloir déposer son fils de lui accorder une somme mensuelle si elle consent à le garder. On comprend combien de fois la comédie du semblant de dépôt doit être jouée, uniquement pour arriver à ce dénoûment intéressé. La dépense peut être moins élevée, mais elle est beaucoup plus mal entendue. Aussi, plusieurs conseils généraux, qui n'étaient pas moins que la ville de Paris préoccupés des sacrifices auxquels les condamnent les enfants trouvés, n'ont-ils pas hésité à dire néanmoins comme celui de l'Ariége en 1840: « Si, d'un côté, une « semblable mesure peut amener une économie dans la dé« pense, on doit craindre, d'un autre de compromettre « la morale publique, en laissant croire à la portion peu « éclairée de la population qu'on accorde une indemnité pé« cuniaire pour un acte toujours affligeant pour la société; » et comme le conseil général de l'Aveyron, dans la session de 1842: « Une pareille mesure est un outrage à la morale, « une espèce de prime pour le libertinage. »

Voilà donc en quelque sorte trois systèmes concurremment en pratique: la suppression déclarée du tour, son ouverture sérieuse et réelle, son ouverture simulée ou sa suppression déguisée. Si nous prenions tous les points de cette importante question, nous verrions sur chacun d'eux la même divergence d'opinions, la même contradiction dans l'application. Ce qu'il faut donc demander à grands cris, c'est une législation sérieuse qui soit respectable et qu'on fasse respecter; c'est un système un, lequel ne sera praticable peut-être que quand la tutelle des enfants aura été enlevée aux commissions administratives pour être déférée au gouvernement, représenté par ses préfets. Mais comme cet état de choses si désirable se fera peut-être encore attendre, qu'il nous soit permis, avant de terminer, d'ajouter un dernier mot sur une mesure qui peut avoir de bons effets, conjurer des abandons et amener des économies, si l'on y recourt loyalement, mais qui n'est qu'un moyen odieux quand on la comprend et quand on l'emploie comme on l'a fait dans plusieurs départements.

Le déplacement est la translation des enfants trouvés dans une commune éloignée du département, ou même dans un département limitrophe. Si cette translation était opérée dans le premier âge, si on avait le soin de bien rendre public, qu'on recourra toujours à ce moyen, on empêcherait par là certaines mères de concevoir l'espérance, en faisant porter leur enfant nouveau-né au tour par un messager avec lequel elles sont d'intelligence, de voir celui-ci le leur rapporter à titre de nourrisson, leur procurant salaire; on enlèverait également aux parents qui peuvent être tentés de déposer leurs enfants, se flattant qu'ils pourront, sans les avoir à leur charge, ne les pas perdre de vue, tout espoir de les voir demeurer près d'eux; enfin, on mettrait d'accord et l'intérêt des hospices et celui de la conservation des liens et des devoirs de famille. Mais ce n'est point ainsi qu'on procède, et ce sont de plus larges résultats d'économie que l'on veut atteindre par un calcul et un moyen devant l'odieux desquels quelques commissions administratives n'ont pas reculé. Quand les enfants sont parvenus au second ou au troisième âge, quand des liens d'affection se sont formés entre eux et les femmes auxquelles on les a donnés à nourrir, ou les familles d'agriculteurs ou d'ouvriers qui ont été chargées de les élever, tout d'un coup on vient annoncer que ces enfants vont être transférés dans un autre département, et l'on signifie à ces nouveaux parents adoptifs, toujours peu aisés et souvent pauvres, qu'il faut qu'ils consentent à les garder sans salaire, à se surcharger pour alléger d'autant l'administration, ou à se voir enlever leurs fils, leurs filles d'adoption. On spécule sur leurs bons sentiments, sans prendre même la peine de déguiser le sentiment mauvais qui inspire ce calcul. Nous ne savons rien de plus immoral, de plus odieux, rien qui mérite davantage d'être flétri par l'indignation publique.

Les auteurs d'un très-consciencieux ouvrage, couronné par l'Institut, que nous avons eu à consulter plus d'une fois pour ce court travail (1), repoussent le déplacement des enfants, mais demandent la suppression des tours. Notre conclusion sera aux trois quarts opposée à la leur. Nous croyons le déplacement constamment annoncé et réellement opéré dans le premier âge, une mesure qui n'a rien que de moral et qui a son utilité. Nous croyons la suppression des tours un expédient dont les avantages financiers ne sauraient déguiser le danger. Nous croyons enfin que jamais question n'a réclamé plus impérieusement l'attention du gouvernement qui a à faire cesser les incertitudes de la loi, l'anarchie des mesures administratives, les contradictions des tribunaux, et à se constituer le tuteur des enfans trouvés avant leur majorité, comme leur patron après.

(1) La session des conseils généraux de 1843 n'a pas été favorable à la mesure de la suppression du tour. Le conseil général de la Dordogne, entre autres, a été forcé de reconnaître que, depuis qu'elle avait été adoptée, les infanticides se so it multipliés dans le département dans une effrayante proportion. La Loire et la Meuse ont toujours été de cet avis, et prévu cette fatale conséquence. Elles se sont refusées, cette année encore, à fermer aucun de leurs tours, même à titre d'essai.

(1) *Histoire des Enfants Trouvés*, par MM. Terme et Montfalcon, Paris, Paulin, 1840; in-8.

Chronique Musicale.

L'ESCLAVE DU CAMOENS. — ANNA BOLENA. — RENTRÉE DE LABLACHE. — M. RONCONI. — LES CONCERTS. — NOUVELLES PUBLICATIONS.

L'Opéra-Comique a mis au jour, le mois dernier, un ouvrage en un acte, à l'endroit duquel *l'Illustration* est en retard. Il est petit, tout petit; mais, si petit qu'il soit, il ne doit point passer inaperçu, et nous devons réparer nos torts à son égard.

Parlons donc, avant tout, de *l'Esclave du Camoëns*.

Cette esclave est une jeune fille, une Indienne, et, s'il faut tout dire, une bayadère; mais cette bayadère est un ange de candeur, de vertu, de dévouement et de fidélité.

Camoëns l'a rapportée de Goa à Lisbonne, et c'était peut-être là tout son bagage; car, à cette esclave près, il ne possède rien au monde que son génie et ses manuscrits, et n'a de quoi payer ni son logement ni sa nourriture. Vous le croyez bien empêché? C'est que vous êtes, hélas! de ce siècle positif où l'on ne sait plus ce que c'est qu'un poëte. Camoëns n'en est pas moins l'un des plus heureux hommes du monde. Il fait des vers toute la journée, il dort pendant la nuit sur les deux oreilles, il mange à discrétion, boit de même, et ne songe seulement pas à se demander d'où cela lui vient.

Voici ce qui se passe tous les soirs à son insu:

Dès qu'il est endormi, — et il a l'heureuse habitude de s'endormir aussitôt qu'il est couché, — Griselda revêt son costume de bayadère, sa robe *légère et d'une entière blancheur*, comme dit M. de Planard, son voile de gaze transparente et son turban de cachemire. Ainsi parée, elle se rend sur les bords du Tage, aux lieux où les nobles dames et les cavaliers élégants de la cour viennent respirer l'air frais de la nuit. Là elle exécute les danses pittoresques de son pays, et produit ces effets magiques auxquels on ne voudrait point croire si l'on n'avait pas vu Carlotta Grisi. Elle charme les dames, elle entraîne, elle subjugue les cavaliers, et recueille une abondante moisson de cruzades et de douros, avec lesquels elle paie largement l'avare hôtelier qui héberge et qui nourrit Camoëns.

Cet hôtelier n'est pas seulement avare, il est poltron, et se fait payer très-cher ses terreurs. Camoëns est un hôte dangereux, qui jadis a fait des vers où il chantait la patrie, et poussait l'irrévérence jusqu'à blâmer les erreurs du gouvernement. Le gouvernement s'est fâché, comme de raison: Camoëns est proscrit, il se cache, il est perdu si on le trouve, et quiconque lui aura donné asile aura affaire à la sainte Inquisition. Jugez maintenant à quel prix le rusé hôtelier doit lui louer son triste logement et lui vendre son vin de Porto, ses oranges et son *olla podrida!*

Or, il est arrivé qu'un jeune et fringant cavalier, à force de voir danser Griselda, a conçu pour elle une passion violente. Il se met à sa poursuite, il découvre le lieu de sa retraite, et se présente à l'improviste devant l'hôtelier terrifié. « Quelle est cette jeune fille qui est logée chez toi, vieux coquin? » L'autre nie, comme de raison. Mais au moment même Griselda paraît, et le jeune officier, qui est pressé apparemment, débute avec elle par une déclaration des plus cavalières. Survient Camoëns, lequel se montre fort scandalisé. Il a le droit de l'être, car, de son côté, il aime Griselda. Reste à savoir lequel des deux sera aimé. L'officier croit emporter d'assaut la question en donnant son nom et son adresse. « Je suis, dit-il, dom Sébastien, roi de Portugal. — J'en suis fort aise, répond Griselda, et je vous en fais mon compliment. Quant à moi, je ne suis que l'esclave de Camoëns; mais si j'étais libre, au lieu d'être esclave, j'oserais peut-être avouer que j'aime celui qui est mon maître. »

Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens.

Bientôt, en effet, elle devient libre, et elle fait comme elle a dit; après quoi Dom Sébastien, qui ne veut pas se montrer moins délicat qu'une bayadère, annule l'arrêt de proscription lancé contre le poëte, ôte solennellement devant lui son chapeau à plumes, et le proclame l'honneur et la gloire du Portugal, ce qui, de sa part, est d'autant plus beau que la *Lusiade* n'est pas encore sortie du portefeuille de Camoëns.

Tout cela forme un petit acte assez agréablement tourné, et orné d'un certain nombre de morceaux de musique qui ne font aucune peine à entendre. Il pourrait s'y trouver plus de verve sans doute, plus d'entraînement et de chaleur. C'est de la musique *fraîche* et calme comme une matinée d'avril. Cela ne fera pas révolution dans l'art, — et à quoi bon les révolutions? — Mais aussi cela ne fatigue pas l'attention et ne fait point mal aux oreilles, rare et précieuse qualité par le temps qui court!

C'est, du reste, le début, sur la scène de l'Opéra-Comique, de M. Flotow, jeune et gracieux compositeur dont les abonnés de *l'Illustration* connaissent déjà la musique.

Epuisé des efforts qu'il avait faits pour mettre au monde ce frêle et délicat enfant, l'Opéra-Comique s'est endormi. Ne troublons pas son sommeil.

A l'Opéra, *Dom Sébastien* poursuit glorieusement sa carrière, et l'on applaudit toujours avec fureur le beau cortége funèbre du troisième acte et les magnifiques harmonies du quatrième. M. Duprez chante maintenant comme dans ses meilleurs jours. Nous croyons que la sage modération avec laquelle M. Donizetti a écrit le rôle de Dom Sébastien est pour beaucoup dans ce retour de jeunesse.

L'Opéra-Italien ne ressemble point à ses deux aînés. Il n'a pas plus tôt obtenu un succès qu'il en convoite un autre. L'ambitieux! Après *Maria di Rohan* le *Fantasma* était venu se mettre en ligne; après le *Fantasma*, *Anna Bolena* s'est présentée. Cette première tentative n'a encore qu'à moitié réussi: M. Salvi, indisposé, n'a pas complétement répondu à l'attente des *dilettanti*, que le souvenir de Rubini a rendus difficiles. Mademoiselle Nissen et madame Brambilla ont dignement rempli les rôles du page amoureux et de Jeanne Seymour; madame Grisi, dans celui d'Anna Boleyn, a déployé toutes les grâces de sa personne, tous les charmes de son regard et de son sourire, toutes les richesses de sa voix; elle a eu d'admirables mouvements de passion; elle s'est montrée grande cantatrice et grande tragédienne; mais tout cela n'a pas suffi pour alléger le fardeau que M. Fornasari avait à porter. Ce fardeau, trop lourd, hélas! c'était le souvenir de Lablache. Et pourtant M. Fornasari a de robustes épaules. Qui pourra jamais remplacer Lablache? Et pourquoi le remplacer, puisque le voilà revenu?

Il est revenu, il a reparu dans *Don Pasquale*, avec sa robe de chambre de bazin et son bonnet à fontange, avec sa belle perruque rousse, ses bottes vernies, son habit vert-pomme et son camélia triomphant. Dieu sait comme on lui a fait fête, et de quels applaudissements on l'a salué, et de quelles acclamations, et de quels rires francs et joyeux! A côté de lui figurait M. Ronconi, qui a remplacé Tamburini dans le rôle du docteur Malatesta. Sa voix n'a pas autant de volume que celle de son devancier, ni même autant d'agilité; mais, en revanche, comme son chant est expressif! comme sa gaieté est spirituelle! Comme son regard est fin et narquois! et que cet accord parfait du chanteur et de l'acteur se rencontre rarement au théâtre!

Le succès de M. Ronconi a été complet. Son triomphe a été plus brillant encore, ces jours derniers, dans *le Barbier de Séville*, où il a pris le rôle de Figaro. Jamais, depuis Pellegrini, nous n'avions vu un Figaro si léger, si sémillant, si spirituel, si malin. M. Ronconi est évidemment l'un des plus charmants chanteurs *bouffes* d'aujourd'hui.

Les concerts vont commencer. Selon son habitude, M. Berlioz a ouvert la marche. Son premier concert avait rempli la salle du Conservatoire, et plusieurs des morceaux qui formaient son programme ont provoqué des applaudissements unanimes. Son second concert aura lieu le 27 janvier.

En attendant, les productions musicales éclosent de tous côtés et s'étalent aux vitres de tous les marchands, fraîches, brillantes et en grande toilette, c'est-à-dire ornées de lithographies plus ou moins correctes, plus ou moins enluminées. Chaque compositeur de salon a fait son album. Jamais il n'y avait eu autant d'albums que cette année, et nous aurions grand'peine à les désigner tous. Parlons seulement des plus remarquables. Celui de mademoiselle Loïsa Puget se recommande, comme toujours, par des mélodies simples, faciles, communes quelquefois, souvent aussi pleines de charme et de grâce. Un professeur d'harmonie y trouverai bien par-ci, par-là quelques peccadilles à reprendre, mais Dieu nous préserve d'avoir rien de commun avec les professeurs d'harmonie!

En revanche, rien n'est plus correct que les compositions de M. A. Thys; son style est pur, sa phrase claire et limpide, sa pensée naturelle est toujours d'une fraîcheur remarquable. Son album renferme neuf romances, parmi lesquelles nous citerons particulièrement: *Pourquoi? — Berthe aux pieds nus; — Fiez-vous donc aux fleurs! — du Côté du Clocher, — et la Promenade sur l'eau*, charmant petit duo où les deux voix sont agencées avec beaucoup de grâce.

Il y a plus d'imagination encore, plus de force, plus d'ampleur dans l'*album* de M. Labarre. Les idées de cet artiste sont souvent d'un ordre très-élevé, et ont quelque peine à tenir dans ce cadre rétréci de la romance; son chant est large et expressif, son harmonie riche, étoffée, pleine d'habiles modulations et de piquantes *surprises*. *Le Fil d'or*, *le Cœur perdu*, sont deux charmantes chansonnettes qui donnent un grand prix au recueil qu'il a publié cette année et auxquelles on ne saurait préférer que *la Fille du soldat* et *l'Echo*.

Pourquoi madame Hérault ne fait-elle pas de romances? elle y réussirait sans doute à merveille, car elle a tout ce qu'il faut pour cela: la faculté de créer des chants nouveaux et le sentiment des effets harmoniques. Mais madame Hérault est pianiste, et elle écrit pour son instrument. La grande valse en *mi bémol* qu'elle vient de publier chez l'éditeur Pacini est un morceau très-brillant, et qui atteste à la fois une imagination et une habileté remarquable.

Les petites industries en plein vent.

L'industrie est la reine du dix-neuvième siècle; elle trône dans les splendides magasins de la capitale, véritables palais féeriques où l'aristocratie de l'or, la seule aujourd'hui, vient lui faire sa cour. Mais dans l'enivrement de son règne, Sa Majesté a eu le bon esprit de ne point oublier son origine roturière; elle est bonne princesse et ne dédaigne pas de fouler de son pied royal l'asphalte de nos trottoirs ou le pavé de bois de nos rues.

Comme le soleil, l'industrie luit pour tout le monde; mais pour quelques privilégiés qui se carrent largement à la resplendissante chaleur de l'astre, combien de plus petits ou de moins habiles n'ont qu'un terne reflet ou qu'un pauvre rayon!

Au matin de la vie, chacun part, avec son bagage d'espérance, pour cette périlleuse course au clocher dont le but est parfois la renommée, et toujours la fortune. Quelques-uns arrivent... mais le plus grand nombre reste en chemin.

Voici d'abord un de ces malheureux petits exilés que la Savoie, le Piémont, le duché de Parme, envoient tous les hivers sous notre ciel brumeux, eux, pauvres enfants éclos sous le soleil du Midi.

« Va, petit, leur dit le père, va chercher fortune à Paris. A Paris, tout le monde est riche; ici nous n'avons pas assez de pain pour vous tous. »

L'enfant pleure; sa mère l'embrasse; son père le bénit; ses petits frères et ses petites sœurs envient son sort,... car il va voir Paris! Paris, ce pays de Cocagne des pauvres gens qui le voient de loin!

Il part le cœur gros; mais l'espoir le soutient, l'encourage... Bien souvent il détourne la tête pour voir encore sa mère, qui lui dit adieu, et sa chaumière, qui semble lui sourire au soleil... Mais bientôt il ne voit plus ni sa mère ni sa chaumière; il marche, il marche vers la terre promise; le soleil semble l'abandonner aussi et rester au pays... Il arrive dans la ville aux merveilles... il se perd mille fois dans son brouillard et dans ses rues bruyantes; il vient, triste, harassé, frapper le soir à la porte du maître auquel il est recommandé.

Ce maître est toujours un *ancien* compatriote de l'enfant. Nous disons *ancien*, car il est devenu Parisien grâce à l'industrie... Il exploite d'ordinaire une branche industrielle de modeste apparence; mais le brave homme, avec cette effrayante économie dont les Auvergnats et les Savoyards savent seuls le secret, a su amasser un petit trésor mystérieux et caché. Il accueille le pauvre petit, et veut bien, pour un sou, lui donner pour rien une écuelle de soupe et une place dans la soupente où couchent ses autres protégés... L'enfant s'endort de fatigue, et rêve au pays et au foyer paternel... mais, au milieu de son beau rêve, une main le secoue et l'éveille:

« Allons! paresseux! tu es à Paris, et à Paris on ne dort pas, on travaille: il est six heures, en besogne!... et si, ce soir, tu ne me rapporte pas vingt sous... tu n'auras pas de soupe... marche! »

Ce rude tuteur des petits exilés exerce presque toujours la profession de fumiste, ce qui est le dernier échelon de l'industrie du ramoneur, sa première industrie. Il a passé par bien des misères et par bien des cheminées avant de parvenir à ce faîte de prospérité. Il forme à son tour des élèves, et le plus souvent il les exploite. Dès le matin, il les lance sur le pavé de Paris, avec leur sac de suie sur le dos; il faut qu'ils rapportent en rentrant leur salaire de la journée, fixé à un minimum rigoureux, sous peine de ne point souper, et quelquefois de pis. Le pauvre petit diable se met donc à parcourir les rues: il offre, de sa voix criarde, ses services aux habitants endormis encore; et si la journée se passe sans qu'il ait recueilli la somme exigée, il n'ose plus rentrer chez le maître, car le maître le battrait. Il s'asseoit découragé sur le bord d'un trottoir, et demande aux passants un *petit sou* pour compléter sa recette; et souvent il va passer sa nuit à la souricière de la préfecture de police, où le conduisent les agents qui l'ont surpris en flagrant délit de mendicité. Voilà à quoi se réduit cette fortune qu'il venait chercher à Paris.

S'il échappe aux agents de la police, et si la charité publique lui fait défaut, la crainte du terrible patron le pousse parfois à recourir au vol, pour ne point rentrer au logis sans le tribut obligé.

Quelques-uns, plus ingénieux, plus industrieux, cumulent diverses professions pour satisfaire l'avide exigence du maître: ramoneurs le matin, ils deviennent décrotteurs au milieu de la journée, et le soir, à l'heure de la promenade, ils montrent aux passants une marmotte, leur compatriote, un petit cochon d'Inde, une souris blanche, ou quelque autre curiosité des moins curieuses. Les plus malins jouent de la vielle, et grincent ces éternels refrains populaires auxquels on s'efforce de se soustraire en donnant quelque monnaie au musicien.

Alléché par les profits de cette industrie musicale, si l'enfant persévère dans sa vocation, et qu'il achète un jour son indépendance au moyen de quelques économies qu'il abandonne à son patron, il fait l'acquisition d'une serinette, et le voilà sur la voie de la fortune; c'est-à-dire que les vingt ou trente sous qu'il gagnera chaque jour en tournant la manivelle de son instrument seront pour lui, et non plus pour son protecteur. Il devient professeur de chant, et forme des élèves parmi les serins des portières du faubourg Saint-Marceau, à raison de 10 centimes la leçon.

Il parcourt ainsi le rude sentier de la vie, cherchant la fortune, et trouvant à peine le pain de chaque jour. Les années s'écoulent, et la fortune ne vient pas; il s'accoude un soir sur sa pauvre serinette, et rêve tristement au pays, à sa chaumière, à sa vieille mère morte loin de lui; il se rappelle avec amertume ces mots que lui dit son père en lui faisant ses adieux: « Va, petit, va faire fortune à Paris! »

Il jette alors un triste regard sur le délabrement de sa veste et sur son instrument détraqué, et se prend à regretter de n'avoir pas embrassé une industrie moins artistique, mais plus lucrative.

Un de ses anciens camarades de ramonage, avec lequel il a parcouru autrefois bien des cheminées, vient à passer près de lui. Ce gaillard-là a compris que la musique était une carrière trop futile pour être lucrative, surtout lorsqu'elle ne s'adresse qu'à des serins... Il a compris son siècle, le siècle de l'industrie... il s'est fait industriel.

Tandis qu'il était ramoneur, une cuisinière généreuse lui fit un jour la largesse d'une peau de lapin: il vendit cette peau; on lui en donna 20 centimes. Cette opération commerciale lui révéla sa vocation! Il devint marchand de peaux de lapins!... Ces premiers 20 centimes furent la première mise de fonds de sa maison de commerce... Les fonds furent affectés à l'achat de deux autres peaux, qui produisirent 40 centimes... bénéfice clair et net de 100 pour 100!...

Il prend aujourd'hui la qualité de négociant en fourrures de basse-cour, et s'il a conservé sur son visage une nuance qui rappelle sa première profession, il porte à ses pieds des guêtres d'une blancheur irréprochable pour attester qu'il ne grimpe plus dans les cheminées. Son commerce a prospéré, ainsi qu'on peut en juger par le nombre considérable de peaux qu'il tient sous son bras, et le vaste sac dont il est muni prouve qu'il est en position de faire des achats bien autrement importants si une bonne occasion s'offre à lui.

En considérant la tenue confortable de son ancien camarade, le pauvre joueur de serinette se dit en soupirant: « J'aurais mieux fait de me faire marchand de peaux de lapins, ou bien encore étameur de casseroles et fondeur de fourchettes, comme ce riche Auvergnat qui passe là-bas!... »

L'industrie en plein vent, la petite industrie vagabonde et bohémienne, change de caractère et d'aspect suivant les divers quartiers de Paris.

Ainsi le ramoneur, le joueur de serinette, le marchand de peaux de lapins, l'étameur de casseroles ne se rencontrent guère que dans un rayon assez éloigné du centre de la capitale.

Le centre de Paris appartient au Parisien; c'est le Parisien qui l'exploite... il s'y installe comme chez lui, et semble vouloir faire aux étrangers qui affluent au cœur de la grande ville les honneurs de l'industrie parisienne.

Le type du genre, le plus hardi, le plus hâbleur, le plus malin, est sans contredit le marchand de chaînes de sûreté. C'est sur les larges trottoirs du boulevard Montmartre ou du boulevard des Italiens qu'il établit son éventaire volant (avec ou sans jeu de mots); ces bohémiens modernes affectent une toilette des plus recherchées, achetée, louée ou empruntée à quelque marchand d'habits du Temple; ils portent d'incroyables cravates et des paletots de l'avant-dernière mode... La société industrielle et commerciale se compose de trois cointéressés, ou, si l'on aime mieux, de trois compères. Le plus *distingué* des trois par ses manières, sa tenue et son éducation grammaticale, se consacre à la vente; il se place derrière son éventaire et énumère les avantages, la qualité et le prodigieux bon marché de ses chaînes de sûreté; c'est le marchand. Un second, celui dont la vue exercée aperçoit et reconnaît de plus loin les agents de la police et les sergents de ville en habits bourgeois, se pose auprès de la boutique dans l'attitude d'un amateur; il semble examiner avec une grande attention la marchandise vantée, mais son regard guette au loin l'approche de l'ennemi; ce second associé remplit les fonctions de guetteur. Le troisième enfin, vêtu plus simplement que les deux autres, se donne la physionomie la plus honnête qu'il peut, il se grime autant que possible en candide provincial, en chaland naïf et sérieux. Il se tient à distance de l'éventaire et semble écouter d'abord avec une certaine méfiance l'énumération des mérites de la marchandise débitée par le marchand. Si quelques badauds s'arrêtent, il les regarde avec un demi-sourire d'incrédulité et semble les consulter tacitement pour savoir s'il doit croire tout le bien qu'il entend dire de cette fameuse chaîne de sûreté.

« Voyez, monsieur, lui dit le marchand d'une voix d'*aboyeur*; voyez, monsieur, examinez, palpez, essayez; la vue n'en coûte rien; chaînes de sûreté en caoutchouc élastique et sans odeur, indispensables pour garantir les montres, lorgnons et flacons contre les tentatives des voleurs! Voyez, monsieur, 50 centimes, les chaînes de 25 sous! 75 pour cent au-dessous du prix de fabrique... Voyez, monsieur; examinez, monsieur; achetez, monsieur. »

Et le vendeur met dans la main de l'*allumeur* (c'est la qualité de ce troisième associé) une de ses merveilleuses chaînes. Celui-ci feint de ne vouloir pas la prendre; mais le marchand le force à la garder, en lui criant: « Examinez, monsieur; la vue n'en coûte rien! » L'honnête allumeur examine donc, il tire la chaîne dans tous les sens pour s'assurer de sa force et de son élasticité; peu à peu sa physionomie prend une expression de confiance, d'admiration; et, entraîné par la qualité supérieure de la chaîne, par son prodigieux bon marché... ma foi! il dit au marchand: « Je la prends. » Il se la fait envelopper, la met dans sa poche, paie ostensiblement 50 centimes et s'éloigne. Quand il a fait dix ou quinze pas, il revient, remet la chaîne sur l'éventaire, reprend ses 50 centimes, et recommence à en acheter une autre, ou la même, avec les mêmes formalités. Si un badaud, *allumé* par l'exemple du compère, achète après lui une chaîne, l'opération a réussi; sinon, c'est à recommencer indéfiniment, jusqu'à ce que le guetteur souffle tout bas ce mot d'alerte: « Gare la *rousse* (la police)! »

Aussitôt, et en un clin d'œil, l'éventaire est plié, mis sous le bras comme un chapeau de bal, et la maison de commerce va s'établir cent pas plus loin, et répéter ses opérations. Il

arrive parfois qu'un chaland sérieux, après avoir acheté la chaîne de sûreté, ne trouve plus sa montre dans son gousset. Preuve irréfragable de l'utilité de la chaîne.

Mais le soir vient, et les trois compères vont déposer leur fonds de commerce chez un marchand de vin. Ils font sur une table vineuse l'inventaire de leurs opérations: il se trouve souvent que le vendeur a vendu soixante chaînes, bien qu'il n'en ait que vingt-cinq dans sa boutique, et qu'en dernier résultat ces vingt-cinq lui restent intégralement pour servir à la vente du lendemain. Ce problème, qui embarrasserait peut-être les syndics les plus experts du tribunal de commerce, s'explique et se résout par un mot: — les soixante chaînes vendues par l'associé vendeur ont été achetées par l'associé *allumeur*.

Le mystère est expliqué. Cependant, comme trois associés ne vivent pas en s'achetant réciproquement des chaînes de sûreté, nos industriels laissent leur boutique au cabaret et



(Ramoneur.)

vont se livrer, à la clarté du gaz, à un autre commerce plus lucratif: ils deviennent marchands de contremarques; si le trafic ne donne pas assez pour occuper les trois intéressés, l'un d'eux, l'*allumeur*, endosse une blouse et devient *ouvreur de fiacres* à la porte des théâtres et des concerts: il place un petit tapis ou son mouchoir sur la roue pour garantir contre



(Joueur de serinette.)

la souillure de la boue la robe de la bourgeoise ou le twed du bourgeois; ce bon office lui rapporte quelques doubles décimes qu'il verse fidèlement dans la caisse sociale.

Non loin de la fameuse échoppe où se fabrique et se dé-



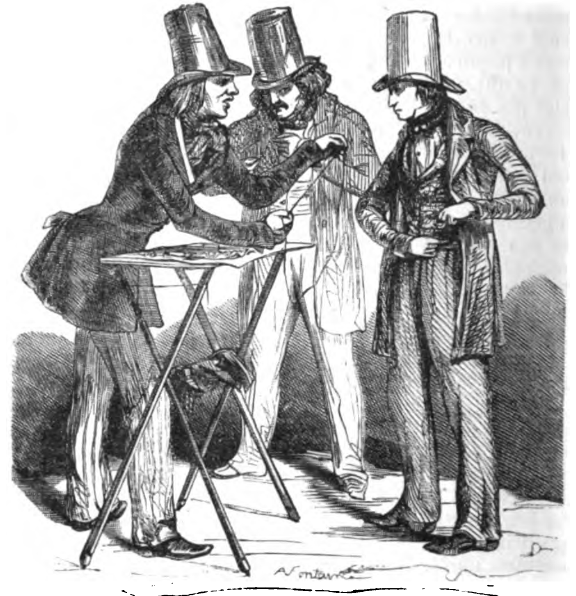
(Marchand de peaux de lapins.)

bite la galette du Gymnase, n'avez-vous pas remarqué encore une petite industrie en plein vent? C'est là, sur le bitume du boulevard Bonne-Nouvelle, qu'un modeste et savant astro-



(Etameur et fondeur de cuillers.)

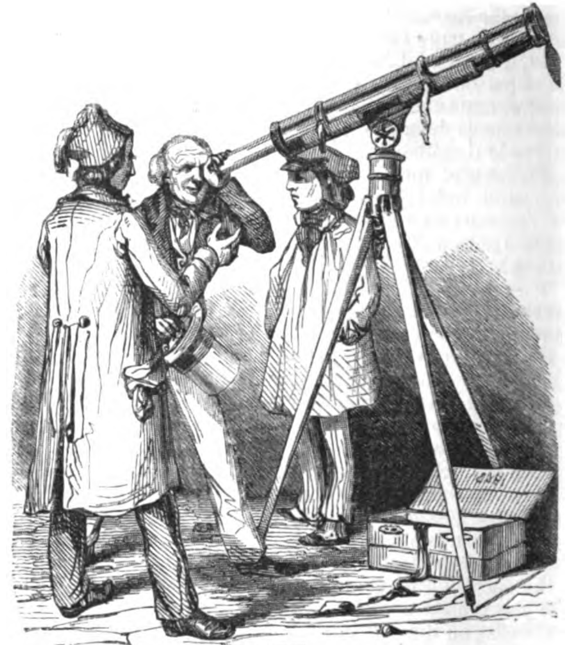
nome vient chaque soir demander à l'industrie les profits que la science seule ne donne pas. Cet estimable Galilée moderne, coiffé d'un bonnet grec et revêtu d'une redingote à la propriétaire dont la coupe surannée témoigne de la part de celui qu'elle couvre un profond mépris pour les futilités de la mode, établit, à l'heure où le gaz s'enflamme dans les



(Marchand de chaînes de sûreté.)

lanternes, un magnifique télescope sur le trottoir du boulevard.

Moyennant la faible rétribution de dix centimes, vous pou-



(Astronome en plein vent.)

vez vous donner l'utile récréation de voir des *montagnes* dans la lune, ou de découvrir une comète et sa queue non prévues par les savants de l'Observatoire.



(Marchand d'ombrelles pour les enfants.)

Un vénérable pair d'Angleterre, de passage à Paris, se livre à ces recherches intéressantes. Un jeune apprenti astrologue veille à ce que les voleurs à la tire ne fassent pas des explorations d'un autre genre dans les poches de ce noble étranger, tandis que sa vue et son attention voyagent dans la lune.

Remontons le boulevard, passons devant ces honnêtes marchands d'ombrelles d'enfants qui promènent sans cesse leur légère pyramide des Tuileries aux boulevards, en face de la pauvre femme qui vend, au pied d'un arbre, de petits cornets de sable rouge et bleu à sécher l'encre sur le papier; descendons jusqu'à la place de la Bourse, cette église métropolitaine de l'industrie financière. Vis-à-vis des marches du temple, l'industrie en haillons, maigre, transie, grelottante, appelle encore les passants indifférents. Ce sont de pauvres enfants à genoux sur la dalle humide; ils vous offrent, d'une voix dolente, des *allumettes chimiques à l'essai, à l'épreuve, à un sou le paquet, à deux sous la botte.*

Pendant que ces malheureux enfants vous pressent d'acheter leurs allumettes modernes, un peu plus loin, sur la place Saint-Georges, une bonne vieille femme, assise dès le matin devant l'hôtel de M. Thiers, offre aux servantes du quartier ses allumettes classiques dont personne ne veut plus; n'importe! elle les tient toujours dans sa main, et les offre toujours avec confiance, avec l'espoir de les voir apprécier un jour par quelque bonne âme du temps passé : elle lui donnera par-dessus le marché des feuilles de laurier, des bouquets d'ail, de l'amadou, un briquet, une pierre à feu; mais les jeunes servantes passent devant la bonne vieille sans s'arrêter, sans lui rien acheter... Elle les regarde passer tristement, mais sans se plaindre... elle attend.



(Marchande d'allumettes chimiques.)



(Marchande d'amadou.)

Enfin, les pauvres industriels du soir regagnent leur mansarde, où plus d'un cherche dans le sommeil l'oubli du froid et de la faim. Ils s'endorment en espérant un lendemain meilleur.



(Chiffonnier.)

C'est alors, et quand tous reposent, les riches sous leurs édredons, les pauvres sur leur grabat glacé, que l'industrie de nuit descend de la rue Mouffetard et s'empare de la ville. Elle parcourt les rues, la hotte sur le dos, le crochet à la main, et dispute aux chiens affamés les choses sans nom dont se compose son commerce. Après une nuit passée dans ces fouilles mystérieuses, le chiffonnier, fier de la lourde charge qu'il porte, va rejoindre sa femme, qui, plus diligente ou plus heureuse dans ses recherches, a empli sa hotte avant lui, et l'attend, assise sur une borne, près de la porte d'un marchand de liqueurs qui va bientôt s'ouvrir.



(Chiffonnière.)

Les Caprices du Cœur.

NOUVELLE.

(Suite. — Voir t. II, p. 298.)



II.

Le cœur d'une femme est soumis à une foule d'accidents pathologiques, en d'autres termes, de phénomènes que certains esprits acerbes, ou enclins à une véracité brutale, osent appeler des caprices.

L'étude approfondie de cette matière est sans contredit l'une des plus sublimes qui puissent séduire l'esprit humain,

et nous voyons pourtant que les bavards vulgairement connus sous le nom de philosophes ont mieux aimé s'occuper de plusieurs billevesées tout à fait secondaires, telles que l'immortalité de l'âme, le système des monades ou la théorie des atomes crochus, que de consacrer leurs veilles ou leurs scalpels à l'examen de cet organe tour à tour si riche, si pauvre, si tendre, si dur, si revêche, si humble, si fier, si despote, et finalement si amusant : le cœur d'une femme!

Nous déclarons solennellement que notre opinion est inébranlable à cet égard. Oui, nous mettons au-dessus de toutes les voluptés philosophiques l'honnête distraction de fouiller du bec de notre plume les fibres palpitantes de cette merveilleuse machine, — à moins cependant qu'on ne nous propose de venir faire des ronds dans un puits.

La comtesse Clarisse — on devinera peut-être que les réflexions précédentes nous ont été inspirées par cette intéressante héroïne — se retira dans son boudoir, fort empêchée à débrouiller le chaos où flottaient ses pensées. Elle n'eût pas été plus embarrassée pour diriger sa course sans boussole sur un océan sans étoiles, qu'elle ne l'était de se rendre un compte fidèle de l'état précis où l'avaient jetée les chicaneries de madame la chanoinesse. Au reste, il faut bien le dire, la digne tante avait ce détestable privilége d'apporter habituellement le trouble dans les idées de Clarisse, chaque fois qu'il lui prenait fantaisie d'avoir de l'esprit à ses dépens. Au fond, c'était une assez bonne créature que madame Aurélie; mais le sentimentalisme de notre époque lui agaçait les nerfs, et choquait fort le sensualisme de ses traditions galantes. « Ayez le courage de vos *goûts*, » disait-elle souvent par manière d'apophthegme; et ce qui l'irritait particulièrement, c'était de voir sa belle Clarisse cacher, sous l'hypocrite réseau de mille délicatesses romantiques, la plus franche nature de coquette qu'elle eût jamais admirée.

Cependant nous supplions le lecteur de considérer que la chanoinesse, en sa qualité de vieille femme, n'avait pas toute la charité désirable en de pareilles matières. Le dépit secret que lui faisait éprouver l'éloignement de Clarisse pour lord Rutland exagérait à ses yeux les torts de la comtesse. Nous en appelons ici à toutes les jolies femmes qui daigneront nous entendre : elles jugeront si lord Rutland ne méritait pas un peu son échec.

Et d'abord, notre belle lectrice sait déjà que lord Rutland doit être classé parmi les amants vertueux et magnanimes. Lors du mariage de Clarisse avec le comte de R..., on a vu que cet amoureux héroïque fit taire les plus vifs désirs de son âme, pour favoriser une union que, pour des motifs dont le détail est inutile, la famille de Clari se ambitionnait. Il y eut dans ce fait une faute impardonnable. En affaire d'amour, ne parlez pas aux femmes de magnanimité ; elles vous diront toutes que ce mot là est aussi sot qu'il est long. C'est une vertu négative pour lesquelles toutes professent une invincible horreur. Lord Rutland, qui se vantait d'adorer Clarisse et dont l'influence était grande sur la famille de la jeune personne, avait littéralement *cédé* Clarisse au comte de R***. C'était là une belle action, digne, sans contredit, d'être mentionnée dans le Plutarque de la jeunesse, mais où Clarisse trouva je ne sais quoi d'assez impertinent. Premier grief.

Plus tard, le comte de R..., sentant sa fin, et sachant que Rutland n'avait jamais cessé d'aimer Clarisse, obtint de celle-ci, à force de sermons et de prières, la promesse de ne se remarier qu'avec Rutland. Il est vrai qu'on ne refuse rien aux mourants; mais pas moins ce diable de défunt avait ainsi *recédé* sa femme à son sublime ami, lequel ne se fit pas faute d'accepter. Second grief.

Les choses ainsi réglées, peut-être croirez-vous, madame, que Rutland s'empressa de réclamer de la jolie veuve l'exécution du codicille? Pas le moins du monde. Toujours tendre, empressé, dévoué, il attendit que Clarisse se rappelât sa promesse, mais il ne demanda rien. «Quoi! s'écriait Clarisse, il faut qu'un homme soit bien fier et bien assuré de sa puissance, pour aimer avec tant de patience et ne rien demander! » Troisième grief.

Mais ce n'est pas tout. Mettez une jeune veuve dans la situation singulière où se trouvait la comtesse, et vous jugerez si Clarisse, coquette autant qu'une jolie femme se croit le privilége de l'être, dut rêver l'indépendance et la révolte.

Car enfin, les rôles étaient intervertis : Rutland était un peu le maître et Clarisse l'esclave.

Le premier acte d'insubordination qu'elle imagina fut de se persuader à elle-même qu'elle abhorrait Rutland, et le second, de convaincre Rutland qu'elle en aimait un autre. Elle prit pour cela le premier venu qui lui tomba sous la main. C'était un lion de la plus belle espèce. Robert de Castillon comptait quelques années de moins que lord Rutland. Il avait pour excentricité particulière d'afficher les femmes qu'il daignait adorer; aussi la comtesse, effrayée d'abord de son aventure, s'étant sauvée aux eaux de Baden, M. de Castillon la suivit-il avec un fracas qui lui fit le plus grand honneur. Il en fut même parlé à l'Opéra dans la loge des *viveurs*, où l'on s'accordait à dire que si la comtesse voulait Robert pour mari, son plus sûr était de se dépêcher, — de peur de l'avoir pour amant.

Robert était plus qu'à moitié ruiné; mais il trouva des juifs compatissants qui lui escomptèrent ses espérances sur les 50,000 livres de rente de la comtesse. Tout l'hiver ne fut de sa part qu'une succession d'adorables et d'audacieuses folies. Aux courses du printemps, Robert perdit 1,000 louis; mais il gagna l'*handicap* avec un cheval que montait son jockey, vêtu, pour cette partie seulement, des couleurs choisies ce jour-là par la comtesse : elle était en robe de velours grenat avec une écharpe blanche. On trouva le tour d'une galanterie parfaite.

Mais n'allez pas croire que tout ce bruit empêchât Rutland de dormir. Il plaignait beaucoup Clarisse d'être ainsi la proie d'un lion; mais d'être jaloux d'un aussi sot animal, l'idée ne lui en vint pas même à l'esprit. Clarisse faillit en mourir d'indignation. « Quoi! s'écriait-elle dans le délire de sa colère, il pousse l'insultante sécurité de son cœur jusqu'à dédaigner d'être jaloux! » — Elle prenait ainsi pour un excès de mépris ce qui n'était de la part de Rutland qu'un excès d'estime; mais pas moins jugea-t-elle que ce trait d'originalité devait être considéré comme un quatrième grief qui comblait la mesure.

Clarisse s'en prit à la chanoinesse. Elle ne cessa de lui répéter chaque jour, avec cet air de haute hypocrisie que lui conseillait la situation, combien elle était navrée de faire d'inutiles efforts pour aimer Rutland. Elle ajoutait néanmoins, avec un soupir rempli de contrition, qu'elle *respecterait* la promesse *solennelle* faite par elle à son époux défunt, et qu'en cela, s'il le fallait, elle consulterait son devoir et imposerait silence à son cœur! Elle savait bien, la perfide, que chacune de ces paroles cruelles était répétée à Rutland.

Mais la chère comtesse entamait cette partie avec un partner qui en avait gagné plus d'une. Madame Aurélie fut aux anges de jouer encore son rôle dans cette petite comédie galante, et l'on a pu voir qu'elle n'avait pas tout à fait perdu le talent de la réplique. En même temps elle prévint Rutland de se tenir tranquille, et qu'elle prenait le commandement de toute la campagne. La pauvre Clarisse tomba donc en des mains qui, pour être encore douces et blanchettes, n'en étaient pas moins armées d'assez bonnes griffes.

Clarisse, comme nous avons dit, venait de passer dans son appartement, lequel donnait, ainsi que le salon, sur le paysage pittoresque dont nous avons parlé. Elle étouffait. Elle fit ouvrir toutes les fenêtres, et se mit dans un déshabillé de batiste qui flottait autour de sa taille ravissante en plis nombreux et discrets.

Félicie, sa femme de chambre, tournait autour de la comtesse, et jetait fréquemment les yeux, par la fenêtre ouverte, sur les solitudes sombres et tranquilles du ravin.

« Mais venez donc me coiffer de nuit, Félicie, dit tout à coup la comtesse d'un ton d'impatience que nous engageons le lecteur à lui pardonner en considération des secrets tourments qui l'agitaient, et remettez à une autre fois le soin de compter les arbres que l'on aperçoit d'ici. Qu'avez-vous donc à tant regarder par la fenêtre? Craignez-vous que les voleurs ne montent par la ravine?

— Oh! bien sûr, non, madame, répondit Félicie en hochant la tête, les voleurs sont trop prudents pour prendre un chemin où il y a vingt chances contre une de se briser les os. Les galants, je ne dis pas, ajouta-t-elle en riant de l'air du monde le plus dégagé.

— Les galants! fit la comtesse, sans plus répondre à une impertinence qu'elle eût sévèrement relevée dans toute autre occasion; les galants! » répéta-t-elle avec un vague sourire.

Il y a de ces idées insaisissables et rapides qui traversent l'esprit comme une étoile filante, sans y laisser de trace. Les femmes ont toutes leur petit monde romanesque, réduit mystérieux où elles s'amusent quelquefois à pénétrer, cachées à tous les regards, comme la Diane au bain. C'est là qu'elles donnent audience à leurs songes, et que les songes prennent pour leur plaire mille figures fantasques et délirantes. En même temps, défile devant leurs yeux charmés le beau cortége des don Juan, des Lovelace, des Almaviva et des Fronsac, tous cavaliers adorables, amants audacieux et vainqueurs, portant guitares et lanternes sourdes, échelles de soie, masques de velours et rapières, troupe galante qui mène à sa suite les belles amours, celles qui écrivent pour devise sur leurs drapeaux triomphants : *Beaucoup oser, c'est beaucoup aimer.*

La comtesse était-elle, ce soir-là plus qu'un autre, disposée à goûter cette poésie caressante des passions? Qui le sait? Elle laissa dire sa soubrette, et parut entrer en méditation. On ne saurait faire un crime à la comtesse de ce penchant si doux à la rêverie, auquel on a pu voir qu'elle se donnait volontiers. Rien ne sied à une jolie femme comme d'être plongée dans une bergère douillette, et d'y affecter une pose languissante et néanmoins étudiée, surtout si la dame est naturellement de formes souples et moelleuses, — ce qui était ici le cas au suprême degré.

A ce moment précis, Félicie, qui maniait à pleines mains les tresses noires comme la nuit des cheveux de sa maîtresse, poussa un grand cri de frayeur et lâcha prise, pour se réfugier à l'un des coins de la chambre.

Clarisse releva brusquement la tête, et vit un homme à cheval sur l'appui du balcon.

III.

En deux sauts, l'audacieux fut dans le boudoir, planté bravement en face de Clarisse, qu'il salua d'abord d'une manière leste et correcte; ensuite il se jeta à ses pieds, et fit mine de lui vouloir prendre la main.

Mais la comtesse ne tenait pas ainsi ses mains à la dévotion du premier venu à qui la fantaisie prenait de grimper par les fenêtres. Le premier usage qu'elle en fit fut de croiser vivement sur sa poitrine les plis un peu relâchés de sa robe de chambre, et d'arrêter ensuite le téméraire d'un geste qui le cloua sur place.

Il n'est peut-être pas inutile, pour l'édification de nos petits-neveux et l'instruction de leurs tailleurs, de donner ici un léger crayon de la toilette du personnage. Elle avait ce caractère officiel de haute prépondérance qui émane habituellement de tout ce qui sert à vêtir ou à parer un ministre responsable et constitutionnel de Sa Majesté la Mode. Cela sentait son ordonnance contresignée, légalisée et dûment enregistrée au bulletin des lois par MM. les chanceliers du Jockey-Club.

Ce costume était celui des lions de l'été dernier.

L'habit large, flottant et carré, était de couleur brune, avec un collet très-haut et des manches légèrement froncées aux entournures. Le gilet, fort long, se dandinait sur les hanches, et tenait la poitrine à l'aise, comme le pourpoint du seigneur Sganarelle; avec cela un pantalon de nankin, des souliers vernis et des bas bleus chinés; le col de la chemise, relevé par la cravate négligemment nouée, se dessinait à angle droit sur la figure, et le chapeau avait cette mesquinerie de forme propre aux coiffures britanniques. N'oublions pas le lorgnon, espèce de monocle d'or assez massif, passé dans un ruban noir large de deux travers de doigt.

Il y a des gens dont le portrait est achevé lorsqu'on a décrit leurs vêtements. Il ne nous reste donc autre chose à dire ici que le nom du personnage. C'était M. Robert de Castillon.

La toilette de Robert était un peu du matin; mais le lecteur voudra bien considérer que ceci se passe à la campagne, et qu'en général les élégants ne daignent pas honorer la nature en se présentant au milieu de ses pompes dans un costume habillé; il est vrai que la nature s'en soucie très-médiocrement. Mais revenons à Clarisse.

Elle était debout, émue, indignée, et rouge comme la plus belle cerise de Montmorency.

« Monsieur, s'écria-t-elle enfin en donnant à sa voix ce calme dédaigneux sous lequel les femmes savent cacher leur effroi, il me semble que je vous avais refusé ma porte.

— C'est bien pour cela, madame, que j'ai passé par la fenêtre, répondit Robert avec un sang-froid de Mohican.

— Chez moi, à une pareille heure!...

— Il est dix heures vingt minutes, madame, et à la campagne l'on peut se présenter jusqu'à onze sans trop choquer les convenances. Je suis dans les termes de la loi.

— Cette audace! cette assurance!... Me direz-vous, monsieur, ce que vous venez faire ici? Votre conduite est un outrage. Je ne sais ce qui me retient de vous faire... chasser! »

A ce mot, Robert, qui était demeuré à genoux, se releva d'un bond et s'approcha de la fenêtre d'un pas rapide.

« Clarisse, dit-il d'une voix basse, mais prompte et passionnée, si vous faites un mouvement pour accomplir cette menace odieuse, je me jette dans le précipice, et je me brise la tête sur ces rochers. Cela, voyez-vous, je vous le jure sur ce que j'ai de plus cher au monde, sur mon amour! »

Si, dans ce moment, la comtesse se fût souvenue d'une des plus belles scènes du roman d'*Ivanohe*, elle eût peut-être éclaté de rire à la singulière parodie que lui en donnait Robert, et le sportman se serait trouvé pour lors dans une situation délicate. Mais le ton, le geste, l'air résolu de Castillon, firent impression sur Clarisse, dont un imperceptible éclair de vanité, échappé des derniers replis du cœur, suffit d'ailleurs pour aveugler le bon sens.

Elle trembla pour les jours de Robert, — ce qui n'était pas un mal, mais il y eut pour elle comme une volupté secrète dans le sentiment de cet effroi; — et c'est ici que nous chicanerions la comtesse, si nous étions aussi savant sur les cas de conscience que les révérends pères de la Foi.

« Vous êtes fou, Robert, murmura-t-elle d'une voix éteinte.

— Oui, madame, répondit le lion avec une simplicité sublime.

— Malheureux! poursuivit-elle (Clarisse se complaisait évidemment dans cette pensée), vous avez risqué la mort pour arriver jusqu'ici!

— Et je la braverai pour redescendre; mais il faut que vous m'écoutiez, Clarisse...

— Ah! y songez-vous?

— Il le faut, il le faut! insista Robert avec un geste éperdu; mais pour vous prouver que je n'ai été conduit à vos pieds que par des intentions pures, je parlerai en présence de votre camériste. Qu'elle demeure! »

MARC FOURNIER.

(*La fin à un prochain numéro.*)



Inventions nouvelles.

SYSTÈME DE CHEMIN DE FER DE M. LE MARQUIS DE JOUFFROY.

Tout est encore nouveau dans les chemins de fer : à peine l'expérience de quelques années a-t-elle passé sur les moyens de locomotion rapide en usage aujourd'hui, que déjà de tous côtés les inventeurs s'élancent avec ardeur à la recherche des perfectionnements. A notre avis, peu ont encore réussi, et quoique le fatal accident du 8 mai 1842 ait fait germer dans bien des têtes des idées d'amélioration, nous devons le dire, ces idées, fort honorables pour leurs auteurs, sont en général beaucoup plus philanthropiques que mécaniques, et la science n'a pas fait un pas, la sécurité des voyageurs n'a pas augmenté, les chemins de fer sont encore ce qu'ils étaient il y a quatre ans, nous dirions presque il y a dix ans. Un fait bien remarquable en effet, c'est que depuis l'invention de la chaudière tubulaire, invention dont l'honneur revient tout entier à un Français, M. Séguin aîné, le système de locomotion n'a plus fait de progrès que dans les détails. On a augmenté le poids des rails parallèlement au poids de la locomotive, on a allongé le rayon des courbes, diminué les pentes; mais, en résumé, il n'y a pas eu transformation réelle.

Que conclure de là? Sommes-nous arrivés à la perfection, ou y a-t-il impuissance dans les esprits? Loin de nous une

pareille pensée; mais les inventeurs ne doivent pas perdre de vue que dans cette matière les questions économiques ont leur importance, et que raisonner, abstraction faite des circonstances si multipliées de l'exploitation, c'est bâtir sur le sable, c'est s'exposer à substituer des rêveries bienveillantes à la réalité parfois rigoureuse. Et qu'on ne nous prête pas l'idée de vouloir subordonner la vie des hommes à une question d'économie dans le sens restreint du mot; on nous comprendrait bien mal. L'économie de l'exploitation d'un chemin de fer n'est pas seulement une question de chiffres; elle est des plus complexes, et ceux qui se dévouent à l'étudier devraient être juges bien rigoureusement si, pour eux, elle se réduisait à des proportions si mesquines. Jusqu'à ce jour, rien d'applicable n'a surgi avec un caractère d'évidence tel que les compagnies de chemins de fer aient dû, sous peine de félonie envers le public, l'adopter en renonçant au mode actuel.

Nous devons toutefois excepter de ces inventions le *système atmosphérique* dont nous avons entretenu, il y a quelques mois, nos lecteurs; mais, qu'on le remarque bien, dans ce système, tout ce qui constitue le pouvoir moteur est radicalement nouveau: la locomotive est supprimée, et, pour le dire en passant, les premiers essais du chemin de Kingstown à Darkley ont parfaitement réussi, et tout fait présager une nouvelle ère aux chemins de fer si le dernier terme du problème est susceptible d'une solution avantageuse. Nous voulons parler de la distance qui doit séparer deux machines fixes. Là, en effet, est la difficulté, et l'expérience seule, en dépit de la théorie, peut donner gain de cause au système ou le ranger dans la classe des brillantes illusions.

Aujourd'hui l'invention que nous devons enregistrer est l'œuvre de M. le marquis de Jouffroy, déjà connu dans le monde industriel spéculatif par l'invention des *bateaux palmipèdes*. M. de Jouffroy a touché à toutes les parties du système actuel; il n'a rien laissé sans modification: la voie, la locomotive, les wagons, les roues, les essieux, nous allions presque dire la vapeur, il a tout transformé, et a bâti avec les débris du système ancien un système complet qui marche, qui roule, qui gravit des pentes, circule dans des courbes de quinze mètres de rayon, et tout cela au premier étage d'une maison de Paris. Rien de plus merveilleux que de voir une véritable petite locomotive, consommant du vrai coke et produisant réellement de la vapeur, entraînant après elle cinq à six wagons, et exécutant à volonté toutes les évolutions annoncées par l'auteur ou demandées par le public; rien de plus merveilleux, si ce n'est les évolutions du bateau palmipède dans le bassin d'un jardin. Cependant, quand on réfléchit que ces bateaux doivent traverser les mers, que ces locomotives doivent sillonner la France, on se demande avec crainte si l'application en grand répondra à ces essais microscopiques. C'est encore là un des écueils que nous ne saurions trop signaler aux inventeurs. Qu'ils se méfient des essais *en petit*, car les mécomptes sont incalculables quand on en arrive à l'application réelle. Pour nous, ces petites constructions ne sont que joujoux d'enfant, qui peuvent tout au plus servir à fixer les idées de l'inventeur et lui fournir un modèle, mais dont il est impossible de rien conclure. Aussi, en discutant le système de M. de Jouffroy, nous efforcerons-nous de nous placer toujours au point de vue de l'application en grand.

Quoi qu'il en soit, disons d'abord ce qu'est cette invention dont nous offrons quelques dessins à nos lecteurs.

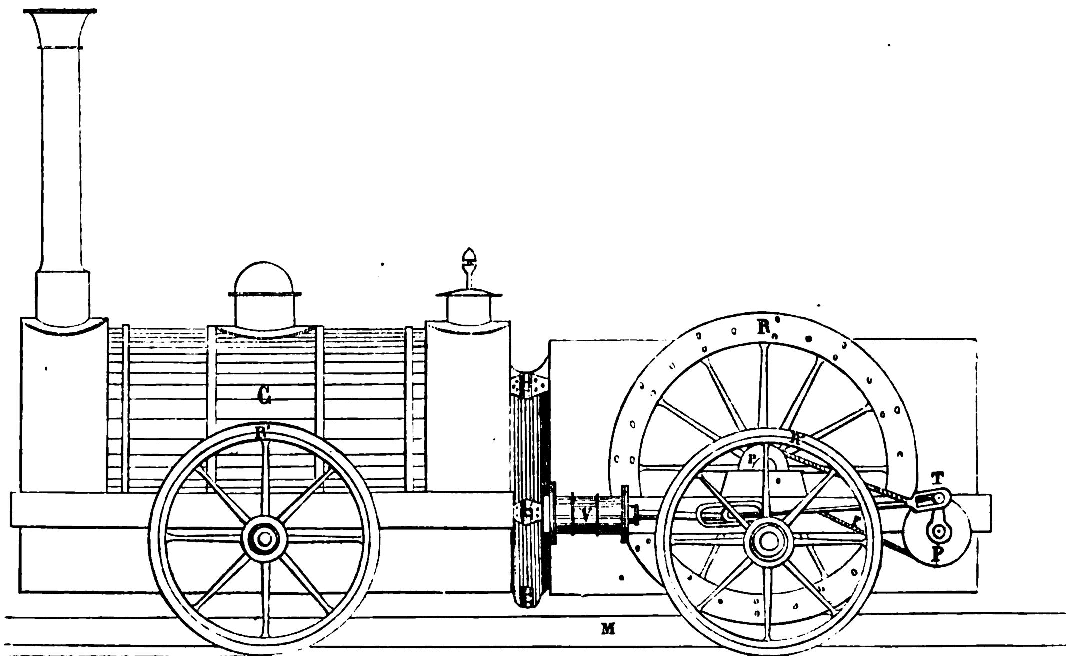
La voie se compose de trois rails ou plutôt de deux ornières latérales et d'un rail central. Elle est élevée au-dessus de ces ornières, qui sont formées de deux bandes de fer plat à angle droit, l'une horizontale, l'autre latérale. Quant au rail central, il est en fer laminé creux, et reposant sur la traverse par deux oreilles fixées à clous rivés et noyés. La voie doit avoir une largeur de deux mètres.

Les wagons se composent de deux demi-wagons réunis par deux articulations ou par des espèces de verrous situés l'un au-dessus de l'autre, suivant la même verticale, et qui leur permettent un mouvement rotatif horizontal. Chacun de ces demi-wagons (fig. 3) porte une paire de roues de grand diamètre tournant librement sur les fusées des essieux. Ainsi, on le voit, il y a parfaite indépendance d'une part entre les roues de deux demi-wagons et d'autre part entre les deux roues du même demi-wagon. Pour éviter le renversement des wagons, soit dans le cas du bris d'un essieu, soit par l'effet de la force centrifuge dans le parcours des courbes à grande vitesse, le centre de gravité des wagons se trouve à peu près à la hauteur des essieux, et les essieux traversent de part en part le wagon. Cette disposition a permis d'augmenter le diamètre des roues, qui, dans ce cas, et grâce à la largeur de la voie, sont extérieures aux wagons, au lieu d'être placées en dessous, comme dans le système actuel. La comparaison des figures 3 et 4 indique suffisamment cette différence de construction pour que nous n'ayons pas besoin d'insister davantage à cet égard.

Le système d'enrayage instantané, qu'on voit dans la fig. 3, présente une disposition mécanique assez simple, au moyen de laquelle, en cas de choc ou d'arrêt subit du convoi, toutes les roues sont spontanément serrées par les freins, et le frottement de roulement est immédiatement changé en un frottement de glissement. Ce système consiste en ressorts qui, par la pression due au choc, agissent sur des espèces de palonniers, lesquels correspondent à leur tour à des tiges reliées à des freins qui enveloppent presque une demi-circonférence des roues. Dans le système actuel, au contraire, les freins n'agissent qu'à la main, et ne frottent que sur une petite partie de la circonférence des roues; ces freins, d'ailleurs, sont en petit nombre, et leur puissance est loin de répondre à la force vive accumulée dans un convoi lancé à grande vitesse.

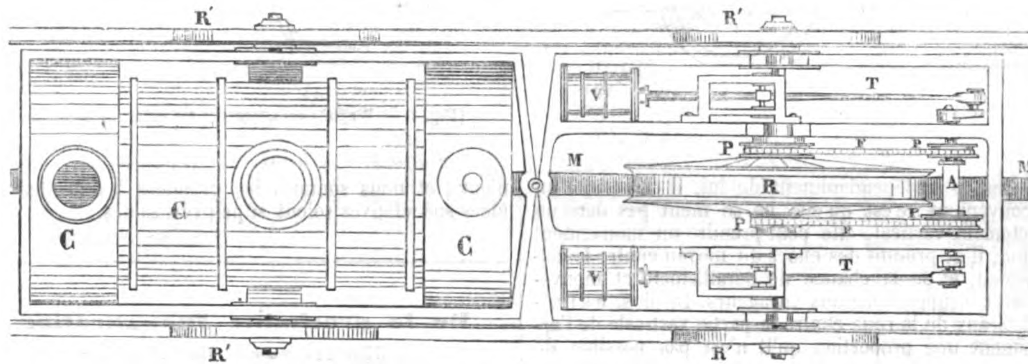
La partie la plus importante du nouveau système est sans contredit la locomotive, car c'est pour elle que la voie a été changée, c'est pour elle qu'on établit le rail central, et que ce rail présente une surface striée transversalement. Les fig. 1 et 2 donnent le plan et l'élévation de cette nouvelle locomotive.

Elle se subdivise, comme les wagons, en deux parties distinctes: la partie de devant est un véritable *tricycle*; c'est d'elle que dépend tout le mouvement du convoi; elle se compose de la roue motrice R, qui marche sur le rail du milieu, et d'une série de pignons P, et de chaînes sans fin F, et est



(Fig. 1. — Élévation de la locomotive.)

supportée par deux petites roues R'. En avant de la roue motrice est un axe d'embrayage A, qui reçoit son mouvement des bielles et des tiges de piston T; ces pistons sont placés à l'arrière de la roue motrice, dans les cylindres à vapeur V, qui reçoivent la vapeur de la chaudière C, placée sur la seconde partie de la locomotive articulée avec la première, comme les demi-wagons le sont entre eux. Une disposition particulière de l'axe d'embrayage, qui porte à chacune de ses extrémités un pignon P de diamètre différent, permet au conducteur de la locomotive, au moyen d'un manchon d'embrayage, de communiquer le mouvement à l'un ou à l'autre des deux pignons, ou de le suspendre complétement. On conçoit facilement l'avantage de cette innovation, quand on examine les fig. 1 et 2, et qu'on voit que chacun des pignons de l'axe A correspond, au moyen des chaînes sans fin F, à un autre pignon fixé sur l'axe de la roue motrice, et dont le diamètre est inversement plus petit ou plus grand. Par ce moyen on peut, sans ralentir la vitesse des pistons, diminuer ou augmenter à volonté la vitesse de la roue motrice. En effet, si le piston agit sur le pignon du plus grand diamètre



(Fig. 2. — Plan de la locomotive.)

correspondant à celui du plus petit diamètre fixé à l'axe de la roue motrice, la vitesse de la roue motrice est augmentée, puisque, pour un tour du pignon directeur, le pignon dirigé peut en faire deux ou trois, suivant le rapport des diamètres. C'est ce qui arrivera dans toutes les parties de niveau; mais si on a une rampe à franchir, on embraie le petit pignon, et pour un même nombre de coups de piston, la roue motrice fait un moins grand nombre de tours; la vitesse est moindre, mais la puissance de locomotion est augmentée.

La seconde partie de la machine porte, comme nous l'avons dit, la chaudière et tout ce qui la constitue. De longues tiges, placées sous la main du mécanicien, correspondent au manchon d'embrayage, et donnent le moyen d'opérer toutes les transformations de vitesse, de mouvement et de puissance inhérentes au système.

Résumons en peu de mots le système de M. le marquis de Jouffroy, et les avantages qui, selon lui, y sont attachés; puis on nous permettra d'exposer succinctement et rapidement les inconvénients que nous y avons trouvés, et les raisons qui nous semblent devoir détruire les illusions qu'ont pu se faire l'inventeur et les membres de la société formée pour exploiter les brevets de ce système.

M. de Jouffroy a modifié la voie, imaginé un nouvel établissement de la locomotive, rendu les roues des wagons indépendantes les unes des autres et de l'essieu, abaissé le centre de gravité des wagons, substitué au mode actuel d'enrayage partiel un mode d'enrayage instantané, et séparé ses wagons en deux parties articulées entre elles.

Les avantages qu'il prétend obtenir sont les suivants:

1° Moyen de franchir des rampes de 5 centimètres par mètre, et de tourner dans des courbes de 15 mètres de rayon;

2° Par conséquent diminution dans les frais de construction;

3° Impossibilité du déraillement, des chocs et du renversement des voitures de voyageurs.

Si tout ce qu'annonce l'inventeur était réel, il faudrait, sans plus tarder, substituer partout son système à celui qui est suivi aujourd'hui; mais nous avouons que ces avantages ne nous ont pas paru aussi certains qu'à M. de Jouffroy.

Nous ne dirons rien d'abord des questions de priorité d'invention qu'à soulevées le système dont il s'agit; si l'invention est bonne, le public en profitera, quel qu'en soit l'auteur; si elle ne répond pas à l'attente générale, peu importe l'imagination qui l'a enfantée.

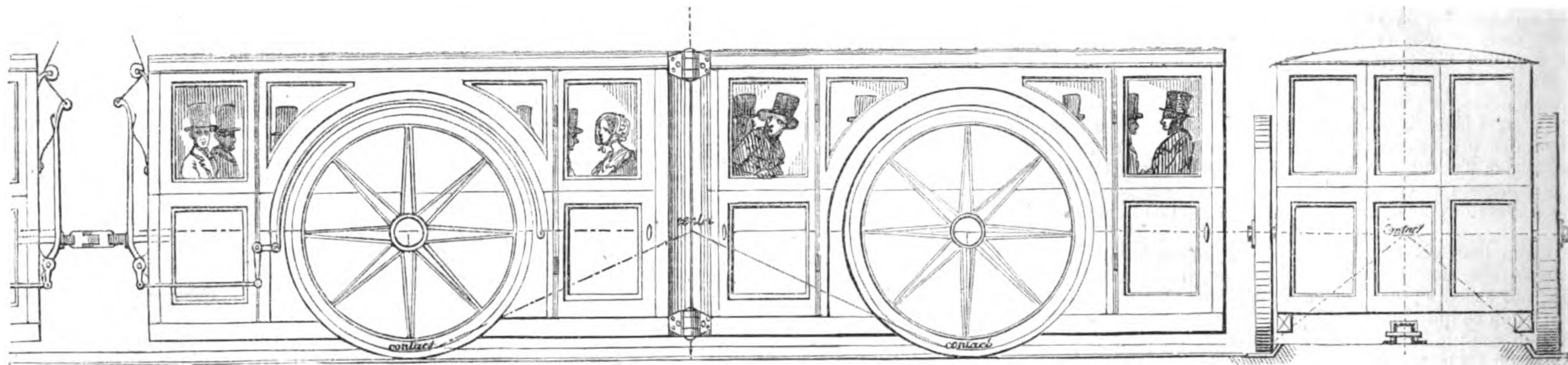
L'économie de construction, par la possibilité de franchir ou de tourner les montagnes, en supposant même que la solution du problème soit bonne, ne nous a pas semblé atteinte dans ce système. En effet, d'une part, la voie ayant 2 mètres de largeur, au lieu d'un mètre 50 centimètres, les terrains à acquérir seront plus considérables que dans le système actuel. L'établissement de la voie elle-même, de ces deux ornières latérales, de ce rail central, des traverses, des longuerisses, toute cette partie matérielle présente évidemment un accroissement de dépenses. Nous ne croyons donc pas exagérer en disant que la différence entre les frais de construction dans l'ancien et le nouveau système ne doit pas être considérable; et nous ne concevons pas comment l'inventeur peut présenter sur cet objet un bénéfice de soixante pour cent.

Franchir les rampes, tourner sans danger de déraillement dans des courbes à court rayon, tels sont les deux problèmes que beaucoup se sont proposé de résoudre. Voyons donc dans quelles limites on peut en chercher la solution.

Une idée fausse, assez généralement répandue, c'est que les locomotives ne peuvent utilement surmonter des rampes de plus de 8 millimètres, parce que dans ce cas l'adhérence des roues motrices fait défaut. Cependant, sur le chemin de fer de Birmingham à Glocester, le plan incliné de Bromgrave, qui a une pente de 0m 027 par mètre (ou 1/37e) sur une longueur de 3,300 mètres, est remonté par des trains à locomotives. Pour des poids de 40 tonnes, moteur compris, on n'attelle qu'une seule locomotive qui marche à la vitesse de 25 à 26 kilomètres à l'heure: plusieurs expériences de remorquage de convoi, à la charge de 60 tonnes, ont été faites avec succès; ainsi, ce n'est pas le défaut d'adhérence qui limite les pentes. Et d'ailleurs, quand on voit le gouvernement et les départements voter tous les ans des sommes énormes pour des rectifications de routes, des adoucissements de pente, il semblerait étonnant de voir les chemins perfectionnés sur lesquels la vitesse est quadruplée, se jeter dans le

inconvénients des pentes rapides. Pour les courbes, nous désirons que leur rayon puisse être amené à 400 et même à 300 mètres; mais il y a un élément terrible duquel les inventeurs ne tiennent pas assez de compte, et qui, aux grandes vitesses, prend des proportions effrayantes : c'est la force centrifuge. En présence de ces considérations, nous nous demandons pourquoi des pentes si rapides, pourquoi des rayons de 15 mètres, et surtout pourquoi un nouveau système de voie et de moteur, si toutes ces nouveautés dépassent le but qu'on doit se proposer d'atteindre.

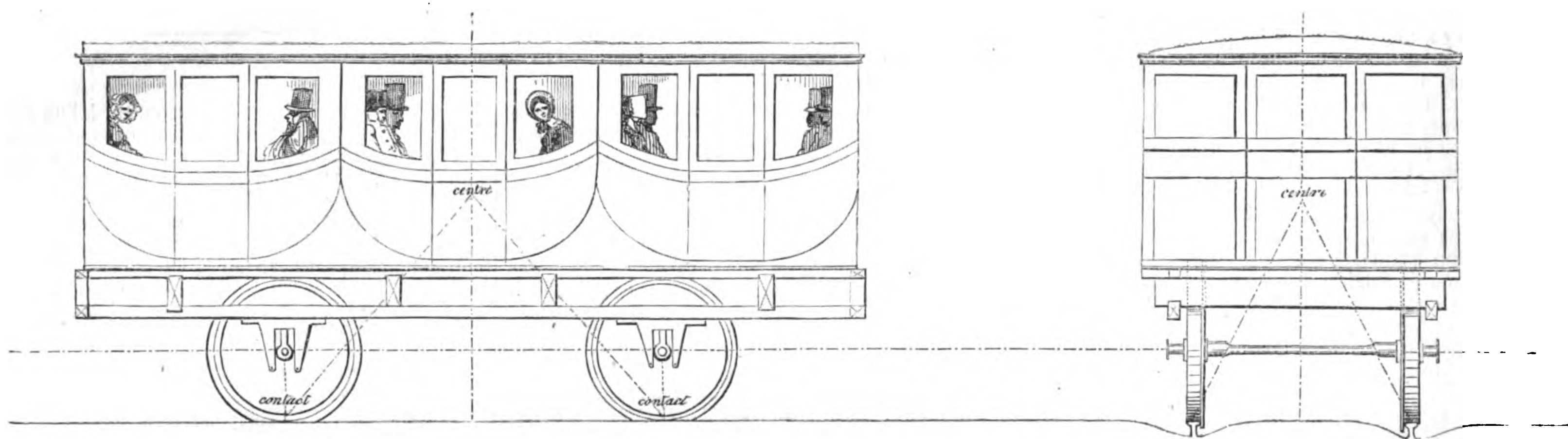
Passons sur la construction des ornières, et rappelons seulement à M. de Jouffroy que ce système a été le premier em-



(Fig. 3. — Wagons du nouveau système.)

ployé, et qu'on l'a abandonné parce que leur forme les exposait à se couvrir de boue et de poussière, ce qui crée une nouvelle résistance à la traction, et détruit l'avantage des chemins de fer.

L'indépendance des roues entre elles et avec l'essieu remédie, il est vrai, à l'inconvénient du système actuel pour le passage des courbes. Il en est de même de l'articulation qui réunit les deux demi-wagons, et leur permet un mouvement rotatif horizontal; mais si l'on a été amené à fixer invariablement le parallélisme des essieux, c'est que, dans le cas contraire, les roues tendent à s'échapper et à sortir de la voie au moindre obstacle qu'elles rencontrent. Si la roue tourne



(Fig. 4. — Wagons en usage sur les chemins de fer actuels.)

sur son essieu, et indépendamment de lui, il en résulte un grave inconvénient : c'est qu'elle ne se meut pas dans un plan exactement vertical, elle peut prendre un mouvement d'oscillation, il se produit des chocs du moyeu contre le collet de l'essieu, et de là chance de déraillement et mouvement de lacet insupportable aux voyageurs. De plus, les frottements latéraux de la roue contre la partie verticale de l'arrière prennent une proportion qu'il n'est pas possible de négliger dans l'évaluation de la force à appliquer.

Le système d'enrayage, qui sans contredit est fort puissant, a l'inconvénient de ne pas permettre la marche en arrière, puisque, dès que les ressorts sont pressés, l'enrayage a lieu instantanément; de plus, il y a autant de danger dans l'arrêt instantané d'un convoi que dans un choc extérieur ; dans les deux cas, en effet, la force vive du convoi est anéantie, et l'effet produit est tout aussi désastreux dans un cas que dans l'autre.

Il nous reste à examiner la locomotive; mais, nous devons le dire, tout ingénieuse qu'elle nous ait paru, nous croyons que l'inventeur s'est fait illusion sur sa puissance. Qu'on remarque, en effet, qu'une locomotive n'a de force que par l'adhérence des roues motrices sur les rails; que cette adhérence est une fonction du poids qu'elles supportent, et que plus les machines sont lourdes, plus elles sont puissantes : qu'on compare maintenant les locomotives actuelles du poids de 13 à 14 tonnes réparti de façon à ce que les roues motrices portent 8 tonnes environ, à la locomotive de M. de Jouffroy dont la roue motrice n'est chargée, pour ainsi dire, que de son propre poids, et qu'on se demande si elle pourra entraîner un convoi, franchir des rampes, comme le prétend l'inventeur. Il est vrai que le rail est strié transversalement, et que la jante de la roue est formée de bois de chêne, dont l'adhérence sur la fonte du rail est plus grande que celle du fer sur le fer qui a lieu dans le système actuel; mais cette différence est pour ainsi dire insignifiante, eu égard à l'effet qu'on veut produire.

Nous aurions voulu nous étendre davantage sur les considérations qui précèdent, donner d'autres raisons encore nombreuses; mais l'espace nous est mesuré, et nous croyons en avoir dit assez pour éclairer nos lecteurs sur les avantages et les inconvénients du système que nous mettons sous leurs yeux. Nous ne voulons pas terminer cependant sans rendre à M. de Jouffroy la justice qui lui est due : tout ce qu'il fait porte le cachet d'un travail ingénieux; et nous sommes les premiers à regretter que ses idées spéculatives soient si peu réalisables.

De la prochaine Inauguration du Monument de Molière.

Tout se prépare pour l'inauguration du monument de Molière. Il ne reste plus trace du malentendu qui avait donné lieu au bruit que toute solennité était supprimée, et qu'un manœuvre, déchirant la toile qui cachera jusqu'au 15 l'œuvre de M. Visconti, serait seul chargé d'inaugurer ce qu'avaient élevé le vote des Chambres, les sacrifices de la ville de Paris et le tribut de l'admiration individuelle et nationale. Personne ne manquera donc à cette cérémonie, et les dessinateurs de *l'Illustration* moins que personne. Déjà ils taillent leurs crayons; déjà les orateurs préparent et répètent leurs improvisations, et Grandville a surpris M. Jourdain, préméditant un discours qui commencera par : *O Molière!* — Il a vu son maître de philosophie lui faire prononcer « cette voix O, qui se forme en ouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O. » Il a vu son maître de danse enseigner au futur orateur à se produire avec grâce en public. Il l'a vu enfin essayer son habit de cérémonie et exciter chez Nicole un rire de malapprise que ne se permettront sans doute pas les spectateurs de la cérémonie. Le Théâtre-Français complètera le soir la solennité du jour en représentant *le Tartufe* et *le Malade Imaginaire* avec la cérémonie, où paraîtront tous les acteurs de la Comédie. Entre les deux pièces, Beauvallet lira le poëme de madame Louise Colet, *le Monument de Molière*, poëme récemment couronné par l'Académie Française. Mais n'anticipons pas sur les détails d'une journée dont nous serons les historiens fidèles.



(*Le Bourgeois gentilhomme.* — Leçon de philosophie.)

Nous recevons aujourd'hui la communication de deux documents ignorés et très-curieux dont nos lecteurs auront la primeur et qui font partie des additions importantes et nombreuses que l'auteur de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, M. Taschereau, vient de faire à une troisième et charmante édition de son œuvre (1). Ce biographe de l'auteur du *Tartufe* a trouvé tout récemment le mandement affiché par lequel l'archevêque de Paris interdisait le 11 août 1667, non-seulement de représenter ce chef-d'œuvre, mais même « *de le lire* ou entendre réciter, soit en public, *soit en particulier*, SOUS PEINE D'EXCOMMUNICATION. » Boileau nous a appris en effet combien les lectures en étaient recherchées et l'empressement qu'on mettait à avoir *Molière avec Tartufe*.

(1) Cette nouvelle édition, qui forme un charmant volume illustré, format Charpentier, paraîtra lundi, 15, à la librairie de J. Hetzel, rue de Richelieu, n. 76. Prix ; 3 fr. 50 cent. — Une nouvelle édition de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de P. Corneille,* par le même, considérablement augmentée, est également sous presse.

Voici ce curieux interdit, où l'intérêt du roi est mis en scène d'une manière un peu inattendue :

ORDONNANCE DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

« Hardouin, par la grâce de Dieu et du Saint-Siége apostolique, archevêque de Paris, à tous curés et vicaires de cette



(*Le Bourgeois gentilhomme.* — La leçon de danse.)



(*Le Bourgeois gentilhomme.* — Nicolle.)

ville et fauxbourgs, salut en Notre-Seigneur. Sur ce qui nous a été remontré par notre promoteur, que, le vendredi cinquième de ce mois, on représenta sur l'un des théâtres de cette ville, sous le nouveau nom de *l'Imposteur*, une comédie très-dangereuse, et qui est d'autant plus capable de nuire à la religion que, sous prétexte de condamner l'hypocrisie ou la fausse dévotion, elle donne lieu d'en accuser indifféremment tous ceux qui font profession de la plus solide piété, et les expose par ce moyen aux railleries et aux calomnies continuelles des libertins ; de sorte que, pour arrêter le cours d'un si grand mal, qui pourrait séduire les âmes faibles et les détourner du chemin de la vertu, notredit promoteur nous aurait requis de faire défense à toute personne de notre diocèse de représenter, sous quelque nom que ce soit, la susdite comédie, de la lire ou entendre réciter, soit en public, soit en particulier, sous peine d'excomunication ;

« Nous, sachant combien il serait en effet dangereux de souffrir que la véritable piété fût blessée par une représentation si scandaleuse et que le roi même avait ci-devant très-expressément défendue ; et considérant d'ailleurs que, dans un temps où ce grand monarque expose si librement sa vie pour le bien de son Etat, et où notre principal soin est d'exhorter tous les gens de bien de notre diocèse à faire des prières continuelles pour la conservation de sa personne sacrée et pour le succès de ses armes, il y aurait de l'impiété de s'occuper à des spectacles capables d'attirer la colère du ciel ; avons fait et faisons très-expresses inhibitions et défenses à toutes personnes de notre diocèse de représenter, lire ou entendre réciter la susdite comédie, soit publiquement, soit en particulier, sous quelque nom et quelque prétexte que ce soit, et ce, sous peine d'excommunication.

« Si mandons aux archiprêtres de Sainte-Marie-Magdelaine et de Saint-Severin de vous signifier la présente ordonnance, que vous publierez en vos prônes aussitôt que vous l'aurez reçue, en faisant connaître à tous vos paroissiens combien il importe à leur salut de ne point assister à la représentation ou lecture de la susdite ou semblables comédies. Donné à Paris sous le sceau de nos armes, ce onzième août mil six cent soixante-sept.

« HARDOUIN, archevêque de Paris.

« Par mondit seigneur,

« PETIT. »

L'autre pièce, découverte ces jours derniers par M. Taschereau, dans les minutes de M. Lefer, notaire à Paris, est l'acte par lequel la troupe de Molière, la souche de la Comédie-Française, a constitué la première pension qui ait été établie au profit d'un sociétaire se retirant. Celui-ci était Béjart cadet, beau-frère de Molière. Deux ans auparavant, en 1668, cet acteur, se trouvant sur la place du Palais-Royal, avait aperçu deux de ses amis qui venaient de mettre l'épée à la main l'un contre l'autre. Il s'était jeté au milieu d'eux, et, en rabattant avec son arme celle de l'un des combattants, il s'était blessé au pied si grièvement qu'il en était demeuré estropié. Il avait d'abord continué à jouer, et Molière avait cherché à faire accepter son infirmité par le parterre en donnant la même infirmité à La Flèche, de *l'Avare*, représenté en septembre 1668, et en faisant dire à Harpagon : « Je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. » Mais néanmoins Béjart dut songer à la retraite, à Pâques 1670, à quarante ans ; et ses camarades, qui l'aimaient et l'estimaient, lui constituèrent une pension pour, suivant leur délicate et noble expression, *le faire vivre avec honneur*. Tout mérite attention dans cet acte : l'élection de domicile, qui montre la déférence qu'on avait pour la doyenne de la troupe, Madeleine Béjart, la première passion de Molière, et qui devint sa belle-sœur ; le peu de respect que les notaires et les parties, les Béjart par exemple, avaient pour l'orthographe des noms propres écrits et signés tantôt d'une façon tantôt d'une autre, la particule nobiliaire donnée à Molière par les notaires, non prise par lui, et enfin la réunion des signatures de Molière, de sa femme et de tous leurs camarades. Comme malgré les annonces qui se renouvellent de temps à autre depuis longtemps déjà, on est encore à trouver un autographe de Molière, et comme des pièces signées de lui sont même fort peu communes, *l'Illustration* afait faire un fac-simile exact de toutes ces signatures. Voici donc l'acte et les noms qui y sont apposés :

CRÉATION DE PENSION. — XVIe AVRIL 1670.

Furent présents Jean-Baptiste-Poquelin de Molière ; damoiselle Claire-Gresinde Béjard, sa femme, de lui autorisée ; damoiselle Madelaine Béjard, fille majeure ; Edme Villequin, sieur de Brie ; damoiselle Catherine Leclerc, sa femme, de lui autorisée ; damoiselle Geneviève-Béjard de La Villaubrun, demeurant place du Palais-Royal ; Charles Varlet de La Grange, demeurant rue Saint-Honoré ; Philibert-Cazeau, sieur Du Croisy, demeurant susdite rue ; François-Lenoir, sieur de La Thorillière ; et André Hubert, demeurant aussi rue Saint-Honoré, ès même paroisse Saint-Germain-Dauxerrois ;

Tous faisant et composant le corps de la troupe du roi représentant dans la salle du Palais-Royal, rue Saint-Honoré, paroisse Saint-Eustache, d'une part ;

Et Louis Béjard, ci-devant comédien en ladite troupe, demeurant rue Frementeau, d'autre part ;

Lesquelles parties ont accordé entre elles ce qui en suit :

C'est à savoir qu'en conséquence de ce que ledit Louis Béjard se retire de ladite troupe, et que, pour ce faire, il le requiert de lui donner une pension viagère pour vivre avec honneur, sans pouvoir être saisie par qui que ce soit et lui être destinée pour ses aliments, ce que ladite troupe lui avait accordé et avait promis, comme elle promet par ces présentes, tant par eux que par celles qui la composent et la composeront, et qu'elle substituera en ladite salle du Palais-Royal ou en autre lieu en cette ville de Paris, en cas d'accident ou de changement, de bailler et payer audit Louis Béjard, ce acceptant, mille livres de pension viagère payable aux quatre quartiers, le premier échéant au dernier juin prochain et continuer tant et si longuement que ladite troupe subsistera en la manière que dessus ; laquelle pension lui servira d'aliments et ne pourra être saisie en façon quelconque par qui que ce soit, le tout à condition que ledit corps de troupe subsiste et qu'il ne se dissolve point ; et rupture d'icelle arrivant sans se pouvoir réunir, ladite pension n'aura plus cours ; et en cas que quelqu'un desdits acteurs ou actrices se retirent de ladite troupe, soit pour entrer dans une autre troupe ou pour quitter tout à fait ladite comédie, il sera entièrement déchargé de ladite pension viagère, de laquelle seront chargés ceux qui entreront en leurs places ou le reste de la troupe, en cas qu'il n'y en entre point. Et pour l'exécution des présentes, lesdites parties élisent leur domicile en la maison de ladite damoiselle Magdelaine Béjart, rue Saint-Honoré, sus déclarée, auquel lieu promettant, obligeant et renonçant.

Fait et passé audit Palais-Royal, l'an 1670, le seizième jour d'avril, et ont signé ;

J. B. P. Moliere.
Leclerc
De la Grange
La Thorillier
Hubert
M Beiart
A. G. Bejart
G. Bejart
Du Croisy
Edme Villequin
Bejard

(Fac-simile des signatures de Molière et de sa troupe.)

Bulletin bibliographique.

Mémoires de B. Barère, membre de la Constituante, de la Convention, du Comité de salut public et de la Chambre des Représentants; publiés par MM. HIPPOLYTE CARNOT, membre de la Chambre des Députés, et DAVID (d'Angers), membre de l'Institut: précédés d'une Notice historique par H. CARNOT. 4 vol. in-8. — Paris, *Jules Labitte*, libraire-éditeur, quai Voltaire, 3.

Bertrand Barère a été l'un des hommes que la Révolution française a mis le plus en relief. Avant 1789, simple avocat de province, membre des Académies de Montauban et de Toulouse, distingué seulement comme littérateur par quelques-uns de ces *éloges*, quelques-unes de ces *dissertations* alors à la mode, il fut enlevé, comme tant d'autres, à l'obscurité du barreau natal, et placé subitement au nombre des législateurs qui allaient changer la constitution du gouvernement français. Son rôle dans l'Assemblée nationale ne manqua pas d'importance; et, dès lors, grâce à une élocution facile, à la souplesse de son esprit, à l'aménité de ses manières, il fut investi par ses collègues de plusieurs missions délicates. C'est ainsi qu'il fit tour à tour partie du comité des lettres de cachet, du comité des domaines et de féodalité; c'est encore ainsi que son nom se trouve mêlé à des résolutions importantes, telles que le décret qui supprima le droit d'aubaine, la première mesure pénale adoptée contre les émigrés, la qualité de citoyen accordée aux hommes de couleur, etc., etc. Barère, de plus, s'était fait journaliste, et sa feuille (*le Point du Jour*) fut la première à rendre compte des débats législatifs, en leur conservant cette forme dramatique qui fait accepter au lecteur les discussions les plus abstraites et les plus arides. David, en retraçant la séance du Jeu de Paume, a fait allusion à cette circonstance de la vie de Barère, en le représentant occupé à sténographier sur son genou l'éloquente apostrophe de Mirabeau.

Les événements de cette époque marchaient vite, et l'esprit un peu timide de Barère avait peine à les suivre dans leur essor hardi. Aussi, quand la république fut décrétée d'enthousiasme dans la première séance de la Convention, le futur président de cette assemblée se plaignit de ce qu'un débat régulier n'avait point précédé cette grande mesure. Son hésitation à ce sujet est parfaitement critiquée dans la Notice historique dont un homme de cœur et de talent (M. Hippolyte Carnot, membre de la Chambre des Députés) a fait précéder les *Mémoires de Barère*: — « L'assemblée, dit-il, eut un sentiment plus juste de la situation. Ces résolutions capitales, par lesquelles un seul mot change la forme d'un Etat, ne peuvent être l'objet d'un examen contradictoire, comme les articles de la Constitution. Elles viennent lorsque chacun est pénétré de leur nécessité; mais il est important que leurs auteurs ne témoignent aucune hésitation, s'ils veulent assurer au nouveau pouvoir toute la force morale dont il a besoin. »

Barère, à la Convention, prit d'abord place parmi les girondins. Représentant d'un des départements du Midi, ses opinions étaient fortement empreintes de fédéralisme. On s'étonne donc de ne pas le voir compris, avec les vaincus du 31 mai, dans la proscription dont Vergniaud et ses amis furent frappés. Il les défendit, il voulut les sauver, mais il ne périt point avec eux. Bien mieux, dès le lendemain, les vainqueurs le comptaient dans leurs rangs. Ce qui le sauva dans cette occasion, fut évidemment la versatilité de son caractère et l'avantage d'une position déjà éclatante. Elle l'était devenue dès le procès de Louis XVI, pendant lequel Barère, investi de la présidence, avait donné aux débats la gravité, le calme que des manifestations populaires menaçaient de lui enlever.

Bien avant le 10 août, Barère faisait partie du comité de défense générale. Lorsque ce comité, concentrant en lui de nouveaux pouvoirs, fut chargé de veiller au salut public, Barère fut un des membres qu'on jugea impossible d'éliminer; il resta donc au sein de ce comité, où Robespierre, Prieur, Saint-Just, Carnot ne devaient être appelés que plus tard. au mois d'août 1793, quand la France menacée de toutes parts dut vaincre par de prodigieux efforts les difficultés d'une situation inouïe; quand elle *brûla ses vaisseaux*, pour nous servir d'une expression de l'un des membres de son comité (Cambon), on pouvait croire encore alors que Barère serait exclu d'un gouvernement auquel prenaient part des hommes longtemps en butte à ses accusations. En octobre, en novembre 1792, il attaquait les opinions sanguinaires « d'un homme qu'il ne pouvait se résoudre à nommer. » C'était Marat. Il lançait contre Robespierre des accusations indirectes de dictature; et lorsque Louvet, le 5 novembre, porta nettement cette inculpation à la tribune, lorsque la majorité demanda l'ordre du jour, Barère essaya de le faire motiver d'une manière injurieuse pour celui qu'il appelait alors « un homme d'un jour, un petit entrepreneur de révolutions. » — « Ne donnons pas, ajoutait-il, ne donnons pas de l'importance à des hommes que l'opinion générale saura mettre à leur place; n'élevons pas des piédestaux à des pygmées! » Le pygmée dont il était question monta par des degrés sanglants au pouvoir, et Barère, frémissant, accepta cependant la domination de ce terrible collègue. Du 10 juillet 1793 au 27 juillet 1794, douze hommes partagèrent le gouvernement suprême de la république, et réunirent en eux, — les circonstances le voulaient ainsi, — plus de pouvoir que les monarques les plus absolus n'en ont jamais exercé. Tous les Français furent mis en réquisition permanente, les hommes mariés comme les jeunes gens, les femmes comme leurs maris, les enfants comme leurs mères; les vieillards eux-mêmes devaient se faire porter dans les places publiques pour exciter le courage des guerriers et la haine des rois (1). Toute maison nationale était une caserne, toute place publique un atelier d'armes. Bref, les forces entières du pays, le comité de salut public les résumait, pour les tourner contre les ennemis de la liberté. Ce temps d'horribles souffrances, de crimes odieux, d'incroyable arbitraire, fut le plus glorieux de nos annales, parce qu'en fin de compte le patriotisme le plus désintéressé, le dévouement le plus sincère dictèrent aux décemvirs du comité les volontés les plus implacables.

Pendant ces douze mois, Barère déploya des talents à la hauteur de la situation. Il était chargé de tout ce qui touchait aux relations extérieures. Il eut plus d'une fois l'intérim de la marine; la mendicité, les beaux-arts, les théâtres, ressortissaient de lui. De plus, il avait une large part dans l'administration de la guerre, et c'était par lui que presque toutes les décisions importantes du comité se trouvaient expliquées et justifiées devant la Convention.

Tout le monde connaît ses fameux rapports, qui, après chaque victoire de nos armées, portaient à son comble l'enthousiasme patriotique. Barère, entraîné par les circonstances, avait pressenti et pour ainsi dire copié d'avance le style coloré, rapide, énergique, reproduit plus tard dans les bulletins impériaux. « Le public et l'assemblée étaient tellement habitués à voir en lui un porteur de bonnes nouvelles, que sa présence dans la salle excitait un enthousiasme inimaginable; les acclamations le saluaient à l'entrée, et de toutes parts on s'écriait: *Barère à la tribune!* La discussion commencée était interrompue pour l'entendre. Ses rapports, lus à haute voix dans les camps, électrisaient les soldats, et lui-même raconte avec un juste sentiment d'orgueil qu'on en a vu courir à l'ennemi en s'écriant: *Barère à la tribune!*

Alors, un décret de *bien mérité de la patrie* était la récompense la plus belle et la plus ambitionnée. Le désintéressement était partout. Depuis les membres du comité de salut public, qui recevaient 18 francs par jour en assignats (les assignats étaient alors au sixième de leur valeur nominale), jusqu'aux soldats sans habits, sans souliers, sans pain, qui acceptaient un morceau de papier imprimé pour prix des plus héroïques dévouements, personne ne songeait à tirer parti de la chose publique. Jamais idole ne reçut plus de sacrifices ni de plus gratuits: on lui livrait tout, on ne lui demandait rien. Aussi la France peut-elle se dire avec orgueil que si la crise révolutionnaire eut les excès du fanatisme, elle en eut aussi les grandes et pures vertus.

Quand cette crise fut passée, le comité de salut public tendit à se dissoudre. Des divisions intestines le minaient. Ses véritables hommes d'Etat, Robespierre et Saint-Just, voulaient une dictature, nécessaire, selon eux, pour donner leur développement aux institutions républicaines et mettre les mœurs de la France au niveau de sa liberté nouvelle. Mais beaucoup d'hommes sincères redoutaient l'ambition de Robespierre, et sa rigidité menaçante faisait trembler tous les *corrompus*. A un jour donné, la *plaine* et la *montagne* s'unirent pour renverser les dictateurs. Barère se déclara contre eux, et fut un des auteurs du 9 thermidor. La réaction qu'il avait provoquée ce jour-là tourna bientôt contre lui. Tallien, Barras, Fréron, après l'avoir ménagé quelque temps, parvinrent à l'exclure du comité. Bientôt il fut poursuivi, ainsi que ses ex-collègues, Billaud-Varennes et Collot d'Herbois. Son emprisonnement dans l'île d'Oléron, sa fuite et sa retraite à Bordeaux, où il passa secrètement cinq années de proscription; ses relations avec le premier consul, son exil en 1814, son retour en 1830, remplissent les dernières pages de ses *Mémoires*, dont le quatrième volume est consacré à une galerie de portraits recueillis à toutes les époques de cette existence qui en a côtoyé tant d'autres.

Les *Mémoires* de Barère, parfaitement authentiques, et dont la rédaction a été respectée (peut-être à l'excès), figurent naturellement parmi les livres les plus indispensables à quiconque veut bien connaître l'histoire de la Révolution française. Leur auteur est le seul membre du comité de salut public dont on possède encore les souvenirs, et, selon toute apparence, aucun autre révélateur ne nous dira jamais ce qui se passait dans l'intérieur de ce conseil suprême. Il est malheureux que Barère, écrivain médiocre, ait donné trop de soin à sa défense personnelle dans une œuvre qui pouvait présenter un admirable tableau d'histoire politique. Telle qu'elle est néanmoins, et surtout à cause de la savante notice historique que nous avons citée, un succès durable est acquis à cette importante publication.

(1) Décret de la Convention du 23 août 1793.

La Grèce continentale et la Morée, voyage, séjour et études historiques en 1840 et 1841; par J.-A. BUCHON. — Paris, 1844. *Gosselin*. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.

Malgré les exploits de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion, la troisième croisade avait vainement essayé de reprendre Jérusalem à Saladin. Innocent III espéra un moment qu'une nouvelle tentative serait plus heureuse; mais le temps était passé des passions désintéressées et des grands dévouements. Au lieu d'aller assiéger Jérusalem, les croisés s'emparèrent de Constantinople, et se partagèrent l'empire byzantin. Déjà les îles de Chypre et de Candie formaient, à cette époque, des principautés particulières. Un empire franc fut créé à Constantinople, et donné au comte Baudoin de Flandre, qui avait épousé Marie de Champagne. De cet empire relevèrent: les duchés francs établis, soit en Asie, soit en Europe, au nord de l'ancien empire grec; les provinces et les îles données au doge de Venise avec le titre de despote; le royaume de Salonique; enfin, la principauté de Morée, qui embrassait le reste de la Grèce continentale, le Péloponnèse, les Cyclades et les îles Ioniennes, moins Corfou, conquise par un seigneur français.

L'empire franc de Constantinople ne dura que cinquante-neuf ans. Le royaume de Salonique fut détruit même avant lui; mais la principauté française de Morée ou d'Achaïe eut une plus longue existence Gouvernée par une suite de souverains braves et habiles de la famille Ville-Hardoin de Champagne, et rattachée à la fois par des liens de famille et de féodalité a la dynastie angevine des Deux-Siciles, elle continua à se maintenir, plus ou moins déchirée, plus ou moins puissante, mais toujours française et toujours indépendante et guerrière, jusqu'à la conquête turque, à la fin du quinzième siècle.

M. J.-A. Buchon a entrepris d'écrire l'histoire de cette partie importante de nos conquêtes étrangères. Mais, avant d'en publier les résultats, il a voulu aller terminer et compléter sur les lieux ses longues recherches; « aujourd'hui il présente seulement au public le récit du voyage qu'il a entrepris, dans le but de contempler à la fois cette jeune société européenne que la liberté avait agrégée aux vieux Etats occidentaux, et les débris des monuments et des souvenirs de l'antique domination des nôtres, monuments et souvenirs dispersés partout sur cette terre conquise et dominée par eux pendant plus de deux siècles, à la suite de la quatrième croisade. »

Ce nouvel ouvrage de M. J. A. Buchon se divise, comme son titre l'indique, en deux parties: la Grèce continentale et la Morée. M. A. Buchon visite successivement, dans la Grèce continentale: Athènes, Daphni, Eleusis, l'Hymette, Marathon, Thèbes, Chéronée, Delphes, les Thermopyles, Poursos; dans la Morée: Epidaure, Nauplie, Mycènes, Argos, Sparte, Messène, Navarin, Mégalopolis, Olympie, Patras, Ægire, Corinthe, Cythéron, Eleuthère, etc. Il donne, sur l'état actuel de tous ces lieux célèbres et des contrées intermédiaires, une foule de renseignements curieux. Les événements dont la Grèce est actuellement le théâtre ajoutent un nouveau degré d'intérêt à cette relation de voyage du M. J.-A Buchon.

Histoire universelle, par CÉSAR CANTU; soigneusement remaniée par l'auteur, et traduite sous ses yeux par EUGÈNE AROUX, ancien député, et PIERSILVESTRO LEOPARDI. Tome 1. in-8. Paris, 1843. *Firmin Didot*. 6 fr.

Le premier volume de l'*Histoire universelle* de M. César Cantu, dont nous avions, il y a plusieurs mois, annoncé la publication prochaine, a paru cette semaine à la librairie Didot. Nous ne reviendrons pas maintenant sur ce que nous avions dit alors de cet ouvrage, qui a obtenu un si grand succès en Italie. — Ce premier volume commence par une longue introduction, dans laquelle M. César Cantu expose sa méthode, et divise l'*Histoire universelle* en dix-sept époques principales. Viennent ensuite les deux premières époques; la première a pour titre: *de la création à la dispersion des hommes;* elle se subdivise en cinq chapitres: la Genèse, l'antiquité du monde, l'unité de l'espèce humaine, les premiers pays habités, et les premières sociétés; la deuxième est intitulée: *de la dispersion des peuples aux olympiades*. L'Asie, les Hébreux, les Indiens, les Egyptiens, les Phéniciens et les Grecs, tels sont les sujets de ses trente chapitres.

« Ayant beaucoup appris à l'école des écrivains français, dit M. César Cantu en terminant l'avertissement qu'il a mis en tête de cette traduction de son *Histoire universelle*, nous avons profité librement de tout ce qui nous a paru convenir à notre sujet. Ainsi, nous croyons nous acquitter d'une dette de reconnaissance en rendant à la France ce que nous avons en grande partie emprunté d'elle; heureux si elle trouve que nous en avons parfois su faire un bon usage! heureux si, en proclamant avec franchise ce que nous avons médité avec conscience, notre voix ne se perd pas tout à fait au milieu de tant d'autres plus puissantes! Pour oser l'espérer, il faut bien que nous comptions sur les sympathies d'un pays qui s'offre aux étrangers comme une seconde patrie, et que tous considèrent comme tel dès qu'ils ont pu le connaître. La France a su réaliser, dans les temps modernes, cette grande idée de nationalité conçue par l'Italie dans les temps anciens. Puisse notre ouvrage contribuer à resserrer les liens qui unissent les deux pays! puisse-t-il ranimer pour notre chère patrie, plus souvent jugée qu'étudiée, ce noble intérêt auquel lui donnent droit même ses malheurs! »

Esquisses de la vie d'Artiste; par PAUL SMITH. — Paris, 1844. 2 vol. in-8°. *Jules Labitte*. 13 fr.

M. Paul Smith est un de mes amis intimes, un avocat fort distingué du barreau de Paris: il gagne toutes les causes qu'il plaide, au civil comme au criminel; mais je le soupçonne fort de n'être pas le père de ces deux volumes in-8°. Si je ne me trompe, il a seulement prêté son prénom et son nom à un écrivain déjà connu dans la presse parisienne, et qui désirait se cacher, comme on dit, sous le voile de l'anonyme. Qu'il s'appelle réellement Paul Smith ou... (mais m'est-il permis de trahir ce secret?) Edouard M., on ne peut nier que l'auteur des *Esquisses de la vie d'Artiste* n'ait beaucoup d'esprit de bon sens et de goût. Les divers essais critiques dont se composent ces deux volumes ont déjà, a l'instar de *Joconde*, d'heureuse mémoire, parcouru le monde et charmé tous les lecteurs assez favorisés du ciel pour avoir eu le bonheur de recevoir leur aimable visite, l'hiver au coin de leur feu, l'été sous un ombrage frais. Publiés par fragments dans divers journaux de la capitale de la France, la presse départementale s'est empressée de les *reproduire*; la Belgique les a même *contrefaits*. Réunis en volumes, ils obtiendront un accueil non moins cordial partout où ils se présenteront; et aucun de leurs hôtes futurs ne se repentira, nous en sommes sûr, de leur avoir accordé l'hospitalité. Partez donc, ô mes jeunes protégés! quittez le quai Voltaire, où M. Labitte ne vous retient pas, et allez prouver à l'univers entier que M. votre père, le faux Paul Smith, a vraiment droit à mes éloges.

D'ailleurs, le mérite de l'auteur mis de côté, le sujet de ce livre n'est-il pas merveilleusement choisi pour piquer la curiosité? A quelle époque l'univers entier, auquel j'adresse ces *Esquisses*, a-t-il donné plus de temps, d'argent et de marques extérieures de tendresse à cette race d'hommes ou de femmes qui, parce qu'elle chante sans fausser, ne fût-ce qu'une seule note, ou parce qu'elle joue avec une certaine habileté d'un instrument quelconque, se désigne elle-même à l'admiration, à la générosité et à l'affection publiques sous le titre d'*artistes?* — Le mensonge a trop longtemps trôné à côté de la vérité. Il est temps de dessiller les yeux de cette pauvre humanité, tant de fois trompée. L'ivraie ne doit plus rester mêlée au bon grain. — Tel est le but sérieux du livre de M. Paul Smith. Ce devoir rempli, M Edouard M. raconte à ses lecteurs une foule d'anecdotes inédites sur les artistes grands ou petits, faux ou vrais, sots ou spirituels, rasés ou chevelus; il nous peint leurs mœurs, il nous révèle leurs habitudes, il nous initie aux plus secrets mystères de leur existence aventureuse. Ici, il nous conduit à de petites soirées musicales où viennent *poser* devant lui une foule d'originaux; là, il met sous nos yeux des fragments inédits de la correspondance réelle d'une danseuse, qu'un hasard heureux a fait tomber entre ses mains. En un mot, son livre, — toujours fidèle cependant au bon ton et au bon goût, toujours spirituel, — est tantôt grave, tantôt léger, comme la vie même des héros et des héroïnes dont il a voulu devenir l'Homère et dont il a, je ne dirai pas chanté, mais raconté en prose élégante les malheurs, les travers et les exploits.

Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789; par M. HENRI MARTIN. Nouvelle édition entièrement revue et augmentée d'un nouveau travail sur les origines nationales (tome XI).

M. Furne vient de mettre en vente le tome XI° de l'*Histoire de France* de M. Henri Martin. Ce volume, qui nous a paru plus remarquable encore que les précédents, embrasse une période de treize années: il s'ouvre avec l'année 1585, et se termine en 1598. — Après avoir achevé l'histoire de la branche des Valois-Angoulême et du règne de Henri III, M. Henri Martin consacre un long chapitre à celle de l'interrègne ou de la guerre de succession; puis, arrivant enfin à l'avénement de la branche des Bourbons, il raconte les principaux événements qui signalèrent le règne de Henri IV depuis la fin de la ligue jusqu'à l'édit de Nantes. Cette période est, comme on le voit, remplie d'événements importants. Plus M. Henri Martin avance dans son travail, plus son talent semble grandir avec l'intérêt et les difficultés du sujet. Son ouvrage est l'une des études les plus consciencieuses et les plus vraies qui aient été publiées jusqu'à ce jour sur l'histoire de France. Lorsqu'il sera terminé, nous en apprécierons tout à la fois l'ensemble et les détails avec l'attention particulière dont ils nous semblent dignes.



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

PUBLICATION DE LA LIBRAIRIE PAULIN,
RUE DE SEINE, 33.

OEUVRES COMPLÈTES D'HOMÈRE, traduction nouvelle par P. GIGUET; suivie d'un Essai d'Encyclopédie homérique. 2 vol. in-18, jésus, à 3 fr. 50 c.

COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,
15, QUAI MALAQUAIS, A PARIS.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, publiée sous la direction de M. CHARLES NODIER. Format anglais, à 3 fr. 50 c. le volume.

HISTOIRE DE PARIS; par J.-L. BELIN.	3 fr. 50
OEUVRES CHOISIES DE NAPOLÉON; 1 vol.; portrait.	3 fr. 50
RICHELIEU, MAZARIN ET LA FRONDE; par M. CAPEFIGUE. 2 vol.	7 fr. »
LOUIS XIV; par M. CAPEFIGUE. 2 vol.	7 fr. »
LA REFORME ET LA LIGUE; par M. CAPEFIGUE. 1 vol.	3 fr. 50
HENRI IV; par le même. 1 vol.	3 fr. 50
LE SIÉGE DE LA ROCHELLE; par madame DE GENLIS. 1 vol.	3 fr. 50
MADEMOISELLE DE LA FAYETTE; par la même. 1 vol.	3 fr. 50
LA DUCHESSE DE LA VALLIERE; par la même. 1 vol.	3 fr. 50
MADAME DE MAINTENON; par la même. 1 vol.	3 fr. 50
MADEMOISELLE DE CLERMONT; par la même. 1 vol.	3 fr. 50
LES VEILLÉES DU CHÂTEAU; par la même. 2 vol. ornés de 12 vig.	7 fr. »
MÉMOIRES DE COMMINES. 1 vol.	3 fr. 50
MÉMOIRES DU CARDINAL DE RETZ, 2 vol.	7 fr. »
POÉSIES DU DUC CHARLES D'ORLEANS, publiées par M. CHAMPOLLION. 1 vol.	3 fr. 50
LÉGENDES ET CHRONIQUES SUISSES; par G. DE VALAYRE; Introduction par M. LE ROUX DE LINCY. 1 vol.	3 fr. 50
LÉGENDES POPULAIRES DE LA FRANCE (*Nouvelle Bibliothèque bleue*). Introduction et Notes par MM. NODIER et LE ROUX DE LINCY. 1 vol.	3 fr. 50
NOUVELLES VIEILLES ET NOUVELLES; par MM. NODIER, TOPFFER, comte DE PEYRONNET et ARTHUR DUDLEY. 1 vol.	3 fr. 50
AVENTURES DE TÉLÉMAQUE. 1 v.; portrait.	3 fr. 50
L'ESPRIT DES LOIS; par MONTESQUIEU. 1 vol.	3 fr. 50
LES ANABAPTISTES, — LES HUSSITES; par VAN-DER-VELDE; traduction de M. LOEVE-VEIMARS. 1 vol.	3 fr. 50
OEUVRES POLITIQUES DE MACHIAVEL, précédées d'une Lettre à M. Villemain. 1 vol.	3 fr. 50
CONTES FANTASTIQUES d'HOFFMANN. 1 vol.	3 fr. 50
LES MILLE ET UNE NUITS; par GALLAND. 2 vol.	7 fr. »
ÉLISABETH, ou les Exilés de Sibérie; par madame COTTIN. 1 vol. orné de 50 vignettes.	3 fr. 50
LA MUSIQUE MISE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE; par M. FÉTIS. 1 vol.	3 fr. 50
LE PARADIS TERRESTRE; par O. FOURNIER. 1 vol. orné de 120 vig.	3 fr. 50
LE ROMAN COMIQUE; par SCARRON. 1 vol.	3 fr. 50
ESSAIS DE MONTAIGNE. 1 vol.	3 fr. 50
LE DÉCAMERON DE BOCCACE. 1 v.	3 fr. 50
VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS; par BARTHELEMY 2 vol.	7 fr. »
AHASVERUS; par EDGAR QUINET. 1 v.	3 fr. 50

SEPT SALONS ÉPILATOIRES.
GALERIE VIVIENNE, 70,
EN ENTRANT PAR LA RUE VIVIENNE, LE PREMIER GRAND ESCALIER A GAUCHE.

POUDRE JEANNET. — Nous rappelons à nos lecteurs la Poudre Jeannet pour teindre les cheveux, moustaches et favoris en toutes nuances. Les salons de madame JEANNET existent depuis quinze ans dans le même local; depuis ce temps, elle n'a vu qu'augmenter sa clientèle.

On teint et on épile. Cette dernière opération est aujourd'hui d'un usage général, surtout depuis qu'il a été reconnu que le cheveu blanc était contagieux et se propageait. Il y a plusieurs salons avec des entrées particulières et disposées pour qu'on ne puisse ni être vu ni se rencontrer.

Boîte de poudre, 3 fr., et double boîte 5 fr.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.

HOTEL ANDERSON, 164, Fleet-Street, à Londres, établi depuis cent ans. Francis Glemon, successeur de Harding, s'empresse d'informer MM. les voyageurs qu'il vient de joindre au susdit hôtel plusieurs chambres particulières. Le service des dîners, qui dure depuis midi jusqu'à sept heures, comprend tous les mets de la saison. Vins de première qualité. Prix du dîner, 1 shilling et au-dessus. Déjeuners à la fourchette, 1 shill. 3den. Logement, 10 shill. 6 den. par semaine. On y est admis à toute heure de la nuit.

DEMANDES ET RÉPONSES. — PROGRAMME DE 1840.

COURS D'ÉTUDES PRÉPARATOIRES AU BACCALAURÉAT ES-LETTRES; par J.-E. BOULET, directeur du pensionnat de jeunes gens de la rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

(1) PHILOSOPHIE (Psychologie, Logique, Morale, Théodicée, Histoire de la Philosophie), précédée du Programme, d'une Introduction, etc. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

(2) LITTÉRATURE (Prose et Vers, les différents genres, etc.; Rhétorique, Histoire de la littérature grecque, latine, française). 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

(3) HISTOIRE ANCIENNE ET ROMAINE. 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. — HISTOIRE DU MOYEN AGE ET HISTOIRE MODERNE. 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. Prix, les 2 vol.: 4 fr.

(4) GÉOGRAPHIE ancienne, du Moyen Age et moderne. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

(5) MATHÉMATIQUES (Arithmétique, Géométrie, Algèbre, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.

(6) SCIENCES PHYSIQUES (Physique, Chimie et Notions astronomiques, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

(7) COURS PRATIQUE DE LANGUE LATINE. 2 vol. grand in-16 sur 2 colonnes, 3e édition, contenant un Exposé de la nouvelle Méthode et les Exercices nécessaires à son application; une Grammaire latine déduite des Textes par l'observation; un choix de Morceaux pris dans tous les classiques et traduits littéralement; une Notice sur chaque auteur; un Dictionnaire des verbes irréguliers, des équivalents, idiotismes, locutions difficiles; Guide de la Conversation latine, Dialogues familiers, etc. Cet ouvrage seul suffit pour faire en quelques mois un cours de latinité. Prix : 5 fr.

(8) MANUEL PRATIQUE DE LANGUE GRECQUE. 1 vol. grand in-16, 3 francs.

3e édition. (Même méthode que le *Cours de Langue latine*.) Prix : 3 francs.

(9) GUIDE DE L'ASPIRANT AU BACCALAURÉAT. 1 vol. in-16. Prix : 2 francs.

NOTA. Les neuf ouvrages ci-dessus, formant 11 volumes, sont adressés FRANCO, par la diligence, à toute personne qui en fait la demande à M. BOULET, par lettre affranchie et accompagnée d'un mandat sur la poste de la somme de VINGT FRANCS. Le mandat ne devra être que de QUINZE FRANCS, si on ne demande que les six premiers numéros.

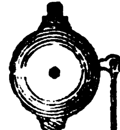
EN VENTE CHEZ DOLLINGEN, RUE LAFFITTE, 8.

LE SOLFÉGE DE RODOLPHE, nouvelle édition dans laquelle les leçons trop hautes ont été baissées. Prix réduit : 4 fr. 50

H. Walker's Needles



AIGUILLES DE H. WALKER (par autorisation spéciale, Aiguilles de la Reine). Ces aiguilles, dont l'œil est rendu très-large par un procédé nouveau, sont facilement passées (même par des aveugles) et procurent une grande facilité de travail, grâce à l'amélioration de leur pointe, de leur trempe et de leur poli. Les sachets qui les renferment portent en relief sur champ colorié une ressemblance frappante de Sa Majesté et de S. A. R. le prince Albert. Les hameçons perfectionnés de H. WALKER, ses plumes métalliques et ses agrafes méritent l'attention du public. H. WALKER, fournisseur de la reine, 20, Maiden Lane, Wood Street, London.



NOUVEAU SYSTEME DE TIMBRE pour Sonnerie de portes d'appartement et de magasin. PELLETIER, mécanicien breveté, rue Royale-Saint-Martin, 17, à Paris.

Ce nouveau système a pour résultat avantageux de ne pas faire un bruit aussi désagréable qu'une sonnette, mais de rendre un son plus fort et plus harmonieux. La modicité du prix de ce nouveau timbre en fera un objet indispensable pour tout le monde. Il y a des timbres depuis 75 jusqu'à 129 millim., polis et non polis. — TIMBRES de plus grandes dimensions pour PORTES COCHÈRES ou pour APPARTEMENTS, donnant un son entendu des étages les plus élevés.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété *exclusive* de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le *mal de mer*. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Ecrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, répété 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs ses voisins.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET Ce,
rue de Seine, 33.

OEUVRES COMPLÈTES de BERNARD PALISSY, avec des notes et une notice biographique, par M. Cap. 1 vol. in-18 sur jésus. 3 fr. 50

VOYAGES EN ZIGZAG, ou Excursions d'un Pensionnat en vacances dans les Cantons suisses et sur le revers italien des Alpes; par R. TOPFFER; 400 gravures d'après les dessins de l'auteur et 12 grands dessins, par M. CALAME. Un très-beau volume grand in-8 jésus de 500 pages. Prix, broché, 16 fr.

COLLECTION DES TYPES DE TOUS LES CORPS ET DES UNIFORMES militaires de la République et de l'Empire, 50 planches coloriées, comprenant les portraits de Napoléon, premier consul; de Napoléon, empereur; du prince Eugène, de Murat et de Poniatowski; d'après les dessins de M. Hippolyte-Bellangé. 50 livraisons, composées chacune d'une ou de deux planches coloriées et d'un texte explicatif. — Prix de la livraison : 50 centimes.

La Collection se compose de 50 sujets coloriés à l'aquarelle, qui forment, avec le texte, un magnifique *Album*. Prix : 15 fr.

On souscrit, à Paris, chez J.-J. DUBOCHET et Comp., éditeurs, et chez tous les dépositaires de publications illustrées; — dans les départements, chez tous les correspondants du Comptoir central de la Librairie, et chez tous les libraires.

OEUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SAINTE-BEUVE, avec 800 dessins de TONY JOHANNOT. 1 volume grand in-8 jésus vélin. 20 fr.

UN MILLION DE FAITS, AIDE-MÉMOIRE UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES, par MM. J. AICARD, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie nouvelle*; DESPORTES, avocat; PAUL GERVAIS, aide d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomatique; JUNG, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie nouvelle*; LEON LALANNE, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur des Ponts et Chaussées; LUDOVIC LALANNE, ancien élève de l'École des Chartes; A. LEPILEUR, docteur en médecine de la Faculté de Paris; CH. MARTINS, docteur ès-sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; CH. VERGE, docteur en droit. Un fort volume in-12 de 1,600 colonnes, orné de 300 gravures sur bois. L'ouvrage complet, 12 fr.

LIBRAIRIE PAULIN,
rue de Seine, 33.

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX, par M. P.-A. STAPFER, avec une notice biographique par M. A. VINET. 2 fort volumes in-8, prix : 15 fr.

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1836 à 1843; par M. MIGNET, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. Prix : 15 fr.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à 1789; par M. A.-C. THIBAUDEAU. — 2 gros volumes in-8. 15 fr.

COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE; par L.-F. KAEMTZ, professeur à l'université de Halle, traduit et annoté par CH. MARTINS, docteur ès-sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complété de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux numériques, par L. LALANNE, ingénieur des Ponts et Chaussées. 1 vol in-12, format du *Million de faits*, avec 10 gravures sur acier, 113 tableaux numériques, etc. 8 fr.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1er février doivent être renouvelés pour qu'il n'y ait point interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, N° 33.

OUVRAGES DU RESSORT DU DROIT, DE LA PHILOSOPHIE, DE LA MÉDECINE ET DU PUBLIC.

LE POURVOYEUR D'UNE MAISON D'ALIÉNÉS, Discussion-drame. A Paris, chez GRÉGOIRE PISSIN, libraire, rue Saint-Eloi, 1, vis-à-vis le Palais-de-Justice. Prix : 1 fr.

LES MALENTENDUS TRAGIQUES, OU LES MAISONS DE FOUS, drame philosophique en 4 parties, avec l'épigraphe : « Ayant à juger entre un prétendu sage et un prétendu fou, lequel est le plus sensé, on est souvent extrêmement embarrassé. » Chez GRÉGOIRE PISSIN, rue Saint-Eloi, 1, vis-à-vis le Palais-de-Justice, à Paris. Prix : 1 fr.



LES FOUS DOUTEUX ET LES FOUS SUBLIMES, Recueil de Scènes dialoguées, d'Anecdotes tantôt historiques, tantôt supposées, et de considérations philosophiques tendant à dévoiler et combattre nombre d'erreurs, de préjugés et d'abus.

Ouvrage dédié aux sociétés abolitionnistes de la traite des noirs.

Chez PISSIN, libraire, place du Palais-de-Justice, 1.

Chez ABEL LEDOUX, libraire, rue Guénégaud, 9.



Les trois susdits ouvrages, par le même auteur anonyme, sur beau papier vélin glacé.

Modes.

Les bals commencent à devenir nombreux; tous les jours une nouvelle fête amène une nouvelle parure. Nous avons remarqué l'autre soir une charmante toilette, qui se composait d'une robe de tulle avec une seconde jupe ouverte sur les côtés et attachée de distance en distance par des coques de perles entourées de fleurs en marcassite; sur la draperie du corsage brillait une épingle Alexandrine; cette toilette était complétée par un turban en étoffe algérienne, et nous avons entendu dire autour de nous qu'il sort des magasins de mademoiselle Alexandrine. Il fait sensation.



Revenons aux toilettes de ville.

L'Illustration, qui voit tout, qui va partout, a fait dessiner cette robe lacée; elle est en moire grise ouverte sur un transparent de satin blanc; le lacet est en chenille grise, les manches sont demi-longues et laissent voir des sous-manches en tulle bouillonné; le chapeau est en velours orné de plumes.



Malgré la douceur de la saison, on a garni beaucoup les robes et les kazaveckas en fourrure. Voici une robe bordée tout autour de deux rangs de martre qui remontent devant et forment ainsi quatre bandes qui se terminent à la ceinture; une bande plus large est posée sur le corsage et tourne autour du col; les manches sont justes et bordées au bas d'une fourrure.



Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE QUARANTE-DEUXIÈME NUMÉRO.

I. On trouvera le nombre demandé en imaginant que les quatre as sont mis à part, et que les 28 cartes restantes sont distribuées de toutes les manières possibles en quatre groupes ou paquets : le premier de 8 cartes pour le joueur en premier, le second de 12 cartes pour le joueur qui donne, les deux autres de 5 et de 3 cartes pour le talon. Le nombre cherché a donc pour expression une fraction ainsi composée :

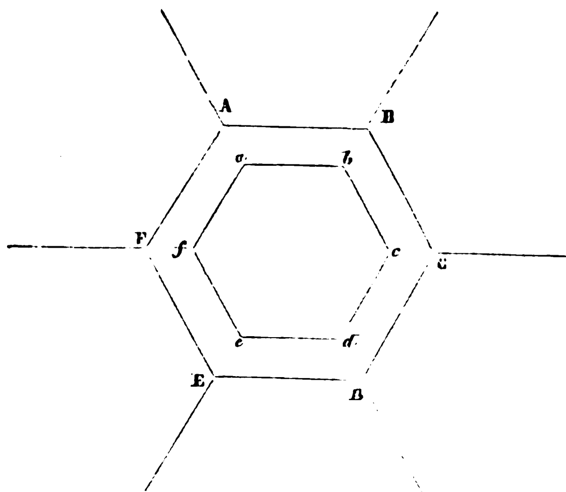
Le numérateur est le produit de tous les nombres entiers consécutifs depuis 1 jusqu'à 28. Le dénominateur est le produit de tous les nombres entiers consécutifs depuis 1 jusqu'à 8, par ceux de 1 à 12, par ceux de 1 à 5, par ceux de 1 à 3.

Tout calcul fait, on trouve 21 925 567 263 600.

Le rapport de ce nombre à celui qui a été trouvé pour le premier problème du dernier numéro est égal à $\frac{99}{7192}$ ou à 0,0137653; d'où l'on voit combien le nombre des combinaisons est diminué par la restriction apportée dans l'énoncé relativement au groupement des as.

II. Le jeu du *franc-carreau* a été indiqué par Buffon dans son *Essai d'Arithmétique morale*. Voici en quoi il consiste :

Sur un sol pavé de carreaux hexagones, réguliers et égaux, comme sont ordinairement les carrelages de nos habitations, on projette au hasard une pièce de monnaie, et un joueur parie pour franc-carreau, c'est-à-dire pour que la pièce, après sa chute, repose tout entière sur un seul carreau. L'adversaire parie qu'elle tombera sur un joint.



Pour déterminer les chances de chacun des joueurs, imaginons que dans l'intérieur de chacun des carreaux nous ayons mené aux six côtés autant de parallèles à une distance égale au demi-diamètre de la pièce de monnaie. Nous aurons formé ainsi un second hexagone régulier intérieur au premier.

Or, il est clair que le premier joueur gagnera lorsque le centre de la pièce de monnaie tombera dans l'intérieur du plus petit hexagone; qu'il perdra, au contraire, lorsque ce centre tombera entre les contours des deux polygones. D'ailleurs, comme tous les compartiments du carrelage ont été supposés égaux entre eux, il a suffi d'en considérer un seul. On voit donc que la probabilité du gain du premier joueur est égale au rapport de l'aire du petit hexagone à celle du grand.

La probabilité du gain du second joueur est égale à la fraction que l'on obtient quand on retranche de l'unité le rapport ci-dessus. Sa représentation géométrique est le rapport de l'aire comprise entre les deux hexagones à l'aire du plus grand.

Or, dans tout jeu, il est juste de proportionner les mises des joueurs dans le rapport inverse de leurs chances de gain. On voit donc que la mise du premier joueur étant dans un certain rapport avec l'aire de l'hexagone intérieur, celle du second devra être dans le même rapport avec l'aire comprise entre les deux polygones.

III. Lorsqu'on puise de l'eau dans un puits, lorsqu'on exploite une carrière ou une mine à l'aide d'une corde ou d'une chaîne munie d'un seau ou d'une *benne* à chacune de ses extrémités, il y a à chaque instant une perte de force considérable, due à ce que l'on a à soulever le poids de la chaîne ou de la corde, outre celui de la matière contenue dans le seau. Quand il s'agit de mines ou de carrières de plusieurs centaines de mètres de profondeur, le poids inutile à soulever, lorsque le seau est au fond du puits, peut être très-considérable par rapport au poids réellement utile.

Il paraît que la disposition aussi simple qu'ingénieuse représentée dans notre figure fut imaginée vers le milieu du siècle dernier par l'habile mécanicien Loriot, qui l'adapta aux mines de Pontpeau (Ille-et-Vilaine). On voit sans peine qu'en faisant faire à la corde ou à la chaîne un anneau entier, dont un des bouts descende jusqu'à la profondeur où l'on doit puiser de l'eau ou charger les matières exploitées, et en attachant les seaux à deux points tels que lorsqu'un des seaux sera au plus haut, l'autre sera au plus bas, il y aura toujours équilibre entre les deux parties de la chaîne, et qu'on n'aura à vaincre en réalité, outre le poids utile, que les résistances dues aux frottements et à la raideur de cette chaîne.

Il y a une autre disposition très-simple due à Le Camus, de l'Académie des Sciences, et au moyen de laquelle on arrive à peu près au même résultat; elle consiste à enrouler les deux moitiés de la corde en sens contraire sur les deux moitiés d'un arbre horizontal ou treuil, en sorte que l'une de ces moitiés soit toute couverte de la corde dont le seau est en haut, pendant que l'autre moitié de l'arbre est découverte, le seau qui lui répond étant au point le plus bas.

Mais ce procédé exige une plus grande perte de force pour vaincre la raideur de la corde, et est moins satisfaisant que le procédé de Loriot.

Le Camus a encore proposé un autre appareil pour le cas où l'on n'a qu'un seau. Il enroule la corde sur un arbre dont la forme est à peu près celle d'un cône tronqué, de sorte que le seau étant au plus bas, la corde agisse sur la partie où le treuil a le plus petit diamètre, et que le seau étant au plus haut, elle agisse sur le plus grand diamètre. Par ce moyen, on emploie toujours la même force d'impulsion; mais la vitesse d'ascension varie à chaque instant. Elle est moindre lorsque le seau commence à monter que lorsqu'il approche de la bouche du puits; et, en définitive, on soulève toujours le poids de la chaîne, ce que l'on évite par le procédé Loriot, avec le double seau et la chaîne sans fin.

NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. Construire un tournebroche qui se meuve sans ressort et sans poids.

II. Pierre et Paul jouent à *passe-dix*, avec la condition que Pierre paiera à Paul un franc s'il passe dix au premier coup, deux francs s'il ne passe dix qu'au second coup, quatre francs s'il ne passe dix qu'au troisième, et ainsi de suite en doublant toujours, de manière que la partie ne se termine que lorsque Pierre a passé dix. On demande ce que Paul doit déposer pour enjeu.

Rébus.

EXPLICATON DU DERNIER RÉBUS.

Les beaux-arts sont dans toute leur gloire.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

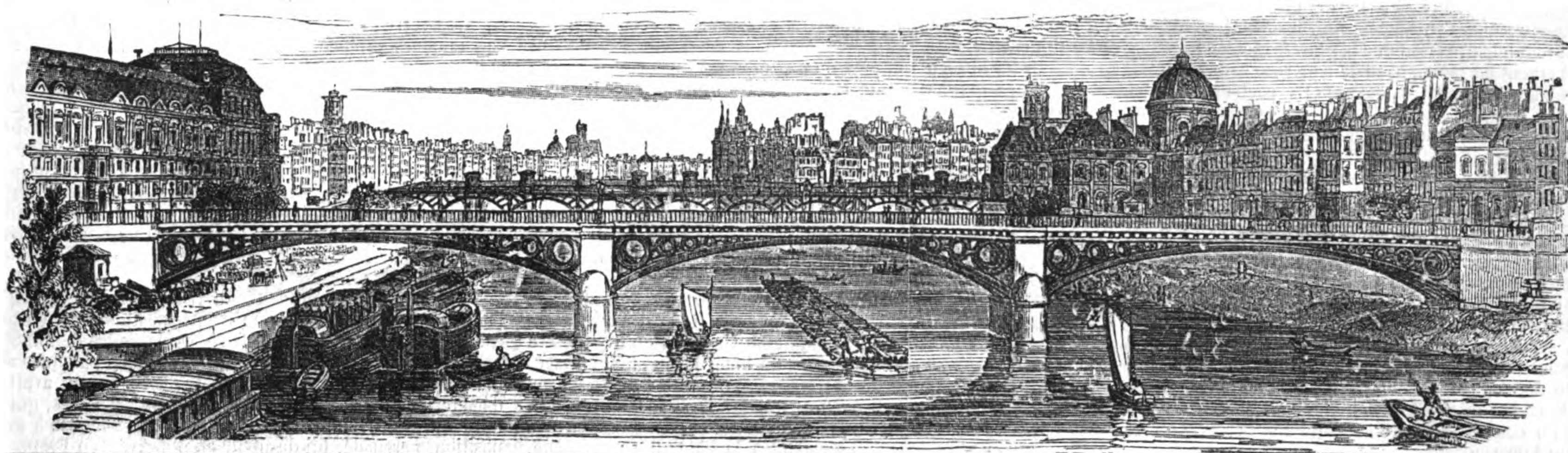
A Saint-Pétersbourg, chez J. Issakoff, Gostinoi-dwore, 22.

Jacques DUBOCHET.

Tiré à la Presse mécanique de Lacrampe et Ce, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



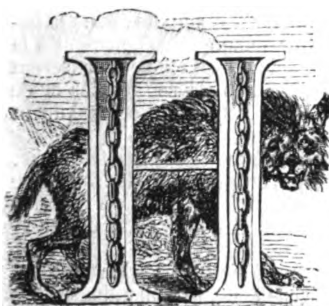
Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 47. Vol. II. — SAMEDI 20 JANVIER 1844.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Hudson Lowe.



HUDSON LOWE! — Pourquoi donc le nom et le portrait de cet Irlandais se montrent-ils aujourd'hui sur la première page de notre journal? Nous-même, nous l'avouons, nous avons éprouvé d'abord une vive répugnance à céder à un pareil homme la place qu'ont honorée tour à tour, pendant un seul mois, un grand poëte, un noble enfant du peuple, un savant agronome. — Casimir Delavigne, Brune et Dombasle, pardonnez-nous! cet outrage apparent est encore un hommage rendu à vos talents et à vos vertus. A côté de vos noms célèbres, l'histoire conservera éternellement dans ses annales le nom désormais immortel de Hudson Lowe. Autant vous êtes dignes d'estime et de reconnaissance, autant il mérite de mépris et de haine. A vous la gloire, à lui la honte! C'est aussi pour la presse un devoir sacré de vouer à l'exécration de tous les siècles futurs les hommes qui, comme Hudson Lowe, se sont rendus fameux par leurs vices ou par leurs crimes.

Hudson Lowe naquit en 1770, nous ne savons en quelle contrée de l'Irlande. Sa famille était honorable; il fit, à ce qu'il paraît, de bonnes études, car il parlait facilement plusieurs langues, et il possédait, — ses plus grands ennemis en conviennent, — une certaine masse de connaissances positives. Une bonne mémoire, tel était le seul don que la nature avait consenti à lui faire; sous tous les autres rapports, elle s'était montrée atrocement cruelle envers lui: « Taille commune, mince, maigre, sec, rouge de visage et de chevelure, marqueté de taches de rousseur, des yeux obliques, fixant à la dérobée et rarement en face, recouverts de sourcils d'un blond ardent, épais et fort proéminents. Il est hideux, disait Napoléon en terminant ce portrait, c'est une face patibulaire; quelle ignoble et sinistre figure que celle de ce gouverneur! dans ma vie je ne rencontrai rien de pareil. » L'âme était bien digne de son enveloppe terrestre; elle n'avait que de mauvais penchants, dont l'éducation essaya vainement de comprimer le développement hâtif. Les vices nombreux qui s'en emparèrent de bonne heure triomphèrent sans combat, car ils n'y rencontrèrent pas une vertu.

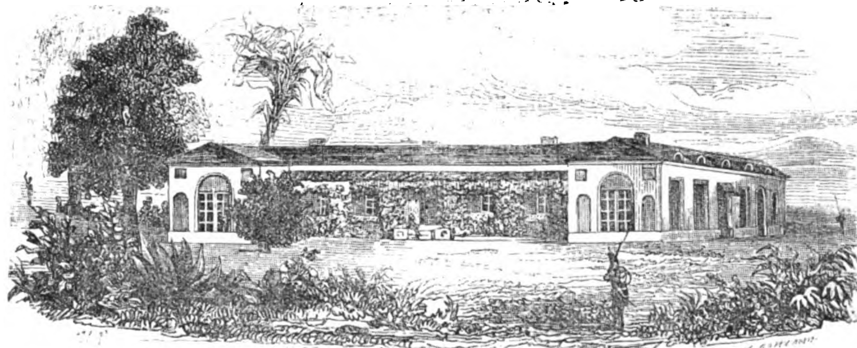
En 1808, Hudson Lowe était lieutenant-colonel et commandant de l'île de Capri, dans la baie de Naples. Comment avait-il employé les trente-huit premières années de sa vie? Qu'importe, après tout? D'abord chirurgien, il entra dans un régiment de ligne en qualité d'aide-major; son colonel, reconnaissant des remèdes qu'il lui avait ordonné de prendre pendant une maladie, lui fit cadeau d'une sous-lieutenance. Nommé lieutenant en 1791, il servit successivement à Gibraltar, à Toulon, en Corse, en Portugal, en Egypte, mais nulle part il ne se distingua par une action d'éclat. C'était un de ces militaires qui ne se battent jamais, ni en temps de paix ni en temps de guerre. A l'armée, il maniait plus souvent et plus habilement la plume que l'épée; aussi exerça-t-il tour à tour les fonctions d'officier payeur, d'aide-trésorier-général, de député-juge-avocat, de sous-inspecteur de la légion étrangère et de secrétaire d'une sorte de commission établie à Malte, *for the adjustment of claims.* Nommé, le 5 juin 1800, major de tirailleurs corses, mis à la demi-solde en 1802, il reçut en 1803 un autre brevet de major dans le 7ᵉ régiment d'infanterie. Ce fut alors que lord Hobard le chargea de missions *secrètes* en Portugal et en Sardaigne; l'année suivante, il compléta le cadre des tirailleurs royaux de la Corse, et il fut nommé lieutenant-colonel de ce corps. Après avoir servi à Naples sous sir James Croi, puis en Sicile, il eut enfin l'honneur de commander seul cinq compagnies dans l'île de Capri (1806), c'est-à-dire de devenir le chef des espions que l'Angleterre entretenait à grands frais dans ces parages.



(Hudson Lowe, décédé le 10 janvier 1844.)

Il occupait ce poste depuis deux ans et demi, se laissant grossièrement tromper par tous ses espions, lorsque le général Lamarque vint l'attaquer à l'improviste, avec 1800 hommes, dans une forteresse qui passait pour inexpugnable; trois jours après, Hudson Lowe capitulait. Ce fut son seul fait d'armes. Il alla en Sicile se réunir au corps d'armée commandé par le lieutenant-général sir John Stuart, et sa sotte confiance dans ses espions, dont il continuait à être la dupe, fit échouer une expédition habilement combinée. — Sans la stupidité de Hudson Lowe, Murat perdait, à cette époque, la couronne de Naples.

Malgré ces échecs humiliants, Hudson Lowe conserva sa faveur. Le ministère anglais avait su apprécier son incapacité et ses vices. Un pressentiment secret l'avertissait déjà que ce soldat sans courage et cet espion sans intelligence deviendrait bientôt un bourreau nécessaire. Nous ne le suivrons ni à Zanthe ni à Céphalonie; mais en 1813, nous le retrouverons *scrivano* de Blücher, comme disait Napoléon à Sainte-Hélène. — Attaché à la personne de ce général en qualité de commissaire du gouvernement anglais, il entra en France avec les



(Longwood, maison habitée par Napoléon à Sainte-Hélène.)

alliés, et, « bien qu'il n'eût pas commandé des armées contre Napoléon, il se vanta de lui avoir fait plus de mal que s'il eût été à la tête de 100,000 hommes, par les renseignements qu'il fournit au congrès à Châtillon. » Ses nouveaux services d'espion et de scribe obtinrent leur récompense. En janvier 1812, il avait été nommé colonel; le 4 juin 1814, il fut élevé au rang de major-général, et, quelques mois plus tard, il devint *sir Hudson Lowe*; le ministère anglais lui conféra le titre de chevalier.

Pendant l'occupation, sir Hudson Lowe commanda la ville de Marseille, et les royalistes, qui formaient la majorité du conseil municipal, cédèrent à la funeste idée de lui offrir une épée d'argent en témoignage de leur reconnaissance. Ne devons-nous pas leur pardonner? Ils péchaient par ignorance.

Les Cent Jours passèrent comme un éclair qui brille et disparaît dans une nuit triste et sombre. Napoléon trahi perdit la bataille de Waterloo. Quand il se vit vaincu, il eut assez de grandeur d'âme « pour se mettre volontairement sous la protection du plus puissant, du plus constant, du plus généreux de ses ennemis. » Le ministère anglais, — car la nation en est innocente, « perdit la foi britannique dans l'hospitalité du *Bellérophon*. » A peine son ennemi se fut-il livré de bonne foi, il l'immola. « Les puissances alliées avaient déclaré que Napoléon Bonaparte était leur prisonnier, et elles en remettaient spécialement la garde au gouvernement britannique. — Castlereagh et Bathurst surent se montrer dignes de cette preuve de confiance. — Ils avaient inventé Sainte-Hélène, mais le climat de Sainte-Hélène ne tuait pas assez vite, il lui fallait un complice. Honte et gloire à eux : ils trouvèrent sir Hudson Lowe. »

Mais à quoi bon raconter ici les détails de cet odieux assassinat? Qui ne les a toujours présents à la mémoire? qui ne peut les lire dans les ouvrages de Las Cases, de Gourgaud, d'O'Meara, de Montholon, d'Antommarchi? Quant à moi, je ne me sens pas le courage, en vérité, de résumer ici une aussi triste histoire. A peine Napoléon eut-il aperçu sire Hudson Lowe, il s'écria : « On pourrait m'avoir envoyé pire qu'un geôlier! » Cette crainte devint une certitude. Napoléon eut bientôt des motifs graves pour dire à son infâme geôlier : « Nous vous croyons capable de tout, *mais de tout*... Vous êtes pour nous un plus grand fléau que toutes les misères de cet affreux rocher. Vous n'avez jamais commandé que des vagabonds et des déserteurs corses, des brigands piémontais et napolitains... Vous n'avez jamais été accoutumé à vivre avec des gens d'honneur. » — Un jour, sir Hudson Lowe ayant répondu qu'il n'avait pas recherché la mission dont il était chargé : « Ces places ne se demandent pas, lui dit son prisonnier : les gouvernements les donnent aux gens qui se sont déshonorés. » — Le gouverneur invoqua alors son devoir, et se retrancha derrière les ordres ministériels, dont il ne pouvait s'écarter. « Je ne crois pas, repartit vivement l'Empereur, qu'aucun gouvernement soit assez vil pour donner des ordres pareils à ceux que vous faites exécuter. »

Au lieu des atrocités et des turpitudes de sir Hudson Lowe, rappelons plutôt les belles paroles que Napoléon faisait traduire sur son lit de mort par le général Bertrand au docteur Arnott :

« J'étais venu m'asseoir aux foyers du peuple britannique; je demandais une loyale hospitalité, et, contre tout ce qu'il y a de droits sur la terre, on me répondit par des fers. J'eusse reçu un autre accueil d'Alexandre; l'empereur François m'eût traité avec égard; le roi de Prusse même eût été plus généreux. Mais il appartenait à l'Angleterre de surprendre, d'entraîner les rois et de donner au monde le spectacle inouï de quatre grandes puissances s'acharnant sur un seul homme. C'est votre ministère qui a choisi cet affreux rocher, où se consomme en moins de trois années la vie des Européens, pour y achever la mienne par un assassinat. Et comment m'avez-vous traité depuis que je suis exilé sur cet écueil? Il n'y a pas une indignité, pas une horreur dont vous ne vous soyez fait une joie de m'abreuver. Les plus simples communications de famille, celles mêmes qu'on n'a jamais interdites à personne, vous me les avez refusées. Vous n'avez laissé arriver jusqu'à moi aucune nouvelle, aucun papier d'Europe; ma femme, mon fils même, n'ont plus vécu pour moi; vous m'avez tenu six ans dans la torture du secret. Dans cette île inhospitalière, vous m'avez donné pour demeure l'endroit le moins fait pour être habité, celui où le climat meurtrier du tropique se fait le plus sentir. Il m'a fallu me renfermer entre quatre cloisons, dans un air malsain, moi qui parcourais à cheval toute l'Europe! Vous m'avez assassiné longuement, en détail, avec préméditation, et l'infâme Hudson a été l'exécuteur des hautes-œuvres de vos ministres. Vous finirez comme la superbe république de Venise, et moi, mourant sur cet affreux rocher, privé des miens et manquant de tout, je lègue l'opprobre et l'horreur de ma mort à la famille régnante d'Angleterre. »

« J'en écrirai à mon gouvernement, j'exécute les ordres de mon gouvernement. » Telles étaient les seules réponses de sir Hudson Lowe aux trop justes reproches qu'on lui adressait de toutes parts. Amère dérision! ses *Mémoires* prouveraient-ils que les ordres qu'il reçut étaient réellement impitoyables, il n'en serait pas moins coupable. Toute réhabilitation d'un pareil homme est à jamais impossible. Qui donc l'obligeait à les exécuter, ces ordres? qui? sa cupidité et sa méchanceté! Il pouvait être sévère, mais grand; il fut atroce et lâche! S'il eût eu seulement un peu de cœur, il eût répondu à son gouvernement ce que le vicomte d'Orthez répondit jadis à Charles IX. — Mais quelle erreur est la mienne! ce misérable n'a pas un seul défenseur, même en Angleterre... et je persiste à l'accuser.

Quand Napoléon eut exhalé son dernier soupir, sir Hudson Lowe se hâta de quitter Sainte-Hélène; le bourreau avait peur sans doute de rencontrer l'ombre menaçante de sa victime. Il rapportait en Europe une fortune de 4 millions de fr. — Le ministère anglais, — nous rougissons de le dire, — le reçut comme un héros. Mais son triomphe fut de courte durée. — L'heure de la vengeance et de l'expiation devait suivre de près celle de la perpétration du crime.

Au mois d'octobre 1822, arrivait à Londres un jeune homme de cœur, M. Emmanuel de Las Cases. — En 1816, sir Hudson Lowe l'avait exilé de Sainte-Hélène avec son père, dont il redoutait par instinct les terribles révélations futures. M. E. de Las Cases était malade au moment où il fut enlevé et déporté au Cap. Le docteur O'Meara essaya vainement d'obtenir un sursis : « Eh! monsieur, lui répondit le gouverneur avec impatience, que fait, après tout, la mort d'un enfant à la politique! » — M. Emmanuel de Las Cases avait donc des injures personnelles à venger; mais ce n'était pourtant ni pour lui ni pour son père qu'il s'empressait d'accourir à Londres en quittant Sainte-Hélène : il avait juré de tuer le bourreau de son Empereur, ou de périr, et il venait tenir ce noble serment.

Hudson Lowe vivait alors retiré à la campagne, et il ne faisait à Londres que de courtes apparitions. Où le rencontrer? Comment le forcer à se battre sans s'exposer aux conséquences judiciaires d'un duel? M. de Las Cases consulta un avocat distingué, et, d'après ses conseils, il résolut de provoquer sir Hudson Lowe en duel sans qu'aucun témoin pût affirmer qu'il fût l'agresseur.

Il chercha longtemps une occasion favorable. Enfin elle se présenta. Un jour on l'avertit que sir Hudson Lowe vient d'arriver à sa maison de Paddington-Green et qu'il y passera la nuit. Il court s'installer dans un hôtel garni situé en face, et il attend avec la plus vive anxiété que son ennemi mortel sorte de son domicile. — Plusieurs heures s'écoulent. Enfin, heureuse nouvelle! il apprend que sir Hudson Lowe a envoyé chercher un fiacre; descendant à la hâte, il se promène, une cravache à la main, sur le trottoir de sa maison.

Il affecte un air d'indifférence, mais il est vivement ému, et il ne perd pas un seul instant de vue la porte par laquelle sir Hudson Lowe va sortir. Soit hasard, soit pressentiment secret, quelques personnes s'arrêtent, regardent et semblent attendre un événement imprévu. D'autres curieux accourent; des groupes se forment; tout à coup la porte s'ouvre, et sir Hudson Lowe paraît sur le seuil; mais à peine a-t-il descendu la première marche, il rentre précipitamment : un moment M. de Las Cases a craint d'avoir été aperçu, et de perdre une occasion si longtemps désirée... Ce n'est qu'une fausse alarme; sir Hudson Lowe rouvre de nouveau la porte, et, se dirigeant vers le fiacre, vient heurter violemment M. de Las Cases, qui s'est précipité contre lui.

« Vous m'avez insulté, monsieur, s'écrie le bouillant jeune homme, et vous m'en rendrez raison! » En disant ces mots, il le frappe sur l'épaule d'un coup de cravache.

A cette rencontre, à ces mots, à ce coup, Hudson Lowe a relevé la tête et reconnu son adversaire. Il pâlit, se trouble, et semble d'abord hésiter; puis, sans mot dire, il s'élance à son tour, son parapluie en avant, sur M. de Las Cases, qui, parant habilement ce coup, lui fait avec sa cravache, au milieu de la figure, une blessure dont la cicatrice ne pourra plus jamais s'effacer.

Cependant les curieux, témoins de cette lutte, commencent à murmurer et à s'agiter. Sans réfléchir, ils prennent parti pour leur compatriote contre un étranger. M. de Las Cases comprend qu'il est perdu peut-être s'il ne parvient pas à se les rendre favorables; sa vie dépend de sa présence d'esprit. « Cet homme a insulté mon père, s'écrie-t-il, et je viens lui en demander satisfaction. » Ces paroles et l'accent entraînant avec lequel elles ont été prononcées produisent une vive impression. — La foule s'arrête attendrie; toutefois elle hésitait encore, quand un gros gentleman saisit M. de Las Cases, et le pressant entre ses bras, s'écrie : « Vous avez bien fait, jeune homme! » Des *cheers* étourdissants accueillent cette action et ces paroles d'un homme de cœur... M. de Las Cases a gagné sa cause devant le peuple anglais.

Pendant cette scène, Hudson Lowe avait repris son équilibre assez gravement compromis, et il s'était caché dans le fiacre, où son adversaire triomphant n'eut que le temps de lui jeter sa carte et un cartel. Il allait demander à la justice la réparation de l'outrage public qu'il venait de recevoir.

Il lui fallait deux témoins; il n'en put trouver qu'un, le cocher de fiacre. A la place de celui qui lui manquait, il étala sous les yeux du juge de paix qui recevait sa plainte sa joue meurtrie. — Par un hasard heureux, ce juge de paix avait dîné la veille avec M. de Las Cases, et, après une longue conversation sur la législation française, il avait conçu pour lui une vive amitié. Il le fit avertir secrètement que ses fonctions l'obligeaient à signer un *warrant* ou un mandat d'arrêt contre lui. « Quel parti dois-je prendre? demanda M. de Las Cases à son conseil. — Enfermez-vous dans votre appartement, lui répondit celui-ci, et cassez la tête d'un coup de pistolet à quiconque oserait y pénétrer malgré votre défense. Seulement, si on parvient à mettre le *warrant* sous vos yeux, constituez-vous prisonnier. » Ce conseil fut suivi ponctuellement. Quand les policemen se présentèrent, on leur répondit que M. de Las Cases était absent. Ils s'installèrent devant la porte de sa maison, y vidèrent plusieurs pots de bière, et ne se retirèrent qu'à la nuit. Trois fois M. de Las Cases changea de résidence, ayant soin d'envoyer d'avance sa nouvelle adresse à sir Hudson Lowe; trois fois la même scène se renouvela, et il attendit vainement une réponse. — Enfin, le quatrième jour, il reçut une lettre non signée, émanant évidemment d'un personnage haut placé, dont l'auteur est toujours resté inconnu. On lui donnait le conseil de partir à l'instant même; le lendemain il serait trop tard. Il en profita, et se rendit en poste à Brighton, sous un déguisement et avec un faux passe-port où il avait pris la qualité de médecin. — Un paquebot allait partir pour la France. — Il courait à l'embarcadère lorsqu'un employé de la douane l'arrêta, et après l'avoir forcé à exhiber ses papiers, se permit de lui adresser quelques plaisanteries inquiétantes. — C'était un homme envers lequel M. de Las Cases s'était montré assez dur pendant son séjour à Saint-Hélène, et qui venait de recevoir à l'instant même l'ordre de l'arrêter. — Sa position devenait difficile. Espérant encore qu'il n'était pas reconnu, il feignit de s'emporter. «..... Je ne vous retiens plus, monsieur le docteur, lui dit cet homme, dépêchez-vous de partir; mais, ajouta-t-il d'un ton de voix tout différent, songez que vous êtes encore en Angleterre, et souvenez-vous de moi. » En achevant ces mots, il lui tendit sa main, que M. de Las Cases serra affectueusement dans les siennes, et ils se séparèrent sans échanger un seul mot; ce langage muet était assez significatif. Le surlendemain, M. de Las Cases était de retour à Paris.

L'ignoble conduite de sir Hudson Lowe souleva contre lui en Angleterre l'indignation universelle. Wellington, qui l'avait toujours protégé, le destitua d'une fonction qu'il occupait dans le régiment des *horse guards*; les membres de l'*Union* le chassèrent de leur club; lady Holland, chez laquelle il se présenta, lui fit répondre publiquement qu'elle n'était pas visible; les journaux eux-mêmes cessèrent de le défendre. Seul le ministère continua de le soutenir; il lui donna la propriété du 93ᵉ régiment d'infanterie, propriété qui lui rapporta environ un revenu annuel de 20,000 livres sterling; mais quand il voulut aller passer son régiment en revue, les officiers déclarèrent unanimement qu'ils aimaient mieux se démettre tous de leur grade que de se soumettre à un pareil affront.

Trois années s'écoulèrent. En 1825, Hudson Lowe eut l'audace de venir à Paris, et s'il fut parfaitement reçu par le roi régnant, la cour sut lui faire comprendre de mille manières qu'elle lui refusait son estime. Il s'en plaignit vainement à Charles X. Cependant un hasard heureux avait fait découvrir sa demeure à M. Emmanuel de Las Cases, qui s'était empressé de lui porter sa carte et de se mettre à sa disposition, persuadé, lui disait-il, qu'il arrivait en France tout exprès pour vider une affaire d'honneur. Sir Hudson Lowe ne répondit rien à cette nouvelle provocation, ou plutôt..... Mais, avant de l'accuser, racontons aussi brièvement que possible un événement mystérieux qui nous servira peut-être à expliquer son honteux silence.

A cette époque, M. E. de Las Cases habitait Paris; il allait très-souvent à Passy, voir son père, et à Versailles, passer plusieurs jours chez des amis. Un soir du mois de novembre, à neuf heures environ, il sortait de la maison de son père et se dirigeait vers Paris, quand, au détour d'une rue isolée, un homme s'élança sur lui, et, le saisissant violemment par la taille, le frappa à quatre ou cinq reprises, avec un poignard, dans la poitrine. Sans un portefeuille et des papiers qui remplissaient la poche de son habit, M. E. de Las Cases périssait victime de cet odieux guet-apens. Heureusement il n'était pas même blessé. Se débarrasser de son assassin, s'élancer sur lui, le précipiter à terre et l'accabler de coups, fut pour lui l'affaire d'un moment. Depuis l'arrivée de sir Hudson Lowe, il portait toujours une canne à épée. Il ne l'avait pas lâchée dans la lutte, et, se relevant vivement, il essaya de tirer la lame du fourreau; mais la lame était rouillée, et il éprouva quelque résistance. Au moment où il eut enfin la satisfaction de se sentir armé, un second assassin, appelé par le premier dans une langue étrangère, fondit sur lui. S'élançant à sa rencontre, il le blessa à l'épaule et le mit en fuite. Mais, soit que l'autre homme l'eût retenu par son manteau, soit qu'il eût fait un faux pas dans l'obscurité, il tomba au milieu d'une ornière pleine de boue. Lorsqu'il se releva, ses deux assassins avaient disparu. Il courut chez son père, où il resta six semaines au lit; car, pendant la lutte, il avait reçu trois profondes blessures à la jambe.

Quels étaient les auteurs ou l'instigateur d'un si lâche assassinat? L'instruction judiciaire, confiée à un homme de cœur, se poursuivit avec la plus louable activité; mais la police ne put ou ne voulut fournir aucun renseignement à la magistrature. La presse et l'opinion publique accusèrent hautement sir Hudson Lowe. Au lieu de se justifier et de solliciter lui-même une enquête, il quitta précipitamment Paris et s'enfuit en Allemagne.

Singulière coïncidence! M. E. de Las Cases habitait Paris, et il allait souvent à Passy et à Versailles; sir Hudson Lowe avait trois logements, un à Paris, un à Passy, un à Versailles; le soir même de l'assassinat, il quitta celui de Passy pour n'y plus jamais revenir.

Sir Hudson Lowe s'était sauvé à Francfort : le représentant de l'Angleterre lui fit l'accueil le plus honorable et l'invita à dîner. Au milieu du repas, Paris devint le sujet de la conversation. « Que s'y passe-t-il de nouveau? demanda l'un des convives. — On assure que le jeune Emmanuel de Las Cases, dont le père a suivi Napoléon à Sainte-Hélène, a été assassiné à Passy il y a quelques jours, lui répondit son voisin. — Sir Hudson Lowe a quitté Paris depuis ce déplorable événement, dit alors une voix grave; il pourra sans doute nous apprendre la vérité. » A cette accusation, sir Hudson Lowe balbutia quelques mots, et toute l'assemblée garda un profond silence.

De Francfort, sir Hudson Lowe se rendit à Vienne. M. de Metternich l'invita à dîner. Quand il arriva, tous les convives étaient déjà réunis, et l'attendaient depuis un quart d'heure environ. A peine les gens de service eurent-ils prononcé son nom, qu'un officier prit son chapeau et se retira. Un second le suivit, puis un troisième, puis un quatrième... En moins de cinq minutes, ils étaient tous partis, laissant M. de Metternich seul avec son hôte. On raconte, mais nous ne pouvons garantir ce fait, que l'illustre ministre autrichien ne put retenir un éclat de rire, et qu'il pria assez froidement sir Hudson Lowe de lui pardonner un affront dont il déclinait la responsabilité. Ce qui est positif, c'est que sir Hudson Lowe ne rit pas plus à Vienne qu'il n'avait ri à Francfort.

Repoussé et insulté partout en Europe, il passa en Asie. Le ministère anglais l'avait nommé, non pas, comme l'ont dit à tort quelques biographes, gouverneur de l'île de Candie, mais commandant ou gouverneur de la province de Candy, dans l'île de Ceylan. Le 11 août 1827, il débarqua à Colombo, capitale de cette nouvelle conquête de l'Angleterre. Il avait alors le grade de major-général : si les bâtiments en rade et les forts de la ville tirèrent un certain nombre de

coups de canon, lorsqu'il mit pied à terre, les officiers qu'il allait commander l'accueillirent avec une froideur évidente. Quelques-uns d'entre eux ne le connaissaient pas encore, même de réputation ; ils manifestèrent à leurs camarades l'étonnement que leur causait une semblable réception. « Il fut le geôlier de Napoléon à Sainte-Hélène, répondit une voix accusatrice sortie de la foule, et il deviendrait votre geôlier à tous, pour peu qu'on le pavât. » Dès lors, en Asie comme en Europe, le major-général Hudson Lowe put lire sur tous les visages les sentiments d'horreur et de dégoût que sa vue seule inspirait même à ses subordonnés.

Il avait beau la fuir, sa honte le suivait partout. A son retour en Europe, il débarqua à l'Ile-de-France, récemment conquise par l'Angleterre. A peine surent-ils qu'il était débarqué, les habitants de Port-Louis, Français et Anglais, s'ameutèrent et exigèrent du gouverneur son renvoi immédiat. Il n'osa pas même gagner, sans être protégé par une escorte, le navire qui l'avait amené. Le gouverneur, sachant que sa vie ne courait aucun danger, et craignant que la présence des soldats armés n'amenât une collision fâcheuse, resta sourd à ses prières. — Cependant il lui fallait quitter cette île, où il avait espéré prendre quelques jours de repos. La population tout entière le poursuivit jusqu'au rivage de ses huées et de ses malédictions. Arrivé sur le bord de la mer, son aide de camp, un de ses parents, indigné de sa lâcheté, tira son épée, la brisa sur ses genoux, et en lançant les débris dans les vagues, il s'écria qu'il ne voulait plus servir sous les ordres d'un pareil chef.

La Providence lui laissa la vie à Hudson Lowe comme pour lui donner le temps de se repentir ; mais elle lui prit sa fortune. Ces quatre millions qu'il avait si honteusement gagnés à Sainte-Hélène, il les perdit à Londres dans des spéculations malheureuses d'hôtels garnis. Sa femme, la veuve d'un colonel tué à Waterloo, l'avait abandonné, et se livrait aux plus honteux dérèglements ; il traîna donc, pendant les dernières années, une existence misérable : trompé dans ses affections d'époux, s'il en eut, accablé d'humiliations, méprisé de tous ceux de ses semblables qui ne le haïssaient pas, trop stupide et trop insensible pour connaître les douleurs poignantes du remords ; ruiné, et n'ayant d'autres ressources que les revenus et la retraite de son grade de colonel du 50e régiment d'infanterie, que lui valurent sans doute des droits d'ancienneté. — Quel exemple et quelle leçon ! Enfin la mort eut pitié de lui ; frappé d'une attaque d'apoplexie, il rendit le dernier soupir le mercredi 10 janvier 1844.

Il laisse plusieurs enfants. — Loin de nous la pensée de faire rejaillir sur eux la honte de leur père ! Quel que soit le nom qu'il porte, tant qu'il ne l'a pas déshonoré lui-même, tout homme a droit à l'estime loyale des gens de bien, qui ont assez de courage pour protester, par leur conduite, contre le plus absurde et le plus inique des préjugés.

Tel fut cet homme, tels furent ses crimes et ses châtiments sur cette terre. Peut-être, dans cette notice rapide et nécessairement incomplète, avons-nous commis quelque erreur de détail involontaire ; mais tous les faits que nous avons racontés sont puisés à des sources authentiques ou nous ont été garantis par des témoins dignes de foi. Ce que nous voulions surtout, et nous espérons avoir réussi, c'était faire suffisamment connaître Hudson Lowe à la génération nouvelle, pour qu'elle léguât un jour à celle qui lui succédera les sentiments de haine ou de mépris dont nous avons tous hérité de nos pères.

Nul ne peut prédire ici-bas les décisions futures de la justice divine ; quant à la justice humaine, elle a déjà prononcé ; en condamnant Hudson Lowe à l'exécration de l'espèce humaine tout entière, elle a fait clouer au poteau de l'infamie son nom maudit, comme un type monstrueux d'astuce, de bassesse et de cruauté.

Courrier de Paris.

L'inauguration de la statue de Molière a été l'affaire importante de ces jours derniers ; le soin de raconter les faits authentiques de cette solennité revient naturellement à l'historiographe ordinaire de la semaine ; nous le lui disputons d'autant moins, qu'il connaît Molière mieux que personne, pour avoir publié une excellente édition de ses œuvres, et écrit sa vie avec une affection pleine de sagacité. L'ordre et la marche de cette fête du génie seront donc exposés par lui ; il n'oubliera ni M. Samson, ni M. Etienne, ni M. Arago, ni M. de Rambuteau, inclinés au pied de la glorieuse statue, et y déposant, en prose plus ou moins élégante et spirituelle, l'hommage de l'universelle admiration. Pour nous, il ne nous reste qu'à exprimer un regret, qui nous a paru généralement éprouvé : c'est que l'autorité, par une prudence exagérée et sur des craintes sans fondement, ait cru devoir tellement isoler cette fête littéraire, que, de populaire qu'elle devait être, elle n'a été réellement qu'une sorte de représentation particulière, jouée au bénéfice du préfet, de l'Académie, et de MM. les comédiens français ; quant à la masse des citoyens de toutes sortes, qui s'apprêtait à venir pieusement assister à la cérémonie et saluer, à son tour, le bronze immortel, elle n'a pas été admise ; une nombreuse armée de gardes municipaux, fermant toutes les issues, a maintenu un vide complet dans toute la longueur de la rue de Richelieu, depuis l'angle de la rue des Petits-Champs jusqu'à la place du Carrousel ; ainsi, les entrées du peuple ont été généralement suspendues.

Si la statue du grand homme avait pu s'animer et prendre la parole, elle aurait dit sans doute : « Laissez-les venir à moi ; je leur appartiens et ils m'appartiennent ; ne suis-je pas le poëte de tout le monde ? que tout le monde puisse approcher ! »

Molière, en effet, par un privilége presque sans exemple, a conquis l'universalité des affections et des suffrages. Si les classes lettrées et de fine éducation sont plus particulièrement propres à sentir les beautés hardies de ses inventions et de son style, sa franche gaieté, le naturel et l'étonnante vérité de ses peintures, et surtout son admirable bon sens, vont droit à la foule, la saisissent irrésistiblement, et pénètrent jusqu'à ses fibres les plus intimes. C'est surtout sur les hommes assemblés que Molière exerce sa toute-puissance, et que sa raison et sa saillie, gagnant de proche en proche, comme une étincelle électrique, produisent une immense explosion de plaisir et de rires.

Que craignait-on en laissant cette foule, éprise de Molière, arriver jusqu'à sa statue ? Avait-on peur qu'Harpagon, M. Jourdain, M. Purgon, ou quelque docteur Mathanasius, se glissât jusqu'au piédestal pour prendre sa revanche contre le poëte et l'insulter ? M. Jourdain est trop bonhomme, et d'esprit trop obtus, pour exercer une telle rancune ; Mathanasius continue à se débattre dans les ténèbres de sa philosophie, et Harpagon a bien autre chose à faire que de songer à Molière ; ne faut-il pas qu'il visite sa cassette ! Quant à M. Purgon, il n'a pas coutume de parler... à des statues. Peut-être est-ce de Tartufe qu'on était inquiet ; il est vrai que Tartufe se démène depuis quelque temps, lui qu'on croyait bien mort à tout jamais. Mais, non ! Tartufe n'entrait pour rien dans ces terreurs ; on ménage trop le saint personnage pour lui faire cette injure, et ce n'est pas pour arrêter Tartufe que les rues étaient barricadées de gendarmes. — Quoi donc, enfin ? — Je ne saurais vous dire ; mais la vérité est qu'on a eu peur. — Peur de quoi, encore un coup ? — Peur de tout et de rien, ce qui est le fait des gens qui ne sont pas braves.

Quoi qu'il en soit, on a dû regretter cet emploi soupçonneux de précautions inutiles, en voyant l'attitude calme et respectueuse des citoyens qui cherchaient de tous côtés à entrevoir dans le lointain quelques traits de la cérémonie, à travers les fusils et les chevaux de la garde municipale. Un fait particulier m'a surtout convaincu du peu d'opportunité de ces mesures de prévoyance exagérée. A côté de moi, sous mes yeux, un de nos plus illustres écrivains, qui occupe un haut rang dans la poésie dramatique, cherchait à se frayer passage vers le monument. « On ne passe pas ! » lui cria une voix rude, et je vis mon fils d'Apollon, venu là sans doute le cœur gros d'émotion et de tendresse pour Molière, obligé de rebrousser chemin et de se retirer à pas précipités, comme un suspect pourchassé par un sergent de ville. Cependant ce n'était qu'un poëte distingué, qui voulait honorer la mémoire d'un grand poëte !

Mais enfin la statue est découverte et debout ; voilà l'essentiel ; c'est une noble revanche que notre siècle donne à Molière, une glorieuse réparation des préjugés qui avaient outragé sa mort. A la place de cette statue, une fontaine a longtemps épanché ses eaux ; la source n'en est pas tarie et coule encore ; nous la recommandons à nos auteurs dramatiques. La tradition rapporte des merveilles de certaines ondes qui rendaient la jeunesse ou donnaient le génie. — O docteur mon ami, médecin des méchants faiseurs de drames lugubres et de comédies sans vérité et sans bon sens, quelles ordonnances leur prescrirez-vous ? « Boire tous les jours un verre d'eau de la *Fontaine Molière*. »

Le rude assaut livré par M. Félix Pyat à M. Jules Janin avait fait croire à une rencontre des deux adversaires, du moins la plume à la main ; mais M. Jules Janin n'a pas jugé à propos de dégainer, contre la massue de son terrible provocateur, l'arme légère du feuilletoniste : il s'est adressé aux gens du roi, et le champ de bataille va se trouver transformé en chambre de police correctionnelle ; le juge du camp portera toge et bonnet carré ; M. Jules Janin aura pour second Me Chaix-d'Est-Ange, et Me Marie servira de témoin à M. Félix Pyat. La lutte promet, vu l'habileté des champions, un vif intérêt et passablement de scandale ; malheureusement, s'il y a beaucoup d'appelés, il y aura peu d'élus. La loi sur la diffamation est positive : elle permet les plaisirs de l'audience, mais défend complétement la publicité des débats par la voie des journaux. Or, sans les journaux, point de salut pour les curieux : une simple mention de l'arrêt, voilà toute la récréation que la susceptibilité du code leur réserve. D'autre part, l'architecte du Palais-de-Justice n'a pas prévu le cas : la chambre de police correctionnelle est si petite, qu'à l'exception des juges, du procureur du roi, des parties, des avocats et des huissiers, personne ou presque personne ne peut y trouver place. Heureux donc les privilégiés qui se glisseront dans cet étroit paradis du scandale ! Si on pouvait louer des stalles d'avance, ou faire le trafic de billets comme à la porte des théâtres, le prix des places aurait un cours prodigieux ; les princes russes et les lords anglais les couvriraient de roubles et de livres sterling. Quand ce ne serait que pour voir ce bon gros Jules, comme il s'appelle lui-même, cet homme de tant d'esprit et de style, mettant de côté son joli petit sifflet d'ivoire et d'or, pour se réfugier sous la robe noire du ministère public, comme un enfant qu'on a fouetté sous la robe de sa nourrice.

Cette fuite de M. Jules Janin vers la police correctionnelle n'a pas obtenu l'approbation générale ; on ne refuse pas à M. Jules Janin le droit de se défendre, bien s'en faut ; on ne lui reproche que le choix des armes. Quoi ! vous avez entre les mains l'arme la plus sûre et la plus redoutable, la plume, cent fois plus terrible que le fer, plus fine et plus aiguisée que l'acier ; la plume, sous une main habile et prompte, toujours prête à la riposte ; la plume, qui frappe un ennemi à droite et à gauche, le harcelle, l'étonne, le surprend, l'éblouit, le désarçonne et le laisse à terre tout meurtri, et percé d'outre en outre à la pointe du raisonnement, de l'indignation et du sarcasme, ce triple acier qui fait d'inguérissables blessures ; vous avez la plume... et vous prenez la police correctionnelle ! Vous faites comme un soldat qui, se voyant attaqué en pleine rue, jetterait là le sabre qu'il porte au côté, et prierait un passant de lui prêter ses poings pour avoir raison de l'agresseur.

Ecrivains, quel que soit votre nom et qui que vous soyez, servez-vous toujours de votre arme naturelle ; l'écusson de tout écrivain de talent et de cœur doit se composer, non pas d'une griffe d'huissier sur papier timbré, mais d'une belle plume et d'une bonne épée en sautoir.

A qui la justice donnera-t-elle gain de cause ? A M. Félix Pyat ou à M. Jules Janin ? C'est le secret de quelques jours ; le 31 janvier nous l'apprendra. Les paris sont ouverts. Et pourquoi ne parierait-on pas ? la justice est capricieuse, et quelquefois, sauf le profond respect que je professe pour elle, on la prendrait pour une espèce de jeu de hasard ; témoin l'aventure toute récente de *la Quotidienne* et de *la Gazette*. Ces deux vénérables douairières ont comparu, l'autre jour, devant le jury, sous la prévention d'avoir parlé avec trop de dévouement et de tendresse du pèlerinage et du héros de Belgrave-Square ; *la Gazette*, en vieille tacticienne, fit défaut le premier jour, et subit, par contumace, une condamnation à deux ans de prison et à six mille francs d'amende. Or, la condamnation par contumace ressemble à la décapitation par effigie : les gens qu'elle tue se portent tous fort bien ; *la Quotidienne*, moins avisée, s'offrit bravement de sa personne, au feu de l'audience, et ne se déroba point devant M. le procureur du roi ; qu'en est-il arrivé ? le voici :

L'intrépide *Quotidienne* reste bien et dûment frappée d'un an de captivité, tandis que *la Gazette*, revenant en justice sur appel, est sortie saine et sauve du combat, sans y laisser seulement une plume de ses ailes. L'une est condamnée, l'autre acquittée sur la même accusation et sur un fait complétement identique. Les audiences se suivent et ne se ressemblent pas : aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc ; le jour et la nuit, le blanc et le noir ; si j'y comprends un mot, je veux être pendu. « Monsieur, vous avez eu tort d'aller à Belgrave-Square ; monsieur, vous avez eu parfaitement raison. » Le poids passant du plateau de gauche au plateau de droite.

La justice cependant ne chôme pas. Non-seulement le procureur du roi lui fournit depuis quelques jours des procès en diffamation et des procès de presse assez abondants ; mais les attentats contre la propriété et contre les personnes ne font jamais relâche. On n'est pas encore remis de l'assassinat de la veuve Senépart, que l'assassinat de la veuve Léon vient nous redonner le frisson. C'était une bonne vieille rentière, qui habitait dans le quartier de la rue du Cherche-Midi, lieu isolé et propice aux bandits. La veille, on l'avait vue encore pimpante et parée de sa guimpe sexagénaire. Le lendemain le portier, inquiet de ne pas l'entendre comme de coutume, donna l'éveil. On entre chez elle, et on ne trouve plus qu'un cadavre horriblement mutilé ; deux griffons, les fidèles compagnons de sa vieillesse, étaient tristement couchés aux pieds de la victime et la contemplaient d'un œil morne. La justice s'est aussitôt mise à la piste des assassins. Si nos pauvres petits griffons allaient renouveler l'histoire du chien de Montargis ! en lisant le récit de ces horribles tragédies qui se renouvellent trop souvent, on se demande si véritablement on habite le pays le plus doux, le plus élégant, le plus civilisé du monde ; si ce n'est pas, au contraire, un mensonge, et si, par quelque coup de baguette infernale, on n'a pas été, sans le savoir, soudainement transporté en terre d'anthropophages.

Ces bandits affreux qui trempent ainsi leurs mains dans le sang humain, ces farouches et cruels déprédateurs sans pitié et sans âme, se comptent encore ; mais les petits bandits, c'est-à-dire les escamoteurs de montres, les preneurs de cassettes, les larrons de toute espèce, ne se comptent plus. Tous les soirs la salle Saint-Martin regorge de nouveaux hôtes, héros de fausses clefs, de limes à froid et de monseigneurs. Une espèce qui se propage et pullule particulièrement, c'est la race des escrocs qui pratiquent ce qu'on pourrait appeler le vol à la fourchette. La police vient d'en happer une demi-douzaine coup sur coup ; ces vauriens ont l'air de très-honnêtes gens. A l'aide de cette mine hypocrite, d'un gant glacé et d'une botte vernie, ils fréquentent les cafés élégants et les restaurants en renom. Là, ils soupent ou dînent avec un appétit que devrait se'le donner une conscience libre. La carte payée, les voici qui tournent les talons. Le garçon les salue avec respect ; puis, tout à coup, faisant son compte, il s'aperçoit que ces aimables hôtes, pour un dîner de quinze francs, ont escamoté pour soixante ou quatre-vingt francs d'argenterie. — Un de ces industriels, saisi dernièrement en flagrant délit, confessait ses prouesses, et nommait l'un après l'autre tous les restaurateurs qu'il avait exploités : Véry, les Frères Provençaux, le Café Anglais, etc. Arrivé à Véfour, il se mit à sourire. Le greffier du commissaire de police lui en demanda la raison : « Ah ! s'écria-t-il, ce nom de Véfour me rappelle un doux souvenir. C'est chez lui que j'ai fait mon dernier repas, et de ma vie je n'ai si bien dîné : j'ai mangé, à moi seul, deux plateaux d'argent, trois cuillers, quatre fourchettes, une salière, un couteau et une assiette de vermeil ! »

M. Eugène Sue a oublié le voleur à la fourchette dans ses *Mystères de Paris*. Il pourra réparer cet oubli dans le drame qu'il a taillé sur son roman, et que le théâtre de la Porte-Saint-Martin prépare à grands frais. La représentation devait avoir lieu la semaine prochaine, mais la censure est intervenue. Il paraît que ses susceptibilités sont sérieusement éveillées : le Chourineur, le notaire Ferrand, la Chouette, Tortillard et le Maître d'École, sont traqués par elle et surveillés de près. M. Eugène Sue, qui a écrit son livre en pleine liberté, est obligé d'accommoder son drame selon le bon plaisir de messieurs les censeurs. Il taille, il rogne, il atténue, il adoucit ; cela gêne son imagination indépendante et sa verve habituée à ne subir aucun frein. On aura beau faire cependant, il restera toujours au drame assez des terreurs et des singularités du roman pour émouvoir tout Paris. Les premiers jours de février verront éclore cette œuvre si impatiemment attendue.

Histoire de la Semaine.

La discussion de l'adresse de la Chambre des Députés a, cette semaine, rempli les colonnes entières des journaux comme elle a absorbé l'attention publique. Les orateurs n'ont pas exactement suivi l'ordre que la commission avait voulu leur tracer, et la dernière phrase du projet a été précisément la première sur laquelle la lutte s'est engagée. On sait que cette phrase renferme la condamnation, en termes qu'on a eu l'intention de rendre flétrissants, puisque ce verbe s'y trouve, du pèlerinage de Belgrave-Square. M. Berryer, sentant que sa position et celle de ses amis serait fausse pendant toute la discussion, et leur rendrait difficile d'y prendre part avec liberté et autorité, si la question qui les concernait n'était préalablement vidée, M. Berryer est monté à la tribune. Le grand orateur, habitué, sinon aux sympathies, du moins au silence et à l'attention de la Chambre, a été surpris et troublé par les interruptions et les apostrophes de la majorité. Il est descendu de la tribune en protestant contre le refus de l'écouter, puis y est remonté, mais dans la première comme dans la seconde de ces tentatives, il a trop oublié qu'en présence des passions politiques il est toujours plus habile et plus sûr de prendre le parti d'attaquer que de consentir à se défendre.



(Daniel O'Connell.)

M. Thiers a, dans la séance suivante, rompu le silence qu'il gardait depuis un assez long temps. Dans sa situation, il ne pouvait parler uniquement pour bien dire; c'était donc, suivant l'expression déjà employée par lui dans une autre occasion, non pas un discours, mais un acte qu'il entendait faire. Son apparition à la tribune était un événement. L'orateur a été mesuré et habile. Sa double thèse était que, dans la question du droit de visite et dans celle de la loi de dotation, le ministère a compromis, par imprudence et par faiblesse, et la Chambre et la couronne. — M. le ministre de l'intérieur lui a répondu.

Deux colléges électoraux, convoqués pour donner des successeurs, à la Chambre des Députés, à MM. Passy et Teste, appelés à la Chambre des Pairs, viennent de procéder à deux élections dont le résultat a beaucoup occupé la salle des conférences. L'un, le collége de Louviers, a élu M. Charles Laffitte, concessionnaire du chemin de Paris à Rouen, et l'on a prétendu que ce choix était l'accomplissement d'un marché dans lequel, d'une part des suffrages, de l'autre un embranchement de chemin de fer, avaient été échangés. On croit que la vérification des pouvoirs du nouvel élu pourra donner lieu à une discussion animée. Il n'en sera pas de même de l'autre. M. Labaume, avocat à Narbonne, qui vient d'être élu à Uzès, entrerait incognito et inaperçu à la Chambre, n'étaient le nom et la déconvenue de son concurrent. M. Teste fils, député élu au dernier renouvellement par l'arrondissement d'Apt (Vaucluse), à une majorité assez faible, s'était, dès le premier moment où la promotion de son père fut résolue, proposé de délaisser Apt, dont il regardait le dévouement à sa personne comme trop incertain, pour Uzès, où, il le croyait du moins, l'amour des Teste lui semblait porté jusqu'au culte. Il eût donc donné immédiatement sa démission de député de Vauclùse pour devenir éligible dans le Gard, s'il n'avait cru devoir préalablement attendre la promesse que le ministère lui avait faite de lui donner, à la cour des comptes, un avancement auquel la retraite obtenue de son père pouvait lui tenir lieu de droit. Mais l'avancement s'est fait attendre, la démission a été d'instant en instant ajournée, et le délai pour la réunion du collége a marché. Enfin, mais trop tard, M. Teste fils, ne voyant aucune nomination ministérielle venir, a pris le parti d'écrire à la Chambre que des considérations, dont il ne lui était pas possible de décliner l'influence, le forçaient à déposer le mandat des électeurs d'Apt. Il expédiait en même temps un courrier pour faire savoir à ceux d'Uzès qu'il était leur homme. Hélas! ils n'étaient plus les siens : le nom de M. Labaume, candidat improvisé, sortait au même moment de l'urne, et M. Charles Teste n'est plus député! mais il est toujours référendaire à la cour des comptes et fils de monsieur son père : il a bien là de quoi satisfaire une noble ambition.

M. le ministre des finances a déposé sur le bureau de la Chambre le projet de budget pour l'exercice 1845. Les détails ne nous en seront connus qu'après l'impression et la distribution de ce volumineux document. — En attendant, le *Moniteur* a publié sur les recettes de l'exercice 1843 un tableau duquel il résulte que le produit des impôts indirects, pendant l'année qui vient d'expirer, s'est élevé à 764,573,000 fr. (sauf des reliquats encore à recouvrer au 31 décembre). Le produit des mêmes impôts, en 1841, avait été de 715,673,000 fr.; il avait été, en 1842, de 751,257,000 fr. Il y a augmentation, en faveur de l'année 1843, de 48,900,000 fr. sur 1841, et de 13,316,000 fr. sur 1842.—Cette augmentation provient surtout des droits d'enregistrement de greffe, d'hypothèques, de douanes, du produit de la vente des tabacs, etc. (Ce dernier revenu s'est élevé à 104,360,000 fr. C'est une augmentation de 6,412,000 fr. sur 1841, et de 3,646,000 fr. sur 1842) Les diminutions les plus importantes sont les suivantes : droits de consommation des sels, perçus dans le rayon des douanes (1843), 58,024,000 fr. Ils avaient été, en 1842, de 59,369,000 fr. Différence en moins : 1,345,000 fr. Droits de fabrication sur les sucres indigènes (1843), 7,394,000 fr. Ils avaient été en 1842 de 8,981,000 fr. Différence en moins : 1,587,000 fr. La progression de 1843 sur 1842 n'a été au total, on le voit, que du tiers de ce qu'avait été celle de 1842 sur 1841. La diminution des droits sur la fabrication du sucre indigène était prévue, mais celle du sel doit éveiller toute l'attention des Chambres. Encore une fois la consommation n'a pu diminuer depuis que le monopole est sorti des mains du domaine de l'Etat pour passer à celles de la reine Christine, avec les agents de laquelle on a traité. Qu'on surveille donc bien la perception de cet impôt, ou, mieux encore, qu'on le supprime. — Le relevé officiel des dividendes de la Banque de France, qu'un journal a mis en regard de ceux de la Banque de Bordeaux, prouve que cet établissement méconnaît ses propres intérêts, comme il dédaigne ceux du commerce, en demeurant engourdi par la timidité.

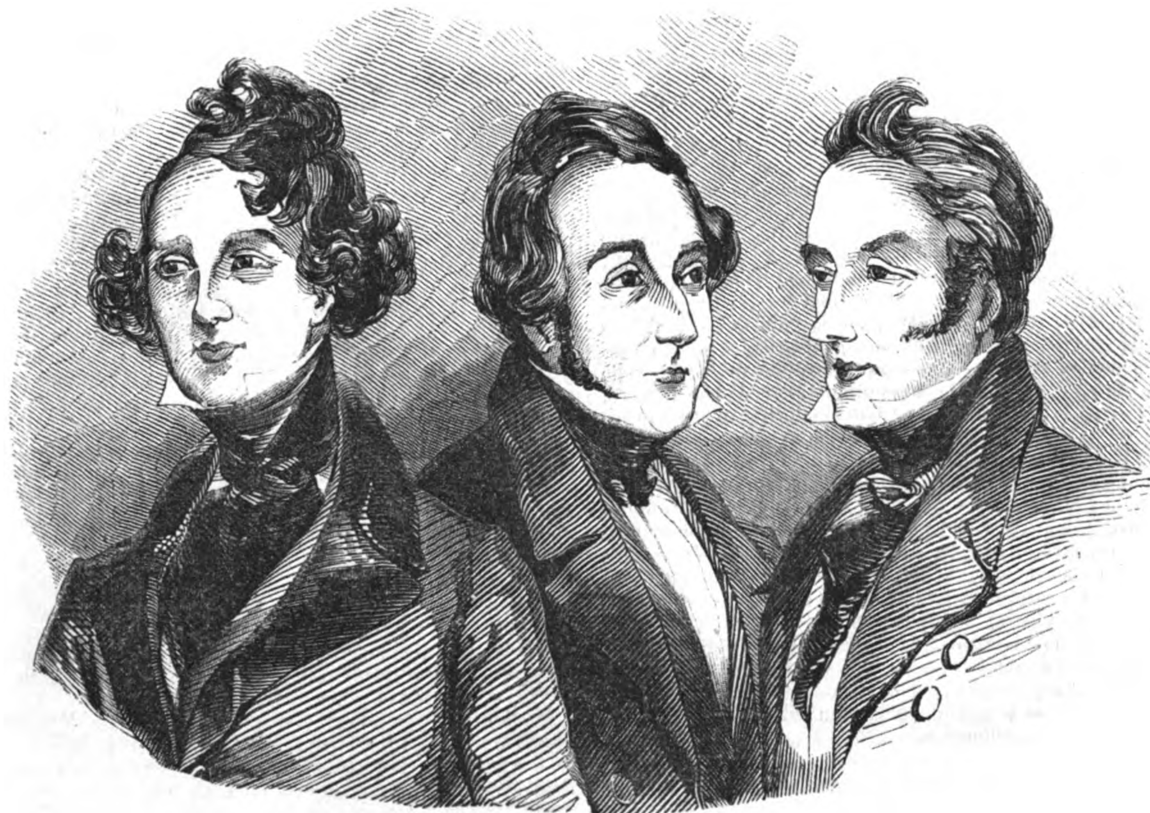
En 1842 le dividende du 2e semestre a été de 72 fr.
En 1843 — — 1er — — 66
— — — — 2e — — 56

pendant que la Banque de Bordeaux, qui n'avait donné qu'un dividende de 50 fr. pendant le 1er semestre de 1843, a pu l'élever à 70 fr. par la réduction du taux de l'escompte de 5 pour 100 à 4. A Marseille, où l'on escompte à 2 et demi pour 100, les actions de la Banque, émises à 1,000 fr., sont à 1,800 et plus.

Parmi les nouvelles extérieures relatives à la France, on a reçu la protestation du sultan des îles Comores contre notre occupation de Mayotte. M. le ministre des affaires étrangères a déclaré à la tribune de la Chambre des Pairs qu'il n'avait nulle raison de croire à la prise de possession par les Anglais du port de Diégo-Suarez, dans l'île de Madagascar. — La principauté de Monaco est mise en émoi par un des articles du tarif du dernier traité de commerce passé entre la France et la Sardaigne. La richesse de ce petit Etat, ou plutôt son seul produit exportable, sont les citrons. Les habitants de Monaco déclarent que si la France ne les traite pas aussi favorablement que les Sardes; que si nos ports ne sont pas ouverts à leurs citrons aux mêmes droits qu'aux citrons de leurs rivaux, ils sont gens dépouillés et ruinés, qu'il ne leur reste pas la valeur d'un zeste. Voyons, montrons-nous de bonne composition en faveur d'un pays dont l'air national nous a tous fait danser; et si nous fermons nos bourses à ses gros sous, ouvrons du moins nos cafés à ses limonades. — On lit dans une lettre d'Ancône, du 4 janvier, le passage suivant : « L'estafette de correspondance de San-Leo a apporté la nouvelle de la mort du Français détenu mystérieusement dans cette forteresse. On sait que depuis bien longtemps un prêtre français, quelques-uns le disent ancien évêque constitutionnel, occupe l'affreux cachot où le célèbre Cagliostro termina sa vie aventureuse. C'est une sorte de citerne creusée dans le roc, et dans laquelle on fait descendre, à l'aide d'une corde, les aliments nécessaires à l'existence du prisonnier. La position ne saurait être mieux choisie pour tenir le prisonnier à l'abri de la curiosité des visiteurs. Aussi, jamais un mot n'a pu être échangé pour apprendre son nom ou le secret de son crime. C'est sans doute au profond mystère dont la détention de ce malheureux est entourée qu'il en doit la prolongation indéfinie, nul n'étant directement intéressé à réclamer en sa faveur. Cependant, à l'époque de l'occupation d'Ancône par



(Maison d'O'Connell. — Merrion-Square.)

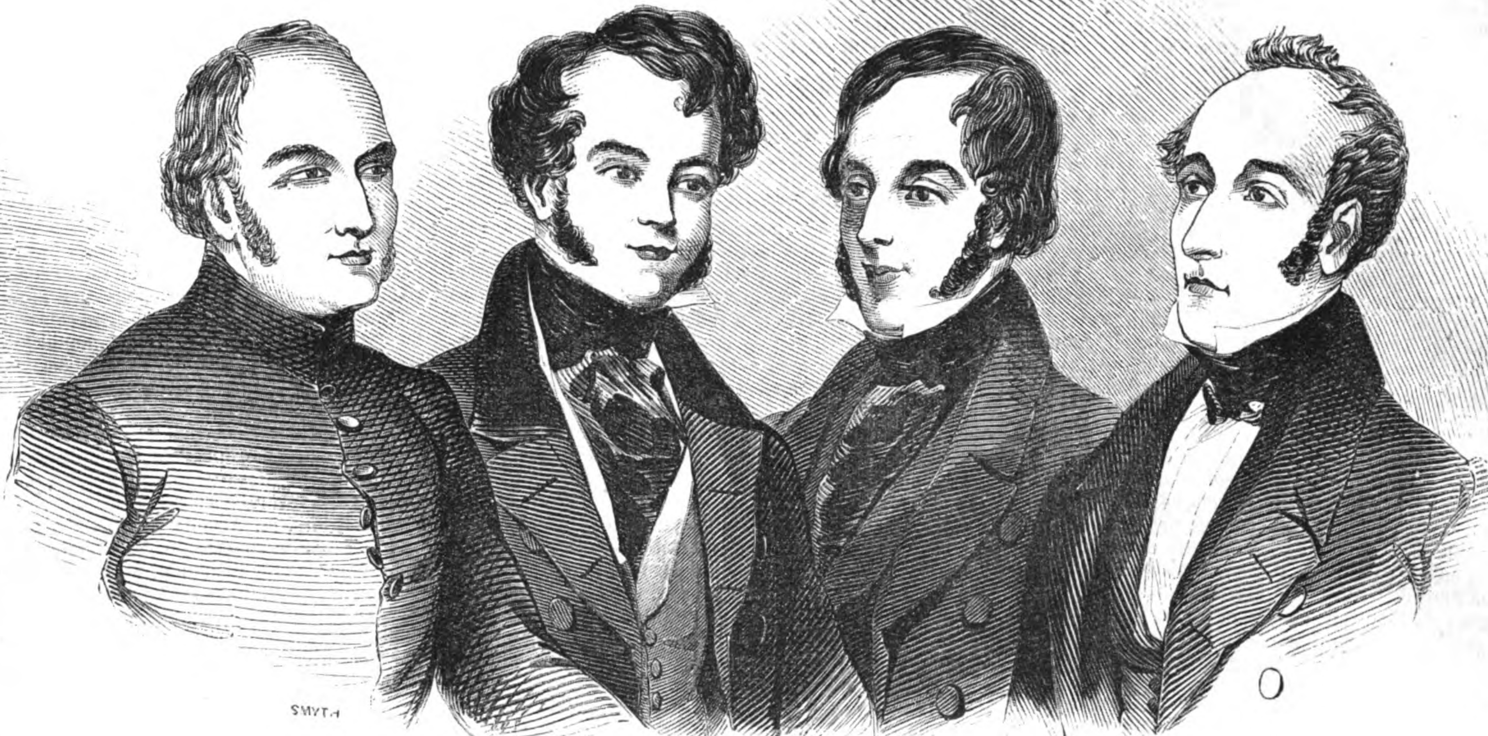


(M. le docteur Gray.) (M. T.-M. Ray.) (M. T. Tierney.)

les troupes françaises, des démarches furent faites dans le but d'obtenir l'élargissement d'un prisonnier condamné sans jugement connu et que la voix publique disait être Français. La police ponctificale annonça alors officiellement la mort de l'homme qu'on réclamait; et tout fut dit, car on ne pouvait pas aller fouiller les prisons de San-Leo pour s'assurer de la vérité. La même nouvelle qui se reproduit aujourd'hui aurait-elle une cause semblable, ou faut-il y croire cette fois? »

M. le duc de Bordeaux a décidément quitté l'Angleterre, et le samedi 13, au soir, il débarquait à Ostende, se rendant en Allemagne. Son coupé de voyage est sans écusson; les panneaux sont simplement ornés d'un H surmonté d'une couronne ducale fleurdelisée. « Le prince, dit l'*Observateur belge*, est d'une taille peut-être au-dessus de la moyenne; il est très-blond, son teint est pâle; ses traits, où le type bourbonnien est facile à reconnaître, sont réguliers; sa marche se ressent très-visiblement de la chute de cheval qu'il a faite il y a deux ans. Ce qui distingue sa physionomie, c'est un grand air de jeunesse et beaucoup de bienveillance. » Il n'a fait que traverser la Belgique et a gagné Aix-la-Chapelle et Cologne.

L'Espagne voit poursuivre la restauration christinienne.



(M. T. Steele.) (M. John O'Connell.) (M. S. Duffy.) (M. A. Barrett.)

La pension dont jouissait la régente, à titre de douaire, avant son émigration forcée, vient de lui être rendue. Le général Narvaez n'a plus personne et rien qui le gêne; n'ayant plus à prétendre au gouvernement, qui lui est bien entièrement dévolu, il prétend à la modestie. Il ne veut pas, dit-il, de la dignité de capitaine-général de l'armée, qui équivaut à celle de maréchal chez nous, tant qu'il lui restera quelque chose à faire. Il lui reste à mettre les colléges électoraux à la raison, car dans les élections complémentaires les progressistes ont gagné du terrain. Que les électeurs y songent bien! la session demeurera d'autant plus longtemps close qu'on verra plus d'inconvénient à la rouvrir. — La reine de Portugal a ouvert, le 3 de ce mois, la session des cortès à Lisbonne. — La réponse du roi Othon à l'adresse de l'assemblée nationale a été bien accueillie. Le comité de rédaction de la constitution a eu de longues discussions sur la question de savoir si le choix des membres de la Chambre du Sénat devait appartenir au roi, et s'il devait avoir lieu à vie. Quinze voix contre six se sont enfin prononcées pour l'affirmative sur la première partie de cette question, cependant sous la condition que la loi devrait être soumise, après dix années, à un nouvel examen.

Les débats du procès d'O'Connell et de ses coaccusés sont ouverts. Presque toute la première moitié du mois avait été remplie par des formalités préalables de procédure, par le



(Vue extérieure de la Cour du banc de la Reine, à Dublin.)

tirage du jury, par les récusations respectives, par les protestations des conseils des accusés contre la formation d'une liste de laquelle presque tous les catholiques se sont trouvés par avance exclus. Si quelque violence du peuple de Dublin permettait au ministère anglais de congédier ses juges et de confier aux baïonnettes le soin de mettre fin à tous ces débats, M. Peel serait tiré d'un grand embarras; car, aujourd'hui, après le triage qui a été préalablement fait, quelle autorité peut avoir une condamnation? quel respect peut-elle commander? quelle irritation, quelle indignation ne fera-t-elle pas naître au contraire? Toute cette lutte préparatoire n'a point empêché O'Connell de se rendre, le 4, à un banquet à Clonwell. La population est allée au-devant du libérateur à quatre milles de là. Il y avait vingt-sept corps de métiers avec leurs drapeaux emblématiques; la pluie tombait à torrents; la foule n'en est pas moins demeurée immobile devant le balcon d'où O'Connell la haranguait. Il lui a plus que jamais recommandé de se maintenir dans la légalité; toutefois, suivant une version que nous ne trouvons du reste que dans le *Morning-Herald*, il aurait ainsi soulevé le voile de l'avenir pour montrer aux impatients qu'on ne perdrait rien à attendre :

« La situation du monde est telle que le gouvernement anglais ne saurait disposer de 35,000 hommes en Irlande. J'ai entendu dire que Rébecca n'était pas sans postérité. (On rit.)

Le pays de Galles est en feu, et vous savez que ce genre de feu n'est pas de ceux qui éclairent ni qui vivifient. (On rit.) Les troupes anglaises pourraient bien être requises pour éteindre l'incendie. Ces mêmes troupes ne pourraient-elles pas, un jour ou l'autre, être appelées à courir après les Français, soit en Algérie, soit en Espagne? Le président d'Amérique nous vole le territoire d'Oregon, c'est-à-dire qu'il nous déclare la guerre. Dans de telles circonstances, on ne peut pas gouverner longtemps un pays par la force. » — Le 12, un des avocats, se fondant sur l'illégalité de la marche suivie pour dresser la liste, a demandé que l'ouverture des débats fût renvoyée au 1er février, afin que jusque-là toutes les irrégularités pussent être rectifiées. Sa demande a été repoussée. Le 15, une reunion nombreuse de l'association a eu lieu à Dublin, et l'on y a rédigé une adresse à la reine et au Parlement pour leur dénoncer toutes les infractions à la loi contre lesquelles on avait vainement protesté devant les magistrats.— Le lord-maire de Dublin a mis sa voiture à la disposition d'O'Connell pour se rendre chaque jour de sa demeure, située dans Merrion-Square, au palais de la Cour du banc de la reine, et pour le reconduire chez lui après l'audience. C'est l'État qui fournit au lord-maire son équipage; c'est donc l'État qui se trouve voiturer son agitateur. Les autres inculpés se rendent également chaque jour, avant l'audience, chez O'Connell, dans leurs voitures particulières, et quelques-uns d'entre eux vêtus du costume de magistrats municipaux, dont ils ont le caractère. Le cortége se rend ensuite au complet au tribunal. Le nombre des accusés est, on se le rappelle, réduit, par la mort du révérend M. Tyrrell, à huit: MM. O'Connell, John O'Connell, son fils, Steele, Duffy, Barrett, le docteur Gray, Ray et le révérend M. Tierney. Nous donnons aujourd'hui leurs portraits. — Il est probable, du reste, que ces débats fourniront à *l'Illustration* plus d'une scène à reproduire. Ils seront longs, car on s'attend à voir le procès se prolonger pendant six mois au moins. C'est le terme pour lequel les étrangers, venus en grand nombre, ont loué des appartements, en ayant soin de stipuler que la location serait prorogée si le procès n'était point terminé à cette époque. Ce délai de six mois est souvent aussi rappelé par O'Connell. « Je ne vous demande que six mois de tranquillité, a-t-il dit dernièrement encore au banquet de Clonwell, et l'Irlande sera libre. » — L'émotion des esprits est très-grande. L'exclusion de beaucoup de catholiques de la liste générale d'où devait être tiré le jury du procès, a fait revivre une irritation religieuse que l'on dit difficile à décrire. Le parti orangiste se réjouit outre mesure de ce coup d'État du *crown-office*, et de ce qu'il appelle un retour au bon vieux temps des sectaires. O'Connell se borne à dire: « Quand je serai dans un cachot, Wellington, Peel et Graham seront-ils plus puissants? et l'Irlande sera-t-elle plus satisfaite? L'injustice flagrante de ma condamnation ne servira qu'à mieux démontrer la justice du rappel. » Enfin, l'ardeur du peuple et du clergé irlandais, si pauvres et si souffrants, est entretenue par les tableaux qu'on fait passer sous leurs yeux des richesses scandaleuses des chefs de l'Église protestante. Dans un meeting tenu dernièrement, le président a lu un document authentique relatif aux énormes successions laissées par des évêques de l'Église protestante: Fowler, archevêque de Dublin, 3,750,000 fr.; Beresford, archevêque de Tuam, 6,250,000 fr.; Agar, archevêque de Cashel, 10,000,000 fr.; Stopford, évêque de Cork, 625,000 fr.; Percy, évêque de Dromare, 1,000,000 fr.; Cleaver, évêque de Fern, 1,250,000 fr.; Bernard, évêque de Limerick, 1,500,000 fr.; Hawkins, évêque de Raphoe, 6,250,000 fr.; Parter, évêque de Clogher, 6,250,000 fr.; Knox, évêque de Killaloe, 2,500,000 fr.; Stuart, archevêque d'Armagh, 7,500,000 fr.; au total, 46,875,000 fr. « Et ces hommes, s'écrie le *Morning Advertiser*, s'appellent les *successeurs des douze pauvres pêcheurs de Galilée!* Et les oreilles de la législature se ferment lorsque le peuple se plaint, dans sa souffrance, d'aussi monstrueuses richesses! »

La législation sur le mariage des officiers de l'armée vient de subir une modification. Une circulaire du ministre de la guerre porte qu'à l'avenir « un officier ne pourra obtenir la permission de se marier qu'autant que la personne qu'il recherchera apportera en dot un revenu non viager de 1,200 fr. au moins. » Cette mesure a été vivement attaquée par la presse; nous ne croyons pas qu'elle soit vue plus favorablement par les filles sans dot. Elle nous paraît arriver d'autant plus mal à propos, que nous semblons toucher au moment où les femmes vont pouvoir se créer des ressources nouvelles, et devenir notaires, avocats et médecins. Nous en trouvons la preuve dans la lettre suivante, qui mérite de ne pas demeurer inaperçue, dans les annonces de *l'Estafette*. Elle est datée du 13 janvier: « Monsieur le rédacteur, je vous remercie d'avoir, dans votre journal d'hier, fait connaître au public que *madame Hahnemann est docteur en médecine homéopathique*, ce dont, jusqu'à ce jour, ses amis avaient seuls connaissance. Mon titre de docteur, beaucoup plus honorable pour moi que ne le serait celui d'une principauté, n'est pas, comme vous l'avancez sans connaissance de cause, un héritage du docteur Hahnemann; *ce titre, je l'ai mérité par mes travaux, et il m'a été attribué par un diplôme exceptionnel* que j'ai reçu d'une Académie ayant le droit de me le donner, et dont les membres sont les premiers médecins homéopathes du monde après Hahnemann. Pour une femme, il est tout aussi convenable d'être médecin que sœur de charité. La différence n'existe que dans le plus d'instruction et de capacité. — Je vous prie, monsieur, et au besoin je vous requiers, d'insérer ma lettre telle qu'elle est, dans votre prochain numéro. MARIE HAHNEMANN. »

Un incendie, causé par l'imprudence d'un domestique, a entièrement consumé l'hôtel du ministre de la marine à La Haye, et détruit la moitié des bâtiments où étaient placés les bureaux de l'administration. Tout un quartier a été menacé de ruine, et n'a été sauvé que par le dévouement et le courage de la population, à laquelle les jeunes fils du roi se sont associés par leur activité et leurs généreux efforts. Le ministre de la marine a tout perdu. Ce brave marin fut obligé, le soir même du sinistre, d'aller habiter un hôtel garni avec sa femme malade et ses deux filles. Le lendemain, il reçut du roi l'invitation d'aller occuper le palais que S. M. possède près du château royal. En prenant possession des appartements, le vice-amiral Ryk trouva sur une table un portefeuille contenant 25,000 fr. en billets de banque, et dans un meuble à côté un grand nombre de pièces d'étoffes précieuses destinées à composer une nouvelle garde-robe à madame Ryk et à ses filles. — A Paris, un accident qui aurait pu faire un grand nombre de victimes est arrivé au théâtre de l'Opéra-Comique. Le lustre est tombé dans la matinée d'un de ces derniers jours, et un pauvre ouvrier lampiste a été grièvement blessé. Ceci nous rappelle qu'il y a une vingtaine d'années, alors que l'Odéon était un désert abandonné, même de ses voisins, les journaux annoncèrent qu'un pareil accident était arrivé à ce théâtre, et l'un d'eux, pour rassurer complétement ses lecteurs sur les malheurs qu'il avait pu causer, s'empressait d'ajouter: « Heureusement c'était pendant la représentation. »

Le quartier Saint-Jacques, qui semblait, par sa hauteur au-dessus de la Seine, devoir être constamment privé d'eaux courantes, en est maintenant richement doté: déjà une vingtaine de bornes-fontaines versent chaque jour leurs eaux depuis le Val-de-Grâce jusqu'aux environs de l'Estrapade, et, dans peu de mois, les maisons les plus élevées pourront s'alimenter d'eau provenant du puits de Grenelle. Le réservoir placé sur le point culminant de la place du Panthéon est terminé, mais l'administration diffère d'y conduire les eaux jusqu'au mois d'avril, afin de laisser aux enduits qui le recouvrent le temps d'acquérir toute la dureté dont le béton est susceptible. MM. Mary et Lefort, ingénieurs des Ponts-et-Chaussées, chargés de l'aménagement des eaux du puits de Grenelle, ont pratiqué au bassin de distribution placé près du puits même une disposition ingénieuse destinée à suspendre momentanément la distribution de ces eaux dans le cas où, par une circonstance quelconque, elles deviendraient troubles. Elle consiste en une cuvette tellement équilibrée, qu'elle bascule quand elle reçoit des eaux dont la pesanteur spécifique est supérieure à celle qui est propre à l'eau pure. Quand donc l'eau entraîne avec elle une certaine quantité de sable, la cuvette se déverse, et l'eau ne peut être admise dans les conduites de distribution. Cet appareil a déjà signalé deux époques de troubles arrivés dans les eaux du puits de Grenelle. M. Lefort avait soupçonné que la première avait quelque relation avec un tremblement de terre qui avait été ressenti dans l'ouest de la France; ce soupçon a été changé en certitude par l'observation du second trouble arrivé le 25 du mois dernier, qui a été précédé seulement de deux jours par le tremblement de terre signalé à Saint-Malo, à Cherbourg et dans plusieurs autres points de la Bretagne, le 23 décembre. Le mouvement de trépidation que le sol éprouve par les tremblements de terre détruit les berges de la rivière souterraine qui alimente les eaux jaillissantes, et en trouble la pureté. Ce phénomène, qui peut, au premier abord, paraître singulier, se représente dans tous les tremblements de terre un peu considérables. Dans celui qui a ravagé Lisbonne en 1755, toutes les sources sont devenues troubles, et plusieurs même ont cessé de couler. En Savoie, il y a vingt-deux à vingt-quatre ans, les sources d'Aix ont éprouvé une suspension momentanée à la suite d'un tremblement de terre qui s'était fait ressentir dans le midi de la France, et, lors de leur réapparition, elles étaient tellement chargées de sable et d'argile, qu'on a craint pendant longtemps que ces sources, si utiles à la santé publique et qui forment la richesse du pays, ne fussent perdues pour toujours.

Nous avons dit, au début de ce numéro, que la postérité avait commencé pour l'exécrable nom d'Hudson Lowe. La mort, qui, au fait, tout en cherchant bien, pouvait facilement faire d'autres victimes du même genre, a frappé un officier distingué, d'un nom honorable, le colonel Ducis, et un magistrat estimé de la Cour de cassation, M. Tarbé. Quant à la mort annoncée de M. le duc d'Angoulême, elle a, depuis, été démentie.

Inventions nouvelles.

LOCOMOTION SUR LES CHEMINS DE FER. — RECTIFICATION.

Dans l'article que nous avons consacré à l'examen du nouveau système de chemins de fer, de M. le marquis de Jouffroy (voyez p. 314), nous avons dit qu'aucune des inventions mises au jour depuis la catastrophe du 8 mai 1842 n'était apparue avec un caractère d'évidence telle que les compagnies aient dû, sous peine de félonie envers le public, s'en emparer et les appliquer à leurs chemins. Quelques lecteurs ont pu donner à nos paroles un sens plus étendu que nous n'avons prétendu le faire, et englober dans cette espèce d'arrêt de réprobation toutes les inventions, même celles qui sont antérieures à la date du 8 mai. Telle n'a pas été notre pensée, et notre devoir d'homme loyal et cherchant la vérité nous impose l'obligation d'aller au-devant de cette interprétation et des conclusions que l'on serait tenté de tirer de ce que nous avons dit.

L'exception que nous avons faite en faveur du système atmosphérique, qui, comme on le sait, est à l'état d'expérience en Irlande et le sera peut-être bientôt en France, doit s'étendre à un autre système imaginé dès 1837 par M. Arnoux, et qui a déjà réuni les suffrages de tout ce que la France compte d'hommes compétents dans cette matière.

Pour beaucoup de nos lecteurs, nommer M. Arnoux, c'est leur rappeler suffisamment et l'invention et son mérite. Pour ceux qui ne la connaissent pas, nous en dirons quelque mots.

M. Arnoux, frappé des inconvénients que présentent dans l'exploitation des chemins de fer le parallélisme inflexible des essieux et la solidarité du moyeu de la roue avec l'essieu, inconvénients qu'on a cherché à diminuer en augmentant le rayon des courbes, a imaginé un système dans lequel les essieux sont toujours normaux à la courbe qu'ils parcourent, la première direction leur étant donnée par quatre galets conducteurs placés en contre-bas du premier essieu. Il a de plus permis aux roues de tourner sur les essieux, ces derniers ne pouvant prendre qu'un mouvement horizontal autour d'une cheville verticale qui les traverse par le milieu.

Notre intention n'étant pas de donner aujourd'hui, du système dont il s'agit, une description qui sera mieux placée à propos de la prochaine présentation d'un projet de loi aux Chambres, nous n'ajouterons rien sur l'invention en elle-même. Nous dirons seulement que l'auteur ayant soumis, en janvier 1838, un modèle de son système à l'Académie des Sciences, la commission chargée de l'examiner lui accorda son approbation et émit le vœu qu'il pût être soumis à un essai en grand. Ce vœu a été accompli par la construction à Saint-Mandé d'un chemin de fer ordinaire de 1,200 mètres de développement, présentant une succession de courbes de petit rayon, sur lesquelles l'inventeur fit, avec un train composé de six voitures chargées et remorqué par une locomotive, de nombreuses expériences qui eurent pour témoins l'Académie des Sciences, le ministre et le sous-secrétaire d'État des travaux publics, un grand nombre de pairs et de députés, plusieurs officiers des armes spéciales, et presque tous les ingénieurs des Ponts-et-Chaussées et des Mines en résidence à Paris. Le résultat du nouvel examen auquel se livrèrent les divers corps savants que nous venons de nommer fut consigné dans différents rapports adressés, soit à l'Académie, soit au ministre des travaux publics, et, nous devons le dire, entièrement favorables à l'inventeur.

Depuis lors, M. Arnoux a demandé, pour l'application de son système, la concession d'un chemin de fer de Paris à Saint-Maur. Cette demande, soumise à toutes les formalités d'enquête et d'examen dont l'administration a dû s'entourer dans cette grave circonstance, où il s'agissait de donner enfin l'essor à une invention nouvelle, n'attend plus que la sanction législative. Elle est accordée en principe, et probablement le chemin de fer serait déjà en cours d'exécution, si sa position aux portes de Paris ne le faisait pas rentrer dans la classe de ceux qu'on ne peut concéder par ordonnance royale.

Les explications que nous venons de donner sur un système que nous regrettons d'avoir passé sous silence dans notre dernier article, prouveront à nos lecteurs que nous avons été loin de le comprendre parmi ceux qui doivent rester toujours à l'état d'utopie ou de modèle *en petit*, ce qui, dans beaucoup de cas, est absolument la même chose.

ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

—

Expériences américaines; Martin prend un associé. — Vallée d'Éden en perspective.

(V. t. II, p. 26, 58, 103, 139, 153, 214 et 234.)

L'heureux chroniqueur des aventures de Mark et de Martin se félicite de parcourir de nouveau avec eux le champ classique de la liberté et d'une moralité sans limites. Respirons avec nos deux voyageurs l'air de l'indépendance; apprenons à apprécier, avec un pieux respect, cette habile interprétation du code, plus ingénieuse encore que morale, qui consiste à se faire une loi de ne jamais rendre à César ce qui appartient à César (1). Respirons (si nous le pouvons) à l'aise dans cette atmosphère sacrée, qui vivifia naguère les larges poumons d'un noble patriote (2); grand homme! qui, même en dormant, rêvait liberté entre les bras d'une esclave, et, au réveil, vendit à l'encan, avec une impartialité remarquable, la malheureuse et sa portée, dont lui-même était père. Exemple de sage économie qui a trouvé plus d'un imitateur.

. . . .

Quel cliquetis! quel bruit! les roues s'entre-choquent, le rail frissonne, les wagons s'élancent, et voilà que la machine hurle sous la torture, comme un être vivant qui se tord dans l'agonie; faible comparaison, car le fer et l'acier comptent bien autrement dans cette république que le sang et la chair. Si l'on exige trop de l'œuvre du génie humain, elle porte en ses flancs sa vengeance. Mais l'imparfait mécanisme, œuvre de la main divine, peut être foulé, brisé, écrasé, le tout impunément. Voyez cette machine! Eh bien! il en coûterait plus en amendes, restitutions, confiscations, à celui qui briserait en son caprice l'insensible masse de métal, que si, s'en

(1) La responsabilité de cette amère critique des États-Unis (de la facilité accordée aux banqueroutes, de l'absence d'esprit de famille, de l'égoïsme, de l'outrecuidance, etc., etc., reproches aux Américains de l'Union) doit peser en entier sur Dickens; nous ne nous associons nullement à sa façon, probablement partiale, d'envisager l'Amérique; ses opinions se ressentent trop peut-être de l'inimitié, de la jalousie qui subsiste toujours entre la mère patrie et ses colons affranchis malgré elle.

(2) Un des présidents du congrès des États-Unis est accusé d'avoir vendu les enfants qu'il avait eus d'une de ses négresses.

prenant à des créatures humaines, il se fût avisé de trancher une vingtaine de vies.

Ce n'étaient point des pensées de ce genre qui préoccupaient le conducteur de la locomotive que nous venons de voir partir; probablement même le brave homme se dispensait-il tout à fait de penser. Nonchalamment appuyé sur un côté de la voiture, bras et jambes croisés, il fumait sa pipe, immobile et muet, sauf quand, d'un grognement aussi court qu'une de ses bouffées, il approuvait quelque coup bien visé de son camarade le chauffeur. Celui-ci trompait ses loisirs en jetant, bûche après bûche, de la provision du *tender*, aux nombreux troupeaux errants des deux côtés de la route. Nonobstant l'impassibilité des deux hommes, les wagons poursuivaient leur course avec vitesse, à part quelques secousses et cahots, les rails étant fort irrégulièrement alignés.

Le convoi se composait de trois chars gigantesques, autrement dits *caravanes* : le char des dames, le char des messieurs, et enfin celui des nègres, le dernier peint en noir, par égard pour les occupants. Bien que Mark et son maître n'eussent point de compagnes de voyage, ils avaient pu se faire admettre, ainsi que plusieurs autres gentlemen, dans le premier char, le plus commode, et qui n'était pas plein, à beaucoup près.

« Eh bien! Mark, dit Martin examinant son compagnon avec une curiosité inquiète, vous voilà donc bien content d'avoir laissé New-York derrière nous?

— Oui, monsieur, fort content.

— Est-ce que les occasions d'éprouver ou d'aiguiser votre jovialité, comme vous dites, vous manquaient là-bas?

— Bien au contraire, monsieur; jamais je ne passais plus gaillarde semaine que ces huit jours chez les Pawkins.

— Et, reprit Martin, en hésitant comme s'il eût déjà plusieurs fois éludé la question, et... que vous semble de nos espérances actuelles?

— Florissantes, monsieur. Peut-on trouver un nom de meilleur augure que celui de Vallée d'Eden? D'ailleurs, on m'a affirmé, poursuivit Mark après une pause, qu'en fait de lots, ceux de serpents, au grand complet, ne nous feraient pas faute dans ce nouveau paradis. »

Loin de s'appesantir sur ce que cette information pouvait avoir de fâcheux, Mark prit un air aussi rayonnant que s'il n'eût eu autre désir et passion en sa vie que de se faufiler dans l'intimité des reptiles.

« Qui vous a dit cela? demanda sévèrement Martin.

— Un officier militaire, répondit Mark.

— Archi-fou que vous êtes! répliqua son maître riant en dépit de lui-même, que voulez-vous dire avec votre officier militaire? Vous savez aussi bien que moi qu'ici les officiers pullulent comme...

— Certes, il y en a plus que d'épouvantails dans nos chenevières, interrompit Mark. Même sorte de milice encore, toute de veste et d'habit, avec un bâton au milieu... Ah! ah! allez, n'y prenez pas garde, monsieur; c'est mon humeur; je ne saurais m'empêcher d'être gai. — Eh bien! c'était donc un de ces conquérants à poitrine rembourrée, de chez Pawkins, lequel me dit : « Suis-je bien informé? (soufflant ses mots, non pas complétement à travers ses narines, mais comme s'il eût fait jouer une soupape tout au haut de son nez). Est-il exact, me dit-il, que vous deviez partir pour la vallée d'Eden? — J'en ai ouï quelque chose, ai-je répondu. — Oh! reprend-il, si jamais là-bas il vous arrive de coucher dans un lit... (Il n'y a rien qui ne se puisse, comme vous savez, avec le temps et les progrès de la civilisation!) Si donc il vous arrivait par hasard de coucher dans un lit, n'oubliez pas, croyez-moi, de vous munir d'une bonne hache. » Moi de le regarder en face et fixement. « Quoi! des puces? lui dis-je. — Mieux que cela, répond-il. — Des vampires! — Allez encore. — Des mosquites, peut-être? — Allez, allez toujours; encore mieux. — Mais quoi de mieux? — De mieux? Eh! eh! des *serpents*, dit-il, de bons serpents à sonnettes. Vous flairez juste, étranger, en croyant trouver là-bas quelques lantiponneurs mangeurs de chair humaine de la petite espèce; mais ce n'est pas la peine d'y prendre garde : ils tiennent compagnie. C'est aux serpents que je vous conseille de faire attention. Lorsqu'en vous éveillant vous en verrez un, tout droit, posté sur votre lit, en manière de tire-bouchon allongé posé sur son manche, coupez-le-moi en deux sans barguigner, car c'est un venimeux coquin, qui ne s'y reprendrait pas à deux fois pour bâcler votre affaire.

— Pourquoi ne m'avoir pas averti plus tôt! s'écria Martin, dont l'expression faisait en ce moment ressortir fort à leur avantage les traits rayonnants de Mark.

— Est-ce que j'y ai seulement songé, monsieur! repartit celui-ci. Cela m'est entré par une oreille et sorti par l'autre. Merci de ma vie! je gagerais que c'était quelque actionnaire d'une autre compagnie qui fabriquait toute cette histoire pour nous enlever à l'Eden de la concurrence, et nous embaucher pour son Eden à lui!

— Cela se pourrait!... répliqua Martin; tout au moins puis-je dire en conscience que je le souhaite de toute mon âme!

— Pas de doute que c'est cela, monsieur, répondit Mark, qui, dans le bouillonnement de courage qu'avait soulevé en lui l'anecdote, avait un moment oublié l'effet probable qu'elle aurait sur son maître. D'ailleurs, de façon ou d'autre, ne nous faut-il pas vivre, monsieur?

— Vivre! se récria Martin, c'est aisé à dire; mais s'il nous arrivait de trop bien dormir quand les serpents à sonnettes se dresseront en tire-bouchons sur nos lits, cela ne serait pas aussi aisé à faire!

— Supérieurement raisonné! dit une voix partant de si près qu'elle chatouilla l'oreille de Martin. La chose est terriblement vraie. »

Se retournant aussitôt, Martin s'aperçut qu'une tête s'était insinuée entre Mark et lui. Elle appartenait à un de leurs voisins placé derrière eux : il appuyait son menton sur le dossier de leur banquette, et se divertissait à écouter leur conversation. L'homme était porteur d'une de ces physionomies froides et sans vie auxquelles une semaine de séjour dans le Nouveau-Monde devait avoir habitué nos voyageurs. Ses joues se creusaient comme s'il les eût constamment sucées, les aspirant du dedans. Le soleil, en brûlant son teint, ne l'avait pas cuivré d'un robuste hâle, signe de force et de santé, mais l'avait badigeonné d'un jaune sale. Le regard rusé qui s'échappait par les coins de ses perçants yeux noirs à demi clos, semblait dire : Vous ne me duperez pas encore cette fois. Vous en auriez bien envie; mais, bernique! Ses bras reposaient négligemment sur ses genoux, tandis qu'il se penchait en avant pour écouter. Dans sa main droite était un couteau, dans la gauche une tranche de carotte de tabac qu'il tenait comme nos paysans anglais tiennent leur morceau de fromage. Il se mêla à la discussion avec aussi peu de cérémonie que si, depuis plusieurs jours, invité à peser les arguments de part et d'autre, il se trouvait obligé en conscience d'émettre un avis. L'idée que l'on pût ne pas désirer l'honneur de sa connaissance, et que les deux étrangers aimassent mieux garder pour eux leurs affaires privées, n'entrait pas plus dans cette tête que si c'eût été celle d'un ours ou d'un buffle.

« Je dis, répéta-t-il avec un hochement de tête de condescendance qui s'adressait à l'homme d'outre-mer, au Barbare, à Martin, je dis que c'est une terrible vérité. Damnées soient toutes ces engeances de vermine! »

Fort disposé à insinuer que le *gentleman* venait étourdiment de se damner lui-même, Martin ne put s'empêcher de froncer le sourcil; mais, se rappelant qu'à Rome il faut faire comme les Romains, il s'efforça de sourire de son air le plus gracieux.

Leur nouvel ami, affairé à tailler ses feuilles de tabac, tout en sifflotant un petit air pour son amusement particulier, en resta là pour l'heure. Quand il se fut façonné une chique à son goût, il ôta la vieille de sa bouche, et la déposa paisiblement sur le dos de la banquette, entre Mark et Martin, pendant qu'il enfonçait la neuve dans le creux de sa joue, où elle fit tout d'abord l'effet d'une énorme noix ou d'une petite pomme. L'opération terminée à sa complète satisfaction, il insinua la pointe de son couteau dans la vieille chique, et, la soulevant pour l'examiner mieux, il remarqua, de l'air d'un homme qui n'a pas vécu en vain, « qu'elle était considérablement usée. » Puis il la lança dehors, remit son couteau dans une poche, le reste de son tabac dans l'autre, appuya son menton sur le dossier, comme ci devant, et paraissant approuver la forme de la veste de Martin, il étendit la main pour en tâter le tissu.

« Comment nommez-vous cette étoffe? demanda-t-il.

— Ma foi, je n'en sais pas le nom, dit Martin.

— Combien cela peut-il vous coûter? un dollar l'aune, au moins, je parie?

— En vérité, je l'ignore.

— Dans ma patrie, reprit l'Américain, nous connaissons le *coût* et la valeur de nos *produits*. »

Martin n'élevant nulle objection, il y eut une pause.

« Eh bien! reprit leur nouvelle connaissance, après avoir regardé fixement les deux Anglais pendant tout l'intervalle de silence, comment va la vieille marâtre par le temps qui court? »

Mark Tapley, comprenant qu'il s'agissait de sa propre mère, allait vivement rétorquer l'insulte, sans la prompte intervention de Martin.

« Serait-ce la mère patrie que vous désignez ainsi, monsieur? demanda-t-il.

— Ah! ah! ricana son interlocuteur; et où en est-elle, s'il vous plaît? Progressant à reculons, selon sa coutume, sans doute! A la bonne heure! Et la reine Victoria, comment se porte-t-elle?

— Fort bien, à ce que je présume, répliqua l'Anglais.

— Et, dites donc, votre reine Victoria ne tremblera pas dans sa peau lorsqu'elle entendra parler de notre meeting de demain? Non, elle n'a garde, n'est-ce pas?

— Mais, pas que je sache. Pourquoi tremblerait-elle?

— Le frisson ne la gagnera pas, non! quand elle entendra parler de nos faits et gestes?

— Ma foi, non, répondit Martin; de cela j'en pourrais jurer. »

L'Américain, évidemment frappé de l'ignorance ou des préjugés de l'Anglais, le regarda en pitié, et reprit :

« Eh bien, monsieur, moi, je n'ai qu'une chose à vous dire : Apprenez qu'il n'y a pas une machine à vapeur dans tous les libres Etats de l'Union (que protége le Dieu tout-puissant!), pas une machine en explosion, avec sa chaudière éclatée, qui soit plus démontée, plus disloquée, plus détraquée, que ne le sera cette jeune créature, dans ses somptueux appartements de la Tour de Londres (1), quand elle aura lu le dernier numéro de notre fameuse *Gazette de l'Association du Water-toast*. »

Plusieurs voyageurs avaient quitté leurs banquettes pendant ce dialogue pour se rapprocher; ils parurent enchantés du discours. L'un d'eux, fort maigre, portant une cravate blanche, nouée lâche au cou, un fort long habit blanc, un très-court manteau noir, personnage qui semblait faire autorité parmi les autres, se rendit interprète de la satisfaction de tous.

« Hem! M. Aristide Kettle! » s'écria-t-il en ôtant son chapeau.

Il y eut un *chut* général.

« M. Aristide Kettle!... Monsieur! »

M. Kettle salua.

« C'est au nom de cette assemblée, monsieur, au nom de notre commune patrie, au nom de cette équitable, de cette sainte cause de sympathie, à laquelle nous sommes tous liés, que je vous remercie! je vous remercie, monsieur, au nom des membres de l'Association du Water-toast; je vous remercie encore au nom de la *Gazette du Water-toast*; et je vous remercie derechef, monsieur, au nom de la bannière étoilée de la grande Union, pour cette déclaration tout à la fois si logique, si claire, si éloquente! Et, si j'osais, monsieur (en parlant, afin de s'assurer forcément l'attention du jeune Anglais, à qui Mark murmurait quelques mots à l'oreille, il le poussa du bout du manche de son parapluie), si j'osais, en terminant, monsieur, émettre un vœu, un souhait en rapport indirect avec la question qui nous occupe, je dirais, monsieur : Puisse le noble bec de l'aigle américaine rogner l'ongle sanglant du lion britannique, afin qu'il apprenne à faire résonner sur la harpe irlandaise, et sur le violon écossais, ces libres mélodies qui s'exhalent du fond de chaque coquille endormie sur les rives de notre verte Colombie! »

Ici, le maigre personnage se rassit au milieu de la sensation la plus vive, et tous les visages prirent un air profond.

« Général Choke! dit M. Aristide Kettle, vous me réchauffez le cœur! oui, monsieur, vous m'avez réchauffé le cœur! Mais le lion britannique n'est pas ici sans représentant, et je serais curieux d'entendre quels arguments celui-ci prétendrait alléguer.

— Sur ma parole, s'écria Martin en riant, si vous me faites l'honneur de me conférer un si imposant caractère, tout ce que je puis répondre, c'est qu'il n'est point arrivé à ma connaissance que jamais la reine Victoria ait lu la *Gazette du...* je ne sais comment vous l'appelez, et que je ne présume pas qu'elle en entende parler de sa vie. »

Le général Choke adressa un sourire de commisération à ses compatriotes, et reprit en façon d'explication bénigne :

« Elle lui est expédiée, monsieur, régulièrement expédiée par la poste.

— Si on l'adresse à la Tour de Londres, je doute fort qu'elle arrive en main propre, fit observer Martin, car ce n'est point là que demeure la reine.

— La reine d'Angleterre, messieurs, ajouta Mark Tapley, affectant la plus grande politesse et regardant ses auditeurs avec un sérieux imperturbable; la reine d'Angleterre loge à la Monnaie, afin d'avoir l'œil sur l'argent. Elle a aussi, à la vérité, un logement chez le lord-maire, à l'hôtel de ville, en vertu de sa charge; mais elle s'y tient rarement, vu que les cheminées fument.

— Mark, murmura Martin, ayez la bonté, s'il vous plaît, de ne pas vous mêler de la conversation, quelque burlesque qu'elle puisse vous paraître. — Je vous faisais simplement observer, messieurs (quoique la chose soit de peu d'importance), que la reine d'Angleterre n'a jamais habité la Tour de Londres.

— Général! s'écria M. Aristide Kettle, vous l'entendez!

— Général! répétèrent plusieurs autres voix, général!

— Paix! silence, je vous prie! dit le général Choke levant la main et s'exprimant avec une affectueuse bienveillance, une condescendance des plus touchantes. J'ai déjà eu lieu de remarquer comme une circonstance fort extraordinaire, que j'attribue aux institutions arriérées de la Grande-Bretagne, dont la tendance fut toujours de supprimer, avec un soin jaloux, toute enquête populaire, toute loyale information, tandis que dans les déserts, dans les forêts sans routes et sans limites de notre continent occidental, elles circulent et se répandent avec autant de profusion que de vélocité; j'ai souvent, dis-je, eu lieu de me convaincre que les connaissances acquises par les Anglais eux-mêmes sur les sujets qui les touchent de plus près sont loin d'égaler celles que possèdent la plupart de nos citoyens, grâce à leur esprit actif, remuant, progressif. Le fait actuel est intéressant sous ce rapport, et confirme pleinement mon observation. Lorsque vous assurez que votre reine ne réside pas à la Tour de Londres, monsieur, poursuivit-il, s'adressant cette fois à Martin, vous tombez dans une erreur commune, même à plusieurs de vos compatriotes que recommanderaient leurs lumières et leur moralité; mais vous êtes dans l'erreur, monsieur, tout à fait dans l'erreur : c'est à la Tour que demeure la reine.

— Quand elle est à la cour de Saint-James, fit observer M. Kettle.

— Quand elle est à la cour de Saint-James, cela va sans dire, reprit le général avec la même bénignité; il est clair qu'elle ne saurait loger en même temps à Londres et au pavillon de Windsor. »

(La suite à un autre numéro.)

(1) Loger la reine d'Angleterre à la Tour de Londres, où l'on garde les lions, c'est précisément comme si, s'autorisant du nom de Jardin du Roi, donné au Jardin des Plantes, on affirmait que les rois de France habitent la ménagerie.



Inauguration du Monument de Molière.

Notre confiance n'a point été trompée. La solennité du 15 janvier a été digne de son objet, digne aussi de la nation qui venait rendre un solennel hommage au plus grand génie qui l'ait illustrée dans les lettres.

Dès onze heures et demie, le corps de ville, composé du conseil municipal de Paris, des maires et adjoints des douze arrondissements, du conseil de préfecture de la Seine, ayant en tête M. le comte de Rambuteau; les cinq Académies de l'Institut; les quatorze députés du département; la commission de souscription au monument; les membres du bureau de la société des gens de lettres; la commission de l'association des auteurs dramatiques; celle des artistes de nos différentes scènes, se rendaient et étaient reçus au foyer de la

Comédie-Française par les sociétaires de cette troupe, dont Molière fut le fondateur. Le concours était nombreux ; toutefois M. Dupin l'aîné, qui y figurait comme membre de l'Institut, exprimait tout haut le regret que l'autorité supérieure s'y fût fait représenter, et disait que l'honneur de présider à une pareille cérémonie était trop grand pour être de ceux qu'il est permis de déférer.

A midi le cortége, précédé d'un bataillon de la deuxième légion de la garde nationale, musique en tête, a défilé entre deux haies de soldats, et est bientôt arrivé sur l'emplacement où s'élève le monument. Tout y avait été disposé, par les soins de l'architecte, avec un goût et un sentiment parfaits. La maison de la rue de Richelieu n° 34, où mourut Molière, était tendue de velours rouge, rehaussé de glands et de crépines d'or, jusqu'au troisième étage. A la hauteur du premier, on lisait l'inscription suivante gravée sur une table de marbre qui demeurera encastrée dans la façade de cette habitation : « Molière mourut dans cette maison, le 13 février 1673, à l'âge de cinquante et un ans. » Des bannières en soie plantées sur divers points du carrefour portaient le titre des pièces de l'auteur immortel, et une estrade destinée à recevoir les orateurs qui allaient se succéder était dressée en face du monument, qu'un voile immense couvrait encore tout entier. Quand le cortége a eu pris place, le voile s'est écarté, chacun s'est découvert, d'universels applaudissements se sont fait entendre, et à cette manifestation générale et éclatante en l'honneur d'un grand homme ont succédé des témoignages unanimes d'approbation pour l'habile artiste qui a su tirer un parti si heureux, si inattendu de la tâche, pour tout autre ingrate, qu'on lui avait donnée à remplir.

Chacun, en effet, et même ceux qui, comme nous, avaient regardé cet emplacement comme le plus historiquement convenable, avaient reconnu toutes les difficultés qu'il présentait pour la construction d'un monument. Nous savions bien, comme on l'a fort bien dit à la Chambre des Députés dans la discussion de la loi, qu'il y avait à Paris quelques places publiques, dans quelques quartiers nouveaux, où une statue de Molière pourrait faire bon effet. Mais ce n'eût plus été à Molière, comme on l'a répondu, que la statue aurait été consacrée, c'eût été à l'embellissement de cette place ; toute autre statue jouerait aussi bien ce rôle. Il faut se garder de croire qu'un monument soit une chose banale, qu'on puisse à volonté planter dans tel ou tel lieu: quand vous avez le bonheur de rencontrer une place où il s'élève pour ainsi dire tout naturellement, où il a un sens, où il parle au souvenir et à l'imagination, ne vous avisez pas d'aller chercher ailleurs. Qu'importe que ce soit un carrefour plutôt qu'une place publique? qu'importe que le quartier soit populeux, que la foule se presse à l'entour de votre monument? Ce serait une façon singulière d'honorer nos grands hommes que de les déporter dans une solitude. Si nous leur élevons des statues, n'est-ce pas pour les exposer aux regards, et les spectateurs seront-ils jamais trop nombreux? Nous avions compté sur le génie de l'artiste pour mettre à profit ces avantages moraux et vaincre ces difficultés matérielles. M. Visconti a dépassé notre attente. Son œuvre, dont nous donnons aujourd'hui une reproduction fidèle, est conçue avec esprit et étudiée avec un grand soin. Il a, comme on l'a déjà dit, évidemment cherché à s'inspirer des œuvres les plus élégantes de l'architecture en usage vers l'époque qui suivit la mort de Molière. Ce fronton arrondi, ces colonnes corinthiennes richement



(Monument de Molière. — Molière, statue en bronze, par M. Seurre aîné.

fouillées, ces profils largement accentués, sont des souvenirs réveillés avec une heureuse intention. « On pourra supposer, dans un siècle ou deux, a dit ingénieusement M. Vitet, que cette façade a été construite il y a cent cinquante ans. C'est assurément un bon procédé envers nos pères, lorsque nous réparons un de leurs oublis, que de rendre ainsi presque illisible la date du monument (1). »—La statue en bronze de Molière, par M. Seurre aîné, est une œuvre consciencieuse; le monument a été conçu de manière à la bien faire ressortir. Le sculpteur n'a pas cru devoir faire choix du type, peut-être conventionnel, mais du moins consacré pour la figure de Molière, qu'avaient précédemment reproduit le burin de Fiquet et le ciseau de Houdon. C'est un tort peut-être : il faut représenter les hommes populaires tels qu'ils sont conservés dans les souvenirs du peuple. C'était le sentiment du même artiste quand il a placé sur la colonne Vendôme Napoléon avec son chapeau et sa redingote historiques. Nous regrettons que cette fois il ait cru devoir adopter un autre parti. — Les statues de M. Pradier, représentant la comédie sérieuse et la comédie enjouée, distinction que nous ne comprenons pas bien, et qu'il a été difficile, on le sent, d'exprimer en marbre, sont belles, et se marient bien à l'architectonique dont elles font en quelque sorte partie dans le plan du monument. L'effet général a donc été excellent, et chacun des détails a supporté avec avantage l'examen.

Il a d'abord été rapide ; car l'air que la musique avait fait entendre au moment où disparut le voile, et qui rappelait plus, au dire des plus jeunes membres du cortége, les symphonies du bal Mabile et de la Grande-Chaumière que celles que Lulli et Charpentier composaient pour les pièces de Molière, cet air était terminé, et le premier orateur prenait la parole. C'était M. de Rambuteau. Ce magistrat s'est montré peut-être un peu trop municipal. Il pouvait ne pas être indispensable de traiter la question de voirie et d'expliquer comment, ayant à élargir la rue, on avait subsidiairement pris le parti de rendre hommage à Molière. Ceci eût pu être dit, à la rigueur, dans une délibération secrète du conseil municipal; mais il fallait le laisser ignorer à Molière, devant qui l'on parlait, et à ses admirateurs enthousiastes qui se groupaient autour de sa statue. On a eu, du reste, plus de ménagements pour les lecteurs de journaux, car nous n'avons pas retrouvé dans le discours imprimé ce qui nous avait paru une distraction peu heureuse dans le discours débité. L'épreuve a porté conseil.

M. Etienne, au nom de l'Académie Française, a prononcé une allocution sobre de mots et abondante en aperçus ingénieux, en rapprochements pleins de bonheur. Le hasard de la présidence, qui avait désigné un auteur dramatique pour cette mission, avait en quelque sorte voulu dissimuler les cruautés de la mort. Cinq auteurs qui s'étaient illustrés à la scène faisaient primitivement partie de la commission du monument de Molière : Alexandre Duval, Népomucène Lemercier, Casimir Delavigne, MM. Etienne et Scribe. Ces deux derniers seuls sont demeurés, et celui qui a porté la parole a fait entendre un langage au patriotisme duquel les mânes de ses confrères morts auront tressailli, comme son collègue survivant aura pu sourire à son esprit, et applaudir avec la foule à son heureuse et éloquente inspiration.

M. Samson, parlant au nom de la Comédie-Française, a été plein de convenance et de goût. M. Arago, représentant la commission du monument, s'est montré, comme toujours, orateur aux hardiesses heureuses. Il venait le dernier, et l'étude à laquelle il s'était livré était complète et étendue. Il a su néanmoins éviter les redites, et malgré les rigueurs de l'atmosphère, ne paraître long à aucun de ses auditeurs. Nous en avons seulement remarqué un, qui devait probablement être un sténographe des Chambres, qui disait, la figure gelée, battant la semelle et se frottant les mains pour combattre le



(Monument de Molière. — La Muse enjouée, statue en marbre, par M. Pradier.)



(Monument de Molière. — La Muse grave, statue en marbre, par M. Pradier.)

(1) La pensée de M. Vitet a été reproduite avec assez de bonheur par l'auteur d'un poëme que, dans son concours, l'Académie Française a distingué, M. Arthur de Beauplan :

Monument qu'on élève au grand homme aujourd'hui,
Perds ton lustre éclatant, fais-toi vieux comme lui,
Pour que le prix tardif qu'on décerne à sa gloire
Ne fasse pas longtemps injure à sa mémoire ;
Temple d'expiation, par nos mains établi,
Ne lui rappelle pas deux longs siècles d'oubli.

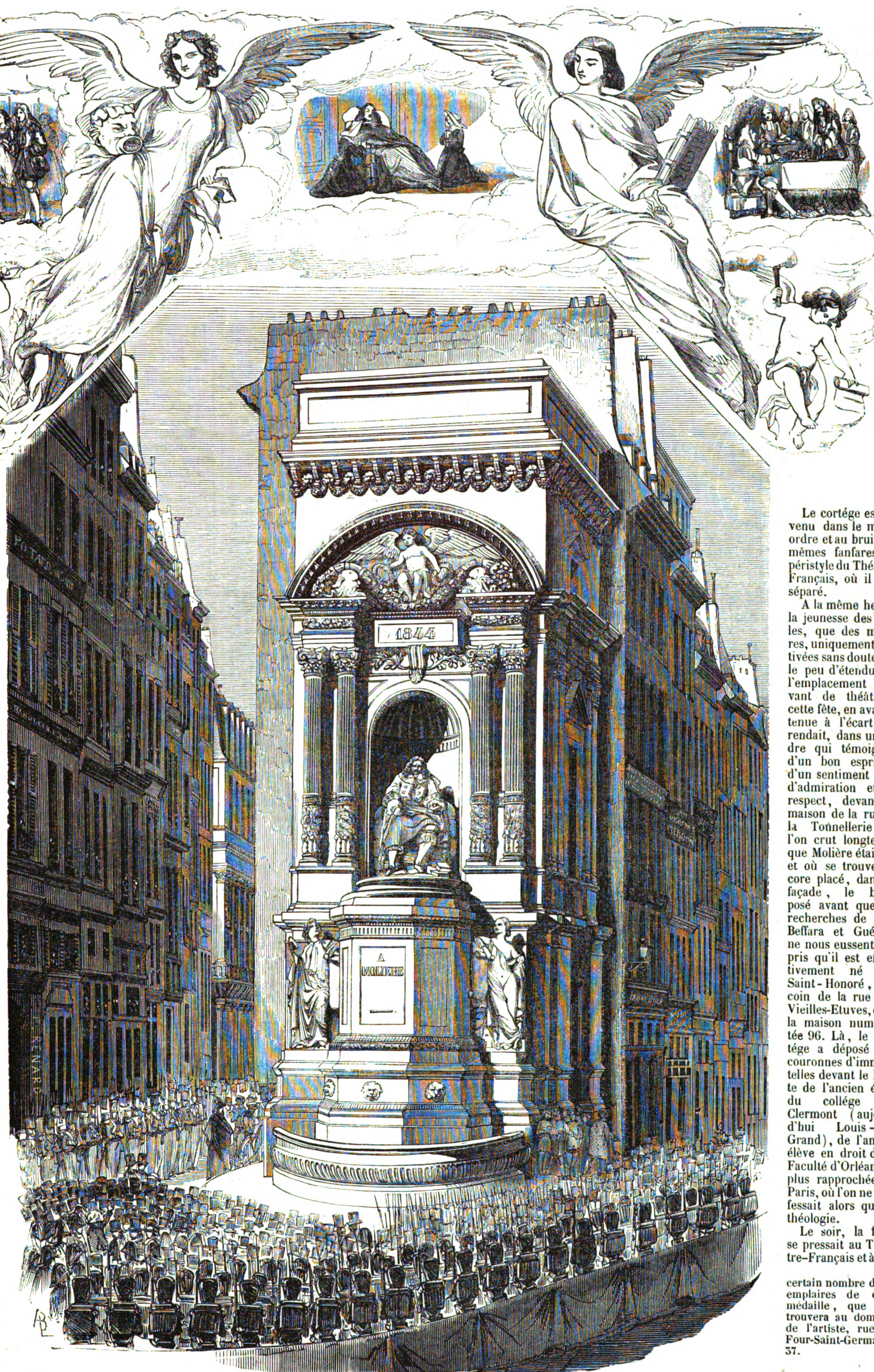




(Médaille de Molière.)

froid : *Sensation aux extrémités.*

Après ces discours prononcés, les orateurs, accompagnés des présidents et secrétaires des cinq Académies, sont montés dans l'intérieur du monument, et la foule a vu une couronne de laurier se poser sur la tête de la statue : les applaudissements ont retenti. Une boîte renfermant un exemplaire des *Œuvres* de l'immortel auteur, un exemplaire de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Molière* (1), le livret publié par la commission, et une magnifique médaille qu'elle avait fait graver à l'occasion de cette réparation mémorable, a été déposée et scellée dans le monument. Nous avons fait reproduire cette médaille, œuvre remarquable d'un artiste distingué, M. Caunois, dont chacun pourra de nouveau apprécier le mérite éminent, et dont les membres de la commission louaient le désintéressement (2).



(Vue du Monument de Molière pendant l'inauguration.)

Le cortége est revenu dans le même ordre et au bruit des mêmes fanfares au péristyle du Théâtre-Français, où il s'est séparé.

A la même heure, la jeunesse des Ecoles, que des mesures, uniquement motivées sans doute par le peu d'étendue de l'emplacement servant de théâtre à cette fête, en avaient tenue à l'écart, se rendait, dans un ordre qui témoignait d'un bon esprit et d'un sentiment vrai d'admiration et de respect, devant la maison de la rue de la Tonnellerie où l'on crut longtemps que Molière était né, et où se trouve encore placé, dans la façade, le buste posé avant que les recherches de MM. Beffara et Guérard ne nous eussent appris qu'il est effectivement né rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Etuves, dans la maison numérotée 96. Là, le cortége a déposé des couronnes d'immortelles devant le buste de l'ancien élève du collége de Clermont (aujourd'hui Louis-le-Grand), de l'ancien élève en droit de la Faculté d'Orléans, la plus rapprochée de Paris, où l'on ne professait alors que la théologie.

Le soir, la foule se pressait au Théâtre-Français et à l'O-

(1) Les gravures de la statue de Molière, par M. Seurre aîné, et des deux statues de M. Pradier, que nous donnons aujourd'hui, nous sont communiquées par M. Hetzel, libraire, rue de Richelieu, 76, et font partie de l'illustration de la troisième édition de l'ouvrage de M. Taschereau, qu'il vient de publier avec des additions nombreuses et importantes. Un magnifique volume, format anglais ; prix : 3 fr. 50 c.

(2) Il a été tiré un certain nombre d'exemplaires de cette médaille, que l'on trouvera au domicile de l'artiste, rue du Four-Saint-Germain, 37.

déon pour assister à la représentation du *Tartufe* et du *Malade imaginaire*, joués simultanément sur les deux rives. Nous ne doutons pas que les émotions n'aient été vives à l'Odéon ; à la Comédie-Française, où nous nous étions rendu, les acteurs auront été contents du public, car il s'est montré content des acteurs. Chacun de ceux-ci semblait se reporter à deux siècles et avoir encore Molière pour directeur.—Entre les deux pièces, Beauvalet a fort bien lu le poëme de madame Colet, couronné par l'Académie Française.—Puis est venue la Cérémonie de réception du *Malade imaginaire*, à laquelle présidait Régnier, qui, le matin, s'était vu rendre grâce par les orateurs d'avoir eu l'idée, dans une circonstance unique, de renouveler une tentative où les efforts de Lekain avaient échoué, et qui, le soir, a été applaudi, comme il l'est toujours, pour sa verve et son esprit de comédien. Samson, Provost, Firmin, Ligier, Geffroy, Beauvalet, mesdames Desmousseaux, Rachel, Anaïs, Plessy, Brohan, se sont également vus accueillis par les bravos du parterre. La journée a été bonne pour Molière et pour ses plus dignes interprètes.

Les Caprices du Cœur.

NOUVELLE.

(Suite et fin. — Voir tome II, pages 298 et 313.)

Certes, un homme qui s'expose à se briser les reins, et cela dans des intentions pures, a quelque droit, j'imagine, à la miséricorde d'une femme sensible. Clarisse, un peu remise de ses frayeurs, reprit place sur son fauteuil, et fit signe à Félicie de venir rattacher ses cheveux.

« Mais, au nom du ciel, me direz-vous, monsieur, quel motif assez puissant a pu vous faire oublier ainsi toutes les convenances? » demanda Clarisse d'un accent où ne perçait plus qu'une surprise assez naturelle.

Robert, assuré dès lors que la place était conquise, reprit son air de lion galant, et choisit un siége assez rapproché de celui de la comtesse.

« Madame, répondit-il en s'y laissant tomber avec infiniment de grâce, je suis venu vous faire mes adieux.

— Ah!... fit la dame en regardant Robert.

— Clarisse... nous ne nous reverrons jamais! Je pars cette nuit même.

— Juste ciel! et pourquoi donc?

— Oh! mon Dieu, pour rien, parce que je suis ruiné. J'ai, dit-on, trois cent mille francs de dettes; c'est possible. Ils sont là bas une meute de recors sur mes talons. Ainsi je pars. Mais je vous donne la dernière heure que je puis passer en France. »

Il y a une façon de dire les choses. Si M. de Castillon eût balbutié d'un air penaud, s'il eût rougi, s'il eût poussé le plus léger soupir, sans nul doute c'était un homme perdu dans l'esprit de la comtesse. Mais il parla, sourit, se dandina comme aurait pu le faire le duc de Lauzun avouant ses peccadilles à mademoiselle d'Orléans. On ne saurait croire quel abîme sépare deux situations parfaitement semblables en apparence : — être ruiné, ou n'avoir pas le sou. Celle-ci n'est qu'une honte, l'autre est encore une gloire.

« Je vous devais cette confession, Clarisse, continua Robert délicieusement étalé sur son fauteuil, et vous allez me comprendre. Je vous aime, et je pars; non que je veuille en rien trancher ici du héros tragique, mais il n'en demeure pas moins avéré que vous aimer et vous fuir, cela doit paraître au premier coup d'œil d'une excentricité surnaturelle. Il est possible que je vous sois, au fond, très-indifférent; mais, néanmoins, je courais le danger que vous expliquassiez mon départ d'une façon désobligeante pour ma délicatesse. J'ai un rival; il est lord d'Angleterre, il a de gros revenus, et l'on dit que votre main lui est engagée en vertu de je ne sais quelle promesse *in articulo mortis*. Tout cela réuni donne la partie fort belle à lord Rutland, et fuir, c'est m'avouer vaincu. Je n'ai pas voulu que cela fût dit. Tenez-moi pour tout ce que vous voudrez, excepté pour un cuistre, qui s'effraie. Si je ne continue pas la guerre, c'est que les subsides me manquent, et voilà tout.

— Et où allez-vous? demanda Clarisse, qui ne put se défendre d'un mouvement d'intérêt bien naturel, et qu'allez-vous faire maintenant que vous voilà ruiné?

— Je vais en Angleterre me faire sauter la cervelle.

— Ah! mon Dieu!!!

— Ma foi, oui. Mais rassurez-vous, madame; je ne suis pas venu dans l'idée de jouer ici le mélodrame. Je vous dis cela comme je l'ai résolu, simplement et froidement. Prenez-le de même; je me tue parce qu'avec la meilleure volonté du monde je ne saurais vivre. Une fortune à tous les diables, un amour désormais sans espoir, des ruines!... Allons donc! il vaut mieux en finir.

— Malheureux! murmura Clarisse en laissant tomber sa tête dans ses mains; deviez-vous finir ainsi! »

Il y eut un instant de silence.

On ne saurait croire combien une pause bien ménagée est d'un excellent effet dans certaines circonstances. M. de Castillon connaissait ce point de mise en scène.

Tout à coup il éclata d'un rire sec et nerveux.

« Pardieu, se dit-il, comme se parlant à lui-même, c'est une amusante histoire que la mienne. J'ai aimé les femmes, oh! mais avec délire..., avec enthousiasme; seulement, nul ne sait ce qu'il y avait au fond de mon amour. »

Robert s'était levé, et se promenait à grands pas dans la chambre.

« Je crois, Dieu me pardonne, qu'il y avait une vertu. Déshérité du sourire de ma mère, pauvre ange remonté au ciel le jour fatal où je venais sur terre, j'ai cherché ce sourire chez toutes les femmes. Ah! je m'en souviens; j'aurais souhaité que le genre féminin n'eût que deux lèvres de rose pour les presser toutes d'un seul coup. Que voulez-vous? on croit que le bonheur est dans ce qui manque. Élevé par des hommes, les uns durs, les autres indifférents, la plupart imbéciles, j'entrevis les femmes comme autant de rédempteurs. Mais, bast! tombé de mon rêve dans la réalité, mieux eût valu, je crois, tenter le saut de Leucade. Autant de maîtresses, autant d'erreurs; en elles, je n'aimais qu'elles, tandis que chacune d'elles, au lieu de l'amant, aimait l'amour. Nous ne nous entendions pas. »

Robert retomba sur son siége comme accablé.

« Je cherchais toujours, poursuivit-il d'une voix plus lente; malgré mes déboires, je continuais d'aimer ce sexe à qui j'aurais dû ma mère, si ma mère eût vécu. Quelquefois, dans mon dépit, je comparais les femmes à du plomb vil mis en fusion par les passions les plus basses; mais je ne cessais de chercher une goutte d'or au fond de ce creuset dévorant.

— Monsieur... interrompit Clarisse, tandis que ses lèvres tremblaient d'une émotion inconnue, ce langage... je ne puis l'entendre...

— Oh! vous l'entendrez, Clarisse! s'écria Robert; car cette goutte d'or, cette femme si longtemps rêvée, ce sauveur que j'attendais, un jour il a passé devant moi, le front resplendissant d'une beauté divine. O bonheur! je ne m'étais pas trompé : il y avait donc au monde une femme digne de mon amour!...

— Robert!

— C'était vous. Mais dites que le sort n'a pas de l'esprit? Dans cet amour suprême, où j'entrevoyais la vie, je n'ai trouvé que la mort.

— O ciel! expliquez-vous.

— Clarisse, vous êtes un ange, et pour vous j'ai dédaigné toutes ces femmes, tous ces démons charmants de ma jeunesse; mais c'est l'ange qui m'a perdu! »

La comtesse était fort agitée; elle regardait Robert avec des yeux où l'effroi, la pitié, la sympathie peut-être entremêlaient leurs éclairs. Évidemment Clarisse s'attendrissait.

« Il fallait vous voir, continua Robert en se laissant glisser aux genoux de la comtesse; il fallait vous suivre, vous entourer d'hommages, et pénétrer sur vos traces dans cette sphère éclatante où vous brillez, Clarisse! A Bade, en Suisse, aux courses, dans les fêtes, partout, je voulais vous apparaître pour vous aimer partout et vous le dire à toute heure. De l'amour, ce n'était pas assez : il fallait de l'or; j'en ai demandé. A mesure que je le jetais au vent de mes folies, ceux qui me ruinaient m'en donnaient encore. Je ne sais ce que j'ai promis ni ce qu'ils m'ont fait signer. Savez-vous ce que c'est qu'un prêteur? C'est un engrenage où vous engagez d'abord le bout du doigt, où bientôt vous avez le corps, l'âme, l'esprit, la vie, et où tout cela se brise, se broie et disparaît. Que vous dirai-je? Chacun des sourires qui, de vos lèvres, est tombé sur moi comme un rayon de Dieu, m'a coûté un lambeau de moi-même...

— Robert, c'est affreux!

— Eh! qu'importe, Clarisse, je ne m'en plains pas. Mourir par vous, c'est encore du bonheur. Serais-je ici ce soir, si demain je ne devais pas mourir? Oserais-je vous parler ainsi? Verrais-je votre sein tressaillir de pitié? Verrais-je couler vos larmes?... Ah! qu'est-ce que la vie pour payer tout cela? — Adieu, Clarisse. Je marche vers l'éternité d'un pas tranquille. En quittant ce monde, j'emporterai votre image... c'est assez pour défier le néant! »

Robert, qui venait de se lever en disant ces mots, fit un pas vers la fenêtre.

« Non! non! s'écria Clarisse, au comble de l'émotion; non, vous ne mourrez pas, Robert!... Pourquoi voulez-vous mourir?

— Certes, voilà un cri qui me ferait regretter la vie... Oh! merci de ce vœu, Clarisse; il augmentera le trésor de ma félicité future.

— Robert, arrêtez!

— Je ne puis. Écoutez, Clarisse, minuit sonne au clocher du village; cet entretien doit finir, les convenances l'exigent. Adieu, ne me retenez plus.

— C'est impossible, vous ne partirez pas sans m'avoir juré... Écoutez-moi : vous êtes assez noble pour que je ne rougisse pas de ce que je vais vous dire. Non, attendez. Mon Dieu, moi qui n'y songeais pas. Tenez, voici un mot à M. de N... qui suffira. M. de N..., c'est mon banquier; cela ne souffrira pas l'ombre d'une difficulté. Si j'avais de l'or ici, je vous le donnerais.

— Clarisse, pas un mot de plus!

— Oh! mon Dieu! voilà qu'il va refuser.

— Plutôt mille morts!...

— Robert, je l'exige!

— Jamais!!

— Je vous en prie. Oh! ne me refusez pas; je veux réparer le mal involontaire que j'ai causé : vous ne pouvez me refuser. Je suis riche: tenez, prenez ceci; prenez-le, Robert, ou vous me voyez mourir à vos pieds. »

Clarisse, en disant ces mots, tendait un papier où elle venait de tracer quelques lignes rapides; mais Robert de Castillon repoussa doucement la comtesse, et lui dit d'une voix où perçaient à la fois la tendresse et la fierté.

« Je ne recevrai jamais rien des mains de la pitié, madame. Si la compassion seule vous inspire, n'insistez pas davantage. Que me fait votre or, à moi qui ne veux que votre amour?

— Robert... acceptez..., balbutia la comtesse, tandis qu'un voile de pourpre sembla couvrir son front; Robert!... ah! je sens que la rougeur de mon visage... doit vous empêcher de rougir! »

Robert, à cet aveu, se sentit vaincu; il jeta un cri d'amour, et, tombant aux pieds de Clarisse, les yeux noyés de larmes (il avait aussi le don des larmes), il tendit la main pour recevoir ce gage d'une compassion si tendre. Mais Félicie, qui avait écouté toute cette scène avec l'attention la plus scrupuleuse, se précipita, prompte comme l'éclair, entre Castillon et Clarisse, et s'empara du papier.

Ce fut un assez joli coup de théâtre.

Robert pâlit, ouvrit des yeux hagards, et se releva sans dire un mot.

Clarisse, stupéfaite de l'audace inouïe de cette fille, ne savait comment elle devait l'expliquer. Elle regarda Castillon. Alors elle vit le trouble dont il était la proie, et presque aussitôt une idée bizarre se fit jour dans son esprit. Au lieu de s'adresser à Félicie avec le ton de la colère, c'est tout ce qu'elle put faire que de lui demander le motif de sa conduite d'une voix basse et tremblante.

« Reprenez ce papier, madame, dit la fille avec assurance; j'ai reçu des instructions à cet égard. On a les yeux sur monsieur.

— Félicie, êtes-vous folle?

— Je ne le pense pas, madame. Au reste, souffrez que j'introduise en votre présence deux personnes qui n'attendent que mon signal, et qui vous expliqueront tout cela mieux que je ne pourrais le faire. »

Félicie, en parlant ainsi, se dirigea vers une porte qui paraissait conduire dans l'intérieur des appartements, et disparut en faisant signe à Clarisse qu'elle allait revenir.

« Que va-t-elle faire chez ma tante? murmura la comtesse au comble de la surprise, et que peut signifier...

— Cela signifie, madame, que je suis échec et mat, répondit Castillon en se redressant avec effronterie. Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour deviner que je tombe victime d'un complot... inconvenant. »

A peine eut-il dit ces mots que, sautant sur le balcon, il en franchit lestement la balustrade, prêt à disparaître par le chemin périlleux dont il s'était servi pour monter. Toutefois, se retournant vers la comtesse :

« Clarisse! lui cria-t-il, tandis que de la main qu'il avait de libre il lui envoyait un baiser à travers les airs, Clarisse, le hasard qui préside aux destinées est un facétieux coquin. S'il m'eût permis de réussir ce soir, je veux que le diable m'emporte, si je ne fusse redevenu sage comme un Grandisson. Amoureux et ruiné, je ne demandais au ciel que deux trésors pour prix de ma conversion : votre cœur et votre fortune. Ils m'échappent, mais avouez que j'ai été bien près d'attraper l'un et l'autre. Bast! vogue la galère! C'est égal, comtesse, je t'aime comme un perdu. »

Mons Castillon ne jugea pas à propos d'en dire davantage, et regagna le ravin, car la porte qui s'était refermée sur Félicie venait de se rouvrir.

IV.

Il faut dire, à la louange de Clarisse, que, dès l'apparition de Robert, elle avait été dominée par une oppression pénible. Elle sentait murmurer en elle non-seulement sa conscience, mais jusqu'aux moindres délicatesses de sa dignité de femme. Toutefois un mélange confus d'exaltation et de pitié, quelques souvenirs reveillés des galanteries folles, mais un peu chevaleresques de Robert, tout cela, jusqu'au prestige inséparable de l'audacieuse façon dont il avait su s'introduire, put causer à Clarisse une fascination passagère. Ce fut de l'entraînement si l'on veut, mais non de la séduction. D'ailleurs le dénoûment aussi étrange qu'inattendu de cette scène rendit à la comtesse toutes ses premières terreurs. Elle était comme sous l'influence d'un de ces mauvais rêves qui tiennent l'âme et les sens dans les vagues douleurs d'une torture indéfinie dont on éprouve le poids sans en deviner la cause. Pâle et le front trempé d'une sueur brûlante, elle regardait Robert se balancer en dehors de la fenêtre; et cette figure, frappée elle-même d'un certain vertige, prenait à ses yeux des aspects bizarres; ses oreilles bourdonnaient et ne lui transmettaient les paroles de Castillon que comme des sons confus et discordants. Une minute de plus, et Clarisse tombait évanouie; mais la porte qui s'ouvrit à ce moment fit courir un souffle rafraîchissant autour d'elle. Clarisse se retourna, poussa un cri de délivrance, et courut se jeter dans les bras de la chanoinesse, qui se présenta sur le seuil.

« Fais donc attention, Clarisse, s'écria madame Aurélie, en baisant les joues de la comtesse; j'aime assez tes caresses, ma fille, mais il en faut garder un peu pour les autres. »

En disant ces mots, elle montrait un élégant personnage, au bras duquel elle se tenait pendue. C'était un homme d'une trentaine d'années, d'une figure remplie de douceur et d'expression, et portant sur toute sa personne les marques d'une distinction parfaite. Clarisse baissa les yeux et tendit sa main à Rutland.

« Mais, que vois-je? continua la chanoinesse en se dépêchant de prendre place sur un canapé, car l'âge ne lui permettait pas de demeurer longtemps sur ses jambes; l'épervier est donc déniché? Tant pis, ma foi. Je me promettais de rire. T'emporte-t-il de l'argent, ma colombe?

— Madame... voulut balbutier Clarisse, au comble de la confusion, mais ses paroles moururent au bord de ses lèvres tremblantes.

— Vite, vite, milord, reprit la chanoinesse; racontez-nous votre histoire. Tu vas voir, Clarisse : un conte à mourir de rire. Milord ne m'en a dit que le plus gros; et, d'ailleurs, j'en savais déjà quelque chose. Sais-tu que c'est un amusant drôle que ton Castillon. Ecoute bien!

— Avant de rien vous dire, madame la comtesse, j'ai à vous demander pardon du singulier moment que je choisis pour vous faire ma visite...

— Après quinze jours de rigueur, interrompit Clarisse avec un soupir involontaire.

— Dites quinze jours d'exil et de souffrances, dit Rutland à voix basse.

— Bien, bien, reprit la chanoinesse, qui devina plus qu'elle n'entendit ces paroles; nous penserons plus tard à faire la paix. Je sais ce que durent des négociations de ce genre. On n'a jamais tout dit, et l'on recommence toujours. Ainsi, vite, au plus pressé!

— Eh bien donc, ma chère Clarisse, continua le pair des Trois-Royaumes-Unis, j'ai su ce soir que vous deviez être l'objet d'une tentative audacieuse de la part d'un chevalier d'industrie, dont les fredaines ne me sont malheureusement connues que depuis deux jours, et j'ai pris la liberté de venir veiller sur vous.

— Castillon... un chevalier d'industrie... répéta la comtesse à voix basse; vous êtes bien sûr de ce que vous dites là, milord?

— Parfaitement sûr. »

Clarisse tressaillit, et son cœur se gonfla de honte. Elle conçut pour elle-même un sentiment de mépris.

« Et comment avez-vous su que cet homme méritait un pareil titre? demanda-t-elle sans oser lever les yeux.

— De la façon la plus bizarre, continua Rutland, dont l'accent avait cette simplicité franche et modeste propre à toutes les natures de bon aloi. J'étais, il y a peu de jours, au café de Paris; tout à coup, dans un groupe de jeunes fats dont quelques-uns m'étaient connus, j'entendis qu'on prononçait votre nom.

— Mon nom! répéta Clarisse en pâlissant.

— Je m'approche alors sans être vu, et je reconnais Castillon. Il était en train de stipuler les termes d'un pari.

— L'impudent maroufle! se dit la chanoinesse à elle-même, par manière de réflexion.

— Il s'agissait simplement de son prétendu mariage avec vous. Il pariait d'être en mesure de l'annoncer avant la fin de la semaine. L'enjeu, soutenu par un étourdi dont le nom m'échappe, était de deux cents louis.

— Voyez-vous d'ici ma belle Clarisse engagée sur la mise à prix de deux cents louis? s'écria madame Aurélie; en vérité, pauvre chère, tu vaux mieux que cela. Mais deux cents louis, c'est peut-être une somme pour ces jeunes gredins.

— Ma tante... vous êtes implacable!

— Allons, allons, je me tais; d'ailleurs, tu n'es pas volée, c'est l'essentiel. Mais continuez, milord.

— Hélas! Clarisse, je ne sais si vous me pardonnerez un mouvement de vivacité dont je n'ai pas été le maître; maintenant que j'y songe, j'ai failli compromettre votre réputation sans tache dans un éclat déplorable. Mais que vous dirai-je? je n'ai pu me défendre d'un frisson d'horreur. Je savais que Robert, dont les assiduités vous *importunent* depuis l'été dernier, était un de ces jeunes gens dont l'existence équivoque traîne dans Paris une oisiveté dissipée, et que le nom d'une femme en passant par ses lèvres ne pouvait manquer de s'en échapper terni.

— O honte! balbutia Clarisse d'une voix étouffée par les sanglots. — Et alors, continua-t-elle en levant des yeux humides, qu'avez-vous fait, Rutland?

— J'ai fermé la bouche de l'insolent avec le revers de ma main.

— Un soufflet!

— Oh! ne t'effraie pas, dit la chanoinesse; c'est ici que le plus amusant commence. Il y eut néanmoins un rendez-vous de pris, n'est-il pas vrai, milord?

— En effet, continua Rutland, pour hier matin. Mais écoutez-moi, Clarisse, et ne jugez pas mal ce que je vais vous dire... Je vous aime bien plus que mon honneur; et cependant j'allais tuer un homme qui peut-être... Si elle l'aime, me disais-je, si Robert doit la rendre heureuse... Oh! je crois que je serais mort du même coup qui vous eût ravi le bonheur.

— Ah!... encore un sacrifice? interrompit Clarisse avec un accent de dépit dont elle ne fut pas la maîtresse.

— C'eût été le dernier... Oui, Clarisse, oui, je tremblais; j'avais peur, une fois sur le terrain, de n'être plus maître de moi. Qui sait! en présence de cet homme, le cliquetis des épées eût peut-être couvert le cri de mon âme. La vue de ce rival, la pensée funeste que vous l'aimiez... Non, non, Clarisse, je n'aurais pas eu la force de retenir mon bras. J'aurais tué Robert; oui, sur mon âme, je sens que je l'aurais tué! »

Clarisse se leva de son siége aussi rapide que l'éclair, et courut à Rutland, dont elle prit les mains avec violence.

« Vous l'auriez tué? » s'écria-t-elle d'une voix haletante.

Rutland regarda la comtesse, et se méprenant sur l'objet de son trouble, croyant que le danger qu'avait couru Robert en était la cause unique, devint tout à coup d'une pâleur horrible et repoussa Clarisse.

— Oui, madame, répéta-t-il l'œil sombre et les dents serrées, oui, je l'aurais broyé sous le pommeau de mon épée, plutôt que de lui laisser un souffle de vie!

— Rutland... vous êtes donc jaloux?

— Jaloux à en mourir... »

Clarisse tressaillit, tandis qu'une flamme subite fit étinceler ses larmes. La chanoinesse frappa dans ses petites mains en signe de victoire.

« Milord! s'écria-t-elle, voilà le grand mot lâché; je vous fais mon compliment, vous êtes enfin désensorcelé! Peste! il était temps. Mais finissez vite votre histoire, que j'aille me recoucher. La nuit devient froide à périr.

— Clarisse... murmura Rutland, qui n'écoutait guère la chanoinesse, je ne sais si je dois comprendre.... vous souriez!

— Continuez votre récit, Rutland; vous disiez que vous aviez peur de tuer Castillon.

— Aussi, hier matin, mon plan était-il tracé; j'attendais les renseignements que j'avais fait prendre. Si Robert eût mieux valu que sa réputation, si malgré ses folies, ses prodigalités, ses débauches, il eût possédé un cœur digne du vôtre, une âme qui sût apprécier votre âme, un amour assez pur, assez noble, assez grand pour vous être offert, eh bien... je me serais enfui... oui, Clarisse, je me serais enfui comme un lâche! Evitant tout scandale, prévenant tout malheur, j'aurais regagné l'Angleterre, et je serais allé mourir dans mon vieux château de Grumnor.

— Rutland! et ma promesse faite au lit de mort du comte, vous l'oubliez donc?

— Votre amour seul devait m'en faire souvenir... N'est-ce pas vous dire que je l'ai depuis longtemps oubliée!

— Quoi! vous auriez souffert que je fusse parjure?

— Parjure!... rassurez-vous, Clarisse, fit Rutland avec un sourire mélancolique; ne vous ai-je pas dit que je me serais hâté de mourir pour que vous ne le fussiez pas?

— Rutland! s'écria Clarisse en se jetant dans ses bras.

— Allons, voilà ce que je craignais, s'écria la chanoinesse; nous n'en finirons pas de cette nuit. Au nom de mon saint patron, Rutland, soyez plus raisonnable que cette jolie folle, et achevez-nous votre histoire avant de commencer le roman dont je vois que vous entamez le plus doux, mais le plus long chapitre.

— Oh! la fin de l'histoire n'a rien de bien intéressant, reprit Rutland, qui ne quitta plus la main que lui abandonnait Clarisse. Hier, je reçois un billet de Robert, qui s'excuse en termes ambigus de ne pouvoir se trouver au rendez-vous. Je cours, je m'informe: j'apprends qu'il se cache, traqué par les dupes nombreuses qu'il avait faites. Je parviens à tout savoir. Robert est sous le coup de la loi. On le cherche, on ne tardera pas sans doute à le saisir. Alors une affreuse idée s'empare de mon esprit. Cet homme vous a aimée, Clarisse; il a fait plus, il vous a compromise dans de bruyantes folies, tout Paris sait qu'il a recherché votre main, on l'a vu maintes fois à vos côtés dans tous les lieux publics, et c'est cet homme, honoré de vos regards, que l'on traînerait devant les tribunaux, et qui mêlerait peut-être le nom de Clarisse à sa défense... »

La comtesse ne put retenir un cri d'horreur, et ses traits se décomposèrent si rapidement que la chanoinesse eut la force de se lever toute seule et d'aller lui prendre les mains, qu'elle serra avec une tendre effusion.

« Clarisse, mon enfant, calmez-vous, lui dit-elle d'une voix douce et imprégnée de larmes, rien de tout cela n'arrivera. Rutland a eu le temps de tout réparer. Cela lui coûte une centaine de mille francs, mais au moins ce drôle de Robert n'ira pas en prison. Le maraud n'eût sans doute pas fait sa tentative de ce soir s'il avait su qu'aujourd'hui même Rutland l'avait mis à l'abri de toutes les poursuites de la justice. Puisse-t-il rentrer en lui-même quand il connaîtra le dénouement si heureux pour lui de cette aventure. Ainsi, console-toi, petite, et souviens-toi seulement de cette aventure comme d'une leçon salutaire. Nous autres femmes, vois-tu, nous sommes un peu comme les moucherons, nous aimons ce qui brille; et puis nous sommes coquettes, et nous avons une rage ridicule d'être adorées avec fracas. Un homme bon, noble, dévoué, modeste, ce n'est pas toujours notre affaire, nous désirons...

— Assez, ma bonne tante, assez; vous voyez bien que je ne désire plus rien. »

La comtesse avait laissé tomber sa tête sur le sein de Rutland, et levait vers lui le plus enivrant des regards.

« O Rutland! lui dit-elle d'une voix toute remplie de délicieuses caresses, et avec une naïveté charmante, si j'avais été libre de vous refuser ma main, il y a longtemps que je vous l'aurais donnée. »

La chanoinesse fut prise à ce mot d'un accès de gaieté folle.

« Vois-tu, Clarisse, je t'aime, quoi que tu fasses, parce que tu es femme jusqu'au fin bout de tes jolis doigts.

— Et, cependant, dit la comtesse en hochant la tête d'un petit air boudeur, vous n'avez pas craint ce soir de me... Méchante Aurélie... me dire que Rutland allait se marier!

— Simple que tu es! c'était pour que tu songeasses à le prendre... Et, d'ailleurs, me suis-je si fort trompée? » répondit la chanoinesse en les regardant tous deux avec un fin sourire.

MARC FOURNIER.



DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE.

(Suite et fin. — Voyez tome Ier, pages 18 et 121.)

DESCRIPTION DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE. — Des trois beyliks de l'ancienne régence d'Alger, le plus étendu, le plus riche et le plus important était le beylik de Constantine, ou de l'Est. Baignée au nord par la Méditerranée, cette province est bornée à l'est par la régence de Tunis, et à l'ouest par la chaîne haute et escarpée du Djurdjura, qui, se détachant du Grand-Atlas dans la direction du sud au nord, et prolongeant ses derniers contreforts jusqu'au cap de Bougie, la sépare des provinces de Titteri et d'Alger; elle s'étend vers le sud jusqu'au grand désert de Sahra, et n'a de ce côté aucune limite tracée.

Rivières. — De nombreux cours d'eau sillonnent la province. Les uns se jettent dans la Méditerranée, les autres se perdent dans les terres. Les plus considérables sont: l'Oued-el-Kebir, ou l'Oued-Rummel (l'Ampsagha des anciens, qui passe à Constantine); la Summam, l'Oued-Zefzaf, la Seïbouse, l'Oued-Boudjimah, la Mafrag, le cours supérieur de la Medjerdah, et l'Oued-Djedid.

Villes. — Non-seulement la province de Constantine est la plus grande, mais elle est aussi la plus peuplée de l'Algérie. La plupart des tribus qui l'habitent joignent la culture des terres aux soins des troupeaux. On y compte, indépendamment de Constantine, plusieurs villes, centres de populations et de relations commerciales: Bone, Bougie, Collo, Djémilah, Djidjeli, Guelma, La Calle, Msilah, Philippeville (Stora), Sétif.

Constantine. — La ville de Constantine (*Cirta* des anciens, *Cossentina* des Arabes), capitale de la province, est située au delà du Petit-Atlas, sur l'Oued-Rummel. Placée entre Tunis et Bone, à 16 myriamètres de distance de cette dernière, elle est à 88 kilomètres de Philippeville. Constantine est bâtie sur un plateau en partie entouré de rochers, dans une presqu'île contournée par la rivière et dominée par les hauteurs de Mansourah et de Coudiat-Aty. L'Oued-Rummel coule au fond d'un ravin qui, comme un immense fossé, défend de deux côtés l'approche des murailles. La ville a quatre portes, trois au sud-ouest, et la quatrième, Bab-el-Kantara (porte du Pont), à l'angle en face du vallon compris entre le mont Mansourah et le mont Mecid. Le pont, d'où elle tire son nom, large et fort élevé sur trois étages d'arches, est de construction antique dans sa partie inférieure. Constantine, qui, selon les Arabes, a la forme d'un burnous déployé, dont la Kasbah représente le capuchon, a trois places publiques de peu d'étendue. Les rues sont pavées, mais étroites et tortueuses. Les maisons, pour la plupart, ont deux étages au-dessus du rez-de-chaussée. Il existe dans la ville plusieurs promenades remarquables, notamment quelques mosquées et le palais du bey. Ce dernier édifice a été construit par le bey Ahmed, depuis la prise d'Alger par les Français. Pour le décorer, il prit, dans les plus riches maisons de la ville, un grand nombre de colonnes de marbre, que les propriétaires avaient fait apporter, à dos de mulet, de Bone ou de Tunis.

Les Romains regardaient la ville de Constantine comme la plus riche et la plus forte de toute la Numidie. La plupart des routes de la province y aboutissaient. Elle avait été la résidence royale de Massinissa et de ses successeurs. Strabon nous apprend qu'elle renfermait alors des palais magnifiques. Jugurtha employa tous les moyens possibles pour s'en rendre maître, et c'est de cette position centrale que Metellus et Marius dirigèrent avec tant de succès contre lui tous leurs mouvements militaires. Ruinée en 311, dans la guerre de Maxence contre Alexandre, paysan pannonien, qui s'était fait proclamer empereur en Afrique, rétablie et embellie sous Constantin, cette ville quitta alors son ancien nom de *Cirta*, pour prendre celui de son restaurateur, qu'elle porte encore aujourd'hui. Lorsque les Vandales, dans le cinquième siècle, envahirent la Numidie et les Mauritanies, et détruisirent toutes leurs villes florissantes, Constantine résista à ce torrent dévastateur. Les victoires de Bélisaire la retrouvèrent debout, et la conquête musulmane semble l'avoir respectée. Les traces de constructions romaines, éparses sur le sol, attestent qu'il y en avait de colossales. — Après une première expédition, restée sans succès (novembre 1836), Constantine a été prise de vive force par l'armée française, le 13 octobre 1837.

Bone, (en arabe *Annaba*), est bâtie sur la côte ouest du golfe de ce nom, à 44 myriamètres d'Alger, et à 10 de Philippeville. Elle a été construite à peu de distance des débris de l'ancienne Hippone, qui fut une des résidences des rois de Numidie, et joua un rôle important dans la guerre de César en Afrique, dans celle des Vandales contre Gensénic, et plus tard dans la campagne de Bélisaire. La Kasbah, ou citadelle, commande la ville et surveille la rade. Son intérieur est vaste et ses murs élevés.

Bone, occupée une première fois en 1830, avait été, comme Oran, évacuée, lorsque la nouvelle de la Révolution de Juillet était parvenue en Afrique. Après le départ des troupes françaises, le bey de Constantine, Hadj-Ahmed, essaya de s'emparer de la ville et la tint étroitement bloquée du côté de terre. Vers la fin de 1831, le chef de bataillon Houder, envoyé par le général Berthezène, avec 125 zouaves indigènes, pour secourir les Bonois, fut tué au moment où il se disposait à se rembarquer, après avoir épuisé tous les moyens d'accomplir sa mission. Bone, en proie à des influences passagères, ne demeura pas encore cette fois au pouvoir de la France. Mais au commencement de 1832, l'occupation de Bone, par une garnison française, fut décidée. Le duc de Rovigo, en attendant la saison favorable, confia au capitaine d'artillerie d'Armandy, et au capitaine de chasseurs algériens Jusuf, la mission d'aller aider les Bonois dans leur résistance contre Hadj-Ahmed. Cependant le 5 mars 1832, Bone fut forcée d'ouvrir ses portes aux troupes du bey de Constantine, et subit dans toute leur horreur les calamités de la guerre. La ville prise fut pillée, dévastée, la population massacrée, dispersée ou déportée dans l'intérieur. Un ancien bey de Constantine, Ibrahim, se maintint, jusqu'au 26 au soir, dans la Kasbah, dont il s'était saisi pour son compte; mais quand il allait l'abandonner, les capitaines d'Armandy et Jusuf eurent l'audace de s'y jeter de nuit, avec une trentaine de marins, et y arborèrent le pavillon aux trois couleurs, qui n'a pas cessé d'y flotter depuis. Dans les premiers jours de mai, 3,000 hommes partis de Toulon prirent possession de

Bone, délaissée à la fois par ses oppresseurs et par ses habitants.

Bougie est à 190 kilomètres d'Alger, et à 120 de Constantine. Bâtie immédiatement au bord de la mer, sur le flanc méridional du mont Gouraya, abrupte et escarpé, qui s'élève rapidement jusqu'à 670 mètres de haut, Bougie est dominée par les hauteurs qui s'élèvent en amphithéâtre et presque à pic derrière elle. Cette position sur le flanc de la montagne, ses maisons écartées et les masses d'orangers, de grenadiers et de figuiers de Barbarie qui les entourent, rendent son site éminemment pittoresque. Cette ville indique, par ses ruines nombreuses, une haute antiquité. Selon toute probabilité, elle formait la limite orientale de la Mauritanie-Césarienne, et son emplacement est celui de l'ancienne colonie romaine de *Saldes*. Tous les peuples qui depuis vingt siècles l'ont occupée, y ont laissé des traces de leur domination. Les travaux que les Espagnols exécutèrent après la conquête, en 1510, sont encore debout : ce sont le fort Moussa, élevé par Pierre de Navarre, et la Kasbah, par Ferdinand le Catholique et Charles-Quint. Une complète anarchie régnait, soit dans le territoire, soit dans l'intérieur même de Bougie, lorsque la ville fut prise par nos troupes, le 29 septembre 1833. Ses habitants se retirèrent, emportant tout ce qu'ils possédaient.



(Débarquement de troupes en Algérie.)

Collo, bourgade de 2,000 âmes, au nord de la mer, offre un bon mouillage contre les vents du nord-ouest. (Voir *l'Illustration*, t. 1er, p. 252.)

Djémilah (sous la domination romaine, *Culcul colonia* ou *Cuiculum*), à 104 kilomètres à l'ouest de Constantine, sur la route des Bibans (Portes-de-Fer), était comprise autrefois dans la Mauritanie Sitifienne. Bien que ses abords difficiles ne conservent aucun vestige de voie antique, la présence des Romains dans cette vieille cité est attestée par de nombreux monuments : les plus remarquables sont les restes d'une basilique chrétienne; des bas-reliefs et de nombreuses inscriptions; un temple quadrilatère à six colonnes; un théâtre; le forum, avec un temple dédié à la Victoire; enfin, un arc de triomphe élevé à l'empereur Caracalla, à sa mère Julia Domna et à son père Septime Sévère. C'est cet arc de triomphe que, suivant un vœu exprimé par M. le duc d'Orléans, M. le maréchal duc de Dalmatie, ministre de la guerre, avait prescrit de démonter pierre par pierre, pour être transporté et réédifié à Paris; mais les difficultés du transport semblent avoir fait ajourner à ce projet. Occupée une première fois le 11 décembre 1838, Djémilah l'a été de nouveau le 15 mai 1839.

Djidjeli, point intermédiaire de la côte entre Bougie et Collo, adossé à un pays montueux, habité par des Kabyles, est occupé par les Français depuis le 13 mai 1839. La ville,



(Vue de Constantine.)

autrefois assez commerçante, est bâtie sur une presqu'île rocailleuse, réunie à la terre ferme par un isthme fort bas, dominé de près par des hauteurs. Djidjeli a un port dans lequel on peut mouiller avec confiance pendant la belle saison. Louis XIV, qui voulait un établissement militaire en Afrique, avait jeté les yeux sur Djidjeli, où nous avions déjà un comptoir. Le duc de Beaufort s'en empara en 1664; mais la garnison française dut bientôt l'évacuer; notre comptoir fut ruiné et ne fut jamais rétabli. Le gouvernement eut, à cette époque, l'idée d'y faire un port militaire, et plusieurs plans proposés à cet effet existent dans les archives du dépôt de la marine, entre autres un projet de l'amiral Duquesne et de l'un des officiers de sa flotte.

Guelma est située au sud et à 2,000 mètres de la rive droite de la Seïbouse supérieure, et à 2,500 mètres au nord du pied de la haute montagne de Maouna. Guelma, telle que les Français la trouvèrent à la fin de 1836, était formée avec les matériaux provenant de l'ancienne *Kalama*, nommée par saint Augustin et par Orose; mais l'emplacement qu'elle occupe parait être celui de la vieille nécropole, et non celui sur lequel fut jadis construite la véritable cité romaine, devenue la proie, soit des Maures révoltés, soit des Vandales. Le 28 novembre 1836, les Français occupèrent définitivement les ruines de Guelma comme position militaire destinée à combattre, dans l'opinion des populations indigènes, les conséquences funestes de l'insuccès de la première expédition contre Constantine. Cette occupation rendit un immense service pour la réussite de la seconde expédition.

La Calle, siége d'un établissement français, dont l'origine remonte à l'année 1520, et qui fut florissant jusqu'en 1799, est située à 72 kilomètres est de Bone, par terre, et à 48 par mer. La Calle est entourée de tous côtés par la mer, excepté à l'est, où s'étend une plage de sable d'environ 150 mètres de longueur et où se trouve la porte de Terre. Dans toutes les autres directions, la ville est défendue par des rochers inabordables. Incendiée par les Arabes en 1827, lors de la rupture qui éclata entre la France et Hussein, dey d'Alger, elle contient aujourd'hui environ cent dix maisons. Ses rues sont tirées au cordeau, bien pavées et d'un facile entretien. C'est sur la plage de sable fin, qui ferme la partie est de ce port, que viennent s'amarrer les corailleurs napolitains, sardes et corses, qui affluent dans ces parages. Le corail est, on le sait, le principal produit des côtes de l'Algérie, et c'est surtout entre Bone et Tabarca que s'étendent ses bancs les plus riches. Aussi la plupart des pêcheurs viennent-ils relâcher à La Calle. Les forêts qui l'avoisinent ont une superficie totale évaluée à plus de 20,000 hectares. Les circonstances politiques et l'état incertain de nos relations avec les indigènes retardèrent jusqu'en 1836 l'occupation de cette place, qui fut définitivement consommée le 15 juillet de cette année, par un détachement de spahis irréguliers.

Msilah se divise en trois groupes de maisons, dont le plus considérable occupe la rive gauche, et les deux autres la rive droite de l'Oued-Ksab (rivière des Roseaux); les murs de clôture, les maisons, les mosquées, les minarets mêmes sont construits avec des briques de terre crue, pétrie avec un mélange de paille hachée. Les maisons, à un seul étage, sont couvertes en terrasse, avec la même terre massée et battue sur des rondins. Les habitants assurent que cette toiture grossière est parfaitement imperméable. Les encadrements



(Hussein, dernier dey d'Alger.)

des portes de la plupart des maisons et l'intérieur des mosquées sont ornés de pierres de taille romaines, de tronçons et de chapiteaux de colonnes, dont quelques-uns, d'ordre corinthien, paraissent remonter aux beaux temps de l'architecture romaine. Ces matériaux ont été apportés d'une ancienne ville en ruines, située à 4 ou 5,000 mètres de Msilah, et que les Arabes désignent sous le nom de Bechilga. Les troupes d'Abd-el-Kader sont venues souvent piller et rançonner ses habitants inoffensifs et démolir ses maisons, dont elles prenaient le bois pour allumer leurs feux. La ville était presque déserte, quand, au mois de juin 1841, nos troupes s'établirent aux environs.

Philippeville.—Stora.— L'occupation de la rade de *Stora*, qu'on nommait autrefois *Rusicada*, était un moyen puissant de consolider notre établissement à Constantine, en mettant cette ville en communication avec la mer par la ligne la plus courte et moindre de moitié que celle par Bone. Une première reconnaissance fut opérée, en janvier 1838, jusqu'à 24 kilomètres de Constantine, dans la direction de Stora; une seconde, au mois d'avril suivant, fut poussée jusqu'aux ruines de l'ancienne *Rusicada*, où, enfin, une garnison permanente vint s'installer le 7 octobre de la même année; 80 kilomètres seulement séparent maintenant Constantine d'un bon port. Cette distance est franchie en un jour par les escortes de la correspondance; elle l'est aisément en trois jours par les convois militaires, qui trouvent aux camps de l'Arrouch et de Smendou des vivres, des munitions, des troupes pour les protéger, des espaces fortifiés pour les recevoir et les abriter. Le nouvel établissement, formé sur les ruines de la cité romaine, a reçu le nom de *Philippeville*. Ces ruines sont assez nombreuses; parmi elles, on distingue de vastes citernes, dont quatre, entièrement déblayées, contiennent plus de cent mille litres de vin, etc.

Philippeville, bâtie sur l'emplacement d'une bourgade où,

en octobre 1838, n'existaient que quelques rares baraques au milieu des décombres, comptait déjà, au mois d'avril 1839, 716 habitants européens; à la fin de décembre 1842, c'est-à-dire en quatre années, ce chiffre s'est élevé à 4,325. Philippeville paraît donc destinée à devenir ce que Rusicada a été, il y a deux mille ans, sous les Romains, ce que Stora était, en partie, il y a moins de trois cents ans, un établissement d'une grande importance.

Sétif, l'ancienne *Sitifis Colonia*, est située dans une plaine vaste et fertile, arrosée par l'Oued-Bou-Sellam, qui coule à 2,500 mètres des ruines de cette ville. Au temps de la domination des Romains, *Sitifis* était devenue, tant par son importance même que par sa position centrale, l'un des points les plus considérables de leurs possessions en Afrique. Lorsque, après le soulèvement des tribus comprises sous le nom général de Quinquégentiens (an 297), la métropole adopta un nouveau classement des territoires et des populations, la Mauritanie Césarienne fut divisée en deux provinces, l'une gardant cette dénomination, l'autre empruntant à Sitifis le nom de Mauritanie Sitifienne. Les nombreuses voies de communication qui liaient à ce chef-lieu presque toutes les villes principales des autres provinces, prouvent assez le rang élevé qu'il occupait parmi les contrées soumises à la puissance romaine en Afrique. Là se trouvait le point d'intersection des grandes communications qui unissaient Carthage, Cirta et Cæsarée (Tunis, Constantine et Cherchel); de là partaient en outre des voies directes qui rattachaient Sitifis, d'une part, à Saldes (Bougie), à Ingilgilis (Djidjeli), à Coba et à Tucca; de l'autre, à Lambèse, à Theveste (Tibessah), à Musti et à Tamugadis.

L'enceinte antique de Sétif, de forme rectangulaire, a 450 mètres de longueur sur 300 de largeur; les grands côtés étaient flanqués par dix tours et les petits par sept.

Après avoir été, pendant le moyen-âge, le point de ralliement d'une population agricole considérable, Sétif n'offrait plus, en 1839, qu'un amas de ruines, auprès desquelles les Arabes tenaient encore un marché tous les dimanches. Depuis notre prise de possession, ils continuent à y venir, au nombre de 3 à 4,000, avec la plus entière confiance, échanger leurs produits. Sétif est à trois jours et demi de marche du célèbre défilé des Portes-de-Fer (Biban), que les Turcs n'avaient jamais franchi qu'en payant tribut, où jamais n'étaient parvenues les légions romaines, et qu'une colonne de 3,000 hommes traversa, le 28 octobre 1839, à midi, en laissant sur les flancs de ces immenses murailles verticales, dressées par la nature à une hauteur de plus de 33 mètres, cette simple inscription : *Armée française*, 1839!



(Hadj-Ahmed, bey de Constantine.)

Gouvernement de la province de Constantine sous la domination turque. — Comme nous l'avons expliqué précédemment (tome I, page 19), la province de Constantine, sous la domination turque, était gouvernée par un bey, ou lieutenant du dey d'Alger. Depuis l'année 1732 jusqu'à la prise de Constantine par l'armée française (13 octobre 1837), la province compte vingt-deux beys. Nous en donnons ici la liste, avec l'indication de la durée de leur commandement et du genre de leur mort :

El-Asrak-Aïno (l'œil bleu), trois ans; mort de maladie.

Ahmed-Bey (grand-père du dernier régnant), quinze ans, mort de maladie.

Salah-Bey, vingt-deux ans; mort de maladie.

Husseïn-Bey, fils de Hassan-Pacha-Bousnak, deux ans; assassiné.

Mustapha-Ben-Ouznadji (fils du peseur), trois ans deux mois; assassiné.

Hadj-Mustapha-Ingliz (l'Anglais) cinq ans quatre mois; exilé à Tunis.

Osman-Ben-Koulougli, un an; tué dans une attaque contre les Kabyles.

Abdallah-Bey, deux ans six mois; assassiné.

Hassan-Bey, fils de Salah-Bey; six mois; assassiné.

Ali-Bey, un an, assassiné.

Bey-Rouhou, quinze jours; assassiné.

Ahmed-Bey-Tobbal (le boiteux), trois ans; assassiné.

Mohammed-Nâman-Bey, trois ans quatre mois; assassiné.

Mohammed-Chakar-Bey, quatre ans; assassiné.

Kara-Mustapha (Mustapha le Noir), trente-trois jours; assassiné.

Ahmed-Bey-Mamelouk, un mois; nommé plus tard une seconde fois.

Braham-Bey-Gharbi, un an; assassiné.

Mohammed-Bey-Mili, dit Bou-Chetabia (père la hache), deux ans, exilé à Alger.—Le surnom de Bou-Chetabia lui avait été donné parce qu'il ne faisait exécuter les Arabes qu'avec la chetabia, espèce de hache dont on se sert pour couper le bois. Il disait que les Arabes n'étaient pas dignes d'avoir la tête tranchée par le yatagan.



(Campement de troupes françaises en Afrique.)

Ahmed-Bey-Mamlouk, deux ans cinq mois; exilé à Milianah, où il a été assassiné.

Ibrahim, ou Braham-Bey, trois ans huit mois; exilé à Médéah, où, en 1832, il a été assassiné par les ordres d'Ahmed-Bey.

Mohammed-Bey-Malamli, ou Manamani, deux ans; exilé à Alger.

Hadj-Ahmed-Bey, douze ans; déposséde par la France en 1837.—Déjà, par arrêté du général en chef Clauzel, en date du 15 décembre 1830, Hadj-Ahmed avait été déclaré déchu, pour avoir refusé de faire acte de soumission. Au commencement de 1836, le maréchal Clauzel avait nommé le commandant Jusuf bey de Constantine; mais l'insuccès de l'expédition de novembre 1836 ne permit pas de donner suite à cette nomination.



(Campement d'Arabes.)

Commandants supérieurs de la province de Constantine depuis l'occupation française. — Immédiatement après la prise de Constantine (13 octobre 1837), le commandement de la place fut laissé par le maréchal Valée au colonel Bernelle, nommé le 11 novembre suivant maréchal de camp. Depuis, le commandement supérieur de la province a été successivement confié au général Négrier (23 novembre 1837), au général Galbois (19 juillet 1838), au général Négrier, une seconde fois (24 février 1841), au général Baraguey-d'Hilliers (19 juin 1843), et au duc d'Aumale (18 octobre 1843).

Bulletin bibliographique.

BERNARD PALISSY.

Une réimpression des œuvres de Bernard Palissy, avec des notes par M. Paul-Antoine Cap, vient de paraître à la librairie Dubochet (1). M. Cap a fait précéder cette édition d'une Notice qu'il nous est permis de donner en partie à nos lecteurs. Ils pourront apprendre du savant éditeur l'histoire d'une vie dont l'énergie, le dévouement et la beauté morale sont des sujets d'une éternelle admiration. Nous les renverrons à la Notice elle-même et au livre qu'elle accompagne, après leur avoir donné les extraits suivants :

« Le nom de Bernard Palissy est vaguement empreint dans la mémoire de toutes les personnes qui s'occupent de sciences naturelles, d'agriculture, de physique, de chimie, ou qui ont étudié l'histoire des arts. On sait en général qu'il vécut au seizième siècle, qu'il était potier de terre, et qu'il découvrit le vernis des faïences. On sait que l'ardeur qu'il mit à cette recherche le retint longtemps dans la misère la plus profonde, mais qu'il finit par atteindre son but, et qu'il fut l'inventeur de ces *rustiques figulines* auxquelles les amateurs attachent aujourd'hui un assez haut prix. Ce que l'on sait moins généralement, c'est que cet homme, sans éducation première, sans aucune notion de littérature, sans connaissance de l'antiquité, sans secours d'aucune espèce, à l'aide des seuls efforts de son génie et de l'observation attentive de la nature, posa les bases de la plupart des doctrines modernes sur les sciences et les arts; qu'il émit, sur une foule de hautes questions scientifiques, les idées les plus hardies et les mieux fondées; qu'il professa le premier en France l'histoire naturelle et la géologie ; qu'il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus puissamment à renverser le culte aveugle du moyen-âge pour les doctrines de l'antiquité ; que cet ouvrier, sans culture et sans lettres, a laissé des écrits remarquables par la clarté, l'énergie, le coloris du style ; qu'enfin cet homme simple et pur, mais puissant par le génie, fournit l'exemple de l'un des plus beaux caractères de son époque, et qu'il expia par la captivité et la mort sa persévérance courageuse et sa fermeté dans ses croyances.

« Il est beau sans doute de voir l'artiste aux prises avec les difficultés de son art, ou avec les obstacles matériels qui s'opposent à la production de sa pensée, sortir victorieux de cette lutte, après une longue période d'efforts, de misère et de souffrances; mais il ne l'est pas moins de voir l'homme d'une origine obscure, dépourvu des secours de l'instruction et de l'étude, jeter sur tout ce qui l'entoure le coup d'œil de l'observateur et du philosophe, pénétrer les mystères de la nature, saisir les principes des vérités éternelles, renverser les erreurs accréditées de son époque, et pressentir la plupart des découvertes qui feront l'avenir et la gloire des siècles plus éclairés. C'est avec ce double mérite que Palissy se présente aux regards de la postérité. Les événements de sa vie, dont quelques-uns furent racontés par lui-même, montrent tout ce que peut le génie secondé par une âme ferme, un esprit droit et un cœur pur. Leur simple récit nous semble le moyen le plus naturel d'appeler sur ses travaux l'intérêt dont ils sont si dignes, et sur sa personne le respect, l'admiration que commande toujours un beau caractère uni aux plus précieux talents.

« Un pauvre village du Périgord, situé à peu de distance de la petite ville de Biron, entre le Lot et la Dordogne, donna naissance à Bernard Palissy. Ce village, appelé La Chapelle-Biron, renferme encore, dit-on, une famille qui descend de cet homme célèbre, et une tuilerie fort ancienne, établie dans le même lieu, portait encore naguère le nom de *Tuilerie de Palissy*. Des documents, assez peu d'accord entre eux, font remonter sa naissance au commencement du seizième siècle. Ainsi d'Aubigné prétend qu'à sa mort, arrivée en 1589, il était âgé de quatre-vingt-dix ans, tandis que, selon Lacroix du Maine, il florissait à Paris en 1575, âgé de soixante ans et plus. En rapprochant diverses circonstances parmi celles que Palissy rapporte lui-même, la version la plus vraisemblable et la plus généralement adoptée rapporterait la date de sa naissance à l'année 1510.

« On ne possède aucun détail sur ses parents ni sur sa première éducation. Il paraît que, dès son enfance, il travaillait à la vitrerie, qui comprenait alors la préparation, l'assemblage des vitraux colorés, ainsi que la peinture sur verre. Doué d'une aptitude particulière aux arts du dessin, il conçut de bonne heure la pensée d'élever ses travaux d'artisan à la hauteur des œuvres d'un artiste. Aussi, tout en *peindant des images,* comme il dit, pour exister, il étudiait les grands maîtres de cette belle école italienne, qui, dès le siècle précédent, avait donné à la renaissance des arts une si vigoureuse impulsion. Il s'exerçait en même temps à l'architecture, et pratiquait la géométrie. « On pensoit, « dit-il, que je fusse plus sçavant en l'art de peinture que je n'es« tois, qui causoit que je n'estois souvent appelé pour faire des « figures (des plans) dans les procès. » C'était une nouvelle ressource un peu plus profitable que l'art de composer des vitraux.

« Cependant, pour l'homme qui se sent capable de fournir une large carrière, le pays natal ne saurait longtemps suffire ; Palissy se mit donc à voyager. Il alla d'abord dans les Pyrénées, et s'arrêta quelque temps à Tarbes. Les accidents naturels de ce beau pays le frappèrent vivement, et peut-être est-ce là le point de départ de son goût ardent pour la géologie et les sciences naturelles. Il parcourut ensuite quelques autres provinces de France, puis la Flandre, les Pays-Bas, les Ardennes et les bords du Rhin, en ouvrier nomade, exerçant à la fois la vitrerie, la *pourtraiture* et l'arpentage; mais aussi observant partout la topographie, les accidents du sol, les curiosités naturelles; parcourant les montagnes, les forêts, les rives des fleuves; visitant les carrières et les mines, les grottes et les cavernes, en un mot, demandant partout à la nature elle-même le secret des merveilles qu'elle offrait à son admiration et à son étude. L'éducation scientifique de Palissy, au lieu de commencer par les livres, partait ainsi des bases les plus certaines, les plus fécondes : l'expérience et l'observation.

« Ses voyages étaient terminés en 1539. De retour dans son pays natal, Palissy alla se fixer à Saintes, et s'y maria. Quelques années plus tard, déjà surchargé de famille et luttant contre la misère, le hasard fit tomber entre ses mains une coupe de terre émaillée d'une grande beauté. Aussitôt il conçoit la pensée d'imiter ce travail, et de se livrer à un art entièrement nouveau pour lui. On sait qu'à cette époque la poterie n'était point recouverte de vernis, ou du moins que cet art, déjà pratiqué en Italie, à Faenza et à Castel-Durante, n'était point encore connu en France. Palissy vient à penser que, s'il parvenait à découvrir le secret de cet émail, il pourrait élever l'art de la poterie à un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Le voilà donc livré à cette recherche, mais en aveugle, « comme un homme qui taste « en ténèbres, » attendu qu'il n'avait aucune connaissance ni des matières ni des procédés. C'est dans son traité de *l'Art de Terre* qu'il faut lire l'admirable récit de ses tentatives, des difficultés qu'il eut à vaincre, et des maux qu'il eut à souffrir pendant le cours de seize années, avant d'avoir réussi à donner toute la perfection désirable aux ouvrages sortis de ses mains. Ce n'est pas sans une admiration mêlée d'attendrissement qu'on peut lire les pages sublimes dans lesquelles il raconte avec autant de simplicité que de grandeur la longue série de ses efforts et de ses misères. Forcé de préluder à la recherche de son nouvel art par la connaissance des terres argileuses, la construction des fourneaux, l'art du modeleur, du potier, du mouleur, et l'étude de la chimie, qu'il fut obligé, comme il dit, « d'apprendre avec les « dents, » c'est-à-dire en s'imposant les plus dures, les plus cruelles privations, il faut le voir poursuivre sa pensée avec une ardeur, une constance à toute épreuve; consacrant ses veilles, ses économies, sa santé, et jusqu'aux choses nécessaires à sa subsistance, à ses recherches incessantes; déçu à chaque instant dans son espoir, mais retrouvant tout son courage à la moindre lueur de succès, et, dans cette lutte de l'intelligence, de la volonté, contre les obstacles de toute nature, parvenir enfin à lasser la mauvaise fortune et à faire triompher sa pensée créatrice.

« Cependant il lui fallait subvenir aux besoins d'une nombreuse famille, soutenir les reproches des siens, les représentations de ses amis, les sarcasmes de ses voisins, et continuer à exercer ses talents ordinaires, afin « d'eschapper le temps » qu'il employait à la recherche de son nouvel art. En 1545, des commissaires chargés d'établir la gabelle en Saintonge l'appelèrent pour lever le plan des îles et des marais salants de la province. « Cette com« mission parachevée, dit-il, je me trouvay muny d'un peu d'ar« gent, et je reprins l'affection de poursuyure à la recherche des« dits emaux. » Le voici donc de nouveau livré à des essais innombrables; il passe les nuits et les jours à rassembler, à combiner toutes les substances qu'il croit propres à son objet; il pulvérise, broie, mélange ces drogues dans toutes les proportions; il en couvre des fragments de poterie, il les soumet à toutes les épreuves, à tous les degrés de cuisson. Mécontent des fours ordinaires à poterie, il construit de ses propres mains des fourneaux semblables à ceux des verriers; il va chercher la brique, l'apporte sur ses épaules, pétrit la terre, maçonne lui-même ses fourneaux, les emplit de ses ouvrages, allume le feu, et attend le résultat. Mais, ô déception! tantôt le feu est trop faible, tantôt il est trop ardent; ici l'émail est à peine fondu, là il se trouve brûlé; les pièces sont déformées, brisées, ou bien elles sont couvertes de cendres. A chaque difficulté nouvelle, il faut trouver un expédient, un remède; et il en trouve de si ingénieux, de si efficaces, que l'art les a adoptés pour toujours. Mais des obstacles d'une autre nature viennent s'ajouter aux premiers : c'est le manque d'argent, de bois et de matières. Il imagine de nouvelles ressources, il redouble d'ardeur, il réunit tous ses moyens, et déjà, plus assuré de sa réussite, il entreprend une nouvelle fournée mieux entendue et plus considérable que les précédentes, car il avait employé huit mois à exécuter les ouvrages dont elle devait se composer, et consacré plus d'un mois, jour et nuit, à la préparation de ses émaux. Cela fait, il met le feu à sa fournée, et l'entretient pendant six jours et six nuits, au bout desquels l'émail n'était pas encore fondu. Désespéré, il craint de s'être trompé dans les proportions des matières, et il se met à refaire de nouveaux mélanges, mais sans laisser refroidir son appareil. Il pile, broie, combine ses ingrédients, et les applique sur de nouvelles épreuves, en même temps qu'il pousse et active la flamme en jetant du bois par les deux gueules du fourneau. C'est alors qu'un nouveau revers, le plus grand de tous, vient l'atteindre : il s'aperçoit que le bois va lui manquer. Il n'hésite pas : il commence par brûler les étais qui soutiennent les tailles de son jardin; puis il jette dans la fournaise ses tables, ses meubles, et jusqu'aux planchers de sa maison. L'artiste était ruiné, mais il avait réussi!

« Cependant des chagrins contre lesquels l'âme la plus ferme ne trouve pas toujours des armes venaient incessamment l'assaillir. Accablé de dettes, chargé d'enfants, persécuté par ceux-là même qui l'eussent dû secourir, il sent un moment fléchir son courage ; mais aussitôt, faisant un appel à son âme, il retrouve sa force, et se remet à l'œuvre avec une nouvelle ardeur. Telle était alors sa détresse qu'ayant pris un ouvrier pour l'aider dans ses travaux les plus pénibles, il se vit au bout de quelques mois dans l'impossibilité de le nourrir. Bien qu'il fût sur le point d'entreprendre une nouvelle fournée, il fallut renvoyer son aide, et, faute d'argent pour le payer, il se dépouilla de ses vêtements et les lui donna pour son salaire.

A travers tant et de si cruelles épreuves, Palissy s'approchait incessamment du but qu'il s'était proposé. Ses belles poteries, ses pièces rustiques, ses statuettes charmantes étaient fort goûtées; ses ouvrages commençaient à être recherchés des grands seigneurs, et la variété de ses talents lui avait déjà valu quelques hautes protections. Le connétable de Montmorency ayant, été chargé, en 1548, d'aller réprimer la révolte de Saintonge, eut occasion de voir et d'admirer les ouvrages de Palissy. Il se prit d'affection pour sa personne, et le chargea de travaux importants. Quelques années plus tard, l'artiste devait presque la vie à son illustre protecteur. »

Ici M. Cap entre dans le détail de la vie publique de Palissy, devenu un des plus zélés sectateurs de la réforme du seizième siècle. Les persécutions que sa foi lui attira viennent s'ajouter aux tribulations de son existence précaire, aux travaux et aux études dont ses écrits et les œuvres de son art nous ont laissé de si précieux témoignages. Rien de plus attachant que ce récit écrit d'un style excellent et avec la chaleur d'un écrivain qui se passionne pour un sujet si intéressant. Ajoutons que cette Notice, pour être digne de son sujet, devait être et qu'elle est en effet l'ouvrage d'un homme versé dans la connaissance des sciences et des arts dont Palissy fut, à son époque, le fondateur intrépide ou l'ingénieux réformateur. Nous citerons encore le passage suivant, qui résume en partie la Notice, et contient le récit des derniers moments de l'artiste.

« Mais où le génie et l'âme puissante, énergique de Palissy se révèlent de la manière la plus complète, c'est sans contredit dans le *Traité de l'art de Terre*. Déjà, dans un précédent chapitre, il avait donné d'excellents préceptes sur le choix des terres à poterie, l'art de les mettre en œuvre, l'application du feu, les précautions à prendre et les accidents à éviter : dans le traité suivant, ce n'est plus l'ouvrier de terre, c'est le grand artiste qui prend la parole, et qui, par un artifice ingénieux, comme par son propre exemple, montre à quel ensemble de difficultés morales et matérielles doit s'attendre celui qui, dans son art, a résolu de s'élever au premier rang. D'abord un long débat dans lequel *Pratique* se décide avec peine à révéler à *Théorique* ce qu'elle a appris par une longue expérience; puis, après y avoir consenti, elle veut l'avertir des obstacles sans nombre qui l'attendent dans la carrière. C'est là que l'auteur a placé l'admirable tableau de ses propres misères et des longues souffrances qu'il a endurées en poursuivant la recherche de son art. A Dieu ne plaise que nous affaiblissions par quelques citations incomplètes l'effet saisissant de ses paroles! C'est dans le texte même qu'il faut lire ce récit où, dans un style à la fois naïf, pittoresque et énergique, il rend compte de la lutte qu'il eut à supporter pendant seize années contre la misère, les obstacles de toute nature, les obsessions de sa famille ou de ses amis. De quelle simplicité, de quelle modestie sont empreintes ces pages sublimes! Et, en même temps, quelle force d'âme! que de constance et de résignation! Dévoré des soucis les plus amers, réduit aux plus cruelles privations, pauvre, épuisé, malade, et, pour comble de maux, blâmé, tourné en ridicule, regardé par les siens comme un fou ou comme un malfaiteur; mais toujours soutenu par sa confiance en lui-même, par une volonté ferme et persévérante et par le pressentiment du succès. Après avoir plaint et admiré le grand artiste aux prises avec le malheur, on se prend à suivre avec anxiété les chances de sa fortune, et c'est avec une sorte d'orgueil et de joie qu'on le voit enfin sortir triomphant de tant d'épreuves, et atteindre glorieusement au plus haut période de son art.

« Mais tandis que, soit par le professorat, soit par ses travaux ou ses écrits, il enrichissait son siècle des fruits de ses fécondes méditations, la France continuait d'être plongée dans les horreurs de la guerre civile, et, bien qu'il vécût tout à fait en dehors des passions de son époque, les haines religieuses et les persécutions, devenues plus violentes, ne pouvaient manquer de l'atteindre, lui, toujours fidèle à ses croyances, toujours inébranlable dans ses convictions. En 1588, affaibli par l'âge, presque octogénaire, il fut arrêté, enfermé à la bastille et menacé du dernier supplice. Matthieu de Launay, ancien ministre et alors l'un des Seize, insistait pour qu'on le conduisît au *spectacle public*, c'est-à-dire à la mort; mais le duc de Mayenne, qui le protégeait, fit traîner son procès en longueur. On lit dans l'histoire universelle de d'Aubigné et dans la Confession de Sancy, du même auteur, que le roi Henri III étant allé le voir dans sa prison, il lui dit ces paroles : « Mon bon homme, il y a quarante-cinq ans que vous « êtes au service de ma mère et de moi. Nous avons enduré que « vous ayez vescu en vostre religion parmi les feux et les massa« cres; maintenant, je suis tellement pressé par ceux de Guise « et mon peuple, que *je suis contraint* de vous laisser entre les « mains de mes ennemis, et que demain vous serez bruslé, si « vous ne vous convertissez. — Sire, répond Bernard, je suis « prest à donner ma vie pour la gloire de Dieu. Vous m'avez dit « plusieurs fois que vous aviez pitié de moi, et moi j'ai pitié de « vous, qui avez prononcé ces mots : *Je suis contraint!* Ce n'est « pas parler en roi, sire; et c'est ce que vous-mesme, ceux qui « vous contraignent, les Guisards et tout votre peuple ne pourrez « jamais sur moi; car je sais mourir. » Palissy mourut en effet, mais de sa mort naturelle, à la Bastille, en 1589. Ainsi se termina une carrière honorée par tant de talents et de si rares vertus.

« Pourquoi faut-il que l'une des plus belles époques de l'histoire de l'esprit humain, celle du plus vaste essor qu'aient pris à la fois les sciences, les lettres et les arts, soit ainsi souillée par des actes d'intolérance qui s'adressaient à la pensée, et cherchaient à contraindre par la violence une force qui échappe à toutes les entraves et ne tient aucun compte des obstacles qu'on lui oppose! La renaissance du goût, des talents et de la philosophie naturelle eût été en même temps celle de la civilisation tout entière, si la persécution n'en eût pas comprimé les élans généreux, et si des scènes de barbarie n'eussent pas été mêlées aux brillants combats que des esprits supérieurs livraient à l'ignorance et aux préjugés d'un autre âge. Palissy, comme après lui Galilée et Descartes, figurait parmi ceux qui n'hésitèrent pas à soutenir cette glorieuse lutte, comme à en subir les conséquences. Il porta les premiers coups au respect servile de l'antiquité, et réduisit à leur juste valeur ces vaines questions, ou plutôt ces principes jurés sur la parole du maître, qui faisaient la base de la scolastique du moyen-âge. Que l'on ne fasse donc pas à Bacon tout l'honneur de cette heureuse révolution dans la marche de l'esprit humain, car, un demi-siècle avant lui, un homme sans lettres et sans études proclamait hautement que le livre de la nature était le seul dans lequel il eût cherché à lire, et qu'un chaudron rempli d'eau et placé sur le feu lui avait appris plus de physique que tous les livres des philosophes. Provoquer une pareille réforme, en plein seizième siècle, n'était pas seulement un trait de génie, c'était encore un acte de courage. Il y avait toute une révolution dans la pensée de faire revenir les esprits de leur culte aveugle pour une philosophie surannée. Pour rompre en visière à des idées accréditées par les siècles et soutenues par un parti tout-puissant, il fallait se résoudre à affronter la persécution et la mort. C'est ce que savait fort bien Palissy sans l'avoir appris de Sénèque. Tel était le prix qu'il devait attendre et qu'il reçut en effet des services qu'il rendait à son siècle et à son pays.

« Né dans une condition obscure, mais largement doué des qualités qui constituent le génie, Palissy prouva qu'un tel ensemble de facultés n'a pas toujours besoin du secours de l'étude. Bien que, dans ses travaux d'art, il se soit montré l'émule des grands maîtres de l'art italien, on ne sait à quelle école il en puisa les principes. Physicien, géologue, chimiste, nul ne peut dire quels furent ses premiers maîtres, pas plus qu'il n'est possible de retrouver la source de son élocution facile et originale. Si l'éducation ne lui vint point en aide, elle ne contraria pas non plus ses dispositions naturelles, et peut-être faut-il attribuer à cette circonstance ce qui, dans ses vues scientifiques, nous frappe par la nouveauté, et dans ses écrits par la singularité du style. Artiste, savant, philosophe, il posséda cette variété de talents que l'on retrouve dans la plupart des hommes supérieurs qui, poursuivant une pensée primordiale, voulurent en saisir les rapports avec toutes les branches des connaissances humaines. Personne mieux que lui ne prouva cette vérité, que chaque art renferme une science tout entière pour quiconque veut l'approfondir dans tous ses détails. »

(1) Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50 c. — Rue de Seine, 33.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1ᵉʳ février doivent être renouvelés pour qu'il n'y ait point interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, N° 33.

Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1843. — DÉCEMBRE.

Jours du mois.	Hauteur du baromètre réduite à la température de 0 à midi.	Températures extrêmes de la journée. Minimum.	Maximum.	Températures moyennes de la journée.	État du ciel à midi.	Vents à midi.
	mm.					
1	756,27	6°5	11°1	8°9	Couvert, pluie fine.	N. O.
2	762,02	6 9	8,2	7,6	Couvert.	N. faible
3	768,18	3,1	6,9	5,1	Couvert.	O. N. O.
4	768,81	6,3	9,8	7,2	Couvert.	N. O.
5	766,46	5,4	6,9	6,2	Couvert.	S. O.
6	769,01	6,9	11,0	10,0	Couvert, éclaircies.	O.
7	768,40	4,9	11,0	8,1	Fortes vapeurs, nuages.	O. S. O.
8	764,51	10,3	12,7	11,6	Couvert, eclaircies.	O. fort.
9	765.29	8,8	10,0	9,4	Couvert.	O.
10	765,50	+ 7,0	8,5	7,8	Couvert.	N.
11	766,02	— 0,9	4,6	2,0	Beau ciel.	E.
12	768,73	— 1,7	+ 3,3	+ 0,9	Beau.	E. S. E.
13	770,44	— 4,0	— 1,9	— 2,9	Brouillard épais.	S. E.
14	773,17	— 4,0	— 0,9	— 2,4	Couvert.	N. O.
15	771,57	— 3,5	+ 4,8	+ 0,8	Couvert.	S. S. E.
16	769,30	+ 4,0	8,8	6.5	Couvert.	S. O.
17	769,94	7,0	9,0	8,0	Couvert.	S. O.
18	769,93	4,3	6,3	5,3	Brouillard épais.	S. O.
19	769,97	1,9	3,4	2,7	Couvert.	S.E. faible.
20	769,74	1,0	1,8	1,4	Couvert.	S. E.
21	770,35	1,0	3,7	2,4	Couvert.	S. E.
22	771,06	1,8	4,2	3,1	Couvert.	S. E.
23	771,87	1,2	4,6	3,0	Couvert.	S. S. E.
24	771,68	2,2	5,1	3,7	Couvert, bruine.	S E.
25	768,17	4,9	9,2	7,1	Très-nuageux.	E. N. E.
26	769,13	1,2	2,4	1,8	Couvert uniformément.	S.
27	771,06	2,0	5,2	3,7	Couvert uniformément.	S.
28	771,29	4,2	5,9	5,1	Couvert.	S.
29	769,18	0,7	3,2	2,0	Couvert, brouillard épais.	E.
30	763,27	— 0,7	0,9	0,1	Couvert.	S. E.
31	761,03	— 1,6	3,0	0,8	Couvert.	S.
Moyenne	768,14	2,8	5,9	4,4	Pluie dans la cour,	1 cent. 027.
					Pluie sur la terrasse,	0 cent. 900.

CONSIDÉRATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

SUR LE MOIS DE DÉCEMBRE 1843.

De toutes les sciences, la météorologie est celle qui démontre le mieux combien les assertions qui ne reposent pas sur une comparaison exacte et consciencieuse des faits sont dénués de fondement. Le mois de décembre dernier en est la preuve. Quel est l'habitant de Paris, je dirai mieux, quel est le météorologiste qui n'eût affirmé que la température moyenne de ce mois devait être supérieure à celle de toutes les années précédentes? Examinons cette moyenne en nous reportant à douze années en arrière. Le tableau suivant prouve que la température moyenne du mois de décembre 1843 n'est supérieure que de 0°,8 à la moyenne générale des onze mois de décembre qui l'ont précédé. Parmi ceux-ci, trois ont eu une moyenne supérieure à celle de décembre 1843, et la moyenne de 1837 était égale à la sienne.

DÉCEMBRE.

Années.	Température. Moyenne.	Maximum.	Minimum.	Oscillation mensuelle.	Baromètre. Hauteur moyenne à midi.	Oscillation mensuelle.	Quantité de pluie.
					mm.	mm.	c.
1832	4°3	13°1	— 3°3	16°7	759,19	20,81	5,420
1833	7,9	11,0	— 0,2	11,2	733,39	22,38	9,850
1834	4,1	13,1	— 2,8	15,9	753,99	26,10	8,502
1835	0,1	12,0	— 9 6	21,6	762,01	25,81	1,481
1836	4,1	13,2	— 9,8	23,0	751,27	26,68	5,820
1837	4,4	15,1	— 5 1	20,2	758,13	19,86	2,072
1838	4,8	14,3	— 6.0	20,3	760,38	33,73	2,824
1839	5,7	14,0	— 2,6	16 6	752.23	27,28	5,321
1840	— 2,3	7,7	— 13,2	20,9	759.66	31,83	»
1841	5,5	13,0	— 3,0	16,0	752,20	28,91	7,113
1842	4,1	13,0	— 3,5	16,3	762,88	25,79	0,915
Moy. :	3,6	13,0	— 5,4	18,4	757,32	26,33	4,932

Ces erreurs relatives à la moyenne proviennent de ce que l'on oublie toujours qu'une moyenne résulte également de températures extrêmes très-éloignées ou très-rapprochées. Ainsi 4° est la moyenne de — 10° (10° *au-dessous* de zéro) et + 18° (18° *au-dessus* de zéro); mais il est aussi celle de + 2° et + 6°. Le mois de décembre 1843 n'ayant eu que sept jours où le thermomètre soit descendu au-dessous de zéro d'un petit nombre de degrés, on en a conclu que sa température moyenne devait être élevée. On a oublié que si le mercure était à peine descendu au-dessous du point de congélation, il ne s'était pas beaucoup élevé au-dessus. En effet, la moyenne des températures les plus basses de chaque jour, ou des *minima*, est de 2°, 8, et celle des températures les plus élevées, ou des *maxima*, de 5°, 9, comme le prouve le premier tableau.

Considérons maintenant les extrêmes de température du mois de décembre 1843. Le point le plus bas où le thermomètre soit descendu est — 4°, 0; le plus élevé qu'il ait atteint, 12°, 7. Le parcours total de l'instrument, ou son oscillation mensuelle, a donc été de 16°, 7.

Depuis 1832, nous trouvons cinq mois de décembre où le thermomètre est descendu plus bas qu'en 1843, et neuf où il est monté plus haut. Ainsi, contrairement à ce que l'on aurait supposé *a priori*, ce mois est remarquable en ce que le thermomètre ne s'est jamais élevé aussi haut qu'il s'élève ordinairement. Comme il est descendu moins bas qu'à l'ordinaire, il en résulte que son parcours total, ou son oscillation mensuelle, est inférieure de 1°, 7 à ce qu'elle est en moyenne (18°, 4).

Ainsi, en résumé, sous le point de vue de la température, ce mois a été remarquable par son uniformité; plutôt chaud que froid, sans que néanmoins il présente rien d'extraordinaire sous ce point de vue, comme par exemple le dernier mois de l'année 1833.

Mais si la température du mois de décembre 1843 n'a rien offert d'exceptionnel, il n'en est pas de même si on étudie la pression atmosphérique mesurée par le baromètre. Celle-ci a été très-forte. En effet, le second tableau prouve qu'en moyenne cette pression est de 757mm, 32; le premier tableau fait voir qu'elle a été, le mois dernier, de 768mm, 14. Une telle différence entre des moyennes est rare et mérite d'être remarquée. L'élévation de la moyenne de décembre 1843 tient non-seulement à ce que le baromètre est monté très-haut, mais encore à ce qu'il a été habituellement fort élevé. En effet le second tableau prouve qu'en général il y a une différence de 26mm, 33 entre le point le plus bas et le point le plus élevé que le baromètre marque dans le cours du mois de décembre. Or, en comparant les hauteurs du baromètre à midi de décembre 1843, l'amplitude de l'oscillation n'a été que de 17 millimètres; par conséquent ces oscillations se sont maintenues entre des limites très-rapprochées.

En résumé, dans le mois de décembre de l'année dernière, le baromètre s'est maintenu habituellement beaucoup plus haut que de coutume, et ses oscillations ont été très-faibles.

La quantité de pluie a aussi été beaucoup moindre qu'à l'ordinaire. La seule année 1842 nous offre un mois de décembre où il soit tombé encore moins d'eau.

Ainsi donc, météorologiquement, ce mois se caractérise de la manière suivante : température uniforme et en moyenne un peu plus chaude qu'à l'ordinaire; baromètre très-haut et fixe; presque point de pluie; vents de N.O. et de S.E.; ciel couvert et brouillards.

Pouvons-nous expliquer les causes de la constitution météorologique de ce mois? Quelques-unes sans doute nous échappent; cependant il en est d'autres que la science peut très-bien analyser.

Le ciel ayant été généralement couvert et un brouillard épais ayant régné pendant le tiers moyen du mois, la température a été douce et uniforme. L'air ne s'est pas refroidi en rayonnant pendant les nuits sereines, ni réchauffé pendant le jour sous l'influence des rayons solaires. Le baromètre s'est tenu élevé parce que le vent a tourné du N.O. au S.E. et a soufflé habituellement dans la moitié boréale ou dans la moitié orientale de la rose des vents, où le vent élève beaucoup le baromètre, surtout en hiver. La présence des brouillards a tenu à la prédominence des vents de N.O. et de S.E. Si le N.E. avait régné, nous aurions eu, avec un baromètre très-haut, un ciel serein, du froid pendant la nuit, quelques heures chaudes pendant le jour, des gelées blanches le matin, un air sec au lieu d'un air humide, et notre santé, notre humeur, nos travaux et nos plaisirs se seraient fortement ressentis de cette différence.

Ch. M.

Modes.

On voit peu de nouveautés en chapeaux; toutes les innovations, toutes les recherches de la coquetterie sont pour les coiffures : petits bords, élégants turbans, coquets bonnets, coiffures espagnoles, italiennes, algériennes, occupent la pensée de toutes les femmes, et les modistes ne restent pas en arrière dans un moment aussi important; voyez dans les magasins de Lucy Hocquet combien vite une nouveauté en ce genre est suivie d'une autre; les plumes, les fleurs, les blondes, passent sous vos yeux comme de gracieuses visions.

La coiffure, nous le répétons, est dans tout son éclat; elle est tantôt riche, tantôt simple; quelquefois c'est une torsade de velours avec des pompons de chaque côté de la tête, à côté d'une coiffure algérienne aux broderies et franges d'or; ou bien encore de longues barbes gothiques attachées par un peigne dont chaque camée peut faire l'admiration d'un antiquaire; puis un petit bord en velours noir posé sur la tête et retenu par quatre épingles en magnifiques pierreries, ou encore un bonnet espagnol en dentelle noire avec des roses. Ces variétés donnent beaucoup d'éclat à un cercle.

Les robes à deux jupes ne se font pas seulement en tulle et pour bal, il s'en fait aussi en étoffe de soie, pékin satiné, moire, ou damas. Une des plus jolies façons qui en aient été faites dans ces derniers temps est sans contredit celle que *l'Illustration* représente ici.



Ces deux jupes sont pareilles au pékin rayé. La seconde, plus courte, a cinq ouvertures garnies de passementerie et glands; le même ornement est répété à la berthe et aux manches; cette forme, comme on le voit, est très-nouvelle; elle vient se placer avec avantage entre les robes à tablier et les jupes ouvertes sur les côtés, qui étaient et qui resteront en grande faveur tout l'hiver.

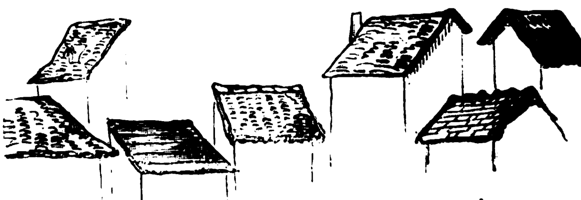
Rébus.

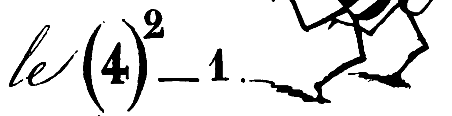
EXPLICATON DU DERNIER RÉBUS.

Les cigares sont augmentés d'un sou, et les fumeurs diminuent.









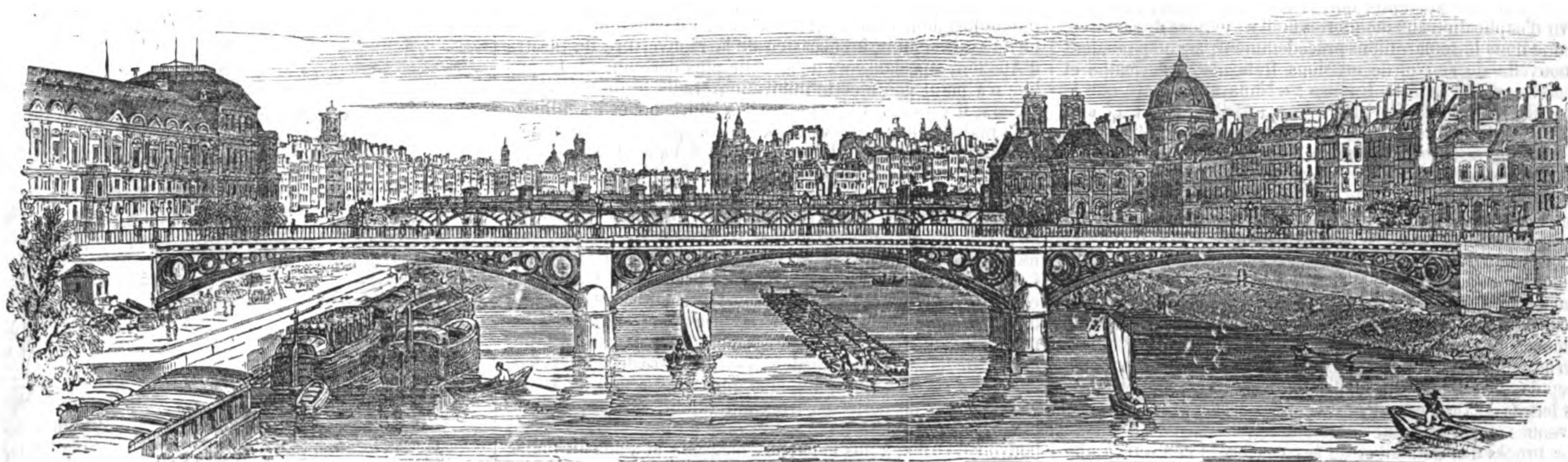
On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.
A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.
A Saint-Pétersbourg, chez J. Issakoff, Gostinoï-dwore, 22.

Jacques DUBOCHET.

Tiré à la Presse mécanique de Lacrampe et Ce, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 48. Vol. II. — SAMEDI 27 JANVIER 1844.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

Histoire de la Semaine.

Toute la semaine a encore été remplie par la discussion de l'adresse de la Chambre des Députés, dont les débats ont eu une élévation et une importance qui rappellent les époques



(M. Thiers.)

les plus brillantes de nos luttes parlementaires. Trois orateurs en ont principalement porté le poids : M. Guizot, M. Thiers et M. Billaut. Au moment où nous mettions notre dernier numéro sous presse, M. Billaut montait à la tribune et, dans une de ces revues complètes, ingénieuses, piquantes, comme il sait les faire, et dont la manière incisive de l'orateur double encore l'effet et l'éclat, examinait tous les actes de la politique extérieure du cabinet, et mettait en relief ce qu'il regarde comme ses fautes. Cette attaque a amené le lendemain à la tribune M. le ministre des affaires étrangères, qui s'est efforcé de suivre pas à pas, d'emboîter son adversaire, et de démontrer que là où l'on avait cru voir de la faiblesse il n'y avait eu que de la prudence. Ainsi se serait terminée la dernière semaine parlementaire si un débat que nous avions pressenti et annoncé, la vérification de l'élection de M. Charles Laffitte, n'était venu ajouter à ces grandes journées oratoires un intérêt épisodique. Nous y reviendrons tout à l'heure. La séance de lundi a été une des plus importantes dont mémoire de député ait conservé le souvenir. M. Thiers s'était montré, dans le premier discours dont nous avons précédemment fait mention, orateur plein d'habileté et d'apparent abandon, adversaire d'autant plus redoutable que la mesure était toujours parfaitement gardée. Examinant cette fois notre situation extérieure, il a traité la question des alliances, les conditions auxquelles elles se forment, leurs causes naturelles et leurs causes momentanées, non plus en orateur, mais en homme d'État qui a profondément réfléchi sur un difficile sujet, et qui, s'en étant rendu maître, peut le résumer d'une façon claire et saisissante pour tout le monde. Son exposé renfermait la condamnation de la politique actuelle. M. Guizot, toujours infatigable et le seul athlète du ministère que la majorité voie avec confiance monter à la tribune, lui a succédé. Sa parole a toujours été éloquente, mais moins inspirée et moins heureuse que lorsqu'il avait répondu à M. Berryer. Comme ce dernier, dans cette occasion nouvelle, il avait à se défendre, et le discours de M. Thiers avait été si élevé et si peu personnel, qu'à une défense il était impossible de substituer, aux applaudissements de la Chambre, une attaque et des récriminations. M. Guizot l'a senti, il a accepté et subi les conséquences de cette situation. — On a vu reparaître les mêmes orateurs sur plusieurs autres paragraphes de l'adresse; mais, dans toute cette discussion, on a paru moins préoccupé des scrutins auxquels on procédait, que du travail intérieur qu'elle semble devoir assez prochainement amener dans le sein de la majorité. Il n'y a pas d'exemples, que nous sachions, d'un ministère renversé par les votes d'une discussion d'adresse. En 1839, le ministère du 15 avril eut la majorité. Une louable susceptibilité la lui fit regarder comme insuffisante; mais il avait, lui aussi, la majorité. Ce n'est point aux premiers coups de feu que les changements de front s'opèrent et que les gros bataillons se dissolvent. Quand, dans une première attaque, un parti a montré de l'ensemble, de la précision, de l'habileté; quand il a su, par sa discipline, inspirer confiance à la portion incertaine de ses adversaires, il s'opère ensuite dans leurs rangs une fermentation qui ne tarde pas à éclater. On a déjà cru en voir un symptôme dans un simple vote d'ajournement de discussion demandé par M. Thiers et obtenu par une majorité composée de la gauche, du centre gauche et de cette partie du centre qui a toujours passé pour prêter au cabinet actuel un concours sans sympathie réelle, et pour croire qu'une alliance était possible entre le centre gauche et elle, dès que les chefs de ces deux fractions trouveraient un terrain commun.

Nous revenons au malencontreux élu de Louviers. Nous avons dit le reproche qui lui était adressé : son élection, avait-on publié par avance, était le résultat, le produit d'un marché. M. Grandin, député d'Elbeuf, est venu exposer ces griefs. Le choix de l'agresseur n'était pas le plus heureux possible; car il était facile de répondre, comme on l'a fait, que c'était là une lutte de deux villes rivales. L'attaque n'était pas assez habile pour faire disparaître ce que le choix avait de mal entendu, et il est probable que, si l'on eût voté immédiatement, les assertions de M. Grandin n'eussent pas été considérées comme suffisamment probantes, et que M. Charles Laffitte eût été admis. Malheureusement pour le nouvel élu il a demandé à répondre. Il l'a fait sans l'embarras qui accompagne d'ordinaire et protége en quelque sorte un début; et c'est avec une confiance parfaite et un aplomb que beaucoup de vétérans de la Chambre envieraient, qu'il est venu confirmer par ses incroyables déclarations tout ce qu'avait avancé M. Grandin. Il s'était proposé de combattre ses conclusions, il en rendait l'adoption inévitable; et quand ses déclarations agitaient la Chambre, il n'en était en rien décontenancé, mais laissait voir un étonnement qui semblait dire : Mais où suis-je donc ici? est-ce que j'aurais affaire à d'honnêtes gens? Ce maladroit plaidoyer et la demande faite par M. Dufaure d'une enquête ont déterminé presque unanimement la majorité à se joindre à la gauche et à casser immédiatement cette élection.

Pour ceux qui ne regardent pas comme probable un changement de cabinet, un mouvement prochain semble assez vraisemblable. M. de Bastard, président de chambre à la Cour de cassation, vient de mourir; M. Laplagne-Barris est d'avance désigné pour le remplacer; mais en même temps un autre président de la Cour souveraine, M. Zangiacomi, serait amené par des considérations de famille à abandonner son



(M. Guizot.)

siége à M. Martin (du Nord), que M. le procureur-général Hébert remplacerait à la chancellerie. Voilà ce qu'à la salle des conférences du palais Bourbon l'on regarde comme arrêté, ainsi que dans la chambre du conseil de la Cour de cassation, fort émue depuis quelques jours des débats de l'affaire

de M. Defontaine, juge suppléant du ressort de Douai, cité devant elle pour être allé à Belgrave-Square, de la correspondance à cette occasion de M. Madier de Montjau avec quelques journaux, et de la publicité donnée, on ne sait trop comment, à la discussion secrète de toute cette affaire.

Nos nouvelles extérieures ont été peu nombreuses et peu certaines. Nous avons lu dans la *Gazette navale et militaire*, journal qui a cependant un caractère presque officiel en Angleterre, la note suivante, qui, si elle se confirmait, pourrait servir d'explication aux moqueries dont les feuilles de Londres, comme nous le remarquions précédemment, accompagnaient la nouvelle de l'envoi de missions française, américaine et danoise dans le Céleste Empire : « Nous apprenons que le major Pottinger, défenseur héroïque d'Hérat, est porteur du traité additionnel de la Chine, par lequel sir Henri Pottinger a si sagement mis nos relations à venir avec la Chine à l'abri des intrigues, des cabales d'*une bande d'ambassadeurs* et envoyés des États européens et *des États repoussés*. » — On a dit aussi qu'un successeur avait été donné au contre-amiral Dupetit-Thouars dans la mission qu'il remplit avec fermeté dans l'océan Pacifique. Tous ces bruits, nous le répétons, ont besoin de confirmation. — La *Gazette de Turin* annonce que le consul sarde s'est retiré de Tunis, mais que le consulat est géré par le vice-consul, et que ses relations diplomatiques ne sont pas interrompues. Déjà la Porte s'est interposée, et la France ayant offert sa médiation, qui a été acceptée, les chances de collision se sont bien affaiblies. — Des lettres de Tanger parlent de nouvelles et graves difficultés survenues entre la France et le Maroc.

Le procès d'O'Connell et de ses coaccusés continue à absorber toute l'attention de l'Angleterre et tient l'Irlande dans une émotion que l'agitateur sait entretenir et contenir. Des journaux politiques de Londres ont cru indispensable, pour satisfaire la curiosité de leurs lecteurs, d'ouvrir leurs colonnes aux illustrations, et des dessins, analogues à ceux que nous avons publiés il y a huit jours, ont paru cette semaine dans le *Sun*, journal quotidien. Les deux premiers jours du procès ont été remplis par le réquisitoire de l'avocat-général, qui, de l'aveu des journaux anglais, n'a pas produit d'effet défavorable aux accusés. Puis sont venues des dépositions qui jusqu'ici établissent assez mal le chef de conspiration; car ce mot comporte une idée de mystère et de secret que rendent difficile les réunions de milliers de repealers dont les témoins, sténographes ou agents du gouvernement, viennent faire le récit. Ces déposants se montrent assez peu contents du rôle qu'on leur fait jouer; ils ont presque tous jusqu'ici été fort impartiaux et fort modérés, et le second témoin, M. Ross, sténographe, a déclaré que, s'il avait su l'emploi que le gouvernement voulait faire du compte rendu des meetings, pour rien au monde il n'eût accepté la mission qu'on lui a donnée. Cette déclaration a été très-favorablement accueillie. — Ce qui n'a eu ni la même faveur, ni le même accueil, c'est l'exigence de l'avocat-général, M. Kemmis, qui voulait que les honnêtes jurés demeurassent, pendant tout le temps du procès, absolument isolés de toute communication avec l'extérieur, et ne sortissent de la salle d'audience que pour passer dans des appartements contigus qu'on leur avait fait préparer. Un cri général s'est élevé du banc du jury contre la prétention de M. Kemmis, qui garantissait, du reste, que les pièces étaient chaudes et les lits excellents. « Mais, s'est écrié un des jurés, c'est donc à dire que nous subirons la prison en attendant qu'on sache si les accusés y seront condamnés. » La Cour, investie d'un pouvoir discrétionnaire, a décidé que les jurés iraient coucher chez eux s'ils s'engageaient à dénoncer à la justice quiconque leur parlerait du procès. — Cette tolérance est d'autant mieux entendue qu'un des membres du jury est un vieillard de soixante-dix-sept ans, qui a négligé de se faire rayer de la liste à raison de son âge, et que les accusés ont refusé de récuser. S'il tombait malade, la cause serait nécessairement renvoyée à une autre session. O'Connell se montre calme, souriant, et répète souvent : « Notre cause est gagnée, quoi qu'il advienne dans cette enceinte, si la paix se maintient en Irlande, et, Dieu aidant, elle s'y maintiendra. » — Les débats de Dublin détournent un peu l'attention de l'ouverture du Parlement, à laquelle la reine ira procéder le 1er février.

En Espagne, dont l'ambassadeur, M. Martinès de La Rosa, a été reçu par le roi, le cabinet Gonzalès Bravo continue à jouer un triste rôle. Les élections complémentaires ont été favorables aux progressistes, et le témoignage d'estime que M. Olozaga a reçu en cette circonstance de ses concitoyens lui a inspiré une lettre de remerciements datée de Lisbonne, dans laquelle il déclare que si, menacé dans sa demeure, il s'est déterminé, d'après l'avis de ses amis politiques, à quitter l'Espagne, il est prêt à y rentrer dès qu'on voudra donner suite à sa mise en accusation, qu'il appelle de ses vœux. — A Séville et dans la Galice, la résistance s'organise contre la loi des municipalités. — A Madrid, le général Narvaez prend ses mesures pour combattre les résistances, et 2 millions ont été demandés au ministre des finances pour l'organisation et la mobilisation de trois corps d'armée à établir dans ce but. — Ametler et un certain nombre d'officiers sont arrivés à Perpignan, venant de la citadelle de Figuières, dont la capitulation a été sanctionnée à Madrid. — Nous devons enregistrer le jugement porté par un des membres les plus influents du Parlement belge, M. Devaux, dans la discussion du budget à la Chambre des Députés, contre la marche des ministres actuels du roi Léopold : « Par une politique toujours la même, on a voulu faire craindre au gouvernement français une alliance avec l'Allemagne et à l'Allemagne une alliance avec la France. La politique a été double à l'extérieur, comme la politique de M. le ministre de l'intérieur est double à l'intérieur du pays, ce qui doit aussi avoir le même résultat : à l'intérieur, le gouvernement flotte entre les deux partis, et s'est fait déconsidérer par l'un et par l'autre; de même, à l'extérieur, il a eu, à l'égard de la France et de l'Allemagne, une politique peu sincère, et il a fini par être méprisé par l'un et l'autre pays. » — Une lettre de Rome, citée par la *Gazette d'Augsbourg*, va au-devant de nouvelles qu'on pensait avoir déjà été expédiées en France, et devoir y être dénaturées. Nous la citons textuellement : « Les journaux français annonceront peut-être que des esprits mécontents cherchent à fomenter des troubles dans notre capitale; pour éviter toute méprise à ce sujet, nous dirons ce qui s'est passé en réalité. Les danseurs avaient le droit de paraître sur la scène, dans les ballets, avec des habits d'une transparence extraordinaire. Cette tolérance, qui remonte fort loin, était un vrai scandale. En conséquence, l'autorité avait enjoint, à l'occasion de la réouverture du théâtre d'Apollon, aux danseurs de se vêtir plus décemment. Le public n'a point goûté cette innovation. Dans le théâtre et au dehors, il y a eu des rixes entre les bourgeois et les militaires; mais quelques arrestations ont été opérées, et le calme a été promptement rétabli. » — On lit dans le *Journal Allemand de Francfort* : « L'interrogatoire final de MM. Haber, de Arndt et de Thouret a eu lieu le 16 à Alzei, devant le juge d'instruction. Les débats publics auront lieu bientôt, et le jugement ne pourra tarder à moins que les accusés ne veuillent faire venir de Bade des témoins à décharge. Cela entraînerait nécessairement des lenteurs. On dit en effet que les accusés ont adressé aux autorités badoises une demande dans ce but. On pense que les autorités mettront d'autant plus d'empressement à satisfaire à ce désir, que M. de Haber est sujet badois. » — Une lettre de Montevideo, en date du 4 novembre, annonce que, dans la nuit du 1er au 2 novembre, un corps de trois mille hommes étant sorti de la ville, s'est emparé de la petite rade de Budes, qui était au pouvoir d'Oribe, a mis le feu aux magasins et a détruit toutes les marchandises qui s'y trouvaient. Dans cette sortie, les Montévidéens n'ont eu que vingt hommes tués; un de leurs officiers a été fait prisonnier. Comme de leur côté ils avaient pris un officier d'Oribe, le gouvernement a fait offrir l'échange à ce général; mais, comme de coutume, les assiégeants ont reçu pour toute réponse la tête de leur compatriote, à laquelle on avait coupé une oreille. M. le ministre de la marine a dit à la tribune de la Chambre des Députés que le gouvernement montévidéen ne pouvait tenir longtemps encore, qu'ainsi cette triste et longue affaire touchait à son terme, et que nous étions au moment de recueillir les fruits de la politique ferme et éclairée suivie depuis quatre ans sur les bords de la Plata; ces paroles ont été vivement attaquées. Pour nous, nous avouerons la crainte que M. le ministre, en nourrissant l'espoir de voir Montevidéo succomber et en tenant pareil langage, ne se laisse trop aller à la satisfaction d'amour-propre que peut éprouver l'amiral signataire du traité avec Rosas; nous craignons qu'il ne se préoccupe pas assez des dangers que cette catastrophe, objet de ses vœux, fera inévitablement courir aux Français qui se trouvent sur ces bords. Quels que soient le dévouement et l'énergie bien éprouvés de nos marins, la station que nous entretenons dans ces parages, composée seulement d'un brick et d'une corvette, est complétement insuffisante pour protéger nos vingt mille compatriotes au milieu du bouleversement sanglant que l'on prévoit et que l'on regarde comme prochain.

L'Académie des Sciences morales et politiques a pourvu au remplacement de MM. Edwards et de Gérando, qu'elle avait récemment perdus. A l'une comme à l'autre élection le nombre des votants était de 26; à la première, après trois tours de scrutin sans résultat, M. Frank a été élu au ballottage : il a réuni 13 voix. M. Lélut en a obtenu 12. Il y a eu un billet blanc. — A la seconde élection, après le même nombre de tours de scrutin, également sans résultat, M. Lélut, prenant sa revanche, a été nommé au ballottage : il a réuni 14 voix. M. Peisse en a obtenu 11. Il y a encore eu un billet blanc. On dit que la discussion de l'adresse à la Chambre des Députés avait empêché de se rendre à l'Institut un certain nombre de membres de l'Académie, qui passaient pour favorables à M. Peisse.

Des accidents nombreux ont été, cette semaine, enregistrés dans les journaux. Une fuite et un commencement d'incendie survenus dans une usine à gaz située dans un des faubourgs de Paris, nous fourniront l'occasion de parler prochainement de ces curieux et importants établissements. — Un autre incendie a également éclaté dans l'enceinte, voisine du Luxembourg, où se trouvait déposé le matériel dont se servait M. le marquis de Jouffroy pour les expériences du système de chemin de fer dont *l'Illustration* a rendu compte dans son avant-dernier numéro. Une lettre de M. de Jouffroy, insérée dans les feuilles judiciaires, attribue sans hésitation ce sinistre à la malveillance. — A Reims, dans un cours de chimie où étaient faites des expériences sur le gaz, un endiomètre a été brisé; une explosion a eu lieu, et cinq élèves ont été blessés. — A Toulouse, une aéronaute, madame Lartet, qui s'était embarquée dans une montgolfière imparfaite, a failli payer de sa vie ses téméraires expériences. Elle est tombée dans la Garonne, dont les eaux étaient considérablement grossies, et n'en a été tirée que par le dévouement de plusieurs bateliers. C'est du reste la sixième chute qu'elle faisait dans cette même rivière; mais celle-ci a pensé lui être définitivement fatale.

Des crimes audacieux, dont les auteurs sont encore inconnus, ont, depuis le commencement de ce mois, effrayé Paris et ses environs. En attendant que la justice, dont l'activité est en ce moment absorbée en très-grande partie par des procès de presse et des demandes en dommages civils, parvienne à mettre la main et à faire asseoir sur les bancs de la Cour d'assises ces meurtriers jusqu'ici anonymes, les habitués de ces sortes de débats suivent avec une curiosité assidue ceux de l'affaire Poulmann, assassin de l'aubergiste de Nangis. On frémit en entendant les confessions de cet homme, en voyant le calme de cet assassin. Encore fait-il ses réserves et renvoie-t-il après son jugement pour se livrer à des aveux plus explicites, à un épanchement plus complet.

Outre la mort de M. le président de Bastard, que nous avons mentionnée plus haut, nous avons à comprendre également dans ces dernières lignes celles du maréchal comte d'Erlon, dont *l'Illustration* a publié le portrait accompagnant une notice (tome Ier, page 112); de sir Francis Burdett, en Angleterre; de M. de Montferrand ancien inspecteur-général des études, nommé récemment directeur au ministère de l'instruction publique; de M. Teillard-Nozerolles, député du Cantal, et de la veuve de l'illustre maréchal Gouvion-Saint-Cyr.



Théâtre-Français : *Un Ménage parisien*, comédie en cinq actes et en vers, de **M. Bayard**. — **Variétés** : *Marjolaine*. — **Vaudeville** : *Paris bloqué*.

M. Bayard est un de nos producteurs dramatiques les plus féconds, et, comme on dit, un de nos vaudevillistes les plus distingués; mais enfin, jusqu'ici, M. Bayard n'avait obtenu que des succès de théâtres secondaires : le Gymnase, le Palais-Royal surtout, le théâtre des Variétés et le théâtre du Vaudeville avaient été ses seuls champs de bataille; deux ou trois comédies tentées à l'Odéon, il y a quelque quinze ou vingt ans, au début de la carrière de M. Bayard, ne peuvent être comptées que pour des coups d'essai. En revanche, M. Bayard occupe depuis longtemps toutes les avenues du Vaudeville : il y est un des plus heureux, et, à part M. Scribe, qui les domine tous, il n'en est guère qu'on puisse lui comparer.

On se lasse de tout cependant, même de réussir toujours : M. Bayard, au rebours de la maxime de César, semble donc s'être lassé d'être le premier dans un village; voici qu'il tente de le devenir à Rome; ce n'est plus d'un vaudeville qu'il s'agit avec lui, mais d'une comédie en cinq actes et en vers. Le sujet en est grave, comme on va le voir, et tient par plus d'un côté aux intérêts moraux de la société et de la famille.

La comédie nous conduit d'abord chez M. et madame Vernange : M. Vernange est un homme honorable, jeune encore, spirituel, mais légèrement enclin à la dissipation et au plaisir; madame Vernange a toutes les qualités d'une aimable femme; veuve d'un premier mari, elle a épousé Vernange en secondes noces, du moins le monde le croit ainsi, et c'est là le point important de la comédie. Le fils du premier lit, Arthur, jeune officier de marine, est la joie et l'orgueil de sa mère; Vernange, tout beau-père qu'il est, a, de son côté, pour Arthur une véritable affection.

Les choses vont ainsi quand M. Bernais et sa sœur, mademoiselle Bernais, amis et voisins des Vernange, viennent leur rendre visite : il s'agit d'un bal que Bernais donne le lendemain même; une querelle s'est élevée, au sujet de la liste des invitations, entre la vieille demoiselle Bernais et son respectable frère : mademoiselle, qui a des principes, ne veut pas inscrire sur cette liste une certaine dame Vernillac; monsieur insiste au contraire pour qu'elle soit invitée. Mais pourquoi n'inviterait-on pas madame Vernillac? C'est que l'union de madame Vernillac et de M. Vernillac est d'une légitimité plus que suspecte. « Qu'y manque-t-il? s'écrie Bernais. — Presque rien, réplique la sœur : l'église et la mairie! »

A ces mots Vernange se trouble, et madame Vernange pâlit. Quoi donc! seraient-ils tous deux dans une situation analogue? Précisément! Vernange et madame Vernange ne sont époux qu'aux yeux du monde; en réalité ils ne sont qu'amants. Nous allons indiquer les principales conséquences de cette situation équivoque.

Le bal de Bernais a lieu : on cause, on danse, on joue, on médit. Parmi les médisants se trouve un jeune homme qui a trouvé, dans une lettre tombée entre ses mains, le secret de Vernange et de sa maîtresse. Tout en raillant, à droite et à gauche, la vertu et l'honnêteté des assistants, il en vient à ce fait, que madame Vernange n'est pas madame Vernange. Arthur est là qui entend tout; Arthur, qui aime et vénère sa mère; Arthur, qui n'a jamais soupçonné la faute où un moment d'entraînement l'a conduite. « C'est une infâme imposture! s'écrie-t-il en s'adressant au conteur indiscret, une lâche calomnie, et vous m'en rendrez raison. — Soit! dit l'autre. A demain? — A demain, » répond Arthur.

Bientôt le bruit de cette querelle arrive aux oreilles de la mère; c'est Bernais qui la lui annonce. Jugez de ses terreurs. Quoi! son fils va se battre! « Vous empêcherez aisément ce malheur, dit le bonhomme Bernais. — Comment! — En prouvant à ce jeune étourdi qui vous a outragée qu'il s'est trompé, et que vous n'êtes pas ce qu'il pense. » Alors la pauvre femme est obligée de tout avouer, et de se confier à l'honnêteté de Bernais. Non, elle n'est pas la femme de Vernange: aveuglée par un penchant irrésistible, séduite par des promesses toujours différées, elle s'est mise dans cette situation coupable dont elle commence à comprendre tous les dangers.

Le reste de la comédie ou plutôt du drame se devine: à la suite de cette insulte et de cette provocation, la mère n'est occupée qu'à sauver son honneur, à détourner de son fils le coup qui le menace, et à l'arracher aux chances de ce duel fatal; de son côté, le fils interroge sa mère, et peu à peu arrive à savoir le véritable mot de l'aventure; alors ce sont des inquiétudes et des larmes réciproques, douleurs d'un fils blessé dans la réputation de sa mère, pleurs d'une mère inquiète de son fils et près de le perdre ou de rougir devant lui. Quant à Vernange, il continue sa vie légère et ne prend aucune part à ces désespoirs qui s'agitent autour de lui; mais enfin la vérité lui est connue; alors cet homme, indifférent et frivole en apparence, montre le cœur et les sentiments d'un honnête homme; il veut empêcher Arthur de se battre; c'est lui que cela regarde; mais comment éviter le scandale? Comment sauver la réputation de la femme qu'il aime et qui jusqu'ici a porté son nom? Vernange emploie le moyen le plus sûr: devant tous il déclare qu'à ses yeux elle a toujours été madame Vernange, mariés tous deux en Angleterre, selon la coutume anglaise. Vernange était de bonne foi en croyant son union à l'abri de toute atteinte; mais puisqu'on doute, il satisfera à la loi française et renouvellera le contrat à la face de tout le monde et dans toutes les rigueurs légales. Ce biais adroit et cette chaleur d'âme désarment les plus incrédules, jettent le repentir dans le cœur du provocateur qui s'excuse, empêchent le duel, comblent Arthur de joie, mettent en déroute les médisants, et rendent le bonheur à madame Vernange, qui sera incessamment bien et dûment mariée à la française. Ainsi tout le monde est content, même M. Bayard, qui a réussi.

L'ouvrage, en général, manque de force et de chaleur; les caractères pourraient être plus solidement et plus nettement posés, les passions mises aux prises avec plus de vivacité; on peut dire que l'auteur n'a fait qu'effleurer son sujet et n'en a pas sondé toutes les profondeurs; mais des situations dramatiques, surtout vers le dénoûment, une versification agréable, facile, spirituelle, bien que manquant de contrastes et d'élan, ont fait le succès de M. Bayard. Provost, Régnier, Geffroi, Maillart, madame Mélingue et mademoiselle Denain y ont contribué, chacun pour sa part de zèle et selon son talent.

— Marjolaine est une petite fermière du théâtre des Variétés, non pas en sabots et en robe de bure, mais pimpante et enrubannée, pied fin et jupon coquet. Deux gentilshommes la courtisent, l'un en habit de marquis, c'est-à-dire dans son costume naturel; l'autre déguisé en garçon de ferme; le premier est un niais dont la fermière se moque, le second un habile séducteur qui commence à faire son chemin. Mais une baronne survient, et voilà la guerre allumée; peu à peu, madame la baronne attire le galant à elle, et finit par l'enlever à Marjolaine; celle-ci se désole d'abord, puis elle fait cette réflexion philosophique, qu'après tout les marquis reviennent de droit aux baronnes, et les fermiers aux fermières; ce disant, elle épouse Gros-Jean.

Le joli visage et la douce voix d'une jeune débutante, nommée mademoiselle Valence, sont ce qu'il y a de mieux dans ce vaudeville de MM. Cormon et Dennery.

Dans *Paris bloqué*, autre vaudeville, de M. Morel-Dupéré, la fronde est en jeu: il s'agit d'un jeune gentilhomme royaliste qui file une intrigue amoureuse avec la femme d'un frondeur; à la place de cette femme, qui est la vraie coupable, une honnête femme se trouve compromise. Tout le vaudeville roule sur ce quiproquo, qui se dénoue par le triomphe de l'innocence.

Ceci vaut beaucoup mieux que *Marjolaine*, pour le goût du dialogue et l'esprit.





Courrier de Paris.

Chacun a son saint: ces demoiselles fêtent sainte Catherine, ces messieurs saint Nicolas; les cordonniers sont voués à saint Crépin; saint Charlemagne est le patron des colléges; bienheureux saint qui ouvre les grilles pour vingt-quatre heures et donne la volée et la liberté à cette nichée d'oiseaux bruyants et jaseurs qu'on nomme des écoliers! Saint trois et quatre fois béni, *terque quaterque!*

La Saint-Charlemagne n'est pas seulement chère aux colléges par les douceurs d'un congé, elle a des agréments culinaires qui les affriandent; mais si tous peuvent aspirer à l'honneur de mordre au gâteau, le nombre des élus est limité: il faut avoir lutté avec éclat, il faut avoir conquis le premier rang à la grande bataille du thème, des vers et de la version; tout élève qui a obtenu cette palme vient s'asseoir au banquet, et le collége, pour le récompenser de ses victoires, met, ce jour-là, un peu de vin dans son eau.

Le dîner de la Saint-Charlemagne est une espèce d'avant-garde à la fourchette de la distribution des prix qui termine l'année scolaire; seulement, au lieu de couronnes, le lauréat obtient un morceau de dinde farcie ou de galantine; au lieu de livres attachés par une faveur rose et reliés en veau, il mange le veau lui-même à l'huile ou cuit dans son jus.

Dans les états de service d'un écolier, avoir tâté de la Saint-Charlemagne est un titre de gloire; on dit au collége: J'ai été à la Saint-Charlemagne, j'ai été au concours général, comme d'autres disent: J'étais à Austerlitz et à Wagram! Et plus tard, quand ces enfans sont devenus des hommes, s'ils se rencontrent au milieu d'une vie de luxe et d'abondance, dans les joies d'un repas sensuel, il leur arrive de se demander en souriant d'un air de regret: « Te souviens-tu de ce bon petit vin plat de la Saint-Charlemagne! »

On boit, en effet, à ce festin d'écoliers que Balthazar n'accepterait pas, mais que la vive gaieté de l'enfance assaisonne et rend plus aimable que les splendides repas; oui, on y boit..... jusqu'à du champagne; mais les coteaux d'Aï n'en sont pas complices; c'est un nectar parfaitement doux de caractère, dont saint Charlemagne est l'inventeur prudent et l'unique propriétaire.

Rien ne manque à la fête, pas même les poëtes et les orateurs; le proviseur ou le censeur adresse une petite allocution aux assistants, à la façon de Démosthènes et de Cicéron, entre la poire et le fromage; et parmi les jeunes convives, il y a toujours un Ovide, un Virgile, un Voltaire ou un Gresset en herbe, qui réplique par quelques centaines d'hexamètres ou d'alexandrins. Le grand Charlemagne défraie ces rimes, bien entendu; c'est lui qu'on loue, c'est lui qu'on chante, et le poëte ne manque jamais de comparer les Saxons de Witikind, pourfendus par ce terrible conquérant, aux débris des pâtés mis en pièces et qui jonchent la table.

La Saint-Charlemagne tombe au vingt-huitième jour de janvier; au moment où nous publions ces lignes, les colléges de Paris sont en pleine Saint-Charlemagne; malheureusement, cette année, le bon saint a choisi un dimanche pour se manifester à ses adorateurs; c'est une petite malice d'almanach qu'il leur joue; l'année prochaine il arrivera un lundi, et ainsi il vous vaudra deux jours de congé, mes chers petits amis. Prenez patience! — S'il est bien de parler des choses, mieux vaut encore les faire voir: c'est le procédé de *l'Illustration*; elle joint l'exemple au précepte; voici donc un *fac simile* de la Saint-Charlemagne qu'elle me charge de mettre sous vos yeux. Où la scène se passe-t-elle? Aux colléges Bourbon, Saint-Louis, Henri IV, Rollin, Louis-le-Grand, peu importe: tous les dîners de Saint-Charlemagne se ressemblent. — Voyez la joie de nos écoliers! certes, ils songent moins à manger qu'à se divertir et à se jouer quelques malins tours; cependant, un personnage se distingue par son appétit, au milieu de ces riants convives. Par Comus! quel mangeur! on voit qu'il profite de l'occasion, et ne rencontre pas tous les jours une table aussi bien garnie. — Quel est cet affamé? — Ne le devinez-vous pas? Et quel autre qu'un maître d'études peut se livrer avec tant de satisfaction aux agréments du festin? — Le maître d'études est sobre par nécessité; l'année pour lui est un grand jeûne. Mais vient la Saint-Charlemagne, et le maître d'études s'en donne pour le passé et pour l'avenir; semblable à ces maigres figurants de comédie qui se gaudissent et font chère-lie dans le vaudeville où le drame qui leur fournit par hasard à souper.

Puisque nous voici au vaudeville, restons-y, et entrons au théâtre des Variétés; là nous trouverons Bouffé, son nouvel hôte, Bouffé que le Gymnase a perdu. Mais Bouffé n'est-il donc qu'un acteur de vaudeville? n'est-ce pas là un mot bien petit pour un si grand talent, et Bouffé ne le dépasse-t-il pas de toute la tête? Oui, sans doute, l'homme qui a créé Michel Perrin, le père Grandet, le pauvre Jacques et tant d'autres personnages par lui marqués au coin de l'observation et de la vérité profonde, celui-là fait mieux que jouer le vaudeville: il s'élève jusqu'à l'art des éminents comédiens.

Il faut mettre l'oncle Baptiste au nombre des rôles où Bouffé excelle, et qu'il a particulièrement frappés de son estampille; nous en parlons ici, parce que la pièce vient de passer du Gymnase au théâtre des Variétés; Bouffé l'avait emportée dans ses bagages. Au fond, c'est une production assez médiocre, où l'honnêteté des intentions et des sentiments mérite d'être louée plutôt que l'habileté et la finesse du travail; mais Bouffé relève ce qu'il y a de vulgaire dans l'œuvre par une exécution admirable: c'est, pour le coup, que l'auteur doit allumer un beau cierge en l'honneur du comédien.

Cet oncle Baptiste est un ancien soldat redevenu ouvrier après la guerre. — Baptiste a le cœur excellent et d'une probité à toute épreuve; je vous défie de trouver un plus brave homme, plus sensible, plus dévoué, plus prêt à se donner à vous, corps et âme; mais l'éducation manque à toutes ces vertus; Baptiste sent que c'est par là qu'il pèche; cette conviction le rend défiant, susceptible, à l'égard de ceux qui se distinguent de lui par les manières et par la fortune; pour un rien, Baptiste croit qu'on le dédaigne ou qu'on veut l'humilier; ce n'est pas contre le premier venu, mais contre son propre frère qu'il exerce cette susceptibilité, contre son frère que le travail et l'intelligence ont placé honorablement dans le monde, en effaçant les traces de son ignorance première. De là, de la part de Baptiste, des soupçons sans fondement, des querelles à tout propos, des ruptures douloureuses que l'amitié de ce frère ne peut empêcher; il y a même une heure terrible, où la prévention de Baptiste est si aveugle et si violente, qu'elle compromet l'honneur et la fortune de l'excellent homme. Oui, dans un moment d'ivresse, égaré, hors de lui, Baptiste révèle des secrets d'où dépend la ruine de son frère! Heureusement qu'il s'éveille à temps de son délire, et que, recouvrant la raison, il répare tout le mal qu'il a fait sans le vouloir et sans y songer. Voilà le personnage; mais ce qu'on ne peut se figurer, c'est l'art charmant et profond avec lequel Bouffé en exprime toutes les nuances et tous les contrastes, passant de la bonté à la colère, de la naïveté à la finesse, des larmes au sourire, et rendant surtout avec une vérité surprenante ce mélange de sensibilité et de rudesse, d'abandon et de défiance, qui se trouvent au fond du caractère de Baptiste. La scène d'ivrognerie donne le frisson.

Nous ne savons, si Bouffé allait à Saint-Pétersbourg, comment l'empereur de Russie récompenserait un talent si fin et si touchant; mais, à en juger par les nouvelles que nous recevons de la munificence du czar pour les artistes italiens, il ne lui épargnerait pas les roubles. Plus d'une fois on a parlé, ici même, du prodigieux succès obtenu à Saint-Pétersbourg par Rubini, Tamburini et madame Pauline Viardot. Ce qu'on nous rapporte en dernier lieu dépasse tous les récits précédents, et, à ce titre, on ne s'étonnera pas que nous en fassions mention.

Il y a eu à la cour de Russie une fête splendide pour les fiançailles de la grande-duchesse Alexandra avec un prince de Hesse; le dimanche, 7 janvier, un festin de huit cents couverts avait réuni les noms les plus illustres et les plus magnifiques parures; la salle, en stuc blanc, étincelait de l'éclat des uniformes, des riches vêtements et du feu de mille bougies; c'était un merveilleux spectacle, qu'une fée toute-puissante semblait avoir créé d'un coup de sa baguette. — Les artistes italiens, invités à dîner chez le prince Wolkonsky, ont reçu de sa main, à table, les présents envoyés par l'empereur en signe de sa satisfaction: madame Pauline Viardot, une agrafe de collier composée d'une magnifique émeraude entourée de vingt-deux diamants, le tout valant 1,200 roubles, ou 4,800 francs; Rubini et Tamburini, chacun une émeraude de 500 roubles; madame Assandri, de 400; des présents d'une valeur proportionnelle ont été distribués aux autres artistes de la troupe. Cette magnificence envers les comédiens de la troupe italienne s'est, dit-on, élevée dans cette journée à une valeur totale de 4,100 roubles, soit 16,400 francs.

Retournons à Paris et à d'autres spectacles; nous en avons près de nous et de tout genre: les uns publics et se montrant ingénument à la foule sans voile et sans arrière-pensée; les autres plus mystérieux et ne disant pas toujours ce qu'ils ont l'air de dire.

A laquelle de ces deux espèces appartiennent certaines réunions qui se pratiquent dans plusieurs quartiers de Paris? n'ont-elles pour cause que le but qu'elles affichent? ou bien cachent-elles sous leurs apparences visibles une idée secrète, le mot d'un logogriphe? C'est aux sphinx à le savoir ou à le deviner; pour nous, il nous suffit d'être les simples narrateurs du fait.

Le lieu de la scène est tout à fait dramatique et prête aux mystérieuses conjectures. Figurez-vous un immense caveau dont les sombres profondeurs s'étendent dans les entrailles d'un temple divin: par exemple l'église Saint-Sulpice. Là, à certains jours, s'assemble une foule considérable d'hommes de tout rang, de toute condition et de tout âge, depuis l'adolescent jusqu'au vieillard, et de la simple veste de l'ouvrier à l'habit de drap fin. Des lampes suspendues aux voûtes jettent une lumière fantastique dans la nuit de ce noir caveau; alors les assistants prennent place sur des bancs symétriquement rangés, et il est aisé de voir à leur attitude qu'ils obéissent à une sorte de hiérarchie et de discipline. Chaque banc, en effet, est divisé, pour ainsi dire, en compagnie de dix personnes soumises à un chef. Sur le fond de cette assemblée, vêtue en majorité du costume laïque, se détachent des prêtres et des frères de la doctrine chrétienne. Ceux-là surtout semblent avoir l'autorité et prendre une part active dans ces réunions.

Pour obtenir les honneurs de l'association, il faut avoir dix-sept ans au moins: la profession, la naissance, le pays, la religion, ne sont comptés pour rien dans les clauses d'admission; chacun y a droit, pourvu qu'il ait l'âge prescrit et qu'il ait assisté à trois réunions pour toute épreuve.

Que se passe-t-il entre tous ces hommes assemblés? Comment occupent-ils les heures qu'ils se partagent ensemble? Des poëtes lisent leurs vers, des savants traitent des questions de science, des orateurs prononcent des panégyriques ou soutiennent des thèses morales ou religieuses; des musiciens exécutent des chants sacrés; il y a un bureau présidé par le curé de Saint-Sulpice, qui règle l'ordre des discussions; tantôt l'assemblée chante en chœur des psaumes accompagnés de l'orgue, et tantôt elle procède au tirage d'une loterie dont les lots, livres ou tableaux, sont distribués

aux membres de l'association que le sort a désignés. Chaque séance est close par une prière. L'association est placée sous le patronage de saint François-Xavier.

Avez-vous deviné? Comprenez-vous le véritable mot de l'énigme? Et d'ailleurs, y a-t-il une énigme? Ces réunions singulières auraient-elles un but occulte? Pour moi, je n'en sais rien, et c'est pourquoi je vous le demande. peut-être vous aiderai-je dans vos recherches en vous nommant quelques-uns des personnages notables qui en font partie ou



(Dîner de la Saint-Charlemagne dans un Collége de Paris.)

comme membres ou comme assistants : le nonce et l'internonce du pape, des archevêques, la plupart des curés de Paris, les abbés de Dreux-Brézé, de Bonnechose, Ravinat, de La Bouillerie, Dupanloup, de Ravignan; et parmi les laïques MM. Guillemin, de la Cour royale, Cauchy, de l'Académie des Sciences, et Alexandre Guiraud, de l'Académie Française.

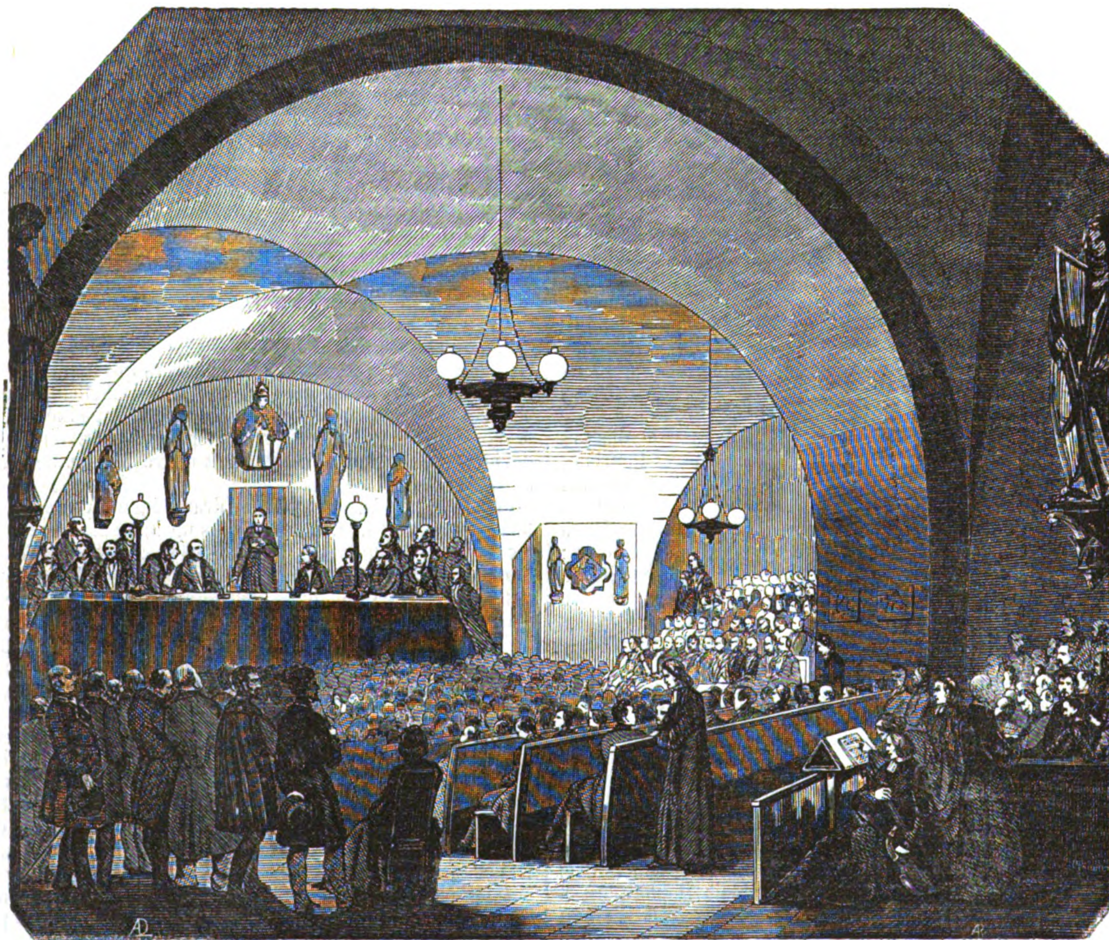
— Pour revenir aux simples comédies, nous annoncerons le retour de mademoiselle Nau à l'Académie Royale de Musique. Mademoiselle Nau avait quitté l'Opéra depuis deux ans, après une rupture complète : mais voyez le hasard ! M. Léon Pillet, revenant d'Italie et de sa chasse au ténor, rencontre mademoiselle Nau à Lyon. On se revoit, on oublie le passé, et faute du ténor introuvable, le directeur ramène l'agréable cantatrice. Le public de l'Opéra a retrouvé, non sans quelque plaisir, cette jolie voix, un peu faible, mais habile et légère.

Mademoiselle Déjazet quitte le théâtre du Palais-Royal pour le théâtre du Vaudeville ; en revanche mademoiselle Nathalie passe du Gymnase au théâtre du Palais-Royal ; c'est une espèce de chassé-croisé que dansent ces demoiselles. L'engagement de mademoiselle Nathalie est de quatorze mille francs. Pauvre Nathalie !

L'Odéon promet toujours son *Vieux Consul*, tragédie en cinq actes, qui annonce la prétention de recommencer le succès de *Lucrèce*. Quelqu'un demandait au directeur, M. Lireux, son avis sur ce nouveau chef-d'œuvre : « C'est très-beau, répondit-il ; je n'ai pas eu cette année un seul succès à mon théâtre ; mais cette fois je le tiens ; je suis sûr d'avoir un succès d'ennui. »

La censure a définitivement défendu *les Mystères de Paris*. Le manuscrit est renvoyé depuis hier à M. Eugène Sue, avec invitation de refaire complétement la pièce, s'il veut échapper à l'interdit. Cette décision recule indéfiniment la représentation de ce drame si impatiemment attendu, et pour lequel on se battait déjà au bureau de location.

Un député qui n'est que médiocrement ferré sur l'orthographe et la langue française a écrit sérieusement à un électeur : « J'ai assisté hier à l'inauguration du monument de Molière. Il n'est pas étonnant qu'on ait donné une fontaine à ce grand homme : il a assez fourni à la *Seine*.


(Conférences pour les ouvriers dans une chapelle souterraine, à Saint-Sulpice.)


(Bouffé, rôle de l'oncle Baptiste.)

Approvisionnements de Paris.

NOUVEAU MARCHÉ BONNE-NOUVELLE.

Lorsque Paris presque tout entier était renfermé dans l'île de la Cité, les halles ou marchés se trouvaient placés dans les faubourgs et occupaient les environs de la rue du Marché-Palu. Avant le règne de Louis VI il y avait un marché sur les terrains de la place de Grève, et Louis VI choisit lui-même en 1136, l'emplacement actuel des halles appelé alors *Champeaux* (petits champs), pour y établir un vaste marché destiné à l'alimentation de toute la ville. Le grand nombre de paysans qui le fréquentait y attira bientôt une foule de corps de métiers, tels que changeurs, merciers, drapiers, etc., pour lesquels Philippe-Auguste fit construire, en 1180, des halles particulières.

Sous Henri II, en 1553, et sur les terrains occupés par ces halles, furent percées les rues qui, sous les dénominations de rues de la Tonnellerie, de la Cordonnerie, de la Friperie, de la Poterie, etc., qu'elles ont conservées, attestent aujourd'hui que toutes ces professions s'exerçaient alors exclusivement sur cet emplacement.

L'agrandissement de Paris, depuis cette époque jusqu'à la révolution de 1789, n'apporta pas de notables changements aux habitudes des Parisiens, et c'était toujours à la grande



(Entrée sur l'Impasse Mazagran du nouveau Marché Bonne-Nouvelle.)

halle, ou marché des Innocents, que tous les quartiers de la ville venaient s'approvisionner.

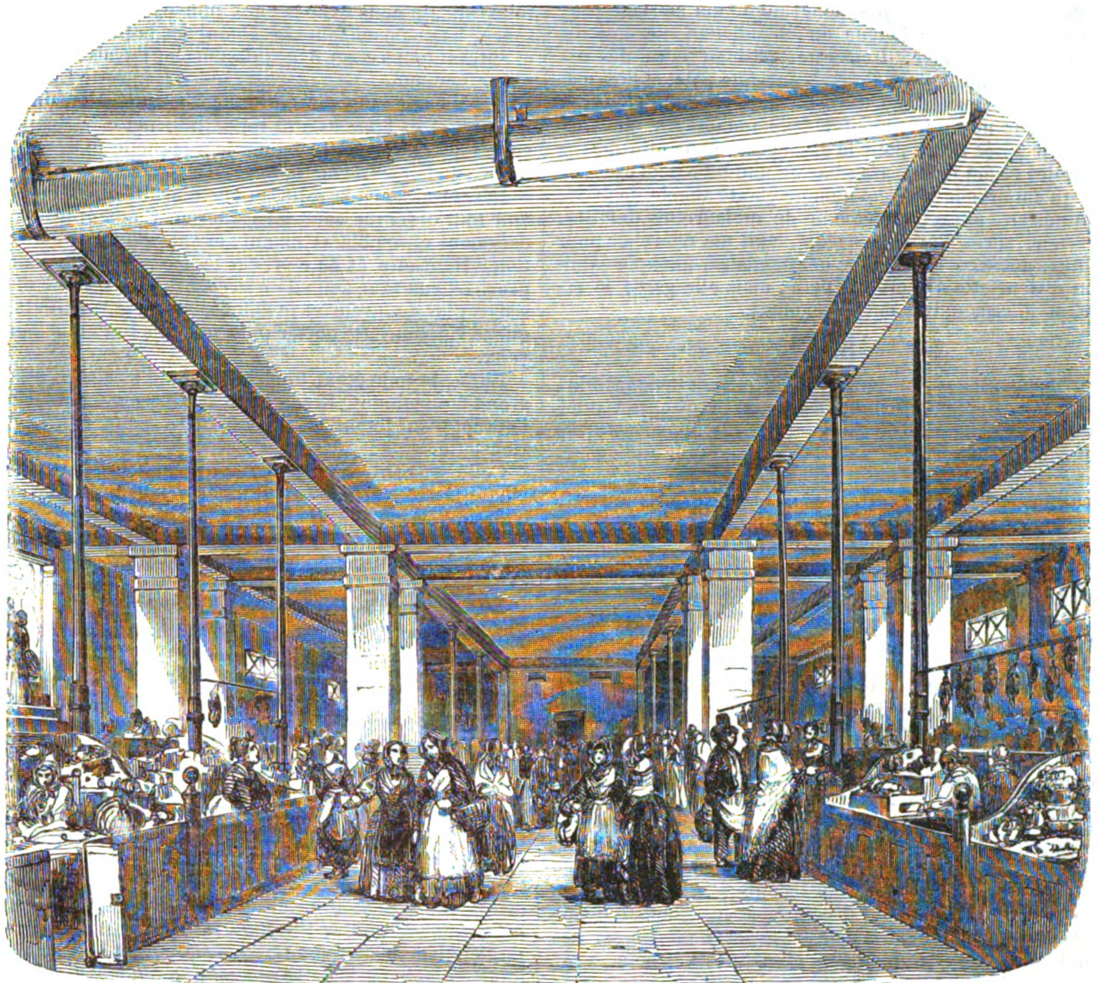
Le gouvernement impérial sentit tous les inconvénients d'une semblable centralisation, et il fit en conséquence commencer et terminer plusieurs des grands marchés qui existent aujourd'hui. Le marché Saint-Honoré, élevé sur l'emplacement du cloître des Jacobins, date de l'année 1810; le marché Saint-Germain, commencé sous l'Empire et fini en 1816, sous la Restauration, a remplacé les loges de l'ancienne foire Saint-Germain, établies en 1786; le marché Saint-Martin, commencé le 15 août 1811, occupe les terrains dépendants de l'ancienne abbaye placée sous l'invocation de ce saint.

Quelques marchés de Paris sont exploités par des compagnies particulières qui paient à la ville des redevances annuelles; tel est le marché Saint-Joseph, que ses emménagements restreints et peu aérés n'empêchent pas d'être très-achalandé et de produire des bénéfices considérables.

Le marché d'Aguesseau, propriété de la famille Berryer, a longtemps été d'un très-grand rapport; mais les nouveaux quartiers qui se sont élevés derrière la rue Tronchet lui ont suscité une rivalité dangereuse. Une compagnie a eu l'idée de bâtir le marché de la Madeleine, et cette construction vaste, aérée et bien percée se faisait remarquer surtout par l'élégance de sa couverture en fer, qu'a dernièrement enlevée un ouragan, et que remplace provisoirement une toiture en planches.

Les nombreuses constructions entreprises sur les terrains situés entre la rue du Faubourg-Poisonnière et celle du Faubourg-Saint-Denis ont amené un résultat semblable, et les propriétaires du bazar de l'Industrie, situé sur le boulevard Bonne-Nouvelle, ont obtenu de la ville de Paris le droit de consacrer l'étage demi-souterrain de cette propriété à l'établissement d'un marché.

Ce marché, qui a pris le nom de marché Bonne-Nouvelle, et auquel on parvient par des ouvertures pratiquées sur le boulevard et sur l'impasse Mazagran, ne se distingue pas moins que celui de la Madeleine, par l'élégance et la commodité de ses emménagements; placé à quelques mètres en contre-bas du sol des rues qui y conduisent, il est aussi frais en été



(Vue intérieure du nouveau Marché Bonne-Nouvelle.)

que comfortable en hiver; sa construction en pierres de taille offre une remarquable solidité, et il est assez spacieux pour desservir tout le nouveau quartier élevé à la place des ignobles impasses qui venaient naguère déboucher sur le boulevard.

Les travaux intérieurs de ce marché, et la décoration de la nouvelle entrée sur l'impasse Mazagran, que représentent nos gravures, ont été exécutés sur les dessins de M. Lussy, architecte, qu'un long séjour en Espagne a familiarisé avec le style mauresque.

Hasard et Calomnie.

NOUVELLE TRADUITE DE L'ALLEMAND, DE WILHELMINE WILLMAR.

I.

Je m'étais rendu à la ville de B***, racontait un jour Léopold d'Ambach à ses amis, pour conférer de mes intérêts avec le conseiller de justice Werner, mon fondé de pouvoirs. Je me trouvais chez lui lorsqu'on vint annoncer le chambellan de Reich.

« Ce vieux fat, dit Werner, m'apporte une nouvelle qui est pour moi de la plus haute importance; oserais-je vous prier d'entrer pour quelques minutes dans l'appartement de ma fille?

— Pour quelques heures si vous voulez! » Telle fut ma réponse, et j'entrai.



Henriette, dans un déshabillé simple mais plein d'élégance, était assise devant un métier à broder; sur son invitation, je pris place auprès d'elle. Lorsque les lieux communs de la pluie et du beau temps furent épuisés, je dirigeai la conversation sur le charmant ouvrage qui l'occupait, et tout en admirant l'adresse des dames d'aujourd'hui, je hasardai de dire que leurs grand'mères me semblaient l'avoir emporté sur elles pour le travail des mains.

Henriette combattit cette opinion; sans refuser aux chefs-d'œuvre de l'aiguille antique une plus grande solidité, elle soutint que l'on ne pouvait nier les progrès du goût et préférer une épaisse étoffe de soie à ramages à un dessin léger dont le blanc ressort avec grâce sur le blanc même du canevas.

La conversation s'anima. Je ne me tins pas pour battu, et j'alléguai en plaisantant que les médisants pourraient prendre acte de la légèreté du travail de nos dames, comparé à celui de leurs aïeules, pour tirer quelques malignes inductions.

Dans le feu du discours, j'avais appuyé mon bras sur le dossier de la chaise d'Henriette, lorsque le chambellan de Reich, poussé par sa curiosité, entr'ouvrit la porte à la-

quelle nous tournions le dos, et avança la tête. Henriette se leva précipitamment; j'en fis autant, et Reich, avec l'air satisfait de l'homme qui vient de découvrir quelque mystère :

« Pardon, dit-il, je suis de trop ; » puis il se retira vivement et ferma la porte.

Je regardai Henriette, Henriette me regarda, et nous allions éclater de rire, lorsque, songeant à mon mariage prochain et à la mauvaise langue du chambellan, je craignis quelque sot bavardage. Henriette semblait faire des réflexions du même genre ; elle était devenue pâle, et l'inquiétude qui se peignit sur ses traits me fit augurer qu'elle avait aussi quelque motif de redouter les commérages. Je voulais courir après Reich pour le désabuser ; mais elle devina mon projet et me retint, assurant qu'une telle démarche ne ferait qu'empirer le mal, cet homme étant capable de prendre toutes mes allégations comme de maladroites défaites.

Werner, après l'avoir congédié, vint me chercher pour continuer notre conférence. Je m'attendais à quelque explication d'Henriette devant son père ; mais elle garda le silence, et je crus devoir en faire autant.

II.

Mes occupations à la campagne me mirent pendant plusieurs mois dans l'impossibilité d'aller à B***, rendre visite à ma fiancée, Clémentine de Blumer ; mais je lui écrivais fréquemment, et je m'étonnais du laconisme et du style contraint de ses réponses ; aussi, dès que les dernières gerbes de ma moisson furent rentrées dans mes granges, je montai à cheval, galopai vers la ville et descendis chez elle.

Réception glaciale de la mère et de la fille. Il s'était passé quelque chose d'etrange, je n'en pouvais douter. Je demandai une explication à Clémentine, qui aussitôt quitta le salon avec un geste dédaigneux ; je m'adressai alors à ma future belle-mère pour obtenir la clef de cette énigme.

Madame de Blumer, afin sans doute d'apaiser mon impatience, remonta au péché originel, dont, à son avis, le sexe masculin avait seul eu sa part ; et après maintes digressions aussi appropriées au sujet, il lui échappa une allusion à l'aventure que j'ai racontée plus haut. Je n'en fis que rire et lui rendis un compte fidèle, m'en rapportant d'ailleurs au témoignage du conseiller Werner, qui m'avait lui-même introduit près de sa fille.

Mes paroles et mon accent de vérité convainquirent la mère, qui se hâta de faire ma paix avec Clémentine ; cependant je crus remarquer chez celle-ci quelques doutes qu'il me fut impossible de dissiper ; il me sembla même qu'elle n'aurait point été fâchée si j'avais eu réellement une petite faute à excuser, tandis qu'elle avait de la peine à me pardonner l'offense dont elle-même s'était rendue coupable envers moi, sans autre fondement que les calomnies d'un désœuvré.

Afin pourtant de lui persuader que je n'attribuais sa bouderie qu'à un accès de tendre jalousie, je suppliai madame de Blumer de hâter notre union ; mais elle commença l'énumération de tout ce qui manquait encore au trousseau, depuis le linge de table, encore chez la blanchisseuse, jusqu'aux cornettes de nuit, auxquelles travaillait la lingère. En vain j'assurai que ma maison était suffisamment fournie pour un jeune ménage ; la bonne dame ne voulait pas, disait-elle, s'exposer aux railleries de la ville entière ; elle prétendait que Clémentine n'allât s'installer à ma campagne qu'avec l'attirail d'une dame châtelaine.

Vaincre des caprices féminins est une œuvre de géant dont je ne me sentais pas la force ; j'en passai par ce qu'on voulut, et retournai tranquillisé dans mon village.

Chemin faisant, je rencontrai l'assesseur Braun, un de mes amis, et je dirigeai vers lui les pas de mon cheval ; mais il piqua des deux et prit un chemin de traverse pour m'éviter, selon toute apparence. Ma mauvaise humeur allait me reprendre ; néanmoins je réfléchis qu'il pouvait ne m'avoir pas reconnu, et je poursuivis gaiement ma route.

III.

« Quand le mauvais esprit a déposé un œuf quelque part, il aime à le couver ! » C'est ce que je me dis en moi-même peu de temps après, lorsque survint un nouvel incident qui pouvait donner prise à la médisance. — Je me trouvais à B*** et revenais de chez ma fiancée. Un orage me surprit. Tout à coup j'aperçus Henriette qui luttait contre la violence du vent, près d'enlever son parapluie ; je courus à son aide, lui offris mon bras, et la conduisis chez une amie qu'elle allait visiter.

Au moment d'atteindre la maison, nous rencontrâmes Braun, qui fit une horrible grimace, et l'empressement avec lequel Henriette dégagea son bras du mien fut un trait de lumière : leur amour m'était dévoilé, et je m'expliquais la conduite de Braun à mon égard. Les propos du chambellan en étaient la cause.

La foire de B*** me ramena en ville. Je devais aller chercher Clémentine pour la conduire à un théâtre d'optique et de fantasmagorie ; mais, retenu par quelques affaires, j'appris en arrivant chez elle que ma fiancée était déjà partie avec une autre dame ; je fus les rejoindre au théâtre.

Le spectacle était commencé et la salle complétement obscure. Pour ne déranger personne, je pris la première place venue restée libre, à l'extrémité d'un banc.

J'étais là depuis quelques minutes, et déjà le spectre fantasmagorique de Catherine II succédait à celui de Frédéric le Grand, lorsque ces mots, prononcés à voix basse derrière moi, frappèrent mon oreille : « Perfide ! nierez-vous encore votre coupable intelligence ? »

Cette voix ne m'était point étrangère, et quand les ténèbres furent dissipées, je reconnus dans ma voisine Henriette Werner ; Braun était placé derrière elle, et près de celui-ci Clémentine avec son amie. Pour achever de me déconcerter, le misérable Reich, assis devant nous, poussait le coude de son voisin pour le rendre attentif à notre situation embarrassante. On rit, on chuchota, et au moment où Voltaire paraissait sur la toile, la patience me manqua, et je sortis sans savoir où j'allais.

IV.

Ce fut dans la rue seulement que je réfléchis combien cette fuite ridicule nous exposait aux nouveaux traits de la médisance. Était-ce ma faute si, ébloui par la lumière du dehors et entrant tout à coup dans l'obscurité, j'avais, sans reconnaître personne, pris place à côté d'Henriette? C'était encore bien moins la sienne ; et le tort que pouvaient faire les mauvaises langues à sa réputation me chagrinait beaucoup plus que la petite bouderie à laquelle je devais m'attendre de la part de ma fiancée.

Je rentrai dans la salle, et me plaçai de manière à pouvoir tout observer sans être aperçu. Clémentine et Braun causaient ensemble vivement, et sans doute il était question d'Henriette et de moi, car le maudit chambellan s'approcha d'eux avec son vilain rire sardonique. Je ne me possédais plus de fureur et je l'aurais étranglé volontiers, lorsque je vis Henriette porter plusieurs fois son mouchoir à ses yeux.

Enfin, la toile étant tombée, la foule s'écoula, et, à mon grand étonnement, Braun offrit son bras à ma fiancée, qui l'accepta en jetant un regard dédaigneux sur la pauvre Henriette.

Celle-ci sortit avec une tante qui était venue passer chez elle le temps de la foire. Je les suivis. Tout à coup des cris d'alarme se firent entendre ; la foule, épouvantée par des chevaux fougueux, s'écartait en tumulte ; — à quelques pas de moi, Henriette cherchait avec inquiétude sa tante, qu'elle avait perdue. Devais-je la laisser seule dans l'embarras?

« Ah! votre rencontre porte malheur! » s'écria-t-elle douloureusement ; mais elle ne pouvait en ce moment se passer d'un appui, elle dut agréer le mien.

Elle prit donc mon bras, et nous cherchâmes ensemble sa compagne ; mais la foule s'étant dissipée, nous jugeâmes qu'elle était retournée seule au logis, et nous en primes aussi la route.

Le sort qui semblait nous avoir choisis pour jouets de ses caprices, rapprochant deux personnes jusqu'alors à peu près inconnues l'une à l'autre, établit entre elles une liaison plus intime. Je racontai à Henriette la scène qui m'avait été faite chez ma fiancée, et lui dis que je croyais aussi deviner le motif de son affliction. Elle m'avoua alors que depuis plus de six mois l'assesseur Braun la recherchait en mariage, mais que Werner s'y opposait, alléguant que le caractère violent de ce jeune homme rendrait certainement sa femme malheureuse. Elle-même ne pouvait s'empêcher de reconnaître en partie la justesse de cette opinion ; mais une sorte de crainte, plus encore qu'une véritable inclination, l'empêchait de rompre avec Braun.

Je m'efforçai de la tranquilliser en disant tout ce que je savais de favorable à Braun, et en promettant de ne rien négliger pour éclaircir ces funestes malentendus. Les nuages de son front se dissipèrent, et nous commencions à plaisanter sur l'étrange fatalité qui s'attachait à nous, lorsqu'à peu de distance de la maison un *bonsoir* retentit à nos oreilles, et nous reconnûmes avec effroi la voix du chambellan.

Je demandai à Henriette si son père était instruit du hasard qui nous avait, pour la première fois, offerts aux yeux de ce misérable ; elle me répondit que c'était pour elle une grande consolation qu'il n'en fût point informé.

Je ne devinai pas pourquoi elle lui taisait une chose aussi innocente, quelques mots du conseiller Werner pouvant fermer la bouche à la calomnie.

V.

J'avais toujours reconnu en Braun un homme d'honneur, quoique la passion l'aveuglât souvent ; c'est pourquoi je jugeai nécessaire à son égard une démarche qui, envers le chambellan, eût été inutile et peut-être nuisible. Je lui écrivis le soir même une lettre dans laquelle, après avoir détaillé les bizarres circonstances qui nous avaient désunis, je lui représentai que, fiancé de mon libre choix avec mademoiselle Clémentine de Blumer, il ne pouvait me venir en pensée de faire la cour à une autre, fût-elle douée de tous les avantages qui distinguaient Henriette. J'offrais, au contraire, l'emploi de tout mon crédit auprès du conseiller Werner pour amener la réalisation de ses désirs ; je n'oubliais pas néanmoins, en terminant, de déclarer à Braun que, s'il conservait encore quelque défiance, je ne reculerais pas devant une explication d'un autre genre.

Cette lettre produisit l'effet que j'en attendais. Le lendemain matin Braun accourut chez moi, me serra avec attendrissement dans ses bras, et me demanda excuse de tout ce qui s'était passé. Notre réconciliation fut sincère, et non-seulement il agréa avec joie l'offre que je lui fis de parler pour lui au père d'Henriette, mais il me promit, de son côté, de désabuser Clémentine.

Satisfait de lui et de moi-même, je me rendis sans délai chez Werner et lui exposai les vœux de Braun, en les appuyant avec chaleur. Werner m'écouta en silence et avec une émotion qui me frappa. « C'est vous qui me faites cette demande ! vous ! » s'écria-t-il à plusieurs reprises en me serrant la main. Puis il m'expliqua sans aucune aigreur les motifs de son opposition au mariage de sa fille avec le jeune assesseur, mettant en parallèle la douceur angélique de l'une et son extrême sensibilité, la roideur et la violence de l'autre, dont il m'était impossible de ne point convenir.

Il ne me restait donc plus qu'à parler de leur mutuel attachement et du changement qu'une affection véritable peut amener dans le caractère, personne n'étant aussi propre à opérer une telle métamorphose que l'aimable et bonne Henriette.

Werner en tomba d'accord avec moi, non sans exprimer la crainte que le premier feu de la passion étant apaisé, les anciennes habitudes ne vinssent à reprendre le dessus.

« Eh bien ! répliquai-je, fixez un temps pour éprouver Braun ; votre fille alors ne pourra vous accuser d'avoir opposé à ses vœux une aveugle inflexibilité. »

Ce projet obtint son suffrage. Après une conférence avec Henriette, Werner résolut d'accorder au jeune assesseur l'entrée de sa maison, sans que pourtant celui-ci dût regarder cette tolérance comme un consentement.

Braun n'ignorait pas qu'il me dût cette faveur, et néanmoins il ne paraissait pas entièrement satisfait. J'eus lieu de penser que Clémentine était là-dedans pour quelque chose : Braun avait tenu sa parole en lui expliquant les aventures du théâtre de fantasmagorie ; mais le perfide Reich ayant raconté que le soir même il m'avait rencontré riant avec mademoiselle Werner, on en avait conclu que ni Henriette ni moi n'aurions été d'aussi bonne humeur si nous ne nous faisions un plaisir de nous jouer de nos engagements.

VI.

Depuis ce moment, il régnait entre Clémentine et moi une contrainte pénible qu'en vain je cherchai à dissiper. Quelquefois je la pressais de me déclarer sans feinte si elle avait changé de sentiments à mon égard ; alors elle semblait émue, m'appelait son cher Léopold, mais son humeur chagrine ne tardait pas à renaître.

Une telle situation ne pouvait me rendre heureux, et, malgré l'attachement que m'inspirait encore Clémentine, je ne regardais point sans inquiétude dans l'avenir. Un entretien que j'eus avec madame de Blumer mit le comble à mon déplaisir.

Un jour l'ayant trouvée seule, je lui fis sérieusement part de mes craintes, en lui déclarant que quelle que fût la grandeur du sacrifice, je renoncerais à la possession de sa fille plutôt que de compromettre son bonheur.

« Il ne s'agit ici, répliqua-t-elle, que de la réputation de Clémentine ; si elle s'est trompée, elle doit expier son erreur, il est trop tard pour reculer. Je crois même nécessaire, ajouta-t-elle, de céder aux vœux que vous m'avez exprimés, et de hâter votre union. »

Une visite interrompit la réponse qui allait s'échapper de mon cœur ulcéré, et, sans attendre le retour de Clémentine, je sortis désolé de cette maison où j'avais rêvé le comble de la félicité.

J'errais dans les rues de B*** ; un poids énorme oppressait ma poitrine ; j'avais besoin d'une âme qui s'ouvrît à la confidence de mes peines et qui sût me présenter ma cruelle situation sous un aspect moins affligeant.

Je me trouvai inopinément devant la demeure d'Henriette Werner, dont une commune destinée avait fait pour moi une amie. Je savais qu'elle écouterait mes plaintes avec intérêt, qu'elle me donnerait des conseils et ne me cacherait pas si j'avais, moi aussi, des reproches à me faire envers Clémentine ; car l'amour-propre offensé devient aisément injuste ; une faute entraîne les autres, elles forment les anneaux d'une chaîne que notre peu de fermeté nous empêche de rompre.

VII.

L'entretien que j'avais eu avec madame de Blumer se retraçait toujours à mon souvenir : je la voyais pressant les ouvrières pour que tous les objets qui faisaient obstacle à notre union fussent promptement cousus, blanchis et plissés ; j'entendais ces paroles qui m'avaient si vivement froissé : « Si Clémentine s'est trompée, elle doit expier son erreur. » Je la voyais, cette bonne mère, calculer l'assistance qu'elle donnerait à sa fille pour mettre un gendre à la raison.

On voulait en effet regagner le temps perdu, car bientôt arriva chez moi un tapissier, chargé par madame de Blumer de prendre la mesure de mes appartements pour préparer tapis et rideaux. Je répondis que j'étais satisfait de mon ameublement, que plus tard je m'entendrais avec ma femme pour changer ce qui lui déplairait.

A peine l'ouvrier fut-il parti, que je me reprochai ma résistance. Pour châtiment de mon refus, j'attendais une lettre piquante ; ma confusion fut extrême lorsque Clémentine m'écrivit qu'elle s'accommoderait volontiers à mes moindres désirs, persuadée d'avance que ce qui me plaisait aurait également son approbation. En même temps elle m'envoyait divers échantillons d'étoffes pour sa robe de noce, me priant de lui faire connaître mon goût, afin que le tailleur et la marchande de modes se missent à l'ouvrage sans délai.

Il y eut dans ma réponse de l'affection et presque de l'humilité, car le tribunal de ma conscience ne m'absolvait pas entièrement ; toutefois je cherchais sincèrement à réveiller notre tendresse, et j'éprouvai une véritable joie lorsqu'un de mes voisins de campagne m'invita à une fête où ma fiancée et sa mère avaient promis de se trouver. J'espérais que cette fête serait une occasion de rapprochement qui effacerait toute trace de rancune.

VIII.

Je me mis en route plus tôt que je n'aurais fait en d'autres circonstances. Franchement, ce n'était pas cette fois l'amour qui m'aiguillonnait ; je voulais que mon empressement réparât ma faute aux yeux de Clémentine. Cet espoir fut trompé : les convives arrivèrent successivement ; elle ne parut point. Mais Henriette Werner, que je n'attendais pas, survint avec sa tante.

Cette apparition me troubla. Était-ce du plaisir? était-ce un pressentiment confus que notre rencontre aurait encore de fâcheuses suites? Jamais Henriette ne m'avait paru plus séduisante. Lorsqu'elle me reconnut dans l'embrasure d'une fenêtre, une prompte rougeur couvrit son visage ; mais avant que mon amour-propre ait eu le temps de l'interpré-

ter, cette rougeur me fut expliquée. Henriette s'approcha, et par manière de conversation m'apprit que l'assesseur Braun serait au nombre des convives. Nouveau sujet d'inquiétudes. Pour y mettre le comble, le premier auteur de toutes nos tracasseries, le maudit chambellan de Reich, entra pendant notre colloque.

J'eus soin dès lors de me tenir éloigné d'Henriette, que malgré moi mes regards cherchaient à tout instant; elle m'évitait avec la même attention, et quand par hasard nos regards se rencontraient, notre frémissement prouvait assez la crainte que nous inspirait notre fâcheux observateur.

Le dîner se passa sans que Braun ni Clémentine eussent paru. J'étais excédé par la contrainte à laquelle m'obligeait la présence du chambellan, désolé de ne pouvoir m'entretenir avec la bonne Henriette, dont l'amitié m'était devenue précieuse; et cette privation m'affectait plus que l'absence de ma fiancée, au sujet de laquelle chacun me venait présenter ses condoléances. Il me semblait dur aussi pour Henriette que je ne pusse aller lui dire quelques paroles d'intérêt; lorsque enfin à tant de déplaisirs vint se joindre la pensée que dans notre application à nous fuir l'un l'autre, le malfaisant Reich pourrait voir une nouvelle preuve d'intelligence entre nous. Mon dépit redoubla; je quittai l'assemblée pour aller chercher dans une chambre éloignée la solitude et le repos. Là je me jetai dans un grand fauteuil placé derrière le poêle, asile dont les ténèbres sympathisaient avec l'état de mon âme.

IX.

Depuis une demi-heure j'y pestais contre ma destinée, lorsque j'entendis ouvrir, puis refermer la porte de la chambre et pousser le verrou; j'avançai la tête, et reconnus, à mon grand effroi, mademoiselle Werner, un billet à la main, que sans doute elle voulait lire sans témoin.

Le triomphe de nos persécuteurs, si l'on nous surprenait ensemble avec toute l'apparence d'un plan concerté, s'offrit à ma pensée; au risque d'effrayer Henriette, je me levai rapidement pour quitter la chambre.

Mais lorsque je la vis pâlir et chanceler, toute idée de précaution m'abandonna; je courus à elle, je la reçus dans mes bras et je la conjurai dans les termes les plus tendres de calmer ses inquiétudes. Elle pleurait, hors d'état d'articuler une parole, et chacune de ses larmes pénétrait jusqu'à mon cœur; enfin elle me tendit le billet qu'elle venait de recevoir: Braun annonçait qu'une affaire indispensable l'empêchait d'assister à la fête; mais qu'il viendrait dans l'après-dînée avec ma fiancée et sa mère, également retenues par leurs occupations.

« S'ils arrivaient en ce moment! » En prononçant ces mots je m'élançai vers la porte, et déjà j'en avais saisi le verrou, lorsqu'un bruit confus se fit entendre au dehors, et je reconnus les voix de ceux que nous redoutions.

Dans mon anxiété j'agitais le verrou avec un mouvement presque convulsif. Tout à coup le fatal Reich s'écria: « Ils doivent être ici, je les y ai vus entrer l'un et l'autre. »

Que faire? L'épouvante d'Henriette était sans bornes; je ne pensais qu'à elle, je pressais ses mains tremblantes, tantôt sur mon sein, tantôt sur mes lèvres; je la conjurais tout bas de se tranquilliser, protestant que je me précipiterais par la fenêtre plutôt que de compromettre sa réputation.

Cependant une porte que l'obscurité nous avait dérobée se présente à mes yeux, j'y cours. Elle donne dans un cabinet sans issue. Mais une vaste armoire m'offre ses entrailles libératrices; je m'y élance, non sans craindre que le remède ne soit pire que le mal; et tandis que je me blottis entre les cartons et les robes, Henriette m'enferme, prend la clef, et, plus rassurée, va ouvrir la porte de la chambre.

Les premiers mots qui frappent mes oreilles sont des reproches violents de Braun; il somme mademoiselle Werner de faire à l'instant connaître ma retraite. La plus timide colombe s'enhardit lorsqu'elle est poussée à bout par des outrages. Henriette en donna la preuve; elle releva fièrement la tête et interdit à Braun un langage aussi inconvenant.

Pour moi, plié dans ma cachette de la manière la plus incommode, j'admirais la présence d'esprit des femmes. Si, au lieu d'une mince cloison, les eaux du grand Océan nous eussent séparés, Henriette ne se fût point exprimée avec plus d'assurance.

Lorsqu'on eut en vain fureté partout, et que j'eus résisté à des appels fort peu tendres de Clémentine, l'impétueux Braun s'efforça d'excuser ses emportements par la vivacité de son amour. Son billet trouvé par terre dissipa tous les doutes. Cependant la société s'éloigna sans qu'Henriette eût prononcé le mot de pardon.

Persuadé alors que je n'avais plus rien à craindre, j'essayai de me redresser tant soit peu pour respirer plus librement... Mais les arrêts du destin sont inévitables!... Ma tête heurta une pyramide de cartons à chapeaux, qui roula par terre avec fracas.

« Il est là! là, dans l'armoire! cria le chambellan; j'imaginais bien qu'il ne pouvait être loin; c'est pourquoi j'ai voulu attendre qu'il fît connaître sa présence.

— Les apparences sont contre moi, dit Henriette avec une fermeté que lui inspiraient son innocence et les mauvais procédés de Braun; cependant il n'y a ici en jeu que le hasard et la malignité. Oui, celui que vous cherchez est dans cette armoire, et moi-même je l'y ai enfermé pour éviter les fausses interprétations auxquelles pouvait donner lieu notre rencontre fortuite. Mais avant d'ouvrir cette porte, je déclare formellement que cet instant me sépare à jamais de M. l'assesseur Braun. »

Braun, frappé de cet accent de vérité, voulut faire quelques objections; mais Henriette, sans l'écouter, ouvrit l'armoire, d'où je m'élançai, la rage dans le cœur.

X.

Peu m'importaient en ce moment les invectives de Clémentine; l'injure que souffrait mademoiselle Werner était ma seule préoccupation. Reich aurait été la première victime de ma vengeance s'il ne se fût adroitement réfugié dans l'armoire que je venais de quitter; elle lui rendit le service que j'en avais espéré vainement, une main compatissante ayant fermé la porte et enlevé la clef tandis que je cherchais mon ennemi parmi les assistants.

Alors ce fut à Braun que je m'adressai; heureusement nous n'avions d'armes ni l'un ni l'autre, car le débat aurait coûté du sang.

Cependant les convives s'étaient assemblés autour de nous, et les représentations du maître de la maison, qui nous priait de vider notre querelle ailleurs, furent assez puissantes pour rétablir la tranquillité.

Henriette était partie sur-le-champ avec sa tante; j'avais également ordonné d'atteler mes chevaux. Dans l'indignation qui me maîtrisait, je laissai entendre à Clémentine que je regardais notre mariage comme rompu; une femme qui avait si peu de confiance dans ma loyauté ne pouvait que me rendre malheureux.

Sans attendre sa réponse, je dis en passant à Braun qu'il me trouverait le lendemain matin dans un petit bois près de B***, et je me hâtai de m'éloigner.

XI.

Rentré chez moi, je fis les préparatifs d'un long voyage. Si le sort me favorisait dans mon combat, j'avais résolu d'aller à Paris pour me distraire et guérir les blessures de mon cœur.

Je ne me couchai point; je partis la nuit même à cheval, et le lever du soleil me trouva au rendez-vous. Braun se fit attendre; une sorte de repentir paraissait le dominer. Maintenant que la passion ne l'aveuglait plus, il reconnaissait que ni moi, dont il avait plus d'une fois apprécié la franchise, ni la sage et modeste Henriette, n'étions capables d'entretenir une intelligence secrète et criminelle. Il me tendit la main en signe de réconciliation, donnant à entendre que la prolongation de nos démêlés ne servirait qu'à aiguiser les traits de la calomnie.

Mais je demeurai sourd à ses paroles. L'espoir qu'il témoignait de voir bientôt s'aplanir ses différends avec Henriette m'indignait jusqu'à la fureur. Je le contraignis de mettre l'épée à la main, et quoique son sang-froid lui donnât sur moi de grands avantages, je parvins à le blesser et à le désarmer. Puis, après lui avoir recommandé prudence et discrétion, je montai à cheval pour gagner ma voiture, et partis à l'instant même.

Parmi des sensations bien contradictoires, celle qui m'agitait le plus, c'est qu'Henriette aurait compassion de Braun, qui venait de répandre son sang, et que cette compassion réveillerait peut-être un penchant mal éteint.

Ce fut alors que je reconnus combien je l'aimais. Pour justifier mon inconstance à mes propres yeux je maudissais le calomniateur, qui, en nous imputant à crime des hasards innocents, nous avait rapprochés l'un de l'autre, et m'avait donné l'occasion d'apprécier tout le mérite de mademoiselle Werner.

XII.

Vers la fin du second jour, je suivais tristement la grande route, sans jeter un regard sur les objets qui se succédaient autour de moi, lorsque le postillon me cria qu'une voiture était versée à peu de distance. Je fis arrêter, et, malgré les ténèbres qui commençaient à s'étendre, j'aperçus deux dames dans le plus grand embarras; je m'avançai, et grande fut ma surprise en reconnaissant Henriette et sa tante.

Henriette avait fait connaître à son père les scènes désagréables dont nous venions d'être les acteurs. Non-seulement Werner avait approuvé sa résolution d'aller passer quelques mois chez sa tante, mais il ne lui avait pas caché que cette bonne tante prolongeait son séjour auprès d'eux sur son invitation, afin de pouvoir l'emmener aussitôt que serait survenue la rupture qu'il prévoyait depuis longtemps. Une plus ample connaissance avec le caractère de Braun ne lui permettait pas d'hésiter à refuser un pareil gendre.

Cette fois je bénis le hasard qui nous réunissait encore, et je commençai même à le regarder comme une sorte de prédestination.

Je m'empressai d'offrir ma voiture aux deux dames, la leur étant fort endommagée. La tante d'Henriette s'était froissé le bras gauche dans sa chute; les douleurs augmentèrent au point que nous fûmes obligés de nous arrêter dans une petite ville voisine.

Une seule auberge s'y trouvait; j'eus donc un logement dans la même maison qu'Henriette. Aurais-je pu la quitter au moment où une fièvre violente se déclarait chez sa compagne?

Nous prodiguions ensemble nos soins à la malade, et entre nos cœurs se formait un lien de plus en plus intime.

Henriette avait sur-le-champ envoyé à son père un messager pour lui mander l'accident; mais quelque diligence que fit Werner, lorsqu'il arriva, sa sœur était déjà presque rétablie, et il ne manquait que son consentement pour mon mariage avec sa fille.

Le bon Werner me serra dans ses bras en versant des larmes de joie, et m'avoua que depuis bien des années cette union avait été son vœu le plus cher.

« Le ciel a exaucé mes souhaits, s'écria-t-il, et la méchanceté de vos ennemis sera la source de votre félicité. »

Nous prîmes tous ensemble la route de ma campagne, où peu de jours après notre bon curé, mon ancien instituteur, joignit nos mains comme l'étaient déjà nos âmes.

Cet événement fit d'abord la matière de toutes les conversations à B***; on prétendait, non sans quelque vraisemblance, en tirer la preuve que nous n'avions point été injustement accusés. Cependant le chambellan, qui aurait voulu se procurer l'entrée de notre maison, déclara luimême s'être permis envers nous ce qu'il appelait une innocente malice; nous consentîmes à lui pardonner, puisque après tout il était la cause première de notre bonheur, mais nous ne voulûmes point le recevoir, car on se préserve plus aisément d'un ennemi déclaré que d'un médisant.

Braun alla conter ses doléances à Clémentine; elle lui confia son dépit, et pour se venger, ils ne surent mieux faire que de nous imiter.

X.

Pénitencier militaire de Saint-Germain.

En entrant sous cette vaste porte sombre, en franchissant cette grille dont la clef est tenue par un sous-officier, oublions les brillantes fêtes, les magnifiques splendeurs, le luxe royal, dont ce château fut un temps le théâtre; préparons-nous plutôt à la visite que nous allons faire par le souvenir des grandeurs déchues qui ont remplacé dans ces lieux la majesté de Louis XIV émigré à Versailles; dans ces tours, le long de ces vastes balcons, erra madame La Vallière, consolée par de rares visites, jusqu'au jour où son âme aimante ne trouva plus que Dieu qui pût remplir le vide laissé par le grand roi; dans ce corps de logis, qui fait face à la pelouse, Jacques II, qui, pour être un prince imbécile, n'en dut pas être moins malheureux, passa plus d'une triste soirée, entre sa femme et sa fille, reportant sa pensée à la belle réception que lui avait faite son hôte de France, et que suivit l'abandon nécessairement réservé au malheur qui s'abrite trop près des grandes prospérités. Le triste monarque, dont le doyen de Killerine nous montre la modeste cour, mourut là, faisant ces rêves de restauration que plusieurs générations devaient continuer; sa femme, sa fille, y moururent après lui. Depuis lors, les princes de France semblèrent éviter la contagion de déchéance dont les murs de Saint-Germain étaient imprégnés; le château devint une caserne, puis une école militaire de cavalerie, et enfin il est devenu ce que vous annoncent ces grilles, ces verrous, ces murs qui s'ajoutent à la profondeur des fossés, un *pénitencier militaire*.

Si, en entrant dans ces cours, en entendant fermer derrière soi toutes ces ferrures, on n'éprouve pas ce serrement de cœur, ce pressentiment douloureux qui vous accueille à la porte de toute prison, c'est qu'on sait que là on ne va pas voir le crime hideux, endurci par le temps, rendu incorrigible par les mauvaises passions, par les habitudes de corruption et de débauche; on se dit que toute cette population, qu'une faute a privée pour un temps de sa liberté, est dans la force de l'âge, que tous ces prisonniers ont un avenir, qu'ils vivaient sous une loi exceptionnelle, sous la loi militaire, dont la rigueur nécessaire fait un crime, un crime sévèrement puni, de ce qui, pour un jeune homme de cet âge, dégagé des liens de fer de la discipline, ne serait souvent qu'un tort excusable, ignoré du monde et couvert par l'indulgence de la famille. Pénétrons donc sans hésitation dans cette *maison de rachat*; nous ne verrons que des corps jeunes et robustes, apprenant à faire un emploi intelligent de leurs forces, des cœurs qui s'émeuvent à tous les nobles sentiments, et qui travaillent à se réhabiliter assez pour être encore dignes de porter l'uniforme.

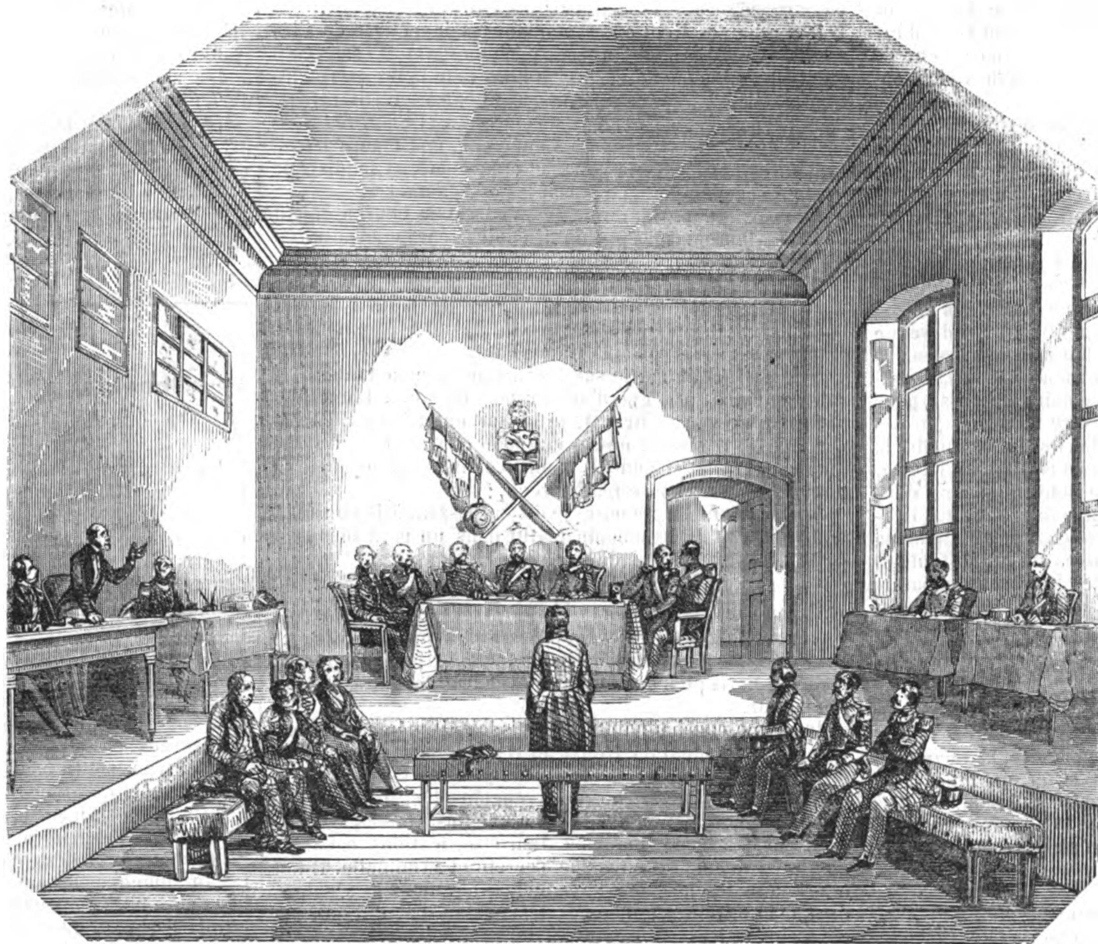
Cette institution, qui, jusqu'à présent, a donné les plus heureux résultats, a été appliquée, pour la première fois, à l'armée par ordonnance royale du 3 décembre 1832. Les essais en furent faits dans les bâtiments de l'ancien collége Montaigu, situés entre le collége Sainte-Barbe et la place du Panthéon; mais ce local, dont les sombres constructions vont disparaître dans les plans d'amélioration et d'embellissement qui vont s'exécuter dans ce quartier, devint bientôt trop étroit pour le nombre des détenus; il fallut faire un nouveau choix, et, au mois d'avril 1836, le pénitencier militaire fut transféré à Saint-Germain. Les vastes appartements, les galeries, avaient été distribués en rangées de cellules ordinaires, où chaque prisonnier se retire le soir; les celliers avaient fait place à des cellules ténébreuses, où sont renfermés ceux qui ne se soumettent pas à l'ordre de la maison. L'immense hauteur des salles d'armes, des salles de gala, avait été coupée en plusieurs étages d'ateliers, et le château royal pouvait recevoir cinq cents prisonniers. La haute surveillance du pénitencier est remise à M. le lieutenant-général comte Sébastiani, commandant de la première division, et qui, plus d'une fois, a manifesté le chaleureux intérêt qu'il porte à l'établissement; chaque année un inspecteur-général est désigné par le ministre de la guerre pour lui faire un rapport sur les résultats de l'année et les améliorations à obtenir.

Cette création, dont tout l'honneur revient à M. le maréchal Soult, est surtout remarquable par ce point, que le condamné militaire est seulement suspendu de son service, mais ne cesse pas de faire partie de l'armée et reste soumis au code particulier qui la régit. Lorsqu'il entre dans le pénitencier, où l'envoie le jugement d'un conseil de guerre, il est dépouillé pour un temps de l'uniforme de son régiment, et en revêt un de couleur grise, dont la forme rappelle beaucoup celui de la petite tenue du cavalier, et dont la simplicité n'admet aucune de ces couleurs voyantes et bariolées dont on affuble ordinairement les détenus. La tenue militaire est de rigueur pour tous les chefs employés à l'établissement; ces chefs sont encore soumis à tout ce qu'ils devaient observer à l'égard de leurs soldats: il leur est défendu d'injurier, de maltraiter de gestes ou de paroles les détenus, qui, de leur côté, doivent le respect à leurs chefs de tout grade. Afin que personne n'en ignore, les dispositions qui règlent ces devoirs réciproques sont lues tous les dimanches à l'inspection. Tous les mouve-

ments sont réglés par le commandement militaire; le compte de *masse* que le condamné avait à son régiment est transmis à l'administration, qui continue à le régler de la même manière; les fautes contre la discipline sont punies disciplinairement; les délits et les crimes sont soumis aux conseils de guerre; enfin, à l'expiration de leur peine, ceux qui n'avaient plus qu'un an de service à faire sont renvoyés dans leurs foyers, les autres sont dirigés sur un des trois bataillons d'infanterie légère d'Afrique; quelques-uns, par une exception que leur mérite une conduite exemplaire, obtiennent la faveur de rentrer, aussitôt après leur libération, dans des régiments de l'armée intérieure.

Le système d'Auburn est celui dont se rapproche le plus le système de Saint-Germain, c'est-à-dire que les prisonniers couchent isolément dans des cellules et mangent et travaillent en commun et en silence. Pendant les récréations, ils peuvent parler. Nous allons examiner l'emploi d'une journée de travail pendant l'hiver.

A six heures et demie du matin, un tambour choisi parmi les prisonniers bat la *diane*, signal du réveil; les sous-officiers surveillants prennent les clefs de leurs divisions respectives et vont ouvrir les cellules. Chaque détenu nettoie sa demeure nocturne, plie dans des dimensions données ses couvertures et le sac de campement dans lequel il couche; les ablutions corporelles ont lieu dans les corridors, du 1er octobre au 1er avril; le reste de l'année, elles ont lieu dans la cour; tous les détails d'une propreté parfaite sont scrupuleusement surveillés et s'exécutent en silence.


(Conseil de guerre à Paris.)



(Entrée du Pénitencier militaire de Saint-Germain.)

Environ un quart d'heure après, les détenus descendent en ordre dans la cour; l'appel a lieu de la même manière et avec les mêmes batteries que dans la ligne; les hommes sont formés en bataille sur trois rangs et inspectés. La distribution du pain se fait immédiatement; chaque homme reçoit pour sa journée une ration de pain de même poids et de même qualité que celui délivré à la garnison. Aussitôt après, au commandement de l'adjudant de semaine, tous les détenus sont conduits en ordre et au son de la caisse à leurs ateliers; chacun d'eux se rend à la place qui lui est assignée et se met à l'œuvre; à l'exception d'explications données à voix basse par les contre-maîtres, un silence complet règne partout; rompre ce silence est un cas de punition.

A huit heures et demie a lieu la visite du chirurgien-major; il visite les malades mis à l'infirmerie pour indispositions légères; à la *tisanerie* il reçoit ceux qui viennent se présenter, prescrit les remèdes nécessaires et envoie à l'hôpital du lieu ceux dont l'état exige cette translation; là, dans une salle *consignée*, ils reçoivent, comme tous les autres malades, ces soins touchants que l'on rencontre partout où se trouvent les dignes sœurs de charité.

A onze heures du matin, un roulement donne le signal du repas; les hommes sortent des ateliers en ordre et se forment en bataille; au commandement de l'adjudant, ils entrent au réfectoire, tous s'arrêtent devant leur place accoutumée et se tiennent debout; à un coup de baguette, tout le monde s'assied et le repas commence.

A son arrivée au pénitencier, chaque détenu est pourvu d'un litre, d'une gamelle de même contenance et d'un gobelet d'un quart de litre, le tout en étain; il reçoit, de plus, une cuiller de buis et un couteau à pointe arrondie : tous ces objets sont disposés sur la table à la place du détenu auquel ils appartiennent.

Les rations sont individuelles; elles consistent, pour le repas du matin, les mardi, jeudi et dimanche, en une soupe grasse et une portion de viande désossée pesant quatre-vingt-douze grammes; et pour le repas du soir, les mêmes jours, en une soupe aux légumes; les autres jours de la semaine, les détenus reçoivent, pour le repas du matin, une soupe aux légumes; et pour le repas du soir une portion de légumes assaisonnés.

Les détenus qui se conduisent bien peuvent améliorer leur nourriture en prenant à leurs frais, au repas du matin, un quart de litre de vin, dix centimes de fromage, un demi-kilog. de pain bis-blanc. On retire cette permission pendant un temps donné à ceux qui se font infliger des punitions.


(Costume des détenus du Pénitencier militaire de Saint-Germain.)

A onze heures et demie, un nouveau coup de baguette annonce la fin du repas; les hommes, qui, pendant toute sa durée, ont gardé le silence, se lèvent, sortent en ordre et vont au préau à la récréation; là encore ils sont suivis par ces conseillers muets qu'une bienveillante prévoyance a multipliés autour d'eux; des inscriptions ingénieusement choisies mettent sans cesse sous leurs yeux des avis résumés en phrases courtes et qui frappent l'esprit en se fixant dans la mémoire. Dans leurs ateliers, si un moment de découragement a ralenti leur ardeur, en levant la tête, ils ont lu :

LE TRAVAIL DU CORPS
DÉLIVRE DES PEINES
DE L'ESPRIT.

Dans ces inscriptions ils trouvent même une protection; si un maître d'atelier ou un surveillant oubliait les recommandations du règlement, l'ouvrier peut lui montrer sur la muraille :

REPRENDS TON PROCHAIN
AVANT DE LE MÉNACER.

Dans les préaux, il n'a pas suffi de défendre les mauvais propos et les jeux de hasard; il a fallu mettre ces hommes en garde contre l'entraînement de la colère ou de leurs courts loisirs; ils lisent ici :

POINT DE PROBITÉ POSSIBLE AVEC LA PASSION DU JEU :
ON COMMENCE PAR ÊTRE DUPE, ON FINIT
PAR ÊTRE FRIPON.

et là :

DANS UN COEUR PERVERS, LA PASSION DU JEU
MÈNE A L'ÉCHAFAUD;
DANS UNE AME ENCORE HONNÊTE,
ELLE CONDUIT AU SUICIDE.



(Une cellule du Pénitencier militaire de Saint-Germain.)

Toutes ces pensées sont salutaires, utiles; mais nous ne pouvons nous refuser à en citer deux encore qui nous ont surtout frappé. En entrant au pénitencier, le condamné trouve sa sentence justifiée par la morale quand il aperçoit devant lui, dans la première cour, ces mots :

QUICONQUE ENFREINT LA LOI N'EST PAS DIGNE
D'ÊTRE LIBRE.

Enfin, en sortant, voici la dernière pensée qu'il trou-

vera sur ces murs qu'il abandonne :

ON NE PEUT PLUS ROUGIR
DE SES FAUTES
QUAND ON A TOUT FAIT
POUR LES RÉPARER.

Reprenons l'emploi de la journée. Pendant que leurs camarades causent ou lisent des livres d'instruction appartenant à l'établissement, ceux qui sont illettrés vont assister à un cours d'enseignement mutuel qui a lieu à la même heure.

A midi et demi, après l'appel, les travaux recommencent, et se prolongent jusqu'à sept heures; le souper ne dure qu'un quart d'heure; la retraite se bat, et à huit heures un roulement annonce le coucher. Chaque homme emporte dans sa cellule son bidon rempli d'eau; les portes sont fermées, et les clefs rapportées à un poste intérieur, où elles restent sous la responsabilité de deux surveillants de garde. Pendant la nuit, un officier de service fait, dans l'intérieur, trois rondes, pour s'assurer s'il n'y a pas d'hommes malades ou de tentatives d'évasion, et le commandant d'une garde de vingt-six hommes, placée au pénitencier, est chargé des rondes extérieures.

L'été n'apporte à ce régime d'autre changement que d'avancer l'heure de la *diane*, et de prolonger d'une heure la journée d'atelier, qui se trouve ainsi portée à onze heures de travail.

Le dimanche est un jour consacré plus spécialement aux soins de propreté : ce jour-là, chaque homme descend dans les préaux son sommier, son sac de campement, sa couverture et son oreiller pour les battre; les cellules sont frottées, les portes et les serrures nettoyées à fond. Après une première inspection des sous-officiers, les prisonniers, dans leur tenue la meilleure, vont assister à la messe dans la chapelle gothique ornée par Louis XIII, et où Louis XIV fut baptisé. Du haut de cette chaire qu'ont occupée les plus grands orateurs chrétiens, un aumônier leur fait une instruction religieuse. C'est un spectacle imposant que de voir de la tribune tous ces hommes en colonne serrée, officiers et sous-officiers en tête, assister avec respect au service divin. On ne peut se défendre d'une vive émotion, lorsque, au moment où le prêtre élève l'hostie, cette masse compacte, par un seul mouvement, met le genou en terre, et écoute, dans un pieux recueillement, les chants que font entendre quelques-uns de leurs camarades placés derrière l'autel. On est bien plus impressionné encore si l'on vient à apprendre là que ces voix énergiques chantent des vers composés par un de ceux qui les a précédés dans ce séjour d'expiation, un jeune soldat que son talent, ses malheurs et son repentir avaient rendu celèbre, il y a quelques années. J'ai vu plus d'un œil devenir humide quand une voix jeune et fraîche fait entendre ces paroles :


(Chapelle du Pénitencier militaire de Saint-Germain.)

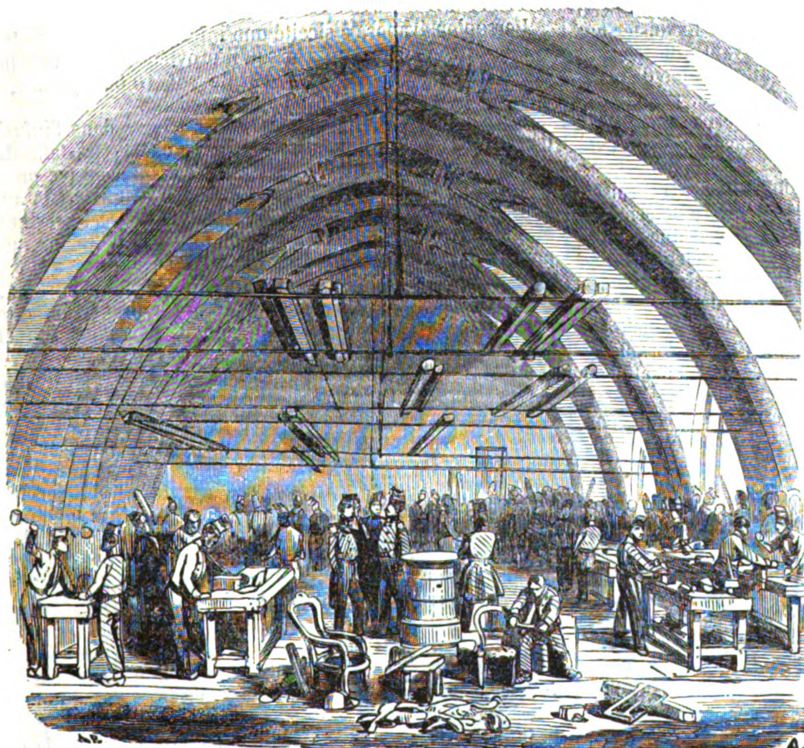
Sur nous qui t'implorons, à genoux sur la pierre;
Sur nous tous, qu'un moment d'imprudence et d'erreur
Conduisit en ce lieu, domaine du malheur,
O Dieu! laisse tomber un regard tutélaire.

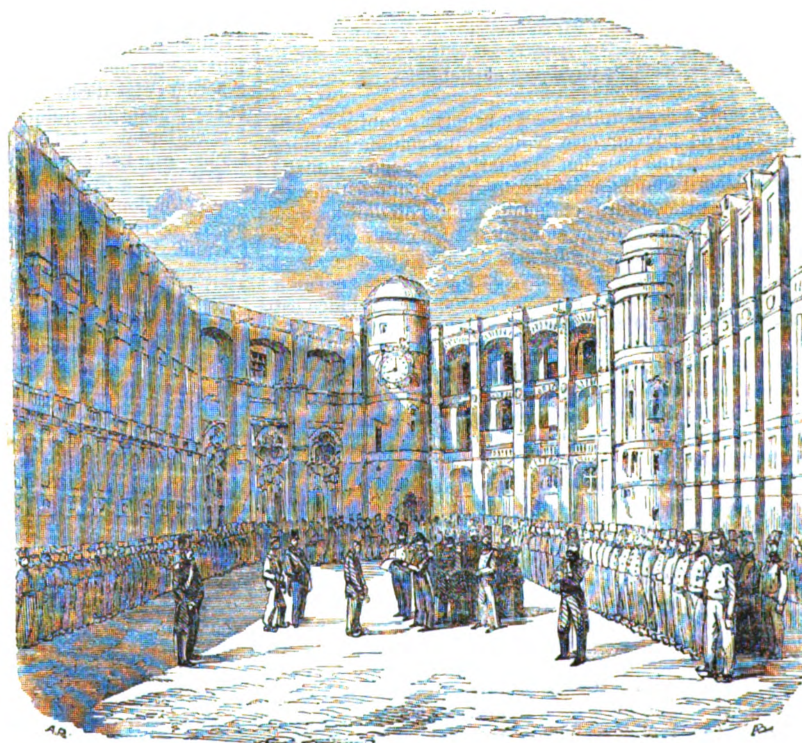
Et plus loin :

Du trône saint d'où ta main guide
Les astres roulant dans le vide,
Seigneur, Dieu clément, oh! vois notre douleur!
Vois nos regrets et nos alarmes,
Rends-nous la liberté, nos armes,
Et finis nos jours de malheurs.

Le digne aumônier qui dirige la conscience de ces soldats leur a dit, du haut de la chaire de vérité, que tout motif humain devait être écarté dans l'accomplissement des choses saintes : « Vos actes religieux, leur a-t-il dit, sont entre le ciel et vous, et jamais ils ne serviront à vous procurer des biens temporels. » Cette règle, sagement observée, éloigne tout soupçon d'hypocrisie. Le 30 avril dernier, une soixantaine de détenus ont reçu la communion des mains de monseigneur l'évêque de Versailles, qui vient tous les ans visiter et consoler les habitants du pénitencier.

Les touchantes allocutions de ce pasteur, les sages instructions de l'aumônier, ne sont pas les seuls moyens que l'on emploie pour fortifier dans le cœur des prévenus le désir de


(Pénitencier militaire de Saint-Germain. — Atelier.)


(Pénitencier militaire de Saint-Germain. — Remise de peine.)

leur régénération morale; le lieutenant-colonel Boudonville, commandant du pénitencier, seconde puissamment tous les sentiments qui peuvent ramener au bien ces jeunes citoyens, qu'un seul instant d'erreur a souvent amenés là ; un registre de moralité est établi avec un soin scrupuleux, et présente un compte ouvert à chaque homme ; on y inscrit exactement les progrès successifs dans la conduite et le travail, ainsi que les punitions et les motifs de ces punitions. A deux époques de l'année, au 1er mai et dans le mois de novembre, le commandant va examiner les titres que peut avoir chaque détenu à la clémence royale; mais cette faveur ne peut s'étendre qu'à ceux qui ont au moins subi la moitié de leur captivité; les lettres de grâce qui réduisent ou remettent la peine sont lues à la grande revue du dimanche, à midi, en présence de tous les détenus formant le carré. C'est là un beau jour pour tous, et pour ceux qui sont rendus à la France, à l'armée, à leur famille, et pour ceux à qui la délivrance de leurs amis semble dire : Méritez, espérez.

Le lendemain de ce jour de délivrance est souvent triste et plein de regrets. On sait, en effet, que les abords des prisons, les jours où les portes doivent s'ouvrir, sont assiégés par des hommes perdus, par d'ignobles femmes, qui spéculant à la fois sur le pécule amassé pendant la captivité, sur les privations subies, sur l'enivrement du grand air de la liberté, guettent les libérés comme une proie, s'emparent d'eux, les entraînent à tous les désordres, à toutes les débauches; et ces heureux du matin doivent se féliciter si, le lendemain, au réveil, ils n'ont perdu que le fruit de leurs économies forcées.

L'administration du pénitencier de Saint-Germain vient de donner un bon et grand exemple. Il y a quelques jours, seize hommes avaient atteint le terme de leur expiation ou obtenu remise du reste de leur peine; au lieu de quitter le château pour tomber dans les hideuses séductions qui déjà les attendaient, on les a vus, revêtus de l'uniforme des corps divers auxquels ils appartenaient avant leur faute, sortir en rangs sous le commandement d'un sous-officier, traverser au pas et en bon ordre cette ville que leurs devanciers avaient plus d'une fois troublée des excès de leur joie et se diriger sur Versailles, où ils ont trouvé dans la discipline militaire l'appui dont ils avaient besoin contre eux-mêmes. Loin de se plaindre de cette précaution, ils ont chargé le sous-officier qui les accompagnait de leurs remercîments pour le commandant.

Rendons un juste hommage à M. le maréchal Soult, dont la prévoyante sollicitude a créé, organisé cet établissement, où, tandis que la punition se subit, l'homme s'améliore, et d'où il sort le cœur plus affermi dans le bien, l'intelligence plus cultivée, et possédant une des industries qui s'exploitent dans les huit ou neuf ateliers entre lesquels les prisonniers sont répartis. Mais pour que la généreuse pensée du ministre produisît tous ses résultats, il fallait que l'exécution en fût remise à un officier dont le cœur fût noble, la pensée droite, la raison ferme; le pénitencier de Saint-Germain a dépassé toutes les espérances, et le maréchal et les officiers recommandables de cet établissement ont reçu leur plus douce récompense quand les rapports ont constaté que parmi tous les militaires rendus à la liberté depuis 1839, on ne compte qu'une récidive sur deux cents libérés, que plusieurs ont obtenu de l'avancement, occupent des emplois de confiance et même ont mérité des distinctions.

Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DES SECOND ET TROISIÈME TRIMESTRES DE 1843.

(Voir t. Ier, p. 217, 234, 238; t. II, p. 182 et 198.)

II. — Sciences physiques et chimiques.

Compressibilité des liquides. — La propriété dont jouissent tous les corps de pouvoir être réduits à un volume moindre sous l'influence d'une pression plus forte que celle à laquelle ils étaient d'abord soumis, a été longtemps méconnue dans les liquides. C'est à MM. Sturm et Colladon que l'on doit les premières mesures exactes de la contraction des corps qui existent à cet état. M. Aimé, professeur de physique au collége d'Alger, a fait de nouvelles expériences à ce sujet, à l'aide d'appareils à déversement, analogues à ceux dont l'idée est due à M. Walferdin. La mer, qui atteint une profondeur considérable aux environs d'Alger, lui a fourni le moyen d'obtenir des pressions variables jusqu'à 220 atmosphères. Les corps soumis à cette énorme pression doivent être plongés à environ 2 200 mètres au-dessous du niveau de la mer. Chaque centimètre carré de leur surface supporte un poids d'environ 227 kilogrammes.

Un résultat important des expériences de M. Aimé, c'est que la contraction éprouvée par le liquide est proportionnelle à la pression à laquelle on le soumet. Cette loi a été vérifiée par lui jusqu'à 220 atmosphères de pression. Il est à noter aussi que les nombres qu'il a obtenus à la température de 12°,6 sont supérieurs à ceux que MM. Sturm et Colladon ont trouvés pour la température de zéro.

Elasticité des alliages — M. Wertheim avait présenté à l'Académie, dans le courant de l'année dernière, un travail extrêmement remarquable sur les propriétés mécaniques des métaux simples. Dans un second mémoire, faisant suite au premier, il s'est occupé des alliages. Ce sujet, malgré le fréquent emploi des alliages dans les arts, n'a encore été que fort peu étudié, surtout en ce qui concerne l'élasticité.

Les expériences de M. Wertheim ont porté sur cinquante-quatre alliages binaires et sur neuf alliages ternaires, parmi lesquels se trouvent le laiton, le tombac, le métal des tamtams trempé et non trempé, le bronze, le pakfong, l'alliage des caractères typographiques, etc. Les résultats les plus positifs auxquels il soit parvenu sont les suivants :

1° L'élasticité d'un alliage est en général égale à la moyenne des élasticités des métaux constituants; quelques alliages de zinc et de cuivre font seuls exception;

2° Les alliages se comportent comme les métaux simples quant aux vibrations longitudinales et transversales et quant à l'allongement, c'est-à-dire qu'il existe entre ces divers éléments des rapports que la théorie indique et que l'expérience confirme d'une manière satisfaisante.

Electricité, galvanisme, électro-magnétisme, etc. — MM. Edmond Becquerel et de La Rive, de Genève, se sont l'un et l'autre occupés séparément de rechercher les lois de dégagement de la chaleur pendant le passage des courants électriques à travers les corps solides et liquides.

Parmi les autres communications que l'Académie a reçues sur cette branche importante de la physique, nous devons citer une théorie de la pile voltaïque par le prince Louis-Napoléon. « La netteté des raisonnements et des résultats », a déterminé M. Arago à publier entièrement la lettre du prince.

Mais l'expérience la plus curieuse, sans contredit, est celle que MM. Palmieri et Santi-Linari ont exécutée en Italie, et qui a été communiquée à l'Académie par une lettre de M. Melloni. Elle est relative aux *courants d'induction* produits sous l'influence du magnétisme terrestre. Ces courants, découverts par M. Faraday en 1831, pourraient aussi être appelés *courants instantanés* ou *temporaires*, parce qu'ils ne durent qu'un instant. Ils se développent dans les corps conducteurs de l'électricité, sous l'influence d'un autre courant ou sous celle d'un aimant, et sont soumis à la loi générale suivante : « Lorsqu'un circuit conducteur fermé commence à recevoir dans quelques-uns de ses points l'action d'un courant quelconque, il est traversé par un *courant inverse;* lorsqu'il cesse de recevoir cette action, il est traversé par un *courant direct;* enfin, pendant qu'il reçoit cette action *d'une manière constante*, il n'est traversé par *aucun courant* et n'éprouve aucune modification apparente sensible. » (Phys. de Pouillet.)

Or, on sait que la terre peut être comparée à un grand aimant; son action sur les circuits fermés était donc facile à prévoir depuis que M. Faraday avait signalé l'existence de courants d'induction excités dans des spirales de cuivre par le rapprochement et l'éloignement brusques d'un aimant. Cet habile physicien lui-même avait démontré directement l'action de la terre sur les mêmes spirales retournées rapidement dans le plan du méridien magnétique. Mais il lui avait fallu employer un instrument très-sensible pour reconnaître l'influence du magnétisme terrestre, et toutes les tentatives faites depuis cette époque pour obtenir des effets plus puissants avaient été complétement infructueux.

Enfin, MM. Palmieri et Santi-Linari, après avoir varié leurs appareils de plusieurs manières, sont parvenus à en construire un qui est assez puissant pour imprimer des commotions sensibles et pour décomposer l'eau. Il paraît même probable à M. Melloni, qu'au moyen de quelques modifications à leur appareil, ses ingénieux compatriotes arriveront à rougir les fils métalliques et à produire des étincelles électriques.

Chaleur latente de la glace. — Lorsqu'on mêle ensemble un kilogramme d'eau à 10° et un kilogramme d'eau à 80°, le mélange a une température de 45°, précisément égale à la moitié de la somme 10 plus 80. Un kilogramme d'eau à zéro, c'est-à-dire à la température de la glace fondante, et un kilogramme à 80° donneraient encore un mélange à 40°. Mais il n'en est plus de même lorsqu'on substitue un kilogramme de glace à zéro à un kilogramme d'eau de même température. Le mélange de cette glace avec l'eau à 80° donnera de l'eau à une température très-basse, que Laplace et Lavoisier ont évaluée à 5°; de sorte que, suivant ces savants illustres, il faut 75° de chaleur pour faire passer un kilogramme de glace à zéro à l'état d'eau ayant la même température. C'est cette chaleur absorbée uniquement pour la transformation du solide en liquide, et dont le thermomètre n'accuse plus l'existence, que l'on appelle chaleur latente.

MM. de La Provostaye et Desains ont pensé avec raison que cette donnée importante avait besoin d'être déterminée par de nouvelles observations, et ils ont entrepris une longue série d'expériences qui leur a donné pour la chaleur latente de fusion de la glace, un nombre beaucoup plus fort que celui de Laplace et Lavoisier, savoir 79 au lieu de 75.

Leur travail, qui est destiné à figurer dans le recueil des savants étrangers, a été l'objet d'un rapport très-favorable de M. Regnault. Cet habile physicien avait lui-même effectué un grand nombre d'expériences dans le même but, et il était parvenu à des résultats presque identiques. On doit donc considérer comme à fort peu de chose près exact le nombre 79, adopté désormais pour la chaleur latente de fusion de la glace.

Singuliers effets de rupture. — M. Séguier a répété devant l'Académie une expérience fort curieuse, déjà indiquée par M. Bellani, et depuis par M. Sorel. Tout le monde connaît les *larmes bataviques*, ces petits fragments de verre en forme de poire allongée, terminés par une queue très-effilée, que l'on obtient en laissant tomber dans l'eau froide, de l'extrémité de la canne du verrier, quelques parcelles de verre en fusion. On sait qu'il suffit de casser l'extrémité de la larme, pour que celle-ci se réduise instantanément en poussière, avec une petite détonation.

La nouvelle expérience consiste à briser un vase de verre ou de terre, une bouteille épaisse, qui a résisté à des pressions intérieures de plus de vingt atmosphères, au moyen d'une seule larme batavique faisant explosion au milieu du liquide dont ils sont remplis.

Une autre expérience non moins curieuse est due à M. Séguier. On suspend en l'air un verre cylindrique ordinaire rempli d'eau, et dont le fond est remplacé par un obturateur en parchemin; une balle tirée de haut en bas, au centre du liquide et suivant l'axe du cylindre, détermine la rupture des parois en une foule de parcelles longitudinales et étroites, parallèles entre elles, comme les douves d'un tonneau dont on enlèverait les cercles.

Dans ces deux expériences, lorsque les vases ne sont point entièrement pleins, les fractures s'arrêtent précisément à la hauteur du niveau du liquide. Cette circonstance a de l'analogie avec ce qui a été observé lors de l'explosion de certaines machines à vapeur.

Optique.—M. Adolphe Matthiessen d'Altona a fait à l'Académie plusieurs communications d'un haut intérêt, dont le laconisme des *comptes rendus* officiels ne nous permet pas de donner le détail. Au nombre des instruments proposés par l'auteur, on remarque des lunettes de spectacle qui, sous un volume réduit, auraient plus de lumière et de champ que les lunettes usitées, grossiraient davantage, et coûteraient moins. M. Matthiessen a trouvé aussi un verre de couleur verte parfaitement monochromatique. Enfin, il a imaginé un appareil commode et portatif, à l'aide duquel on peut voir les raies noires du spectre beaucoup plus aisément que par toute autre méthode. Employé à l'analyse de la flamme d'une chandelle, cet appareil fait apercevoir trois spectres différents l'un de l'autre par la nature et la position des raies de Fraunhoffer: un provenant de la combustion de l'oxyde de carbone; un second provenant de la lumière qu'émettent les molécules de carbone incandescent qui nagent dans la flamme; enfin, un autre qui résulte de la combustion de l'hydrogène.

Nous souhaitons que le rapport détaillé qui nous était promis pour un délai rapproché, le 24 avril dernier, ne se fasse pas trop longtemps attendre.

Photographie. — La formation des images de Moser, dont nous avons déjà parlé ailleurs (voir tome Ier, page 234), et la théorie des images daguerriennes, ont fait le fonds de communications assez nombreuses. Mais comme il s'agit de sujets que l'on est loin d'avoir ramenés à une théorie simple, et sur lesquels il y a presque autant d'opinions que de physiciens, nous pensons inutile d'en entretenir cette fois nos lecteurs.

Travaux chimiques. — Une analyse fort remarquable des principes constituants du thé, par M. Péligot, est le travail chimique le plus intéressant qui ait occupé l'Académie.

Voici les résultats principaux auxquels ce chimiste est parvenu.

Le thé est, de tous les végétaux analysés jusqu'à ce jour, celui qui renferme la proportion d'azote la plus considérable. Cette proportion est pour 100 parties de thé desséché à 110 degrés, contenue dans le petit tableau ci-après :

Thé pekoe	6,58
— poudre à canon	6,15
— souchong	6,15
— assam	5,10

En opérant sur 27 sortes de thés, M. Péligot a trouvé que les thés verts contiennent, en moyenne, 10, et les thés noirs 8 pour 100 d'eau. Puis, tenant compte de cette eau que la feuille contient déjà, soit que la dessiccation en Chine n'ait pas été complète, soit qu'elle ait absorbé pendant ou après son transport une certaine quantité d'humidité, il a exprimé la proportion des produits solubles dans l'eau chaude, pour 100 parties de thé, par les nombres suivants :

Thés noirs secs	42,3
— verts secs.	47,1
— noirs pris dans leur état commercial	38,4
— verts dans le même état . .	43,4

Lorsqu'on évapore à siccité une infusion de thé, il reste un résidu brun-chocolat qui, lorsqu'il provient du thé vert poudre à canon, contient 435 d'azote sur 10 000 parties, et 470 lorsqu'il provient du thé noir souchong.

La principale matière azotée qui se trouve dans l'infusion de thé est une substance très-riche en azote, cristallisable, la *théine*, qu'on rencontre également dans le café (ce qui lui a fait souvent donner le nom de *caféine*), et qui existe aussi dans le *guarana*, médicament fort recherché par les Brésiliens. M. Péligot a trouvé jusqu'à plus de 6 p. 100 de théine, proportion beaucoup plus considérable que celle qui avait été admise jusqu'à ce jour; et, ce qui n'est pas moins curieux, il a signalé dans le thé l'existence en forte proportion d'une autre matière azotée, la *caséine*, dont le thé, dans son état ordinaire, renfermait 14 à 15 p. 100.

« On voit, en résumant ces expériences, dit M. Péligot, que le thé renferme une proportion d'azote tout à fait exceptionnelle; mais il faut se rappeler que cette feuille n'est pas prise dans son état naturel, et qu'elle nous arrive après avoir été, pour ainsi dire, manufacturée. On sait, en effet, qu'avant d'être livré à la consommation, le thé subit une torréfaction qui ramollit la feuille et qui permet d'en exprimer, au moyen de la pression exercée par les mains, un suc assez abondant, âcre et légèrement corrosif; la feuille est ensuite enroulée et desséchée plus ou moins rapidement, selon qu'il s'agit de la fabrication du thé vert ou de celle du thé noir. Or, il est possible que ce suc soit peu ou point azoté et que sa séparation augmente par suite la quantité d'azote qui reste dans la feuille. En déterminant celle qui se trouve dans les feuilles fraîches des arbres à thé cultivés aux portes de Paris, dans les belles pépinières de MM. Cels, j'ai trouvé 4,37 d'azote p. 100 de thé desséché. Peut-être la différence du climat et la culture suffit-elle pour produire ces variations. »

L'auteur a terminé son travail par quelques considérations

sur l'emploi du thé considéré comme boisson et comme aliment. « On ne peut nier, dit-il, en présence de la proportion d'azote renfermée dans cette feuille et de l'existence de la caséine, que le thé soit un véritable aliment lorsqu'il est consommé dans son ensemble, avec ou sans infusion préalable, comme le consomment, assure-t-on, quelques populations indiennes. »

Ainsi on lit dans une lettre de Victor Jacquemont : « Le thé vient à Cachemire par caravane, au travers de la Tartarie chinoise et du Thibet... On le prépare avec du lait, du beurre, du sel et un sel alcalin d'une saveur amère... A Kanawer, on le fait d'une autre façon : on fait bouillir des feuilles pendant une heure ou deux, puis on jette l'eau et on accommode les feuilles avec du beurre rance, etc. »

Les rapides progrès de la chimie ne feront jamais oublier les travaux des pères de la science, parmi lesquels figure au premier rang notre illustre Lavoisier. On ne peut donc qu'applaudir au projet, déjà formellement annoncé depuis quelques années par M. Dumas, de rendre un digne hommage à la mémoire de ce grand homme, en publiant ses œuvres complètes. Président de l'Académie en 1843, M. Dumas a sollicité du ministre de l'instruction publique le concours du gouvernement pour cette publication, et le ministre, dans une lettre adressée à l'Académie à ce sujet, s'est exprimé dans ces termes :

« Je viens appeler votre attention sur un projet qui se lie aux dispositions législatives adoptées en 1842 et en 1843, pour la réimpression des œuvres de deux savants géomètres. En demandant aux Chambres les crédits nécessaires pour ces deux réimpressions, j'avais pensé que la même disposition pourrait s'étendre à divers écrits éminents dans d'autres parties du vaste domaine des sciences. Ce serait le moyen de réaliser, pour les études mathématiques et physiques, dans des limites nécessairement plus étroites, ce qui a été fait depuis quelques années pour l'histoire nationale. Dans cette vue, et pour répondre à un vœu récemment exprimé dans un rapport présenté à la Chambre des députés ; je désirerais que vous voulussiez bien consulter l'Académie des Sciences sur l'intérêt qu'il y aurait à publier, aux frais de l'État, les œuvres de Lavoisier. Il n'y a pas dans l'histoire de la chimie, un nom plus digne d'un pareil hommage ; il n'y a pas non plus de publication plus utile, si l'on songe que Lavoisier est mort en préparant une édition complète de ses œuvres, qui manque encore aujourd'hui à la science..... »

Nous ne connaissons pas encore la réponse de l'Académie. Nous savons seulement que M. Arago a remis à la commission nommée pour préparer cette réponse des manuscrits de Lavoisier qu'il possédait ; et nous souhaitons vivement que l'on ne tarde pas à rendre un hommage si mérité à la mémoire de cette victime d'une terrible réaction contre les abus de l'ancien régime.

ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

Expériences américaines ; Martin prend un associé. — Vallée d'Éden en perspective.

(Suite. — V. t. II, p. 26, 58, 103, 139, 153, 211, 234 et 326.)

Votre Tour de Londres, monsieur, poursuivit le général, souriant dans l'intime et satisfaisante conviction de l'étendue de ses lumières ; votre Tour, située dans le voisinage immédiat de vos parcs, de vos promenades, de vos arcs de triomphe, de votre opéra, de votre royal Almack, est tout naturellement la résidence où peuvent s'étaler les pompes et le luxe royal d'une cour étourdie et légère. En conséquence, monsieur, c'est là que se tient votre cour (1).

— Êtes-vous allé en Angleterre? demanda Martin.

— Grâce à la presse, oui, monsieur ; répondit le général ; je m'y suis rendu en lecture, pas autrement. Vous êtes ici chez un peuple studieux, monsieur ; vous trouverez parmi nous une connaissance des choses qui vous surprendra.

— Je n'en doute nullement, répliquait Martin, lorsqu'il se vit interrompu par M. Aristide Kettle, lequel murmura à son oreille :

— Vous connaissez le général Choke?

— Non, reprit Martin sur le même ton.

— Vous savez sous quel point de vue on le considère ici?

— Comme l'un des hommes les plus remarquables du pays, répondit Martin à tout hasard.

— Justement ; j'étais sûr que vous auriez entendu parler de lui.

— Je crois, dit Martin, s'adressant au général, je crois être assez heureux pour avoir une lettre d'introduction auprès de vous, monsieur ; elle est de M. Bévan, du Massachussets, » ajouta-t-il en la lui présentant.

Le général la prit et la lut avec attention ; de temps en temps il s'arrêtait pour lancer un regard aux deux étrangers. Arrivé à la signature, il s'avança, donna une poignée de main à Martin, et s'assit auprès de lui.

(1) La Tour de Londres est située à l'extrémité orientale de la ville, tandis que le quartier de la mode et de l'aristocratie, les parcs (*Hyde-Park*, *Green-Park*, le parc Saint-James, etc.), le palais qu'habite la reine, les théâtres fréquentés par la haute société, les salles de bal, de concert, et tous les rendez-vous du grand monde, sont situés dans le quartier opposé, le *West-end* (extrémité occidentale de la ville).

« Ainsi donc, vous songez à vous établir dans l'Eden? lui dit-il.

— Sauf meilleur avis, et en me conformant à vos conseils et aux renseignements fournis par l'agent. On m'assure qu'il n'y a rien à faire dans les vieilles villes.

— Je puis vous présenter à l'agent, monsieur, dit le général ; je le connais, car je suis membre de la corporation des propriétaires du territoire de l'Eden. »

Cette nouvelle, des plus sérieuses pour Martin, lui donnait fort à penser. Son ami du Massachussets n'avait fait tant de fond sur les conseils du général que parce que, le croyant étranger à toutes les spéculations de terrain, il en attendait un avis désintéressé. En effet, c'était tout récemment que le général avait pris un intérêt dans la corporation de l'Eden ; et il expliqua à Martin que depuis lors il n'avait eu aucune communication avec M. Bévan.

« Nous n'avons que bien peu à hasarder, dit Martin avec anxiété ; seulement quelques guinées, et ce peu est tout notre avoir! Dites, général, croyez-vous que cette spéculation puisse offrir quelques chances de succès à un homme de ma profession?

— Et croyez-vous, dit le général d'un ton grave ; croyez-vous que si la spéculation n'offrait aucune chance de succès, j'eusse fait la folie d'y mettre mes dollars?

— Je ne parle pas des vendeurs, dit Martin, mais des acquéreurs. Y a-t-il chance pour les acquéreurs?

— Pour les acquéreurs, monsieur! répéta le général avec quelque émotion et d'un ton péremptoire, je conçois. Vous venez d'une contrée vieillie, qui a entassé, aussi haut que la tour de Babel, les veaux d'or devant lesquels, de temps immémorial, elle s'agenouille. Mais cette terre-ci, monsieur, est neuve et vierge. L'homme ici ne naît pas décrépit comme dans la vieille Europe. Nous n'avons pas derrière nous, pour excuse, l'exemple de siècles écoulés en pratiques corruptrices ; point de faux dieux chez nous, monsieur ; l'homme s'y montre dans toute sa grandeur native. Si ce n'est pas dans ce but que nous avons combattu, c'est en vain que notre sang aura coulé. Me voilà ici, moi, monsieur, ajouta le général, plantant devant lui son parapluie comme un digne représentant de sa philanthropie (et c'était un affreux parapluie) ; me voici, avec ma tête grise et mon sens moral ; eh bien, irais-je, désavouant mes principes, placer mes capitaux dans une spéculation que je ne jugerais pas féconde en espérances et en chances de bonheur pour mon prochain, pour mes semblables! »

Martin, qui ne pouvait s'empêcher de songer à New-York, s'efforça à grand'peine d'avoir l'air convaincu.

« Que seraient ces vastes États, monsieur, poursuivit le général, s'ils n'étaient destinés à la régénération de l'homme? Mais je vous pardonne ; de pareils doutes doivent naître dans l'âme d'un homme qui vient de votre pays, et qui ne connaît pas le mien.

— Vous pensez donc qu'à part les fatigues que nous sommes disposés à endurer, il y a quelques chances raisonnables (le ciel sait que nous ne sommes pas extravagants dans nos prétentions), quelque espoir fondé de réussite?

— Un espoir fondé de réussite dans Eden, monsieur! Mais voyez l'agent, voyez-le ; voyez les cartes, les plans, monsieur, et ne formez votre jugement, n'établissez votre décision que d'après ce que vous aurez vu, de vos yeux vu. La vallée d'Eden n'en est pas réduite à mendier des habitants, monsieur!

— Il est de fait que c'est un endroit furieusement agréable et effroyablement salubre, » dit M. Kettle, qui continuait à se mêler à la conversation, selon son usage.

Martin sentit que, mettre en doute des témoignages de ce genre, uniquement parce qu'il éprouvait au fond une secrète défiance, serait chose tout à fait inconvenante et de mauvais goût. Il remercia donc le général, et se résolut à se rendre chez l'agent dès le lendemain.

Ce ne fut que tard dans la soirée, que nos voyageurs arrivèrent à leur destination. Ils s'établirent à l'*hôtel National*, où les usages et la société leur rappelèrent, par plus d'un trait de ressemblance, la pension bourgeoise du major Pawkins.

« Maintenant, Mark, mon bon garçon, dit Martin fermant la porte de sa petite chambre, il nous faut tenir grand conseil, car c'est demain que notre sort se décide. Êtes-vous toujours résolu à fondre vos économies dans le capital commun? Est-ce dit?

— Si je n'avais pas été déterminé à courir tous les risques, monsieur, je ne serais pas ici.

— Combien avez-vous là-dedans? demanda Martin, soulevant un petit sac.

— Trente-sept livres sterling et seize pences, au moins à ce que dit la Caisse d'épargne. Pour moi, je n'en ai jamais fait le compte ; ils doivent savoir leur affaire là-bas, Dieu merci! répliqua Mark avec un mouvement de tête qui exprimait sa confiance illimitée dans la sagesse et l'arithmétique de MM. les administrateurs.

— L'argent que nous avons apporté est fort en baisse, dit Martin ; nous n'avons pas même huit livres sterling. »

Le sourire indifférent de Mark, et les vagues regards qu'il promena de tous côtés, montrèrent que ce détail était tout à fait au-dessous de son attention.

« De la bague, de *son* anneau, Mark! poursuivit Martin, regardant avec amertume sa main dépouillée de son ancienne parure.....

— Ah! soupira Mark Tapley ; mais pardon, monsieur.

— De *sa* bague, nous n'avons tiré que quatorze livres sterling, argent anglais ; de sorte que, cela même compris, votre part de capital se trouve encore, comme vous voyez, la plus forte. A présent, Mark, ajouta Martin, reprenant son ancien ton dégagé, celui qu'il avait naguère avec ses plus humbles compagnons, mon plan est fait : j'ai tout arrangé pour que vous fussiez, non pas seulement dédommagé, mais récompensé, j'espère. Je prétends améliorer matériellement votre sort, et relever votre position, votre état, vos espérances.....

— Oh! ne parlons pas de cela, je vous en prie, monsieur, s'écria Mark. Je ne tiens pas le moins du monde à être relevé ; je suis content comme je suis, monsieur.

— Un moment, écoutez! reprit gravement Martin, la chose est d'une haute importance pour vous, et je m'en réjouis quant à moi. Je vous ai choisi pour associé, Mark, et cela, sur le pied d'une égalité parfaite. J'apporte, comme capital additionnel, ma capacité, mes talents, mon habileté dans ma profession ; et la moitié, l'intégrale moitié des profits annuels sera *vôtre*, Mark ; je vous en considère comme propriétaire dès aujourd'hui. »

Pauvre Martin! toujours bâtissant en l'air, muré dans sa personnalité, se nourrissant de projets chimériques, d'aveugles espérances : tout fier de la protection qu'il accordait, du magnifique cadeau qu'il faisait au compagnon de ses traverses, en lui donnant moitié du revenu douteux d'un capital certain qui appartenait presque tout entier au généreux garçon.

« Je ne sais, reprit ce dernier d'un ton plus attristé que de coutume, mais par des causes que n'aurait pu deviner Martin, je ne sais que vous dire, monsieur, pour vous remercier. Tant il y a que je vous soutiendrai du meilleur de mon âme, monsieur, et jusqu'au bout ; et c'est là tout ce que je puis faire.

— Nous nous comprenons pleinement l'un l'autre, mon bon garçon, dit Martin, se levant avec un sentiment intime d'approbation flatteuse pour *l'un* et de condescendance affectueuse pour *l'autre*. De ce moment, nous ne sommes plus le maître et le serviteur, mais deux amis, deux associés qui s'applaudissent mutuellement de ce changement de relation. Si c'est en faveur de la vallée d'Eden que nous nous décidons, eh bien! du jour de notre arrivée, continua Martin, qui aimait à battre le fer pendant qu'il était chaud, notre maison se fondera sous la raison CHUZZLEWIT et TAPLEY! »

— Oh! pour l'amour du ciel, pas mon nom, monsieur! s'écria Mark ; je n'entends rien aux affaires, et c'est bien assez pour moi d'être *la compagnie*. J'ai souvent songé, poursuivit-il à demi-voix, que j'aimerais à voir comment est faite une *compagnie*. Je n'imaginais guère en devenir une moi-même.

— Il n'en sera que ce que vous voudrez, Mark, dit le chef de la future maison *Chuzzlewit et compagnie*.

— Grand merci, monsieur ; et si quelque propriétaire, quelque gros richard des environs, se met en tête de faire établir un beau jeu de quilles, bien dessiné, bien aplani, soit pour l'usage public, soit pour le sien, je me charge de cette partie de la besogne.

— Et je réponds que sur ce point vous battrez tous les architectes de l'Union, reprit son *associé* en riant. Allons, Mark, apportez-nous une couple de verres, et buvons au succès de l'entreprise. »

Martin mettait en oubli, cette fois, ce qui, du reste, lui arriva fréquemment par la suite, l'égalité, qu'il venait de proclamer si hautement. Peut-être aussi regardait-il ce genre de service comme dévolu de droit à *la compagnie*. Mark n'en obéit pas moins avec sa promptitude ordinaire ; et, avant de se séparer pour la nuit, les deux associés convinrent de voir l'agent le lendemain ensemble. Mais c'était l'infaillible jugement de Martin seul qui devait décider la question de l'Eden. Mark, en sa joviale humeur, ne se fit pas un mérite, même à ses propres yeux, de sa condescendance. Il savait bien, d'ailleurs, que, de façon ou d'autre, il en serait toujours ainsi.

Le général se trouvait à la table d'hôte le lendemain ; à l'issue du déjeuner, il proposa de voir l'agent sans plus de délais ; les deux Anglais ne demandaient pas mieux, et tous quatre se rendirent au bureau de la Vallée d'Eden, situé à une portée de fusil environ de l'hôtel National.

Le bureau était petit et de peu d'apparence. Mais, puisqu'on peut tirer de vastes propriétés d'un seul cornet de dez, pourquoi ne marchanderait-on pas une province entière dans une guérite? D'ailleurs, c'était un bureau temporaire, les *Edennéens* se *disposait* à bâtir un superbe édifice pour y établir leur administration ; ils en avaient même marqué le site, ce qui, en Amérique, est l'essentiel. La porte du bureau était toute grande ouverte, pour la commodité de l'agent, qui se tenait à l'entrée. Il fallait que ce fût un rude travailleur ; car, paraissant avoir toutes ses affaires à jour, il se balançait paisiblement dans une chaise-berceuse, tenant une de ses jambes appuyée très-haut contre le chambranle de la porte, et l'autre repliée sous lui, comme s'il couvait son pied.

C'était un homme maigre, décharné, la tête couverte d'un large chapeau de paille, et vêtu d'un frac vert. Il ne portait point de cravate, vu la chaleur, et son col de chemise était assez écarté pour qu'à mesure qu'il parlait on vît quelque chose s'enfoncer et ressauter dans sa gorge, à peu près comme ces petits marteaux qui dansent et retombent pour reparaître dès qu'on touche les notes d'un piano. Si c'était la vérité faisant un faible effort pour s'élancer jusqu'à ses lèvres, nous pouvons rendre témoignage qu'elle n'y atteignait jamais.

Deux yeux gris se tenaient à l'affût au fond de la tête de l'agent ; l'un d'eux, privé de vue, demeurait immobile, et ce côté du visage semblait épier et surveiller ce que faisait l'autre. Chaque profil conservait ainsi son expression distincte, et c'était au moment où le profil en vie était le plus animé que le profil mort paraissait le plus inflexible dans sa sournoise vigilance. Passer de l'un à l'autre, c'était retourner son homme, et mettre le dedans dehors.

Chacun des longs cheveux noirs qui pendaient de sa tête tombait aussi droit que le fil d'un aplomb. En revanche, des touffes mêlées formaient l'arc aigu de ses sourcils, comme si le corbeau, dont la patte était empreinte au coin de ses yeux, avait, en sa qualité d'oiseau de proie, par droit de parenté, tordu et hérissé de sor bec tous ces poils menaçants.

Tel était l'homme qu'ils abordèrent, et que le général salua du nom de Scadder.

« Fort bien, général, répondit-il ; et vous, comment vous en va?

— Toujours prêt, et de feu pour le service du pays et la cause de la sympathie mutuelle... Mais voici deux étrangers venus pour affaire, monsieur Scadder. »

Ce dernier donna une poignée de main aux nouveaux venus, préambule indispensable en Amérique, et recommença à se balancer.

« Je présume que je sais pour quelle affaire vous me les amenez, général.

— Eh bien, monsieur; nous voilà à vos ordres.

— Ah! général, général! vous ne savez rien garder! vous parlez trop, beaucoup trop, c'est un fait! dit Scadder. Je sais bien que vous êtes monstrueusement éloquent en public; mais, dans le particulier, vous ne devriez pas aller si fort de l'avant. Non, il faut que je le dise.

— Si je comprends où vous voulez en venir, faites-moi galoper avec un rail entre les jambes, repartit le général, après un moment de réflexion.

— Bah! comme si vous ne saviez pas aussi bien que moi que nous avions résolu de ne plus vendre un seul lot de l'Eden aux amateurs, et de réserver ce qui en reste aux privilégiés, aux favoris de la nature!

— Mais, justement! s'écria le général avec chaleur, les voilà ces privilégiés! ce sont ceux que je vous amène.

— Si ce sont eux, reprit l'agent d'un ton de reproche et de doute, cela suffit. Mais vous ne devriez pas jouer au fin avec *moi*, voyez-vous, général! »

Celui-ci murmura dans l'oreille de Martin que Scadder était la plus honnête créature du monde, et qu'il ne voudrait pas, non, pas pour dix mille dollars, l'offenser de propos délibéré.

« Je remplis mon devoir, si, dans le but de servir mes semblables, je fais monter les offres, dit Scadder à voix basse, l'œil fixé sur la route, et se balançant toujours. Ils font la moue quand je leur reproche de donner l'Eden à trop bon compte! Si la nature humaine est ainsi faite, eh bien! à la bonne heure!

— Monsieur Scadder, dit le général, reprenant son ton oratoire; monsieur! voici ma main, voilà mon cœur! Je vous estime, monsieur, et je vous demande pardon. Ces messieurs sont de mes amis, sans cela je ne les eusse pas conduits ici, sachant bien, monsieur, que les lots sont cotés en ce moment fort au-dessous de leur valeur. Mais ce sont des amis, monsieur, des amis particuliers, je vous le répète.»

M. Scadder fut tellement satisfait de cette explication, qu'il se leva pour serrer plus cordialement la main du général et inviter ses amis particuliers à le suivre dans le bureau. Quant au général, il déclara, avec sa bienveillance habituelle, que, faisant partie de la corporation, il ne convenait pas à sa délicatesse d'être mêlé en rien dans les transactions de vente et d'achat. En conséquence, s'appropriant la chaise-berceuse, il se mit à considérer la perspective, comme le bon Samaritain attendant son voyageur.

« Bon Dieu! » s'écria Martin, dès que ses yeux tombèrent sur le plan gigantesque qui occupait tout un côté du bureau, car, à part cette carte, la pièce ne contenait que quelques échantillons de botanique et de géologie, un ou deux vieux registres, un grossier pupitre et un mauvais tabouret; « Dieu du ciel! que vois-je là?

— C'est Eden! dit Scadder, occupé à se curer les dents avec une sorte de petite baïonnette qu'il faisait sortir du manche de son canif en touchant un ressort.

— Eh mais! je ne me doutais pas que ce fût une ville!

— Vous ne vous en doutiez pas?... c'en est une, pourtant! »

Et ville florissante encore! cité architecturale! Il y avait banque, églises, cathédrales, places, marchés, manufactures, hôtels, magasins, maisons, quais; une bourse, un théâtre, des édifices publics de tout genre, et jusqu'au bureau de *l'Aiguillon*, journal quotidien de l'Eden; le tout sur papier et fidèlement enregistré dans le plan affiché sur le mur.

(La suite à un prochain numéro.)

Chasses d'hiver.

LA CHASSE AUX CANARDS.

C'est le véritable moment de se mettre en route, les canards arrivent. Allons, graissez vos longues bottes, et disposez-vous à barboter comme eux. Cette chasse n'est pas toujours fort agréable, surtout lorsque, croyant marcher sur un terrain solide, on s'enfonce dans la vase jusqu'au cou. Il est quelquefois très-difficile de sortir de là sans aide; les corbeaux qui voltigent autour du malheureux chasseur, attendant son heure dernière, n'ont pas un chant assez harmonieux pour lui inspirer des pensées couleur de rose. Mais ceci n'est que l'exception. Dans l'état normal, un chasseur aux canards se mouille, se crotte; il a les pieds dans l'eau, la pluie sur la tête, ce qui établit l'équilibre; mais aussi, quel plaisir au retour! Un feu brillant et une soupe aux choux largement saupoudrée de fromage; du linge blanc et un gigot rôti; des pantoufles chaudes et la vaste robe de chambre ouatée; quelques bouteilles d'excellent vin et le visage riant de sa femme, voilà des jouissances inconnues à ceux qui, toujours munis du comfortable, n'éprouvent jamais aucune privation.

Quelle étonnante reproduction que celle des canards! On en voit partout, on en tue partout, on en mange partout. Lisez le récit de tous les voyageurs, ils ont trouvé des canards sous toutes les latitudes. En été, les canards habitent les lacs et les marais du Nord. Là, ils multiplient à l'infini, puisqu'en se promenant dans ces pays, lorsqu'on veut manger une omelette, on trouve des œufs à chaque pas; on n'a qu'à se baisser pour en prendre (1). Et puis l'hiver arrive; tout ce peuple ailé se met en route pour chercher des climats tempérés; il fend l'air derrière un chef de file qui guide la troupe pendant un temps déterminé, toujours égal pour chacun.

Ainsi dans leur saison les canes du Lapland
Partent, formant dans l'air un triangle volant;
Chaque oiseau tour à tour à la pointe se place,
Un autre le relève aussitôt qu'il se lasse.
Chacun du dernier rang se transporte au premier,
Chacun du premier rang se replace au dernier.
Ils abordent : les bois, les monts et les rivages
Retentissent du vol de ces vivants nuages,
Que l'instinct, le besoin, aidés d'un vent heureux,
Poussent vers des climats qui n'étaient pas pour eux.

(DELILLE.)

Il y a bien des manières de faire la chasse aux canards : avec des filets, des hameçons; à l'affût, avec un long fusil; en bateau, avec la vache artificielle, avec un chaudron rempli de charbons ardents, qui ressemble au soleil levant comme un soleil d'opéra; avec un petit chien couvert de la peau d'un renard, qui les attire près du rivage comme la chouette attire les petits oiseaux, etc. Dans cette saison, les rives de la Somme et de beaucoup d'autres rivières sont nuit et jour couvertes de chasseurs aux canards. La nuit, de vingt pas en vingt pas, elles sont gardées par un homme qui, bravant le froid et la pluie, reste là, toujours guettant l'arrivée de ces voyageurs lapons; et voilà pourquoi nous mangeons de si bons pâtés d'Amiens. C'est dommage que la croûte en soit si mauvaise.

(1) Voici ce que dit Regnard, dans son *Voyage en Laponie* : « Je ne crois pas qu'il y ait de pays du monde plus abondant en canards, sarcelles, alongeons, cygnes, oies sauvages, que celui-ci. La rivière en est partout si couverte qu'on peut facilement les tuer à coups de bâton. Je ne sais pas de quoi nous eussions vécu pendant tout notre voyage, sans ces animaux qui faisaient notre nourriture ordinaire. Nous en tuions quelquefois trente ou quarante dans un jour, sans nous arrêter un moment, et nous ne faisions cette chasse qu'en chemin faisant. Tous ces animaux sont passagers, et quittent ces pays pendant l'hiver pour en aller chercher de moins froids, où ils puissent trouver quelques ruisseaux qui ne soient point glacés; mais ils reviennent au mois de mai faire leurs œufs en telle abondance que les déserts en sont couverts. »

En Angleterre, dans le Lincolnshire, on chasse le canard d'une manière qui tendrait à détruire l'espèce, si l'espèce pouvait être détruite. Près d'un marais fréquenté par ces oiseaux, on creuse un large fossé tournant, et qui va toujours se rétrécissant. Ce fossé, couvert d'un treillage et d'un filet, est d'abord fort large, et finit par n'avoir plus qu'un demi-mètre. Des hommes, des chiens, postés sur les extrémités du marais, poussent peu à peu les canards vers le fossé, où règne le plus grand silence. Des canards privés sont là qui attirent les autres. Lorsque toute la bande est engagée dans la fausse rivière, un filet tombe pour en couvrir l'entrée, et le tour est fait. Alors le massacre commence, et des voitures emportent au marché le produit de cette boucherie.

Il existe une autre manière de prendre les canards, et c'est principalement celle-là que je vais vous décrire. Ayez plusieurs citrouilles, videz-les, façonnez-les de sorte à y introduire votre tête, percez-les de deux petits trous pour vos yeux, et laissez-les flotter sur l'eau. Les canards s'habitueront bientôt à voir ces objets loin d'eux, près d'eux et au milieu d'eux. Ensuite, pendant la nuit, vous et vos amis, mettez-vous dans l'eau jusqu'au cou, mettez sur votre tête ce casque potironien, et flottez tout doucement sur l'eau. Au point du jour, les canards vont et viennent pour chercher à manger; ils s'approcheront de vous ou vous irez près d'eux, sans qu'ils se doutent que cette citrouille est habitée. En passant la main sous l'eau, vous en saisirez un par les pattes... Si je voulais rire, je vous dirais qu'en passant la main sous leur ventre vous tâterez ceux qui sont les plus gras; mais la chose est trop sérieuse pour que je me permette une mauvaise plaisanterie. Le canard saisi, vous l'accrocherez à un ressort en fer placé à votre ceinture, qui l'étouffera sur-le-champ et l'empêchera de remuer. Ses camarades ne s'apercevront de rien; ils croiront qu'il a plongé. Vous procéderez ainsi tant qu'il restera des canards, ou tant qu'ils ne se douteront pas du chemin pris par leurs amis pour aller faire un tour de broche ou de casserole.

Il me semble vous voir lever les épaules de pitié. Vous avez souvent entendu citer cette chasse comme une hâblerie, et prémuni contre la rime du mot chasseur, vous n'avez rien cru. Eh bien! je vous parle très-sérieusement : dans ma bibliothèque cynégétique j'ai vingt ouvrages où l'on en trouve la description. J'ai des gravures faites par Philippe Galle, d'après Stradan, où tous les chasseurs sont représentés une citrouille sur la tête, prenant des canards par douzaine. Lisez ce que dit le père du Halde : « La manière dont ils prennent les canards mérité d'être rapportée : ils se mettent la tête dans de grosses citrouilles sèches, où il y a quelques trous pour voir et pour respirer, puis ils marchent nus dans l'eau, ou bien ils nagent sans rien faire paraître au dehors que la tête couverte de la citrouille. Les canards, accoutumés à voir de ces citrouilles flottantes autour desquelles ils se jouent, s'en approchent sans crainte, et le chasseur, les tirant par les pieds dans l'eau pour les empêcher de crier, leur tord le cou et les attache à sa ceinture; il ne quitte point cet exercice qu'il n'en ait pris un grand nombre (1).»

Le père du Halde est un écrivain sérieux dont les ouvrages ont toujours joui d'une haute estime; ils sont sans cesse pillés par tous ceux qui écrivent sur l'Amérique, sur l'Inde ou sur la Chine. C'est une mine inépuisable pour ceux qui voyagent sans sortir de leur cabinet.

Vous allez me répondre peut-être : « Mais les canards arrivent en décembre, il fait bien froid; comment est-il possible de se mettre toute une nuit dans l'eau jusqu'au cou? » Cela ne me regarde pas, je vous donne la recette, libre à vous de ne point vous en servir. Comme à vous, il me paraissait à peu près impossible qu'un homme pût prendre un tel bain de sept ou huit heures; aujourd'hui, et je vais vous en dire la raison, je crois que nous pouvons tout ce que nous voulons.

Un de mes amis et moi nous chassions sur l'étang de Saclai, près de Bièvre; il gelait fort, et dans notre bateau nous étions transis de froid. Cachés dans une touffe de grands roseaux, nous attendions les canards que d'autres chasseurs poursuivaient des extrémités vers le centre. Tout à coup nous entendons une voix humaine qui sort d'une masse de joncs, à dix pas de nous.

« Ohé! prenez garde à moi, ne tirez pas de mon côté; il y a quelqu'un ici; je ne suis pas un canard.

— Et qui diable parle ainsi?

— Un confrère qui s'est mis à l'affût comme vous.

— Je ne vois point de bateau.

— Je crois bien; je n'en ai jamais. Voyez-vous, un bateau ne sert qu'à effrayer les canards.

— Vous êtes donc dans l'eau?

— Eh!... sans doute... jusqu'au cou. Si vous vouliez faire comme moi, nous serions sûrs de tirer.

— Merci.

— Vous avez gâté mon affût; es canards vous verront, et je ne tirerai pas.

— Il a raison me dit l'ami G.; si nous nous fourrions dans l'eau, nos chances de succès seraient plus que doublées. Qu'en dites-vous, professeur?

— J'aime mieux le croire que d'y aller voir. »

A force de regarder, nous aperçûmes une tête d'homme couverte de roseaux, et ressemblant à celle d'un fleuve personnifié, comme on en voyait jadis à l'Opéra, et comme il en existe encore dans le jardin des Tuileries, à la grille du Pont-Tournant, où le pont ne tourne pas, car il n'y a point de pont. Si son fusil, qu'il portait horizontalement sur l'eau, avait été surmonté d'une fourche, il aurait ressemblé trait pour trait à ce brave Neptune lorsqu'il paraissait à cheval sur une vague pour dire son fameux *quos ego*.

(1) *Description de l'empire de la Chine*, par le père J.-B. du Halde. Paris, 1735; in-folio. Tome II, p. 138, col. 2.

« Taisez-vous, nous dit le Fleuve enfoncé dans l'étang; les canards arrivent. »

Ils venaient droit à nous, mais apercevant notre bateau, ils firent volte-face; nos six coups de fusil, partis à la fois de fort loin, n'eurent point de résultat.

« Je vous le disais bien, dit le Fleuve sortant de l'étang, couvert d'une boue qui se gelait sur sa peau, je vous le disais bien, les bateaux sont toujours vus par les canards; c'est trop grand, on ne peut pas les cacher. Si les canards volaient à fleur d'eau, passe encore; mais ils s'enlèvent, d'en haut leurs yeux plongent sur vous, et sauve qui peut.

— Soit, mais vous avez beau dire, vous trouverez peu d'imitateurs.

— Tant pis ou tant mieux, je n'aime pas la concurrence.



(Chasses d'hiver. — La Chasse aux Canards.)

Ah çà ! je vais me placer ailleurs, là-bas, au bout; faites-moi le plaisir de m'y laisser tranquille.

— Comment ! vous allez prendre encore un bain?

— Ceux-ci ne coûtent pas cher.

— Qui sait? on peut gagner une fluxion de poitrine.

— C'est le pis-aller.

— En tout cas, vous êtes certain d'attraper un bon rhume.

— C'est ce que je cherche.

— Avec un peu de bonheur vous réussirez.

— Ce n'est pas sûr.

— Ah çà ! dites-nous donc pourquoi vous avez tant d'envie de gagner un rhume?

— Je n'ai pas le temps, je ne veux pas perdre ma journée. Ce soir je vous conterai cela, quand la chasse sera finie. Voilà ces messieurs qui vont poursuivre les canards à l'autre bout; je vais me poster, et vous entendrez parler de moi.

— Et votre chien?

— Je n'en ai pas : un chien ne vaut pas mieux qu'un bateau.

— Et si vous blessez un canard?

— Est-ce que je ne sais pas nager!

— A la bonne heure. »

Et notre homme se mit à courir sur la rive; sa peau, couverte d'une couche de glace, devint luisante comme un miroir; on l'aurait pris pour un de ces Cynocéphales qui vainquirent l'armée de Gengiskan. Ceci, pour beaucoup de gens, demande une explication. Les Tartares, conduits par Gengiskan, arrivèrent sur les bords d'un fleuve habité par les Cynocéphales; quoiqu'il fît très-froid, ceux-ci se jetèrent tous dans l'eau. Bientôt ils en sortirent pour se rouler dans le sable; ils répétèrent cette manœuvre, et à chaque fois ils se formait sur leur corps une croûte de glace et de terre qui bientôt acquit la consistance du roc. Alors les Cynocéphales formèrent leurs rangs et se précipitèrent sur les Tartares, qui leur lançaient des milliers de flèches; mais rien ne pouvait traverser le bouclier qu'ils venaient de se faire. Les Cynocéphales mordirent les Tartares et les mangèrent. De là vient le proverbe encore en usage en Tartarie : « Mon père a été jadis mangé par les chiens. » Les anciens livres parlent des Cynocéphales, monstres avec tête ou queue de chien. Pline, Ælien, Aristote, saint Augustin, racontent sur ces gens-là des choses merveilleuses que je ne répéterai point ici, car vous ne les croiriez pas. Notre siècle est essentiellement sceptique; pour croire, il veut voir, et quand il a vu, quelquefois il doute encore.

La chasse continua sans épisode remarquable, et, le soir, nous rentrâmes chez le garde avec quelques bécassines, deux judelles et un canard.

« Connaissez-vous cet original qui chasse tout nu dans l'eau? dis-je au brave Germain, garde breveté de l'étang.

— Ah ! ah ! vous l'avez rencontré dans les joncs? Ce n'est pas facile, je vous assure; il se cache comme un plongeon blessé.

— Si je ne l'avais pas vu, je ne pourrais pas croire que, par la gelée, un homme fît de pareils tours de force.

— C'est vrai. Quand je serais sûr de tuer tous les canards du monde, je ne voudrais pas imiter ce camarade-là.

— De quel pays est-il ?

— De Versailles. Il chante à la cathédrale. Par le canal des curés il a obtenu la permission de chasser ici. »

Pendant que nous changions de linge et d'habits auprès d'un bon feu, nous vîmes arriver notre Fleuve. Il était proprement vêtu, gai, frais et dispos; il portait un carnier plein de canards, et sur ses épaules on en voyait encore une demi-douzaine qui n'avaient pas trouvé place dans le sac de cuir.

« Eh bien ! lui dis-je, il paraît que la journée est bonne?

— Pas mauvaise; mais si vous ne m'aviez pas dérangé ce matin, j'aurais quatre ou cinq canards de plus. Avec votre maudit bateau, vous m'avez fait grand tort; c'est comme si vous m'aviez pris quatre ou cinq canards dans ma poche.

— Allons! allons! vous ne devez pas vous plaindre; car à vous seul vous avez tué plus que tous les autres chasseurs ensemble.

— Pardi ! je crois bien; vous allez en bateau. Et pourquoi ne venez-vous pas en fiacre?

— Mais vous avouerez, mon cher, que peu d'hommes sont assez forts pour faire ce métier-là.

— Parce qu'ils ont peur, et voilà tout. Essayez, et vous ne vous en porterez que mieux. Tenez, dans ce moment, j'ai un appétit de loup. Allons, la fille, apporte-moi du pain, un gigot, du fromage, du vin, et du bon.

— Ce qui m'étonne, c'est qu'après cette immersion de sept heures, vous avez encore la voix claire.

— Et voilà le mal: car, entre nous, j'espérais gagner un bon rhume.

— A propos, vous me l'aviez déjà dit. Je serais curieux de savoir pourquoi vous désirez si fort un rhume. Bien des gens ne sont pas de votre avis, car lorsqu'ils en ont un, ils ne demandent qu'à s'en débarrasser.

— Parce que cela les gêne; mais moi, c'est tout le contraire; j'ai besoin d'un rhume dans ce moment, et je ne puis pas me le donner.

— Je ne comprends pas.

— Voici la chose : Je suis chantre de la cathédrale de Versailles; je chante les dessus, et c'est mal payé. A peine si je gagne pour acheter mon plomb et ma poudre. Heureusement que je tue assez de canards pour vivre. La basse-taille vient de mourir; j'ai demandé sa place, qui vaut trois fois plus que la mienne; mais le curé, mais l'évêque disent que j'ai la voix trop claire.

— J'y suis. Vous voulez vous enrhumer pour perdre votre voix de ténor.

— C'est cela. Ils disent que j'ai un ténor, et ils ne veulent pas de voix de ténor. Il leur faut des voix de bœuf qui font trembler les vitres. Soyez tranquille, si j'ai le bonheur que la gelée augmente, je finirai bien par m'enrhumer, et mon ténor s'en ira.

— Vous pourrez bien partir avec lui.

— Ah bah ! c'est bon pour les élégants de Paris; ils ont peur de l'eau comme des chats. En attendant que le rhume vienne, j'ai toujours trouvé une fameuse recette pour tuer les canards.

— C'est vrai.

— On dit que vous faites des livres sur la chasse.

— Oui, par-ci, par-là, quelques-uns.

— Eh bien ! dans le premier que vous publierez, vous pourrez donner ma méthode.

— Peu de gens chercheront à vous imiter.

— C'est égal, je serais bien aise de me voir imprimé tout vif.

— Votre nom?

— Jacques Rinart, rue Satory, à Versailles.

— Un de ces jours vous figurerez dans *l'Illustration*.

ELZÉAR BLAZE.

Caricature.



(Caricature anglaise sur O'Connell.)

Le procès d'O'Connell donne lieu, en Angleterre, à un grand nombre de caricatures qui témoignent de la colère un peu plus que de l'esprit de John Bull. Celle que nous publions ici, empruntée à un journal souvent mieux inspiré dans ses moqueries pittoresques, représente le grand Agitateur en costume de mendiant, supporté par un peuple de fainéants ; nous la reproduisons comme un échantillon de la verve et de la gaieté britanniques au sujet d'O'Connell et du rappel. Elle ne vaut pas assurément les sarcasmes et les lazzi dont O'Connell a semé ses discours contre l'Angleterre. A ne regarder que le côté comique de la question irlandaise, les rieurs ne seraient pas pour les Anglais, qui s'efforcent de se moquer d'O'Connell et de l'Irlande.

Bulletin bibliographique.

Catalogue d'une belle Collection de Lettres autographes, dont la vente aura lieu le 5 février 1844 et jours suivants, à la salle Sylvestre. — Paris, 1844. *Charon*. In-8.

Il y a peu de temps, nous rendions compte d'un catalogue de livres auquel nous n'aurions eu aucun reproche à faire si son auteur eût pris le même parti que l'auteur de celui-ci. M. Charon s'intitule marchand d'autographes. Quand on ne se donne, en pareille occasion, ni pour un bibliographe, ni pour un bibliophile; quand on ne cache pas au public qu'il a affaire à un marchand, le public tient compte des annotations qui accompagnent chaque article, comme des réclames de la quatrième page des journaux; il sait qu'il a à voir par lui-même si on ne surfait pas sur l'importance des articles offerts et sur leur mise à prix; il n'a à se plaindre d'aucune surprise, et la critique, qu'on n'a pas cherché à abuser, est disposée à reconnaître la modestie et la franche bonne foi avec laquelle on s'est présenté à elle.

Le Catalogue de M. Charon n'est donc point une œuvre de charlatanisme déguisé. Les pièces qu'il renferme n'en avaient pas besoin; ce n'eût pas été un empêchement pour tel autre; mais M. Charon n'est pas charlatan. Sa notice, composée dans un système qu'avait déjà adopté M. Leblanc, libraire consciencieux et instruit, fait connaître les pièces qu'elle annonce suffisamment pour en faire comprendre l'intérêt ou l'importance, mais non assez pour satisfaire pleinement la curiosité. C'est un calcul fort naturel et fort bien entendu. Une pièce publiée perd de son prix pour les collecteurs d'autographes; en analysant les siennes et en se bornant à en donner des extraits, il leur a donc conservé leur valeur en même temps qu'il l'a démontrée. Les noms les plus fameux et les plus illustres ont fourni leur contingent à cette collection : les rois et les notabilités républicaines, les papes et les actrices, les illustrations politiques, scientifiques et littéraires de ce siècle et des précédents, Richelieu, aussi bien que Descartes, aussi bien que George Sand, *femme distinguée dans la littérature*, comme le dit M. Charon.

Veut-on un passage d'une lettre d'Henri IV, que M. Berger de Xivrey aura à comprendre dans le recueil qu'il publie des lettres de ce roi dans la *Collection des Documents inédits sur l'Histoire de France*?

« 9 mars...

« Mon cœur, jamais homme n'eut tant de plesyr à la chasse que j'ai eu aujourduy, car pour milan, pour heron, pour riuiere, pour corneyle et pour les perdrys, yl ne ce peut myeus uoller, je suys dans la chambre d'on ie partys pour prandre Parys, despuys ie ny auoys esté, le tamps a esté assés beau, mays crayns bien demayn de la nege ; je me porte myeus aux chams qu'a la vylle. Mais ie seroys plus contant sy uous etyés auec moy. Je vous donne mylle bonjours et autant de baisers. »

Aime-t-on mieux voir le trop fameux Carrier se mettre, bien autrement que le roi vert-galant, en dépense de baisers? qu'on achète une lettre de lui au général Haxo, se terminant ainsi :

« Embrasse l'ami Dutony et tous les sans-culottes qui combattent avec toi, et prends promptement Noirmoutiers. Salut et fraternité. »

Il y a une simplicité et, comme l'événement l'a prouvé, une résignation antique dans la fin de cette lettre écrite au ministre de la guerre, le 8 mai 1815, par le général Barbanègre, allant prendre le commandement supérieur de la place d'Huningue, où il devait s'immortaliser par la plus héroïque défense :

« Je pars avec le désir de bien servir Sa Majesté, comme j'ai toujours fait, sans songer à vouloir mettre un prix à mes services, sans rechercher aucun stimulant. »

Que n'y a-t-il pas dans la lettre de la fameuse Sophie Arnould, adressée, le 1er pluviôse an VIII, au ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte, dont voici l'analyse et des extraits ?

« Je me nomme Sophie Arnould, peut-estre très-ignorée de vous; mais autres fois très-connue au théâtre des dieux :

« Je chantois, ne vous déplaise. »

Elle ne voudrait cependant pas user de son temps et l'ennuyer d'un long préambule pour lui tracer ses vingt-six infortunes : elle avait déjà pris la liberté d'adresser sa plainte au premier consul : « Mais! je viens d'estre avertie par un journal qu'il n'en devoit connoître que par vous, mon ministre; eh! je me suis dit: Sois contente, Sophie; va! c'est un cœur de famille; conte luy ta chance; eh la voicy tout comme je l'ai dit à votre aîné. » — Elle lui parle de sa jeunesse, des vingt années consacrées au Théâtre des Arts; de son éducation; de son instruction; de ses amis; de ses protecteurs. « ... Quant à moy, j'avois alors pour recommandation : un physique heureux, une grande jeunesse, de la vivacité, de l'âme, mauvaise tête et bon cœur; voilà! sous quels auspices j'ay été assez heureuse pour illustrer ma vie...... Quand aux amis; je puis dires! que je les avoient si bien mérittés, que je n'aie perdue que ceux que la mort m'a enlevée; et ceux, dont la hâche décemvirale m'a privés : il n'y a donc que cette inconstante fortune, qui, sans rimes, n'y raisons; m'a fait faux bon... eh! dans qu'elle circonstance! encorre! lorsque je suis devenue trop vieille pour l'*amour*, et trop jeune pour la *mort* : voyez donc, citoyen ministre; combien il est cruelle après tant de bonheur, de se trouver réduite à un état si misérable, eh! après avoir allumée tant de feux, de n'avoir pas aujourd'huy, de quoy bruler un fagot dans ma cheminée : car, le fait est, que depuis que la Nation m'a couchée sur son grand livre, je n'aie plus, n'y ou coucher, ny de quoy vivres. »

Quelquefois il arrive au *Catalogue* que nous analysons de dire, comme à l'article Boismont, par exemple : *Lettre très-spirituelle*, et d'en citer un fragment qui probablement n'est pas choisi pour le démontrer. La lettre toute intime de Diderot à l'abbé Lemonnier, dont le nom figure si souvent dans la Correspondance du philosophe avec mademoiselle Volant, eût mieux justifié cette qualification. Elle se termine ainsi :

« Je vous embrasse de tout mon cœur. Songez à votre poitrine et soyez sage. Voyez de jolies femmes et regardez-les tant qu'il vous plaira. Soupez avec des gens qui boivent du vin de Champagne, mais laissez-les faire. »

Une fort curieuse pièce est une lettre écrite, le 7 ventôse an II, par Robespierre jeune à son frère aîné Maximilien. Il l'engage à donner audience à la citoyenne La Saudraie :

« Il est nécessaire que tu l'entendes pour parvenir à connaître certains personnages qui jouent un rôle dans la révolution, et qui devroient cacher leur honte et leur immoralité. Les fripons montent à califourchon sur les bons citoyens; ils se disent les amis des républicains les plus distingués, j'ai rencontré des milliers d'intrigants qui répètent ton nom avec emphase, qui se disent tes plus intimes amis; les sots se laissent attraper par ces imposteurs qui se glissent dans toutes les administrations, tous les comités; guerre aux fripons, mon cher ami, guerre aux fripons; ce n'est pas la moins difficile, ils sont si nombreux qu'ils chassent partout les représentants du peuple. Ils osent dénoncer ceux qui leur découvrent le masque, et la réputation la mieux établie n'est point à l'abri de leur audace calomnieuse. »

Enfin un autographe de cette collection, émanant de Boileau-Despréaux et renfermant ses stances *Pour M. Molière sur sa comédie de l'Ecole des Femmes*, dissipe un doute, ou plutôt sert à relever l'erreur des éditeurs de Boileau. Cette pièce fut d'abord imprimée en cinq stances dans les *Délices de la Poésie galante des plus célèbres Autheurs de ce temps* (Paris, Ribou, 1666, in-12). Dans les éditions que le satirique a données de ses œuvres, on la trouve composée de quatre stances seulement. On en a conclu que la cinquième n'était pas de lui, et on a eu tort, cette pièce datée et signée le prouve. La seule conclusion qu'il en fallût tirer, c'est que Boileau avait trouvé ces vers faibles et qu'il les avait retranchés. Nous n'appellerons pas de son jugement :

Tant que l'univers durera
Avecque plaisir on dira
Que, quoiqu'une femme complotte,
Un mari ne doit dire mot,
Et qu'assez souvent la plus sotte
Est habile pour faire un sot.

T.

Histoire militaire des Éléphants, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'introduction des armes à feu; avec des observations critiques sur quelques-uns des plus célèbres faits d'armes de l'antiquité; par le chevalier P. Armandi, ancien colonel d'artillerie. 1 gros volume in-8. Paris, 1843. *Amyot*. 7 fr. 50.

Cet ouvrage, publié en français par un Italien, « fruit de quelques années de loisir passées sur une terre hospitalière, patrie commune des lettres, des sciences et des arts, » a pour but de remplir une lacune importante dans l'histoire de l'art militaire des anciens. Jusqu'à ce jour, en effet, des gens de guerre ou des érudits s'étaient occupés de la composition des troupes, des différentes manières dont on les rangeait en bataille, des armes, des machines, de la castramétation et de la poliorcétique, mais ils avaient complétement négligé l'emploi des éléphants dans les armées. Et cependant de l'époque d'Alexandre à celle de César, c'est-à-dire pendant les trois siècles de l'antiquité les plus féconds en grands événements, il s'est livré peu de batailles, dans les contrées qui entourent le bassin de la Méditerranée, où les éléphants n'aient exercé une grande influence, soit comme moyen de victoire, soit comme cause de revers. « Frappé de ces considérations, excité d'ailleurs par la richesse et par l'attrait du sujet, dit M. le chevalier Armandi, j'ai essayé de réparer cette omission de l'archéologie militaire. Malheureusement, les anciens écrivains didactiques dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous, ayant vécu à une époque où l'on avait renoncé (en Occident du moins) à l'usage des éléphants de guerre, ne fournissent sur ce service que des notions de peu d'importance. C'était donc dans l'histoire même, et seulement là, que je pouvais espérer de puiser les matériaux de mon travail. C'est là, en effet, que j'ai été les chercher. J'ai étudié avec attention toutes les expéditions militaires, soit de l'antiquité, soit du Moyen-Age, auxquelles les éléphants ont pris une part quelconque, et je suis parvenu ainsi à réunir les données fondamentales de mon sujet. Je me suis ensuite efforcé de compléter ces données, à l'aide de renseignements recueillis dans les poëtes, dans les naturalistes, dans les polygraphes, ou tirés des inscriptions, des médailles et des autres monuments de l'antiquité. Ces traits épars et isolés, dont jusqu'ici on n'avait point cherché à tirer parti, m'ont été souvent du plus grand secours, soit pour comprendre les faits, soit pour donner de l'autorité à mes déductions. »

L'*Histoire militaire des Eléphants* se divise en trois livres, suivis d'appendices et de notes. Le premier chapitre du livre premier forme une espèce d'introduction. Avant de commencer leur histoire militaire, M. Armandi a voulu présenter à ses lecteurs un résumé des notions les plus importantes que nous possédons sur l'histoire naturelle des éléphants, sur leur instinct, sur leurs aptitudes et sur les moyens que l'on emploie pour les prendre et pour les apprivoiser. Ces renseignements préliminaires complétés, il nous donne, dans le chapitre suivant, quelques considérations sur l'état des éléphants dans l'Inde avant Alexandre. Les annales des peuples orientaux renferment un trop grand nombre de fables et de mensonges, pour qu'il soit possible d'y découvrir la vérité. C'est l'expédition du conquérant macédonien qui forme le véritable point de départ de l'histoire militaire des éléphants; car c'est le premier événement bien constaté où ces animaux se soient montrés sur un champ de bataille, c'est la première occasion qu'aient eue les Grecs de les connaître et de les combattre.

Les successeurs d'Alexandre introduisirent les éléphants dans le monde occidental. Les Lagides, et surtout les Séleucides, en comptèrent un nombre considérable dans leurs armées. Antipater amena en Grèce les premiers qu'on y vit; Pyrrhus en transporta une certaine quantité en Italie, et habitua ainsi les Romains à triompher de ces nouveaux adversaires, qui allaient jouer un rôle si important dans leur lutte avec Carthage. Les rois de Numidie se servirent des éléphants à l'imitation des Carthaginois. Jugurtha opposa vainement ses éléphants aux légions de Metellus; Juba ne fut pas plus heureux dans l'essai qu'il fit des siens contre César; enfin, les Romains voulurent, à leur tour, suivre l'exemple de ces peuples; mais ils n'attachèrent jamais qu'une faible importance à leurs éléphants, et ils ne tardèrent pas à y renoncer. Tel est le résumé succinct des faits principaux dont le premier livre contient le développement.

Le second livre est entièrement didactique. M. Armandi y expose les règles que les anciens ont suivies dans l'organisation des éléphants de guerre et les moyens qu'ils ont employés pour les dresser, les armer et les conduire à l'ennemi. Il tâche de déterminer, à l'aide des documents consignés dans le livre précédent, quelle était leur place dans les camps, dans les marches et dans les combats; comment on en tirait parti pour le passage des rivières, pour l'attaque des postes, et même pour les siéges, opérations auxquelles ils étaient moins étrangers qu'on ne serait tenté de le supposer; puis, après avoir traité des expédients offensifs et défensifs imaginés contre eux, il examine en dernier lieu si les inconvénients de leur service ne l'emportaient pas sur les avantages qu'on pouvait en espérer. Chacune de ces questions forme le sujet d'un chapitre.

L'emploi des éléphants avait été abandonné en Occident vers la fin de la république romaine. Pendant longtemps ces animaux ne servirent que pour les spectacles du Cirque et de l'Amphithéâtre. Ce ne fut que quelques siècles plus tard, pendant la longue et sanglante querelle qui s'éleva entre la Perse et l'empire, qu'on les vit reparaître sur les champs de bataille avec les armées des rois sassanides. Ils prirent, durant cette nouvelle période, une part importante aux siéges des places fortes de la Mésopotamie et de la Colchide. Dans les deux premiers chapitres du livre troisième, M. Armandi a donné un récit sommaire de ces événements, et les documents nouveaux qu'il y a puisés lui ont permis de compléter encore ces premières recherches.

« Une fois arrivé à l'époque où l'islamisme fit invasion dans l'Asie centrale, j'aurais pu regarder ma tâche comme terminée, dit M. Armandi; car, après la chute de la dynastie de Sassan, il ne fut plus question d'éléphants de guerre, ni en Europe, ni en Afrique, ni dans toute la partie de l'Asie qui s'étend en deçà de l'Indus. Mais, pour n'être point sortis des limites que la nature leur avait assignées, ces animaux n'en continuèrent pas moins à figurer dans les guerres de l'Inde, et ils ne cessèrent d'y jouer un rôle considérable dans tous les événements militaires, jusqu'à ce que l'usage des armes à feu, devenu commun, même à l'extrémité de l'Asie, les bannit définitivement des champs de bataille. Quoique les guerres de cette période n'ajoutent pas beaucoup de lumières à celles que j'ai pu tirer des périodes précédentes, j'ai pensé que le lecteur ne serait pas fâché d'en connaître les épisodes les plus remarquables, et j'ai consacré un dernier chapitre à les raconter. »

Ces différentes époques de l'histoire des éléphants embrassent une succession de plus de vingt siècles. En les passant en revue, M. Armandi s'est efforcé de ne rien avancer qui ne fût fondé sur des autorités positives, et il s'est toujours fait une loi de citer celles sur lesquelles il s'est appuyé. En outre, à la suite du troisième livre, il a réuni, sous le titre général de notes et d'appendices, une certaine masse de renseignements qui n'auraient pu entrer dans son récit sans nuire à l'ensemble, et qui servent en quelque sorte de supplément au texte; tels sont, entre autres, une comparaison de la légion avec la phalange, des notices sur la force et sur la justesse des armes des anciens, sur l'emploi des chameaux dans la guerre, sur les découvertes des Lagides dans l'intérieur de l'Afrique, sur la quantité prodigieuse d'animaux sauvages exposés par les Romains dans leurs spectacles, etc.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait écouté avec le plus vif intérêt la lecture des principaux passages de ce curieux ouvrage; nous ne doutons pas que le public ne ratifie son jugement. L'*Histoire militaire des Eléphants* a sa place marquée d'avance dans toutes les bibliothèques publiques et dans un grand nombre de bibliothèques particulières. L'éloge le plus flatteur que nous puissions adresser à M. Armandi, c'est qu'il a su,—chose rare,—faire un livre qui, avant lui, *était*, et qui maintenant *n'est plus à faire*.

Les Césars; par M. le comte Fr. de Champagny. — 4 vol. in-8°. *Au Comptoir des Imprimeurs-Unis*.

L'histoire romaine sera, dans tous les temps, l'étude des esprits sérieux et élevés. Rien, en effet, dans les annales du monde ne peut entrer en comparaison avec l'histoire de cet empire, qui, durant mille ans dans sa force et mille ans dans sa décadence, prend dans l'étendue des temps comme un tiers par sa durée, et la première place par son importance.

Et cependant, cette étude admirable d'un peuple qui, laborieusement arrivé à une grandeur inouïe, a laissé dans le monde des racines si profondes et si vivaces, que le christianisme s'est comme greffé, au point de vue humain, sur elles, et a bâti son édifice sur ses ruines; cette étude, disons-nous, est comme réservée à quelques âmes d'élite. Peu d'ouvrages d'une véritable valeur ont répondu à sa hauteur; et en France notamment, au-dessous des excellents travaux de Rollin et de Lenain de Tillemont et des pages rapides et brillantes de Montesquieu et de Michelet, on ne voit plus qu'une foule inconnue d'abrégés vulgaires, de livres médiocres, de tableaux sans couleur et sans vie.

Ainsi, chose étrange! le livre si remarquable de M. le comte de Champagny, sur les Césars, est une œuvre nouvelle, sans précédent, sans modèle, sur une matière qui semblait devoir être épuisée.

Mais c'est surtout par sa forme, par son style, par sa pensée, que cette œuvre est neuve.

Suétone a laissé, dans les habitudes de l'esprit, l'idée que les douze premiers Césars forment dans l'histoire comme une partie séparée, complète, et désormais consacrée.

C'est là une de ces mille idées fausses qui ont cours et vie. Suétone, s'il eût vécu plus tard, eût inventé les quinze ou les vingt Césars, et ce chiffre fût resté désormais immuable dans l'esprit sans critique du vulgaire.

M. de Champagny a vu autre chose qu'un chiffre dans l'histoire de Rome. Appelé par ses études sur le christianisme et l'histoire générale de cette époque extraordinaire, il s'est attaché à ces temps qui sont comme la sommité de l'histoire du peuple romain; et traçant dès lors les bornes du cadre où il allait faire entrer tant de choses, il n'écrit que l'histoire de la véritable famille césarienne, qui commence à Jules César et finit à Néron.

Jules César, Auguste, Tibère, Caligula, Claude et Néron, telles sont donc les grandes figures, les existences prodigieuses dont M. de Champagny, dans les deux premiers volumes, peint la biographie et l'histoire.

Rome, sa grandeur géographique, sa puissance, sa politique, l'étendue de l'empire, son armée, sa capitale, ses mœurs, ses usages, ses vices, ses vertus, sa philosophie, sa religion, voilà ce que contiennent les deux autres volumes.

Nous venons de rappeler, dans ces deux phrases, le plan de cet ouvrage remarquable.

Ce plan est neuf aussi : il a quelque chose de hardi. Détacher ainsi de l'histoire les hommes qui la dominent, raconter leur vie à part, introduire dès l'abord le lecteur dans le drame des faits, et réserver ensuite comme corollaire et conséquence les aperçus philosophiques et les hautes vues qui les résument pour les placer à la fin de l'œuvre et la couronner, c'est le fait d'un esprit élevé sans doute, et qui se fait à lui-même sa voie, sans chercher devant lui d'autres traces.

Mais à quelle époque historique cette forme de l'histoire conviendrait-elle plus qu'à celle des premiers Césars, lorsque, devant l'univers silencieux, un seul homme paraît et agit : le maître, le tout-puissant, le César, le presque dieu?

Ainsi partagée dans ces deux grandes et simples divisions, la manière de l'auteur est également différente : vive, colorée, dramatique dans la première partie, dans la seconde, elle s'élève encore, devient rigoureuse, austère, philosophique.

Lire ces quatre volumes, c'est vivre dans la société romaine, c'est respirer dans l'antiquité. Les historiens vulgaires montrent de loin l'histoire, qui, à cette distance, paraît décolorée et indécise. M. de Champagny a fait comme Shakespere dans *Coriolan* et dans *Jules César*, il met le lecteur au milieu même de Rome, et il l'y fait vivre de l'existence et des émotions romaines.

Le style de ce livre est aussi neuf et original que l'est l'ouvrage lui-même. Quelque part, M. de Champagny y dit de Tacite que sa pensée *s'incruste* dans sa phrase : ceci est aussi à dire de M. de Champagny lui-même.

Peut-être pourrait-on cependant faire un reproche à ce livre : ce sont les allusions passagères aux choses actuelles. Notre époque, quelle qu'elle soit, n'avait pas de place à prendre dans ce tableau; ces allusions, aujourd'hui comprises dans leur finesse, vieilliront vite, et disparaîtront, et dans quelques années, il y aura quelques lignes qui ne seront plus comprises dans un livre où tout le reste est excellent, et qui a bien d'autres éléments de durée dans l'avenir.

G. C.

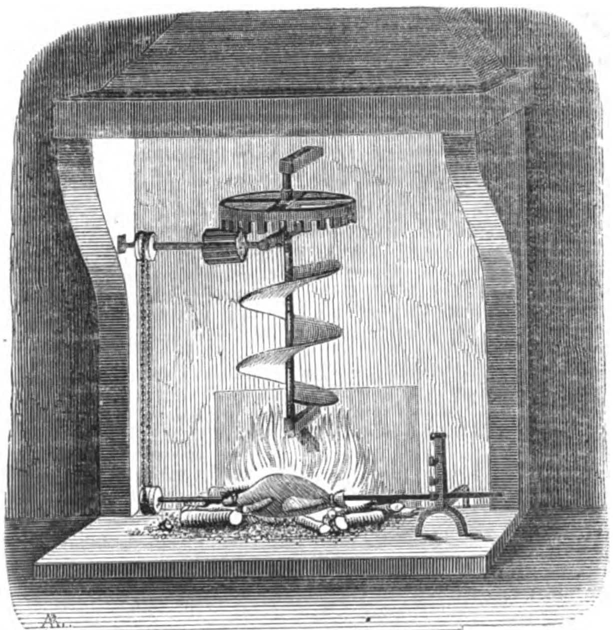
Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS L'AVANT-DERNIER NUMÉRO.

I. Tous nos lecteurs connaissent le moyen d'obtenir un mouvement de rotation continu au moyen de l'air échauffé par un poêle. Ils savent que si, après avoir coupé dans une carte un cercle de la largeur de cette carte, on découpe ce cercle suivant une spirale qui fasse trois ou quatre révolutions, en réservant un petit espace intact autour du centre, il suffira d'appuyer ce centre sur une pointe verticale, auprès du tuyau d'un poêle, pour que l'espèce de surface héliçoïdale obtenue par le déroulement de la carte se mette à tourner sur elle-même avec une vitesse qui dépendra de l'excès de la température du tuyau sur celle de la chambre.

Ce petit jeu mécanique est fondé sur la propriété dont jouit une colonne d'air chaud de s'élever au milieu d'une masse d'air plus froid. Le courant qui en résulte tend à faire monter la carte découpée; mais, eu égard à l'inclinaison de la surface de cette carte, l'impulsion qu'elle reçoit agissant obliquement et n'étant pas assez forte pour soulever la carte entière, ne peut que la faire tourner autour de son point de suspension.



Cela posé, l'intelligence de notre figure n'offrira aucune difficulté. Il suffit d'y jeter les yeux pour reconnaître que le courant d'air chaud de la cheminée agissant sur une surface héliçoïdale analogue à celle dont nous parlions tout à l'heure, doit produire le même effet. Ainsi l'appareil prendra un mouvement de rotation autour de l'arc vertical en fer, qui est scellé au milieu de la cheminée, et qui est mobile sur les deux pointes placées à ses extrémités. Quant à la transmission du mouvement à la broche, elle s'opère très-simplement par l'intermédiaire d'une grande roue agissant sur un pignon et d'une chaîne sans fin verticale, semblable à celle que l'on voit dans les tourne-broches ordinaires.

Cette espèce de tourne-broche est employée en quelques points du territoire. Elle fonctionne parfaitement quand elle est convenablement établie, et elle mériterait d'être plus connue. Il est à remarquer qu'elle satisfait pleinement aux exigences culinaires, en ce que la vitesse de rotation est d'autant plus considérable que le feu est plus actif.

On a construit, d'après les mêmes idées, des lampes assez singulières. Le verre qui sert de cheminée étant surmonté d'un appareil héliçoïdal du genre de celui que représente notre figure, a suffit d'allumer la lampe pour que le mouvement de rotation ait lieu. Or, les transformations de mouvement, faciles à concevoir, servent à tirer parti de cette faible force de rotation et à la faire agir, soit sur de petites pompes qui montent l'huile à la partie supérieure de la lampe, soit sur un mécanisme d'horlogerie sans ressort ni poids; de sorte que c'est le mouvement de la lampe qui fait marcher les aiguilles sur le cadran.

Les transformations de mouvement dont il vient d'être question se retrouvent à chaque instant dans les machines les plus importantes et les plus utiles. Ainsi, l'air chaud en montant suit une direction rectiligne, et, au moyen de la surface héliçoïde, ce courant ascendant imprime la rotation aux engrenages de notre tourne-broche. La rotation qui a lieu d'abord autour d'un axe vertical, se transforme finalement en une autre autour d'un axe horizontal.

Remarquons en outre l'analogie frappante, ou plutôt la similitude parfaite qu'il y a entre l'appareil propulseur héliçoïdal qui paraît avoir un si grand avenir dans la navigation à vapeur et l'AME de notre petite machine. — La seule différence consiste en ce que l'un reçoit l'impulsion d'un moteur étranger dans un liquide immobile, d'où résulte son mouvement de progression dans ce liquide, tandis que l'autre reçoit l'impulsion d'un courant de fluide aérien, et que ne pouvant acquérir un mouvement de progression, il transmet sa rotation à d'autres parties de la même machine. Ainsi, un des progrès les plus remarquables de la navigation à la vapeur se trouvait implicitement dans notre tourne-broche sans ressort ni contre-poids! Que de grandes choses dans les plus petites!

II. Disons d'abord en quoi consiste le jeu de *passe-dix*. On jette trois dés sur une table, et un joueur parie contre l'adversaire que la donne des points amenés excédera 10. Il y a 216 combinaisons possibles. Or, les points sont disposés sur les dés ordinaires de manière que la somme des points sur deux faces opposées soit constamment *sept*, l'*as* étant opposé au *six*, et ainsi pour les autres. La somme des points qui se trouvent sur les faces opposées des trois dés fait donc constamment 21. Donc chaque combinaison qui fait gagner le joueur pariant pour *passe-dix*, en comprend une autre qui le fait perdre, savoir celle qu'on obtiendrait en retournant les trois dés, ou en faisant la lecture sur les faces inférieures au lieu de la faire sur les faces supérieures. Donc, les chances des joueurs sont égales lorsqu'ils parient, l'un pour, l'autre contre passe-dix en un coup.

Cela posé, d'après l'énoncé de notre problème, les probabilités de Paul sont évidemment

	$\frac{1}{2}$,	$\frac{1}{4}$,	$\frac{1}{8}$,	$\frac{1}{16}$,	$\frac{1}{32}$,
pour gagner	1,	2,	4,	8,	16 fr., etc.,

selon que Pierre passera dix au premier, au second, au troisième coup, etc. La valeur de son espérance mathématique de gain est égale à la somme de tous les gains aléatoires multipliés respectivement par les probabilités correspondantes. Or, chacun de ces produits partiels est égal à un demi-franc. Ainsi, Paul devrait, pour que le jeu fût égal, déposer un enjeu de 50 francs, si l'on convient de s'arrêter au centième coup; 500 francs pour mille coups, etc.

Il semble donc qu'il doit déposer pour enjeu une somme infinie, quand on convient que le jeu se prolongera jusqu'à ce que Pierre ait passé dix, si loin qu'il faille aller pour cela. Et cependant, ajoute-t-on, quel est l'homme sensé qui voudrait risquer à ce jeu, non pas une somme infinie dont personne ne dispose, mais une somme tant soit peu forte relativement à sa fortune?

Tel est le paradoxe curieux qui est célèbre dans l'histoire de la science sous le nom de *problème de Pétersbourg*.

Pour lever ce paradoxe, ce que nous connaissons de plus satisfaisant est la remarque très-simple faite par M. Poisson, que Pierre ne peut pas payer plus qu'il n'a, et que possédât-il 50 millions, il ne pourrait loyalement s'engager à prolonger le jeu au-delà du 26e coup, puisqu'au 27e coup sa dette envers Paul, en cas de perte, serait le nombre de francs représenté par le produit de 29 facteurs égaux à 2, ou par 67, 108, 864 francs, somme supérieure à sa fortune. Réciproquement, Paul connaissant la fortune de Pierre, ne s'engagera pas après plus de 26 coups, et ne risquera que 13 francs. En supposant qu'on ne limite pas le nombre des coups, comme il ne peut recevoir de Pierre, quoi qu'il arrive, plus de 50 millions, on trouve que son enjeu ne doit pas dépasser 13 francs 50 centimes.

(Cette question est empruntée à l'ouvrage de M. Cournot, déjà cité.)

NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. Puiser de l'eau dans un puits avec une corde sans seau.

II. On demande de combien de manières différentes on pourrait payer 3 livres tournois, lorsque l'on faisait usage de nos anciennes monnaies, telles que: écus de 3 livres, pièces de 24, de 12, de 6, de 2 sous, de 18 deniers, d'un sou, de 2 liards, d'un liard.

A M. le Directeur de L'ILLUSTRATION.

Bordeaux, 17 janvier 1844.

Monsieur,

Vos *rébus* finiront par causer quelque grand malheur. Deux honorables négociants de Bordeaux, n'ayant pu se mettre d'accord sur le sens de celui que contenait votre avant-dernier numéro, en sont venus à des propos affligeants et presque à des voies de fait. Voici comment les choses se sont passées:

M. A..., remarquant dans votre *rébus* un rayonnement circulaire d'un diamètre fort étendu, pensa que l'intention de l'auteur avait été de représenter *le soleil*. Cela posé, il constata au centre de l'astre la présence d'une *laie* et les attributs généraux des *beaux-arts*. Armé de ces deux éléments de conviction, il arriva successivement à la combinaison d'une phrase ainsi conçue:

Les beaux-arts sont dans le plus grand désastre.
(*Laie*, beaux-arts sont dans le plus grand des astres.)

Je ne sais, monsieur, ce que vous penserez de cette interprétation. M. A... soutint qu'elle était parfaitement raisonnable: il déclara qu'il avait visité la dernière Exposition du Louvre; qu'il avait reculé d'horreur à la vue de toutes les monstruosités qui s'étaient offertes à sa vue; qu'il lui était par conséquent permis de croire que les beaux-arts étant arrivés à leur extrême décadence, ce fait avait pu être proclamé, sous la forme allégorique d'un *rébus*, dans un journal qui se distingue par la délicatesse et la pureté de son goût.

M. C..., qui avait également visité la galerie du Louvre, mais qui, en sa qualité de spéculateur en indigo et en cochenille, n'avait fixé son attention que sur la nature des couleurs et les avait trouvées fort belles, repoussait la traduction de M. A... comme absurde, inconvenante et attentatoire à la dignité des artistes français. En conséquence, il déclara:

1° Que ce que M. A... prenait pour un soleil, n'était autre chose qu'une *gloire;*

2° Qu'en effet on voyait au milieu de cette *gloire* les attributs des beaux-arts;

3° Qu'on y voyait également une *laie*, mais que cette laie étant sur le point de mettre bas, il fallait en conclure qu'elle était *féconde*.

A l'aide de ces diverses indications, M. C... déclara formellement que, loin de signifier que les *beaux-arts étaient dans le plus grand désastre*, le *rébus* contenait ces mots:

La gloire *environne* les beaux-arts et les *féconde*.
(et *laie féconde*.)

Vous comprenez, monsieur, que, partant de deux points de vue aussi opposés, il était difficile que les deux adversaires pussent se faire la plus légère concession. Vainement des amis, affligés d'une discussion dont les suites pouvaient devenir graves, firent-ils tous leurs efforts pour opérer une conciliation; elle était radicalement impossible. Ils échouèrent donc, et la querelle n'en devint que plus animée et les expressions que plus outrageantes.

Heureusement, monsieur, le courrier de Paris apporta votre dernier numéro et par conséquent l'explication de votre dernier *rébus*. Ni l'un ni l'autre des adversaires n'avait deviné juste, puisque la phrase était: *Les beaux-arts sont dans toute leur gloire*. La dispute se calma subitement; des explications satisfaisantes furent échangées; les deux négociants se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.



Toutefois M. C..., après un instant de réflexion, se ravisa vivement, et s'écria en s'adressant aux témoins de cette terrible scène: « Avouez au moins, messieurs, que j'ai un peu moins tort que M. A...; car, si les beaux-arts sont dans toute leur gloire, il en résulte évidemment qu'*ils ne sont pas dans le plus grand désastre!..* »

Vous voyez, monsieur, que ce qui vient de se passer à Bordeaux est un nouveau chapitre à ajouter au livre des grands effets produits par les petites causes. Qu'à l'avenir cela vous serve d'avertissement, et croyez-moi,

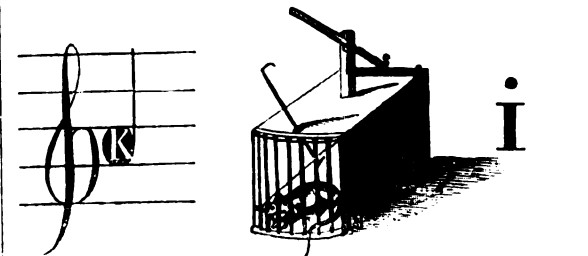
Votre bien dévoué serviteur et abonné, P. B.....o.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:

L'inauguration de la Fontaine Molière s'est faite le 15 du courant.



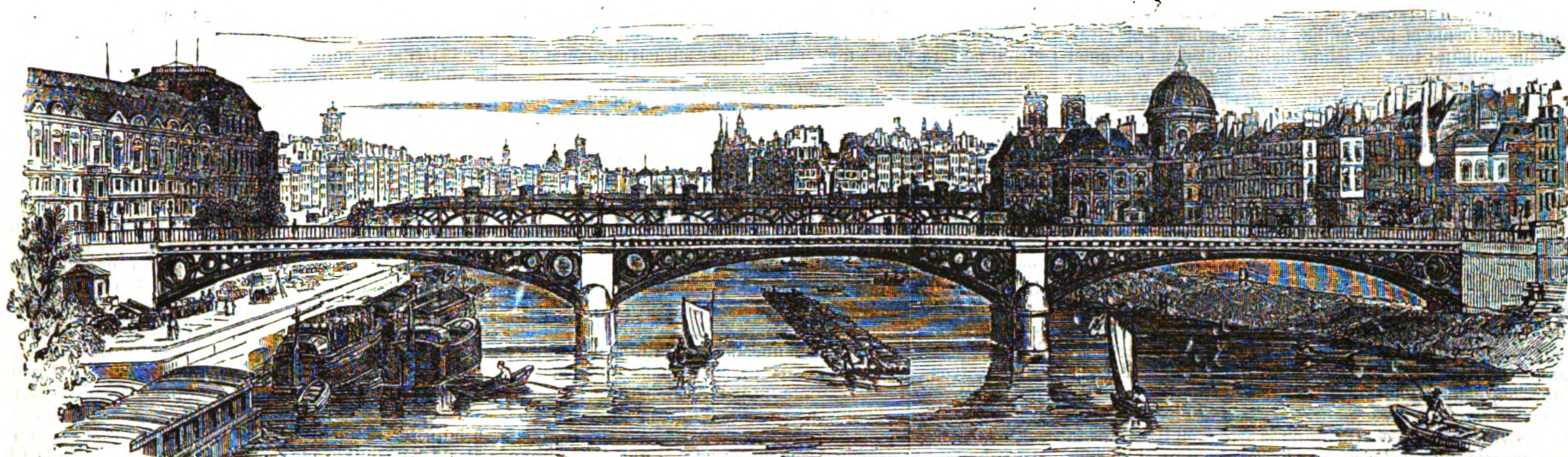


JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE ET Ce, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 49. Vol. II. — SAMEDI 3 FÉVRIER 1844.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Courrier de Paris.

Le vent est au bal et au concert; on danse partout, on chante partout; Paris est inondé de billets de faire part qui courent la ville d'étage en étage, avec ces mots en *post-scriptum*: On dansera; — on fera de la musique. — Faire de la musique est la grande maladie du temps; tout le monde s'en mêle; il n'est si mince employé, si petit bourgeois qui n'ait ses virtuoses et ne donne son concert, prenant pour prima donna la lingère ou la brodeuse du coin, pour ténor le secrétaire de la mairie, et le sergent-major de sa compagnie pour baryton. « Tout marquis veut avoir des pages, » disait La Fontaine; aujourd'hui tout épicier prétend au Lablache, à la Malibran et au Rubini. Aussi, Dieu sait la cacophonie qui a cours et quel douloureux bacchanal se pratique, tous les soirs, dans les douze arrondissements, du premier étage à la mansarde; car la mansarde elle-même n'est pas à l'abri de la contagion; la mansarde joue de la clarinette ou du cornet à pistons; la mansarde est peuplée d'*ut* de poitrine qui meurent de faim, et de *la* sans feu ni lieu.

Quatre fêtes d'un caractère différent et d'un agrément particulier ont obtenu, cette semaine, la préférence sur toutes les autres: le bal de l'ambassadeur d'Angleterre, celui de la princesse Czartoriska et le concert donné par M. Frédéric Soulié; j'allais oublier le rout de M. Moreau-Sainti, de l'Opéra-Comique; ainsi, il y en avait pour tous les goûts; la politique et la diplomatie, les arts et les lettres, ont pu chanter un duo et faire un tour de valse.

Le bal de l'ambassadeur anglais avait attiré l'aristocratie des noms et des titres; il était difficile d'y faire un pas sans se frotter à un prince, à un duc ou à un baron; et plus d'une élégante danseuse a couru le risque, dans le tourbillon de la valse, de déchirer sa robe légère ou de nouer ses longs cheveux blonds ou bruns aux brochettes de croix russes, allemandes, italiennes et françaises qui hérissaient toutes les poitrines. Le bal, animé, éclatant, splendide, couronné de fleurs, ruisselant de pierreries, s'est prolongé bien avant dans la nuit; tous les États de l'Europe y avaient leurs représentants, et cependant la plus complète et la plus gracieuse intelligence a régné d'un bout à l'autre de ce congrès accompagné par Tolbecque. Parlez-moi d'une contredanse pour mettre les affaires au pas! c'est d'un bal que naîtra tôt ou tard la paix et la fraternité universelles que les philosophes rêvent depuis si longtemps.

Tout Paris, — c'est le cas de le dire, — a dansé au bal de madame la princesse Czartoriska; les vieux échos de l'île Saint-Louis ont tressailli de surprise au bruit de la danse animée, de ces élégants équipages qui faisaient jaillir l'éclair des noirs pavés du quai d'Anjou, ordinairement silencieux et solitaire. C'est l'hôtel Lambert qui a servi de théâtre à cette fête splendide, l'hôtel Lambert, échappé comme par miracle au prosaïsme de notre époque, à la férocité de la bande noire et des marchands de terrain. Il y a un an à peine, ce précieux monument de l'art de Lesueur, de Lebrun et de Louis Le Vau était livré, par affiche, au caprice du plus offrant et dernier enchérisseur; le premier butor venu, pourvu qu'il emportât l'enchère, pouvait acheter le droit d'élever une boutique, un magasin, une forge, un chantier sur les ruines de cette élégante architecture, à la place d'Hébé, de Cérès, de Flore,



(Hôtel Lambert. — Galerie dite de Lebrun, servant de salon de conversation pendant le bal.)

d'Apollon, de Vénus, de l'Amour et des Muses, hôtes poétiques que la palette du peintre et le ciseau du sculpteur avaient attachés aux voûtes et aux murailles comme autant de dieux protecteurs. — Madame la princesse Czartoriska a sauvé de

cet outrage la mémoire de Lesueur et de Lebrun; elle a épargné à la mythologie l'insulte qui la menaçait, à la barbe de Jupiter.

Aujourd'hui, non-seulement l'hôtel Lambert échappe à sa ruine, mais, grâce à une louable munificence et à un goût délicat, l'art contemporain s'est empressé de rendre la vie à l'art du dix-septième siècle; un jeune architecte plein de mérite, M. Lincelle, est le dieu de cette restauration; il a redressé les murs, il a ranimé les dorures, il a restitué aux ornements leur forme et leur saillie, aux peintures leur vivacité et leur couleur; tout est jeune maintenant dans cet hôtel tout à l'heure si vieux, si délabré, qu'on semblait vouloir le jeter aux passants comme une défroque en lambeaux et une guenille. Daphné, Phaéton, Diane, Cupidon, Jupiter, les Muses et Mercure ont retrouvé leur beauté et leur sourire; et si Lesueur, si Lebrun, sortant de la tombe, pouvaient revenir visiter l'hôtel Lambert, ils se croiraient encore dans leur bon temps.

Pour ce bal de mardi, l'hôtel Lambert s'était paré de toutes ses splendeurs, et jetait de tous côtés le feu de ses lustres et de ses mille bougies; à le contempler éclatant de lumières, et illuminant l'extrémité de cette île morne et sévère; à entendre les vives harmonies qui retentissaient sous ses voûtes, dans le bruissement de la valse, et, se glissant au dehors, allaient au loin mourir dans l'espace, sur les flots de la Seine, on aurait cru voir le séjour de quelque aimable déesse ou de quelque bon génie de la nuit, un palais fantastique habité par le plaisir.

Le plus vif et le plus charmant de la fête a eu lieu dans la grande galerie dite galerie de Charles Lebrun. L'illustre peintre y avait représenté le mariage d'Hercule et d'Hébé; Bacchus, Pan, Cybèle, Flore, Minerve, Junon, étaient les principaux témoins de la noce. Ces peintures, parfaitement restaurées, sont du plus charmant effet.

Parmi les belles valseuses, on a distingué madame la baronne B...., qu'on aurait prise pour Erigone.

On voyait fort peu de rubans et pas un seul crachat chez M. Frédéric Soulié, mais beaucoup de gens d'esprit : artistes, poëtes, romanciers, auteurs dramatiques, arrivaient de tous côtés; l'Académie, pour repeupler ses trois fauteuils vides, n'aurait eu qu'à jeter sa ligne au hasard dans cette foule d'écrivains de toutes sortes; plus d'un se serait empressé de mordre à l'hameçon.

Dans une pièce voisine du salon, les femmes étaient réunies; des guirlandes de fleurs enlacées en festons au plafond et aux murailles leur indiquaient galamment ce lieu d'asile. minuit les chants n'ont pas cessé; tantôt c'était Lablache avec sa verve et sa gaieté; antôt l'énergique et spirituel Ronconi; puis Herz laissant courir sur l'ivoire du piano ses doigts agiles; et ainsi les heures s'en allaient en sons mélodieux. — M. Frédéric Soulié n'avait promis qu'un concert, et il a donné un bal par-dessus le marché; cela s'appelle faire les choses galamment. Tout à coup, en effet, du fond de cette salle pleine de couronnes, de visages féminins et de parfums, on a vu s'élancer comme une ombre légère; la foule masculine s'est entr'ouverte pour lui livrer passage : c'était madame Herz qui commençait la valse, livrant au bras de l'heureux valseur sa taille souple et flexible, et à ses regards son pâle visage et ses yeux d'almée. Le signal étant donné, toutes ont obéi au signal, les jeunes, les jolies et même les respectables. A trois heures du matin, la valse tourbillonnait encore au milieu des vives causeries qu'alimentaient le sorbet parfumé et le punch aux vives couleurs. M. Frédéric Soulié a fait les honneurs de cette élégante soirée avec une spirituelle bonhomie; on a pu se convaincre que le terrible auteur des *Mémoires du Diable* et de tant de sombres romans est le meilleur diable du monde.

Cependant, si vous aviez voulu du plaisir franc, du plaisir sans étiquette, l'œil étincelant, le rire sur les lèvres, du plaisir épanoui, du vrai plaisir, il fallait aller chez M. Moreau-Sainti. Il est arrivé à M. Moreau-Sainti d'être prince et ambassadeur tout comme un autre, ambassadeur breveté par M. Scribe, prince de par la grâce de M. Planard; mais, à son bal, M. Moreau-Sainti n'était plus qu'un simple mortel, M. Moreau-Sainti tout court, l'hôte aimable de son troisième étage. — Tout l'Opéra-Comique s'y trouvait en masse : madame Thillon, mademoiselle Lavoye, mademoiselle Revilly, mademoiselle Darcier, jusqu'à cette bonne maman Boulanger, qui n'a perdu ni sa verdeur ni sa gaieté, et valse encore, à tours de bras, comme on valse à vingt ans; ce qu'il y a de ténors et de basses-tailles à l'Opéra-Comique formait le bataillon viril, si toutefois l'Opéra-Comique sait véritablement ce qu'on appelle basse-taille et ténor. — L'Académie royale de Musique n'avait pas cru déroger en allant danser chez son petit-cousin l'Opéra-Comique; et le Théâtre-Italien lui-même était venu en bon prince; quant au Vaudeville, vous sentez qu'il se trouvait très-honoré de l'invitation, et mangeait des glaces abondamment en signe de fraternité et de reconnaissance. Madame Volnys agitait son noir sourcil d'un côté; madame Doche souriait de l'autre; ici mademoiselle Nathalie faisait la queue du chat, tandis que la rougissante Rose-Chéri hasardait un avant-deux. Madame Page montrait sa molle pâleur et ses blanches épaules de petite duchesse, et mademoiselle Boisgontier prenait son air de tambour-major. — Parlez-moi de ces bals d'artistes où le cœur est sur la main, où personne n'a rien de caché pour personne, où la vive saillie part et éclate avec le champagne! Les chevaux pur sang ne piaffent pas à la porte; mais l'humble cabriolet et la modeste citadine emportent plus de joie et plus de plaisirs conquis dans une telle nuit, que tous vos brillants équiqages, mesdames les duchesses, n'en font galoper dans toute l'année!

La nouvelle était un leurre; on vous avait promis mademoiselle Cérito, et mademoiselle Cérito ne viendra pas; mademoiselle Cérito se moque de nous. Elle fait un pas vers l'Opéra, et tout aussitôt elle recule; vingt fois n'a-t-on pas dit : « Mademoiselle Cérito nous arrive de son pied le plus léger! » On ouvrait la bouche, on se tenait ébahi, et déjà on battait des mains : votre serviteur! point de Cérito; elle va à Naples, à Londres, à Milan, à Vienne, partout enfin, excepté à Paris, qui l'attend et qui la désire. Je sais bien que c'est la méthode de Galatée; mais enfin, Galatée se laisse prendre derrière son saule, et mademoiselle Cérito s'enfuit toujours; est-ce aussi pour qu'on coure après elle? Cependant, à force de courir, on se lasse, on perd haleine, et le Tytire le plus patient finit par envoyer Galatée au diable. Que mademoiselle Cérito y réfléchisse, si elle tient, un jour ou l'autre, à prendre Paris pour son Tytire; plus tard peut-être il ne sera plus temps, et le berger aura trouvé une autre bergère.

A défaut de mademoiselle Cérito, mademoiselle Taglioni nous était annoncée; eh bien! nous n'aurons ni l'une ni l'autre; décidément les sylphides ne veulent plus de nous! — Puisqu'elles font les dédaigneuses, soyons fiers à notre tour; adieu donc, sylphides ingrates! adieu, Cérito et Taglioni! Vous nous refusez l'honneur de votre jarret, on s'en passera; n'avons-nous pas Carlotta Grisi, qui vous vaut bien, après tout, et mademoiselle Dumilâtre, qui fait de son mieux pour battre l'entrechat sur vos traces? Mademoiselle Adèle va livrer un combat décisif de jetés-battus et de ronds de jambe avant un mois; cette nouvelle tentative décidera positivement si la jolie danseuse doit prendre place à côté des illustres jambes. Le ballet en question est intitulé *le Caprice*; nous en avons déjà parlé, mais il n'était encore qu'à l'état de projet; on l'annonçait comme un ballet au berceau; aujourd'hui il est sur ses jambes, et n'attend que le coup d'archet de M. Habeneck pour marcher. Mademoiselle Adèle Dumilâtre y dansera le principal rôle; c'est ce rôle qui doit, dit-on, faire briller son talent d'un éclat tout nouveau. Nous ne doutons pas que mademoiselle Dumilâtre n'obtienne un grand succès; le sujet et le titre de l'ouvrage conviennent admirablement à une jolie danseuse; ces demoiselles savent si bien ce que c'est qu'un caprice!

Voici *les Bâtons flottants* qui reviennent sur l'eau. La modestie de l'auteur n'a pas duré plus de deux mois. Il craignait, disait-il, pour le succès de sa comédie, le grand bruit qu'on en avait fait. Cette crainte est entièrement dissipée; les rôles viennent d'être distribués aux comédiens, et le public donnera incessamment son avis sur la merveille. Pour le coup, l'affaire sera décisive, et nous verrons enfin de quel bois sont ces fameux bâtons, de bois sec ou de bois vert, de chêne ou de bouleau, du bois dont on fait des fagots ou des couronnes.

Mademoiselle Rachel, qui devait jouer le rôle de Viriarte dans le *Sertorius* de Corneille, y a renoncé après de longues études; elle abandonne *Sertorius* pour *Don Sanche d'Aragon* et la *Catherine II* de M. Romand. *Don Sanche* sera représenté vers la fin de février; *Catherine II* attendra le retour de mademoiselle Rachel, qui ira en Angleterre passer son congé du mois de mai.

Histoire de la Semaine.

Il semble vraiment que les orages parlementaires n'attendent pour gronder que la mise sous presse de *l'Illustration*, et que les éclats de la tribune soient provoqués par le bruit de nos machines. Ce qui nous était arrivé pour le numéro précédent s'est renouvelé pour celui-ci. Nous avions laissé la Chambre dans la discussion fort calme du paragraphe de l'adresse relatif à la loi annoncée sur la liberté de l'enseignement; rien n'avait passionné l'assemblée, ni un discours de M. de Carné, modéré dans la forme, mais plein d'exigences assez immodérées, ni une excellente réponse de M. le ministre de l'instruction publique, qui avait trouvé une sympathie presque générale. Nous avions vu voter le paragraphe sans conteste; notre numéro, croyant avoir tout dit, se mit à rouler sous la presse, afin de pouvoir le lendemain rouler vers nos abonnés des départements. A ce moment même fut mis en discussion le paragraphe final du projet, où la commission proposait de *flétrir* la démarche des visiteurs de Belgrave-Square. MM. Berryer et de Larochejaquelein, amenés à la tribune, et mettant à profit l'enseignement qu'ils avaient reçu du débat préliminaire, après avoir donné de courtes explications pour justifier leur conduite, se firent avec vivacité accusateurs à leur tour. M. le ministre des affaires étrangères, trop confiant dans son immense talent et dans l'énergie de sa forme oratoire, pensa, quelle que fût sa situation particulière, pouvoir repousser l'attaque et dominer les impressions de l'assemblée entière. Sans chercher à tourner la difficulté, il crut s'en rendre maître en l'abordant de front, et en commençant sa première phrase par : *J'ai été à Gand*. Prononcés une seule fois, ces mots auraient pu n'être pas sympathiques à toute l'assemblée; répétés à diverses reprises, ils en firent bouillonner et en soulevèrent une immense partie. Rien ne peut rendre la physionomie de la Chambre durant cette scène, dont l'histoire parlementaire n'a point offert le pendant depuis un grand nombre d'années. Les interpellations les plus vives, les reproches les plus cruels furent adressés, par une foule de membres siégeants sur les bancs de la gauche et du centre gauche, à l'orateur, qui reprenait sans cesse et fatalement sa phrase fatale : *J'ai été à Gand*. Le président du conseil, le maréchal Soult, celui qui fit tirer les derniers coups de canon à Toulouse et à Waterloo, pouvait, lui, aborder la tribune avec autorité dans une circonstance où il s'agissait de fidélité et de patriotisme. Sa gloire et ses vieux services auraient été plus éloquents que les voix les plus habiles; car cette pénible séance a prouvé qu'il est dans les luttes politiques des circonstances où le talent, seul, peut demeurer impuissant. Après l'illustre maréchal, M. Odilon Barrot n'aurait pas eu à prononcer, aux applaudissements de la majorité de l'assemblée, une sentence écoutée sans protestation. Le samedi, la Chambre, tout émue encore de l'orage qui, la veille, avait grondé jusqu'à huit heures du soir, s'est occupée des termes mêmes du paragraphe en discussion. Il faut le croire, la préoccupation fatale qui, la veille, avait porté le cabinet à choisir M. le ministre des affaires étrangères pour son organe, qui avait poussé ce ministre à redire sans cesse, malgré la Chambre et peut-être malgré lui-même, ces quatre mots irritants, cette même préoccupation a porté le ministère à vouloir maintenir, dans la rédaction du projet d'adresse, une expression qui empêchait le vote d'avoir un caractère d'unanimité, coupait la Chambre en deux fractions presque égales et aliénait au cabinet l'appui d'hommes disposés jusque-là à marcher avec lui. En vain, ces inconvénients, ces dangers véritables ont-ils été exposés d'avance; en vain M. de La Rochejacquelein est-il venu annoncer, par une déclaration qui a ému la Chambre, que c'était l'exclusion d'un certain nombre de ses membres qu'elle allait prononcer, on s'est obstiné aux bancs ministériels, et une majorité de quinze voix a prononcé la flétrissure. — Déjà ce vote a porté de tristes fruits : les députés condamnés par ce jugement insolite ont protesté en résignant leurs mandats; de vives paroles ont été échangées entre les ministres et les députés, hier encore ministériels, mais qui ont cru devoir laisser le ministère s'engager seul dans la voie où ils ne pouvaient consentir à le suivre. M. de Salvandy a été amené à adresser sa démission d'ambassadeur de France à Turin. M. de Salvandy a été porté par les suffrages de la Chambre à la vice-présidence; c'est un honneur qui lui a toujours été rendu depuis la session de 1840, où il dirigea la discussion de la loi sur les fortifications. M. de Salvandy comptait parmi les membres parlementaires du cabinet présidé par M. Molé. L'avoir mis dans la nécessité de s'éloigner avec éclat, c'est une véritable faute, que dissimulera mal le retrait aujourd'hui annoncé de cette démission, par suite d'obsessions persévérantes auprès du démissionnaire. Mais n'est-ce pas une faute bien autrement grave encore d'avoir fait naître une situation où le jugement de la majorité de la Chambre se trouve déféré au jugement de la majorité électorale, de cette souveraineté nationale dont on a, précisément dans la même phrase, proclamé la toute-puissance. Voilà donc les électeurs appelés à prononcer entre les flétris et les flétrisseurs. Sans nul doute, le voyage à Belgrave-Square n'obtiendrait point une majorité d'approbateurs dans le pays, et, s'il s'agissait de se prononcer sur l'opinion que l'on doit en avoir, les électeurs pourraient faire défaut aux démissionnaires. Mais ne pourront-ils pas voir, au contraire, dans le vote qui leur est demandé, une occasion de se prononcer contre les coups d'Etat par les majorités, toujours d'autant plus violentes qu'elles sont moins sûres de se maintenir? Enfin, ne pourront-ils pas à leur tour, et en sens inverse, absoudre et condamner, nous ne dirons pas flétrir? Quelle situation se sera-t-on faite, si les exclus sont renvoyés à la Chambre? Le retour de ces condamnés, dont le pays aura mis la condamnation à néant, ne pourra-t-il pas amener la nécessité de faire comparaître tout entière, devant les électeurs, la Chambre qui a pris part au jugement? Nous voyons le mauvais effet et les pénibles résultats qu'a déjà produits le vote du 27; nous voyons tous les périls dont il menace l'avenir; nous cherchons vainement ce qu'on peut s'en être promis en force, en stabilité, en durée.

De l'autre côté de la Manche se poursuit ce procès où les ministres anglais, qui ont cru devoir l'intenter, ont également fait trop beau jeu aux accusés. Nul incident remarquable n'est venu depuis huit jours marquer les débats de la cour de Dublin. O'Connell prend de nombreuses notes pendant les dépositions, du reste assez insignifiantes, des témoins; mais il ne se fait pas faute de quitter l'audience pour se rendre à la séance hebdomadaire de l'association, présidée par M. Smith O'Brien, descendant des rois d'Irlande. Un journal a rapporté une histoire qui, vraie ou inventée, peut donner une idée très-exacte de la situation recherchable et glorieuse, à leurs yeux et aux yeux de leurs concitoyens, que l'on a faite aux prétendus conspirateurs. M. Steele, un d'eux, est, dit cette feuille, fort désireux d'obtenir, par une condamnation, les honneurs du martyre. Il s'agite sur son banc, gesticule; parle de manière à jeter parfois quelque trouble dans l'audience. Le président lui aurait dit sévèrement : « M. Steele, si vous ne vous tenez tranquille, je vous fais rayer de la liste des accusés. » Et aussitôt M. Steele de se taire et de demeurer immobile. Les plaidoiries ont commencé, et le premier organe de la défense, M. Sheel, membre du Parlement et avocat de M. John O'Connell, a prononcé un discours dont l'effet a dépassé tout ce que son éloquence habituelle a jamais produit d'émotion et d'enthousiasme. — Le ministère anglais envoie chaque jour de nouvelles troupes en Irlande, comme pour donner à penser que le maintien de la tranquillité est dû à ce déploiement de force armée, et non à l'autorité morale d'O'Connell et à l'influence du clergé catholique.

La presse anglaise a été sévère, mais juste dans les appréciations auxquelles elle s'est livrée à l'occasion de la mort de sir Francis Burdett, que nous avons annoncée dans notre dernier numéro. Cet homme, qui vient de finir tory et presque oublié, avait, pendant quarante ans, servi aux premiers rangs du parti populaire, et avait acquis et su longtemps conserver un immense renom. En 1796, il entrait à la Chambre des Communes et venait combattre pour cette réforme parlementaire que l'Angleterre n'a obtenue qu'à quarante ans de là. Francis Burdett combattait alors pour elle à la tribune, dans les tavernes les plus fréquentées, dans les réunions populaires les plus nombreuses. Il était le héros des hustings et savait partout enlever des applaudissements passionnés. Sa vie fut longtemps un combat où il fit preuve d'un ardent patriotisme et d'un courage exalté. Elu, en 1807, par Westminster, qu'il a représenté pendant trente années consécutives, il se vit poursuivre par le ministère, qui cherchait à se défaire à tout

prix d'une opposition fort peu ménagée, à l'occasion d'une lettre adressée par lui à ses commettants au sujet de poursuites dirigées par la Chambre des Communes contre un libelliste, Gales Jones, dont il s'était constitué le défenseur. Arrêté par ordre de la Chambre, conduit à la Tour de Londres, il protesta contre ces mesures, devint l'occasion d'une collision sanglante entre le peuple et la force armée, fut mis en liberté par l'effet de la prorogation du Parlement, et poursuivit sans succès l'orateur des Communes, le sergent d'armes et le constable de la Tour. En 1819, après les troubles de Manchester, où le peuple fut sabré avec barbarie, sir Francis Burdett adressa à ses commettants une lettre énergique sur cet événement horrible, et fit dans la Chambre des Communes les plus grands efforts pour en faire punir les fauteurs. Mis en cause lui-même pour l'illégalité de son langage, il fut condamné à trois mois de prison. Après avoir subi sa peine, il recommença de nouveau ses attaques avec la même ardeur,



(Sir Francis Burdett.)

mais encore sans succès. En 1837, Francis Burdett prêta son appui au cabinet de lord Grey, et, par son influence, aida ce ministère à faire adopter les réformes dont il a doté le pays. Mais, par la plus étrange et la plus brusque de toutes les variations, qui en serait en même temps la plus inexplicable, si l'âge, qui, en attiédissant les convictions, développe quelquefois l'égoïsme, ne pouvait servir à la faire pardonner, Francis Burdett, qui avait consacré une si grande partie de sa vie à la défense des idées radicales, sous prétexte que lord Melbourne se livrait torp au radicalisme, rompit tout à coup avec les whigs, et se jeta dans le torysme. Ce changement, nous craignons de dire cette trahison, lui fit perdre le mandat de Westminster qu'il remplissait depuis si longtemps. Il fut obligé de recourir à un bourg pourri de son nouveau parti pour pouvoir rentrer à la Chambre, où il avait perdu toute influence, comme il s'était vu destitué dans le pays de toute popularité. Sir Francis Burdett s'était donc politiquement survécu. Il est mort délaissé de chacun depuis plusieurs années, car, en Angleterre, la trahison politique ne fait ni profit ni honneur.

L'Espagne voit se poursuivre la lutte de ses gouvernants et du sentiment national. Saragosse a eu ses désordres, ou plutôt sa résistance à l'occasion du désarmement de la milice. La capitale a été agitée. Les élections complémentaires de la province de Madrid ont toutes été progressistes. M. Olozaga a obtenu une majorité de 180 voix; M. Martinez de la Rosa, nommé ambassadeur en France, n'a pu être réélu, malgré les efforts du ministère.

Les tribunaux ont encore, cette semaine, attiré chez nous l'attention publique. Le procès Poulmann, dont nous avons annoncé l'ouverture, s'est terminé par la condamnation à mort du principal accusé, qui ne s'est pas pourvu en cassation. — L'ex-notaire Lehon, condamné à Paris pour abus de confiance, renvoyé pour faux devant la Cour d'assises d'Orléans, y a été acquitté par le jury. Le *Journal du Loiret* nous a fait connaître, à cette occasion, un de ces dévouements fabuleux devant lesquels il faut s'incliner. Une femme d'un âge avancé, à laquelle Lehon a fait perdre sa fortune, montant à des sommes considérables, s'est résignée, par sentiment de charité, à partager la captivité de celui qui l'a ainsi dépouillée. Cette femme, d'une piété sans égale, s'est faite prisonnière pour demeurer avec Lehon et lui donner tous les soins et les consolations que peut exiger son état. Avant qu'il fût amené à Orléans, pour les débats du procès où il vient de figurer, elle était venue préparer d'avance son logement dans la prison. Un prêtre accompagnait également Lehon. — Un mandat d'amener a été lancé par le juge d'instruction du tribunal d'Auch contre une jeune femme soupçonnée d'avoir empoisonné son mari. Elle avait elle-même, pour répondre aux accusations publiques, provoqué l'exhumation du corps du défunt. C'est à la suite de cette opération que le mandat a été lancé. Madame veuve Lacoste, c'est le nom de l'accusée, qui n'a que dix-huit ans, s'y est soustraite par la fuite; mais elle a adressé à M. le procureur du roi d'Auch une lettre dans laquelle elle déclare que sa santé seule la détermine à prendre ce parti, et qu'elle se constituera prisonnière dès que l'instruction de son affaire sera terminée, et alors que, les débats étant devenus prochains, elle se verra exempte du supplice, qui serait mortel pour elle, d'une détention préalable.

L'arrondissement d'Abbeville vient d'être le théâtre d'un événement épouvantable. Le feu a éclaté dans la filature de chanvre de la société dite de Pont-Remy. Au premier signal d'alarme, le trouble et la confusion se sont répandus dans cet immense établissement, composé de vastes bâtiments ayant tous trois et quatre étages. Des ouvriers se sont précipités en foule pour fuir le fléau, qui menaçait de tout dévorer. Ceux des étages inférieurs sont parvenus à s'échapper en sortant par les fenêtres, par les portes, par toutes les issues qui se présentaient; mais ceux des étages supérieurs se sont trouvés entassés dans les escaliers. Alors a eu lieu la scène la plus horrible: d'une part, le feu qui gagnait toujours, les tourbillons de flammes, de fumée, les cris du dehors; et, de l'autre, ces malheureux qui voulaient tous s'enfuir, et encombraient eux-mêmes les passages. Ils tombaient par masses dans les escaliers, cherchant à passer les uns sur les autres. Se pressant, s'étouffant, les blessés poussaient d'horribles plaintes, que n'écoutaient pas les autres, pressés de s'enfuir à tout prix. Enfin, quand on s'est rendu maître du sinistre, ce qui n'a eu lieu qu'après des efforts inouïs, on a compté neuf cadavres mutilés et défigurés, et un grand nombre d'infortunés blessés et estropiés, plusieurs même pour le reste de leurs jours.

L'Académie Française s'est encore vu enlever par la mort Charles Nodier, auquel nous consacrons aujourd'hui une notice spéciale.—M. de Leyval, ancien député, l'un des 221 votants de l'adresse de 1830, est mort dans le département du Puy-de-Dôme.—Un neveu de Guymon de La Touche, l'auteur d'*Iphigénie en Tauride*, est mort dans un hôpital de la Haute-Vienne; ce malheureux ne possédait plus pour tout bien que le manuscrit original de la tragédie de son oncle.—Enfin deux notabilités napolitaines, beaucoup mieux partagées par la fortune, le marquis de Turri et le marquis de Mascara, ont également cessé de vivre, laissant à l'ordre des jésuites 30 à 60 millions de francs. Mais leurs parents ont fait opposition à la délivrance des legs, pour cause de captation, et la justice est saisie de cette double instance.



De l'autre côté de l'Eau.

SOUVENIRS D'UNE PROMENADE.

(Suite. — Voir tome II, pages 6, 18, 60, 135 et 227.)

UN RADICAL.

N'est-il pas vrai qu'à ce seul mot, — synonyme de révolutionnaire, de jacobin, de terroriste, — votre imagination évoque une sombre figure, des traits durs et austères qu'un sourire amer éclaire à peine de temps à autre, des regards mécontents et altiers, une mise sévère, une pâleur de mauvais augure?

Ces préjugés, ces préconceptions ont tant de force, que moi-même, — mieux placé que beaucoup d'autres pour savoir combien il en faut rabattre, — je ne pouvais me défendre cependant d'une sorte d'appréhension en m'acheminant, avec mon compagnon de voyage, vers la résidence de M. L....., un des représentants de l'opposition parlementaire anglaise, qui répond à notre nuance de l'extrême gauche.

Il était presque nuit quand nous traversâmes le petit village de Putney; tandis que nous montions la colline au pied de laquelle il est placé, les faibles lueurs du crépuscule s'éteignaient graduellement, et ce fut à grand'peine que nous découvrîmes la porte indiquée, au bout d'un chemin bordé de murailles et d'arbres. Une femme vint nous ouvrir; elle nous introduisit d'abord dans une cour en désordre au fond de laquelle on entrevoyait une sorte de massif gothique. Tandis qu'elle allait remettre nos cartes au maître de la maison, une autre femme nous guidait dans de ténébreux couloirs entrecoupés d'escaliers, et qui ressemblaient assez aux corridors intérieurs de quelque abbaye. Après un moment d'attente, notre premier guide vint nous reprendre et nous conduisit dans un salon dont le pareil n'existe pas en France, malgré la manie gothique qui prédominait chez nous il y a quelque dix ans. Lambrissée de chêne noir dans lequel çà et là s'incrustaient quelques portraits enfumés, cette pièce n'était éclairée que par une lampe de fer accrochée aux madriers du plafond. La cheminée, au fond de laquelle brûlait, — en plein mois de juin, — une pannerée de houille nationale, avait plus de huit pieds de hauteur, et, large à proportion, occupait elle seule un des côtés de l'appartement. Autour de ce feu, sur des escabeaux de bois, dignes reliques du temps des Cedric et des Athelstan, sept à huit personnages graves et silencieux fumaient de longues pipes avec une constance toute hollandaise.

Ce tableau avait quelque chose de fantastique, et je n'aurais pas été surpris le moins du monde si l'on m'eût dit que dans ce conciliabule nocturne on délibérait sur les moyens d'aller déterrer à Tyburn les cadavres de Cromwell, d'Ireton et de Bradshaw.

Mais il n'était pas question de cela; j'avais tout simplement sous les yeux sept à huit gentlemen auxquels M. L..... avait donné ce jour-là même à dîner, et qui, en attendant leurs équipages, tuaient le temps à la manière orientale.

Là, comme partout ailleurs, je reçus ce cordial accueil que la lettre de recommandation, — si méconnue en France, — assure en Angleterre à l'étranger voyageur. M. L....., qui parle le français avec une facilité remarquable, m'entretint de Paris en homme fort au courant de ce qui s'y passe. Cette science est plus rare que nous ne nous en flattons dans un pays où les intérêts nationaux détournent à eux la part d'attention que les citoyens ne donnent pas à leurs intérêts immédiats.

Mais M. L....., — ce farouche radical, — bien loin de se vouer exclusivement aux préoccupations parlementaires, semble ne causer volontiers que lorsque la littérature, les arts ou les commérages de la société européenne sont mis tour à tour sur le tapis. Rebuté, du moins le dirait-on, par les obstacles que l'esprit mercantile et les préjugés aristocratiques opposent en Angleterre à la marche des idées vraiment libérales, il paie sa dette au pays et à ses électeurs en assistant aux débats essentiels de la Chambre des Communes. Mais, sitôt qu'il est délivré de ce joug, contre lequel il murmure hautement, sa plus grande joie est de quitter un pays où ses instincts élevés, son goût pour les arts, pour la conversation élégante, pour le savoir-vivre et le *far-niente* bien entendu, trouvent aussi peu à se satisfaire que son ardeur généreuse pour « le plus grand bien du plus grand nombre. »

Il suffit de quelques mots, de quelques opinions pour classer un homme, et j'aime mieux cette manière de juger mes semblables que la physiognomonie prétentieuse dont nos romanciers modernes ont posé les règles arbitraires. Je ne vous dirai donc pas de quelle couleur sont les yeux, de quelle forme est le front, de quelle longueur est le cou du jeune député qui fut mon hôte ce soir-là; ni de quel *minium* ses lèvres rappelaient la nuance, ni ce qu'on lisait dans les *irisations* de sa prunelle, ni ce qu'on pouvait conclure de la hauteur de son front ou de l'embonpoint de ses mains: il vous sera mieux connu, au moral du moins, quand vous saurez qu'il préfère la vie italienne à la vie française; mais, sauf cette exception, la vie française à toutes les autres.

Il me disait avec une conviction profonde: « L'idéal du bonheur, à mes yeux, est la vie d'un garçon parisien qui a 500 fr. à dépenser par mois, » et il me disait cela dans un château qu'il fait élever à grands frais, avec tout le luxe d'architecture, de boiserie et d'ornementation qui caractérisait les édifices du temps d'Elisabeth. Il me disait cela, sans aucune affectation, à deux lieues de ce Londres où se concentrent tout le luxe et tous les caprices, toutes les dissipations et toutes les folies auxquelles la profusion des richesses, soit privées, soit publiques, peut donner carrière! Il me disait cela, et j'appris le lendemain, par un de nos amis communs, que ce jeune homme si intelligent et si borné dans ses vœux possède environ 30,000 livres sterling, c'est-à-dire environ 800,000 francs de revenu.

WESTMINSTER-PALACE.

Il y avait autrefois au bord de la Tamise une espèce de lagune fangeuse, couverte de ronces, habitée par des serpents. On l'appelait l'Ile-Epineuse (Thorney-Island), ou bien le *Lieu-Terrible*. Metellus, évêque de Londres, ayant converti Sebert, roi des Saxons de l'Est, celui-ci s'empressa de bâtir une église au Dieu des chrétiens, et il éleva ce temple à l'ouest de la cité de Londres. De là le nom de *West-Minster*, *minster*, *munster*, monastère, moutier.

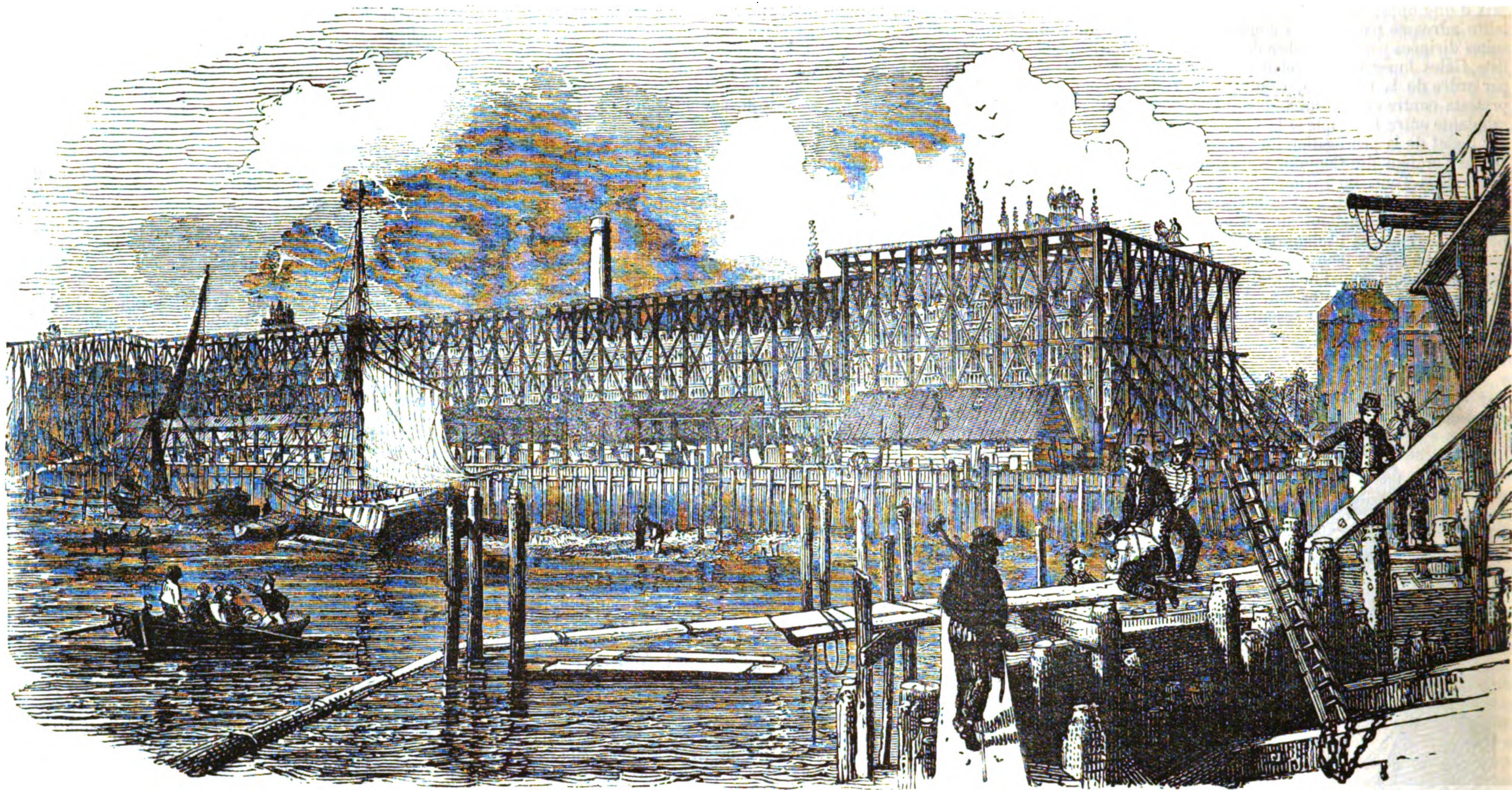
Non loin de là, — les princes aimant alors le voisinage des moines, — une habitation royale s'éleva. En 1035 Canut le Grand y résidait, et vivait familièrement avec l'abbé Wulnoth, « renommé pour son éloquence et sa sagesse. »

Edouard le Confesseur fit reconstruire, trente ans après, une nouvelle église qu'il dédia « à Dieu, à saint Pierre et à tous les saints de Dieu. » On devait la consacrer le jour de Noël. La veille même, le roi tomba malade, et quelques jours après il fut enterré en grande pompe sous le maître-autel du temple qu'il n'avait pu inaugurer. Ceci se passait le 5 janvier 1066.

La même année, après la bataille d'Hastings, Guillaume de Normandie arrivait à Londres, et se faisait couronner, « pour plaire aux Anglais, » sur la tombe même du Confesseur. En 1069, l'abbé de Peterborough comparut devant le roi normand, et fut jugé par un tribunal rassemblé à Westminster. C'est le premier exemple d'une cour de justice tenue en ce lieu.

Il faut franchir plus d'un siècle et demi et arriver au mois de février 1248, pour trouver le premier précédent parlementaire qui se rattache à l'histoire de Westminster. Henri III, dont les prodigalités imprudentes avaient épuisé le trésor, y rassembla ses barons et leur demanda de l'argent, qu'ils lui refusèrent tout net, voulant ainsi le corriger. Le roi promit d'amender sa conduite, ajourna le parlement au mois de juillet suivant, et demanda derechef quelques subsides. Les barons se montrèrent tout aussi peu disposés à les voter. Henri III, alors, entra dans une grande colère, prononça la dissolution de l'assemblée, et fit vendre à grand'perte les joyaux et la vaisselle de la couronne. Croirait-on que les bourgeois de Londres eurent l'effronterie de tout acheter, et, qui plus est, de payer comptant? On juge si une pareille insolence révolta le monarque. Il s'en expliqua dans les termes les plus amers, et se moqua de ces manants « qui s'intitulaient barons à cause de leurs richesses. » Pour les punir, il imagina d'instituer des foires de quinze jours, dont le privilége était concédé à l'abbé de Westminster. Pendant ces foires, défense absolue aux marchands de Londres, soit d'étaler, soit de vendre à l'intérieur de la ville.

Comme l'histoire de Westminster est l'histoire d'Angle-



(Etat actuel des constructions des nouvelles Chambres du Parlement anglais.)

terre, je me dispenserai de la pousser plus loin; les curieux peuvent recourir au livre savant de Brayley et Britton. Mais il était bon de nous reporter aux origines, l'antiquité de ces monuments historiques étant le plus clair de leurs mérites.

Je ne pensais toutefois ni à Canut le Grand, ni au budget d'Henri III, quand je me fis déposer par un léger *cab* à la porte de Westminster devant laquelle je vis le plus de chevaux sellés et le plus de *grooms*. C'est celle qui mène aux chambres du Parlement. Suivant les instructions de M. L....., je franchis d'un air de connaissance les premiers vestibules, et j'arrivai à ce que l'on appelle le *lobby* de la Chambre des Communes. Là, — toujours suivant le programme, — je déposai ma carte entre les mains d'un huissier à trogne rouge, qui se chargea d'avertir M. L....., et j'attendis patiemment que le sanctuaire s'ouvrît.

Cinquante à soixante personnes attendaient comme moi. Partout où l'on attend, en Angleterre, on trouve de quoi boire et de quoi manger. Le *lobby* de la Chambre basse n'est point dépourvu de cet avantage. A chaque instant vous y entendez la détonation d'une bouteille de *soda-water*, et les honorables M. P., — la canne ou la cravache à la main, le chapeau sur la tête, presque aussi négligés dans leur tenue, mais un peu moins laids que nos précieux députés, — viennent y trinquer avec leurs commettants.

C'est dans le *lobby* de la Chambre des communes que le premier ministre Spencer Percival fut assassiné par un négociant ruiné que ses malheurs avaient rendu fou. Cet événement ne paraît pas avoir laissé de traces. Du moins aucune précaution n'empêcherait-elle un nouveau Bellingham de sacrifier sir Robert Peel à des ressentiments plus ou moins justifiés.

Je considérais déjà d'un œil assez ennuyé les allées et venues parlementaires, quand les officiers de la Chambre me mirent à la porte, ainsi que tous les assistants. Les Communes allaient voter (*divide*) sur un bill dont la discussion était terminée, et les honorables avaient à traverser le *lobby*, pour se rendre dans les chambres à scrutin. Aussitôt après le vote, un huissier vint m'appeler et me fit entrer, enfin, dans la salle, où M. L...., avec une rare complaisance, passa toute la soirée avec moi sur les bancs réservés aux étrangers.

Il faut une grande bonne volonté, il faut de grands efforts d'intelligence pour se figurer, en voyant cette pièce étroite et encombrée, toute bourgeoise et toute moderne dans son ameublement, qu'on est sur le théâtre où se joue la plus solennelle des comédies politiques. Les acteurs sont pêle-mêle, vis-à-vis les uns des autres, sur trois rangées de banquettes qui donnent l'idées d'un vaste omnibus. Tout au fond, le président et sa perruque, derrière une table qui le masque à moitié; devant cette table, les trois clercs, aussi en perruques; aux deux bouts: d'un côté, sir Robert Peel; de l'autre, le champion des opposants. C'était, ce soir-là, lord John Russell.



(Vue de la Chambre des Lords avant l'incendie de 1834.)

Des deux côtés de ce long parallélogramme, deux galeries réservées aux membres qui n'ont pas trouvé de place dans la salle, et qui, perchés là-haut, ne ressemblent pas mal aux spectateurs admis dans certains bals de province. Dans une troisième galerie, derrière et au-dessus du *speaker*, les malheureux sténographes barbouillent, comme ils peuvent, sur leurs genoux, et les dames sont derrière la muraille contre laquelle ils s'appuient, entassées dans un *in-pace* ténébreux d'où leur regard plonge dans la salle par une espèce de meurtrière longue de douze pieds, large de cinq pouces; encore n'y sont-elles reçues que par tolérance. La dénonciation officielle d'un seul député suffirait pour les faire exclure. Tout cela est triste, mesquin, vulgaire. Il est vraiment impossible de se croire ailleurs que dans le sein d'une assemblée d'actionnaires prêts à débattre les dividendes d'un chemin de fer.

Au reste, la Chambre actuelle, pour sa disposition du moins, ressemble fort à celle que détruisit l'incendie de 1834, et dont nous donnons ici le croquis fidèle.

Nous en dirons autant de la Chambre des Pairs, qui se distingue de la Chambre des Communes par la disposition des banquettes et par l'étoffe rouge dont ses siéges sont recouverts.

Ni l'une ni l'autre des Chambres actuelles n'occupe la place qu'elles avaient dans l'ancien bâtiment. Avant l'incendie, les pairs se rassemblaient dans une salle qui avait été jadis la Cour des requêtes, au midi de Westminster-Hall. — La Chambre des Communes y tient aujourd'hui ses séances.

L'ancienne salle des Communes, depuis les premières années du règne d'Edouard VI, était la chapelle de Saint-Stephen, à l'est du palais, donnant sur la Tamise. Elle n'a reçu aucune destination dans le bâtiment provisoire.

La pairie anglaise tient aujourd'hui ses séances dans la Chambre Peinte, où mourut Edouard le Confesseur, un an avant l'invasion de Guillaume, et sept cent soixante-neuf ans avant que l'on y installât, pour quelques années, les représentants actuels de la noblesse normande. Au train que prennent les affaires politiques, il est permis de croire que l'édifice, antérieur à l'institution aristocratique, lui survivra, et de beaucoup. Ces sortes de choses, — même les plus solides — s'usent plus vite que la pierre.

L'INCENDIE.

Savez-vous pourquoi s'élève maintenant cet énorme bâtiment, derrière les charpentes duquel paraissent à peine les

hauts clochers de Westminster-Abbey? Savez-vous pourquoi les architectes, les peintres anglais, sont en grand émoi, cherchant partout les idées qui leur manquent, les procédés de la fresque, appelant, — appelant en vain, — le génie des lignes et celui des couleurs? Savez-vous pourquoi tous ces concours, tous ces projets, tous ces devis, tous ces plans débattus chaque matin, chaque semaine, chaque mois, chaque trimestre, dans les mille organes de la presse britannique? Savez-vous, enfin, pourquoi la moitié du palais de Westminster étant dévorée par le feu, il faut aujourd'hui préparer une résidence digne d'elles aux deux Chambres du Parlement? Je vais vous le dire.

En 1826 — remarquez cette date — en 1826, l'Echiquier anglais n'avait pas encore de registres; en 1826, les comptes du budget anglais se réglaient encore comme se règlent, dans nos plus petits bourgs du Midi, les comptes du boulanger avec les cuisinières illettrées. La *taille*, enfin, se payait, en 1826, comme aux jours de Guillaume le Conquérant, et suivant la forme antique à laquelle elle dût son nom primitif. Ici, pour être croyable, il faut citer ses autorités.

Le 16 octobre 1834, à six heures du soir, la femme d'un concierge vit filtrer une vive lumière sous la porte de la Chambre des Lords. Ce fut elle qui poussa le premier cri d'alarme; et, huit heures après, on éteignait les derniers brandons de l'incendie; mais, pendant ces huit heures, — sous les yeux de cinq cent mille spectateurs assemblés, et malgré les efforts de toute la police de Londres, malgré le voisinage de la Tamise chargée de bateaux — elle offrait, dit-on, le plus admirable coup d'œil que jamais une ville en flammes ait éclairé de ses fantastiques lueurs, — un tiers du vieux palais, la moitié de ses vastes cloîtres, la chapelle de Saint-Stephen, la bibliothèque des Communes, la Chambre Peinte, la Chambre des Lords, et la plupart des comités adjacents, étaient devenus la proie du feu.

Le conseil privé tint séance plusieurs jours de suite pour déterminer la cause de ce désastre national, qu'on avait d'abord attribué à la malveillance; et voici le résultat de son enquête.

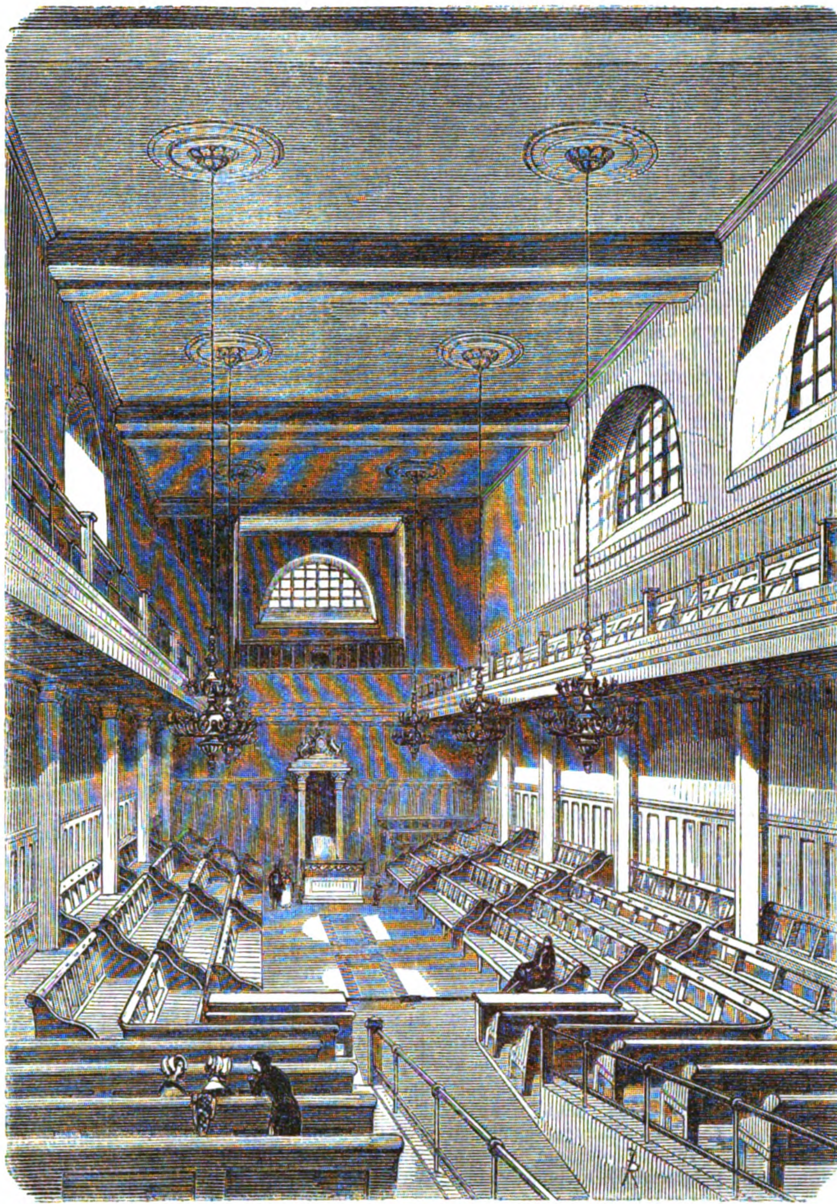
« Les comptes publics de la trésorerie se tenaient jadis au moyen de tailles; et jusqu'au jour où cette méthode fut abolie par acte du Parlement (octobre 1826), on indiquait les sommes payées à l'Echiquier sur des baguettes de noisetier ou de frêne, qu'on entaillait à une plus ou moins grande profondeur, et dans une direction plus ou moins oblique, suivant qu'il s'agissait de marquer des milliers, des centaines ou des unités de livres sterling; même des schellings ou des pences. Quand une de ces baguettes était taillée dans toute sa longueur, on la fendait en deux portions égales, dont l'une s'appelait la feuille (*the foil*), et l'autre la contre-feuille (*the counter-foil*). En les rapprochant, elles servaient à se contrôler l'une par l'autre, et formaient, ainsi réunies, ce qu'on appelait la taille (*the tally*). Les derniers *talliers* de l'Echiquier, qui rendirent leur patente en vertu du bill d'octobre 1826, étaient lord Guildford et M. Burgoyne.

« Or, le jour même de l'incendie, le Clerc des Travaux, ayant ordre de faire détruire une certaine quantité de tailles conservées jusqu'alors dans les archives de l'Echiquier, chargea quelques ouvriers d'en brûler deux charretées dans les calorifères communiquant avec les tuyaux destinés à réchauffer le parquet de la Chambre des Lords. Ces hommes commencèrent leur travail à six heures et demie du matin et ne finirent qu'à cinq heures du soir. Le bois sec, qu'ils jetaient par brassées dans les fourneaux, brûlait avec une telle activité, que les tuyaux rougirent au bout de quelques heures, et que le plancher, déjà fort sec, dut nécessairement s'enflammer (1). »

L'impôt — représenté par les tailles — brûlant l'édifice même où on le vote, m'a paru un mythe assez démocratique.

Ce qui en gâte un peu la moralité, c'est que pour relever cet édifice, — que dis-je, pour en construire un plus beau, — les contribuables auront dû voir s'aggraver leurs taxes. O. N.

(1) *Report of the Lords of the Council respecting the destruction of the Houses of Parliament.*



(Vue de la Chambre des Communes avant l'incendie de 1834.)

Charles Nodier.

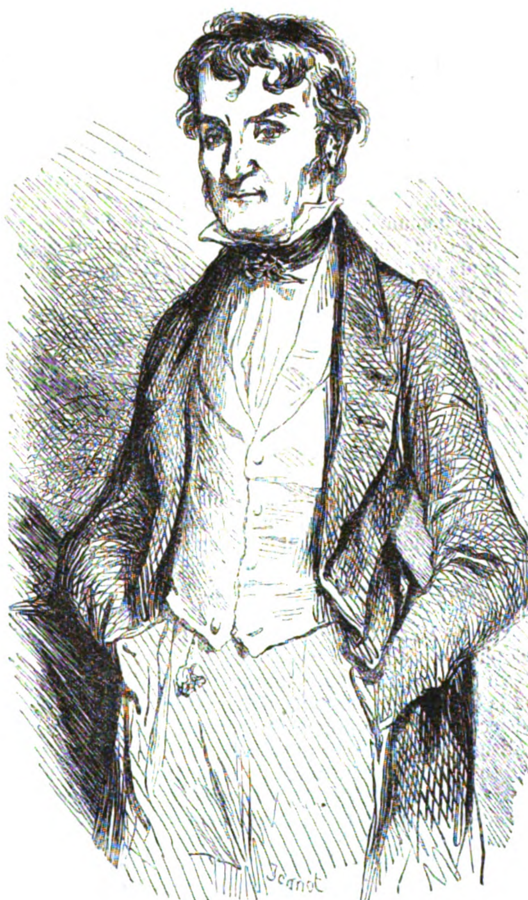
NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Les lettres, tout récemment veuves de Casimir Delavigne, viennent de faire encore une perte bien douloureuse en la personne de Charles Nodier : la mort prématurée de l'illustre écrivain laisse surtout un vide irréparable dans les rangs de l'Académie Française. Du jour, en effet, où il prit place parmi les Quarante, M. Nodier devint l'âme de l'Académie; il ne considéra point son nouveau titre comme purement honorifique; mais, se dévouant tout entier aux devoirs du fauteuil, il fut véritablement l'académicien modèle, et le digne successeur de Fontenelle, d'Alembert et Morellet, ces grands académiciens du siècle dernier. Comme le bonhomme La Fontaine, M. Nodier allait aux séances pour *s'amuser;* c'était là son plus cher délassement, et le fameux dictionnaire n'avait jamais eu de *fondateur* plus diligent ni plus consciencieux.

La biographie de M. Nodier est doublement malaisée à faire, parce que la vie de l'homme aussi bien que celle de l'écrivain semblent toutes deux échapper à l'histoire. Ami de la solitude et du travail, M. Nodier se déroba de toutes ses forces aux tracas de la vie publique, aux ennuis de la célébrité; il aima, suivant le conseil du Livre saint, à cacher sa vie, et se retira volontiers dans les joies intimes de la rêverie, de la famille et de l'étude; c'est ce qu'il a pris soin lui-même de nous dire en de charmants vers :

Ils ne comprennent pas, ces amants de la gloire,
Le bonheur de vivre inconnu,
De passer dans ses jours sans laisser de mémoire,
Sinon un doux penser dans un cœur ingénu
Qui n'en dise rien à l'histoire,
Et de partir après comme l'on est venu.

D'autre part, M. Nodier a eu cette singulière destinée d'écrivain, que son nom est arrivé peu à peu à une haute célébrité sans que pourtant il ait été poussé à ce comble par d'éclatants succès, et tandis que, dans la biographie des grands auteurs, on peut, pour ainsi dire, marquer les dates glorieuses de leur renommée croissante, dans la sienne, au contraire, on ne saurait fixer le moment où son nom devint populaire, ni le livre après lequel la réputation du lettré se changea en la gloire de l'écrivain. Est-ce *Adèle* ou bien *Jean Sbogar*, *Tribly* ou *Smarra?* Sont-ce ses contes, ses poésies ou bien ses ouvrages de linguistique qui marquèrent l'heure de son avénement littéraire? Non, sans doute; mais c'est tout cela ensemble. Chacune des lignes qu'il écrivit le haussa un peu au-dessus de l'horizon, et tant il écrivit qu'à la fin il se trouva en plein firmament.



(Charles Nodier, décédé le 27 janvier 1844.)

Nous avons donc bien peu de choses à dire sur la vie de M. Nodier; et, d'ailleurs, l'histoire de son esprit est presque tout entière dans la liste chronologique de ses ouvrages.

Charles-Emmanuel Nodier naquit à Besançon, le 29 avril 1780; son père, magistrat distingué, tenait un rang honorable dans la Franche-Comté, et fut, sous la république, le second maire constitutionnel de Besançon. L'enfant grandit au milieu des clubs et y puisa ce vif amour de la liberté qui lui valut plus tard tant de proscriptions. En même temps, il s'adonnait, avec un zèle égal, à l'étude des sciences naturelles et à celle de la philologie. A peine âgé de dix-huit ans, il publie à Besançon une *Dissertation sur l'usage des antennes et sur l'organe de l'ouïe dans les insectes*, et déjà il commence à rimer un poëme sur l'objet favori de ses études, l'espèce des coléoptères :

Hôtes légers des bois, compagnons des beaux jours,
Je dirai vos travaux, vos plaisirs, vos amours...

Trois ans plus tard (1801), le jeune savant fera paraître une *Bibliothèque entomologique, avec des notes critiques et exposition des méthodes*. Ainsi déjà, M. Nodier annonçait ce talent encyclopédiste qui devait lui assigner, un jour, le premier rang parmi les polygraphes contemporains.

Dès l'année 1799, le jeune Nodier s'était trouvé impliqué dans un procès politique, qui faillit lui coûter cher, car il ne fut acquitté qu'à la majorité d'une seule voix. Il vint à Paris, et se vit d'abord entraîné dans l'opposition royaliste, à laquelle se ralliaient les républicains. Ce fut alors qu'il publia contre le premier consul (1802) son ode si fameuse de *la Napoléonne*, que reproduisirent aussitôt les journaux anglais et qui amena un redoublement de persécution contre les suspects. *La Napoléonne* avait paru sans nom d'auteur; mais M. Nodier, afin d'écarter les soupçons qui planaient sur la tête de plusieurs personnes innocentes, se dénonça lui-même à Fouché, et fut mis en prison à Sainte-Pélagie. Après quelques mois de captivité, on l'exila dans sa ville natale, en le tenant toujours sous une surveillance ombrageuse. L'exilé quitta son foyer domestique, et se mit à parcourir les montagnes du Jura et les hautes vallées de la Suisse; arrêté de nouveau, sous un prétexte frivole, il fut délivré par les paysans, erra de nouveau dans les montagnes, et passa de longs jours enseveli au fond des vieilles bibliothèques des couvents et des presbytères qui lui donnaient un asile hospitalier. Inquiété

jusque dans ces paisibles retraites, il prit le parti de passer en Suisse, allant d'une ville à l'autre, exerçant pour vivre les industries les plus modestes; là correcteur d'imprimerie, ici enlumineur d'estampes; mais toujours courageux et plus fort que la persécution. Enfin, après bien des peines et des traverses, il rentra en France, professa obscurément dans quelques petites villes du Doubs, et finit par se retirer dans un village du Jura, qu'il a chanté dans une fraîche et délicieuse idylle :

O riant Quintigny, vallon rempli de grâces,
Temple de mes amours, trône de mon printemps,
Séjour que l'espérance offrait à mes vieux ans;
Tes sentiers mal frayés ont-ils gardé mes traces?
Le hasard a-t-il respecté
Le bocage si frais que mes mains ont planté?
Mon tapis de pervenche, et la sombre avenue
Où je plaignais Werther, que j'aurais imité?

M. Nodier fut tiré du fond de cet asile par une lettre d'un Anglais célèbre, le chevalier Croft, qui habitait alors Amiens, et cherchait un collaborateur pour l'aider dans son importante publication des *Classiques français avec commentaires*. L'association ne dura pas aussi longtemps qu'on aurait pu le croire. Le chevalier Croft n'était point sans doute parfait, comme M. Nodier nous l'a peint dans *Amélie*, sous le nom légèrement adouci de sir Robert Grove; les deux collaborateurs se séparèrent, et M. Nodier, par l'entremise du général Bertrand, obtint un poste administratif dans les provinces conquises de l'Illyrie; il y fut même chargé de la direction d'un journal qu'on y avait établi sous le nom de *Télégraphe illyrien*, et qui était publié en quatre langues, la française, l'allemande, l'italienne et la slave vindique. L'invasion le ramena en France, et l'amitié de M. Etienne l'attacha à la rédaction des *Débats*, où il fut un des premiers à faire une profession toute bourbonienne.

A cette époque, M. Nodier était déjà connu avantageusement parmi les lettrés; il avait publié, en 1802, *Stella, ou les Proscrits*; en 1803, *Le Peintre de Salzbourg* et *Dernier chapitre de mon roman*; en 1808, le *Dictionnaire raisonné des onomatopées de la langue française*, et en 1812, les *Questions de littérature légale*. J'omets, dans cette liste, maints opuscules de moindre importance, qui ne sont pas restés dans l'édition des œuvres complètes. M. Nodier ne sollicita ni places ni faveurs auprès du nouveau gouvernement, et Louis XVIII lui envoya des lettres de noblesse pour toute récompense de ses services. L'auteur du *Peintre de Salzbourg*, menant une vie modeste et retirée, se préparait à accroître par de nouveaux titres sa renommée naissante : *Jean Sbogar*, *Thérèse Aubert*, les *Mélanges de littérature et de critique*, *Adèle*, *Smarra*, *Tribly*, se succédèrent rapidement de 1818 à 1822, et donnèrent à leur auteur une position éminente dans les lettres.

En 1824, M. de Corbière, ministre de l'intérieur et bibliophile très-éclairé, nomma M. Nodier, sur sa réputation, et sans qu'il l'eût demandé, bibliothécaire de l'Arsenal. Ce fut là un événement décisif dans la vie de M. Nodier : retiré sous ce tranquille abri, un cercle d'habitudes nouvelles et définitives se forma autour de lui, son existence s'arrangea commodément dans l'honorable demeure, et l'Arsenal lui fit oublier Quintigny, « cette espérance promise à ses vieux ans ». Il y est resté jusqu'à sa dernière heure; il y est mort doucement, au milieu de ses amis et de ses livres.

En 1827, M. Nodier réunit en un volume toutes ses poésies éparses, moins connues aujourd'hui que ses romans, quoiqu'elles ne leur soient point inférieures. Des travaux d'érudition, trop longs à énumérer dans cette courte notice, occupèrent ensuite ses laborieux loisirs; enfin, en 1832, il prit le soin de donner une édition complète de ses œuvres, où il ne voulut faire entrer que le meilleur de ce qu'il avait écrit. — Deux ans après, l'Académie Française le choisit à l'unanimité, en remplacement de M. Laya. Cet honorable suffrage causa une joie vive à celui qui l'avait méritée; et, dans son discours de réception, M. Nodier témoigna à l'Académie sa reconnaissance avec une expansion touchante, et qu'on n'avait point encore vue.

Depuis ce jour, le plus glorieux dans sa vie, l'auteur de *Jean Sbogar*, retiré de la littérature militante, occupait encore l'attention publique par le charme de son esprit délicat, qui ne se renfermait point si discrètement dans le cercle des initiés que son parfum ne se répandît au dehors; l'écrivain vieillissant avait ce bonheur singulier d'accroître, sans plus écrire, d'accroître tous les jours la réputation déjà si bien fondée de son goût exquis, de son savoir ingénieux, de sa finesse élégante. Le salon de l'Arsenal était le refuge de la conversation polie, de la causerie française, si chère à nos devanciers et si rare aujourd'hui : le maître du lieu, debout auprès de sa cheminée, causait comme autrefois Diderot et Grimm, ces fameux causeurs. « Personne, a-t-on dit, n'était plus aimable que Nodier au coin de son foyer, dans une de ses causeries familières, où, sans coquetterie, sans apprêt, il donnait carrière à son imagination poétique; où il habillait le passé de formes délicieuses qui le rendaient toujours regrettable; où, sans pédantisme, il faisait appel à son érudition sur tous les sujets littéraires. Qui causa jamais mieux que lui? qui discuta avec plus de bonhomie, de finesse et de sûreté? qui soutint plus gracieusement un paradoxe, et fit meilleur marché de son spirituel plaidoyer pour une cause perdue qu'il avait gagnée? Et quelle élocution noble et simple! quelle dialectique ferme et vive! »

Nous rapportons ici le récit touchant qu'on a fait de sa dernière heure : « Dans cette dernière nuit où Nodier a parlé de beaucoup de choses, le père de famille et l'homme de lettres se sont manifestés tour à tour de la manière la plus touchante. Sentant approcher sa dernière heure, il a dit à sa femme et à sa fille : « Allons, il faut nous séparer! Pensez toujours à moi, qui vous ai tant aimées!... Je suis heureux de pouvoir bénir mes enfants et mes quatre petits-enfants. Ils sont tous là, n'est-ce pas? Il n'y en a point de malade? Tant mieux! Quel jour est-ce aujourd'hui? — Le 27 janvier. — Eh bien! n'oubliez pas cette date. » Et ces tristes paroles, il les a accompagnées d'un de ces regards doux, calmes et charmants qui lui étaient particuliers. — Un instant après, Nodier a appelé madame Ménessier, dont le talent, comme écrivain, a grandi sous les yeux de son père : « Ma fille, lui a-t-il dit, écoute un dernier conseil : lis beaucoup, lis toujours Tacite et Fénelon, cela donnera de l'assurance à ton style. » Il a parlé ensuite du travail important qu'il faisait pour l'Académie, et qu'il avait regret de laisser inachevé.

« Nodier s'est endormi sans crise, sans convulsion, et nous avons pu croire, quand nous l'avons vu il n'y a qu'un instant, que ce sommeil devrait avoir un réveil.

« Les obsèques de l'illustre écrivain ont eu lieu lundi 29 janvier; MM. Etienne et Taylor, ses amis, ont fait entendre de touchantes paroles sur sa tombe; un jeune homme y a déposé une couronne au nom de la classe ouvrière. »

Le portrait de M. Charles Nodier a été tracé ainsi par un critique distingué, M. G. Planche : « Connaissez-vous Charles Nodier? Oui, sans doute; vous l'avez rencontré cent fois sur les quais, feuilletant de vieux livres, dont il connaît le prix mieux que personne... Vous l'avez coudoyé sur le boulevard, et, sans savoir pourquoi, vous avez remarqué sa figure anguleuse et grave, son pas rapide et aventureux, son œil vif et las, sa démarche pensive et fantasque. Il est grand et vigoureux; tous ses portraits ne donnent de lui qu'une idée incomplète... »

A cette courte biographie nous joindrons quelques mots sur le talent et sur le style de M. Charles Nodier, renvoyant nos lecteurs, pour plus ample critique, à l'excellente notice mise par M. Sainte-Beuve en tête de *Trilby* et des autres contes.

M. Nodier débuta, comme écrivain, dans une époque de littérature transitoire, entre l'école de Rousseau et celle de l'Empire; à ce moment les lettres françaises, si longtemps fidèles à leur sévère origine, semblaient s'amollir et s'efféminer, pour ainsi parler. Les livres de Rousseau et ceux de Bernardin-de-Saint-Pierre avaient ébranlé d'abord la fermeté littéraire, et donné naissance à cette sorte de langueur qui devait produire ensuite toute l'école des mélancoliques et des élégiaques. L'invasion de la littérature allemande, menée par Werther, ne fit qu'accroître encore le mal, et surexcita encore la *sensibilité* intellectuelle des lectrices françaises. M. Nodier subit, comme tout le monde, et plus vivement que tout le monde, cette influence romanesque qui agissait sur les nerfs plus encore que sur les cœurs; et, comme l'a très bien dit un critique, il fut une sorte de *Saint-Preux Wertherisé*, encyclopédiste *sensible*, à la manière de Rousseau; naturaliste passionné, à la manière de Goethe. Tout le secret du talent de M. Nodier est dans cette excessive *sensibilité* intellectuelle, dans cette vivacité d'impressions qui le soumirent aux influences les plus diverses de l'atmosphère littéraire.

Tandis donc que Chateaubriand et Bernardin fondent la grande école rêveuse, descriptive et pittoresque, M. Nodier ouvre une autre voie, moins large et moins magnifique sans doute, mais tout aussi nouvelle : il fonde proprement, dans notre littérature, la fantaisie et la poésie qu'on a depuis appelée *intime*. A ce titre, le romantisme put justement revendiquer comme siens le nom et le talent de M. Nodier.

Toute notre littérature classique avait usé et abusé, suivant le précepte de Buffon, des sentiments et des termes généraux. La fantaisie, qui est l'imagination particulière, et la poésie intime, qui vit des inspirations exclusivement personnelles, semblent donc être le contre-pied exact de nos lettres classiques; et nous avons vu, de nos jours, les conséquences extrêmes, j'allais dire fâcheuses, auxquelles des esprits, distingués d'ailleurs, ont mené cette littérature intime, cette poésie des *infiniments petits*. Charles Nodier, le chef ou du moins le précurseur de l'école, n'en était point encore venu là; sa fantaisie ne se faisait point amoureuse de l'excentricité, et l'on dirait qu'elle est encore retenue par les liens prudents de la vieille raison gauloise, de la sobriété racinienne, de la tempérance classique.

Mais ce qui distingue surtout l'auteur d'*Adèle* de tous ceux qui suivirent sa voie, c'est le style. Il faut bien le reconnaître, M. Nodier fut, avant tout, un écrivain, dans le sens propre du mot, un homme de style ou *styliste*, comme dit M. Sainte-Beuve. Avec un don de langue merveilleux, il joignit le savoir philologique le plus profond, et se montra de bonne heure le digne élève du chevalier Croft, qui étudiait le style à l'aide d'une loupe, ayant découvert, au dire même de M. Nodier, « l'atome, la monade grammaticale. » Tous les critiques se sont accordés à louer la facilité merveilleuse, la souplesse infinie, l'harmonie gracieuse de ce style admirable, « qui se dévide comme un ruban,... qui ne finit que lorsque l'écrivain lui-même en coupe la trame, et qui, sans cela, se déroulerait à l'infini et incessamment. » — M. Sainte-Beuve appelle ingénieusement Charles Nodier l'*Arioste* de la phrase.

On sait que M. Nodier, depuis longues années, passait pour l'homme de France qui connaissait le mieux notre langue; l'opinion publique l'avait érigé en une sorte d'expert ou d'arbitre pour toutes les difficultés de langue, toutes les équivoques grammaticales qui se pouvaient rencontrer. Néanmoins on lui doit cette justice, que, pour avoir apporté un soin extrême à l'arrangement de ses mots et à la disposition de ses phrases, jamais il ne raffina son style, comme nous avons vu faire les littérateurs intimes; jamais, surtout, il n'estropia la langue, sous prétexte d'innovation, à l'instar de nos grands écrivains pittoresques. Il demeura, au contraire, sans pédantisme, le plus sévère puriste de notre temps; et, par ce côté, il se sépare profondément de toute l'école moderne.

C'est aussi par ce côté qu'il conservera une place honorable dans notre littérature; le jugement de la postérité saura tenir compte à Charles Nodier d'avoir été un homme de style à l'époque où le style se faisait si rare chez nous que les plus riches productions littéraires en étaient souvent dépourvues; comme poëte et comme inventeur, il a sans doute été dépassé et surpassé : comme écrivain il demeure au premier rang; et la plus grande critique qui puisse lui être adressée, c'est d'avoir eu un style supérieur à son talent, ou, pour mieux dire, un génie inférieur à sa plume.



Fragments d'un Voyage en Afrique (1).

Un jeune homme, que son esprit aventureux poussait à toutes les choses hardies, ne pouvant trouver en France ce qu'il y cherchait, c'est-à-dire une position indépendante, résolut de profiter du traité de paix qui venait d'être signé entre le général Bugeaud et Abd-el-Kader pour visiter l'intérieur de l'Afrique et poser, au centre même de la puissance arabe, les bases d'un vaste comptoir. Il espérait réaliser ainsi non-seulement d'immenses bénéfices, mais encore être utile à son pays, en l'aidant à étendre son influence civilisatrice parmi les peuplades de l'antique Mauritanie. L'événement ne justifia point ses prévisions. Après plusieurs mois de séjour dans les diverses tribus de l'émir, il regagna la terre natale, n'emportant avec lui qu'un album sur lequel il avait consigné ses impressions. C'est de cet album qu'est extrait le récit qu'on va lire, récit rapide, mais exact, de ce qu'il a vu d'important dans les douairs, dans les villes et dans les camps, qui se lèvent tous comme un seul homme à l'ordre d'Abd-el-Kader, et marchent à la destruction au nom de la divinité.

Nos lecteurs verront avec intérêt se dérouler sous leurs yeux le tableau des ressources, des habitudes et des mœurs de ces Arabes si peu connus de nous encore, quoique, depuis quatorze ans, nous leur fassions une guerre continuelle.

. . . .

En perdant de vue les lignes extrêmes des possessions françaises, je sentis mon cœur se glacer; il me sembla que je ne reverrais plus la France. Cependant la trêve de la Tafna, l'espoir d'une fortune rapidement acquise dans les relations que j'allais établir avec les Arabes de l'intérieur, l'audace même de l'entreprise, m'enhardirent, et je lançai mon cheval dans la direction du désert.

Nous étions en 1838. Abd-el-Kader était alors occupé au siége d'Aïn-Maddy, dans le désert. Je résolus d'aller l'attendre à Tazza.

Le territoire compris entre Blidah et Médéah est d'une monotomie désespérante; aussi ne fatiguerai-je point mes lecteurs par une longue description. Des vallées incultes où l'aloès étale ses mille bras couverts d'une épaisse poussière, des collines aux larges bases boisées, aux fronts chauves et ravagés par le simoun; puis, à mesure qu'on approche du grand fleuve, un peu de verdure et de fraîcheur, voilà tout ce que j'y ai remarqué. Je ne fis que passer à Médéah, et je continuai ma route vers le Chélif, que je traversai sur un pont de bois adossé au Bou-Rachad. De Médéah à Tazza on compte deux fortes journées de marche par un chemin affreux, à travers des montagnes escarpées et d'immenses solitudes. L'eau y est rare. En avançant vers Tazza, on suit une ancienne voie romaine parfaitement conservée. Elle est bordée d'une double rangée de chênes verts d'une imposante vieillesse; mais cette voie se perd bientôt dans les sinuosités des montagnes, où elle est continuée par un sentier presque impraticable. Cette route conduisait jadis à une ville située à quelques lieues est de Tazza. Les ruines conservent le nom de Duirali, mais il reste peu de vestiges de cette ville. Il faut savoir qu'elle a existé pour remarquer ses débris; cependant, d'après la tradition conservée par les Arabes, Duirali fut une cité très-importante. Elle était entourée, au temps de sa splendeur, de grands et beaux jardins dont il ne reste aujourd'hui ni un arbre ni une trace.

Mon guide, Ben-Oulil, cheminait à mes côtés et charmait les ennuis du voyage par la description de lieux plus agréables ou plus intéressants que ceux que nous parcourions.

« Quel est, demandai-je en lui montrant les masses grisâtres qui se perdaient à l'horizon, quel est l'homme assez abandonné du ciel pour vivre dans un pareil séjour?

— Le Kabyle, répondit Ben-Oulil; et il paraît qu'il s'y trouve bien, car aucune séduction n'est capable de l'arracher de l'aire qu'il s'est bâtie au sein des airs. »

Je n'eus pas de peine à obtenir de mon guide, bavard comme tous les guides, quelques détails sur ces êtres dont la vie nomade et excentrique a toujours excité l'intérêt du touriste. Il ne cessa de parler que lorsque je lui montrai la ville de Tazza, qui étalait au soleil les murs crénelés de sa forteresse.

Tazza est un poste important qu'Abd-el-Kader fit construire, il y a huit ans à peu près, sur l'emplacement d'une ville ro-

(1) La reproduction de ces fragments est interdite.

maine qui portait ce nom; du moins c'est ce que nous apprend l'inscription gravée sur une pierre qu'on a trouvée dans les décombres. La forteresse est un carré d'environ quarante-cinq mètres de longueur, dont chaque angle est surmonté d'une guérite. L'intérieur se compose d'une vaste cour autour de laquelle sont de vastes magasins remplis de vivres, de munitions de guerre, de fer, de plomb, de draps et autres approvisionnements. En face de l'entrée principale est la tente de l'émir. Chaque côté de cette tente est d'une longueur de six à sept mètres. Elle est aussi proprement que simplement décorée; des colonnes de bois de noyer, surmontées de chapiteaux sculptés, ornent la porte principale; les murs sont bariolés de peintures arabes assez grossières; le sol est couvert de beaux tapis sur lesquels s'asseyent les ministres et les grands dignitaires. Le TRÔNE d'Abd-el-Kader se compose d'une simple planche de sapin recouverte d'une natte tressée avec les fils du palmier. Au-dessus des magasins on a bâti trois autres salles; c'est là qu'on loge les kalifats lorsqu'ils viennent visiter l'émir. Elles sont remarquables par les soins qu'on prend de les entretenir. Le parquet de ces salles est caché aussi par des tapis de laine fine sur lesquels sont disposés des coussins de soie. On remarque plusieurs inscriptions sur les murs; ce sont en général des versets du Coran. Des peintures décorent les plafonds.

La porte du fort est l'ouvrage des ouvriers envoyés par le gouvernement français auprès de l'émir. Elle ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'élégance et de la solidité. On voit que nos ouvriers y ont mis de l'amour-propre. Les murailles, à l'intérieur et à l'extérieur, sont recouvertes d'une épaisse couche de plâtre d'une blancheur éblouissante. On y a dessiné une montre solaire, et, au milieu de la cour, s'élève un oratoire pour la prière. On lit sur la porte d'entrée une longue inscription arabe qui porte le nom du fondateur. Partout sont gravées des maximes tirées du Coran.

Devant le fort s'étend une petite terrasse en forme d'esplanade sous laquelle on a ouvert trois grands magasins où le plus habituellement s'entassent les récoltes de blé et d'orge. On y a placé trois canons sans affûts. Dans l'intérieur existent aussi deux vastes magasins souterrains qui servent de prison, je pourrais dire de tombeau, car les malheureux qu'on renferme dans ces lieux insalubres y meurent presque tous.

Une fabrique de briques et de tuiles, un moulin à farine et un four à pain s'élèvent autour du fort, qu'environnent aussi une centaine de chétives cabanes. Telle est la ville de Tazza, située à une journée de marche de Boural et à une journée et demie de Milianah, dont elle est le dépôt. Plusieurs familles de Coulouglis et de Moraïbes y ont été exilées. Les habitants de Milianah s'y sont réfugiés plusieurs fois. On y remarque quelques boutiques et un semblant de commerce. Une excellente source qui jaillit de la montagne voisine y verse d'abondantes eaux. Cette source est gardée, la nuit, par les lions, qui, comme les dragons des Hespérides, en défendent l'approche aux mortels.

Les environs de la ville sont tristes et uniformes; les montagnes boisées qui entourent Tazza ne présentent pas un point sur lequel le regard se pose avec complaisance. Tout y est froid et silencieux. En hiver la neige remplit la vallée; en été une excessive chaleur engendre des fièvres qui déciment la population. Ajoutez à ces désagréments l'impossibilité où l'on se trouve de s'éloigner seul sans courir le risque d'être dévoré par les lions, et vous aurez une idée exacte de Tazza. Il arrive même souvent qu'à prix d'or on ne peut s'y procurer les objets de première nécessité.

A une petite distance de la ville on rencontre des excavations d'où les Arabes ont extrait du fer et de la houille; mais leur inhabileté dans ce genre de travaux les leur a fait abandonner. Il y a aussi, à quelques lieues de là, à l'est, dans la province de Lassagah, une mine de soufre; elle est placée dans un lieu désert où manquent l'eau et les arbres. L'exploitation offre conséquemment des difficultés presque insurmontables. Abd-el-Kader, qui possédait un peu de salpêtre, fut tout joyeux de la découverte d'une mine de soufre; il crut qu'il lui serait possible d'établir des manufactures de poudre. Il se transporta sur les lieux, et ordonna à un Algérien qui était à son service de procéder immédiatement à l'exploitation. On acheta de grandes cuves en cuivre, et les autres ustensiles nécessaires; mais, en opérant, on brûla les chaudières, et il fallut renoncer à obtenir du soufre pur. Il est peu probable que cette mine soit jamais exploitée.

La route qui conduit de Tazza à la mine de Lassagah est belle, unie, bien tracée, mais la pluie la rend impraticable à raison de la nature du terrain, qui est argileux. Il n'y a dans le district qu'une petite quantité d'eau sulfureuse.

Pendant mon séjour à Tazza, qui n'a pas duré moins de quatre mois, j'eus l'occasion de me lier d'amitié avec le gouverneur de la place, Kredour-Berouela. C'est un Algérien d'une quarantaine d'années, de haute stature et d'une physionomie franche et ouverte. Il a demeuré sept ans à Alger, où il a puisé dans le commerce des Français beaucoup de connaissances utiles qui lui ont attiré l'affection de l'émir. Sans lui, le fort de Tazza n'aurait subi aucune des améliorations qui le distinguent des autres places fortes. Il était chargé d'affaires d'Abd-el-Kader auprès du gouverneur, mais s'étant compromis en 1837, il fut obligé de fuir, sous un déguisement de femme, pour échapper aux Français qui le poursuivaient, et qui, une heure après son départ, envahissaient sa maison afin de s'assurer de sa personne. Il se rendit auprès de l'émir, qui l'accueillit favorablement en reconnaissance des éminents services qu'il en avait reçus. Il alla d'abord à Milianah, où il appela plus tard sa famille. Berouela administre avec talent les tribus placées sous ses ordres et qui campent autour de la forteresse. Les Arabes de la campagne se rendent tous les jeudis en ville et y établissent un marché où abondent les produits du pays. Le gouverneur a de l'esprit naturel et une certaine instruction qu'il est rare de trouver chez un Arabe. Aucune question ne l'embarrasse, et il mène à bonne fin presque tout ce qu'il entreprend. Il est d'un accès facile, d'une grande familiarité, quoique juste et sévère; son cœur est bon, mais il sait se faire obéir et ne pardonne jamais une faute. Quand il a prononcé, le jugement s'exécute, eût-il été porté contre son propre père. Les droits de son maître sont les seuls légitimes à ses yeux; aussi est-il l'ennemi acharné des Français. Au commencement des dernières hostilités, il leur fit beaucoup de mal dans la Mitidja, en compagnie du kalifat de Milianah, dont il suit la bannière. Il paie toujours de sa personne et affronte la mort avec une témérité surprenante. Quoique gouverneur absolu de Tazza et des tribus circonvoisines, il est sous les ordres du kalifat de Milianah. Abd-el-Kader estime beaucoup son habileté, son sang-froid et son courage; il ne fait rien sans le consulter. Il lui a fait don d'une jolie maison de campagne, située non loin de Tazza. Je n'ai qu'à me louer des bons procédés de Berouela. Les Européens et les ouvriers français qui ont visité le gouverneur rendent également justice à la douceur et à l'aménité de son caractère.

Le mois de janvier de l'année 1839 était arrivé, et je commençais à perdre l'espoir de voir arriver Abd-el-Kader, lorsque j'appris par Berouela que son maître était attendu à Milianah. Je résolus sur-le-champ de me rendre dans cette ville, afin de régler la marche de mes affaires et de prier l'émir de m'aider dans l'exécution de mon projet; j'étais pressé d'en finir avec les Arabes, dont le commerce peut être agréable quelquefois, mais dont le caractère inspire le plus souvent une crainte salutaire. Mes préparatifs de départ furent bientôt terminés, et, le 17 janvier, à neuf heures du matin, je me mis en route par un temps magnifique. Un soldat irrégulier, un gendarme et Ben-Oulil, qui me servait de domestique, formaient toute mon escorte. En quittant Tazza, nous marchâmes pendant plusieurs heures à travers les montagnes par un chemin praticable; nous foulâmes aux pieds les ruines d'une ancienne ville nommée Dairack; l'endroit où elle s'élevait jadis n'est plus qu'un monceau de décombres; ils passeraient inaperçus si les guides ne les faisaient remarquer aux voyageurs. Un peu plus loin, nous traversâmes un vaste cimetière, ce qui ne me permit plus de douter que réellement, à l'endroit désigné, il y avait eu sinon une ville importante, du moins de nombreuses habitations. Peu après s'ouvrit devant nous une magnifique plaine, coupée en tous sens par mille petits ruisseaux qui doivent contribuer beaucoup à la rendre fertile; elle s'étend entre Boumedin et Moulin-Allel, à l'entrée de la province de Matmata, dont ces deux montagnes sont les frontières. Néanmoins, quoique la position soit favorable et le terrain excellent, on n'y aperçoit pas la moindre trace d'habitation; c'est un désert complet dans lequel plonge la vue sans pouvoir se reposer ni sur une tente, ni sur une cabane, ni sur un arbre. Il faut attribuer cette stérilité plutôt au manque de bras qu'à l'ingratitude du sol; les Arabes ressemblent tous plus ou moins à Figaro: ils sont paresseux avec délices, et, quand ils ont de quoi suffire aux besoins du moment, ils s'inquiètent médiocrement de l'avenir. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer chez eux des terres incultes qui seraient, dans nos climats, une fortune pour les travailleurs pauvres.

Après avoir traversé la plaine, nous pénétrâmes au milieu des bois touffus qui tapissent les monts Matmata; nous suivîmes une route large et bien conservée; les Arabes prétendent que c'est une voie romaine; elle est bordée de chênes gigantesques et imposants par leur antiquité; les berceaux formés par leur épais feuillage versaient l'ombre à nos pas et nous ouvraient un passage agréable; quelquefois pourtant la crainte s'éveillait en nous, lorsque le vent des gorges nous apportait le lugubre rugissement des lions. Nos terreurs s'accrurent quand nous vîmes les traces du sang de deux Kabyles qui, deux jours auparavant, avaient servi de pâture aux hôtes des forêts. C'était là un triste présage pour des voyageurs qui suivaient le même chemin et que le seul aspect d'un lion eût peut-être fait évanouir.

A part ces craintes, que rien ne vint justifier, nous fîmes un délicieux voyage au milieu des merveilles de la nature. Les tableaux les plus sublimes se déroulaient à nos yeux; les montagnes que nous parcourions étaient d'un pittoresque admirable et d'une solitude effrayante; tout y était grandiose, morne et silencieux. La hauteur de ces montagnes est incommensurable, leurs formes sont très-variées; les rayons du soleil n'arrivent pas à certains endroits. Tantôt, perché au sommet d'une de ces masses granitiques, on jette un regard effrayé sur le précipice qui s'ouvre sous vos pieds; tantôt, du fond de la vallée, on lève avec admiration les yeux sur les frères jumeaux de l'Atlas. Quelques-unes de ces montagnes sont taillées à pic et inaccessibles; on n'y retrouve aucune trace d'habitations; c'est un amas de rochers dont le silence n'est interrompu que par le bruit des eaux qui tombent avec fracas des cimes dans les gorges et que répètent à l'envi les échos.

Nous quittâmes bientôt la route tracée pour suivre d'étroits sentiers dont les difficultés rendaient notre marche pénible. La nuit approchait; nous nous occupâmes de chercher un douair où nous pussions nous reposer des fatigues de la journée; nos yeux interrogèrent longtemps les profondeurs de la nuit, ce fut en vain. Nous avançâmes toujours, au risque de nous égarer, franchissant les montagnes avec une rapidité peu ordinaire, et comptant découvrir enfin ce que nous recherchions avec tant d'ardeur. Au moment où nous désespérions de trouver un abri, nous aperçûmes au loin une clarté douteuse; nous dirigeâmes nos pas de ce côté. Bientôt la lumière se montra plus vive et brilla à quelques pas de nous; elle provenait d'un douair composé d'une douzaine de tentes où nous arrivâmes harassés par une longue marche au milieu des ténèbres.

Le cheik du douair nous fit l'accueil le plus amical. En ma qualité d'Européen, je fus l'objet de toutes ses prévenances; on aurait dit qu'il était tout joyeux de voir un Français rechercher son hospitalité. Une de ses cabanes fut mise à ma disposition; je m'y installai avec mes gens et nous nous disposâmes à goûter un repos dont nous avions tous également besoin.

L'intérieur de notre tente était plongé dans une obscurité complète; nous allumâmes quelques tisons d'où jaillit une vive lumière, mais la fumée, n'ayant aucun conduit par où s'échapper, se répandit dans la chambre, et faillit nous asphyxier. Nous étions logés entre deux vaches, et en compagnie d'un poulain que nous n'avions pas encore remarqué en entrant; il nous fallut user de précaution pour tenir à l'écart ces incommodes voisins, et cette circonstance nous obligea, malgré la fumée, à laisser brûler les tisons. Des œufs, du lait, des poules, du pain pétri avec du beurre frais et cuit sur une brique, un mouton, telles furent les provisions qu'on nous donna, et avec lesquelles nous nous mîmes en mesure de satisfaire le plus vigoureux appétit; nous avions tant marché dans la journée que nous fîmes le plus grand honneur à ce magnifique repas.

Les habitants du douair, prévenus de notre arrivée, accoururent bientôt nous présenter leurs hommages; la tente s'emplit d'Arabes, et la conversation devint générale; elle roula en grande partie sur la politique. Un indigène fit résonner bien haut ses prouesses, et parla à diverses reprises de la mort d'un Français dont il s'avouait l'auteur. « Le sabre du vaincu est en mon pouvoir, me dit-il, et je le conserve précieusement, parce qu'il doit me servir dans une occasion importante et prochaine. » Connaissant le caractère vaniteux des Arabes, j'ajoutai peu de foi à ce qu'il disait. Si son récit eût été vrai, il n'aurait pas manqué de montrer le trophée de sa victoire. Nous lui répondîmes donc sans le démentir complétement, mais aussi sans lui cacher tout à fait que nous n'étions pas dupes de ce mensonge. La conversation commençait à s'échauffer, lorsqu'on apporta le fameux couscoussou, ce mets si délicat qu'on sert à la fin du dîner, et qui, chez les Arabes, est inséparable de l'hospitalité. Je mangeai jusqu'à m'en rassasier de cette préparation africaine, que j'aime beaucoup; on poussa la galanterie jusqu'à m'offrir une tasse de café, afin de faciliter la digestion du couscoussou. Je fis ainsi un véritable festin de Balthazar sous une tente, au milieu des forêts du nord de l'Afrique.

Ce fut pendant cette nuit que j'aperçus les femmes de ces Arabes à demi sauvages. On n'avait jamais, avant moi, accordé l'hospitalité à un Européen; j'étais donc un objet nouveau pour elles, et la curiosité naturelle à leur sexe les poussa à me visiter. Quelques-unes, dans le but de satisfaire ce besoin et de faire de leur hôte un examen plus approfondi, m'apportèrent des œufs frais et du lait; mais à peine eurent-elles déposé leurs dons à mes pieds, qu'elles s'enfuirent précipitamment, comme si j'allais les dévorer. Si j'en juge par leur empressement à me quitter, je fis sur leur esprit une impression défavorable; elles considèrent sans doute les Européens de la même manière que ceux-ci considèrent les lions de leurs forêts. La différence des mœurs des habitants de ces douairs avec celles des autres Arabes provient de l'isolement dans lequel vivent les premiers, tandis que ceux-ci ressentent déjà les effets de la civilisation.

Malgré la rapidité de leur fuite, j'eus cependant le temps d'observer les femmes arabes: leur physionomie me parut tout à fait bizarre. Je ne sais si je dois attribuer l'effet qu'elles produisirent sur moi à l'obscurité, ou si telle est leur forme naturelle: des figures plates, de grands yeux noircis avec une poussière dont elles se servent pour embellir leurs traits, de larges plaques en argent sur la poitrine, d'énormes turbans donnent à ces êtres un aspect tout particulier; si vous ajoutez à cela une rare laideur, une saleté dégoûtante, vous trouverez comme moi qu'elles sont dignes des lieux qu'elles habitent.

Les douze ou quinze tentes du douair formaient un cercle sur le penchant d'une montagne; elles étaient entourées d'une haie en branchages secs, pour empêcher, disent les Arabes, les ravages que les lions et les chacals commettent la nuit parmi les troupeaux. Les sentiers qui mènent aux habitations sont escarpés et difficultueux. Au centre du douair sont entassés les bestiaux, le fumier et la boue.

Le cheik de l'endroit est de petite taille et d'une obésité vénérable: c'est un compère de la famille des Sancho Pança, mais un Sancho sauvage; ses cinquante ans et sa barbe grise vont bien aux hautes fonctions dont il est investi; son caractère est doux, son imagination ardente, son esprit vif et naturel. Je lui demandai pourquoi, au lieu de ces vilaines forêts, il n'allait pas habiter la belle plaine qui s'étend au delà des montagnes de Boumedin et de Mouley-Allel. « Tel est, me répondit-il, le lieu que nous a désigné l'émir des croyants, et, bon gré, mal gré, il faut que nous l'habitions. » Ces mots ne permettaient pas d'autres questions: je savais que les ordres d'Abd-el-Kader s'exécutent toujours sous peine de mort.

Fatigué et désireux de me remettre en route de bonne heure le lendemain, je saluai mes hôtes; ils comprirent mon intention, et quittèrent la cabane. Alors je m'étendis sur une natte, auprès du brasier qui flamboyait au milieu de la chambre, et, sans songer un instant au danger d'être étouffé par la fumée, je m'endormis.

Vers le milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut par un bruit étrange qui provenait du dehors; les cris confus des indigènes m'avertirent qu'il se passait autour de nous quelque chose d'extraordinaire. J'envoyai Ben-Oulil aux informations, et il vint, quelques minutes après, m'apprendre que le tumulte avait été causé par l'apparition d'un lion; le maraudeur avait franchi la haie, et, avec une audace imperturbable, venait d'enlever un mouton au douair; aussitôt les habitants s'étaient rassemblés, tous armés de lances et de bâtons, en faisant retentir l'air de cris perçants.

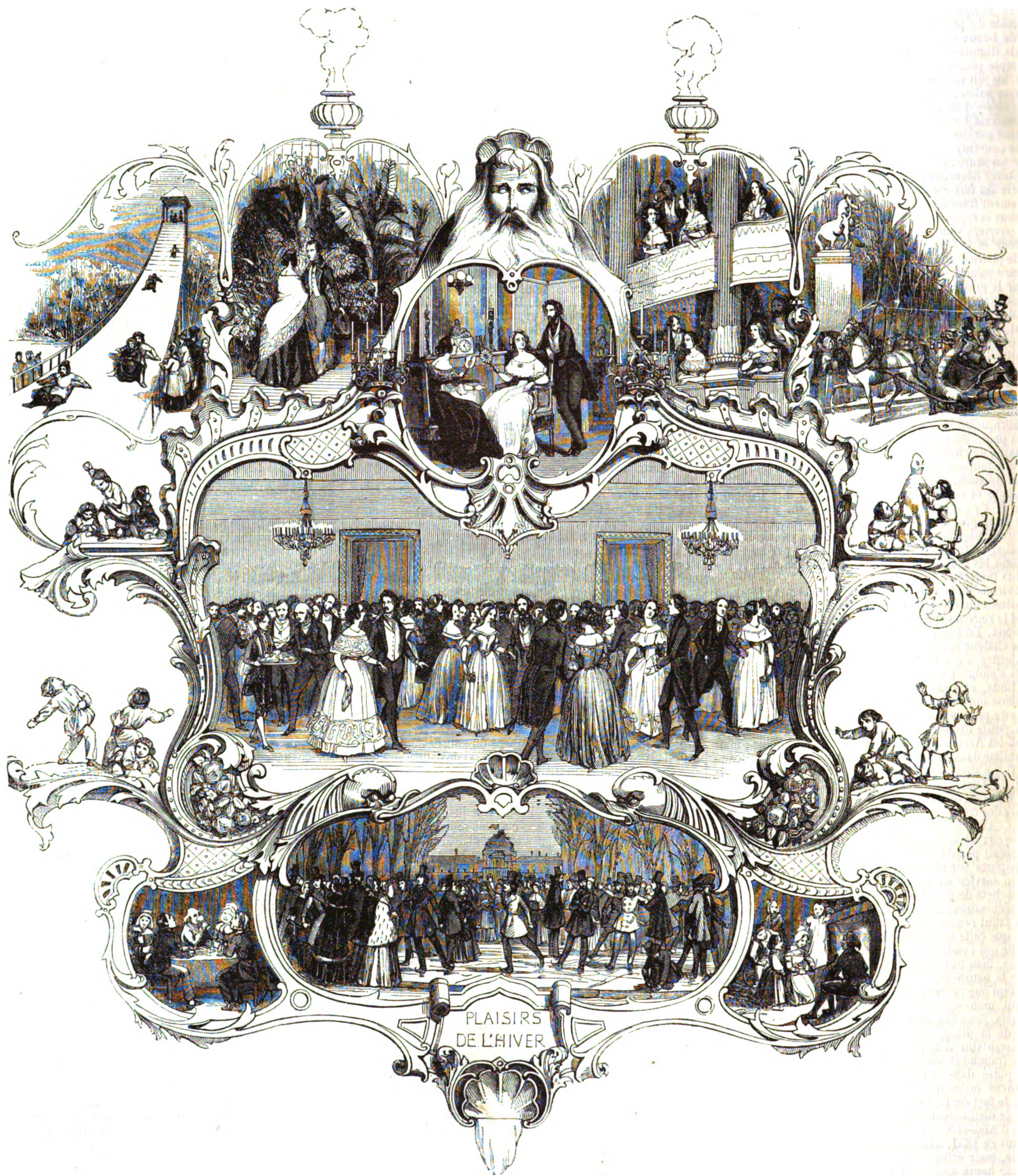
Cette façon de repousser l'agression des bêtes féroces me frappa par sa singularité. Tel est, en effet, le système adopté par les Arabes pour se débarrasser des visites de leurs importuns voisins.

(La suite à un prochain numéro.)



Plaisirs et Misères de l'Hiver.

Le but de ce petit chapitre, cher lecteur, est de te démontrer que l'hiver est à la fois la plus agréable et la plus triste des saisons, de même que la femme, suivant l'avis de Sganarelle, est la meilleure chose et la pire des choses. Ce que je dis ici de la femme et de l'hiver, lecteur mon ami, peut se dire à peu près de tout ce qui existe en ce monde sublunaire. Il n'est guère de vertus dont l'excès ne touche à un travers, à un ridicule ou à un vice; tout mets délicieux a son danger; au fond de la coupe exquise se cachent les maux de nerfs et l'ivresse. Quoi de plus charmant que la parole et quoi de plus détestable? Le violon de Bériot a pour voisin le violon de *** qui vous écorche les oreilles; le plaisir coudoie la douleur, et le monde est blanc ou noir, selon le côté par où tu l'envisages. — Je veux qu'après avoir lu ces lignes, tu me quittes en criant: Vive l'hiver! à bas l'hiver!



Oui, vive l'hiver pour ceux qui ont une cheminée de stuc ou de marbre, où le chêne enflammé pétille et répand ses chaudes ardeurs; oui, vive l'hiver pour les poitrines abritées sous la ouate et la martre! vive l'hiver pour les pieds cuirassés de doubles semelles, pour les nez enveloppés du foulard de soie, pour les jambes appuyées sur les coussins d'un moelleux équipage! vive l'hiver pour toutes ces frêles, et blanches, et charmantes Parisiennes, que le plaisir appelle à ses fêtes! vive l'hiver pour le lion à la botte vernie, au gant glacé, au lorgnon enchâssé dans l'orbite.

Allons, mes jeunes cavaliers, allons, mes toutes belles, voici l'hiver qui commence! c'est votre saison de prédilection, la saison de vos joies les plus vives, de vos enivrements les plus doux. On vante le printemps: préjugé de poëte! que vous veut-il avec ses roses fades et son azur monotone? La belle distraction, en vérité, que de se coucher sur l'herbe et de bâiller au sempiternel murmure du ruisseau! Parlez-moi de l'hiver! Le printemps chante toujours le même air sur ses pipeaux champêtres; cela devient maussade; mais l'hiver ramène les vives harmonies: de tous côtés résonne, sur mille tons joyeux, le signal de la valse et de la danse. Partez, couvrez vos blanches épaules du long manteau de soie; le bal vous sourit, le bal vous appelle, le bal vous possède; à la lueur des lustres étincelants, montrez aux regards charmés, votre taille légère, vos cheveux enlacés de fleurs, votre noire prunelle, votre pied agaçant; faites des heureux et des jaloux, et revenez de ces nuits enflammées, de ces nuits de délire, fatiguées, mais non lasses de vos triomphes. Et vous, mes beaux amis, est-il, dites-moi, un temps plus heureux, plus adorable que l'hiver? N'est-ce pas dans l'hiver qu'on se retrouve, qu'on se revoit, qu'on se précipite avec ivresse dans le tourbillon du monde, et que les mots les plus tendres et les plus doux se disent à l'oreille?

Voulez-vous prendre un peu de repos? Est-ce votre fantaisie, le lendemain de quelque fête bruyante, de vous récréer par le contraste des douceurs de l'intimité? donnez votre consigne à la porte de votre boudoir, afin que les profanes en soient exclus; deux ou trois privilégiés auront seuls le droit d'entrer au sanctuaire; alors vous goûtez un des plus grands plaisirs de ce monde, que l'hiver seul peut donner, le plaisir du coin du feu; ô coin du feu! ô volupté plus charmante, ô trésor plus enviable que tous les diamants et toutes les grandeurs de l'univers! Le bienheureux auquel il est donné de se livrer au bonheur du coin du feu, à côté de deux jolies femmes, peut se dire l'égal des rois; à côté d'une seule femme, il égale les dieux!

Le soir, si ce n'est plus le bal, Lablache et Ronconi, Rachel et Carlotta Grisi vous réclament; la loge d'avant-scène ouvre pour vous ses rideaux de velours; là, vous prêtez l'oreille aux douces mélodies, vous jouissez d'un regard, d'un sourire échangé, tandis que la pompe d'un spectacle magnifique ou touchant éclate sur la scène, enchantant l'esprit, éblouissant les yeux, remplissant l'âme de surprise et d'émotion. Essayez donc d'en faire autant en pleine canicule! vous risquerez la suffocation.

L'hiver, en tout point, est supérieur au printemps. Est-ce le printemps qui pourrait couvrir nos toits de neige, glacer la surface des eaux, suspendre aux branches de l'arbre le givre étincelant? Eh bien! l'hiver n'a point à envier au printemps ses fleurs et ses arbustes; comme lui, il a sa couronne;



l'hiver fait le printemps quand il veut. Voyez ces serres où les plantes les plus belles et les plus rares se disputent votre choix; que dis-je! les fleurs d'hiver ont un attrait particulier que celles du printemps n'ont pas, l'attrait de la rareté, le charme du fruit défendu.

Cependant le soleil luit au ciel limpide, un de ces beaux soleils d'hiver sur la blanche campagne. Attelez au traîneau votre bai-brun pur sang, et qu'il vole sur cette route de neige solide. Après le bonheur du coin du feu, quel bonheur plus grand que de s'élancer ainsi dans l'espace, comme le dieu de l'hiver, qui parcourt son royaume de glace sur un char rapide! — De chaque côté de votre route, vous apercevez le patineur agile qui glisse sur les rivières et les fleuves arrêtés dans leur course, ou les enfants joyeux se livrant une guerre d'éclats de rire et de boules de neige... Puis vous rentrez dans une salle à manger bien close et bien chaude, et là vous savourez un succulent dîner avec toute l'ardeur d'un appétit triplé par l'air vif et excitant d'une belle journée d'hiver.

A bas l'hiver! s'écrie-t-on de ce côté; à bas l'hiver! mort à l'hiver! Qu'est-ce? qu'y a-t-il? d'où viennent ces cris et ces imprécations? Eh! voulez-vous que ces malheureux adorent l'hiver et l'encensent? — L'un suivait péniblement, à travers la montagne, une route âpre et difficile; sa femme l'accompagnait avec son enfant; tout à coup la neige s'écroule d'en haut avec un fracas épouvantable; le mari et la femme disparaissent engloutis sous l'avalanche; la petite fille, éperdue, s'agenouille et lève au ciel des mains désespérées. Qui viendra à son aide? qui la sauvera de cet abîme glacé?... Appelez les violons, mesdames, et mettez-vous en danse! — L'autre est mort de froid dans une solitude hyperboréenne; les vautours et les loups ont dévoré le cadavre; il ne reste plus de l'homme que ce chapeau abandonné... Passez vos

gants, mes lions, frisez votre moustache, mirez-vous dans les beaux yeux de la brune et de la blonde.

Mais quel douloureux spectacle! l'hiver dévaste la campagne; l'horrible hiver, l'hiver implacable répand la désolation de son souffle rigide; voyez ces débris d'une armée qui se traînent péniblement sur cette affreuse terre et sous ce ciel inclément; nul secours, nul asile, pas une lueur pour leur rendre l'espérance et la ranimer; partout l'hiver, la fatigue, le désespoir, la mort! O champs fatals et héroïques qui servirent de tombeau à la plus belle armée et aux soldats les plus braves! quel horrible linceul de neige recouvre ces glorieuses victimes! Rien n'avait pu les vaincre, l'hiver les a vaincus!... Cessez vos danses, faites taire ces voix joyeuses; que l'airain gémisse et pleure!

Qu'on est bien, dites-vous, au cœur de l'hiver, dans un vaste fauteuil qui vous caresse amoureusement de ses deux bras, la tête nonchalamment appuyée sur le velours et les pieds sur les chenets. Oui, certes, votre sort est digne d'envie; mais croyez-vous que ces braves marins qui se battent contre les ours de la mer Glaciale aient à se louer de l'hiver autant que vous? Croyez-vous que ces pauvres petits enfants pâles, grelottants, mourant de faim, accotés tristement sur le seuil d'une maison qui ne s'ouvre pas, croyez-vous qu'ils trouvent dans l'hiver le véritable paradis terrestre?

Vive l'hiver! dites-vous insolemment; c'est la saison des plaisirs! Comment peut-on se plaindre de l'hiver? Ah! détournez un instant les regards de ces salons splendides, de ces rares festins, de ces spectacles magiques; daignez descendre de votre élégante calèche et mettre le pied dans la rue; visitez la hutte du villageois ou la mansarde du pauvre, vous saurez alors ce que l'hiver apporte de joie en ce monde; là vous verrez un vieillard déguenillé demandant un sou de pain au passant qui le lui refuse; ici une pauvre femme courbée sous un lourd fardeau et menant avec elle, à travers la neige, un petit enfant transi et pleurant. Mais que vois-je? La misère dans toute son horreur! La misère au mois de janvier, quand un vent glacé souffle avec violence à travers les portes mal jointes; une femme, un enfant, un malade à l'agonie! et pas de feu, pas de pain, pas de matelas, pas de secours! La mère amaigrie offrant au nouveau-né son sein tari, et le père hideux et râlant sur la froide pierre, adossé à la muraille humide.

A bas l'hiver! dit la voix misérable de la mansarde.
Vive l'hiver! murmure la douce voix du boudoir.



ÉTUDES COMIQUES.

—

Le Trembleur, ou les Lectures dangereuses.

—

PERSONNAGES :

M. TOUCHARD, ancien mercier (cinquante ans).
MADAME TOUCHARD, sa femme (quarante ans).
M. RONDIN, ancien associé de M. Touchard.
JOSEPH, vieux domestique.
LE MEDECIN.

Un salon chez M. Touchard, au Marais.

—

Scène Ire.

M. TOUCHARD, *en robe de chambre de molleton, bonnet grec, pantoufles; il est assis près d'une table et tient à la main la* Gazette des Tribunaux. (*Il lit.*)—« Paris, nouvelles diverses. » (*S'interrompant.*) Avant de lire les nouvelles diverses et les drôleries de la police correctionnelle, récapitulons un peu mon journal d'aujourd'hui... Voyons... (*Il parcourt des yeux son journal.*) « Cour d'assises de la Seine... » Mais qui vient me déranger?...

Scène II.

M. TOUCHARD, M. RONDIN.

M. RONDIN, *de la porte.* — Peut-on entrer?

M. TOUCHARD. — Eh! c'est vous, mon cher Rondin?... Entrez donc, que l'on requière contre vous! Depuis que nous avons quitté les affaires, c'est à peine si l'on vous a vu.

M. RONDIN. — Que voulez-vous, mon cher Touchard, je suis devenu campagnard... J'ai acquis une petite propriété à Bougival... et, vous savez... les embarras d'un nouveau propriétaire, les travaux, les changements, les réparations...

M. TOUCHARD. — Allons! j'admets, comme on dit, les circonstances atténuantes; vous êtes acquitté...

M. RONDIN. — A la bonne heure! ce cher ami, ce cher associé! vrai, il me tardait de vous voir. Et comment va cette santé?... Je vous trouve un peu changé.

M. TOUCHARD. — Ça ne m'étonne pas: j'ai été malade.

M. RONDIN. — Oh!

M. TOUCHARD. — Oui, j'ai commencé par là mon existence de rentier... Un mois après la vente de notre fonds de mercerie, je me suis mis au lit pour n'en plus bouger de huit jours...

M. RONDIN. — Vous qui étiez si bien portant, si solide!

M. TOUCHARD. — Pardi! quand on est dans les affaires, est-ce qu'on a le temps d'être malade?

M. RONDIN. — Ma foi! on ne devrait jamais avoir ce temps-là. Tenez, voulez-vous que je vous dise... je crois que vous avez eu tort de vous fixer en ville. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez acheté cette maison?

M. TOUCHARD. — Oui; c'est l'oncle de ma femme qui nous l'a cédée en viager... c'est une bonne affaire...

M. RONDIN. — Je ne dis pas non; mais ça vous cloue à Paris, et ça ne vous vaut rien.

M. TOUCHARD, *un peu effrayé.* — Est-ce que vous pensez qu'il y a du danger pour moi à vivre à Paris?

M. RONDIN. — Sans doute... danger pour votre santé. Vous en avez déjà fait l'expérience... Quand on a, comme nous, passé trente ans à travailler sans relâche, on croit être bien heureux en se retirant un beau jour avec des rentes... on s'imagine qu'on s'amusera beaucoup parce qu'on n'aura rien à faire... c'est une erreur... Nous sommes habitués à une vie active, laborieuse... et l'habitude est une seconde nature qu'on ne peut changer impunément... Ainsi, pour nous, un repos absolu est un ennui, une fatigue réelle, dangereuse... si on ne la combat par une fatigue corporelle qui sera notre véritable repos. Ce que je vous dis là vous paraît absurde... mais je parle de ce que j'ai éprouvé. Le jour où je me suis éveillé rentier, n'ayant plus ma boutique à ouvrir, mon étalage à arranger, je n'ai plus su que devenir; au bout de huit jours, j'étais jaune... la semaine suivante, je sentais que j'allais tomber malade... comme vous, mon pauvre Touchard... C'est alors que mon notaire m'a parlé d'une petite campagne à vendre à quatre lieues de Paris... j'ai saisi cette proposition comme une inspiration du ciel... je me suis fait propriétaire, propriétaire campagnard... Depuis ce moment, j'ai retrouvé mes soucis, mes petites inquiétudes, je n'ai pas eu un seul jour de repos... aussi je vous jure que je ne me suis pas ennuyé du tout... et vous voyez que la santé m'est revenue... Et vous, mon cher ami, que faites-vous? Ne vous êtes-vous pas créé quelque occupation, quelque distraction?

M. TOUCHARD. — Pardonnez-moi.

M. RONDIN. — Ah!... et laquelle?

M. TOUCHARD. — Je me suis abonné à la *Gazette des Tribunaux.*

M. RONDIN. — Bon! cela distrait... Ensuite?

M. TOUCHARD. — Voilà tout.

M. RONDIN. — Comment! c'est là toute votre occupation?

M. TOUCHARD. — Vous croyez peut-être que ce n'est pas assez... Je vous assure, mon cher, que cette lecture m'occupe beaucoup.

M. RONDIN. — Oui, une heure, le matin après votre déjeuner... mais le reste de la journée?

M. TOUCHARD. — Le reste de la journée? je médite sur ma lecture du matin.

M. RONDIN. — Ah çà! vous voulez rire. Vous méditez la *Gazette des Tribunaux?*

M. TOUCHARD. — Sans doute... j'apprends à être prudent... à me préserver...

M. RONDIN. — Et contre qui, contre quoi?

M. TOUCHARD. — Contre tout... et contre tout le monde... Vous ne vous faites pas idée, mon pauvre ami, de la multitude des crimes qui se commettent aujourd'hui. C'est effrayant, M. Rondin, c'est vraiment incroyable!

M. RONDIN. — Eh bien donc ayez le soin de bien fermer vos portes le soir, d'avoir une paire de pistolets à la tête de votre lit, et vous serez parfaitement tranquille.

M. TOUCHARD. — Oui, contre les dangers du dehors.

M. RONDIN. — J'espère bien qu'à l'intérieur vous n'avez aucun sujet d'inquiétude... Entouré d'une excellente femme, qui vous aime... de Joseph, un vieux serviteur, qui vous est dévoué...

M. TOUCHARD. — Oui, oui, certainement, une excellente femme... Je ne lui connais d'autre défaut qu'un peu de coquetterie, un peu de goût pour la toilette... mais, à son âge, c'est plutôt un ridicule pour elle qu'un sujet d'alarmes pour moi.

M. RONDIN. — Ce n'est même pas un défaut: habituée à paraître dans le comptoir de notre magasin, il est tout naturel qu'elle ait conservé quelque recherche dans sa mise.

M. TOUCHARD. — Soit!... Quant au vieux Joseph, il a été jusqu'à ce jour un domestique honnête... je n'ai jamais rien aperçu qui pût me faire douter de son affection, de sa fidélité... mais...

M. RONDIN. — Voilà un mot de trop... Pas de mais... il n'y en a pas... il ne peut pas y en avoir...

M. TOUCHARD. — Comme il vous plaira... Je me tais... et je garde pour moi seul ma conviction...

M. RONDIN, *avec vivacité.* — Une conviction!... et laquelle... laquelle?

M. TOUCHARD. — C'est que le passé ne répond pas toujours de l'avenir...

M. RONDIN. — Comment! malheureux que vous êtes!... car vous me faites mettre en colère... comment! vous croyez votre femme capable d'attenter à vos jours?...

M. TOUCHARD. — Qui vous parle de cela?... Seulement, les huit ou dix maris qui, depuis l'infortuné Lafarge, ont été empoisonnés par leurs femmes, étaient probablement tout aussi sûrs d'elles que je le suis de la mienne, sans cela ils n'auraient pas bu le funeste breuvage qu'elles leur présentaient...

M. RONDIN. — De pareilles catastrophes sont toujours annoncées dans les ménages par des querelles, des dissensions, des désordres...

M. TOUCHARD. — Quelquefois par des bienfaits.

M. RONDIN. — Des bienfaits?

M. TOUCHARD. — Si vous aviez lu la *Gazette des Tribunaux*, vous auriez vu que des huit ou dix maris dont je vous parle, sept ont péri à la suite d'un testament fait en faveur de leur femme.

M. RONDIN. — C'est qu'alors ils avaient épousé des monstres.

M. TOUCHARD. — On ne fait pas de testament en faveur des monstres.

M. RONDIN. — Tenez, vos raisonnements sont odieux, abominables!

M. TOUCHARD. — Ils sont justes; je n'invente rien... tout est imprimé.

M. RONDIN. Et vous voulez en conclure...

M. TOUCHARD. — Qu'il ne faut pas faire de testament en faveur de sa femme... ou que, du moins, il faut le lui laisser ignorer.

M. RONDIN. — Et ce testament olographe que vous nous avez lu il y a un an?...

M. TOUCHARD. — Par lequel j'assurais un douaire à ma femme, et une rente au fidèle serviteur?

M. RONDIN. — Oui.

M. TOUCHARD. — Vous verrez...

M. RONDIN. — Si vous aviez fait cela, Touchard, ce serait indigne.

M. TOUCHARD. — Allons, que diable! allons! calmez-vous... Le testament ne sera révoqué qu'en apparence... mais gardez-moi le secret...

M. RONDIN. — C'est égal, c'est mal... très-mal!

M. TOUCHARD. — Laissez-moi donc faire... N'auriez-vous pas grand plaisir à vous dire un jour: « Ce pauvre Touchard, s'il avait suivi son idée, il serait peut-être encore là?... »

M. RONDIN. — Voulez-vous que je vous dise... vous mériteriez presque d'avoir raison de craindre...

Scène III.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *entrant.* — Ah! tiens! M. Rondin... Ça va bien, M. Rondin?

M. RONDIN. — Très-bien, très-bien, mon ami.

JOSEPH, *à M. Touchard.* — Bonjour, monsieur; vous avez passé une bonne nuit?

M. TOUCHARD, *le regardant fixement.* — Mais oui... fort bonne... parfaite...

JOSEPH. — Ah! eh ben! tant mieux, tant mieux, monsieur...

M. TOUCHARD, *bas à Rondin.* — Ne dirait-on pas qu'il est étonné que j'aie passé une bonne nuit? (*A Joseph.*) Dis-moi un peu, pourquoi me fais-tu, tous les matins, cette même question?...

JOSEPH. — Mais, dame!... c'est pour savoir si vous avez bien dormi.

M. TOUCHARD. — Et qu'est-ce que cela te fait, que j'aie bien dormi?

JOSEPH. — Ce que cela me fait?... Eh ben! ça me fait plaisir, donc!

M. TOUCHARD, *après l'avoir regardé dans les yeux.* — Soit!... J'ai pourtant le sommeil très-léger... Une mouche qui vole, un meuble qui craque, suffisent pour m'éveiller...

JOSEPH. — Diable! diable!...

M. TOUCHARD, *bas à Rondin.* — On dirait que ça le contrarie.

M. RONDIN. — Où voyez-vous ça?

M. TOUCHARD, *bas.* — Vous ne voulez rien voir... Je lui trouve un air tout particulier aujourd'hui.

M. RONDIN. — Il a son air ordinaire.

JOSEPH, *à part.* — Qu'est-ce qui leur prend donc de me dévisager comme ça?

M. TOUCHARD. — Que me voulais-tu?

JOSEPH. — Hein! qui?... Moi?... Bon!... Voilà que je ne m'en souviens plus.

M. TOUCHARD, *bas à Rondin.* — Ah çà, mais, il se trouble...

M. RONDIN. — Parbleu! vous le regardez si drôlement...

JOSEPH. — Ah!... je venais savoir, de la part de madame, s'il faut servir le déjeuner...

M. TOUCHARD. — Ça ne presse pas... Tu vas aller chez M. Bellemain, mon notaire, et tu lui diras que j'attends l'acte que je lui ai demandé.

JOSEPH. — Bien, monsieur... (*A lui-même.*) Voyons, n'oublions rien... M. Bellemain, rue Beaumarchais.... et la commission de madame, rue des Nonaindières. (*Il va pour sortir.*)

M. TOUCHARD, *à part.*—Une commission de ma femme!... (*Le rappelant.*) Joseph.

JOSEPH. — Monsieur.

M. TOUCHARD. — Ma femme t'a chargé d'une commission?

JOSEPH. — Une lettre que j'ai là... (*Il montre la poche de sa veste.*) Mais madame m'a bien recommandé...

M. TOUCHARD. — Quoi?

JOSEPH. — Ah! imbécile que je suis! elle m'avait recommandé le secret, surtout pour vous... (*Touchard regarde Rondin; celui-ci hausse les épaules en riant.*) Ne lui dites pas que je vous ai dit... C'est peut-être une surprise qu'elle vous ménage...

M. TOUCHARD, *s'efforçant de sourire.* — Une surprise!...

M. RONDIN, *bas.* — Quelque cadeau...

M. TOUCHARD. — Vous croyez?...

M. RONDIN. — N'allez-vous pas vous aviser d'être jaloux? (*A Joseph.*) Va, mon ami, va faire tes commissions.

(*Joseph va pour sortir.*)

M. TOUCHARD, *à part.* — Il faut que j'aie cette lettre... Une idée!... (*Il fait tomber la boîte aux pains à cacheter qui était sur la table.*) Maladroit que je suis... Hé! Joseph!... Joseph!...

JOSEPH, *revenant.* — Monsieur.

M. TOUCHARD. — Ramasse ceci.

JOSEPH. — Allons! bon!... Tous les pains à cacheter répandus sur le tapis...

(*Pendant qu'il s'accroupit pour les ramasser, M. Touchard s'empare de la lettre et la cache.*)

M. TOUCHARD, *à part.* — Je la tiens!... (*A Joseph.*) C'est bon! en voilà assez... Cours vite chez M. Bellemain.
JOSEPH. — Oui, monsieur. (*Bas à Rondin.*) Ne trouvez-vous pas qu'il n'est plus le même?
M. RONDIN, *bas.* — Non, non, tu te trompes... Va.
M. TOUCHARD, *à part.* — Qu'ont-ils à chuchoter tout bas?

(*Joseph sort.*)

Scène IV.

M. TOUCHARD, M. RONDIN; puis MADAME TOUCHARD.

M. TOUCHARD, *à part.* — Je n'ose lire cette lettre devant lui. (*Haut.*) Mon cher Rondin, est-ce que vous n'allez pas dire un petit bonjour à madame Touchard? Je suis sûr qu'elle sera charmée de vous voir... Vous la trouverez dans sa chambre.
M. RONDIN. — Faudra-t-il lui dire que vous avez escamoté sa lettre?
M. TOUCHARD, *troublé.* — Quoi!... vous avez vu?...
M. RONDIN. — A votre place, je rougirais de descendre à de pareils moyens...
M. TOUCHARD. — La, la! encore vos grands sentiments, vos grandes phrases!... Après tout, ne suis-je pas le mari de ma femme, et n'ai-je pas le droit de savoir tout ce qu'elle fait, surtout quand elle y met du mystère?
M. RONDIN. — Voici madame Touchard.
M. TOUCHARD, *vivement.* — Chut! pas un mot, je vous en prie!
M. RONDIN. — Pourquoi donc? puisque vous avez le droit....
M. TOUCHARD. — Je vous en conjure, Rondin, pas un mot.
MADAME TOUCHARD, *entrant.* — Bonjour, mon ami... Mais tu es occupé...
M. RONDIN, *saluant.* — Madame Touchard ne me reconnaît pas?
MADAME TOUCHARD, *croisant vivement son peignoir.* — M. Rondin!... (*A son mari.*) Eh! mon Dieu, mon ami, pourquoi ne m'avoir pas fait avertir?... (*A Rondin.*) Je vous demande pardon... Vous me surprenez dans un négligé...
M. RONDIN. — Vous plaisantez... Est-ce que nous sommes gens à cérémonies?... d'anciens associés, de vieux amis comme nous... Je n'ai pas besoin de vous demander si vous vous portez bien... Vous êtes fraîche, rose comme une pomme d'api. Mais c'est que c'est vrai, monsieur Touchard; on dirait que madame Touchard a dix ans de moins depuis que je l'ai vue.
MADAME TOUCHARD, *minaudant.* — Vous trouvez!... Je conviens que le repos m'a profité; mais il n'en a pas été de même de Touchard... Ce pauvre ami!... Ne vous semble-t-il pas maigri?
M. RONDIN. — Oui, un peu.
MADAME TOUCHARD. — Il a été malade; il n'est pas encore bien remis.... ce pauvre chat! (*Elle embrasse son mari sur le front.*)
M. TOUCHARD, *à part.* — On dirait qu'elle veut le préparer à une catastrophe.
MADAME TOUCHARD. — M. Rondin, j'espère que vous allez prendre le chocolat avec nous?
M. RONDIN. — Mieux que cela... je reste en ville tout le jour, pour quelques affaires; et comme je n'ai plus de domicile à Paris, je m'installe chez vous, et je m'invite à dîner.
MADAME TOUCHARD. — A la bonne heure... (*Elle sort.*)
M. TOUCHARD. — Mon cher ami, vous me faites un sensible plaisir en restant ici tout le jour... nous irons dîner au restaurant... A dater d'aujourd'hui, je ne veux plus prendre mes repas à la maison.
M. RONDIN. — Et pourquoi?...
M. TOUCHARD. — Pourquoi?... pour rien.
M. RONDIN. — Vous êtes fou!
MADAME TOUCHARD, *rentrant.* — Allons! à table... voici le chocolat fait de ma main... (*Elle porte deux chocolatières qu'elle pose sur la table, et place les tasses et le beurre.*)
M. RONDIN. — Fait de votre main, belle dame...
MADAME TOUCHARD, *riant.* — Allons, vous allez dire une galanterie.

(*On se met à table.*)

M. TOUCHARD. — Pourquoi ces deux chocolatières?
MADAME TOUCHARD. — Ah! c'est que celle-ci est pour toi... pour toi seul.
M. TOUCHARD. — Ah!
MADAME TOUCHARD. — C'est un chocolat de santé... J'ai entendu dire qu'il faisait des miracles sur les convalescents... J'ai voulu t'en faire essayer... Je suis sûre que tu t'en trouveras bien.
M. TOUCHARD. — Tu crois? (*Il regarde Rondin, qui rit. A part.*) Est-ce qu'ils s'entendraient?
MADAME TOUCHARD. — D'abord, il a un parfum délicieux... (*Elle verse dans la tasse de son mari.*)
M. TOUCHARD. — Assez, assez... Gardes-en un peu pour toi.
MADAME TOUCHARD. — Non; je me suis promis de n'y pas toucher... tout est pour toi.
M. TOUCHARD, *à part.* — Elle refuse d'y goûter. (*Haut.*) Verses-en un peu à Rondin... il me dira ce qu'il en pense.
MADAME TOUCHARD. — Non, non... il n'en aura pas... Tout est pour le malade... tout!
M. TOUCHARD, *à part.* — Ah, mais!...
M. RONDIN. — Dieu me garde de vous en priver... (*A part, riant.*) Il est amusant.
MADAME TOUCHARD. — Eh bien, mon ami, tu ne prends pas mon chocolat merveilleux?
M. TOUCHARD, *à part.* — Il faut que je lise cette lettre.
M. RONDIN, *riant.* — Allons, allons, buvez donc!
M. TOUCHARD, *à part.* — Et lui aussi!
MADAME TOUCHARD. — Mais qu'as-tu donc? tu sembles souffrir...
M. TOUCHARD. — Non, rien... quelque chose à prendre dans mon cabinet... (*Il se lève.*) Je reviens... ne touchez pas à mon chocolat... (*A part.*) Cette lettre... cette lettre... (*Il sort agité et troublé, en regardant sa femme et Rondin avec méfiance.*)

Scène V.

MADAME TOUCHARD, M. RONDIN.

MADAME TOUCHARD. — Eh mais! qu'a-t-il donc?
M. RONDIN. — Ma foi, je n'en sais rien.
MADAME TOUCHARD. — Il m'inquiète depuis quelque temps... il est sérieux, soucieux, bizarre... J'ai beau l'interroger, je ne puis lui arracher le sujet de ce changement. Vous aurait-il fait quelque confidence?
M. RONDIN. — Aucune; je crois qu'il lui faudrait des distractions... J'espère que vous viendrez me visiter à ma campagne... que vous y viendrez souvent...
MADAME TOUCHARD. — Mais... avec grand plaisir...
M. RONDIN. — J'ai fait arranger un appartement que je vous destine... Voici la belle saison... je veux vous avoir dimanche...
MADAME TOUCHARD. — Dimanche?... mais cela se peut... J'en parlerai à M. Touchard.
M. RONDIN. — Rien n'est plus commode; il y a justement une station du chemin de fer à cinq minutes de ma maison.
MADAME TOUCHARD. — Vraiment!... mais, alors, c'est une promenade.

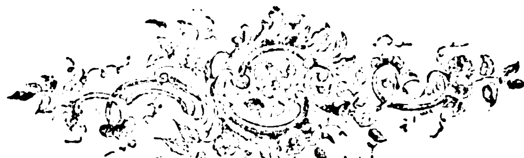
Scène VI.

LES MÊMES, M. TOUCHARD.

M. TOUCHARD, *rentrant tout effaré.* — Donnez-moi ce chocolat... n'y touchez pas... n'y touchez pas... (*Il prend sa tasse, la remet dans un placard, qu'il ferme et dont il ôte la clef.*)
MADAME TOUCHARD. — Que fais-tu donc?
M. TOUCHARD. — Ce que je fais?... ce que je... Sortez, madame...
M. RONDIN. — Comment! mon ami... que signifie?...
M. TOUCHARD, *cherchant à se contenir.* — Mais, rien... rien du tout... J'ai à vous parler en secret... sur-le-champ... sans retard... et je prie ma femme de se retirer dans sa chambre.
MADAME TOUCHARD. — Mon Dieu, mon ami, je me retire. (*A Rondin, bas.*) Vous me direz...
M. TOUCHARD, *l'interrompant.* — Ne parlez pas bas à monsieur... Allez, madame...

(*Elle sort.*)

(*La fin à un prochain numéro.*)



La Pêche des Huîtres.

Six heures du soir vont bientôt sonner, les estomacs affamés s'en réjouissent. Un fumet appétissant sort de l'officine des restaurateurs dignes d'un tel nom; à chaque étage, dans chaque maison, le couvert est mis; les chefs ou les cuisinières sont en émoi, les réchauds se garnissent, le potage bouillonne en frémissant; tous les appareils culinaires fonctionnent avec une activité philanthropique. — Autrefois on soupait, ce qui avait bien son mérite; mais aujourd'hui l'on dîne, ce qui n'est pas sans charmes.

Les Chambres législatives sont désertes; le temple de Plutus, vulgairement appelé la Bourse, se dépeuple; déjà depuis une heure bureaux, études, cabinets, tristes domaines de l'ennui, sont fermés; l'artiste essuie ses brosses et le journaliste sa plume d'oie ou de fer. Ministres, députés, juges, légistes, savants, et tant d'autres respirent enfin... La nomenclature serait sans terme, et Rabelais nous rendrait les armes, si nous passions en revue tous les esclaves qu'affranchit l'heure fortunée de se mettre à table.

O trois et quatre fois heureux ceux qui peuvent alors dire avec Archias, le tyran de Thèbes: « A demain les affaires sérieuses! » O mille fois capables d'inspirer l'envie ceux qu'attend un repas ordonné suivant les règles de l'art, et dont l'huître apéritive stimulera les sens gastronomiques!

L'huître, en effet, a des vertus qu'on nous permettra d'énumérer. Si la lyre d'Anacréon était à notre service, nous lui consacrerions un poëme en quatre chants, nous la célébrerions en vers ïambiques; elle serait l'héroïne qui nous inspirerait. Mais, hélas! prosaïque amateur que nous sommes, force nous est de renoncer au langage des dieux, et de nous contenter de celui du bon M. Jourdain. Nous ne marcherons pas sur les brisées d'Horace, qui célébra les huîtres de Circé, — *irritamentum gulæ*, comme a dit Tite-Live. — Nul ne contestera cette qualification latine.

L'huître est bien l'*excitant de l'appétit*. Elle ouvre les voies sans les encombrer; elle flatte le goût et ne rassasie point. Faut-il ajouter scientifiquement qu'elle partage avec les vins légers des qualités diurétiques fort estimables? Qui parle d'huîtres a nommé le Grave et le Sauterne! M. Flourens a déclaré que l'huître ne mérite pas d'être classée, dans l'échelle de la création, aussi bas qu'on l'admet généralement; il l'a réhabilitée devant la science en s'écriant: « L'huître! cet animal chez qui l'organe des passions est si largement développé; l'huître! etc... » L'on a constaté par des chiffres que les populations dont les coquillages et les huîtres en particulier sont la nourriture habituelle, fournissent au service de la patrie un nombre de conscrits allant rapidement en progression croissante d'année en année. — Mais qu'importe! qu'importe tout cela! On s'inquiète peu des mérites du prince des testacés; l'on ignore comment il vit, comment il se multiplie, comment il s'améliore. Les mots parcs aux huîtres et pêche aux huîtres sont des mots vides de sens. On ne connaît l'huître qu'ouverte par l'écaillère; on l'avale, et voilà tout.

Comblons une immense lacune.

La nature a fait de l'huître un coquillage privé de la faculté locomotive; elle lui accorde sans doute des compensations inconnues au plus grand nombre des humains, — soit dit sans allusions aux ennemis du progrès. — Cet article ne sera point politique.

On connaît la configuration de l'huître. Sa partie ou valve inférieure est immobile et sert de point d'attache ou de résistance; la valve supérieure a seule un certain mouvement. Par l'effet d'un muscle tendineux faisant fonction de charnière, l'huître s'ouvre pour respirer, et prend alors, par ses suçoirs, l'eau et les aliments qui lui sont nécessaires. On dit qu'elle se nourrit de sucs de plantes marines, d'animalcules et de limon. Nous nous abstiendrons de rien affirmer à cet égard; mais un fait constant, c'est qu'aux mois de mai, juin, juillet et août, les huîtres jettent leur *frai*, substance laiteuse de figure lenticulaire, dans laquelle on aperçoit, avec un bon microscope, une infinité d'œufs, et, dans ces œufs, de petites huîtres déjà toutes formées. Ces dernières se fixent sur des rochers, des pierres, de vieilles écailles; elles grossissent les bancs naturellement composés de leurs vénérables aïeules:

> Petit poisson deviendra grand,
> Pourvu que Dieu lui prête vie.

Après avoir frayé, les huîtres sont maigres, malades et même malsaines, au dire de quelques auteurs, démentis par de voraces et courageux ostréophiles; toutefois, les véritables amateurs s'en abstiennent jusqu'au 1er septembre. Du reste, la pêche est défendue sur les côtes de France durant les quatre mois du frai; elle doit cesser entièrement le 30 avril. Les huîtres qu'on trouve dans le commerce après cette époque ne sont plus que des huîtres de contrebande.

Aucune partie de notre littoral ne recèle de couches d'huîtres aussi épaisses que la baie de Cancale, située entre ce port, le Mont-Saint-Michel et Granville. C'est là que nous nous transporterons pour assister aux travaux des populations riveraines.

Le temps est favorable, une jolie brise fait clapoter la mer, des bateaux non pontés, de dix à vingt tonneaux, montés chacun par deux ou trois hommes, sortent sous voile des criques du voisinage. Ils se dirigent aussitôt sur les bancs d'huîtres qui recouvrent le sol à une grande distance en tous sens. L'horizon est chargé à perte de vue de voiles où le soleil se reflète, un spectacle mobile et pittoresque anime la baie; au large, ce sont encore des barques orientées sous toutes les allures. Mille bruyantes clameurs retentissent; hommes, femmes, enfants, se pressent à l'envi dans des canots plus petits qui passent entre les grandes embarcations; celles-ci dérivent en traînant par le fond leurs *dragues*, dont il faut maintenant donner une description précise.

La drague est un grand instrument en fer d'environ six pieds de long sur deux de hauteur; sa forme est celle d'un châssis sur lequel est fixé une sorte de filet fabriqué en mailles de fer. Les pêcheurs, arrivés au lieu convenable, orientent leur barque de manière que sous l'effort du vent ou du courant elle glisse parallèlement à elle-même. Alors on mouille la drague retenue à bord par un bout de corde. L'instrument qui racle le banc d'huîtres détache et reçoit dans son filet tout ce qui n'est pas trop adhérent; au bout de quelques instants, les pêcheurs hissent la drague, vident sa poche remplie et la mouillent de nouveau.

Chaque bateau est muni de deux dragues plus ou moins lourdes suivant la nature du fond et la résistance à vaincre.

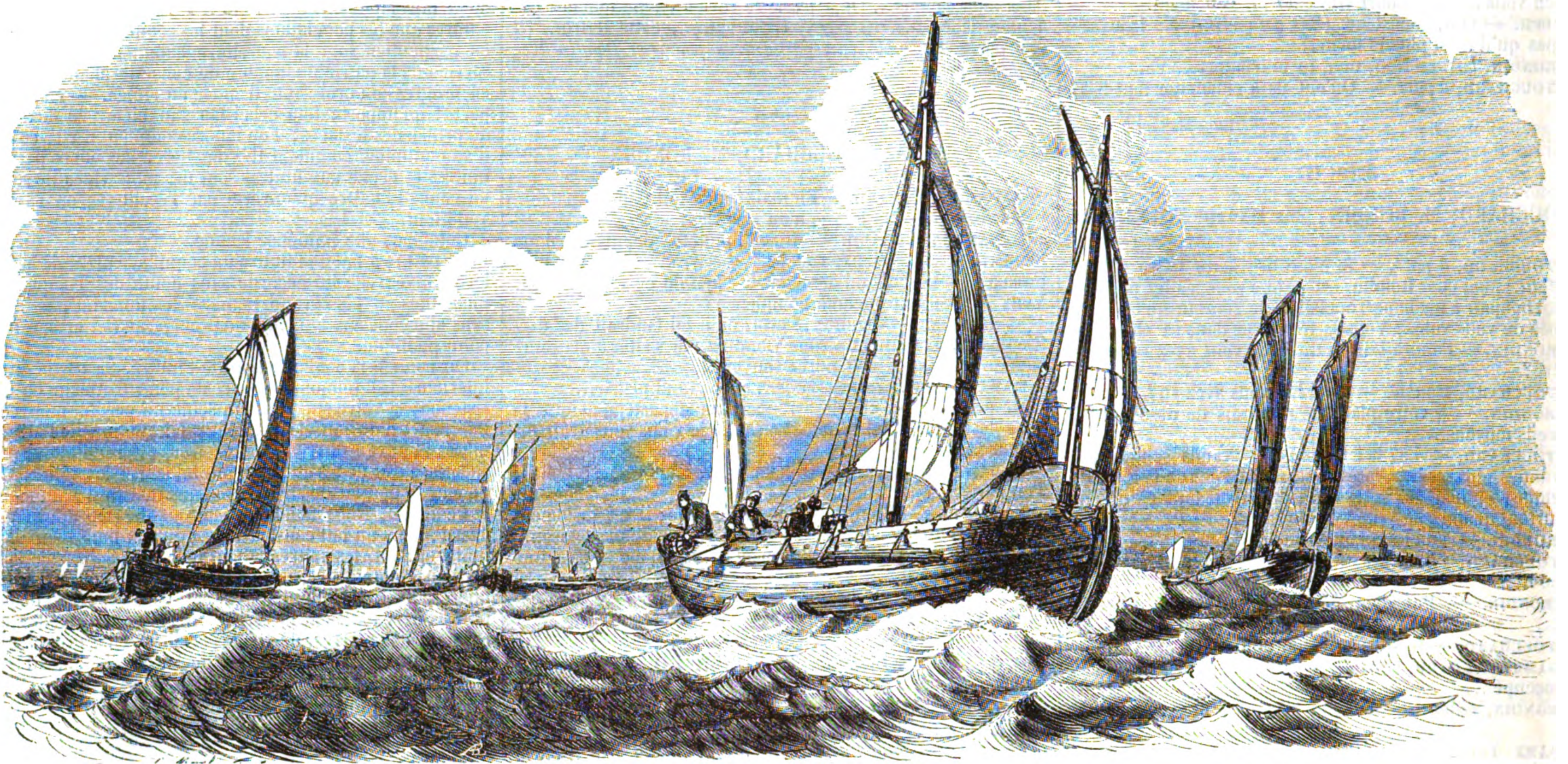
Dans l'enfance de l'art, on employait pour la pêche de longs râteaux de fer à dents recourbées au moyen desquels les pêcheurs ramenaient à bord les huîtres arrachées à la surface du banc; mais cette méthode, qui ne peut être pratiquée hors des fonds de peu de profondeur, est totalement abandonnée par les riverains de la Manche; elle n'est plus en usage sur le reste de notre littoral, que dans quelques criques où les huîtres ne sont pas l'unique base de l'industrie maritime du pays.

Ajouterons-nous qu'à Mahon, dans la Méditerranée, la pêche des huîtres est faite par des plongeurs qui exposent leur vie pour les détacher des roches sous-marines?

Parlerons-nous des huîtres à perles, qui sont l'objet des périlleux travaux des pêcheurs du golfe Persique? Mais cette seconde pêche ne peut être légèrement traitée en quelques lignes, et nous écrivons *au point de vue* gastronomique, comme diraient nos hommes d'État, qui usent et abusent à tous propos des *points de vue*, surtout quand ils sont *sérieux*.

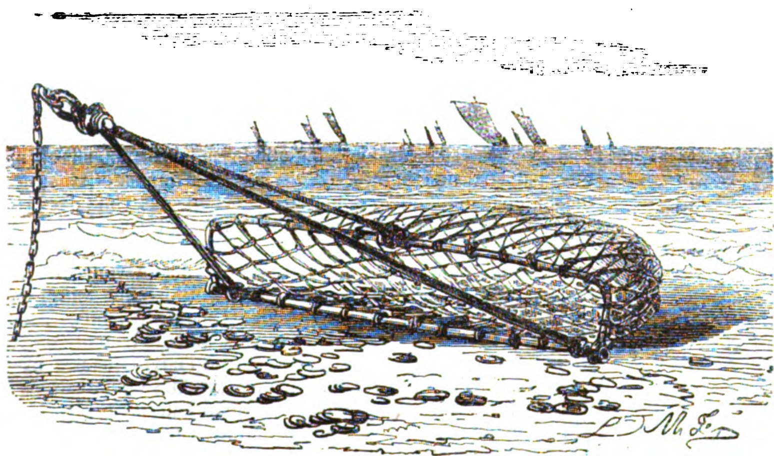
Or, rien de plus sérieux qu'un bon plat d'huîtres; le sage Montaigne devait penser ainsi, quand il disait: « Etre sujet à la colique ou se priver de manger des huîtres, ce sont deux maux pour un; puisqu'il faut choisir entre les deux, hasardons quelque chose à la suite du plaisir. »

Plaçons-nous simplement sur la jetée de Cancale, au moment où les bateaux pêcheurs accostent pour se décharger; voici que, les voiles amenées ou au sec, ils s'échouent, suivant l'heure de la marée, de manière à être le plus près possible du bord; les mannes ou paniers sont remplis et portés à terre; les femmes et les enfants prennent part à ce travail, car toute la population vit de la pêche et par la pêche. Voici déjà sur le haut de la digue une voiture prête à partir pleine de bourriches et de marée.

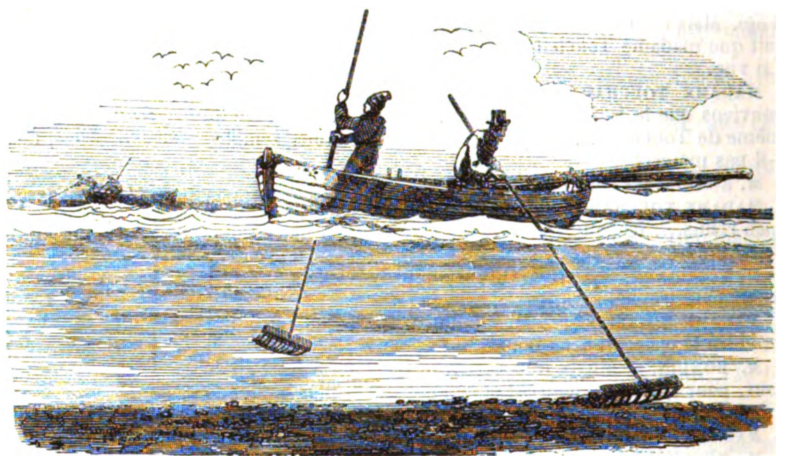


(Depart pour la pêche des Huîtres.)

Mais c'est là, il faut le dire, une sorte d'exception : l'huître de luxe ne nous arrive pas directement du banc où elle s'est développée. Avant de paraître sur nos tables, elle doit séjourner dans des fosses d'environ quatre pieds de profondeur, réservoirs nommés *parcs*, où elle acquiert une saveur nouvelle. Et qu'on n'aille pas croire que les bateaux de pêche se déchargent simplement dans les parcs. La drague a ramené du fond mille matières hétérogènes, des substances étrangères, des coquilles brisées, ou encore des testacés informes et vicieux peu dignes des soins assidus dont les huîtres de choix seront l'objet. Aussi, voyez sur la grève ces femmes et ces enfants occupés maintenant à séparer l'ivraie du bon grain, à trier les huîtres, pour être technique.

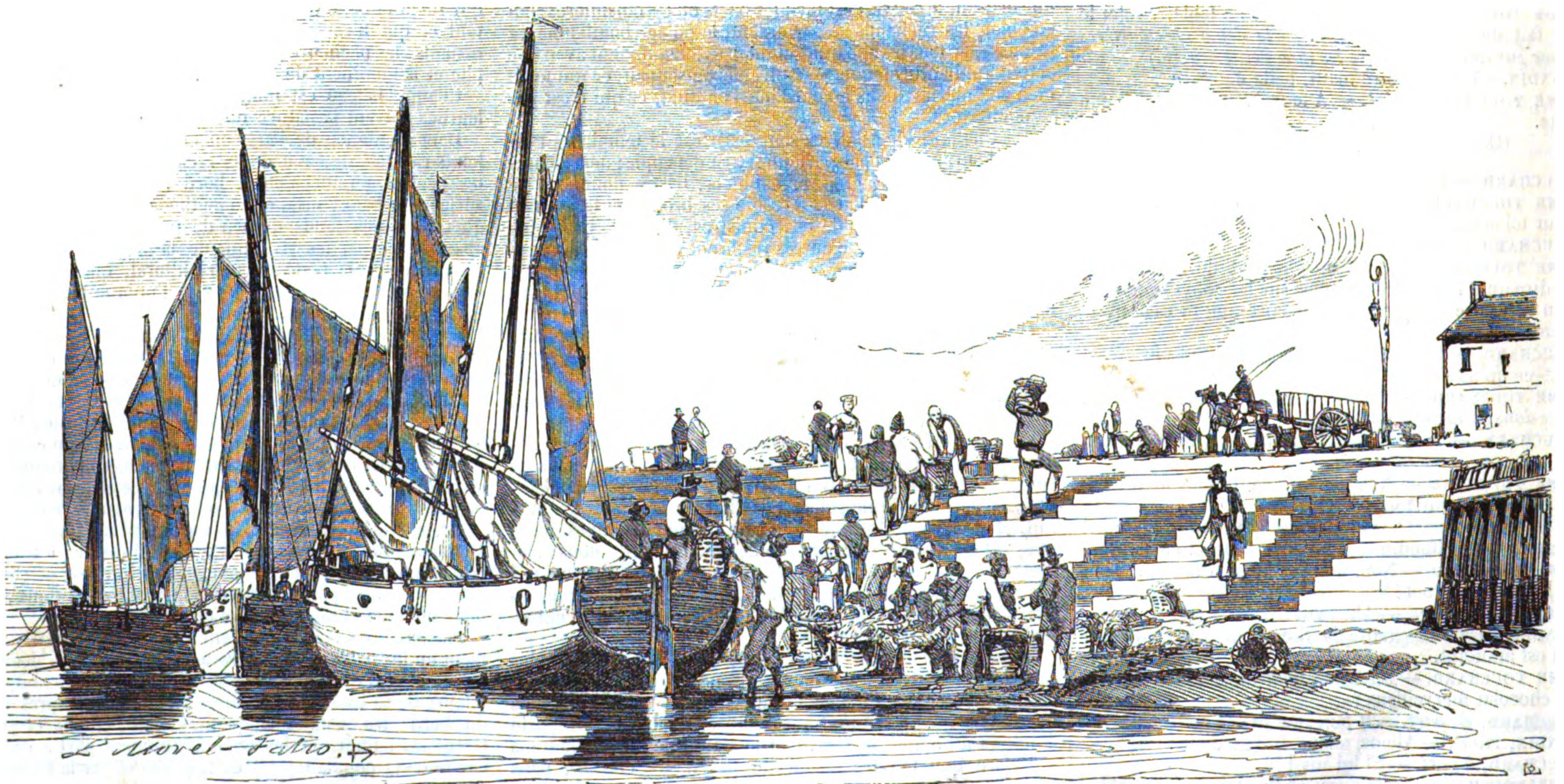


(Pêche des Huîtres à la drague.)



(Pêche des Huîtres au râteau.)

Les mannes dans lesquelles on porte à terre les produits de la pêche sont vidées ; l'on procède au triage des huîtres, on les visite une à une, et l'on n'admet aux honneurs et privilèges du parcage que des bivalves irréprochables.



(Retour de la pêche des Huîtres.)

Hâtons-nous d'ajouter que les bateaux de Granville, de Cancale et des petits ports avoisinants ne s'occupent guère que de la pêche; d'autres bâtiments de vingt à quarante tonneaux font le transport des huîtres, dont la plus grande quantité est parquée ensuite à Saint-Vaast, sortes d'entrepôt d'où on les dirige plus tard sur de nouveaux parcs.

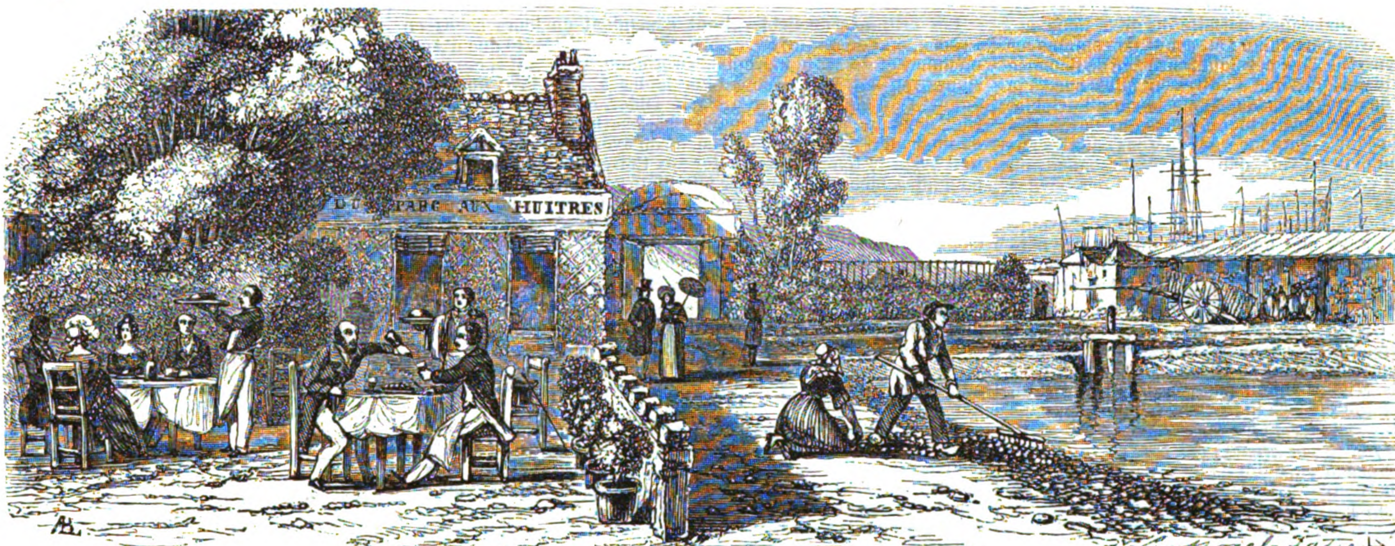


(Triage des huîtres.)

On sait déjà que les fosses à huîtres sont creusées le long du rivage; ajoutons que tout parc doit avoir une certaine inclinaison vers la mer, qui l'alimente d'eau. Les huîtres y sont placées de manière à n'être exposées ni au contact de l'air ni à celui de la vase. L'emplacement d'un parc doit être choisi avec beaucoup de discernement; il ne faut pas que l'eau douce puisse l'envahir, ni même y pénétrer en trop grande abondance, car il est désormais avéré que la pluie est nuisible aux huîtres. Les grands froids et la neige leur sont funestes; la gelée les fait périr en peu de temps.

Aussi l'entretien des huîtres dans les parcs a donné naissance à une industrie particulière; après le pêcheur qui les arrache de leurs bancs, et le marin qui les transporte à terre, vient l'*amareilleur*, l'homme qui soigne l'huître parquée, et dont les travaux ont pour but l'amélioration de l'estimable testacé qui nous occupe.

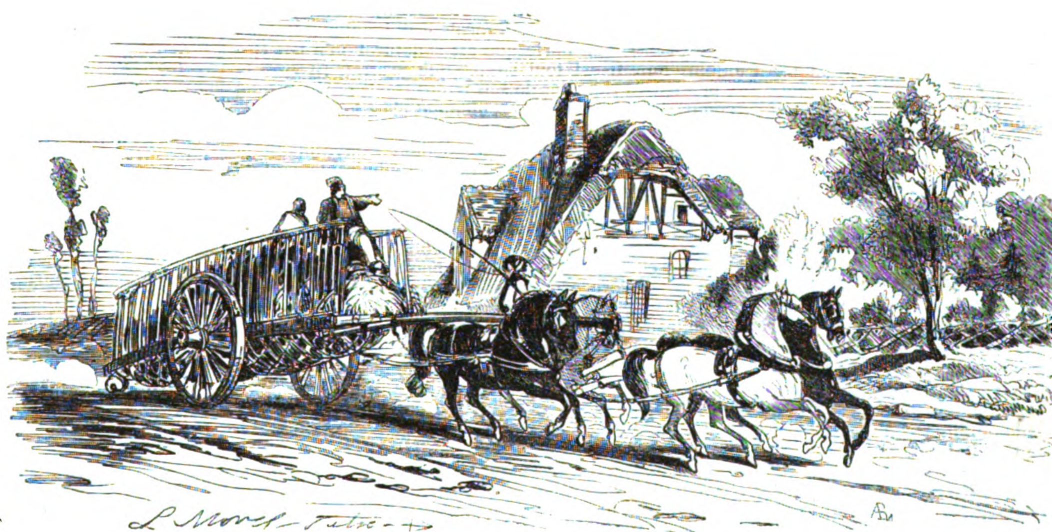
Les amareilleurs rangent d'abord les huîtres dans les parcs, mais cela ne suffit point; pendant les premiers temps qui suivent la pêche, ils les retirent de l'eau, tous les trois ou quatre jours, à l'aide de râteaux de fer. Un triage de détail a lieu chaque fois; les huîtres mortes sont rejetées et les autres replacées dans les fosses. Il arrive même qu'on se voit obligé de les changer toutes de réservoir pour les préserver de quelque influence délétère connue ou inconnue. L'huître parquée est d'une santé fort délicate, ce n'est pas sans dangers qu'elle passe de la vie sauvage des bancs à l'existence domestique. Mais aussi quelle fraîcheur rondelette, quel embonpoint exquis, quelle attrayante physionomie ne lui donnent point les soins de l'amareilleur!



(Parc aux Huîtres, à Cancale.)

Les huîtres qui ont séjourné à Saint-Vaast ne nécessitent pas tant de précautions, car elles ont déjà subi un parcage. Disons, sans plus tarder, qu'en général on garnit un parc six fois par an, trois fois au printemps et trois fois en automne. Les huîtres restent dans les parcs un ou deux mois.

Si l'huître ordinaire exige tant de culture pour mériter de figurer sur la table du gastronome, quelle application soutenue ne faudra-t-il point pour obtenir l'*huître verte?* car les huîtres ne sont pas vertes sur les bancs de Cancale; elles n'acquièrent cette couleur recherchée des gourmets qu'à force d'études et de travaux. Il faut que le lieu où on les dépose soit bien nettoyé et garni de galets ou cailloux de mer; un parc neuf est le meilleur. Lorsque le galet se recouvre d'une légère couche de mousse verdâtre par l'effet de la stagnation de l'eau de mer, on reconnaît que le parc est propre à recevoir les huîtres.



(Voiture accélérée pour le transport des Huîtres à Paris.)

Dans les fosses d'huîtres ordinaires, on amasse les huîtres sans grandes précautions; mais on doit déposer et ranger doucement celles qu'on veut faire verdir. L'expérience de l'amareilleur constitue une science qui a ses arcanes, et certainement, nous qui dogmatisons ici, nous ne saurions pas disposer des huîtres avec assez d'art pour qu'elles obtinssent promptement la couleur désirée. Toutefois nous ne manquerions pas de leur faire subir un supplice semblable à celui de Tantale; nous les laisserions cinq ou six heures sur le bord du parc avant de les y déposer, car il est notoire que la soif les porte à absorber l'eau du réservoir avec une avidité telle qu'elles verdissent ensuite en peu de jours.

« Dans les parcs d'huîtres blanches, a dit un érudit ostréonome, il n'y a aucun inconvénient à laisser entrer l'eau salée; au contraire, dans ceux qui renferment les huîtres vertes, on doit interrompre toute communication avec la mer, ou du moins ne laisser entrer qu'un quart du volume d'eau contenu dans le parc, et seulement aux nouvelles et pleines lunes; mais il faut bien se garder de le renouveler entièrement avant que les huîtres soient vertes. »

A Granville et à Saint-Vaast, où l'eau monte à chaque marée, les huîtres en effet ne verdissent pas.

Quelques gourmets affirment que l'huître, toutes choses égales d'ailleurs, ne vaut jamais mieux qu'après avoir voyagé par terre; mais les avis sont divisés à cet égard. Certains amateurs distingués prennent la poste pour aller au-devant des testacées bivalves, tandis que ceux-ci roulent en sens contraire pour venir nous tenter au milieu de Paris. Sur les bords des parcs, d'élégants établissements sont consacrés au culte gastronomique des huîtres. Cancale, Saint-Vaast, Courseulles, et bien d'autres lieux, doivent être ennemis des gastronomes systématiques qui attendent la fortune au lit ou pour mieux dire, à table. Combien, au contraire, ils doivent aimer ceux qui descendent de voiture l'eau à la bouche, et entrent gravement *à la Renommée du Parc aux huîtres*.

L'amareilleur, armé de son râteau, détache et attire au bord de fraîches huîtres que l'écaillère ouvre à l'instant; les garçons courent, le vin blanc pétille, les propos galants circulent. Et l'on ose encore se servir de l'épithète d'*huîtres* pour stigmatiser l'incapacité! Injustice des hommes envers le stimulant de l'appétit et de la gaieté! Quel beau livre on écrirait en latin sur un tel sujet!

Voici donc l'une des deux catégories de gourmets pleinement satisfaite. — L'autre catégorie n'est pas moins respectable: elle est, du reste, en majorité. Paris est peuplé d'avides ostréophiles qui comptent sur l'arrivée des bourriches.—Que ceux-là jettent les yeux sur notre dernier dessin. — Voici des mareyers nous amenant au train accéléré ces épaves soigneusement recueillies et engraissées auxquelles nous accordons une si profonde estime.

Du mareyer, respectable industriel chargé de la rapide locomotion de l'immobile testacé, — du mareyer à l'écaillère, la transition est courte et journalière à Paris; mais nous n'irons pas plus loin, — ce serait faire injure à nos lecteurs. Ils ont au moins admiré l'ouvreuse d'huîtres et son laboratoire, s'il ne leur est pas arrivé d'ouvrir eux-mêmes avec émotion une bourriche d'huîtres arrivant directement de Courseulles ou de Marennes.

Une observation physiologique sera mieux à sa place; aussi déclarerons-nous avec conviction que les meilleures huîtres sont celles qui ont parqué longtemps. On les reconnaît à leurs coquilles devenues lisses, de raboteuses qu'elles étaient, ainsi qu'à leurs valves naturellement tranchantes, mais dont les bords ont été émoussés par l'effet du râteau de fer que l'amareilleur promène souvent dans le parc.

« Une huître pêchée à Cancale, en avril, déposée ensuite à Saint-Vaast pendant quatre ou cinq mois, et qui a séjourné un mois à Courseulles, est parvenue à son dernier degré de perfection! »

Telle est l'opinion d'un des plus sages auteurs que nous ayons consultés; telle est aussi la nôtre. Nul doute, lecteurs, que vous ne la partagiez, quand vous serez éclairés par une étude approfondie à laquelle nous vous invitons de tout notre cœur.

Six heures ont sonné! Hâtez-vous, hâtez-vous donc d'aller vous faire servir quelques douzaines d'huîtres de Courseulles.

Votre goût et le nôtre sont partagés à Paris par bien des gens; car, en finissant, nous pouvons ajouter que la consommation annuelle de ces testacés ne représente pas moins de six cent mille francs, encore que le prix de l'huître soit très-variable sur les bords de la mer. Tel jour, en effet, on paiera sept et huit francs la cloyère ou bourriche qui, le lendemain, ne vaudra que moitié... Mais déjà vous ne nous écoutez plus; allons donc aussi joindre l'exemple au précepte:

« Garçon, six douzaines d'huîtres! »

Bulletin bibliographique.

L'Iliade et l'Odyssée, traduction nouvelle; par P. GIGUET. 2 vol. 7 fr. — 1844. *Paulin*, libraire-éditeur, rue de Seine, 33.

Notre langue compte encore trop peu de traductions des poëmes homériques, et d'ailleurs ces traductions demeurent trop imparfaites pour que nous devions nous étonner du nouvel essai tenté par M. Giguet. L'art de traduire, fondé sur la parfaite intelligence des textes, ne date guère, en France, que du commencement de ce siècle, et l'on peut considérer les versions antérieures comme des interprétations et des périphrases plutôt que comme des traductions véritables. L'épopée homérique surtout, la plus ancienne et la plus parfaite de toutes les poésies, présentait des difficultés de traduction telles qu'après nos deux siècles classiques, les lecteurs français en étaient encore réduits à madame Dacier dont la version reste un véritable chef-d'œuvre auprès de celles de Bitaubé, et surtout de Lamotte-Houdard.

M. Dugas-Montbel, car nous devons rendre justice à chacun, avait fait beaucoup mieux que tous ses devanciers : sa traduction, exacte et élégante, devait faire oublier celles qui l'avaient précédée. Cependant on peut dire que le nouveau traducteur, préoccupé surtout par le désir de l'*agréable*, avait encore trop francisé son modèle, et l'élégance de sa version avait été trop souvent achetée au prix d'infidélités et même de contre-sens. M. Giguet, profitant des fautes commises par ceux qui sont venus avant lui, approche davantage encore du texte grec; et n'ayant point, comme Lamotte et M. Bignan, l'ambition d'effacer son modèle, il s'efforce de conserver à Homère sa physionomie propre, plutôt que de lui donner un visage *à la française*.

« Après avoir fait (c'est M. Giguet qui parle lui-même) de l'épopée grecque, pendant au moins trente ans, l'objet le plus constant de sa prédilection littéraire, l'auteur a été entraîné par la nature de ses travaux, non plus à la lire, mais à l'étudier dans ses rapports avec l'histoire de la civilisation générale ... Il fallait s'arrêter à chaque trait de mœurs, de costume; il fallait chercher l'interprétation dans Homère lui-même, par la comparaison avec les passages analogues; il fallait s'en rendre compte en remontant à l'époque que le poëte a chantée, avec ses idées comme elles ont dû lui être inspirées, et non avec les idées et les connaissances des temps modernes. » (*Avertissement*, p. 11.)

C'est là, en effet, la grande supériorité de M. Giguet sur les autres traducteurs d'Homère; il a traduit l'*Iliade* et l'*Odyssée*, non-seulement avec la connaissance parfaite du grec, mais encore avec celle d'Homère en particulier; et, avant de commencer à traduire, il a voulu faire sur l'âge héroïque, sur l'âge de l'épopée les mêmes recherches historiques que d'autres ont faites sur l'âge de Périclès, à propos des tragédies de Sophocle ou d'Euripide. Cette étude approfondie a découvert bientôt aux yeux de M. Giguet toute une série de contre-sens encore inaperçus dans les anciennes traductions. On peut en voir, dans son avertissement, un curieux relevé, qui est comme le tableau comparatif des bévues successives et diverses de madame Dacier, Bitaubé, Lebrun, Dugas-Montbel, Pope, Stolberg et Woss. Il est évident, par exemple, que tous les traducteurs que nous venons de nommer n'avaient point pénétré le véritable sens de la théodicée homérique. Les aperçus présentés sur ce point par M. Giguet sont aussi neufs qu'ingénieux, et ont tous les caractères de l'évidence.

« Les dieux, dit M. Giguet, ont les mêmes sens, les mêmes besoins, les mêmes appétits que les hommes. Ainsi il leur faut des aliments, il leur faut des parfums, il leur faut des sacrifices offerts par les mortels. S'ils prennent en affection un héros, un peuple, une ville, c'est que chez ce héros, chez ce peuple, dans cette ville, *jamais leur autel ne manque de mets qui leur conviennent, de libations et de fumet de victimes; car telle est la récompense qu'ils ont reçue en partage*. Enfin ils ne dédaignent pas de s'asseoir aux festins des hommes. De leur côté, les humains ont constamment recours à l'assistance des dieux pour lutter contre la violence des temps, contre la nature, contre le destin.

« Il y a donc ainsi entre l'Olympe et la terre un échange perpétuel de bons offices, nullement gratuits, mais intéressés. C'est une sorte de compte courant, et l'*Iliade* roule tout entière sur cette donnée... La religion héroïque est une sorte de fétichisme, non point abrutissant, comme celui du nègre, mais fondé sur la proche parenté des héros et des dieux. Les traducteurs français, non plus que les traducteurs étrangers, dont l'auteur a eu connaissance, ne donnent point une idée nette de la doctrine religieuse exposée par Homère. Tous sont influencés par nos notions sur la Divinité. »

M. Giguet a fait sur les mœurs, les coutumes, la géographie, l'art militaire, la politique d'Homère, la même étude que sur sa théologie; ayant, avec raison, considéré l'épopée grecque comme une encyclopédie complète de l'époque héroïque, il a voulu approfondir l'*Iliade* et l'*Odyssée* dans leurs moindres détails, et en pénétrer le sens véritable. Le lecteur trouvera, à la suite de l'*Odyssée*, une *Encyclopédie homérique*, sorte de résumé alphabétique des divers passages se rapportant à un même sujet, *âme, dieux, crime, dessins*, etc. Nous devons regretter seulement que la peur de paraître faire un système ait empêché M. Giguet de donner une plus grande extension à ce précieux appendice. M. Bignan n'avait pas craint d'écrire un essai démesuré sur l'épopée homérique, à cette seule fin de justifier sa traduction en vers de l'*Iliade*. Nous eussions voulu voir la même abondance aux idées meilleures de M. Giguet.

Ainsi, la traduction nouvelle se recommande à la fois par plusieurs qualités; la science doit y trouver son profit, non moins que la littérature; l'histoire obscure de l'âge héroïque et le texte d'Homère doivent à la fois recevoir de ce nouveau travail un grand éclaircissement.

Les éloges que nous avons déjà donnés à la version de M. Giguet rassureront d'ailleurs les esprits qui s'inquiètent de la poésie plutôt que de l'histoire. L'auteur, persuadé de l'utilité de ses recherches savantes, n'a point oublié pour cela le texte même. Voici en quels mots il termine son *avertissement* : « Nous avons hâte de dire que l'auteur aurait commis une méprise étrange s'il avait pris pour but principal le perfectionnement accessoire qui vient d'être indiqué, s'il s'était assez préoccupé de cette sévérité de costume pour oublier que l'épopée grecque est, avant tout, un grand monument littéraire, et que c'est avec des formes littéraires qu'il faut tenter de la reproduire. Mais ces formes ne sont pas arbitraires; tout se lie dans les productions de l'art; le coloris de l'ensemble ne peut se concevoir indépendant du coloris des parties. Si l'on a donné un ton faux aux détails, l'effet en rejaillira sur l'œuvre entière, et plus on les aura peints avec vérité, plus on se sera rapproché de la sublime naïveté de l'original. »

Il semble donc que M. Giguet a pris la route la plus sûre pour faire une traduction *littéraire*; je veux dire qu'au lieu de s'ingénier loin du texte, il l'a serré le plus près possible, s'en rapportant à Homère lui-même du soin de l'élégance et de la poésie. N'était-ce point là le meilleur calcul? A. A.

Histoire comparée des Littératures espagnole et française; par AD. PUIBUSQUE. 2 vol. in-8. — Paris, 1844. *Dentu*. 15 francs.

La littérature française a eu longtemps la prétention de ne rien emprunter aux littératures étrangères. Nos auteurs du siècle de Louis XIV, ceux qui ont fixé la langue et que nous appelons *classiques*, non-seulement à cause de la perfection de leurs ouvrages et de leur style, mais aussi parce qu'ils auraient, selon nous, étudié exclusivement les anciens, les deux Corneille surtout, et Molière, n'ont pas été si dédaigneux. Ils ont pris sans doute leur bien partout où ils l'ont trouvé, pour nous servir d'une locution connue, mais ils l'ont trouvé chez les modernes aussi souvent que chez les Grecs et les Romains.

La littérature de l'Espagne, plus qu'aucune autre, a enrichi la nôtre. Ce dont nous avons à nous féliciter, c'est que le goût français ait toujours heureusement présidé à ces emprunts ou à ces restitutions, comme on voudra les appeler, et que notre littérature ait su s'approprier les trésors de l'étranger sans rien perdre de sa nationalité, de son originalité indigène. Je sais bien que c'est là un reproche plutôt qu'un éloge qu'on adresse quelquefois à nos grands poëtes, d'avoir trop *francisé* les héros de l'antiquité comme ceux de l'histoire contemporaine; mais cette transformation n'est-elle pas le résultat d'une imitation indépendante? Au théâtre principalement, une traduction littérale est-elle possible? Les Anglais, les Espagnols et les Italiens respectent-ils beaucoup plus que nous la tradition antique, la vérité historique, le costume, les mœurs, etc.? Non, les Romains et les Grecs de Lope de Vega, de Cervantes, de Calderon, sont Espagnols; ceux de Shakspere sont Anglais. Voyez le Coriolan de Shakspere transformé en fier gentilhomme, forcé de faire de la brigue électorale et s'indignant d'être réduit à presser de sa main aristocratique la main calleuse du savetier dont il quête la voix. Voyez le Coriolan de Calderon devenu un preux chevalier qui prend fait et cause pour les petites rancunes et la coquetterie de Véturie, sa maîtresse! Heureux le lecteur classique, quand il peut applaudir çà et là quelque pensée romaine, quelque sentiment romain dans la bouche de ces héros travestis! Mais il sied mal aux Anglais et aux Espagnols, dont l'Allemand Schlegel s'est fait le champion romantique, de dire que l'Achille de Racine est un grand seigneur de la cour de Louis XIV.

Les critiques de Schlegel ont cependant eu leurs échos en France, où l'on a trouvé très-plaisant de rire de M. le duc d'Agamemnon et de M. le marquis d'Orosmane. Dieu sait si ces messieurs qui ont tant ri sont plus fidèles à l'histoire, quand ils donnent un amant italien à Marie Tudor, ou quand ils font cacher dans une armoire le jeune Charles-Quint, qui, dans le peu de mois qu'il passa en Espagne, à son avénement au trône, eut tout juste le temps d'escamoter aux Cortès un vote de finances pour aller bien vite intriguer à la diète germanique; mais enfin, nous sommes d'avis qu'on ne peut trop étudier les mœurs et les coutumes nationales avant d'écrire pour le théâtre; nous apprécions beaucoup la couleur locale et nous applaudissons de grand cœur aux ouvrages qui, comme celui de M. de Puibusque, nous initient aux secrets des littératures étrangères.

L'*Histoire comparée des Littératures espagnole et française* a déjà, sous la forme d'une dissertation, obtenu une couronne académique. L'auteur ne s'est pas contenté de ce suffrage honorable : il a étendu son discours, il l'a complété par des intercalations et par des notes, et il a fait deux volumes qui sont certainement supérieurs au livre de Boutterweck, qu'ils rappellent quelquefois. C'est surtout dans le second volume, que M. de Puibusque examine l'influence réciproque de la littérature des deux peuples. Ses analyses et ses citations attestent des études approfondies; sa critique est ingénieuse, ses appréciations reposent sur des documents et non sur ces rapprochements vagues ou ces antithèses dont se contente trop souvent l'érudition superficielle. Le style a de la facilité, de l'élégance, et quoiqu'il abonde peut-être trop en métaphores, ce défaut est trop naturel lorsqu'on s'est imprégné des auteurs espagnols, lorsqu'on fait d'ailleurs de la prose académique, pour qu'on n'y habitue pas son lecteur. Ce qui nous charme dans M. A. de Puibusque, c'est la sincère impartialité qu'il a su conserver en jugeant les deux littératures. Il loue et blâme avec la même indépendance. Son admiration est toujours motivée, son goût n'est pas exclusif. Il comprend tout ce qu'il faut accorder aux exigences d'une nationalité étrangère. Lisez ses chapitres sur Antonio Perez, sur Voiture et Balzac, sur l'hôtel de Rambouillet, sur les auteurs qui ont précédé chez nous Corneille et Racine. Le chapitre sur Scarron n'est pas moins heureux. Il était difficile de mieux faire connaître cet auteur original, qui est de tous les auteurs français, celui qui a le caractère le plus *espagnol*. Son burlesque est si naturel qu'il fait rire encore aujourd'hui. Il est tout simple que Scarron fît faire la moue aux précieuses ridicules de son temps, mais on comprend aussi sa popularité, je ne dis pas seulement chez les bourgeois, mais encore dans une cour qui devait quelquefois avoir besoin de rire au milieu de l'étiquette empesée dont s'environnait la dignité du grand monarque. Scarron prépara admirablement la transition à une gaieté plus fine, celle de Molière. Il faut l'avoir lu peut-être pour s'expliquer certaines licences de notre grand comique. M. de Puibusque compare mythologiquement Scarron à un faune au milieu des nymphes. Il oublie que ces nymphes venaient trouver chez lui ce cul-de-jatte bouffon : mesdames de Sévigné et de La Sablière, esprits délicats, s'il en fut, s'y rencontraient avec Turenne, Segrais, Mignard, etc.; Louis XIV, moins sévère que Boileau, fit jouer trois fois de suite son *Héritier ridicule*; Boileau lui-même aimait fort le *Roman-Comique*; enfin, ce faune, ce satyre, ce Trivelin littéraire eut le grand mérite de suivre le grand principe de l'imitation en littérature; ses copies valent toujours mieux que le modèle; il a tué tous ceux qu'il a volés, et il a fallu le génie de Molière pour qu'il fût volé et tué à son tour.

Deux grandes questions ont été très-bien traitées par l'auteur de l'*Histoire des deux Littératures comparées*, etc. : quelles ont été les obligations de Corneille à Guillen de Castro, et celles de Molière à Tirso de Molina? Le *Cid* espagnol est analysé en détail par M. de Puibusque, qui nous fait aussi connaître les deux Don Juan de la Péninsule. Mais peut-être ici fallait-il accorder quelque chose de plus au Don Juan italien. Je soupçonne fort Molière de n'avoir connu le convive de Pierre que dans une imitation. Il savait trop bien l'espagnol pour traduire lui-même par *festin* le mot qui signifie *convive*. Peu importe d'ailleurs, car, selon son usage, Molière n'a pris que l'idée de la pièce italienne ou espagnole. Dans ce sujet étranger, il est aussi original, aussi français que dans le plus national de ses chefs-d'œuvre. Tout ce qu'il a conservé du texte primitif est devenu sien comme tout ce qu'il y a ajouté.

Don Quichotte et *Gil Blas* n'ont pas été oubliés par M. de Puibusque. Il ne pouvait s'empêcher de réfuter la prétention des Espagnols, qui veulent que Le Sage ait dérobé un manuscrit à quelque bibliothèque. Walter Scott nous semble avoir tranché la question : « Dans *Gil Blas*, dit-il, tous les matériaux sont espagnols, mais l'artiste est Français. Disputer à Le Sage son titre d'auteur original n'est pas plus logique que si l'on prétendait que Chantrey n'est pas un sculpteur anglais, parce qu'il a employé à ses statues et à ses bustes des marbres d'Italie. »

Donner l'analyse complète de l'ouvrage de M. de Puibusque serait difficile; il embrasse trop de sujets; nous dirons que c'est un cours entier de littérature, et nous devons le recommander non-seulement à ceux qui veulent connaître les auteurs espagnols, mais encore à ceux qui ont quelquefois besoin d'étudier les modèles français. A. P.

Cours de Droit administratif, première partie : Hiérarchie administrative ou de l'Organisation et de la compétence des diverses autorités administratives; par M. A. TROLLEY, professeur de droit administratif à la Faculté de Caen. — Paris, 1844. *Joubert*. 7 fr. le volume.

Diverses causes faciles à comprendre, mais inutiles à énumérer ici, ont donné au droit civil une incontestable supériorité sur le droit administratif. « Est-ce à dire, cependant, se demande M. A. Trolley, après avoir constaté ce fait, que l'on doive nier la jurisprudence administrative et désespérer de son avenir? — A Dieu ne plaise! Nous n'avons pas son dernier mot, il est vrai, mais elle est en voie de progrès; elle se forme, elle grandit chaque jour; elle n'est plus à l'état d'essai; elle est maintenant à l'état de science. En effet, il ne manque plus à notre code constitutionnel que quelques lois promises par la charte. »

Sans partager entièrement cette dernière opinion de M. A. Trolley, nous reconnaîtrons volontiers, quant à nous, que la jurisprudence administrative a maintenant une base sur laquelle il est permis d'édifier. Si un code, trop longtemps désiré, reste encore à faire, le terrain commence à se déblayer : de Gérando a rassemblé les lois éparses; M. de Cormenin a réuni en faisceau ces grands principes que recèlent les textes et qui en sont le lien invisible. Grâce au Recueil et aux Tables de M. Duvergier, il devient plus facile de s'orienter et de trouver sa route. Partout on s'occupe davantage des affaires et des études administratives; des traités spéciaux ont été publiés par des jurisconsultes distingués; le conseil d'État a rendu et rend chaque jour des décisions importantes qui comblent les lacunes de la législation, et qui résolvent nettement les problèmes les plus difficiles; enfin le droit administratif a, depuis quelques années déjà, obtenu une chaire dans toutes les écoles, et son enseignement fait partie du programme universitaire.

M. A. Trolley, professeur de droit administratif à la Faculté de Caen, veut essayer à son tour de vulgariser, par ses écrits comme par sa parole, cette grande science dont l'enseignement lui est confié. Il entreprend un traité dogmatique et complet du droit administratif. La première partie de cette œuvre importante, intitulée *Hiérarchie administrative*, n'aura pas moins de 5 volumes in-8 de 600 pages chacun. Les deux premiers ont paru au commencement du mois de janvier de cette année; le troisième est sous presse et sera mis en vente prochainement.

La Hiérarchie administrative commence par un titre préliminaire ayant pour titre PRINCIPES GÉNÉRAUX. Ce titre se divise en trois chapitres. Dans le premier, M. A. Trolley expose aussi sommairement que possible les conditions actuelles du pouvoir exécutif et de l'administration; le second est consacré à une histoire sommaire du droit administratif; le troisième contient le plan de l'ouvrage.

Entrant alors en matière, M. A. Trolley examine, dans les deux chapitres du livre Iᵉʳ, *la Division administrative et la Centralisation*. Le livre II, *des Agents administratifs*, traite du roi, des ministres, des préfets, des secrétaires-généraux de préfectures, des sous-préfets, des maires, des auxiliaires de l'administration, comprenant d'une part les ingénieurs des ponts et chaussées, le corps royal des mines, le conseil des bâtiments civils, le corps spécial des architectes à Paris, les architectes de départements, les agents voyers et les vérificateurs des poids et mesures; et, d'autre part, les administrations financières, l'administration des contributions directes, l'agence de perception, l'administration de l'enregistrement et des domaines.

Le chapitre 8 du livre II, qui termine le tome II, s'occupe exclusivement de l'administration des douanes. Le tome III, dont la mise en vente est prochaine, renfermera la suite des administrations financières et les corps délibérants.

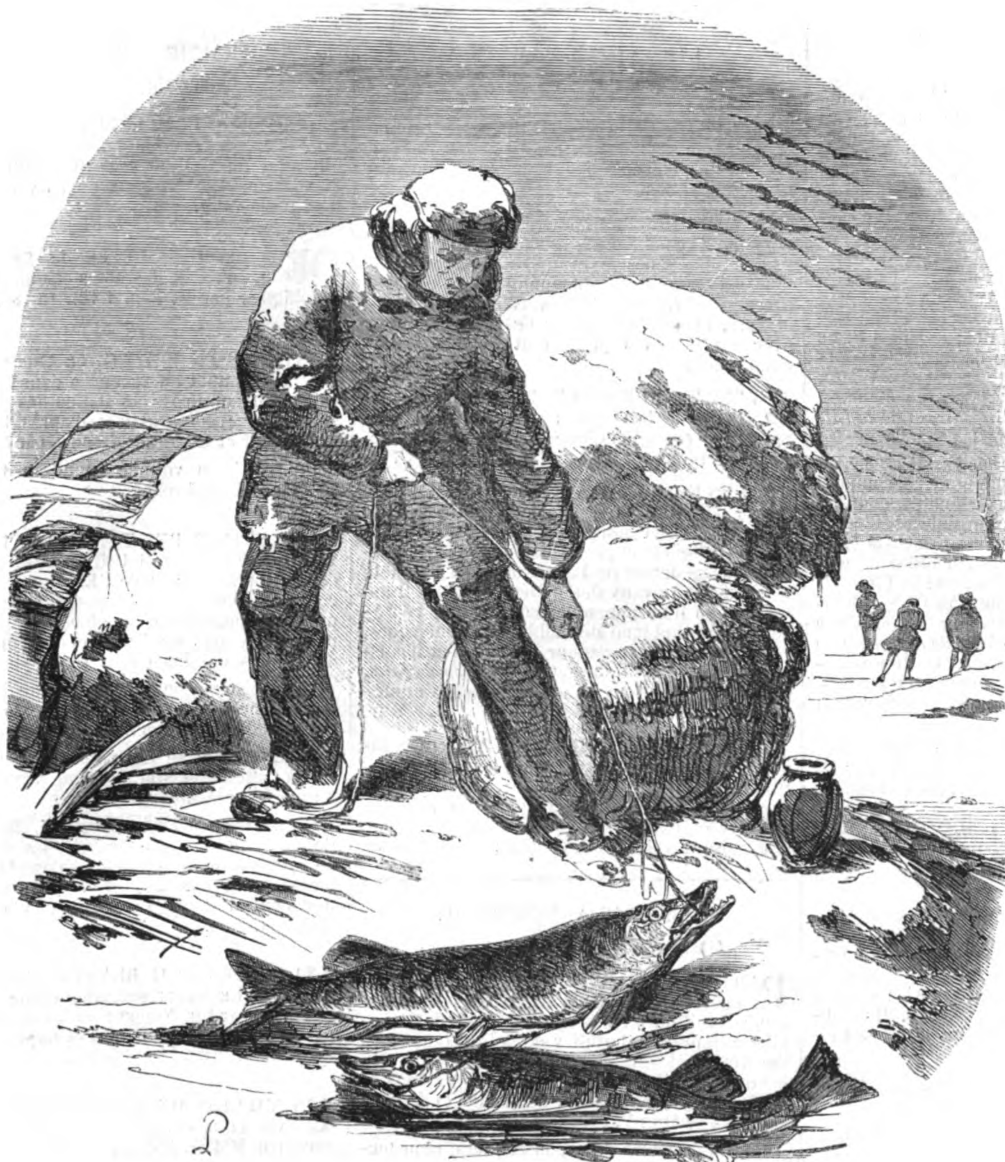
Annuaire de l'Économie politique pour 1844. — 1ʳᵉ année, 1 fr. 25 c. Paris, *Guillaumin et Pagnerre*.

MM. Guillaumin et Pagnerre ont publié au commencement de l'année 1844 un *Annuaire de l'Économie politique*. C'est une heureuse idée qui a recueilli de toutes parts les plus honorables suffrages. Il est toujours utile, en effet, de vulgariser la science. Le principal but de leur publication est de constater annuellement les progrès des doctrines économiques, de suivre les oscillations de la population, l'état des finances et la marche du budget, les progrès des caisses d'épargne et des institutions de prévoyance ou de charité, l'extension du commerce intérieur et extérieur de la France, l'accroissement des voies de communication, telles que routes, canaux, chemins de fer; le mouvement du crédit public, les améliorations de l'instruction publique, etc. L'*Annuaire* donnera également chaque année des notices raisonnées sur les plus importantes questions de la science : sur les monnaies, les postes, les octrois, les expositions de l'industrie, etc. Il dressera, en un mot, les annales du travail agricole, manufacturier ou commercial, et l'état de ces populations, qui sont à la fois le but et le moyen de ce travail.

Histoire du Chemin de Fer de Paris à Rouen; par M. R. de P...; ornée d'une belle carte routière, par A. H. DUFOUR. Paris, 1844. *Dumoulin*. 2 fr.

Ce titre n'est point vrai; au lieu de l'*Histoire du Chemin de Fer de Paris à Rouen*, M. R. de P... a fait l'histoire beaucoup plus intéressante de tous les pays que traverse le chemin de fer, ou en vue desquels il passe. Ce petit volume, écrit avec élégance et rempli de faits curieux, est un compagnon de voyage aussi utile qu'agréable. Heureux donc les touristes qui, sur notre recommandation, l'auront admis dans leur société! Malheureux ceux qui se mettent en route sans s'être munis d'un *Itinéraire!*

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.



(Figure allégorique de Février — Les Poissons.)

Modes.

Jamais, peut-être, on n'a tant accordé à la fantaisie qu'en ce moment; elle seule paraît être consultée pour les toilettes de soirées. On demande à l'Algérie ses turbans, à l'Italie ses coiffures, à l'Espagne ses basquines; car la robe à deux jupes, dont la seconde est ouverte tout autour, ne rappelle-t-elle pas la basquine espagnole? Il faut dire que ce mélange donne de la gaieté et du brillant à nos réunions. Pour les toilettes de ville, on ose moins, et les façons de robes restent simples : ainsi une robe à



laçures croisées, telle que *l'Illustration* la représente ici, est déjà très-élégante. Souvent on dispose les laçures sur le devant de la jupe, en tablier; c'est, du reste, avec les garnitures à la vieille mode, la plus en faveur de la saison.

La forme des chapeaux varie peu, et pourtant madame Alexandrine sait y ajuster des ornements nouveaux; elle entend à merveille la garniture du dessous de passe, et c'est là presque tout le secret du chapeau. Et puis quels coquets bonnets nous lui devons! comme ils sont variés! Que ses nœuds de rubans sont bien posés! que ses fleurs délicates et fines se mêlent gracieusement à la blonde! Est-ce qu'il peut y avoir une femme laide avec tous ces gracieux chiffons?... Les coiffures de dentelle sont très à la mode, et d'ailleurs la dentelle se mêle toujours parfaitement bien à toutes les parties de la toilette. Nous avons vu l'autre jour, ou plutôt l'autre soir, un voile de dentelle posé en tablier sur une jupe de satin blanc; de chaque côté le voile était drapé de manière à diminuer de largeur à volonté, et des nœuds de rubans retenaient la draperie de distance en distance. Cette garniture était charmante, et, comme on doit le penser, très-facile à exécuter. Les robes de tulle ou de crêpe à deux ou trois jupes sont en majorité dans les bas; mais on préfère le tulle dit *illusion*, parce qu'il se drape plus facilement. Deux jupes de tulle, dont la seconde, plus courte et d'un seul morceau, vient se terminer en draperie à la taille, sont très-jolies; deux bouquets doivent fixer les plis de cette draperie sur la jupe de dessous. Dans la soirée dont nous parlions tout à l'heure, une toilette un peu sérieuse, mais fort riche, se composait d'une robe en velours nacarat, ouverte devant, sur un tablier de satin de la même nuance, garni de deux hauts volants d'Angleterre; le velours était retenu par cinq nœuds de chaque côté, formés en barbes d'Angleterre, dont le cœur était une agrafe en brillants; le corsage était plat, décolleté, avec des manches courtes couvertes de dentelles.

Correspondance.

A. M. L. G. — Ce n'est pas, comme vous dites, faute de goût pour la poésie. Nous aimons autant que vous cette chose rare; mais nous ne saurions prendre pour de la poésie des sentiments vulgaires exprimés en vers sonores.

Il n'est pas de degrés du médiocre au pire.

Tâchez de décider M. Béranger et M. de Lamartine à mettre notre goût à l'épreuve.

A M. .... à La Rochelle. — Nous n'avons pas reçu la brochure annoncée par votre lettre; nous serons charmés de vous être agréables.

A M. H., à Lyon. — Nous sommes en mesure pour les deux expositions, la peinture et l'industrie. Nous entendons rester parfaitement libres, et ne voulons faire aucun appel aux intéressés. Nous savons quels peuvent être les profits d'une autre manière de procéder. Ces profits ne nous tentent pas.

A un anonyme, à Paris. — C'est impossible. Il est lui-même un des rédacteurs de *l'Illustration*. Tous les jours, de quatre à six heures.

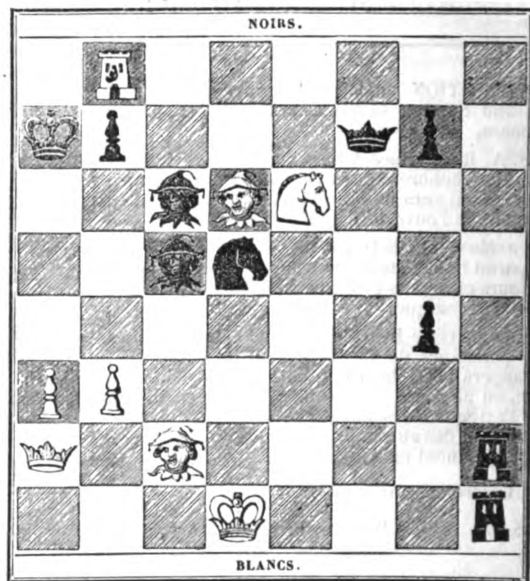
Échecs.

SOLUTION DU PROBLÈME No 6, CONTENU DANS LA TRENTIÈME LIVRAISON.

BLANCS.	NOIRS.
1. Le R à la quatrième case de son C.	1. Le P de la T de la D, un pas.
2. Le P du F de la D, un pas : à Dame. (On choisit le C.)	2. Le P de la T de la D, un pas.
3. Le C de la D à la septième case du R.	3. Le P de la T de la D, un pas: à dame.
4. Le C de la D à la cinquième case du F du R : échec et mat.	

No 7.

LES BLANCS FONT MAT EN CINQ COUPS.



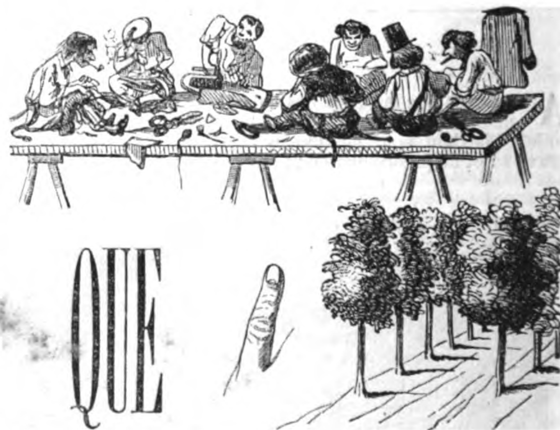
(*La solution à une prochaine livraison.*)

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Richard Cœur de Lion est un opéra en trois actes, et on prétend qu'Adam l'a rajeuni.





On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie.*

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

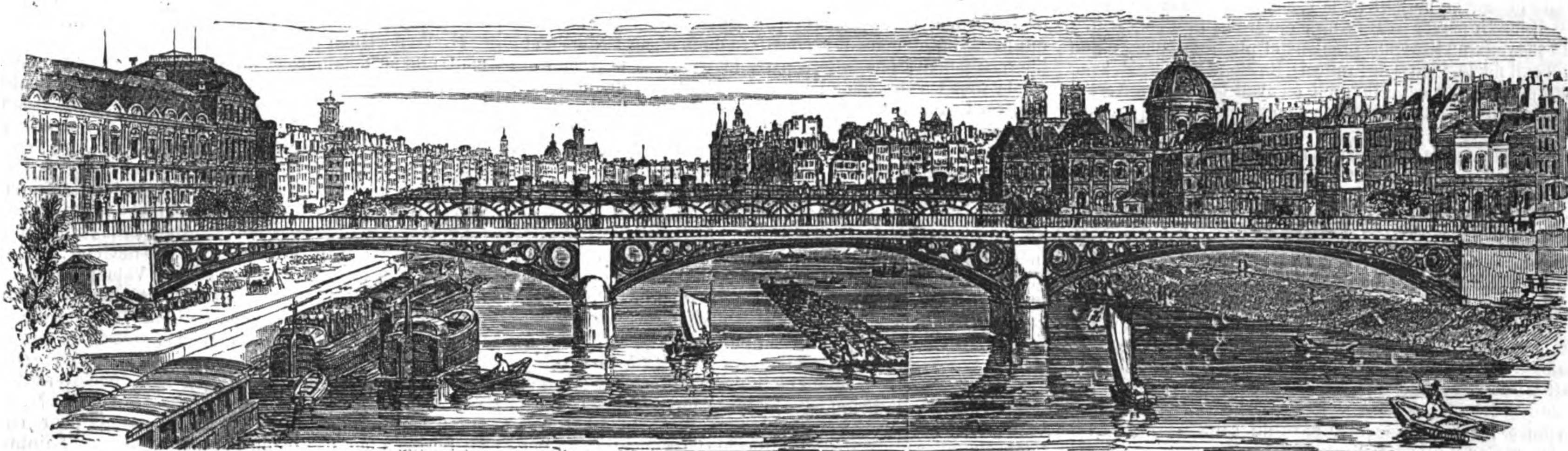
A Saint-Pétersbourg, chez J. Issakoff, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Impériale; Gostinoï-Dvor, 22.

Jacques DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et Ce, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 50. Vol. II. — SAMEDI 10 FÉVRIER 1844.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Le général Bertrand.

Il y a peu de jours, nous annonçions la fin du bourreau de Napoléon; aujourd'hui nous avons à déplorer la mort de son fidèle compagnon d'exil. — Dans le même mois, la mort, qui rapproche tout, a frappé Hudson Lowe et Bertrand, l'odieux geôlier et le serviteur héroïque. Effaçons les pénibles impressions qu'a pu laisser le tableau d'une vie exécrable par le récit d'une carrière glorieuse et d'un dévouement antique.

Le général Henri Gratien, comte Bertrand, naquit à Châteauroux le 28 mars 1773, d'une famille honorable du Berry. Il s'était d'abord destiné au génie civil, mais les événements et les guerres que la France avait à soutenir le déterminèrent à prendre du service et à entrer dans le génie militaire. En 1795 et 1796, il servit en qualité de sous-lieutenant dans l'armée des Pyrénées. En 1797, il fit partie de l'ambassade envoyée à Constantinople. Compris dans l'expédition d'Egypte, il s'y distingua sous les yeux du grand homme à la gloire et au malheur duquel il voua plus tard le reste de sa vie. Demeuré avec Kléber, après le départ de Bonaparte, et s'étant signalé chaque jour en fortifiant des places et en rendant des services nouveaux, il reçut les brevets de lieutenant-colonel, de colonel et de général de brigade, qui lui furent accordés successivement, mais que le même vaisseau venu de France apporta à la fois en Égypte.

Ce fut principalement au camp de Saint-Omer, en 1804, que Napoléon, plus à même d'apprécier l'étendue des connaissances et toutes les qualités estimables du général Bertrand, lui accorda son amitié, qui fit tant d'ingrats, tant de traîtres, mais qui, du moins cette fois, rencontra un cœur capable d'y répondre par un attachement porté à l'héroïsme. A la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre 1805, Bertrand donna de nouvelles preuves de ses talents militaires et de son courage. Après l'affaire, on le vit à la tête d'un faible corps qu'il commandait ramener un grand nombre de prisonniers et dix-neuf pièces de canon enlevées à l'ennemi. Ce fut après cette campagne que Napoléon le mit au nombre de ses aides-de-camp. Il le chargea d'attaquer la forteresse de Spandaw, que Bertrand contraignit à capituler, le 25 octobre 1806. Le vainqueur de cette place se montra de la manière la plus éclatante à Friedland, le 14 juin 1807, et fut récompensé par les éloges de l'Empereur, qui n'en accordait jamais par complaisance ou par aveuglement. A la fin de mai 1809, lors de la bataille d'Essling, Bertrand rendit, par la rapide construction de ponts hardis établis sur le Danube, pour assurer les communications de l'armée française, le service le plus essentiel de la campagne, et le plus hautement proclamé par la reconnaissance de l'armée et de Napoléon, qui a plus tard consigné ce fait dans ses *Mémoires*. Ce fut par l'active habileté du général Bertrand que l'armée française, renfermée dans Unter-Lobau, une des îles du Danube, parvint à traverser ce fleuve pour se porter sur le champ de bataille de Wagram.

En 1812, il accompagna l'empereur en Russie et en Saxe, et la valeur qu'il y déploya le porta à un si haut degré dans l'estime de Napoléon, qu'à la mort du duc de Frioul, Duroc, tué à Wurtschen, il fut nommé grand-maréchal du palais. L'armée applaudit à cette distinction comme à la récompense de rares talents et de grands services. Les 2 et 20 mai 1813, le général Bertrand commandait à Lutzen et à Bautzen le 4e corps de la grande armée, et il soutint par sa bravoure sa première réputation. Il combattit en diverses circonstances, et presque partout avec avantage, Bernadotte et Blücher, et si le 6 septembre suivant, ce héros de fidélité fut moins heureux à Donnewitz, dans une attaque contre le prince royal de Suède, qui avait trahi le drapeau de la France; si le général prussien lui fit éprouver au passage de l'Elbe, le 16 octobre, une perte assez considérable, c'est que déjà la fortune semblait vouloir, comme nos autres alliés, abandonner nos armes. Mais, dès le lendemain 17, l'engagement fut repris, et, le 18, le général Bertrand, en s'emparant de Weissenfeld et du pont sur la Saalh, protégea efficacement la retraite de l'armée à la suite de trois journées



(Le général Bertrand, décédé le 1er Février.)

meurtrières qui ne firent en quelque sorte qu'une seule et interminable bataille. Il rendit des services non moins importants après Hanau en occupant la position de Hocheim dans la plaine qui s'étend entre Mayence et Francfort. Dans cette double circonstance comme après que le départ de Napoléon lui eut laissé un difficile commandement, il montra une admirable énergie et un persévérant courage pour sauver les derniers et glorieux débris de notre armée.

De retour à Paris en janvier 1814, Bertrand fut nommé par l'empereur aide-major général de la garde nationale,

mais il n'en remplit qu'un moment les fonctions et repartit dès le commencement de février pour cette campagne de Champagne, où Napoléon déploya, dans une situation que la trahison vint rendre désespérée, tout ce que le génie de la guerre peut concevoir et exécuter de plus merveilleux. Après la capitulation de Paris, le comte Bertrand, fidèle au malheur comme il l'avait été à la puissance et à la gloire, n'hésita pas un instant à suivre Napoléon. Toutefois avant ce qu'il appelait lui-même la dette de la reconnaissance et de l'honneur, il faisait passer ses devoirs envers la France, et il y avait à ses yeux un titre plus précieux et plus sacré encore que celui d'ami fidèle, le titre de Français. En allant s'enfermer avec son Empereur dans cette île dont on avait fait une souveraineté, il écrivit une lettre que de prétendus juges et des accusateurs passionnés ont bien pu incriminer, mais qui doit être un titre de plus pour les hommes qui mettent le culte de la patrie au-dessus de tous les autres. « Je reste sujet du roi, » avait-il, en partant, écrit au gouvernement nouveau, et il avait ajouté, avec une tendresse touchante, dans la lettre d'envoi de cette déclaration, adressée au duc de Fitz-James, son très-proche allié, le 19 avril 1814 : « Je désire pouvoir venir visiter ma famille. Il y a plus de trois ans que je n'ai vu ma mère. Si, dans un an, je recours à vous pour avoir une permission de venir passer quelques mois à Châteauroux dans le sein de ma famille, je compte sur votre obligeance, mon cher Edouard. »

Moins d'un an après, les fautes de la Restauration, les humiliations de la France avaient préparé et provoqué le retour de Napoléon. Les déclarations les plus solennelles, trop tôt oubliées, avaient relevé le pays du serment qu'on lui avait fait prêter. Le comte Bertrand s'embarquait, le 26 février, en qualité de major-général de cette armée de 800 Français, dont le drapeau et la cocarde suffirent à Napoléon pour reconquérir la France. Le 1er mars, il contresignait, au golfe Juan, ces proclamations de l'Empereur au peuple français et à l'armée; le 20, après cette marche à la rapidité, à l'entraînement triomphal de laquelle la postérité aura peine à croire, il entrait aux Tuileries avec Napoléon, auprès de qui il reprit immédiatement les fonctions de grand-maréchal.

Le comte Bertrand contribua puissamment à la reconstitution de l'armée, qui se trouva réorganisée avec une activité qui tient du prodige. Enfin arriva la journée de Waterloo. Parti pour l'armée avec Napoléon, il y subit l'arrêt de la fortune que le courage ne put conjurer, et revint avec l'Empereur, pour ne plus le quitter, à partir de ce moment. A Paris, à la Malmaison, à Rochefort, sur *le Bellérophon*, à Sainte-Hélène, il confondit sa destinée avec celle de l'homme extraordinaire à la gloire fabuleuse duquel quelque chose eût manqué peut-être, si son malheur n'eût pas fait naître le plus sublime dévouement.

Si les vainqueurs d'un jour exercèrent leur haine en confinant et en torturant sur un rocher meurtrier celui qui les avait vaincus pendant vingt ans, ceux qui avaient profité de cette triste victoire ne surent pas davantage respecter le malheur, le dévouement et la vertu. Le 7 mai 1816, à un an de distance des grands événements que nous nous sommes borné à dater, le conseil de guerre de la première division militaire condamna à mort le général comte Bertrand, pour crime de... *trahison*. La condamnation fut un crime inutile, car l'Angleterre ne livra point Bertrand; mais la qualification de traître, appliquée au patriotisme le plus constant, au dévouement le plus entier, à la fidélité la plus persévérante, est un des faits caractéristiques qui montrent jusqu'à quel point, dans les discordes civiles, les passions qu'elles soulèvent peuvent s'égarer. On plaida, au nom de l'accusation, que c'était l'intérêt qui était le mobile secret de l'apparent dévouement du général! Mais ne réveillons pas des souvenirs douloureux pour tout le monde. Les temps plus calmes qui suivirent ont mis toute cette procédure à néant.

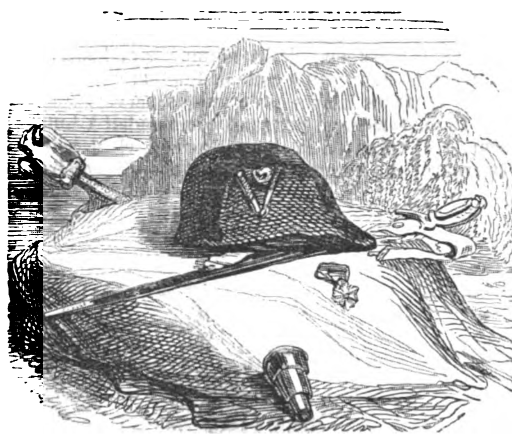
A Sainte-Hélène, le général Bertrand écrivit, sous la dictée de Napoléon, le récit des opérations de cette campagne d'Egypte où ils s'étaient trouvés réunis pour la première fois. Il prodigua ses respects et ses soins à l'illustre captif, et ne quitta ce roc inhospitalier, où la comtesse Bertrand l'avait suivi, que quand il eut recueilli le dernier soupir de son Empereur, de son ami. L'admiration que ce dévouement avait inspirée à l'Europe entière amena le roi Louis XVIII à annuler, par ordonnance en 1821, le jugement de 1816. Le comte Bertrand put rentrer en France, et y fut réintégré dans son grade militaire. Il se retira dans le département de l'Indre, et se livra tout entier à l'éducation de ses enfants et à la culture d'un domaine qu'il possédait près de Châteauroux.

Après la révolution de Juillet, l'arrondissement dont cette ville est le chef-lieu envoya le général Bertrand le représenter à la Chambre des Députés. L'éducation toute libérale qu'il avait reçue, le dévouement au pays, que le culte de la gloire n'avait jamais ni remplacé dans son cœur ni affaibli, le firent s'asseoir sur ces bancs où siégeait également un autre homme vénérable par le dévouement qu'il avait montré pour la même infortune, M. le comte Las Cases. Le général Bertrand prit plusieurs fois la parole, et enleva les applaudissements de ses collègues qu'il émut jusqu'aux larmes, par des allocutions à l'appui des réclamations d'anciens militaires, et de discussion sur l'arriéré de la Légion-d'Honneur. Mais chacun de ces discours, comme tous ceux qu'il prononça en d'autres circonstances, se terminait toujours par un vœu en faveur de la liberté illimitée de la presse. C'était le vieux Caton demandant sans relâche la destruction de Carthage. Cette conclusion constante faisait sourire les hommes qui ne pensaient pas que la liberté de la presse pût jamais rencontrer d'entraves nouvelles. La législation et la jurisprudence nous diront si le vœu du général Bertrand a été inquiétant, ou si ses craintes n'étaient qu'un rêve.

Le général Bertrand ne siégeait plus à la Chambre, et vivait de nouveau retiré depuis deux législatures, quand, en 1840, l'Angleterre, voulant dissimuler à notre gouvernement, jusqu'à ce qu'elle fût consommée, la trahison qu'elle préméditait envers lui, consentit, aux sollicitations de M. Thiers, à restituer à la France les cendres de Napoléon. Le général Bertrand fut désigné le premier pour monter sur le vaisseau que commandait un fils du roi, et qui appareillait pour Sainte-Hélène. Quelle traversée! quel abordage! quels souvenirs! quelles émotions pour cet homme qui vivait par le cœur! Quel contraste entre l'embarquement de Rochefort, en 1815, et le retour sur les côtes de Normandie, en 1840! Ces populations ivres d'enthousiasme, saluant par leurs acclamations les restes de celui qui a porté si haut la grandeur et la gloire de la France, et accueillant par leurs hommages l'homme qui fut si héroïquement le courtisan du malheur! Nous n'oublierons jamais, pour notre part, le transport universel qui éclata sous les voûtes de l'église des Invalides, quand on vit y entrer le glorieux cercueil et son compagnon fidèle.

Après avoir rendu à la France les cendres exilées de l'Empereur, il ne restait plus au général Bertrand qu'à lui donner le complément des Mémoires dont il était resté le dépositaire, et qu'il avait pieusement mis en ordre. C'est un devoir qu'il s'était promis de remplir au retour du voyage qu'il avait été forcé d'entreprendre, l'an dernier, dans l'Amérique du Nord. Mais à peine revenu près des siens, le général Bertrand a terminé une carrière qui eût honoré l'humanité dans tous les siècles, mais qui semble faite pour la consoler dans un temps qui ne met pas l'héroïsme et la fidélité au nombre des objets de son culte.

Une noble et touchante motion a été faite à la Chambre des Députés par un homme plein de patriotisme et de cœur. L'honorable M. de Briqueville, dont le nom rappelle tant de beaux faits d'armes, a demandé que l'on déposât dans le tombeau qui se prépare aux Invalides les cendres de Bertrand près de celles de Napoléon. « Vous voudrez, a-t-il dit, messieurs, réunir tant de fidélité à tant de gloire. » Cette proposition sera votée; elle est de celles qui interdisent la contradiction aux esprits les plus sceptiques et les moins patriotiques, et que les cœurs bien placés votent d'enthousiasme.



Courrier de Paris.

Les ambitions académiques sont éveillées de nouveau par la mort de Charles Nodier; les candidats vaincus dans la bataille livrée pour la conquête des fauteuils de Casimir Delavigne et de Campenon, vont battre en retraite vers le fauteuil de l'auteur de *Trilby*, pour tâcher de s'y établir et d'y mettre garnison. Jamais on n'a eu une meilleure occasion pour devenir académicien, et si peu que cette dépopulation continue, il sera nécessaire de pourvoir aux places vacantes par quelque mesure extraordinaire : par exemple, tout homme valide et domicilié qui passerait devant l'Institut de huit heures du matin à six heures du soir, serait pris au collet par la sentinelle et installé dans le sanctuaire de gré ou de force; vienne, en effet, une épidémie qui enlève du même coup MM. les quarante, il est évident que M. A..., M. D..., M. C..., M. N... et mon portier auront des chances.

M. Alexandre Dumas, qui avait hésité pour la succession de Campenon et de Casimir Delavigne, se décide pour celle de Nodier; il a positivement annoncé sa candidature dans un dîner anacréontique où il a commencé et fini par traiter l'Académie avec beaucoup d'irrévérence. M. Alexandre Dumas n'a fait qu'imiter en cela la plupart des immortels actuellement en possession du fauteuil; de tous ces pachas littéraires qui se pavanent dans le frac aux palmes vertes, il n'en est pas un, en effet, qui n'ait d'abord dit en parlant du docte fauteuil : « Fi donc! cela est bon pour des goujats! » Et le lendemain nos renards étaient trop heureux que l'Académie baissât la grappe jusqu'à eux et leur permît d'y mordre. — Avec quel dédain M. Victor Hugo n'a-t-il pas longtemps parlé des Académies et des académiciens? Et, pour en revenir à Charles Nodier, un jour il écrivit à un journal qui l'avait inscrit sur une liste d'aspirants au fauteuil, une lettre pleine de railleries qui se terminait par ces mots : « Non, monsieur, vous avez beau dire, je ne me présente pas et ne me présenterai jamais à l'Académie. » Voilà ce qui s'appelle parler; or, un mois après cette fière dénégation, non-seulement Charles Nodier se présentait, mais il était élu. L'Académie ressemble à certaines femmes qui font des avances aux galants qui les dédaignent, et se donne souvent en échange d'une impertinence.

Cependant l'Académie fait peu d'agaceries à M. Alexandre Dumas, dit-on, et l'auteur de *la Tour de Nesle* court grand risque d'en être pour ses frais de visite; ce n'est pas que l'Académie trouve le bagage de M. Alexandre Dumas insuffisant, bien au contraire, elle désirerait qu'il en jetât les trois quarts dans la Seine, avant de frapper à sa porte, comme on livre à la mer des ballots de marchandises avariées. La froideur de l'Académie pour M. Alexandre Dumas n'est donc pas seulement causée par cet encombrement de denrées équivoques qui compromettent les titres véritables du candidat. L'Académie est prude et paraît s'effaroucher de certaines excentricités privées qui lui semblent plus difficiles à pardonner que les plus gros péchés littéraires.

M. Victor Hugo patronne M. Alexandre Dumas dans cette poursuite académique, et lui sert d'introducteur : mercredi dernier, tous deux, l'un tenant l'autre par dessous le bras, gagnaient, par la rue Laffitte, le quartier Notre-Dame-de-Lorette. Arrivés à la hauteur de l'église, ils ont pris à gauche la rue Olivier-Saint-Georges; quelqu'un les a vus entrer dans la maison n° 6 : c'est là que demeure M. Scribe. On a su depuis que M. Dumas, appuyé sur M. Hugo, aurait été, ce jour-là, demander à Bertrand et Raton son suffrage et sa voix. Ce que M. Scribe a répondu à M. Dumas, personne ne le sait positivement; mais il est facile de le deviner : M. Scribe a son candidat né; ce candidat est M. Vatout, candidat malheureux, il est vrai, et jusqu'ici repoussé; mais s'il n'a pas les dieux pour lui, il a M. Scribe. — Dans les dix ou douze candidatures infortunées qu'il a subies, plus d'une fois M. Vatout est resté sur le champ de bataille, avec une seule voix pour panser ses blessures; cette voix persévérante, cette voix fidèle, cette voix charitable était la voix de M. Scribe. On n'a pas été ensemble à Sainte-Barbe pour rien! et M. Scribe a fait des thèmes et des versions à Sainte-Barbe côte à côte avec M. Vatout! Le vote que M. Scribe donne invariablement à M. Vatout est le paiement de cette vieille dette de collége; M. Scribe ne s'en cache pas; il dit à qui veut l'entendre : « A chaque nouvelle élection, Vatout me sert de pistolet de poche; je l'ai toujours sur moi : dès qu'un solliciteur académique entre et me met le poignard sur la gorge, je tire mon Vatout, je lâche la détente, et je me débarrasse de l'importun! »

Les soucis académiques n'ont pas empêché M. Alexandre Dumas de donner cette semaine une grande soirée, mêlée de chants et de danse. Le succès du festival de M. Frédéric Soulié avait piqué M. Dumas d'émulation; il a voulu avoir son tour, et faire concurrence à son rival en feuilletons. Or, la nuit de M. Dumas ne l'a cédé en rien à la nuit de M. Soulié : elle a été bruyante et vive; les curieux abondaient; on y a remarqué plusieurs blancs.

On dirait que les bals et les concerts font peur aux théâtres et leur ôtent tout courage : le mois de janvier s'est montré d'une stérilité sans exemple, en fait de pièces nouvelles; excepté le *Ménage parisien* de M. Bayard, on n'a cité aucune nouvelle production dramatique de quelque importance; les théâtres semblent craindre de hasarder leur bien au milieu de ces fêtes de salons qui accaparent le plus élégant et le meilleur de la société parisienne; ils réservent leurs richesses pour le temps où Tolbecque, Musard et le carnaval ne seront plus les maîtres absolus de la ville, et cesseront de faire, à tout autre plaisir que le bal, une redoutable concurrence.

Nous mentionnerons cependant trois petites pièces que l'Odéon, le Vaudeville et le théâtre du Palais-Royal, ont représentées récemment, pour n'en pas perdre tout à fait l'habitude. La première, toute mince qu'elle est, se donne des airs de comédie et marche coquettement sur douze syllabes, ornées de leur double rime; les deux autres sont de simples vaudevilles d'un esprit plus que contestable et d'un goût que le voisinage du mardi gras peut seul absoudre.

Karel Dujardin est le héros de la comédie; vous connaissez ou vous ne connaissez pas Karel Dujardin; si vous le connaissez, je n'ai pas besoin de vous apprendre à qui nous avons affaire; si vous n'avez jamais entendu parler de lui, permettez-moi de relever votre ignorance et de vous apprendre que Karel Dujardin est un des meilleurs peintres de l'école flamande; pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à vous mettre en route vers le Louvre. Arrivé à ce vieux palais des arts, entrez au Musée, et vous y trouverez cinq ou six chefs-d'œuvre flamands signés de ce nom : Karel Dujardin.

Comme la plupart des artistes, Karel avait la tête vive, le cœur tendre et l'imagination vagabonde; les galions d'ailleurs n'arrivaient pas du Mexique pour lui. Karel eut donc des maîtresses, des aventures, des dettes, et des huissiers à ses trousses; il aimait le jeu par-dessus le marché, ce qui n'augmente pas les revenus. On raconte que se trouvant un jour à Lyon dans une extrême pénurie, et n'ayant pas de quoi payer ses dépenses d'auberge, il épousa l'hôtesse pour se tirer d'affaire, une vieille hôtesse de cinquante ans passés! Karel en avait vingt-cinq. Ce trait rappelle la boutade de Dufresny, qui se maria un beau matin avec sa ravaudeuse, pour n'avoir plus, dit-il, l'ennui d'acquitter ses mémoires de blanchissage. Un romancier de ce temps-ci, — je puis l'attester, — a fait un coup tout pareil; il a pris pour femme sa femme de ménage, afin d'être dispensé de lui donner des gages.

La fantaisie de Karel Dujardin est originale mais peu intéressante. Une femme de cinquante ans! M. de Belloi, l'auteur de la comédie en question, en a compris le péril; aussi a-t il rajeuni la donzelle et poétisé l'aventure; à l'une, il donne la grâce, la beauté, la sensibilité, la jeunesse; quant à l'autre, au lieu de lui laisser la ville de Lyon pour théâtre, ville prosaïque, il la fait voyager jusqu'à Venise. Ajoutez le mystère d'un bal masqué, et tout sera dit : à la place de la vieille, Karel Dujardin deviendra l'heureux propriétaire d'une adorable Vénitienne que son talent a séduite, que son infortune a touchée, et qui commence par s'en faire aimer sous le masque et dans le tourbillon du bal, pour finir par en faire son mari et payer ses dettes. — J'en souhaite autant à tout pauvre diable qui n'a pour rentes que son mérite ou son esprit. — L'invention de cette comédie est moins que rien, comme on voit; le premier venu en imaginerait autant; mais le vers y

est vif, spirituel, et d'un certain tour cavalier et pimpant qui a séduit les juges.

Passons à nos deux vaudevilles. L'un est intitulé *Adrien*, et se joue au théâtre de M. Ancelot; l'autre vient du théâtre du Palais-Royal, et s'appelle *la Bonbonnière*.

Adrien n'est ni duc ni pair, mais simple apprenti graveur. Adrien a l'humeur joyeuse et le cœur passablement coureur et vaurien. Les modistes et les lingères de son quartier en savent quelque chose, et particulièrement mademoiselle Judith. Mademoiselle Judith n'est pas une Jeanne d'Arc du premier numéro; elle aime trop le bal Musard pour y prétendre. Quoique bonne fille, elle est jalouse, et n'épargne pas les *scènes* à son adorable Adrien. Le gaillard les lui rend bien. Les entendez-vous qui se querellent? Décidément Adrien est un pendard. Eh bien! non, Adrien vaut mieux qu'il n'en a l'air. Il est vif, emporté, volage, il est vrai; mais qu'une occasion se présente, et vous découvrirez les bonnes qualités de son âme; or, voici l'occasion: il s'agit de protéger et de mettre à l'abri de tout péril une charmante petite orpheline qui se trouve seule, abandonnée au milieu de cette grande et redoutable ville de Paris. Si Adrien était réellement le vaurien que vous dites, il abuserait de la crédulité et de la faiblesse de cette pauvre enfant; mais Adrien n'est méchant qu'à la surface; dans le fond c'est le meilleur garçon du monde. Il va, il vient, il se dévoue, et fait si bien qu'il arrache Louise aux mauvais conseils et aux séductions, et la remet intacte et pure entre les mains d'un vieil ami de son père. Quelle est la récompense d'Adrien? La main de Louise, bien entendu. Et Judith, la jalouse Judith? Judith, attendrie par la bonne action d'Adrien, prend bravement son parti, essuie une larme ou deux, et va, le soir même, danser la cachucha au bal de l'Opéra. Parlez-moi de cette philosophie! — L'auteur se nomme M. Laurencin.

MM. Duvert et Lauzanne ont fabriqué *la Bonbonnière*. Cette bonbonnière n'en est pas une; le serpent est caché sous la fleur; au lieu de bonbons, la bonbonnière renferme une poignée de verges. A qui ces verges sont-elles destinées? A M. Champignel. M. Champignel a le très-grand tort d'avoir abandonné sa femme et de mener vie de garçon. Mais le drôle le paiera. Madame Champignel arrive en effet, sans qu'il s'en doute; puis elle écrit un tendre billet au volage, sous le voile de l'anonyme; un rendez-vous est donné en *post-scriptum*. Voilà notre Champignel transporté. L'heureux mortel! il va se couronner de myrte et de roses. Hélas! de ces roses il ne récolte que les épines. Madame Champignel, armée de la bonbonnière vengeresse, lui administre une correction qui guérit mon Champignel de son humeur légère. Honteux et confus, il revient tout bonnement à sa femme. Ce dénoûment est d'un bon exemple, et le carnaval justifie, jusqu'à un certain point, l'arme dont se servent MM. Duvert et Lauzanne pour corriger les maris infidèles.

Il faut souhaiter que les théâtres se piquent d'honneur et nous donnent bientôt quelque chose de plus spirituel et de plus délicat. A croire les augures, le mois de février n'imitera pas l'avarice de janvier son voisin: il prépare et promet deux opéras-comiques, un ballet, trois mélodrames, une douzaine de vaudevilles et au moins deux tragédies; *le Jabot, Oreste et Pylade, la Syrène, les Mystères de Paris, les Bohémiennes, Antigone, Pierre le Millionnaire*, sont en pleine répétition et n'attendent que le moment de se produire. M. Frédéric Soulié, madame Ancelot, M. Auber, M. Scribe, M. Eugène Sue, M. Bayard, M. Alexandre Dumas en sont les parrains.

On annonce l'arrivée de M. Conradin Kreutzer, auteur de *la Nuit de Grenade*, charmant opéra que la retraite précipitée et la ruine des chanteurs allemands, venus à Paris il y a deux ans, avaient arrêté dans son succès. M. Conradin Kreutzer a l'intention d'écrire un opéra français pour M. Crosnier; M. Scribe lui a promis un poëme, si même M. Kreutzer ne le tient déjà. Nous dirons à la ville de Paris que, depuis l'arrivée de M. Conradin Kreutzer, elle possède un mélodieux compositeur de plus; mais bientôt elle jugera l'ouvrier à l'œuvre.

Plusieurs journaux ont déclaré que M. Victor Hugo, blessé de l'accueil fait aux *Burgraves* par le parterre, était décidé à renoncer au théâtre; est-ce une coquetterie que les amis de M. Hugo font en son nom, ou un parti sérieusement pris, une résolution irrévocablement arrêtée? Dans le premier cas, on n'a pas à s'en inquiéter; il est clair que M. Hugo ne se fera pas prier longtemps pour revenir au combat; nous connaissons ces manéges et ces jeux de Galatée. Dans le second cas, on aurait le droit de reprocher à M. Hugo un excès de vanité et d'orgueil; quoi donc! êtes-vous impeccable? Prétendez-vous à l'infaillibilité? Faut-il que le public, votre juge naturel, ce public plein de bon sens, d'esprit et d'équité, quoi qu'on en dise, qui a jugé tant de génies, brise pour vous seul la balance où il pèse les œuvres, et se prosterne aveuglément le front dans la poussière, pour adorer jusqu'à vos erreurs et vos faiblesses? C'est là une velléité de fétichisme qui dépasse toute mesure; le despotisme littéraire n'est pas plus de saison aujourd'hui que le despotisme politique.

Histoire de la Semaine.

Nous aurions voulu que l'événement nous prouvât que nous nous étions trompé lorsque nous concevions des craintes, pour la marche normale et régulière des affaires, des derniers déchirements de la Chambre, du vote qui les a clos, de la démission de cinq députés et de celle de M. de Salvandy en qualité d'ambassadeur. Mais tout est venu confirmer nos prévisions. La Chambre des Députés, à laquelle on avait annoncé la présentation immédiate de la loi sur les fonds secrets, est demeurée douze jours sans être convoquée. Si l'on a espéré que l'air renfermé des bureaux étoufferait ces discordes et que l'examen préparatoire en petit comité du budget de 1845 endormirait les ressentiments, ce remède appliqué par les soins de M. le président Sauzet ne semble pas avoir produit tout l'effet attendu. Sur plus d'un banc on paraît encore respirer la guerre, et les animosités se sont réveillées tout aussi vives qu'avant la sieste à laquelle on les a soumises. Si l'on en croit même les bruits des couloirs et les indiscrétions de l'hémicycle, la division aurait pénétré du dehors jusque dans l'intérieur du cabinet. C'est une situation fâcheuse pour tout le monde, pour le pays surtout, qui a le droit d'espérer que cette session verra résoudre enfin des questions depuis longtemps ajournées et dont la solution ne semble pas pouvoir, sans les inconvénients les plus graves, être différée plus longtemps. — Pendant qu'on s'observe en silence au Palais-Bourbon, M. le ministre de l'instruction publique s'est rendu en tapinois au Luxembourg et y a lu un excellent exposé de motifs précédant un projet de loi sur la liberté de l'enseignement, qui n'a obtenu qu'une approbation moins générale. Nous examinerons ce projet et les critiques, parfois contradictoires, auxquelles il a donné lieu. — On annonce le prochain dépôt sur le bureau de la Chambre de propositions faites par des députés, en vertu de leur initiative. Une d'elles aura pour but de faire adopter par la Chambre cette pensée dont les propositions successives de MM. Gauguier, de Rémilly et Ganneron ont été les traductions plus ou moins heureuses, les expressions plus ou moins acceptables, et à laquelle la position qui a été faite à M. de Salvandy parait donner une nouvelle force et un à-propos incontestable.

Le discours de la reine d'Angleterre ne pouvait être un événement, car chacun avait prévu et savait d'avance ce qu'il devait renfermer. L'Irlande y a trouvé bon nombre de promesses qu'on espère lui voir prendre comme calmant. Notre gouvernement y a trouvé un échange de gracieusetés qui doivent lui rendre les rapports agréables, sinon les résultats plus assurés. La discussion à laquelle a donné lieu la proposition d'une adresse a été une occasion pour le ministre dirigeant et pour un orateur célèbre, lord Brougham, de donner à nos hommes d'Etat des éloges sans doute fort honorables. Mais notre susceptibilité nationale prend facilement ombrage des *satisfecit* délivrés à l'extérieur à nos ministres. Ceux-ci devraient plutôt dire à leurs amis de Londres, comme l'Intimé des *Plaideurs*: « Frappez, nous avons une popularité à nous faire. »

Les plaidoiries des défenseurs des accusés de la cour de Dublin ont continué. L'immense succès du discours de M. Sheil pour M. John O'Connell rendait la tâche des autres avocats difficile; mais s'ils n'ont pas fait naître dans l'auditoire et dans la population un enthousiasme pareil, s'ils ne se sont pas vus l'objet d'une égale ovation, si leurs portraits n'ont pas rempli les colonnes des journaux anglais comme celui de l'avocat-député dont nous croyons, nous aussi, devoir reproduire les traits, ils ont tous été entendus avec une grande faveur. L'un d'eux, M. Fitz-Gibbon, qui avait pris l'accusation corps à corps, a, pendant la suspension d'une séance, reçu de l'attorney-général un billet dans lequel celui-ci lui reprochait de l'avoir calomnié, et dont les termes ressemblaient assez à un cartel. A la reprise de la séance, M. Fitz-Gibbon a porté devant la cour ses plaintes d'un procédé aussi insolite, aussi inconvenant de la part d'un magistrat. Par ordre de la cour, l'attorney a été contraint de retirer sa quasi-provocation. Cette circonstance a produit dans l'assemblée, toute prédisposée aux émotions, un effet difficile à décrire. — Les avocats se sont concertés pour prolonger leurs plaidoiries et donner à O'Connell le temps de voir arriver le discours de la reine d'Angleterre, avant d'être forcé de prendre la parole pour lui-même. C'est lundi dernier qu'il a dû parler à son tour. Ces longs débats épuisent les forces des jurés, qui n'ont point de suppléants en cas d'empêchement subit, et comptent parmi eux des vieillards. Déjà on a été menacé de voir la grippe, qui règne à Dublin comme à Paris, en retenir un loin de la salle d'audience. Nous avons dit qu'un contre-temps de ce genre forcerait à renvoyer à une autre session cette affaire pour laquelle un ajournement équivaudrait, à coup sûr, à un abandon.

Depuis quelque temps les nouvelles d'Espagne, qui, en l'absence de grands événements et de liberté réelle de la presse, venaient toutes par les correspondances particulières, faisaient envisager l'avenir de ce pays sous un aspect menaçant. Le ministère était regardé comme unanime dans son antipathie pour la constitution, mais comme divisé sur la question de savoir si l'on pourrait sans danger la mettre immédiatement à néant. La France passant pour avoir un parti pris dans la politique espagnole, l'ambassadeur anglais, M. Bulwer, affichait au contraire une complète impartialité, faisait un accueil également empressé aux hommes influents de toutes les opinions, et se préparait ainsi à recueillir le fruit des événements quels qu'ils fussent. On annonçait toujours comme très-prochain le retour de la reine Christine; et comme la conduite qu'elle allait tenir passait, à tort ou à raison, pour concertée avec notre ministère, nous nous trouvions, malgré nous, intéressés à ce qu'elle ne retombât dans aucune des fautes qu'elle avait précédemment commises, et à ce que sa rentrée dissipât toutes les inquiétudes que ce bruit seul avait fait naître. C'était une périlleuse responsabilité. Toutefois, la mort subite de la princesse Carlotta, sa sœur aînée, épouse de l'infant don François de Paule, était regardée comme un événement de nature à donner à l'ex-régente plus de véritable modération. La princesse Carlotta, qui avait un caractère assez ferme et peu d'amitié pour sa sœur, avait adopté et fait adopter à son mari l'opinion progressiste, ce qui avait contribué à surexciter chez la princesse Christine les opinions contraires. Cette lutte n'existant plus, quelques personnes se flattaient de voir l'ex-régente puiser désormais ses inspirations à des sources plus libérales. On croyait également et par la même raison que le mariage de la jeune reine Isabelle avec le fils aîné de l'infant était aujourd'hui probable. Mais tout à coup l'insurrection, éclatant sur plusieurs points à la fois, est venue mettre en question tous ces projets et ces espérances. Plusieurs villes, selon l'expression espagnole, se sont prononcées. Le Gouvernement y a répondu par les décrets les plus révolutionnaires, et par l'ordre d'arrêter immédiatement les chefs du parti progressiste, et même des hommes jusqu'ici réputés modérés. Des mandats ont été lancés notamment contre MM. Lopez, Arguelles, Cortina, Madoz, Garnica, Serrano et Concha. Quelques-uns sont parvenus à s'y soustraire par la fuite. Il faut attendre les nouvelles.

Les dernières dépêches des États-Unis d'Amérique détruisent encore une fois les espérances qu'on avait pu concevoir d'une réduction dans le tarif. Trois propositions dans ce but, faites au congrès, ont toutes été repoussées, et le système dit protecteur compte aujourd'hui pour appuis des députés qui antérieurement le combattaient avec force. — On a proposé un projet de loi pour l'établissement d'un gouvernement territorial dans l'Orégon. Nous aurons à revenir sur cette question et sur celle du Texas, qui ne préoccupe pas moins l'Angleterre.

La flotte sarde qui doit se rendre devant Tunis a appareillé. Elle se composera de trois vaisseaux et de plusieurs autres bâtiments de guerre qui doivent être ralliés pendant la navigation. On a toujours lieu d'espérer qu'une démonstration et l'intervention de puissances amies suffiront pour déterminer le bey à accorder la réparation due, et qu'un engagement qui pourrait avoir des complications inattendues ne deviendra pas nécessaire.

Le *Magazine of Science* publie une annonce empruntée, dit-il, à un prospectus distribué à Liverpool par le lieutenant Morrison, pour la construction d'un immense paquebot que cet officier se propose d'établir, et qu'il appellera *le Léviathan*. Ce paquebot-monstre, que nous craignons bien de voir rester à l'état de puff, sera de la contenance de 32,480 tonneaux, et sera mû par trois vis d'Archimède ayant chacune la force de 800 chevaux. Son pont aura 182 mètres de long et 52 mètres de large. Sous le pont il y aura 1,000 cabines particulières; le salon commun sera carré, mesurant 33 mètres sur chaque côté et 5 mètres sous le plafond; l'équipage et les passagers pourront former un personnel de 5,650 individus. Le devis de construction monte à 3,750,000 fr., l'armement et l'ameublement à 1,250,000, au total 5,000,000 de fr. On estime que cinq voyages en Amérique, aller et retour, produiront une recette de 5,000,000 de fr.; en déduisant 1,750,000 fr. pour les frais, il restera de bénéfice annuel 3,250,000 fr. pour les propriétaires. Autour du pont sera disposée une route de plus de 500 mètres de long, pour faire des promenades à cheval et en voiture. Il y aura sur *le Léviathan* un parterre et un jardin potager, des serres, etc., sur un développement de 225 mètres. Le prix du passage, dans les meilleures cabines, y compris la table, n'excédera pas 400 fr. Cette immense machine flottante ne craindra rien de la violence des flots, et sera par sa masse même assurée contre tous les sinistres de mer. *Le Léviathan*, poussé par ses machines, de la force de 2,400 chevaux, sera encore aidé dans sa marche par des voiles, car il pourra porter 2,675 mètres carrés de toile: on calcule qu'il fera facilement 20 kilomètres à l'heure, et qu'il exécutera en dix jours le voyage de Liverpool à New-York. Pour chasser l'ennui, le vaisseau-monstre aura son théâtre pour mille spectateurs et sa troupe de comédiens; il aura aussi un amphithéâtre où l'on professera les sciences, où l'on exécutera des expériences nouvelles, enfin son bazar et son journal quotidien imprimé à bord. — Nous sommes convaincu que si quelqu'un de nos lecteurs apercevait et signalait une lacune dans ce programme, le lieutenant Morrison se ferait un devoir de la remplir à l'instant.

Un paquebot malheureusement plus réel, *le Shepherdess*, parti de Cincinnati pour Saint-Louis, avec un nombre de passagers que l'on évalue diversement de 150 à 200, s'est perdu à Cahokia-Bend, situé à moins de trois milles de Saint-Louis. Presque tous les passagers ont été surpris au lit par l'eau qui envahissait le navire. Cent seulement ont pu être sauvés. Le capitaine a péri des premiers; il laisse une femme et onze enfants sans fortune. — Un accident affreux est arrivé à l'école militaire de Saint-Cyr. Un élève de vingt-un ans, fils de M. de Castellane, ancien préfet, a été tué en faisant des armes avec un de ses camarades. Le fleuret de celui-ci s'est démoucheté et s'est introduit au travers du masque dans l'œil de son adversaire, et pénétrant dans le cerveau, a causé une mort presque instantanée. Il y a peu d'années un accident tout semblable est arrivé à l'École Polytechnique au fils du général Excelmans, qui, du moins, n'a pas succombé.

L'Institut vient de recevoir de la famille du célèbre ingénieur et mécanicien anglais James Watt, l'hommage d'un fort beau buste de cet homme illustre, qui a été placé dans la salle de l'Académie des Sciences. *L'Illustration* s'est empressée de le faire graver. — L'Académie française, qui avait à procéder au remplacement de MM. Campenon, Casimir Delavigne et Charles Nodier, s'était réunie jeudi dernier pour élire les successeurs des deux premiers. Trente-cinq membres étaient présents. M. Pasquier, dangereusement malade en ce moment, et M. de Saint-Aulaire, ambassadeur de France à Londres, sont les seuls qui n'aient pas répondu à l'appel. Trentre-quatre votants seulement se trouvaient dans la salle, mais M. de Salvandy est entré avant qu'il fut clos, et son bulletin passe pour avoir complété la stricte majorité de 18 voix obtenues par M. Saint-Marc-Girardin, qui a été proclamé membre de l'Académie; 8 voix se sont portées sur M. Emile Deschamps, 7 sur M. de Vigny, une sur M. Vatout. — La succession de Casimir Delavigne paraît être bien au-



(M. Richard Sheil, avocat de M. John O'Connell.)

trement difficile à recueillir. Sept tours de scrutin n'ont produit aucun résultat. Au premier et au quatrième tour, M. Emile Deschamps a compté, comme consolation de sa première défaite, 4 suffrages, et enfin une voix unique, les autres bulletins se sont véritablement partagés entre MM. Sainte-Beuve, Vatout et de Vigny. Ce dernier a obtenu, aux deux premiers tours, 7 voix qui ont ensuite presque toutes, et l'une après l'autre, déserté leur candidat. M. Sainte-Beuve en a réuni jusqu'à 17, et M. Vatout n'a jamais pu en conquérir plus de 16; mais au septième tour, une voix ayant déserté M. Sainte-Beuve et les deux concurrents étant devenus *ex-æquo* par l'obstination de trois des partisans de M. de Vigny, l'Académie a renvoyé cette élection au jour où sera ultérieurement fixée celle du successeur de Nodier.

Nous avons rendu un hommage funèbre, en tête de ce numéro, au général Bertrand. — Nous ajouterons ici à la mention que nous avons déjà faite plus haut de la mort de la princesse Carlotta d'Espagne, qu'elle était née le 24 octobre 1804; elle est donc morte à trente-neuf ans et trois mois. Mariée en 1810, elle laisse sept enfants dont l'aîné, le duc de Cadix, se trouve actuellement à Pampelune à la tête d'un régiment de cavalerie. Elle était fille du roi de Naples François I[er], et par conséquent nièce de la reine Marie-Amélie. Elle comptait onze frères et sœurs, parmi lesquels madame la duchesse de Berri et l'ex-reine régente. — Il ne nous reste plus qu'à enregistrer le décès du duc régnant de Saxe-Cobourg, frère du roi des Belges, et oncle de la duchesse de Nemours et du duc Auguste de Cobourg, époux de la princesse Clémentine d'Orléans. — Les nouvelles de Stockolm annoncent que le roi de Suède est fort dangereusement malade.



(Buste de Watt, donné à l'Académie des Sciences.)

Établissements industriels de Paris. — De l'Eclairage de la Ville de Paris, et de l'Eclairage au Gaz.

(Fabrication du Gaz. — Vue générale de l'usine de la Compagnie Parisienne, barrière d'Italie.)

Jusqu'en 1558, il n'y eut point à Paris d'éclairage public. Dans certaines circonstances, quand les violences, les meurtres, les tentatives d'incendie, les crimes de toute espèce venaient en plus grand nombre désoler pendant la nuit la capitale, on enjoignait aux propriétaires de placer, après neuf heures du soir, sur une fenêtre du premier étage de leurs maisons, une chandelle allumée dans un fallot, pour préserver les passants des attaques *des mauvais garçons*. On fut obligé de recourir à cette mesure, notamment en 1524, en 1526 et en 1553. De

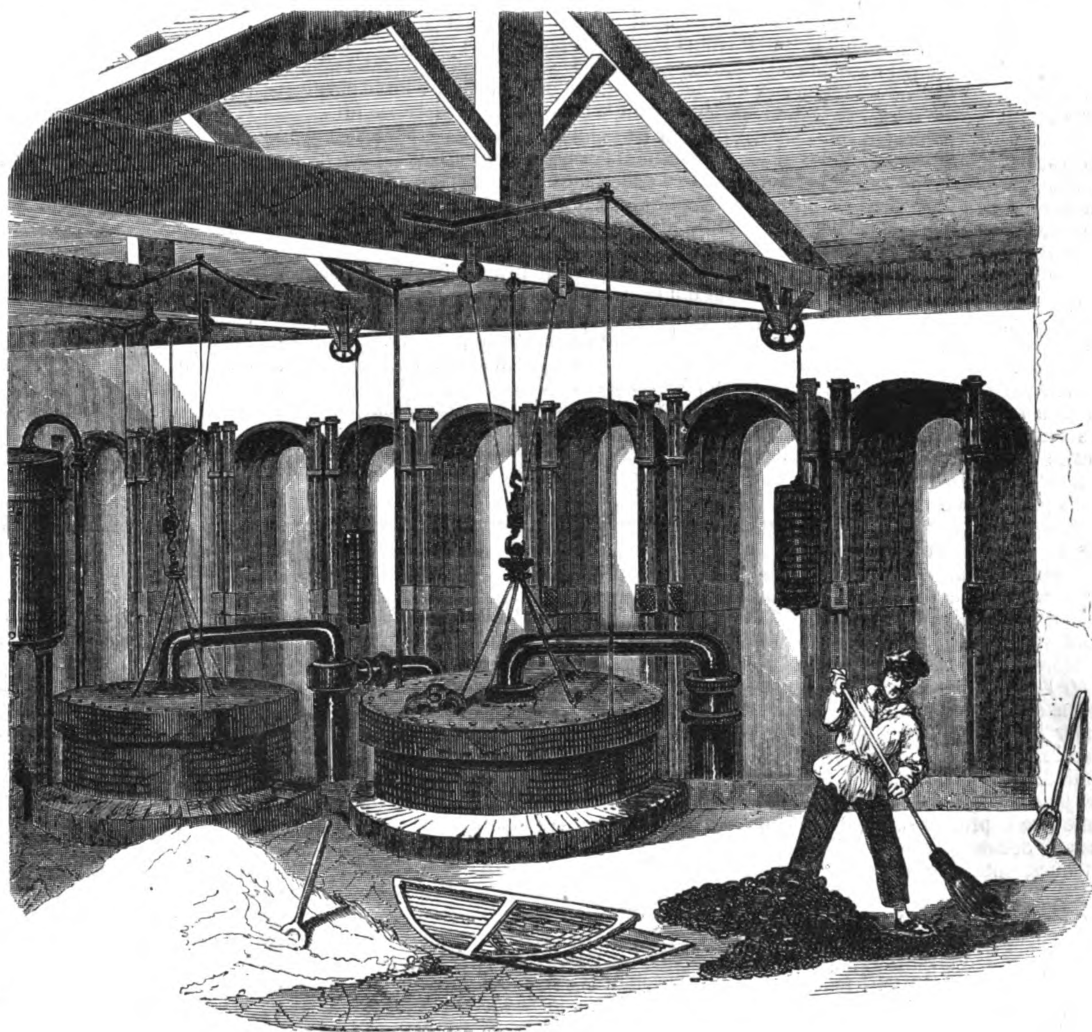
(Fabrication du Gaz. — Atelier de distillation.)

plus, chaque compagnie ou chaque personne qui, pendant la nuit, avait à parcourir les rues, portait sa lanterne. En octobre 1558, on prit le parti d'attacher des fallots aux encoignures des rues. Un règlement du mois de novembre de la même année, cité par Félibien, ordonne que « au lieu de fallots ardents seront mises lanternes ardentes et allumantes. » Un certain abbé italien, nommé Laudati, imagina d'établir à Paris une location de torches et de lanternes, dont le monopole lui fut accordé pour vingt ans, en mars 1662; il fut autorisé à exiger des voitures qui loueraient ses lanternes cinq sous par quart d'heure, et des piétons trois sous seulement.

En 1667, quand Louis XIV eut créé la charge de lieutenant de police, et en eut investi M. de La Reynie, ce magistrat comprit les devoirs que lui imposait l'état d'insécurité de Paris, dépeint par Boileau dans sa sixième satire :

... Sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques...
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est au prix de Paris un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue :
Bientôt quatre bandits lui serrent les côtés, etc., etc.

Parmi les améliorations introduites par La Reynie, on doit citer les mesures qu'il prescrivit pour l'éclairage public : on plaça dans toutes les rues des lanternes garnies de chandelles, ce qui parut alors un établissement si important et donnant à la ville un aspect si nouveau, que le gouvernement fit frapper à cette occasion une médaille, qui figure dans la collection numismatique du règne de Louis XIV, et portant pour légende : *Urbis securitas et nitor.*



(Fabrication du Gaz. — Atelier d'épuration.)

En 1745, un privilége pour des lanternes à réverbères fut accordé à un abbé Matherot de Preigney et à un sieur Bourgeois de Châteaublanc; mais ils ne purent se mettre en mesure de l'exploiter qu'en 1766. Ce perfectionnement fut fort goûté. — En 1721, les lanternes qui, primitivement, n'avaient été qu'au nombre de 2,736, étaient portées à 5,772; en 1771, on en comptait 6,232; en 1821, les rues et places de Paris étaient éclairées par 12,672 becs de lumière établis dans 4,553 lanternes, et les établissements publics par 482 lanternes contenant 688 becs. C'était, au total, 13,360 becs et 5,035 lanternes.

Londres était depuis longtemps éclairé au gaz, quand l'administration de la ville de Paris se détermina à en laisser poser quelques becs sur la voie publique, plutôt pour satisfaire la curiosité que dans la pensée bien arrêtée de recourir à cet éclairage. Ainsi, tandis que de l'autre côté de la Manche on avait, par une large application et déjà par une longue expérience, reconnu les bons et immenses effets de ce procédé inventé vers la fin du dernier siècle par l'ingénieur français Lebon, en France, à Paris, l'administration fermait les yeux à la lumière, et passait pour l'éclairage à l'huile des marchés qui devaient pour bien longtemps condamner nos rues à une clarté moins que douteuse. Les premiers essais d'éclairage par le gaz des rues de Paris qui aient été autorisés, remontent à 1821. Dès 1810, Londres avait commencé à l'adopter pour plusieurs de ses quartiers. En

1815, un ingénieur anglais avait cherché à établir à Paris l'éclairage au gaz, et à cet effet il avait construit une usine au Luxembourg, mais cette tentative, désastreuse pour les intéressés, fut bientôt abandonnée. En 1820, l'exploitation du Luxembourg fut reconstituée, les appareils de l'ingénieur anglais furent remplacés, et, au bout de quelques mois, la Chambre des Pairs, le théâtre de l'Odéon, et plusieurs établissements particuliers se trouvèrent éclairés. Le gaz fut même employé pour l'éclairage public de la rue de l'Odéon. Toutefois, malgré la création presque simultanée de plusieurs entreprises d'éclairage au gaz, le nouveau procédé demeura à peu près exclusivement affecté aux établissements particuliers, qui, du reste, ne l'adoptèrent que successivement et avec beaucoup de lenteur.

La première lanterne au gaz qui ait brûlé sur la voie publique dans Paris est, dit-on, celle du commissaire de police du faubourg Saint-Denis en 1819; elle était alimentée par un appareil établi dans une fabrique de produits chimiques située dans le voisinage.

A dix ans de là, à la fin de 1829, Paris ne comptait qu'environ 40 becs sur la voie publique; liée par la routine et par les traités qu'elle subissait fort patiemment, l'administration n'avait donné et ne donna, plusieurs années encore après, aucun développement sérieux à ce qui ne pouvait plus depuis longtemps être considéré comme un essai; et six ans après, à la fin de 1835, on ne comptait encore sur la voie publique à Paris que 203 becs brûlant pour le compte de la ville. 203

Depuis cette époque, chaque année a amené une progression sensible.

On a établi, en 1836,	un nombre de becs nouveaux de			383
—	1837,	—	—	528
—	1838,	—	—	167
—	1839,	—	—	555
—	1840,	—	—	827
—	1841,	—	—	1,129
—	1842,	—	—	2,099
—	1843,	—	—	977

Le nombre total des becs de gaz établis sur la voie publique pour le compte de la ville de Paris était donc, au 31 décembre dernier, de 6,868

On aura remarqué l'accroissement notable que l'éclairage au gaz a pris en 1842, et on aura été surpris de ne lui pas voir suivre cette progression en 1843 avec la même vivacité. C'est un des tristes effets des engagements pris et signés avec les entrepreneurs d'éclairage à l'huile, engagements qui rendront moins sensible encore l'accroissement annuel jusqu'en 1849, et qui ne permettront pas, peut-être, que Paris se trouve, à la fin de la première moitié du dix-neuvième siècle, entièrement éclairé au gaz. L'huile fournissait encore, au 31 décembre dernier, un nombre de becs publics précisément égal à celui que le gaz illumine, 6,868; mais, comme il faut à chaque lanterne à l'huile deux becs et souvent même trois, l'huile n'alimente que 3,175 lanternes. Ce nombre, joint aux 6,868 becs de gaz, complète un total de 10,043 lanternes.

Suivant les saisons, l'éclairage est général ou partiel. L'éclairage est général dans les mois de janvier, février, mars, octobre, novembre et décembre, c'est-à-dire que, pendant ces six mois tous les becs indistinctement sont allumés du jour au jour sans interruption. — L'éclairage est partiel pendant les six autres mois de l'année, c'est-à-dire que, selon les localités, le service d'une partie des becs est suspendu tout ou partie de la nuit lorsque la clarté de la lune peut y suppléer. — Ces derniers becs sont appelés becs *variables*; ceux qui sont allumés du jour au jour sont appelés becs *permanents*; le nombre des premiers est de 10,086, des derniers de 3,647. Aujourd'hui cette économie profite au budget de la ville, qui obtient un prix moins élevé en raison de cette extinction calculée. Sous l'ancien régime, il ne lui revenait rien de cette économie, et on imposait à l'entrepreneur, à cause de ce qui était considéré comme une tolérance, de servir, à des favoris et à des femmes *protégées*, des pensions dites *pensions sur le clair de lune*.

Le service de l'éclairage à l'huile est fait par un seul soumissionnaire. Six compagnies concourent à l'éclairage de la ville par le gaz, ce sont les compagnies Française, Anglaise, La Carrière, Parisienne, de Belleville et de l'Ouest. Les premières établies ont fait choix de quartiers qui présentaient d'incontestables avantages, c'est-à-dire la plus grande certitude de pouvoir desservir, outre les becs publics, des becs établis pour le compte de commerçants en boutiques ou de propriétaires. On estime, et l'administration de la ville admet que, pour qu'une compagnie puisse être indemnisée de ses premiers frais de pose de conduits et de ses frais quotidiens pour l'éclairage d'une rue, il faut que celle-ci puisse lui fournir, outre l'éclairage public, l'établissement d'un bec par cinq mètres de parcours. Or, là où l'éclairage particulier est nul, la compagnie serait en perte si elle était tenue de poser des conduites uniquement pour l'éclairage public, et la ville ne peut l'y contraindre qu'en l'indemnisant.

Si la ville ne peut pas toujours contraindre une compagnie à établir des conduites partout où elle les juge nécessaires, elle a ce droit toutes les fois qu'il y a garantie que le produit sera suffisant pour couvrir les frais. Ces charges des compagnies, ces obligations, auxquelles elles sont tenues, entraînent une idée de privilége. Il n'y a cependant point de privilége de droit établi à leur profit, mais il y en a un de fait auquel la ville, le service public, la voirie et les compagnies trouvent également leur compte. Presque toutes les rues de Paris sont percées, sous leur pavage, d'un égout et souvent de deux conduites d'eau. Si, à ces courants souterrains, qui nécessitent trop souvent des réparations et par suite l'interruption de la circulation, on eût laissé, en outre, toutes les compagnies de gaz qui se sont établies et toutes celles qui eussent voulu s'établir, ajouter des conduits en concurrence l'une de l'autre, il n'y eût pas eu de jour où une fuite n'eût rendu indispensable de bouleverser le sol, de pratiquer des tranchées, de barrer les rues; il eût fallu rechercher à quelle compagnie incombait la réparation. De là des lenteurs et de continuelles entraves. La ville a dû n'autoriser qu'une compagnie par rue ou plutôt par quartier; elle a tracé à chacune d'elles un périmètre, abandonné un parcours; elles se meuvent dans les limites qu'elle leur a posées. Ajoutons que, par suite de cette mesure, que tout rendait nécessaire, la voie publique, moins souvent bouleversée et interrompue qu'elle ne l'eût été, est bien éclairée, à un prix modéré, sans que les particuliers soient rançonnés, et que les compagnies établies réalisent toutes un bénéfice, suffisant même pour les moins bien partagées.

La fabrication du gaz offre un curieux, un imposant coup d'œil. La compagnie Parisienne, qui est située à la barrière d'Italie, et qui a un des parcours les plus étendus, sinon encore les plus fournis de becs, la compagnie Parisienne a bien voulu admettre nos dessinateurs dans son usine. Leur crayon donnera à nos lecteurs une idée de l'étendue, de l'immensité de ces sortes d'établissements. Mais il lui manquera la couleur pour bien rendre ces fournaises, ce rouge cerise devant lesquels seraient bien pâles les forges de Vulcain à l'Opéra. Cinquante fourneaux, rangés dans l'atelier de distillation, font dégager de la houille ce gaz qui doit se répandre sur Paris en torrents de lumière. Pour retirer le gaz inflammable, la houille est mise dans des cornues continuellement exposées à la chaleur rouge. Cette chaleur leur est communiquée par des fourneaux placés immédiatement au-dessous, ainsi qu'on le voit dans la gravure représentant l'atelier de distillation. Le gaz s'échappant des cornues passe dans un appareil de forme cylindrique et allongé, à travers lequel, après avoir plongé dans l'eau où il dépose les parties bitumineuses qu'il entraînait avec lui, il est dirigé vers l'atelier d'épuration où il circule dans une foule de tuyaux destinés à le refroidir et où il est mis en contact avec la chaux qui le débarrasse de son hydrogène sulfuré. De là enfin il se rend dans le gazomètre, d'où il ne sort plus que pour la consommation.

Bien des essais ont été tentés de nos jours pour surpasser et remplacer l'éclairage au gaz de houille. Beaucoup n'ont atteint ni l'un ni l'autre de ces buts. Quelques-uns, comme ceux dont le gaz de résine a été l'objet, ont donné des résultats satisfaisants au point de vue de l'effet, mais ont été reconnus inapplicables sous le rapport de l'économie. L'usine de Belleville, qui avait été fondée pour fabriquer du gaz avec de la résine, a dû se transformer et en venir au système de la fabrication par la houille. Une usine extra-muros, qui exploitait le procédé très-ingénieux de M. Selligue pour la production du gaz dit *gaz à l'eau*, vient également de se décider à extraire son gaz du charbon de terre. L'éclairage au gaz d'huiles essentielles, qu'on a voulu mettre en pratique sur la place du Musée, a présenté des difficultés pour le prompt allumage que le froid de l'hiver eût rendues plus grandes encore; il répandait une odeur qui eût été insupportable dans les intérieurs, et produisait une flamme fuligineuse qui obscurcissait et enfumait bientôt les réflecteurs et les verres. L'essai d'éclairage par les piles de charbon dont la place Louis XV a été le théâtre, et sur lequel *l'Illustration* a déjà donné quelques détails, est demeuré à l'état d'expérience de laboratoire. Son prix de revient n'a point été recherché, parce qu'il est demeuré démontré dès l'abord qu'il serait infiniment plus élevé que celui du gaz de houille. C'est donc à perfectionner celui-ci bien plutôt qu'à le remplacer que doivent tendre tous les efforts. En le purifiant avec soin, en en rendant la combustion inodore, en lui enlevant toute action sur les peintures et les dorures, les compagnies qui en exploitent la fabrication généraliseront son usage et le feront pénétrer dans l'intérieur des habitations privées. Là où les compagnies n'éclairent point moyennant un abonnement à forfait, mais où elles perçoivent un droit proportionné au gaz qui a été consommé, elles établissent ce qu'elles appellent un *compteur*, espèce de cylindre au travers duquel passe le gaz, et qui est muni d'un mécanisme servant à constater la quantité qui l'a traversé. On a plus d'une fois cherché, en Angleterre, à faire de cet appareil un dernier épurateur; si l'on arrivait sous ce rapport à un résultat satisfaisant, le gaz ne serait plus relégué au dehors des portes cochères, il monterait les escaliers, traverserait les antichambres et se verrait un jour, prochain peut-être, ouvrir à deux battants les portes des salons.

Fragments d'un Voyage en Afrique (1).

(Suite. — Voir t. II, p. 358.)

Le lion avait regagné sa tanière, emportant la proie qu'il venait de ravir; mais les habitants du douair se tinrent sur la défensive, et continuèrent à pousser des clameurs le reste de la nuit. Ce vacarme retentissait si désagréablement à mes oreilles qu'il m'empêcha de me rendormir. Je me tordais en efforts désespérés depuis une heure, lorsque le cheick du douair, qui, comme les autres, avait quitté sa couche au premier signal d'alarmes, ouvrit la porte de ma cabane et vint s'asseoir près de moi.

« Ne crains rien, *Roumi* (chrétien), me dit-il; le voleur n'osera plus revenir, et nous en sommes quittes pour un mouton. Le douair veille, et s'il tentait de recommencer son exploit, il n'aurait bientôt ni le pouvoir ni la volonté d'en faire ailleurs.

(1) La reproduction de ces fragments est interdite.

— Diable de voisins! dis-je en arabe. Je m'étonne que vous supportiez une pareille existence.

— Nous les connaissons trop bien pour les craindre beaucoup, reprit le cheick : ils sont nombreux dans les bois qui nous avoisinent, et n'y trouvent pas toujours de quoi se nourrir. Lorsque la faim les aiguillonne, ils parcourent et ravagent le pays; ils se transportent en troupes de six ou sept dans les lieux où ils prévoient qu'il y aura à voler, et notre douair, entre autres, est souvent honoré de leurs visites. L'un des maraudeurs se dévoue alors, franchit les palissades, saisit une proie, et va la partager avec ses compagnons qui l'attendent non loin de là, et se bornent à demeurer simples spectateurs du larcin; puis un autre s'élance à une nouvelle conquête, et ainsi de suite, jusqu'au dernier. C'est aux moutons qu'ils s'attaquent ordinairement. Si, dans leur route, des chasseurs attaquent la bande, un lion s'élance et ne cède qu'en mourant; un deuxième lui succède et tombe comme lui. Une chose qui te paraîtra extraordinaire, c'est que deux lions ne prennent jamais part au combat en même temps; celui auquel ils reconnaissent une plus grande force est toujours le premier sur la brèche. Cent hommes les attaquent-ils, ils périssent ou les terrassent; il n'y a pas pour eux de retraite. Rencontrent-ils un homme seul, si cet homme a un sabre et qu'il fasse mine de s'en servir, ils le laissent continuer son chemin; le frottement de la lame sur le fourreau les effraie; les étincelles que lance l'acier éblouissent leurs yeux; ils redoutent le poli d'un yatagan plus que la détonation de cinquante fusils. Lorsque les hommes qu'ils trouvent sur leur passage ne sont pas armés, ils vont droit à eux, les fixent et s'enfuient; puis ils reviennent, et reviennent encore essayer les mêmes moyens d'intimidation. Si les chasseurs montrent la moindre terreur, ils sont perdus : les lions s'élancent sur eux et les dévorent; si, au contraire, leurs traits reflètent la fermeté et l'impassibilité de leur âme, et qu'ils marchent résolument à leurs agresseurs en les accablant d'injures et en leur lançant des pierres, cela suffit pour disperser la troupe.

« Mon frère, ajouta le cheick, se trouva face à face, il y a quelques jours, avec un lion monstrueux qui dormait, étendu au soleil sur la route que tu vois d'ici. Il ne s'attendait pas à la rencontre et tressaillit d'abord; mais, se rassurant bientôt, il passa auprès de l'animal en vomissant des imprécations. Celui-ci leva nonchalamment la tête, le regarda, puis se recoucha sans plus de cérémonie.

« Quand les lions sont repus, on peut passer sans crainte auprès d'eux, souvent même ils se lèvent et se frottent aux vêtements du voyageur; ils permettent aussi qu'on les caresse; mais, lorsqu'ils sont affamés, l'audace et la présence d'esprit sauvent seules d'une mort certaine. L'homme n'a plus qu'à pousser des cris terribles, à lancer des pierres et à les poursuivre jusqu'à ce qu'il les perde de vue. Mais le courage dont on fait preuve dans ces occasions doit paraître naturel, car, s'il est emprunté aux dangers, l'animal le reconnaît bien vite, et alors tout est perdu. »

Le cheik s'arrêta à ces mots; mais ma curiosité n'était qu'à demi satisfaite, et je lui demandai quelques détails sur la chasse aux lions, dans laquelle les Arabes déploient une grande habileté. Il satisfit mes désirs avec empressement.

« Les Arabes, continua-t-il, chassent le lion de deux manières : dès qu'une bête de somme vient à mourir dans un douair, on la transporte en un lieu fréquenté par les lions; on suspend ses dépouilles à un arbre au-dessus d'un fourré de broussailles. Le lion, alléché par l'odeur, s'avance et s'apprête à l'emporter sur le bord d'une rivière où il prend ses repas, car il ne dévore jamais sa proie à l'endroit où il la trouve; mais en sentant de la résistance, il s'efforce de couper la corde. Alors, sans lui laisser le temps de respirer, les Arabes placés sur les arbres environnants déchargent leurs armes, et, visant au front, l'étendent presque toujours roide mort. Dans le cas où l'animal n'est que blessé, malheur à celui qui s'est placé sur un arbre d'un facile accès! il est victime de sa maladresse. Si l'arbre est inaccessible, le lion s'étend au pied et reste là jusqu'à ce qu'il meure ou soit vengé. On a vu des Arabes passer des journées entières huchés sur des arbres et ne devoir leur délivrance qu'à leurs compagnons. Le lion une fois étendu sur le sol, les Arabes ne se pressent pas trop d'abandonner leurs arbres, de crainte qu'un ou plusieurs compagnons de la victime ne soient embusqués près de là.

« D'autres fois, lorsque le sol est humide et qu'on a remarqué des traces de leur passage, les Arabes se réunissent au nombre de vingt ou trente; ils s'arment de piques et de fusils et suivent les traces aperçues. A mesures qu'elles s'effacent, ils se rapprochent de la retraite du lion et, au point où elles disparaissent tout à fait, ils décrivent un demi-cercle; les porteurs de piques marchent les premiers, les autres suivent. Lorsqu'ils découvrent le lion, ils forment le cercle entier et l'y enferment. La bête épouvantée veut fuir, elle tourne de tous côtés sans trouver d'issue; les piques lui barrent le passage. Enfin, après qu'elle a fait de nombreuses tentatives, on ouvre le cercle; elle va s'élancer, mais une décharge du second rang la prévient, et elle retombe mourante sur les piques.

« Les Arabes sont très-adroits à cet exercice, mais ils s'y livrent trop rarement pour détruire la race. Les lions fourmillent dans nos montagnes; leur force atteint un développement extraordinaire; leur taille égale quelquefois celle d'un gros âne; alors ils s'attaquent aux vaches et même aux chameaux, qu'ils chargent sur leur dos et emportent aussi facilement qu'ils le feraient d'un mouton. »

J'ai rapporté textuellement le récit du cheik. Plusieurs passages de cette narration paraîtront extraordinaires sans doute; ils m'ont étonné moi-même; mais ce que j'ai entendu raconter depuis par d'autres Arabes, au sujet de la chasse aux lions de la Matmata, les confirme entièrement.

L'aube parut au moment où le cheik finissait de parler; je le remerciai avec effusion de sa noble hospitalité, et je pris congé de lui et de son douair. Nous traversâmes, moi et mes gens, un grand nombre de montagnes avant d'atteindre la

vallée du Chélif. Je remarquai que, contrairement à celles que nous avions parcourues la veille, elles étaient cultivées dans toute leur étendue; des douairs d'un aspect agréable étalaient sur les flancs leurs vertes cabanes. Peu d'heures après avoir perdu de vue ces montagnes, nous arrivâmes à Milianah sans avoir éprouvé d'accidents. Le bon accueil que j'y reçus de Sidi-Mohamed-Ben-Allal me fit bientôt oublier mes fatigues et le triste séjour de Tazza.

On me dispensera de parler de Milianah, que nos expéditions ont assez fait connaître. A cette époque, elle appartenait à l'émir, qui en avait fait un des grands centres de sa puissance. Si mes observations ne m'ont pas trompé, les habitants de Milianah, comme ceux de la vallée du Chélif, sont bien disposés en faveur des Français; il en est de même pour les tribus campées entre cette ville et Médéah; tous désirent un changement de domination, mais ils voudraient qu'on les défendît contre Abd-el-Kader. Lorsque, en juin 1838, les Français entrèrent à Médéah en longeant la vallée du Chélif, les indigènes s'enfuirent dans l'intérieur pour ne pas se battre. Les gens de l'ouest seulement firent résistance.

J'étais depuis quelques jours dans la ville, lorsque l'émir y arriva lui-même à la tête de ses réguliers et des dignitaires de l'armée. Ayant à lui proposer un contrat de commerce, je m'empressai de demander une audience, qui me fut accordée pour le lendemain. Sidi-al-Kraroubi, ministre de l'émir, me prévint qu'elle aurait lieu dans la plaine, où son maître devait passer en revue toutes ses troupes. J'étais invité à assister à cette solennité.

Comme on le pense bien, je ne fermai pas l'œil de la nuit. Le jour me trouva debout et la tête appuyée sur l'un des poteaux de bois qui soutenaient la maison. Tout à coup un bruit extraordinaire se fit entendre au dehors, et les accords d'une musique sauvage retentirent à mes oreilles. C'était le corps de musique de l'émir qui nous régalait d'une aubade. Je n'ai jamais entendu de plus effrayante symphonie; néanmoins je fis contre fortune bon cœur, et je me rendis courageusement sur la place, où s'exécutaient les airs les plus grotesques qu'il soit possible d'imaginer. Les artistes qui troublaient de si grand matin les paisibles habitants des airs étaient, au dire des Arabes, des virtuoses distingués. L'émir était le créateur de cette société fort peu harmonique : à mesure qu'il avait vu sa renommée s'accroître, il avait augmenté sa maison.

Quelques objets de luxe s'étaient introduits insensiblement dans le ménage passablement spartiate du marabout, et il pensait que rien ne donnerait une meilleure idée de sa puissance que le déploiement de toutes ses richesses. C'est surtout dans une occasion aussi solennelle (la réunion de toute l'armée) qu'il fallait éblouir le vulgaire. Sa musique, qu'il considérait comme la plus brillante de toutes ses innovations, devait, selon lui, servir merveilleusement son dessein; mais, à coup sûr, si elle était assez agréable à la vue, l'effet qu'elle produisait sur les oreilles était essentiellement déchirant. Une douzaine de hautbois criards et de clarinettes fêlées, trois triangles, autant de tambours, quelques fifres qu'il eût été impossible d'accorder, et quatre mauvaises trompettes sans clefs, composaient cet orchestre charivarique. Jugez du tapage que devaient faire nos braves virtuoses quand ils soufflaient tous à perdre haleine; ils tiraient de leurs instruments des sons à faire reculer d'effroi les tigres les mieux aguerris.

Enfin, à notre grande joie, la musique cessa de jouer; l'émir parut en cet instant, et un hourrah général le salua. Il était suivi de ses lieutenants et des principaux cheicks des tribus; tous montaient des chevaux arabes, qu'ils maîtrisaient avec une étonnante habileté.

Le costume que portait Abd-el-Kader était fort simple et contrastait avec le luxe des habits de ses officiers. On l'aurait pris pour le dernier d'entre eux, n'eût été la vénération dont on l'entourait; chacun s'inclinait silencieusement sur son passage. Les hommages presque serviles de la foule s'adressaient plutôt au marabout qu'au chef de l'armée. Les Arabes ont, en général, un très-grand respect pour la religion et pour les hommes qu'ils croient inspirés de Dieu.

Abd-el-Kader pouvait avoir alors trente-trois ou trente-quatre ans; mais les jeûnes et les soucis du gouvernement avaient imprimé quelques rides précoces sur ses traits délicats. Sa taille est moyenne; sa constitution ne paraît pas très-robuste; la couleur de son visage approche du jaune : c'est de la pâleur brûlée par le soleil; sa physionomie est douce et agréable; il a presque toujours le sourire sur les lèvres, à moins qu'on ne parle de Dieu ou du Prophète. Dans ce cas, il devient sérieux, et affecte une extrême dévotion. Ses yeux sont petits, noirs et très-expressifs; de beaux sourcils, d'un châtain foncé, les surmontent; son regard est indécis d'abord, mais, à mesure que la conversation s'anime, il devient vif et perçant; son nez est régulier, son front découvert; son visage ovale est entouré d'une barbe noire, courte et claire; sa tête n'est pas développée; il a surtout des oreilles d'une petitesse remarquable; ses mains sont blanches et potelées, à faire envie à nos coquettes parisiennes; sa bouche est grande; elle laisse apercevoir assez volontiers deux rangées de dents belles et régulières. Il y a dans la démarche d'Abd-el-Kader un peu de cette affectation que donne forcément l'habitude du pouvoir; il porte entre les deux yeux une petite étoile bleue, emblème de la sainteté de sa mission. C'est un inspiré ou un homme essentiellement habile. Rien dans ses discours, ni dans ses actions, n'a pu donner là-dessus de renseignements précis. Il est à supposer, néanmoins, qu'il exploite le fanatisme de ses compatriotes, et qu'il n'est parvenu à se maintenir au-dessus d'eux que par des semblants de piété bien étudiés. Du reste, sa vue n'est pas faite pour effrayer : le sourire, qui se tient en permanence sur ses lèvres, est, au contraire, très-rassurant; sa voix est douce et flexible; ses gestes, empreints d'une majesté un peu forcée, ne perdent rien pour cela d'une espèce de gracieuseté instinctive; la fierté se peint dans tous ses mouvements : elle est dans toutes ses paroles. L'excessive négligence qu'il apporte dans sa toilette est un calcul. Il y a de l'orgueil même dans l'étalage de la misère.

Abd-el-Kader s'avança vers nous, porta la main à son cœur, en forme de salut, et nous invita du geste à le suivre. Son interprète m'annonça alors que le sultan allait inspecter l'armée, et que je pouvais l'accompagner.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Les petites Industries en plein vent.

(Voir t. II, p. 311.)

Jetons en passant un coup d'œil, mais rien qu'un, sur l'appétissant éventaire des marchandes de gâteaux placées sous le guichet du Carrousel. Quelle profusion! quel habile assortiment de friandises populaires! la brioche, le flan, éternelle tentation du gamin de Paris! le pain d'épices, véritable Protée de la pâtisserie, affectant toutes les formes, toutes les figures, depuis celle d'Abd-el-Kader, jusqu'à celle de l'Empereur sur son cheval de bataille! La galette feuilletée, cette amie inoffensive de l'estomac de la grisette parisienne!

Le soir, la marchande de gâteaux va dresser son modeste buffet devant les théâtres du boulevard du Temple. Ce n'est plus seulement à la gourmandise, à la fantaisie qu'elle s'adresse : il s'agit de contenter des appétits réels, des estomacs exigeants. Les spectateurs des petites places de la *Gaieté*, du *Cirque*, des *Folies-Dramatiques*, ont souvent oublié l'heure du dîner pour celle du plaisir. Depuis trois heures de l'après-midi, ils ont fait queue dans la barrière du théâtre pour conquérir une place bonne ou mauvaise dans les combles de la salle; mais le traître et le tyran ont la voix sonore, et cela suffit... suffit pour le plaisir, car vers le troisième ou le quatrième entr'acte, le dîner oublié vient réclamer ses droits par des tiraillements importuns. Le dîner n'est pas loin, il n'est pas cher : pour 3 sous, l'habitant du paradis obtient de la marchande de gâteaux la pomme en chausson ou la tranche de veau également revêtue de sa robe de chambre de pâte ferme et dorée; puis, pour le modique supplément de 5 centimes, il se désaltère à la fontaine du marchand de coco, qui fait tinter à grand bruit son grand verre de métal; l'honnête limonadier tourne le robinet de sa fontaine et fait écumer dans la coupe le sirop de réglisse, en hiver; en été, la limonade au vinaigre; dans la saison de la canicule, il débite aussi des glaces et sorbets au citron, à la vanille, à la groseille, aux prix de 1 sou ou de 2 liards.

Ainsi rassasié, désaltéré, rafraîchi, le spectateur regagne sa place et se sent plus dispos pour applaudir son acteur favori et pour pleurer sur les malheurs de l'héroïne. Mais s'il est au théâtre avec sa femme ou sa prétendue, il ne rentrera pas sans garnir ses poches de quelques galanteries que lui vendra la marchande d'oranges... vraies oranges du Portugal!... ou sa voisine la marchande de pommes, ou son autre voisine la marchande de marrons.. il n'oubliera pas le bâton de sucre d'orge pour le *mioche*. Et le voilà plus content, plus heureux, plus fier que le brillant lion de l'avant-scène, qui bâille dans son fauteuil de velours en offrant des pastilles d'ananas à sa belle voisine, laquelle n'est souvent que la fille déchue de l'honnête marchande de gâteaux.

Reprenons, s'il vous plaît, notre promenade d'observateurs, et retournons sur le quai des Tuileries; cette petite digression nous en a passablement éloignés. Traversons la chaussée sans trop de crainte pour le lustre de nos chaussures; le petit boueur que vous voyez là-bas vient de nettoyer le pavé et de tracer un étroit sentier dans la fange qui couvre le sol. Il demande, pour ce service, quelque monnaie aux passants. D'autres, plus industrieux, jettent, les jours de grandes pluies, des ponts volants sur les ruisseaux des vieux quartiers; le piéton généreux, qui consent à se soumettre au droit de péage, peut s'aventurer sans danger sur la planche étroite, car le petit ingénieur la maintient pour lui du pied et de la main; mais gare à l'avare qui s'y hasarde sans payer le tribut! ma foi, pour lui, le pont sera livré à son propre équilibre, combattu par l'inégalité des pavés, par l'impétuosité du torrent, par l'inhabileté du pied peu marin qui se pose sur la planche frêle et chancelante... et... si elle tourne... au milieu du trajet... si notre avare culbute en pleine rivière... tant pis pour lui... à qui la faute?...

Voici enfin, à l'extrémité sud du pont des Arts, en face de l'Institut, ce berceau de la littérature, une vieille et poudreuse industrie que l'on peut en appeler le tombeau. Le bouquiniste, noir et sinistre industriel, dans l'honnête acception du mot, sorte de croque-mort littéraire, qui ensevelit dans ses cases de sapin, comme dans des bières funéraires, tant d'œuvres avortées, créées pour l'immortalité, le bouquiniste est venu exposer, comme une ironie, sa collection de livres trépassés, dans le voisinage même du palais des écrivains immortels! Grande et muette leçon sur la vanité des choses littéraires de ce monde!

Le bouquiniste étale sa marchandise sur le parapet des quais, depuis le pont du Carrousel jusqu'au pont Saint-Michel; on l'aperçoit aussi sur le quai du Louvre, sur le quai de l'Horloge, aux deux angles du Pont-Neuf qui font face à la statue d'Henri IV, sur le Pont-au-Change, sur le quai aux Fleurs, et dans mille petites ruelles noires et boueuses du vieux Paris. Cet estimable commerçant semble être le contemporain de ses bouquins les plus vénérables par leur âge et leur vétusté; il a même avec eux plus d'un point de ressemblance : il est vieux, usé, ratatiné, poudreux, plissé, rogné aux angles, comme le plus vieux de ses vieux livres. Son dos voûté imite la reliure à dos brisé des vieilles éditions; sa peau jaune et luisante semble empruntée au parchemin séculaire qui revêt un *Amyot* primitif; jamais marchand ne s'est mieux incarné dans la physionomie de sa marchandise. Le bouquiniste, c'est l'homme à l'état de bouquin.

Exposé par état à toutes les intempéries des saisons, il porte par mesure hygiénique un respectable bonnet de soie noire sur sa tête chenue que surmonte d'ailleurs une vieille casquette à visière. Son petit corps grêle est protégé contre la brise et le brouillard par un petit manteau râpé qui le recouvre comme une cloche, et ses mains basanées se cachent sous les mailles de gros gants de tricot vert.

Que dirai-je de sa science, de sa littérature?... M'accusera-t-on de calomnie, si je dis que plus d'un bouquiniste sait à peine lire et signer son nom? Faut-il le blâmer de cette sage ignorance?... et n'est-il pas heureux de ne pouvoir lire les livres qu'il vend?

Pour lui le livre est une chose, et rien de plus, une chose qui vaut de 25 centimes à 1 franc, selon sa reliure et son format. Il les classe ainsi, d'après leur valeur matérielle, dans de petites cases en forme de pupitres dont il couvre les quais. Puis il se promène stoïquement dans la brume ou au soleil, devant son étalage, battant la semelle sur le pavé pour se réchauffer les pieds et soufflant dans ses gros gants verts. Il voit sans s'émouvoir de nombreux amateurs s'arrêter devant ses tablettes, examiner ses volumes pendant de longues heures, les déranger, les feuilleter, les parcourir, puis les replacer dans le rayon et s'éloigner sans acheter, sans même remercier ni saluer le pauvre marchand grelottant.

Cette race peu lucrative de chalands prend le nom de *bouquineurs*. Le bouquineur passe ses journées entières devant l'étalage du bouquiniste; c'est là son cabinet de lecture, sa bibliothèque. Il passe en revue toutes ces vieilleries littéraires ou scientifiques, parmi lesquelles se trouvent parfois enfouis des trésors. Il en est qui, ardents à cette recherche, y consacrent non-seulement quelques heures, quelques journées, mais leur vie entière, en font leur occupation, leur profession : à l'heure où l'employé se rend à son bureau, ils se rendent à leur poste, et commencent leurs fouilles cent fois recommencées. Ne croyez pas que l'heure des repas interrompra ce travail passionné : le bouquineur déjeûne en bouquinant; il s'est muni, en venant, de son petit pain quotidien ou de sa brioche, et rien ne le distrait jusqu'au soir, si ce n'est l'heure du détalage, ou quelque averse subite. Ce dernier accident ne le prend pas au dépourvu, car il ne marche jamais sans un immense parapluie, moins destiné à garantir son feutre hérissé et son habit noir râpé aux coudes, qu'à protéger ses livres, ses précieuses trouvailles, contre les injures du temps.

Mais, à côté du bouquineur qui achète, on voit une catégorie plus nombreuse encore de bouquineurs qui n'achètent pas. Ils se bornent à lire, à s'instruire, à se meubler l'esprit d'une encyclopédie de connaissances qu'ils butinent dans les rayons du pauvre industriel, eux, pauvres affamés de science. On en a vu qui, animés pas cette fièvre d'apprendre, ont commencé et complété une instruction, sinon brillante, suffisante du moins, que leur pauvreté ne leur permettait pas d'acquérir.

Quand le bouquineur qui achète déniche un ouvrage qui lui convient, il s'avance vers le bouquiniste et lui montre sa conquête. Celui-ci ne regarde pas le titre de l'ouvrage, il se contente de demander dans quelle case on l'a pris. « Dans celle-là. — C'est 25 centimes. — Non, dans cette autre. — C'est 10 sous. — Ou bien dans cette troisième. — Alors, monsieur, c'est 1 franc. »

A la fin d'une bonne journée, le bouquineur s'en revient triomphant dans son réduit encombré. Il est bardé de bouquins, il en a dans toutes ses poches, il en a sous tous ses bras, il en a dans les revers de son habit et de son gilet, il en a dans son chapeau, il en a dans son parapluie; il en mettrait dans ses bottes, s'il ne portait pas de souliers. Il entasse ses volumes dans sa chambre exiguë, au grand mécontentement de sa servante ou de sa femme, qui, lorsque l'encombrement devient par trop incommode, fait en cachette, en l'absence du maniaque, venir l'épicier voisin, afin de rétablir la circulation.

Au demeurant, c'est une pauvre industrie que celle du bouquiniste en plein vent : la plupart des auteurs dont se compose son fonds de commerce ont réduit leurs libraires à la misère; pourquoi n'enverraient-ils pas leur bouquiniste à l'hôpital?

Puisque nous avons suivi le bouquiniste jusque sur le pont Saint-Michel, suivons la rue de la Barillerie, et allons faire un tour de promenade sur le marché aux Fleurs. Quel contraste entre ces deux industries si voisines! Ici tout est frais, tout est gracieux, tout exhale un délicieux parfum! C'est ici que Fleur-de-Marie est venue acheter son pauvre rosier chéri; que la joyeuse grisette du quartier latin vient chercher le vase de réséda ou de violettes qu'elle place sur la fenêtre de l'étudiant; que l'ouvrière laborieuse vient choisir la fleur préférée qui doit égayer sa mansarde; que le mari fidèle et attentionné fait emplette du fastueux dalhia, offrande destinée à célébrer la fête de sa femme. Ici les visages des chalands offrent encore un reflet de la marchandise qu'ils convoitent : ils sont riants, épanouis, ouverts... comme celui du bouquineur était jaune, poudreux et renfrogné.

Mais nous vivons dans le siècle de la concurrence : ce vieux et respectable bazar de la Flore parisienne, autrefois sans rival, voyait accourir de tous les points de la capitale, à pied, en omnibus, en fiacres, en équipages, tous les fidèles adorateurs de la florissante déesse; pas un aristocratique salon, pas une riante chambrette, qui ne tirât du quai aux Fleurs son atmosphère suave et embaumée.

Aujourd'hui il règne encore, mais il ne règne plus seul. Deux autres marchés se partagent sa couronne odorante; l'un étale ses gracieuses richesses dans le riche quartier de la Chaussée-d'Antin, et déroule aux pieds de la Madeleine son merveilleux tapis aux mille couleurs, aux mille parfums; l'autre, plus modeste, mais plus joyeux, plus animé, improvise chaque semaine un ravissant parterre autour des cascades du Château-d'Eau, à l'extrémité du boulevard Saint-Martin, au commencement du boulevard du Temple; c'est là

(Vue générale du Boulevard du Temple. — Marchands ambulants.)

que le jeune fantassin sentimental retrouve la petite bonne, *sa payse*, à laquelle il offre en soupirant l'humble bouquet de

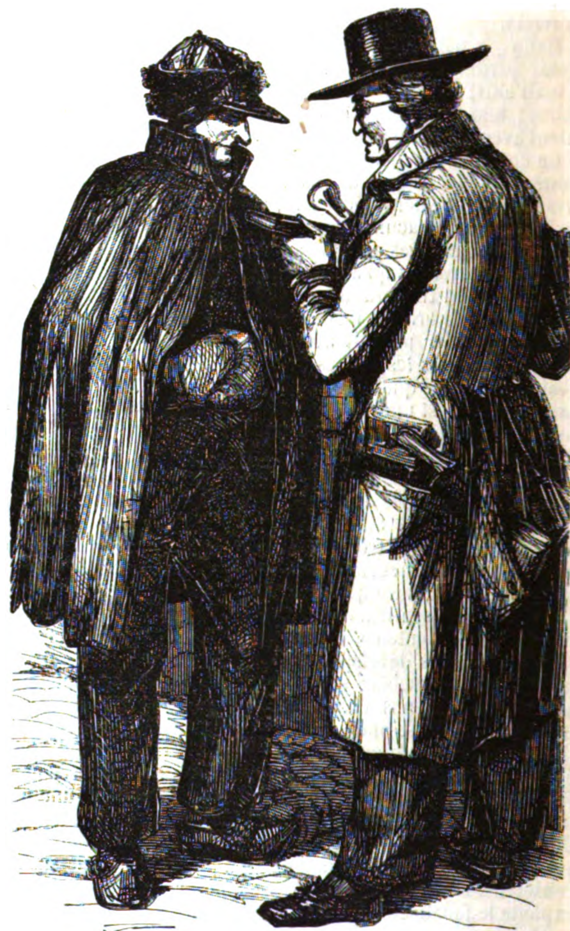


(Un pont volant sur un ruisseau.)

violettes, ou le vase de giroflée; c'est là qu'accourent, de tous les ateliers d'alentour, des troupes rieuses de folâtres ouvrières; l'actrice des boulevards, en négligé du matin, s'y promène comme dans son jardin, et vient choisir les fleurs favorites dont elle emplira les vases de sa cheminée et la rustique jardinière de son mystérieux boudoir; — le bon bourgeois du Marais, qui l'a applaudie la veille à l'un des théâtres voisins, la reconnaît, et se range respectueusement pour la laisser passer. Il serait fort tenté de lui adresser un galant madrigal; le lieu et la circonstance prêteraient si bien à la comparaison poétique; mais on pourrait le voir et l'entendre, et madame son épouse ne plaisante pas sur un pareil sujet; il résiste à la tentation, et va marchander une botte de mouron pour ses serins : c'est plus sage.

En traversant l'antique quai aux Fleurs, ce pays limitrophe du pays Latin, n'avez-vous pas entendu le cri nasillard du marchand d'habits. C'est dans ce quartier, peuplé de jeunes étudiants, que le marchand d'habits exerce de préférence son industrie quelque peu israélite. Il sait que l'étudiant de première année ne tardera pas à vouloir se défaire de sa défroque provinciale, pour l'échanger contre un fac-simile de la peau du lion parisien; que celui de seconde ou de troisième année a souvent des besoins imprévus vers le 15 du mois, alors que la trop mince pension paternelle est déjà épuisée, et que les jeudis de la Chaumière, les lundis du Prado, les samedis de l'Opéra, au temps du carnaval, exigent impérieusement un supplément de budget dans l'escarcelle du besogneux habitant de la rue Saint-Jacques et de la rue de La Harpe. Voilà le marchand d'habits, joyeux, mes pauvres compagnons! Vendez lui l'utile pour avoir l'agréable; vendez lui le manteau, le pantalon, la redingote, pour avoir de quoi payer le costume de débardeur ou de ravageur. Ecoutez; c'est lui qui passe : *Marchand d'habits! habits... habits...* — Appelez-le! sifflez-le! il vous a vu... il monte... le voilà dans votre mansarde. Il salue à peine; il jette un regard observateur autour de lui, et suppute le prix qu'il vous offrira d'après l'urgence de vos besoins, que lui révèle le délabrement de votre chambre. Plus l'urgence sera impérieuse, plus le besoin sera grand, plus bas sera son prix! Telles sont ses mœurs commerciales! — De ce superbe manteau de cinquante écus, il vous offrira avec efforts vingt livres... de ce pantalon de casimir, six francs... de cette redingote toute neuve, dix ou quinze francs tout au juste... et, par-dessus le marché, il vous demandera ce vieux gilet, ce vieux chapeau, ces vieilles bottes! — Vous vous récriez; vous l'appelez juif, arabe, usurier! — Il vous tourne stoïquement les talons, passe la porte, et descend lourdement l'escalier, bien convaincu que vous le rappellerez, et que vous finirez par accepter son marché usuraire; il vous compte alors vos trente-cinq ou quarante livres, tout en vous faisant remarquer que vous faites une excellente affaire, que vos effets tout neufs sont dans un état pitoyable, et qu'il lui faudra dépenser plus de soixante francs en réparations. — Puis il s'éloigne emportant son butin; et, parvenu dans la rue, il vous lance d'une voix narquoise et moqueuse son cri d'oiseau de proie: *Mar....chand d'habits... habits... habits...*

En passant sur le Pont-Neuf, nous pouvons remarquer une des plus curieuses petites industries en plein vent qui s'exer-



(Le Bouquiniste et le Bouquineur.)

cent sur le pavé boueux de la capitale. Voyez ce vieux bonhomme déguenillé, et sa digne et symétrique épouse, assis,

dès le matin, sur de vieilles chaises placées tout au bord du trottoir, et tournant le dos à Henri IV ! La partie inférieure de ce siége grossier est fermée, et forme une boîte ; au milieu du dossier est fixé un poteau, qui s'élève peu majestueusement vers les regards des passants, et supporte un écriteau où sont barbouillés ces mots, dans lesquels la grammaire et la syntaxe hurlent et miaulent de la façon la plus terrible : *Jean et sa femme tond les chiens — coupe la queue aux chats — et va-t-en ville.*

On se demande comment ces braves gens peuvent gagner leur vie au moyen de cette bohémienne industrie. C'est à peine si, au fort de la canicule, on voit une vieille rentière du Marais, ou un vénérable employé à douze cents francs, amener, par-ci, par-là, un client, ou plutôt un patient, à ces estimables barbiers de la race canine ; et encore l'opération n'est-elle guère mieux payée qu'une barbe ou une coupe de cheveux humains ! Comment donc font-ils pour vivre ?.... C'est ici que l'industrie a besoin de toutes ses ressources infinies pour pouvoir donner le pain et le gîte à ses fidèles et humbles sectateurs. Si Jean et sa femme *travaille* rarement sur le trottoir du Pont-Neuf, il faut croire que, plus souvent, *il va-t-en ville*, qu'il a des pratiques assez bien douées par la fortune pour se faire tondre et accommoder à domicile, trouvant trop roturier, trop *peuple* de venir s'étendre sur le dos, les quatre pattes en l'air et le museau renversé, sur le pavé du pont, aux yeux de tous les passants, pour livrer leur toison aux ciseaux de ces artistes en plein vent. Les chiens et les chats de bonne maison sont un peu plus aristocrates que cela ! — Aux profits de cette clientèle secrète, Jean et sa femme ajoutent encore ceux de la traite de leurs clients et des descendants de ceux-ci. Le caravensérail dans lequel ils enferment leur marchandise vivante, c'est précisément cette espèce de boîte que forme la base de leur chaise : c'est là que le petit chien et le jeune chat sont emprisonnés pêle-mêle et vivent, dans la meilleure intelligence, de la maigre bouillie qu'on leur distribue deux fois par jour, jusqu'à ce qu'un chaland compatissant les retire de ces limbes ténébreuses pour les admettre dans le paradis du foyer domestique.

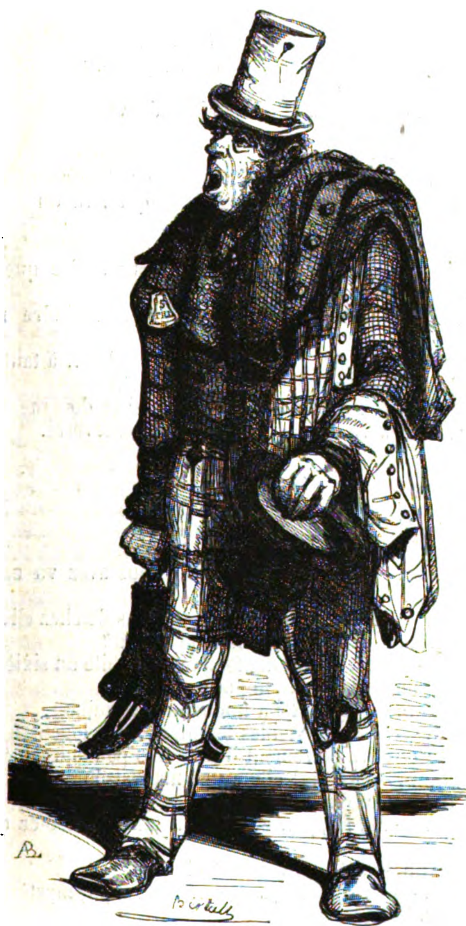
Jean et sa femme *est* encore le médecin de sa clientèle à quatre pattes ; *il* en *est* le Purgon, si le cas l'exige ; il en est le Fleurant, si la maladie le prescrit. Le malade succombe-t-il, il se charge en pleurant de ses funérailles. Les funérailles consistent à écorcher le défunt et à vendre sa peau... Que Dieu nous garde de sonder plus avant ce mystère ! Honnêtes gargotiers des barrières et des *tapis francs* de la Cité, servez chaud, et que vos pratiques digèrent en paix !!!


(Vue du Marché aux fleurs du Château-d'Eau.)

Le tondeur de chiens, dans la chaude saison, ajoute aux mille spécialités de son industrie celle de baigneur de chiens ; il conduit ses pensionnaires sous une arche du Pont-Neuf, et leur donne des leçons de natation et de propreté. L'hiver, il remplace cette branche impossible de son art par l'exercice de quelques petites professions libérales, telles que celle de commissionnaire et de décrotteur. En toutes saisons, il vend la toison des caniches à certains marchands de laine à matelas, et des peaux de chats aux marchands de peaux de lapins, qui les revendent à quelques fabricants marrons de fourrures de martres ou de renards de Russie. Plus d'une sensible lorette qui pleure son angora défunt le porte peut-être à ses bras sous la forme d'un manchon, ou au bas de sa robe en façon de garniture fourrée !

O mystères de l'industrie !

Mais la plupart des petits métiers sont bien plus restreints que celui-là, et ne peuvent sortir du cercle étroit d'une spécialité unique. Ainsi le pauvre rémouleur qui va par les rues, chargé de sa lourde machine, appelant le travail qui ne vient pas toujours ! Ainsi le petit décrotteur, qu'a ruiné pour toujours le grand décrotteur en boutique, et qui, tristement assis sur sa boîte, regarde, d'un œil découragé, passer devant lui les pieds hâtifs des piétons. Ainsi encore ces troupes de pauvres enfants alsaciens qui, pâles, blêmes, transis de froid et de faim, s'arrêtent sous vos fenêtres et improvisent un naïf concert qu'il leur faut recommencer bien des fois avant d'avoir recueilli le pain de la journée. Puis voici, au coin d'un trottoir, un industriel moins souffreteux, un hardi faubourien, qui établit son petit éventaire sur lequel il lance à tour de bras, et en feignant de rassembler toutes ses forces, des crayons effilés dont la pointe résiste à cette double épreuve... Qui ne voudrait lui acheter des crayons aussi merveilleux ? Cet autre pousse devant lui, sur un petit train de chariot, un assortiment complet d'ustensiles de ménage, et il offre chacun de ses articles... pour combien ? Pour cinq sous !... vingt-cinq centimes, au choix ! Cinq sous ! vingt-cinq centimes la pièce !... — Plus loin un autre commerçant, traînant aussi sa petite boutique chargée de mille objets divers, invite les passants à s'arrêter, à examiner, à choisir... Il vend... ou plutôt il donne... il donne tout son étalage... à un sou... à un sou la pièce !...


(Le Marchand d'habits.)



(Le Tondeur de chiens.)


(La Boutique à un sou.)

ÉTUDES COMIQUES.

—

Le Trembleur, ou les Lectures dangereuses.

(Suite et fin. — Voir t. II, p. 362.)

—

Scène VII.

M. TOUCHARD, M. RONDIN.

M. RONDIN. — Ah çà, voyons... allez-vous m'expliquer...

M. TOUCHARD, *se laissant tomber sur une chaise, et tendant la lettre à Rondin.* — Lisez! lisez!...

M. RONDIN, *étonné.* — Qu'est-ce que c'est que ce papier?

M. TOUCHARD. — La lettre... la lettre de ma femme... que j'ai interceptée... Ah! c'était une inspiration... Il y a une Providence!

M. RONDIN. — Mais il est peut-être des secrets qu'un mari ne doit confier à personne... pas même à son meilleur ami...

M. TOUCHARD. — Quoi! vous vous figurez que c'est un billet d'amour... une trahison conjugale... ce ne serait rien!

M. RONDIN. — Comment, rien!

M. TOUCHARD. — Ce ne serait qu'une affaire de police correctionnelle... mais, ceci...

M. RONDIN. — Qu'est-ce donc?... vous m'effrayez...

M. TOUCHARD, *tragiquement.* — Une affaire de cour d'assises!... Lisez, Rondin, lisez!...

M. RONDIN, *déployant la lettre, à part.* — Ma parole d'honneur, je crois que je tremble. (*Il lit.*)

« Ma chère madame Gibert,

« Je suis très-satisfaite de *la poudre anonyme* que vous m'avez vendue il y a quinze jours... l'effet en est merveilleux, ainsi que vous me l'aviez promis... Mon mari ne s'est aperçu de rien... Remettez-en une seconde boîte entièrement semblable à la première à la personne qui vous portera ce billet. Cachetez bien. Je vous recommande par-dessus tout la discrétion, le secret, le mystère. Vous comprenez que ces choses-là doivent se cacher comme un crime.

« Votre dévouée,

« Femme TOUCHARD. »

M. TOUCHARD. — Est-ce clair?

M. RONDIN. — Je suis confondu!... Mais pourtant je ne puis croire...

M. TOUCHARD. — Non: vous ne croirez qu'après mon autopsie.

M. RONDIN. — Mon ami, du calme, je vous en conjure... Ne vous hâtez pas d'émettre un soupçon aussi odieux...

M. TOUCHARD. — Que je ne me hâte pas!

M. RONDIN. — Non; il y a là-dessous un malentendu, j'en suis sûr... Un mot d'explication de madame Touchard, et tout ce mystère s'éclaircira... Il faut l'interroger... à l'instant même... Je ne veux pas que vous gardiez une minute de plus des idées outrageantes pour votre femme...

M. TOUCHARD. — Prenez garde, prenez garde, monsieur Rondin... un tel zèle dans une circonstance comme celle-ci...

M. RONDIN. — Allez-vous me soupçonner aussi?... Mais c'est de l'égarement!...

M. TOUCHARD. — Eh bien! jurez-moi sur l'honneur de faire ce que je vais vous dire.

M. RONDIN. — Parlez...

M. TOUCHARD. — Rendez-vous avec cette lettre chez cette dame Gibert... et rapportez-moi la boîte qu'elle vous remettra.

M. RONDIN. — Que voulez-vous faire?

M. TOUCHARD. — Vous refusez? J'irai donc moi-même...

M. RONDIN. — Non; restez... j'y vais... Mais soyez prudent... point d'éclat... Point de violence jusqu'à mon retour.

M. TOUCHARD. — Je vous le promets... D'ailleurs, il est nécessaire que mes soupçons ne transpirent point, afin que les perquisitions de la justice...

M. RONDIN. — Y pensez-vous?...

M. TOUCHARD. — Allez, au nom du ciel! allez chercher cette *poudre anonyme!*... Sans cette pièce de conviction, on ne pourrait rien établir... Allez, et veuillez passer chez mon médecin, et le prier de venir tout de suite...

M. RONDIN. — Est-ce que vous souffrez?

M. TOUCHARD. — Je ne sais pas... mais je veux voir mon médecin. (*M. Rondin sort.*)

Scène VIII.

M. TOUCHARD, puis JOSEPH.

M. TOUCHARD, *seul.* — Empoisonneuse!... Je suis le mari d'une Lescombat... d'une marquise de Brinvilliers!... Qui l'aurait dit? grand Dieu!... Une femme qui, depuis vingt-cinq ans, m'accable de soins, de marques de tendresse... Fiez-vous donc aux apparences!... On ne sait jamais ce qu'il y a dans le cœur... Sans ma prudence, je partageais le sort du malheureux forgeron du Glandier. Mais, grâce au ciel et à ma *Gazette des Tribunaux*, j'ai su prévenir le crime... Prévenir!... que dis-je?... qui le sait?... cette première boîte!... J'ai peut-être absorbé un poison lent... je descends peut-être, sans m'en apercevoir, dans la tombe... Ah! misérable épouse!...

JOSEPH, *entrant et fouillant dans ses poches.* — Monsieur...

M. TOUCHARD. — C'est Joseph!... un des complices, je n'en puis douter...

JOSEPH. — Monsieur, vous n'auriez pas vu la lettre que madame m'avait donnée à porter?

M. TOUCHARD. — Tu l'as perdue?

JOSEPH. — En sortant de chez M. Bellemain...

M. TOUCHARD, *l'interrompant.* — T'a-t-il remis cet acte?

JOSEPH. — Non, monsieur: il a dit qu'il voulait vous parler avant de le faire.

M. TOUCHARD. — Ah!... Eh bien! j'irai lui parler...

JOSEPH. — Et quand j'ai mis la main dans ma poche pour prendre la lettre... absente... disparue... Madame va être d'une colère!...

M. TOUCHARD. — Et, dis-moi, tu n'es pas allé jusque chez madame Gibert?

JOSEPH. — Tiens!... vous savez!... Vous avez trouvé la lettre?...

M. TOUCHARD. — Entre là... entre dans ma chambre...

JOSEPH. — Pourquoi faire?

M. TOUCHARD. — Entre toujours...

JOSEPH. — Mais la lettre de madame?...

M. TOUCHARD. — Entre, te dis-je!

JOSEPH. — Voilà, monsieur, voilà... (*Il entre dans la chambre; Touchard ferme vivement la porte à double tour et retire la clef.*)

M. TOUCHARD. — Je le tiens!

JOSEPH, *du dedans.* — Monsieur... monsieur... vous m'enfermez!...

M. TOUCHARD. — Il faut qu'il reste au secret jusqu'au moment de l'interrogatoire...

Scène IX.

M. TOUCHARD, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN. — Eh bien! monsieur Touchard... on vient de me dire que vous me demandiez tout de suite, tout de suite... Est-ce que nous sommes malade?

M. TOUCHARD. — Docteur, vous allez apprendre des choses qui vont bien vous étonner.

LE MÉDECIN. — Et quoi donc, mon cher monsieur Touchard?

M. TOUCHARD. — Il n'est pas encore temps de parler clairement... Mais dites-moi avec franchise, sans me rien déguiser, la main sur la conscience... quels étaient les symptômes de la maladie que j'ai faite il y a deux mois?

LE MÉDECIN. — Je n'ai pas voulu vous le dire au moment où vous étiez malade... mais aujourd'hui que vous êtes tout à fait rétabli, je vous avouerai que vous aviez tous les symptômes...

M. TOUCHARD. — D'un empoisonnement?

LE MÉDECIN. — Eh non! d'une fièvre cérébrale. Nous avons heureusement combattu le mal dès son principe, ce qui ne lui a pas permis de se développer...

M. TOUCHARD. — Et... ne pourriez-vous vous tromper?... n'y a-t-il pas quelque rapport entre les symptômes de la fièvre cérébrale et ceux de l'empoisonnement?

LE MÉDECIN. — Aucun. Mais pourquoi ces questions?

M. TOUCHARD. — Vous le saurez plus tard. (*A part.*) En effet, la première boîte a été achetée il y a quinze jours. (*Haut.*) Regardez un peu ma langue. (*Il tire la langue.*)

LE MÉDECIN. — Elle est fort bonne.

M. TOUCHARD. — Tâtez-moi un peu le pouls.

LE MÉDECIN. — Il est un peu agité; mais cela provient sans doute du trouble où je vous vois... Vous êtes en proie à quelque violente inquiétude.

M. TOUCHARD. — Tâtez un peu mon ventre.

LE MÉDECIN. — Il me paraît être dans son état normal.

M. TOUCHARD, *à part.* — C'est que le poison est en effet miraculeux... on ne le sent pas... Aucun signe extérieur... ni intérieur... Ah! c'est affreux!

LE MÉDECIN. — Qu'avez-vous donc? vous parlez seul.

M. TOUCHARD. — Docteur, savez-vous ce que c'est que *la poudre anonyme?*

LE MÉDECIN. — *La poudre anonyme?*

M. TOUCHARD. — Oui.

LE MÉDECIN. — Qu'est-ce que c'est que ça?

M. TOUCHARD. — Je vous le demande.

LE MÉDECIN. — Ma foi, je ne connais pas... *Anonyme* est un mot tiré du grec qui signifie *sans nom.* Ainsi, *poudre anonyme*, c'est poudre *sans nom.*

M. TOUCHARD. — Sans nom! c'est cela, parbleu, c'est bien cela!

LE MÉDECIN. — Que voulez-vous dire avec votre C'est bien cela?

M. TOUCHARD. — Vous le saurez. Ecoutez, docteur; dans un instant je vais vous charger d'une mission des plus graves, d'une expertise on ne peut plus sérieuse... en attendant, retenez-bien ce que je vais vous dire, et n'en perdez pas un mot.

LE MÉDECIN. — Ah çà! de quoi diable s'agit-il donc?

M. TOUCHARD. — Prêtez-moi toute votre attention, docteur. Si je meurs...

LE MÉDECIN. — Un instant! Quelle est cette plaisanterie? depuis quand meurt-on sans son médecin?

M. TOUCHARD. — Ne riez pas, je vous en supplie. Si je meurs... faites-moi le plaisir de procéder à mon autopsie avec le soin le plus scrupuleux.

LE MÉDECIN. — Mais enfin...

M. TOUCHARD. — Promettez-le moi! jurez-le moi!

LE MÉDECIN. — Allons! c'est un point convenu... je vous ferai ce plaisir-là.

M. TOUCHARD. — Et si vous découvrez quelque chose d'extraordinaire, quelque chose d'inusité, allez trouver mon ancien associé, M. Rondin, à sa campagne de Bougival, et dites-lui de vous rapporter exactement ce qui s'est dit, ce qui s'est passé ici aujourd'hui, et sur quelle personne j'ai arrêté mes soupçons.

LE MÉDECIN. — Quels soupçons?

M. TOUCHARD. — Vous les connaîtrez. M. Rondin vous remettra en outre une lettre que vous déposerez entre les mains du procureur du roi en lui faisant votre déclaration.

LE MÉDECIN. — Quelle déclaration?

M. TOUCHARD. — Celle des observations qui vous auront frappé lors de mon autopsie.

LE MÉDECIN. — Ah! bien, très-bien!... vous y tenez donc toujours?

M. TOUCHARD. — De grâce, ne plaisantez pas... ce que je vous dis n'est pas gai.

LE MÉDECIN. — Non, certes!

M. TOUCHARD. — Vous engagerez même le magistrat à faire subir un interrogatoire à ce même M. Rondin, et à le confronter avec la personne que ce dernier vous aura désignée.

LE MÉDECIN. — Bon!... ça n'est pas clair... mais n'importe.

M. TOUCHARD. — Tout cela s'éclaircira au grand jour...

LE MÉDECIN. — De l'autopsie?

M. TOUCHARD. — Oui.

LE MÉDECIN. — Bravo!

M. TOUCHARD. — Vous le jurez?

LE MÉDECIN, *solennellement.* — Je le jure.

Scène X.

LES MÊMES, M. RONDIN.

M. RONDIN. — Me voici.

M. TOUCHARD. — Vous avez la boîte?

M. RONDIN. — Voici la boîte... (*Il la donne à Touchard.*)

M. TOUCHARD. — Merci, mon ami, merci. Je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre. (*A lui-même.*) La voilà donc cette *poudre anonyme*... la voilà, je la tiens... et la vérité va éclater.

M. RONDIN. — Voyons, Touchard... de la circonspection. Vous n'avez plus rien à craindre... agissez froidement, je vous en prie.

M. TOUCHARD. — Soyez tranquille. Les choses vont se passer suivant les règles observées en pareil cas... — Docteur!

LE MÉDECIN. — Monsieur Touchard?

M. TOUCHARD, *qui a ouvert le placard.* — Prenez cette boîte... et cette tasse de chocolat...

LE MÉDECIN. — Du chocolat? bien obligé; j'ai déjeuné.

M. TOUCHARD. — Malheureux! gardez-vous d'y goûter.

LE MÉDECIN. — Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça?

M. TOUCHARD. — Que vous en fassiez faire l'analyse par les chimistes les plus éclairés.

LE MÉDECIN. — L'analyse du chocolat?

M. TOUCHARD. — Oui, de ce chocolat et de cette *poudre anonyme.*

LE MÉDECIN. — Ah! voyons donc un peu cette *poudre anonyme*... (*Il ouvre la boîte.*) une poudre blanche... on dirait de la farine...

M. TOUCHARD, *bas à Rondin.* — Ou de la mort aux rats. (*Au Médecin*) Sentez un peu... de loin... pas de trop près... ça doit avoir un odeur d'ail.

LE MÉDECIN. — Mais non; un parfum de vanille des plus suaves.

M. TOUCHARD. — De vanille!... (*A part*) Comme mon chocolat... plus de doutes. (*Bas à Rondin.*) Quel raffinement! parfumer les poisons... voilà une affaire qui fera du bruit dans la *Gazette des Tribunaux.*

M. RONDIN. — J'espère bien que non.

LE MÉDECIN. — Quoi! sérieusement... vous voulez que je fasse analyser...

M. TOUCHARD. — Sur-le-champ... sans le moindre retard...

LE MÉDECIN. — Allons, puisque vous le voulez... à tantôt. Je viendrai vous apprendre le résultat. (*Il sort.*)

M. TOUCHARD, *à lui-même.* — Je ne sais si je dois me fier au docteur... On a vu des médecins... Je l'observerai.

Scène XI.

M. TOUCHARD, M. RONDIN.

M. TOUCHARD. — Dites-moi, Rondin, vous avez vu cette femme Gibert...

M. RONDIN. — Sans doute, puisque je viens de chez elle.

M. TOUCHARD. — Et... quelle femme est-ce?

M. RONDIN. — C'est une vieille femme qui habite un sixième étage... mes jambes ont compté pour moi.

M. TOUCHARD. — Et... elle a une mauvaise mine...

M. RONDIN. — Mais les vieilles femmes... qui logent à un sixième étage ont ordinairement des figures peu agréables.

M. TOUCHARD. — Allons! elle a une mauvaise mine; vous ne voulez pas en convenir.

M. RONDIN. — Ma foi, j'en conviens... mais qu'est-ce que ça prouve?

M. TOUCHARD. — Et que vous a-t-elle dit?

M. RONDIN. — Pas quatre paroles... Discrétion, mystère... mystère, discrétion.

M. TOUCHARD. — Une vieille femme qui ne dit pas quatre paroles, ça ne vous prouve rien?

M. RONDIN. — Ça me prouve qu'elle n'en a pas davantage à dire.

M. TOUCHARD. — Et pour cause. Avez-vous pris quelques informations?

M. RONDIN. — Oui; prévoyant que vous m'interrogeriez à ce sujet, j'ai questionné quelques-uns des voisins de la dame Gibert.

M. TOUCHARD. — Qu'avez-vous appris?

M. RONDIN. — Que cette femme est une ancienne habilleuse de l'Opéra.

M. TOUCHARD. — Ah!... et quel est son état à présent?

M. RONDIN. — On l'ignore.

M. TOUCHARD. — On ne tardera pas à le connaître. Les trois complices ne se doutent de rien; le procureur du roi pourra les interroger avant qu'ils se soient concertés.

M. RONDIN. — Le procureur du roi n'interrogera personne, c'est moi qui vous le dis!

M. TOUCHARD. — Monsieur Rondin, dans les circonstances présentes, entraver le cours de la justice serait une imprudence, une grave imprudence!... pas pour moi!...

M. RONDIN. — A la bonne heure!... Vous me comprenez dans votre accusation, et je suis en droit de me justifier par tous les moyens possibles.

M. TOUCHARD. — Je ne demande pas mieux.

M. RONDIN. — Et, pour commencer, je veux avoir un entretien avec madame Touchard.

M. TOUCHARD. — Eh bien! j'y consens. (*A part.*) Je serai là, dans ce cabinet; je ne perdrai pas un mot, pas un signe.

M. RONDIN. — La voici; laissez-nous seuls.

M. TOUCHARD. — Je vais me promener sur la place Royale.

M. RONDIN, *à part.* — Je parie qu'il reste. (*Touchard feint de sortir et se glisse dans le cabinet. Rondin l'a observé du coin de l'œil.*) Juste! Qu'ai-je dit?

M. TOUCHARD, *à part.* — M'a-t-il vu?

Scène XII.

M. RONDIN, MADAME TOUCHARD, M. TOUCHARD, *caché.*

MADAME TOUCHARD, *avec mystère.* — Mon mari est sorti? vous êtes seul?

M. RONDIN. — Absolument seul. Vous pouvez entrer.

M. TOUCHARD, *à part.* — Elle le cherchait.

MADAME TOUCHARD. — Eh bien! qu'avait-il? Savez-vous enfin la cause de ce désordre, de cet air effaré?

M. RONDIN. — Avant de vous répondre, je dois vous demander si vous avez en moi confiance pleine et entière.

MADAME TOUCHARD, *étonnée.* — Mon Dieu, oui...

M. RONDIN. — Me confieriez-vous à moi, votre ami, un secret que vous auriez caché à votre mari?

MADAME TOUCHARD. — Je crois qu'oui, si j'en avais. La susceptibilité d'un mari nous oblige parfois à leur cacher certaines confidences qu'un ami impartial, désintéressé, accueillerait avec plus d'indulgence.

M. RONDIN. — Eh bien! je suis cet ami sincère, désintéressé, et j'attends votre confidence.

MADAME TOUCHARD. — Mais je vous ai dit : si j'avais un secret.

M. RONDIN. — Vous en avez un.

MADAME TOUCHARD. — Je vous assure...

M. RONDIN. — C'est sans doute un secret de peu d'importance... et pourtant vous compromettriez, en le gardant, votre repos, le bonheur de votre époux, la paix de votre ménage...

MADAME TOUCHARD. — Je ne vous comprends pas...

M. TOUCHARD, *qui écoute.* — Elle fait l'innocente... elle nie.

M. RONDIN. — Je suis forcé d'être indiscret et d'insister encore, madame Touchard... Je sais tout... je sais que ce matin vous avez chargé Joseph d'une commission mystérieuse...

MADAME TOUCHARD, *troublée.* — Monsieur Rondin...

M. RONDIN. — Qu'une dame Gibert a remis une boîte contenant une certaine *poudre anonyme*...

MADAME TOUCHARD. — Plus bas, plus bas, monsieur...

M. TOUCHARD, *à part.* — Elle se trouble!

M. RONDIN. — Il y a quinze jours, vous avez acheté une première boîte... Quelle est cette poudre? quel emploi en avez-vous fait?

MADAME TOUCHARD. — Monsieur, je ne puis vous répondre... je... je ne conçois pas ces questions...

M. RONDIN, *à part.* — C'est étonnant! (*Haut.*) Mais songez aux dangers qu'un pareil silence...

MADAME TOUCHARD. — Des dangers!... et lesquels! Je ne comprends pas... Monsieur Rondin, mon cher monsieur Rondin, je vous en conjure, ne m'interrogez pas... je ne dirai rien... J'aimerais mieux mourir que de faire savoir... à mon mari surtout... il est si ridicule pour ces choses-là... il ne me pardonnerait de sa vie... Pas un mot, pas un mot, monsieur Rondin...

M. TOUCHARD, *entrant.* — C'est inutile!

MADAME TOUCHARD, *effrayée.* — Il était là!

M. RONDIN, *à part.* — Je ne sais plus que penser.

M. TOUCHARD. — Tremblez, madame! la *poudre anonyme* est en ce moment entre les mains des chimistes... et bientôt...

MADAME TOUCHARD, *tombant dans un fauteuil.* — Je suis perdue!...

M. RONDIN, *à part.* — Touchard avait-il raison?

Scène XIII.

LES MÊMES, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN, *entrant.* — Eh bien! me voilà. Qu'est-ce donc?... Madame Touchard se trouve mal?...

MADAME TOUCHARD. — Non, docteur... non... ce n'est rien...

M. TOUCHARD. — Parlez, docteur... vous pouvez parler devant tout le monde.

LE MÉDECIN. — Parlez!... parlez!... Vous m'avez chargé d'une jolie commission!

M. TOUCHARD. — Le devoir de votre profession...

LE MÉDECIN. — N'est pas de faire rire à mes dépens.

M. TOUCHARD. — Que voulez-vous dire?...

LE MÉDECIN. — Eh parbleu! que les chimistes se sont moqués de moi quand je leur ai remis votre chocolat de santé et votre *poudre anonyme.*

MADAME TOUCHARD, *bas au docteur.* — Monsieur...

LE MÉDECIN, *bas.* — N'ayez pas peur... on est discret.

M. TOUCHARD. — Ont-ils fait l'analyse?

LE MÉDECIN. — Oui; et le résultat est que votre chocolat de santé est du chocolat de santé... et votre *poudre anonyme*... une poudre à blanchir... (*Il regarde madame Touchard.*)

MADAME TOUCHARD, *bas.* — De grâce!...

LE MÉDECIN, *bas à madame Touchard.* — A blanchir le teint... (*Haut à Touchard.*) A blanchir... les dents...

M. RONDIN. — Les dents... Ah! ah! ah! ah! (*Il rit aux éclats, M. Touchard reste confondu.*) Eh bien! monsieur Touchard?...

M. TOUCHARD, *pétrifié.* — Les dents!...

M. RONDIN. — Eh bien! oui... les dents!...

M. TOUCHARD, *bas à Rondin.* — Mais ce mystère... cette lettre... ce secret...

M. RONDIN, *bas.* — Secret de toilette... le plus inviolable... le plus sacré... pour une femme... un peu coquette...

MADAME TOUCHARD — Mon ami... tu me pardonnes?...

M. TOUCHARD, *avec émotion.* — Adèle!... Adèle!... c'est moi qui implore ton pardon...

MADAME TOUCHARD, *étonnée.* — Mon pardon?... et pourquoi?...

M. RONDIN, *vivement.* — Non, non... du tout... c'est bien vous, Touchard, qui avez à pardonner... la dissimulation de votre femme... son manque de confiance... (*Bas à Touchard.*) Qu'elle ignore toujours...

M. TOUCHARD, *bas.* — Vous avez raison. (*Haut à sa femme.*) Eh bien! j'oublie tout... à condition qu'à l'avenir... Adèle! viens m'embrasser... (*M. et madame Touchard s'embrassent.*)

M. RONDIN. — Eh! allons donc!

M. TOUCHARD, *à part.* — Quelle leçon!

MADAME TOUCHARD, *au médecin.* — Mais pourquoi faire analyser ce chocolat, cette poudre?..

LE MÉDECIN. — Vous m'en demandez plus que je n'en sais... J'assiste à une énigme depuis une heure...

M. RONDIN, *à madame Touchard.* — Rien, rien, madame.. une simple expérience chimique... Les fabricants mêlent tant de drogues dans leurs marchandises...

MADAME TOUCHARD. — Ah!...

M. RONDIN, *bas à Touchard.* — Êtes-vous guéri de vos soupçons?

M. TOUCHARD, *bas.* — Je me suis trompé une fois... mais la prudence...

M. RONDIN, *bas.* — N'est pas de la méfiance...

MADAME TOUCHARD. — Docteur, vous nous restez à dîner?

LE MÉDECIN. — Mille remerciements... mes malades m'attendent... Et si M. Touchard n'a plus rien à me faire analyser... (*M. Touchard lui serre la main en riant.*) Alors, j'ai bien l'honneur de vous saluer... bon appétit... Monsieur Touchard, je vous recommande le chocolat de santé. (*Il sort.*)

Scène XIV.

LES MÊMES, excepté LE MÉDECIN.

M. RONDIN, *bas à Touchard.* — Il se moque de vous... (*Haut.*) A table!... Touchard doit avoir faim, lui qui n'a pas déjeuné... (*Regardant Touchard.*) Nous dînons ici?

MADAME TOUCHARD. — Mais sans doute... comme toujours.

M. RONDIN. — Et après dîner, je vous emmène à Bougival... je vous garde jusqu'à la Pentecôte... Ça va-t-il?

MADAME TOUCHARD. — Qu'en dis-tu, mon ami?

M. TOUCHARD. — Volontiers... oui... je sens que j'ai besoin de changer d'air, de train de vie...

M. RONDIN. — Fiez-vous à moi.

MADAME TOUCHARD. — Il faut que Joseph prépare nos paquets... (*Appelant.*) Joseph! Joseph!

JOSEPH, *de la chambre.* — Eh! madame, je suis enfermé...

M. RONDIN. — Où diable est-il?

M. TOUCHARD, *ouvrant vivement la porte.* — Comment! mon pauvre Joseph... tu étais là?

JOSEPH, *entrant en scène.* — Vous le savez bien, puisque c'est vous qui...

M. TOUCHARD, *l'interrompant.* — Comment! je t'ai enfermé... par mégarde?...

JOSEPH. — Mais non... pas par mégarde... puisque vous m'avez dit...

M. RONDIN, *l'interrompant.* — Ah! paresseux... tu dormais là-dedans... et tu n'as pas entendu fermer la porte...

JOSEPH, *ahuri.* — J'ai dormi?... Oui, après... mais avant, je suis bien sûr...

M. TOUCHARD, *l'interrompant.* — Ce pauvre Joseph... Ah! ah! ah!... (*Il rit.*)

MADAME TOUCHARD et RONDIN, *riant.* — Ah! ah! ah! ah!... ce pauvre Joseph!...

JOSEPH, *grognant.* — Ce pauvre Joseph!... ce pauvre Joseph!... Je ne sais ce qu'ils ont tous aujourd'hui...

MADAME TOUCHARD. — Tu vas faire nos paquets... nous partons ce soir pour la campagne...

JOSEPH. — C'est bon! le pauvre Joseph va faire les paquets... (*Il sort.*)

M. TOUCHARD. — Ah! il faudra aussi qu'il aille aux bureaux de la *Gazette des Tribunaux*, pour dire que l'on m'envoie mon journal à la campagne...

M. RONDIN. — Du tout... je m'y oppose... Un journal qui vous remplit la tête de vols, de crimes, d'assassinats... qui vous inspire des terreurs paniques... des défiances absurdes... Croyez-moi, mon cher Touchard, ce sont ces lectures-là qui vous avaient frappé l'esprit... Nous ferons adresser votre *Gazette* à votre cousin l'huissier... ça lui sera utile... Quant à vous, je vous abonnerai à quelque journal plus divertissant et moins sombre... à *l'Illustration*, par exemple... il y a des images... cela vous amusera... A table!

(*Ils passent dans la salle à manger.*)

MARC-MICHEL.

Agriculture.

CONCOURS DE POISSY. — ANIMAUX DOMESTIQUES, EN ANGLETERRE.

Le premier concours de bestiaux institué par arrêté de M. le ministre de l'agriculture et du commerce, en date du 31 mars dernier, en faveur des propriétaires des animaux les plus parfaits de conformation et de graisse, parmi ceux qui sont exposés en vente à Poissy, l'avant-dernier jeudi précédant le mardi-gras, a eu lieu jeudi, jour du grand marché, en cette ville.

Cette solennité agricole avait attiré un nombre considérable de propriétaires, d'éleveurs et d'agriculteurs venus des départements voisins et de ceux compris dans un rayon de quarante à cinquante lieues, pour admirer les progrès des races bovine et ovine dans ces derniers temps. Les concurrents étaient nombreux; mais les conditions du concours, mal comprises par plusieurs d'entre eux, ont empêché un certain nombre d'y prendre part.

Après avoir examiné attentivement les animaux admis au concours, le jury a décerné les primes pour la race bovine. Sur quinze bœufs présentés, huit ont été primés.

Le jury a déclaré qu'il n'y avait pas lieu à donner de prime pour la seconde classe, attendu que le poids des animaux se trouvait au-dessous de celui fixé par le programme.

Indépendamment des primes, des médailles d'or et d'argent ont été également décernées, soit aux propriétaires des animaux, soit aux personnes qui les ont fait naître. Le jury s'est transporté sur le marché immédiatement après ce premier jugement, et a désigné pour le bœuf gras un bœuf de robe blanche, du poids de 1,370 kilog., appartenant à M. Cornet, qui a été acheté par MM. Rolland, au prix de 4,000 fr.

Certes, nous avons vu là des animaux magnifiques, d'une taille énorme, parfaitement engraissés et faisant honneur à l'éleveur qui les fournit; mais, et c'est une chose assez pénible à dire, cela ne prouve presque rien en faveur de l'industrie agricole de la France, parce que ces bœufs de choix ne représentent jamais une race, mais un individu isolé, ayant acquis, par des circonstances particulières, de grandes dimensions.

Je ne prétends point, dans cet article, rehausser le mérite de l'agriculture anglaise aux dépens de la nôtre : je m'abstiens tout à fait de juger une question d'un si haut intérêt, et qui d'ailleurs entraînerait à des discussions qui ne seraient point ici à leur place. Je me bornerai donc à citer quelques faits relatifs à l'éducation des animaux domestiques, et nos lecteurs en tireront les conséquences qu'ils jugeront à propos. Je ne puis cependant m'empêcher d'ajouter que la France, grâce à la fertilité de son sol, à son climat et à l'industrie de ses habitants, peut devenir le pays agricole le plus riche du monde, à partir du jour où notre législation voudra s'occuper sérieusement de l'agriculture.

Parmi tous les animaux domestiques, le BOEUF COMMUN (*bos taurus*, Lin.) est sans contredit le plus utile, puisqu'à lui seul il peut suppléer à tous les autres. Il présente deux variétés très-tranchées, et chaque variété a fourni un certain nombre de races résultant du climat et de l'éducation.

La première variété est celle du zébu, appartenant à l'Asie et à l'Afrique. Elle se distingue de notre bœuf d'Europe à une ou deux loupes graisseuses, en forme de bosse, qu'elle a sur le garrot, et à sa taille généralement plus petite, quoique cependant le zébu de Madagascar, qui n'a qu'une bosse, atteigne souvent de très-grandes dimensions. Du reste, nous n'avons pas à nous en occuper ici.

La seconde variété est celle du bœuf d'Europe, et, quoi qu'on en dise, c'est la plus belle et la plus utile. Son histoire, qui serait fort difficile à faire, offrirait un grand intérêt, parce qu'elle ne serait réellement, si on la faisait bien, qu'un chapitre de l'histoire générale de l'industrie humaine. Après le mouton, il n'est pas un animal qui ait été autant travaillé par l'homme, et qui porte plus ostensiblement le sceau de son antique servitude. Les influences de sa domesticité ont également affecté son moral et son physique, en raison du but d'utilité qu'on s'est proposé de tirer de ce précieux animal. Pour que nous puissions juger en connaissance de cause des modifications que les Anglais ont fait éprouver à cette espèce, il faut d'abord que nous sachions ce qui constitue sa beauté, car, quoi que l'on ne mette pas la même importance aux belles formes des bœufs qu'à celles des chevaux, elles doivent cependant être prises en considération, puisqu'elles décident des services que l'on peut en attendre.

Les bœufs les plus recherchés sont ceux qui ont la tête courte et ramassée; le front large; les oreilles grandes, bien velues et bien unies; les cornes fortes, luisantes et de moyenne grandeur; les yeux gros et noirs; le mufle gros et camus; les naseaux bien ouverts; les dents blanches et égales; les lèvres noires; le cou charnu, court et gros; les épaules grosses; la poitrine large; le fanon pendant sur les genoux; les reins larges; les flancs grands; les hanches longues; la croupe épaisse; les jambes et les cuisses grosses, courtes, nerveuses; le dos droit et plein; la queue descendant jusqu'à terre, et garnie de poils touffus, luisants et fins; les pieds fermes; le cuir épais et maniable; les ongles courts et larges. On reconnaît qu'un bœuf est d'une mauvaise constitution à son poil hérissé, rude et terne.

Quant à la vache, il lui faut d'autres qualités : elle doit être, eu égard à sa race, d'un grand corsage. Elle doit avoir

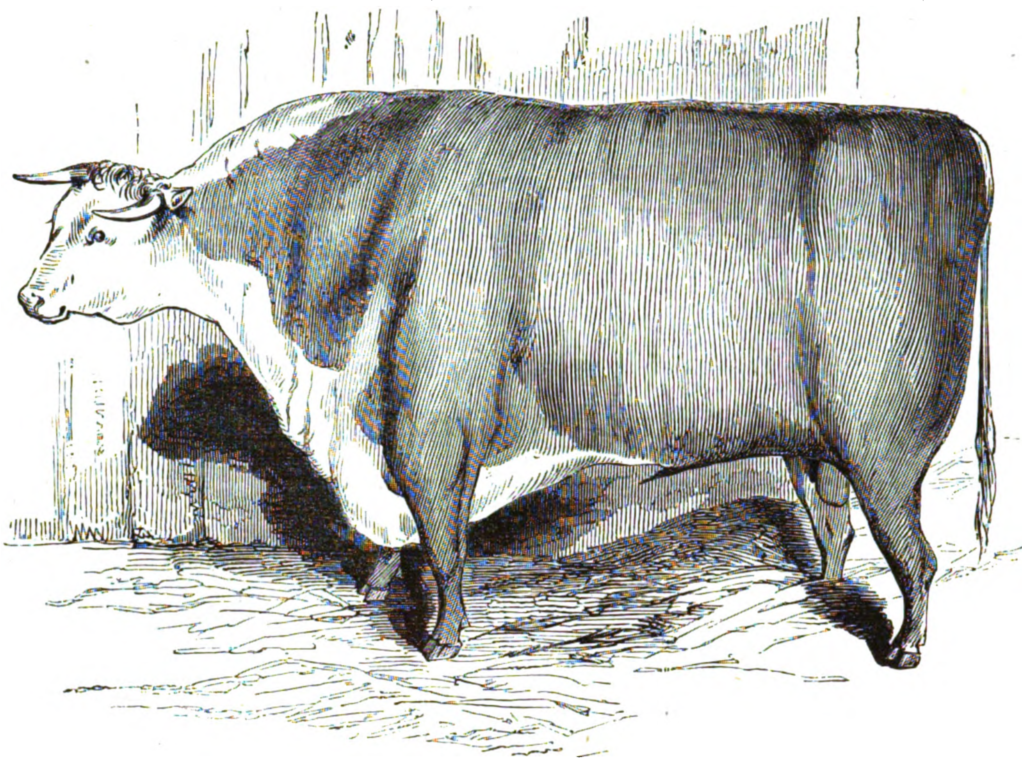
le ventre gros; l'espace compris entre la dernière fausse-côte et les os du bassin un peu long; le front large; les yeux noirs, ouverts et vifs; la tête ramassée; le poitrail et les épaules charnus; les jambes grosses et tendineuses; les cornes belles, polies et brunes; les oreilles velues; les mâchoires serrées; le fanon pendant; la queue longue et garnie de poils; la corne du pied petite et d'un bleu jaune; les jambes courtes; le pis gros et grand; les mamelons ou trayons gros et longs.

Nous donnons ici les figures d'un taureau et d'une vache du Northumberland, dessinées avec la plus scrupuleuse exactitude par MM. Kirk et T. Bretland, célèbres peintres d'animaux en Angleterre. Ces figures sont les portraits de deux animaux qui ont remporté un prix en 1843, au grand meeting agricole de la ville de Derby.

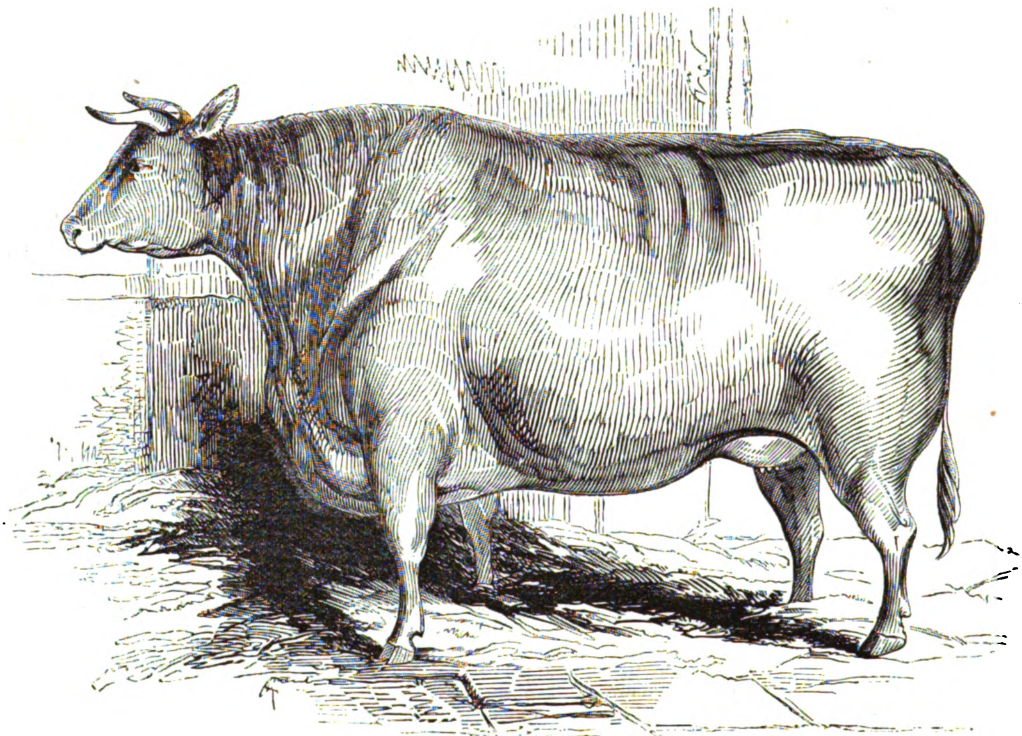
Pour peu que le lecteur compare ces deux figures avec la description généralement reçue que nous avons donnée du bœuf et de la vache, ou simplement avec les plus beaux individus de ce genre que nous possédons en France, il s'apercevra facilement que les Anglais n'ont pas les mêmes idées que nous sur ces animaux. En effet, pour nous, le bœuf semble plutôt choisi pour le travail que pour la boucherie, on désire qu'il ait la jambe forte et le pied sûr, de la force et conséquemment une grosse charpente, etc. Les Anglais, au contraire, spéculent plus sur la chair du bœuf que sur son travail, et ils exigent par conséquent qu'il ait les os petits, les formes élancées mais susceptibles de se remplir à l'engrais. De ce fait, il résulte une haute question en économie, celle de savoir s'il serait plus utile, pour l'agriculture française, de cultiver les terres avec des chevaux qu'avec des bœufs; et si cette question était résolue en faveur des chevaux, comme elle l'est en Angleterre ainsi que dans quelques parties de la France, il n'y a pas de doute que nous devrions élever les bœufs comme on le fait au delà de la Manche, et perfectionner nos races par les mêmes moyens et pour le même but. Or, ces moyens sont faciles, et nous allons les décrire.

La première chose à laquelle les fermiers anglais mettent une grande importance, c'est le choix du taureau et de la vache pour l'accouplement. Les plus grandes vaches leur paraissent toujours préférables quand elle n'ont pas des défauts essentiels. Il en est de même pour le taureau, mais ils recherchent pour les deux, les individus élancés, dont les jambes sont très-fines, courtes, et les os petits, avec la tête courte et légère, ce qui est le contraire chez nous.

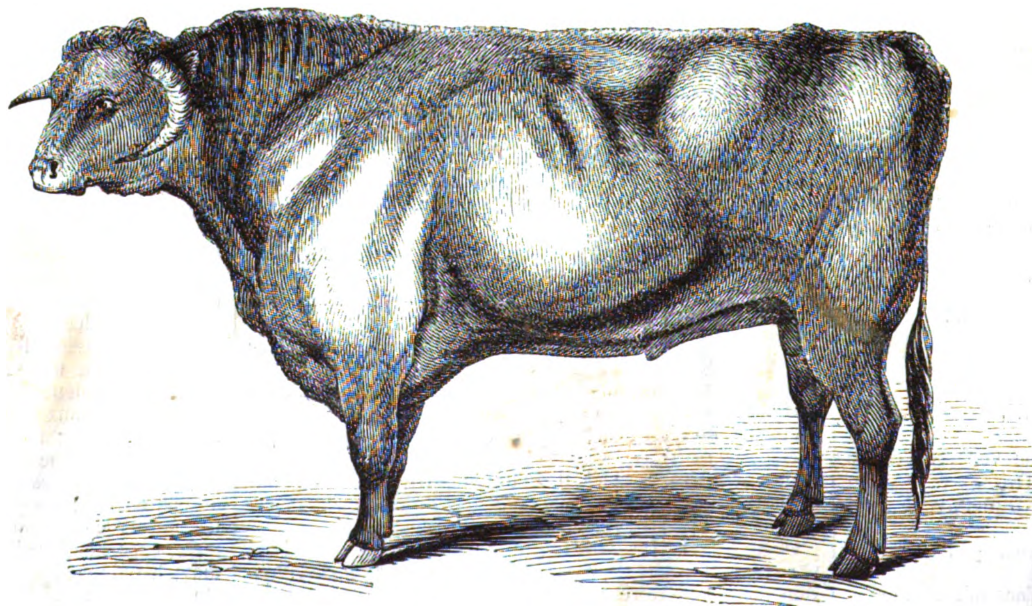
Le taureau n'est dans toute la vigueur de son âge que depuis trois jusqu'à cinq ans, et c'est dans cet intervalle qu'il donne les plus beaux extraits. Mais encore faut-il qu'il n'ait pas été épuisé par plusieurs montes consécutives, car dans ce cas ses produits sont toujours faibles et souvent d'une mauvaise nature. Ceci doit s'entendre particulièrement de la race dont nous avons donné plus haut les figures, car les Anglais en possèdent une autre à cornes longues, dans le Lancashire, qui est propre à l'accouplement dès l'âge de deux ans, et qui peut durer six ans si on ne l'excède pas. Nous la représentons ici, dessinée par



(Taureau du Northumberland, race du Holstein, ou *dutch breed* des Anglais.)



(Vache du Northumberland, ou *dutch breed*.)



(*The long-horned, or Lancashire breed*, des Anglais.)

les artistes plus haut cités, et ayant également remporté un prix au grand meeting de la Société d'Agriculture de Derby.

La vache peut produire en deux ans, mais si l'on veut en obtenir de beaux extraits il ne faut lui donner le taureau qu'à trois.

Bakewell, Fowler, Paget et Princeps, ces fameux éleveurs qui ont excité l'admiration de l'Angleterre en donnant naissance à plusieurs races nouvelles et précieuses, n'ont point employé d'autres procédés que ceux que l'on peut déduire de ce que nous venons de dire. Pour obtenir une race de bétail à cornes d'une grande valeur pour la boucherie, et chez laquelle la chair et la graisse fussent en plus forte proportion, relativement aux os, que chez les races ordinaires, ils choisissaient le taureau ou la vache de grande taille, à jambes courtes et fines et à tête petite. Les sujets qui naissaient de cet accouplement étaient accouplés eux-mêmes avec des individus chez lesquels ces caractères se remarquaient d'une manière éminente; dans le cas où ils n'en trouvaient pas de tels, ils accouplaient les génisses et les veaux avec leur père et mère, et par suite les frères avec les sœurs. Si le hasard venait à leur présenter un animal étranger qui se rapprochât davantage du type qu'ils avaient en vue, ils l'accouplaient avec celui de leurs sujets qu'ils regardaient comme le plus parfait. De cette manière, avec le soin d'apporter l'attention la plus scrupuleuse dans le choix des sujets, ils obtenaient, après plusieurs générations, une race que l'on pouvait regarder comme tout à fait nouvelle, puisqu'elle ne ressemblait qu'en partie aux animaux dont elle tirait son origine.

Une variété nouvellement importée, ou produite depuis peu par le croisement ou les moyens indiqués plus haut, se perdrait bientôt si on négligeait la précaution de la maintenir en choisissant toujours, pour la reproduction, les individus les plus parfaits de cette race. Tant qu'on ne possède qu'un petit nombre d'individus, l'accouplement doit avoir lieu, comme le disent les éleveurs anglais, *breeding in and in*, c'est-à-dire toujours dans le même sang, en alliant les animaux de la plus proche parenté.

On a prétendu que les descendants des animaux produits par un accouplement entre proches parents dégénéraient, c'est-à-dire perdaient les qualités distinctives de leur race. Je ne discuterai point cette opinion, mais quant à l'espèce du bœuf en particulier, elle ne me paraît qu'une hypothèse basée sur des observations vicieuses et incomplètes; l'expérience ne l'a jamais confirmée, et elle est en opposition avec un grand nombre de faits positifs. Nous pouvons montrer, par un exemple remarquable, la vérité de cette assertion. Au grand meeting de Derby, en 1843, M. W. Barnard, Esq., présenta un taureau dont nous donnons ici le portrait scrupuleusement exact.

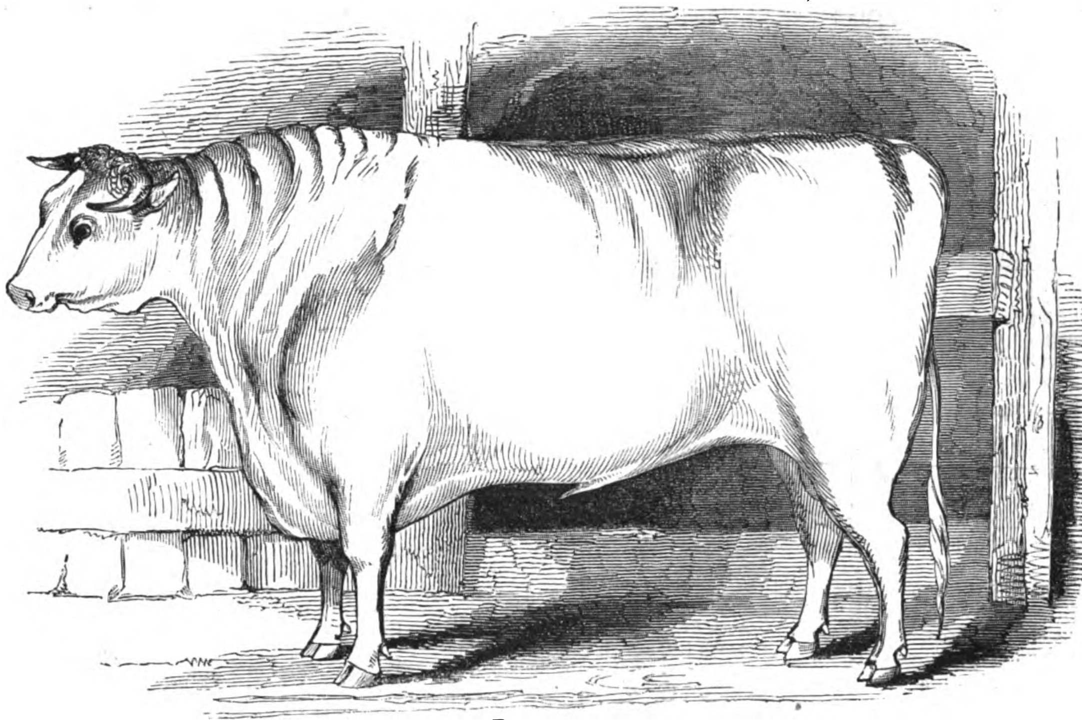
Ce bel animal, qui est devenu un véritable type de race, provient cependant de celle du Northumberland ou *dutch breed* des Anglais, sans croisement et par l'alliance de la plus proche parenté.

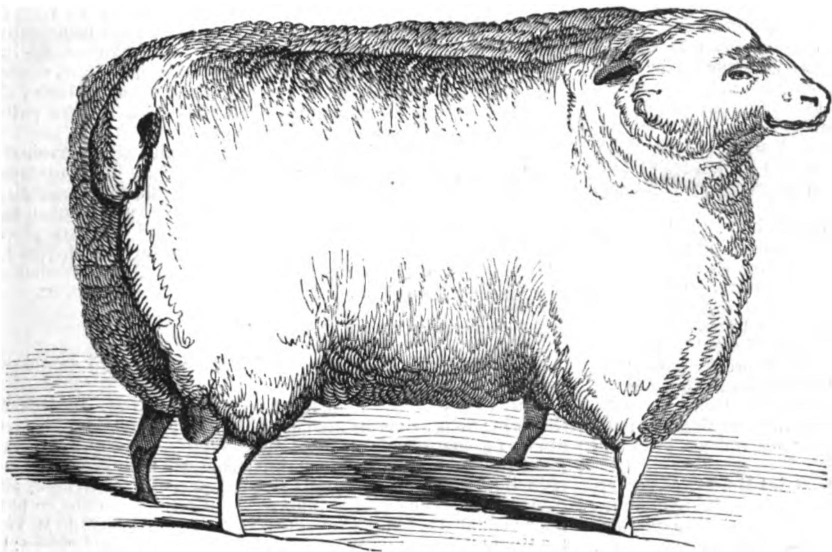
Aux méthodes que nous venons de décrire pour perfectionner leurs variétés de bestiaux, les Anglais joignent quelques

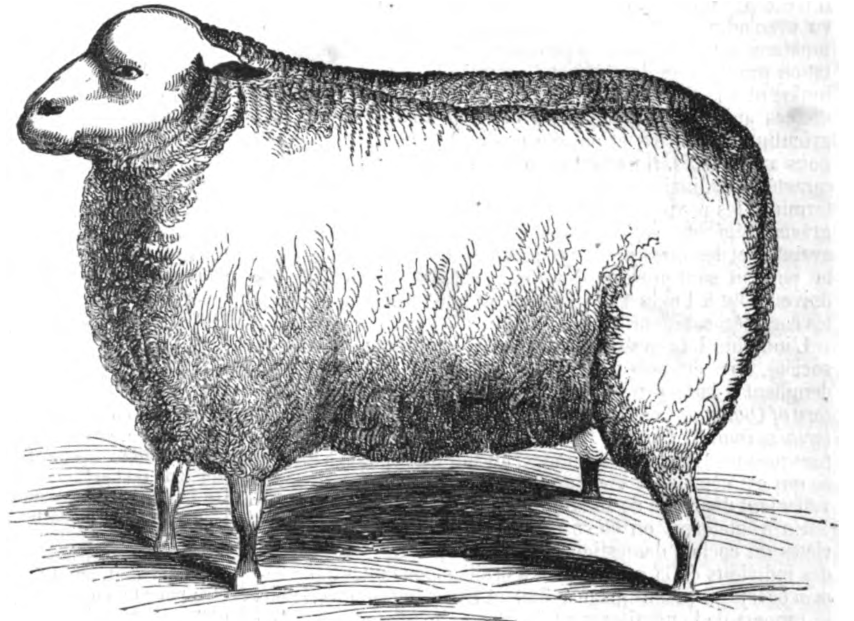
soins particuliers que nous allons rapidement esquisser, et sans lesquels tous les autres moyens seraient superflus.

Pendant la gestation, on ne fait travailler les vaches à aucuns travaux, on les traite doucement, et l'on évite de les laisser courir, sauter des fossés ou des haies; on les préserve du froid et des grandes pluies, et on les nourrit plus abondamment que de coutume. Le sol de l'écurie où elles reposent est horizontal et non incliné du côté de la croupe, ou, s'il l'est un peu pour favoriser l'écoulement des urines, on tient la litière plus haute de ce côté que de celui du train de devant; on donne de l'air à leur étable pour qu'elle ne soit pas trop chaude; elle doit être propre, sèche, bien aérée, au moyen de croisées que l'on tient ouvertes pendant la nuit en été. Quelques éleveurs parquent leurs vaches, portières et laitières, et les laissent dans le parc jour et nuit pendant toute la belle saison; mais il faut qu'il y ait des arbres pour les garantir des rayons du soleil, et de l'eau où elles puissent aller boire. Quelquefois, faute d'arbres, on leur élève un hangard ouvert à tous vents, et qui sert non-seulement à leur donner de l'ombrage, mais encore à les préserver de la pluie. Jamais ces animaux ne sont conduits dans des pâturages trop humides ou marécageux, et, si la nourriture qu'elles y trouvent est trop peu abondante, on y supplée chaque soir au moyen d'une ration de trèfle, de luzerne, de turneps, etc. Pendant l'hiver, on leur donne à l'écurie, outre du foin, du son, de la luzerne sèche ou du sainfoin. Enfin, en les faisant entrer et sortir de l'étable, on a soin qu'elles ne se froissent pas les unes les autres. Par ces moyens on prévient toujours l'avortement, et le fœtus prend un beau développement dans le sein de sa mère.

En France, on est dans l'usage de traire une vache jusqu'à ce que son lait soit épuisé, ou on ne cesse de la traire que quinze jours avant qu'elle mette bas; en Angleterre on cesse trois mois avant, et on le fait peu à peu pour ne pas lui occasionner des engorgements.


(Taureau à cornes courtes, ou *shor-horned bull.*)

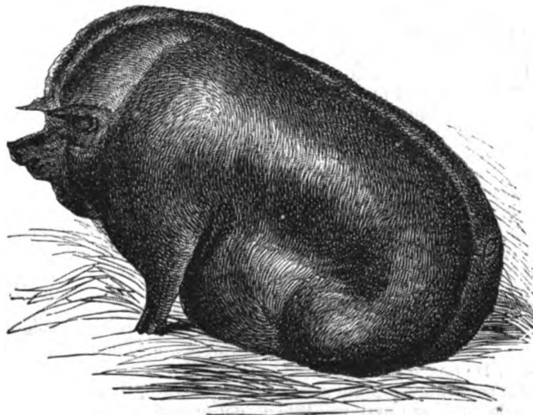

(Bélier de Leicester.)

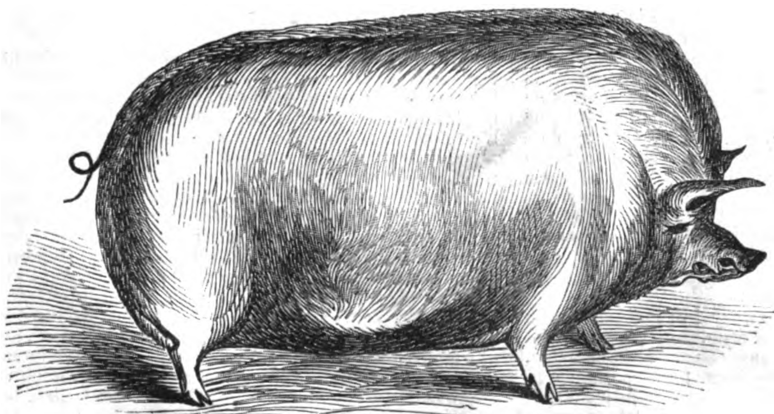

(Bélier de Leicester, portant sa toison.)

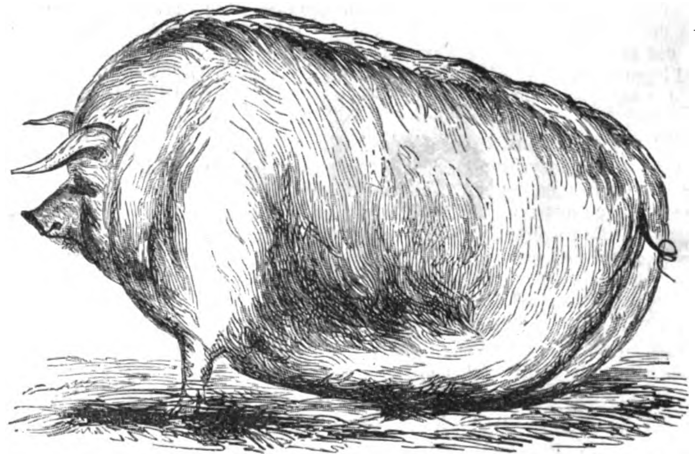
Le terme moyen de la gestation est de 288 jours; le plus court pour les vieilles vaches est de 270 jours; et, pour les génisses qui portent pour la première fois, il est de 309; pour toutes, jamais il ne dépasse le 321e. Les approches du vélage se manifestent par l'abaissement des flancs et de la croupe, par la grosseur du pis, par l'agitation de l'animal, et par un écoulement rougeâtre. Dans ce cas, il faut se tenir constamment prêt à donner des secours à l'animal, si cela devient nécessaire; mais il faut bien s'en garder, si l'accouchement est naturel; et, dans ce cas, on doit rester tranquille spectateur. La plus grande propreté doit régner autour de la vache. Non-seulement on renouvelle la litière, mais encore on en augmente la masse, et on en met beaucoup plus sous les jambes de derrière, afin que cette partie du corps soit plus haute que celle de devant. Si l'on est en hiver, l'étable est tenue fermée; si c'est, au contraire, en été, l'on donnera beaucoup d'air; dans l'un et l'autre cas, les Anglais se gardent bien de couvrir la vache, comme cela se pratique dans quelques parties de la France, en Flandre et ailleurs.

Il arrive parfois que la vache fait deux veaux. On ne lui en laisse qu'un à l'instant même, si on tient à avoir une belle bête de race. Dans le cas contraire, on les lui laisse tous deux pendant trois semaines seulement. Dès les premiers moments de sa naissance on évite de toucher le veau, s'il n'y a pas une nécessité absolue, car le moindre effort qu'il ferait pour échapper aux attouchements pourrait compromettre sa croissance, et les Anglais insistent beaucoup sur ce point. Du reste, on lui donne les soins ordinaires, comme chez nous.

Un abus qui existe chez beaucoup de nos fermiers, et qui a même été préconisé par la plupart de nos auteurs, consiste à séparer le veau de sa mère. Les éleveurs, de l'autre côté de la Manche, ont renoncé à se procurer ainsi un peu de lait et de beurre aux dépens du jeune animal; ils le laissent libre de prendre le pis aussi souvent et aussi longtemps que la


(Cochon nain du comté d'Essex.)


(Le Cochon croisé.)


(Truie croisée anglaise.)

nature le demande. Ils savent fort bien que plus le veau tète plus il acquiert de force et de taille; aussi ne le sèvrent-ils que beaucoup plus tard que nous, surtout si c'est un taureau qu'ils veulent élever, ou une génisse de race. Ils le placent dans une étable sèche et chaude, avec beaucoup de litière en hiver, parce que le veau craint également le froid et l'humidité.

Quand il s'agit de le sevrer, ils commencent à l'habituer à boire du lait écrémé, tiède, dans lequel ils délaient un peu de farine et du son; puis ils remplacent cette boisson par une nourriture un peu moins liquide, dont la pomme de terre cuite fait la base; viennent ensuite les turneps coupés en tranches bien minces; et, enfin, l'herbe; mais on a soin alors de lui donner, soir et matin, un peu de paille fraîche d'orge ou d'avoine, légèrement battue ou hachée, et aiguisée avec du sel. L'animal ne tarde pas à se nourrir comme les autres bœufs, seulement on ne lui épargne pas la nourriture, parce que, plus elle est abondante et de bonne qualité, plus le veau prend d'accroissement.

Voici des remarques qui ont été faites : la farine de fèves, de pois ou d'avoine, délayée dans l'eau, fait contracter au veau un ventre pendant, l'animal devient court, mal bâti, et ne tarde pas à mourir. Les pois gris lui donnent une chair blanche; le blé crevé dans du lait rend sa chair rouge; l'orge lui donne le dévoiement.

Nous ne parlerons pas dans cet article de la manière dont les Anglais engraissent leur bétail, parce que, sur ce point, nous ne leur cédons en rien, notre but étant simplement de montrer comment ils parviennent à créer des races *à petits os* et plus avantageuses que les nôtres, nous terminerons là ce que nous avions à dire sur ce sujet.

Les principes que nous venons d'exposer pour l'amélioration des races de bœufs, les Anglais les ont appliqués à tous les animaux domestiques, et surtout à ceux destinés à la boucherie. Il n'est pas un agronome français un peu instruit qui n'ait vu avec admiration comment ils sont parvenus à créer des moutons qui n'ont pas d'os pour ainsi dire, et dont l'augmentation prodigieuse de chair et de graisse n'a porté aucun préjudice ni à la finesse ni à l'abondance de la laine. Plusieurs de ces animaux ont été présentés à la société royale d'agriculture de Derby, et ont été dessinés par les peintres que nous avons cités. Il ne faut pas chercher dans ces figures les caractères ordinaires que les naturalistes emploient pour déterminer les races de moutons, car tout a disparu, contours, grâces, légèreté, sous des masses informes de laine et de graisse; et les êtres dont ces peintres ont rendu fidèlement le portrait sont presque devenus purement artificiels : ils doivent tout à l'industrie humaine, et ont entièrement perdu les caractères de leur nature primitive.

L'individu ici représenté a remporté le premier prix de la société, et a été présenté par M. Pawlett. Il appartient évidemment à la race perfectionnée que Bewick (*a general History of Quadrupeds*, p. 63) a décrite sous le nom de *the Leicestershire improved bread*. Nos lecteurs, en voyant cette masse presque sans formes anatomiques, auront de la peine à croire, ce qui est cependant vrai, que l'animal est représenté nouvellement dépouillé de sa laine.

En Angleterre, on élève comme en France plusieurs variétés du cochon domestique, et il n'est pas rare de trouver des individus de la grande race à oreilles pendantes (*the common boar*) qui pèsent jusqu'à 300 et 350 kilogrammes. Sous le rapport de l'engraissement de ces animaux, plusieurs de nos départements peuvent, jusqu'à un certain point, rivaliser avec les Anglais; mais, sous celui de l'amélioration des races, nous devons le dire, nous sommes restés bien loin derrière eux. Ces insulaires ont parfaitement compris que, dans ces animaux, ce n'était pas la grande taille qu'ils devaient rechercher, mais la ténuité des os, la fécondité et la délicatesse de la chair et du lard. Par des calculs positifs, ils ont démontré que deux cochons de 100 kilogrammes chacun ne coûtaient pas plus en soins et en nourriture qu'un seul animal de 200 kilogrammes. Partant de là, ils ont d'abord tenté des expériences sur le cochon de Siam ou du cap de Bonne-Espérance, qu'ils confondent avec celui de la Chine, et dont ils ont obtenu une très petite variété. Nous donnons ici le portrait de celui qui a remporté le prix au concours de Derby.

Cette variété est fort estimée pour la délicatesse de sa chair; mais ses dimensions étant tout à fait trop petites, ils ont repris le cochon de Siam pour le croiser avec leur cochon commun, et ils ont ainsi créé une nouvelle race de taille moyenne, que nous représentons ici.

Cette race offre des qualités précieuses : elle atteint ordinairement la grandeur d'un cochon commun de moyenne taille; les os sont extrêmement petits; les jambes grêles et courtes; le ventre touchant presque à terre; les oreilles sont assez longues, presque droites ou fort peu pendantes; le museau est court et concave en dessus; le front bombé, et le cou d'une épaisseur énorme. Robuste comme le cochon commun, cet animal a sur lui l'avantage de s'engraisser plus vite et beaucoup mieux. Sa femelle, que nous représentons ici, a des qualités précieuses, sous le rapport de sa fécondité.

Bewick dit avoir vu dans le comté de Durham, chez le chevalier Arthur Mowbray, une truie de cette race suivie de dix-neuf petits de la même portée, et faisant chaque année trois portées presque aussi nombreuses. Il y aurait de l'exagération dans ce que raconte l'auteur, que cette race perfectionnée, inconnue à nos cultivateurs, serait encore une des plus fécondes et des meilleures sous le rapport économique.

Je le répète, nos éleveurs n'ont rien ou n'ont que fort peu à envier aux Anglais quant à l'art d'engraisser le bétail et les autres animaux domestiques; mais ils ont beaucoup à faire et à apprendre pour remplacer les chétives races encore si communes en France, par des variétés aussi précieuses et aussi belles que celles qui couvrent le sol de l'Angleterre.



Bulletin bibliographique.

Cours de Littérature dramatique, ou de l'Usage des passions dans le drame; par M. SAINT-MARC GIRARDIN, professeur de la Faculté des Lettres de Paris, membre du Conseil royal de l'instruction publique. 1 vol. in-18.—Paris, 1843. *Charpentier*. 3 fr. 50.

Ce petit livre a déjà beaucoup fait parler de lui : on l'a loué et critiqué outre mesure. Si les secrets des élections académiques n'étaient pas révélés d'avance, on pourrait croire qu'il a valu à son auteur le fauteuil de Campenon. Fidèle à la loi que nous nous sommes imposée, nous ne tenterons pas de faire dans ce bulletin de la critique pure et transcendante, pour nous servir d'expressions consacrées. Au lieu donc de demander compte à M. Saint-Marc Girardin de tout ce que son *Cours de Littérature dramatique* pourrait ou devrait contenir, nous nous bornerons à apprendre, aussi brièvement que possible, aux lecteurs de *l'Illustration* ce qu'ils peuvent être certains d'y trouver.

M. Saint-Marc Girardin expose ainsi, dans un simple avertissement de deux pages, le but de son ouvrage. « J'ai cherché à montrer, dit-il, comment les anciens auteurs, et surtout ceux du dix-septième siècle, exprimaient les sentiments et les passions les plus naturels au cœur de l'homme, la tendresse paternelle et maternelle, l'amour, la jalousie, l'honneur; et comment ces sentiments et ces passions sont exprimés de nos jours dans un pareil sujet; les réflexions morales arrivent naturellement à côté des réflexions littéraires, et j'ai aimé à montrer, autant que je l'ai pu, l'union qui existe entre le bon goût et la bonne morale... »

De la nature de l'Émotion dramatique, tel est le titre du premier chapitre. Après avoir constaté que le spectacle de la vie humaine et l'imitation de nos sentiments et de nos caractères est la principale cause du plaisir dramatique, M. Saint-Marc Girardin essaie de déterminer quels sont les moyens de produire le plaisir. Selon lui, la première condition de l'émotion dramatique, c'est que la passion qui l'excite soit vraie; or, au théâtre il n'y a de vrai que ce qui est général et ce que tout le monde ressent. Le cœur ne s'émeut qu'aux choses qui sont communes à tous les hommes : la curiosité, les bizarreries, les exceptions ne le remuent pas. C'est là déjà une des principales différences à noter entre notre théâtre ancien et notre théâtre moderne. Le théâtre ancien prend pour sujet les passions du cœur humain les plus générales et les plus communes : l'amour, la tendresse maternelle, la jalousie, la colère et les passions qui sont simples de leur nature; il les représente simplement. Le théâtre moderne, au contraire, cherche, en fait de passion, les exceptions et les curiosités avec autant de soin que le théâtre ancien les évitait. Or, les exceptions et les curiosités ont, en littérature, deux grands défauts : la monotonie et l'exagération.

La seconde condition de l'émotion dramatique, c'est de s'adresser à l'intelligence et non aux sens. L'art ne doit parler qu'à l'esprit; c'est à l'esprit seul qu'il doit donner du plaisir. S'il cherche à émouvoir les sens, il se dégrade. En outre, de toutes les émotions qui viennent des arts et qui procèdent de l'imitation de la nature humaine, l'émotion dramatique est la plus complète. Aucun art ne peut plus aisément approcher de la réalité que l'art dramatique, et cependant il se perd s'il s'en approche trop et s'il se confond avec elle. Le spectacle doit être la plus grande des illusions de l'art, mais il doit rester une illusion. Quand le théâtre fait prévaloir les émotions du corps sur les émotions de l'esprit, il se rapproche du cirque, et il en est aussitôt puni par une prompte décadence.

Ces principes posés et expliqués, M. Saint-Marc Girardin en fait immédiatement l'application. Sa méthode, préférable peut-être pour un cours que pour un livre, est aussi nouvelle qu'ingénieuse. Il ne suit aucune des classifications adoptées jusqu'alors. Prenant un sujet, le suicide ou l'amour maternel, par exemple, il le développe dans une longue et spirituelle conversation, sans s'inquiéter jamais d'aucune unité, passant tour à tour de l'antiquité aux temps modernes, rapprochant les Grecs ou les Romains des Français du dix-neuvième siècle, et tirant de ces comparaisons imprévues des aperçus pleins d'intérêt et de vérité.

Les passions dont M. Saint-Marc Girardin a étudié jusqu'à ce jour l'usage dans le drame, sont les émotions qui tiennent à la douleur physique et à la crainte de la mort, le suicide et la haine de la vie, l'amour paternel, l'égoïsme paternel, l'ingratitude des enfants, la clémence paternelle, et enfin l'amour maternel. Il lui reste encore, comme on le voit par cette énumération, un grand nombre de passions à étudier; mais ce premier volume doit être et sera bientôt, nous l'espérons, suivi de plusieurs autres. Alors seulement la haute critique, jugeant l'ensemble et les détails de cet important travail, pourra prononcer ses arrêts suprêmes en connaissance de cause.

Pour montrer comment M. Saint-Marc Girardin a compris et traité son sujet, nous analyserons le chapitre III, intitulé : *De la lutte de l'Homme contre la douleur physique*. Depuis le christianisme, le théâtre et la littérature sont essentiellement spiritualistes. De nos jours seulement la littérature, sans cesser de prendre la souffrance morale pour sujet, a poussé cette souffrance jusqu'à la douleur physique. Elle a, chose curieuse, matérialisé la douleur morale; tandis que les Grecs, qui représentaient volontiers la douleur physique, l'idéalisaient à l'aide du beau. Ils s'élevaient ainsi du corps à l'esprit; nous suivons la pente contraire. Ils s'avançaient peu à peu vers le spiritualisme chrétien; nous semblons redescendre vers le matérialisme païen.

Autrefois l'expression des sentiments tenait de la nature des sentiments mêmes; elle avait quelque chose de pur et d'élevé; souvent même elle était trop abstraite. Chaque sentiment de l'âme a, pour ainsi dire, une sensation qui y correspond. Mais jamais, autrefois, le mot qui désigne la sensation ne s'avisait de prendre la place du mot qui désigne le sentiment; c'était l'âme humaine enfin, et non le corps, que la littérature s'efforçait de mettre en relief. De nos jours on a voulu, non plus seulement dessiner les sentiments du cœur humain; on a voulu les sculpter si on peut dire ainsi, et comme, par la finesse de leur nature, ils échappaient au ciseau des Michel-Ange de la littérature, il a fallu, bon gré, mal gré, au lieu du sentiment, prendre la sensation. La sensation, en effet, est plus grosse et plus robuste; elle a plus de masse et plus de saillie; elle se prête mieux aux procédés de ce genre de style.

Cette prépondérance de la sensation sur le sentiment est un des plus singuliers effets du style moderne. Nous ne représentons, comme nos devanciers, que les passions de l'âme, la haine, la colère, la jalousie, l'amour, la tendresse maternelle, mais nous les représentons comme des passions du corps, nous les matérialisons, croyant les fortifier; nous les rendons brutales pour les rendre énergiques. C'était une des règles de l'ancienne poétique d'aider à ce que les passions ont de pur et d'immatériel, et de résister à ce qu'elles ont de grossier et de terrestre. C'était ce que les anciens appelaient purifier les passions. Nous faisons le contraire : nous aimons à pousser la passion morale jusqu'à l'imitation de la passion matérielle; il semble que nous n'ayons foi qu'aux sentiments qui nous font faire un geste, ou plutôt une contorsion physique. Sans les convulsions du corps, nous refusons de croire aux émotions de l'âme...

A l'appui de ces réflexions, M. Saint-Marc Girardin cite divers passages du *Philoctète* de Sophocle et du roman *Notre-Dame de Paris*, de M. Victor Hugo. Il nous fait admirer l'art du poète grec qui a laissé à son héros sa blessure, ses cris et le triste attirail de la douleur physique, mais qui a eu soin de lui donner des passions morales capables de compenser l'émotion causée par l'aspect de ses souffrances. « Dans le *Philoctète* de Sophocle, dit-il ensuite, se combinent avec un art merveilleux les émotions morales et les souffrances matérielles; elles se font pour ainsi dire équilibre les unes aux autres, et c'est dans cet équilibre que consiste la beauté du personnage de Philoctète. Jamais le genre de pitié que nous inspirent ses souffrances, jamais cette pitié que j'appellerais volontiers la pitié du corps, n'y est poussée trop loin, parce qu'elle est relevée et remplacée à propos par une autre pitié plus douce et plus noble, celle de l'âme, celle que nous inspirent ses émotions de joie et de reconnaissance, et même sa colère et sa haine. Avec cet art de tempérer les passions les unes par les autres, l'excès, et par conséquent la contorsion morale ou physique, devient impossible. Voyez, au contraire, comment M. Victor Hugo peint le désespoir de Gudule la recluse, quand les sergents d'armes veulent lui enlever sa fille qu'elle vient à peine de retrouver.

« Lorsque la mère entendit les piques et les leviers saper sa forteresse, elle poussa un cri épouvantable, puis elle se mit à tourner avec une vitesse effrayante autour de sa loge, habitude de bête fauve que la cage lui avait donnée. Elle ne disait plus rien, mais ses yeux flamboyaient... Tout à coup elle prit un pavé et le jeta à deux poings sur les travailleurs. Le pavé mal lancé, car ses mains tremblaient, ne toucha personne et vint s'arrêter sous les pieds du cheval de Tristan; elle grinça des dents... Tout à coup elle vit la pierre s'ébranler, et elle entendit la voix de Tristan qui encourageait les travailleurs. Alors elle sortit de l'affaissement où elle était tombée depuis quelques instants et s'écria. Et, tandis qu'elle parlait, sa voix tantôt déchirait l'oreille comme une scie, tantôt balbutiait, comme si toutes les malédictions se fussent pressées sur ses lèvres pour éclater à la fois... « Ho! ho! ho! mais c'est horrible; vous êtes de brigands!... Est-« ce que vous allez vraiment me prendre ma fille? Je vous dis « que c'est ma fille! Oh! les lâches! oh! les laquais bourreaux! « les misérables goujats! Assassins! Au secours! au secours! au « feu! — Mais est-ce qu'ils me prendront mon enfant comme « cela? Qu'est-ce donc qu'on appelle le bon Dieu? » Alors, s'adressant à Tristan, écumante, l'œil hagard, à quatre pattes comme une panthère, et tout hérissée... »

« Je m'arrête, s'écrie M. Saint-Marc Girardin après avoir cité ce passage. Dans Ovide, la métamorphose serait déjà commencée; car ce n'est plus une douleur humaine que cette rage de la panthère à qui le chasseur arrache ses petits; ce n'est plus ni une femme ni une mère que je vois, c'est une folle furieuse, c'est une bête féroce; la colère s'est changée en fureur, l'instinct a remplacé le sentiment, l'âme a cédé au corps. Eloignons-nous en répétant le beau vers de Térence :

Homo sum, atque humani nihil a me alienum puto.

« Je suis homme, et je ne me laisse toucher qu'à ce qui est humain. »

Nous avons exposé le plan et la méthode de M. Saint-Marc Girardin; nous avons dit quelles étaient les passions dont il avait étudié l'usage dans le drame; nous venons de montrer comment il appliquait sa méthode. Pour compléter cette analyse rapide, il ne nous reste plus qu'à citer les principaux ouvrages anciens et modernes qu'il a rapprochés et comparés dans ce premier volume. Ce sont l'*Iphigénie* d'Euripide et l'*Angelo* de M. Victor Hugo; l'*Hamlet* de Shakspere et la *Paméla* de Richardson; le *Werther* de Goethe et le *Chatterton* de M. de Vigny; *Horace*, *le Cid* et *le Menteur* de Corneille et *le Roi s'amuse* de M. Victor Hugo; *le Paria* de Casimir Delavigne et *Dupuis et Deronnais* de Collé; l'*Œdipe à Colone* de Sophocle, *le Roi Lear* de Shakspere et *le Père Goriot* de M. de Balzac; l'*Heautontimorumenos* de Térence et *l'Enfant Prodigue* de Voltaire; *le Père de Famille* de Diderot, *le Fils Ingrat* de Piron et *les Deux Gendres* de M. Etienne; *Lucrèce Borgia* de M. Victor Hugo et *l'Orphelin de la Chine* de Voltaire, etc.; la *Mérope* de Torelli, du Maffei, de Voltaire et d'Alfieri; l'*Andromaque* d'Homère, d'Euripide et de Racine.

Dans son dernier chapitre, M. Saint-Marc Girardin s'est efforcé de prouver que la littérature exprime souvent l'état de l'imagination d'un peuple plutôt que l'état de la société. La comparaison qu'il a faite lui semble défavorable à la société moderne, et il se demande si l'altération qu'a subie évidemment l'expression des sentiments généraux du cœur humain est un signe de l'altération de ces sentiments; en d'autres termes, si la littérature est aujourd'hui l'expression de la société. — Cette question, qu'il a traitée d'ailleurs trop brièvement, il la résout par la négative. Dans son opinion, la société écrit et parle d'une façon et agit de l'autre, et le plus sûr moyen de ne pas la connaître, c'est de la juger d'après ses paroles ou ses actions. Ainsi, loin que la littérature moderne soit faite à l'image de la société, on croirait qu'elle en a voulu prendre le contre-pied, tant la société la dément par ses mœurs et par ses actions!... « Dirons-nous pour cela, se demande M. Saint-Marc Girardin, que la société n'a rien prêté à la littérature? Non, ces passions effrénées, ces caractères hideux, ces crimes insolents et goguenards qui composent le fond de la littérature, la littérature les a pris dans les pensées, sinon dans les mœurs de notre société, dans notre imagination, sinon dans notre caractère. »

M. Saint-Marc Girardin résume ainsi en terminant les réflexions générales qui composent ce dernier chapitre : « Notre littérature ne représente pas notre société; elle n'en représente que les caprices d'esprit, elle n'en exprime que les fantaisies. Ce n'est donc pas condamner les mœurs de notre époque, que d'en attaquer les opinions morales, car les unes sont presque indépendantes des autres. Mais comme, avec le temps, ces opinions influent, soit sur la littérature, dont les créations deviennent moins pures, soit sur la conscience publique, qui devient aussi moins hardie à répudier le mal, il est du devoir de la critique et de la morale de signaler les altérations que la littérature fait subir à l'expression des sentiments principaux du cœur humain, de ces sentiments qui sont le sujet éternel de la littérature dramatique. Certes, quel que soit le travestissement ou la dégradation qu'aient soufferts, dans les drames ou dans les romans, les grandes et simples affections de l'homme, telles que l'amour paternel et l'amour maternel, on est sûr de les retrouver toujours pures et fortes dans le cœur d'un père ou d'une mère. Mais les nations chez lesquelles la littérature conserve à ces pieuses affections leur pureté originelle, en même temps que la famille en garde le dépôt inaltérable, ont la double gloire des beaux ouvrages et des bonnes mœurs. »

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1er Mars doivent être renouvelés pour éviter l'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, N° 33.

Modes.

TRAVESTISSEMENTS.



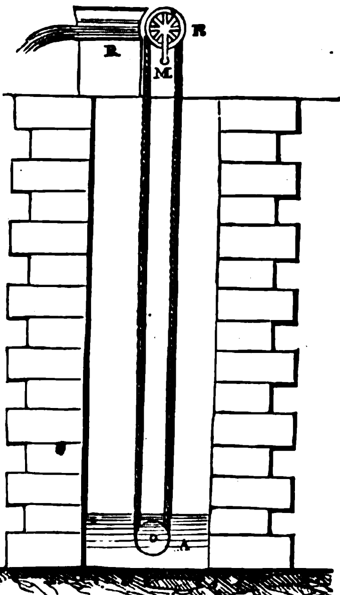
(Costume suisse.)



(Batelière. — Mousquetaire.)

Amusements

DES SCIENCES.



SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE 48e No.

I. Quelque étrange que paraisse notre première question, elle n'en est pas moins susceptible d'une solution fort simple que voici :

Attachez l'une à l'autre les deux extrémités de votre corde de manière à en faire une corde sans fin; enroulez-la sur la gorge de la poulie supérieure B à la bouche du puits, et, pour la maintenir dans un degré de tension convenable, enroulez aussi la partie inférieure de cette corde sur une seconde poulie A mobile autour d'un axe fixe, et plongée dans l'eau, ainsi que le représente la figure. Imprimez ensuite un mouvement de rotation rapide à la poulie B au moyen de la manivelle M; la corde, en s'enroulant successivement autour des poulies A et B qui tournent autour de leurs axes, ramènera du fond du puits une quantité très-notable d'eau, qui pourra être projetée et reçue dans un réservoir R, placé à la partie supérieure du puits, un peu au-dessous du point le plus élevé qu'atteigne la corde.

Cette machine, si singulière par sa simplicité même, porte le nom de *Véra*, facteur de la poste aux lettres à Paris, qui en conçut l'idée en voyant la grande quantité d'eau qu'entraînait avec elle, entre ses aspérités, une corde qu'on tirait de la Seine. On conçoit qu'elle puisse rendre de bons services dans certaines circonstances particulières, notamment si l'on venait à manquer de vases convenables pour l'élévation de l'eau. Mais il est bien certain que son *effet utile*, que son rendement en eau, eu égard à la force dépensée, doit être peu considérable.

Lalande raconte, dans l'édition qu'il a achevée de l'histoire des mathématiques de Montucla, que la machine de Véra ayant été employée aux casernes de Courbevoie, deux hommes élevaient en six minutes 274 litres à environ 27 mètres de hauteur. Mais ce résultat est évidemment exagéré, en ce sens qu'il provient d'une expérience de courte durée, où l'effort développé était de beaucoup supérieur à ce qu'il serait pendant une journée entière. En effet, le travail de chacun de ces ouvriers aurait produit, dans une journée de huit heures, l'élévation de 295 920 litres à 1 mètre de hauteur, et ce nombre surpasse réellement de plus des deux tiers celui qui représente la force que peut dépenser un manœuvre agissant pendant le même laps de temps sur une manivelle. Encore faudrait-il, en employant la meilleure machine à élever de l'eau, défalquer un bon tiers de la force consacrée à mettre cette machine en mouvement.

Une autre expérience citée par le même auteur, donne un résultat beaucoup plus rapproché de la vérité, quoique encore trop considérable pour le travail d'une journée entière. « Au bout de la rue de l'Arcade-Saint-Honoré, à la voirie de la Petite-Pologne, dit Lalande, seize chaînes en fer suffisaient à deux hommes pour élever à 6 mètres de hauteur environ 7 mètres cubes d'eau par heure. » On avait pu supprimer la poulie inférieure, qui ne sert qu'à maintenir la tension d'une corde ordinaire. Ce travail équivaut à l'élévation de 168 000 litres à 1 mètre de hauteur en huit heures; c'est encore un tiers environ de plus de ce que produirait un manœuvre agissant d'une manière continue sur la meilleure machine hydraulique au moyen d'une manivelle.

L'invention de Véra valut à son auteur l'approbation universelle et une gratification de 2 400 fr. Elle fut appliquée à l'étranger, même en Angleterre. Le célèbre physicien Deluc en fit établir une au-dessus d'un puits de plus de 55 mètres de profondeur, près du château de Windsor. La corde s'enroulait à la partie supérieure sur une poulie en fer d'un mètre de diamètre, placée sur l'axe de la manivelle avec une roue plombée servant de volant; la poulie d'en bas était supprimée, parce que l'on avait reconnu qu'elle devenait inutile pour une certaine vitesse de rotation. L'eau montait en abondance.

Nonobstant toutes ces épreuves favorables, la machine de Véra paraît ne plus figurer aujourd'hui que dans les cours de physique et de machines, comme une curiosité rarement applicable.

II. La solution de ce problème est trop compliquée et trop longue pour qu'il soit possible d'en exposer le détail ici; nous devons nous contenter de donner les résultats auxquels est parvenu Montcla, qui sont les suivants :

1o On peut payer 3 livres tournois en monnaies d'argent de 13 manières seulement; ci. 13

2o On peut payer 6 sous en monnaies de cuivre de 155 manières; 12 sous, de 1 292; 18 sous, de 5 104; 24 sous, de 14 147; 30 sous, de 31 841; 36 sous, de 62 400; 42 sous, de 111 182; 48 sous, de 183 999; 54 sous, de 287 777; enfin, 60 sous ou 3 livres tournois, de 430 264

3o En combinant les monnaies de cuivre avec celles d'argent, on peut payer cette même somme de 60 sous de 1 383 622 manières; ci 1 383 622

Ajoutant ces trois sommes, on a en tout. . . . 1 813 899 façons différentes de payer une sommes de 3 livres en anciennes monnaies.

NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

I. Trois objets ayant été distribués secrètement à trois personnes, deviner celui que chacune aura pris.

II. Déterminer par la géométrie la position la plus avantageuse des pieds pour se tenir solidement debout.

Correspondance.

A M. A. F., à Brienne-l'Archevêque. — Un rébus ne dit pas tout ce qu'il semble dire; mais votre lettre est une preuve qu'on peut trouver dans celui du 6 janvier, déjà diversement interprété, plus d'esprit que l'auteur n'y en avait voulu mettre. Cela s'est vu ailleurs qu'aux rébus. Les commentateurs n'en font pas d'autres. Quant à votre ami, qui n'a pas reconnu le sexe de la bête, il ne faut pas le laisser sortir seul : il prendrait la rivière pour une grande route. Ce serait dommage.

A M. A. I., à Stuttgart. — On nous a souvent adressé cette question. Voici la réponse : le bois gravé qui sert de titre à *l'Illustration* aura été tiré, à la fin de ce mois, à plus de 700,000 exemplaires. Il est vrai qu'il n'en vaut pas mieux, mais il sera renouvelé au 1er mars pour commencer la deuxième année de *l'Illustration*.

A M. B., à Berlin. — Il faut le temps et l'occasion. Notre titre de *Journal Universel* répond à votre question.

A M. E. D., à Toul. — Votre avis est bon à suivre.

Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

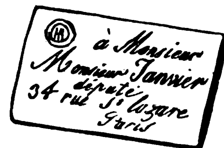
1844. — JANVIER.

Jours du mois.	Hauteur du baromètre réduite à la température de 0 à midi	Températures extrêmes de la journée. Minimum.	Températures extrêmes de la journée. Maximum.	Température moyenne de la journée	État du ciel à midi.	Vents à midi.
	mm.					
1	750,36	− 0,8	5,0	2,2	Couvert, éclaircies.	S. fort.
2	744,55	0,0	4,8	+ 2,4	Eclaircies, pluie et neige.	N. O. fort.
3	759,73	− 3,1	0,4	− 1,3	Couvert.	S. S. E.
4	747,84	+ 0,7	11,5	+ 6,2	Couvert.	N. O.
5	753,69	8,3	11,7	10,0	Couvert, bruine.	O. S. O.
6	743,66	7,4	11,2	9,3	Eclaircies.	S. O.
7	748,92	5,1	8,2	6,7	Nuages.	O. S. O.
8	753,83	4,8	7,9	6,4	Nuages.	N. O.
9	765,48	+ 1,8	2,6	2,2	Couvert.	N.
10	766,20	− 0,6	1,8	0,6	Couvert, neige.	E. S. E.
11	766,56	+ 0,7	4,2	+ 2,5	Couvert.	S. S. E.
12	764,94	− 2,8	+ 1,4	− 0,7	Couvert, bruine	E. S. E.
13	758,38	− 5,8	− 1,6	− 3,7	Beau ciel.	E.
14	760,29	− 5,5	− 1,4	− 3,4	Beau ciel.	E.
15	764,02	− 6,2	− 3,3	− 4,7	Couvert, brouillard.	E. N. E.
16	761,34	− 7,0	− 0,6	− 3,8	Beau ciel.	N. E.
17	760,66	− 4,8	+ 4,5	− 0,1	Couvert, bruine, brouillard.	N.
18	764,10	+ 2,8	5,0	+ 4,0	Couvert, brouillard.	N. O.
19	760,59	3,9	7,2	5,6	Couvert.	O.
20	757,76	0,2	5,7	3,0	Nuageux.	N. N. O.
21	757,22	0,0	6,8	3,5	Couvert.	O.
22	755,76	4,9	7,9	6,4	Couvert, pluie.	O.
23	757,96	+ 1,0	+ 5,8	+ 3,4	Couvert, brouillard.	N. E.
24	762,84	− 2,0	− 0,5	− 1,2	Couvert.	N. N. E.
25	766,08	− 3,8	+ 0,1	− 1,8	Couvert.	N. N. O.
26	763,57	− 2,8	8,0	+ 2,7	Couvert.	N. O.
27	765,50	+ 2,3	6,8	4,6	Couvert.	O. N. O.
28	757,78	6,0	10,0	8,0	Pluie.	O. S. O.
29	759,22	5,2	8,0	6,6	Beau.	N. O.
30	756,65	6,1	11,0	8,6	Couvert.	O. N. O. fort.
31	755,89	0,2	6,5	3,3	Couvert.	O. N. O. très-viol.
Moyenne	758,37	+ 0,5	+ 5,0	+ 2,8	Pluie dans la cour,	2 cent. 425.
					Pluie sur la terrasse,	1 cent. 929.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

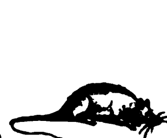
Si un marchand vous vole, c'est ailleurs que l'on doit aller.

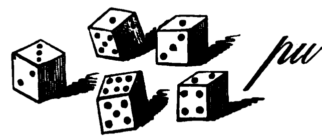


968 AAAA

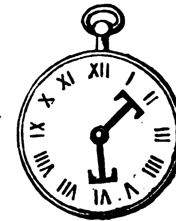


don





pu



on

ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

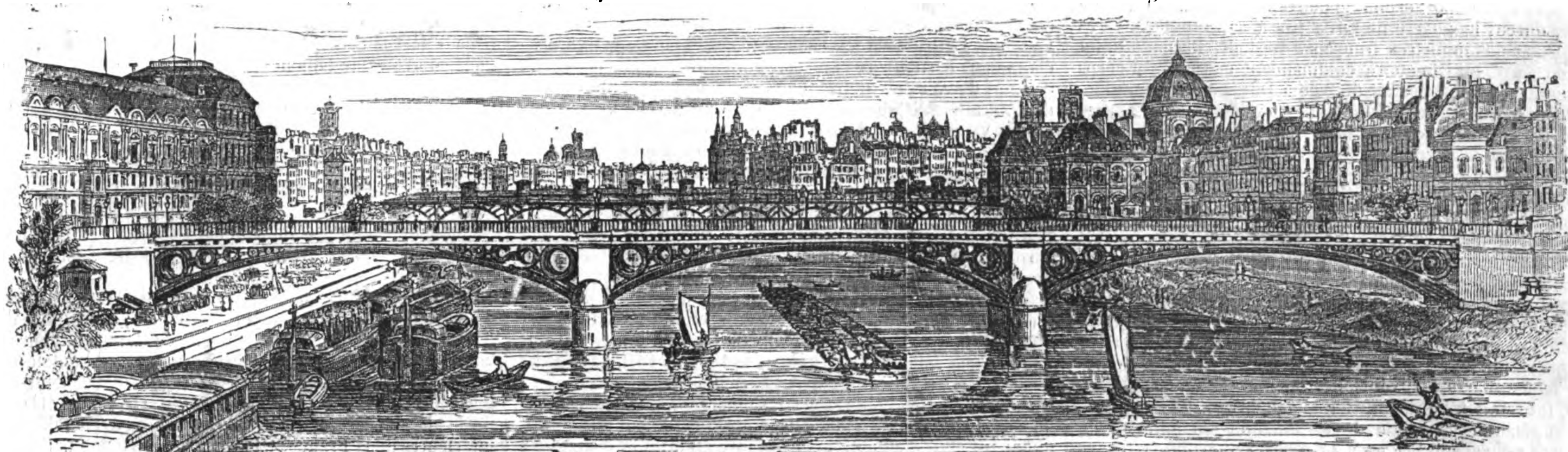
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Impériale; Gostinoï-Dvor, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE ET Ce, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 51. Vol. II. — SAMEDI 17 FÉVRIER 1844.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Bernadotte, 1764-1844.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Bernadotte (Charles-Jean), aujourd'hui roi de Suède et de Norwége sous le nom de Charles XIV, naquit à Pau dans le Béarn, le 26 janvier 1764, d'une famille honorable de la bourgeoisie de cette ville. Son père exerçait la profession d'avocat. A peine âgé de dix-sept ans, se sentant peu de goût pour le barreau, blessé d'ailleurs des préférences marquées que ses parents témoignaient à son frère aîné, il s'engagea volontairement en qualité de soldat dans le régiment Royal-Marine, et il se rendit à l'instant même à Marseille, où il s'embarqua pour la Corse.



(Bernadotte, roi de Suède et de Norwége.)

Quand la Révolution française éclata, Bernadotte n'était encore que sergent-major. Le 7 février 1790, il obtint le grade d'adjudant. Son régiment se trouvait alors à Marseille, où le contre-coup des grands événements de Paris commençait à se faire sentir. Un jour le peuple se révolte au nom de la liberté; le colonel de Royal-Marine veut réprimer l'insurrection par la force. Repoussé avec perte, il va payer de sa vie son imprudente audace, quand deux jeunes gens, s'élançant devant lui, lui font un rempart de leur corps et calment la foule exaspérée. Ces deux jeunes gens étaient Bernadotte et Barbaroux. Ils s'embrassèrent avec effusion sur le perron même de l'Hôtel-de-Ville, en se jurant une amitié éternelle; mais ils ne devaient plus se revoir.

Bernadotte, comme Barbaroux, avait embrassé avec ardeur la cause de la Révolution. En 1792, il était colonel; il servit à l'armée du Rhin sous le général Custine et sous Kléber, et il s'y fit remarquer par sa faconde, sa bravoure et ses talents militaires. D'abord il refusa l'avancement qu'on lui offrit, mais, après la bataille de Fleurus (26 mai 1792), au gain de laquelle il avait puissamment contribué, Kléber le força d'accepter sur le champ de bataille le grade de général de brigade. Nommé peu de temps après général de division, il prit une part active et importante aux campagnes de 1795, 1796 et 1797, sur les bords du Rhin. Ses soldats paraissaient-ils hésiter, il les électrisait tout à la fois par sa parole et par ses actions. Un jour il jeta ses épaulettes dans les rangs ennemis: « Allons les reprendre! » s'écria-t-il; et tous ceux qui l'avaient vu ou qui l'avaient entendu s'élancèrent sur ses pas à la victoire. Il se distingua surtout au passage du Rhin à Neuwied (18 avril 1797). A la fin de cette campagne, le Directoire lui écrivait: « La République est accoutumée à voir triompher ceux de ses défenseurs qui vous obéissent. »

Peu de temps après la bataille de Neuwied, Bernadotte fut chargé de conduire à l'armée d'Italie 20,000 hommes de l'armée de Sambre et Meuse; c'était la première fois qu'il se trouvait face à face avec Bonaparte. Dès qu'ils s'aperçurent, ils éprouvèrent l'un pour l'autre une secrète antipathie. « Je viens de voir, dit Bernadotte en rentrant à son quartier général, un homme de vingt-six à vingt-sept ans qui veut avoir l'air d'en avoir cinquante, et cela ne me présage rien de bon pour la République. » A en croire certains biographes, Bonaparte dit de lui que c'était une tête française sur le cœur d'un Romain. Les *messieurs de l'armée* d'Allemagne ne fraternisèrent pas d'abord avec les *sans-culottes* de l'armée d'Italie; mais quand il s'agit de battre l'ennemi, toutes ces haines, toutes ces rivalités disparurent dans des sentiments communs, l'amour de la gloire et la haine de l'étranger. Pendant la mémorable campagne qui amena la paix de Campo-Formio, Bernadotte se signala surtout au passage du Tagliamento et à la prise de la forteresse de Gradisca. Chargé de présenter au Directoire les drapeaux pris sur l'ennemi, il arriva à Paris quelques jours avant le coup d'État du 18 fructidor. Il était porteur d'une lettre du général en chef de l'armée d'Italie; cette lettre se terminait ainsi: « Vous voyez dans le général Bernadotte un des amis les plus solides de la République, incapable par principes comme par caractère de capituler avec les ennemis de la liberté, pas plus qu'avec l'honneur. »

Seul de tous les généraux des armées républicaines présents à Paris, Bernadotte avait refusé de jouer un rôle dans la révolution du 18 fructidor. Laissant faire Augereau, il alla rejoindre Bonaparte en Italie; A peine arrivait-il à l'armée, Bonaparte la quittait. Instruit des dispositions malveillantes du Directoire à son égard, le général en chef venait de signer le traité de paix de Campo-Formio, et il retournait à Paris. Leur inimitié mutuelle n'avait fait que s'accroître. En partant de Milan, Bonaparte, non content d'enlever à Bernadotte la moitié des troupes qu'il commandait, lui enjoignit de rentrer en France avec le reste. Mais le Directoire, heureux de cette rivalité naissante, s'empressa de nommer le général disgracié commandant en chef de l'armée d'Italie à la place de Berthier, qui exerçait cette fonction par intérim. Il se rendait à son poste quand, à son grand étonnement, il reçut un nouvel arrêté qui le nommait ambassadeur à Vienne.

Bernadotte n'était alors rien moins que diplomate. Dès qu'il fut installé à Vienne, il se déclara l'ennemi du ministre Thugut, et il engagea avec lui une lutte dans laquelle il eut le dessous. Il avait choisi, pour arborer les couleurs nationales, le jour où les Viennois célébraient l'armement des volontaires qui s'étaient levés contre la France. Ameutée par Thugut, la populace abattit et déchira le drapeau tricolore; l'ambassadeur exigea vainement une réparation. Le Directoire le désavoua et le rappela à Paris. On a dit, mais nous ne pouvons rien affirmer, que Bonaparte l'avait fait nommer ambassadeur à Vienne dans le but de l'éloigner de l'Italie et dans l'espérance qu'il romprait forcément, par quelque démarche imprudente, une paix trop longue pour l'ambition du futur empereur des Français.

Tandis que l'expédition d'Égypte se préparait, Bernadotte, de retour à Paris, y épousa la belle-sœur de Joseph, mademoiselle Désirée Clary, fille d'un négociant de Marseille. Singulière destinée que celle de cette jeune fille, née pour être impératrice ou reine! Quelques années auparavant, Bonaparte, alors général d'artillerie en demi-solde et sans emploi, l'avait demandée à son père. Bien que sa passion fût



(Oscar, prince royal de Suède.)

partagée, il essuya un refus. « Il y a bien assez d'un Bonaparte dans la famille, » lui répondit M. Clary. Peut-être si, lorsqu'elle épousa le général Bernadotte, mademoiselle Clary eût su qu'elle devait être un jour reine de Suède et de Norwége, eût-elle hésité à contracter cette union ; car, si nous en croyons certaines indiscrétions, elle aimerait mieux être simple bourgeoise à Paris que la femme ou la mère d'un roi à Stockholm.

La paix de Campo-Formio ne pouvait être qu'une trêve de courte durée; la guerre ne tarda pas à se rallumer. Après l'assassinat des ministres français à Rastadt, Bernadotte fut nommé, par le Directoire commandant en chef du corps d'observation qui s'étendait de Bâle à Dusseldorf. Aucun engagement sérieux n'eût lieu à cette époque sur cette longue ligne, où ses talents devenaient par conséquent inutiles. Aussi, quand la révolution du 30 prairial an VII (18 juin 1799) eut remplacé les directeurs Treilhard, Laréveillère-Lépaux et Merlin, par Gohier, Roger-Ducos et Moulins, le nouveau Directoire le nomma ministre de la guerre. Malheureusement il n'exerça pas longtemps ces fonctions, dont il s'était acquitté avec autant de bonheur que de zèle. Au bout de deux mois et demi, une intrigue le renversa. Sieyès, qui n'aimait plus les républicains et qui ne pouvait lui faire adopter ses projets de constitution, l'amena, dans une conversation, à exprimer le désir de reprendre du service actif, dès que sa mission réorganisatrice serait remplie. Le lendemain même, l'arrêté suivant, pris en secret par trois directeurs, fut remis à Bernadotte : « La démission donnée par le citoyen général Bernadotte de ses fonctions de ministre de la guerre est acceptée. » — « Je reçois à l'instant, citoyens directeurs, répondit Bernadotte, votre arrêté d'hier, par lequel vous acceptez une démission que je n'ai pas donnée... » Et il terminait sa lettre en demandant son traitement de réforme : « J'en ai, disait-il, autant besoin que de repos. »

Un mois après la *démission* de Bernadotte, la révolution du 18 brumaire était accomplie. Un moment, Bernadotte avait manifesté l'intention de défendre la constitution de l'an III; mais pendant qu'il haranguait quelques républicains, Bonaparte agissait et se nommait premier consul. D'abord Bernadotte accepta la place de conseiller d'État, et se chargea de pacifier l'Ouest, et d'empêcher les Anglais de débarquer à Quiberon; mais il n'était pas franchement rallié au nouveau pouvoir. « Des documents *importants* que j'ai eus sous les yeux, dit *l'homme de rien* (1), et qui seront un jour publiés dans un beau livre, me permettent d'affirmer positivement que non-seulement Bernadotte a conspiré pour le renversement du premier consul, mais encore qu'il s'est efforcé à plusieurs reprises et vainement de pousser à une résolution Moreau, toujours indécis, toujours faible, toujours mécontent, et par conséquent toujours compromis. Une fois même, à un bal chez Moreau, à la suite d'une longue conversation inutile, il s'écria : « Vous n'osez prendre la cause de la liberté, eh « bien! Bonaparte se jouera de la liberté et de vous; elle pé« rira malgré nos efforts, et vous serez enveloppé dans sa « ruine sans avoir combattu. » Bernadotte était bon prophète; quelques mois après, Moreau partait pour l'exil; Bernadotte se tirait d'affaires, il devenait maréchal, prince suédois, et, onze ans plus tard, tous deux se retrouvaient, sous la même bannière, aux conférences de Trachenberg. »

Napoléon empereur avait pardonné à Bernadotte ses conspirations contre le premier consul. En 1804, il le nomma maréchal de l'Empire ; mais, désirant l'éloigner de la France, il lui confia, en remplacement du maréchal Mortier, le commandement en chef de l'armée de Hanovre. La vie militaire de Bernadotte, sous l'Empire, est si connue, et cette notice doit se renfermer dans des bornes tellement étroites, que nous nous contenterons de rappeler quelques dates. S'étant réuni, en 1805, aux Bavarois contre l'Autriche, Bernadotte fut créé prince de Ponte-Corvo après la bataille d'Austerlitz, dans laquelle il avait eu le bonheur d'enfoncer le centre de l'armée ennemie. Le 9 octobre de la même année, il défit, à Schleitz, un corps de 10,000 Prussiens; le lendemain, il triomphait avec Lannes au combat de Saafeld, où périt le prince Louis de Prusse. — La *Biographie des Contemporains* l'accuse d'avoir *lâchement* abandonné Davoust, pendant que Napoléon battait Hohenlohe à Jéna. « Il répara, ajoute l'auteur de l'article, sa honteuse conduite à Hall, dont il s'empara. » Parvenu ensuite jusqu'à Lubeck, il prit cette ville d'assaut, importante victoire suivie de la capitulation de Magdebourg. De Lubeck il se dirigea vers la Vistule, pénétra en Pologne, sauva, près de Thorn, par une combinaison hardie, le quartier général de l'Empereur et la division du maréchal Ney, remporta une nouvelle victoire à Braumberg, et reçut une blessure grave à la tête en repoussant deux colonnes russes à Spandau.

A la paix de Tilsitt, Napoléon confia au prince de Ponte-Corvo le gouvernement des villes hanséatiques. « Cette époque de sa vie, a dit un de ses biographes, est la plus honorable, celle dont l'éclat ne s'effacera jamais : une sage administration propre à réparer les maux de la guerre, sa modération, son humanité, sa justice, l'intégrité la plus pure, inspirèrent aux peuples qui étaient sous son commandement, et surtout aux habitants de Hambourg, la plus haute estime pour le général français, et lui valurent bientôt la confiance la plus illimitée et le prix le plus flatteur dont les hommes puissent honorer leurs semblables. » Bernadotte se disposait à envahir la Suède pour réduire à la raison le fou couronné qui, seul, au milieu de la paix générale, voulait soutenir la guerre contre la France, lorsque les Suédois déposèrent enfin Gustave IV, et élurent à sa place son oncle le duc de Sudermanie, sous le nom de Charles XIII (10 mai 1809). A cette nouvelle, le prince de Ponte-Corvo suspendit les hostilités; Napoléon le blâma, mais la Suède garda un profond souvenir de sa modération. Sa conduite antérieure envers un corps détaché de l'armée suédoise, fait prisonnier le 6 novembre 1806, avait déjà depuis longtemps rendu son nom populaire dans ce pays, dont il devait bientôt devenir le souverain.

Le 17 mai 1809, Bernadotte battait les Autrichiens au pont de Linz; le 6 juillet, il commandait l'aile gauche de l'armée française à la bataille de Wagram. A en croire ses panégyristes, sa conduite fut irréprochable ; selon Napoléon, il ne fit que des fautes. Incompétents pour nous prononcer sur une pareille question, nous n'osons ni le condamner ni l'absoudre; mais nous le blâmerons de s'être permis, après la victoire, contre tous les usages reçus, d'adresser une proclamation particulière au corps d'armée qu'il commandait, et d'avoir, en outre, dans cette inconvenante proclamation, altéré l'évidence des faits par ces paroles : « Vos colonnes vivantes sont restées immobiles comme l'airain ; » car les troupes saxonnes s'étaient laissé enfoncer sous ses ordres. A dater de ce moment, l'inimitié secrète qui avait éloigné Napoléon de Bernadotte éclata ouvertement. Le prince de Ponte-Corvo revint à Paris, et le conseil du gouvernement l'envoya à Anvers pour contenir et repousser les Anglais débarqués à Walcheren; mais Napoléon lui retira bientôt ce nouveau commandement, et l'exila dans sa principauté. Malgré cet ordre, Bernadotte vivait à Paris au milieu de sa famille, lorsque deux officiers suédois vinrent lui annoncer que la nation suédoise, par la voix de ses représentants, réunis en diète solennelle à Orebro, le 18 août 1810, l'appelait à la succession du roi régnant Charles XIII.

Le prince de Ponte-Corvo s'empressa d'accepter avec joie et avec reconnaissance la couronne qu'on lui offrait, et qui lui était d'autant plus précieuse qu'il ne la devait qu'à ses talents et à ses vertus. Seulement, avant de prendre un parti décisif, il voulut obtenir l'autorisation de l'Empereur. « Elu du peuple, lui répondit Napoléon, je ne puis m'opposer au choix des autres peuples. » Malgré cette réponse, l'Empereur retardait l'envoi des lettres d'émancipation. Une dernière entrevue eut lieu entre les deux ennemis. — La discussion fut orageuse. « Eh bien ! allez donc, s'écria enfin Napoléon; que nos destinées s'accomplissent ! » En indemnité de la principauté de Ponte-Corvo et de ses dotations en Pologne, Bernadotte reçut la promesse du paiement de trois millions de francs; mais il ne toucha réellement que le tiers de cette somme.

Leurs destinées s'accomplirent en effet. Napoléon mourut à Sainte-Hélène, et Bernadotte achève aujourd'hui un règne de vingt-six ans. Quand l'Empereur exilé dictait ses Mémoires à son fidèle ami le comte de Las Cases, il s'exprimait en ces termes en parlant du roi de Suède :

« Bernadotte a été le serpent nourri dans notre sein. A peine il nous avait quittés, qu'il était dans le système de nos ennemis, et que nous avions à le surveiller et à le craindre. Plus tard, il a été une des grandes causes actives de nos malheurs, celui qui a donné à nos ennemis la clef de notre politique, la tactique de nos armées ; celui qui leur a montré le chemin du sol sacré. Vainement dirait-il pour excuse qu'en acceptant le trône de Suède, il n'a plus dû être que Suédois ; excuse banale, bonne tout au plus pour le vulgaire des ambitieux. Pour prendre femme on ne renonce pas à sa mère, encore moins est-on tenu à lui percer le sein et à lui déchirer les entrailles. On dit qu'il s'en est repenti plus tard, c'est-à-dire quand il n'était plus temps et que le mal était accompli. Le fait est qu'en se retrouvant au milieu de nous il s'est aperçu que l'opinion en faisait justice; il s'est senti frappé de mort. Alors ses yeux se sont dessillés; car on ne sait pas, dans son aveuglement, à quels rêves n'auront pas pu le porter sa présomption et sa vanité...

« Et un Français a eu en ses mains les destinées du monde! S'il avait eu le jugement et l'âme à la hauteur de sa situation, s'il eût été bon Suédois, ainsi qu'il l'a prétendu, il pouvait rétablir le lustre et la puissance de sa nouvelle patrie, reprendre la Finlande, être sur Saint-Pétersbourg avant que j'eusse atteint Moscou. Mais il a cédé à des ressentiments personnels, à une sotte vanité, à de toutes petites passions; la tête lui a tourné, à lui ancien jacobin, de se voir recherché, encensé par les légitimes, de se trouver face à face, en conférence politique et d'amitié avec un empereur de toutes les Russies, qui ne lui épargnait aucune cajolerie. On assure qu'il lui fut encore insinué alors qu'il pouvait prétendre à une de ses sœurs en divorçant d'avec sa femme ; et, d'un autre côté, un prince français lui écrivait qu'il se plaisait à remarquer que le Béarn était le berceau de leurs deux maisons ! Bernadotte! sa maison !...

« Dans son enivrement, il sacrifie sa nouvelle patrie et l'ancienne, sa propre gloire, sa véritable puissance, la cause des peuples, le sort du monde. C'est une faute qu'il paiera chèrement. A peine il avait réussi dans ce qu'on attendait de lui, qu'il a pu commencer à le sentir. Il s'est même repenti, dit-on, mais il n'a pas encore expié. Il est désormais le seul parvenu occupant un trône. Le scandale ne doit pas rester impuni, il serait d'un exemple trop dangereux. »

A ces terribles accusations, qu'ont répondu les panégyristes de Bernadotte? Que Napoléon s'était montré injuste et dur envers la Suède, et que le prince royal avait dû venger les injures de sa nouvelle patrie. Mais les mauvais procédés de M. Alquier, l'ambassadeur de France, les exigences blâmables de Napoléon, et l'imprudente occupation de la Poméranie par les troupes françaises, ne nous semblent pas, quant à nous, des justifications suffisantes. En bonne politique et en saine morale, Bernadotte fut coupable. Dans l'intérêt bien entendu de la Suède, il ne devait pas s'allier avec la Russie ; celui de son honneur exigeait qu'il ne portât jamais les armes contre cette France sur laquelle il écrivit ou il débita toujours de si belles phrases. Et qu'on ne l'oublie pas, ce fut lui, l'ex-général républicain, qui, ligué avec les alliés, nous empêcha de prendre Berlin, qui nous fit perdre la bataille de Leipzig, et qui se montra, aux conférences de Trachenberg, l'ennemi le plus dangereux de la France. Il avait poursuivi jusqu'au Rhin ses anciens compagnons d'armes... Un moment il s'arrêta sur les bords de ce fleuve, où il retrouvait de si glorieux souvenirs. Enfin il le franchit, et, en 1814, après l'abdication de Napoléon, il vint à Paris avec les souverains alliés. L'accueil qu'il y reçut le détermina à regagner promptement sa nouvelle patrie. Ses futurs sujets l'accueillirent avec les plus vifs transports de joie, et le portèrent en triomphe à son palais. — De ces deux réceptions si différentes, à laquelle fut-il le plus sensible?

Soyons juste envers Bernadotte. « La détermination dont nous venons de résumer les conséquences coûta cher au cœur de Charles-Jean, dit l'ancien instituteur du prince Oscar dans l'*Abrégé de l'Histoire de Suède* qu'il vient de publier ; nous en avons été témoin et nous ne pouvons le taire : quels vifs regrets il éprouva en prenant les armes contre son ancienne patrie! Que de combats se livrèrent dans son âme entre ses premières affections et ses devoirs récents! on le sait, et l'histoire doit le dire, ces combats agissant sur son physique, lui causèrent une maladie dangereuse pendant laquelle on l'entendit implorer la mort et refuser les remèdes qui lui étaient présentés! Que de ménagements, que de prières même n'employa-t-il pas pour prévenir cette lutte terrible! » Une détermination honorable est-elle donc si pénible à prendre?

Lorsque le prince royal apprit la nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes, il dit à son fils, en présence de son instituteur : « Vois, Oscar, ce que c'est que la gloire militaire! aussi, depuis César, c'est le plus grand homme qui ait paru sur la terre!... » Du reste, pendant les Cent-Jours, Bernadotte, occupé à réunir solidement la Norwége et la Suède, jusqu'alors séparées, refusa de se mêler en rien des affaires intérieures de la France. « Faire la guerre à une nation contre laquelle nous n'avons maintenant aucuns griefs, écrivait, au représentant de la Suède au congrès de Vienne, le comte de Lowenhjelm, ne serait-ce pas s'interdire les avantages d'un système que nous prescrivent à la fois notre position géographique, nos relations commerciales et notre organisation politique? Il ne s'agit que de replacer les choses dans leur état primitif, en partant du traité de Paris, qui a terminé la guerre entre la France et la Suède, et mis fin à la coalition. »

Le 5 février 1818 mourut le roi Charles XIII, et Bernadotte fut proclamé sans opposition roi de Suède et de Norwége, sous le nom de Charles XIV Jean. Il signa devant le conseil d'Etat *l'acte d'assurance et de garantie* exigé par la constitution; puis il se fit couronner roi le 11 mai à Stockholm et le 7 septembre à Drontheim. « Au sacre célébré à Stockholm, dit M. Lemoine, on eut lieu de remarquer une particularité ingénieuse et touchante. A chacun des degrés qui conduisaient à un trône fort élevé où le nouveau souverain devait recevoir l'hommage et le serment des Etats et des fonctionnaires publics, on lisait sur des écussons les noms de ses principales victoires, et ces noms semblaient indiquer que c'étaient là les titres de sa grandeur et comme les degrés qui l'avaient conduit au trône. » Malgré l'*origine* populaire de son autorité, tous les souverains de droit divin s'empressèrent de lui adresser leurs compliments de félicitations sur son avénement au trône.

« Le règne de Charles XIV, a dit un de ses biographes, comptera dans les annales de la Suède parmi les plus heureux ; sauf des difficultés toujours renaissantes avec les Norwégiens, peuple rude, ombrageux, pourvu d'une constitution distincte de celle de la Suède, et dont l'assemblée nationale (Storthing) se met souvent en opposition avec les idées et les plans de Charles XIV, nul orage n'est venu troubler les jours du Béarnais-Suédois, qui est peut-être en ce moment le plus populaire des rois de l'Europe, dont il est le doyen d'âge. Sur ce trône, gagné au grand jeu des destinées, il a développé des qualités qu'on n'eût pas attendues d'un soldat. La Suède a vu sous ses auspices l'agriculture, mise en oubli, naître, prospérer et fleurir, le commerce tiré d'une langueur mortelle, le crédit public restauré, l'industrie expirante rendue à la vie et encouragée; de nombreux travaux d'utilité publique ont été exécutés sur plusieurs points du royaume; une large route, creusée à travers les Alpes Scandinaves, est venue lier physiquement la Suède et la Norwége; et l'immense canal de Gothie, qui unit la mer Baltique à la mer du Nord, gigantesque entreprise aujourd'hui accomplie, restera comme un monument impérissable des grandes pensées de Charles XIV. Malheureusement, sous le point de vue intellectuel et politique, le progrès est moindre... Ajoutons toutefois que Charles XIV, bien qu'imbu au fond en matière de gouvernement des principes de l'école impériale, n'est pas l'homme le moins libéral de son royaume. Il lui est arrivé quelquefois de prendre lui-même l'initiative d'innovations généreuses. A ses goûts de harangueur, qui datent de l'an II, Charles XIV joint aussi, depuis qu'il est roi, un goût assez prononcé pour la petite guerre de journaux ; ne pouvant plus se servir de son épée, il se bat avec sa plume contre les journalistes de l'opposition... »

L'opposition, fort nombreuse d'ailleurs, est devenue plus vive d'année en année. On reproche surtout à Bernadotte d'aimer passionnément le pouvoir absolu, et de se conformer avec une stricte exactitude aux plus absurdes coutumes de l'étiquette. L'héritier présomptif, le prince Oscar, est, selon l'usage, le chef de l'opposition. On raconte à ce sujet une curieuse anecdote : il y a deux années, Charles XIV, trouvant que son fils jouait trop bien son rôle, et n'osant pas l'en blâmer ouvertement, recommanda à tous les ministres du royaume de prêcher « sur le commandement de Dieu relatif au respect que les enfants doivent à leurs parents. »

Bernadotte et mademoiselle Désirée Clary n'ont eu qu'un fils, Joseph-François Oscar, actuellement prince royal et duc de Sudermanie. Il est né à Paris, le 4 juillet 1799; il a reçu une éducation soignée et paraît doué d'éminentes qualités; il s'est surtout occupé de la réforme pénitentiaire, et il a même publié un ouvrage remarquable qui a été traduit en français sous ce titre : *Des Peines et des Prisons.* Marié le 19 juillet 1823 à la fille aînée d'Eugène de Beauharnais, il en a eu cinq enfants, quatre princes et une princesse, dont l'aîné, le duc de Scanie, est né le 3 mai 1826.

(1) *Galerie des Contemporains illustres*, par un HOMME DE RIEN. Tome III.

Benjamin Constant avait tracé le portrait suivant de Bernadotte : « Quelque chose de chevaleresque dans la figure, de noble dans les manières, de très-fin dans l'esprit, de déclamatoire dans la conversation, en font un homme remarquable, courageux dans les combats, hardi dans les propos, timide dans les actions qui ne sont pas militaires, irrésolu dans ses projets..... »

Charles XIV a été frappé, le 26 janvier dernier, d'une attaque d'apoplexie ; il entrait ce jour-là dans sa quatre-vingtième année. Les dernières nouvelles de Stockholm annoncent que les médecins conservent peu d'espoir de le sauver.

Histoire de la Semaine.

Les séances publiques de la Chambre des Députés ont été remplies cette semaine par la discussion fort laborieuse du projet de loi sur la chasse. La plaie du braconnage, ses fâcheux effets pour l'agriculture, ses dangers pour la société tout entière, qu'effraient et qu'affligent trop souvent les crimes nombreux que commettent contre les personnes les hommes qui se livrent habituellement à cette nature de délits, ont été bien haut et à plusieurs reprises signalés par les conseils généraux. En présence de réclamations aussi instantes et aussi fondées, une loi et une pénalité nouvelle sont devenues indispensables. Le projet nouveau a-t-il été assez étudié? Ne s'y est-on pas trop peu occupé du braconnage, et trop préoccupé du droit de propriété, qui n'était nullement menacé et ne réclamait peut-être pas de garanties nouvelles? C'est ce que la Chambre des Députés a paru croire, en écoutant avec faveur dans la discussion générale des critiques prononcées par des orateurs du centre comme des extrémités, et en ne passant à la discussion des articles que pour admettre des amendements qui modifient essentiellement le projet primitif. Si cette discussion aboutit en définitive, ce dont nous doutons, un projet nouveau lui aura donc été en quelque sorte substitué à l'autre. Il renfermera des dispositions meilleures sans doute, mais bien probablement il manquera d'ensemble et sera une preuve nouvelle qu'il ne faut pas laisser à la Chambre le soin d'improviser une loi.

La proposition sur les incompatibilités a été déposée samedi dernier par M. de Rémusat. Lundi les bureaux se sont réunis pour prononcer sur la question de savoir si la lecture publique en serait ou non autorisée. Trois bureaux ayant voté pour qu'il en fût donné connaissance à la Chambre, la lecture, aux termes du règlement, en a été faite mardi par l'honorable député de la Haute Garonne, et, sur sa demande, la discussion pour la prise en considération a été fixée au mercredi 21. Les statisticiens de la Chambre calculent que dans le vote des bureaux 175 voix se sont montrées favorables à la proposition et que 200 lui ont été contraires. Nous ne savons si le débat public modifiera ces chiffres, qui n'ont donné au ministère qu'une majorité plus faible encore que dans le vote sur l'ensemble de l'adresse ; mais ce qui paraît bien probable c'est que la discussion sera vive et la lutte chaudement engagée. Ce qui s'est passé dans les bureaux ne le fait que trop pressentir. Si l'on doit déplorer l'état d'animation auquel, dans cette circonstance, sont arrivées les opinions, on doit applaudir du moins à un mode de voter en usage dans les chambres anglaises, qui s'est introduit déjà dans les bureaux de la Chambre et qui, un peu plus tard, nous l'espérons, sera adopté par le règlement pour les séances publiques, le vote par division. La représentation nationale y gagnera beaucoup en dignité, en bonne réputation. Sans doute ce mode pourra mettre à découvert quelques jeux doubles assez bien joués jusqu'ici, mais en en rendant le retour impossible pour l'avenir et en donnant à chacun la responsabilité, c'est-à-dire l'honneur comme les charges de ses opinions, il relèvera le caractère et éclairera la religion souvent surprise de l'électeur.

La Chambre des Pairs a nommé sa commission pour l'examen du projet sur la liberté de l'enseignement, et ses choix, comme la discussion qui les a précédés, ont prouvé qu'elle entendait apporter l'attention la plus sérieuse à ce complément de la Charte de 1830, vainement tenté en 1836 et en 1841, et ne pas vouloir, pour sa part, se laisser attribuer un retard nouveau, si cette loi en avait encore un à subir contre toute attente.

Une autre question dont on attend également la solution avec impatience, c'est celle des chemins de fer, et du parti que le gouvernement adoptera définitivement pour mener à fin le réseau tracé en 1842. La loi votée à cette époque, au milieu de tous les vices qu'on lui peut reprocher, a eu un mérite et a rendu un service également incontestables ; elle a rétabli la confiance en des entreprises qui promettent à l'industrie et au pays tout entier d'immenses avantages, confiance qu'avaient profondément ébranlée les tristes résultats de spéculations mal conçues. Mais cela fait, et aujourd'hui que l'Etat a dépassé de beaucoup et sur toutes les lignes la part de coopération et de dépenses qu'il avait acceptée par la loi de 1842, aujourd'hui qu'il a acquis et fait poser des rails nombreux sur la ligne du Nord, sur celles d'Orléans à Tours et de Châlon à Dijon, doit-il appeler des compagnies à recueillir le fruit des peines qu'il s'est données et des avances qu'il a faites et qui ne lui incombaient point, en leur abandonnant, par des baux de longue durée, des entreprises dans lesquelles elles ne se seront engagées que quand il n'y aura plus eu que des bénéfices de bourse à recevoir? Voilà ce que s'est demandé le nouveau ministre des travaux publics avec une sollicitude qui est une preuve de son patriotisme et de son bon esprit. Soit que l'Etat demeure chargé de l'exploitation des chemins de fer, soit que, menant à fin les travaux de pose de rails et d'ensablement de la voie, il afferme cette exploitation par des baux de courte durée qui trouveront une grande concurrence de preneurs, il y a là pour la chose publique des avantages auxquels il serait d'une mauvaise administration de renoncer, et pour les services de l'Etat, comme celui de la poste aux lettres par exemple, des facilités que lui refusent obstinément les compagnies pour lesquelles les sacrifices les plus grands, nous ne voulons pas dire les plus inexplicables, ont été faits. Nous faisons donc des vœux pour que l'opinion de M. Dumon prévale, pour que ses efforts l'emportent dans le conseil.

Il serait bien impossible de donner en ce moment l'état au vrai de l'Espagne. On a dit à la tribune de notre Chambre des Députés que la fièvre que ce pays ressentait depuis plusieurs années était une fièvre de croissance. S'il en est ainsi, de tant et de si violents accès il ne pourra sortir qu'un géant. A Alicante, à Murcie, à Carthagène, l'insurrection a pris le dessus ; mais des dépêches nous ont appris qu'elle avait été maltraitée dans une sortie de la première de ces villes, et comprimée dans quelques localités voisines de cette même place. Pendant ce temps-là le ministère déclare l'Espagne entière en état de siége et expédie des ordres que la dépêche suivante du ministre de la guerre au capitaine général Roncali met à même de bien apprécier :

« Excellence, S. M. a appris avec la plus grande satisfaction la conduite loyale qu'ont tenue, pendant la nuit du 29 au 30 du mois passé, le commandant d'Alcoy et les gardes nationaux. Conformément à la communication adressée à V. E., d'ordre de S. M., le 1er du courant, S. M. *veut que les révoltés qui ont été pris à la suite de la tentative avortée à Alcoy soient fusillés après que leur identité aura été reconnue.* V. E. me rendra compte d'avoir exécuté cet ordre sans aucune espèce de considération ni de ménagement, afin que j'en instruise S. M. V. E. ne devra pas être arrêtée par des craintes de représailles de la part des révoltés d'Alicante ; car bien que S. M. vit avec douleur que quelques personnes fussent victimes de la fureur des partis, elle reconnaît que la défense des lois et de la vindicte publique doit être une vérité, persuadée qu'*un peu de sang, versé avant que les passions s'enveniment*, empêcherait qu'il n'en soit versé davantage par la suite ; et ceux qui, par malheur ou par incurie, seraient victimes, doivent s'y résigner, en pensant que leur sacrifice est un grand service rendu à la patrie.

« Madrid, le 3 février 1844. MAZAREDO. »

Les ministres capables d'écrire de pareils ordres ne pourraient-ils du moins n'en pas laisser peser la responsabilité sur cette enfant qu'on a prématurément assise sur le trône, qui à coup sûr est bien étrangère aux volontés cruelles qu'on lui prête ici, et dont le nom devrait être réservé pour les actes de clémence, si jamais il peut venir dans la pensée de pareils conseillers de la couronne d'en présenter à la signature royale? Du reste, il n'en faut pas douter pour l'avenir de l'Espagne, personne ne croira aux formules de M. Mazaredo, et il ne se trouvera pas, dans toute la Péninsule, un Espagnol assez injuste pour faire retomber sur Isabelle l'odieux de pareilles mesures et d'un semblable langage.

Cette situation des affaires et des esprits en Espagne ne détourne pas l'ex-reine-régente, Marie-Christine, de se rendre auprès de sa fille. Il est impossible que les impressions que cette princesse a dû recueillir à Paris sur l'attitude prise par le gouvernement de Madrid, ne la portent pas à faire entendre des conseils d'une modération moins cruellement dérisoire que celle dont se targue le ministère Bravo.

La défense présentée par O'Connell était aussi modérée que l'attaque avait été vive. L'homme de parti sentait bien qu'il n'avait pas besoin de se montrer agitateur dans cette occasion et que ce qu'il importait à la cause du rappel, c'est que toutes les manifestations auxquelles on s'était livré, et qui étaient incriminées, ne fussent pas condamnées pour le passé, et rendues ainsi impossibles pour l'avenir. Il s'est donc renfermé complétement dans la question de légalité et a été, par calcul, aussi froid qu'un professeur de procédure. Après l'accomplissement d'autres formalités, le jury est entré dans la salle de ses délibérations et en a rapporté un verdict prononçant la culpabilité sur certains chefs, se taisant sur certains autres, résolvant les questions relatives à quelques accusés et gardant le silence sur d'autres coïnculpés. Le chef de la cour a dû inviter le jury à se retirer de nouveau et à revoir et compléter ses réponses. Mais ceci se passait le samedi soir 10, et l'heure fatale de minuit ayant sonné sans que les jurés eussent accompli leur tâche, ils ont été condamnés, attendu la solennité du dimanche, jour où une audience ne saurait être tenue dans les trois royaumes, à demeurer enfermés jusqu'au lundi matin. On a eu le soin de prendre toutes les mesures nécessaires pour qu'ils n'eussent point trop à souffrir de se voir ainsi cloîtrés et pour qu'ils pussent, mais toujours sans sortir, satisfaire à leurs devoirs religieux. — Le lundi 12, à neuf heures du matin, l'audience a été ouverte, et le jury est venu lire un verdict de culpabilité sur tous les chefs contre tous les prévenus, à l'exception de M. Tierney, qui n'a été déclaré coupable que sur deux chefs seulement. L'avocat de la couronne a demandé l'ajournement de la Cour, et, le premier jour de sa réunion prochaine, le gouvernement pourra requérir l'application de la peine qui résultera de cette déclaration du jury. Après en avoir entendu la lecture, O'Connell est monté en voiture et s'est rendu dans la salle des séances de l'Association nationale, qu'il devait présider ce jour-là. Dès le matin, il avait adressé une proclamation au peuple d'Irlande pour qu'il demeurât calme, en lui donnant l'assurance que ce verdict serait *de la plus haute utilité à la cause du rappel.* Le *Morning-Advertiser* dit qu'il n'est pas probable que le jugement soit rendu avant le 15 avril. O'Connell va se rendre à Londres pour siéger à la Chambre des Communes et prendre part au vote sur la motion de lord John Russell.

L'Angleterre est toujours vivement préoccupée du mouvement de la grande ligue pour la réforme complète des lois sur les céréales. Aux associations organisées dans ce but, on s'efforce d'opposer des associations pour le maintien de la législation existante. D'un côté se rangent les districts manufacturiers, les radicaux, les chartistes ; de l'autre, les torys et les principaux habitants des pays où l'agriculture domine. Des deux parts on lève des souscriptions dont le produit atteint des chiffres considérables. Une collecte faite dans un meeting de la ligue à Birmingham a donné 21,000 fr. Dans une réunion de douze cents membres de l'antiligue tenue à Devizes, on a recueilli 30,000 fr. — Dans une des dernières séances du Parlement, le gouvernement, sur une motion de M. Baring, a communiqué le compte général des recettes et des dépenses de la Grande-Bretagne pendant l'exercice 1843. La somme totale du revenu a été de 1,340,862,000 fr., dans laquelle est comprise l'indemnité obtenue du gouvernement chinois. L'intérêt de la dette consolidée absorbe à lui seul 728,817,000 fr., la marine en a coûté 168,454,000, l'armée de terre 152,927,000 ; l'artillerie et le génie, qui forment un article à part dans le budget, 48,725,000 fr. L'excédant du revenu sur la dépense a été d'environ 36,804,000 fr.

Un banquet de trois cents couverts a été offert par le maire et la corporation de Douvres au président et aux directeurs de la compagnie du chemin de fer de cette ville à Londres. Les municipalités de Calais et de Boulogne y avaient été invitées. Des tostes ont été gracieusement échangés, et le *Morning-Herald*, qui rapporte les speechs qui les ont accompagnés, a le soin d'ajouter : « Le banquet a été excellent ; les vins ont été parfaits. » Un convoi spécial emmenant les directeurs est parti de Douvres à dix heures du soir ; il est arrivé à Londres à une heure trente-cinq minutes. — Il a été vivement question, au Parlement, de contraindre les compagnies de chemins de fer à disposer, pour les classes pauvres, des moyens de transport moins inhumains, surtout par la saison d'hiver, que ceux qui sont en pratique aujourd'hui. L'ignoble spéculation des wagons découverts est fort menacée.

Les dernières nouvelles de New-York sont du 21 janvier. Dans la Chambre des Représentants, le comité du commerce avait déposé son rapport sur un bill tendant à exempter de tout droit le coton importé du Texas dans les Etats de l'Union. Avis a été donné que, lorsque le bill relatif au territoire de l'Orégon serait soumis à la discussion, un amendement serait présenté à l'effet de demander l'annexation du Texas aux Etats-Unis. — M. Van Buren, qui semblait avoir quelque chance pour la présidence, par les efforts que fit son parti dans les élections à l'ouverture du congrès, est menacé aujourd'hui par une coalition formidable, et paraît devoir être vaincu dans la lutte. Le parti démocrate est tellement divisé que bien probablement M. Clary sera nommé. — Nous avons déjà dit qu'une proposition avait été faite pour l'occupation et la fortification de l'Orégon. C'est M. Hughes qui l'a déposée. On pense que Benton, Van-Buren et les démocrates du Nord pousseront de toutes leurs forces à quelques actes vigoureux relativement à ce territoire. Les van-buronistes sont encore dépassés par les partisans du président Tyler. Ceux-ci disent, dans leur journal *Madisonian*, que la guerre est nécessaire pour vivifier le patriotisme. — Il faut attribuer à ces nouvelles et à la position qu'elles font, aux réflexions qu'elles inspirent au gouvernement anglais, la modération du langage récemment tenu à la Chambre des Lords par lord Aberdeen relativement au droit de visite et à la reprise de la négociation avec la France pour la révision des traités de 1831 et de 1833.

Une énorme quantité de neige a couvert les Alpes Suisses et la plaine à une grande distance. Des avalanches redoutables ont, le 1er février, porté l'épouvante et la ruine dans le village de Netstall (Glaris) et dans le canton d'Uri. Une maison a été emportée près de Goeschenen dans la profondeur de la vallée. Les deux familles qui l'habitaient étaient depuis quelques instants de retour de l'église lorsque la montagne de neige est venue les envelopper et les ensevelir. On a retrouvé les cadavres dispersés, loin les uns des autres, d'un père, d'une mère et de deux enfants ; on était à la recherche des corps des autres victimes. Dans l'Oberland bernois, dans l'Oberland saint-gallois, d'autres désastres semblables ont jeté la même consternation. « En général, écrit-on, la quantité de neiges qui couvre les Alpes est prodigieuse ; il y a des endroits où, durant trente heures, elle n'a pas discontinué de tomber à gros flocons. Si le dégel survenait brusquement, de grands et incalculables malheurs affligeraient ces contrées et celles que traversent les cours d'eau qui y prennent naissance. »

M. le duc de Montpensier se rend en Algérie pour prendre part à une expédition que prépare le commandant de la province de Constantine, son frère, M. le duc d'Aumale. — M. le prince de Joinville va s'embarquer à Toulon, et faire appareiller une escadre pour être à même d'offrir l'intervention de la France dans le démêlé entre la Sardaigne et la régence de Tunis.

L'Illustration rendait compte dernièrement d'un bon catalogue d'autographes. La vogue est aujourd'hui à ces curiosités recherchées avec avidité par les propriétaires de collections. Une lettre de La Fontaine, de trois pages, vient d'être adjugée moyennant 550 fr. ; une de Galilée a été payée 599 fr. ; de madame de Sévigné, 222 fr. ; de Fénelon, 307 fr. ; de Descartes, 105 fr. On a vendu 70 fr. une lettre de mademoiselle Clairon, qui prouve que l'illustre tragédienne traitait avec dédain les règles de l'orthographe : « *Cher amis tu ma rendu la vie ; je conte taler remercier.* » Quant à un prétendu autographe de Molière, fort pompeusement annoncé à grand renfort de trompettes, il a été mis sur table à 500 fr., et n'a trouvé de preneur que le libraire même qui faisait la vente, et qui en aura été quitte pour se faire immédiatement rembourser par le vendeur, comme font du matin au soir ces messieurs qu'on remarque sur les boulevards auprès des marchands de chaînes de sûreté, et qu'on appelle *allumeurs*.

La Cour de cassation, qui doit voir avec une double peine mourir un de ses membres, et pour la perte qu'elle fait, et pour le successeur que les exigences politiques font donner la plupart du temps au défunt, la Cour de cassation vient de rendre les derniers devoirs à M. Legonidec, un de ses plus anciens conseillers. — L'émigration polonaise a vu un vide bien pénible se former dans ses rangs. M. Fr. Wolowski, ancien nonce à la diète de Pologne, vient de mourir.

Courrier de Paris.

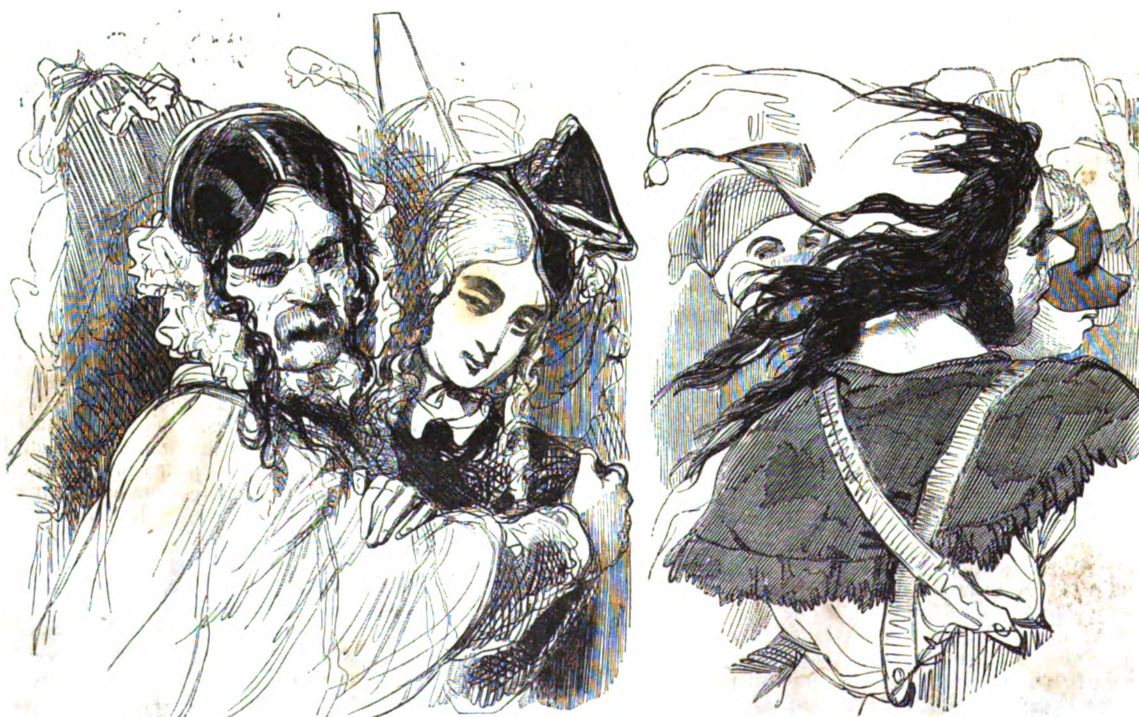
De quoi voulez-vous que je vous parle, si ce n'est encore de bal, de concerts et de danses? Vous seriez bien singuliers de vous en étonner. Qu'est-ce qui occupe toute la ville, sinon le bal? Quelle est la grande affaire du moment, sinon la danse? Il ne s'agit pas de savoir comment va l'Orient ou l'Occident, le Nord ou le Midi; si la Chine accueille notre ambassade ou si l'Espagne continue à s'égorger; si l'Irlande se lève à la voix d'O'Connell, ou si le glaive turc décime les chrétiens du Liban. Bagatelles! Le bal d'hier, le bal d'aujourd'hui, le bal de demain, voilà la grande nouvelle! Dans le temps héroïque où Napoléon couvrait l'Europe de soldats, le Courrier de Paris n'apportait que des bulletins de bataille; aujourd'hui, dans notre siècle de galop et de polka, que pouvez-vous en attendre? Des bulletins de contredanses. — Chaque saison a ses fleurs et ses fruits: le printemps a le lilas et la rose, et toutes les familles odorantes qui peuplent les parterres; l'automne a ses grappes mûries et ses pommes dorées suspendues aux arbres du verger; les fruits et fleurs de l'hiver sont la valse et la danse: ils naissent et s'épanouissent en serre-chaude sous le feu des lustres et des ardentes prunelles. La saison ne finit qu'en avril. Il faut donc vous attendre, jusque-là, à recevoir de temps en temps, par mon ministère, la mercuriale de ce produit et de cette denrée d'hiver.

Dieu merci! le Paris dansant ne chôme pas. A peine un bal est-il fini, qu'un autre recommence; à peine a-t-on jeté des cris d'admiration pour celui-ci, que celui-là vous contraint de crier encore plus fort au prodige. — « Il est impossible de rien voir de plus splendide, » disait la foule élégante et charmée qui sortait des magnifiques salons de l'hôtel Lambert. Le lendemain, le bal donné par M. La Riboissière, dans son immense palais de la rue de Bondi, et le bal de l'ancienne liste civile, animant de son éclat les magnifiques salons du *Casino-Paganini*, sans faire oublier la nuit merveilleuse de l'hôtel Lambert, lui disputaient le prix de l'élégance et de la splendeur. — Nous n'avons rien de particulier à dire de la fête de M. de La Riboissière, si ce n'est qu'on y remarquait surtout les notabilités de la pairie de 1830, et l'aristocratie de la révolution de Juillet. Le bal de la liste civile en a fait, en quelque sorte, la contre-partie. M. de La Riboissière avait convié le présent; le bal de la liste civile a invité le passé. Examinez ces agréables danseurs, suivez des yeux ces valseurs vernis et gantés: chacun d'eux représente un regret et une espérance. — Le noble faubourg était sorti de ses noirs hôtels héréditaires, pour assister à cette fête dédiée à la vieillesse ou à la pauvreté des serviteurs de l'antique monarchie exilée; les blanches duchesses, les fines marquises, les comtesses et les baronnes pur sang y brillaient, les unes par la jeunesse, par les fraîches parures et par la beauté; les autres par l'éclat des noms et la vénérable authenticité de la race. — Parmi les hommes politiques, nous avons aperçu M. Berryer, M. le duc de Valmy et M. de la Rochejaquelein, et au premier rang des voyageurs de Belgrave-Square, M. le comte de La Ferronnais et M. le duc de Rohan. Peu à peu, le bal s'échauffant à la lueur des lustres étincelants, les opinions se sont mises en danse et ont disparu dans l'enivrement de la valse tourbillonnante; alors il n'y a plus eu d'autre parti que le parti des aimables tête-à-tête, des élégantes conversations et du plaisir. — Tout le monde a lutté de bonne grâce et de dévouement dans cette nuit aristocratique; et pour ne citer qu'un trait de cette courtoisie générale, M. Perregaud, propriétaire voisin du *Casino-Paganini*, a fait jeter bas un vaste mur de son hôtel, pour faire un plus libre passage aux équipages nombreux et bruyants qui se croisaient en tous sens, à la grande douleur des oreilles délicates de la rue de la Chaussée-d'Antin.



(Hussard et Hussarde, par Gavarni.)

Mais il y a bal et bal: toutes les danses ne ressemblent pas à ces danses coquettes, toutes les valses à ces valses délicates et distinguées même dans leur plus vive ardeur, dans leur plus grand abandon; demandez plutôt au bal de l'Opéra ce qu'il en pense. C'en est fait! le bal de l'Opéra a jeté, comme on dit, son bonnet par-dessus les moulins, semblable à ces bons et joyeux compères qui finissent par se moquer du qu'en-dira-t-on, et se livrent, à la face du prochain, aux éclats de leur plus grosse joie; le bal de l'Opéra ne garde plus de ménagements; il s'est fait débardeur, le plus ardent, le plus intrépide, le plus infatigable, le plus bruyant, le moins anacréontique des débardeurs. Véritable danseur d'enfer, ses nuits se passent dans les emportements de l'haletante *cachucha*, dans l'effroyable flux et reflux du galop infernal. — Le foyer a tout à fait abdiqué son galant privilége; ce n'est plus le lieu d'asile des mystérieux tête-à-tête et des fines causeries, mais une espèce de voie publique trop étroite pour contenir la foule qui s'y presse et s'y entasse bêtement, sans grâce, sans but et sans plaisir. — Passez du foyer dans la salle, c'est autre chose; là le coup d'œil est à la fois effrayant et splendide, éblouissant et diabolique: on se croirait convié à une noce de démons. Les costumes bizarres, les masques grotesques, les cris effrénés, le délire de ces nuits étincelantes de mille feux, ressemblent en effet, à s'y méprendre, à quelque furieuse fête de damnés. On ne danse pas autrement à l'hôpital des fous, ou sur une terre d'anthropophages, autour des idoles que les naturels du pays encensent par des cris et des rondes échevelées. — Que diraient, je vous le demande, les petits marquis et les petites duchesses d'autrefois, nation mouchetée et mignarde, qui venait d'un pied leste et fin, d'une voix traîtresse et douce, animer ces nuits d'Opéra de ses piquantes médisances, de ses guet-apens amoureux, de ses furtives trahisons? que diraient-ils en se retrouvant tout à coup au milieu des propos violents et du tumulte brutal de ces horribles bals? madame la marquise s'évanouirait et demanderait des sels; M. le chevalier s'échapperait en pirouettant sur son talon rouge, s'écriant: « Holà! oh! Lafleur! holà! Dubois! holà! Labranche! où sommes-nous? Qu'on me délivre de ces forcenés! » Oui, le vice raffiné, la corruption parfumée de ces petits messieurs, s'enfuiraient aux énergiques éclats de l'orchestre de Musard, en se bouchant les oreilles d'épouvante.



(Le Galop, par Gavarni.)

Le bal de l'Opéra est, à l'heure où je parle, dans son plus chaud accès de fièvre; c'est que le carnaval touche à sa fin; c'est que le mercredi des cendres, ce croque-mort des jours de folie, creuse déjà la fosse où le mardi gras doit être porté en terre par les débardeurs éplorés. Dans quelques jours tout sera dit, Musard n'aura plus qu'à monter sur son pupitre pour prononcer l'oraison funèbre du carnaval de 1844.

Gavarni, pressentant cette mort prochaine, a voulu sauver quelques traits de ce carnaval bientôt expiré; le carnaval ne mourra pas du moins sans nous laisser un souvenir de sa figure et de sa personne, grâce au spirituel crayon qui vient de le croquer avant son dernier soupir, pour les menus plaisirs des lecteurs de *l'Illustration*. Sans doute, ce n'est pas là le carnaval tout entier; il serait difficile, cher lecteur, de vous l'envoyer sous bande et à domicile. Essayez un peu de mettre l'Opéra et son bal colossal dans la boîte du porteur de *l'Illustration* et de le glisser sous votre porte ou sous votre chevet pour vous divertir à votre réveil; je vous en défie, tout habile homme que vous êtes, ô lecteur mon ami! Or, à défaut du carnaval en personne, acceptez-en ces échantillons; d'une part, ce commis marchand déguisé en Albanais pour rire; de l'autre, ce clerc d'huissier affublé des ailes, des pattes, des plumes, du bec d'un oiseau fantastique. Voici un hussard qui certes n'a pas fait ses premières armes dans le régiment des hussards de la mort; son uniforme n'annonce ni de terribles coups de sabre ni de sanglantes batailles; au tuyau de poêle qui lui sert de coiffure, à son dolman orné des glands et des cordons de ses rideaux, on devine que mondit hussard sort de l'école militaire des bals masqués, et qu'il ne connaît que la manœuvre professée de minuit à six heures du matin, sous le commandement du capitaine général Musard; ce n'est certes pas sa sabretache, si semblable à un cabas, qui dira le contraire et convertira mon héros nocturne en César ou en Napoléon.



(Mascarade par Gavarni.)



(Un Turc, par Gavarni.)

Dans l'armée de Musard, un hussard n'est au grand complet qu'à condition d'avoir la femme-hussard pour compagne; c'est la consigne; aussi Gavarni n'y a pas manqué; il connaît trop bien la loi du carnaval pour lui faire un tel affront. Voici donc la femme-hussard dans son élégant costume, aigrette au front, éperons aux jambes. Vraiment, hussard mon ami, tu n'es pas malheureux; oh! quel galop tu vas danser avec ta gentille *hussarde!*

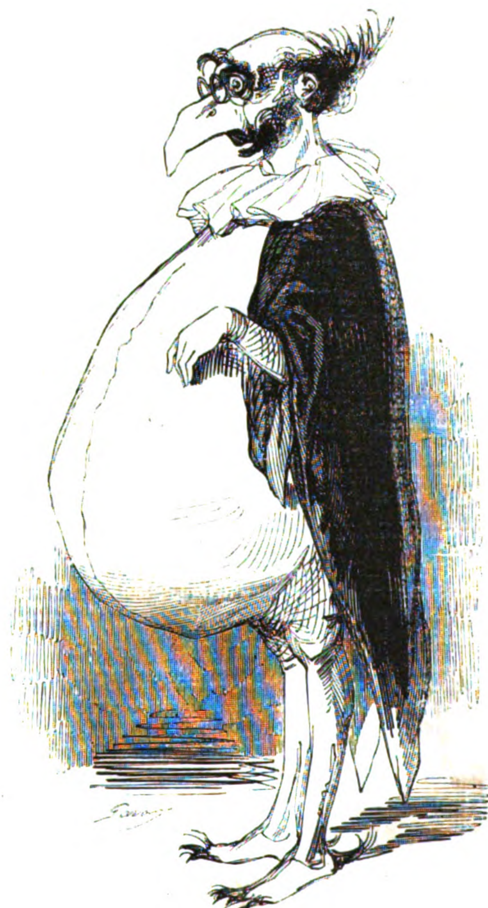
Le galop commence en effet, mais Gavarni a cru devoir y mettre des ménagements; de même que toute vérité n'est pas bonne à dire, tout galop n'est pas bon à montrer. Ne montre donc, ô Gavarni! que juste ce qui se peut voir; ménage notre jeunesse et notre candeur. Bien! nous pouvons risquer les deux yeux: ce débardeur qui se dandine en s'appuyant sur l'épaule de son voisin, ce malin, ce grenadier, ce lancier polonais, ces figures burlesques, et cette pantomime qui les accompagne, tout ce carnaval n'a rien qui me paraisse devoir en arrêter l'impression, comme disaient les visas des censeurs d'autrefois: la fille permettra la vue de cet innocent galop à sa mère. — Mais assez danser et galoper comme cela; passons à d'autres exercices.



(Le Galop, par Gavarni.)

L'Académie française ne donne pas de bal, mais elle livre des batailles à toute outrance; le dernier combat académique a été des plus acharnés; *l'Illustration*, dans son dernier numéro, en a déjà donné un rapide bulletin. Deux fauteuils, comme on sait, étaient le prix de la victoire, l'un occupé naguère par l'honnête M. Campenon, l'autre par notre regrettable et illustre Casimir Delavigne; la lutte n'a pas été vive autour du fauteuil de Campenon: du premier coup, M. Saint-Marc Girardin l'a emporté et s'y est assis, laissant M. Alfred de Vigny et M. Emile Deschamps de huit à dix voix en arrière; la succession de Campenon ne demandait pas un plus grave engagement: c'était un héritage de rimes bucoliques, et les pipeaux champêtres invitent aux innocents combats. L'ombre pastorale du poëte aurait souffert d'une bataille plus ardente et plus prolongée; elle préfère, sans doute, cette simple escarmouche terminée au premier choc, et presque aussi douce qu'un duel entre Mélibée et Tityre, sous la voûte d'un hêtre, au son de la musette.

Pour Casimir Delavigne, c'était autre chose; l'auteur des *Messéniennes* et du *Paria* avait droit à une plus vaillante mêlée; le clairon martial et la lyre héroïque retentissent dans les poésies de Casimir Delavigne, chantant la liberté, célébrant les faits illustres, ou gémissant sur un mode tragique et sombre; tout, dans ses rimes épiques, respire les passions sérieuses et profondes. — Les candidats académiques semblaient s'être échauffés à l'ardeur du poëte; ils se sont pris corps à corps, décidés à combattre avec acharnement pour savoir à qui reviendrait sa dépouille. Trois champions, — on l'a vu, — ont tenu bon jusqu'à la dernière extrémité: M. Alfred de Vigny, M. Sainte-Beuve et M. Vatout; sept fois ils sont revenus à la charge, l'un contre l'autre, épuisés, haletants, mais se défendant toujours, et aucun d'eux ne voulant battre en retraite devant son rival. Parmi ces trois adversaires acharnés, M. Sainte-Beuve a gardé constamment l'avantage, M. Vatout l'a suivi de plus près, et M. Alfred de Vigny, le noble poëte, n'est venu que sur les talons de M. Vatout, comme pour attester, une fois encore, que dans ces pugilats littéraires ce n'est pas toujours l'athlète le plus richement et



(Un Homme-Oiseau, par Gavarni.)

le plus élégamment armé d'esprit et de génie qui a pour lui les juges du camp ou les dieux. — L'Académie, lasse de ces sept assauts inutilement livrés par M. Vatout à M. Sainte-Beuve, par M. Alfred de Vigny à M. Vatout; l'Académie les voyant tous trois debout après cette terrible journée, sans que l'un eût pu décidément tuer les deux autres; l'Académie, qui, d'ailleurs, sentait le besoin de refaire ses forces, a fini par déserter les bancs pour aller dîner.

L'affaire recommencera dans deux mois, et comme dans cette mémorable séance du 8 février, deux fauteuils seront offerts à l'ambition des concurrents : ce fauteuil de Casimir Delavigne, si vivement disputé et qu'on croirait imprenable, et celui de Charles Nodier, encore vierge de toute attaque; durant ces deux mois, M. de Vigny, M. Sainte-Beuve, M. Vatout, auront le temps de reprendre haleine et d'affiler leurs armes émoussées. Mais les Académies et les flots sont changeants; qui sait si M. Vatout, qui voguait hier à la surface, demain ne fera pas un plongeon; M. de Vigny et M. Sainte-Beuve sont, en effet, les deux talents vraiment littéraires que l'Académie devrait sérieusement adopter. Elle se ferait honneur par ces deux choix, en faisant justice à deux hommes d'un mérite incontestable et incontesté; mettez donc l'un dans le fauteuil de Delavigne, et que l'autre fasse son nid dans celui de Charles Nodier! on battrait des mains de tous côtés. Or l'Académie est peu habituée à recueillir, pour prix de ses suffrages particuliers, le suffrage universel. Ce sera du fruit nouveau pour elle.

Il est vrai que la question se complique; au lieu de deux écrivains distingués, de deux rares esprits poursuivant le double héritage de Delavigne et de Nodier, l'Académie française en comptera, dit-on, un troisième. M. Mérimée, l'auteur si ingénieux et si correct de tant de petits romans exquis, s'est décidé à se livrer au flux et reflux académique; M. de Vigny et M. Sainte-Beuve l'auront pour adversaire dans la prochaine rencontre. — De Vigny, Sainte-Beuve, Mérimée, Vatout, voilà les quatre candidats appelés à tenir le haut bout dans cette nouvelle mêlée; d'autres encore rôdent aux portes, pour tâcher de se faufiler dans un moment de confusion et de trouble, et de se glisser au fauteuil par un tour d'escamotage; nous ne les nommerons point, de peur de les compromettre. Mais l'histoire de l'huître et des plaideurs est d'une application tout académique; plus d'une fois, deux fiers champions, se battant à qui aurait le fauteuil, ont été tout surpris de voir un monsieur qui flânait paisiblement par là s'y installer à leur barbe : M. Casimir Bonjour a des chances.

Le trait suivant de mœurs conjugales vient faire diversion aux intérêts académiques; c'est précisément dans le voisinage de l'Institut que le fait s'est passé, non loin du quai Voltaire. — M. et madame A.... ne brillent point par un excès de tendresse réciproque; plus d'une fois ils ont donné à leurs voisins des preuves de l'incompatibilité de leur humeur; on accuse M. A.... d'être un peu bourru, et madame d'avoir des crises de nerfs par trop fréquentes; quand monsieur gronde, madame s'évanouit, et quand madame s'évanouit, monsieur tempête de plus belle; de sorte que les colères de monsieur et les crises de madame arrivant tous les jours, plutôt deux fois qu'une, c'est véritablement un ménage diabolique. — Vendredi dernier, madame A.... se plaignit de violentes douleurs d'entrailles: « C'est ce monstre, s'écria-t-elle, qui m'aura empoisonnée! » Le mot monstre désignait naturellement son mari. Aussitôt l'alarme de se répandre dans la maison; M. A.... rentra sur ces entrefaites : « Ah! monsieur, lui dit son portier, en arrivant à lui tout effaré; savez-vous ce qui arrive? — Non! — Madame se plaint d'être empoisonnée! et devinez qui elle accuse? — Pas davantage! — Vous, monsieur. — Moi! répliqua le mari, du plus beau sang-froid du monde, moi! Eh bien! qu'on la fasse ouvrir! »

Fragments d'un Voyage en Afrique (1).

(Suite. — Voir t. II, p 358 et 374.)

Des chevaux tout sellés furent mis à notre disposition, et nous nous joignîmes au cortége de l'émir, qui était composé d'environ huit cents hommes, y compris les cinq cents cavaliers réguliers qui forment sa garde ordinaire. Ces cavaliers ne quittent jamais sa personne, pour laquelle ils ont montré, dans certaines circonstances, le dévoûment le plus absolu. Au milieu des réguliers je remarquai un kalifat qui portait l'étendard de l'émir; cet étendard est tout simplement un petit carré de toile qui a la forme des guidons de nos régiments; elle est de couleur bleue, avec un yatagan rouge au milieu.

Nous franchîmes au galop la distance qui séparait le douair d'Abd-el-Kader des douairs de son armée. En arrivant, nous la trouvâmes rangée en bataille dans la plaine. L'interprète, qui marchait à nos côtés, et devant lequel je n'avais pas jugé à propos de faire parade de ma connaissance de la langue arabe, m'expliquait ce qui se passait autour de moi; puis, me montrant avec ostentation les bataillons qui se déroulaient devant nous en longues spirales,

« Tu vois, me dit-il, les corps commandés par les lieutenants de mon maître : ici sont les troupes de Sidi-Mohammed-el-Berkany, kalifat de Médéah; là, le kalifat de Milianah, Ben-Allel, a établi son camp. Presque à l'extrémité de la plaine se trouve l'artillerie, composée en grande partie de déserteurs chrétiens. En reportant ton regard vers l'ouest, tu retrouveras les milices de Sidi-Mustapha, frère d'Abd-el-Kader, et du scheik Ben-Salem, dont le terrible yatagan a tant fait tomber de têtes ennemies; puis les fantassins de Sidi-al-Kraroubi, premier ministre, enveloppant comme dans un réseau de fer cette armée formidable; enfin, et comme un vaste cercle qui circonscrit tous les autres, les cavaliers irréguliers, fournis par toutes les tribus, fourmillent le long de la vallée. Regarde autour de toi, sur les crêtes des monts, sur les plateaux que tu peux découvrir, dans les gorges étroites, partout il y a des hommes dévoués, dont l'indépendance est le premier besoin, et qui ne négligeront rien pour la reconquérir.

— Ton maître est donc bien puissant? m'écriai-je.

— Son bras s'étend sur toute l'Algérie; il gouverne à la fois les provinces auxquelles tant de beys commandaient jadis. Le descendant d'Ismaël est inspiré de Dieu, et la lumière céleste illumine son âme. Comment veux-tu que les Arabes résistent à l'entraînement qu'il leur inspire? Le serviteur du Prophète réunit donc sous sa bannière tous les Arabes indépendants. Ce que tu aperçois d'hommes et de chevaux ne constitue que la moitié des ressources de mon maître; il y ajouterait au besoin les vaillants soldats de Ben-Thamy, les deux mille cinq cents combattants de Bou-Hamidy, et la foule innombrable des volontaires dont tu ne vois ici qu'un faible détachement. »

Nous arrivions, en cet instant, au milieu de la plaine; Abd-el-Kader et sa suite se placèrent sous l'ombrage de quelques arbres qui étendaient leurs rameaux protecteurs à quelques pieds du sol, et, tandis que l'armée se disposait à évoluer en notre présence, l'émir me fit dire qu'il avait à causer avec moi.

Je m'approchai, non sans crainte, du tertre sur lequel se trouvait l'émir; mais ma timidité ne tint pas devant son sourire, et ce fut avec toute l'aisance dont j'étais susceptible que je vins prendre place à ses côtés.

Après les saluts d'usage, que les Arabes prolongent indéfiniment, et tandis que l'armée défilait à quelques pas de nous, j'expliquai à Abd-el-Kader mes vues et mon traité de commerce. Quelques avantages que je lui fis entrevoir le séduisirent, et il m'accorda sur-le-champ son appui.

La revue se termina enfin; je pris congé de mon protecteur, et je rentrai en ville avec le seul de mes compagnons de route qui fût resté à mon service, le fidèle Ben-Oulil.

Depuis ce jour, j'eus souvent l'occasion de voir Abd-el-Kader, qui ne cessa de me témoigner le vif intérêt qu'il portait à la réussite de mes desseins. J'obtins même de lui un sauf-conduit revêtu de son sceau; et, après un assez long séjour à Milianah, je fis mes préparatifs pour un long voyage à travers des populations inconnues.

J'avais le droit d'exploiter, sans exception, tous les points du territoire arabe; et là où j'opérais, il n'était permis à personne de me faire concurrence. L'émir en avait fait publier l'ordre dans tous les marchés. Médéah fut le lieu où j'établis le centre de mes opérations; cette ville me convenait d'autant mieux, qu'elle était plus rapprochée des possessions françaises, et que ses laines et celles de la province sont d'une qualité supérieure à toutes les autres.

Le traité que j'avais conclu fut exécuté malgré les obstacles que m'opposèrent le bey et les notables de la ville. On me soumit au contrôle du chef; mais, chaque fois que j'étais menacé d'un acte arbitraire, j'écrivais à l'émir, qui me rendait toujours justice. J'allai dans l'intérieur des terres, afin d'obtenir des laines à des prix modiques. Je passai deux mois au milieu des tribus arabes, assistant à tous les marchés, sans avoir eu à supporter la moindre injure. C'était, au contraire, à qui me livrerait ses produits, et ils se battaient quelquefois pour m'offrir l'hospitalité. L'empressement avec lequel j'étais accueilli partout paraîtra d'autant plus extraordinaire, que je n'avais pour toute escorte que mon juif Ben-Oulil (un juif est la plus triste des recommandations en Afrique). Jamais le moindre incident fâcheux ne troubla mon repos, et pourtant je parlais sans cesse aux Arabes de ma patrie, de la valeur de nos soldats, de la supériorité de nos armes. Loin d'exciter leur colère, j'étais écouté avec intérêt; je leur faisais désirer d'être gouvernés par cette nation qu'ils nomment, dans leur métaphorique langage, la sultane des nations.

C'est avec la même sécurité que je visitai successivement des lieux qui touchent au désert : le Ziben, Ghronat et Boural. Je parcourus les aghalicks des Beni-Bonyacoub, Tittery, Douaier, Habedy, où les populations me parurent pencher du côté de la France; mais la crainte que leur inspire l'émir est plus forte que leur désir. Plus tard (en 1840) ils furent, comme tous les Arabes, appelés à la guerre sainte. Force leur fut de marcher; mais ils combattirent avec tant de mollesse, qu'Abd-el-Kader les frappa d'une contribution de cent mille boudjous.

Dès que j'eus écoulé mes laines, je me rendis à Tekedempt. Là, je trouvai les ouvriers français qui étaient venus fonder une manufacture d'armes. Je me liai d'amitié avec l'un de mes jeunes compatriotes, et nous nous mîmes à visiter la place, qui allait devenir bientôt la capitale de l'empire arabe.

Tekedempt est d'une importance incontestablement supérieure à toutes les villes de l'intérieur de l'Afrique. Située non loin du désert, au milieu de montagnes élevées, elle semble inexpugnable à l'émir. Un fort assez mal bâti, peu considérable (il a cent mètres de tour environ), auquel on travaille depuis quatre ans, élève à peine à quelques pieds du sol ses murs inachevés. L'intérieur du fort a été divisé en magasins et en casernes; quatre canons de 4 sont placés sur une esplanade à l'entrée du fort; en dehors est un grand hangar où l'on met l'orge. Comme celui de Tazza, le fort de Tekedempt possède des cachots où les prisonniers ne sont pas trop maltraités.

L'hôtel des monnaies d'Abd-el-Kader est aussi à Tekedempt. On y frappe de petites pièces en cuivre d'une valeur conventionnelle de trois liards, et qui ont tout au plus la valeur intrinsèque du tiers. L'émir n'a jamais frappé de monnaies d'or ni d'argent, mais il a mis en circulation quelques pièces blanchies auxquelles il a donné une valeur assez élevée. Les outils dont on se sert à la monnaie proviennent de France.

La ville de Tekedempt est non-seulement le dépôt particulier de Mascara, mais encore le dépôt général de l'Arabie indépendante. L'émir y entretenait constamment cinq cents chameaux et deux cents mulets affectés aux transports de la guerre. D'immenses approvisionnements y sont amoncelés; c'est là qu'aboutissent les caravanes chargées d'armes et de poudre qu'expédie le Maroc, et qu'on distribue à toutes les places de l'intérieur, suivant les besoins du moment.

A côté du fort principal est un fortin à demi ruiné; c'est là qu'ont été établis les ouvriers envoyés par le gouvernement français. A droite, au fond de la vallée et sur les bords d'un ruisseau, a été bâti un bel édifice qui devait leur servir d'atelier. Les travaux s'exécutent à l'aide d'une machine hydraulique. Durant mon voyage à Médéah, j'appris que la fabrication des fusils avait commencé et qu'on en livrait trois par jour à l'émir. On avait désigné, sur la demande des ouvriers, une cinquantaine d'Arabes pour faire l'apprentissage du métier; car, à l'expiration de leur engagement, nos compatriotes devaient rentrer dans leurs foyers. Abd-el-Kader les payait fort mal. Le chef de ces ouvriers, M. Guillemin, avait été assassiné; un second était mort de la fièvre; les autres ont revu la France.

Tekedempt possède une garnison de deux cents réguliers, une compagnie de canonniers et quatre pièces de petit calibre, réparées par nos ouvriers. A trois cents pas du fort s'élèvent une multitude de cabanes en chaume et en maçonnerie. L'émir engagea les habitants à bâtir des maisons; ceux-ci ne tenant aucun compte de l'invitation, il s'avisa de mettre le feu à leurs huttes, et renouvela trois fois la plaisanterie. Les Arabes obéirent alors et se mirent à jouer de la truelle. Une mosquée brille au milieu de la ville. Tous les dimanches il s'y tient un grand marché; les tribus y apportent leurs récoltes; on y vend des raisins de Médéah et de Milianah à un prix excessif. De hautes montagnes enserrent Tekedempt; la Mina l'arrose de ses eaux bienfaisantes. La rivière est très-dangereuse pendant l'hiver, qui est ordinairement rigoureux dans cette contrée. L'été s'y distingue, au contraire, par des chaleurs excessives, d'où naissent des fièvres mortelles.

Les lions y sont nombreux et portent leurs ravages jusqu'aux portes de la ville. Dès que le soleil se couche, on entend rugir ces animaux qui mettent la population en émoi et enlèvent des ânes sous le fort même. Les hyènes et les panthères rôdent aussi en grand nombre aux alentours. Du reste, les jardins de Tekedempt sont charmants, et le sol de la province est fertile.

Le gouverneur, Hadji-Adb-el-Kader-Bou-Krelekra, est un homme dans la force de l'âge, petit et vigoureux; ses traits sont loin d'annoncer le talent qu'il possède. Il est beau-père de Moulond-Ben-Aratch. Son influence sur les indigènes est très-étendue; tous prennent les armes à son appel, et il n'a qu'à se montrer pour qu'on lui paie l'impôt. Abd-el-Kader lui a fait don de la maison qu'il habite. Il assiste *aux conseils d'État*, et jouit d'un grand crédit auprès de l'émir. Quoique sous les ordres du kalifat de Milianah, il commande en souverain dans son district. Krelekra ne va jamais à la guerre et ne quitte point son gouvernement : il est moins fanatique que les autres chefs et bon diable au fond, quoique un peu brusque.

On remarque, tout près de la ville, une montagne colossale et taillée à pic d'un côté, tandis que l'autre a la forme d'une scie; c'est l'Ouenseris; elle a donné son nom à la tribu qui l'habite. Vers le milieu de la pente, est une grande caverne d'où l'on extrait 80 pour 100 de plomb et 2 pour 100 d'argent. Les Ouenseris ont le monopole de l'exploitation; ils retirent le métal en allumant de grands feux dans la caverne et en le faisant fondre; ils fabriquent beaucoup de balles avec ce plomb.

(*La suite à un prochain numéro.*)

(1) La reproduction de ces fragments est interdite.

Chronique musicale.

La Société des Concerts, qui a repris ses belles séances au Conservatoire, a débuté cette année par une œuvre, sinon nouvelle, du moins inconnue à Paris. C'est une symphonie de M. Mendelshon-Bartholdy, laquelle passe, en Allemagne, pour une des productions les plus remarquables de ce maître. Elle atteste, en effet, un grand savoir, un sentiment très-délicat de l'harmonie, une habileté de contre-pointiste, que peu de musiciens vivants pourraient égaler, que nul ne pourrait surpasser peut-être. Les détails ingénieux y abondent, et les fines nuances, et les piquantes dispositions d'orchestre; seulement il nous semble que la pensée première n'est pas toujours au niveau de tout ce savoir-faire, et qu'à cette œuvre si habilement travaillée l'inspiration manque quelquefois. Sans cela, M. Mendelshon devrait être placé sur le même rang que Haydn, Mozart et Beethoven, ces rois de la symphonie. M. Mendelshon occupe du moins le premier degré au-dessous d'eux, et c'est encore une place assez élevée pour satisfaire les plus ardentes ambitions.

Deux autres morceaux inconnus ont été essayés dans les deux premiers concerts. Ce sont deux chœurs de Beethoven. L'un, intitulé sur le programme *le Calme de la Mer*, ne répond guère à ce titre, sauf quelques détails. C'est une composition bruyante, violente, tourmentée. L'effet vocal y est dur et peu harmonieux. On est tout surpris de n'y rencontrer aucune de ces grandes pensées, aucun de ces élans de passion qui sont comme le cachet du génie de Beethoven.

L'autre est, sous tous les rapports, digne de ce grand homme. C'est un chœur composé pour un drame allemand intitulé *les Ruines d'Athènes*. Souvent, de l'autre côté du Rhin, on intercale dans une œuvre poétique, ou même dans

une pièce en prose, quelques morceaux de musique vocale ou instrumentale; on sait que les Allemands ne trouvent la musique de trop nulle part. Cela même s'est fait quelquefois en France, et notamment à l'ancien Odéon, où l'on représenta, il y a quinze ans, un ouvrage intitulé *la Prise de Missolonghi*, pour lequel Hérold avait composé une ouverture et des chœurs d'une beauté remarquable. Le morceau intercalé dans *les Ruines d'Athènes* est une marche instrumentale au milieu de laquelle le chœur intervient de la manière la plus originale et la plus imprévue. On dirait une population enivrée d'enthousiasme, qui mêle tout à coup ses acclamations à un chant de triomphe. Rien de plus neuf et de plus saisissant que la pensée première de cette composition, laquelle est exécutée d'ailleurs avec cette vigueur de main, cette largeur de développements, cette riche sobriété de détails, cette habileté souveraine, cet éclat et cette puissance qui ont élevé si haut la gloire de Beethoven.

Les autres morceaux exécutés dans ces trois premiers concerts, qu'ils soient de Beethoven, de Mozart, de Haydn ou de Weber, sont connus depuis longtemps, et nous sommes dispensés d'en parler. Mais nous devons remarquer une innovation fort inattendue qui a signalé la dernière séance. On y a exécuté le début de l'introduction du *Moïse* français.

Il semblait jusqu'ici que la Société des Concerts ne jugeât point Rossini digne de son attention. On avait bien vu, une fois ou deux, le nom de cet homme illustre inscrit sur son programme, mais c'était sans tirer à conséquence, et on eût dit une concession faite au talent de quelque cantatrice en renom. Il y a deux ans, par exemple, il avait été permis à madame Viardot de faire entendre le rondeau final de *Cenerentola*. Cette faveur était accordée non au mérite de l'auteur, mais à la brillante exécution de son interprète. Aujourd'hui, c'est tout autre chose : c'est bien à Rossini lui-même que la salle de la rue Bergère vient d'ouvrir ses portes. Quoiqu'il soit vivant, et qu'il porte un nom italien, Rossini vient d'être admis enfin au rang des grands maîtres de l'art, et nous félicitons sincèrement la Société des Concerts de cet acte de justice.

Elle n'a pas eu lieu de s'en repentir : l'introduction de *Moïse* a produit un effet immense. Les vastes proportions de ce morceau, l'élévation des idées, la magnificence du style, l'éclat de l'instrumentation, ont fait sur l'auditoire une impression profonde. Ce succès encouragera sans doute la Société des Concerts à ne plus négliger désormais cette mine si opulente, qui est tout entière à sa disposition.

Trois exécutants se sont fait entendre dans ces trois séances. Dans la première, M. Belke, premier trombone de la musique de sa majesté prussienne. C'est un artiste d'un talent remarquable, qui engage fièrement la lutte avec son instrument rebelle, et qui réussit presque toujours à le dompter. Mais à quoi bon ces batailles sans but et ces stériles exploits? Le trombone ne paraît-il pas un peu prétentieux quand il lutte avec le galoubet, et ne ressemble-t-il pas au géant Polyphème faisant l'aimable auprès de Galathée, que ses tendres attentions mettent en fuite?

M. Dorus a prouvé pour la centième fois, ce qui est déjà connu de tout le monde, et n'est contesté par personne, savoir qu'il n'aurait point de rival sur la flûte, si M. Tulou n'existait pas.

Mademoiselle Louise Mattman a exécuté dans le troisième concert un concerto de Beethoven pour piano et orchestre. Elle a montré une netteté, une fermeté, un aplomb que l'on rencontre rarement chez les maîtres les plus expérimentés, et mademoiselle Mattman n'a pas dix-huit ans! Telle est déjà la perfection de son exécution, la rigoureuse précision de ses allures, la pureté de son goût, l'élégante simplicité de son style; tel est enfin son respect pour le texte qu'elle exécute et pour les intentions du maître qui l'a écrit, qu'on peut sans hésiter ranger son talent au nombre des plus sérieux, des plus solides de ce temps-ci.

Tel est aussi le caractère du talent de M. Charles Dancla, élève de Baillot, et également recommandable comme violoniste, ou violiniste, et comme compositeur. M. Dancla a donné dernièrement un concert où il a fait entendre plusieurs morceaux de sa composition, des études pour le violon d'une très-habile facture, une ballade vocale d'un style fort distingué, un trio pour piano, violon et violoncelle, et un fragment de quatuor. Tout cela atteste à la fois de l'imagination, du goût et beaucoup de savoir. Dans cette séance, M. Charles Dancla était assisté de mademoiselle Laure Dancla, sa sœur, et de MM. Arnaud et Léopold Dancla, ses deux frères. Charmant et touchant spectacle que celui de ces quatre jeunes artistes, enfants de la même mère, vivant ensemble, travaillant ensemble, et s'appuyant l'un sur l'autre le long de ce chemin raboteux et escarpé qui mène à la renommée!

Le second concert de M. Berlioz a eu lieu le 3 février dernier. La seconde partie était composée de quatre morceaux de la symphonie dramatique où l'auteur s'est efforcé de traiter à sa manière ce magnifique sujet de *Roméo et Juliette*, qui a déjà inspiré tant de poëtes, de peintres et de musiciens. C'est une composition instrumentale où interviennent parfois des voix humaines, comme dans la dernière symphonie de Beethoven. Cette œuvre paraît généralement moins heureusement inspirée que la *Symphonie fantastique* et la symphonie d'*Harold*, sauf toutefois le *Scherzo* connu sous le nom de *Scherzo de la reine Mab*, lequel est l'ouvrage le plus singulier, le plus bizarre, le plus piquant, le plus fantastique et le plus curieux peut-être qu'ait jamais enfanté le cerveau d'un musicien. L'auteur y a pris pour thème la célèbre tirade de Mercutio, dans la cinquième scène du premier acte de *Romeo and Juliet* : « La reine Mab est la sage-femme des fées; elle n'est pas plus grosse que l'agate qui orne le doigt d'un alderman; son char est une noisette creusée par un écureuil ou par un vieux ver; — ce sont là, de temps immémorial, les carrossiers des fées. — Les roues de ce char sont faites de longues pattes d'araignée; — la couverture, d'ailes de sauterelles; — les traits, des fils d'araignée les plus déliés; — son fouet est composé d'un os et d'une membrane de grillon; son cocher est un petit moucheron habillé de gris..... — En cet équipage, elle vient galoper chaque nuit à travers le cerveau des amoureux, qui alors rêvent d'amour; elle se pose sur les genoux des courtisans, et ils rêvent de faveurs royales; — sur les doigts des avocats, et ils rêvent d'honoraires; — sur les lèvres des grandes dames, et elles rêvent de baisers, etc., etc. » Voilà ce que M. Berlioz a voulu traduire par des combinaisons d'intonations, de rhythmes et de sonorités. — A-t-il réussi complétement? nous n'oserions l'affirmer. Devait-il raisonnablement se flatter de réussir, et la musique peut-elle revêtir d'une forme distincte et appréciable ces bizarres caprices de l'imagination, auxquels toute la précision du langage parlé ne suffit pas toujours à donner un sens? nous ne le pensons pas. Mais M. Berlioz n'en a pas moins produit une œuvre fort remarquable, pleine d'effets inattendus, de dispositions instrumentales toutes nouvelles; une œuvre, enfin, qui n'est, sous aucun rapport, celle d'un musicien ordinaire.

L'ouverture du *Carnaval romain* est un morceau tout neuf, ou du moins que son auteur faisait entendre pour la première fois. Ici nous n'avons rien, ou presque rien à critiquer, et nous avons beaucoup à applaudir. Mélodies simples et parfaitement distinguées, travail harmonique, combinaisons instrumentales, tout est d'un homme supérieur. Ce morceau est écrit d'un bout à l'autre avec une verve, un feu, une fougue singulière; il a électrisé l'auditoire, qui l'a redemandé tout d'une voix, et nous regrettons que les bornes de cet article ne nous permettent pas d'en donner une analyse détaillée.

Quant aux autres compositions nouvelles que M. Berlioz a fait, ce soir-là, connaître au public, n'en parlons pas... Et qu'importe à un général d'être battu dans une escarmouche, pourvu qu'il reste vainqueur en bataille rangée?

On nous annonce, du fond de la Russie, des succès bien brillants aussi et des victoires bien éclatantes. C'est madame Viardot qui est le triomphateur : l'armée moscovite suit son char avec enthousiasme, et vient de lui décerner, par souscription, une couronne d'or rehaussée de pierres précieuses. Voilà ce qu'on peut appeler, sans métaphore et sans hyperbole, d'impérissables lauriers.

Théâtres.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN : *Les Mystères de Paris*, roman en cinq actes et onze tableaux, par MM. Eugène Sue et Dinaux, décors de MM. Devoir, Philastre et Cambon.

Enfin le voici, ce fameux drame si impatiemment attendu! — Le verrons-nous ou ne le verrons-nous pas? disait-on depuis deux mois; et puis, c'était la censure qui le taillait, le mutilait, lui portait des coups mortels. Comment fera-t-il pour marcher après de telles entailles? Pourra-t-il vivre encore? Ne sera-t-il pas réduit à l'état d'un moribond qui n'a plus que le souffle? Et cent questions de cette espèce qui témoignaient de la curiosité publique et de l'importance que les gourmets et amateurs de sensations fortes et de denrées épicées, mettaient à voir le roman de M. Eugène Sue assaisonné en drame et servi sur le théâtre. Enfin, la censure a lâché sa proie; mardi dernier, l'affiche portait bien positivement ces mots écrits en lettres majuscules : « Aujourd'hui, première représentation des *Mystères de Paris*. »

Non, jamais événement ne causa une plus vive émotion; dès l'après-midi, le boulevard Saint-Martin était encombré d'une foule immense; une *queue* formidable et bruyante s'agitait aux portes du théâtre en replis tortueux; toutes les avenues étaient obstruées, et les passants, étonnés de cette affluence, s'arrêtaient sur les dalles du boulevard en formant un vaste amphithéâtre de curieux ébahis; au bureau de location, on se disputait les stalles et les loges; supposez la salle vaste comme la place du Carrousel, tout au plus aurait-elle suffi à contenir et à satisfaire les tumultueux amateurs qui se succédaient par douzaines, demandant une stalle ou une loge. On aurait coté les billets à cinquante francs, que les acheteurs n'auraient pas reculé. A voir cette multitude se ruant de tous côtés, on pouvait craindre que le théâtre ne s'écroulât sous ses violents efforts; il semblait que la représentation dût être pleine de trouble et de cris; il n'en a rien été; sauf le flux et le reflux inévitable dans une telle circonstance, je veux dire la bourrasque des applaudissements luttant contre les sifflets, cette soirée, ou plutôt cette nuit (le drame a fini à une heure du matin), s'est accomplie très-honorablement, sans hurlements et sans blessures; à vrai dire, le public était, en général, ganté et verni, et les plus jolies femmes, les plus brillantes toilettes donnaient au théâtre Saint-Martin un éclat d'élégance et de coquetterie auquel il n'est pas tous les jours accoutumé.

Mais silence! ouvrons les yeux, prêtons l'oreille, la toile se lève. — Nous voici dans la rue aux Fèves, rue sombre et tortueuse, lugubrement éclairée par des réverbères au reflet sinistre et blafard; à droite, le fameux cabaret du *Lapin-Blanc*, lieu d'asile fréquenté par tous les bandits de la Cité; cette décoration est d'un effet original et saisissant; on la doit au pinceau de Devoir; ce n'est pas le seul éloge que nous aurons à faire de cet habile artiste.

Dans cette terrible rue aux Fèves, nous retrouvons déjà tous les principaux personnages du roman; le prince Rodolphe protégeant Fleur-de-Marie, la pâle Fleur-de-Marie aux mains féroces de la Chouette et du Maître-d'École; le Maître-d'École, Jacques Ferrand, Rigolette et le Chourineur. — Jacques Ferrand médite ses assassinats et ses ténébreux complots; ce n'est plus à Cécily qu'il en veut, mais à Fleur-de-Marie; il la couve des yeux, il la convoite, il faut à tout prix qu'il assouvisse cet amour forcené; oui, l'or et Fleur-de-Marie, voilà les deux passions de Jacques Ferrand. Le Maître-d'École est l'instrument de Jacques Ferrand dans ces infâmes entreprises; il est également prêt pour le rapt, pour le vol et pour le meurtre; il vient de frapper le malheureux client de Jacques Ferrand, et voici qu'il se retourne contre Fleur-de-Marie et l'accable de menaces et de violences; mais le prince Rodolphe et le Chourineur veillent sur l'infortunée; la Goualeuse se réfugie sous la protection du prince, tandis que le Chourineur, armé de ses deux poings et de son bras de fer, tient le Maître-d'École en respect; pour cette fois, Fleur-de-Marie échappe aux griffes de la bête féroce.

En sortant de la rue aux Fèves, nous entrons dans la maison Pipelet. Je vous présente la tendre madame Pipelet et son gros chéri M. Pipelet, portier et savetier tout à la fois, l'infortuné Pipelet, victime de l'infâme Cabrion. Cabrion est son cauchemar; il le poursuit, il lui tire le nez, il lui enlève sa perruque, il joue avec lui des scènes de Méphistophélès et le magnétise. Plaignez Pipelet! — Mais ce n'est pas tout que de rire; Cabrion, Rigolette et Pipelet ne sont pas toujours là. L'orchestre joue un air farouche et lamentable : c'est Jacques Ferrand, c'est le Maître-d'École qui reviennent; le Maître-d'École menaçant toujours Fleur-de-Marie, et Jacques Ferrand prenant la pauvre fille à son service, véritable vautour planant sur sa proie et n'attendant que le moment de tomber sur elle et de la dévorer. Plus loin je reconnais l'honnête Germain et le malheureux Morel, l'ouvrier lapidaire; Germain, l'ami de Rigolette; Morel, pâle, triste, succombant sous le faix du travail et de la misère. Qui sauvera Morel? qui donnera du pain à sa vieille mère privée de la raison, à ses enfants amaigris, à sa femme minée par la maladie? Hélas! pour surcroît d'infortune, un bandit vient de voler au lapidaire un diamant de trois mille francs qu'un joaillier lui avait remis pour le tailler. C'en est fait de Morel; s'il ne meurt pas de faim, il mourra de désespoir. A qui s'adressera le pauvre diable? A Jacques Ferrand, qui passe pour un si honnête homme.

Ici Jacques Ferrand joue une de ces horribles scènes d'hypocrisie auxquelles il est habitué : il prête cinq cents francs à Morel. Le brave homme! s'écrie-t-on. Oui, mais, attendez : Morel a signé une obligation à trois mois d'échéance; dans trois mois il ne paiera pas, et Jacques le philanthrope le fera mettre en prison. N'a-t-il pas besoin de se défaire de ce pauvre Morel, qui a, sans le savoir, entre les mains, la preuve d'un assassinat autrefois commis par Ferrand.

En public, Jacques Ferrand joue admirablement l'homme de bien, mais, seul, il jette le masque. Voyez-le comptant son or d'un œil cupide et sanglant; entendez-le raillant ses victimes et supputant les épouvantables bénéfices que lui rapportent ses crimes; puis, quand il a enfoui sa cassette, Jacques reprend son air bénin, sa voix de sainte nitouche, et fait venir Fleur-de-Marie. Mais comme sa voix tremble! comme la passion perce sous ce masque d'hypocrisie! Fleur-de-Marie commence à éprouver de funestes pressentiments! Il ne faut rien moins qu'une seconde intervention du Chourineur et de Rodolphe pour la sauver encore de la concupiscence de Jacques et de la férocité du Maître-d'École.

Pénétrez maintenant dans cette épouvantable mansarde. Une femme livide, des enfants malades, une folle, un malheureux désespéré : c'est l'intérieur de la famille Morel. Germain, le bon Germain, apporte mille francs à cette misère pour l'arracher aux poursuites des huissiers. Le protêt, en effet, vient disputer à cette famille affamée ce grabat qui lui reste et ce dernier morceau de pain. Ce protêt, c'est Jacques Ferrand qui l'envoie; et quand Germain offre ses mille francs, « Monsieur, je vous arrête, dit Jacques Ferrand; vous avez volé cela dans ma caisse! » Germain proteste de son innocence, Rigolette défend Germain, Morel se désespère; mais qu'importe! on traîne Morel et Germain en prison, et Jacques Ferrand, profitant de ce désordre, fait disparaître cette preuve d'un de ses forfaits qu'il poursuivait dans Morel.

Ainsi le drame s'engage dans tous les noirs mystères, dans toutes les douleurs, dans tous les crimes du roman.

Fleur-de-Marie, sauvée par Rodolphe, s'est retirée à la campagne dans un pays charmant; là elle est heureuse, là elle recouvre la santé et la paix de l'âme. Ces beaux sites, ces vertes pelouses la ravissent; tout le monde l'aime, tout le monde la bénit, tout le monde la respecte. C'est un ange, dit-on, mais le Maître-d'École et Jacques Ferrand ne sont-ils pas toujours sur ses traces? Le Maître-d'École la retrouve, l'épie et n'attend que l'heure de la ressaisir; c'est peu! La pauvre Fleur-de-Marie est reconnue par une fermière dont le mari a été assassiné dans la rue aux Fèves; elle a vu Fleur-de-Marie parmi les bandits et la croit leur complice. « La voilà! s'écrie-t-elle, c'est la Goualeuse! » Et Fleur-de-Marie est chassée honteusement par ces honnêtes villageois qui tout à l'heure l'adoraient et la bénissaient.

Elle s'enfuit; le Maître-d'École, qui la guette, la happe au passage. L'infortunée retombe entre ses horribles mains; et d'ailleurs Jacques Ferrand n'est pas loin. O Rodolphe! ô mon brave Chourineur! que faites-vous? Venez, il est temps; venez au secours de Fleur-de-Marie!

Rodolphe ne vient pas, et le Chourineur est en prison. Le brave homme s'est fait mettre à la Force pour un crime imaginaire, afin de veiller sur le malheureux Germain. Ceci nous procure l'occasion d'assister à un intérieur de prison : les visages féroces et repoussants, la violence, le crime, les haillons, les sombres et sanguinaires complots, rien n'y manque. Le Chourineur arrive à temps, en effet, pour sauver Germain de la fureur de ces horribles bandits qui veulent le tuer, attendu son honnêteté et son innocence; c'est un espion, pensent-ils. Sans le Chourineur, c'en serait fait de Germain; mais notre brave terrasse les plus vigoureux et fait peur aux plus hardis. Après quoi, on nous donne le spectacle d'une évasion de prisonniers; le Maître-d'École, qui s'est laissé prendre, est du nombre.

Dès qu'il est libre, il rejoint avec ses complices Jacques

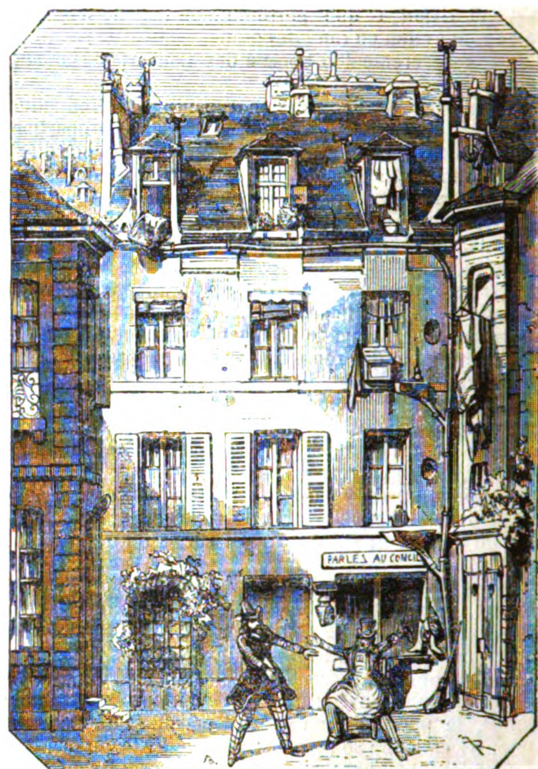

(Fleur-de-Marie; mademoiselle Grave.)


(Rodolphe; M. Clarence.)


(Rigolette; mademoiselle Amant.)


(1er Tableau. — La Rue aux Fèves.)


(M. Eugène Sue.)


(2e Tableau. — La Maison de la rue du Temple.)


(8e Tableau. — Le Pont d'Asnière.)

Ferrand au pont d'Asnières. Cette décoration du pont d'Asnières est d'une rare beauté, d'un pittoresque merveilleux; elle est encore de M. Devoir. Là le Maître-d'École retrouve Fleur-de-Marie, et cette fois il a résolu de s'en défaire; mais le Chourineur vient à passer, descend sous l'arche du pont, et vient au secours de Fleur-de-Marie. Le Maître-d'École recule devant ce terrible Chourineur, qui, saisissant Fleur-de-Marie, la jette sur sa barque et rame à tours de bras. La barque chavire : Au secours! Fleur-de-Marie va se noyer. Non pas : le Chourineur la saisit et l'élève d'une main vigoureuse au-dessus des eaux, tandis que de l'autre il se cramponne de toutes ses forces à un anneau de fer attaché à une des arches du pont. On crie, on accourt; un batelier arrive avec sa nacelle; le Chourineur y jette Fleur-de-Marie évanouie. Quant à lui, il se précipite au milieu des flots et s'échappe à la nage. Ce tableau a produit un grand effet.

N'avez-vous pas reconnu ce batelier? C'est Jacques Ferrand, Jacques qui prend tous les costumes et tous les visages. Ainsi Fleur-de-Marie est en son pouvoir. Jacques emporte sa victime à l'île des Ravageurs. Il y trouve le Maître-d'École et sa bande; alors il se fait un horrible pacte entre eux : Ferrand livrera à ces bandits Rodolphe, qui va quitter la France avec trois millions; il ne s'agit que de s'embusquer sur la route où le prince doit passer, et puis on l'assas-



(Le Maître-d'École : M. Raucourt.)



(Jacques Ferrand : M. Frédérick-Lemaître.)



(Le Chourineur et Tortillard : M. Jemma, Mademoiselle Lerry.)



(11e et dernier Tableau. — La Patte-d'Oie.)

sinera. « C'est bien! dit le Maître-d'École. — J'y mets une condition, réplique Jacques Ferrand : tu m'abandonneras Fleur-de-Marie. — Marché conclu. » Il reste seul en effet avec la pauvre fille; et maintenant sa passion ne se contient plus : l'infame supplie et menace; Fleur-de-Marie résiste : « Eh bien! tu mourras! » Et il se prépare à la frapper : garde à toi, Ferrand! voici le Chourineur; une lutte affreuse commence entre ces deux hommes; enfin le Chourineur, frappé d'une balle au bras, succombe à la douleur de sa blessure; Ferrand le terrasse, le charge de liens, et met le feu à la chaumière pour étouffer le Chourineur dans les flammes; après ce monstreux exploit, il s'échappe.

Le Chourineur sera-t-il rôti? Non pas : nous le retrouvons à la *Patte-d'Oie*, debout et ferme sur ses jarrets, attendant le passage de Rodolphe, qu'il veut sauver du poignard du Maître-d'École, et Ferrand, qu'il surveille pour le livrer à la justice; les gendarmes sont avertis et sur leurs gardes.

Tandis que tous ces événements s'accomplissaient, le prince Rodolphe retrouvait dans Fleur-de-Marie la fille qu'il avait perdue et qu'il croyait morte; maintenant le bonheur commence pour Fleur-de-Marie : elle a un père, un bon et généreux père! Et sa mère, l'ambitieuse Sarah Mac-Grégor? Sa mère vient d'expirer en demandant pardon au prince et à Fleur-de-Marie, que cette marâtre avait abandonnée; le poignard du Maître-d'École a mis fin à la vie et aux remords de Sarah.

Mais revenons à la *Patte-d'Oie*, c'est là que le drame se dénoue. Nous avons encore à louer ici un admirable décor de M. Philastre et Cambon, dignes associés de M. Devoir : une forêt, des allées à perte de vue, de longues haies d'arbres se perdant à l'horizon, un ciel chargé d'azur et de nuages légers; l'effet est superbe et au-dessus de toute idée.

Jacques Ferrand et le Maître-d'École arrivent avec leurs complices; alors se passe une terrible scène : le Maître-d'École demande à Ferrand la moitié du trésor qu'il a enfoui dans la forêt; Ferrand refuse; furieux, le Maître-d'École l'entraîne dans une sombre cabane: on entend un cri; Ferrand sort à tâtons, et les yeux sanglants; le Maître-d'École l'a privé de la vue : il a appliqué à Ferrand le châtiment de *l'aveuglement* qu'il subit lui-même dans le roman de M. Sue. Dans cette atroce situation, le malheureux Ferrand gémit, se désespère, s'agenouille, demande pardon à Dieu; cependant le Chourineur et les gendarmes le saisissent, lui, le Maître-d'École et les autres assassins, tandis que Fleur-de-Marie et Rodolphe passent dans une élégante calèche, escortés de Rigolette, de Germain, de Morel, et de tous les heureux qu'ils ont faits et qui les bénissent.

Tel est à peu près ce drame; nous disons à peu près, car il est impossible d'entrer dans tous les détails de cette monstrueuse pièce, dont la représentation a duré six heures. Maintenant qu'en dire? Que les auteurs ont besoin d'ôter le superflu des premiers actes, et que cette sage opération faite, *les Mystères de Paris* obtiendront, à la Porte-Saint-Martin, une longue vogue de curiosité due à la popularité du livre, à la singularité du drame, aux terreurs qu'il excite, à la magnificence des décors, qui sont d'une grande hardiesse, d'une grande nouveauté, et enfin, au talent de Frédéric Lemaître. N'oublions pas mademoiselle Grave, Raucourt, Clarence et Eugène Grailly.

Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DES SECOND ET TROISIÈME TRIMESTRES DE 1843.

(Voir t. I, p. 217, 234, 258,; t. II, p. 182, 198 et 346.)

III. — Sciences mathématiques pures.

La nature de notre journal ne nous permet pas de suivre dans tous leurs détails les communications qui se rattachent à ce titre; mais nous devons donner un résumé, ou au moins une indication de celles qui offrent le plus d'intérêt.

Sujets divers. — Mentionnons d'abord un mémoire dû à un jeune professeur, M. Amyot, sur les *surfaces du second ordre.* Le lecteur se formera une idée des surfaces de ce genre, lorsque nous lui dirons que la sphère, que l'ellipsoïde terrestre, que les réflecteurs paraboliques des réverbères et des lampes d'applique, et que même la surface gauche de l'aile d'un moulin à vent n'en sont que des cas particuliers. M. Amyot est arrivé, par l'application de l'algèbre à la géométrie, à des résultats qu'une commission dont M. Cauchy était le rapporteur a trouvés très-dignes d'intérêt. L'Académie, suivant les conclusions du rapport, a adressé des remerciements à M. Amyot, et a approuvé son travail.

M. Cauchy a communiqué à l'Académie un grand nombre de résultats de ses fécondes méditations. La mécanique moléculaire, le développement des fonctions en séries, la métaphysique du calcul infinitésimal, et les parties les plus élevées de l'analyse mathémathique ont successivement fourni à l'illustre géomètre le sujet de mémoires étendus. Mais ses recherches sur la synthèse algébrique, pour être plus élémentaires et à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, ne nous paraissent pas en avoir moins de prix.

Mentionnons encore les mémoires de M. Serret sur les fonctions elliptiques, de M. Binet sur le calcul intégral, de M. Libri sur les équations numériques, de M. Lamé sur les surfaces isothermes, et une note de M. Delaunay sur un problème de *maximum.*

Mais, parmi ces travaux, ceux qui nous paraissent offrir le plus d'intérêt à raison de l'âge de leurs auteurs aussi bien qu'à cause de leur importance, sont dus à deux jeunes géomètres qui donnent déjà mieux que des espérances. M. Liouville s'est chargé de faire les rapports sur ces travaux, et il s'en est acquitté avec la bienveillance et l'attention les plus propres à encourager ceux qui entrent dans la carrière. Citons textuellement quelques passages de ces rapports.

« L'Académie nous a chargés, M. Lamé et moi, de lui rendre compte du mémoire relatif à une des parties les plus abstraites de l'analyse, *la division des fonctions abéliennes* ou *ultra-elliptiques*, dont l'auteur, M. Hermite, figure depuis quelques mois seulement parmi les élèves de l'École Polytechnique. C'est avec un vif plaisir que nous venons présenter aujourd'hui les résultats de l'examen auquel nous nous sommes livrés. Peu de mots en effet suffiront pour faire comprendre toute l'importance du travail de notre jeune compatriote. . . . .

. . . .

« En résumé, vos commissaires pensent que le mémoire de M. Hermite est très-digne de l'approbation de l'Académie, et qu'il doit être imprimé dans le *Recueil des Savants étrangers.* »

M. Bertrand, ingénieur des mines, est l'un des auteurs dont nous parlons. Ses développements sur quelques points de la théorie des surfaces isothermes orthogonales ont motivé un rapport dont nous extrayons le passage suivant :

« M. Bertrand a débuté, bien jeune encore, par des recherches fort remarquables sur la théorie mathématique de l'électricité, en prouvant le premier, d'une manière à la fois générale et simple, 1° que l'absence de l'électricité statique dans l'intérieur des corps conducteurs est une conséquence nécessaire de la loi du carré des distances; 2° que l'épaisseur de la couche en équilibre doit être nulle aux points où deux corps conducteurs se touchent. Il a depuis publié divers travaux de mécanique et d'analyse pure. Au mérite d'avoir résolu avec sagacité les questions dont il s'est occupé, il a su joindre celui de bien choisir ces questions elles-mêmes. C'est la marque d'un excellent esprit.

« Le mémoire qu'il a soumis en dernier lieu au jugement de l'Académie nous paraît digne d'être approuvé par elle, et d'être inséré dans le *Recueil des Savants étrangers.* »

Certains passages du rapport sur le mémoire de M. Hermite ont été, pour M. Libri, l'occasion de soulever une réclamation de priorité à la suite de laquelle a eu lieu entre lui et M. Liouville un débat des plus vifs, qui a occupé la majeure partie de plusieurs séances. Nous regrettons que les académiciens qui, en très-petit nombre, sont en état de porter le flambeau de la vérité dans une discussion de ce genre, ne l'aient pas fait d'une manière explicite. Il est vraiment déplorable que le pour et le contre puissent être soutenus presque avec la même vraisemblance, à en juger par les *comptes rendus*, aux yeux de la plupart des académiciens eux-mêmes tout aussi bien qu'à ceux du public.

Origine de notre arithmétique. — Il y a déjà plusieurs années que M. Chasles, habile géomètre non moins que savant bibliophile, avait expliqué un passage fort obscur du célèbre Boëce, de manière à rendre fort probable que les chiffres étaient employés avec une valeur de position, comme dans notre système ordinaire de numération, dès le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Quoique cette opinion ne fût pas nouvelle, puisqu'elle se trouve exprimée dans l'histoire des mathématiques de Montucla, M. Chasles la présentait avec tant de développements, la discutait d'une manière si plausible, qu'elle attira au plus haut degré l'attention de toutes les personnes qui portent quelque intérêt à l'histoire des sciences. Cependant elle fut loin d'être admise sans contradiction. Parmi les adversaires les plus persistants de M. Chasles, il faut ranger M. Libri, qui, dans son *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, avait signalé à la reconnaissance des Européens Fibonacci, connu sous le nom de Léonard de Pise, comme le premier qui eût, en 1202, publié dans son traité de l'*Abacus* et fait connaître aux chrétiens d'Occident la numération arabe. Mais depuis l'époque où cette question historique si importante a été soulevée, pas une année ne s'est écoulée sans que de nouvelles preuves, chaque fois plus convaincantes, n'aient été apportées en faveur de l'opinion de M. Chasles. La communication faite par ce savant à l'Académie, au commencement de 1843, avait prouvé que, dès la fin du dixième siècle, notre compatriote Gerbert vulgarisait le système de numération exposé d'une manière si obscure par Boëce. Il est revenu sur ce sujet dans le courant de l'année, et voici ce qui résulte de sa plus récente lecture à l'Académie :

1° Nos chiffres actuels dérivent des *apices* de Boëce, lesquels ont été en usage dans les traités du moyen âge; les Arabes et les Hindous, au contraire, ont des chiffres très-différents des nôtres;

2° La méthode de l'*Abacus*, telle qu'on la trouve dans le traité de Gerbert, était pratiquée sur des tables couvertes de poudre; aussi quelques auteurs modernes ont-ils appelé méthode *l'art de compter sur la table couverte de poudre*, en ignorant toutefois ce qu'était cette méthode, et la signification des textes obscurs qui la décrivent.

3° Cette même méthode a une parfaite analogie avec deux procédés de calcul qui ont été en usage vulgaire chez les anciens, et qui se pratiquaient, l'un, avec des jetons qu'on plaçait sur des lignes parallèles, où ils prenaient des valeurs de position en progression décuple; et, l'autre, avec l'instrument appelé *souan-pan* chez les Chinois, et *abacus* chez les Romains.

4° La tradition attribue à Pythagore le système de l'abacus. Boëce dit que les disciples de ce grand philosophe ont appelé en son honneur *table de Pythagore* le tableau sur lequel se pratiquait cette méthode de calcul. Cette dénomination, *table de Pythagore*, qui s'est conservée dans plusieurs auteurs du moyen âge, nous a été transmise avec un sens tout différent. C'est donc probablement à tort que nous attribuons à Pythagore la petite table de multiplication que l'on trouve dans tous les traités d'arithmétique ordinaire; mais nous devons, avec plus de probabilité encore, lui rapporter l'honneur du système de numération que l'on attribue si mal à propos aux Arabes.

5° L'abacus n'a pas été une simple spéculation arithmétique; les mathématiciens s'en servaient réellement pour leurs calculs. Cette méthode était déjà devenue d'un usage vulgaire, dans certaines contrées, à la fin du dixième siècle ou au commencement du onzième.

6° Dans le cours du douzième siècle, le système de l'abacus a éprouvé plusieurs modifications. Le terme *abacus* a été remplacé par celui d'*algorisme*; plusieurs auteurs ont nommé les Hindous, dans leurs ouvrages, comme les premiers inventeurs de cette arithmétique. Les traces de l'ancien système de l'abacus se sont effacées insensiblement dans les ouvrages des chrétiens, pendant que quelques notions empruntées à la littérature arabe s'y sont introduites; les anciennes expressions ont disparu, tandis que celles de *cifra* (chiffre) et de *figuræ Indorum* se sont conservées. Ce sont ces expressions principalement qui ont paru offrir des preuves que l'arithmétique nous venait de l'Orient, et qu'elle nous avait été importée vers le treizième siècle. Quant aux anciens traités de l'abacus qui subsistaient, même en grand nombre, ils n'ont plus été compris, et l'on a refusé d'y rien voir d'analogue aux principes de notre arithmétique actuelle. Mais M. Chasles a trouvé que, dans tous les temps, jusqu'au seizième siècle, et qu'à cette époque notamment, il a existé des traces de l'abacus, et qu'on a toujours su que cette ancienne méthode était l'origine de l'arithmétique vulgaire.

Au commencement du treizième siècle, en 1202, Fibonacci lui-même met la *méthode de Pythagore* au nombre des méthodes arithmétiques qu'il a étudiées. Et le passage le plus récent, qui soit relatif à ce sujet, a été extrait par M. Chasles de la *Bibliothèque historiale* de Nicolas Vignier, 3 vol. in-fol. Paris, 1588 (2e vol., p. 642) :

« Gerbert est encore un autre sien compagnon ou disciple ès sciences géométriques et mathématiques, nommé Bernelinus, qui composa quatre livres : *De abaco et numeris*, desquels se peult apprendre l'origine du chiffre dont nous usons aujourd'hui ès comptes d'arithmétique. Lesquels livres M. Savoye Pithou m'a assuré avoir en sa bibliothèque, et recognoistre en iceux un sçavoir et intelligence admirable de la science qu'ils traitent. »

A tous ces faits si précis, à tous ces arguments si convaincants, on n'a plus répondu même par des dénégations vagues; les adversaires de M. Chasles ont gardé un silence absolu. Nous devons donc regarder comme un fait désormais acquis à l'histoire, l'origine purement occidentale de notre système actuel d'arithmétique. L'importance de ce fait, si contraire aux idées généralement reçues, motive suffisamment le développement que nous avons donné à l'examen des beaux travaux par lesquels il se trouve établi d'une manière irréfragable.

IV. — Sciences mathématiques appliquées.

Perspective pratique. — M. Jump avait présenté à l'Académie une échelle de perspective, sur laquelle M. Mathieu a fait un rapport dont voici les conclusions : « Nous pensons que l'échelle de perspective de M. Jump pourra servir à former avec une précision suffisante, pour les besoins ordinaires des arts, la perspective des objets, surtout quand on aura souvent occasion d'en faire usage, et que l'on sera dispensé d'en étudier l'explication, qui n'a pas toute la simplicité désirable. »

Représentation graphique de diverses lois. — Toutes les personnes qui ont eu sous les yeux des plans topographiques exécutés avec soin, savent comment on y représente le relief du terrain. On imagine que les surfaces de niveau équidistantes, telles que le seraient celles de l'Océan si ses eaux venaient à s'élever successivement à diverses hauteurs au-dessus du sol, aient laissé leurs traces sur le relief; et on projette sur la carte les courbes de niveau ainsi tracées, en y affectant des *cotes* ou nombres, qui expriment à quelles hauteurs sont placées respectivement les unes par rapport aux autres ces coupes de niveau faites dans le relief du sol.

C'est en 1780 que Ducarla, de Genève, imagina cette notation aussi simple qu'expressive. Il paraît qu'Halley, contemporain du grand Newton, avait imaginé de réunir sur la mappemonde, par des courbes continues, les points où la déclinaison de l'aiguille aimantée est la même. Au commencement de ce siècle, M. de Humboldt a vulgarisé l'emploi de cette notation, au moyen de ses *isothermes*, ou lignes d'égale température. On doit aussi à un savant navigateur, M. Duperrey, des cartes fort intéressantes des méridiens et des parallèles magnétiques. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette notation peut être employée avec succès pour exprimer des lois mathématiques, et une foule de lois naturelles, aussi bien que des surfaces et les propriétés de certains points de l'écorce terrestre; on peut donc s'en servir pour remplacer des tables numériques, souvent plus longues à construire, et d'un usage moins commode. M. Pouchet, dans son *Arithmétique linéaire*, publiée en 1797, a eu le premier cette heureuse idée, qui a été employée aussi par M. d'Obenheim, dans sa planchette du canonnier; par M. Piobert, par M. Allix, etc.; seulement, aucun de ces auteurs n'avait pensé à combiner la notation des plans topographiques avec un certain système de graduation, au moyen duquel des courbes difficiles à construire peuvent souvent se réduire à de simples lignes droites. On n'avait pas non plus pensé à appliquer la notation de Ducarla aux lois de la météorologie. C'est ce qui a été fait dans un travail présenté à l'Académie par un ingénieur des ponts et chaussées, travail sur lequel M. Cauchy a fait un rapport, dont voici les conclusions favorables à l'auteur : « L'Académie a approuvé le mémoire présenté, et a décidé qu'il serait inséré dans le *Recueil des Savants Étrangers.* »

L'appendice à la traduction que M. Martins a donnée de la *Météorologie de Kaemtz*, renferme un grand nombre de figures, et les principes de la partie de ce Mémoire qui est relative aux lois naturelles. Nous y renvoyons le lecteur (1).

Latitude de Formentera. — La détermination de la latitude d'un lieu, par les hauteurs des astres à leur passage au méridien, est une des opérations les plus simples qui puissent se présenter à l'astronome praticien. Cependant lorsque l'on examine dans tous leurs détails les observations qu'elle exige, on reconnaît qu'elle réclame les soins les plus minutieux, les corrections les plus délicates, les instruments les plus parfaits. M. Biot, dont le nom restera attaché, ainsi que celui de M. Arago, à la mesure la plus précise qu'on ait encore obtenue des dimensions du sphéroïde terrestre, a donné un mémoire étendu du plus vif intérêt pour tous les amateurs de la haute précision, sur la latitude de l'extrémité australe de l'arc méridien de France et d'Espagne. Il faut lire ce mémoire pour voir quelle sagacité doit déployer un observateur désireux d'éviter ou de reconnaître toutes les causes d'erreurs qui ne manquent pas de se présenter en assez grand nombre, lors même qu'il est muni des instruments les plus précis.

Comètes. — Ces astres singuliers ont été le sujet de travaux nombreux pendant le cours de l'année dernière. Nous avons déjà rendu compte de plusieurs d'entre eux à propos de la grande comète (t. I, p. 64 et 259). Parlons de quelques autres qui ont aussi beaucoup d'intérêt.

M. Matthiessen a fait, à l'aide d'un de ces instruments si sensibles que les propriétés des courants thermo-électriques permettent d'employer avec succès à la détermination des plus légères variations de température, des expériences fort curieuses, desquelles il résulte que la grande comète n'envoyait, à la surface terrestre, qu'une chaleur à peine appréciable à l'aide de ces instruments eux-mêmes. Car en braquant sa pile thermo-électrique, munie de son cône condensateur, sur la queue de la comète au-dessous d'Orion, l'aiguille du galvanomètre restait sur zéro, absolument comme lorsque l'instrument était braqué sur l'étoile polaire. Le noyau de l'astre donna une déviation angulaire de 2 degrés, sous les pléiades on obtint 10°, vers la base de la lumière zodiacale 12°.

L'expérience avait lieu dans une ondulation légèrement concave du terrain entre l'arc de l'Étoile et le bois de Boulogne, le 27 mars dernier, vers huit heures du soir. Pour donner une idée de la sensibilité de l'appareil, il suffit de dire que la température de la main de l'observateur, refroidie par le contact de l'herbe humide, envoya l'aiguille indicatrice frapper contre la pointe à 90 degrés, à la distance d'un mètre; qu'une petite maison blanche, à 800 mètres de distance, mais échauffée par les rayons du soleil avant son coucher, fixa l'aiguille à 26 degrés, et à huit heures et demie à 21 degrés; et qu'une chandelle qui brûlait à la croisée de cette maison ayant été éteinte, l'aiguille descendit à 19 degrés.

M. Quételet a signalé l'étendue de la lumière zodiacale vers la même époque, et l'apparition d'un assez grand nombre de météores lumineux qui se sont montrés du 18 au 24 mars, à Bruxelles, à Bruges, etc.

Dès les premiers jours de l'apparition de la grande comète du mois de mars, M. Edward Cooper, habile astronome anglais, avait signalé un passage d'un livre bien connu (*l'Usage des globes de Bion*) duquel semblait résulter que cette comète avait déjà été vue plusieurs fois et qu'elle se meut autour du soleil suivant une courbe fermée dans l'espace de 34 à 35 ans. Les recherches de MM. Laugier et Mauvais, loin d'infirmer cette idée, y ont donné un fort degré de probabilité. En attribuant une orbite elliptique à la comète, ces messieurs ont trouvé que la plus grande différence entre les positions observées et calculées était de 12 secondes en longitude, et de 18 en latitude. M. Valz, directeur de l'observatoire de Marseille, est parvenu de son côté à un résultat analogue. Ainsi la belle comète de 1843 est assez probablement identique avec celles de 1702, de 1668, de 1528, de 1491, de 1457, de 1106, de 1003, de 685, de 582, de 379, de 336, de 195, de 161, et de 371 avant notre ère.

Nous devons encore mentionner ici, à cause de sa singularité, le rapprochement fait par M. Laisné entre la hauteur barométrique relevée à l'observatoire de Paris et la position de la comète par rapport à la terre à la fin du mois de février. Cette hauteur a été constamment en décroissant du 26 à neuf heures du matin, où elle était de 747 mm. 2, jusqu'au 27 à neuf heures du soir, où elle est descendue à 727 mm. 2, puis en augmentant de nouveau jusqu'au 28 à neuf heures du soir, où elle atteignait 742 mm. 4. Or, c'est le 27 février, après dix heures du soir, que la comète a passé à son périhélie, et vers minuit, qu'elle a été en conjonction inférieure avec le soleil.

Ajoutons, du reste, que rien, jusqu'à ce jour, ne permet de croire qu'il y ait eu autre chose qu'une coïncidence fortuite entre ces deux phénomènes; et M. Laisné lui-même a eu soin d'éviter le sophisme : *cum hoc, ergo propter hoc.*

Une autre comète découverte par M. Mauvais, l'un des astronomes attachés à l'observatoire de Paris, dans la nuit du 2 au 3 mai, a beaucoup moins attiré l'attention, sinon des astronomes, au moins des gens du monde, à cause de son extrême petitesse. Ce qu'elle offre de remarquable, c'est la grandeur de sa distance périhélie, qui atteint 1,615; c'est-à-dire que la distance moyenne de la terre au soleil étant prise pour unité, la comète ne s'est approchée du soleil qu'à une distance égale à plus d'une fois et $\frac{6}{10}$ de la première. Les trois comètes de 1729, 1747 et 1826, dont les distances périhélies ont été trouvées respectivement de 4,070; de 2,294 et de 2,008, sont les seules qui, sous ce rapport, puissent être classées avant la comète de M. Mauvais.

Mécanique céleste. — On doit à M. Damoiseau un travail capital sur les perturbations de Junon et de Cérès. M. Leverrier a aussi communiqué les résultats très-importants d'une détermination nouvelle de l'orbite de Mercure et de ses perturbations, des tables numériques pour servir à la construction des éphémérides de cette planète, et un mémoire sur la grande inégalité du mouvement moyen de Pallas. M. Delaunay a repris toute la théorie des marées, et a cherché à expliquer plusieurs circonstances fondamentales qui n'avaient pas encore été déduites rigoureusement du principe de la gravitation universelle.

Travaux relatifs à l'histoire de l'astronomie. — On attribue généralement à l'astronome allemand Apian (milieu du seizième siècle) la première observation de la queue des comètes en sens opposé au soleil. M. Édouard Biot, dans le cours de ses recherches sur les anciennes apparitions de la comète d'Halley, a trouvé dans un ouvrage chinois l'observation suivante relative à une comète observée le 22 mars et jours suivants de l'an 837 : « En général, quand *un balai* (une comète) paraît le matin, alors il est dirigé vers l'occident; quand il paraît le soir, il est dirigé vers l'orient. C'est une règle constante. » Ce curieux renseignement, qui prendra dorénavant sa place dans l'histoire de l'astronomie, n'effacera pas l'observation d'Apian, ainsi que M. Arago l'a fait remarquer; car l'astronome allemand a, de plus que le chinois, annoncé que l'axe de la queue prolongée passe par le soleil.

Il y a déjà sept ans qu'un habile orientaliste, M. Sédillot, avait cru reconnaître, dans un passage d'Aboul-Wéfa, astronome arabe de Bagdad qui écrivait vers la fin du x[e] siècle, la découverte d'une inégalité lunaire connue sous le nom de *variation*, découverte qui était généralement attribuée à Tycho-Brahé. Le résultat annoncé par M. Sédillot était généralement admis, car on n'y avait opposé que des dénégations vagues, sans preuves décisives. Mais aujourd'hui, un autre orientaliste distingué, M. Munk, tout en rendant hommage à l'authenticité du chapitre communiqué par M. Sédillot, comme à la fidélité de sa traduction française, vient annoncer que l'on s'est fait illusion en attribuant aux Arabes l'importante découverte de l'astronome danois, et que l'inégalité signalée par Aboul-Wéfa n'est pas la *variation*, mais bien la *prosneuse* qui est décrite dans Ptolémée. — L'Académie avait d'abord nommé une commission pour décider entre ces deux assertions opposées; mais on a bientôt reconnu que la question litigieuse n'était pas de la nature de celles qui doivent être tranchées par l'Académie, et on a laissé aux recherches individuelles le soin de découvrir et de signaler la vérité. — M. Biot est le seul qui soit entré dans l'arène : il a pris parti pour M. Munk, et nous reconnaissons que les raisons alléguées par M. Sédillot ne nous ont pas paru assez fortes pour infirmer les résultats de ses savants adversaires.

L'annonce faite par M. Albéri de la découverte de certains manuscrits qui renferment tous les travaux de Galilée et de son disciple Renieri sur les satellites de Jupiter, a été l'occasion de débats tellement personnels qu'il nous a paru convenable de ne pas nous y arrêter.

(1) *Cours complet de Météorologie* de L. F. Kaemtz, professeur de physique à l'Université de Halle; traduit et annoté par Ch. Martins, professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de Médecine de Paris. (Paulin, libraire-éditeur, 33, rue de Seine. 1 fort vol. in-12, avec 10 planches gravées.)

Don Graviel l'Alferez.

FANTAISIE MARITIME.

I.

« S'appeler don Graviel Badajoz y Serrano y Lopez; avoir au juste vingt-cinq ans, cinq pieds quatre pouces, deux beaux yeux, un air martial rehaussé d'une magnifique paire de moustaches noires, plus le grade d'enseigne de frégate dans l'armée navale de Sa Majesté catholique (à raison de 50 piastres fortes par mois, ce qui ferait incontestablement 600 piastres par an, si on nous payait); avoir titres et qualités de créancier de la couronne pour trois années de cette superbe solde; devoir, du reste, six fois autant; et d'autre part : être la fleur des cavaliers d'Estramadure, la perle des manœuvriers de l'escadre, le rubis des académistes de toutes les Espagnes, et sans contredit le plus amoureux des mortels jetés par le sort dans la cité de la Havane, c'est, parbleu, bien quelque chose!... — C'est même un peu plus que rien, attendu la ration que le munitionnaire royal nous délivre matin et soir. — Mais, pour tout blason, patrimoine, meubles et immeubles présents et à venir, ne posséder que sa bonne mine et l'épée d'un officier de fortune, si bien trempée que soient l'homme et la lame, il faut, hélas! en convenir, ce n'est pas le Pérou! Non! me croira qui voudra, les espérances ne sont pas belles, lorsqu'au résumé l'on n'a pas un *maravedi* vaillant à offrir à la fille unique de l'illustrissime don Antonio Barzon, marquis de las Ermaduras y Famarotes, grand d'Espagne, brigadier des armées de Sa Majesté, commandeur de ses ordres et gouverneur général de l'île de Cuba et dépendances. — Il est vrai, par exemple, que ledit seigneur est bien le père le plus brutal et le plus maussade des barbons qu'ait produits notre chère patrie; — mais il est encore plus vrai que je suis empressé, galant, bien fait de ma personne, et fort amusant auprès des jeunes filles, surtout quand je les aime. A quoi servirait une sotte modestie? De Pampelune à Cadix, de la Trinité Espagnole à Mexico, Juana chercherait inutilement mon pareil. Or, sur mon âme, je crois qu'elle le sait! Comment d'ailleurs expliquer autrement sa tirade de ce soir en faveur des aventuriers, des flibustiers et des corsaires?... Grave sujet livré à mes méditations, et qui me décide à jouer quitte ou double le plus tôt possible. »

Tel est l'exorde et l'échantillon d'un long monologue que s'adressait don Graviel Badajoz y Serrano y Lopez, au sortir du palais de son excellence le gouverneur de la Havane.

Il était environ une heure du matin; les carrosses et les *volantes* roulaient à grand bruit dans les rues, éclairées seulement par les torches des noirs esclaves qui accompagnaient leurs maîtres au logis. On sait par quels motifs notre enseigne de frégate allait à pied et sans escorte; aussi avait-il prudemment dégainé son sabre, suivant l'usage des piétons; plus prudemment encore, il se tenait au milieu de la rue, l'œil et l'oreille au guet, surtout quand il s'agissait de traverser quelque carrefour. D'épaisses vapeurs cachaient les étoiles, la lune était nouvelle, et la police fort mal faite; autant de raisons pour ne rêver que de l'esprit. Un bandit peu au fait des usages du Trésor royal aurait pu espérer que la poche d'un officier de marine contenait, sinon des quadruples et des doubles pistoles, au moins un nombre honnête de gourdes et de piécettes à colonnes. Don Graviel tenait à n'exposer aucun industriel nocturne à un triste mécompte, lui qui s'était vu dans l'impossibilité de risquer un pauvre *duro* sur le tapis vert du gouverneur. Cette cruelle nécessité l'avait rangé parmi les infatigables : il n'avait pas manqué une seule danse havanaise, espagnole ou française, pas un bolero, pas un fandango, pas un quadrille. Dona Juanita lui en fit compliment :

« Je vous félicite, seigneur Badajoz, dit-elle, de votre brillante ardeur, et je suis aise de vous voir renoncer au jeu.

— Comment pourrais-je chercher d'autres émotions lorsque j'ai le bonheur d'être près de vous? Tous les trésors du monde ne valent pas un de vos sourires, divine Juana; si j'avais les galions d'Espagne en mon pouvoir, je les donnerais pour un de vos regards.

— Il fut un temps, répondit Juanita en faisant allusion à une conversation précédente, il fut un temps où les cavaliers ne se bornaient pas à parler de galions dans les bals; ils savaient leur courir sus en pleine mer.

— Si, pour vous plaire, il suffit d'être forban, j'y perdrai mon nom ou je le serai avant huit jours, » répliqua don Graviel en retroussant sa moustache.

Juana repartit d'un petit éclat de rire :

« Caramba! dit-elle, pour la rareté du fait, je vous mettrais volontiers au défi, monsieur le matamore.

— Et je l'accepterais, aussi vrai que vous êtes la reine du bal et la plus digne d'être adorée.

— Prenez garde qu'on vous entende, interrompit Juana en baissant la voix; on croirait que je vous autorise à tant d'audace.

— Ne craignez rien, âme de ma vie, reprit don Graviel avec chaleur; on me prendrait pour un fou d'oser parler ainsi à la fille du marquis de las Ermaduras, et l'on ne se tromperait pas : je suis fou d'amour, fou à lier! Je ne pense qu'à vous, je ne vis que de l'espérance de vous voir. La nuit, à bord de la frégate, c'est à vous que j'adresse toutes mes pensées, tous mes vœux, tous mes soupirs. J'ai fait en votre honneur plus de cinquante sonnets que je ne vous offrirai pas, car ils ne valent rien; mais j'ai fait aussi une petite romance que vous me permettrez de vous apporter, n'est-il pas vrai, Juanita?

— Savez-vous, seigneur cavalier, murmura la jeune fille effrayée, savez-vous que si mon père vous entendait, votre vie même serait en péril?

— Et savez-vous, répliqua don Graviel, que lorsqu'on a résolu de se faire forban, on se rit des colères de tous les gouverneurs du monde, fussent-ils dix fois grands d'Espagne, et vingt fois plus sévères que son excellence don Barzon?

— Comment? demanda Juanita.

— Ne faisiez-vous pas à l'instant l'éloge des aventuriers et des corsaires? ne parliez-vous pas avec enthousiasme, il n'y a pas une heure, des exploits des frères de la Côte? n'avez-vous pas soupiré en disant : « Ah! si les Castillans d'aujourd'hui étaient gens de cœur, ils prendraient leur revanche, et ce serait leur tour d'écumer la mer aux dépens des ennemis! » Ces paroles, je vous jure, n'ont pas été perdues.

— Sérieusement? reprit la jeune fille d'un air moqueur.

— Sérieusement, Juana, comme je vous aime de l'amour le plus passionné!

— Silence donc! vous dépassez toutes les bornes ce soir; si vous continuez, je ne danserai plus avec vous.

— Mille pardons, senorita, poursuivit l'enseigne d'un ton dégagé; ne prenez pas votre mine boudeuse, vous savez que j'en raffole. Pour peu que vous fronciez encore ce sourcil de madone, il n'y a pas d'extravagances que je ne fasse... dût le seigneur don Barzon me couper en quatre quartiers comme une pastèque!

— Vous êtes bien toujours le même, répliqua la rieuse jeune fille en levant sur l'alferez ses grands yeux noirs; vous plaisantez quand vous devriez être confus et repentant.

— En âme et conscience, si nous n'étions pas entourés de monde, je me jetterais à vos pieds, j'implorerais à genoux mon pardon en portant à mes lèvres cette jolie main que vous n'osez me retirer, car c'est à nous d'aller en avant. Et, ma foi! j'aimerais encore mieux cette attitude que celle dont il faut bien me contenter à présent.

— C'en est trop! taisez-vous! je l'ordonne!

— Quand je serai capitaine corsaire, vous serez, j'espère, moins cruelle envers votre esclave.

— Peut-être, dit imprudemment la jeune fille, que la pantomime plaisante de don Graviel désarmait malgré tous ses efforts pour lui imposer une certaine retenue.

— Peut être! Je prends note de la réponse; d'ici à la fin de la semaine il pourra être utile de vous la rappeler.

— Allons donc! trêve de menteries!

— Très-bien! dit légèrement don Graviel; à la messe de minuit, le jour de Noël, vous verrez si je mens.

— Ah! c'est décidément le jour de Noël que vous passez capitaine corsaire!

— Jusque-là permis à Votre Grâce d'en douter, mais alors...

— Alors, qu'adviendra-t-il, s'il vous plaît? demanda ironiquement la jeune fille.

— Qui vivra verra! » répondit gravement don Graviel en la reconduisant à sa place.

Puis comme les riches habitants, les dignitaires coloniaux et les dames de la Havane se retiraient avec le cérémonial d'usage, le jeune alferez s'esquiva discrètement, non sans avoir salué d'un amoureux regard la charmante Juanita, qui fit semblant de ne l'avoir pas remarqué.

Après une multitude de digressions, don Graviel, qui poursuivait sa route en brandissant son sabre, conclut en ces termes :

« Forban, corsaire, flibustier, soit! l'on ne peut être pendu qu'une fois, et Juanita vaut bien qu'on en coure la chance! »

Le problème était loin d'être résolu, mais la détermination était prise; restaient à trouver les moyens d'exécution. Or, le jeune enseigne s'ingéniait à débrouiller un chaos de projets étranges, lorsqu'il crut apercevoir dans l'ombre un individu caché sous un porche à peu de distance du quai.

« Holà! cria don Graviel.

— Ah! c'est le lieutenant, dit avec humeur un homme qui remit dans sa ceinture un énorme coutelas.

— Que diable faisais-tu là, maudit coquin? reprit l'officier; tu devrais être au canot à m'attendre.

— Je vous attendais aussi, mon lieutenant; j'étais bien sûr que vous passeriez par ici pour rallier l'embarcation.

— Mais enfin que faisais-tu sous cette porte cochère, maître Brimbollio?

— Rien, oh! rien du tout, seigneur Badajoz.

— Je parierais, brigand, que tu guettais l'occasion de dévaliser quelque honnête bourgeois. Que signifie ce long couteau?

— Vous croyez donc qu'il y a des bourgeois honnêtes dans ce pays-ci? dit le marin; ma foi, tant pis pour eux. S'il faut vous dire le vrai, je cherchais le moyen de me procurer un peu de tabac. Etre à la Havane, mon officier, et n'avoir pas un misérable cigare à fumer une fois le temps, ce serait capable de damner un saint du paradis. Si encore l'on nous payait seulement un mois sur quatre, ou bien si l'on nous envoyait croiser au large contre les Anglais, on prendrait patience.

— Camarade, dit l'officier qui se radoucit tout à coup, tu m'as l'air d'avoir la conscience large.

—Sauf meilleur avis, mon lieutenant, le Trésor, qui ne nous paie pas, doit l'avoir plus large encore. Je me serais contenté, je vous jure, de la moindre chose, d'un demi-duro, d'une couple de piécettes, d'un réal au pis-aller. Il n'est pas défendu de demander l'aumône quand on est pauvre.

— Oui! reprit don Graviel en riant, demander l'aumône un poignard à la main, à deux heures de la nuit!

— C'est que les riches ont l'oreille et le cœur si durs! »

Maître Brimbollio était un vigoureux marin, taillé en Hercule, carré, bronzé, velu, barbe et cheveux noirs tirant sur le roux, œil fauve, physionomie renfrognée; au demeurant excellent matelot et en possession d'une grande influence sur le gaillard d'avant. Il faisait office de second contre-maître à bord de la frégate *la Santa-Fé*, dont l'enseigne don Graviel était quatrième lieutenant.

« Et tu aimerais, dis-tu, continua ce dernier, tu aimerais à appuyer la chasse aux Anglais?

— Aux Anglais ou à d'autres, je n'ai pas de préférences. Si je parle des Anglais, c'est parce qu'on est en guerre avec eux.

— Mais crois-tu que dans la frégate tu trouverais une quarantaine de gaillards de ton avis?

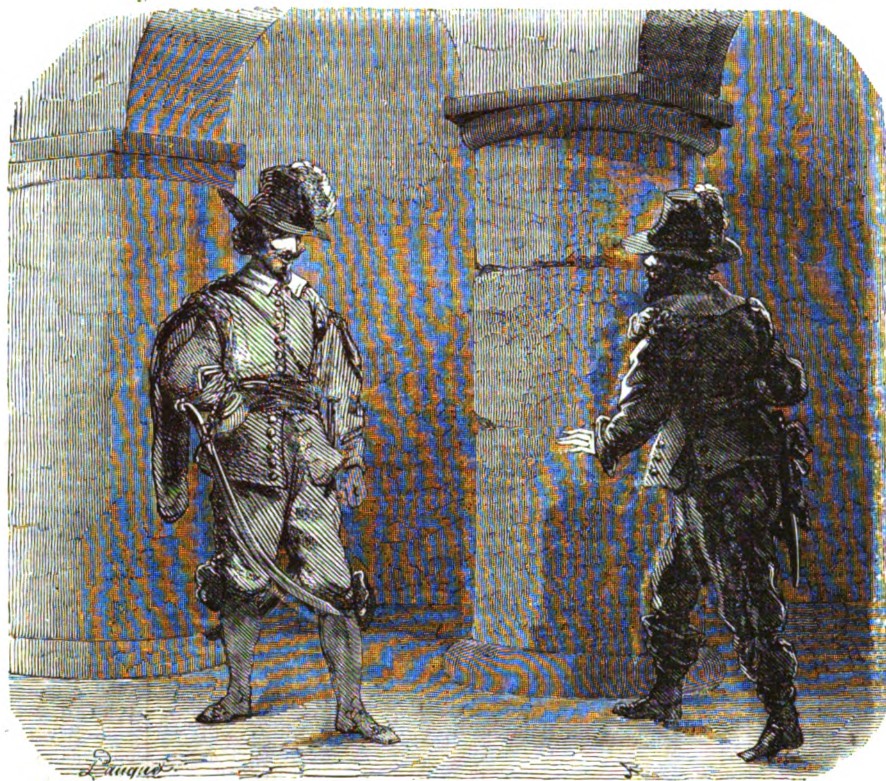
— Je n'aurais qu'à lever le pouce pour en emmener cent cette nuit même. »

Don Graviel, pour toute réponse, lâcha un juron admirablement guttural.

« Oui, seigneur Badajoz, continua Brimbollio, d'un mot, d'un signe, j'entraînerais les cent plus solides de l'équipage. Ah! mon Dieu! si nous avions trouvé un officier pour nous commander, depuis longtemps nous serions à courir bon bord avec ou sans la frégate : par malheur, nous ne savons pas calculer le point, nous autres. Alors on se résigne, on fait son petit service, et l'on attend. »

Chacun des deux interlocuteurs eût été bien aise de pouvoir lire sur les traits de l'autre; mais il faisait nuit noire. Don Graviel en savait assez, il restait sur ses gardes; maître Brimbollio s'était suffisamment avancé.

« Si pour son mauvais destin, pensait-il, l'alferez Badajoz tourne contre moi ce que je viens de lui dire, son indiscrétion lui coûtera cher! »



Un coup d'œil jeté sur le coutelas fut le commentaire de cette agréable réflexion, après laquelle le patron et l'officier embarquèrent dans le canot.

La Santa-Fé était mouillée fort loin de l'embarcadère; pour s'y rendre, il fallait passer au milieu d'une foule de bâtiments marchands, de négriers et de légers navires sur lesquels l'alferez laissait errer des regards de convoitise. Il examinait surtout d'un œil d'envie un long brick-goëlette ancré à l'écart. *Le Caprichoso*, — tel était son nom, — avait l'avant effilé comme un poignard, le corps ras sur l'eau, la mâture audacieusement inclinée sur l'arrière, le corsage noir, la ceinture rouge. Il présentait on ne sait quelle analogie avec un reptile ou un oiseau de proie, mais on aurait dit d'un dragon, d'un milan ou d'une aigle de mer. La lueur phosphorescente de la marée montante qui se brisait à son étrave permettait d'admirer la finesse de ses formes.

« Joli morceau de bois! murmura maître Brimbollio.

— Ses voiles sont-elles envergués? demanda l'officier voix basse.

— Oui, *capitaine*, » répondit avec affectation le patron du canot.

L'enseigne tressaillit en s'entendant donner ce titre inaccoutumé.

Une demi-heure après, il faisait réveiller son ami Fernando Riballosa, garde-marine, qui remplissait les fonctions de cinquième lieutenant sur *la Santa-Fé*.

Fernando avait vingt-huit ans passés. A son début dans la carrière, il s'était bercé de l'espoir de faire son chemin; comme tant d'autres, il avait rêvé d'épaulettes d'amiral; plus tard, il s'était contenté de désirer le grade d'enseigne de corvette; depuis six ans qu'il n'ambitionnait plus rien, il occupait ses loisirs à pêcher à la ligne : il fallait, comme on voit, qu'il eût passé par tous les désenchantements du métier. C'était du reste un garçon plus froid que glace, tempérament nervoso-bilieux qui défiait la fièvre jaune; maigre et sec, ne riant jamais; il n'en était pas moins dévoué corps et biens au plus joyeux des écervelés, c'est-à-dire à don Graviel Badajoz.

« As-tu peur d'être pendu? lui demanda brusquement celui-ci.

— Est-ce pour m'adresser cette sotte question que tu me fais monter ici à pareille heure?

— Ma question n'est pas si sotte qu'elle en a l'air; réponds-moi catégoriquement.

— Eh bien! non! dit le garde-marine. Après?

— C'est que j'ai un projet où tu figures en première ligne, et qui peut mener droit à la potence.

— Ah!

— Il ne s'agit de rien moins que de débaucher une partie de l'équipage, de s'emparer du brick-goëlette que tu vois là-bas, d'aller avec faire la course, et avant tout d'enlever la fille du gouverneur, dona Juanita de las Esmaduras, dont je suis amoureux fou.

— Tiens! c'est drôle, dit Fernando.

— Veux-tu me donner un coup de main?

— Pour la goëlette, oui; pour la fillette, non! que diable ferions-nous d'elle à bord? Ne me parle pas des femmes, j'aime mieux les poissons, ils sont muets.

— Je suis amoureux, te dis-je!

— Tant pis!

— Et je n'ai combiné toute cette affaire que pour parvenir à la conquête de Juanita. »

Fernando haussa les épaules.

« C'est-à-dire que tu m'abandonnes!

— Tu m'insultes?

— Alors, tu consens à tout?

— Il le faut parbleu bien!

— Tu es un ami sans pareil! » s'écrie don Graviel enchanté, qui voulut se jeter au col de Fernando.

L'autre le repoussa carrément. Quand un Espagnol est flegmatique, il déconcerterait un Hollandais.

« As-tu un cigare? demanda le garde-marine.

— Hélas, non!

— Eh bien, bonsoir!

— Ne t'en va pas, reprit vivement Graviel; attends donc, causons un peu de nos préparatifs.

— A quoi bon?

— Plaisante demande! Que diable! il faut un plan.

— Fais-le tout seul; tu donneras la consigne, j'exécuterai. »

Là-dessus Fernando retourna se coucher, et s'endormit du sommeil du juste; quant à don Graviel, il ne put fermer l'œil.

G. DE LA LANDELLE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

De la Chasse et du Braconnage.

Que de choses ont existé autrefois, et ne vivent plus pour ainsi dire aujourd'hui que dans les souvenirs de l'histoire! Grâce à la mode, qui les a quelquefois été chercher dans les limbes où elles étaient ensevelies, et couvertes de son éphémère protection, quelques unes ont surnagé; d'autres, moins favorisées, ont disparu... sans retour peut-être.

Au nombre de ces dernières il nous faut compter la chasse. La véritable chasse est passée à l'état de mythe; quelques esprits même la regardent comme un anachronisme au sein de notre société. Enfin le chasseur, comme une foule d'individualités plus ou moins célèbres, et qui ont eu leur époque de gloire et d'illustration, le chasseur, lui aussi, a disparu.

Mais comme au fond rien ne périt dans ce monde, le chasseur a été remplacé par qui? par le braconnier.

Le braconnier occupe dans notre hiérarchie sociale une place éminemment respectable. En effet, il n'a su rien moins qu'élever un délit à l'état d'industrie, on pourrait même dire de monopole, car, la plupart du temps, il n'y a de gibier que pour lui. Personne, du reste, ne connaît mieux que lui, dans un canton, l'existence de tous les terriers, ne sait mieux reconnaître le passage d'un lièvre; il sait à point nommé où remise telle compagnie de perdrix. C'est un homme universel; en fait de topographie, il n'y a pas d'ingénieur du cadastre ou d'arpenteur juré qui soit capable de lutter avec lui.

Le soir, vous le voyez dans le cabaret du village, causant de la pluie et du beau temps, se plaignant de ses fatigues et annonçant à haute voix qu'il va retourner se reposer à son logis. Mais n'en croyez rien : il sait que dans une heure la lune va se lever; aussi il arrange son fusil, fait sa provision et, quelques instants après, vous pouvez le voir se glisser derrière les habitations; il se dirige vers les bois qui sont à peu de distance du village, et là il attend, caché dans un fourré, au bord d'une allée ou d'une petite clairière, que quelque imprudent lapin vienne y prendre ses ébats et se placer au bout de son fusil. La proximité de sa proie et la clarté de la lune, qui, dans l'intervalle, s'est levée, et lui vient en aide, lui permettent d'ajuster avec certitude. Aussi lui arrive-t-il rarement de manquer son coup; plus d'un lapin périt ainsi victime de sa jeunesse et de son imprévoyance.

Quand il a effectué sa razzia, le braconnier retourne tranquillement chez lui pour recommencer le lendemain sur un autre point. Au lever du jour, le garde du bois, en faisant sa tournée, trouve dans les herbes des bourres de fusil, des poils, du sang, et sur le sol des traces de pas empreints sur la rosée. Il surveille, il guette, il rôde pendant quelques jours, mais il ne peut rien voir, rien entendre. Le braconnier, plus fin ou mieux instruit, s'est transporté les nuits suivantes sur un autre point du canton, où il continue tranquillement ses exploits.

D'autres fois, quand il ne peut se livrer aux plaisirs un

peu trop bruyants de l'affût, il change d'occupation et va chercher ses poches et son furet, petit animal du genre belette, et qui est trop connu pour que nous en fassions la description. C'est la sangsue du lapin. Comme les terriers n'ont point de secret pour notre industriel sans patente, il se dirige aussitôt vers celui qui est le plus fourni, celui qui contient la plus nombreuse portée; il en bouche, avec des mottes de gazon, toutes les ouvertures, excepté une ou deux qu'il ferme hermétiquement avec ses poches, après avoir toutefois lancé son furet dans les galeries souterraines. Le lapin, pour éviter les poursuites de son ennemi, cherche une issue par une des ouvertures du terrier, mais il les trouve toutes fermées, toutes, excepté celles qui sont garnies de poches ou de filets. Traqué par le furet, il n'a d'autre ressource que de s'y précipiter et de tomber ainsi au pouvoir d'un ennemi non moins impitoyable que celui auquel il vient d'échapper.

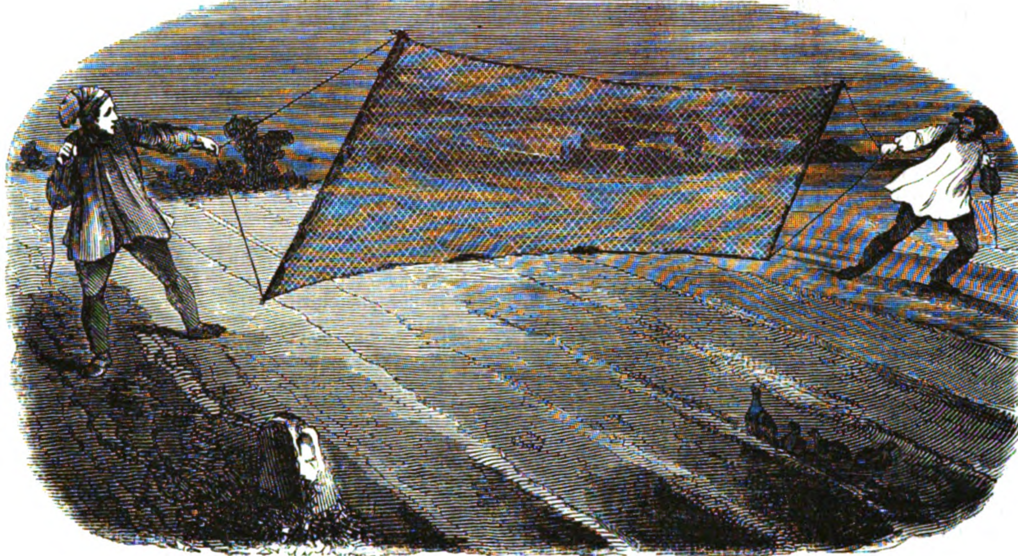

(L'affût.)

Quelquefois cependant, après une longue attente, le braconnier ne voit rien venir; la poche reste béante, le filet vide. Bien plus, il a beau prêter l'oreille, il n'entend aucun bruit souterrain. Que s'est-il alors passé? Le furet, infidèle à sa mission, s'est fait braconnier à son tour et s'est amusé à chasser pour son compte; il a piqué le lapin, a sucé son sang et ensuite s'est endormi sur sa victime. Il est alors assez rare qu'il en revienne; ou il est étouffé, ou il est perdu.


(Chasse au furet et au filet.)

La chasse au lièvre, si elle demande un peu plus d'attention, n'est pas plus difficile. Un braconnier expérimenté doit connaître non-seulement le nombre des lièvres qui peuvent exister sur un canton, mais encore le gîte et la tournée de chacun; il sait qu'à tel endroit, à tel moment, il en est passé un, et qu'il repassera un peu plus tard. C'est à ces places désignées d'avance qu'il a soin de tendre ses *collets*: un collet est une espèce de collier en laiton ou en fil de fer, que souvent, pour mieux dépister et les lièvres et ceux qui les protégent, on dissimule en tournant autour une tresse d'herbes; ce collet est attaché à un ou deux petits morceaux de bois fichés en terre, de manière à rencontrer la tête du lièvre, qui vient s'y enfoncer et s'y étrangler; si par hasard il court un peu trop fort à ce moment, ce n'est pas par le cou qu'il se prend, mais par les pattes, qu'il se casse ou se tord presque toujours dans les efforts qu'il fait pour se dégager; quelquefois cependant il y parvient, mais le plus souvent il ne sort de ses liens que pour passer dans la gibecière du braconnier.

Presque toutes ces chasses se pratiquent isolément; il en est d'autres, comme celle des perdrix, qui demandent le secours de l'association; quant à celles-ci, elles ont, outre l'attrait, commun du reste à toutes les autres, du fruit défendu, l'avantage de ne pouvoir se faire avec succès qu'avant l'ouverture légale de la chasse. Plusieurs braconniers, parfaitement instruits de l'existence de toutes les compagnies qui peuvent se trouver sur un territoire, du lieu où elles remisent d'habitude, du nombre de têtes qui les composent, se mettent en campagne la nuit, munis d'énormes filets ou panneaux que, dans leur langue, ils ont insolemment nommés le *drap mortuaire*; ils se placent d'abord contre le vent, et dans l'endroit qui leur semble le plus propice; ils tendent leurs filets à l'aide de longues perches, à l'une desquelles est attachée une corde tenue par un des chasseurs. Cette opération terminée, les rabatteurs tournent la compagnie et la font lever. Ordinairement, les malheureuses bêtes, ainsi troublées, effarouchées, effrayées par le bruit qu'elles entendent derrière elles, n'ont d'autre ressource que de fuir du côté opposé au bruit; elles vont alors se précipiter dans les panneaux; tout aussitôt le braconnier aux aguets tire la corde qui entraîne les perches qui soutenaient les filets; le drap mortuaire tombe et ensevelit sous ses replis une compagnie tout entière de perdrix qu'on n'a plus qu'à ramasser avec la main.


(Le drap mortuaire.)

Quand une compagnie est détruite, on passe à une autre, et on enlève ainsi tout le gibier que peut contenir un canton. Il n'est pas rare de voir plusieurs centaines de perdrix être le fruit ou le butin d'une seule de ces expéditions nocturnes.

Quelquefois on varie ses plaisirs, et pour être plus sûr du succès, pour endormir au besoin la vigilance des perdrix, tromper cet instinct de la conservation qui est naturel à tous les animaux, les braconniers ont avec eux une *chanterelle* ou perdrix *qui rappelle*, et sert ainsi, soit à attirer les perdrix, soit à les réunir de nouveau, lorsque quelque coup manqué les a dispersées.

Au moyen des procédés mis en usage par les braconniers, il n'est pas difficile de dépeupler un canton en fort peu de temps; du moins ce qui reste à glaner après le passage de ces chasseurs sans port d'armes est bien peu de chose. Nous avions donc raison de dire, en commençant, que la chasse n'existait plus; le braconnage l'a détruite et remplacée; d'un amusement, il a fait un délit. Il n'y a plus de chasseurs, il n'y a plus que des braconniers.

Comme tout se perfectionne, on ne se contente plus de braconner isolément; il s'est formé dernièrement des sociétés qui ont leur siége à Paris, et qui exploitent à tour de rôle, soit par leurs propres membres, soit par des affidés, tous les départements voisins de la capitale. Ces sociétés, comme on le voit, fonctionnent en grand, et un jour viendra peut-être où elles se mettront en actions.

La Chambre des Députés s'occupe actuellement de discuter une loi qui, tout en ayant pour but de régler l'exercice de la chasse, a surtout la prétention de mettre pour l'avenir un terme au braconnage. Nous estimons trop nos législateurs pour médire de leur capacité ou même de leurs bonnes intentions, mais nous pouvons assurer d'avance que la loi qu'ils vont incessamment voter n'aboutira pas à grand'chose. On a cru trouver un remède en élevant le prix des ports d'armes, mais on n'a sans doute pas réfléchi que les braconniers, qui ne demandent pas de permis de port d'armes quand ils coûtent quinze francs, sauront bien s'en passer quand le prix en sera porté à vingt-cinq.

Enfin, en terminant, nous prendrons la liberté grande de donner à nos honorables législateurs un petit conseil que nous ne croyons pas entièrement dépourvu d'utilité: la loi qu'ils projettent n'aura un but réel que lorsque ses dispositions autoriseront tout gendarme, tout garde champêtre ou tout autre agent de l'autorité publique à saisir, *partout où ils se trouveront*, les filets, panneaux et autres engins destinés à la destruction du gibier.


(Lièvre pris au collet.)

Une semblable autorisation, comme sanction de la loi future, n'aurait rien d'exorbitant et trouverait, du reste, des précédents dans notre législation. On permet aux commis des contributions indirectes d'exercer le débitant de liquides, de pénétrer chez lui, de fouiller jusque dans son lit, à toute heure du jour et de la nuit; pour protéger quelquefois l'indolence d'un fabricant contre le stimulant de la concurrence étrangère, on autorise les préposés des douanes à rechercher et à saisir des cotons, des mousselines, d'autres produits qui se trouvent dans les magasins d'un marchand; et on refuserait à un agent de l'autorité publique le droit de saisir des instruments qui ne sont en la possession de leur propriétaire que dans le but de violer la loi ou d'empêcher son exécution! Il est évident qu'une loi qui concéderait de pareils pouvoirs ne pourrait être taxée d'illogisme ou d'arbitraire. En votant une loi, le premier devoir du législateur est d'en assurer l'exécution, et de se ressouvenir qu'il y a quelque chose de pire qu'une mauvaise loi, c'est celle qui n'a pas de sanction pénale et qu'on peut violer impunément.


(La chanterelle.)



Bulletin bibliographique.

Abrégé de l'Histoire de Suède; par M. L. **Lemoine**, chevalier de l'ordre de l'Etoile-Polaire, ancien instituteur de S. A. R. le prince Oscar, prince royal de Suède et de Norwége. 2 vol. in-8°. — Paris, 1844. *Arthus Bertrand*. 14 fr.

Histoire des États Européens depuis le Congrès de Vienne; par le vicomte **de Beaumont-Vassy**. Tome II : Suède et Norwége, Danemark, Prusse. 1 vol. in-8°. 1844. — *Amyot*. 7 fr. 50 c.

La maladie grave dont vient d'être atteint, à l'âge de quatre-vingts ans, le roi de Suède et de Norwége actuel, Charles XIV, donne un intérêt d'actualité à ces deux ouvrages, qui n'avaient cependant été ni écrits ni publiés dans la prévision d'un semblable événement. Au moment où le prince Oscar va, selon toute probabilité, être appelé à succéder à son illustre père, l'ex-général républicain français Bernadotte, on sera plus que jamais curieux de connaître l'histoire passée et la condition présente de ces deux royaumes, séparés pendant tant d'années, et réunis aujourd'hui sous le même sceptre.

M. L. Lemoine appartient à l'ancienne école historique. Ce n'est pas l'histoire de la Suède qu'il écrit, encore moins celle du peuple suédois, mais l'histoire de ses rois, des diverses familles qui ont régné sur cette province de la Scandinavie De la nation proprement dite, de ses mœurs, de ses lois, de ses coutumes, de ses ressources, de sa littérature, de sa civilisation, il ne s'en occupe jamais. Pour lui l'histoire se compose uniquement d'avénements et de morts de souverains, de changements de dynasties, de guerres, de négociations et de traités de paix. A peine même si, dans son premier volume, il nous donne un court précis de la mythologie scandinave. Mieux que personne cependant, M. Lemoine aurait pu nous faire connaître la Suède et ses habitants, car il a été pendant plusieurs années l'instituteur du prince Oscar, l'héritier présomptif du roi régnant. Pourquoi s'est-il borné à enregistrer des dates ou à raconter des faits sans en tirer jamais les conséquences? — Quoi qu'il en soit, son ouvrage, estimable à divers titres, peut être, sinon fort agréable à lire, du moins utile à consulter. On y trouvera un résumé correctement écrit de tous les événements importants qui ont eu lieu en Suède sous les dynasties de Forniother, Yngve ou Odin, Ifvar et Sigurd ou Ivar et Lodbrok, Stenkil, Sverker et Erik le Saint, des Folkungars ou Folkungiens, de l'union de Calmas, de Vasa, Deux-Ponts, Hesse-Cassel, Holstein-Gottorp et Ponte-Corvo.

M. le vicomte de Beaumont-Vassy mériterait peut-être les mêmes reproches. Son second volume de *l'Histoire des États Européens depuis le Congrès de Vienne*, qui renferme la Suède et la Norwége, le Danemark et la Prusse, nous semble inférieur au premier, consacré exclusivement à la Belgique et à la Hollande. Comme M. Lemoine, M. le vicomte de Beaumont-Vassy s'occupe un peu trop des faits. L'histoire contemporaine, plus encore que celle des siècles passés, a besoin d'explications et de commentaires. Pour l'écrire comme elle doit être écrite, il ne suffit pas de la bien connaître, il faut la comprendre. Si nous ne nous trompons, M. le vicomte de Beaumont-Vassy s'est un peu trop hâté de publier ce second volume. Espérons que les tomes III et IV, qui doivent paraître prochainement, et qui auront pour titre : *la Grande-Bretagne*, seront plus dignes du beau sujet que leur auteur a eu l'heureuse idée de traiter.

Le nouveau volume de M. de Beaumont-Vassy ne supporterait pas plus l'analyse que l'abrégé de M. Lemoine; son titre seul indique suffisamment ce qu'il contient, c'est-à-dire l'histoire politique de la Suède et de la Norwége, du Danemark et de la Prusse, depuis le congrès de Vienne jusqu'à l'année 1844.

Œuvres complètes de J. Racine, avec les notes de tous les commentateurs; cinquième édition, publiée par L. **Aimé Martin**. Tome 1er. — Paris, 1844. Chez *Lefèvre* et chez *Furne*, libraires. In-8.

Voici un des plus beaux livres qu'on ait publiés depuis longtemps. Un des doyens de la librairie, qui a voué sa carrière entière à l'élégante et soigneuse reproduction de nos classiques, et un de ses ardents et ingénieux confrères, qui a su ouvrir, à l'aide de la gravure, une voie toute nouvelle à la librairie française, se sont réunis pour élever à Racine un véritable monument typographique. Chacun d'eux aura rivalisé d'efforts et de soins avec son coassocié pour faire atteindre la perfection à la partie de l'œuvre artistique et matérielle dont il s'était trouvé chargé. Aussi, nous le répétons, nous ne croyons pas que jamais vignettes aussi admirablement gravées aient été jointes à un plus magnifique papier, imprimé de plus beaux caractères.

M. Aimé Martin, dont on réimprimait le *Variorum*, a voulu lutter d'efforts et de soins avec ses éditeurs. Il annonce, dans sa préface, que vingt ans d'une vie toute consacrée à l'étude ont nécessairement profité à son commentaire, et que parmi les améliorations qu'on y remarquera se trouveront plusieurs notes rectifiées; — un grand nombre de notes nouvelles; — le nom des acteurs qui ont joué d'original les pièces de Racine; — la musique des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, celle des hymnes, des cantiques, etc., telles qu'elles furent chantées devant Louis XIV; les essais inédits de Racine sur les odes de Pindare et sur les premiers livres de *l'Odyssée*; — une révision complète du texte; — enfin, un dictionnaire critique des locutions et des tours nouveaux créés par Racine.

Ce programme sera accompli avec soin, nous n'en doutons pas. Le critique, le philologue, l'annotateur historique ne négligera aucune recherche pour que le travail qu'il a publié pour la première fois il y a vingt-quatre ans soit purgé des erreurs qui avaient pu s'y glisser, et pour que ses notes nouvelles soient toutes également irréprochables. Nous l'engageons, pour toute la partie historique, à recourir aux autorités contemporaines, à ne pas citer sur la foi d'un tiers, et à ne pas s'exposer ainsi à des inexactitudes qui ont quelquefois pris naissance dans une faute d'impression commise il y a cent soixante ans.

Ces réflexions nous sont suggérées, ces conseils nous sont dictés par la partie nouvelle du travail de M. Aimé Martin, qui se trouve dans le tome premier, le seul qui ait encore paru. Ce volume ne renferme que trois pièces : *la Thébaïde*, *Alexandre* et *Andromaque*.

Les archives de la Comédie-Française auraient fourni à M. Aimé Martin la date de la première représentation de la première pièce de Racine, *la Thébaïde*, que ne donne nul éditeur, et que M. Aimé Martin laisse également ignorer à ses lecteurs. Il dit bien, comme ses devanciers, qu'elle est de 1664; mais, en mettant à profit les trésors historiques de la Comédie, il aurait été à même d'ajouter qu'elle fut jouée pour la première fois le 20 juin; qu'elle n'obtint que quatorze représentations peu productives à la ville; que Molière, par intérêt pour le jeune auteur qu'il protégeait et à qui il avait même indiqué ce sujet, en lui donnant ou en lui avançant cent louis (1,100 livres alors), la représenta sur le théâtre de la cour, à Fontainebleau, devant Louis XIV et le légat, et au château de Villers-Cotterets, devant Monsieur, et qu'enfin Racine toucha comme auteur deux parts d'acteur, ce qui ne lui valut que 6 livres pour la quatrième représentation, où sa pièce, jouée seule, ne produisit que 130 livres de recette. — Les mêmes archives auraient encore empêché M Aimé Martin d'imprimer que le rôle d'Hémon fut créé par *Hubert*. C'était *Hubert* qu'il fallait dire.

Pour *Alexandre*, il eût, par le même moyen, évité des erreurs toutes semblables. C'est encore par cet *Hubert*, qui excellait en même temps dans les travestissements en femme et qui créa les rôles de madame Pernelle, madame Jourdain, Bélise et la comtesse d'Escarbagnas; c'est encore par cet Hubert, et non, comme l'imprime l'éditeur, par un *Imbert*, qui n'a jamais figuré dans la troupe de Molière, que fut créé le rôle de Taxile. — Quant à la date de la première apparition de cette tragédie et à la simultanéité des représentations qu'en donnèrent la troupe du Palais-Royal et celle de l'hôtel de Bourgogne, l'éditeur commet encore plusieurs erreurs et confusions, dont il se fût aperçu comme nous en puisant à cette même source, la seule à laquelle on se doive fier. L. Racine avait dit que l'*Alexandre* fut joué d'abord par la troupe de Molière, et que son père donna ensuite cette même pièce aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne. M. Aimé Martin se livre à des raisonnements et à une interprétation peu exacte d'un passage du gazetier Robinet, pour chercher à prouver que Louis Racine a tort. En cherchant là où nous lui disons, il aurait vu que l'assertion du fils de son auteur était parfaitement fondée, et il n'aurait point imprimé que cette pièce fut jouée, pour la première fois, le même jour, 15 décembre 1665, au Palais-Royal et à l'hôtel de Bourgogne. Cette date du 15 décembre est purement d'imagination. C'est le 4 décembre qu'*Alexandre* fut représenté, pour la première fois, sur le théâtre de Molière, le registre de sa troupe en fait foi; ce n'est que le 18 qu'il fut donné à l'hôtel de Bourgogne. Voici la mention qu'on lit, à la date du vendredi 18 décembre, jour de la sixième représentation, sur ce registre, tenu par La Grange : « Ce même jour, la troupe fut surprise que la même pièce d'*Alexandre* fût jouée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Comme la chose s'était faite de complot avec M. Racine, la troupe ne crut pas devoir les parts d'auteur audit M. Racine, qui en usoit si mal que d'avoir donné et fait apprendre la pièce aux autres comédiens. Lesdites parts d'auteur furent partagées, et chacun des douze acteurs eut pour sa part 47 livres. » Après quoi on ne donna plus que trois fois la pièce au Palais-Royal. Tout ceci, on le voit, offrait de l'intérêt et mettait à l'abri d'erreurs dont on ne saurait toujours se préserver en histoire littéraire, quand on procède par des conjectures, même en apparence logiques.

A l'aide de trois cartons, M. Aimé Martin pourra faire disparaître ces erreurs, qui dépareraient le beau travail qu'on est en droit d'attendre de lui. Nous l'engageons en même temps à uniformiser les appellations dont il se sert pour dénommer les actrices. Il dit : *mademoiselle* Du Parc et *madame* Molière, *mademoiselle* De Brie et *madame* d'Ennebaut. Il faut être conséquent. Ces quatre actrices étaient aussi bien mariées les unes que les autres, et il doit à son choix les appeler, mais l'une comme l'autre, *madame*, comme on le ferait aujourd'hui, ou *mademoiselle*, comme on le faisait alors pour toutes les femmes dont les maris n'étaient pas nobles. Molière dit, en parlant de sa femme, dans *l'Impromptu de Versailles* : « mademoiselle Molière. » Que M. Aimé Martin prenne donc le même parti que Molière.

Tout ceci, on le voit, est facilement remédiable, et nous ne l'avons signalé que parce que nous trouvions là en même temps l'occasion de fournir à l'auteur du travail annoncé une indication qui peut lui être utile. Nous aussi nous avons voulu, ouvrier indigne, apporter notre pierre au beau monument qu'il promet d'élever. T.

La Kabbale, ou la Philosophie religieuse de Hébreux; par A. **Franck**. 1 vol. in-8. — Paris, 1843. *Hachette*, rue Pierre-Sarrazin, 12.

« Une doctrine qui a plus d'un point de ressemblance avec celles de Platon et de Spinosa; qui, par sa forme, s'élève quelquefois jusqu'au ton majestueux de la poésie religieuse; qui a pris naissance sur la même terre, et à peu près dans le même temps que le christianisme; qui, pendant une période de plus de douze siècles, sans autre preuve que l'hypothèse d'une ancienne tradition, sans autre mobile apparent que le désir de pénétrer plus intimement dans le sens des livres saints, s'est développée et propagée à l'ombre du plus profond mystère; voilà ce que l'on trouve, après les avoir épurés de toute alliage, dans les monuments originaux et dans les anciens débris de la Kabbale. » C'est ainsi que M. Franck caractérise, au début de son ouvrage, la doctrine dont il s'est fait l'historien. Ces quelques lignes que nous venons de citer prouvent assez de quel intérêt doit être pour l'histoire de la philosophie l'étude de cette doctrine. Et pourtant, malgré de nombreux et importants travaux, cette page curieuse était encore à écrire dans l'histoire de la pensée philosophique. Les principaux éléments de la Kabbale étaient, à la vérité, connus des savants, et l'on savait sur quels principes et quelle méthode s'appuyait cette mystérieuse doctrine, qui enseignait l'émanation perpétuelle et infinie de la Divinité dans tout l'être du monde; mais personne, jusqu'ici, n'avait entrepris de donner une exposition régulière et complète du système kabbalistique, de la fonder sur une étude sérieuse des monuments les plus authentiques, et de l'éclaircir en la rapprochant de toutes les doctrines qui offrent quelque ressemblance avec elles, comme la doctrine de Platon, celle de l'école d'Alexandrie, celle du christianisme, etc.

M. Cousin, présentant le livre de M. Franck à l'Académie des Sciences morales et politiques, disait : « C'est un travail entièrement nouveau. Il n'existe en Europe aucun ouvrage sur la Kabbale qui soit digne de faire autorité en France; on n'avait rien écrit jusqu'alors sur cette mystérieuse philosophie. L'un des premiers historiens de la philosophie, Tennemann, faute de connaître les langues hébraïque et syriaque, a été obligé de s'en rapporter à des renseignements quelque peu infidèles. M. Franck, qui est israélite, et à qui ces deux langues sont parfaitement familières, a pu étudier dans ses sources le système métaphysique désigné sous le nom de Kabbale... »

L'ouvrage le plus important qui ait été écrit sur la Kabbale, avant celui de M. Franck, la *Cabala denudata* du baron de Rosenroth, était une œuvre respectable par les travaux et les fatigues qu'elle avait coûtés, utile par les renseignements précieux qu'elle présente, mais bien imparfaite encore. L'auteur se bornait à établir les principes de la doctrine; mais la Kabbale et ses livres ayant été, jusqu'à nos jours, chargés de commentaires et d'amplifications, souvent confondus avec des doctrines étrangères, et enfin faussement interprétés par les mystiques religieux, il y avait à faire un travail d'éclaircissement que la critique encore n'avait point entrepris. On chercherait vainement dans les historiens de la philosophie, Brucker, Tennemann et les autres, des données plus exactes et plus complètes que celles du baron Rosenroth.

Il faut donc reconnaître que, sur ce point obscur et intéressant de l'histoire de la pensée philosophique, il existait une grande lacune, et nous devons remercier M. Franck de l'avoir si bien comblée. Cette sûreté de méthode et de critique, cette clarté et cette régularité d'exposition qu'on chercherait en vain dans tous les travaux qu'a déjà suscités la Kabbale, se rencontrent ici au plus haut degré. M. Franck a puisé aux sources les plus pures, et il examine en détail les deux livres, qui sont les monuments les plus authentiques de la Kabbale, c'est-à-dire le *Sepher ietzirah* (livre de la Genèse) et le *Zohar* (la lumière). Après avoir discuté l'authenticité de ces livres, l'auteur nous en donne de longues et lumineuses analyses, et, par là, nous fait connaître la doctrine kabbalistique dans tout ce qu'elle a d'essentiel et d'original. —Telles sont les parties les plus importantes du travail de M. Franck. Mais le savant historien ne s'est point borné là : à ces deux premières parties, il en a ajouté une troisième sur l'origine et l'influence de la Kabbale aux diverses époques qu'elle a traversées. Nous y trouvons cette doctrine comparée successivement aux systèmes antérieurs et contemporains qui ont avec elle quelques points communs; d'abord la religion des Chaldéens et des Perses, puis la philosophie de Platon, celle des alexandrins, et enfin les doctrines religieuses du christianisme.

« Doué d'un esprit éminemment critique, d'une grande intelligence dans les matières de philosophie, M. Franck a pu discuter l'authenticité des pages qu'il déchiffrait, rechercher l'origine des opinions dont il s'est fait l'interprète, et en apprécier la valeur philosophique. » Nous n'ajouterons rien à cet éloge que M. Cousin a donné à l'auteur du livre sur la Kabbale. M. Franck ne pouvait en espérer un qui fût plus flatteur pour son livre et pour lui.

L'Académie des Sciences morales et politiques avait entendu déjà, sous la forme de mémoire, les deux premières parties du travail de M. Franck. Elle avait donc pu apprécier par elle-même la valeur et la science de l'auteur; et, lorsqu'une place s'est trouvée vacante dans son sein, elle a fait un acte de justice en y appelant M. Franck, dont la réputation de savant est déjà populaire, et dont le nom va s'attacher à l'importante publication du *Dictionnaire des Sciences philosophiques*. O. C.

Les Duranti; par M. **Leroyer de Chantepie**. 2 vol. in-8. *Hippolyte Souverain*, éditeur, rue des Beaux-Arts, 5.

Le titre de ces volumes n'indique pas ce qu'ils contiennent. *Les Duranti* sont un petit roman qui n'occupe que la moitié du tome premier. Cinq autres nouvelles complètent les deux volumes; en voici les titres : *Zinetta*, *Kurl Sand*, *les Deux Sœurs*, *Leona*, *Rose et Gatien*. On ne sait pas le motif qui a pu engager l'éditeur à dissimuler la variété de cette publication, à moins qu'il n'attribue à ce titre de *Duranti* une valeur commerciale supérieure à celle des titres que nous venons de citer. C'est un calcul bien profond; nous avons aujourd'hui des libraires qui feraient des hommes d'état incomparables. Il serait à souhaiter que toute cette habileté ne se dépensât point uniquement à composer deux volumes de romans variés, n'ayant aucun rapport entre eux, sous un titre aussi piquant que *les Duranti*. Un peu de cette habileté ménagée pour la surveillance de leurs épreuves et la correction des bévues grammaticales des imprimeurs au rabais qui fabriquent des livres aux environs de Paris, serait un service à rendre aux auteurs et au public, même à ce public peu grammairien qui s'abonne aux cabinets de lecture. L'auteur des deux volumes que nous annonçons ne peut être rendu responsable des fautes qui déparent son ouvrage. Ce n'est pas lui, assurément, qui écrit *tant qu'à*, au lieu de *quant à*. Son style est correct et annonce un écrivain qui sait sa langue, comme ses nouvelles attestent en lui de l'invention, de l'esprit, et tout ce qui donne de l'intérêt à ce genre de composition, si abondant et à la fois si stérile dans le temps présent. O.

Le Journal des Économistes, revue mensuelle de l'économie politique des questions agricoles, manufacturières et commerciales. 3e année, no 1. — Paris, décembre 1843. *Guillaumin*. 30 fr. par an.

Le Journal des Économistes a commencé sa troisième année avec le mois de décembre 1843. Ce nouveau recueil mensuel a tenu les promesses de l'introduction de son premier numéro. Il s'est mêlé à toutes les discussions des questions agricoles, manufacturières et commerciales, qui ont agité le pays et les chambres; il a pris un rang distingué dans la presse parisienne. Le numéro de décembre (1er de la 3e année) contenait, outre une introduction, un bulletin économique, un bulletin bibliographique et une revue des travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques, les articles suivants : *Examen du projet de loi relatif aux Brevets d'invention*, par M. Renouard; *de l'Administration du département de la Seine et de la ville de Paris*, par M. H. San; *Percement de l'isthme de Panama*, par M. H. Wheaton, ministre des États-Unis à Berlin; *Des fraudes commerciales*, par M. Wolowski; *Des nouveaux établissements français sur la côte occidentale d'Afrique*, par M. M.-Monjean; *Statistique générale de la France*, compte rendu par M. P. Clément, etc.

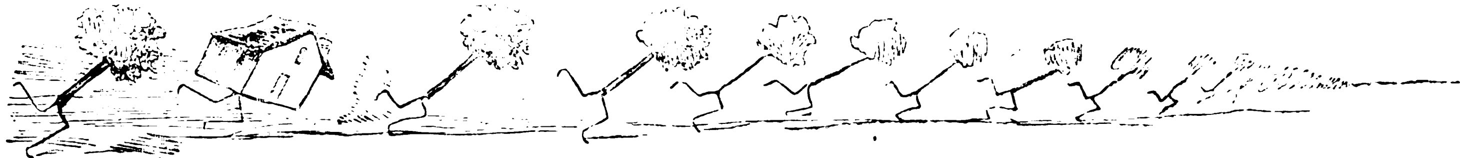
Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

IMPRESSIONS DE VOYAGE DE M. BONIFACE, EX-RÉFRACTAIRE DE LA 4e DU 5e DE LA 10e.

Par CHAM.

Ses Excursions sur terre et sur mer, sur la tête et sur le nez, etc. — Le tout mêlé de bosses et coloré de bleus et de noirs, etc. — Album comique de 150 dessins gravés sur bois, et formant, avec le texte, 1 vol. oblong de 100 pages sur papier-carton. — Prix du volume relié à l'anglaise : 5 francs. — Chez PAULIN, rue de Seine, 33.

CHAPITRE LXXIX.



Sans avoir fait son testament. M. DUPIN.

(M. Boniface s'embarque pour Londres sur le chemin de fer de Folkstone. La campagne semblait courir devant lui à raison de 40 lieues à l'heure.)

A LA LIBRAIRIE PAULIN,
RUE DE SEINE, 33,
ET CHEZ TOUS LES CORRESPONDANTS DU COMPTOIR CENTRAL DE LA LIBRAIRIE DANS LES DÉPARTEMENTS ET A L'ÉTRANGER.

LES JÉSUITES ET L'UNIVERSITÉ; par F. GENIN, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. 1 fort vol. in-8. 6 fr.

Table des Chapitres.

Ire PARTIE.

TORT QUE LES JÉSUITES FONT A LA RELIGION.

CHAP. Ier. — Ce que c'est que l'ultramontanisme. — De l'ultramontanisme avant les jésuites.

CHAP. II. — Les jésuites avant 1830. — Assemblée du clergé en 1682. — La théologie de Poitiers.

CHAP. III. — Les jésuites à l'œuvre depuis 1830. — Procédé pour gagner les classes supérieures. — La religion offerte au rabais.

CHAP. IV. — Moyens d'action sur les classes inférieures. — Miracles. — Dévotions particulières. — Confréries. — Associations.

CHAP. V. — Les jésuites, tyrans du clergé.

IIe PARTIE.

ATTAQUES CONTRE L'UNIVERSITÉ.

CHAP. Ier. — § 1er. Aperçu de la tactique. — § 2e Le premier libelle (mai 1840).

CHAP. II. La campagne s'ouvre. — L'évêque de Belley. — Mandement de l'évêque de Toulouse. — Première lettre de l'évêque de Chartres. — Dix-huit professeurs dénoncés par *l'Univers*. — Seconde lettre de M. de Chartres.

CHAP. III. — § 1er. Deux libelles de l'abbé Desgarets, de Lyon (mai 1843). — § 2e. Second libelle de l'abbé Desgarets.

CHAP. IV. — § 1er. Le libelle de M. l'abbé Védrine, curé de Lupersac. — § 2e. La liberté d'enseignement est-elle une nécessité religieuse et sociale? par J.-P. Carle, docteur en théologie.

CHAP. V. — § 1er. Tolérance du gouvernement poussée jusqu'à la faiblesse. — § 2e. Des jésuites, par MM. Michelet et Quinet. — Les constitutions de saint Ignace de Loyola.

CHAP. VI. — § 1er. La brochure de M. Affre. — § 2e. Lettre de M. de Bonald. — M. de Châlons censuré par le conseil d'Etat. — Une société secrète.

CHAP. VII. — § 1er. Du devoir des catholiques, par M. le comte de Montalembert. — § 2e. L'abbé Combalot.

IIIe PARTIE.

L'ENSEIGNEMENT DES JÉSUITES.

CHAP. Ier. — L'histoire de France enseignée par les jésuites.

CHAP. II. — Enseignement de la morale populaire. — Instruction chrétienne, par le P. Humbert.

CHAP. III. — Enseignement de la philosophie chez les jésuites. — *Cours d'Etudes philosophiques*, à l'usage des colleges ecclésiastiques et des séminaires, par M. Bouvier, évêque du Mans.

CHAP. IV. — *Livres de morale transcendante.* — Le Compendium. — La théologie morale de Sættler, reimprimée et augmentée par les soins de l'abbe Rousselot.

CHAP. V. — Le confessionnal des jésuites. — Commentaire sur le sixième précepte du Décalogue, et supplément au traité de Sanchez, *de Matrimonio*, par M. Bouvier, évêque du Mans.

CHAP. VI. — Conclusion.

POST SCRIPTUM. — M. de Ravignan. — M. de Vatimesnil.

UN COURROUX DE POETE; par CONSTANT HILBEY (ouvrier). Chez *Martinon*, libraire-éditeur, rue du Coq-Saint-Honore, 4. — Un beau volume de poesies. In-18.

CONTREDANSES.

LES ITALIENNES, par WASSERMANN; 20 QUADRILLES POUR PIANO. Chaque : net, 50 centimes.

BALS DE PARIS, 20 quadrilles et valses pour un violon, une flûte, un flageolet, une clarinette, un cornet à pistons. Suite aux BALS CHIQUARDS. 20 Recueils pour ces instruments. Chaque numéro contient un QUADRILLE et un RECUEIL DE VALSES. — Prix net : 50 centimes.

Chez SCHONENBERGER, 28, boulevard Poissonnière.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET Ce,
rue de Seine, 33.

UN MILLION DE FAITS, AIDE-MÉMOIRE UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES, par MM. J. AICARD, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie nouvelle;* DESPORTES, avocat; PAUL GERVAIS, aide d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomatique; JUNG, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie nouvelle;* LEON LALANNE, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, ingenieur des Ponts et Chaussées; LUDOVIC LALANNE, ancien élève de l'Ecole des Chartes; A. LEPILEUR, docteur en médecine de la Faculté de Paris; CH. MARTINS, docteur ès sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; CH. VERGE, docteur en droit. — Arithmétique, Algèbre, Géométrie élémentaire, analytique et descriptive, Calcul infinitésimal, Calcul des probabilités, Mécanique, Astronomie, Météorologie et Physique du Globe, Physique générale, Chimie, Mineralogie et Géologie, Botanique, Anatomie et Physiologie de l'Homme, Hygiène, Zoologie, Arithmétique sociale et statistique, Agriculture, Technologie (arts et métiers), Commerce, Art militaire, Sciences philosophiques, Littérature, Beaux-Arts, Paléographie et Blason, Numismatique, Chronologie et Histoire, Philologie, Geographie, Biographie, Mythologie, Education, Législation. Un fort volume in-12 de 1,600 colonnes, orné de 300 gravures sur bois. L'ouvrage complet, 12 fr.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenues *gratis* par lettres affranchies, adressées à ALEX. PRINCE, Office for Patents of Invention, 14, Lincolns Inn Fields, Londres.

AIGUILLES, ÉPINGLES ET HAMEÇONS ANGLAIS.

HALL ET GUTCH, 50 King-William street, Cité de Londres (près du Pont-de-Londres), ont l'honneur d'annoncer qu'ils continuent à fabriquer pour LL. MM. la reine Victoria, la reine Adelaïde, la famille royale, la noblesse, etc., etc., des aiguilles, des épingles et des hameçons supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1630 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété *exclusive* de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le *mal de mer*. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

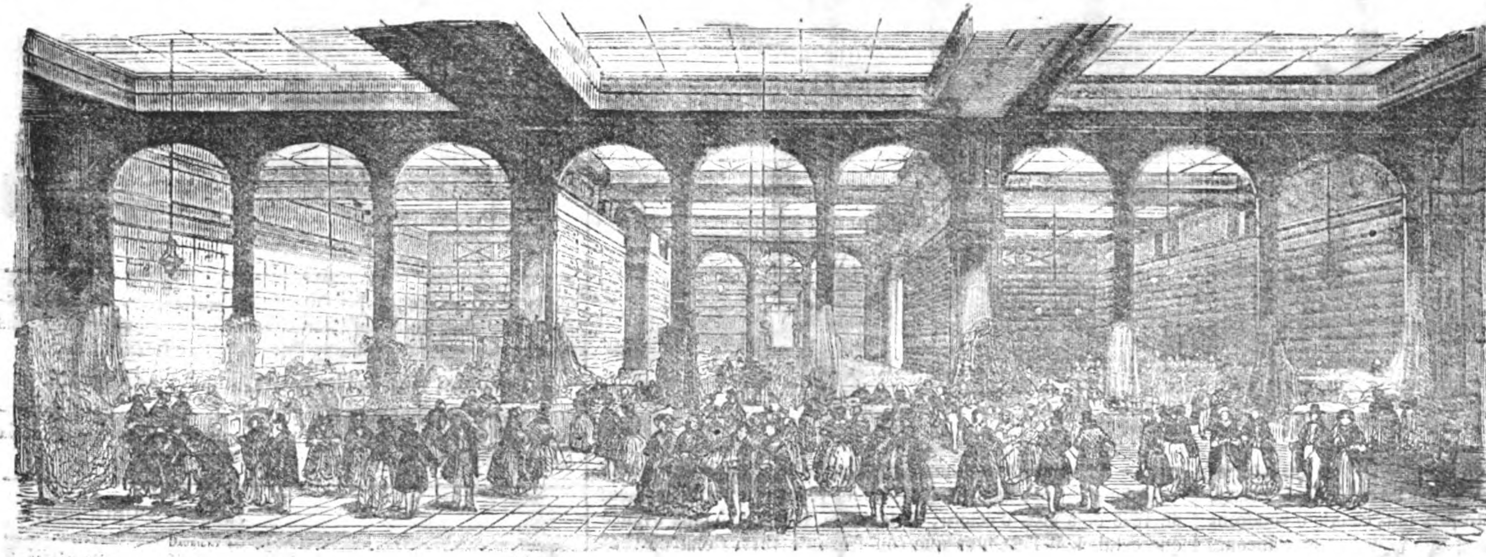
Ecrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, répété 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

VARICES. — BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT. — BAS ELASTIQUES en caoutchouc : *aucun pli aux articulations.* — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25. (Ecrire *franco*.)

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1er Mars doivent être renouvelés pour éviter l'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, N° 33.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE-DE-PARIS, 174, RUE MONTMARTRE, PRÈS LE BOULEVARD.

A l'approche de la saison des bals et des réunions habituelles de l'hiver, le soin de la toilette devient pour nos dames élégantes un grave sujet de préoccupation; notre mission est de les renseigner, de leur dire quels établissements méritent leur préférence, jouissent de la vogue la plus soutenue et la justifient le mieux. En première ligne, nous n'hésitons pas à placer le bel établissement de *la Ville-de-Paris*, 174, rue Montmartre. C'est la maison modèle de l'époque : toutes les classes y affluent, la classe riche et élégante surtout, abandonnant ses anciennes habitudes, non par un vague désir de changement, mais parce que là tout est mieux, plus beau et à meilleur marché qu'ailleurs. La Ville-de-Paris est citée pour ses beaux velours, ses riches soieries, ses dentelles, ses élégantes nouveautés; elle a conquis le premier rang dans la vente des étoffes de luxe; sa vogue fait pâlir les vieilles renommées d'une autre époque.



Nous avons remarqué dans les beaux salons de la Ville-de-Paris les plus hautes sommités de la noblesse, de la finance, de l'administration; les étrangers de distinction s'y donnent rendez-vous. Chaque jour les plus brillants équipages occupent toute la partie de la rue Montmartre qui avoisine le boulevard.

Les cachemires des Indes nouvellement installés présentent une richesse d'assortiments inouïe jusqu'alors; ils viennent encore de s'enrichir d'achats importants faits à Londres tout récemment; plusieurs belles caisses nouvelles sont mises en vente. Des envois directs de Lahore et de Bombay (Indes-Orientales) viennent aussi d'arriver, et seront au premier jour mis à la disposition de nos dames.

Modes.



Le grand costume de cour n'est plus en usage en France; cependant, il en reste encore quelques souvenirs dans la toilette de présentation. Ainsi la robe ouverte à demi-queue arrondie n'est qu'un diminutif de la grande robe traînante.

Nous avons reproduit ici la toilette d'une jeune femme présentée aux dernières réceptions du jour de l'an.

Le costume de bal pour les hommes est un uniforme de fantaisie, collet, parements brodés, etc. Malheureusement, le deuil de la cour est venu interrompre pour peu de jours les fêtes du château, et nous n'avons eu que les bals particuliers pour centre d'observation.

Parmi les plus belles et les plus gracieuses parures, citons-en quelques-unes d'une fraîcheur et d'une recherche exquise :

— Robe de satin rose entourée d'un bouillonné de gaze rose continué autour du revers du corsage; petit bord en velours épinglé rose avec une seule plume tombant derrière la tête.

— Robe de velours royal bleu de ciel, ouverte des côtés avec des chefs d'argent et une grande berthe de dentelle d'argent.

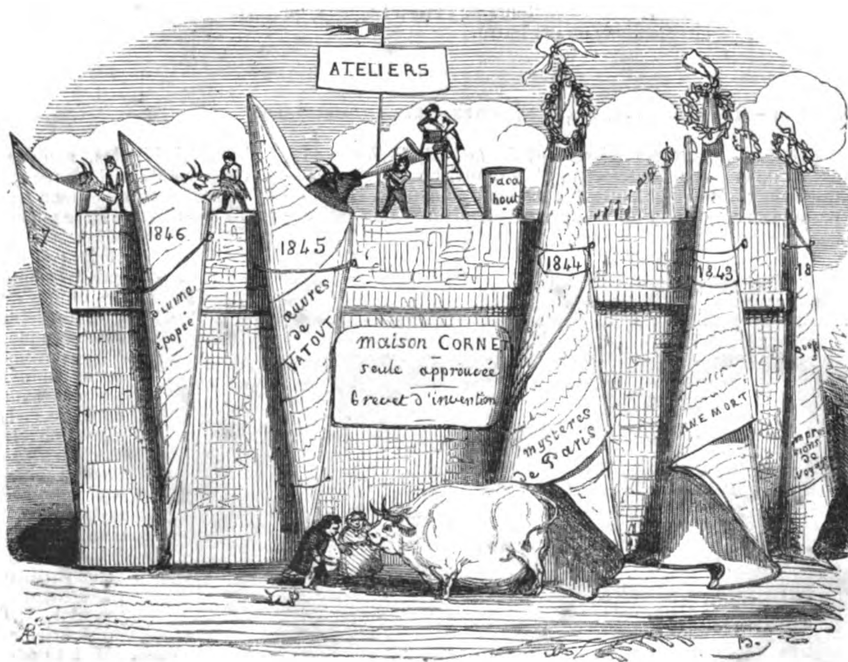
— Robe de damas rose couverte de deux volants de guipure posés à plat; petit turban en velours vert couvert de pierreries.

— Robe de tulle blanc à trois jupes, la dernière ouverte devant, a quatre ouvertures attachées par des bouquets, au nombre de cinq; demi-couronne de fleurs posées de côté sur la natte; cheveux en bandeaux ondés.

— Robe de satin blanc ouverte tout autour en cinq morceaux attachés chacun par trois petits nœuds-choux en rubans; dessous en pékin rose; coiffure en dentelle et fleurs.

— Robe de satin rose, ornée d'une passementerie d'argent; un dessus en crêpe rose forme tunique entourée de biais de crêpe lisse, au bord desquels règne un petit chef d'argent; coiffure et feuillage d'argent.

Caricature sur le Bœuf-Gras, par Bertal.



L'Illustration est parvenue à se procurer une vue des ateliers Cornet. Cette maison, seule approuvée par l'Académie de Poissy, se charge d'engraisser au plus juste prix tous ceux qui voudront l'honorer de leur pratique, et s'engage à préparer au concours annuel les bœufs qui désireront figurer à la solennité des jours gras. — La méthode est aussi sûre que facile, comme on peut le voir dans ce tableau. Un des cornets vous représente le bœuf de 1845 déjà près d'éclore; le bœuf de 1846 est moins avancé que celui-ci, il l'est plus que son frère de 1847. Celui de 1844 vient d'être reçu dans les bras de ses bienfaiteurs.

Correspondance.

A M. L., à Paris. — L'idée est excellente et rentre parfaitement dans le plan de *l'Illustration*. Nous y viendrons après les deux expositions.

A M. O., à Orléans. — La variété vaut mieux; elle répond à la variété des goûts et des esprits. Il y a des gens singuliers qui n'aiment que la guitare; les véritables amateurs préfèrent les concerts du Conservatoire.

A M. F. D., à Rouen. — Vous êtes le contraire de M. O.; mettez, si vous voulez, une grosse-caisse à la place de la guitare et arrangez la réponse à votre usage.

A M. H., à Bruxelles. — Cela va sans dire.

A M. D., à Paris. — Voyez plus bas la solution.

A M. B., à Paris. — Faites vous-même le calcul en divisant par 52.

Échecs.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 7, CONTENU DANS LA QUARANTE-NEUVIÈME LIVRAISON.

BLANCS.	NOIRS.
1. Le C à la cinquième case du R : échec.	1. Le R à la troisième case de son F.
2. La T à la huitième case du F du R : échec.	2. R prend le C.
3. La D prend le C : échec.	3. Le F prend la D.
4. Le F de la D à la quatrième case du F du R : échec.	4. Le R à la quatrième ou cinquième case de sa T.
5. La T à la huitième case de la T du R : échec et mat.	

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'adresse de janvier 1844 a fait donner à cinq députés marquants leur démission.

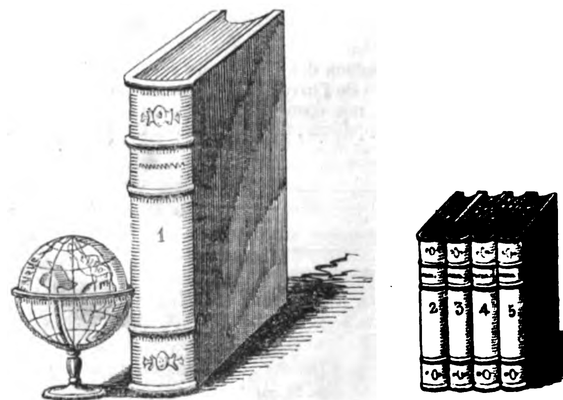
I.



II.



III.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

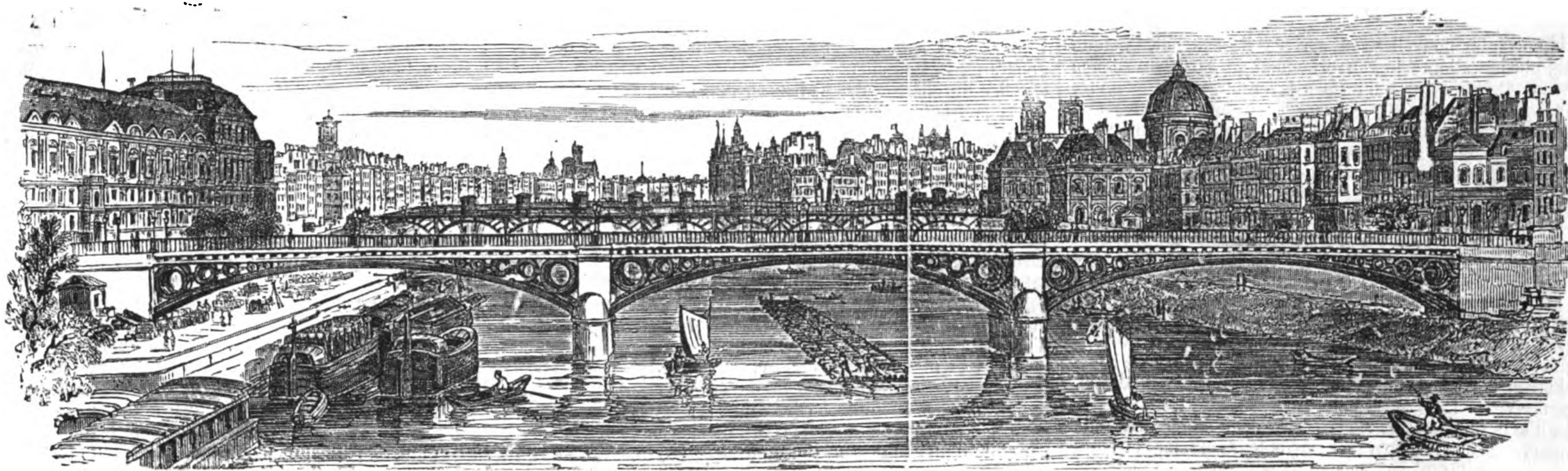
A Saint-Pétersbourg, chez J. Issakoff, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Impériale; Gostinoï-Dvor, 22.

Jacques DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et Cᵉ, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 52. Vol. II. — SAMEDI 24 FÉVRIER 1844.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine.

La discussion de la loi sur la chasse a encore occupé les trois premiers jours de la semaine parlementaire. Cette loi a ouvert ses articles et ses paragraphes à une foule d'amendements qui ne la rendront à coup sûr pas bonne, qui lui auraient ôté surtout l'esprit d'ensemble, si elle en avait eu, mais qui lui ont valu en définitive d'être adoptée à une assez forte majorité. Il était peu de membres de la Chambre qui n'eussent fait admettre, dans le cours de cette interminable discussion, leur amendement ou leur sous-amendement : chacun était donc poussé par une sorte d'amour-propre d'auteur à donner une boule blanche à cette fille de ses œuvres. Son sort à cependant été un instant douteux. Dans la séance de lundi, un amendement abrogeant par le fait la législation spéciale aux forêts du domaine, de 1790, a fait ranger celles-ci dans la catégorie des forêts particulières et a soumis le prince qui en a la jouissance et les siens aux mêmes et sévères règles qu'elle impose aux citoyens. Cette disposition, que le ministère absent ou distrait n'a pas su faire rejeter, a, sans aucun doute, attiré d'un côté à la loi des antipathies, tandis qu'elle lui assurait quelques suffrages de l'autre. Mais en définitive elle aura été la cause de son adoption, car les suffrages conquis lui sont restés et les antipathies se sont tues dans l'espoir que la Chambre des Pairs n'admettrait pas cet amendement, et qu'une fois supprimé, la Chambre des Députés ne le rétablirait pas.

Est venue ensuite la discussion sur la prise en considération de la proposition de M. de Rémusat, relative aux incompatibilités. Il était difficile de penser que ce débat, qui tant de fois déjà s'est engagé devant la Chambre, verrait se produire aujourd'hui de nouveaux motifs. Mais les questions personnelles sont venues l'animer et le rajeunir. En effet, c'est peut-être le seul qui les comporte ou plutôt les nécessite. Pour les partisans de la proposition, là où ils voient un abus ils doivent voir nécessairement un argument, et la situation d'un fonctionnaire menacée parce qu'il a voté dans tel ou tel sens comme député, ou le vote d'un autre représentant passant du blanc au noir par la force de motifs secrets qu'ils ont la curiosité de connaître, tout cela trouve naturellement place dans leurs discours. Quelques faits récents avaient fourni des arguments de ce genre ; il en a été fait usage pour la plus grande satisfaction des spectateurs avides d'agitation, plutôt que pour l'édification de ceux qui croient à la bonté du gouvernement représentatif, honnêtement et sincèrement pratiqué, et qui seraient profondément désolés qu'on arrivât à l'user sans s'en être servi. MM. Barrot, Thiers et Guizot, sont successivement montés à la tribune, qu'ont aussi occupée MM. Dugabé et de Salvandy. La prise en considération a été repoussée par une majorité que quelques de membres regardent comme douteuse.

La loi sur le roulage n'a pas été beaucoup plus heureuse à la Chambre des Pairs que la loi sur la chasse à la Chambre des Députés. Ce que l'on avait fait il y a deux ans au palais du Luxembourg, il y a un an au palais Bourbon, on l'a défait cette année en grande partie. Dans les précédentes discussions, on avait paru très-frappé du résultat des expériences faites par M. Morin, par ordre du gouvernement, et de la nécessité d'imposer, dans l'intérêt des routes et de leur conservation, des conditions sévères et d'établir des distinctions tranchées pour la largeur des jantes des voitures, selon qu'elles étaient à deux ou quatre roues. Cette année on a paru croire beaucoup moins aux résultats des expériences de M. Morin, sur lesquels était fondé le projet de loi, et beaucoup plus à l'utilité de la liberté en matière de roulage, sinon complète encore et illimitée, du moins beaucoup moins restreinte que par le passé et que ne l'établissait le projet. Ainsi, sur la proposition de M. le comte Daru, toute distinction a disparu pour le minimum des jantes des voitures à quatre et des voitures à deux roues ; il sera pour les unes comme pour les autres indistinctement de 6 centimètres, et le maximum de 17. Du reste, et par contre, si l'industrie a été bien traitée par ce changement, l'agriculture a vu restreindre les facilités que la Chambre des Députés avait voulu lui accorder l'an passé, en adoptant un amendement de M. Darblay par lequel les voitures de l'agriculture étaient affranchies dans tous les cas, c'est-à-dire qu'elles allassent au marché ou qu'elles en revinssent, qu'elles transportassent des matériaux pour les constructions de la ferme, qu'elles allassent de la ferme aux champs ou des champs à la ferme, des règles relatives à la largeur des bandes et à la limitation du poids. La Chambre des Pairs a cru devoir restreindre cette exemption au cas seulement où les véhicules agricoles vont de la ferme aux champs ou en reviennent. Cet amendement oblige, on le voit, les fermiers et les agriculteurs à avoir des voitures de plusieurs sortes. Cette loi doit revenir de nouveau à la Chambre des Députés.



(Marie-Christine, ex-reine d'Espagne. — Voir à la page suivante.)

Nous déplorions dans notre dernier bulletin la vivacité que la discussion avait prise dans un des bureaux de cette Chambre, à l'occasion de l'admission à la lecture de la proposition de M. de Rémusat. Mais ce que nous avons vu ici n'est qu'une gentillesse en comparaison de ce qui se passait presque en même temps à la Chambre des Représentants des Etats-Unis et à la Chambre des Lords d'Angleterre. A tout seigneur tout honneur : nous commençons par la Chambre anglaise. Dans la dernière discussion, à l'occasion des affaires d'Irlande, lord Campbell a dit en répondant à lord Brougham : « Le discours de mon noble et savant ami est parfaitement irrégulier ; cela ne m'étonne pas, car tout ce qu'il fait dans cette Chambre est irrégulier. J'ai demandé hier l'ajournement, parce que je croyais qu'il parlerait, et que je voulais lui répondre. J'étais bien pardonnable de croire cela, car voilà bien, autant que je m'en souviens, le premier débat de quelque importance dans lequel il n'ait parlé, et parlé au moins sept fois... Toutes les fois qu'il prêchera les principes qu'il condamnait autrefois, je ne me gênerai pas pour le lui rappeler, et pour lui remettre devant les yeux ceux qu'il défendait avec moi et qu'il abandonne aujourd'hui. » — Lord Brougham lui a répondu avec le ton de la plus violente colère : « Mylords, on dit que j'ai commis une irrégularité. Jamais je n'ai vu dire une aussi grosse absurdité, même par mon noble et savant ami. Je ne me laisserai pas faire la leçon par d'ignorants nouveaux venus, qui ne connaissent pas l'A B C du règlement, et qui montrent une ignorance si *crasse* que je n'aurais jamais cru personne capable d'en montrer une semblable sur quoi que ce soit. Je serai heureux qu'on me donne l'occasion de repousser en face cette fausse, vile et calomnieuse accusation que l'on me fait, d'avoir abandonné mes principes. Je défie qu'on me le prouve, et je jette ce défi avec l'assurance que je saurai le justifier. »

En Amérique on est infiniment moins parlementaire encore. M. Stewart, membre de la Chambre des Représentants des Etats-Unis, avait été, il y a quelque temps, en butte à une attaque très-vive d'un de ses collègues, M. Waller. Un neveu de M. Stewart, M. Schriver, correspondant du *Baltimore-Patriot*, et ayant, à ce titre, une place réservée dans l'enceinte de la Chambre, avait rendu compte de cette sortie en termes qui avaient blessé M. Waller. Celui-ci, rencontrant M. Schriver à la Chambre, l'apostropha, et, après l'échange de quelques mots, le frappa. Aussitôt ils se prirent au corps. Dans la lutte, les deux combattants tombèrent dans une croisée et la défoncèrent. Plusieurs membres de la

Chambre accoururent et essayèrent de les séparer, tandis que d'autres criaient : « *Laissez-les se battre comme il faut.* » Un membre démocrate dit même, en s'adressant au banc des whigs : « S'il y a quelqu'un qui veuille prendre part au combat, je pourrai bien m'en mêler un peu. » Enfin, après que quelques horions eurent encore été échangés, un membre se hasarda à séparer définitivement les deux champions. Plainte fut portée par M. Schriver, et caution fournie par M. Waller.

D'importantes nouvelles sont arrivées de Taïti, et, quoique depuis plusieurs jours le gouvernement ait gardé un silence diversement, mais en général peu favorablement interprété, il est impossible de ne pas accorder toute confiance aux détails très-concordants qu'ont donnés plusieurs correspondances particulières sur les événements dont la nouvelle Cythère a été le théâtre. La reine Pomaré, cédant aux suggestions de M. Pritchard, missionnaire, négociant et consul anglais, se refusait obstinément à exécuter le traité du 9 septembre, après l'avoir ratifié, et affectait le plus grand mépris pour le gouvernement provisoire institué par l'amiral Dupetit-Thouars, en vertu du protectorat de la France, accepté puis méconnu par la reine. Notre pavillon avait été amené et remplacé par un chiffon bizarre qu'elle avait déclaré être le pavillon taïtien. Cette résistance avait été, nous ne dirons pas provoquée, mais très-ostensiblement appuyée par le commandant de la frégate anglaise *la Vindictive*, lequel menaça même de recourir à la force pour faire prévaloir les nouvelles façons d'agir de la reine. Nous n'avions en ce moment que deux corvettes dans ces parages; mais leurs officiers et leurs équipages n'hésitèrent pas un seul instant, malgré l'inégalité des forces, à prendre l'attitude qui convenait à la marine française, en réponse à cet insolent langage. Les menaces demeurèrent alors sans effet, et l'amiral anglais Thomas, pour éviter un conflit que rendait imminent la présence du commodore Nicholas, qui montait *la Vindictive*, la remplaça par la frégate *le Dublin*, qui se borna à demeurer spectatrice de nos démêlés avec la reine Pomaré. Instruit de cette situation et des faits qui l'avaient précédée, l'amiral Dupetit-Thouars se présenta, le 4 novembre dernier, devant Papeïti avec les trois frégates *la Reine-Blanche*, *l'Uranie*, *la Danaé*, dans la pensée que ce déploiement de forces épargnerait une lutte déplorable pour l'humanité et enlèverait même à la reine, ou plutôt à ses imprudents conseillers, toute idée de résistance. Le calcul de l'amiral n'était pas complétement exact. Il accorda un premier délai qu'on laissa s'écouler sans rentrer dans l'ordre. Alors il en fixa un définitif, expirant le 6 à midi, et au terme duquel le traité devait avoir été exécuté sous peine de déchéance de la reine. Le capitaine de la frégate anglaise, oubliant un moment les recommandations de modération et de neutralité que son amiral lui avait faites, se laissa aller à déclarer à l'amiral Dupetit-Thouars, sur le pont même de *la Reine-Blanche*, qu'il allait faire venir à son bord la reine Pomaré, hisser le pavillon taïtien et le saluer de vingt et un coups de canon. Justement blessé de cette intervention injustifiable et hautaine, M. Dupetit-Thouars répondit au commodore : « A votre aise, monsieur; menez tant qu'il vous plaira cette femme à votre bord, mais gardez-vous de hisser le pavillon taïtien; et, si vous le saluez de vingt et un coups de canon, vous assumerez sur vous toutes les conséquences qui pourront en résulter. Maintenant que vous êtes prévenu, agissez comme il vous plaira. » On comprend que la matinée du 6 ait tenu l'escadre française dans une attente pleine d'émotions. Mais l'heure dite arriva sans que la reine eût arboré le pavillon tricolore; l'ordre du débarquement fut aussitôt exécuté que donné, et Pomaré a cessé de régner. Un gouvernement a été installé par l'amiral, dont la conduite a été digne de son nom et des couleurs sous lesquelles il sert.

La situation de l'Espagne, c'est-à-dire la lutte entre un gouvernement qui s'est mis en dehors de toutes les règles constitutionnelles et une insurrection qui n'offre pas beaucoup plus de garanties aux hommes qui appellent de leurs vœux un gouvernement régulier, cette situation se prolonge, et l'on se demande si le retour de la reine Christine en Espagne (voir la page précédente) y mettra fin. Bien des yeux, de l'autre côté des Pyrénées, sont tournés vers cette princesse. Désavouera-t-elle franchement les actes dictatoriaux du général Narvaez? les désapprouvera-t-elle seulement pour la forme, ou enfin le suivra-t-elle ouvertement dans cette voie? Voilà les questions que les Espagnols s'adressent, et que beaucoup, dans leurs préventions ou dans leur confiance, résolvent dans le sens qui justifie ou les unes ou l'autre.

Mais la fièvre de l'insurrection et celle des mesures extraordinaires de gouvernement ont passé la frontière d'Espagne, et travaillent à leur tour et de nouveau le royaume de dona Maria. Une conspiration militaire a éclaté en Portugal. Un général considéré, ancien ministre de la guerre, le comte de Bomfin, est à la tête de ce mouvement, qui fait valoir comme griefs les violations qu'on a fait subir au principe de la souveraineté nationale, en faisant revivre, sans la faire reviser par une Chambre constitutionnelle, la Charte que don Pedro avait octroyée. Là, comme en Espagne, les Chambres ont été fermées, la liberté de la presse, la liberté individuelle suspendues, et le royaume entier mis en état de siége. C'est bien mal commencer; attendons la fin.

Les feuilles françaises et étrangères ont vu cette semaine leurs colonnes attristées par le récit de nombreux et déplorables malheurs. Le *Standard* du 17 annonce qu'un terrible accident est arrivé la veille dans la houillère de Landshipping. Des mineurs, au nombre de cinquante-huit, travaillaient dans l'une des galeries qui passent sous la rivière, lorsque tout à coup l'eau fit irruption dans la mine avec une telle violence que dix-huit de ces ouvriers seulement eurent le temps de se sauver. Les quarante autres ont été noyés. — A Granville, dans la nuit du 14 au 15, par un temps fort calme, un canot monté par dix hommes ayant chaviré à une brasse ou deux tout au plus du bord du quai, sept de ces matelots allèrent au fond, où ils restèrent engagés dans des vases molles qui se sont accumulées dans cet endroit. — Quel douloureux spectacle s'offrit le matin aux regards lorsque la mer se fut retirée! Les cadavres de ces sept malheureux gisaient pêle-mêle, dans un espace de quelques mètres, les uns retenus par les pieds, d'autres engagés jusqu'aux épaules dans la boue noire et fétide du port. Pour ceux-ci, l'asphyxie a dû être instantanée, et la position de l'un d'eux, qui avait les mains dans les poches de son paletot, le prouvait assez. Six de ces hommes sont pères de famille et laissent, assure-t-on, sans aucune ressource plus de vingt orphelins.— Un des plus anciens et des plus justement célèbres de nos généraux, le lieutenant-général Pajol, a fait, dans le grand escalier du château des Tuileries, une chute affreuse, qui a causé la fracture de la cuisse au col du fémur, et donne de vives inquiétudes. — Le savant M. Gay-Lussac, qui a la simplicité de faire encore son cours, et qui ne croit pas que le rôle d'un professeur doive consister uniquement à se choisir un suppléant, a pensé être victime de l'explosion d'un flacon dont le contenu s'est enflammé par le contact subit de l'air, au moment où il préparait une expérience au laboratoire du Jardin-des-Plantes. L'illustre professeur et son jeune préparateur ont été blessés, le premier grièvement, le second plus légèrement. L'état de M. Gay-Lussac est aujourd'hui complétement rassurant. — On a annoncé, cette semaine, la mort d'un homme excellent, d'un homme dont la vie a été vouée aux œuvres utiles, de M. Cassin, agent général des sociétés savantes et de bienfaisance.—Un des plus éminents publicistes de la Suisse, le docteur Charles Schnell, rédacteur du *Volksfreund*, depuis longtemps en proie à une profonde mélancolie, par suite d'un état obstiné de souffrances physiques, a mis fin à ses jours. C'était un des plus formidables antagonistes de l'aristocratie suisse et de l'aristocratie bernoise en particulier. — Le 15 février est mort à White-Lodge (Richmond'-Barke), dans sa quatre-vingt-septième année, Henry Addington, vicomte de Sydmouth. Il avait été président de la Chambre des Communes de 1789 à 1801, premier lord de la trésorerie et chancelier de l'Echiquier de 1801 à 1804, lord président du conseil en 1805, lord du sceau privé en 1806, secrétaire d'Etat de l'intérieur de 1812 à 1822.—Les nouvelles de Stockolm peignent l'état du roi de Suède comme s'aggravant de jour en jour, et nous devons craindre que la notice biographique que nous lui avons consacrée ne devienne bientôt une notice nécrologique.

De la Question de l'Enseignement.

L'Illustration ne saurait se proposer d'entrer dans toutes les discussions qui s'engagent chaque jour sur les questions d'organisation que le législateur a encore à résoudre. Mais elle regarde comme un devoir, auquel elle ne manquera pas, d'exposer l'état de chacune de ces questions au fur et à mesure qu'elles arriveront à l'examen des Chambres. L'abbé Sieyès a laissé en mourant un manuscrit volumineux ayant pour titre cette proposition, à la démonstration de laquelle l'ouvrage entier est consacré : *Il n'y a point de questions insolubles, il n'y a que des questions mal posées.* Nous pourrons donc croire avoir contribué pour notre part à la solution de celles qui seront agitées quand nous aurons clairement fait connaître la difficulté qu'il faut trancher ou les différents intérêts qu'il s'agit de mettre d'accord.

En remontant, dans notre histoire, aux premiers temps où le règne des lois régulières commença à s'établir, même au temps où la science était presque uniquement cléricale, aux premières années du quatorzième siècle (1312), sous Philippe le Bel, on trouve déjà admis et en vigueur le principe que l'instruction publique dépend de l'Etat. Celui-ci eut sans aucun doute à défendre son droit contre plus d'une tentative d'empiétement; mais, d'une part, les édits, les ordonnances, etc., de l'autre l'action de la magistrature, fixèrent et maintinrent son influence. Ainsi, en 1446, une ordonnance de Charles VII vint donner juridiction aux Parlements sur les Universités, qui prétendaient ne relever que du pouvoir royal et du pape. En même temps, de leur côté, les Parlements établissaient par des arrêts le droit d'autorisation et d'inspection des Universités sur les écoles particulières, et l'obligation pour les maîtres d'être gradués dans les lettres qu'ils enseignaient. — La collation des grades et leur indispensabilité furent encore l'objet de prescriptions nouvelles dans l'édit de Blois de mai 1579. — Elles furent confirmées par l'édit réglementaire de Henri IV sur l'Université de Paris, de septembre 1598, édit marquant davantage la sécularisation commencée de l'enseignement public. — Une ordonnance royale de janvier 1629 dispose également que « nul ne sera reçu aux degrés qu'il n'ait étudié l'espace de trois ans en l'Université où seront conférés lesdits degrés, ou en une autre pour partie dudit temps, et en ladite Université pour le surplus, dont il rapportera certificat suffisant »; mais elle va plus loin encore, et, ne se contentant pas d'imposer des conditions aux hommes qui se vouaient à l'enseignement ou aux jeunes gens qui voulaient entrer dans certaines carrières, elle subroge en quelque sorte l'Etat à tous les droits des pères de famille : « Nous défendons, y est-il dit, à tous nos sujets, de quelque état et condition qu'ils soient, d'envoyer leurs enfants étudier hors de notre royaume, pays et terres de notre obéissance, sans notre permission et congé. »

Nous pourrions montrer également la constante surveillance de l'Etat sur les Universités; sa vigilance à ne laisser établir aucun collége, qu'il fût fondé par une dotation particulière, ou entretenu par une ville, ou même doté sur des biens ecclésiastiques, sans une autorisation spéciale et l'intervention d'une ordonnance du roi. Nous pourrions rappeler comment, à diverses reprises, furent refoulés les empiétements des jésuites, et montrer comment, dès 1708, fut imposée l'obligation de fréquenter les colléges aux élèves de tout établissement particulier d'instruction; mais l'historique de l'instruction publique en France et la préexistence presque immémoriale de toutes les prescriptions dont Napoléon, en les coordonnant, a fait le code de l'Université, sont trop clairement et trop complétement déduits et démontrés dans l'exposé des motifs du projet de loi que M. Villemain vient de présenter à la Chambre des Pairs, pour que nous n'y renvoyions pas ceux de nos lecteurs qui voudraient, à ce sujet, plus de preuves et de détails que l'espace ne nous permet d'en donner ici.

Si la liberté de l'enseignement n'exista jamais au profit des particuliers sous l'ancienne monarchie; si le clergé lui-même, malgré ses immenses priviléges, vit continuellement dans cette matière la législation et la jurisprudence lui dicter des règles et lui imposer des obligations, cette liberté n'exista pas davantage de fait après 1789 et sous la République elle-même. L'Assemblée constituante en prononça le nom, mais ne la constitua point. La Convention la proclama, mais y mit d'abord des conditions qui assuraient qu'il n'en serait point usé sans l'agrément de l'autorité; et si la constitution de l'an III ne semblait pas imposer les mêmes limites, dès l'année suivante elles furent en quelque sorte tracées par le décret du 3 brumaire, et, un peu plus tard, la loi du 1er mai 1802 statua positivement que « il ne pourrait être établi d'école secondaire sans l'autorisation du gouvernement. »

Enfin vint l'Empire, qui, par la loi du 10 mai 1806 et les décrets du 17 mars 1808 et du 15 novembre 1811, codifia avec ensemble tout ce que les ordonnances des rois et les arrêts des Parlements avaient accumulé de précautions et de garanties, les compléta, et faisant des anciennes universités autant d'académies, les relia toutes à une seule et puissante Université, dépendante de l'Etat, qui, selon l'expression de M. Royer-Collard, n'était autre chose que le gouvernement appliqué à la direction universelle de l'instruction publique, et qui avait le monopole de l'éducation à peu près comme les tribunaux ont le monopole de la justice, et l'armée celui de la force publique.

Cette organisation puissante fut maintenue par la Restauration, qui ne consentit de dérogation à cette règle générale qu'en faveur des écoles secondaires ecclésiastiques ou petits séminaires. Dès 1802, les besoins du service religieux avaient fait créer par plusieurs évêques, avec des secours particuliers, quelques écoles préparatoires à l'enseignement des séminaires métropolitains ou diocésains, reconnus par un article du Concordat, et, plus tard, organisés par la loi du 14 mars 1804. Un décret du 9 avril 1809 mentionna pour la première fois ces écoles préparatoires. Un titre spécial du décret du 15 novembre 1811, les assimila tout à fait aux écoles ordinaires, leur interdisant de plus de s'établir autre part que dans les localités où se trouvait placé un collége communal ou un lycée, dont leurs élèves étaient tenus de suivre les cours. Une ordonnance royale du 5 octobre 1814 vint dispenser ces établissements de ces obligations et autorisa l'augmentation de leur nombre. Ces facilités amenèrent un état de choses auquel on crut devoir porter remède en 1828. L'exemption de toute obligation de grades quant aux maîtres, la dispense de toute rétribution envers l'Etat quant aux élèves, favorisaient les petits séminaires au détriment des colléges et des institutions universitaires, et mettaient ces derniers établissements dans l'impossibilité de soutenir une lutte rendue trop inégale.

C'est alors que, sur la proposition de M. le comte Portalis, ministre de la justice, fut instituée, pour constater les faits et proposer les mesures à prendre, une commission composée de neuf membres, qui choisirent pour rapporteur M. de Quélen, archevêque de Paris. Son travail remarquable constate que, outre le nombre des écoles secondaires ecclésiastiques porté à 126, 53 autres établissements s'étaient formés comme succursales ou écoles cléricales; que plusieurs étaient dirigées, non par des prêtres, mais par des membres de corporations religieuses non autorisées par les lois; qu'enfin le but de l'institution des petits séminaires était tout à fait dépassé. Il conclut à ce que nulle nouvelle école secondaire ecclésiastique ne fût établie sans une autorisation spéciale; à ce qu'on ne fît dans ces écoles que des études compatibles avec l'état ecclésiastique; que l'habit y fût pris par les élèves ayant deux ans d'études; qu'il leur fût interdit de recevoir des externes, et enfin à ce que tous les élèves qui auraient abandonné l'état ecclésiastique après leurs cours d'études, fussent tenus, pour obtenir le diplôme de bachelier ès-lettres, *de se soumettre de nouveau aux études et aux examens, selon les réglements de l'Université.*

Les ordonnances du 16 juin 1828 ne furent que la mise en pratique et en vigueur de ces principes et de ces conclusions. Elles furent présentées à la signature de Charles X par M. Feutrier, évêque de Beauvais, ministre des affaires ecclésiastiques, à la suite d'un rapport au roi où ce prélat faisait ressortir la nécessité de conserver aux écoles ecclésiastiques un caractère tout spécial, de le maintenir par la condition relative au baccalauréat, par l'obligation de porter le vêtement ecclésiastique; et où il établissait, par des calculs bien déduits, que le nombre de vingt mille élèves était largement suffisant pour répondre à tous les besoins à venir du culte, et devait être fixé comme une limite légale.

Ces ordonnances furent exécutées immédiatement; mais vint la révolution de 1830, qui, dans un des articles de sa Charte nouvelle, consacra le principe de la liberté de l'enseignement, et promit la présentation d'un projet de loi pour réglementer l'exercice de cette liberté. En 1836, en 1841, deux projets furent portés aux Chambres; mais, à l'une comme à l'autre de ces époques, beaucoup de personnes voulurent voir dans la démarche ministérielle plutôt un acte conservatoire pour empêcher la prescription de la promesse de la Constitution que la pensée bien sérieuse de fixer immédiatement et définitivement la législation. On ne fit rien pour démentir ces suppositions, car ni l'un ni l'autre de ces projets n'arriva à la sanction royale, et ils allèrent reposer dans les archives des Chambres. L'hésitation à résoudre une question difficile, à prononcer entre des prétentions animées était explicable; mais ce qui devait être d'une évidence non moins grande, c'est qu'il ne pouvait être sans de nombreux incon-

vénients de prolonger la situation dans laquelle on se trouvait: car les lois dont la Charte de 1830 avait promis la révision d'après un principe qui n'était pas celui qui avait inspiré leur rédaction, ces lois avaient inévitablement, par cette promesse même, perdu de leur empire; les parties intéressées mettaient de l'empressement à s'y soustraire comme à une législation caduque, et l'administration mettait peut-être trop de faiblesse à faire exécuter leurs plus importantes prescriptions; car, enfin, bien que condamnées à une refonte, à ses yeux, elles devaient former encore le code de l'enseignement jusqu'à la promulgation d'un code nouveau. En législation, un interrègne c'est l'anarchie.

De cette situation prolongée il est résulté que, tandis que l'Université se bornait à élever quelques colléges communaux au titre de collége royal, il s'est formé à côté d'elle une sorte d'Université ecclésiastique, jouissant du privilége de ne pas payer le droit universitaire, auquel les élèves des colléges, internes et externes, sont tous tenus, et multipliant ses établissements grâce à cet avantage et à son activité. Il n'y a aujourd'hui, en France, que 46 colléges royaux et 312 colléges communaux, tandis que l'on compte 1,137 établissements particuliers et séminaires indépendants de l'Université. Les établissements de l'Université ne sont fréquentés que par 45,281 élèves, sur lesquels 25,000 sont externes, et soumis pour l'éducation morale à toute l'influence de la famille. Les établissements particuliers, au contraire, comptent 63,000 élèves.

On comprend que si la liberté de l'enseignement eût été réglementée en 1830, aussitôt que le principe fut proclamé, l'enseignement ecclésiastique, qui était à cette époque renfermé dans les limites tracées par les ordonnances de 1828, se fût montré de facile composition pour un état de choses qui serait venu rendre plus favorable sa situation. Mais quatorze années se sont passées depuis lors, quatorze années durant lesquelles la liberté promise par la Charte a été à peu près accordée dans le fait à cette nature d'établissements, et accordée par l'État, gardant pour les siens toute la charge dont il exemptait ses rivaux; le point de départ n'est plus le même, et les exigences ont changé comme lui.

Les prétentions aujourd'hui sont celles-ci:

Une partie du clergé, en demandant pour les établissements qu'il a fondés, et pour ceux qu'il serait maître de fonder encore, une complète liberté, semble vouloir se réserver une sorte de censure sur les établissements universitaires, en en retirant ou en y laissant à son gré les aumôniers.

Une autre partie se borne à réclamer la liberté, mais la liberté entière, c'est-à-dire le droit d'élever non-seulement les jeunes gens qui se destinent au culte, mais tous ceux qu'elle amènerait les parents à lui confier, et sans que ces jeunes gens, pour être reçus bacheliers ès-lettres, fussent tenus, comme le prescrivent les ordonnances de 1828, de se soumettre aux études et aux examens selon les règlements de l'Université.

L'opinion la plus générale demande au gouvernement de fixer les conditions auxquelles toute personne les remplissant pourra ouvrir un établissement d'éducation, mais de traiter chacun également, de n'accorder de privilége particulier et d'exemption de faveur à personne. De ce côté on est tout disposé à reconnaître l'action supérieure et la surveillance constante de l'État; on ne prétend point qu'elle ne doive s'exercer sur les maisons d'éducation que comme celle de la police s'exerce sur les lieux publics; on reconnaît qu'il est du droit, du devoir du gouvernement d'exiger des garanties particulières des établissements où se forment de jeunes citoyens: les intérêts de l'État et ceux des pères de famille ne sauraient, aux yeux des hommes éclairés et de bonne foi, être des intérêts opposés. On ne demande pas qu'on soumette les écoles ecclésiastiques à la rétribution universitaire, mais qu'on exempte toutes les institutions de cet impôt fort malentendu, fort lourd, et arbitrairement assis. On ne demande pas que les grades ne soient pas délivrés par l'État, et qu'il ne soit pas appelé à juger, par l'intervention de ses fonctionnaires, de la capacité de ceux qui se présentent pour les obtenir, mais que ce soit lui, désintéressé dans la question d'amour-propre, et non des hommes que leur situation de rivalité rend juges et parties, qui reconnaisse et proclame la capacité; en un mot, que le grand-maître de l'Université et le ministre de l'instruction publique soient deux fonctionnaires distincts, l'un dirigeant, sous les ordres de ce dernier, les établissements dont l'État aura pris le patronage spécial, et où il placera ses boursiers; l'autre surveillant et gouvernant tous les établissements, qu'ils dépendent de l'Université ou qu'ils soient dirigés par les hommes qui les auront ouverts à leur compte, après avoir rempli les formalités voulues et satisfait aux conditions imposées.

Voilà les exigences, les prétentions et les demandes en présence desquelles se trouve M. Villemain. Comment y a-t-il répondu, et quelle transaction a-t-il su trouver? C'est ce qui demandera de notre part ou de celle de l'historien de la Semaine un examen à part, et quelques développements nouveaux, quand le projet présenté arrivera à la discussion définitive; car nous ne sommes pas de ceux qui pensent que ce projet n'a été porté d'abord à la Chambre des Pairs que pour qu'il ne revînt pas, en temps utile, à la Chambre des Députés, et pour qu'une solution, difficile sans doute, se trouvât encore une fois différée. Mais, aujourd'hui, nous ne nous sommes proposé que d'exposer la question. Une autre fois nous examinerons de quelle façon on entreprend de la trancher.

Le Vésuve.

Nous empruntons à un ouvrage qui paraîtra prochainement quelques détails curieux sur le Vésuve. Quoique le sujet ait fourni la matière de beaucoup de volumes, chaque nouveau récit présente encore de l'intérêt, surtout quand il contient, comme les extraits suivants, les impressions et les expériences de deux savants tels que les docteurs Magendie et Constantin James, auxquels nous devons cette communication.

« Depuis le bas de la montagne jusqu'à l'Ermitage, les substances qui proviennent de la décomposition des cendres vomies par le cratère recouvrent la lave d'un terreau extrêmement fertile. C'est là qu'on récolte le fameux vin de Lacryma-Christi. Triste fécondité cependant que celle qui est achetée au prix d'incessantes alarmes!

« Il était une heure quand j'arrivai à l'Ermitage. Je m'attendais à rencontrer là quelqu'un de ces vénérables religieux qui inspirent à la fois l'admiration et le respect. Je fus bien désappointé. L'ermite du Vésuve est tout bonnement un cabaretier qui a pris à ferme l'Ermitage, et vend fort cher de très-mauvais vin. Il n'a d'un ermite que la robe de bure, le capuchon et un gros trousseau de clefs, auxquelles il manque des serrures à ouvrir.

« A partir de l'Ermitage, le chemin cesse bientôt d'être praticable pour nos montures. Nous nous trouvons au milieu d'une nature aride, désolée, morte, sans trace aucune de végétation. Le sol, bouleversé affreusement, est partout hérissé de masses volcaniques d'un gris plombé, miroitantes, jetées pêle-mêle les unes à côté des autres, et unies entre elles par un ciment de lave. Il nous faut marcher sur les aspérités des roches, et souvent sauter par-dessus de larges crevasses. A notre gauche est le cratère à demi écroulé de l'ancien volcan, aujourd'hui éteint et appelé *Monte di summa*, le même qui a enseveli Pompéia, Herculanum et Stabia (1). Sur la droite, l'épaisse coulée de lave de la dernière éruption, celle de 1839. En face de nous, le cône de cendre qui nous reste à gravir.

« Mon thermomètre indique 19 degrés. On aperçoit de distance en distance des fumaroles, et on commence à entendre les détonations du volcan.

« Notre marche devient de plus en plus pénible. La cendre superposée par couches molles et fines constitue un plancher mouvant qui s'affaisse sous les pas, et dans lequel on peut craindre à chaque instant de rester embourbé. Nous enfoncions quelquefois jusqu'au-dessus du genou. A mesure qu'on s'approche de la cime du cône, cette cendre s'échauffe et fume. J'ai vu le thermomètre, que j'y plongeais, s'élever jusqu'à 55 degrés.

« Enfin, nous voici au sommet du volcan, dont la hauteur totale est de 1,207 mètres. Il est trois heures. Mon œil plonge dans le cratère. Quel imposant spectacle!

« Représentez-vous un large gouffre, profond de plus de cent pieds, irrégulièrement circulaire, d'où s'échappe un nuage de fumée suffocante et roussâtre. Enveloppé de ténèbres, il s'illumine par intervalle de jets de lumière, accompagnés d'explosions, qui sont immédiatement suivies d'une chute de pierres sur des surfaces retentissantes. On dirait souvent d'un bouquet d'artifices. Ainsi, au fond de l'abîme, l'éclair a brillé; une fusée s'élance, s'irradie à une certaine hauteur, retombe verticalement, et ruisselle en filons étincelants sur les facettes sonores d'une pyramide. La base de cette pyramide repose au milieu d'une nappe de feu semée de fissures en zigzag, qui reflètent inégalement la lueur de l'incendie. Cependant le sol que nous foulons est brûlant. Dans certains endroits, la chaleur est si forte qu'elle pénètre la chaussure, l'attaque, et oblige de changer de place fréquemment.

« Ce gouffre, ces vapeurs, l'horreur des ténèbres, ces conflagrations constituent un panorama dont aucune expression ne pourait traduire la terrible harmonie. Aussi le premier sentiment que j'éprouvai fut-il un sentiment de stupeur mêlée de crainte. J'osais à peine circuler autour du cratère; je sentais la poussière crépiter sous mes pas, et il me fallait prendre garde aux inégalités du terrain.

« Le jour paraît. Il éclaire peu à peu l'intérieur du volcan; les objets se dessinent; les scènes de la nuit s'expliquent et diminuent le prestige.

« Le cratère a la forme d'un immense entonnoir, dont l'orifice évasé couronne la crête de la montagne, et se continue insensiblement avec les parois de l'infundibulum. Ces parois aboutissent à une étroite enceinte, qu'elles circonscrivent. Au centre est la bouche du cratère. Celle-ci n'occupe pas la partie la plus déclive de l'excavation, mais au contraire le sommet tronqué d'un cône qui se dresse comme une île au milieu de la lave, et dont la formation est facile à comprendre.

« Supposons une surface plane percée d'un trou. Des pierres sortent de ce trou par jets alternatifs et retombent les unes dans le trou, les autres autour. Ces dernières, s'entassant graduellement, finissent par figurer un cône ou pyramide, dont le conduit central se continue avec le trou d'émission. Vous diriez presque d'un tuyau de cheminée. Telle est, sur une plus grande échelle, la manière dont se forme et s'accroît la pyramide du volcan.

« En effet, le sommet de cette pyramide vomit des matières incandescentes. Ces matières retombent les unes perpendiculairement dans la bouche du cratère, les autres sur son pourtour, d'autres enfin roulent jusqu'à la base ou bondissent, en se brisant, sur les arêtes de la pyramide. A mesure qu'elles se refroidissent, elles passent par diverses nuances de coloration, dont on n'apprécie bien la teinte que pendant la nuit.

« Ces éruptions se succèdent toutes les huit ou dix secondes. Elles sont précédées d'un murmure profond, et la bouche du volcan paraît embrasée. Puis on entend une explosion pareille à un coup de pistolet, à un coup de canon ou même au roulement de la foudre. C'est la lave qui jaillit. La hauteur du jet dépasse rarement trente ou quarante pieds. Court moment de silence; puis un pétillement sec, à grains nombreux et gros, indique que la lave retombe en pluie sur la pyramide.

« La quantité et le volume des matières lancées ainsi par chaque éruption sont très-variables. Tantôt il n'y a que quelques scories de la grosseur du poing; d'autres fois, des fragments de roches fondues en nombre considérable.

« Je ne suis encore qu'à la moitié de mes explorations. Il s'agit maintenant de descendre dans le cratère.

« Il n'y a pas de chemin tracé. Les parois du cratère me rappelaient assez ces grandes falaises qui bordent le rivage de certaines côtes, excepté qu'au lieu d'être taillées à pic, elles représentent un plan incliné dont la surface est inégalement onduleuse. La pente est trop rapide pour qu'on puisse suivre une ligne directe. Je marchais donc en biaisant, tantôt à droite, tantôt à gauche, revenant souvent sur mes pas, en un mot obéissant à tous les caprices du terrain. Le guide allait devant moi, sondant avec son bâton les endroits suspects. On ne peut pas se traîner sur les genoux, ni se cramponner avec les mains, car le sol n'est formé que de cendres et de roches brûlantes. Ces roches sont de nature sulfureuse. Elles offrent, suivant leur degré plus ou moins avancé de combustion, toutes les nuances possibles de couleur, depuis le jaune safrané jusqu'au jaune paille.

« On rencontre à chaque pas des fumaroles. Ce sont autant de bouches de vapeur dont les émanations, semblables à celles du soufre qui brûle, provoquent la toux et oppressent. La température de ces fumaroles est d'environ 60 degrés. Quand on plonge le thermomètre dans les points d'où la fumée s'échappe, le mercure monte rapidement jusqu'à 90 et 95 degrés. Il faut retirer l'instrument, de peur que le tube n'éclate.

« J'arrive ainsi non sans peine jusqu'au fond du cratère. Il est six heures. Nous avions mis près de quarante minutes à descendre.

« Pour bien comprendre l'endroit où je pose actuellement le pied, qu'on se figure un cirque, et au milieu de l'arène une pyramide. Il règne un espace libre entre la base de la pyramide et les premiers gradins du cirque. Or, c'est dans cet espace que me voici parvenu. La cheminée du cratère représente la pyramide de l'arène, et le pourtour des parois les gradins du cirque.

« La largeur de cet espace est d'environ trois mètres. Son plancher, qu'on me pardonne l'expression, est uni et légèrement granuleux comme l'asphalte d'un trottoir. Et, en effet, ce n'est autre chose qu'une couche de lave refroidie. Cette lave a la solidité de la dalle. Frappez-la avec le talon de la chaussure ou l'extrémité ferrée d'un bâton, vous ne réussirez pas à l'entamer.

« Peut-on circuler autour de la cheminée du cratère? Oui, mais seulement dans un tiers de sa circonférence, car dans les deux autres tiers la lave est en pleine ébullition.

« Maintenant que nous nous sommes occupés de ce qui est à nos pieds, levons les yeux vers la pyramide du cratère (1).

« Cette pyramide ressemble à un énorme tas de coke, seulement sa couleur est d'un gris plus foncé. Ce n'est pourtant pas tout à fait celle du charbon de terre, ni surtout son reflet luisant. Les détritus volcaniques qui la composent sont entassés grossièrement les uns au-dessus des autres, de manière à laisser des creux où l'air pénètre. C'est à cette disposition que la pyramide doit sa sonorité, alors que les matières lancées par le cratère pleuvent à sa surface.

« Ces matières arrivaient quelquefois en roulant jusqu'à nous. On les évite aisément; car, arrêtées en chemin à tout instant par leur viscosité, elles laissent derrière elles une traînée de feu qui en diminue et ralentit la masse. Jamais elles ne sont venues d'emblée de notre côté. Pour franchir d'un seul bond la pyramide, il eût fallu qu'elles décrivissent dans l'air une parabole, que leur projection verticale rendait impossible.

« La lave lancée par le volcan est plus liquide et a une température plus élevée que celle qui baigne la base de la pyramide. En voici la preuve.

« Je m'étais amusé à détacher du fond des crevasses des fragments de lave liquéfiée dans lesquels j'enfonçais avec mon bâton de petites pièces en argent. Je rapprochais ensuite l'orifice du trajet, de manière à n'y laisser qu'un simple pertuis. La lave, en se refroidissant, acquérait bientôt la dureté de la pierre. Quant à la pièce, elle restait emprisonnée sans pouvoir ressortir, puisque son diamètre se trouvait devenu plus large que celui du trou qui lui avait livré passage.

« Je veux répéter la même expérience sur un morceau de lave que venait de lancer le cratère. La pièce y pénètre par son propre poids, mais à l'instant même elle fond, brûle et disparaît. Il me fallut, pour prévenir la fusion du métal, laisser s'écouler près d'une demi-minute avant d'introduire d'autres pièces dans la lave.

« Ces deux laves, quand elles sont refroidies, ont la même teinte, la même consistance, le même poids. J'en ai rapporté plusieurs échantillons, que j'ai fait examiner par des personnes très-compétentes. On leur a trouvé une composition parfaitement identique. Elles sont en très-grande partie formées par du granit fondu, ce qui explique pourquoi leur pesanteur est si considérable.

« Chaque éruption du volcan faisait vibrer notre plancher de lave. Au moment des plus fortes détonations, je sentais des oscillations véritables. Ces phénomènes étaient produits par l'ébranlement de l'air et la conductibilité du sol.

« Il me sembla aussi plusieurs fois, même en l'absence de l'éruption, entendre une sorte de mugissement souterrain. Ayant recouvert de mon mouchoir un endroit refroidi de la lave, j'y appliquai l'oreille. D'abord, il me fut impossible de rien distinguer. J'étais comme assourdi par le frétillement des couches voisines en ébullition. Mais bientôt, concentrant

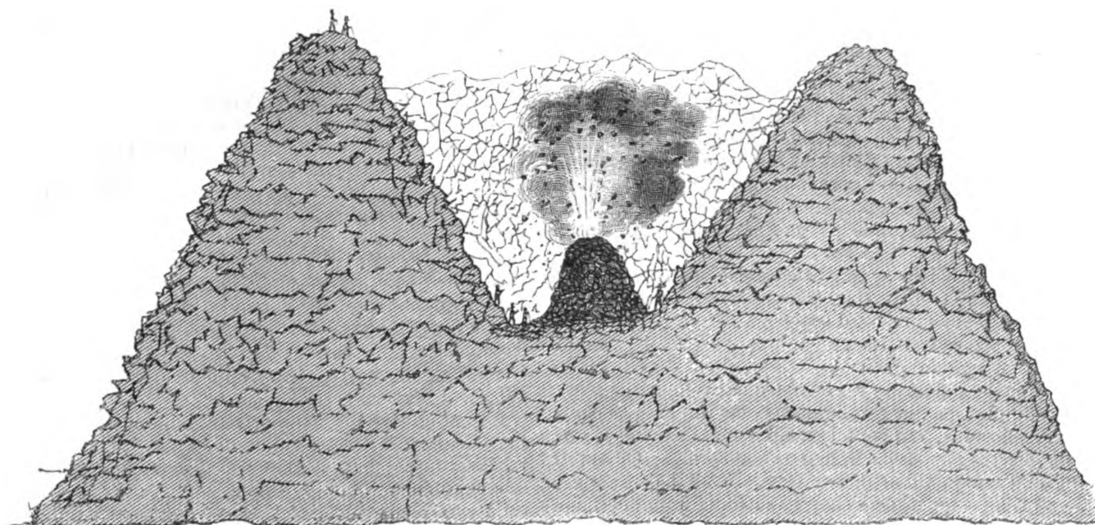
(1) L'an 79 de notre ère. Parti du cap Misène pour aller étudier de plus près le phénomène de l'éruption, Pline fut étouffé à Herculanum sous les cendres vomies par le volcan. (Voir l'admirable lettre de Pline le jeune à Tacite, dans laquelle il raconte la mort de son oncle, et les détails de la catastrophe.)

(1) Il y a quelques années, un Français gravit cette pyramide, et se précipita volontairement dans la bouche du cratère. Il fut rejeté quelques instants après entièrement calciné.



(Maison de l'Ermitage du Vésuve.)

toute mon attention, j'entendis par intervalle, dans la profondeur du volcan, une sorte de clapotement humide, de gargouillement tumultueux, qui indiquait des déplacements de gaz et de matières liquides. »



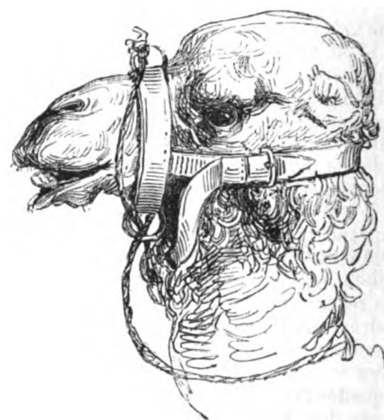
(Coupe du Cratère du Vésuve.)

Algérie. — Escadron de Dromadaires.

L'excessive mobilité des tribus arabes et la rapidité avec laquelle leurs cavaliers franchissent de grandes distances ont été jusqu'ici de sérieux obstacles à l'affermissement de notre domination en Algérie. Comment, en effet, triompher d'un ennemi presque insaisissable, et imposer une obéissance durable à des populations fugitives? Dès 1843, cependant, on avait eu recours, pour les atteindre, à un expédient couronné de succès. Un corps expéditionnaire fut organisé sous les ordres du colonel Jusuf, et composé de quelques escadrons de spahis avec environ deux mille fantassins montés sur des mulets. Ce corps se mit à la poursuite des tribus réfugiées dans le petit Désert, où elles se croyaient à l'abri de nos coups. Il ne tarda pas à les rejoindre, et les força à rentrer dans le Tell, pour y rester soumises à l'autorité de la France.

Dans le courant de la même année, un autre essai fut tenté afin de remplacer les mulets par des dromadaires. Un mulet, en effet, revient en Afrique à 830 fr.; il coûte 1 fr. 50 c. par jour de nourriture, et ne peut servir, terme moyen, que dix-huit mois; tandis qu'un dromadaire ne coûte que 200 fr., vit avec ce qu'il trouve, porte le triple du fardeau d'un mulet, peut servir vingt ans, parcourt de grands espaces, sans éprouver les besoins des autres bêtes de somme, et supporte pendant plusieurs jours les privations de boisson et d'aliments. Sous tous les rapports, l'usage du dromadaire est donc plus économique et plus avantageux que celui du mulet.

Il existe deux variétés de dromadaires: les uns, très-grands, très-gros, très-forts, à la marche pesante, sont destinés exclusivement au transport des marchandises; les autres, moins grands, de forme moins épaisse, sveltes et élancés, sont extrêmement agiles et servent spécialement de monture. Ils sont, à l'égard des premiers, comme des chevaux de selle auprès des chevaux de trait. Les dromadaires de la grosse espèce portent des poids énormes et jusqu'à cinq ou six cents kilogrammes. Comme ils sont très-hauts, ils sont dressés à s'accroupir pour recevoir les charges énormes que l'on met sur leur dos. Ce sont ceux que l'on a appelés avec raison les vaisseaux du désert, et qui le traversent avec les caravanes où on les compte souvent par centaines. Les seconds ne portent que les hommes; ils sont également dressés à s'accroupir sur les genoux, lorsqu'on veut les monter; le cavalier se place alors sur une espèce de bât creusé vers le milieu, et garni à chacun des arçons d'un morceau de bois arrondi, planté verticalement, qu'il saisit fortement avec les mains pour se tenir.



(Bride du Dromadaire.)

Les dromadaires ne sont pas conduits par le mors. Dans les villes, on leur passe aux narines, partie chez eux fort sensible, un anneau auquel on attache un bridon. Dans le désert, on se contente de les retenir par un licou, et on les frappe avec un kourbach (fouet) du côté où on veut les faire avancer. Leur plus grand mérite est d'avoir un trot allongé et doux. Leur allure pourtant, très-fatigante pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, produit sur le cavalier l'effet du roulis.

Déjà, dans la célèbre expédition d'Egypte, les dromadaires furent enrégimentés avec succès. Les Arabes bédouins inquiétaient les derrières de l'armée, venaient jusque dans les faubourgs du Caire commettre des vols et des assassinats, et parvenaient presque toujours, grâce à la vitesse supérieure de leurs chevaux, à échapper aux poursuites de la cavalerie française. Le général Bonaparte, voulant mettre un terme à ces incursions, ordonna, par un arrêté du 9 janvier 1799, la formation d'un régiment de dromadaires, composé de deux escadrons à quatre compagnies de soixante hommes. Chaque dromadaire portait des vivres et de l'eau pour cinq ou six jours; il était monté par deux hommes placés dos à dos et armés d'un fusil de dragon avec baïonnette et d'un sabre de hussard. Les officiers avaient des pistolets, et ils étaient munis de boussoles pour se diriger dans le désert. L'uniforme, dessiné par Kléber dans le goût oriental, était très-brillant. Lorsque, dans les engagements qui avaient lieu autour du Caire, une tribu arabe était parvenue à échapper à la cavalerie européenne, on dirigeait sur ses traces un détachement du corps des dromadaires, et il était rare qu'il ne parvînt pas à l'atteindre. Les chameaux fléchissant alors le genou, les cavaliers descendaient avec leurs armes, entravaient leurs montures, les pelotonnaient toutes ensemble, en laissant au milieu un espace vide pour placer quelques hommes chargés de les défendre; puis le reste, manœuvrant en dehors de ce groupe, engageait l'action avec les Arabes, déjà découragés par cette attaque inattendue, et ne tardait pas à les vaincre.



(Manœuvres de Dromadaires.)

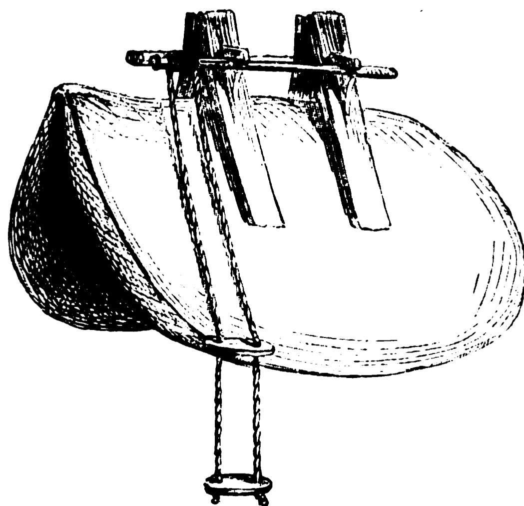
Au mois d'août 1843, M. le chef de bataillon Carbuccia, du 33e de ligne, a obtenu, sur sa demande, du gouverneur-

général, l'autorisation d'organiser à la Maison-Carrée un escadron de cent dromadaires, avec deux cents hommes d'élite du 33e de ligne et du 6e bataillon de chasseurs d'Orléans. Il y a ainsi deux hommes pour un dromadaire : un seul monte, un autre conduit; ils se relayent à chaque halte; tous deux peuvent monter au besoin. C'est sur l'arrière du bât que le cavalier est assis; le devant est occupé par les deux sacs des soldats, par deux outres contenant de quatre à cinq litres d'eau chaque, ainsi que par nn grand sac en toile renfermant pour un mois les vivres des deux soldats en biscuit, sel, sucre, café et riz.

Le bât se maintient au moyen d'une corde fortement sanglée. A l'extrémité d'une des traverses du bât, à laquelle s'attachent les bagages ci-dessus mentionnés, vient s'enrouler une double corde que traversent deux étriers en bois. Le cavalier est, de cette manière, libre de mettre ses pieds à la position qui lui convient le mieux, et de se servir des étriers pour monter et descendre.

Le licol est à la fois simple et ingénieux. Au moyen de deux anneaux fixés en dessus et en dessous du museau, on fait passer en sens contraire une double corde attachée à l'anneau supérieur. A l'aide de ces brides, on maîtrise le dromadaire le plus méchant et le plus rétif.

Le soldat monte habituellement sur le dromadaire en faisant agenouiller sa monture et en lui mettant le pied sur une des jambes de devant; pour descendre, il passe les deux jambes du même côté, et se laisse glisser au commandement de : *à terre!*



(Selle de Dromadaire.)

Le dimanche 28 janvier 1844, le maréchal gouverneur général passait en revue la gendarmerie, l'artillerie et le génie sur le champ de manœuvres de Mustapha, près d'Alger, quand tout à coup des cris sauvages se firent entendre. Aussitôt on vit déboucher par le chemin de la Maison-Carrée, en une masse noire et compacte, un groupe de cavaliers d'une espèce toute nouvelle, élevant dans les airs, du haut de leurs montures africaines, leurs fusils reluisant au soleil : c'était l'escadron de dromadaires. La première vue de cette cavalerie provoqua un mouvement d'hilarité, que le gouverneur général réprima en, s'écriant : « Ne riez pas; la chose est plus sérieuse que vous ne pensez. » En effet, l'escadron de dromadaires exécuta sur-le-champ diverses manœuvres avec une extrême précision, marchant tantôt en colonne, tantôt en bataille, se formant sur la droite, sur la gauche et en avant en bataille, tantôt au pas, tantôt au trot. Bientôt, à un commandement, les hommes sautèrent lestement à terre et se portèrent en avant, exécutant des feux de tirailleurs, tandis qu'un quart d'entre eux suivaient le mouvement offensif, chaque homme conduisant quatre dromadaires par les rênes.

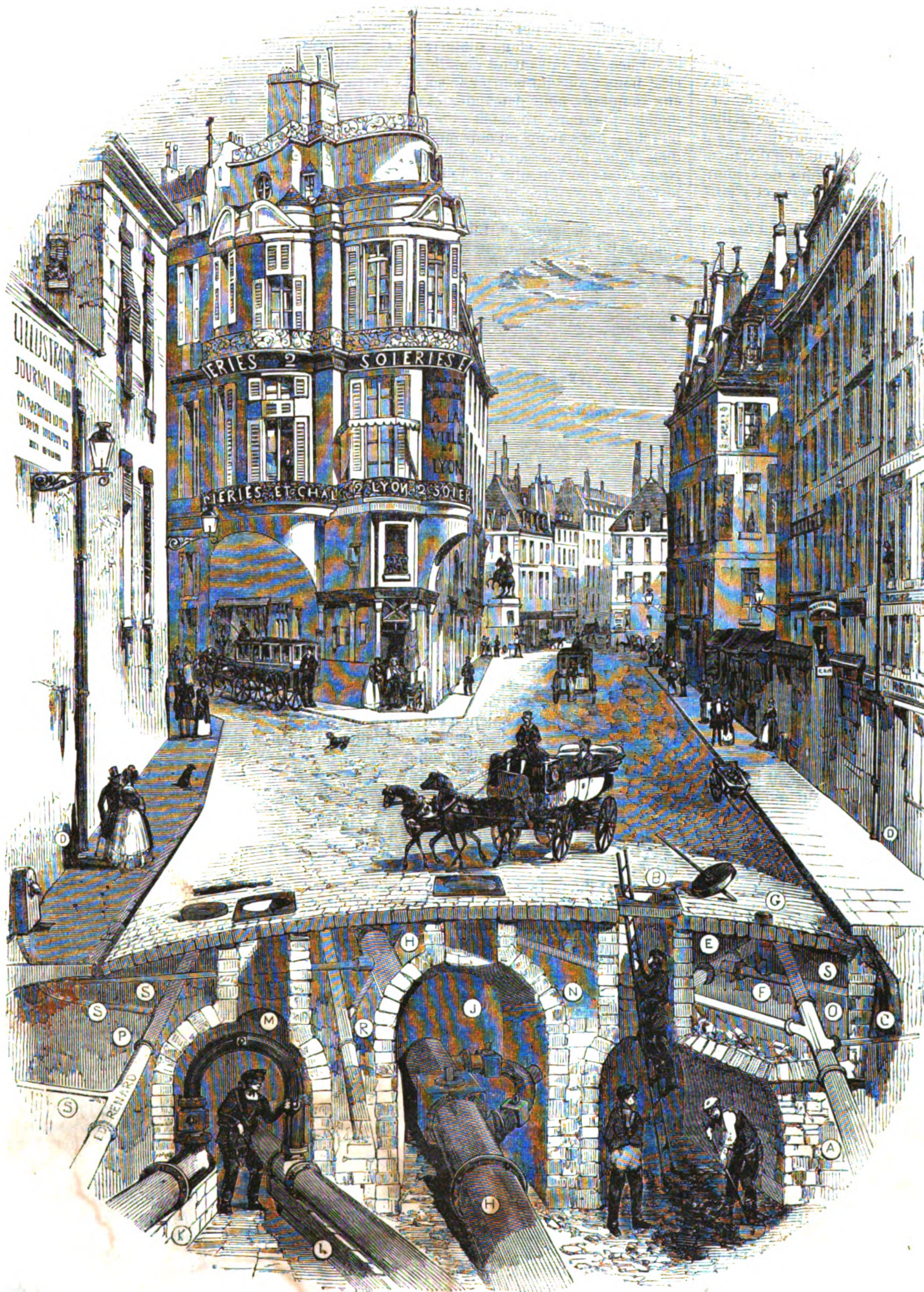
La promptitude de toutes ces évolutions, la facilité avec laquelle nos braves et intelligents fantassins ont appris à manier leurs dromadaires, ont vivement frappé toute l'assistance. Aux plaisanteries a succédé l'admiration, et chacun a compris tout l'avantage qu'il sera possible de retirer de cette institution. Grâce aux escadrons de dromadaires, aucune population arabe ne saurait plus désormais trouver dans l'émigration un asile où elles soient assurées d'échapper à l'atteinte de nos colonnes expéditionnaires.

Paris souterrain.

I.

Du temps de nos bons aïeux, lorsqu'on croyait encore aux esprits, — car nous sommes aujourd'hui trop raisonnables pour y croire, — on avait divisé notre monde en trois parties habitées par des êtres de nature diverse. L'air et les nuées étaient le domaine des sylphes, esprits légers, toujours beaux, toujours jeunes, nés pour la poésie et le plaisir, habitant des palais brillants formés de nuages dorés par le soleil, étincelants comme l'arc-en-ciel. — Au-dessous d'eux, à la surface de la terre, c'était la race humaine, notre domaine à nous, tel que nous l'habitons. — Et puis, au-dessous encore, dans les entrailles de la terre, se trouvait un troisième monde, celui des gnomes, esprits souterrains, relégués au dernier degré de l'univers. Ceux-ci, on le conçoit, étaient encore moins connus. Des hommes, doués de bons yeux, et surtout d'une bonne dose de crédulité, pouvaient bien avoir entrevu, par intervalles, dans les nuages, les palais fantastiques et les armées légères des sylphes rangées en bataille dans le ciel; de graves historiens en rapportent mille témoignages. Mais nul regard, si complaisant qu'il fût, ne pouvait percer jusqu'aux cavernes inaccessibles des gnomes. L'imagination, qui ne fait jamais défaut, y suppléait : tantôt, selon le caprice du rêveur, on peignait ces pauvres gnomes comme des démons malfaisants, difformes, rabougris, accaparant les trésors de la terre, et les enfouissant avec eux par une insatiable avarice; tantôt, au contraire, on trouve des palais d'or, de pierres précieuses, qui s'ouvrent dans des longues galeries souterraines à la lueur étincelante des escarboucles et des ruisseaux de phosphore; pays merveilleux où règnent des esprits irrésistibles, vifs et séduisants, mais capricieux et fugitifs comme ces feux errants qui scintillent dans l'obscurité des cavernes.

Sans doute nos lecteurs ne sont pas sans avoir entendu quelquefois, et même avec plaisir, ces récits fantastiques. Eh bien! sans rouvrir les vieux contes de la *Bibliothèque bleue*, ou les graves entretiens du comte de Gabalis sur les êtres élémentaires, nous allons faire aussi des histoires de l'autre monde. Nous allons décrire des régions souterraines; nous allons nous promener à vingt pieds, à cent pieds, à cent cinquante pieds sous terre, avec les habitants de ces domaines, dans le royaume des gnomes et des farfadets; tout cela, sans dire autre chose que ce qui est, que ce que nous avons vu et touché, — et sans sortir, qui plus est, de l'enceinte de Paris et de sa banlieue.



(Une rue souterraine de Paris.)

Nous allons conduire nos lecteurs dans le Paris souterrain. Nous leur ferons faire, j'en suis presque certain, d'inévitables découvertes dans ce monde nouveau et presque inconnu. Cela ne doit pas surprendre, car la superficie du pavé de Paris est souvent assez boueuse pour qu'on ne soit guère tenté de regarder dessous. Cependant, à chaque pas, de nombreux témoignages viennent révéler l'existence de cette seconde ville enfouie sous les pieds de la première. Chacun a sans doute remarqué ces épaisses et larges plaques de fonte ciselée, éparpillées çà et là au milieu des chaussées, tremblant et résonnant sous les roues des voitures : ce sont les portes et les fenêtres des rues souterraines. Il n'est personne qui n'ait rencontré, de temps en temps, un escadron de ces hommes armés d'échelles, de cordes, de râteaux, et chaussés de ces redoutables bottes qui broient le pavé; ou bien encore, ceux que l'on entend et que l'on voit le soir, courant sur les trottoirs, fouillant à l'angle des murs et des soupiraux, et faisant retentir par intervalles, d'un son strident et cadencé, la barre de fer poli dont ils sont armés? — Ce sont les habitants, ou les ambassadeurs de la ville invisible que vous foulez aux pieds.

On a décrit, on a peint souvent avec talent l'aspect de Paris *à vol d'oiseau*; nous allons faire le contraire, et donner l'aspect de Paris *à course de taupe*. Au lieu de nous élever, nous descendrons; au lieu de voir Paris au-dessus des toits, nous le verrons au-dessous des caves. Ce sera peut-être moins facile, moins lumineux; mais ce sera peut-être aussi intéressant, et sans doute ce sera plus neuf.

Avant de nous engager dans les détails de ce voyage, prenons d'abord une idée générale du pays; et, en voyageurs érudits, traçons-en la configuration générale, la disposition et les limites.

De même que ces villes édifiées au pied des volcans et construites sur d'autres villes enfouies qui leur servent de base,

le Paris souterrain compte plusieurs étages de régions souterraines, superposées les unes aux autres et descendant ainsi de degré en degré depuis la surface du pavé jusqu'à d'immenses profondeurs. Chaque étage caverneux, bien distinct de celui qui le précède et de celui qui s'enfonce au-dessous de lui, a sa physionomie particulière et ses habitants qui lui appartiennent. Aussi, pour procéder par ordre, nous commencerons notre voyage par la région la plus rapprochée de nous, pour descendre ensuite de plus en plus. — Et, placé d'abord en simple piéton sur le pavé de la rue, nous allons, tout à coup, changer de place, et, glissant plus bas, regarder dessous... — Voici le premier étage de Paris souterrain. — Que vous en semble?

Depuis quelque temps on a beaucoup parlé de travaux d'assainissement, de distribution d'eau, d'éclairage public; et on sait bien vaguement que toutes ces dispositions exigent des constructions souterraines. Mais, malgré tout ce qu'on peut avoir vu et entendu, sans doute on ne se figure pas ce dédale de cavernes obscures, ce tissu croisé et recroisé de tuyaux, de conduites enchevêtrées les unes dans les autres, et les unes sur les autres; il est facile de comprendre à cet aspect tout ce qu'exige de combinaisons et de travaux le placement, l'entretien et le renouvellement d'un semblable appareil.

Il faut penser qu'il existe sous le sol de Paris environ cent vingt kilomètres d'égouts, qui représentent par conséquent trente lieues de rues souterraines, et environ autant de lieues de conduites d'eau. Quant aux conduites de gaz, elles sont encore bien plus étendues. Nous ne comptons pas, en outre, tous les embranchements particuliers qui coupent les conduites maîtresses pour distribuer à droite et à gauche l'eau et le gaz dans les maisons ou sur la voie publique.

Nous avons cherché à présenter dans cet aspect du sol de la rue un aperçu des principales dispositions adoptées pour l'agencement et le service de ces conduites. En voici rapidement l'indication et l'explication.

A est la coupe d'un egout. Les balayeurs-égoutiers y descendent à l'aide d'une échelle par le tampon de regard B. — C est une bouche sous trottoir, qui absorbe les eaux du ruisseau; et D est un tuyau de chute, par lequel les eaux ménagères et pluviales de la maison voisine tombent directement dans l'égout. L'administration accorde en effet, aux propriétaires qui le demandent, l'autorisation de se débarrasser ainsi de leurs eaux, moyennant l'apposition de grilles convenablement établies, et certaines dispositions qu'exigent la prudence et la sûreté publique. — De distance en distance, des trappes de regard sont ouvertes sous la voûte de l'égout, afin de pouvoir en opérer la ventilation au besoin, et y faire parvenir les ouvriers.

E est la conduite d'eau qui dessert la rue à main droite; au point F elle porte une concession particulière servie au moyen d'une bouche à clef, dont la manœuvre peut avoir lieu à travers le madrier perforé G, à l'affleurement du pavé. Cette conduite d'embranchement E a sa prise d'eau sur la conduite maîtresse H, qui dessert la rue à main gauche et fournit la borne-fontaine I; comme elle est placée au niveau de l'égout, elle rencontre sur sa route les reins de la voûte, et la traverse sur une espèce de chevalet en fonte qui la soutient dans ce passage.

La prise d'eau d'embranchement a lieu dans le regard J par un double système, de manière à pouvoir arrêter l'eau de la maîtresse conduite en amont ou en aval sans arrêter le service de l'embranchement. Le regard en maçonnerie J est ainsi établi, afin que les agents des eaux de Paris puissent faire la manœuvre des robinets d'écoulement et d'arrêt.

Les conduites E et H ont été posées dans de simples tranchées, et ne sont à découvert que dans le regard. Il n'en est pas de même de celles qui sont figurées aux lettres K, L. Celles-ci sont posées sur encorbellement dans des galeries. Ce système, qui permet de s'assurer à chaque instant de l'état des conduites, et de les réparer sans intercepter la circulation et remuer le pavage, peut être adopté pour les conduites d'eau. Mais cette méthode ne pourrait être employée pour les tuyaux de gaz, à cause des dangers qui en résulteraient.

Notre gravure représente la mise en communication de deux conduites de diamètre différent par le tuyau circulaire M, garni de ses robinets d'écoulement et de vanne.

Nous n'entrerons pas dans les détails explicatifs sur la forme et la manœuvre de ces robinets; ils seraient longs et exigeraient des développements techniques qui n'intéresseraient qu'un petit nombre de nos lecteurs. Nous dirons seulement que cette mise en communication des tuyaux a lieu pour remédier aux irrégularités du service. On tient ainsi les conduites en charge l'une par l'autre, on supplée au besoin aux eaux de l'Ourcq, lorsqu'elles font défaut, par les eaux de la Seine, et réciproquement. Lors d'un accident, la seule manœuvre d'un robinet suffit pour procurer l'eau à tout un quartier, qui sans cela pourrait en rester privé fort longtemps.

Après les conduites d'eau viennent les conduites de gaz. Les tuyaux N, O, desservent la rue à droite, et les tuyaux P R la rue à gauche. Dans les rues dont la largeur est assez considérable, et qui surtout sont divisées dans le milieu par un égout, il est d'usage de placer une conduite de gaz de chaque côté, afin d'éviter les inconvénients qui résulteraient pour les branchements particuliers des deux côtés de la rue, s'il fallait à chaque fois traverser toute la largeur de la chaussée et la maçonnerie de l'égout. Notre gravure ne présente donc que les conduites nécessaires; les petits tuyaux S sont ceux qui desservent la borne-fontaine, l'éclairage public, et quelques concessions particulières d'eau, de gaz, etc.

Quelquefois le nombre de ces tuyaux est plus considérable. La grosseur en varie aussi beaucoup. Il y en a dont l'énorme diamètre est de 0,50 à 0,60 c. Ce sont de véritables tonneaux; la maîtresse conduite des eaux de Chaillot est de ce nombre. D'autres, au contraire, n'ont que 0,08 c. Les petits tuyaux en plomb sont aussi exigus qu'on le désire.

Les égouts varient également de largeur : ils sont de petite ou de grande section, pour se servir du terme administratif, selon l'importance et la longueur de leur parcours, selon le volume des eaux qu'ils sont appelés à recevoir. Les égouts-galeries sont ceux qui reçoivent en outre une conduite supportée par encorbellement.

Voilà donc l'aperçu rapide de ce que l'on trouve sous le pavé, de ce qui constitue le premier étage de Paris souterrain. Quant au peuple qui anime et gouverne cette cité suburbaine, sans doute il vaut mieux n'avoir pas de fréquents rapports avec ses râteaux mal odorants, ses lampes fumeuses et ses grosses bottes; mais cette existence d'un travail pénible et rebutant mérite bien aussi quelque intérêt. Passer les jours entiers dans ces étroites et humides cavernes, sans lumière, sans soleil, et sans autre air que les émanations fétides des immondices, gagner sa vie à remuer la fange produite par un million d'individus qui s'agitent sur leurs têtes, certes le salaire de ceux qui se dévouent à une semblable profession est rudement gagné. D'ailleurs cette existence, triste toujours, n'est souvent pas sans péril. Ces dédales obscurs ont vu de sanglantes catastrophes, de terribles agonies, et la funeste histoire de la galerie des Martyrs n'est pas la seule que les égouts de Paris aient à déplorer.

Pour achever cette rapide description du premier plan de la ville souterraine, nous devons dire qu'elle possède deux fleuves : l'un au nord, sur la rive droite; l'autre au sud, sur la rive gauche de la Seine. — Le premier, que l'on appelle l'aqueduc de ceinture, est une large galerie voûtée qui reçoit les eaux du canal à la Villette, et les mène jusqu'au faubourg du Roule. C'est une rivière claire, limpide et tranquille. — L'autre... hélas! elle fut jadis célèbre, et, non contente de traverser la grande cité aux rayons du soleil, elle la menaçait sans cesse de sa puissance et de ses colériques débordements. En 1579, la nuit du 1er avril, elle inonda Paris, et ses eaux montèrent jusqu'au deuxième étage des maisons. O gloire! ô vanité des puissances déchues! depuis, la Bièvre n'a menacé que d'empester, par l'infection de sa vase, les quartiers qu'elle inondait autrefois. On l'a emprisonnée, murée, voûtée... et elle n'est plus qu'un égout obscur!

Mais ce premier étage souterrain est bien près encore de la surface. En suivant les conduites, en traversant les galeries, nous avons pu heurter le sol des caves, et mettre la tête aux soupiraux pour demander et recevoir des nouvelles du monde supérieur. Toutefois, en descendant plus bas par intervalles, nous avons pu ouïr quelques bruits étranges, quelques signes précurseurs de demeures plus profondes encore. Nous avons pu voir que quelques-unes de ces trappes, mystérieuses ouvertures placées à la superficie du pavé comme les fenêtres de ces habitations obscures, ne s'étaient pas ouvertes à notre approche. Elles appartiennent à une autre cité enfouie. C'est de ce côté que nous allons diriger notre voyage.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Don Graviel l'Alferez.

FANTAISIE MARITIME.

(Suite. — Voir page 395.)

II.

La veille de Noël, tous les officiers de la frégate voulurent aller passer la nuit à terre, car, après la messe, le gouverneur devait donner à toutes les autorités civiles et militaires un réveillon suivi d'un grand bal, qui se prolongerait jusqu'au jour. Don Graviel et son ami Fernando se chargèrent seuls du service à bord de *la Santa-Fé*.

Vers minuit, toutes les cloches de la ville commencèrent à carillonner à qui mieux mieux; les rues, sillonnées par des milliers de torches, semblaient embrasées; l'obscurité n'en était que plus épaisse dans la baie de la Havane. Les trois chefs de complot se tenaient à l'arrière de la frégate.

« Les armes sont-elles dans la chaloupe? demanda don Graviel au contre-maître Brimbollio.

— Oui, capitaine.

— Eh bien! fais embarquer tous nos gens sans bruit; combien sont-ils en tout?

— Cinquante; je n'ai pas pu en prendre un de moins, tous des amis, des matelots achevés, des enragés premier choix.

— C'est dix de trop; mais allons toujours. »

Don Graviel avait eu soin d'expédier tous les canots en corvée pour la nuit entière; il ne restait plus que la chaloupe et une légère yole réservées aux déserteurs. Fernando et quarante marins, armés jusqu'aux dents, partirent avec la première; elle déborda mystérieusement, longea les quais non sans motif, et se perdit ensuite au milieu des bâtiments de commerce. La yole fut montée par don Graviel, maître Brimbollio et les dix plus robustes matelots. Un poignard en ceinture, un pistolet caché sous leurs vêtements, des biscaïens estropés au bout de longs bâtons, en manière de fléaux, tel était l'équipement de la bande d'élite. Ils abandonnèrent la frégate à la garde de Dieu et sans canots. Puis ils nagèrent droit au rivage, où l'on accosta dans un étroit canal situé entre deux hautes maisons. La petite embarcation, cachée par l'obscurité la plus profonde, touchait cependant le bord; deux hommes y restèrent; en cas de malheur, ils avaient ordre de s'enfuir, et de prévenir au plus vite leurs camarades de la chaloupe.

« Eh bien! Brimbollio, le dé est en l'air, disait l'enseigne.

— La peste étouffe les filles! répondit le maître; cette terre me brûle les pieds! »

L'église n'était pas éloignée; les marins y pénétrèrent à la suite de don Graviel, travesti en matelot; ils se confondirent dans la foule sans perdre leur officier de vue.

Du côté des femmes, dona Juana occupait la place d'honneur. Dans le chœur étaient groupés don Antonio Barzon, ses aides de camp, le commandant de *la Santa-Fé*, les officiers de la rade, ceux de la garnison, l'intendant colonial et tous les dignitaires de la cité.

« Par quelle porte sortira-t-elle? » se demandait don Graviel avec anxiété, tandis que maître Brimbollio continuait à maugréer tout bas contre les filles et les amoureux.

Dona Juana priait dévotement; et, certes, les gais propos du dernier bal étaient loin de sa mémoire. Si elle eut une distraction, ce fut quand elle remarqua, bien malgré elle, que don Graviel n'était pas venu à la messe avec son commandant; elle en conclut qu'il était de service à bord. La fête de la *Media-noche* devait suivre l'office; elle regretta peut-être l'absence du téméraire alferez; mais, hâtons-nous d'ajouter que ces pensées mondaines n'effleurèrent qu'à peine l'esprit de la jeune fille; encore se les reprocha-t-elle sévèrement en faisant son examen de conscience.

Enfin, la foule s'écoula lentement; don Antonio Barzon sortit du chœur, s'avança vers sa fille, lui offrit le bras et se dirigea vers la porte latérale. Un carrosse attendait dehors. Les officiers se pressaient en foule à la suite du gouverneur; l'issue allait être obstruée. Don Graviel fit un signe, s'ouvrit passage de vive force à travers les autorités galonnées, et fut imité par ses compagnons. Une certaine confusion s'ensuivit. Les dignitaires coloniaux s'indignaient de l'insolence des rustres qui les coudoyaient, mais les rustres gagnaient du terrain.

Déjà le marquis de las Ermaduras présentait la main à sa fille pour la faire monter en voiture, quand le bouillant alferez le poussa rudement en arrière, enleva Juana à bras le corps, et se prit à courir en criant : « Noël! » C'était le mot de ralliement.

« Au secours! aux armes! soldats et citoyens, à moi! » hurlait avec fureur don Antonio Barzon. Les officiers tirèrent leurs épées, la garde du gouverneur croisa la baïonnette.

« Noël! Noël! en avant les biscaïens! » répondirent les matelots.

Brimbollio et ses huit camarades couvraient la retraite de l'enseigne, le terrible moulinet de leurs fléaux enferrés tenait en respect la multitude effrayée. Dona Juana, éperdue, se débattait inutilement entre les bras de son ravisseur, qui la déposa bientôt dans la yole, s'y jeta ainsi que ses gens, et poussa au large.

Tout cela dura moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Mille clameurs partaient du rivage, où régnait un désordre inexprimable. Cent torches éclairèrent bientôt l'étroite ruelle par laquelle les marins s'étaient enfuis; les soldats avaient chargé leurs armes, mais comment tirer? on aurait pu blesser la fille du gouverneur. La yole d'ailleurs filait plus vite qu'un trait, elle ne tarda pas à s'effacer dans l'ombre.

« Des canots! des canots! mort de ma vie! ou je vous fais tous pendre à l'instant! Des canots! sang et tonnerre! » répétait d'une voix étourdissante l'illustrissime don Antonio Barzon.

Les officiers de marine, ceux de *la Santa-Fé* entre autres, parcouraient les quais en cherchant des canots partout; mais la chaloupe, en passant, avait entraîné les uns, engravé les autres, jeté les avirons à la mer, démonté les gouvernails; et grâce aux précautions de don Graviel, la frégate, à qui l'on fit en vain des signaux de nuit, ne put expédier le moindre batelet à terre.

Pendant que le gouverneur et tous les siens se trouvaient ainsi cloués au rivage, la yole rejoignait la chaloupe entre deux pontons abandonnés, lieu convenu du rendez-vous.

On doit rendre cette justice à l'entreprenant alferez, que son plan était habilement combiné. L'amour, par exception à l'adage du fabuliste, n'a point exclu toute prudence, bien que maître Brimbollio, qui murmure, soit loin de partager notre opinion.

Dona Juana, effrayée, n'avait pas encore reconnu son audacieux adorateur, qui crut devoir laisser au contre-maître le soin de la réduire au silence. La mantille de soie de la jeune fille fut galamment convertie en bâillon : un petit mal pour un grand bien; don Graviel avait permis cette violence assez peu chevaleresque. Du reste, il gouvernait et n'ouvrit la bouche que quand il s'agit de donner le mot de passe à son complice Fernando, et même eut-il la précaution de contrefaire sa voix. Puis les deux embarcations voguèrent de conserve; les aventuriers visitèrent leurs amorces de pistolet, et l'on se dirigea, toujours à la muette, vers *le Caprichoso* dont on connaît suffisamment la physionomie extérieure, mais sur lequel de nouveaux détails deviennent nécessaires.

Le Caprichoso n'était pas navire de guerre; seulement, il portait sur pivot une longue pièce de 24 en bronze; par son travers grimaçaient dans la ligne rouge une dizaine de canons en fonte d'un moindre calibre; de distance en distance, à l'arrière, à l'avant, jusque dans la hune, s'épanouissaient, comme les fleurs dorées d'un parterre, bon nombre d'espingoles et de périers de deux à six livres de balles. Le tout était merveilleusement fourbi et reluisait de la façon la plus appétissante.

Le Caprichoso n'était pas non plus un navire marchand; seulement, il était en rapports suivis avec les gros négociants de la Havane; on l'avait vu livrer commercialement de superbes cargaisons de nègres qui, disait-on, n'avaient pas dû lui coûter cher. On assurait que son excellence don Antonio Barzon s'intéressait paternellement aux opérations de cet estimable spéculateur dont quarante gaillards de mauvaise mine composaient l'équipage. Un certain Bertuzzi, assez mal famé dans la colonie, quoique fort bien reçu chez le gouverneur, le commandait.

« Ho! de la chaloupe! » héla d'une voix éclatante un homme qui se dressa sur le couronnement; et pourquoi ne dirions-nous pas tout de suite que cet homme était simplement le capitaine Bertuzzi?

« Ronde d'officier! » répondit militairement Fernando en longeant le brick-goëlette illuminé de bout en bout, car les négriers aussi faisaient réveillon. Ils buvaient, dansaient, hurlaient et riaient aux éclats. Le tafia coulait à flots, et le poëte de la bande, — où n'y a-t-il point un poëte? — improvisait une chanson de circonstance sur la capture de quelques traitants dont on avait, le mois dernier, pris les noirs et brûlé les navires.

A la réponse rassurante du garde-marine, le capitaine Bertuzzi se recoucha nonchalamment à plat-pont. Tout en fumant le cigare, il attendait, le digne homme, que ses lurons en fussent aux coups de couteau pour mettre le holà et les envoyer dans leurs hamacs. Mais, il n'avait pas eu le temps de humer trois bouffées, que son bord fut tout à coup envahi par les cinquante déserteurs de *la Santa-Fé*, et que lui personnellement se trouvait aux prises avec quatre vigoureux matelots dont le flegmatique Fernando dirigeait les mouvements.

« Capitaine Bertuzzi, pas de colère, je vous en prie, disait posément le garde-marine; voyez ce pistolet, si vous faites le méchant, il vous cassera la tête. »

Pris au piége où tant de fois il avait fait tomber ses confrères, le négrier-pirate fut artistement garrotté, bâillonné et déposé dans la chaloupe. Inutile d'ajouter que les marins de la frégate n'avaient pas laissé à ceux du brick le temps de courir aux armes. Leurs arguments, aussi simples que celui de Fernando, eurent un égal succès. Sur ces entrefaites, par les soins de don Graviel, dona Juana, qui maintenant pleurait à chaudes larmes, avait été enfermée dans la cabine du capitaine; enfin, lorsqu'une bonne moitié des négriers eurent été rangés, pieds et poings liés, à côté du capitaine Bertuzzi, l'enseigne, dépouillant sa cape de matelot, fit briller son uniforme et s'adressa aux autres en ces termes :

« Gens du *Caprichoso*, nous sommes les plus forts et les plus nombreux : le premier de vous qui témoignera le moindre mécontentement sera jeté à la mer avec un boulet aux pieds. Soyez donc sages et mignons comme des brebis. Secondement, si l'un de vous s'avise de toucher une arme sans ma permission, il aura le droit d'être immédiatement hissé au bout de la grand'vergue. D'ailleurs, vous faisiez la course avec Bertuzzi, vous la ferez avec moi, voilà toute la différence. *Range à larguer les voiles!*

— Bien parlé! » dit maître Brimbollio en disposant son monde pour l'appareillage.

La chaloupe, pleine des hommes dont les capteurs avaient jugé prudent de se débarrasser, fut abandonnée en dérive, sans avirons. On leva l'ancre, on établit les voiles, et à l'aide d'une légère brise on navigua sur l'entrée du port.

Durant ces diverses opérations, l'alarme allait croissant dans la ville, l'on y battait la générale, la garnison prenait les armes, le gouverneur avait enfin des canots à ses ordres, les officiers de terre et de mer se multipliaient, les forts se mettaient sur la défensive, des coups de canon de signaux retentissaient sur l'une et l'autre rive du port.

« Maudite donzelle! murmurait maître Brimbollio. Sans elle pourtant personne ne se douterait de rien, nous filerions notre petit nœud au large, et, au point du jour, on pourrait nous courir après.

— Ne me parlez pas des femmes! » répétait dogmatiquement Fernando Riballosa.

Don Graviel était trop occupé de la manœuvre pour descendre dans la cabine où l'infortunée Juanita ne cessait de se lamenter, toujours sans rien comprendre de ce qui lui arrivait. L'entrevue promettait d'être délicate; elle exigeait du calme, du sang-froid, du temps surtout. D'un autre côté, la brise de terre mollissait. Le canon de la frégate se fit entendre à son tour, preuve certaine que le commandant de *la Santa-Fé* était enfin parvenu à rejoindre son bord. La position devenait critique.

« Il serait dommage de manquer l'affaire après avoir si bien commencé, murmura l'enseigne.

— D'autant plus que nous serions inévitablement mis au croc, répondit maître Brimbollio.

— Comme des goujons au bout d'une ligne, ajouta le garde-marine.

— Armez les avirons de galère, mes petits cœurs! commanda don Graviel, et si vous tenez à votre peau, nagez, ventre bleu! nagez, les caïmans, enlevez-moi ça comme des tigres! »

Le brick-goëlette ne tarda pas à glisser sur la mer unie, à l'aide de ses longues rames.

Fernando, sans perdre de temps, faisait charger à double projectile, boulet et mitraille, toutes les pièces d'artillerie du *Caprichoso*. Les négriers, voyant qu'on ne leur faisait aucun mal, se prêtèrent à tout de fort bonne grâce.

Cependant les embrasures du fort du Morro, sous lequel il faut nécessairement passer pour sortir, s'illuminaient peu à peu. On voyait les canonniers apprêter leurs pièces; les murailles du fort de la Punta, qui défend également l'entrée du port, se garnissaient aussi de soldats. La frégate *la Santa-Fé* sembla faire des mouvements; les déserteurs crurent reconnaître le son de ses trompettes appelant l'équipage aux postes de combat; bientôt après elle largua ses voiles. Tous les bâtiments légers de la station, canonnières, goëlettes, pataches, tartanes, se mettaient en route. Les commandements marins résonnaient d'un bout à l'autre du port, et, chose plus douloureuse encore, le bruit cadencé des avirons de la flottille de chasse devenait plus distinct de minute en minute. On avait, à bâbord, le fort du Morro; à tribord, devant et derrière, des ennemis flottants.

« Oh! les femmes, les filles, les mantilles, les basquines et les jupons de malheur! je les voudrais à tous les cinq cent mille diables. Race de femelles damnées! perdition des hommes! engeance maudite! » répétait à chaque coup de rame maître Brimbollio, qui donnait l'exemple de nager vigoureusement. Il mêlait à ses malédictions des encouragements non moins énergiques. « Nagez donc, les agneaux! disait-il; souquez! hardi! ferme, mille millions de tonnerres! ne dormons pas. Voilà une satanée canonnière qui veut nous couper la route! »

Fernando, sa longue-vue de nuit en main, examinait la baie, et toussait à intervalles égaux; c'était sa méthode pour témoigner de l'inquiétude. Le grave garde-marine s'était spécialement chargé de la pièce à pivot, qu'il pointait sur la canonnière la plus rapprochée.

Quant à don Graviel, il commençait à craindre de perdre la partie.

G. de La Landelle.

(La suite à un prochain numéro.)

Courrier de Paris.

La semaine n'a produit que des œuvres dramatiques médiocrement récréatives, et qui méritent à peine une rapide mention; *le Vieux Consul* aurait mieux fait, par exemple, d'attendre le carême; il est d'un intérêt assez maigre pour qu'on regrette qu'il n'ait point patienté jusqu'à cette époque si conforme à son tempérament. Ce vieux consul n'est rien moins que Marius le proscripteur; or, je vous demande si les proscriptions conviennent à la saison des bals masqués; quelques beaux vers, une ou deux scènes énergiques, ont pu difficilement préserver Marius du péril résultant de son apparition en plein carnaval; il a eu affaire à un parterre d'étudiants encore tout émus du galop de la veille et qui riaient aux éclats et jouaient, peu s'en faut, des scènes de débardeurs aux moments les plus pathétiques; pour rien au monde, nos étourdis ne voulaient de tragédie ce jour-là. Le mercredi des cendres, le *Marius* de M. Ponroy aurait peut-être monté aux nues! Il n'y a rien de tel que de choisir son temps : arriver à propos est un grand art.

Vous parlerai-je des vaudevilles venus au monde à la même époque, pauvres créatures chétives, qui n'ont ni jeunesse ni gaieté et sont peut-être déjà mortes, pour la plupart, au moment où je parle : *les Oppressions de Voyage* enterrées en une soirée, sous les sifflets; *les Comédiens ambulants* reproduisant pour la centième fois, sans beaucoup d'adresse ni d'esprit, le roman comique de Scarron; *le Nouveau Rodolphe*, parodie des *Mystères de Paris*, que le parterre a sifflé sans mystère? Non, vraiment, je n'abuserai ni de mon temps ni du vôtre pour vous entretenir de ces fadaises; un seul vaudeville a survécu à cette mortalité universelle : c'est *le Major Cravachon*. Ce brave major ne manque ni de franchise ni de gaieté, il a servi sous Napoléon; on s'en aperçoit à son ton vainqueur et à ses redoutables moustaches; et, bien qu'il ait déposé son glaive, Cravachon n'en a pas moins l'humeur terriblement belliqueuse; si vous n'avez pas pourfendu au moins trois ou quatre chrétiens, vous n'êtes pas son homme; imaginez, d'après cet échantillon, ce que Cravachon exigerait de celui qui s'aviserait d'aspirer à l'honneur d'être son gendre; à moins d'être un foudre de guerre, ne vous y frottez pas; or, les Césars et les Cravachons sont rares, et notre vaillant major en est réduit à éconduire, l'un après l'autre, une quantité de soupirants qui prétendent à la main de sa fille. Quoi donc? faudra-t-il que la pauvre petite sèche et dessèche dans les ennuis du célibat? Ne trouverons-nous pas, à la fin, un fier-à-bras pour conclure ses noces? Cravachon commence à désespérer; le monde n'est plus rempli que de lièvres, pense-t-il; enfin, un lion lui arrive; celui-là a le poignet fort, le cœur vaillant, le jarret intrépide; il donne à Cravachon un grand coup d'épée pour premier certificat. Cravachon ne se sent pas d'aise, lui tend les bras, le caresse, l'embrasse et lui dit : « Touchez là, vous avez ma fille! » — Cette recette pour le mariage n'est pas encore très-répandue, et fort peu de beaux-pères s'accommoderaient de recevoir le coup d'épée reçu par Cravachon, au risque de rester comme lui six mois au lit à se faire panser; mais ne sommes-nous pas dans un siècle original? Patience donc! le goût en viendra peut-être, et ces demoiselles ne se marieront plus autrement. — Les auteurs de cette petite pièce comique sont MM. Lefranc et Labiche.

La semaine du moins a été particulièrement remarquable par l'apparition d'un important personnage; pendant deux jours il a visité les quartiers les plus fréquentés et les rues les plus fameuses, excitant partout une curiosité immense, et recevant des honneurs magnifiques : des hérauts d'armes, des gardes à pied, des cavaliers le casque en tête, lui servaient de cortége, au roulement du tambour, au bruit d'une musique militaire; son état-major se composait de Grecs, de Romains, de chevaliers armés de pied en cap, de gentilshommes ressuscités de la cour de Louis XIII et de Louis XIV. C'est peu encore : les dieux et demi-dieux s'étaient mis à sa suite; Hercule, Hébé, Vénus, Mars, Cupidon, Bacchus, Junon, Minerve, Apollon, Jupiter lui-même, le terrible Jupiter, lui faisaient escorte; et le vieux Saturne n'avait pas dédaigné de monter sur un char et d'en tenir les rênes.

Un autre aurait pu tirer vanité de ces honneurs inouïs, et attendre que les gens qui désiraient le visiter et le voir fissent auprès de lui les premières démonstrations; mais le personnage en question a montré qu'il n'était ni difficile ni exigeant sur l'affaire de l'étiquette; il a tranché la difficulté en faisant, de sa propre personne, des visites empressées aux notables habitants de la ville. C'est ainsi qu'il est allé saluer successivement M. le ministre des finances, M. Sauzet, président de la Chambre des Députés, M. le maréchal Soult, M. l'ambassadeur d'Autriche, M. le président de la Chambre des Pairs, M. Cunin-Gridaine et M. Duchâtel; mais son hommage le plus solennel a été pour le château des Tuileries; c'est là qu'il s'est efforcé surtout d'être agréable et de réussir.

De quoi s'agit-il? dites-vous. — Mais d'un personnage de poids, du poids de 1,570 kilogrammes. — Vous l'appelez? — Le bœuf gras, roi du carnaval; son règne a duré trois jours : commencé et inauguré dimanche à dix heures du matin, il s'achevait mardi soir aux abattoirs Montmartre. Les courtisans et les grands-officiers de carnaval, qui l'avaient servi et flatté pendant sa puissance, l'ont mangé en beefteack après sa chute; ô fragilité des grosseurs humaines!

Le bœuf gras mort, tout est dit, le carnaval est enterré. Un soleil charmant, un ciel d'azur, ont éclairé son dernier jour; il est impossible de finir plus gaiement, et surtout d'avoir pour cortége, et pour témoins de sa journée suprême, des amis plus nombreux et plus empressés. — Dès midi, une moitié de Paris s'était mise à ses fenêtres pour voir passer le carnaval; l'autre moitié se répandait dans les rues; de la Madeleine à la Bastille, le boulevard était couvert d'une population immense, qui s'agitait tumultueusement et se pressait sur les dalles des contre-allées, tandis qu'une double haie de voitures occupait les bas-côtés, s'allongeant à perte de vue; c'était l'image de l'égalité parfaite; l'équipage armoirié était rangé sur la même ligne que le fiacre plébéien; l'élégante calèche et l'humble vinaigrette marchaient du même pas monotone et lent; quant au carnaval, il était difficile de l'apercevoir. Les curieux ne manquaient pas; ils arrivaient par milliers, à pied, à cheval, en voiture, pour assister aux exercices du dieu burlesque; mais le dieu daignait à peine se manifester çà et là, sous la forme de quelques débardeurs crottés, trottant pédestrement à travers la foule, qui les saluait de ses huées; et à peine deux ou trois calèches chargées de masques venaient-elles, de loin en loin, témoigner qu'en effet Paris était en plein mardi-gras.

Le carnaval est encore une de ces vieilles institutions que le temps a modifiées, sinon complètement détruites; autrefois, messire carnaval s'éveillait dès le matin, s'affublait de son costume bigarré, couvrait son visage du masque joyeux ou grotesque, et s'en allait par toute la ville agitant ses grelots et amusant les passants, les scandalisant quelquefois de ses lazzi et de ses propos effrontés; le carnaval agissait en plein jour et à la face de tout le monde; ses desservants innombrables, répandus de tous côtés, transformaient Paris, pendant deux ou trois journées, en un immense magasin de masques en plein vent.

Le carnaval d'aujourd'hui a d'autres fantaisies et d'autres habitudes; il trônait autrefois dans la rue; il envahissait les carrefours, les boulevards, les places publiques; on le rencontrait à chaque pas; c'était lui, toujours lui; il était maître de la cité et de ses faubourgs. Maintenant la lumière lui déplait; la vie publique n'est plus son affaire; d'année en année il s'est retiré de la rue, et on peut prédire que dans peu de temps il en aura complètement disparu; il ne restera du carnaval en plein air que cette population ambulante et curieuse, — qui viendra encore le chercher à travers la ville, longtemps après qu'il n'y sera plus.

Il ne faut pas conclure de ce qui précède que le carnaval est défunt; il n'a jamais eu, au contraire, une vie plus agitée et plus furieuse; il ne s'est jamais livré à sa folle passion avec moins de modération et de retenue; mais, au lieu du jour, c'est la nuit qu'il recherche; le carnaval est devenu noctambule. Honnêtes curieux désappointés, qui avez passé toute votre journée à courir vainement après le carnaval en soufflant dans vos doigts, si le soir, minuit venu, vous étiez entrés dans la salle de l'Opéra-Comique ou de l'Opéra, si vous vous étiez glissés au Prado et dans tous les lieux nocturnes où le bal trouve asile, c'est pour le coup que le carnaval vous aurait apparu dans toute sa force et sa souveraineté. — Oui, le voilà! c'est bien le carnaval, on le reconnaît à ses cris, à son agitation, à ses traits convulsifs, à son effronterie, à sa fureur pour le plaisir; c'est lui qui a revêtu de ses oripeaux cette multitude diaprée; c'est lui qui la précipite dans cette joie violente, dans cette danse à tous crins, dans cette valse à tous bras! — Tout s'explique : le carnaval se cache et se repose pendant le jour, afin d'avoir assez de force pour soutenir le choc de ses nuits terribles. Il fait comme ces gastronomes et ces débauchés prudents qui se préparent, par un peu de diète et d'abstinence aux excès d'un énorme repas et d'une orgie.

Quant à sa mort et à sa sépulture, le carnaval n'a rien changé aux usages passés; c'est toujours le lendemain du mardi gras qu'il expire; c'est toujours à la Courtille que se célèbre la cérémonie funèbre, et que les adorateurs du carnaval viennent l'escorter en grande pompe et assister à son dernier soupir.

Le carnaval de 1844 a été inhumé avec un cérémonial inaccoutumé et une si grande affluence de fidèles que nous sommes obligés, en conscience, d'en faire part aux abonnés de *l'Illustration*, et de leur mettre sous les yeux les traits principaux de cette fin mémorable.

Il est six heures du matin; les reverbères mêlent au jour naissant leurs dernières lueurs blafardes. Cette rue qui s'allonge devant vous se nomme la rue du Faubourg-du-Temple. Il est aisé de la reconnaître à l'enseigne qui se fait voir à gauche avec ces mots : *Vendanges de Bourgogne*. — Les bals viennent de cesser; les danseurs, pâles, haletants, les yeux caves, harassés des joies de la nuit, se sont jetés pêle-mêle, ceux-ci dans le fiacre, ceux-là dans le cabriolet, d'autres dans la calèche béante; ils s'en vont tous à la Courtille user de leur dernière heure et saluer de leurs derniers cris d'amour le carnaval qui finit, à la barbe du mercredi des cendres. — Vous les voyez qui vont et viennent, montent et descendent; la rue est encombrée de voitures et de mascarades. En voici une qui s'arrête. Quels gestes! Quelles attitudes! D'où vient cette halte? Pourquoi cette pantomime énergique et cet air agressif? Eh! ne faut-il pas que ces vaillants masques se défendent? Se laisseront-ils impunément railler par cette commère à l'éloquence hasardée, qui leur montre le poing et leur lance à bout portant des fragments de dialogue qui n'ont rien d'attique? Ce n'est pas à cette heure, et dans la rue du Temple, qu'il faut compter sur des voix mélodieuses comme la voix de Cinti-

(Descente de la Courtille.)

Damoreau ou de Persiani; ce n'est pas à la descente de la Courtille qu'on enseigne les belles manières et la modestie; ce n'est pas entre débardeurs qu'on tient école de marivaudage. Cependant un sergent de ville, las de cette rude campagne du carnaval, s'endort à ce terrible vacarme, comme



(Un Sergent de Ville le mercredi des cendres.)

Tytire au doux murmure d'une source limpide. Mais que vois-je près de lui? Un enfant tout nu! c'est l'ami Carême, fils posthume du Carnaval.

Puisque Carême vient de naître, il est clair que Carnaval est trépassé. Le père n'a jamais pu vivre avec le fils. Et, en effet, Carnaval n'est plus, voici qu'on le fait porter en terre, non pas comme feu M. de Marlborough, « par quatre-z-officiers, » mais accompagné d'un cortége digne du défunt, et tout à fait de circonstance.

Le Mardi gras est couché sur le dos, comme il convient à un mort; on a eu soin de le revêtir de tous ses insignes, ordres de toute espèce et décorations. Tandis que le pauvre hère, tout à l'heure si tapageur et si bon vivant, garde cette position immobile, on voit à droite le Mercredi *descendre* de son échelle; Mercredi ne se décide pas à cet exercice sans quelque hésitation : il a peur du Mardi gras, tout mort qu'il paraît être; tels les héritiers du grand Alexandre ne pouvaient approcher de ses restes sans pâlir. Le Temps, qui n'entend pas raison sur cette question et veut que ses affaires marchent, le Temps pousse très-positivement Mercredi par derrière pour lui donner de l'audace et l'obliger à sauter le pas.

Mercredi mène à sa suite le cortége ordinaire et la cour de sa très-pâle et très-étique majesté Carême : poissons de mer et d'eau douce, œufs frais, panais, carottes, choux, salades, oignons, épinards, chicorées, toute l'insipide nation des légumes. Un peu plus loin, le dieu Mars survient absolument comme mars en carême.

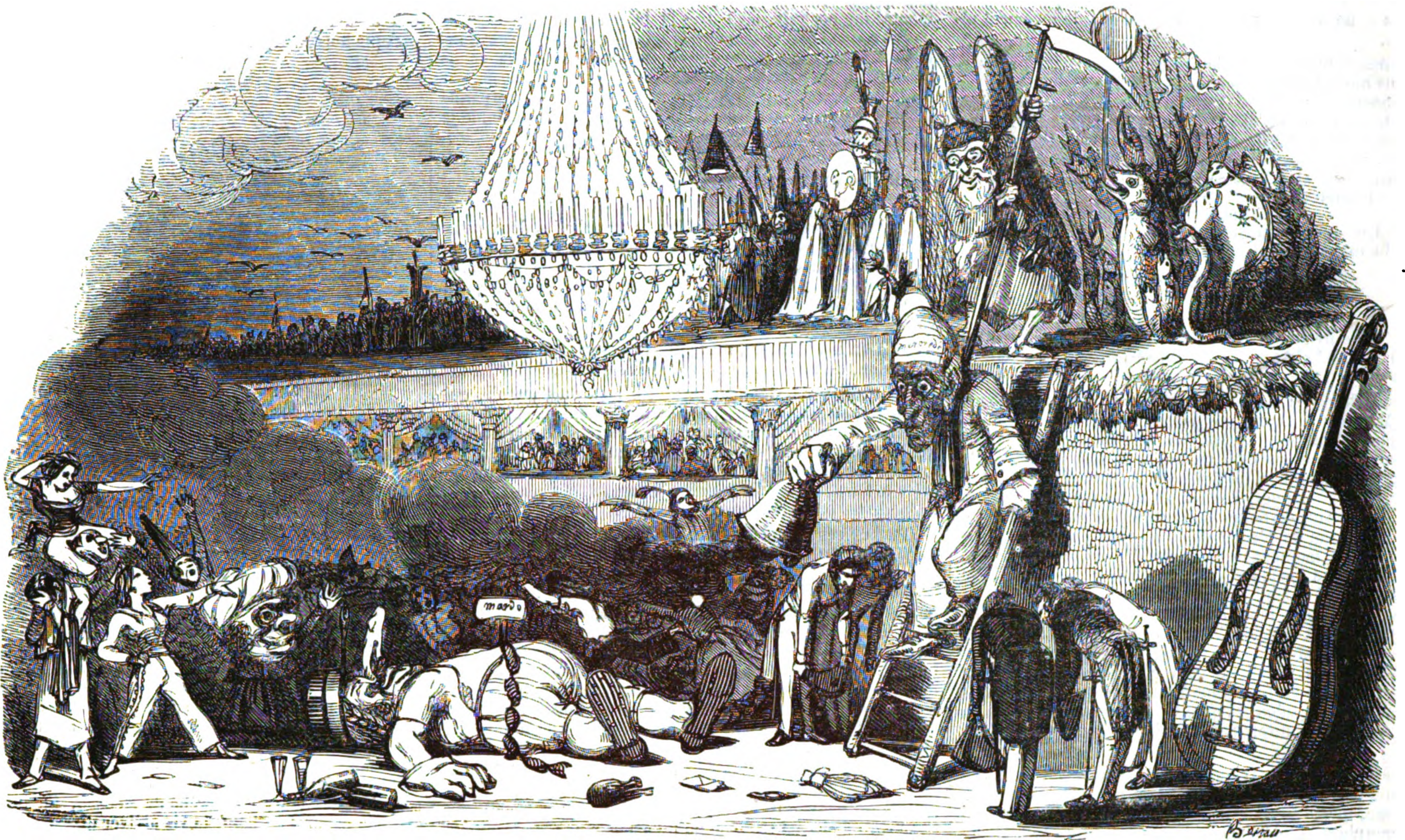
L'apparition du Mercredi des cendres et la mort du Mardi gras produisent des émotions diverses : chacun, selon ses intérêts, fête l'avénement de l'un ou regrette le trépas de l'autre. Les sergents de ville, ces martyrs du carnaval, saluent avec joie l'arrivée de Mercredi, comme le signal du repos et de la délivrance; cependant au son de la cloche que Mercredi fait résonner dans ses mains, les débardeurs, effrayés, sentant leur fin prochaine, se dispersent avec effroi; c'est pour eux le tintement du jugement dernier. Quelques intrépides s'efforcent de faire bonne contenance et de défendre pied à pied l'empire du Mardi gras; ils forment un bataillon sacré et luttent jusqu'à la dernière extrémité, menaçant Mercredi du geste et de la parole. Vain courage! héroïsme inutile! qui peut arrêter le Temps? Mardi n'est plus; Mercredi s'empare invariablement de son domaine et règne à sa place, en attendant que Jeudi le détrône à son tour, et ainsi de suite jusqu'à la fin du monde et des calendriers.

Ce personnage qui pleure à chaudes larmes sent bien que



(L'Ami Carême, fils posthume de Mardi Gras.)

le mal est irrémédiable : c'est un garçon de café-restaurant; il est plus particulièrement frappé que d'autres par la mort du Mardi gras. Que de petits soupers il y perd, et que de



(Enterrement du Carnaval.)

pourboires! aussi voyez ses yeux se fondre en eau; est-il une plus belle oraison funèbre? et que ce Mardi gras est heureux d'être si tendrement regretté! — *De profundis!* de la part du petit Carême, fils de Mardi gras, qu'on élève secrètement au champagne-Darbo pour le fortifier et en faire le Mardi gras de l'année 1845.

Adieu, cher lecteur, et au revoir; j'espère que tu vas passer ton carême honnêtement et que tu rachèteras tes péchés petits ou gros du carnaval dernier.

Théâtre royal de l'Opéra-Comique.

CAGLIOSTRO, OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES, PAROLES DE MM. SCRIBE ET DE SAINT-GEORGES, MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM.

On connaît l'histoire du grand Cagliostro, soi-disant fils d'un grand maître de Malte, élevé secrètement en Arabie par *le sage Althotas*, initié aux sciences occultes dans les pyramides d'Egypte, lequel prédisait l'avenir, guérissait toutes les maladies, prolongeait la vie indéfiniment et évoquait les morts. Le plus merveilleux n'est pas qu'un homme ait imaginé toutes ces absurdités, c'est qu'il soit parvenu à les faire croire, et cela à Paris, au dix-huitième siècle, vingt-cinq ans après la publication de l'Encyclopédie, huit ans après la mort de Voltaire, quatre ans avant la convocation des Etats-Généraux, qui furent l'Assemblée nationale. Et qui avait-il pour adeptes? des couturières, des blanchisseuses? Non pas, s'il vous plaît, mais de belles dames et de grands seigneurs, et à leur tête un archevêque, prince de l'Eglise, et longtemps ambassadeur du roi Très-Chrétien, le cardinal de Rohan!

Ce héros singulier vient d'avoir son tour auprès de la muse de M. Scribe, muse, comme on sait, d'humeur facile, et incapable de rebuter qui que ce soit.

M. Scribe a mis sur le théâtre le personnage, mais non son histoire, ou du moins aucun acte qui nous soit positivement connu. Mais si Cagliostro n'a pas fait ce que M. Scribe lui prête, du moins il a pu le faire. Que peut-on exiger de plus du drame en général et de l'opéra-comique en particulier?

Au moment où commence la pièce, toutes les imaginations sont frappées des prodiges accomplis par Cagliostro. Paris et Versailles ont à la fois les yeux sur lui, et les journaux sont pleins de récits merveilleux dont il est le héros.



(Opéra-Comique : *Cagliostro*, 3e acte, scène de magnétisme. — Madame Anna Thillon, Corilla ; madame Boulanger, la marquise ; madame Pottier, Cécilli ; M. Chollet, Cagliostro ; M. Henri, Caracoli ; M. Mocker, le chevalier.)

Parmi les personnes qui croient Cagliostro sur parole, il faut mettre en première ligne un prince bavarois tout récemment débarqué à Paris, et une certaine marquise de Volmérange, femme jadis à la mode, qui doit avoir été charmante du temps du cardinal de Fleury, et qui, j'en suis sûr, n'était pas encore trop mal en point sous le règne de madame la marquise de Pompadour. Elle a vu longtemps à ses pieds, — c'est elle qui le dit, — le roi Louis XV et toute sa cour; mais tout est bien changé depuis le nouveau règne. Ses beaux jours sont passés, ses honneurs sont détruits. Comment les faire renaître? comment remonter le cours des années? comment effacer les fâcheuses traces que cet insolent vieillard qu'on nomme le Temps a imprimées sur son visage? Assurément il faut toute la science et tout le pouvoir d'un Cagliostro pour cela.

Le Bavarois n'est guère moins embarrassé : il est amoureux, cet infortuné prince, amoureux d'une cantatrice appelée Corilla, artiste célèbre, qui, depuis trois ans, occupe tous les *dilettanti* et tous les badauds de l'Italie. Mais il a eu beau lui peindre sa passion dans les termes les plus pathétiques, et joindre à l'offre de sa fortune celle de sa main, il n'a pu rien

obtenir; Corilla lui rit au nez toutes les fois qu'il entame le chapitre de son amour. — C'est donc une étrange bégueule, dites-vous, que cette Corilla? — Point du tout, lecteur; attendez la fin de mon récit, et ne faites pas de jugement téméraire.

« Monsieur le comte, dit le prince au charlatan, ne pourriez-vous me donner quelque secret, quelque philtre pour me faire aimer d'une cruelle? » Cagliostro, qui a vu jouer *le Philtre* à l'Académie royale de Musique, et qui sait son Scribe par cœur, répond sans hésiter :

Dans notre état, nous en tenons beaucoup.
— Il serait vrai?
— Chaque jour j'en compose,
Car on en demande partout.
— Et vous en vendez?
— Oui.
— Et combien?
— Peu de chose,

« Dix mille livres le flacon, pour ne point vous faire marchander. — Ah! c'est pour rien, en vérité, et je vous devrai la vie. »

La consultation de la marquise est bien plus importante encore. « Monsieur le comte, ne pourriez-vous me rendre mes beaux jours d'autrefois, l'éclat dont brillaient jadis les roses qui s'épanouissaient sur mon visage, et le timbre argentin de ma voix, qui chevrote si misérablement aujourd'hui? — Oui, madame. — Oh! donnez, donnez, et toute ma fortune... — Doucement! Il faut du temps pour composer ce breuvage; il se fait avec le suc de plantes qu'on ne peut cueillir que sur les plus hautes montagnes du globe. Un de mes amis en a consommé, il y a quelques jours, le dernier flacon; il n'en a rien laissé... Ah! si fait! il en reste deux ou trois gouttes. — Oh! donnez-les-moi, monsieur le comte! — Hélas! madame la marquise, il y a à peine dix minutes de jeunesse au fond de cette petite bouteille. — Eh bien! ce seront dix minutes pendant lesquelles j'oublierai mon chagrin. — Au fait, dit tout bas Cagliostro en regardant autour de lui, il n'y a pas de glaces dans ce salon, et quant à ce miroir, je puis m'en défaire. » Il jette le miroir par la fenêtre, et donne le précieux flacon.

La marquise boit, puis cherche partout son miroir, mais en vain. Quel désespoir! Etre jeune, et ne pouvoir pas jouir de sa jeunesse, même par la vue! ne pouvoir pas s'assurer de sa métamorphose! L'idée ne lui vient pas, à cette pauvre marquise, qui n'a pas de glaces dans son salon, d'aller consulter au moins sa toilette dans sa chambre à coucher, ou de s'assurer avec ses deux mains si sa taille est redevenue fine et svelte comme autrefois; elle ne sait que crier à tue-tête : « Mon miroir! où est donc mon miroir? » Quand soudain le marquis de Caracoli se présente, s'incline devant elle, et dit d'un air étonné : « Quelle est donc cette jeune fille? » Ah! pauvre marquise! quelle vieille, ne fût-elle qu'une petite bourgeoise, ne se pâmerait d'aise en entendant faire une pareille question?

Ce Caracoli, vous l'avez deviné sans doute, clairvoyant lecteur, n'est autre qu'un adroit compère, introduit dans la maison par Cagliostro, pour l'aider à ses tours de passe-passe. Il a fort bien débuté, en tombant de voiture tout exprès pour se faire guérir des suites de ce terrible accident. « Ah! monsieur le comte, s'écrie la vieille, un flacon de votre eau de Jouvence, et je n'aurai rien à vous refuser. Vous n'aurez qu'à dire. — Madame, dit l'élève d'Althotas, vous savez que ce n'est jamais l'intérêt qui me guide. Il n'y a qu'une récompense à laquelle j'aspire : c'est la main de votre charmante nièce. »

La charmante nièce a un million de dot.

Malheureusement, elle est peu disposée à jouer ce rôle de lettre de change, car elle aime de tout son cœur son cousin le chevalier de Saint-Luc, qui le lui rend de son mieux. Mais Cagliostro a des moyens à lui pour vaincre toutes les difficultés, comme il a des remèdes pour guérir toutes les maladies.

Le compère Caracoli, très-subtil espion, je vous le jure, a surpris une conversation fort intéressante entre le chevalier et une jeune étrangère qui est venue lui rappeler d'anciennes amours et d'anciens serments. L'étrangère est justement cette Corilla dont je vous ai déjà parlé, et vous comprenez, maintenant, pourquoi le prince a toujours perdu auprès d'elle son temps et son... bavarois. Caracoli va chez elle, lui apprend la trahison du chevalier, et l'amène en secret dans un cabinet voisin du laboratoire de son maître. Là elle acquerra des preuves palpables de l'infidélité de son amant. Bientôt, en effet, le prince, la marquise, et sa nièce Cécile, arrivent dans ce laboratoire. Cagliostro débute par faire de l'or en leur présence. C'est une des merveilles dont ils sont le plus curieux. — « Je donnerais mille louis, dit la marquise, pour voir faire devant moi un grain d'or. » — A ce prix-là, on comprend que l'opération ne serait pas difficile; et, de fait, il n'en coûte pas tant à Cagliostro. Il lui suffit de glisser adroitement dans le creuset embrasé le lorgnon du compère Caracoli, lequel est cruellement mystifié par ce tour de physique amusante. Le pauvre homme tenait beaucoup à son lorgnon. Il faut vous dire que ce Caracoli, si spirituel et si fin au premier acte, n'est plus, au deuxième, qu'un sot et qu'un poltron. Si cette métamorphose était l'ouvrage de Cagliostro, ce serait la preuve la plus incontestable qu'il pût donner de son savoir-faire.

Le *grand œuvre* accompli, Cagliostro parle mariage, et la marquise se montre fort bien disposée en sa faveur, mais non le chevalier, et encore moins Cécile, qui déclare aimer passionnément son cousin. — « Bah! dit Cagliostro, vous ne l'aimerez pas longtemps; passez seulement cinq minutes toute seule dans ce cabinet. » Cécile y entre; elle y trouve Corilla, et reparaît bientôt pâle et agitée. — « Mon cousin, tout est fini entre nous!... Monsieur, voici ma main. »

Qui est étonné? Le chevalier; mais bientôt Corilla se montre, et tout s'explique. — « Oui, traître! oui, ingrat! c'est moi qui ai tout fait; je lui ai révélé notre amour; je lui ai montré ton portrait, tes lettres et le poignard que tu m'as donné pour te percer le cœur, si jamais ce cœur devenait infidèle... — Ma foi, répond tranquillement le chevalier, je vous avoue, ma bonne, que vous n'en trouverez jamais une meilleure occasion. Je ne vous aime plus du tout, parole d'honneur! mais, en revanche, j'aime ma cousine comme je ne vous ai jamais aimée. »

La déclaration est tout à fait galante!

Là-dessus vous croyez que Corilla arrache les deux yeux au butor, ou qu'au moins elle se trouve mal. Tant s'en faut! « A la bonne heure, monsieur. J'aime cette franchise; mon amour n'était qu'un pur enfantillage. N'en parlons plus. Pst!... le voilà parti, et je ne veux plus m'occuper que du vôtre. »

Voilà un bel exemple, madame, et je vous conseille, dans l'occasion, de ne pas manquer d'imiter Corilla.

A eux deux ils viennent bientôt à bout du Caracoli, qui craint la potence, et qui, pour se mettre en sûreté, vend, moyennant cinq cents louis, tous les secrets de son maître. Ces secrets sont écrits de la propre main du charlatan sur un gros cahier de papier. Ces habiles de comédie sont toujours prêts à faire, quand l'auteur en a besoin, les plus grosses maladresses et les plus insignes bévues.

Armé de ces terribles papiers, le chevalier aborde Cagliostro d'un air triomphant. « Vous allez écrire ici même, tout de suite, et sous ma dictée, votre renonciation à la main de Cécile. — Volontiers, » dit Cagliostro, et il écrit. Puis, s'interrompant d'un air indifférent et lui présentant sa tabatière : « En usez-vous? — Volontiers, » dit le chevalier, lequel devient à son tour un sot, pour ménager à M. de Saint-Georges une péripétie. Ce tabac, comme il devrait bien s'en douter, n'est pas du tabac, mais de la belladone. Il ne tarde pas à s'endormir, et Cagliostro reprend ses papiers. Puis il pousse un ressort, et le trop confiant chevalier descend par un trappe... où il vous plaira.

Voilà Cagliostro à Versailles, chez la marquise, où le mariage doit avoir lieu. Avant la noce, madame de Volmérange a promis aux conviés de les régaler d'une scène de magnétisme. Cagliostro a chargé Caracoli de lui amener une somnambule lucide, dont il a d'avance mis par écrit les réponses. Il vaudrait mieux sans doute qu'il fît ses affaires lui-même; mais les grands hommes sont toujours si occupés!

La harpe résonne; la porte retentit. Une femme voilée s'avance et s'assied sur le fauteuil préparé pour elle au milieu de la brillante assemblée. Cagliostro s'approche et exécute autour de la tête du sujet toutes les passes usitées en pareil cas. Puis il écarte le voile... O surprise! ô terreur!... C'est sa femme qu'il croyait bien loin et qu'il retrouve à ce moment fatal. Et qui est cette femme qui revient si mal à propos? Corilla en personne, qui l'avait quitté jadis, exaspérée par ses mauvais traitements, et n'avait fait qu'un saut du toit conjugal sur le théâtre! Or, la polygamie est un cas pendable : force est donc au grand Cagliostro de se désister de ses hautes prétentions. Mais du moins il se vengera sur sa femme... Vain espoir! Corilla lui présente un bref du pape qui casse son mariage. Puis elle unit de sa main Cécile au chevalier, et couronne enfin la constance du Bavarois, lequel ne manque pas d'attribuer ce dénoûment inespéré au philtre qu'il a bu dans la matinée.

Tout cela forme un drame très-compliqué, mais cependant très-clair. On reconnaît toute l'habileté de M. Scribe à l'aisance avec laquelle il dispose ces faits et amène les innombrables péripéties au milieu desquelles tout autre que lui se serait vingt fois perdu. Mais tout son savoir-faire n'a pu réussir à intéresser le spectateur à cette collection de sots, de fripons, ou de gens froidement honnêtes, et dépourvus de sentiments énergiques et de passions sincères. Ces messieurs et ces dames ont souvent de l'esprit, mais ils n'ont presque jamais de cœur.

Quelle est cependant la mission de la musique, si ce n'est de traduire en un langage harmonieux les mouvements du cœur?

Il n'est donc pas étonnant que M. Ad. Adam, chargé d'ajuster de la musique à ce drame, ait senti plus d'une fois son imagination défaillir et sa verve lui faire défaut. Dans tout le cours de ces trois actes, il n'a presque jamais à mettre en musique que de froides plaisanteries. Tantôt ce sont des couplets où le Bavarois dresse l'inventaire des prodiges accomplis par Cagliostro, tantôt c'est un air où Cagliostro se moque, à part lui, de la crédulité parisienne. Quand Corilla vient de recevoir à bout portant la gracieuse déclaration que je vous ai racontée, restée seule, elle se met à chanter *victoire! victoire!* En vérité il n'y a pas de quoi. Cécile et le chevalier n'échangent pas, de l'exposition au dénoûment, une seule note qui ait pour objet de peindre leurs froides amours. Le prince bavarois lui-même, dont la passion est ridicule, mais sincère, ne chante pas une seule mesure qui ait quelque rapport à l'état de son âme.

Il ne faut donc pas reprocher trop rudement à M. Adam d'avoir produit une partition froide, monotone et décolorée. C'était la conséquence nécessaire de la position où il s'était mis. La passion sérieuse était d'avance exclue de sa partition. Il y restait à la vérité la passion *bouffe*, et, sous ce rapport, il avait quelques scènes assez heureuses à traiter. Par exemple, celle où la marquise boit la prétendue eau de Jouvence, et se croit rajeunie; celle où Cagliostro fait de l'or; d'autres encore. Mais la gaieté vive et la verve bouffonne ne sont pas le caractère du talent de M. Adam; et, bien qu'il ait mis dans ces scènes-là, comme dans tout le reste, une habileté de détails incontestable, il me semble qu'il est presque toujours resté un peu au-dessous des situations qu'il avait à peindre. Son ouvrage atteste, en général, du soin et un travail assez consciencieux; le style en est correct, l'instrumentation habile; chaque morceau pris en particulier est très-bien fait, mais presque tous manquent d'inspiration, de chaleur et de vie.



Fragments d'un Voyage en Afrique (1).

(Suite. — Voir t. II, p 358, 374 et 390.)

Tandis que j'habitais Tekedempt, je fus souvent appelé auprès de l'émir, soit pour lui servir d'interprète, soit pour l'entretenir de divers projets. Sa confiance en moi était extrême; aussi étions-nous fort bien ensemble. Il a la parole familière et rapide, le geste expressif; sa voix n'a rien de mâle; il saisit facilement et se montre toujours avide d'instruction; il ne s'exprime qu'en arabe et se croirait damné s'il parlait la langue des chrétiens; cependant il connaît un peu de français et prononce *chassurs* lorsqu'il veut désigner les chasseurs d'Afrique. Son caractère est ferme dans toutes les circonstances; il est doux, affable, charitable, mais d'une excessive sévérité. Quand il a prononcé une sentence, il faut qu'elle s'exécute. Vers la fin de 1839, il fit publier que quiconque serait pris se rendant dans nos possessions ou convaincu d'avoir assisté à nos marchés, aurait la tête tranchée. Deux Arabes enfreignirent cet ordre : ils étaient allés vendre des bœufs à Bouffarick. A leur retour, ils furent mis à mort, et leurs corps demeurèrent exposés pendant trois jours au marché de Médéah. En juillet 1840, étant au camp du Chélif, je vis arriver dix-sept Arabes pris en flagrant délit de commerce avec les Français. L'émir les condamna au supplice. Parmi eux était un jeune homme de quatorze ans qui avait suivi son père; son jeune âge toucha plusieurs kalifats, qui demandèrent grâce pour lui. L'émir fut insensible à leurs prières; on alla même jusqu'à proposer 1,000 piastres fortes d'Espagne pour la rançon du jeune homme. Peine inutile! « Citez-moi, dit Abd-el-Kader à ses lieutenants, un seul exemple où j'ai révoqué un ordre, et je pardonne. » Cinq minutes après, le yatagan d'un cavalier envoyait le fils rejoindre son père!

Abd-el-Kader est né dans la province d'El-Beris, à l'est de Mascara, de Sidi-Hadji-Mahydin, marabout très-vénéré dans le pays. Il pousse l'amour de l'islamisme jusqu'au fanatisme. Depuis son retour de la Mecque, où il se rendit à l'âge de vingt et un ans, il passe une grande partie des nuits à lire le Koran; il jeûne presque tous les jours, ce qui ruine sa santé. Son état est maladif, et pourtant son activité ne se ralentit point. En voyage, il est toujours prêt à marcher; je l'ai vu aller de Tlemcen à Tekedempt en trois jours, tandis que ses courriers en mettent huit. L'orgueil et l'ambition dirigent son cœur et sa tête; il n'hésiterait pas, s'il le pouvait, à mettre un pied dans la régence de Tunis et l'autre dans l'empire de Maroc. Parlez-lui d'innovations, de grands projets, d'entreprises hardies, et vous voyez ses traits s'animer et ses yeux lancer des éclairs. J'ai parlé plus haut de son costume; il est d'une simplicité dont rien n'approche. Une culotte de toile à voile ou de laine, une chemise d'escamite, une autre en laine, un gilet et une veste de la même étoffe, un haïck grossier et deux ou trois burnous, voilà toute sa garde-robe; sa tête est serrée par une corde en poil de chameau, son gilet est retenu par une ceinture rouge à laquelle est suspendu un mauvais mouchoir. Ses habits, parfumés au musc du reste, forment un singulier contraste avec l'or et l'argent qui brillent sur ceux des grands dignitaires.

Le marabout Hadji-Mahydin avait deviné la haute fortune de son fils. Il jouissait parmi les Arabes d'une grande influence qu'il devait à la sainteté de son caractère. Ses trois fils, Tidi-Saïd, Abd-el-Kader et Sidi-Mustapha, élevés dans la crainte du Prophète, se partageaient avec lui l'admiration des Arabes. Après la perte d'Alger, d'Oran, etc, les habitants de ces villes qui s'étaient réfugiés dans l'intérieur allèrent demander un chef au vieux Mahydin; ils désignèrent même son fils aîné Tidi-Saïd. Le marabout, après avoir réfléchi quelques instants, leur dit, en leur montrant son second fils : « Voici votre chef; il est seul capable de prendre les rênes d'un gouvernement naissant. » L'événement a justifié sa prédiction. Abd-el-Kader avait vingt-six ans à l'époque où on le salua du titre de sultan. Son orgueil dut s'accroître naturellement lorsqu'il se vit, si jeune, appelé à régénérer l'Afrique. L'énergie de son caractère et son désir de renommée le rendirent propre à de grandes choses. Il rechercha toutes les occasions de mettre en évidence les qualités qui le distinguaient de ses frères. Les commencements lui furent très-pénibles. Il avait à combattre les Français d'un côté, et de l'autre les tribus révoltées. Sans armée, sans argent, il fallait qu'il ne compromît point ses mandataires et qu'il répondît à leur confiance. Alors il fit appel aux hommes de bonne volonté, et contracta des emprunts considérables à Mascara. Avec l'argent qu'il obtint, il acheta des armes et des munitions. Son étoile fit le reste. Il eut bientôt réuni quatre mille réguliers volontaires et six mille auxiliaires. Cette armée envahit

(1) La reproduction de ces fragments est interdite.

'e territoire des tribus insoumises et les mit à contribution. Il paya ses créanciers et organisa sa cour. Son nom devint un épouvantail pour les Arabes; on se soumit et on admira cet homme, qui venait de créer un empire sans autre ressource que son génie. Pendant quelque temps il put se reposer sur sa gloire; mais les Français l'inquiétaient au dehors. Il les attaqua, et leur fit éprouver d'abord quelques pertes. Son triomphe ne fut pas de longue durée; car, peu de temps après, au moment où il s'y attendait le moins, nos troupes fondirent sur son camp, et massacrèrent la moitié de son armée. Il ne dut la vie qu'à l'agilité de son cheval. Le danger qu'il courut alors parut si imminent aux Arabes, qu'ils pensent tous que leur chef est muni d'un talisman qui le met à l'abri des balles. Ce revers, loin d'abattre son courage, ne fit que l'augmenter. Il attaqua les Français pendant l'expédition de Mascara. Vaincu pour la seconde fois, il se replia sur Tlemcem, qu'il quitta bientôt, à l'approche de l'armée française, emportant avec lui ce que la ville contenait de plus précieux. Menacé dans la dernière retraite qu'il s'était ménagée à Tekedempt, il n'eut d'autre moyen de relever sa fortune que de faire la paix. Des négociations s'ouvrirent aussitôt; le traité de la Tafna en fut la suite. Nos troupes abandonnèrent Mascara et Médéah; Tlemcem fut rendue à l'émir. Celui-ci devait, en retour, fournir à nos troupes des bœufs, de l'orge et du blé, tandis qu'il en recevrait deux cents fusils et mille quintaux de poudre. Pendant qu'il traitait avec la France, les tribus de l'intérieur se soulevèrent de nouveau contre son autorité; il profita de la trêve pour les faire rentrer sous le joug. Sa gloire ne fit que grandir dans toutes ces campagnes, qu'il termina à son avantage. Il a soumis les Ouenseris, les Ziben, les Ghronat, et beaucoup d'autres tribus contre lesquelles avaient échoué les efforts réunis de plusieurs beys. Il a bloqué pendant huit mois son redoutable rival Tedjini (le lion du désert) dans son inaccessible tanière d'Aïn-Mahdin, que trois beys ont vainement assiégée. Il s'en empara en sacrifiant à cette conquête stérile ses trésors et ses sujets. Son armée fut réduite de moitié par les périls du siége, et la perte lui fut d'autant plus sensible, qu'il comptait dans ses rangs un grand nombre de déserteurs français.

On lui doit la justice de dire qu'il est digne de commander aux Arabes. Il a tout ce qui constitue le chef de gouvernement : la fermeté, la prudence, la bravoure, l'intelligence, l'activité. Son intérieur répond à son costume. Toutes ses habitudes trahissent une indifférence profonde à l'endroit des biens de la terre. Il habite rarement la ville. Son douair est à quelques milles de Tekedempt. Lui et sa famille campent sous une tente assez vaste et d'une élégante simplicité. C'est là qu'il donne audience et réunit son conseil. Tout ce qui touche à l'administration passe par ses mains, et il n'appose son sceau sur aucune lettre avant de l'avoir lue. Rien n'échappe à sa vigilance; mais il ne traite les affaires sérieuses qu'après avoir consulté ses ministres. Voici l'emploi ordinaire de sa journée : il sort de son habitation vers neuf heures, pour se rendre à la tente d'audience. Après une courte prière, il s'entretient avec ses conseillers, puis il explique le Koran au peuple jusqu'au *dhoour* (une heure d'après-midi); il fait alors une nouvelle prière à haute voix, à laquelle s'associent les assistants; puis il rentre sous la tente, où il se livre, jusqu'au coucher du soleil, aux soins administratifs. Après le *meraoub* (coucher du soleil), il tient conseil, fait sa correspondance, médite le livre saint, et enfin se couche. Il est à remarquer que, depuis le matin, il reste immobile sous sa tente, assis à l'orientale, les jambes croisées. Il ne prend aucune nourriture pendant tout ce temps, quoiqu'il ne cesse point de parler, de crier et de lire. Ses repas se composent ordinairement de couscoussou. Abd-el-Kader se couche ordinairement à minuit pour se lever à quatre heures. A moins qu'il ne voyage ou ne fasse la guerre, il ne change rien à l'emploi de sa journée. Quand les affaires de son gouvernement l'exigent, il se retire à une heure avancée de la nuit, car il ne lève jamais la séance sans terminer les affaires qui lui sont présentées; dans ce cas il consacre à la prière et à la lecture une partie de ses heures de repos.

Il fuit l'éclat et le luxe extérieurs. Le service de sa maison est fait par douze esclaves, qu'il a achetés avec sa propre bourse. Il ne détourne jamais rien à son profit des fonds affectés aux services publics: il s'en considère comme l'administrateur, et non comme le propriétaire. Ses dépenses sont prélevées sur les revenus de terres qu'il fait cultiver dans l'intérieur. Le patrimoine de son père suffit à ses besoins domestiques. L'émir manque quelquefois d'argent, et je l'ai vu vendre une de ses négresses pour couvrir les dépenses de sa famille.

Abd-el-Kader est souvent visité par des musulmans, qui le consultent sur leurs intérêts et paient ses conseils. Il reçoit tout ce qu'on lui offre; mais cet argent passe presque aussitôt entre les mains des indigents qui assiégent sa tente. Un jour il leur donna son burnous et une de ses chemises. Chaque fois qu'il sort, une foule innombrable se précipite sur ses pas, le presse et baise tour à tour ses mains, ses épaules et ses habits: on l'empêche même d'avancer; alors les *tchiaoux* (espèce de gardes du corps) s'arment de bâtons et ouvrent un passage à leur souverain en chassant le peuple devant eux. « Que faites-vous? s'écrie l'émir; qui vous a ordonné de battre ces croyants? Sont-ce des chrétiens? Laissez-les, puisque je ne me plains pas. »

Tous les cadeaux que le gouvernement français offrit, dans le temps, au sultan, et qui consistaient en tapis, sabres, pistolets, fusils, services en porcelaines, etc., etc., sont restés peu de temps chez lui; il les a envoyés à l'empereur de Maroc en échange de quelques quintaux de poudre. Son intérieur est moins soigné que celui des Arabes aisés. Le douair ne se compose que de deux grandes tentes en poil de chèvre noir et de six autres plus petites. Une palissade de branches sèches et un petit mur en pierres font le tour du douair. La famille de l'émir se compose de sa mère, de sa femme, de sa fille et des esclaves. Il aime beaucoup sa femme, à qui il n'a pas voulu donner de rivale, contrairement à la coutume des Arabes, qui ont quelquefois jusqu'à quatre femmes légitimes. Sa vénération pour sa mère est inexprimable; il n'est pas de soins qu'il ne lui prodigue. C'est une femme de soixante-dix ans à peu près, et d'un naturel maladif. Elle est fille d'Alouet, de la province d'Elzeris. Elle est venue retrouver son fils à la mort de son époux Mahydin, qui fut empoisonné il y a quelques années. Abd-el-Kader avait un fils qui mourut à l'âge de cinq ans, lors de la signature du traité de la Tafna. La mort de l'héritier de sa puissance l'attriste beaucoup, et il y pense sans cesse. Depuis, il a reporté toute son affection sur sa fille, qui compte à peine une douzaine de printemps.

La femme de l'émir est née dans la province de Mascara, d'un négociant nommé Sidi-Kratir. A l'époque dont je parle, elle pouvait avoir de vingt-sept à vingt-huit ans; sa peau est d'une blancheur éblouissante; ses yeux sont grands et expressifs; elle a la taille élancée, le pied petit, les traits assez jolis; son caractère est doux et affectueux. Je suis sûr que les prisonnières qui sont attachées à sa personne doivent être bien traitées. Elle est très-curieuse des coutumes françaises. Son costume est modeste comme celui des musulmanes d'Alger : elle emploie rarement le velours et la soie; soit modestie, soit condescendance pour son mari, elle leur préfère la percale et la laine. Ses bras sont ornés le plus souvent de deux bracelets en argent, et elle porte aux pieds des anneaux de ce métal. Ses oreilles sont encadrées dans de lourds pendants en or; elle ceint quelquefois sa tête d'un foulard de soie, mais elle ne porte point de diadème comme le veut la mode d'Afrique. Une ceinture de laine complète sa toilette.

Cet homme, qui vit sous la tente avec sa famille comme un patriarche de l'antiquité, qui semble faire consister sa gloire à fuir l'éclat et la représentation, est le chef d'un immense empire. Abd-el-Kader, que nous appelons le sultan des Arabes, et qui reçoit de ces derniers le titre d'émir des croyants, étend son administration de l'est à l'ouest, depuis le Ziben jusqu'à la Tafna, qui sépare Tlemcem du royaume de Fez. Du nord au sud, depuis nos limites jusque dans le désert, au Ghronat, il a six kalifats qui administrent en son nom une population de quatre à cinq cents mille individus. Ses revenus ne s'élèvent guère qu'à 4,000,000 de francs. Il lève encore quelques impôts dans les tribus qui ne reconnaissent pas son autorité.

En développant, autant qu'il m'a été permis de le faire, le caractère de l'émir, j'ai parlé, je crois, de sa fidélité à sa parole. Que ses intérêts soient compromis ou lésés, il tient toutes ses promesses. « J'aurais dû le prévoir, dit-il, et ne pas m'engager follement. » Mais lorsqu'il s'agit des chrétiens, c'est bien différent : il signe des traités auxquels il manque sans scrupule. Il s'appuie sur ce précepte du Koran : Employez tous les moyens en votre pouvoir, mettez en jeu toutes vos ressources pour détruire les infidèles. Le traité de la Tafna est la preuve éclatante de ce qu'il fera plus tard s'il arrive à la France de pactiser encore avec lui. Son inimitié pour les Français durera autant que sa vie. Voici ce qu'il me dit avoir écrit autrefois au commandant de la division, après la prise de Cherchell : « Mande à ton sultan qu'il cherche vainement à m'atteindre; il n'y parviendra jamais. Je n'ai point de ville où siége ma puissance; je n'ai pas de trésor; mon gouvernement est *à dos de chameau*. Quand tu marcheras vers un lieu où je serai, j'irai plus loin; quand tu me poursuivras, j'irai plus loin encore, et toujours, jusqu'au désert. De là, je défierai toutes les armées de la terre, mais je ne te perdrai pas de vue; je serai toujours à tes trousses, et je ne déposerai pas mes armes, quand j'en serais réduit à combattre seul. » A cette constance dans sa haine, Abd el-Kader joint aussi la ruse instinctive de l'Arabe. Il a toujours refusé les secours de ses voisins : l'empereur de Maroc lui a souvent proposé d'envoyer à son aide son fils aîné avec dix mille hommes; il lui a fait répondre qu'avec l'aide de Dieu et du Prophète, il se tirerait d'affaire sans le secours de personne; mais il accepte toutes les munitions qu'on lui envoie. J'ai vu arriver à Tekedempt plusieurs convois de poudre : l'empereur n'était alors que le commissionnaire de l'émir; celui-ci payait les caravanes, et ne faisait de nouvelles demandes que lorsqu'il avait réuni les fonds nécessaires. Les deux milles fusils jetés à Milianah en 1838 avaient été débarqués à Tetouan. L'émir est aussi en relation avec des Européens qui le visitent *incognito*, et vont faire, pour son compte, des achats d'armes et de munitions; ces objets sont déposés à Gibraltar, et de là on les dirige sur divers points du Maroc.

En campagne, l'émir emploie la ruse lorsqu'il voit l'ardeur des Arabes se ralentir. Ainsi il fit, dans le temps, courir le bruit que la France était en guerre avec l'Angleterre, que nous ne pouvions nous maintenir en Afrique, et que le moment était venu de fondre sur nous. Ce sont des insinuations de ce genre qui ont provoqué l'attaque de Mazagran.

Les populations sont, en général, lasses de la guerre; il est arrivé souvent que des récoltes entières ont été détruites, soit par les colonnes françaises, soit par les cavaliers arabes. La misère est à son comble dans les parties dévastées, et l'émir ne sait quelquefois où donner de la tête : il vit au jour le jour, et ne parvient à satisfaire ses besoins les plus urgents qu'en faisant irruption à main armée dans les tribus, sous le prétexte le plus frivole. Les troupes régulières ne touchent pas exactement leur solde, dans ces cas-là; et les volontaires, ou du moins ceux qu'on force de marcher sous cette dénomination, appauvris par les exactions des kalifats et par les ravages de l'ennemi, désespérés d'abandonner leurs foyers et leurs femmes pour suivre l'émir dans ses courses, ne marchent qu'avec dégoût à la guerre. Notre tactique les éblouit, du reste; ils redoutent surtout les chasseurs d'Afrique et l'artillerie : un escadron de cavalerie et une pièce de canon feraient fuir des nuées de Bédouins, qui viendraient peut-être tomber sans pâlir sous le feu d'un bataillon carré.

Les kalifats ne sont pas tous entièrement attachés à l'émir : El-Berkani (kalifat de Médéah) ne paie jamais de sa personne, et n'inspire pas une grande confiance à son maître; celui de Mascara, Hadji-Mustapha-Ben-Thamy, est mou et paresseux comme un Turc; Bou-Hamidy, kalifat de Tlemcem, et Ben-Allel (1), kalifat de Milianah, sont les seuls hommes sur lesquels Abd-el-Kader puisse compter. Le premier, intrépide guerrier et le meilleur cavalier de la régence, gouverne brutalement ses tribus; comme Tarquin, il fait tomber les plus hautes têtes, et la terreur qu'il inspire est égale à la haine qu'il nous porte. Le second emploie à peu près les mêmes moyens, mais il éprouve une grande résistance dans la tribu des Ouenseris, qui, retranchée sur sa montagne inaccessible, défie de là ses sanglantes fureurs.

Observateur comme tous les Arabes, Abd-el-Kader dépeint lui-même en quelques mots le caractère de ses lieutenants :

« Berkany, dit-il, me craint, mais ne craint pas Dieu;
« Ben-Allel craint Dieu et me craint;
« Ben-Thamy craint Dieu, mais ne me craint pas;
« Bou-Hamidy ne me craint pas plus que Dieu. »

Entre autres bonnes fortunes, je fus invité un jour par le premier ministre, Sidi-el-Kraroubi, à un grand dîner que l'émir donnait aux chefs de son armée. Les hostilités étant près de commencer, Abd-el-Kader voulut inaugurer la campagne par une revue générale des troupes; il les avait rassemblées à Tekedempt, dans le but de les diriger ensuite vers les lieux qu'il avait à défendre. Le repas était le prélude de la solennité militaire. Dès que j'arrivai dans sa tente, l'émir porta la main à son cœur et à sa tête; je m'inclinai, suivant l'usage, en lui disant : « Tu es aussi bon pour moi que grand pour tes sujets! » Mon compliment le fit sourire; il m'indiqua du doigt la salle, où nous trouvâmes la table préparée : quand je dis la table, c'est par habitude, car les plats étaient étalés sur le sol; nous prîmes place tout autour en assez grand nombre. L'émir seul reposait sur un coussin; quant à nous, nous fîmes ce que font nos soldats en campagne : la terre nous servit de siége, et nous dévorâmes le dîner avec un appétit qui enchanta Abd-el-Kader.

Comme il n'est pas ordinaire de prendre part au repas d'un Arabe, et encore moins à un festin d'apparat donné par le sultan, j'observai attentivement les plats qui nous furent offerts, et la manière dont le service s'exécutait. Autour du cercle que nous formions, se tenaient debout plusieurs Bédouins à l'air rébarbatif, dont les fonctions consistaient à enlever les débris des mets à mesure que les convives paraissaient y renoncer. Le service se composait d'un bœuf coupé en deux parties égales, et placées à chaque bout de la table, de deux agneaux et de deux béliers rôtis tout entiers, et qu'on avait symétriquement arrangés sur le sol. Le couscoussou, quelques crêpes faites avec de l'huile et de la farine, du lait et du miel, qui, par parenthèse, étaient excellents, formaient l'accompagnement obligé de ces immenses édifices de viande encore saignante. Au dessert, nous eûmes quelques figues de Barbarie d'une fadeur rebutante, puis on nous versa du café bien noir dans de mauvaises écuelles de bois. Du reste, pas de serviettes, pas de fourchettes, par de cuillers! c'est un luxe auquel les Arabes ne sont pas encore faits. Les yatagans servaient à dépécer, et nous déchirions avec nos ongles les morceaux de chair mal coupés. C'est à peine s'ils connaissent les assiettes, et encore les petits morceaux de bois à peine polis sur lesquels nous étendîmes le miel ne méritent guère ce nom, quoique servant au même usage.

Tel était le menu de ce magnifique festin, qui fut servi au son des instruments. Je ne manquai pas de remarquer qu'il était loin de valoir le plus mauvais dîner dans la plus mauvaise gargotte du plus mauvais village de France; que la viande des animaux était brûlée à l'extérieur et à peine cuite à l'intérieur; que le cuisinier de l'émir n'était pas plus fort en cuisine que ses artistes en musique; mais, comme la faim criait haut et ferme, je n'hésitai pas à la satisfaire; elle me fit même trouver le dîner moins détestable qu'il ne l'était réellement, tant il est vrai que l'appétit assaisonne tout! Abd-el-Kader prit sans doute ma *razzia gastronomique* pour un hommage rendu à son office, tandis que tout l'honneur en revenait à mon appétit. J'avais enduré dans la même journée les deux plus grands supplices qui puissent être infligés à un homme raisonnable, savoir : un concert d'amateurs et un repas à la fortune du pot.

Dieu vous garde, ami lecteur, de pareil repas et de pareil concert!

Quand tout le monde eut bien dîné, l'émir se leva, et chacun suivit son exemple. On amena des chevaux à l'entrée de la tente, et nous allâmes voir évoluer les troupes.

(1) Ben-Allel est le même qui a trouvé la mort dans le combat livré récemment par la division du général Tempoure.

(La suite à un prochain numéro.)









Allegretto.

PIANO.

En-tre Pise et Flo-ren-----ce Aux vergers d'Em-po - li Vois la nuit qui s'a-van-----ce

Car le jour a pâ-------li É-tran-ger quelle bel---le Languis---tu lan-guis-tu de re-voir Entre

sous ma ton-nel-------le Si ri-an-te le soir É-cou-te rien n'é-ga---le

Mon rai-sin del Bos-co Mes pommes de Fi-na----le Mon A-lé-a-ti-----co Mais

p *pp* *rall.*

à la fille é - - trus - que Qui rou - gis - - sant sou - rit L'in - grat jette un mot brus - - - que

rall.

par Sa-tan même é - crit Ah vo-ya-geur prends gar - - - de Prends gar-de voya-geur

La Ma-do-ne re - gar - - de Elle a vu ma rou-geur A-dieu la nuit s'a-van - ce A-dieu

la nuit s'a - van-ce Te voi - là sous sa main Te voi - là sous sa main Et long

est le che - min En-tre Pise et Flo - ren - - - - - - ce Long est le che - min en - tre Pise et Flo-

ren - - - - - - - - - ce.

rall. *p* *F* *F* *F* *P* *cres.* *F*

Procédés d'E. Duverger.

Bulletin bibliographique.

Histoire de France, Louis XI et Charles le Téméraire, par M. MICHELET. Tome VI, 1 vol. in-8 de 500 pages.—Paris, 1844. *Hachette*. 7 fr. 50.

M. Michelet, trop longtemps méconnu, commence enfin à être apprécié à sa juste valeur. En France, les nombreux admirateurs de son beau talent, qui ne peuvent pas trouver place dans l'amphithéâtre trop petit du Collége de France, attendent avec la plus vive impatience la publication de ses leçons. A chaque nouveau volume de l'*Histoire de France*, le succès, d'abord faible et incertain, se consolide et grandit. De Paris, où elle a pris naissance, la réputation de l'éloquent professeur s'est répandue dans les départements, puis elle a franchi le Rhin, traversé les Alpes, passé le détroit; l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre étudient et admirent M. Michelet, autant et plus peut-être que la France. Deux des revues trimestrielles de la Grande-Bretagne, la *Foreign and British Review* et l'*Edinburgh Review*, viennent de lui consacrer (faveur bien rare), dans leurs derniers numéros, deux longs articles. Les critiques anglais, de même que les critiques allemands, déclarent et prouvent en même temps que M. Michelet mérite d'être placé au premier rang parmi les historiens contemporains.

Ce grand et légitime succès tient à plusieurs causes. M. Michelet réunit en effet de nombreuses qualités qui, séparées, suffiraient encore pour *faire la fortune* d'un historien. Savant et poëte tout à la fois, il a l'érudition patiente d'un bénédictin et l'imagination vive et hardie d'un artiste. De plus, il est philosophe; en d'autres termes, il ne se contente pas d'essayer de nous représenter la vie du passé telle qu'elle fut réellement, il cherche à la comprendre, il veut nous en révéler le véritable sens. Enfin, et ce n'est pas son moindre mérite, il n'appartient pas à cette catégorie d'écrivains qui fabriquent des ouvrages historiques à la douzaine, soit pour s'enrichir aux dépens du public trompé, soit pour faire acheter par des ministres corrupteurs leur plume vénale. L'histoire, tel a été, tel sera le noble but de sa vie entière. En vain on lui offrirait l'autorité et les honneurs dont tant d'autres hommes distingués sont si avides, il les refuserait. Servir son pays, en lui apprenant à connaître le passé et en lui montrant les grands enseignements qu'il contient, voilà toute son ambition; et cette ambition, heureusement pour la France et pour lui, il a eu la gloire de la satisfaire.

M. Michelet a, qu'on nous permette cette expression, les défauts de ses qualités: il est parfois trop savant, trop poëte et trop philosophe. Ici, il donne une importance exagérée à des détails qu'il devrait, sinon ignorer, du moins négliger; là, son esprit aventureux l'emporte hors des bornes de la raison et du bon goût; plus loin, il se laisse entraîner, par son désir de tout expliquer, dans d'incompréhensibles rêveries. Du reste, si bizarres que soient ses pensées, quelque forme étrange qu'elles revêtent, il ne cesse jamais de tenir son lecteur sous le charme fascinateur de son génie. On critique, mais on admire ces écarts extraordinaires qui dénotent un esprit vigoureux, doué des plus éminentes facultés. L'éloge suit toujours le blâme, et, la lecture achevée, le sentiment qu'elle ne peut manquer de faire naître est une admiration passionnée.

Le volume que vient de publier M. Michelet, — *Louis XI et Charles le Téméraire*, — le tome sixième de cette grande histoire de France en douze volumes qu'il a entreprise et qu'il terminera bientôt, nous semble d'ailleurs supérieur encore à ceux qui l'ont précédé. Parvenu à une époque mieux connue, M. Michelet ne peut plus se livrer aussi souvent à sa malheureuse passion pour les symboles; force lui est de croire à des faits dont l'authenticité ne saurait être sérieusement révoquée en doute. Le poëte le plus hardi n'osera jamais métamorphoser en mythes Louis XI et Charles le Téméraire. Le style est aussi plus grave, plus égal, moins saccadé. Bien que certains chapitres y occupent peut-être une trop grande place, l'ensemble de ce volume paraît plus complet et mieux proportionné.

Cette lutte terrible de la royauté et de la féodalité, représentée, l'une par Louis XI, et l'autre par Charles le Téméraire, M. Michelet l'a admirablement comprise et racontée. On la lit, depuis l'avénement de Louis XI jusqu'à sa mort, avec tout l'intérêt d'un des plus beaux chefs-d'œuvre de Walter Scott. Que de péripéties imprévues et sanglantes viennent chaque année en retarder le dénoûment fatal! D'abord la Ligue du Bien public, cette contre-révolution féodale qui s'oppose à la révolution royale; puis la guerre des Roses, le sac de Dinant, l'entrevue de Péronne, la destruction de Liége, les exécutions de Jacques d'Armagnac, de Saint-Pol et de Nemours, l'empoisonnement du duc de Guienne, les siéges de Beauvais et de Neuss, la descente anglaise, les batailles de Granson, de Morat et de Nancy, le mariage de Marie de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche... M. Michelet résume ainsi le dénoûment de ce grand drame:

« Tout allait bien pour Louis XI, il était comblé de la fortune; seulement il mourait. Il le voyait, et il semble qu'il se soit inquiété du jugement de l'avenir. Il se fit apporter les chroniques de Saint-Denis, les voulut lire, et sans doute y trouva peu de chose. Le moine chroniqueur pouvait encore moins que le roi distinguer, parmi tant d'événements, les résultats du règne, ce qui en resterait.

« Une chose restait d'abord, et fort mauvaise, c'est que Louis XI, sans être pire que la plupart des rois de cette triste époque, *avait porté une plus grave atteinte à la moralité du temps*. Pourquoi? il *réussit*. On oublia ses longues humiliations, on se souvint des succès qui finirent; on confondit l'astuce et la sagesse. Il en resta pour longtemps l'admiration de la ruse et la religion du succès.

« Un autre mal très-grave, et qui faussa l'histoire, c'est que la féodalité, périssant sous une telle main, eut l'air de périr victime d'un guet-apens. Le dernier de chaque maison resta le *bon* duc, le *bon* comte. La féodalité, ce vieux tyran caduc, gagna fort à mourir de la main d'un tyran.

« Sous ce règne, il faut le dire, le royaume, jusque-là tout ouvert, acquit ses indispensables barrières, sa ceinture de Picardie, Bourgogne et Roussillon, Maine et Anjou. Il se ferma pour la première fois, et la paix perpétuelle fut fondée pour les provinces du centre. »

En mettant en vente ce sixième volume, l'éditeur des ouvrages de M. Michelet annonce que les tome VII et XI sont sous presse et qu'ils paraîtront prochainement. AD. J.

Encyclopédie des Chemins de Fer et des Machines à Vapeur, à l'usage des praticiens et des gens du monde; par FÉLIX TOURNEUX, ingénieur, ancien élève de l'École Polytechnique. 1 vol. — 1844. *Jules Renouard*.

Le titre d'encyclopédie, dans le sens académique du mot, est trop général pour l'ouvrage de M. Félix Tourneux; aussi l'a-t-il restreint en indiquant qu'il ne traitait que des chemins de fer et des machines à vapeur. Acceptons-le donc dans ses limites, et voyons comment M. Tourneux s'est tiré de la tâche immense qu'il s'était imposée. On n'attend pas de nous une analyse de cet ouvrage. En effet, si quelque chose se refuse à l'analyse, c'est un livre de cette forme, un dictionnaire où l'on peut aller chercher l'explication du terme qui embarrasse, du phénomène dont on ne s'explique pas les causes.

Les deux plus grandes inventions industrielles des temps modernes sont sans contredit la machine à vapeur comme agent, et la locomotion rapide comme effet. De la première datent les grands progrès dans toutes les branches manufacturières, dans l'exploitation des mines, dans l'alimentation et l'assainissement des villes. Les chemins de fer, qui ne sont encore qu'à leur aurore, ont déjà réalisé des merveilles, et l'esprit se perd à suivre jusque dans leurs dernières conséquences les résultats probables de leur emploi. Il était donc important de fixer dès à présent l'état de la science, de poser pour ainsi dire un jalon qui pût, par la suite, servir de terme de comparaison pour constater le progrès et l'amélioration. D'ailleurs, dans notre temps de paix, la langue industrielle, la langue des travaux publics doit être à la portée de tous, et rien ne pouvait être plus utile, pour la vulgariser, qu'un livre qui en donnât les éléments, et permît à chacun et à tous d'employer les termes propres en connaissance de cause. Vous dire si l'ouvrage est complet nous paraît impossible: l'auteur doit le savoir mieux que nous, et probablement il prépare déjà les matériaux d'une édition plus complète, si tant est qu'il ait omis quelque chose. Ce que nous pouvons dire, c'est que nous nous sommes imposé la tâche de trouver l'auteur en défaut, que nous avons cherché tous les mots de la langue des travaux publics qui nous sont venus à l'esprit et que toujours nous avons trouvé le mot cherché, et, avec ce mot, une explication claire, succincte et complète; une explication telle qu'aux praticiens elle rappelle en quelques lignes les notions qui peuvent les intéresser, et qu'aux gens du monde elle donne la définition limpide d'un terme technique trop souvent inintelligible pour eux, et la solution qu'ils auraient en vain cherchée ailleurs.

Nous ne pouvons mieux terminer qu'en transcrivant ce que dit l'auteur lui-même de l'esprit qui l'a guidé dans la rédaction de son livre: « L'auteur est du nombre de ceux qui pensent que jamais, et sur quoi que ce soit, l'humanité ne donnera son dernier mot. Peut-être la machine à vapeur et les chemins de fer ont-ils tracé à l'industrie une voie dans laquelle elle demeurera longtemps. Peut-être, au contraire, doivent-ils céder la place à d'autres agents de production et de mouvements plus énergiques encore inconnus à cette heure. Quel que soit leur avenir, ils auront contribué pour une forte part au progrès de la puissance morale et matérielle de l'homme dans la génération présente; ils auront été une manifestation nouvelle de la faculté que Dieu a mise en nous de développer et d'étendre à notre profit les œuvres immortelles de sa création. » P. T.

La France statistique; par M. Alfred LEGOYT, sous-chef du bureau de statistique au ministère de l'intérieur. — 1 vol. in-8. *Guillaumin*.

L'ouvrage qui fait l'objet de cet article se recommande principalement par son utilité pratique. « Les documents officiels, s'est dit l'auteur, ne reçoivent qu'une publicité très-restreinte, et souvent même ne sortent pas de l'administration qui les a recueillis. D'un autre côté, on ne saurait les étudier avec succès, sans avoir sur les matières qu'ils embrassent des connaissances préliminaires assez étendues; quelquefois ils laissent à désirer pour l'ordre et la clarté; enfin, ils ne se relient point entre eux, parce qu'ils ne sont pas le fruit d'une pensée commune et unitaire. Un livre qui présenterait une analyse suffisamment détaillée de ces documents, qui les disposerait méthodiquement et les développerait par un texte explicatif et supplétif, ce livre rendrait certainement un service signalé à l'économiste, au publiciste, à l'homme politique et à l'administrateur. »

Tel est le but que s'est proposé M. Legoyt.

Son livre est divisé en deux parties: les *tableaux* et le *texte*. Les tableaux, au nombre de vingt environ, embrassent tous les documents qui composent la statistique générale du royaume. Voici l'analyse succincte des plus importants:

1° *Population du royaume d'après le recensement de 1841*. Ce tableau comprend le chiffre des habitants par département, leur subdivision par sexe et par état civil et leur répartition en agglomérés et non agglomérés. Ces deux derniers renseignements sont complétement inédits. Tout en se référant au dénombrement de 1841, comme le plus récent, M. Legoyt émet des doutes qui nous paraissent fondés sur la sincérité des résultats qu'il a produits. On se rappelle, en effet, que cette importante mesure partagea la défaveur dont fut frappé, à tort ou à raison, le recensement prescrit par le ministère des finances. Il est certain, en effet, que l'augmentation de population constatée en 1841 est inférieure à celle qui a été constatée en 1826, 1831, 1836; et rien ne saurait justifier, dans l'état de paix et de prospérité où se trouve le pays, ce temps d'arrêt dans le mouvement de sa population, même en tenant compte des émigrations pour l'Algérie et l'Amérique du Sud, pertes largement compensées par de nombreuses immigrations d'étrangers venant apporter leurs capitaux, leurs bras et leur industrie en France.

2° *Mouvement de la population*. (Naissances, décès, mariages.)

Naissances. — Sous ce titre, M. Legoyt donne le nombre moyen annuel des naissances légitimes, naturelles, la proportion de ces deux catégories de naissances pour 1,000 habitants, le rapport des sexes, et le chiffre des enfants trouvés et abandonnés. Ses calculs ont été faits sur la période décennale de 1831 à 1840.

Décès. — Les subdivisions de l'auteur, relativement aux décès, ne sont pas moins nombreuses; elles embrassent l'ensemble des renseignements curieux ou utiles à connaître sur la mortalité en France; nous citerons surtout celui qui est intitulé: *Tableau des enfants morts-nés ou décédés avant la déclaration de naissance*. M. Legoyt s'est livré à un travail fort important sur cette nature de décès. Il est parvenu à démontrer ce fait remarquable et qui nous paraît devoir exercer une certaine influence sur la question des enfants trouvés, c'est que partout où les tours ont été supprimés et les déplacements effectués, le nombre des enfants morts-nés a augmenté dans les proportions les plus considérables; nous renvoyons forcément le lecteur aux développements dans lesquels l'auteur est entré à ce sujet, et à la suite desquels il conclut que cette augmentation doit être attribuée à des infanticides non constatés.

Mariages. — Le tableau consacré à ce document indique leur nombre moyen annuel total et leur nombre pour mille habitants, l'âge moyen des contractants pour les deux sexes et le chiffre moyen des enfants pour chaque mariage.

M. Legoyt a complété ses recherches sur la population par une nouvelle *loi de la mortalité en France, pour 1,000 individus*, qui nous a paru s'éloigner beaucoup des résultats de la table de Duvillard, et se rapprocher, au contraire, de celle de Price, et surtout de celle de M. de Montferrand. D'après les calculs de M. Legoyt, la durée de la vie moyenne, en France, se serait considérablement accrue depuis un siècle, puisqu'elle serait aussi longue aujourd'hui pour la population générale qu'elle l'était, du temps de Price, pour des têtes choisies. Mais l'auteur a soin de nous avertir que les documents officiels sur l'âge par rapport aux décès ne sont pas assez exacts pour donner à une table de mortalité un caractère d'authenticité.

3° *France intellectuelle*. — Ce tableau résume les plus récentes publications des ministères de l'instruction publique et de la guerre (instruction des conscrits) sur l'état actuel de l'instruction primaire. Nous aurions désiré que l'auteur eût justifié plus complétement son titre par une statistique de l'instruction secondaire et supérieure; mais peut-être son livre était-il écrit avant que la publication de M. Villemain sur les colléges eût paru; dans ce cas, il serait possible que les documents lui eussent manqué.

4° *France morale*. — C'est le bilan de la moralité officielle du pays; on y voit figurer le nombre annuel des crimes et des délits, les modes de perpétration, l'âge, le degré d'instruction des accusés, les récidives, le rapport des condamnés aux accusés, des accusés aux crimes commis, la nature et le chiffre des peines prononcées, le rapport des crimes ou délits poursuivis aux crimes ou délits constatés; enfin, l'influence sur le chiffre des condamnations de l'application des circonstances atténuantes. L'auteur apprécie encore la moralité de chaque département par le nombre annuel des naissances naturelles, des expositions, des suicides et des séparations de corps. Ces faits divers, quoique d'une valeur inégale, ont généralement un grave intérêt. Ils se complètent d'ailleurs l'un par l'autre.

5° *France financière et industrielle*. — Ce tableau se divise en deux parties: dans l'une on trouve le chiffre des contributions de toute nature que paie chaque département; dans l'autre, une appréciation de l'état industriel et du paupérisme en France. Il est à regretter que, pour cette seconde partie, l'auteur n'ait pu disposer que de documents remontant déjà à une époque éloignée.

6° *France judiciaire*. — C'est le classement des départements par le nombre annuel des affaires civiles et commerciales. Les éléments de cette statistique ont moins d'intérêt qu'on devrait s'y attendre. Ils n'établissent pas nettement, en effet, ce qu'on y cherche tout d'abord, si le nombre des affaires est en rapport avec la population et le chiffre des contributions. On aurait, en outre, besoin de connaître, non pas seulement le nombre, mais encore l'importance des affaires. Une pareille recherche présente sans doute de graves difficultés, car il y a des procès où l'évaluation en argent des intérets qui y sont engagés ne peut être que très-hypothétiquement établie. Nous ne croyons pas toutefois cet obstacle insurmontable, et avec un peu de résolution et de constance, l'administration pourra enrichir de ce document ses statistiques judiciaires.

7° *France politique*. — Nous n'avions trouvé nulle part encore une statistique électorale de la France; la *France statistique* nous la donne aussi complète que possible. Ce tableau, emprunté aux sources officielles, indique le chiffre des électeurs politiques, départementaux et communaux; il contient, en outre, des renseignements détaillés sur le *maximum*, le *minimum*, et la moyenne des divers cens électoraux.

8° *France militaire*. — M. Legoyt a donné ce titre à une série de documents sur les ressources que le contingent annuel, les réserves, l'effectif de l'armée, et la garde nationale pourraient offrir au pays, en cas de conflit extérieur. Parmi ces documents, il en est un que nous croyons inédit et qui a une véritable importance, c'est le nombre total des gardes nationaux mobilisables, d'après le recensement prescrit par le gouvernement, après la signature du traité du 15 juillet.

9° *France physique*. — Les éléments de ce tableau sont puisés, comme ceux du précédent, dans les excellentes publications du ministère de la guerre; les départements y sont classés d'après le nombre des soldats valides qu'ils fournissent au recrutement, par rapport au chiffre demandé. Rien de plus curieux et de plus instructif à la fois que l'énumération des diverses maladies et infirmités qui, dans chaque département, ont été des causes d'exemption. Il y aurait un sujet d'études d'une haute portée dans le rapprochement de l'état *pathologique* des diverses localités avec leur situation topographique, les causes d'insalubrité et l'état du paupérisme.

10° *France territoriale et agricole*. — Il était difficile de présenter, sous une meilleure forme et dans un cadre plus habilement disposé, les volumineuses publications du ministère du commerce sur l'agriculture en France. Etendue du domaine arable, constitution géologique du sol, nature, qualité, prix des produits de toute espèce, rapport des produits aux semences, importance moyenne annuelle des récoltes, animaux domestiques destinés à l'agriculture ou à la consommation, etc., M. Legoyt n'a rien oublié de ce qui peut faire apprécier jusque dans ses moindres détails cette première branche de la richesse nationale.

11° *Consommation annuelle par individu*. — Ce tableau, qui clôt la première partie de l'ouvrage, n'est pas moins digne d'attention que les précédents. Comme le titre l'annonce, il assigne pour chaque individu et par département, la mesure de sa consommation en blé, viandes et boissons.

Ces divers tableaux, comme nous l'avons dit, sont développés par un texte ou des *notes*. Nous signalerons au lecteur, comme une suite de travaux consciencieux pleins de recherches et de faits, les notes suivantes: 1° *Organisation administrative de la Statistique en France*; 2° *Du Degré de confiance qu'il faut accorder aux documents officiels sur la population*; 3° *Sur le mouvement de la criminalité*; 4° *Sur la Consommation en céréales à diverses époques*; 5° *De la Question des enfants trouvés*; 6° *Histoire critique des Tables de mortalité*; 7° *Sur l'Instruction primaire en France et à l'étranger*; 8° *Du Paupérisme en Europe*; 9° *Mouvement de la fortune publique en France*; 10° *Du Commerce extérieur de la France*. Z.

Etudes d'Histoire et de Biographie; par M. A. BAZIN. 1 vol. in-8. — Paris, 1844. *Chamerot*. 7 fr. 50.

L'auteur de l'*Histoire de France sous Louis XIII, et sous le ministère du cardinal Mazarin*, M. A. Bazin, vient de joindre à ces ouvrages remarquables plusieurs morceaux du même genre et de moindre proportion qu'il avait publiés depuis dix ans. Ce volume d'*Etudes d'Histoire et de Biographie* se compose de treize fragments détachés qui ont pour titre: 1° Anvers au seizième siècle; 2° Henri IV; 3° la Reine Marguerite; 4° l'Abjuration de Henri IV; 5° le Duel théologique; 6° Philippe de Mornay; 7° sur les Economies royales de Sully; 8° le poëte Théophile; 9° sur les Mémoires du cardinal de Richelieu; 10° Balzac; 11° sur les *Historiettes* de Tallemant des Reaux; 12° le comte de Bussy-Rabutin; 13° Lamoignon de Malesherbes.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

6 FRANCS PAR AN.

REVUE PITTORESQUE, Musée littéraire illustré par les premiers artistes, rédigé par les célébrités de l'époque, imprimé avec le plus grand luxe et dans la meilleure typographie de Paris; composé de 48 à 64 pages de texte sur deux colonnes.

La REVUE PITTORESQUE paraît au commencement de chaque mois et donne la matière de 20 vol. in-8 ordinaires.

Livraison de janvier : *Titien Vecelli*, 2e et dernière partie, par Alexandre Dumas. — *Nouvelle du Jour*, 2e et dernière partie, par M. Mery. — *Mademoiselle Lafayolle*, par M. Louis de Maynard. — *Le Dernier Cigare*, par M. Alphonse Karr. — *Le Monument de Molière*, etc., etc. — *Quatorze illustrations*, par MM. Tony Johannot, Bisson, Nanteuil, Français.

Livraison de février : *Le Déjeuner du sage Pelloquin*, par M. Edouard Ourliac. — *Deux Amours de Prudhon*, par M. Arsène Houssaye. — *La Femme libre*, par Charles Nodier. — *Le Planteur de Paramaribo*, par M. Th. Lacordaire. — *Les Deux Rendez-vous*, par M. Gérard de Nerval, etc., etc. — *Quinze illustrations*, par MM. de Beaumont, Nanteuil, Emile Wattier.

La livraison de mars contiendra : *Une Nouvelle*, par M. Léon Gozlan. — *Marie*, par M. Hubert Saladin. — *Les Trois Masques*, par M. Louis Lurine. — *La Tour de Saint-Rombaud*, par M. Guénot-Lecointe. — *Faute de s'entendre*, par M. Albéric Second. — *Une Romance inédite* de M. Paul Barroilhet, de l'Opéra, musique imprimée dans le texte, etc., etc. — Les portraits de madame Stoltz et de mademoiselle Adèle Dumilâtre. — La scène principale du nouveau ballet de l'Opéra. — Un grand nombre d'illustrations par les premiers artistes, expressément composées pour le texte.

96 A 128 COLONNES IN-8 MAGNIFIQUEMENT ILLUSTREES PAR LIVRAISON.

Journal le plus beau, le plus grand et le meilleur marché possible.

On s'abonne, à partir du 1er décembre 1843, à tous les bureaux de poste ou de messageries, ou en envoyant, *franco*, un mandat sur Paris, à l'ordre du directeur, rue Neuve-Saint-Augustin, 37, à Paris.

Un an, pour Paris. . . . . . 6 fr.
— pour les départements. . 7 fr.
— pour l'étranger. . . . 8 fr.

A LA LIBRAIRIE PAULIN,
RUE DE SEINE, 33,
ET CHEZ TOUS LES CORRESPONDANTS DU COMPTOIR CENTRAL DE LA LIBRAIRIE DANS LES DÉPARTEMENTS ET A L'ÉTRANGER.

LES JÉSUITES ET L'UNIVERSITÉ; par F. GENIN, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. 1 fort vol. in-8. **6 fr.**

Table des Chapitres.

Ire PARTIE.
TORT QUE LES JÉSUITES FONT A LA RELIGION.

CHAP. Ier. — Ce que c'est que l'ultramontanisme. — De l'ultramontanisme avant les jésuites.
CHAP. II. — Les jésuites avant 1830. — Assemblée du clergé en 1682. — La théologie de Poitiers.
CHAP. III. — Les jésuites à l'œuvre depuis 1830. — Procédé pour gagner les classes supérieures. — La religion offerte au rabais.
CHAP. IV. — Moyens d'action sur les classes inférieures. — Miracles. — Dévotions particulières. — Confréries — Associations.
CHAP. V. — Les jésuites, tyrans du clergé.

IIe PARTIE.
ATTAQUES CONTRE L'UNIVERSITÉ.

CHAP. Ier. — § 1er. Aperçu de la tactique. — § 2e Le premier libelle (mai 1840).
CHAP. II. La campagne s'ouvre. — L'évêque de Belley. — Mandement de l'évêque de Toulouse. — Première lettre de l'évêque de Chartres. — Dix-huit professeurs dénoncés par *l'Univers*. — Seconde lettre de M. de Chartres.
CHAP. III. — § 1er. Deux libelles de l'abbé Desgarets, de Lyon (mai 1843). — § 2e. Second libelle de l'abbé Desgarets.
CHAP. IV. — § 1er. Le libelle de M. l'abbé Védrine, curé de Lupersac. — § 2e. La liberté d'enseignement est-elle une nécessité religieuse et sociale? par J.-P. Carle, docteur en théologie.
CHAP. V. — § 1er. Tolérance du gouvernement poussée jusqu'à la faiblesse. — § 2e. Des jésuites, par MM. Michelet et Quinet. — Les constitutions de saint Ignace de Loyola.
CHAP. VI. — § 1er. La brochure de M. Affre. — § 2e. Lettre de M. de Bonald. — M. de Châlons censuré par le conseil d'Etat. — Une société secrète.
CHAP. VII. — § 1er. Du devoir des catholiques, par M. le comte de Montalembert. — § 2e. L'abbé Combalot.

IIIe PARTIE.
L'ENSEIGNEMENT DES JÉSUITES.

CHAP. Ier. — L'histoire de France enseignée par les jésuites.
CHAP. II. — Enseignement de la morale populaire. — Instruction chrétienne, par le P. Humbert.
CHAP. III. — Enseignement de la philosophie chez les jésuites. — *Cours d'Etudes philosophiques*, à l'usage des colléges ecclésiastiques et des séminaires, par M. Bouvier, évêque du Mans.
CHAP. IV. — *Livres de morale transcendante*. — Le Compendium. — La théologie morale de Sættler, réimprimée et augmentée par les soins de l'abbé Rousselot.
CHAP. V. — Le confessionnal des jésuites. — Commentaire sur le sixième précepte du Décalogue, et supplément au traité de Sanchez, *de Matrimonio*, par M. Bouvier, évêque du Mans.
CHAP. VI — Conclusion.
POST SCRIPTUM. — M. de Ravignan — M. de Vatimesnil.

LES CONSTITUTIONS DES JÉSUITES, avec les Déclarations; texte latin d'après l'édition de Prague. Traduction nouvelle. 1 volume. 3 fr. 50

LIBRAIRIE DUBOCHET ET Ce,
rue de Seine, 33.

COLLECTION DES AUTEURS LATINS, avec la traduction en français; publiée sous la direction de M. NISARD, maître de conférences à l'Ecole Normale. 25 vol. in-8 jésus, de 45 à 55 feuilles. — Les éditeurs s'engagent à ne pas dépasser ce nombre de 25 volumes.

La Collection comprendra les auteurs suivants, ainsi réunis dans une classification définitive :

POËTES.

Plaute, Térence, Sénèque le Tragique. 1 vol. — Lucrèce, Virgile, Valérius Flaccus. 1 vol. — Ovide. 1 vol. — Horace, Juvénal, Perse, Sulpicia, Phèdre, Catulle, Tibulle, Properce, Gallus, Maximien, Publius Syrus. 1 vol. — Stace, Martial, Lucilius Junior, Rutilius, Numantianus, Gratius Faliscus, Nemesianus et Calpurnius. 1 vol. — Lucain, Silius Italicus, Claudien. 1 vol.

PROSATEURS.

Cicéron. 5 vol. — Tacite. 1 vol. — Tite-Live. 2 vol. — Sénèque le Philosophe. 1 vol. — Cornélius Népos, Quinte-Curce, Justin, V. Maxime et Julius Obsequens. 1 vol. — Quintilien, Pline le Jeune. 1 vol. — Pétrone, Apulée, Aulu-Gelle. 1 vol. — Caton, Varron, Vitruve, Celse. 1 vol. — Pline l'Ancien. 2 vol. — Suétone, Historia Augusta, Eutrope. 1 vol. — Ammien Marcellin, Jornandès. 1 vol. — Salluste, J. César, V. Paterculus, Florus, 1 vol. — Choix de Prosateurs et de Poëtes de la latinité chrétienne. 1 vol.

VINGT-CINQ VOLUMES *contenant la matière de* DEUX CENTS VOLUMES *des autres éditions.*

EN VENTE :

SALLUSTE, J. CÉSAR, VELLEIUS PATERCULUS ET FLORUS. 1 vol.	12 fr. »
LUCAIN, SILIUS ITALICUS ET CLAUDIEN. 1 vol.	12 fr. 50
SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE. 1 vol.	15 fr. »
OVIDE. 1 vol.	15 fr. »
TITE-LIVE. 2 vol.	30 fr. »
HORACE, etc., etc. 1 vol.	15 fr. »
TACITE. 1 vol.	12 fr. »
CICÉRON. 5 vol.	60 fr. »
CORNELIUS NEPOS, QUINTE-CURCE, JUSTIN, VALÈRE MAXIME, etc. 1 vol.	15 fr. »
STACE, MARTIAL, LUCILIUS JUNIOR, RUTILIUS NUMANTIANUS, etc. 1 vol.	15 fr. »
PÉTRONE, APULÉE, AULU-GELLE. 1 vol.	15 fr. »
QUINTILIEN, PLINE LE JEUNE. 1 vol.	15 fr. »
LUCRÈCE, VIRGILE, VALERIUS FLACCUS. 1 vol.	15 fr. »

Le prix de chaque volume varie de 12 à 15 fr., selon le nombre des feuilles.

Pour les personnes qui souscriront d'avance à la Collection complète, le prix de l'abonnement est de 300 fr., ou 12 fr. le volume.

Les souscripteurs remarqueront que notre Collection renferme la matière de 200 volumes environ des autres éditions, et que le prix de 300 francs égale à peine ce que coûterait la reliure de ces autres éditions.

La souscription à la Collection complète s'effectue en adressant aux éditeurs la somme de 300 fr., soit en argent, soit en billets payables en 1843 et 1844, sauf convention particulière entre les éditeurs et les souscripteurs.

Tous les deux ou trois mois il est publié un volume.

LIBRAIRIE PAULIN,
RUE DE SEINE, 33.

OUVRAGES DANS LE FORMAT GRAND IN-18.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES DE DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1841; par W. DESBOROUGH COOLEY; traduite de l'anglais par AD. JOANNE et OLD NICK, complétée pour les expéditions et voyages jusques et y compris la dernière expédition de M. DUMONT D'URVILLE; par M. D'AVEZAC. 3 vol. in-18, format anglais. 3 fr. 50 c. le volume. L'ouvrage complet. 10 fr. 50

MANUEL DE POLITIQUE, ouvrage dédié à l'Académie des Sciences morales et politiques; par V. GUICHARD. 1 vol. 3 fr. 50

HISTOIRE DE 1840; par A. VILLEROY. 1 vol. 3 fr. 50

HISTOIRE DE 1841; par A. VILLEROY. 1 vol. 3 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE ANCIENNE, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ; par le docteur OTT. 1 vol. 3 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE MODERNE, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours; par le docteur OTT. 1 vol. 3 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE; par M. RENOUVIER. 1 vol. 3 fr. 50

MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge, avec 200 gravures dans le texte. 2 vol. 10 fr. 50

LA MUSIQUE MISE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE, Exposé succinct de tout ce qui est nécessaire pour juger de cet art et pour en parler sans l'avoir étudié; par M. FETIS. 2e édition. 1 vol. 3 fr. 50

GEORGES CUVIER; Analyse raisonnée de ses travaux, précédée de son éloge historique; par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 3 fr. 50

DISCOURS SUR L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE, ou Exposé de l'histoire, des procédés et des progrès des sciences naturelles; par sir JOHN F.-W. HERSCHELL, traduit de l'anglais. 1 vol. 3 fr. 50

LES MUSÉES D'ITALIE, Guide et mémento de l'artiste et du voyageur; par LOUIS VIARDOT. 1 vol. 3 fr. 50

LES MUSÉES D'ESPAGNE, D'ANGLETERRE ET DE BELGIQUE; par LOUIS VIARDOT, pour faire suite aux *Musées d'Italie*, par le même. 1 vol. 3 fr. 50

L'ÉDUCATION PROGRESSIVE, ou Études du Cours de la Vie; par madame NECKER DE SAUSSURE; précédée d'une notice sur l'auteur. 2 vol. grand in-18. 7 fr.

LE LIVRE DES PROVERBES FRANÇAIS, leur origine, leur acception, anecdotes relatives à leur application, etc.; par LEROUX DE LINCY; précédé d'un *Essai sur la philosophie de Sancho Pança*, par FERD. DENIS. 2 vol. 7 fr.

MOEURS, INSTINCTS ET SINGULARITÉS de la vie des animaux mammifères; par P. LESSON, correspondant de l'Institut (Académie des Sciences). 1 vol. 3 fr. 50

FABLES; par M. VIENNET, de l'Académie Française. 1 volume. 3 fr. 50

GÉNIE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, ou Esquisse des progrès de l'esprit humain depuis 1800 jusqu'à nos jours; par EDOUARD ALLETZ. 1 vol. 3 fr. 50

DES ÉLÉMENTS DE L'ÉTAT, ou Cinq questions concernant la religion, la philosophie, la morale, l'art et la politique; par E.-A. SEGRETAIN. 2 vol. 7 fr.

NAPOLÉON APOCRYPHE, 1812-1832, Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle; par LOUIS GEOFFROY. 1 vol. 3 fr. 50

CHEFS-D'OEUVRE POÉTIQUES DES DAMES FRANÇAISES, depuis le treizième siècle jusqu'au dix-neuvième. 1 volume. 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA TOUR D'AUVERGNE, premier grenadier de France, rédigée d'après sa correspondance, ses papiers de famille et les documents les plus authentiques; par M. BUHOT DE KERSERS. 1 vol. 3 fr. 50

EXAMEN DE LA PHRÉNOLOGIE; par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 2 fr.

RÉSUMÉ ANALYTIQUE des observations de Frédéric Cuvier sur l'instinct et l'intelligence des animaux; par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 3 fr.

ITINÉRAIRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON pendant la campagne de 1812; par le baron DE DENNIEE. 1 vol. 3 fr.

UN COURROUX DE POETE; par CONSTANT HILBEY (ouvrier). Chez *Martinon*, libraire-éditeur, rue du Coq-Saint-Honoré, 4. — Un beau volume de poésies. In-18.

TYPES DE CHAQUE FAMILLE ET DES PRINCIPAUX GENRES DES PLANTES CROISSANT SPONTANÉMENT EN FRANCE, par F. PLEE. — Chez J.-B. BAILLÈRE, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17.

CONTREDANSES.

LES ITALIENNES, par WASSERMANN; 20 QUADRILLES POUR PIANO. Chaque : net, 50 centimes.

BALS DE PARIS, 20 quadrilles et valses pour un violon, une flûte, un flageolet, une clarinette, un cornet à pistons. Suite aux BALS CHICARDS. 20 Recueils pour ces instruments. Chaque numéro contient un QUADRILLE et un RECUEIL DE VALSES. — Prix net : 50 centimes.

Chez SCHONENBERGER, 28, boulevard Poissonnière.

EDELSTEN ET WILLIAMS, seuls fabricants des EPINGLES PERFECTIONNEES à têtes solides et pointes allongées; brevet de D.-F. Tayler, par autorisation de S. M. la reine Victoria.

Ces épingles, d'une forme parfaite, sont fabriquées tout d'une pièce, la tête faisant corps avec la tige et solide à toute épreuve.

Les aiguilles de leur fabrique sont aussi d'une trempe et d'un poli qui surpassent tout ce qu'on a fait jusqu'ici en ce genre. Assortiment complet pour exportation.

S'adresser à EDELSTEN ET COMP., Crown-Court, Cheapside, London. Fabrique Light-Pool-Mills, Gloucestershire.

AIGUILLES, ÉPINGLES ET HAMEÇONS ANGLAIS.

HALL ET GUTCH, 50 King-William street, Cité de Londres (près du Pont-de-Londres), ont l'honneur d'annoncer qu'ils continuent à fabriquer pour LL. MM. la reine Victoria, la reine Adélaïde, la famille royale, la noblesse, etc., etc., des aiguilles, des épingles et des hameçons supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1630 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété *exclusive* de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le *mal de mer*. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Ecrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, répété 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

VARICES. — BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT. — BAS ELASTIQUES en caoutchouc : *aucun pli aux articulations*. — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25. (Ecrire *franco*.)

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1er Mars doivent être renouvelés pour éviter l'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, N° 33.

Modes. — Travestissements.



Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. Supposons que ces trois objets soient un anneau, un étui et un gant. Affectez mentalement la lettre A au premier objet, la lettre E au second, la lettre I au troisième.

Donnez aussi par la pensée des numéros aux trois personnes; l'une portera le n° 1, une autre le n° 2, la troisième le n° 3.

Prenez 24 jetons et donnez 1 jeton à la première personne, 2 à la seconde, 3 à la troisième; puis, laissant les 18 autres jetons à la disposition de ces personnes, retirez-vous à l'écart en les invitant à prendre chacune un des trois objets et une partie des jetons que vous avez laissés, de manière que celle qui aura l'anneau prenne autant de jetons que vous lui en avez donné d'abord; que celle qui a l'étui prenne le double du nombre de jetons qu'elle a reçus; enfin, que celle qui a le gant prenne, sur le reste des jetons, quatre fois autant de jetons qu'elle en a reçu de vous.

Cela fait, regardez le nombre des jetons qui restent sur la table; ce nombre ne peut être que l'un des six suivants :

1 2 3 5 6 7

au devant desquels vous mettrez par la pensée les mots suivants :

pAr fEr cEsAr jAdIs dEvInt sI grAnd prIncE

dont voici l'usage :

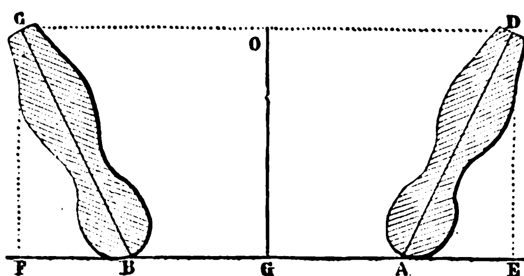
Les deux voyelles A et E, que nous avons mises en capitales dans les deux mots pAr fEr, correspondant au chiffre 1, indiquent que lorsqu'il ne reste qu'un jeton sur la table, c'est la première personne qui a pris l'anneau (A) et la seconde qui a pris l'étui (E); de sorte que la troisième a nécessairement le gant.

On verrait de même que les deux lettres E, A suivant l'ordre où elles se présentent dans le mot cEsAr, qui correspond à un reste de deux jetons, indiquent que la première personne a pris l'étui et la seconde l'anneau. Et ainsi de suite.

II. On sait que l'usage de tenir la pointe du pied en dehors n'a pas toujours été de rigueur. Il paraît que, dans l'ancienne Rome, on marchait avec la pointe du pied en avant, sans l'incliner en dehors plus qu'en dedans. Parmi les Orientaux, au contraire, la dignité de la démarche exige une position de jambe qui passerait pour ridicule aujourd'hui chez les nations civilisées. — On peut en dire à peu près autant de la démarche des grands personnages du dix-septième et du dix-huitième siècle, telle que nous la représentent les dessins de l'époque.

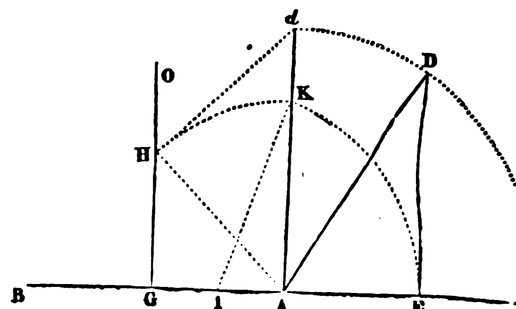
Cependant on ne peut disconvenir que l'équilibre du corps ne devienne plus stable dans la marche ordinaire ou dans la station, lorsque la pointe du pied est tournée modérément en dehors. C'est un fait d'expérience journalière que chacun peut vérifier à chaque instant. Montucla, géomètre distingué du siècle dernier, raconte avec une bonhomie pleine de sens qu'il a cherché à confirmer ce fait par le calcul, et à justifier par les lois de la mécanique l'idée de grâce que nous attachons à l'usage de nous tenir avec les pieds en dehors. Voici comment il a résolu le problème II posé dans le cinquantième numéro de notre journal.

L'équilibre du corps sera d'autant plus stable que la base comprise entre les points d'appui que nos pieds lui offrent sur le sol sera plus considérable, car la verticale qui passe par notre centre de gravité tombera plus difficilement en dehors de cette base. Il s'agit donc, étant donnée la position des talons, de chercher l'inclinaison la plus avantageuse de la ligne médiane des pieds, pour que la surface de la base qu'ils déterminent soit la plus grande possible. Or, ceci devient un problème de géométrie dont l'énoncé serait le suivant : *Deux lignes* AD, BC, *égales et mobiles sur les points* A *et* B *comme centres étant données, déterminer leur position lorsque le quadrilatère ou trapèze* ABCD *sera le plus grand possible.* Ce problème se résout avec la plus grande facilité par les méthodes connues des géomètres pour les problèmes de ce genre, et l'on déduit de cette solution la construction suivante.



Sur la ligne A*d*, égale à AD ou BC, faites le triangle isocèle AH; ensuite, ayant pris AI égal à $\frac{1}{4}$ AG ou un quart de AB, tirez la ligne KI et prenez IE égale IK; puis sur GE élevez une perpendiculaire indéfinie qui coupe en D le cercle décrit de A, comme centre, avec le rayon A*d* : l'angle DAE sera l'angle cherché.

Si la ligne AB, et conséquemment AG ou AI, est nulle, on trouvera que AE sera égal à AH, et que l'angle DAE sera demi-droit. Ainsi, lorsqu'on a les talons absolument appliqués l'un contre l'autre, l'angle que doivent faire ensemble les lignes longitudinales de la plante des pieds est demi-droit ou bien approchant du demi-droit, à cause de la petite distance qu'il y a alors entre les deux points de rotation qui sont au milieu des talons.



Supposons maintenant que la distance AB est égale à AD, on trouverait, par le calcul, que l'angle DAE devrait être de 60 degrés.

En supposant AB égal à deux AD, ce calcul donnera l'angle DAE de 70 degrés à très-peu près. En faisant AB égal à trois fois la ligne AD, l'angle DAE se trouvera à bien peu près de 74° 30'.

Le calcul confirme donc ce fait d'expérience, que les pieds doivent tendre vers le parallélisme à mesure qu'ils s'écartent davantage, ainsi que l'habitude reçue de les tourner légèrement en dehors pour un écartement ordinaire.

NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE:

I. Plusieurs nombres pris suivant leur suite naturelle étant disposés en rond, deviner celui que quelqu'un aura pensé.

II. Donner un moyen sûr, au jeu de billard, pour amener la bille de son adversaire dans une blouse en frappant obliquement cette blouse.

Rébus.

EXPLICATION DES DERNIERS RÉBUS :

I.
Tout ou rien.

II.
Tout passe avec le temps.

III.
Un grand homme appartient à l'univers.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

A Saint-Pétersbourg, chez J. Issakoff, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Impériale; Gostinoï-Dvor, 22.

Jacques Dubochet.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et Cᵉ, rue Damiette, 2.

This Book is Due

